LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIE SOUS LA DIRECTION

DE M. EDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1890

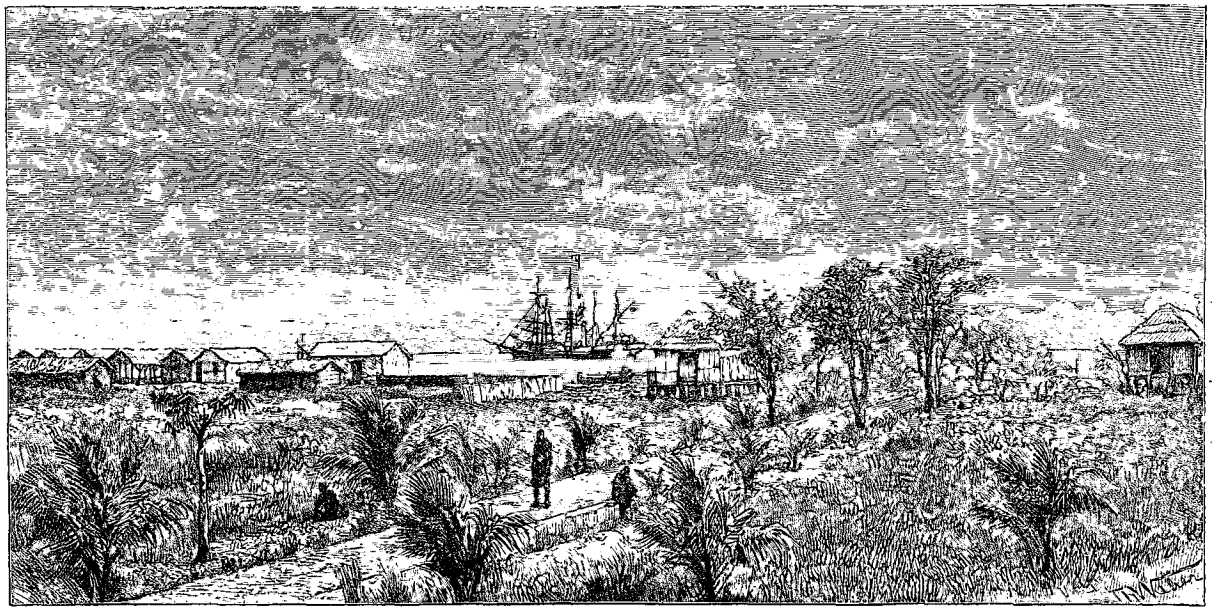
Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Banana voy. p. 10). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie communiquée par la Compagnie belge du Congo.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY [1].

1887-1889.

I

La perte du Soudan égyptien et la prise de Khartoum. — Emin Pacha resté seul dans la Province Équatoriale. — M. Stanley désigné pour lui porter secours. — L'intervention du roi des Belges fait adopter la route du Congo. — Préparatifs de départ. — Personne européen. — Arrivée en Égypte. — Firman du khédive, destiné à Emin. — Arrivée à Zanzibar. — Contrat avec Tippou-Tib.

Avant de raconter son voyage, M. Stanley rappelle, dans ses premiers chapitres, les circonstances qui l'ont amené à l'entreprendre, les plans divers proposés par le comité de secours et l'adoption finale de la route du Congo. Il décrit ensuite ses préparatifs, et présente au lecteur ses compagnons européens. Ce sont ces premiers chapitres que nous allons brièvement résumer.

La perte du Soudan égyptien a coïncidé, à peu près, avec l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre. Mais elle devait fatalement se produire. Le khédive Ismaïl, poursuivant la politique de Méhémet-Ali, avait conçu le projet de transformer sa vice-royauté en un immense empire, s'étendant jusqu'aux lacs africains; mais il manquait des ressources nécessaires à cette œuvre grandiose. Le résultat de ces conquêtes fut une augmentation écrasante des impôts qui accablaient déjà ses sujets. Pour créer un nouveau revenu on monopolisa le commerce de l'ivoire; une autre cause de mécontentement fut l'abolition de la traite des esclaves sur tout le territoire égyptien.

En 1879 Ismaïl fut forcé d'abdiquer et remplacé par Tewfik, qui se trouva placé sous la tutelle des puissances d'Europe. Trois ans après éclatait la révolte d'Arabi, qui, pendant son court passage au pouvoir, commit la faute de rappeler toutes les troupes disponibles du Soudan. Ce fut là l'origine de la fortune du Mahdi; il groupa autour de son étendard les tribus du haut Nil,

1. *In Darkest Africa, or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria, by Henry M. Stanley.* London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington. 2 vol. in-8.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mécontentes d'un gouvernement qui les taxait au delà de leurs forces, et les marchands d'esclaves, dont Gordon avait supprimé le trafic. Repoussées d'abord d'El-Obeïd, les troupes du Mahdi infligèrent ensuite une série de défaites aux Égyptiens, et les 12 000 hommes que Hicks Pacha réunit contre elles, en 1883, furent anéantis jusqu'au dernier dans le Kordofan.

A ce moment l'Angleterre exerçait, depuis plus d'un an, le protectorat de l'Égypte, que lui avaient donné la facile victoire de Tell-el-Kébir et l'abstention, à jamais regrettable, de la France. Bien que le gouvernement anglais eût déclaré qu'il se désintéressait des affaires du Soudan, il devait comprendre que la défaite de Hicks mettait Khartoum en danger, et que la chute de Khartoum menacerait l'Égypte elle-même. D'ailleurs le gouvernement khédivial ne pouvait se résoudre à abandonner les conquêtes d'Ismaïl.

La lutte reprit donc contre les rebelles, mais avec le même insuccès. En décembre 1883, Baker se faisait battre à Tokar, près de Souakim, et laissait sur le champ de bataille les deux tiers de son armée. C'est alors qu'on songea à envoyer à Khartoum le général Gordon.

De 1874 à 1876, Gordon avait travaillé dans le haut Soudan suivant les lignes tracées par sir Samuel Baker, se conciliant les indigènes, écrasant les caravanes de marchands d'esclaves, détruisant leurs stations, et, par une série de forts, étendant l'autorité du khédive jusqu'à l'Albert-Nyanza. Après quatre mois de repos, il fut nommé gouverneur général du Soudan, du Darfour et des provinces équatoriales. Un de ses lieutenants fut Edouard Schnitzler, Allemand né à Oppeln en Prusse, le 28 mai 1840, de parents israélites. Il avait servi en Turquie, en Arménie, en Syrie et en Arabie sous les ordres d'Ismaïl Hakki Pacha, ancien gouverneur général de Scutari et mouchir de l'empire ottoman. A la mort de son patron il passa plusieurs mois à Neisse, où habitait sa mère; il partit ensuite pour l'Égypte, puis, en 1875, pour Khartoum, où Gordon l'employa d'abord en qualité de docteur. Il prit alors le nom et le titre d'Emin Effendi Hakim (« le fidèle médecin »). Envoyé à Lado pour garder le magasin et soigner les malades, et au roi Mtesa pour remplir une mission politique, rappelé à Khartoum, puis dépêché auprès de Kabba Réga, roi de l'Ounyoro, il fut en 1878 élevé à la dignité de Bey, puis chargé d'administrer la province de l'Equatoria (en arabe *Hatal Astiva*).

A la nouvelle de la déposition d'Ismaïl, Gordon remit ses hautes fonctions entre les mains de Tewfik en l'avertissant qu'il ne comptait pas les reprendre. Il s'essaya ensuite à diverses missions et entreprises qu'il est inutile de rappeler ici. Il se trouvait en Angleterre, lorsque Stanley, qui avait besoin d'un collègue au Congo, pria le roi des Belges de s'assurer le concours du général. Celui-ci, après beaucoup d'hésitations, finit par accepter. Mais quand sa réponse parvint à Stanley, au printemps de 1884, il avait été appelé ailleurs, sur un autre théâtre, où il devait laisser sa vie : il était déjà à Khartoum.



Emin Pacha. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Tout le monde a présentes à l'esprit les péripéties de sa mission, mal définie dès l'abord. Parti pour évacuer la garnison de la ville, il se trouva bientôt bloqué par les rebelles, et, sous la pression de l'opinion publique, une armée fut envoyée à son secours. Les victoires qu'elle remporta n'empêchèrent point la catastrophe finale. Le 26 janvier Khartoum était pris par trahison, Gordon tué, et l'armée anglaise forcée de redescendre le fleuve.

Le Darfour, le Kordofan, le Senaar, le Bahr-el-Ghazal étaient également au pouvoir des mahdistes; Kassala suivit bientôt, et de toute la longueur et de toute la largeur de cet immense Soudan égyptien il ne restait plus que la Province Équatoriale, dont le gouverneur était Emin Bey Hakim.

Par suite de l'insurrection, Emin Bey était depuis dix-neuf mois sans nouvelles de Khartoum; il tenait bon pourtant, il avait résisté victorieusement aux rebelles qui venaient d'occuper le Bahr-el-Ghazal, et rendait, dans des lettres qui parvenaient en Europe, un hommage éclatant à la valeur de ses soldats nègres.

En apprenant la chute de Khartoum, il se vit contraint d'évacuer ses stations extrêmes, et de concentrer dans son voisinage ses soldats et leurs familles. Attendant des secours, tout au moins des instructions, il se rendit à Ouadelaï, pensant, dans le cas où le Soudan serait définitivement abandonné, à renvoyer ses Égyp-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

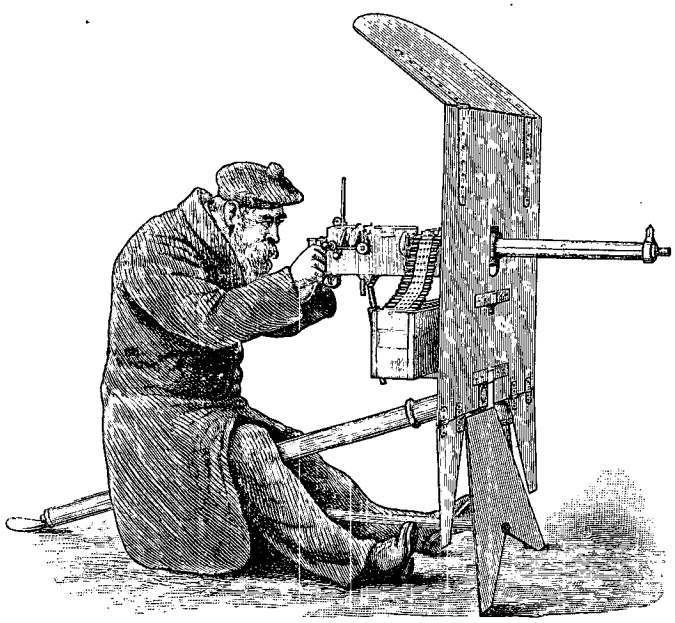


Stanley. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Valéry, de Londres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiens et ses employés à Zanzibar, par l'Ouganda ou le Karagoué. Quant à lui, il aurait attendu que « le gouvernement l'informât de ses désirs ». Cependant il laissait entendre que ses troupes ne consentiraient pas facilement à quitter le Soudan ; lui-même y répugnait. D'un autre côté, il était certain qu'il ne pouvait se maintenir sans recevoir de secours.

Un comité se forma alors en Angleterre sous la présidence de sir William Mackinnon, et s'occupa à réunir les fonds nécessaires pour envoyer à Emin des armes, des munitions, et lui permettre, suivant ses désirs, d'évacuer sa province, ou d'y demeurer. Mais par où faire passer une expédition de secours? Chacun proposait une route différente. Stanley lui-même avait discuté la chose, à titre purement privé, en octobre 1886. Quatre routes lui semblaient à peu près également possibles. La première, par le pays des Massaï, ne pouvait convenir s'il fallait y envoyer de grands approvisionnements de munitions et d'armes; la contrée offre peu de ressources, et la désertion en masse des Zanzibari y était à craindre. La deuxième route, et la meilleure, par le Victoria-Nyanza et l'Ouganda, était présentement impossible pour une troupe de dimensions modestes, par suite de l'hostilité des populations. Il en était de même de la troisième, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori, l'Ounyoro et le lac Albert; les Ouganda et les Ouanyankori y auraient sans répit harcelé l'expédition. Restait la quatrième route, celle du Congo. C'était la plus praticable. Mais, pour éviter l'embarras du manque de bateaux de transport sur le haut fleuve, il serait nécessaire de construire quinze baleinières, qui pourraient amener l'expédition à 600 kilomètres environ de son but, le lac Albert.



Mitrailleuse Maxim. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Cette consultation n'avait qu'un caractère théorique, les fonds n'étant pas réunis par le comité. Aussi, sans s'y arrêter davantage, Stanley s'embarqua-t-il, à quelques jours de là, pour l'Amérique, où il allait donner une série de conférences.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que, le 11 décembre 1886, il recevait le télégramme suivant :

« Vos plans et offres acceptés. Ministère approuve. Fonds réunis. Affaire urgente. Revenez vite. »

Il répondit aussitôt, de Saint-Johnbury, Vermont :

« Câblegramme de lundi vient de m'arriver. Mille remerciements. Tout va bien. Partirai par l'*Eider* mercredi matin, huit heures. Sauf mauvais temps ou accidents, serai Southampton 22 décembre. Un mois de retard seulement, après tout. Que le Ministère avertisse Holmwood Zanzibar et Seyyid Bargach. Mes meilleurs compliments. »

Stanley arriva en Angleterre la veille de Noël et discuta ses plans avec sir William Mackinnon. Il fit valoir les mêmes raisons qu'auparavant en faveur du Congo. Mais le comité avait arrêté sa décision; il préférait la route de l'est. Stanley s'inclina. « Très bien, dit-il, va pour la route de l'est, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Ounyoro! Mais quand vous entendrez parler de quelque escarmouche, vous voudrez bien, je l'espère, prendre la défense de l'absent. »

Le 31 décembre, le comité, qui avait réuni une somme de 540 000 francs, sur lesquels 250 000 étaient souscrits par le gouvernement égyptien, donna à Stanley la permission de commencer ses préparatifs. L'ordre fut envoyé tout d'abord à Zanzibar de transporter six tonnes de riz à la station missionnaire de Mpouapoua; 600 porteurs zanzibari furent engagés, avec l'autorisation du sultan. En outre, 40 ânes de somme et 10 ânes de selle furent achetés à Zanzibar.

Une maison anglaise reçut la commande d'une embarcation longue de 8 m. 54, large de 1 m. 83 et d'une profondeur de 76 centimètres. Construite en acier Siemens galvanisé, elle était partagée en douze sections pesant chacune 34 kilogrammes. Celles de l'arrière et de l'avant étaient pontées et étanches, de manière à flotter en cas d'accident. L'*Avance* fut par la suite un des plus précieux auxiliaires de l'expédition.

De l'Égypte on envoya 510 carabines Remington, 2 000 kilogrammes de poudre, 250 000 capsules à percussion, 100 000 cartouches métalliques pour remingtons. A Londres, le ministère de la guerre fournit 30 000 étuis pour cartouches Gatling, et MM. Kynock et Cie de Birmingham, 35 000 cartouches spéciales pour remingtons. MM. Watson et Cie emballèrent 50 winchesters à répétition, chacun avec ses 1 000 cartouches. Hiram Maxim, l'inventeur du célèbre fusil qui porte son nom, fit cadeau d'un de ses merveilleux engins, la mitrailleuse automatique Maxim, avec son bouclier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monté sur un affût très léger, mais solide. Rappelons, pour mémoire, des pelles, des bêches, haches, cognées ou serpes, cent pour chaque espèce d'outils.

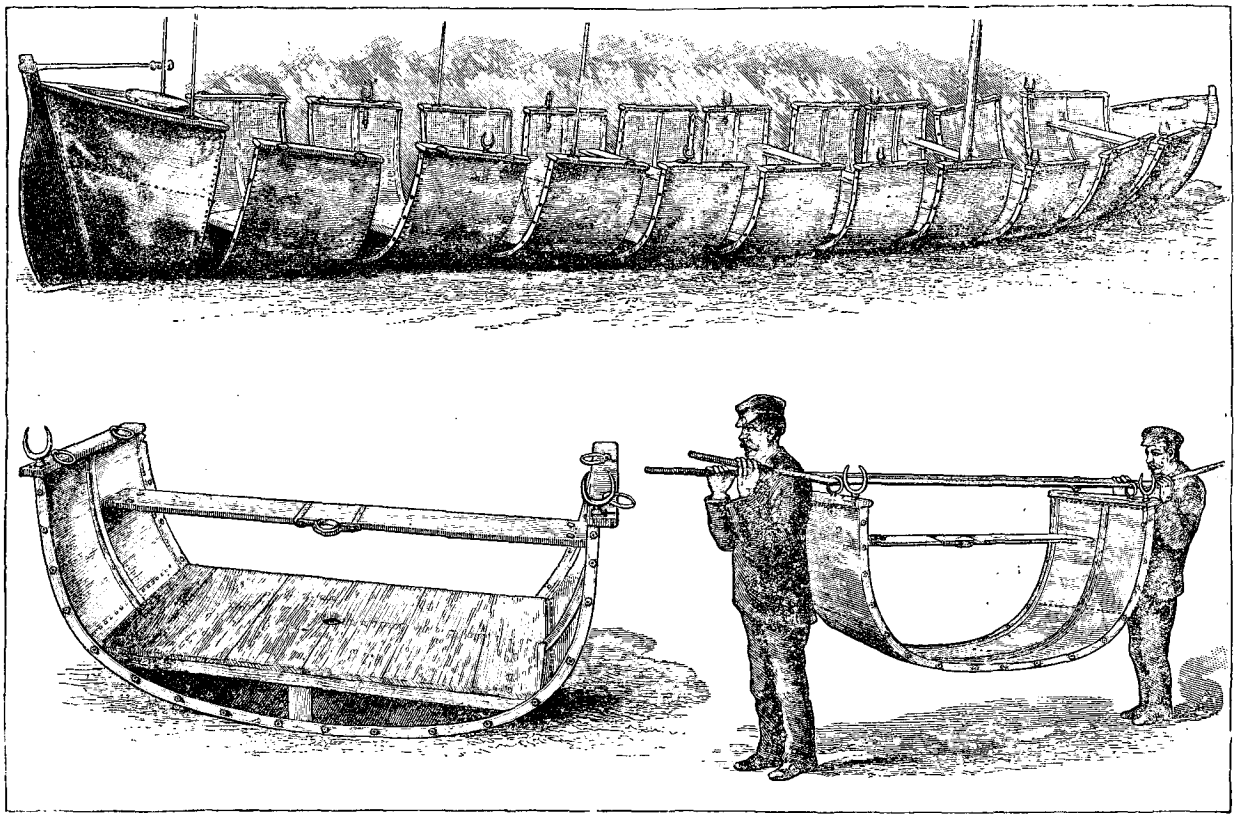
En même temps Stanley s'occupait, avec l'aide de sir Francis de Winton, l'ancien gouverneur de l'État indépendant, du choix de son personnel européen. Il fallait prendre six ou sept officiers. Les offres reçues se chiffraient par centaines.

Voici comment Stanley nous décrit sommairement les candidats sur lesquels son choix s'arrêta :

« Le premier élu fut le lieutenant W.-G. Stairs, du régiment du génie. Le style concis, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait, le recommandait fortement à notre attention. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste, sous la condition d'obtenir un congé, que lord Wolseley voulut bien lui accorder.

« Puis venait M. William Bonny : s'étant déjà offert sans succès par lettres, il se présentait cette fois en personne, ne demandant qu'une chose, être admis en n'importe quelle qualité. Il ne voulait entendre à aucun refus. Les croix et médailles qui couvraient sa poitrine parlaient éloquemment en sa faveur. Bref, comme il avait fait son service dans un hôpital militaire, je le nommai notre aide-chirurgien.

« Puis M. John-Rose Troup, qui avait servi au Congo.



Le bateau *Avance*. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il parlait couramment le souahili, le langage des Zanzibari. Le travail ne lui faisait pas peur; il tenait les comptes avec exactitude et méthode.

« Puis le major Edmond Barttelot, du 7e fusiliers. Il me fut présenté par une de mes connaissances qui en faisait les plus grands éloges. Après quelques objections, il fut inscrit quatrième.

« Cinquième : le capitaine R.-H. Nelson, du régiment de cavalerie de Methuen, qui s'était distingué dans la guerre zouloue. On lisait son mérite sur sa physionomie.

« Sixième : M. A.-J. Mounteney Jephson, encore tout neuf en fait de lointains voyages et peu accoutumé à la rude vie du désert. Quelques membres du comité pensaient qu'il ne vaudrait rien pour une expédition de cette sorte : il leur semblait trop « première classe ». Mais les 1 100 livres sterling (27 500 fr.) qu'à son occasion Mme de Noailles versait à notre fonds de secours, furent un argument auquel on ne sut pas résister. Sans que la main lui tremblât, M. Jephson signa les divers articles de son engagement. Pauvre jeune Jephson ! De sérieuses épreuves lui étaient réservées, que nous raconterons en leur lieu.

« M. James-S. Jameson fut un des derniers à se présenter; la liste allait être close. Il avait voyagé au sud de l'Afrique chez les Machona et les Matébélé, dans le but d'étudier les oiseaux et de rapporter des esquisses et des trophées de chasse. Il me paraissait un peu frêle. J'en fis la remarque, mais il se défendit avec chaleur, alléguant qu'ayant déjà passé de longues années là-bas,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette expérience démentait mes craintes. Il paya de 25 000 francs le privilège de nous accompagner. »

On en était là des préparatifs quand une lettre partie de Bruxelles vint bouleverser tous les plans du comité. Le roi des Belges assurait l'expédition du concours empressé de l'État indépendant si elle se décidait à suivre la route du Congo. Il plaçait à sa disposition tout son matériel naval, autant du moins que le permettaient les exigences de l'administration. Il promettait de faciliter, le cas échéant, le recrutement des engagés Bangala, etc. En même temps il s'adressait personnellement au président du comité pour lui exprimer tout le désir qu'il avait de voir adopter cette route.

Ces lettres répondaient entièrement aux vues que Stanley avait exprimées dès l'abord. Après des explications plus précises venues de Bruxelles, il n'eut pas de peine à les faire adopter unanimement par son comité. Le 14 janvier il alla lui-même présenter ses remerciements et faire ses adieux au roi des Belges.



Le lieutenant W.-G. Stairs (voy. p. 5). — Gravure tirée de l'éditjon anglaise.

Les jours qui suivirent se passèrent en préparatifs et en réceptions. Le 13 janvier, Stanley avait reçu les franchises de la Cité de Londres et déjeuné à Mansion house. Le 18 janvier, il alla à Sandringham exposer devant le prince de Galles le plan de son voyage. Le 20 janvier il expédiait par le *Navarino* son personnel européen qui devait l'attendre à Suez. Le 21, il partait lui-même pour l'Égypte, à huit heures cinquante du soir; toute une foule était rassemblée à la gare pour lui serrer la main.

Le 27 janvier il débarquait à Alexandrie, puis se rendait immédiatement au Caire. Là tout le monde désapprouvait la route du Congo, le khédive et Nubar Pacha, son premier ministre, et, plus encore, les deux explorateurs Schweinfurth et Junker. Sir Evelyn Baring, qui avait moins de préventions, fut le premier converti, et Nubar ne tarda pas à s'incliner devant le « jugement supérieur » du ministre anglais.

Le gouvernement permettait à l'expédition de prendre le drapeau égyptien. Il engageait Emin à rapporter le plus d'ivoire possible, de façon à faire rentrer le trésor dans sa dépense des 250 000 francs. En outre, il faisait préparer, mais à payer par la caisse de l'expédition, des uniformes pour Emin et ses principaux employés.

Au Caire, Stanley obtint de Junker, ancien compagnon d'Emin, quelques renseignements sur le pacha et sa situation. C'est là qu'il conçut les premiers doutes sur l'obéissance des troupes d'Emin. « Junker ne paraît pas fort édifié sur les qualités militaires du pacha; c'est plutôt un administrateur sage, prudent, plein de tact. Son long isolement paraît l'avoir découragé. Ses soldats sont répartis entre huit stations, 200 ou 300 dans chacune; mettons 1 800 en tout. Aux dernières nouvelles, les garnisons de quatre de ces stations, situées dans la partie nord, s'essayaient déjà à la rébellion. Elles répondaient par des reproches aux messages du pacha, et quand il fut question d'évacuer la province pour retourner en Égypte par la route de Zanzibar, elles prétendirent qu'Emin n'avait d'autre but que de les vendre sur la route comme esclaves. » Junker évaluait à 604 le nombre des Égyptiens, soldats, employés civils, des Dongolais, etc., que l'expédition devait rapatrier.

Le 1er et le 2 février, Stanley fut reçu chez le khédive. A la seconde audience il fut chargé d'un firman ouvert, adressé à Emin, dans lequel, après quelques éloges et remerciements pour sa belle conduite, le khédive conférait à ce dernier le titre de pacha. Il concluait en ces termes : « Et je te dis ceci : reviens au Caire, ou reste où tu es avec tes officiers et tes hommes; tu as pleine liberté de choisir. Notre gouvernement a décidé que ton salaire sera payé, et celui des officiers et des hommes. Ceux qui voudront rester peuvent le faire sous leur propre responsabilité; ils n'auront à attendre aucune aide du gouvernement. Essaye de bien comprendre le contenu de ceci, et fais-le connaître à tous les officiers et aux hommes, afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire. »

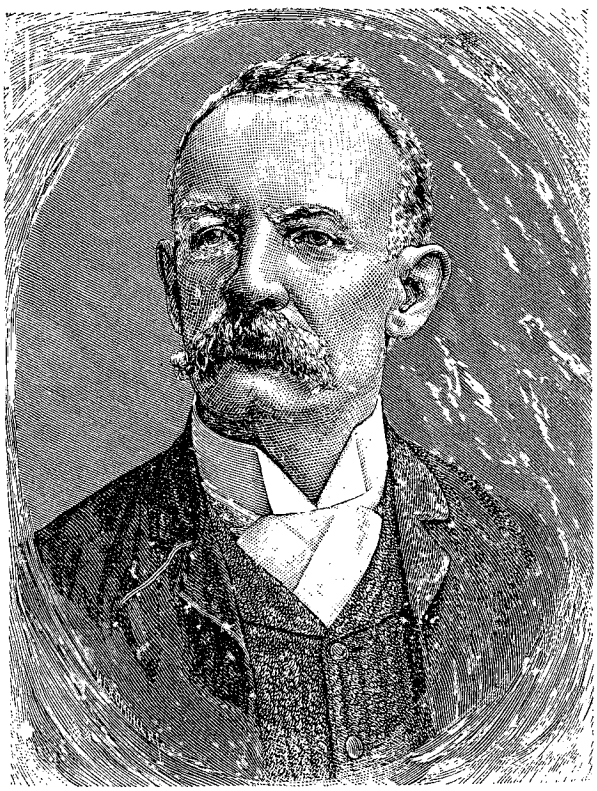
La forme oraculaire de ce firman montre bien l'incertitude où l'on était en Égypte sur les dispositions d'Emin. « Voici où nous en sommes, disait Stanley à cette date : Junker ne croit pas qu'Emin veuille quitter sa province. Les souscripteurs anglais comptent qu'il restera à son poste, mais n'en expriment pas le désir : ils le laissent se décider. Le cabinet britannique voudrait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le voir revenir, car, dans les circonstances actuelles, l'Equatoria est à peu près inaccessible, et lui, bloqué là-bas si loin, est une cause d'anxiété. Le khédive lui donne le haut commandement d'accepter notre escorte, tout en ajoutant : faites comme il vous plaira ; si vous déclinez nos offres et restez où vous êtes, vous n'aurez à attendre aucune aide du gouvernement; la lettre de Nubar Pacha exprime les désirs du ministère égyptien, qui se trouvent conformes à ceux du cabinet britannique, tels que les a transmis sir Evelyn Baring. »

Le 3 février, Stanley partit pour Suez. Il avait enrôlé au Caire, comme chirurgien de l'expédition, le docteur T.-H. Parke, qui le rejoignit à Zagazig. A Suez il s'embarqua sur le *Navarino*, où se trouvaient déjà la plupart de ses compagnons. A Aden, l'expédition passa à bord de l'*Oriental*, où l'attendait le major Barttelot. Elle avait déjà avec elle soixante-deux Soudanais de Ouadi-Halfa, deux Syriens et treize Somali. Le 22 février elle arrivait, sans incidents, à Zanzibar.

Là Stanley a une première entrevue avec le fameux chef Tippou-Tib, bien connu des lecteurs de son premier grand voyage. Le 23 février il est reçu en visite d'apparat par le sultan, qu'une lettre de M. Mackinnon met au fait des décisions du comité. Le même jour il écrit à Emin, pour lui annoncer son arrivée, une lettre que des courriers doivent prendre le lendemain, et transporter en secret à travers l'Ouganda et l'Ounyoro.



M. William Bonny (voy. p. 5). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

600 Zanzibari avaient déjà été enrôlés par un agent spécial. Dès le 24 février, le bateau *Madura* était dans le port, avec sa provision de vivres, d'eau, de bêtes de somme et de marchandises. Mais une importante affaire restait à terminer : il fallait négocier avec Tippou-Tib. Celui-ci était devenu un bien plus grand personnage qu'en 1877, année où il avait escorté la caravane de Stanley avant la descente du fleuve Congo. Sa fortune durement gagnée, il l'avait placée en tabac et en poudre; de nombreux aventuriers arabes étaient accourus sous sa bannière, et maintenant il était le roi, sans couronne mais incontesté, de la région qui s'étend de Stanley-Falls au lac Tanganyka : il commandait à des milliers d'hommes endurcis au combat et faits à la vie sauvage de l'Équateur.

S'assurer l'amitié de ce personnage était nécessaire : non qu'on eût besoin de lui pour tracer la voie jusqu'à Emin; des quatre routes qui conduisent de Ouadelaï au Congo, une seule était en son pouvoir. Mais son assistance était indispensable pour transporter les énormes quantités d'ivoire réunies par le pacha et dont la valeur était, disait-on, de 1 500 000 francs. Après force marchandages, Stanley signa avec lui un traité par lequel Tippou-Tib s'obligeait à fournir 600 porteurs à 150 francs par « tête chargée », des Chutes Stanley au lac Albert et du lac Albert aux Chutes.

Mais ce n'était pas encore tout. La station de Stanley-Falls, établie jadis comme une écluse contre les Arabes, avait été évacuée et brûlée par son dernier occupant, le capitaine Deane. L'écluse ainsi renversée, le flot des Arabes s'était précipité en aval. Il fallait amener Tippou-Tib à arrêter lui-même l'inondation. Dans ce but Stanley, au nom du roi Léopold, signa une convention qui donnait au chef le gouvernement de Stanley-Falls, avec appointements réguliers payés tous les mois à Zanzibar entre les mains du consul d'Angleterre. En revanche Tippou-Tib s'engageait : à défendre sa station pour le compte de l'État du Congo, dont elle devait porter le drapeau, contre tous les Arabes et indigènes; à s'abstenir de tout trafic d'esclaves en aval des Chutes, et à l'empêcher chez tous ses subordonnés. Pour assurer l'exécution du contrat, un officier européen devait être désigné comme résident à la station.

Pendant que se poursuivaient ces négociations, les officiers avaient surveillé le transport, dans la *Madura*, de tous les ballots destinés au pacha. Quatre mois de solde avaient été payés, par anticipation, aux hommes engagés.

Le 24 février, à cinq heures du soir, l'embarquement était terminé, et le navire allait mouiller à quelque distance au large.

A minuit Tippou-Tib et ses gens, et tous les membres de l'expédition, étaient montés à bord; le 25 février, dès l'aube, la *Madura* appareillait; la mission était en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Nous allons maintenant laisser parler Stanley lui-même, en abrégeant un peu son récit.

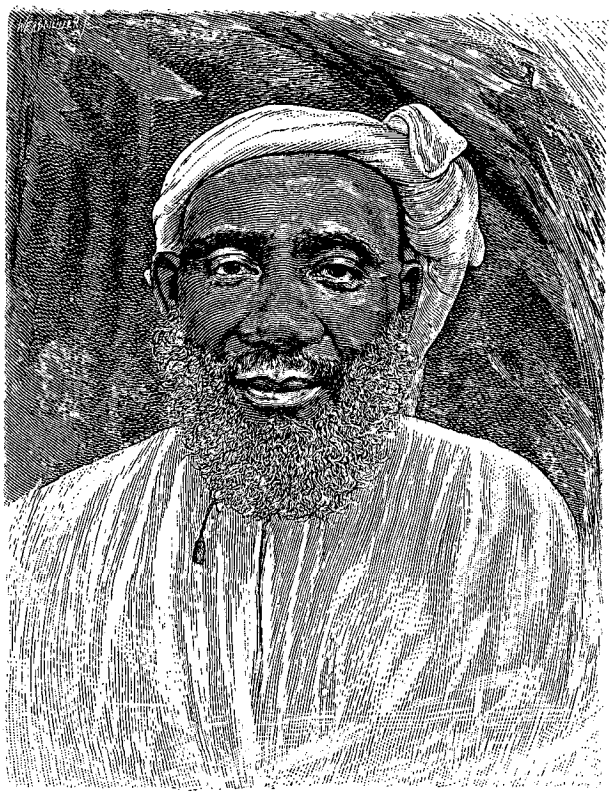
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

En mer. — Bataille entre Zanzibari et Soudanais. — Notes sur mes officiers. — Arrivée à l'embouchure du Congo et à Matadi. — Premières marches de la caravane. — Arrivée à Léopoldville. — Départ en bateaux pour le haut Congo. — Lenteur de la navigation. — Le major Barttelot désigné comme chef de la seconde colonne. — Barouti retrouve son frère. — Arrivée à Yambouya.

Nous étions trop entassés sur le *Navarino* et l'*Oriental* : la *Madura* est beaucoup plus confortable. L'entrepont — agrémenté des deux chambres de chauffe — n'est pas précisément un séjour de choix pour nos gens ; mais il fait beau, et nombre d'entre eux aiment mieux coucher dans les embarcations, parmi les ânes ou sur le pont, que de rester en bas, dans la fournaise.

A deux heures de Zanzibar, grande bataille entre Soudanais et Zanzibari. J'ai cru un moment qu'il nous faudrait virer de bord et regagner Zanzibar, encombrés de morts et de mourants. Au départ, tous, soldats et porteurs, étaient logés dans l'entrepont ; les Zanzibari, dix fois plus nombreux que les Soudanais, murmuraient contre la place qu'occupaient ceux-ci, et voulaient respirer plus librement. Soudanais et Zanzibari sont frères en religion, mais en ce moment ni les uns ni les autres ne pensaient guère à Mahomet ; armés, qui de débris de planches, qui de morceaux de bois pris aux tas de combustible, ils s'assenaient des coups formidables. La lutte durait depuis quelques minutes avant que j'eusse rien entendu. Je regardai par l'écoutille ; le spectacle était horrible ; le sang coulait sur les visages, de grosses bûches volaient au hasard. Impossible de donner des ordres au milieu de ce vacarme. Quelques-uns d'entre nous, accourant avec leurs redoutables *shillelaghs*[1], dirigent leurs attaques sur les plus enragés. Un heureux mélange de coups vigoureux et de paroles persuasives finit par ramener la paix entre les troupes ennemies : les derniers à se calmer furent nos géants soudanais, mais ils eurent à vider la place et à marcher à l'arrière, les Zanzibari restant en possession du champ de bataille. Après avoir étanché ma sueur, essuyé les éclaboussures de sang, je complimente mes officiers et surtout Jephson, Nelson et Bonny. Dix bras cassés, quinze graves blessures de lance au visage et à la tête, des contusions sans nombre, des écorchures aux jambes, tel fut le résultat de la lutte.



Tippou-Tib (voy. p. 7). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le docteur Parke a vacciné ou revacciné tous ses hôtes du bord. Instruit par la triste expérience du passé, j'avais emporté du virus en quantité suffisante.

Nous avons réparti nos gens en sept compagnies, chacune d'environ 90 hommes.

J'ai laissé l'ordre à mon agent d'envoyer, en octobre 1887, 200 ballots de marchandises m'attendre à Msalala, au sud du lac Victoria, où ils arriveront en février ou en mars 1888. Si tout marche à mon gré, je compte être quelque part dans ces régions vers ou peu après cette date.

. . . . . .

Depuis notre départ d'Aden j'ai eu tout le temps d'étudier mes officiers ; voici en quelques mots ce que j'en pense présentement :

Barttelot est un peu trop ardent : il a besoin d'être tenu en bride ; il a glissé quelque peu hors de la discipline. Il a une grande puissance de travail, qualité des plus enviables s'il travaillait toujours à ce qu'on lui commande. Quel aide j'aurais en lui si à son feu, à son « va de l'avant ! » il ajoutait la réflexion, la bonne volonté, le respect, s'il daignait s'informer si telle ou telle besogne, à tel ou tel moment, est bien dans les vues de son chef !

Mounteney Jephson, que nous croyions efféminé, n'est point le premier venu. Presque féroce quand on l'excite, sa physionomie se glace alors, ses traits s'immobilisent : je l'ai vu à l'œuvre pendant la bataille de l'autre jour. Il est très vaillant, très courageux. Cette expédition pourra le « faire » ou le gâter.

Le capitaine Nelson est un officier accompli ; je ne lui connais point l'ombre d'un dada ; il est le même toujours et à toutes les heures.

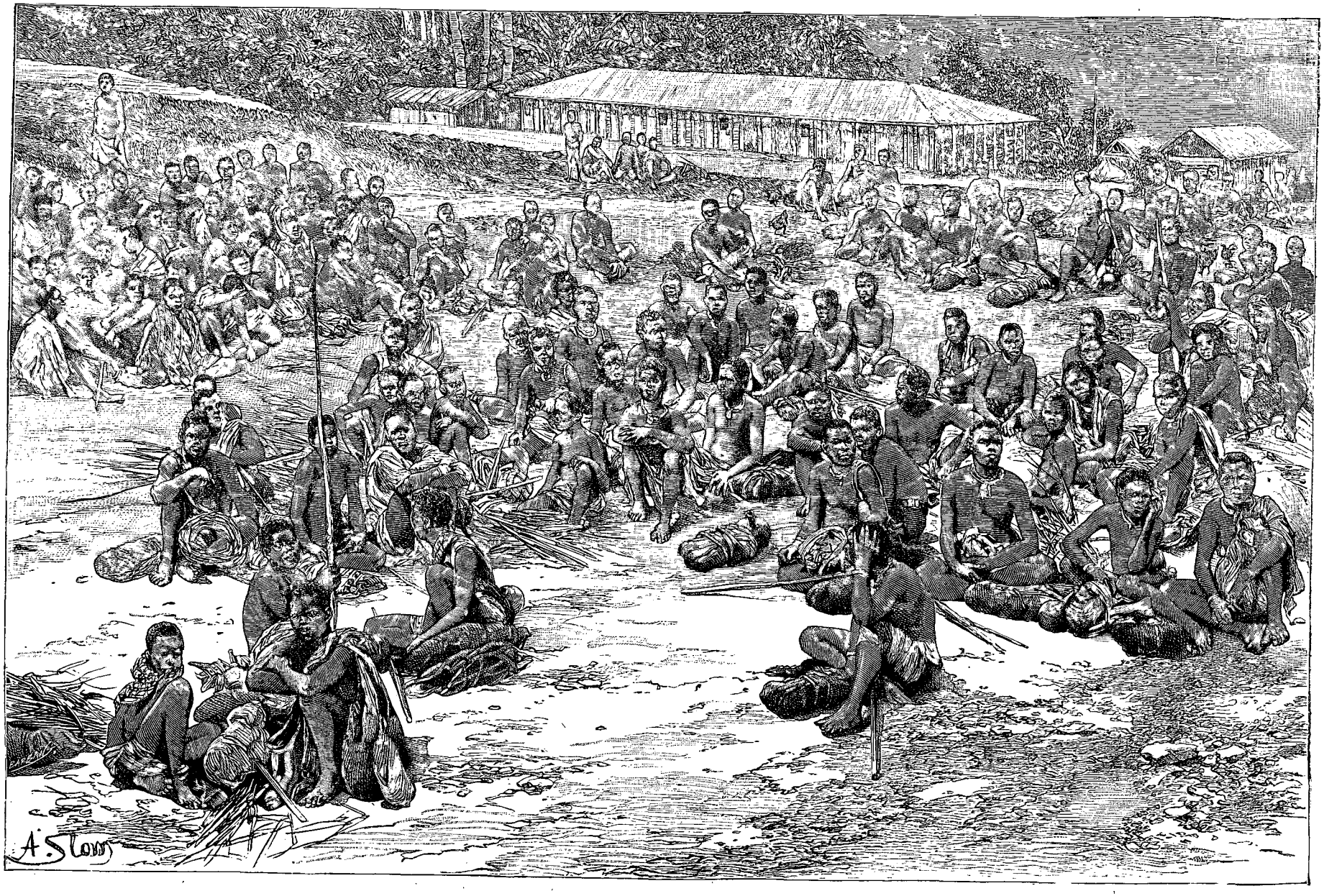
Stairs, du corps du génie, est un homme hors ligne, zélé, réfléchi, laborieux, prêt à tous les devoirs, une inappréciable recrue pour notre état-major.

Jameson n'a pas le moindrement changé : aimable, bienveillant, de bonne compagnie.

Bonny est *le* soldat ; non sans initiative pourtant. Ses officiers instructeurs ont dû le « faire marcher ».

1. Le gourdin des Irlandais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



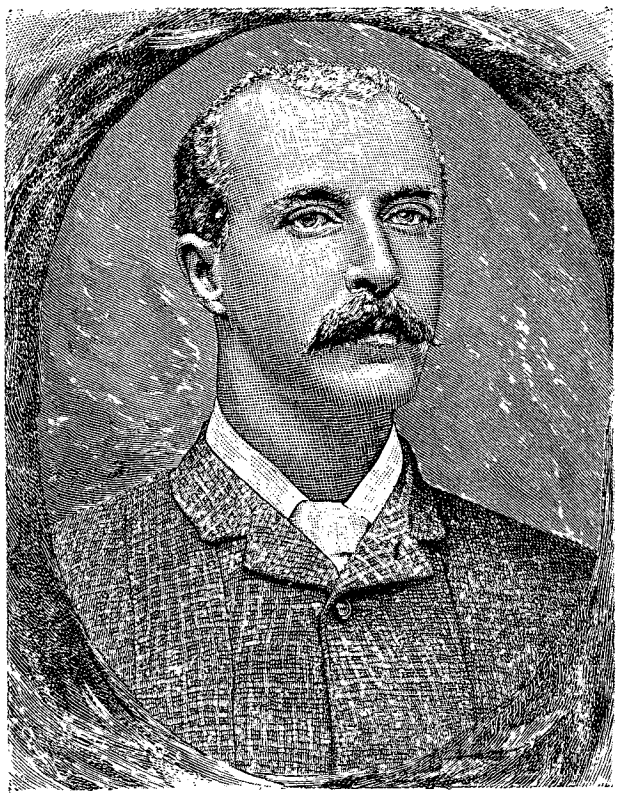
Porteurs indigènes. — Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par la Compagnie belge du Congo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 18 mars, la *Madura* faisait son entrée dans le fleuve Congo, et jetait l'ancre à 180 mètres environ de la rive, par le travers de la langue de sable qu'on nomme Banana.

L'agent de la Compagnie britannique ne fit aucune difficulté à me louer le vapeur *Albuquerque*, où je pus embarquer 140 hommes et 60 tonnes de bagage. Aidé d'un de ses amis, il voulut bien aussi ouvrir des négociations au sujet du *Serpa Pinto*, grand navire à aubes. Leurs bons offices eurent tout le succès désirable, et le soir tout était prêt pour le départ, dès les premières heures du lendemain, de mes 680 hommes et de mes 160 tonnes de colis divers. Le vapeur de l'État *Héron* ne pourrait se mettre en route avant le 20.

Le 19, l'*A. K Kieman*, l'*Albuquerque*, le *Serpa Pinto*, levaient l'ancre, et, avant la nuit, mouillaient à Ponta da Lenhar. Le 20, les deux premiers repartirent pour Matadi. A Boma, le *Serpa Pinto* fut halé à l'intérieur de la jetée pour me donner le temps de notifier officiellement aux autorités la présence à bord du nouveau gouverneur de Stanley-Falls et de recevoir la visite précipitée des deux membres du comité exécutif chargés de l'administration de l'État du Congo.



Le capitaine R.-H. Nelson. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A peine avions-nous le loisir d'échanger quelques paroles : ils trouvèrent cependant le moyen de me dire que la famine dévastait le pays; que, le long de la route du lac Stanley, les villages étaient abandonnés; que tous les bateaux étaient en mauvais état, que tout le matériel naval, si obligeamment promis, n'existait que dans l'imagination des bureaux de Bruxelles, etc.

La voix rude du capitaine portugais du *Serpa Pinto* avertit ces messieurs d'avoir à regagner le rivage; nous reprîmes notre route : mes réflexions n'étaient point agréables.

Le 21 mars, la mission s'arrêtait à Matadi, à 165 kilomètres de la côte. Les vapeurs déposèrent leur cargaison, et repartirent aussitôt.

On signale à midi la canonnière portugaise *Kacongo* avec le major Barttelot, M. Jephson, des Soudanais et des Zanzibari, puis, quelques moments après, le *Héron*, navire de l'État, chargé du reste de nos bagages.

On dresse les tentes, sous lesquelles nous rangeons nos énormes approvisionnements de riz, biscuit, millet, foin, sel, etc. Les officiers luttent de zèle; l'entrain des Zanzibari montre leur bonheur de se retrouver sur terre ferme.

Notre troupe compte, en fait de blancs : MM. Barttelot, Stairs, Nelson, Jephson, Parke, Bonny, venus avec moi d'Aden; un mécanicien, M. Walker, que nous avons pris au Cap; M. Ingham, qui a servi dans la garde, notre agent au Congo pour le recrutement des porteurs; M. John Rose Troup, qui doit s'occuper du « portage » entre le lac Stanley et Manyanga, et un domestique européen.

Le 22 mars, 171 pagazi quittèrent la station, emportant à Loukoungou pour y attendre notre arrivée, sept caisses de biscuit, des perles et 157 sacs de riz; on en répartit en ballots 13 860 kilogrammes pour les expédier, suivant qu'on trouverait des porteurs provisoires, avant ou après notre caravane, sur divers points ou à Stanley-Pool. J'envoyai des courriers à Léopoldville pour prier le commandant d'activer la réparation des vapeurs.

Le 23 mars, M. Ingham réussit à nous procurer, pour aller jusqu'au lac, 220 porteurs à 25 francs par tête.

Le 25 mars, les trompettes soudanaises réveillent le camp à 5 heures 1/4, à 6 heures les tentes sont pliées, les compagnies rangées sous les ordres de leurs capitaines respectifs. A 6 heures 1/4 je partais avec l'avant-garde. La caravane suivait à peu de distance, en file indienne, avec 466 charges de munitions, étoffes, verroterie, fil de fer, baguettes de cuivre, conserves, riz, huile pour machines. Le départ fut admirable; mais, après la première heure, les collines étaient si pierreuses et si escarpées, les fardeaux si lourds, le soleil si chaud, que bientôt la caravane s'éparpillait de la façon la plus décourageante pour nos jeunes officiers, peu faits à ce spectacle. L'étape du lendemain nous conduisit à Palaballa, sur des terrains dépendant de la Société des Missions intérieures; le surintendant, M. Clarke, et les dames nous reçurent avec la plus cordiale hospitalité. Nos hommes, encore neufs à la besogne, avaient grand besoin de repos, et je leur accordai une journée de halte. Il m'en était mort neuf depuis notre départ de Zanzibar. Dix-sept étaient si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malades que je dus les laisser se rétablir à la mission.

Le 28, arrivée à Maza-Mankengi. Nous rencontrons sur la route M. Herbert Ward, qui demande à faire partie de l'expédition. Engagé sur l'heure, il est parti pour Matadi afin d'aider M. Ingham dans l'organisation des transports à dos d'homme. Je l'avais connu autrefois, et j'augurais parfaitement de son avenir.

Le 29, à midi, nous campons à Congo-la-Lemba, où j'avais vu, dans le temps, un florissant village; mais, depuis, le chef avait été tué par un parti de Bangala, le village brûlé, et les habitants avaient pris la fuite. De hautes herbes poussent sur l'emplacement de ses cases.

Ce jour-là, la marche de la caravane a été quelque peu meilleure. De grosses averses nous retinrent au camp la matinée du 30; nous partîmes à neuf heures pour la rivière Loufou. La marche fut terrible. Exténués, les pieds en sang, nos gens s'égrenaient sur la route : les derniers traînards n'arrivèrent qu'à minuit.

Près de la forêt de Mazamba, nous avons dépassé le baron de Rothkirch, à la tête d'une équipe de Cabinda, occupés à haler l'arbre de couche de la *Floride*. En marchant de ce train, ils arriveront vers le mois d'août au lac Stanley. Au gué de Bembezi, nous rencontrons un traitant français descendant le fleuve avec un fort beau parti d'ivoire.

Le 31, nous traversons la rivière Mangola. Le 1er avril, la caravane arrive à Banza Manteka. M. et Mme Richards, de la Mission intérieure, nous reçoivent avec beaucoup d'affabilité. En quelques années, la présence des missionnaires a produit de grands changements. La majeure partie des naturels professe le christianisme; ils assistent au service divin avec toute la ferveur des « convertis » de nos réveils d'Amérique.

MM. Troup à Manyanga, Swinburne à Kinchassa, et Glave à Équateurville m'écrivent du haut Congo et me donnent les plus tristes nouvelles du vapeur *Stanley* et des bateaux missionnaires. M. Troup nous conseille d'emporter de Manyanga une allège ou deux, chose absolument impossible; nous ne sommes que trop chargés déjà, vu la quantité de riz nécessaire à nos 800 hommes dans une contrée ravagée par la disette : tout ce que j'ai pu faire est de débarrasser nos pagazi de l'embarcation *Avance*. MM. Jephson et Walker vont lui faire remonter le fleuve jusqu'à Manyanga.



M. J.-A. Mounteney Jephson. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 5 avril je profitai d'une halte pour écrire des lettres pressantes, la première au commandant de Stanley-Pool, pour le conjurer d'interpréter les messages de M. Strauch, ministre de l'intérieur, selon les généreuses intentions du roi Léopold. Une deuxième s'adressait au Rév. M. Bentley. Lui rappelant l'assistance que de 1880 à 1884 je donnai aux Missions baptistes, je le priais de faire préparer au plus tôt son navire *Paix*, pour qu'il me fût possible d'arracher promptement l'expédition à ces régions décimées par la faim. Une autre, à peu près dans les mêmes termes, demandait à M. Billington de vouloir bien me prêter le *Henry Reed* : ne leur avais-je point accordé naguère les terrains qu'ils occupent aujourd'hui? La quatrième, enfin, pour le commandant de la station de Loukoungou, le chargeait de me réunir 400 porteurs pour soulager quelque peu les miens.

Le 6 avril, en approchant de Mouembi, je fus frappé plus que jamais des progrès de la démoralisation au milieu de ma caravane. Jusqu'alors, afin de ne pas trop peser sur eux, je m'étais tenu coi. Cette étape me montra la nécessité de reprendre la haute main : les Zanzibari n'eurent pas plus tôt dressé les tentes de leurs officiers respectifs qu'ils se lancèrent comme des fous dans les villages avoisinants, et commencèrent à piller les cases, occupation au milieu de laquelle Khamis bin Athman, l'un d'entre eux, fut tué par un indigène plus courageux que les autres.

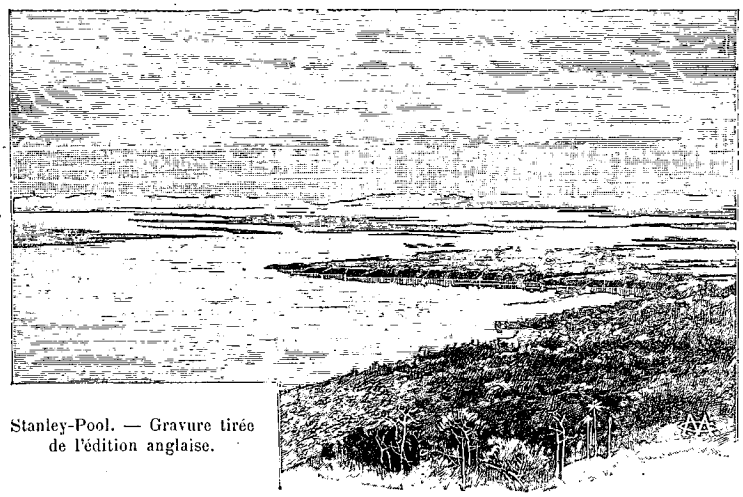
Les miens me croyaient trop vieux pour les surveiller de près comme dans mon jeune temps : l'étape de Vombo (7 avril) détrompa tout le monde. A 11 heures du matin, le dernier des porteurs de notre longue file entrait au campement; à midi, chaque officier s'asseyait pour la collation, le cœur à l'aise : sa corvée était accomplie, et la grande tâche du jour terminée; il pouvait lire, manger, dormir, muser, sans autre besogne que de préparer en paix celle du lendemain. Lâchez la corde, au contraire, et bientôt, sur le sentier perdu sous les hautes herbes qui vous suffoquent ou sous le soleil qui soulève votre épiderme en ampoules, la file des pagazi, suant et ahanant, est vite coupée en tron-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çons; les ballots sont éparpillés sur une dizaine de kilomètres; et le soir, quelques porteurs manqueront à l'appel. Un spectateur nous croisant sur notre ligne de marche aurait pu me croire inutilement cruel; mais quelques coups de fouet appliqués aux traînards d'habitude assurent dix-huit heures de repos à 800 hommes et à leurs officiers, et empêchent la perte de nos ballots.

8 avril. — A la station de Loukoungou, MM. Francqui et Dessauer nous accueillent à bras ouverts. Ces braves Belges, de leur propre mouvement, avaient préparé pour nos 800 hommes de quoi vivre quatre jours de pommes de terre, bananes, *bringalles*, maïs et noix de palmes.

Le 10 avril, jour de Pâques, nous quittâmes Loukoungou. La chaleur fut épouvantable; les hommes tombaient de tous côtés; il en mourut plusieurs; le lendemain la plupart des soldats étaient attaqués de la fièvre; les lamentations étaient générales; tous les Somali, sauf deux, étaient pris. Barttelot criait de rage contre sa misérable compagnie : « Ah! pourquoi n'était-il pas sur l'*Avance* à la place de Jephson? » Et le soir même, je recevais dudit Jephson une lettre où il nous parlait de son grand désir d'être avec nous.



Stanley-Pool. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lendemain, notre caravane, presque expirante, se traînait vers le bivouac lentement, avec effort; les Soudanais étaient à des kilomètres les uns des autres, les Somali tous malades : il fallut ouvrir des conserves et préparer de la soupe de viande en quantité suffisante pour que chaque malheureux pût en boire une tasse. Étape semblable le jour suivant, où nous arrivons à Loutété. A chaque marche, perte d'hommes par les désertions, la maladie, la mort; perte de carabines, de conserves, de munitions.

La journée du 16 se passe à transporter la mission sur l'autre rive de l'Inkissi; à 5 heures 1/2 du soir, tous étaient sur l'autre bord, y compris nos vingt ânes et un troupeau de chèvres du Cap. Au campement suivant, j'ai reçu de nouvelles lettres du lac Stanley. Le lieutenant Liebrechts, commandant du district, me dit que le *Stanley* est à ma disposition, et aussi une allège. L'*En Avant* ne sera pas prêt de six semaines. M. Billington, et très positivement, me refuse le *Henry Reed*.

Le 18, au camp de la rivière Nkalama, un courrier me remit une lettre du Rev. M. Bentley : « Au sujet de la demande faite par nous d'affréter pour quelque temps la *Paix*, vapeur de la Mission baptiste, il n'avait reçu du comité aucun avis à ce contraire : si donc je lui donnais l'assurance que les Zanzibari ne feraient rien qui pût rejaillir en mal sur la réputation de la Mission, réputation que, en sa qualité de missionnaire, il avait le devoir de maintenir inattaquable, il serait fort heureux de nous livrer son navire pour le service de l'expédition de secours. »

Le 20, nous arrivons au village de Makoko. Les Zanzibari s'affaiblissaient de plus en plus. Depuis quelques jours il avait fallu réduire leurs rations, et ils tâchaient d'y suppléer en arrachant et en mangeant, sans même les faire cuire, des tubercules de manioc[1]. 450 grammes de riz, la portion est bien un peu congrue pour des travailleurs, mais si, au risque de maigrir un peu, ils avaient eu la bonne idée de se contenter de cette nourriture saine du moins, sinon abondante, la maladie ne se serait pas abattue sur eux de la sorte; grâce aux racines vénéneuses du manioc, une centaine de mes gens, tant porteurs que soldats, furent bientôt absolument incapables de travailler.

A Léopoldville, où nous arrivâmes le 21, il fallut tous les bons offices du lieutenant Liebrechts pour nous assurer le bateau le *Henry Reed*, dont les missionnaires ne voulaient pas se dessaisir.

24. — Revue générale de la troupe. Présents 737 hommes et 496 carabines; 57 hommes et 38 remingtons manquent à l'appel. Cognées, haches, pelles, cantines, lances, nous en avons perdu plus de 50 pour 100, en vingt-huit jours de marche !

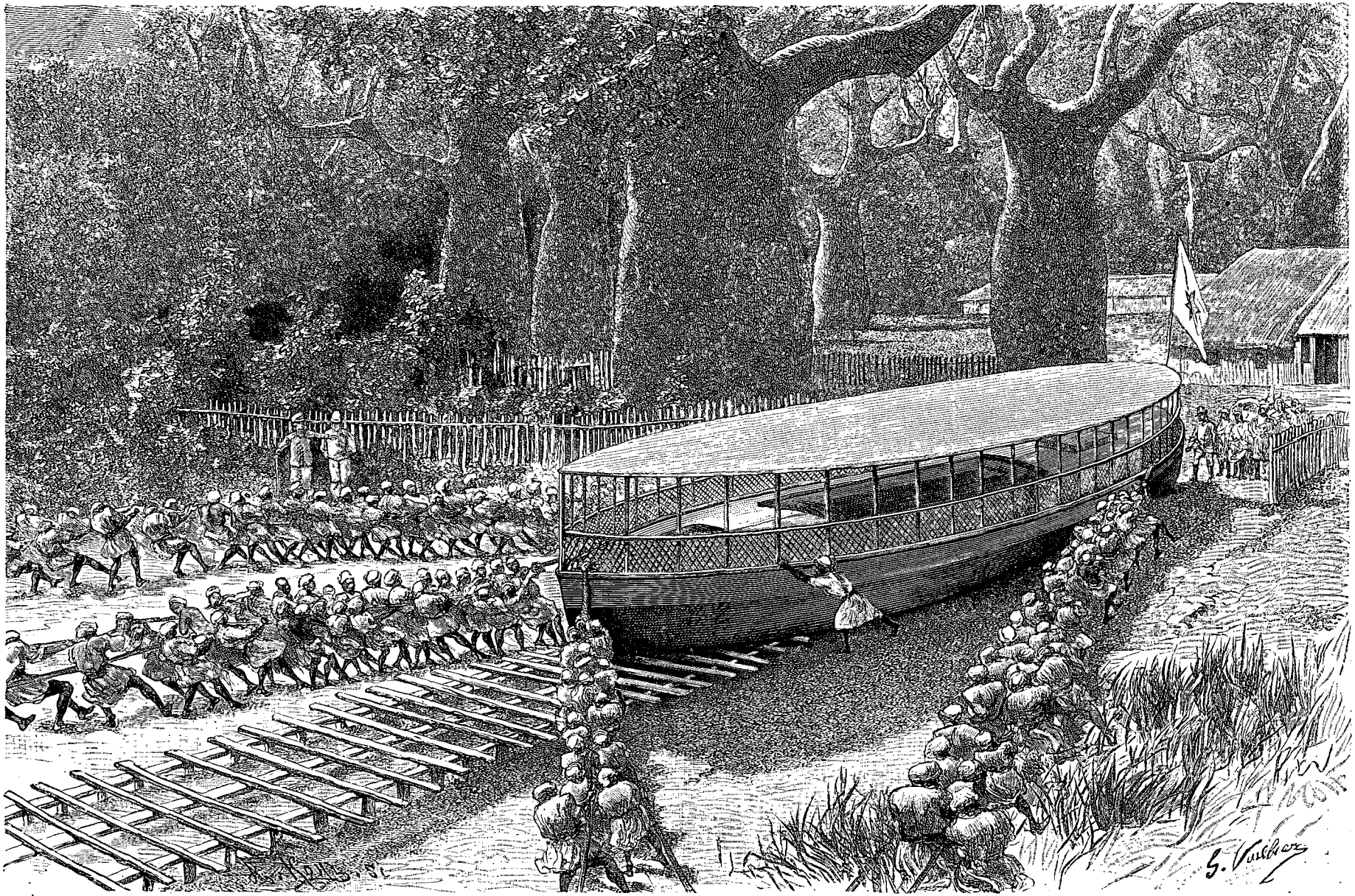
A l'inspection d'aujourd'hui, j'ai pu évaluer à 150 tout au plus le nombre de nos hommes libres ; les autres sont des condamnés ou des esclaves.

Le capitaine Nelson et ses bûcherons s'affairent à préparer le combustible pour les vapeurs. Le *Stanley* partira demain avec les compagnies du major et du docteur Parke, qu'il débarquera au-dessus du Ouampoko, d'où ils se dirigeront sur Msouata. Il me faut user de tous les moyens possibles pour quitter le lac, avant que la faim rende mes hommes tout à fait ingouvernables.

25 avril. — Le *Stanley* est parti, emportant 153 de nos gens et leurs deux officiers.

1. *Iatropha manihot*, plante de la famille des Euphorbiacées; les tubercules frais renferment une fécule alimentaire et aussi un suc vénéneux que détruit la dessiccation. La pulpe, desséchée et broyée, produit la farine de cassave, dont on fait le tapioca ou sagou blanc. (Trad.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lancement de la *Floride* (voy. p. 14). — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Kinchassa, pour faire visite à mon ancien secrétaire M. Swinburne, agent de la Compagnie Sanford, organisée en vue de la traite de l'ivoire. La coque de leur navire *Floride* étant à peu près terminée, M. Swinburne veut bien me l'offrir telle quelle : on ne s'en servirait pas, du reste, avant la fin de juillet, où le baron de Rothkirch doit arriver avec l'hélice et les machines.

28 avril. — Levé le camp; par la route de terre nous nous rendons à Kinchassa, où je veux diriger moi-même la mise à l'eau de la *Floride*, qui sera terminée après-demain. M. Antoine Greshoff, de la Compagnie hollandaise, et M. Swinburne nous offrent une hospitalité généreuse.

29 avril. — A Kinchassa, où nous campons sous les baobabs. Le *Stanley* et le *Henry Reed*, celui-ci remorquant l'*En Avant*, sont arrivés.

30 avril. — Lancement de la *Floride*. 200 hommes l'ont bravement poussée sur le plan incliné; une fois sur le fleuve, on l'a conduite à l'embarcadère de la factorerie hollandaise, puis amarrée au *Stanley*, qui la remorquera. J'ai remis à chacun de mes officiers la note qu'il devra consulter pour le chargement de notre petite flotte.

Officiers commandant les compagnies de l'expédition :

E.-M. Barttelot, major	Compagnie	1. Soudanais.
W.-G. Stairs, capitaine.	—	2. Zanzibari.
R.-H. Nelson, capitaine	—	3. Zanzibari.
A.-J. Mounteney Jephson, capitaine. .	—	4. Zanzibari.
J.-S. Jameson, capitaine	—	5. Zanzibari.
John-Rose Troup, capitaine	—	6. Zanzibari.
T.-H. Parke, capitaine et chirurgien .	—	7. Somali et Zanzibari.

M. W. Bonny est chargé de la surveillance des animaux de transport, de selle, des chèvres; il prêtera ses services au docteur Parke, à toute demande de celui-ci.

Chacun des officiers est personnellement responsable de la bonne conduite de sa compagnie et de l'état des armes et des équipements. Les officiers inspecteront souvent les cartouchières de leurs hommes et en noteront le contenu sur leur carnet, afin d'empêcher la vente des munitions aux indigènes et aux Arabes. Pour les délits de peu d'importance, ils ne pourront infliger qu'une légère punition corporelle, et cela le plus rarement possible. Les fautes graves, pouvant influer sur l'expédition, seront soumises à mon jugement.

A bord, chacun des officiers à son tour sera chargé de la besogne quotidienne : il surveillera la distribution des rations, le nettoyage des navires; il empêchera rixes et batteries, que bientôt suivraient les coups de couteau. Il verra à ce que les animaux reçoivent leur provende et soient abreuvés tous les jours. Pour tous les détails secondaires, on s'adressera au major Barttelot.

Nous étions à la saison des pluies, qui dure deux mois, du 15 mars au 15 mai. Chaque jour, après deux heures, l'orage éclatait, avec une abondance toute tropicale.

Nous n'aurions pu choisir d'époque plus favorable pour notre voyage sur le grand fleuve. Les eaux n'étaient ni trop hautes ni trop basses; nulle crainte d'engager les navires sur des terrains inondés ou de les voir échouer dans les maigres. Nous les maintenions presque toujours à une douzaine de mètres de la rive gauche, et pendant 1 300 kilomètres sans interruption il nous fut donné d'admirer une végétation qui, nulle part au monde, n'a d'égale pour l'intensité de sa verdure, la variété de son coloris, la prodigalité et les parfums de ses fleurs. Les tornades, le plus souvent, n'éclataient que le soir et la nuit, où déjà notre flottille était à l'ancre près de la rive. Moustiques, taons, tsé-tsé, insectes de toute sorte furent bien moins insupportables que dans mes précédents voyages. Jusqu'aux hippopotames et aux crocodiles dont les manières ne laissèrent rien à désirer; jusqu'aux naturels dont les exigences furent des plus modestes, et qui même voulurent bien nous livrer chèvres, poules et œufs, bananes et plantains[1] contre des « bons » à payer par M. Troup, qui devait nous suivre à quelques jours de distance.

Le 1er mai, le *Henry Reed* et les deux gabares qu'il remorquait ouvrirent la marche, emportant Tippou et ses 96 parents ou serviteurs et 35 de nos hommes. Venaient ensuite le *Stanley* et sa conserve la *Floride*, avec 336 hommes, 6 ânes, une quantité de colis. Une demi-heure après, la *Paix*, avec ses 135 passagers, se mettait allègrement en route; mais les derniers « Au revoir » de nos amis expiraient à peine dans les airs, notre avant commençait à peine à lutter contre le flot rapide, que le gouvernail se brisa. Le capitaine donna l'ordre de mouiller, les ancres tombèrent sur un fond très raboteux, où le courant descend avec une vitesse de six nœuds à l'heure. Le vapeur trembla jusqu'à l'extrémité de ses baux; les chaînes entamèrent le pont, et, comme il fut impossible de retirer les ancres, engagées parmi les rochers, il fallut couper les câbles et regagner le débarcadère de Kinchassa. Le capitaine Whitley et M. David Charters, notre mécanicien, se mirent à l'œuvre, et à huit heures du soir le gouvernail était réparé.

Meilleure fortune le lendemain, où nous rejoignîmes le reste de notre petite flotte à Kimpoko, l'extrémité supérieure du lac Stanley; mais la *Paix* allait nous donner pas mal de tablature.

Dès que le camp est établi — à cinq heures du soir presque toujours, — chaque officier fait l'appel de ses hommes et les envoie couper du bois pour les besoins du lendemain, labeur très dur et qui se prolonge assez avant dans la nuit.

Le 4 mai, notre propre-à-rien de vapeur continue à nous agacer. C'est bien un des navires les plus paresseux que jamais constructeur ait osé livrer; les deux autres nous laissent à des kilomètres en arrière.

Le 5 nous nous amarrons au débarcadère de Msouata, où le major et M. Parke étaient déjà depuis quatre jours. Le bois de feu nous attendait, rangé en tas sur

1. La banane commune est le fruit du *Musa paradisiaca* L. Le plantain, ou banane des sages, ou figue banane, plus petit, plus sucré, mais en régimes plus fournis, est celui du *Musa sapientium* L. (Trad.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

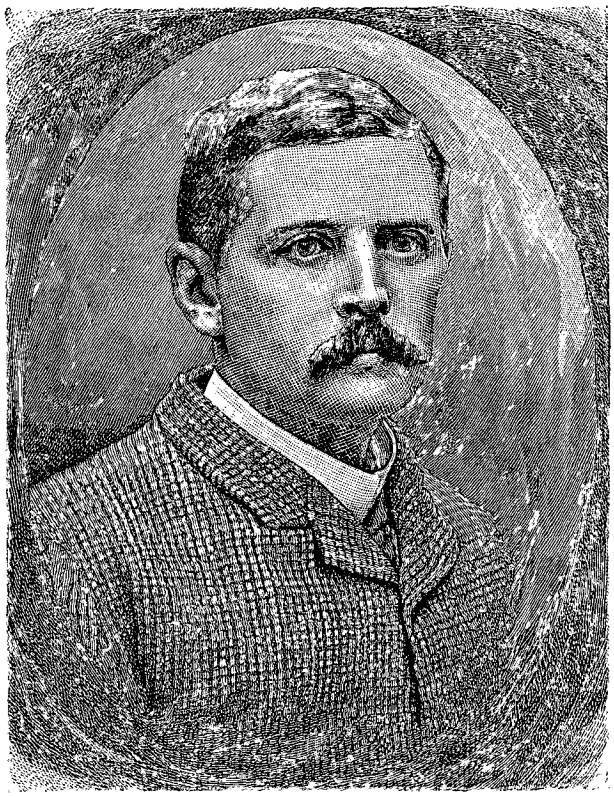
la rive; ils nous avaient acheté du maïs et nombre de pains de farine de cassave.

Le 6, M. Barttelot reçoit l'ordre d'emmener sa compagnie à Koua-mouth, où il attendra le *Stanley*; celui-ci ira d'abord à Bolobo et y débarquera ses passagers, puis redescendra à Koua-mouth pour y prendre le major et ses gens pendant que je réorganiserai à Bolobo le reste de l'expédition.

Mais le 7 mai, apercevant de loin le *Stanley* immobile sur la rive gauche, non loin de Tchoumbiri, je m'y rendis sur l'heure : il avait touché sur une roche, et l'on venait de constater de sérieuses avaries. Les mécaniciens des autres vapeurs furent immédiatement mandés; MM. Charters et Walker, nos deux Écossais, nous rendirent les plus grands services.

Le 10 mai, le *Stanley* rattrapa notre malheureuse asthmatique, puis rejoignit le *Henry Reed*; quelques heures après, la *Paix* boudait sérieusement; bientôt il fut impossible de la faire bouger; la pression descendit de plus en plus : bon gré mal gré, il fallut s'amarrer.

Le lendemain matin, nous partons au petit jour; notre bateau débute assez bien; mais au bout d'une heure déjà, force nous est de jeter l'ancre. A dix heures, le mal paraissant sans remède, je dépêche M. Ward et la baleinière pour réclamer le secours du *Henry Reed*. Le vapeur arrive à huit heures du soir, et mouille à une cinquantaine de mètres. Le 12, à la remorque du *Henry Reed*, nous faisions à Bolobo une entrée des moins triomphales.



Le docteur T.-H. Parke, chirurgien de l'expédition. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Bolobo est une des meilleures escales du fleuve pour l'abondance et la variété des vivres. C'est dans ce district, où nos gens oubliaient leurs rations si misérablement réduites depuis notre départ de Loukoungou, que j'exécutai le projet de partager nos forces en deux colonnes.

La flottille ne pouvait, en un seul convoi, nous transporter tous au Congo supérieur; je décidai d'y emmener d'abord les plus solides de la troupe : les autres resteraient momentanément à Bolobo sous la surveillance de MM. Ward et Bonny, jusqu'à ce que le *Stanley* fût revenu les reprendre pour les mener au campement de l'arrière-garde. Je comptais que celle-ci suivrait mes traces dans six ou sept semaines au plus.

Je choisis donc 125 des moins valides de nos gens pour les laisser à Bolobo. Le *Stanley* était redescendu à Koua-mouth pour en ramener le major Barttelot, le docteur Parke et 153 hommes.

Quel serait le commandant de notre seconde colonne? Qui remplirait ce poste, le plus important après le mien? Tous les yeux se tournaient vers le major Barttelot. Il avait conduit, disait-on, un détachement de 1000 hommes de Kosseïr à Kénèh; il s'était distingué dans l'Afghanistan et la campagne du Soudan.

Pourtant, s'il avait eu quelque collègue de rang égal au sien, je ne l'aurais point nommé, tant son désir était ardent de faire partie de la première colonne. Après avoir longuement réfléchi sur les capacités, l'ancienneté de mes autres officiers dont la témérité juvénile m'était trop bien connue, je dus prévenir Barttelot que je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de placer de si jeunes lieutenants à un poste qui lui appartenait de droit par son grade, sa réputation et son expérience.

Lui-même choisit pour second M. Jameson. Je décidai de lui laisser MM. Rose Troup, Ward et Bonny.

Le 15 mai donc, nous quittâmes Bolobo avec toute notre flottille et 511 personnes faisant partie de notre expédition, puis Tippou-Tib et 90 de ses parents ou subordonnés.

Les réparations à la *Paix* en avaient grandement amélioré la marche, et le 19 nous accostions près de la Mission baptiste de Loukolela. Le *Stanley* ne fit son apparition que plusieurs heures après.

Très reconnaissants pour la bonne hospitalité des missionnaires de la station, nous y passons un jour à acheter des vivres.

24 mai. — Équateurville est une station que possède maintenant la Compagnie Sanford, représentée par M. E.-J. Glave, jeune et intelligent Anglais du comté d'York.

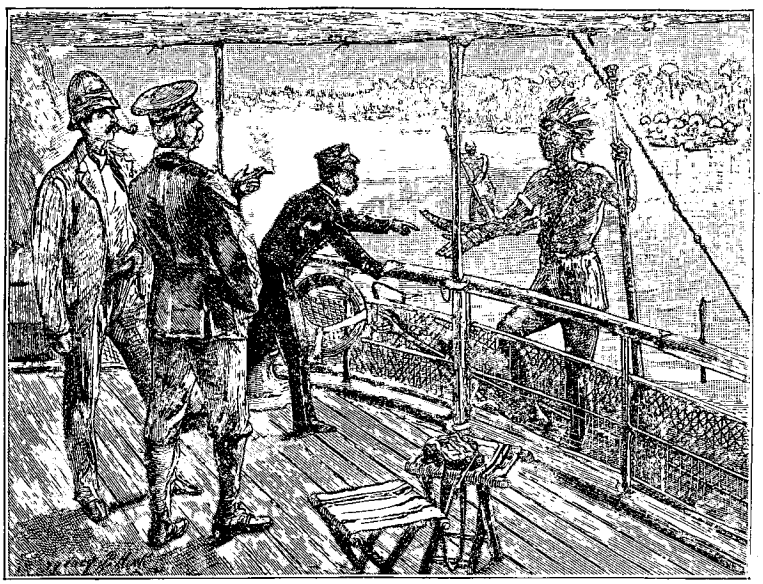
Le 30 mai, nous arrivons à Bangala, établissement très prospère, avec une garnison de 60 hommes et deux canons Krupp. On y a fondé une tuilerie qui, à notre passage, avait déjà fabriqué 40 000 briques d'excellente qualité. Cette station fait le plus grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

honneur à l'Afrique centrale. Elle n'a pas encore vu de famine. Elle possède 130 chèvres, 200 poules; les officiers trouvent toujours des œufs frais. Une rizière verdoyante occupe une surface de près de 5 hectares. Les fonctionnaires boivent du vin de palme et de banane, de la bière de canne à sucre fermentée, boisson capiteuse, je le sais par expérience.

Je donnai l'ordre au major de partir avec Tippou-Tib et les siens directement pour Stanley-Falls, ayant préalablement fait descendre 35 Zanzibari de ses embarcations pour les remplacer par des Soudanais, afin qu'aucun de nos porteurs ne sût que les Chutes sont à quelques journées de marche seulement de Yambouya.

Nous remontâmes, sans le moindre incident, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et du Congo, et le 12 juin nous revîmes dans notre ancien campement, vis-à-vis du village des Basoko.



Barouti retrouve son frère. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les Basoko sont les compatriotes de Barouti (« Poudre-à-Canon ») que Karema, en 1883, avait capturé encore enfant. Sir Francis de Winton l'avait emmené en Angleterre, pour bien le pénétrer de la supériorité des coutumes civilisées. Des mains de sir Francis il avait passé dans les miennes, et il se retrouvait enfin, au bout de six années, près de son village et de sa tribu. Voyant ses yeux arrêtés avec la plus vive attention sur le lieu de sa naissance, je l'encourageai à héler les Basoko et à les inviter à nous rendre visite.

Barouti fit entendre ses appels : les canots se dirigèrent vers nous avec une lenteur impatientante; ils approchent enfin. Notre noir reconnut quelques-uns des rameurs; ils n'avaient rien à craindre, leur dit-il; il leur demanda des nouvelles d'un homme qu'il nomma; les sauvages hélèrent celui-ci de toute la force de leurs solides poumons : de l'autre côté de l'eau une voix répondit; un homme prit un canot et nagea vers nous, C'était le frère aîné de Barouti. Ce dernier lui demanda comment il se portait, depuis tant d'années. Son frère le regarda avec de grands yeux : il ne reconnaissait point ses traits et grommelait ses doutes.

Barouti lui dit le nom de son père, puis celui de sa mère. La physionomie de son frère exprima le plus vif intérêt, et très adroitement il poussa son canot vers nous :

« Si tu es mon frère, dis-moi quelque chose qui me le fasse savoir!

— Tu as une cicatrice, là, sur le bras droit. Ne te rappelles-tu pas le crocodile? »

C'en fut assez; le jeune sauvage à large poitrine poussa un cri de joie et rugit sa découverte à ses compatriotes de la rive éloignée; pour la première fois, nous vîmes pleurer Barouti. Son frère, oubliant sa frayeur des étrangers, accosta le navire et vint donner à notre nègre une accolade frénétique; les autres embarcations approchèrent alors pour prendre part à sa joie.

Le soir, je laissai à Barouti le choix, ou de rester avec les siens, ou de suivre nos fortunes; mon avis était qu'il nous accompagnât : son existence ne serait rien moins que sûre, les Arabes si près, aux Chutes Stanley.

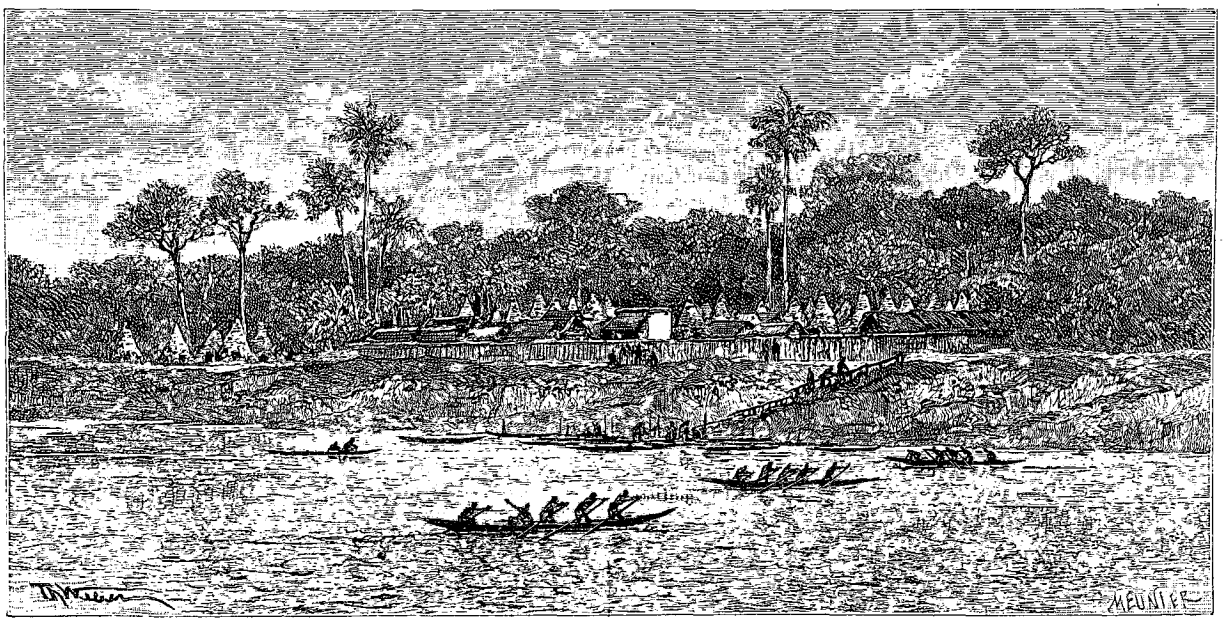
L'enfant semblait penser comme nous : il refusa de retourner chez ses parents et dans sa tribu; mais, un jour ou deux après notre arrivée à Yambouya, il entra dans ma tente au milieu de la nuit, s'empara de mon winchester, d'une paire de revolvers Smith et Wesson, d'une bonne provision de cartouches adaptées à ces armes; il prit en outre une montre de voyage en argent, un pédomètre du même métal, une petite somme, une superbe ceinture de cuir toute doublée de poches, puis, se glissant dans un canot, il descendit la rivière, allant sans doute retrouver les siens. Nous ne l'avons jamais revu.

Le 15 juin, nous arrivions au large des villages de Yambouya, situés sur la rive gauche de l'Arouhouimi, à 145 kilomètres au-dessus du confluent de cette rivière et du Congo.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Type de village sur le bas Arouhouimi. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY [1].

1887-1889.

III

A Yambouya. — Retour du major Barttelot de Stanley-Falls. — Instructions données au major. — Ordre de marche de la colonne. — Départ de Yambouya. — Marche en forêt. — Attaque des Yankondé. — Mise à flot de l'*Avance*. — Nombreux villages. — Un guide indigène. — Transactions commerciales. — Les rapides des Guêpes. — Les chutes de Panga.

Nous sommes à 2 100 kilomètres de la mer. Nous avons en face les villages où nous comptons entreposer les hommes et les bagages qui nous viendront de Bolobo et de Léopoldville : 125 hommes et environ 600 charges d'objets encombrants.

Le 16 juin, à 6 heures du matin, la *Paix* quitta sans bruit son mouillage et vint se planter par le travers du *Stanley*; quand nous fûmes à portée de voix, je demandai aux officiers d'attendre mes signaux, puis, traversant lentement la rivière, j'essayai de rassurer les natifs en restant immobile sous les regards étonnés et curieux de la foule massée sur la haute berge, à 15 mètres au-dessus de nous. Après avoir, pendant une heure, échangé avec nous des compliments, leurs plus hardis compagnons consentirent à descendre au ras de l'eau. Un petit mouvement du gouvernail poussa le vapeur contre la rive, et une autre heure se passa en requêtes et amabilités d'une part, en refus et dénégations d'autre part. Nous réussîmes enfin à échanger un de leurs couteaux contre une quantité de verroteries. Encouragés par ce premier succès, j'entrepris de leur demander la permission de résider quelques semaines dans leur village : nous reconnaîtrions cette faveur par des cadeaux; ils nous bernèrent pendant une heure encore.

Il était maintenant neuf heures; j'avais le gosier sec, le soleil piquait déjà. Je fis au *Stanley* le signal de me rallier. Au second commandement convenu entre nous, le vapeur siffla soudain avec un bruit assourdissant, les deux navires gagnèrent le débarcadère. Zanzibari et Soudanais grimpèrent les pentes escarpées avec une agilité de singes, mais ils n'atteignaient pas encore le sommet que tous les villageois avaient disparu.

Yambouya est une agglomération de hameaux formant une rue de carbets coniques perchés sur la berge, d'où l'on a une vue étendue sur l'Arouhouimi d'amont et d'aval.

Le 19, le *Stanley* avait assez de bois pour les six journées de vapeur nécessitées par le retour à Équateurville; il repartit le lendemain matin, avec mes lettres au comité de secours.

1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *Paix* nous restait encore afin d'accompagner le *Henry Reed*, sa conserve, que d'heure en heure nous attendions des Chutes Stanley; selon les instructions données au major Barttelot, il aurait dû nous arriver le 19. Et nous étions au 21.

Le 22, mon inquiétude fut telle que je donnai au lieutenant Stairs l'ordre écrit de se mettre avec la *Paix* en quête du *Henry Reed* et, si les diverses possibilités que je mentionnais ne se réalisaient pas, de se rendre aux Chutes Stanley.

Mais Barttelot revenait sain et sauf à cinq heures du soir. Le major avait été retenu par de simples incidents : différends avec les indigènes, palabre avec Tippou-Tib et ses gens, etc.

Deux jours après, les vapeurs *Paix* et *Henry Reed* furent chargés de combustible et renvoyés en aval, et nous brisâmes, pour de longs mois, le dernier anneau qui nous retenait à la civilisation.

Ce jour même je remis au major Barttelot une lettre dont voici quelques extraits :

« Puisque vous êtes le plus ancien officier de notre expédition, c'est à vous que doit appartenir le commandement du poste important de Yambouya. Il est dans l'intérêt de tous que vous l'acceptiez.

« Je présume que le *Stanley*, qui doit vous envoyer les 125 hommes confiés à MM. Ward et Bonny, vous arrivera avant le 10 août. C'est la non-arrivée des hommes et des bagages qui m'oblige à vous nommer commandant du poste. Mais comme j'attends sous peu les porteurs de Tippou-Tib, beaucoup plus nombreux que la colonne de marche qui doit, coûte que coûte, avancer au secours d'Emin-Pacha, j'espère que vous ne serez pas retenu au delà de quelques jours après le dernier retour du *Stanley* à Stanley-Pool, en août.

« Jusqu'à l'arrivée des hommes et du bagage, vous consacrerez votre activité et votre prudence au commandement du poste. La tâche qui vous est confiée est, pour notre expédition, d'une importance vitale. Les hommes sous vos ordres représentent plus que le tiers de notre effectif. Les marchandises qu'on vous apportera sont nos futurs moyens d'échange dans les pays outre-lacs; non moins précieuses seront les munitions et provisions. La perte de ces hommes ou de ces bagages nous serait fatale.

« D'ici nous marcherons droit à l'est, et par boussole, dans la direction sud-est, autant que possible. Nous visons Kavalli ou entours, à l'angle sud-ouest du lac Albert. Sitôt arrivés, nous construirons un camp retranché et nous lancerons notre bateau, mettant le cap sur Kibero, dans l'Ounyoro, afin que signor Casati — s'il est toujours là — nous renseigne sur Emin. Si le pacha est vivant, ou à proximité du lac, nous communiquerons avec lui; nos faits et gestes ultérieurs dépendront de ses intentions. Probablement nous resterons avec lui une quinzaine au plus, puis nous retournerons au camp par la route prise à l'aller.

« En écorçant des arbres et coupant des rejetons, nous laisserons des traces suffisantes sur les chemins par nous parcourus. Toutes choses égales d'ailleurs, nous prendrons les routes orientées vers l'est.

« Si Tippou-Tib envoie les 600 porteurs promis, et si le *Stanley* est arrivé à bon port avec les 125 hommes qui sont restés à Bolobo, je pense que vous vous sentirez assez fort pour diriger la colonne. Il est très désirable que vous suiviez nos traces pas à pas. Vous ne pourrez manquer de nous rejoindre. Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier.

« Votre garnison actuelle compte 80 carabines et 40 à 50 porteurs surnuméraires. En quelques semaines, le *Stanley* vous aura envoyé 50 autres carabines et 75 porteurs, sous les ordres de MM. Troup, Ward et Bonny.

« Pour le moment, je vous associe M. Jameson. Quant à MM. Troup, Ward et Bonny, ils vous obéiront. S'il s'agit d'une décision d'importance vitale, je vous prie de prendre l'avis de M. Jameson. Et quand MM. Troup et Ward seront ici, veuillez les admettre dans votre confiance et les laisser exprimer librement leurs opinions. »

A deux heures, M. Barttelot vint me demander une entrevue. Il désirait me parler au sujet de Tippou-Tib. Je commençai par lui redire dans quelles inquiétudes son retard m'avait plongé. Je lui expliquai ensuite combien l'amitié de Tippou-Tib était nécessaire à la réussite de notre expédition.

« Si Tippou exécute son traité loyalement, dès l'arrivée du *Stanley* avec MM. Ward, Troup, Bonny et leurs hommes, vous pouvez partir de Yambouya un ou deux jours après, et nous rattraper. Sinon, à notre retour du lac Albert, nous ne manquerons pas de nous rencontrer. Mais sans porteurs, il vous faudra faire de camp à camp l'aller et le retour deux fois, trois fois peut-être.

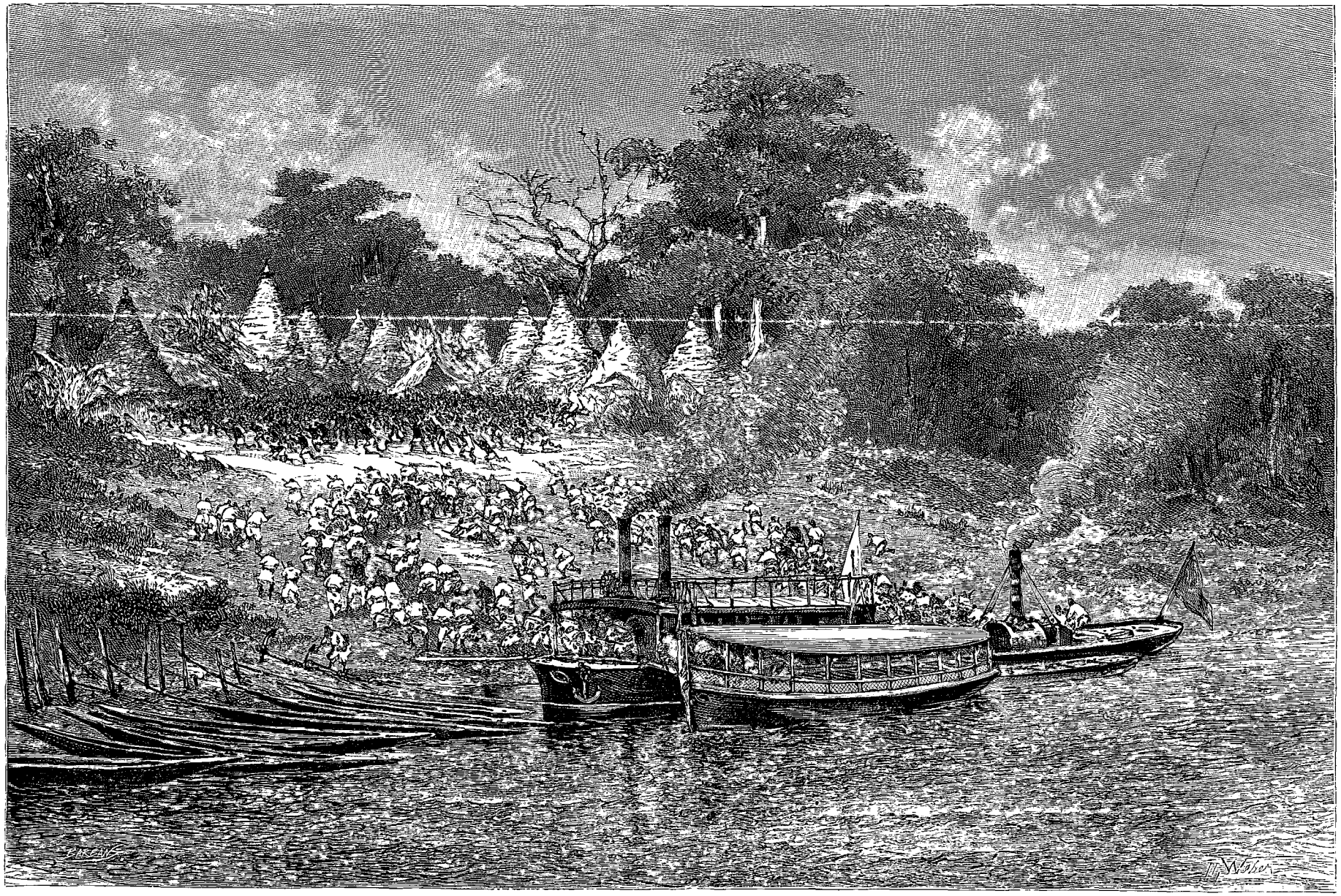
« C'est là une raison pour ménager Tippou-Tib; il y en a une autre, des plus sérieuses. Si ses Arabes révèlent à vos Zanzibari le peu de distance qu'il y a d'ici aux Chutes, il est certain que nos hommes fileront tous. Ayant Tippou-Tib pour ami et pour débiteur, je me suis garanti contre la possibilité d'une désertion en masse.

« Que ces raisons pénètrent votre esprit, major, mon cher camarade! Prenez-y garde, votre colonne peut être détruite si vous n'y allez avec une précaution extrême. Attendez, du reste, patiemment jusqu'à ce qu'arrive le *Stanley*; si alors Tippou n'est pas venu, il ne viendra pas du tout. »

Le major me demanda quand je pensais que sa troupe nous rallierait.

« Dieu le sait. Personne ne peut dire ce que nous avons devant nous, ni jusqu'où la forêt avance dans l'intérieur. Mais le papier que vous tenez à la main, et sur lequel j'ai calculé le temps nécessaire pour atteindre l'Albert-Nyanza, ne donne pas de chiffres en l'air. Je me fonde sur mes précédents itinéraires. C'était, il faut le dire, en des pays ouverts, avec des routes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Debarquement à Yambouya (voy. p. 17). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passables : ici, nous sommes dans une région inconnue. Si tout est forêt, la besogne sera épouvantable. Admettons qu'il nous faille trois mois pour arriver jusqu'à l'Albert, que j'y sois retenu pendant quinze jours, et que le retour me prenne trois autres mois. Eh bien, vous me rencontrerez, me dirigeant vers vous, à la fin d'octobre, au cas que Tippou vous ait faussé compagnie. Mais là n'est pas la question. Il faut que la chose se fasse. Nous irons de l'avant, flachant les arbres, et marquant notre chemin à travers la forêt. Et partout où nous irons, vous pourrez aller aussi. Et s'il y avait impossibilité, d'une façon ou d'une autre, vous auriez de nos nouvelles. »

Comme je connaissais déjà le caractère un peu vif du major, je terminai en lui prêchant de mon mieux la patience et l'endurance.

« Donc, major, mon ami, pas de sottises. Je sais qu'il vous démange de n'être pas de l'avant-garde; vous n'y perdrez rien. Depuis le roi David, tous ceux qui restent au bagage et ceux qui vont à la mêlée reçoivent mêmes honneurs.

« Sur ce, une poignée de main, mon cher major. Notre devise à nous est : « Droit en avant! » Et la vôtre « Patience et endurance! »

Au 25, tout le camp était fermé dans sa palissade, et le fossé creusé presque en entier. A l'un des bouts, Barttelot surveillait les travailleurs, et à l'autre bout, Jephson.

Le 26 je rédigeai pour les officiers de l'avant-garde un memorandum, dont je donne ici la plus grande partie. Je commençais par rappeler mes précédents voyages, et calculais que nous pouvions arriver à Kavalli le 30 septembre.

« Comme nous devons faire la traversée vivement, la plupart des natifs se verront surpris. Ils ne pourront pas se coaliser et nous opposer des forces considérables, n'en ayant pas le temps. Les hostilités que nous rencontrerons seront inspirées par la première colère. Les officiers repousseront ces attaques avec entrain, veilleront à ce que leurs winchesters soient toujours chargés, et que les porteurs ne s'écartent pas.

« L'ordre de marche est ainsi réglé :

« La diane au point du jour;

« Les officiers prendront leur café et leur biscuit de bonne heure, et veilleront à ce que leurs hommes se sustentent pour la marche.

« A six heures du matin, la marche sera ouverte par une troupe de 50 pionniers, armés de carabines, de haches et de serpes, et commandés par moi.

« Le corps principal suivra, à 15 minutes d'intervalle, conduit par l'officier dont ce sera le tour; il suivra rigoureusement la route indiquée par les flaches, miroirs, grattages et autres moyens.



Notre guide kirangozi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« La colonne se composera de tous les pagazi et de tous les hommes malades ou bien portants non requis à l'arrière. Elle sera formée par la majeure partie des trois compagnies. Près de la queue, et veillant à ce qu'elle ne fléchisse pas, se tiendra l'officier de service.

« L'arrière-garde se composera de 30 hommes sous un officier désigné pour la journée. Elle protégera la colonne contre les attaques par derrière. Les hommes n'y porteront que leurs effets personnels. Elle ne permettra que personne se laisse dépasser, car tout individu oublié en arrière est irrévocablement perdu.

« L'avant-garde éclairera, par des miroirs, le chemin à suivre; elle coupera les lianes gênantes, et quand on arrivera au campement, elle disposera sans perte de temps la boma, ou enceinte de buissons et d'épines. Sitôt arrivée, chaque compagnie contribuera pour sa quote-part à cet important moyen de défense. Ceux qui ne s'y occuperont pas dresseront les tentes.

« L'avant-garde tâtera le pouls à la contrée. Si les obstacles sur le front sont vraiment sérieux, et s'il s'agit d'autre chose que d'une simple démonstration de naturels hostiles, des messages avertiront le corps principal de se tenir sur ses gardes.

« Autant de fois qu'il sera praticable, nous camperons dans les villages abandonnés, afin de nous y ravitailler; mais il faudra tout aussitôt pourvoir à leur défense.

« Quand on arrivera au campement, s'il s'agit d'un village, l'officier vaquera tout d'abord aux logements, puis il procédera à la destruction de toutes les habitations qui se trouveront en dehors du cercle occupé. Il emploiera les bois et tous les matériaux trouvés dans le voisinage à garer son quartier contre les attaques nocturnes par la lance ou par le feu. »

Demain nous partons, au nombre de 389 — Dieu voulant — pour nous lancer dans l'inconnu. Un naturel m'a nommé des tribus ou des sections de tribus, — mais quant à leurs forces ou à leurs dispositions, je suis dans la plus complète ignorance. Hier nous avons effectué « la communion des sangs » avec un des chefs de Yambouya. Comme le major est le commandant du poste, bravement il a subi l'opération, qui est vraiment dégoûtante. Sur le sang qui coulait, on mit une pincée de sel malpropre qu'il fallut lécher. Le chef s'en acquitta, comme d'un agréable devoir.

Le major, relevant les yeux, vit les figures moqueuses de ses camarades, et sourcilla.

« Pour avoir la paix, major!

— Soit! » fit Barttelot, et il domina sa répugnance. Le chef a reçu un joli cadeau du major, et, en retour, a gratifié son nouveau frère d'un poulet de quinze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours et d'un bonnet en fibre tressée et emplumée.

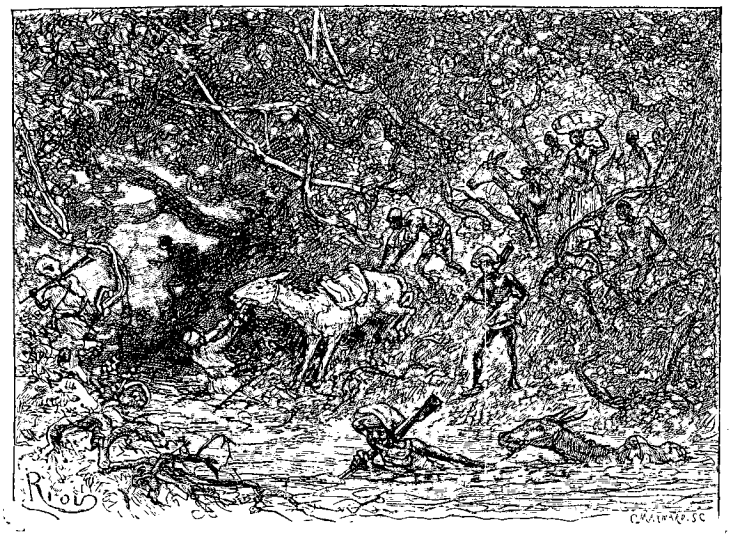
Voici quelles sont aujourd'hui les forces de notre expédition :

Corps expéditionnaire.	389 hommes,	357 carabines.
Garnison de Yambouya.	129 —	87 —
A Bolobo, Kinchassa, etc. . . .	131 —	52 —
	649 hommes,	496 carabines.
De Zanzibar à Yambouya, nous avons perdu.	57 hommes,	28 carabines
TOTAL	706	524

En terre africaine, une route est presque toujours un simple sentier, qui, à force d'avoir été fréquenté, est devenu aussi dur et aussi uni que l'asphalte. Par suite de l'habitude des naturels de marcher en file indienne, il n'a presque jamais plus de 30 centimètres de large, et, s'il est d'ancienne date, on dirait une rigole tortueuse et profonde, car le milieu est plus souvent battu que les côtés.

Une de nos grandes routes civilisées est, en moyenne, plus courte d'un tiers que ces sentes qui serpentent comme un cours d'eau par les plaines.

Nous sortons de la poterne. Compagnie après compagnie défile homme par homme. Chacune a son guidon, son tambour, son trompette, ses éclaireurs qui la précèdent pour manier la serpe et la hache, couper les baliveaux, enlever la largeur de la main de l'écorce des arbres afin d'indiquer la route, écarter ou élaguer les branches qui pourraient s'opposer au passage de nos centaines de porteurs chargés ; abattre les troncs, les placer en travers des ruisseaux ; construire des zéribas et des bomas de brousse ou de rameaux autour du village improvisé qui sera notre bivouac à la fin de chaque étape. S'il n'y a pas de sentier, l'avant-garde devra le tracer. Si la brousse est mauvaise, feutrée, impénétrable, c'est un tunnel qu'il faut.



Marche dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

La file s'était arrêtée à l'extrémité des villages ou, pour mieux dire, de la route jalonnée l'autre jour par Nelson.

« Par où passons-nous, guide? » demandai-je à ce personnage dont l'âme en ce moment débordait de joie et d'orgueil, car, dans une caravane, qui marche en tête en est regardé comme le chef. Il était costumé à la grecque, et portait le casque d'Achille aux pieds légers.

« Par là, droit vers le soleil levant.

— Combien d'heures jusqu'au prochain village?

— Dieu seul le sait.

— Connais-tu la région? Es-tu allé dans quelque village?

— Non, comment l'aurais-je pu? »

Voilà ce que savait le plus avancé d'entre nous.

Bismillah! font les pionniers; les clairons nubiens sonnent le signal du départ, et, quelques instants après, la tête de la colonne disparaissait dans la brousse épaisse, au delà des dernières limites des clairières de Yambouya.

C'était le 28 juin 1887, et jusqu'au 5 décembre, c'est-à-dire pendant cent soixante jours, nous avons arpenté les bois, les halliers et la jungle sans jamais voir un espace de gazon vert grand comme le plancher d'une chambre du plus modeste cottage.

Par une température de 30 degrés à l'ombre, notre caravane suivait une sente à peine frayée et qui plongeait fréquemment dans les profondeurs sombres de la brousse. La file avançait avec lenteur, arrêtée toutes les trois ou quatre minutes par les entrelacis des lianes; pour 100 mètres de route passable, il y en avait en somme 100 d'assez difficiles.

A midi, après avoir longé les rapides de Yambouya, nous gagnons le coude de l'Arouhouimi, qu'on apercevait de notre campement; de ce coude à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de nous, on nous signale un autre rapide dont les eaux bouillonnantes étincellent au soleil. En aval, toute une flottille de canots en mouvement. Les gens de Yambouya, sans doute, avaient donné l'alarme à leurs voisins. Vers quatre heures, arrivés plus près, nous voyons se presser, sur un groupe d'îlots au-dessous des rapides, les femmes et les enfants des Yankondé; ceux-ci, avec lesquels nous faisions connaissance pour la première fois, mirent leurs pirogues en bon ordre au milieu du courant, puis s'approchèrent de la rive, se gaussant des voyageurs et leur lançant défis et provocations.

La tête de la colonne déboucha tout à coup sur une avenue bien tracée, large de 6 mètres et longue de 280, à l'extrémité de laquelle on apercevait environ 300 indigènes de Yankondé gesticulant, poussant des cris, ayant aux mains leurs arcs bandés.

Avec les broussailles coupées pour nettoyer la chaussée, les indigènes avaient bloqué l'entrée de la forêt de chaque côté de la voie pour nous forcer à prendre celle-ci. Cinquante paires d'yeux découvrirent bientôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que cette magnifique route était hérissée de brochettes longues de 15 centimètres, appointées aux deux extrémités, enfoncées à moitié dans le sol et si artistement recouvertes de feuilles, que nous les avions prises d'abord pour des débris des branches coupées en notre honneur.

Je fis ranger 24 hommes sur deux lignes en travers de la route : la première eut ordre d'arracher les brochettes, la seconde de couvrir les travailleurs et de tirer à la première volée de flèches ; puis une douzaine d'éclaireurs furent chargés de prendre par les bois de chaque côté du chemin pour pénétrer dans le bourg. Nous avions à peine fait une vingtaine de mètres sur la voie ainsi nettoyée, que des colonnes de fumée s'élevèrent du village ; une petite pluie de flèches fut dirigée contre nous, mais sans atteindre personne. Nos tirailleurs ripostent. On se hâte d'enlever toutes les pointes, nous avançons rapidement et arrivons au bourg en même temps que les éclaireurs. La caravane se lance au pas de charge, et, traversant le village incendié, pendant que la fusillade continue très vive, s'arrête à une sorte de faubourg situé à son extrémité orientale, auquel on n'avait pas encore mis le feu.

Près de la rivière, la lutte fut plus meurtrière, et plusieurs indigènes, je le crains, payèrent de leur vie leurs folles provocations.

Il était près de neuf heures du soir quand l'arrière-garde entra enfin dans le camp. Toute la nuit, les sauvages, pour nous inquiéter, hurlèrent et lancèrent des flèches et des zagaies empoisonnées.

Le camp fut entouré de sentinelles, qui reçurent l'ordre de garder un silence absolu et de tenir l'œil ouvert.

Le 30, nous tombons sur un sentier qui relie une série de quatorze villages séparés, mais tous sur la même ligne. Ils sont entourés de luxuriantes cultures de manioc ; pourtant il est facile d'observer les traces d'un désastre récent. Des pieux brûlés, les ruines d'habitations et, çà et là, des marques sur les arbres témoignent, à n'en pas douter, qu'Arabes et Manyouema y ont passé.

Le jour suivant, nous traversions d'autres hameaux à peu près semblables et communiquant entre eux par une route très bien tracée. Des lambeaux de la forêt primitive les séparent. Partout, aux environs de chaque village, les dangereux « attelets » ou brochettes dont j'ai parlé exigeaient les plus grandes précautions de tous autres que les Européens chaussés de grandes bottes. Encore ne devions-nous pas trop nous y fier, car souvent, placée obliquement, la pointe peut pénétrer le cuir le plus épais et vous enfoncer dans le pied ses terribles échardes.

Nous allions faire connaissance, ce jour-là, avec un autre sérieux inconvénient des voyages en forêt. Tous les 50 mètres, quelque gros arbre était couché sur la route ; son diamètre nous montant à hauteur d'épaule, nous avions beaucoup de peine à hisser les ânes par-dessus, et nombre de nos hommes goûtaient peu ce nouvel exercice, qui, répété de 20 à 50 fois, finissait par exciter les murmures de gens peu habitués aux marches dans la forêt.

A trois heures de l'après-midi, nous campions près d'étangs couverts de nénuphars, loin des villages, car, cette fois, trois hommes avaient été blessés par les susdites chausse-trapes.

J'envoyai le 2 juillet, à la première aube, 200 pionniers pour chercher du manioc aux villages où nous avions passé l'avant-veille. La façon dont ils s'en acquittèrent me permit d'apprécier leur peu d'intelligence. Ils vont sottement, de-ci, de-là, exposant leur vie pour des bagatelles, et si quelque effroyable calamité ne les vient corriger, je ne pourrai jamais leur faire comprendre la folie de leur conduite.

Le lendemain nous quittions le sentier, nous dirigeant à l'aide de la boussole sous le dôme immense de la forêt et à travers la jungle. C'était presque au pas d'une marche funèbre que nous entrions pour la première fois dans ces solitudes inviolées. De six heures trente du matin à quatre heures de l'après-midi, soit pendant six ou sept heures — car il nous fallait une heure pour goûter et prendre quelque repos, — nous fournissions une marche d'à peu près 9 kilomètres ; tandis qu'en d'autres régions et sur un sentier africain ordinaire, on peut faire de 22 à 29 kilomètres pendant le même temps.

A quatre heures de l'après-midi, nous marchions encore, ayant traversé tout le jour marais, bancs de vase, fondrières. Nous avions à peine franchi ces parages pestilentiels que la forêt s'assombrit subitement. Le murmure lointain du vent dans les ramures se changea d'abord en un sourd grondement qui finit par éclater en ouragan furieux, tordant, brisant les branches et secouant les énormes troncs ; ne voulant pas rester dans le marécage, nous nous hâtions d'avancer, en dépit de l'obscurité croissante ; mais, la pluie commençant à tomber, il fallut faire halte, dresser vivement les tentes sur la brousse épineuse, tandis qu'à coups de hache et de cognée on déblayait le terrain pour y établir le camp. La pluie froide tombait lourdement ; nos hommes frissonnaient, claquaient des dents. Le tonnerre rugissait au-dessus de nos têtes, les éclairs dardaient leur lueur d'incendie au milieu des ténèbres. Il était neuf heures du soir avant que la caravane tout entière fût entrée dans le bivouac, mais on ne put faire du feu à cause des averses ; nous étions blottis les uns contre les autres, accroupis au froid, à l'humidité. A trois heures, on put enfin allumer des feux par vingtaines, et nos gens, bientôt ranimés par la chaleur, s'installèrent joyeusement autour des flambantes pyramides pour griller les amères racines du manioc.

Le 4 juillet nous nous dirigions au nord-est ; au bout d'une heure de marche, nous entendons, dans le lointain, les indigènes chanter en chœur. Les éclaireurs vont aux nouvelles, puis une fusillade éclate ; le bruit semble se rapprocher. Je réunis promptement les hommes de la 1re compagnie ; ils mettent leurs ballots

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en tas et se déploient en tirailleurs. Des messagers accourent dire qu'en gagnant le bord de la rivière, nos gens ont vu avancer vers eux une grande pirogue dont l'équipage leur avait lancé une volée de flèches, auxquelles ils avaient riposté. On se remit en route, et à huit heures du matin nous étions, de nouveau, près de l'Arouhouimi, à temps pour apercevoir une ligne de canots qui disparaissait derrière une courbe de la rive opposée. Ils oubliaient une petite pirogue attachée à la berge où se trouvait une chèvre.

La rivière était calme et libre de rapides, et, désireux d'épargner à mes gens le plus de fatigue possible, je fis apporter sur la rive les diverses pièces composant notre embarcation d'acier; M. Jephson et sa compagnie, auxquels elle était spécialement confiée, se mirent en devoir de les assujettir. Au bout d'une heure, l'*Avance* fut mise à flot. En plus de son équipage, elle transportait 10 malades et 50 charges. Démontée, elle nous prenait 44 pagazi. Donc, c'était maintenant 94 engagés que nous pouvions employer à soulager les autres et même 98, car il avait fallu porter le lieutenant Stairs, encore très souffrant d'une fièvre biliaire. M. Jephson et ses « mariniers » traversèrent la rivière et ramenèrent la chèvre. C'était la première fois que nous mangions de la viande depuis le 28 juin.

L'*Avance* allait remonter l'Arouhouimi, et, par conséquent, la colonne de marche devait suivre étroitement la rive pour protéger le bateau et pour réduire la besogne.



L'orage dans la forêt. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 5 nous atteignîmes l'essart de Boukanda. C'est avec raison que nous étions heureux de trouver un village; depuis le 2, la caravane n'avait d'autre nourriture que les racines de manioc enlevées ce jour-là dans les plantations voisines.

La baleinière n'arriva pas avant le soir. Elle avait été retardée par des rapides et par sa rencontre avec une flottille de onze canots; leurs maîtres, naturellement, n'avaient pas été les plus forts; ils avaient pris la fuite, abandonnant plusieurs pirogues, que M. Jephson eut le soin d'amarrer à une île voisine. Jephson s'en retourna immédiatement avec deux escouades de mariniers, dont l'une amena la plus grande des pirogues.

Le 9, nous passons devant quatre villages, tous fortement palissadés, et, le 10, la caravane arrive aux rapides de Gouengouéré. Sept grands bourgs s'échelonnent le long des sauts, et s'étendent encore en amont et en aval. Toute la population avait fui dans l'intérieur des terres, sur la rive opposée ou dans les îles. Les estacades et les huttes étaient en bon état.

Nos gens avaient trouvé dans les champs de quoi se restaurer à fond. Le terrain consacré à la culture est considérable. Mais la viande, hélas! brillait toujours par son absence.

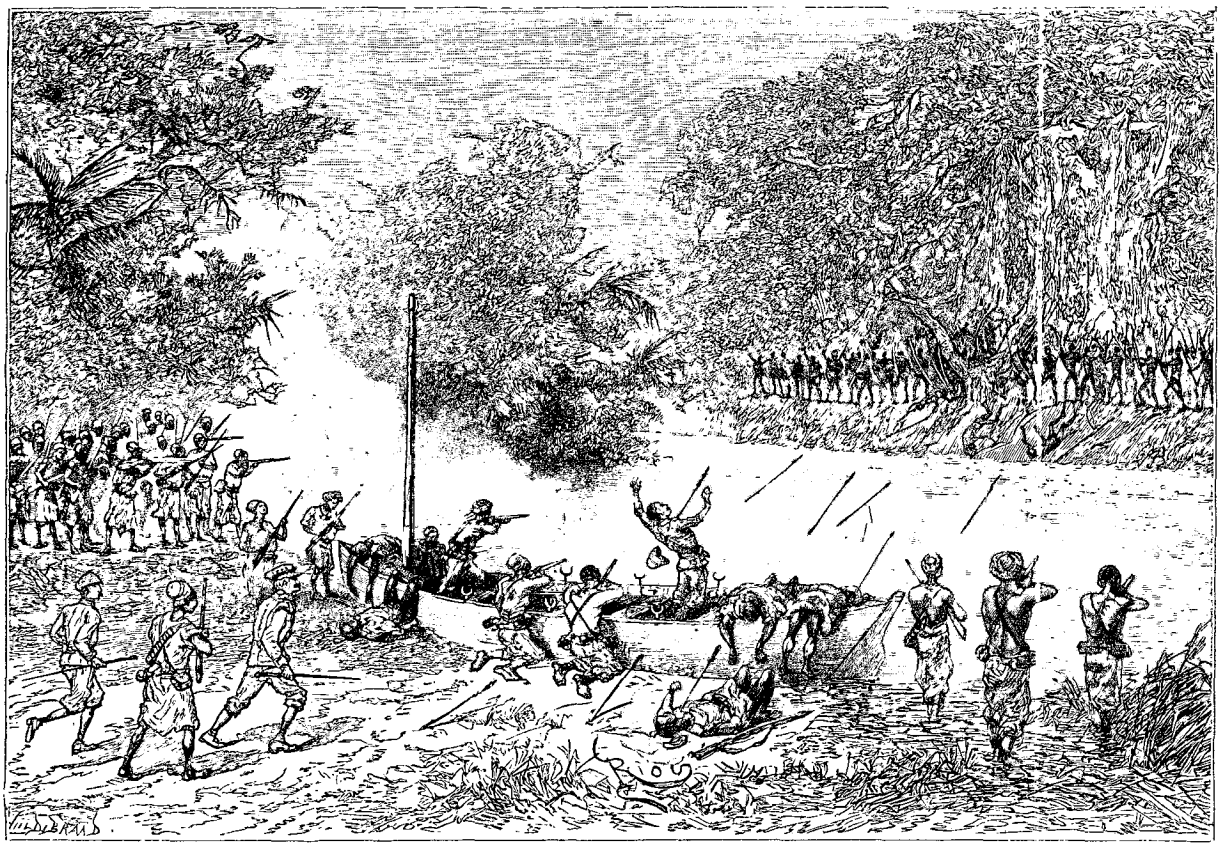
Le 12, on se mit en route à six heures trente du matin, la caravane précédant comme d'habitude le bateau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et sa conserve. Quoique avançant très lentement, et à raison de 3 kilomètres à l'heure, nous eûmes bientôt dépassé la colonne de marche. A dix heures du matin, nous faisions la rencontre d'un jeune indigène qui descendait la rivière sur un débris de pirogue. Il sauta légèrement sur notre bateau et se mit à pagayer d'une façon très convenable. Il nous dit avoir quinze ans et s'appeler Bakoula. Une heure plus tard nous enfilions, par son extrémité inférieure, une courbe allongée de la rivière; les berges se couvrent de nombreux villages; le jeune guide, tombé on ne sait d'où, les nommait en passant : Badangui, où nous fîmes halte pour goûter, et d'où nous repartîmes à deux heures de l'après-midi; Ndoumba; puis une longue suite de hameaux où habitent les Banalya. Toutes les cases étaient désertes.

Les rameurs ne mirent qu'une heure pour nous conduire à l'autre bout de la courbe. Nous débarquâmes au nombre de 40, et cependant nous nous sentions perdus dans le bourg immense et silencieux. J'avais compté 13 villages en tout, dont l'un se compose de 180 huttes.

Le jeune Bakoula m'apprit beaucoup de choses : à l'intérieur des terres, au nord, vivent les Babourou, très différents des autres tribus; en amont de la rivière, à un mois de marche, demeurent des nains hauts de 60 centimètres, disait-il, et portant longue barbe; il



Combat avec les Avissibba (voy. p. 27). — Dessin de Riou, d'après l'édition anglaise.

était allé une fois jusqu'à Panga, où la rivière tombe d'une hauteur qu'atteindrait à peine l'arbre le plus élevé; les tribus de la rive gauche donnent le nom de Loui à l'Arouhouimi, tandis que les Babourou de la rive droite le connaissent sous celui de Louhali, etc.

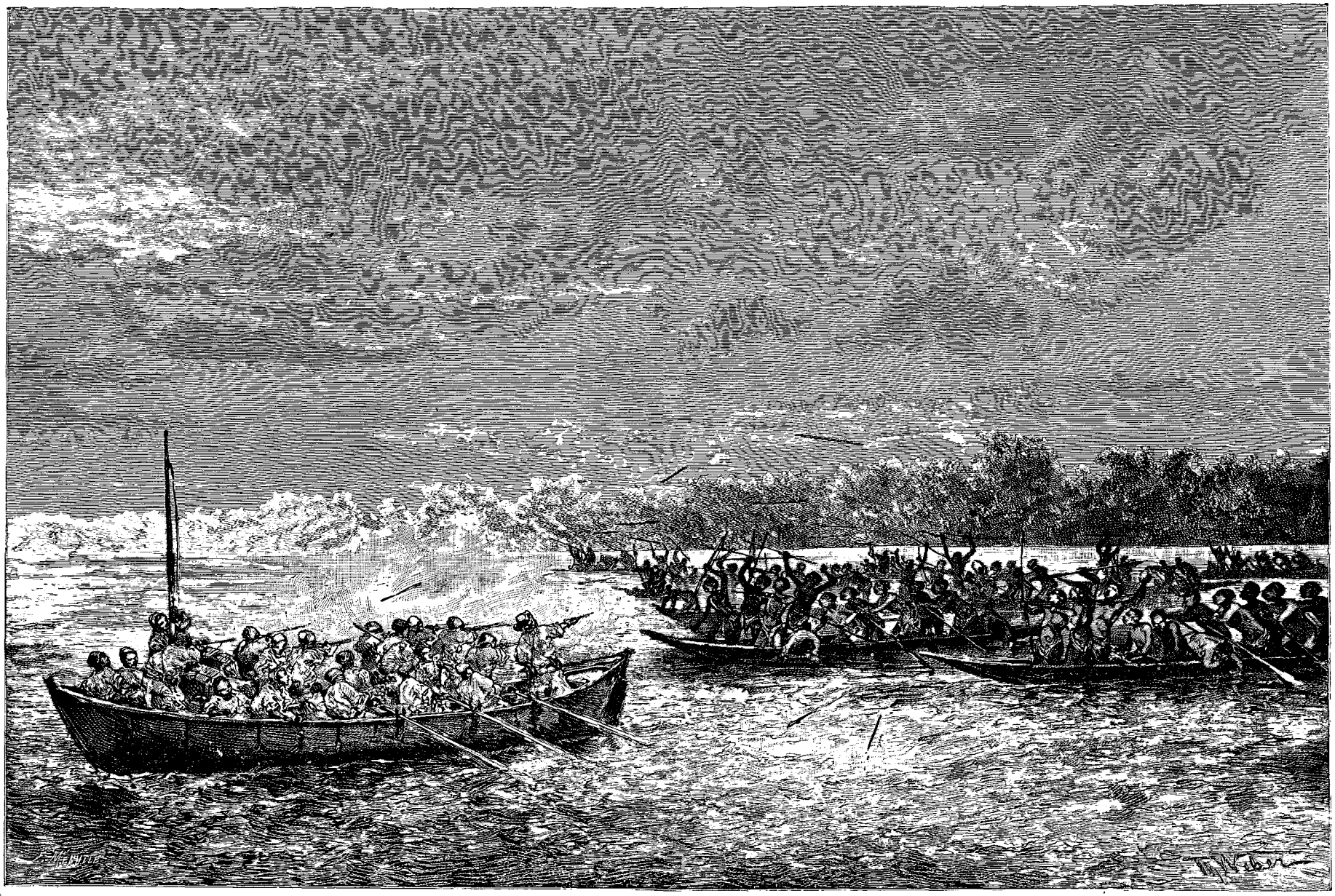
De la capitale du chef Bambi, de la tribu des Banalya, nous nous dirigeons le 15, par terre et par eau, vers les villages des Boungangeta.

Nous suivions toujours la rivière, bien qu'elle dévie, vers le nord, de la route indiquée; mais, en considérant le chiffre des malades et l'épuisement général, je pensai qu'après tout, quand même elle atteindrait le deuxième degré de latitude nord, il vaudrait infiniment mieux la suivre que de nous replonger dans la forêt.

Le 19, nos mariniers passent deux heures et demie à tailler une route jusqu'au-dessus des rapides du Mariri supérieur. Le bateau et les canots furent halés sans accident au-dessus des rapides : nos éclaireurs se procurèrent des vivres à un village à 3 kilomètres au-dessus du camp, et l'avant-garde l'occupa le lendemain.

Deux heures après, quelques naturels de Mariri s'approchèrent en canot, nous offrant des poules; Bakoula nous servit d'interprète; c'étaient les premières transactions commerciales que nous eussions menées à bien sur l'Arouhouimi. Mariri est une station importante, riche en bananiers, à l'encontre du village où nous campions. Deux hommes ne rentrèrent pas le soir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La baleinière rencontre des canots indigènes (voy. p. 23). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

1910 LEGS PÉRARD 1910

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis notre départ de Yambouya, nous n'en avions pas perdu un seul.

Aucun accident grave ne nous était encore arrivé, mais, à dater de ce jour, la fortune parut nous abandonner. Sous l'impression que ces deux hommes étaient tombés aux mains des indigènes, je prêchai à mes gens, à l'appel du matin, un long sermon sur ce texte. Nous ne sûmes que treize mois après qu'ils avaient déserté et réussi à atteindre Yambouya; ils y racontèrent force récits extravagants de guerres et de désastres qui, reproduits par les officiers dans leurs lettres au comité, causèrent de vives inquiétudes à nos amis d'Europe.

Notre première étape après les rapides du Mariri nous conduisit à la grande station de Moupé sud, plusieurs villages nichés dans de jolies plantations.



Coiffure de guerrier avissibba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Chez les riverains le signe de paix paraît être de verser de l'eau à mains pleines sur la tête du visiteur. En approchant du camp, ils nous criaient de loin : « Ah! *Monomopote!* (fils de l'Océan), nous souffrons de la faim et n'avons pas de vivres, mais vous en trouverez en abondance en remontant la rivière. » Pourtant ils nous lancèrent de beaux épis de maïs, des bananes et des cannes à sucre. Cette cérémonie servit de préliminaire à des transactions au cours desquelles ces innocents naturels se montrèrent aussi malins et aussi voleurs que les plus fripons des Ouyyanzi du Congo. Ces indigènes se nomment Babé.

Ils ne diffèrent guère, par les mœurs et le costume, de ceux qui peuplent les régions du Congo supérieur. Leur coiffure est une carcasse d'osier tressée que décorent des plumes du perroquet rouge, ou bien un bonnet en peau de singe, au poil gris ou noir, dont la queue pend en arrière. Les ornements du cou, des bras, des chevilles, sont en fer poli, rarement en cuivre, jamais en laiton. Leur teint est plutôt couleur d'ocre que noir.



Autre coiffure des Avissibba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 24, l'avant-garde, sous les ordres de M. Jephson, fournit une marche superbe — 14 kilomètres — pendant laquelle elle traversa 17 cours d'eau et criques.

Le 25, le capitaine Nelson conduisait la caravane. Nous eûmes à remorquer nos canots à travers des courants tumultueux. A une heure, le portage étant terminé, la caravane reprit sa marche, pendant que nous nous préparions à de nouvelles luttes contre les rochers et les terribles vagues des rapides connus sous le nom de rapides des Guêpes depuis l'incident que je vais raconter. Ces rapides se développent sur une étendue de plus de 3 kilomètres.

Tout alla bien pendant la première demi-heure. Le courant rapide et dangereux se brisai parfois en grandes vagues. Nous avancions lentement, mais toujours engagés entre la berge et des îlots dans une étroite branche du courant, obstruée par un vaste récif. Pleins d'ardeur, nous avions enfilé le dangereux chenal, les mains tendues vers les branches qu'il serait possible de saisir; mais à peine en tenions-nous quelques-unes qu'une armée de guêpes furieuses fondit sur nous et nous enveloppa, nous piquant la figure, les bras, les mains, toutes les parties vulnérables.

Nous eûmes, le 2 août, une mort à déplorer, la première depuis notre départ de Yambouya, trente-six jours auparavant.

Le 4, nous arrivions aux chutes de Panga ou Népanga, dont nous avions tant entendu parler par Bakoula.

Ces chutes mesurent 10 mètres de haut. La cataracte s'étend sur un kilomètre et demi, le premier obstacle vraiment sérieux que notre flottille eût encore rencontré; elle se précipite sur des rochers de gneiss par quatre torrents séparés, dont le plus puissant a 60 mètres de large. Ces chutes sont la protection naturelle des aborigènes qui habitent une grande île appelée Népanga, située à 600 mètres en aval. Elle renferme 3 villages et environ 250 huttes du type conique.

IV

Une attaque; Stairs blessé — Arcs et flèches des indigènes. — Mort de plusieurs de nos hommes. — Rencontre de Manyouema. — Déserteurs. — Visite d'Ougarrououé. — Je lui laisse mes malades. — Une jeune pygmée.

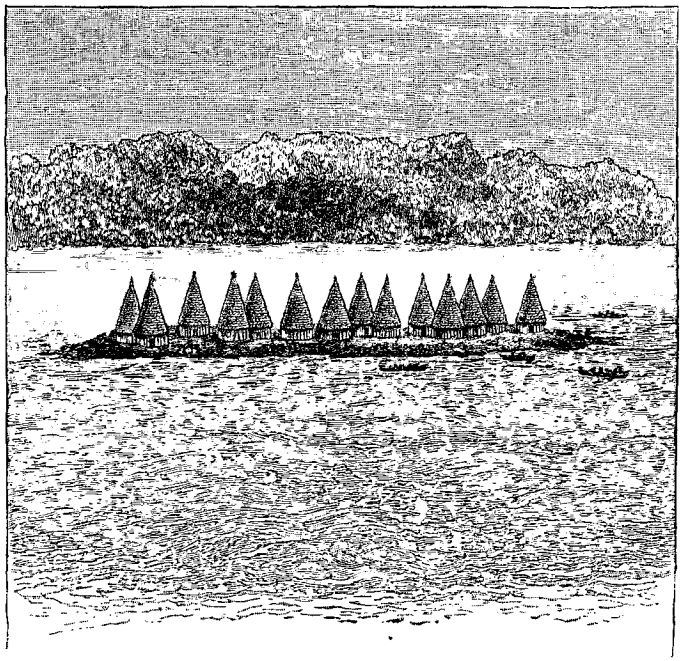
Le 8 la caravane avait halé les canots au delà des rapides de Nedjambi en amont des chutes de Panga, et campait à quelques kilomètres en aval d'Outiri.

Le lendemain, nous arrivions à des villages d'une architecture bien différente de celle qui règne au bas Arouhouimi. Les cases, fort basses, ont des toits à pignon. Entre les deux lignes de huttes court une rue large de 6 mètres au moins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 10 août, nous fîmes halte, mais les pourvoyeurs dépêchés dans trois directions différentes ne rapportèrent que pour deux jours de vivres. Khalfan, l'un d'entre eux, avait été blessé au larynx par une flèche de bois.

Le 13, nous nous dirigeons vers Avissibba ou Aveychiba, agglomération de cinq grands villages, dont deux occupent l'extrémité supérieure de la crique[1] de Roukou.



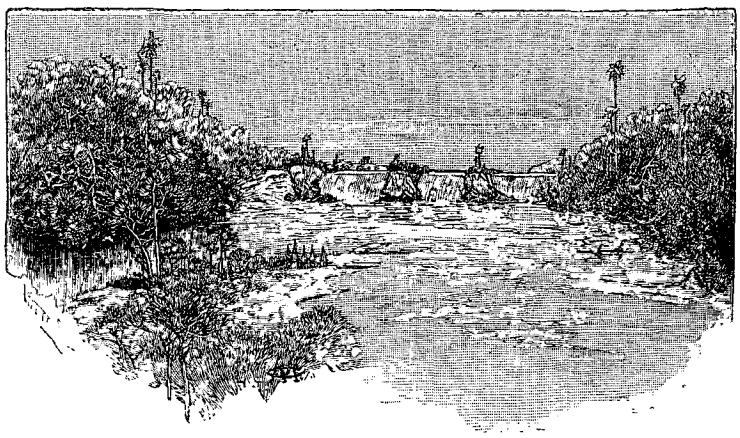
Ile près des chutes de Panga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Notre flottille y arrive la première. Une belle et large rue s'étend entre deux rangs de huttes basses, chacune d'elles entourée de sa palissade de bois.

Tandis que la pirogue passait la crique, une fusillade énergique vint nous surprendre.

Le lieutenant Stairs et 50 hommes partirent au pas accéléré; bientôt les décharges succédèrent aux décharges, et l'on entendit le crépitement ininterrompu des armes de nos éclaireurs.

Le docteur Nelson et moi courons en toute hâte vers la rive. La première personne qui s'offre à ma vue est le lieutenant Stairs, la chemise déchirée, le sang coulant à flots d'une blessure au sein gauche dans la région du cœur. Près de moi, un bruit comme de la pluie sur les feuilles; des flèches tombent à me toucher. Je confie notre pauvre ami aux soins de Parke et cours rejoindre mes gens. Couchés dans toutes sortes de postures, ils tiraient d'une manière insensée sur quelques broussailles suspectes de l'autre côté de l'eau, le repaire évidemment de ces adroits archers, mais je ne pus en distinguer un seul.



Chutes de Panga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 14 au matin, deux compagnies retraversèrent la crique pour tirer vengeance de ceux qui nous avaient fait tant de mal. Une autre troupe, sous les ordres du capitaine Nelson, s'engagea dans la forêt. Après quelques instants, nous entendîmes une décharge, puis une fusillade incessante, montrant que nos adversaires se défendaient avec énergie. Sur 300 cartouches déchirées ce jour-là, 4 seulement atteignirent leur but. De notre côté, quatre hommes furent blessés par des flèches frais enduites d'une substance couleur de copal. On m'apporta le cadavre d'un sauvage. Sa chevelure longue et touffue était retenue par un cercle de fer; il portait un collier de grenaille, même métal, entremêlée de dents de singe. Ses dents étaient limée en pointe. Une double rangée de cicatrices décoraient sa poitrine et son ventre. Il n'était pas circoncis. Un autre, déposé sur le débarcadère, avait un collier de dents humaines; autour de la tête, un bandeau de brillantes plaques de fer; au front et aux poignets, des ornements analogues; au bras gauche, l'épais bourrelet de coton de soie, recouvert de cuir de chèvre, qui protège la peau contre le frottement de la corde de l'arc.

La blessure du lieutenant Stairs a touché 32 millimètres au-dessous du cœur; elle avait un diamètre de 5 millimètres sur une profondeur de 38. Nos autres patients étaient frappés aux poignets, aux bras, dans la partie charnue du dos. Nous ignorions alors la nature de cette étrange substance dans laquelle on trempe les pointes des flèches. Tout ce que le docteur pouvait faire était d'injecter de l'eau dans la plaie et de la déterger aussi bien que possible. Les flèches, longues de 60 centimètres ou à peu près, sont très fines, en bois foncé; on en durcit la pointe par une lente cuisson dans la chaude atmosphère qui règne au-dessus du foyer de la hutte. On trempe les têtes des flèches dans

1. Au Canada, à la Louisiane, en Australie, outre son acception usuelle, le mot *crique* est appliqué aux petits cours d'eau et aux affluents de peu d'importance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

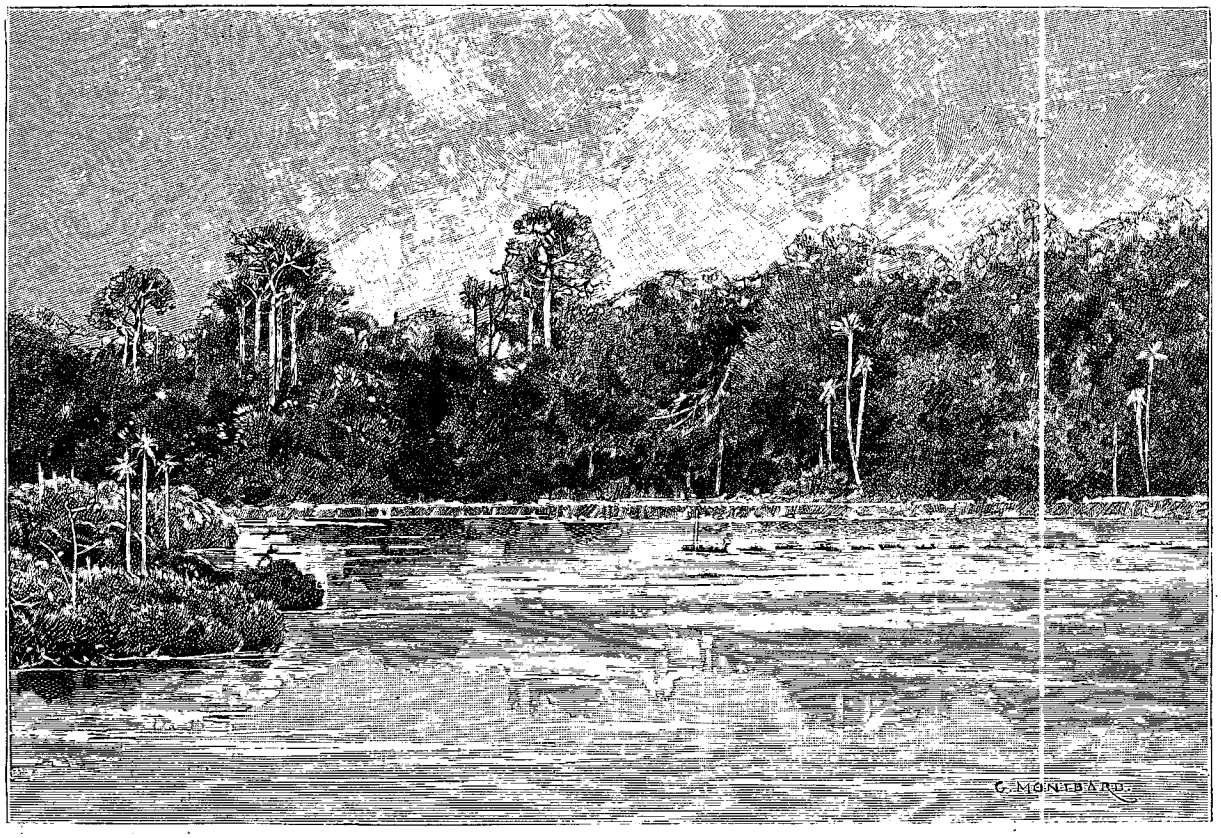
la substance visqueuse qui constitue le poison. L'arc, long de 90 centimètres, est en bois foncé et très dur. Une large bande de rotin soigneusement polie sert de corde.

Le 15 Jephson partit avant nous, à la tête de la première colonne; il devait nous rejoindre à quelque distance en amont. Après nous être assurés qu'il ne restait aucun traînard au campement d'Avissibba, nous remontâmes l'Arouhouimi avec notre flottille, composée maintenant de l'*Avance* et de quatorze pirogues, et, à deux heures quarante-cinq, nous fîmes halte pour la nuit. Mais j'attendis en vain Jephson et ses hommes; on tira des coups de fusil, je repris le bateau pour explorer avec une lunette le rivage en amont et en aval; tout fut inutile.

Nous arrivâmes aux rapides de Mabengou. On apercevait sur l'autre berge, en face de l'endroit où nous campions, le vaste établissement d'Itiri. Le bateau remonta la crique, afin d'y chercher les traces de nos hommes, puis revint sans avoir rien trouvé; je le renvoyai ensuite jusqu'à une courte distance d'Avissibba : à minuit il était de retour sans la moindre nouvelle des absents.

Le 17, je dépêchai l'équipage de l'*Avance* avec Saat-Tato ou « Trois-Heures », notre chasseur, et six éclaireurs à notre camp du 15 pour retrouver Jephson et ses hommes.

21. — Toujours pas de nouvelles de la caravane Jephson. Deux de nos blessés, Khalfan et Saadi, sont



Notre flottille sur l'Arouhouimi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

morts après une terrible agonie, l'un à quatre heures du matin et l'autre à minuit. Un troisième mourut de dysenterie vers midi, le quatrième décès depuis notre arrivée au campement. A cinq heures du soir, nos absents rentrent enfin; ils avaient beaucoup souffert, d'inquiétude surtout. A eux aussi la mort avait enlevé trois hommes.

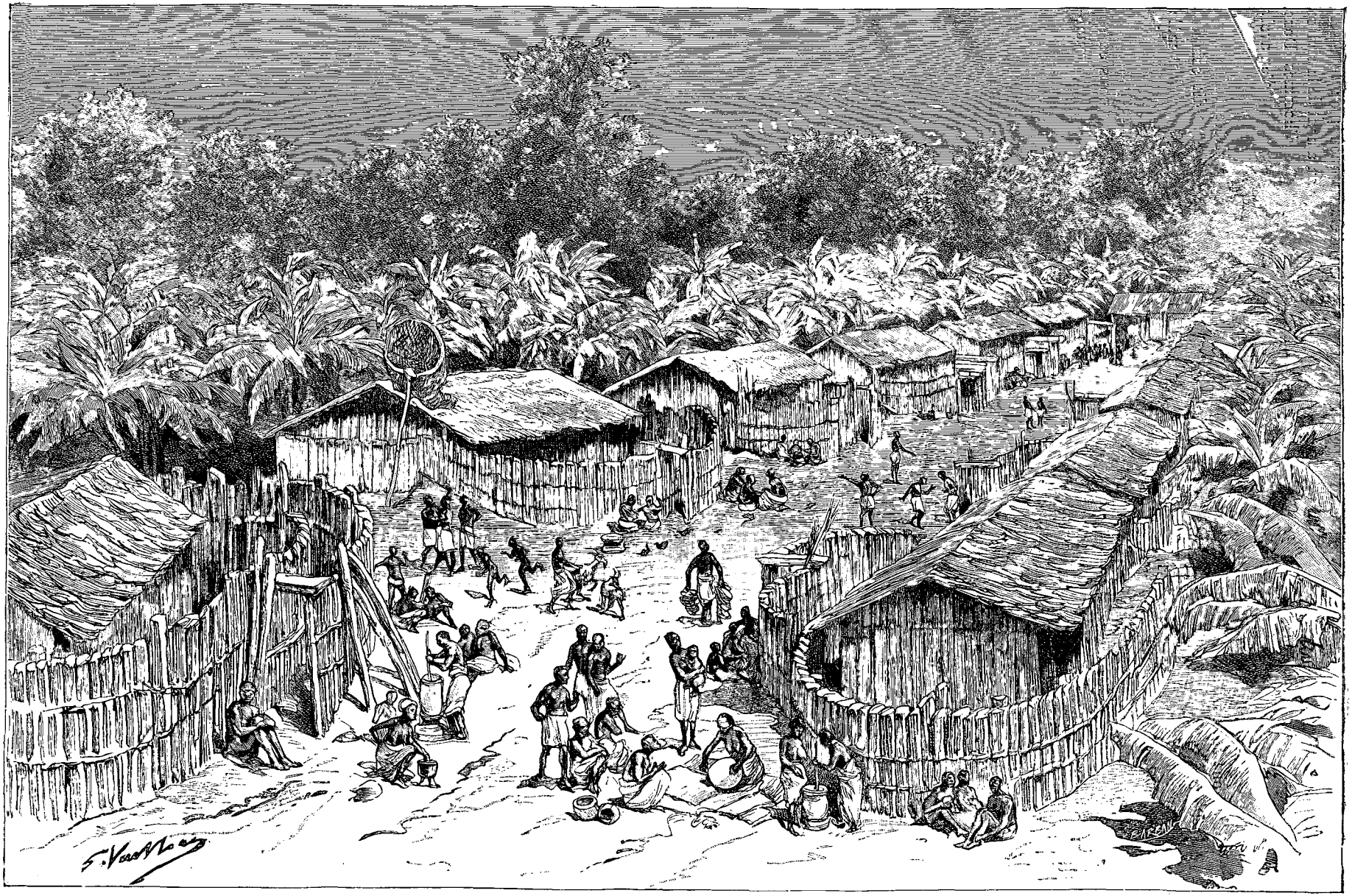
Le 22, nous transportâmes le camp auprès des plus hauts rapides du Mabengou. La journée du 23 fut consacrée à les remonter. La revue que je passai ensuite me donna comme résultat 373 hommes dont 57 malades. Nous avions donc perdu 16 hommes depuis notre départ.

Les aventures de la colonne pendant ses pérégrinations me confirmèrent dans l'opinion que, dans cette région des rapides, l'Arouhouimi est moins utilisé par les indigènes qu'il ne l'est dans la région inférieure. Depuis Outiri, cependant, nous avions trouvé le long des berges un ancien routin qui nous fut très utile. Le 26 nos deux colonnes se rejoignent à un des plus grands villages de la tribu des Avedjili, établie en face du confluent du Nepoko.

Cette dernière rivière, dont le docteur Junker nous avait parlé le premier et qu'il avait traversée beaucoup plus haut, se précipite d'une hauteur de 12 mètres dans l'Arouhouimi, appelé maintenant Itiri, par une série de cascades s'étageant sur des roches schisteuses. L'embouchure, large de 360 mètres, se rétrécit à 220 au-dessus de la chute.

Le 30, nous nous arrêtons au pied d'une grande cataracte; mes observations établissent que nous sommes à moitié route du lac Albert, Kavalli étant par 32° 50′ de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le village d'Outiri. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition nglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longitude E. et Yambouya par 27° 23′ 30″. Nous campons par 30° 7′.

Le 31, comme l'équipage de la flottille s'évertuait à pousser les canots à la gaffe, mon domestique européen arriva soudain, essoufflé et criant à tue-tête :

« Monsieur! oh! monsieur! Emin Pacha est arrivé!

— Emin Pacha?

— Oui, monsieur. Je l'ai vu dans un canot. Son drapeau rouge comme le nôtre (le drapeau égyptien) est hissé à l'arrière. C'est la vérité, monsieur! »

Naturellement l'émoi fut à son comble; le bateau fut lâché. Même effervescence au camp. L'alerte était due, nous l'apprîmes bientôt, à l'arrivée de neuf Manyouema, serviteurs d'un nommé Ouledi Balyouz, connu des natifs sous l'appellation d'Ougarrououé; on le disait établi à huit journées de marche en amont de la rivière et commandant à plusieurs centaines d'hommes. Donc des Arabes étaient là, et moi qui me flattais d'en avoir fini avec ces malandrins!

Le 1er septembre, les pirogues arrivèrent bientôt au village où les Manyouema nous avaient dit camper. Nous trouvons à l'entrée le cadavre d'un enfant mâle mis en pièces, littéralement, et à l'intérieur des palissades celui d'une femme transpercée d'un coup de lance.

Le même jour cinq Zanzibari partirent; nous en retrouvâmes un le lendemain, plus une caisse de munitions et cinq carabines.

Le 3, cinq disparitions nouvelles; les déserteurs em-



« Le pacha est arrivé! » — Gravure tirée de l'edition anglaise.

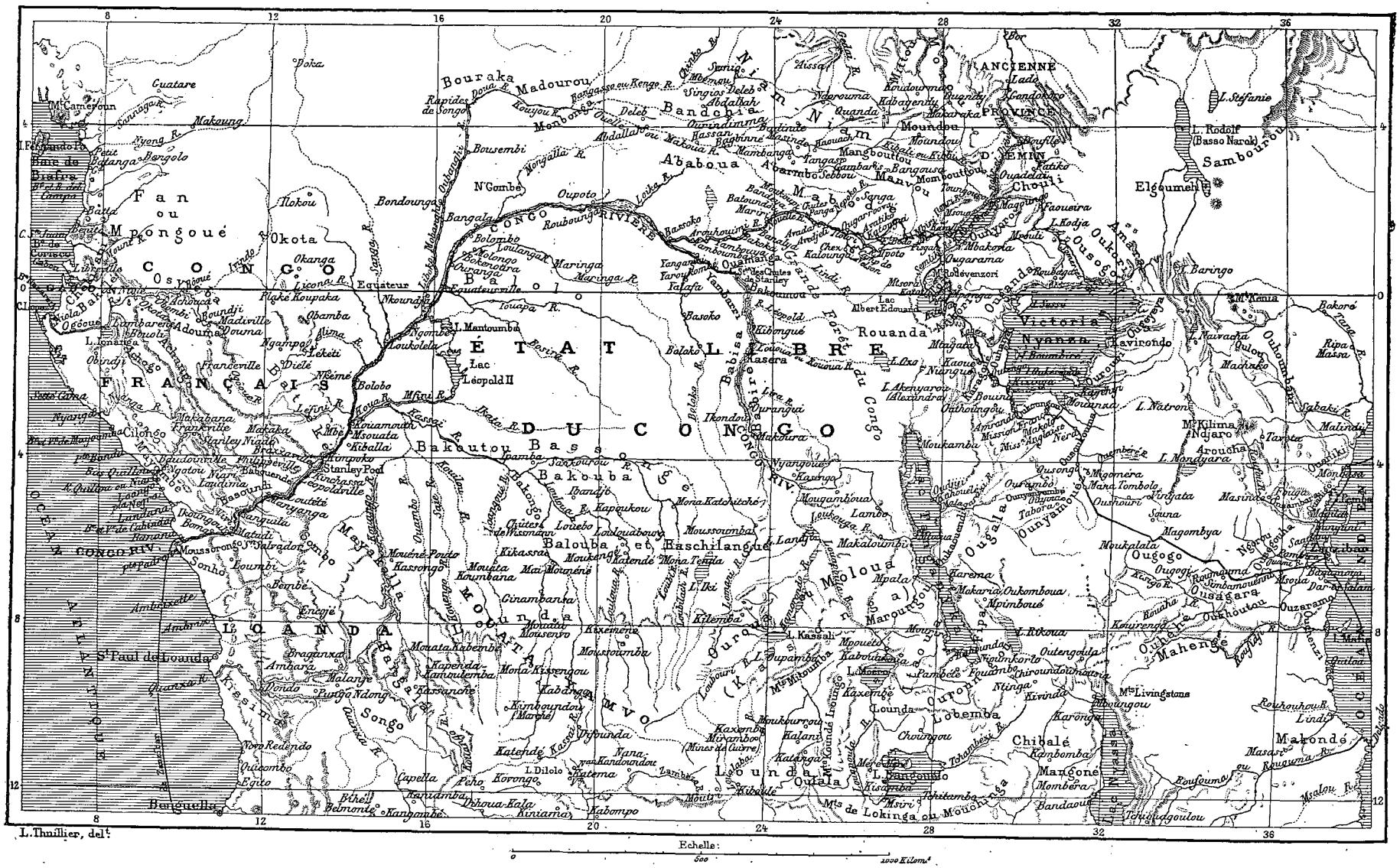
portaient, cette fois, une caisse de cartouches remington, une autre de cartouches winchester, une caisse de provisions européennes, un ballot de beaux vêtements arabes d'une valeur de 1 250 francs. En deux jours, dix hommes avaient pris la clef des champs. A ce taux, au bout de deux mois, nous restions absolument seuls. Je consultai les chefs, qui ne m'encouragèrent pas à essayer des mesures extrêmes. Pourtant il faudrait bientôt y arriver. Le lendemain, quatre porteurs s'enfuient; un cinquième est pris sur le fait. Immédiatement je procède à l'appel général, et, les chefs de caravane n'ayant pas voulu se porter garants de leurs subordonnés, je fais enlever et mettre sous clef les pièces essentielles des carabines de ceux-ci. Ainsi, désarmés la fuite devenait impossible.

Plus loin, des rapides nous arrêtèrent assez longtemps. Laissant les pirogues en aval, je conduisis mes hommes jusqu'à la station ruinée de Navabi, située au-dessus des obstacles, près d'une courbe de l'Itiri ou Arouhouimi. Les malades se traînaient à la suite de la caravane. On porta ceux qui ne pouvaient marcher. Puis, sous la surveillance des officiers, on ouvrit une voie dans la brousse pour haler les canots. Cela nous prit deux journées.

Navabi a été sans doute un remarquable exemple de prospérité aborigène. Mais il n'en reste que deux cases debout. Des gens, appartenant peut-être aux bandes d'Ougarrououé, avaient brûlé le village, coupé les palmiers, ravagé les plantations et semé le terrain des os de ses défenseurs.

Le 12, quand nous reprîmes la marche, il nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

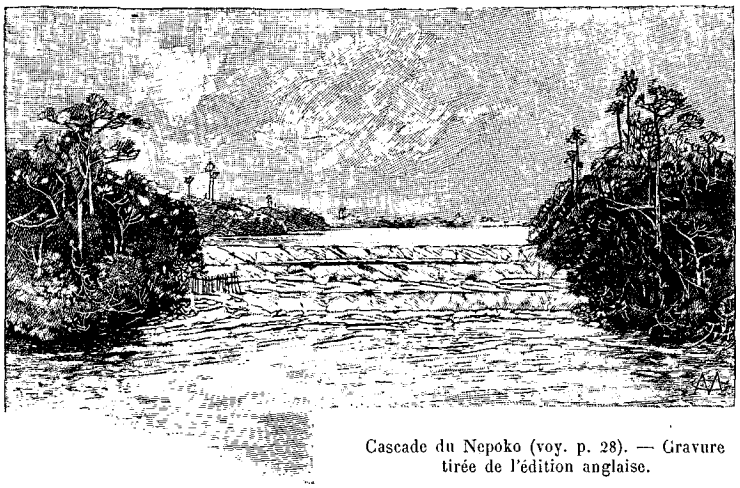

L. Thuillier, del.
Echelle:
0
500
1000 Kilom.
CONGO FRANÇAIS
ÉTAT LIBRE DU CONGO
ANCIENNE PROVINCE D'EMIN
Fan ou Mpongoué
Osyemé
Okota
Okanga
Bakalai
Bouraka
Madourou
Bandchia
Ababoua
Abarambo
Manyou
Mabodé
Mangbettou
Monbouttou
Choulí
Elgoumeh
Sambourou
Mondoo
Moundou
Niam Niam
Bondourgo
Bangala
Oupoto
N'Gombe
Bousembi
Mongalla R.
Lado
Kandekoro
Rapides de Songo
Deleb
Singios
Abdallah
Quanda
Makaraka
Mombouttou
Fatiko
Oupedeta
Faoueira
L. Kodja
L. Stéfanie
L. Rodolf (Basso Narok)
L. Baringo
Mt Kenia
Victoria Nyanza
Ouganda
Rouanda
Mtagata
Kagera
Kavirondo
Nyanza
Mt Kilima Ndjaro
Arousha
Taveta
Mt Elgon
Ripa Massa
Bakoré
Tana R.
Mairacha
Oulonamboro
Machako
Sabaki R.
Malindi
L. Natron
L. Mondgara
Masinde
Mombasa
Pemba I.
Zanzibar I.
Mafia I.
Ouzaramo
Mahengé
Ougogo
Ougogi
Unsagara
Moukalala
Magombya
Saúna
Tabora
Ounyanembé
Ounyamouézi
Ougowa
Oukhoutou
Oukhenga
Oukhoutou
Kouirenga
Roubuma R.
Simbamouenni
Mpala
Mpimboué
Makaria
Oukomboua
Marounga
Mpala
Mpouéta
Kabolokoloka
Kirounda
Kiroundo
Ntinga
Kivinda
Mlwangou
Karongo
Lobemba
Lounda
Choungou
Chibalé
Kambomba
Mangoné
Mombéra
Bandaoué
Mt Livingstone
Rehoukou R.
Lindi
Makondé
Masasi
Rouguma R.
Mesalou R.
Ichigudgoulou
Mt de Lokinga ou Moúchinga
L. Bangouélo
L. Kassali
L. Rikoua
L. Moero
L. Dilolo
L. Kisamba
L. Tchambesi
Loualaba
Lomami R.
Lualaba R.
Kassai R.
Kasai R.
Lubilash R.
Lubefu R.
Lomami R.
Sankourou R.
Lopori R.
Ikelemba R.
Ikondo R.
Ibenga R.
Ibali R.
Ikoko R.
Ikelemba R.
Ouellé R.
Mbomou R.
Ouellé ou Makoua R.
Bomokandi R.
Kibali R.
Ouellé

fallut abandonner cinq hommes déjà moribonds et qui n'avaient plus leur connaissance. Notre troupe ne comptait plus que 343 hommes, tous souffrant de la faim.

Le 16, à la halte de midi, on entendit en amont de fortes décharges de mousqueterie. Saat-Tato, envoyé en éclaireur, revint au bout d'une demi-heure, s'annonçant par trois détonations, et, quelques instants après, nous vîmes apparaître notre embarcation et trois autres chargées d'hommes en vêtements blancs et portant des étendards rouges. Ils venaient, disaient-ils, nous souhaiter la bienvenue au nom d'Ougarrououé, leur chef, qui devait me faire visite à notre campement du soir.

A quatre heures du soir, nous campions précisément en aval de la station d'Ougarrououé. Au même instant, un roulement de tambour, des salves d'artillerie, l'arrivée d'une flottille de canots nous annoncèrent l'approche du chef arabe. Cinquante vigoureux gaillards l'accompagnaient, et des chanteurs et des femmes. Tous paraissaient se porter admirablement bien.

Ougarrououé avait été connu autrefois sous l'appellation d'Ouledi Balyouz (Ouledi du Consul). De 1860 à 1863 il accompagna les capitaines Speke et Grant, en qualité de garçon de tente; on l'avait oublié ou il avait déserté dans l'Ounyoro. Il nous apportait en présent deux chèvres grasses et une vingtaine de kilogrammes de riz première qualité, des plantains mûrs et des poules. Comme je lui demandais si nous trouverions des vivres dans le voisinage de son établissement, il nous apprit, à notre très grand chagrin, que ses gens avaient dévasté tout le pays.



Cascade du Nepoko (voy. p. 28). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je le trouvai très disposé à me louer quelques-uns de ses hommes pour m'accompagner, et, moyennant un prix à débattre plus tard, il ne fit aucune difficulté à garder près de lui tous les malades qui ne pourraient me suivre.

Le 17, la caravane s'installa sur les bords de l'Itouri (nom que porte maintenant l'Arouhouimi), en face du campement d'Ougarrououé. Encore plus haut, à dix journées de marche disaient les uns, à vingt disaient les autres, était installé un autre Arabe, connu sous l'appellation de Kilonga Longa, de son vrai nom Ouledi.

C'est ici que je vis mon premier échantillon de la tribu des nains, qu'on disait très nombreux dans la région au nord de l'Itouri et, vers l'est, à partir du confluent du Ngaiyou : une jeune fille d'environ dix-sept ans, mesurant 84 centimètres de hauteur, et parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvais l'air d'une jolie femme de couleur en miniature; elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, celui de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une si petite créature, presque autant que ceux d'une gazelle; gros, saillants et très vifs. Absolument nue, la demoiselle ne semblait nullement embarrassée, et, habituée sans doute à se voir admirée, elle paraissait ravie de notre curiosité. On l'avait trouvée près des sources du Ngaiyou.

Nous transportons nos 56 malades dans les embarcations, et de là chez Ougarrououé, qui s'engage à les nourrir, à raison de 25 francs par tête et par mois, jusqu'à l'arrivée du major Barttelot ou de tout autre porteur d'un ordre signé de ma main.

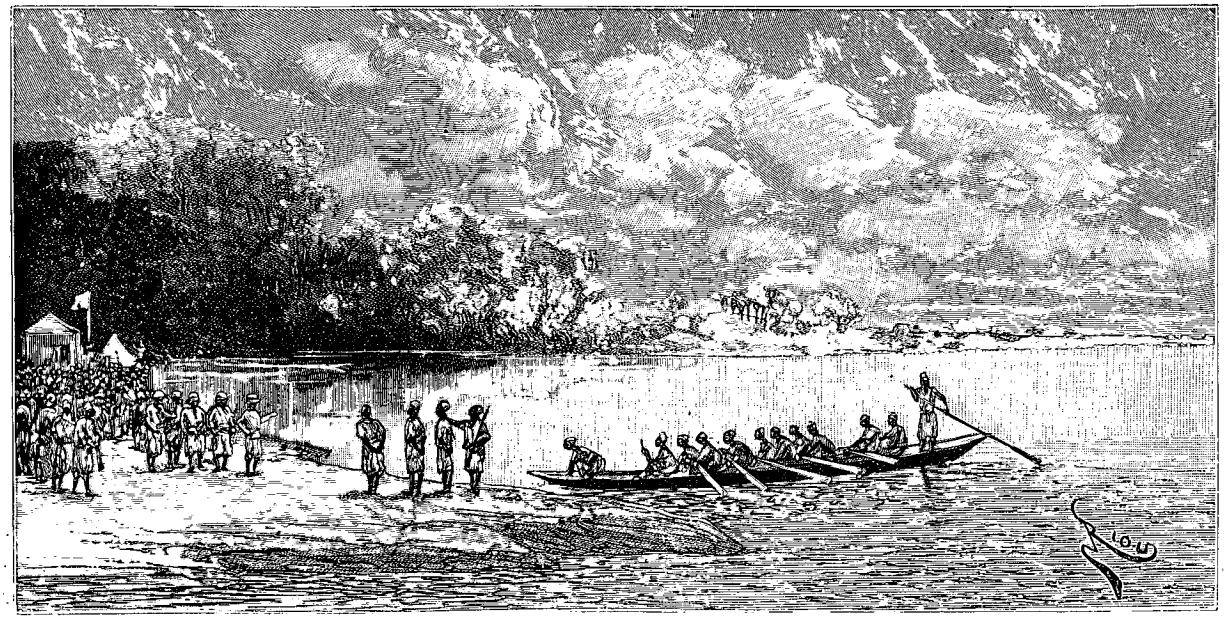
Ougarrououé, qui avait presque achevé sa provision de poudre, ne désirait rien tant que de la renouveler. J'en profitai pour stipuler avec le traitant que si ses gens reprenaient leur route en descendant la rive gauche ou méridionale, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le major et remis ma lettre entre ses mains, je lui délivrerais un bon à échanger contre 136 kilogrammes de poudre. Il m'exprima toute sa reconnaissance et me promit d'expédier 40 de ses éclaireurs avant la fin du mois. Ces hommes partirent, en effet, vers le 24 ou 25 octobre; mais aux rapides des Guêpes, à 25 kilomètres en deçà de Yambouya, ils furent obligés de rebrousser chemin, en raison de l'invincible hostilité des naturels et des pertes qu'ils éprouvèrent.

Nous étions si fatigués du voyage par eau et des labeurs à recommencer tous les jours pour remonter les rapides, que j'annonçai à Ougarrououé mon intention de prendre la voie de terre à l'avenir. Il m'en dissuada fortement : avec un effectif réduit comme le nôtre, les bagages seraient bien lourds à porter; il croyait, du reste, que la rivière est plus facilement navigable sur une certaine étendue en amont qu'elle ne l'est en aval.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée d'un canot contenant trois déserteurs. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY[1].

1887-1889.

V

Départ de la station d'Ougarrououé. — Vols et désertions. — Justice et clémence. — Le capitaine Nelson laissé en arrière avec les malades. — Famine croissante. — Au camp de Kilonga Longa à Ipoto. — Méfaits des Arabes dans le bassin supérieur du Congo. — Vols commis par nos hommes. — Une nouvelle exécution. — Mon départ pour le lac Albert. — Nelson, ramené à Ipoto, y reste en compagnie de Parke.

Une fois de plus l'expédition était composée d'hommes solides. J'avais l'esprit tranquille au sujet de l'arrière-garde, et j'étais rassuré sur le sort des malades. Le 19, nous quittions la station d'Ougarrououé avec les canots et l'embarcation.

Nous étions à peine à la halte du soir quand nous vîmes approcher un canot d'Ougarrououé nous amenant trois Zanzibari pieds et poings liés. C'étaient des déserteurs ramassés par le traitant après son retour à sa station. Naturellement, ils avaient emporté des carabines, et leurs sacs témoignaient de leur habileté à détourner mes munitions.

Il fallait prendre des mesures sévères. Au matin, on fit l'appel général et je haranguai longuement mes hommes; ils convinrent tous que ceux qui décampaient montraient des âmes d'esclaves et n'avaient aucune espèce de sens moral. « Vous fusilleriez, leur dis-je, des naturels qui vous empêcheraient de continuer votre route ou qui inquiéteraient votre retraite, mais ceux-ci, que font-ils autre chose? Privés de vos carabines et de vos munitions, pouvez-vous marcher en avant ou retourner en arrière?

— Non.

— Vous venez donc de prononcer leur condamnation à mort. L'un d'entre eux subira sa peine aujourd'hui; un autre demain; le troisième après-demain; et, à partir de ce jour, je ferai pendre haut et court tout voleur et tout déserteur. »

On passa ensuite à l'interrogatoire des coupables.

D'où venaient-ils? L'un dit être l'esclave de Fardjalla bin Ali, un des chefs de la compagnie n° 1; un autre était l'esclave d'un Banyan de Zanzibar; et le troisième, l'esclave d'un artisan de l'Ounyanyembé.

On tira au sort : le morceau de papier le plus court échut à l'esclave de Fardjalla; son maître était présent. On lança une corde par-dessus une forte branche, et,

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au commandement, 40 hommes se saisirent de l'un des bouts, l'autre fut attaché en nœud coulant au cou du prisonnier.

« As-tu quelque chose à dire? »

Il secoua la tête. Le signal fut donné, et l'homme hissé dans les airs. Un quart d'heure après, la caravane était en marche.

Nous fîmes une bonne traite ce jour-là. Le camp fut dressé à une heure de distance du confluent de la Lenda et de l'Itouri. Un bel éléphant se baignait sur la rive opposée; sautant dans un canot, Nelson, Saat Tato et moi arrivons à environ 15 mètres de l'animal. Nous tirons simultanément nos trois balles, puis deux autres, mais, en dépit de tout ce plomb qui l'avait atteint aux parties vitales, l'éléphant parvint à nous échapper.

A l'aube du jour suivant je dépêchai un gars à Réchid, un des principaux chefs de la caravane :

« Réchid, mon vieux, il nous faut pendre aujourd'hui le second de nos déserteurs. Il va être temps de tout préparer. Qu'en dis-tu?

— Je dis qu'il faut tuer ceux qui veulent nous tuer.

— Mais c'est bien dur, après tout! Réchid bin Omar, cette forêt rend le cœur de l'homme dur comme fer, et la faim lui fait perdre la tête. Tu sais bien que des mères poussées par la faim ont dévoré leurs enfants. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un serviteur s'enfuie loin du maître quand le maître ne peut plus le nourrir?

— Ça, c'est la vérité, claire comme le soleil. Mais, s'il faut mourir, mourons tous ensemble! Quant à ceux qui se sauvent, emportant ce qui nous est nécessaire pour assurer notre existence, qu'ils périssent donc et pourrissent dans la forêt!

— Mais, écoute, Réchid! si nous pouvions empêcher la débandade et la ruine par quelque autre moyen moins sévère, qu'en dirais-tu?

— Je dirais, maître : tous les moyens sont bons, mais le meilleur est celui qui les laissera vivre pour se repentir.

— Très bien! Alors, quand j'aurai pris le café, on sonnera l'appel. En attendant, qu'on prépare une longue corde de rotin, qu'on l'enroule autour de cette forte branche et qu'on fasse un bon nœud coulant avec le bout de ce fil à plomb. Quand on amènera le prisonnier entouré de ses gardes et que tu entendras la trompette, tu diras tout bas aux autres chefs : « Venez avec moi, « et peut-être le maître vous accordera-t-il sa grâce. » Quand je lui aurai demandé s'il n'a rien à dire, alors vous parlerez. Cela te va-t-il?

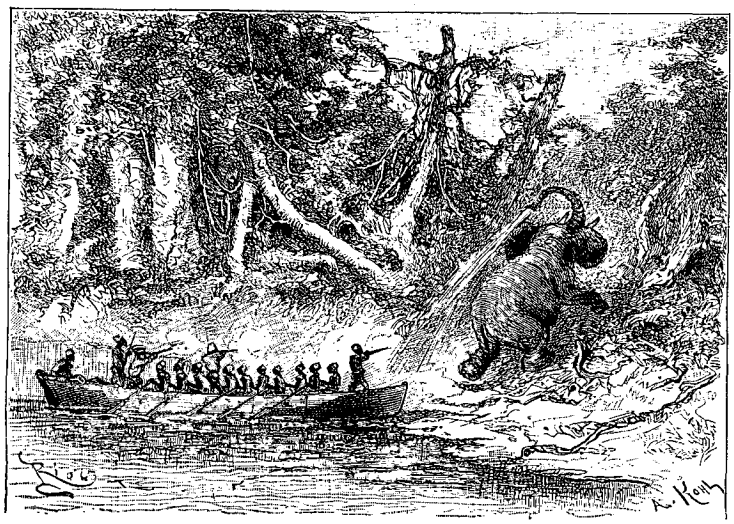
— Il sera fait comme tu dis. »

Une demi-heure après, à l'appel de la trompette, les compagnies formèrent un carré autour du prisonnier. Un long câble de rotin, terminé par le fatal nœud coulant, traînait d'un côté sur le sol comme un immense serpent. Je prononçai quelques paroles : un homme s'avança et passa le nœud autour du cou du condamné.

« Et maintenant, mon garçon, as-tu quelque chose à dire avant d'aller retrouver ton frère dans la mort? »

L'homme garda le silence. Je me tournai vers le chef : « Et toi, as-tu quelque chose à dire avant que je donne l'ordre de tirer la corde? »

Alors Réchid fit signe aux autres, qui s'élancèrent avec lui et se précipitèrent à mes pieds, implorant son pardon, accablant d'invectives les voleurs et les meurtriers, mais promettant que leur conduite à l'avenir serait tout autre si, pour cette fois, je faisais miséricorde.



Un éléphant manqué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il valait la peine d'observer les physionomies des Zanzibari pendant cette scène! leurs yeux étaient grands ouverts, leurs lèvres serrées, leurs joues pâles.

« Assez, mes enfants! Emmenez votre homme : sa vie est à vous! Mais attention! il n'y a plus à l'avenir qu'une loi pour les voleurs de carabines : c'est la mort par la corde! »

Alors suivit une telle manifestation de reconnaissance que j'en fus émerveillé : de vraies grosses larmes roulaient sur plus d'une joue, tandis que chaque œil brillait et se dilatait passionnément. Bonnets, turbans volaient dans les airs. Bras et fusils levés, ils s'écriaient :

« Tant que le « Bonnet Blanc » ne sera pas en terre, aucun de nous ne l'abandonnera! Mort à celui qui lâche Boula Matari! »

Le prisonnier pleurait aussi, et quand le nœud fut défait et la corde lancée au loin, il s'agenouilla et fit vœu de mourir à mes pieds. Nous échangeâmes une poignée de main, et je lui dis : « C'est l'œuvre de Dieu : c'est lui qu'il faut remercier! »

Les jours suivants, notre flottille fut souvent arrêtée par les rapides et par des bas-fonds. Nous eûmes à décharger les canots, à les haler à la gaffe, à les recharger ensuite; puis il fallut s'arrêter en vue d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chute de 12 mètres et d'une succession de petites cataractes en amont et en aval de la plus grande.

On aurait pu croire qu'en cet endroit l'Itouri, diminué de tous ses affluents que nous avions dépassés, ne devait être qu'un simple torrent de montagnes; mais quand nous contemplâmes le volume d'eau qui, à la troisième grande chute, se précipitait sur ces rochers de schiste rougeâtre, il fallait bien le reconnaître, l'Itouri-Arouhouimi était une puissante rivière.

Le 30 septembre, nous étions à peine installés près d'un gué que trois coups de fusil nous firent tressaillir. Encore des Manyouema! Et en effet une douzaine d'hommes de la plus belle prestance s'avancèrent majestueusement. C'étaient des guerriers de Kilonga Longa, l'émule d'Ougarrououé dans son œuvre d'extermination.

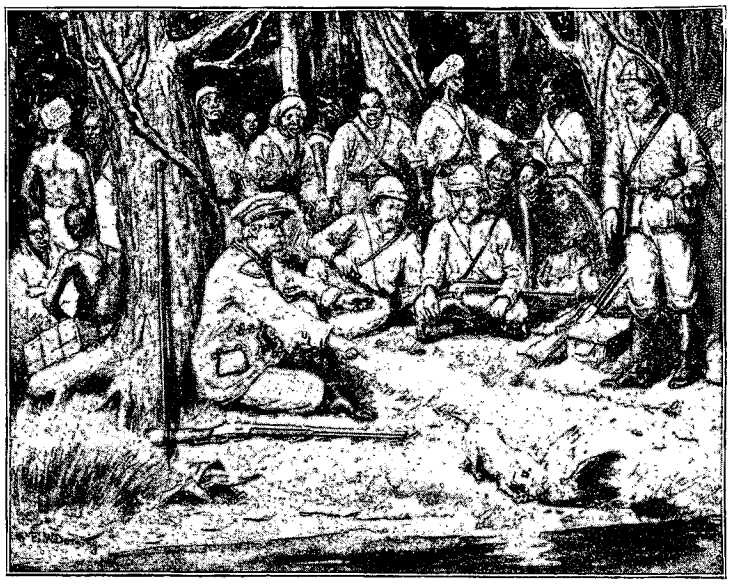
Ces Manyouema nous apprirent que leur chef était établi à cinq journées de marche seulement; mais, la région que nous avions à traverser n'étant pas habitée, ils nous conseillaient de nous approvisionner des plantains qu'on se procurerait de l'autre côté de la rivière.

Le premier jour les recherches furent infructueuses; mais un fort détachement fut envoyé dès les premières heures du lendemain pour explorer le rivage septentrional, et revint dans l'après-midi, apportant assez de plantains pour qu'on en pût assigner quarante à chacun. Le 4 octobre, nous réussissons à faire 3 kilomètres sur la rive nord, où se trouve l'établissement manyouema d'Ipoto. Les Manyouema avaient disparu et trois des nôtres avec eux. Deux hommes étaient morts de la dysenterie.

Le lendemain, avant six heures du matin, nous arrivons, après une poussée énergique sur des eaux terriblement sauvages, à une courbe brusque de l'Itouri, infléchie du nord-est à l'est Avant de nous y engager trop loin, je descendis sur le rivage, et du haut d'une roche je compris du premier coup d'œil que les pirogues nous seraient désormais inutiles. Les montagnes se dressaient plus hautes, le torrent rétréci ne mesurait plus que 20 mètres, et, à 90 mètres au-dessus du point où je me trouvais, l'Ihourou, s'échappant d'une gorge étroite, arrivait sauvage et impétueux, tandis que l'Itouri descendait, de cataracte en cataracte, les marches d'un escalier gigantesque; puis leurs eaux réunies reprenaient leur course vertigineuse.

J'envoyai des messagers rappeler la caravane qui marchait sous les ordres de Stairs, et dès qu'elle fut de retour, nous regagnâmes la rive méridionale. A notre dernier recensement nous étions 271, blancs et noirs, tous compris. Aujourd'hui nous étions 263. Sur ce nombre, 52 étaient réduits à l'état de squelettes. Nous n'avions donc plus que 211 hommes capables de marcher, et sur ces 211, 40 étaient des soldats ou des chefs de caravane et non des portefaix, et nous avions encore 227 charges, c'est-à-dire une soixantaine de trop. Depuis quinze jours le capitaine Nelson souffrait de petits ulcères, qui peu à peu s'étaient fort envenimés. Qu'allions-nous faire, maintenant que les obstructions rendaient la rivière absolument impraticable?

Je décidai, sur la proposition de Nelson, d'envoyer des éclaireurs en avant, chez Kilonga Longa, et, les chefs de poste étant naturellement les plus capables, j'expédiai leur capitaine et cinq d'entre eux avec la mission d'avancer sur la rive méridionale, puis de traverser l'Itouri et de gagner les villages de Kilonga, d'où ils nous rapporteraient des vivres.



Le terrier Randy prend un oiseau. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je laisse les 52 invalides, 81 ballots et 10 canots sous la surveillance du capitaine Nelson. Lui souhaitant bon courage, nous chargeons sur nos épaules le bateau d'acier et les bagages, et la petite troupe s'achemine vers l'est.

En regardant mes malheureux compagnons qui, décharnés et languissants, avançaient avec tant de peine, il me semblait que la vie n'était plus guère pour eux qu'une question d'heures; encore un jour, deux peut-être, et le lumignon fumant s'éteindrait.

Le 7 octobre, à six heures et demie du matin, nous reprîmes notre marche funèbre. Vers onze heures, halte pour notre misérable repas. La causerie naturellement roulait sur la situation : « Jamais, dis-je, dans mes voyages en Afrique nous n'avons souffert à ce point. Ces neuf jours sur la route de l'Itouri ont été épouvantables. Qu'adviendra-t-il de nous? Le temps des miracles est passé, dit-on; pourquoi? Le savent-ils, ceux qui le disent? » Au moment où je prononçais ces mots, nous entendîmes le vol d'un gros oiseau qui battait l'air de ses ailes. Randy, mon petit terrier, lève le nez, avance la patte; nous nous retournons : à l'instant même, l'oiseau tombait sous la dent de Randy, qui, ayant happé sa proie, la tenait serrée comme dans un étau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Voyez, enfants! le temps des miracles n'est point passé! » Et mes camarades, agréablement surpris, examinaient l'oiseau, une pintade belle et grasse. On eut bientôt fait d'en donner à chacun sa part; Randy, le héros de la fête, ne fut pas oublié.

Le 8, pour soulager les porteurs du bateau, je chargeai M. Jephson d'en faire reboulonner les sections et de les mettre à l'eau. Une heure après, ma colonne de marche arrive en vue d'une île habitée. Les éclaireurs s'emparent d'un canot et mettent le cap sur la rive, afin de se saisir de tout ce qui pourra faire ventre à nos affamés. Les indigènes ont la bonne grâce de disparaître, laissant derrière eux onze kilogrammes de maïs, qu'on distribua sur-le-champ; les officiers et moi eûmes à nous en partager 1 kilogramme et 1 200 grammes de fèves.

L'après-midi, je reçus un mot de M. Jephson resté en arrière avec le bateau. « Si vous avez trouvé des vivres dans le village, au nom de Dieu, faites-nous-en part! » Je lui envoie une poignée de maïs.

Le 9 octobre, cent hommes entreprennent de passer la rivière pour explorer le rivage nord avec la ferme résolution de ne pas revenir sans vivres, quels qu'ils soient.

Le jour suivant, quelques-uns des fourrageurs qui avaient traversé l'Itouri revinrent les mains vides; la rive septentrionale était aussi dépourvue que celle du sud. Le matin, j'avais mangé mon dernier grain de maïs, et, à midi, de fâcheux tiraillements d'estomac commençaient à se faire sentir.

Au coucher du soleil arrivèrent les fourrageurs de la première compagnie, absents depuis trente-six heures. Ils n'apportaient que quelques bananes, de quoi en donner deux à chaque homme, soit 10 grammes de nourriture solide, alors qu'il leur en faut bien près de quatre.

Le 12 octobre, nous faisons 10 kilomètres dans la direction du sud-est. Le bateau et son équipage étaient bien au-dessus de nous en haut, contre les rapides. Nous désirions traverser l'eau pour tenter la fortune sur le rivage nord; mais, après quelques essais infructueux, dans l'un desquels Asman se noya, il nous fallut attendre l'*Avance*. Elle arriva le soir du 14. Jephson apportait assez de maïs pour que chaque blanc pût en recevoir une douzaine de tasses.

Le 15, l'expédition passe sur le rivage septentrional et campe en amont d'une chaîne de collines.

Nos hommes étaient dans un état de faiblesse tellement désespéré, que je n'osais donner l'ordre de démonter le bateau pour le transporter. Je leur dis que je renonçais à faire porter l'embarcation plus loin, la seule chose urgente étant de nous procurer des vivres. « C'est à vous, ajoutais-je, à vous qui portez le bateau, de décider ce qu'il en faut faire. »

Maintes solutions furent proposées, mais Ouledi, toujours fidèle, alla seul droit au but: « Maître, voici mon avis! Suis ton chemin avec la caravane à la recherche des Manyouema, et moi et l'équipage nous resterons ici aux rapides pour faire avancer le bateau. Quand nous aurons remonté la rivière pendant deux jours, si je ne vois pas de traces de ces Manyouema, je vous ferai avertir. » Cette proposition fut agréée de tous.

Nous nous séparâmes à dix heures du matin, et, peu d'instants après, nous avions un avant-goût des difficultés du voyage sur les hautes collines qui encaissent cette partie de l'Arouhouimi. A travers la forêt impénétrée, je dirigeai la caravane vers le nord. Nous avancions lentement, car le fourré était très épais.

Bientôt nos pionniers débouchèrent sur une route véritable. Et voici que sur un arbre nous aperçûmes les « flaches » propres aux Manyouema, découverte qui fut reçue avec des vivats triomphants.

Nous étions tous effroyablement maigres, les blancs un peu moins que les noirs, car nous comptions sur l'avenir, et l'espoir nous soutenait, bien que le découragement s'emparât souvent de notre âme à la vue de ces malheureux. Tout au plus une cinquantaine d'entre eux avaient-ils encore quelques forces; les autres étaient réduits à l'état de véritables squelettes.

Le 18, après une nuit torrentielle, nous étions arrivés à la limite d'une vaste clairière, mais la brume était si épaisse qu'il nous fut impossible de rien discerner au delà de 200 mètres. Tout d'un coup nous entendons une voix sonore chantant en une langue que ne comprend aucun de nous, puis une phrase prononcée sur un ton des plus gais. En ce pays pareille conversation ne peut avoir lieu qu'entre gens qui savent n'avoir rien à craindre. Je décharge ma carabine dans les airs. L'artillerie bruyante des mousquets me dit que nous sommes enfin chez ces Manyouema tant cherchés.

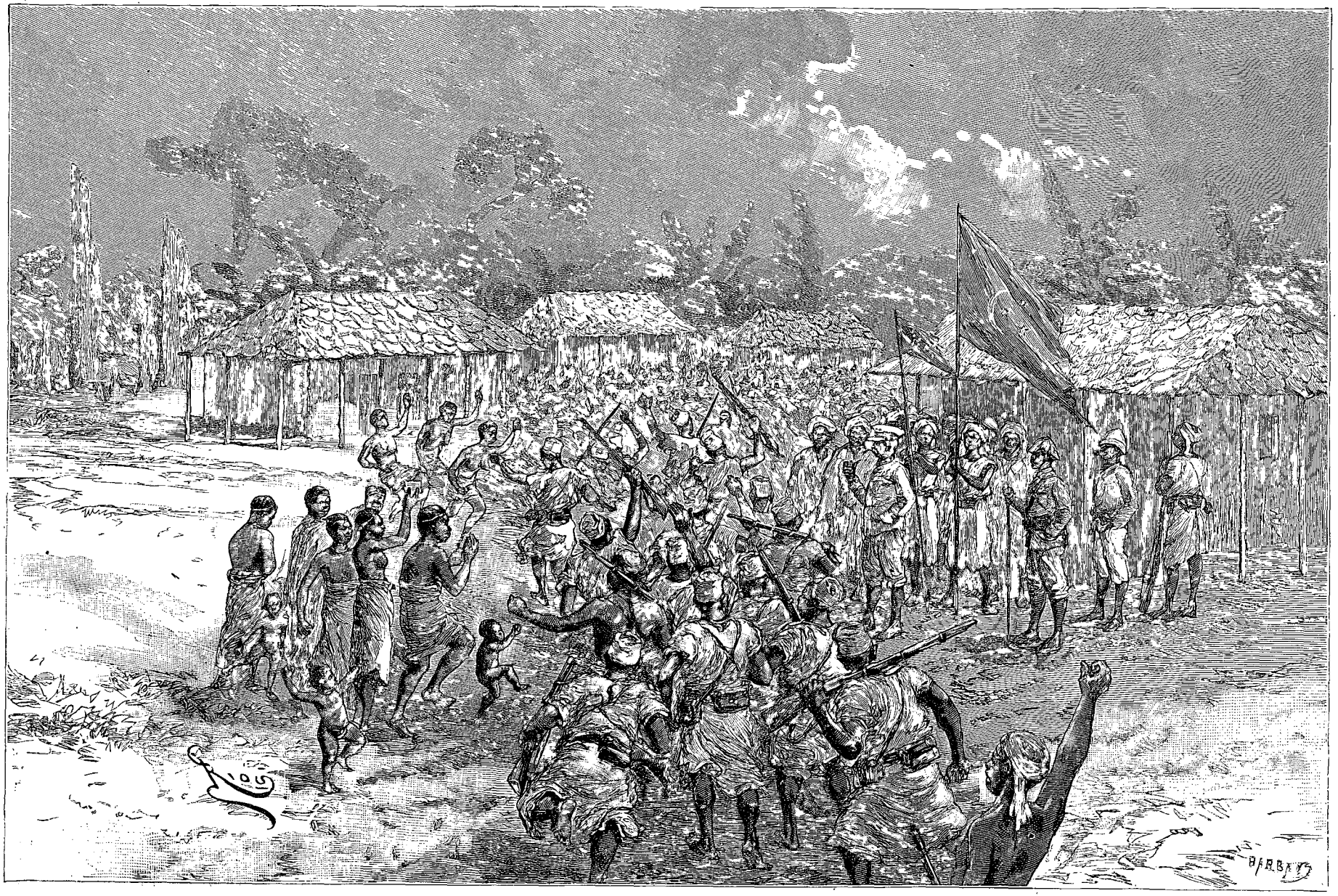
Nous quittons la clairière pour descendre dans une petite vallée; de tous les points du versant opposé, arrivent des files d'hommes et de femmes qui nous accueillent par des cris de bienvenue. A droite et à gauche sont des champs de maïs, de riz, de patates douces, de fèves. Les salems arabes retentissent à nos oreilles, et nos mains sont pressées par les mains de grands gaillards qui paraissaient jouir aussi complètement de la vie du désert que de celle de leur pays.

Ce sont des Manyouema et leurs esclaves. Nous traversons de luxuriantes cultures, et, arrivés au village, on nous fait prendre place à l'ombre; bientôt il faut répondre aux questions et félicitations de nos hôtes.

L'association des chasseurs d'ivoire installés à Ipoto était arrivée cinq mois auparavant du Congo supérieur. Leur voyage avait duré sept mois et demi. En arrivant à la Lenda, ils entendirent parler des triomphes d'Ougarrououé, et s'écartèrent un peu du cercle de ses incursions. Ils passèrent la rivière, réussirent à atteindre le bord méridional de l'Itouri, puis traversèrent le fleuve et débarquèrent à Ipoto sur la berge opposée; depuis lors ils s'étaient livrés à des razzias tellement sanguinaires et dévastatrices, que celles même de Tippou-Tib et de Tagamoyo ne sauraient les égaler.

Nous avons déjà vu quels étaient les agissements d'Ougarrououé; nous connaissons les hauts faits des Arabes autour des Chutes Stanley, sur la Loumami, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de la colonne à Ipoto, station de Kilonga Longa. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la région du lac Ozo. En traçant au compas, autour de ces divers centres, de vastes circonférences renfermant dix et parfois treize millions d'hectares, on pourrait se faire une idée des domaines que se sont attribués une demi-douzaine d'hommes résolus, aidés de quelques centaines de bandits; ils se partagent ainsi près des trois quarts de l'immense forêt du Congo supérieur dans le seul but de s'approprier, par le fer et le feu, quelques centaines de défenses d'éléphant.

L'accroissement prodigieux du nombre des bandits dans le bassin supérieur du Congo est le fruit de la tactique des traitants musulmans : ils tuent les aborigènes adultes et ne conservent que les enfants. On envoie les filles aux harems arabes, souahili ou manyouema; les garçons apprennent à porter les armes et à s'en servir. Devenus grands et forts, ils épousent quelque servante du harem, et s'associent à leur tour aux sanglantes aventures des séides de leur maître. Stimulés par la cupidité, ceux-ci deviennent féroces et excitent leurs bandits à se ruer sur les villages pour faire main basse sur les enfants, le bétail, les vivres, les poules et l'ivoire.

Un seul moyen existe d'empêcher l'extermination complète des aborigènes africains. L'Angleterre, l'Allemagne, la France et le Portugal, et les États de l'Afrique méridionale, ceux de l'Afrique orientale et l'État du Congo devraient s'entendre et prohiber formellement l'entrée de la poudre dans toutes les parties de ce continent, sauf pour l'usage de leurs agents, soldats et employés. En outre, ils devraient se saisir de tout l'ivoire qu'on apporte aux factoreries, car il ne s'en trouve pas aujourd'hui un seul morceau qui soit légitimement acquis. Chaque défense, chaque débris, la moindre parcelle d'ivoire en possession d'un trafiquant arabe est teinte de sang humain.

Les Manyouema n'avaient pas entendu parler de nos chefs partis en quête de vivres pour Nelson et ses gens. Nous commencions à craindre qu'il ne leur fût arrivé malheur. Pour Nelson, jamais l'inquiétude ne nous quitta pendant ces treize jours.

Provisoirement nous reçûmes trois chèvres et douze corbeilles de maïs, six épis par tête, soit deux bons repas, dont je me sentis rafraîchi et réconforté.

Les Manyouema avaient plus de 150 hectares cultivés en maïs, 2 en riz et autant en fèves, de belles cannaies; ils possédaient une centaine de chèvres, volées aux indigènes. Les huttes qui leur servaient de greniers contenaient d'immenses provisions de maïs. Leurs bananeraies promettaient une récolte abondante, et tous semblaient jouir de la plus vigoureuse santé.

L'accueil fastueux du premier jour fit place chez eux, dès le surlendemain, à une réserve assez froide. Les Manyouema avaient jugé qu'ils pouvaient se faire payer. Pour obtenir de la nourriture, nos hommes se mirent à leur livrer tout ce qu'ils possédaient : chemises, bonnets, robes, vêtements de coton, couteaux, ceintures. Les plus pauvres en vinrent à nous voler. Ils livrèrent aux Manyouema fourniments, coutelas, baguettes de fusil et jusqu'à leurs remingtons.

Au bout de quelques jours onze carabines avaient disparu. A ce taux, c'était notre ruine à courte échéance. Je résolus d'agir énergiquement.

Le 21, on fait l'appel; les hommes qui ne peuvent présenter leurs armes sont garrottés et condamnés à recevoir vingt-cinq coups de fouet. Après beaucoup de tapage, un des coupables allait subir sa peine, quand un homme s'avance et demande à être entendu :

« Celui-ci est innocent, maître. J'ai sa carabine dans ma hutte. Je l'ai enlevée hier soir à Djouma (un des cuisiniers), fils de Forkali, qui la vendait à un Manyouema. Djouma l'aura volée à cet homme. » Pendant ce temps, Djouma avait pris la fuite, mais on le trouva caché dans un champ de maïs. Il nous dit qu'à l'instigation de son dénonciateur il avait volé deux carabines et les lui avait remises contre promesse d'une chèvre ou de blé; la chose était peut-être exacte, mais l'histoire était boiteuse, peu vraisemblable et fut rejetée. Un autre homme survint qui accusa Djouma de lui avoir dérobé sa carabine. Le fait ayant été prouvé et confessé par le malheureux cuisinier, celui-ci fut jugé et condamné à être pendu sur l'heure.

Il était donc manifeste que les Manyouema achetaient nos armes sous main pour quelques épis de maïs. J'envoyai chercher les principaux d'entre eux et leur demandai une restitution immédiate. D'abord, ils se montrèrent fort irrités, chassèrent les Zanzibari du village, et tout annonçait une lutte qui pourrait amener le naufrage de l'expédition. Outre les onze carabines, nos gens avaient livré 3 000 cartouches. Je réitérai aux Arabes l'ordre formel d'avoir à me restituer le tout, sans quoi je saurais trouver un moyen de les y contraindre; pour les convaincre, je les priai de regarder le pendu encore accroché à sa branche!

Une heure se passa pendant laquelle le village entier se ressentit de leur colère; puis ils vinrent me remettre cinq carabines et, à mon grand étonnement, m'en indiquèrent les vendeurs. A ce même instant, Ouledi, le fidèle patron de l'*Avance*, entrait dans le campement : son embarcation était saine et sauve à la cale d'Ipoto, et il avait retrouvé nos six chefs absents à 7 kilomètres de la station, à demi morts de fatigue et de faim.

Ceux-ci ne nous rejoignirent que le dimanche 23. Hagards, blêmes et faibles, n'ayant eu pendant dix-sept jours pour toute nourriture que les maigres produits du désert, ils étaient encore plus humiliés de n'avoir pas réussi. Arrivés sur l'Ibina, qui coule du sud-est, ils l'avaient suivi jusqu'à son confluent dans l'Itouri; une pirogue les transporta sur la rive droite, où ils furent heureusement rencontrés par Ouledi.

Le 24, je rédigeai, pour en finir, une convention par laquelle les trois chefs des Manyouema s'engageaient :

A envoyer 30 hommes au secours du capitaine Nelson et à fournir 400 épis de maïs pour ceux qui les accompagneraient; à pourvoir aux besoins du capitaine, du docteur Parke et de ceux des malades incapables de travailler aux champs, que nous laisserions dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

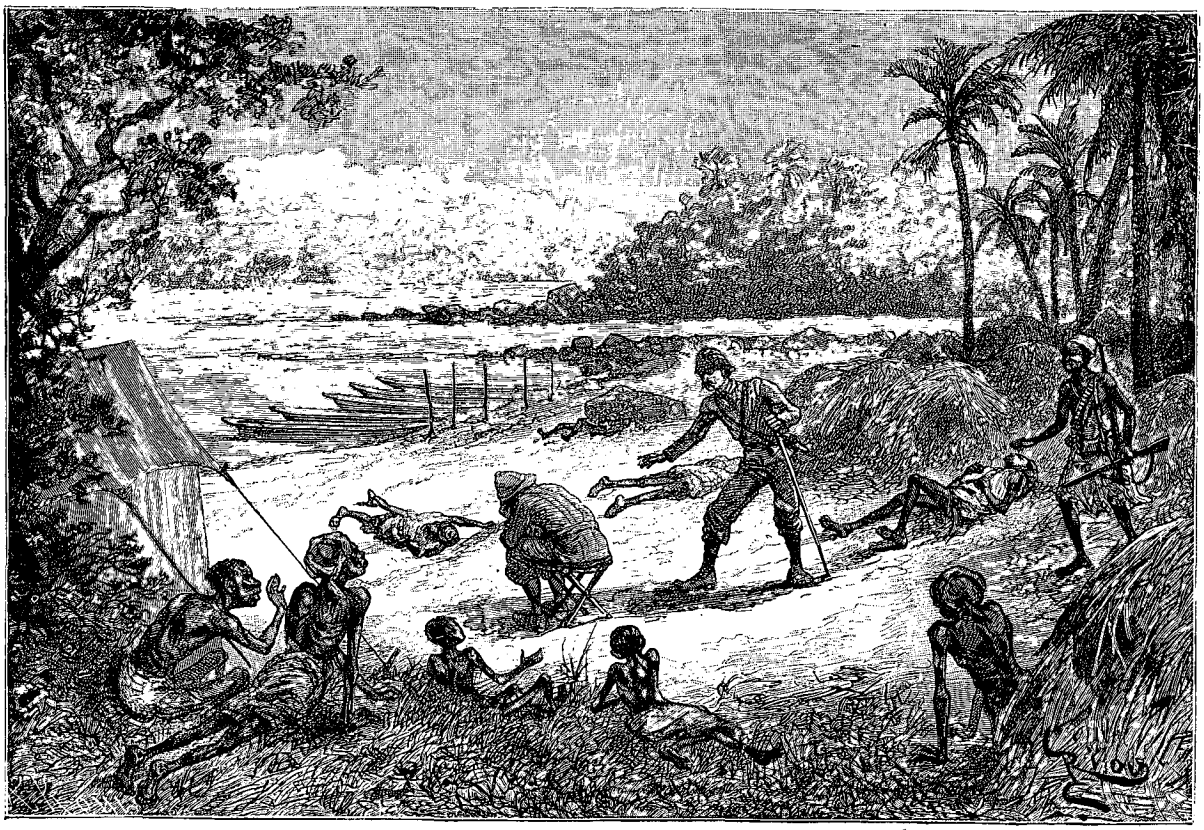
campement arabe jusqu'à notre retour du lac Albert; à nous fournir un guide d'Ipoto à l'Ibouiri.

Par contre, l'arrière-garde, à son arrivée, aurait à leur livrer une balle et demie d'étoffes.

Le 26, M. Mounteney Jephson, 40 Zanzibari et 30 esclaves des Manyouema partirent pour le camp de Nelson. Ils y arrivèrent le 29. Voici quelques mots du poignant récit de Jephson : « En descendant la colline au-dessus du bivouac, je n'entends aucun bruit, sauf les gémissements de deux moribonds dans une hutte. Le camp tout entier avait un aspect désert et funèbre. J'arrive à la tente de Nelson; j'approche tout doucement : il y est, assis et tout seul. Nous nous serrons la main, et alors, pauvre camarade! il se détourne pour sangloter, en murmurant qu'il se sent si faible!

« Nelson, très changé, paraissait absolument à bout, son regard était fixe; autour de la bouche et des yeux on voyait de profondes rides. Il me raconta son anxiété en ne recevant pas de nos nouvelles. Il avait fini par nous croire victimes de quelque catastrophe. Il vivait presque exclusivement des fruits et des champignons que ses serviteurs lui apportaient de la forêt. Il lui restait en tout 5 hommes des 52 que vous lui aviez laissés; les autres avaient déserté ou péri. »

Dès le lendemain, la petite troupe se mit en marche pour rejoindre le campement arabe; elle y arriva le



M. Jephson retrouve le capitaine Nelson au Camp de la-Famine. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

3 novembre. Les hommes que je laissais ainsi à Ipoto eurent en mon absence beaucoup à souffrir des exigences du chef manyouema Ismaïl. Nelson et Parke durent vendre leurs habits pour obtenir quelques épis de maïs, et à plusieurs reprises nos hommes eux-mêmes essayèrent de voler leurs cartouches pour les vendre aux Arabes.

VI

Départ d'Ipoto. — En forêt. — Repos à Ibouiri. — Départ du guide manyouema. — Un suicide. — Départ d'Ibouiri. — Village de nains. — Sortie de la grande forêt. — Inde-soura. — Le Pays des Herbes. — Batailles avec les indigènes.

Nous partîmes d'Ipoto le 28 octobre. Il nous fallut deux heures pour arriver à Youmbou, et quatre heures et demie, le lendemain, pour nous rendre à Boussindi dans le pays des Balessé.

Ici l'architecture change du tout au tout. Chaque village est une rue de 60, 100 ou 120 mètres, flanquée de chaque côté d'une très longue construction en planches. La paroi des maisons qui fait face à la rue peut bien avoir 3 mètres de haut; celle qui donne sur la forêt ou la clairière n'a pas plus de 1 m. 50 à 2 mètres; la largeur de la maison varie entre 2 et 3 mètres.

Les clairières au milieu desquelles s'élèvent ces villages sont un enchevêtrement indescriptible d'arbres tombés, de bois pourri, de branches, d'innombrables débris, vestiges de la forêt primitive. La marche y est un labeur des plus pénibles. Trois fois j'ai échappé à une mort imminente au milieu des terribles exercices

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gymnastiques qu'il me fallait exécuter. Un de nos hommes tomba et mourut sur le coup; plusieurs furent sérieusement blessés. Rien de plus curieux que le spectacle d'une caravane chargée de lourds fardeaux, éparpillée au milieu de ces ruines de la forêt. Il faut franchir torrents, marigots et ravins sur quelque arbre couché, à 6 ou 8 mètres au-dessus de l'eau, et dont la grosseur diminue rapidement à mesure que vous avancez; l'écorce en est détachée, l'aubier est très glissant. Derrière vous, vos camarades se hissent par-dessus les obstacles et tâchent de s'y maintenir en chancelant; quelques-uns tombent; les moins hardis cherchent à se glisser par-dessous. Mais combien plus dangereuse la scène quand, de cent points à la fois, volent à votre rencontre les flèches meurtrières des naturels!

Le 31, de bonne heure, nous entrions dans le premier village des nains, abandonné comme tous ceux que nous traversâmes dans la journée.

Le sentier suivi nous permettait d'élever le taux moyen de notre marche. Le long de la rivière, par un travail assidu de sept à neuf heures, parfois dix, nous avions fait de 5 à 11 kilomètres par jour. Maintenant nous arrivions à 2 900 mètres par heure.

Tous les soirs, les nuages s'amassent, les roulements du tonnerre se répercutent d'écho en écho; les éclairs lancent leurs dards de feu, la tempête secoue la



Gymnastique dans la forêt. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

forêt; parfois on entend se rompre quelque puissante cime, ou se fendre, du faîte à la base, un arbre vieux de plusieurs siècles : un majestueux colosse tombe foudroyé. Une pluie torrentielle vient encore aggraver la dépression de nos esprits.

Le 4 novembre, nous étions à la station de Ndougoubicha, ayant traversé dans la forêt cinq villages désertés par les pygmées. Ce jour-là, chacun des membres de la caravane reçut comme ration un épi de maïs et quinze bananes. Le jour suivant, nous franchissions la ligne de faîte qui sépare les bassins de l'Ihourou et de l'Itouri; les froides eaux que nous avions à passer se dirigeaient maintenant vers le nord-ouest, vers l'Ihourou. Des collines s'élevaient à droite et à gauche, les unes formaient des cônes boisés, les autres des sommets en arête, et, après une étape de 16 kilomètres, nous fîmes une halte pour la nuit à Inde-karou ouest, à la base d'une éminence de 200 mètres. Une autre marche, très courte, nous mène à 1 250 mètres au-dessus du niveau de l'océan, dans un hameau situé à mi-hauteur d'une montagne qu'on pourrait désigner sous le nom de Inde-karou est. De ce piédestal, enfin, nous pouvions contempler le monde de feuillage qui se déroule à nos pieds.

Le 8 novembre, nous fîmes un trajet de 17 kilomètres; la forêt était moins dense, la vue un peu plus étendue, la route meilleure; la moyenne de la marche en augmenta, et fut de plus de 3 kilomètres à l'heure.

Le 9 novembre, une étape de 15 kilomètres nous conduisit à une station de nains. Khamis, le guide ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un majestueux colosse tombe foudroye. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nyouema, avec ses hommes s'était acheminé vers Ibouiri, à 3 kilomètres seulement de notre station, et nous les ralliâmes le lendemain.

Ibouiri est un des plus riches et des plus beaux établissements que nous eussions rencontrés depuis le départ de Yambouya. Il est vrai que si l'expédition avait pu se mettre en route huit mois plus tôt, elle en aurait vu un grand nombre d'aussi prospères. C'est une clairière de 5 kilomètres de diamètre, abondamment pourvue de tout ce que peut produire le sol et où les Manyouema n'avaient pas encore mis le pied.

Notre premier soin, après avoir rassemblé les provisions et assigné un quartier à mes hommes, fut de leur distribuer cinquante épis par tête et d'établir avec les naturels des rapports de bonne amitié. Après une heure de palabre, il fut convenu qu'ils nous abandonneraient la partie orientale de leurs plantations.

Quels repas que ceux du 10 novembre! Depuis le 31 août, pas un des membres de l'expédition n'avait mangé son content : maintenant affluaient bananes, plantains verts ou mûrs, patates douces, herbes potagères, ignames, fèves, cannes à sucre, maïs, melons, tout cela en quantité telle qu'une troupe d'éléphants aussi nombreuse que la nôtre n'en eût pas consommé davantage en dix jours.

Le temps ne nous manquerait pas pour mettre à profit cette abondance, car il nous fallait attendre M. Jephson et ses quelque soixante Zanzibari. Ibouiri était un de ces heureux séjours que j'avais tant désirés pour y refaire mes hommes. Impossible à cette époque de voir rien de plus hideux que mes misérables engagés : ils étaient nus; pour quelques épis de maïs, ils avaient dû livrer toutes leurs hardes aux esclaves des esclaves d'Ougarrououé et de Kilonga Longa; ils venaient de traverser soixante-treize jours de disette et treize de famine absolue; leur peau se collait sur leurs os; leurs forces étaient épuisées; leur teint, jadis d'une admirable couleur de bronze huilé, offrait maintenant un mélange de noir sale et de cendre de bois. Leurs yeux hagards, sans cesse en mouvement, trahissaient le sang vicié.

Khamis me proposa le lendemain de s'avancer vers l'est en quête d'un bon sentier; il tenait de Boryo, le chef, que le Pays des Herbes n'était pas loin, et, avec une poignée de naturels et trente de mes carabines, il se faisait fort de découvrir quelque chose d'intéressant. Boryo nous offrant des guides, je fis appel aux gens de bonne volonté. A ma très grande surprise, 28 hommes s'avancèrent; Khamis et la petite troupe partirent presque aussitôt.

Il rentre le 14 avec un grand troupeau de chèvres, dont il nous octroie seize. Son motif réel n'était point de chercher des routes à notre bénéfice, mais bien d'étendre vers l'est les conquêtes de son maître Ismaïl.

Quel pays de cocagne que l'Ibouiri! Nous aurions pu y rester six mois sans crainte de famine! poudings de plantains mûrs au lait de chèvre, friteaux, tartes, crêpes, pain excellent; patates douces, manioc, ignames, légumes divers, poulets, abondance de viande de chèvre, tout était à souhait. Déjà le changement était visible dans l'aspect des blancs comme des noirs.

Le 16, à trois heures du soir, M. Jephson nous arrive, ayant admirablement conduit sa mission.

Le lendemain, Khamis et les siens détalèrent sans prendre congé. J'écrivis à mes officiers restés à Ipoto, je fis porter l'ivoire que Khamis avait recueilli dans la contrée, et mon présent d'étoffes jusqu'à Inde-karou, où pourraient s'en charger les indigènes soumis à Kilonga Longa. Jamais je ne fus moins satisfait de moi-même! Laisser partir ces gens-là sans me donner la petite satisfaction de leur dire mon opinion sur eux! Bien plus, faire courir mes porteurs après eux pour leur offrir la fleur de nos ballots et l'ivoire qu'ils avaient volé!

Et cependant, je leur dois quelque reconnaissance. Ayant en leur pouvoir Nelson, Parke et environ trente de mes hommes, ils auraient pu m'arracher bien d'autres concessions.

L'après-midi du 17, nous eûmes à compter avec un autre résultat fâcheux de nos rapports avec les Manyouema. L'Ibouiri et les districts avoisinants prirent les armes contre nous. Je reçus comme suit la première notification de leur hostilité. Simba, l'un des nôtres, qui puisait de l'eau près du campement, reçut une flèche dans l'abdomen. Lisant, sur la physionomie de ceux qui accoururent, que son état ne laissait pas d'espoir, il leur cria : « Frères! vous me donnerez la sépulture! » et, quelques instants après, quand on l'eut rapporté dans sa hutte, il chargea son remington, et fit une sanglante bouillie d'un visage autrefois jovial et même assez agréable.

Le 23, l'appel général donna 175 hommes. Depuis notre départ de Yambouya, cent quatre-vingt-neuf jours auparavant, nous en avions perdu 111. Et comme ce calcul se trouva au-dessous de la réalité! Ce 23 novembre, plusieurs de nos malades étaient déjà morts chez Ougarrououé, et la condition était déplorable de ceux restés à Ipoto.

Tous ne demandaient plus qu'à partir. A l'aube du jour clair et soleilleux du 24 novembre, le trompette soudanais sonna la diane avec des accents joyeux qui trouvèrent leur écho dans chaque poitrine. La caravane quitta le village la plus heureuse du monde. Les Manyouema maudits étaient derrière nous.

En trois quarts d'heure nous arrivâmes au village de Boryo, une longue rue bien ordonnée, large de 10 mètres, flanquée de quatre rangées de bâtiments assez bas, d'une longueur de près de 400 mètres. A 100 mètres ou environ de son extrémité occidentale court une eau claire et pérenne, abondante en silures.

Le 26, nous allons d'Inde-mouani à l'Inde-ndourou occidental, à travers des terrains très humides.

Lors de sa reconnaissance à partir d'Itouri, le lieutenant Stairs avait atteint l'Inde-ndourou occidental; le village était encore habité, mais il y avait séjourné une nuit, et les natifs y mirent le feu après son départ. Les Balessé vivent rarement deux années de suite du produit

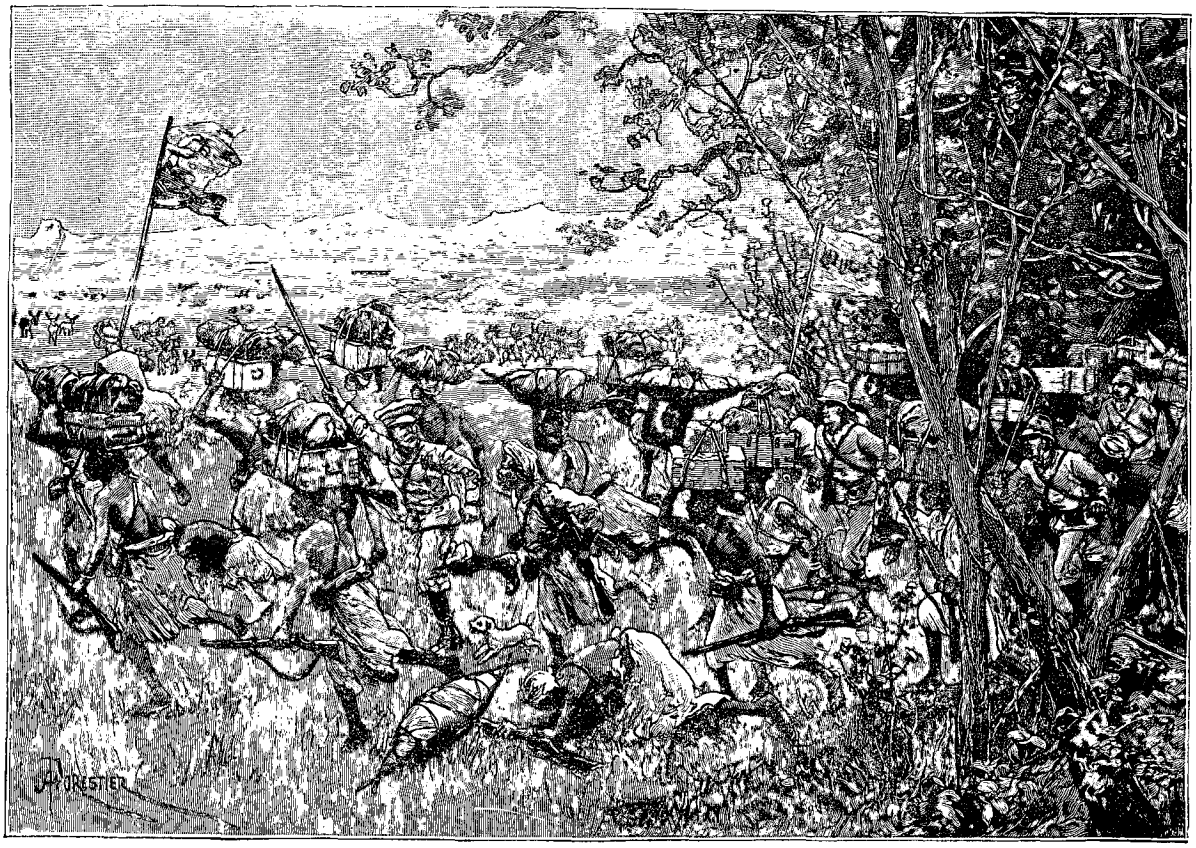
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des mêmes cultures. Ils cueillent la figue banane une fois, et passent ensuite à une autre plantation.

Le 28 nous faisons halte à l'Ide-ndourou et envoyons nos éclaireurs en trois bandes pour reconnaître la direction générale. La troisième découvrit un sentier dans la direction voulue.

Le 29 nous parcourons en cinq heures une distance de 16 kilomètres, marche vraiment superbe. Le lendemain matin, après une étape d'une heure et demie sur un chemin passable, nous émergeâmes en face d'une clairière. Se hâtant joyeusement, la caravane fit 1 600 mètres au pas de charge sur la grande route bien battue, large de 12 à 18 mètres, qui, dans ces régions, est tracée au milieu des villages. Nous avions déjà dépassé plusieurs longues rangées de constructions basses, mais assez soignées, quand j'eus la joie de voir un paysage varié : plaines, pentes herbeuses, creux et collines, mamelons rocheux, hauteurs doucement arrondies.

La grande forêt qui nous avait si longtemps ensevelis et dont on distinguait nettement les limites paraissait se continuer intacte au nord-est, mais son côté oriental bordait une région de terrains herbeux, entrecoupés de collines et de vallons; çà et là, des bosquets et des futaies, de maigres rangées d'arbres, et, là-bas, au pied de l'autre versant des montagnes qui terminent



Allégresse en sortant de la forêt (voy. p. 44). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

l'horizon, le but que depuis tant de mois je désirais atteindre.

Un pic dominait la crête boisée que continuait l'éperon, notre observatoire, et ce pic, éloigné encore de 3 kilomètres, élevé de 1 400 mètres au-dessus de la mer, je l'appelai le mont Pisgah [1], parce qu'après cent cinquante-six jours de crépuscule dans la forêt primitive, nous avions enfin aperçu les pâturages désirés de l'Equatoria.

Du sud au sud-est court une rangée de montagnes élancées de 1 800 à 2 000 mètres au-dessus de la mer. Comme nous étions par 1° 22′ latitude N., sur le même parallèle que Kavalli, notre objectif, je pointai droit à l'est.

1. En souvenir de la montagne où Moïse, avant de mourir, contempla la Terre Promise.

Le 1er décembre, après avoir campé au village de Bakourou, nous retournâmes sur nos pas, puis nous suivîmes une piste qui se dirigeait vers l'est, et à onze heures quinze du matin nous entrâmes dans le gros village d'Ayougou, déserté, bien entendu.

Le 2 décembre, nous arrivons à un autre village — un district plutôt, — consistant en divers petits établissements, formés de huttes coniques, recouvertes d'herbe. Tout était désert, et nous nous y arrêtâmes pour la nuit. En vue de quelque réparation à faire, un de nos hommes monta sur le faîtage d'une case. Tout d'un coup on l'entendit crier : « Je vois la prairie. Oh ! nous en sommes tout près !

— Parbleu ! fit un railleur, tu vois aussi le lac, le vapeur et le pacha que nous cherchons ! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant un hardi gaillard monta sur un arbre et s'écria à son tour : « Mais oui, c'est vrai comme Dieu : le pays s'ouvre là tout près, et nous n'en savions rien ! »

Nous apprîmes d'une vieille femme, faite prisonnière, que l'endroit où nous étions s'appelait Inde-soura. Il est, et, comme nous le découvrîmes par la suite, tous les autres villages bordiers de la forêt le sont aussi, remarquable par la variété et l'excellence de ses produits. La plupart des huttes contenaient de grandes corbeilles d'un tabac excellent.

Faux départ : à quelques centaines de mètres du village, une profonde rivière nous arrête, large de 35 mètres et courant 4 kilomètres à l'heure. La vieille lui donnait le nom d'Itouri. Nous revenons à Inde-soura pour y faire halte pendant un jour encore, et j'envoyai Stairs et Jephson chercher un gué.

A quatre heures et demie de l'après-midi, les deux officiers revinrent; ils avaient trouvé un gué à 2 kilomètres en amont, et abordé le Pays aux Herbes, en foi de quoi ils nous présentèrent une poignée d'herbe fraîche et succulente.

Le 4 décembre, la caravane défile vers le gué. L'eau, qui nous allait à la ceinture, avait à cet endroit une largeur de 50 mètres environ.

Passé le gué, nous entrâmes sur la rive gauche de cet Itouri, branche occidentale de la grande rivière, dans une étroite zone d'arbres de haute futaie, suivant, sous la direction de Jephson, une large passée d'éléphants, pendant 500 mètres environ. Enfin, à notre joie sans mélange, la caravane aborde une plaine onduleuse, verte comme un gazon anglais; la lumière est claire et pure, le soleil splendide; nous aspirons le grand air avec extase. A juger des sentiments d'autrui par les miens, il nous semble avoir jeté de nos épaules le fardeau d'une vingtaine d'années. On marche avec allégresse; les hommes, incapables de se retenir davantage, se mettent à courir. Le cœur de chacun s'est élargi; il exulte d'une joie d'enfant.

Nos regards erraient sur 250 kilomètres carrés de ce paysage magnifique, désert, semblait-il, car nous ne l'avions pas encore examiné dans ses détails. Lieue après lieue, les pâturages vert d'émeraude se succédaient en courbes gracieuses, coupées par des lignes ombreuses qui serpentaient de creux en creux. Vers l'est s'élevaient des rangées de monts imposants, au delà desquels, nous le savions maintenant, dort, en son bassin profond, l'Albert-Nyanza aux eaux bleues.

Après une marche à travers prairies et fourrés, nous établissons notre campement au confluent de deux ruisseaux qui coulent vers le sud-est. Le lendemain, nous continuons à monter sur une longue pente gazonnée : arrivés sur la crête, je fais faire halte, pour disposer la colonne en meilleur ordre, car nous ignorions le pays et les mœurs des habitants au milieu desquels nous étions tombés.

Nous émergeâmes enfin dans la libre étendue des champs. Avertis de notre approche en quelques secondes, les natifs s'enfuirent en nous décochant leurs longues flèches à la façon des Parthes. Se précipitant à travers tous les obstacles, les éclaireurs se saisirent d'une jeune femme et d'un garçon, auxquels nous eûmes aussitôt recours pour apprendre au moins le nom du pays. Nous comprîmes, non sans peine, que nous étions dans le district de Mbiri, que la grande route à l'est nous mènerait chez les Baboussessé et plus loin chez les Amboungouma.

Une marche d'une heure et demie, pas très loin de la rivière, nous conduisit au district populeux des Baboussessé.



Le mont Pisgah (voy. p. 43). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Avant d'entrer dans les plantations, qui étaient florissantes, nous reformons les rangs et marchons en ordre plus compact. Malheureusement nos hommes volent poulets, bananes, cannes à sucre. Les indigènes, cachés en grand nombre, laissent passer la première colonne. Mais les chapardeurs isolés leur donnent bientôt l'occasion de se venger par quelques flèches bien lancées; toutefois une volée de nos carabines éparpille les archers sans leur faire de mal.

A la tombée de la nuit, comme nous avions campé dans le village le plus oriental, nous tressaillîmes tout à coup en entendant un cri de douleur, puis un hurlement triomphant, et, dans le silence qui suivit, le choc des flèches à travers des feuilles de bananier. Les natifs s'étaient glissés sur nous au moment où le camp était le moins gardé. Une flèche avait pénétré la cuisse de Sélim à une profondeur de 10 centimètres.

Le lendemain nous atteignîmes la branche maîtresse de l'Itouri, qui coule par le sud-ouest. Nous trouvâmes près du bord une pirogue grossière, sur laquelle Saat Tato nous fit passer. La rivière a ici une largeur de 114 mètres, une profondeur moyenne de 2 mètres, et un courant de 2 nœuds. Sur la rive gauche, et du haut d'une colline à 1 500 mètres environ, les Aboungouma nous regardaient d'un air de défi, mais ils s'en tinrent là.

Une pente douce et gazonnée nous mena le lende-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Bakourou (voy. p. 43). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main matin jusqu'à une crête, puis nous passâmes dans un vallon à travers lequel roule et gronde une autre rivière. A notre gauche se dressent de puissants bastions, reliés par une paroi de rocs plus basse, plus égale, et formant une chaîne absolument nue. Nous attendions une démonstration, mais les indigènes se tinrent remarquablement tranquilles. Le sentier nous conduit à un pont suspendu sur un troisième Itouri, que nous appellerons l'Itouri oriental, pour le distinguer des deux autres. Un homme mettait deux minutes pour passer sur ce pont fragile; aussi la caravane entière ne fut sur l'autre rive qu'à six heures du soir.

Le 8, nous montons par une pente aisée jusqu'au sommet d'une hauteur d'où nous regardons longtemps la vallée de l'Itouri, qui y arrive de l'est-sud-est. Bientôt après, quelque chose qui ressemblait mieux à une plaine s'ouvre devant nous; au sud elle s'étale à une trentaine de kilomètres; au nord elle est fermée par la muraille rocheuse que nous venions de dépasser; à l'est se dresse la chaîne du Mazamboni, avec le Pic au nord.



Village à la base du mont Pisgah. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A neuf heures trente du matin, nous nous en étions rapprochés de plusieurs kilomètres, et nous voyions avec étonnement que toute la plaine était en culture.

Reprenant la marche à une heure après midi, nous longeons des bananeraies, et nous admirons le soin donné aux cultures. Finalement nous en sortons sans avoir eu le moindre désagrément. A trois heures nous atteignons la base de la montagne du Pic, dont plusieurs points élevés sont occupés par des groupes de huttes. Les étables se cachent dans les plis et ravins. Rassemblés sur les hauteurs, les natifs nous menacent avec des voix fortes et stridentes. Les collines les plus rapprochées paraissent s'élever à 250 mètres au-dessus de la plaine, et leurs pentes sont fort raides.

A notre grande satisfaction, le sentier, au lieu de gravir ces rudes montées, en longeait la base et se dirigeait ensuite vers l'est. Comme nous tournions l'angle de la chaîne du Pic, nous vîmes une vallée se déployer sur une largeur de 2 à 3 kilomètres; des champs de sorgho magnifiques mûrissaient pour la faucille. A droite, directement au-dessus de nos têtes, s'élevait le côté nord de la chaîne Mazamboni; à gauche, le terrain, caché par de riches cultures, s'inclinait en pente douce vers un affluent de l'Itouri oriental, et, par delà, se relevait jusqu'à un ressaut parsemé d'habitations, verdoyant de bananeraies, de millet et de blé de Turquie.

En entrant dans cette riche vallée, des cris de guerre, au-dessus de nos têtes, nous firent lever les yeux. Les groupes avaient grossi; ils comptaient au moins trois cents guerriers, armés de lances, d'arcs et de boucliers, qui agitaient leurs armes, gesticulaient, s'égosillaient. S'échauffant encore plus, ils firent comme s'ils allaient descendre; mais ils changèrent d'avis et regagnèrent leur crête, d'où ils nous accompagnaient pas à pas en hurlant. Nous interprétions leurs cris comme leur expression de haine, comme un encouragement à ceux de la plaine à nous attaquer. En sortant des champs de maïs, nous entendîmes ceux-ci criant à leur tour; ils prenaient position en des endroits favorables, les montagnards les avisant et les guidant. Par bonheur, tout près de nous se dressait la colline escarpée de Nzera-Koum, et à un de ses bouts un sommet élargi en plateau. Nous parvenons à gagner le promontoire; en une demi-heure tous les nôtres étaient réunis; nos retranchements s'achevaient, et il nous restait quelques minutes pour souffler et observer ce qui se passait autour de nous.

Une cinquantaine de villages mouchetaient la plaine. Et que nous cachait la montagne? Les braillards sur les pentes étaient plus de huit cents et emplissaient l'air de leurs cris.

Les gens du haut pays semblaient disposés à entrer immédiatement en discussion. Quatre de nos éclaireurs s'avancèrent, mais battirent immédiatement en retraite devant les montagnards.

L'affaire s'engageait mal pour nous; les natifs interprétèrent naturellement ce début comme un présage favorable à leur cause et ils poussèrent des cris de triomphe.

Pour refroidir leur enthousiasme, nos tireurs, tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

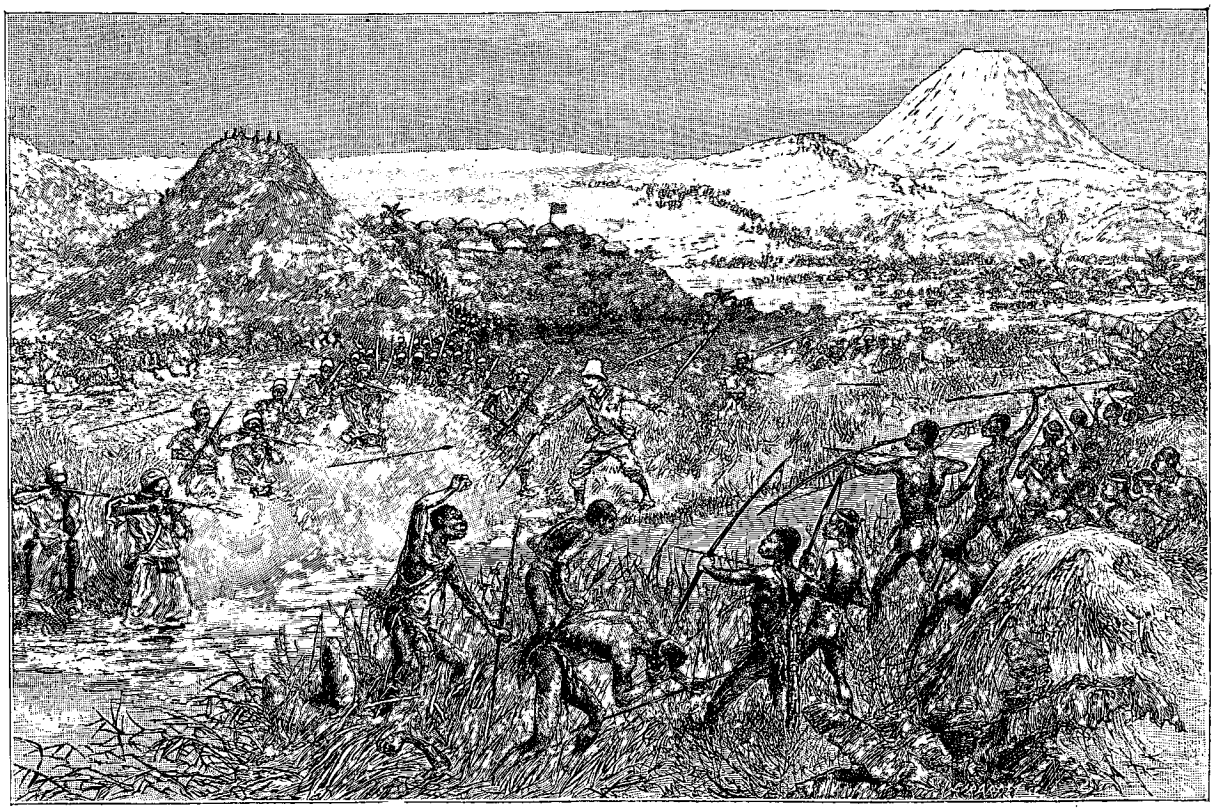
en s'abritant avec soin, se mirent en devoir de les molester sérieusement.

La nuit tombée, nous regagnâmes nos quartiers respectifs.

Le 9 décembre ne se passa pas trop mal. Pendant la matinée nous complétâmes nos ouvrages de défense. A neuf heures nous vîmes les indigènes apparaître en nombre imposant. Des cors de guerre retentirent, et plus de vingt tambours répondirent sur les sommets. Vers les onze heures du matin, quelques naturels descendirent de leurs hauteurs, et s'approchèrent assez pour qu'un certain Fetteh, homme de l'Ounyoro, les entendît et répondît par des injures; bientôt s'ensuivit une bataille de mots. Apprenant que l'un des nôtres parlait leur idiome, j'arrêtai tout aussitôt les langues furieuses et il s'établit un colloque plus courtois. Ils réclamaient un homme blanc; Stairs se présenta; on lui donna les renseignements qu'il demandait.

Nous apprîmes qu'il y avait dans l'Oundoussouma deux chefs, dont l'un ferait volontiers la paix, échangerait des présents, s'il nous était agréable. Nous donnâmes notre assentiment, et quelques heures se passèrent sans qu'on entendît de cris hostiles ou de coups de fusil, sauf du côté de l'Itouri, dont les riverains obstinés ne voulaient point de la paix.

Dans l'après-midi nous recevons un message de Mazamboni; il demande un cadeau. Nous envoyons



Notre première rencontre avec les sujets de Mazamboni. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

2 mètres d'étoffe écarlate pour uniforme, une douzaine de baguettes de laiton; alors promesse que, le lendemain de bonne heure, le chef lui-même apparaîtra et « fera frères » avec moi.

Comme on nous avait invités à ne point partir avant que Mazamboni n'eût envoyé son contre-présent, nous avions décidé que nous nous arrêterions encore une journée.

La matinée du lendemain était froide, très froide, car nous étions à 1 292 mètres au-dessus de la mer. Un brouillard couvrait les sommets élevés; mais à la troisième heure il se dissipa: toute la chaîne se montra en clair contre un ciel bleu pâle.

Entre temps les indigènes apparurent sur les crêtes de la montagne, avançant en colonnes allongées, convergeant vers une colline tronquée, à un millier de mètres de notre endroit. Une voix claire et harmonieuse frappa nos oreilles. Un homme se tenait avec quelques compagnons à une centaine de mètres au-dessus de la vallée.

Fetteh, appelé pour l'écouter et le traduire, expliqua qu'il commandait la paix dans la maison du roi; mais, chose extraordinaire, l'homme n'eut pas plus tôt achevé la harangue, qu'il lui fut répondu de la vallée en clameurs sauvages. Puis de chaque sommet et de toutes les pentes éclatèrent des cris barbares.

Fetteh s'était trompé: il fallait combattre. Les compagnies furent passées en revue. Stairs prit la tête de cinquante carabines, et marcha à la rencontre des intraitables gaillards qui se tenaient de l'autre côté de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Itouri. Jephson fut dépêché avec vingt-cinq carabines pour escarmoucher sur les pentes à gauche, et vingt hommes choisis partirent avec Ouledi pour faire une démonstration sur la droite. Réchid fut expédié avec dix hommes au haut du Nzera-Koum pour nous garder contre toute surprise de ce côté. Jephson et Ouledi marchèrent à leurs positions sans être aperçus par les montagnards.

Stairs engagea vivement l'affaire. Pendant quelques minutes, les indigènes soutinrent l'attaque avec une froide détermination et lancèrent leurs flèches en nuages de grêle. S'apercevant que le sang-froid des ennemis provenait de ce qu'ils se sentaient protégés par un large cours d'eau, le lieutenant entraîna ses hommes à charger malgré la rivière. Ils obéirent, grimpèrent la berge opposée, ouvrirent un feu violent. En quelques secondes ils enfoncèrent ces masses turbulentes. Le village fut emporté d'emblée, tandis que les natifs s'enfuyaient à toutes jambes vers le nord. Stairs alors de rappeler ses hommes, de mettre le feu au village, et de courir à l'assaut d'autres stations.



Pont suspendu sur l'Itouri oriental (voy. p. 46). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Dans l'intervalle Ouledi avait découvert un sentier qui menait à la montagne; il poussa ses tireurs sur le flanc droit de la foule, tout occupée à applaudir les combattants de la vallée. En même temps, Jephson déboucha par la gauche; cette double surprise fit un tel effet sur les indigènes, qu'ils regrimpèrent précipitamment la montagne, pourchassés par Ouledi et les siens.

Après qu'il les eut vus en pleine déroute, Jephson tourna vers l'est, nettoyant tout devant lui sur 3 kilomètres.

A une heure de l'après-midi, tous étaient de retour; un seul des nôtres avait été légèrement blessé. Chacun s'était admirablement conduit; les quatre lâches de l'autre soir s'étaient même distingués.

Pendant tout l'après-midi les hostilités ne discontinuèrent pas : les naturels ne cessèrent de courir, revenant à la charge, puis battant en retraite.

Au soir, le silence qui régnait autour du camp témoignait assez quelle œuvre avait été accomplie. Les habitants étaient dans leurs montagnes, ou en fuite vers l'est et le nord.

Il fallait cependant traiter l'affaire à fond, et ne pas laisser sur nos derrières une tribu dont l'insolence n'aurait pas été châtiée. Sans doute ils s'étaient imaginé que nous n'oserions combattre en dehors de notre amas d'épines. Il fallait leur ôter l'idée qu'ils pouvaient nous porter tort.

Le 11, il plut encore pendant la matinée; aussi restâmes-nous à l'abri jusqu'à dix heures du matin. Quelques montagnards ayant tenu à manifester leur hostilité, Stairs, Jephson et Ouledi menèrent leurs trois colonnes au haut des pentes, et capturèrent un petit troupeau de chèvres, qu'on distribua dans le camp.

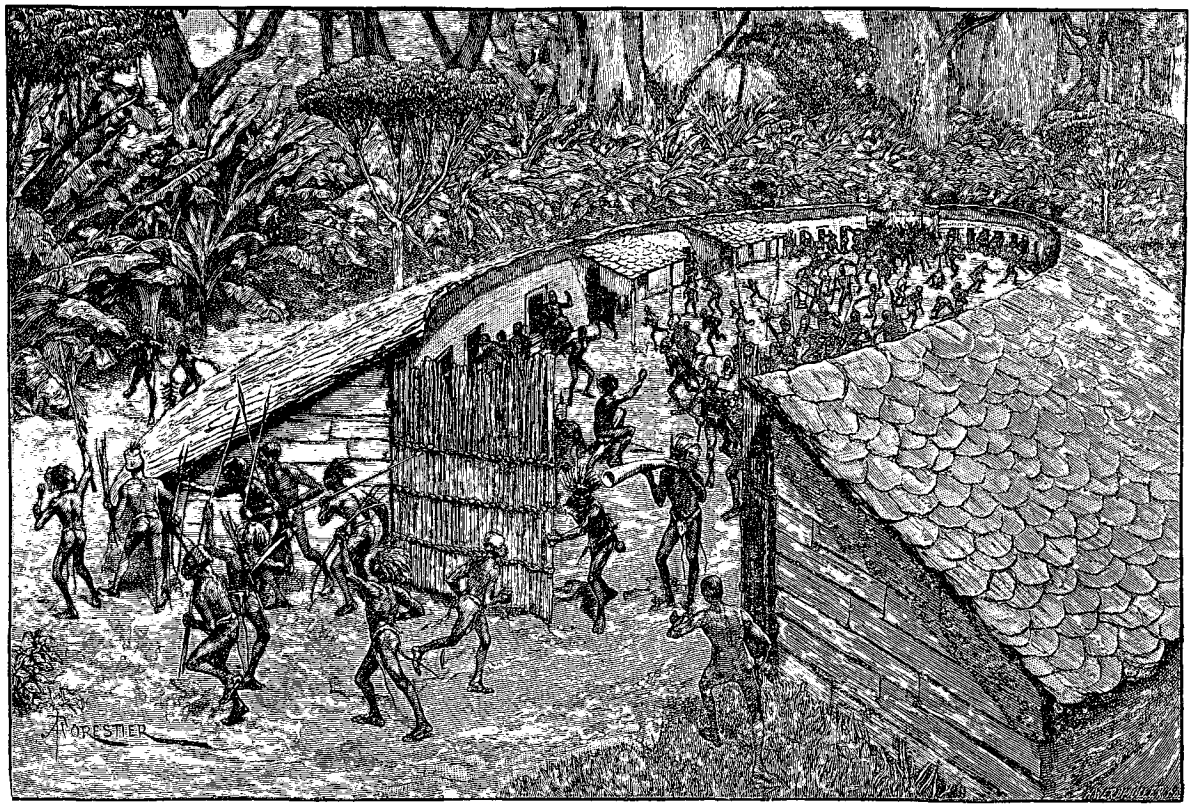
Un moment il sembla qu'on allait se réconcilier. Un indigène se tenant sur une butte au-dessus de notre position harangue notre camp, annonçant qu'il est envoyé par Mazamboni. Le chef avait reçu nos présents, mais sa visite avait été empêchée par les clameurs des jeunes gens, qui insistaient pour se battre. Maintenant qu'il avait eu plusieurs des siens tués, il était prêt à payer tribut; il voulait se montrer ami fidèle.

Nous répondîmes qu'il nous plairait de faire alliance. Mais, puisqu'ils avaient gardé nos présents pour nous insulter après, ils auraient à nous acheter la paix au prix de chèvres ou de bétail. Néanmoins ils pourraient nous approcher sans crainte en nous présentant des touffes d'herbe.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bruits de guerre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY [1].

1887-1889.

VII

Nouvelles escarmouches. — Première vue de l'Albert-Nyanza. — Pas de nouvelles d'Emin. — Retraite nécessaire. — Attaque des indigènes à la montée du plateau. — Retour à Ibouiri. — Construction du fort Bodo. — Envoi de Stairs à Ipoto. — Retour de Parke et de Nelson. — Envoi de courriers à l'arrière-garde et nouveau départ pour l'Albert-Nyanza.

Le 12 décembre, au point du jour, nous quittâmes le camp sans être inquiétés le moins du monde.

Mais, à neuf heures, les premiers cris de guerre partirent d'un groupe important de huttes qui couronnaient les contreforts de la chaîne de l'Oundoussouma. Comme nous marchions sans paraître rien remarquer, les natifs avançaient hardiment et voltigeaient sur notre flanc droit et en arrière de la caravane. Vers les onze heures du matin, deux bandes s'acharnaient à nos trousses, et, s'accroissant toujours, elles étaient à midi une véritable cohue de forcenés.

Cependant, rafraîchis par une halte, nous avions repris la marche; la foule nous prodiguait toujours ses démonstrations hostiles. Un de nos tireurs s'arrêta et blessa deux indigènes à la distance de 400 mètres. Cela les fit taire un moment.

Enfin, à trois heures trente, nous arrivions en vue des villages de Bavira, dont le chef se nomme Gavira; situés dans une plaine ouverte, ils occupent les deux côtés d'un ravin profond et escarpé où coule un gros affluent de l'Itouri oriental. L'avant-garde fit halte sur la berge orientale, tandis que les indigènes se précipitaient pour empêcher la traversée. Après un petit combat nos ennemis détalèrent lestement. Mais, pour les punir de nous avoir ainsi persécutés pendant quatre heures, je fis incendier toutes les huttes sur l'une et

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

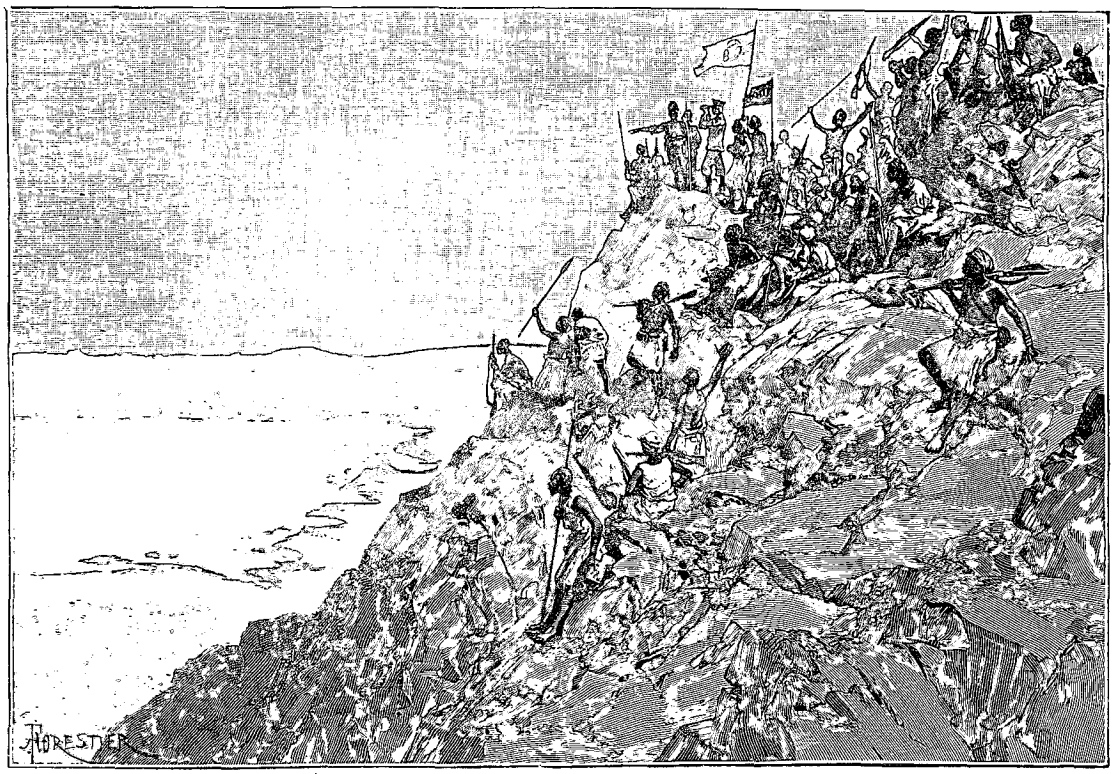
l'autre rive; puis nous gravîmes rapidement un plateau élevé de 60 mètres, d'où ils décampèrent.

Le 13, après avoir passé la nuit dans le village de Gavira, nous partons, à la première aube, toujours dans la direction de l'est, étudiant le caractère de la grande plaine au nord de l'Itouri oriental, admirant la multitude des collines en cône qui limitent l'horizon au nord; à l'est et à l'ouest, elles s'agglomèrent en une ligne continue; au sud, le terrain se plisse en grandes vagues; chaque creux a son cours d'eau. A 8 kilomètres environ, la chaîne se prolonge de l'Oundoussouma oriental jusqu'au pays des Balegga; elle s'échancre de baies verdoyantes couvertes de nombreux villages; puis elle s'arrondit au nord et se prolonge ensuite vers l'est.

A neuf heures du matin, les naturels commencèrent à remuer. Notre long convoi, semblable à un serpent glissant dans la plaine, fut salué par des cris de guerre; bientôt des centaines d'yeux nous lancèrent des regards de haine féroce. Dès que nos ennemis se crurent assez nombreux pour prendre l'offensive, ils fondirent sur notre arrière-garde; celle-ci répondit immédiatement par une décharge.

Les cris de guerre retentissaient sur toutes les hauteurs; les collines étaient noires de masses humaines, et sur les ondulations de la plaine on les voyait, comme des légions de fourmis, s'avancer en ligne à notre rencontre.

A onze heures, nous approchions de la dernière crête



Extrémité sud du lac Albert. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

qui nous séparait du col, but de nos efforts, quand nous vîmes une petite armée déboucher par une route qui ne pouvait manquer de croiser la nôtre de l'autre côté d'un ruisseau.

Nous touchions le sommet au moment même où les premiers rangs de la multitude ennemie, arrivant comme une inondation, envahissaient la base du monticule. De part et d'autre, l'engagement fut immédiat. Mais le feu rapide de nos winchesters assourdit les indigènes et les mit en confusion.

Notre avant-garde dévala sur eux; ils détalèrent du haut des pentes avec la rapidité d'une bande d'antilopes.

Nous reformons les rangs et marchons en files serrées comme précédemment; mais à midi trente je donne l'ordre de s'arrêter. Notre halte méridienne permet aux naturels de rassembler toutes leurs forces, et, quoique la récente aventure ait calmé leur ardeur, ils restent toujours menaçants par la masse imposante des guerriers rassemblés chez les Balegga, les Bavira et les Ouabiassi.

Après une heure de repos, nous prenons par un sentier parfaitement battu. En un quart d'heure, nous gagnons le sommet du col, ou, pour mieux dire, du plateau.

A une distance de 40 kilomètres, nous apercevons une ligne bleue et uniforme, celle d'un haut-pays montant jusque dans les nuages, et paraissant prodigieusement élevé. Les hommes font entendre un murmure de mécontentement. C'est l'Ounyoro! Entre nous et ces hautes terres, vastes et bleues, se creuse, je le sais, un abîme immense et profond, où sommeille le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lac Albert. Et nos gens, en apercevant l'Ounyoro lointain, de dire, tout confus : « *Machallah!* mais ce Nyanza s'éloigne à mesure que nous avançons ». J'essayai de les ragaillardir : « Enfants, ayez l'œil, vous allez voir le Nyanza d'un moment à l'autre! »... La nouvelle fut reçue avec un grognement d'incrédulité; j'y étais habitué, du reste.

A la fin, tous les yeux s'arrêtèrent sur un nuage gris. Un nuage? Certes c'était le Nyanza lui-même, le Nyanza endormi dans la brume, car au nord-est il


Itinéraire du Voyage de H.M. STANLEY, du Confluent de l'Arahouimi au Lac Victoria Nyanza
Echelle:
0 100 200 Kilom.
L. Thuillier, Del.
24° Est de Paris
28°
24°
28°
0
4°
ETAT LIBRE DU CONGO
Mangbattou
Monbouttou
Ouamanga
Balolo
Basoko
Kasera
Quampouma
Makoura
Bangba
Mambanga
Mobelo
L. Key d'Aby
Chutes Lobi
Chutes Murchison
Chutes de Karouma
Chutes des Chutes de Stanley
Lac Albert Edouard
Lac Ozo d'après les Arabes
L. Alexandra
Lac Ouindermère
Lac Ouingui
Lac Nyanza
VICTORIA NYANZA
Mpororo
Ruanda
Ouganda
Ounyoro
Ouzinza
Ouzongora
Ouzoumbara
Ouzigi
Ouzanza
Ouzaramo
Ouzavara
Ouzavira
Ouzaramba
Ouzaramba
Ouzaramba

dément ravinées par des cours d'eau, dont les berges ne montrent qu'une mince traîne de buissons misérables. Entre la base des talus et le lac s'étend une plaine large de 8 à 10 kilomètres, longue de 30, très jolie à contempler de notre haut observatoire. On croirait voir un beau parc bien fourni, mais les arbres qui le couvrent sont sans doute des acacias et d'autres arbres épineux ou simplement de la brousse; ils ne nous valent rien.

A son extrémité, le lac a encore une largeur considérable; mais, si nous suivons les lignes que forment les escarpements de ses rives, nous voyons sa largeur gagner des proportions superbes, et la couleur argentée des hauts-fonds prendre peu à peu les teintes azurées de l'océan.

Aussi loin que portent les yeux, le plateau de l'Ounyoro maintient son niveau horizontal, semble-t-il; mais la vue terminale nous est coupée par un fort épaulement de montagne qui se projette de la chaîne occidentale. Au sud du Nyanza, et entre ces hauteurs qui se font face — le plateau de l'Ounyoro et le nôtre, — s'étend une coustière basse, ancien fond de lac et présentement terre ferme, montant vers le sud en pente douce, couverte d'acacias et de broussailles.

Après une halte de vingt minutes environ, nous entreprîmes la descente. Avant que l'arrière-garde et le lieutenant Stairs se fussent acheminés, les natifs s'étaient amassés en un nombre égal au nôtre, et nous n'étions pas encore à 150 mètres plus bas, qu'ils se précipitaient sur la seconde colonne, laquelle répondit par un feu continu. En dessous, nous les apercevions éparpillés en escarmoucheurs et débordant nos deux flancs, suspendus aussi en longue ligne à notre queue sur le raide et difficile sentier.

La descente continua pendant trois heures; de quinze en quinze minutes, il fallait s'arrêter pour repousser les natifs, qui, au nombre d'une quarantaine, nous firent escorte jusqu'à la plaine.

A 800 mètres de la base, nous traversons un ruisseau d'eau légèrement saline, qui s'est creusé un lit profond, flanqué de parois escarpées. A l'un des angles rentrants, nous installons le camp, inattaquable sur un demi-cercle; l'autre moitié est bientôt garantie par des buissons et des matériaux pris auprès, dans un village abandonné. Une heure après le crépuscule, la bande s'approche, tâte un point après l'autre, on ne peut plus surprise de recevoir une fusillade partant de tout le pourtour du demi-cercle.

Le 14, nous traversons la plaine, qui descend graduellement vers le lac pendant 8 kilomètres. Nous regardions attentivement si nous trouverions quelque arbre à tailler en canot; mais la plaine ne montrait que minces acacias, arbustes épineux, tamarins et broussailles. Cependant j'espérais déterminer les naturels à nous céder un canot, ou, mieux encore, je comptais qu'Emin Pacha, ayant visité l'extrémité méridionale du lac, ainsi que je l'en avais prié, aurait fait, avec les riverains, les arrangements nécessaires.

Nous dépêchâmes l'interprète avec quelques hommes jusqu'à un village de la rive, appartenant à un chef appelé Katonza; il avait pour instructions d'employer toute son habileté à gagner le bon vouloir des habitants. Nous devions suivre à pas lents, et attendre qu'il nous appelât.

Les villageois ignoraient notre approche. En apercevant nos hommes, leur premier mouvement fut de s'enfuir; mais, voyant qu'on ne les poursuivait pas, ils se postèrent sur une termitière, à la distance d'une fléchée, curieux plutôt que bienveillants. Constatant que nos gens étaient polis, civils et inoffensifs, ils leur permirent d'avancer. La vue d'un blanc les détermina à descendre, tandis qu'on leur réitérait l'assurance de nos intentions pacifiques. Enfin une quarantaine d'entre eux s'enhardirent et vinrent à proximité immédiate. Nous jurâmes n'avoir aucun mauvais dessein, et demander seulement leur amitié, que nous reconnaîtrions par des présents convenables. Eux de répondre que leur hésitation pouvait être mal interprétée, et même attribuée à de la crainte, mais qu'ils nous prenaient pour des ennemis à eux, des Ouara-Soura, ou tout au moins pour des alliés de cette tribu. Nous parlementâmes, mais en pure perte. Cependant ils voulaient bien nous montrer un chemin le long du lac.

« Vous cherchez un homme blanc, dites-vous. Nous apprenons qu'il y en a un chez Kabba Réga[1]. Il y a beaucoup, beaucoup d'années, un blanc vint du nord par un bateau-fumée[2], mais il repartit, et cela advint quand nous n'étions encore que des enfants. Depuis il n'y a pas eu de bateau étranger dans nos eaux. On nous parle de blancs qui sont à Boussoué[3], mais c'est bien loin d'ici. Votre chemin suit le long du Nyanza, vers le nord. Toutes les vilaines gens arrivent de ces parages. Et nous n'avons pas entendu que du côté de l'Itouri il en vînt d'honnêtes. Les Ouara-Soura sortent de là. »

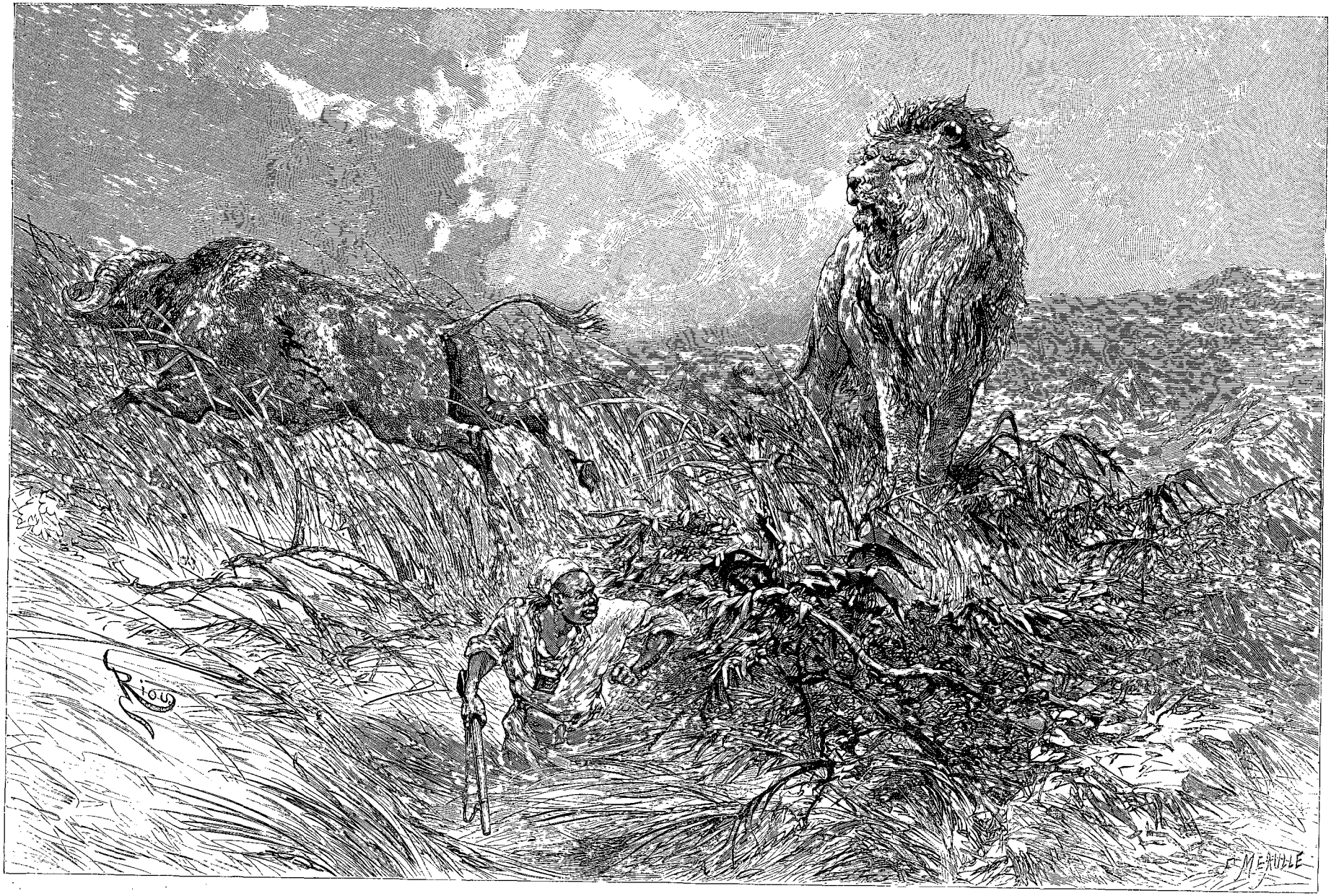
Un seau d'eau froide venait d'être jeté sur l'espérance qui nous avait animés jusque-là. Jamais perspective aussi décourageante ne fut le lot d'un explorateur africain.

Nous n'avions plus que quarante-sept caisses de cartouches. En allant par terre, nous pouvions prévoir que nous en dépenserions vingt-cinq. A notre arrivée près d'Emin Pacha, nous n'en aurions donc plus que vingt-deux. A ne lui en laisser que douze, il nous en resterait dix pour reprendre une route sur laquelle nous en aurions déjà brûlé trente. Tel était l'inventaire que je faisais de la position.

A notre halte de midi, je parlai de retraite pour la première fois. Les officiers furent étonnés autant qu'affligés. Je leur répondis qu'il fallait regarder la situation bien en face. Emin n'était pas là ; naviguer était impossible. En nous établissant dans le pays, nous ne trouverions rien à manger. « Si proches que nous soyons de Ouadelaï, j'ai la conviction que nous gas-

1. C'était Casati.
2. Mason Bey.
3. Msoué.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saat Tato abandonne à un lion le buffle qu'il a blessé (voy. p. 54). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pillerions un temps précieux à chercher des expédients, quand le sens commun nous ordonne de retourner à la forêt, d'y chercher un endroit convenable, Ibouiri par exemple, pour y laisser nos approvisionnements, nos malades et nos convalescents restés chez Ougarrououé, puis de revenir avec notre bateau, des munitions et quelques douzaines de caisses ».

Dans l'après-midi nous nous rapprochâmes de l'île de Kassenya. Le lendemain, 15 décembre, Jephson se rendit, avec quarante hommes, sur un point où l'on pouvait s'entretenir avec les habitants de l'île. Un pêcheur et sa femme, qu'on héla, consentirent à palabrer. Ils nous donnèrent des nouvelles du bateau-fumée qui avait amené le colonel Mason.

D'ailleurs, ils n'avaient pas à nous offrir de canots suffisants pour transporter même quelques hommes, et le pays ne nous fournirait, disaient-ils, aucun moyen de subsistance, ce que nous savions déjà.

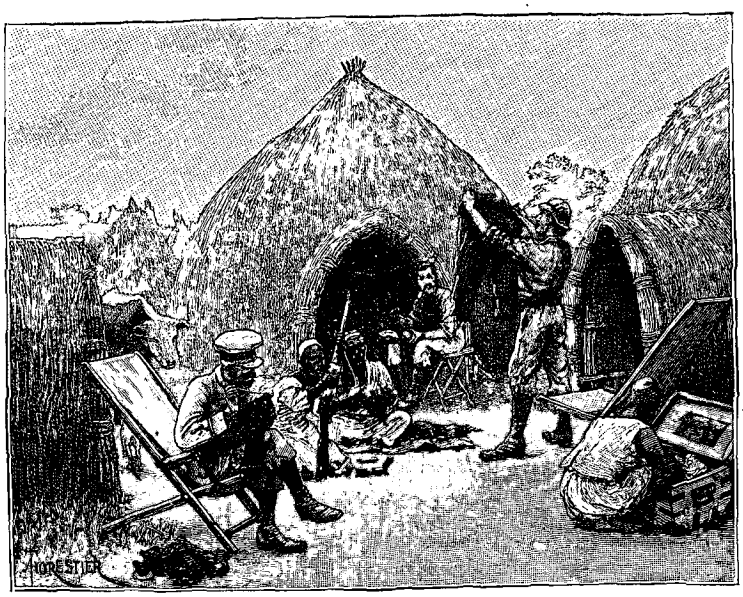
Ainsi l'inévitable destinée nous enserrait. Au conseil qui fut tenu dans la soirée, il fut décidé d'adopter le parti que j'avais proposé, le seul raisonnable qui se présentât.

Dans la journée du 16, je vaguai sans succès, le long de la rive, après quelque bon coup de fusil. Saat Tato, de son côté, après avoir blessé un buffle, abandonna la poursuite quand il vit un lion de belle taille se substituer au chasseur.

A cinq heures de l'après-midi nos gens se rassemblèrent. Silencieusement ils se mirent en ordre pour gagner le pied du mont; nous avions trois malades.

A neuf heures du soir, nous tombons inopinément sur un village, ce qui occasionne quelque confusion. En un morne silence nous traversons le bourg endormi. Pendant une autre heure, nous tenons bon, mais le corps fatigué exigeait du repos. Nous nous jetâmes sur l'herbe, chacun où il se trouvait, et bientôt nous étions plongés dans un profond sommeil.

Au point du jour, trempés de rosée, et encore las, nous regardons l'immense muraille qui se dresse en quatre grandes terrasses, hautes de 180 mètres chacune; nous en sommes encore à 3 kilomètres. Pressant le pas, nous atteignons la première montée; nous étions à 762 mètres au-dessous du col qui sépare les chaînes nord et sud.



Les Européens ravaudant leurs effets. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Trente hommes choisis allèrent se saisir du rebord du plateau, dont la caravane devait gravir les pentes.

Après une demi-heure employée à prendre des forces, nous attaquâmes la déclivité rocheuse que les pluies avaient balayée. La marche de nuit encore dans les jambes, glacés par la rosée, la brume et le froid du matin, nous n'étions pas en train. Et, pour augmenter nos peines, le soleil nous frappait dans le dos, les rochers nous renvoyaient la chaleur à la figure. Un des malades s'égara dans un accès de délire, un autre s'affaissa sous l'influence d'une forte fièvre bilieuse et ne voulut plus bouger.

Nous n'étions pas à moitié chemin, quand on vit douze naturels de Katonza quitter la plaine et s'élancer après nous, avec l'intention de ramasser les traînards. Mais le lieutenant Stairs, chargé de l'arrière-garde, réglerait leur compte s'ils arrivaient à portée de fusil.

Au haut de la deuxième terrasse, les fraîches eaux d'un ruisselet nous rendirent la vie. Le soulagement fut grand de savoir que nos tirailleurs tenaient enfin le front de la colline.

Courte halte à la troisième terrasse. De cet endroit, nous vîmes que l'arrière-garde n'avait pas encore franchi le premier ressaut. Les douze naturels suivaient obstinément, à 500 mètres de distance. L'un après l'autre ils se penchèrent sur un objet que nous ne distinguions pas — notre second malade, comme nous l'apprîmes par le commandant de l'arrière-garde — chacun lui enfonça sa lance dans le corps. Alors Saat Tato et quatre autres tireurs experts se postèrent derrière de larges rochers, qui leur permettaient de voir sans être vus.

Nous mîmes près de trois heures à atteindre la lèvre du plateau, et à rejoindre notre avant-garde. Comme l'arrière-garde montait à son tour, nous entendîmes un pétillement aigu : les carabines de l'embuscade vengeaient nos morts. L'un des sauvages tomba pour ne plus se relever; un second fut emporté tout en sang; les autres vautours prirent la fuite.

Pendant que l'on reprenait haleine, nos éclaireurs explorèrent un village voisin et trouvèrent du grain et des fèves en provision suffisante pour donner à chaque homme large ration pendant cinq jours.

A une heure de l'après-midi, nous reformions la file, en ordre strict, toujours escortés par les indigènes. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

centre et la queue de la colonne, s'embrouillant quelque peu dans les roselières, se tronçonnèrent en trois ou quatre groupes. Un autre de nos malades se coucha dans l'herbe; il ne s'en releva pas. Tandis qu'à l'avant-garde nous attendions que la colonne se fût reformée, nous entendîmes comme une tempête de cris triomphants, et 400 indigènes ou environ dévalèrent les talus, ivres de rage bruyante, et sans se préoccuper de l'arrière-garde. Nul doute que ces clameurs victorieuses n'aient été poussées quand s'accomplit la destinée du malheureux. C'était le troisième que nous perdions. Mais un de nos tireurs émérites prit position à 300 mètres de notre ligne, tandis que les natifs bondissaient allègrement sur l'arrière-garde. Une première balle coucha un assaillant sur le sol, une seconde cassa le bras d'un autre et lui pénétra le flanc. Il y eut un instant de silence, puis nos éclaireurs, courant au secours de leurs camarades, les dégagèrent immédiatement.

Après une heure de marche nous campions sur une colline tabulaire, au-dessus des plaines fertiles.

Il fallait maintenant donner aux indigènes une sévère leçon. En conséquence, le lendemain, avant le point du jour, je demandai des volontaires. Quatre-vingts hommes répondirent aussitôt. Mes instructions furent brèves : « Mes garçons, vous voyez que les natifs combattent en fuyant. Pour ce qu'il faut aujourd'hui, nous autres blancs ne valons guère. Nous sommes las, les pieds nous cuisent, nous ne pourrons courir loin. Faites donc votre affaire tout seuls, avec vos propres chefs. Sus à ces gens qui hier nous ont tué des malades! Droit à leurs villages! ramenez-en vaches, brebis et chèvres, tout ce que vous trouverez. Et amenez-moi quelques prisonniers, pour que je les charge ensuite de mon message à leurs tribus! »

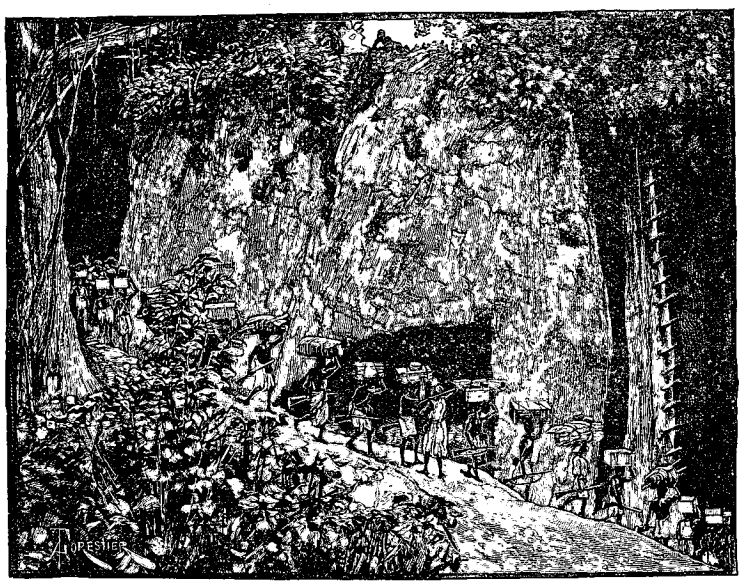
Dans l'intervalle, nous vaquons à nos affaires personnelles. Nos souliers et nos effets avaient besoin de réparations, et nous passons la journée à ravauder et rapetasser.

A cinq heures de l'après-midi les volontaires revinrent avec un beau troupeau de bêtes à cornes et plusieurs veaux. Six taureaux furent dépêchés et répartis entre les hommes, qui en devinrent presque fous de joie.

Le 19 décembre, comme nous approchions de Gavira, un groupe de naturels nous accoste et nous crie : « Le pays est à tes pieds. Nous te laisserons tranquille désormais. Et tu nous ferais grand plaisir s'il te plaisait de tuer le chef de l'Oundoussouma, qui nous avait ordonné de te repousser. »

L'après-midi nous arrivâmes aux bourgs de ceux qui, le 12, nous avaient poursuivis avec tant d'obstination, et qui, maintenant, du haut des collines, nous assourdissaient de leurs clameurs. L'avant-garde, s'inquiétant peu des injures de ces Balegga, poussa de l'avant, et nettoya les coteaux.

Le 20, nous traversions la riche vallée de l'Oundoussouma, dont, le 10 et le 11, nous avions brûlé des villages. Déjà le pays s'était repeuplé, il avait repris son aspect de richesse; néanmoins un silence de mort régnait par la contrée; assis sur les pentes de la montagne, les habitants nous regardaient passer. En comparant la présente journée à l'autre, nous devinions qu'à la prochaine fois nous serions reçus avec courtoisie, sinon avec hospitalité.



Grand rocher près d'Inde-tongo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 21 nous *guéons* l'Itouri oriental. Le 25, ayant vainement cherché des canots, nous traversons l'Itouri médian sur un radeau fait avec des stipes de bananier. Le 26 à midi tout le convoi était sur l'autre rive.

Le 1er janvier 1888 nous campons à Inde-tongo, et, le lendemain, nous passons dans la forêt, près d'un gigantesque roc de granit, sur lequel les naturels se réfugient parfois pendant leurs guerres sanglantes.

Le 6, nous traversons Inde-mouani, l'endroit où le Zanzibari Mcharacha était tombé du haut d'une souche et s'était cassé le cou. Les fourmis rouges, nettoyeuses de la forêt, avaient dévoré la peau et la cervelle du malheureux; son crâne ressemblait à un grand œuf d'autruche. La poitrine était entière encore, mais les membres inférieurs n'avaient plus que les os.

Le lendemain, nous entrions dans l'Ibouiri, et arrivions au village de Boryo : mais, hélas! les indigènes avaient eux-mêmes incendié leurs jolies maisonnettes. Heureusement de larges approvisionnements en maïs avaient été déposés dans des huttes provisoires. Sans tarder, nous fîmes main basse sur le grain et les voliges, et avant la nuit nous avions déjà entrepris la construction du futur fort Bodo, la « forteresse du Repos ».

Jusqu'ici nous n'avions songé qu'à Emin; à notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retour dans l'Ibouiri, tout ce qu'on avait négligé, pour le secourir plus vite, exigeait une attention immédiate. Je résumai comme suit les plus urgentes nécessités :

Arracher Parke et Nelson aux griffes des Manyouema. Ramener les convalescents, le bateau d'acier l'*Avance*, la mitrailleuse Maxim et les 116 charges emmagasinés à Ipoto.

Construire le fort Bodo de manière qu'une garnison y soit en sûreté. Défricher tout autour, semer du maïs, des fèves, du tabac.

Communiquer avec le major Barttelot au moyen de courriers, ou aller moi-même le chercher afin d'escorter ses convalescents chez Ougarrououé.

Si le bateau a été volé ou détruit, construire un canot et le transporter au Nyanza.

Si Barttelot est déjà en route, lui envoyer en hâte des porteurs et du grain, car il doit en avoir terriblement besoin.



Vue extérieure du fort Bodo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Tout d'abord, il fallait employer un chacun à l'estacade, dans l'intérieur de laquelle on construirait plus à loisir des tours et des ouvrages de défense; on creuserait un fossé, afin de ne pas être toujours aux aguets.

Les palis du fort Bodo furent bientôt au complet. Une centaine d'hommes coupaient des baliveaux et les apportaient à ceux qui venaient de creuser un étroit fossé autour des futurs remparts et qui enfonçaient solidement les pieux sur la ligne tracée. Trois rangées de traverses, attachées par des lianes et des sarments de rotin, recouvraient les montants. On avait fixé des planches à l'extérieur pour se préserver des flèches empoisonnées des indigènes. A trois angles du fort s'élevaient des tours hautes de près de 5 mètres, pareillement défendues, afin que, de nuit et de jour, les sentinelles pussent surveiller la clairière où allaient bientôt pousser nos récoltes.

Une fois le palis mené à bien, nos gens rassemblèrent les montants massifs, les poutres, les centaines de chevrons, les milliers de lianes et de plantes sarmenteuses qui devaient s'employer en logements d'officiers, magasins, cuisines, greniers, bâtiments de service. Il fallait aussi pour les toitures d'énormes quantités de feuilles de phrynium. Le gros ouvrage étant suffisamment avancé, le lieutenant Stairs fut mandé pour recevoir des instructions spéciales :

« Demain 19, vous partirez avec 100 carabines pour Ipoto, afin de savoir ce que sont devenus Nelson, Parke et nos malades. S'ils sont vivants, vous les escorterez tous ici. Vous ramènerez également l'*Avance*, et autant de ballots qu'il sera possible. »

Le 19, la troupe se mit en route. A ce moment notre effectif était ainsi composé : troupe Stairs, 97 hommes; garnison du fort, 70.

Après le départ de Stairs, j'entrepris le plâtrage intérieur du quartier général et la construction d'un grenier jaugeant 100 hectolitres de maïs.

Le 29, nous plions les tentes pour entrer dans notre demeure. Jusqu'au 6 février, nous élargissons la clairière, mais les indigènes commencent à rôder aux alentours, à semer des échardes empoisonnées sur les sentiers, à couper les bananiers; aussi la moitié de la garnison est-elle partagée en deux patrouilles chargées de battre les plantations et la forêt voisine. On découvre plusieurs camps de nains à 1 500 mètres du fort et munis d'abondantes provisions de plantains. On les met vivement en déroute et l'on détruit leurs demeures.

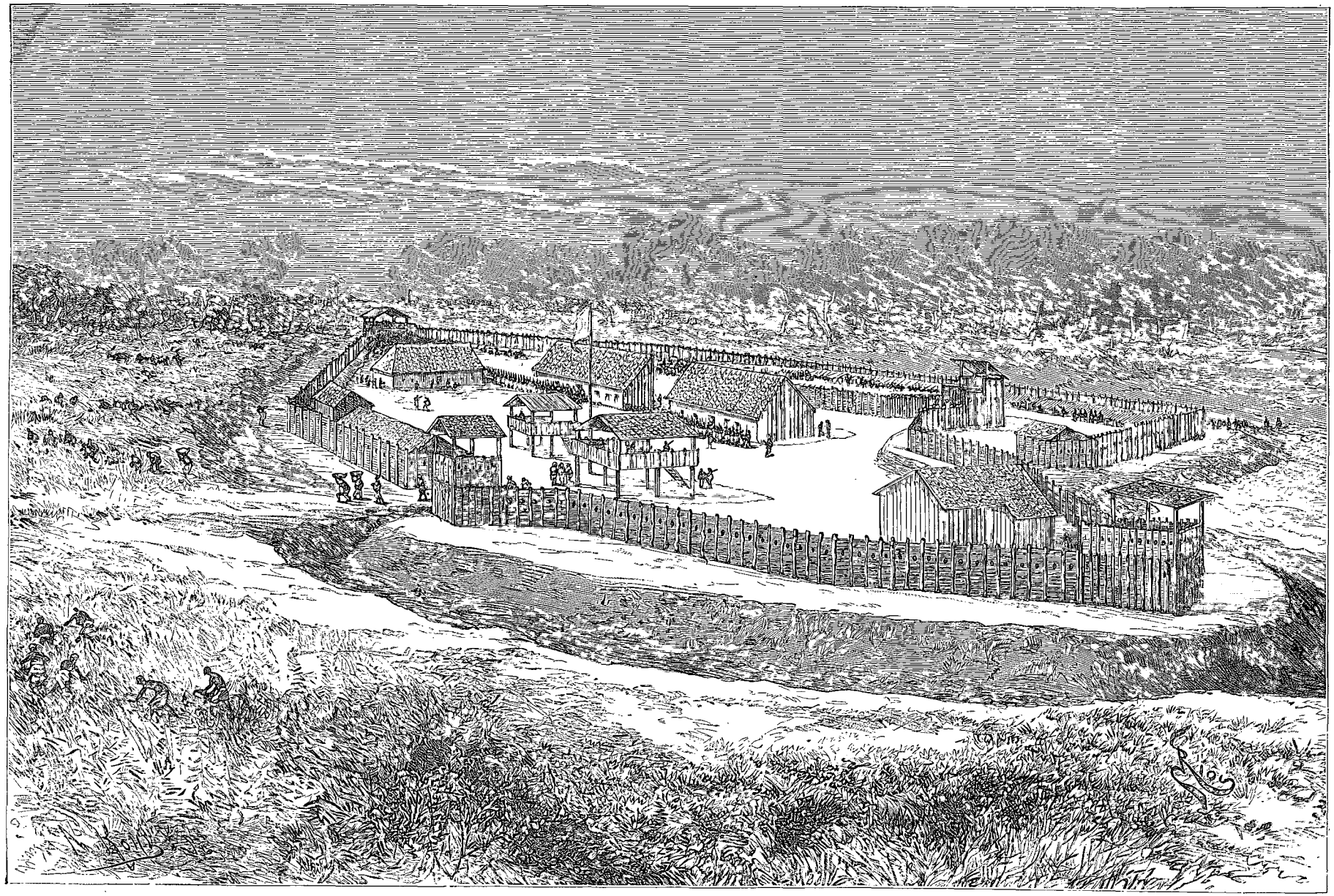


Palissades du fort Bodo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Après quelques jours passés dans nos nouveaux quartiers, nous sommes en proie aux puces et aux moustiques, et nous ne tardons pas à être envahis par des armées de rats. A ces fléaux s'en joint bientôt un autre : les fourmis rouges pénètrent dans le fort; leurs colonnes ne se laissent point arrêter par le fossé; elles envahissent tout. Leur arrivée inquiète tout être vivant. Les hommes poussent les hauts cris, rugissent et se tordent sous la douleur.

Les serpents sont innombrables comme partout sur le continent; une de nos surprises a été d'échapper à leurs morsures. Par terre et par eau nous avons cheminé en Afrique sur 38 000 kilomètres, et je n'ai vu que deux hommes mordus; encore s'en tirèrent-ils. Les oiseaux, les insectes abondent, mais nul de nous n'a le loisir de les colliger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur du fort Bodo. — Dessin de Riou, d'après des croquis.

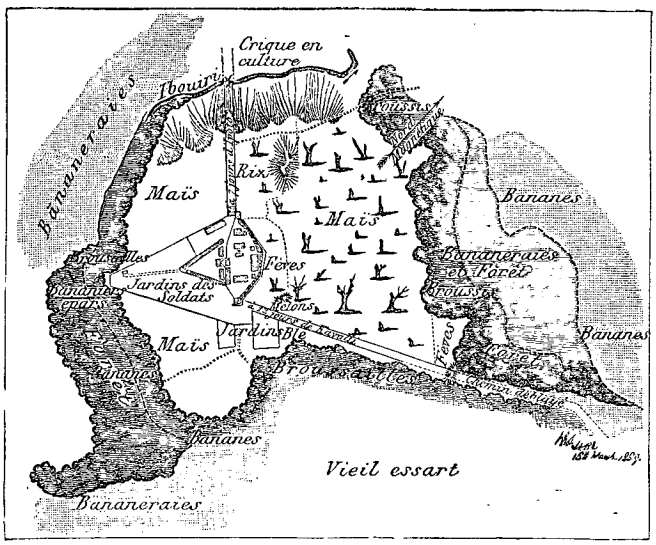
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 7 février, on tendit notre ligne à sonder pour mesurer les futures approches des portes vers le fort, et pendant plusieurs jours la majeure partie de la garnison coupa, vers l'est et l'ouest, des routes larges et droites. De gros troncs furent abattus et enlevés, les chemins si bien nettoyés qu'on aurait vu trottinant une souris à 200 mètres.

Le 8 au matin, nous hissâmes une hampe à drapeau haute de 15 mètres, à laquelle flotta bientôt l'étendard égyptien, que nos Soudanais saluèrent par une salve de vingt et une décharges de leurs carabines. La petite cérémonie finissait à peine, qu'un coup de fusil éclata au bout de la route, du côté de l'ouest, et nous comprîmes que la caravane d'Ipoto était en vue.

Le chirurgien Parke fut le premier à se montrer; sa bonne mine faisait plaisir à voir; mais Nelson n'arriva clopin-clopant qu'une heure après. Il semblait vieilli avant l'âge : les traits pincés et étirés, le dos courbé, les jambes débiles d'un octogénaire.

Leur séjour au milieu des Manyouema avait été un temps de souffrances abominables. Onze hommes étaient morts, dont neuf succombant à la faim. Depuis le 28 octobre, jour de mon départ, les Manyouema ne leur avaient plus fourni qu'une nourriture insuffisante. Il fallait travailler toute la journée pour recevoir comme salaire, et seulement quelquefois, 10 têtes de maïs; la moyenne même n'était que de 3 épis. Les malheureux incapables de travail étaient réduits à vivre d'herbes. Pendant les sept dernières semaines, les chefs ne donnèrent plus rien; Nelson et Parke durent vendre leurs vêtements, des effets destinés à Emin, même huit carabines. Les Arabes avaient tenté plusieurs fois de leur voler armes et caisses. Pour comble de malheur, tous les deux étaient tombés malades; Nelson avait dû garder le lit pendant deux mois, Parke pendant cinq semaines.



Plan du fort Bodo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

12 février. — Stairs et sa colonne sont arrivés aujourd'hui, apportant le bateau en bon état; l'absence de notre camarade a duré vingt-cinq jours. Il a rempli sa mission d'une façon irréprochable.

La soirée de ce jour a été consacrée à une discussion sur les résolutions à prendre. Tous les chefs sont unanimes pour demander à gagner directement le Nyanza.

Mon désir n'est pas moins grand de savoir ce que fait le pacha. Néanmoins il ne s'en faut guère que j'abandonne sa recherche pour me porter à celle du major Barttelot. En définitive, on s'arrête à un compromis : des courriers iront trouver le major avec tous les renseignements utiles; Stairs escortera ces messagers jusqu'à la station d'Ougarrououé, et à son retour il emmènera les convalescents restés chez le chef arabe. Nous l'attendrons jusqu'au 20 mars, afin qu'il participe de sa personne à la délivrance d'Emin Pacha.

Stairs partit le 17 avec 7 hommes et 20 courriers. Le 19, dans la nuit du dimanche, je fus pris d'une inflammation d'estomac que le docteur Parke qualifia de gastrite sous-aiguë. Elle fut très violente, et dura vingt-trois jours, pendant lesquels je restai, la plupart du temps, inconscient.

J'apprends, à demi convalescent, qu'Ouledi a capturé une reine des pygmées, la femme du chef qui trône à Inde-karou. On me l'amène, parée de trois colliers de fer poli à bouts enroulés comme un ressort de montre. Trois annelets de fer pendent à ses oreilles. Teint légèrement brun, face large et ronde, de grands yeux, des lèvres petites, mais pleines. Son maintien est tranquille et modeste, bien qu'elle n'ait pour tout vêtement qu'une étroite guenille en écorce. Elle mesure 1 m. 32, et nous lui donnons de dix-neuf à vingt ans. Quand elle tient ses bras contre la lumière, ils prennent une teinte brun blanchâtre. Sa peau n'a pas la soyeuse douceur de celle des femmes zanzibari; mais, en somme, la petite créature est charmante.

Le 25 mars, je puis faire quelques centaines de pas tout d'une traite, mais je me sens encore faible. Nelson est quelque peu remis de ses perpétuels accès de fièvre. Tous les après-midi, je m'assieds dans un fauteuil sous les arbres, et je passe des heures à lire et à somnoler.

Pendant qu'on m'aide à gagner mon dôme de feuillage, ce m'est un délice, tous les jours renouvelé, de voir les progrès étonnants qu'ont faits nos cultures. Dans ce sol chaud et fécond, le maïs monte aujourd'hui à une hauteur prodigieuse : une troupe d'éléphants se cacherait dans le fouillis.

J'ai résolu de partir le 2 avril pour le Nyanza et d'emporter le bateau. C'est le quarante-sixième jour que Stairs est absent. J'ai envoyé au major Barttelot vingt courriers — dont l'un est retourné sur ses pas. — Je laisserai 49 hommes au fort avec Nelson. Nous en aurons 126 pour convoyer le bateau jusqu'au lac. La garnison se compose des affaiblis et des affamés du camp de la famine, qui ne guériront pas tous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

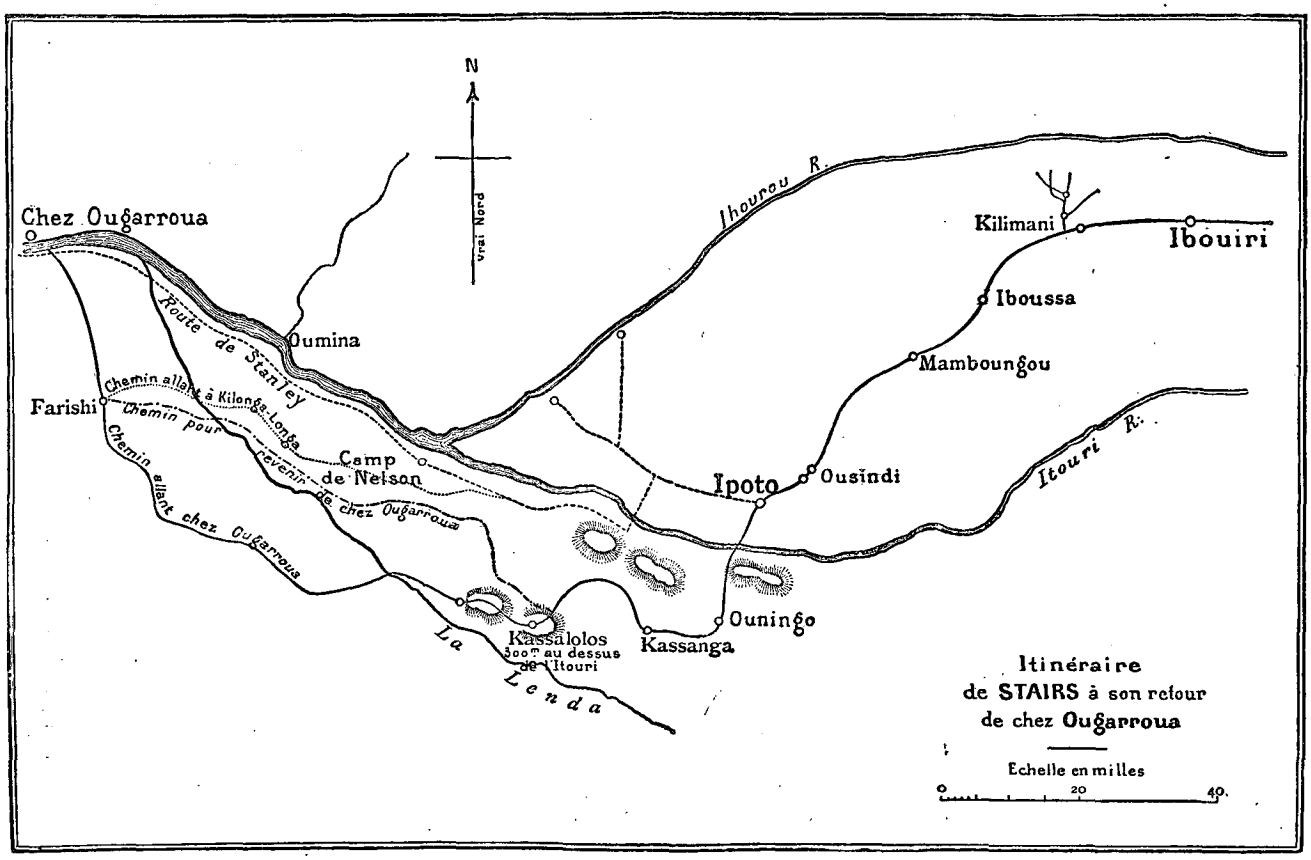
M. Parke nous accompagne au Nyanza, sur sa demande expresse. Sa place serait plutôt au fort, avec les malades; mais aucun d'entre eux n'exige plus de soins que le capitaine Nelson n'en peut donner.

VIII

Départ du fort Bodo. — Des nains. — Premières nouvelles d'Emin. — Échange des sangs avec Mazamboni. — Une lettre d'Emin. — Jephson est député vers Emin. — Arrivée d'Emin. — Conversations avec le pacha.

Nous nous mîmes en marche le 2 avril 1888, à midi. Nous étions rentrés en possession de notre bateau d'acier, partagé en douze sections. Marchant en file indienne, la caravane chargée avançait sans peine, mais l'*Avance* nous occasionna quelques difficultés : la plupart des tranches passaient aisément, mais, les pièces de la poupe et de la proue s'étant engagées entre deux arbres énormes, il fallut battre en retraite, prendre un détour par la brousse, et s'y frayer une route.

Un village de nains situé à la croisée des routes termina notre première étape, et, le 4, nous atteignîmes Inde-mouani. Le lendemain, autre campement de nabots. D'une bananeraie voisine, Saat Tato et quelques-uns de ses amis nous en ramenèrent cinq : quatre femmes et un garçon, appartenant à deux types distincts.



L'une des femmes sortait évidemment de cette race dite des Akkas, aux petits yeux de singe, rusés, rapprochés et enfoncés. Les trois autres et l'enfant avaient de grands yeux ronds et saillants, des fronts larges et bombés, des figures en pleine lune, de petits pieds et de petites mains, un léger prognathisme, l'ensemble bien formé, mais à une échelle très réduite. Café légèrement grillé — chocolat — cacao — café au lait — ces termes donnent de leur couleur une idée moins exacte que celle d'une brique d'argile rougeâtre à moitié cuite. La femme aux yeux de guenon avait des prunelles remarquablement malicieuses, des lèvres avancées pendant sur le menton, un abdomen proéminent, une poitrine étroite et plate, des épaules tombantes, de longs bras, des pieds tournés en dedans, et de très courtes jambes. C'est l'anneau depuis longtemps cherché entre l'homme moderne et ses ancêtres darwiniens; ce type, presque bestial, mérite certainement d'être rangé parmi les plus bas et les plus dégradés de l'espèce humaine. Une autre des pygmées, une mère évidemment, bien qu'elle ne fût peut-être pas dans ses dix-sept ans, avait un teint brillant qui marquait la santé; ses yeux grands et ronds étincelaient; ses mains étaient petites, ses doigts longs et délicats.

Les proportions de cette jeune mère étaient parfaites, une miniature de jolie femme; sa petite stature (1 m. 32) pouvait passer pour le résultat de relations sexuelles prématurées ou de tout autre accident. Mais, quand nous l'eûmes mise à côté de quelques garçons âgés de quinze à seize ans, pris parmi nos Zanzibari, et en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suite à côté d'une femme d'agriculteur indigène, il devint évident pour tous que ces myrmidons représentent une race distincte.

Le 8 nous gagnons Inde-pessou, et deux jours après nous prenons, à partir de la base du Pisgah, un nouveau chemin allant vers l'est, qui nous mène à la rivière Itouri. Après une escarmouche sans importance avec les indigènes, l'*Avance* nous transporte tous sur la rive gauche.

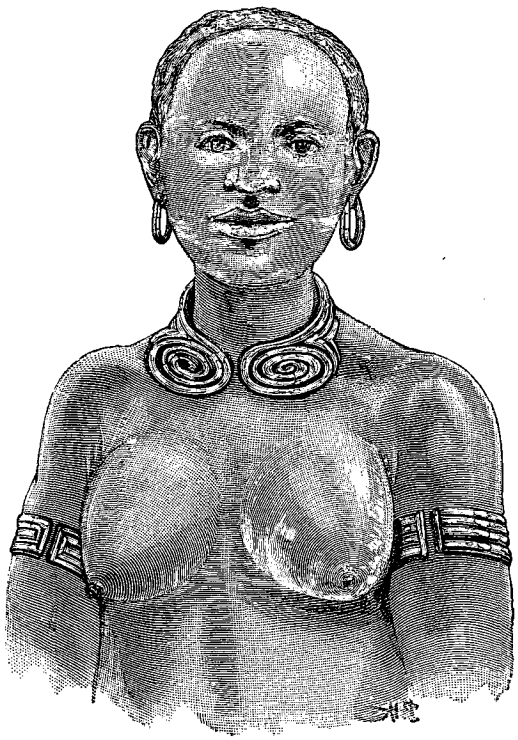
Trois heures et demie de marche à partir de l'Itouri, nous sortions de la forêt; nous dressâmes le camp au village de Bessé, situé à sept heures de marche de l'Itouri et à 976 mètres au-dessus de la mer. Une lutte très vive s'engagea pendant que nous préparions nos quartiers. Fetteh, notre seul interprète pour les tribus de la plaine, fut grièvement blessé au-dessus de l'estomac.

Un peu à l'est de Bessé, nous filâmes droit sur le pic d'Oundoussouma, qui déjà montait sur l'horizon, émergeant des grandes vagues de la savane ondulant jusqu'à sa base. Il faisait terriblement chaud, et nous étions très las.

Le 14, après une marche de six heures, nous campions sur un éperon du Nzera-koum. Devant nous s'étendait le paysage scène des événements des 10 et 11 décembre. Jusque-là les deux voyages avaient été dissemblables. Plus de guerriers dansant et se trémoussant; on n'entendait ni menace ni cri de guerre. Mais comme nous comptions nous arrêter ici, il était urgent de savoir à quoi s'en tenir. Nous dépêchons un Ouaganda, rencontré la veille, vers les natifs assis sur la crête des collines et nous surveillant de loin. A cinq heures du soir, nous obtenons qu'ils descendent, qu'ils approchent, et enfin qu'ils entrent dans notre camp. A partir de ce moment, il n'est pas difficile de lier amitié. Nous leur expliquons que nous allons à la recherche d'un chef blanc, qu'on nous disait habiter depuis plusieurs années près la mer de l'Ounyoro. Avaient-ils jamais entendu parler de cet homme?

Ils répondirent précipitamment : « Environ deux lunes après ton passage — au retour du Nyanza, — un homme blanc appelé Malledjou, ou « le Barbu », aborda Katonza, en un grand canot tout en fer. Tout au milieu, il y avait un grand arbre noir, d'où sortaient de la fumée et des étincelles de feu. Malledjou s'enquit après toi. Que lui répondit Katonza, nous ne savons, mais Malledjou s'en retourna dans la grande pirogue de fer. Nul doute que tu ne le trouves bientôt. Mazamboni enverra au lac ses coureurs, et demain, au coucher du soleil, Katonza apprendra l'arrivée du frère de Malledjou. »

Telles furent les premières nouvelles entendues d'Emin Pacha. C'était pour les avoir plus tôt et préparer les natifs à l'irruption d'étrangers de l'Ouest inconnu, que j'avais expédié des courriers de Zanzibar déjà en février 1887. Si Emin, qui nous attendait le 15 décembre, eût pris la peine d'envoyer ses pyroscaphes à neuf heures de vapeur en avant de Msoua, nous eussions rencontré ses gens le 14 décembre, épargné cinq jours de combat, la perte de quatre mois, et vers le 15 mars je serais rentré dans l'estacade de Yambouya, à temps pour sauver Barttelot, Jameson, mon arrière-garde!



Une reine des pygmées (voy. p. 58). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Fatigante journée que celle du lendemain. Tout le parlage retomba sur moi, et du matin au soir je fus tenu sur ma chaise par des indigènes. Il eût été impolitique de bouger du cercle étroit qu'oligarques et démocrates de l'Oundoussouma traçaient autour de moi. Nobles et serfs m'entouraient en épaisse rangée.

A une heure très matinale, Mazamboni s'était approché de la zériba avec une suite imposante. Jusqu'au milieu du camp, il fut escorté avec toutes marques de respect. Mes officiers s'inclinaient avec grâce pour lui souhaiter la bienvenue. Mais le chef ne répondait ni par une parole ni par un sourire. Il parlait brièvement et à voix basse à ses sous-chefs, tandis que ses satellites beuglaient comme des taureaux.

« Mes amis, observai-je, ma tête va se fendre si vous continuez de la sorte. Vous le savez, précieuse est la sagesse. Pourquoi divulguer au commun peuple la politique d'État?

— Il est vrai », dit un sage à barbe blanche, qui nous expliqua qu'on nous avait d'abord pris pour des Ouara-Soura. On reconnaissait maintenant s'être trompé, et la conclusion, approuvée par toute l'assistance, était que nous devions lier amitié.

Alors les deux mains droites, celles de Mazamboni et de « mon fils Jephson », qui se présenta pour le sacrifice, furent croisées sur leurs genoux, croisés également. Le bras de Jephson fut légèrement incisé et teint de sang par l'hiérophante de l'endroit. Mon magicien à moi, un Zanzibari, autre épopte, fit à son tour jaillir le sang, couleur rouge sombre, de la veine de Mazam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boni; et le sage à barbe blanche commença les incantations. Agitant les cailloux dans la gourde magique en vue du pic qui nous faisait face, et du chaînon en fer à cheval par delà les plaines à l'est et à l'ouest, du haut de son Nzera-koum, il articula de terribles malédictions, que tous écoutaient bouche bée.

Notre mage zanzibari, d'abord abasourdi, saisit à son tour la gourde magique et, en face de la montagne et de la vallée, la secoua avec une solennité terrible sur la tête de Mazamboni, sur la tête de Nestor et des gens terrifiés; non seulement il égala le vieux fétichœur, mais il eut l'ambition d'en faire davantage, par le geste et la voix; ses yeux roulaient, ses lèvres écumaient.

Le 16, ayant été munis de 12 guides par Mazamboni, escortés par Gavira et 50 guerriers, accompagnés par une longue ligne de nouveaux amis, nous partîmes pour le territoire de Gavira, en une procession triomphale. A l'entrée de chaque village, les guerriers nous recevaient avec d'amicales salutations, et à Makoukourou, un nom que nous connaissions déjà, les femmes firent entendre de longs *louloulou* en notre honneur.

Le soir arrivèrent deux Babiassi, messagers de Mbiassi, le chef de Kavalli, district s'étendant en une large bande jusqu'au Nyanza; ils annonçaient que ledit Mbiassi avait reçu pour moi un petit paquet recouvert d'une étoffe noire. Mpigoué, de Nyamsassi, le lui avait remis, disant le tenir d'un homme blanc connu sous le nom de Malledjou.

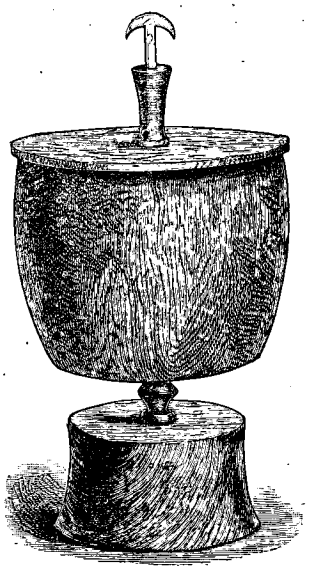
Le surlendemain la colonne, très nombreuse, arriva devant le zériba de Kavalli; le chef, un jeune et beau Mhouma, se présenta, offrant l'hospitalité de son village. Il me remit le paquet de Malledjou, enveloppé d'une toile cirée d'Amérique.

La lettre d'Emin était datée de Toungourou, sur le lac Albert, 25 mars. Il m'apprenait que, des rumeurs de notre arrivée lui étant parvenues, il avait fait vainement à notre recherche un voyage à l'extrémité sud du lac. Ce jour-là, au reçu du message de Mpigoué, chef du Nyamsassi, il nous engageait à rester où nous étions, et à l'informer de nos désirs, annonçant qu'il viendrait à notre rencontre.

Le 20, je dépêchai Jephson et Parke, avec 50 fusils et deux guides de Kavalli, pour faire le portage de l'*Avance* au lac Albert. Je confiai à Jephson une lettre pour Emin, dans laquelle je lui racontais nos deux voyages au lac, et résumais, pour le cas où il ne l'aurait pas reçue, le contenu de ma première lettre, expédiée de Zanzibar. Je lui disais ensuite que nous l'attendrions à Nyamsassi, et, pour terminer, je lui demandais ses instructions.

Le 25, nous quittâmes Kavalli pour camper à Boundi, à 1500 mètres d'altitude au-dessus de la mer. Mbiassi, qui nous avait fort bien nourris, et qui me fournissait tous les jours un quart de lait dans un bol semblable à celui qui représente le dessin ci-contre, nous accompagnait pour faire à ses hôtes les honneurs de sa tribu. Il ordonna aux gens de Boundi de livrer en hâte une plus ample contribution à notre camp; il envoya des messagers au vaillant Koumbi, chef du Balegga oriental, avec la demande de me fournir au plus tôt des subsides. Mbiassi avait en lui l'étoffe d'un diplomate.

Le 26, nous effectuâmes notre seconde descente en deux heures quarante-cinq minutes. Nous prîmes nos quartiers dans le village Balegga de Badzoué, à 701 mètres au-dessous du camp de Boundi. Les habitants avaient détalé, mais Kavalli prit sous sa responsabilité de puiser dans les greniers des rations pour cinq jours, et les distribua à notre monde.



Bol à lait des Ouahouma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Katonza m'expédia des messagers pour me dire qu'il « se mourait » du désir de me voir. En même temps le redoutable Koumbi, « l'unique général », descendait des monts Balegga avec une vache blanche, quelques chèvres, des paquets de patates douces, et plusieurs calebasses de forte bière, le même Koumbi qui, le 13 décembre, avec l'aide de ses obstinés compagnons, s'était acharné contre notre arrière-garde. Avec ce chef audacieux je liai amitié sans longue hésitation. A Katonza je répondis que nous délibérerions sur son message.

29 avril. — A huit heures du matin, nous allions nous mettre en marche vers le lac, quand un guide apparut, avec une note de Jephson, datée du 23; il était arrivé sans accident à Msoua, une station d'Emin, et des messagers avaient été dépêchés par Choukri Agha, le commandant, pour annoncer au pacha notre arrivée au lac.

Départ à neuf heures. Deux heures après, nous campions à 400 mètres de la rive, non loin du bivouac occupé le 16 décembre et sur le site du vieux Kavalli, que nous avait indiqué le chef.

De la porte de ma tente, à quatre heures de l'après-midi, je vois un objet noir apparaître au nord-est, sur l'horizon du lac. Ma longue-vue me révèle des dimensions très supérieures à celles d'une petite embarcation, puis un noir jet de fumée montre qu'il s'agit d'un vapeur. Une heure plus tard, nous distinguons deux bateaux qu'il remorque, et, à six heures trente, le navire jette l'ancre dans la crique de Nyamsassi, sur la rive de l'île qui porte ce nom.

De rapides messagers qui furent envoyés le long du rivage pour indiquer notre présence aux hommes du bord firent parler la poudre avec tant de zèle que les Soudanais du bateau leur tirèrent dessus, se figurant que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des gens d'allure si désordonnée devaient appartenir à Kabba Réga. Néanmoins il y eut plus de bruit que de mal : les matelots reconnurent les camarades, devinèrent les amis, et un canot nous amena les visiteurs. A huit heures, au milieu de l'allégresse générale, et après plusieurs salves de notre artillerie, Emin Pacha entrait dans notre camp, accompagné par Jephson, le capitaine Casati et un autre officier. Je leur serrai la main à tous, et demandai lequel était Emin Pacha. Alors un homme mince et assez petit, portant lunettes, attira mon attention par ces paroles prononcées en excellent anglais :

« Je vous dois mille remerciements, monsieur Stanley, et je ne sais vraiment comment vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Ah! vous êtes Emin Pacha? Ne parlez pas de remerciements, mais venez, asseyez-vous. Il fait si ici sombre que l'on ne peut pas se voir. »

Nous prîmes place à la porte de la tente. Une bougie éclairait la scène. Je m'étais attendu à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince, en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille. Tout à côté, le capitaine Casati, quoique plus jeune d'années, semblait décharné, anxieux, dévoré de soucis, vieux avant le temps. Lui aussi portait des vêtements excessivement propres et le fez égyptien.

Un court résumé de nos incidents de voyage, des événements survenus en Europe, des affaires dans les provinces équatoriales et de notre situation personnelle, prit presque deux heures, après lesquelles, pour fêter l'heureuse rencontre, nous bûmes cinq bouteilles de champagne à la santé d'Emin Pacha et du capitaine Casati. On les reconduisit avec leur suite jusqu'au canot, qui les ramena au vapeur.

30 avril. — Conduit l'expédition à Nsabé, un bel endroit sec et herbeux, à 50 mètres du lac, et à 5 kilomètres environ de l'île Nyamsassi. A la hauteur de l'endroit où mouillait le *Khédive*, nous rencontrons un détachement de Soudanais du pacha, alignés sur la berge, et qui nous saluent en musique. Emin a revêtu l'uniforme; il a moins l'air d'un civil qu'hier soir.

A côté de ces soldats à belle tenue, nos Zanzibari à moitié nus ressemblent à une troupe de mendiants. Mais je n'ai pas lieu d'en être honteux.

Après la petite cérémonie officielle, je fais la remise au pacha de 31 caisses de munitions, et je monte sur le steamer, qui s'appelle le *Khédive*. Construit en 1869 par Samuda frères, il a 27 mètres de long, sur 5 à 6 mètres de large, et jauge 1 m. 50. En dépit de sa lenteur et quoiqu'il coure sur ses vingt ans, il rend encore de bons services. Les œuvres supérieures ont assez bonne mine, mais sous la ligne de flottaison, paraît-il, ce ne sont que pièces et morceaux.

Outre le pacha, se trouvaient à bord Casati, Vitou Hassan, pharmacien de Tunis, quelques employés égyptiens, un lieutenant de l'armée, quelque quarante soldats soudanais et un équipage très convenable. Nous avançons lentement vers le nord. La nuance d'azur très foncée de l'Ounyoro me fait comprendre pourquoi Baker donna le nom de montagnes Bleues à la paroi de notre massif.

Vers midi, nous jetions l'ancre près de Nsabé, et j'atterris pour activer les hommes, en train de se construire un campement respectable, vu le voisinage de Kabba Réga. Ce roi, ayant jeté le gant à Emin et maltraité récemment Casati, qui était son hôte, prétendait se croire assez fort pour nous tenir tête avec ses 1 500 fusils. D'un autre côté, les razzieurs ouaganda pouvaient tenter de nous faire visite.

Dans la soirée, le pacha vint me voir et j'eus avec lui une conversation prolongée, mais il ne me fut pas possible de deviner ses intentions. Je lui remis son courrier, le « haut commandement » du khédive, et la lettre de Nubar.

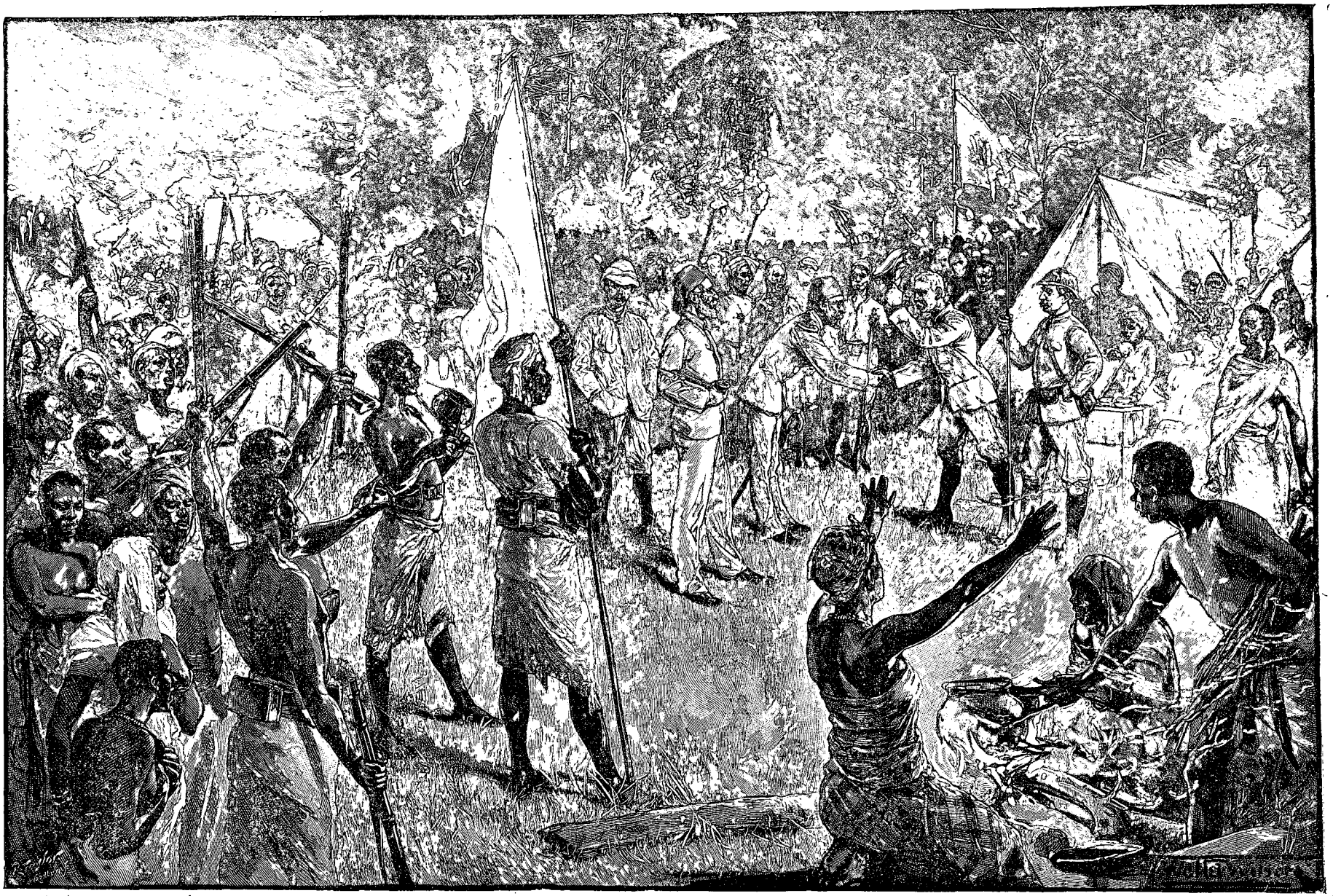
Le pacha me semblait montrer beaucoup d'hésitation. Je m'efforçai de lui faire voir sa position sous son vrai jour. « Le khédive vous laisse libre, lui dis-je en substance. Supposons que vous vouliez rester. Mais vous n'aurez pas toujours la vigueur nécessaire. Vous désirerez partir. Comment faire alors pour rapatrier vos hommes, qui n'auront plus à compter sur l'assistance de l'Égypte? Et puis, si vous restez ici votre vie durant, que deviendront vos provinces après vous, entre des tribus hostiles au sud, la vaste forêt à l'ouest, les partisans fanatiques du Mahdi au nord? »

Le pacha convint de la valeur de mes arguments. Mais il renvoya toute conclusion au jour suivant. Le lendemain il était chez moi à onze heures du matin. « Ce que vous m'avez dit hier, débuta-t-il, m'induit à penser qu'il me faut quitter l'Afrique. Je sais que mes Égyptiens désirent partir; mais j'ai de graves doutes sur mes deux bataillons de réguliers, qui mènent ici une vie plus large qu'en Égypte. Or je ne puis les abandonner à leur sort: mon départ serait le signal de rivalités, de haines, de massacres.

— D'après moi, lui répondis-je, voici ce que vous auriez à faire : rassemblez vos troupes, lisez-leur la dépêche du khédive, et laissez-les choisir. Ceux qui voudront partir partiront; aux autres vous laisserez les munitions et les fusils dont vous pourrez vous passer. »

Le pacha acquiesça, du moins en ce qui concernait la proclamation à ses troupes. Il exprima seulement, sous forme de supposition, la crainte d'être retenu de force par ses propres soldats, ce qui m'étonna un peu. Puis il me demanda de lui donner un de mes officiers pour me représenter à Doufilé, où la proclamation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Ah ! vous êtes Emin Pacha ? » — Gravure empruntée à l'*Illustrated London News*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serait lue. Je consultai Casati sur sa décision à lui; le capitaine répondit aussitôt: « Si le gouverneur Emin part, je pars; s'il reste, je reste ».

2 mai. — Le *Khédive* dérape au matin, filant au nord pour aller à Msoua, ensuite à Toungourou, à 14 heures et demie de vapeur de Nsabé. Deux jours après, il repartira pour Ouadelaï, et le lendemain pour Doufilé. Il porte l'ordre d'Emin de ramener 60 ou 70 soldats, un major et autant de porteurs qu'on en pourra rassembler. Dans l'intervalle, deux semaines tout au plus, nous l'attendrons ici.

J'oubliais de dire que le pacha, suivant mon désir, m'a amené de quoi faire vivre l'expédition pendant trois semaines.

En attendant, le pacha Emin séjourne ici, de même que le capitaine Casati et une vingtaine de soldats. Nous jouissons d'un complet repos d'esprit, les officiers et moi ayant la compagnie d'Emin, cet homme aimable autant qu'accompli.

Le 3 mai, j'eus une nouvelle conversation avec le pacha; il déclara être persuadé que ses gens ne voudraient pas aller en Égypte, sauf, bien entendu, son petit nombre d'Égyptiens.

Voyant qu'il était redevenu hésitant, je l'adjurai de se prononcer catégoriquement. S'il ne voulait pas revenir en Égypte, j'avais deux autres propositions à lui faire : la première venait du roi des Belges; il s'agissait de gouverner la Province Equatoriale au nom de l'État du Congo, si la chose se pouvait faire avec une dépense annuelle de 250 000 à 300 000 francs; la seconde était de s'installer avec ses hommes, au nom de l'Association de l'Est Africain, à l'angle nord-est du Victoria Nyanza. « Nous vous aiderons, lui dis-je, à construire un fort dans une localité qui conviendra aux projets de l'Association; nous vous laisserons notre bateau et tels objets qui vous seront nécessaires. Après quoi, retournant à Zanzibar par la Massaïe, nous exposerons la situation devant le comité. Nous obtiendrons sa sanction pour les faits accomplis, et son aide pour vous établir définitivement en Afrique.



Kavalli (voy. p. 61). — Gravure extraite de l'édition anglaise.

— Je vous suis très reconnaissant, monsieur Stanley, me répondit le pacha, et je vous l'assure de tout mon cœur. Si je manque à vous exprimer toute ma gratitude, c'est que le langage n'y suffirait pas. Mais je sens vivement votre bonté, je vous l'affirme, et vous répondrai en toute franchise :

« A la première proposition j'ai déjà répondu.

« Quant à la seconde, je dirai que mon premier devoir est envers l'Égypte. Moi ici, les provinces appartiennent à l'Égypte, restent siennes jusqu'à ce que je m'en aille. Quand je n'y serai plus, elles ne seront à personne. Je ne puis changer de drapeau, et du rouge passer au bleu. J'ai servi le premier pendant trente années; quant à l'autre, je ne l'ai jamais vu. Non, je ne pense pas qu'avec toute la reconnaissance due à S. M. le roi Léopold on puisse donner suite à la proposition. Voyons donc la dernière. Je ne crois pas que mes gens fissent aucune difficulté à m'accompagner au Victoria Nyanza; car, pour ce que j'en sais, ils n'ont d'objection que contre l'Égypte. En admettant qu'ils s'y décident, j'admire beaucoup le projet; il me semble la meilleure et la plus raisonnable solution.

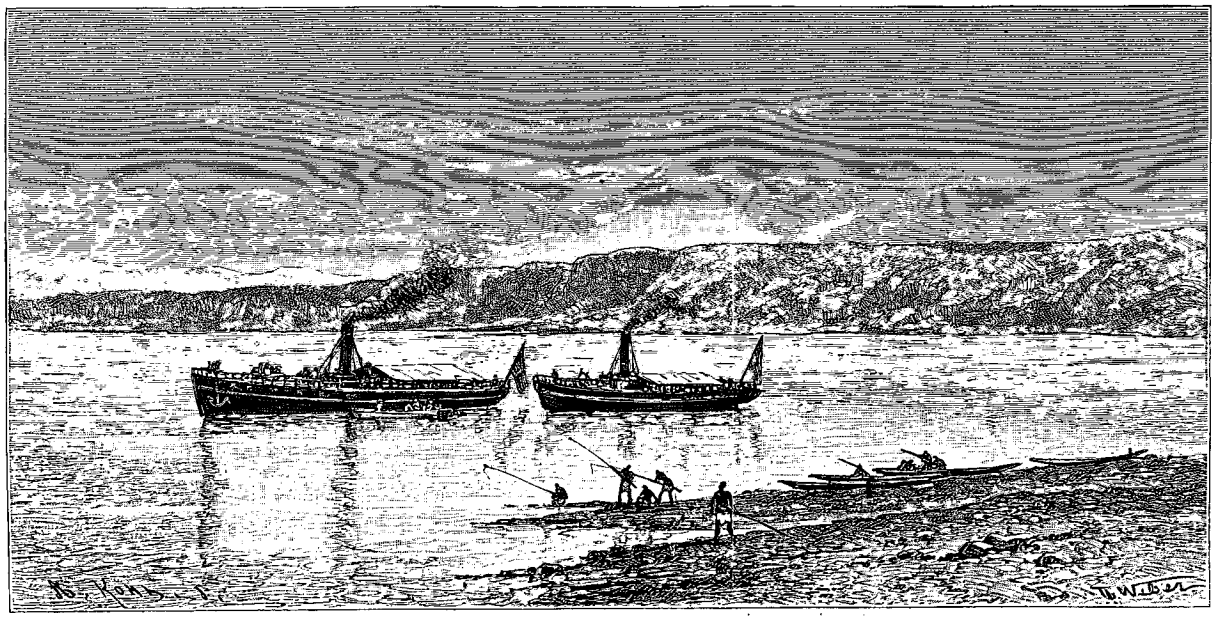
— Mais rien ne presse, pacha, répondis-je, puisqu'il nous faut attendre l'arrivée de l'arrière-colonne. Réfléchissez à la chose tandis que je vais querir le major et les siens. »

Je lui montrai alors les dépêches imprimées que m'avait remises le Foreign Office, entre autres une copie de la lettre adressée à sir John Kirk en 1886, par laquelle lui, Emin, offrait sa province à l'Angleterre. Le pacha se montra un peu contrarié de la divulgation de ce document.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza* (voy. p. 66). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY [1].

1887-1889.

IX

Nouveau départ du Nyanza. — Jephson laissé à Nsabé avec Emin. — Découverte du Rouvenzori. — Lutte avortée contre Moussiri. — La danse de la phalange. — L'Albert-Nyanza et la vallée de la Semliki. — Retour au fort Bodo. — Incertitude sur le sort de l'arrière-garde. — Formation de la colonne de secours.

Quelques jours s'écoulèrent paisiblement à Nsabé, en allées et venues, en conversations avec le pacha.

Nsabé, 14 mai. — Le *Khédive* est arrivé cet après-midi, m'apportant du millet et quelques vaches laitières. Le pacha, tout souriant, nous a offert des présents fort bienvenus : pour moi, une paire de forts souliers de marche, en échange de bottines que je dois lui remettre à mon retour avec l'arrière-garde. Jephson et Parke ont reçu des vêtements. Chacun a son pot de miel, des bananes, des oranges, des pastèques, des oignons et du sel.

Ces cadeaux, les habits surtout, prouvent qu'Emin Pacha n'était pas aussi dépourvu que nous l'avions imaginé; l'avant-garde n'aurait pas eu besoin de se tant presser!

Le pacha m'a présenté aujourd'hui Sélim Bey, le major Aouach Effendi et d'autres officiers. Je lui avais insinué, il y a deux ou trois jours, qu'il pourrait m'aider grandement en faisant construire à l'île de Nyamsassi une petite station où il rassemblerait une provision de maïs suffisante pour la nourriture de l'expédition à son arrivée avec l'arrière-garde. Il s'y était engagé. J'avoue avoir été fort étonné ce matin quand, se tournant vers le major Aouach Effendi, il lui a dit d'un ton presque suppliant : « Promettez-moi devant M. Stanley que vous me donnerez quarante hommes pour lui bâtir cette station qu'il désire tant! » Il y a quelque chose là-dessous que je ne puis comprendre! Je ne me figurais pas qu'un gouverneur eût besoin de parler sur ce ton à ses subordonnés.

J'ai eu aujourd'hui une autre conversation avec Emin : non seulement, j'en suis convaincu, il me faudra revenir au lac Albert, mais après j'aurai à perdre deux mois au moins avant qu'il ait réuni ses gens. Au lieu de se mettre à l'œuvre et de se préparer au voyage, il préfère attendre mon retour avec l'arrière-garde, comptant que j'irai alors à Doufilé pour décider sa troupe à nous suivre. Il affirme toujours que ses gens ne veulent pas retourner en Égypte, mais qu'ils se laisseront persuader de nous accompagner jusqu'au lac Victoria.

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nsabé, 16 mai. — Le vapeur *Khédive* est parti ce matin pour les stations de Msoua, Toungourou et probablement Ouadelaï, en vue de ramener un certain nombre de porteurs, qui remplaceront nos hommes morts de faim dans le désert.

Pour occuper mes gens, je fais tracer une route droit à travers la plaine jusqu'au village de Badzoué. En repartant d'ici, il nous sera plus avantageux de prendre ce court chemin que de passer par l'île de Nyamsassi et par le vieux Kavalli.

Les quatre jours et les quatre nuits qui viennent de s'écouler ont modifié favorablement notre première impression de cette région africaine. La température, un peu élevée, est rafraîchie par la brise du lac, qui agite doucement le feuillage. Les nuits sont d'une délicieuse fraîcheur.

22 mai. — Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*, ce dernier remorquant une allège, sont arrivés à neuf heures du matin avec 80 soldats, le major et l'adjudant du 2e bataillon et 130 porteurs indigènes de la tribu des Madi. On nous apporte, de la distillerie du pacha, 45 litres de raki, contenus dans des dames-jeannes, des grenades, des oranges, des pastèques et des oignons ; de plus, six moutons, quatre chèvres et deux ânes vigoureux, l'un pour moi, l'autre pour le docteur Parke. Je me propose de repartir après-demain à la rencontre de l'arrière-garde.

Je laisse avec le pacha M. Jephson et cinq de mes hommes. En dehors des trente et une caisses de munitions remingtons que je lui ai déjà livrées, je lui en remets deux de cartouches pour winchesters, une caisse de fil de laiton, une lampe, le fil métallique pour sondages et mon bateau d'acier, l'*Avance*.

Pour me conformer à la demande du pacha, j'ai rédigé une proclamation que M. Jephson lira aux troupes. J'y explique la mission que le khédive m'a confiée. J'annonce que je suis chargé de reconduire en Égypte ceux qui veulent y retourner. Les hommes peuvent refuser de faire le voyage, mais dans ce cas ils ne seront plus considérés comme les soldats du khédive.

Nous repartons le 24 mai. Je reste avec l'avant-garde pour indiquer aux porteurs madi leur place dans la caravane. Nous sortons du campement à six heures quinze pour nous acheminer vers l'ouest. Une demi-heure après, nous trouvons les Soudanais du pacha rangés en ligne d'un côté de la route. Ils nous saluent au passage; Emin nous remercie chaudement et nous souhaite bonne chance. A peine arrivés au bout de notre tracé, 21 Madi rompent le rang et détalent dans la direction du nord. J'envoie 14 hommes en informer le pacha pendant que nous continuons à avancer vers Badzoué; à 1 kilomètre et demi de ce village, nouvelle débandade: 89 Madi désertent en corps, en adressant une volée de flèches à l'arrière-garde. On s'assura de ceux qui restaient, 19 sur 130! Un second message fut, en conséquence, dépêché à Emin.

A 9 kilomètres du camp de Nsabé, comme je me tournais vers le sud-est, méditant sur les événements du mois dernier, un de mes serviteurs attira mes regards vers l'horizon : « Une montagne couverte de sel », disait-il. Je vis un nuage d'une forme toute particulière, de la plus belle teinte argentée, et qui avait les proportions et l'aspect d'un grand pic couronné de neige. En le suivant de l'œil jusqu'à la base, je fus frappé de sa couleur, d'un bleu intense, presque noir, et je me demandais si nous étions menacés d'une tornade. Puis, comme mon regard descendait vers la brèche ouverte entre les deux plateaux, j'eus tout d'un coup conscience que ce n'était pas un nuage, mais un corps solide et bien réel, une véritable montagne couverte de neige au sommet. Je donnai ordre de faire halte, et, prenant ma lunette, je l'examinai avec le plus grand soin. A l'aide d'un compas j'en pris le relèvement, qui le portait à 215 degrés magnétiques. L'idée me vint alors que ce devait être le Rouvenzori, que deux esclaves de Kavalli m'avaient dit être couvert d'un métal blanc ou d'une substance ressemblant à de la roche.

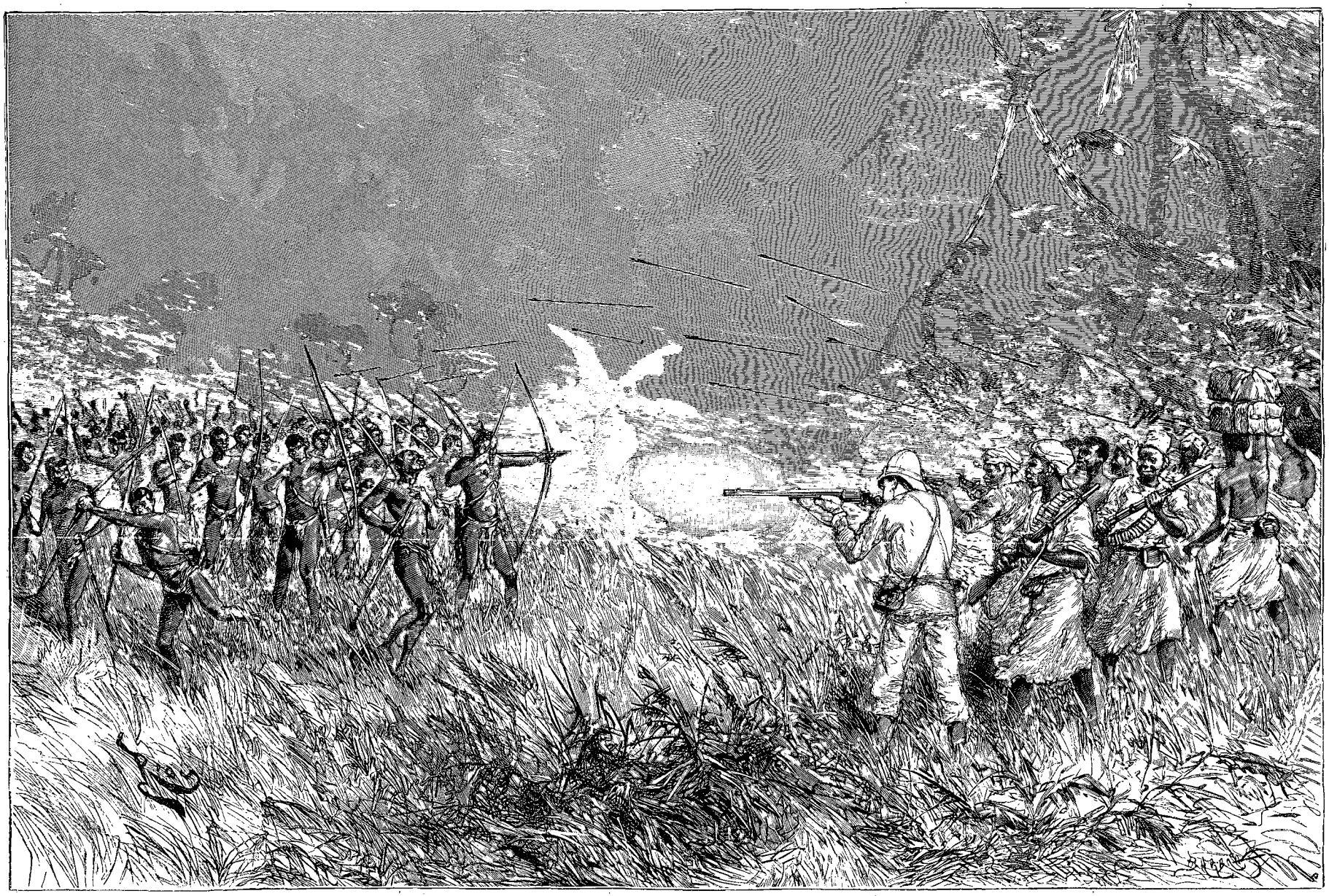
La grande montagne continua à être en vue très distinctement pendant deux heures. Mais à mesure que nous approchions de Badzoué, qui est située au pied même du plateau, la haute paroi nous la cacha à peu près. Cette découverte fut annoncée au pacha par mon second message.

Il était curieux que ni Baker, ni Gessi, Mason ou Emin n'eussent signalé cette montagne ; cela s'expliquait cependant par la circonstance qu'il faut un état particulier de l'atmosphère pour la voir, ainsi que cela m'était arrivé, à une distance que j'estime être de 112 kilomètres. En général, de 16 à 20, voire à 35 kilomètres, on peut distinguer les objets élevés ; mais dans une région aussi humide que celle-ci, la terre surchauffée dégage par un beau jour une telle quantité de vapeurs qu'à une distance de 50 kilomètres elles forment une brume impénétrable. A certains moments, des courants d'air chassent le brouillard et permettent d'apercevoir des objets qu'on est alors étonné de n'avoir jamais remarqués. Au mois de décembre dernier, par exemple, allant du Nyanza au fort Bodo, j'avais pris, d'une colline tabulaire près de l'Itouri oriental, des relèvements d'une haute montagne à double pointe; mais, chose étrange, je ne l'ai jamais revue, quoique deux fois depuis j'aie passé par le même lieu.

J'ai reçu du pacha deux lettres, dans lesquelles il me renouvelle l'expression de sa gratitude, et me félicite chaleureusement de la découverte que je viens de faire. En même temps il m'annonce qu'il m'envoie de nouveaux porteurs.

Badzoué, 25 et 26 mai. — Balegga est descendu cet après-midi du village de Boundi, sur la colline, pour nous prévenir secrètement que Kadongo et Moussiri, ce dernier un chef puissant, ont réuni leurs forces pour nous attaquer sur la route, entre les possessions de Gavira et celles de Mazamboni. Nous ne leur avons pas donné de raisons de nous en vouloir, mais peut-être considèrent-ils notre amitié pour leurs rivaux comme une provocation suffisante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Désertion des Madi. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

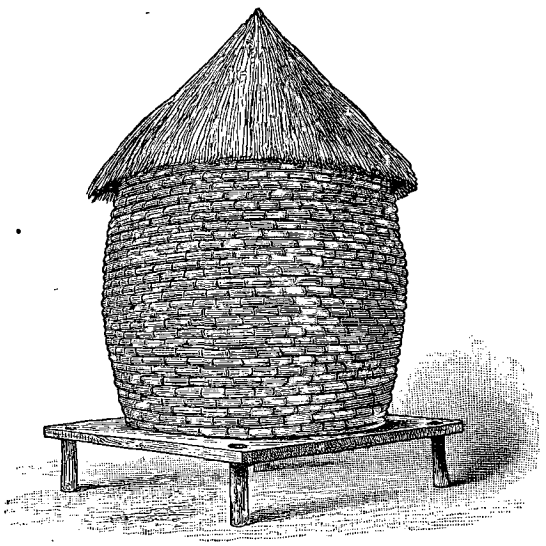
Le pacha a agi promptement : 82 nouveaux porteurs sont arrivés aujourd'hui, accompagnés d'une escorte sérieuse et de trois soldats spécialement désignés pour mon service. Chacun de mes Zanzibari aura un Madi à surveiller.

Cet après-midi, à trois heures, par un soleil ardent, nous donnant dans les yeux, nous avons commencé la pénible ascension du plateau ; nous en avons atteint la crête au camp de Boundi, à six heures trente du soir.

Après avoir posté une forte garde autour du camp, j'ai fait choix de mes 40 meilleurs tireurs, que j'ai armés de carabines et formés en colonne d'attaque pour aller surprendre Kadongo avant l'aube.

27 mai. — A une heure du matin, la colonne est partie. A huit heures déjà, elle était revenue, ayant accompli parfaitement sa mission. Kadongo leur a échappé, grâce à un subterfuge : il criait à tout venant qu'il est l'ami de Boula Matari. On n'avait trouvé ni bestiaux, ni chèvres, ce camp n'étant occupé que provisoirement.

Nous reprenons nos fardeaux, et nous étions à peine en marche vers Gavira, qu'une nombreuse troupe se dirige vers nous, précédée d'un homme portant un grand étendard cramoisi, rappelant de loin celui de Zanzibar ou celui de l'Égypte. Inquiets, nous nous arrêtons. Enfin, je reconnais Katto, frère de Mazamboni, envoyé par lui pour nous complimenter et savoir de nos nouvelles.



Grenier des indigènes. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je retiens quelques-uns de ses gens, et lui ordonne de retourner promptement auprès de son frère, et de le prévenir secrètement que, Moussiri ayant l'intention de nous attaquer, je comptais le devancer et le surprendre au second jour dès l'aube ; j'attendais de Mazamboni, comme d'un fidèle allié, qu'il vînt le lendemain se joindre à nous avec le plus possible de ses hommes. Katto déclara la chose faisable, malgré le court délai et la distance.

28 mai. — On nous a fourni d'abondantes provisions pour notre troupe, qui compte 111 Zanzibari, 3 blancs, 6 cuisiniers et domestiques, 102 Madi, et 3 soldats du pacha : total 224, outre quelques douzaines de naturels.

Une heure après le coucher du soleil, Mazamboni arrivait en personne avec un millier de guerriers armés d'arcs et de lances, qu'il fit camper dans les champs entre les districts de Gavira et de Moussiri.

29 mai. — A trois heures du matin, nous nous dirigeons au nord-ouest vers l'Oussiri. Une lune brillante nous éclaire. Cent des plus hardis guerriers de Mazamboni nous précèdent ; les autres suivent en ligne ; 500 hommes de la tribu de Gavira forment l'arrière-garde. Tous observent un profond silence, favorable à nos projets.

A six heures du matin, nous arrivions aux postes avancés de l'Oussiri ; en quelques minutes les chefs avaient reçu leurs instructions ; le docteur Parke avec 50 carabines tenant le centre, Katto et les guerriers de son frère formant l'aile droite, Mpinga, Gavira et ses hommes l'aile gauche, la petite armée avançait rapidement.

L'aventure fut des plus comiques. Les bergers ouahouma de Mpinga avaient averti les bergers ouahouma de Moussiri, et les Ouahouma de Mazamboni avaient été tout aussi communicatifs vis-à-vis de leurs frères. En conséquence, les pâtres avaient fait déguerpir tous leurs troupeaux par d'autres routes. Moitié en arriva chez Gavira, et moitié chez Mazamboni le matin même où nous entrions à Oussiri, et Moussiri, le chef, ayant eu vent du désarroi de Kadongo, et de la puissante armée qui s'avançait contre lui, prit grand soin d'empêcher qu'un seul être vivant pût pâtir dans son domaine. Le pays était absolument vide : bêtes et gens, troupeaux et volailles avaient disparu. Mais les greniers ployaient sous le poids du maïs, les champs abondaient en patates douces, fèves, tendres épis de maïs, légumes et tabac. J'étais au fond très heureux que l'affaire fût terminée sans qu'une goutte de sang eût été répandue ; mon but était atteint : nos munitions restaient intactes, la voie était libre désormais. Mazamboni et Gavira étaient sans doute aussi ravis que moi, mais ils simulaient le désappointement.

Dans l'après-midi, les 1000 guerriers de Mazamboni se réunirent pour célébrer leur facile victoire par la « danse de la phalange ». La danse africaine consiste principalement en gestes grossiers, en sauts, contorsions, et en jongleries, tandis qu'un ou plusieurs tambours battent la mesure.

Mais ce que l'on goûte par-dessus tout, ce qu'il y a de plus beau, ce sont les chœurs ; et quand les hommes, les femmes et les enfants élèvent leurs voix au-dessus du bruit des tambours et du murmure de la foule, j'avoue que j'en ai toujours éprouvé un vif plaisir, surtout quand les exécutants sont des Ouanyamouezi, de beaucoup les meilleurs chanteurs du continent.

La fête commença par les roulements d'une dizaine de tambours, grands et petits, manœuvrés par des artistes accomplis, gardant admirablement la mesure et émettant des sons d'une clarté parfaite, que l'on pouvait entendre à plusieurs kilomètres de distance. Pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce temps, Katto et son cousin Kalengué, ornés de magnifiques touffes de plumes de coq blanc, alignaient sur le terrain 33 rangées de 33 hommes chacune, en un carré aussi parfait que possible. Plusieurs d'entre eux n'avaient qu'une lance, d'autres en portaient deux, outre leurs boucliers et carquois, pendant au cou et sur le dos.

La phalange reste immobile, les lances contre terre. Au signal des tambours, la voix grave de Katto entonne un chant sauvage, montant graduellement jusqu'aux notes aiguës; alors il lève son arme, le chœur formidable des 1089 danseurs lui répond, et les guerriers s'avancent en brandissant leurs lances.

J'étais à une cinquantaine de mètres de la première rangée, et je sentais le sol autour de moi secoué comme par un tremblement de terre. Les hommes piétinaient pesamment, presque sur place, faisant des pas d'une lenteur calculée, mais ils progressaient constamment. Les voix montaient et descendaient en vagues ondulenses. Aux rauques commandements des tambours, les lances, dont la hampe tournait sans cesse entre leurs mains, s'élevaient soudain dans les airs, projetaient des éclairs, puis s'abaissaient toutes à la fois. L'accord était parfait entre les voix, les tambours et la manœuvre des lances. Les 33 lignes de 33 hommes s'élançaient du même effort et retombaient ensemble, frappant le sol dur et ferme du coup vigoureux et retentissant de leur énorme poids de 70 tonnes. Leurs 1 000 têtes n'en faisaient qu'une lorsque, au même rythme, et d'un seul mouvement, ils les relevaient avec une triomphante énergie, pour les abaisser ensuite en poussant de plaintifs murmures comme une foule en deuil.



Guerrier de Mazamboni. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quand ils célébraient leurs exploits guerriers, levant leurs visages au ciel, rejetant la tête en arrière comme pour donner plus de force à la tempête ascendante de leurs voix, évoquant la colère, la haine, la lutte suprême, leur âme passait dans celle des spectateurs, qui, debout, la flamme aux yeux, le bras droit levé, agitaient le poing, tout vibrants d'enthousiasme à cette fanfare guerrière.

Et quand, baissant la tête et se penchant vers la terre, ils laissaient leurs chants s'exhaler en gémissements et soupirs de douleur, notre cœur se serrait d'une émotion indicible; nous assistions aux horreurs de la défaite, nous entendions les plaintes des blessés, nous regardions couler les larmes des veuves et des orphelins, au milieu des cases ruinées et des plantations dévastées.

Mais, de nouveau, et avançant toujours du même pas, les guerriers se redressent; ils secouent au vent les plumes de leurs coiffures; ils relèvent et entre-choquent joyeusement les zagaies, entonnent un hymne de gloire et poussent de si exultantes clameurs, que chacun ne voyait plus que la victoire aux couleurs éclatantes, ne sentait plus battre dans ses veines que l'orgueil du triomphe. Sans interrompre ces chants sauvages, le carré s'approchait lentement. Arrivés à quelque distance, les hommes du premier rang abaissent leurs lances, font briller les pointes de fer poli sur une ligne absolument horizontale. Trois fois ils me saluent ainsi, et trois fois ils relèvent leurs lances. Puis, l'un à la file de l'autre, chacun des rangs se met au pas de course; ils lancent leurs javelots pour les ressaisir à l'instant; les hampes tremblent entre leurs mains; ils poussent des cris de guerre plus fort, toujours plus fort, jusqu'à ce que le carré se soit transformé peu à peu en une spirale énorme à trois involutions. Après avoir fait trois fois le tour de la place, l'immense farandole vient s'enrouler tout autour du prince Katto, et l'on ne voit plus bientôt qu'une masse solide de têtes. Ce cercle, une fois complet, se change de nouveau en carré, puis le carré se dédouble en deux rectangles; chacun de ceux qui les composent va prendre la place de celui qui lui fait vis-à-vis. Les chants continuent, tandis que dans l'ordre le plus parfait ils exécutent cette figure; puis encore une fois, et avec une rapidité merveilleuse, ils se reforment en cercle, se démenant et gesticulant autour de la pelouse jusqu'à ce que l'œil soit ébloui de tous ces tournoiements, de toutes ces girations. Enfin, ils se séparent, pour rire et plaisanter dans leurs cases, sans s'inquiéter de l'impression que leur danse pouvait avoir produite. Mais c'est certainement un des plus beaux et des plus émouvants spectacles que j'aie vus en Afrique.

31 mai. — Vers le soir je recevais un message de Moussiri : tout le pays ayant fait la paix avec moi, il désirait aussi devenir mon ami; la prochaine fois que nous reviendrions dans son pays, il s'empresserait de nous offrir des présents.

Le 1er juin, accompagnés par une vingtaine des gens de Mazamboni, nous quittons Oundessouma, pour arriver à Ouroumangoua en une heure et demie. Le district nous fournit une escorte d'une centaine d'hommes; les Mazamboni s'en retournent chez eux. A Ounyabongo, après une étape de deux heures, les gens d'Ouroumangoua se retirent à leur tour, remettant leur honorable fonction aux habitants de l'endroit; ceux-ci

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous font cortège pendant une heure et demie, puis nous laissent à Moukangui, sûrement logés et bien munis de vivres. Avant d'arriver au village, nous avions dû nous ranger en ligne de bataille, et un combat était imminent, mais le courage et le bon sens du chef prévinrent une rupture qui n'eût profité à personne.

Un bon exemple est aussi contagieux qu'un mauvais. Les chefs d'Ouombola et de Kametté ayant appris avec quelle promptitude nous avions accepté les offres amicales des Moukangui, nous n'entendîmes le lendemain aucun cri de guerre.

Le 3, nous avançons rapidement, réquisitionnant des canots pour passer l'Itouri. La grande rivière coulait à pleins bords comme nous l'avions vue au mois d'avril, bien qu'il n'eût pas plu dans les derniers temps.

Le 8, nous rentrons au fort Bodo. Le lieutenant Stairs se montre le premier et nous souhaite la bienvenue; bientôt après, le capitaine Nelson, l'un et l'autre en excellente condition, un peu bouffis peut-être. Leurs hommes arrivent précipitamment; une ioie exubérante illumine leurs figures.

J'avais prévu que l'absence de Stairs, parti pour son voyage au camp d'Ougarrououé, ne durerait que trente-neuf jours. Il n'était revenu qu'au bout de soixante et onze jours, quand nous avions déjà communiqué avec Emin Pacha.

J'avais espéré que, des 56 malades laissés aux soins d'Ougarrououé, et nourris à nos frais, 40 convalescents au moins seraient en état de marcher, mais M. Stairs les trouva en pire état qu'à notre départ. Tous les Somali avaient succombé à l'exception d'un seul, et le survivant mourait à Ipoto. De 56 il n'en restait plus que 34, parmi lesquels Djouma, amputé du pied; 3 étaient à fourrager. Des 30 misérables squelettes ambulants qui lui furent remis, 14 moururent en route, 1 fut laissé à Ipoto, les 15 autres survécurent pour montrer des corps défigurés et des affections probablement incurables.

L'état sanitaire de la garnison restée au fort Bodo ne laissait pas trop à désirer; mais les débiles et les malingres montraient assez par leur aspect qu'ils étaient incapables du long voyage auquel il fallait se préparer.

Le fort comptait maintenant 283 hommes. Dans ce nombre il nous fallait prendre de quoi former une colonne de pagazi et de volontaires zanzibari pour marcher au secours de Barttelot et de l'arrière-garde.

Les 1772 kilomètres du trajet à Yambouya et retour, il eût été impossible de les imposer à des hommes obéissant à contre-cœur : pour venir à bout de ce terrible labeur, il fallait des volontaires sûrs d'eux-mêmes.

Après un repos de deux jours j'ordonnai la revue générale, et j'expliquai à tout le monde les difficultés de la situation. Je montrai qu'il fallait sauver les frères blancs retenus là-bas. Je promis à ceux qui me suivraient une partie des trésors que possédait notre arrière-garde. « Je vous prie, dis-je en terminant, que ceux qui le veulent bien se mettent à mes côtés. Ceux qui préfèrent demeurer au fort resteront dans le rang. »

Vantant leur force surabondante, leur santé parfaite et leur valeur de tous bien connue, 107 hommes crièrent : « Allons au major! au major! » et s'élancèrent vers moi.

Après avoir choisi dans la garnison quelques soldats pour remplacer ceux qui n'eussent pu supporter les longues cheminades, on distribua des provisions. Chacun devait emporter 25 rations de maïs et de la farine de plantain autant qu'il pourrait.

Jusqu'au 15 juin, tout le monde au fort s'occupait à écraser dans un mortier les grains de maïs; la mouture tamisée formait un « gruau » que l'on appelait aussi « riz de maïs ». Décortiquées, les bananes étaient coupées par tranches, desséchées sur un gril de bois au-dessus d'un feu lent, puis pilées en une farine assez fine.

J'avais l'intention de conduire la colonne de secours en personne, sans être accompagné d'officiers, et cela pour plusieurs raisons, dont voici la principale : la présence de tout Européen implique une fort grande augmentation des bagages, et j'en voulais aussi peu que le comportait la sécurité générale. D'ailleurs Stairs méritait de se reposer, et depuis la fin de septembre Nelson avait traîné de malaise en malaise : ulcères, faiblesse générale, éruptions à la peau, sciatique, pieds très endoloris, fièvre obstinée. Parke était requis pour les malades du fort.

Ce fut à grand'peine que nous pûmes trouver 14 hommes capables d'accompagner Nelson jusqu'à Ipoto pour en rapporter la douzaine de charges y laissées. Au moment du départ, il fut encore alité par une attaque de fièvre et par un singulier gonflement de la main : Parke dut le remplacer pour ce court voyage.

Je m'étais réfugié dans la conviction que le major, n'ayant pas trouvé de porteurs, était toujours à Yambouya. Donc il nous fallait retourner à Yambouya, n'y prendre que le matériel tout à fait indispensable, puis repartir pour le Nyanza aussitôt que possible.

En me reportant aux distances que nous venions de parcourir, je calculai que le voyage à Yambouya nous prendrait 100 jours probablement pour l'aller et autant pour le retour. Du 16 juin 1888 au 2 janvier 1889, 200 jours. On pouvait donc nous attendre au fort Bodo dès le 2 janvier et au lac Albert dès le 22 janvier. Je remis mon calcul, avec une lettre d'instructions, au commandant du fort.

Dans mes conversations avec Stairs, je me perdais en conjectures sur le sort du major. Il me paraissait certain que tous nos hommes et marchandises avaient été envoyés du bas Congo à Yambouya. Ce n'était pas là qu'il fallait chercher la cause du silence de l'arrière-garde.

« Vous pensez donc, me dit Stairs, que, de manière ou d'autre, le major Barttelot est la cause de ce retard?

— Oui, le major et Tippou Tib. Il est évident que Tippou a rompu ses engagements. Si ses 600 porteurs, ou moitié de ce nombre, avaient rejoint les Zanzibari, il y a beau jour que nous aurions eu de leurs nouvelles, soit à Ipoto, quand vous y êtes retourné pour le

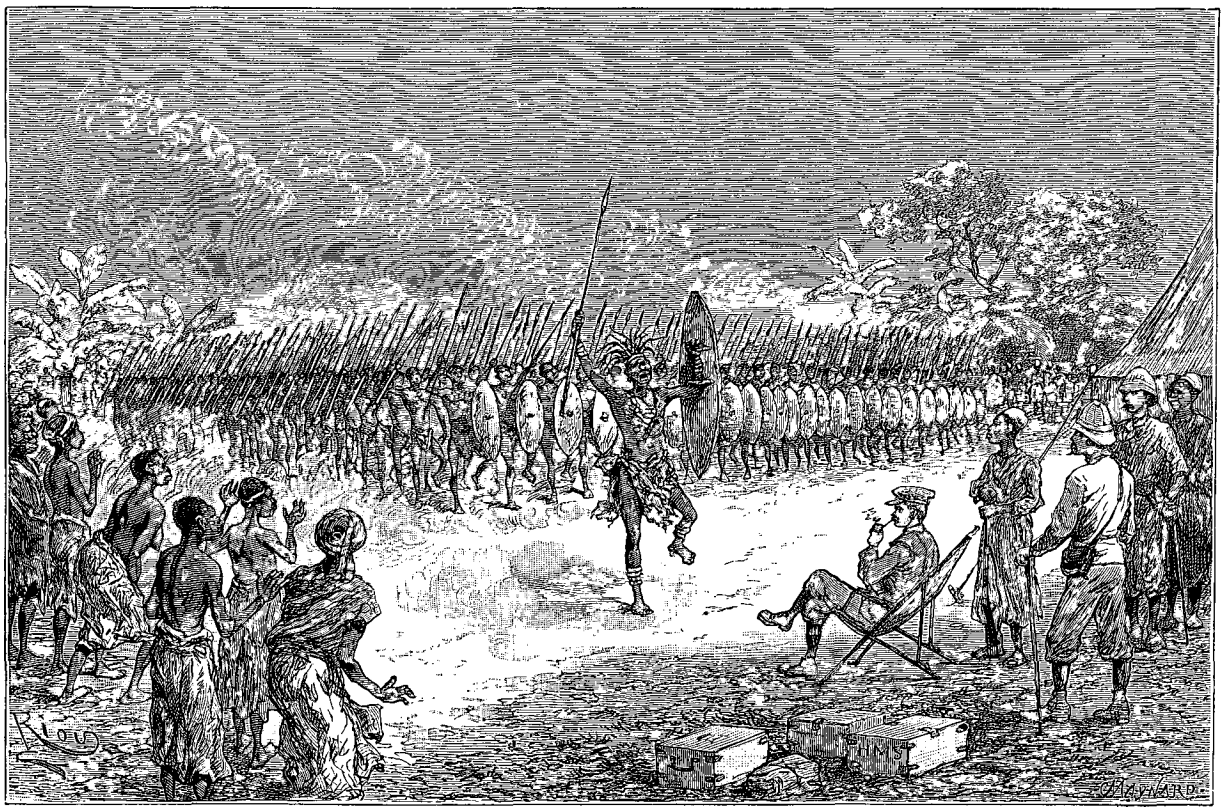
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bateau, soit le 18 septembre 1887, quand vous vous êtes rendu chez Ougarrououé. Les porteurs, que vous avez envoyés de chez Ougarrououé le 16 février, et accompagnés de l'autre côté de la rivière le 16 mars suivant, seraient de retour, l'arrière-garde ne fût-elle qu'à quelques semaines de Yambouya. Donc, pour une cause ou pour une autre, le major Barttelot occasionne ce retard. »

J'ajoutais d'ailleurs que je craignais « son inexpérience et son excès de zèle », mais que je ne croyais nullement qu'il y eût mis de la négligence ou de l'insubordination.

« Je crains que, dans le voisinage des Arabes aux Chutes Stanley, quelque châtiment irréfléchi n'ait induit ses hommes à déserter. Si quelque accident est arrivé à nos lettres, notre longue absence sert de thème aux commentaires. Quand les Zanzibari de Bolobo le rallièrent, il devait avoir plus de 200 porteurs. En douze mois, en supposant qu'il se soit mis à marcher sans attendre Tippou Tib, il devrait être maintenant aux chutes de Panga. Mais il faut penser que sa tâche trop lourde l'a fait s'arrêter et attendre. J'ai mis en avant toutes les solutions imaginables : je me suis arrêté à la dernière.

« Mes plans n'ont pas eu le succès que j'attendais. Le pacha n'a pas visité l'extrémité méridionale du lac, comme je l'en avais prié. Cela m'a coûté quatre mois. Et de Barttelot, aucune nouvelle! Nos hommes ont



La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni (voy. p. 69). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

péri par vingtaines. De quelque côté que je me tourne, rien de rassurant ! La malechance pèse sur cette forêt comme un linceul sur les morts; on dirait une région maudite : qui y entre est poursuivi par la colère divine ! Tout ce que nous pouvons faire pour pallier nos erreurs est de dire que nos motifs étaient purs, et que nos desseins n'étaient ni égoïstes, ni mercenaires.

« Maintenant, si Jephson et le pacha vous arrivent avec des porteurs, le mieux pour tout le monde sera que vous partiez de compagnie. Et s'ils ne viennent pas, attendez-moi ici. Accordez-moi un temps raisonnable, jusqu'à la fin de décembre et un peu plus. Alors, si je ne suis pas rentré, consultez vos amis, puis vos hommes, et faites ce que vous croirez de meilleur et de plus sage. Nous irons aussi loin qu'il faudra pour trouver Barttelot, à Yambouya s'il le faut, mais pas plus loin ; — il se peut, après tout, que le major ait redescendu le Congo. S'il a quitté Yambouya, errant bien loin vers le sud-est, au lieu de prendre l'est, j'irai sur ses traces, je le retrouverai et le ramènerai par le plus court au fort Bodo. De toutes ces suppositions, l'une ou l'autre se réalisera. Si je n'arrive pas en décembre, c'est que beaucoup d'autres événements nous auront retenus; mais ne nous disons pas adieu pour toujours. »

Je laissai à Stairs une lettre dans laquelle je lui donnais des instructions détaillées. Pour le cas où tous ensemble évacueraient le fort, je le priais de me le faire savoir par des flèches taillées sur un bouquet de grands arbres situé près de la rive droite.

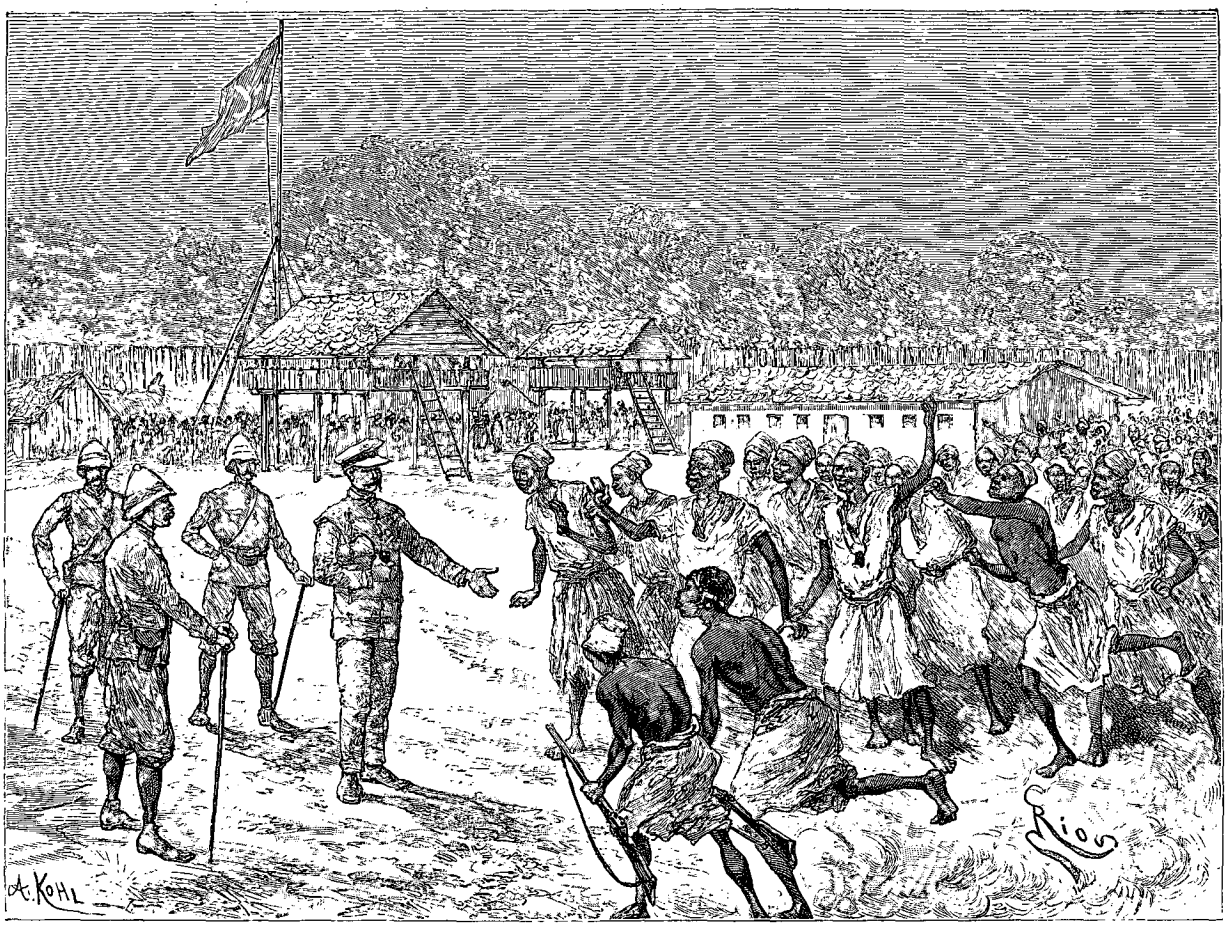
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

Départ de la colonne de secours. — De nouveau en forêt. — Souffrances et morts nombreuses. — Au camp d'Ougarrououé. — Nous retrouvons nos messagers. — Rencontre des restes de la colonne Barttelot à Banalya. — Tristes nouvelles. — Assassinat du major. — Fatales erreurs.

Le 16 juin, vers l'aube, nous quittions allègrement le fort Bodo. Nous emmenions 113 Zanzibari, 95 porteurs madi, 4 soldats d'Emin Pacha, outre le docteur Parke et la petite troupe de 14 hommes dont nous devions avoir la compagnie jusqu'à Ipoto. Dès les premières marches, les cris de l'avant-garde nous rappelèrent douloureusement les souffrances de la marche en forêt, qu'une absence de sept mois nous avait presque fait oublier.

Quarante-sept heures nous amenèrent à la station arabe d'Ipoto; aujourd'hui nos hommes, forts et bien portants, jetaient à leurs anciens tourmenteurs des regards si chargés de mépris, que Kilonga Longa, effrayé et redoutant des représailles, se hâta de venir avec ses capitaines me présenter son apologie, rejetant la conduite de ses Manyouema sur son absence, essayant d'atténuer leurs crimes et s'offrant à les expier lui-même. Ses hommes déposèrent à mes pieds 19 remingtons sur les 30 que je savais en leur possession.



Appel aux volontaires pour aller à la recherche du major Barttelot (voy. p. 70). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

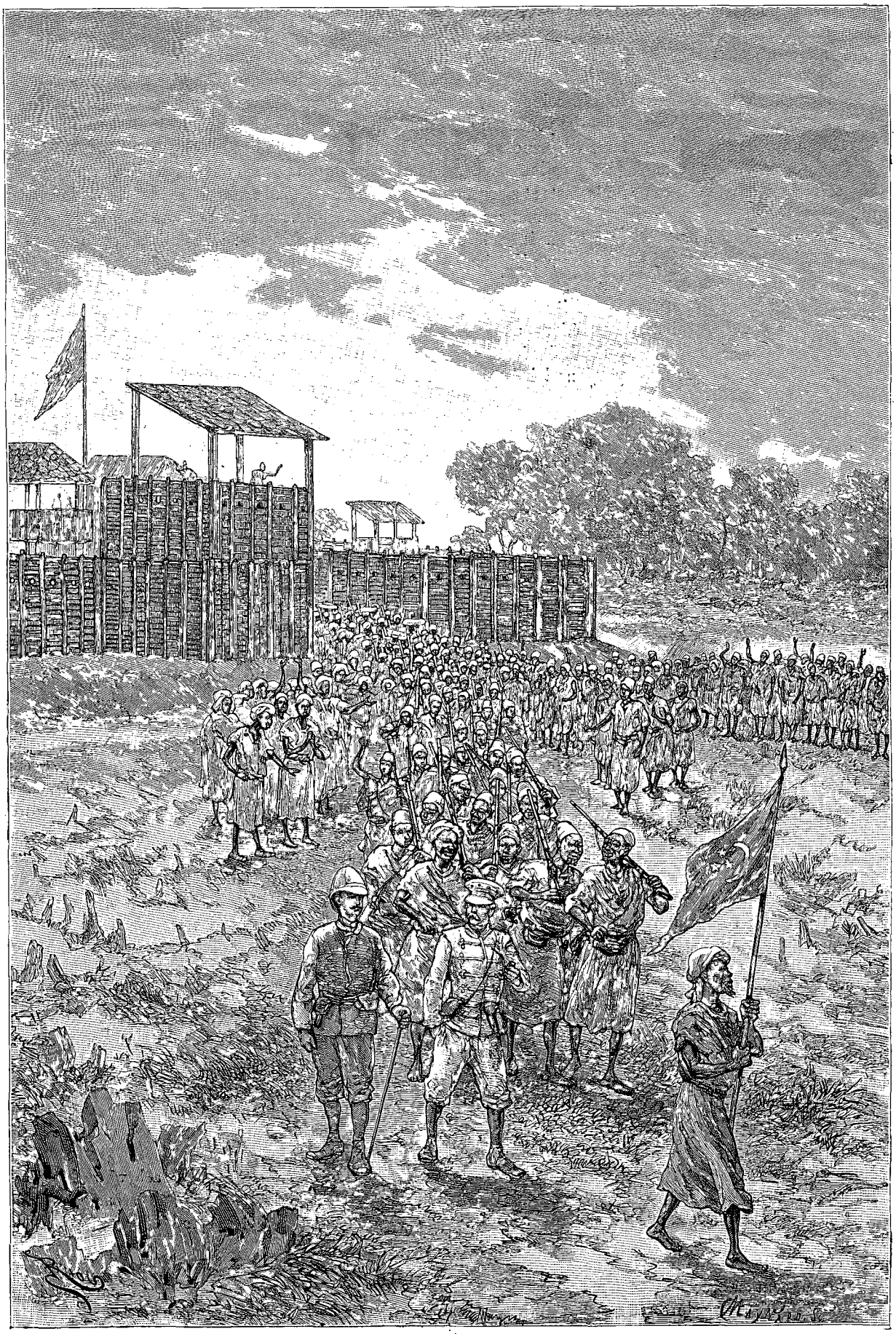
Des 3 000 cartouches et des deux grandes caisses de munitions que ces recéleurs de biens volés avaient obtenus des affamés, 50 seulement me furent restituées. Quelle que fût la terreur de ces coquins, je comprenais que l'heure de la rétribution n'était pas encore arrivée, et bien que nous eussions pu aisément venir à bout de toute la bande, nous avions mieux à faire que de détruire Ipoto, d'autant que la petite garnison du fort Bodo n'était pas tellement hors d'atteinte que 200 ou 300 hommes rendus furieux par leurs pertes, n'en eussent eu facilement raison par un siège ou par une attaque nocturne.

Donc, pliant sous la nécessité, nous acceptâmes les carabines, les chèvres, le riz, offerts en sacrifice propitiatoire, et nos engagés, autorisés à troquer leur petite provision d'ivoire contre 100 décalitres de riz, s'emparèrent avec joie de ces provisions de voyage.

Dans l'après-midi, le docteur et sa petite troupe repartaient pour le fort Bodo, emportant mes dernières instructions et 13 charges.

Le 25 juin, nous quittions Ipoto. Un guide et une escorte de 15 Manyouema, choisis avec une verbeuse ostentation de sollicitude, devaient nous accompagner jusqu'au prochain campement arabe, un des avant-postes d'Ougarrououé. Sur les bords de l'Itouri, un canot capable de contenir neuf personnes nous fut livré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de la colonne de secours. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

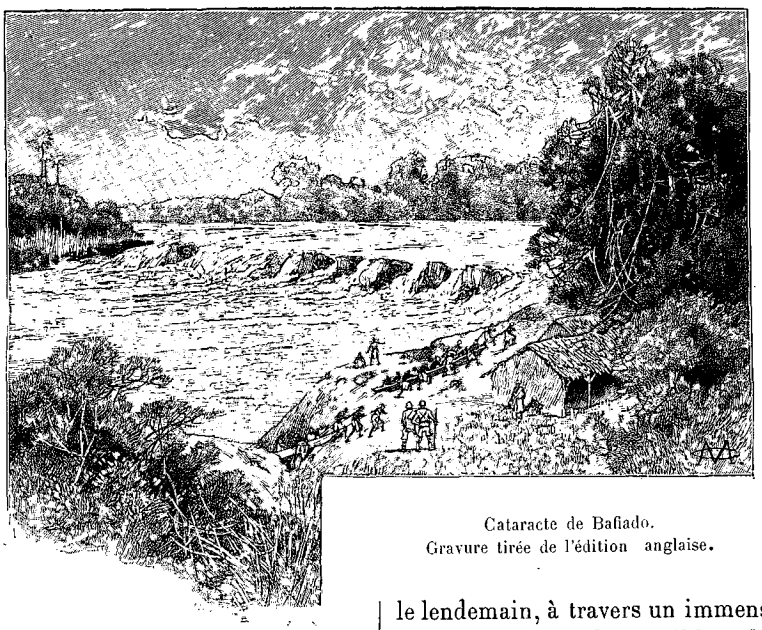
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à trois heures pour tout moyen de passage; la traversée et le retour de l'embarcation demandant vingt-trois minutes : la nuit était tombée qu'à peine une moitié de étaient déposés sur la rive gauche.

Le lendemain, à deux heures, toute la colonne avait passé, sauf les hommes de l'escorte de Manyouema qui, sentant toujours planer sur leur tête une vengeance méritée, se refusaient à nous accompagner plus longtemps.

Nous voici maintenant au cœur de la vaste et sauvage solitude témoin en octobre dernier des souffrances de nos gens. Aucune considération ne nous aurait décidés à rentrer sous ces terribles ombrages, si nous n'eussions nourri l'espoir de rencontrer nos courriers rapportant des nouvelles de Barttelot et de notre arrière-garde.

Le 28, à une heure quinze, nous étions au confluent de l'Ihourou et de l'Itouri, à l'endroit où Nelson avait campé. La cache que nous y avions laissée était intacte, et nous déterrâmes nos provisions. Après huit mois de séjour dans le sable, trempées par l'éternelle pluie des régions tropicales, nos munitions n'étaient pas aussi détériorées que nous l'avions craint. Près de là, cinq porteurs madi décampent avec les effets de leurs camarades zanzibari. S'ils avaient connu la lente torture qui les attendait, ils eussent préféré pour tombe les flots tumultueux de l'Itouri à la solitude sauvage de l'impitoyable forêt.



Cataracte de Bafiado.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Au coucher du soleil, nous avons la surprise de revoir notre fameuse escorte de Manyouema. Leur maître, les voyant revenir, leur avait sévèrement enjoint de nous rejoindre et de ne regagner Ipoto qu'avec un écrit constatant le plein accomplissement de leur devoir. Le 29, quittant la route de la rivière et gouvernant au sud-est, nous piquons à travers bois à la recherche du chemin pris par M. Stairs et ses compagnons à leur retour de chez Ougarrououé. Mais nous perdons ainsi beaucoup de temps. Le 2 juillet nous franchissons la Lenda sur un pont de troncs d'arbres improvisé.

Nous continuons vers l'ouest, suivant maintenant la rive gauche. Le 6, nous arrivons à une clairière toute verte de plantains vigoureux et bien cultivés. Nos affamés Madi se précipitent comme des loups sur leur proie, et ils auraient bientôt tout dévoré, si trois d'entre eux ne se fussent embroché le pied sur un des attelets aigus cachés dans la verdure.

Le 7, pluie battante; mouillés et misérables, nous cherchons un abri au plus profond de la forêt. Le lendemain, nous étions en une heure au petit village de Balia, et le soir nous campions à Bandeya. Ce jour fut mémorable : une vraie série de malheurs. Un formidable grain de pluie glacée nous cingla le dos au sortir de Balia, et trois de nos Madi presque nus tombèrent morts à quelques pas les uns des autres.

A Balia, un Zanzibari et un soldat de Lado au service d'Emin Pacha posèrent encore le pied sur une de ces affreuses brochettes; leurs blessures furent tellement graves, qu'il nous fallut les porter. Près de Bandeya, un autre Madi succomba de faiblesse, et un de nos Zanzibari reçut dans les côtes une flèche lancée par un nain; par bonheur, elle ne pénétra guère sous la peau. Au moment d'entrer dans le village, le winchester de notre cuisinier Hassan éclata, lui enlevant une partie des muscles du bras gauche. Enfin, vers minuit, un jeune homme, nommé Amari, occupé à ranimer le feu du bivouac, fut soudain blessé à la tête par la balle d'une cartouche de remington qu'un négligent avait laissé tomber près du brasier.

Guidés par quelques femmes qui disent savoir le chemin de la station d'Ougarrououé, nous entreprenons le lendemain, à travers un immense défrichement abandonné, l'étape la plus pénible et la plus semée de vexations dont je me souvienne. Le 10, le soupçon me prit que notre orientation nous ramenait au campement du 8. Le 11 en effet nous retombions sur la maudite clairière qui nous avait donné tant de tablature; nous venions de refermer le cercle. Sans mon intervention, nos gens auraient étranglé les deux guides.

Nous marchons toute la journée du 11, et il est encore de bonne heure quand, le 12, nous tombons enfin sur le sentier orienté vers le nord-est.

Le 13, nous regagnons notre ancien campement de l'Itouri, en face de l'établissement d'Ougarrououé; le village était vide.

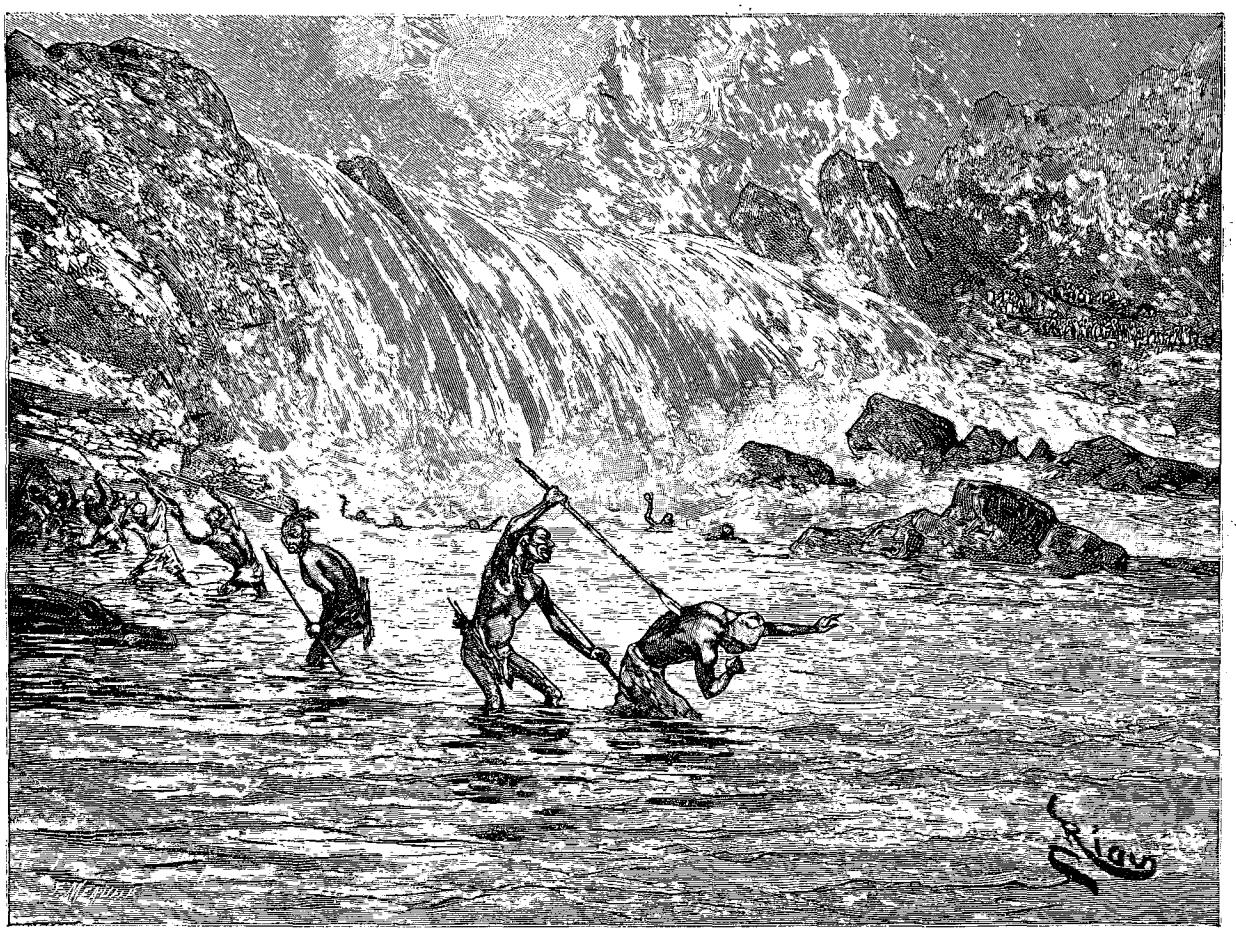
Le lendemain, nos provisions achevées, les Madi mourant au nombre de deux et trois par jour, nous nous retrouvons aux chutes d'Amiri. Le camp n'est pas plutôt dressé, que l'on se disperse comme une ruche d'abeilles à la provende. Impossible de rien découvrir dans les environs immédiats : les 600 hommes d'Ougarrououé ont passé, dévorant le vert et le sec. Le nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bre de cadavres laissés au campement dit assez que cela n'a pas suffi. Mais la distance n'est pas pour effrayer ceux qui reviennent du Nyanza; ils sont de l'avant, se dirigeant vers le sud, et arrivent en quelques heures à une colline dont la base disparaît sous des bosquets de plantains superbes. La bonne nouvelle en parvient au camp sur le soir, et, mieux encore, quelques échantillons de ces fruits merveilleux, odorants et mûrs, dont nos rêves de la nuit prolongent la douce image.

Il va sans dire que cette richesse, après si dure famine, impose la nécessité d'une halte de quelques jours.

Le 16 juillet, nous reprenons la route sur la berge, suivant d'aussi près que possible notre ancien tracé; en sept heures nous étions aux Petits Rapides, en amont des chutes de Mavabi. Quatre heures après, nous atteignons la cale d'Avamberou. La route en était bien améliorée. Mille paires de pieds, au moins, l'avaient foulée depuis que nos bûcherons, à coups de cognée, avaient taillé le sentier dans la brousse. Des squelettes gisaient sur le chemin, et plus d'un de nos pauvres Madi allait en augmenter le nombre; jour après jour, ils tombaient pour ne plus se relever. Rien ne pouvait les décider à se pourvoir de nourriture pour le lendemain. Dix plantains leur semblaient un fonds iné-



Un indigène zagaie l'un de nos hommes (voy. p. 76). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

puisable et l'aube les trouvait déjà mourant de faim.

Le 20, nous campons au-dessous de la cataracte de Bafaido, après avoir perdu en route un Zanzibari et quatre Madi. Parmi ces derniers se trouvait un chef dont un des terribles attelets avait percé le pied. Comme nous allions partir, il déclara sa résolution de finir où il était; il réunit ses camarades, leur distribua ses bracelets et ses anneaux, ses chevillères, ses boucles d'oreilles et ses colliers de fer poli, puis il se recoucha, le visage paisible, sans la moindre émotion apparente.

Un peu plus tard, nous découvrons un canot et, bientôt après, trois autres; voilà pour nos plus malades. Il aurait été cruel de s'arrêter pour envoyer du secours au chef madi. S'il n'était pas déjà mort, il n'en valait guère mieux, car, dès le départ de notre arrière-garde, les hordes indigènes se précipitaient à la place qu'elle venait de quitter et ne se faisaient aucun scrupule d'achever les infortunés laissés en arrière.

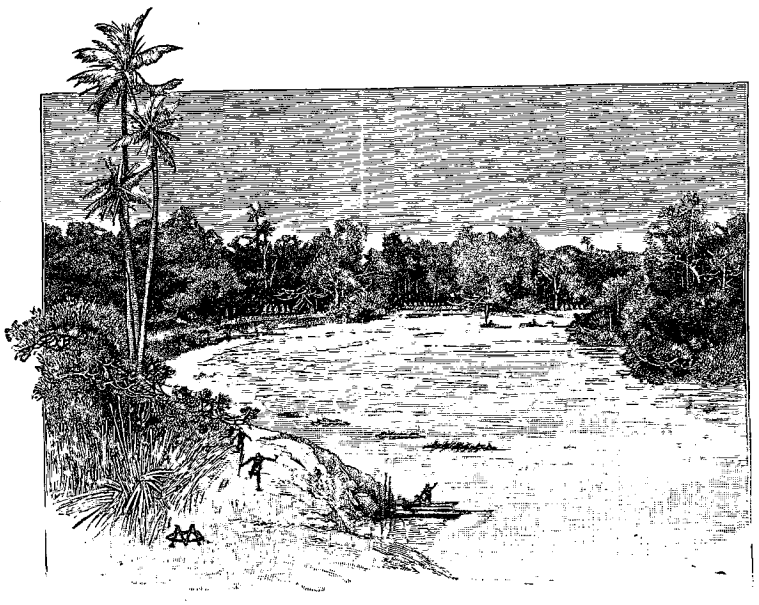
Le lendemain, nous marchons deux heures seulement. Ougarrououé s'est arrêté comme nous aux cataractes, et pendant plus longtemps, à en juger par les vestiges de son installation, qui, vue de loin, nous apparaît comme un grand village. Le lendemain, nous faisons collation au campement où nous avions enterré les pelles et autres articles que notre faiblesse nous avait empêchés d'emporter. La cache est toujours là,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais les déserteurs en ont enlevé nos dix défenses d'éléphants, et les indigènes ont pris le reste.

Le 25, nous campons au-dessous des petits rapides de Bavikai, pour entrer le lendemain dans le populeux district d'Avédjeli, en face du confluent du Nepoko.

Je n'ai jamais, avec tant d'âpreté, senti les misères d'une marche en forêt, affaibli comme je l'étais alors par la déplorable nourriture dont les végétaux faisaient les seuls frais. A ce moment, nous avions environ 30 Madi en train de rendre l'âme. Le noir d'ébène de leurs corps nus avait pris une teinte gris cendré; les os saillaient sous la peau à s'étonner que de tels squelettes pussent mettre un pied devant l'autre. Presque tous étaient en proie à quelque horrible mal, tumeurs, ulcères fétides, escarres sanieuses, cachexie et dysenterie chronique, amené par l'insuffisance des vivres. Un simple regard jeté sur ces cadavres vivants, joint à l'infection engendrée par leurs plaies, me causait des nausées. Avec cela, l'odeur des végétaux en décomposition sur le sol, l'atmosphère embrasée, étouffante, imprégnée de miasmes, et les piqûres d'horribles petites bestioles.



Courbe du fleuve à Banalya (voy. p. 78). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ce jour-là, je surprends la conversation de Séli, mon garçon de tente, et d'un autre de nos hommes. J'apprends que certains Zanzibari volent presque journellement quelque poulet ou quelque chèvre, et les dévorent, sans rien me rapporter.

A ce moment, j'appelle Séli et lui enjoins de me dire ce qu'il sait. A force de questions, j'obtiens la vérité : le fait est patent. Deux chefs zanzibari, Ouadi Mabrouki et Mourabo, ont trouvé, le 25, une chèvre, qu'ils ont mangée en cachette. C'est une des premières marques d'ingratitude que je puisse reprocher à ces deux hommes. Cette découverte me valut depuis lors une part dans leurs rapines. Mais nos Madi, pauvres et nus, semblable chance ne vint pas les sauver.

Le 31, nous sommes à Avissiba, puis nous passons à Engoueddé et nous arrivons au-dessus des rapides de Nedjambi, où nous campons vis-à-vis une île habitée par les pêcheurs bapaiya. Les armes, les munitions sont débarquées, et nos « mariniers » reçoivent l'ordre de passer par la branche de gauche. Mais la majorité des rameurs se met en tête de prendre le courant de droite. Cette désobéissance nous coûte un chef zanzibari, cinq Madi et un canot. Le même soir, nous arrivions aux chutes de Panga.

Les indigènes s'étaient réfugiés dans leur île, près de la rive gauche; mais des filets et des lignes étaient restés à portée dans les chenaux. Il nous fut facile de capturer un certain nombre de poissons. Comme les natifs manifestaient un grand désir de faire connaissance avec nous, versant de l'eau sur leur tête et la faisant rejaillir sur leur corps, quelques braves gens des nôtres s'approchèrent pour leur répondre amicalement.

Les hardis indigènes se jettent en pleine cataracte, et l'un d'eux, s'approchant sans être remarqué, zagaie un de mes hommes dans le dos.

Le 7 août les pirogues atteignent notre ancien campement en face du confluent de la Ngoula. L'ancienne chefferie de Mougouyé ou May-youi n'était plus reconnaissable. Tous ses villages avaient été détruits par le feu, les belles plantations coupées. A la place de l'établissement du chef s'étendait un immense bivouac. Croyant à la présence d'Ougarrououé, nous tirons un coup de fusil, mais personne ne répond à notre signal. Nous allons retrouver notre ancienne campée de la rive gauche. Arrivés là, quelle n'est pas notre surprise de trouver une femme fraîchement tuée et lavée, étendue sur la berge, et tout près, trois régimes de plantains, deux marmites et un canot assez grand pour cinq personnes. Nous étions tombés en pleine partie fine; notre coup de feu avait fait prendre le large aux gens au moment où tout se préparait pour la petite fête! Une escouade envoyée de l'autre côté de l'eau revint avec la nouvelle qu'Ougarrououé était parti le matin même, descendant la rivière.

Le 10 août, 25 de mes meilleurs engagés, sous la conduite du vieux chef zanzibari Réchid, s'acheminaient sur notre ancienne piste, le long de la rivière. Pour moi, je voulais descendre avec notre flottille, et d'une seule traite, jusqu'aux rapides des Guêpes, où je comptais rejoindre Ougarrououé et attendre Réchid.

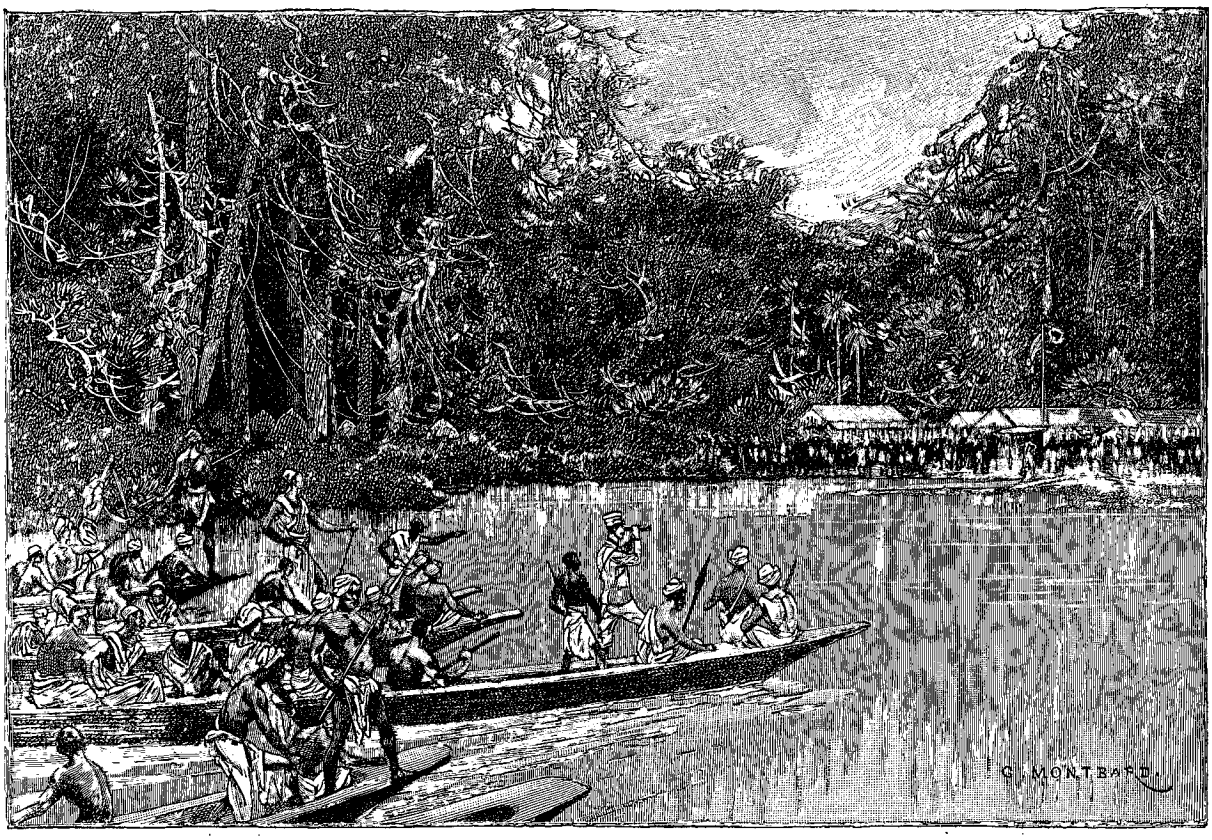
Le lendemain, vers midi, nous étions dans le voisinage des chutes. Bien longtemps avant d'entendre le mugissement des eaux, nous apercevons, sur la rive droite, une multitude de cases; des hommes vêtus de blanc se meuvent entre les broussailles. A une portée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de fusil, nous tirons en l'air, je hisse le drapeau. Il n'est pas plutôt déployé que les décharges sourdes et répétées des mousquets nous répondent. De grands canots se détachent de la rive droite, et pendant que nous atterrissons sur l'autre bord, des acclamations en langue souahéli nous montrent qu'on nous a reconnus. Après un échange de salams, nous apprenons avec joie que les courriers qui nous avaient quittés depuis près de six mois sont dans le camp.

Quand nous sommes installés au village abandonné de Bandeya, vis-à-vis de notre allié, nous voyons entrer, accompagnant Ougarrououé et ses principaux chefs, les survivants de nos infortunés messagers. Ce fut au milieu d'un profond silence que leur capitaine raconta la tragique histoire.

Laissant, le 16 mars, le lieutenant Stairs à l'établissement d'Ougarrououé, ils étaient arrivés le 1er avril aux rapides des Guêpes. Attaqués par les indigènes, ils avaient perdu 4 hommes, et, devant l'impossibilité de se frayer un passage à travers une multitude d'ennemis, ils étaient revenus sur leurs pas, et, rentrant le 26 au campement, ils s'étaient remis, tout couverts de blessures, entre les mains du chef arabe. Un mois plus tard, Ougarrououé, ayant rappelé ses gens des établissements éloignés, commençait la descente de l'Itouri, et, accompagné de nos courriers, il arrivait le 9 août aux



Nous retrouvons l'arrière-colonne à Banalya (voy. p. 78). — Gravure tiree de l'édition anglaise.

rapides des Guêpes, après une marche de soixante-seize jours. Moi, pendant cette période, je revenais du lac Albert. Nous avions mis vingt-neuf jours à faire la même route qu'eux.

Haletants, le cœur serré, nous avions écouté ce récit; les yeux étaient humides, et plus d'un visage ruisselait de larmes. Quand l'orateur eut terminé, il y eut un élan subit vers lui, les mains se tendirent pour saisir la sienne, et de toutes les poitrines jaillit le même cri : « Dieu soit loué ! vous avez agi en braves ».

Ayant achevé sa provision de poudre, Ougarrououé était plus aimable que jamais. Il me fit présent de 4 chèvres, de 4 sacs de riz et de 3 grandes pirogues. Les canots étaient d'un prix inestimable, puisqu'ils nous permettaient de tripler la vitesse de notre marche : en y joignant nos propres embarcations, l'expédition tout entière pouvait faire route par eau. Le chef arabe ne savait rien de notre arrière-garde. La lettre que je lui avais confiée pour la faire tenir au major par ses hommes me fut retournée avec celles remises à mes propres messagers. Ougarrououé avait bien expédié 45 courriers au bas de la rivière, mais entre les rapides des Guêpes et May-youi ils avaient été obligés de revenir sur leurs pas. Ainsi notre double tentative pour communiquer avec le major était restée sans succès.

Le lendemain fut un jour de repos. Le vieux chef Réchid et sa petite troupe arrivèrent à deux heures.

Le 12, tous nos canots heureusement réunis au-dessous des rapides, nous nous embarquions pour le bas de la rivière. Le 16, nous dépassions trois de nos an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciennes stations et débarquions sur une île abandonnée.

Quatre-vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis notre départ du lac Albert, soixante depuis celui du fort Bodo. Notre voyage avait été relativement heureux; nous n'avions perdu que des Madi, presque pas de Zanzibari. 150 kilomètres seulement nous séparaient de Yambouya,... et rien! pas une rumeur seulement n'interrompait le silence planant sur le sort de la colonne de Barttelot.

Le 17, portés par le courant, quelques paresseux coups d'aviron nous maintenaient au fil de l'eau. La matinée était triste. Le district de Makoubana avait été abandonné par ses habitants, sans doute par suite de guerres civiles. La vaste courbe de Banalya, naguère encore si populeuse sur sa rive gauche, n'avait pas échappé au désastre. Vers dix heures, à travers le léger brouillard du matin, un village nous apparut au loin, sur l'extrême limite de la région dévastée. Nous approchons: il est entouré d'une palissade. J'aperçois des vêtements blancs, et, saisissant ma lunette, je découvre un drapeau rouge hissé au sommet d'un mât. Serait-ce...? Un léger souffle déroule les plis du pavillon; le blanc croissant, l'étoile, apparaissent. Je saute sur mes pieds: « Enfants, le major! » Un formidable hourrah me répond; les canots font force de rames et luttent de vitesse.



Le major Barttelot. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A 150 mètres du village, nous nous arrêtons. Le rivage est couvert d'étrangers. Je crie: « Qui êtes-vous? — Les hommes de Stanley! » m'est-il répondu en souahéli. Rassurés par ces mots et bien davantage encore en reconnaissant un Européen à la porte de la palissade, nous abordons. L'Européen se retourne: c'était M. Bonny. Je lui serre la main:

« Bien, Bonny, lui dis-je, comment allez-vous? Où est le major?

— Le major est mort, monsieur!

— Mort! grand Dieu! comment? de la fièvre?

— Non, monsieur, tué d'une balle.

— Par qui?

— Par les Manyouema, les gens de Tippou Tib.

— Bonté du ciel! Où est M. Jameson?

— Aux Chutes Stanley.

— Qu'a-t-il été faire là, au nom du ciel?

— Chercher d'autres porteurs.

— Où est M. Ward? Et M. Troup?

— M. Ward est à Bangala.

— Bangala! Bangala! Que peut-il faire à Bangala?

— Oui, monsieur, il est à Bangala, et M. Troup est reparti pour l'Angleterre, en congé de maladie, il y a quelques mois. »

Ce dialogue rapidement échangé de la rive à mon canot me préparait à entendre l'histoire la plus lamentable qui se puisse enregistrer.

En dépit du rapport, très bien fait, que me présenta M. Bonny, je fus longtemps sans trouver le loisir d'étudier et de comprendre les détails de cette catastrophe. Le tumulte causé par notre arrivée était grand au campement de Banalya.

J'eus à écrire rapidement des messages, qui furent envoyés par courriers à Stanley-Falls, un pour Tippou Tib, un autre pour le comité de secours; ce n'est qu'après cela que je pus m'occuper d'approfondir l'histoire de l'arrière-garde.

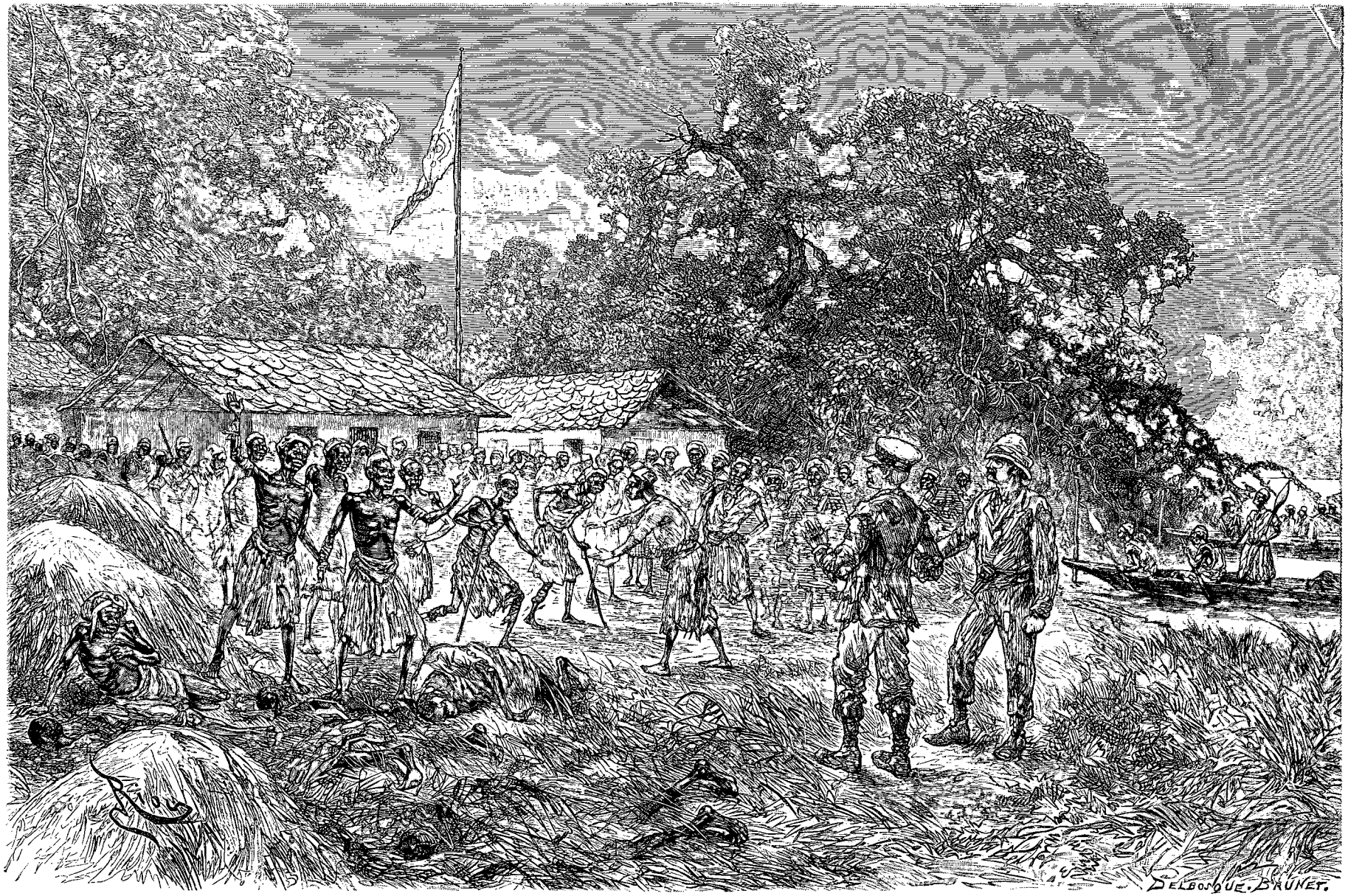
Il était évident que Tippou Tib, qui avait promis 600 porteurs à l'expédition, s'était arrangé, tout en faisant montre de la meilleure volonté, à retarder le plus possible l'exécution de ses engagements. Il avait fini, onze mois après le terme fixé, par en envoyer; mais, quelques semaines après, Sanga, un d'entre eux, tuait de son mousquet le major Barttelot.

C'était la conduite de celui-ci qui était le plus inexplicable. Pendant que Tippou Tib le bernait, il cherchait à découvrir la vérité dans les rumeurs confuses qui lui parvenaient sur mon expédition; là-dessus il ouvrait mes caisses, et en expédiait presque tout le contenu vers le bas Congo. Puis, ne sachant plus que résoudre, il dépêchait Ward pour demander des instructions au comité. Pendant ce temps, les munitions diminuaient, sans qu'on pût s'expliquer comment.

L'effectif se réduisait aussi par les morts, par les désertions. Quand nous avions quitté Yambouya le 28 juin 1887, la deuxième colonne se composait de 271 hommes, soldats ou porteurs. En octobre de la même année, elle n'en avait plus que 246. Le 17 août 1888, à Banalya, il n'en restait que 100.

Et pourtant, malgré mes instructions formelles, mal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les horreurs de la citadelle de la Peste voy. p. 80). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gré mon ordre de marcher quand même si Tippou Tib n'envoyait pas assez de porteurs, M. Barttelot se crut forcé de ne pas quitter Yambouya jusqu'au 11 juin 1888. Je vis plus tard le télégramme envoyé par le comité, de Saint-Paul de Loanda, en réponse à M. Ward; il référait le major à mes instructions. Ainsi un comité qui est à 1000 kilomètres du chef de la mission pénètre dans l'esprit de ces instructions, mais un comité de 5 officiers à Yambouya ne réussit pas à les comprendre.

Et le major faisait d'incessants voyages à Stanley-Falls, pour avoir raison de Tippou Tib, sans pouvoir trouver les porteurs; cependant le 9 mai il ramène une grande troupe de Manyouema. A la fin des fins, le 11 juin 1888, la colonne, composée, avec les Mayouema, de 900 hommes, femmes et enfants, quitte le campement, qu'elle aurait dû évacuer, au plus tard, neuf mois auparavant.

Treize jours après, Barttelot entreprend une septième visite aux chutes pour trouver des porteurs supplémentaires et laisse nos malheureux engagés se traîner sans lui jusqu'à Banalya. Le quarante-troisième jour de cette marche de 145 kilomètres, ceux-ci franchissent les palissades de l'établissement, qui depuis mon passage était devenu une station de Tippou-Tib, sous les ordres de l'Arabe Abdallah Karoni. Le même jour, le major arrive de Stanley-Falls. Dès le lendemain, quelque mésintelligence se glisse entre Abdallah et lui. Il s'emporte, il menace, il va repartir le 20 juillet pour se plaindre à Tippou : mais, aux premières lueurs de l'aube du 19, il est tué d'une balle au cœur par le Manyouema Sanga. La cause du meurtre était des plus futiles. Le major avait intimé l'ordre de se taire à la femme de Sanga, qui chantait et battait du tambour d'une manière assourdissante.

Trois jours après, M. Jameson arrive à Banalya avec l'arrière-garde de la seconde colonne et prend le commandement; mais, le 25 juillet, il repart pour les Chutes, dans l'espérance de déterminer Tippou soit à guider lui-même l'expédition, soit à envoyer un de ses bouillants neveux, Sélim bin Mohammed ou Réchid.

Après avoir vu l'exécution de Sanga, il quitte Stanley-Falls et part pour Bangala, où l'on avait retenu M. Ward. Il voyage en canot avec dix Zanzibari. Nuit et jour, ils descendent le grand fleuve; la fièvre le prend au large du confluent de la Loumani. Sa constitution n'est plus assez forte pour s'opposer à l'invasion du paludisme; son esprit est accablé d'angoisses; la fièvre lui monte au cerveau. Heure après heure, ses gens se pressent pour atteindre le but; ils arrivent à temps pour remettre l'officier entre les bras de M. Ward, et le malheureux Jameson rend le dernier soupir, tandis que ma colonne d'avant-garde rentrait à Banalya.

Les misères qu'on nous raconta étaient surpassées de beaucoup par celles que nous vîmes de nos yeux! La plume ne peut écrire ou la langue redire les horreurs de cette citadelle de la Peste! La maladie hideuse qui fait tant de victimes parmi les barbares était visible sur la face et les corps de ces malheureux, défigurés, enflés, couverts de plaies et de cicatrices; poussés par la curiosité, indifférents à l'horreur qu'inspirait la mort empreinte sur leur physionomie, ils venaient voir et entendre ceux qui arrivaient de la grande forêt. Six cadavres gisaient sans sépulture; les mourants, par douzaines, étalaient à tous les yeux leurs abcès purulents. D'autres, réduits par l'anémie, la dysenterie ou des ulcères larges comme des soucoupes, à n'avoir plus que la peau sur les os, se traînaient vers leurs anciens amis, et leur souhaitaient la bienvenue dans ce charnier.



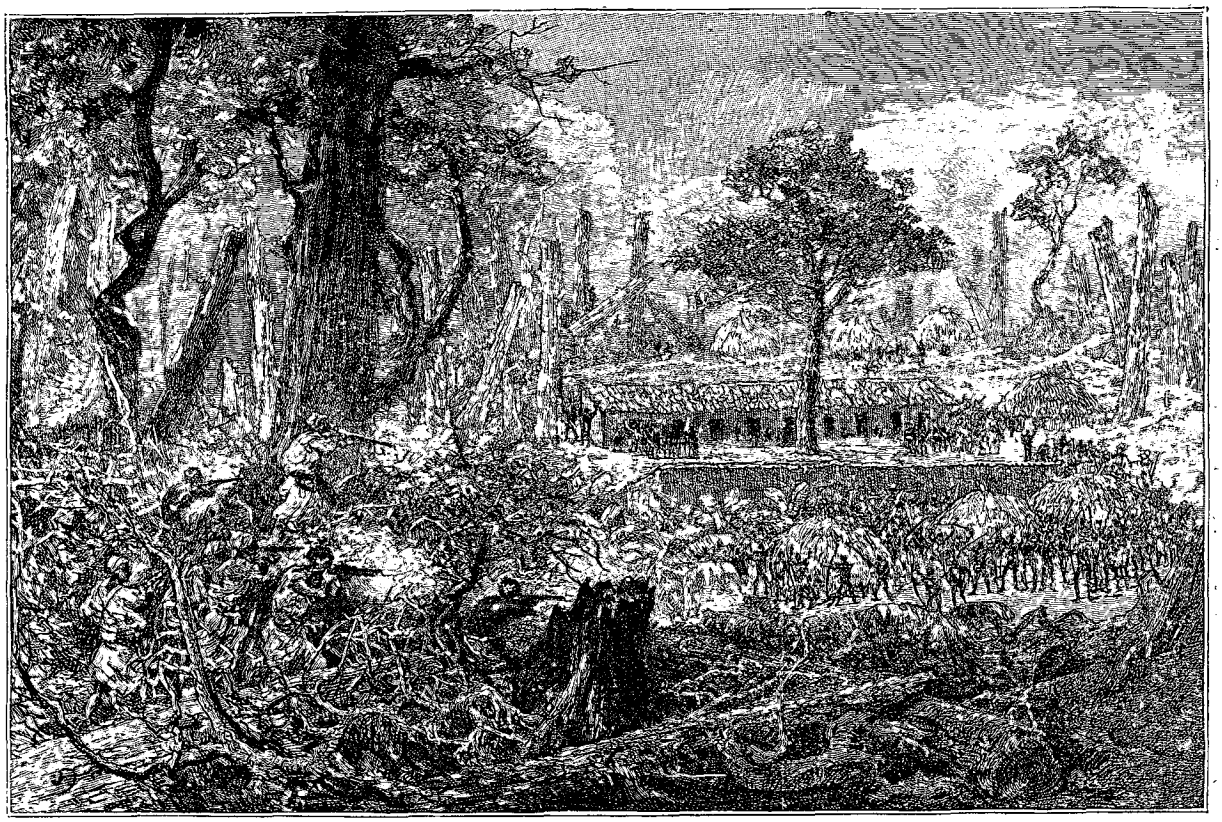
M. Jameson. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Et moi, qui revenais encore avec toute ma foi dans l'élan de Barttelot et les précieuses qualités de ses compagnons,... toutes ces révélations me portèrent un coup terrible. Notre seconde colonne avait tout ce qu'il lui fallait pour fournir un labeur utile, mais l'Occasion les avait touchés du coude et ils ne l'avaient pas vue. Et ces marches, ces longues marches par lesquelles ils devaient nous rejoindre, s'étaient changées en allées et venues pour « tuer le temps! »

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat dans la clairière d'Andi-koumou (voy. p. 86). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY [1].

1887-1889.

XI

Les misères de l'arrière-colonne. — Départ de Banalya. — Sélim bin Mohammed. — Nouvelle marche en forêt. — Famine et variole. — Deux pygmées. — Terribles angoisses au camp de la Famine. — Arrivée au fort Bodo.

La matinée du jour qui suivit notre arrivée à Banalya, j'eus une conversation avec les pagazi. Des 101 ou 102 que je retrouvais, 60 seulement semblaient avoir quelque chance de survivre à leurs épreuves. Tous paraissaient indiciblement misérables, et quelques-uns brisés à tout jamais; on lisait sur plusieurs visages la malice, la rancune, la haine. Ils se plaignaient des voleurs, qui leur prenaient tout, baguettes de laiton, cauris, hardes, sans qu'on parvînt à les découvrir. Les Zanzibari accusaient les Soudanais; les Soudanais dénonçaient les Somali, et les Somali les Zanzibari.

Mais ils se plaignaient surtout de n'avoir eu à manger que du manioc, et d'en avoir bientôt éprouvé de désastreux effets. Beaucoup en étaient morts; tous avaient été malades. Ils attribuaient cela à l'espèce qui croissait dans la contrée. Je vis bientôt à quoi m'en tenir. Avec la hâte des affamés, ils avaient dévoré leurs tranches de manioc sans les cuire, ou sans les tremper dans l'eau pendant quelques jours, pour en éliminer le principe vénéneux. De cette façon le poison avait fait son œuvre.

Je leur ordonnai de ramasser autant de manioc qu'ils pourraient, puis de le dégorger dans la rivière, et de se contenter, en attendant, de bananes et de plantains. J'étais décidé à repartir dans deux jours; je comptais, pour donner du courage à ces pauvres gens,

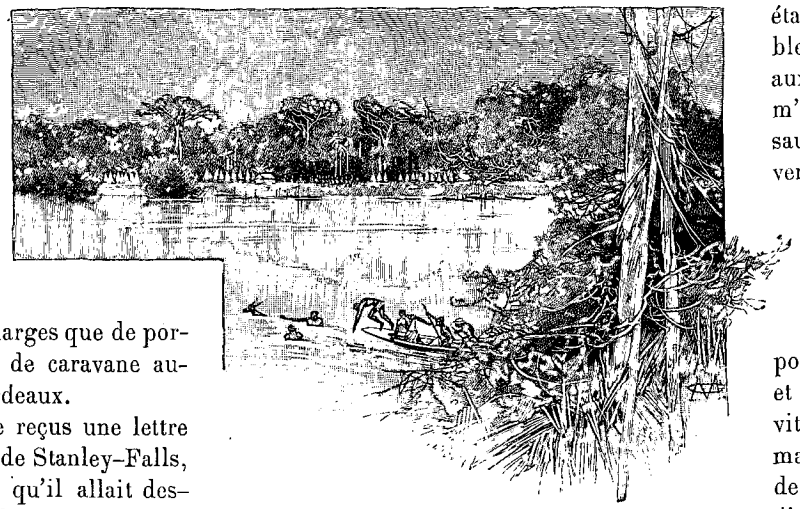
1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les descriptions enthousiastes que faisaient du Pays aux Herbes les hommes de la première colonne. La flamme des paroles par lesquelles ils décrivaient cette heureuse contrée se reflétait sur les maigres visages et les joues creuses de nos malheureux anémiés. Les narrateurs, il est vrai, passaient rapidement sur les mois de misère endurée avant de franchir la porte du paradis.

Après trois jours passés au campement j'embarquai malades et bagages, et nous occupâmes à quelque distance en amont l'îlot de Boungangeta; les porteurs suivirent à pied; les derniers retardataires n'arrivèrent que le 24 août. J'attendais là des nouvelles de Tippou Tib, auquel des courriers avaient été envoyés le 17. Nous restâmes dans l'îlot jusqu'au 31; je profitai de ce temps pour payer mes hommes du Nyanza et pour refaire les charges.

Le 29, je fis un recensement: nous étions 465, dont 283 porteurs, entre lesquels il n'y avait que 230 charges à répartir. Mais, hélas! les maladies, les combats avec les indigènes réduiraient notablement ce chiffre, et le jour arriverait, sans nul doute, où nous aurions encore plus de charges que de porteurs, et où les chefs de caravane auraient à épauler les fardeaux.



Antilope chassée à la nage. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Encore dans l'île, je reçus une lettre de M. Jameson, datée de Stanley-Falls, 12 août; il me disait qu'il allait descendre jusqu'à Bangala. Il était ainsi perdu pour notre entreprise. Je lui écrivis cependant que s'il réunissait 50 hommes il pouvait nous rejoindre en suivant la route que lui indiquaient les arbres coupés et flachés. Mais nous devions apprendre plus tard que M. Jameson était mort depuis douze jours quand son messager repartit pour Stanley-Falls.

Le 30, la flottille entière, 41 pirogues, partit transporter à 8 kilomètres en amont M. Bonny et 239 hommes; elle devait venir nous reprendre. Je me mis en route le lendemain, sans plus attendre de nouvelles de Tippou Tib; j'en reçus le 4 septembre par son neveu Sélim bin Mohammed, qui me revint avec Ougarrououé. Celui-ci nous avait suivis avec sa flottille et je lui avais confié mes lettres aux Sociétés de Géographie.

En causant avec Sélim bin Mohammed, je me convainquis que j'avais vu juste : ni Tippou Tib ni lui n'auraient eu le moindre avantage à tuer Barttelot ou à ruiner sa caravane. Ils ne l'avaient pas fait, ils s'étaient bornés à renvoyer de mois en mois l'exécution de promesses qu'ils comptaient se faire bien payer. Ne recevant pas de porteurs, Barttelot, tout de suite, aurait dû « faire celui qui n'y pense plus ». Mais, par malheur, ces jeunes gens ne songèrent qu'à amadouer Tippou Tib; ils prièrent et supplièrent, et les deux finauds, comprenant qu'un service réclamé avec tant d'insistance valait beaucoup d'argent, haussèrent leur prix, non par mauvaise volonté, mais parce que la tentation était trop forte. Quand Tippou prenait son air indifférent, on s'empressait de ranimer son zèle au moyen de cadeaux. Si Sélim bin Mohammed paraissait contrarié, de mauvaise humeur, s'il parlait de susceptibilités blessées, le major ouvrait ses caisses, en tirait une tunique d'uniforme aux couleurs éclatantes, ou lui envoyait une carabine d'un millier de francs, un ballot de cotonnade ou des revolvers à crosse d'ivoire.

Je déclarai à Sélim que si je les croyais, Tippou Tib ou lui, impliqués dans le meurtre de Barttelot, je ne le laisserais pas sortir en vie de notre camp. Je savais qu'ils n'en étaient pas coupables; mais quant aux torts réels qu'ils m'avaient faits, je saurais m'en souvenir à Zanzibar, où je me ferais rembourser, sur les sommes à toucher par Tippou Tib, son voyage et celui de ses serviteurs, et dédommager de la perte de mes marchandises, et du retard apporté à notre marche.

« Qu'il tourne, qu'il vire, dis-je en concluant, je suis sûr de l'emporter à la fin. Il ne peut rien contre moi; je peux beaucoup contre lui. »

En réponse, Sélim me dit qu'il allait revoir Tippou Tib, puis qu'il reviendrait dans dix-sept jours. Je lui dis que je savais bien qu'il n'avait pas la moindre intention de tenir sa promesse, et ma remarque ne parut nullement l'étonner. Jamais ne me fut démontrée mieux qu'en cette entrevue l'incapacité de l'Arabe à comprendre ce qu'est un contrat légal.

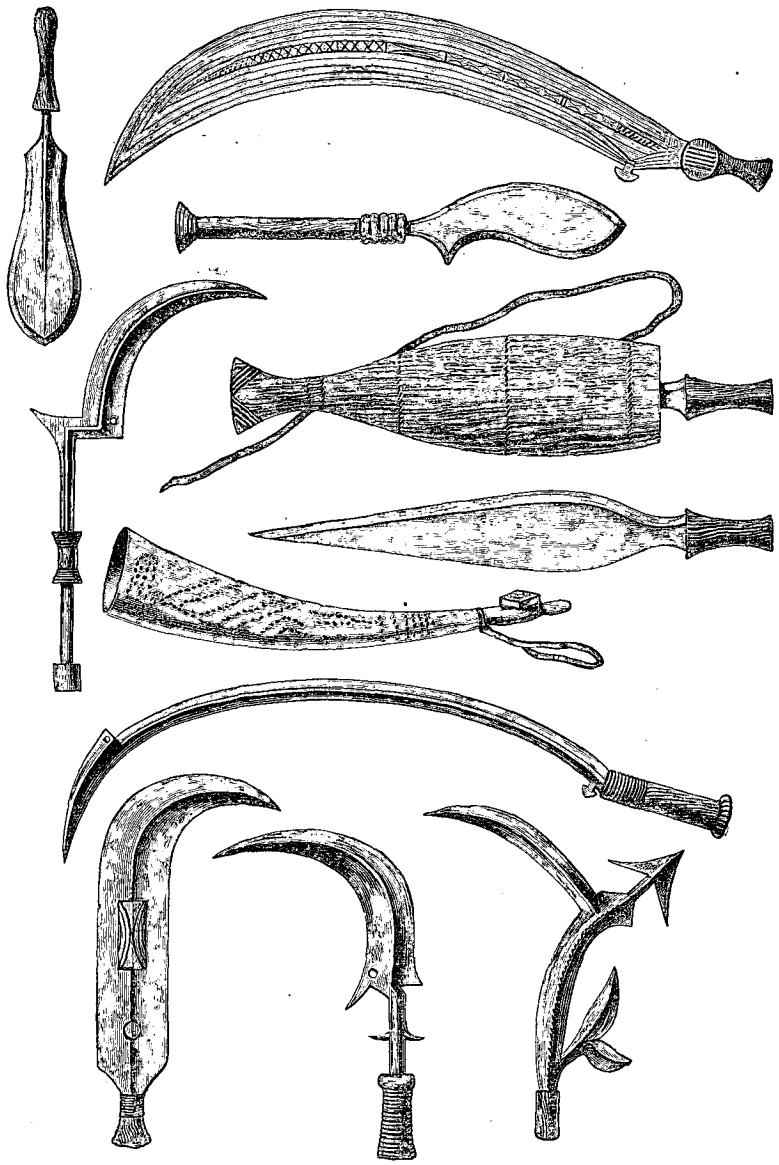
Nous repartîmes le 5 septembre, et notre étape nous conduisit au grand village de Batoundou, où nous restâmes deux jours, et où nous trouvâmes en quantité du maïs et des plantains. Je constatai là certains graves inconvénients du contact des miens avec les Manyouema; pour commencer, ils avaient communiqué la petite vérole à nos porteurs madi, parmi lesquels elle se développa avec une alarmante rapidité.

La nuit fut marquée par un de ces accidents que rendait si fréquents l'imprudence de mes hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux Zanzibari, des meilleurs parmi les engagés, et qui nous étaient fort utiles, quittèrent nuitamment le camp, afin d'entreprendre, à leur compte, une petite razzia sur les Batoundou; les ayant attirés dans une embuscade, ceux-ci les massacrèrent.

Le 12 septembre, ce fut bien autre chose : trompant la surveillance des sentinelles, nos gens étaient sortis sous prétexte de couper des feuilles de phrynium pour le toitage de leur hutte; les indigènes nous tuèrent trois Manyouema, et blessèrent très grièvement un soldat de Lado. Puis l'arrière-garde nous rapporta que sur le chemin cinq Manyouema, trois Zanzibari et un Soudanais, s'étant arrêtés pour se reposer, les naturels, embusqués dans les broussailles, leur étaient tombés dessus, et les avaient massacrés pour les manger ensuite. Et cinq jours auparavant, j'avais averti tout le monde du danger qu'il y avait à s'isoler pendant l'étape! Que dire de cette funeste indiscipline, qui en un seul jour nous avait pris douze vies?



Épées et couteaux; armes diverses; cor d'ivoire. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Deux jours après une de ces antilopes, comme nous en voyions s'élancer sur nous des taillis, presque toutes les fois que nous préparions les palissades, bondit par-dessus plusieurs pirogues placées côte à côte, et plonge entre deux eaux.

Ardents à la poursuite, nos hommes sautent dans la rivière, dont la surface est bientôt parsemée de boules noires, les têtes de ces frénétiques. La « faim de viande » arrive chez eux à son paroxysme. La flèche empoisonnée, la zagaie qui tranche comme un rasoir, la perspective de bouillir dans le pot du cannibale, rien ne les arrête : une colonne tout entière se jette à l'eau; tous nagent avec fureur, au risque de se noyer, parce qu'un cinquantième de chance se présente pour chacun de s'emparer d'un minuscule animal, dont la moitié ne suffirait point pour le repas d'un seul. Il me fallut dépêcher deux pirogues à la rescousse de ces fous. A plus de 800 mètres en aval, un jeune homme, nommé Feroudji, finit par saisir l'antilope au cou : lui, à son tour, est happé par une demi-douzaine de camarades, et le courant les eût emportés si les canots n'avaient pris à bord tous les lutteurs. Mais, hélas pour le pauvre Feroudji! l'antilope des brousses n'avait pas plutôt rendu l'âme que chacun faisait main basse sur ses restes, et il n'en put sauver qu'un tout petit morceau, qu'il se fourra dans la bouche pour en garder quelque chose.

Le 20 septembre nous passâmes aux chutes de Panga; nous halâmes nos 27 pirogues le long des rapides. Ce jour-là nous perdîmes un Madi, tué par une flèche. Quelques jours après, ce fut le tour d'un de nos plus joyeux capitaines, Feradji. On nous rapporta le soir son corps tout couvert de sueur; sur le bras gauche on voyait comme une piqûre d'épingle, la porte par où la mort était entrée; après avoir été frappé, il eut la force de marcher une bonne heure dans la direction du camp; ensuite il voulut se reposer, car il se sentait faiblir; il s'assit et mourut.

Le 30 septembre, non loin des rapides en amont d'Avougadou, une des femmes indigènes mit au monde un enfant, et bientôt on la vit debout, près de sa pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

géniture. Les Zanzibari accoururent à ce spectacle inaccoutumé. « Jette ça à la rivière! cria l'un d'entre eux. — Pourquoi? répliqua un autre, ne vois-tu pas qu'il respire? — Oui, mais il est tout blanc! il doit avoir quelque maladie affreuse! » « Père! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » me disais-je en regardant ces hommes. Sans même soupçonner qu'ils auraient commis un meurtre, ils eussent éteint cette petite flamme à peine allumée.

Vis-à-vis du confluent du Nepoko, tout près d'Avédjeli, l'épouse d'un tambour manyouema, jeune femme jolie et très avenante, entra dans un jardin pour cueillir des légumes; des sauvages cachés tout près la criblèrent de flèches. J'en vis jusqu'à sept plantées dans son corps. Ses cris attirèrent nos gens; on la transporta au camp en toute hâte; nous nous préparions à injecter de l'ammoniaque dans ses blessures quand elle tomba en arrière, tendit les mains à son jeune mari, le serra dans ses bras de la façon la plus touchante, soupira longuement et mourut. Certains voyageurs soutiennent que les Africains ne connaissent ni l'amour, ni l'affection, ni la jalousie. Qu'auraient-ils dit en voyant cette scène? La mort, la mort partout, et chaque jour et sous toutes ses formes, était parmi nous, mais aussi l'amour suprême, comme un ange gardien; il veillait auprès des mourants et embellissait le trépas même. Pauvres et douces créatures, ignorantes, les plus humbles de l'humanité, inconnues de ceux qui chantent les nobles sacrifices, la constance, l'oubli de soi-même, vous êtes vraiment nos sœurs, et il n'en peut douter, celui qui vous a vues, au milieu des réalités les plus lugubres, bercer le suprême sommeil de vos bien-aimés!



Pygmée pris à Avatiko. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Pour éviter la zone dévastée de 300 kilomètres entre les rapides de Bassopo et l'Ibouiri, je songeai à tourner ma route vers le nord-est, puis, au bout d'une centaine de kilomètres, à quitter la rivière et à me diriger sur le lac Albert. Dans le dessein de découvrir un sentier, j'envoyai trois compagnies de 40 hommes chacune; elles revinrent sans avoir rien trouvé, après avoir erré dans des bois épais, et je dus remettre l'entreprise à un peu plus tard.

Le 10 octobre nous étions au « Large des Hippos », expansion de la rivière où nous avions déjà séjourné, le 18 aux rapides d'Amiri. La variole, qui n'avait attaqué que deux de nos Zanzibari, sur les 620 que l'on avait vaccinés à bord, continuait à faire rage parmi les Manyouema, les Madi et les autres indigènes qui les accompagnaient; nombre de victimes furent jetées dans la rivière, des blocs de roche attachés au corps, mesure très nécessaire pour éviter l'exhumation des cadavres par les naturels, qui, nous le savions, suivaient de loin la caravane et se nourrissaient des morts. Depuis le 1er septembre, en quarante-cinq jours, nous avions perdu 44 personnes!

Comme des chutes d'Amiri à Avatiko il y a sept journées de marche dans une contrée absolument dépeuplée, et qu'au delà, par la route nouvelle que je me proposais de prendre, il y aurait encore deux jours sans vivres, j'envoyai, le 20 octobre, 160 hommes dans les plantations à l'intérieur des terres. Ils revinrent le lendemain avec une ample provision de bananes.

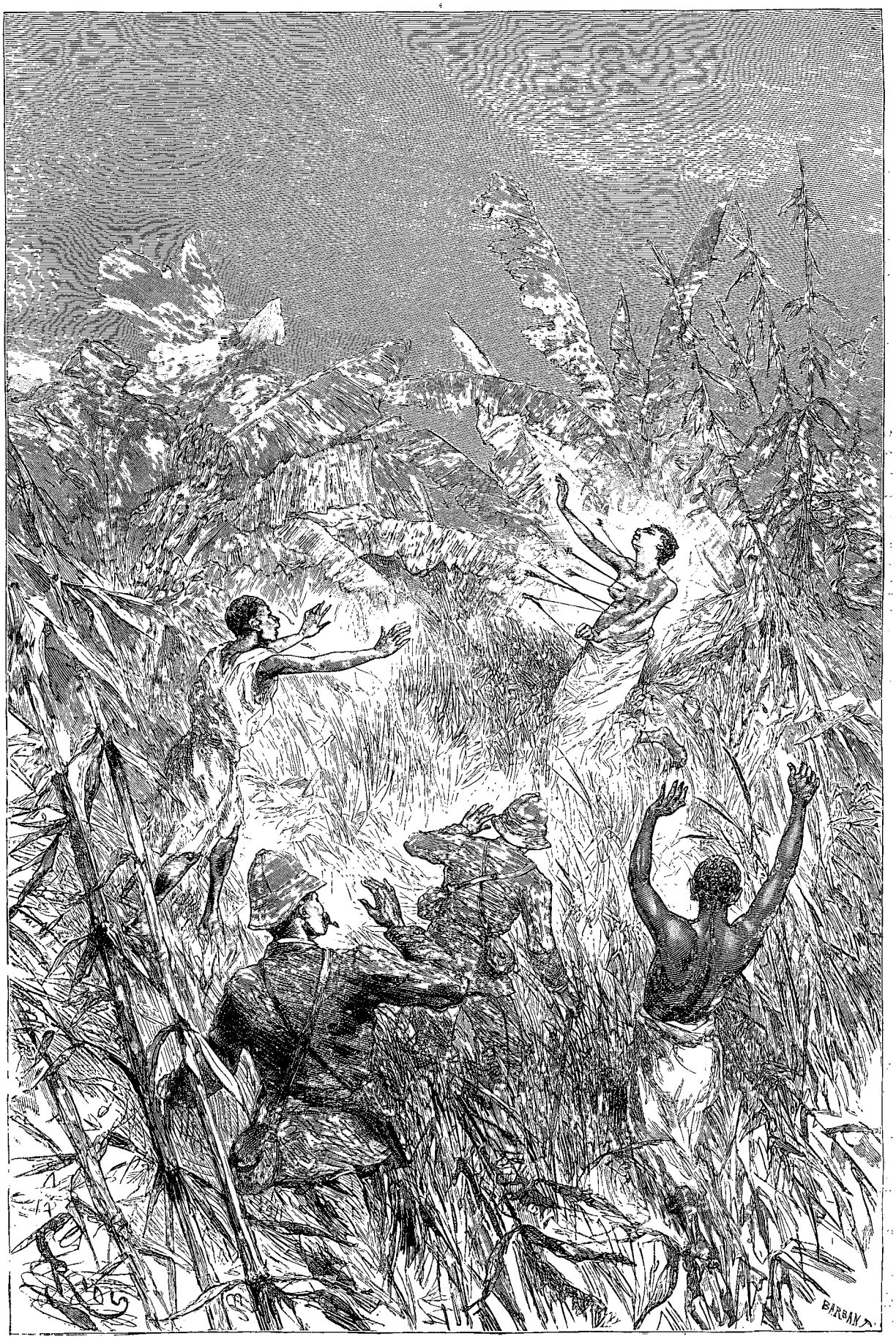
Le 23 nous campions dans l'établissement abandonné d'Ougarrououé. Les jours suivants, la colonne de marche eut fort à faire pour passer les ruisseaux et petites rivières qui se jettent dans l'Itouri, et qui, comme lui, coulaient à pleins bords. Le 25, nous arrivâmes vis-à-vis du confluent de la Lenda; le 28, nous étions enfin rendus aux plantations d'Avatiko, juste au moment où la majeure partie de nos hommes commençaient à crier la faim. Ils coururent vers les bananiers comme les loups après la proie. Ici nous nous arrêtâmes une couple de jours pour fourrager et préparer des vivres.

A peine étions-nous installés qu'on nous amenait deux pygmées, un homme et une femme, au teint cuivré, jeunes tous les deux; le premier devait avoir tout au plus vingt et un ans, sa taille était de 1 m. 22.

C'était le premier nain adulte que j'eusse encore vu: en lui passant la main sur le corps, revêtu de poils longs de 12 millimètres et plus, il nous semblait toucher de la fourrure. Il était coiffé d'une sorte de bonnet de prêtre, et décoré d'une touffe en plumes de perroquet. Une large bande d'écorce couvrait sa nudité.

J'éprouvais d'étranges impressions en contemplant ce minuscule habitant de la forêt; il faisait passer devant mes yeux un des plus anciens types de l'homme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

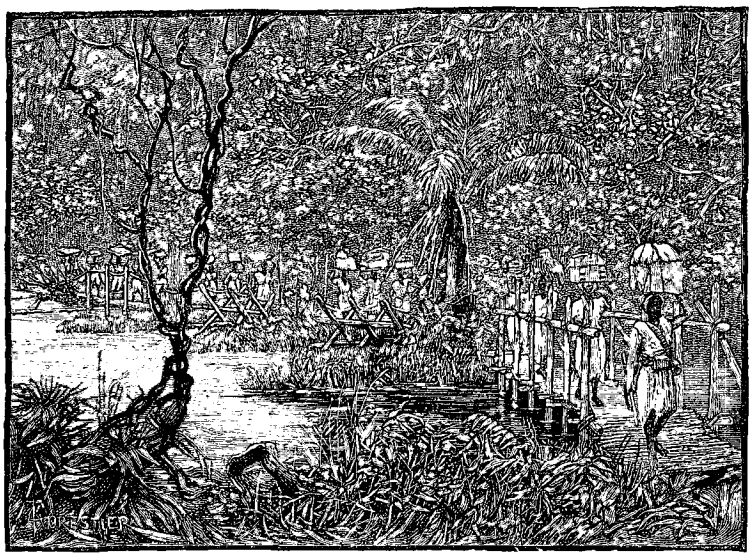


Mort d'une jeune femme manyouema. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

primitif. Ses ancêtres, Hérodote nous l'a conté, ont capturé les cinq jeunes voyageurs Nasamons et s'en sont divertis dans leurs villages des rives du Niger. Les Grecs ont chanté leur fameuse guerre avec les cigognes, et depuis Hécatée, 550 ans avant Jésus-Christ, les cartes géographiques les ont toujours placés dans la région des Monts de la Lune. Pendant une longue série de siècles ils ont erré çà et là. Rejetés des rives du Niger, poussés par les vagues successives des migrateurs à plus grande taille, ils ont dressé leurs huttes de feuillage dans les lieux les plus secrets de la forêt.

Les expressions les plus diverses se succédaient sur le visage du petit homme : l'étonnement, l'inquiétude, l'espoir. Je le fis asseoir à côté de moi, je lui passai la main sur le dos, je lui tendis des bananes grillées, et il sourit, reconnaissant. Il nous donna, par signes, les renseignements que nous lui demandions, et nous promit de nous conduire en un endroit où les plantains étaient, nous faisait-il entendre, gros comme son mollet. Et pendant tout ce temps, la face cuivrée de la petite femme reflétait éloquemment les émotions de son camarade. Aussi rondelette qu'une oie de Noël, qu'une poule d'Inde engraissée pour un dîner d'apparat, ses seins bruns luisaient comme du vieil ivoire ; elle se tenait debout, les bras pendants, les mains jointes, et, quoique toute nue, personnifiait la candeur. C'étaient, sans aucun doute, le mari et la femme : lui avec la dignité reflétée d'un Adam ; elle avec les grâces d'une Ève en miniature. Ce couple étrange s'harmonisait avec le sauvage Éden d'Avatiko.



Pont jeté sur le Doui. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Guidés par les nains, nous prîmes vers l'est-nord-est à travers la forêt. Le 1er novembre, la caravane émergeait dans les clairières d'Andaki, où nous attendait la récolte promise. Les plantains, à vrai dire, se trouvèrent moins gros que la jambe du nain, mais ils étaient parfaitement mûrs. Les jours suivants la marche fut des plus pénibles. Nous perdîmes 13 Zanzibari de la malheureuse colonne Barttelot, un des soldats d'Emin, et je ne sais combien de Manyouema et de Madi.

Le soir du 6 novembre, une marche de 12 kilomètres me démontra l'absolue nécessité de trouver au plus vite des vivres, si je ne voulais voir succomber la caravane tout entière. Le 7 j'envoyai Ouledi et une centaine d'hommes vers la clairière d'Andari, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest ; mais les hommes désignés pour l'accompagner étaient si faibles que chaque gamelle reçut l'ordre d'apporter ses marmites, où je fis mettre trois poignées de farine afin de donner à ces pauvres gens la force d'arriver à la plantation.

Nous les attendîmes le lendemain et le surlendemain, en proie à d'affreuses souffrances. Enfin ils reparurent le 10, à deux heures du soir, apportant pour plusieurs jours de bananes, découvertes dans une plantation abandonnée. Le 11, une heure et demie de marche nous menait à la cale où Kilonga Longa traverse ordinairement l'Ihourou ; mais les naturels avaient détruit tous les canots ; force nous fut donc de remonter l'Ihourou jusqu'à ce qu'on pût le passer pour se diriger vers l'est, sur sa rive gauche.

Notre route était orientée vers le nord-nord-est ; nous découvrîmes, en la suivant, de nombreuses traces de nains. L'état de la caravane était lamentable. Distribuer quotidiennement 230 ballots à un nombre toujours plus réduit de porteurs était la plus impatientante des tâches. Pas un homme sur vingt qui n'eût quelque réclamation à présenter : ulcères, douleur à la tête, menace de hernie, maux de toute espèce et plus ou moins indéfinis ; panaris, épine aux pied, rhumatisme, fièvres. Les charges étaient toujours aussi nombreuses, mais les pagazi mouraient.

Le 14, après six heures de marche, nous approchions d'Andouta et d'Andi-koumou. Comme l'avant-garde franchissait les abords des défrichements, des flèches volèrent dans les airs et deux hommes furent blessés. Sur-le-champ les autres jettent caisses et ballots et se précipitent sur les naturels. L'escarmouche fut assez vive, mais les sauvages, coiffés ici d'une sorte de chapeau à haute forme, prirent bientôt la fuite, et, une demi-heure après, la caravane entrait sous couvert. Nous trouvâmes dans les cases une telle quantité de très beaux plantains, que mes affamés ne pouvaient revenir de leur extase.

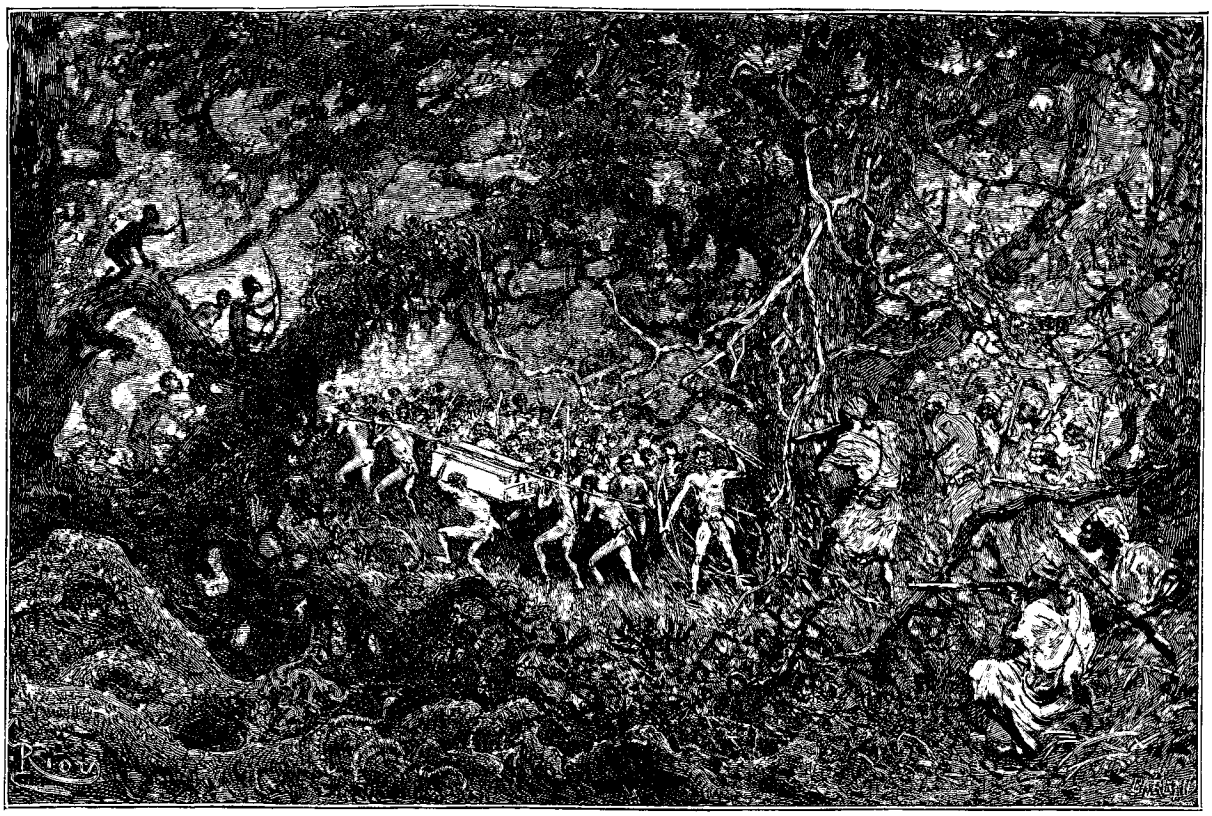
En examinant les caisses de munitions avant de les empiler pour la nuit, nous trouvâmes qu'il en manquait une, celle du caporal Daïn Mohammed ; il l'avait laissée au pied d'un grand arbre sur le bord du sentier. Quatre chefs de caravane reçurent l'ordre de s'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retourner avec le Soudanais et de rapporter le colis.

En approchant de l'endroit désigné, ils virent toute une bande de pygmées, hommes, femmes et enfants, rassemblés autour de deux chétifs guerriers qui essayaient de soulever la caisse comme pour se rendre compte du poids. Nos gens, très curieux, se dissimulèrent avec soin, car les yeux de ce petit monde sont singulièrement perçants. Chacun donnait son avis; les garçons sautaient à cloche-pied, se carrant des hanches avec la joie inexprimable que leur causait l'aventure, et les mignonnes femmes, portant sur leur dos des bébés plus mignons encore, piaillaient des paroles de sagesse féminine. Un des plus avisés prit une perche légère qu'il passa à travers les poignées, et tous, de leurs voix aiguës, d'exalter ce trait de génie. L'Hercule, alors, et le Milon de la tribu, y appliquant toute leur force, enlèvent la caisse au niveau de leurs épaules, et, chancelant sous le poids, s'acheminent vers le broussis. Nos gens de tirer à poudre et de pousser de grands cris en se lançant à la poursuite des myrmidons; l'un, trop gros pour courir, reste en arrière, un jouvenceau de dix-huit ans, qu'on nous amène en triomphe. Nous admirons l'homoncule, gras à lard. Mais il aurait fallu entendre le Zanzibari!

Du 14 au 16 novembre, nous restons à Andi-koumou, où nos hommes se vengent de leur abstinence



Nains emportant une caisse de munitions. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

forcée. Le 19, nous traversons l'établissement d'Andouta, et nous passons à travers une contrée toute hérissée d'immenses quartiers de roche, de blocs couverts d'une épaisse végétation, et entourée de fougères à profusion. Le 20, nous avons une escarmouche avec une caravane de naturels d'Andi-toké nord. A notre grand étonnement nous trouvons, parmi leurs dépouilles, des cartouches remington encore chargées.

Notre première pensée fut que le fort Bodo avait été pris ou évacué, ou que les sauvages avaient massacré quelque patrouille; après réflexion, nous croyons bien qu'elles nous ont appartenu, mais qu'elles ont passé par les mains des Manyouema de Kilonga Longa.

Le 25, nous étions à Inde-maou, où l'expédition eut quelques jours de répit. Les bananeraies, très étendues, étaient chargées de fruits mûrs et d'une odeur délicieuse.

J'avais eu le projet d'arriver droit au Pays aux Herbes, sans passer par le fort Bodo. Mais, pour mettre fin aux doutes qui me hantaient sur le sort de la garnison, j'infléchis quelque peu notre marche vers le sud, voulant voir de mes yeux ce qui en était du fort. J'envoyai Bonny, avec le chef Réchid et 60 hommes, jeter un pont sur le Doui. Ils s'en acquittèrent à merveille, et le 1er décembre, après cinq jours de repos à Inde-maou, la caravane entière passa sur cette charpente grossière, mais très solide, et d'une longueur de 72 mètres.

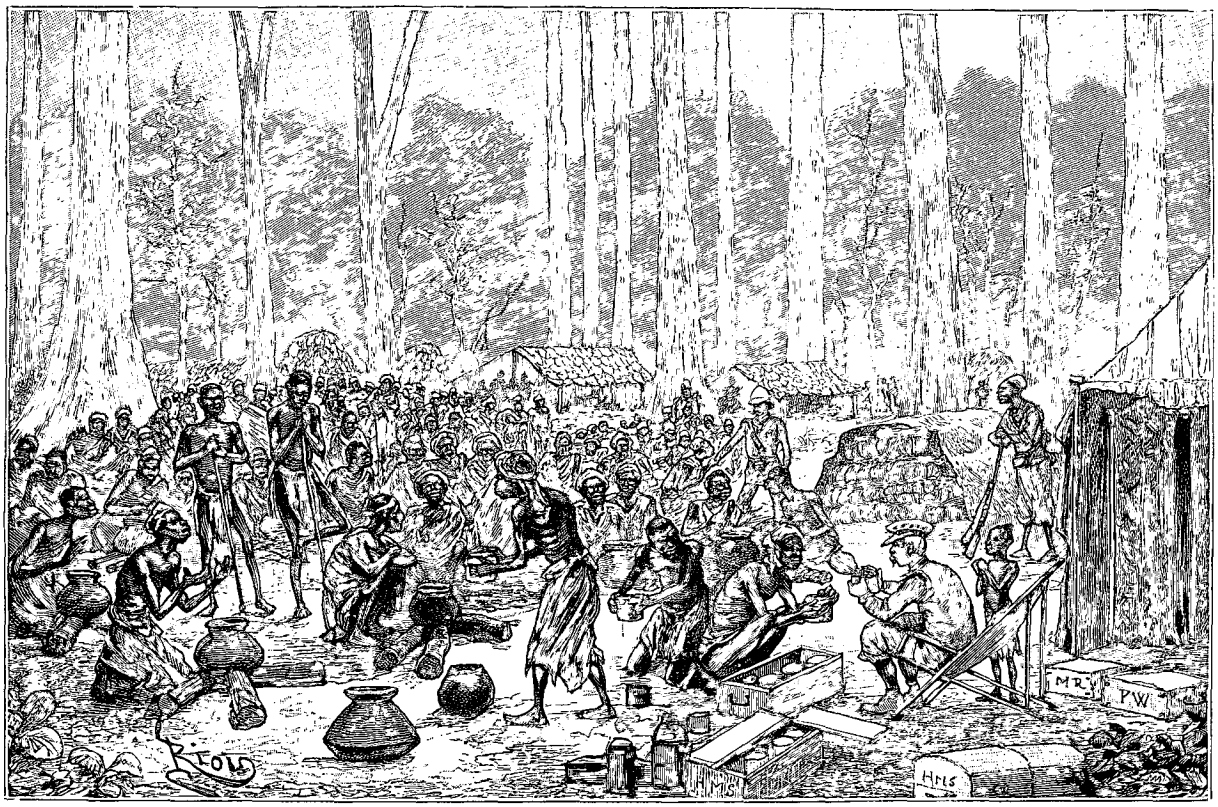
Le 4 décembre, nous campons à Ngouetza, où nous avons la chance de trouver une belle chèvre escortée de deux jolis biquets de trois à quatre mois; nous sautons sur ce présent des dieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 8, je m'aperçus que 150 hommes au moins s'étaient débarrassés de leurs charges de vivres dans l'espérance d'en trouver d'autres, et que ce jour-là ils n'avaient plus rien à manger. Je décidai, en conséquence, de renvoyer dès le lendemain 200 hommes vers les bananeraies de Ngouetza.

Nous restions 130 hommes, femmes, enfants et nains, presque tous l'estomac en détresse. Pour passer le temps, je me mis à reprendre mes calculs, et à corriger les écarts que m'avaient fait découvrir mes divers voyages dans cette même région. Mais le 14 ma tâche était terminée.

Ceux qui m'entouraient s'affaiblissaient de plus en plus, et, cependant, l'espoir ne les abandonnait pas encore. Tous les jours, je fais ouvrir une caisse, j'en sors une conserve de lait et une autre de beurre, et je mets une cuillerée de chacune dans un pot de terre déjà rempli d'eau bouillante, maigre potage qui servira à prolonger l'agonie. Pendant six jours on rangeait en demi-cercle les marmites de chaque mess : chaque cuisinier m'apportait la sienne; j'y laissais tomber les rations de beurre et de lait; il les remuait consciencieusement, puis, escorté de son groupe, s'en allait faire la distribution. Le cœur un peu remis par cette boisson chaude, nos hommes se répandaient dans les bois à la recherche des baies rouges du phrynium, et des fruits plus rares de l'amome, dont la pulpe aigre-douce calmait les tortures de l'estomac; parfois même ils découvraient un champignon, mais quand cent trente personnes ont erré tout autour d'un bivouac et dans toutes les directions, en quête de quelque bribe à se mettre sous la dent, ce cercle s'élargit de jour en jour, et de cette façon les hommes s'égarent. Un soir, Sabouri manqua à l'appel, un petit garçon de huit ans, que j'aimais beaucoup. Il portait mon winchester et ma cartouchière. Chérubin aux yeux noirs, rond comme un rouleau à pâte, il avait l'avisement d'un homme dans sa cervelle d'enfant.



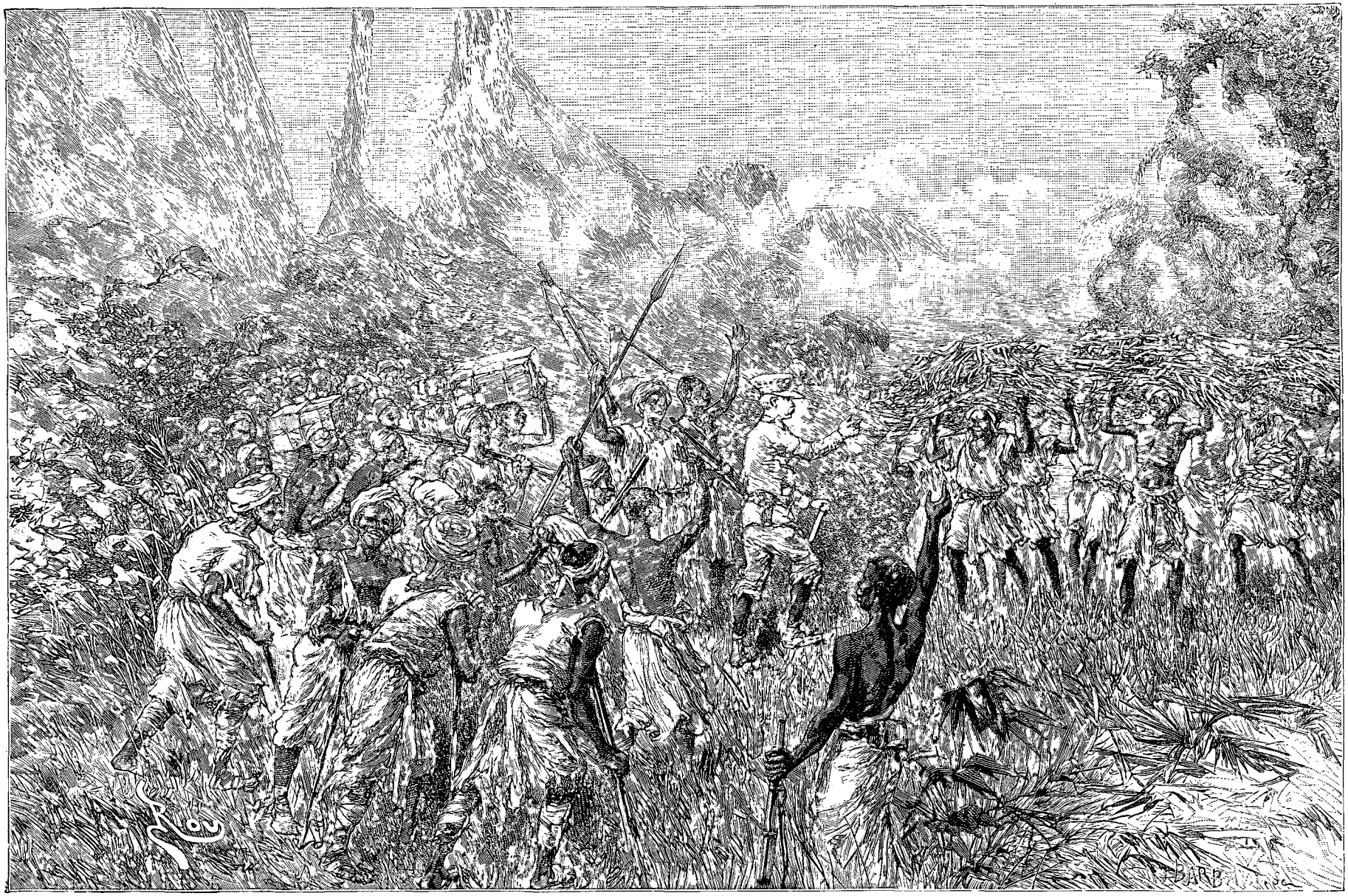
Le camp de la Famine. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lendemain fut vraiment terrible. Trois des nôtres disparus, et dans le camp un mort. Les survivants s'affaissaient toujours davantage. Je passai une nuit affreuse. La pensée des absents ne me quitta guère : s'étaient-ils égarés dans les bois? la faim les avait-elle terrassés avant qu'ils eussent pu arriver aux bananeraies?

Le sixième jour on prépare le potage comme de coutume : une conserve de beurre et une conserve de lait condensé; pour cent trente personnes! L'idée se glissait peu à peu dans les esprits que si nous restions encore trois jours à ne rien faire, nous serions ensuite trop faibles pour aller aux vivres. Le mieux serait de retourner à Ngouetza, pour cueillir des plantains nous-mêmes. Mais il y avait une difficulté : les cinquante plus faibles ne pourraient sans doute pas nous suivre, et quand nous reviendrions au camp ils auraient ouvert et pillé nos caches.

M. Bonny vint alors à la rescousse; il s'offrit à garder le campement avec dix hommes, si je lui donnais dix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ce sont eux ! (voy. p. 90). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours de vivres pour lui et la garnison. Dix jours! certes je ne resterais pas si longtemps absent; mais on pourrait le contenter; je mesurai donc plein une demi-tasse de farine par homme et par jour, et, en plus, quatre biscuits : j'ajoutai même quelques conserves de beurre et de lait condensé.

Le matin du 14, le petit Sabouri apparaît, gai, dispos, indifférent, comme s'il rentrait d'une promenade. « Toi, Sabouri! mais où étais-tu donc? — Je ramassais des baies, et je me suis perdu, et puis j'ai vu des marques de hache sur les arbres. Là, que je me suis dit, voici le bon chemin! Et je l'ai suivi, mais je suis arrivé à une grande rivière. C'était l'Ihourou! Puis j'ai trouvé un grand creux dans un arbre, je m'y suis collé, et j'ai dormi; puis j'ai suivi la même route, mais dans l'autre sens, et toujours comme ça je suis revenu ici. »

Le lendemain appel général. Quarante-trois créatures humaines restent au campement, sur le bord même de la tombe, et elles vont y tomber si nous ne trouvons rien avant vingt-quatre heures. Prenant un air serein, quoique mon cœur fût prêt à se briser, je leur dis d'avoir bon courage : j'allais leur ramener les absents, qui, sans doute, les oubliaient en se gorgeant de bonnes choses. « En attendant, priez Dieu pour que je réussisse. C'est Lui seul qui peut vous sauver! »

Nous partons à une heure pour Ngouetza; j'ai avec moi 65 hommes et jeunes garçons et 12 femmes. Nous marchons jusqu'à la nuit, puis nous nous étendons sur le sol, chacun silencieux et triste et perdu dans ses pensées. Inutile pour moi de chercher le sommeil. Le vent murmurait à mon oreille : « Perdu! perdu! Vains tes labeurs et vaines tes souffrances! Les mauvais jours succèdent aux mauvais jours; les braves tombent; l'un après l'autre ils roulent au sépulcre; ils vont pourrir et disparaître, et tu vas rester seul! »

« *Allah ho akbar!* » cria dans l'obscurité de la nuit un homme auquel la douleur et la faim enlevaient le sommeil. Ces paroles, se réverbérant à travers les ténèbres, éveillent un écho dans mon cœur. « Dieu est grand! » Pourquoi un fils de l'Islam vient-il rappeler à un chrétien que Dieu règne? Et voici, des pensées plus saines reprennent possession de mon esprit; mes yeux ne se lassent plus à sonder les ténèbres, je rentre en moi pour me remémorer tant d'exemples de miséricorde reçue; ces souvenirs en appellent d'autres, et le cœur obstiné se fond, et je dépose tous mes soucis aux pieds de Celui qui seul donne la délivrance!

Vers le matin je m'endormis pour me lever en sursaut quelques heures après; la nuit s'enfuyait; l'aube spectrale me montrait les groupes de compagnons qui sommeillaient encore.

« Debout, enfants! vite! aux plantains! Plaise à Dieu, nous mangerons aujourd'hui! » En quelques secondes, tous s'étaient levés de leur couche et bientôt défilaient sur le sentier dans la lumière grise du matin. A peine la marche commençait-elle à nous échauffer, que je distingue un murmure de voix à quelque distance. Le petit Sabouri tient ma carabine prête, il guette mon moindre signe; je vois un grand monceau de fruits dépassant les larges feuilles de phrynium qui nous cachent un détour du sentier.... Ce sont eux! ils arrivent! Le faible, le boiteux et le perclus oublient peines et souffrances. Leurs cris de reconnaissance s'élèvent spontanément vers le ciel. Anglais et Africains, chrétiens, fils de l'Islam ou païens, tous confessent le nom du Très-Haut. Il n'est pas ici, Il n'est pas là, Il est partout!

Il n'y avait qu'à regarder ceux qui marchaient en tête de l'escouade pour voir clairement la cause du retard. Mais nous n'avions pas de temps à perdre en reproches; il fallait allumer les feux, s'asseoir, griller les fruits, et amasser le plus tôt possible des forces pour le retour. Une heure après, nous reprenons la route du campement, où nous arrivons à deux heures et demie de l'après-midi, reçus comme les mourants reçoivent ceux qui viennent les arracher à la mort. Et cet après-midi-là, jeunes et vieux, Zanzibari et Manyouema, Soudanais et Madi noyèrent les douleurs du passé dans les joies du présent, et chacun fit le vœu d'être plus prévoyant désormais,... pour n'y plus penser le lendemain.

Le 17 nous arrivions à l'Ihourou, que nous traversions. Le 19 nous sortions des halliers, et nous étions sur les confins des plantations du fort Bodo.

Le 20, non sans quelque inquiétude secrète, nous approchons de l'extrémité de notre belle route stratégique; je tombe au tournant sur une patrouille de Zanzibari aussi étonnés que nous-mêmes de cette soudaine rencontre. Les décharges de nos carabines troublent le grand silence de la clairière : d'autres lui répondent bientôt; fous de joie, nos amis, par sauts et par bonds, accourent nous tendre la main, et, le premier, mon cher docteur, les yeux brillant de plaisir, qui me crie : « Tout va bien au fort Bodo ».

XII

La forêt équatoriale. — Sa faune. — Les tribus sylvaines. Les nains.

La grande forêt équatoriale, que nous avions traversée trois fois, contraste fort avec les idées que les livres de jadis, même que certains livres d'aujourd'hui, nous donnent de l'Afrique. Elle rappelle, de tous points, les immenses forêts vierges de l'Amazone.

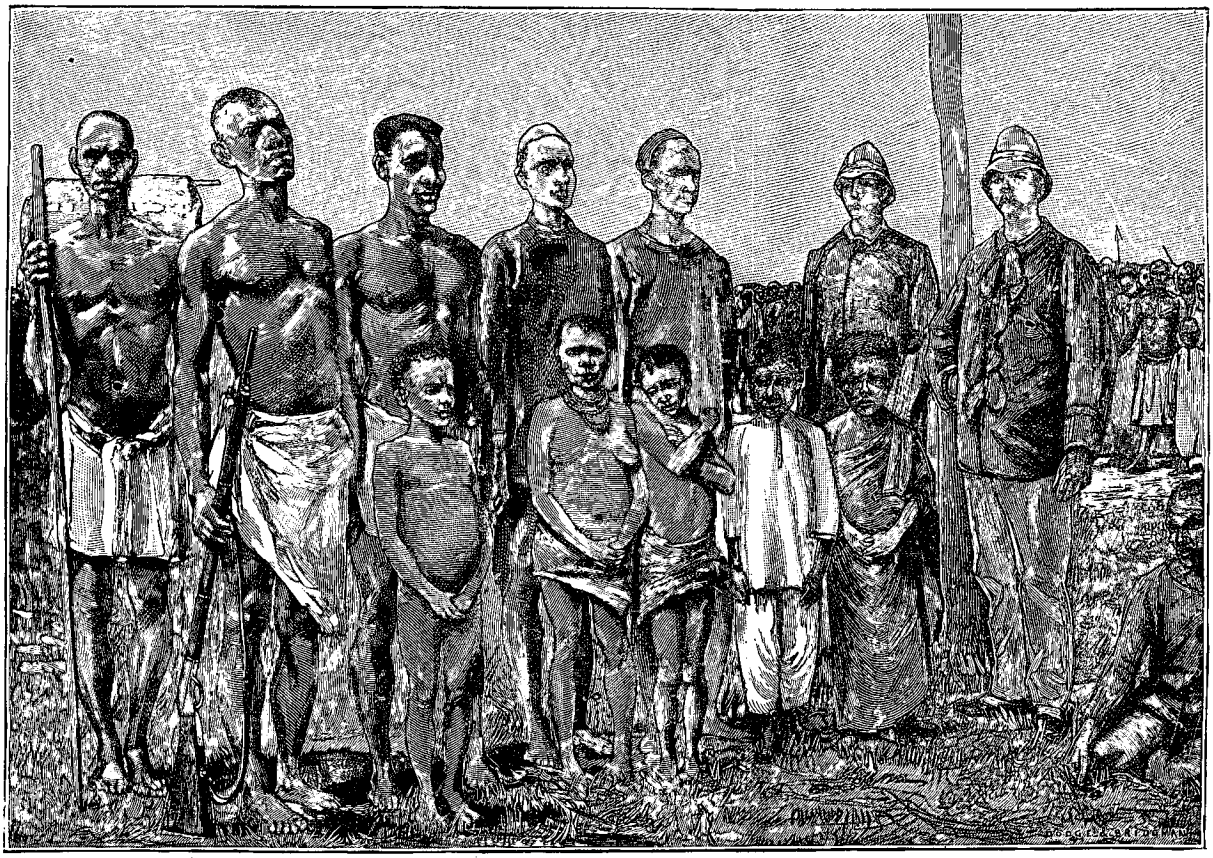
Des environs de Kabambarré, dans le Manyouema sud, jusqu'à Bagbomo, sur la Ouellé Makoua, dans le Niam-Niam occidental, cette forêt mesure une longueur de 1000 kilomètres, une largeur moyenne de 840 : soit une superficie de 840 000 kilomètres carrés.

Imaginez cet immense espace recouvert d'arbres d'une hauteur variant entre 6 et 54 mètres; lancez d'un arbre à l'autre des câbles de lianes épais de 5 à 40 centimètres, contournez-les, tordez-les en anses, en nœuds, en festons, en guirlandes, faites-en des W et des M gigantesques, plaquez-les contre les troncs, ou enroulez-les tout autour comme un boa. Prodiguez-leur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feuilles et les fleurs; des branches les plus élevées, qu'ils retombent par centaines à quelques pieds du sol; frangez-en les extrémités des racines que les épiphytes jettent dans les airs; jetez sur chaque branche des choux géants et ces végétaux à larges feuilles ensiformes qu'on appelle la plante à oreilles d'éléphant, puis des touffes d'orchidées, merveille des tropiques, et une draperie de ces délicates fougères, si communes dans la grande forêt; couvrez branches, rameaux, lianes, de mousses épaisses, ressemblant à une verte fourrure; puis étendez sur le sol un tapis verdoyant de phryniums, d'amomes et de buissons nains. Voilà la grande forêt, la sylve antique et compacte.

Mais ces arbres géants tombent, frappés par la foudre, par la maladie, par la vieillesse; ils tombent et, dans leur chute, blessent une demi-douzaine de leurs anciens compagnons. Voilà pourquoi nous voyons tant de loupes, tant d'excroissances, de goitres, de troncs déformés. L'arbre géant qui gît à terre devient, avec les années, un amas fumant de fibres en décomposition, d'anciennes colonies de fourmis, de défuntes générations d'insectes; il est à demi voilé par une masse de plantes sarmenteuses ou enseveli sous le feuillage des jeunes arbres. Tous les kilomètres ou à peu près, sous l'épaisseur des feuillages, des ruisseaux boueux, des criques stagnantes, cachées sous des lentilles d'eau,



Les pygmées comparés avec les officiers anglais, les Soudanais et les Zanzibari (voy. p. 84, 86, 94 et 96). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

les larges feuilles du lotus et du nymphéa, des mares sans profondeur se couvrent d'une écume verte et grasse, faite de millions d'organismes microscopiques.

Ces vastes régions sont peuplées d'innombrables tribus s'entre-guerroyant et vivant éloignées de 10 à 40 kilomètres, au milieu des clairières de la forêt, sur les ruines de laquelle ils cultivent bananes, plantains, manioc, fèves, tabac, colocasie, courges et melons. Pour rendre leurs villages inaccessibles, ils empilent des branches, font des abatis de grands arbres, hérissent leurs sentiers de brochettes cruellement affilées et cauteleusement cachées sous les feuilles.

Le village vient-il à être abandonné, aussitôt la végétation reprend son empire. En deux ou trois générations, la poussée végétale efface les traces de toute intervention humaine; la clairière inondée de soleil se transforme en un fourré où l'on ne peut pénétrer sans labeur. Même les clairières délaissées depuis moins d'une année montrent des merveilles de vie, une fécondité inouïe, une infinie variété d'espèces poussant avec une vigueur sans pareille. Les plantes sarmenteuses s'enroulent autour des troncs coupés, qu'elles recouvrent entièrement. Et toute cette verdure se revêt des fleurs les plus éblouissantes. Au-dessus montent quelques grands arbres à feuilles épaisses et luisantes, couverts d'une profusion de corolles rouges, dont les pétales, tombant en pluie vermeille sur la trame impénétrable des plantes sarmenteuses à fleurs papiliona-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cées, contrastent avec les fleurettes jaunes, blanches ou pourpre pâle des arbustes et parasites. L'amome montre ses coupes neigeuses lavées de rose, une vigne sauvage ses grappes violet clair; tel feuillage est d'un châtain superbe. Un poivrier appelle l'attention par ses gousses rouges, et un manguier par ses myriades de clochettes arrondies semblables à de petites perles; le robinier emplit les airs du parfum qu'épanchent ses thyrses d'un blanc pur, le mimosa agite à la brise ses houppes dorées d'une si douce senteur.

Le vert gai des fougères fait ressortir les teintes plus claires de la « plante à épée », un élaïs aux premières années de sa croissance, ou bien celles de la feuille si grande et si utile du phrynium; un jeune figuier au tronc d'argent, aux branches largement éployées, mêle ses frondaisons aux folioles délicates de la sensitive, aux feuilles palmées du calamus; une multitude d'orties ou de plantes qui leur ressemblent concourent à revêtir l'ancien défrichement d'une verdure curieuse et charmante. La base, le support, le sol d'où s'élance toute cette vie, ce fouillis de tiges, de ramures, de fleurs, cette barrière infranchissable de végétation splendide, est peut-être quelque vieille souche, morte depuis longtemps, cariée, pourrie, noire de moisissure, dévorée par les champignons, que commence à couvrir une couche d'humus, et où chaque éraillure, chaque fissure, chaque trou est le repaire d'insectes divers, depuis le termite au corps délicat jusqu'à l'ignoble mille-pattes ou à quelque coléoptère monstrueux.

Plus loin, changement de spectacle. Des arbres gigantesques, des colosses sans nombre, se culbutant jusqu'à la lèvre même de la berge de l'Arouhouimi, en forcent quelques-uns à pousser presque horizontalement sur la rivière, quelquefois jusqu'à 15 ou 16 mètres. Sous leur ombre, une centaine de pirogues s'abriteraient du soleil brûlant. Leur bois est jaune, dur comme du fer; à en couper un, on userait un assortiment de nos meilleures haches d'Amérique. Ils portent des fruits d'un brun rougeâtre, qui, à la maturité, prennent l'aspect de superbes prunes; d'autres semblent des dattes mûres; mais aucun n'est comestible. A ces arbres, qui s'étendent au loin sur les eaux, les guêpes noires suspendent leurs nids. Extérieurement, on croirait voir des poches de papier grisâtre armées de plis, de bouffants, de découpures, et très joliment arrangées les unes au-dessus des autres, comme ces écrans qu'on place pendant l'été devant les grilles des cheminées anglaises.

Quand je marchais avec la colonne, ou que nous reposions la nuit, la présence de mes hommes ou le murmure de leur voix ne me portait guère à comprendre cette poésie de la forêt. Nous souffrions trop de la faim; nous avions pâti de misères trop prolongées; les épreuves quotidiennes faisaient trop souvent appel à notre bonne humeur, à notre patiente endurance. Mais si, une fois par hasard, je m'éloignais du bivouac, si les rumeurs n'en arrivaient plus à mes oreilles, j'oubliais un instant les mille soucis, et notre dénuement, et nos déboires; la majesté de la forêt agissait sur mon âme et rendait le calme à mon esprit. Ma voix retentissait au milieu du silence, renvoyée par les échos comme par les murs d'une cathédrale. Je me sentais envahi par une influence indéfinissable, presque surnaturelle; l'absence continue de la grande lumière du ciel, les lueurs tamisées du soleil, cette étrange sensation de solitude qui vous force à regarder tout autour pour voir si l'on n'est pas le jouet d'une illusion,... cela me donnait l'impression d'un autre monde : deux vies étaient en présence, la vie végétale et la vie humaine; l'une massive, colossale, paisible et silencieuse, et pourtant si majestueuse et si solennelle! Il me semblait bizarre que ces deux vies, si semblables parfois, ne pussent entrer en communion; il m'eût paru simple et naturel qu'un de ces vieux patriarches m'eût adressé la parole.

La forêt comprend des arbres à bois dur et bois mou; il y a ici de nombreuses familles de ces derniers, qui, dans les tropiques, remplacent le pin et le sapin. Tous ont immanquablement de larges feuilles. Leur bois, fort utile, est très facile à travailler; on en fait toutes sortes d'ustensiles domestiques.

On trouve plusieurs espèces de l'arbre à coton, toujours reconnaissable aux superbes arcs-boutants des racines, à la hauteur, qu'aucun autre ne surpasse, au gris argenté de l'écorce, aux raides épines des tiges, à la soie blanche des fleurs, aux feuilles d'un vert gris. Puis on trouve encore le tek d'Afrique, l'acajou africain, le cœur- vert, le *Lignum vitæ* ou arbre de vie, le bois de fer, le *Raphia nitida*, dit bois de Campêche, qui ne pourrit jamais, le copal, le manguier arborescent, l'oranger sauvage, le figuier à tronc blanc, l'arbre à beurre, les tribus des acacias, le majestueux *mpafou*, et des milliers d'arbres fruitiers dont la plupart me sont inconnus.

Quant aux animaux de la forêt, nous les avons peu chassés, par crainte des indigènes, et à cause des difficultés de la marche. Éléphants, buffles, sangliers, antilopes des brousses, lapins, gazelles, chimpanzés, babouins, singes de toutes sortes, genettes, écureuils, civettes, zèbres, ichneumons, grands rongeurs, voilà les animaux que nous savons exister dans ces bois; les branches sont couvertes d'oiseaux et de chauves-souris; la rivière abonde en poissons et en bivalves — moules et ostracées; mais peu de crocodiles et d'hippopotames.

Pour les oiseaux, ils menaient certes assez grand bruit sur nos têtes, mais nous étions au rez-de-chaussée, et eux sur le toit d'un quinzième étage. Nous ne pouvions les voir, mais partout nous les entendions siffler, gazouiller, crier, hululer : perroquets, ibis, perruches, oiseaux-soleil, tête-chèvres, huppes, hiboux, pintades, merles, martins-pêcheurs, etc., etc., plus nombre de minuscules petits oiseaux à moi inconnus, et des chauves-souris par millions, petites et grandes.

Les simiens sont largement représentés; j'en ai vu une douzaine d'espèces : le colobe, des babouins à fourrure mi-partie grise et foncée; de petites guenuches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noires, des galagos et des écureuils volants, mais jamais à moins d'une centaine de mètres. Longtemps avant que nous eussions pu les approcher, les rumeurs d'une caravane en marche avaient donné l'alarme.

Les reptiles sont fort nombreux; l'Itouri fourmille de serpents d'eau de diverses grandeurs; sans cesse ils se laissaient choir des arbres tout près de notre bateau : couleuvres d'eau, vertes et très minces; couleuvres gris de plomb et de taille formidable; couleuvres or, noir et vert, longues de 2 mètres; pythons et serpents à lunettes; vipères cornues et lycodendites. Quant aux serpenteaux des brousses, grands de 60 centimètres, il


Itinéraire du Voyage de H. M. STANLEY des LACS à ZANZIBAR.
Echelle :
0 100 200 Kilom.
Itinéraire de H.M. Stanley.
32° Est de Paris
36°
Lac Rodolf (Basso-Novak)
Elgoumen
Lac Baringo
Equateur
Mt Kénia
Mt Kilima Ndjaro
Mt Oulou
VICTORIA NYANZA
Désert couvert de Nitrate de Soude
L. Manyara
L. Natron
L. Djipe
Arousha
Chaga
Taveta
Talta
Ganda
Ginyama
Mombasa
ZANZIBAR
Zanzibar
Pangani
Kilindi
Melindi
Sabaki R.
Tana
Baxa ou Eribyedima
Pokoré
L. Korokoro
Mangolé
Ripa, Massa
Zoubaki
Ndarino
Ngatano
Borabini
Ouzaramo
Ouzigoua
Ouzigoua
Ouzigoua

en averses diluviennes. La forêt est aussi très favorablement située pour recevoir les vapeurs qui s'élèvent des lacs Tanganyka, Albert-Édouard et Albert. Par suite de cette humidité continuelle, les eaux de l'Itouri sont rarement très basses; c'est en novembre qu'il monte le plus haut et en décembre que la baisse est le plus sensible. Mais il ne se dessèche jamais, et apporte au grand fleuve un énorme volume d'eau. Il a 1130 kilomètres de long et prend naissance au sud de ce trio de collines connu sous le nom de « Groupe des Voyageurs », et, de leurs noms respectifs, Speke, Schweinfurth et Junker. Le bassin de l'Itouri couvre une aire de 173 500 kilomètres carrés.

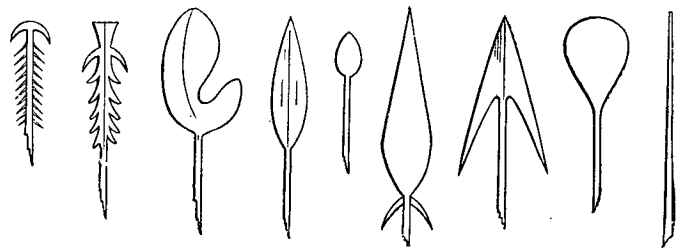
Au nord de ce vaste territoire sont cantonnés les Ababoua, Mabodé, Mamvou et Balessé. Au sud les Bakoumou et Babourou, branches principales, se subdivisent en centaines de tribus.

Toutes les tribus de la région équatoriale comprise entre l'océan Atlantique et le 32e degré de longitude est ont entre elles une ressemblance plus ou moins éloignée, mais je placerai au 20e degré la ligne de séparation entre les deux grandes familles de même race et de même origine. Réparties sur environ 12 degrés de longitude, des peuplades par centaines offrent de très grandes analogies. Ce que Schweinfurth et Junker, Emin et Casati ont rapporté des Niam-Niam, des Monbouttou et des Momvou peut, avec quelques légères différences, s'appliquer aussi aux Bangala, Ouayyanzi, Batomba, Bassoko, Babourou, Bakoumou, Balessé. L'une de ces tribus peut présenter des signes d'une organisation supérieure quand on la compare à telle autre. Celle-là aura souffert davantage et pâti sous l'oppression de puissants voisins; mais, dans l'ensemble, je ne vois aucune disparité appréciable. Ils n'élèvent point de gros bétail et se contentent de brebis, de chiens et de volaille. Telle communauté s'adonne à la culture du manioc, mais toutes sans exception cultivent les deux bananiers. Toutes sont vêtues d'écorce battue et assouplie; quant à la coiffure, généralement uniforme, on voit des peuplades se signaler par le soin qu'elles y apportent. Quelques-unes pratiquent la circoncision; toutes mangent la chair de l'ennemi. Les armes, coupant comme un rasoir, sont à peu près du même modèle : lances affilées, couteaux pointus à deux tranchants et à deux ou quatre lames, épées recourbées, petits arcs et courtes flèches; et aussi les tabourets, banquettes et sièges à dossier, les pendants d'oreilles, bracelets et chevillières, les grands tambours et cors de guerre, les petits tam-tam, tous les outils de forgeron et de charpentier.

Il existe une différence marquée entre ces tribus dans la forme des cases, dans les tatouages du corps, les lignes dessinées sur le visage, et les ornements dont elles agrémentent la lèvre supérieure. Cette variété ne dénote pourtant aucune diversité de race. Si jamais voyageur pouvait, du pont d'un bateau à vapeur, observer les rivages qui s'étendent d'Équateurville sur le Congo à Inde-soura sur le haut Itouri, il serait frappé de la similitude, non seulement dans le costume et les armes, mais aussi dans la coloration des visages (l'habitant des savanes a toutefois le teint plus foncé que le sylvain), tandis qu'il distinguerait bien vite comme étrangère toute colonie de Soudanais, Zanzibari ou Ounyamouézi accidentellement établie dans la contrée.

Parmi les peuplades sylvestres, nous avons vu des physionomies singulièrement engageantes; d'autres répulsives et dégradées à l'excès. Cependant, quelque féroce que soit le caractère des naturels, quelque rétive leur disposition, et bestiale leur façon de vivre, il n'en est pas qui ne décèle des germes de progrès.

Éparpillés çà et là parmi les Balessé, d'Ipoto au mont Pisgah, dans une région grande comme les deux tiers de l'Écosse, vivent les Ouambouttti, nomades de très petite taille, et connus sous les diverses appellations de Batoua, Akka et Bazoungou. Ces nains, d'une stature variant de 92 à 138 centimètres, et dont le plus robuste ne pèse guère au delà de 40 kilogrammes, habitent la forêt vierge et se nourrissent de gibier. Ils disséminent leurs campements à 4 ou 5 kilomètres en forêt, sur le pourtour des essarts de quelque tribu agricole, celle-ci presque toujours composée d'hommes forts et bien découplés. Dix ou douze communautés de ces pygmées, comptant en tout 2 000 à 2 500 âmes, peuvent ainsi servir d'avant-poste à un détachement de quelque importance. Avec leurs zagaies, leurs petits arcs et leurs flèches enduites d'une épaisse couche de poison, ils tuent l'éléphant, le buffle, l'antilope, ou bien, sans prendre tant de peine, creusent des fosses profondes qu'ils recouvrent artificieusement de roseaux, de feuillage et de terre; ils construisent aussi des hangars dont le toit, suspendu par une liane des plus fragiles, tombe au moindre choc, emprisonnant les chimpanzés, babouins ou autres simiens attirés par les noix ou les bananes mûres répandues sur le sol. Sur la piste des civettes, moufettes, ichneumons et rats, ils disposent d'ingénieuses trappes à lacet, où, dans ses courses vagabondes, le petit animal se prend et s'étrangle. Outre la viande, les cuirs pour boucliers, les fourrures et l'ivoire, ils se procurent du miel sauvage et des plumes d'oiseaux. Ils excellent dans la confection des poisons, qu'ils échangent contre ba-



Pointes de flèches des nains. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les pygmées chez eux. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nanes, patates douces, tabac, couteaux, lances et flèches.

Pour les agriculteurs aborigènes les pygmées sont des éclaireurs parfaits. Leurs villages commandent la croisée de toutes les routes; il n'est pas de sente qui ne les traverse, et toutes les caravanes y doivent payer un péage. Les proportions minuscules de ces hommes, leur agilité, leur malice, surtout leur pratique des bois, en font de redoutables adversaires, et les peuplades agricoles le savent bien.

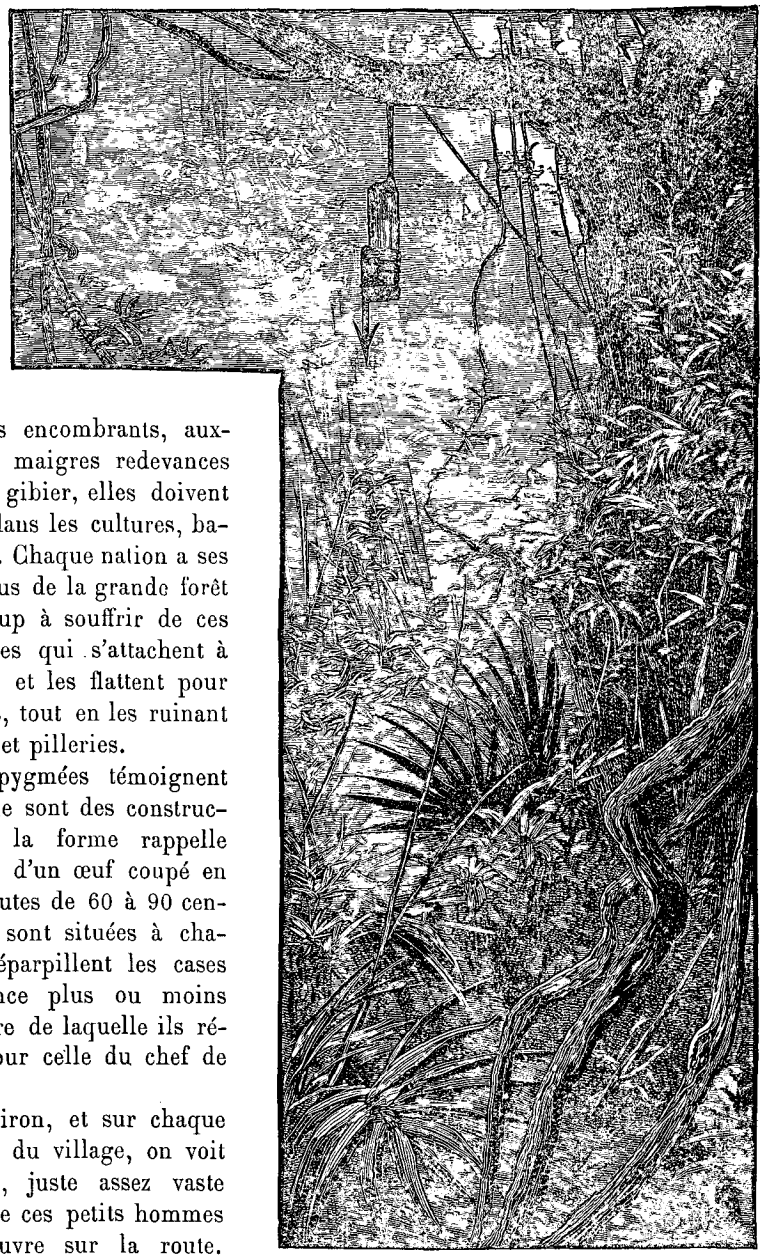
Nul doute qu'elles ne soupirent souvent après le départ de ces hôtes encombrants, auxquels, en retour de maigres redevances en fourrures et en gibier, elles doivent laisser libre accès dans les cultures, bananeraies et jardins. Chaque nation a ses parasites, et les tribus de la grande forêt centrale ont beaucoup à souffrir de ces cruels petits hommes qui s'attachent à elle comme la glu, et les flattent pour en être bien nourris, tout en les ruinant par leurs extorsions et pilleries.

Les huttes des pygmées témoignent d'un certain goût. Ce sont des constructions basses, dont la forme rappelle assez bien la moitié d'un œuf coupé en long. Les portes, hautes de 60 à 90 centimètres seulement, sont situées à chaque extrémité. Ils éparpillent les cases sur une circonférence plus ou moins irrégulière, au centre de laquelle ils réservent une place pour celle du chef de la famille.

A 100 mètres environ, et sur chaque sentier qui s'éloigne du village, on voit une guérite exiguë, juste assez vaste pour contenir deux de ces petits hommes et dont la porte ouvre sur la route.

Il existe deux types de ces nabots, absolument distincts au point de vue du teint, de la conformation de la tête, et des caractéristiques faciaux.

Que les Batoua et les Ouambouttti aient ou non la même communauté d'origine, ils diffèrent autant que le Turc et le Scandinave. Les Batoua ont la tête allongée, le visage étroit, de petits yeux rougeoyants et rapprochés, ce qui leur donne une mine de furet, en dessous, anxieuse et refrognée. Les Ouambouttti ont la face ronde, les grands yeux de la gazelle, très distants, le front découvert, un air de franchise absolue, la peau d'une riche coloration jaune ivoire; ils occupent le sud du district. Les Batoua tiennent le nord, mais ces derniers s'étendent vers le sud-est jusqu'aux forêts d'Aouamba, sur les deux rives de la Semliki et à l'est de l'Itouri.



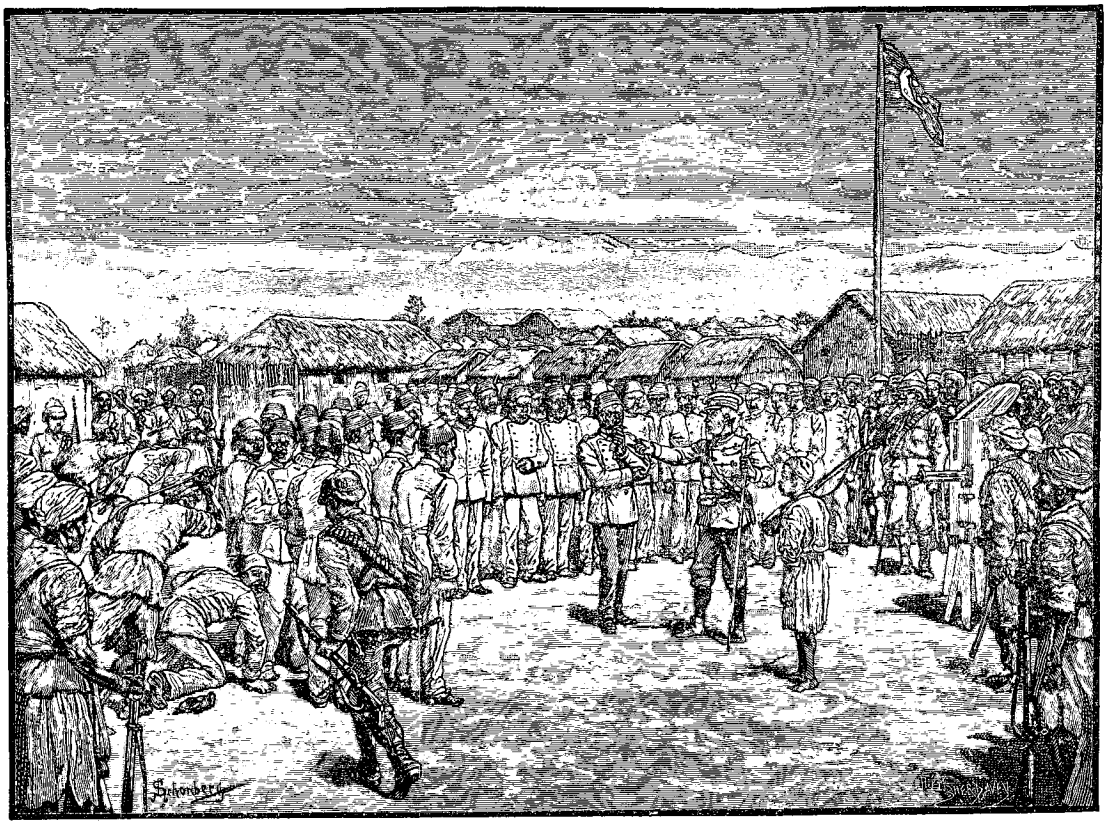
Piège à éléphant. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La vie dans leurs villages sous bois est à peu près celle des cultivateurs. Les femmes amassent le combustible et les provisions; les hommes chassent, guerroient et dirigent la politique. Ils sont, nous l'avons dit, fort habiles à préparer les poisons. A l'état frais, la plupart de ces poisons sont mortels; ils tuent les éléphants aussi infailliblement qu'une balle explosible. Sur les hommes, les effets en sont rapides. Faiblesse excessive, palpitations de cœur, nausées, pâleur extrême; la sueur perle sur tout le corps en grosses gouttes, et le malheureux blessé ne tarde pas à expirer.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrevue avec les rebelles à Kavalli (voy. p. 100). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY [1].

1887-1889.

XIII

Départ du fort Bodo. — Nouvelles d'Emin. — Le pacha fait prisonnier avec Jephson. — Emin, relâché, arrive à Kavalli avec les officiers rebelles. — Grand divan. — Message aux rebelles restés à Ouadelaï. — Transport des bagages. — Colis encombrants. — Révolte des Zanzibari. — Notre départ fixé au 10 avril. — Tergiversations d'Emin et de Casati. — Menées dans le camp. — Mesures d'ordre décisives.

La vie au fort Bodo avait été tranquille en notre absence. On n'avait eu qu'à repousser quelques attaques des indigènes. Les cultures prospéraient; le lieutenant Stairs possédait 24 000 épis de maïs dans son grenier. Huit hommes étaient morts de maladie, deux avaient été tués par des flèches empoisonnées, deux enlevés par les naturels. L'effectif restant comptait 56 personnes.

Le manque de nouvelles de Jephson m'étonnait et m'inquiétait. Il n'avait pas envoyé de porteurs, ce qui était un obstacle à notre départ. Toutefois il fut convenu que 55 de nos porteurs feraient en un jour deux fois la même étape, et que ce supplément de travail leur serait payé par de la cotonnade.

Nous partîmes le 23 décembre au nombre de 412; le voyage de Banalya au fort Bodo nous avait coûté 106 personnes, dont 38 appartenant à la colonne d'arrière-garde. Quand nous eûmes quitté notre citadelle, Nelson y mit le feu et se hâta de nous rejoindre. Stairs poussa de l'avant, afin d'occuper la passe de l'Itouri.

Nous l'y rejoignons le 9 janvier 1889, et nous campons à l'est de Kandekoré, où nous construisons une boma. J'y laisse les malades sous les ordres de Stairs et de Parke, pour aller moi-même droit au Nyanza, où j'ai promis d'être de retour le 16. Le 11 nous gagnons le Pays aux Herbes; le 12 nous sommes reçus cordia-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement par nos alliés indigènes les Bessé, et nous passons les journées du 14 et du 15 chez Mazamboni. Le 16 nous ne sommes plus qu'à une journée du lac, et à cinq heures du soir deux messagers ouahouma se présentent, envoyés par Kavalli avec des lettres à mon adresse.

A mesure que j'en prends connaissance, un frisson mortel m'envahit. Il y a là trois lettres d'Emin, datées de Doufilé, septembre et décembre, et de Toungourou, décembre; deux de Jephson, venant de Doufilé et de Toungourou. Voici les étonnantes nouvelles qu'elles contiennent : le 18 août une rébellion fomentée par quelques Égyptiens avait éclaté parmi les troupes, et le pacha et Jephson avaient été faits prisonniers. On allait les envoyer à Redjaf, quand on avait appris que ce poste venait d'être attaqué et pris par des Mahdistes arrivant de Lado. Cet incident avait jeté un froid sur les rebelles. Sans chefs, incapables de diriger les soldats, tous leurs actes n'avaient plus été dès lors que désordre et confusion. Ils avaient fini par envoyer leurs prisonniers, à peu près libres, à Ouadelaï, d'où ceux-ci s'étaient rendus à Toungourou.

Je répondis aussitôt par deux lettres : dans l'une, adressée à Jephson, je rappelais que, tandis que j'avais tenu toutes mes promesses, le pacha, lui, n'en avait tenu aucune, et que, après plus de six mois laissés à ses réflexions, il ne s'était encore décidé à rien. Dans ces circonstances il ne me restait plus que ceci à faire : mettre à la disposition du pacha, ou de son délégué, le solde du ravitaillement promis, et ramener chez eux ceux qui désiraient quitter la province : dans ce but je donnais à tous rendez-vous à Kavalli.

J'écrivis la même chose, en termes plus officiels, au pacha, lui disant en concluant : « Si au bout de vingt jours je n'ai rien appris ni de vous, ni de M. Jephson, je décline toute responsabilité pour ce qui s'ensuivra; mais si, dans les vingt jours, vous m'avez fait connaître les moyens de vous être utile, je promets de n'y épargner aucun effort. »

Le 21 nous eûmes, avec nos alliés les Bavira, à repousser une attaque des Balegga. Le 23 fut un jour de fête pour toute la plaine, et les Bavirotes se réunirent dans notre camp; elles célébrèrent leur joie de la défaite de l'ennemi héréditaire par des chants et des danses qui durèrent six heures de nuit. Les enfants et les danseuses s'étaient enguirlandés de feuillage, barbouillé les joues d'ocre rouge et bien graissé le corps avec du beurre. Le pas était vif, animé, même gracieux. Les jeunes guerriers faisaient des rondes autour des danseuses en brandissant dextrement leurs zagaies.

Pendant les journées qui suivirent, nous eûmes repos et tranquillité. Le 3 février, Jephson manda qu'il venait d'arriver au lac, et tout aussitôt je l'envoyai chercher avec une escorte de Zanzibari. Le lendemain après dîner, Jephson résumait ainsi tout ce que neuf mois de séjour avec Emin lui avaient appris sur son compte :

« Le sentiment est son pire ennemi. Personne ne retient ici Emin, sinon Emin lui-même. Pas plus que vous, je ne suis au fait de ses intentions du moment, et cependant nous conversions tous les jours. »

Jephson fit, à ma demande, un rapport détaillé sur la révolte des troupes, l'emprisonnement et la libération du pacha. Il me remit aussi le reçu écrit par Emin de ma lettre officielle. Le pacha me répondait en termes indécis, un peu dolents, qu'il partirait très volontiers, lui, Casati et beaucoup de ses hommes, mais que vingt jours lui semblaient un délai bien court. Je n'avais, concluait-il, qu'à agir à mon gré, à rester ou à partir, auquel cas il me souhaitait un bon et heureux voyage.

Le 7 février, je rappelai le lieutenant Stairs et sa caravane. J'avais l'intention de masser l'expédition à Kavalli; j'envoyai le 8 à Emin Pacha des lettres où je lui donnais le choix entre ces trois propositions : s'emparer d'un vapeur et gagner notre camp du lac, après quoi nous donnerions au bateau un équipage de Zanzibari et nous organiserions des transports rapides; marcher par la voie de terre jusqu'à Msoua; enfin, troisième alternative, rester à Toungourou, et me faire savoir s'il était nécessaire d'envoyer du renfort.

Mais des événements se passèrent qui s'imposèrent au pacha comme à nous. Les officiers rebelles qui s'étaient concentrés à Ouadelaï apprirent notre arrivée. La renommée grossissait nos forces; nous avions plusieurs centaines de Zanzibari et alliés, nous étions armés de mitrailleuses et de carabines à répétition. Les agents mahdistes qui se trouvaient parmi les gens d'Emin suggérèrent aux rebelles de gagner la faveur du khalife de Khartoum en livrant l'ancien pacha et ses compagnons blancs. Comment atteindre ce but? « Rien de plus aisé, opina sans doute un malin. Il suffit d'envoyer au pacha une députation pour demander humblement pardon et lui promettre de le réinstaller en autorité. Le bonasse Emin nous introduira, nous présentera à ses amis. Une fois dans le camp, nous verrons le coup à faire. »

Les rebelles députèrent donc au pacha 14 officiers, qui vinrent implorer son pardon, le suppliant de les accompagner au camp de Stanley à Kavalli, et d'y parler en leur faveur. Ainsi fut fait. Emin embarqua tout son monde sur le *Khédive* et le *Nyanza* et s'en vint à Msoua, où il rencontra nos messagers. Il rejoignit notre camp du lac, et le 13 février au soir je recevais de lui la nouvelle de son arrivée. Le surlendemain, Jephson, que j'avais dépêché vers Emin, m'écrivit une lettre qui m'inspira quelques réflexions peu agréables. Le pacha n'avait pas moins de 200 charges à faire porter; Casati, 80; Marco, le mercanti grec, 60. En tout, 380 charges pour 4 personnes. Et le bagage de Casati se composait en partie de pierres à moudre, de grandes jarres, de bois de lits pour femmes et enfants.

Le 17 février, la caravane du pacha, composée de 65 personnes, nous arrive vers midi. Les officiers députés par les rebelles de Ouadelaï ont à leur tête Selim Bey, promu colonel par Emin. Il a la cinquantaine et six pieds; il est large d'encolure, noir comme un corbeau; il me plaît assez. Le conspirateur traître

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête au camp de Kavalli. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et pervers n'a pas cette mine-là. Je lis sur sa figure l'indolence et la sensualité.

Le pacha introduit ses officiers selon toutes les règles. Nous nous saluons les uns les autres; nous exprimons le désir de nous rencontrer le lendemain au grand divan, où chacun aura le plaisir de produire les pensées les plus secrètes de son cœur.

18 février. — Aujourd'hui, grand divan. Chacun parade en son plus beau gala. Après avoir échangé d'élégants compliments, après avoir pris le café, je priai le pacha d'avoir l'insigne bonté de s'enquérir auprès de la députation s'il lui plairait d'exposer l'objet de son message, ou si elle préférait apprendre tout d'abord le motif qui avait groupé sur les rives du lac les représentants de vingt pays divers.

Par l'intermédiaire du pacha, un admirable traducteur qui possède l'art de mitiger toutes les aspérités de langage, ils firent répondre qu'ils seraient enchantés de m'entendre en premier.

« Fort bien, dis-je, ouvrez vos oreilles pour recevoir des paroles de vérité : Un homme qui fut votre hôte assez récemment, le docteur Junker, nous dit que vous étiez dans une très pénible situation, et manquiez de poudre pour vous défendre contre les mécréants et les fauteurs du faux prophète; l'entendant, vos amis d'Angleterre donnèrent de l'argent, qu'ils m'ont remis, pour acheter de la poudre et vous l'apporter. Et comme je passais par l'Égypte, le khédive m'a prié de vous dire que vous pouviez me raccompagner, si tel était votre désir. Que si vous préfériez rester, vous resteriez. Faites comme vous jugerez bon. Sa Hautesse déclare ne vouloir peser sur votre décision en aucune manière. Donc, agissez suivant vos préférences, et manifestez la pensée cachée dans vos cœurs! »

Le pacha traduit, et un murmure d'approbation se fait entendre : « *Kouéis!* (Bien!) »

Et Selim Bey, l'officier supérieur, de prendre la parole :

« Le khédive nous montre encore une fois sa grâce et sa bonté. Nous sommes de Sa Hautesse les plus fidèles et dévoués sujets. Nous sommes nés au Caire, et ne souhaitons rien mieux que de revoir notre pays. Loin de nous la pensée de vouloir rester. Vers vous nos amis et frères de Ouadelaï nous ont envoyés pour vous prier de nous accorder le temps d'embarquer nos familles, afin que nous puissions nous rassembler dans votre camp, et de là rentrer au pays. »

Là-dessus, il produisit un document, témoignant des mêmes intentions et signé de trente-six officiers.

« J'ai écouté attentivement vos paroles, répondis-je. Je vous donnerai une réponse écrite, comme quoi il vous sera accordé un temps suffisant pour aller d'ici à Ouadelaï prendre vos troupes et les embarquer, ainsi que vos familles, sur les vapeurs. Il faut cinq jours au *Khédive* pour aller à Ouadelaï, cinq jours pour en retourner. Pour cette affaire, je vous donnerai un délai raisonnable, et si je vois que vous êtes fermes dans vos intentions, je vous accorderai volontiers un sursis. »

Selim Bey et ses officiers répondirent en même temps : « Nous sommes fermes dans nos intentions. Nous n'avons besoin d'aucun autre délai! »

A quoi je donnai mon assentiment avec une entière conviction. L'entretien fut clos. Un bœuf leur fut envoyé pour le repas de la soirée, plus 45 litres de bière, des charges entières de patates douces et de bananes.

A midi, la colonne Stairs fit irruption dans notre camp, chargée de tous les trésors que nous lui avions laissés. Nous avions maintenant 312 porteurs : Zanzibari, Lado, Soudanais, Manyouema, Baregga, Bandoussouma, des nains et aussi des géants.

On compte présentement au camp plus de 500 personnes, et nos huttes se rangent sur les côtés d'un grand parallélogramme de 200 mètres sur 60.

19 février. — J'ai envoyé M. Bonny au Nyanza, avec 30 carabines et 64 Bavira, pour prendre le bagage du capitaine Casati, du signor Marco et du docteur Vita Hassan. Je me propose d'envoyer par intervalles des compagnies, qui, de notre plateau, à 1 464 mètres au-dessus du niveau de la mer, descendront au lac, lequel est encore à 732 mètres d'altitude. Le montage des colis coûte une longue marche; on va et l'on revient en trois jours. La pente est pierreuse et très raide.

Je remets à Selim Bey un message pour la garnison de Ouadelaï. J'y annonce que je reconduirai en Égypte tous ceux qui se présenteront; je préviens ceux-ci qu'ils aient à se procurer les animaux et les porteurs nécessaires au transport des enfants et des colis.

21 février. — Katonza, un des chefs riverains, a informé par messagers le capitaine Casati que Kabba Rega lui a saisi son bétail et tombera prochainement sur le capitaine. Immédiatement le pacha et ses officiers sont descendus du plateau avec 60 carabines et 60 indigènes.

22 février. — Signor Marco, le mercanti grec, un homme d'apparence virile, très bruni par le soleil des tropiques, nous est arrivé aujourd'hui, escorté par M. Bonny. Marco ne me paraît pas négliger ses aises. Ses domestiques portent des perroquets et des pigeons, des couvertures de lit, tant pour son usage personnel que pour celui de son harem, de lourds tapis persans, des peaux de buffle et d'énormes corbeilles,... horreur! il a même 140 kilos de pierres à moudre le grain. Si tous les réfugiés en font autant, nous serons retenus ici pendant des mois. Les Zanzibari rient jaune à la vue de tous ces ballots à dimensions vraiment absurdes qu'il leur faut monter sur les pentes si raides du plateau.

Nous avons groupé en confédération les tribus du plateau disséminées de l'Itouri au Nyanza. Les chefs s'engagent, en retour de notre protection, à nous fournir de grain et de bétail, à envahir avec moi l'Ounyoro, s'il faut en venir là. Car Kabba Rega prépare une grande lutte contre Emin.

27 février. — On m'apprend que Selim Bey et les officiers égyptiens sont partis la veille par les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*. Ce matin Emin nous arrive,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

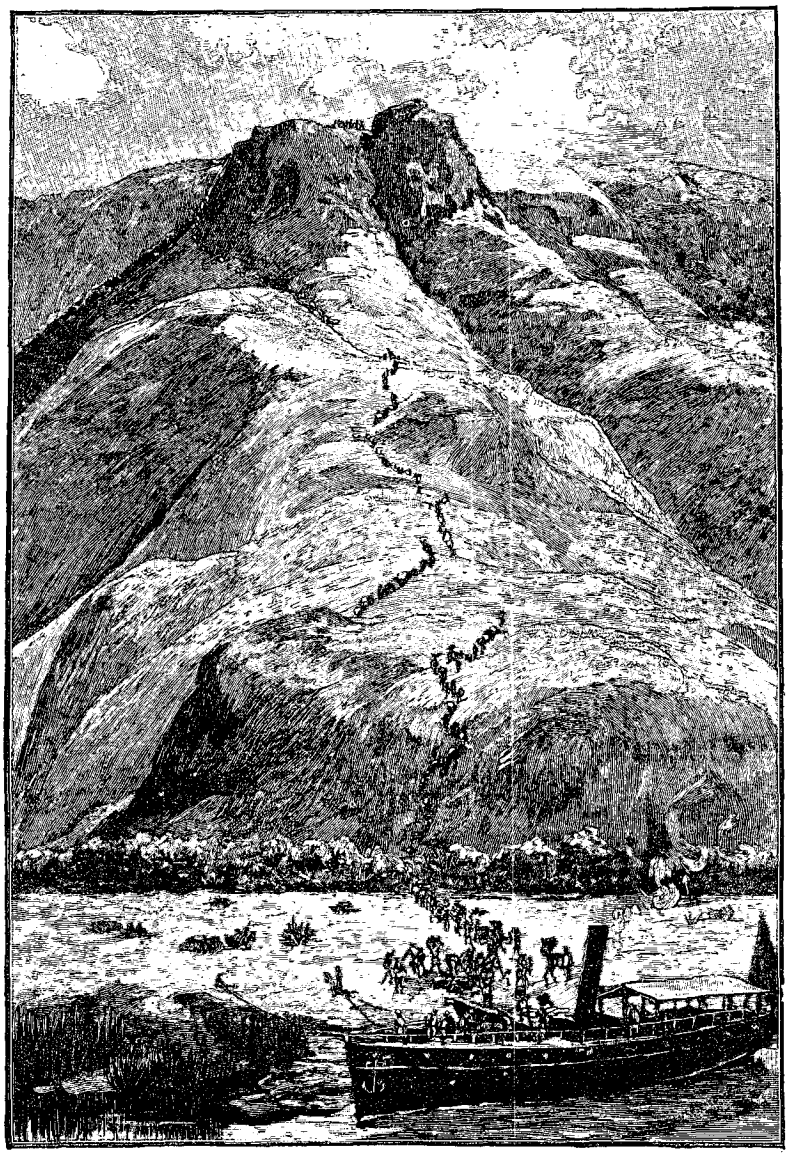
accompagné d'une fillette de six ans, appelée Ferida, qu'il a eue d'une Abyssine. Elle est tout à fait jolie, avec de beaux grands yeux noirs. Le pacha a appris, par une lettre de Ouadelaï, que Fadl el-Moulla, le chef des rebelles, s'est promu bey, et que lui Emin et Casati ont été condamnés à mort.

1er mars. — Sur sa proposition, le pacha a été nommé naturaliste et météorologiste de l'expédition. En conséquence, on lui a fourni divers instruments qui, ajoutés aux siens, l'équipent au complet. Je ne connais pas d'observateur plus exact et plus ingénieux.

3 mars. — Visite d'inspection. Notre camp montre des nationaux de l'Allemagne, de la Grèce, de Tunis, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Italie, des États-Unis, de l'Égypte, de la Nubie, de Zanzibar, du Congo, de l'Arabie, des Comores, de Madagascar, du Somal, de la Circassie, de la Turquie et de vingt autres contrées de l'Afrique! sans compter les nains de la grande Forêt et les géants natifs du Nil Bleu.

Le pacha a spécialement la passion de l'ornithologie. Mais il fait aussi de l'anthropologie. C'est un fanatique de science. Nos caractères sont bien différents. Nous avons quelques nains au camp; il mesure leurs crânes, moi j'observe leur nature intime; avec son centimètre il leur ceinture le corps; c'est la figure qui m'intéresse.

9 mars. — Les pagazi se gaussent de l'idée absurde qu'on a de leur faire monter si haut une pierraille de 40 kilogrammes. Après tout, quand les Zanzibari en auront assez, ils me le feront savoir de manière ou d'autre.



Transport des bagages sur le plateau. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

10 mars. — Ce matin les Zanzibari ont demandé à me parler. Leur orateur a déclaré, aux applaudissements de tous, qu'ils étaient las de monter cette rocaille, et ces grandes caisses double poids, et ces châssis de lit, et cela pour des gens qui les traitent comme des esclaves.

« C'est bien, répondis-je, j'ai entendu votre parole. Je savais qu'on en arriverait là. Mais ayez confiance en moi. Aujourd'hui retournez au Nyanza, et quand vous serez rentrés, vous aurez de mes nouvelles. »

Dès le lendemain une vraie révolte éclata. Je fis saisir deux des meneurs principaux. Mais la caravane de porteurs prit fait et cause pour eux. Ils avaient mes sympathies secrètes, pourtant je ne pouvais laisser passer cet acte d'insubordination. Les coupables furent saisis et punis. Les instigateurs furent arrimés au mât de pavillon. La caravane fut de nouveau confiée au capitaine Nelson, mais désarmée et renvoyée au travail.

J'ai prévenu le pacha plusieurs fois que je ne saurais tolérer qu'on nous mît semblable capharnaüm sur le dos. Emin a écrit à ce sujet à Osman Latif Effendi, commandant le camp du lac; mais ses ordres n'ont pas été obéis. Il faudra que je m'en mêle, pour abolir cette cruelle corvée. Encore si l'un ou l'autre de nos hôtes nous en exprimait quelques regrets! Mais non; je vois les officiers égyptiens se grouper aristocratiquement à part. Assis sur des nattes et fumant la cigarette, ils semblent nous prendre pour leurs domestiques.

Choukri Agha, le commandant de Msoua, nous arrive le 15 mars. Je lui recommande de se presser, s'il veut partir avec nous; il m'annonce qu'il va chercher

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les femmes et les enfants à la station, et que tout son monde sera ici dans sept jours.

26 mars. — Hier, dans l'après-midi, le vapeur *Nyanza* apporte le courrier de Ouadelaï, que des messagers nous transmettent ce matin. Selim Bey mande au pacha qu'à son avis tous les rebelles voudront le suivre, et qu'on peut les attendre au camp. Rayonnant de joie le pacha m'apostrophe :

« Ne vous l'avais-je pas dit? N'avais-je pas raison? J'étais sûr qu'ils viendraient tous! »

« Nous verrons la suite de ces bonnes nouvelles. Selim Bey, en lui accordant tous les délais raisonnables, eût dû arriver le 17 courant. Choukri Agha, qui devrait être ici le 27, n'a pas plus vidé Msoua que Sélim Ouadelaï.

« Et cependant j'ai des devoirs aussi envers mon comité, auquel chaque mois de séjour en Afrique coûte dix mille francs, envers mes officiers, qui font leur carrière dans l'armée, et dont le congé a expiré depuis longtemps. Il ne faut pas non plus oublier nos Zanzibari. Ils voudraient retourner dans leur famille et s'impatientent déjà. Mes rapports particuliers sur les dispositions des gens de Ouadelaï me font penser que sûrement ils ne viendront pas. Votre confiance en eux est mal placée.

— Mais que devrai-je leur répondre? fit le pacha.

— Mes officiers vous le diront eux-mêmes. Allons! laissez-moi faire! Je les manderai et je les interrogerai en votre présence.

— Fort bien. »



Choukri Agha, commandant de Msoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Un messager requit en conseil les officiers Stairs, Nelson, Jephson et Parke. Quand ils eurent pris des sièges, je leur rappelai les événements écoulés depuis notre rencontre avec le pacha; je leur dis combien nous étaient préjudiciables les retards de ses officiers, qui avaient depuis longtemps dépassé les délais convenus. Le pacha nous a proposé de leur donner jusqu'au 10 avril. Serait-il sage, connaissant comme nous le connaissons leur esprit de révolte, de proroger le délai au delà de ce jour?

Les officiers répondirent l'un après l'autre par la négative. « Eh bien, pacha, dis-je, vous avez notre réponse. Nous nous mettons en marche le 10 avril. »

Le lendemain des courriers partirent pour transmettre notre décision à Selim Bey et à Choukri Agha.

31 mars. — Nelson est arrivé avec 132 charges, ce qui fixe à 1355 le nombre total de celles que nous avons montées des rives du Nyanza. Il ne reste plus, me dit-on, que de grands morceaux d'ivoire pesant, en moyenne, 70 kilogrammes chacun.

Osman Latif Effendi, sous-gouverneur de la Province Équatoriale, est venu me trouver cet après-midi, et m'a fait part de ses impressions sur les officiers de Ouadelaï. Il m'a engagé spécialement à me méfier de Fadl el-Moulla si je recevais sa visite. Il m'a annoncé qu'il partirait avec moi, ainsi qu'Aouach Effendi.

Seli, mon ordonnance, est l'espion le mieux renseigné de tout le camp. Il assiste aux conseils des capitaines, et ne manque pas non plus d'informateurs en sous-ordre. J'apprends que les mécontents ont tramé un complot pour se soustraire à l'autorité d'Emin. Neuf des siens seulement lui restent fidèles.

Emin est entré ce matin dans ma tente. Casati, paraît-il, lui a dit que son devoir était de rester.

Cependant il me prie de ne pas croire qu'il ait changé d'avis; il est toujours prêt à partir le 10; seulement il voudrait que j'en parlasse à Casati.

« Je serais enchanté de le faire, mais je parle un si mauvais français. Le sien est encore pis.

— Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher : je vous servirai d'interprète. »

Je me rendis au quartier de Casati et je fus obligé, après d'inutiles efforts pour me rendre intelligible, d'avoir recours aux bons offices du pacha. Incontinent Casati se mit à le sermonner au nom de l'honneur et du devoir. D'après lui le pacha était moralement coupable d'abandonner ses troupes. Je répliquai que, ses troupes s'étant révoltées, l'ayant déposé, Emin n'avait plus de devoirs envers elles.

Tous les arguments que je développai sur ce thème ne semblèrent pas convaincre Casati. Le pacha était fort perplexe. Je sentais que ni l'un ni l'autre ne comprenaient l'état des choses.

1er avril. — Les premières dispositions sérieuses en vue du retour ont été prises aujourd'hui. Le lieutenant Stairs avec sa compagnie est parti ce matin : il va préparer un camp chez Mazamboni et faire provision de vivres pour les besoins de l'immense caravane.

3 avril. — Le pacha commence à ouvrir les yeux. Il a réuni les gens de sa maison, 51 domestiques, gardes, officiers d'ordonnance, et leur a demandé s'ils con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentiraient à l'accompagner le 10 avril. Tous, sauf quatre, ont refusé; ils attendent leurs « frères », disent-ils. Le 5 avril, j'apprends par Serour, un garçon monbouttou de la maisonnée du pacha, que deux seulement des domestiques veulent le suivre, à savoir : Bilal et lui, Serour; encore n'y a-t-il que Bilal qui soit bien résolu.

La confusion augmente dans le camp. On s'est aperçu que les Égyptiens d'ici adressent des paquets de correspondance aux Égyptiens de Ouadelaï, qui ont toujours leurs raisons pour ne pas partir, et que ceux de Ouadelaï répondent par des missives non moins volumineuses. On a tenté de voler des carabines aux Zanzibari. Tout cela prouve qu'un grand coup se prépare avant le départ.

Il est temps d'intervenir. Je vais chez Emin, lui annoncer ce que je sais et ce que je prévois. « Voici, lui dis-je, l'alternative que je vous propose :

« Vous sonnerez l'appel de vos Arabes et Soudanais, et vous les interrogerez en douceur pour savoir qui vous accompagne. Je renverrai les autres. Et s'ils n'obéissaient, j'emploierais la force. Mais comme ils méprisent nos Zanzibari, ils voudront peut-être résister. Dans un pays où il n'y a d'autre recours que l'appel aux armes, il faudra en venir aux mains, et nous en serions aux regrets.

« L'autre moyen me paraît plus pratique et serait plus pacifique. Donnez l'ordre d'empaqueter tranquillement votre bagage. A l'aube mes gens vous escorteront jusqu'à votre futur camp, que nous placerons à 5 kilomètres de mon quartier.



Seli, mon ordonnance. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Vous convoquerez par message ceux qui veulent vous accompagner. Ceux-là seront les bienvenus; mais nul autre n'approchera sous peine de mort. »

Le pacha me demanda la permission d'en référer à Casati. Je refusai, je sentais qu'il fallait conclure : « Si vous ne voulez ni accepter mon plan ni en trouver un autre, je prendrai moi-même les mesures nécessaires à la sûreté générale. Et s'il se verse une seule goutte de sang, elle vous retombera sur la tête. Adieu. »

Sans plus attendre, je fis sonner la prise d'armes. Je m'emparai de mon revolver; les officiers s'armèrent; les Zanzibari, les Manyouema, les Soudanais et les natifs comprirent qu'il y avait urgence, et coururent au camp; l'alarme se communiqua à tout Kavalli.

Avant cinq minutes les compagnies étaient en ligne, et se tenaient attentives sur les trois côtés du grand carré. Je priai le pacha de donner ordre à son trompette pour appeler ses Arabes.

M'apercevant, au bout de dix minutes, qu'on ne tenait pas grand compte du signal, je priai M. Jephson de prendre la compagnie n° 1, d'armer ses hommes avec des bâtons et matraques, de pousser tout Arabe, Égyptien ou Soudanais dans le carré, puis de fouiller chaque hutte et de mettre tout mâle dehors.

Les Zanzibari se déployèrent à travers le camp et, avançant par le chemin de ronde, firent pleuvoir les coups sur tout lambin ou traînard. Enfin on vit les Égyptiens et Soudanais se ranger en une ligne à peu près régulière.

Quand la ligne me parut satisfaisante, je m'avançai : « Il m'est revenu que vous tenez à vous battre, et ne demandez rien mieux que d'apprendre quelles gens sont nos Zanzibari! Vous avez vu comment ils savent travailler; il serait vraiment dommage que vous ne vissiez pas aussi comment ils savent se battre!

— Mais nous n'avons pas envie d'en venir aux mains! fit le vékil, lieutenant-gouverneur.

— S'il en est ainsi, qu'ai-je entendu? Un seul d'entre vous vaut dix des miens! On vole mes fusils! Chaque jour, des conspirations et des complots! Et la résolution de ne pas suivre le pacha, après nous avoir fait, pour vous, bâtir des maisons et, pour vous, amasser des provisions, et, pour vous, pendant ces deux mois charroyer vos nippes du lac au haut de la montagne! Parlez, et dites ce que cela signifie!

— Personne de nous ne veut aller aux coups, et quant aux voleurs, qu'ils meurent, si on les trouve!

— Entendez-vous suivre votre pacha?

— Tous!

— Bien! Que tous ceux qui entendent suivre le pacha se rangent de l'autre côté! tous en rang! »

Aussitôt il y eut un mouvement général rapide et régulier. Puis ils firent demi-tour et se mirent en face.

« Tiens, personne ne veut donc rester avec Selim Bey?

— Non! personne! *Lâ ilah illâ' llah.*

— Mais je ne vois ici ni mes domestiques ni mes employés, dit le pacha.

— Lieutenant Stairs, veuillez donc prendre un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peloton et vider toutes les cases. A la moindre résistance vous savez ce qu'il faudra faire.

— Bien, mon commandant! »

Stairs donna ses ordres, et, au bout de quelques minutes, les gens d'Emin furent amenés au carré. On leur prit les fusils, on les dépouilla de leurs insignes.

« Maintenant, pacha, veuillez demander à chacun ce qu'il compte faire. »

Eux? Mais ils étaient prêts à suivre leur maître jusqu'au bout du monde. Un seul excepté, Sirour. Emin me le montra du doigt : « Voilà le maître conspirateur.

— Très bien! Une balle fera son affaire

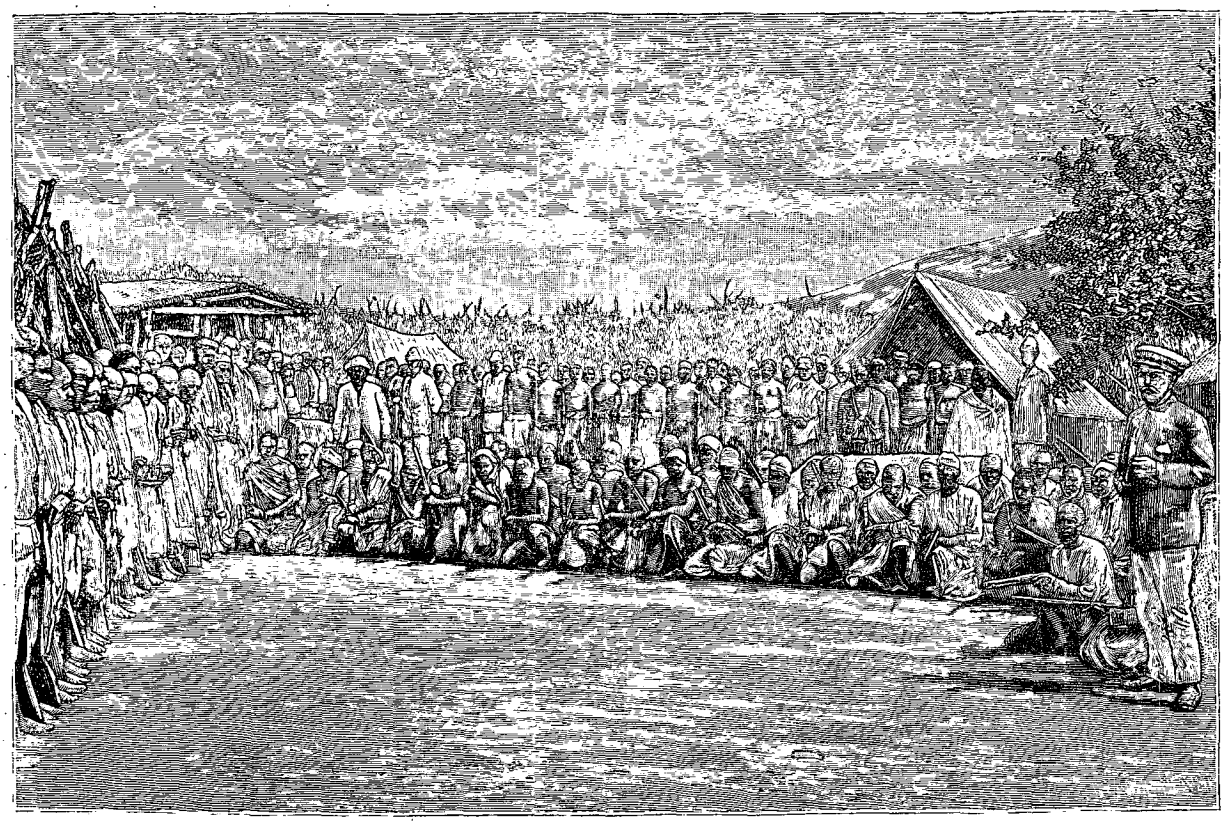
— Mais, pour l'amour de Dieu, vous le jugerez d'abord, et il ne suffira pas que j'aie dit un mot pour l'expédier!

— Nul doute, mon cher pacha. Nous y mettrons des formes. »

Sirour fut remis à des gardes, ainsi que trois autres désignés par Emin.

« A présent que l'affaire est menée à bien, pacha, veuillez dire à ces officiers que les manèges de Ouadelaï devront cesser, et qu'ils aient à m'obéir désormais. Ceux qui se conduiront bien et obéiront à mes ordres n'auront rien à souffrir, ni de nous ni de leurs futurs camarades. Mais quant aux séditieux, quant aux voleurs d'armes, la mort! »

Le pacha traduisit ma harangue. Les Arabes s'inclinèrent en signe d'acquiescement, et, par l'intermédiaire du vékil et de deux capitaines, affirmèrent qu'ils obéiraient à leur nouveau père avec fidélité.



Les Égyptiens d'Emin avec leurs familles. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Bien! Je vous prends sous mon commandement. Il me faut à présent la liste de vos noms et le nombre exact de vos familles. On vous donnera des porteurs en proportion. Nous partons dans cinq jours. »

Ils me donnèrent leurs noms. La troupe que je devais conduire était composée de 81 hommes, 264 femmes et 105 enfants; elle était armée de 54 fusils.

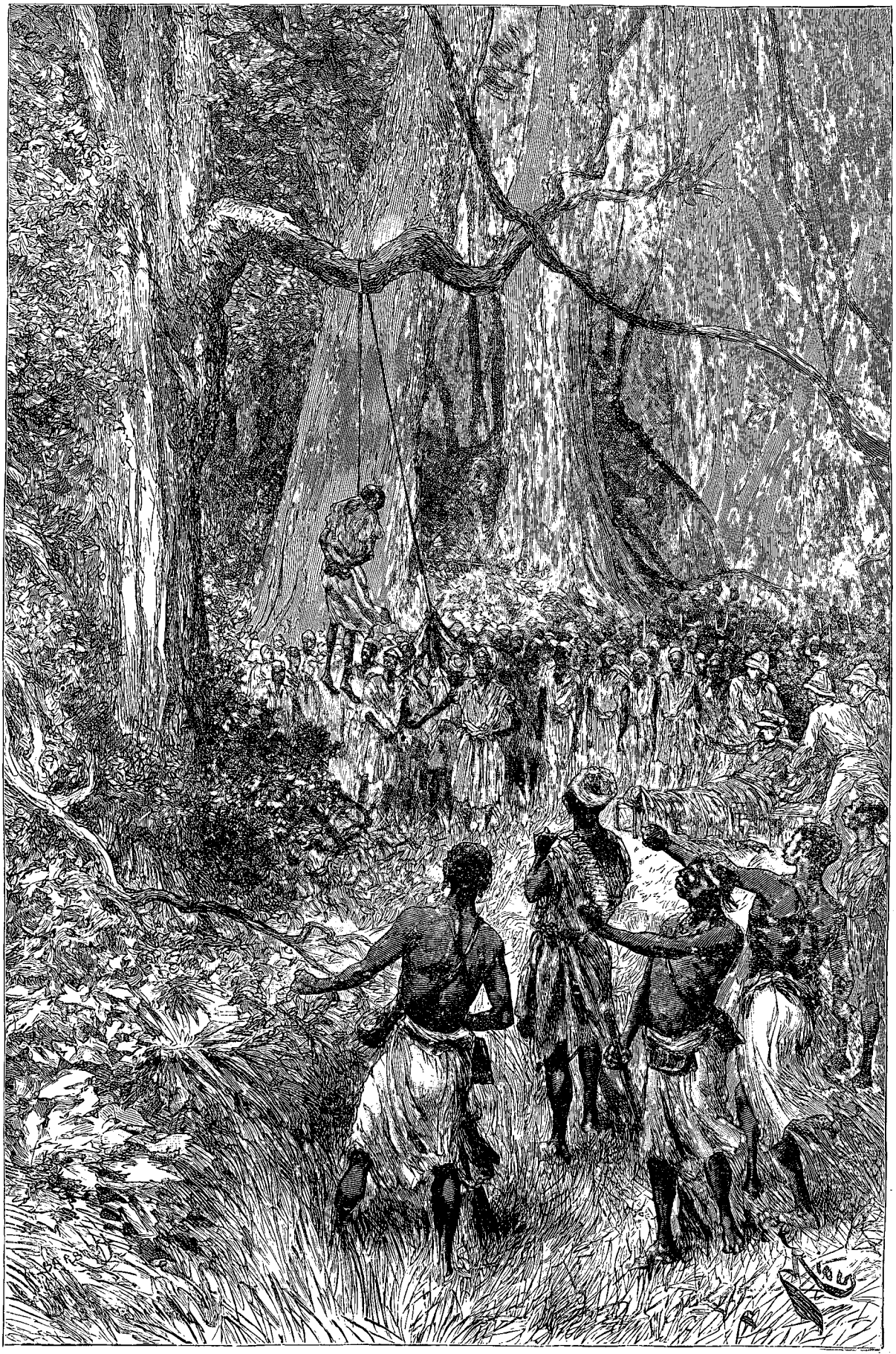
Le 7 avril je vois qu'enfin les Égyptiens se préparent sérieusement à partir. Le 8, les gens de Mazamboni, qui veulent assister à notre départ, ont dansé presque toute la journée. Les Bavirotes sont venues en masse nous donner une représentation. Ma vanité a été flattée d'entendre que les chants improvisés en mon honneur me louent « d'avoir établi l'ordre dans le pays ».

XIV

Départ. — Je tombe malade. — Complots dans le camp. — Condamnation et exécution de Rehan. — Maladie de Parke et de Jephson. — Arrivée de Choukri Agha. — Lettres de Sélim Bey; ses mésaventures. — Marche vers le sud. — Traversée de la Semliki sous le feu des Ouara-Soura. — Récriminations des Égyptiens et d'Emin. — Rencontre des Manyouema. — Ascension du Rouvenzori par Stairs. — Alliance avec les Ouakondjou. — Première vue de l'Albert-Édouard Nyanza.

Nous partons le 10 avril. Choukri Agha n'est pas encore arrivé, bien qu'il ait envoyé ses femmes et ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La condamnation de Rohan : « Qu'il meure ! » (voy. p. 106). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants. Nous allons de Kavalli à Mpinga en quatre heures. A 7 h. 30 la première colonne ouvre la marche. Le pacha et ses gens suivent. La troupe est ainsi composée *grosso modo* :

L'expédition	230
Manyouema	130
Indigènes du plateau	349
Les hommes de Kavalli	200
Le pacha et ses gens	600
TOTAL	1509

Ni confusion ni désordre. La colonne tient les files. On dirait autant de vétérans. Sur les saillies et les hauteurs voisines s'alignent des femmes et des enfants qui nous chantent leurs adieux. Le capitaine Nelson, commandant l'arrière-garde, met le feu à la ville de paille qui nous a abrités pendant des semaines si anxieuses.

Le 11 nous nous reposâmes. Le 12 nous traversâmes le territoire de l'ami Mazamboni. Mais nous avions déjà perdu notre bel ordre. Les gens du pacha s'égrenaient sur plusieurs kilomètres.

13 avril. — Halte. J'écris de mon lit et souffre beaucoup. Le docteur Parke diagnostique une gastrite sous-aiguë. J'ai peur que notre halte ne se prolonge.

En effet jours après jours s'écoulent; je ressens des douleurs excessives, du dégoût de la vie. Mon estomac refuse tout aliment. Je ne puis prendre que du lait coupé d'eau. Mon esprit travaille, et prévoit tous les accidents possibles : attaques de Kabba Rega, des Ouassongora, des Ounyankori; je vois notre colonne se fondre peu à peu, et quelques rares survivants arriver à Msalala.

Et j'ai d'autres soucis bien réels. Chaque jour on m'apporte des nouvelles de complots ourdis dans le camp, de désertions, de paniques semées par de méchants bruits. Puis j'apprends que Rehan s'est éclipsé avec 22 des nôtres et quelques fusils.

« Ah! cette fois, Stairs, mon cher camarade, triez-moi 40 hommes, des meilleurs, et marchez au Nyanza. Vous verrez que ces misérables ont pris rendez-vous au camp du rivage. Mettez-y de la prudence, tombez sur eux quand ils ne s'y attendent pas, et ramenez-les. En volant nos fusils, ils se sont mis dans leur tort. » Et le lieutenant revenait au quatrième jour, avec des prisonniers garrottés, parmi lesquels Rehan, le meneur. Les officiers furent convoqués en cour martiale. Rehan fut reconnu coupable d'avoir comploté contre nous, d'avoir volé plusieurs de nos fusils, d'avoir déserté, d'avoir tué des indigènes de nos alliés sur la route du Nyanza.

La cour délibéra et prononça la sentence de mort contre lui, sur tous les chefs d'accusation. Après avoir revu les charges, et bien que disposé à la clémence, j'approuvai l'arrêt, et j'ordonnai que tous les soldats fussent assemblés pour entendre l'accusation, les considérants, la sentence.

De mon lit je me fis porter au front de bandière, et bien que je fusse sur le point de glisser rapidement dans ce lieu sombre et inconnu où va tout le monde et d'où personne ne revient, je trouvai assez de force pour haranguer le condamné :

« Rehan, nous sommes tous les deux en présence de Dieu, toi et moi. Mais il est écrit au livre des Destins que tu descendras au tombeau avant moi. Tu es un méchant, indigne de respirer le même air que les autres hommes. Je te savais l'esclave d'Aouach Effendi, néanmoins je fis de toi un homme libre et l'égal de tout autre soldat. Dans la forêt, quand nos amis mouraient de faim et d'épuisement, je te demandai de porter des munitions à votre pacha, et tu y consentis moyennant salaire. Et quand les hommes recouvrirent leurs forces, on te débarrassa du ballot. Quand tu tombas malade, je veillai à tes besoins et fournis les remèdes qui te guérirent. Tout ce que nous souffrions était pour rendre service à toi et à tes amis. Mais quand l'œuvre fut accomplie, ton cœur devint noir d'ingratitude. Chaque jour tu cherchas des moyens de nous nuire. Tu voulus nous empêcher de retourner chez nous; dans la malice de ton cœur, tu fis de ton mieux pour nous porter tort. Et tu es entré chez les Égyptiens pour dérober leurs femmes. Et tu as assassiné les amis qui, ces trois derniers mois, nous ont nourris gratuitement. Pour tous ces crimes, tu mérites la mort, et tu seras pendu à cet arbre-ci. Plusieurs hommes qui furent jadis de tes amis ont examiné ton cas patiemment et équitablement; ils sont unanimes à dire qu'il faut que tu meures!

« Toutefois je veux encore te donner une chance de sauver ta vie. Regarde autour de nous tous ces hommes qui ont mangé, qui ont bu avec toi. S'il en est un qui demande ta grâce, je l'accorde! Soudanais et Zanzibari, que dites-vous? Cet homme vivra-t-il? mourra-t-il?

— Qu'il meure! firent toutes les voix.

— Eh bien, *Yallah Rabouna!* Va vers Dieu! »

Alors avancèrent brusquement les Soudanais, avec lesquels il avait vécu la fraternelle vie de la forêt; ils le saisirent, les Zanzibari lui jetèrent le fatal nœud coulant autour du cou, et bientôt Rehan se balançait entre le ciel et la terre.

Cette nuit-là j'eus une rechute, et pendant plusieurs jours je semblai n'avoir plus grand'chance de salut. Mon bon Parke fut à son tour attaqué par une fièvre pernicieuse, et durant plusieurs jours il excita, lui aussi, de vives inquiétudes. Le pacha, qui avait autrefois pratiqué la médecine, s'employa très affectueusement à soigner notre ami. Puis ce fut le tour de Jephson, qui fut si dangereusement malade qu'une nuit on désespéra de sa vie. Parke, se levant de son lit, soutenu par ses gardes, parvint à le sauver.

Le 29 avril, je fus capable de m'asseoir sur ma couchette. A partir de ce moment jusqu'au 7 mai, l'amélioration fut lente, mais sûre. Le 3 mai, nous arrivèrent par erreur deux lettres adressées à Ouadelaï. Le pacha en prit connaissance. La première lettre, de Choukri Agha à son ami Selim Bey, ne contenait pas un mot qui ne respirât l'honnêteté et le désir légitime de le revoir bientôt. La seconde venait d'Ibrahim Effendi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elham, un capitaine de notre camp. Elle engageait Selim Bey à venir vite, avec 200 soldats, pour nous surprendre et s'emparer de nous.

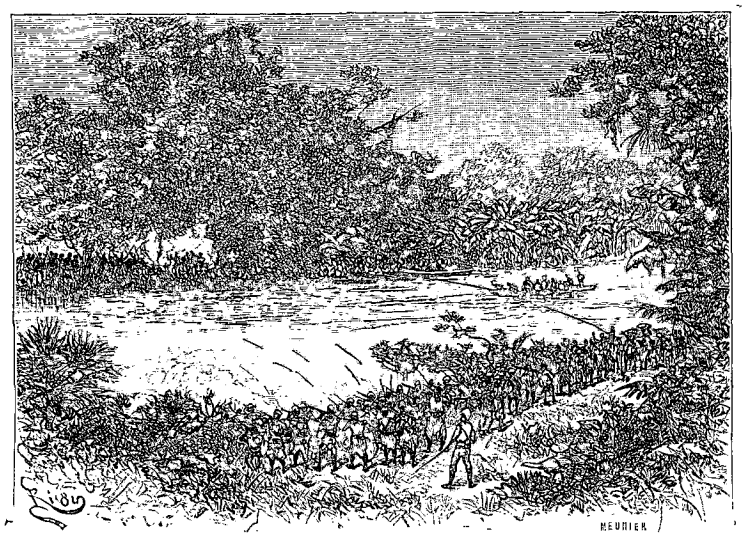
Comme de juste, le pacha se montra fort étonné. « Si Selim Bey arrive, lui dis-je, on ne permettra, ni à lui ni à aucun de ses soldats, d'approcher en armes de notre camp. Nous les attendons sur le chemin, et leur commandons de mettre bas les armes. Et s'ils n'obéissent, ce sera leur affaire! »

Le lendemain de notre arrivée chez Mazamboni, Choukri Agha avait fait son apparition. Parti avec 30 soldats, et passant par Kavalli, il était arrivé à notre camp, suivi de son trompette et de son porte-drapeau seulement.

Pas de commentaire.

Nous voici au 7 mai. J'apprends qu'il y a toute une troupe au camp du lac. Quoi qu'il en soit, nous partirons demain, après avoir séjourné dans ce pays depuis le 18 janvier. Si ladite troupe entend nous suivre, elle nous rattrapera facilement, et si elle me donne l'impression de la sincérité, je pourrai lui accorder quelque répit.

Au dernier moment je prie le lieutenant Stairs d'enfouir dans le sous-sol de sa case vingt-cinq caisses de munitions, afin que si les officiers rebelles font leur apparition, s'ils montrent un vrai repentir et demandent la permission de rester chez Mazamboni, ils aient les moyens de se défendre.



Attaque des Ouanyoro au passage de la Semliki (voy. p. 108). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

8 mai. — Trop faible encore pour marcher plus de cinquante pas, on me porte en hamac sur le front, d'où je guide la colonne. Nous longeons le versant occidental des collines de l'Oundoussouma. Nous traversons les riches bananeraies et plantations de maïs appartenant au village de Boundegounda.

A une heure de marche au delà, nous nous logeons dans le village de Bounyambiri, que Mazamboni a fait exécuter à notre intention. Comme le grand chef nous accompagnait en personne, avec trois cents des siens, libre permission est donnée à chacun d'errer par les champs et les plantations.

Dans l'après-midi, trois soldats, accompagnés par Ayoub Effendi, un scribe égyptien, nous remettent des lettres de Selim Bey, qui nous rapportent d'étranges nouvelles. Il avait transporté à Ouadelaï l'entière garnison de Doufilé, en quoi il avait violé sa promesse. Mais Fadl el-Moulla, ayant joint ses forces aux siennes, lui joua un tour de sa façon. A la faveur des ténèbres, ses soldats marchèrent aux magasins, s'emparèrent des munitions, et, quittant Ouadelaï, se retirèrent au nord-ouest chez les Makkaraka. Selim, à son réveil, se trouva les mains vides, à la tête de 200 soldats n'ayant chacun que 40 cartouches. Alors il fit monter ses gens sur les steamers, et les débarqua à Msoua, le 22 avril. Il aurait encore eu le temps de nous rejoindre. Quoi qu'il en fût, il nous suppliait de l'attendre.

« Nous ne pouvons pas, dis-je à ses messagers, nous éterniser ici pour Selim Bey! Nous irons d'abord lentement, deux à trois heures par jour. Pour peu que Selim le veuille, il nous aura bientôt rejoints. »

Naturellement il ne vint pas, malgré la lenteur de notre marche. Qu'est-il devenu? C'est ce que nous n'avons jamais su.

Le 9 mai, nous quittions Boundegounda, et, continuant notre marche vers le sud, nous suivions, à travers un pays fertile de champs et de prairies, la base occidentale du massif montagneux habité par les Balegga et les Bandoussouma de Mazamboni. Sur notre droite, à 9 kilomètres au moins de distance, la masse noire de la forêt projette des caps, s'entaille de baies. A notre gauche se profilent dans le lointain les hautes montagnes.

Au matin, la chaîne du Rouvenzori, se dégageant de son manteau de nuées, dressa dans le ciel sa ligne de pics et d'arêtes étincelantes de neige. Bien loin vers l'ouest se découpaient les deux sommets jumeaux que j'avais déjà vus en décembre 1887. C'est en étudiant la chaîne, assis dans mon hamac de cuir porté par deux hommes, que je dressai notre plan de voyage. Il nous fallait viser le pied des jumeaux et, de là, en suivant cette ligne de base, diriger notre course vers le sud et les terres inconnues.

Après repos à Ondjoungoua, nous partons le lendemain pour Outinda, distante de 11 kilomètres. Ayant franchi le Tchaï, l'Atouro et quelques ruisseaux à l'eau vive et preste, le sentier escalade un long éperon des monts Balegga, et nous conduit à 150 mètres au-dessus de la vallée.

Comme nous nous trouvions dans le plateau herbeux et aéré d'Ouhobo, nous eûmes à repousser l'attaque d'une colonne d'Ouara-Soura, qui avaient en premier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu attaqué les Soudanais, et tué Okili, le fidèle serviteur et l'ami de Casati. A l'approche de nos troupes, les Ouara-Soura s'enfuirent en désordre; on les poursuivit l'espace de 5 kilomètres.

Le lendemain nous arrivâmes à Mboga; en toute autre contrée que dans ces humides régions équatoriales, le lieu offrirait une vue admirable. De l'angle des pics jumeaux jusqu'à 50 kilomètres nord-nord-est de l'Adjif, le regard pourrait embrasser des perspectives presque infinies, n'étaient les buées incessantes montant de la vallée de la Semliki, large de 20 à 45 kilomètres et qu'on prendrait à première vue pour un lac. Escorté de 80 carabines, le capitaine Nelson fut dépêché à la rivière pour étudier les moyens de la traverser. Il ne trouva pas trace de canots. Tous les indigènes d'Ouhobo, de Mboga, de Kiryama, gardaient soigneusement la berge opposée, prêts à en venir aux mains.

De Kiryama nous continuons notre marche dans la plaine. Soudain la Semliki nous apparaît, large de plus de 50 mètres, et filant 4 à 5 nœuds. Un peu plus bas, belle et profonde, elle élargit ses rives, qu'elle ronge incessamment, jusqu'à 90 mètres.

Un canot s'en allait en dérive, probablement repoussé par les ennemis qui nous surveillaient. Ouled en trouve un autre, amarré dans une anse de la rive opposée. Trois ou quatre décharges balayent la position; en même temps Ouledi et Saat Tato se jettent à la nage, cinglent vers la proie désirée, l'atteignent, la détachent, et, sautant dans la pirogue, pagayent avec énergie. A moitié route, une flèche frappe notre chasseur, une grêle de balles lui succède, mais le canot nous reste, et Saat Tato, ruisselant de sang, est confié aux soins du docteur Parke. Heureusement la flèche a buté contre l'omoplate, les organes sont épargnés!

L'après-midi une cinquantaine de carabines passent sur la rive opposée. Le 18, au point du jour, nous commençons la traversée. Nous avions deux nouveaux canots. Nelson et Parke dirigent le passage. Pendant qu'il s'accomplissait, à deux heures, un parti de cinquante Ouara-Soura, se glissant à près de 225 mètres du bac, fait pleuvoir une volée de balles sur nos pirogues, alors au milieu du courant. Mais il y a plus de peur que de mal. Sans attendre une seconde décharge, Nelson s'élance, avec une centaine de carabines, et met en fuite les Ouara-Soura.

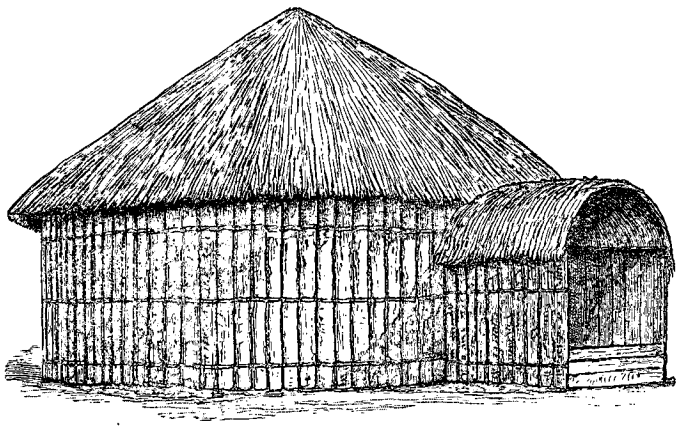
Le 19 à trois heures, le passage était terminé. Nous avions convoyé 1 168 hommes, femmes et enfants, 610 charges de colis, trois batelées de moutons et de chèvres, 235 têtes de bétail. Nous n'avions perdu qu'un veau, qui se noya.

Le 20, nous reprîmes notre marche dans l'épaisse forêt, sous un noir feuillage, à travers des bas-fonds marécageux, et dans des brouillards opaques.

Le 24 mai, nous entrions dans un village de 39 huttes rondes, à toit conique, fermées d'une porte bien travaillée, décorée çà et là de dessins triangulaires rouges et bleus.

Malgré la brièveté de nos étapes — deux ou trois heures — nos Égyptiens ne cessaient de récriminer, de se plaindre de nos exigences, de notre cruauté. Ils emmenaient une quantité inouïe d'enfants. Dormir était presque impossible. Je n'entendis jamais pareils cris et vagissements. Négrillons et poupons jaunes rivalisent à qui mieux mieux jusqu'après minuit.

Emin vint lui-même m'insinuer que nous pourrions faire la route plus à notre aise. Et pourtant nous n'avancions que de deux kilomètres et demi par jour! Le pacha demandait si ce n'était pas assez d'un kilomètre! Il était surtout possédé du désir d'augmenter ses collections; sa passion était passée à l'état de manie. Je sentais qu'en la contrariant, comme j'y étais forcé, j'augmentais l'aversion qu'il éprouvait pour moi.



Hutte sur la lisière de la forêt. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La région que nous traversions est très riche. Nos éclaireurs trouvaient partout des plantations en plein rapport. Du contrefort d'Ougarama nous voyions jusqu'à plus de 2 400 mètres les pentes parsemées de cultures. La forêt revêt les sommets jusqu'à 3 600 mètres.

Les 9 kilomètres de marche du 28 traversèrent une série d'éperons séparés par des ravins profonds de 60 mètres, où la route descendait pour remonter la pente opposée. Si rapide était-elle et si glissante, noyée d'une pluie fine et sans trêve, qu'il fallait nous accrocher aux arbres et aux lianes.

Le 30 nous arrivâmes à Boukoko, vaste et important groupe de villages. Nos éclaireurs partis en reconnaissance ayant été attaqués par des natifs, je dépêchai 70 de nos gens vers le lieu du combat. Nous entendîmes bientôt une fusillade nourrie, et, au bout d'une heure, Ouledi et nos carabiniers firent leur entrée, amenant les chefs ennemis, qui se trouvent être des Manyouema de Kilonga Longa!

Ils nous racontèrent qu'ils venaient de l'Itouri, et qu'ils étaient arrivés, il y avait une vingtaine de jours, aux limites de la forêt. Ayant pris nos hommes pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Ouara-Soura, ils leur avaient tiré dessus, sans autre explication; ils avaient eu un homme tué, cinq blessés grièvement. Voyant revenir l'ennemi en force, ils avaient tiré de nouveau, mais, reconnaissant leur erreur à l'aspect des balles qu'on leur renvoya, ils crièrent de toutes leurs forces : « Qui êtes-vous? » Sur la réponse « Hommes de Stanley! » ils cessèrent immédiatement le feu. Du fond du cœur j'eusse souhaité une raison légitime de détruire ces incorrigibles pillards, mais il était impossible de refuser leurs excuses en cette affaire, évidemment accidentelle, et nous échangeâmes des présents.

Le 5 juin nous sommes à Mtaréga, situé à l'endroit où la Rami-Loulou débouche d'une cluse de la montagne. Nous n'étions qu'à 180 mètres du Rouvenzori, sur lequel nous distinguions les sentiers grimpant le long des pentes. Voici l'heure venue d'escalader la montagne. Je n'y pouvais guère songer; j'étais déjà si solide que j'étais capable de faire deux cents pas! Parke, Bonny, Nelson, Jephson étaient mal en point, ou n'y tenaient pas. Mais le pacha! son honneur était en jeu! La seule pensée de cette escalade avait toujours excité son ravissement. Stairs murmurait en regardant la montagne : « J'irai droit comme un boulet ».

La nuit fut délicieuse. Nous étions campés à une altitude de 1 178 mètres. Le lendemain matin Stairs partit, en compagnie du pacha. Mais, hélas! après avoir grimpé un peu plus de 380 mètres, Emin rentrait au camp, laissant Stairs poursuivre seul la route.

D'après le rapport que rédigea notre camarade, il atteignit avec ses hommes une hauteur de 3 260 mètres. Le froid, dont ses Zanzibari souffraient cruellement, l'obligea à la retraite. L'altitude d'un pic neigeux qu'il avait en vue pouvait être estimée à 1 800 mètres, ce qui donnerait à la montagne 5 060 mètres. Ce piton ne paraissait cependant pas être le plus élevé du groupe.

Après un repos de trois jours, nous levâmes le camp de Mtaréga. La terrasse herbeuse sur laquelle nous avions longtemps marché prenait fin. Il fallait rentrer sous l'ombre lugubre de la forêt: mais c'était l'idéal de la forêt tropicale. Palmiers élaïs et arbres analogues, hautes fougères arborescentes, bananiers sauvages, majestueux colosses vêtus de fine mousse verte, fourrés impénétrables à feuilles larges, charmants ruisselets d'eau pure fuyant dans le mystère de l'humide sous-bois et l'ombre verte des plantes emmêlées. Jamais jardin des tropiques n'égala cette magnificence.

Le lendemain nous entrons dans l'Oulegga, non sans quelque inquiétude. Les indigènes nous sont manifestement hostiles. Déjà s'engagent de vives escarmouches, lorsque Matyera, interprète bari de la suite du pacha, trouve le moyen de décider leur chef à demander la paix. Celui-ci se présente : « Il vient se prosterner pour être frappé ou sauvé ».

Le lendemain, nous arrivons à Mtsora. Les Ouakondjou, aujourd'hui nos amis, nous donnent force détails sur la localité. Ils me disent qu'à peu de distance au nord du village se trouve une expansion du lac supérieur, dont nous entendions tant parler, et que j'avais découverte en 1876. Puis ils me proposent un traité d'alliance contre Kabba Rega, chef des Ouanyoro, traité qui me soumettrait, dit-on, tous les Ouakondjou et les Ouassongora. J'accepte.



Femmes et enfants égyptiens. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

J'envoyai le lieutenant Stairs explorer la Semliki, avec 60 carabines. Il revenait le lendemain 13 juin, enchanté des indigènes, qui lui avaient fait leur soumission et les honneurs de la rivière en lui expliquant tout ce qui l'intéressait. Il concluait de leurs dires et de ses propres observations que la Semliki sort du lac supérieur, suit une ligne tortueuse en biaisant fortement vers la chaîne occidentale, puis, s'infléchissant vers le nord-est, se rapproche graduellement du Rouvenzori, coule dans la forêt d'Aouamba et de l'Outoukou, et se jette enfin dans l'Albert-Nyanza.

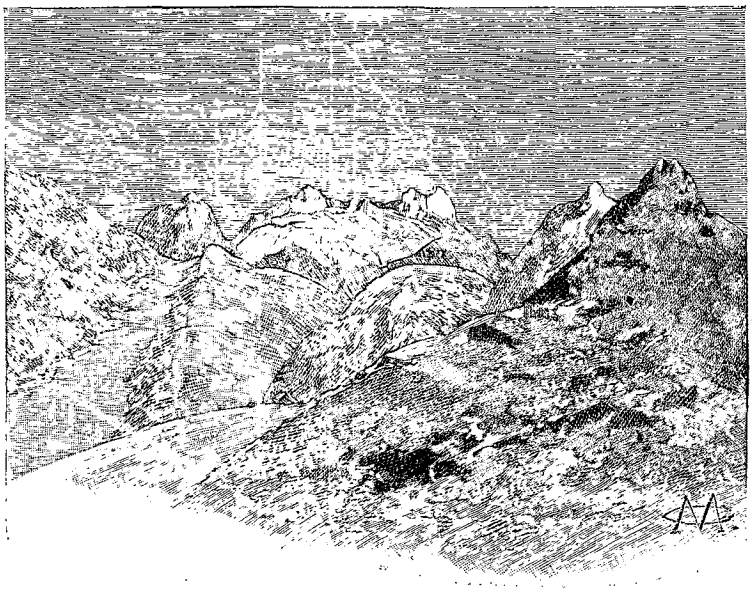
Du haut d'une termitière je vois s'étendre une plaine allongée vers le sud, qui a toute l'apparence d'un ancien lac, à peine abandonné par les eaux. Après l'avoir asséché, la Semliki s'est creusé, dans les couches marne et sable du dépôt, un profond sillon, dont les berges, hautes de 18 à 20 mètres, n'offrent qu'une faible résistance au courant rapide; la forêt court d'un bord à l'autre de la vallée, en parfait contraste avec l'herbe blanchie par le nitre qui croît sur les alluvions lacustres.

Notre halte à Mtsora nous réservait une heureuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surprise. Une heure avant le coucher du soleil, le Rouvenzori nous apparut enfin, dressant ses pics neigeux au-dessus des champs glacés de la chaîne avancée. Elle est là tout entière devant nous, la chaîne immense et superbe, magnifique et désolée, dont nos yeux ne peuvent se lasser, dont la majesté nous saisit d'une terreur sacrée. Nous l'avons vu dans toute sa gloire, le Rouvenzori, « le Roi des Nuages », le « Faiseur de Pluie », comme disent les indigènes.

Le 15 juin, nous gravissons le promontoire qui coupe l'Oussongora en deux parties, jadis couvertes par les eaux lacustres. De là-haut la vue eût été superbe, sans l'éternel brouillard qui couvre les pointes maîtresses. Telle qu'elle se présentait, elle était admirable, et nombre d'artistes futurs s'essayeront à la peindre ou à la décrire. Elle me remémorait la chaîne des Alpes vue de Berne, avec cette différence que les lignes successives des Alpes africaines sont beaucoup plus élevées. Que dire alors des géants à tête blanche qui règnent au-dessus d'elles!



Pic sud-ouest du Rouvenzori. — Gravure tirée de l'édition anglisae.

Le soir, à Karimi, la couronne du Rouvenzori se montre brillante et sereine. Nous photographions un des plus splendides paysages du monde entier.

Le lendemain nous traversions la plaine de l'Oussongora oriental. Le Rouvenzori fut visible toute la matinée. Nous étions tout près de la zériba de Roussessé, lorsqu'un pâtre msongora, serviteur de Roukara, général des Ouara-Soura, vint offrir le troupeau de son maître. Nous acceptâmes les bons offices de ce patriotique fils d'une terre pressurée et dévastée par les tyrans; 50 carabines l'accompagnèrent, et, un quart d'heure plus tard, nous étions en possession de 25 bêtes grasses, que, réunissant aux nôtres, nous amenâmes sans accident à la zériba de Roussessé. D'un tas de fumier assez élevé pour servir de terrassement, nous jetâmes un premier regard sur un lac éloigné de 5 kilomètres au plus: c'était l'Albert-Édouard Nyanza.

XV

Les sources du Nil et les Montagnes de la Lune. — Opinion des anciens et des Arabes — Découverte du Rouvenzori. — La vallée de la Semliki.

Les anciens voyageurs, géographes et écrivains avaient déjà des idées très nettes sur l'origine du Nil, et avaient entendu parler des Montagnes de la Lune, des trois lacs, et des fontaines qui donnent naissance au fleuve égyptien. Mais ce que les géographes du temps d'Homère avaient fixé sur leurs cartes, de nouveaux cartographes l'ont effacé. Chez les anciens le cours du Nil est tracé, au sud, jusqu'à des montagnes où l'on place les Pygmées. Mille ans après Ptolémée, l'Arabe Edrisi nomme pour la première fois les Montagnes de la Lune; il les place à quelques degrés au sud de l'équateur. Deux lacs déversent le trop-plein de leurs eaux dans un troisième, d'où le Nil s'échappe en coulant directement au nord vers l'Égypte.

Au XVIe siècle, lacs et montagnes se déplacent quelque peu; mais en somme, les cartes de l'époque donnent encore une idée assez exacte du pays, tandis que trois cents ans plus tard, dans les cartes du commencement de ce siècle, nous constatons un véritable recul. Tout ce que l'on avait appris est balayé; les Montagnes de la Lune courent du 5e au 10e degré au nord de l'équateur, et s'étendent du 20e degré de longitude au golfe d'Aden.

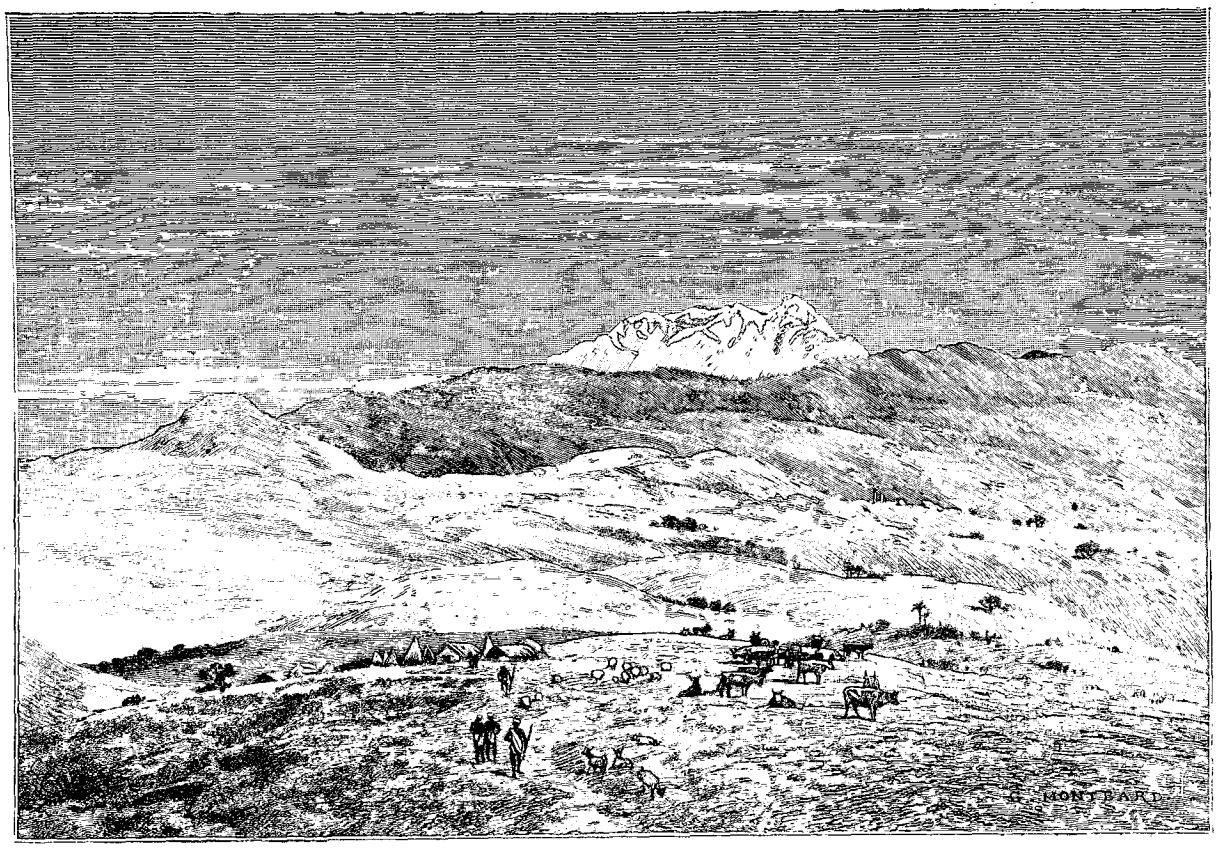
En somme notre ignorance est due aux faiseurs de cartes. On n'a pas plus tôt découvert quelque grand trait du continent, qu'ils le biffent. Et l'arbitraire des fabricants d'atlas contemporains ne le cède en rien à celui de leurs prédécesseurs. Par exemple, dans une récente carte tenue en Allemagne pour une des plus parfaites, ils ont effacé une grande baie du Victoria Nyanza, et une ligne droite, tirée au hasard, représente une côte très intéressante par ses multiples indentations, et que j'avais explorée en 1875.

La vérité sur les sources du Nil était tout entière dans les descriptions des anciens, surtout dans celles des Arabes; la meilleure description que j'aie lue est celle de Cheab-ed-Din, géographe arabe qui vivait au commencement du XVe siècle.

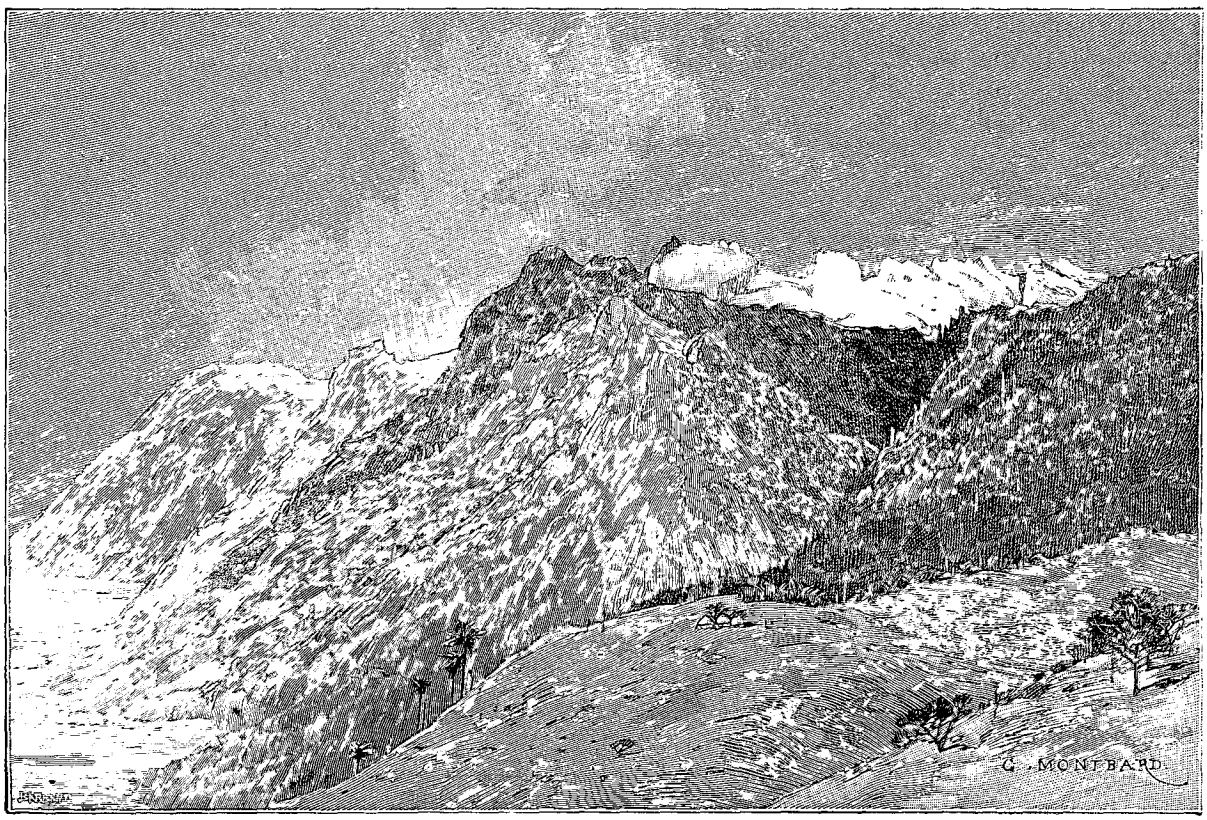
La chaîne des Montagnes de la Lune, le djebel Koumr, Goumr ou Kamar des compilateurs arabes, c'est le Rouvenzori des tribus lacustres, que nous avons vu nous-même.

Ce Rouvenzori, qui n'avait jamais été signalé par de précédents explorateurs, peut être visible des régions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Rouvenzori, vu de Kavalli. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Le Rouvenzori, vu de Mtsora. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parcourues par sir Samuel Baker, comme le dôme de Saint-Paul l'est du pont de Westminster. Gessi et Mason, circumnaviguant le lac Albert, auraient pu en signaler les crêtes neigeuses; sans doute furent-elles alors enveloppées de ces brumes profondes, de ces nuages épais, sous lesquels, trois cents jours dans l'année, la chaîne cache sa colossale couronne.

Pour moi, voyageur de longue date, à l'heure où pour la première fois je vis se dresser devant mes yeux cette chaîne fière et superbe, j'éprouvai une sensation unique en mes vingt-deux années d'explorations africaines, tellement profonde qu'elle me domine encore aujourd'hui.

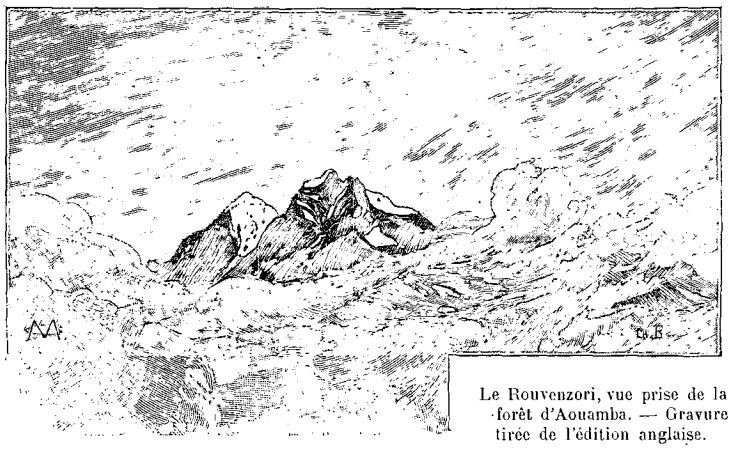
Pendant notre voyage au lac Albert, en décembre 1887, nous eûmes, de l'éperon du Pisgah, la vue d'une longue chaîne boisée, d'environ 2100 mètres, courant du sud-est au sud. Quelques semaines après, en venant du lac, nous vîmes émerger subitement deux énormes cônes tronqués, portant S. $\frac{1}{2}$ O., de 3 000 à 3 600 mètres de hauteur, que nous appelâmes les « pics Jumeaux ».

Lors de notre second voyage au Nyanza, en avril 1888, les Jumeaux restèrent invisibles; mais le 25 mai, à deux heures de marche après la plage du lac Albert, nous fûmes arrêtés net par le plus prodigieux des spectacles: une chaîne neigeuse, portant 215°, apparaissait tout à coup. Point de pics, mais une masse formidable, à sommets presque carrés, longue de 50 kilomètres, placée entre deux grandes crêtes, de 1 500 mètres moins élevées, et s'étendant sur une même longueur de 50 kilomètres à chaque côté du massif central. Ce jour-là elle fut visible pendant plusieurs heures. Le lendemain elle avait disparu; nulle trace ne restait des cônes jumeaux ou de la montagne neigeuse.

Lors de notre troisième voyage au lac, en janvier 1889, et pendant notre séjour de plus de deux mois à Kavalli, le Rouvenzori restait invisible, lorsqu'un soir, levant les yeux vers le point où nous le cherchions toujours, soudain, comme par magie, la chaîne tout entière jaillit à la fois du sein des nuées, fière de se montrer dans sa gloire et sa beauté à des milliers de regards anxieux.

Une bande vaporeuse flottait à mi-hauteur; à mesure que le soleil s'inclinait vers l'ouest, elle se faisait de plus en plus légère pour disparaître ensuite. L'île flottante s'était immobilisée sur les pentes montagneuses, et la lunette nous permettait de suivre sans effort les contours précis de ses flancs et la grande ondulation de sa masse. Bien qu'elle fût à 120 kilomètres de distance, nous distinguions sur les pentes la ligne frangée des forêts, les bouquets de bois sur les larges terrasses, couronnant le faîte des tours, ou suspendus au bord des précipices. Nous remarquions même le brun pourpré des frontons rocheux, s'alignant en face du soleil, sur le bleu lumineux du ciel.

Pendant notre voyage vers le sud, en mai 1889, le long des collines des Mazamboni et des Balegga, la grande chaîne fut presque journellement visible, non en entier, mais par échappées successives. Lorsque la fière montagne daigna se montrer sans voiles, la précision, l'étrange netteté de ses lignes nous rendit facile le tracé de notre voyage ultérieur.



Le Rouvenzori, vue prise de la forêt d'Aouamba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous ne pûmes cependant nous rendre un compte exact des divers détails de la chaîne qu'après avoir traversé la Semliki et l'épaisse forêt qui recouvre sa vallée. La largeur moyenne de la dépression où coule la rivière représente celle du Pas de Calais entre Douvres et la France; sa longueur est celle de Douvres à Plymouth, ou bien de Dunkerque à Saint-Malo.

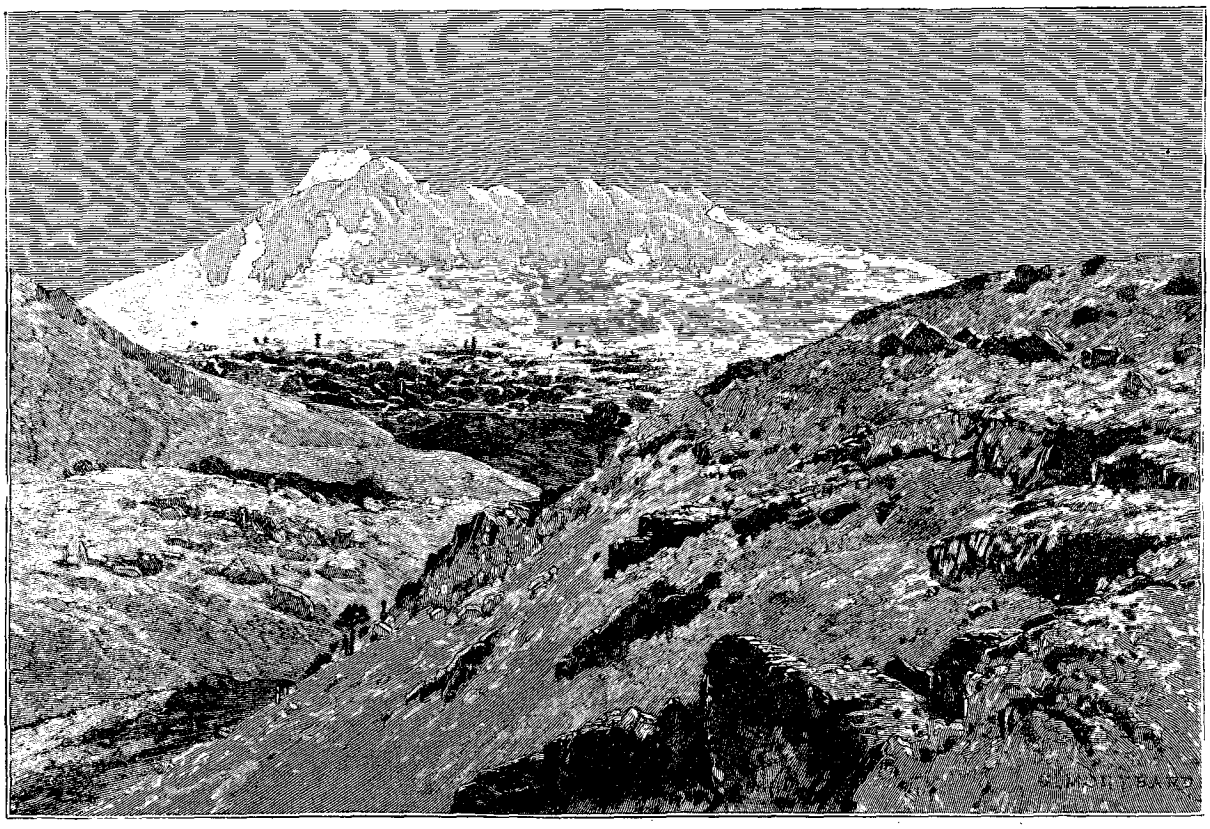
Sur la gauche, à l'occident, ce sont les collines des Balegga et le plateau onduleux élevé de 1 000 à 1 200 mètres au-dessus de la Semliki; sur la droite, c'est la grande chaîne qui dresse ses sommets de 1 000 à 4 700 mètres au-dessus de la vallée. Le Rouvenzori occupe environ 150 kilomètres de cette ligne montagneuse.

Escarpée, infranchissable sur la face occidentale, au sud elle s'abaisse par terrasses et pentes successives jusqu'au lac Albert-Edouard, tandis que le revers oriental, âpre et rugueux, projette en avant des chaînes plus basses et des forts détachés, qui lui font une ligne de défense, comme le Gordon Bennett et le Mackinnon, tous deux élevés de 4 300 à 4 600 mètres.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Rouvenzori, vu de Karimi (voy. p. 115). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY[1].

1887-1889.

XV (suite).

Le drainage principal de la chaîne du Rouvenzori se fait à l'ouest par la Semliki, et au sud par le lac Albert-Édouard. La Katonga, qui se jette dans le Victoria-Nyanza, et le Kafour du Nil Somerset sont tous deux alimentés par les pentes orientales du Rouvenzori. La rivière Minini, tributaire du lac Albert, sort directement de la chaîne à l'extrémité nord.

Pendant notre voyage vers le sud, j'ai compté soixante-six torrents descendus du massif, et se jetant soit dans la Semliki, soit dans le lac Albert-Édouard. L'altitude de celui-ci est de 1 009 mètres, celle du lac Albert de 717, soit une différence de niveau de 292 mètres sur une distance de 240 kilomètres environ. Il faut en conclure qu'outre la vitesse de son courant et ses rapides, la Semliki compte nombre de cataractes dans sa course d'un lac à l'autre.

Sur une longueur de 65 kilomètres environ, la vallée de la Semliki est une véritable serre chaude; près du lac Albert, le sol, balayé par le vent, est aride; mais entre cette zone et une autre de même nature sur les bords de l'Albert-Édouard la terre féconde est l'une des plus riches du monde. Aussi d'innombrables tribus y défrichent-elles la forêt, cultivant le plantain et la banane dans les clairières. Nulle contrée africaine, y compris l'Ouganda, n'offre une telle abondance de vivres.

Cette plantureuse région forestière est connue sous le nom d'Aouamba, d'après une de ses tribus. Elle est abondamment arrosée et toujours couverte de vapeurs. L'absence des vents, arrêtés par la chaîne, contribue à y maintenir une chaleur égale, favorable à la végétation.

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Où la couche d'humus est légère, comme au pied des montagnes, l'herbe-canne, haute de quatre à cinq mètres, s'étale sur d'énormes étendues. Lorsque cette couche est profonde, la forêt se dresse serrée, abritant un épais sous-bois de jeunes arbres reliés et parfois presque cachés par les lianes et les plantes vivaces. Chaque tronc a sa robe verte de mousse fine et moelleuse, d'où l'eau retombe en perles brillantes; chaque fougère arborescente, chaque branche horizontale, a sa moisson d'éléphantus et d'orchidées; chaque rocher se revêt de lichens, et sa moindre fissure s'orne d'une guirlande fleurie. Les plantes s'élancent de partout, et, sauf sur la paroi verticale d'un bloc récemment remué, mettent sur chaque objet le sourire de leur forme, de leur couleur et de leur grâce.

Vers le sud, les épaisses forêts font place à un vert tapis d'herbes savoureuses. Puis le paysage se transforme encore. Des pentes dénudées qui constituent le flanc méridional du Rouvenzori, la plaine s'étend jusqu'au lac Albert-Edouard, morose, dénudée et déboisée. Seuls des arbres à gomme, comme l'acacia, et une herbe laiteuse, de rigides euphorbes noirs, croissent sur ce sol maigre et saturé de sel.

En résumé, les côtés sud et sud-ouest du Rouvenzori ont leurs saisons alternatives de pluie et de sécheresse, tandis que les côtés ouest et nord-ouest, baignés d'humidité et mouillés d'averses presque quotidiennes, jouissent d'un éternel printemps et renouvellent sans cesse leur verdure.

La crête du Rouvenzori offre une série de cimes et de dents à pans tellement raides, qu'en dépit d'incessantes averses c'est à peine s'il reste quelque neige sur la déclivité.

Toute la chaîne a été sculptée, entaillée, ravinée par les météores.

Le Rouvenzori n'est plus que le squelette de ce qu'il fut jadis. Sa tête a perdu plusieurs fleurons de sa couronne; ses épaules se sont affaissées. Lentement, mais sûrement, la montagne redescend à la place d'où elle fut tirée.

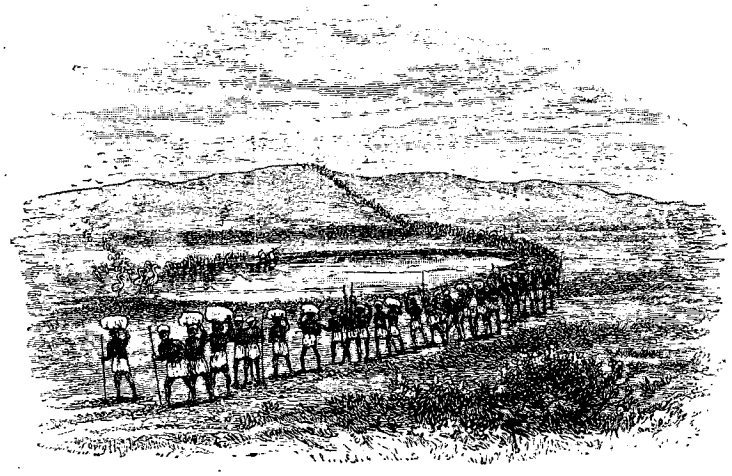
Quelques siècles encore, et le lac Albert-Édouard sera une grande plaine, puis viendra le tour du lac Albert.

Les géographes de cette lointaine époque se frotteront les yeux en découvrant dans quelque vieille bibliothèque les contours des deux Nyanza et de la vallée qui les relie, tels que je les ai tracés en 1889.

Les trop rapides échappées que nous avons eues sur le « Roi des Nuées », comme les Ouakondjou appellent leur montagne, donnent au spectateur un avant-goût des splendeurs célestes. J'ai toujours observé le même ravissement sur les visages, blancs ou noirs, lorsque, les yeux levés vers ces sommets, demeures du froid et de la sérénité, au-dessus de l'atteinte des mortels, saintement paisibles et purs, chacun demeurait muet, en un si ardent désir d'exprimer l'admiration, que la parole manquait aux lèvres! Quel étrange contraste entre cette région des lacs, à la température torride, aux plantes gonflées de sève, à l'éternelle verdure, avec sa sauvagerie, ses cris de guerre, ses ruisseaux de sang, et ce fier monarque des monts, enveloppé de son manteau de neige, entouré de sommets innombrables et sombres, prosternés en adoration devant le trône du dominateur sur le visage pâle et glacé duquel est écrit: « Infini! Éternité! »

XVI

Retrait graduel du lac Albert-Édouard. — Katoué et son lac salé. — Les Ouassongara. — Attaques des Ouara-Soura. — Entrée dans l'Ankori. — Choix d'une route. — Celle de l'Ankori adoptée. — Présents du roi d'Ankori et de la reine mère. — Députation de deux chrétiens ouaganda. — Échange du sang avec Outchounkou. — Seconde députation des chrétiens. — Ma réponse. — Le Nil Alexandra.



Petit lac salé de Katoué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

En descendant de Karimi dans le bassin de l'Albert-Édouard, le premier fait dont nous ayons conscience, c'est que nous foulons son ancien fond. Une élévation de 1 m. 50 dans le niveau du lac étendrait ses rives de 8 kilomètres vers le nord, et d'autant vers le sud.

Dans cette plaine de Makara, le nitre et les autres sels déposés par le retrait du lac n'ont pas encore été complètement lavés, l'herbe n'y est suffisamment nourrissante que pour les plus robustes troupeaux; sur la lisière croissent l'euphorbe noir, l'acacia, les buissons d'épines; mais les neuf dixièmes de la plaine sont une véritable savane.

Il fut un temps sans doute où le Rouvenzori n'existait pas. Tout d'un coup l'énorme chaîne s'élança pardessus les nuages, tandis qu'un abîme béant de 400 kilomètres de long sur 48 de large s'ouvrait du sud-ouest au nord-est. Les pluies tropicales comblèrent cette dépression; le trop-plein de la mer intérieure ainsi formée s'écoula vers le nord. En même temps les alluvions, les éboulis du Rouvenzori exhaussaient le fond du gouffre; un seuil se formait, et séparait la mer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en deux bassins. Puis des traînées d'îles surgissaient, se rejoignaient, et la vallée naissait à l'ardente vie tropicale. Aujourd'hui des dépôts vaseux s'accumulent sur les bords des lacs et les diminuent graduellement.

Nous sommes dans la vaste plaine qui s'étend entre Roussessé et Katoué, et descend, par une succession de terres basses, jusqu'à la rivière de Nyama-Gazani. C'est le théâtre de la razzia de Katikoro, opérée il y a dix-huit ans, et que j'ai racontée dans mon livre *A travers le Continent mystérieux*; le pays fut alors dépouillé de ses magnifiques troupeaux. Depuis ce temps Kabba Réga, avec ses Ouara-Soura armés de mousquets, s'est emparé du pays et s'est adjugé les vaches.

Ses habitants ont déserté en masse ces vastes plaines stériles, couvertes d'herbes brûlées par la sécheresse.

C'est de cette plaine, et du village de Karimi qui en est voisin, que nous aperçûmes et photographiâmes pour la dernière fois le Rouvenzori.

Quelques kilomètres au delà de la Nyama-Gazani, à l'eau pure et fraîche, nous entrions à Katoué, quartier général de Roukara, commandant en chef des Ouara-Soura. Il avait fui la veille avec ses troupes. La ville de Katoué a dû contenir environ 2000 habitants; c'est une agglomération de zéribas entourées d'euphorbes. Elle est assise sur une chaussée herbeuse de 3 kilomètres de long et 800 mètres de large, courant



Vue à vol d'oiseau du Rouvenzori, du lac Albert-Édouard et du lac Albert. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

d'un des deux lacs salés de Katoué à une vaste baie de l'Albert-Édouard.

Des gâteaux de sel étaient empilés en grand nombre sur la rive de ce lac. La température de l'eau est de 25°,5. L'eau, amenée dans les lits très peu profonds creusés sur la rive, laisse par évaporation une couche de cristaux salins durs comme de la pierre, très compacts et ressemblant à du quartz grossier. A distance ces claires ont l'aspect de marais gelés. Dans les intervalles laissés libres, le rivage est bordé de palmiers *oukindou*, de méchants buissons, de roseaux, d'aloès; le petit village de Mkiyo, habité par les sauniers, a même une petite plantation de bananes et quelques champs de maïs ou d'éleusine coracana. Cette mince ligne de verdure au pied de la falaise atténue quelque peu l'impression de solitude morne et désolée que produit ce lieu désert. Une singularité du lac est sa couleur rouge. Elle provient d'un dépôt semblable à du sang coagulé que je vis flotter sur la surface et entre deux eaux. Des centaines de papillons morts jonchaient la berge.

Le plus grand lac salé est quelquefois appelé Mkiyo, du nom de son village; il a 5 kilomètres de long sur 1 200 mètres de large et 1 mètre de profondeur. Le plus petit, perdu au milieu d'un bassin herbeux, à 3 kilomètres vers l'est, n'est qu'un marais arrondi; il a 800 mètres de bord à bord. Ces deux étangs sont évidemment d'anciennes expansions du lac Albert-Édouard, laissées en arrière par le retrait de la nappe liquide, et dont l'évaporation a peu à peu changé

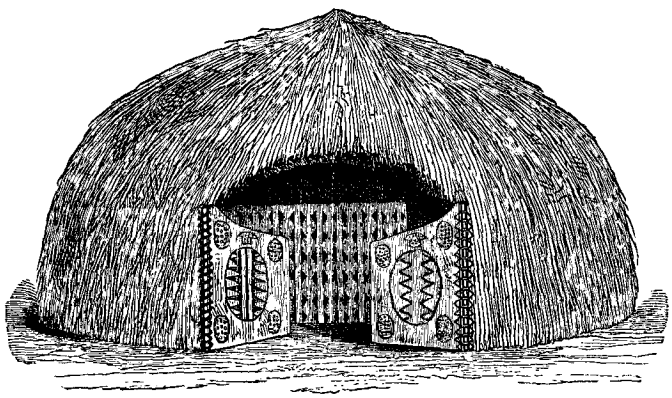
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en eaux très salées des eaux primitivement douces.

Le sel est ici une marchandise de valeur. De tous les pays environnants, on vient le chercher en caravanes ou en canots. Aussi la possession de Katoué, qui commande les lacs, est-elle un grand sujet de jalousie. D'abord sujette des Ouassongora, elle passa ensuite au roi de l'Ankori; le chef insulaire Kakouri en hérita; mais Kabba Réga, entendant parler de cette riche proie, dépêcha Roukara pour s'en emparer.

Des gens venus en canots d'une île située à 5 kilomètres, nous haranguèrent, arrivés à portée de salut, et nous félicitèrent d'avoir mis en fuite Roukara, et d'avoir rendu un si grand service à Kakouri et au monde entier. Ils déclarèrent en terminant que si nous consentions à brûler Katoué, ils regarderaient cet acte comme la preuve que nous n'étions pas des Ouara-Soura. En conséquence, les villages voisins de la rive furent livrés aux flammes, et la bande poussa de bruyantes acclamations.

Lorsque Kakouri parut le lendemain, il nous présenta des chèvres, des poissons, des bananes et des fèves. Quelques chefs ouassongora s'offrirent à nous accompagner. Les Ouassongora sont une belle race; ils rappellent dans les lignes du visage les plus fins types somalis et ouagalla.



Hutte près de l'Albert-Nyanza. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je voulus faire une petite exploration sur le grand lac de Katoué, mais notre canot était trop lourd pour que je m'aventurasse bien loin. Le seul profit que je retirai de ce voyage fut l'inspection complète de la baie et un furtif coup d'œil, au delà du cap de Kaïyoura, sur une étendue informe et vide. Le brouillard profond ne laissait rien distinguer à 5 kilomètres.

Le 20 juin nous quittons Katoué, escortés par un grand nombre de chefs et bergers ouassongora et ouakondjou. Après une étape de 30 kilomètres, nous arrivons au village de Moukoungou. Vis-à-vis se profilent la longue île basse d'Irangara et quelques autres plus à l'est. Par échappées apparaissent à travers le brouillard les hautes terres de l'Ouhaiyana, et vers le sud une rapide envolée de la brume nous permet d'entrevoir Kitagouenda, résidence du chef Rouigui. Je sais ainsi que nous sommes à l'ouest de ce bras du lac que nous avions appelé baie Béatrice.

Les huttes des chefs indiquent le degré de culture artistique qu'ont atteint ces peuplades de Moukoungou. Une case occupée par le pacha me parut particulièrement remarquable. Elle avait 6 mètres de haut et 8 de diamètre. Précédée d'un portique cintré, la porte en retraite, qui mesurait 2 mètres de long sur autant de large, était peinte de couleurs brillantes rappelant les ouvrages des anciens Égyptiens. Des cloisons en plâtre, rayonnant du centre à la circonférence, divisaient l'intérieur en segments réguliers, incrustés de figures triangulaires ou à facettes disposées en cordons superposés et aux pointes rouges et noires. La division qui s'ouvrait en avant de la porte était une salle d'audience; derrière la cloison, gaiement décorée, se trouvait la chambre familiale; à droite les pièces destinées aux enfants.

Le lendemain, marchant sur les traces de l'armée et des troupeaux de Roukara, nous contournions la baie Béatrice par l'ouest et par le nord. Le retrait du lac est visible aux flèches d'eau qu'il a laissées dans la plaine.

Le 22 nous approchions du Roukoki, quand nous fûmes attaqués par les Ouara-Soura, que nous repoussâmes. Mais dans l'après-midi nos éclaireurs, suivant leurs traces, s'assurèrent que leurs bandes déjà ralliées marchaient est-nord-est à travers la plaine. Nos hommes leur expédièrent quelques balles, qui ne firent qu'accélérer leur fuite.

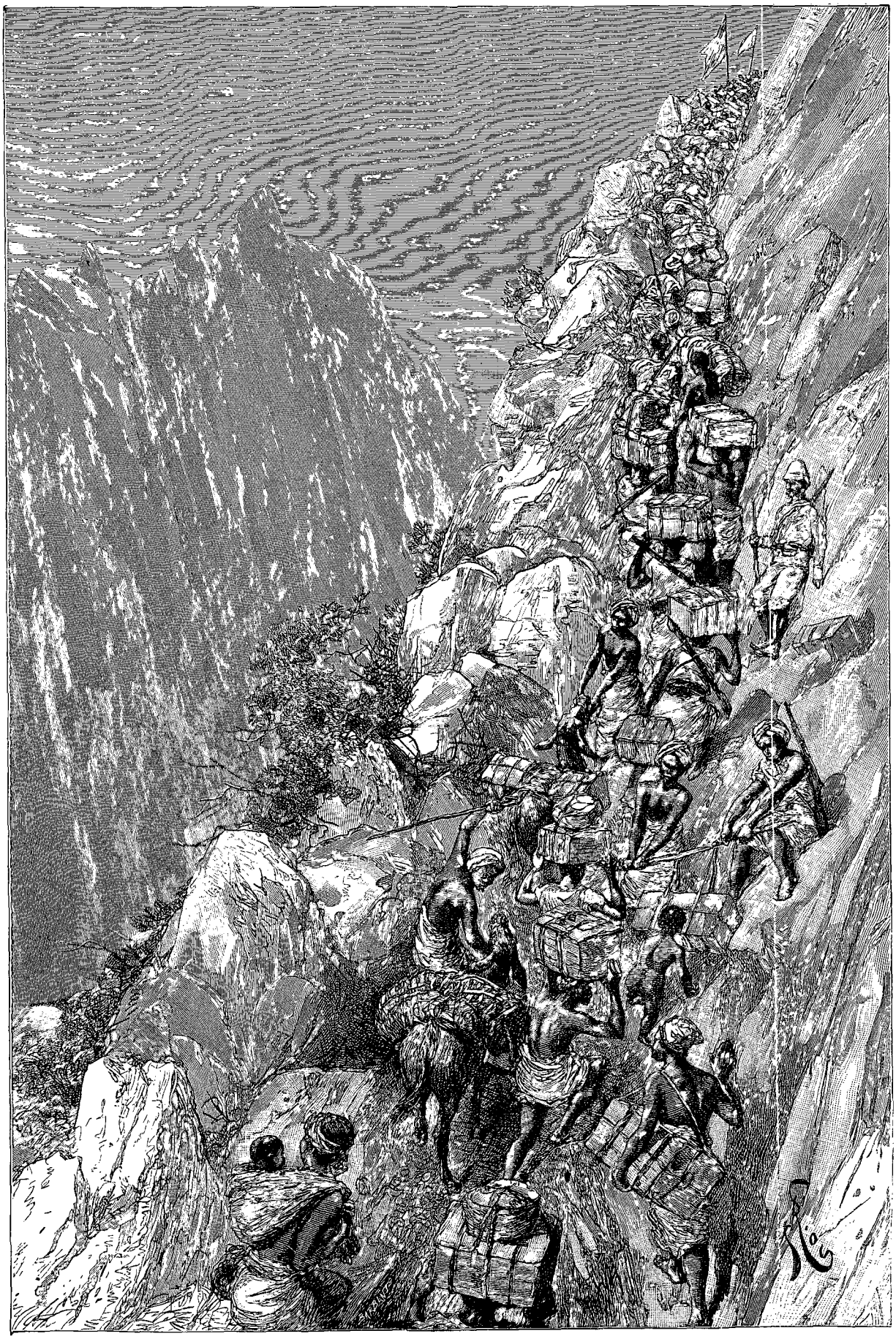
Nous passâmes deux jours de repos à Bourouli. Au moment de quitter cet établissement prospère, nos amis indigènes demandèrent la permission de rentrer chez eux; chaque chef reçut nos présents, et nous échangeâmes des regrets réciproques.

Le 27 nous nous engageons sur le haut plateau d'Ouhaiyana, qui forme, avec le Toro de l'est, le Kitagouenda et l'Ankori, la muraille orientale du bassin du lac Albert-Édouard. Les Ouara-Soura nous attendaient; ils commencèrent à tirer sur nous du haut d'une colline, mais ils décampèrent bien vite devant l'impétuosité de notre attaque, laissant entre nos mains un solide gaillard, capturé au moment où il allait zagaier un de nos éclaireurs. Ils recommencèrent derrière les collines de Kavandaré, mais à la première réplique de nos carabines ils s'enfuirent de tous les côtés. Ce fut là notre dernier engagement avec les alliés de Kabba Réga.

Le 1er juillet nous étions à Kassounga-Nyanza, dans l'Ounyampaka oriental, où j'avais déjà séjourné en janvier 1876. Le roi Boulémo Rouigui, ayant entendu chanter nos louanges par des insulaires de Kakouri qui avaient traversé le lac avant nous, dépêcha des messagers pour mettre son pays à notre disposition.

Le 3 nous arrivâmes à Katari, dans l'Ankori. Nous avions beaucoup de malades, dont moi-même; la fièvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les rochers de l'Ankori (voy. p. 118). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faisait rage dans les rangs, sans égard pour l'âge, le sexe et la couleur; mais si personne ne fut épargné, pas un cas fatal ne se produisit.

Nous longions le pied de la terrasse qui court parallèlement à l'Albert-Édouard, projetant dans l'intervalle, qui varie de 5 à 10 kilomètres, quelques hardis promontoires. J'avais ainsi suivi les côtes nord, nord-ouest, est du lac. Les piroguiers de Kakouri, qui l'ont circumnavigué, m'ont dit ses rives très plates, et plus étendues vers le sud que vers le nord, vers l'ouest que vers l'est. Il recevrait peu d'affluents, bien que dans le nombre il s'en trouve qui sont larges de 6 à 10 mètres sur 60 centimètres de profondeur. Les plus considérables seraient encore ceux de Mpanga et de Nsongui.

La dernière vue que nous eûmes du lac ne fut pas très satisfaisante. A travers un voile opaque de vapeurs il apparaissait comme une plaque de métal mat ou de vif-argent couvert de poussière, borné par la ligne indécise d'une terre couleur de basane.

Le 3 juillet, nos officiers furent convoqués dans ma tente, afin de s'entendre sur la meilleure route pour rejoindre la mer. Nous avions à choisir entre trois : 1° par l'Ouganda et mon ancien trajet jusqu'à l'embouchure de la Katonga : mais, avec Mouanga pour chef, l'Ouganda n'était pas sûr; nous n'aurions que deux alternatives : combattre ou rendre les armes; 2° par l'Ankori dans la direction du sud-est : nous risquions d'être attaqués par les Ouanyankori, alliés des Ouaganda, et par les Ouaganda eux-mêmes; 3° par la base du plateau, en continuant au sud par le Rouanda, pour atteindre Ouzighé et le Tanganyka, qu'il faudrait traverser pour aller d'Oudjidji soit à Zanzibar directement, soit à Quilimane par le Nyassa, le Chiré et le Zambèze : le voyage serait long, et le Rouanda peu sûr.

Après une discussion animée, les officiers s'accordèrent à me remettre la décision : je choisis l'Ankori. Les instructions furent données en conséquence. Je fis prendre cinq jours de vivres sur les provisions généreusement offertes par les insulaires du Nyanza. Nous retirâmes à nos gens la permission de se pourvoir eux-mêmes, et nos crieurs proclamèrent, en tous les dialectes parlés dans le camp, que l'on ferait un exemple de toute personne surprise à voler dans les plantations ou les villages.

Le 4, tournant le dos à l'Albert-Édouard, nous défilions à travers un pays ondulé, et de terrasse en terrasse nous gagnions Kitété, à plus de 300 mètres au-dessus du lac. On nous y reçut amicalement au nom du roi Antari. Les messagers du gouverneur Massakouma firent déloger les habitants pour nous donner leur place. Nous étions à peine dans l'Ankori, que nous avions parfaitement compris la situation. Le pays est la propriété du roi sans doute, mais ce n'était pas avec lui seul que nous avions à compter : il fallait y joindre, avec le gouverneur, toute la famille royale, mère, frères, sœurs, oncles, tantes, etc.

Le 7 nous passons en ligne serrée sur le col qui réunit les chaînes de Denny et de Kinya Magara; puis par un froid glacial nous atteignons le sommet de cette dernière à 1 880 mètres, pour redescendre de 245 mètres sur la face orientale jusqu'au principal village du gouverneur Massakouma.

Ledit gouverneur, qui connaissait nos rencontres avec les Ouara-Soura, nous tint une harangue des plus flatteuses; après quoi ses femmes vinrent nous faire une visite de cérémonie. Elles étaient fort galamment vêtues d'une coiffure de perles avec glands, de colliers, d'épais rouleaux de métal, et avaient un large poitrinal de verroterie très joliment agencé. Puis les anciens vinrent nous saluer, les deux mains étendues, la paume en haut : « Nous vous accueillons avec joie. Nous avons pu voir aujourd'hui ce que nos pères n'avaient jamais vu, les vrais Ouatchouézi, les véritables Ouanyavingui. Regarde-les, ô peuple! ce sont eux qui ont fait fuir Kabba Réga; ce sont eux dont on disait qu'à leur vue les Ouara-Soura montrent le dos et s'enfuient comme s'ils avaient des ailes aux pieds. »

On nous fournit jusqu'à 300 régimes de plantains. Le jour suivant, le vin de banane affluait; les stations voisines nous envoyèrent des députations : il nous fallut encore recevoir des remerciements publics pour avoir battu les Ouara-Soura. Vers le soir les courriers dépêchés à la capitale reparurent avec un message de la reine mère, qui mettait le pays à nos pieds.

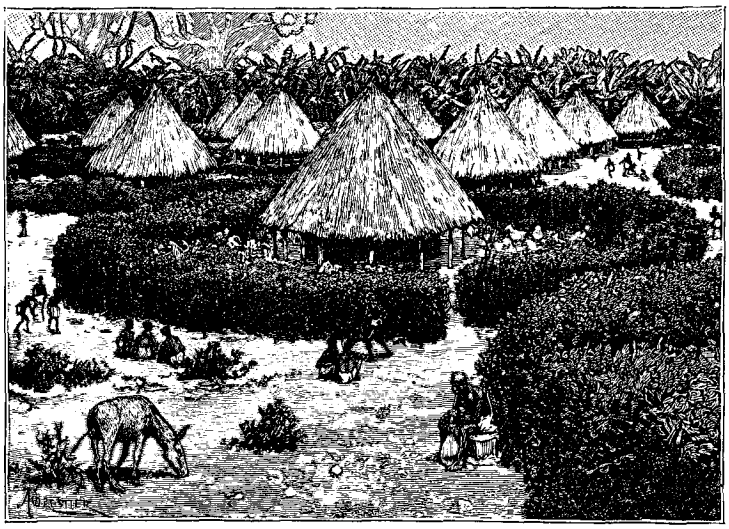
On avait fort exagéré notre nombre et nos prouesses. Il est vrai que notre colonne, marchant sur une seule ligne, semblait très importante, et que notre terrible mitrailleuse Maxim contribuait pour une large part à notre influence; les Ouara-Soura avaient fui devant nous en nombre de lieux; le roi de Kitagouenda avait parlé en notre faveur, et combien plus toutes les cargaisons de sel emportées grâce à nous et vendues à bas prix! Mais, si bien disposée pour nous que fût la famille royale, elle n'était pas persuadée que notre grosse troupe ne pût, à un moment donné, devenir un danger pour l'Ankori. Pauvre reine mère! si elle avait pu voir quel poids m'enlevait son message, elle n'eût pas été si inquiète de la façon dont il serait reçu! Car, bien que suffisamment pourvus de verroteries et d'étoffes pour les indigènes, nous étions fort démunis d'objets dignes des potentats qui se croient les rois de l'Ankori!

Le 10 juillet nous arrivâmes à Katara, après avoir passé par une longue vallée sinueuse, entre la chaîne du Denny à droite et celle de Iouanda à gauche. Deux Ouaganda chrétiens, Samuel et Zacharie, vinrent me trouver avec la permission d'Antari et me demander une audience. Le soir, Zacharie me fit le récit des événements étonnants qui l'année précédente s'étaient passés dans l'Ouganda. Le roi Mouanga, fils de Mtésa, avait été déposé par une coalition des chrétiens et des musulmans indigènes. Obligé de fuir, il s'était réfugié, d'abord à Oussoukouma, chez un marchand arabe, puis chez les missionnaires français de Boukoumbi, qu'il avait précédemment expulsés de l'Ouganda avec leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confrères des missions anglaises, et entièrement dépouillés, sauf du vêtement le plus nécessaire, paraît-il. Les Français s'étaient établis à Boukoumbi, les Anglais à Makolo, dans l'Oussambiro, à la pointe méridionale du lac.

Kioueoua, frère de Mouanga, élu roi par la coalition, se tourna du côté des musulmans; mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux à cause de leurs exigences, et il fut saisi et mis à mort, après quoi les rebelles élirent son frère Karéma. Les chrétiens, étant opposés au nouveau roi, furent battus d'une manière décisive après quelques petits succès; les survivants s'enfuirent chez Antari. Là-dessus, Mouanga s'étant fait baptiser par les missionnaires français, les chrétiens lui offrirent leur soumission, et Mouanga se mit en mesure de reconquérir son royaume. Il était maître des îles du lac et de toute la flotte des embarcations de l'Ouganda, au nombre de plusieurs centaines. En même temps Stokes s'en était allé à Zanzibar, pour troquer, dit-on, son ivoire contre des carabines et des munitions. C'était pour solliciter notre appui en sa faveur que les chrétiens nous avaient été délégués.



Village de l'Ankori. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il eût été fort imprudent d'intervenir; d'ailleurs la mission que je remplissais ne m'en donnait pas le droit. Mais, pour ne pas me brouiller d'emblée avec les Ouaganda, je répondis à mes visiteurs que je réfléchirais à leur proposition, et leur donnerais une réponse en arrivant près du Nil Alexandra.

Nous continuâmes donc notre marche. Le 12, nous passâmes le Rouizi, changé en un marais large d'un kilomètre et demi, et nous perdîmes 24 têtes de bétail. Le même jour, la reine mère et le roi nous envoyèrent force présents et des ambassadeurs ayant mission de nous escorter et de nous procurer le nécessaire jusqu'au Nil Alexandra.

Bien qu'il soit économique de voyager aux frais d'un puissant seigneur africain, la chose a pourtant ses désavantages. Soumis à la taxe forcée, les contribuables s'aigrissent; ils se vengent en nous accablant de plaintes. Et les exigences de nos gens, enhardis par ce privilège, créent toutes sortes d'incidents désagréables. Ici ils s'emparaient des vases où les Ouanyankori gardent le lait et buvaient à même. Or ce peuple regarde comme une grave offense qu'une personne habituée à faire cuire ses aliments touche une de leurs calebasses ou y pose ses lèvres, car cela cause la mort du troupeau et cent autres malheurs. Certains de nos hommes furent accusés de ces crimes énormes, et les bergers, aussi litigieux que des Somali d'Aden, vinrent, pâles de colère, m'apporter leurs récriminations.

Le climat de l'Ankori est très particulier. Les vents froids et orageux, soufflant de l'est, du sud-est et du nord-est, provoquent de nombreuses affections de poitrine. Les toux, catarrhes, maux de tête, sévissent sur la caravane. Nous sommes maintenant en plein hiver; en 1876, j'avais traversé la contrée en janvier, au printemps.

Le 22, après avoir longé l'étroite et sinueuse vallée parcourue par la Namiandja, nous arrivons au village de Viarouha, dans un admirable bassin planté de bananes, parsemé de prairies et de troupeaux. Nous avions eu à repousser, avant d'arriver, une petite attaque des indigènes, restés jusque-là si paisibles.

A deux heures nous fûmes rejoints par le prince royal d'Ankori, Outchounkou; il venait faire l'échange du sang et conclure alliance. C'était un jeune garçon de treize à quatorze ans, au regard aimable, un vrai Mhouma de pur type abyssin.

La cérémonie eut lieu le 23, avec un éclat extraordinaire : Zanzibari, Soudanais et Manyouema étaient sous les armes, rangés sur une colline, à 360 mètres, prêts à nous saluer des décharges de leurs carabines. Le prince et moi prîmes place sur un tapis de Perse étendu sur le sol, nos jambes croisées, nos mains gauches serrées sur les genoux. Les maîtres ès arts s'avancèrent, firent une incision sur notre bras gauche, et, mettant un peu de beurre sur deux petites feuilles qui servaient de godets, y mêlèrent notre sang, échangèrent les feuilles et frottèrent nos fronts avec cette mixture. Le mystère était accompli, sans aucune des manœuvres répugnantes dont l'accompagnent les tribus du Congo.

Le prince, devenu mon jeune frère, me prit par la main et me reconduisit dans ma hutte, souriant, satisfait de ce qu'il voyait. Je le comblai de joie avec quelques riches étoffes du Caire; un collier de belles grosses perles, offert par le pacha et les dames égyptiennes, leur gagna du coup sa tendresse.

Le feu mis à cinq paquets de cartouches emplit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

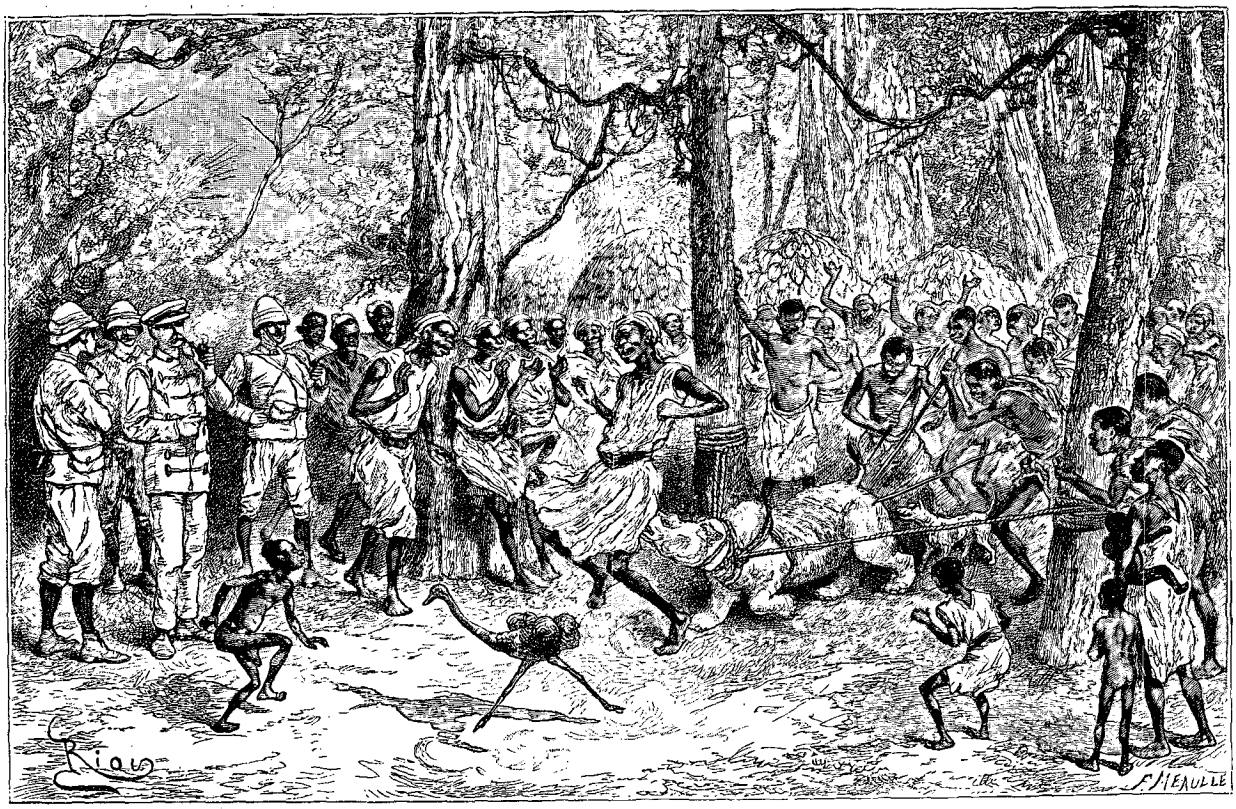
notre jeune homme d'admiration. Et quand la mitrailleuse parla, la poudre, la pluie des balles, les nuées de poussière qu'elles soulevaient au flanc de la colline, le jetèrent en extase.

Ainsi j'étais publiquement reconnu fils de l'Ankori; je pouvais le parcourir à mon gré, séjourner où bon me semblerait, j'avais libre accès à toute plantation du royaume. Bien plus, le prince jura, au nom de son père, que tout homme blanc pénétrant dans l'Ankori avec ma recommandation serait traité avec la même bienveillance.

Un certain nombre de chrétiens ouaganda étaient venus avec le prince. Ils me donnèrent de nouvelles informations sur les événements de l'Ouganda. Je dis à Samuel et à Zacharie qu'il m'était impossible de songer à leurs affaires, vu ma mission; mais je les engageai à s'adresser à MM. Stokes et Mackay, et leur promis de parler en leur faveur aux amis anglais. Me voyant résolu au départ, cinq chrétiens me demandèrent la permission de m'accompagner jusqu'à la mer, ce qui leur fut volontiers accordé.

Le 24 nous arrivions à Mavona.

Le 25 nous étions en vue de la vallée du Nil Alexandra, et les deux jours suivants se passèrent à nous transborder sur la rivière, large ici de 110 à 115 mètres, profonde de 3 mètres, d'une vitesse de trois nœuds à l'heure, dans des canots de grossière façon. Puis notre escorte d'Ankori, et les chrétiens ouaganda.



Le petit rhinocéros dans le camp. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

furent congédiés avec des présents qui nous attirèrent force protestations de reconnaissance.

XVII

Le Karagoué. — Un petit rhinocéros. — Nos derniers pygmées. — Le lac d'Ourigui. — Le lac Victoria. — Mission française abandonnée. — Le missionnaire anglais Mackay. — Luttes contre les Ouassoukouma. — A Mpouapoua. — Chez les Allemands. — Arrivée à Bagamoyo. — Le banquet. — L'accident d'Emin à Zanzibar. — Arrivée au Caire.

Ayant passé le Nil Alexandra, nous étions dans le Karagoué; quittant l'étroite vallée de la rivière, nous allâmes bivouaquer à Ounya-Katera, au-dessus de la chaîne de ce nom. Multipliée quarante fois, la vue qu'on découvre du sommet serait tout le Karagoué. Aussi loin que porte le regard, ce sont de profondes coulières, creusées entre les rampes étroites et longues, drainées au nord par les petits cours d'eau tributaires de l'Alexandra.

A Mtagata, où sont des sources chaudes, dont j'ai parlé dans mon ouvrage *A travers le Continent mystérieux*, nos Nubiens vont à la chasse, car le pays est fameux par ses rhinocéros. Ils réussissent à en tuer quatre, et m'amènent un petit vivant, de la grosseur d'un très beau sanglier. On l'attache à un arbre; il montre tout de suite ses instincts de combattivité. Prenant le tronc pour un ennemi, il le charge avec impétuosité, le laboure de la corne qui surmonte son mufle. Là-dessus quelque méchant gamin zanzibari lui fouaille les cuisses d'une pointe de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Stanley et ses officiers. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie faite au Caire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roseau; le pauvre petit pousse un grognement de rage, se retourne et de toute la longueur de la corde s'élance contre son agresseur. Puis il se rue de nouveau contre l'arbre, et avec une véhémence telle qu'il retombe les quatre fers en l'air. Pour mettre un terme à ses misères, je renonce à l'emmener à Zanzibar, et fais mander le boucher et ses aides.

Le 31 juillet, nous sommes à Kirouromo. Il nous faut y laisser la jeune fille pygmée qui est avec nous depuis un an et qui est atteinte d'une maladie chronique. Parke s'était attaché la petite personne par ses manières douces et affectueuses qui font que le plus morose a un sourire pour lui. Elle le servait avec dévouement et s'était constituée la gardienne de sa tente. Quand il s'absentait pour les devoirs de la journée, il la trouvait couchée en travers de sa porte comme un épagneul; elle ne souffrait point qu'un intrus y pénétrât. Elle faisait son ouvrage sans bruit, la seule de son sexe qui n'abusât pas des privilèges qu'on accorde aux femmes dans notre campement. En route elle portait le havresac du docteur, et, en arrivant au bivouac, s'activait comme une abeille, ramassant du bois et préparant la tasse de thé réconfortante qu'après de patientes leçons elle avait reconnue nécessaire au bien-être de notre camarade. Nous avons encore au camp un spécimen de sa race, le jeune serviteur d'un officier; il ne parle jamais qu'à son maître, mais au bivouac il est toujours le premier à trouver du bois et à faire du feu. En marche, quoiqu'il ait son fardeau comme les autres, il ne paraît jamais fatigué; jamais il n'a causé le moindre mécontentement. Quand il s'est ramassé une bonne provision de combustible, si quelque grossier malandrin vient à s'en emparer, ses regards seuls expriment sa détresse, puis il se remet tout de suite à l'œuvre: le temps est trop précieux pour qu'il proteste contre l'inévitable. Les pygmées donnent ainsi par leur conduite une preuve de leur proche parenté avec les plus nobles et les meilleurs parmi l'espèce humaine.

Continuant notre voyage sur les chaînes herbeuses qui forment d'étroites vallées parallèles courant du nord-nord-ouest au sud-sud-est à travers le Karagoué tout entier et le Rouanda plus à l'ouest, nous arrivons en trois étapes à Kafourro, ancien repaire favori des traitants arabes.

Le Karagoué, où règne maintenant Ndagara ou Ounyagoumboua, un jeune garçon de seize ans, nous accueille aussi bien que l'Ankori. Le roi de l'Ouganda exerce une grande influence dans le pays, et il y est très redouté.

Le 11 août nous sortions du Karagoué. Les pressantes recommandations de Ndagara nous valurent un bon accueil dans l'Ihanguiro, où l'on nous escorta, de village en village, jusqu'à la station de Kavari. Mais à partir de là c'en était fait de l'hospitalité généreuse avec laquelle la caravane des chefs blancs avait été accueillie depuis l'Albert-Nyanza. Donc je procédai à la répartition entre tous, hommes, femmes et enfants, des perles de verre et de porcelaine qui serviraient désormais à l'achat des vivres.

A Kavari, nous étions en vue du lac d'Ourigui, aux eaux d'un bleu pâle, dans un cadre de collines brunes, que parsèment des buissons d'un vert foncé. Il mesure 40 kilomètres de long, 2 à 5 de large, et est dominé par des collines de 360 mètres en moyenne.

Près de Moutara, comme les indigènes s'empressent de nous vendre grain, miel, poisson, maloué, bananes, nos Soudanais, oublieux de nos ordres, font main basse sur la bière et les fèves; les indigènes réclament: pour toute réponse, un Soudanais charge son remington, en tue un, en blesse deux autres. N'y comprenant rien, les indigènes m'envoient leurs plaintes par une députation de cinquante hommes. Ils désignent Fath el-Moulla comme le coupable; après avoir vainement proposé de le racheter par une forte rançon, je le leur livre; on l'entraîne, et nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

Quittant le lac, nous gravîmes le plateau d'Ounyamatoundou; puis, passant à Ngoti, nous descendîmes le versant oriental du plateau; il aboutit, 275 mètres plus bas, au pays d'Ouzindja, sur une plaine couverte d'acacias moribonds. Puis nous arrivons à Kimouani, capitale du chef Kadjoumba, et nous nous dirigeons vers le sud. Bientôt nos regards charmés s'étendent au loin sur le lac Victoria, et les îles Ikouta, Madjinga, Sossoua, Roumando et Maissomé.

Les jours suivants, nous marchons sur un terrain dont les eaux se retirent depuis à peu près vingt-cinq ans, et que recouvrent des buissons bas, dépourvus de feuilles en cette saison. Le sol est dur, crevassé, blanchi en plusieurs endroits par des efflorescences nitreuses.

Le 20, nous passons de la baie de Kissaho à une autre baie près d'Itari. Nous sommes au sud de la côte occidentale, telle que je l'ai indiquée sur la carte de mon premier grand voyage. On peut voir la longue chaîne des îles qui semblent s'imbriquer: nous n'avions pu les explorer, en 1875, quand nous fuyions sans rames devant les féroces Boumbiré, et je les avais portées comme faisant partie de la terre ferme.

Le relèvement que je fais le 21 à Amranda me montre, à ma grande surprise, que le lac s'étend jusqu'à 2° 48′ de latitude sud. Le retrait des eaux laisse à sec d'immenses plaines, qui resteront improductives jusqu'à ce que nombre de saisons pluvieuses en aient enlevé le nitre, toujours prêt à effleurir.

De Mouanga nous nous acheminons vers l'est, sur la route de la station missionnaire qu'on dit exister encore à Oussambiro. La mission française est déserte. Au centre de la palissade circulaire se trouve une jolie église, surmontée d'une simple croix. Bien que situé dans un lieu ingrat, cet établissement fait plaisir à regarder. Les missionnaires français, il faut le dire, ne sauraient être surpassés dans l'art de donner à leurs stations, et avec les plus misérables matériaux, un aspect de confort et d'élégance. Mais le pays manque

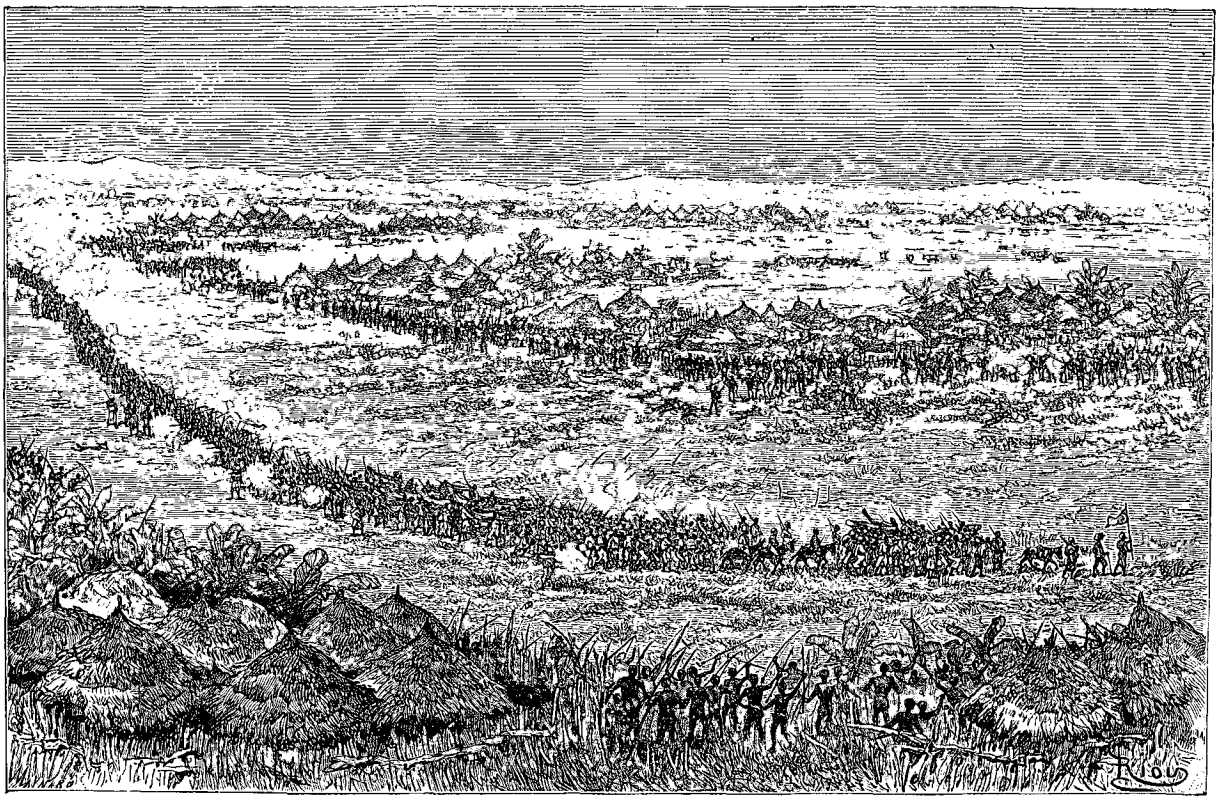
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eau, et de plus il est peuplé par les pires des Ounyamouézi. Aussi les missionnaires ont-ils reçu l'ordre du départ avant que la station fût complètement achevée.

Le lendemain nous arrivions chez le missionnaire anglican Mackay : sa station est construite dans une morne solitude, à la base d'une colline qui descend en pente douce vers une prairie marécageuse, au delà de laquelle brillent les eaux d'une longue baie du Victoria-Nyanza. M. Mackay se présente : c'est un petit homme, à barbe abondante et brune, cheveux châtains, costume de toile blanche, chapeau tyrolien gris.

La station est prospère ; on devine partout le travail persévérant, sans repos. Dans la cour, un grand atelier, bien installé, plein d'outils et d'instruments ; des forgerons sont en train de river une chaudière à vapeur ; d'autres réparent un canot ; à côté, une fosse à scier le bois ; tout autour sont empilées des billes de bois ; plus loin, des perches à palissades. Ailleurs, les étables et les parcs à chèvres : des poules, par vingtaines, y picorent des grains microscopiques. M. Mackay a des milliers de livres. Au milieu de tant de bouquins, de négrillons, d'ouvriers à conduire, il n'a pas le temps de s'ennuyer, ni de trop s'étendre sur ce qui l'entoure, désastres, tristesse, désespoir, solitude.

Notre séjour à la station des missions se prolongea du 28 août au 17 septembre. Tous les Européens de l'expédition se trouvèrent on ne peut mieux de l'aimable société, d'une nourriture régulière autant que



Notre rencontre avec les Ouassoukouma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

bien préparée, et surtout du repos complet. Le jour de notre départ on nous offrit un repas somptueux. Le missionnaire que nous quittions ainsi ne devait plus, hélas ! vivre longtemps. Il est mort au commencement de février. Comme Livingstone, il a voulu rester à son poste. Cependant je l'avais fortement pressé de nous accompagner à la côte.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre longuement sur les régions situées entre le lac Victoria et Bagamoyo. Ce qui est écrit ailleurs, il est inutile de le répéter, dit-on.

Les missionnaires français m'ont affirmé que depuis leur arrivée à Boukoumbi, c'est-à-dire depuis onze ans, la hauteur du lac a décru de 90 centimètres. Oukéroué, autrefois île, est aujourd'hui une presqu'île. En admettant que le retrait se soit fait depuis longtemps dans les mêmes proportions, il a fallu cent quatre-vingt-trois ans au Nyanza pour baisser d'environ 15 mètres. Il avait ainsi en 1706 environ 64 000 kilomètres carrés. La découverte de son expansion sud-occidentale met aujourd'hui, autant que j'en peux juger, sa superficie à 42 600 kilomètres carrés.

Nous eûmes quelques luttes à soutenir, dans nos premières marches, contre les Ouassoukouma de Malissa, chef du district très peuplé d'Ikoma, où j'espérais acheter du jambon, du lard, diverses provisions exotiques emmagasinées par M. Stokes, traitant d'ivoire, ami de Malissa.

Le 20 septembre, à quatre heures de l'après-midi, trois grandes troupes s'avancent, de l'est, du nord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et du sud, faisant mine de nous attaquer. C'était le moment d'en appeler à la mitrailleuse. La troupe du sud s'avançait le plus près de nous. On avait déjà tué un de ses tireurs, quand le maxim lança dans leur direction son jet de 150 cartouches. Pas un naturel ne fut atteint, mais la longue portée et l'averse des balles suffirent : tous s'éclipsèrent.

Au centre du district d'Ikoma s'élève une colline, qui fut sans doute jadis une île du lac Victoria ; il n'en reste que l'ossature, traînée de gneiss gris, grands monolithes, caillasses, énormes roches. A leur ombre, partout où il se trouve un espace ouvert, s'est groupée une population d'environ 5 000 âmes. Et à portée d'un coup de feu, d'une sonnerie de cor, ou même d'un cri humain, de nombreux hameaux parsèment la plaine, chacun entouré de sa haie d'euphorbes. Sous la protection de cette forteresse, le pays est riche et prospère, à en juger par les nombreux bœufs, moutons et chèvres qui paissent la plaine.



Village dans les rochers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 21, nous reprenions la marche, harcelés de nouveau par les Ouassoukouma. Ayant essayé de parlementer avec un des leurs, nous faillîmes être victimes d'un véritable guet-apens. Nous ne pûmes jouir d'un peu de repos que le 24.

Le lendemain, à notre entrée à Si-Nyanga, les femmes nous accueillirent avec des *louloulou*. On avait eu vent de notre « petite guerre » avec les Ouassoukouma; les vieillards nous félicitèrent d'avoir donné une brossée à cette racaille, non moins désagréable aux voisins qu'aux étrangers.

Le 4 octobre, nous entrons dans le boma de Stokes. La capitale de son ami Mittinguinya est à 1 kilomètre de distance, enceinte carrée en glaise et torchis, à l'abri des balles, et capable de tenir très longtemps. Bonne précaution, car le chef est toujours en lutte avec ses voisins. Nous restâmes huit jours chez lui, et nous eûmes la chance de trouver sans querelle vingt porteurs nouveaux pour voiturer nos malheureux Égyptiens.

Le 17, nous fîmes notre entrée à Ikoungou. Deux missionnaires français, les Pères Girault et Schintze, malades et désireux de se rapatrier, demandèrent à profiter de notre escorte jusqu'à la mer.

Le 8 novembre, nous quittions l'Ougogo. Ce pays, troublé par toute sorte de désordres, et d'où s'échappent comme des essains de vermine qui font damner le voyageur, est aujourd'hui aux Allemands. Je souhaite qu'ils puissent apporter quelque amélioration à l'état présent des choses ; mais je doute que l'Ougogo devienne jamais le beau séjour de repos et de bienveillant accueil que j'avais rêvé d'en faire.

Deux jours de marche nous amènent à la station allemande de Mpouàpoua, où nous accueillit le lieutenant Rochus Schmidt, installé depuis un mois par le major Wissmann, commissaire impérial de l'Afrique orientale allemande. Schmidt avait déjà construit des parapets en fer autour d'un petit fort qui contenait 100 Zoulou.

Le 23 novembre, nous étions à Simbamouenni, bourg de 400 cases coniques qu'entoure une muraille de boue. Pendant la halte du lendemain, le lieutenant Schmidt accompagna Emin Pacha dans une visite à la mission française du Saint-Esprit. Les bons Pères débutent à Morogoro avec la vigueur réfléchie qui a déjà rendu fameuse leur station de Bagamoyo; ils ont planté des orangers, des manguiers, des bananiers, des caféiers; ils récoltent la vanille et la cannelle, presque tous les fruits du tropique; un cours d'eau claire et abondante arrose le petit domaine. Le lieutenant Schmidt fut fort surpris de constater que les bons religieux, tout absorbés par leurs devoirs quotidiens, ne savaient rien d'Emin ni de mon voyage.

Le 27, arrivée à Ounguerenguerri, où nous reçûmes enfin quelques lettres; je pus me rendre compte des fausses nouvelles que l'on avait répandues sur nous.

Le lendemain nous étions à Msoua. Tandis que nous y faisions halte, arriva le baron de Gravenreuth avec 100 soldats. Bientôt après s'introduisirent deux correspondants de journaux américains. Nous nous réunîmes avant de partir dans un banquet.

Dans la soirée du 3 décembre, comme nous conversions au clair de la lune, nous entendîmes un coup de canon. C'était la retraite à Zanzibar, et tout aussitôt les Zanzibari poussèrent d'assourdissants cris de joie : ils savaient maintenant qu'ils étaient au bout de leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

long voyage à travers l'Afrique. Les Égyptiens et leur suite de faire écho, comprenant que le lendemain ils verraient l'océan, sur lequel ils seraient, en tout confort et toute sécurité, transportés jusqu'aux rives du Nil, leur futur séjour.

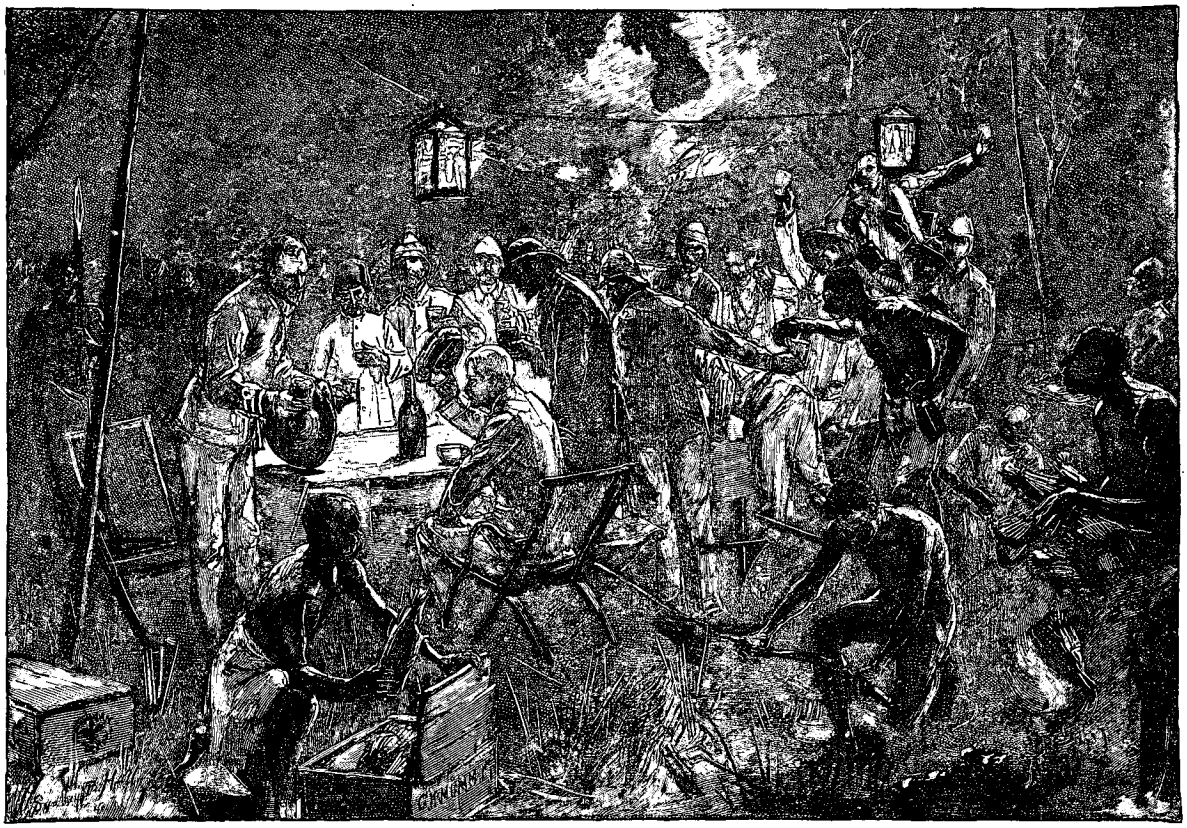
Au bac de la Kingani, le major Wissmann vint à notre rencontre. Sur la rive droite nous trouvâmes des chevaux sellés; je remis le commandement de la colonne au lieutenant Stairs, et avec Emin Pacha je fus conduit à Bagamoyo par MM. Wissmann et Schmidt. Les rues étaient décorées de palmes; nous reçûmes les félicitations de citoyens banians et hindous. En arrivant à la place du quartier général, nous aperçûmes à gauche, tout près, la mer des Indes ondulant doucement, vaste étendue du bleu le plus pur.

« Là, pacha, m'écriai-je, nous sommes arrivés!

— Oui, grâce à Dieu », fit-il.

En même temps, la batterie tonna, annonçant aux vaisseaux à l'ancre que le gouverneur de l'Équatoria venait d'entrer à Bagamoyo.

Une excellente collation nous fut servie au mess des officiers allemands. A quatre heures, notre colonne, en très bon ordre, fit son entrée dans la place. Nos gens furent menés dans des huttes préparées sur la plage. Les uns après les autres, et pour la dernière fois, les pagazi déposèrent leurs lourds fardeaux et la



Banquet à Msoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

longue suite de hamacs dans lesquels ils portaient les malades de tout âge et de tout sexe.

A sept heures trente, banquet dans une véranda, couverte en palmeraie. Il y avait 34 convives. Un triomphe que ce dîner! Vins à la glace, et du plus heureux choix; sans le sauerbrunn, que je ne ménageai point, il m'eût été bientôt impossible d'en apprécier le mérite. A neuf heures, discours; le major Wissmann porte nos santés: je réponds; Emin parle après moi, et dit, d'une voix claire et sonore, toute sa reconnaissance pour l'Angleterre et l'Allemagne.

Une gaieté communicative animait l'assistance. Le pacha, on ne peut plus jovial et heureux, errait d'un bout de table à l'autre, échangeant des propos allègres avec le docteur Parke et les autres convives. J'écoutais le récit que me faisait Wissmann de la campagne sur la côte orientale. Voilà que mon garçon Séli me glisse à l'oreille que « le pacha a fait une chute ». « Sans doute il aura trébuché contre une chaise », pensai-je; mais Séli continue : « Il est tombé de la véranda dans la rue et s'est dangereusement blessé ».

Le banquet est oublié. Nous courons dehors. A vingt pas de l'endroit où Emin était tombé s'étalaient deux larges flaques de sang. On avait emporté dans l'hôpital allemand le pacha, après lui avoir donné les premiers soins. Je me hâtai de suivre mon guide. Emin, couché à demi déshabillé, avait des linges mouillés sur tout le côté droit de la tête. On souleva un coin de la charpie, et je vis l'œil fermé par un amas de tissus gonflés; le sang coulait par l'oreille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Personne n'avait vu l'accident; l'impression générale était que le pacha, qui depuis deux ans est à moitié aveugle, avait dû se pencher trop brusquement sur le bord de la véranda pour mieux voir les indigènes qui dansaient au clair de lune; ne se rendant pas compte de la hauteur, il s'était trop avancé, et, glissant sur le toit en zinc, il était tombé d'une hauteur de quatre mètres sur le trottoir et de là dans la rue. Le lieutenant Rochus Schmidt, immédiatement informé, trouva le pacha sans connaissance et lui jeta de l'eau froide sur la tête; mais, ne pouvant le faire revenir à lui, il donna l'ordre de le transporter à l'hôpital.

Il n'y eut à Bagamoyo Européen qui ne fût navré de cet accient. Aucune manifestation bruyante, mais tout le monde était désolé que le retour d'Emin vers ses compatriotes et amis lui eût été si funeste, après une absence de quatorze années. La joie universelle était changée en tristesse.

Le 6 décembre, nous partîmes sur une flottille, composée de sept navires, le cap sur l'île de Zanzibar. Dans la matinée j'avais été visiter Emin. Il souffrait beaucoup. Cependant, je l'avais trouvé bien mieux qu'on ne le pensait. Il me paraissait évident que le crâne n'était pas fracturé. C'était aussi l'opinion de Parke, bien que deux chirurgiens allemands eussent déclaré qu'il y avait fracture à la base. En pareil cas les guérisons



A Bagamoyo, sous les palmiers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

n'étaient que de 20 pour 100. « Or çà, pacha, vous n'avez pas envie de mourir ici, j'espère? lui dis-je.

— Oh non! Je n'en suis pas là (et il branla la tête).

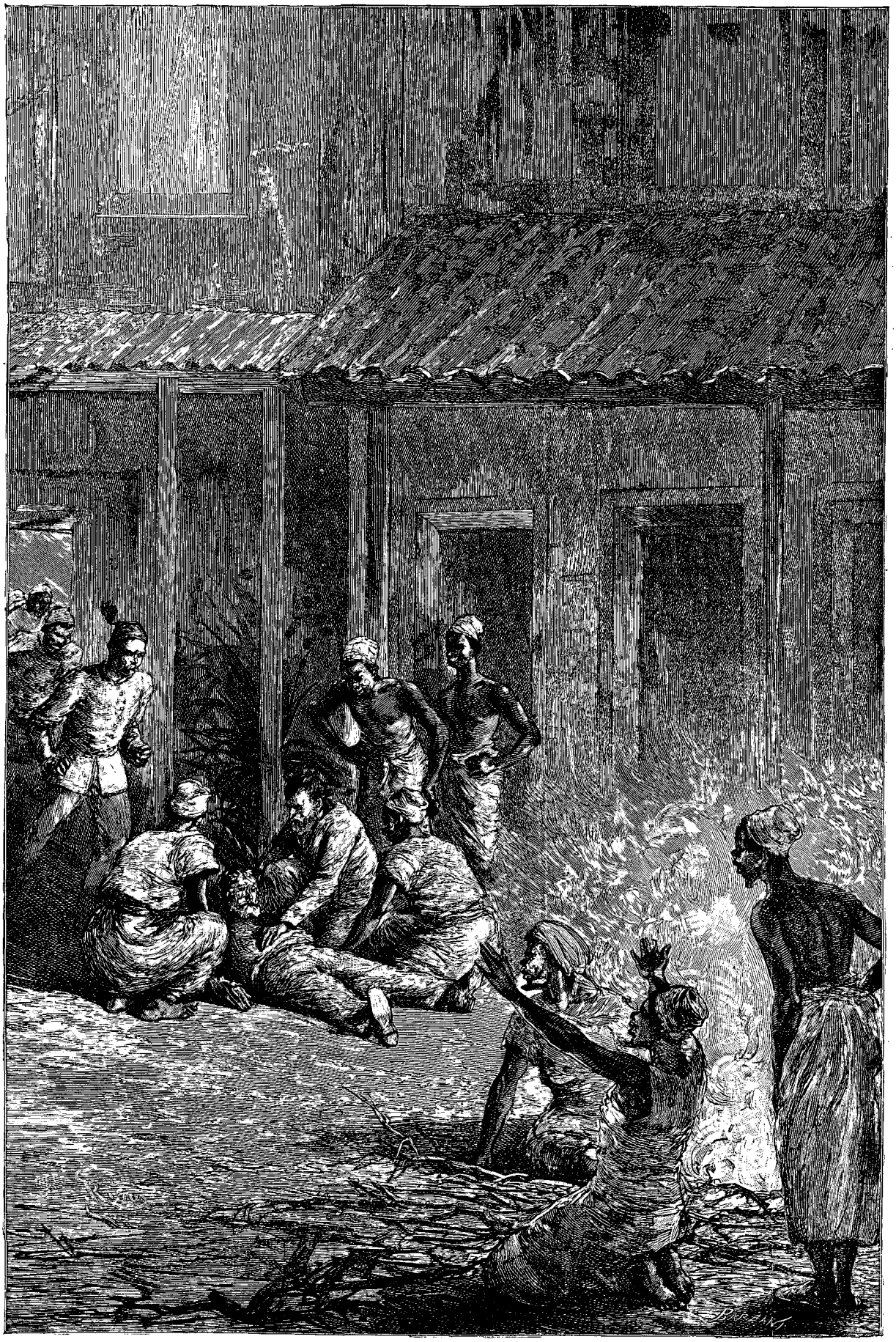
— Pour ce que je sais, pacha, je suis du même avis. Qui aurait la tête fracturée ne la remuerait pas comme vous. Adieu. Le docteur Parke vous soignera jusqu'à ce que vous lui donniez congé, et j'espère qu'il me transmettra tous les jours de bonnes nouvelles. »

On m'a conté que Parke eut à supporter beaucoup d'ennuis. A la fin, tombant malade lui-même, et sa vie étant en danger, il fut transporté à l'hôpital français de Zanzibar, où son cas sembla d'abord désespéré, comme naguère celui d'Emin. Heureusement qu'il réchappa de la grave affection gagnée en veillant Emin.

Mais dès ce moment Emin avait été confisqué par les Allemands. Entre les messieurs de Bagamoyo et moi les rapports se tendirent de plus en plus, et finalement mon garçon Séli, revenant d'une visite qu'il avait faite au pacha de ma part, déclara que, s'il y retournait, on lui ferait promptement son affaire. Depuis oncques n'ai reçu ni lettre ni message d'Emin; mais j'ai appris, en terminant mon livre, qu'il venait d'entrer au service du gouvernement allemand dans l'Afrique orientale. Il semble avoir oublié promptement tous ses compagnons de l'Equatoria. Vita Hassan, son acolyte le plus dévoué, reçut une lettre l'avisant de se tirer d'affaire tout seul, lui et les autres.

Et le pauvre Choukri Agha, fidèle jusqu'à la fin, me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

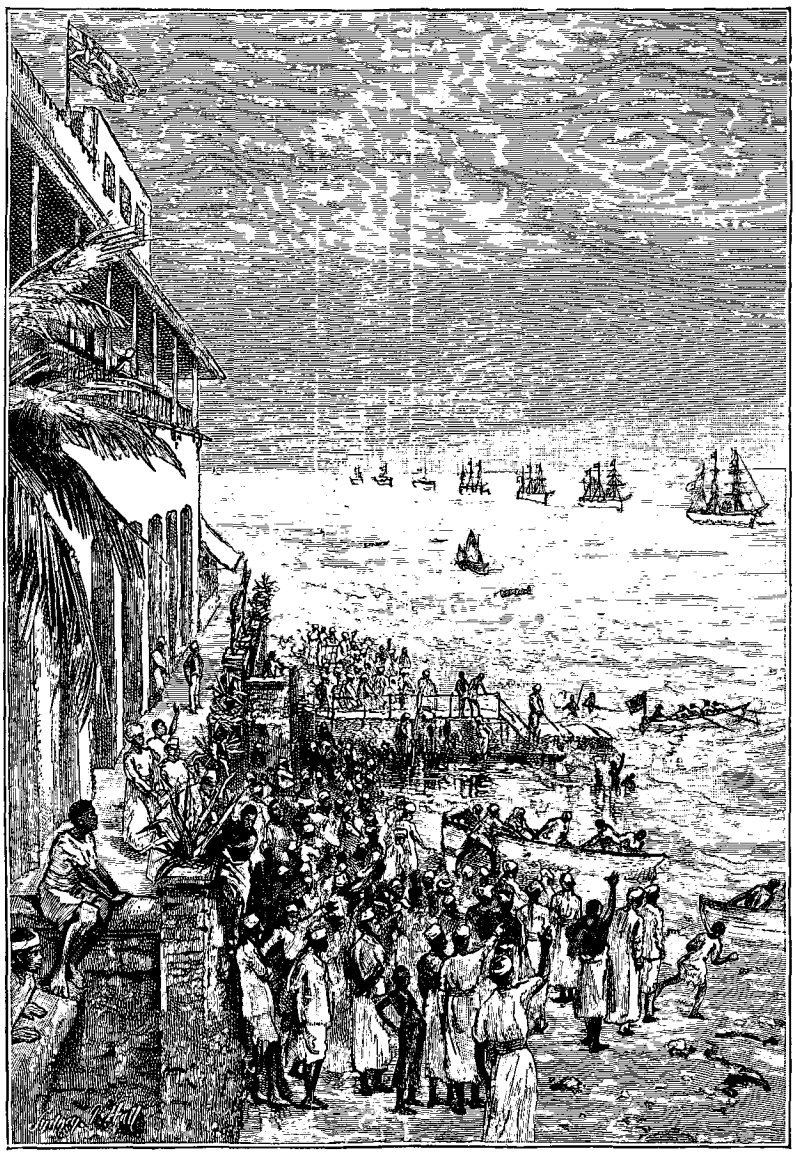


La maison et le balcon d'où est tombé Emin (voy. p. 125). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demandait, les larmes aux yeux, ce que cela voulait dire.

A Zanzibar, nous fûmes l'objet de tant de politesses et de bons offices, que nous remplirions des pages rien qu'à les mentionner. L'agent de la Compagnie ayant calculé ce qui était dû aux survivants de l'expédition, on forma un fonds complémentaire de 25 000 francs, ce qui permit d'ajouter au payement de chaque pagazi survivant une gratification de 100 à 150 francs, proportionnée aux services rendus. En même temps, ayant appris qu'un opulent négociant de Bombay, nommé Djaffar Tarya, détenait une somme de 265 000 francs en or, due pour ivoire à Tippou Tib, je la frappai d'opposition, en attendant qu'un tribunal anglais eût décidé si le Comité de l'expédition n'avait pas droit à des dommages – intérêts, jusqu'à concurrence de 250 000 francs.



L'expédition retournant à Zanzibar. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 16 janvier j'arrivai au Caire, et le 25 je m'enfermai dans la villa Victoria, où je pris la plume pour écrire le récit de mon voyage. Mais je ne savais comment débuter. Ma main avait oublié sa dextérité, une longue désuétude m'avait fait perdre l'art de la composition. J'opposai une digue à la foule trop pressée des réminiscences; pages après pages échappèrent à ma réflexion laborieuse; tandis qu'un jour ma plume courait sur le papier à neuf feuillets par heure, d'autres fois elle n'arrivait qu'à une centaine de mots. Enfin, après cinquante jours de travail acharné, et obéissant à une impulsion irrésistible, j'arrivai au terme, excédé de fatigue.

Et maintenant, adieu pacha, adieu Casati! Après avoir lu ces pages, vous saurez mieux ce qu'il a coûté de vies et de souffrances pour vous sauver. Pour ce qui me concerne, je ne regrette rien. Ce que j'ai donné, je l'ai donné librement, et avec la plus entière bonne volonté, et les autres en ont fait autant!

Messieurs du Comité, adieu! Trois ans ont passé depuis que votre bienveillance nous enrôla pour aller au secours de gens faibles et en détresse. Nous avons rapatrié 260 individus et mis 150 autres en sûreté.

Et vous, camarades, adieu! Puissent des honneurs autant que vous en méritez pleuvoir sur vos têtes! Je vous recommande aux sympathies de vos compatriotes! Si jamais personne venait à mettre en doute votre virilité, votre loyauté, votre vaillance, ces pages témoigneront de la noble fortitude avec laquelle vous avez traversé une épreuve dont rien, je pense, n'égalera jamais la tristesse et le désespoir. Adieu, Stairs, Jephson, Nelson et Parke : à vous aussi, Bonny, à vous tous une bonne et longue vie.

Gloire à Dieu, au siècle des siècles, *amen!*

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le château du roi Jean à Limerick (voy. p. 130). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BÔVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIMERICK ET LA CÔTE DE CLARE.

Cuimn-nigidh ar Luimneach agus ar fheile na Sacsannach! « Souvenez-vous de Limerick et de la foi saxonne ! » C'est ce cri de guerre qui conduisait au combat la brigade irlandaise, glorieuse dans nos fastes militaires, lorsqu'elle se trouvait en présence de troupes britanniques. La violation du traité de Limerick est une tache ineffaçable sur la mémoire de Guillaume d'Orange, et l'on se demande si c'est par candeur ou par cynisme — à moins que ce ne soit par esprit de pénitence — que la pierre sur laquelle il a été signé se dresse toute fière au sommet d'un piédestal à la tête du pont de Thomond, comme pour commémorer le parjure. C'est au brave colonel Patrick Sarsfield qu'avait incombé le devoir de rendre aux lieutenants de l'usurpateur la dernière citadelle du jacobitisme. Il mettait pour conditions à la capitulation l'égalité de droits civils des catholiques et le libre exercice de leur culte. Le premier point fut laissé dans l'ombre d'une équivoque, le second fut accordé. Cinq ans plus tard étaient édictées les lois pénales, d'odieuse mémoire, consacrant la plus cruelle tyrannie religieuse qui dans les temps modernes ait pesé sur un peuple. Elle était, il est vrai, contemporaine des dragonnades; mais elle a duré un siècle. Quarante ans auparavant, Limerick avait soutenu contre le général parlementaire Ireton, gendre de Cromwell, un siège plus cruel. La famine régnait dans la ville, dont les habitants semblaient des squelettes; ils n'avaient plus la force d'enterrer les cadavres, d'où

1. Suite. — Voyez t. LIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résulta la peste. Une trahison les livra. Vingt-quatre chefs exclus des termes de la capitulation furent passés par les armes, mais l'héroïsme de sa défense valut la vie sauve au gouverneur O'Neill : magnanimité rare qui n'empêcha pas les soldats puritains d'enfumer les prisonniers catholiques dans les caves, comme des bêtes puantes. Pour tout dire, il n'y avait pas dix ans que Limerick avait été le théâtre d'un massacre général des protestants. Avant de mourir, l'évêque d'Emly maudit solennellement Ireton, qui peu de jours après succombait à l'épidémie. Et il en est toujours ainsi en remontant dans l'histoire de la ville, indéfiniment prise et reprise, saccagée et incendiée, à travers les discordes civiles et religieuses. Au XIIe siècle elle avait été donnée en fief à William de Burgo, ancêtre du présent marquis de Clanricarde, après avoir été confisquée à Donald O'Brien, le dernier des rois de Thomond, dont elle avait été la capitale pendant un siècle et demi, depuis qu'ils l'avaient conquise sur les Danois. La tradition veut que ceux-ci en aient été chassés au moyen d'un stratagème dont l'histoire médique offre un précédent. A la suite d'une guerre dans laquelle l'avantage lui était resté, le *viking* Turgesius avait obtenu de l'*ardreigh* Malachy, monarque suprême d'Irlande, sa fille en mariage. Elle fut amenée par son père lui-même, accompagné d'une nombreuse escorte, et introduite dans le palais avec quinze vierges destinées à la servir. Au milieu du banquet nuptial les suivantes déchirèrent leurs robes d'un revers de poignard, et quinze jeunes héros imberbes, fleur de la chevalerie irlandaise, bondirent sur les convives désarmés, aux bras alourdis par l'ivresse, massacrèrent le prince scandinave et les siens, et ouvrirent les portes à Malachy. Ainsi fut délivré l'Ouest du joug des hommes du Nord.

«Limerick est sans rivale pour la régularité des rues et l'uniformité des maisons », disent les guides. C'est exagéré, mais assez vrai pour que la partie moderne de la ville soit absolument dépourvue d'intérêt. De grandes voies droites et larges, disposées géométriquement, poudreuses et sales, bordées de bâtiments sans caractère architectural : maisons particulières, banques et magasins, parmi lesquels, comme partout ici, dominent les cordonniers — chose singulière en un pays où les trois quarts de la population vont pieds nus, — les marchands de tabac et les *public-houses*. Guère de circulation de voitures; quelques passants peu pressés et de nombreux flâneurs des deux sexes, en loques, les hommes la pipe à la bouche, les femmes aussi quelquefois, avec un enfant dans les bras, regardant tomber la pluie, briller le soleil et fuir le temps. C'est l'image de la stagnation morale et matérielle. Il se fait pourtant quelque commerce dans cette ville de 30 000 âmes, qui serait un magnifique port fluvial si des bateaux naviguaient sur les eaux paresseuses du Shannon. Les livres parlent de minoteries considérables et de grandes boulangeries industrielles qui fournissent du pain à tout le comté. Limerick est surtout un immense égorgeoir de porcs; 35 000 de ces innocentes créatures y sont annuellement transformées en lard et en jambon de qualité supérieure : le jambon d'York a spolié celui de Limerick de sa légitime réputation. Par contre il est souvent question de gants de Limerick qui sont fabriqués à Cork; d'ailleurs, une fois mis dans le commerce, ils sont tous parés du nom de « gants français ». Je ne dois pas oublier la dentelle, belle guipure et point à l'aiguille en soie, dans le style de celui de Venise, dont les couvents de Limerick font une spécialité. La ville étant également réputée pour ses jolies filles, il est un jeu de mots traditionnel sur *the Limerikc lace and the Limerick lasses*.

Si de la ville anglaise on passe dans la ville irlandaise, de l'autre côté du fleuve, le décor change sans être plus beau. C'est l'ancien ghetto où le roi Jean sans Terre avait parqué les indigènes, et qui est resté le quartier pauvre. On y erre au milieu des décombres : ruines anciennes et modernes, sans caractère, rongées de crasse et de vermine, sordides maisons de briques dont le rouge sale semble galeux, encastrées dans des pans de vieilles murailles noires, moins croulantes, malgré leur grand âge, que les cassines qu'elles étayent. Et toujours, par échappées, cette vision d'Orient que donnent les façades basses, crûment barbouillées de chaux fraîche, s'allongeant le long de ruelles latérales. Il semble que des habitudes analogues d'incurie, de torpeur, de ce fatalisme dont est fortement entaché le catholicisme irlandais, impriment aux choses une vague ressemblance. Les enfants d'Erin se piquent d'être issus de navigateurs de Tyr et de Sidon; il est regrettable qu'en conservant dans le tempérament quelques vestiges de leur origine syrienne, ils aient perdu les vertus de labeur et le sens du négoce qui ont fait la prospérité de leurs ancêtres.

Si les guerres n'étaient fatales qu'aux hommes, ce ne serait rien, car les hommes se remplacent; mais elles sont aussi destructives des monuments. Quand en 1760 Limerick a été démantelée, la vieille enceinte contenait dix-sept portes fortifiées, et le rempart atteignait par places une épaisseur de 36 pieds. Il ne reste que l'emplacement de la célèbre « batterie noire », défendue contre les troupes orangistes par les femmes de la ville. Disparu aussi, et remplacé par une construction moderne, le vieux pont de Thomond, qui unit le comté de Limerick à celui de Clare, et dont il y a quelques années seulement les voyageurs vantaient l'aspect pittoresque. On vient toujours au monde trop tard. Heureusement que le château du roi Jean a été bâti de façon à résister aux outrages du temps, aux ravages du feu et aux coups de mitraille. Ses cinq grosses tours rondes, trapues et rébarbatives, portent des traces de projectiles qui en ont à peine égratigné le rude épiderme. Les casernements modernes, lavés d'un blanc jaunâtre, qui débordent par-dessus les massives courtines, en gâtent l'effet pittoresque; mais les *lobsters*, comme on appelle familièrement les soldats anglais — prononcez « homards » et lisez « habits rouges », — sont très décoratifs au milieu de ces pierres noires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cathédrale de Sainte-Marie, à Limerick (voy. p. 132). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin du château la cathédrale de Sainte-Marie dresse sa silhouette crénelée et sa haute tour, d'un gothique de transition très pur, au centre d'un beau jardin en terrasse qui est un cimetière. Elle est contemporaine du débarquement des Anglo-Normands, et a été édifiée sur l'emplacement de son palais par Donald Mor O'Brien, « désireux de rendre à Dieu le meilleur de ce qu'il en avait reçu ». Peu après, les envahisseurs lui prenaient le reste. Comme d'usage, l'Église épiscopale s'est attribué le plus bel édifice religieux de Limerick, et ceux consacrés au culte national sont de construction récente. Les établissements monastiques y sont nombreux et prospères, entre autres les couvents du Sacré-Cœur et du Bon-Pasteur, les maisons des jésuites et des frères de la Doctrine chrétienne. Ainsi que par toute l'Irlande, on y est très fervent, aussi les religions différentes ne vivent-elles en bonne harmonie qu'à condition de ne se point fréquenter. Antagonismes politiques, antipathies confessionnelles, ce double poison ruine toute sociabilité en Erin. Inutile d'ajouter que les sages et les modérés y sont, comme partout, également honnis dans les deux camps : ainsi un protestant qui se montre tiède sur le principe unioniste et admet qu'un membre du parti nationaliste peut être un galant homme, ou un catholique qui ne voit pas dans le *home-rule* une panacée infaillible, et prononce sans avoir l'écume aux lèvres le nom de M. Balfour. C'est dire que les relations n'y sont pas faciles, et que, tout en se tenant sur une très grande réserve, il faut savoir ménager la chèvre et le chou. Les étrangers y trouvent leur profit. Rien ne saurait égaler la bonne grâce et la cordialité de l'hospitalité irlandaise : c'est un devoir à qui en a été favorisé de détruire la légende d'opéra-comique qui en fait une spécialité des montagnards écossais.

La « ville du fleuve d'azur » présente cette particularité qu'il faut y chercher le bord de l'eau, auquel tourne obstinément le dos ce que le bourgeois appelle les beaux quartiers. Jamais les commis voyageurs que leurs affaires amènent périodiquement à Limerick n'ont vu le Shannon. Le Shannon!... On sait cette histoire de Flaubert qui, parmi tous les noms exotiques de nature à s'emparer des imaginations où danse la fantaisie, était uniquement hanté par Bénarès : c'était chez lui une idée fixe de voir Bénarès et puis de mourir. Il n'a rempli que la seconde moitié du programme. Plus heureuse, j'aurai assez vécu pour satisfaire l'absurde marotte qui me tenait : errer sur les rives du Shannon et naviguer sur ses flots bleus. Pardon, le Shannon n'est pas bleu, quoi qu'en disent les poètes; il est seulement moins noir que les autres eaux d'Irlande, dont j'ai noté cette particularité — plutôt gris, d'un gris très limpide, nuancé de vert par le reflet des prairies qui s'y mirent, et que trouble rarement le passage d'un bateau. Les gens du pays affirment qu'on y voit les saumons s'ébattre; je n'ai rien vu que de nombreux hérons perchés sur leurs hautes pattes le long de la grève rocheuse, guettant leur proie, patients et graves, et fouillant l'eau de leur bec en ciseau. L'aspect du paysage est riant et très doux, avec ce large fleuve roulant lentement ses eaux indolentes entre de gras herbages coupés de bouquets d'arbres, largement ondulés jusqu'à une chaîne de collines basses et boisées, derrière lesquelles s'estompent dans une légère brume argentée les montagnes de Clare. A 9 milles en amont de Limerick, le lit du Shannon se hérisse de rochers étagés, qui sur une longueur de près d'un demi-kilomètre en brisent le courant et forment les rapides de Doonass, dont les Irlandais ne sont pas peu fiers, bien que le mirage de leur imagination volontiers échauffée n'y ait pas encore vu des rivaux du Niagara.

Dans tous les pays du monde, en quelque saison que vous visitiez chutes et cascades, on vous dit toujours que, par malencontre, il ne s'y trouve pas le quart du volume d'eau normal. Il en a été ainsi pour nous sur le Shannon, et l'on nous a assuré qu'il fallait y revenir. C'était pourtant déjà fort beau. Le fleuve en cet endroit atteint une largeur de 300 mètres et se trouve encaissé dans des rives escarpées couvertes de bois. Il gronde sans humeur, en écumant sur les récifs noirs, semblable à un bourru bienfaisant; puis il se calme et, partagé en plusieurs bras par de petites îles basses, reprend son cours majestueusement débonnaire. Ceux qui tiennent absolument à ce que le nouveau leur rappelle le déjà vu peuvent songer vaguement au Rhin. Il n'y manque même pas la silhouette romantique d'une bastille en ruines. Castleconnell était bâti pour défier les âges; mais la poudre y a mis bon ordre. Par exception, ce n'est pas Cromwell, le grand destructeur de forteresses, qui a démantelé le nid d'aigle des O'Brien et du Comte Rouge Richard de Burgo, mais le prince de Hesse, qui en 1690 commandait une division de l'armée orangiste. Elle a encore fort grand air, perchée sur son roc isolé, au pied duquel d'énormes blocs de maçonnerie, arrachés par l'explosion, bossellent l'herbe plantureuse que paissent de pacifiques moutons. Sous le lierre gigantesque qui l'habille de son manteau lustré, une des murailles éventrées rougeoie au soleil d'un reflet sanglant. C'est peut-être la chambre où un prince de Thomond fit crever les yeux au petit-fils de Brian Boru le Brave, après quoi ce dernier rejeton d'une race illustre fut mis à mort. Disons en passant que son pieux et vertueux aïeul, le héros octogénaire de Clontarf, vainqueur des Danois, avait conquis le sceptre de monarque suprême en spoliant le grand roi Malachy, père des lettres et de son peuple, dont le règne est l'âge d'or de l'histoire irlandaise. Pauvre Irlande! S'il en faut croire les légendes et les traditions qui tiennent lieu de documents précis sur son passé, l'âge d'or n'a jamais dû représenter chez elle qu'une paix et une humanité très relatives.

Si l'on en croyait les habitants de Limerick, il faudrait remonter indéfiniment le Shannon, à travers landes, bois et tourbières, solitaires et sauvages, pour visiter la ville sainte de Killaloe, puis l'île sainte Inis Cealtra, puis les sept églises de Clonmacnoise, « retraite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des fils de nobles », où tout est si vieux que les arbres mêmes sont chauves, et étendent au-dessus des tombes leurs rameaux presque entièrement dénudés. Il paraît que tant qu'on n'a pas vu tout cela, et bien d'autres choses encore, on n'a rien vu. Si l'on consultait les gens d'un pays, l'itinéraire qu'on a choisi ne serait jamais le bon, et comme chacun a le sien à vous proposer, lequel est le meilleur, on ne tarderait pas, si on les écoutait, à être mûr pour un de ces riants *lunatic asylums* qui sont les plus fastueux édifices modernes de l'Irlande. Aussi, ne voulant point démordre de notre plan, qui, au lieu de remonter le Shannon, consiste à le descendre jusqu'à son embouchure, avons-nous, un matin gris et mouillé, pris passage à bord d'un steamer qui, sans se presser, fait le trajet en quelques heures. Ici le fleuve sépare le comté de Limerick de celui de Clare. Ses rives n'offrant pas un grand attrait pittoresque, il ne vaut que par sa beauté propre, consistant en une largeur considérable. A son confluent avec le Fergus et la Deale, il prend le nom très mérité de lac : on dirait une vaste mer intérieure. Des phares et des tours de garde marquent le chenal; sur les rives, de riches domaines et d'antiques ruines. On débarque à Kilrush, sur la rive de Clare, petit port de pêche et de commerce, d'où l'on voit le Shannon, large de onze milles, majestueux, pacifique et désert, se noyer dans l'océan. A cet endroit son lit recèle une autre Atlantide, submergée dans les temps mythiques, et dont les riverains redoutent d'apercevoir les blanches murailles à travers le miroir des eaux, car c'est signe de tempête. Même en faisant appel à notre imagination, nous n'avons rien vu que l'île verdoyante de Scattery, dont la haute et svelte tour ronde se dresse sur la grève comme un phare marquant l'entrée du fleuve. Elle est intacte et



Les rapides de Doonass. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

présente cette particularité unique que la porte se trouve de niveau avec le sol. Cet îlot était le domaine de saint Senan, dont on montre la sépulture au milieu de décombres qui ont été sept églises. Le pieux cénobite était un misogyne non moins endurci que son émule de Glendalough, mais pas d'humeur aussi farouche. Aussi se borne-t-il à rembarquer par la force, au lieu de la noyer, une sainte qui, sous le respectable patronage d'un ange, avait essayé de forcer sa retraite. Aujourd'hui encore il est tenu pour sacrilège à une femme de pénétrer dans l'oratoire du saint, et, une voyageuse sceptique ayant eu le malheur de s'y casser la jambe il y a quelques années, la superstition populaire s'en est trouvée singulièrement fortifiée.

Ce n'est pas la crainte d'un semblable accident qui m'a détournée d'aborder dans l'île; mais on se lasse de cimetières et de ruines. Un *car* attendait pour nous transporter à notre gîte d'étape, neuf milles à travers une lande marécageuse, sabrée de coupures de tourbe, peuplée de corbeaux, de hérons et de grenouilles, avec de loin en loin quelques cahutes qui fument. Pour toute végétation, des touffes de roseaux, des buissons d'ajoncs, et abondance de ces fleurs sauvages jaunes et violettes qui égayaient ici la tristesse des régions stériles ou incultes. Bientôt la vue des ruines dont est jonché ce mélancolique désert fait comprendre qu'on se trouve de nouveau en présence de « la difficulté irlandaise ». Nous sommes sur le domaine Vandeleure, récemment « évicté » en masse. A chose nouvelle il a fallu un mot nouveau, et celui-ci n'est pas moins barbare que la triste opération qu'il représente. Sur le bord du chemin voici une maison éventrée, le toit de chaume effondré, qui a dû soutenir un de ces sièges en règle que j'ai décrits ailleurs. Dans une dépendance réparée tant bien que mal, toute une famille vit pêle-mêle avec les porcs et les canards : ce sont les tenanciers évincés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que de guerre lasse et parce que, même avec la loi pour soi, on ne peut laisser des êtres humains pourrir dans un fossé, on a admis à y rentrer comme *caretakers* (gardiens). Que gardent-ils? Tant qu'un arrangement ne sera pas intervenu au sujet de la rente, ils n'ont pas le droit de cultiver autre chose qu'une couple d'acres de pommes de terre. Et puis il y a le jonc, qui, tressé, séché ou haché, s'utilise comme toiture, comme litière et comme nourriture pour les vaches. Mais que mangent les chrétiens? Il faut que le voyageur en Irlande s'endurcisse sur ces spectacles de misère et de désolation, sans quoi il souffrirait trop.

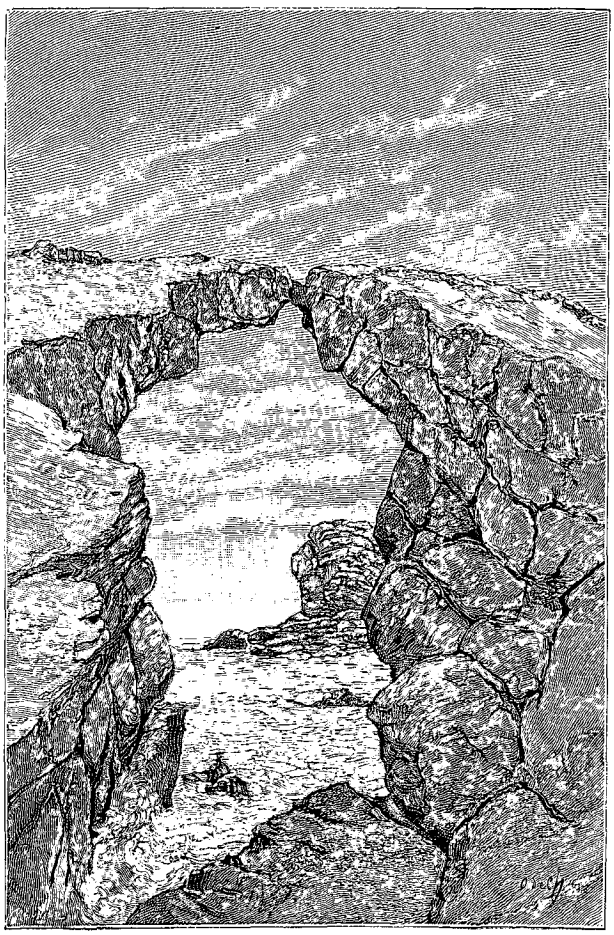
Le comté de Clare est une péninsule formée au nord par la baie de Galway, au sud par l'estuaire de Shannon. Une énorme langue rocheuse qui surplombe la mer sur une longueur d'une vingtaine de milles et va se rétrécissant jusqu'au cap de Loop Head, en fait le promontoire extrême, et cette côte est une des plus belles d'un pays riche en sites maritimes pittoresques. La petite station balnéaire de Kilkee, située à peu près à l'endroit où ce promontoire commence à pointer hardiment dans la mer, pourrait être surnommée « le Biarritz de l'Irlande », non pas au point de vue de l'élégance, assurément, ce dont ne se plaignent pas les touristes désireux d'échapper à la banalité des casinos, des hôtels à l'américaine et des prétentieuses villas qui gâtent tant de belles plages. Rien de primitif au contraire comme ce petit village accroché au flanc d'une falaise nue qu'entaille une jolie crique semi-circulaire, au sable étincelant, face à l'immensité déserte de l'Atlantique. Les maisons basses, badigeonnées de chaux fraîche, et disposées en amphithéâtre, lui donnent un aspect de ville arabe, quand le ciel est bleu et le soleil ardent, ce qui se voit parfois en Irlande, quoi qu'en disent les méchants, à telles enseignes que j'ai le cuisant souvenir d'une insolation prise sur ces rochers blancs où dardaient des rayons implacables. La population de Kilkee vit un peu de la pêche, beaucoup des baigneurs, et s'abandonne à une douce indolence. A sept heures du matin il n'y a pas encore trace de vie dans l'unique rue en corniche qui contourne le flanc arrondi de la falaise. L'animation n'y est jamais grande. Des âniers à califourchon sur la croupe de leurs bêtes circulent sans hâte. Les bateliers, groupés sur la grève, attendent le client en fumant leur pipe et en causant avec les cochers, qui, le fouet au col, s'accoudent nonchalamment au mur de la terrasse. Des femmes grandes et bien faites, jambes nues sous leur courte jupe effilochée, un panier en équilibre sur leur tête recouverte de la pointe d'un châle noir, vont de porte en porte offrir leur marchandise : groseilles à maquereau et prunes si vertes qu'on grince des dents rien qu'à les regarder, petits champignons blancs, gros crabes, poulets de la taille d'un pigeon. Les baigneuses descendent sur la plage, où s'alignent quelques cabines à leur usage. Il est interdit aux hommes de prendre leur bain passé une heure si matinale, que la plupart préfèrent s'en aller un peu plus loin sur la côte, où ils peuvent s'ébattre sans crainte des contraventions, ce dont ils abusent pour se passer du costume le plus rudimentaire.

Les gens de Kilkee engagent les voyageurs à naviguer le long des falaises, leur affirmant qu'ils ne sauront pas ce que c'est que la célèbre côte de Clare s'ils ne l'ont vue que de la terre. Les embarcations qu'on vous offre pour ces expéditions ne sont pas sans inspirer quelque méfiance. C'est le primitif *curach* en treillage d'osier, recouvert d'une toile goudronnée, qui a remplacé le cuir de bœuf employé par les anciens Celtes. Longues, étroites, relevées à l'avant en forme de gondole, elles sont si légères qu'un homme les porte sans peine sur son dos et que, quand elles sont ramenées sur le rivage et retournées, pareilles à de gros cétacés, on doit les assujettir avec des pierres, de crainte que le vent ne les emporte. A la mer elles se comportent bien : maniables et sautant à la lame comme de vraies coquilles de noix, mais bonnes seulement pour ceux qui ont le cœur solide et l'estomac marin. Sûres, elles doivent l'être, puisque voilà deux mille ans que les populations maritimes de l'Ouest font usage de ces pirogues de sauvages, sans avoir songé à les perfectionner. La philosophie de ce raisonnement n'empêche qu'une fois débarqué on éprouve un notable soulagement à sentir sous ses pieds le plancher des vaches, d'autant que, n'en déplaise aux bateliers, cette côte prodigieuse est encore plus intéressante à voir de près. Rongées d'âge en âge par les affouillements de la mer, les falaises schisteuses vont s'effeuillant peu à peu, et dans un temps que les géologues peuvent peut-être prévoir, cette formidable barrière cédant sous une poussée suprême, l'estuaire du Shannon qu'elles abritent de leur masse sera envahi par l'Atlantique. Le cataclysme n'est pas imminent. En attendant, on peut se promener en toute sécurité sur le plateau qui en forme la crête, descendant en ondulations successives du côté du fleuve, tandis que sur la mer la muraille de roc tombe à pic. Pas un arbre ni un buisson : rien qu'une herbe rase salée par les embruns, et un petit sédum à feuilles grasses, glissant comme du caoutchouc. A ses pieds une succession de coupures énormes, de brèches formidables, ponts naturels, failles, crevasses, couloirs et cavernes où s'engouffre la mer montante avec un bruit de tonnerre, au milieu de panaches d'écume. Des blocs arrachés par des coups de mer se dressent en forme de piliers gigantesques qui semblent les débris de temples de titans. Quelques-uns sont de vrais îlots séparés de la côte par une passe étroite, où l'eau s'endort sur un lit de galets blancs. Le plus considérable porte le nom « d'île de l'Évêque affamé ». Les ravitaillements, en effet, ne devaient pas être faciles pour les pieux solitaires qui vivaient sur ce roc, dont les parois lisses s'élèvent presque perpendiculairement au-dessus de la mer à une hauteur considérable. Sur le petit plateau herbu du sommet on voit les ruines de quelques-unes de ces niches de pierre qu'affectionnaient les cénobites celtes, et qui n'ont rien à redouter que des tempêtes qu'elles bravent depuis douze siècles, car peu d'hommes se ris-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quent à cette ascension périlleuse. La légende dit que c'était la retraite où saint Senan et ses compagnons venaient fuir les dissipations de l'île de Scattery. Ils y étaient assurément à l'abri des paroles vaines et des bruits du siècle, et les fâcheux ne devaient guère les y poursuivre.

A chaque pas la côte offre de ces aspects grandioses devant lesquels se brisent plume, crayon et pinceau. A peu de distance de Kilkee, par exemple, c'est un étrange amphithéâtre creusé au flanc du roc, par terrasses successives de pierres blanches et noires polies comme du marbre, et que l'on croirait être les degrés gigantesques de quelque fantastique palais des génies de la mer. D'en haut cela semble inaccessible; quand on essaye de descendre, c'est aussi aisé que l'escalier de l'Opéra, et l'on arrive ainsi jusqu'aux dernières dalles plates, couvertes de pâles goémons, sur lesquelles vient mourir la vague dans des creux de roc en forme de bassin, où elle prend une exquise couleur d'aigue-marine. Et devant soi toujours le grand Atlantique roulant jusque sur les grèves du Nouveau Monde ses flots d'un violet strié de longues bandes vertes, et dans le lointain fuyant de l'horizon clair, le baiser infini de la mer et du ciel.



Pont naturel sur la côte de Clare. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

Les Irlandais fréquentent beaucoup leurs plages, et ils ont raison. Si seulement on y trouvait des installations un peu plus confortables, on les imiterait volontiers. Quand on n'est pas très exigeant sur ce point, le voyage en Irlande est facile, car dans le plus petit trou on est sûr de trouver un gîte; ma douloureuse expérience des hôtels irlandais m'a même démontré que c'est dans les auberges de villages perdus qu'on est le moins mal. Dans les grandes villes on arrive à la porte d'un vaste caravansérail d'apparence imposante; on entre, et tout d'abord il ne se trouve personne pour vous recevoir. Cependant, comme une demi-douzaine de domestiques déchargent vos bagages, vous en concluez qu'on n'a pas l'intention de vous fermer la porte au nez. Enfin apparaît une femme très souriante. Quand vous lui avez fait comprendre, non sans peine, que vous tenez absolument à ne pas coucher tous dans la même chambre, on vous conduit aux divers numéros désignés, grandes halles souvent meublées de deux ou trois lits, ce qui n'est pas sans inspirer quelque inquiétude: mais on vous affirme que la jouissance exclusive vous en sera réservée. Sauf une commode, dont on ne peut jamais ouvrir les tiroirs déjetés, autant de tables de toilette que de lits et une couple de chaises bancales, le vide y règne. Jamais de table de nuit : inconnu en Irlande. Je n'insiste pas sur les inconvénients qui en résultent pour les gens d'habitudes raffinées ; mais on s'y fait.

Dans cette abondance de lits, le voyageur novice voit l'avantage d'en pouvoir changer si le premier choisi ne lui plaît pas. Ce serait inutile. Le lit anglais, qui jouit d'une mauvaise réputation, très justifiée, est le paradis à côté du lit irlandais. De quoi est fait le sommier, jamais je n'ai pu savoir au juste : la seule chose certaine, c'est qu'il ne contient rien d'élastique. Sur cette base rigide, un ou deux minces matelas, rembourrés de quelque chose qui ressemble à des noyaux de pêche; par-dessus, deux draps de coton, puis une immense couverture de laine blanche, pliée en double, un large oreiller plat et dur; enfin, recouvrant le tout, une courtepointe en coton au crochet, si lourde qu'il serait vain à d'autres qu'un hercule d'essayer de la porter à bras tendus. On comprend ce qu'est le repos sur une couche pareille. Comme moelleux, elle fait l'effet d'une table de billard ; si l'on remue, l'oreiller, que rien n'assujettit, roule par terre et les draps se déplacent, de telle sorte qu'au matin on se trouve couché à même sur le matelas; enfin on est à la fois suffoqué par le poids des couvertures et glacé par l'air froid qui pénètre de tous côtés dans ce lit jamais bordé, les draps étant trop étroits et trop courts, tandis que la couverture, non moins étroite, mais extrêmement longue, est repliée aux pieds et sur la poitrine. C'est d'ailleurs ce résultat que les Irlandais ont en vue : ils appellent cela « aérer » un lit, et considéreraient comme très malsain qu'il fût clos. Inutile de dire ce que pense de cette préoccupation hygiénique le pauvre touriste las et souvent mouillé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— à moins qu'il ne soit parvenu à ce degré de fatigue qui fait qu'on dormirait à poings fermés sur la margelle d'un puits.

Quant à la propreté, il n'y faut pas regarder de trop près. Ici comme en Angleterre les planchers sont invariablement recouverts d'un tapis. Je laisse à penser ce qu'est équivoque la couleur de ceux qui, de chute en chute, ont échoué dans une chambre d'hôtel; pour rien au monde on n'y voudrait marcher pieds nus. Le linge est à peu près net. Jamais de rideaux au lit, quelquefois à la fenêtre, blancs, en guipure ou mousseline brodée raide d'empois. Les fenêtres, à guillotine, sont rarement pourvues de volets; s'il s'en trouve par hasard, mieux vaut ne pas se risquer à les fermer, car derrière on trouverait des amoncellements de poussière, de plâtras et de crasse déposés par les âges, et que respectent pieusement les domestiques. Puisque cela ne se voit pas, pourquoi y toucher? Tant pis pour les curieux — et ils en trouveront autant dans les cheminées, dans les armoires, dans les recoins obscurs. S'il est sage de ne pas scruter les envers des choses, il n'est pas moins prudent d'éviter de les ébranler; si, par exemple, vous insistez pour tirer un volet qui résiste — ce qui est généralement le cas, — vous risquez fort de tout démolir. N'essayez pas non plus sans nécessité absolue d'ouvrir votre fenêtre : vous seriez probablement obligé d'appeler tout le personnel de l'établissement pour la faire refermer, et, passé dix heures du soir, vos coups de sonnette pourraient bien retentir dans le désert.

Tels sont les hôtels *Imperial* à Dublin, *Victoria* à Cork, *Royal George* à Limerick. Dans ceux de second ordre, comme à Kilkee, la propreté n'est même plus douteuse; c'est une malpropreté certaine — sans parler

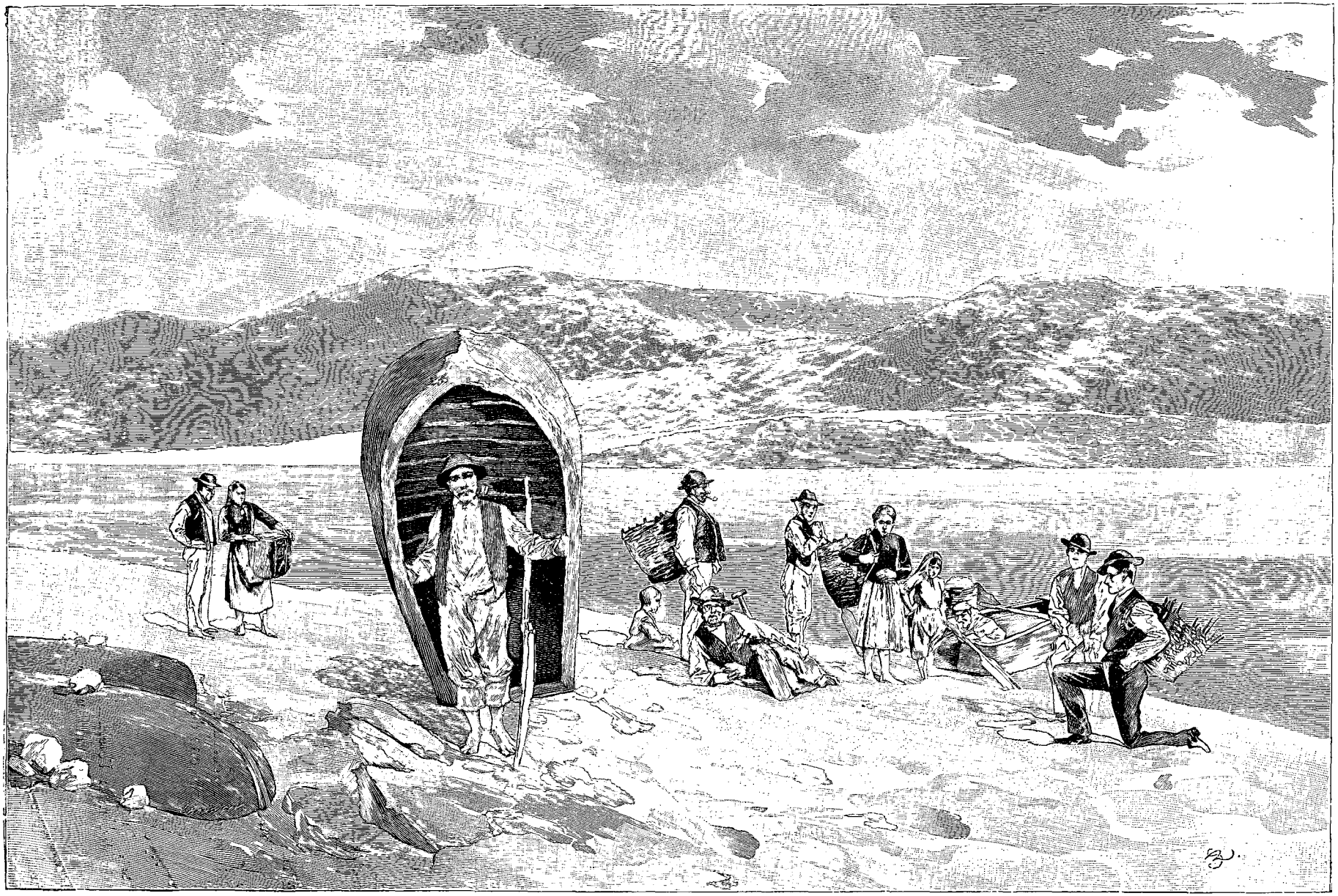


L'amphithéâtre de Kilkee (voy. p. 135). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

des serviettes en lambeaux et des trous gros comme le poing aux draps de lit. Une particularité de ce pays, c'est qu'on se refuse obstinément à vous rendre au dîner la serviette dont vous vous êtes servi à déjeuner — ce qui serait du meilleur genre, si l'on ne vous donnait celle de votre voisin ou du voyageur parti l'avant-veille. Cela rappelle l'histoire du capitaine qui, lorsque ses hommes n'avaient plus de chemises blanches, les faisait changer entre eux. De même on vous sert à l'anglaise une profusion de couteaux et de fourchettes, mais pas un seul couvert net. Beaucoup de prétentions d'ailleurs à la correction du service. Je me rappelle à Kilkee certain garçon orné d'une paire d'imposants favoris rouges, que nous avons rendu bien malheureux par le sans-façon de notre tenue et notre absence complète de dignité. Nous le désolions en insistant pour nous verser à boire nous-mêmes, et si nous allongions le bras vers une assiette posée sur la table voisine, il se précipitait d'un air offensé, avec la mine de dire que nous étions certainement des gens de rien. Dieu sait ce que ses empressements nous causaient d'inquiétude pour l'habit noir dont l'état de vétusté dépassait tout ce qu'on peut imaginer, pour un pantalon surtout, roussi, élimé, effrangé, qui craquait à vue d'œil dans la région du fond. Ce pantalon a abrégé notre séjour : nous avons fui devant une catastrophe certaine.

Mais si vous offensez l'amour-propre des domestiques irlandais en dédaignant des services dont vous n'avez nul besoin, par contre n'attendez pas d'eux qu'ils vous rendent avec ponctualité ceux que vous leur demandez. Dix fois vous dites de corder votre malle : « *All right!* » répondent-ils gracieusement. Et la onzième fois, vous prenez le parti de boucler les courroies vous-même. Obtenir d'être réveillé à l'heure dite est extrêmement difficile; le plus souvent on a au contraire à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *curach* (voy. p. 134). — Dessin de Reichan, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réveiller l'hôtelier pour régler son *bill*. On a commandé son eau chaude pour sept heures : à huit heures moins un quart personne n'est venu. On sonne et resonne si bien, qu'un jour le cordon me reste dans la main. Un pas indolent se fait entendre dans le corridor : j'appelle, et j'exprime mon mécontentement avec une véhémence tempérée d'excuses pour le dégât. « Cela ne fait rien, répond la *maid* d'un air bon enfant : il n'y a pas de sonnette! » Et comme, dans un accès d'indignation suraiguë, je me récrie : « Alors on pourrait mourir dans sa chambre, sans moyen de se faire entendre, » elle me ferme la bouche par cette sublime repartie : « Oh! jamais cela n'est arrivé! » Que voulez-vous, on rit, c'est fini de la colère, et l'on se remet au lit en attendant que l'eau chauffe.

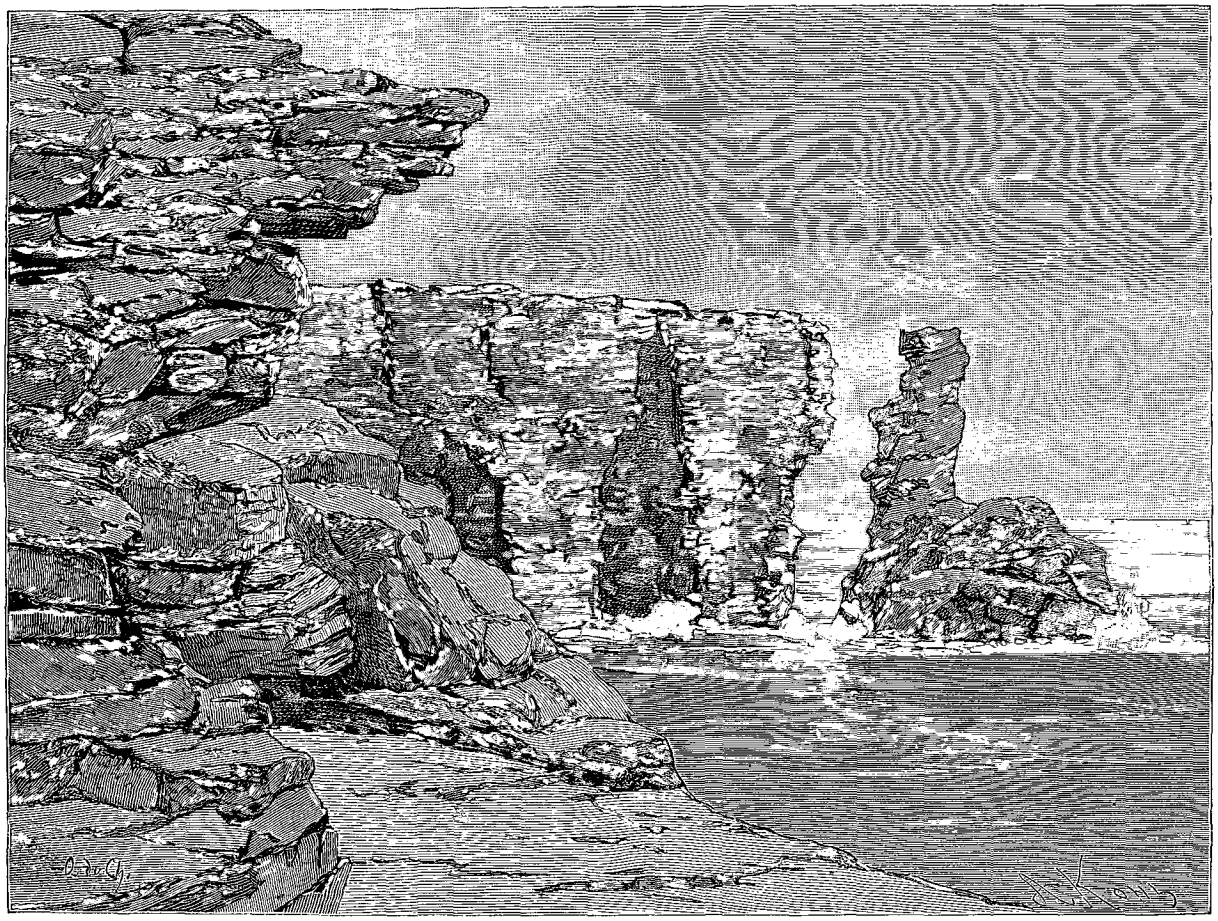
Heureux encore quand on ne tombe pas dans un hôtel *boycotté*, comme cela nous est arrivé à Miltown Malbay, autre petite station balnéaire de cette côte. L'établissement appartient à ce qu'on appelle ici une *distressed landlady*, c'est-à-dire une propriétaire ruinée par la grève agricole. A la suite de démêlés avec ses tenanciers, elle a été soumise à cette quarantaine rigoureuse qui s'exerce par des taquineries et des vexations constantes, dégénérant parfois en violences, du caractère le plus grave. Ce n'est pas sans peine qu'elle trouve des domestiques racolés au loin, qui ne se risquent guère en dehors de l'hôtel. Les rares voyageurs sont des étrangers comme nous. Des habitants de Limerick, des plus riches et des mieux posés, qui, en villégiature à peu de distance, étaient venus nous voir à l'*Atlantic*, n'ont pas laissé leurs chevaux stationner à la porte, de crainte de se compromettre. Grâce à leur aimable hospitalité, nous n'avons pu juger de ce que c'est qu'une table d'hôte dont toutes les denrées viennent de Dublin, y compris le pain, personne dans le pays ne consentant à fournir quoi que ce soit à la maison frappée d'interdit. Mais, le matin de notre départ, nous avons fait l'expérience personnelle du boycottage, qui nous atteignait par ricochet. Faute de cocher, on n'avait pas pu atteler l'omnibus de l'hôtel pour nous mener à la gare, et il a fallu mettre nos bagages dans une méchante charrette traînée par un mulet poussif, harnaché avec des ficelles, conduit par un jeune garçon à moitié idiot, qu'achevait une mortelle frayeur. Nous suivions par derrière, et dans ce glorieux équipage nous avons dû faire deux milles, prenant de boueuses traverses pour éviter le village, notre malheureux conducteur ne cessant de retourner la tête, comme s'il craignait quelque embûche. Inutile d'ajouter que nous sommes arrivés une demi-heure trop tard. Nous nous en doutions d'ailleurs, car en quittant l'hôtel, comme, agités, exaspérés, haletants, nous les pressions de se hâter, afin que nous ne manquions pas le train, on nous avait dit, avec l'éternel sourire de bonne humeur : « Oh! il est déjà manqué! » De semblables réponses irriteraient à tel point que le mieux est de les prendre par le bon bout. Toutefois je doute que mistress Moroni, qui met un si courageux entêtement à braver les foudres populaires, soutienne longtemps une lutte aussi âpre et non sans péril.

Malgré ce léger désagrément, Miltown Malbay vaut le voyage pour les falaises de Moher, qui surpassent en beauté sauvage tous les autres points de cette merveilleuse côte de Clare, connue des seuls Irlandais, et que n'arrive pas à surfaire l'emphase de leur exubérant patriotisme. Imaginez, sur une étendue de plusieurs milles, une muraille de pierre noire que verdissent par places des mousses et des sédums, se dressant à pic jusqu'à plus de 600 pieds au-dessus de l'océan, avec des angles et des saillies faisant comme les bastions d'un rempart, le pied creusé par des cavernes sinistres, et, dans les anfractuosités, des milliers d'oiseaux de mer battant l'air de leurs ailes blanches et assourdissant de leurs cris aigus. Quand le vent fait rage, comme le jour où je m'y trouvais, et que la mer se brise furieuse contre l'obstacle qu'elle s'obstine à vouloir entamer, c'est d'une suprême grandeur, qui donne le vertige, au figuré comme au propre. Le propriétaire des falaises entretient au sommet du plateau une tour en façon de phare, où l'on dévore avec un appétit d'ogre les provisions apportées. Il a fait protéger par des parapets de terre quelques petites terrasses naturelles, d'où l'on voit la paroi perpendiculaire se dérober sous ses pieds. Un jour, deux chèvres sont parvenues, on ne sait comment, sur un ressaut de roc, à mi-hauteur de l'abîme ; jamais elles n'ont pu remonter, et l'on voit encore leurs carcasses y blanchir. C'eût été des humains qu'ils y eussent péri de même, car nulle puissance mortelle n'aurait pu les tirer de là. Au fond du gouffre la mer est toute noire à force d'être verte, mais si limpide qu'on distingue sur un lit de varechs les gros galets blancs roulés en œuf. Au large, l'immensité, d'un gris translucide, où courent des traînées vertes, est absolument déserte : la mer est dure dans ces parages, et les navigateurs ne s'y risquent guère. Une partie de l'*Armada* s'est brisée sur cette côte, dont un petit cap porte le nom de Pointe Espagnole, et les gens du pays rêvent depuis trois siècles des galions enfouis au sein des eaux. Mais bien hardi qui oserait disputer à l'océan ses trésors gardés par la tempête, ici à peu près permanente : musique héroïque et sublime, que cette symphonie des voix du vent et de la mer, les unes grondant en basse formidable, semblables à des coups de mitraille, les autres hululant avec des *crescendo* fantastiques et des sifflements lugubres, comme si tous les démons de l'enfer se répondaient dans un déchaînement de fureur, et, dominant l'infernal sabbat, les appels en fausset des mouettes semblant des cris d'enfants qu'on égorge. Et, contrastant avec toutes ces terreurs, par delà le cap de la Sorcière, qui fait l'extrémité sud des falaises de Moher, la baie de Liscanoor, toute bleue, endormie comme une lagune dans sa ceinture de saules et de peupliers, couchés presque horizontalement par le vent du large, avec deux voiliers échoués dans le sable, tandis que de l'autre côté le soleil qui s'abaisse sur l'horizon enveloppe d'un nuage de pourpre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les îles d'Aran, au-dessus desquelles, dans l'extrême lointain, les nombreux pics des montagnes du Connemara se découpent nettement en violet sombre sur le ciel rougeoyant.

Il n'est pas d'heures plus calmes que les crépuscules des jours de tempête. Une impression exquise m'est restée d'un trajet de deux heures de voiture fait à la nuit tombante, des falaises de Moher à Lisdoonvarna. Nous allions dans la solitude de grandes landes ondulées en lignes douces et s'abaissant vers la grève que longeait notre route. Rien que quelques misérables cabanes en pierres sèches, abritées des embruns par une pyramide de mottes de tourbe, le toit de chaume retenu par un filet qu'assujettissent de gros galets. De frêles colonnes de fumée montaient vers le ciel qui s'emplissait d'ombre. Au revers du chemin, les vaches, les ânes et les oies en rang d'oignon nous regardaient passer, gravement. Bientôt la lune se leva, baignant d'une blancheur bleuâtre la mer apaisée et les îles à l'horizon qui s'évanouissaient dans une vapeur violette. Ce n'était pas de la tristesse, mais une mélancolie infiniment douce, qui s'exhalait des choses avec la tiédeur caressante d'une soirée d'août, le sentiment heureux d'une grande paix qui endormait l'âme. Pauvre



Rochers sur la cote de Clare (voy. p. 134 et 135). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

terre et pauvres gens, assurément, sur ces rives perdues du comté de Clare — mais la détresse morale et matérielle n'est jamais complètement amère pour ceux qui vivent en étroite communion avec la nature : son imperturbable sérénité engendre leur résignation.

Lisdoonvarna est une ville d'eaux — on dit ici un *spa* — très fréquentée pour ses sources ferrugineuses et sulfureuses. Ce n'est pas d'une gaieté folle. Un petit ruisseau a formé au sommet d'un plateau sablonneux une ravine tapissée d'herbe courte, sans un buisson, d'où l'on a quelques échappées de vue sur la mer, distante seulement de 4 milles. Tout autour, des landes où de rares vaches paissent dans la bruyère. Comme distractions, le salon de l'hôtel, et parfois une troupe d'artistes bouffes apportant de Galway ou de Limerick un répertoire varié, « conçu dans le but de satisfaire les goûts de tous, sans blesser la sensibilité des plus raffinés ». Ainsi disait un programme promené au bout d'une perche par un grand gaillard absolument ivre. Les prêtres catholiques, très nombreux dans toutes les stations balnéaires, affluent particulièrement ici : les tables d'hôte y semblent des réfectoires de séminaire. Le ton n'en est pas moins joyeux, au contraire. Le prêtre irlandais est irréprochable quant à la régularité des mœurs et à la pratique des devoirs de son ministère. Son rôle est considérable

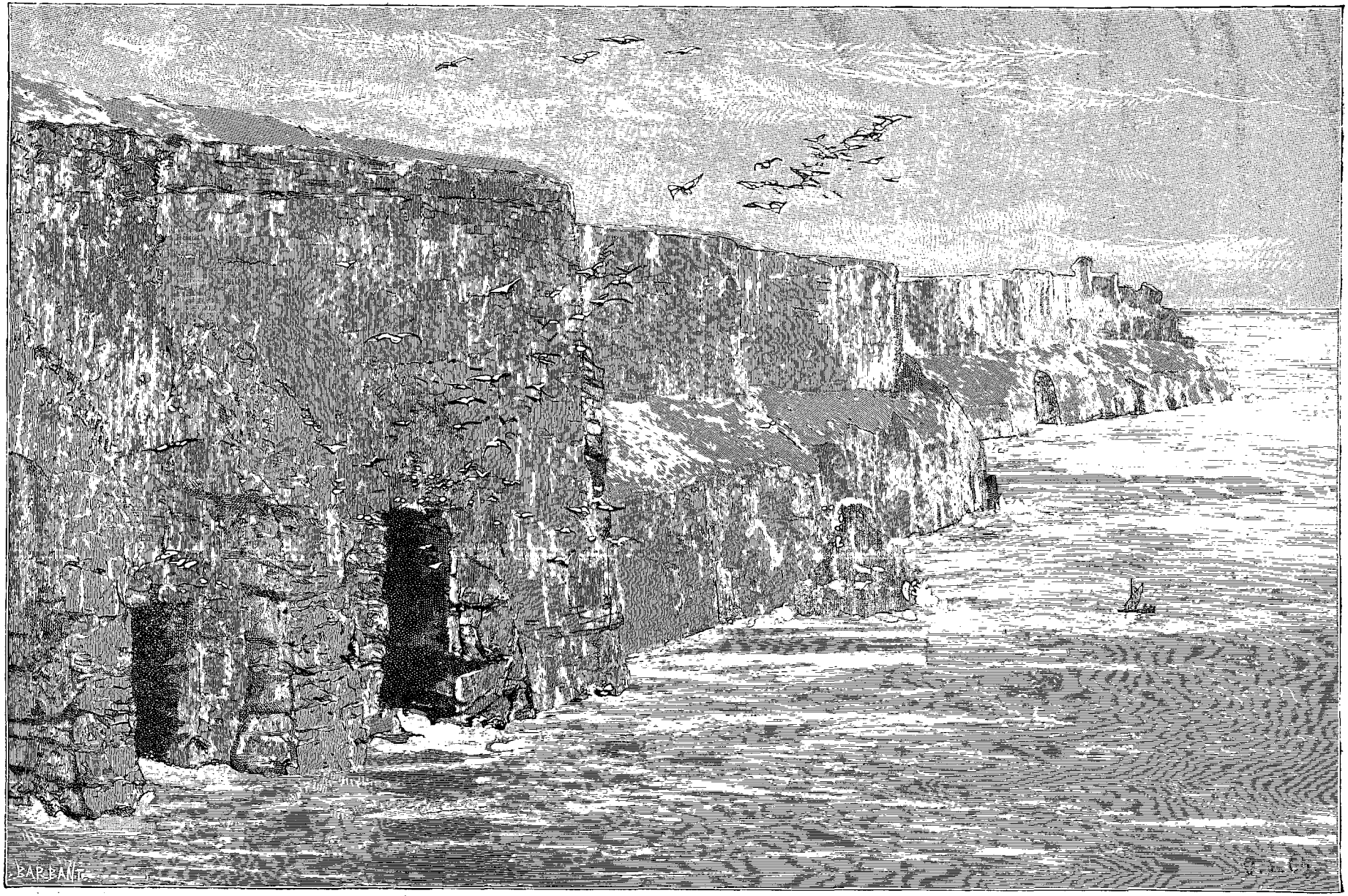
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ce pays, où la menace d'être exclu de la sainte table ferait passer un paysan par le trou d'une aiguille. Tout à fait indépendant du gouvernement, le clergé a pu impunément se mettre à la tête du mouvement nationaliste, dont il fait une affaire de socialisme chrétien, et c'est presque toujours le prêtre de la paroisse qui préside le comité local de la Ligue. Fils du peuple le plus souvent, il connaît à fond le caractère comme les besoins de ses ouailles, et leur sert d'avocat et de médecin aussi bien que de confesseur, régulateur en toutes matières, temporelles comme spirituelles, orateur même de clubs et de meetings, voire président d'une société de jeux athlétiques en même temps qu'administrateur d'une école ou d'un établissement de charité. Naguère il ne craignait même pas de se griser en compagnie de ses paroissiens, sans que cela compromît son prestige. Ce temps n'est plus; mais il se mêle encore assez à la vie laïque pour n'avoir dans ses façons rien de clérical. Libéralement entretenus par la piété des fidèles, au moyen de dîmes en nature, d'offrandes monnayées et des honoraires de messes, de mariages, d'enterrements, les prêtres sont de bons vivants, fort amateurs de voyage, à quoi ils emploient tous leurs loisirs. On les rencontre partout, gais et florissants, d'abord cordial et d'humeur sociable, familiers et paternels, objets d'une respectueuse affection, toujours entourés de femmes, et les enfants leur grimpant aux jambes, ce qui les fait prendre par les voyageurs inexpérimentés pour des pasteurs protestants, avec qui les confond leur redingote noire à collet droit. C'est moins à de menues différences de costume qu'ils s'en distinguent — le gilet boutonné jusqu'au col en soie au lieu d'être en drap, et le chapeau tube au lieu du feutre plat à larges bords — qu'à une allure générale plus franche, plus ronde, plus ouverte, moins ecclésiastique enfin, tout au rebours de ce qu'on pourrait croire. Je me rappelle un soir, dans le vaste salon de l'hôtel de l'*Aigle*, une quinzaine de ces révérends Pères —. c'est ainsi qu'on les appelle — buvant du punch au whisky et chantant à tour de rôle, pour l'amusement des pensionnaires de l'établissement, des chansons comiques bêtes à pleurer et des romances sentimentales en façon de complainte d'aveugle. Et le lendemain matin, deux grands breaks, dont l'un portait le nom de *Général Boulanger*, les emmenait avec plusieurs familles de baigneurs faire un pique-nique aux environs.

Le plateau sur lequel est situé Lisdoonvarna couronne un énorme massif schisteux, qui s'étend jusqu'à la baie de Galway. Cette baronnie de Burren est une des plus remarquables curiosités naturelles de l'Irlande. C'est un immense amphithéâtre fait d'une gradation régulière de terrasses, s'élevant par plans successifs jusqu'à une hauteur de 1100 pieds, à mesure qu'elles s'éloignent de la mer. On dirait de prodigieuses fortifications babyloniennes, taillées dans un grès carbonifère d'un gris très fin et très lumineux, qui se teinte de lilas dans les ombres. La descente à travers ce désert de pierre, par une route dont le nom de *Tire-bouchon* est assez significatif, réjouirait les yeux d'un peintre impressionniste : on est littéralement baigné dans une atmosphère de cette nuance héliotrope chère à nos jeunes artistes. Seulement le tort de l'école moderniste de plein air est de procéder par taches, alors que la nature, qui a une bien autre finesse de palette, fait usage de grandes teintes plates se dégradant à l'infini. Aucune végétation ne vient rompre cette harmonie claire, dont la lumière est si merveilleuse que l'on n'éprouve pas l'impression d'aridité et de désolation dont il semble à la réflexion qu'on devrait être frappé. Par endroits le roc est gercé de longues crevasses verticales, où poussent des fougères et des adiantums de variétés rares; mais il faut avoir le nez dessus pour les voir. Ailleurs ce sont des torrents venus du haut plateau, qui ont creusé leur lit dans les entrailles de la pierre et y ont fait des gorges étroites et profondes, dont la principale est celle de Columbkill, où a vécu en cénobite le grand saint Columba, apôtre de l'Écosse, et où se trouvent les ruines de Teampul Cronan, très antique construction quadrangulaire, sur les murs de laquelle on voit des vestiges de sculptures extrêmement curieuses. De nombreuses ammonites et des traces d'animaux fossiles se trouvent dans ces rochers, souvent taillés en dalles plates, comme par la main de l'homme, et qui semblent les pierres sépulcrales d'un cimetière fantastique et gigantesque. Des pierres, des pierres, des pierres; — on dirait qu'un fléau céleste a passé sur ce lieu maudit, rasant les cités de marbre d'un peuple de titans, et semant du sel sur le sol à jamais desséché. J'ai passé là par un temps couvert, avec de brusques flambées de soleil qui jetaient des lueurs étranges; sous un ciel du Midi, ce serait intolérable : au lieu de ce gris violacé, une blancheur aveuglerait. Pourquoi à ces extrêmes confins de l'île hyperboréenne ai-je songé aux vallées desséchées de la Terre Sainte — que d'ailleurs je n'ai jamais vues? Je donne mon impression pour ce qu'elle vaut : simple écart d'imagination, sans doute, mais qui doit avoir avec la réalité un lien mystérieux, car je ne crois ni au hasard, ni aux coïncidences.

En descendant vers la baie de Galway, qui s'étend toute bleue entre deux hautes masses isolées, semblables à d'énormes citadelles, on arrive dans des coins abrités qui sont les oasis de ce désert. Quelques arbres rabougris, courbés par le vent marin, et les troncs noueux de grosses épines trapues y ombragent des sources auprès desquelles sont bâties des maisons qui, à peu de distance, se confondent avec le sol, comme dans la vallée de la Durance. La fumée seule indique la présence d'êtres humains. Derrière un pli de terrain, on découvre un coin de pré, un champ de navets ou d'orge, du blé même, très rare en Irlande, et qui pousse dans cette petite Provence. Toujours des pierres : des champs de pierres, soigneusement enclos de murs de pierres entassées, à travers lesquelles passe le jour, ce qui les fait ressembler à d'énormes treillages. Leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

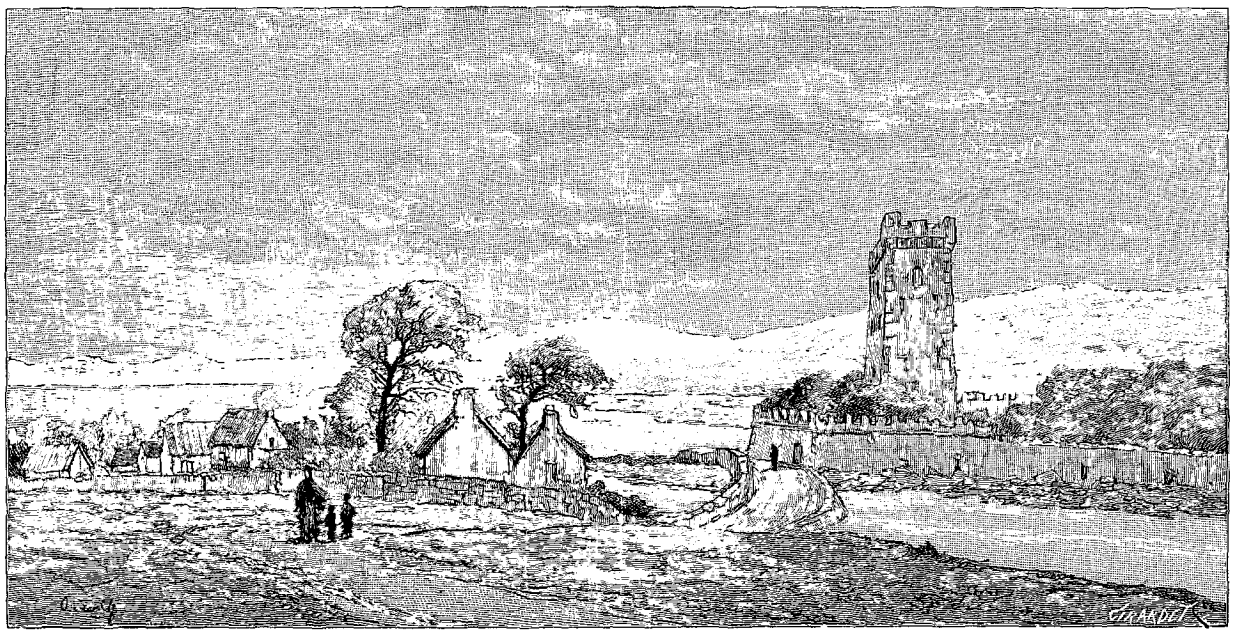


Les falaises de Moher (voy. p. 139). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hauteur est le luxe des habitants, et en se haussant sur ses pointes on apercevait, dans un clos de chardons, un âne et deux chèvres qui broutent. Des ruines, des ruines, des ruines. Sauf le pittoresque petit port de Ballyvaughan — dont l'auberge est le meilleur gîte que j'aie trouvé dans tout le pays, Dublin compris, — les hameaux sont faits aux deux tiers de maisons effondrées, chapelles hors d'usage, vieilles tours découronnées, cimetières abandonnés. Ce sont les mœurs des nomades du désert, sauf qu'au lieu de dresser des tentes ils bâtissent des maisons, ce qui n'est ni difficile, ni coûteux : on n'a qu'à se baisser pour ramasser la pierre, et le mortier est superflu. Aussi ne prend-on point la peine de les réparer : il est plus simple d'en construire une nouvelle. Mais toutes ces murailles croulantes donnent au pays un aspect désolé.

Comme bien on pense, les moines du moyen âge irlandais n'auraient eu garde de négliger cette thébaïde propice à leurs méditations. A 9 milles de Ballyvaughan, au delà de la petite crique d'Auginish, qui pénètre fort avant dans les terres, très mélancolique à marée basse, avec quelques canots échoués dans la vase et des mouettes courant au milieu du velours brun des varechs, la morne vallée de Corcomroe s'étend perpendiculairement à la mer. C'est le site d'une des plus belles abbayes ruinées de l'Irlande, fondée au XIIe siècle par la maison princière des O'Brien. Dans le chœur, qui a conservé sa toiture, les archéologues admirent des encorbellements et des arêtes de voûtes, d'un travail extrêmement délicat; les ogives très pures de la nef — tandis que le transept est en plein cintre — d'exquises fenêtres trilobées, des chapiteaux richement sculptés, les bizarres feuillages des pendentifs, les têtes aux coiffures curieusement égyptiennes qui supportent les retombées



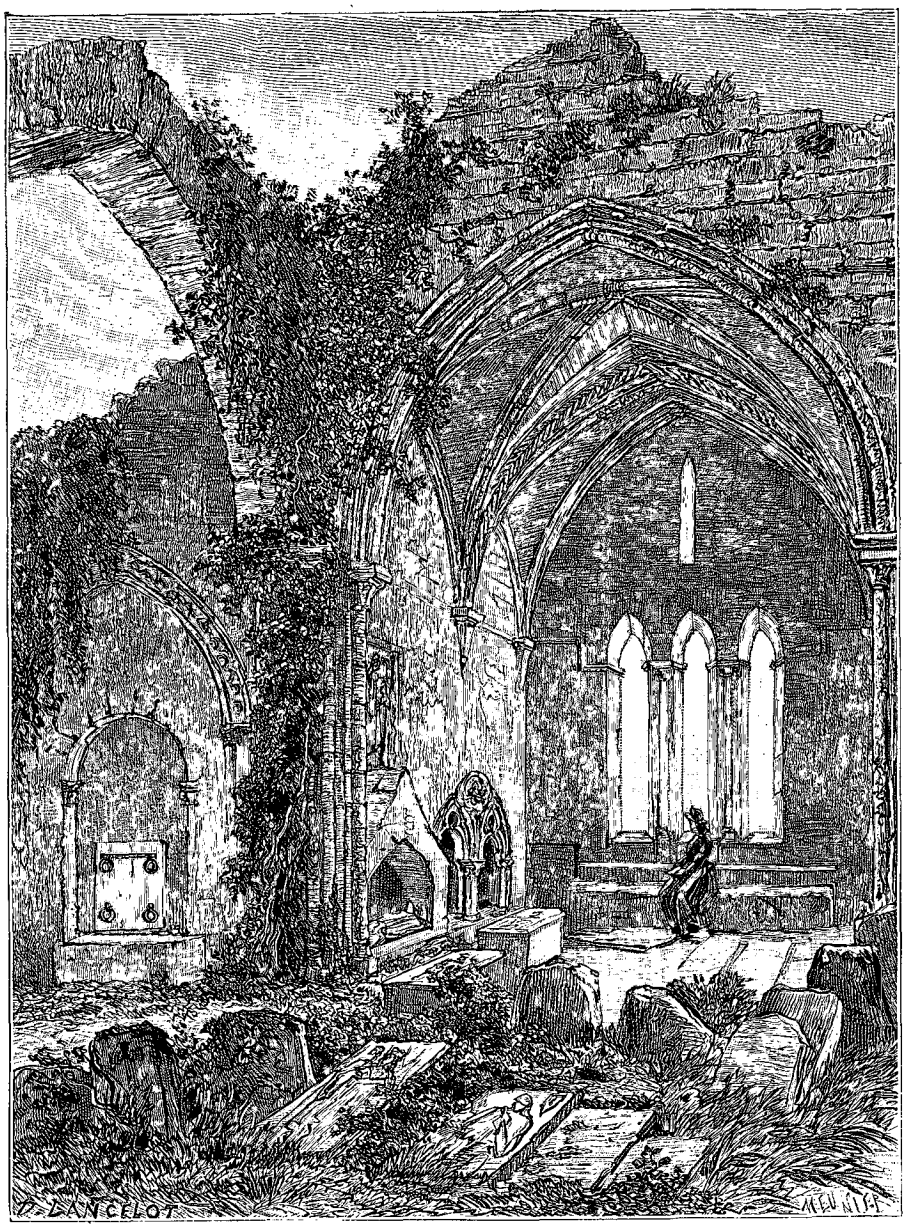
Un hameau du comté de Clare et la tour de Muckinish. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

de la voûte, la haute tour carrée, les murailles crénelées de l'extérieur offrent un intérêt considérable. Dans une niche à côté du maître-autel, parfaitement conservé, est enseveli le roi Connor O'Brien, dont l'effigie de pierre est unique de son espèce en Irlande, avec celle, beaucoup moins belle, de Phelim Mac Cathal Crov Dearg O'Connor, roi de Connaught, à Roscommon. Si la taille du prince celte n'a pas été exagérée par l'artiste, c'était un bel homme : six pieds deux pouces pour le moins, sans talons, car ses pieds, qui reposent sur un chien héraldique, sont chaussés du *brogue*, sandale en cuir de vache non tanné, assujettie par des cordes de boyau, que portent depuis deux mille ans les insulaires d'Aran. Connor était imberbe, mais orné d'une opulente chevelure calamistrée à la façon des rois assyriens, et les traits, finement rendus, seraient fort beaux si le nez n'avait souffert du vandalisme de quelque touriste anglais. Il est vêtu d'une ample tunique plissée descendant jusqu'aux genoux, et couronné d'un bandeau décoré de feuilles de trèfle qui ressemblent singulièrement à des fleurs de lis, ainsi que celle qui fait le bout de son sceptre. Une foule d'autres sépultures encombrent l'église et les bâtiments de l'abbaye. Il y a deux ans, Corcomroe était un vaste ossuaire où les crânes et autres débris humains jonchaient le sol. En prenant les ruines en charge, le *Board of Works* a fait enterrer tout cela ; mais ici, disent les paysans, « la terre ne garde pas les ossements, et ils sortiront bientôt ». Peut-être est-ce simplement que l'incurie des fossoyeurs ne les enfouit pas assez profondément. Toujours est-il qu'en Irlande, dans la plupart des cimetières, généralement envahis d'orties et de chardons, les pierres tombales brisées laissent à découvert les cercueils pourris, et j'y ai souvent erré au milieu de mâchoires et de tibias dispersés dans la poussière. Parmi les tombes tout récemment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

creusées dans cette terre saturée de cadavres, on remarque celle d'« O'Loughlin, roi de Burren ». Ce rejeton déchu du *thanist* qui a tué au combat de Sudinœ, dans le voisinage, le roi Connor O'Brien, était batelier à Ballyvaughan, et des gens qui l'ont connu m'ont dit qu'il avait fort grand air, profitant de ce que ses façons patriciennes imposaient en dépit qu'on en eût, pour surfaire ses clients d'un shilling.

Fait digne de remarque, dans cet âpre et stérile pays dont on dit plaisamment que, faute d'eau et d'arbres, personne n'y peut être noyé ni pendu, les gens sont moins déguenillés, moins sales et d'apparence infiniment moins pauvre qu'en d'autres districts. A première vue, on croirait qu'il n'y pousse que des pierres;



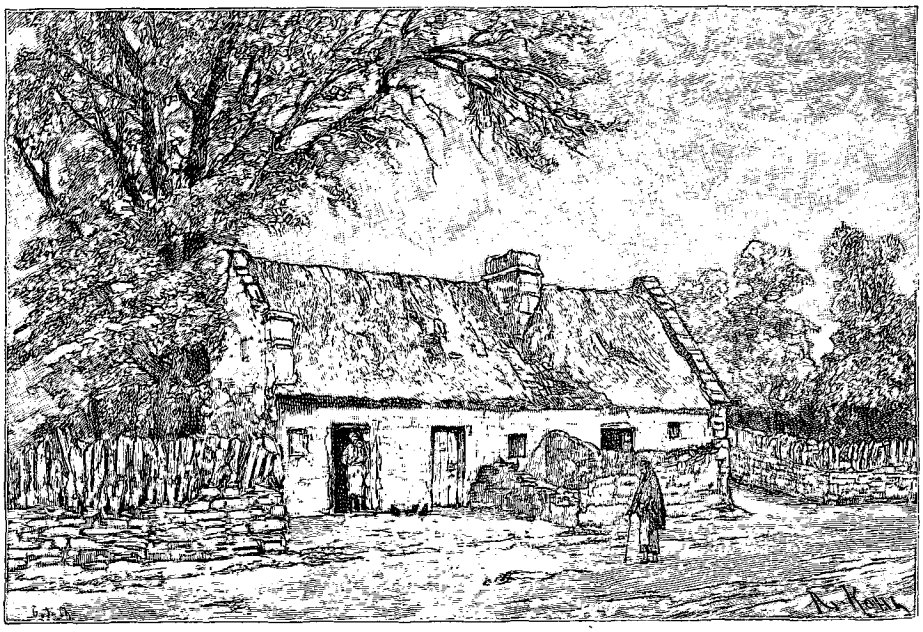
L'abbaye de Corcomroe (voy. p. 144). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

mais entre ces pierres croît une herbe fine et savoureuse qui nourrit de belles vaches rousses, de gros moutons blancs et d'énormes cochons noirs — les pauvres cochons dont Limerick est le tombeau. Et puis il n'est pas de ravine abritée, de combe où les vents ont déposé une mince couche d'humus, qui ne soit utilisée pour quelque culture. Il faut dire aussi qu'en ces temps derniers l'émigration a considérablement réduit la population du Burren, ainsi qu'en témoignent quantité de hameaux abandonnés. On est autorisé à en conclure que, d'une part, Paddy serait moins misérable s'il était partout aussi industrieux, que, d'autre part, l'élevage du bétail est la véritable source de profit de l'Irlande, enfin que la surabondance de population est un facteur important de son indigence, qu'il ne semble pas que puissent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annuler ni le *home-rule*, ni aucune réforme agraire.

Tout au fond de l'aride vallée de Corcomroe, on aperçoit quelques arbres chétifs : ils marquent l'emplacement d'une ferme, avec le fermier de laquelle j'ai eu le plaisir de lier connaissance. Il se promenait en même temps que moi dans les ruines, dont il se considère comme le propriétaire, et dont il tire une légitime fierté. Aussi était-il enchanté de m'y voir prendre intérêt, et nous avons agréablement conversé, tandis que sa nombreuse famille — dont l'aînée était un superbe brin de fille, malheureusement affublée de sa robe à volants des dimanches — faisait cercle autour de l'artiste qui prenait le croquis de l'abbaye. Le brave homme a 80 acres de terre — on appelle cela de la terre ! — pour lesquels il paye une livre sterling l'acre, ce qui représente à peu près 50 francs l'hectare. Il se déclare très satisfait de son landlord, Irlandais à vrai dire, si l'on en juge d'après le nom de Fitzgerald. « Il y a de bons landlords et de mauvais, dit-il philosophiquement, et c'est malheureux quand on tombe sur un mauvais homme. Mais enfin on ne peut pas demander d'avoir la terre pour rien. » Sages paroles que je livre aux méditations des agitateurs emballés sur la pente du socialisme. D'un autre côté, on ne saurait méconnaître qu'une forte part de responsabilité incombe aux propriétaires dans la lamentable crise économique de l'Irlande, car lorsqu'ils se montrent justes et raisonnables, la situation est moins tendue et il règne une prospérité relative, — à moins aussi que s'en mêlent des influences extérieures, dont



Les cours de justice à Ballyvaughan. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

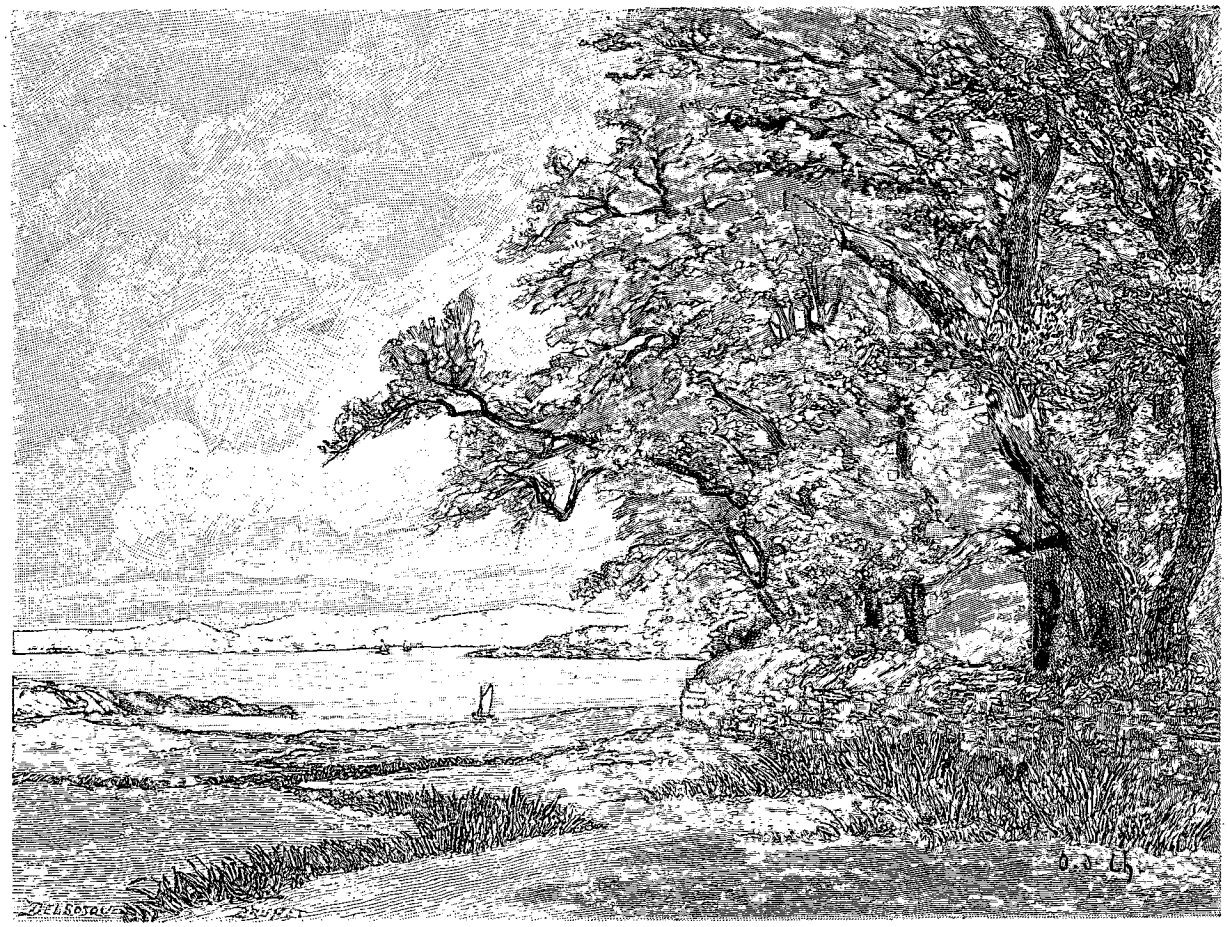
l'intérêt est de pêcher en eau trouble. La question irlandaise présente tant de faces et de facettes, que demeurer impartial est un travail d'équilibriste.

Tous les paysans de la baronnie de Burren ne sont pas aussi satisfaits de leur sort que le fermier de Corcomroe, car les crimes agraires n'y sont point inconnus. Le paisible village de Ballyvaughan a été mis en émoi récemment par le jugement des meurtriers d'un constable, rendu dans une chaumière, que depuis lors on nomme plaisamment « les cours de justice de Sa Majesté la Reine ». Ce sont des procès qu'il n'est pas aisé d'instruire, en présence de l'obscurité volontaire des témoignages. L'Irlandais a un art particulier pour ne pas dire la vérité, sans pourtant mentir. Dans les régions de l'Ouest, et le comté de Clare en particulier, la difficulté se complique de l'idiome national, uniquement parlé encore par la plupart des vieilles gens, sans compter que bien des jeunes prétendent ignorer la langue anglaise quand ils y trouvent leur intérêt. On conte ce trait d'une mourante qui commence sa confession en gaélique ; le prêtre, qui n'entend pas la langue de ses pères, lui dit de parler anglais, puisqu'elle le peut. Elle répond indignée : « Votre Révérence croit-elle que je vais dire mes dernières paroles au Dieu tout-puissant avec les mots des Sacsannachs? » L'histoire ne dit pas si elle a reçu l'absolution.

MARIE ANNE DE BOVET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Galway. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

GALWAY ET LES HAUTES TERRES DE CONNEMARA.

I

Des nombreuses baies qui découpent les côtes d'Irlande, particulièrement dans la région occidentale, celle de Galway est sans contredit la plus belle. La tradition, d'accord avec la géologie, veut qu'elle occupe l'emplacement d'un lac mentionné dans les vieilles chroniques sous le nom de *Lough Lurgan*. Les affouillements séculaires de l'océan auraient un jour défoncé la côte depuis le cap de la Sorcière jusqu'à la baie de Travor, sur une étendue de vingt milles, n'en laissant subsister que quelques fragments, qui sont les îles d'Aran, et l'eau salée aurait envahi le lac, pénétrant dans les terres à une profondeur de 30 milles. De la jolie plage de Salthill, qui est un faubourg de Galway, la vue embrasse cette vaste plaine liquide, dentelée de baies intérieures. Au sud l'horizon est fermé par l'étrange amphithéâtre du Burren de Clare, qui, dans la vapeur lilas où il se noie, semble l'écroulement d'un fantastique palais de marbre blanc. A partir de la Pointe noire, une ligne sombre marque la formidable muraille des falaises de Moher, s'étendant jusqu'au cap de la Sorcière, derrière lequel la côte se dérobe brusquement. A l'ouest les trois îles d'Aran barrent l'entrée de la baie de leur haute digue de roc. L'accès des passes est difficile et neutralise les avan-

1. Suite. — Voyez t. LIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. LX, p. 129.

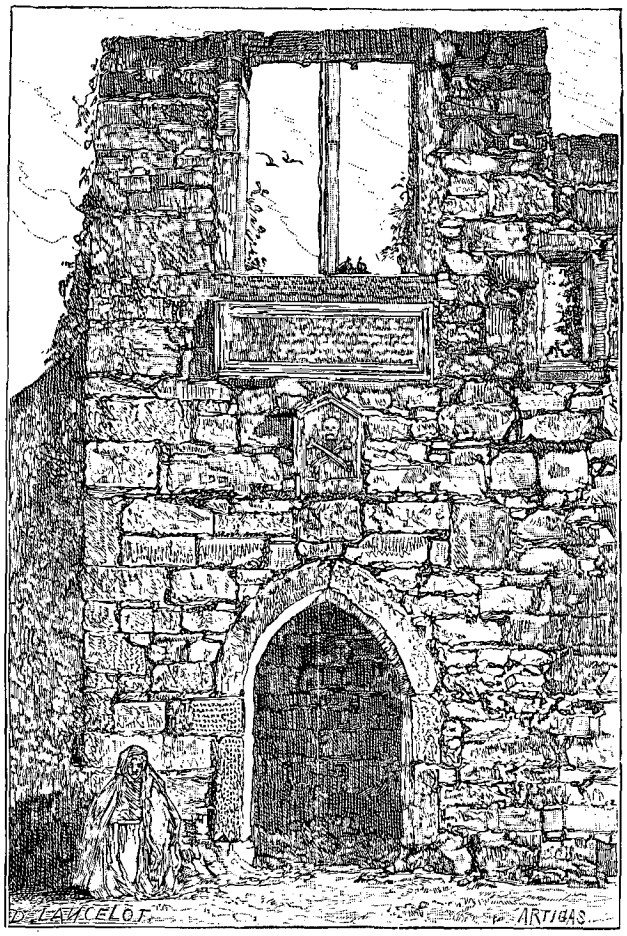
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tages naturels de ce beau mouillage. Galway étant le port européen le plus rapproché de New-York — 2 700 milles, — on avait songé à en faire une tête de ligne transatlantique; la traversée eût été abrégée de huit heures sur Queenstown, et en matière de service postal il n'est pas de petites économies. Dans ce but on dépensa quatre millions en quais, docks et bassins. Mais ici on part toujours avec ardeur pour ne jamais arriver. La perte d'un grand paquebot coulé à pic en vue du port, sur un récif dont on avait oublié l'existence, vint refroidir cet enthousiasme, et, sauf quelques transports d'émigrants, le mouvement maritime de Galway est nul. De quoi trafiquerait-on dans ce pays dont j'ai décrit les déserts de pierre, de bruyère et de tourbe? Les gens seraient fort empêchés d'exporter, alors que leurs produits suffisent à peine à leur subsistance; quant aux nombreux articles d'importation dont ils auraient grand besoin, l'argent leur fait défaut pour les payer. Il en est un peu ainsi de toute l'Irlande. Cette annonce cueillie dans un journal donnera une idée de la bizarrerie des transactions auxquelles donne lieu l'absence de numéraire : « A céder trois volumes reliés du *Spectateur*, en échange d'un chat angora ou de deux poules cochinchinoises. »

Nulle part ce marasme commercial et industriel n'est profond comme à Galway. Nous sommes dans le Connaught, la plus stérile des quatre provinces et la plus surabondamment peuplée. Ce rapprochement ne doit pas être uniquement attribué à ce fait d'observation générale que la fécondité d'une population est en proportion de sa misère. Aux époques brutales de la conquête, les Anglais avaient imaginé, pour n'être pas inquiétés sur leurs nouveaux domaines, de « transplanter l'Irlandaille » au delà du Shannon. Les comtés de l'ouest souffrent encore de la grande transplantation de Cromwell en 1654. On prête à M. Parnell et à ses amis le projet inverse, consistant à provoquer un exode vers les régions plus riches du sud et de l'est de la population en excès dans le Connaught. Mais d'aucuns prévoient comme résultat de cette combinaison l'appauvrissement des uns, qui ne serait pas compensé par l'enrichissement des autres. Actuellement l'Ulster jouit d'une modeste aisance, le Leinster joint les deux bouts, le Munster est pauvre, le Connaught indigent; où sont là dedans les éléments de cette prospérité nationale associée par les *home-rulers* à l'obtention de l'autonomie irlandaise?

Si l'aspect extérieur de Galway est pour affliger un économiste, il réjouit fort au contraire le voyageur en quête d'impressions pittoresques. C'est ici la capitale de « l'Ouest sauvage », de la primitive Irlande, dont l'histoire n'est qu'une vague légende. Avant l'invasion on ne sait rien de cette ville jusqu'où les Danois n'étaient jamais parvenus, sinon qu'elle appartenait au clan des « féroces » O'Flaherty. Au début du XIIIe siècle, des colons anglo-normands s'y établirent sous la suzeraineté de la maison de Burgho, notamment treize familles dites « les tribus de Galway », énumérées dans le quatrain populaire :

Athy, Blake, Bodkin,
Brown, Deane, d'Arcy,
Lynch,
Joyce, Kirwan, Martin,
Morris, Skerret, French.

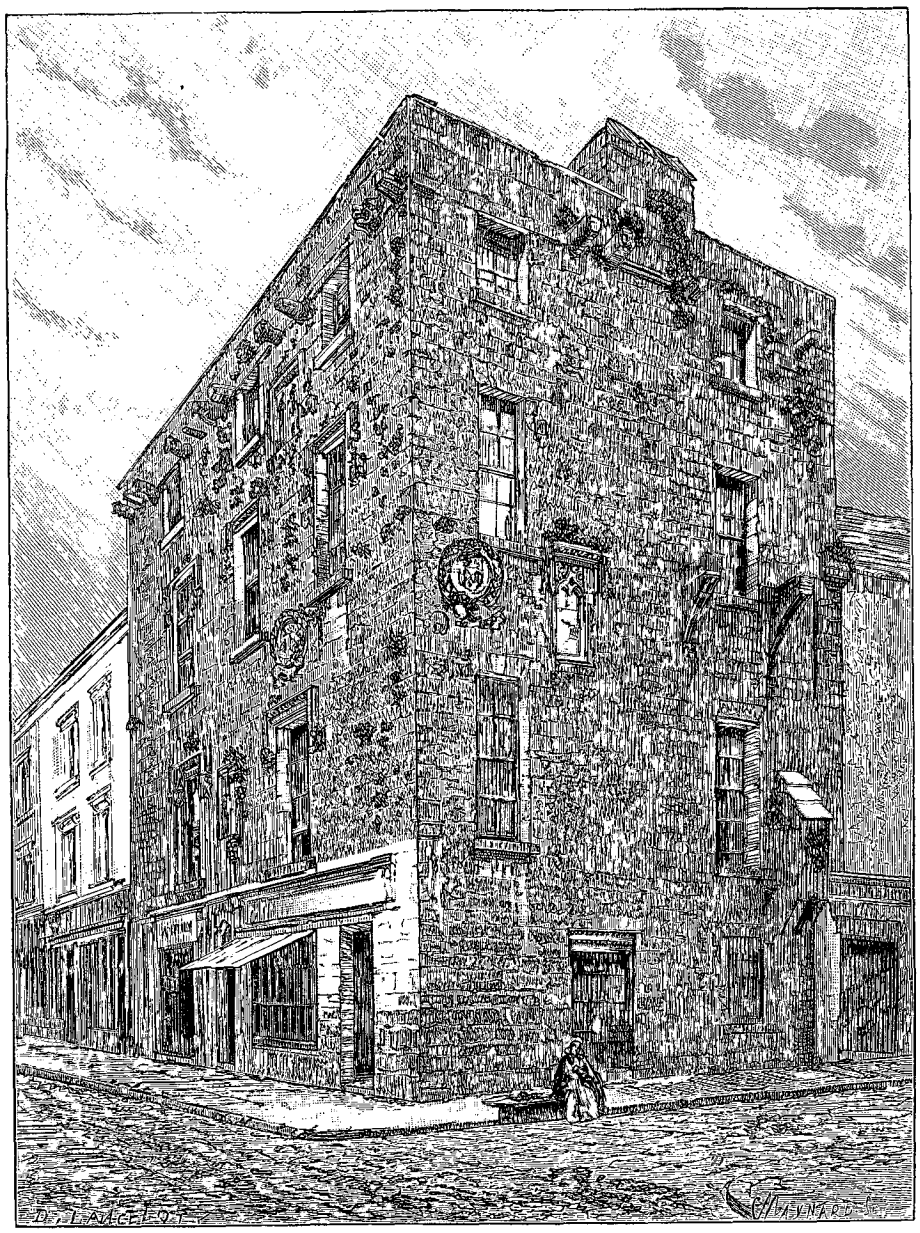


La fenêtre de justice. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

La plupart sont fort déchues aujourd'hui, ce qui est le sort de toutes choses en Irlande, et ces noms se lisent à chaque pas sur des boutiques plus ou moins borgnes, à côté des O et des Mac indigènes. Cent ans plus tard les intrus étaient devenus plus Irlandais que les Irlandais mêmes, *ipsis Hibernis Hiberniores*, disent les anciennes chroniques. Galway représente assez exactement la superposition des trois éléments qui constituent la population actuelle de l'île : Irlandais purs, de race celtibère, dont la migration remonte aux temps préhistoriques, Anglo-Irlandais issus des conquérants anglo-normands du XIIe siècle, absorbés par la race indigène et demeurés catholiques, enfin Anglais protestants descendant des aventuriers du temps d'Élisabeth et de Jacques Ier, des colons militaires puritains et orangistes, et que Paddy se refuse obstinément à reconnaître comme ses compatriotes, fussent-ils établis depuis deux cents ans sur la terre d'Émeraude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les mœurs des treize tribus étaient assez turbulentes et violentes pour que le pays de Galway n'ait pas plus perdu à leur déchéance qu'il n'avait perdu à celle des thanists supplantés par eux. Ce sont les Lynch qui ont le plus marqué dans l'histoire. L'un d'eux, James Fitz-Stephen, maire de la ville au XIIe siècle, a mérité le nom de Manlius irlandais pour avoir mis à mort son fils unique, coupable de mutinerie à bord d'un navire, qu'il fit pendre à une fenêtre de sa maison. Une pierre scellée dans la noire muraille du cimetière Saint-Nicolas, et portant au-dessous d'un crâne et de deux os en croix l'inscription : « 1524 — Songez à la mort. — Tout est vanité » commémore cet acte de justice romaine. Quant à la maison, désignée sous le



La maison Lynch. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

nom de « château Lynch », qui a été le théâtre de cette tragédie domestique, elle est la mieux conservée de ces vieilles demeures féodales, fortifiées et blasonnées, décorées de sculptures et de curieuses gargouilles, encore nombreuses à Galway. On s'affligerait de voir un magasin d'épicerie en occuper le rez-de-chaussée, si l'on ne songeait que c'est à cette utilisation démocratique qu'elle doit son bon état d'entretien.

Le voyageur que la tempête aurait jeté dans le port de Galway, sans carte et sans boussole, par une claire journée ensoleillée, se demanderait un instant s'il n'a pas atterri sur une côte espagnole. Soit que, comme on le croit, cette ville ait été fondée par des colons venus d'Espagne à une époque reculée, soit qu'elle doive son étrange caractère aux rapports commerciaux que pendant le moyen âge elle entretetenait avec les ports es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnols, l'analogie est singulièrement frappante. Sombres façades percées de rares fenêtres, dont quelques-unes ont conservé leurs jalousies et leur grillage de fer forgé, massives portes basses et cintrées entaillées de judas, cours en façon de *patio*, passages voûtés s'ouvrant sur les rues étroites par une arcade vaguement mauresque, sous laquelle un réverbère de forme antique grince au bout de sa tige rouillée. La saleté, la mendicité et la flânerie générales en Erin, et qui se montrent à Galway dans toute leur beauté, contribuent encore à la ressemblance. On pourrait se croire aussi dans une ville qui vient d'être mise à sac. Nulle part je n'ai vu autant de ruines anciennes ou modernes. A côté de ces vieilles constructions dont s'effrite la pierre noircie par l'âge et lavée de buées humides, on y voit à chaque pas des magasins abandonnés, des moulins silencieux, des maisons désertes qui lentement tombent en pourriture et en poussière. Quand ce n'est plus qu'un tas de décombres, les autorités municipales font déblayer le terrain, où bientôt poussent ces tristes herbes si improprement appelées « folles », que broutent mélancoliquement de maigres chèvres.

Sauf une cathédrale du XIIIe siècle, si bien engagée dans un dédale de noires et crasseuses ruelles qu'on a peine à la découvrir et qu'on n'en peut prendre de vue d'ensemble, Galway ne compte pas un seul monument. Pour un commis voyageur c'est une ville très laide, pour un artiste elle est absolument « amusante », au sens d'atelier de ce mot. On passerait sa journée sur le marché aux poissons, place irrégulière dont un des côtés est formé par un quai désert, et que barre dans un angle une vieille porte fortifiée. Accroupies sur le pavé disjoint, des femmes attendent le client derrière leur étalage, qui consiste en une manne pleine de harengs frais, de petits maquereaux et de coquillages. D'autres se groupent autour, bavardant et marchandant pendant une heure pour faire une emplette de quelques pence. Leur costume ne contribue pas peu au pittoresque du tableau. Sur des jambes nues admirablement faites tant qu'elles ne sont pas déformées par les rhumatismes, pendent plusieurs jupes superposées, en gros molleton pelucheux dont la nuance varie entre l'écarlate et le grenat; par-dessus, une cape de même étoffe, mais de couleur gros bleu, sous laquelle souvent est assujetti par des bretelles un enfant au maillot, la tête placée sous l'aisselle de sa mère afin de pouvoir respirer. Parfois aussi c'est un panier ou une besace portée sur les reins, et qui, gonflant la cape, donne à la femme un galbe extravagant. Les vieilles ramènent le capuchon sur leur tête; les jeunes vont coiffées uniquement de leurs beaux cheveux châtain cuivré, dont les bandeaux plats encadrent avec grâce l'ovale allongé d'un visage aux traits fins, au front étroit, aux yeux brillants, d'un bleu très vif, au teint d'une éblouissante fraîcheur jusqu'à ce que les privations et la boisson y impriment leur flétrissure. Le type milésien se rencontre ici dans toute sa pureté primitive, inaltérée par des croisements avec les Danois, les Saxons et les Normands. Bien que la race soit originaire de la Galice, et que des infiltrations espagnoles en aient rajeuni le sang pendant plusieurs siècles, le caractère physique en est plutôt vénitien; le roux titianesque n'est pas rare à Galway et dans les montagnes du Connemara.

Par exemple, si les jeunes et jolies filles sont extrêmement attrayantes, il n'est pas d'objet d'horreur comparable à certaines vieilles Irlandaises, ridées, ratatinées, les jambes enflées, l'œil terne, la lèvre pendante, abruties par la dégradation d'une misère à laquelle elles cherchent dans de copieuses libations de whisky frelaté des consolations malsaines. De plus, le costume que je viens de décrire étant destiné à durer une vie entière, la somme de crasse et de déguenillage augmente avec les années. Filée, tissée et teinte dans les hameaux perdus des Highlands du Connemara, l'étoffe, il est vrai, en est solide, et si épaisse que c'est une lourde charge de porter toutes ces jupes qui vont s'allongeant successivement afin d'en bien faire voir le nombre auquel se mesure la fortune de leur propriétaire. Cependant tout passe, et le moment arrive où, usées, fanées, rapiécées de morceaux de toutes nuances, elles s'effrangent lamentablement. La fantaisie de la mode a fait adopter la *madder flanell* par les élégantes de Galway, qui la doublent de soie et la garnissent de fourrure, en faisant un original et confortable costume de campagne, de chasse ou de patinage. Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria — qui, comme on sait, ne porte que du noir — a daigné encourager l'industrie rurale de ses médiocrement loyaux sujets du Connemara, en se commandant chez le grand confectionneur plusieurs jupes rouges et autant de capes bleues; les noms de la duchesse d'Edimbourg et de plusieurs femmes de l'aristocratie anglaise figurent également sur les prospectus de la maison, simple boutique de drapier analogue à celles de nos pères, où s'approvisionnent à bon prix les femmes de pêcheurs et de fermiers. Toute rebelle que soit Erin, les marchands n'y dédaignent pas plus qu'ailleurs ce genre de réclame. N'ai-je pas vu flamboyer sur une boucherie borgne de Dublin cette enseigne mirifique : « Fournisseur de Sa Majesté l'impératrice d'Autriche (?) et de S. E. le lord-lieutenant. »

Une course à travers les magasins de Galway ouvre un jour instructif sur les mœurs commerciales de l'Irlande. Qu'on n'y trouve pas grand'chose, cela va de soi, vu la rareté du client et le vide de son escarcelle; mais pour obtenir ce peu même, que de temps, de paroles, d'agitation superflus! J'ai souvenance d'une insignifiante réparation de parapluie qui m'a donné plus de peine que l'achat d'un mobilier complet; encore le résultat de tant d'efforts était-il si extraordinaire, que mon mécontentement s'est évaporé dans un fou rire. J'ajoute à l'honneur du caractère irlandais que, loin de s'offenser de mon hilarité, le patron s'y est pleinement associé et a refusé toute rémunération. Le culte de la vérité me fait un devoir de dire que ce parapluie d'ailleurs a tenu bon jusqu'à la fin du voyage, et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché aux poissons à Galway. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciel sait s'il a été fréquemment mis en réquisition! Une autre fois c'est l'emplette de quelques feuilles de papier à dessiner qui nous a tenus une bonne heure chez le premier papetier de la ville. Une autre personne achetait des pains à cacheter, une troisième un crayon de deux sous; une famille entière se consultait pour l'acquisition d'une bouteille d'encre : il n'en fallait pas plus pour ahurir le mari, la femme et un petit commis. On serait parti sans payer qu'ils ne s'en seraient pas aperçus. La caisse est une boîte en zinc que l'on trimballe de comptoir en comptoir, et dont la clef est tantôt dans la poche de l'un, tantôt dans la poche de l'autre, si bien que ce sont des chasses effrénées pour vous changer une demi-couronne. Cette boîte me rappelle le procédé primitif en usage dans les tramways de Galway pour récolter la recette. Un adolescent tout galonné vous présente une sorte de tronc cadenassé, en fer-blanc, dans lequel vous êtes prié de déposer votre penny. Si vous n'avez pas de monnaie, il pose sa tire-lire à ses pieds, ou la tient entre ses jambes — on n'a pas encore pensé à la lui faire porter en bandoulière — pendant qu'il extrait laborieusement de ses poches le change intégral de votre pièce blanche; puis il se présente de nouveau à la quête. Si vous riez, toute la voiture vous imitera. N'est-il pas curieux et touchant à la fois qu'en ce pays si malheureux on soit toujours si gai, et cela ne donnerait-il pas raison aux rétrogrades qui affirment que le mécontentement des autres et de soi-même croît en proportion des progrès du bien-être et de la liberté?

Un trait caractéristique des classes populaires irlandaises, c'est la familiarité avec « leurs meilleurs ». Beaucoup désir de parler, non moins celui de se rendre utile dès qu'on reconnaît que vous êtes étranger, on vient au-devant des renseignements dont vous pouvez avoir besoin; mais en retour on attend de vous quelques confidences sur vos projets et sur vos impressions. Inutile de dire qu'il convient de tout louer sans réserve, légitime rétribution de tant d'obligeance. Je donne à la poste le nom du prochain bureau restant où doivent suivre mes lettres; apprenant ainsi que je vais explorer le Connemara, l'employé, qui est originaire de ces parages, m'accable aussitôt de conseils fraternels sur les précautions hygiéniques à prendre, s'informe si je suis munie de vêtements chauds et de couvertures caoutchoutées, m'indique les meilleures auberges, et croit devoir me prémunir contre le préjugé de pusillanimes touristes qui redoutent ces montagnes comme un pays sauvage. Un instant après, à la gare — où je réclamais pour la dixième fois des bagages expédiés de Limerick en par trop petite vitesse, — un facteur m'exhorte, paternellement celui-ci, à ne pas me laisser effrayer par l'agitation agraire, qui détourne tant de voyageurs de visiter l'île d'Emeraude. Puis, comme il rentre en ville, il me demande la permission de faire un bout de chemin avec moi, apprend avec plaisir ma nationalité, me questionne sur le général Boulanger, me demande si la France aspire à une restauration monarchique, et me déclare que la royauté lui paraît une institution surannée, qu'on achève d'user quand on l'a, mais qu'on ne remplace pas — quelque chose comme un cachemire de l'Inde (la comparaison n'est pas de lui). Et en me quittant il me dit avec un accent tolérable : « Au revoir, madame! », très fier de ces trois mots français pêchés je ne sais où. Je réponds à sa politesse en lui promettant que je reviendrai : c'est le plus simple pour être agréable à ces aimables gens et couper court aux conseils contradictoires qu'ils vous donnent tous au sujet des excursions à faire.

Le seul Claddagh vaut le voyage de Galway. Ce mot gaélique, qui signifie « grève », désigne le quartier des pêcheurs, situé de l'autre côté de la rivière qui met la baie en communication avec le Lough Corrib; on y accède par un pont qui le réunit à la place du marché aux poissons. Etrange village fait de cabanes basses en rude maçonnerie, groupées sans ordre le long de la lagune, séparées par de petits murs en galets sur lesquels sèchent du linge et des loques rouges, et par des mares à demi salées où barbotent cochons et canards. De chétifs buissons et des arbustes rabougris poussent dans les endroits abrités du vent marin, et à côté d'un tas d'ordures et de poterie cassée où picorent de maigres poules, éclate la note joyeuse d'un fuchsia arborescent tout rouge de fleurs, ou se dresse l'élégante silhouette d'une touffe de grêles tamaris. C'est d'une couleur merveilleuse. Les blancs intenses des façades lavées de chaux; les gris dégradés des murs de pierre à différents plans; les roux des toits de chaume variant du paille au brun, et souvent panachés du vert des joubarbes et des sédums fleuris de blanc et de rose; le vert glauque, le jaune laiteux et le velours marron des varechs laissés à découvert par la marée basse; le noir luisant de la coque goudronnée des barques échouées dans la vase brune au pied du petit môle; les verts magiques de la mer, émeraude sous la lumière et presque noire dans les raies d'ombre, avec de coquettes franges d'écume à la crête des vagues; de l'autre côté de la baie, le violet nué d'argent du Burren de Clare; enfin les bleus fins, nuancés à l'infini, d'un ciel changeant, moutonné de capricieux nuages d'un blanc doré, et qui, à mesure que le soleil s'abaisse sur l'horizon, se teinte d'orangé, de rose, d'un vert délicat à reflets d'opale. Les pays à climat variable ne sont pas toujours cléments au voyageur, mais leurs perpétuels mouvements de lumière, leur atmosphère enveloppante, font à la fois la joie des yeux du peintre et le désespoir de sa palette.

Le Claddagh compte environ 4 000 âmes et constitue un petit État dans l'État. Non seulement les habitants s'allient exclusivement entre eux depuis deux mille ans, mais ils ne souffrent pas qu'aucun étranger s'établisse au milieu d'eux. Quant au pêcheur de quelque rive voisine qui tendrait ses filets dans la baie, la première fois il les verrait coupés, la seconde il recevrait un mauvais coup. Il n'y a pas bien longtemps encore, le Claddagh jouissait des privilèges

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une commune distincte, gouvernée par un maire qui portait le titre de roi. Rattachés maintenant à la municipalité de Galway, non sans en avoir fort murmuré, les pêcheurs continuent à élire ce magistrat, lequel exerce une autorité suprême dans le règlement de toutes les affaires locales qu'ils peuvent soustraire au contrôle du shériff, ainsi que de leurs disputes d'ordre privé. L'élection a lieu chaque année à la Saint-Jean, et est l'occasion de bruyantes réjouissances accompagnées de feux de joie. Le roi du Claddagh arbore comme insigne de sa dignité un pavillon blanc au mât de sa barque. La pêche est leur unique industrie. Le saumon leur offrirait des ressources considérables, s'il n'était accaparé par une compagnie qui opère à l'embouchure du lac Corrib, où sont établis des barrages sur lesquels on voit les poissons bondir par centaines. Ils se contentent des maquereaux et des harengs, dont les bancs abondent au large, des homards et des crabes qu'ils trouvent dans la baie. L'argent est rare chez eux, et la dot des filles se compose uniquement d'un lit de plume, d'une part de barque et de l'anneau de mariage en or, représentant un cœur soutenu par deux mains, qui se transmet de génération en génération.

Cette existence isolée, jalousement préservée de tout contact extérieur, a conservé à la population du Claddagh un caractère personnel. Les femmes sont celles que je dépeignais tout à l'heure, avec une finesse de type, une élégance d'attitudes, une noblesse de démarche plus accentuées encore; il est à noter aussi qu'en dépit de leurs loques sordides et de leurs traits prématurément flétris, les vieilles ne répondent pas au lamentable modèle de sorcière de Macbeth que l'on rencontre à chaque pas dans les rues de Galway. Les hommes, assez proprement vêtus du tricot bleu et du pantalon de molleton grossier du marin, chaussés de lourdes bottes et coiffés d'un béret ou d'un feutre mou, sont des gaillards bien découplés, de taille moyenne, plus agiles et nerveux que robustes. Bruns de cheveux, leurs joues, bronzées par le hâle, généralement rasées, graves, taciturnes, l'air dur et sauvage, ils ont souvent des profils de médaille romaine. Les enfants, très beaux, hardis et la mine intelligente, sont à moitié nus, et couverts pour le reste de ces loques que j'ai trop souvent décrites; parfois les filles en jaquette d'homme, tenant lieu de jupe et de corsage, et les garçons en robe de fille, faisant de son mieux office de culotte. On flâne beaucoup au Claddagh, comme par toute l'Irlande, et un peintre qui s'y assied devant son chevalet assemble bientôt autour de lui la moitié de la population. Mais cela ne se passe pas toujours en simple curiosité. Un artiste connu des lecteurs du *Punch* s'y était installé un jour pour dessiner quelques types. Comment le bruit se répandit-il que l'étranger faisait des caricatures pour les journaux *sacsannachs*? La populace s'ameuta, et on l'aurait jeté à l'eau s'il n'avait su leur faire entendre, dans un anglais teinté de *brogue* indigène, que, né lui-même en Irlande, il n'avait pas l'intention coupable de ridiculiser ses compatriotes aux yeux de l'ennemi héréditaire. Après quoi il s'en fut plus vite qu'il n'était venu.

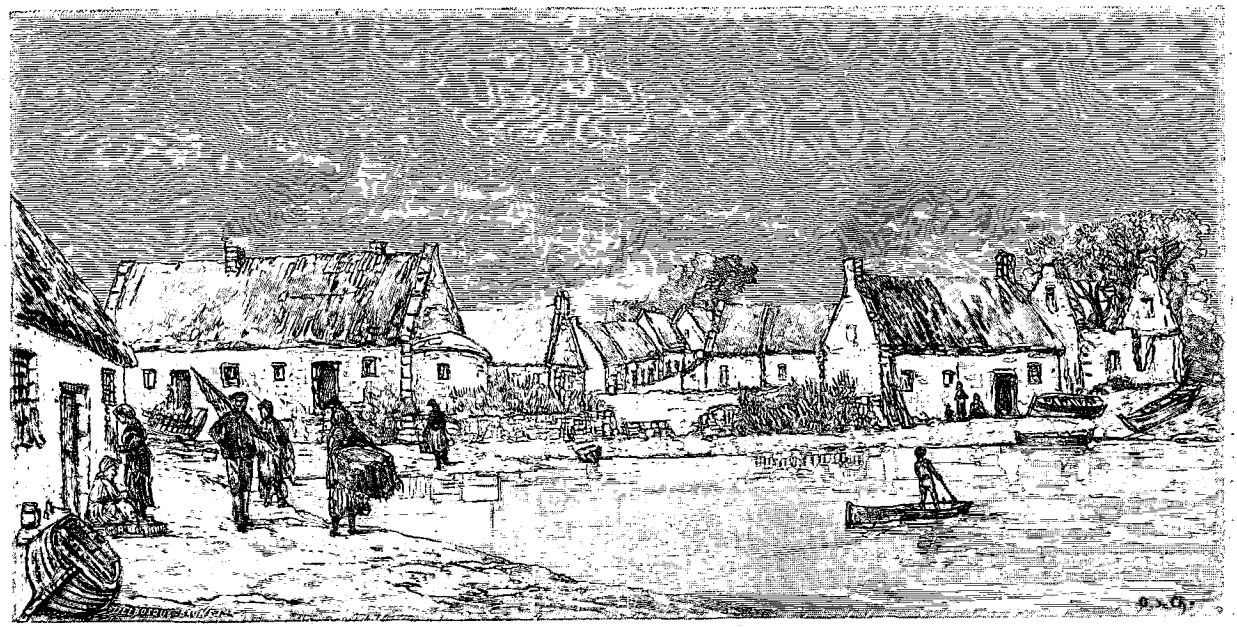
Nous n'avons pas couru les mêmes périls. D'abord réservés et méfiants, les hommes, qui, la pipe à la bouche, regardaient le papier se couvrir de couleur, furent bientôt rassurés par quelques paroles familièrement polies. M'adressant à un jeune matelot remarquablement beau, et brun comme un brigand calabrais, qui paraissait s'intéresser particulièrement au travail de l'artiste, je lui confiai « le gentleman français qui n'entendait point l'anglais », en le priant d'en prendre soin pendant que je visitais le village, et d'empêcher que, dans son importune curiosité, la foule le serrât de trop près. M'étant éloignée, j'eus la satisfaction de le voir, une longue gaule à la main, écarter les gamins des deux sexes quand ils interceptaient la vue ou regardaient indiscrètement par-dessus l'épaule du peintre. Rien n'est effronté et sauvage à la fois comme cette marmaille du Claddagh. Je vois encore une petite brune, semblable à une gitana sous sa tignasse embroussaillée, qui nous dévorait de ses yeux luisants comme braise, et, si nous faisions mine de l'approcher, bondissait en arrière comme un animal effarouché, entraînant son petit frère roux et morveux, tout nu dans un fourreau de velours jadis grenat, et coiffé d'une casquette dont il ne restait que la visière. Et un petit drôle en costume de mousse, qui, devinant qu'on essaye de le croquer, nous tourne impertinemment le dos, en déclarant qu'il posera si on veut lui donner six pence. « C'est à vous de les donner, lui répondis-je : croyez-vous qu'on va faire votre portrait pour rien? » Cela les met en joie, et une poignée de *coppers* distribués à propos pour acheter du sucre candi à quelques nourrissons qui braillent, intimidés sans doute par des physionomies qui ne leur sont pas familières, achève, en faisant sourire les mères, de dérider les hommes. Désormais nous sommes les meilleurs amis du monde. « Ce sont des Français, se disent-ils entre eux; ils visitent le pays et tirent le portrait des gens, des bateaux et des maisons. » Ils n'ont pas une haute idée des arts du dessin; ayant vu opérer des photographes, ils tiennent ce procédé pour infiniment supérieur, « parce que dans le même temps on peut faire quarante fois plus de portraits ». Contrairement à la plupart des Irlandais des classes populaires, les habitants du Claddagh ne semblent pas faire grand cas de la culture intellectuelle. Un présent toujours bien accueilli de Paddy est un journal, eût-il une semaine de date. Je crus bien faire en offrant au jeune pêcheur que j'avais institué garde-du-corps le *Freeman's* du jour, l'organe catholique et nationaliste; il me répondit qu'il ne savait pas lire, et d'un ton si fier, que je craignis de l'avoir offensé.

Quand on a pénétré dans des cabines irlandaises, on conçoit que cette population vive volontiers en plein air. Une salle basse et de médiocres dimensions, éclairée par une lucarne à laquelle tiennent lieu de rideaux plusieurs épaisses couches de poussière superposées,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus la clarté d'un feu de tourbe dont la fumée bleue s'échappe par un trou du toit, et dont l'âcre senteur résineuse annihile les odeurs de marée et de crasse. Sur une petite table basse, les débris du dîner : des arêtes de poisson et des pelures de pommes de terre bouillies, au milieu desquelles un maigre chat jaune cherche sa vie. Dans un coin, un grabat ; en face, un méchant buffet tout déjeté ; quelques sièges grossiers, des pots égueulés et des marmites fêlées traînant sur le sol en terre battue, au milieu des ordures ; aux poutres encrassées de suie pendent des filets et des grappes de harengs salés. La femme fait du filet. Sur le banc traîne un tricot commencé, l'ouvrage sans doute de la belle fille de seize à dix-sept ans, très jolie, qui, croisant ses ronds et frais bras nus sous le tartan rouge et noir dont elle est drapée, se tient paresseusement accotée à un chambranle de la porte, qu'elle dépasse de la tête, et regarde vaguement la mer de ses grands yeux de saphir fendus en amande. Elle est l'aînée des trois enfants vivants ; plusieurs sont morts en bas âge, deux garçons ont été perdus en mer. Polies, mais réservées et un peu farouches, ces femmes nous traitent en égaux, brèves dans leurs discours, ne se plaignant pas et ne demandant rien. Il y a loin de cette attitude presque hautaine à la servilité mendiante du reste du pays. C'est le rude et sain contact de la mer qui ennoblit cette population.

Plût à Dieu que cette fière réserve fût générale en Irlande. Je me rappelle encore une femme qui pendant un après-midi entier m'a poursuivie dans Galway avec cinq crabes qu'elle s'entêtait à vouloir me vendre parce que mes regards s'étaient égarés de son côté. Le plus sage eût été de m'exécuter de bonne grâce ; mais, ne l'ayant pas fait d'abord, je m'obstinai aussi, et ce



Vue du Claddagh à Galway (voy. p. 151). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

fut une obsession. Vainement tentai-je des ruses de renard harcelé par une meute : partout je retrouvais ces crabes menaçants. Ils m'attendaient aux portes des maisons, me relançaient jusqu'au fond des magasins, s'embusquaient au coin des rues où ils devinaient que je devais passer. Ces crabes étaient fées. Retour d'une longue course par des chemins boisés qui contournent la baie, j'espérais avoir fait perdre mes traces : morts à la peine, ils me barraient l'entrée de Mack's *Royal Hotel* de leurs cadavres palpitants. Après avoir épuisé mon vocabulaire limité de gros mots, et menacé de recourir à la protection de la police, je finis par où j'aurais dû commencer, et je jetai une pièce blanche à la femme, en l'envoyant au diable avec sa marchandise, ce qui est en idiome britannique une énormité. Ma nuit fut un horrible cauchemar : je me voyais étreinte dans les pinces gigantesques de tout un banc de crabes fantastibues. Au réveil je me consolai par la mauvaise pensée que ces crustacés de malheur feraient de nouvelles victimes jusqu'à ce que l'action décomposante du soleil d'août les renvoyât tout seuls dans les rochers d'où ils étaient natifs.

Ce jour-là il nous fallait quitter Galway parce qu'on nous mettait à la porte. C'était la semaine des courses — dont, particularité digne de remarque, le comité était présidé par le major général J. de Montmorency — et toutes les chambres de la ville sont retenues un mois d'avance à cette occasion. J'ai dit le goût pour tous les sports qui tient la nation irlandaise, et particulièrement sa passion pour les chevaux. De plus, cette race d'humeur sociable et vagabonde se plaît à toutes les occasions de déplacement et de réunion. Dès la première heure, Eyre-Square, où les hôtels, les banques et les clubs s'alignent autour d'un jardin public clos de grilles, offrait le spectacle d'une animation extraordinaire. Outre ces *squires*, hobereaux des environs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *malle royale* (voy. p. 154). — Dessin de Reichan, d'après une photographie et un croquis d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accompagnés de leur famille, pour qui nous avions à déloger, et des prêtres catholiques toujours nombreux dans les assemblées publiques, les fermiers du pays arrivaient avec femme et enfants, dans leur *trap* en sapin verni ou leur charrette peinte en rouge vif, qu'ils dételaient sur la place, mettant le cheval dans quelque auberge. Ils avaient sorti leurs atours du dimanche. Quelques vieux dans l'antique costume national, habit gris à pans carrés et boutons de métal, ample gilet et culotte courte de velours côtelé jaunâtre, gros bas de laine chinée, chapeau haute forme en poil de lapin hérissé et luisant, immense cravate verte et rouge. Un marchand de bœufs, taillé en hercule, se carre dans une immense houppelande en drap chocolat, épais comme le feutre dont les Kalmouks font leurs tentes, gilet de peluche jaune, pantalon à carreaux extravagants vert et moutarde. Plus nombreuses les redingotes noires, et les jeunes gens en complet de *tweed*. A voir ce bon drap et ces chemises blanches bien empesées, on ne croirait pas que cela sort des bouges où nous avons souvent pénétré. Et tous ont en poche quelques demi-couronnes à mettre sur un cheval, sans parler des tournées qu'on s'offre entre compères dans les tavernes, toutes fourbies de neuf à cette occasion. Il ne faudrait pas que l'aspect profondément misérable de l'Irlande fît croire à un dénuement général ; la crasse et les guenilles vont souvent de pair avec une certaine aisance, et de plus il faut que Paddy soit réduit à une extrême détresse pour n'avoir pas d'argent à mettre à ses plaisirs. Les fermières les plus cossues étalent des jupes à volants, généralement noires, achetées au décrochez-moi-ça, ainsi que des mantilles brodées de jais. Leurs filles sont habillées en demoiselles, d'un goût à faire hurler. Toutefois ces abominations de chapeaux que nous avons vus à Dublin et à Cork sont heureusement inconnues ici : elles vont en cheveux, avec un coin du plaid ramené sur la tête. Ce sont les femmes de la plaine et des vallées pierreuses du comté de Clare ; celles des hautes terres du Connemara éclatent comme des coquelicots dans le flamboiement de leur molleton rouge, et avant d'entrer en ville elles ont chaussé leurs bas et leurs souliers, signe qu'elles sont en gala. Les mendiants, les éclopés, les aveugles ont surgi de terre. Des fillettes dansent la gigue sur un lambeau de tapis, au son d'une petite flûte aigrelette ; des naines font cent contorsions et grimaces au milieu d'un cercle de badauds. Des loqueteux courent à toutes jambes, entrant comme des trombes dans les magasins, dans les vestibules, hurlant et bousculant tout sur leur passage : ils vendent moyennant un penny le programme des courses, et sont aussi affairés qu'un agent de change au plus fort de la Bourse. Une belle fille drapée dans un châle écarlate m'en colloque un de force, sous prétexte qu'elle a un morceau de verre dans son pauvre pied. Le soleil brille, il fait chaud, tout est bruit, mouvement, poussière : on se croirait dans une ville d'Espagne ivre de la surexcitation d'une course de taureaux.

II

La nécessité se trouvant d'accord avec notre inclination pour nous faire fuir ces dissipations mondaines, nous avons pris place à neuf heures du matin dans la « malle royale » qui devait nous emporter avec la poste au cœur du Connemara : 50 milles par monts et par vaux, franchis en huit heures. J'ai décrit le *jaunting-car* à deux roues et à quatre places. Allongez-le, posez-le sur quatre roues, ajoutez-y une haute banquette pour le cocher, attelez-y trois vigoureux chevaux, et vous aurez le véhicule qui fait office de diligence, toujours absolument découvert, bien entendu, comme si les indigènes voulaient s'affirmer à eux-mêmes qu'il ne pleut jamais dans leur pays. On s'aligne en rang d'oignon, dos à dos, six ou huit voyageurs de chaque côté, séparés par une montagne de bagages que, si bien assujettis qu'ils soient avec des cordes, on ne voit pas sans inquiétude s'amonceler au-dessus de sa tête. Si tout dégringolait, on serait mis en purée, et à chaque tournant qui fait un peu pencher la voiture on se dit que, si elle versait, on serait aplati comme une feuille de papier. La catastrophe menace alternativement sa banquette et l'autre, selon qu'on tourne à droite ou à gauche. Mais il n'arrive jamais rien : pourquoi arriverait-il quelque chose? L'Irlandais est fataliste, et il a bien raison. En voyage surtout, les préoccupations de ce genre seraient un excédent de bagages bien encombrant. Dans le « puits », c'est-à-dire le coffre en forme de cercueil sur lequel s'empilent les malles, on fourre vos petits colis, pêle-mêle avec un panier de beurre, une bourriche de poissons, un gigot enveloppé d'une poignée de paille, destinés à être déposés en route. Les sacs de dépêches sont arrimés entre les jambes du cocher. En route on cueille indéfiniment des voyageurs qui se juchent sur les bagages, jambes ballantes, ou se cramponnent derrière comme ils peuvent, — pour un peu ils s'assiéraient sur vos genoux. Tout cela est d'un confort médiocre, mais les gens sont si bons enfants et de si belle humeur, si obligeants, si insinuants, si polis! Et puis on est mené si rondement — l'Irlandais ne se hâte que quand il tient les rênes en main, — et l'on traverse des pays si délicieusement sauvages et pittoresques, qu'on ne songe ni à maugréer ni à se fâcher, ce qui d'ailleurs serait superflu, la force d'inertie des Celtes hiberniques étant sans limites. C'est à cela qu'ils doivent d'être encore bien vivants et grouillants, bien que depuis tant de siècles les Anglais les écrasent. A tout prendre, on doit plutôt se réjouir de trouver dans les parages les plus perdus des services de locomotion fort bien combinés pour l'agrément des touristes. L'honneur en revient à un Italien nommé Bianconi, qui, voilà un demi-siècle, s'était établi maître de poste à Clonmel, dans le comté de Tiperary, et ne possédait pas moins de 1 300 chevaux. La tradition s'en est conservée malgré l'établissement des chemins de fer.

Mais il n'y a pas de chemins de fer d'ailleurs dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

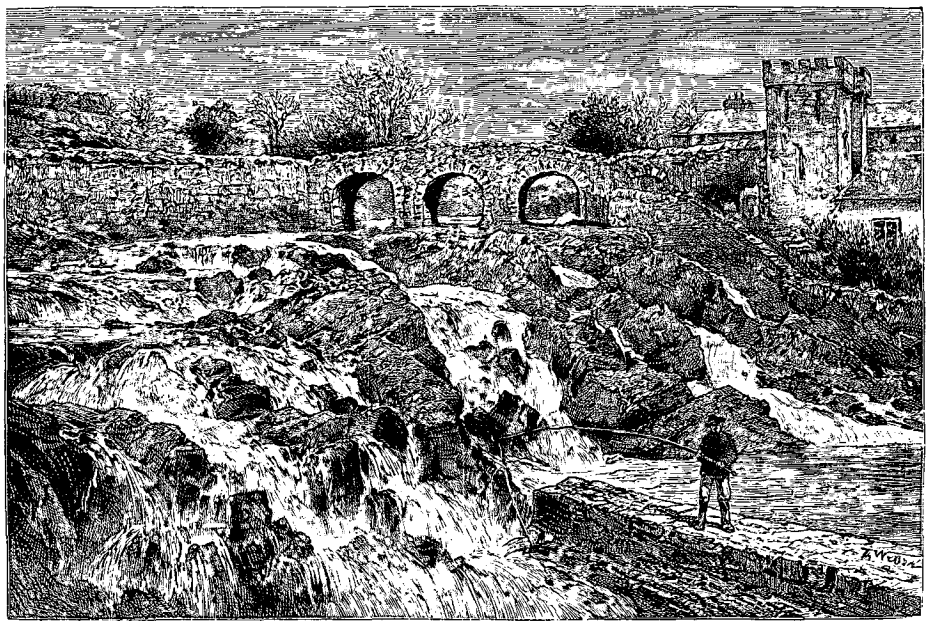


Lac de Ballynahinch (voy. p. 156). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette immense tourbière coupée de landes et de marais, semée de lacs et bossuée de montagnes stériles, vaste presqu'île déchiquetée par la mer, qui pend comme un lambeau à l'extrême ouest de l'Irlande, entre la baie de Galway au sud, celle de Clew au nord, à l'occident le large infini, à l'est les Loughs Corrib et Mask, la séparant presque entièrement de la terre ferme. Le premier de ces lacs, qui a 35 milles de long sur 8 dans sa plus grande largeur, marque la tombe du géant Orbsen, roi de Connaught. Il contient autant d'îles qu'il y a de jours dans l'année, et ses rives sauvages et quasi désertes sont jonchées de ruines des temps historiques et fabuleux, au milieu desquelles se trouve le domaine de lord Ardilaun, fils de feu Sir Benjamin Guinness, le grand brasseur, une oasis dans un chaos de pierrailles.

Non moins sauvage est la route que suit notre car, sur la rive occidentale du Lough Corrib, montant doucement au milieu de petits bois de pins et d'ifs, dans les montagnes qui dérobent la vue de la mer. De maigres pâturages, fort peu de pommes de terre, des carrières qui donnent un joli marbre semblable au *verde antico* d'Italie, quelques veines de porphyre dans les hauteurs, une petite mine de plomb argentifère, enfin sur la côte le varech dont on extrait de la soude, sont les seules ressources du pays. Aussi les villages y abondent-ils moins que les ruines. C'est dans ce district que se réfugièrent les O'Flaherty, dépouillés par les Burgho. A Moycullen l'un d'eux fut égorgé dans son propre château avec ses quatre enfants, tandis que son vieux père Hughes Oge mourait de faim dans une oubliette. Plus loin se dresse le haut donjon carré d'Aughnanure, leur plus formidable bastille. Au XVIe siècle un château des O'Flaherty était tombé en



Cascade de Clifden. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

quenouille : c'est pour cette raison sans doute qu'on l'appelle château de la Poule. La châtelaine était une luronne, qui, pour se défendre moins contre ses voisins anglais que contre les membres de sa propre famille, vivait derrière ses murailles, pont levé, herse baissée, fauconneaux chargés. Pour ne pas donner d'ombrage au gouvernement soupçonneux de la reine Élisabeth, elle avait allégué par une requête écrite de l'état troublé du pays l'obligeant à veiller sur sa sécurité. Ne se doutant pas que le prénom celtique de Bivian désignait une femme, la reine répondit par une patente accordant au capitaine O'Flaherty l'autorisation d'entretenir aux frais de la couronne une compagnie de vingt hommes d'armes. La fille de cette amazone épousa l'Anglais Thomas Blake, et je crois que le domaine est demeuré entre les mains de ses descendants. Des O'Flaherty sont encore propriétaires de terres considérables dans le Connemara; inutile de dire qu'ils ont perdu tout droit au surnom de « féroce » jadis porté par leurs ancêtres, à l'un desquels Elisabeth avait accordé une amnistie totale « pour tous homicides et massacres par lui commis jusqu'à ce jour ».

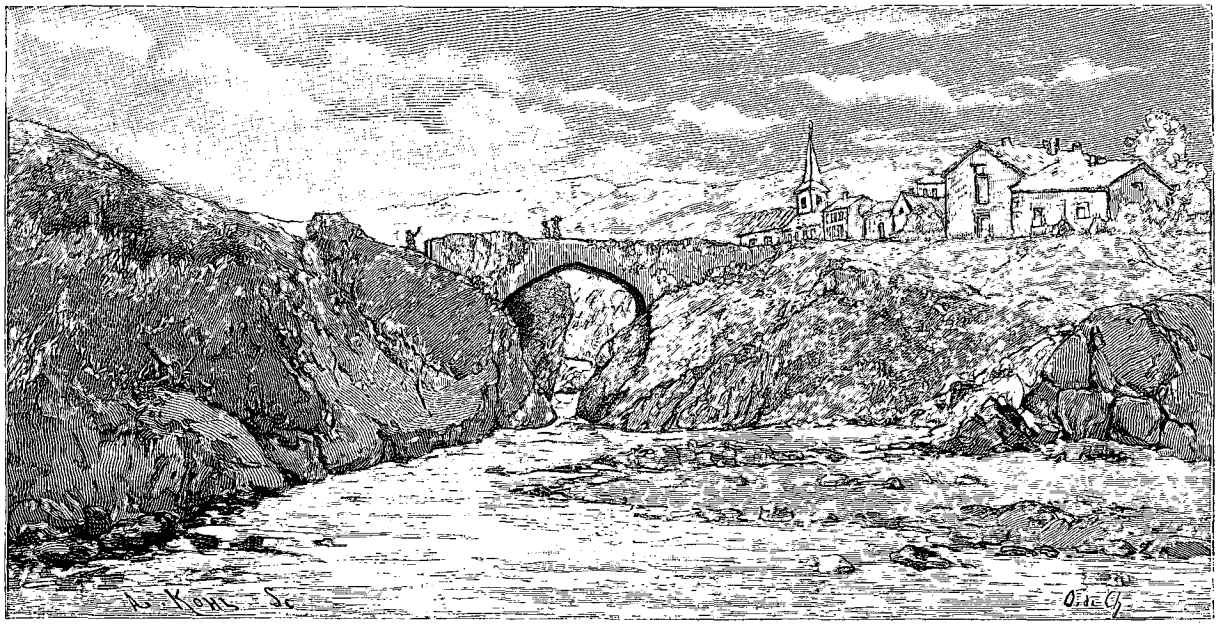
A côté de ces anciens princes celtes régnaient les Martin, une des treize tribus normandes de Galway. Le mot n'est pas excessif, car c'était un dire courant parmi les paysans du commencement de ce siècle, que « le colonel était le meilleur Martin qui eût jamais régné ». C'est celui-là qui, comme un jour le prince-régent parlait avec orgueil d'une belle avenue d'arbres à Windsor, riposta : « J'en ai une de trente milles de long ». Et cet Irlandais ne disait pas une gasconnade, car la route qu'on suit depuis Outgherard jusque près de Clifden, à travers le domaine de Ballynahinch, qui comprenait alors une superficie d'environ 200 000 acres, n'aboutissait qu'au château des Martin, possesseurs, en outre, de plusieurs îles sur la côte, dont l'une était un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parc à daims. Au bord du lac de Ballynahinch est situé le château, vaste mais sans caractère, masqué par d'épais ombrages. En face, dans un îlot, une tour servait de prison au temps où les Martin exerçaient haute et basse justice. Les malheurs des temps ont ruiné la famille, comme tout est ruiné en Irlande, et morcelé cette terre féodale, plus grande qu'une principauté d'Allemagne.

C'est au delà d'Outgherard qu'on entre dans le haut pays, série de plateaux successifs s'élevant graduellement entre des sommets arrondis en forme de dôme, très improprement appelés les Douze-Aiguilles, dont les plus élevés atteignent de 2 200 à 2 300 pieds. Une foule de petits lacs égayent la lande de leur miroir d'argent. On se lasse de décrire des paysages toujours variés de lignes, de lumière, de couleur, mais au service desquels la plume ne peut mettre qu'un vocabulaire restreint. On se lasse même de regarder, et quand on a dans les reins huit heures du confortable véhicule dépeint plus haut, on arrive à un état de somnambulisme éveillé très doux, mais nullement lucide, se laissant conduire par montées et par descentes au trot berceur des chevaux, sans savoir où l'on passe, et à peine où l'on va, s'abandonnant, moralement et physiquement détendu, à ce charme indéfinissable qui se dégage de la nature irlandaise, et justifie la molle nonchalance de ses enfants, en même temps que leur tendresse persistante pour la terre d'Émeraude.

Si seulement il ne pleuvait pas autant ici, ce serait le plus charmant pays du monde. Fox avait accoutumé de demander à tous les gens qui arrivaient d'Irlande : « Est-ce que l'averse est finie? » C'était excessif, car même en Irlande les averses ne durent pas plusieurs années; mais elles sont vraiment trop fréquentes, et bien que ce perpétuel mouvement de nuages fasse de



Pont de Clifden. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

si beaux ciels, on se lasse d'être si souvent mouillé qu'à peine a-t-on le temps de sécher. Comme on comprend la fantastique consommation de thé par laquelle les Irlandais combattent cette humidité perpétuelle! On ne tarde pas à les imiter, et même à faire des orgies de grog au whisky, car le vin est rare, et jamais des Français n'admettront que la bière réchauffe l'estomac. Parfois les averses se prolongent au delà des limites raisonnables. Ainsi nous avons été retenus pendant quarante-huit heures à Clifden, terminus de la première journée de « malle royale », par un déluge devant lequel a reculé notre intrépidité déjà éprouvée. Ce charmant village — pardon, cette ville : on y compte 1 300 habitants — accroché au flanc d'un contrefort du massif des Douze-Aiguilles, au fond de la pittoresque baie d'Ardbear, a un petit port d'où, dit la géographie, « il se fait une exportation considérable de grain ». Où récolte-t-on ce grain? je me le demande! Le long de la côte, le régiment habituel de petites îles peuplées d'une ou deux familles de bergers gardant un peu de bétail au milieu de ruines préhistoriques. Comme dans tout l'Ouest, la mer est superbe, bien qu'ici ses fureurs soient adoucies. Clifden est de création moderne. C'est la famille d'Arcy, une des treize tribus, qui l'a fondée en donnant des lots de quatre acres de terre en friche à bail perpétuel pour un loyer annuel de vingt shillings. De cette intelligente libéralité est née une petite ville propre et prospère, qui possède une prison monumentale, un *workhouse* grandiose, et vide de pauvres, comme toujours, un tribunal imposant, deux coquettes églises blanches, et une excellente auberge, plus une belle cascade qui dégringole de la montagne. Les d'Arcy se sont ruinés à être les bienfaiteurs du pays, et leur beau château moderne, quoique crénelé comme une bastille, merveilleusement situé au-dessus de la baie, a passé en d'autres mains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

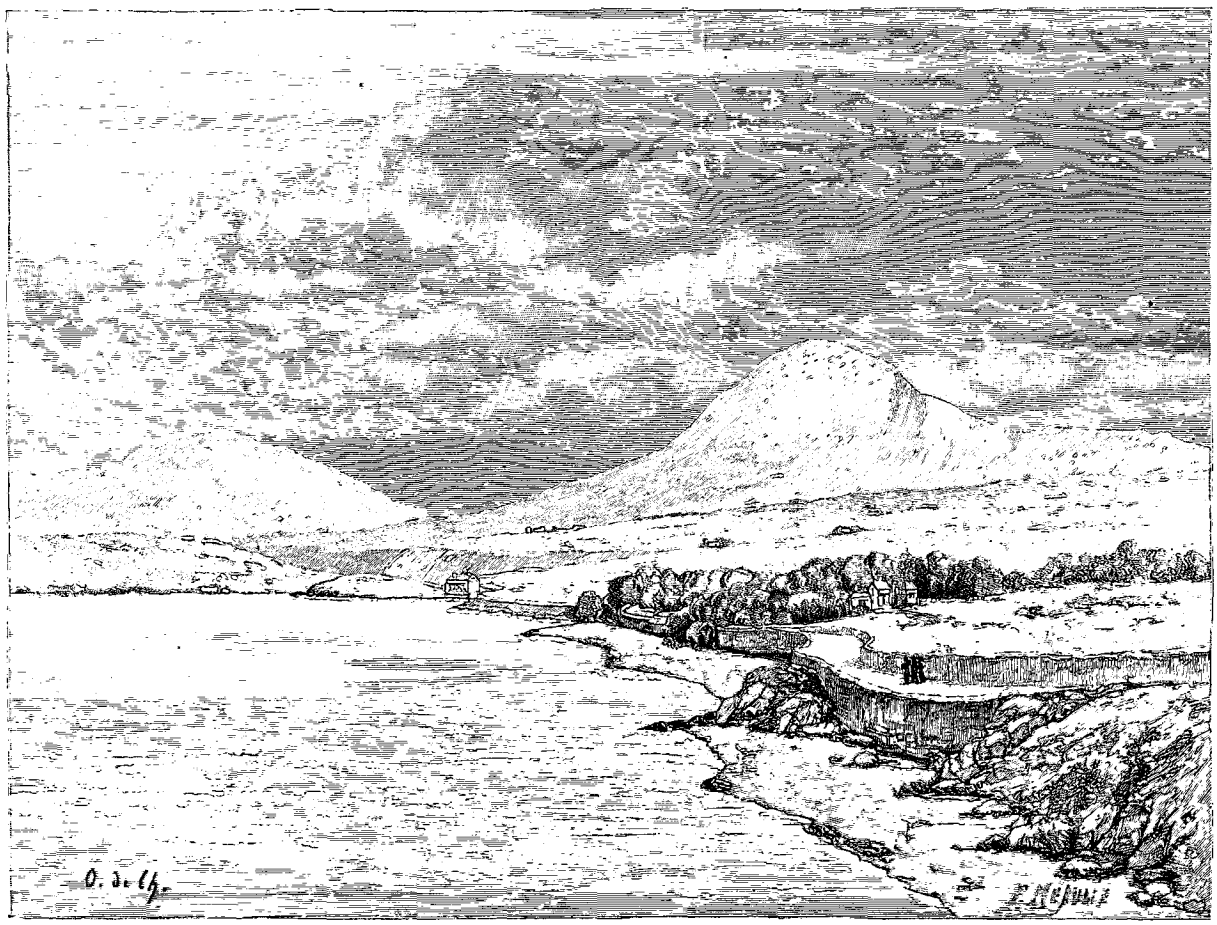
Il ne faudrait pas croire que cet arrêt forcé nous ait donné de l'ennui. J'ai dit que toutes les cataractes du ciel n'empêcheraient pas les indigènes de se mettre en route quand c'est leur caprice. Aussi, par une de ces journées de pluie battante, les deux *cars* publics venant de Galway et s'y rendant de Westport amenèrent dix-neuf touristes des deux sexes, ruisselants comme des fontaines et affamés comme des loups. Le déballage était une chose à voir, tout à fait réjouissante pour nous, qui avions paisiblement passé notre journée au sec, à côté de la gaie flamme bleue d'un feu de tourbe. Le dîner réunissait vingt-deux personnes autour de la table : jamais l'hôtel Mullarkey n'en avait tant vu, si j'en juge par l'ahurissement du personnel. Ce dîner comptera parmi les plus joyeux souvenirs de ma vie. En Irlande, dans les tables d'hôte sans prétention, qui sont les meilleures, les plats de résistance sont placés devant chacun des convives qui se trouvent aux deux bouts de la table, à charge de découper et de servir eux-mêmes. Cet usage n'est point déplaisant, surtout pour ceux qui se gardent prudemment de s'asseoir à ces places d'honneur. Or ce soir-là tout le monde avait été prudent, et elles étaient inoccupées. Après qu'on nous eut servi un de ces exécrables bouillons incendiés de poivre et de girofle dont l'Irlande partage le secret avec l'Angleterre, le reste du dîner fut apporté en bloc, suivant la coutume. Deux gigots d'agneaux rôtis à point, et baignant dans un jus savoureux, l'unique triomphe des cuisinières irlandaises, furent déposés à un bout de la table; à l'autre, quatre de ces poulets bouillis qui seraient excellents s'ils n'étaient déshonorés par une fade colle blanche persillée de fines herbes, qui est la sauce nationale. Au milieu, un appétissant jambon rebondi sous sa couche de graisse hérissée de clous de girofle ; enfin, disposés dans un aimable désordre, une demi-douzaine de légumiers couverts, en métal jadis blanc, contenant les pommes de terre bouillies « dans leur jaquette », pois, haricots, choux-fleurs et navets cuits à l'eau, indispensable accompagnement de tous les mets. Si affamé qu'on fût, on s'entre-regardait pour savoir qui porterait un couteau meurtrier sur ces victuailles, et personne ne bougeait. Les plus pressés se faisaient des beurrées. On était consterné. Quelqu'un en appela au garçon, qui, frappé de stupeur, assistait à ce supplice de Tantale: il se défendit énergiquement de savoir découper, et pour échapper à d'importunes instances finit par disparaître. Exaspéré, un des voyageurs — qui était une voyageuse — attira violemment le rôti de son côté et en tailla avec fureur quelques tranches. Le charme était rompu, et dès lors on vit rouge. Un prêtre catholique prit le haut bout de la table et disséqua le second gigot; à l'autre extrémité, un touriste américain se partagea le massacre des poulets avec un jeune marié en voyage de lune de miel, un commis voyageur en fers de Manchester, et une énergique *old maid* dont les dents de cheval étaient encore allongées par la faim. Au centre, un père de famille flanqué de quatre filles attaqua le jambon. Galvanisé par cette ardeur, le garçon commença à s'agiter dans le vide, bousculant la servante effarée qui apportait les assiettes chaudes, donnant le *whisky and soda* du Yankee à la blonde miss qui avait demandé l'innocente limonade appelée bière de gingembre, le thé de l'*old maid*, membre et apôtre d'une société de tempérance, au rubicond abbé qui réclamait du *stout*, le lait de l'Anglaise dyspepsique au joyeux voyageur en fers qui voulait s'égayer dans la mousse blonde du *pale-ale*. Impossible d'obtenir une fourchette ou un morceau de pain. On se mit à s'entre-servir au milieu d'un fou rire général qui ne faisait pas perdre un coup de dent. Lorsque les entremets traditionnels arrivèrent, pudding au riz légèrement pâteux et tourte mal cuite aux groseilles à maquereaux vertes, que l'on mange ensemble, en les arrosant de lait et les saupoudrant de sucre de canne, on leur fit même accueil. C'est à peine si l'on était calmé, quand un convive rassasié, mais non assouvi, alla chercher sur le buffet, où l'oubliait le garçon de plus en plus affolé, le fromage de *cheddar*, pâte rouge et sèche d'un goût très accentué, tenant le milieu entre le chester et le hollande, avec lequel on croque des tiges de céleri ou des radis, et des biscuits secs fortement beurrés. Pour ce qui est d'un dîner gai, c'était un dîner gai, et l'on en a fait dans les meilleurs cabarets du boulevard de plus savoureux, mais pas assaisonnés d'un tel appétit.

Le lecteur excusera cette trop longue digression gastronomique, mais en voyage, entre les crises d'admiration, le plus éthéré n'est qu'un estomac. Pour ne pas le laisser sous l'impression de ces préoccupations vulgaires, je voudrais lui décrire le trajet de Clifden à Westport, seconde étape de la route à travers les hautes terres du Connemara. Mais j'ai déjà tant rabâché sur ce sujet, que j'en sens ceux qui veulent bien me lire aussi fatigués que moi de l'écrire. Ce sont à chaque pas de nouveaux enchantements. J'ai vu des pays plus grandioses : je n'en connais point où tant de grâce, de charme et de douceur, alliés à une sauvagerie sans rudesse et à une mélancolie qui n'est pas triste, séduisent à tel point. Il fait songer à ces femmes mieux que belles qui, sans qu'on sache pourquoi, enchaînent tous les cœurs. C'est le pays des fuchsias. Le hameau de Letterfrack, blanc et propret au pied de la colline du Diamant, dans un vallon défriché par une colonie de quakers qui en ont fait une oasis, est enfoui dans des buissons touffus et arborescents, tout rutilants de clochettes rouges et violettes, qui masquent de leurs haies fleuries des champs de choux et de navets, si bien qu'on se croirait dans un jardin. Ils croissent le long des chemins, égayant de leur note éclatante la sévérité des roches grises marbrées de mousses, entre lesquelles de hautes fougères dressent leur élégant panache vert. On traverse une succession de sites de montagne, que varient de magiques échappées sur la mer, sabrant les terres de longues coupures étroites. Dans le défilé de Kylemore, à peine large de 800 mètres, qui sur une longueur de trois milles s'allonge entre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hauteurs de Maamturk et la partie septentrionale du massif des Douze-Aiguilles, se trouve une des rares forêts primitives dont naguère l'Irlande était couverte. Là, au bord d'un lac romantique qui semble le domaine des *Banshees* et de leur reine Maobh, dont Shakespeare a fait Mab, un membre du Parlement britannique, M. Mitchell Henry, s'est construit une résidence princière. On croit voir le château de la Belle au Bois dormant quand, à un brusque coude de la route, on se trouve en présence de ces terrasses crénelées et de ces blanches tourelles, qui paraissent s'élever jusqu'à la crête de la montagne, au milieu de ces verdures fantastiques dont Gustave Doré encadrait ses palais enchantés.

Bientôt on descend vers la mer en contournant la double baie de Killery, plus semblable qu'aucune autre de celles d'Irlande à ces fjords que nous montrent les peintres norvégiens, profonde de dix milles, tranquille comme un lac, et encaissée entre de hautes murailles de roc tapissées de bruyère rose et de lichens vert-de-gris, descendant à pic sur la grève. Le petit village de Leenane, situé au fond de la baie, au pied d'un pic de forme bizarre appelé la Mère du Diable, doit sa prospérité aux nombreux sportsmen qui viennent y



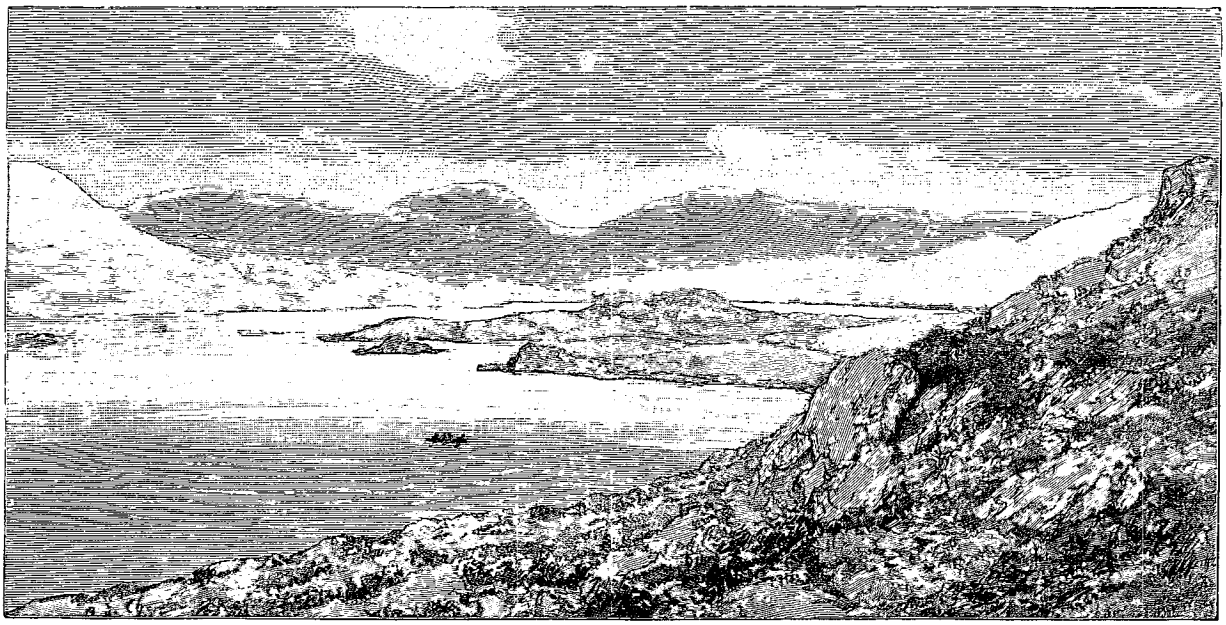
Letterfrack. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

séjourner pendant la belle saison. Les uns chassent le coq de bruyère, la bécasse et le canard sauvage sur le domaine de M. Mac Keown, 10 000 acres de landes marécageuses louées en partie pour la saison, en partie à la journée, ou encore moyennant une redevance par pièce abattue. D'autres préfèrent la chasse des cormorans, des pétrels, des courlis, des grèbes, des loutres, ou celle plus dramatique des phoques, que l'on poursuit en bateau et que l'on tue à coups de fusil. Le lapin abonde dans la montagne, où on le tire librement. Les amateurs de pêche ne trouvent pas moins de joie dans les petits lacs du voisinage et les torrents qui se déversent dans la baie. Gratuitement ou non, selon l'état de la bourse du propriétaire — M. Mitchell Henry est parmi ceux qui se montrent bons princes, et j'ajoute en passant que son nom est béni dans le pays, fait assez rare pour mériter d'être signalé, — on y prend à la ligne des saumons de dix à vingt livres, des truites de mer et d'eau douce dont il n'est pas rare de rapporter une douzaine après une demi-journée de pêche. Dans les lacs abonde la perche, et l'on y trouve de gigantesques brochets, aux ouïes desquels les novices laissent fréquemment ligne et hameçons.

Ce vaste district pastoral, dont Leenane est le centre, fait de vallées escarpées et de hauts plateaux tourbeux fleuris de bruyère rose et de marguerites jaunes, porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le nom de « pays de Joyce », et la plupart des habitants, fort pauvres comme on pense, appartiennent à cette tribu, dont le fondateur, natif du pays de Galles, s'y est établi sous le règne d'Edouard Ier. Les Joyce sont réputés pour être les plus beaux hommes de l'Irlande, y compris leurs femmes, qui semblent des amazones de l'âge héroïque. La conscience de leur grandeur passée, dont ils ne sont pas peu fiers, n'empêche que leurs enfants ne courent des milles et des milles après les rares voitures qui passent, moins pour récolter quelques *coppers*, nous dit-on, que pour le plaisir de la galopade. Je me rappelle une bambine de six ans peut-être, qui du haut d'une petite éminence où elle était à califourchon sur un mur, à côté de la cabane paternelle, ayant aperçu notre *car* sur la route, dévala d'un trait jusqu'à nous, sautant les haies, les fossés, les ruisseaux comme un cabri. Pendant une demi-heure elle nous suivit, sans donner aucun signe de fatigue, allongeant avec la régularité et la souplesse d'un pur sang ses petites jambes roses, toutes nues sous un trop court fourreau de cotonnade verdâtre qui s'éclaboussait de boue, nous riant de ses jolis yeux de myosotis, l'air si fier et si heureux qu'une infante n'eût pas été sa cousine. A la première montée qui mit les chevaux au pas, l'intrépide petite Joyce abandonna la partie et s'en retourna tranquillement chez elle. Un autre fait montrera ce qu'est la vivacité d'esprit de cette enfance irlandaise, si fine et si charmante sous ses guenilles crasseuses. Comme nous escaladions une pente, escortés d'une douzaine de petits



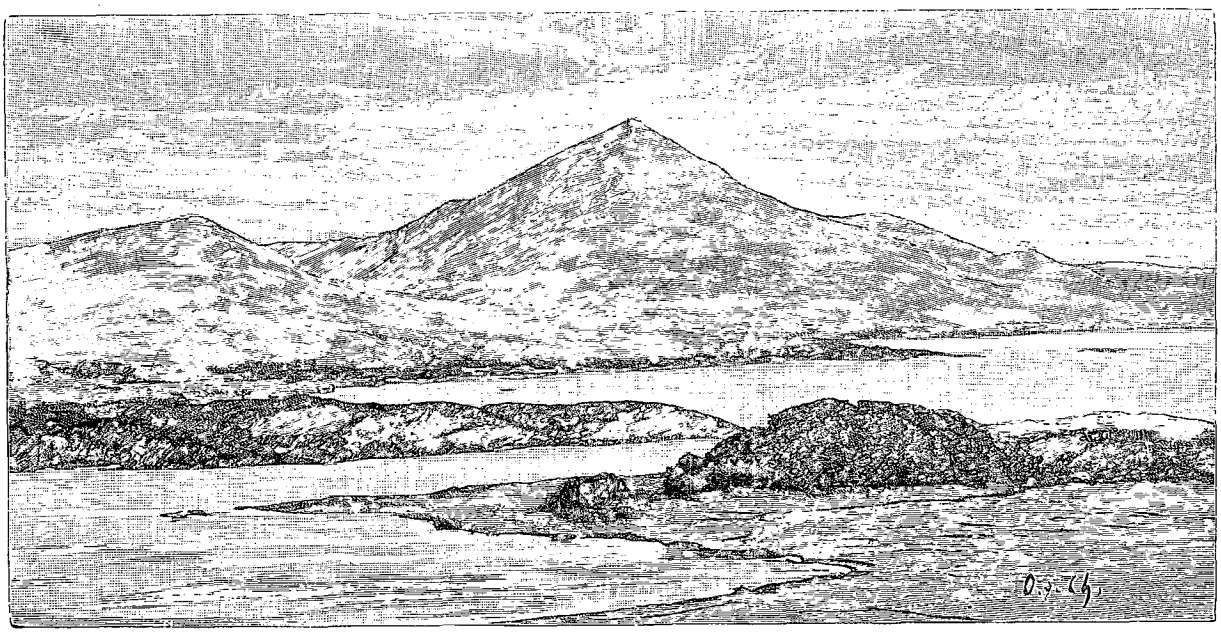
Les massifs des Douze-Aiguilles et le lac (voy. p. 159). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

loqueteux des deux sexes, je déployai une carte; aussitôt une gamine de douze à treize ans, la tignasse rousse et inculte, mais non inhabitée, j'en ai peur, habillée d'un vieux tricot jaune et d'un lambeau de cotillon rouge, me demanda « si c'était la carte d'Irlande ». Sur ma réponse affirmative, elle manifesta le désir de voir, et me désigna sans se tromper les montagnes et le cours des rivières. En France il ne serait pas besoin de s'enfoncer dans les plus sauvages de nos montagnes pour trouver des paysans grands et petits incapables d'en faire autant. Il est vrai de dire qu'à dix-huit ans la fillette entrera en service comme « bonne à tout faire » à Galway, peut-être à Dublin et même à Londres, voire à New-York, sachant pour tout potage faire bouillir des pommes de terre, tricoter des chaussettes et danser la gigue, sans que son savoir s'accroisse jamais beaucoup, car les Irlandais font des domestiques honnêtes, mais détestables quant à l'ordre, à l'activité et à la propreté. Le grand juge d'Irlande, Sir Michael Morris, disait dernièrement : « C'est une tâche sans espoir pour un peuple stupide de gouverner une nation spirituelle ». Peut-être est-ce vrai. Si cependant on considère que cette nation spirituelle crève de faim tandis que l'autre éclate de richesse dans sa stupidité, on en conclut que quelque chose sans doute manque aux gens d'esprit pour s'enrichir. Et une comparaison entre le paysan auvergnat et celui d'Erin démontre aisément que, quand il s'agit de piocher la terre, l'esprit est plus nuisible qu'utile.

MARIE ANNE DE BOVET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Clew. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'ILE D'ACHILL.

I

Clew Bay, « la merveille de l'Irlande » — pardon de rabâcher ce refrain, mais après en avoir été sursaturée moi-même, il m'échappe involontairement, — est, n'en déplaise au lyrisme des gens du Connaught, moins merveilleuse que cela. Si l'on tient à hiérarchiser les baies irlandaises, je mettrais au premier rang celle de Galway, qui leur appartient, au second et au troisième celle de Cork en Munster et de Dublin en Leinster — encore pourrait-on les classer *ex æquo*, — enfin celle de Clew au quatrième seulement. Je ne parle que des grandes, car parmi les petites il en est une foule de bien séduisantes. Le grand mérite de la baie de Clew aux yeux des populations du Nord-Ouest est la multitude des îles et îlots dont elle est semée. Je me suis laissé dire qu'il y en a 365, comme d'usage, mais je crois qu'excepté les cartes de géographie, personne ne le sait bien au juste. Encore celles-ci pourraient-elles se tromper, car dans le nombre il est des îles enchantées, qui paraissent, disparaissent et vagabondent au caprice de leur fantaisie. Ce qui est sûr, c'est qu'il y en a beaucoup. On sait la légende qui raconte comment, à la création du monde, le Père Eternel planait dans l'éther en portant dans un sac les montagnes qu'il distribuait sur la surface du globe; à un moment le sac, trop rempli, creva — et il en résulta le massif du Montenegro. Même accident a dû lui arriver pour sa provision d'îles quand il a passé au-dessus de Clew Bay.

Mais, intérêt de curiosité à part, le pittoresque de la baie n'y gagne pas. Cette préoccupation de certaines gens d'avoir quelque chose à compter dans un paysage, comme s'il était rien d'aussi captivant que l'illusion de l'infini, me rappelle un touriste rencontré au sommet du pic de la Baume, et qui, dans l'admirable vue du lac Léman se déroulant à nos pieds, admirait principalement qu'on distinguât les clochers de Genève et plusieurs bateaux à vapeur faisant la navette entre Évian et Ouchy. Non, je ne tiens pas du tout aux 365 îles de la baie de Clew, et c'est plutôt son grandiose cirque de montagnes qui me paraît justifier une réputation surfaite, mais encore très honorable. Au nord c'est la sauvage chaîne des Nephin, dont le sommet culminant, en forme de dôme, atteint une hauteur de 860 mètres. Au sud se dresse le Croagh Patrick, énorme cône de quartzite dénudé, qui doit à son isolement et au fait qu'il semble émerger de la mer, de paraître beaucoup plus élevé que les 2510 pieds mesurés par les géo-

1. Suite. — Voyez t. LIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. LX, p. 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

graphes. C'est le mont sacré où saint Patrick se retirait pendant le carême pour jeûner et prier; et pendant la belle saison de nombreux pèlerins honorent son souvenir en y venant faire des stations étagées de la base au sommet. L'ascension est assez douce pour les mécréants qui ne la font pas pieds nus, et la vue que l'on a du sommet passe pour la plus belle de toute l'Irlande, embrassant une immense étendue de côtes, de mer et de montagnes et la plaine centrale de l'île jusqu'à une distance considérable. Je rougis d'avouer que la paresse m'a fait trouver une satisfaction infinie à contempler d'en bas le pic majestueux.

Il paraît fort à son avantage de la petite ville de Westport, située sur la rive opposée, tout au fond de la baie, dans une dépression de terrain en forme de cuvette, où l'on descend des plateaux du Connemara par une pente formidable. Le cocher du *car* accroche son frein au dernier cran de la crémaillère et, par surcroît de précaution, prie deux ou trois des voyageurs assis de ce côté de s'y cramponner vigoureusement. C'est à ce moment que l'on coule un regard d'effroi vers la pyramide de bagages qui surplombe les têtes — ah! ce serait vite fait, sans qu'on eût seulement le temps de recommander son âme à Dieu, calamité déplorable en ce pieux pays. Mais il n'arrive jamais rien, nous dit-on, et je le crois à voir avec quelle prudence, quel sang-froid, quelle adresse, notre automédon conduit en zigzaguant son attelage maintenu d'une main ferme. Le cheval irlandais d'ailleurs est un animal extrêmement réfléchi, qui ne fait aucun pas sans regarder où il pose le pied, ne s'endort point aux montées, est tout à son affaire aux descentes, et dont l'intelligent courage ne s'intimide pas pour peu de chose.

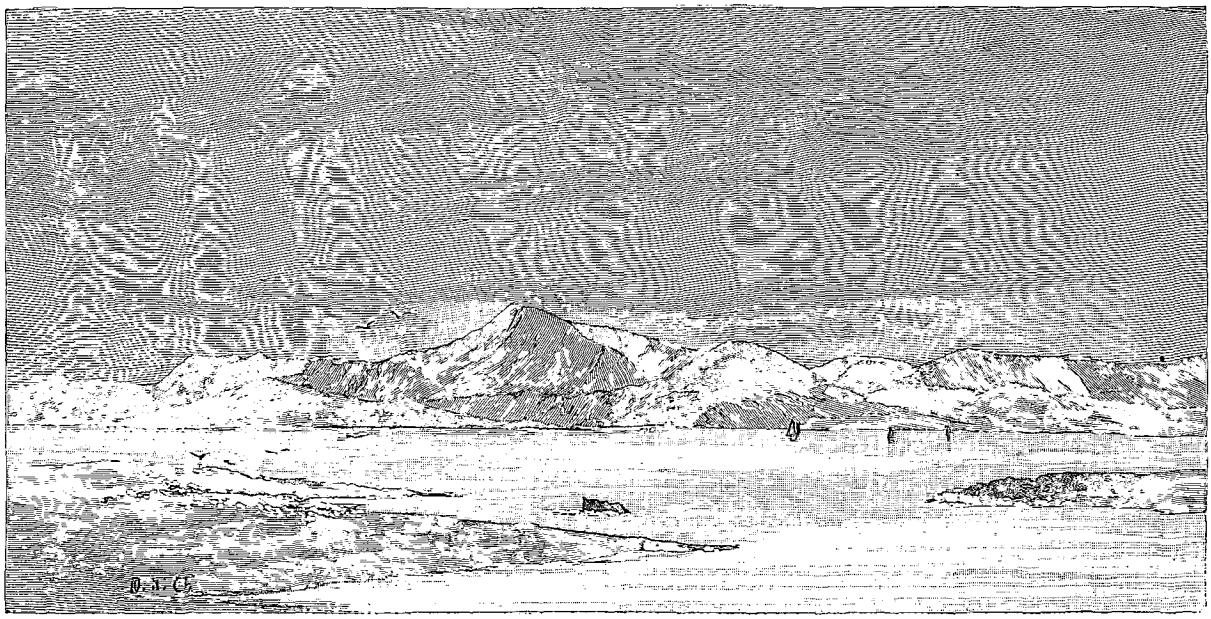
Westport, qui compte environ 5 000 habitants, se compose de deux parties distinctes, et distantes d'un mille, la cité et le port, communiquant par les allées sablées du vaste parc planté de beaux arbres que le marquis de Sligo, propriétaire de la ville, ouvre généreusement à la circulation. Le port est en relations assez actives avec ceux d'Ecosse, et les économistes parlent aussi des céréales dont il trafique — à titre d'article d'importation, je pense, car toute cette région a vraiment bien besoin qu'on lui apporte de quoi manger. J'ignore ce qu'elle exporte en échange. S'il est vrai que le dénuement chronique de l'Irlande soit uniquement imputable à la rapacité des landlords, l'aspect de Westport fait honneur à lord Sligo. En dépit de la stérilité du pays, entièrement dépourvu d'industrie, les yeux et la sensibilité ne sont pas blessés par la vue de ces misères sordides qui en tant d'autres villes s'étalent comme une lèpre. Le Mail, avec sa double rangée de grands ormes ombrageant une joyeuse rivière qui coule au milieu, sous deux pittoresques ponts de pierre, est assez proprement tenu pour faire songer vaguement à ces rues de vieilles villes flamandes, bâties sur les rives d'un canal. Il ne faudrait pas regarder de trop près dans les ruelles latérales, mais la voie principale, pavée de pierres pointues, qui grimpe très raide vers la gare — Westport est tête de ligne, en communication directe avec Dublin par le *Midland Great Western*, à travers l'île dans sa plus grande largeur — est bordée de maisons de bonne apparence. Les magasins y sont nombreux, ce qui porte à croire qu'il y a des acheteurs, par conséquent de l'argent. Comme partout, à la vérité, ils sont tout en étalage et en enseigne. De même qu'en Irlande, les hôtels sont invariablement « Impérial ou Royal », les plus modestes boutiques s'y parent de dénominations pompeuses. « Boulangerie publique centrale » y désigne l'unique marchand de pain du village, qui s'approvisionne chez le farinier d'en face. « Dépôt général des grandes minoteries de Bally n'importe quoi »; « *Emporium* de tweeds écossais » indique le drapier-mercier-bonnetier, où deux commis passent paisiblement leur journée à replier la pièce de flanelle dont la veille on a acheté trois *yards*. Des écriteaux collés sur les vitres recommandent la marchandise dans les termes les plus emphatiques : « élégant! splendide! fashionable! magnifique!... article extra-superfin, patronné par la noblesse et la *gentry* du comté ». Et chez un cordonnier borgne de je ne sais plus quel village perdu des côtes de l'Ouest : « Le célèbre soulier Nolan, sans rival dans le Royaume-Uni! » Mais ne vous fiez pas aux apparences. C'est à Westport, je crois, qu'entre huit et dix heures du matin, je me suis rendue cinq fois au *Medical Hall* — petit pharmacien-droguiste — pour avoir du taffetas gommé. Les deux premières fois, porte close; la troisième, personne ne répondit aux appels les plus désespérés; puis un enfant en bas âge, tout bouffi de sommeil, m'informa que le patron était encore au lit, que la patronne déjeunait, que le *clerk* n'était pas arrivé. Enfin la dernière tentative eut pour résultat qu'une femme toute souriante me dit avec regret « ne pas tenir cet article, d'ailleurs inconnu dans la ville ».

Mais ce n'est pas pour faire des emplettes qu'on s'enfonce dans le *far west* irlandais. Nous étions venus aussi loin pour visiter l'île d'Achill, que négligent bien à tort les itinéraires Cook et par conséquent la généralité des touristes, enclins à se laisser guider par la main. Les indicateurs locaux prétendent qu'un courrier conduit en huit heures de Westport à Doogort, capitale de l'île; mais il n'en faut rien croire, et le mieux est de faire prix pour un *car* particulier. Qu'on ne s'étonne pas si je parle d'aller en voiture dans une île; Achill n'en est plus une depuis qu'un pont la joint au continent, comme l'île d'Anglesey au pays de Galles. Nous partons de bon matin, au trot ramassé d'un solide petit poney trapu, à travers de riants vallons embus de rosée, encadrés de montagnes aux ondulations douces, que rougeoie le soleil levant. Après une dizaine de milles la route commence à serpenter le long de la baie, tantôt masquée par des dunes, tantôt offrant de belles perspectives sur un morceau de mer et quelques-unes des 365 îles, que domine le pic de Patrick, dont le sommet se perd dans la nue. Par là tout est bleu, le ciel et l'eau. A droite, de vilains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuages noirs se forment au-dessus de la chaîne de collines que domine le Bengorm. La douche ne se fait pas attendres : déployons mackintoshs et parapluies. Au bout d'un quart d'heure le soleil rit de nouveau, et les prés rafraîchis éclatent d'un vert plus intense. Mais le vent a sauté : c'est du large maintenant qu'arrive l'averse. Les vagues semblent rouler du plomb fondu, le Croagh s'évanouit dans une brume chargée d'humidité ; il semble qu'un immense vol d'oiseaux de nuit obscurcisse le ciel. Et la grande pomme d'arrosoir recommence à nous tremper de plus belle, jusqu'à ce qu'un chaud rayon du soleil d'août vienne nous sécher. Ce jeu-là dure des journées entières.

Le pays que nous traversons est presque fertile en pâturages, dont les habitants ne sont pas peu jaloux, car ils les entourent de murailles aussi hautes que celles dont sont clos dans le Bordelais les vignobles précieux. Pas moyen qu'un veau tonde le pré du voisin de la largeur de sa langue. A Molhrany la sauvagerie recommence, et avec elle le pittoresque. Perché en corniche au-dessus d'une jolie plage, ce village appartient au propriétaire du château voisin de Rossturk, qui, singulièrement situé sur une langue de sable s'avançant dans la mer, dresse ses blanches tourelles et ses élégants pignons de style gothique Tudor au-dessus des jeunes futaies d'un parc de création récente, dans lequel dominent les pins maritimes et d'Italie. La baie paraît d'autant plus belle ici, que l'harmonie des lignes n'en est pas rompue par les fameux îlots, orgueil des indigènes, noyés dans les embruns du côté de l'est. La grande île de Clare, au contraire, qui en défend l'entrée comme un formidable fort détaché, y



Baie de Molhrany. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

montre nettement son énorme masse rocheuse, se découpant en vigueur sur le ciel pâle.

Quelques pas plus loin on pénètre dans la péninsule de Curraun par un isthme à peine plus large qu'un pont. Quand on se trouve par un beau soleil en ce lieu étrange, l'effet est surprenant. Imaginez une immense tourbière ceinte de montagnes, et dont la tonalité rousse, exaltée de pourpre par un tapis de bruyère en fleur, donne l'impression d'une terre calcinée. La comparaison sonne mal, mais ce sont les plaines brûlées de l'Estramadure que rappelle cette couleur violente. Pas un arbre, pas un buisson, pas un être animé, pas même un corbeau : l'aspect est celui d'un désert où aurait passé le feu du ciel. Cependant des plis de terrain qu'on ne soupçonne pas à distance ravinent profondément la lande, marquant le lit d'un torrent écumeux, dont l'eau jaunie par son passage sur la tourbe semble de l'*ale* mousseuse. Ces grandes ondulations masquent si bien la configuration du pays, qu'on n'y comprend plus rien, quand on voit surgir brusquement de longues coupures étroites et sinueuses, entaillant les terres au pied de la chaîne de montagnes, s'épanchant en lagunes dont à marée haute on ne sait si ce sont des lacs d'eau douce, mais que trahissent à l'heure du reflux les bandes de varechs jaunes laissés à découvert. Dans cette symphonie brun-pourpre, ces coins de mer endormie mettent la note pâle de leur transparente aigue-marine, à laquelle répond le bleu laiteux des ruisseaux qui serpentent au flanc lointain des montagnes, dont le violet puissant se dégrade jusqu'au lilas sous des jeux de lumière à désespérer le plus habile des paysagistes hollandais. Mettez là-dessus le bleu d'une finesse extrême d'un ciel légèrement verdissant à l'horizon, brouillé de nuages crémeux ou gris, à travers lesquels le soleil transparaît en les dorant ; enveloppez le tout d'une atmosphère molle, qui fond les nuances, atténue les contrastes, adoucit les contours ; ajoutez-y le charme délicieusement mélancolique du silence et de la solitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et comme la meilleure des descriptions — qui n'est pas celle-ci — n'a jamais donné l'impression exacte d'un paysage, vous partirez aussitôt pour la contrée trop peu connue où des choses si étrangement belles se voient, à trente-six heures du boulevard.

II

La topographie de la région occidentale de l'Irlande n'est pas sans rapport avec les guenilles dont se couvrent ses habitants : effrangés, effiloqués, dépenaillés, faits de pièces et de morceaux tant bien que mal ajustés les uns aux autres. La péninsule de Curraun est un de ces lambeaux, ne tenant à la terre ferme que par un fil; l'île d'Achill en est un autre, rattaché à celui-là par une épingle que figure le pont tournant dont l'a récemment dotée la générosité de M. John Gray Porter, pour remplacer un *ferry-boat* qui ne traversait pas sans péril la longue passe resserrée. Elle affecte la forme d'un triangle irrégulier, très déchiqueté et tailladé de baies et de criques. La plus considérable des nombreuses îles arrachées par les fureurs de l'Atlantique au littoral occidental, elle a une superficie d'environ 50 000 acres, à peu près exclusivement en marais de tourbe, en grèves de sable et en montagnes rocheuses. Comme la grande île hibernienne, elle est taillée en cuvette, et la dépression centrale offre à peu près l'aspect que je viens de tenter de décrire en traversant le Curraun. C'est dire que la population, peu nombreuse comme on peut croire, n'y est pas riche; l'isolement contribue à la maintenir dans un état très primitif. Sans doute parce que les insulaires d'Achill sont considérés comme des espèces de sauvages, la *Mission de l'Eglise d'Irlande* a choisi leur pays pour son principal champ de prosélytisme. J'ai eu occasion de parler de cette société de propagation de la foi protestante, pour laquelle la conversion des papistes irlandais a presque la même valeur civilisatrice que l'évangélisation des nègres du Congo. Bien qu'ils tendent chaque jour à s'atténuer davantage, on ne s'imagine guère ce que sont encore les préjugés des anglicans fervents contre les catholiques romains. Parlant de la pauvreté des habitants d'Achill, une respectable dame, qui était notre unique commensale à l'auberge de Doogort, me dit de la meilleure foi du monde : « Ce qui manque à ces malheureux, c'est l'enseignement de la Bible ». Et, me contant avec un pieux attendrissement qu'un chef mohawk venait d'arriver à Westport, en costume national, pour y faire des conférences et des quêtes au profit des églises protestantes élevées dans ses prairies, elle semblait déplorer au fond de son âme que des sujets européens de la reine Victoria fussent plus endurcis dans l'idolâtrie qu'une peuplade de Peaux-Rouges.

Bien endurcis en effet. Se refusant, dans leur aveugle obstination, à croire que la substitution du *Common prayer book* au paroissien romain leur donnera le bon blé et les gras pâturages dont ils auraient grand besoin, les populations catholiques de l'Ouest, où la Mission exerce plus particulièrement ses efforts, se cramponnent à la foi de leurs pères de toute la force que leur donne le souvenir des persécutions jadis souffertes pour elle. On a calculé qu'à raison d'une vingtaine de néophytes par an, ils reviennent à 3 000 francs pièce, l'un dans l'autre. Encore faut-il tenir compte de très nombreux relaps. Cela met la bonne parole à un prix bien élevé, et il est permis de croire que l'argent qu'il faudrait pour arracher quatre millions d'âmes aux « superstitions papistes » serait mieux employé à drainer et à défricher. Non que la Mission néglige les intérêts temporels; mais ses excellentes intentions philanthropiques sont trop empêtrées de préoccupations dogmatiques pour aboutir à un résultat satisfaisant. Aussi, propriétaire de la majeure partie de l'île, n'a-t-elle pas réussi, malgré la puissance de la Bible et l'introduction de colons protestants, à lui donner l'aisance. Le village de Doogort est demeuré à peu près tel qu'à l'époque de sa fondation, voici un demi-siècle : quelques maisons ouvrières alignées en bel ordre protestant, et qu'on appelle « la colonie », une école, une église, un dispensaire, une imprimerie pour les *tracts*, petites brochures pieuses, et une fort jolie résidence pour le recteur. A quelques milles de là, la chapelle catholique s'élève en plein champ, moins luxueuse, mais débordant de fidèles, et un peu plus loin encore, quelques moines trappistes, qui vivent pastoralement du produit de leurs troupeaux, tiennent une école beaucoup plus fréquentée que celle de la Mission.

La population d'Achill se compose d'un nombre restreint de familles, qui de temps immémorial s'allient toujours entre elles, et dont les principales sont : les Lavelle, issus de marins français échoués ici on ne sait trop comment; les Sholefield, d'origine anglaise; les Caulfield, au type brun et frisé, que l'on croit de race créole; les Moran, de sang danois, massifs géants rouges de peau et de cheveux; les Gaughan, les Maughan et les O'Malley, purs Celtes, ces derniers provenant d'un puissant clan de pirates. Sauvages, mais non farouches, patients et sans désirs, ils ne sortent guère de leur île : Westport est la limite de leurs voyages « sur le continent ». J'y ai vu un homme qui n'a passé le détroit qu'une fois dans sa vie, et un autre qui, obligé de prendre le chemin de fer à Westport pour un court trajet, a pensé mourir de peur; il ne recommencerait pas quand il verrait le paradis au bout. Hommes et femmes sont généralement beaux et bien bâtis, avec cette finesse de type, cette aisance de manières, cette nonchalance d'attitudes, de gestes, de démarche, auxquelles le paysan irlandais doit de n'être jamais vulgaire. N'y a-t-il pas encore une marque d'origine méridionale dans ce fait que les femmes aiment le rouge, dont elles mélangent volontiers les diverses nuances : ainsi deux jupes superposées, l'une grenat, l'autre écarlate, avec un châle groseille, et sur la tête un mouchoir cerise; par-dessus, une mante de drap grossier gros bleu, en forme de poncho chilien. Souvent c'est un vieux cotillon qui fait office de châle et de mantille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cela ne manque pas de pittoresque de les voir ainsi accoutrées s'en aller par bandes à la messe, montées à poil sur un cheval où elles s'assoient deux ou même trois, tête-bêche, se remplaçant à tour de rôle, de sorte qu'une seule monture sert pour tout un hameau. Ou bien le père chevauche, avec la mère en croupe, sur une selle primitive faite de paille tressée, et les enfants suivent à âne. Aller à pied est une humiliante extrémité, indice de la dernière détresse — même en cette pauvre île lointaine et sauvage l'égalité est une chimère. On voudrait d'ailleurs qu'il ne s'y trouvât pas de riches — le mot semble une ironie, mais on est toujours le riche de quelqu'un, — car on n'y verrait point de ces toilettes à prétentions citadines, ornées d'invraisemblables falbalas, dont s'affublent les fermières à leur aise, atours achetés, bien entendu, au décrochez-moi-ça de Westport, après avoir amassé force crasse en roulant de fripier en fripier. Il faut bénir le ciel que la civilisation n'ait pas encore pénétré dans le *far west* irlandais sous forme de chapeaux à panaches. C'est déjà assez de voir une femme travailler son champ de pommes de terre en robe garnie de volants, de plissés, de bouillonnés, d'une étoffe et d'une couleur indéfinissables, ramenée tant bien que mal entre ses jambes nues, et les pieds chaussés de vieux souliers à son mari. Ici le beau sexe professe l'horreur des chaussures et n'en fait usage que pour bêcher; c'est merveille que l'agilité avec laquelle ces gaillardes courent sur les galets de la grève, ou grimpent dans les rochers à la poursuite d'une chèvre récalcitrante, sans presque jamais blesser leurs pieds nus.

Il semblerait que cette population insulaire doive être essentiellement maritime, et que la pêche lui fournisse le plus clair de ses ressources, surtout quand



La colonie de Doogort. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

on sait que le saumon abonde dans ses eaux, fréquentées aussi par d'énormes bancs de harengs et de maquereaux, sans parler des homards, des crabes, des moules, des huîtres. Aussi une « commission internationale » composée d'une foule d'éminents personnages compétents en ichtyologie et en pisciculture a-t-elle en 1883 élaboré un plan merveilleux pour l'établissement dans la baie de Keem d'un « aquarium impérial » et de « pêcheries modèles »; mais en attendant, les poissons s'ébattent en paix dans leur humide demeure. La terre étant avare et les landlors cupides, il est regrettable que les richesses de la mer ne tentent pas les Irlandais; mais ils ne sont pas nés marins. Non qu'ils manquent de courage, faisant d'excellents soldats; seulement il paraît qu'ils n'ont point ce courage-là. Il n'existe dans l'île que quelques méchantes barques, insuffisamment gréées, avec lesquelles les plus intrépides des riverains vont à peu de distance jeter leurs filets; d'autres prennent dans les rochers, à marée basse, des crustacés et des coquillages. Quand ils ont obtenu ce qui est nécessaire à leur subsistance, ils se croisent les bras. Cette subsistance est peu de chose. Comme dans toutes les parties pauvres de l'Irlande, les paysans se nourrissent à peu près exclusivement de pommes de terre et de harengs salés, bouillis dans la même eau, afin que le goût de ceux-ci se communique à celles-là. Un autre mets national est le *stirabout*, bouillie de farine d'avoine analogue à celle de nos Bretons. Le lard est un luxe; la viande de boucherie ne paraît qu'aux festins de noces. Comme boisson, le petit-lait qui reste après la confection du beurre, unique denrée dont ils tirent quelque argent. Pas n'est besoin d'ajouter que le whisky jouit de leur faveur en tant que l'état de leur gousset le permet, et si l'intempérance est moins habituelle parmi eux, comme d'ailleurs dans toute la région sauvage de l'Ouest, qu'en d'autres dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tricts, c'est sans doute au défaut de numéraire qu'ils doivent ce bienfait.

Négligeant la pêche, s'adonnent-ils aux travaux agricoles? Sur ce pauvre sol il y a peu à faire. Sauf les pommes de terre, la culture est nulle. Quelques troupeaux trouvent leur vie sur la lande des plateaux, au flanc des montagnes, dans des combes tapissées d'herbe courte, dans des bouts de pré, fruits de timides essais de défrichement; ils errent en liberté, et le soir on voit les filles et les garçons, qui viennent de traire aux champs, rentrer au logis deux à deux sur un cheval ou un âne, les seaux de lait portés en travers au bout de longues perches. Très pittoresques ces lentes caravanes dans la lumière pâlissante du crépuscule, avec le grand bruit monotone de la mer accompagnant en faux-bourdon les chants languissants et mélancoliques que des voix aigrelettes jettent aux premières étoiles, et qui, comme toute musique rustique, affectionnent le mode mineur et ignorent le rythme. D'autres files d'ânes et de chevaux montent le long des sentiers, charriant dans des cacolets les mottes de tourbe qui depuis quatre à cinq semaines séchaient au champ où elles ont été coupées. Jamais ici les vaches ne sont employées comme bêtes de somme; un paysan irlandais trouve-

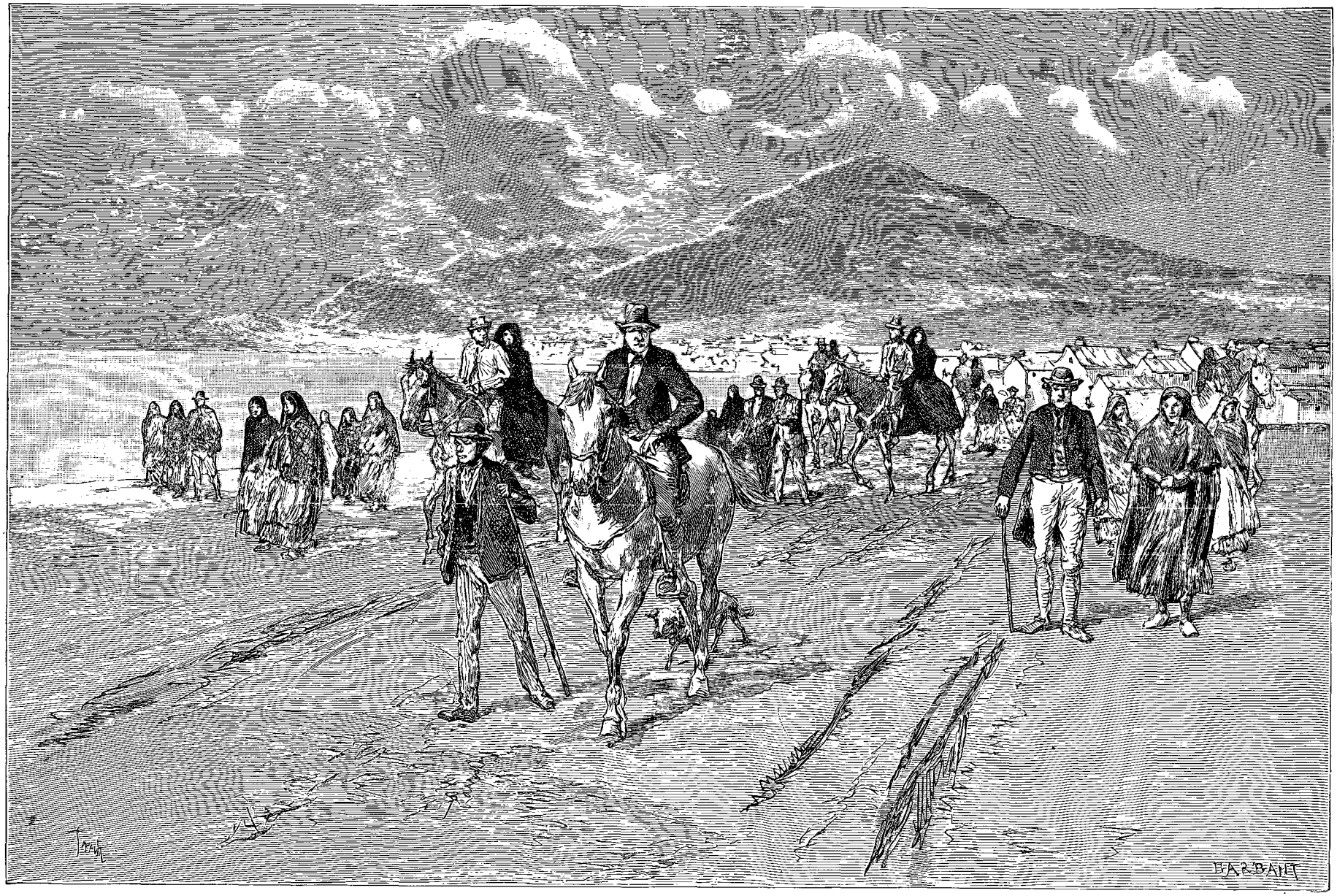


Le Slievemore (voy. p. 170). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

rait plus naturel de traîner sa voiture que d'y atteler une bête à cornes, et celles-ci vivent presque à l'état sauvage, ayant déjà assez à faire, il est vrai, de trouver leur nourriture. De même les oies et les canards. Les poules sont rares, les dindons plus encore, les pigeons inconnus. Quant au cochon, j'ai déjà marqué combien le chérit son maître. A lui seul le luxe d'une litière; il partage la nourriture des chrétiens, et en engraisse plus que ceux-ci; il erre par les champs « à sa douce volonté, comme une créature du bon Dieu ». Il faut lui rendre cette justice qu'en reconnaissance de ces soins et de cette considération, ce quadrupède fait preuve de qualités rares : familier, affectueux, extrêmement sociable, il respecte la propreté de sa luisante peau rosée truffée de ronds noirs, ou d'un noir d'ébène marbré de blanc, et s'il en faut croire le paysan irlandais, il serait le plus fidèle et le plus intelligent des animaux domestiques. J'ai le regret de dire que tant de vertus et de grâces ne le préservent pas du sort commun à ceux de sa race, qui le voue à être, à la fleur de son âge, converti en lard et en jambons. Il représente en effet le plus clair des revenus du cultivateur, et c'est un deuil de famille que la mort prématurée du « gentleman qui paye la rente », comme on l'appelle.

Ces occupations pastorales laissent beaucoup de loisirs aux insulaires d'Achill; aussi le pays offre-t-il un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

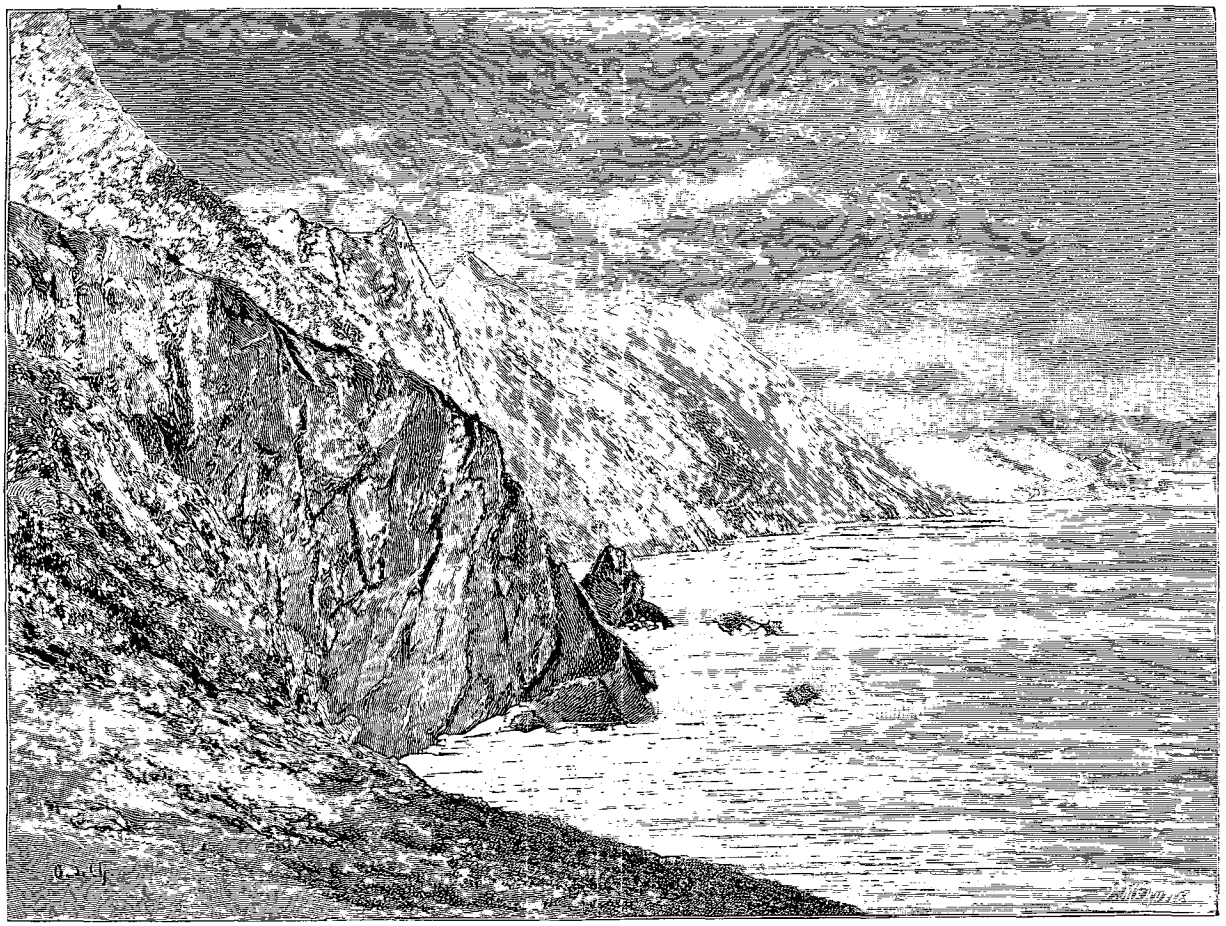


Insulaires allant à la messe (voy. p. 165). — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aspect général de farniente par lequel les austères économistes expliquent leur dénuement; à quoi ils répondent que tout le labeur du monde ne fera jamais récolter du blé dans la tourbe, le sable et les rochers. D'ailleurs ils ont la guigne, à quoi rien ne peut rien. Le catholicisme irlandais est fortement entaché de fatalisme oriental. Aussi, quand un enfant d'Erin prospère, c'est moins à son activité, sa sobriété, son intelligence qu'ils attribuent le miracle, qu'à la protection d'Allah — je veux dire de Dieu. Quant aux calamités, elles son toutes imputables aux *Sacsannachs*, y compris la pluie qui pourrit les récoltes et le typhus qui tue les vaches. Mais le jour où M. Parnell sera le maître, ce sera le recommencement de l'âge d'or du roi Malachy.

Cette population si pittoresque et si intéressante possède une qualité trop rare en Irlande : quoique très pauvre, elle ne tend pas la main. Les enfants vous offrent bien des améthystes et des morceaux de cristal de roche ramassés dans les grottes, mais ils insistent si peu qu'on ne saurait les accuser de cette mendicité hypocrite plus irritante encore que l'autre et infiniment moins attendrissante. Cela ne veut pas dire que les étrangers ne soient fort exploités. Comme bateliers,

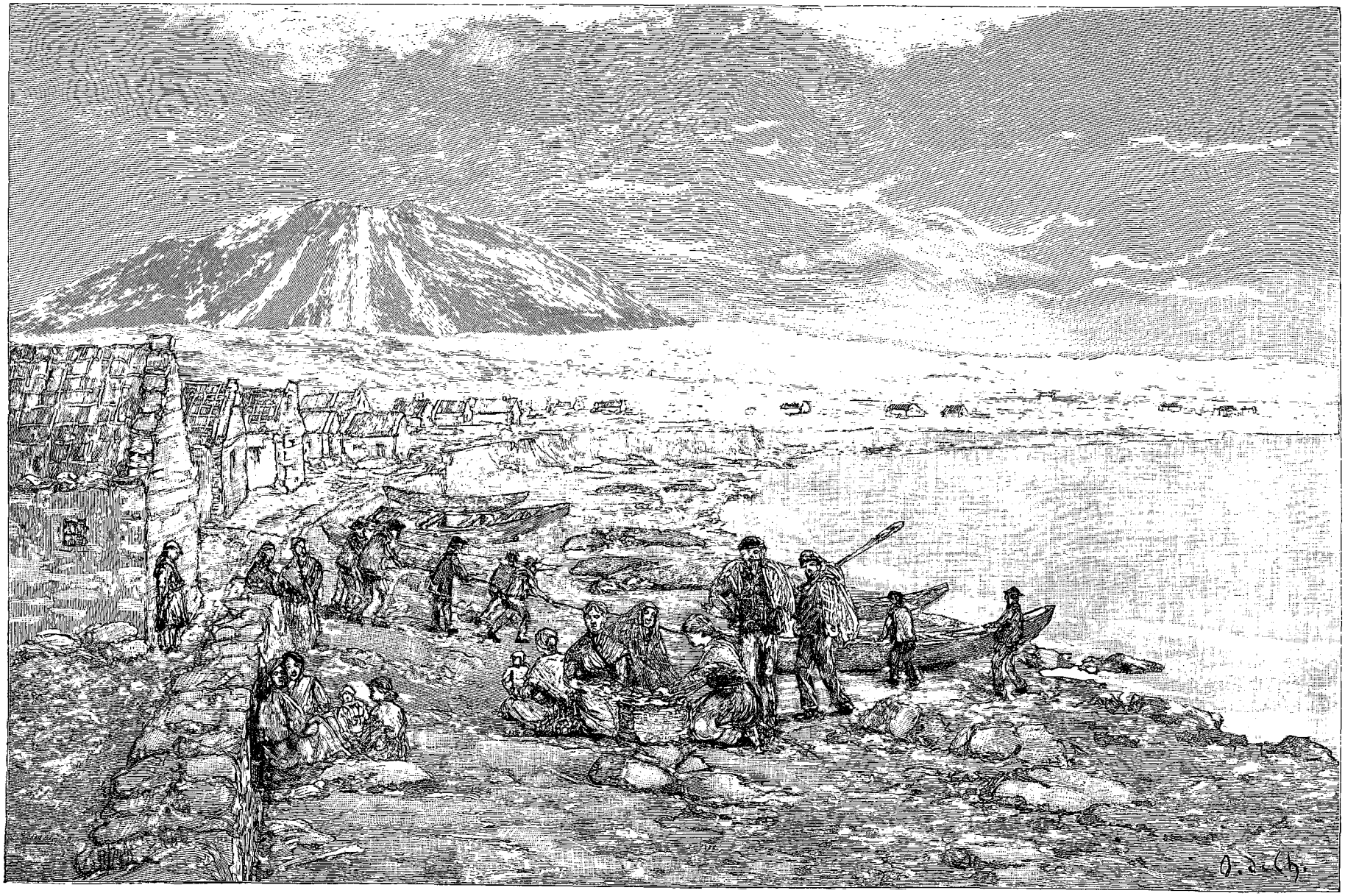


Le cap d'Achill (voy. p. 172). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

cochers, guides et porteurs pour les ascensionnistes, les chasseurs et les pêcheurs, ils surfont le plus possible et pratiquent avec un art consommé la chasse à la demi-couronne. Un exemple montrera à quel point ce génie est développé dans le peuple irlandais. Nous avons fait le trajet de retour à Westport dans un *car* très élégant, attelé d'une jolie jument noire que conduisait son propriétaire lui-même, un véritable *gentleman farmer* en knickerbrockers et bas de laine d'alpiniste. Il nous conta comment il avait été entrepreneur de travaux en Pennsylvanie et le magot rondelet qu'il y avait amassé; en route il nous montra dans la lande un superbe cheval qu'il venait d'acheter 60 guinées (1 575 fr.) — un beau prix en Irlande — et il s'arrêta dans un hameau pour marchander un âne destiné à l'amusement de ses enfants. Puis, parvenus à destination, et lorsqu'en prenant congé avec force salamalecs nous lui glissons discrètement dans la main la somme convenue, il demande sans rougir « s'il n'y a pas quelque chose pour lui ». Un pareil degré de naïf cynisme dame le pion à tout ce qui se peut voir dans les terres classiques du *bakchich* et de la *buona mano*.

Quand cette âpreté au gain a pour cause une réelle misère, on se laisse sans trop protester extorquer ses shillings. Mais ne vous avisez pas de demander votre chemin à un indigène d'Achill : il vous affirmera avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Dooagh (voy. p. 170). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant d'énergie que l'endroit où vous allez est introuvable et présente de grands périls, que vous vous laisserez accompagner par lui. Et quand vous vous apercevrez qu'un enfant aurait pu se passer de son assistance, inutile d'essayer de vous en débarrasser en le récompensant des services dont vous n'avez pas besoin : il entend vous en donner pour votre argent, car Paddy est honnête, et il ne vous lâchera pas qu'il ne vous ait ramené au point de départ. On conte l'histoire d'un Anglais à qui un paysan qui lui avait fait la conduite pendant une demi-heure sur la grande route demanda six pence « pour avoir tenu compagnie à Son Honneur ». Ce n'est qu'à peine exagéré.

III

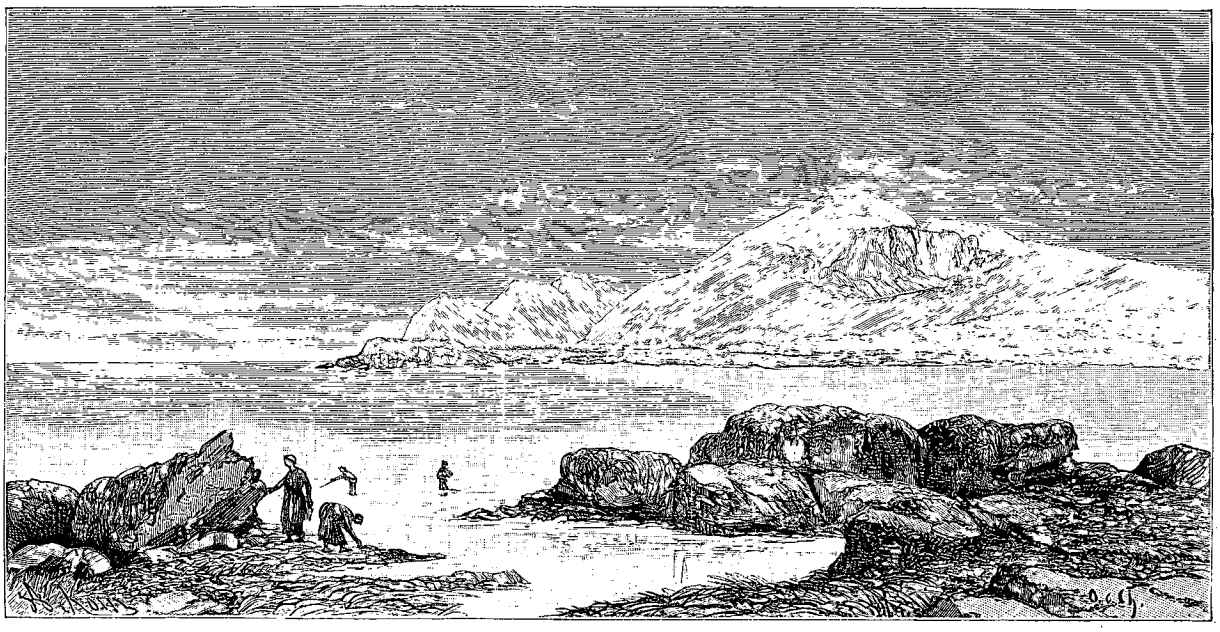
Par exemple, je n'engagerais personne à faire l'ascension du Croghan sans être accompagné d'un guide, non qu'elle offre aucun danger, mais parce qu'il n'y a pas au flanc de la montagne le plus petit sentier de chèvres, et que le piéton inexpérimenté égaré dans le *bog* (tourbière) y pourrait tourner sur lui-même sans en sortir jusqu'au jour du jugement dernier, comme si Boholaun, le cheval-fée, lui eût jeté un charme dans un champ de jacobées jaunes. Même pour les touristes les plus paresseux, cette ascension est d'obligation. Le promontoire très déchiqueté qui prolonge l'île d'Achill vers l'ouest, et en fait, à un quart de degré près, le point extrême de l'Europe occidentale, dresse face à l'Atlantique une énorme masse de roc, dont les sommets les plus élevés, le Croghan et le Slievemore atteignent respectivement la hauteur de 2 192 et 2 217 pieds. C'est au bas de ce dernier pic, en forme de cône, et sur son revers oriental, qu'est situé le village de Doogort, dominant une jolie petite plage de sable fin, abritée du vent d'ouest. Une crête escarpée que couronne une haute et svelte tour de garde élevée au siècle dernier, en prévision, je pense, d'un débarquement des Américains, le réunit au Croghan, qui se trouve à plusieurs milles dans la direction du sud. Le meilleur moyen d'y monter est de se faire conduire en voiture jusqu'au petit village de Dooagh, une bien singulière agglomération d'habitations humaines. Imaginez-vous, quasi enfouies dans les sables de la grève, des cahutes en galets superposés sans être assemblés par du mortier, recouvertes de bottes de fougère et de bruyère sèches, qu'assujettissent des liens de paille tressée au bout desquels pend une grosse pierre. De loin on dirait des terriers de lapins, de près des wiggams de sauvages, quand on distingue la fumée bleue qui s'échappe par un trou pratiqué dans la toiture. Pas un brin d'herbe : comme végétation, rien qu'à marée basse les varechs glauques, bruns ou rougeâtres apportés par le flux et laissés par le reflux. Pas d'animaux domestiques errant aux alentours de ces demeures primitives, groupées sans ordre et même sans préoccupation d'orientation, la haute muraille du Croghan les protégeant contre le vent.

Pendant deux mois d'été le village est presque désert, les habitants valides des deux sexes émigrant en Ecosse et en Angleterre pour y faire les moissons ; il ne reste que les vieillards, les impotents, les mères et aïeules chargées de la garde des enfants, enfin quelques pêcheurs, dont les mauvaises barques sont échouées dans le sable à la porte même des maisons. Tout ce monde est oisif : les hommes fument leur pipe, assis sur un tas de galets ; les femmes bayent aux corneilles sur le pas de la porte, qui fait également office de fenêtre, ou sont accroupies auprès du feu de tourbe, qu'elles entretiennent nuit et jour, cumulant avec cet emploi de vestales l'allaitement de leur nourrisson emmailloté d'un lambeau de toile à voile, tandis que les aînés à demi nus se roulent dans le sable. Cette oisiveté n'a rien qui doive étonner : dans un pays où la vue d'un paysan se rendant aux champs ses outils sur l'épaule est une rareté, il est trop juste que ceux qui n'ont pas de champs ne fassent rien. L'intérieur des maisons est celui que j'ai si souvent décrit, un peu moins sale grâce à l'absence des cochons et des canards qui d'habitude fraternisent avec les chrétiens ; généralement, dans un des cadres en bois garnis de paillasses de varech, gémit un perclus — le rhumatisme est la maladie nationale de ce pays humide. Un peu de poisson, des crabes et des coquillages, des pommes de terre achetées en provision avec l'argent rapporté à l'automne par les émigrants, constituent le régime alimentaire des habitants de Dooagh. Il y faut ajouter du goémon, qu'ils mangent cru et qui fait sous la dent l'effet d'un morceau de caoutchouc. Les riches ont dans la montagne une vache ou deux chèvres ; pour le chauffage, on n'a qu'à tailler dans le *bog*. Pourquoi cette population antimaritime se loge-t-elle, pour ainsi dire, dans la mer? Par le gros temps les vagues viennent lécher les murailles mal jointes, et les jours de tempête elles emportent parfois une partie du village. L'hiver dernier un homme avait été balayé par une lame ; le lendemain le flux rapporte le cadavre. Pendant la veillée mortuaire, les flots, irrités de se voir ravir leur proie, envahirent la maison, et il fallut transférer le *wake* plus loin. Cela n'empêche que de génération en génération le village de Dooagh soit rebâti sur le même emplacement à mesure que la mer le détruit, comme sur les flancs du Vésuve celui de Torre del Greco, périodiquement dévoré par la lave.

Derrière le village commence brusquement la tourbière. Avant d'avoir pratiqué cet exercice pédestre que les indigènes appellent *bog-trotting*, on ne peut se faire une idée de ce que c'est ; quand on en a fait la rude expérience, on comprend que ces terrains soient déserts. La tourbe, on le sait, est le produit d'une accumulation de matières végétales auxquelles une température suffisante pour les décomposer fait défaut, et qui se transforment en une substance spongieuse et fibreuse, que le feu seul peut dissoudre une fois qu'elle est sèche. Aussi, malgré l'humidité constante dont il est saturé — pendant huit mois de l'année la submersion est totale — le *bog* n'est-il point un marécage. Loin que les ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tières s'y corrompent, elles s'y pétrifient. Non seulement le *bog* n'exhale jamais de miasmes paludéens, mais il sent bon, à cause des herbes parfumées qui poussent sur sa surface et qui font aux lièvres des plaines d'Irlande une chère excellente. Aussi le caractère tourbeux de la terre d'Émeraude engendre-t-il des rhumatismes, comme je le remarquais tout à l'heure, mais point de fièvres pernicieuses; le typhus n'a jamais existé ici qu'à la suite des horribles famines qui ont, à maintes reprises, ravagé le pays, notamment en 1847, «l'année noire». L'aspect du *bog* est rendu agréable par sa belle couleur d'un roux violacé, que réchauffe encore la bruyère dont il est revêtu. A le regarder, il semble que ce doive être un plaisir de cheminer sur ce tapis de fleurs. Essayez, et vous ne tarderez pas à changer d'avis. Le terrain n'est pas uni, comme on l'avait cru, mais fait de mottes assez séparées les unes des autres, sur chacune desquelles pousse une touffe de bruyère, qui lui donne de la consistance. Tant que vous posez le pied sur la motte, vous en êtes quitte pour la fatigue de ces enjambées inégales et de ce perpétuel sautillement d'écureuil. Mais que vous leviez le nez en l'air, que votre pied glisse sur la bruyère séchée par le soleil, ou que vous soyez trompé par une touffe traîtresse qui s'étend au-dessus d'un trou, voilà votre jambe engagée jusqu'au milieu du mollet, parfois plus haut, dans la boue noire et liquide qui fait le sous-sol du *bog*, et ce n'est pas une petite affaire de l'en retirer, heureux encore s'il ne vous faut pas ensuite repêcher votre soulier qui est resté au fond. On est bientôt trempé de l'orteil au genou, et combien on regrette que le respect humain et le manque d'habitude empêchent de marcher pieds nus comme les paysannes irlandaises! L'une d'elles devant qui s'attendrissait un



Le Croghan. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

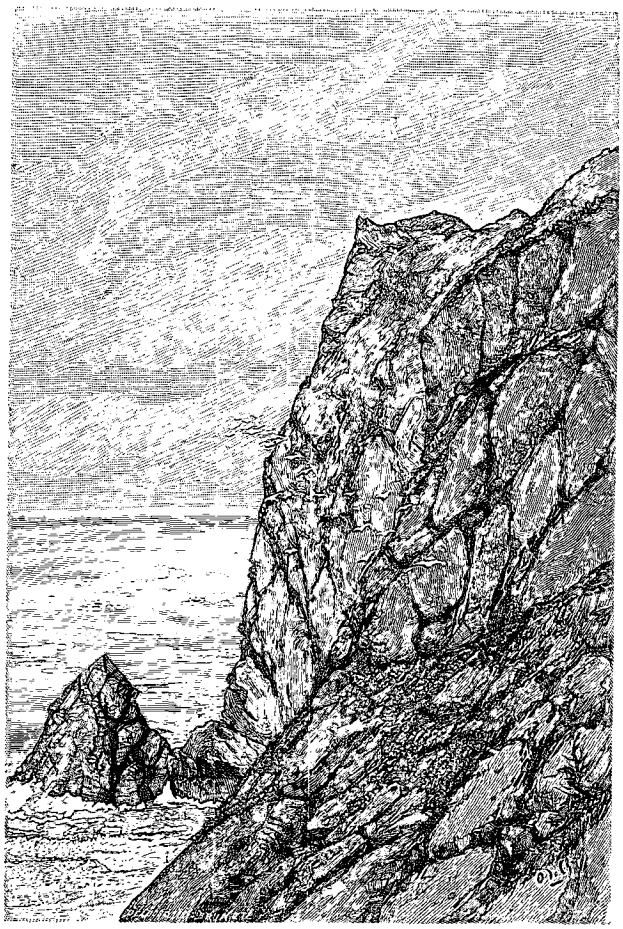
jour la sensibilité irréfléchie d'une voyageuse anglaise, lui dit avec beaucoup de sens : « Mais, mylady, je me garderais bien de porter mes souliers ailleurs qu'à la messe. A tout moment j'ai à courir dans le *bog* après la vache ou le cochon, et chaque fois il faudrait me changer pour ne pas prendre un mauvais rhume. Tandis qu'en rentrant je mets mes pieds sur l'âtre, et ils sont secs comme fagot avant que j'aie eu le temps de dire : Dieu me bénisse ! »

L'ascension du Croghan se faisant tout entière dans le *bog*, pendant deux bonnes heures, les civilisés empêtrés de bas et de souliers n'ont rien de mieux à faire qu'à les retirer de temps en temps, pour vider ceux-ci et tordre ceux-là. Si encore on pouvait marcher droit au but! Mais à chaque instant il faut faire des détours le long d'une tranchée d'exploitation de tourbe, qui barre le chemin de sa muraille noire et luisante comme du charbon, striée des traces de la bêche, et haute d'environ un mètre. Impossible de sauter : on tomberait dans la rigole qui s'établit au pied de ces coupures, remplie d'une eau stagnante semblable comme couleur, mais non comme odeur, à du purin. Ou bien ce sont des torrents dont il faut remonter le cours jusqu'à ce qu'on trouve un endroit guéable, se laissant glisser dans la ravine souvent profonde où il coule, pour grimper comme on peut de l'autre côté, en s'accrochant aux touffes de bruyère, qui cèdent sous votre poids, entraînant les terres avec elles. Quand la pente commence à devenir raide, on se flatte de l'espoir qu'on va du moins marcher à pied sec — pas du tout : toujours la tourbe molle et glissante, et la difficulté de la marche augmentée de la perpendicularité du terrain. On aperçoit un grand espace couvert d'une herbe calcinée : c'est toujours du *bog*. Plus haut encore, un tapis de genévriers nains, dont les baies noires craquent sous vos pas en remplissant l'air de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur odeur sauvage et capiteuse : encore du *bog*. Cette montagne est une gigantesque éponge. On se désolerait si de temps à autre une petite place relativement sèche ne permettait de s'asseoir un instant sans prendre un bain de siège, moins encore pour reprendre haleine que pour contempler le magique panorama qui se déroule sous ses yeux. Quand enfin on a atteint, non l'extrême sommet, mais la crête étroite qui sépare les deux cornes de la montagne, si l'on a la chance de ne pas se trouver enseveli dans un nuage, on oublie tous les maux soufferts pour se donner entièrement à une admiration muette, la seule qui vaille devant les grands spectacles de la nature.

Je consens qu'il n'y ait rien d'excessif dans les dithyrambes chantés en l'honneur des Alpes; mais pour si chétives que soient les montagnes d'Irlande à côté de leurs majestueuses sœurs de Suisse, elles possèdent ce qui manque à celles-ci : la vue de la mer. Celle qu'on a du haut du Croghan défie toute comparaison, toute description aussi, malheureusement, et je serais inconsolable si ce que je viens de dire du *bog-trotting* détournait le lecteur d'aller en juger par lui-même. Il serait pourtant largement payé de ses peines. Qu'il ne méprise pas cette montagne sous prétexte qu'elle n'est qu'un tas de boue; arrivé sur la crête dont je parle, il pourrait être puni de son impertinence. Le revers opposé, en effet, est une muraille de roc haute de 2000 pieds, qui descend dans l'océan à un angle de soixante degrés et sur une longueur de cinq milles, depuis Saddle Head jusqu'à Achill Head, suivant une ligne sensiblement concave. Ce ne sont pas des chiffres ni des paroles qui peuvent donner une idée de cette grandeur étourdissante. Au premier abord même, le saisissement est tel qu'on ne s'en rend pas compte; on est troublé, ému, frappé d'une stupeur mêlée de vague épouvante. Bientôt cependant cet abattement momentané fait place à une surexcitation joyeuse, qu'empêche seule de se manifester par des mouvements désordonnés la pensée glaçante d'un faux pas vous précipitant dans l'abîme dont une étroite bande de terre vous sépare. Et d'un esprit plus rassis on considère le gouffre au fond duquel, à une profondeur vertigineuse, bouillonne l'océan rugissant de rage contre ce rempart formidable assez justement surnommé « le Grand Bastion de l'Europe ». Si l'on avait seulement une minute de distraction, les flots en furie auraient une proie sur qui se venger de leur impuissance, et vos os seraient si bien dispersés qu'ils ne se retrouveraient pas au jour de la résurrection. Il est prudent de ne pas regarder trop longtemps ce vide effroyable, et surtout de ne pas se pencher pour chercher à apercevoir, dans les crevasses verdoyantes dont est jaspée la noire muraille, les chèvres sauvages qui paissent les lichens et les fougères, au milieu des nids de mouettes, de cormorans et de pétrels. Fixant les yeux sur l'horizon immense où se confondent les deux infinis bleus de la mer et du ciel, on peut demeurer longtemps hypnotisé par cette grande lumière. Et puis, quand l'idée vient qu'on est planté là en face de l'Amérique comme Bonaparte devant la Grande Pyramide, on sent une fierté s'emparer de soi. Pourquoi cela? On devrait au contraire se trouver humilié d'être si petit; mais je donne la sensation telle quelle, sans me mettre en peine de l'analyser.



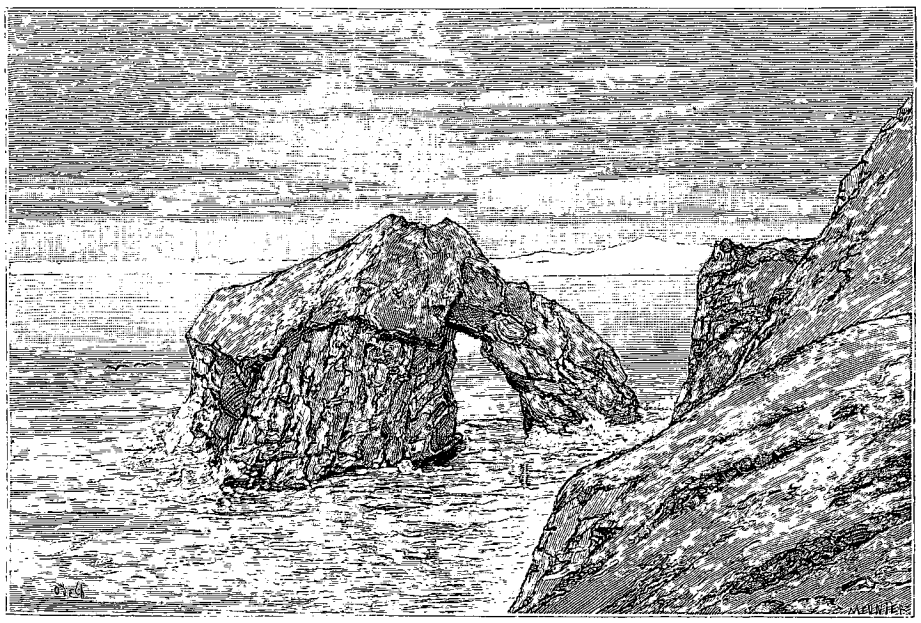
Falaises du Croghan. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

Aussi bien, on est monté si haut pour faire autre chose que de la psychologie. Lorsqu'on est las de contempler avec les yeux de la foi les rivages du Nouveau Monde, on n'a qu'à tourner le dos au large pour être ébloui par un autre tableau. A droite la baie de Clew étale son grand miroir de saphir, encadré par plans successifs de massifs de montagnes dans lesquels, au delà du Croagh Patrick, on aperçoit, noyés de brume, les sommets lointains du Connemara, et à leurs pieds la côte se déroulant à perte de vue, dentelée de profondes sabrures brillant au soleil comme de l'acier. Tout près, et semblant de cette hauteur un vaisseau de haut bord mouillé à l'entrée de la baie, c'est l'île de Clare — si près que, dit la légende, un de ces aigles dorés qui ont bâti leur aire au milieu des nuées chassées sous nos pieds par le vent, y a emporté un enfant dans ses serres. Sauvé par miracle, le petit Achillien y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est mort centenaire. On y distingue les ruines du château de Granuaile, forteresse et résidence principales de la célèbre Grana ou Grace O'Malley, princesse de Clare au temps de la reine Elisabeth. J'ai le regret de dire que cette amazone, à laquelle les exploits de son clan ont valu le charmant surnom de « Grace des héros », était un chef de pirates et de pilleurs d'épaves, terreur de toute la région de l'Ouest à la fin de ce XVIe siècle plus barbare en Irlande que le moyen âge chez nous. Son renom était parvenu jusqu'à sa sœur d'Angleterre, qui la convia à la visiter. Grace se rendit à l'invitation, et les chroniques du temps racontent avec quel dédain superbe elle traversa la cour fastueuse et raffinée d'Elisabeth. Imaginez-vous cette étrange princesse, vêtue de l'ample tunique nationale en toile safran, nu-jambes et chaussée de la sandale en peau de vache, assistant peut-être à une représentation d'*Hamlet* donnée en son honneur ! Elle fit sa paix avec sa suzeraine pour les nombreux méfaits qu'elle avait sur la conscience, et c'est au retour de ce voyage sans doute qu'elle épousa un seigneur anglais, sir Richard Bourke, lord de Mayo « irlandisé » sous le nom de Mac William. Mais l'astucieuse fille d'Erin avait pris soin de glisser dans son contrat une clause de résiliation dont elle se hâta de se prévaloir après avoir mis des gens à elle dans tous les châteaux de son époux, ce qui arrondit considérablement ses domaines de terre ferme.

Le souvenir de la princesse de Clare est curieusement lié à celui de la vieille famille celtique des Mac-Mahon — fils de l'ours — dont le château rongé de lierre s'aperçoit sur une hauteur, du côté de la baie de Tullaghan. Une haine héréditaire régnait entre leur clan et celui d'O'Malley. L'un d'eux, parti en guerre



Arcade naturelle sur la côte. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

contre la princesse Grana, fut désarmé par l'amour, et, s'étant laissé rogner les griffes, retourna chez lui nanti d'une promesse de mariage. Peu après, la traîtresse épousait un O'Flaherty, prince de Connemara. Le prétendant évincé se vengea en tuant son rival à la chasse, et la princesse apaisa les mânes de son époux en faisant massacrer jusqu'au dernier par une bande de bravi, exécuteurs de ses volontés sanglantes, tous les Mac-Mahon, attirés dans un guet-apens. C'était le bon vieux temps de l'indépendance de l'Irlande. Aujourd'hui les descendants déchus des pirates de Clare cultivent le sol très fertile de leur île. Quant aux Mac-Mahon, ils sont allés guerroyer ailleurs. La brigade irlandaise en a amené en France plusieurs de leur nom, et aujourd'hui le maréchal qui l'a illustré est presque aussi populaire au berceau de ses ancêtres que le *grand old man* ou M. Parnell, à côté des portraits de qui il n'est pas rare de voir figurer le sien. Le voyageur français est invariablement questionné sur son compte, et celui qui peut dire lui avoir parlé et lui avoir serré la main devient du coup une manière de personnage.

Mais nous sommes au sommet du Croghan, les yeux tournés vers l'est. A nos pieds l'île d'Achill déroule la brune surface bossuée de son sol tourbeux, ourlé de plages blanches que coupent des massifs rocheux. A l'extrémité de celle de Keel, les falaises de Meenane paraissent grosses comme rien du tout. Hier à marée basse nous sommes allés jusqu'à la base, en marchant plus souvent à quatre pattes qu'à deux sur les roches plates tapissées de varech huileux et glissant, et nous savons ce qu'il en faut penser. Elles ont la bagatelle de mille pieds de haut, et le ressac qui s'y rue depuis tant de siècles les a si bien rongées, creusées, déchiquetées, sculptées, qu'on se croirait au seuil de quelque gigantesque cathédrale gothique, avec ses contreforts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

représentés par des arcades naturelles. Le nom leur en a été donné. Sur les Cathédrales de Meenane se sont brisés une partie des vaisseaux de l'Armada, dispersés par la tempête tout le long de la côte occidentale d'Irlande L'équipage de l'un de ceux-là put échapper à la sauvagerie des indigènes après avoir été épargné par les fureurs de l'océan, et, suivant le littoral jusqu'à l'embouchure de l'Erne dans la baie de Donegal, en essuyant mille fatigues et privations, y trouva un bâtiment pour passer en Écosse. C'est du moins ce qu'ont cru comprendre, d'après ses indications géographiques, les érudits qui ont déterré, dans je ne sais plus quelles archives, la relation manuscrite du capitaine espagnol.

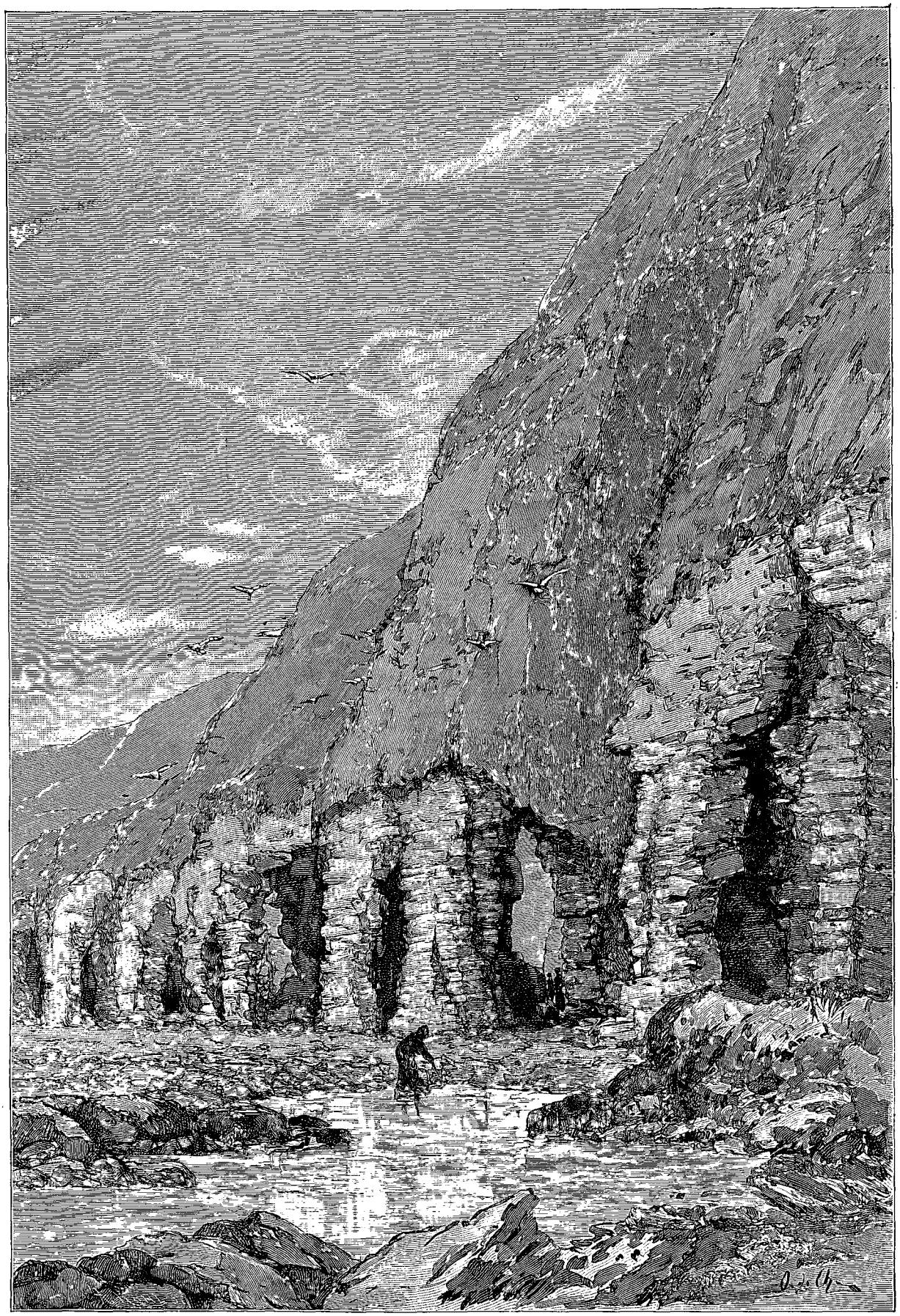
Plus loin, au delà du serpent bleu que fait la passe qui sépare Achill de la péninsule de Curraun, en mettant en communication les baies de Clew et de Blacksod, c'est à perte de vue le chaos des montagnes de Nephin et un infini de terres bleues et violettes. Plus au nord, au pied des crêtes d'Erris, les dunes de sable de Mullet s'avancent dans la mer en plusieurs longs promontoires morcelés, que prolongent encore les petites îles Inishkea, Inishglora, Devilaun. La première de ces sentinelles avancées de l'Europe est habitée par cinq familles, pratiquement indépendantes de toute loi, protégées qu'elles sont par la tempête contre les constables et le shériff. Les agents du fisc n'y ont pas non plus facilement accès, ce dont ces insulaires, malins quoique primitifs, abusent pour distiller en fraude du *potheen*, extrait de l'orge qu'ils cultivent dans les coins abrités. Par les nuits calmes et sans lune ils transportent leur marchandise à terre, où tout le monde est complice de la contrebande. Gouvernés par un roi électif, ils entretiennent un prêtre, jeune vicaire à ses débuts qui ne tarde pas à se faire transférer dans une paroisse plus civilisée. Bons chrétiens à condition qu'on respecte leurs superstitions, ils attachent un charme magique aux vieilles croix celtiques, aux ruines d'oratoires et de cellules d'anachorètes dont est jonchée leur île, pêle-mêle avec des débris de l'âge de bronze, des outils druidiques, des pierres tombales et autres d'une antiquité fabuleuse. Aussi le plus enragé des archéologues ne se risquerait-il pas à excaver du sable où ils sont à demi enfouis ces monuments vénérables. Pour avoir voulu essayer, tout connu qu'il soit d'eux et quoiqu'il parle la langue gaélique, l'hôtelier de Doogort, de qui je tiens ces renseignements, a pensé être assommé. A peine ont-ils toléré qu'il relevât les empreintes d'inscriptions étranges dont le Champollion n'a pas encore surgi, et de grossières sculptures d'une naïveté prodigieuse, représentant, ou croyant représenter, des scènes du Nouveau Testament.

On s'oublierait volontiers au haut du Croghan, si bientôt le brouillard en tombant ne forçait à descendre. La montagne est fendue en deux endroits par de grandes crevasses très profondes, où ne pénètre jamais le soleil. On y accède assez aisément, et il semble qu'on s'enfonce dans les entrailles de la terre. Il y pousse une variété infinie de fougères rares. La flore de l'île d'ailleurs est d'une richesse extrême. Mais si j'ai un conseil à donner aux voyageurs, c'est de ne jamais faire d'ascension en compagnie d'un botaniste. Au lieu de vous laisser regarder le paysage, il vous assassine de noms barbares à terminologie latine. Tandis que vous admirez naïvement de merveilleuses bruyères blanches ou rouge vif, telles qu'on en trouve au sommet du Croghan, il risque de se rompre les os pour vous cueillir des plantes extraordinaires, sur lesquelles la reconnaissance vous fait un devoir de vous récrier, encore qu'elles vous semblent fort laides. Et puis il faut les porter, ces précieuses plantes. A la première occasion favorable vous les jetez, et quand il s'en aperçoit, vous prétendez les avoir perdues, en feignant un regret hypocrite. Ruse inutile : le botaniste impitoyable se multiplie pour les remplacer, et force vous est de rapporter au logis une botte de foin. Toutefois un géologue est encore plus à redouter, car ce sont de lourds cailloux qu'il fourre dans vos poches. Cela est pour dire que ma juste horreur des excursions instructives m'a empêchée de recueillir une savante énumération des espèces rares qui croissent aux flancs des montagnes d'Achill ; je sais seulement qu'on y trouve la bruyère méditerranéenne, inconnue, paraît-il, dans toutes les îles Britanniques, et même dans les petites Provences du sud de l'Irlande.

Le Croghan est la propriété d'un Anglais, qui se propose, dans un but philanthropique, d'établir des pêcheries sur ce littoral prodigieusement poissonneux. Il exploite la montagne en pâturages qui nourrissent une quantité assez considérable de têtes de bétail. Sur le revers méridional, dominant un large et profond ravin désolé, au fond duquel est encaissé un petit lac noir peuplé de cygnes sauvages, se trouve même une assez belle ferme, qui appartenait naguère à un personnage devenu célèbre dans l'histoire irlandaise. Je veux parler du capitaine Boycott, qui a bien involontairement donné son nom à la quarantaine dont les agitateurs nationalistes se font une redoutable arme de combat. On se rappelle qu'il fut le premier à qui la police dut prêter main-forte pour lui permettre de faucher son foin et d'arracher ses pommes de terre avec l'aide de sa famille, pas un seul ouvrier agricole ne consentant à travailler sur ses terres. Ce n'est pas ici que cela s'est passé — le capitaine au contraire y ayant laissé d'excellents souvenirs parmi ceux qui l'ont servi, — mais sur les rives du Lough Mask, près de Cong, où il avait une autre exploitation, abandonnée depuis, car le boycottage est une torture morale et une difficulté matérielle auxquelles les plus énergiques ne tiennent pas longtemps tête.

D'autres Anglais se sont rendus acquéreurs des parties de l'île les plus favorables à la chasse. Le coq de bruyère et le grouse, la bécasse et la bécassine abondent dans les terrains tourbeux. Après ce que j'ai dit du *bog-trotting*, on comprendra qu'il faut être vraiment enragé de sport pour les y poursuivre. Les plateaux sont de vastes garennes où le

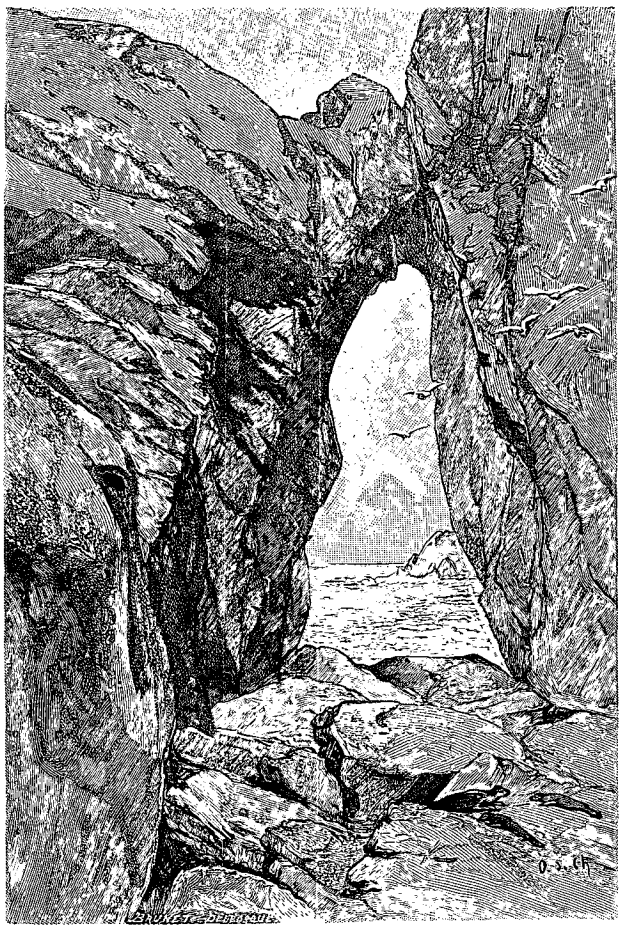
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Cathédrales de Meenane. — Dessin d'O. de Champeaux, d'apres nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blaireau fraternisé avec le lapin. Les amateurs de gibier rare trouvent dans Achill de quoi se satisfaire : le daim rouge sur les pentes de montagne, la chèvre sauvage, qui est un beau coup de fusil, mais non sans péril, car il faut la poursuivre au-dessus de terrifiants abîmes. Cygnes et canards sauvages, outardes et poules de Carthage, loutres, grèbes et quantité d'espèces d'oiseaux de mer y pullulent. Mais la plus curieuse des chasses est celle du phoque. Ces animaux sont nombreux dans d'immenses grottes dont on n'a pas encore trouvé le fond, creusées par les affouillements de la mer au pied des gigantesques murailles de granit dont est blindée la côte. On se fait conduire en bateau jusqu'à l'entrée et l'on y pénètre à la nage, une lampe attachée sur la tête, en restant en communication avec les rameurs par une corde passée autour de la ceinture. Il s'agit de trouver les nids et d'emporter les petits dans la barque, où l'on demeure ensuite à l'affût, couché sur le ventre. Les parents ne tardent pas à sortir pour chercher leur progéniture, et on les tue à coups de fusil. Rien n'est sacré pour un chasseur. On peut aussi les attendre à l'entrée des grottes au moment de la morte eau; mais il faut se méfier de la marée montante, par laquelle il serait terrible d'être surpris dans ces gouffres. Les cœurs sensibles s'émeuvent de voir détruire de pauvres bêtes inoffensives, et même sympathiques, car on sait que le phoque est l'ami de l'homme. Mais, outre que son huile est utilisée comme succédané de celle de foie de morue, sa fourrure argentée au poil ras un peu rude fait de bien jolis manchons et de confortables vestes de chasse. On pousse même la barbarie jusqu'à tuer les femelles pleines, pour avoir les peaux plus soyeuses de phoques mort-nés. Parfois on capture les petits vivants, à l'usage des jardins zoologiques, des ménageries et des bassins de parcs particuliers. Mais les étrangers seuls sont assez impies pour se livrer à cette chasse coupable; les indigènes savent que ces amphibies sont les esprits d'humains admis par grâce spéciale à survivre au déluge sous cette forme, en attendant le jugement dernier, et ils n'auraient garde de troubler les pauvres âmes. L'hôtelier de Doogort, protestant d'origine écossaise, et grand chasseur devant l'Éternel, qui fait avec beaucoup d'intelligence les honneurs de son île, dont il est absolument amoureux, me disait qu'on en croirait presque la légende, à entendre dans les grottes les gémissements quasi humains des phoques. L'effroi superstitieux qu'inspirent aux Achilliens ces lugubres plaintes d'enfants qu'on égorge, suffirait à les détourner de cette chasse, en dehors de leur peu de goût pour les entreprises difficiles et périlleuses.



Grotte à phoques. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

Chasseurs et pêcheurs en quête d'un sport attrayant et varié ; travailleurs intellectuels qui cherchez, avec la paix intérieure et extérieure, ces aspects infiniment grands de la mer et du ciel, dont l'imagination s'exalte sans que les nerfs s'enfièvrent ; lassés du cerveau et du cœur; qui avez soif de vous détendre et de vous retremper au contact apaisant de la nature; convalescents à qui il faut le calme tonifiant d'une retraite salubre et paisible ; voyageurs curieux de sensations vierges ; misanthropes fatigués de coudoyer les hommes — allez flâner dans les régions perdues du *far west* irlandais, et ne laissez en arrière la grande île du Connaught que si le temps vous presse, car il est trop douloureux de ne lui faire qu'une visite hâtée. Quant aux paysagistes, je leur ferai comprendre quelles joies leur réserve Achill, en leur disant qu'elle est meublée de lumière et de couleur au point de faire oublier l'absence totale d'arbres. Il ne s'en trouve dans toute l'île qu'une demi-douzaine, autour de la maison du recteur. Vous ne me croirez pas, mais je ne m'en suis aperçue que par réflexion, huit jours après l'avoir quittée.

MARIE ANNE DE BOVET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rathmullan (voy. p. 182). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LONDONDERRY ET LES HIGHLANDS DU DONEGAL.

L'origine du nom actuel de la cinquième ville d'Irlande est assez curieuse. Derry (en gaélique « Bois de Chênes »), était une importante cité ecclésiastique, comprenant, outre le monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin qu'y avait fondé au milieu du Ve siècle le grand cénobite saint Columbkille, un couvent de femmes de l'obédience de Cîteaux et une abbaye de dominicains. Quatre cents ans après le débarquement des Anglo-Normands, la ville et le territoire avoisinant, comprenant à peu près tout le comté actuel, étaient encore au pouvoir des nobles indigènes. On voit que la conquête de l'Irlande ne s'est pas faite en un jour. Les clans y guerroyaient entre eux sans merci, et en 1600 les citoyens de Derry, éprouvant le besoin de s'entourer de remparts, se procurèrent des matériaux en jetant bas le Tempal More « Grande Église », édifice du XIIe siècle, réputé un des plus magnifiques de l'Irlande. Ce vandalisme utilitaire n'empêcha point qu'en 1608 la ville fût pillée et brûlée de fond en comble par Sir Cahir O'Dogherty, du Donegal. L'histoire de ce personnage ouvre un jour instructif sur les mœurs du temps. Bon catholique et ardent patriote, il poursuivait de sa haine les colons écossais presbytériens établis dans le Nord, où ils jouissaient de concessions accordées par les princes indigènes qui avaient fait acte de soumission à la couronne britannique, les O'Neill et les O'Donnell, respectivement comtes de Tyrone et de Tyrconnell, titres anglais avec des noms irlandais, que leur avait conférés la reine Élisabeth. Heureux de ce prétexte à brigandage, le jeune héros volait leur bétail, saccageait leurs récoltes et incendiait leurs maisons, sans prendre soin d'en faire sortir les habitants. Mis hors la loi pour ces prouesses, il avait élu domicile sur le roc de Donne, forteresse naturelle d'où il ne sortait guère que pour ses expéditions de maraude. Les religieux de l'abbaye voisine disaient à son intention une messe, à laquelle il assistait du haut de son nid d'aigle, tourné dans la direction de l'autel. Un Jeudi Saint, pendant qu'il suivait ainsi son office, il fut tué d'une balle dans la tête par un nommé Sandy Ramsay, dont il avait peu auparavant égorgé la famille, et qui depuis lors le guettait dans tous les coins de la montagne. Épouvantés, les serviteurs d'O'Dogherty se dispersèrent, et l'Écossais put couper la tête de sa victime; il l'enveloppa dans son plaid et partit pour la porter au lord-lieutenant. En route il s'en servait comme

1. Suite. — Voyez t. LIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. LX, p. 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'oreiller. Un Irlandais chez qui il coucha, ayant aperçu des traces de sang sur l'étoffe, voulut savoir ce que c'était; reconnaissant le chef du redouté Sir Cahir, il déroba le funèbre colis et se mit en route pour Dublin, où il toucha les 500 marcs de récompense promis. On ne dit pas si l'argent si lugubrement volé profita à Térence O'Gallagher.

Après la grande rébellion d'O'Neill, les comtés de Donegal, Tyrone, Armagh, Fermanagh, Cavan et Derry furent confisqués par la couronne, et colonisés d'après le procédé ingénieux appelé « plantation ». Le dernier échut en partage aux douze grandes corporations de la Cité de Londres, ces puissantes guildes dont l'organisation est telle aujourd'hui qu'au moyen âge, et qui en sont encore propriétaires pour la majeure partie : pelletiers — en anglais *skinners*, « écorcheurs », un nom prédestiné, — drapiers, épiciers, merciers, poissonniers, armuriers, tailleurs, marchands de fer, de laine, de vin et de volailles. De là le nom de Londonderry : le Derry de Londres. Mais les Irlandais ont si bien opposé la force d'inertie à l'emploi de cette dénomination officielle, que la suppression des deux premières syllabes, douloureuses à leur patriotisme et injurieuses à la dignité nationale, est d'usage général en dehors des actes publics.

Les bourgeois de Londres consacrèrent 60 000 livres sterling à réédifier la ville en ruines dont on leur faisait présent; à une époque où un bœuf se vendait sur le pied d'un sou la livre, la somme était considérable. En gens prudents, ils s'occupèrent tout d'abord d'une enceinte fortifiée. Bien leur en prit, car, trois quarts de siècle plus tard, Londonderry soutenait un siège demeuré célèbre dans les fastes des sanglantes guerres civiles dont la pauvre Irlande semble vouée à être le théâtre. La colonisation ayant été exclusivement protestante, lors de la révolution de 1688 la ville prit parti pour Guillaume d'Orange. Cependant le gouverneur Lundy était secrètement dans les intérêts de Jacques II, et le duc de Tyrconnel, lord-lieutenant au nom du roi Stuart, pensa pouvoir s'assurer de la place en y envoyant le régiment catholique de lord Antrim pour remplacer celui de lord Mountjoy, composé de protestants. Mais une demi-douzaine d'apprentis, dont les noms sont gravés en lettres d'or dans les cœurs antipapistes, fermèrent les portes au nez des soldats jacobites, en ayant soin de laisser le gouverneur dehors, et la ville se mit en état de défense. Elle ne tarda pas à être investie. L'armée citoyenne fit des prodiges de valeur pendant un siège qui dura cent cinq jours, dirigé d'abord par Jacques II en personne, puis par le maréchal de Rosen. Onze assauts successifs ayant été repoussés, le roi avait quitté la partie, fort mécontent, et déclarant avec humeur que des troupes anglaises lui eussent donné la ville pierre par pierre. C'est avec ces aimables propos qu'il récompensait de leur fidélité ses sujets irlandais. Toutes les malechances sont expliquées par certaines maladresses.

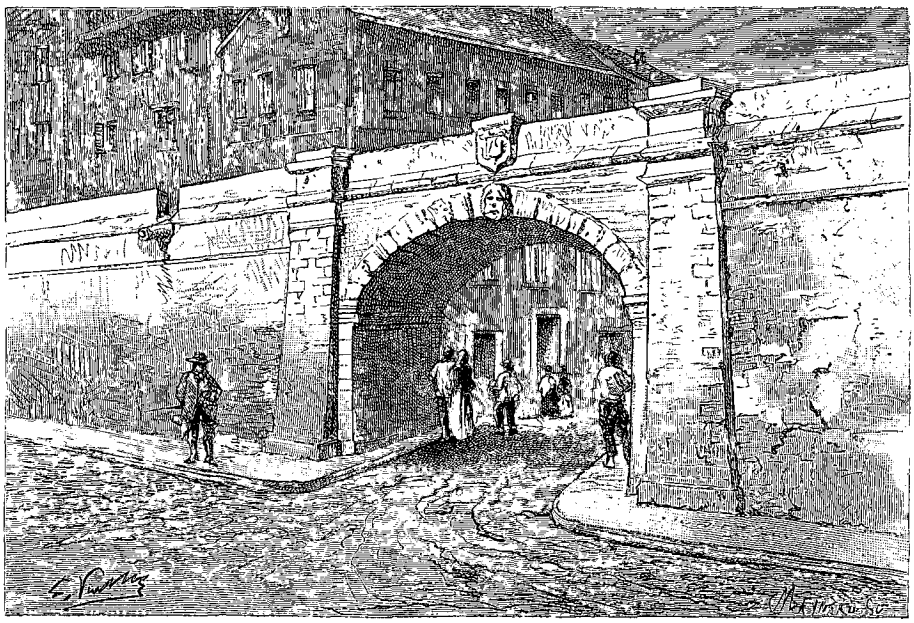
Mal fortifiée, insuffisamment armée, dépourvue de vivres, encombrée de 30 000 fugitifs qui avaient cherché asile derrière ses murailles, l'héroïque cité n'avait à opposer aux 20 000 assiégeants que 7 500 volontaires, commandés par le Révérend George Walker, ministre de l'Église épiscopale. La famine, la peste et la pourriture d'hôpital y faisaient plus de ravages que le feu des batteries ennemies. Le vieux Rosen imagina pour la forcer à se rendre un stratagème de pandour. 4 000 protestants ramassés dans les campagnes voisines, vieillards, femmes et enfants, furent poussés l'épée dans les reins sous les murs de la place, et l'on somma le gouverneur de leur ouvrir les portes, s'il ne voulait pas qu'on les laissât périr de faim et de misère au fond des fossés. Walker répondit en faisant dresser sur les remparts une potence destinée à pendre tous les prisonniers de guerre, si les jacobites mettaient leur menace à exécution. Cette correspondance se faisait au moyen de bombes dans l'intérieur desquelles on déposait le message. Rosen ne voulait pas céder, et en manière de consolation manda aux otages que s'ils mouraient, ils seraient vengés au centuple. De leur côté, pour montrer que les considérations de sensibilité ne sauraient les fléchir, les assiégés ouvrirent le feu sur les glacis où était massé le troupeau humain, dans lequel nombre d'entre eux peut-être comptaient leur père, leur mère ou leurs enfants. Une effroyable tuerie s'en serait suivie si Jacques II n'avait envoyé à ses lieutenants, avec sa désapprobation formelle d'une si cruelle ruse de guerre, l'ordre d'ouvrir leurs lignes à ces malheureux. Les assiégés tentèrent de profiter de la clémence royale pour renvoyer subrepticement, à la faveur du désordre, des bouches inutiles; mais les jacobites veillaient, et repoussèrent impitoyablement dans la place les Derrytes, reconnaissables à leur maigreur de squelette, à leur mine hâve et à leur odeur pestilentielle. Quant aux infortunés qui furent laissés libres de retourner chez eux, un grand nombre succombèrent en route aux privations et aux fatigues, et la plupart des survivants trouvèrent leurs biens saccagés, leur demeure réduite en cendres.

Cependant les assiégés mangeaient la chair de chiens et de rats nourris de celle des cadavres, du suif, de la chandelle, du cuir; un verre de sang de cheval se payait au poids de l'or; les poissons avaient fui la rivière empoisonnée de charognes; on commençait à songer à utiliser la chair humaine, et ceux qui étaient par miracle demeurés un peu gras se cachaient dans leur cave. Walker tenait bon, relevant les courages chancelants par des prédications enflammées. Enfin le salut arriva le 30 juillet, sous la forme de deux bâtiments chargés de vivres, qui avaient réussi à remonter la Foyle, en rompant la digue élevée par les assiégeants. Il était temps : près de la moitié de la garnison avait péri, et le quart de ce qui restait était hors de combat. L'armée jacobite avait presque autant souffert des fièvres, de la dysenterie, du typhus et du feu de la place. Tout espoir de réduire les obstinés Derrytes étant perdu, Rosen leva le siège; la rage de ceux-ci était telle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'avant même d'avoir assouvi leur faim, ils s'étaient lancés à la poursuite de l'ennemi. Mais le manque de cavalerie les empêcha d'inquiéter sa retraite vers le sud-ouest, au cours de laquelle pas une des maisons protestantes rencontrées sur la route ne fut laissée debout. Quand on songe que c'est entre chrétiens qu'étaient déchaînées semblables fureurs, voilà deux cents ans à peine, on se demande si l'espèce humaine est aussi éloignée qu'elle le croit de l'état sauvage.

Ce passé sanglant n'a point empêché Derry de prospérer. Cas unique en Irlande, sa population, qui atteint 30 000 âmes, a triplé en ces cinquante dernières années. Bâtie en amphithéâtre sur une colline qui borde la rive gauche de la Foyle, presque à son embouchure dans la baie de ce nom, propre, les rues larges, les maisons de belle apparence, elle rappelle assez la physionomie de Lausanne. Les remparts, convertis en promenade publique, et sur lesquels sont demeurées en batteries de vieilles pièces de canon, dont l'une dite Roaring Meg, « la tonnante Margot », avait conquis pendant le siège une célébrité particulière, sont les seuls monuments historiques de la ville; encore les portes fortifiées ont-elles été reconstruites d'un style peu militaire. On a même défiguré celle du quai, illustrée par le coup de main des apprentis. Dans un des bastions un monument, consistant en une fort laide colonne surmontée d'une statue, a été érigé à la mémoire de George Walker. Quelle singulière manie on a en pays britannique d'immortaliser les héros sous forme de perroquets sur leur perchoir! Le révérend avait pris goût à la bataille, car il fut tué à la Boyne. Derry possède une cathédrale épiscopale édifiée au XVIIe siècle sur l'emplacement du Tempal More, tout au sommet de la ville, qu'elle couronne de sa tour crénelée flanquée de clochetons. Le palais de l'évêque protestant, sombre édifice en briques, occupe le site de l'abbaye de Saint-Columba. Pas une vieille pierre pour réjouir le cœur de l'antiquaire et les yeux de l'artiste. L'aspect général est triste, surtout dans la partie haute, où les voies principales aboutissent, par des pentes très raides, à une de ces places centrales du marché que les Irlandais appellent un « Diamant ». Le port, au contraire, est fort animé et très peuplé de bâtiments de fort tonnage, bien qu'en attendant l'élargissement du chenal les grands paquebots transatlantiques mouillent à Moville, à l'entrée du Lough Foyle. On y importe du fer et du charbon d'Angleterre, du maïs d'Espagne, du pétrole de Pennsylvanie, des bois de Norvège; on en exporte des ardoises, de la bière et du whisky, du bétail, de la volaille. Le voyageur assis dans son immense chambre du vaste et sombre hôtel Jury sursaute tout à coup à un tumulte grandissant de pas, de cris, de glapissements, qui vient troubler le calme de la rue silencieuse : on dirait une rumeur d'émeute. Serait-ce une nouvelle Saint-Barthélemy, un massacre de catholiques ou de protestants? Dans ce pays troublé il faut s'attendre à tout. Et remerciant la providence qui vous a ménagé un spectacle si plein de couleur locale, vous courez à la fenêtre. Mais non, c'est tout simplement un immense troupeau d'oies que l'on conduit par la ville jusqu'au port, où elles vont être embarquées à destination de la Grande-Bretagne, afin d'accomplir leur destin, qui est d'être engraissées pour la Saint-Michel. Cinq ou six grands gars les chassent devant eux en courant sur les flancs et sur les derrières, comme des chiens de berger, remplaçant les aboiements par des hurlements sauvages, agitant leur chapeau, leur mouchoir, les pans de leur jaquette, se livrant à des cabrioles désordonnées, ramenant par des ruses de *chulo* dans l'arène les bêtes qui s'égarent,



Porte du Ferry Quay. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

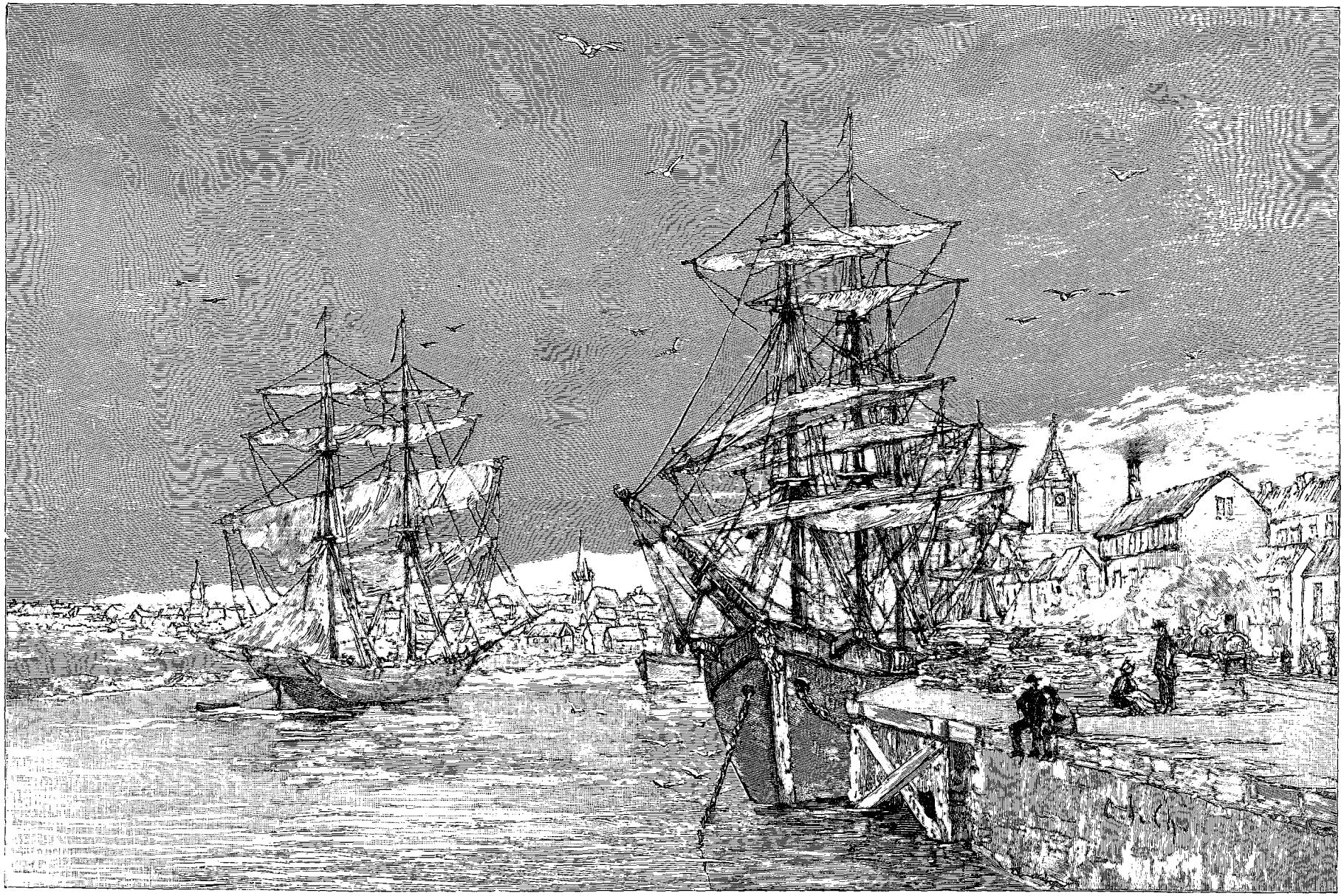
tandis que les volatiles affolés remplissent l'air de leurs jacassements aigus et du battement de leurs ailes blanches, dont le duvet vole en tourbillons de neige. Si par aventure elles se rencontrent à un tournant avec une bande de moutons ahuris, de bœufs pétrifiés par la terreur, qui s'arc-boutent des quatre pieds au pavé, ou de cochons qui braillent comme si on les égorgeait déjà, c'est un sabbat et une confusion indescriptibles.

Comme le port de Cork, celui de Derry exporte la chair humaine en quantité considérable. On a dit de l'Irlande : « *lands without hands, and hands without lands* (des terres qui manquent de bras, et des bras qui manquent de terres) ». Le mot est piquant, mais juste seulement pour la moitié. Quand les terres manquent de bras, c'est l'œuvre de l'agitation agraire, qui n'est autre chose qu'une immense grève merveilleusement organisée. Si cette œuvre est licite ou coupable, je me garderai de le dire; si elle sera stérile ou féconde, c'est à l'avenir de le prouver. Mais que les bras manquent de terre, pas n'est besoin d'être grand clerc en matière agricole pour le comprendre après un court séjour dans le pays. Avant l'année noire de la grande famine, l'Irlande nourrissait tant bien que mal plus de huit millions d'habitants; depuis lors la population a diminué d'un bon tiers. Comme les naissances n'y chôment point, on voit ce que ces chiffres représentent d'émigrants. Les raisons de cette décroissance de la production sont multiples : avilissement des prix des denrées agricoles, dont souffrent en tous pays les populations rurales; grève agraire compliquée de boycottage, c'est-à-dire d'intimidation par la violence, qui laisse en friche une partie du sol et entrave considérablement les transactions; ruine de beaucoup de petites industries hors d'état de lutter avec la concurrence extérieure; ruine aussi des landlords, dont les fermiers en ne les payant pas se font par contre-coup autant de mal à eux-mêmes — mal passager, disent les nationalistes, d'où sortira ce grand bien : l'émancipation du serf moralement attaché à la glèbe qu'est encore ici le paysan. Bref, comme si habitué aux privations que soient ces pauvres gens, il faut vivre, les paquebots à destination des États-Unis, du Canada, d'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Transvaal, emportent, bon an mal an, une centaine de mille enfants d'Erin. Ils vont même dans les Amériques espagnoles, et j'ai vu partir un bâtiment qui transportait des émigrants au Chili pour 50 francs. Faut-il s'apitoyer sur leur sort autant que le font les Irlandais et les Anglais emportés par la générosité et aussi par l'esprit de parti? Comme, d'autre part, les économistes chez nous prêchent l'accroissement de population, dans le but d'essaimer hors de notre ruche natale, on ne sait à qui entendre. Mais le cœur se serre à voir les vieux parents accompagner jusqu'au quai d'embarquement de robustes gars qu'ils ont enfantés, et qui ne seront pas là pour leur fermer les yeux. Les sentiments de famille sont très développés chez l'Irlandais, de naturel affectueux et sociable, et c'est chose navrante que ces séparations. Les vieux sanglotent, les jeunes sont mornes et se laissent hisser à bord par les employés de l'agence, comme les moutons dont je parlais tout à l'heure. Les filles s'en vont aussi. Un journal américain souhaitait dernièrement la bienvenue à Nora O'Sullivan, du comté de Kerry, la plus jeune de vingt-sept enfants, et exprimait le désir que le reste de sa petite famille vînt la rejoindre sur le sol hospitalier et fécond où le blé pousse à vue d'œil. Le fait n'est pas rare, et il est étrange de voir généralement prospérer à l'étranger les Irlandais si misérables chez eux. Souvent des familles entières s'expatrient, emportant dans leur mince bagage l'image d'Erin sous la forme d'une motte de terre, ainsi qu'une baguette de noisetier pour tracer un cercle autour de soi sur le premier rivage où ils dormiront, afin de lui conférer le privilège que la mère patrie doit à saint Patrick : être purgée de tous reptiles et insectes venimeux. Le profond attachement des Irlandais pour leur ingrate terre natale rend déchirante l'expatriation sans espoir de retour, et leur douleur trouve pour se manifester des termes touchants. « Oh! douce Irlande, chère patrie, joyau de mon cœur, s'écriait un vieux paysan au moment de gravir l'échelle du bateau, faut-il donc que je vous quitte pour toujours, après vous avoir donné pendant quarante ans la sueur de mon front et la tendresse de mon âme! » Les plus incultes d'entre eux, ceux-là surtout, possèdent à un degré rare le sentiment du pathétique et l'expression poétique.

Nous flânions sur le port de Derry, en pataugeant dans une boue noire, faite de poussière de charbon, et nous reposant au spectacle de cette activité maritime des grèves désertes, des landes peuplées de corbeaux, des cimetières où des tombes dix fois centenaires s'effondrent au milieu des ronces, quand un brave homme à tournure de marin nous accosta, en donnant pour excuse à la liberté grande qu'à nous entendre parler il avait compris que nous étions Français. John Cassidy a navigué; il connaît le Havre, Marseille et Bordeaux. Incorporé dans une compagnie de débarquement de la marine de guerre britannique, il a servi en Crimée, et parle comme de vieilles connaissances de Mac-Mahon, Canrobert, Pélissier, Saint-Arnaud. Nous le comblâmes de joie en lui disant que peu auparavant nous avions vu le duc de Magenta. Il est constructeur de chaloupes et père de dix enfants. Comme je remarque que c'est une lourde charge, il répond avec simplicité : « Pour sûr! mais c'est une bénédiction du ciel. Et quand Dieu les envoie, il faut bien les nourrir. » Catholique et nationaliste, John Cassidy nous questionne discrètement sur notre religion; quand il apprend que nous appartenons à la même Église, il demande la permission, que nous lui accordons volontiers, de nous serrer la main.

Grâce à l'adoucissement des mœurs, les haines confessionnelles qui ont mis ce pays à feu et à sang y sommeillent assez profondément pour qu'on les croie à jamais éteintes; mais l'étincelle couve sous la cendre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quai de Londonderry. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et il ne faudrait pour la rallumer qu'un souffle de tempête. Malgré ses victoires, et quoiqu'elle eût la force et l'autorité dans son jeu, c'est la Réforme qui a baissé pavillon devant le papisme, et c'est au prix des concessions qu'elle a faites qu'a été conquise en Irlande la paix des consciences. La veille j'avais longuement causé de la situation religieuse avec l'évêque protestant de Derry et Raphoe. Le très révérend docteur Alexander est le prélat le plus distingué de l'Église épiscopale d'Irlande, prédicateur hors ligne, et réputé pour son intelligente tolérance. Son diocèse, qui comprend le Donegal, est d'un gouvernement particulièrement délicat, les difficultés naissant du frottement entre l'Église protestante orthodoxe et celle de Rome s'aggravant ici de la puissance des cultes dissidents — parmi lesquels dominent presbytériens et méthodistes — naguère ligués avec les catholiques contre la tyrannie de la religion d'État. Sans que la classification soit rigoureuse, ces trois groupes religieux correspondent assez exactement aux trois races juxtaposées en Ulster : Celtes indigènes, colons d'origine anglaise et écossaise. Le docteur Alexander manœuvre très habilement au milieu de ces écueils; il trouve moyen de contenter tout le monde, et vit en bonne harmonie avec son collègue catholique. Mais, pour n'envisager que le point de vue matériel, on comprendra ce que sont déchus ici les prélats protestants. On saura qu'avant le « désétablissement » de l'Église d'Irlande — pardon du barbarisme obligé, faute d'un mot équivalent en français — le siège épiscopal de Derry, doté, lors de sa création, de 100 000 acres de biens de mainmorte confisqués aux ordres monastiques, valait 6 000 livres sterling; aujourd'hui il est tombé à 2000, ce qui semblerait encore à nos évêques un joli denier. L'équité de cette mesure, due à M. Gladstone — mais préparée, on l'oublie trop, par sir Robert Peel et d'autres hommes d'État aussi bien tories que whigs, — semble si peu contestable qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas été définitivement consommée avant 1869. Jusqu'alors les catholiques avaient à payer des dîmes au clergé protestant; depuis, chaque culte pourvoit à l'entretien de ses ministres, et il le fait libéralement.

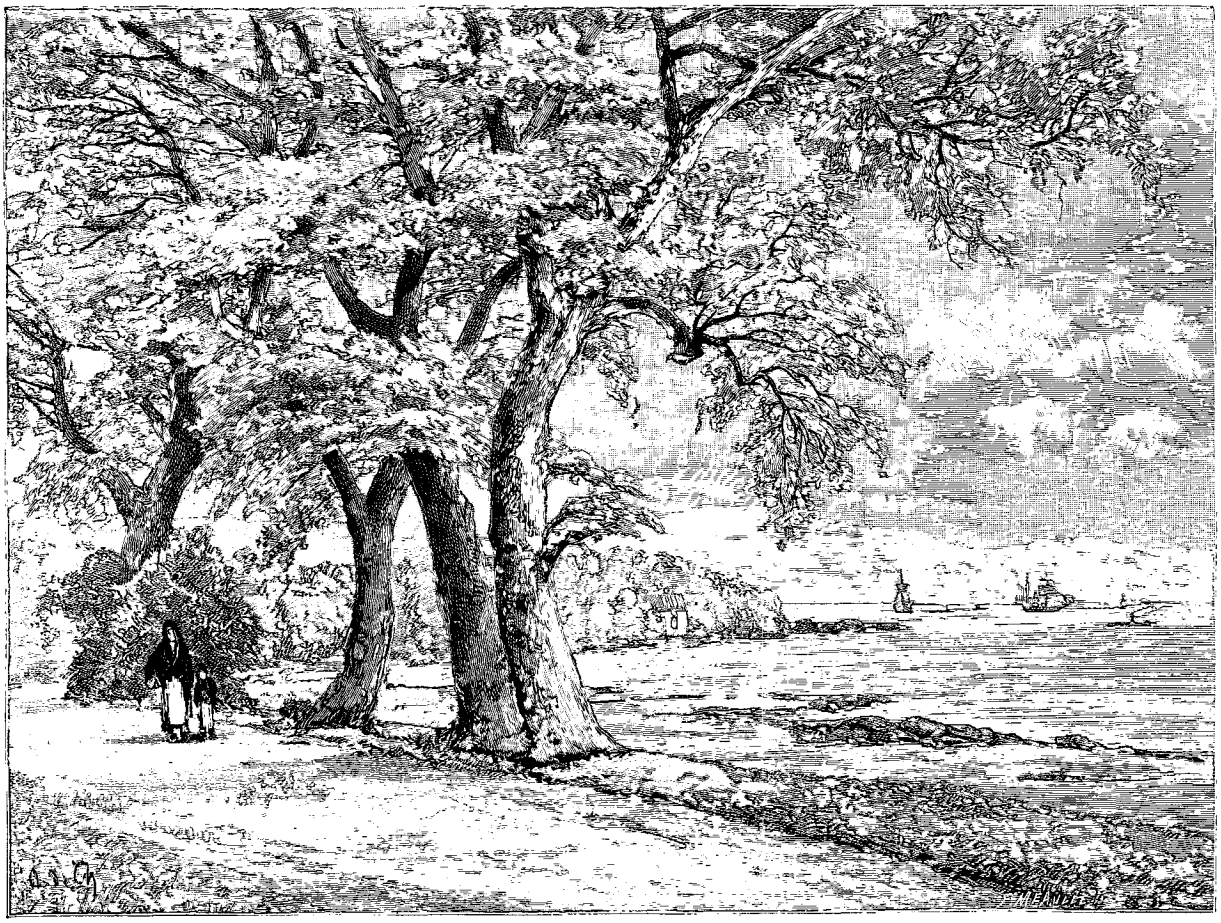
Le brave constructeur de bateaux n'a pas d'animosité contre les protestants; mais il trouve injuste que la suprématie leur appartienne dans un pays catholique où ils sont des intrus. « Nous avons été bien persécutés, dit-il sans âpreté, mais, avec la grâce de Dieu et de la patience, nous finirons par être libres. » Notre nationalité et notre religion nous avaient attiré sa sympathie; elle augmente quand il apprend que je connais son représentant à la Chambre des Communes, M. Justin Mac Carthy, « *a very fine gentleman*, bon patriote, et qui écrit des livres que tout le monde lit. » Les classes populaires irlandaises témoignent infiniment de considération à la culture intellectuelle. Puis John Cassidy m'emmène dans un coin de son atelier pour me montrer un modèle au vingtième d'exécution du *battering-ram*, ce bélier qu'emploie la police pour enfoncer les portes des fermes évictées dont les occupants se refusent à déguerpir. « C'est mon frère, qui est charpentier, qui a construit la première de ces machines, me dit-il, mais sans savoir à quoi cela devait servir, car plutôt que de se faire le complice de M. Balfour, il aurait coupé sa main droite avec sa main gauche. Tous les jours je la fais manœuvrer pour montrer à mes enfants comment les Anglais chassent les pauvres Irlandais de la maison de leur père. » Représenter au brave homme qu'en tout pays du monde il y a des lois et des gendarmes pour débarrasser les propriétaires de locataires insolvables et récalcitrants, eût été perdre ma peine et m'aliéner son estime. D'ailleurs les Irlandais mieux instruits, qui n'ignorent point que pareilles abominations se perpètrent aussi dans « la belle France », affirment que ce n'est pas la même chose du tout. Et ils n'ont pas tout à fait tort, sans toutefois avoir absolument raison.

Dans le nord de l'Irlande plusieurs grandes baies sont appelées *lough*. Celle de Foyle justifie bien ce nom par l'étroitesse du goulet qui la met en communication avec la mer, en faisant un véritable lac salé, de forme triangulaire, envahi par les sables et ne présentant pas un grand attrait pittoresque. Le large promontoire montagneux qui la ferme à l'ouest est prolongé fort avant dans la mer par le cap Malin, l'extrême point septentrional de l'île. En coupant ce promontoire par une jolie petite ligne d'intérêt local, on gagne à Buncrana le Lough Swilly, baie en forme de fjord, ourlée de collines de faible élévation. Quand on l'a traversée, on se trouve dans le Donegal, le comté le plus sauvage et le plus pauvre de la pauvre et sauvage Erin. La statistique le prouve en nous apprenant que sur 206 000 habitants il ne s'y trouve qu'un architecte, un photographe, un comptable, un homme de lettres — heureux pays! — trois ébénistes et dix-huit maçons, en regard de 54 000 cultivateurs qui ne cultivent pas grand'chose. Le petit port de Rathmullan est un village de couleur bretonne, avec ses maisons grises étagées au flanc d'une hauteur toute jaune d'ajoncs et rose de bruyère. En contre-bas de la route en corniche, à pente très raide, qui l'escalade, des cabanes de pêcheurs s'accrochent dans les rochers, au milieu de jardinets soutenus par des escarpements en terrasses, où poussent des choux, des navets et des pommes de terre qu'inondent les fortes marées. Au-dessous c'est la grève tapissée de ses varechs roux et verts, dans lesquels picorent des canards domestiques, fraternisant avec des hérons et des cormorans, non sans que leur chair contracte à cette nourriture maritime une saveur huileuse. Dans ce petit coin abrité par la montagne des vents d'ouest et du nord, les arbres poussent jusqu'au bord de la mer, et l'on dirait qu'en pompant les embruns salés ils y puisent une vigueur exceptionnelle. C'est délicieusement pittoresque, ces élégantes retombées de frênes qui font une allée de parc d'une grève semée de galets — surtout quand par les trouées du feuillage clair on aperçoit la silhouette d'une flotte de guerre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mouillée dans les eaux paisibles de la baie : l'*Invincible*, lourd colosse cuirassé de fer, l'*Araignée*, alerte mouche d'escadre, et une demi-douzaine de gros torpilleurs tout noirs, semblables à d'énormes requins. C'est la saison des manœuvres navales : les journaux de ce matin nous ont donné le récit terrifiant du bombardement et de la prise de Dublin. Le prince George, second fils du prince de Galles, est arrivé hier sur son torpilleur pour mettre la baie en état de défense : nous pouvons dormir tranquilles dans la rustique auberge du Diamant, d'où le soir nous voyons trembloter, irradiés par la brume bleuâtre, les feux rouges, verts et blancs des bâtiments de Sa Majesté Britannique.

Le lambeau de terre montagneuse et déchiquetée par la mer qui constitue le comté du Donegal est ce que les Anglais appellent « un pays rompu ». Le mot peint bien exactement ce chaos de collines rocheuses, de dunes de sable, de marais de tourbe, de landes de bruyère, coupées çà et là de petits champs d'avoine et de lin, autour de rares maisons de paysans dont le toit de chaume disparaît sous une floraison de joubarbes, de sédums, de giroflées sauvages. Toujours des montées et des descentes. De loin en loin, un petit lac solitaire dormant au fond d'une cuvette en forme de cra-



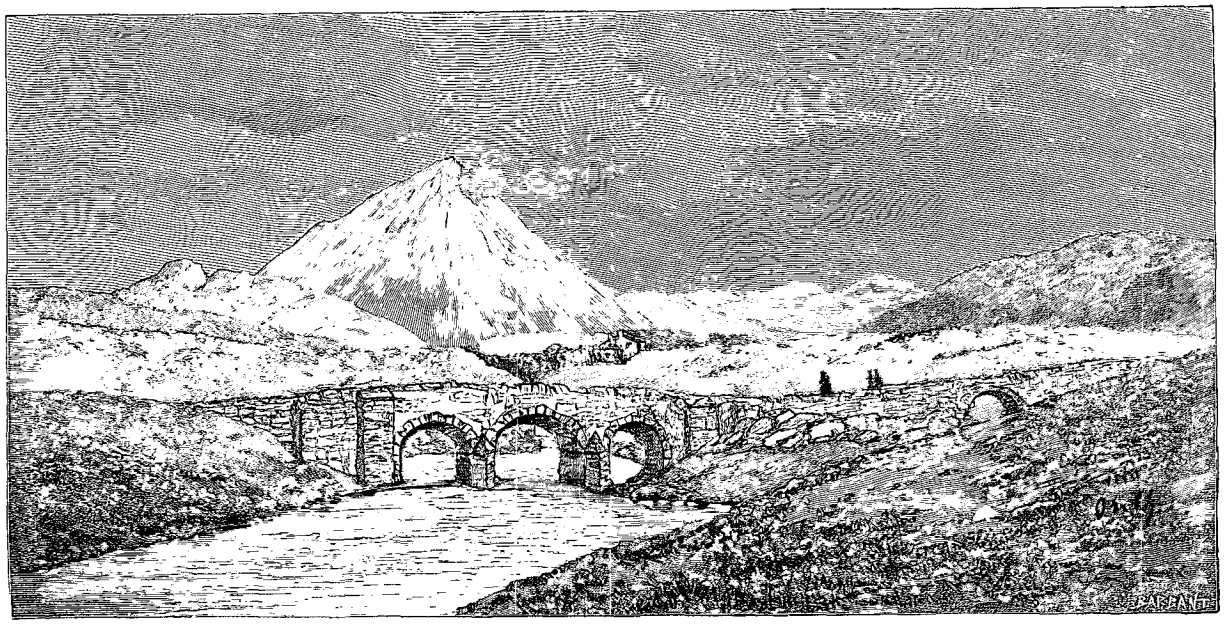
Le Lough Swilly. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

tère de volcan. Dès qu'on s'enfonce dans les terres, c'est comme dans l'île d'Achill : pas d'arbres, sans que pourtant le sol semble nu, grâce à ce manteau de pourpre qui revêt la misère de l'Irlande en colorant l'atmosphère de sa teinte chaude. Quelques belles demeures seigneuriales entourées de parcs sont les oasis de ce désert. Le principal propriétaire du pays est le comte de Leitrim, qui règne sur 90 000 acres et 1 700 tenanciers. De véritables principicules, ces pairs irlandais : aussi arborent-ils leur pavillon sur la plus haute tour du château lorsqu'ils s'y trouvent. Celui de lord Leitrim y flotte pendant presque la moitié de l'année, de la fin de la saison de Londres jusqu'après Noël ; ce landlord n'est pas de ceux dont le dédaigneux absentéisme — encore un mot barbare forgé pour les nécessités de la politique irlandaise — est depuis des siècles la source de tant de mal, plus moral encore que matériel, dans la pauvre île Verte. Il comprend que certains privilèges de naissance comportent certains devoirs, et ses intérêts s'en trouvent très bien.

Le sacrifice, au surplus, n'est point de ceux qui coûtent. Si le domaine de Carrikhart n'est pas un des plus beaux ni des plus riches d'Irlande, il en est un des plus pittoresques. Le district septentrional du Donegal est taillé en lanières par les longues sabrures parallèles du Lough Swilly, de la baie de Mulroy et de Sheep

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Haven le (Havre du Mouton) formant des péninsules aux lignes brisées, dont l'une comprend les terres de lord Leitrim. La capitale, pour ainsi dire, en est Milford, bourg fort propre et respirant l'aisance, qui lui appartient tout entier, y compris l'imposant *workhouse* élevé par ses soins. Comme partout ici, la maison des pauvres est quasi vide; on serait heureux de croire que c'est parce qu'il n'y a pas de pauvres. Quand on arrive à Milford en venant de Rathmullan par l'intérieur des terres toutes fleuries de bruyère rose et de grandes marguerites jaunes, le long d'une route qui grimpe et dégringole de colline en colline, on est stupéfait de se trouver tout à coup sur un quai, où un steamer est amarré au milieu de quelques barques de pêche. C'est le fond de la baie de Mulroy. Dans cet étonnant pays la mer surgit à chaque détour du chemin, brouillant toutes les idées topographiques que donne la configuration du terrain; si l'on ne veut passer son temps le nez sur sa carte, comme les voyageurs sérieux qui aiment mieux comprendre qu'admirer, il faut renoncer à s'en mettre la géographie dans la tête. A quoi bon d'ailleurs? Ce plaisir-là est de ceux qu'on peut prendre les pieds sur ses chenêts, sans dépense ni fatigue. Au risque de passer pour un esprit frivole, j'ai préféré m'abandonner à l'exquise mélancolie du paysage qui se déroule entre Milford et le château de Carrikhart, le long du fjord du Mulroy, qu'à marée haute on prendrait pour une rivière, n'était la couleur d'aigue-marine de ses eaux dormantes et les senteurs salines qui s'en dégagent. Les rives sont bordées de petites crêtes basses, escarpées, rageuses, habillées du rude feuillage des bruyères et de la mousse hérissée des lichens, que broutent en gambadant des chèvres à demi sauvages, seuls habitants de ces terres perdues, avec

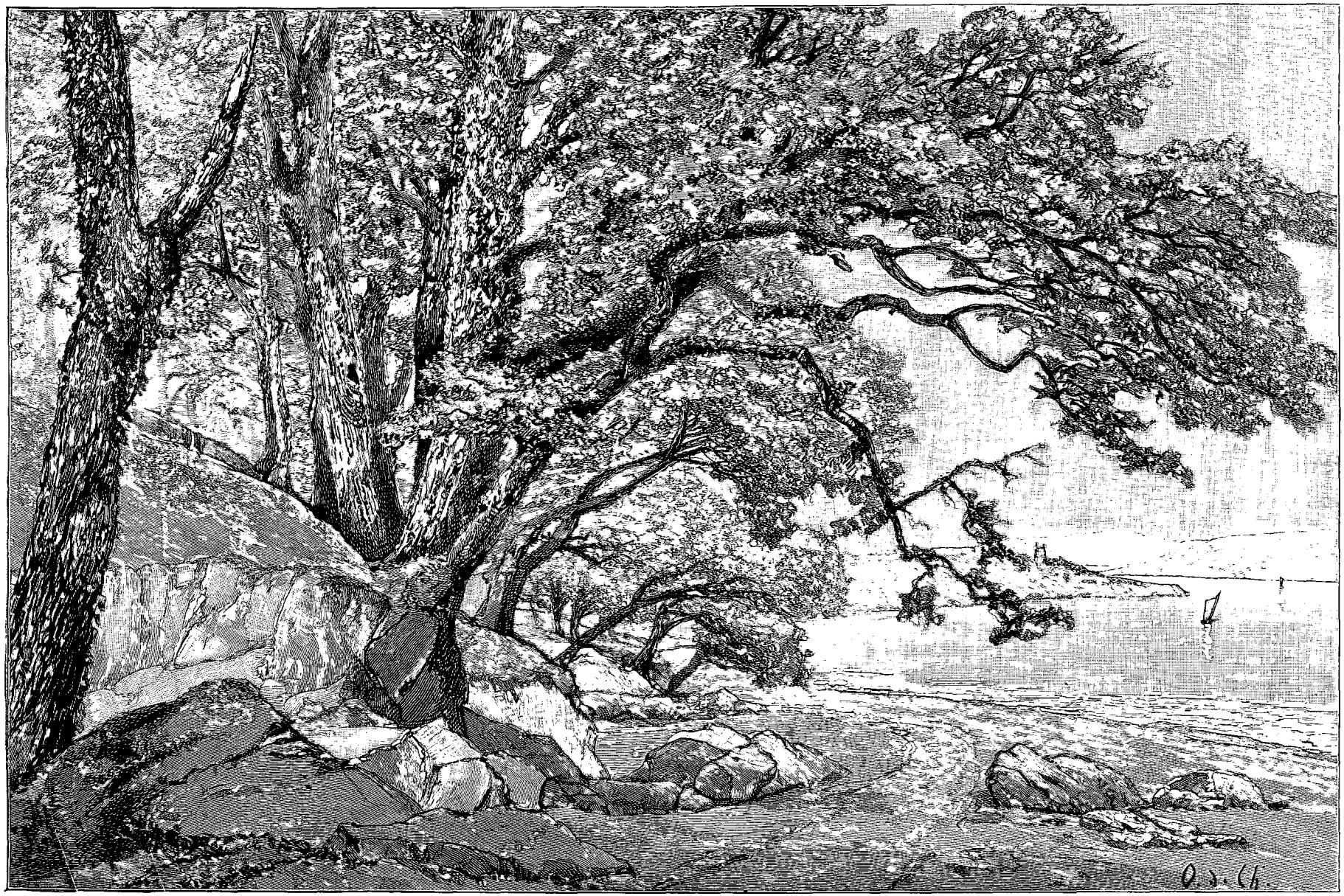


Le mont Errigal (voy. p. 188). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

les graves hérons qui sommeillent sur la grève, et les courlis au cri clair et joyeux. Un soleil dont les rayons atténués semblent filtrer au travers d'un voile de gaze met des ombres violettes dans le gris des rochers. Au loin, un vague grondement qui vient du large berce cette grande paix très douce, qui donne la sensation d'être au bout du monde. La grande île occidentale est bien en effet l'extrémité du monde européen, séparée par l'immensité de l'océan du lointain continent encore mystérieux il y a quelques siècles; peut-être est-ce à cette situation particulière qu'elle doit le charme indéfinissable dont on est enveloppé dès qu'on a mis le pied sur la terre d'Émeraude.

Le château de lord Leitrim est une élégante construction moderne, aux toits pointus recouverts d'ardoises, plantée au milieu de la lagune; on y accède par une chaussée qu'entourent aux grandes marées les vagues mourantes. La sévérité du site est égayée par des pelouses et des parterres entretenus à grands frais, qu'abritent mal de récentes plantations de hêtres et de pins. Les rigueurs de l'hiver y sont inconnues, grâce à un morceau de la péninsule de Fanad, qui, faisant retour dans la baie de Mulroy et en obstruant l'entrée, la préserve contre l'âpre vent du nord. Le large se trouve ainsi masqué, ce qui rend tout à fait fantastiques les vues maritimes dont on a des échappées aux quatre points cardinaux. On se croirait dans une baie semée d'îles. C'est un paradis pour les amateurs de yachting, et lord Leitrim est trop bon Anglais pour n'avoir pas son cutter mouillé au pied du môle où relâche le steamer qui fait un service régulier entre Milford et Glasgow. C'est à son influence qu'est dû l'établissement de cette voie de communication avec le monde civilisé, grâce à laquelle les rares produits du pays peuvent être exportés à bas prix. La pêche du saumon y est assez abondante pour réjouir le cœur d'un sportsman;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Mulroy. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la lande est riche en grouses, en lièvres et en lapins. Par exemple, pas de chasse à courre possible : le terrain est trop inégal et trop marécageux. La privation est d'autant plus douloureuse que les renards y pullulent, et comme ils détruisent le gibier, force est, faute de mieux, de les empoisonner — extrémité cruelle, non au point de vue du renard, comme le penseraient les âmes sensibles, mais du chasseur. Il faut savoir la tendresse que tout *British gentleman* de bonne souche porte à la bête puante qui sert de prétexte à de si belles galopades, pour comprendre quel crève-cœur ce lui est de le faire périr ignominieusement.

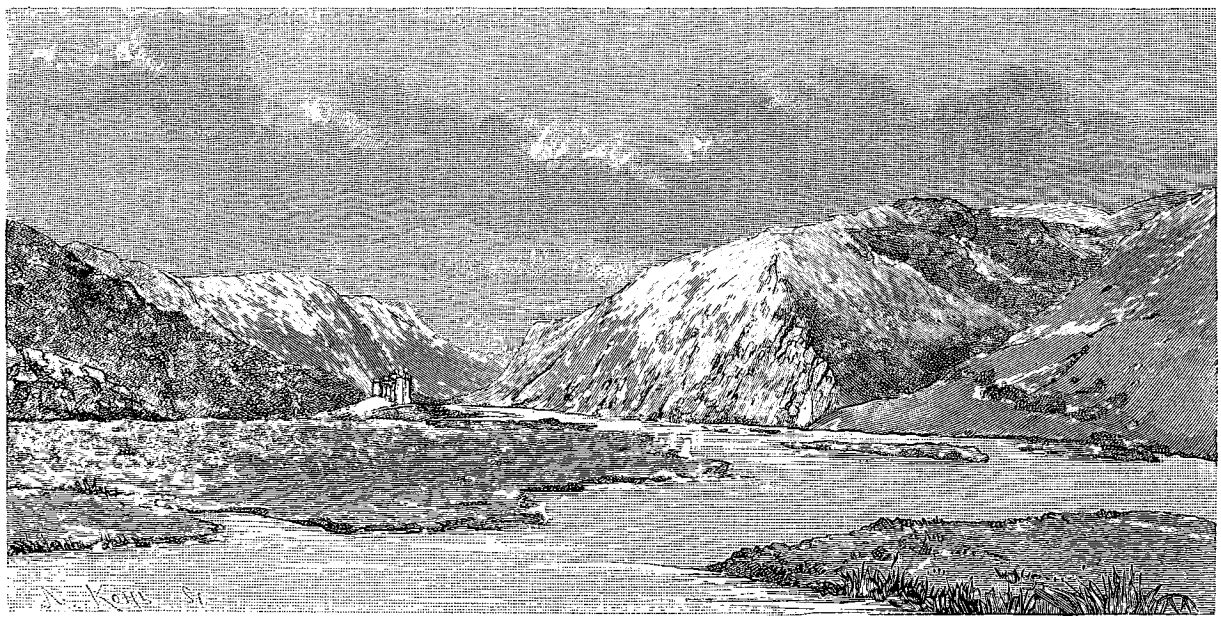
Lord Leitrim, il est vrai, sait employer autrement ses loisirs. Il s'occupe avec autant d'intelligence que d'assiduité de l'administration de son immense domaine, et jusqu'à présent il a échappé à la mise en œuvre du plan de campagne, avec son lugubre cortège d'évictions et de boycottage. Ce n'est pas un mince mérite. Pour parvenir à ce résultat il faut de rares dons de fermeté et de douceur, d'humanité sans faiblesse, d'énergie sans brutalité. Il y faut aussi assez de sagesse pour savoir sacrifier la partie afin de ne pas perdre le tout. C'est au prix d'énormes diminutions sur les fermages qu'il tire encore de ses terres, avec assez de régularité, un revenu relativement considérable. Je dis relativement à la superficie de son domaine, car on pense bien que, dans la région que je viens de décrire, le rendement de la terre est médiocre. Mais si la bruyère et les ajoncs, la tourbe, le sable et les cailloux ne sont pas des produits très demandés sur le marché, ce maigre sol se trouve fort heureusement propice à la culture rémunératrice du lin, dont le filage et le tissage constituent la seule industrie en Irlande, ou plutôt en Ulster. Aussi me disait-il plaisamment, en humant l'odeur nauséabonde des bottes de lin rouissant dans les flaques croupissantes : « Cela embaume la rente »: Lord Leitrim est assez populaire sur son domaine pour y vivre sans la protection de la police. Il doit ce privilège en partie à son charme personnel, plus encore à ce qu'il sait faire les concessions à temps, prévenir les revendications, accorder de bonne grâce ce qu'il serait un jour obligé de céder à la force, enfin rendre justice à chacun, ce qui vaut mieux que d'être généreux. Mais, comme me le faisait très justement remarquer un fort intelligent cocher que nous avons eu à notre service au cours de notre tournée en Donegal, il est contraire à l'équité que le bonheur de centaines de familles soit à la merci d'un caprice du sort leur donnant un bon maître.

Les tenanciers de Carrickhart n'ont pas toujours été aussi chanceux. A mi-chemin entre Milford et le château, au point le plus sauvage de la route, une lande mamelonnée absolument déserte sur laquelle n'a vue aucune habitation, a été il y a douze ans le théâtre d'un drame sanglant. Le comte de Leitrim, oncle et prédécesseur de celui-ci, passait en voiture. A un tournant, trois hommes armés surgissent de derrière un rocher. Le cocher tombe raide mort; lord Leitrim a le bras cassé. Au lieu de saisir les rênes de l'autre main et de filer à fond de train, il se jette à bas du *car* et saute à la gorge de ses agresseurs, qui l'assomment à coups de crosse. Son valet de chambre suivait à quelque distance sur une autre voiture; terrifié par la peur, il ne fit aucune tentative pour le secourir et, l'attentat consommé, vit les meurtriers se jeter dans un taillis de pins qui sépare la route de la baie, où les attendait une barque qui s'éloigna à force de rames. Jamais ils n'ont été retrouvés, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient demeurés inconnus; et comme aucune disparition ne fut constatée parmi les habitants du pays, tout porte à croire qu'ils sont tranquillement retournés à leurs affaires. Mais, soit intimidation, soit complicité, personne ne s'est jamais trouvé pour témoigner contre eux. Lord Leitrim était un soldat bronzé par les guerres des Indes, et il apportait une rudesse trop militaire dans ses rapports avec ses tenanciers. Soit. Mais si, au lieu de n'être que son héritier, le comte actuel eût été son fils, croit-on que la vie lui serait possible sur une terre baignée du sang d'un père demeuré sans vengeance, dont à chaque pas peut-être il rencontre les assassins sans les connaître? Dans l'espèce, j'ai entendu insinuer par un de ces nationalistes qu'une passion généreuse égare jusqu'à en faire des apologistes du meurtre, que le spectre sanglant de son oncle est pour lui un avertissement et un frein. Je n'en crois rien. La vérité est au contraire que, les crimes engendrant des représailles, le passé envenime le présent et compromet l'avenir. Voilà comment se perpétuent les malentendus, les haines et l'insécurité. La situation de lord Leitrim est encore tolérable; mais ici la mèche brûle en permanence à côté du baril de poudre, et l'explosion est à la merci d'un hasard.

Aux Irlandais qui demandent le *home-rule*, les unionistes offrent des chemins de fer; mais ceux-là repoussent les présents d'Artaxerce, alléguant, non sans raison, qu'ils seraient superflus dans des districts où il n'y a pas de produits à transporter et où les gens sont sans argent pour voyager. Ils aviseront à cela plus tard, quand ils auront le *home-rule*. Comment le *home-rule* créera-t-il de l'argent et des produits, c'est le point obscur : mais ils paraissent très sûrs de leur affaire. Le Donegal est une région bénie du touriste, où n'ont pas encore pénétré les voies ferrées. De rares charrettes et les voitures de la poste suffisent au trafic des marchandises et des voyageurs. Ces derniers véhicules sont de petits *jaunting-cars* du modèle ordinaire, peints en rouge sang de bœuf — la couleur postale dans le Royaume-Uni — avec le monogramme royal V. R. en lettres dorées à l'arrière du coffre, attelés d'un rustique bidet, et conduits par un cocher en veston de tweed râpé et chapeau melon. Les dépêches sont contenues dans une manne d'osier juchée par-dessus la pile de menus bagages des voyageurs, qui ne peuvent être plus de quatre. Tous les deux ou trois milles on s'arrête devant une cahute, d'où sort une fillette pieds nus, qui remet un sac de cuir au conducteur et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en reçoit un autre en échange. C'est le *post-office* d'un groupe d'habitations disséminées dans la campagne. Je ne sais pas de pays où les bureaux de poste soient aussi nombreux. Ils sont organisés d'après un système tout différent des nôtres. Un de ces boutiquiers ruraux qui cumulent le commerce de l'épicerie, de la quincaillerie, de la faïencerie, de la mercerie et de la cotonnade, avec le débit du tabac, de la bière et des liqueurs, reçoit du gouvernement, s'il est honorable et sobre — « décent », comme on dit ici, — la charge du service postal, moyennant une indemnité et des primes de gestion. Ce n'est point, comme chez nous, un fonctionnaire gourmé et généralement hargneux, parce qu'il est à la fois pénétré de son importance et mécontent de son emploi, mais un brave homme tout rond et tout uni, parfois une joviale commère ou une avenante jeune fille, qui ne s'en font point accroire et s'empressent à vous servir. Quant au courrier, c'est un facteur en voiture, faisant sa distribution le long de la route. Il est humiliant d'avoir quelque chose à apprendre de l'humble et sauvage Erin; mais qui connaît les misères de la poste rurale en France envie l'intelligence pratique qui préside à l'organisation de ce service chez les Irlandais. Dans nos campagnes, le courrier passe à notre porte, nous narguant de claquements de fouet et de tintements de grelots, pour aller déposer plusieurs kilomètres plus loin le message attendu, et il nous faut attendre une demi-journée qu'un piéton exténué le rapporte, enrichi il est vrai d'une nouvelle estampille. Après quoi nous sommes obligés de faire porter à ce bureau lointain notre réponse, que nous verrons repasser le soir dans la voiture insolente. En Irlande le *car* rouge sang de bœuf s'arrête partout où il y a à donner des lettres ou à en recevoir; on l'attend sur le seuil, à



Le Lough Veagh et le château (voy. p. 188). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

la grille; ceux qui sont à l'écart du chemin se postent sur son passage. Tout le monde met la main à la pâte : au besoin c'est un des voyageurs qui prend le sac ou le paquet pour le passer au cocher. S'il se trouve des boîtes sur la route — une plaque de fonte peinte en rouge scellée dans une muraille de cimetière ou de couvent, — celui-ci la lève. Les communications avec les bureaux qui se trouvent en dehors du parcours sont non moins ingénieusement comprises. Un autre *car* timbré du chiffre V. R. attend à la bifurcation des routes; il reçoit les dépêches qui le concernent et tourne bride pour commencer sa tournée. Le comble de la simplicité est ce que j'ai vu dans le Donegal : un sac postal suspendu à une branche d'arbre, sur lequel le courrier le cueille au passage, en le remplaçant par celui qu'il apporte. J'ajoute que nulle part le service des correspondances ne m'a paru se faire avec autant de ponctualité et de sécurité qu'en ce pays ingénu.

Mais si les lettres parviennent régulièrement à destination, il n'en est pas toujours de même des voyageurs. La poste n'étant pas tenue de les transporter, il n'est pas rare qu'on les laisse en détresse « dans un chien de petit village », parce que le *car* est trop chargé ou le cheval de relais ombrageux, ou bien parce que le conducteur donne la préférence à quelque *persona grata*. Mais en ce cas il ne se passe pas cinq minutes qu'un cocher ne surgisse, offrant de vous conduire à destination moyennant prix débattu. Le plus simple est de commencer par là, et de louer un *car* qui vous voiture à travers les hautes terres, suivant un itinéraire fixé d'avance, que vous modifiez selon votre caprice sans aucune difficulté de la part du cocher. Il n'est pas de moyen de locomotion plus agréable, avec ces vaillants poneys qui abattent leurs quarante mille irlandais par jour, en montagne, en faisant une halte d'une demi-heure pour avaler un seau de barbotage tiède. Le tou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riste prudent doit songer à s'approvisionner pour ces caravanes. Depuis Kilmacrenan jusqu'à Gweedore, tout le comté du Donegal traversé de part en part, nous n'avons rencontré que quelques cahutes èt une méchante auberge où l'on n'a pu nous fournir qu'une table pour manger notre lunch. Un désert de bruyère, sillonné de ces ruisseaux dont l'eau écumeuse est tout ambrée par son passage à travers la tourbe. La tonalité générale, absolument violette — violet mineur. Le terrain va montant par ressauts successifs à travers deux chaînes parallèles de montagnes raboteuses aux lignes austères : les Glendowen et les Derryveagh. Quelques sommets variant entre 2200 et 2400 pieds se détachent des massifs : le Dooish, le Muckish (Dos de cochon), — le Slieve Snaght, l'Errigal, dont le cône, fait d'un éboulis de débris de marbre, rappelle la forme du Vésuve, analogie complétée par le petit nuage semblable à la fumée d'un volcan dont il est presque toujours encapuchonné. Des lacs, qui malgré leurs faibles dimensions ne ressemblent pas à des étangs, car on en devine la profondeur à la couleur bleu-ardoise et à la limpidité de leurs eaux. Sur les rives de quelques-uns, des châteaux, qui dans ces solitudes semblent la demeure enchantée de la Belle au Bois dormant : celui de Belville, notamment, perché sur une hauteur qui surplombe le miroir du Lough Gartan, celui de Lough Veagh, qui a une belle apparence seigneuriale. De quoi peut-on bien être propriétaire dans ce pays désolé? Voici pourtant une clôture en fil de fer galvanisé, destinée, nous dit-on, à protéger la pêche de la truite dans le lac que nous voyons dormir au fond d'un entonnoir; plus loin un taillis entouré d'un treillage métallique révèle la présence de faisans. Y a-t-il d'autres habitants que le personnel de ces châteaux perdus? Il paraît que oui; leurs cabines sont terrées dans quelques combes que nous ne distinguons point, et les toitures en bruyère sèche se confondent avec le sol. Il y a même des évictions, nous apprend notre cocher; et il nous montre du bout de son fouet une hutte en terre recouverte de mottes d'herbes, dont se contenteraient à peine des naturels de la Terre de Feu. Ce sont d'anciens tenanciers du domaine voisin réfugiés là sur le revers de la route. Alors cette terre se loue? « Parfaitement, répond-il d'un ton amer; « et comment voulez-vous que des fils de femmes payent une rente pour de la terre pareille? Meurtre vivant! » — bizarre exclamation chère au peuple irlandais — « Est-ce qu'elle devrait appartenir à des landlords, quand elle ne peut même pas nourrir ceux qui y sont nés! » Pour Paddy le landlord est toujours un étranger.

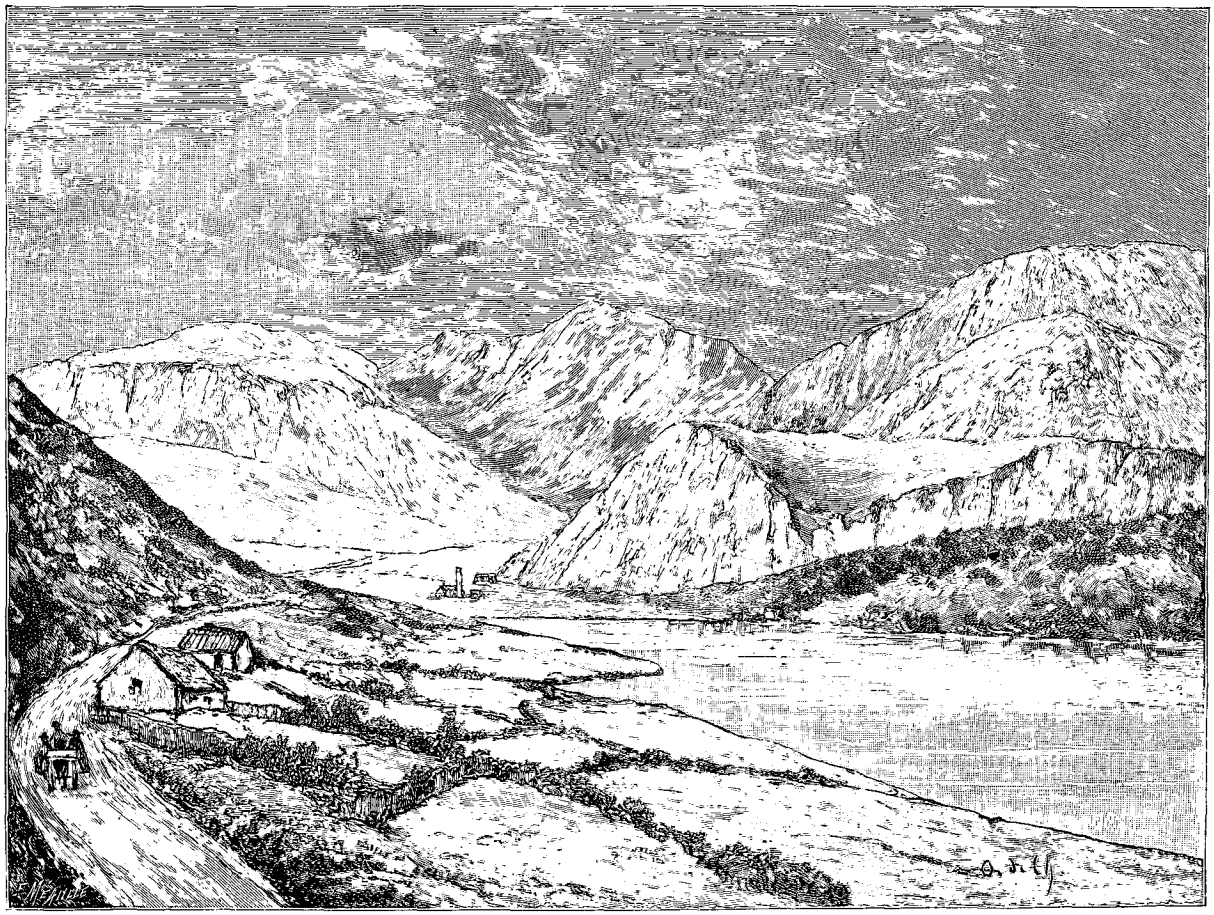
Le Donegal a pourtant été une principauté importante, au temps des O'Clery de Kilbarron, par les soins de qui ont été écrites les *Annales des Quatre Maîtres*, et des puissants O'Donnell, dont voilà là-bas, au bord du petit lac Akibaun, le lieu de sépulture, au-dessous du roc sacré où étaient couronnés les rois d'Ulster. Donc on y vivait. Peut-être, il est vrai, n'y vivait-on pas mieux que maintenant, j'entends la plèbe, car les barons *sacsannachs* n'ont fait que se substituer du côté du manche aux nobles irlandais. A moins que l'agriculture de ces temps lointains connût des méthodes ignorées aujourd'hui, ce sol n'a jamais dû ressembler à celui de la terre promise; et au lieu de se saigner à blanc pour payer la rente au propriétaire, le cultivateur s'arrachait sans doute jusqu'à la peau pour fournir le tribut au *thanist*. N'est-ce pas en l'attirant à bord d'un vaisseau mouillé dans le Lough Swilly avec une cargaison de vin d'Espagne, et qui fit voiles quand il eut roulé ivre-mort sous la table, que les Anglais s'emparèrent du jeune Hugues O'Donnell le Rouge, prince de ces lieux? Je m'imagine que ces seigneurs ne devaient pas se montrer fort cléments vis-à-vis du pauvre féal dont la récolte avait manqué. Toutefois la population était alors plus pastorale qu'agricole, et c'est pourquoi elle s'en tirait sans doute. Qu'aujourd'hui un landlord veuille transformer en pâturages ces terres impropres à la culture, mais où prospéreraient des troupeaux, il lui faut évicter une partie de ses tenanciers, ce qui équivaut à ne pas renouveler les baux, avec la différence que ceux-ci, devant des arriérés considérables, il les expulse avant le terme du contrat. Voilà ce qui indigne si fort notre cocher. Et pour tirer vengeance de ce procédé, on assomme ses bergers, on met le feu à ses granges, on empoisonne ses chiens, on tire des coups de fusil à ses moutons, de ces beaux moutons gris d'Écosse à longue laine et à grosse queue, masqués et chaussés de noir, qui s'acclimatent à merveille dans les hautes terres irlandaises. C'est ce qui est arrivé ici même à M. Adair, du Lough Veagh, et ce n'est guère encourageant pour ceux qui veulent améliorer la situation agricole du pays, en lui faisant rendre le seul produit vraiment rémunérateur, et en contraignant à émigrer l'excès de population.

Mais les paysans du Donegal ne veulent pas émigrer. Ils se bornent à s'en aller par bandes faire les foins et la moisson en Écosse et en Angleterre, afin d'amasser quelques sous pour l'hiver. Nous les rencontrons le long de la route, qui vont s'embarquer à Londonderry, leurs souliers et leur petit, très petit paquet noué dans un mouchoir rouge, pendu au bout d'un bâton, les moins pauvres à cheval, avec la femme ou la mère en croupe, qui leur fait la conduite une partie du trajet, puis ramène le poney au logis. Souvent de jolies et robustes filles partent avec leur père ou leur frère. On comprend, en trouvant sur son chemin deux blanches et coquettes églises, qu'il doit en effet y avoir des chrétiens dans ces vallées sauvages, sur ces plateaux déserts, en apparence uniquement peuplés de bécasses, de pluviers et de corbeaux. Il est vrai que l'une des deux est close, faute de fidèles. Au temps où le culte protestant épiscopal était religion d'État dans la catholique, apostolique et romaine Irlande, peu importait au clergyman de prêcher devant les banquettes, pourvu que ses dîmes fussent payées, et il empochait sans scrupules l'argent légalement extorqué aux papistes. Il y avait alors des paroisses fictives, créées dans le but de procurer des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bénéfices rondelets aux cadets de famille. On bâtissait une église en plein champ dans un district qui ne renfermait pas un protestant; le vicaire nommé sous le patronage de quelque grand seigneur y célébrait un jour le service divin, en présence du bedeau d'un de ses collègues voisins et de deux ou trois culs-de-jatte, sourds-muets ou aveugles embauchés au prix d'une demi-couronne; — et la paroisse était officiellement constituée, puisqu'elle pouvait justifier d'une congrégation. Celle de Dunlewy était dans ce cas, et pendant longtemps deux frères furent seuls à la fréquenter, moyennant une petite rente. Quand l'un d'eux mourut, l'autre « abjura les erreurs du protestantisme pour embrasser celles du catholicisme », comme a dit une coquille légendaire en Irlande, et la réforme qui mettait fin à ces scandales étant survenue sur ces entrefaites, l'église se trouva désormais sans emploi. En face d'elle se dresse une élégante « chapelle » — dont le seul nom indique qu'elle appartient à la confession romaine — accostée d'une tour ronde en granit gris, qui semble narguer sa rivale déchue.

C'est ici le second col que l'on passe au cours de cette belle excursion à travers les terres. La vue y est fort étendue. A ses pieds on a deux lacs qui se joignent



Le Val Empoisonné. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

presque, Dunlewy et Nacung, profondément encaissés dans un large ravin aux pentes abruptes, avec un blanc château de chasse niché au milieu d'un bois de pins au flanc de la montagne. Au-dessus se dresse la pyramide rébarbative de l'Errigal, qui assombrit la vallée de sa grande ombre violette; on en est si près qu'il semble que le sommet va vous écraser. Du côté opposé, un profond cul-de-sac rocailleux, d'aspect sinistre, entaille le massif de Derryveagh, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec certaines montagnes du Dauphiné : c'est le Val Empoisonné, où ne pousse pas un brin d'herbe et où jamais ne pénètre le soleil. Personne n'a pu nous dire l'origine de ce nom, mais nous l'avons trouvé suffisamment justifié par les nuées de petites mouches enragées qui pendant des milles à la ronde du lieu pestilentiel nous ont suivis et dévorés, enveloppant la voiture d'un nuage. Il y a beaucoup de mouches en Irlande, ce qui est assez explicable par la douceur humide de l'atmosphère; mais nulle part je n'en ai vu autant qu'ici, et d'aussi mauvaises : elles étaient pires encore que la pluie qui y tombait à flots. Ces deux lacs, qui servent de réservoirs aux nombreux torrents descendus de la montagne, s'épanchent dans la Clady, large rivière très rapide, dont les eaux noires roulent en écumant à travers une plaine de tourbe hérissée de rochers, laquelle s'en va en pente

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très accusée vers la mer. Nous dégringolons à sa suite, dans la vapeur lilas de la chute du jour, et bientôt nous arrivons à un très magnifique hôtel entouré de bosquets et de parterres, que l'on s'étonne de trouver en pareil lieu. Il a été créé dans l'intention d'attirer les touristes par feu lord George Hill, propriétaire de ce district, au bien duquel il avait voué sa vie, ouvrant des routes, creusant de petits ports d'approvisionnement à bas prix, construisant des habitations pour ses tenanciers, mettant à leur disposition des étalons et des taureaux primés, encourageant par tous les moyens possibles le défrichement, l'élevage du bétail, la pêche, les industries rurales. Comme toujours il a été récompensé de ses peines par une profonde ingratitude c'était un *Sacsannach*. En suivant la rivière pendant deux milles encore, on arrive à son embouchure, entre Bunbeg et Derrybeg, dans la baie de Gweedore.

Cet endroit est un des plus extraordinaires du monde. Imaginez un inextricable enchevêtrement de criques, d'isthmes, de promontoires, d'îles et de récifs, de falaises, de dunes, de bancs de sable, de champs de goémon, de marécages salés, avec de l'eau partout, ruisseaux roux filtrant de la tourbe, torrents noirs dégringolant de la montagne, vagues vertes venant mourir sur une grève rompue, déchirée, incohérente, et en face l'infini bleu du large dans lequel se noie la ligne pâle de l'horizon. C'est un coin de la terre que Dieu a oublié de tirer du chaos. Sur cette désolation rayonnent un éclat et une harmonie de couleur dus principalement à la variété des sables, ici d'un blanc éblouissant, là d'un jaune pailleté d'or, ailleurs presque

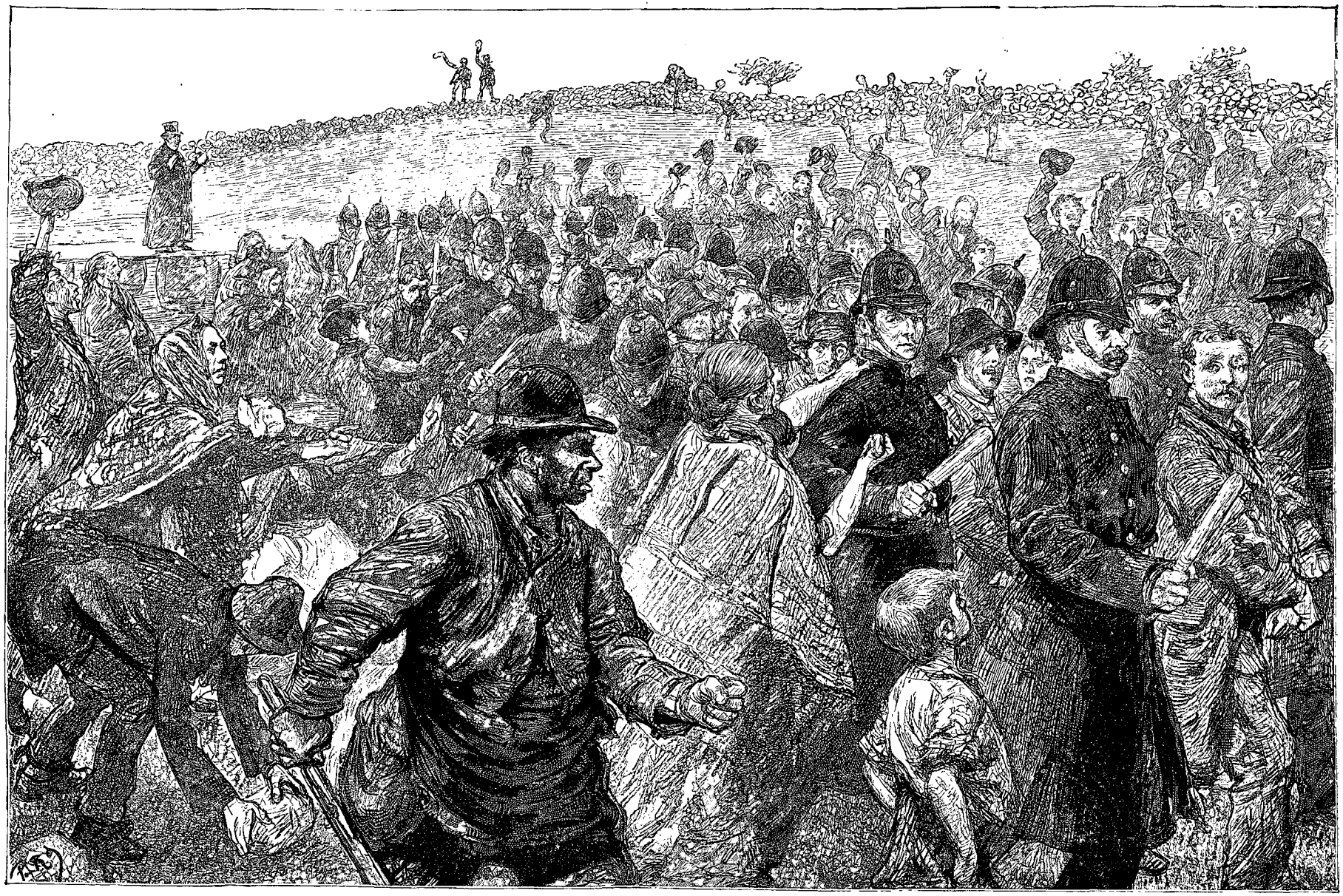


Hameau de Bunbeg. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

aussi noirs que de la poudre de charbon, plus loin nuancés du rose corail au rouge brique, d'où tire son nom le Promontoire Sanglant, la partie la plus stérile et la plus misérable d'Irlande. N'allez pas croire que ce chaos soit inhabité : vous êtes au contraire dans ce qu'on appelle significativement un « district congestionné ». La paroisse de Gweedore, qui s'étend sur une superficie de 68 000 acres, est divisée entre 1 777 petits tenanciers, représentant ensemble 9 636 âmes. Les fermes comprennent de 5 à 10 acres, dont la moitié est improductive, et le taux moyen de la rente est de 5 francs l'hectare! La moyenne de population est 0,33 par acre de terre défrichée, et quelle terre!... On jugera de son dénuement par le fait que la paroisse entière ne compte que huit électeurs municipaux, c'est-à-dire huit habitants dont le cens annuel atteint la somme de douze livres sterling : quatre d'entre eux sont des Anglais concessionnaires de la pêche du saumon, et les autres le prêtre catholique, le clergyman protestant, l'hôtelier et le gérant des magasins. Il en est à peu près de même dans les districts voisins de Ross, Gweebarra, Cloghaneely Glencolumbkill, — peuplé dès le VIe siècle d'anachorètes qui avaient bien choisi leur lieu de pénitence, — enfin de tout le littoral occidental du comté, un territoire de 1 000 milles carrés où 100 000 êtres humains vivent de l'extrême minimum de ce qui empêche de mourir, séparés du monde civilisé par une immense tourbière et une double barrière de montagnes. Je n'énumère point parmi leurs misères l'absence de voies ferrées et de lignes télégraphiques Qu'en feraient-ils?

Ces malheureux ne pêchent pas, sinon quelques crabes et homards pris à la main dans les rochers, et des flottilles anglaises, écossaises, hollandaises, norvégiennes, leur enlèvent leur poisson. La côte est trop mauvaise, disent-ils. Je sais pourtant chez nous la baie des Trépassés, qui fournit les meilleurs marins de Bretagne. Et puis, raison plus valable, ils n'ont ni bar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrestations (voy. p. 188). — Dessin de P. Renouard, d'après nature ; gravure empruntée au journal *the Graphic*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'averses on y est dans un bain de siège : c'est pour mieux voir et mieux admirer. Rien de plus amusant que de glisser ainsi à travers champs, sans bruit, sans fumée, sans poussière, mus par une force invisible et comme miraculeuse, le long d'un rail en forme de T qui semblerait une innocente barrière de la voie, si l'on n'en voyait jaillir de légères étincelles bleues au frottement des brosses en acier dont est garni le côté des voitures.

D'abord on longe en la surplombant la côte, bordée de murailles calcaires d'un blanc éblouissant, contre lesquelles se brise la mer superbe et infinie, toute bleue, avec des marbrures violettes dans l'ombre des nuages, et vers le bord striée de longues bandes vertes, qui marquent les récifs tapissés d'herbes marines. Ces falaises sont rongées d'excavations qui leur donnent l'aspect de gigantesques éponges. Des quartiers de roc arrachés un jour de tempête par les vagues hurlantes font une ceinture d'îlots semblables à des têtes chenues de géants. Aussi vous dira-t-on que ce sont les corps pétrifiés des titans, jadis seigneurs de ces terres et de ces ondes, et que s'ils sont blancs, c'est parce qu'ils sont très vieux. De même les architectures fantastiques dont l'action constante du ressac a hérissé cette côte étrange sont les restes de leurs palais.

Là-bas pourtant on dirait des ruines de constructions humaines, des tours découronnées, des voûtes crevées, des murailles effondrées, dont la massive maçonnerie se confondrait avec le roc. C'est le château de Dunluce, une si formidable bastille qu'elle semble avoir été élevée pour défier l'océan. Elle couvre toute la surface d'un énorme bloc de basalte qui se dresse presque perpendiculairement à cent pieds au-dessus de la surface de la mer, isolé par une profonde crevasse, au fond de laquelle une langue de pierre à peine assez large pour donner passage à l'homme assez hardi pour s'y aventurer, le réunit à la terre ferme. L'édifice, qui est de dimensions considérables, s'y trouvait à l'étroit, car non seulement les murailles extérieures sont dans le plan des parois lisses du rocher, mais par endroits elles surplombent la mer. Il est une chambre entièrement suspendue au-dessus de l'abîme, comme un canot sur ses palans au flanc d'un navire. Ce nid de pirates n'est pas sans analogie avec un colossal vaisseau de guerre; il n'y manque même pas la cale, représentée par une caverne dont est perforé le rocher, et qu'une étroite galerie sous-marine met en communication avec le continent. La forteresse était absolument inexpugnable, l'accès n'en étant possible que par le pont jeté sur la crevasse béante. Celui qui l'a bâtie connaissait son métier : il est des endroits où c'est le roc qui s'effrite, entraînant avec lui la maçonnerie intacte. Il est malaisé d'assigner une date à cet ensemble de constructions irrégulières, les grosses tours circulaires paraissant remonter à la période normande, tandis que la plupart des bâtiments d'habitation portent la marque du XVIe et même du commencement du XVIIe siècle. Cela en dit long sur l'état troublé de l'Irlande à des époques relativement modernes, où les grands barons du royaume éprouvaient encore la nécessité de s'enfermer dans de pareils refuges.

On croit que le château de Dunluce a été construit par un de Courcy, comte d'Ulster ; plus tard il passa aux mains des chefs du clan Mac Quillan. Pendant tout le XVIe siècle, le nord de l'Irlande a été un champ de bataille que se disputaient Irlandais, Anglais et Écossais. Un de ces derniers, Sorley Boy Mac Donnell, était venu prêter assistance à son cousin l'O'Donnell de Tyrconnel, du Donegal, contre le grand O'Neill de Tyrone, prince de l'Ulster. La parenté remontait à l'époque quasi préhistorique où les Celtes de Ierné (*Scotia Major*) avaient fait des établissements au pays des Pictes, appelé, du nom de leur île, *Scotia Minor*, ou Erin Beg (Petite Irlande) : quelque chose comme le temps qui sépare Ossian de Shakespeare. Reçu hospitalièrement par le Mac Quillan de Dunluce, Mac Donnell reconnut le procédé en s'emparant par ruse du château; après quoi il eut la galanterie d'épouser la fille de son hôte. Il fut bientôt dépossédé du bien volé, par le lord-député sir John Perrot. Mais le gouverneur installé dans le château au nom de la reine Élisabeth, sir Peter Carey, jugea bon de se l'approprier; une trahison de la garnison le rendit à Mac Donnell, à qui les Anglais le reprirent de nouveau. Enfin le dernier mot resta au persévérant Écossais, de qui est issue la maison des comtes d'Antrim, dont le fils aîné porte le titre de vicomte Dunluce. Multipliez indéfiniment cette histoire, vous aurez celle de l'Irlande. Il n'en est guère de plus confuse et d'aussi fertile en trahisons, autant de la part de ses propres nobles que de celle de ses conquérants et des condottières qui y cherchaient fortune. En fin de compte c'était toujours la pauvre « Irlandaille » qui payait les pots cassés.

Au delà de Dunluce on perd de vue la mer et l'on s'enfonce dans les terres, pour desservir le bourg de Bushmills, situé à l'entrée d'un vallon verdoyant qui entaille le haut plateau aride et éventé. C'est la force de la rivière Bush qui, transportée par l'électricité, actionne le tramway, orgueil de l'Irlande. Puis la ligne reprend la direction du nord-est, et bientôt aboutit à son terminus. Une lande herbue et dénudée, au milieu de laquelle se dressent deux hôtels, dont l'un magnifique, avec quelques échappées de vue sur la mer : nous sommes à la Chaussée des Géants. Il y a là, en effet un désappointement dont certains voyageurs ne savent pas revenir. La nature n'a pas su se bien mettre en scène ; c'est elle assurément qui a tort.

Si ceux qui tiennent à s'encombrer d'idées préconçues s'en font une erronée de la Chaussée des Géants, c'est la faute du nom donné à la chose. Non qu'il soit impropre, mais il particularise trop. Le littoral nord-est de l'Irlande abonde en ces étranges formations géologiqu s, aussi intéressantes au point de vue pittoresque qu'à celui de la science. Toutefois c'est sur une étendue de trois milles, entre le cap Bengor et les Rochers Noirs, que s'en trouvent réunis les spécimens les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques, ni filets. Comment se fait-il que depuis des générations, le travail de leurs bras n'ait pas créé un capital? Serait-ce donc que les économistes se trompent quand ils posent ce principe scientifique. Mais en présence d'une telle détresse il ne s'agit pas de ratiociner. Quand on voit un malheureux défaillir de faim, on commence par lui donner à manger, au lieu de s'enquérir des causes de son dénuement. La difficulté est de trouver quelque chose à mettre sous la dent de ces affamés. Entre autres personnes qui s'occupent de cette œuvre de miséricorde, je citerai Mistress Ernest Hart, de Londres. Visitant le pays en 1883, cruelle année de famine, où 16 000 habitants de ces parages vivaient exclusivement de la charité publique, elle ne se borna pas à s'attendrir, et, quelques mois après, elle fondait une entreprise industrielle qui donne aujourd'hui un travail permanent à plus de mille personnes, avec la perspective d'un développement considérable. Elle a tout simplement fait revivre l'ancienne industrie de la laine, en créant des écoles techniques, en substituant des métiers perfectionnés aux engins primitifs jusqu'alors en usage, en fournissant la matière première, achetée autant que possible dans le pays, qui est lavée, cardée, filée, teinte et tissée à domicile, puis envoyée, sous forme de molleton et de ces excellents draps souples et solides connus sous le nom de *tweed*, à Londres, où un magasin spécial en fait la vente au détail. Le plus de femmes possible sont employées à ces travaux, exécutés avec infiniment d'adresse et d'intelligence, ainsi que la bonneterie de laine tricotée à la main, et la dentelle. La probité de ces pauvres gens est telle, qu'on n'a pas encore éprouvé la nécessité d'établir un système de contrôle sur le poids de la laine fournie; ils assommeraient plutôt un huissier, ou au besoin un landlord, que d'en détourner un seul gramme. Fils pieux de l'Église romaine, ils sont aveuglément soumis à leurs prêtres. Celui de Gweedore, qui dessert, avec l'assistance d'un vicaire, une paroisse de 12 milles carrés, est célèbre en Irlande pour son infatigable dévouement à la cause nationale. Un jour un officier de police envoyé pour l'arrêter à l'occasion de quelque discours séditieux ne craignit pas de porter la main sur lui, comme il sortait de l'église, revêtu des ornements sacerdotaux; ses ouailles lapidèrent l'insolent et le laissèrent mort sur la place. Ce n'est pas sans peine que la justice a pu mettre la main sur un coupable, bien qu'on ait arrêté la moitié de la population. Quant au P. Mac-Fadden, sa popularité en a doublé, et son portrait figure dans les plus pauvres cabines à côté de ceux de M. Parnell et de M. Gladstone. C'est d'ailleurs un homme fort aimable et un excellent prêtre, qui a, je n'en doute pas, prodigué ses prières pour le repos de l'âme du constable Martin. Il ne faut pas lui en demander davantage; ici, dès que la politique est en jeu, les ministres de Dieu oublient d'être évangéliques.



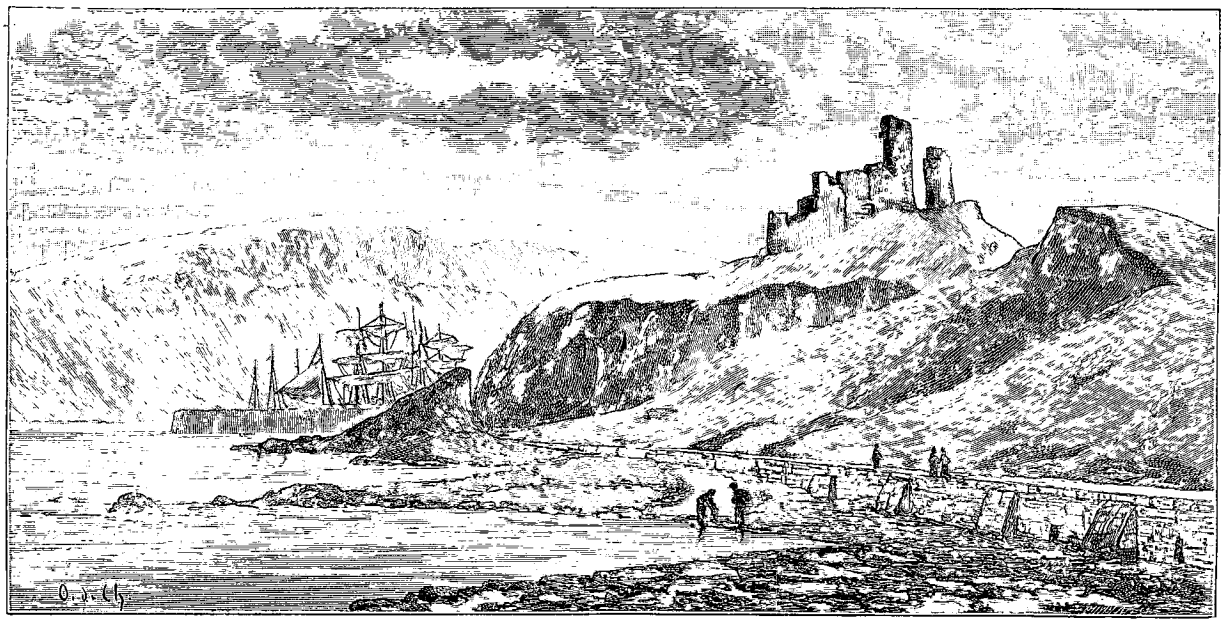
Le P. Mac-Fadden. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

J'ajoute, à l'honneur des paysans du Donegal, que l'ivrognerie est presque inconnue parmi eux; les sociétés de tempérance y ont de nombreux adeptes, et nous avons eu l'humiliation de voir notre cocher, refusant le punch au whisky que nous lui offrions de partager avec nous, se réchauffer avec du thé de la pluie qui nous avait trempés jusqu'aux os. Honnêtes, laborieux et sobres, voilà de quoi lutter contre la marâtre nature; aussi Mistress Hart et les grands personnages qui la soutiennent ont-ils confiance dans son œuvre. Les nationalistes croient davantage au *home-rule*. Pour ma part, je répéterais volontiers la légendaire calinotade irlandaise : « Le seul endroit où l'on puisse faire fortune en Irlande, c'est l'Amérique »

MARIE ANNE DE BOVET.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du château de Fingall (voy. p. 205). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS ET LA CÔTE D'ANTRIM.

I

Qu'ils sont contrariants, les gens qui vous disent — et pas un n'y manque sur cent — quand vous vous mettez en route pour visiter un site fameux : « Vous serez désappointé ». Comme si la nature n'était pas toujours plus belle encore que ne la peignent les hommes!... Et ils ajoutent invariablement : « Cela ne ressemble pas du tout à ce qu'on s'imagine ». Mais si l'on ne s'imagine rien? A quoi bon s'efforcer de matérialiser cette séduction vague, cet impérieux prestige dont sont enveloppés certains noms célèbres? D'ailleurs, où ces raisonneurs qui croiraient déchoir en s'abandonnant à l'attrait de l'inconnu, trouvent-ils les données sur lesquelles ils prétendent échafauder des impressions artificielles? Dans les livres peut-être, substituant ainsi à la leur une sensation étrangère. Et s'ils ne trouvent pas la réalité semblable à la chimère qu'ils se sont forgée, c'est à la réalité qu'ils s'en prennent. Voyez donc l'impertinente, qui se permet de donner des démentis à la littérature, et de prouver à l'imagination qu'elle s'est fourvoyée!... Non, il n'y a d'âmes de voyageurs que celles qui savent tout oublier et redevenir des pages blanches, enregistrant passivement ce qu'il plaira à la nature d'y inscrire. Est-ce à dire qu'il ne faille pas de descriptions? J'aurais mauvaise grâce à le prétendre. Mais de même qu'un livre est fait pour mettre le lecteur dans la voie de ses idées, non pour lui imposer celles de l'auteur, un récit de voyage, loin d'avoir pour but de dépeindre un pays, se propose uniquement d'inspirer l'envie d'y aller.

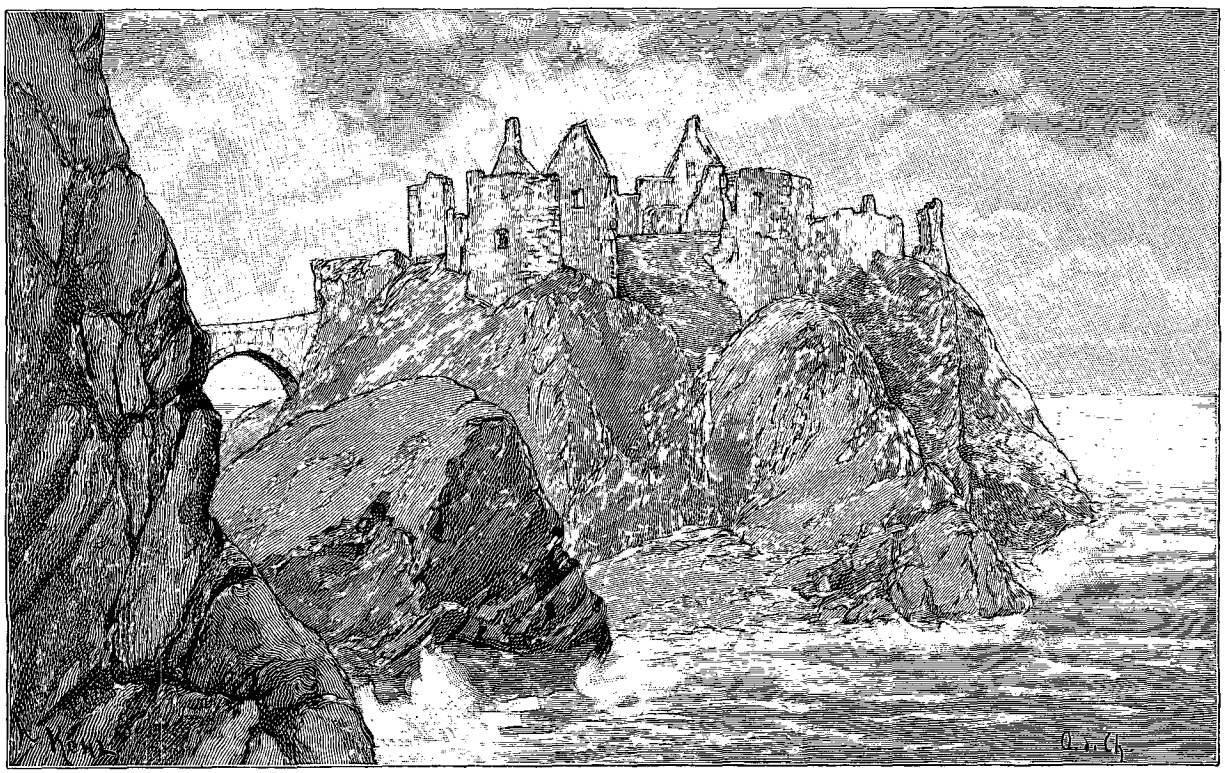
Je souhaitais aller à la Chaussée des Géants parce que j'en avais ouï dire du bien, et les restrictions dont j'ai eu les oreilles rebattues pendant mon séjour en Irlande n'avaient rien enlevé à mon désir. Ayant accoutumé de tomber en extase devant des aspects de la nature qui laissent froides les personnes raisonnables, il aurait fallu que j'eusse le caractère bien mal fait pour ne pas trouver de beautés à une des merveilles du monde, lesquelles sont bien plus de sept. Ce qui fait du tort à celle-ci dans les esprits superficiels, c'est qu'on n'y arrive pas d'emblée, comme par un changement à vue de théâtre. A Portrush, joli port de commerce et station balnéaire fréquentée par le high-life de Londonderry et Belfast, on prend place dans un tramway électrique, fort admiré des gens compétents, qui depuis trois ans fonctionne avec succès. Selon l'usage du pays, les voitures sont découvertes, et par les temps

1 Suite et fin. — Voyez t. LIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. LX, p. 129, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus complets et les plus variés, au nombre desquels figure la Chaussée proprement dite. Les proportions colossales de l'ensemble rapetissant considérablement la partie, celle-ci ne s'en détache pas au premier coup d'œil, si bien que le touriste descendu sur la grève par le raidillon qui y conduit de l'hôtel est exposé, pour peu qu'il ait la vue basse, à demander, en mettant son lorgnon : « Eh bien, où est-elle, votre Chaussée des Géants? » De là à s'écrier : « Quoi ! ce n'est que cela? » il n'y a qu'un pas. Mais si, au lieu de lui parler uniquement de cette chaussée, on lui avait simplement promis un merveilleux morceau de côte, avec des falaises stupéfiantes et une mer souverainement belle, il admirerait naïvement, sans y chercher malice. Ce littoral était le domaine d'une tribu de ces pirates originaires de Carthage, que leurs prodigieux exploits ont fait transformer par la tradition en titans plus ou moins cyclopes. Il est positif que les ossements de ces ancêtres, retrouvés dans les anciennes sépultures, excèdent considérablement en volume ceux de nos hercules modernes. L'imagination populaire, remarquablement active et ingénieuse chez le peuple irlandais, a tout naturellement vu la main de ces héros dans les extraordinaires cristallisations géologiques de la côte d'Antrim, et a bâti là-dessus une foule de légendes dont les gens du pays régalent les touristes à satiété.

A peine s'est-on embarqué dans la petite crique de Port-Na-Bo (Port de la Vache) où une demi-douzaine



Château de Dunluce. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

de bateaux sont échoués dans des galets noirs, que les histoires commencent. Voici la caverne de Port Coon. Un ermite géant s'y était retiré en faisant le vœu de ne plus prendre d'aliments souillés par le contact impur de mains mortelles; prenant en pitié le sort du pauvre anachorète, condamné à un régime d'huîtres, de moules et d'algues marines, le ciel lui envoyait par des phoques une nourriture plus réconfortante, tandis que l'enfer le faisait tenter par des sirènes. Aujourd'hui Port Coon ne sert plus de demeure qu'à des goélands, qui en sortent avec des cris aigus et de grands battements d'ailes quand une barque vient troubler la paix de leur retraite. Cette visite présente une apparence de péril, juste ce qu'il faut pour donner un petit frisson nerveux et inspirer un naïf orgueil de sa vaillance. Vigoureusement maintenue par quatre rameurs entre deux récifs qui en marquent l'entrée, l'embarcation file rapidement dans l'étroit chenal, franchit d'un bond une forte barre, et l'on se trouve sous une voûte haute et sonore comme celle d'une cathédrale. On baisse instinctivement la voix au diapason religieux, en jetant des regards vaguement inquiets vers les profondeurs noyées de ténèbres où l'on entend gronder sourdement les voix mystérieuses de la mer, noire comme de l'encre et unie comme un lac. On devient très grave, on est tout intimidé. On se sent si chétif en présence de ce gouffre sinistre, que l'admiration est paralysée, et c'est avec un soupir de délivrance qu'après avoir passé de nouveau la barre en sens inverse — non sans danger pour les estomacs peu marins — on se retrouve face à face avec le soleil. C'est beau, la lumière! A quelque distance, autre caverne, dont l'entrée affecte une forme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ogivale. C'est Dunkerry, et il paraît que l'honneur nous commande d'y pénétrer : allons-y! Ici c'est autre chose. La houle, toujours très forte dans ces parages, s'y fait si bien sentir, qu'à chaque déplacement des vagues il semble que la barque va se briser contre la voûte, pour ensuite s'enfoncer dans les entrailles du globe. On a beau se dire que les stalactites du sommet, pareilles à des pendentifs gothiques, sont à une hauteur de vingt mètres au-dessus du niveau des plus grosses marées, la sensation est parfaitement désagréable. Et puis, de ce qu'on a lu cela dans les livres, on n'en est pas bien sûr; et l'on s'imagine qu'en vous le répétant les bateliers s'entre-regardent d'un œil ironique. Décidément il vaut mieux s'en aller. Sans compter que, si les nerfs sont solides, le cœur pourrait faiblir, et un malheur est bien vite arrivé. Tirer des pétards pour entendre l'écho? Jamais de la vie : ce serait à réveiller Satan lui-même. Nous sortons. Une troisième caverne?... Non, non, assez de cavernes comme cela!... Mais elle est impraticable aux bateaux.... Merci, mon Dieu!... Il paraît que le temps nous a favorisés en nous permettant de visiter ces deux-ci; même dans la belle saison, ce n'est pas possible tous les jours, et il ne tient qu'à nous de nous considérer comme des héros.

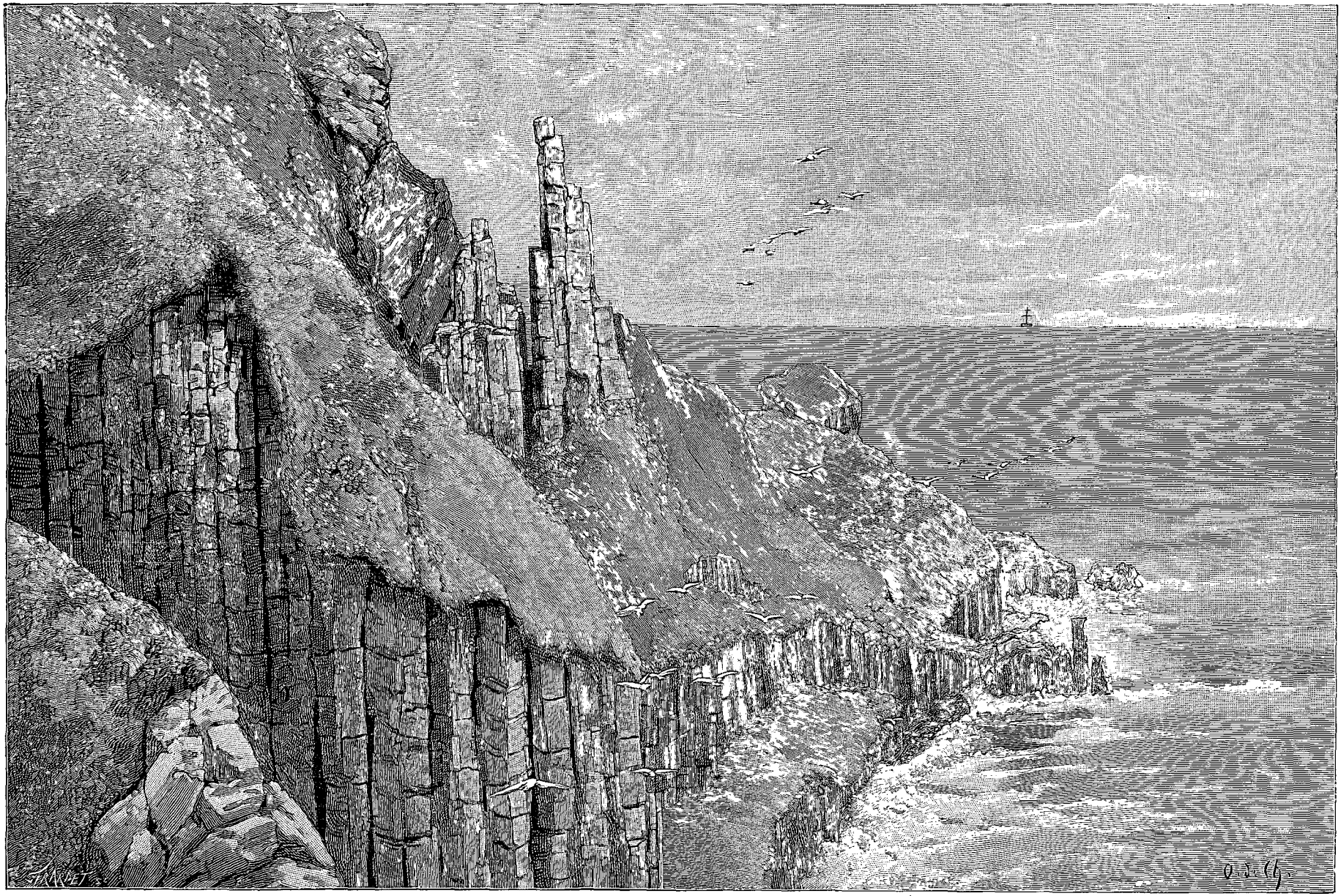
Mettant maintenant le cap à l'est, nous rangeons au plus près la côte merveilleuse, dentelée d'une série de baies arrondies, taillées en plein roc. Après Port-Na-Bo, Port Ganniay, dont la séparent les Stoocauns, deux pics plantés là comme d'énormes mâts de cocagne; ensuite Portnoffer, puis l'Amphithéâtre des Géants, un demi-cercle absolument géométrique. Au sommet de la paroi qui ferme ce gigantesque colisée, règne une rangée de colonnes basaltiques hautes de quatre-vingts pieds; au-dessous, un large bandeau de pierre marbrée de mousse; puis, une seconde série de colonnes, n'excédant pas soixante pieds; ensuite, un nouveau bandeau de pierre, et ainsi de suite, avec une régularité qui donne l'impression d'une architecture colossale, jusqu'à la grève, où de massifs blocs de pierre noire, disposés semi-circulairement, semblent marquer la clôture de l'arène. Le haut promontoire qui ferme du côté de l'est cette baie extraordinaire est surmonté de trois aiguilles inégales, dites les Tuyaux de Cheminée, qui pourraient aussi passer pour des sentinelles pétrifiées.

Après avoir doublé cette pointe, on se trouve dans la baie Port-Na-Spania, ainsi nommée en souvenir des vaisseaux de l'Armada qui s'y sont perdus. Entraînés par l'ouragan, et prenant pour les tourelles d'une forteresse ces aiguilles de pierre, alors plus nombreuses, car elles dégringolent les unes après les autres dans la mer, les Espagnols leur envoyèrent des boulets de canon. L'aube dissipa leur erreur, et les géants tirèrent vengeance de cet outrage en brisant les bâtiments comme verre. A l'autre extrémité de la baie funèbre se trouve le plus important des promontoires de cette côte fantastique, le Pleaskin. Il dresse à une hauteur de 370 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans laquelle il tombe à pic, ses assises superposées de colonnades verticales et de lits horizontaux, analogues à celles de l'Amphithéâtre. Ensuite c'est la baie du Fer à Cheval, enfin le cap Bengor, qui sert habituellement de limite à cette navigation sur une mer fort dure, dans une coquille de noix rudement ballottée. En revenant sur son sillage, on se fait désigner tous ces rochers aux formes étranges : la Meule, les Jumeaux, les Quatre Sœurs, la Grand'Mère du Géant, la Nourrice, la Tête de Lion, la Poule et ses Poussins, le Prêtre et ses Ouailles, le Roi et ses Nobles, le Canon, le Pupitre, la Cornemuse, les Lunettes du Géant (une double arche naturelle), l'Étudiant, le Saut de l'Amoureux (un amoureux vraiment bien désespéré : les femmes ont toujours été les mêmes, aux âges cyclopéens comme aujourd'hui!), la Mouette, le Faucon,... bien d'autres dont les noms m'échappent. Et l'Orgue du Géant, fait d'une série de colonnes fuselées aux deux bouts, qui vont en diminuant régulièrement de hauteur du centre aux extrémités, colossal buffet d'orgue en effet, suspendu au flanc d'une énorme falaise, instrument fantastique, qui, les jours de tempête, doit jouer la symphonie de la Mort aux marins abandonnés de Dieu dans ces eaux redoutables. Tous les sept ans, le charme qui pèse sur ce monde de titans pétrifiés est rompu, et, au soleil levant, les doigts d'un virtuose invisible, caché dans les entrailles de la montagne, font entendre les vieilles mélodies irlandaises oubliées, sur lesquelles chantaient Fingal et Ossian, princes et bardes des temps héroïques.... Il faudrait un livre entier pour noter tous les détails de ce prodigieux kaléidoscope.

Eh bien! et la Chaussée, la fameuse Chaussée, est-ce donc une mystification? Patience, nous y arrivons, ou plutôt nous y revenons, car nous l'avons dépassée tout à l'heure, en doublant le cap des Tuyaux de Cheminée. Elle se trouve dans la baie qui précède celle de l'Amphithéâtre, et si je ne l'ai pas encore mentionnée, c'est pour montrer ce qu'est l'œuvre des géants fémoriens, et que ne parler jamais que de la Chaussée est leur faire injure. De la mer, au surplus, elle n'a pas grande apparence, et, pour dire le vrai, de la terre non plus: il faut être dessus pour se rendre compte de ses dimensions, ainsi que des matériaux extraordinaires dont elle est faite. On a quelque peine à accoster au milieu des brisants, et pour débarquer il faut sauter sur le roc lavé par la mer, en choisissant son moment entre la vague qui approche l'embarcation et celle qui l'éloigne. Le résultat de cet exercice de gymnastique maritime est qu'après des hésitations plus ou moins prolongées, on s'abat des deux genoux sur la pierre fort rude, heureux encore quand on ne glisse pas dans la mer, ce qui est sans aucun danger d'ailleurs, les bateliers vous repêchant incontinent par les pans de votre jaquette. Mais les gens qui ne tiennent pas aux écorchures ni aux bains de pieds, et surtout à se rendre ridicules, se font ramener tranquillement à Port-Na-Bo, pour gagner ensuite la Chaussée par la grève. Aussi bien, elle gagne à être abordée de ce côté-là.

Le géant Finn Mac Coul joue un rôle si considérable

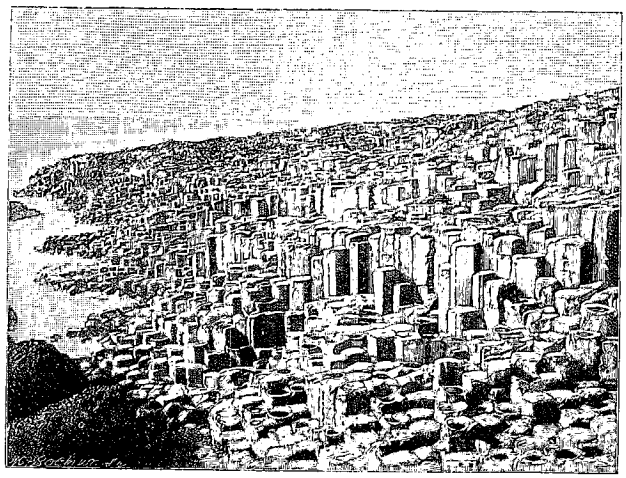
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Tuyaux de Cheminée. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la tradition irlandaise, qu'il a dû joindre à sa stature colossale le don d'ubiquité et une longévité extraordinaire, à moins que plusieurs personnages du même nom n'aient existé à des époques et en des provinces différentes. Celui dont le comté de Cork possède la sépulture, profanée par d'impies anthropologistes qui en ont extrait une mâchoire gigantesque, est-il le même que celui dont les souvenirs hantent la côte d'Antrim? Et celui-ci doit-il être confondu avec le père du prince-barde Ossian, Finn Mac Cumhaill, dont le nom s'est altéré en Fingal? A moins que ce roi également poète et musicien, réputé pour sa force et sa subtilité, n'ait été un Fionn-Ghaill, mentionné dans les obscures sagas qui constituent les seuls documents païens parvenus jusqu'à nous? Quoi qu'il en soit, un Finn Mac Coul régnait en ces parages, à une époque indéterminée ; mais la légende ne regarde pas à quelques siècles près. Il avait pour voisin de l'autre côté de la mer, dans le pays que nous appelons Écosse, certain géant qui se targuait en toute occasion de le pouvoir vaincre à la lutte, regrettant que son aversion pour l'eau froide l'empêchât de traverser le détroit à la nage afin de mettre son défi à exécution. Impatienté par ses rodomontades, Finn construisit une chaussée reliant les deux côtes, pour lui permettre de venir à pied sec. Le Calédonien n'avait plus de prétexte pour se dérober; il se mit en route. L'autre, qui le guettait de son palais, vit avec terreur s'avancer un homme encore plus grand et plus fort que lui. « Je suis perdu », dit-il à sa femme. Mais les Irlandaises ont toujours allié au courage viril l'adresse féminine. Celle-ci se chargea de détourner l'orage. Elle fit coucher son mari, l'emmaillota dans les couvertures, lui couvrit la tête d'un bonnet, et se mit à le bercer en chantant un refrain de nourrice. Lorsque le voisin arriva, elle le reçut hospitalièrement selon la coutume, le priant seulement de ne point faire de bruit pour ne pas réveiller son nourrisson. « Quoi! » s'écria-t-il en considérant le grand corps de Finn Mac Coul, « est-ce là un enfant en bas âge? Que sont alors les hommes dans ce pays-ci? » Et il retourna chez lui sans demander son reste. Voilà une mythologie moins héroïque que celle des dieux scandinaves. Une version plus flatteuse veut que le combat ait eu lieu et que, vainqueur, le champion de l'Irlande ait généreusement offert la main de sa fille au vaincu, qui s'établit dans le pays, « lequel, chacun le sait, a toujours été le plus riche du monde »... jusqu'à ce que les Sacsannachs l'aient ensorcelé et stérilisé en en touchant la terre de leur pied maudit. Puis la race des géants disparut, et la chaussée, devenue inutile, s'en alla en ruines sous les assauts de la mer. Il n'en reste que les deux extrémités : celle de la côte d'Antrim, et celle de Staffa, dont le portique monumental est représenté par la grotte de Fingal.



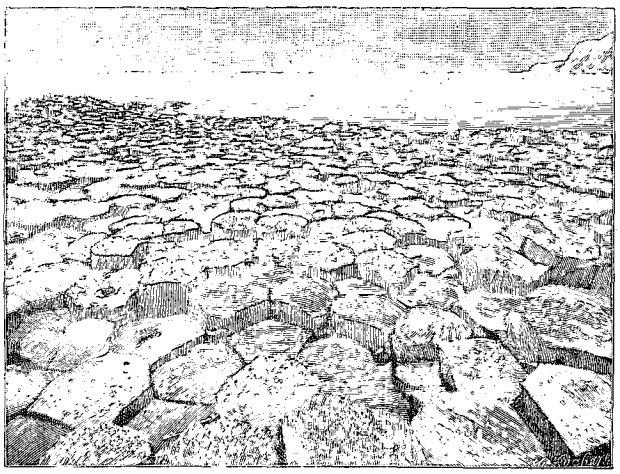
Vue latérale de la Grande Chaussée. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

Libre aux sceptiques de ne pas croire cette histoire. Mais qu'à une époque plus ou moins lointaine l'Écosse et l'Irlande aient été unies par un isthme de roc, coupé en deux à la suite de quelque terrible convulsion de la matière, la raison ne se refuse pas à l'admettre. C'est plus vraisemblable que ce passage sur la mer gelée d'Erin en Alba, vieux nom de l'Écosse avant la colonisation celte, attesté par une tradition qui se noie dans le gouffre des temps. Encore cette intervention de la glace n'est-elle point si extravagante qu'elle en a l'air. On sait en effet que ces formations géologiques dont la Chaussée des Géants est le plus remarquable échantillon connu, sont produites par la congélation d'une masse de lave en fusion, provenant de volcans sous-marins, qui, sous l'action du froid, s'est cristallisée en facettes régulières. Le rapport est précis entre ce fait d'ordre scientifique, de longue date sans doute confusément connu, et une légende qui en est l'altération. Quelle recherche curieuse de remonter à l'origine des traditions, à travers les déformations successives apportées par l'ignorance et l'imagination populaires à la vérité qui leur sert de fondement! Toujours est-il qu'on regrette bien d'être trop raisonnable pour voir la main des mortels dans cet ouvrage de la nature. Ce serait tellement plus passionnant.... N'est-ce point une chose burlesque, quand on y pense, que cette naïve infatuation de l'homme, attribuant d'instinct à ses semblables tout ce qui lui paraît ordonné et régulier dans l'univers? C'est pourtant une grande artiste, que la nature, un architecte merveilleux, une coloriste sans égal, et nous pourrions bien lui laisser l'honneur de ses œuvres. Ou bien alors, nous serions lamentablement dégénérés depuis les aïeux qui auraient construit la Chaussée et l'Amphithéâtre, tandis que notre siècle n'a produit que la rue de Rivoli et le boulevard Haussmann,... j'oubliais la tour Eiffel.

La Chaussée des Géants proprement dite — en gaélique, *Clochan-Nabh Fomharaigh*, « les Pierres Glissantes des Fémoriens » — comprend trois fragments distincts : la grande, la moyenne et la petite, semblables à des langues de pierre s'avançant dans la mer avec une pente sensible. La première, large à la base

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'environ 120 mètres, s'étend sur une longueur d'à peu près 230, en se rétrécissant graduellement jusqu'au moment où elle s'abîme sous les flots. La seconde, presque aussi large, mais beaucoup moins longue, doit à son aspect le surnom de Rayon de Miel. La troisième est relativement insignifiante. Sans être très ferré sur la géologie, on sait que le roc est habituellement formé par des stratifications horizontales; ici il est fait d'un assemblage de colonnes verticales, taillées en prismes de formes variées, toutes séparées les unes des autres, et pourtant si bien jointes qu'une feuille de papier ne saurait se glisser entre elles. Ces colonnades que nous avons vues tout à l'heure appliquées par places au flanc des falaises, et cet étrange dallage que nous foulons maintenant aux pieds, sont de la même nature : là-bas elles se montrent dans le sens de leur élévation, ici nous marchons sur le sommet, et la base est submergée. Celles-ci s'élèvent plus ou moins haut au-dessus du niveau de la mer : environ 10 mètres à la base de la Chaussée, tandis qu'à la pointe elles affleurent la surface. Des gens patients ont compté ces colonnes : la tâche est malaisée, et ils ne sont pas d'accord sur le chiffre, variable entre 37 000 et 40 000, en négligeant celles qui sont brisées et éparses sur la grève, à demi enfouies dans le sable et les galets. Si les hommes consentaient à laisser la nature tranquille, la Chaussée des Géants serait beaucoup plus étendue, et peut-être les trois fragments n'en feraient-ils qu'un seul. Mais depuis deux cents ans qu'on s'est avisé qu'il y avait là une merveille, Dieu sait de combien de crimes se sont rendus coupables des voyageurs désireux d'en emporter quelques morceaux pour orner leur parc, sans parler des indigènes, qui de toute éternité l'ont exploitée comme une vulgaire carrière. Un frein est mis aujourd'hui à ce vandalisme.



Les colonnes basaltiques de la Chaussée des Géants.
Gravure de Bocher, d'après une photographie.

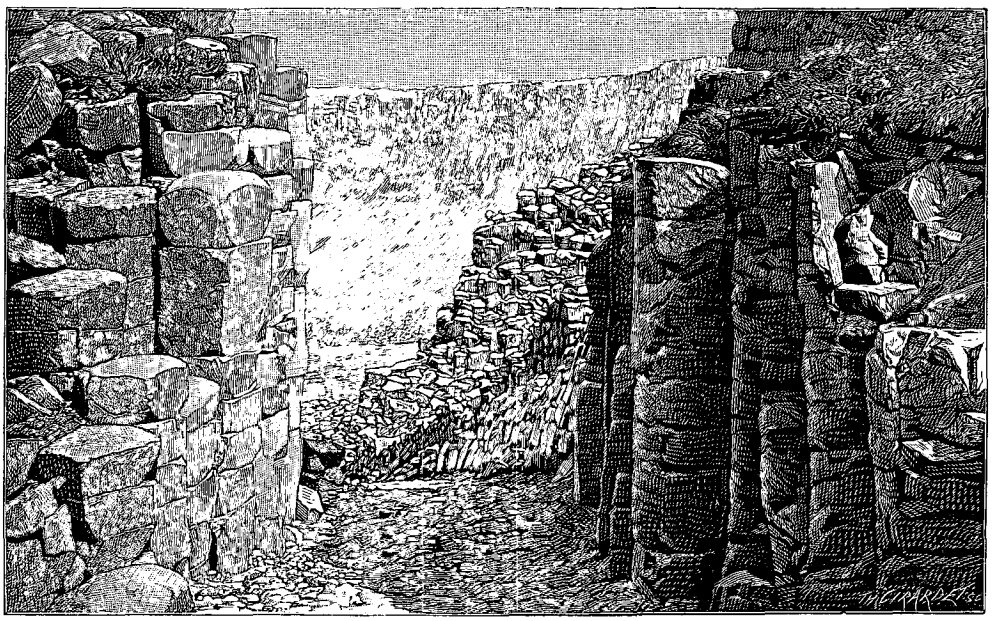
J'ai dit que ces colonnes sont polygonales, chaque côté n'excédant généralement pas 25 à 30 centimètres. Le pentagone et l'hexagone sont les figures les plus communes; quelques-unes ont sept côtés; les octogones sont rares, plus encore les carrées; les laborieux chercheurs dont je parlais il y a un instant en ont trouvé seulement trois à neuf côtés, et une triangulaire. Venir en ces lieux enchantés pour se livrer à pareil exercice!... Après tout, il s'en faut féliciter, car sans eux je ne saurais rien de tout cela. Ce que l'on sait, parce que les yeux en sont frappés de prime abord, c'est que ces colonnes irrégulières s'emboîtent verticalement les unes dans les autres, sans un hiatus, comme les pièces d'un casse-tête chinois. La cristallisation est un fameux tailleur de pierres! Elles ne sont pas d'un seul morceau, mais faites de plusieurs tranches qui s'ajustent par des surfaces respectivement convexes et concaves. De même, le sommet en est tantôt bombé, tantôt creux, et ces derniers font autant de petits bassins où dort l'eau de mer retombée des embruns ou apportée par le flux. Les groupements de colonnes de forme différente constituent de rudes mosaïques, où avec de la bonne volonté on reconnaît l'Éventail, la Clef, le Fer à Cheval, et autres curiosités qui intéressent certaines personnes. Les mathématiciens ont calculé que la somme de tous les côtés des colonnes d'un groupe égale la somme des côtés d'un même nombre d'hexagones. Prenez, par exemple, un octogone entouré de huit figures variées : les neuf réunies comprennent cinquante-quatre côtés. Cela vous est sans doute aussi égal qu'à moi; mais il paraît que c'est excessivement curieux, et comme on me l'a dit, je vous le redis. J'ajoute bien vite, afin de ne pas passer pour une ignorante, que la matière dont sont faites ces colonnes basaltiques comporte 50 pour 100 de terre silicieuse, 25 pour 100 d'oxyde de fer, 15 pour 100 de terre argileuse, 10 pour 100 de calcaire et de magnésie, et qu'elle rend, quand on la frappe, un son métallique comme la statue de Memnon. C'est ainsi que les savants expliquent les voix éoliennes qui certains jours s'échappent de l'Orgue du Géant.

« Bah! » disait un brave paysan devant qui des gens compétents défilaient ces mots sonores, « elles sont comme Dieu les a faites voilà des mille et des mille ans, le Ciel les assiste! » Il avait raison, cet homme, et c'est trop longtemps demeurer le nez sur ces morceaux de pierre, tout curieux qu'ils sont : ils n'amusent que l'esprit, tandis que le panorama grandiose de la côte enchante l'œil. La plupart des touristes croient de leur devoir de se faire montrer avec force détails diverses architectures naturelles qui décorent l'entrée de la Chaussée : le Portail et le Métier du Géant, le Parloir de lord Antrim; de boire à la source du Géant, un joli petit filet d'eau douce filtrant doucement à travers le roc, tout au bord de la mer, et dont la nymphe, affreux vieux bonhomme empesté de tabac, affirme que celui qui s'y abreuve voit tous ses vœux exaucés pendant trois cent soixante-cinq jours consécutifs. Et à ce propos, n'y aurait-il pas moyen de supprimer ces misérables guides et bateliers, vendeurs de photographies et de collections prétendues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minéralogiques, et autres mendiants plus ou moins déguisés qui infestent la Chaussée des Géants? Alors qu'on s'écarte de ses compagnons de voyage pour rêver en paix, et se soustraire à l'absurde obligation sociale d'échanger de banales exclamations admiratives, on tombe au milieu de cette vermine. Impossible de faire un pas sans la traîner à sa suite. C'est un cauchemar. Inutile de vider ses poches : toujours il en surgit de nouveaux. Feignez d'ignorer leur langue et parlez-leur dans tous les idiomes connus et inconnus dont vous savez quelques mots, y compris l'arabe et le javanais : rien n'y fait : ils estiment que pour échanger contre quelques pièces blanches un album d'effroyables vues photographiques ou une boîte de cailloux de toutes les couleurs, pas n'est besoin de se comprendre.

Un vieillard que la seule frayeur des constables m'a empêchée d'étrangler, m'a infligé pendant une heure son escorte aggravée d'explications en faux-bourdon que j'entendais trop, hélas ! quoique pour le décourager je lui eusse dit le contraire par gestes accompagnés de gros mots en français, en italien, en allemand, en langue verte même : à ce degré d'exaspération on est capable de tout. Qui serait assez sévère pour ne pas m'absoudre, en considérant que si je me baissais pour regarder une innocente fleurette de sédum blanc et rose poussée dans l'interstice de deux colonnes basaltiques, ce misérable s'approchait pour me dire que j'étais en présence de l'Éventail : cinq pentagones symétriquement disposés, avec un heptagone figurant le manche. .. Le Père éternel lui-même aurait vu rouge, et je ne sais ce qui serait advenu si l'arrivée d'une bande de nouveaux débarqués n'avait détourné sur eux la persécution. Ceux-ci ont eu l'air enchantés d'avoir

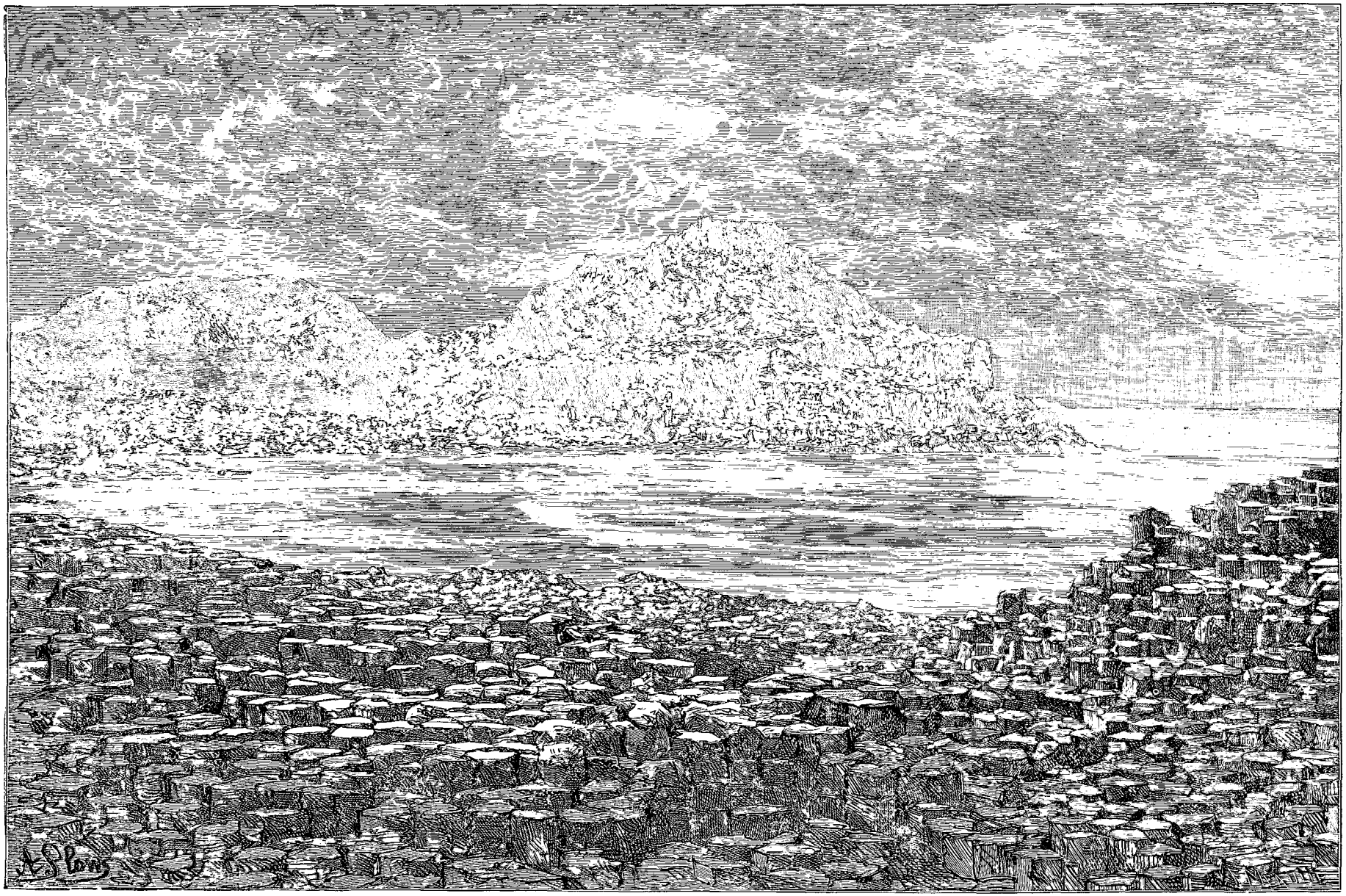


Chaussée des Géants : le Portail. — Gravure de Girardet, d'après une photographie.

un cicérone. Ce n'est pas croyable, mais il y a des guides attachés aux hôtels pour conduire les voyageurs, et il se trouve une foule d'imbéciles pour les prendre, — je ne dis pas des personnes âgées ou infirmes, à qui est nécessaire le secours d'un bras pour marcher dans les pierres, mais des gens ayant bon pied, bon œil et toutes leurs dents. Des guides pour se promener sur la grève ou par les sentiers battus accrochés au flanc de la falaise, des guides pour marcher sur cette large chaussée dallée, semblable à la voie sacrée d'une cité colossale!... C'est sans doute pour se faire à soi-même l'illusion qu'on a couru de grands dangers — à moins que ce ne soit pour le plaisir d'entendre les histoires idiotes ressassées par ces malheureux, et qui font à l'oreille l'effet d'un irritant et criard jacassement de perroquet. Ah ! il ne faut pas être nerveux !... Puisque j'en suis sur ce chapitre, je me permets d'émettre une modeste proposition. Ces pauvres gens, dit-on, ont besoin de la générosité des touristes pour équilibrer tant bien que mal leur chétif budget. Soit ! mais ne vaudrait-il pas mieux payer pour être privé de leurs services que pour en être assassiné? Les touristes de complexion irritable donneraient volontiers le double, et chacun y gagnerait. Et j'ai conçu l'idée, qui me semble extrêmement ingénieuse, d'une assurance contre ces importunités, que l'on prendrait en débarquant sur la terre d'Irlande, avec un insigne, porté au chapeau, voulant dire : j'ai acquitté ma police, laissez-moi tranquille. Qui sait?... Si, comme je voudrais l'espérer, la lecture de ces pages inspirait à beaucoup de personnes le désir de faire le voyage, peut-être les fonds produits par cette taxe suffiraient-ils pour donner la poule au pot à tous les gueux d'Erin.

Il est vrai que, fût-on débarrassé de ces êtres insupportables, resterait encore le public. Si j'étais propriétaire de la Chaussée des Géants — car le domaine de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaussée des Géants. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Finn Mac Coul est passé aux mains de deux vulgaires landlords, M. Hugues Lecky et sir Francis Macnaghten, arrière-petit-fils d'un héros protestant du siège de Derry, — si j'avais ce bonheur, dis-je, j'en interdirais l'accès au *vulgum pecus* des cockneys de Londres, des fabricants de porc salé de Limerick, des bonnetiers de Belfast, des marchands de pétrole de Philadelphie, des boutiquiers en rupture de comptoir de tout les pays du monde, de ces bourgeois imbéciles, de ces Joseph Prudhomme, de ces M. Perrichon qui plus encore que les mendiants empoisonnent la joie du touriste naïvement amoureux de la nature. Il faudrait faire ses preuves pour être admis au pays enchanté — et l'on ne verrait pas des familles entières se faisant photographier sur la Chaussée des Géants! La belle-mère en capote à panache, mantille garnie de jais et robe de cachemire vert à retroussis; le papa beau-père en redingote luisante, chapeau tube et gants de peau de chien; le jeune père en complet de tweed à carreaux couleur de moutarde; la jeune mère en calicot rose, tenant entre ses bras le poupon enrubanné — pauvre petit, si jeune et déjà avoir des parents aussi bêtes!... — plus un troupeau de jeunes sœurs, cheveux au vent, et de petits frères habillés en marin, sous la conduite d'une tante à marier étalant une ceinture bleu céleste sur une jupe gris meunier, à la dernière mode de Ballybrophy ou de Carrickmacross — tous groupés dans une sorte de niche faite de hautes colonnes à l'entrée de la Chaussée, et qui doit servir fréquemment à cet usage, car le photographe y tient son objectif braqué en permanence durant les beaux jours. Dieu juste! de semblables choses se voient devant les deux infinis sublimes de la mer et du ciel... et il n'est pas là-haut de tonnerre pour foudroyer ces pygmées grotesques,... et les titans qui dorment leur éternel sommeil sous les pierres colossales de leurs palais désertés, ne se réveillent pas pour les pulvériser du talon!... Et vous qui là-haut, assis sur une colonne, hypnotisé par la grande lumière fuyante courant en ondes dorées au-dessus des flots tumultueux, alliez déclamer à la mer des strophes d'Ossian, vous sentez votre délire vous rentrer dans la gorge, et vous vous trouvez aussi ridicule que ces épiciers de malencontre, dont l'épaisse sottise se fait pourtraicturer pour l'édification des générations futures.

J'ai regret à ajouter qu'un éminent politicien anglais a commis la même faute de goût, impardonnable chez l'homme d'esprit qu'il est. A la vitrine de la baraque du photographe s'étale une grande épreuve intitulée « M. Joseph Chamberlain, M. P. *and suite* », représentant l'éloquent transfuge du parti radical, triomphant et superbe avec ses joues rasées d'empereur romain, entouré d'une vingtaine d'hommes graves dont la noire silhouette se profile sur la colonnade basaltique, tous l'air très satisfaits d'eux-mêmes, et extrêmement fiers de leur idée.

Avant d'y être allé, on se représente la Chaussée des Géants comme un lieu très farouche et très noir. Il n'en est rien. Sans doute, les rocs basaltiques sont de couleur sombre; mais les falaises d'Antrim ne sont pas faites uniquement de basalte. On a compté dans celles de Pleaskin jusqu'à seize stratifications, dont les principales sont : à la base, du grès houiller, du lias, de la chaux, donnant une harmonie noire, blanche et grise; ensuite une couche de diorite et d'amygdaloïde; puis du basalte et de l'ocre rouge, contenant de l'oxyde de fer dans la proportion de 25 pour 100; enfin, au sommet, du diorite cristallisé mêlé de feldspath, et que traversent des veines de porphyre. Saupoudrez cela d'une couche de terre vermillon, écaillée aux endroits où apparaissent les colonnes basaltiques; ajoutez-y, dans les anfractuosités du rocher, des touffes de lichens argentés, de fougères et de lycopodes d'un vert grisâtre, de sédums et de saxifrages à fleurs jaunes, blanches et roses; couronnez ces falaises bigarrées d'un tapis d'herbe qui s'allonge en lambeaux le long des parois, en suivant les coulées où le vent a apporté un peu de terre végétale, et dont le vert intense s'exalte au rouge cru de ces terrains ferrugineux; étendez au pied des murailles de roc le ruban d'une grève au sable étincelant de mica, semé par places de gros galets noirs; jetez là-dessus la lumière resplendissante de ces violents coups de soleil des bords de mer, éclatant subitement du sein d'un nuage crevé par une rafale; enveloppez ces lignes brisées de fantastiques jeux d'ombre qui les harmonisent et les adoucissent; rythmez enfin cette polyphonie éclatante par le lent et sourd mouvement berceur des vagues, — et vous direz s'il est rien de sinistre dans le domaine des cyclopes fémoriens. Tout est si coloré ici, que les moutons qui pâturent en liberté sur le plateau ou dans les crevasses sont d'une nuance rose vif, dont on s'explique l'origine en songeant qu'ils se terrent pour dormir dans ce sol saturé d'oxyde de fer.

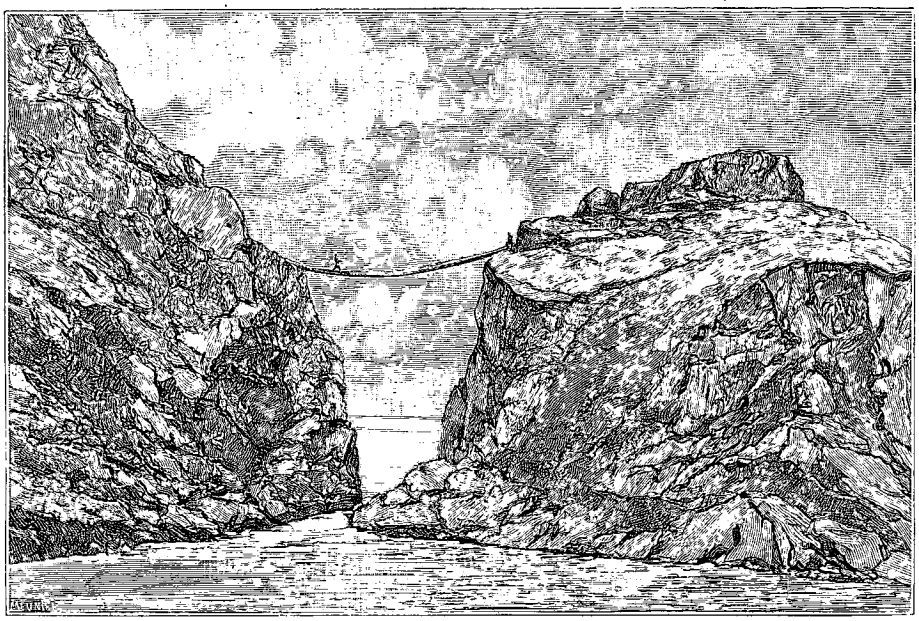
J'ai essayé de dépeindre la côte titanique telle qu'elle est par une de ces belles journées de l'été irlandais, toujours incertaines et voilées par intervalles, dont la lumière est si merveilleuse et le charme si pénétrant. Grandiose, mais point austère, la nature y sourit gravement, avec une majesté bienveillante, semblable à ces bons géants qui puisent dans le sentiment de leur force une douceur robuste et sereine. Toutefois les géants ont leurs colères comme les simples mortels, et elles sont redoutables. La fortune amie m'a servi une tempête pendant mon court séjour à la Chaussée des Géants. En pareille occurrence il est encore assez aisé de descendre sur la grève : on n'a qu'à se laisser rouler par le vent le long du sentier. Remonter est moins facile, avec le vent debout, contre lequel la lutte est presque impossible : force est de ne cheminer qu'entre deux rafales. Mais on ne regrette ni sa peine, ni les grains qui vous mouillent jusqu'aux os, quand on est parvenu à gagner quelque anfractuosité où, relativement abrité, on peut contempler ce spectacle terrifiant et inoubliable. Jusqu'à quelle distance la Chaussée s'étend-elle dans les régions sous-marines, on l'ignore; mais il est certain que la mer, dont la profondeur ici dépasse dix brasses, hérisse sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'invisibles brisants les lames de fond, déjà énormes par le temps calme, qui sous le souffle de l'ouragan se ruent, furieuses, à l'assaut des remparts de basalte. De prodigieuses embardées noient dans leur éblouissant ruissellement d'écume les sombres colonnes pressées les unes contre les autres, altières et impassibles comme une phalange sacrée sous la charge de l'ennemi; et quand la vague s'est retirée en creusant son sillon noir, sinistre gouffre où l'on croit voir flotter des cadavres humains, leur silhouette superbe semble surgir du sein de l'océan. Le ressac en pénétrant dans les cavernes y gronde avec des roulements de tonnerre; et quand il se brise contre un récif, ce sont des détonations pareilles à une salve de mousqueterie, qui éclatent au milieu d'un nuage d'eau pulvérisée semblant la fumée de la poudre. De grandes raies de pluie traversent l'air en sifflant, se confondant avec les embruns qui montent de la mer; la voix hurlante du vent jette sa plainte lamentable aux échos de la montagne; ciel, flots et rochers sont enveloppés de crêpes funèbres; l'horizon est masqué d'un rideau de ténèbres, traversé par instants des pâles traînées d'une lumière jaunâtre, d'aspect artificiel, qu'on croirait provenir de quelque gigantesque lanterne japonaise en papier huilé; on s'imagine que tout va s'abîmer dans un effroyable cataclysme. La mer est une grande magicienne : on ne sait si elle est plus belle en ses jours de joie ou en ses jours de deuil.

II

En idiome gaélique, Antrim signifie « le Pays des cavernes ». Toute la partie du comté qui confine à la mer est un formidable massif de roc, partie calcaire, partie basaltique, recouvert d'une couche plus



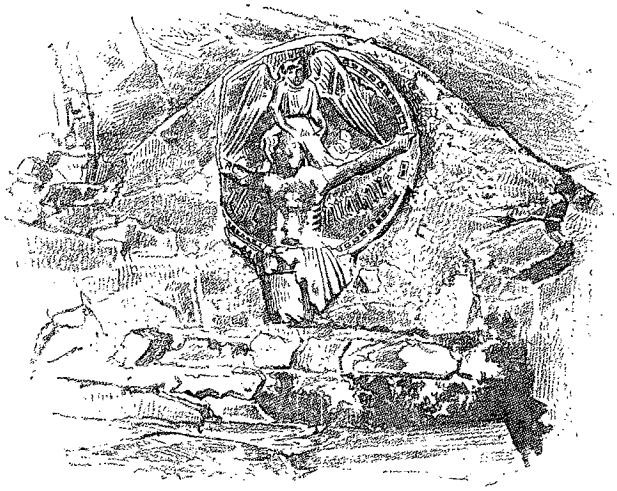
Pont volant de Carrick-a-Rede (voy. p. 204). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

ou moins épaisse de terre, qui, si on la grattait, mettrait à nu la pierre, en maints endroits cristallisée suivant la formule prismatique observée à la Chaussée des Géants. Mais Erin ne peut se priver du peu de terre qu'elle possède : il faudrait plutôt lui en ajouter, comme faisaient ces Firbolgs, colons d'origine grecque, suivant les uns, syrienne, disent les autres, dont le harnais de guerre comprenait un sac plein d'humus destiné à fertiliser le roc dans les pays où les conduisait le hasard de leurs migrations. Quant à la partie mise à nu par l'action des vagues tout le long de la côte, la mer y creuse en la rongeant les innombrables cavernes auxquelles ce district doit son nom. Suivre cette côte en voiture depuis la Chaussée des Géants jusqu'à quelque distance au-dessus de Belfast — une soixantaine de milles — est une des plus belles courses qui se puisse faire en Irlande et ailleurs. Remercions les ingénieurs, qui ont construit une magnifique route taillée dans les falaises calcaires, suivant des pentes par endroits très fortes, et au milieu de mille difficultés, dont la moindre n'était pas de la maintenir à un niveau suffisant pour la mettre à l'abri des assauts du ressac. A voir le chemin, aujourd'hui livré aux chèvres, qui serpente 200 mètres plus haut, et qui était naguère la seule voie de communication entre les bourgades de ce littoral, on bénit le progrès. Il en a coûté la bagatelle d'un million pour une seule section longue d'une dizaine de milles. La nature n'y a rien perdu, et ce que les voyageurs y ont gagné, on le comprendra quand j'aurai dit qu'aux points les plus escarpés de l'ancienne route il fallait dételer les chevaux; la « qualité » mettait pied à terre, et des équipes de paysans halaient tant bien que mal le coche.

Faire cette route d'une traite est bon pour les Yankees qui se donnent trois mois de vacances en Europe, suivant un itinéraire Cook, et s'inquiètent moins du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaisir goûté que de la quantité de kilomètres parcourus. La décrire avec le soin qu'elle mérite m'entraînerait dans de fatigantes redites. Non qu'elle ressemble à rien de déjà vu, mais c'est à cela qu'on reconnaît la pauvreté du langage des hommes, impuissant à traduire par un vocabulaire plat et borné l'infinie variété et l'incommensurable grandeur de ce que dit la nature. D'abord on s'écarte de la mer pour grimper par des côtes extrêmement raides sur le plateau qui couronne le massif basaltique : une immense lande coupée de cultures assez florissantes, quoique terriblement éventées. Puis on se rapproche de la côte, que la route surplombe à une hauteur considérable, et sur laquelle on redescend assez doucement. C'est superbe, ce miroir infini qui frissonne à vos pieds, tout bleu sous la lumière du soleil matinal. De petits hameaux maritimes sont assoupis au fond d'anses escarpées, toutes blanches de craie; des forteresses ruinées s'effondrent sur le roc dans lequel elles ont été taillées : Dunseverick, l'ancien donjon des O'Cahan; Kenbane, qui, du *sept* irlandais des Mac Hendrie, a passé au clan écossais des Mac Alister, tous pulvérisés depuis par la sévère domination britannique. Aperçu de loin, le singulier îlot de Carrick-a-Rede semble aussi une bastille; mais ce n'est, comme son nom l'indique, qu'un « rocher sur la route », énorme bloc de basalte qui barre le passage aux saumons longeant la côte, souricière naturelle où l'on en capture des quantités considérables. Les voyageurs intrépides se font un point d'honneur de franchir le pont volant, fait de deux cordes parallèles reliées par des planches légères, avec une troisième corde pour garde-fou, d'un seul côté, qui réunit le rocher à la terre ferme, jeté sur un abîme large de vingt mètres et profond de trente. Tous ceux qui l'ont tenté s'en sont repentis avant d'être parvenus au milieu. Si l'on tient absolument à se procurer des émotions, il suffit de regarder les femmes et les jeunes garçons employés à la pêcherie, qui le traversent en courant, et chargés de fardeaux, balancés par le vent comme sur une escarpolette.



Pierre d'autel à Cushendall. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

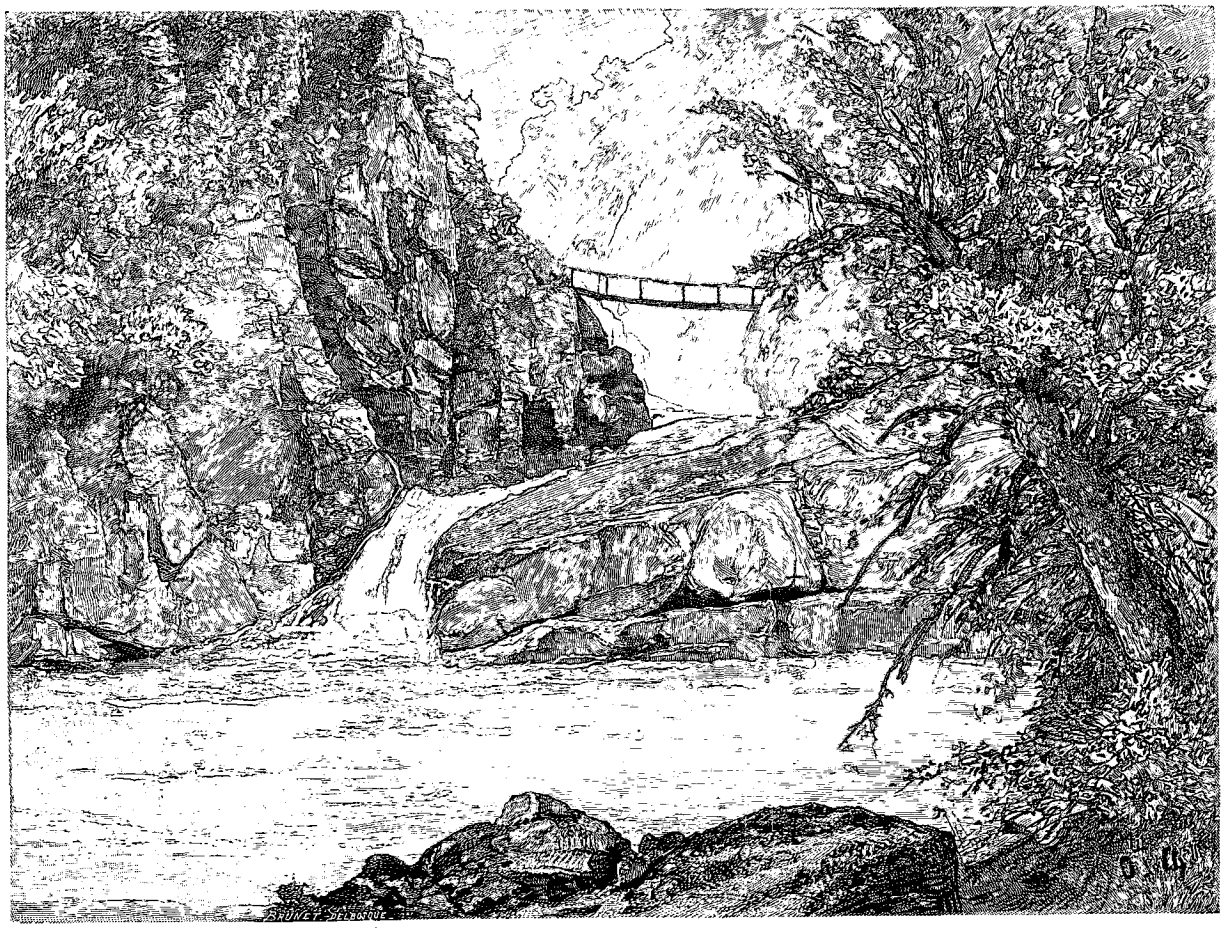
Ballycastle est une petite ville sans autre intérêt que le voisinage de Benmore ou Fairhead, l'extrême point nord-est de l'Irlande, promontoire de grès carbonifère qui du côté de la terre s'abaisse en une pente douce couverte de riches pâturages, et de l'autre présente à la mer un formidable rempart perpendiculaire de roc, dont les cristallisations prismatiques valent celles de la Chaussée des Géants. Il s'y trouve une colonne quadrangulaire mesurant 33 pieds sur 36 de côté et 200 de haut. Au sommet, du plateau le Lough Dhu et le Lough Na-Cranagh dorment dans de petites cuvettes; l'île ovale, en basalte noir, qui se trouve au milieu de celui-ci, passe pour un ancien lieu de sacrifices druidiques. La vue que l'on a de ce point embrasse l'océan sur trois côtés, avec l'île de Rathlin à l'ouest, et au nord la côte d'Écosse, dont le profil bleu s'estompe sur l'horizon dans une vapeur blonde. Pourquoi une terre entrevue au delà d'une étendue d'eau présente-t-elle tant d'attrait à l'imagination? Si nous étions sur la rive calédonienne, regardant Fairhead par delà la mer, nous aurions soif d'Irlande; de la côte hibernienne, en face du Mull de Cantyre, nous ne rêvons qu'Écosse. Cette péninsule écossaise, distante seulement de dix-sept milles du cap Benmore, est un lambeau de terre qui pourrait bien être ce qui reste d'un isthme unissant la *Scotia Minor* à la *Scotia Major*, aux âges préhistoriques. Personne n'en sait rien, mais rien ne s'oppose à ce qu'on le croie. L'île en forme d'équerre de Rathlin, Rachlin, Rauchlinds ou Raghery, qui se trouve entre les deux côtes, beaucoup plus rapprochée de celle d'Irlande, possède quelques vestiges de cristallisation basaltiques analogues à celles d'Antrim et de Staffa. Elle est comme un jalon indiquant la direction de cet isthme de roc, effondré dans les entrailles de la mer.

Il était naturel que dans ce district on cherchât de la houille. En 1763 un nommé Hugues Boyd recevait du comte d'Antrim la concession perpétuelle de tous les gisements carbonifères se trouvant sur ses domaines, et au cours de leurs travaux les mineurs découvrirent des galeries parfaitement boisées et aérées, où traînaient des pics, des lampes, des bennes et autres engins aussi bien conditionnés que ceux de nos jours et attribués aux Danois par la tradition. A côté des houillères, Hugues Boyd établit des hauts fourneaux, une fonderie, une verrerie, une tannerie, une brasserie, une saline; il créa la ville de Ballycastle, y construisit un quai qui coûta 30 000 livres sterling, une église pour chacun des cultes pratiqués dans le pays : catholique romain, presbytérien, méthodiste et épiscopal. Le jour même de la consécration de cette dernière il y fut enseveli. Après lui toutes ces industries périclitèrent, et les charbonnages, repris depuis par une compagnie, ont seuls survécu; encore sont-ils fort languissants. L'abbaye ruinée de Bon-a-Margy, aux portes de Ballycastle, renferme les sépultures des Mac Donnell d'An-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trim. Sur le cercueil en plomb de l'un d'eux, Randal, premier marquis, qui joua un rôle important à l'époque de Cromwell, se lit cette inscription en gaélique : « De tout temps quelque calamité a frappé les Irlandais chaque septième année. Maintenant que le marquis est mort, il en reviendra une tous les ans. »

De Ballycastle à Cushendall, la côte est semée d'une foule de curiosités naturelles : arches taillées dans le roc, grottes étranges où le paganisme avait élevé ses autels. C'est le district dit des *Glynns of Antrim*, à cause des vallées profondes qui, au nombre de neuf, entaillent le massif basaltique, suivant le cours des torrents descendus du plateau. Le charmant village de Cushendall, niché au milieu des fuchsias, sur la rive nord de la baie Rouge, est le meilleur point de départ pour les visiter. La plus remarquable est celle de Glenariffe, resserrée entre deux hautes parois de roc nu, sillonnées de cascades, et si bien abritée que le blé y pousse au pied de la montagne. Tout au fond le ruisseau coule dans une étroite ravine, garnie d'arbres si touffus que jamais le soleil n'y pénètre, en formant deux belles chutes d'eau, dont l'écume rougeâtre semble une mousse sanguinolente. Le rouge est ici la livrée de la nature. On s'imaginerait malaisément la puis-



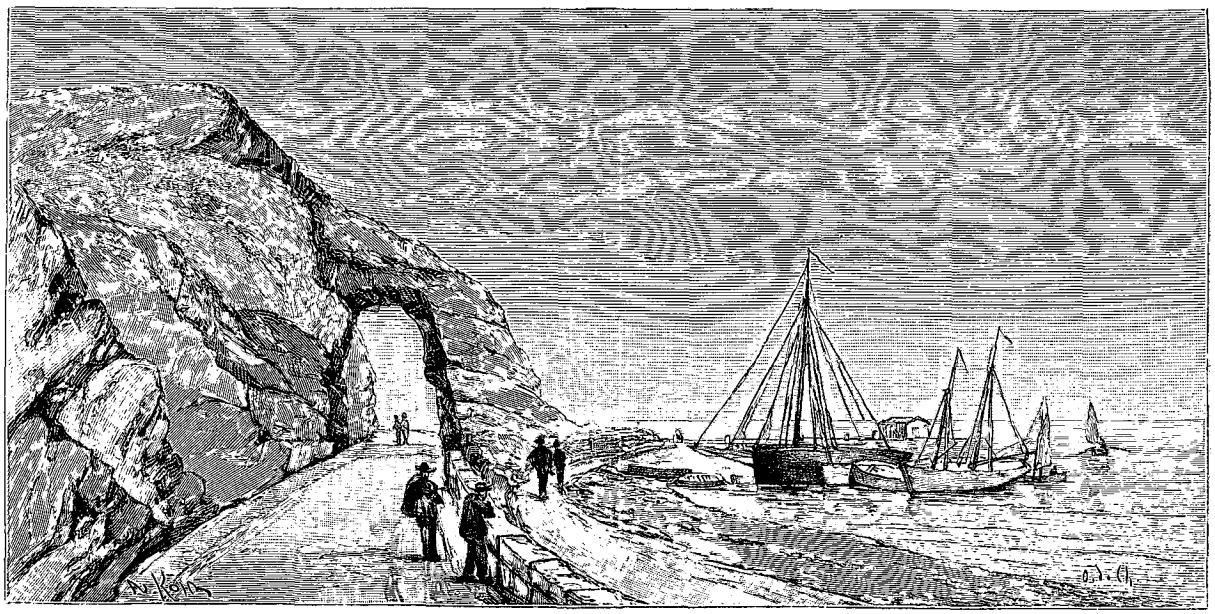
Cascade de Glenariffe. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

sance de couleur de cette baie très judicieusement nommée, dont les falaises sont creusées d'innombrables cavernes, utilisées aux environs des lieux habités comme étables, voire comme habitations. Le roc est du grès rouge veiné de jaspe et la terre est saturée d'oxyde de fer. La route qui contourne la baie est traversée par une arche naturelle qui porte le nom de Pont Sanglant; simple question de couleur : aucun souvenir tragique ne s'y rattache. Au-dessus, c'est la colline toute rouge aussi, par places habillée de vert, de Lurigethan, où se voient les restes d'un vaste *cashel*, sorte de villa fortifiée, dont la tradition fait la résidence du père d'Ossian, le roi Fingall. Nous sommes dans la patrie de l'Homère celte, et au sommet d'un coteau, près de Glenariffe, on montre sa sépulture, faite de trente-quatre grosses pierres levées, disposées circulairement. D'autres prétendent qu'il est enseveli dans une petite église isolée au bord de la mer, où elle croule sous son manteau de lierre. Quoique, à ce qu'affirment les érudits, Ossian soit mort deux cents ans avant la naissance de saint Patrick, jamais vous ne ferez admettre aux paysans irlandais que leur poète national ne fût pas chrétien. Et si l'on s'avisait de leur dire qu'on le croyait Écossais, on encourrait leur animosité. Ce serait d'ailleurs une erreur, accréditée par le fait que c'est un maître d'école des Highlands

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Écosse, Macpherson, qui au XVIIIe siècle a traduit du gaélique en anglais ses poèmes, conservés dans les clans par tradition orale. Mais les commentateurs qui ont pâli sur la controverse démontrent victorieusement que les événements historiques et légendaires, les personnages réels ou fictifs, la description enfin des lieux figurant dans les deux épopées *Fingal* et *Temora*, ainsi que dans les menues pièces d'Ossian, se rapportent très clairement à Erin.

A partir de Cushendall, la route devient de plus en plus belle. Un autre Pont Sanglant tire son nom du massacre de prisonniers protestants qu'y fit un jour un chef catholique chargé de les conduire dans une forteresse de la côte, et qui trouva le procédé ingénieux pour simplifier sa besogne. En y songeant, je ne me rappelle plus bien si ce n'est pas au contraire des protestants qui ont égorgé des catholiques — peu importe : ils n'ont rien à se reprocher les uns aux autres sur ce chapitre. Plus loin, le moderne château à créneaux et mâchicoulis du marquis de Lansdowne, Garron Tower, se dresse, entouré de pins et de hêtres, au sommet d'une falaise abrupte, derrière laquelle s'étend le parc, sur le terrain qui descend en pente douce du côté opposé à la mer. A Glenarm, pittoresque petit port dont la plage est fréquentée par les Belfastais, c'est le château de lord Antrim, superbe construction du XVIIe siècle, en grès gris, entourée d'arbres séculaires et de pelouses verdoyantes, où paissent des troupeaux de daims et de cerfs. Au-dessus de cette oasis, le village de Straidkilly s'accroche au flanc de la montagne nue, qui glisse lentement vers la mer ; chaque année quelques coins de terre s'effondrent sous les pluies d'automne, et les habitants reconstruisent leur maison à côté, espérant sans doute que leur obstination

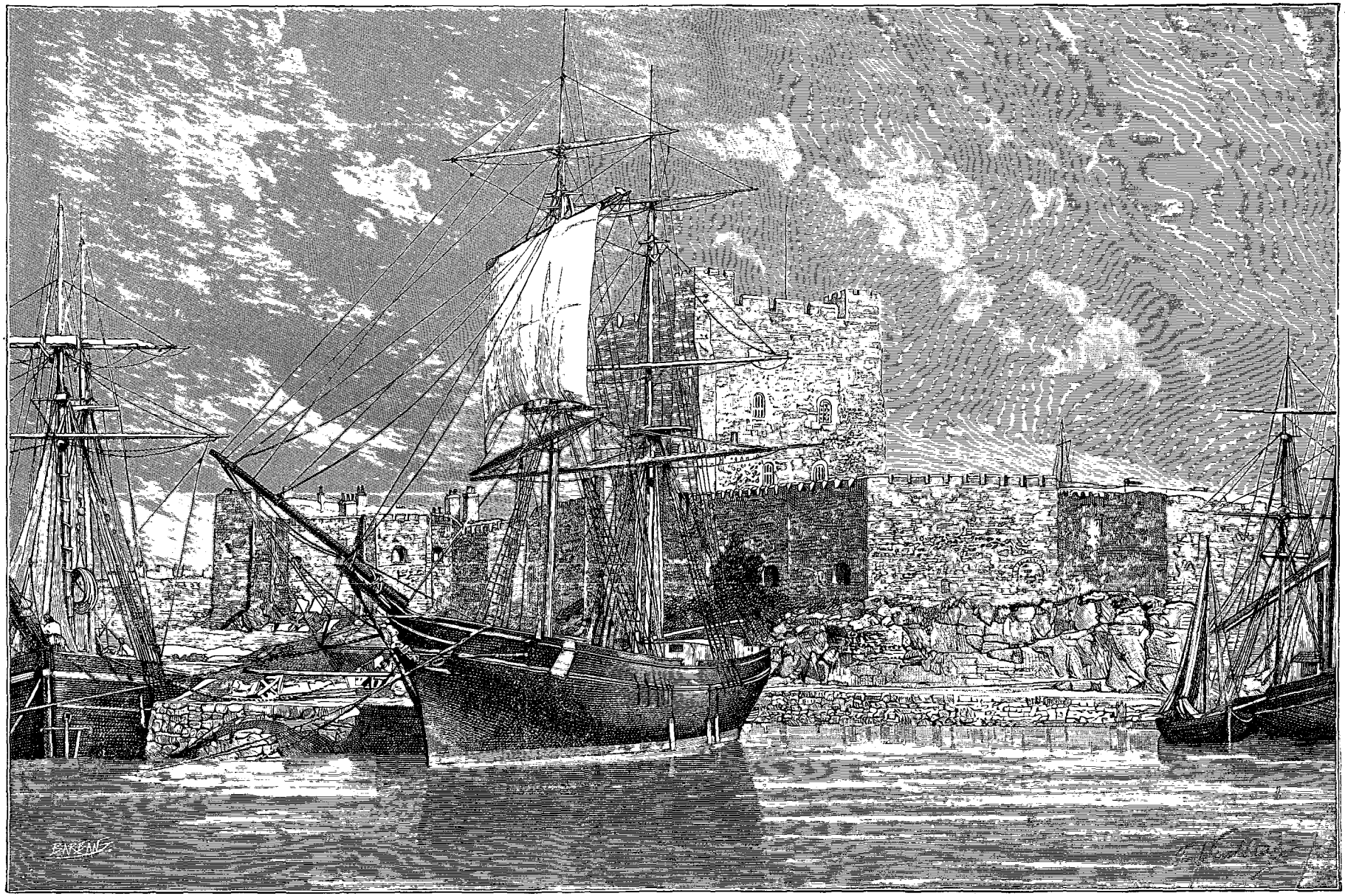


Le Pont Sanglant (voy p. 205). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

l'emportera sur les desseins de l'implacable nature.

Je sens que le lecteur est las de descriptions. Lui parlerai-je encore de l'éclatante polychromie de cette côte? Peut-être ne me croira-t-il pas si je lui dis que la richesse de couleur de ce coin d'un pays du nord est presque brutale. Crayeuses à la base, qui brille d'une aveuglante blancheur, les falaises présentent ensuite une couche de grès rouge, couronnée de basalte noir. Sur la grève, dans laquelle les plages de sable découpent des ronds jaunes, la marée basse découvre une bande de cailloux roulés, blancs et polis comme du marbre, au delà de laquelle les roches plates et brunes étalent leurs tapis de varechs parcourant toute la gamme des verts et des jaunes marins, depuis le satin nuance jade jusqu'au velours mordoré. La coloration de la mer, d'un bleu ardoisé translucide, va augmentant d'intensité du côté de l'horizon, où une ligne indigo tranche sur le bleu de lin du ciel. Au large les deux îlots rocheux dits *les Vierges*, badigeonnés de chaux vive, dressent leurs phares peints en raies alternées de blanc et de rouge. Au nord et au sud, les découpures de la côte s'étagent par plans successifs, noyés dans une brumeuse tonalité d'un violet doux. A l'ouest, dans les ravins qui sabrent la montagne, éclatent les pourpres et les roses de la bruyère en fleur, exaltés par le jaune d'or des ajoncs. Des champs de chaux sont entourés de haies vives de fuchsias rouges; dans les combes abritées, les épis dorés du seigle se balancent derrière une clôture de pierres grises; la verdure sombre de pommes de terre gigantesques fait des traînées noires au milieu des sables marins, où elles poussent avec une vigueur prodigieuse. Les coquettes stations de gardes-côtes, avec leur sémaphore aux bras décharnés, les maisons de pêcheurs et de paysans, blanchies de chaux fraîche, et couvertes de chaume blond, dont les portes et les fenêtres sont peintes en vert pomme, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

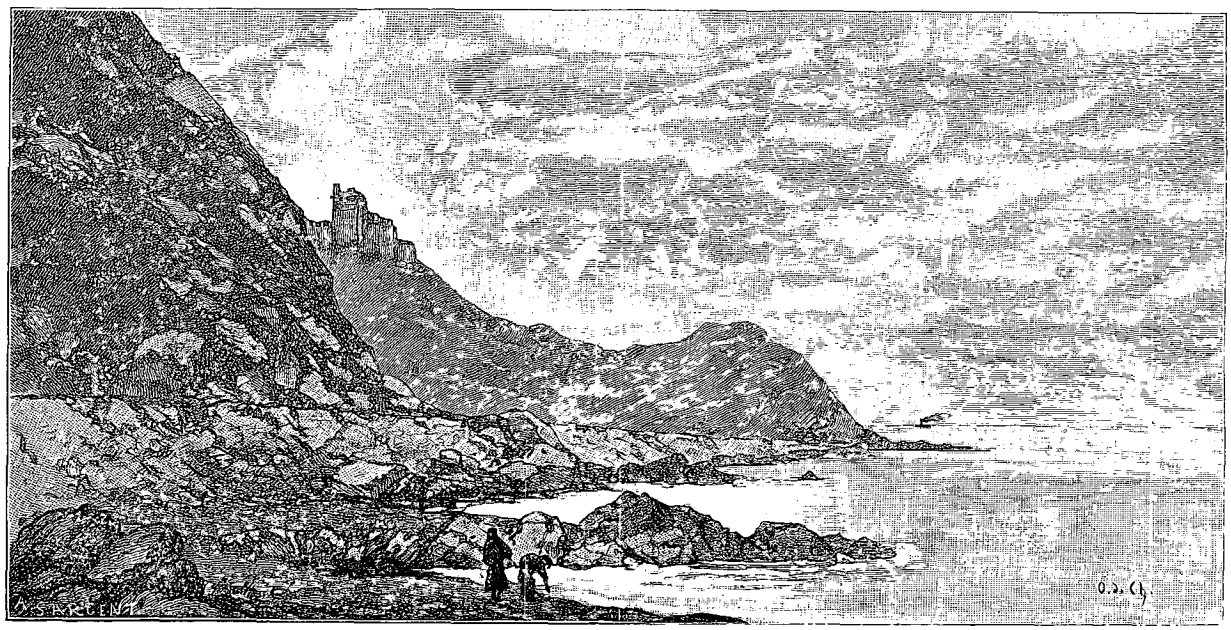


Château de Carrick Fergus (voy. p. 208). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rose vif, en bleu de cobalt, en rouge brun, et les murailles, tapissées de fuchsias et de rosiers grimpants, semblent des villas de plaisance au milieu de leurs petits parterres de capucines, de soucis, d'œillets d'Inde, de calcéolaires : une orgie de fleurs jaunes. C'est un spectacle réjouissant pour les yeux. Aussi les gens de ce pays ont-ils l'air très heureux. Ils vivent dans l'aisance, tant à cause du commerce actif que tout ce littoral fait avec l'Écosse, que grâce à la fertilité des ravins et des revers des falaises. Notre cocher me dit qu'il n'est pas rare de voir ici un fermier donner 200 livres sterling de dot à ses filles — et l'on a beaucoup de filles dans la prolifique Irlande!

C'est avec regret qu'on retrouve le chemin de fer à Larne, joli port assez considérable, très animé et d'apparence prospère, pittoresquement situé à l'entrée du lac marin qui porte son nom. Ici tout est blanc, à cause du sel et de la chaux qu'on en exporte en grande quantité. Cette mer intérieure est fermée par une péninsule improprement appelée l'île Magee, longue bande de terre fertile dont la population est entièrement presbytérienne et de souche écossaise. C'est par un moyen très simple qu'ils ont pris la place des indigènes catholiques : en 1641 un parti de puritains y fit une descente et les massacra jusqu'au dernier, soit en les passant au fil de l'épée, soit en les précipitant dans la mer du haut des falaises. Ah! nous avons bien de quoi faire tant de bruit pour une pauvre petite Saint-Barthélemy : dans l'histoire irlandaise on renonce à les compter. Par contre, la criminalité est



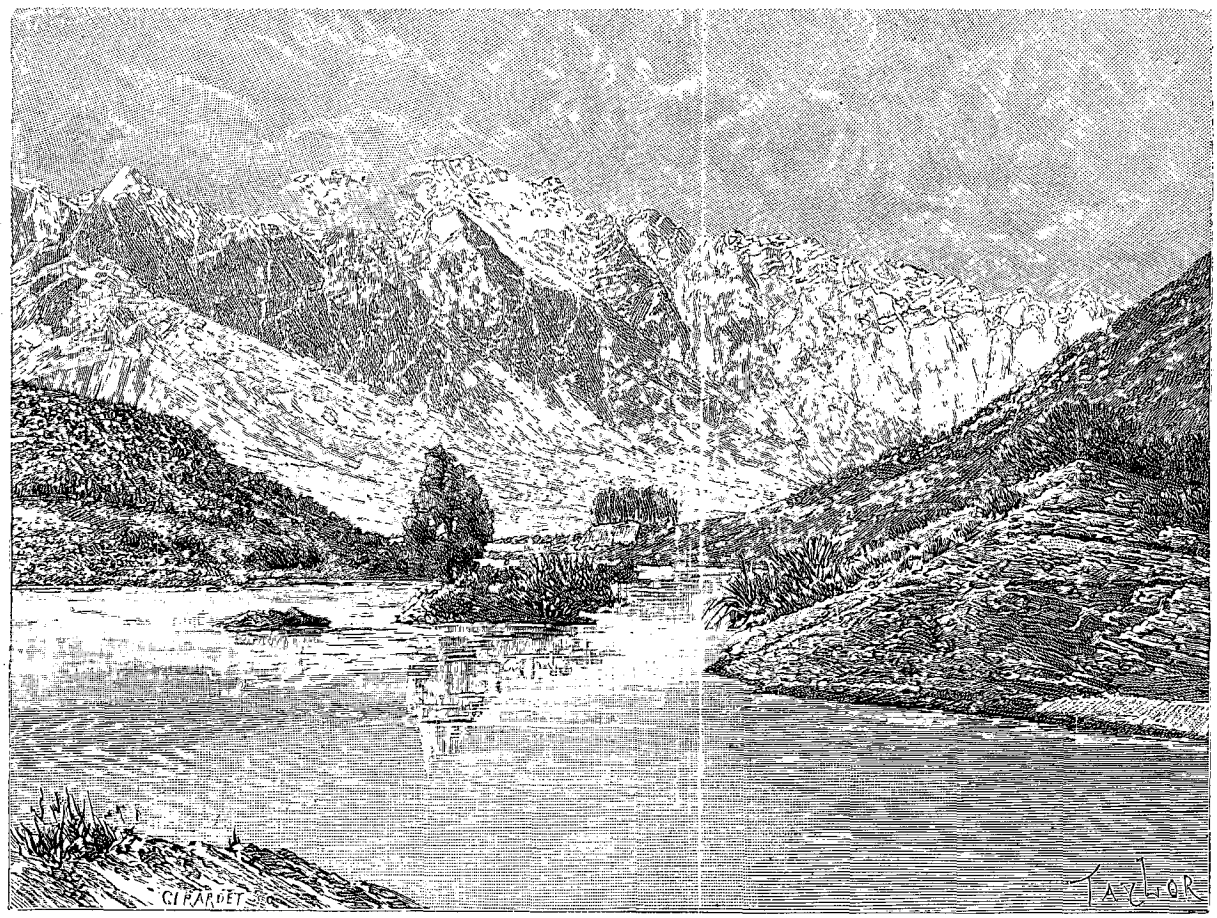
Garron Tower (voy. p. 206). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

nulle dans l'île Magee; peut-être est-ce grâce à la pierre branlante qui remue à l'approche de tout mortel coupable. Si pures que fussent nos consciences, nous n'avons pas tenté l'épreuve, car l'heure du train nous pressait. La ligne suit le rivage jusqu'à Belfast, et offre des perspectives maritimes qui sembleraient plus belles si l'on n'avait les yeux éblouis par tant d'éclatante splendeur. On ne remarque guère en passant que la forteresse historique de Carrik-Fergus, massive construction normande du XIIe siècle en parfait état de conservation, entourée d'eau de trois côtés à marée haute, et qui commande toute la baie de Belfast.

Au surplus, je ne finirais pas si je voulais tout dire; et quoique bien des beautés encore me restent à décrire, la crainte d'abuser de la bienveillance de mes lecteurs m'oblige à me borner. En attirant leur attention sur ce malheureux pays trop ignoré, et que rendent digne de tant d'intérêt ses attraits non moins que ses infortunes, je serais heureuse si j'avais donné à quelques-uns de ceux qui m'ont suivie jusqu'ici le désir d'en aller voir davantage. Ce qui a le plus manqué aux Irlandais, après sept siècles de conquête, c'est de la sympathie pour leur réchauffer le cœur, et, comme toutes les natures aimables, mais un peu faibles, c'est de sympathie qu'ils ont le plus besoin. Il dépend de chacun de leur en donner. Qu'on aille en Irlande. J'espère avoir montré qu'on y trouvera son plaisir; j'affirme qu'on mettra à son actif une bonne action.

MARIE ANNE DE BOVET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les monts Remarquables (voy. p. 210 et 212). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. G. VERSCHUUR.

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est par un bel après-midi du mois de janvier que je m'embarque à Hobart, la capitale de la Tasmanie, pour me rendre en Nouvelle-Zélande.

La guirlande de montagnes qui encadre la baie pittoresque de Hobart, les rochers de basalte qui en défendent l'entrée et ressemblent aux tuyaux d'un orgue gigantesque, captivent mon attention tout entière et me font regretter mon départ de cette belle colonie, où le mois de janvier correspond à notre mois de juillet et où nombre d'Australiens se rendent dans cette partie de l'année pour échanger les chaleurs de Sydney et de Melbourne contre le climat plus tempéré de la Tasmanie.

Le bateau qui va me descendre à sa première escale en Nouvelle-Zélande appartient à la *Union Steam-Ship Company of New-Zealand*. Il est bondé de passagers, à tel point que le canapé de chaque cabine à deux couchettes sert de troisième lit. Tous ces passagers sont des touristes, pour la plupart habitants de la province de Victoria en Australie (Victorians), parlant à haute voix et élevant cette voix le plus souvent à un diapason des plus désagréables, criant si le ton nasillard de leurs compagnons les empêche de se faire entendre, et s'arrosant intérieurement de cocktails et du traditionnel whisky. J'ai la chance de trouver dans ce milieu tapageur deux Anglais, voyageurs de distinction, qui font le tour du monde, et, comme moi, s'arrêteront quelque temps en Nouvelle-Zélande.

La traversée d'Australie ou de Tasmanie en Nouvelle-Zélande est généralement mauvaise. Cette immense mer du Pacifique, qui dans ces parages n'a de pacifique que le nom, soulevée presque toute l'année

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par une houle qu'on ne rencontre dans aucun autre océan, et par des lames dont la longueur atteint des proportions formidables, semble vouloir jeter un défi au voyageur expérimenté qui nargue le mal de mer. Au sud, plus rien que l'inconnu : l'immensité d'un océan où surgit à peine quelque rocher isolé, et qui va se perdre dans les régions antarctiques, côtes problématiques de notre globe terrestre, défendues par d'inaccessibles barrières de glace flottante et un amoncellement de glaciers soudés contre le pôle mystérieux. Dans cette traversée où du côté de tribord notre regard se perd dans l'immensité inconnue et dans l'horizon embrumé, on a bien la conviction qu'on se trouve sur les confins de notre monde.

Que trouve-t-on en effet au delà de l'extrémité sud des îles qui forment la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire au-dessous du 43e degré de latitude? Rien que quelques îlots isolés, Auckland, Campbell, les îles Bounty et celles des Antipodes, inhabités par l'espèce humaine, mais servant de refuge à des milliers d'oiseaux de mer : albatros, pingouins et autres. Il se rattache des souvenirs émouvants à quelques-unes de ces îles. Plus d'un bateau est venu se perdre sur ces côtes inhospitalières, et il y a des exemples que les naufragés ont dû y séjourner plus d'un an avant d'avoir pu être sauvés par un baleinier ou un navire que le hasard amenait dans ces parages. D'autres y ont trouvé leur tombe. Dans plusieurs îles on a découvert des annotations provenant de naufragés morts à la suite de longues souffrances, et des monceaux de pierres indiquant le lieu de leur sépulture. Les récits des survivants, dont la nourriture ne se composait forcément que des oiseaux qui se laissaient prendre, et des crustacés ramassés sur la plage, ont déterminé le gouvernement anglais à faire construire sur ces îlots des refuges en bois, contenant des provisions en conserves, du charbon, des allumettes, des couvertures et des vêtements pour les infortunés jetés sur ces côtes.

Nous roulons et tanguons à l'envi pendant les quatre jours et demi que dure notre traversée; le mal de mer fait bien quelques vides dans les rangs, mais n'arrive pas à éteindre le bruit assourdissant de mes compagnons de voyage. Heureusement que le dernier jour est un dimanche; ces messieurs ont mis une sourdine à leur gaieté et la mer me fait l'effet de s'associer aux idées de recueillement que professent les sujets de Sa Majesté la reine Victoria.

Voilà les côtes de la Nouvelle-Zélande qui se présentent à nos regards. Leur aspect me rappelle sous beaucoup de rapports celui des côtes du nord de la Norvège. C'est une série non interrompue de montagnes et de rochers, tantôt d'une nudité et d'une stérilité sauvages, tantôt revêtus d'une végétation touffue. Le soleil couchant les couvre d'une teinte veloutée et jette un reflet superbe sur quelques cimes de montagnes, couvertes d'une neige éternelle. Ces côtes sont à peu près inhabitées; les pauvres déshérités qui habitent le premier phare que nous distinguons, pour peu qu'ils soient plus ou moins philosophes, peuvent se livrer à des réflexions multiples sur les vicissitudes de l'existence humaine, dans ce vestibule de l'infini, où la destinée les a logés.

Notre bateau se trouve bientôt amarré au quai de la petite ville de Campbelltown, mieux connue sous le nom de *the Bluff*. Cette localité, composée d'un nombre restreint de maisonnettes éparpillées dans la plaine et contre le versant d'une colline, me rappelle encore la Norvège, avec cette différence qu'au lieu d'être en bois, ces maisons sont construites en briques et en moellons. Il n'y a absolument rien à visiter au Bluff, et le touriste qui y débarque continue tout de suite sa route jusqu'à Invercargill. Le chemin de fer y conduit en trois quarts d'heure.

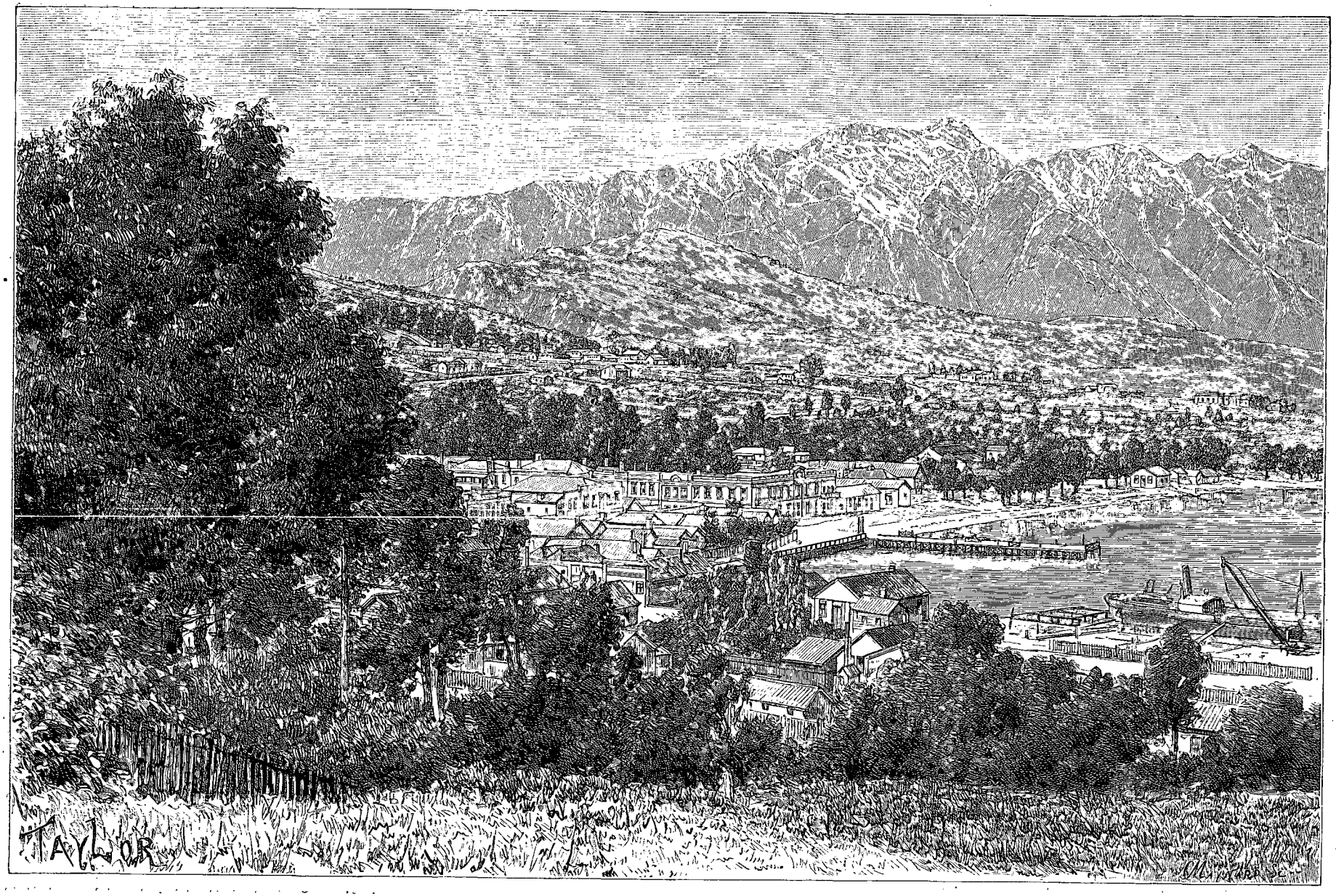
Invercargill, la capitale du district provincial de Southland (qui fait partie de la grande province d'Otago), se développe de plus en plus depuis quelques années; la contrée est extrêmement fertile, et l'agriculture y a attiré bon nombre d'émigrants.

Pas plus qu'au Bluff cependant, le voyageur ne s'y arrête, et après une nuit passée dans le confortable Crescent Hotel, je prends le train pour me rendre à Kingston, où je trouverai le bateau faisant le service du lac Wakatipu, but de ma première excursion en Nouvelle-Zélande. J'atteins Kingston en trois heures, après avoir traversé un pays fertile et accidenté. Le bateau *Mountaineer* attend les voyageurs; c'est un steamer coquet et confortable, où la truite traditionnelle figure à chaque repas.

Le lac Wakatipu doit sa haute réputation aux sites grandioses qu'il offre au touriste; on le compare souvent au lac de Lucerne. Cette comparaison est purement fantaisiste, attendu que l'entourage des deux lacs diffère d'un bout à l'autre, et que même la forme des rives n'a aucune ressemblance; il ne reste comme point d'assimilation que la limpidité des eaux et la guirlande de monts escarpés qu'on aperçoit à une certaine distance. Ce que je puis affirmer, en m'abstenant de toute comparaison, c'est que le lac Wakatipu est un des plus beaux lacs du monde entier; de même la plupart des lacs que j'ai visités dans le cours de mon voyage en Nouvelle-Zélande laissent au touriste les impressions les plus enchanteresses.

Au départ de notre vapeur, on se trouve d'abord enfermé entre deux murailles de rochers à pic, et bientôt une série de montagnes pyramidales s'élèvent dans les airs et se reflètent dans l'eau azurée du lac. Une autre rangée de pics arides, désolés, mais d'une grandeur incomparable, fait suite à la première; c'est la solitude austère, le silence de la création planant sur cet entassement de parois aux formes grandioses. Au point où le lac décrit une courbe, et où la jolie ville de Queenstown se dessine coquettement dans le lointain, une nouvelle chaîne de montagnes fait son apparition comme un bataillon de géants à la blanche coiffure. Ce sont les *Remarquables*, succession de pics d'origine volcanique, au teint bleu foncé et noirâtre, revêtus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Queenstown. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

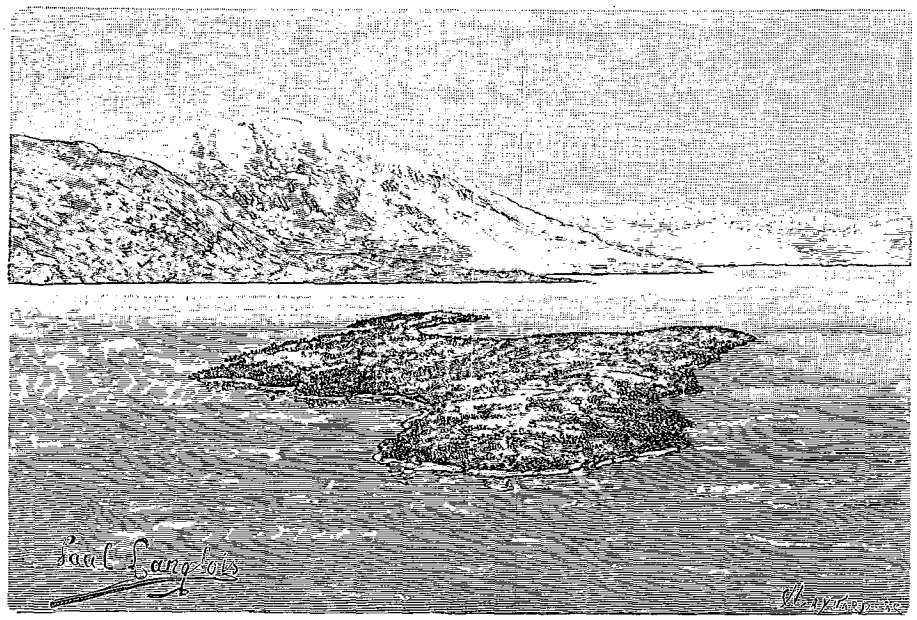
dans leurs replis d'une couche de neige, arides et inaccessibles, dressant leurs crêtes mystérieuses sous un ciel sans nuages et se reflétant majestueusement dans l'eau limpide. L'aspect des *Remarquables* au coucher du soleil est unique au monde; l'écharpe dorée jetée sur la crête sinueuse de ces monts produit un ensemble de tons fantastiques qui vous plongent dans une muette admiration.

Les fenêtres de ma chambre dans l'hôtel Eichhardt donnent sur cette décoration éblouissante; la lune est aux trois quarts pleine et me fait assister le soir à une nouvelle merveille, quand ces montagnes, illuminées par une clarté argentée, dominent la solitude du paysage.

On ne se croirait guère aux antipodes, quand, s'arrachant aux beautés de la nature, on entre dans les détails de l'existence matérielle, en visitant Queenstown. Je me trouve dans un hôtel parfaitement tenu et éclairé à la lumière électrique! Les inventions d'Edison ont pénétré dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande. Le propriétaire de l'établissement me conduit dans un hangar attenant à son hôtel, et me montre comment l'eau, coulant des montagnes, met en mouvement la machine qu'il y a fait installer pour se procurer cet éclairage.

Une journée me suffit pour faire les excursions des environs de la ville, et le lendemain je prends le bateau qui me conduira jusqu'à l'extrémité du lac. Wakatipu a la forme de la lettre S; sa longueur est de 83 kilomètres, et sa largeur varie de 1 600 à 5 000 mètres. Son niveau est de 330 mètres au-dessus de la mer, et sa profondeur de 400 mètres. La truite y abonde et atteint souvent le poids de 15 ou 20 livres.

Depuis Queenstown jusqu'à la tête du lac on se



Le lac Wakatipu. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

trouve emprisonné entre des rochers et des montagnes, dont plusieurs atteignent une hauteur supérieure à 2 400 mètres, et quand au bout de trois heures on voit poindre à l'horizon l'hôtel qui vous abritera la nuit, on découvre en même temps au lointain les pics escarpés, couverts d'une neige éternelle, connus sous les noms de mont Earnslaw, montagnes Humboldt, mont Cosmos et mont Anstead. Le lac Wakatipu avec ses montagnes et ses glaciers ne le cède en rien aux plus beaux panoramas qu'offre la Suisse, bien que, comme je l'ai expliqué, le coup d'œil de l'ensemble soit tout à fait différent.

Du côté droit du lac, les montagnes contiennent de l'or en quantité considérable; du côté gauche on n'en a jamais trouvé la moindre trace. Quoique du bord du bateau on ne découvre aucun indice d'habitants, on m'informe que derrière ces rochers et ces mamelons bon nombre de prospecteurs fouillent le sol et font souvent des trouvailles largement rémunératrices. Le gouvernement, tout en restant propriétaire des terrains, les cède contre une redevance minime aux explorateurs qui veulent tenter la fortune. D'aucuns creusent, fouillent, lavent et ne trouvent absolument rien; d'autres, protégés par la chance, font des fortunes relatives. Un Chinois, que le miroitement de la richesse a fait émigrer dans ces parages, me montre, à un endroit où stoppe le bateau, une pépite qu'il vient de trouver, et qui peut représenter une valeur de 100 à 150 francs.

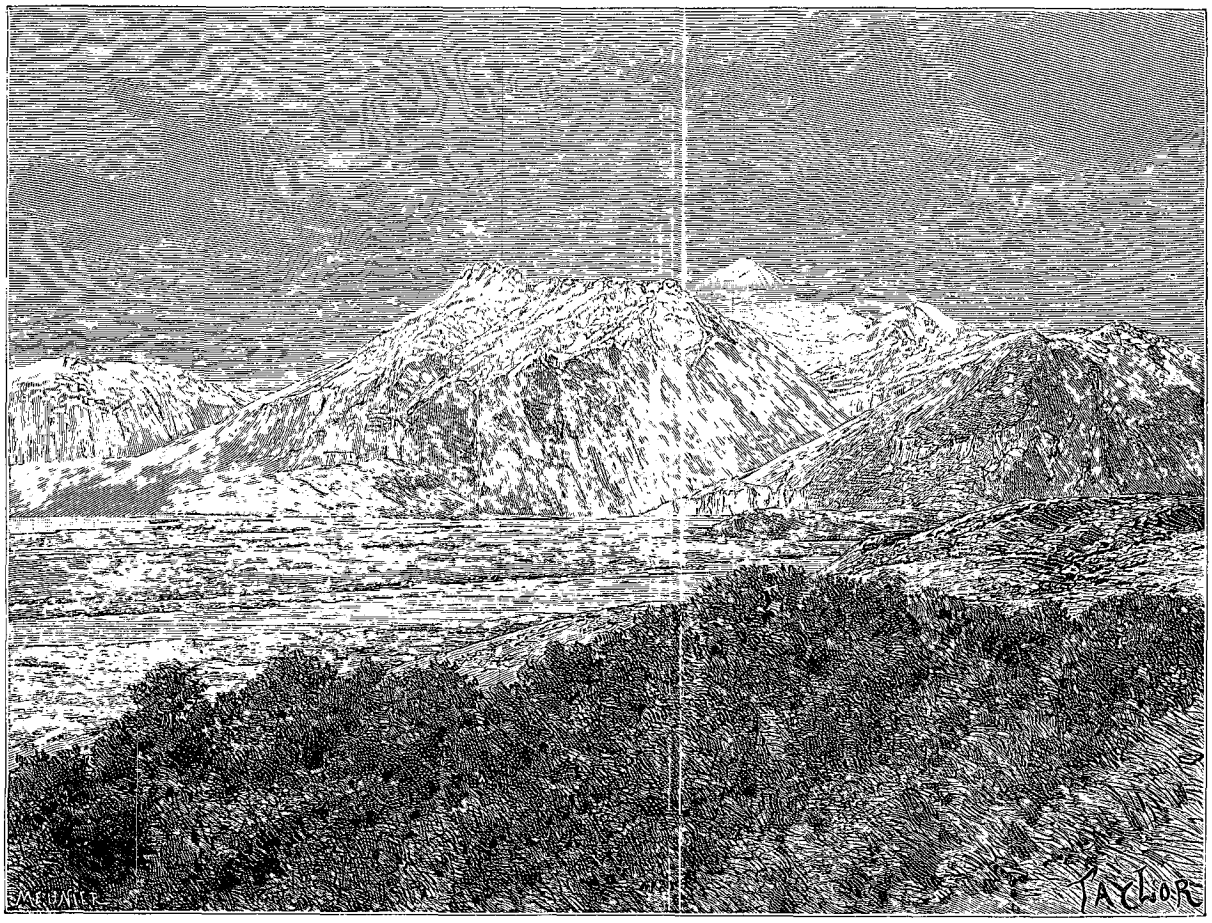
Le nombre des mines d'or en Nouvelle-Zélande est très restreint, et leur profondeur ne dépasse guère 50 à 60 mètres; presque tout l'or se trouve dans les terrains d'alluvion au pied des montagnes. C'est en 1842 que la première découverte du métal précieux a eu lieu dans l'île du Sud; depuis lors on en a exporté pour une valeur d'au delà d'un milliard de francs. Ces terrains aurifères se trouvent principalement dans les districts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Otago, Westland et Nelson, et occupent une superficie d'environ 20 000 milles carrés.

Je suis le seul touriste qui débarque du bateau; mes deux compagnons de voyage habitent l'endroit connu sous le nom de Glenorchy et composé de quatre maisons, dont trois sont des hôtels! Ces hôteliers ne doivent pas faire fortune; heureusement que chaque hôtel possède un *bar*, refuge quotidien et permanent de tous les chercheurs d'or des environs et des tondeurs de moutons, qui y dépensent en whisky l'argent gagné à la sueur de leur front.

Le propriétaire de l'hôtel où je me suis logé me sert de cicerone le lendemain et me conduit dans son *buggy* à un lac voisin, le Diamond lake. C'est une excursion qui prend six heures et qu'on serait sans excuse de négliger. Je parcours une contrée sauvage, passant des gués et des rivières, où l'eau arrive jusque dans notre légère voiture; la forêt vierge que je traverse présente un décor d'une indicible grandeur. Les arbres séculaires, se dressant des deux côtés de l'étroit chemin, font l'effet de sentinelles gigantesques, abritant sous leur feuillage touffu un enchevêtrement de lianes et de fougères, enlaçant des blocs de pierre et de rochers, que les bouleversements de ce sol vol-



Le mont Earnslaw. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

canique ont fait surgir dans le courant des siècles.

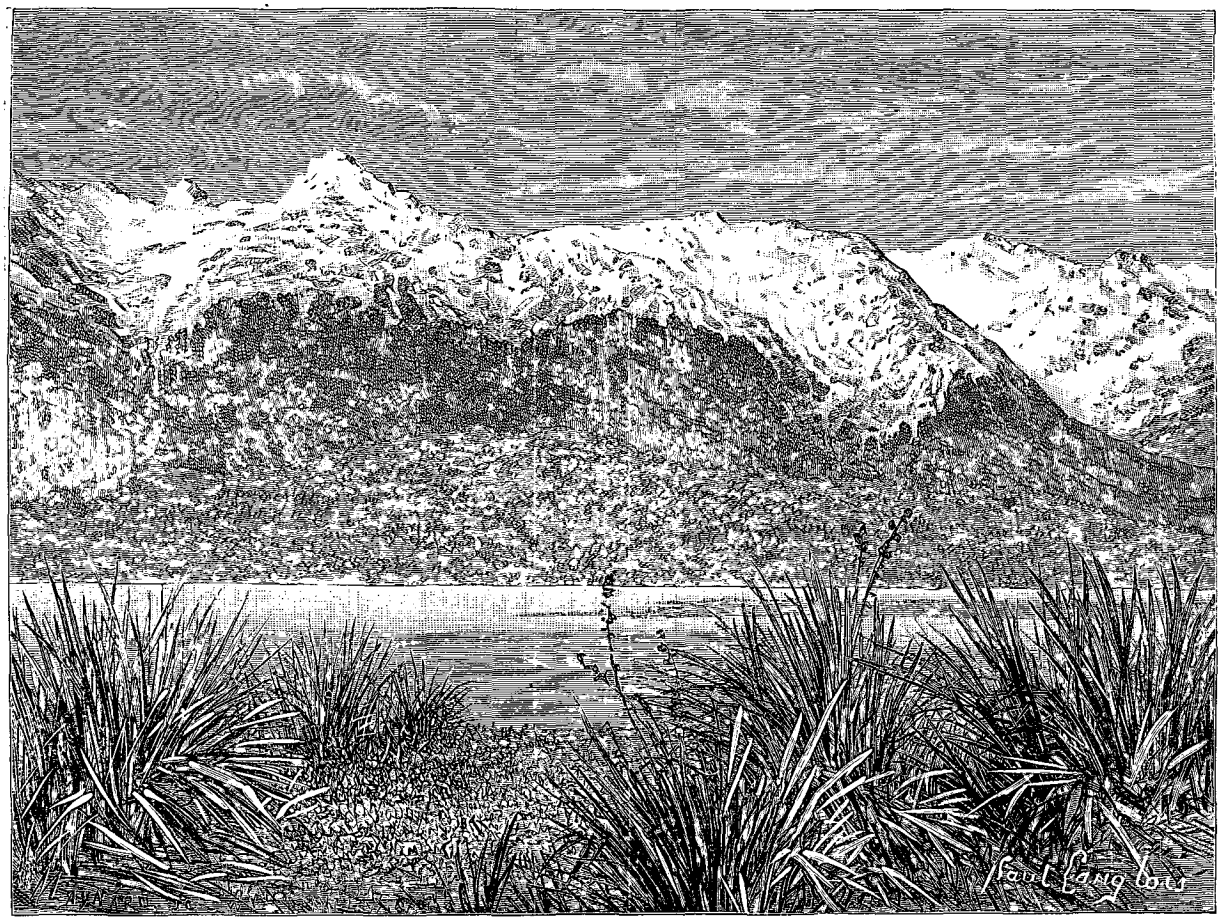
De temps en temps des bouquets d'un rouge brillant ajoutent un charme de plus à cette végétation luxuriante; c'est le *rata*, qui ne pousse que sur le versant des collines ou près de l'eau. Le rata est une espèce de myrte à larges feuilles, dont la fleur est semblable à celle du myrte ordinaire, mais dont la circonférence atteint le double et qui en diffère par sa couleur écarlate foncée. Cette fleur bombée a la forme d'un énorme chou-fleur et produit un effet essentiellement décoratif au milieu de la verdure abondante qui couvre le pays.

Mais voici les derniers nuages qui se dispersent et qui découvrent, dans toute leur splendeur, les champs de neige et les glaciers du mont Earnslaw, dont le sommet s'élève à plus de 2 800 mètres de hauteur, en forme de tour perpendiculaire. C'est un des spectacles les plus grandioses de l'excursion du lac Wakatipu; le soleil revêt cette couronne de glace d'un reflet bleuâtre, et sur les flancs du colosse le manteau immaculé de neige semble narguer ses rayons.

Le *Diamond lake* (lac Diamant) me rappelle exactement les lacs de la vallée de Yosemite en Californie. Comme eux, il est uni comme un miroir, diaphane jusqu'à une profondeur considérable. Les crêtes alignées des montagnes et la végétation qui couvre ses bords semblent se renverser dans ses eaux transparentes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rien ne vient troubler le silence solennel de ces rives, sinon parfois le cri strident d'un oiseau qui s'enfuit à notre approche. Nous n'avons rien à craindre en poussant notre promenade jusque dans des fouillis presque impénétrables ; cette masse compacte de fougères et de lianes, qui au premier abord pourrait paraître le refuge de reptiles et d'animaux nuisibles de toutes sortes, ne renferme ni serpent, ni vipère. Tandis que dans la plus grande partie de l'Australie les serpents venimeux abondent, ces reptiles dangereux brillent totalement par leur absence dans toute la Nouvelle-Zélande ainsi que dans la plupart des îles de l'océan Pacifique. Comme être nuisible, on n'y trouve qu'une espèce d'araignée noire : le *katipo*. Sa piqûre est venimeuse, et produit des accidents sérieux, sans toutefois amener la mort. Une vieille superstition prétendait que l'insecte cherchait à pénétrer dans le corps humain, dont graduellement il dévorait l'intérieur. Cette légende a été détruite par les savants qui se sont appliqués à étudier ses mœurs. La faune, en général, a toujours été très pauvre dans le pays. Tout y a été importé par les premiers explorateurs, chevaux, chiens, bœufs, moutons, cochons, poules, etc. Le seul animal dont l'existence ait été signalée par les navigateurs du



Monts Humboldt (voy. p. 212). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

siècle dernier est le rat. Lorsque Cook, dans son second voyage autour du monde, débarqua derechef sur ces côtes, il laissa aux habitants quelques cochons. En souvenir du grand navigateur, les Maoris ont conservé à ces petits cochons noirs, qu'on trouve en abondance dans la colonie, le nom de *captain-cooks*.

Quoique la saison de la tonte des brebis fût passée à l'époque où je parcourais l'île du Sud, j'eus la chance de pouvoir m'arrêter, en revenant de Glenorchy, à Queenstown, dans une *station*[1], située au bord du lac. Le bateau avait à y embarquer une centaine de balles de laine, ce qui me procurait largement le temps d'assister à l'intéressante opération de la tonte.

Quelques centaines de moutons, parqués dans un enclos attenant à un grand hangar en bois, attendent leur tour, tandis que leurs prédécesseurs se voient dépouiller, dans l'intérieur de cette construction, de leur laine épaisse. Seize tondeurs, accroupis en file, promènent leurs ciseaux énormes sur la bête effarouchée, qu'ils maintiennent entre leurs genoux et le bras gauche. Ce travail demande une force musculaire suffisante pour rester maître du mouton, qui cherche constamment à s'évader, et une dextérité d'opération qui

1. *Station*, grande étendue de territoire occupée par les éleveurs et destinée exclusivement à l'élevage des moutons ou du gros bétail.

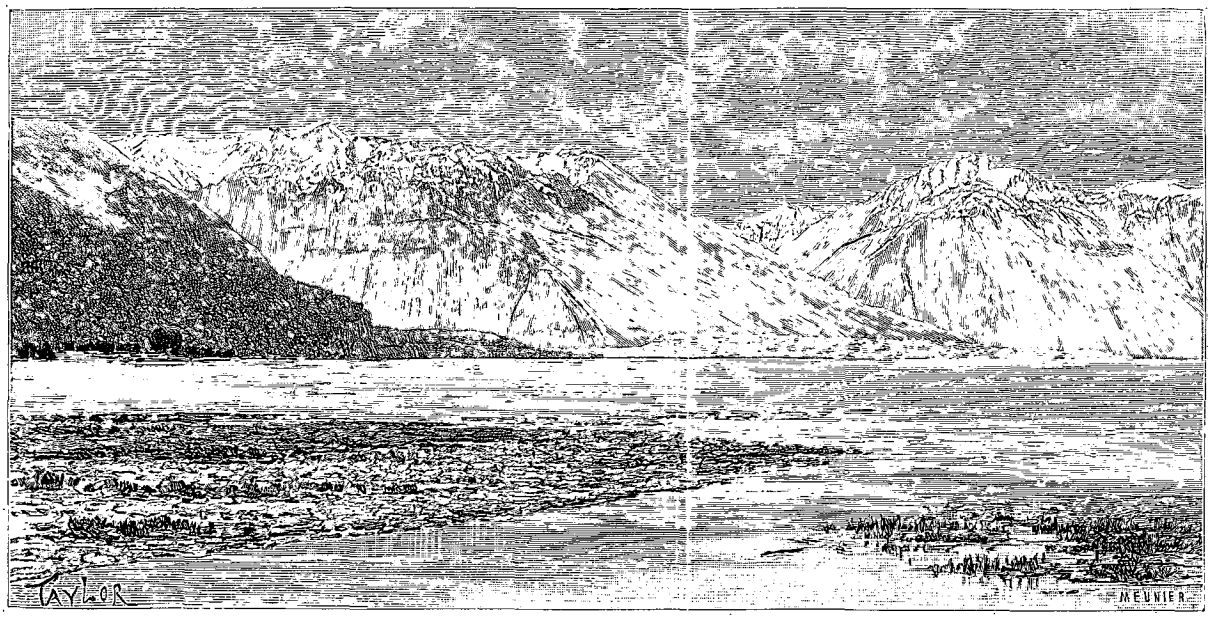
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne s'acquiert qu'après un long apprentissage. Le tondeur est payé au prorata du nombre de moutons qui passent par ses mains, et son salaire ordinaire est de 15 shillings, soit environ 19 francs par 100 moutons. Un ouvrier expérimenté peut en tondre de 100 à 130 par jour, ce qui pour beaucoup d'entre eux représente une moyenne de 20 à 25 francs. Travail rémunérateur, dira-t-on; mais qu'on n'oublie pas que le *bar* va absorber au moins la moitié des bénéfices réalisés!

Je suis avec intérêt l'opération simultanée de ces seize travailleurs au biceps vigoureux; ce ne sont pas des artisans, mais de véritables artistes. Les lourds ciseaux se promènent avec une vitesse et une adresse vraiment extraordinaires à travers la couche épaisse de laine qui couvre le corps de la bête affolée, et en trois ou quatre minutes tout au plus la toison tout entière gît à terre, comme si c'était un manteau dont on viendrait de dépouiller le ruminant.

Par-ci, par-là, quelques entailles ont effleuré la peau; un coup de ciseaux maladroit produit souvent une plaie béante, d'où le sang coule — mais le tondeur ne s'occupe pas de ces détails. Il pousse le mouton vers un trou qui se trouve à sa droite; la pauvre bête glisse tant bien que mal sur une planchette, qui descend à peu près perpendiculairement, et va se perdre dans le nombre de ses frères qui l'ont devancé, et qui grelottent dans l'étroit enclos, d'où bientôt on va les faire sortir pour reprendre le chemin de la plaine ou de la montagne.

Tandis qu'un vérificateur inscrit au crédit du tondeur le numéro qui vient de descendre par la trappe,



Lac Diamant (voy. p. 213). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

celui-ci en a déjà saisi un autre, et continue son opération mécanique.

Des ouvriers spéciaux entassent les toisons, et les pressent en ballots au moyen d'une machine qui rappelle la presse pour copies de lettres. Chaque ballot contient 80 toisons. Expédiés en Australie, le volume de deux de ces ballots est réduit à un seul à l'aide de puissants engins à vapeur, et la laine prend la route des marchés de l'Europe par les nombreux steamers qui font le trafic entre les colonies australiennes et l'Angleterre.

La valeur de chaque toison est d'à peu près 4 francs. Le nombre de balles exportées de la Nouvelle-Zélande en 1887 était de 267 123, représentant la laine d'un peu plus de 15 millions de moutons.

Le gérant de la station, qui veut bien me donner quelques informations sur l'élevage et la tonte, me fournit des détails stupéfiants sur les ravages produits par les lapins dans cette partie de l'île. Sur un ensemble de 250 000 moutons, qui dans ces dernières années formaient la possession combinée d'un certain nombre d'éleveurs (squatters) établis autour du lac, il n'en reste plus aujourd'hui que 15 000. Tous les autres sont morts faute de nourriture; les rongeurs prolifiques ont mangé toute l'herbe et s'y sont propagés d'une façon effrayante. Un des amis de mon interlocuteur, propriétaire de 40 000 moutons en 1882, n'en a plus que 5 000 aujourd'hui.

Le procédé préconisé par M. Pasteur n'a pas produit, à ce qu'il paraît, les résultats qu'on espérait en obtenir, et l'opinion transmise par le comité des délégués des provinces australiennes, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande n'a pas été favorable au moyen d'extermination indiqué par l'illustre savant. D'autres prétendent que sa méthode de destruction est loin d'être vouée à un échec, mais ne pourra produire de résultats sérieux qu'au bout d'un certain nombre d'années. Quoi qu'il en soit, les éleveurs, tout en multipliant leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

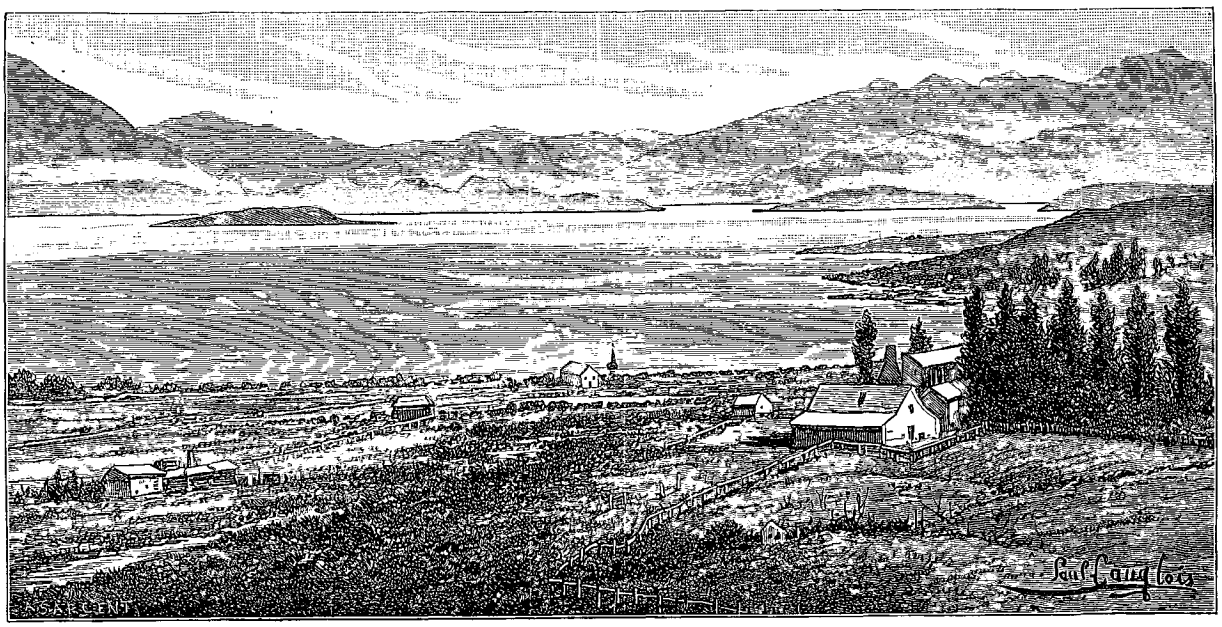
efforts pour arrêter l'invasion et la propagation du rongeur qui les ruine, n'en sont arrivés, à l'heure qu'il est, qu'à obtenir un résultat médiocrement satisfaisant. Le lapin n'augmente ni ne diminue; la horde qui infeste le pays reste à l'état stationnaire.

Voici un des procédés de destruction ayant la préférence sur tout autre. On fait cuire du blé dans une décoction de phosphore, et ces graines sont éparpillées par milliers dans les plaines. La marmite qui sert à préparer ce plat destructeur a la circonférence d'une chaudière de locomotive; j'assiste, en sortant du hangar, à la cuisson du poison.

Malheureusement, dans la saison d'été, tant qu'il y a de l'herbe dans les plaines ou sur les collines, les lapins négligent avec une ironie désespérante cette nourriture traîtresse. Ce n'est qu'en hiver, quand l'herbe fait défaut, qu'ils s'en repaissent avec voracité et que leurs cadavres jonchent le sol.

Un moyen moins efficace, mais produisant tout de même des résultats qui ne sont pas à dédaigner, consiste dans les nombreux pièges que des hommes destinés uniquement à ce métier posent quotidiennement dans les endroits occupés par l'ennemi. Ce chasseur d'un nouveau genre occupe une hutte dans la brousse ou dans le désert, et passe son temps à poser une centaine de pièges par jour. Ses efforts peuvent être couronnés par la prise d'un nombre égal de lapins. Nous le verrons à l'œuvre sous peu de jours.

Je quitte Queenstown à huit heures du matin, après avoir eu soin d'arrêter la place à côté du cocher, sur la diligence qui doit me conduire à Pembroke, au bord du lac Wanaka. Ces places (*box seats*) sont toujours



Lac Wanaka. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

très recherchées, et souvent arrêtées une dizaine de jours à l'avance. Elles permettent au touriste de jouir pleinement des panoramas, tandis que de l'intérieur du véhicule, quelque peu primitif, il ne peut le plus souvent que les entrevoir. La route est montagneuse et pittoresque; nous traversons au moins une trentaine de fois la même rivière, qui se déroule comme un serpent sans fin dans le parcours que nous avons à franchir.

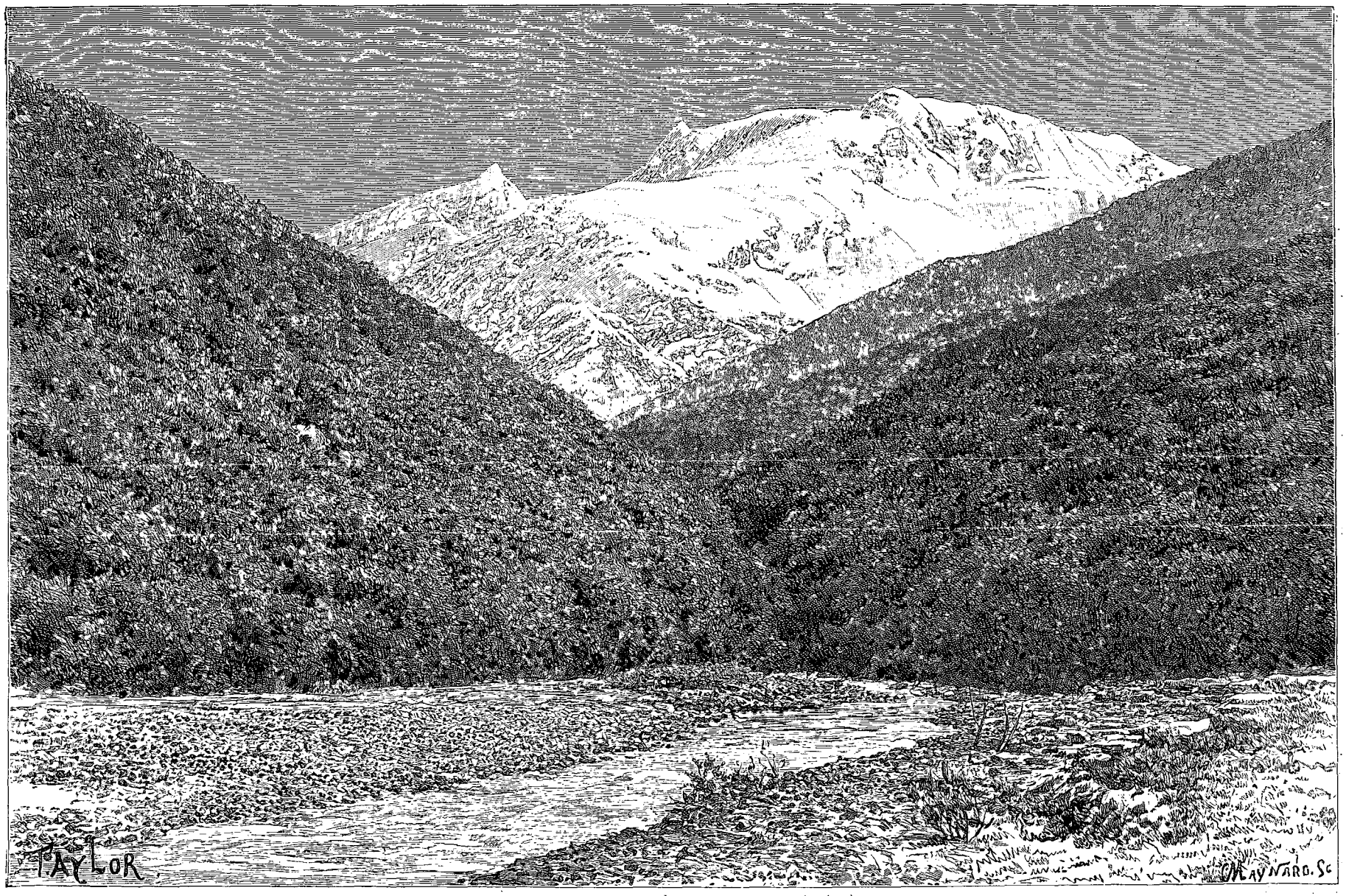
Nous passons par la petite ville de Cadrona, et arrivons au lac Wanaka vers les cinq heures du soir. Un hôtel des plus modestes m'hébergera pendant les trois jours que je me propose de consacrer au village de Pembroke pour explorer les environs de son lac, et pousser une pointe jusqu'à celui de Hawea. Il ne faut pas être exigeant quand on voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, et savoir se contenter d'un menu frugal, qui se compose invariablement des mêmes plats. Dans les grandes villes du pays on trouve actuellement de très bons hôtels, mais dans l'intérieur la cuisine a souvent fait mon désespoir. Un gigot de mouton, des pommes de terre et de grands pois verts bouillis, sans condiment, sans sauce, sans sel même, forment le déjeuner et le dîner quotidiens!

Plus d'une fois j'ai demandé à ces braves gens pourquoi ils ne cherchaient pas à tirer parti d'un gibier que le pays produit en abondance : le lapin détesté, dont la gibelotte constitue un plat qui pourrait trancher agréablement sur la monotonie des menus néo-zélandais, et aurait l'avantage de ne coûter que quelques grains de plomb. Un jour, une propriétaire d'auberge me promit un lapin pour le soir; et, sur ma demande si au moins elle savait comment l'accommoder, je fus accueilli par un geste d'étonnement et de lèse-majesté :

« Laissez-moi vous l'accommoder à ma guise, et vous m'en direz des nouvelles. »

Heureusement que ce soir-là je n'avais pas pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le mont Aspiring (voy. p. 218). — Dessin de Taylor, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invité un Brillat-Savarin quelconque. Le malheureux lapin, qu'on était allé abattre tout exprès pour la circonstance, avait subi la cuisson d'un pot-au-feu, et me fut offert dans une énorme soupière. Je régalai de cette bouillie filandreuse les *captain-cooks*, qui se promenaient devant ma fenêtre au moment de mon dîner!

Le lac Wanaka, quoique moins grand et moins sauvage que le Wakatipu, peut compter parmi les plus beaux lacs de l'île du Sud. Son eau limpide, encadrée par des rivages où un calme majestueux s'associe aux tons les plus pittoresques; cet entourage de montagnes aux crêtes couvertes de neige, parmi lesquelles le mont Aspiring s'élève à 3000 mètres de hauteur comme une cathédrale d'albâtre au milieu d'un océan de glaciers : tout cela forme un ensemble digne du pinceau de Calame, un tableau qu'on ne peut se lasser de contempler.

Le coucher et le lever du soleil, en communiquant à ces sommets blanchis des teintes de feu et de pourpre, dont l'éclat est rehaussé par la pureté du ciel, sont d'une beauté incomparable sur les bords de ce lac. Je n'ai qu'une préoccupation, c'est de fuir la présence d'un voyageur de commerce descendu comme moi à l'hôtel, et capable de me soustraire, par ses récits insignifiants de pêche et de chasse, aux splendeurs de la nature qui m'environne.

Il m'en coûte de quitter ce rivage enchanteur pour aller prosaïquement me coucher : la lune, qui est pleine, m'offre un nouveau spectacle grandiose, et la Croix du Sud apparaît au milieu d'un miroitement d'étoiles.

Les excursions autour du lac, qui me prennent deux jours, me permettent d'apprécier en détail les beautés des différents points de vue que présentent ses bords. Au lieu des rocs abrupts et des montagnes arides et désolées du lac Wakatipu, c'est plutôt la nature attrayante et poétique des lacs de Lucerne ou de Lugano, rehaussée par les charmes d'une solitude complète et d'une absence presque totale d'habitations et d'habitants. Une trentaine de pics, dont la hauteur varie de 1 000 à 3 000 mètres, à côté d'un nombre incalculable de sommets de moindre importance, enguirlandent la nappe unie, et le mont Aspiring avec son manteau de neige se dresse fièrement au milieu d'eux. On l'appelle le Matterhorn des antipodes.

J'ai la chance de trouver dans le village de Pembroke une petite voiture à deux roues (*buggy*) et un excellent cheval. J'emporte mon déjeuner et le confie à un gamin de douze ans, qui grimpe sur le marchepied de derrière. Le bonhomme a eu soin de n'oublier ni son fusil ni sa poudrière. Le seul être vivant que je rencontre sur une étendue d'une quarantaine de kilomètres est un destructeur de lapins, allant débarrasser les pièges des rongeurs qui s'y sont laissé prendre. Il m'initie aux détails de son métier et me montre des centaines de carcasses de lapins, se balançant à mi-corps sur les fils de fer qui forment la démarcation d'un énorme terrain appartenant à un éleveur de moutons.

Le spectacle est unique et se prolonge à l'infini. Des lapins et toujours des lapins, dont le destructeur n'enlève que la peau et qu'il abandonne en les suspendant sur ce fil de plus d'une lieue de longueur. Nulle mauvaise odeur ou émanation malsaine provenant d'une décomposition en masse. Le corps semble être momifié par l'air pur du pays. Les autours, très nombreux dans ces parages, se régalent à ce festin abondant, et, après avoir dévoré les portions charnues, ne laissent qu'un alignement de squelettes.

Mon interlocuteur me raconte que chaque peau représente une valeur de 25 à 30 centimes. Ces peaux sont expédiées en Angleterre et servent à la fabrication de chapeaux à bon marché. Rien que dans la province d'Otago on en exporte annuellement une moyenne de 400 000, et l'exportation totale de la Nouvelle-Zélande s'élève de 10 à 12 millions par an.

J'arrive à une des extrémités du lac, qui m'offre un panorama superbe; c'est là que je désire prendre un peu de repos et rêver délicieusement au milieu de la nature austère qui m'environne. Mon garçon disparaît dans la brousse, et bientôt des pan! pan! réitérés se font entendre. Ses penchants cynégétiques trouvent largement de quoi se satisfaire dans cet Eden du chasseur, et au bout d'une heure il revient, courbé sous le fardeau d'une douzaine de lapins. Pourquoi la Providence ne l'a-t-elle pas gratifiée d'une mère capable de me préparer une gibelotte pour mon repas du soir?

Je ne quitte pas le lac Wanaka sans faire une excursion au lac Hawea, distant de 12 kilomètres. Il offre moins d'intérêt pittoresque que les autres lacs de la région d'Otago, mais mérite néanmoins d'être visité. Ici nulle trace d'habitation, et quand je m'assieds sur un monticule pour promener mes regards sur ces horizons déserts, je me compare à Robinson abandonné dans son île.

En Nouvelle-Zélande il faut se lever de bonne heure, car les diligences, subordonnées au service de la poste, partent souvent à la pointe du jour. Celle que je dois prendre le lendemain matin part à quatre heures et demie. Je m'en félicite dans un certain sens, car ce départ matinal me fait assister une fois de plus au spectacle ravissant du lever du soleil sur les montagnes du lac. Le Chinois chargé de me préparer mon thé est encore plongé dans un sommeil de plomb sur le grabat de sa cuisine; si je ne veux pas partir à jeun, il faudra bien que je me mette de la partie pour allumer le feu!

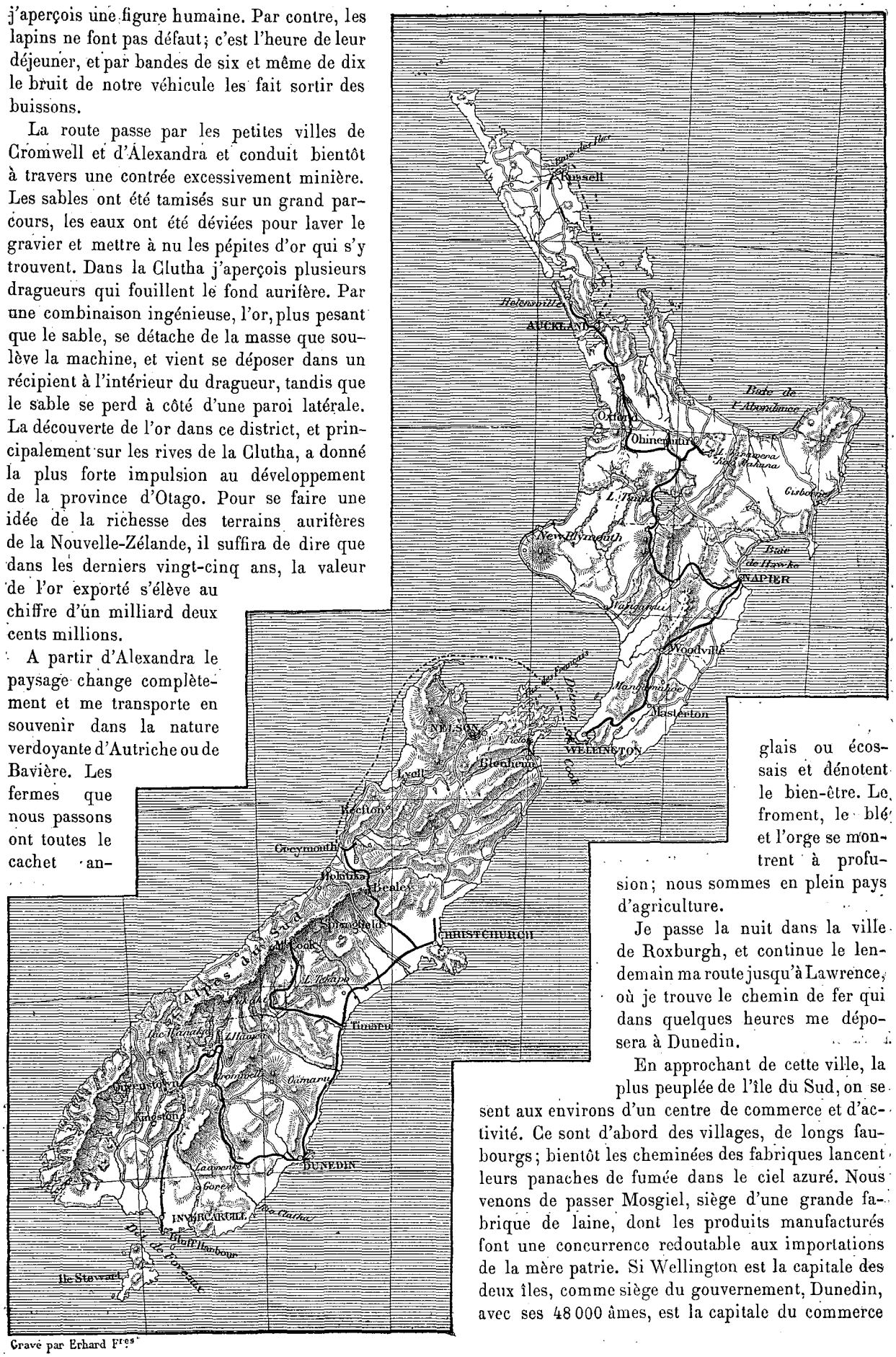
La température est fraîche et me force de m'envelopper dans ma couverture de voyage. Nous suivons les bords de la rivière Clutha, qui serpente à travers un pays sauvage et désolé. Elle dérive du lac et va se jeter à la mer dans la partie sud de l'île. On prétend que c'est une des rivières les plus rapides du monde entier. La route est monotone et ce n'est qu'à certaines stations, où le coche est forcé de s'arrêter, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'aperçois une figure humaine. Par contre, les lapins ne font pas défaut; c'est l'heure de leur déjeuner, et par bandes de six et même de dix le bruit de notre véhicule les fait sortir des buissons.

La route passe par les petites villes de Cromwell et d'Alexandra et conduit bientôt à travers une contrée excessivement minière. Les sables ont été tamisés sur un grand parcours, les eaux ont été déviées pour laver le gravier et mettre à nu les pépites d'or qui s'y trouvent. Dans la Clutha j'aperçois plusieurs dragueurs qui fouillent le fond aurifère. Par une combinaison ingénieuse, l'or, plus pesant que le sable, se détache de la masse que soulève la machine, et vient se déposer dans un récipient à l'intérieur du dragueur, tandis que le sable se perd à côté d'une paroi latérale. La découverte de l'or dans ce district, et principalement sur les rives de la Clutha, a donné la plus forte impulsion au développement de la province d'Otago. Pour se faire une idée de la richesse des terrains aurifères de la Nouvelle-Zélande, il suffira de dire que dans les derniers vingt-cinq ans, la valeur de l'or exporté s'élève au chiffre d'un milliard deux cents millions.

A partir d'Alexandra le paysage change complètement et me transporte en souvenir dans la nature verdoyante d'Autriche ou de Bavière. Les fermes que nous passons ont toutes le cachet anglais ou écossais et dénotent le bien-être. Le froment, le blé et l'orge se montrent à profusion; nous sommes en plein pays d'agriculture.



Gravé par Erhard Frès

Carte de la Nouvelle-Zélande.

Je passe la nuit dans la ville de Roxburgh, et continue le lendemain ma route jusqu'à Lawrence, où je trouve le chemin de fer qui dans quelques heures me déposera à Dunedin.

En approchant de cette ville, la plus peuplée de l'île du Sud, on se sent aux environs d'un centre de commerce et d'activité. Ce sont d'abord des villages, de longs faubourgs; bientôt les cheminées des fabriques lancent leurs panaches de fumée dans le ciel azuré. Nous venons de passer Mosgiel, siège d'une grande fabrique de laine, dont les produits manufacturés font une concurrence redoutable aux importations de la mère patrie. Si Wellington est la capitale des deux îles, comme siège du gouvernement, Dunedin, avec ses 48 000 âmes, est la capitale du commerce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de l'industrie. Ses progrès ont été rapides, car lorsqu'en 1839 Dumont d'Urville visita l'endroit où devait surgir peu après la ville active et moderne, il n'y trouva que quelques huttes d'indigènes à côté des habitations primitives d'un petit nombre d'aventuriers européens. Neuf ans plus tard, deux voiliers amenèrent 326 émigrants écossais sur ces rives éloignées. Ce sont eux qui ont fondé la ville florissante d'aujourd'hui, et qui lui donnèrent le nom celtique de Dunedin, synonyme d'Edimbourg.

On a peine à se croire dans une île du Pacifique. Tout ce que la civilisation et le progrès de notre siècle peuvent produire, se trouve réuni dans cette ville aux rues espacées et aux édifices de construction moderne. Banques, églises, collèges, hôpitaux, tramways, électricité, rien n'y manque, et les travaux vont grand train pour la construction de l'exposition internationale, qui a été ouverte tout récemment. Beaucoup de capitales d'Europe ou d'Amérique envieraient à Dunedin le luxe de ses bâtiments publics, et quand je vois les nombreux cabs circuler dans les rues animées, et le *policeman* au casque anglais stationner aux coins, je me croirais plutôt à Liverpool ou à Manchester qu'à des milliers de milles de distance de Paris.

Le Grand Hôtel, où je descends, m'offre, en dehors d'une cuisine irréprochable, tout le confort de nos grandes villes d'Europe ; le champ de courses me prouve que le goût du sport franchit toutes les distances.

La situation de la ville, bâtie en amphithéâtre sur le versant des collines, la fait ressembler à une cité de la Méditerranée. A côté de riches habitations et de coquettes villas aux couleurs riantes, une verdure abondante communique à l'ensemble ce ton poétique qui est propre à l'Italie; un réseau étendu de tramways me permet de rayonner à bon marché dans les environs pittoresques, offrant partout des panoramas variés. Il n'y a pas longtemps, les bateaux à vapeur étaient obligés de s'arrêter dans le port de Port-Chalmers, à vingt minutes de distance par chemin de fer de Dunedin. Au moyen de dragueurs puissants on a réussi à faire disparaître le banc de sable qui formait barrière, et le chenal qui a été construit permet aux navires d'un fort tirant d'eau d'avancer jusqu'à Dunedin même. Ces travaux ont coûté quinze millions de francs.

L'itinéraire que je m'étais tracé devait me transporter à travers les plaines de Canterbury jusqu'à la région alpestre qui longe la côte occidentale de l'île. Je prends le train pour Timaru et parcours un paysage des plus accidentés. Le chemin de fer est construit le long de collines boisées à gauche, et d'une série de rochers et de précipices à ma droite, contre lesquels les lames gigantesques de l'océan se brisent avec fracas et retombent en nappes écumantes.

Nulle part moins que sur ces côtes, le Pacifique ne mérite son nom ; il est rare que la mer y soit calme, et nombre de naufrages ont eu lieu sur ces rivages dangereux. Un des plus grands sinistres dont le pays garde la mémoire se produisit il y a peu d'années à l'entrée du port de Timaru : un bateau à vapeur plein de passagers s'y perdit corps et biens.

Le brise-lames, qu'on vient d'y construire, s'avance dans la mer sur une longueur de 600 mètres et arrête en cas de tempête la fureur de ces flots impétueux.

A Timaru on quitte la grande ligne du chemin de fer, pour bifurquer à gauche par une petite ligne locale qui conduit à Fairlie creek. C'est de là qu'on doit se rendre en voiture aux montagnes auxquelles le capitaine Cook donna le nom d'Alpes du Sud, et dont le principal sommet porte le nom du grand navigateur. La voiture faisant le service n'est plus la diligence ordinaire de modèle américain qu'on trouve presque partout en Nouvelle-Zélande et en Australie; c'est une espèce de char à bancs à roues basses. Les rafales de vent qui règnent fréquemment sur ces plaines immenses, et le nivellement incomplet des terrains par lesquels le cocher doit se frayer une route, pourraient être cause qu'une diligence aux parois élevées perdît son équilibre, et vînt s'abattre avec son contenu dans un ravin où tout secours ferait défaut.

Les conducteurs dans ce pays sont de véritables artistes. Remplis du sentiment de leur dignité et de leur responsabilité, ils n'ont d'égaux qu'en Australie et en Californie. J'eus souvent l'occasion d'admirer l'adresse avec laquelle les poignets solides d'un de ces cochers dirigent les quatre on cinq chevaux qui composent l'attelage. Ils les font descendre avec une vitesse vertigineuse les pentes les plus rapides sur des routes taillées dans le roc, où quelquefois un précipice béant, à quelques centimètres de distance des roues, vous fait fermer les yeux ou détourner la tête. Le danger n'existe pas pour eux; ils trouveront même moyen d'allumer leur pipe en contournant un abîme qui ferait frémir un cocher d'Europe.

L'automédon qui me conduit est un causeur infatigable, gagnant ses cent francs par semaine. Ses trois sœurs ont reçu leur éducation dans un pensionnat de Stuttgart, et lui-même écrit dans un journal à ses moments de loisir. A l'inverse de ce qui se produit généralement quand une voiture publique s'arrête devant une auberge, ce n'est pas le voyageur qui offre une consommation au cocher, mais c'est celui-ci qui généreusement vous propose *to take a drink*.

La route de Fairlie creek au lac Tekapo est monotone et aride; c'est un désert où toute la végétation se borne à une herbe jaunâtre et où l'œil ne découvre que deux ou trois maisons isolées sur une étendue d'une quarantaine de kilomètres. De temps en temps le cocher arrête sa voiture et me passe les rênes, pour aller déposer dans une boîte attachée à un poteau la correspondance destinée au propriétaire d'une « station », établie souvent à plusieurs milles de distance. S'il n'a que des journaux pour l'ermite qui habite ces solitudes, il ne se donne pas la peine de descendre, mais les jette tout simplement au pied du poteau. Le destinataire viendra y chercher son courrier ; souvent il s'y trouve

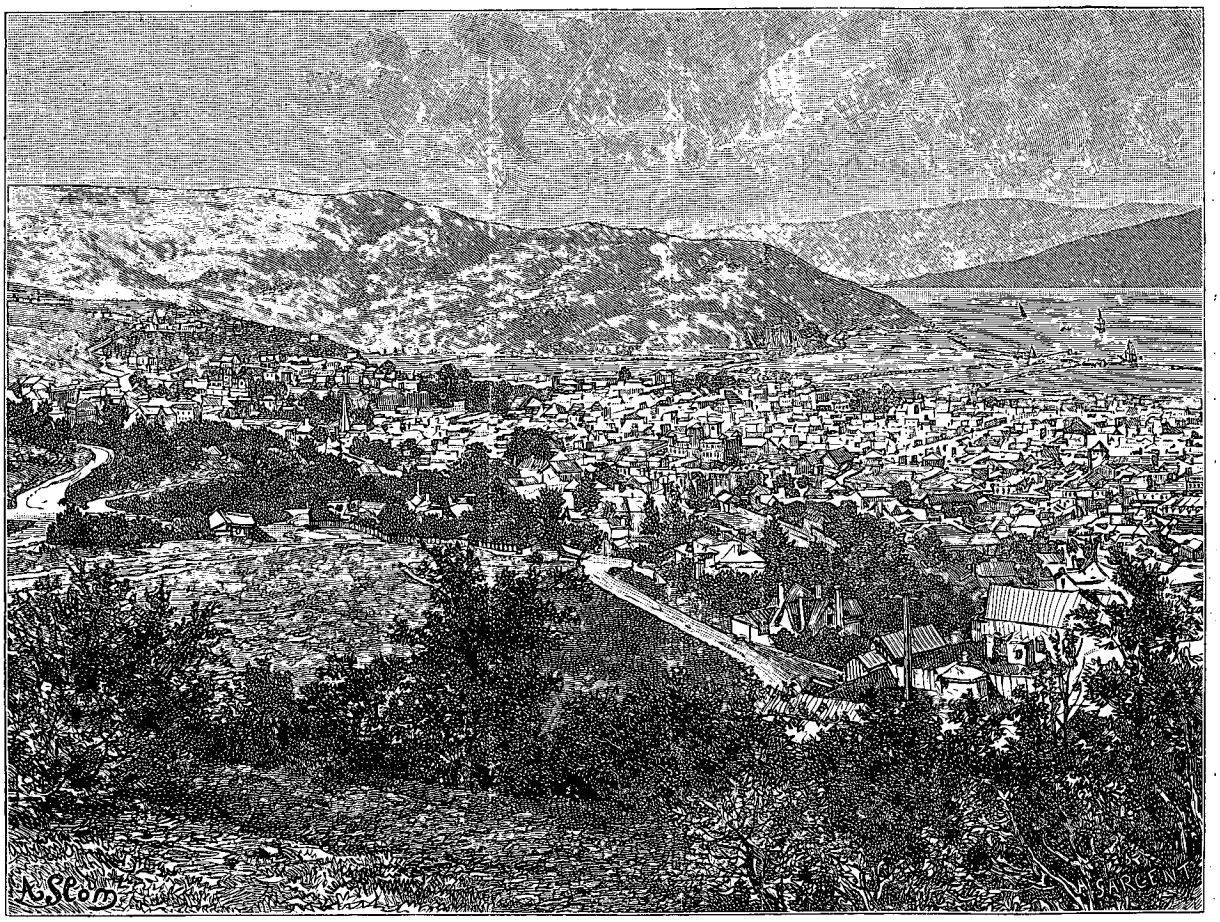
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en faction les deux fois par semaine que la voiture doit passer.

La vie de ces « squatters » est une véritable existence d'exilés. N'ayant de communications avec les centres habités qu'à de rares intervalles, devant souvent faire de vingt à quarante kilomètres pour se rencontrer avec quelque éleveur de leurs amis, établi pareillement en plein désert, leurs seules préoccupations consistent dans l'accroissement du troupeau, l'époque de la tonte, le prix de la laine, et les ravages exercés par les lapins.

Et dire que plusieurs de ces ermites sont mariés! Ce n'est pas la Parisienne qui convoiterait une telle existence, mais l'Anglaise, aux mœurs puritaines, ne se déplaît pas trop dans son isolement. Elle a son piano, ses journaux d'Europe à dix pages, ses romans : voilà de quoi occuper son temps quand il pleut ou que la neige couvre la campagne. En été elle partage le travail de son mari et l'accompagne dans ses tournées; bonne écuyère, elle ne craint pas de faire ses dix lieues à cheval, au besoin elle sellera sa jument elle-même et remplira le râtelier au retour de la promenade.

Dans ces steppes de l'intérieur la femme doit savoir



Dunedin. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

se tirer d'affaire et se multiplier quand elle manque de bras pour la servir. Les domestiques font souvent défaut, surtout ceux du sexe faible. Une bonne néo-zélandaise se rapproche plus de ses congénères d'Europe que la maîtresse ne ressemble aux mères de famille, habituées à l'aisance des grandes villes, et en général la vie monotone de la « station » ne la tente pas. Dans ces conditions, la femme du squatter se voit souvent forcée de faire cuire elle-même l'éternel gigot et d'ouvrir les boîtes de conserves, dont il existe toujours une ample provision à la maison.

Le menu de ces ménages ne brille pas par la variété; la viande est presque toujours la même, et la pomme de terre figure à chaque repas. Quelquefois le jardin potager produit des choux et de la salade, et quand un ami vient demander l'hospitalité, on immole la poule ou le cochon, gardés en réserve pour les grands jours. Ce qui ne manque jamais — on peut en être sûr, — c'est le whisky; dans la matinée il est ingurgité à l'état pur, le soir il est bu sous forme de grog; dans l'après-midi les deux méthodes sont acceptées; la préférence individuelle en dicte le choix.

Quand, au bout de quelques années, l'entreprise a réussi, l'éleveur vend sa « station » et se retire dans les grandes villes de la côte, ou retourne en Europe vivre de ses rentes. Mais le mot mouton continue à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hanter son cerveau; il n'a vu et mangé que cela pendant un laps de temps plus ou moins prolongé; bien difficile pour lui de trouver un autre sujet de conversation!

Parfois il arrive que plusieurs éleveurs se trouvent établis dans un périmètre permettant des rapports fréquents. Dans ce cas les penchants pratiques de la race savent vaincre les obstacles et créer tout le confort compatible avec leur isolement. Les dames feront trois heures de cheval pour faire leur « lawn-tennis », et les maris estimeront que le whisky a meilleur goût quand il est dégusté en société. Si le whist du soir se prolonge trop tard, on reste à coucher dans la chambre d'amis, et le lendemain on retourne chez soi... faire les préparatifs pour recevoir ses hôtes de la veille.

Le déjeuner, ou plutôt le « lunch », suivant l'expression anglaise, est passable dans le modeste hôtel du lac Tekapo. La nappe d'eau que j'ai devant moi est loin de représenter la nature merveilleuse du Wakatipu ou du Wanaka, néanmoins son entourage riant et pittoresque m'aurait rempli d'admiration sans le souvenir de mes excursions de la semaine précédente. L'étendue du lac est de 24 kilomètres de long, sur 5 de large, et son altitude de 800 mètres.

J'ai près de 12 lieues à parcourir avant d'atteindre le lac Pukaki, où j'aurai à passer la nuit. C'est encore un immense désert, mais dont le spectacle offre des points de vue plus variés. Nous traversons des gués et des rivières, et entrons dans une région sauvage, qui me rappelle l'Islande.

Les rochers immenses et les blocs de lave, provenant d'éruptions volcaniques, surgissent des deux côtés de la route; dans le fond l'horizon nous dévoile la chaîne des Alpes, qui se rapprochera de plus en plus, et dont les sommets couverts d'une neige perpétuelle s'allongent sur une étendue de 150 kilomètres en ligne parallèle avec les côtes de l'île.

Au déclin du jour j'aperçois, en descendant une dernière colline, une habitation isolée, située sur le bord du lac Pukaki. On se croirait en Palestine, quand, du revers de la montagne, la mer de Galilée se présente aux regards du voyageur. Cette habitation est l'hôtel où je trouverai le repos mérité après une journée entière de cahotements. Le propriétaire, comme dans beaucoup de ces relais, est maître de poste et réunit dans sa personne plusieurs fonctions relevant de l'état civil. Ce ne sont pas les touristes qui feront sa fortune pendant les quelques mois de l'année que les régions du lac et du mont Cook sont accessibles, mais bien l'éternel *bar* qui forme le pivot de l'exploitation. Il y a des éleveurs de moutons jusqu'à 20 milles de distance, et ces éleveurs emploient un personnel plus ou moins nombreux, que la tonte fait considérablement grossir. Tout l'argent gagné en salaires, déduction faite de l'indispensable pour d'autres dépenses, ira s'engloutir dans ce gouffre, et la pile de bouteilles vides qui s'élève en catafalque derrière l'hôtel démontre suffisamment que le métier du *barkeeper* de l'établissement est loin d'être une sinécure.

Voici ce qui se passe en règle générale pour la majorité des tondeurs. Après trois ou quatre mois d'un labeur assidu, l'éleveur leur paye par un chèque le montant de leurs salaires.

Muni de ce chèque, l'ouvrier prend le chemin du bar voisin, et le remet entre les mains du propriétaire, qui lui ouvre un compte, et bien souvent n'a pour but que de l'exploiter dans le délai le plus bref possible. Le rentier du jour s'adonne à un repos absolu; il couche dans l'écurie, sous un hangar, dans la brousse, et n'a qu'une passion à assouvir : s'ingurgiter quotidiennement une quantité prodigieuse de whisky, de genièvre et de bière. Quelquefois il ne dégrise pas de deux ou trois jours, et, surveillant assez mal dans ces conditions ses intérêts financiers, il apprend soudain que son pécule tout entier a disparu dans le tiroir de la caisse. Le propriétaire lui ferme sa porte, et le malheureux n'aura qu'à revenir avec un autre chèque à la saison prochaine.

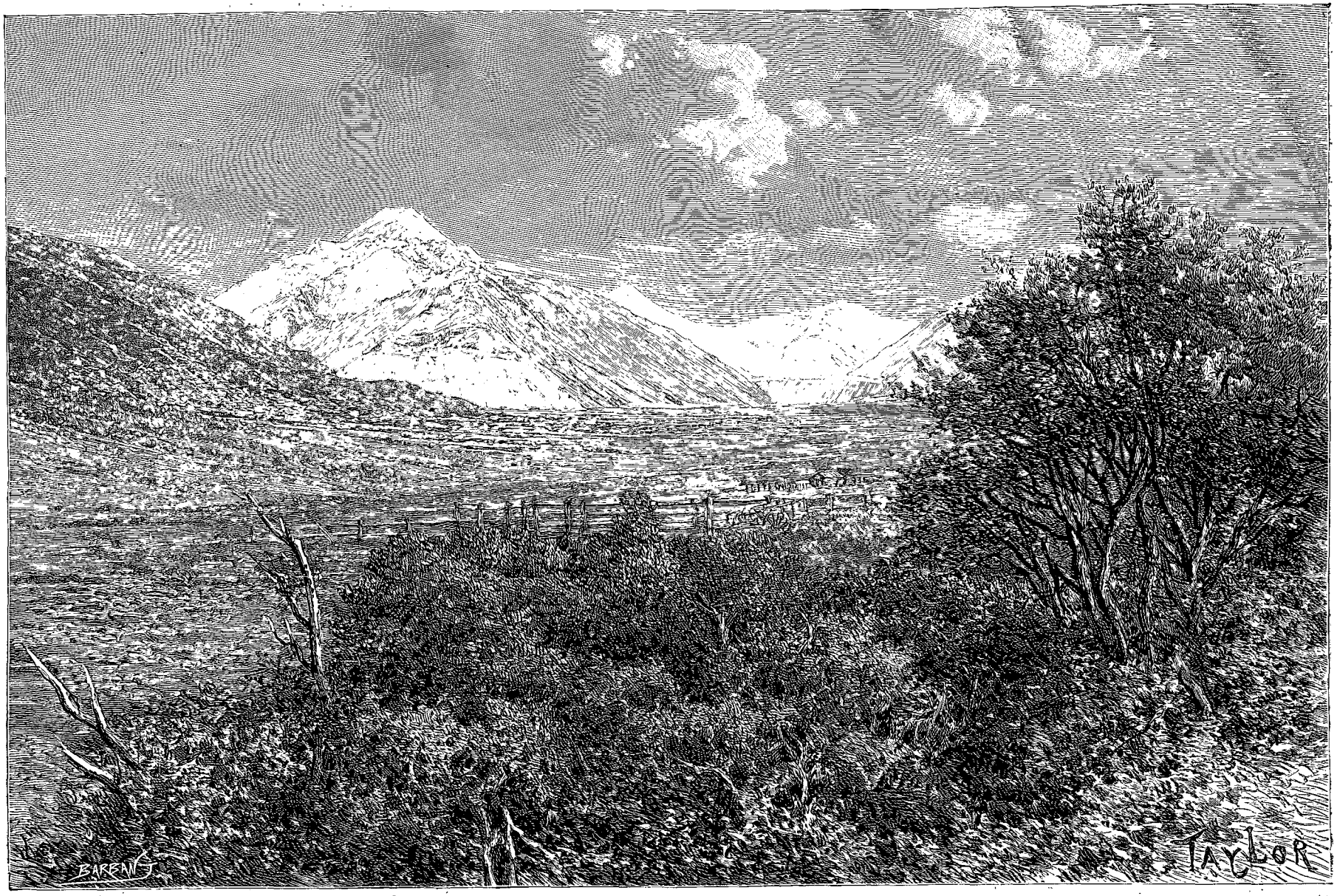
L'aspect du lac Pukaki rivalise sous tous les rapports avec celui du Wakatipu et du Wanaka; il y a des voyageurs qui lui donnent la préférence sur tous les lacs de la Nouvelle-Zélande. Ce qui communique à toutes ces nappes d'eau un charme spécial, c'est que la coquetterie et l'animation, produites par un centre d'habitants et par les constructions aux couleurs variées de nos lacs d'Europe, sont remplacées dans cette partie du monde par la solitude la plus complète. On se trouve en face d'une création solennelle et imposante, d'un repos absolu, d'un calme mystérieux, qui vous plongent dans la rêverie et le recueillement. La vue du laboureur avec sa charrue, du village avec son clocher, le bruit produit par la vie active, autour d'un lac de Suisse ou de Norvège, vous paraîtraient comme un outrage fait à la nature, comme une note fausse dans le concert des harmonies que vous avez le bonheur de contempler.

Le soleil se couche majestueusement sur les montagnes, qui toutes portent des noms d'explorateurs, de voyageurs et d'écrivains célèbres. Au milieu de ces sommets blanchis, sur lesquels l'astre à son déclin jette un tendre reflet rose, s'élève le mont Cook, auquel les indigènes avaient donné jadis le nom d'Aorangi (Nuage perçant le ciel). Je me trouve en contemplation sur une colline derrière l'hôtel, quand un porteur de chèque, en dispute visible avec les lois de l'équilibre, vient interrompre mes méditations, et me fait descendre de la poésie de la nature dans la prose de la vie réelle.

« *Have a drink* », sont les paroles qui sortent d'un gosier rauque, tandis que les yeux hagards semblent se diriger vers le bar qui est visible à nos pieds.

En quittant Pukaki j'ai la bonne fortune de faire route en compagnie de deux fonctionnaires du gouvernement, en tournée d'inspection; ce sont d'aimables compagnons, qui me donnent tous les renseignements que je puis désirer sur les pays que je parcours. Nous avons à franchir la rivière qui se jette dans le lac, et nous côtoierons celui-ci jusqu'à son extrémité. Il n'y a pas de pont, mais le passage se fait au moyen d'un bac. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



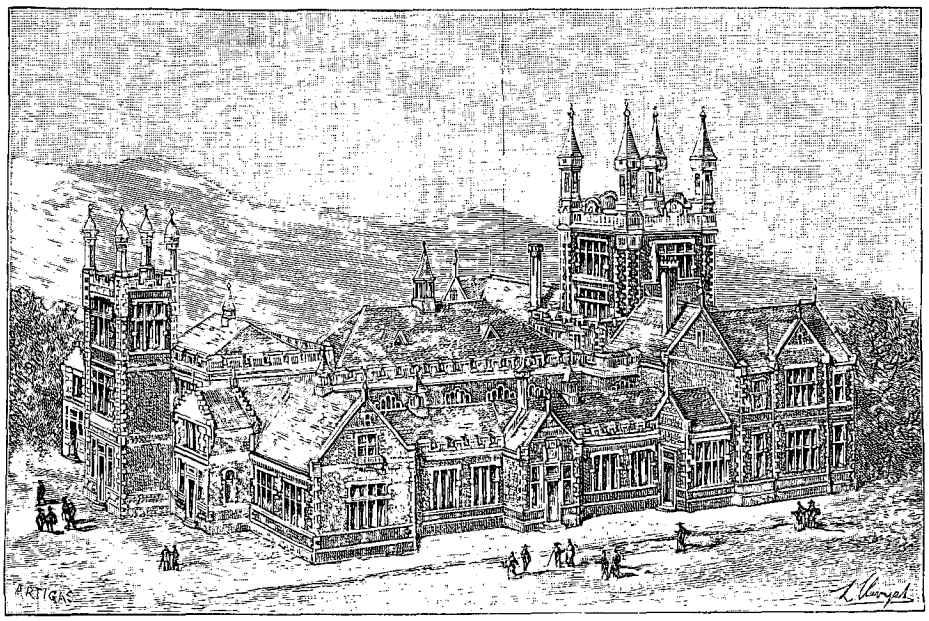
Mont Cook (voy. p. 224). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

propriétaire de l'hôtel a affermé ce passage au prix de 30 livres sterling par an, et la diligence doit payer 4 shillings chaque fois qu'elle passe. Un grand chariot à laine avec son attelage paye une livre, de sorte que le fermier aux nombreuses fonctions trouve encore largement son bénéfice dans cette branche de ses attributions.

La route est affreuse, le soleil est ardent, les ressorts de la voiture ont l'élasticité d'une barre de fer; nous sommes cahotés d'une façon épouvantable. Heureusement que la nature me dédommage de mes souffrances. A mi-chemin des 48 kilomètres qui nous séparent de l'Hermitage du mont Cook, nous faisons halte pour changer de chevaux et faire honneur au modeste déjeuner que nous avons emporté. Les chevaux sont logés dans une écurie qui se trouve à plus d'une heure de distance, et amenés à cet endroit les jours du passage de la diligence. Nous devons nous contenter de l'ombre parcimonieuse que nous procurent quelques arbrisseaux rabougris. A côté de nous coule un filet d'eau glacée, descendant des montagnes; nous le saluons avec d'autant plus de satisfaction que nos bouteilles de bière se trouvent chauffées par l'influence du soleil.

La route devient de plus en plus mauvaise; les fonctionnaires signaleront cet état de choses à qui de droit, et mes successeurs en profiteront peut-être. En attendant, c'est avec une joie indescriptible que j'entrevois la fin du voyage. Nous avons laissé à notre droite l'extrémité nord du lac; la vallée de Tasman avec ses marais, qu'une route raboteuse évite autant que possible, se



Dunedin, le collège (voy. p. 220). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

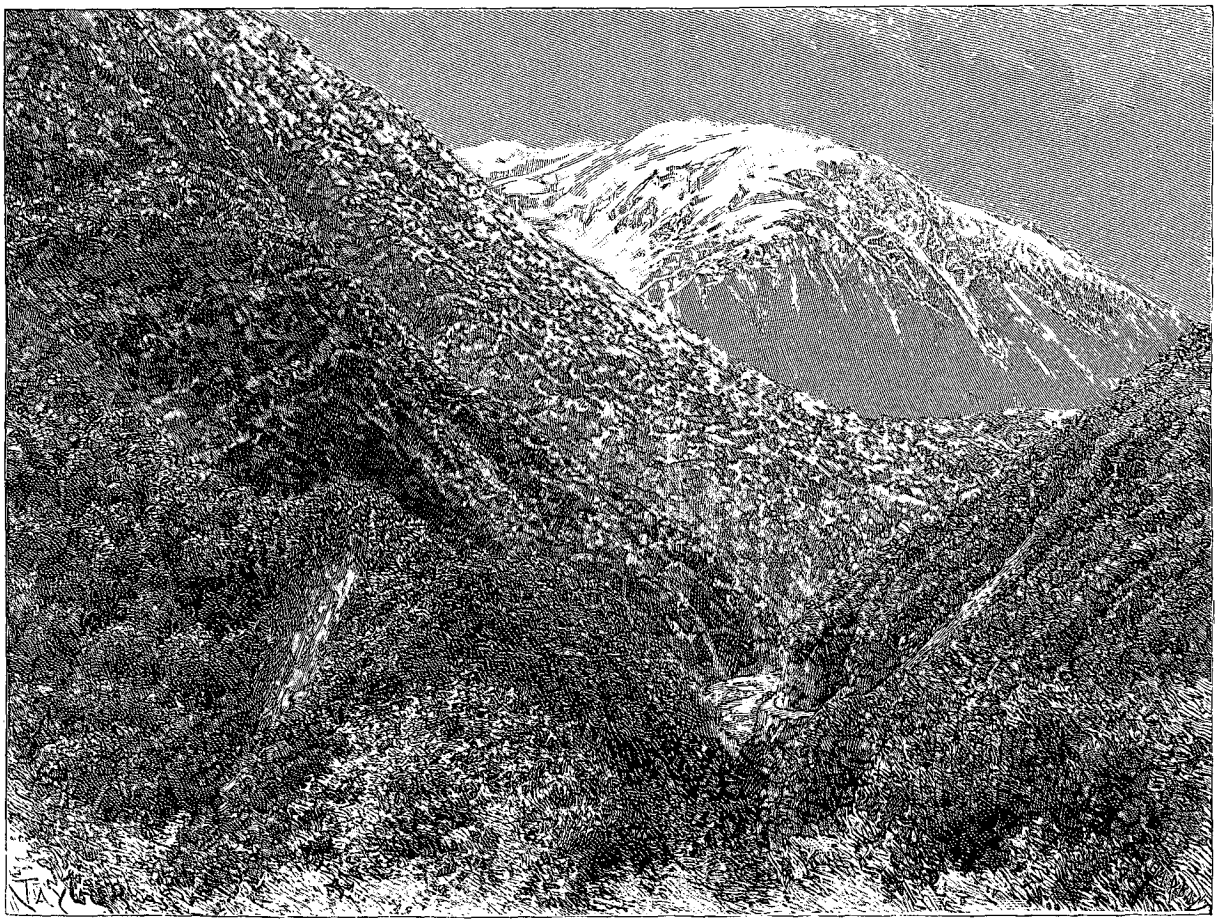
déploie devant nous. Le grand glacier de Tasman, les monts Hooker, Sefton, et le géant dominateur de tous, le mont Cook, à la puissante carrure, portent fièrement leurs couronnes de glaciers, et leurs dômes blanchis s'alignent dans la pureté du ciel.

En contemplant ce merveilleux décor, je ne me plains nullement d'avoir bravé la monotonie d'une route ensoleillée et fatigante. Le petit hôtel de l'Hermitage, construit depuis trois ans, apparaît dans un bouquet de verdure qui couvre les pentes des moraines, formées par le glacier Mueller. Le propriétaire de cet hôtel, M. Huddelston, nous installe de son mieux, et fait emmagasiner les provisions de toute sorte que la diligence lui apporte à chaque voyage. C'est un homme bien élevé et charmant, qui a été propriétaire de plusieurs milliers de moutons aux environs d'un lac voisin, mais que les lapins ont ruiné. Il est secondé dans son entreprise par une famille suisse, composée du père, de la mère et de sept enfants, qui se partagent tous les travaux, et rivalisent de zèle pour satisfaire les besoins du voyageur qui vient visiter ce coin éloigné, dont l'accès était des plus difficiles avant la construction de son établissement. La femme est une excellente cuisinière, et ses talents culinaires se manifestent d'une façon éclatante dans la variété des plats qu'elle sait nous offrir. Les fils font fonction de guides, et M. Huddelston lui-même ne demande qu'à accompagner le touriste dans les ascensions les plus pénibles.

G. Verschuur.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gorge d'Ottira (voy. p. 230). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. G. VERSCHUUR [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les tentatives pour atteindre les cimes du mont Cook ou du Tasman n'ont jamais été couronnées de succès. L'ascension présente des difficultés insurmontables, dont n'a même pu triompher l'intrépide M. Green, qui fit le voyage d'Europe aux Alpes du Sud uniquement pour se frayer un passage jusqu'au sommet du mont Cook. Arrivé jusqu'à une altitude que nul pied humain n'avait atteinte avant lui, il dut abandonner son projet et ne regagna la base de la montagne qu'après avoir couru les plus grands dangers.

Nous devons donc nous contenter d'excursions plus modestes, qui néanmoins exigent une fatigue, récompensée par les incomparables points de vue de cette région glaciale.

Une montée d'une demi-heure nous conduit sur un cône, d'où le regard embrasse un assemblage de pyramides glacées sur lesquelles les rayons du soleil produisent des prismes aveuglants. La neige, qui étincelle dans les innombrables replis de ces flancs déchirés, s'étend à perte de vue comme un immense linceul. Trois perroquets au plumage multicolore s'envolent d'un arbrisseau; leur présence dans ce milieu ne laisse pas de me surprendre.

Derrière les moraines qui se trouvent à nos pieds, nous apercevons le glacier Mueller, et plus loin le Mont Sefton. De temps en temps un bruit sonore et lugubre se répercute dans les anfractuosités et les crevasses : ce sont des avalanches, qui sont comme le déchirement du colosse, et qui nous réveilleront constamment la nuit.

1. Suite. — Voyez p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le passage de ces moraines est très fatigant; des torrents de neige fondue s'y frayent un passage à des centaines de pieds de profondeur, et vont se jeter dans la rivière du Hooker qui baigne les assises du glacier.

Bientôt nos chaussures ferrées s'enfoncent dans la neige et nous approchons du glacier Mueller aux reflets de cristal et aux aiguilles bizarres. Les cavités et les parois congelées ont une nuance de bleu et de vert, qui semblerait indiquer une construction artificielle, et cependant c'est bien la nature des régions alpestres dans toute sa nudité et dans toute sa splendeur. A gauche nous distinguons quelques bouquets de lis des montagnes, dont nous parvenons à nous procurer des échantillons; à droite, les squelettes de cinq moutons qui probablement ont cherché un refuge sous ce bloc de rocher dans une des fréquentes tourmentes de neige, et qui y ont trouvé la mort.

Plus loin ce sont des cascades, provenant de la fonte des neiges; leurs eaux glacées pénètrent dans les interstices des moraines et les fissures du sol accidenté, pour reparaître à plusieurs kilomètres de distance. Mes compagnons ont la force et le courage de continuer leurs explorations et de faire une partie de l'ascension du mont Sefton; je leur donne rendez-vous pour le soir et me contente d'admirer les différents points de vue que m'offre le grand glacier avec son puissant entourage.

De tous les géologues et explorateurs, le professeur von Haast est celui qui a le mieux étudié la structure des monts néo-zélandais, et en donne la description la plus digne de foi. Le docteur Hochstetter et M. Green ont contribué de leur côté à faire connaître cette chaîne de montagnes, qui s'étend comme une immense épine dorsale sur plus de deux cents kilomètres de longueur. Pour les dimensions et les altitudes, les pics les plus élevés des Alpes du Sud peuvent se comparer aux plus vastes glaciers d'Europe; pour n'en citer que les principaux, nous trouvons :

Le mont Cook,	haut de	3 756	mètres.
Le Tasman,	—	3 499	—
Le Sefton,	—	3 332	—
Le pic Lapérouse,	—	3 159	—
Le mont de la Bêche,	—	3 056	—
Le Hochstetter Dome,	—	2 841	—

Mes compagnons, qui ont eu l'amabilité de me laisser notre guide, se sont aventurés un peu loin dans l'ascension d'une partie du mont Sefton; la nuit les a surpris au milieu d'une descente pénible, et ce n'est qu'à dix heures du soir qu'ils reviennent, harassés et épuisés, à l'hôtel de l'Hermitage.

Les deux journées suivantes sont consacrées à des explorations moins fatigantes, du côté du mont Tasman, et nous nous félicitons déjà du beau temps exceptionnel qui a favorisé notre séjour dans cette vallée, quand le ciel, se couvrant de nuages, nous enveloppe d'un brouillard épais, dérobe à notre vue la série de montagnes blanchies, et nous présage un déluge pour le retour du lendemain. C'est que les pluies torrentielles sont fréquentes dans les parages du mont Cook, et la route, après quelques heures, se transforme en marais.

Nous nous réveillons par une pluie battante qui n'a pas discontinué un seul instant depuis la veille; le cocher ne peut pas différer son départ, qui est subordonné au service de la poste. Nous n'avons donc qu'à nous envelopper de nos imperméables et à nous garantir tant bien que mal dans cette voiture découverte contre les intempéries dont nous sommes les victimes. Le vent souffle et l'eau transforme en lac le fond de notre véhicule.

Heureusement qu'au bout de trois heures nous voyons apparaître la fin de nos souffrances, augmentées par le cahotement incessant dans un marécage qui menaçait de nous enliser. Non seulement la pluie cesse, mais nous constatons à notre stupéfaction que dans la contrée où nous pénétrons, la route est complètement sèche. Une poussière aveuglante vient se coller sur nos vêtements trempés; nous sommes tombés de Charybde en Scylla. Et derrière nous, rien qu'un rideau d'un gris foncé, une mer de brouillard qui a la cruauté de nous refuser le dernier regard que nous aurions désiré jeter sur la face éclatante du géant disparu.

A la halte où nous changeons de chevaux, mes deux aimables compagnons me quittent. Ils y trouvent un domestique qui est venu à leur rencontre avec des chevaux de selle, et bientôt je les vois disparaître par un petit chemin de montagne qui les conduira à une station, perdue dans le désert. Le lac Pukaki, uni comme un miroir il y a quelques jours, se présente aujourd'hui comme une mer écumante. Ce phénomène se produit assez souvent en Nouvelle-Zélande, et en un rien de temps ces eaux tranquilles, soulevées par une forte brise du nord-ouest, se transforment en vagues menaçantes, qui mettraient en danger la frêle embarcation qui aurait à les traverser. Ce cas ne se présente pas cependant, car le seul petit bateau qu'on peut apercevoir sur la nappe d'eau entière appartient à l'hôtelier, et la distance qu'il a quelquefois à franchir se borne à une cinquantaine de mètres à proximité du bac.

Les plaines monotones de Pukaki au lac Tekapo présentent un peu plus d'animation à mon voyage de retour. Les milliers de moutons, errant sur une étendue de centaines de kilomètres, se sont décidés cette fois-ci à descendre des collines et à se réunir dans les environs du chemin où passe notre voiture. La vie nomade de ces troupeaux les rend invisibles quelquefois pendant des mois entiers, mais vers l'époque de la tonte, les chiens, merveilleusement dressés, savent les chercher dans les ravins et les vallons, dans les replis les plus cachés, jusque sur le sommet des montagnes, et leur faire prendre la route du hangar où ils auront à subir l'opération annuelle.

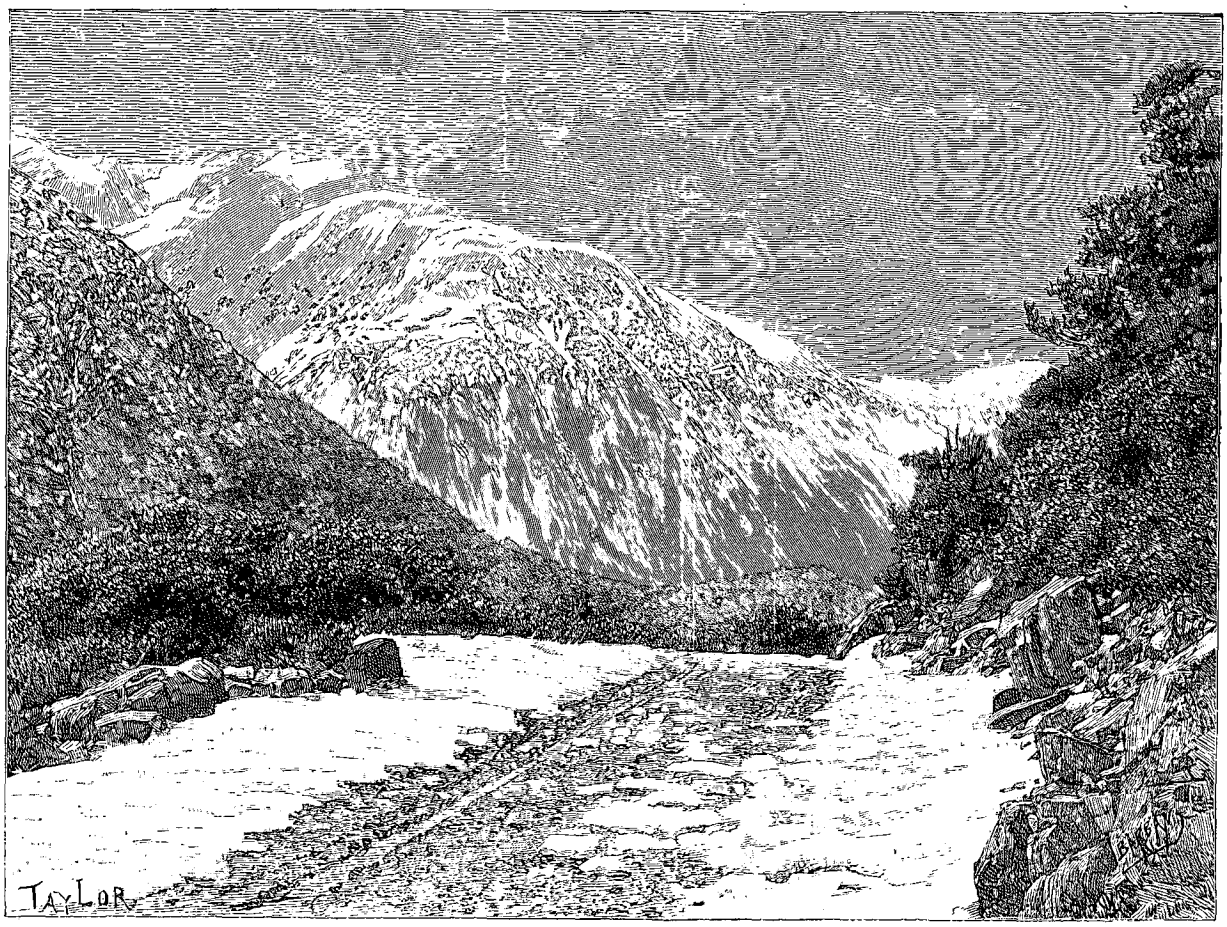
Ces chiens, d'un instinct et d'une adresse remarquables, représentent une valeur importante. On m'en a montré que leurs maîtres avaient payés jusqu'à 1 000 et 1 200 francs.

Le plus souvent les propriétés étendues des éleveurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont limitées par des poteaux que relie un fil de fer, mais à l'endroit où la route passe à travers ces propriétés on rencontre une barrière en bois qu'on doit ouvrir et refermer ensuite après le passage de la voiture. C'est dans les mœurs du pays que le cocher ne se dérange pas, mais qu'un des passagers descende pour s'acquitter de cette double besogne. Quelquefois le propriétaire des terrains, craignant qu'on n'oublie de refermer sa clôture, installe un chenil à l'endroit du passage. Le chien, auquel le berger apporte l'eau et la nourriture quotidiennes, y fait fonction de garde champêtre et empêche les moutons vagabonds de passer, si le hasard les amène dans cet endroit.

« Connaissez-vous cet oiseau, gris verdâtre, au bec recourbé, qui perche sur ce poteau? » me demande mon automédon au moment où je descends pour la dixième fois pour ouvrir une barrière. C'est le kéa, oiseau herbivore avant l'introduction du mouton en Nouvelle-Zélande, mais devenu depuis lors carnivore et assassin, on ne sait comment. Le kéa, qui a la grandeur d'une pie, se pose tranquillement sur le dos du mouton; ses griffes trouvent un appui facile dans la couche épaisse de laine, et avec la précision d'un chirurgien il fait avec son bec aigu une entaille dans la peau de la pauvre



Route de Christchurch à la côte ouest. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bête, juste à l'endroit où se trouvent placés les rognons. Le mouton, affolé, a beau se débattre, l'oiseau ne lâche pas sa proie et ne reprend son vol qu'après avoir arraché toute la partie graisseuse qui enveloppe le rognon. Inutile d'ajouter que le mouton succombe après quelques jours d'horribles souffrances.

La chaleur est intense quand je repars le lendemain de Tekapo; mais, en m'approchant de la gorge de Burke, un froid glacial m'oblige à m'envelopper dans une couverture, comme si je traversais les steppes de la Sibérie. Ces transitions de température sont assez fréquentes dans le pays; je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé des différences climatériques aussi soudaines qu'en Nouvelle-Zélande, et sous ce rapport je suis loin de partager l'avis d'autres voyageurs, qui vantent dans leurs récits le climat incomparable de ces deux îles.

A Timaru je trouve l'express venant de Dunedin, et dans la soirée je débarque à Christchurch, chef-lieu de la province de Canterbury, où j'ai le choix entre deux hôtels également bien tenus. C'est une ville qui, avec ses faubourgs, compte 45 000 habitants, et dont l'étendue égale celle de Dunedin. Les édifices publics, le jardin botanique, les nombreuses églises, sont tous de construction récente, car il y a moins d'un demi-siècle on ne trouvait sur cet emplacement qu'un pla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teau sans arbres et sans trace d'habitation humaine. Les émigrants qui débarquèrent dans le petit port de Lyttelton (à quinze minutes de distance par chemin de fer de Christchurch), et qui avaient entendu monts et merveilles du nouveau pays annexé à la couronne britannique, se trouvèrent désappointés en escaladant la colline qui domine le port. L'aspect aride et désolé de la région n'était guère fait pour les encourager. Et cependant, voilà ce qu'un peuple éminemment colonisateur sait produire. Il émigre sans avoir souvent la moindre perspective de revoir le sol qui l'a vu naître; il comprend qu'il doit faire son *home* de la terre étrangère; il ne recule devant aucune fatigue; il désire se faire une situation supérieure à celle qu'il aurait pu occuper dans la mère patrie, et à force de volonté et de zèle il réussit et prospère.

La rivière Avon, aux bords pittoresques, serpente au milieu de la ville entre des rangées de saules pleureurs, qui donnent à Christchurch un aspect tout particulier. On en voit dans les parcs, aux alentours de la ville, partout, et l'on se demande comment cet arbre, dont la place est marquée dans les cimetières, a été choisi pour faire la décoration de toute une ville.

C'est le hasard qui a décidé de cette ornementation sépulcrale. Le navire qui transporta les émigrants fit relâche à Sainte-Hélène, et un des passagers, jardinier de son état, s'amusa à découper deux boutures au saule dont les branches pendantes abritaient la tombe de Napoléon Ier. Arrivé en Nouvelle-Zélande, il les planta, et de bouture en bouture on arriva à doter la ville de la masse de saules pleureurs qu'on y trouve aujourd'hui.

Le musée de Christchurch compte parmi les plus remarquables du pays, car, de même qu'en toute ville de quelque importance de la Nouvelle-Zélande on trouve un champ de courses, on est sûr d'y trouver aussi un musée, dont l'organisation et la direction sont confiées à des professeurs habiles. Celui de Christchurch doit sa renommée au professeur von Haast, qui l'a fondé et qui a consacré la plus grande partie de sa vie à son succès et à son développement.

C'est là qu'on trouve la collection la plus complète de l'oiseau géant, le moa (*Dinornis*), disparu depuis des siècles. Le moa, dont la hauteur atteignait souvent de 3 à 4 mètres, appartenait à la famille des autruches, et d'après les traditions il était couvert d'un plumage éclatant. Il y a divergence d'opinion parmi les savants au sujet de l'époque d'extinction de cet oiseau. D'aucuns prétendent qu'il existait encore lors de l'occupation du pays par les Maoris, attendu qu'on aurait trouvé des fragments de plumes et de squelettes dans certains anciens tombeaux; d'autres émettent l'opinion que la race aurait déjà été entièrement éteinte avant la première occupation humaine. De l'avis de sir James Hector, auteur de plusieurs livres scientifiques et directeur du musée de Wellington, cette dernière version ne peut offrir aucun doute. Les squelettes et les ossements n'ont jamais été rencontrés que profondément enfouis dans le sable et dans les marais, sous les couches d'alluvion et dans les grottes, tandis que les traces de la première occupation humaine se retrouvent sur la surface du sol et dans les cavernes.

Un autre oiseau, dont le nombre diminue d'année en année, et qui semble destiné à disparaître dans un avenir prochain, est le kiwi (*Apterix*). Cet animal étrange, qui tient de la poule, dont il a un peu plus que la grandeur, et de la bécasse, dont il a le bec, n'a ni aile ni queue, et porte au pied quatre orteils rapprochés. Son corps est couvert de poils au lieu de plumes. Il a disparu des régions habitées, mais les parties montagneuses de l'île en contiennent toujours, et la chasse que lui font les indigènes dans ces contrées d'accès difficile ne peut que contribuer à l'extinction graduelle de cette race curieuse. C'est un oiseau nocturne, qui va chercher la nuit sa nourriture, composée d'insectes.

L'œuf qu'il pond est d'une dimension fabuleuse par rapport à la grandeur de son corps. Ne pouvant voler, il saute, et devient facilement la proie du chien, qui le poursuit, et dans lequel il trouve un ennemi acharné.

Le petit chemin de fer qui relie Christchurch à Lyttelton est un chef-d'œuvre de construction, dû à la persévérance de M. Moorhouse. Jusqu'à une époque peu reculée, la seule communication entre la ville et le port de Lyttelton était par les collines; la route était difficile et longue, et les frais élevés de transport des marchandises entravaient le développement du commerce de la métropole. Au fur et à mesure que la province de Canterbury prit une part plus considérable dans le mouvement du commerce, il devint indispensable de chercher un moyen pour conduire à meilleur marché au port d'embarquement les produits agricoles de la province dont Christchurch était le débouché. M. Moorhouse préconisa l'idée d'un tunnel à travers la coulée de laves, mais rencontra une grande opposition, son projet paraissant présenter des difficultés insurmontables, tant au point de vue de la dépense que sous le rapport de la formation du sol.

M. Moorhouse, ne se laissant pas décourager, et s'adjoignant un ingénieur distingué, M. Edward Dobson, obtint finalement gain de cause. Le tunnel, qui est un des plus beaux travaux d'art de la Nouvelle-Zélande, fut construit. Sa longueur est de 2 800 mètres, et les frais se sont élevés au chiffre rond de 5 millions de francs.

Le port de Lyttelton est un des meilleurs de la colonie; il possède avec celui d'Auckland la flotte de commerce la plus nombreuse. Deux brise-lames en protègent l'entrée, et la profondeur de ses eaux permet aux voiliers de fort tonnage d'accoster aux quais. Comme coup d'œil, Lyttelton ne le cède en rien à Port Chalmers; la montée des collines qui forment le cadre de la baie est facile, et la vue qui s'étend sur les plaines riantes de la province de Canterbury dédommage largement le touriste qui en fait l'ascension.

Nous ne voulons pas quitter cette région sans dire un mot de la petite ville d'Akaroa, à laquelle se ratta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chent des souvenirs historiques, qui ne sont pas sans intérêt pour la colonisation française. Un certain baleinier, le capitaine L'Anglois, avait visité cette partie de la côte. Charmé par la position d'Akaroa, il acheta aux indigènes une étendue considérable de terrain, et retourna en France pour recruter des émigrants. Le gouvernement encouragea son entreprise et mit à sa disposition un vieux navire de guerre, sous le commandement du capitaine Lavaud, pour protéger les colons à leur arrivée. Lavaud reçut la mission de devancer les émigrants et de préparer leur installation. L'Anglois, de son côté, quitta l'Europe avec ceux que la perspective de la fortune attira sur ces rives lointaines, et jeta l'ancre dans la baie d'Akaroa, le 17 août 1840.

Un fait inattendu ne laissa pas de le surprendre. Au moment où son navire, le *Comte de Paris*, contourna la pointe de la baie, on distingua de la dunette le pavillon britannique flottant gaiement sous l'ondulation de la brise matinale. L'aventurier, désappointé, eut bientôt le mot de l'énigme. Le capitaine Lavaud, avant de toucher à Akaroa, avait fait relâche à Auckland, où le capitaine anglais Hobson, qui représentait les intérêts de sa souveraine dans cette partie du Pacifique (la Nouvelle-Zélande n'ayant pas encore été annexée à l'Angleterre à cette époque), lui fit l'accueil le plus cordial. Dans un moment d'épanchement imprudent, le commandant français dévoila le secret de sa mission et vanta les beautés du port d'Akaroa et la fertilité de la contrée adjacente.

Hobson était un homme d'action et peu scrupuleux. Il avait la conviction que la Nouvelle-Zélande était destinée à un grand avenir, et partant il n'avait qu'un seul souci : c'était d'annexer cette perle des antipodes à la couronne du royaume britannique. Et c'est ainsi que, pendant que l'aimable Français s'amusait à terre, il dépêcha en toute hâte un petit navire de guerre, le *Britomart*, dans la direction d'Akaroa, avec l'ordre d'y planter, si possible, le drapeau anglais avant l'arrivée des Français. Le stratagème réussit, et lorsque Lavaud se dirigea paisiblement vers la terre désirée, il constata à sa grande stupéfaction qu'il était en retard de quelques heures. La veille au soir le pavillon anglais avait été planté sur la colline qui domine la baie, et non seulement Akaroa, mais la Nouvelle-Zélande tout entière vint s'ajouter aux possessions importantes de l'Angleterre en Australasie.

Je me décide à traverser de nouveau l'île, et à visiter la côte ouest. Les communications sont régulières, et si les chemins de fer font encore défaut sur certains parcours, le service des diligences est admirablement organisé. Au 31 décembre 1887 la longueur totale des chemins de fer en exploitation était de près de 3 000 kilomètres. La plupart des lignes appartiennent au gouvernement; il n'y a que quelques embranchements qui font l'objet d'une exploitation privée. D'année en année l'étendue des chemins ferrés augmente; le développement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture exige des communications plus rapides et moins coûteuses. C'est que sur la terre des Maoris on ne se croirait guère dans une colonie perdue dans la zone antarctique : elle possède, comme la mère patrie, ses manufactures, elle fabrique ses propres locomotives et ses wagons, comme elle construit ses voiliers et ses vapeurs.

Le train me dépose à Springfield, et je monte, à côté du cocher, sur le siège d'une diligence bondée de voyageurs. Les bagages, qu'il faut forcément réduire au strict nécessaire, sont amarrés avec des courroies derrière la voiture, et forment une pyramide que contient une planche horizontale faisant saillie à l'extrémité du véhicule. Au sommet le cocher-artiste construit un second chargement de boîtes et de paquets de toutes sortes, qu'il recouvre d'une bâche, maintenue par de solides lanières; l'attelage se compose de cinq chevaux; le long fouet claque, et nous voilà partis au galop pour admirer les plus beaux sites de l'île, une nature qui peut rivaliser avantageusement avec ce que le monde offre de plus pittoresque.

Je n'aurais jamais cru la veille au soir, dans la salle de lecture de l'hôtel de Christchurch, que ce monsieur fumant nonchalamment son cigare sur un des divans, et ayant les allures d'un touriste aisé, au complet gris et à la moustache frisée, fût le conducteur de la diligence! Il faut bien cependant que je me rende à l'évidence. Il me tend la main comme à un vieux camarade et me donne l'assurance que les nuages qui m'ont inquiété un peu vont se dissiper de l'autre côté de la gorge où nous entrons.

Mais voici que, devant une habitation isolée, trois dames, dont la plus jeune doit avoir dépassé la soixantaine, se dressent devant la tête des chevaux et obligent la diligence de s'arrêter. Il y a derrière moi, à 1 mètre d'élévation, une banquette supplémentaire à trois places, restées inoccupées. Les places ont été retenues par le trio, qui se dispose à faire l'escalade, passablement difficile. Le cocher a beau leur représenter que ces places élevées ne conviennent guère à des dames, et que dans l'intérieur de la voiture il y aura certainement des voyageurs disposés à faire l'ascension à leur place — un évêque obligeant et deux jeunes gens ont déjà sauté à terre pour les engager à les remplacer, — leurs observations combinées viennent se briser contre l'entêtement féminin. Ces dames ont retenu la banquette supérieure pour pouvoir mieux jouir de la vue, et elles ne la céderont à personne!

All right, et l'exercice gymnastique s'accomplit au milieu d'un fou rire. Il n'y a que les chevaux qui ne doivent pas être contents de ce supplément de charge, d'autant plus que la route ne fait que monter jusqu'à ce que nous ayons atteint une hauteur de 900 mètres. Sur le sommet de la colline se trouve le poteau télégraphique le plus élevé de la colonie. Le chemin est taillé dans le roc, et un précipice prolongé ne nous sépare que d'un pied de distance d'un gouffre béant. Les accidents sont rares, grâce à l'adresse des cochers et au jarret solide des chevaux, cependant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il faudrait peu de chose, ici comme sur les routes étroites des montagnes de Californie, pour que la lourde voiture avec tout son contenu allât s'écraser dans l'abîme qui fait détourner la tête au voyageur non accoutumé à ce mode de locomotion. La description qu'on m'a faite du pays que je traverse n'a été exagérée sous aucun rapport ; c'est bien la partie la plus belle de l'île que je parcours aujourd'hui. Rien qu'une succession de montagnes dont le périmètre s'accuse par un cordon de verdure, des panoramas splendides et, dans le lointain, des pics blanchis, semblant perforer un ciel d'azur.

Nous dépassons le lac Linden à notre gauche, et plus loin le lac Pearson à notre droite. De temps en temps la voiture doit traverser la rivière, dont la crue a été augmentée par la fonte récente des neiges. Dans la saison où nous sommes, cette crue peut présenter de graves inconvénients ; la diligence, venant en sens inverse, a dû s'arrêter dernièrement pendant trois jours à Bealey, avant d'oser risquer le passage. Un bûcheron que nous rencontrons donne à notre conducteur des renseignements satisfaisants sur l'état des eaux ; le passage pourra se faire sans danger.

Qui n'a jamais accompli ces voyages accidentés à travers des torrents rapides, grimpé sur le siège d'une diligence, dont le fardeau se mesure à des centaines de kilos, éprouve une sensation peu rassurante. Les chevaux s'enfoncent jusqu'au ventre, et l'eau pénètre fréquemment dans le fond de la voiture. Le cahotement sur les cailloux, dont l'amoncellement produit en certains endroits des creux qui menacent de faire chavirer votre véhicule, vous oblige à des précautions d'équilibre incessantes, et c'est avec un sentiment de bien-être que vous saluez la berge où les chevaux sont autorisés à prendre quelques minutes de repos.

En hiver ces rivières sont complètement sèches, mais en été la fonte de la neige des Alpes les transforme en torrents. Nous sommes au mois de février, c'est-à-dire en plein été dans l'hémisphère austral, et les eaux couvrent une superficie de plusieurs milles à la ronde.

Souvent, à cause de l'inégalité du terrain inondé, on voit surgir des oasis dans le plateau liquide ; ce sont des endroits de base plus élevée que l'eau ne peut atteindre. Le cocher se dirigeant de préférence sur ces entassements non immergés, on croit passer une douzaine de rivières, quand en réalité l'ensemble n'en représente qu'une seule.

Il est huit heures du soir quand nous arrivons à l'hôtel plus que médiocre de Bealey, et la propriétaire de l'établissement fait la répartition du nombre des hôtes qui lui arrivent, par rapport au nombre de chambres que contient sa maison. Dans beaucoup d'hôtels d'Australie et de Nouvelle-Zélande, la majorité des chambres contiennent deux lits, de façon à pouvoir héberger deux voyageurs, quand même ils seraient complètement étrangers l'un à l'autre. On paie un prix uniforme, comprenant le logis, la nourriture, le service et l'éclairage ; les hôteliers ne trouvent donc aucun inconvénient à soumettre le client au système des bateaux à vapeur, où une seule cabine abrite deux passagers.

Ce système cependant ne convient pas à mes goûts, et en touriste prévoyant je m'étais précipité du haut de mon siège pour déclarer à la propriétaire, avant la descente de mes compagnons de voyage, que je m'inclinerais devant le payement de la double taxe plutôt que de partager ma chambre avec qui que ce fût. La réponse classique « *all right* » réglait ma situation ; je m'enfermai à double tour dans la pièce qui me fut assignée, et je m'amusai à entendre dans les corridors les combinaisons proposées à l'assemblage d'éléments disparates que le hasard avait déversés dans ce triste logis.

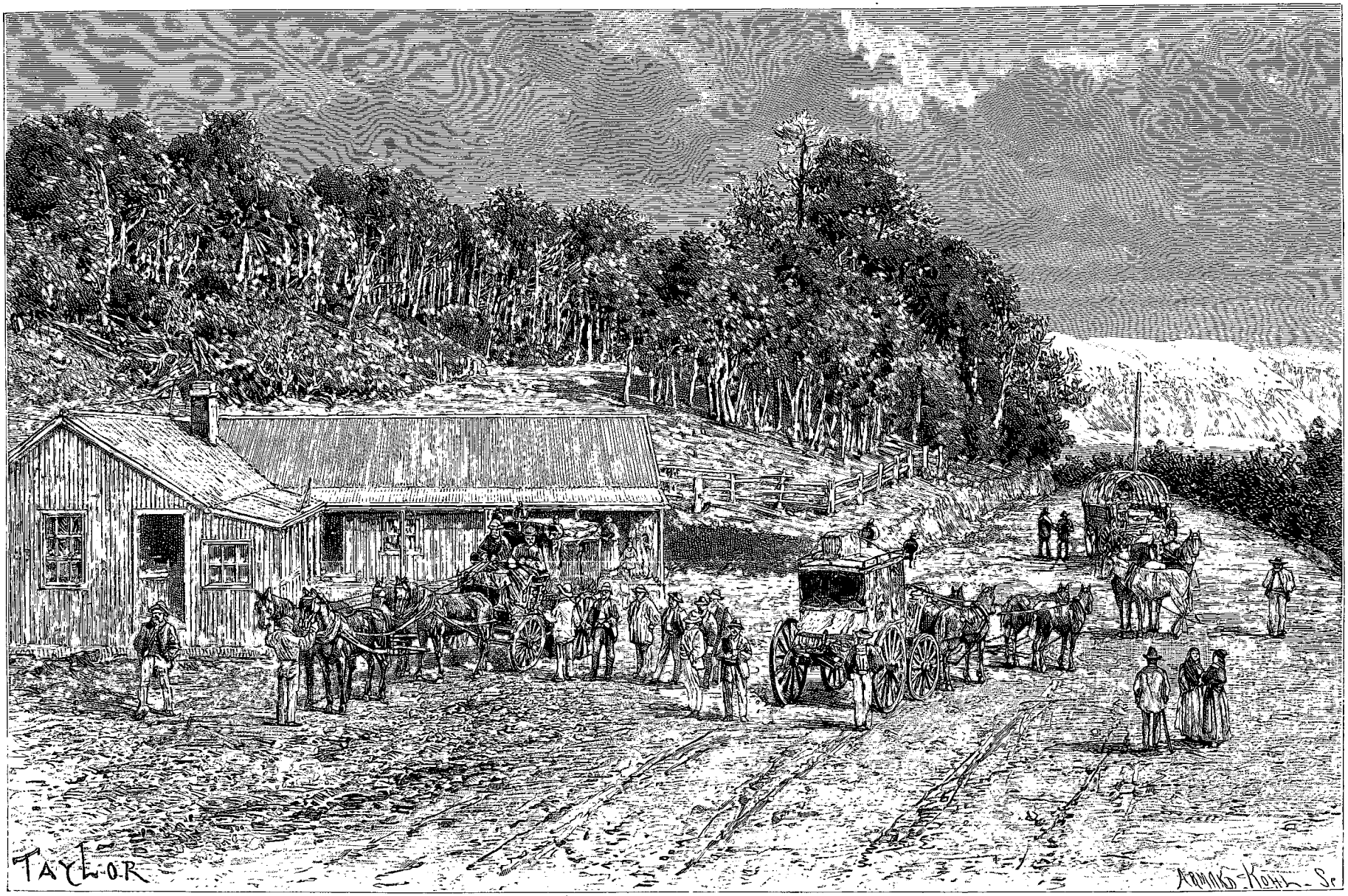
L'éternel gigot de mouton est le plat de résistance du frugal repas ; le cocher préside au dîner, et c'est encore à lui qu'incombe comme découpeur la fonction d'apaiser l'appétit de notre groupe affamé.

Aux premières lueurs de l'aube chacun regagne sa place dans la voiture, et les trois Grâces grimpent sur leur banquette avec une agilité qui fait l'admiration de la jeunesse destinée à se caser dans l'intérieur.

Notre cocher est remplacé sur le parcours que nous avons à faire par une célébrité du pays, réputée comme le phénix des automédons néo-zélandais. Il gagne 7 livres sterling par semaine, et toutes ses dépenses d'hôtel lui sont remboursées par les entrepreneurs du service ! voilà un métier qui tenterait beaucoup de déshérités de la fortune, si ce n'était que ses fonctions lui imposent une responsabilité outre mesure. Il faut être artiste dans toute la force du terme pour conduire pareil attelage à travers la route affreusement étroite de la gorge d'Ottira, contournant pendant des heures des rochers escarpés, et bordant des précipices dont l'aspect fait frémir. Avant d'arriver à la gorge, une nappe d'eau s'étend à perte de vue devant nous. Il faut d'abord un coup d'œil expérimenté pour connaître les passages guéables au milieu de ce rapide torrent ; quelques mètres de plus à droite ou à gauche et nous ferons un plongeon qui sera notre perte. Çà et là des poteaux indicateurs, émergeant de l'eau, indiquent approximativement la direction à prendre ; mais la vraie boussole, c'est l'expérience de l'homme qui tient les rênes dans ses mains solides, et dont la voix excite les vigoureux chevaux.

La gorge d'Ottira est merveilleusement belle ; la route serpente comme un ruban aux plis multiples au milieu d'une végétation touffue et luxuriante. Une rivière tumultueuse, ou plutôt une série de cascades mugissantes, déferlant dans l'abîme sur des rochers sans fin ; la forêt vierge s'étalant dans toutes ses splendeurs et dans tous ses mystères ; le rata aux tons écarlates, apparaissant en délicieux bouquets à travers le feuillage d'arbres séculaires ; les fougères arborescentes enveloppant de leur gracieux décor la base des pins et des bouleaux ; les lianes s'enchevêtrant autour de cette masse compacte ; une cascade descendant de la crête d'une montagne et se perdant dans ce fouillis inextricable : voilà le spectacle éblouissant qui se déroule à nos regards. En sortant de la gorge nous traversons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

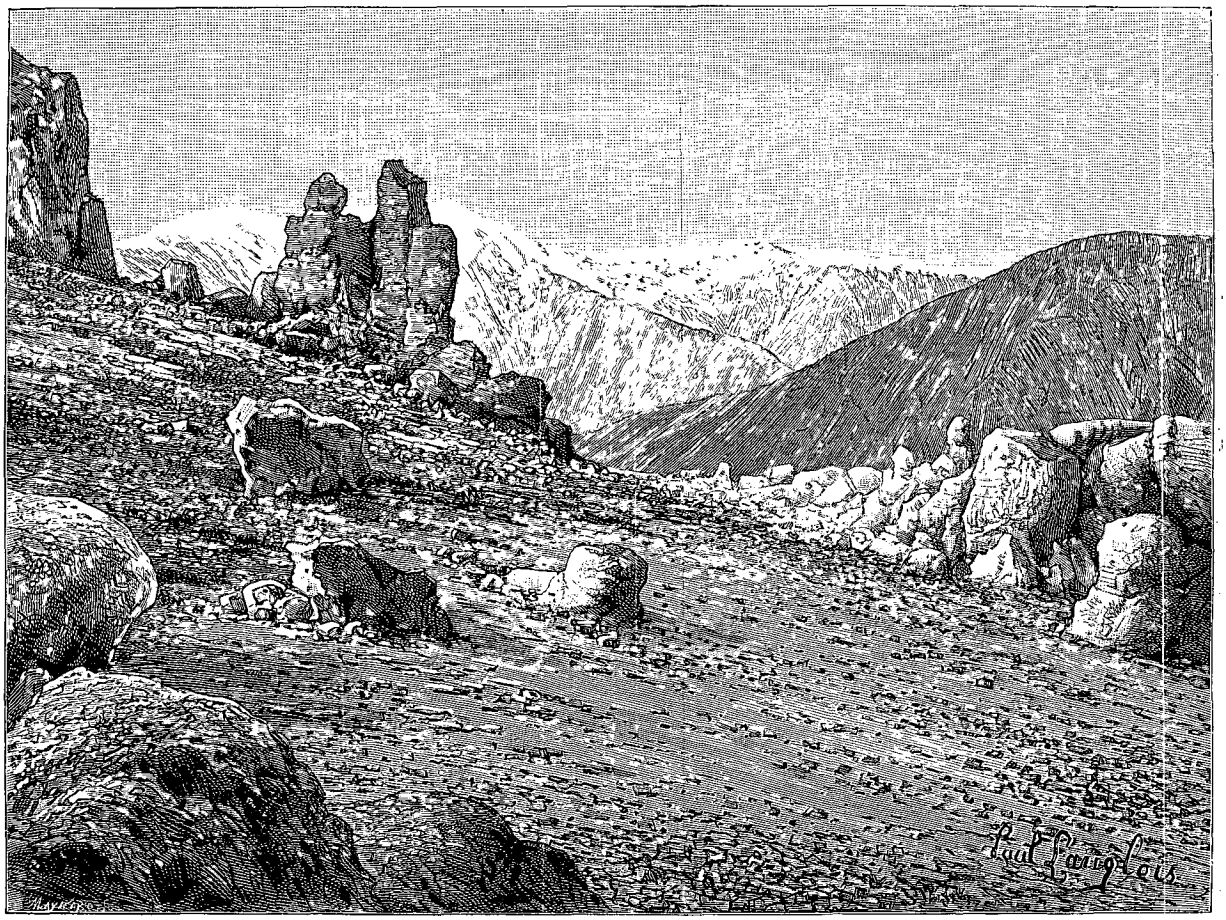


Hôtel Bealey. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant cinq heures une forêt vierge; le chemin, découpé à coups de hache dans ce labyrinthe de verdure, est bien entretenu. Nulle part la moindre trace de vie animale; c'est comme si la mort régnait dans cette solitude prolongée. Il n'y a que le poteau du télégraphe, sortant de la brousse à distances égales, qui nous prouve que nous devons aboutir à un centre habité.

Voici la fin de la forêt; notre voiture s'arrête devant un petit hôtel, et pendant qu'on change de chevaux, j'accepte le verre de bière rafraîchissante que l'aimable évêque veut bien m'offrir. Je me trouve bientôt transporté dans une contrée aurifère en pleine activité. D'énormes jets d'eau, lancés par des machines à vapeur, servent à tamiser les sables où se trouve le précieux métal, et les terrains, bouleversés sur une étendue de plusieurs milles à la ronde, présentent le tableau d'une éruption volcanique. La majorité des travailleurs se compose de Chinois, quoique la présence de l'or y ait attiré également bon nombre d'Européens et d'Australiens. C'est dans les banques des villes qu'ils apportent le résultat plus ou moins fructueux de leurs recherches. Pépites et poussière d'or sont pesées, et la valeur intrinsèque leur est versée au cours du jour. L'or est fondu en lingots et expédié en Angleterre.

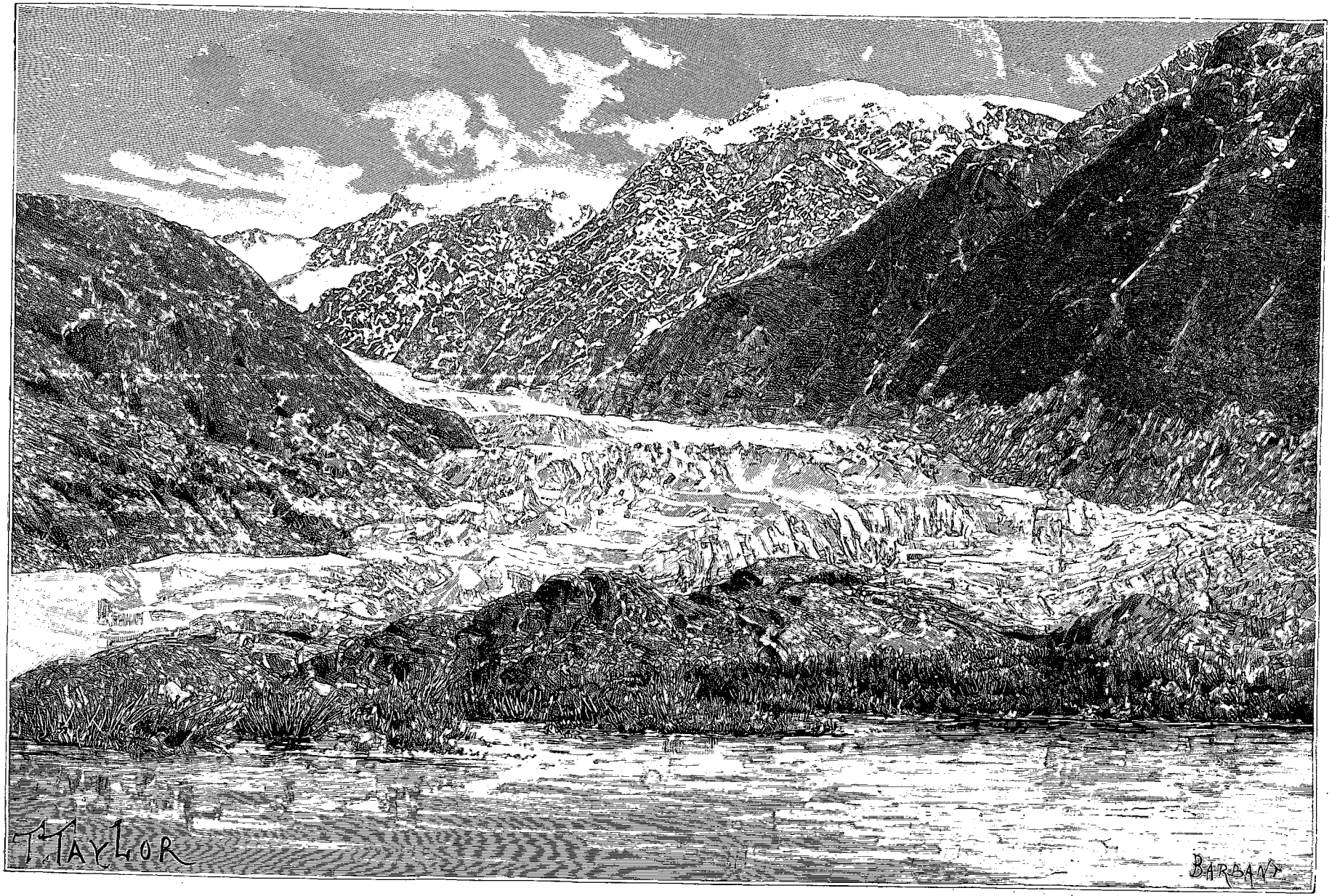


Région alpestre. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

La diligence me dépose à Kumara, et continue sa route vers Hokitika. Je regrette que le temps me manque pour une autre excursion dans la région alpestre, faisant suite à la chaîne, dont le mont Cook forme le principal attrait. Cette chaîne s'étend à l'ouest des montagnes dont j'ai pu contempler les sommets; son principal glacier, le François-Joseph, est alimenté par les champs de neige du mont Tasman et du mont de la Bêche. Le professeur von Haast, en explorant cette partie de la Nouvelle-Zélande en 1865, se fraya un passage jusqu'au fameux glacier, et lui donna le nom de François-Joseph, en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Je m'embarque donc à 1 kilomètre au delà du village de Kumara, dans un tramway des plus primitifs, où le bois remplace le fer dans la construction des rails; leur sillon va se perdre dans une autre forêt vierge que j'aurai à traverser pour arriver à Greymouth. Au bout d'une heure on stoppe devant une rivière qui s'appelle le Teremakau. C'est un grand cours d'eau, dont la largeur est d'environ 250 mètres, tandis que les bords des deux rives s'élèvent à une centaine de mètres au-dessus de son niveau. Passagers et bagages sont transbordés dans un wagon, pourvu à la partie supérieure d'anneaux que traverse un épais câble en fer, étendu d'un rivage à l'autre.

Au moyen d'une machine à vapeur, le singulier moyen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



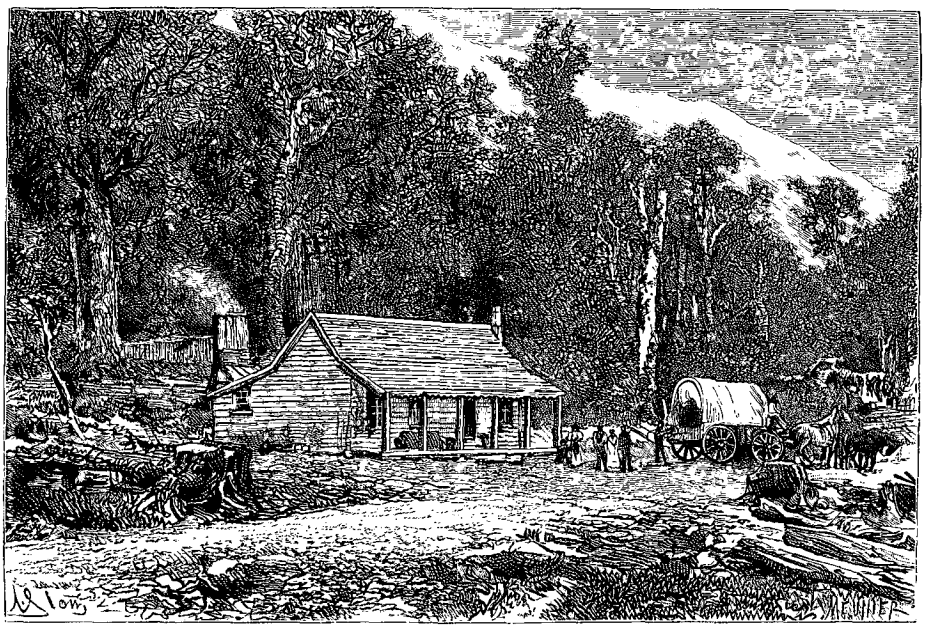
Glacier François-Joseph. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de transport est mis en mouvement, et glisse au-dessus du gouffre. La courbe que je décris en sens descendant semble devoir nous laisser suspendus au milieu du fleuve; mais bientôt notre wagon reprend une marche ascendante, et me dépose sans secousse sur la rive opposée, où un tramway, de la forme d'un fourgon à bagages, nous attend pour nous conduire à notre destination.

Bientôt la mer se dessine à gauche; nous arrivons à Greymouth, situé sur la côte ouest, en plein centre houiller. La production des houillères néo-zélandaises s'élève actuellement à près de 700 000 tonnes par an, et le charbon étant de très bonne qualité, les nombreux bateaux à vapeur qui font le service entre les différents ports des deux îles et ceux d'Australie ont remplacé depuis longtemps leurs approvisionnements d'origine anglaise par le produit des mines de Greymouth et de Westport. La ville en elle-même n'offre rien de particulier; au surplus le lendemain est un dimanche, et si ce jour férié est d'une monotonie désespérante dans tout pays anglais, l'aspect d'une petite ville de province en Nouvelle-Zélande devient lugubre à l'excès. C'est une journée merveilleusement appropriée pour le touriste qui a ses impressions de voyage à rédiger et se trouve en retard avec sa correspondance.

Heureusement que la nature ne s'associe pas au deuil qui semble planer sur l'existence active. Une excursion dans les environs me fait apprécier les beautés du paysage, de l'autre côté de la rivière Grey. A l'aide de la hache et du feu, des prairies verdoyantes ont surgi au milieu de la brousse qui s'étend partout dans le lointain; la culture a remplacé l'état sauvage, et un bétail de forte apparence me rappelle les prés de Normandie ou de Bretagne. A mon retour dans la ville je suis salué



Étape en sortant de la gorge d'Ottira (voy. p. 232). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

par un bruit continuel de pétards, accompagné de cette odeur spéciale de graisse brûlée qui est propre aux villes chinoises. C'est le jour de l'an des Chinois, dont Greytown renferme un nombre relativement considérable, et leur joie se manifeste d'une façon bruyante dans le quartier spécial qu'ils habitent.

Une descente dans une mine de houille ne m'apprend rien de nouveau, mais je l'accomplis tout de même, ne serait-ce que par acquit de conscience et pour ne pas refuser l'offre obligeante du propriétaire d'un des bassins houillers. La contrée où se trouvent ces mines renferme une qualité d'argile qui a donné naissance à l'installation d'importantes briqueteries.

Ces briques servent à la construction de cheminées et de fours ayant à supporter un fort degré de chaleur, et ont une réputation de supériorité sur l'article importé précédemment de la grande colonie voisine.

Je ne veux pas quitter l'île du Sud sans parler de sa flore et en premier lieu d'une plante propre à la Nouvelle-Zélande méridionale; c'est le lin (*Phormium tenax*), qui remplace dans cette partie du monde le bambou de l'Inde, au point de vue de l'usage multiple que les indigènes savent en faire, et constitue un important article d'exportation pour le pays. Déjà avant l'annexion à la couronne d'Angleterre, les baleiniers visitant les côtes avaient établi avec les aborigènes un commerce actif de cet article, apprécié à cette époque en Australie; et les importations dans le seul port de Sydney s'élevèrent à une valeur de cinquante mille livres sterling entre les années 1828 et 1832.

Les filaments extraits des feuilles servent à la fabrication de toile à voile, de cordages et même de vêtements, tandis que les Maoris savent utiliser toutes les parties de la plante, tant dans la construction de leurs huttes et de leurs canots que pour nombre d'usages domestiques. C'est surtout dans les environs des lacs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

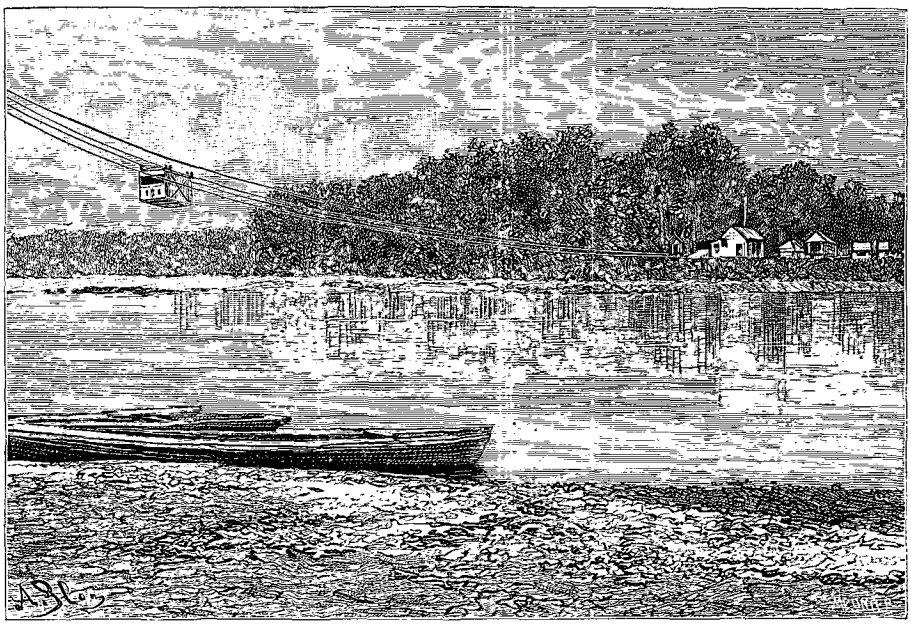
qu'on rencontre une quantité innombrable de ces buissons épineux, qui donnent au pays un aspect tout particulier. La feuille, en forme d'épée, se dresse dans tous les sens comme un éventail déployé; à l'état desséché elle servait de papier aux Maoris, avant que le papier à lettres d'Europe ne fût importé dans la colonie.

Au fur et à mesure que la civilisation et le progrès s'introduisirent, l'expérience des colons vint en aide aux pratiques superficielles des habitants; l'amélioration des procédés de fabrication devint le point de départ d'une production bien plus considérable, et la valeur exportée de nos jours est près d'atteindre le chiffre d'un million de francs par an.

La Nouvelle-Zélande produit une grande variété d'arbres, dont les bois ont pu être appréciés à notre dernière Exposition. Nous y trouvons le bouleau, le kaori, le cèdre, le pin et d'autres arbres indigènes, à côté des différentes espèces introduites d'Australie ou d'Europe et poussant sur ce sol fécond avec une vigueur qui leur manque souvent dans les pays d'origine. La plupart des arbres se distinguent par une dureté exceptionnelle; on les emploie avec avantage dans la construction de jetées, de traverses de chemin de fer et de ponts, tandis que pour la menuiserie et l'ornementation l'artisan n'a que l'embarras du choix.

Le houblon pousse dans certains districts avec une vigueur sans égale; il abonde dans les environs de Nelson. Quant aux fruits, on les trouve presque partout, et ceux des climats chauds, tels qu'oranges, citrons et mandarines, prospèrent sur le même sol que la pêche, la poire, le raisin, l'abricot, le melon et en général tous les fruits importés des climats tempérés.

La route de Greymouth par Reefton et Lyell jusqu'à Nelson demande trois jours de diligence; elle est belle,



Passage de la rivière Teremakau. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

mais n'offre pas les vues grandioses que j'ai été à même de contempler en traversant toute l'île de Christchurch jusqu'à la côte ouest. Je regrette de ne pouvoir me réjouir à la vue de la coquette ville de Nelson, avec ses champs de houblon et ses aqueducs, mais j'ai peur que le voyage par terre ne me prenne trop de temps. Je choisis donc la route de mer pour me rendre dans l'île du Nord, d'autant plus que le départ des bateaux de Nelson à Wellington est subordonné au hasard d'une navigation arbitraire. La *Union Steam Ship Company of New Zealand*, la seule dont les steamers font le service des deux îles, a le monopole du trafic, et le monopole en matière de lignes à vapeur signifie : exploitation du voyageur, exposé à des départs continuellement ajournés, au profit d'actionnaires récoltant de gros bénéfices. De Greymouth au moins les départs pour Wellington sont fréquents, et un petit steamer, bon marcheur, est annoncé pour midi. Devant l'agence je lis même l'annonce : *At noon, sharp*, ce qui veut dire : A midi juste. Le mot anglais a une signification plus précise même que son équivalent français, mais qu'importe à cette compagnie qui fait le désespoir de tous les habitants de la Nouvelle-Zélande et des touristes qui viennent la visiter? S'il ne part pas à midi, ce sera pour ce soir ou demain.

Je me rends à bord avant l'heure indiquée — et nous partons à six heures du soir! En dehors de moi il n'y a qu'une dame âgée comme passagère; nous avons donc le choix des meilleures cabines. Le capitaine supplée par son amabilité au manque de bien-être et à la cuisine détestable de son navire. Je me trouve seul à table avec lui, car la dame a disparu aussitôt que l'hélice s'est mise en mouvement. Elle n'a pas le mal de mer, loin de là! elle souffre de la migraine.

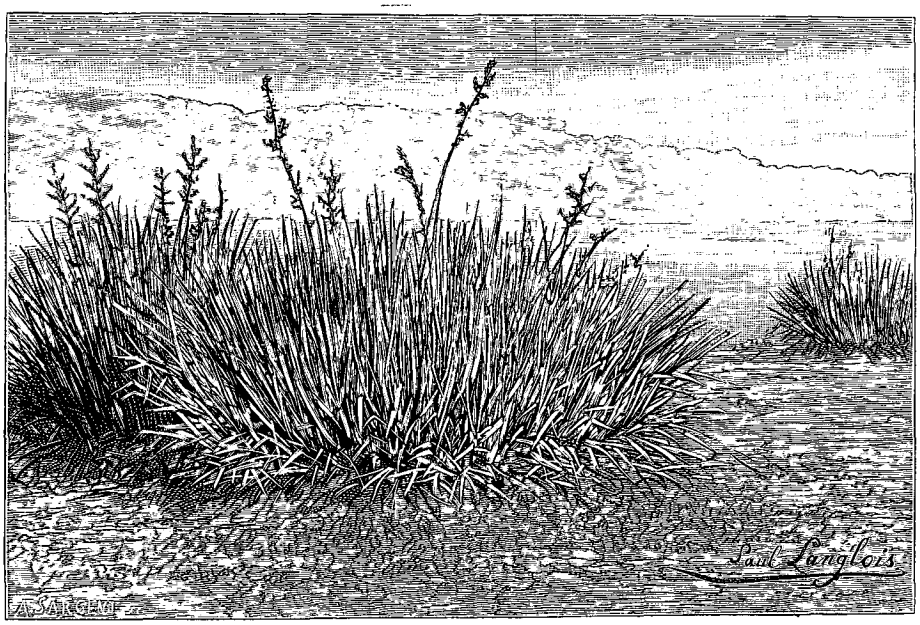
Je me suis demandé souvent en voyage par quel effet de fausse honte un passager ne veut pas le plus souvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avouer son mal de mer. Est-ce donc un crime ou un aveu d'infériorité auprès de ses semblables que de souffrir du tangage ou du roulis d'un plancher mal assujetti sur le niveau mouvant qui vous supporte? Combien de fois ne rencontre-t-on pas de ces infortunés, qui nient jusqu'à la dernière extrémité le malaise toujours croissant qu'ils éprouvent; qui deviennent jaunes, livides, verdâtres; qui fixent un seul et même point avec l'immobilité d'un hypnotisé et ne disparaissent qu'au moment où il n'y a plus moyen de donner le change? Le lendemain ils trouveront encore le courage de vous persuader que ce n'était qu'une névralgie ou un accès de froid.

L'entrée du détroit de Cook est très agitée en général; un fort courant qui souvent atteint la vitesse de dix nœuds mérite la surveillance la plus sérieuse, et quand le commandant appelle mon attention sur les rochers devant lesquels nous passons, je ne m'explique pas comment les premiers navigateurs qui ont exploré ces parages ont pu affronter impunément les dangers que présentaient ces côtes inconnues. En dehors du péril d'échouement ou de naufrage, il y avait le danger de la rencontre avec les aborigènes, qui les auraient infailliblement tués et mangés dans le cas où leurs navires se seraient perdus sur ces bords rocheux.

La baie du Massacre, qu'on me désigne à tribord, en offre précisément une preuve. Le premier Européen qui signala l'existence de la Nouvelle-Zélande fut le navigateur hollandais Abel Tasman. Il tâcha d'opérer une descente dans cette partie de l'île, mais, l'équipage de la baleinière ayant été attaqué par les indigènes, il n'eut que le temps de se sauver et de mettre le cap sur l'île du Nord. Il la contourna sans en prendre possession au nom de son gouvernement, mais appela



Le lin (*Phormium tenax*) [voy. p. 234]. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

baie du Massacre le golfe dont l'approche faillit lui être fatale.

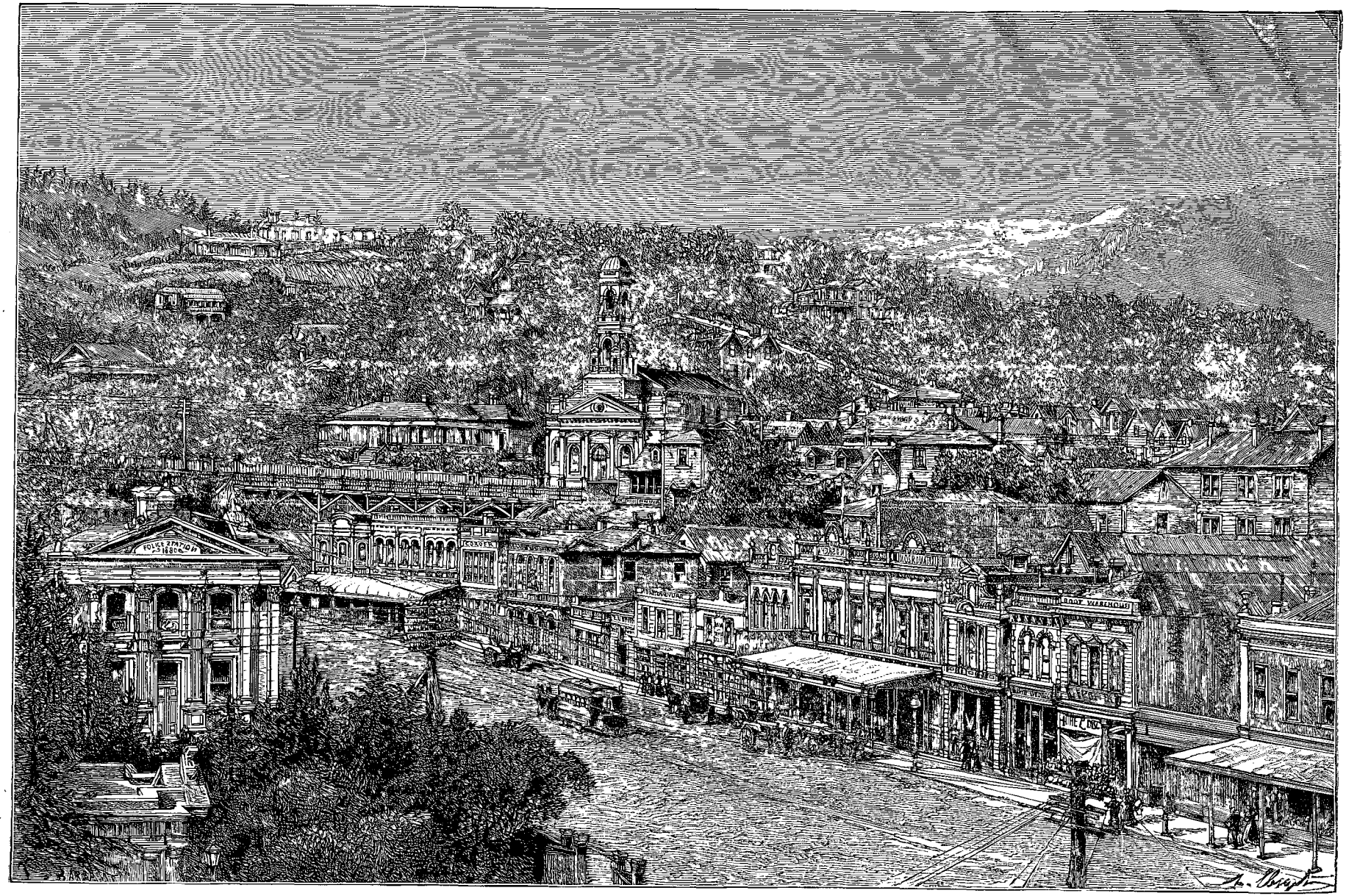
A droite nous passons l'île d'Urville, qui doit son nom au grand navigateur français; elle n'est pas habitée, mais sert de refuge quelquefois à des pêcheurs surpris par une mer démontée. Tout près, ma lorgnette me fait apercevoir des rocs où des milliers d'oiseaux de mer déposent leur guano; cette masse blanchâtre d'albatros et de pingouins ressemble à un immense linceul mouvant. Entre l'île d'Urville et la grande terre du Sud se trouve le *Passage des Français* (*French Pass*). Les capitaines ne s'y aventurent que par une mer absolument tranquille.

Les côtes sont pittoresques, mais également inhabitées. Ces montagnes contiennent du cuivre — on le sait — et probablement d'autres métaux, mais l'argent nécessaire a fait défaut jusqu'ici pour l'exploitation de ces gisements miniers.

Avant d'arriver à Wellington, un grand rocher émerge de la mer. On y a construit un phare colossal, habité par trois hommes. Ces exilés y sont livrés à leurs méditations durant trois mois consécutifs; au bout de ce laps de temps on leur accorde un mois de vacances, qu'ils vont passer sur la terre ferme, et pendant cette période ils sont remplacés par un autre trio que le service de la vigie tient en réserve. La vie de ces ermites s'écoule donc dans l'isolement le plus complet, mais le poste est bien payé, et l'on m'affirme qu'en cas de décès de l'un d'eux les postulants à la succession sont nombreux. Leur promenade sur ce pic désolé se borne à un tour de quelques minutes, et leur nourriture consiste spécialement en une provision de conserves, renouvelée tous les trois mois.

Voilà la capitale qui se dessine à l'horizon; nous entrons dans la baie spacieuse, qui a la forme d'un fer à cheval, et sommes amarrés à quai à la tombée de la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Wellington (voy. p. 238). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Wellington, dont la population avec les faubourgs s'élève à 28 000 habitants, est la capitale des deux îles et le siège du Gouvernement. Elle est située à la pointe méridionale de l'île du Nord, et termine un pays fertile, riche en pâturages et en bois de différente nature. En 1839, un navire de guerre anglais, le *Tory*, jeta l'ancre dans la baie de Port Nicholson. C'était une expédition préliminaire organisée par la *New Zealand Land Company*, et l'année suivante, le 22 janvier, l'*Aurora* déposa les premiers émigrants sur ce coin de terre de la nouvelle patrie.

Le port présentant un refuge des plus sûrs aux navires du plus fort tonnage, la construction rapide d'une ville s'imposa à l'esprit colonisateur de la Grande-Bretagne, et le voyageur qui débarque aujourd'hui sur les quais mouvementés de la ville commerçante ne peut se soustraire à un sentiment bien justifié d'admiration devant ce développement universel et cette activité générale. Un examen plus attentif de la baie en fait ressortir le côté pittoresque. A l'entrée quelques pics arides s'élèvent en sentinelles, ménageant un espace suffisant à un chenal profond et sûr, qui s'élargit tout d'un coup et se transforme en un vaste bassin. Au fond, le long des quais en bois qui servent d'entrée à la ville, de nombreux steamers embarquent ou débarquent leurs marchandises.

Les rues sont larges, des constructions élégantes flattent la vue, et l'ensemble présente un aspect de bien-être qui dépasse la première impression que produisent les villes du sud. Le palais du Gouvernement est un vaste édifice, entouré d'un parc coquet; il est construit en bois comme le bâtiment où se trouvent concentrés tous les bureaux de l'administration, comme la cathédrale et plusieurs autres édifices publics.

On prétend que les bureaux du Gouvernement sont les plus grandes constructions en bois du monde; le choix de ce matériel a été imposé par la fréquence des tremblements de terre dans cette partie de l'île, et spécialement par les terribles effets du tremblement de terre de 1848, qui transforma presque toute la ville en un monceau de ruines.

Occupée par la Grande-Bretagne en 1839, comme nous venons de le dire, la Nouvelle-Zélande fut d'abord une dépendance politique de la Nouvelle-Galles du Sud. En 1841 elle prit le titre de colonie distincte, et en mars 1853, alors que la population blanche s'était suffisamment accrue par les émigrations d'Europe et d'Australie, sir George Grey fut nommé gouverneur général, siégeant à Auckland. Le pays cessa à cette époque d'être une colonie de la Couronne (*Crown-Colony*) et depuis se gouverna lui-même par un parlement composé de deux Chambres.

La Chambre législative se compose de 54 membres, nommés à vie par le gouverneur, tandis que les 94 membres de la Chambre des représentants sont choisis par le peuple. Quatre chefs maoris font partie de la première; dans la seconde nous en trouvons cinq. Tout citoyen ayant atteint l'âge de vingt et un ans peut être élu membre de la Chambre des représentants.

En 1865 le siège du Gouvernement fut transféré d'Auckland à Wellington; cette décision fut prise à cause de la position plus centrale de la dernière ville.

Depuis l'origine de la colonie, l'instruction a fait l'objet de la plus grande sollicitude de la part des gouvernants. On dépense annuellement une somme de 10 millions de francs pour les différentes écoles et les collèges, et la loi oblige les parents à envoyer leurs enfants à l'école, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un certain degré d'instruction. L'éducation dans les écoles de l'État est complètement libre. Il y a un nombre considérable de collèges, embrassant toutes les branches d'une instruction supérieure, de sorte que les fils de famille n'ont pas besoin, comme cela se voit dans beaucoup d'autres colonies, d'être envoyés en Europe pour faire leur éducation. Les universités de Dunedin, Christchurch, Wellington et Auckland peuvent soutenir sous tous les rapports la comparaison avec celles de nos pays d'Europe.

D'après le dernier relevé, le nombre des écoles se trouvant sous le contrôle du Gouvernement s'élève à un millier; elles sont dirigées par 2 493 instituteurs; les écoles privées montent à 273. Dans ce nombre ne sont pas comprises les 71 écoles maories, où 2 500 enfants indigènes profitent des bienfaits de la civilisation.

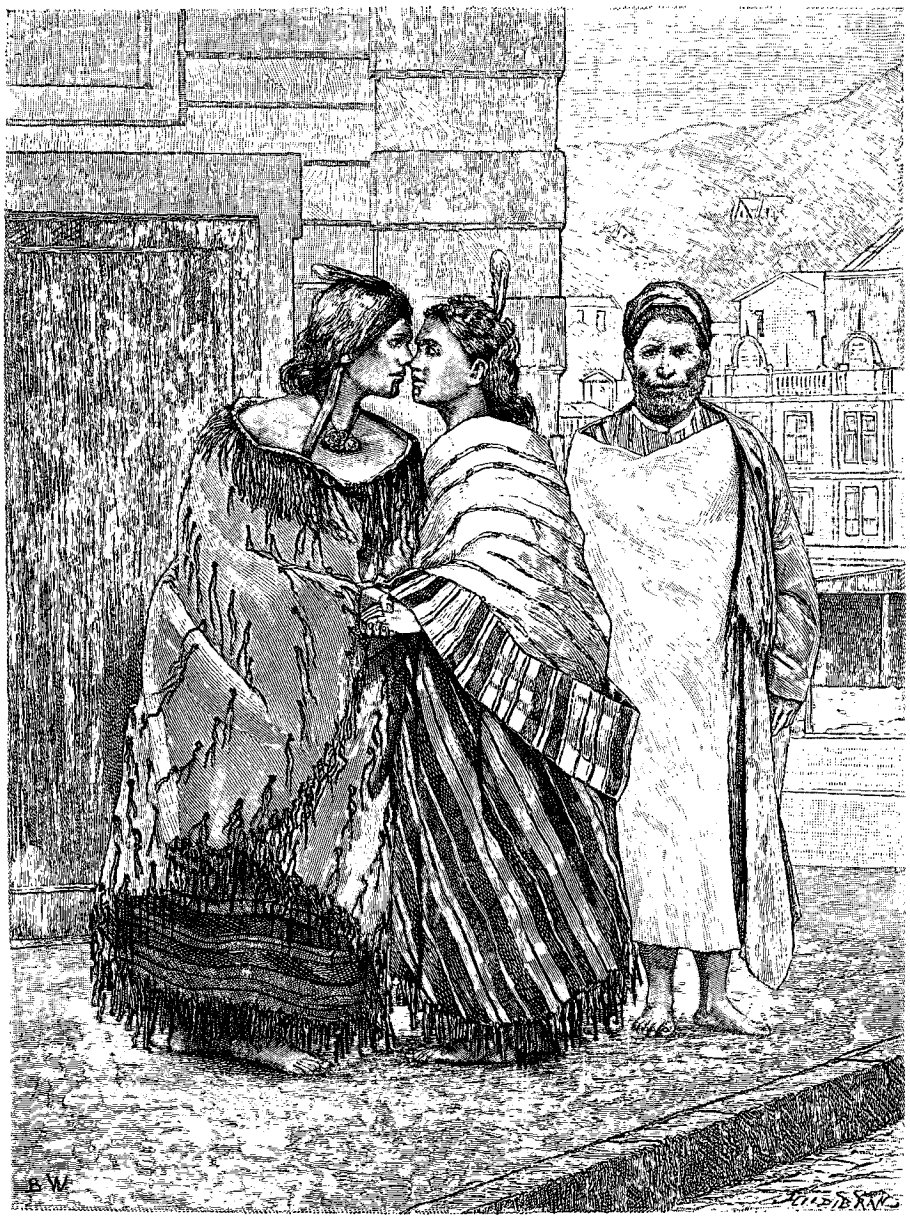
Le musée de Wellington compte parmi les plus importants de la colonie. Les honneurs m'en sont faits par son aimable directeur, sir James Hector, qui me conduit en premier lieu dans la pièce spéciale représentant une maison maorie. Les sculptures en bois, exécutées par ces indigènes intelligents, sont des plus remarquables, et constituent le résultat d'un travail artistique et compliqué. La maison renferme elle-même toute une collection d'objets de ménage, de curiosités, d'armes et d'ornements divers.

C'est grâce à la bienveillance de M. Hector que je deviens l'heureux possesseur de quelques spécimens de l'intéressante chenille végétale qu'on trouve dans l'île du Nord, et que les Maoris appellent l'*aweto* (en latin, *Sphæria Robertsi*). Cette chenille ne se trouve que près du rata; au pied de cet arbre pousse un champignon. Quelque graine de ce champignon, atome presque imperceptible, emportée par le vent, vient se glisser dans les interstices du corps de la chenille, presque toujours immédiatement derrière la tête. La graine, entrée dans le corps de l'insecte, s'y développe sous l'action de la chaleur animale. Elle avance, pousse, et finit par envahir la plus grande partie du corps de la chenille. C'est à cette époque-là que l'insecte, se sentant mourir, s'enterre dans le sable. La vie végétale se substitue à la vie animale, et la chenille cesse d'exister. La plante envahit le corps tout entier, et de l'interstice du cou, par où la graine est entrée, une tige qui atteint la longueur de 10 à 15 centimètres se fraye un passage. Cette tige, sortant de terre, indique la présence de l'insecte.

Le touriste qui visite Wellington serait sans excuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'oublier l'inspection des importantes usines pour la congélation des moutons: Il y en a quatre dans l'île du Sud, et cinq dans l'île du Nord. La congélation est obtenue par le procédé de l'air comprimé, produit par l'action de puissantes machines à vapeur, lesquelles, au moyen de tuyaux pratiqués au travers d'épaisses murailles en briques, introduisent l'air froid dans le compartiment où les moutons, vidés et nettoyés au préalable, sont suspendus en file indienne. Je m'étais muni d'une lettre d'introduction pour le directeur de l'établissement, qui voulait bien me conduire partout, sauf dans le compartiment à air comprimé, lequel justement devait satisfaire ma curiosité. Au risque d'être indiscret, j'insiste; l'ingénieur fait valoir les mêmes diffi-



Couple maori (voy. p. 240). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

cultés que le directeur, mais à la fin j'obtiens gain de cause, et la porte d'un accès si difficile s'ouvre devant ma persistance. Un long couloir, où déjà règne une température glaciale, me mène devant une seconde porte, et celle-ci en s'ouvrant me fait pénétrer dans le sanctuaire. Je me crois au pôle nord! Je craindrais de me tromper, ou de tomber dans l'exagération, en mentionnant le nombre de degrés de cette congélation artificielle : je me bornerai à constater qu'un séjour de moins d'une minute dans ce milieu figé me suffit largement. L'air, converti en neige, couvre les parois d'une couche de plusieurs décimètres d'épaisseur. Je tâte les moutons suspendus à des crochets; ils ont la dureté et le toucher du bois ou du fer.

Après un séjour de vingt-quatre heures en moyenne, la congélation a achevé son œuvre; le mouton est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enveloppé coquettement dans une toile blanche, et les grands steamers, de 5 000 tonneaux de jauge, qui font le service bi-mensuel entre la Nouvelle-Zélande et l'Angleterre, transporteront ces bêtes pétrifiées à l'autre extrémité du monde.

Ces steamers sont aménagés expressément pour le transport de cette cargaison spéciale; j'aurai l'occasion de partir prochainement de Wellington à bord d'un de ces immenses navires, et de traverser l'océan en société de 34 000 moutons raidis par le procédé colonial.

Il paraît qu'à l'arrivée en Europe, la chair est tout aussi fraîche et savoureuse que celle de la bête tuée la veille sur place, et que les bouchers de Londres qui la vendent à leur clientèle n'ont même pas à en déguiser la provenance.

Le gouverneur, sir William Jervois (remplacé aujourd'hui par le comte d'Onslow), me fait l'accueil le plus charmant et me fournit l'occasion de visiter tous les édifices privés qui m'intéressent. Mon séjour de dix jours dans la capitale me démontre une fois de plus que les distances ne forment aucun obstacle au développement des pays modernes, et que souvent aux antipodes on a à constater des progrès qui font encore défaut dans beaucoup de villes de notre vieille Europe. Je trouve à Wellington un bureau de poste monumental qui ferait honneur à plusieurs de nos capitales, un jardin botanique dont la réputation n'a rien d'exagéré, des édifices dont le luxe de construction s'associe au confort et au bon goût, et l'électricité remplaçant le gaz dans la ville entière.



Femme maorie tatouée. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

La prison de la ville, que je visite dans ses détails, est un modèle d'organisation pénale, de propreté et de discipline. En me faisant expliquer le régime auquel sont assujettis ces condamnés, et en me rappelant l'existence paisible des « malheureux » que j'ai vus à l'œuvre dans les pénitenciers de la Nouvelle-Calédonie, je ne puis m'empêcher d'établir des comparaisons qui ne trouveraient pas leur place dans le cadre de ce récit de voyage, mais qui néanmoins mériteraient l'attention des législateurs. Cette prison n'avait qu'un inconvénient, c'était d'être trop petite pour le nombre des victimes de la loi. Aussi, en gens pratiques, les Anglais ont-ils décrété la construction d'une prison plus grande, et ordonné que ce nouveau bâtiment serait l'œuvre des condamnés mêmes!

Elle ne tardera pas à être terminée; le nouvel édifice s'élève sur une colline hors de la ville, et tel qu'il se présente à mes regards je ne me douterais guère qu'il fût le produit d'une main-d'œuvre aussi originale. Les briques qui servent à la maçonnerie, la charpente, la peinture, tout, en un mot, est l'œuvre des prisonniers, qui auront le droit d'être fiers de leur besogne, mais qui désireraient probablement que d'autres locataires profitassent des résultats de leur travail.

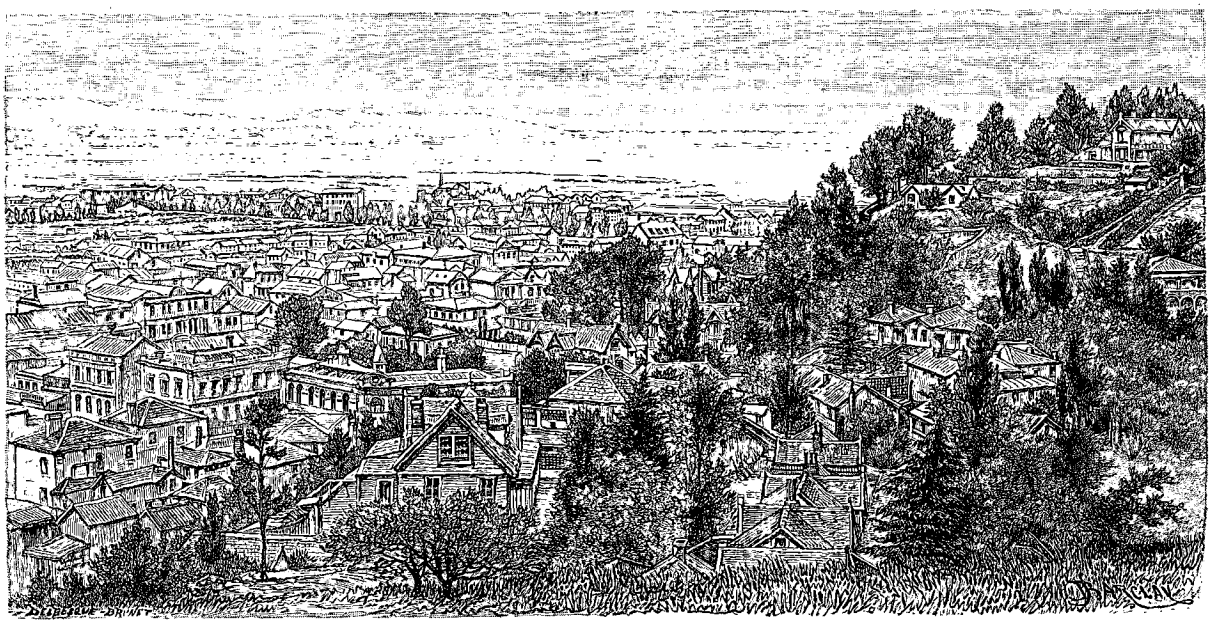
En me promenant dans les rues de Wellington, je rencontre les premiers Maoris. Suivant le dernier recensement il en existe encore environ 42 000 tout au plus, établis dans l'île du Nord, contre 2 000 environ dispersés dans l'île du Sud, dans des contrées où le voyageur ne pénètre que rarement. C'est dans l'intérieur de l'île, et spécialement dans les régions volcaniques, que je pourrai les étudier à loisir; les environs de Wellington n'en contiennent qu'un nombre restreint. Ils y sont maraîchers, et s'appliquent surtout à la culture de la fraise et d'autres fruits. La première impression que me produit la vue du couple arrêté devant un débit de tabac est favorable. L'homme représente la force et l'énergie; ses grands yeux noirs expriment la douceur et la bonté. La femme, sans pouvoir prétendre à la beauté, a les traits réguliers, et sans le tatouage qui lui déforme le menton et les lèvres, on pourrait la prendre pour une métisse de l'Amérique du Sud. Elle vient d'acheter sa provision de tabac, et en bourre sa pipe, car presque toute femme maorie fume du matin au soir. La population mâle, bien que ne dédaignant pas le tabac, s'y adonne beaucoup moins que le beau sexe.

Lorsque je vois deux autres femmes s'approcher d'eux et leur tendre la main, j'éprouve un certain désappointement. Je m'étais attendu à un épanchement d'amitié d'un genre inconnu chez nous, mais d'extrême bon ton parmi cette population indigène. Les Maoris ne se donnent pas la main et ne s'embrassent pas, mais... se frottent le nez l'un contre l'autre. Dans un milieu européen comme Wellington, cet échange de tendresse les exposerait probablement à la risée des blancs; pour être témoin de cet usage, qui du reste tend de plus en plus à disparaître, il faut remonter dans certaines parties de l'intérieur où les Maoris ont conservé leurs anciennes traditions et habitudes.

G. VERSCHUUR.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Napier (voy. p. 245). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. G. VERSCHUUR [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Comparés aux habitants des différents groupes du Pacifique et de la Malaisie, les Maoris sont, sans contredit, d'une race supérieure. D'où proviennent-ils? personne ne saura jamais l'affirmer d'une façon positive. Ce qui semble résulter de leurs propres traditions et des recherches de savants compétents, c'est qu'ils sont venus peupler le pays dans le courant du XVe siècle. D'après leurs traditions, ils arrivaient d'une île appelée Hawaiki. S'agit-il de Hawaï (îles Sandwich) ou de Savaii (archipel Samoa)? La lumière sur cette question ne se fera jamais, pas plus que sur l'époque exacte de l'occupation. Ces détails resteront perdus dans l'obscurité qui enveloppe l'histoire d'un peuple sans littérature.

La version qui me paraît la plus admissible est celle-ci : un chef, venant de cette île problématique de Hawaiki, aurait débarqué dans son canot sur les rives du nord, et aurait été frappé par la beauté du pays. A son retour dans son île il organisa une vaste émigration, et une flottille de grands canots de guerre vint aborder sur les rivages qu'il venait de découvrir. Ce qui semblerait confirmer cette version, c'est que l'histoire a conservé les noms de ces canots, et que les tribus s'accordent toutes entre elles dans les détails qu'elles donnent sur cette première occupation. Les planchettes entaillées sur lesquelles a été gravée la succession des événements, et qui se trouvent dans les mains des prêtres (tohungas), indiquent qu'une vingtaine de générations se sont succédé depuis l'époque de l'émigration, ce qui la ferait remonter au XVe, ou peut-être même au XIVe siècle.

Toujours est-il que les Maoris sont d'origine polynésienne, et si la version précitée n'est pas la vraie, il se pourrait, à cause de la similarité de langage avec d'autres îles du Pacifique, que ces premiers occupants aient fait un séjour assez prolongé dans d'autres groupes, et qu'ils y aient laissé des leurs. Se pourrait-il encore que la patrie de ces premiers immigrants fût l'archipel de Tonga? Le courant qui règne entre ces îles et les côtes de la Nouvelle-Zélande donne de la vraisemblance à cette supposition. Il est à remarquer en outre que dans la langue maorie plusieurs mots ont une grande parenté avec l'idiome de cet archipel.

On porte généralement à 120 000, quoique sur des données passablement vagues, le nombre des Maoris existant dans le pays à l'époque de la première occupation européenne. Graduellement ce nombre a diminué, et le recensement de l'année 1887 n'accuse qu'un chiffre de 41 627 hommes, femmes et enfants. Il ne faudrait pas s'étonner si ce chiffre était peu exact, attendu que

1. Suite. — Voyez p. 209 et 225.

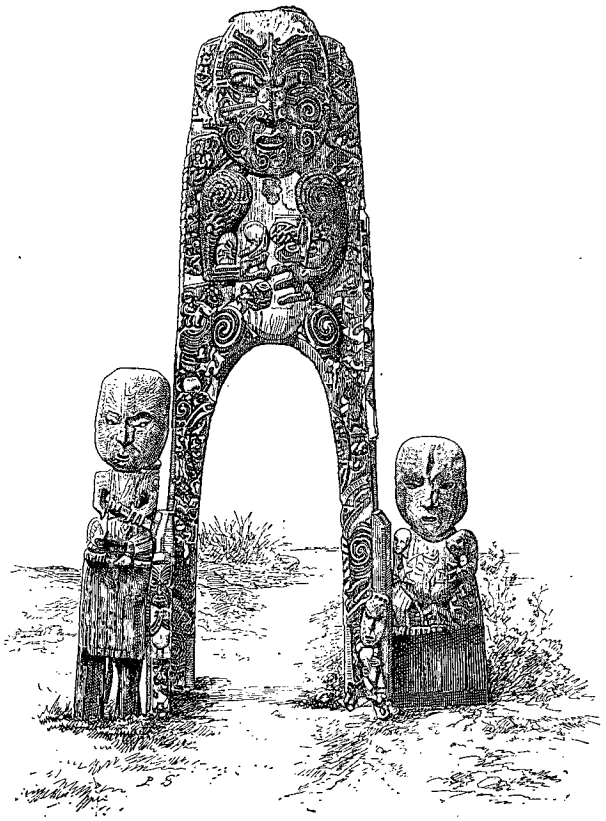
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans plusieurs tribus on se refuse obstinément à fournir des détails précis. Elles s'imaginent que le gouvernement n'a d'autre but, en faisant ces recensements, que de leur imposer quelque nouvel impôt. La décroissance indiscutable de la race indigène provient des différentes maladies que les Européens ont importées. Ce qui est curieux, c'est que plusieurs des maladies auxquelles résistent en général les enfants d'origine anglaise, petite vérole, coqueluche et autres, sont fatales non seulement aux enfants maoris, mais aux adultes, tant hommes que femmes. La phtisie pulmonaire fait des ravages considérables parmi cette population, et les cas où un homme dans la force de l'âge succombe en deux ou trois mois sont fréquents. Il est vrai que le Maori se soucie peu des précautions qu'un climat humide et changeant devrait prescrire. Il traversera une rivière, et ne se donnera pas la peine de changer de vêtement ou tout au moins de se sécher.

Mais un ennemi inconnu avant l'arrivée des blancs, celui qui doit principalement décimer leurs rangs, c'est la boisson. Sans exception ils s'adonnent aux alcools de différente nature que les Européens leur ont fait connaître, et la femme l'emporte souvent sur l'homme dans cette funeste passion. On dirait que le Maori éprouve une satisfaction extraordinaire en s'enivrant; un voyageur digne de foi raconte qu'un jour il a vu un homme de quarante ans arrêté devant la véranda d'un hôtel, se désolant de ne pouvoir s'enivrer après s'être ingurgité 13 verres de whisky. Aussitôt qu'ils peuvent le faire, les enfants suivent l'exemple de leurs parents; j'en ai vu souvent de l'âge de cinq ou six ans, tenant une pipe à la bouche.

Dès leur plus tendre enfance ils commencent une existence d'amphibie qui ne peut avoir qu'une influence déplorable sur le développement de leurs forces. Ils se plongent dans l'eau chaude comme dans l'eau glacée, suivant la nature du sol où ils vivent; souvent, ne sachant pas encore nager, ils disparaissent dans les nombreux gouffres des centres volcaniques. Les Maoris ont un système spécial pour rappeler à la vie la victime d'une pareille imprudence, dans le cas où l'immersion trop prolongée a provoqué un état d'insensibilité qui fait craindre la mort. Ils suspendent le noyé, la tête en bas, au-dessus de la fumée d'un bûcher ardent, et ce procédé, qui trouverait peu de partisans dans notre monde médical, a souvent produit un résultat favorable. Un médecin écossais, témoin d'une pareille expérience, à laquelle il cherchait à s'opposer de toutes ses forces, a vu un enfant revenir à la vie dans un cas qui lui paraissait absolument désespéré.

Le tatouage, un des signes les plus caractéristiques de la race, diminue de plus en plus parmi les jeunes générations. Antérieurement tout Maori qui voulait être « quelque chose » avait hâte de se soumettre à cette douloureuse opération, dont le procédé différait, comme exécution, des usages en vigueur chez d'autres peuples sauvages. Au moyen de deux coquillages, aiguisés en lames de couteau, on arrachait au visage de petites lanières de peau, et dans la plaie ensanglantée on versait un liquide bleu verdâtre. La partie opérée s'enflait tellement sous l'action de la douleur, qu'il fallait remettre à un autre jour le reste de l'horrible mutilation.

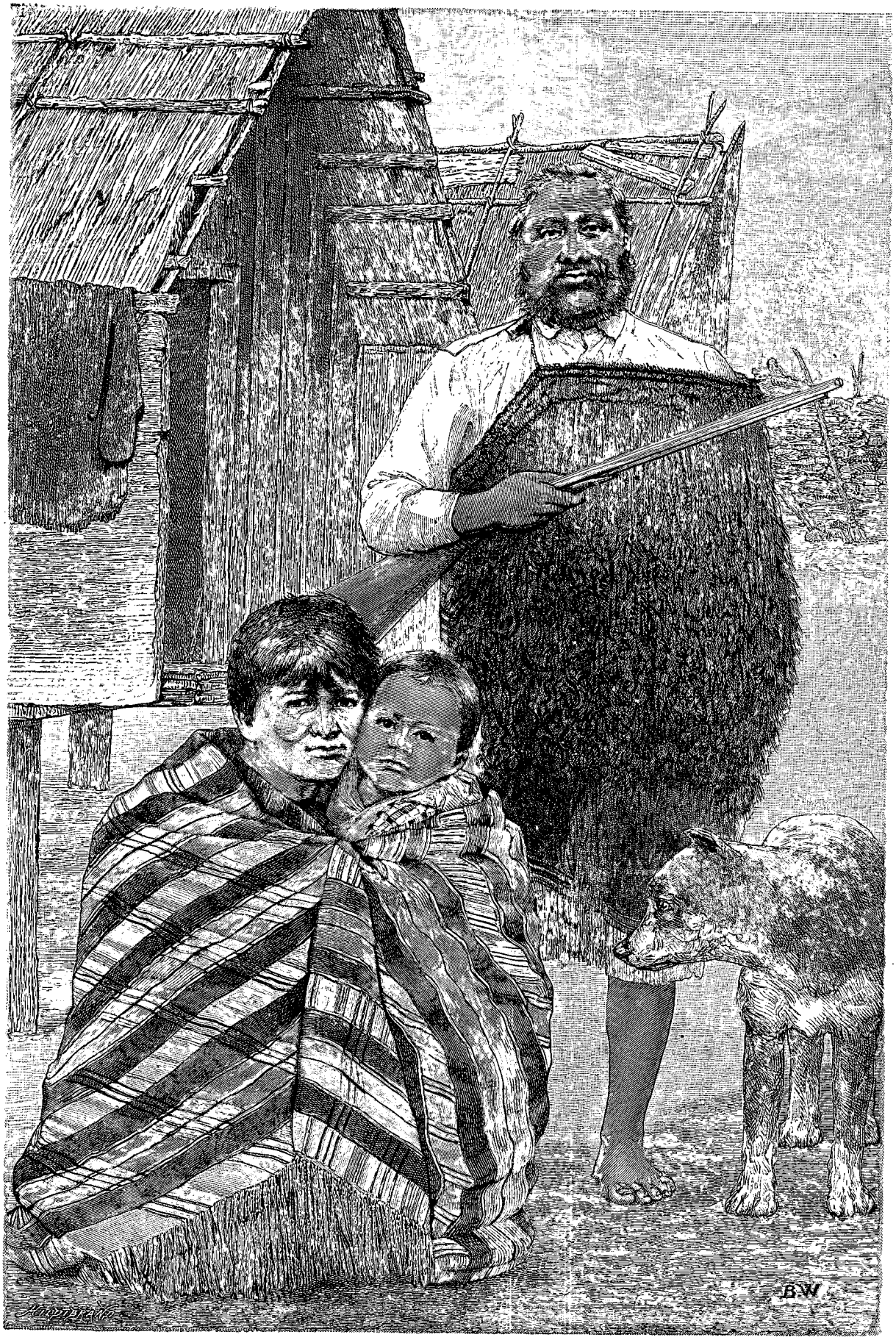


Divinités des Maoris. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Les hommes avaient la figure tout entière tatouée; pour les femmes l'opération se bornait au menton et aux lèvres. Les visages de quelques vieux chefs dans le Pays du Roi (King Country) représentent des dessins vraiment artistiques; l'artiste maori savait donner la grâce et une régularité mathématique aux courbes de la gravure, et c'est à peine si quelques décimètres de l'épiderme, épargnés par les incisions, avaient conservé leur couleur naturelle d'un rouge-brun foncé.

D'une taille au-dessus de la moyenne, robustes et bien bâtis, les Maoris ont le caractère guerrier et courageux. Ils surpassent en intelligence les aborigènes des groupes épars dans le grand Océan Pacifique; doués d'une bonne mémoire, ils apprennent très vite, et s'assimilent facilement les usages des colons. Le sentiment religieux est fortement développé; les divinités sont innombrables. On les retrouve dans tous leurs dessins, dans leurs maisons, au bord des routes et des lacs. Fatalistes et superstitieux, ils craignent l'enfer, et il n'y a rien d'étonnant à ce que dans un pays rempli de volcans, de chaudières mugissantes et de geysers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maoris. — Dessin de Barbotin, d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cet enfer joue un rôle important dans la croyance d'un peuple que le christianisme n'a fait encore qu'effleurer. La ressemblance des traditions des Maoris avec notre Ancien Testament est des plus frappantes. Ils possèdent comme le *pakeha* (homme blanc) la tradition du déluge, destiné à noyer la population devenue vicieuse et corrompue; mais à la place de l'Arche, contenant la seule famille vertueuse de l'époque, ils racontent qu'un pêcheur avec trois de ses frères vint visiter le pays, et créer une population nouvelle.

L'image du premier homme et de la première femme correspond au récit de la Genèse. Tiki, un dieu principal, débarqua sur la terre peu de temps après sa création. Il fit à son image un homme composé d'argile rouge, et le remplit avec son propre sang, l'étendant sur une barrière (à l'instar des lapins de Canterbury) pour le laisser sécher au soleil. En séchant, l'homme s'anima. Enchanté de son œuvre, Tiki fabriqua une femme d'après le même procédé. Ce couple bien assorti engendra une population nombreuse.

Quoique l'anthropophagie existât parmi eux avant l'arrivée de Cook, leur férocité ne devait pas être interprétée dans le véritable sens du mot. S'ils dévoraient leur prochain, c'était à la suite des guerres fréquentes que les tribus se livraient entre elles; la bataille se terminait invariablement par des scènes révoltantes de cannibalisme, et les vainqueurs mangeaient le cœur et les yeux de leurs ennemis tombés dans le combat, afin de s'inspirer de leur courage et d'acquérir leur sagacité. L'arrivée des missionnaires et les lois édictées par les envahisseurs ont eu facilement raison de ces habitudes barbares, et le Maori qu'on voit aujourd'hui représente plutôt le type de la douceur que le caractère turbulent de ses ancêtres.

Leurs principales armes de guerre étaient la hache de pierre, la massue et la lance; toutes ces armes ne se rencontrent plus maintenant que dans les musées et chez les marchands de curiosités; le fusil les a remplacées. Le mot de fusil produit sur toutes ces peuplades d'origine sauvage un effet presque semblable à la décharge de l'arme même! Pour un fusil, quelque mauvais, usé ou démodé qu'il soit, ils feraient le plus grand sacrifice : on en a vu se livrer à un travail des plus fatigants pendant deux mois, pour se procurer l'arme de leurs rêves. Leurs habitations d'autrefois n'existent plus; c'étaient des forteresses inaccessibles, défendues par des palissades. On en trouve encore quelques vestiges, mais les combats acharnés qui se livraient dans ces enceintes ne se renouvelleront plus.

Un des vieux habitants de l'île du Nord me décrivit un jour les Maoris comme ayant le caractère de l'enfant à côté de la passion de l'homme. Je crois que cette appréciation est parfaitement exacte. Ils aiment tout ce qui est nouveau, sont jaloux à l'excès, ne savent garder aucun secret et possèdent un sentiment d'amour-propre qui dégénère en vanité et en arrogance. Une insulte infligée en présence d'un tiers les pousse à la furie, à la cruauté même. Tout en étant attachés à la vie, ils meurent avec indifférence, quand la mort est inévitable. La reconnaissance est inconnue chez eux; ils n'ont même pas un mot dans leur langue qui exprime ce sentiment. Les cas de vol sont des plus rares; la passion prédominante est la vengeance, et ce sentiment se transmet de génération en génération.

La colonisation de la Nouvelle-Zélande est loin d'avoir pu s'opérer sans effusion de sang, et l'histoire garde le souvenir de batailles sanglantes entre les Anglais et les indigènes. Ces batailles, résultat inévitable de l'envahissement par le *pakeha* d'un pays occupé par un peuple aussi guerrier que les Maoris, se renouvelèrent périodiquement à l'occasion de chaque prise de possession de leurs terrains, et les Anglais se heurtèrent plus d'une fois contre une défense héroïque, et le mépris de la mort, que les chefs savaient inspirer à leurs sujets exaltés. La soumission définitive au gouvernement britannique du roi des Maoris, exerçant son pouvoir dans le King Country, n'eut lieu qu'en 1875; l'année dernière encore une rencontre avec les indigènes paraissait imminente près de Gisborne.

Je quitte Wellington par une belle matinée de février. Le ciel est d'un beau bleu diaphane, et le soleil qui vient de se lever jette ses tendres reflets sur le cercle des montagnes qui enserrent la baie limpide. Le train s'enfonce bientôt dans l'intérieur du pays, et, tout en contournant les rochers et en décrivant les courbes les plus extravagantes, nous ne cessons de monter jusqu'à ce que nous ayons atteint l'altitude de 720 mètres. C'est le sommet du mont Rimutaka. Un vent furieux règne fréquemment à cet endroit, et le gouvernement a dû prendre les mesures nécessaires pour éviter le retour d'un terrible accident qui eut lieu en septembre 1880. Un train tout entier fut jeté par la force de la tempête au bas d'un profond talus; cette catastrophe coûta la vie à vingt voyageurs.

La voie ferrée est un chef-d'œuvre de construction. Je me poste sur le balcon, qui, à l'instar du système américain, se trouve derrière chaque voiture, et j'aperçois au milieu des rails ordinaires un troisième rail, d'une élévation supérieure, servant d'appui à la roue appliquée au-dessous des wagons. Cette précaution diminue le danger de déraillement dans les courbes fantastiques que nous décrivons. Nous descendons avec une vitesse vertigineuse, et arrivons dans une plaine fertile. A droite le lac Wairarapa, et peu après le train s'arrête à Masterton, ville de province où il n'y a rien de bien intéressant à voir. La ligne du chemin de fer continue jusqu'à Mangamahoe; c'est là qu'on prend la diligence pour Woodville, voiture préhistorique dans laquelle on trouve moyen de loger plus de passagers qu'il n'y a de places. Un voyageur accommodant grimpe même sur le monceau de bagages qu'on a entassés sur le sommet du véhicule.

La route est des plus pittoresques et des mieux entretenues; elle traverse une immense forêt vierge où le feu accomplit constamment son œuvre de destruction. Le gouvernement a tout récemment vendu des étendues de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forêt considérables, et les propriétaires ne demandent qu'à transformer dans le plus bref délai en terre cultivable ces impénétrables fouillis. On commence par y mettre le feu. Souvent les flammes s'étendent à souhait et dévorent complètement la masse végétale; souvent aussi l'œuvre est à recommencer. Après avoir abattu à l'aide de la hache les troncs d'arbres et les fougères imprégnées d'humidité, il faut attendre que ces amas et débris de toutes sortes, récalcitrants à l'action du feu, aient eu le temps de se dessécher.

Il arrive parfois que la diligence se trouve arrêtée par les flammes ou par la chaleur accablante qui se dégage des deux côtés de l'embrasement général. Justement l'avant-veille notre attelage avait dû stopper plusieurs heures au beau milieu de la forêt, pour attendre que le vent, en changeant de direction, permît au cocher d'avancer à travers une fumée aveuglante. Nous en subissons l'inconvénient, et croyons étouffer à plusieurs reprises. Plus loin le défrichement est achevé; les semences et l'herbe ont poussé rapidement sur ce sol vierge, et le bétail trouve une nourriture abondante dans les prairies qui ont remplacé la forêt sauvage.

Nous entrons dans la « 70 *mile-bush* » (brousse de 70 milles), dont le nom indique suffisamment la nature de la végétation. C'est un mélange d'arbres de toutes sortes, de fougères et de lianes, qui forment un assemblage ravissant; il n'y a que le cocher peut-être qui puisse se plaindre de la monotonie d'un paysage qu'il doit traverser tous les jours!

En sortant de la brousse nous pénétrons dans un village construit tout récemment; il est habité en majeure partie par des immigrants danois et norvégiens, et se distingue par une propreté minutieuse, inhérente aux peuples du Nord. Nous couchons à Woodville, et continuons le lendemain notre route par chemin de fer jusqu'à Napier. Comme étendue et progrès, Napier n'égale pas les villes que j'avais visitées jusqu'alors, néanmoins son beau port, ses promenades, son musée et ses édifices publics rendent hommage à l'esprit colonisateur de ses occupants. On est en train d'y construire, le long de la mer, une promenade qui coûtera dix millions de francs.

Je n'ai pas besoin d'être réveillé le surlendemain pour remonter en diligence. Un tremblement de terre se charge de ce service; je descends quatre à quatre l'escalier, à la première secousse, et me trouve pieds nus dans la rue avant le lever du soleil. Par bonheur les secousses ne durent que quelques secondes et n'occasionnent pas de dégâts. Une excursion à Gisborne en vaut-elle la peine? voilà ce que je me demandais. Les personnes qui connaissent le pays me résolvent la question dans le sens de la négative. Le pays n'offre rien de particulier; seuls les souvenirs historiques qui se rattachent à cette partie de l'île offrent quelque intérêt.

Après la découverte de la Nouvelle-Zélande par Tasman en 1642, on n'a connaissance d'aucun Européen l'ayant aperçue ou y ayant débarqué avant Cook. Ce fut lui qui en octobre 1769 jeta l'ancre dans Poverty bay, à l'endroit où s'élève actuellement la ville de Gisborne. Les sauvages prirent le navire pour un oiseau de mer gigantesque et s'émerveillèrent devant la grandeur de ses ailes, qui n'étaient autre chose que les voiles. En voyant une baleinière descendre dans l'eau, et déposer à terre des êtres blancs ayant forme humaine, l'oiseau fut considéré comme le domicile de dieux, dont la toute-puissance ne tarda pas à se manifester.

Quelques marins ayant été attaqués au moment même de leur descente, ceux-ci ripostèrent par des coups de fusil, et tuèrent un des assaillants. Le hasard voulut que ce fût leur chef. Devant ce miracle, qu'ils considérèrent comme un effet de la foudre que ces blancs portaient avec eux, leur étonnement se changea en terreur. Ils se retirèrent dans l'intérieur, et Cook ne put plus avoir la moindre communication avec ces naturels, ni se procurer les objets dont il avait eu l'espoir de pouvoir s'approvisionner. Voilà pourquoi il donna le nom de « baie de la Pauvreté » à cette terre inhospitalière. Les explorations qu'il fit dans la baie des Iles (bay of Islands), de Mercury, de Hawkes, et de l'Abondance (Plenty bay), furent plus heureuses au point de vue des rapports qu'il réussit à établir avec les indigènes, quoique dans le récit de ses voyages il fasse souvent mention de leurs instincts sauvages et guerriers. Les projets d'invasions dans les tribus voisines et les guerres intestines occupaient presque constamment leur temps; leur agriculture se bornait à la culture du *kumara*, espèce de pomme de terre douce. La construction des canots constituait leur seul travail manuel; leur nourriture ne se composait que du rat, du chien et de poissons, spécialement l'anguille, à côté du kumara et du taro.

Comme bêtes de somme, ils se servaient de leurs femmes, dont la vertu n'était appréciée ni avant, ni après le mariage.

Le premier voyage de Cook sur les différentes côtes de l'île du Nord fut de 327 jours. Il y retourna en 1772, en 1774 et en 1777. Dans l'intervalle le pays fut visité par le navigateur français Surville, et peu après par Marion du Fresne, qui y fut assassiné avec quatorze de ses compagnons. L'amiral d'Entrecasteaux y fit escale dans son voyage à la recherche de La Pérouse. Quant à la prétendue découverte en 1504 par un marin de Harfleur, Binot de Gonneville, aucune donnée authentique n'est jamais venue confirmer cette assertion.

La description que je pourrais faire de la route de Napier à Tarawera ne me ferait que tomber en redites au sujet des panoramas superbes que le pays offre au voyageur. Mêmes montées, mêmes descentes de rochers et de montagnes boisées, mêmes précipices, même traversée, quarante-cinq fois répétée, d'une seule rivière serpentant à travers la plaine. Nous pénétrons dans la vraie zone volcanique de l'île; un vide immense doit exister au-dessous du chemin que nous suivons : le son caverneux produit par les sabots des chevaux le démontre d'une façon péremptoire.

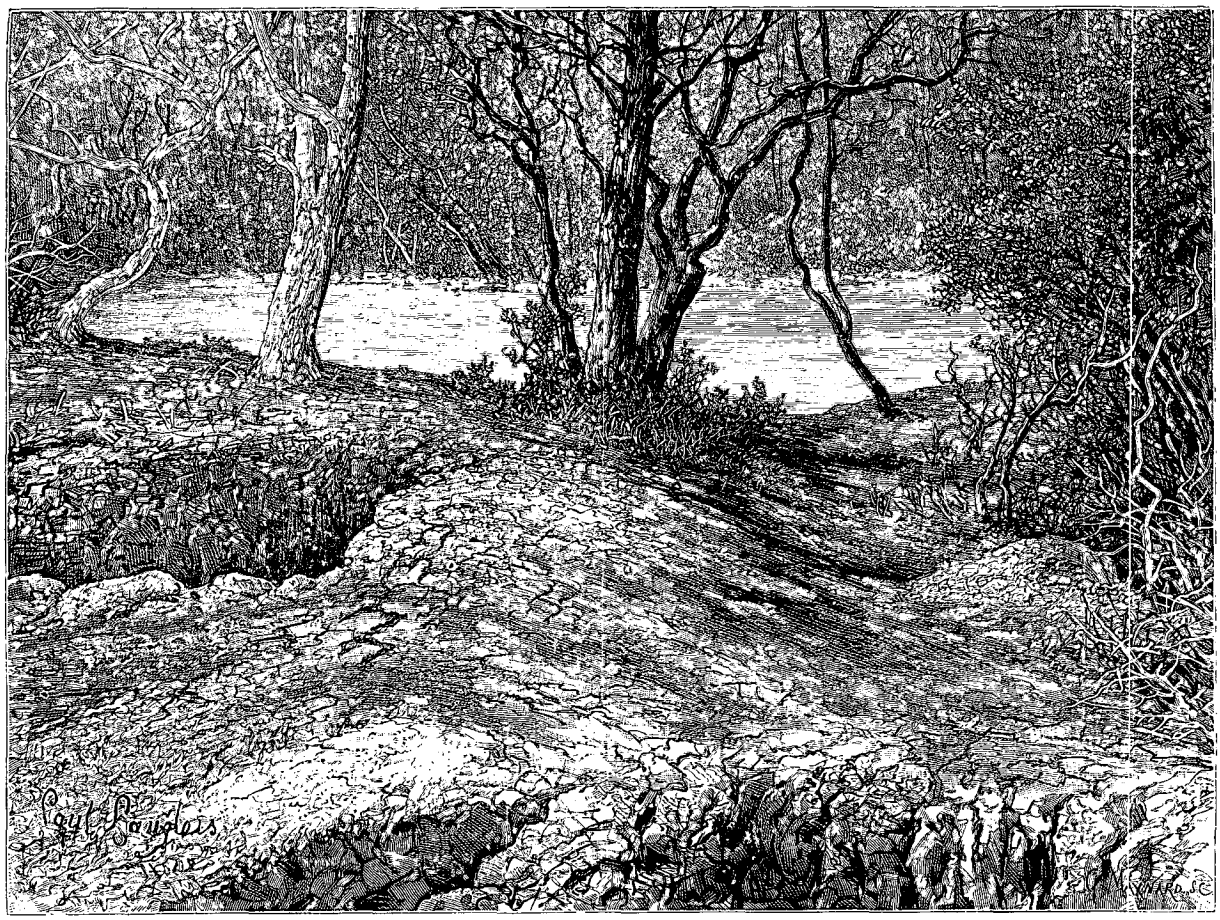
Voici Tarawera, où un Danois complaisant nous installe dans nos chambres. L'hôtel qu'il tient est propre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et pour le service de ses hôtes il ne se trouve pas embarrassé. Une dizaine d'enfants se partagent cette besogne, et après le dîner la salle se transforme en salle de concert. Ses filles jouent du piano et chantent tous les airs connus et inconnus. Nous sommes tout à fait en famille ici ! une passagère de notre diligence chante un hymne ; le cocher tourne les feuillets. Ce dernier nous présente à sa femme le lendemain ; c'est une belle femme maorie qui tient une petite auberge, où se fait le déjeuner des touristes, et où l'on change de chevaux.

Le pays devient de plus en plus désert et aride ; un amas de déjections volcaniques précède les colonnes de fumée qui s'élèvent de ce sol lugubre. On ne voit ni habitations ni habitants ; le seul incident qui interrompt la monotonie du voyage est l'apparition à quelque distance de nous d'une centaine de chevaux sauvages. Ces animaux se trouvent en assez grand nombre dans les steppes de l'île du Nord ; les Maoris et quelques Européens adroits savent les prendre quelquefois au moyen de lassos. Leur valeur moyenne est de 30 shillings.

Nous voilà au lac Taupo, le plus grand en superficie de tous les lacs néo-zélandais, et situé à 350 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les Maoris, frappés par



Wairakei. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

l'étendue de cette nappe d'eau, l'appelaient Taupo Moana (Mer Intérieure). Avant d'y arriver nous avons aperçu les deux grands volcans de la région, le Tongariro, de 7800, et le Ruapehu, de 9850 pieds de hauteur. Le cône de ce dernier, qui affecte la forme d'un pain de sucre, est toujours en activité, et par un temps clair on peut distinguer sa colonne de vapeur et de fumée s'élevant à une hauteur prodigieuse. Une grande éruption eut lieu en juin 1869, et les coulées de lave s'étendirent jusqu'à une distance considérable.

Le Ruapehu est couvert d'une neige éternelle ; les Maoris donnent à la neige le nom de *huka*, ce qui veut dire sucre. A quelques kilomètres du rivage s'élève un excellent hôtel, installé comme sanatorium, et renfermant dans son jardin les bassins d'eau de tous degrés de chaleur, propres à la guérison des rhumatisants que les médecins y envoient.

Sur les bords de la rivière Waikato, qui déverse ses eaux dans le lac Taupo, je me trouve à la première étape de ma longue excursion dans cette partie centrale de l'île, où tout respire la destruction et l'horreur. Cette terre en ébranlement continuel, ces matières liquides et boueuses en ébullition constante, rappellent l'enfer de Dante. Partout autour de moi, des trous et des crevasses livrent passage à des jets de fumée et à des émanations sulfureuses ; la terre est molle et menace de s'effondrer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous mes pieds. Gare à un faux pas! un manque de prudence momentané vous ferait glisser sur cette masse visqueuse et vous brûlerait affreusement, comme plus d'un touriste, dédaignant le secours d'un guide, en a fait l'expérience à ses dépens. A côté de ces bouilloires naturelles, les fougères, la mousse et les buissons poussent vigoureusement, comme pour démontrer la permanence des contrastes dans les mystères de la création. Parfois de menus rameaux, sous l'influence des vapeurs et des matières siliceuses, se sont transformés en tiges pétrifiées et présentent un aspect fantastique. La partie inférieure de la plante, enveloppée dans une riante verdure, représente l'été, et le dessus la neige et les frimas de l'hiver.

A Wairakei, à deux heures de distance du lac, les phénomènes sont plus nombreux et l'ébullition du sol produit des effets encore plus surprenants. L'eau qui coule sur les rochers est bouillante; un lac même d'eau bouillante s'étale à mes pieds et lance dans les airs des jets de liquide fumant. La vapeur se fraye un chemin par des cavèrnes, des puits et des fissures profondes; la terre, sous l'action de l'ébullition souterraine, prend les couleurs les plus bizarres; une pétrification curieuse s'établit aux bords de chaque gouffre. Le passage le



Dans les chaudières, à Wairakei. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

long de ces chaudières naturelles est dangereux et difficile; le pied menace de glisser à chaque pas. Le cicérone qui nous conduit réserve comme bouquet final la visite de ce qu'on appelle le bassin de champagne. C'est un petit lac azuré bouillant avec furie.

A l'endroit où la rivière Waikato se rétrécit entre deux murailles de rocs, non loin de Wairakei, elle forme une cascade imposante, d'un volume considérable. Je l'apprécie d'autant mieux, lorsque en descendant sur la berge rocailleuse je vois la masse d'eau écumante s'abattre dans le précipice, mugir en tourbillon et s'écouler en rapides furieux.

Le départ de Taupo s'effectue encore à une heure assez matinale pour qu'on puisse arriver à Ohinemutu (lac Rotorua) avant la tombée de la nuit. Tout le chemin à parcourir porte l'empreinte des feux souterrains, des cataclysmes, de la désolation : des centaines de cônes volcaniques, de cratères éteints, de gouffres béants au milieu d'un désert sans bornes. Nous passons tout près d'un geyser, dont le jet puissant s'élève à une vingtaine de mètres de hauteur, et vers les cinq heures nous distinguons dans le lointain des tourbillons de fumée indiquant la présence du lac Rotorua. Nous avons le choix entre deux bons hôtels à Ohinemutu, village qu'aucun touriste ne manque de visiter et où l'on se trouve à même d'étudier la vraie vie

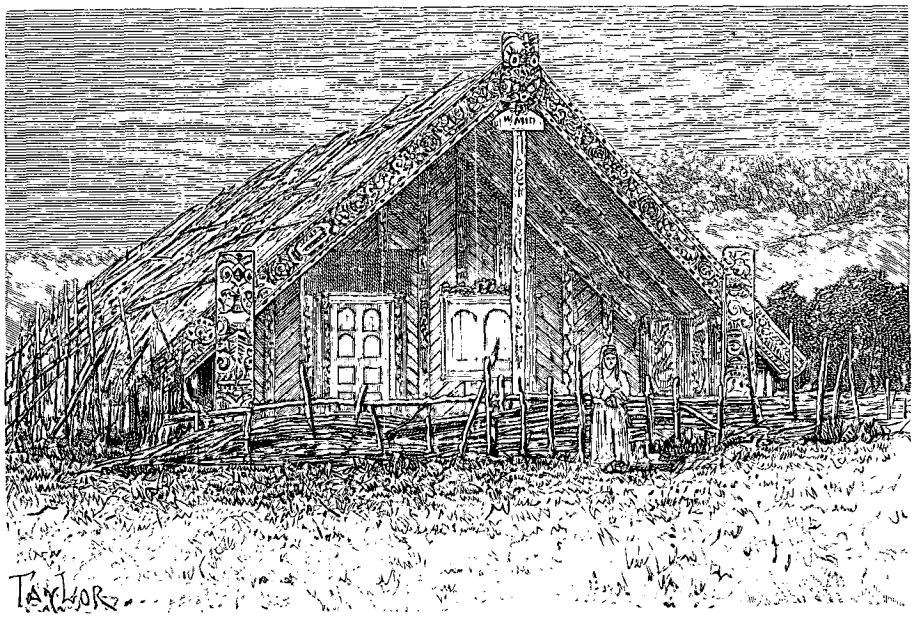
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maorie. C'est un assemblage bizarre que celui de ces divers spécimens indigènes, préoccupés avant tout d'exploiter les voyageurs que la belle saison y amène. Toutes ces dames fument la pipe et demandent de la bière et du whisky; leurs maris jouent plutôt le rôle de figurants, et les enfants plongent dans l'eau froide ou dans l'eau chaude — à votre choix — pour attraper les sous que vous voudrez bien y jeter. C'est la répétition des plongeurs d'Aden ou de Dakar.

Si vous voulez vous offrir le plaisir d'une fête, où la danse joue le principal rôle, on vous organise une *haka*, succession de contorsions de hanches à l'instar des *nautchs* de l'Inde. Vous n'aurez qu'à verser une livre sterling et vous porter garant pour les consommations des danseuses, et sans tarder ces dames iront faire leur toilette!

Ces familles primitives me plaisent mieux dans leur simplicité nationale, quand je les vois occupées aux détails du ménage, qui ne s'accomplissent pas, comme on pourrait le croire, dans l'intérieur de leurs huttes, mais bien tout autour et en plein air. Cheminées et cuisines sont remplacées par les nombreux trous de ce sol mystérieux, où l'eau bouillante jaillit sans interruption. Les femmes y cuisent leur nourriture, et la marmite naturelle n'exige aucuns frais de combustible. Dans leurs jardins elles cultivent un tabac de qualité inférieure, dont les feuilles séchées ont une couleur de boue. Cette formation curieuse de terrain produit quelquefois des incidents bizarres. Souvent une source disparaît, et une autre jaillit tout à coup au milieu d'une pelouse, d'un enclos ou d'une route. Il est arrivé que dans l'intérieur d'une habitation l'eau bouillante sortit soudain de terre et mit en fuite la famille.

Voici le *whare-puni*; c'est le dortoir, suivant la



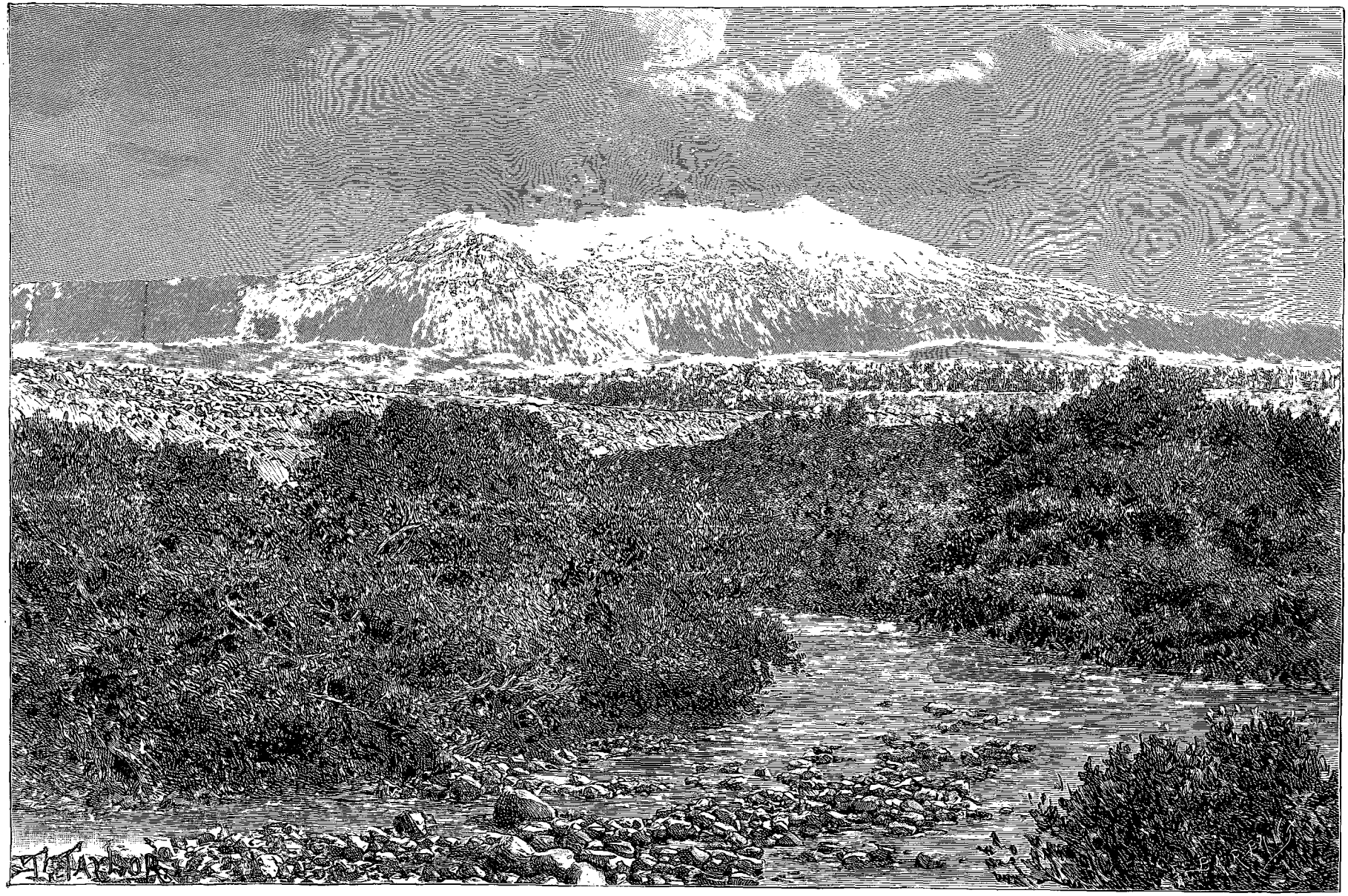
Whare-puni à Ohinemutu. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

traduction littérale du mot maori; mais l'attribution donnée au bâtiment est celle de salle publique, de lieu de réunion, d'hôtel de ville. Une tribu voisine venait-elle en visite, une assemblée devait-elle avoir lieu, c'était au whare-puni que débarquaient les étrangers, et quelque modeste que fût un village maori, il possédait toujours une maison de ce genre. Celui d'Ohinemutu a la réputation d'être le plus beau du pays, et se distingue autant par son architecture intéressante que par ses sculptures en bois d'une exécution parfaite. Les idoles et les divinités ne manquent pas; comme dans l'architecture hindoue, toutes ces images brillent par la laideur de leurs traits.

Le tableau d'un village maori ne serait pas complet si l'on oubliait le chien. Non pas que ce chien appartienne à une race spéciale, capable d'obtenir une médaille à une exposition quelconque, mais plutôt parce qu'il représente un panaché de toutes les races de la terre. L'ancien, le vrai chien maori, n'existe plus, ou tout au moins il s'est tellement croisé avec tous les « amis de l'homme » débarqués d'Europe, qu'il en résulte un produit qui trouverait difficilement son nom dans un catalogue de la race canine. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent comme taille ou comme forme : l'un diffère de l'autre comme le bouledogue du terrier, ou l'épagneul du terre-neuve. Ils sont généralement méchants, et sentent la faim et la misère.

Ohinemutu est le centre de toute cette région volcanique qui occupe une grande partie de l'île du Nord. Autrefois c'est de là qu'on prenait la route pour aller à Rotomahana, visiter ces fameuses terrasses blanches et roses, décrites dans toutes les langues par les plus humbles touristes comme par les sommités de la science. Hélas! ces merveilleuses terrasses n'existent plus; une éruption épouvantable du mont Tarawera les a ensevelies à tout jamais. Elles se composaient d'un dépôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Volcan Ruapehu (voy. p. 246). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

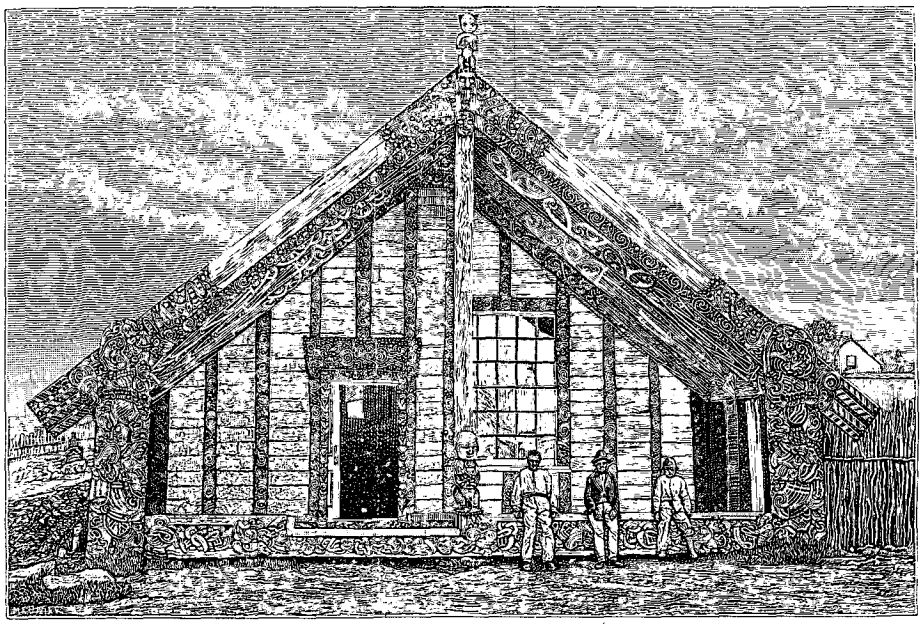
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siliceux formant gradins. Les eaux thermales, s'écoulant des bassins, se consolidaient à l'instar des stalactites et affectaient la forme de terrasses d'albâtre.

Ce fut dans la nuit du 10 juin 1886 que le cataclysme eut lieu. Rien ne laissa prévoir le bouleversement qui se préparait dans les entrailles de la terre, sinon quelques légères secousses de tremblements de terre dans les environs des terrasses. Ces phénomènes passèrent à peu près inaperçus dans un milieu pareil. Le 7 juin une société de touristes s'était rendue à Rotomahana, et dans la journée du 9 elle était retournée à Ohinemutu, laissant dans le village de Wairoa un jeune homme de Newcastle. Wairoa est à 16 kilomètres de distance des terrasses; les touristes avaient l'habitude d'y coucher une nuit. Dans la soirée du 9, une pluie torrentielle précéda une série de tremblements de terre, les uns plus violents que les autres; les habitants de Wairoa, épouvantés par ces chocs, se réfugièrent hors des maisons et constatèrent que le sommet du mont voisin, le Tarawera, était enveloppé d'un nuage sombre chargé d'électricité et sillonné d'éclairs.

Vers deux heures une explosion terrible retentit; les sommets de la montagne apparaissaient comme une masse incandescente; la boue, les rochers brûlants, les scories et les laves en fusion se frayaient un passage le long des flancs déchirés du volcan. Les tressaillements du sol, les coups de tonnerre, les éruptions violentes, provenant de trois cratères alignés, étaient effrayantes, d'après le récit que m'en fit un témoin oculaire, M. Mac Rae, le propriétaire de l'hôtel de Wairoa.

C'était comme une décharge de mousqueterie sur une étendue de plusieurs milles à la ronde. Les débris de rochers, les pierres ponces venaient s'abattre sur les toits des maisons, et plus tard une épaisse pluie de



Maison maorie. — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

boue jetait la terreur parmi la population affolée du village. On tâchait de se réfugier partout, et nulle part on ne trouvait un abri suffisamment sûr. Déjà quelques maisons s'étaient effondrées sous le poids écrasant des pierres et de la vase brûlante; déjà ces ruines couvraient les cadavres du maître d'école et de ses trois enfants; déjà plusieurs indigènes se trouvaient ensevelis sous les déjections du colosse.

Après un choc plus violent que les précédents, M. Mac Rae réunit dans la pièce de son hôtel qui semblait devoir offrir le meilleur refuge les membres de sa famille et les amis qui avaient confiance dans son calme et sa présence d'esprit. Mais voilà que la moitié de la maison s'écroule avec un fracas lugubre; il ne reste plus qu'à se sauver au milieu du déluge que projette le volcan, et à chercher un suprême refuge dans le whare-puni de l'endroit. Les malheureux, blessés, à demi aveuglés, s'appellent, se comptent : le jeune touriste de Newcastle, M. Bainbridge, manque à l'appel. On le retrouve trois jours après : il avait été écrasé sous le vestibule, qui s'était abattu sur lui au moment où il cherchait à se sauver.

Cet infortuné jeune homme avait eu le pressentiment de la terrible fin qui l'attendait; on a retrouvé sur une table du salon une lettre qu'il adressait en adieu suprême à ses parents en Angleterre, au milieu du déchaînement des éléments en fureur.

« Les détails de cette épouvantable nuit dépassent en horreur tout ce que l'imagination peut concevoir, me dit M. Mac Rae. Les cris des blessés, les lamentations des survivants cherchant femmes, enfants ou amis, étaient à fendre l'âme, et la pluie de scories et de boue continuait toujours. Le cataclysme de 79 après J.-C., qui enfouit Herculanum et Pompéi, n'a pu offrir des épisodes plus émouvants, des angoisses plus terribles. »

Tout le village de Wairoa, à l'exception de quelques

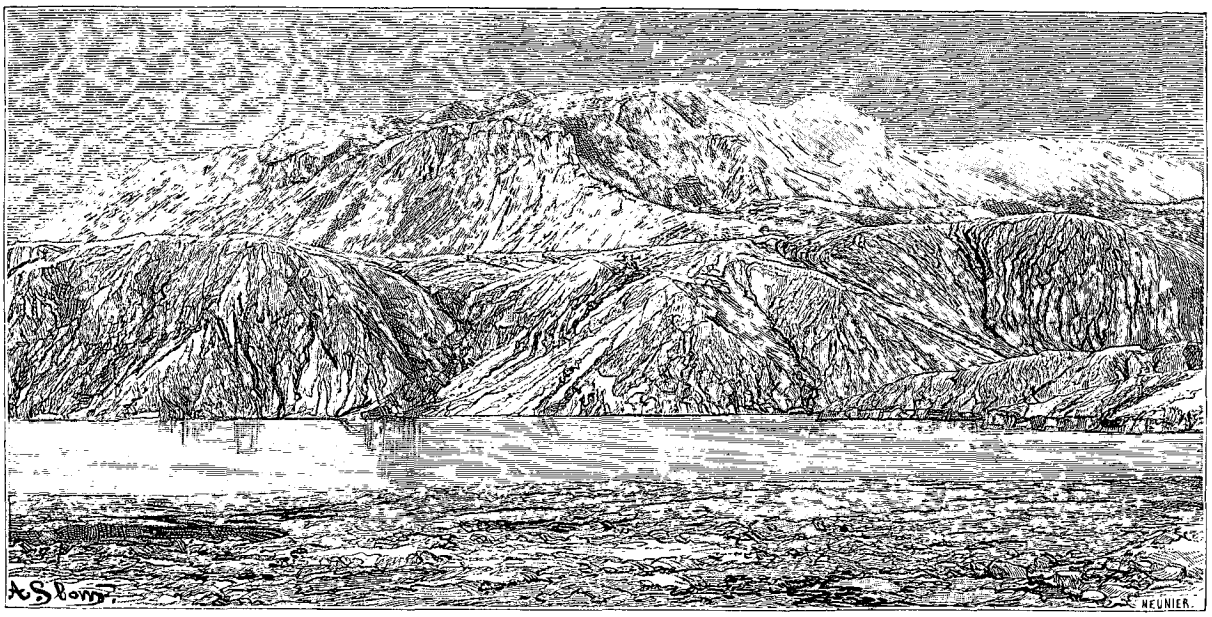
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rares maisons, fortement endommagées, mais ayant résisté, ne formait qu'un amas de ruines. Un village maori voisin, Ariki, avait complètement disparu, et les habitants avaient trouvé la mort sous les décombres.

Que resterait-il des fameuses terrasses ? se demandait-on dans l'entourage. Une expédition, organisée à Rotorua, ne tarda pas à se rendre compte de la situation. La quantité fabuleuse de déjections projetées par le volcan avait complètement enseveli ces merveilles de la nature et une grande partie du paysage environnant. Une épaisse couche de matières incandescentes recouvrait ce qui avait été l'attrait principal de l'île entière. Le lac de Rotomahana avait disparu dans les entrailles de la terre et se présentait aux regards des explorateurs comme un gouffre béant. Ce gouffre, après avoir vomi des torrents de boue, ensevelissant tout sur une étendue de plusieurs milles carrés, s'est peu après rempli d'une eau limpide; mais son niveau actuel est de 75 mètres plus bas que précédemment.

Bien que la visite de cette région dévastée ne soit pas facile, je me décide, en compagnie de deux jeunes Anglais, qui avaient été mes compagnons de voyage depuis Napier, à me rendre dans ces parages déserts. Nous nous procurons un guide et des chevaux pour atteindre d'abord le lac Tarawera, distant de 17 kilomètres.

Une légère embarcation nous transporte à la rive opposée, où la pénible ascension commence. Il nous faut deux heures de fatigue et d'efforts opiniâtres pour parvenir au sommet qui était le but de notre excursion. Nos bottes s'enfoncent dans les scories et les cendres friables; souvent nous rétrogradons plus que nous n'avançons. Harassés et épuisés, nous atteignons enfin le cône; mais notre regard n'embrasse que le spectacle



Mont Tarawera. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

lugubre d'une dévastation générale. Tant à l'œil nu qu'à travers nos lorgnettes, nous n'apercevons que les cendres, les laves, les détritus et la boue que le volcan a déversés sur la région entière.

Elle atteint une épaisseur de 3 mètres en certains endroits; en d'autres on l'estime à 30. Ni sur le sommet du Vésuve, ni sur l'Etna, je n'ai vu un cratère de dimension pareille à celui qui s'ouvre à mes pieds. C'est bien l'enfer qui nous découvre son orifice terrifiant; en maints endroits le sol est chaud, et les fumerolles, sortant des crevasses, nous enveloppent de leur fumée, imprégnée d'une forte odeur de soufre.

Au milieu de cette désolation nous distinguons les vestiges de la catastrophe, émergeant de ce tableau sinistre : des arbres morts, dont les branchages blanchis par les émanations sulfureuses se dressent comme des fantômes et affectent des formes spectrales; les brancards d'une voiture sortant de la couche boueuse; les ruines de la maison de M. Mac Rae. Le guide nous désigne du doigt l'endroit où M. Bainbridge a été écrasé par l'effondrement de cette maison, et nous fait apercevoir, au moyen de nos binocles, des matelas et un lit sortant à moitié de l'étage supérieur d'une autre maison engloutie dans l'horrible chaos. En certains endroits la nature a repris ses droits et fait pousser de l'herbe et de la mousse au milieu de cette masse limoneuse. Plus la moindre trace des terrasses; le guide ne peut que nous montrer leur position avant la date funeste du 10 juin.

Cependant nous ne pouvons nous lasser de contempler ce spectacle de ruine et de mort. Les victimes y reposeront probablement jusque dans l'éternité des siècles, et leur tombe de tufs volcaniques ne sera jamais dérangée : il n'y a pas là comme à Pompéi des richesses à déterrer ou des antiquités à découvrir.

Les lacs de Tarawera et de Rotomahana, aux eaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

clapotantes, sont visibles à peu de distance; elles représentent bien l'oasis dans ce terrible désert.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur les phénomènes dont notre globe terrestre a été le théâtre dans une période de peu d'années avant l'éruption du Tarawera, on arrive à la conclusion qu'il doit y avoir forcément une cohérence entre les cataclysmes de différente nature qui se sont produits à des milliers de milles de distance, sous l'action volcanique du centre de notre monde. Remontons à l'année 1882, dans laquelle commença la série d'éruptions qui jetèrent l'épouvante parmi des populations se croyant à tout jamais à l'abri de pareils bouleversements.

Ce fut en novembre de cette année que le mont Karabetow dans le Caucase, dont la nature volcanique était inconnue aux géologues, entra en éruption et répandit des coulées de lave sur une superficie de 1 kilomètre. Quelques semaines plus tard l'île de Santorin, dans l'archipel grec, s'ébranla sous l'action souterraine, et un volcan sous-marin prit naissance non loin de Missolonghi. En janvier 1883 le pic de Ténériffe s'agita, et de fortes colonnes de vapeur s'échappèrent de son cône. En juin 1883, une montagne se déchira dans sa base près de Czernowitz, dans la Bukovine. Le même mois, une île du lac de Nicaragua fut complètement dévastée par les déjections de lave projetées de plusieurs nouveaux cratères. En juillet le cataclysme de Casamicciola tua 4 000 personnes. Le Vésuve était simultanément en activité et des tremblements de terre se faisaient sentir dans toute la région. Le 17 juillet le Krakatoa, dans le détroit de la Sonde, après avoir été en repos depuis deux siècles, fut le théâtre d'une catastrophe qui fit des milliers de victimes. Toute l'île s'effondra et disparut dans la mer.

En octobre — toujours dans la même année — une ville en Asie Mineure fut détruite avec 1 000 de ses habitants. Le mont Augustin, dans l'Alaska, et un des volcans islandais furent en éruption; l'Etna et le Vésuve projetèrent leurs laves à des périodes intermittentes. En avril 1885, apparition d'un nouveau volcan près de Jelna, en Russie; et en mai 75 000 cases indigènes détruites et 3 000 personnes de tuées en Cachemire. En juillet nous avons à enregistrer une violente éruption du Cotopaxi et en octobre l'apparition d'un volcan sous-marin, donnant naissance à une nouvelle île dans l'archipel des Amis (mer du Pacifique).

Pour en finir, mentionnons les tremblements de terre de 1886 en Grèce, aux États-Unis, en Tunisie, et nous aurons réussi suffisamment à démontrer que la terrible éruption du Tarawera se trouve enchaînée à une série d'ébranlements qui ont agité notre globe dans un espace de temps relativement restreint.

La présence surabondante d'eaux thermales dans ce centre agité avait occupé depuis longtemps l'esprit des savants de l'hémisphère austral et même d'Angleterre. On se livra à des analyses, à des expériences sérieuses, et les résultats prouvèrent d'une manière irréfutable la puissance médicale de ces eaux.

Aujourd'hui nous y trouvons non seulement le sanatorium bien aménagé de Taupo, dont j'ai parlé plus haut, mais Rotorua possède une installation hydrothérapique destinée à un grand avenir. La force curative de ces eaux, si variées dans leur composition, a déjà frappé le monde médical d'Europe, mais un obstacle sérieux s'oppose à leur emploi : c'est la grande distance qui sépare la Nouvelle-Zélande des malades qui désireraient aller leur demander leur guérison.

Tandis que les villes d'eaux d'Europe ne possèdent généralement qu'une seule eau curative, produite par une seule et même action souterraine, Rotorua en produit plusieurs d'analyse complètement différente. Nous avons : Vichy, dont l'eau contient le carbonate de soude, employé contre la goutte; Pyrmont à l'eau ferrugineuse, guérissant l'anémie; Carlsbad au sulfate de soude combattant l'obésité; Kreuznach à l'eau salée, préconisée contre les affections scrofuleuses; Wiesbaden et tant d'autres ne présentent qu'une seule qualité d'eau, quoique jaillissant de plusieurs sources. Il n'y a que Harrogate, en Angleterre, qui en possède trois dont l'analyse et l'emploi thérapeutique diffèrent.

Les analyses pratiquées à Rotorua ont démontré l'existence de sept qualités différentes d'eaux thermales. La plupart sont riches en acides et sulfates et possèdent une grande force stimulante. Les eaux alcalines ont une influence adoucissante sur la peau, et sont employées avec succès contre l'eczéma et les affections cutanées. La température des sources varie considérablement et s'approprie aux différents cas que le médecin est appelé à soigner.

Celle qui a obtenu le plus grand succès est le *Priest's Bath* (*Bain du Prêtre*). Sur une superficie d'un quart d'hectare on n'a qu'à creuser un trou de quelques centimètres de profondeur pour que l'eau jaillisse immédiatement. Elle est sulfureuse, alumineuse et extrêmement acide. Dans un de ces trous un prêtre de Tauranga trouva il y a une douzaine d'années la guérison de son rhumatisme chronique, et la dénomination de Bain du Prêtre provient de cette cure.

On a construit sur l'endroit même un pavillon de 22 mètres de long sur 13 de large, divisé en deux compartiments distincts pour femmes et pour hommes. Chaque division contient deux piscines et sept bains privés, dont un seul est en usage exclusif pour les maladies cutanées. Il y a des douches horizontales et perpendiculaires, et par une combinaison ingénieuse l'eau acquiert la température ordonnée par le docteur.

Tout à côté, je visite le Bain de Mme Rachel; je n'arrive pas à connaître l'origine du nom. C'est un pavillon disposé dans les mêmes conditions, mais l'eau diffère sous tous les rapports de celle du Bain du Prêtre. Elle est alcaline et siliceuse et a une température de 90° centigrades à sa source. Cette source est une chaudière de profondeur énorme, située à 300 mètres de distance du pavillon. Par une combinaison très simple on en réduit la température au degré désiré. Les médecins recommandent également cette eau pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'usage interne. Son goût n'est pas désagréable, et l'action intérieure active l'effet produit par les bains.

Il résulte de cette variété d'eaux curatives que les maladies soignées à Rotorua présentent des caractères tout à fait différents. Les rhumatismes, la goutte, l'eczéma et autres affections cutanées, la sciatique, la névralgie, la dyspepsie, sont les cas les plus fréquents soumis à l'action de ces sources bienfaisantes, et la nomenclature des guérisons obtenues atteindrait un chiffre auquel bon nombre de médecins d'Europe se refuseraient peut-être à croire.

Les trois hôtels d'Ohinemutu possèdent des bains de température et analyses différentes. Je n'imite pas l'exemple des touristes qui se croient obligés de s'y plonger plus d'une fois par jour : je préfère le bain plus rafraîchissant du lac; mais pour m'y rendre il faut que je me conforme aux prescriptions d'une prudence qui n'admet pas la moindre distraction. Le sol fumant et bouillant est ouvert partout; une pierre commémorative rappelle la mort affreuse d'une petite fille tombée, en jouant, dans un de ces enfers minuscules.

Ce lac de Rotorua est d'une limpidité surprenante. Il étincelle comme un miroir encadré dans le sol. Au milieu de ses eaux s'élève l'île de Mokoia, à laquelle



Chefs maoris (voy. p. 256). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

les traditions maories attachent des légendes d'un romanesque touchant.

Mais nous n'en avons pas fini avec nos explorations dans ces domaines du feu souterrain. Nous sommes bien décidés à visiter Tikitere et Wakarewarewa, centres volcaniques du plus haut intérêt.

Le cocher du buggy dans lequel je suis monté a assisté à l'éruption de 1886, et m'en raconte de nouveaux détails. La route par où nous passons, quoique raboteuse et pleine de trous, présente déjà un commencement de verdure; elle se compose de la boue projetée par le volcan et par le lac de Rotomahana. Avant la catastrophe il y avait à 4 mètres de profondeur un autre chemin, dont il ne reste que le souvenir. Nous sommes cahotés d'une belle façon, mais la légère voiture ne chavire pas, grâce à des prodiges d'équilibre.

L'ascension d'une colline peu élevée se fait à pied; nous y distinguons les lacs de Rotorua et de Rotoiti et, tout autour de nous jusqu'à l'horizon, la dévastation générale aperçue déjà du sommet du mont Tarawera.

Non loin de nous un terrain tout blanc environne un trou, d'où se dégage comme la vapeur d'une locomotive. C'est un dépôt de silice, affectant la forme exacte du grand geyser d'Islande. Ce pays de désolation, que j'ai visité en 1878, me revient souvent à la mémoire; quoique l'intérêt qu'il puisse inspirer n'entre pas en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comparaison avec le vaste champ d'investigations que je parcours depuis un mois.

A l'entrée du village de Tikitere deux femmes s'emparent de nous pour nous servir de guides; la civilisation a pénétré ici sous la forme d'un tarif approuvé par l'autorité. L'une des femmes parle même couramment l'anglais; l'autre se borne à nous adresser l'éternel *ten-akoe*, qui veut dire bonjour, et forme l'équivalent du *sajanaro* quotidien du Japon.

Tikitere est tout simplement une série d'horreurs, un enfer au grand complet, dont la masse ignée n'est jamais en repos. La circonférence des puits bouillants, leur proximité et les vapeurs qui s'en dégagent commandent la plus grande prudence. Nous suivons pas à pas la femme qui nous guide à travers ce sinistre labyrinthe. Tantôt on dirait du chocolat, tantôt du plomb, une autre fois du gruau, bouillant dans d'énormes marmites. Une de ces chaudières mugissantes contient une matière qui ressemble à de l'huile; on m'affirme qu'on a constaté la présence de naphte dans cette cavité, de même que, dans d'autres régions, le sol doit contenir une quantité considérable de pétrole. Le sifflement que produit cet amalgame de fumées est analogue à celui d'une machine à vapeur en plein mouvement.

Un lac d'eau claire en ébullition permanente rappelle un drame qui s'est passé à Tikitere il y a quelques années. Une femme poursuivie par un mari furieux s'y jeta dans un élan de désespoir, et y trouva une mort instantanée. Un de mes compagnons s'y rend coupable d'un meurtre par imprudence : une malheureuse grenouille, se sauvant devant le bruit de ses pas, vient se jeter dans le gouffre de la mort et reparaît à la surface en parfait état de cuisson.

Wakarewarewa est à peu près la répétition du village précédent, mais il contient plusieurs geysers à jet continu. Depuis l'éruption du mont Tarawera la force de projection s'est considérablement augmentée; le jet s'élève actuellement de 10 à 35 mètres. Ces colonnes d'eau tournoyant dans les airs sont d'une limpidité parfaite et ne produisent aucune odeur désagréable, tandis qu'en d'autres endroits les émanations sulfureuses me suffoquent. Ce qui constitue un intérêt tout spécial dans la visite de cette localité, c'est la formation autour d'un bassin en activité d'un dépôt siliceux représentant en petit ce qu'étaient les fameuses terrasses. La pétrification s'accomplit au fur et à mesure que l'eau déversée du bassin descend goutte à goutte.

J'ai l'occasion de faire ici la connaissance d'une brave femme maorie dont le nom s'attache à la terrible nuit de l'éruption et qui fut pendant des années le guide de tous les voyageurs visitant les terrasses disparues. C'est Sophie, belle femme en dépit des quinze enfants qui lui doivent leur naissance, parlant admirablement l'anglais, aimable et prévenante, estimée par tous les Européens qui la connaissent. Elle a repris son métier de guide après la destruction de Wairoa, et nous fait les honneurs de Wakarewarewa.

Je prends congé dans ce village de toutes les horreurs qu'une terre rongée par les feux souterrains peut offrir aux regards stupéfiés du spectateur, et je vais rendre visite au chef de la localité, qui en ce moment est en compagnie de trois personnages importants. Ce sont ses ministres peut-être : dans tous les cas ils représentent de beaux types, et le tatouage de leurs figures ne laisse guère un décimètre de chair intacte.

D'Ohinemutu la diligence me conduit à Oxford, fragment de bourgade perdu dans les montagnes. En route je me crois moi-même au milieu d'un volcan en éruption. Toute la forêt brûle; c'est un miracle que nous puissions passer sans subir l'opération du rôtissage. Le chemin de fer nous mène en neuf heures et demie à Auckland.

En approchant de la ville, nous n'avons pas de peine à reconnaître que nous nous trouvons encore dans une région volcanique. Ce ne sont pendant les dernières heures que des monceaux de lave et des traces d'éruption de siècles passés. Les environs de l'Etna offrent sous ce rapport une ressemblance frappante avec les alentours d'Auckland; le mont Eden, que je visite le lendemain, me procure la vue d'un immense cratère éteint, aujourd'hui revêtu d'herbe et de buissons, mais ayant probablement vomi dans des temps reculés toute la matière volcanique dont le pays est couvert.

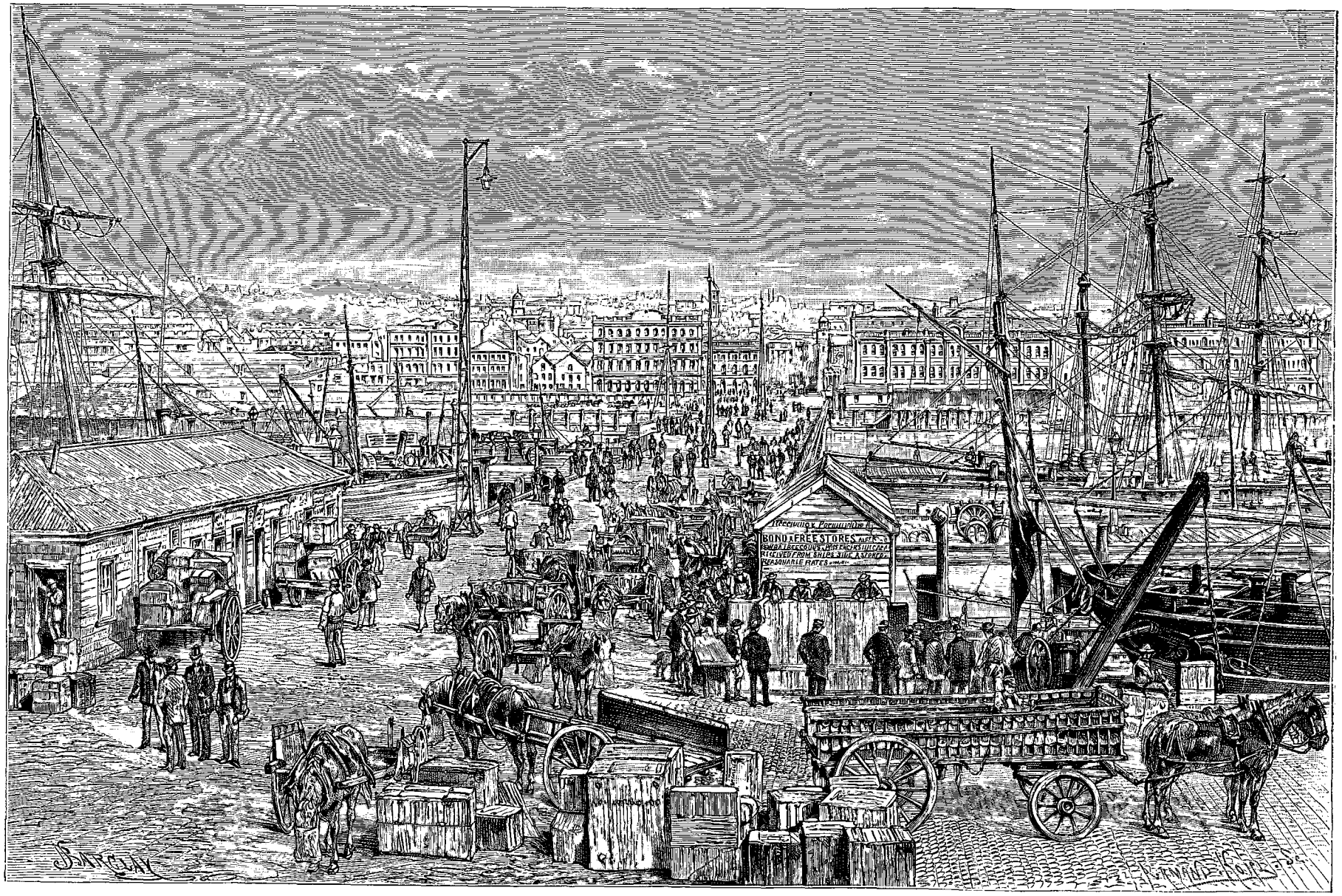
De 10 000 habitants en 1860, la population d'Auckland est arrivée à 60 000 y compris les faubourgs, d'après le dernier recensement. C'est une ville des plus pittoresques, et sa baie égale les plus beaux sites de l'Italie ou de la Sicile. Grâce au voisinage du tropique, le climat y est plus régulier et plus doux, et la neige, qui dans les mois d'hiver couvre fréquemment les rues de Wellington, y est inconnue. La ville est bâtie sur une série de collines étagées, et présente par cette conformation les panoramas les plus variés. Les prairies naturelles et les champs de trèfle mêlent leur verdure aux arbres et aux jardins, et communiquent un ton gai et riant au paysage étendu que le regard embrasse.

En parcourant les rues animées, en s'arrêtant devant les beaux magasins, en contemplant la vie active qui se déploie sur les quais et le nombre de mâts de la flotte de commerce ancrée dans son vaste port, on ne peut se lasser d'admirer, comme dans toutes les villes de Nouvelle-Zélande, l'extension qu'a pu prendre un pays sauvage dans l'espace d'un demi-siècle. Au point de vue du confort, rien n'y fait défaut. Toutes les inventions modernes s'y trouvent représentées; l'Armée du Salut ne manque pas plus à l'appel que dans toute ville néo-zélandaise!

Encore un musée à visiter après tous ceux que j'ai trouvés dans ce merveilleux pays, et non moins intéressant que les précédents. L'étranger y admire un énorme canot de guerre, construit par les Maoris des environs de Gisborne, en 1835. Sa longueur est de 25 mètres, et sa largeur de 2. Cent rameurs y trouvaient place.

La baie d'Auckland est enguirlandée de villages ravissants, qu'habitent les principaux négociants de la ville. De petits steamers partent à de courts intervalles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débarcadère à Auckland. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

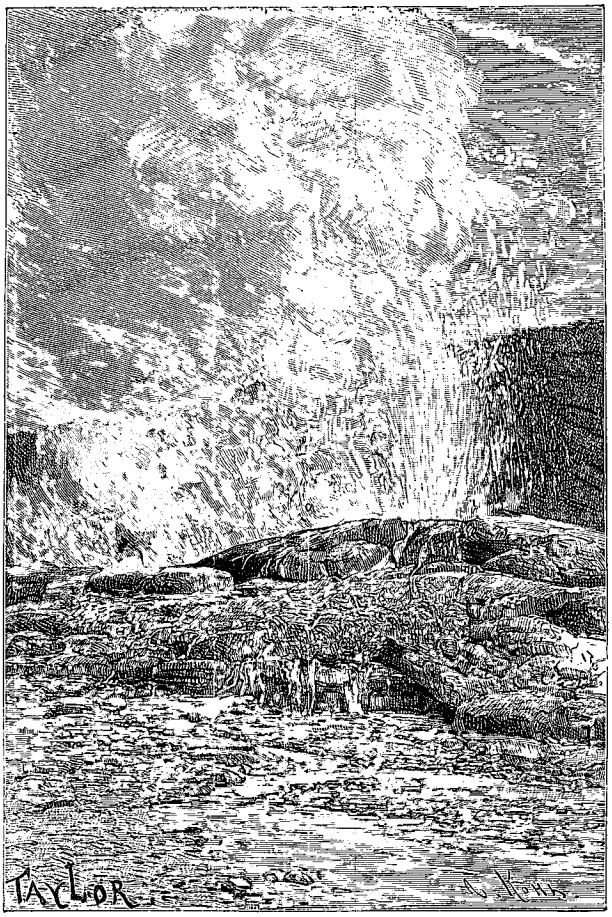
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et entretiennent une communication régulière avec les rivages opposés. Après le *North Shore*, résidence favorite des plus fortunés, je visite Takapuna, village situé au bord d'un lac d'eau douce à deux pas de la mer. Ce lac a rempli spontanément, à une époque non éloignée, le cratère d'un volcan éteint.

Le débarquement à Takapuna n'est pas des plus commodes. Le bateau à vapeur doit s'arrêter devant une barrière de laves qui forme le fond de la mer, et, pour atteindre la plage, on est forcé de franchir en sautillant cet amas de pierres pointues. A la marée montante un bain de pieds forcé complique la situation.

L'amiral Fairfax, qui commande l'escadre du Pacifique, partage sa résidence entre Sydney et Auckland toutes les fois que son service l'appelle à terre. Il occupe à Auckland l'ancien palais du Gouvernement, entouré d'un magnifique jardin. Grâce à sa bienveillance j'ai l'occasion de visiter le vaisseau amiral et les autres navires de guerre se trouvant en rade.

Mon voyage se termine par une excursion à la baie des Iles (*bay of Islands*). Je pars d'Auckland dans l'après-midi. Le tableau qu'on a devant soi en quittant sa baie splendide serait difficile à décrire. C'est un cercle de vues admirables et de végétation riante : la nature dans toute sa beauté; le *finis coronat opus* d'une longue pérégrination à travers deux îles, relativement peu connues. Le lendemain matin j'arrive devant Russell, situé dans une anse profonde, et si j'ai pu étudier les Maoris à Ohinemutu dans leur existence sédentaire et domestique, j'ai l'occasion à Russell de les voir dans leurs grands canots, rappelant leur genre de vie avant l'occupation européenne. C'est dans la Baie des Iles que les baleiniers avaient l'habitude d'accoster à la fin du siècle dernier. A l'emplacement de la petite ville actuelle, se trouvait un village appelé Kororareka, où en 1814 le missionnaire Samuel Marsden fut le premier à s'établir. D'autres missionnaires se joignirent à lui et la fête de Noël fut célébrée pour la première fois dans cette même année à Rangihona, non loin de Kororareka, village habité par la tribu des Ngapuhi. Peu de temps après, leurs chefs s'assemblèrent non loin de la chute de Waitangi, en face de la ville actuelle de Russell, et furent les premiers à signer un traité reconnaissant l'autorité britannique.



Geyser à Wakarewarewa (voy. p. 254). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

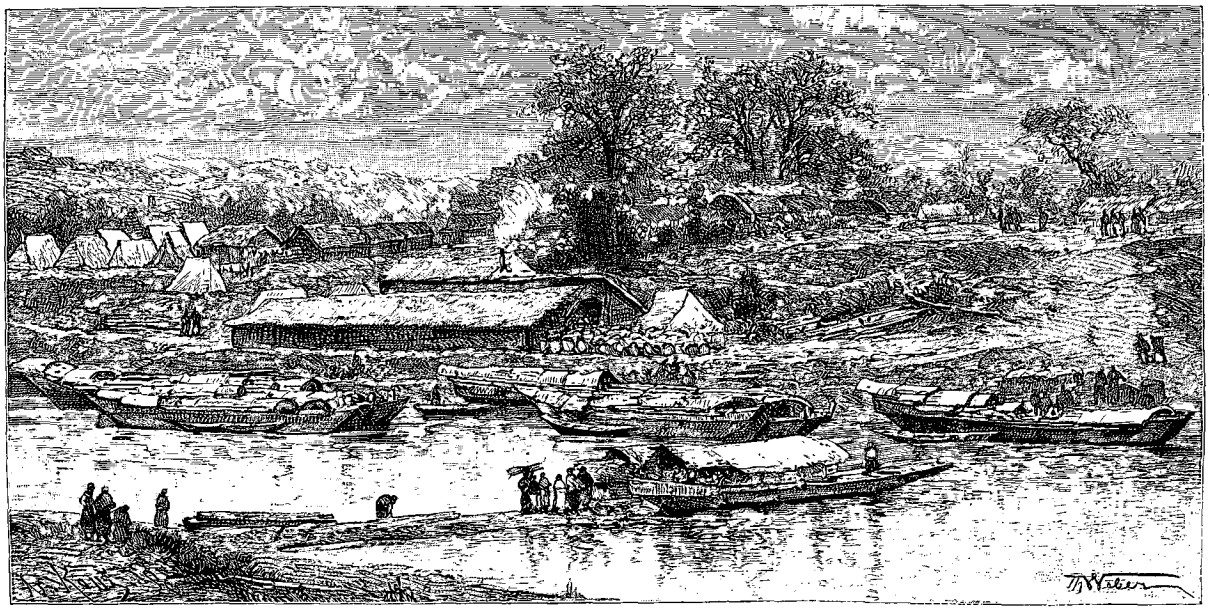
Depuis cette époque des négociants de la Nouvelle-Galles du Sud établirent des agences sur ces côtes. De son vivant Cook avait engagé son gouvernement à entreprendre la colonisation de la Nouvelle-Zélande, et Benjamin Franklin, l'homme d'État américain, avait fait une propagande à cet effet en Angleterre, mais rien de sérieux ne fut entrepris avant 1837, lorsque lord Durham, comme représentant d'un groupe d'hommes d'initiative qui avaient fondé la *New Zealand Land Company*, demanda au gouvernement de leur conférer les pouvoirs nécessaires à la colonisation du pays. Après une année d'hésitations l'expédition préliminaire quitta l'Angleterre en 1839 sous le commandement du colonel Wakefield.

Elle avait des instructions précises pour le choix de la première installation, et des pouvoirs pour l'achat des terres aux aborigènes. J'ai expliqué, en relatant l'origine de Wellington, comment ces pionniers choisirent la baie de Port Nicholson comme début de leurs tentatives colonisatrices.

D'un monticule faisant face à Russell, je jette un dernier coup d'œil sur l'île du Nord, et je ne puis me soustraire à un sentiment de profond regret en quittant cette terre féconde et vraiment enchanteresse, malgré les horreurs qui se sont révélées à sa surface. Je comprends les paroles que prononça un jour devant moi une dame âgée : « Je n'ai plus que le désir d'aller mourir en Nouvelle-Zélande ».

G. VERSCHUUR.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Camp de Chu (voy. p. 255). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXVII

En route pour Lang-son. — Le Loch-nam. — Le camp de Chu; une armée de coulis. — Les défilés du Déo-van; à l'assaut des forts chinois.

Me voici de retour dans le Delta depuis quinze jours. Rappelé par dépêche à Hanoï, j'ai trouvé cette ville en pleine effervescence : avec la saison d'hiver vont recommencer les colonnes, les marches en avant, la vie au grand air, dans la broussaille, cette existence faite d'imprévu, de sensations vives et toujours neuves, si rapides, qu'il faut les noter au vol de peur qu'elles ne s'oublient, si variées qu'elles tiennent l'attention constamment en éveil et qu'en écartant l'ennui elles font perdre jusqu'à la notion du temps.

L'objectif est Lang-son, la ville inconnue que le colonel Dugenne n'a pu atteindre l'an dernier, sur laquelle on n'a que des renseignements vagues et incertains. C'est justement cet inconnu qui nous passionne tous, depuis le général jusqu'au dernier soldat; et puis voici que viennent d'arriver en baie d'Along deux nouveaux bataillons de tirailleurs algériens et de légionnaires avec deux batteries d'artillerie; d'autres renforts plus importants encore sont en route; l'effectif du corps expéditionnaire va tripler. La France, pour en finir, a décidé de porter la guerre non seulement au Tonkin, mais sur les côtes de Chine, et c'est la première fois que des troupes aussi nombreuses vont opérer en pays annamite.

Le ravitaillement de toute cette armée qu'on s'apprête à lancer dans une région accidentée et sans route, préoccupe à bon droit le commandant du corps expéditionnaire. Le général Brière de l'Isle a fait appel à toutes les lumières et à toutes les bonnes volontés : dans le parc de l'artillerie et dans les ateliers de l'administration, de nombreuses équipes d'ouvriers travaillent nuit et jour à transformer les barriques de vin et d'eau-de-vie, les lourdes caisses de vivres et de munitions en colis plus légers et susceptibles d'être portés à dos d'homme.

Le 15 février 1885, tous les préparatifs sont terminés : vivres, colis, matériel ont été transportés par jonques ou par convois de terre et réunis à Chu sur le Loch-nam, base d'opérations de la colonne de Lang-son. Une partie des troupes est rassemblée dans ce dernier poste; le reste va se mettre en route. Déjà le

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

général de Négrier, récemment arrivé à Chu, a eu un brillant engagement avec les troupes chinoises; il leur a pris à Noui-bop des étendards, des canons Krupp, des armes à tir rapide. Tous ces trophées viennent d'arriver à Hanoï; ils sont exposés en avant de la Concession, le long de la route qui mène au fleuve. Ils attirent un concours nombreux d'officiers et de soldats, qui se pressent autour d'eux, examinant, discutant avec animation. Ce spectacle surexcite au plus haut point l'ardeur de nos troupiers : jamais je n'ai vu pareil enthousiasme.

Notre ambulance quitte Hanoï le 25 janvier pour aller rejoindre par Bac-ninh et Dap-cau la brigade du colonel Giovanninelli, dont elle fait partie. A Dap-cau nous trouvons une canonnière qui nous conduit à Trai-dam sur le Loch-nam, d'où nous gagnerons Chu, point de rassemblement de la brigade. Le Loch-nam est un affluent du Thaï-binh, au cours capricieux, dont les eaux calmes coulent entre deux rives couvertes de hautes futaies. A chaque instant nous rencontrons des jonques marchant à la perche ou traînées par de petits remorqueurs à vapeur, portant fièrement à l'arrière les couleurs françaises, et conduites avec habileté par des patrons chinois. Toutes ces barques sont chargées jusqu'au bord de sacs et de caisses qui se dirigent vers le même point que nous. Elles deviennent de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que nous approchons du port, et quand, en tournant un coude de la rivière, nous nous trouvons brusquement en face de Trai-dam, nous avons peine à nous frayer un passage à travers la foule des embarcations qui encombrent le cours de l'eau.

Nous jetons l'ancre vers les cinq heures du soir, et, de l'endroit où nous sommes, le petit port offre un coup d'œil inoubliable : le soleil couchant descend lentement derrière les montagnes boisées qui se dressent devant nous tout au fond du paysage; son disque nous apparaît derrière la buée qui commence à monter de la surface du fleuve et qui forme autour de lui comme une légère poussière d'or. Plus près de nous les rayons obliques criblent l'eau de paillettes, dessinent le long des jonques immobiles de grandes ombres qui s'allongent de minute en minute, donnent au vert tendre des touffes de bambous, dont les extrémités se détachent sur le ciel, des reflets dorés qui contrastent avec la couleur noire des grands banians tout chargés de lianes.

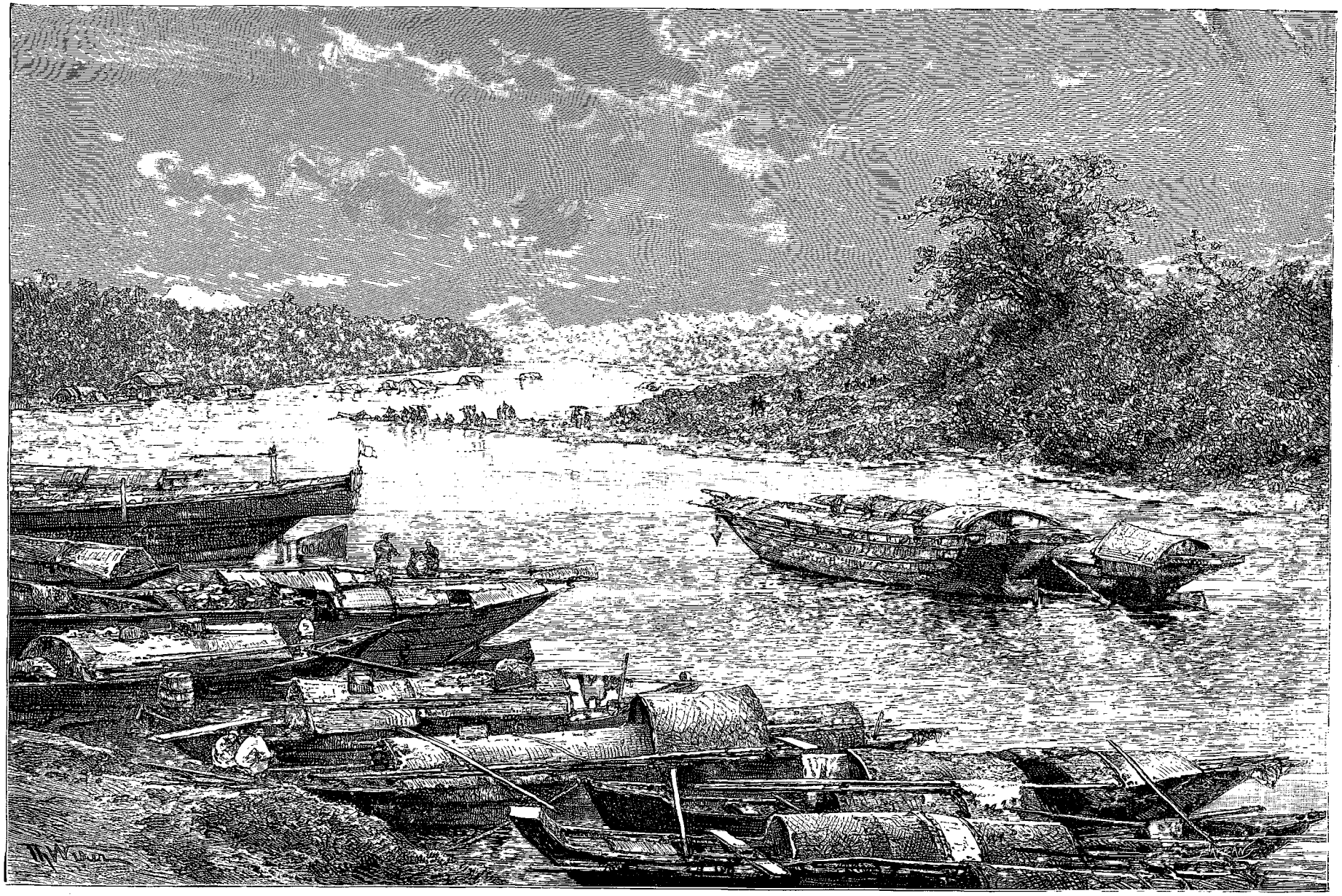
Nous débarquons aussitôt; une escouade de coulis qui nous attend sur la berge charge nos bagages et nos caisses et, guidés par le sergent d'infanterie de marine qui commande ces coulis, nous nous mettons en route pour le camp de Chu, distant de 3 kilomètres environ du point où nous avons pris terre. Le Loch-nam passe au pied de ce camp, et les petites barques peuvent remonter, à 2 kilomètres plus haut, au port de Lam, qui y confine; mais les canonnières ne vont pas jusque-là et les grosses jonques doivent, pour faire ce trajet, être allégées à Trai-dam de la moitié de leur chargement, à cause du peu de profondeur des eaux. Ces différents transbordements augmentent beaucoup les difficultés du service des vivres; aussi a-t-on mis près de deux mois pour rassembler à Chu les approvisionnements nécessaires à la campagne qui va s'ouvrir.

Entre Trai-dam et le camp, la route, quittant presque immédiatement les rives boisées du Loch-nam, serpente dans une plaine aride, semée de petits monticules qui n'ont pour toute végétation qu'une herbe rude et courte. Le fort de Chu, qu'on aperçoit de la plaine, a été construit sur un de ces sommets. De loin il ressemble à une forteresse chinoise; une muraille en terre, consolidée en dehors avec des bambous, forme une enceinte circulaire qui abrite dans son intérieur une vingtaine de petites paillotes et les tentes des généraux. Au centre une plate-forme exhaussée de plusieurs mètres supporte un canon hotchkiss dont la silhouette menaçante se découpant sur le ciel s'aperçoit de tous les environs. La plate-forme sert en même temps d'observatoire; les lunettes de marine dont elle est munie, braquées sur les hautes montagnes qui tracent à l'horizon comme une grande ligne sombre, permettent d'y voir flotter les innombrables pavillons de l'armée chinoise qui garde les défilés du Déo-van.

Tout autour du fort et en dehors de son enceinte, les troupes réunies pour prendre part à la campagne de Lang-son ont établi leurs cantonnements. Il y a là 8000 hommes, répartis en deux brigades, sous les ordres du général de Négrier et du colonel Giovanninelli. Les uns sont logés dans de petites huttes en bambous construites à la hâte par les coulis, les autres sous de grandes tentes blanches en forme de bonnet de police, prises aux Chinois pendant les combats de Chu et de Noui-bop. Tous ces abris sont disposés à flanc de coteau le long d'une grande route qui va du camp au Loch-nam. Les vivres sont installés au bord de la rivière, dans de longues constructions en bambous, où sont empilées des caisses de biscuits et de conserves, des montagnes de sucre et de café, des tonneaux de vin et surtout de tafia. Pour alléger les coulis, le général a décidé que, pendant la colonne de Lang-son, les troupes recevraient de l'eau-de-vie au lieu de vin; on diminuera ainsi le poids et le volume de la ration journalière d'alcool nécessaire au soldat en marche.

Il est difficile de se faire une idée de l'animation, du mouvement, qui règnent dans ce camp où loge toute une armée; dès la pointe du jour, les clairons sonnent le réveil, les portes des cagnas s'ouvrent, les toiles de tente se soulèvent; devant chacune d'elles, des troupiers bras et poitrines nus font leurs ablutions matinales; les boys s'empressent, apportant des brassées de bois, courant chercher de l'eau à la rivière; les feux s'allument de toutes parts. Un peu à l'écart, près d'une petite pagode ombragée par de grands arbres, des centaines de chevaux annamites, rassemblés dans un enclos de bambous, hennissent et s'ébrouent; plus loin paissent les bœufs qui doivent suivre la colonne pour approvisionner les troupes en viande fraîche; sur la rivière un bac fait constamment le va-et-vient entre les deux bords; des officiers d'administration

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Port de Trai-dam. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affairés, un carnet à la main, prennent livraison des jonques qui arrivent à chaque instant et qu'on décharge au fur et à mesure. Beaucoup de ces jonques sont, en prévision d'une attaque pendant le trajet, armées d'un petit canon de cuivre. En avant du camp, le long du front de bandière, les femmes des tirailleurs tonkinois ont établi un marché; elles se tiennent accroupies devant leurs paniers, à l'ombre des bambous, et elles entament des discussions sans fin avec les troupiers qui leur marchandent du tabac et des légumes.

Le campement le plus pittoresque est celui de l'artillerie: les grands mulets d'Algérie qui doivent porter sur leur dos les affûts et les canons démontés sont entravés au piquet devant les tentes chinoises qui abritent les servants et les officiers. Au centre du bivouac, les voitures, les harnais et les caisses d'obus sont rangés en tas et bien en ordre. Les coulis, leurs couvertures rouges en sautoir, vont et viennent, distribuant le fourrage, tandis que les officiers, assis sur un sac ou un affût, parcourent avidement les journaux qu'ils viennent de recevoir. Le courrier attendu depuis quinze jours est enfin arrivé: on se passe les nouvelles, qui ont trois mois de date; les mieux partagés lisent à l'écart les longues lettres de famille qui donnent comme une vision de France, très lointaine et très douce.

Le lendemain de notre arrivée au camp est un dimanche et un jour de fête. L'abbé G..., l'aumônier de l'ambulance, qui doit nous suivre partout, a voulu dire sa messe en grande pompe sous le petit hangar en feuilles de palmier qui lui sert d'habitation. L'autel est une table en bois blanc recouverte d'une serviette; le servant, un boy indigène agenouillé sur une mauvaise natte, nasille les répons dans un latin impossible; un tirailleur tonkinois en sentinelle a pour mission d'écarter les chiens errants ou les chevaux échappés qui pourraient venir troubler la cérémonie. L'auditoire se compose d'officiers, de soldats et de quelques coulis catholiques. Tous se tiennent debout, en plein air, devant la pauvre maison.



Marchandes indigènes. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Vers midi, les coulis arrivent de Trai-dam; ils sont près de 6 000 et presque aussi nombreux que les soldats des brigades; chacun d'eux porte un bambou sur l'épaule et une longue corde autour des reins. Du haut du monticule sur lequel le camp est assis, nous voyons leurs longues files serpenter à perte de vue dans la plaine comme un grand ruban noir. 4 000 d'entre eux porteront le matériel à la suite de la colonne; les 2 000 autres seront occupés à faire la route au fur et à mesure que nous avancerons. Ils viennent de tous les points du Delta, et il a fallu beaucoup de patience et d'énergie pour les réunir en aussi grand nombre.

Le 2 février au matin, les troupes quittent le camp pour s'organiser au pied du fort en ordre de marche; elles vont pouvoir s'étendre à l'aise dans cette plaine aride qui se poursuit sur une étendue de 3 kilomètres dans la direction des montagnes. Nous attendons à l'écart dans un champ en friche notre tour de prendre place dans la colonne; nos coulis, rangés en ligne, et appuyés sur leurs grands bambous, ont déposé dans la boue leurs caisses et leurs ballots. Il fait froid; il pleut; un brouillard humide et épais nous enveloppe et masque tout à dix pas.

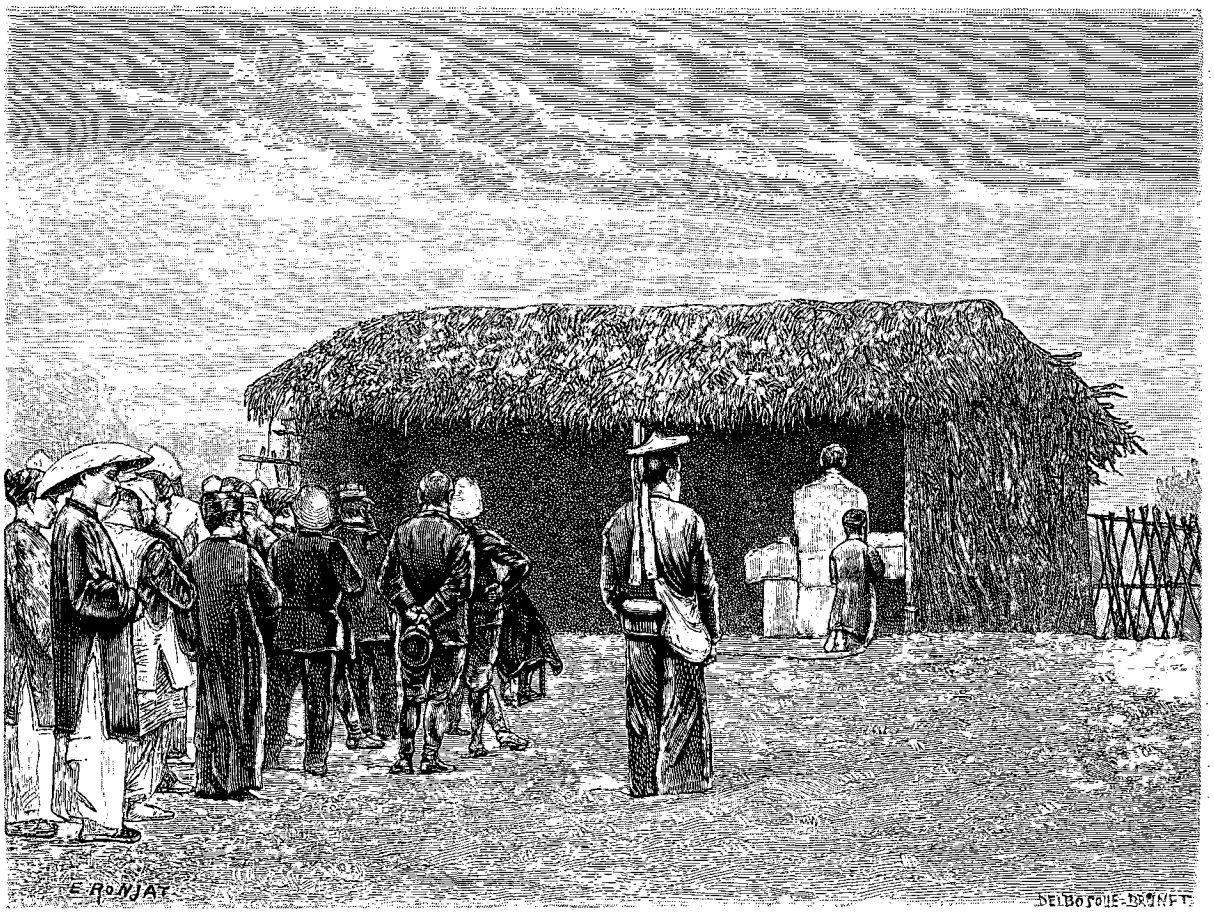
Pendant deux grandes heures, nous voyons l'armée défiler devant nous: c'est d'abord un peloton de chasseurs d'Afrique aux grands chevaux efflanqués, puis une section du génie avec de nombreux coulis armés de pics et de pioches pour refaire les routes et jeter les ponts; deux compagnies d'infanterie et une section d'artillerie complètent l'avant-garde. Un intervalle, et voici

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le gros de la colonne : infanterie de ligne, bataillon d'Afrique et légionnaires, tirailleurs algériens et tonkinois, troupe de marine en uniforme sombre, tous rangés sur quatre lignes et ployant sous le sac, qu'on a été obligé de faire trop lourd; il faut que chaque homme porte des vivres pour cinq jours, sa tente, ses cartouches; c'est un poids de 37 kilos. L'artillerie leur succède; les grosses pièces démontées sont chargées sur des mulets; deux batteries de 4, traînées par des mules ou de petits chevaux, tracent dans les herbes de profondes ornières.

Vers dix heures, le soleil finit par percer la brume; le brouillard se déchire, découvrant toute la plaine et notre immense colonne qui se déroule à perte de vue, toute hérissée de fusils. On avance lentement, avec des pauses fréquentes; il faut donner le temps aux troupes d'avant-garde de fouiller l'entrée des défilés et de voir si aucune embuscade ne nous guette derrière ces montagnes d'aspect sinistre qui, au fur et à mesure que nous avançons, se montrent de plus en plus sauvages et désolées.

Le terrain monte peu à peu; la route, qui commence à s'encaisser, contourne de petits bouquets d'arbres et de broussailles; l'herbe courte de la plaine fait place aux graminées et aux fougères; le sol devient dur,



La messe au camp. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

caillouteux, couleur d'ocre; des mamelons surgissent de toutes parts.

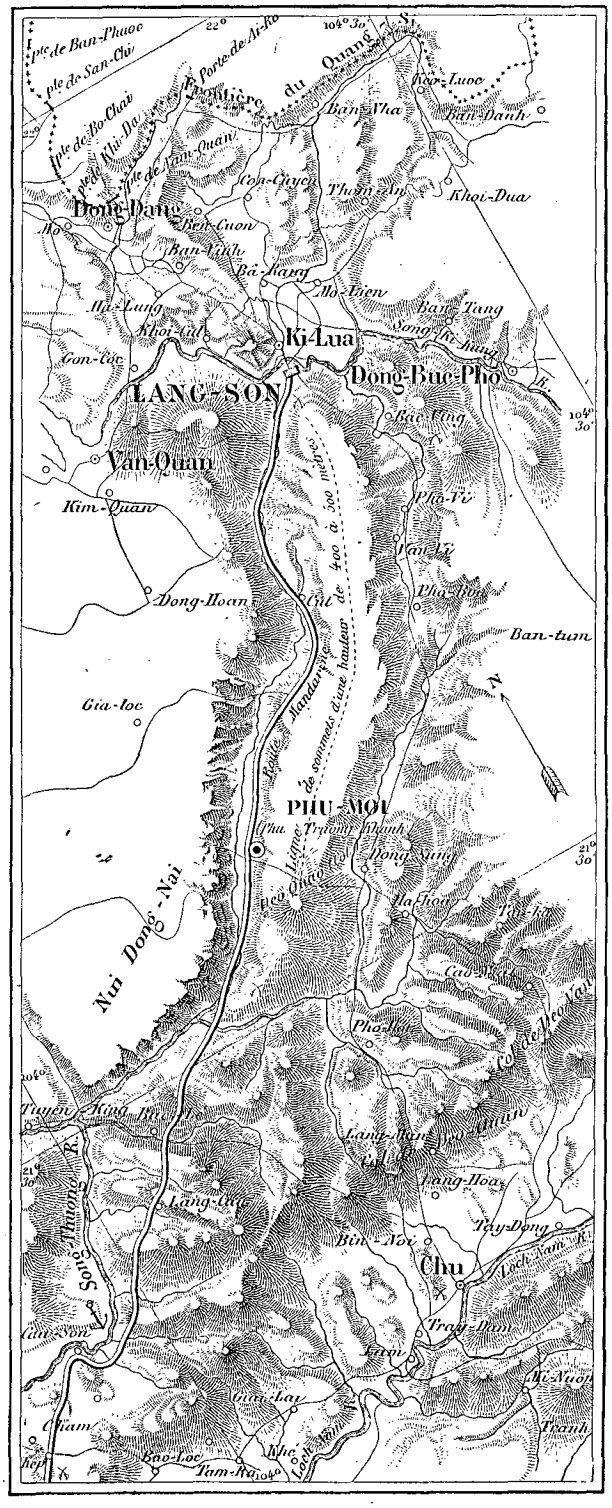
Vers cinq heures du soir nous rencontrons au village de Lam-lung un poste de tirailleurs tonkinois qui garde l'entrée du Déo-van. Les Linhs se sont installés dans un fortin chinois planté au sommet d'un mamelon comme une sentinelle avancée; avec sa muraille en terre rouge couronnée de créneaux, sa petite porte qu'on ferme à l'aide d'une herse, le ruisseau moussu qui coule à ses pieds et le joli cadre d'arbres verts qui l'entoure, ce petit fort a de loin un air à la fois pimpant et hospitalier. Nous nous y arrêterions bien volontiers pour passer la nuit et nous nous contenterions même ce soir des quatre ou cinq masures en terre gâchée qui forment le village et qui se cachent comme honteuses derrière les fourrés voisins; mais il nous faut marcher encore trois ou quatre kilomètres et aller camper à la belle étoile, sur un petit monticule tout dénudé, d'où nous avons vue sur les rampes à pic que nous commencerons à escalader demain. Dans ce pays désolé et sauvage, nous n'aurons plus pour camper le soir les grandes et confortables pagodes qu'on rencontre partout dans le Delta; nous allons dormir à la belle étoile, serrés les uns contre les autres pour éviter le froid de la nuit. Le feu même nous est interdit aujourd'hui : sa lumière pourrait nous attirer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des coups de fusil; les Chinois, bien certainement, nous observent des massifs montagneux qui nous entourent de toutes parts comme une haute muraille circulaire.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous engageons dans l'étroit sentier tracé avec une pente de 45 degrés au flanc de la montagne; il côtoie à gauche des rochers à pic tapissés de plantes grimpantes et d'arbustes rabougris, il surplombe à droite un précipice qui se creuse davantage au fur et à mesure que nous montons en nous laissant voir, tout au fond, les cimes aiguës des grands arbres qui poussent dans la vallée. Les soldats, malgré leur charge pesante, grimpent allègrement, vivement intéressés par le spectacle grandiose dont les aspects varient à chaque tournant du chemin. Malgré leur habitude des pentes, les mulets qui portent les canons glissent à chaque instant sur le sol boueux, détrempé par les pluies de la veille; l'un d'eux, dans un faux mouvement, dépasse la rampe et, après avoir fait en l'air une ou deux pirouettes, va s'écraser au fond du ravin avec l'affût dont il était chargé.

Nous arrivons au point culminant après deux heures d'ascension pénible, et notre horizon, qui jusque-là était des plus bornés, s'élargit tout à coup. Devant nous, à perte de vue, s'étend une succession non interrompue de montagnes nues et arides dont les derniers échelons se confondent à la limite de l'horizon avec les nuages gris qui masquent le ciel. Ces croupes séparent d'étroits et profonds vallons, dans lesquels nos regards plongent comme à vol d'oiseau.



Route de Lang-son, d'après les officiers topographes du corps expéditionnaire.

A nos pieds s'ouvre une passe étroite et tortueuse bordée à droite et à gauche par deux lignes continues de montagnes pelées; les flancs profondément ravinés de ces montagnes descendent en pente assez douce jusqu'à un petit ruisseau qui occupe le fond du défilé et dont le murmure parvient jusqu'à nous. La route de Lang-son longe ce ruisseau; c'est un tout petit sentier, qui trace une étroite bande claire au fond de la passe et qui disparaît bientôt entre deux montagnes.

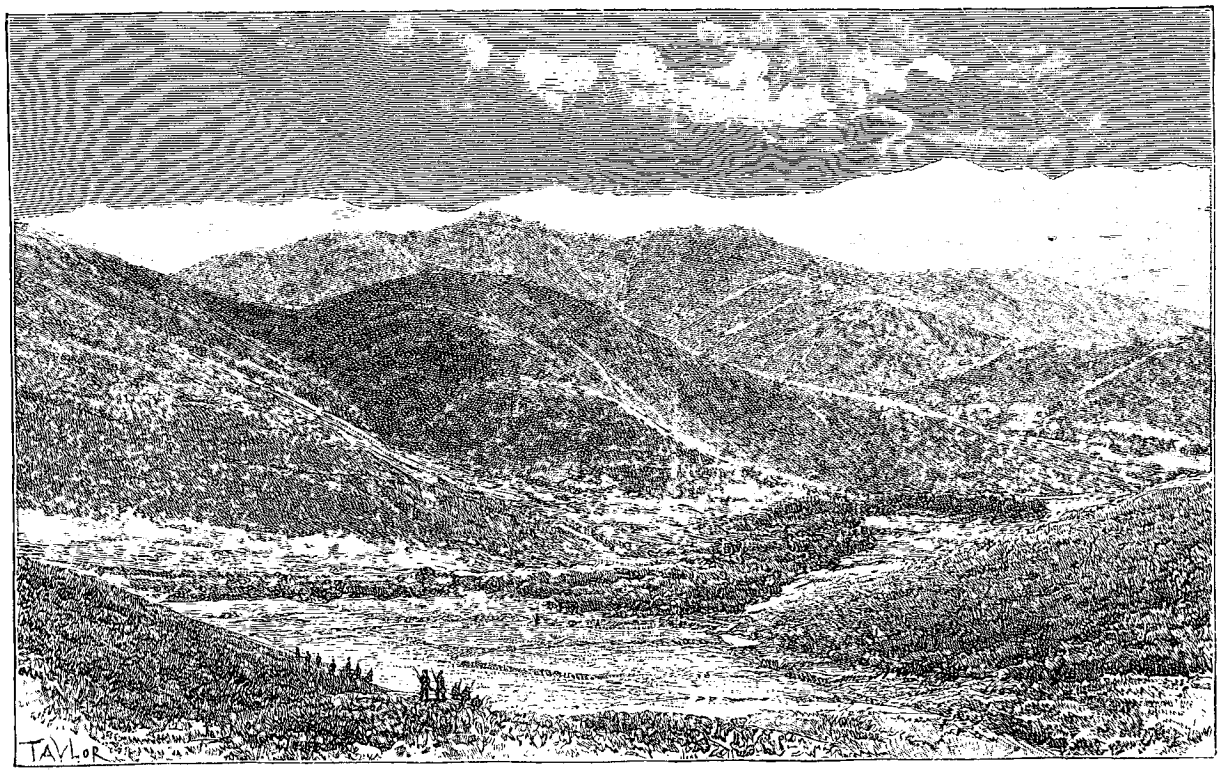
La colonne a fait halte; nous contemplons cette contrée morne et désolée qui étale comme à plaisir devant nous son sol profondément bouleversé et qui semble vouloir nous montrer d'un seul coup l'ensemble des obstacles que nous aurons à vaincre. Nulle part on ne découvre ni une habitation, ni une culture; les soldats comprennent bien maintenant pourquoi leurs sacs sont chargés de vivres et l'utilité de cette armée de coulis qu'ils traînent derrière eux au risque de retarder leur marche. Des trois routes qui conduisent à Lang-son, c'est celle du Déo-van qui est la plus accidentée et la plus difficile. Jamais les Chinois, qui la connaissent bien, n'auraient pu supposer que nous nous y engagerions de préférence. Aussi ont-ils négligé de défendre l'entrée des défilés, concentrant la majeure partie de leurs forces sur la route du Déo-quan et surtout sur celle de Baclé, où ils avaient accumulé des défenses tellement formidables que tous nos efforts s'y seraient brisés à coup sûr.

Après une halte d'une demi-heure pour laisser re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poser les soldats et les coulis, la colonne reprend sa marche en avant : l'artillerie, l'ambulance, le convoi descendent les pentes pour aller retrouver le petit chemin aperçu des hauteurs. Afin d'éviter toute surprise, les troupes de ligne suivent les crêtes à droite et à gauche de cette passe profonde; du fond de la vallée nous voyons chaque soldat découper nettement sur le ciel une petite silhouette pas plus haute que le doigt. Pesamment chargés, arrêtés à chaque instant par un rocher qu'il faut escalader, un ravin qu'il faut franchir d'un bond, les fantassins n'avancent pas vite; à cinq heures du soir nous n'avons encore parcouru que la moitié de la passe. Déjà la nuit vient; le ciel se couvre de gros nuages noirs, la pluie tombe à torrents. A la rigueur, les éclairs qui sillonnent le ciel de minute en minute nous permettraient encore de continuer notre route; mais les violents coups de tonnerre qui leur succèdent presque aussitôt et qui se répercutent dans la montagne en roulements formidables jettent la terreur parmi les coulis, qui refusent d'avancer; d'ailleurs les troupes qui suivent les hauteurs risqueraient, par cette nuit obscure, de tomber dans quelque fondrière. Nous faisons halte au milieu du défilé et nous bivouaquons à l'endroit où nous sommes, le long de la route, contre le pied de la montagne, au milieu des hautes herbes toutes dégouttantes de pluie.

Le 4, de grand matin, nous quittons avec empressement ce campement humide. Le défilé va s'élargissant



Col du Déo-van. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et nous permet de marcher plus à l'aise. La chaîne de montagnes qui le bordent de chaque côté s'abaisse peu à peu. Les petites collines qui lui succèdent sont séparées par d'étroits vallons couverts de beaux arbres.

Bientôt le sentier et le ruisseau qui l'accompagnent font un coude brusque; nous débouchons dans une vallée spacieuse, au village de Cao-niat, misérable hameau composé d'une douzaine de masures qui menacent ruine. La brigade du général de Négrier y a campé la veille; elle a trouvé dans les cabanes désertes des corbeilles de poudre abandonnées par les Chinois et quelques sacs de riz, avec lesquels les coulis ont fait bombance.

Les patrouilles qui, pendant toute la matinée, ont battu les environs, ont essuyé à différentes reprises des coups de feu de l'ennemi. Les Chinois ne sont pas loin de nous; nous déjeunons vivement, prêts à tout événement.

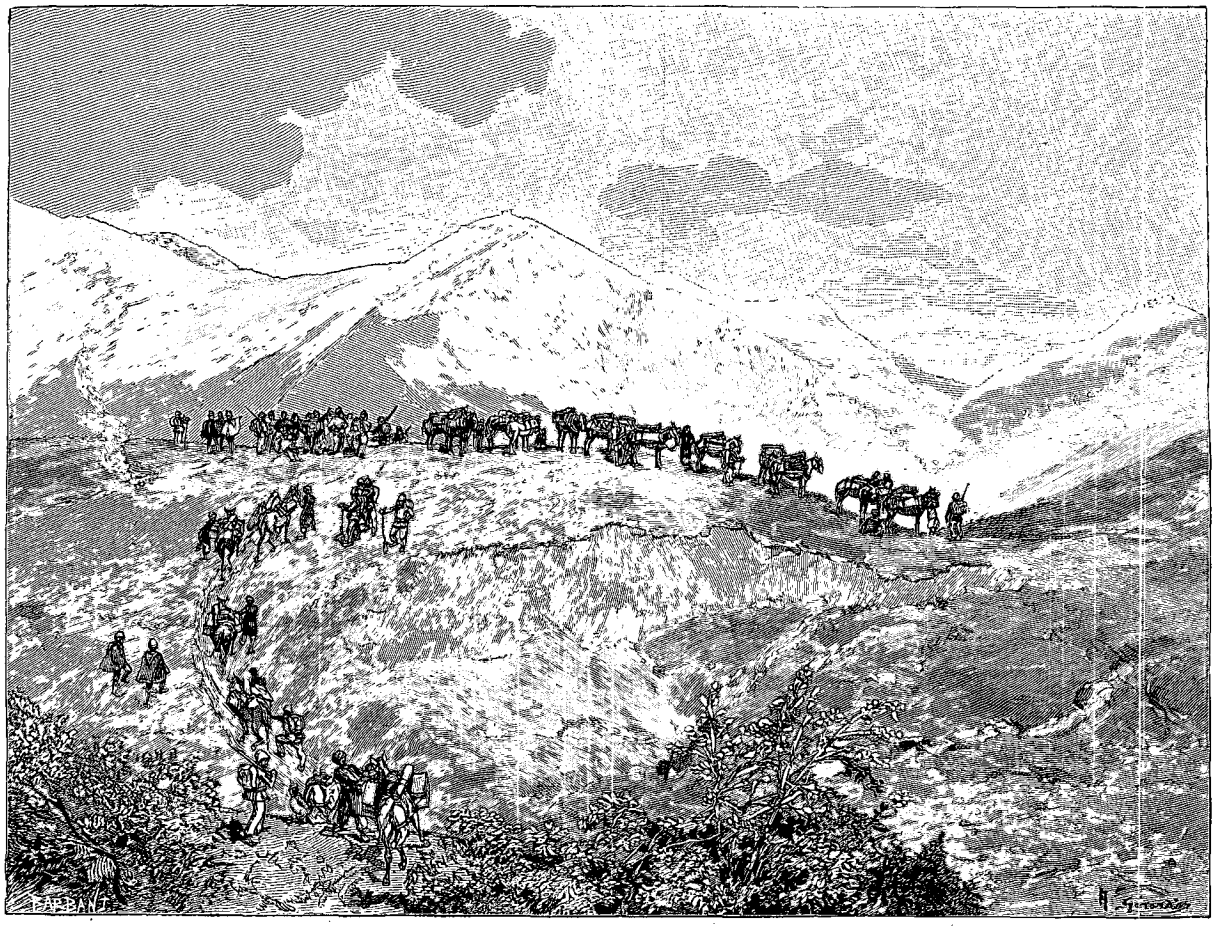
Au nord de la vallée dans laquelle toute la colonne est massée, le sentier, toujours très étroit mais bien tracé, s'incline vers l'ouest pour passer entre une série de montagnes couvertes de hautes herbes et de broussailles. La brigade du général de Négrier prend la tête et s'engage dans ce sentier, flanquée à droite et à gauche par des groupes d'éclaireurs qui fouillent les mamelons voisins. Nous avançons avec la plus grande prudence; le pays est absolument inconnu; il faut s'attendre à rencontrer l'ennemi derrière chaque pli de terrain. Un grand silence règne dans la colonne; chacun de nous fouille anxieusement du regard toutes les collines et tous les buissons. Nous marchons sans songer à la fatigue, fouettés par cette émotion bizarre que ressent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le chasseur de gros gibier quand le danger est proche.

Bientôt nous quittons la route pour nous enfoncer à droite entre les mamelons. L'ambulance a recruté d'excellents compagnons : d'abord l'abbé G..., qui, pour ne pas être gêné par les broussailles, a relevé sa longue soutane autour des reins; il fait des enjambées énormes, s'appuyant sur une longue lance volée aux Chinois. Nous avons aussi deux reporters étrangers, envoyés par leurs journaux pour suivre la campagne et qui, montés sur de petits chevaux du pays, fouillent sans cesse les environs avec leurs lorgnettes. Personne ne connaît au juste leur nationalité; ils ne parlent pas français et nous ne nous entretenons que par gestes; ce sont à coup sûr des Anglais ou des Américains. Très aimables compagnons, eux aussi, malgré leur mutisme forcé, leurs lunettes et leurs voiles verts.

Halte! Voilà l'ennemi! A droite, à 2 kilomètres en avant, au sommet d'un massif de collines dont les pentes à pic sont presque inaccessibles, des forts chinois barrent la route. Comme pour nous braver, leurs défenseurs agitent au-dessus des créneaux de nombreux pavillons de toutes couleurs. L'artillerie reçoit l'ordre de se porter sur un mamelon situé à environ 1 500 mètres des ouvrages; les mulets grimpent aux



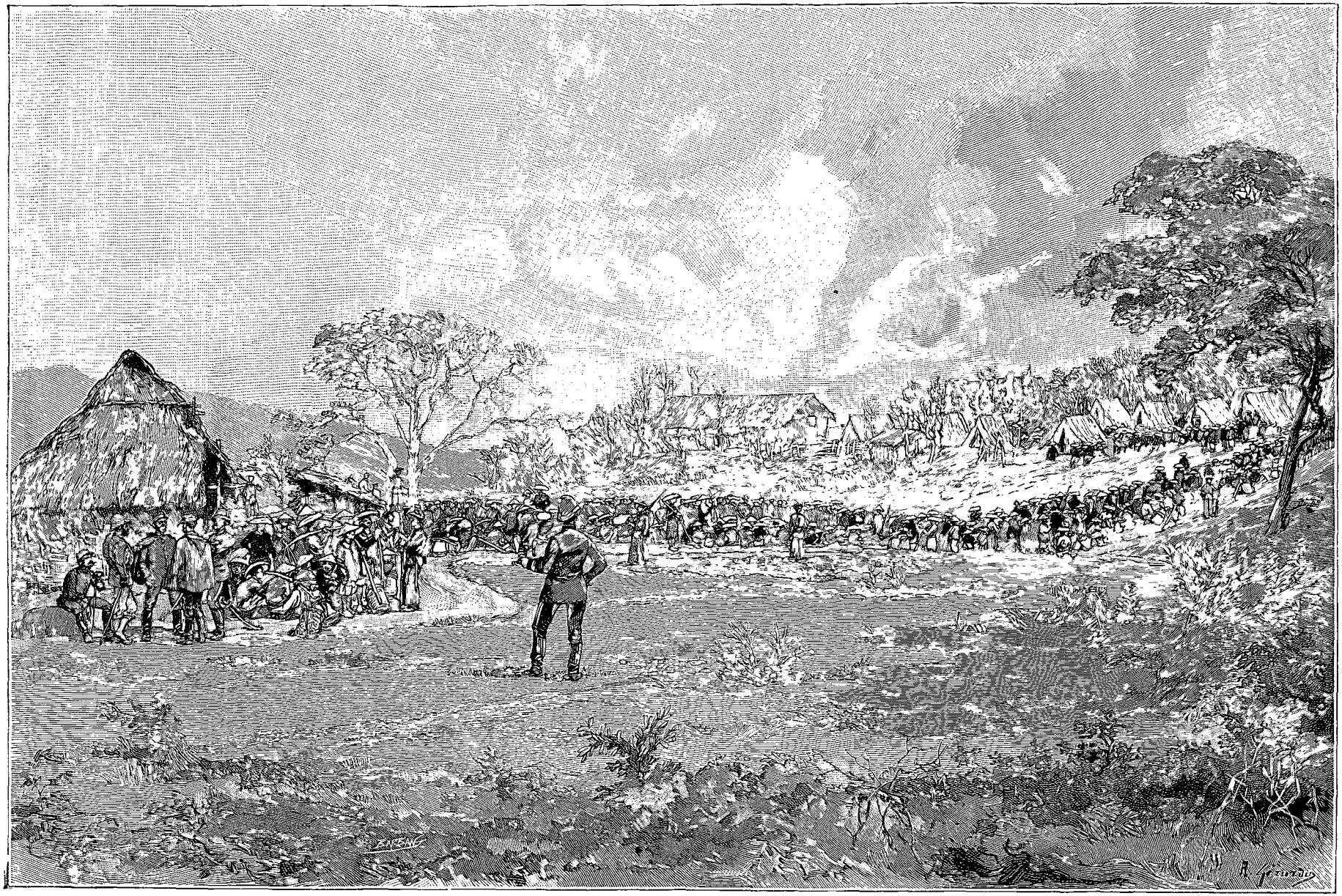
L'artillerie escalade les crêtes. — Dessin de Gérardin, d'après une photographie.

pentes comme des chamois; les artilleurs poussent par la croupe les bêtes récalcitrantes, pendant que leurs conducteurs les tirent par la bride; pas de route, mais des cailloux roulants, des trous masqués par les herbes, des crevasses qu'on est obligé de tourner. De temps en temps un mulet s'abat; il faut le décharger pour le relever.

La brigade du général de Négrier s'est formée en deux colonnes : l'une, composée de troupes d'Afrique, prend par la droite; l'autre, formée par l'infanterie de ligne, attaque à gauche. Pendant qu'elles descendent les pentes, elles restent invisibles, masquées par les inégalités du terrain; mais bientôt nous devinons leur marche au fond du ravin, grâce aux ondulations des hautes herbes. L'artillerie fait un feu d'enfer au-dessus d'elles, les obus éclatent près des forts chinois, qui restent muets, mais dont les grands pavillons flottent toujours.

A droite, un soldat vient de se hisser à bout de bras hors du ravin en s'aidant des hautes herbes et des lianes; dix autres le suivent, et bientôt la troupe tout entière gravit la pente raide qui nous fait face et qui aboutit au fort chinois le plus rapproché. Les soldats montent tranquillement sac au dos. On les compterait presque; le bataillon de la légion est là tout entier avec deux compagnies du bataillon d'Afrique. Les hommes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée des coulis (voy. p. 260). — Dessin de Gérardin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

penchés en avant, s'accrochent aux branches d'arbres et aux aspérités du sol, car la pente est raide et inégale. L'artillerie, craignant de les atteindre, s'est tue.

Le fort chinois est toujours muet; rien ne semble bouger derrière ses créneaux menaçants, que nous fouillons sans relâche avec nos lunettes.

Les légionnaires vont toujours; les voilà maintenant à moins de 400 mètres des retranchements ennemis; une émotion poignante me saisit; il me semble que chacun de leurs pas retentit jusqu'à moi.

Tout à coup les créneaux se couvrent de fumée; une fusillade formidable éclate. Nos soldats ont reçu la décharge sans broncher; ils ont déposé leurs sacs et ils continuent à avancer l'arme à la main, prêts à tirer. A 200 mètres du fort, leurs clairons sonnent la charge; nous les voyons bondir, sauter dans les fossés, se cramponner aux créneaux et disparaître derrière les murs en terre. Une fumée intense enveloppe les retranchements et masque toute l'action.

Le fort est à nous après un combat corps à corps qui dure dix minutes; les Chinois dégringolent les pentes, abandonnant leurs étendards.

Les troupes de ligne qui forment la colonne de gauche ont, elles aussi, débusqué les Chinois. La brigade du colonel Giovanninelli, doublant les bataillons du général de Négrier, s'est avancée en même temps sur l'extrémité opposée de la route, délogeant l'ennemi d'une longue crête qu'il occupait. Mais tout n'est pas fini; cette rude journée n'a servi qu'à nous faire gagner quelques kilomètres de terrain. Les Célestes défendent la route pied à pied; il faut leur prendre leurs forts un à un; déjà ils se sont reformés en arrière de la ligne conquise, sur une série de hauteurs qui, de l'endroit où nous sommes, paraissent presque inexpugnables. Les troupes campées dans les forts enlevés de haute lutte et qui dominent tous les environs peuvent voir, disposées devant elles comme sur une carte en relief, les formidables défenses qu'il leur reste à conquérir.

Nous avons reçu pendant cette première journée de combat un certain nombre de blessés et nous avons dû dresser, pour les abriter pendant la nuit, les grandes tentes en toile blanche que nous traînons derrière nous à dos de coulis depuis le commencement de la campagne. Au jour, quand nous ouvrons les portes de ces tentes tout humides de rosée pour laisser pénétrer l'air frais du matin, les troupes ont déjà repris leur marche et l'action a recommencé sur toute la ligne. Les officiers blessés prêtent l'oreille aux coups de feu, qui les renseignent exactement sur l'emplacement des combattants: très loin sur la gauche, la fusillade des tirailleurs d'avant-garde nous arrive, étouffée par la distance comme une sorte de crépitement sourd. Plus rapprochés, les feux d'une compagnie lancée contre un fortin parviennent à notre oreille semblables au bruit d'une toile qu'on déchire, soulignés de temps en temps par les salves de notre grosse artillerie que les échos de la montagne nous renvoient comme un roulement de tonnerre.

Vers dix heures, le soleil réussit à percer l'épaisse brume qui nous enveloppe et notre horizon s'agrandit peu à peu. Nous sommes campés dans une vallée étroite, plantée de grands roseaux et séparée de la route par un petit bois touffu. Les hautes montagnes pelées qui nous environnent de toutes parts sont couronnées par les fortins en terre conquis la veille et sur lesquels flottent encore de grands étendards chinois.

A quelque distance de nos tentes, le parc d'artillerie et le convoi de la colonne campent à l'ombre des arbres rabougris qui poussent dans le vallon; devant les caisses et les tonneaux rangés sur l'herbe, une sentinelle se promène de long en large l'arme au bras, tandis que des centaines de petits chevaux, le bât sur le dos et tout sanglés, paissent sous la garde des coulis.

A midi un chasseur d'Afrique nous apporte l'ordre de lever le camp. Les premières affaires ont été chaudes, la section d'avant-garde de l'ambulance est encombrée de blessés; il faut partir au plus vite pour la dégager.

Les tentes sont ployées et nous nous mettons en route. Les blessés que nous avons déjà sont couchés sur des civières pour être transportés à dos de coulis. Il est impossible de les envoyer en arrière : les effectifs de la colonne sont trop restreints pour qu'on puisse en détacher les troupes nécessaires pour les accompagner jusqu'à Chu.

Le sentier, très étroit, bordé de chaque côté par de longues herbes desséchées, serpente entre de hautes collines absolument nues et arides. Chacun de ces sommets est surmonté par un fort chinois abandonné. Nous en comptons, à mesure que nous avançons, plus de trente, disposés non seulement au point culminant de chaque montagne, mais même à flanc de coteau. Tous les défilés en sont hérissés sur une longueur de 15 kilomètres et sur une largeur de 7 ou 8.

La plupart de ces ouvrages sont pourvus de casemates semblables à celles que j'ai décrites pendant la campagne de Hong-hoa; tous sont construits avec de la terre gâchée, des bambous et des broussailles.

L'ambulance, précédée par le chasseur d'Afrique qui lui sert de guide, est flanquée à droite et à gauche par les infirmiers, qui ont pris leurs fusils. Dans ce terrain accidenté, nous pouvons nous trouver subitement, à un tournant du chemin, en contact avec un gros de fuyards ennemis, et il faut que nous soyons prêts à nous défendre au besoin. Avec nos brancards chargés qui ne peuvent passer que un à un, notre convoi occupe plus d'un kilomètre. Chaque civière nous prend quatre coulis, dont il a fallu répartir les bagages sur les autres porteurs. Les pauvres diables ploient sous leur charge trop lourde. Ils sont obligés de se reposer fréquemment et nous n'avançons pas vite. Vers cinq heures du soir nous sommes encore à 5 ou 6 kilomètres des troupes. Il faut les rattraper à tout prix cependant : nous ne pouvons passer la nuit isolés comme nous sommes et exposer nos blessés à avoir le cou scié par les rôdeurs chinois.

Le chasseur d'Afrique qui nous guide quitte le che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

min frayé et coupe à travers les mamelons pour abréger la route. Nos coulis sont trop chargés pour gravir et descendre ces pentes raides. Cinq ou six absolument fourbus se couchent près de leurs paquets et refusent d'avancer. Pour leur donner du cœur, nous saisissons, l'officier d'administration et moi, un gros ballot que portent trois des plus harassés et nous reprenons notre route le bambou sur l'épaule. Entraînés par l'exemple, les porteurs finissent par reprendre leurs charges ; mais pendant tous ces pourparlers, le jour, qui commençait à baisser, a fait place à une nuit profonde. On n'y voit plus à dix pas, et le guide, désorienté au milieu de ces mamelons pelés qui se ressemblent tous, vient nous avouer qu'il ne reconnaît plus son chemin. Nous continuons quand même à avancer à tâtons dans la direction que nous présumons avoir été prise par la première brigade, et vers neuf heures du soir nous arrivons heureusement sur la ligne des sentinelles françaises.

Nos troupes se sont battues toute la journée, grimpant aux flancs des montagnes, traversant les broussailles et les ruisseaux à la poursuite des Chinois. Quand la nuit est venue, elles ont bivouaqué sur place, demeurant en contact avec l'ennemi, qui n'abandonnait le terrain que pied à pied. Les Chinois sont si près qu'on les entend s'appeler des avant-postes ; nos soldats sont couchés pêle-mêle dans les champs ; les officiers dorment étendus de tout leur long sur le sol, ayant près d'eux, pendus à la poignée de leur sabre fiché en terre, leurs revolvers et leurs lorgnettes.

Nous enjambons par-dessus tous ces corps endormis pour arriver jusqu'à la petite digue, séparant deux rizières boueuses, qui nous est assignée comme emplacement jusqu'au lendemain. Nous installons sur cette digue nos blessés couchés sur leurs brancards, après



Les forts chinois. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

quoi nous nous étendons sur les remblais obliques de la chaussée, les pieds dans la boue du champ de riz, et nous nous arrangeons tant bien que mal pour y passer le reste de la nuit.

A l'aube nous quittons ce marais pour nous organiser dans un champ voisin où nos blessés seront mieux placés pour recevoir les soins que réclame leur état. Les Chinois se sont retirés pendant la nuit, abandonnant l'immense camp retranché qu'ils avaient construit devant Dong-song, emportant tout ce qu'ils pouvaient de leur matériel et mettant le feu au reste ; sur plusieurs points, leurs forts sont transformés en de vastes brasiers.

Les troupes se sont lancées à la poursuite de l'ennemi ; nous les suivons de loin, gênés dans notre marche par les malades et les blessés que nous transportons en civières. Vers six heures du soir nous arrivons à Dong-song. La première brigade a dépassé ce village pour aller camper à deux ou trois kilomètres en avant sur la route de Lang-son. Les troupes du général de Négrier bivouaquent aux alentours dans les fortins chinois.

XXVIII

Dong-song. — Les têtes coupées ; un triste cadeau. — Déroute de l'armée ennemie. — Le service des ambulances chez les Chinois.

Dong-song est un pauvre hameau annamite dont les habitants ont tous fui et dont les cases en terre ont été presque toutes détruites par les Chinois ; ceux-ci y avaient construit de grandes casernes : leurs soldats logeaient dans de petites maisons basses faites en bambous et recouvertes de paille de riz. Comme toujours, ces huttes sont d'une malpropreté sordide, et nous passons une partie de la soirée à les mettre en état. Les lits de camp sur lesquels couchaient les Chi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nois s'y trouvent encore : ce sont de grandes claies en treillis de bambous reposant horizontalement sur des piquets : elles sont adossées contre les pans de chaque case, dont elles occupent toute la longueur.

Nous installons nos malades sur ces couchettes après les avoir bien matelassées avec des tiges de riz fraîches et des feuilles de fougère. Les ambulances des deux brigades sont réunies et nous avons une centaine de blessés; le village est transformé en un vaste hôpital. Le général en chef habite à quelques pas de nous, dans une petite pagode ombragée par de beaux arbres.

Dong-song est un point stratégique d'une importance capitale parce qu'il est situé à la bifurcation de trois routes qui permettent soit d'atteindre Lang-son, soit de descendre dans le Delta. Deux de ces routes, celle du Déo-van, que nous avons suivie, et celle du Déo-quan, plus directe et plus facile, aboutissent au village de Chu, qui est notre centre de ravitaillement et la base de nos opérations. Le troisième chemin suit le col de Déo-quao au nord-ouest de Dong-song et va rejoindre à angle droit la grande route mandarine qui relie Bac-lé à la frontière chinoise.

Avant de s'engager plus avant, le général en chef a résolu de séjourner à Dong-song pour laisser prendre aux troupes, surmenées par trois jours de combats incessants, un repos qu'elles ont bien gagné. De cette façon, le convoi de vivres frais qui nous est envoyé du Delta aura le temps de nous rejoindre, et l'escorte de ce convoi pourra prendre au retour et ramener à Chu ceux de nos blessés qui seront capables de supporter le transport.

Aux alentours de notre campement le pays est des plus pittoresques : le village est situé dans une étroite et longue vallée plantée de grandes herbes rudes et desséchées au milieu desquelles serpente une petite rivière; à droite et à gauche s'élèvent de hautes montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de beaux arbres; elles forment à l'ouest une grande chaîne interrompue seulement par l'amorce de la route du Déo-Quao. Sur les sommets les plus élevés, les Chinois ont construit des forts dont les créneaux se découpent nettement sur le ciel; à flanc de coteau et dans la vallée même, ils ont bâti plusieurs camps retranchés dans lesquels logeaient leurs soldats. Toutes ces constructions animent et embellissent le paysage un peu sévère; les camps surtout offrent de loin un aspect très original : figurez-vous un espace circulaire, de 100 à 150 mètres de rayon, entouré par un mur en terre haut de 2 mètres, crénelé, et par un fossé peu profond. Dans l'enceinte, où l'on entre par deux portes placées l'une en face de l'autre, une douzaine de petites huttes basses occupées par des lits de camp; de distance en distance, à l'entrée des huttes, de grandes jarres en terre à moitié remplies d'eau; dans les cases, des marmites à cuire le riz, des soucoupes en terre commune, quelquefois une pipe à opium oubliée. A l'entrée d'un de ces camps, fiché à un bambou de la porte d'enceinte, j'ai vu un crâne desséché; sans doute un espion, un malheureux coulis qu'on aura mis à mort pour l'exemple. Tout près de notre campement, sur un arbre mort qui se dresse sur le bord de la route, il y a une autre de ces têtes coupées, noircie et momifiée par les rayons du soleil. Ces sinistres exhibitions sont chose fréquente dans tous les pays d'extrême Orient : pendant une colonne, un jour qu'il faisait une chaleur accablante, le général Brière de l'Isle vit s'avancer à sa rencontre les notables d'un village voisin, précédés du maire tenant le plateau aux présents. Sur ce plateau était posé un panier en bambous contenant trois objets ronds soigneusement enveloppés dans des feuilles de bananier; le général se figurait recevoir des pamplemousses, lorsque, en ouvrant le panier, il aperçut tout à coup trois têtes humaines fraîchement coupées. Une bande de pirates opérait dans le voisinage, et les gens du village avaient pensé que rien ne serait plus agréable au mandarin français que de recevoir les têtes des trois chefs de bandits.

Le 10 février au matin, la colonne reprend sa marche en avant, laissant à Dong-song une petite garnison qui s'installe à l'est de la route, dans un fortin chinois. Le chemin, très facile et très bien entretenu par les Célestes, longe le cours de la petite rivière et décrit avec elle des courbes capricieuses pour contourner les mamelons.

Vers huit heures nous rejoignons le campement de la 1re brigade; elle est installée sur une petite colline ombragée par des pins; les soldats campent sous la tente depuis trois jours, à cette même place. Nous nous arrêtons pendant une heure pour leur permettre de plier bagage; l'ambulance a fait halte dans une prairie où poussent de belles violettes qui malheureusement sont sans odeur; je découvre également parmi les broussailles quelques fraisiers sauvages, mais les fraises, de couleur très appétissante, sont, elles aussi, sans aucun parfum.

A côté de nous, la section de télégraphie optique s'apprête à lever son camp; avant de se mettre en route, le lieutenant Saillard, qui la commande, passe la revue de ses appareils. Ces petites boîtes carrées montées sur trois pieds et armées d'une grande lunette qui reluit au soleil, ne disent rien qui vaille à nos coulis; ils se tiennent à distance respectueuse de ces machines inconnues, qu'ils prennent pour un puissant engin de guerre. Ils ne se trompent qu'à moitié, car ces lampes inoffensives nous ont rendu dans plusieurs circonstances d'aussi importants services que les gros canons.

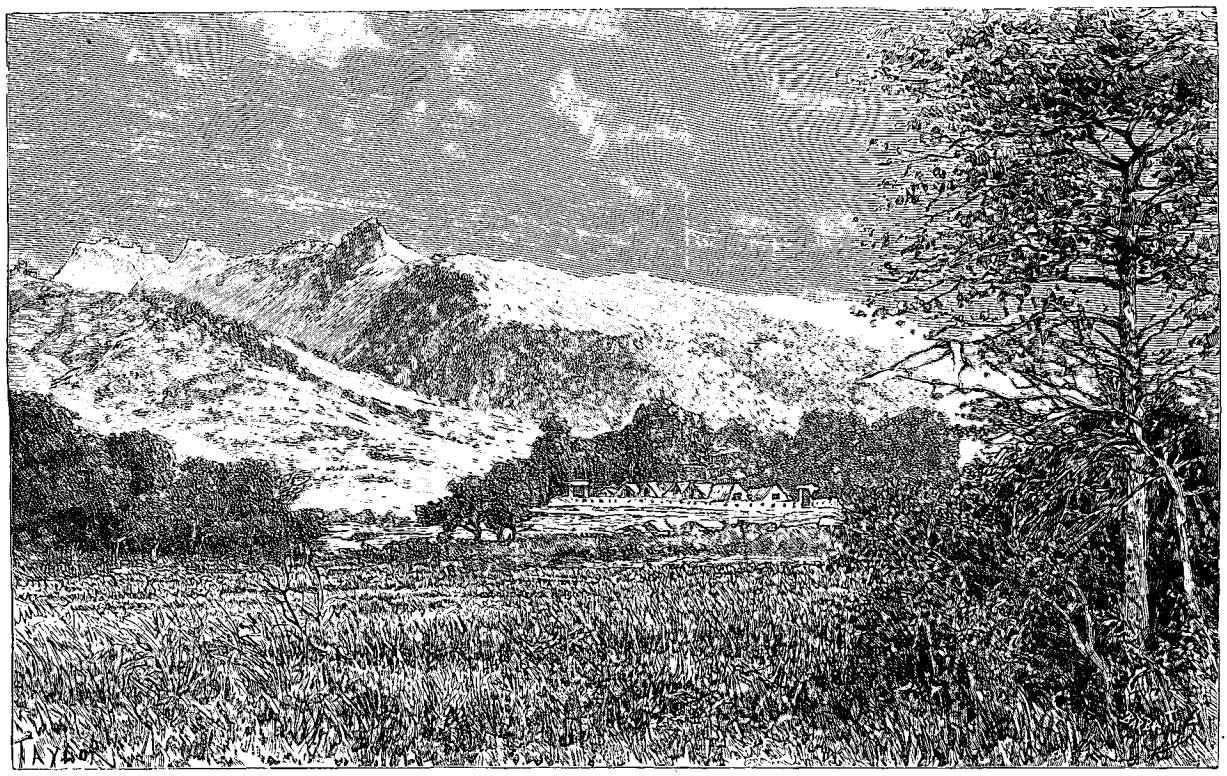
Le soleil est déjà haut à l'horizon quand nous reprenons notre marche. Le chemin qui serpente dans la vallée est égal et facile; il ne s'éloigne guère d'une petite rivière aux eaux vives qui coule entre une double rangée d'arbustes et de hautes herbes. De distance en distance, nous trouvons des traces d'anciennes rizières, depuis longtemps abandonnées et en friche; aucun village n'apparaît aux environs. Le pays semble absolument désert.

La route est ravissante; à gauche elle longe une chaîne continue de montagnes dont les sommets, dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nudés pour la plupart, atteignent jusqu'à 500 mètres de hauteur; cette chaîne la sépare de la route de Baclé qui lui est parallèle; à droite se dressent de distance en distance des mamelons boisés dont les taillis sont presque impénétrables. Nous traversons de temps en temps des bosquets où poussent le bancoulier, le pin maritime, une espèce de bouleau et plusieurs variétés de chêne. Sur les vieux troncs moussus, des orchidées forment des grappes élégantes; le chemin est bordé de petites clochettes bleues et blanches, de chrysanthèmes lilas, de violettes, sans compter les cycas, l'ortie de Chine et les grandes fougères.

Sur tout le parcours nous trouvons des traces évidentes du passage des troupes ennemies : la terre, argileuse, ramollie par les pluies, a gardé de nombreuses empreintes de pieds nus ou chaussés de sandales chinoises; elle est creusée de profondes ornières produites par les roues des canons Krupp dont les Célestes sont pourvus. Nos troupiers ramassent des paniers en bambous, des baguettes à manger le riz, des soucoupes en porcelaine commune que les soldats chinois ont semés dans leur fuite. Tout indique du reste que, loin de battre en retraite en bon ordre, l'ennemi est en débandade complète; il fuit par groupes isolés, qui n'ont plus entre eux ni cohésion, ni rapport. Des tas de cendres, des troncs d'arbres à moitié carbonisés, montrent l'endroit où ces groupes se sont arrêtés pour faire cuire le riz à la hâte; sur le bord du chemin, les



Environs de Dong-son et camp retranché chinois. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

grandes herbes foulées qui gardent encore l'empreinte des corps indiquent l'emplacement où les fuyards ont passé la nuit.

Les Chinois ont perdu beaucoup de monde pendant les dernières affaires; près de chacun de leur campement, nous découvrons des tombes récentes : ce sont de petits tertres de forme quadrangulaire, n'ayant guère plus de 60 à 80 centimètres de hauteur et orientés tous dans la même direction. Vers midi, après avoir traversé l'étroite rivière qui nous a accompagnés jusque-là et qui passe de l'est à l'ouest de la route, nous tombons sur un de ces camps fortifiés dont j'ai parlé plus haut : les champs qui l'environnent forment un véritable cimetière, dans lequel nous comptons plus de soixante tombes rangées côte à côte. Quelques-unes de ces tombes ont été fermées tout récemment; la terre qui les recouvre n'est pas encore complètement sèche.

Plus nous avançons et plus les traces de la déroute de l'armée ennemie deviennent nombreuses et évidentes; ce ne sont plus des chapeaux, des vêtements, des ustensiles de cuisine que nous trouvons semés le long de la route : les Chinois ont laissé, dans les hautes herbes qui bordent le chemin, leurs morts et même leurs blessés, qu'ils avaient réussi à traîner jusque-là. Il faut qu'ils soient bien pressés de fuir pour les abandonner ainsi; ils réussissent presque toujours à les faire disparaître en battant en retraite : rarement, depuis que nous sommes au Tonkin, nous avons trouvé leurs corps sur le champ de bataille, et bien souvent nous nous sommes demandé comment ils arrivaient à les enlever aussi rapidement. Les cadavres que nous rencontrons sur la route nous fournissent l'expli-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cation cherchée : quelques-uns d'entre eux ont les jambes prises dans un nœud coulant fait à l'extrémité d'une corde ; ils paraissent avoir été traînés par les pieds pendant un assez long trajet. D'autres ont les pieds et les mains attachés et passés dans un bambou qui servait à les porter à dos de coulis comme des paquets. Un de ces Chinois porté en bambous respire encore : c'étaient sans doute les blessés qu'on emmenait ainsi ; les cadavres étaient seuls traînés à la corde. Près d'un de ces blessés je trouve une petite pharmacie chinoise : sur un grand morceau de toile sont cousues côte à côte un certain nombre d'étroites poches de même étoffe ; chaque pochette renferme un médicament spécial : racines desséchées, poudre brune, noire ou blanche, des pilules et aussi des espèces de petites dragées rondes diversement colorées. Les bambous et la pharmacie montrent qu'il existe vraiment un service d'ambulance dans l'armée chinoise, service qui doit occuper un personnel nombreux et bien dressé si l'on en juge par la rapidité avec laquelle les blessés sont enlevés. Les médecins chinois emploient presque exclusivement pour panser les plaies le coton brut qu'on récolte dans le pays et dont je trouve un gros sac abandonné par eux dans les fossés de la route. Ce coton, tel qu'il est extrait de la graine, a des fibres très courtes, réunies très étroitement en flocons séparés qui forment autant de petits tampons excellents pour l'usage auquel on les destinait.

Après avoir traversé une deuxième fois la rivière, qui ne nous a pas quittés depuis Dong-son, nous pénétrons dans une vallée couverte de belles forêts dont les essences variées me sont presque toutes inconnues. L'herbe y pousse tellement haute qu'elle dépasse presque nos têtes : des centaines de petites perruches caquettent dans les halliers, tandis que de jolies bergeronnettes sautillent au bord de l'eau. La rivière, qui nous accompagne toujours et dont nous remontons le courant, devient de plus en plus étroite, encaissée et rapide : de distance en distance elle disparaît sous un berceau complet d'arbres, de lianes et de fleurs. Autrefois les indigènes avaient déboisé en partie la vallée et le flanc de quelques montagnes, sans doute pour y planter du riz. On voit encore d'anciennes rizières, bien reconnaissables à leurs petits talus et aux travaux de canalisation faits pour y amener l'eau de la rivière ; sur certains contreforts, les arbres ont été coupés à ras du sol et le terrain a été débroussaillé et défriché sur une assez grande étendue ; mais ces essais de culture sont abandonnés depuis longtemps et l'on n'aperçoit nulle part les petites cases des indigènes.

La vallée se termine en un cul-de-sac étroit ; la route grimpe à flanc de coteau sur une pente de 45 degrés pour contourner une chaîne de montagnes. Aussitôt que nous avons dépassé cette chaîne, le paysage change brusquement d'aspect, comme par un coup de baguette magique : tout à l'heure c'était une contrée riante, des bois ombreux remplis de fleurs et de chants d'oiseaux ; de ce côté c'est un chaos de hautes montagnes arides comme celles du Déo-van, mais encore plus tristes, plus désolées et plus lugubres. Les Annamites ont trouvé l'expression qui convient pour peindre d'un seul coup ce désert : ils l'appellent *le pays de la faim et de la mort.*

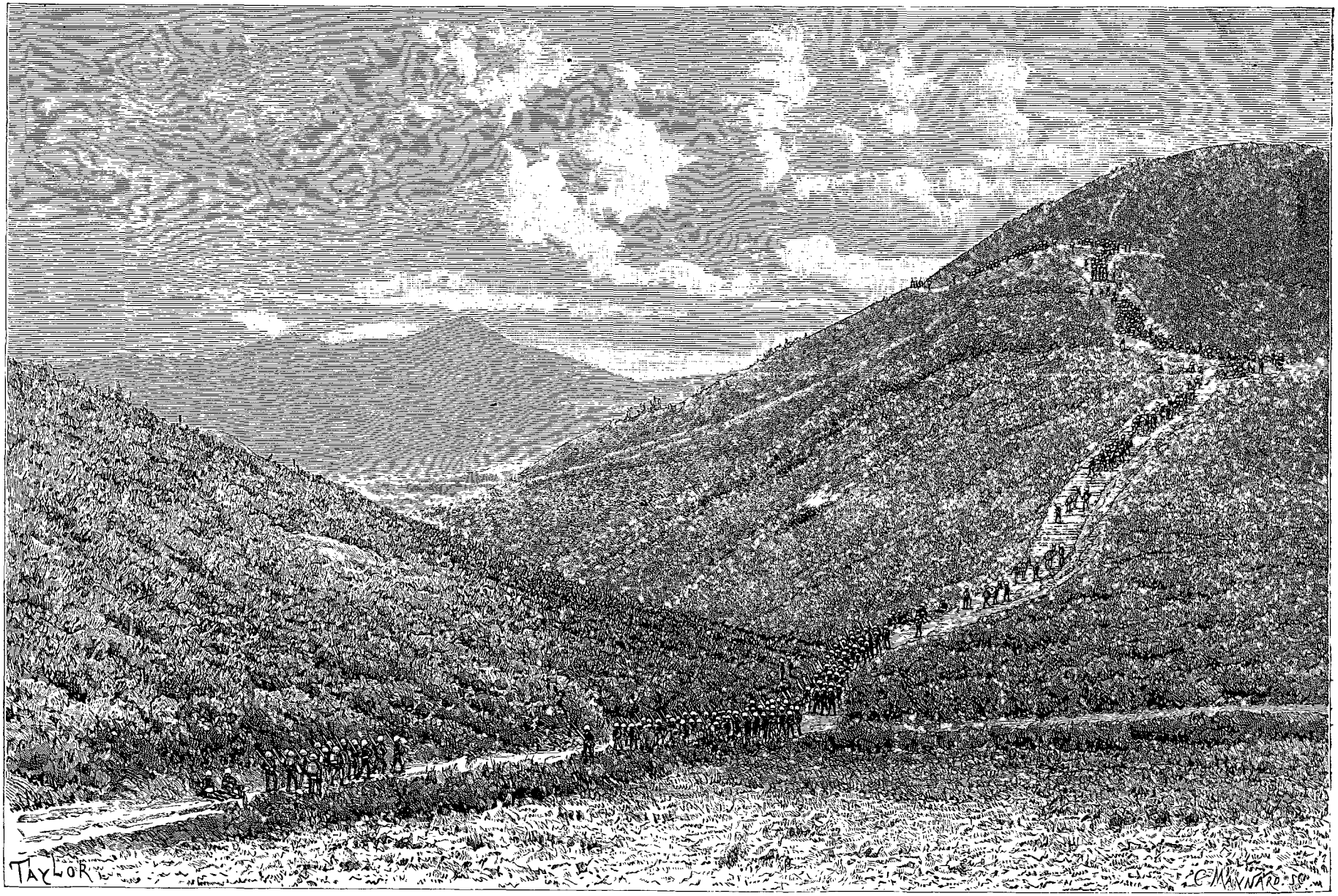
Nous arrivons, par une route accidentée et difficile qu'il a fallu refaire en partie, à un endroit appelé Phobou, où existait autrefois un village de montagnards, mais où l'on ne trouve plus que des ruines. L'ambulance campe sur une colline couronnée par un fortin chinois. Les Célestes ont mis le feu à ce fort avant notre arrivée ; ses ruines fument encore. Les troupes sont disséminées tout autour sur les hauteurs voisines ; l'artillerie elle-même, qui passe partout avec ses mulets, a gravi les pentes de la montagne et bivouaque sur un mamelon.

Le lendemain 11 février, la colonne s'ébranle de bonne heure malgré le brouillard. Tout le monde sait que l'ennemi est proche et que la route sera difficile ; c'est aujourd'hui que nous devons franchir les sommets les plus élevés du massif montagneux qui nous sépare de Lang-son, et les Chinois pourraient bien profiter des inégalités du terrain pour nous attaquer à l'improviste. Le chemin, fait tout entier de main d'homme, suit d'abord une vallée resserrée entre deux hautes montagnes. Il la quitte bientôt pour s'accrocher aux flancs des mamelons, contourner des contreforts à pic ; en certains endroits il se resserre tellement que les soldats ne peuvent passer que un à un. Le sentier heureusement a été récemment refait par les Chinois, qui, dans les endroits où la montée est le plus rapide, ont taillé dans le flanc des mamelons des centaines de marches d'escalier. Mais les Célestes se sont empressés en fuyant de détruire les ponts qu'ils ont jetés sur les torrents grossis par les pluies. Il nous faut, pour traverser ces cours d'eau, descendre dans les ravins qui séparent les mamelons et remonter ensuite par des lacets raides et glissants et presque toujours défoncés. Parfois le chemin traverse des digues faites à la hâte dans lesquelles hommes et mulets enfoncent jusqu'à mi-jambes. A cause de tous ces obstacles, notre colonne s'est allongée outre mesure ; l'ambulance et le convoi occupent à eux seuls 2 kilomètres. La batterie attelée avec les petits chevaux, qui nous avait suivis jusqu'ici au prix d'efforts inouïs, a dû être laissée en arrière avec une compagnie d'escorte ; seuls les mulets portant les canons vont toujours.

Malgré toutes ces difficultés, la colonne avance d'un mouvement lent mais continu, s'élevant petit à petit dans la montagne masquée par le brouillard. Vers dix heures son avant-garde arrive au point culminant du massif. Bientôt la brigade du général de Négrier, qui marche en tête, est réunie tout entière au col de Déo-vy qui traverse la chaîne de partage des eaux de la Chine et du Tonkin.

Nous faisons halte pour permettre aux différentes fractions de la colonne de se rejoindre ; puis les troupes commencent à descendre bien en ordre le sentier à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



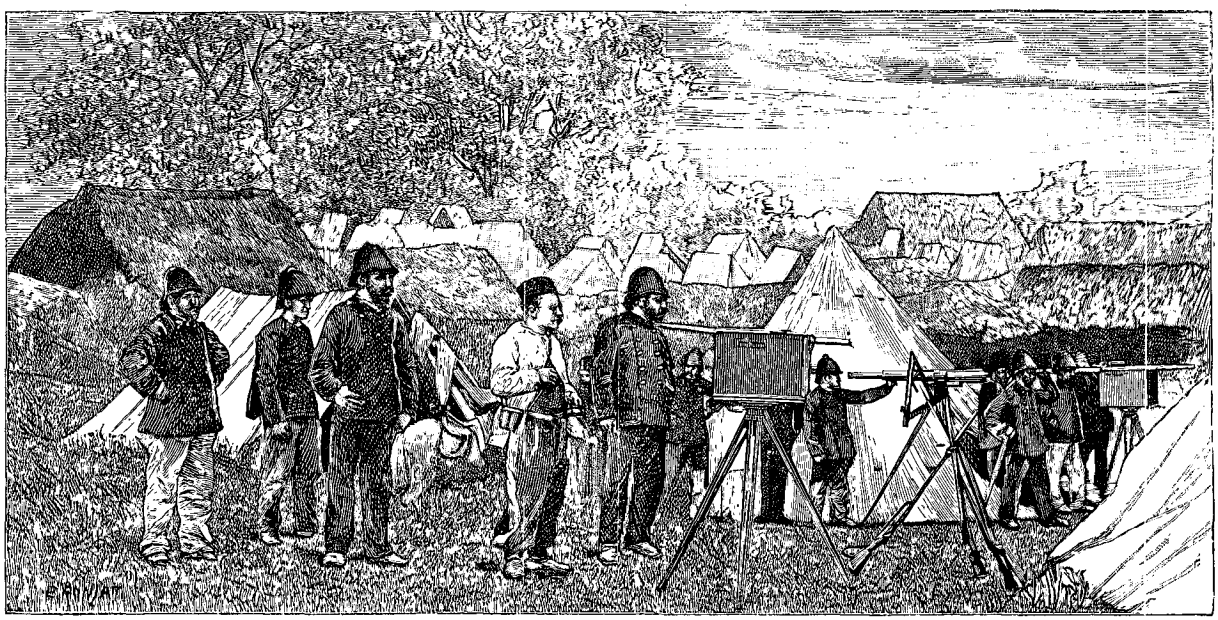
Col de Pho-bou. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pente raide qui conduit dans la vallée de Pho-vi. Nous les laissons filer en avant pour attendre le convoi et les coulis retardés par les difficultés du chemin montagneux. La brigade du général de Négrier a pris la tête; les troupes du colonel Giovanninelli demeurent près de nous en réserve.

Vers dix heures, des coups de feu éclatent dans le lointain, d'abord espacés à d'assez longs intervalles, puis se succédant sans interruption sous forme de salves; l'artillerie se met de la partie; la 2e brigade a rencontré l'ennemi; elle donne tout entière. Nous déjeunons au bruit du canon et des coups de fusil.

Nous reprenons notre route à trois heures : le chemin côtoie d'abord le flanc de la montagne, traverse quelques ravins et arrive dans la plaine, où il serpente au milieu de rizières en friche. Nous ramassons, chemin faisant, une douzaine de nos blessés, qui, après avoir été pansés par les médecins des régiments, nous attendent à l'ombre dans les champs de riz : ils nous donnent des renseignements sur le combat. A peine descendues dans la plaine, les troupes du général de Négrier ont rencontré l'ennemi posté sur une série de collines qui encadrent le village de Pho-vi. Brillamment attaqués par nos soldats, les Chinois ont d'abord bravement soutenu le choc; puis ils ont reculé lentement de position en position, s'arrêtant sur chaque monticule, qu'ils défendaient pied à pied. La distance entre les deux armées ennemies était si faible que nos troupiers pouvaient voir les chefs chinois encourageant leurs soldats et se multipliant pour renforcer les lignes engagées ; quelques-uns agitaient avec fureur leurs pavillons. Forcés de se replier, ils se sont retirés sur une



Revue des appareils de télégraphie optique (voy. p. 268). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

seconde ligne de hauteurs plus élevées encore et plus escarpées, où nos troupes, harassées par une journée de lutte, n'ont pu les poursuivre. Là, au lieu de fuir, ils affectaient de se montrer à nous pour bien nous indiquer qu'ils attendaient de pied ferme notre attaque du lendemain.

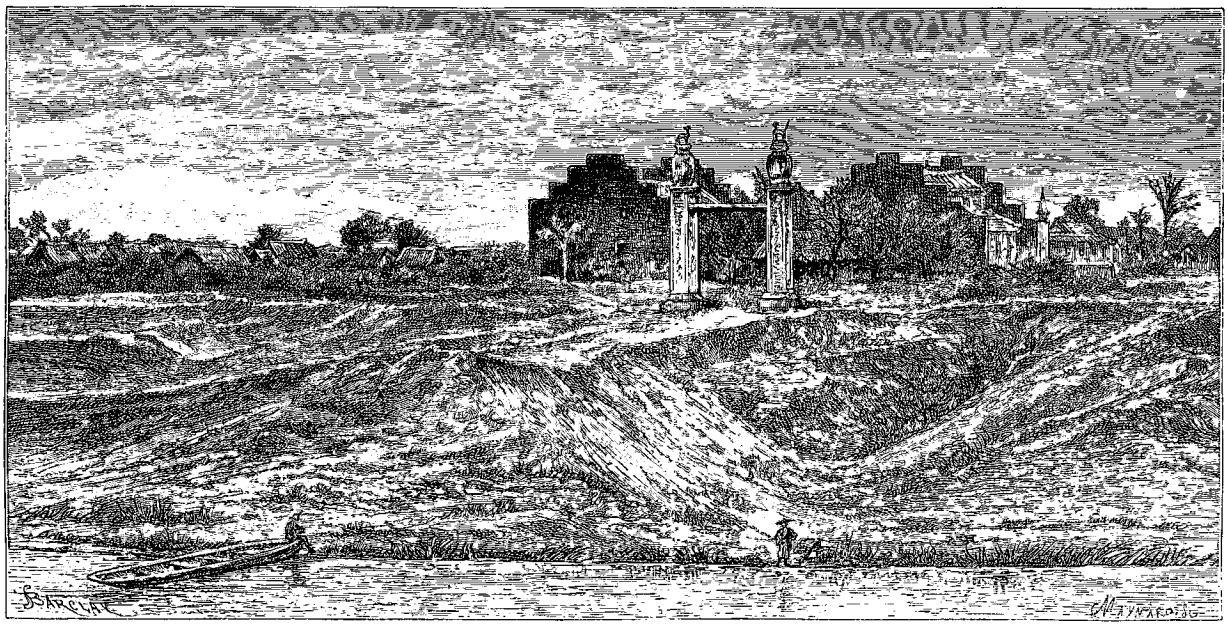
Quand nous arrivons au campement de Pho-vi, où la 2e brigade est réunie tout entière, il fait nuit noire et nous sommes obligés de nous éclairer avec des torches. Nos blessés n'ont pas trop souffert du transport, mais nous avons semé dans les ravins la moitié de nos porteurs de bagages.

A peine installés, nous recevons quelques blessés chinois ramenés par les brigades. Ils disent qu'après la prise de Dong-song, les troupes ennemies, démoralisées, s'étaient complètement débandées et avaient pris la fuite, mais que leurs chefs, furieux, avaient obligé les fuyards à s'arrêter, menaçant de mort ceux qui ne retourneraient pas au combat. S'ils ont repris l'offensive, c'est que de nouveaux renforts leur sont arrivés de Bac-lé. Ils doivent en recevoir d'autres de Lang-son et des postes de l'est, si bien que demain peut-être nous aurons contre nous l'armée chinoise tout entière. Ces renseignements concordent avec ceux que nous avons reçus par la télégraphie optique de notre poste de Dong-song : les vedettes de ce poste qui surveillent la route de Déo-quao ont vu pendant toute la journée du 10 de longues colonnes chinoises remonter vers le nord.

Édouard Hocquard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de Lang-son (voy. p. 276). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXIX

Bataille de Bac-viaï; une ambulance dans un champ de riz. — Lang-son; la plaine, la citadelle; le marché de Ky-lua. Une fabrique de chandelles. — Le jeu du *dan-ho*. — Les Thos.

12 février 1885. — Il est quatre heures du matin : le jour pointe à peine ; les soldats, réveillés un à un par leurs sous-officiers, se dressent, s'étirent, et, après avoir chargé leurs sacs, mis leurs fusils en bandoulière, ils viennent se ranger silencieusement dans les compagnies pour l'appel. Point de joyeuse sonnerie de clairon pour annoncer le réveil : l'ennemi est trop près de nous. Déjà l'artillerie est massée tout entière dans un coin de la plaine; les mulets, chargés de leurs lourdes pièces, sont prêts à partir.

En avant! La colonne se déroule peu à peu dans le brouillard; chaque fraction de troupe prend sa place et s'ébranle à son tour. Les généraux, groupés au pied d'un mamelon pour nous voir défiler, arrêtent impitoyablement au passage et renvoient au convoi les coulis porteurs de bagages qui suivent ordinairement chaque compagnie; l'action pourra être chaude: il ne faut pas que les troupes soient gênées dans leurs mouvements. Les grandes tentes de l'ambulance, elles-mêmes, ne trouvent pas grâce devant eux : il faut d'abord arriver, on s'abritera ensuite comme on pourra.

Nous laissons à Pho-vi nos blessés, nos gros bagages, avec un personnel suffisant. Je marche à l'avant-garde avec une section d'ambulance portant des brancards vides tout montés.

Après avoir traversé la vallée, le chemin décrit des lacets nombreux entre une série de petits mamelons couverts de grandes herbes sèches : c'est sur ces hauteurs que les Chinois étaient massés la veille. Un brouillard intense masque tout aux environs; aussi avançons-nous avec la plus grande prudence. L'avant-garde fait halte à chaque instant pour attendre que ses éclaireurs soient revenus lui annoncer que le sentier est libre.

Vers neuf heures, la brume s'est un peu dissipée; les troupes commencent à s'engager dans un vallon occupé par d'anciennes rizières et entouré de toutes parts par des collines assez élevées; mais voilà que tout à coup les Chinois couronnent les crêtes à gauche de la route et engagent contre les tirailleurs algériens un feu des plus nourris. Ceux-ci ripostent de leur mieux et, poussant des hourras formidables, quittent le

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LX, p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin frayé pour grimper à l'assaut des mamelons.

Les tirailleurs ont de nombreux blessés, qu'il faut aller relever et secourir; nous nous engageons, mes infirmiers et moi, dans un petit chemin creux qui conduit dans la vallée en côtoyant les mamelons battus par les feux de l'ennemi; mais nos coulis sont bien trop poltrons pour nous suivre à travers les balles, et nous arrivons à peu près seuls à un champ de riz où sont déjà installés une dizaine d'hommes hors de combat. A chaque instant on en apporte d'autres, si bien qu'à midi nous avons près de quatre-vingts blessés autour de nous, couchés côte à côte dans ce champ boueux, sur des couvertures de campagne, la tête appuyée contre un sac de troupe ou sur le talus de la rizière.

Pendant que nous procédons aux premiers pansements, la fusillade continue au-dessus et autour de nous. Les tirailleurs tiennent toujours tête aux troupes chinoises, et le colonel Giovanninelli fait canonner plusieurs grands ouvrages fortifiés qui occupent une deuxième ligne de collines en arrière de notre front d'attaque. A une heure, ces ouvrages sont suffisamment battus par l'artillerie pour que le colonel donne l'ordre aux troupes d'infanterie de marine qui forment le reste de sa brigade et qu'il a laissées en repos jusque-là, de les attaquer en franchissant le plus rapidement possible l'espace qui les en sépare et en ne s'arrêtant que lorsqu'elles auront atteint le col qui y mène.

Les marins descendent en courant les pentes et passent comme une avalanche tout près de nous. Ils nous attirent de la part des Chinois une grêle de balles qui vient s'abattre sur notre ambulance, nous tuant trois blessés et brisant entre les mains d'un quatrième le bidon qu'il portait à sa bouche. Ils culbutent tout sur leur passage, semant de distance en distance leurs hommes, fauchés par les balles ennemies; leurs colonnes, toujours en bon ordre, se reforment au fur et à mesure pour combler les vides. Les Chinois, pris de panique, n'attendent même pas leur choc; ils évacuent leurs ouvrages en hâte et fuient rapidement à travers la montagne. Les deux forts voisins du col qui mène à Lang-son sont à nous.

Cependant les compagnies chinoises que les tirailleurs ont devant eux depuis le matin tiennent toujours. Encouragées par l'inertie apparente de nos soldats, elles s'enhardissent; elles tentent un mouvement tournant à l'abri des mamelons et des ravins, et elles réussissent à arriver sans être vues jusqu'à environ trente mètres de nos lignes. C'est le moment d'agir pour les Arabes, qui piétinent sur place, rongeant leur frein depuis trois heures, retenus à grand'peine par leurs officiers, qui les empêchaient à la fin de répondre au feu des Chinois pour ménager leurs munitions. Baïonnette au canon, hurlant comme des possédés, ils se précipitent avec une furie inouïe contre les Chinois. Ceux-ci les attendent d'abord de pied ferme; mais, bientôt refoulés, culbutés partout par ces grands diables noirs grisés par la poudre et par la bataille, ils se débandent et disparaissent en désordre derrière les mamelons, malgré l'appel désespéré de leurs grandes trompes qui font retentir la montagne de sons lugubres et précipités.

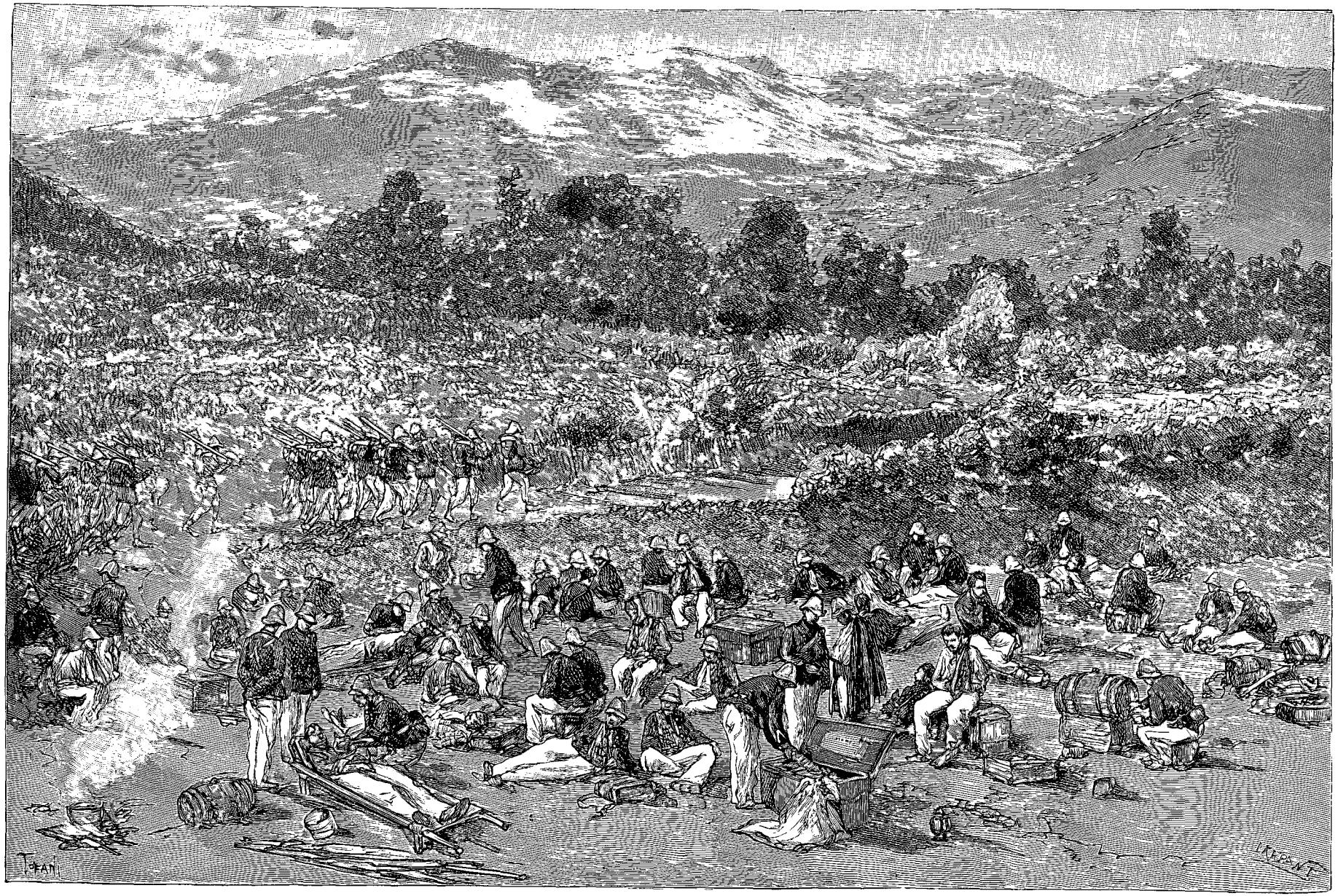
Nos pertes sont sérieuses : nous avons 230 tués et blessés, dont beaucoup d'officiers. Parmi les morts se trouvent le chef de bataillon Levrat, qui commandait l'artillerie de la 1re brigade et qui a été frappé d'une balle à la tête à côté du colonel Giovanninelli, et le sous-lieutenant Bossant, de l'infanterie de marine, officier d'ordonnance du général en chef, tué raide par une balle égarée à plus de 1 500 mètres en arrière de notre ligne de bataille. Mais les résultats acquis par cette journée sont inappréciables : la dernière résistance sérieuse de l'ennemi est brisée; une seule de nos brigades a vaincu et refoulé toute l'armée chinoise, six fois plus nombreuse qu'elle et retranchée dans des positions qu'on pouvait croire inexpugnables.

Depuis le commencement de l'action je suis resté dans mon champ de riz, occupé à soigner les blessés, qui m'arrivaient de tous les points du champ de bataille. J'en ai maintenant plus de cent autour de moi, couchés côte à côte sur le sol en longues lignes parallèles, entre lesquelles j'ai fait ménager d'étroits passages pour pouvoir courir plus facilement de l'un à l'autre. Mes camarades sont venus me rejoindre avec une équipe d'infirmiers. Ceux-ci ont fait du feu; ils préparent du bouillon et du thé; mais le jour baisse rapidement; la nuit va venir; de larges gouttes de pluie commencent à tomber, et le vent charrie de gros nuages noirs qui présagent une tempête. Nos tentes sont restées à Pho-vi; on ne pourra les avoir avant demain. Que faire pour abriter nos pauvres mutilés déjà secoués par un commencement de fièvre? Heureusement une compagnie de tirailleurs tonkinois passe près de nous. Les linhs sont habiles et adroits : ils savent construire rapidement des abris improvisés; en un clin d'œil, ils ont ramassé dans les environs des bambous et des branches d'arbres; une série de petites huttes en feuillage s'élève rapidement au-dessus de nos blessés. Il était temps: la pluie tombe maintenant à torrents, accompagnée de fulgurants éclairs qui zèbrent la nuit noire et de formidables coups de tonnerre qui se répercutent dans la montagne. Serrés les uns contre les autres autour d'une touffe de bambous qui nous protège tant bien que mal, nous tendons le dos à l'averse, en nous emballant le mieux possible dans nos caoutchoucs.

Le lendemain de bonne heure nos blessés sont enlevés par de nombreuses équipes de coulis envoyés par le directeur des ambulances; ils retournent en arrière, à Pho-vi, où l'on a préparé pour les recevoir une installation provisoire dans les cases du village. Une petite garnison restera pour les garder jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être transportés dans les hôpitaux du Delta.

Nous plions bagage et nous reprenons notre marche à la suite de la colonne. La plaine de Bac-viaï, où s'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Champ de bataille de Bac-viaï. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

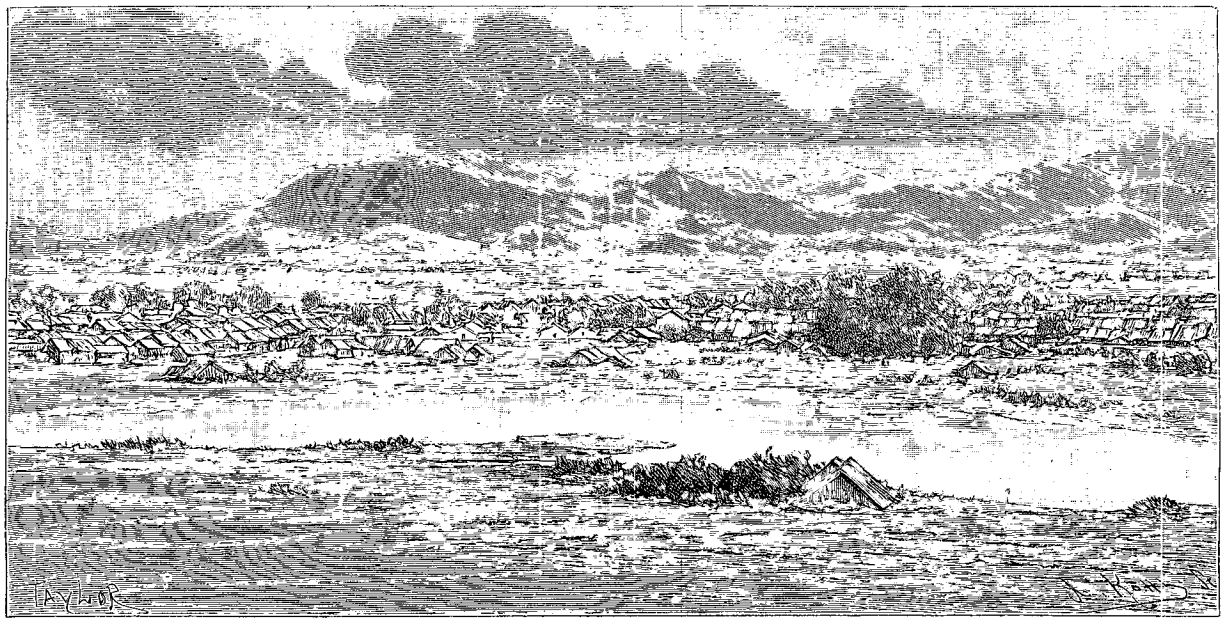
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

produit l'engagement de la veille, est semée de cadavres de Chinois, les uns étendus sur le bord du chemin, d'autres couchés dans les grandes herbes. Cette fois les Célestes n'ont pas eu le temps de les emmener avec eux ; ils se sont contentés d'emporter leurs armes : aucun de ces morts n'a son fusil.

Nous franchissons vers les onze heures du matin la dernière chaîne de montagnes qui nous sépare de Lang-son. A droite de la route se dressent les forts chinois si brillamment enlevés par l'infanterie de marine et qui sont encore couverts de tentes et de pavillons; le chemin qui y mène est complètement à pic. Les troupiers vont un train d'enfer; ils ont oublié leurs fatigues de la veille; ils sentent que Lang-son est tout près et qu'ils vont enfin toucher au but de leurs efforts.

Le chemin, toujours très étroit, mais bien tracé, serpente pendant environ 4 kilomètres entre les collines, puis tout à coup il descend brusquement dans la direction du nord. Nous passons entre deux grands rochers de granit, géants énormes placés debout à droite et à gauche de la route comme pour en défendre l'accès, et nous débouchons soudain dans une vaste plaine parsemée de maisons et de pagodes, si différente par son aspect des contrées sauvages et désolées que nous venons de traverser que la colonne tout entière, subitement prise d'enthousiasme, pousse un hourra formidable répercuté par les échos.

La route traverse la plaine dans toute son étendue du sud au nord, coupe un petit ruisseau, que nous passons sur un pont de bois construit à la chinoise, côtoie à gauche un grand massif de rochers couverts de broussailles et de plantes grimpantes, puis longe la rive du Song-ki-kung jusqu'à la citadelle de Lang-son, dont



Vue de Ky-lua. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'enceinte constitue à elle seule presque toute la ville.

Cette citadelle forme un carré de 500 mètres de côté qui n'a ni fossé, ni bastion. Ses murs sont en grosses briques ; ils ont à peu près 3 mètres de hauteur et sont percés de quatre portes à plein cintre qui occupent le milieu de chacun des côtés du carré; la porte ouest est depuis longtemps obstruée par un amas de terre et de cailloux qui va du sol à la voûte. Au centre de la citadelle se dresse la pagode royale, qui n'offre rien d'extraordinaire; devant cette pagode, sur une terrasse carrée, est planté un mât de pavillon qui servait à faire flotter les couleurs annamites, mais qui depuis ce matin est surmonté par le drapeau français. De la terrasse partent à angles droits quatre grandes rues ou plutôt quatre chemins boueux, bordés de distance en distance par de petites cases en bambous d'aspect misérable et malpropre. Le reste de l'enceinte est occupé par des terrains vagues dans lesquels poussent l'herbe et les broussailles et où l'on rencontre de distance en distance de grandes mares d'eau stagnante et une ou deux maisons en briques. C'est dans ces maisons qu'habitaient les autorités annamites : un gouverneur ayant le rang de *tuan-phu*, assisté d'un mandarin des finances et d'un mandarin de la justice; les secrétaires et les employés étaient logés dans les cases en bambous.

La route par laquelle nous sommes venus file droit vers le nord en côtoyant la face est de la citadelle. Cette route est bordée d'un côté par le mur d'enceinte et de l'autre par une ligne de maisons, bâties les unes en briques sur des modèles chinois, les autres simplement en bambous : c'est l'unique rue de Lang-son, qui était habitée avant notre arrivée par des commerçants chinois et par des soldats montagnards à la solde du tuan-phu. Arrivée à l'angle nord de la citadelle, la rue donne sur la place du marché, puis se continue toujours en ligne droite jusqu'au bord du Song-ki-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kung, où elle se termine par une belle porte formée de deux grandes colonnes en pierre, taillées à quatre pans, portant sur chacune de leurs faces des inscriptions en gros caractères chinois et surmontées de deux lions héraldiques en beau granit gris. A droite et à gauche de cette porte s'élèvent deux grandes pagodes, dont l'une sert de demeure au général en chef.

La 2e brigade s'installe dans la citadelle et dans les maisons environnantes : les troupes du colonel Giovanninelli traversent le Sung-ki-kung sur un pont en bambous et vont cantonner à un kilomètre plus loin, dans la petite ville de Ky-lua.

Ky-lua ressemble absolument à une ville chinoise : bâtie sur un terrain en pente, près de la route qui mène à la frontière, elle comprend plusieurs rues, larges, spacieuses, bordées de jolies constructions en briques. On y entre par une petite porte qui est encore couverte d'affiches de toutes sortes et de toutes couleurs. C'est à Ky-lua qu'habitaient les réguliers chinois à la solde de l'Annam; ils y avaient attiré une foule de commerçants de leur nation, et la petite ville avait fini par devenir un centre plus riche et plus populeux que Lang-son. La comparaison entre ces deux résidences, situées à deux pas l'une de l'autre, montre bien d'ailleurs l'influence différente que possédaient dans ces contrées éloignées les deux éléments annamite et chinois : les mandarins indigènes, isolés dans leurs misérables paillotes, au milieu de leur grande citadelle démantelée, n'avaient plus qu'une autorité nominale; ils étaient complètement à la merci de leur puissant voisin, le chef militaire chinois, qui était le véritable maître du pays et qui allait jusqu'à forcer le gouverneur annamite à descendre de son palanquin lorsqu'il passait devant sa demeure.



Installation de l'ambulance à Ky-lua. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A Ky-lua, les habitations, étroites et longues, sont presque toutes recouvertes de tuiles vernissées; les toits, qui offrent une pente très accusée, dépassent de beaucoup la façade, de sorte qu'il existe en avant de chaque maison une spacieuse véranda. Les habitants étant presque tous des commerçants, c'est sous cette véranda qu'ils disposaient leurs étalages. Au moment de notre arrivée, toutes les portes étaient ouvertes et les maisons sens dessus dessous ; le sol des chambres était encombré de meubles renversés, de tiroirs arrachés, de débris de poteries; les rues étaient remplies de malles, de vêtements, de paniers ouverts et semés çà et là. De gros porcs, d'une espèce différente de celle du Delta et qui ressemblent beaucoup à leurs congénères d'Europe, parcouraient toute la ville, entrant dans les maisons pour y dévorer le riz et les provisions abandonnées.

Nous nous sommes installés dans la maison d'un fabricant d'huile. Un certain nombre d'habitants de Ky-lua se livraient à cette industrie et vendaient en même temps ces espèces de chandelles en cire rouge, emmanchées dans des baguettes de bois, qu'on brûle en Annam comme en Chine devant l'image du Bouddha ou sur l'autel des ancêtres. La matière grasse dont ces chandelles sont faites est extraite d'une graine provenant sans doute de l'arbre à suif, le *Croton sebiferum*, qui croît en abondance au Tonkin. Dans la maison que nous habitons, les manipulations se faisaient dans le deuxième corps de logis, donnant sur une petite cour, où les divers ustensiles employés pour la fabrication sont encore réunis. Les graines étaient d'abord concassées grossièrement dans un trou conique creusé dans le sol et bétonné; puis elles étaient réduites en pulpe au pilon dans un mortier. Avec cette pulpe on fabriquait des tourteaux ronds et plats ayant 15 centimètres environ de rayon, qu'on encerclait dans des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moules en paille. Les tourteaux étaient ensuite placés de champ, les uns à côté des autres et se touchant par leurs faces, dans un tronc d'arbre creux en forme d'auge; on exprimait l'huile en enfonçant au marteau des coins de plus en plus gros entre le dernier des tourteaux et l'extrémité de l'auge; le liquide s'écoulait par un petit tube en bambou enfoncé dans la paroi et il était mis sur le feu dans une chaudière pour être épuré par la cuisson.

Les tirailleurs tonkinois et les coulis ont trouvé dans toutes les maisons des paquets de pétards chinois, reliquat des fêtes du jour de l'an, et ils tirent toute la journée des salves qui nous assourdissent. Nos interprètes ont découvert chez un pharmacien du voisinage un magnifique jeu d'adresse, qu'ils appellent *dan-ho* et avec lequel ils font des parties interminables. Ce jeu est très amusant et en même temps très original; en Extrême Orient il fait les délices des lettrés et des riches Chinois et il mériterait bien certainement d'être connu en Europe. Il se joue avec un certain nombre de petites baguettes flexibles en bois de fer bien droites et bien polies et avec une grande bouteille en bronze montée sur pied, munie d'un col allongé et de la forme de celles qui servent aux Annamites pour conserver l'eau-de-vie de riz. Entre la bouteille et les joueurs on place par terre un billot de bois dur analogue à celui que les Chinois emploient pour vérifier le son des piastres. Le joueur, tenant une des baguettes par son extrémité, doit la lancer à terre contre le billot assez adroitement pour qu'elle rebondisse en l'air et vienne ensuite retomber dans le goulot de la bouteille; celui qui a réussi le plus de baguettes gagne la partie.

Les troupes du colonel Giovanninelli ne vont séjourner que quelques jours à Ky-lua; après s'être reposées, elles repartiront bien vite avec le général en chef pour Tuyen-quan, où le commandant Dominé est assiégé par toute une armée chinoise descendue du Yunnan. Je dois demeurer à Lang-son avec le général de Négrier et la 2e brigade et je quitte la maison du fabricant d'huile pour aller m'installer à la citadelle avec mes camarades de la seconde ambulance.

Nous sommes entassés dans une grande hutte en paille que nous avons divisée avec des cloisons de nattes en autant de petits compartiments que nous sommes d'habitants. Tous ces compartiments donnent sur une salle commune au milieu de laquelle nous avons disposé un grand brasero fait avec une énorme marmite en fonte, semblable à une demi-sphère, qui servait aux soldats chinois à faire cuire leur riz. La température est relativement basse à Lang-son dans cette saison de l'année; au risque de nous enfumer, nous sommes obligés de faire du feu chaque matin.

C'est dans cette grande salle que nous prenons nos repas, et quels repas! Souvent du buffle et du riz arrosés de thé. Les vivres se font rares à Lang son; le pays, complètement dévasté par la guerre, n'offre aucune ressource pour nourrir notre petite armée. Les approvisionnements envoyés du Delta arrivent difficilement par ces routes accidentées et à peine frayées; les coulis ne peuvent porter de lourdes charges, à cause des chemins impossibles, où souvent les caisses et les paquets restent au fond des ravins. Il en résulte que les provisions amenées par chaque convoi sont dévorées en moins de temps qu'il n'en faut pour faire arriver le suivant, si bien que le général a dû non seulement diminuer la ration de chacun de nous, mais encore s'ingénier à remplacer la viande de conserve et le biscuit absents par de la chair de buffle et du riz, qu'on trouve à grand'peine dans les villages environnants. Les plus malheureux sont nos coulis, qui ne mangent pas à leur faim : quand on tue un buffle, ils se disputent sa peau, qu'ils découpent en petites lanières et qu'ils font rôtir sur des charbons ardents après en avoir raclé le poil et l'avoir battue sur une pierre pour la rendre moins dure. Depuis longtemps nous n'avons plus de vin; le café est presque introuvable.

J'emploie mes journées à visiter les environs. Quelques habitants sont déjà revenus dans les villages, mais ils se tiennent à distance respectueuse et prennent la fuite dès que nous approchons. Ils sont plus grands, mieux faits et plus proprement tenus que les Annamites du Delta. Leurs traits plus réguliers, leur nez moins épaté, leur stature plus haute, indiquent qu'ils appartiennent à une race différente: ce sont des Thos, montagnards qui habitent les régions de Lang-son et de Cao-bang. C'est parmi eux que les mandarins annamites de Lang-son recrutaient leur garde particulière. Leurs tribus sont un des derniers vestiges des races autochtones que les Annamites rencontrèrent au Tonkin quand ils l'envahirent, bien longtemps avant notre ère. Refoulés par les vainqueurs, les premiers habitants du pays, en grande partie anéantis, se réfugièrent dans les régions les plus inaccessibles; leurs tribus ne forment plus aujourd'hui que des tronçons épars sans aucune cohésion entre eux, qui peu à peu ont pris des noms différents : c'est ainsi qu'on trouve les *Mois* dans les montagnes de Cochinchine; les *Muongs* dans les massifs de la rivière Noire, les *Méos* vers Lao-kai et les *Thos* à Lang-son.

Tous ces Thos sont vêtus d'un tissu de cotonnade bleue très solide, qu'ils fabriquent dans leurs villages et qu'ils teignent avec de l'indigo récolté dans le pays.

Un après-midi, il me prend fantaisie d'escalader une des hautes montagnes qui avoisinent Lang-son, pour jouir de son sommet du panorama de la plaine. De l'endroit où je me suis posté, la vue est de toute beauté: les grandes montagnes de la frontière chinoise forment à l'horizon une chaîne circulaire à triple étage qui les fait ressembler aux gradins de quelque arène gigantesque; à leur pied, la petite ville de Ky-lua disparaît presque au milieu des tourbillons de fumée qui s'élèvent de tous les toits de ses maisons; plus près, le Song-ki-kung trace à l'est comme une grande ligne blanche, tandis qu'une série de montagnes arides, couvertes de forts chinois, limite à l'ouest une gorge profonde dans laquelle serpente la route de Bac-lé.

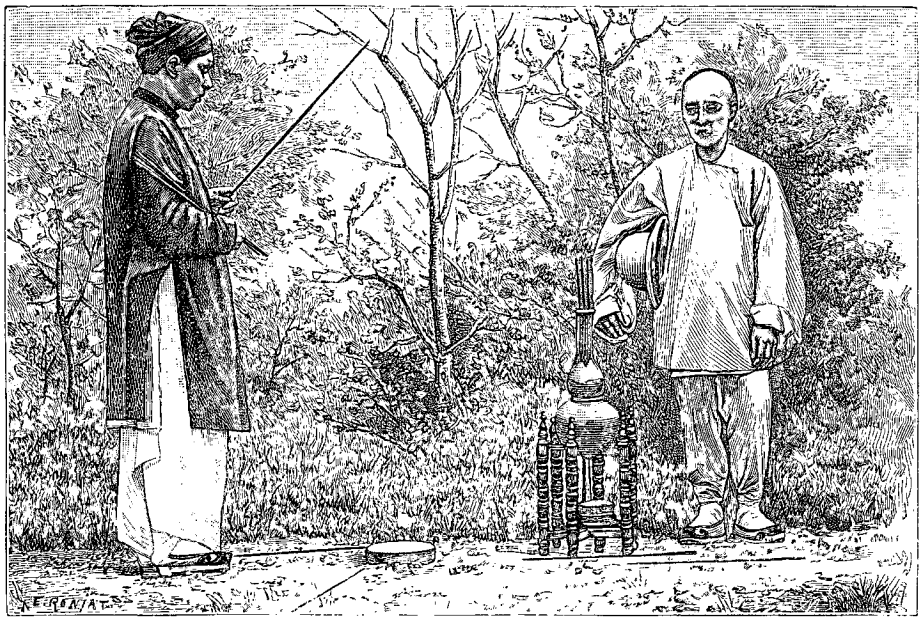
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Droit devant moi, s'étale comme dans une vue à vol d'oiseau la citadelle de Lang-son, avec son enceinte carrée, ses masures et ses flaques d'eau qui brillent comme des miroirs; elle est bornée au sud-ouest par un monticule surmonté d'une pagode qu'entoure un bouquet de pins : c'est sous ces ombrages mystérieux que les mandarins annamites venaient, aux dates prescrites par les rites, offrir les sacrifices officiels au ciel et à la terre. Au premier plan, les rizières, dépouillées de leur moisson, laissent voir leurs petites bordures en terre qui décrivent dans la plaine des milliers de lignes sinueuses; de gros blocs de rochers calcaires surgissent çà et là au milieu d'elles; les sommets de ces roches sont coiffés de broussailles et de plantes grimpantes qui descendent sur leurs flancs comme une longue chevelure; ils ont des silhouettes bizarres, qui donnent de loin l'illusion d'une vieille tour en ruines ou d'un pan de mur démoli.

XXX

Départ pour la frontière. — Combat dans la montagne. — Dong-dang. — La porte de Chine; l'herbe qui bifurque. — La route de Tat-khé. — Retour par le col de Déo-quan; les cycas et les chamærops. — Retraite de Lang-son; les récits des blessés. — Signature des préliminaires de la paix : la commission chinoise. — Arrivée du général de Courcy : organisation du pays.

Nous sommes à Lang-son depuis huit jours; les Chinois n'ont pas reparu devant la place, mais les rapports des espions indiquent qu'ils ont repassé notre frontière. Ils sont revenus à Tat-khé, et à 15 kilomètres de nous, à Dong-dang, nos émissaires ont rencontré de nombreuses troupes de réguliers occupées à



Jeu du *dan-ho*. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

construire de nouvelles redoutes pour couvrir la route de Chine. Il n'est pas prudent de les laisser s'établir ainsi en force à deux pas de Lang-son : le général de Négrier décide qu'il ira les attaquer pour les refouler au delà de la frontière.

Le 22 février au matin, toutes les troupes disponibles de la brigade se rassemblent au nord de la citadelle, dans la plaine de Ky-lua. Les combats livrés pendant la dernière colonne, les fatigues et les privations endurées depuis, ont produit bien des vides dans les régiments de marche; la brigade est réduite à la moitié de son effectif.

Nous nous dirigeons droit vers le nord à travers une plaine bien cultivée, semée de beaux villages; les maisons sont construites en bois et recouvertes de joncs; quelques habitants sont déjà revenus; ils s'occupent aux travaux des champs; des buffles paissent dans la plaine.

Après une heure de marche, le chemin se rétrécit un peu, et, arrivé au fond de la vallée, il s'engage au milieu d'une série de collines qui deviennent de plus en plus élevées. Quelques chasseurs d'Afrique se tiennent à l'avant-garde, fouillant, le revolver au poing, les bouquets de bois et les ravins. Nous faisons des haltes fréquentes; l'ennemi est proche et nous ne tarderons pas à prendre son contact.

Vers midi, nous atteignons un massif montagneux que la route traverse pour redescendre ensuite dans la plaine de Dong-dang. Les chasseurs se replient sur nous au galop; ils viennent d'essuyer les premiers coups de fusil de l'ennemi.

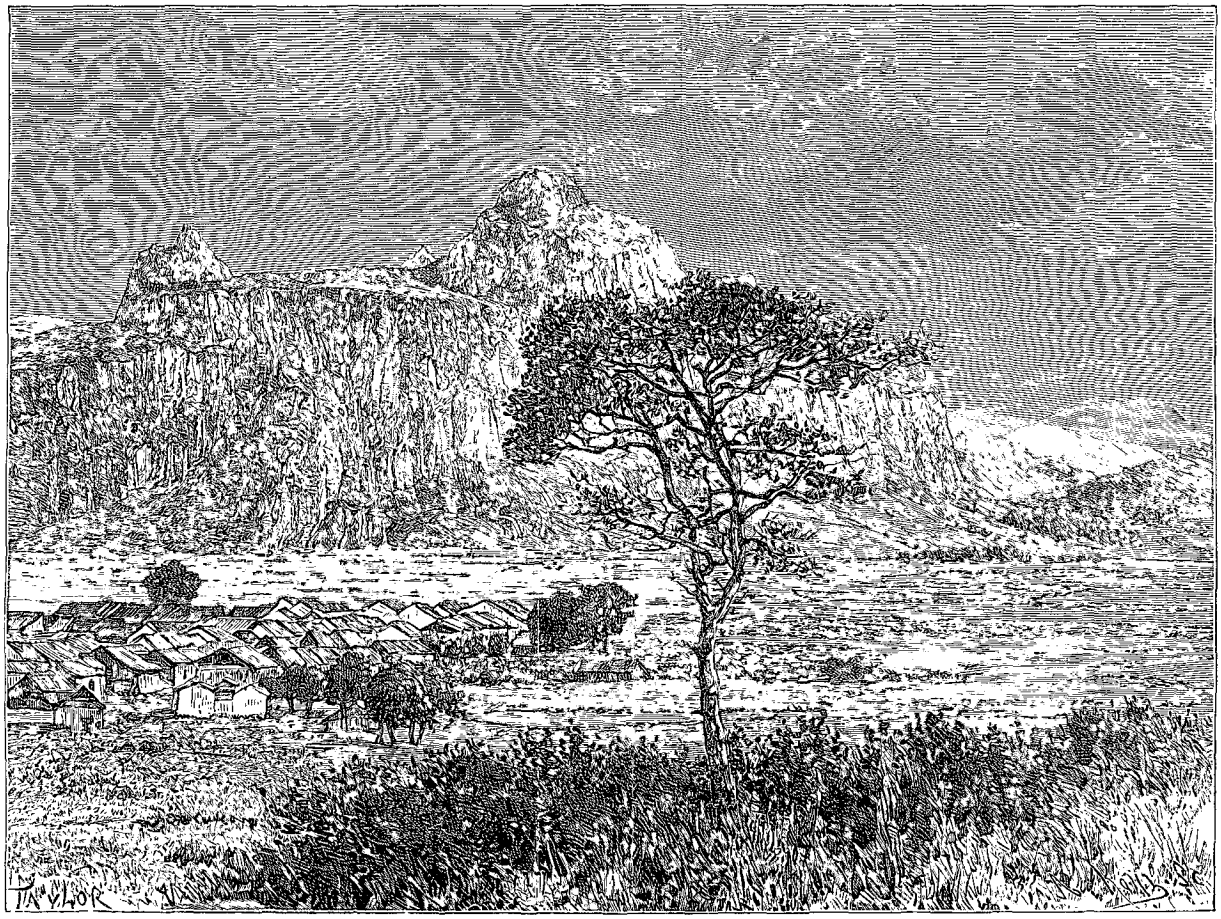
La colonne est massée dans une gorge assez profonde, sur un petit chemin bordé par des rizières boueuses où elle a beaucoup de peine à se déployer. Pendant que les artilleurs escaladent les crêtes de droite, qui sont presque à pic, les troupes de ligne gravissent les pentes de gauche et commencent le feu. On n'aperçoit rien du petit chemin creux où nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes restés; je grimpe sur une colline plus élevée d'où j'ai vue sur tout le terrain de l'action.

A droite, à gauche et à perte de vue, s'étend une succession de hauts sommets arides et profondément ravinés, séparés par des gorges étroites. Droit devant moi, le chemin dévale en formant des lacets nombreux pour aboutir à une plaine couverte de belles rizières où serpente un petit cours d'eau; près de ce ruisseau s'étale le village de Dong-dang, précédé d'un joli pont; ses petites maisons sont presque toutes recouvertes de tuiles, qui miroitent au soleil; il est adossé contre un énorme massif de calcaire marmoréen, qui se dresse à pic comme une haute muraille, limitant brusquement l'horizon sur tout un côté de la plaine. Les Chinois ont installé une batterie Krupp tout en haut de ce massif; ils tirent de là sur nos troupes par-dessus le village de Dong-dang. La vallée se prolonge à droite vers une nouvelle chaîne de montagnes entre lesquelles s'enfonce la route de Chine.

Notre infanterie s'avance de sommet en sommet, repoussant les Chinois, qui, suivant leur tactique habituelle, ont tenté sur notre gauche un mouvement tournant, resté sans effet grâce aux compagnies du 143e. Notre artillerie a fait taire la batterie installée sur le

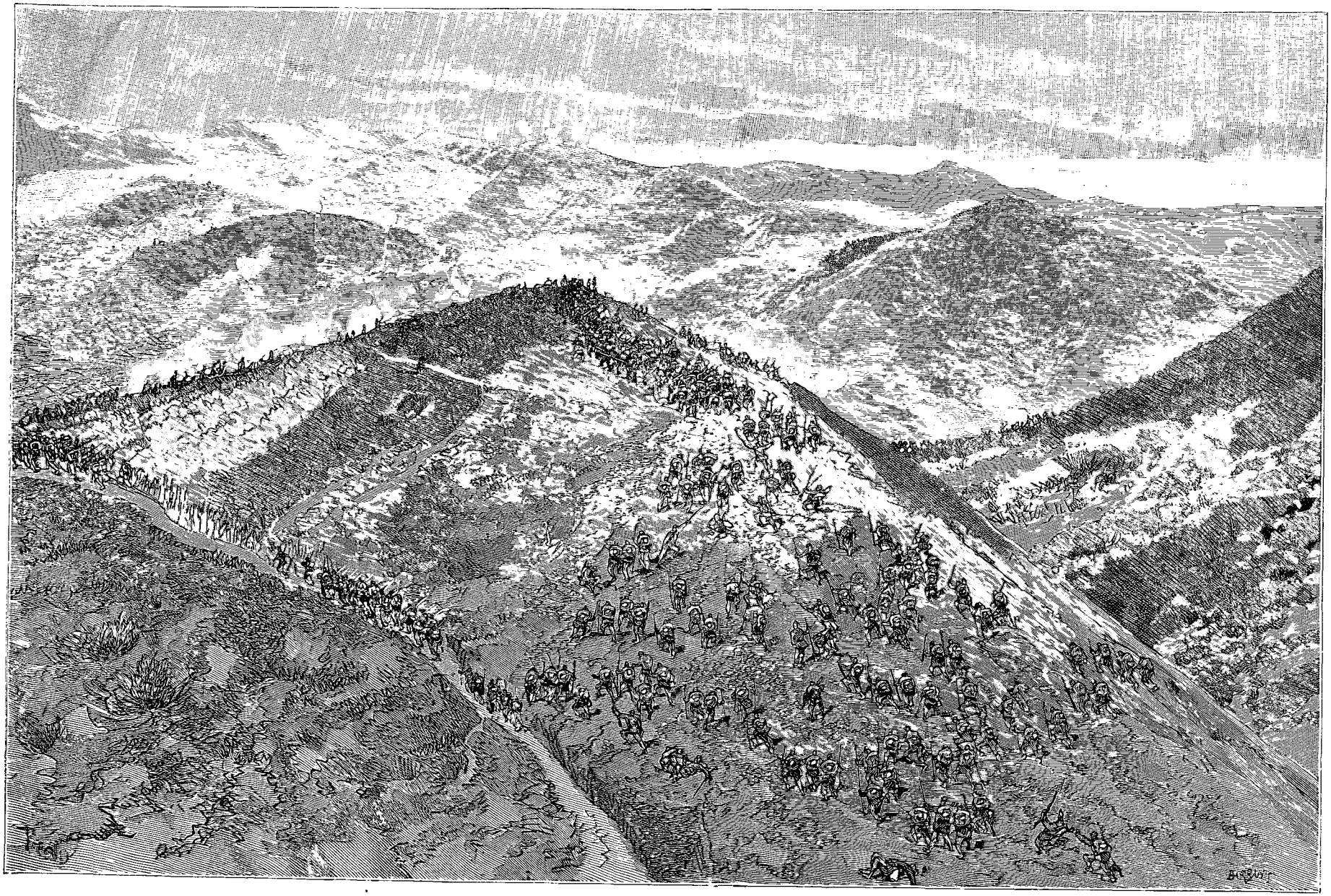


Vallée et village de Dong-dang. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

massif calcaire. Après deux heures de combat, l'ennemi bat en retraite sur Dong-dang; il cherche à mettre le feu aux quatre coins du village avant de l'abandonner; déjà plusieurs maisons flambent sur différents points. Le général de Négrier lance en avant une compagnie de tirailleurs tonkinois appuyée immédiatement par plusieurs compagnies d'infanterie. Nos petits soldats indigènes dégringolent les pentes au pas de course et entrent bravement dans le village en même temps que l'arrière-garde ennemie. Celle-ci fait volte-face, un furieux combat s'engage dans toutes les rues de Dong-dang; mais pendant ce temps le reste de nos troupes est descendu dans la vallée. Sur le point d'être cernés par les compagnies qui tournent le village, les Célestes abandonnent la place et fuient par les chemins de montagne qui conduisent à la frontière de Chine.

Dong-dang est un beau village, dans lequel nous trouvons des provisions de toutes sortes, que les Chinois n'ont pas eu le temps d'emporter. Il est à cheval sur deux routes importantes, dont l'une tourne à l'ouest pour rejoindre Tat-khé, et dont l'autre se dirige vers le nord-est pour gagner la frontière chinoise. Les maisons sont toutes bâties en brique; ce luxe indique que leurs propriétaires étaient dans une grande aisance. La plupart des habitants en effet se livraient au commerce lucratif de l'essence de badiane. L'*Illicium*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



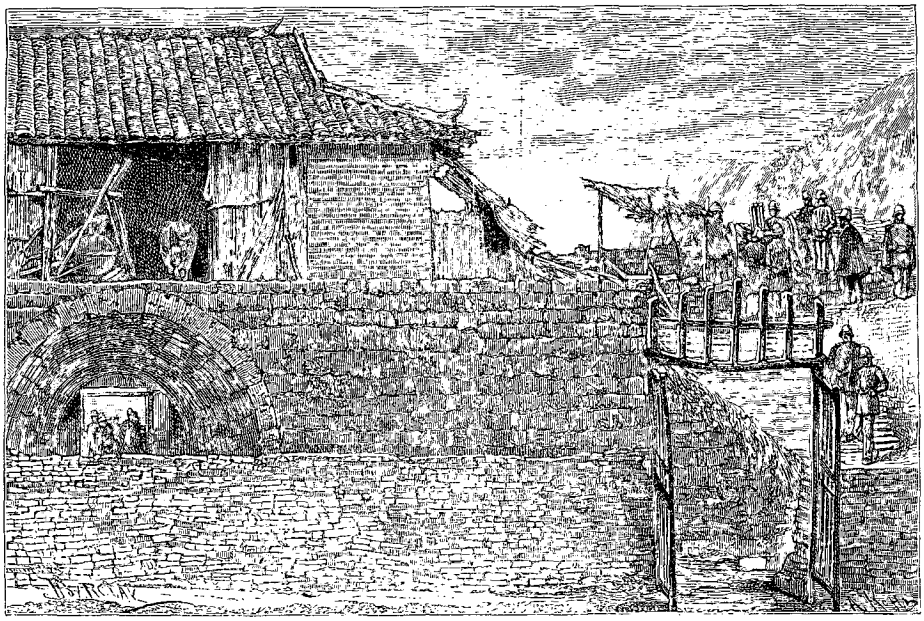
Les Chinois refoulés de crête en crête. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

anisetum est cultivé dans toute la région, et dans plusieurs habitations nous trouvons des alambics qui servaient à distiller l'anis. Je ne reviendrai pas sur la description des appareils et sur la technique de cette opération. Tout cela a été très bien raconté par le Dr Neïs dans le *Tour du Monde* de 1888[1].

La colonne reste une heure seulement à Dong-dang pour prendre un peu de repos. Le général ne veut pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître; il veut le poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à la frontière chinoise. Notre ambulance se scinde en deux : une moitié reste à Dong-dang sous la garde d'une compagnie avec les blessés et les gros bagages. J'ai la chance de faire partie de l'autre portion, qui doit accompagner les troupes jusqu'à la porte de Chine.

Il est quatre heures du soir quand nous nous remettons en route; il se fait tard déjà et il faut que nous nous hâtions si nous ne voulons pas être surpris par la nuit dans la montagne. La route passe au nord de Dong-dang; elle serpente d'abord au milieu des rizières, puis elle entre dans la région montagneuse, où elle se transforme bientôt en un étroit sentier plein d'ornières et de flaques de boue. Le pays prend un aspect des plus sauvages : à droite et à gauche sont des collines arides, recouvertes seulement d'un peu d'herbe courte. Bientôt nous entrons dans un étroit défilé pavé de grosses pierres, sur lesquelles nos chevaux glissent et s'abattent. Un des mulets porteurs de canon tombe dans une fondrière où il se brise la jambe; les artilleurs le déchargent, mais ils ne l'abandonnent pas pour cela. Les uns le tirent par la bride, les autres le poussent par derrière; il faut qu'il se traîne jusqu'à



Mirador de la porte de Cau-haï. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

l'étape; c'est toute une provision de viande fraîche, bien préférable aux conserves et à la chair de buffle, dont nos estomacs sont saturés depuis près d'un mois.

Nous arrivons vers six heures du soir, absolument éreintés, à Cau-haï, sans avoir pu rejoindre l'arrière-garde de l'armée chinoise. Il fait nuit noire; nous grimpons à tâtons une pente assez raide, et, après avoir gravi trois ou quatre marches et passé sous une longue voûte, nous tombons dans une petite cour entourée de tous les côtés par des murs en pierre taillée. L'officier qui nous guide, une lanterne à la main, nous fait monter un escalier, également en pierre, qui donne sur une petite terrasse. Une porte s'ouvre : nous sommes chez nous, dans une espèce de grenier rempli de sacs de riz et de défroques chinoises. Nous nous allongeons sur le plancher et nous ne tardons pas à ronfler comme des bienheureux, malgré la compagnie de rats énormes qui nous réveillent de temps en temps en nous passant sur la figure.

Il fait grand jour quand nous ouvrons les yeux le lendemain matin. Notre premier soin est de savoir où nous sommes. Le petit bâtiment carré qui nous a abrités pendant la nuit est construit en briques; il est recouvert par un toit bas à angles recourbés garni de tuiles vernies; il repose sur un gros cube de maçonnerie formant terrasse; on monte sur cette terrasse par deux escaliers à marches larges mais usées et branlantes, qui donnent de chaque côté du bâtiment. Le cube de maçonnerie est percé de part en part, juste au-dessous de nous, par une haute et large voûte à plein cintre qui aboutit de chaque côté à une étroite cour : c'est la porte de Chine et nous avons dormi dans son mirador.

Sur la terrasse et de chaque côté du mirador, deux belles mitrailleuses en parfait état, abritées sous un petit toit en paille, braquent leurs canons sur la route du Tonkin. De cette terrasse on a vue d'un côté sur

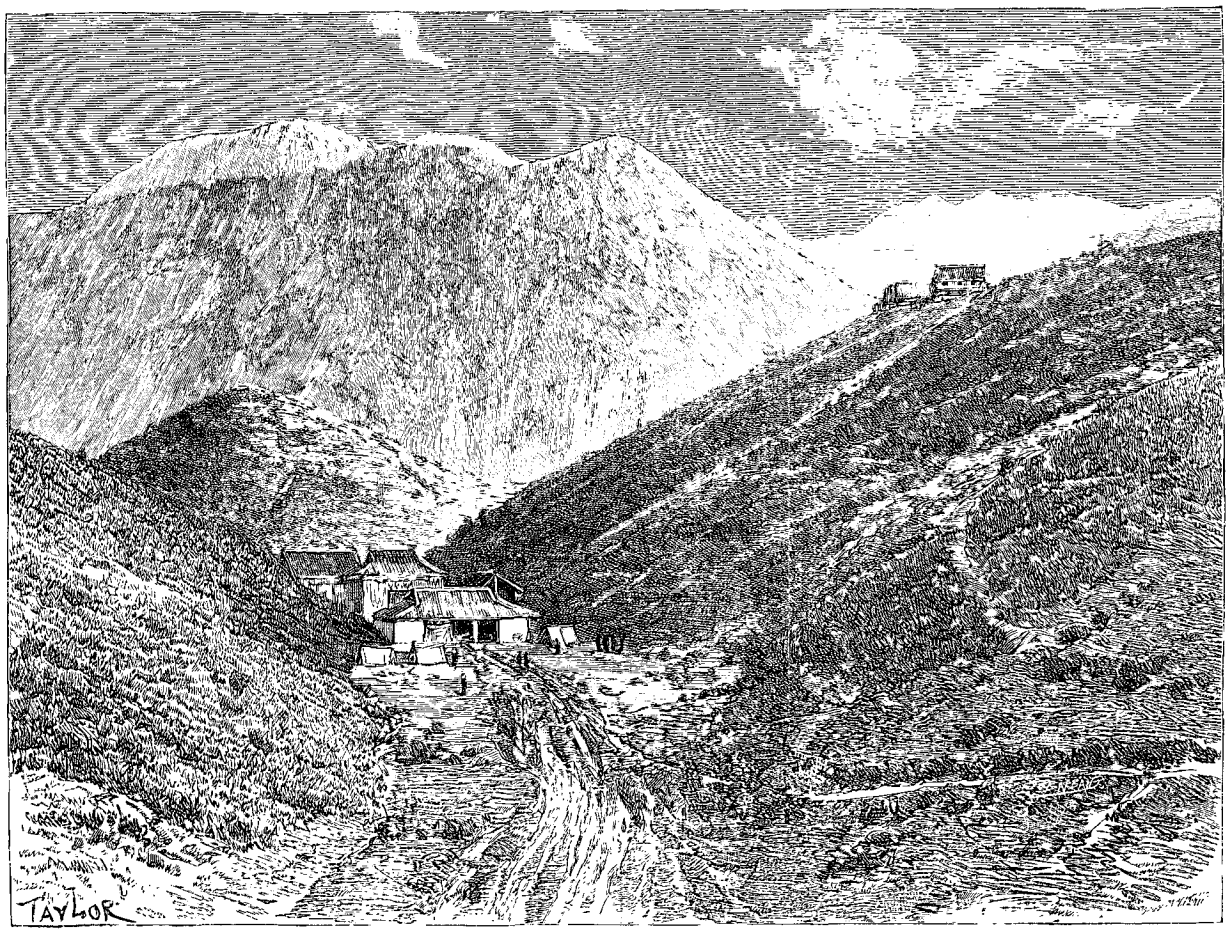
1. 1er semestre 1888, p. 335.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le chemin de Dong-dang, que nous avons parcouru la veille, et de l'autre sur la Chine. Du côté chinois, le regard est brusquement arrêté par une haute montagne à pic au pied de laquelle passe la route et qui masque le paysage comme un écran gigantesque. Sur le versant tonkinois, le chemin qui mène à la frontière occupe le fond d'un ravin limité de chaque côté par une série de collines dénudées. Au niveau de la porte, les collines se rapprochent tellement que le bâtiment suffit pour masquer le passage. Cette porte est flanquée au nord et au sud par deux autres bâtiments qui ressemblent à deux pagodes et qui sont séparés d'elle par les cours dont j'ai parlé. C'est dans ces bâtiments qu'étaient installées les douanes chinoise et annamite : leurs façades sont décorées d'assez belles peintures, représentant des personnages en grandeur naturelle, vêtus de riches costumes et portant divers attributs.

La porte de Cau-Haï doit être très ancienne : les grosses pierres de taille dont la voûte est formée sont polies et rongées par le temps; elles ont cette patine grisâtre qui ne s'acquiert qu'après de longues années.

Quel complot trament donc nos coulis? Pendant que j'examine les bâtiments, ils ont les yeux fixés sur les collines qui les relient de chaque côté, formant comme



Défilé et porte de Chine. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

une sorte de barrière naturelle; ils causent avec animation et se montrent du doigt leurs sommets; auraient-ils aperçu quelque chose de suspect? Non, les voilà qui sortent, qui prennent le petit chemin conduisant en haut de la montagne près d'un des deux fortins qui flanquent la porte, à droite et à gauche du défilé. Arrivés là, ils se penchent, examinent le sol, arrachent des touffes d'herbe et redescendent en gesticulant vivement. Très intrigué, je fais venir l'interprète. A peine les a-t-il interrogés qu'il part d'un grand éclat de rire. Il me donne ensuite l'explication que voici : Certaines parties de la frontière sont connues des Annamites sous le nom de *Giap-dé*, ce qui veut dire *crinière divisée*, ou bien encore de *Phan-mao-co-ké*, ce qui signifie *herbe qui bifurque*. Il y a, en effet, une légende qui prétend qu'à la vraie limite du Tonkin et de la Chine, l'herbe doit se bifurquer dans deux directions distinctes : au nord pour la Chine, au sud pour le Tonkin. Nos coulis ont voulu profiter de la circonstance pour vérifier le fait sur place.

Les troupes françaises ont trouvé dans les magasins de la porte de Chine d'énormes approvisionnements de munitions, de grosses torpilles dont quelques-unes étaient chargées à la dynamite, des rouleaux de câble électrique fluvial, des caisses de cartouches de provenance italienne et allemande, des uniformes, des fusils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et jusqu'à des plaques de blindage en acier pour batteries cuirassées. Il y avait aussi un grand nombre de ces petits drapeaux en soie que les généraux chinois remettent à leurs porteurs de dépêches pour empêcher qu'ils ne soient arrêtés en route, en faisant connaître de loin qu'ils sont investis d'une mission de confiance.

Nous repartons le lendemain matin pour Dong-dang. Le général ne peut emporter avec lui toute cette poudre et tous ces engins de guerre. L'artillerie a reçu l'ordre de les réunir sous la porte de Chine; ils forment un amas énorme qui remplit toute la voûte. Les artilleurs ont préparé une longue mèche qui serpente au milieu de toutes ces matières explosibles; ils y mettront le feu au moment de notre départ. Le général va faire sauter la porte de Chine, d'une part parce qu'il ne peut pas l'occuper, d'autre part parce qu'il veut frapper l'esprit des Chinois et prouver par un témoignage irrécusable que nos colonnes sont bien arrivées jusqu'à ces frontières du Kouang-si que les armées européennes n'avaient jamais foulées.

Le 27 au matin, nous rentrons à Dong-dang; à peine notre avant-garde est-elle arrivée aux premières maisons du village, qu'une formidable détonation éclate dans la direction de la frontière : c'est la porte de Cau-Haï qui vient de sauter.

La brigade s'installe à Dong-dang pour quelques jours. Il faut, avant de rentrer à Lang-son, laisser à nos éclaireurs le temps d'explorer la route de Tat-khé pour savoir si les Chinois l'ont définitivement abandonnée. J'accompagne une petite colonne qui va pousser une reconnaissance sur cette route.

Le chemin de Tat-khé longe la frontière de Chine. A partir de Dong-dang, sur plus de 4 kilomètres de son parcours, il côtoie une haute muraille de rochers calcaires absolument à pic, qui sépare le versant tonkinois du versant chinois. Cette muraille bizarrement découpée est creusée de grottes profondes dans lesquelles les habitants s'étaient réfugiés au moment de la prise de Lang-son et qui leur avaient servi à cacher leurs provisions et leurs troupeaux. Elle est à peu près continue et ne donne passage qu'à d'étroits sentiers presque impraticables, dissimulés sous les lianes et sous les bouquets d'arbustes rabougris qui se cramponnent au rocher. Les Thos habitent de petites huttes construites sur pilotis, tantôt adossées aux roches, tantôt s'abritant derrière les bouquets de grands arbres qui occupent l'autre côté du sentier. L'existence de ces malheureux habitants des frontières, continuellement harcelés et pillés par les soldats ou par les pirates, est des plus précaires et des plus misérables.

Les troupes que j'accompagne se sont avancées vers Tat-khé jusqu'à 10 kilomètres de Dong-dang, sans rencontrer l'ennemi; elles rentrent le soir dans cette dernière, place et la brigade reprend le lendemain matin la route de Lang-son en laissant à Dong-dang une faible garnison. La campagne semble finie; nous avons un grand nombre de blessés et de malades. Le général décide que je les conduirai par le prochain convoi jusqu'à Chu et que de là je retournerai à Hanoï.

Je pars le 13 mars avec un convoi de 200 coulis et des tirailleurs tonkinois commandés par un lieutenant d'infanterie de marine, et le soir même nous allons coucher à Pho-bou. Les chemins, qui n'ont pu être refaits sur cette partie de la route, sont dans un état déplorable. Défoncés partout par les convois de ravitaillement qui vont et viennent continuellement entre Chu et Lang-son, ils sont semés de détritus, de débris de caisses abandonnés par les coulis. Des cadavres de chevaux, des corps de Chinois, qui n'ont pu être enterrés faute de bras et de temps à la suite des dernières affaires, les jalonnent partout et dégagent une odeur pestilentielle.

Le second jour nous arrivons à Dong-song, où nous trouvons la petite garnison de tirailleurs tonkinois installée dans son fortin. Les environs ont été déjà débroussaillés et assainis par ses soins. Les Annamites travaillent à une amorce de route; ils n'habitent plus sous la tente, mais dans de petites cases en bambous, proprettes et bien aménagées.

Nous ne suivons pas, pour revenir de Dong-song à Chu, le même itinéraire qu'au départ : la route du Déo-van est bien trop pénible pour qu'on la prenne sans nécessité; il vaut mieux utiliser la route du Déo-quan, qui est plus directe, plus facile, et qui est déjà en partie refaite par les équipes de coulis envoyés de Chu et de Phu-lang-thuong.

A partir de Dong-song, la route du Déo-quan se dirige vers le sud-ouest, traversant de frais vallons où courent des ruisseaux d'eau vive, excellente à boire, quoi qu'on en ait dit. Elle est à peu près parallèle au col du Déo-van; mais quel contraste! Au lieu d'un sentier mal frayé, grimpant au flanc de montagnes pelées d'un abord difficile, c'est une route non seulement facile, mais agréable, courant à travers de belles rizières et souvent sous de petits bois ombreux où nous avons plaisir à faire halte un moment. Nos coulis laissent bien vite leurs paquets au milieu du sentier pour aller s'étendre avec délices dans l'herbe fraîche ou pour se rafraîchir la figure et les mains au ruisseau voisin. Ces pauvres gens ne se sentent pas de joie à la pensée qu'ils vont revoir leur famille et leur village. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de Chu, ils deviennent plus gais et plus communicatifs; plusieurs se mettent même à chanter, ce que je ne leur avais pas vu faire depuis le commencement de la campagne.

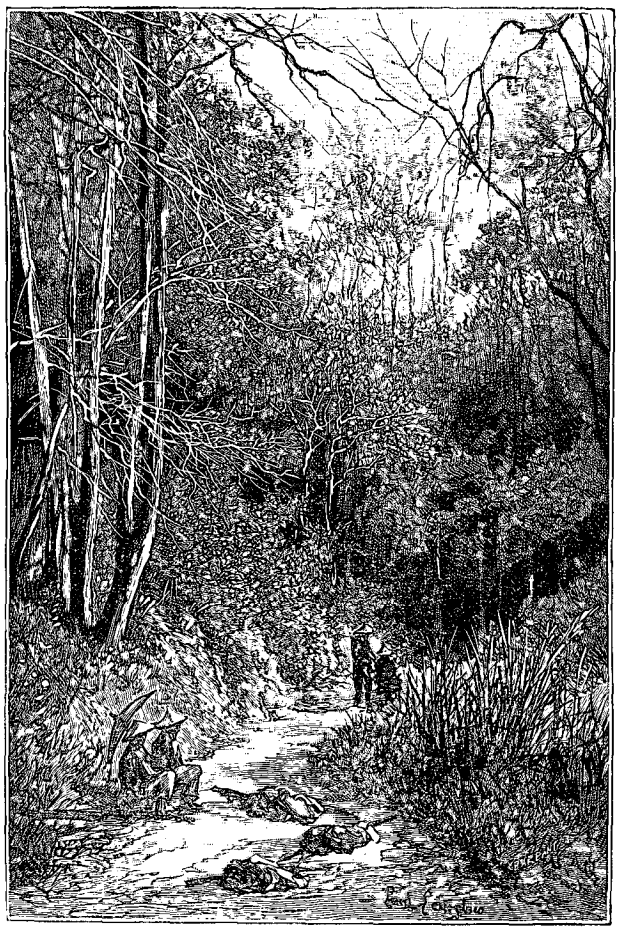
Plusieurs petits mamelons près desquels nous passons sont couverts de magnifiques cycas, dont quelques-uns sont devenus énormes. Ces cycas alternent avec de grandes fougères et des chamærops, beaucoup moins nombreux et moins bien venus que ceux de la rivière Claire.

A mi-chemin de Chu nous rencontrons une équipe de coulis en train de refaire la route sous la direction d'un groupe de tirailleurs tonkinois; ces coulis ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

construit déjà plusieurs jolis ponts sur pilotis et ils installent un fil télégraphique qui doit être poursuivi jusqu'à Lang-son. Peu de temps après, nous passons près de leur campement : les tirailleurs ont bâti pour eux et pour leurs sous-officiers de petites cases en bambous très confortables ; les coulis se sont faits, avec des branches d'arbres et de l'herbe sèche, des abris coniques qui ressemblent de loin aux meules de paille qu'on voit en France aux environs des villages. Le campement n'est pas des plus sains : presque tous les sous-officiers français ont la fièvre; d'ailleurs on ne retourne pas impunément ces terrains qui n'ont jamais été remués et qui sont couverts d'une épaisse couche de détritus végétaux en décomposition.

Le col du Déo-quan aboutit à une chaîne de montagnes nues et arides comme celles du Déo-van. Sur le plus élevé des sommets de cette chaîne se trouve un poste français établi dans un ancien fort chinois. La route, après avoir dépassé ce poste, dévale rapidement entre deux hautes collines pour atteindre la plaine de Chu. Nous arrivons vers six heures du soir au fort de ce nom, où je dois prendre congé de mes blessés. Ceux-ci vont être installés dans un hôpital provisoire composé d'une douzaine de grandes cases, où ils attendront qu'ils se soient reposés suffisamment pour être transportés en canonnière jusqu'aux hôpitaux de Haï-phong et de Hanoï. J'apprends à Chu le débloquement de Tuyen-quan par la 1re brigade, et la belle conduite du commandant Dominé et de ses vaillantes troupes. De ce côté-là aussi les Chinois se sont admirablement défendus ; la 1re brigade a ramené avec elle plus de 300 blessés.



Sous-bois : repos des coulis. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Après un court séjour à Chu, je puis m'embarquer à Trai-dam sur une petite canonnière en partance pour Dap-cau. J'arrive le 18 mars au matin dans cette ville, d'où je regagne Hanoï par la voie de terre.

Il n'y avait pas quinze jours que j'étais rentré dans mon petit logement de la Concession, quand arrive de Chu par le télégraphe une nouvelle qui nous jette tous dans la consternation et qui se répand dans la ville comme une traînée de poudre : « Nos troupes ont eu le dessous à la porte de Chine; le général de Négrier, grièvement blessé, a dû abandonner son commandement. La 2e brigade bat en retraite sur le Delta, après avoir évacué complètement Lang-son. »

D'abord nous ne pouvons pas croire à ce désastre, moi surtout qui arrive de là-bas, qui ai quitté ces vaillantes troupes au lendemain d'une victoire, qui les ai vues toutes vibrantes d'enthousiasme, prêtes à entreprendre l'impossible sur un signe de leur vaillant chef, en qui elles avaient une confiance illimitée. Il faut cependant se rendre à l'évidence : les premiers blessés de Bang-bo viennent d'arriver à Hanoï ; ils annoncent que le général de Négrier a été transporté à Chu avec son officier d'ordonnance, le lieutenant Berge, qui cette fois encore a été blessé grièvement à côté de son général. Les détails qu'ils donnent sur les dernières affaires sont recueillis avidement et colportés partout. « Non, nous n'avons pas été battus, mais écrasés par le nombre, disent-ils. Nous étions mille à Bang-bo tout au plus; le général avait été obligé de laisser des détachements à Lang-son, à Ky-lua, à Dong-dang pour garder toutes les routes, dans la crainte d'un mouvement tournant de l'ennemi. Celui-ci nous attendait en territoire chinois, à 1 ou 2 kilomètres de cette même porte de Cau-haï que nous avons fait sauter. Il y avait là un immense camp retranché défendu par trois lignes de forts. Vous connaissez le terrain : de hautes montagnes coupées par des ravins profonds et d'étroites vallées. Nous nous sommes battus pendant deux jours. Le premier, nous enlevons leurs deux lignes de redoutes; le deuxième, la bataille commence à neuf heures du matin. Les troupiers mettent sac à terre pour pouvoir grimper plus facilement; le 111e attaque de front la tranchée ennemie et s'y loge malgré une résistance désespérée; le 143e file à droite à l'assaut des mamelons, refoule l'ennemi de crête en crête, lui prend deux forts et s'élance vers un troisième, établi à 300 mètres de hauteur au sommet d'une montagne presque à pic. Les hommes s'ac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crochent aux broussailles et se font la courte échelle sous une grêle de balles ; 20 sur 30 sont tués ou blessés ; le fort est enlevé à la baïonnette, et les Chinois se retirent, protégés par leur infanterie logée dans un bois.

« Il était trois heures du soir et nous nous croyions vainqueurs, mais nous n'avions culbuté que l'avant-garde des forces chinoises. Derrière ces trois lignes de redoutes acquises au prix de tant de sacrifices, il y en avait d'autres plus étendues et plus solides encore : l'armée impériale nous y attendait tout entière ; nos troupes, épuisées par deux journées de lutte, avaient devant elles environ 50 000 hommes.

« Bientôt les Célestes reprennent l'offensive ; ils s'avancent en masse compacte et tentent un mouvement tournant. Le 111e voit arriver sur lui une avalanche humaine ; débordés de toutes parts, les soldats se font une trouée à la baïonnette, emportant sur leur dos leurs camarades blessés. Le médecin-major Raynaud tombe mortellement frappé en défendant son ambulance ; le lieutenant de Colomb, le pied traversé par une balle, est emporté à bras par ses hommes, pendant que le reste de sa compagnie fait le coup de feu pour protéger la retraite. »

Malgré ces tristes nouvelles, le moral des troupes est resté bon. A Hanoï on ne s'inquiète pas outre mesure et c'est avec un certain étonnement que nous apprenons, le mois suivant, par les journaux de Saïgon, l'immense retentissement qu'a eu en France la retraite de Lang-son. Les Chinois au contraire n'y ont pas attaché une importance très grande ; ils ont réduit les faits à leur juste valeur ; en ce moment les négociations se poursuivent activement entre Paris et Pékin pour la signature de la paix. Une commission chinoise vient même d'être nommée par le Tsong-Li-Yamen pour aller au Tonkin s'entendre sur place avec le général Brière de l'Isle et porter aux troupes chinoises l'ordre formel de reprendre le chemin de la frontière.

Cette commission arrive à Hanoï en mai ; elle est composée de six membres : un Américain, un Italien et quatre Chinois, dont deux mandarins plénipotentiaires et deux secrétaires. L'Américain et l'Italien sont depuis longtemps au service de la Chine : ils occupent un poste élevé dans les douanes du Céleste Empire. Le général Brière a adjoint à la commission un officier supérieur de la marine et un capitaine de son état-major.

Les Chinois ont été logés rue des Pavillons-Noirs dans une maison louée par l'administration française. A peine installés, ils ont failli être victimes d'un accident grave : une des poutres de la toiture s'est rompue et ils ont manqué être ensevelis sous les décombres. Superstitieux comme ils sont, ils ont dû voir dans cet accident un fâcheux présage pour la mission dont ils étaient chargés.

Ce pronostic s'est en partie réalisé : très bien accueillis tant qu'ils se sont adressés aux troupes régulières, les plénipotentiaires chinois ont voulu remplir leur rôle jusqu'au bout et négocier avec les Pavillons-Noirs qui, battus à Tuyen-quan, avaient repris l'offensive après notre échec de la porte de Chine et menaçaient le Delta. Ils avaient remonté la rivière Claire en canonnière jusqu'à Phu-doan ; puis ils avaient rejoint par terre le poste de Tan-quan, où les Drapeaux-Noirs s'étaient établis. Là les commissaires avaient demandé à entrer en pourparlers avec eux. Mais ces bandits ne sont pas gens d'humeur commode : malgré le pavillon impérial arboré sur le bateau chinois, ils tirèrent sur les commissaires, qui voulaient débarquer quand même, et blessèrent grièvement un des domestiques qui les accompagnaient.

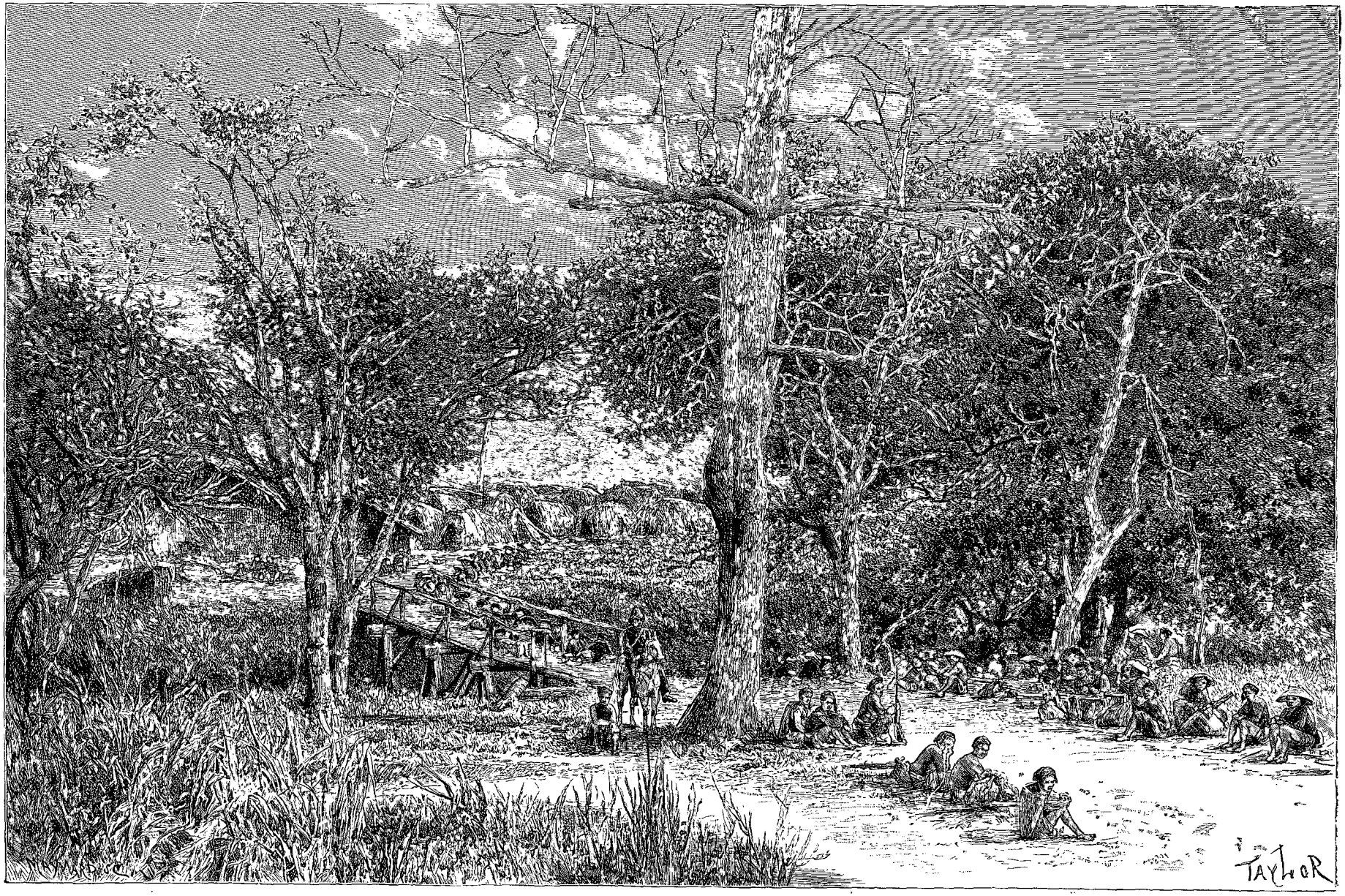
Les journaux arrivés par le courrier de mai nous ont apporté d'importantes nouvelles de France : à la suite de la retraite de Lang-son et du vote des nouveaux crédits par les Chambres, le gouvernement a confié le commandement du corps expéditionnaire au général de division Roussel de Courcy. Celui-ci s'est immédiatement embarqué avec le général Warnet, son chef d'état-major, et un bataillon de chasseurs à pied. Il est arrivé en baie d'Along le 1er juin, et il y a été reçu par le général Brière de l'Isle, parti à sa rencontre. Il est maintenant en route pour Hanoï, où il doit arriver aujourd'hui même.

Toutes les troupes qui tiennent garnison dans cette ville ont été mises sur pied pour le recevoir solennellement. Elles ont été rangées sur deux lignes, le long de la berge du fleuve Rouge, et elles font la haie depuis le débarcadère jusqu'à la porte du palais du gouverneur. Les artilleurs attendent devant leurs canons, chargés à poudre ; toutes les autorités annamites de la ville et de la province sont là en robes bleu de ciel à longues manches pendantes ; la nombreuse troupe de domestiques qu'elles traînent toujours à leur suite se tient à distance respectueuse ; miliciens, porte-pipes, porte-cadouilles et porte-sabres, couverts de leurs mêmes oripeaux criards et malpropres, causent à voix basse, rangés par groupes, en mâchant leurs chiques de bétel. Sans doute il y a parmi eux quelque espion envoyé par la cour de Hué, qui dissimule soigneusement sous ses vêtements la petite plaquette d'ivoire indiquant son grade et sa fonction : demain il repartira à toute vitesse pour l'Annam afin de rendre compte aux régents des particularités qui auront signalé l'arrivée du général en chef.

Le bateau qui porte les généraux vient d'être signalé au tournant du fleuve Rouge ; les canons tonnent de minute en minute. Bientôt le général de Courcy débarque accompagné du général Brière de l'Isle et suivi d'un nombreux état-major ; il passe lentement devant le front des troupes, qui portent les armes pendant que les clairons sonnent partout. C'est un spectacle imposant et qui remue profondément toutes nos fibres de soldats et de Français.

Le général de Courcy arrive au Tonkin dans des conditions superbes : investi des pouvoirs civils et militaires les plus étendus, il va commander à une véri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte au camp des coulis (voy. p. 285). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

table armée. Avec le nouveau régiment tonkinois, les deux bataillons de zouaves arrivés récemment d'Algérie, le bataillon de chasseurs à pied, le corps expéditionnaire compte à l'heure actuelle près de 35 000 hommes de troupes solides et éprouvées.

Du côté de la Chine, les difficultés semblent à peu près aplanies : le gouvernement impérial a rempli loyalement ses engagements; ses troupes sont rentrées au Yunnan et au Kouang-si; mais elles ont laissé derrière elles une foule de soldats licenciés qui, demeurant sans emploi, se sont organisés en bandes irrégulières, ont repassé la frontière et ont mis en coupe réglée les villages tonkinois qui y confinent. Nos anciens ennemis, les Drapeaux-Noirs, se sont hardiment avancés entre le fleuve Rouge et la rivière Claire; ils se sont établis vers Than-mai, à deux pas de Hong-hoa, dans une position tellement forte qu'un bataillon de zouaves envoyé contre eux n'a pu les en déloger. D'autre part, la cour de Hué s'agite sourdement : deux régents ambitieux, Thuyet et Thuong, qui gouvernent sous l'autorité nominale d'un enfant, poussent secrètement les lettrés à la révolte et lèvent partout des bandes de pirates qui mettent au pillage nos plus riches provinces.



Les quatre commissaires chinois (voy. p. 286). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Sans doute les troupes n'auront plus à combattre en masses compactes, mais il reste au général en chef une tâche difficile à remplir : celle d'organiser le pays et de rétablir parmi les habitants le calme et la confiance. De petits postes de troupes européennes et indigènes vont être disséminés partout dans les provinces, de façon à former comme un vaste réseau englobant toute la surface du Delta; ils auront pour but de poursuivre sans relâche les bandes de pirates et d'empêcher qu'elles ne se reforment après avoir été dispersées.

Le général de Courcy a amené de France des collaborateurs instruits et dévoués qui ont pris la direction des différents services et qui, à peine installés, se sont mis avec ardeur à la besogne : le général du génie Mensier fait tracer des routes et construire de confortables casernes; l'intendant Barattier règle les transports fluviaux de façon à pouvoir ravitailler à dates fixes les garnisons disséminées sur toute l'étendue du pays; enfin le médecin principal Dujardin-Beaumetz, faisant pour la première fois appliquer les données du nouveau règlement sur le service de santé en campagne, transforme les hôpitaux, organise complètement le service des ambulances, installe dans chaque poste des abris confortables où les malades, pourvus de tout ce qui leur est nécessaire et d'une abondante réserve de médicaments, pourront être soignés sur place, sans qu'il soit besoin, comme par le passé, de les transporter à de longues distances. Grâce à l'inépuisable charité des sociétés de secours aux blessés et notamment de l'*Union des femmes de France* et des sociétés de la *Croix-Rouge* et des *Dames françaises*, le service de santé a reçu des approvisionnements de toute nature qui vont permettre de répandre le bien-être dans nos établissements hospitaliers. Ces approvisionnements sont tellement considérables que notre directeur a dû installer près de son habitation particulière un grand magasin pour recevoir les caisses de dons. Il en arrive chaque jour de nouvelles par tous les bateaux venant de France; les dons sont classés au fur et à mesure et répartis aussitôt entre tous les postes. Les sociétés de secours ont fait un grand bien à nos ambulances, et les médecins du Tonkin leur garderont toujours une profonde reconnaissance pour leur collaboration intelligente et dévouée.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carrières de marbre (voy. p. 298). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXI

La piraterie au Tonkin; organisation des bandes; leur tactique, leur recrutement, leurs armes. — Vente des prisonniers en Chine; origine et histoire de ce trafic; moyens employés pour dépister la police. — Inertie coupable et complicité des mandarins. — Nécessité de répandre la langue française dans le pays. — L'enseignement annamite; les écoles.

Il y a près de deux mois que les armées chinoises ont repassé la frontière, et, malgré la signature du traité de paix, le pays demeure troublé profondément. Un grand nombre de villages ont été incendiés ou ruinés pendant la guerre : leurs habitants, incapables de payer l'impôt et ne réussissant pas à trouver les avances nécessaires pour continuer à cultiver leurs champs, se sont dispersés. Errant de commune en commune sans trouver place nulle part, aux prises avec la plus noire misère, ils n'ont pas tardé à s'unir soit entre eux, soit avec d'anciens soldats chinois demeurés dans le pays, pour former des bandes qui organisent le pillage et le vol à main armée dans toutes les provinces.

La piraterie est dans les mœurs annamites : elle a existé de tout temps, non seulement au Tonkin, mais dans tout l'Annam. Les bandes de voleurs, relativement rares quand la récolte est bonne et le pays tranquille et prospère, pullulent en quantités innombrables dans les temps de guerre, de disette ou de grande épidémie c'est un des fléaux du Tonkin. Les annales annamites fourmillent de détails sur les atrocités commises par ces bandits pendant les périodes troublées qui ont suivi aux différentes époques chaque guerre avec la Chine, ou qui ont succédé aux révoltes occasionnées par chaque changement de dynastie. Nous-mêmes, en 1858, après l'occupation de Saïgon et la conquête de la Cochinchine, nous avons dû guerroyer pendant de nombreuses années contre ces pillards avant d'arriver à pacifier notre nouvelle colonie.

Le gouvernement annamite n'a jamais pu, à lui tout seul, en venir complètement à bout : souvent il a été obligé pour s'en débarrasser de négocier avec les chefs de bandes, offrant aux officiers des dignités et des emplois, et aux soldats des terrains où ils se sont établis. Bien plus, il n'a pas craint de s'en faire à différentes reprises des alliés et des auxiliaires pour combattre des révoltes que, seul, il eût été impuissant à réprimer.

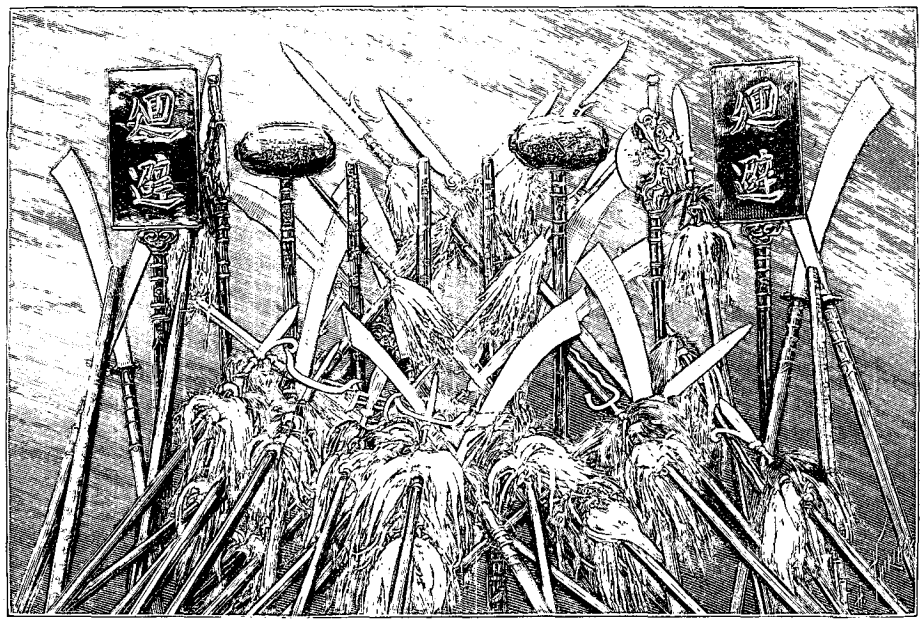
En cette année 1885, les bandes armées qui parcourent le pays, vivant aux dépens des malheureux indigènes, se comptent par centaines; chaque préfecture

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LX, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en a au moins une; beaucoup en ont plusieurs. Ces bandes appartiennent à deux catégories bien distinctes : les unes sont permanentes; leurs soldats sont nombreux, disciplinés, bien armés de fusils, dont beaucoup sont à tir rapide; composées presque exclusivement de Chinois ou de sauvages *muongs* recrutés dans la montagne, elles ne peuvent se dissimuler au milieu des Annamites, où leurs affiliés seraient vite reconnus; elles sont donc obligées de se maintenir constamment groupées pour être prêtes à riposter en cas d'attaque imprévue; c'est pourquoi elles s'établissent presque toujours dans une contrée accidentée ou facile à défendre. Elles construisent, à proximité des villages où elles cantonnent, des ouvrages fortifiés solides et bien compris derrière lesquels elles peuvent s'abriter au besoin, si elles sont surprises; elles rayonnent de là sur tout le pays environnant, aux dépens duquel elles vivent grassement, prélevant l'impôt comme un gouvernement régulier. Rarement elles attendent les colonnes envoyées pour les attaquer : toujours prévenues à temps par leurs espions, qui sont nombreux et bien renseignés, elles fuient avant l'arrivée des troupes et se retirent dans des endroits inaccessibles où il est presque impossible de les poursuivre, pour revenir au besoin, une fois les Français disparus. Leur tactique consiste à attaquer à l'improviste les petits postes où il y a peu de monde, ou bien à se cacher dans des endroits faciles à défendre sur les routes que nos reconnaissances doivent suivre, pour les harceler à coups de fusil et leur tuer quelques hommes. Si par hasard elles sont surprises et mises en déroute, elles fuient dans la montagne, où elles se reforment à un endroit fixé à l'avance et connu de tous les affiliés.

Les bandes de la deuxième catégorie ont un effectif



Lances annamites. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

plus restreint et moins aguerri, mais elles sont beaucoup plus nombreuses; il n'est guère de canton qui n'ait la sienne. Contrairement aux précédentes, elles sont tout entières composées d'indigènes : gens compromis qui ne peuvent rentrer dans leurs villages, mauvais sujets habitués à la piraterie, qui ne veulent plus cultiver la terre. Dispersées par groupes de cinq ou six hommes dans des villages amis ou dans des communes où elles s'imposent par la terreur, elles ne se réunissent que lorsqu'il y a un bon coup à faire et qu'elles sont convoquées par leurs chefs. Ceux-ci portent ordinairement un petit chapeau en paille tressée surmonté d'un grand plumet rouge et un long porte-voix qui leur sert pour transmettre leurs commandements. Leurs soldats sont moins bien armés que les bandits chinois; quelques-uns ont des fusils à pierre ou même des armes plus perfectionnées; mais la plupart d'entre eux ne possèdent que des sabres ou bien des lances en fer forgé emmanchées dans des bambous longs de 3 mètres et durcis au feu. Ces pirates ont une espèce de trompette faite d'un coquillage percé dont ils tirent des sons rauques et prolongés.

Les chefs sont connus des Annamites, qui la plupart du temps donnent leur nom à la bande. D'autres fois, les voleurs se désignent eux-mêmes sous des noms ronflants ayant pour but d'en imposer au vulgaire : ils s'appellent par exemple *les braves de Xa-duong* ou encore *les héros de la contrée*. Généralement les bandes annamites sont trop peu nombreuses et trop mal armées pour se hasarder à attaquer nos postes. C'est ordinairement contre les villages indigènes riches et bien approvisionnés qu'elles dirigent leurs coups. Ces villages sont, comme je l'ai déjà dit, sérieusement protégés par des haies de bambous et de cactus et par des portes solides. Voici la tactique qu'emploient les pirates annamites pour s'en rendre maîtres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque le chef juge que le moment favorable pour l'expédition est arrivé, il donne à sa bande, dispersée dans les hameaux environnants, le signal de ralliement connu de tous : c'est ou bien un grand feu qu'on allume à l'entrée de la nuit sur une colline désignée à l'avance, ou bien une fusée ou un coup de fusil qu'on tire. A ce signal tous les bandits se réunissent au lieu fixé, où ils trouvent, la plupart du temps, un copieux repas tout préparé; on attend le moment d'agir en mangeant de bons morceaux et en buvant le vin de riz pour se donner du courage; il faut que les ressources de la bande soient bien maigres pour qu'on se mette en route le ventre vide. Très souvent, avant de s'asseoir à table, le chef fait la part des génies et leur



Pirates chinois. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

offre un sacrifice pour se les rendre plus favorables.

Les expéditions se font presque toujours la nuit : les villages sont ainsi plus faciles à surprendre. Les bandits se mettent en route par petits groupes, en suivant des chemins différents, pour ne pas éveiller l'attention. Arrivés auprès du village qu'ils veulent piller, ils le cernent sans trop s'en approcher, pour ne pas donner l'éveil aux chiens qui rôdent le long des clôtures; puis les plus adroits d'entre eux cherchent des emplacements favorables pour pratiquer des brèches dans la haie d'enceinte. Ils procèdent le plus doucement possible, de façon à ne pas attirer trop rapidement l'attention des postes de guetteurs qui gardent le village. Avec des serpes et des couteaux, ils ont vite fait de tailler dans les bambous une ou plusieurs ouvertures suffisantes pour laisser passer deux ou trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes de front. Les assaillants se précipitent alors tous ensemble par ces ouvertures, poussant des hurlements formidables, battant du tam-tam, sonnant de la conque, si bien que les malheureux habitants, réveillés en sursaut et tout ahuris, se figurent qu'il leur tombe sur le dos une véritable armée. Avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, les pirates ont envahi les maisons des plus riches; déjà vêtements, sacs de riz, ligatures de sapèques, buffles et chevaux ont passé par les brèches. Le coup est fait et les bandits sont loin lorsque leurs victimes, affolées, songent à s'armer de leurs lances de bois et de leurs bâtons pour repousser l'ennemi. Que feraient-elles d'ailleurs avec de pareilles armes? et elles ne peuvent en avoir d'autres, puisque la loi annamite défend aux indigènes de garder dans leurs maisons des sabres, des lances en fer ou des fusils.

Dans certains cas cependant les choses ne se passent pas aussi simplement : les habitants sont prévenus à temps et les bandits se heurtent contre une résistance acharnée; alors ils mettent le feu aux quatre coins du village. L'incendie se répand rapidement dans ces maisons en bois recouvertes de feuilles; et, pendant que les habitants cherchent à fuir en sauvant ce qu'ils ont de plus précieux, les brigands pillent tout à leur aise. Quelquefois même ils font main basse sur les femmes et sur les enfants; ils les entraînent dans la montagne et les vendent à des marchands chinois, qui les exportent dans certaines provinces du Céleste Empire où ils sont achetés par les familles riches du pays.

Cet odieux trafic ne remonte guère à plus de vingt-cinq ans. Autrefois la femme tonkinoise était à peu près inconnue en Chine, à cause des lois sévères qui défendent aux sujets annamites de s'expatrier sans une autorisation spéciale du souverain. Vers 1865, les pirates appelés par Tu-Duc pour l'aider à réduire le Tonkin en révolte étaient encombrés de prisonniers dont ils ne savaient que faire; ils cherchèrent à les écouler sur le marché chinois. C'était l'époque où les agences d'émigration recrutaient des travailleurs pour les îles à guano du Chili; les pirates arrivèrent assez facilement à se débarrasser de leurs prisonniers, en les coiffant à la mode du Céleste Empire, de façon à les faire passer pour des Chinois, et en les engageant à vil prix aux compagnies d'émigration, qui les exportaient en masse. Les femmes étaient d'un placement difficile; les familles aisées ne voulaient pas prendre de *servantes aux dents noires*; cependant les pirates en demandaient un prix si minime qu'ils finirent par les vendre.

Aujourd'hui le courant est établi; les servantes tonkinoises, douces, soumises et travailleuses, sont très estimées en Chine, où elles se vendent un bon prix; c'est un commerce très lucratif, qui rapporte gros à ceux qui s'y livrent; aussi beaucoup de Chinois sans scrupule établis au Tonkin se sont-ils empressés de le favoriser.

Après la cession de Saïgon à la France, le roi Tu-Duc, enfin débarrassé de ses soucis de guerre, prit des mesures sévères pour poursuivre les pirates, dont les rapts avaient déjà amené le dépeuplement du littoral tonkinois. La petite garnison que nous avions alors à Haï-phong lui vint en aide de tout son pouvoir, et, grâce à la surveillance efficace de nos canonnières, les arrivages de prisonniers tonkinois devinrent moins nombreux et moins fréquents sur les marchés de la Chine. Mais, depuis la nouvelle guerre, ce commerce, alimenté par les pirates qui infestent le littoral et surtout par les bandes chinoises qui opèrent dans les provinces, tend à reprendre sur divers points. A l'inverse de ce qui se passait dans les premiers temps, ce sont les femmes et les enfants que les pirates enlèvent maintenant de préférence. Les prisonniers sont installés dans des barques spéciales qui possèdent un compartiment bien clos où on les enferme. Le voyage jusqu'à la mer se fait ainsi par les arroyos et les rivières; pour empêcher les femmes d'appeler au secours et de crier pendant le trajet, on les maintient dans un état d'hébétude et de demi-somnolence en leur faisant avaler des doses calculées d'opium.

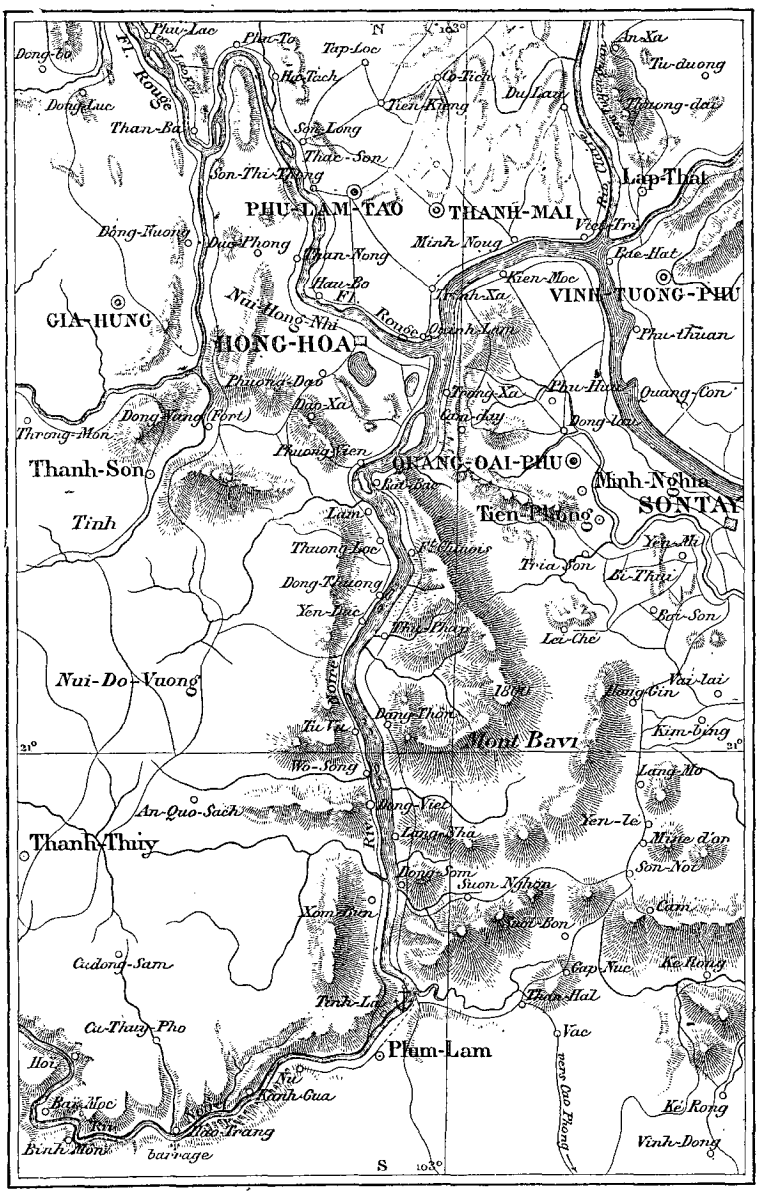
Arrivés sur le littoral, les prisonniers sont mis au séquestre dans des maisons habitées par des Chinois, où ils sont très étroitement surveillés, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour les faire passer en Chine en contrebande. Les trafiquants chinois sont extrêmement habiles pour dépister la police; tous les moyens leur sont bons pour arriver au but et ils ont même poussé l'audace jusqu'à charger quelquefois leur marchandise humaine sur des bateaux européens; en 1881, la police découvrait une vingtaine de fillettes cachées dans des paniers à cochons sur le pont d'un vapeur anglais en partance pour Hong-kong. Ces paniers, de forme allongée, sont bien connus des douaniers, qui, en général, ne prennent pas la peine de les visiter; les Chinois, au courant de cette habitude, avaient pensé à l'utiliser pour tromper la surveillance des Français.

Il n'y a pas à proprement parler d'esclaves en Chine; les femmes tonkinoises y sont traitées à peu près comme des servantes par le maître qui les achète, mais il leur est difficile de quitter le sol étranger pour retourner dans leur pays. En voici la raison : En Chine, comme en Annam, le code permet aux riches d'adopter des enfants de familles pauvres, moyennant une redevance en argent payée une fois pour toutes aux parents de ces enfants; en retour, ceux-ci transmettent par contrat au père adoptif l'autorité absolue qu'ils ont sur eux de par la loi; l'enfant entre alors dans une nouvelle famille, qu'il ne peut plus quitter. Une fois sur le sol chinois, les pirates se font passer pour les parents de leurs victimes; ils ne les vendent pas, la loi le leur défend, mais ils les cèdent moyennant finance par contrat d'adoption, ce qui au fond est la même chose, mais ce qui est bien différent sans doute aux yeux des mandarins, qui, grassement rétribués, ferment les yeux.

Notre nouvelle colonie ne deviendra prospère que si nous arrivons à la purger complètement de tous les pirates qui l'exploitent. Les différents commandants en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chef qui se sont succédé au Tonkin se sont mis avec ardeur à cette besogne, chaque fois que la guerre avec la Chine leur a laissé un moment de répit. Avec les moyens dont nous disposons, la tâche semble facile : elle est au contraire d'une extrême difficulté : il faudrait, pour en venir à bout, du temps, de la prudence, de l'esprit de suite, une grande connaissance des indigènes; il faudrait surtout pouvoir compter sur les fonctionnaires annamites; mais ceux-ci, malgré leurs belles professions de foi et leurs protestations intéressées, nous sont au fond du cœur complètement hostiles; loin de favoriser nos recherches, ils font au contraire tout ce qu'ils peuvent pour les égarer. Ils aiment à pêcher en eau trouble; les pirates achètent leur discrétion par de riches cadeaux. Certains mandarins étaient même affiliés aux bandes, dont ils partageaient les bénéfices, leur promettant en retour aide et protection. Les fonctionnaires annamites sont encouragés dans cette voie par le gouvernement de Hué et le régent Thuong, qui, privé de l'aide de la Chine, et ne pouvant plus désormais nous combattre ouvertement, a engagé contre notre gouvernement, par l'intermédiaire des lettrés de toutes catégories, une lutte sourde ayant pour but non seulement de nous empêcher par tous les moyens possibles de ramener le calme dans le pays, mais surtout de nous déconsidérer aux yeux des populations en leur montrant notre impuissance.



Région de Than-mai et de la rivière Noire, d'après les officiers topographes du corps expéditionnaire.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, il est très difficile de saisir les pirates annamites; certaines de leurs bandes, qui ont eu l'imprudence de sortir en plein jour, ont bien été capturées par celles de nos canonnières qui sillonnent les rivières et les arroyos; mais c'est un pur effet du hasard. Il est rare qu'une expédition ou une battue organisée à l'avance réussisse, à cause de la complicité des interprètes, des lettrés ou même des simples boys au service des officiers français, qui préviennent les notables des villages où se cachent les bandits. Ceux-ci, s'ils sont très connus, fuient ou se dissimulent dans les villages voisins; sinon, ils se contentent d'enterrer leurs armes dans un endroit sûr, et ils assistent tranquillement ensuite aux perquisitions de nos soldats. Que peuvent-ils craindre en effet? Mêlés aux habitants du village, ils ressemblent à d'inoffensifs paysans; nous passerons vingt fois à côté d'eux sans savoir qui ils sont; d'autre part les notables se garderont bien de les faire prendre, car, d'après la loi annamite, le village qui recèle les pirates est aussi coupable que les pirates eux-mêmes; les habitants, en déclarant ces derniers, seraient certains de se créer mille ennuis dont le moindre serait de recevoir de temps à autre la visite du mandarin du district, chargé par l'autorité française de surveiller le village devenu suspect. Chacune de ces visites serait très onéreuse en effet; le mandarin ne se dérange pas pour rien; il faut l'héberger, lui et ses satellites, pendant deux ou trois jours et lui faire encore au départ un cadeau digne de lui. Le village serait bientôt ruiné en détail pour peu que les visites se renouvelassent, et, dans ces conditions, elles seraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fréquentes, c'est certain, car le mandarin garderait au fond du cœur rancune aux paysans, qui en dénonçant les pirates lui auraient créé de grands ennuis et lui auraient enlevé en même temps une source de profits.

Une des grosses difficultés qui nous ont empêchés jusqu'à ce jour d'organiser d'une façon satisfaisante la police du pays réside dans ce fait que très peu de fonctionnaires français connaissent à fond la langue annamite et que, d'autre part, nous n'avons à notre disposition au Tonkin qu'un petit nombre d'interprètes, sachant suffisamment la langue et l'écriture françaises pour servir d'intermédiaires entre nous et les lettrés indigènes. Le commandant en chef a dû créer sur place et de toutes pièces le personnel des résidences, qui sont devenues de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que nous nous sommes étendus dans le pays. Les postes les plus importants ont été donnés à des administrateurs de carrière, venus de notre colonie de Saïgon, connaissant à fond les Annamites, parlant couramment leur langue, et même capables de lire les caractères chinois; mais ces fonctionnaires sont en très petit nombre, et la plupart des résidences sont gérées par des officiers ou même par d'anciens sous-officiers du corps expéditionnaire, qui, très intelligents et très adroits, finiront à la longue par faire d'excellents administrateurs, mais qui ont besoin de se former et de s'habituer peu à peu par le contact avec les mandarins à cette diplomatie tortueuse, patiente et sournoise, qui est le contre-pied de la nôtre.

En attendant et pour multiplier de plus en plus les relations directes entre les Français et les Annamites, le commandant en chef a commencé à organiser l'enseignement officiel de notre langue; il a créé, dans les principales villes, des écoles, où les petits Annamites accourent en foule, car il n'y a pas de peuple chez qui l'instruction soit plus en honneur que chez celui-là : nul pays n'a des écoles en plus grand nombre, et de temps immémorial les Tonkinois ont eu un enseignement officiellement organisé sur des bases à la fois simples et parfaites. Chaque gouverneur de province a près de lui un directeur des études, le *doc-hoc*, qui a le grade de docteur; il est payé par l'État et nommé par lui pour inspecter les écoles de la province et dresser la liste des candidats aux examens officiels, auxquels il donne des notes. Les chefs-lieux de département et d'arrondissement ont aussi chacun leur directeur de l'enseignement, nommé par le roi. Dans les départements, ce sont des licenciés, qui portent le titre de *giao-tho*, et, dans les simples arrondissements, des bacheliers, qui sont désignés sous le nom de *huan-dao*. Ces fonctionnaires, relativement peu nombreux, n'ont ni bureaux ni secrétaires, et par conséquent pas de frais inutiles. L'État n'a pas besoin de créer à sa charge ni de subventionner des écoles; il s'en est formé partout en nombre considérable sans son intermédiaire : pas un village, pas même un hameau qui n'ait son enseignement, suivi avec assiduité par des centaines d'enfants. Ils y apprennent à lire et à écrire les caractères chinois, de façon à pouvoir plus tard dresser les actes d'un procès, faire des contrats ou un testament, avoir une place de secrétaire ou même de notable, en un mot se mêler aux affaires de la commune ou du canton, ambition suprême de beaucoup d'Annamites. Si parmi ces enfants il en est qui montrent de grandes dispositions pour l'étude, le maître les poussera plus que les autres; quand il les jugera suffisamment instruits, il les emmènera à la ville et les fera interroger par le chef de l'enseignement; celui-ci décidera s'ils sont capables de se présenter aux grands examens littéraires, qui seuls ouvrent l'accès des hautes fonctions publiques.

L'État n'exerce donc sur l'enseignement que le contrôle nécessaire pour pouvoir choisir dans la masse de ses sujets les hommes instruits dont il a besoin pour son service. Chacun est libre d'enseigner comme il l'entend, qu'il ait des grades ou qu'il n'en ait pas; chacun aussi peut s'instruire comme il veut sans que l'État s'en mêle : l'un étudie avec son père; l'autre, plus riche, a un précepteur qui le guide dans ses études; d'autres enfin vont à l'école de leur village, de leur arrondissement ou de leur province, suivant leur âge ou leur capacité.

Les petites écoles de village ne coûtent pas cher à entretenir : la commune donne au maître qu'elle a choisi le revenu de quelques champs qu'elle détache de son domaine; chaque enfant lui apporte en outre une petite subvention : *l'huile de la lampe*, comme on dit dans le pays. Au jour de l'an et à certaines fêtes, le maître reçoit également, comme nos instituteurs de campagne, quelques menus cadeaux qui lui rendent la vie facile. Il est exempt des corvées et il est sûr de jouir de l'estime et du respect de tous.

Un jour de l'été dernier, je traversais un des faubourgs excentriques de Hanoï à l'une des heures les plus chaudes de l'après-midi. Le soleil tombait d'aplomb sur les pavés et l'étroite rue était déserte; tous les Annamites faisaient la sieste dans l'endroit le plus frais de leurs maisons : à ces heures-là, comme on dit en Orient, il n'y a guère que les Français et les chiens qui se risquent dehors. Au moment où je passais devant une grande case aussi hermétiquement close que les autres, j'entendis comme un chant monotone psalmodié par une vingtaine de voix d'enfants. Je m'approchai doucement et je risquai un œil dans l'intérieur de la maison par une fente pratiquée entre deux planches mal jointes. C'était une école : dans une grande salle aux murs de laquelle étaient suspendues des bandes de papier rouge couvertes de sentences chinoises en caractères énormes, les bambins, accroupis sur leurs talons, répétaient leur leçon au maître en chantant tous ensemble les caractères de l'écriture chinoise, comme dans nos écoles de campagne les enfants chantent les lettres de l'alphabet. Ils avaient tous la mine éveillée et intelligente et ils étaient très attentifs et très occupés à leur besogne. Le vieux maître, debout, ses grosses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lunettes rondes sur le nez, allait de l'un à l'autre, rectifiant une intonation fausse et distribuant de temps à autre une brève réprimande ou un encouragement.

Avec de pareilles mœurs, il ne nous a pas été difficile de recruter des élèves pour nos écoles de français. Les Annamites, qui sont très intelligents, comprennent d'ailleurs fort bien l'avantage qu'il y a pour leurs enfants à apprendre notre langue, et ceux-ci, admirablement doués pour ces sortes d'études, font en très peu de temps des progrès étonnants. Je passe souvent, en revenant de mes promenades, par la rue de la Soie, où se trouve une de nos écoles, et je m'arrange toujours de façon à traverser cette rue au moment où les enfants sortent de la classe. Du plus loin qu'ils m'aperçoivent,



Un *doc-hoc*. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

ils courent à moi, sachant bien que je ne me ferai pas prier pour arrêter mon petit cheval et pour converser avec eux en français devant leurs compatriotes ébahis. Leur première phrase est toujours la même : « *Bonjour, monsieur le capitaine, comment allez-vous ce soir?* » Ils s'appliquent à bien prononcer celles de nos consonnes qui n'ont pas d'analogues dans leur langue, l'*r* surtout, qu'ils prolongent comme un roulement de tambour. Les tout petits ne savent qu'une phrase, mais les grands connaissent déjà beaucoup de mots, et il faut que je les entende tous patiemment et que je réponde de mon mieux. Un rassemblement se fait bien vite autour de nous; mes petits amis sont très fiers de montrer leur science aux badauds; quand ils ont épuisé tout leur vocabulaire, ils prennent congé de moi en me saluant gravement de leur chapeau, à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

française : « *Bonsoir, monsieur le capitaine, au plaisir de vous revoir!* »

XXXII

Le guet-apens de Hué; fuite du roi Ham Nghi. — Couronnement de Dong Khan. — Voyage d'exploration dans la rivière Noire; le mont Ba-vi; la légende des aérolithes. — Deux courageux Français. — Les Muongs; leur histoire et leurs mœurs. — Le barrage de Hao-trang.

Les rapports deviennent de plus en plus difficiles entre la cour de Hué et le représentant de la France : la résistance sourde que les régents du jeune roi d'Annam opposent à l'influence française s'accentue peu à peu et commence à se traduire par des actes hostiles. Les populations sont partout travaillées par des émissaires du parti des lettrés, que le régent Thuong a réorganisé sur des bases nouvelles et dont l'impulsion puissante se fait sentir jusque dans les plus petites communes du royaume.

Le général de Courcy a résolu de se rendre à Hué dans le but avoué de présenter en audience solennelle ses lettres de créance au roi Ham Nghi, mais dans l'intention secrète de voir de près les agissements de la cour et de se renseigner exactement sur ce qu'il y aurait à faire pour mettre fin à cette situation fâcheuse. Il est parti de Hanoï avec un nombreux état-major, prenant comme escorte un bataillon de zouaves qui, conformément aux traités, doit tenir garnison à Hué dans une des casernes de la citadelle.

Le général n'était pas arrivé depuis vingt-quatre heures dans la capitale que déjà les difficultés commençaient : à entendre les régents, le roi ne pouvait recevoir le représentant de la France que s'il se conformait au cérémonial de la cour. Or ce cérémonial est des plus humiliants et aucun Européen ne saurait s'y soumettre. La cour le comprenait fort bien; elle voulait simplement gagner du temps. Un des deux régents du jeune roi, le ministre de la guerre Thuyet, homme d'un caractère violent et notre ennemi irréconciliable, poussait depuis longtemps le conseil secret à recommencer ouvertement la guerre.

La cour comptait débuter par un coup de maître : connaissant par ses émissaires les projets du général de Courcy, elle espérait pouvoir s'emparer de sa personne pendant son séjour dans la capitale et elle faisait depuis longtemps dans ce but des préparatifs secrets qui n'avaient pas échappé à la vigilance de notre représentant à Hué, M. Hector.

Le complot éclata dans la nuit du 4 au 5 juillet 1885. Vers minuit, les troupes annamites attaquèrent en force la caserne occupée par le bataillon de zouaves, pendant que les canons de la citadelle lançaient une grêle d'obus sur le palais de la légation de France, situé de l'autre côté de la rivière. Mais l'attaque échoua; nos soldats repoussèrent l'ennemi et, prenant l'offensive, s'emparèrent des palais et du trésor du roi.

La prise de la citadelle de Hué a eu dans tout le royaume un retentissement considérable. Le roi Ham Nghi s'est retiré avec le régent Thuyet dans les montagnes qui séparent l'Annam du bassin du Mé-kong. La vieille reine, mère de Tu-Duc, qui jouit à la cour d'une influence considérable et qui les avait d'abord accompagnés dans leur fuite, est revenue au palais, confiante en la loyauté du général en chef qui lui avait promis la vie sauve. Grâce à son intermédiaire, il a été formé un nouveau conseil de régence, qui, dépossédant Ham Nghi, a choisi son propre frère pour lui succéder sur le trône. Ce prince, âgé de vingt et un ans, vient d'être solennellement couronné à Hué en présence du général de Courcy, sous le nom de Dong Khan.

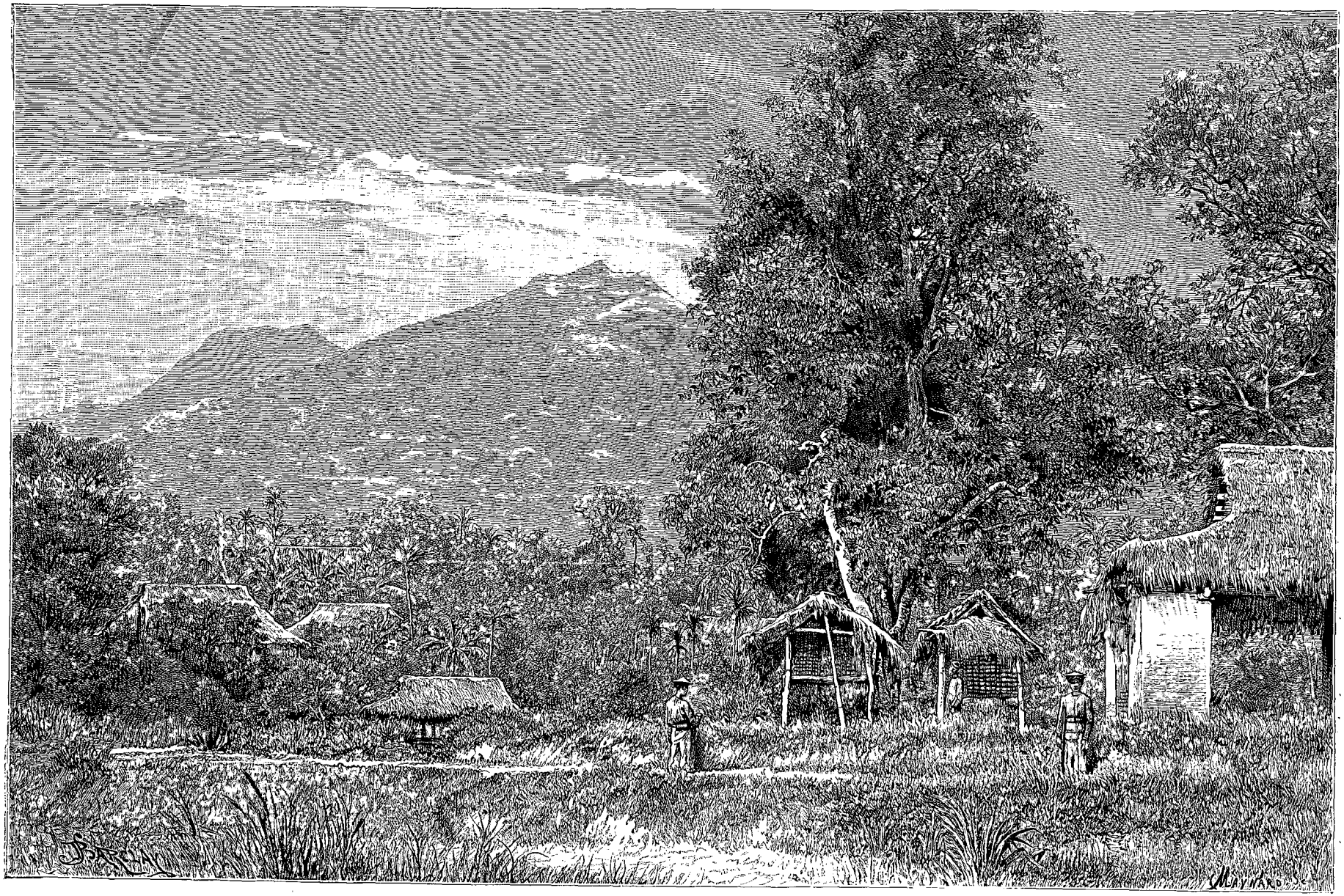


Élève de l'école française (voy. p. 295). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Mais Ham Nghi, dépossédé, est loin de se tenir tranquille; il a recruté des partisans nombreux qui, avec l'aide de son ancien ministre Thuyet, mènent une campagne sérieuse contre la France. Ses émissaires parcourent l'Annam et le Tonkin, prêchant partout la révolte. Des troubles viennent de se produire dans les provinces de Quang-tri et de Than-hoa. Les Muongs qui occupent les montagnes de la rivière Noire sont surtout fortement travaillés : ces sauvages sont belliqueux et armés de fusils; le pays qu'ils habitent, bien que confinant au Delta, nous est à peu près inconnu; il pourrait nous venir de là de grosses difficultés. Le général Warnet, qui commande au Tonkin pendant l'absence du général de Courcy, retenu à Hué, a formé une expédition ayant pour but de relever exactement le cours de la haute rivière Noire, afin que si nous avions à opérer dans ces régions accidentées et difficiles, nous ne soyons pas pris au dépourvu. La canonnière *Éclair* est partie à l'avance pour reconnaître la route; le *Jacquin*, grand bateau en tôle d'acier et à faible tirant d'eau, doit la suivre de près; il emmène à bord une compagnie de tirailleurs tonkinois. J'embarque en même temps qu'elle en qualité de médecin de l'expédition.

Parti de Hanoï le 5 septembre, à trois heures du soir, nous touchons à Sontay pour recevoir les instructions du général Jamais qui commande la région. Le 6, à dix heures du matin, nous atteignons l'embouchure de la rivière Noire, que les Annamites appellent le Song-bo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Dong-thôn (voy. p. 298). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette embouchure est très large, mais elle est encombrée par des alluvions et des bancs de sable, sur lesquels nous avons failli nous échouer.

Le courant est très rapide, et la rivière, profonde, a gardé la teinte rouge du fleuve que nous venons de quitter. A droite et à gauche, sur de petits mamelons boisés à leur sommet, on voit de distance en distance de jolies pagodes ombragées par des pins maritimes. Les flancs de ces mamelons, qui descendent jusqu'au bord de l'eau, sont couverts de belles plantations de riz, de canne à sucre, de patates et de maïs.

Vers six heures du soir, nous atteignons Bat-bac, premier poste français sur le Song-bo. Le commandant du *Jacquin* jette l'ancre pour attendre le pilote qui doit le rejoindre à cet endroit. Je profite de notre arrêt pour visiter la garnison; celle-ci comprend une compagnie de zouaves forte de 300 hommes environ et commandée par un capitaine. Les hommes, qui viennent de Sontay, sont relevés tous les quarante-cinq jours. Ils sont très bien installés dans les bâtiments d'une pagode dépendant d'un village voisin, d'où on leur envoie tous les jours des œufs, des canards et des poules; ils font du pain dans un four de campagne qu'ils ont construit, avec de la farine qu'on leur expédie par jonques de Sontay. En cas d'attaque, ils peuvent communiquer avec cette dernière ville à l'aide d'un télégraphe optique. Le commandant du poste a envoyé il y a déjà quelques jours un détachement d'une centaine d'hommes qui a remonté par terre la rivière Noire jusqu'au barrage de Hao-trang, où nous allons nous-mêmes. Ce détachement doit installer en cet endroit un poste fortifié, chargé de surveiller le haut pays.

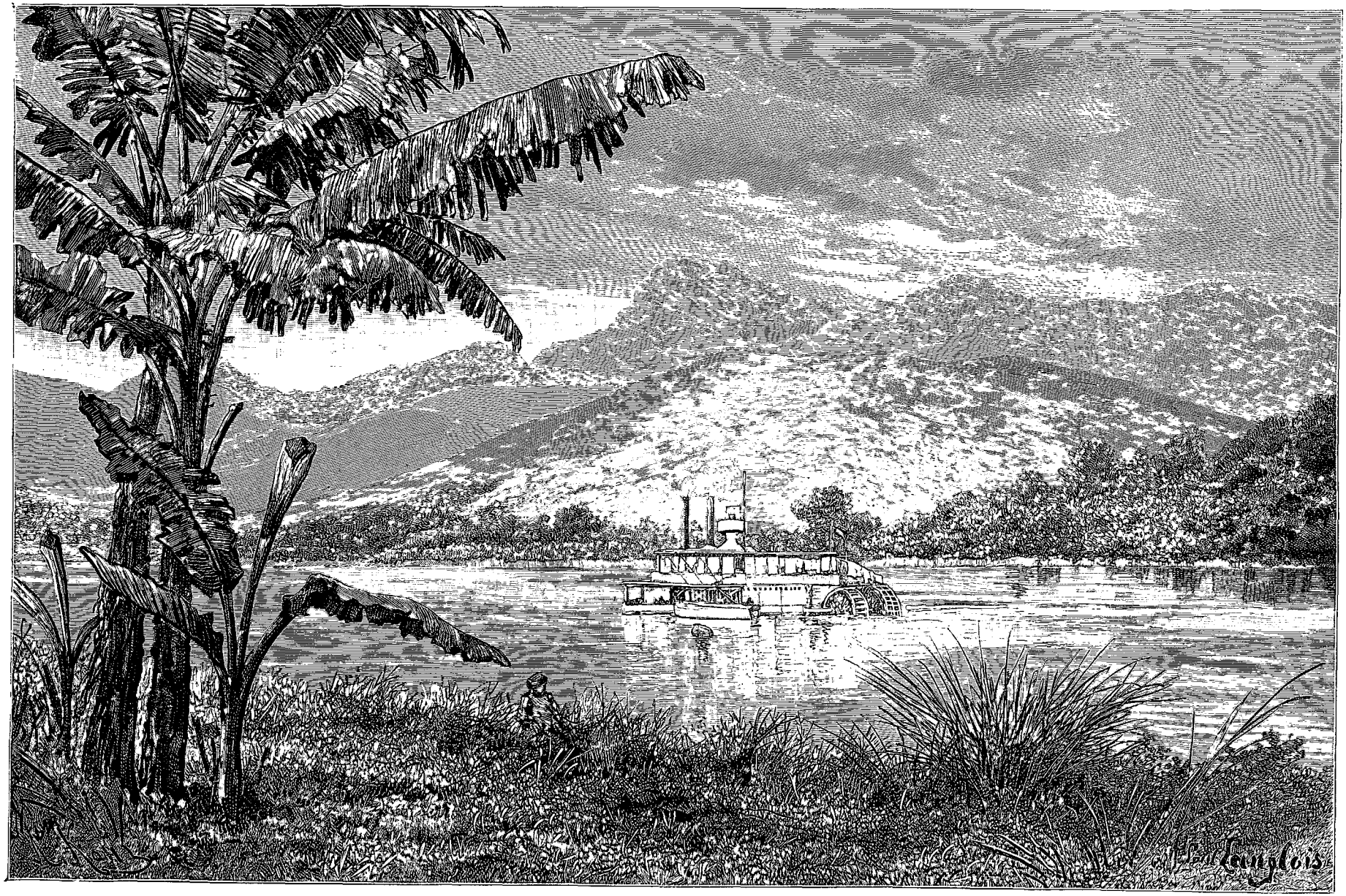
Après avoir attendu notre pilote toute la soirée et toute la nuit, nous sommes obligés de partir sans lui le 7 septembre au matin. C'est un fâcheux contretemps pour le commandant de la canonnière, qui fait ce trajet pour la première fois; il ne pourra continuer sa route qu'avec prudence et lenteur, de peur de s'échouer.

Le Song-bo commence à décrire les courbes les plus capricieuses; au saillant de chacun des coudes se trouvent des bancs de sable fin sur lesquels de grands échassiers au ventre blanc, aux ailes noires, aux tarses et aux becs rouges, prennent leurs ébats et pêchent les coquillages et les poissons en compagnie de grues cendrées et de cormorans. Ces oiseaux sont si peu farouches qu'on pourrait les tirer à une distance de 4 ou 5 mètres.

Les petites collines qui bordaient la rivière pendant le trajet d'hier ont fait place à des montagnes plus élevées, couvertes de forêts, qui de loin paraissent impénétrables. Au-dessus de ces massifs boisés, le mont Ba-vi s'élève comme un géant au milieu de pygmées. Il a 1 800 mètres d'altitude, et son sommet, en forme de trident, s'aperçoit de tous les environs. C'est cette forme bizarre qui lui fait donner son nom : Ba-vi signifie Trois-Pics. Cette montagne est une des plus fameuses du Tonkin, et les Muongs la considèrent comme le berceau de leur race. Plus de vingt-huit siècles avant notre ère, un de leurs rois, descendant des anciens empereurs de Chine, y avait déjà sa résidence. C'est le mont sacré des Annamites, et les sauvages qui habitent les épaisses forêts dont il est couvert, l'adorent, eux aussi, comme une divinité puissante : tous les ans, au dixième mois, ils font un pèlerinage jusqu'au sommet; là se trouve une vieille pagode ouverte à tous les vents, où ils offrent des armes et des vases en pierre qu'ils ont fabriqués tout exprès. D'après la croyance populaire, ces objets disparaissent d'une année à l'autre sans qu'il en reste de traces. Les Annamites de la plaine prétendent qu'ils servent de projectiles au dieu du tonnerre : ce dieu, qui habite la montagne, les lance sur la contrée pendant les grands orages. Les aérolithes sont en effet assez fréquents au Tonkin; les Annamites les connaissent bien et les désignent sous le nom de *tam-set*. Pour eux, tout éclair suivi de tonnerre indique la chute d'un de ces tam-set; on ne le voit pas, parce qu'il pénètre immédiatement dans le sol, où il s'enfonce profondément; mais il en sort spontanément au bout de trois mois et dix jours, et celui qui a la chance de le ramasser est assuré d'un heureux avenir, car tous les mauvais esprits redoutent le pouvoir magique de ces aérolithes. C'est à tel point que, pendant les violents orages, les méchants génies, craignant d'être touchés par les tam-set qui sillonnent les airs, se cachent sous le premier abri qu'ils rencontrent. Un indigène vient-il à passer près d'eux, vite ils se blottissent sous son parapluie ou même sous son grand chapeau, et le malheureux est ainsi exposé à être foudroyé à cause du génie qu'il abrite; aussi les Annamites ont-ils grand soin à chaque coup de tonnerre de mettre chapeau bas et de fermer leur parapluie.

Nous venons de passer près du village Dong-thôn, dont les maisons, basses, paraissent comme enfouies dans un fouillis de verdure; deux autels rustiques, protégés par de petits toits en paille, s'élèvent à l'ombre d'un vieil arbre à l'entrée du hameau. Plus loin deux immenses rochers en calcaire marmoréen semblables à ceux que j'ai décrits pendant mon voyage de Langson, se dressent sur la rive droite comme deux hautes tours ruinées. Derrière ces rochers se montre une colline au sommet de laquelle nous ne sommes pas peu surpris de voir flotter le drapeau français. Nous avons bien vite le mot de l'énigme : un sampan vient d'aborder notre canonnière, et deux compatriotes sont montés lestement à bord. Ce sont deux anciens sous-officiers d'infanterie de marine qui, libérés du service militaire après une campagne faite au Tonkin, n'ont pas voulu retourner en France avant d'avoir tenté fortune dans le pays. Tout jeunes encore et très aventureux, ils ont remonté il y a deux mois le cours de la rivière Noire et sont venus s'installer dans ce pays perdu, où ils exploitent les riches carrières de marbre contenues dans les flancs des rochers dont je viens de parler. Ils ont fait alliance avec un chef muong du voisinage, qui, moyennant une rétribution assez minime, leur fournit des travailleurs, avec lesquels ils exploitent les carrières et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans la haute Rivière. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les forêts environnantes. Ces forêts contiennent des essences précieuses; on y trouve, le *thi*, arbre gigantesque dont le bois, léger et sans veines, est utilisé pour la gravure, une espèce de frêne qui résiste aux attaques des insectes, une variété d'ébénier et une sorte de palissandre dont on fait les meubles incrustés de nacre. Avec les billes de bois, les Muongs construisent des radeaux sur lesquels ils chargent les blocs de marbre; tous ces matériaux descendent presque sans frais la rivière Noire et le fleuve Rouge jusqu'à Hanoï, où ils sont vendus un bon prix. Les calcaires communs servent à faire de la chaux, mais on trouve de temps à autre des filons de marbre rare dont les couleurs vives et agréables à l'œil sont très estimées des Annamites, qui le désignent sous le nom de *da-hoa*, ce qui veut dire « pierres-fleurs ».

La canonnière jette l'ancre devant la maison de nos compatriotes, et j'accepte avec le plus grand plaisir l'offre qu'ils me font d'aller visiter leur installation. Ils habitent une grande case en bambous, très large et très haute, bâtie à flanc de coteau; elle est divisée en quatre compartiments : deux chambres à coucher, une cuisine et une salle à manger. La maison est construite sur une terrasse carrée entourée de toutes parts par une forte palissade en bambous entre-croisés. Deux portes donnent accès dans l'intérieur; elles peuvent être fermées par de solides herses d'épines.

Depuis deux mois bientôt, nos deux compatriotes vivent complètement isolés derrière ce frêle rempart. Jamais ils n'ont été attaqués par les pirates, bien qu'à différentes reprises des bandes chinoises soient passées très près de leur résidence; ils ont même battu les environs à 10 ou 15 kilomètres à la ronde et ils me fournissent des renseignements précieux sur le pays. Souvent ils ont rencontré dans leurs chasses en forêt de grands cerfs aux longues cornes rameuses, des paons, des coqs de bruyère, des singes, des serpents de plusieurs espèces et entre autres un boa qui mesurait près de cinq mètres de longueur. Ils n'ont jamais vu de tigre, bien qu'ils aient souvent relevé sa trace dans le voisinage; dans les terrains bas, près de la rivière, ils ont tiré des hérons, des oies sauvages, des poules d'eau et des bécassines. Ils me font un grand éloge de la tribu muong avec laquelle ils sont en relations d'affaires; à les entendre, ces sauvages sont plus braves et d'un caractère plus franc que les Annamites de la plaine; ils obéissent à un chef nommé par eux qui a sur sa peuplade une autorité absolue. Si l'on en croit ce chef, les tribus muongs seraient très nombreuses dans le bassin de la rivière Noire; des échantillons de cette race se rencontreraient même plus loin encore vers le sud dans les montagnes du Day et jusque près de Ninh-binh. Les Muongs de la rivière Noire ne diffèrent guère comme costume des habitants de la plaine; mais ceux du Day s'habillent différemment, avec des étoffes fabriquées exclusivement par eux dans leurs montagnes; ces étoffes sont ornées de dessins et de broderies du plus joli effet.

Ces sauvages, qui parlent une langue spéciale peu comprise des Annamites, sont d'une stature plus élevée, mieux découplés et plus vigoureux que ceux-ci. Ils se rapprochent beaucoup des Thos que j'ai rencontrés dans la province de Lang-son, et, comme je l'ai déjà dit, ils doivent appartenir à la même race. Leur histoire est curieuse et mérite qu'on en dise quelques mots.

Aux temps les plus reculés des annales annamites, la plus grande partie des territoires qui forment actuellement le bassin inférieur du fleuve Rouge et du Thai-binh étaient, comme je l'ai déjà raconté, recouverts par les eaux de la mer. A la place du Delta tonkinois il y avait une grande baie entourée de tous côtés par des groupes d'îles et îlots formés de rochers calcaires semblables à ceux de la baie d'Along. Les terrains d'alluvions qui ont été déposés depuis n'ont pu recouvrir entièrement ces rochers; leurs sommets se montrent encore de distance en distance dans les plaines du Tonkin; ce sont eux que j'ai décrits autour de Lang-son; eux aussi que nous retrouvons sur le bord de la rivière Noire; partout ils se reconnaissent aux mêmes caractères : formés de calcaires marmoréens, ils sont creusés de grottes et d'anfractuosités profondes qui semblent produites par l'usure des flots; le sol de ces grottes est composé de sable fin, de galets et de cailloux ronds dont on ne peut s'expliquer autrement la présence.

La baie dont il vient d'être parlé formait, avec sa ceinture d'îlots, une sorte de vaste lac aux eaux tranquilles, que les annales annamites désignent sous le nom de lac Dong-dinh. Les rochers qui l'entouraient étaient habités par des peuplades sauvages que les historiens chinois désignent sous le nom de Quich-qui, littéralement « Diables rouges ». L'empereur chinois Dé Ming soumit toutes ces peuplades 2878 ans avant notre ère et les donna à gouverner à son fils cadet, qui sous le nom de Kinh Duong fut le premier roi du Tonkin. Ses successeurs se partagèrent plus tard son empire, et de ce morcellement naquit le royaume de Van-lang (Seigneur des Lettres), dont la capitale était située sur le mont Tan-vien, qui porte aujourd'hui le nom de mont Ba-vi.

Dans les temps qui suivirent, les alluvions déposées par les deux grands fleuves ayant comblé une partie du lac Dong-dinh, le royaume de Van-lang gagna en étendue; les populations, trop à l'étroit sur leurs montagnes, finirent par refluer dans la plaine, et se mirent à cultiver les terres fertiles qui avaient pris la place de la mer. Les indigènes se scindèrent alors en deux catégories différentes : les Son-tinh, habitants des montagnes, et les thuy-tinh, habitants de la plaine.

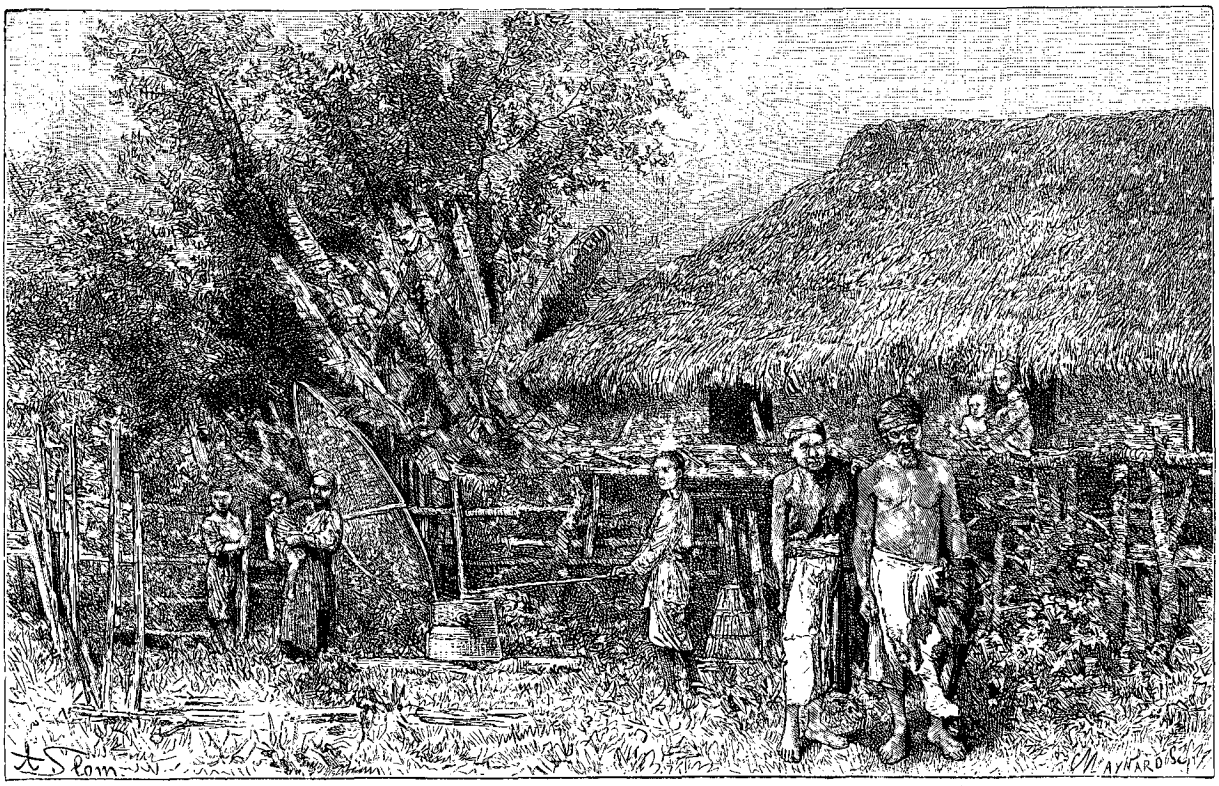
200 ans avant Jésus-Christ, le petit pays de Van-lang, réuni à d'autres territoires et gagnant sans cesse en puissance et en étendue, formait un royaume riche et prospère, connu sous le nom d'Au-lac. Ce royaume, placé aux frontières du Céleste-Empire, excita la convoitise des Chinois; un de leurs généraux l'envahit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec une armée de 500 000 hommes, détrôna le roi indigène et se mit à sa place. La plupart de ses soldats étaient, dit la chronique, des vagabonds qui n'avaient pas pu se marier en Chine. Ils s'établirent dans le pays et ils y firent souche.

En même temps, des bandes d'émigrants chinois, fonctionnaires, lettrés, soldats et marchands, affluaient au Tonkin et s'établissaient dans les régions des plaines, plus fertiles et mieux connues que celles des montagnes. A leur contact, les anciens Thuy-tinh se transformèrent peu à peu; ils prirent les mœurs, l'écriture, et jusqu'au type chinois. Les montagnards au contraire, demeurant complètementi solés dans leurs forêts, descendant rarement dans les vallées, où ils n'aimaient pas à s'aventurer, gardèrent intactes leurs anciennes coutumes et leurs types primitifs : ce sont les Muongs d'aujourd'hui.

Jusqu'au règne de Minh Mang (1821-1841) les peuplades muongs gardèrent une indépendance à peu près absolue vis-à-vis de la cour de Hué. Chacune d'elles s'administrait isolément et nommait ses chefs, qui tous étaient choisis parmi les descendants des familles nobles et qui, comme au temps de King Duong, portaient le nom de *quan-lang*, ce qui veut dire « seigneur noble et pur ». Le quan-lang avait une autorité absolue sur les villages; il avait sur ses sujets droit de haute et basse justice comme nos anciens seigneurs féodaux. Toutes les affaires litigieuses étaient soumises à son



Case muong (voy. p. 302). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

tribunal; en retour ses sujets cultivaient ses champs et entretenaient sa famille et sa maison.

Les familles de ces seigneurs étaient généralement très nombreuses : tous les parents, les plus éloignés comme les plus proches, avaient le droit d'habiter et d'être entretenus avec le chef de la maison. Les filles ne pouvaient se marier qu'avec des jeunes gens de race noble; le fils aîné succédait le plus souvent à son père; les autres allaient chercher ailleurs fortune et dignités, comme nos cadets d'autrefois.

Quand une peuplade était mal administrée par son quan-lang, elle souffrait d'abord en silence, comptant que le chef, pour lequel elle gardait à cause de ses aïeux une vénération profonde, finirait par s'amender; celui-ci persistait-il dans ses mauvais instincts, alors les anciens du village se réunissaient et délibéraient entre eux; puis une députation se présentait à la demeure du chef et lui annonçait respectueusement qu'il fallait songer à abdiquer. Au jour dit, tous les hommes valides de la tribu se donnaient rendez-vous devant la maison du seigneur frappé de déchéance et lui rendaient le dernier service de le transporter avec sa famille et son mobilier à l'endroit qu'il avait choisi pour sa retraite.

Minh Mang, le grand niveleur, supprima d'un trait de plume presque toute l'autorité des seigneurs montagnards; les territoires des peuplades furent divisés en communes ou en cantons, qui eurent la même administration que les villages de la plaine. Les fiers quan-lang furent ravalés au rôle de simples maires de hameau; mais, malgré les édits de la cour de Hué, les Muongs ont gardé pour leurs anciens seigneurs un respect profond; ils leur fournissent des gardes

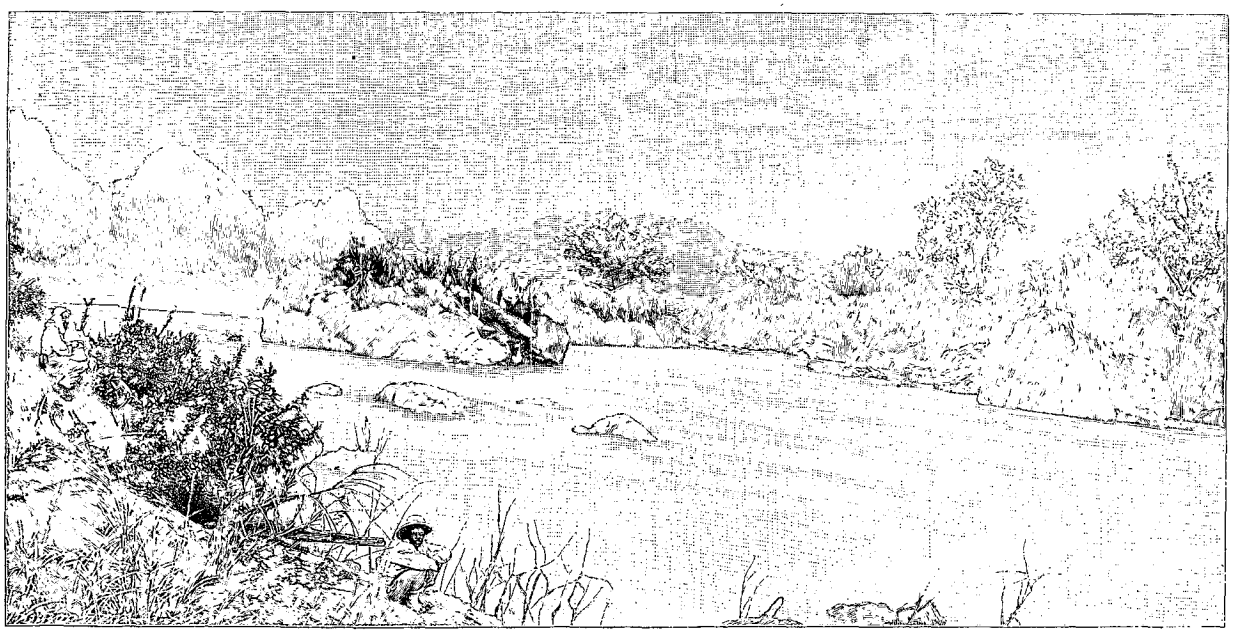
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

armés de fusils et leur donnent la présidence de leurs assemblées.

Je prends congé des deux jeunes commerçants français à la nuit tombante. Je voulais leur laisser un souvenir de ma visite en reconnaissance des renseignements précieux qu'ils m'ont fournis sur le pays; ils ne veulent accepter qu'un peu de poudre de quinine; c'est en effet le meilleur cadeau qu'on puisse leur faire, dans cette contrée où ils sont si souvent exposés aux atteintes de la fièvre des bois.

Le lendemain, après avoir dépassé à bâbord le petit hameau de Dong-som, dont les cases, isolées les unes des autres par les bananiers sauvages et les bambous épineux, semblent accrochées aux flancs de la montagne, nous entrons dans une région sauvage dont l'aspect diffère absolument de ce que nous avons vu jusque-là : de Dong-som à l'embouchure, la rivière Noire, relativement large, semée d'îlots et de bancs de sable, coule paresseusement entre deux rives parcourues par des chemins de halage assez fréquentés, au milieu de petits mamelons séparés par des rizières ou par des cultures. A partir de Dong-som, les mamelons se rapprochent du bord de l'eau et s'élèvent peu à peu, pendant que la rivière se rétrécit et s'encaisse de plus en plus. Plus loin, les rives sont formées par de hautes montagnes couvertes d'impénétrables forêts aux superbes essences ou plantées de grands roseaux dont les touffes dépassent la hauteur d'un homme. Ces montagnes, serrées les unes contre les autres, forment une chaîne continue dont les contreforts abrupts semblent impossibles à franchir; plus de routes, mais d'étroits sentiers tracés par les Muongs dans l'épaisseur des fourrés et des taillis.

Nous jetons l'ancre devant Tinh-la, hameau muong composé de quatre ou cinq maisons, pour y débarquer



Rapides de Hao-trang (voy. p 304) .— Gravure de Bocher, d'après une photographie.

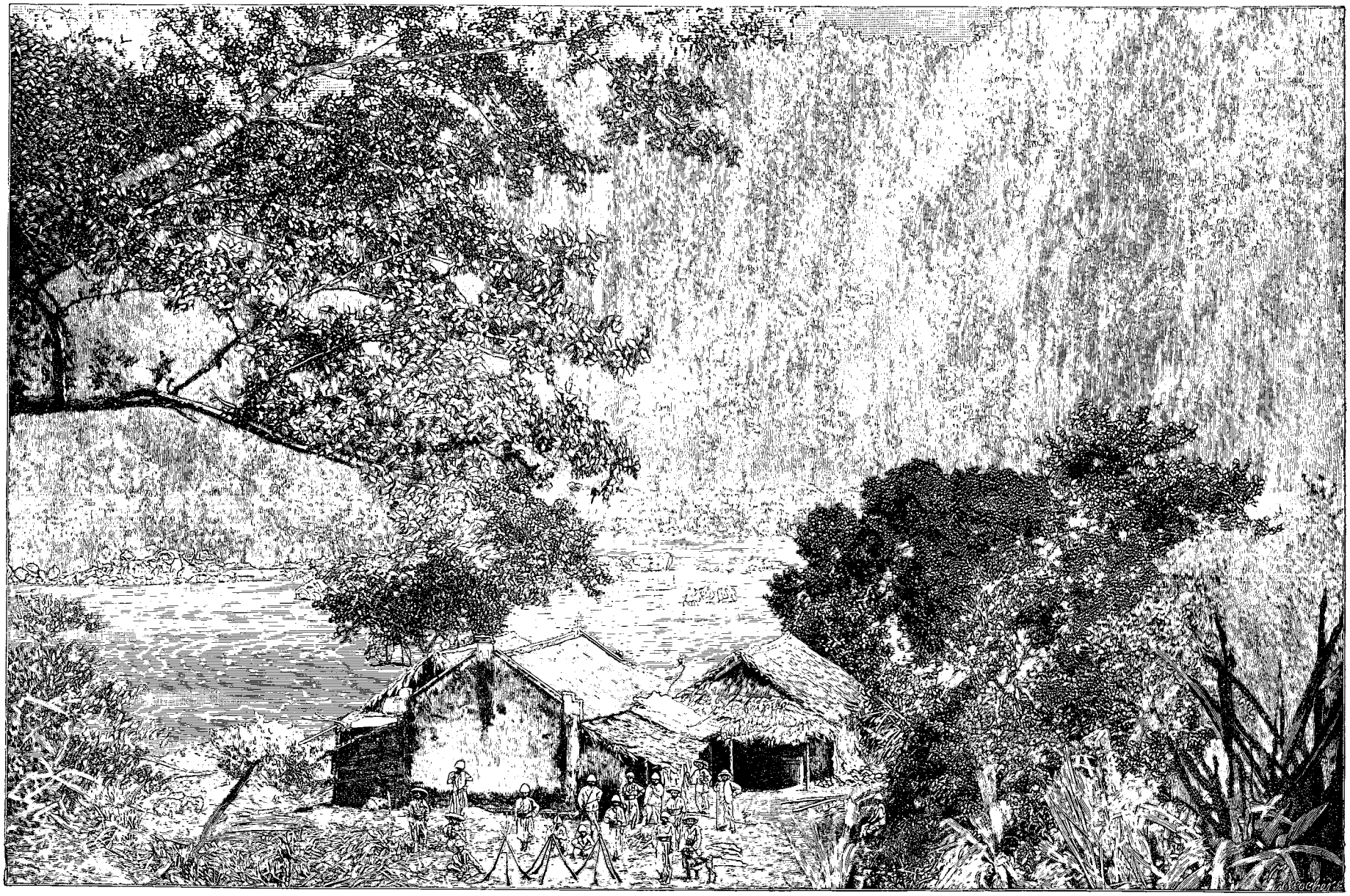
la compagnie de tirailleurs tonkinois qui va s'y installer un poste. Au débarcadère nous trouvons la canonnière *Éclair* qui a reconnu la route et qui nous attend pour nous guider.

Les habitations muongs diffèrent des cagnas qu'on rencontre habituellement dans le bas Tonkin : elles sont construites sur pilotis à environ un mètre du sol; on arrive à la porte par une échelle en bambous de trois ou quatre marches, aboutissant à une galerie extérieure qui fait le tour de la maison à la hauteur du plancher. C'est sur cette galerie que les enfants prennent leurs ébats, à l'abri du tigre, qui souvent rôde sournoisement la nuit aux abords des villages; c'est là aussi que les ménagères viennent prendre le frais et se reposer des travaux de la journée. Le plancher est à claire-voie; il est formé de petites lattes en bambous très propres et assez espacées les unes des autres; il faut avoir une grande habitude pour marcher sur une surface pareille.

Dans l'espace occupé par les pilotis qui supportent la maison, entre le plancher et le sol, sont remisés les instruments de chasse et de pêche : filets de toutes grandeurs; petites cages munies de pièges ingénieux qu'on suspend aux arbres pour prendre les oiseaux vivants, des arcs, des arbalètes et aussi ces longs bambous, creux, ouverts à l'une de leurs extrémités, dans lesquels les Muongs vont chercher l'eau. Les arbalètes et les arcs sont habilement construits. Les montagnards connaissent l'art d'empoisonner leurs flèches.

Les maisons de Tinh-la, très espacées les unes des autres, sont entourées d'énormes touffes de bambous ou de bouquets d'aréquiers trois fois plus gros que ceux du Delta : leurs tiges, grêles, s'élèvent en ligne droite jusqu'à 6 ou 7 mètres au-dessus du sol. Une de ces cases, hermétiquement close, est ornée aux quatre coins de figures grossières. L'officier de tirailleurs chargé d'organiser le cantonnement voulait, la croyant vide, y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Poste de zouaves en amont de Hao-trang (voy. p. 304). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loger quelques soldats ; mais les habitants s'y sont opposés avec des gestes si suppliants et un air si désolé qu'il n'en a rien fait. Cette case renferme, paraît-il, le corps d'un habitant du village, décédé depuis près de deux mois. Les Muongs ont la singulière habitude de conserver ainsi dans leurs maisons les cadavres de leurs parents, scellés dans des troncs d'arbres, et de ne les mettre en terre qu'au bout d'un temps plus ou moins long, quelquefois deux ou trois ans après leur mort.

Nous laissons aux tirailleurs tonkinois tous les approvisionnements nécessaires ; puis nous reprenons notre route, guidés par l'*Éclair*, qui nous précède de quelques brasses seulement. Le lit de la rivière est semé de grosses roches d'autant plus redoutables que le courant est très rapide et que notre bateau obéit difficilement au gouvernail. Le Song-bo est devenu étroit et profond ; ses eaux, qui ont pris une teinte sombre, presque noire, passent comme dans une filière entre de hautes montagnes à pic, couvertes d'une végétation extrêmement luxuriante ; ce ne sont plus les maigres bambous et les rares bouquets de bananiers des environs de Hanoï : c'est la forêt vierge dans toute sa magnificence, avec ses fougères arborescentes, ses arbres immenses qui s'étouffent faute de place, ses lianes énormes qui poursuivent leurs festons jusque dans l'eau. Pas le moindre sentier dans ces fourrés qui, vus du bateau, nous semblent absolument impénétrables. De loin en loin, je distingue cependant comme un trou dans l'épaisse verdure : ce sont des cultures muongs ; les sauvages ont incendié un coin de la forêt pour y semer le riz des montagnes, qui pousse presque sans eau, le seul qu'on puisse cultiver sur ces plateaux élevés.

A quatre heures nous jetons l'ancre devant Hao-trang. Il est impossible d'aller plus loin : à 100 mètres devant nous, la rivière est obstruée par une ligne de grosses roches qui vont d'une rive à l'autre comme de gigantesques piliers. Les eaux viennent se briser avec un bruit de tonnerre contre les pierres, qu'elles couvrent d'écume. Au delà de cette ceinture de rochers la rivière fait un coude si brusque que les deux murailles de granit qui la bordent semblent se rejoindre derrière le barrage. Aucune description ne peut donner une idée de la beauté de ce paysage grandiose éclairé par les feux rouges du soleil couchant.

Le détachement de zouaves parti de Bat-bac par la voie de terre s'est installé en amont du barrage, sur la rive gauche du fleuve, dans une petite pagode abandonnée. Les soldats ont eu une peine énorme pour remonter jusque-là. A partir de Tinh-la le chemin de halage disparaît et ils ont dû se frayer un passage à la hache à travers la forêt vierge. Leurs vêtements, dont ils ont laissé des lambeaux accrochés aux buissons et aux bambous épineux, sont dans un état déplorable. Quelques hommes ont dû, en attendant l'arrivée de nouveaux uniformes, remplacer par des vêtements annamites les parties les plus essentielles de leur costume ; sous ces grands chapeaux indigènes, les figures barbues des zouaves produisent un effet des plus réjouissants.



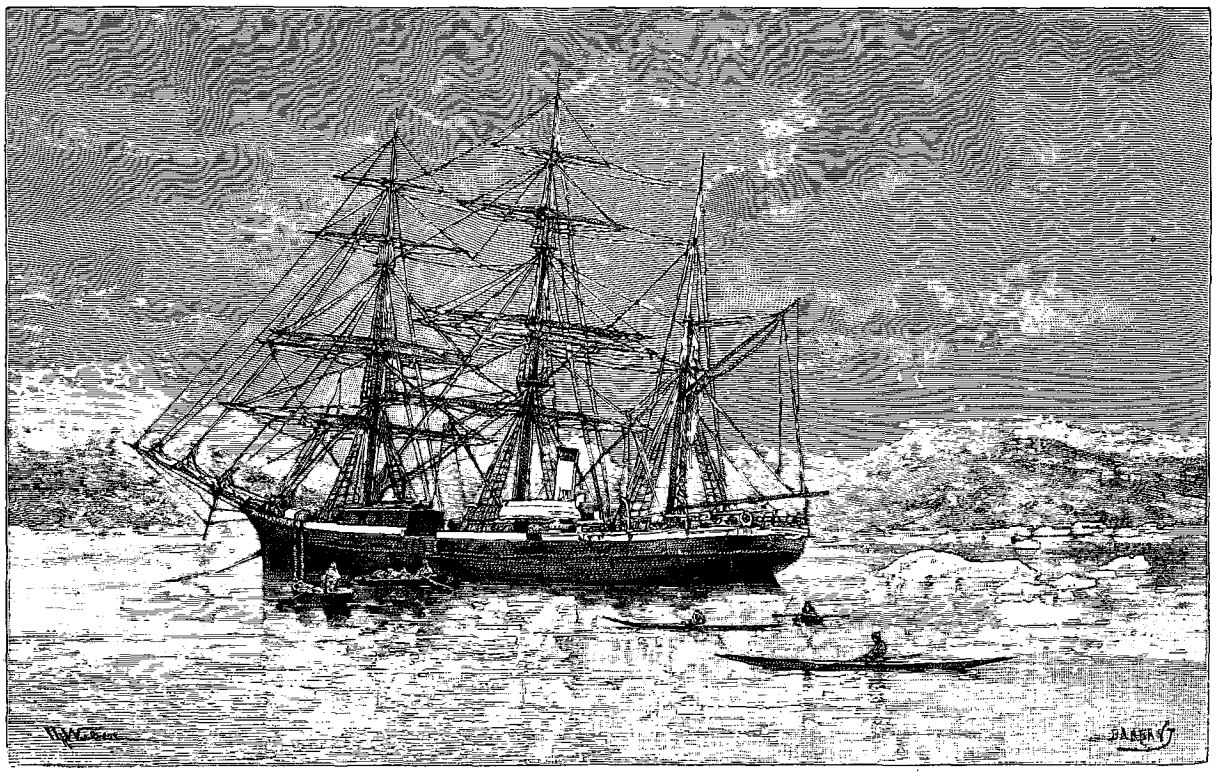
Accoutrement des zouaves à Hao-trang. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Après une station d'une dizaine de jours à Hao-trang, consacrée à l'organisation des postes et à l'étude du rapide, les canonnières reprennent la route du Delta Le chemin est connu maintenant et nous descendons le courant à toute vitesse. Nous nous arrêtons un moment à Tinh-la afin de serrer la main une dernière fois aux officiers de tirailleurs annamites, qui montent ensuite sur leur mirador pour nous voir reprendre notre route et pour nous saluer une dernière fois en agitant leurs mouchoirs. Le lendemain au soir, nous mouillons à l'embouchure du fleuve Rouge : nous avions fait 60 milles en deux jours.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *Heidbjörn* (voy. p. 303). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

UNE EXCURSION AU GRÖNLAND.

LE GLACIER DE JAKOBSHAVN,

PAR M. CHARLES RABOT,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Grönland est la plus intéressante de toutes les terres polaires. Ses paysages, partout grandioses, souvent extraordinaires, laissent au voyageur l'impression d'une région étrange, unique dans l'infinie diversité des aspects du globe. Vous voyez d'abord devant la côte un archipel d'îles, d'îlots, de récifs montueux; d'horizon en horizon se dressent au milieu de l'océan des massifs de pics, de dômes, de plateaux, comme les vestiges d'une terre à demi submergée. Traversez cette barrière d'îles, vous découvrez ensuite un continent tout en montagnes abruptes et escarpées. La terre se lève à pic au-dessus de l'eau, et, à travers cette grande masse rocheuse, des fjords prolongent la mer au loin dans l'intérieur du pays. Ces longues baies étroites s'ouvrent entre deux remparts de montagnes, comme des crevasses que quelque cataclysme aurait formées au milieu du continent et que la mer aurait ensuite remplies; nulle part la plus petite plage; le roc émerge brusquement et se continue droit comme un mur haut de 1 000 mètres et même plus. A l'élévation et à l'escarpement de ces parois les fjords du Grönland doivent un aspect particulièrement grandiose.

Derrière cette région, où se trouvent réunis dans un même cadre les horizons de la mer et de la montagne, s'étend l'*Inlandsis*, l'immense glacier qui recouvre l'intérieur du Grönland. Dans ce pays extraordinaire la glace occupe pour ainsi dire la place de la terre. De l'extrémité des fjords de la côte occidentale au littoral du détroit de Danemark à l'est, une puissante nappe de neige cristallisée couvre une surface grande comme deux fois la France; nulle part ailleurs dans le monde, si ce n'est peut-être autour du pôle sud, il n'existe un pareil glacier. Sous cette carapace cristalline, montagnes et vallées ont disparu; on ne voit plus qu'une plaine blanche, montant en pente douce vers le lointain bleu, sur lequel elle trace une ligne nette et arrêtée comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'horizon de l'océan. Aux bords apparaissent quelques pointements rocheux comme des récifs au milieu de cette mer de glace; seuls ils rappellent que là-dessous existe le sol. De l'Inlandsis descendent, à l'extrémité supérieure des fjords et des vallées qui les prolongent, de puissants glaciers, en comparaison desquels les courants de glace des Alpes semblent bien mesquins. Leur largeur atteint sur certains points 5 à 6 kilomètres et leur épaisseur dépasse 200 mètres. Ces glaciers sont les fleuves qui écoulent dans l'océan le trop-plein de l'Inlandsis, et de leurs murailles terminales flottant à la surface des fjords se détachent des blocs de dimensions colossales qui s'en vont dans les mers plus méridionales, poussés par les vents et les courants, comme des échantillons de la puissance du phénomène glaciaire au Grönland. Trompé par le nom de *Grönland* (Terre Verte), on a cru que ce pays n'avait pas toujours été enseveli sous une épaisse carapace de glace, et que lorsqu'il fut découvert par Éric le Rouge au IXe siècle, il présentait un aspect réellement verdoyant. Des auteurs ont même affirmé, sur la foi de je ne sais quel document, que le climat de la « Terre Verte » était devenu beaucoup plus rigoureux pendant la période historique. D'anciens documents scandinaves fournissent, au contraire, la preuve authentique que depuis neuf cents ans l'aspect des glaciers du Grönland n'a pas changé. Le *Konges Spejl* (Miroir du Roi), composé au commencement du XIIIe siècle, contient un passage particulièrement instructif à cet égard : « Me demandez-vous, lit-on dans ce document, si le pays renferme des glaciers, s'il est couvert d'une nappe de glace qui le submerge comme une mer, je vous répondrai que dans une petite partie du pays seulement on ne trouve pas de glace et que partout ailleurs il en est couvert. Les indigènes ignorent si leur pays est grand ou petit, parce que toutes les montagnes et toutes les vallées sont recouvertes et remplies par les glaces, et que partout il est impossible de les traverser. » De nos jours on ne pourrait donner une description plus exacte du Grönland. A l'époque de l'arrivée des premiers colons scandinaves, l'île était donc recouverte par une Inlandsis. Dans l'étude de la géographie du moyen âge, les érudits attribuent une valeur beaucoup trop absolue aux renseignements donnés par les anciens voyageurs. Les voyageurs ne sont devenus véridiques que lorsqu'il a été possible de vérifier leurs assertions. Voyez par exemple Eric le Rouge : de retour en Islande, il vante à ses compatriotes la fertilité du pays qu'il a découvert, il le décrit comme une sorte de Terre Promise, fait sonner bien haut le nom de Grönland qu'il lui a donné. Sur la foi de son témoignage on a imaginé toute espèce d'hypothèses, de systèmes et de théories, et il faut lire l'annaliste islandais Are Frode, pour découvrir l'imposture. Eric le Rouge, nous apprend ce chroniqueur, a purement et simplement donné au pays qu'il avait atteint le nom de Terre Verte pour y attirer ses compatriotes par cette désignation pleine de promesses.

Nous devons ajouter que pour les Islandais le sud-ouest du Grönland devait paraître un pays verdoyant. Sur les bords des fjords d'Igaliko et de Kakortok, sièges de quelques-unes de leurs principales colonies, s'étendent des pelouses assez bien fournies, de petits taillis qui donnent à la contrée une teinte verdâtre très sensible. Enfin, dans quelques vallées existent même des bouleaux hauts de quelques mètres.

L'Inlandsis du Grönland est un vestige de la période glaciaire. Tel il est aujourd'hui, telle était la Scandinavie à cette époque étrange où une épaisse carapace de glace recouvrait le nord de l'Europe et où de puissants courants de glace remplissaient dans nos pays les vallées aujourd'hui les plus fertiles.

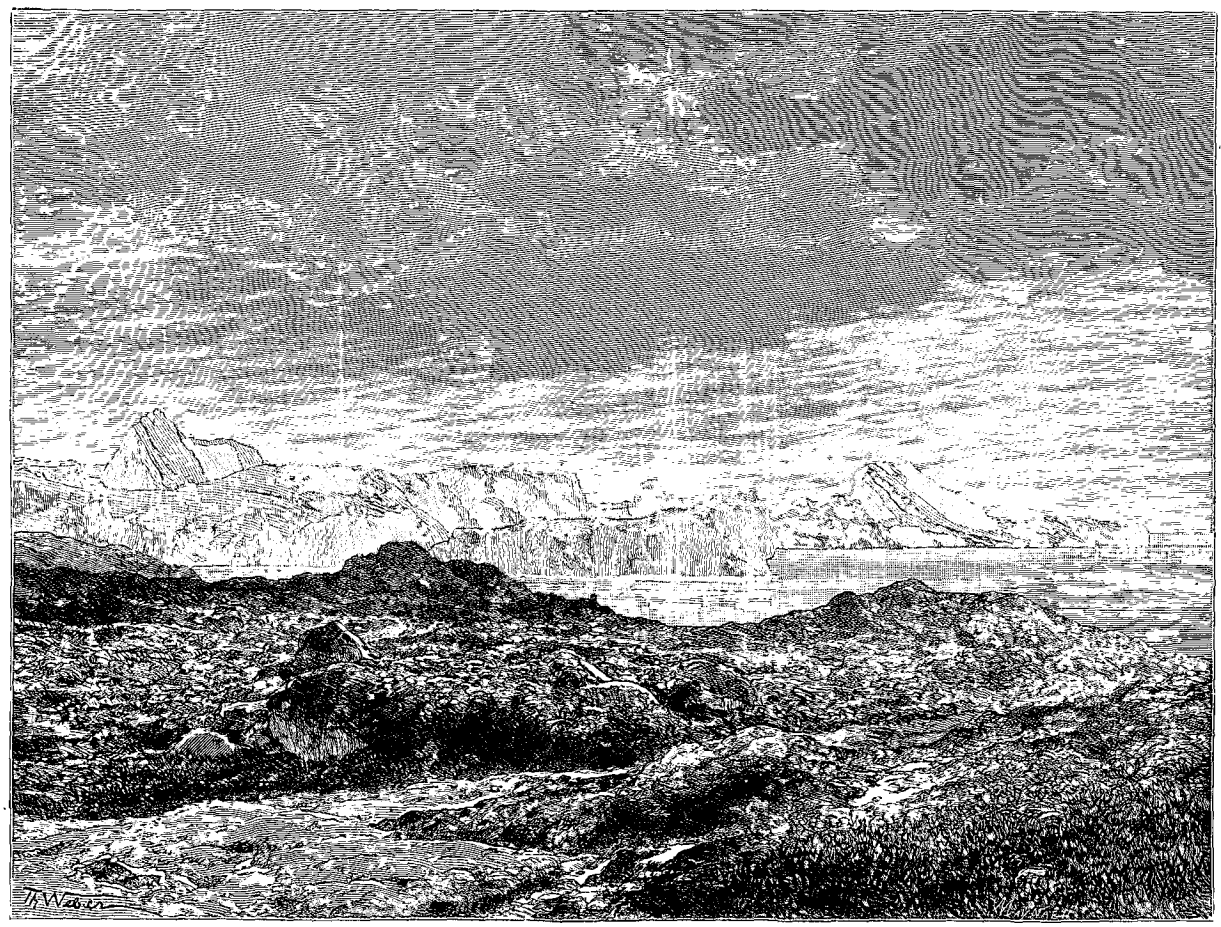
Au Grönland le phénomène glaciaire se manifeste également sur mer par de formidables banquises. Le long de la côte orientale dérive, vers le sud, sous l'action d'un courant marin, la plus puissante masse de glace que l'on connaisse dans l'océan Arctique; toujours poussée par le courant, elle double le cap Farvel et remonte vers le nord le long de la côte occidentale jusqu'à Frederikshaab ou Godthaab, suivant la direction et la force des vents régnants. Cette redoutable banquise appelée *Storis* (Grande Glace) par les Danois, ferme complètement l'accès de la côte orientale; jusqu'ici un seul navire, la *Sofia*, commandée par M. Nordenskiöld, a réussi à la traverser et à atterrir dans cette partie du Grönland. Autour du cap Farvel elle présente également de grands obstacles à la navigation, et, pour atteindre Julianehaab, la principale colonie de cette région, les marins danois doivent lancer leurs navires à l'assaut contre les glaces. Ce *pack* est formé en grande partie de glaçons provenant de l'océan polaire situé au nord du Spitzberg, de la Terre François-Joseph, de la Nouvelle-Zemble et de la Sibérie, sur lequel aucun navire n'a pu encore naviguer. L'origine de cette banquise a été révélée récemment par un cas curieux de flottage. En 1884 on découvrit au large de Julianehaab un glaçon de la Storis couvert d'épaves de la *Jeannette*, naufragée au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie. Sur ce bloc étaient enchâssés une liste des approvisionnements de l'expédition américaine, écrite et signée par le commandant de Long, une nomenclature des embarcations du bâtiment, des vêtements portant les noms des membres de l'expédition, et un carnet de chèques avec des timbres américains. On a également trouvé sur des glaçons de la Storis des débris d'armes, des flèches en pierre, par exemple, qui proviennent certainement de la côte nord de l'Amérique. Ces découvertes prouvent l'existence dans l'océan Arctique d'un grand courant froid qui, partant des environs du détroit de Bering, passe ensuite au delà des terres polaires situées au nord de l'ancien continent et redescend vers le sud le long de la côte orientale du Grönland pour se terminer dans le détroit de Davis. Outre les glaçons en quelque sorte « paléocrystiques » charriés par ce courant, la Storis comprend des *isbergs* issus des glaciers de la côte orientale du Grönland et des *drifis* formés l'hiver sur les fjords de ce littoral.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques-unes de ces glaces charrient des pierres et de l'argile. En traversant cette banquise, le géologue a ainsi l'occasion de recueillir des observations sur la question si controversée du transport des matériaux par les glaces flottantes, et en parcourant l'Inlandsis il peut étudier comme dans un laboratoire de géologie expérimentale le travail des forces qui, durant la période quaternaire, ont donné à nos pays leur aspect actuel. Dans la pensée de surprendre le secret de la constitution de certaines formations glaciaires et de visiter le grand glacier de Jakobshavn, un des plus importants laboratoires d'isbergs dans l'hémisphère nord, j'ai entrepris l'été dernier un voyage au Grönland.

La côte occidentale du Grönland appartient au Danemark. De distance en distance sont disséminées, sur le littoral et sur les rives des fjords, de petits établissements dans lesquels se groupent les Eskimos sous la tutelle bienveillante des fonctionnaires danois. Sur une ligne de côtes longue de plus de 1 500 kilomètres en ligne droite, on compte environ 10 000 habitants.

Aujourd'hui que les questions coloniales préoccupent à juste titre l'opinion publique, que l'on me permette de signaler à l'attention des économistes le



Bancs d'*isbergs* échoués à l'entrée du fjord de Jakobshavn (voy. p. 312). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

régime appliqué aux Eskimos par le gouvernement de Copenhague. Les Danois ne se préoccupent point de tirer de bons revenus du Grönland ; le seul but qu'ils poursuivent est d'élever peu à peu leurs sujets eskimos au-dessus de la condition de sauvages. Parmi les nations civilisées, eux seuls ont eu l'honneur de gouverner un peuple à moitié barbare suivant les grands principes de la morale. Le Grönland est une colonie philanthropique. Pour éviter que les Eskimos ne soient démoralisés par des aventuriers sans scrupule et décimés par l'alcoolisme, le gouvernement danois a monopolisé à son profit le commerce du Grönland et en a confié l'administration à un bureau du Ministère de l'intérieur, qui porte le titre de *Compagnie royale de Commerce du Grönland*. Sous peine de confiscation, il est défendu à tout navire autre que ceux du gouvernement de commercer avec les indigènes et même de naviguer dans les eaux territoriales, à moins de force majeure. Grâce à cette mesure prudente, les Eskimos ne peuvent se procurer aucune boisson alcoolique et sont à l'abri des tromperies de marchands peu scrupuleux. Toutes les transactions sont faites par les fonctionnaires danois. Le gouvernement cède aux indigènes, souvent même à perte, les denrées européennes dont ils ont besoin et leur achète les produits de la chasse et de la pêche, principalement de l'huile de phoque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1888-1889 il a ainsi acheté aux Eskimos 14 peaux d'ours, 615 de renards bleus, 486 de renards blancs, 24 123 de phoques, 714 kilos d'édredon, 4 052 d'autres plumes d'oiseaux, 10 094 tonnes de graisse de phoque, de morse, etc., et 1 469 tonnes de foie de ces mêmes animaux. Sur le prix de ces ventes, les fonctionnaires opèrent une légère retenue destinée à alimenter deux caisses, l'une organisée pour l'entretien des familles pauvres, l'autre pour décerner des récompenses aux chasseurs qui se distinguent par leur adresse à la chasse et leur activité au travail. Grâce à cet ingénieux et bienfaisant système financier, les Eskimos ne payent pas d'impôt.

En toute circonstance, l'administration traite les indigènes avec une paternelle sollicitude. Elle les nourrit en cas de disette, accorde des pensions aux veuves de ceux qui meurent à la chasse, et donne aux orphelins indigents les moyens de se procurer les engins nécessaires pour la pêche. Le gouvernement danois est un véritable bureau de bienfaisance pour les Grönlandais. Enfin, une fois par an, à Noël, la compagnie lève la prohibition de l'usage des boissons fortes; en ce jour de fête, elle fait à chaque Eskimo la libéralité d'un petit verre d'eau-de-vie. L'œuvre humanitaire poursuivie au Grönland par les Danois a eu d'excellents résultats. Au lieu de diminuer, comme beaucoup de peuplades primitives, la population indigène progresse légèrement.

Aux simples voyageurs comme aux commerçants l'administration refuse l'accès du Grönland pour l'excellente raison qu'il n'y a point d'hôtel là-bas et qu'elle ne peut mettre leur entretien à la charge des fonctionnaires. Cette prohibition n'est levée qu'en faveur des naturalistes, et c'est à ce titre que, grâce aux bons offices de M. Thomson, ministre de France à Copenhague, l'administration danoise m'a accordé avec beaucoup de bienveillance l'autorisation de visiter l'été dernier le Grönland et de prendre passage à bord d'un de ses transports.

I

La traversée. — Première vue du Grönland. — Godhavn. Magnifiques effets de lumière. — Les *isbergs*.

Le 15 juillet, je m'embarquai à Copenhague sur le *Hvidbjörn*, une belle barque à vapeur de 400 tonnes. Comme tous les navires destinés à la navigation dans l'océan Glacial, le *Hvidbjörn* est construit en bois; sa coque, épaisse et renforcée à l'intérieur, est capable de résister aux plus violentes pressions des glaces, et d'un coup de son étrave il peut se frayer un chemin à travers les banquises. L'équipage, composé de dix-sept hommes, est commandé par deux des officiers les plus distingués de la marine royale danoise, le commandant Jensen, qui a dirigé une importante expédition sur l'Inlandsis, et le capitaine Garde, l'un des vaillants explorateurs de la côte orientale du Grönland.

Trois jours après avoir quitté Copenhague, nous entrons dans l'Atlantique par le détroit qui sépare les Orcades des Shetlands. Le temps est merveilleux : pas une ondulation en mer, pas un nuage au ciel. L'atmosphère a une transparence si parfaite que Foul Island, la plus méridionale des Shetlands, est visible, bien que nous en soyons éloignés d'environ 85 kilomètres. Sur les Orcades nous apercevons des maisons, des phares, puis voici quelques pêcheurs. Nous sommes maintenant en société. Nous ne pouvons échanger aucune parole avec nos voisins, cette vue néanmoins suffit à nous faire sortir de notre isolement, elle étend notre monde, restreint depuis trois jours au pont du bateau. Dans l'après-midi nous communiquons avec un pêcheur écossais. Pour une bouteille d'eau-de-vie et un paquet de tabac il nous cède des morues fraîches et se charge de nos lettres. D'autres canots arrivent; il y a bientôt autour de nous toute une assemblée d'embarcations, qui se disperse comme une volée de mouettes lorsque nous nous remettons en route. Nous voici maintenant sur l'Atlantique, désert sous ces latitudes. Pas une voile en vue; d'ici Godhavn, nous ne verrons rien. Pour se distraire on a les fréquents repas dont se compose l'ordinaire du bord. A huit heures du matin, thé; à neuf heures, déjeuner; à midi et demi, dîner; à six heures et demie, souper; à huit heures, grog chez le commandant, et à onze heures du soir, les gens encore debout peuvent prendre un second souper léger. Entre les repas le temps se passe en agréables et instructives causeries avec le commandant Jensen et le capitaine Garde. Cette traversée sous pavillon danois est bien celui de tous mes voyages dont je garderai le plus agréable souvenir. Enfin, pendant toute la journée je fais des observations sur la couleur de la mer. Vue en grandes masses par réflexion, la mer a généralement une coloration bleue; si on la regarde par transparence, elle est tantôt verte, tantôt bleue. Dans notre traversée de l'Atlantique Nord, du 19 au 25 juillet 1888, nous n'avons rencontré jusqu'au 34° de longit. O. de Paris qu'une petite bande d'eaux bleues, par le travers de l'Islande; partout ailleurs la mer était verte. Autour du cap Farvel les eaux bleues dominaient. Sur la cause de cette différence de coloration, les savants ne sont point d'accord; nous nous garderons donc bien de formuler une théorie, nous nous bornerons simplement à faire remarquer que dans les eaux bleues les aréomètres semblaient indiquer une plus grande densité.

Le 25 juillet, nous doublons le cap Farvel, l'extrémité méridionale du Grönland, à 65 milles au large. Ce même jour, à six heures du soir, nous rangeons le premier isberg à plusieurs milles de distance. Une tache gris perle se détachant sur un fond gris, voilà tout ce que le brouillard nous permet d'en voir. Les jours suivants, dans le détroit de Davis, de temps en temps apparaissent quelques-unes de ces montagnes de glace s'élevant d'une trentaine de mètres au-dessus de la mer sur une largeur de 60 à 100 mètres, et toujours la brume nous enveloppe. Ciel et eau ont la teinte grise d'un pâle lavis. Çà et là perce une raie de lumière;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclairé par un rayon du soleil que l'on ne voit pas, un bout de mer scintille comme une nappe d'argent; à côté un gros nuage noircit l'horizon. Cela a un air vague, flottant, on ne sait ce que cela représente. Est-ce la terre, est-ce la mer? Au milieu de cette grisaille les oiseaux qui s'ébattent sur l'eau prennent une importance énorme; leurs têtes noires semblent de gros rochers.

En dépit de cette brume et du voisinage de la glace, la température reste douce, variant entre + 5° et + 6°. Jamais, du reste, pendant le voyage, nous ne la verrons descendre au-dessous du point de congélation. La plus basse température observée a été de + 3° et la plus haute de + 17°, à Egedesminde, le 4 août, à deux heures du soir.

29 *juillet*. — A neuf heures du soir, passe un gros isberg dont la silhouette représente la tête du Lion de Belfort, puis voici de nouveau le brouillard. On ne voit pas à une longueur de navire devant soi. Le *Hvidbjörn* marche à vitesse réduite, prêt à stopper au moindre indice du voisinage d'un gros glaçon. C'est qu'il ne faudrait pas aller donner contre un de ces châteaux branlants!

Vers onze heures du soir la brume rougit; il semble qu'il y ait là devant nous un immense incendie dont le



Isbergs dérivant à l'entrée du fjord de Jakobshavn (voy. p. 312). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

brouillard nous masque le foyer. Les nuages s'éclaircissent lentement, la lueur augmente, bientôt il n'y a plus qu'une mince vapeur empourprée voltigeant dans l'air comme une fumée. Enfin, à deux heures du matin, le jour se fait à travers la brume, découvrant une mer toute rouge et au-dessus un ciel jaune avec le gros soleil cramoisi des nuits d'été de la zone polaire. Tout là-bas à l'horizon s'étend une longue traînée bleue. C'est la terre, le Grönland, la baie de Disko rayonnant d'une lumière toute méridionale. Voilà qui nous dédommage des longues journées de brume! Chaque fois que l'on approche de la côte, pareil changement de décors se produit. Sur le détroit de Davis les brouillards sont fréquents en été, mais dès que le navire arrive dans le voisinage des terres, nous trouvons un ciel pur miroitant des plus vives colorations.

Sur la mer, à peine ridée par une légère brume matinale, le *Hvidbjörn* avance rapidement. Peu à peu les traînées bleuâtres éparses à l'horizon prennent forme et deviennent une haute terre qui s'illumine en rouge à mesure que le soleil monte.

30 *juillet*. — Six heures et demie du matin. Un pilote eskimo monte à bord suivi de son équipage. De petits bonshommes, jaunes comme des coings, vêtus d'une tunique en cotonnade et d'un pantalon en peau de phoque, chaussés de mocassins, voilà à grands traits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le portrait des premiers spécimens de la race grönlandaise que nous voyons. Trait distinctif, tous ont de petits pieds et des mains très courtes. Avant de monter sur la passerelle de commandement, le pilote et ses gens se dirigent vers la cuisine pour recevoir un verre d'eau-de-vie et quelques biscuits. Cette gratification, très importante aux yeux des indigènes, est de tradition; elle fait en quelque sorte partie des droits de pilotage.

Le *Hvidbjörn* pénètre par un étroit chenal dans une petite nappe d'eau bien tranquille, derrière une ceinture de rochers et de falaises. A droite apparaissent quelques baraques, des mâts de pavillon. Nous sommes à Godhavn, la capitale du Grönland septentrional, la Capoue des expéditions polaires.

Vite nous débarquons pour nous dégourdir les jambes après cette traversée de deux semaines.

Ma première visite est pour le *kolonibestyrer* (directeur de la colonie), auquel je présente la lettre de crédit que m'a remise l'administration danoise. Sur le vu de cette pièce, les fonctionnaires doivent me délivrer en papier du pays les sommes dont j'aurai besoin. Au Grönland la monnaie danoise n'a pas cours, et pour les transactions les indigènes se servent des billets de banque locaux. Ah! par exemple ils n'ont pas une très grande valeur, ces billets. Le plus gros est de cinq *couronnes*; il y en a ensuite d'une *couronne* (1 fr. 40), de cinquante *öre* (0 fr. 70) et même de vingt-cinq (0 fr. 35).

Les poches garnies, nous allons visiter la ville. Ici se trouve l'habitation de l'inspecteur du Grönland septentrional, le gros bonnet du pays; à côté, celle du *kolonibestyrer*; un peu plus loin, un magasin; par derrière, une petite chapelle et une trentaine de huttes d'Eskimos : c'est tout Godhavn. Des bandes d'indigènes sont massées sur le rivage, contemplant attentivement le navire. Pensez donc, pareil événement n'arrive que deux ou trois fois par an, et c'est le premier voyage du *Hvidbjörn* à Godhavn. En notre honneur toutes les femmes ont revêtu leurs plus beaux atours. Il est très amusant et très gamin, leur vêtement. Les Grönlandaises ne portent pas de jupe, toutes ont un costume masculin très seyant, une petite culotte en peau de phoque, de hautes bottes rouges, blanches ou bleues et un jersey de cotonnade garni de bandes de fourrure de chien. Entre le haut de la culotte et le bas du jersey bouffe une chemise pas toujours très blanche, dont ces dames sont très fières; elles aiment à faire montre de ce vêtement. De coiffure aucune n'en porte. Autour de la tête elles nouent simplement un foulard de couleur voyante; au-dessus de ce bandeau émerge une haute touffe de cheveux garnie d'un ruban.

Faites bien attention à la couleur de ce ruban, elle indique l'état social des Grönlandaises. Est-il bleu, la femme est mariée; rouge, c'est une jeune fille; le vert est réservé à celles qui ne peuvent plus concourir pour les prix de vertu. Pour l'Européen, ces marques distinctives n'ont pas grande importance. Auprès de toutes les Grönlandaises, il est assuré du succès. Ne faites pas fi de ces succès. Les Grönlandaises ne sont ni aussi laides ni aussi sales qu'on le suppose; les jeunes filles sont avenantes, propres, quelques-unes sont même jolies; la meilleure preuve, c'est que la statistique enregistre de nombreux métissages. Toutes sont très coquettes, et pendant les relâches il me fut parfois difficile d'acheter des vêtements pour ma collection d'ethnographie : ces dames refusaient de me céder leurs costumes neufs, ne voulant pas renoncer à l'espoir de quelque conquête.

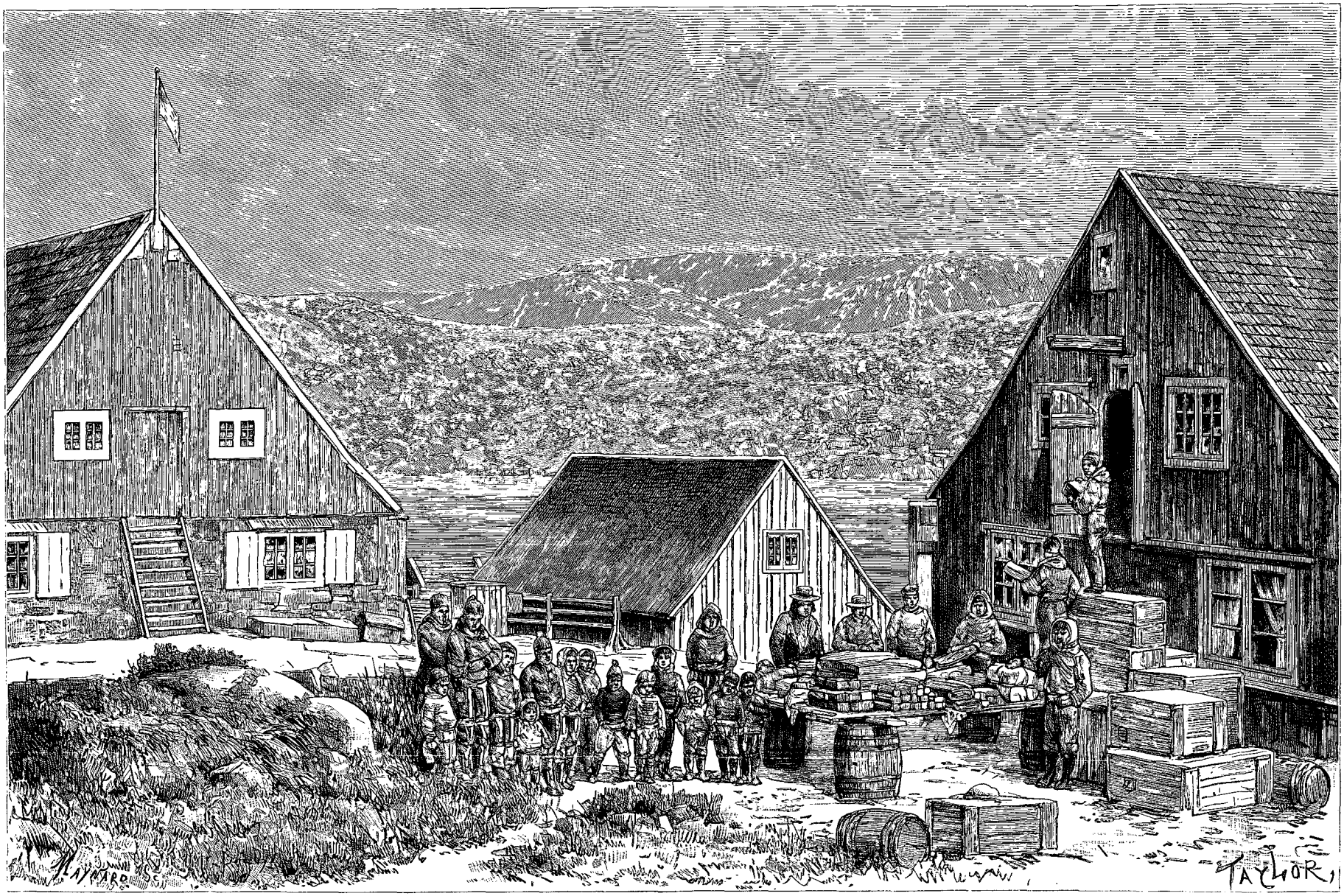
Une jolie Grönlandaise est aussi fière de sa beauté qu'une de nos belles mondaines célébrées dans tous les « Échos », qu'une *professional beauty*, comme disent les Anglais. Une élégante de Julianehaab refusa énergiquement de faire partie d'un groupe de ses amies que je me disposais à photographier. Elle ne consentit à me laisser prendre l'image de ses jolis traits qu'à la condition de figurer seule dans la photographie. Sous toutes les latitudes la femme est la même.

Tout autour de Godhavn, rien que des rochers polis, sur lesquels on risque de se rompre le cou à chaque pas, au milieu des mares et des tourbières. Sur les bords de ces flaques d'eau, quelques petits carrés de verdure; en certains endroits, entre les interstices des pierres, des touffes de graminées qui donnent au sol une teinte verdâtre comme celle des rues peu fréquentées de quelque bonne ville de province où l'herbe pousse entre les pavés; enfin, derrière les habitations des fonctionnaires, un petit jardinet où quelques légumes arrivent à maturité au prix de mille soins, voilà toute la végétation du pays. Pour une région arctique, elle est magnifique. Sur les falaises apparaissent également des taches vertes, et plus haut, dans un ravin de la montagne, se trouve le *Lyngemark*, un alpage connu de tous les botanistes pour la richesse de sa flore. Là une épaisse nappe de verdure couvre le sol; il y a même des arbres, des saules dont la tige atteint à peine le genou, et des bouleaux nains guère plus gros qu'une allumette. Ils pourraient tenir dans un pot de réséda, comme le baobab de Tartarin! On irait loin au Grönland pour trouver pareille végétation!

La promenade sur le Lyngemark serait charmante sans les moustiques. A peine avez-vous eu le temps de cueillir une plante qu'ils s'abattent sur vous en essaims compacts. Quelle peste que ces insectes! Et ici ils sont encore plus nombreux qu'en Laponie. Sans eux, on ne garderait que d'excellents souvenirs du voyage au Grönland.

Montant toujours, nous voici sur les basaltes qui recouvrent d'une masse épaisse le substratum gneissique de l'île Disko. De ces falaises, la vue est admirable sur la baie. La mer est bleue, le ciel d'un bleu léger éclairé de blanc, les isbergs ont des reflets bleuâtres. C'est une symphonie en bleu majeur. Et il y en a de ces isbergs! partout on en aperçoit, comme de grandes îles au milieu de la baie; l'horizon est duveté de leurs taches blanches. Ces belles colorations font oublier qu'on se trouve au Grönland, et la réflexion est né-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



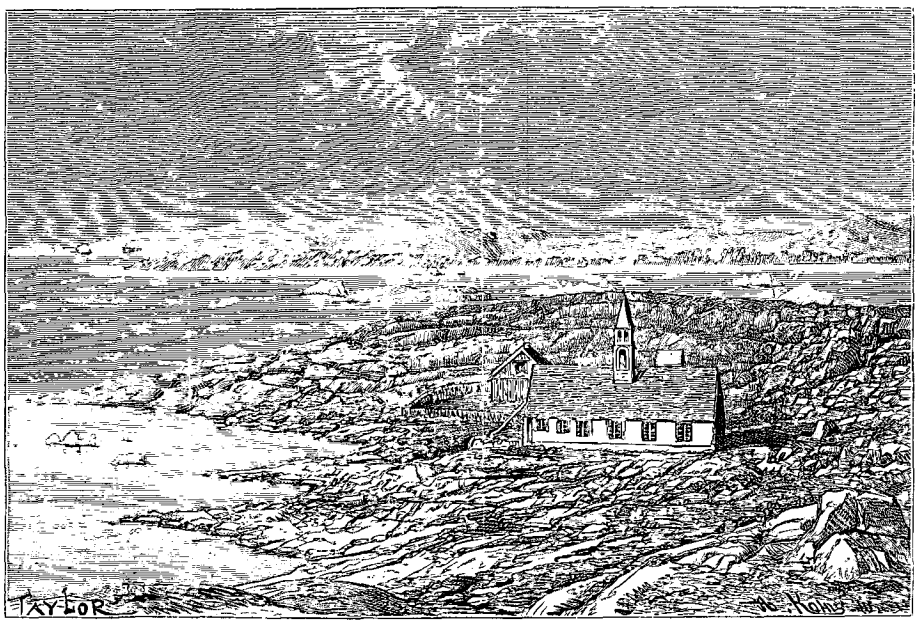
Déballage des marchandises européennes à Jakobshavn (voy. p. 314). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. *Ch. Rabot*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cessaire pour se persuader que, durant neuf mois, ce pays est enfoui sous la neige et cette mer couverte de glaces. Qu'elles sont agréables ces terres arctiques! Elles resplendissent des plus beaux effets de lumière, et la température reste toujours douce. On a là-bas tous les avantages du soleil sans aucun de ses inconvénients.

Par un temps doux comme aujourd'hui (+ 10° à + 12°) tous les isbergs sont en travail. A chaque instant, sous l'action de la fonte, il s'en détache avec fracas d'énormes blocs. Tantôt la chute se produit accompagnée d'un roulement sourd comme celui d'une canonnade, tantôt au contraire le glaçon s'éboule avec un bruit sec, un crépitement qui rappelle celui des mitrailleuses. Les détonations se suivent sans arrêt; on croirait entendre le bruit d'une bataille lointaine. C'est en effet une lutte que se livrent deux forces vives de la nature, le froid et la chaleur.

Au retour de cette excursion, nous dînons, avec l'état-major du *Hvidbjörn*, chez le résident danois. La maison est tenue avec cette propreté méticuleuse que l'on retrouve dans tous les intérieurs du Nord. Des rideaux de mousseline aux fenêtres, sur les murs des photographies et des gravures représentant des sites aimés de la patrie lointaine; sur des consoles, quelques moulages des œuvres de Thorwaldsen, des souvenirs des absents, et partout des pots de fleurs entretenus avec soin. Dans une de ces petites habitations danoises, en guise de plantes d'ornement il y avait un petit chêne, haut de 60 centimètres. En décrivant l'intérieur de ces pauvres exilés, je ne puis oublier de mentionner qu'à Egedesminde je trouvai dans le salon



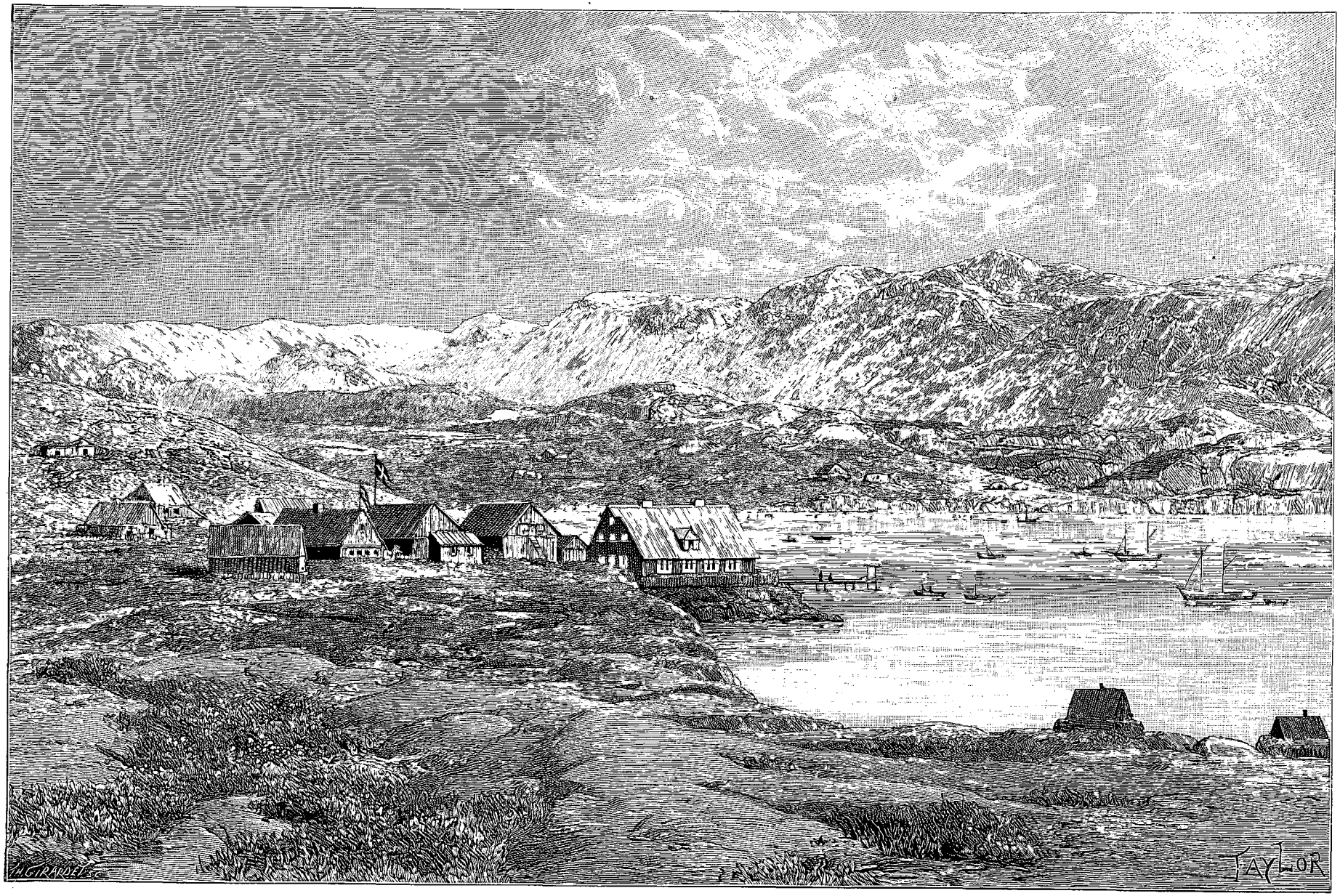
L'église de Jakobshavn (voy. p. 314). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

du *kolonibestyrer* la gravure du *Salut aux blessés* de Detaille et une photographie de Victor Hugo.

Le résident nous offrit un excellent dîner. Le menu comprenait un civet de lièvre et un rôti d'eiders. Les canards normands n'ont pas un goût plus fin. Le repas était servi par une femme indigène. Tous les fonctionnaires danois emploient des Grönlandaises comme cuisinières et bonnes d'enfants, et ils sont unanimes à se louer de leurs services. Les hommes deviennent également à l'occasion d'excellents domestiques. Le résident de Julianehaab a comme maître-queux un Eskimo dont les talents culinaires méritent une mention spéciale. Et il faut voir avec quel sérieux il surveille ses fourneaux! Comme ses congénères, le Vatel grönlandais sort toujours nu-tête, mais dès qu'il entre dans sa cuisine, il se couvre du traditionnel bonnet blanc; à ses yeux le bonhomme exerce un sacerdoce.

Après ce festin, à onze heures du soir, le *Hvidbjörn* lève l'ancre pour se rendre, de l'autre côté de la baie de Disko, à Jakobshavn. Toujours des colorations extraordinaires. Les falaises de basalte ont des tons fauves, et la mer bleuit au milieu de centaines d'isbergs. Ces montagnes de glace sont bien la chose la plus extraordinaire que l'on puisse voir. Pour vous les figurer, représentez-vous des glaçons ayant les dimensions et les formes monumentales de Notre-Dame ou du Panthéon, par exemple. Les plus gros s'élèvent d'environ 100 mètres au-dessus de la mer, et cette partie émergée n'est que le neuvième de leur volume total! Ces comparaisons et ces chiffres peuvent donner aux lecteurs une idée des dimensions colossales de ces glaçons; mais comment décrire leurs formes variées et fantastiques! A ces énormes blocs de glace les rayons solaires ont donné mille aspects divers. Tel isberg est évidé en forme de cirque, tel autre en arc de triomphe. Un peu plus loin voici une tour carrée haute de 60 mètres, et toutes ces glaces d'un blanc mat se détachent sur un ciel lie-de-vin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kristianshaab (voy. p. 316). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'*Atuagagdliutit*, journal illustré eskimo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

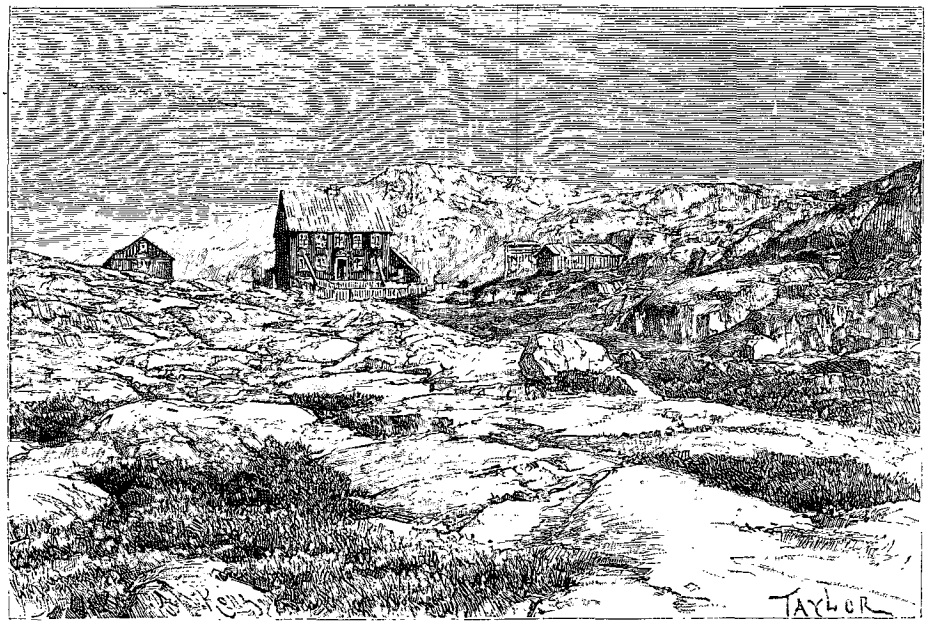
II

Jakobshavn.

Dans la matinée le *Hvidbjörn* arrive à Jakobshavn, salué par les acclamations de toute la population et escorté par une vingtaine de *kayaks*. A voir ces longues périssoires en peau avec la masse noire du rameur au centre, on dirait de grosses araignées courant à la surface du fjord. Sur la rive, les femmes et la marmaille forment des groupes pittoresques. Le rouge des jerseys, les broderies blanches des pantalons, les bottes bleues et écarlates font des taches multicolores qui égayent le paysage dénudé, attristé aujourd'hui par un ciel gris. Tout ce monde crie, gesticule, les chiens hurlent, le charivari est complet.

Figurez-vous un petit bassin deux ou trois fois large comme la Seine au pont des Saints-Pères; autour, des rochers nus, sur lesquels se détachent en silhouette trois maisonnettes en bois, voilà Jakobshavn. La « colonie » est construite sur une langue de terre rocheuse entre le mouillage où le *Hvidbjörn* est ancré et le fjord de Jakobshavn, situé au nord. Sur le versant de cette baie se trouve la « ville indigène », puis, un peu plus loin, une jolie petite église, le presbytère et la maison du médecin, avec la vue de la mer couverte d'isbergs.

A peine ai-je débarqué qu'une bande d'enfants s'attache à mes pas. Me voient-ils cueillir une fleur pour mon herbier, vite tous se dispersent pour revenir bientôt, chacun en m'offrant gentiment une plante. S'ils me voient prendre un échantillon géologique, de suite ils vont chercher des pierres et me rapportent des cailloux. En agissant ainsi, tous ces marmots n'obéissent à aucun calcul, ils n'espèrent aucune gratification; le pourboire est inconnu au Grönland, les Eskimos n'ayant pas encore été dépravés par la civilisation.



Le presbytère de Jakobshavn. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

Voici maintenant une scène amusante. On débarque les marchandises européennes apportées par le *Hvidbjörn*, des cotonnades, des paquets d'épicerie, des boîtes en fer-blanc. Tout cela est étalé sur une grande table devant le magasin, à la grande joie de la population. Hommes, femmes, enfants, se pressent devant ces merveilles.

Un peu plus loin, autre scène. Sur les bords d'un ruisseau plusieurs femmes sont occupées à laver; pour plonger le linge dans l'eau elles se courbent sans fléchir les jambes, comme si elles faisaient l'exercice des haltères. Avec leurs bottes rouges on dirait des flamants picorant dans la mer. Jamais les Grönlandaises ne s'agenouillent ni ne s'accroupissent pour se rapprocher des objets. Afin d'éviter à sa bonne cette gymnastique, la femme d'un marchand danois lui avait donné, raconte-t-on, un escabeau pour placer le baquet dans lequel elle lavait. Que fait la Grönlandaise? Elle dépose par terre le baquet et monte sur l'escabeau!

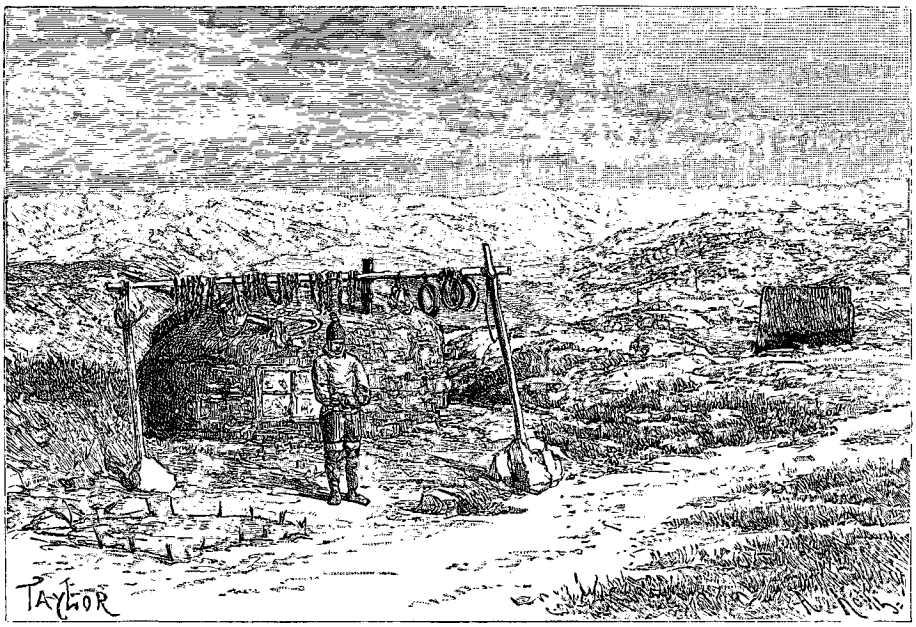
Partout comme à Godhavn, des rochers polis, avec des creux remplis de flaques d'eau marécageuses blanchies d'*Eriophorum*; çà et là de gros tas de terre verdâtre s'élevant à un mètre à peine au-dessus du sol. Ce sont les huttes des Eskimos, construites de mottes de tourbe ou de gazon entremêlées de pierres brutes et quelquefois d'ossements de cétacés. L'habitation se compose d'une seule pièce, commmuniquant avec l'extérieur par un boyau bas et étroit. A l'entrée de ce corridor se trouve un vestibule servant de cuisine, découvert l'été et abrité l'hiver par une peau de phoque. L'intérieur de ces tanières est éclairé par une fenêtre dont les vitres sont souvent remplacées par des peaux d'intestins de phoque. A côté de ces habitations il y en a d'autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une architecture moins primitive, formant le passage entre la hutte et la maison. Celles-là sont couvertes d'un toit en charpente à double auvent et ont une façade en bois. Leur disposition intérieure est la même que dans les huttes ; elles sont seulement plus spacieuses. Ne croyez pas que ces habitations soient des taudis ; toutes sont relativement propres, et même dans quelques-unes il y a une certaine recherche de confort. Évidemment leurs habitants se sont élevés au-dessus de la condition de chasseurs ; la hutte n'est pas seulement pour eux un abri contre les intempéries, c'est l'intérieur familial, que l'on s'est plu à embellir et à rendre agréable. Les murs de ces maisons sont tapissés de vieux journaux et ornés de chromolithographies et même de photographies. Ceux qui ont accompagné les officiers danois dans leurs explorations comme bateliers ou comme porteurs sont fiers de posséder les portraits de ces hardis explorateurs, et s'empressent d'en faire montre. Dans certaines habitations, il y a même des meubles européens, des commodes, des chaises, des pendules ; quelquefois l'intérieur est égayé par des plantes, des rosiers ou des capucines, placées dans de vieilles boîtes de conserves. Partout vous trouvez des poêles, que l'on chauffe avec de la tourbe ou avec du charbon provenant des gisements voisins, mais vous trouvez encore également la lampe indigène, une écuelle oblongue taillée au couteau dans un morceau de pierre ollaire. Cette lampe, alimentée par de l'huile de phoque, donne une lumière vive et fixe comme celle du pétrole et dégage de plus une chaleur très forte.

Outre la hutte en tourbe, les Eskimos ont pour l'été un deuxième genre d'habitation, la tente en peau de phoque.

Dans toutes les maisons je reçois l'accueil le plus cordial. En me voyant, les indigènes jacassent, plaisantent, rient. Évidemment je les amuse autant qu'ils m'intéressent. Aucun peuple n'est aussi gai que cette tribu perdue au milieu des glaces. Dès que vous regardez un Eskimo, il sourit et prend un air de bonne humeur. Les Grönlandais sont les Portugais des régions polaires.



Maison grönlandaise à Jakobshavn. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

Cette intéressante population vit presque exclusivement des produits de la pêche et de la chasse au phoque. Dans la vie de l'Eskimo cet animal a la même importance que le renne pour le Lapon, et de toutes ses parties le Grönlandais sait tirer le parti le plus ingénieux. Il se nourrit de sa chair, qui, soit dit en passant, n'a pas un goût désagréable quand on a l'appétit ouvert par la brise de la mer, et avec sa peau il confectionne sa garde-robe et ses embarcations, le *kayak* et l'*oumiak*. Ces chasseurs ne sont pas des sauvages, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Tous sont convertis au luthéranisme et la plupart savent lire et écrire. Dans chaque colonie est établie une école primaire dirigée par un indigène. A Jakobshavn, la durée de la scolarité est de six mois, d'octobre à mai. Dans ce village l'école comprend deux divisions, l'une pour les petits, l'autre pour les enfants de dix à quatorze ans. Chaque classe se tient tous les deux jours pendant quatre à cinq heures. Les petits Eskimos apprennent à lire et à écrire leur langue ; très adroits de leurs mains, ils moulent les caractères avec une rare perfection. Le Grönland pourrait être une pépinière de maîtres d'écriture.

Les Eskimos sont des artistes ignorés, pleins d'ingéniosité et de goût. Voyez par exemple leur *kayak*, il est impossible d'imaginer une embarcation plus élégante, et les moindres détails indiquent chez les constructeurs un esprit inventif absolument étonnant. Le kayak est une périssoire longue de 5 m. 65 environ, et large de 45 centimètres, faite de peaux de phoque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendues sur une carcasse en bois. L'embarcation est si légère qu'on peut la transporter sur la tête. Un seul homme prend place dans le kayak et s'y introduit par une ouverture circulaire faite assez large pour le laisser passer, et ménagée au centre du bateau. Au bord supérieur de ce trou est adaptée une gaine en peau que le Grönlandais serre autour de sa ceinture pour empêcher l'eau de pénétrer dans la périssoire, de telle sorte que l'homme et le canot ne font qu'un. L'armement du kayak comprend, outre la pagaie, qui est double, deux flèches, un harpon et une lance, que le chasseur lance à l'aide d'une lamelle de bois faisant levier. Les deux flèches servent à frapper, l'une les oiseaux, l'autre les phoques. Le harpon, destiné aux gros animaux marins, se compose de trois parties : d'une tige en bois flotté, d'une pointe en dent de morse assujettie à la tige par des lanières, et enfin d'une tête en fer. L'armement d'un kayak comprend encore une carabine, et c'est généralement avec cette arme que les Eskimos chassent actuellement le phoque.

Avec de mauvais couteaux les Grönlandais sculptent des figurines en pierre ollaire et en os, et avec des tendons de phoque ils exécutent des broderies aussi remarquables par l'harmonie des couleurs que par la régularité du dessin. L'administration danoise a utilisé les talents artistiques des indigènes pour la publication d'un journal illustré, l'*Atuagagdliutit*. Cette revue est publiée à Godthaab, en langue eskimo, sous la direc-



La caravane traversant une zone de polis glaciaires. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

tion d'un Grönlandais, M. Lars Möller. Toutes les gravures sont l'œuvre du rédacteur en chef. Vous pouvez juger du talent de cet artiste eskimo par la gravure représentant la station de Kristianshaab, empruntée à l'*Atuagagdliutit*. Avec son talent habituel, M. Taylor a reproduit avec la plus fidèle exactitude l'œuvre du dessinateur grönlandais.

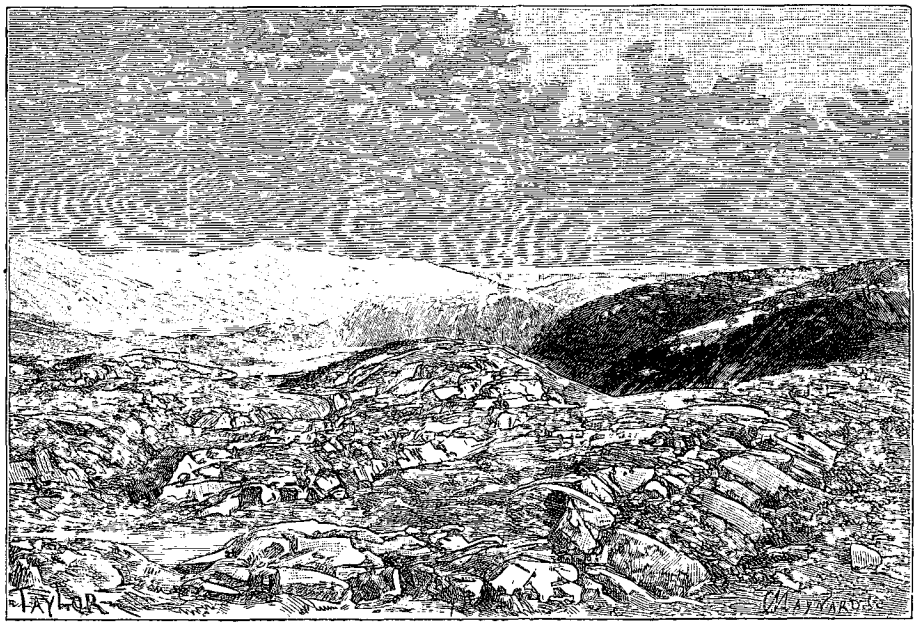
Kristianshaab est séparée de Jakobshavn par un large fjord encombré d'isbergs. Lorsque vous vous promenez sur le bord de cette baie, vous apercevez devant vous une magnifique chaîne de montagnes toutes blanches du sommet à la base, effilées en fins minarets s'élevant à pic au-dessus de la mer. Vous la regardez attentivement et vous reconnaissez bientôt que ces montagnes sont d'énormes isbergs échoués à l'embouchure du fjord de Jakobshavn. Jugez de leurs dimensions : quelques-uns s'élèvent certainement à plus de 100 mètres au-dessus de la mer, et, à l'endroit où ils sont arrêtés, la profondeur est d'environ 130 brasses. Ces énormes glaçons proviennent du puissant bras de l'Inlandsis qui débouche au fond du fjord de Jakobshavn ; lentement portés par les courants, ils sont arrivés à l'embouchure du fjord et se sont échoués sur un banc où ils forment une longue île de glace avec des sommets pointus comme ceux d'une chaîne alpine. Peu à peu réduite par la fonte, leur masse arrive un jour à flotter et, poussée par les vents, dérive vers la baie de Disko. A chaque instant d'énormes fragments se détachent de cette embâcle de glace. Pendant tout notre séjour les glaçons défilent devant Jakobshavn, s'acheminant majestueusement vers la mer, dont la chaleur détruira bientôt leur fragile édifice.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

En marche vers l'Inlandsis.

Le *Hvidbjörn* devant séjourner plusieurs jours à Jakobshavn, je mis à profit cette relâche pour aller visiter l'Inlandsis et le glacier qui produit les isbergs. Le voyage était court; nous avions simplement à traverser la bande de terrain qui sépare à l'est de Jakobshavn l'Inlandsis de la mer. Une marche d'une vingtaine de kilomètres, mais sur quel terrain! L'officier mécanicien du bord eut l'amabilité de m'accompagner, et, pour éviter la chaleur et les moustiques, nous partîmes à onze heures du soir, le 1er août. Quatre Eskimos nous suivaient, chargés d'une tente, de plusieurs jours de vivres et de tout l'attirail nécessaire à l'entretien d'une caravane dans un désert. Ces quatre porteurs appartiennent aux différentes classes de la société grönlandaise, reconnaissables (grav. de la p. 316) à la qualité du vêtement. L'un a un pantalon en vadmel, c'est un homme à l'aise; deux autres, des pantalons en peau de phoque, classe moyenne; et le quatrième, Johannes, est couvert de guenilles. Voilà le résultat de l'inconduite, même au-dessus du cercle polaire! Johannes a fait partie de cette troupe d'Eskimos qu'un cornac a promenée, il y a quelques années, dans les différents jardins zoologiques d'Europe. Au cours de cette excursion, nos gens avaient ramassé une véritable fortune pour des Grönlandais, 700 à 800 francs. Une fois de retour à Jakobshavn, Johannes vécut en grand seigneur, s'offrit chaque jour des extras, tant et si bien qu'en peu de temps son capital fut fortement entamé. Toujours pleine de sollicitude, l'administration danoise est alors intervenue, et a donné à Johannes un



Vue prise sur le plateau séparant Jakobshavn de l'Inlandsis. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

conseil judiciaire. Aujourd'hui notre homme n'a plus à sa disposition que l'intérêt des quelques cent francs qui lui restent. C'est dur, après avoir été capitaliste!

Nous traversons le mouillage dans un canot du bord. Une fois le débarquement opéré, les matelots qui nous ont conduits s'en vont flirter avec des Grönlandaises, et nous, nous gravissons un petit versant rocheux. Au delà s'étend un marais, derrière un second versant rocheux, puis un nouveau marais avec un petit lac que la tourbe a peu à peu rétréci. Maintenant nous voici à la base des montagnes, au pied de longs rochers fortement inclinés, lisses comme du verre. Vous passez l'ongle dessus sans sentir la moindre aspérité. Avec les *kamikkes*, on tient ferme sur ces pierres glissantes mais pour se servir avantageusement de ces mocassins une éducation du pied est nécessaire. Chez nous autres gens civilisés, habitués aux bottines, les doigts de pied sont devenus des appendices inutiles; nous ne savons plus nous en servir pour accrocher la moindre aspérité du sol. Avec les *kamikkes* il est nécessaire de les habituer à cette fonction de griffes.

A mi-hauteur, halte nécessitée par un saignement de nez de Johannes, accident très fréquent chez les Eskimos. Pour arrêter l'hémorragie, un de ses camarades lui prend les cheveux de l'occiput, en forme une touffe et la tire d'un coup sec. Le remède restant sans effet, l'homme se bouche les narines avec du lichen. Le meilleur à son avis est un petit verre que nous lui donnons pour le remettre en belle humeur.

Arrivés au sommet de la montagne, nous pensions apercevoir l'autre versant. Point du tout, nous sommes sur un plateau boursouflé de monticules. Nous gravissons un de ces mamelons; par derrière nous tombons dans un entonnoir occupé par un lac. Au delà un second mamelon, puis un second entonnoir avec un lac. Le plateau est percé d'une série de petits bassins la-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

custres, séparés par des bourrelets rocheux; c'est une suite de cuvettes placées bord à bord formant des montagnes russes. On gravit 100 mètres sur un versant, et de l'autre côté on en redescend 50. Et sur quel terrain! Ici des monceaux d'éboulis qui vous coupent la plante du pied à travers la mince semelle des *kamikkes*, là des roches polies, ailleurs des tapis de mousses dans lesquels on enfonce. A droite, à gauche, des dômes rocheux, des excroissances de pierres bizarres. Le sol a un air maladif; on dirait que la terre a eu la petite vérole. Tout le paysage a une couleur grise, triste, maussade. Par-ci par-là, au milieu de cette uniformité, des blocs plaqués de mousses jaunes ou rouges servent de points de repère. Une tapisserie multicolore de cryptogames couvre ces rochers; les uns sont blancs, les autres noirs, d'autres rouges ou jaunes. Sur cette montagne désolée ce sont les plus humbles végétaux qui donnent au paysage la variété que les régions plus favorisées doivent aux hautes plantes.

Nulle part trace de neige. Nous sommes ici à 300 ou 400 mètres d'altitude, bien au-dessous de la limite inférieure des neiges persistantes.

Au milieu de ce dédale de lacs et de montagnes les Eskimos ont perdu leur route, et pendant plusieurs heures nous errons à l'aventure au milieu de ce désert chaotique.

Il est maintenant quatre heures du matin. La tente est dressée pour prendre un repos de quelques heures. Les Eskimos refusent de s'y abriter; ils trouvent le temps trop chaud et s'en vont se tapir dans des pentes de rochers. Au réveil, impossible de les dénicher, et pour les appeler nous devons tirer un coup de feu. C'est la seule chose à laquelle notre fusil nous ait servi pendant cette excursion. Deux jours durant un faucon blanc, un corbeau, quelques bruants des neiges, sont les seuls êtres vivants que nous ayons rencontrés, sans compter les moustiques. Ceux-là par exemple sont nombreux. En quatre minutes j'en tue cinquante-six qui sont venus se poser sur moi pendant que je prends des notes.

2 *août*. — En route après un bon déjeuner. Toujours des lacs; au-dessus des crêtes, grises, sales, et partout des blocs erratiques hérissant de leurs saillies la rondeur des montagnes.

Tout à coup entre deux mamelons apparaît au loin un long stratus blanc moucheté de quelques taches bleuâtres. Est-ce un nuage, est-ce la mer? Nous avançons à la découverte. Ce n'est ni un nuage, ni l'océan, c'est l'Inlandsis, la mer de glace qui couvre tout l'intérieur du Grönland. Encore une cuvette à traverser, une paroi de rochers à escalader, et nous voici en vue du paysage le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer. A perte de vue s'étend une plaine de glace, et de cette plaine de glace descend un glacier large de 4 kilomètres, remplissant le fjord de Jakobshavn ouvert à nos pieds. Au premier plan se dressent des montagnes servant de piédestal à l'Inlandsis ou encadrant le glacier; partout ailleurs rien que de la glace. Comme une marée montante la nappe blanche s'élève lentement le long des rives du fjord, s'élargit, puis recouvre tout, traçant dans le lointain une ligne nette comme l'horizon de la mer. Le pays entier est submergé sous la glace.

Devant ce paysage le sentiment que l'on éprouve est la surprise. Il vous donne la sensation de quelque chose d'incompréhensible, d'une région qui n'a pas sa pareille sur le globe. On croit se trouver dans une autre planète. Un chiffre vous rendra mieux compte que toute description de cet étrange paysage. D'après notre calcul, la nappe de glace que nous apercevons a une longueur de 60 à 80 kilomètres.

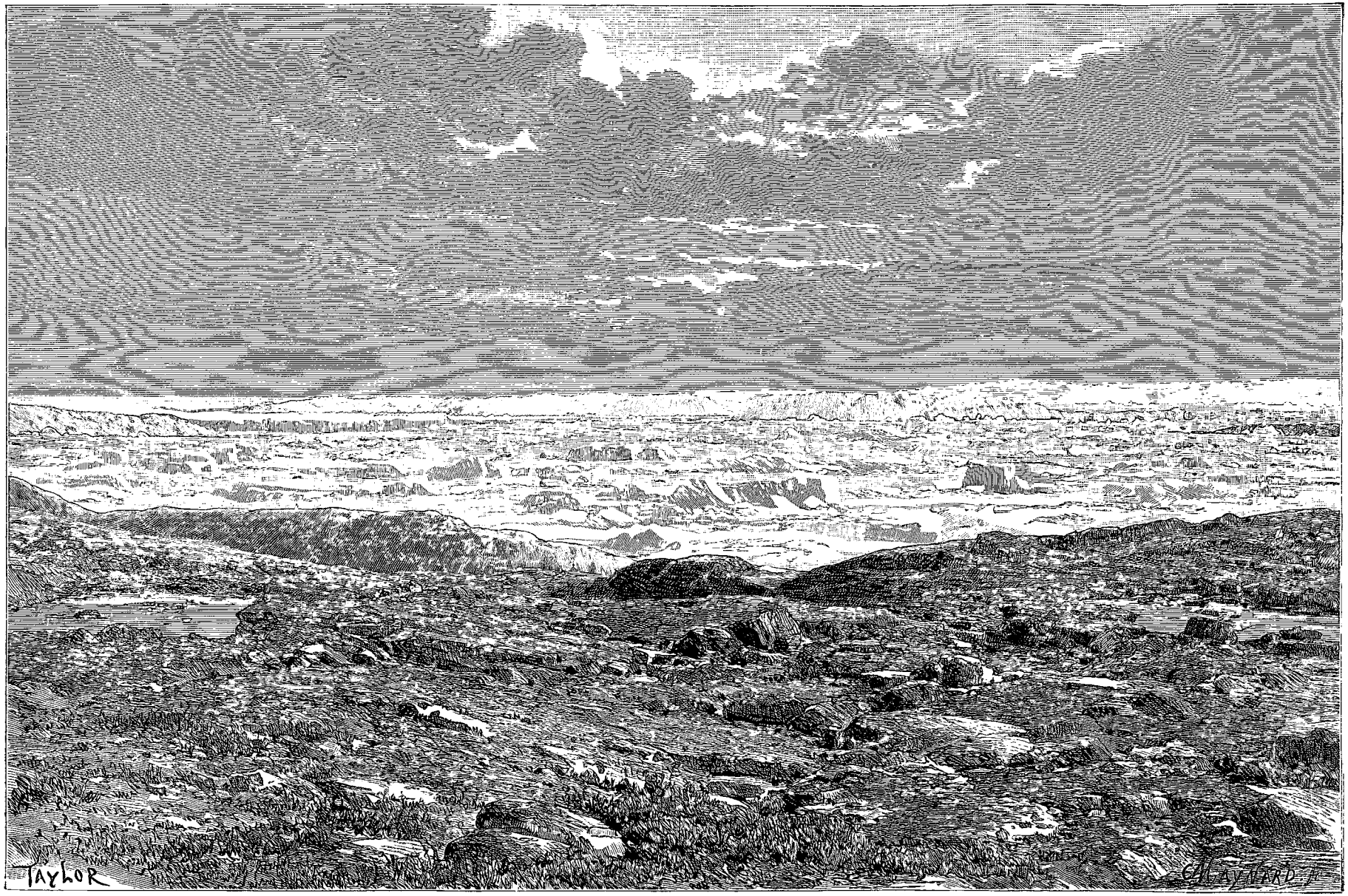
Les grands glaciers qui descendent de l'Inlandsis s'écoulent avec une vitesse considérable. D'après les calculs d'un officier danois, M. Hammer, celui de Jakobshavn a un mouvement de progression de 17 mètres par jour. Animé d'une pareille vitesse et poussé en avant par un apport constant de glace, le glacier dépasse la terre ferme et empiète sur le fjord, au fond duquel il débouche pour se morceler là en isbergs.

Ces énormes montagnes de glace flottantes ne se forment pas par un éboulement du glacier, comme on le croit, mais par une rupture de son front qui se produit de bas en haut. D'après Rink et Helland, l'extrémité du glacier flotterait à la surface du fjord, et, par l'effet de la pression hydrostatique, des masses plus ou moins considérables s'en détacheraient sous forme d'*isbergs*. Suivant les observations de M. Steenstrup, le glacier glisserait au contraire sur le fond de la baie. Une fracture se produit-elle dans la partie du glacier située au-dessus de l'eau et qui exerce une pression contre la portion située plus en avant, la masse de glace immergée devient libre et, par l'effet de la pression de l'eau, arrive à la surface du fjord, où elle forme un isberg.

D'après le géologue norvégien Helland, le seul naturaliste qui ait été témoin du *vêlage* d'un glacier grönlandais, le glaçon en se détachant éprouverait un mouvement de bascule qui le ferait changer d'axe. Sa face horizontale deviendrait verticale. Ainsi s'expliquerait la hauteur de certains isbergs. Ce mouvement de bascule n'a pas toujours lieu. Devant le front du glacier de Jakobshavn flottaient plusieurs gros glaçons tabulaires dont la surface tachetée de boue comme l'extrémité inférieure du glacier indiquait qu'ils n'avaient pas subi de renversement. C'étaient des parallélépipèdes détachés du glacier suivant sa tranche verticale.

Les glaciers des Alpes éprouvent, comme on sait, des variations périodiques de longueur. Pendant dix, quinze, vingt ans, leur front recule toujours, puis, après ce retrait, s'allonge de nouveau pendant une période plus ou moins longue; on dirait un morceau d'élastique qui s'allonge et se raccourcit successivement. Au Grönland on observe le même phénomène, mais avec une intensité beaucoup plus grande. En quelques mois les glaciers issus de l'Inlandsis avancent ou reculent de plusieurs kilomètres. Dans l'espace de dix mois le lieutenant Hammer a constaté d'abord un avancement de 900 mètres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

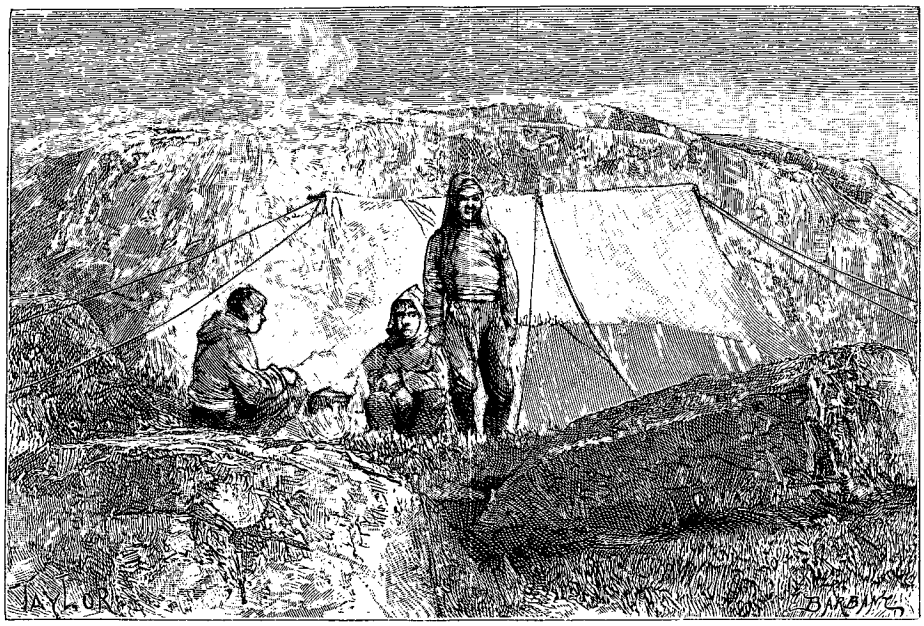


Le glacier de Jakobshavn et l'Inlandsis. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis un recul de 2 kilomètres dans la position du front du glacier de Jakobshavn. Au moment de notre visite, l'extrémité inférieure de ce même glacier se trouvait à 4 200 mètres en avant du point où il s'arrêtait en 1883.

Les glaçons détachés du glacier, qui remplissaient le fjord ouvert à nos pieds, étaient presque tous immaculés. A peine quelques-uns portaient-ils de légères souillures de boue. Le glacier n'étant encadré de montagnes que sur une courte distance, il ne se charge que d'une très petite quantité de matériaux détritiques. D'après les observations des explorateurs danois, plusieurs bras de l'Inlandsis transportent une quantité de débris plus considérable que celui de Jakobshavn, mais leurs moraines n'atteignent jamais un relief aussi puissant que celles des glaciers des Alpes. Aucun des isbergs que nous avons rencontrés n'était chargé de pierres ou de gravier, quelques-uns seulement portaient un peu de boue. Sur la côte orientale du Grönland, les isbergs transportent, paraît-il une certaine quantité de pierres et de boue, mais c'est là une exception, tenant à des conditions topographiques locales. En résumé il est permis d'affirmer que les géologues ont singulièrement exagéré le rôle des isbergs comme agents de transport pour expliquer certaines formations quaternaires. Mais laissons là cette dissertation géologique; le temps passe rapidement à photographier, à recueillir des échantillons des rochers, des plantes, de petits animaux dans les flaques d'eau éparses sur la montagne. Il faut se remettre en route pour regagner le campement. Derrière les montagnes le nuage blanc de l'Inlandsis descend peu à peu, un petit lambeau apparaît encore,



Notre campement aux environs de Jakobshavn (voy. p. 318). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

puis plus rien, la mer de glace du Grönland a disparu, nous laissant le souvenir de quelque chose d'étrange entrevu en rêve.

Maintenant le décor change. Vers l'ouest, entre deux murs de rochers gris, s'ouvre comme une fenêtre une large ouverture sur la baie Disko, le Waigat et la presqu'île de Nougsoak. Au-dessous d'un ciel jaune, la mer, éblouissante comme un miroir réflecteur, scintille d'isbergs. On dirait des îles couvertes de neige, tellement ces glaçons sont gros. Là-bas, une raie de terre bleue avec les longs parements d'argent de grands glaciers barre l'horizon. Le paysage est rutilant; tout l'espace est rempli de colorations vives et harmonieuses, et les moindres détails des montagnes lointaines apparaissent avec une netteté de lignes aussi parfaite que par une belle journée d'été sur les bords de la Méditerranée.

Nous passons une seconde nuit sur le plateau, et le lendemain nous sommes à Jakobshavn.

Le soir, grande fête à bord du *Hvidbjörn*. La population indigène est admise à visiter le navire. Pour la circonstance toutes les femmes sont en grande toilette. Par le beau soleil qu'il fait aujourd'hui ces petites jambes bleues, blanches, rouges, font le plus joli effet. Cela produit le même chatoiement de couleurs qu'un ballet italien. Au Grönland, le voyageur jouit de tous les spectacles, mais aucun de ce genre ne peut lui faire oublier celui des majestueux isbergs et des fjords grandioses. Longtemps l'œil garde la sensation de la lumière qui brille au-dessus de ce désert pétré, et pour toujours la mémoire conserve le souvenir des paysages extraordinaires de cette région étrange.

CHARLES RABOT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mission de M. Crampel. — Dessin de Paule Crampel, d'après une photographie.

AU PAYS DES M'FANS.

VOYAGE D'EXPLORATION DE M. PAUL CRAMPEL DANS LE NORD DU CONGO FRANÇAIS,

RÉDIGÉ PAR M. HARRY ALIS,

SUR LES NOTES ORIGINALES DE M. PAUL CRAMPEL.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

M. Paul Crampel avait été chargé, en novembre 1886, par le Ministre de l'instruction publique, d'une « mission scientifique dans l'Afrique équatoriale occidentale ». Il partit en février 1887 avec M. Savorgnan de Brazza, commissaire général du Congo français, qui l'avait choisi pour son secrétaire particulier.

Onze mois plus tard, M. de Brazza était sur le point de revenir en France. M. Crampel, désireux d'accomplir enfin une œuvre personnelle et de recueillir des renseignements originaux, demanda qu'on lui fournît les moyens d'entreprendre une exploration véritable. M. de Brazza n'y consentit point d'abord, tenant à conserver auprès de lui un secrétaire dont il n'avait qu'à se louer. Mais, M. Crampel insistant, le commissaire général lui dit :

« Allez donc de préférence vers le nord. Je voudrais que vous partiez de Lastourville sur l'Ogowé, pour remonter jusqu'au 2e degré nord, et que vous reveniez ensuite vers la côte entre les rivières Benito et Campo. »

Ce voyage avait été déjà tenté à diverses reprises : pour vaincre les difficultés qu'il présentait, il fallait que le chef d'expédition fût accompagné de plusieurs auxiliaires bien choisis et bien équipés. Aussi lui promit-on un Européen, un tirailleur algérien, un sergent et deux caporaux sénégalais, et un interprète. Malheureusement ces promesses ne se réalisèrent point. Cela n'étonnera pas les personnes au courant des choses de l'Afrique et spécialement des choses du Congo. Après cinq mois de démarches sans résultats, de retards décevants, le voyageur se trouvait seul Européen, sans interprète, avec deux laptots armés seulement d'un fusil et quelques indigènes loangos de la côte, sans armes, engagés comme porteurs. Il fallait s'aventurer dans ce piètre équipage ou ne jamais partir. M. Crampel organisa tant bien que mal son convoi, et le 12 août 1888 il quittait Lastourville.

Cette station (jadis Madiville) est située sur la rive gauche de l'Ogowé, par 1° 10′ latitude sud et 11° longitude est; c'est le poste du pays des Adoumas, la résidence la plus agréable de tout le fleuve.

Il avait fallu aux Loangos un mois pour gagner Lastourville; entassés comme des colis dans les pirogues, ils étaient épuisés; mais ils s'étaient refaits rapidement chez les Adoumas, où la nourriture abondait. Les indigènes des environs du poste qui connaissaient M. Crampel lui proposaient de les emmener avec lui; il en choisit douze parmi les meilleurs pagayeurs, dans la prévision

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il pourrait avoir à utiliser le cours des rivières.

Les Adoumas n'ont pas une grande réputation de bravoure ; en parlant d'eux les indigènes de la région se servent souvent de l'appellation de « chair d'esclaves ». Cependant le voyageur devait avoir à se louer beaucoup plus de leurs services que de ceux des Loangos, gâtés au contact des Européens.

La mission emportait, en fait de marchandises, du sel, de la poudre, des couteaux, des sonnettes, des perles, de petites glaces, des étoffes rouges et quinze sabres d'abatage pour les grands cadeaux. Ces ballots furent confiés aux Adoumas et les instruments aux Loangos, dont M. Crampel suspectait davantage l'honnêteté. Quelques flacons de thé représentaient tous les vivres. Un des Sénégalais commandait les Adoumas, un autre les Loangos. Les noirs avaient emmené trois enfants, qui suivirent courageusement.

Avant de quitter Lastourville on fit un grand tam-tam d'adieu : le soir la petite troupe couchait dans un village de Schakés, le dernier des villages riverains de l'Ogooué. Il fallait déjà se préoccuper de la nourriture, car, au dire des indigènes, quatre jours de marche séparaient l'Ogooué des agglomérations de l'intérieur. La mission dut franchir, en effet, 70 kilomètres sans rencontrer une seule habitation. Les hommes n'étant pas entraînés, cette marche fut très pénible. M. Crampel vit dès le premier moment combien il pourrait peu compter sur ses auxiliaires de la côte. Tandis que les Adoumas avaient consenti à se surcharger d'un poids suffisant de manioc, les Loangos, comptant sur leurs compagnons de route, n'avaient voulu prendre qu'un peu de poisson fumé. Le second jour déjà, les vivres leur manquèrent.

L'explorateur, sentant la nécessité de faire dès le début un exemple sévère, défendit aux Adoumas de céder aux Loangos quoi que ce fût de leurs provisions et prit les devants avec eux.

Arrivé au premier village, il envoya porter aux retardataires des paniers de manioc. Mais déjà ceux-ci avaient cruellement souffert : ils avaient vécu de baies, de racines, de fruits de la brousse. Lorsqu'ils arrivèrent, au bout de cinq jours, exténués, ils disaient qu'ils avaient eu « faim et peur ». M. Crampel les admonesta : « Ce sera, dit-il, votre punition à l'avenir. Je ne vous frapperai pas, mais, chaque fois que vous refuserez d'obéir, je vous abandonnerai. Vous avez eu faim : c'est votre faute ; quant à la peur, pourquoi l'avoir éprouvée là où aucun danger ne vous menaçait ? Vos craintes prouvent seulement votre lâcheté. Mais dans quelques jours, quand nous serons chez les M'Fans, le plus brave aurait raison de craindre. »

Pour appuyer ce discours et se débarrasser en même temps d'auxiliaires encombrants, le voyageur renvoya cinq hommes déjà couverts d'ulcères. Ils ne couraient aucun danger, car la station de Lastourville était proche ; mais la perspective de passer des nuits seuls dans la brousse les terrifiait, et la crainte d'une telle punition faisait trembler les autres.

On peut s'étonner de voir une large zone inhabitée dans le voisinage des stations de l'Ogooué et d'apprendre que les agglomérations indigènes deviennent d'autant plus considérables qu'on s'éloigne davantage de ces postes. Voici quelles sont les causes de cet état de choses :

Au début des transactions dans l'Ogooué, le commerce s'effectuait par le système dit « d'avances ». Les négociants, plutôt que d'organiser des caravanes pour l'intérieur, s'adressaient à des indigènes, habitués depuis longtemps au commerce entre blancs et noirs. Ces indigènes recevaient des marchandises à charge par eux de rapporter en échange à leurs patrons de l'ivoire, du caoutchouc, de l'huile de palme, du bois d'ébène, du bois rouge, etc.

Ce système n'allait pas sans inconvénient : les traitants noirs sont d'ordinaire des hommes qui ont pris les défauts des agents européens, sans avoir perdu ceux de leurs congénères : ils sont débauchés, voleurs et ivrognes. Aussi de perpétuels conflits surgissaient-ils entre facteurs et traitants, ou entre traitants et indigènes, tous se plaignant, avec raison, d'être vexés, frustrés et volés.

L'organisation officielle du Congo français a fait prévaloir un autre système : c'est l'administration elle-même qui s'est faite négociant ou du moins intermédiaire et qui a transporté le négoce dans ses postes de l'intérieur. Les chefs de poste achètent aux indigènes de leur voisinage l'ivoire et le caoutchouc. C'est avec ces produits qu'ils payent les services des pagayeurs qui amènent à intervalles réguliers les convois de pirogues de ravitaillement. Les pagayeurs redescendent ces produits et les échangent dans les factoreries de la côte.

Or l'application de ce système ne suffit pas aux besoins du commerce ; le fleuve n'étant pas navigable pendant la saison des basses eaux, il est des périodes durant lesquelles les indigènes de l'intérieur ne peuvent écouler leurs produits. D'autre part, l'administration ne les achète que dans la mesure de ses besoins, pour le payement des transports. La conséquence très regrettable du système officiel, c'est que le courant commercial de cette région du Congo français se dirige vers la factorerie espagnole d'Eloby, port franc sur la rivière Mouni.

Il avait été recommandé à M. Crampel d'engager les indigènes à se rapprocher des postes de l'Ogooué. Mais ceux-ci répondirent à ses exhortations :

« Si nous nous rapprochons des blancs, nous ne serons plus libres de notre commerce. Maintenant, une défense que nous allons acheter au nord ou à l'est et que nous revendons par colportage aux factoreries de la rivière Mouni, nous rapporte plus en quinze jours que trois mois de pagayage. Puis, si nous allons près de la rivière, les blancs et les hommes des blancs (Sénégalais) seront sans cesse chez nous. Ils nous enrôleront de force pour leurs convois ; ils exigeront nos femmes ; ils enverront nos enfants dans les jardins des missionnaires. C'est pourquoi nous rentrons dans l'intérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un tam-tam chez les Adoumas. — Composition de Paule Crampel, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les premiers villages traversés par M. Crampel au sortir de la zone dépeuplée sont habités par un mélange de Schakés, de Bakotas et d'Obombas. Le fond de la populations est bakota. Les villages sont grands et assez éloignés les uns des autres. Pour les construire, on abat les arbres dans la brousse, sur une largeur de 30 à 40 mètres et sur une longueur qui atteint 2 et même 3 kilomètres. Chaque case est isolée. C'est ainsi que le village de Pendangui, bien que long de 3 kilomètres, ne comprend pas plus de 1 500 habitants.

Dans l'intérieur, à huit jours de l'Ogooué, les Bakotas ne connaissent déjà plus que de nom les Européens; pas un d'eux n'a vu un blanc. Ils sont doux et se marient souvent loin du village natal, ce qui contribue à entretenir la facilité des communications. Les guerres de village à village sont assez rares. Les Bakotas ne sont pas exclusivement préoccupés de négoce : ils ont certains besoins de bien-être et comprennent qu'ils ne peuvent les satisfaire que par le travail. Ils tissent avec habileté des pagnes, tressent des nattes, façonnent des poteries et des paniers de toutes formes; ils traitent le minerai de fer et martèlent des couteaux, des fers de zagaie; ils refondent le cuivre, qui leur arrive sous forme de minces assiettes, et en fabriquent des colliers ou des bracelets, qu'ils cisèlent avec des baguettes de fusil affûtées en burins.

Les Bakotas ne pratiquent pas l'élevage; cependant ils surveillent les poules, cabris et moutons qu'ils possèdent en grand nombre. Ils savent tirer du sol d'autres produits que le manioc et les bananes. Le cuisinier de M. Crampel pouvait assez fréquemment lui offrir des soupes de courge, de vrais ragoûts aux ignames, des patates rôties dans de l'huile de palme, des pistaches grillées : les porteurs, recevant deux ou trois rations de viande par semaine, reprenaient courage.

« Jusqu'alors, d'ailleurs, écrivait le voyageur, le voyage en forêt, nouveau pour nous, est agréable. Nous nous rappelons la montée de l'Ogooué, si pénible parfois, quand, immobile dans la pirogue, on passe de longs jours brûlé par le soleil d'en haut, aveuglé par le rayon réfléchi d'en bas. Je pense aussi aux marches dans les plaines du Kouilou, où le sentier disparaît sous les hautes herbes qui viennent vous couper le visage. Je revois ces étapes à travers les plateaux batékés où tout est rouge, rabougri, tordu sous la puissante chaleur, où les indigènes vont en sautillant, posant le moins possible leurs pieds sur le sable brûlant. Sans doute, il faut à chaque instant entrer dans une eau croupissante, teintée en jaune rouge par les détritus végétaux; mes Loangos, qui portent leurs charges sur la tête, sont forcés de marcher courbés en deux, car les lianes, comme autant de serpents, s'accrochent aux arêtes des ballots.... Cependant tous, malgré les marais, malgré la lourde chaleur humide, nous apprécions la fraîcheur de l'ombre. »

La mission traversa une chaîne de collines qui partage les bassins de l'Ogooué et de la petite rivière Dilo, dont les indigènes indiquèrent la source à l'est.

A Yébé, un peu au nord de l'équateur, M. Crampel put obtenir quelques renseignements intéressants. Les rares marchandises qui parviennent jusqu'à ce point y arrivent par l'intermédiaire d'Ossyébas, qui connaissent presque tous de nom un chef important, nommé Zabouré. Il paraît que les Ossyébas viennent un peu plus au nord pour acheter l'ivoire, mais qu'ils n'osent pas descendre jusqu'à Yébé. Aussi les chefs du village cherchaient-ils à savoir des Loangos et des Adoumas de l'expédition quelle était plus bas la valeur réelle de l'ivoire. Ils ne soupçonnaient même pas l'exploitation du caoutchouc.

M. Crampel, désirant s'assurer que cette ignorance commerciale était réelle, proposa au chef Diba de lui acheter une dent. On apporta une défense de moyenne taille. Le voyageur donna en échange 500 grammes de sel, 500 grammes de poudre, une sonnette, deux couteaux à manche d'os, une glace et 20 perles. La joie du vendeur était si apparente qu'il eût évidemment conclu un marché encore moins avantageux. Or les marchandises européennes, y compris le prix de transport, ne représentaient pas plus de 8 à 10 francs, tandis que la défense valait au moins 200 francs et n'eût pas coûté plus de 20 à 30 francs de transport à la côte et en France.

A partir de Yébé, la mission entendit parler d'une grande rivière coulant de l'est à l'ouest : après avoir traversé deux cours d'eau assez importants, elle atteignit cette rivière, que M. Crampel reconnut pour l'Ivindo, principal affluent de l'Ogooué, qui n'avait pas été remonté, jusqu'alors, à plus de deux jours de son embouchure. L'Ivindo a encore en ce point, où il reçoit la rivière Liboumbi, environ 300 mètres de large.

Le voyageur, s'apercevant qu'il se trouvait au milieu d'un assez grand nombre de villages, situés sur les deux rives, résolut de séjourner quelque temps auprès du chef le plus puissant, Kandjama. C'est d'ailleurs le point où les Ossyébas passent habituellement la rivière pour aller chercher l'ivoire chez les Bakotas. Pendant huit jours M. Crampel, naviguant sur l'Ivindo, parcourut les villages des deux races, tenant des palabres avec les chefs. Le 7 octobre, il obtint un premier résultat politique encourageant : huit chefs qui s'étaient rendus à son appel conclurent un traité avec le représentant du Congo français.

Au moment de quitter l'Ivindo, le chef de la petite mission se demanda s'il continuerait sa route au nord par les Bakotas et les Djandjamms de la rive droite ou par les Ossyébas et les M'Fans de la rive gauche. Les Adoumas et les Loangos auraient volontiers pris à gauche : ils étaient sûrs en effet de rencontrer chez les Bakotas un accueil favorable, de n'avoir pas à résister à des tentatives de vol, de trouver partout une nourriture abondante. Mais M. Crampel se dit qu'il servirait mieux la colonie en passant chez les Ossyébas. En effet, les Bakotas, désireux de vendre directement leurs produits aux blancs, tendront toujours à se rapprocher d'eux, tandis que les Ossyébas, animés d'un vif esprit d'indé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendance, les Ossyébas, qui ne travaillent pas et qui vivent seulement de courtages commerciaux, peuvent voir avec malveillance l'installation des Européens. Aussi y avait-il utilité à réunir les chefs, à leur expliquer que notre arrivée ne serait pas pour eux une cause de ruine et de servitude, à tâcher en tout cas de leur laisser une bonne impression du premier blanc qu'ils auront vu.

Malheureusement le mauvais temps était venu. De mai à fin septembre, période de sécheresse, le sol de la forêt est dur, les marais sont recouverts d'une croûte à demi solide où la mission pouvait, sans trop de difficulté, installer le soir un campement et allumer un feu de bois mort au milieu d'un espace vite débroussaillé : un instant après, les bananes cuisaient et les hommes étendus sur le sol se reposaient, tandis que le voyageur, avant de s'envelopper dans sa moustiquaire, écrivait en plein air ses observations du jour et relevait sa route.

Maintenant, au contraire, avec les pluies, après des marches plus fatigantes, il devenait très difficile de trouver le soir un bon campement. Les notes du journal de M. Crampel perdent toute gaieté à partir de cette date : elles deviennent, comme le pays, uniformément tristes.

Les Ossyébas appartiennent à la famille des M'Fans.



La flottille de la mission sur l'Ivindo. — Composition de Paule Crampel, d'après des photographies.

Ils diffèrent de ces derniers par le langage et par quelques usages, mais les aptitudes, les tendances, la manière de vivre sont analogues. Beaucoup moins industrieux que les Bakotas, ils savent cependant tisser, mais déjà leurs femmes préfèrent aux pagnes indigènes et même à nos plus belles étoffes le carré de peau de singe qu'elles attachent à leur ceinture.

Les Ossyébas sont, en général, moins riches que leurs voisins : ils possèdent des poules, des cabris, mais fort peu de moutons. Moins enclins à la coquetterie que les Bakotas, ils font surtout cas des marchandises utiles : sel, poudre, couteaux, cuivre. Le caractère est très différent. Jusqu'alors, dès son arrivée dans un village, M. Crampel faisait appeler le chef. Celui-ci arrivait, affectant d'être sans armes, accompagné de ses femmes et de ses enfants, apportant des poules et parfois un mouton ; les premiers moments de curiosité craintive une fois passés, il écoutait avec déférence les discours de l'explorateur.

Chez les Ossyébas au contraire, tous les habitants du village se précipitaient en tumulte ; chaque homme, chaque enfant portant dans la main, suivant l'habitude m'fan, son fusil chargé et armé ; les femmes criaient, et le chef, dépourvu de toute espèce de cadeau, l'air peu bienveillant, criait de loin :

« Que viens-tu faire ici? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette question exprimait toute leur défiance. Un jour, au village de Memba, le vieux chef ajoutait :

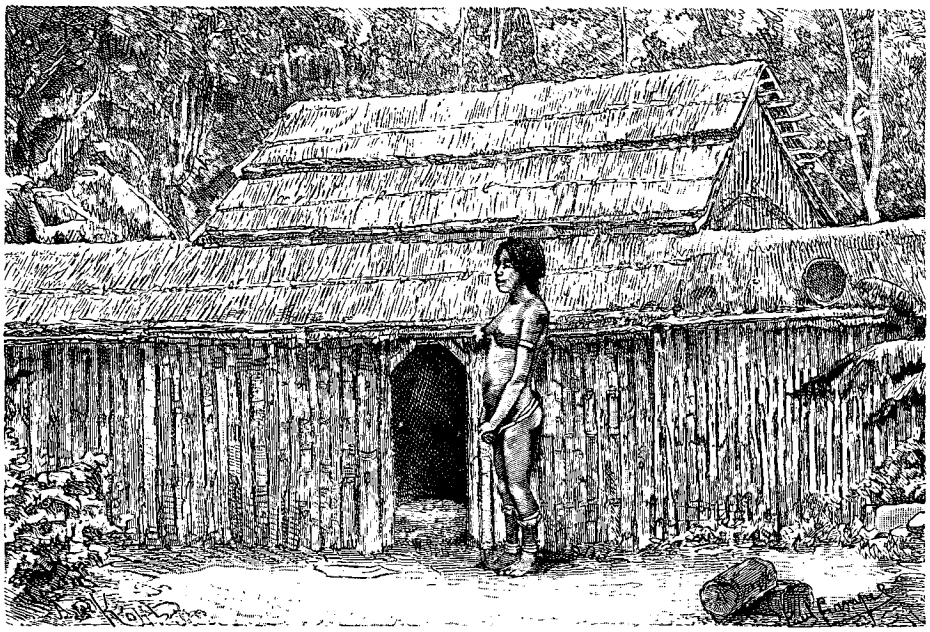
« Viens-tu pour nous faire la guerre? Viens-tu pour nous prendre notre ivoire? Viens-tu pour faire fétiche? Viens-tu pour te marier? »

Cette dernière phrase fut pour l'explorateur un trait de lumière. Puisque les Ossyébas croyaient cette chose possible, pourquoi n'apaiserait-il pas leurs défiances avec cette explication? A dater de ce jour, M. Crampel commençait ainsi tous ses palabres :

« Mon père est le chef de tous les blancs : il a beaucoup de marchandises et c'est lui qui est venu le premier donner aux noirs de la brousse les pagnes, les sonnettes et les fusils. Il a vu tous les Bakotas, tous les Djandjamms et les Ossyébas qui ont leurs villages près de la grande rivière. Maintenant il est devenu vieux et il ne peut plus quitter le feu. Alors il m'a appelé, moi qui suis celui de ses fils qu'il aime le plus, et il m'a dit : « Va chez les M'Fans, que je n'ai pas eu « le temps de voir. Dis-leur de bonnes paroles. Fais « amitié avec eux. Demande-leur s'ils veulent que j'en- « voie dans leur pays des blancs qui empêcheront les « guerres, qui leur apprendront le prix de l'ivoire, « qui leur achèteront tout ce qu'ils auront à vendre, qui « leur feront beaucoup de cadeaux. »

« Moi, je suis venu, j'ai vu tous les chefs de l'autre côté de la rivière; je vais voir ceux d'ici et de plus loin encore. Quand je reviendrai chez mon père, je lui dirai : « Tous ont été mes camarades », et mon père se lèvera pour commander le grand tam-tam des blancs.

« Mais vous savez combien il y en a chez vous qui mentent. A chaque instant on me trompe pour ma



Case d'un chef bakota et femme bakota. — Dessin de Paule Crampel, d'après des photographies.

route, pour ma nourriture. Eh bien, il y a aussi chez nous des blancs menteurs. Peut-être, quand je reviendrai, tous les blancs ne voudront-ils pas me croire. Qui dira : « Oui, ce qu'il raconte est vrai! » puisque j'aurai reconduit mes hommes chez eux et que je serai seul?

« Il faut que vous me donniez quelqu'un pour me suivre et pour dire lui-même à mon père que tous les M'Fans sont ses amis. Je ne veux pas un garçon, parce que tous mes hommes qui portent des charges seraient jaloux de le voir marcher sans fardeau et manger pourtant comme eux. Je veux une femme! »

Ici, généralement, l'orateur faisait une pause; le silence qui s'était établi montrait avec quelle attention on l'écoutait. Alors il reprenait :

« ... Je ne veux pas une vieille, parce que les vieilles ont la tête dure. Une vieille ne pourrait jamais apprendre à parler comme les blancs. Je veux une enfant. Celle-ci, je l'élèverai comme une fille blanche, elle verra tout, elle apprendra tous nos fétiches, et les blancs seront heureux parce qu'ils diront que les M'Fans sont bien leurs amis. »

La stupéfaction première de l'auditoire une fois dissipée, des discussions animées s'engageaient; on entendait, au milieu du brouhaha, émettre les avis les plus divers, tout le monde parlait... et personne ne songeait aux fusils. En même temps le bruit se propageait au-devant du voyageur qu'un blanc, fils de grand chef, venait chez les M'Fans pour prendre femme.

Les 18, 20, 25 octobre, M. Crampel fit trois traités avec onze chefs. Le 1er novembre il arrivait enfin à Essénekann, premier village m'fan proprement dit.

Les M'Fans ou Pahouins sont bruyants, loquaces, menteurs, querelleurs, voleurs et pillards. Ils sont courageux et fiers. Leurs villages sont très rapprochés et très petits; parfois ils se composent des membres d'une seule famille. L'expédition en traversait vingt ou vingt-cinq par jour; la petite colonne, arrêtée à chaque instant, coupée, bousculée, se frayait difficilement passage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soir, M. Crampel choisissait, pour faire halte, un village aussi petit que possible; mais il ne pouvait, comme chez les Bakotas, dresser sa bâche en dehors des cases, pour être plus libre. Il eût craint de mécontenter ses hôtes exigeants et de favoriser des palabres, d'où il sort souvent de mauvaises décisions. Il acceptait donc une case, qui était presque toujours petite, étroite, enfumée, éclairée et aérée seulement par la porte. A peine était-il entré qu'une foule se ruait à sa suite : tous voulaient le toucher, tâter ses vêtements, ses objets; on criait, on volait. Il ne demeurait guère de libre que le carré de la table. On obstruait toute lumière, la chaleur devenait étouffante et pourtant on n'osait chasser ces curieux encombrants, de peur d'une rixe



Village bakota. — Dessin de Paule Crampel, d'après des photographies.

qui aurait certainement provoqué des coups de feu.

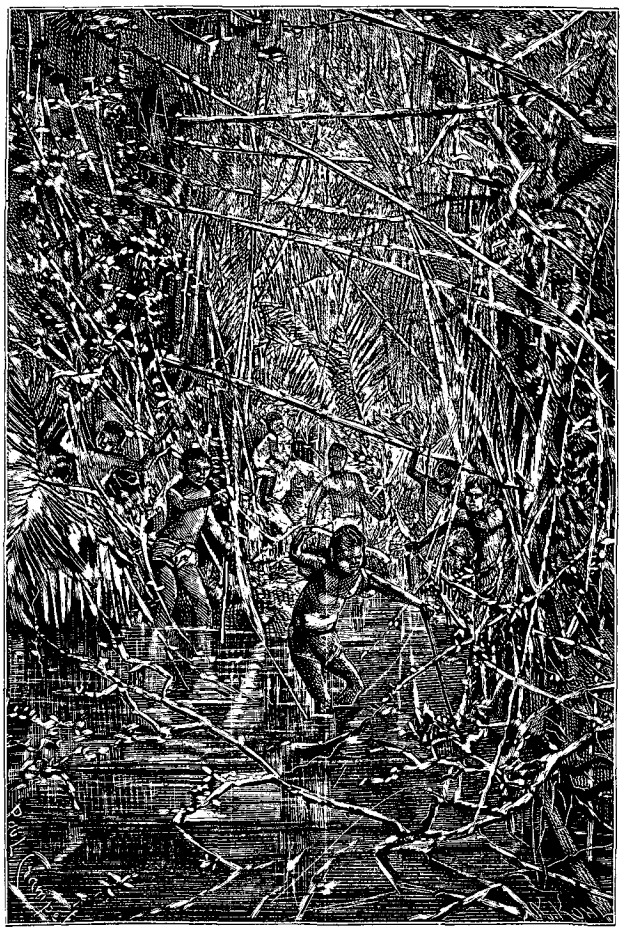
Les M'Fans se dirigent peu à peu vers la côte : ils ont insensiblement refoulé devant eux les tribus dont on parlait il y a vingt ans et qui se réduisent maintenant à quelques familles abâtardies, réfugiées autour de Libreville. Les M'Fans sont évidemment la plus grande race indigène de notre colonie et peut-être de tout l'Ouest équatorial.

Les opinions différaient beaucoup jusqu'ici en ce qui concerne les Pahouins ou M'Fans; certains les représentaient comme merveilleusement propres à nous seconder et prétendaient qu'ils allaient s'offrir en masse comme auxiliaires à nos chefs de poste; d'autres voyageurs affirmaient qu'entre M'Fans et Européens, la haine est naturelle et durera longtemps, sinon toujours. M. Crampel, qui a pu faire d'eux une étude par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ticulière, affirme que les M'Fans de l'intérieur n'ont aucune idée du travail, même du travail sommaire des Bakotas. Fabriquer un filet pour la pêche, un arc pour la chasse aux singes, une marmite de terre pour la cuisine, construire en quelques heures une misérable case où seul le coin occupé par le lit est abrité contre la pluie, défricher juste ce qui suffit à la culture de quelques plants de manioc; chasser et pêcher : ainsi se résume toute l'industrie des Pahouins. Les deux tiers de leur temps se passent en guerres, un tiers est consacré au commerce.

Le M'Fan va de village en village, tâchant de revendre avec bénéfice l'ivoire et le caoutchouc qu'il a achetés ou volés; chemin faisant, il entretient les divisions, afin qu'on ne sache pas, dans l'intérieur, quels sont les cours de la région maritime. Les Pahouins sont donc surtout des intermédiaires : ils tuent fort peu d'éléphants eux-mêmes. Ils vont chercher l'ivoire chez les Djandjamms et chez les N'Jimas, ou bien exploitent les Bayagas.



Les marais (voy. p. 330). — Composition de Paule Crampel, d'après le texte et des photographies.

A Bindzoko, important centre de population, les rumeurs qui accompagnaient chaque fois l'arrivée de la mission augmentèrent et devinrent inquiétantes. Les deux Sénégalais, aigris par les privations, créèrent de sérieuses difficultés avec les indigènes. M. Crampel s'efforça de les aplanir; puis il se mit à étudier le mouvement commercial, qui est assez considérable à Bindzoko. Il essaya d'acheter une défense, mais le prix qu'on lui demanda était presque aussi élevé que si la transaction se fût faite dans la région maritime : les frais de transport, pour un commerçant, auraient dépassé le bénéfice. Les indigènes montrèrent aussi au voyageur des paniers de caoutchouc prêts à être livrés aux colporteurs.

En quittant Bindzoko, la petite colonne continua sa marche vers le nord. Près de la montagne Agounnah, les indigènes parlaient d'un mont N'Koun situé tout près, à l'ouest, où jaillirait la source d'une rivière N'Temou, qui doit être la rivière N'Tem.

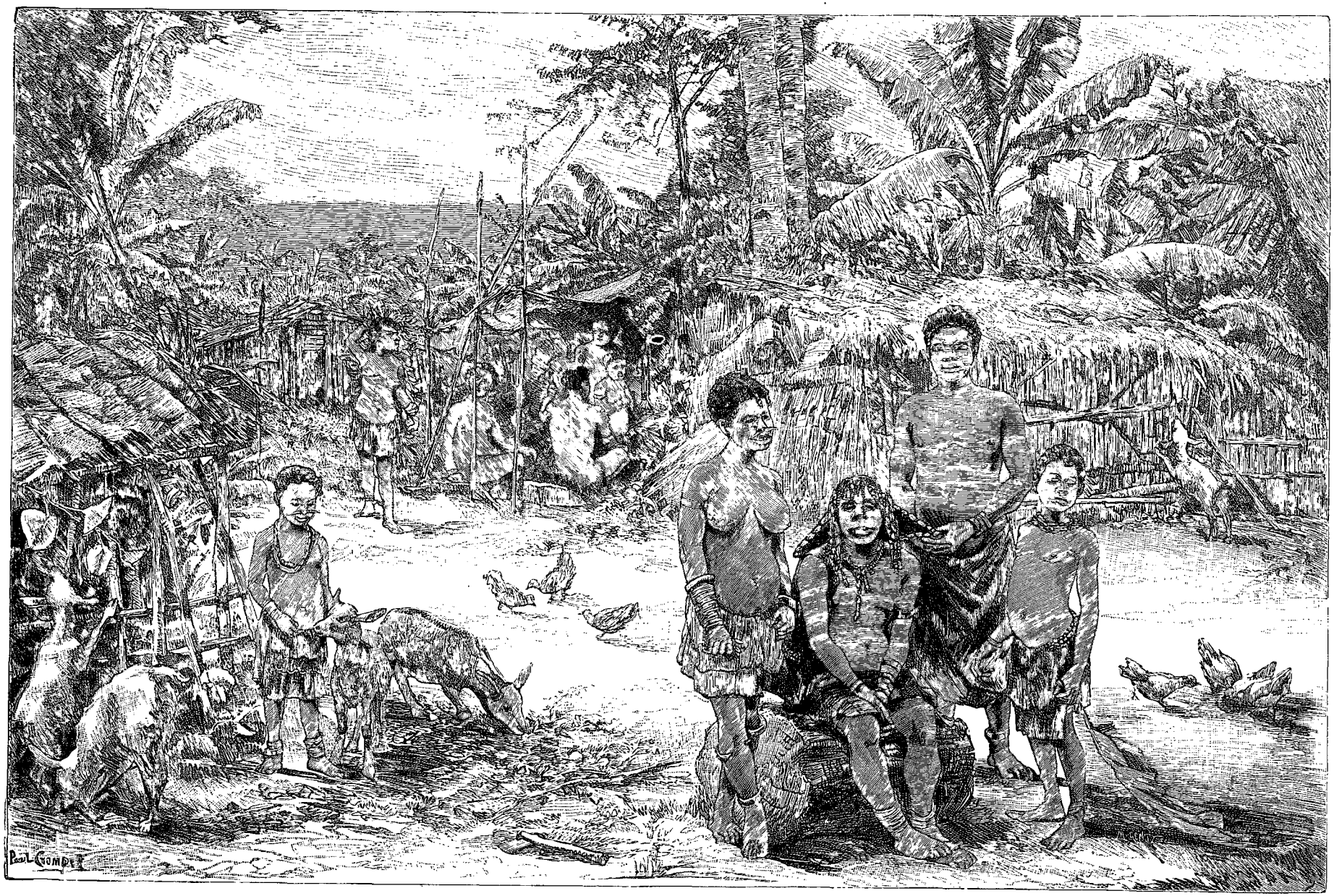
Au début, les Pahouins se moquaient des porteurs adoumas et loangos. Mais M. Crampel prit l'habitude de demander au chef, dans chaque village, des guides et des porteurs pour l'accompagner jusqu'au village suivant. Il était satisfait d'accoutumer ces noirs batailleurs à travailler pour le blanc. Environ six cents indigènes furent ainsi successivement engagés. Mais à Ollann le chef refusa guides et porteurs. La mission partit en hâte vers le nord pour éviter des hostilités. Le 25 novembre, à sa grande surprise, M. Crampel retrouvait devant lui l'Ivindo. Cette rivière, dont on croyait le haut cours beaucoup plus à l'est, coule donc du nord au sud en amont de Kandjama. A ce dernier point, l'Ivindo, situé à une altitude de 460 mètres, a environ 300 mètres de large. Son lit n'a plus guère qu'une centaine de mètres à Djambah : l'altitude est de 515 mètres; la rivière n'est plus qu'une série de rapides et de petites chutes.

La mission était arrivée au point où elle devait tourner vers l'ouest et revenir à la côte : avant de prendre cette direction, M. Crampel fit venir les chefs du voisinage, et les interrogea. Le plus intelligent, Annundjoko, lui dit :

« En allant vers l'est, tu trouveras d'abord le caillou de M'Fenn. A midi, les bœufs viennent y dormir au soleil, car là il n'y a pas d'arbres. Ce caillou est grand à cacher le ciel. Puis tu rencontreras les Bayagas, tout petits, qui vivent dans la brousse, sans villages, et qui tuent les éléphants à la zagaie. Leurs femmes, avec leurs enfants attachés sur le dos, grimpent aux arbres mieux que des singes. Enfin, si tu montes toujours, là où le soleil se lève, tu fermeras un jour les yeux devant une grande masse d'eau noire qu'on ne boit pas, où sont des bêtes énormes, où l'on retrouve à la même place une feuille jetée la veille. »

M. Crampel conclut de ces propos qu'il y avait peut-être à l'est un grand lac inconnu qu'il serait intéressant de découvrir; il tenait aussi à voir ces Bayagas chasseurs, qui devaient être les Akkas nains de Schweinfurth. Il résolut donc de continuer son voyage. Malheureusement il ne pouvait plus compter sur ses porteurs : épuisés par la longue marche en forêt et par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village et types m'fans. — Composition de Paule Crampel, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manque de nourriture, ils étaient complètement découragés. Ils chargèrent l'un d'entre eux de le signifier au voyageur. Celui-ci, ayant absolument besoin d'eux pour le retour, n'osa les contraindre. Résolu à mettre quand même son projet à exécution, il s'arrêta à un plan assez aventureux. Le village d'Annundjoko semblait animé d'intentions bienveillantes : M. Crampel y organisa sur le bord de la rivière un campement où furent laissés, sous la garde des deux Sénégalais, les bagages et les hommes les plus fatigués. Ils pouvaient d'ailleurs confectionner un radeau et, en cas d'attaque, fuir par la rivière. Lui-même partit pour continuer l'exploration, avec les hommes les plus déterminés.

Le 1er décembre, M. Crampel quitta Kogennyemm, village d'Annundjoko, avec dix Adoumas, profitant de la petite saison sèche pour accomplir sa pénible excursion. Le rocher de M'Fenn, qu'il rencontra d'abord, peut provoquer d'autres admirations que celles d'un Pahouin : c'est un bloc isolé dont le sommet, émergeant de 300 mètres au-dessus des arbres, atteint 700 mètres d'altitude; il a seulement 500 mètres de longueur sur 200 de largeur environ. Sur la roche dépourvue de mousses, des bœufs sauvages viennent, en effet, dormir au soleil. Les abords sont des marais, fréquentés par les éléphants. En quittant M'Fenn, la petite caravane marcha deux jours dans la vase, n'ayant plus heureusement à se préserver de la pluie.

M. Crampel réussit enfin à rencontrer les nains bayagas, avec lesquels il passa trois jours. Il fit sur eux d'intéressantes observations, qui seront l'objet d'un travail spécial.



Niarinzhe. — Dessin de Paule Crampel, d'après une photographie.

Le 24 décembre, M. Crampel arrivait à M'Koul, point extrême de nos possessions vers le nord. Il rencontrait là, non un lac, comme les indigènes l'avaient indiqué, mais une grande rivière à courant presque insensible, le Djah, qui, par la nature de ses poissons, paraît appartenir au bassin du Congo. Le voyageur croit que le Djah se jette dans le Lekoli, qui, d'après Jacques de Brazza, est tributaire de la Likoala, affluent du Congo.

M. Crampel savait qu'il se trouvait à la limite nord qui nous a été assignée par la conférence de Berlin; à son grand regret, il devait donc retourner vers l'ouest. D'abord, il convoqua tous les chefs du pays, dans la case de Linvogo, grand chef de M'Koul. Ce personnage peut être considéré comme un type du caractère m'fan. De nombreux frères et fils assurent son autorité, qu'il pourrait conserver en récompensant leur dévouement; mais sa tactique est entièrement différente : il excite tour à tour les uns contre les autres, afin de soulever des difficultés, lesquelles nécessitent des palabres, qui, dans l'opinion de Linvogo, affermissent son pouvoir. Aussi les excite-t-il le plus souvent qu'il peut. Cependant ce système n'est pas infaillible, et, au moment de l'arrivée de la petite mission française, Linvogo avait beaucoup perdu de son ancien crédit et songeait aux moyens de relever son prestige par quelque coup d'éclat.

Linvogo fit tout ce qu'il put pour favoriser les desseins de M. Crampel et amener les chefs voisins dans sa case. Le 28 décembre, un traité général fut signé. Quelle ne fut pas la surprise du voyageur lorsque, à la fin de cette séance solennelle, Linvogo, devant tous, lui amena une de ses filles en disant :

« Voilà la femme que tous les Pahouins te donnent. »

M. Crampel, tout en paraissant très flatté, demanda à réfléchir. Une visite inattendue vint changer du tout au tout ses dispositions. C'était celle de la première femme de Linvogo. Contrairement à ce qu'on a toujours dit de la misérable condition des femmes dans cette partie de l'Afrique, M. Crampel a rencontré chez les femmes m'fans une liberté d'esprit et d'allures, une intelligence remarquables. Elles mentent beaucoup moins que les hommes et font souvent preuve d'une réelle bonté. La femme de Linvogo, qui avait déjà donné au voyageur des preuves d'intérêt et de véracité, vint, la nuit, lui confier que le chef voulait le tromper.

« Il a l'intention, dit-elle, de te faire montrer les richesses que tu dois offrir en cadeau à celui qui te donnera une femme. Il profitera de l'occasion pour exciter l'envie de tous les chefs réunis ici. Comme il y a beaucoup d'hommes, on te fera la guerre, on te volera. Linvogo partagera tes marchandises avec tout le monde, et, son idée ayant enrichi tout le monde, il redeviendra le grand chef des M'Fans. »

Le voyageur remercia du mieux qu'il put cette femme qui lui sauvait peut-être la vie, et, le lendemain matin, la mission partait précipitamment sans attendre l'heure de la réunion des chefs pahouins. Mais tous les indigènes de la région connaissaient maintenant la fable contée par M. Crampel et son désir de prendre femme dans le pays. Le 30 décembre, comme il arrivait à Binvolo, village d'un autre chef important, Eyegueh, celui-ci lui fit le discours de réception :

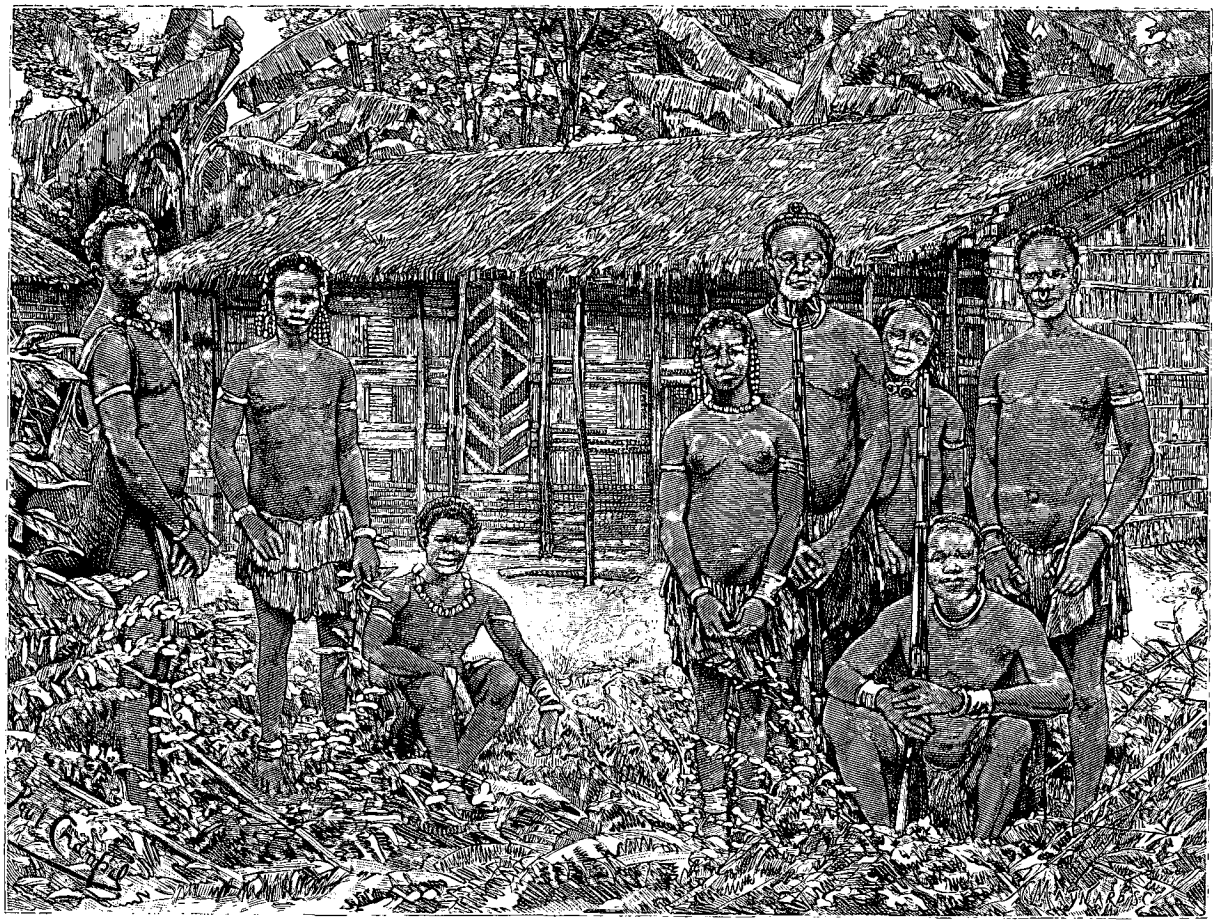
« On m'a dit que tu avais vu tous les Djandjamms, tous les Ossyébas, tous les M'Fans de l'autre côté de l'Ivindo. Tous ceux-là ont été mauvais puisqu'ils ont voulu que tu retournes seul chez les blancs. Un chef

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doit avoir des femmes de toutes les nations où il a passé. Moi, je suis bon, je veux faire amitié avec les blancs qui t'ont envoyé. Linvogo t'a trompé, moi je te donnerai une femme. En attendant que tes frères ou tes hommes viennent construire un village près du mien, tous les blancs et tous les M'Fans diront qu'Eyegueh est un grand chef. »

Vainement M. Crampel chercha des échappatoires. Eyegueh tenait à son idée. Il fallut construire un campement, pour que le fiancé eût — tout comme chez nous — un domicile légal. Durant cinq jours le tamtam retentit et les cérémonies officielles se succédèrent. Le sixième, le traité habituel fut conclu. Enfin, le 7, à la suite d'un dernier palabre, le vieux chef prit la petite Niarinzhe, âgée de neuf ans environ, par la main en criant à la foule des Pahouins dont la curiosité était étrangement surexcitée : « J'ordonne à mon cœur de partir ». Puis il ajoutait, en parlant à la petite : « Maintenant, tu n'as plus de père, tu n'as plus de mère, ni de frères ni de sœurs. Tu n'as plus que le blanc. »

Le lendemain, M. Crampel repartait avec Niarinzhe, et, quelques jours plus tard, il rejoignait son campement au village d'Annundjoko. Son absence avait duré quarante jours. Le bruit de sa mort ayant couru, les



Case et famille d'Eyegueh. — Dessin de Paule Crampel, d'après des photographies.

Pahouins manifestèrent un certain étonnement de le revoir et un véritable enthousiasme à la nouvelle que Niarinzhe l'accompagnait. Il était d'ailleurs temps de quitter le village : les Adoumas et les Loangos, ayant épuisé tout le manioc du pays, ne pouvaient plus s'en procurer à aucun prix et souffraient de la faim ; de plus ils étaient couverts de plaies. Mais le difficile était de se mettre d'accord sur la voie à adopter pour le retour : le chef des porteurs et les Sénégalais redoutaient d'autant plus les marches pénibles à travers la brousse, les marais et la forêt, que le retour de la saison des pluies était imminent. Ils eussent préféré redescendre à l'Ogooué par l'Ivindo. Il fallut, pour les décider à adopter la voie de terre, leur assurer qu'on rencontrerait bientôt, à l'ouest, une autre rivière coulant vers la mer.

Le chef Annundjoko demeurait dans les mêmes dispositions bienveillantes; la présence de Niarinzhe l'avait, lui aussi, fortement impressionné. Puisqu'un chef avait donné sa fille au blanc, pourquoi serait-il, lui, moins généreux? Et voilà qu'Annundjoko, le jour du départ, présente à son tour au voyageur une jeune Pahouine. M. Crampel était très fier de ce résultat, car les M'Fans sont jaloux de leurs femmes, qu'ils ne donnent pas à tout venant, comme les noirs de la côte. Mais il ne tenait pas à compliquer son retour. Aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'efforça-t-il d'expliquer à Annundjoko que les blancs n'éparpillent pas leurs affections sur des objets de même nature.

« Tu vois, disait-il, je ne mets qu'une balle dans mon fusil. De même je ne veux qu'une femme. »

Et pour mettre fin à son insistance, il ajoutait :

« Si je reviens, c'est que je serai devenu Pahouin moi-même; je pourrai alors me marier plusieurs fois et nous recauserons. »

La petite était d'ailleurs très gentille. Annundjoko reprit :

« Elle t'attendra jusqu'à ce que sa poitrine tombe. »

Ce n'est pas là, pour les Pahouines, une constance à long terme.

Le 14 janvier, M. Crampel découvrit les sources de l'Ivindo, situées à 570 mètres d'altitude; le 16, enfin, après avoir marché trois jours dans les marais, sans interruption, la mission atteignait la source de la rivière Kòmm, qui se dirigeait vers l'ouest. Les hommes, transportés de joie, jettent leurs charges à terre, chantent, dansent et se couchent; aucun argument ne pourrait vaincre leur force d'inertie.

« Voici, disent-ils, une rivière, fille de la grande rivière des blancs. Tu nous as dit qu'ici le voyage serait fini. Descendons avec des pirogues que tu achèteras ou des radeaux que nous fabriquerons. Nos jambes ne peuvent plus nous porter. »

Vainement le voyageur leur explique que la rivière, coupée de rapides, ne devait pas être navigable; qu'il était dangereux de descendre ainsi par eau en pays inconnu, sans palabrer dans les villages de la route, sans connaître l'esprit des populations; que, dans une rivière étroite, les embuscades sont faciles. Rien n'y fit.

« Nous ne voulons pas te désobéir, répondaient les noirs. Tue ceux qui sont fatigués et tu partiras avec les autres. »

Les deux Sénégalais eux-mêmes restaient couchés à terre. De guerre lasse, M. Crampel ordonne la construction de radeaux.

Le 20 janvier, hommes et bagages partaient au fil de l'eau, sur huit radeaux. Durant cinq jours ils descendirent sans incident. La rivière s'écoule par une série d'étages plans que séparent des gradins assez raides. Aussi bien dans les grands biefs presque dépourvus de pente que dans les petits rapides, la navigation était lente et difficile; la mission ne dépassa guère une douzaine de kilomètres par jour.

Bientôt le voyage devient particulièrement émouvant. Lorsque les rives ne sont pas marécageuses, les radeaux défilent entre deux rangées de Pahouins plantés sur les berges, immobiles, silencieux et, indice grave, toujours armés de leurs fusils. On leur parlait le plus souvent possible, en s'efforçant de leur ôter toute idée d'hostilité ou de pillage.

Le cinquième jour, une voix, partie de la rive, pose une étrange question :

« A quelle nation appartiens-tu? »

Le blanc n'est donc plus ici un être légendaire, puisqu'on sait qu'il en existe de plusieurs sortes.

« Mes craintes redoublent, dit M. Crampel, car je sais que la zone intermédiaire entre la région maritime et l'intérieur est presque toujours la plus dangereuse. Nous sommes alors à environ 250 kilomètres de la côte. Le sixième jour, à midi, un coup de feu part à l'arrière du convoi, suivi de plusieurs détonations plus stridentes et de cris de souffrance : un Pahouin a tiré de la rive; les Sénégalais ripostent; j'aperçois du même coup d'œil mon cuisinier qui se tord de douleur et tous mes braves qui se jettent à l'eau pour gagner la rive opposée.

« Je passe sur les tristes détails de la journée. Le soir, au bruit de guerre, tous les Pahouins du voisinage se sont rassemblés. De l'espèce de camp retranché que j'ai organisé à la hâte, je parviens à échanger, en criant très fort, une conversation avec un vieux chef.

« — Ceux qui ont tiré sur tes hommes sont jeunes, me « dit-il, mais moi, je sais que tu as tous les fétiches. Tu « vas guérir d'abord les deux hommes que tes enfants « ont presque tués, puis mes enfants te conduiront à « la grande rivière. »

« Après de longs pourparlers, les lamentations, de l'autre côté de la rivière, diminuent, chose qui prouve bien que notre renommée dans le pays est bonne et avant tout pacifique; une pirogue chargée de monde se dirige vers nous. On m'apporte les deux hommes blessés à mort par mes Sénégalais. Je les mets presque côte à côte avec mon cuisinier et je donne également mes soins aux trois moribonds. Mon cuisinier, un Loango, avait reçu deux blessures. Lui ayant extrait par succion l'un des projectiles, quelle n'est pas ma stupéfaction de reconnaître une balle de revolver en plomb. Je demande aux Pahouins d'où vient ce projectile et ils me montrent le nord-ouest. Je devais comprendre plus tard[1].

« Mes hommes ne veulent toujours pas marcher, et d'ailleurs le cuisinier agonisant ne saurait être transporté autrement qu'en radeau. Nous continuons la descente du fleuve, les autres radeaux suivant de près le mien. Dans les passages difficiles je m'arrête pour surveiller le défilé; puis je reprends la tête.

« A neuf heures, nous venions de franchir ainsi une passe dangereuse, quand un nouveau coup de fusil part et je vois mes hommes à la nage, affolés, criant : « Tout est fini! » Le radeau dirigé par mon meilleur Sénégalais s'approche : le pauvre Manuel est étendu, la tête littéralement ouverte par une décharge envoyée presque à bout portant.

« Nous ne sommes plus que deux hommes sérieusement armés!

« En plein rapide, j'aborde un îlot, j'y installe mes gens, terrifiés, et nous passons là une journée anxieuse. D'après les cris partis de la rive, je comprends que tous les hommes du pays sont là, armés en guerre

1. Le lieutenant allemand Kunt avait récemment dirigé au sud des Camerouns une expédition qui eut à livrer de véritables combats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre nous. S'il se trouve encore des chefs bienveillants pour l'étranger, leur voix ne doit plus être écoutée. Je laisse cependant aborder dans l'île sept ou huit des plus âgés et, tâchant de dissimuler notre défaite, je leur dis :

« — Au lieu de nous battre, faisons un marché. Con-
« duisez-moi dans les routes par terre et je vous don-
« nerai la plus grande partie de mes marchandises.
« Mais vous marcherez avec moi, et s'il arrive le
« moindre accident c'est vous qui serez tués d'abord. »

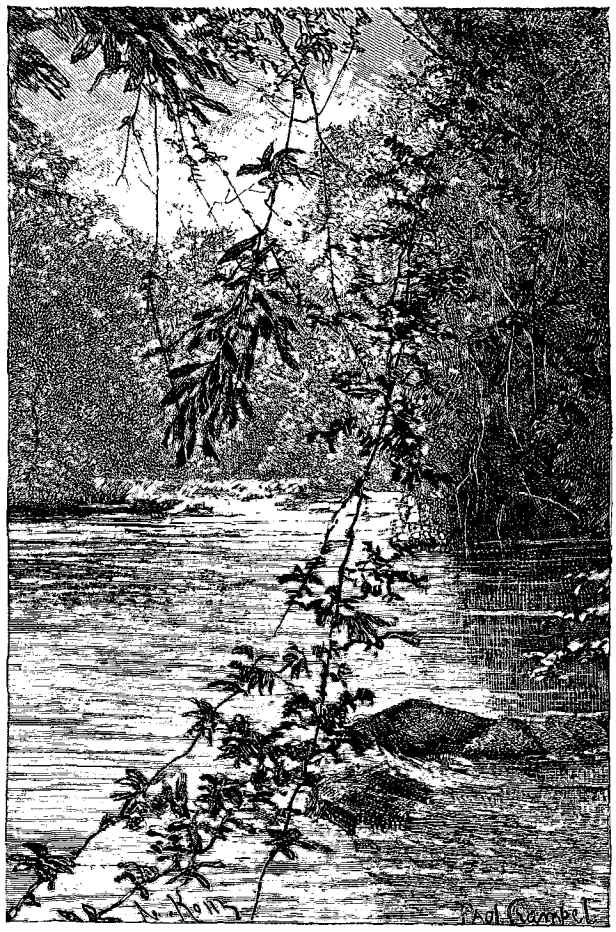
« Ils acceptent et nous passons une nuit dont je garderai longtemps le souvenir, mes hommes murmurant leurs tam-tams de mort sur les cadavres de Manuel et du cuisinier, et le chant de guerre des Pahouins éclatant autour de nous dans la forêt.

« Le lendemain, de bonne heure, nous remontons en radeau : il faut encore passer un rapide avant de sortir des îles et de gagner une route. Je fais monter les Pahouins sur mon radeau ; leur présence me rassure presque.

« Tout à coup les berges se hérissent de noirs. Je lance un coup d'œil interrogateur aux Pahouins, qui me disent :

« — Prends garde, ceux-
« ci sont d'une autre tribu
« que nous. Tous les
« Pahouins viennent pour
« faire la guerre aux
« blancs, ils vont tirer. »

« Et nos compagnons se précipitent à l'eau, pas assez tôt cependant pour éviter que la décharge des assaillants ne tue l'un d'eux, ce qui me prouve qu'ils n'étaient pas complices.



Source de la Komm. — Dessin de Paule Crampel, d'après une photographie.

« La fusillade recommence. Mes hommes abandonnent leurs radeaux et gagnent un point de la rive d'où l'on ne tire pas. Péniblement, à tâtons, nous accrochant aux rochers, mon dernier Sénégalais et moi fermons la retraite, nous retournant par instants pour répondre aux nombreuses détonations des fusils à pierre.

« Nous allions enfin gagner la rive. En me retournant, je pouvais suivre des yeux nos bagages abandonnés, qui, descendant au fil de l'eau, allaient se perdre dans les récifs; tout à coup j'aperçois mon radeau échoué sur les rochers au milieu du rapide, et à son bord la caisse qui renferme mes cahiers de notes. Il y a là tous les fruits de mon voyage, mes clichés, mes travaux topographiques. Mon cœur se serre : ces papiers, c'est le résultat de toute l'expédition, de tant de fatigues et de périls. Si je les perds, il ne restera plus rien, rien, pas même une preuve matérielle de la véracité de mon récit....

« Alors, en proie à une rage muette, je reprends, sous la fusillade qui redouble, mon chemin dans le lit de la rivière, pour atteindre le radeau. Je vois luire sur le rivage les yeux des Pahouins, furieux à la pensée qu'une partie des « marchandises » pourra leur échapper. Ce qui me préoccupe surtout, c'est que je ne sais pas nager; tout en m'accrochant aux pointes des rochers, je songe que le moindre faux pas peut me noyer là subitement, sans que mes compagnons atterrés fassent le plus petit effort pour me sauver. Quant au feu des Pahouins, je m'en inquiète peu, les sachant mauvais tireurs. Cependant leurs projectiles ricochent sur l'eau, autour de moi. Tout à coup je sens une douleur au flanc : une balle m'a atteint, et la surprise plus que la douleur me fait chanceler. Mais l'idée fixe me domine, et, jointe à la colère, décuple mes forces. Arrivé auprès du radeau, j'enlève ma caisse de papiers et je reprends le périlleux chemin du rivage. J'allais le joindre lorsqu'une seconde balle me transperce la cuisse, avec une choc si violent qu'elle me renverse dans l'eau. Heureusement, mes hommes ne sont plus qu'à quelques pas; sentant que leur sûreté dépend de ma propre vie, ils se décident à venir à mon aide et me ramènent au bord, derrière l'abri de verdure qui les protège.

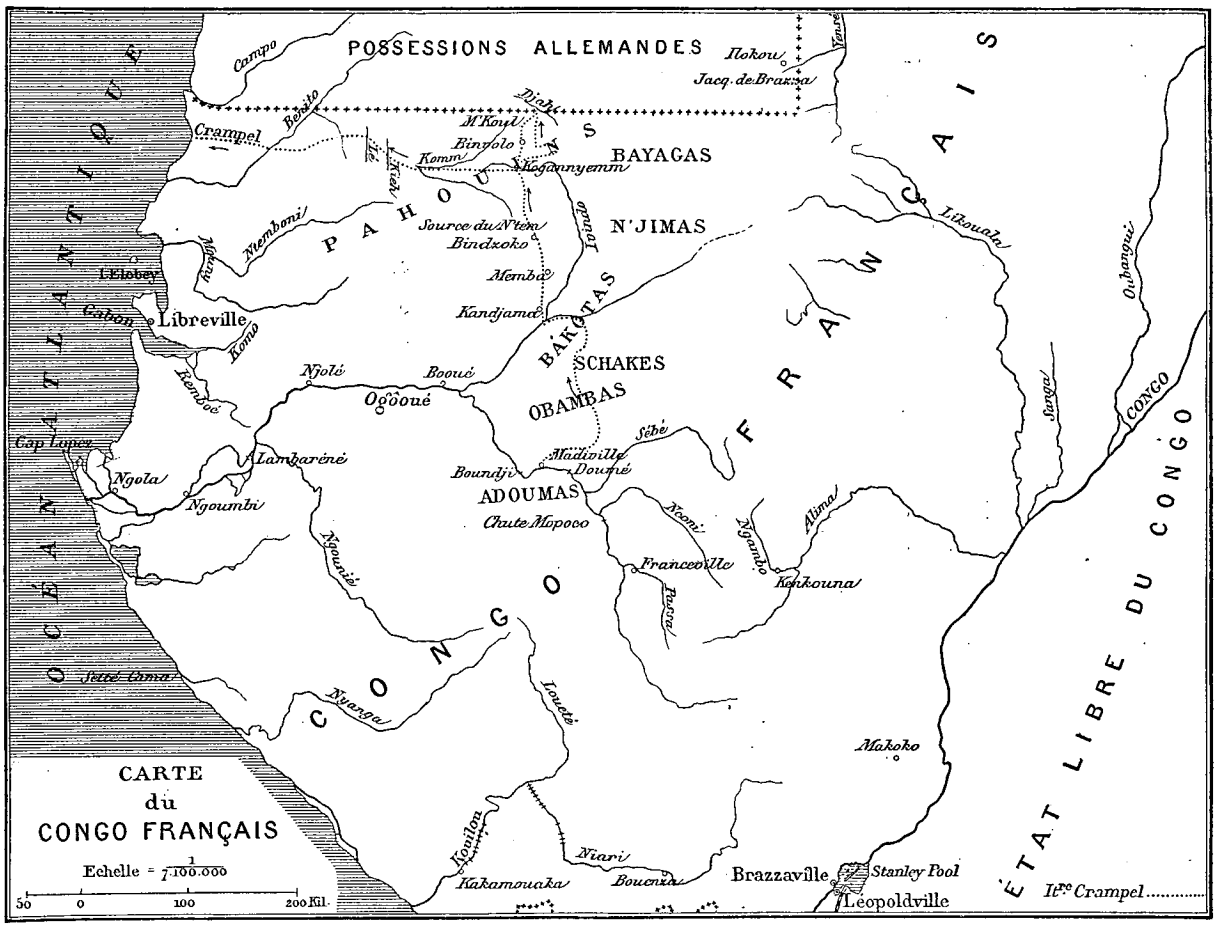
« Maintenant, entourés d'un cercle de féroces ennemis qui nous guettent, nous n'avons qu'une bien mince chance de salut : c'est de reprendre la voie de terre et de marcher droit vers l'ouest, à travers la forêt et le marais, comme des bêtes poursuivies par une meute. Il me faut, malgré mes blessures et la fièvre qui me gagne, user de menaces pour déterminer mes hommes, démoralisés, épouvantés, à se remettre en route. Je fais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des efforts inouïs pour me tenir debout, afin de remonter leur courage. Nous parvenons heureusement à rompre le cercle des Pahouins, qui ne s'attendaient pas à une décision aussi rapide.

« Alors commence cette effroyable retraite, que je n'oublierai de ma vie. Afin de dérouter nos implacables ennemis, nous nous sommes, dès le début, engagés dans des marais qu'eux-mêmes jugent impraticables. Ils nous y suivent cependant, et, de temps à autre, un coup de feu nous apprend qu'ils n'ont pas perdu la piste de leur gibier humain. Sans doute, ils cherchent à nous rabattre vers quelque endroit découvert où ils pourront aisément venir à bout de notre résistance, ou ils espèrent que la faim nous contraindra à nous livrer.

« Notre situation est terrible : sans vivres, sans ressources, presque sans armes, depuis la perte de nos bagages, avec un chef grièvement blessé et qui ne se soutient qu'à force d'énergie, l'expédition semble perdue. Plus les fondrières sont dangereuses et plus nous les recherchons, espérant qu'elles barreront derrière nous la route aux Pahouins. Nous enfonçons dans des vases mouvantes qui nous montent jusqu'à mi-cuisse. Nous fuyons les sentiers et la terre ferme, qui recèlent des



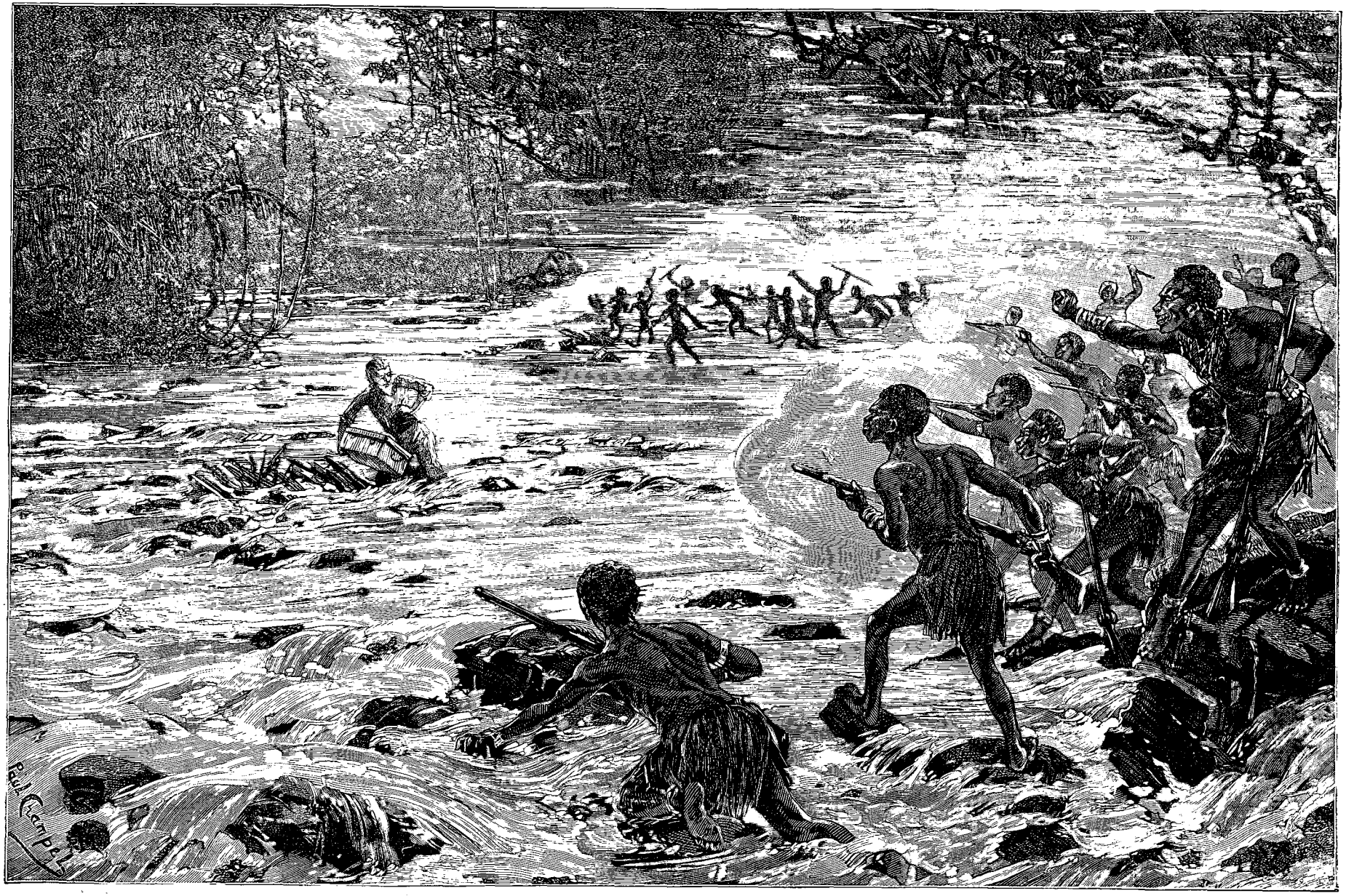
Gravé par Erhard.

ennemis. C'est à peine si le soir, tandis que nous couchons sans feu, sur des îlots, les plus hardis parmi mes hommes osent s'aventurer jusqu'aux plantations pour déterrer quelques racines de manioc. Mais le manioc n'est rendu comestible que par des préparations assez longues, qui ont pour but de le débarrasser des éléments vénéneux qu'il renferme. Consommé ainsi, il nous cause des vertiges, des faiblesses, des maux de tête violents, tous les symptômes de l'empoisonnement.... Et cela s'ajoute aux pestilentielles exhalaisons du marais.

« Ah! ce marais sur lequel nous vivons et qui peut-être sera notre tombeau! quel inextricable fouillis de rotins, de bambous, de lianes épineuses, barricadant de leur enchevêtrement un sol presque consolidé par ce fouillis! La primitive hachette des sauvages a peine à frayer un couloir où nous passons un à un, faisant péniblement 5 ou 6 kilomètres par jour de labeur acharné. Tantôt les troncs énormes, les arbres de haute futaie ou les racines tordues des palétuviers s'élancent, parmi les broussailles, d'une boue vaseuse et liquide où, comme dans les forêts des temps géologiques, pourrissent des couches successives de végétaux; tantôt l'eau s'étend en larges nappes noires où la perche enfoncée ne rencontre qu'un fond mou et fuyant....

« La vie de mes pauvres compagnons repose tout entière sur moi. Ils me suivent passivement, convaincus qu'ils sont perdus si je viens à disparaître. Et combien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Crampel blessé (voy. p. 333). — Composition de Paule Crampel, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu je me crois moi-même de chances de salut! La marche, la fièvre, les privations aggravent ma blessure et me causent des souffrances intolérables. Combien de fois j'ai la tentation de m'étendre là, sur le premier coin de terre ferme, et d'attendre la fin! Mais non, tant que persistera un reste de force, il faut marcher, toujours marcher....

« Au début j'ai vainement tenté de retirer, à l'aide d'un canif, le projectile entré dans ma cuisse. Rapidement, la plaie s'est enflammée, envenimée et l'enflure a gagné toute la jambe. A certains signes il me semble que je vais avoir la gangrène. J'ai alors recours aux connaissances rudimentaires de mes compagnons : « Que fait-on chez vous en pareil cas? » Les noirs me répondent que la coutume est de pratiquer des incisions dans le membre malade, afin de provoquer une abondante saignée qui, selon eux, doit entraîner le sang corrompu. Je remets mes deux derniers couteaux à deux de ces chirurgiens improvisés, qui ont vite fait de taillader la plaie en tous sens. Il se produit une perte de sang considérable; puis, soit coïncidence, soit efficacité réelle, les symptômes alarmants s'atténuent, l'enflure diminue; d'aiguë, la douleur devient sourde, la jambe s'engourdit, est pesante et comme paralysée. Les doigts de pied seront pour toujours immobiles.



M. Paul Crampel. — Dessin de Paule Crampel, d'après une photographie.

« On comprend ce que peut être la marche dans de telles conditions. Tout le jour je me traîne péniblement, enfonçant dans le marécage, dont les émanations malsaines entretiennent ma fièvre; l'hémorragie m'épuise. Je n'ose me faire trop porter, de peur de démoraliser mes hommes en leur révélant mon état réel. Par moments même, il me faut prendre dans mes bras la petite Niarinzhe, qui, effrayée, ne veut plus marcher. Nous n'osons ni allumer du feu, ni tirer des coups de fusil. J'ai même été forcé de sacrifier le petit chien qui nous a suivis depuis le commencement du voyage et dont les aboiements nous trahissaient. J'ai appelé le pauvre animal et, le cœur serré, tout en le caressant d'une main, je l'ai abattu de l'autre, avec la crosse de mon revolver.

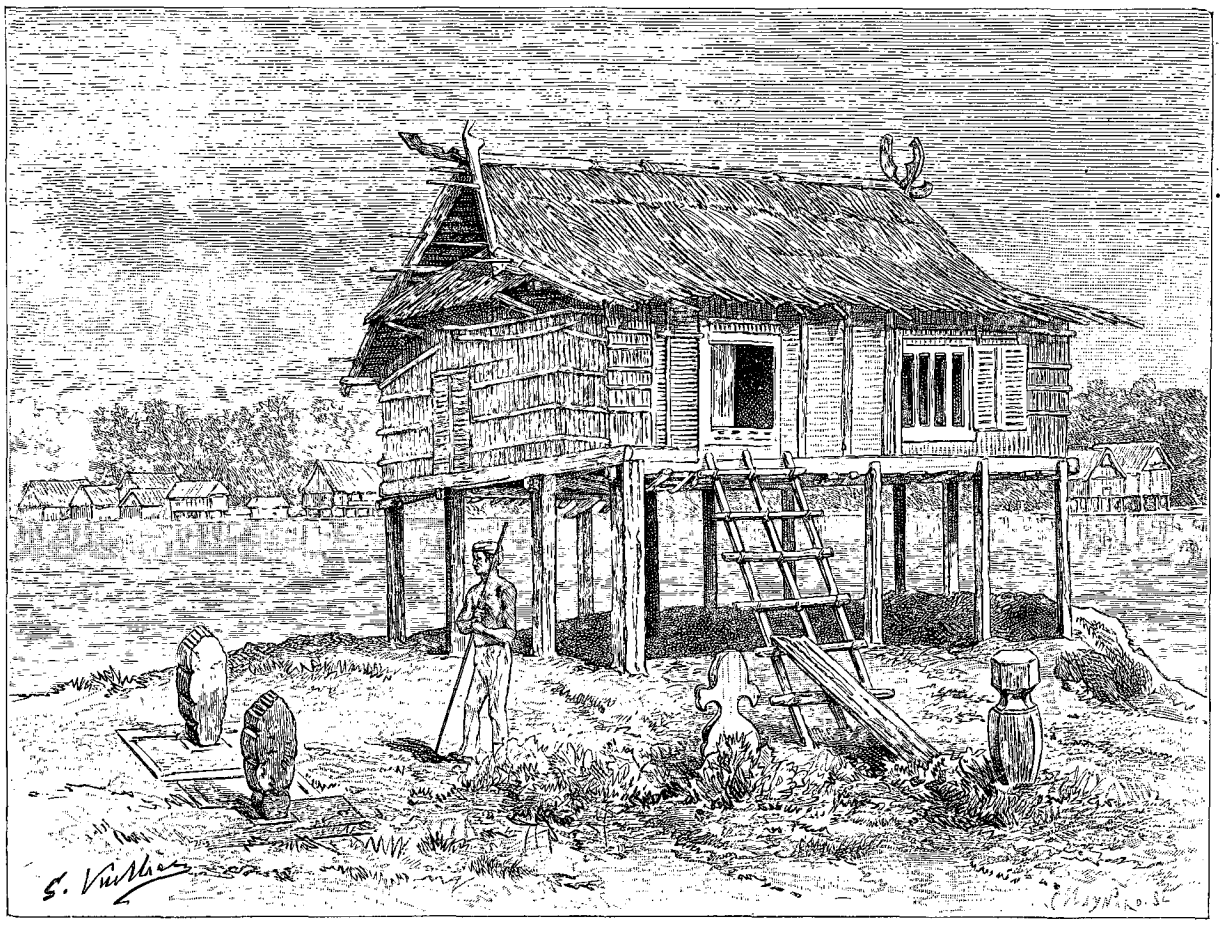
« Si les journées sont pénibles, les nuits sont encore bien plus cruelles. Nous tâchons, sur la terre molle, de trouver un coin un peu moins détrempé. Nous le déblayons tant bien que mal, et, bravant le froid nocturne et l'humidité, il faut s'étendre à terre, comme une grappe humaine, les plus faibles dessous, les plus robustes par-dessus, les couvrant et les réchauffant avec la chaleur de leurs corps. Combien ai-je passé ainsi de nuits de torture! L'effort que je m'impose pendant le jour tient mes sens en éveil et préserve ma lucidité d'esprit. Mais, chaque soir, l'arrêt du mouvement, la détente, amènent le même phénomène : le délire s'empare de moi et je perds complètement connaissance. Et chaque soir, à la même heure, avec une sensation d'angoisse affreuse, je sens venir la crise. Je sais que je vais être livré à l'inconscience, que ma volonté sombrera tout à l'heure sans réaction possible et que je serai livré pieds et poings liés à mes compagnons, à la merci de leurs trahisons, de leurs terreurs, de leurs paniques, au hasard de la moindre attaque nocturne! Chaque fois, en m'abandonnant, j'ai la pensée que je ne me réveillerai plus.

« Mais pourquoi s'appesantir sur ces misères? A la fin, nous avons dépisté nos cruels ennemis. Les rivières Bouâ, Lobo et N'Tem ont été franchies à l'aide de lianes tendues à la hâte.

« ... Enfin, un jour, au sortir des arbres, nous apercevons une étoffe qui flotte dans le ciel. C'est un poste français, c'est le drapeau!... Quel battement de cœur! Jamais je n'ai senti comme ce jour-là que ce lambeau tricolore peut être la personnification du pays. Il me semblait que c'était la France même qui était là. Tous nos maux étaient finis. »

HARRY ALIS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation malaise à Samarinda. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

DE KOUTEI A BANDJIRMASIN.

VOYAGE A TRAVERS BORNÉO[1],

PAR CARL BOCK.

I

Samarinda et Tengaroung.

Parti de Makassar, de l'île de Célèbes, sur un paquebot-poste, j'arrivai le 10 juillet 1879 en vue du rivage de Koutei, sur la côte est de Bornéo. L'œil ne découvre d'abord que des îles basses, couvertes de palmiers *népah*. Vers midi nous remontâmes le fleuve Mahakkam; le delta qu'il forme à son embouchure est d'une navigation très difficile et des plus dangereuses de tout l'archipel indien. Vers cinq heures nous arrivâmes à Palarang, d'où je continuai ma route avec le paquebot jusqu'à Samarinda. J'appris que le sultan de Koutei venait de perdre son second fils. Un négociant chinois de Samarinda, auquel j'avais été recommandé par un de ses correspondants de Sourabaya (Java), m'offrit l'hospitalité. Je restai chez lui quatre jours, pendant lesquels il me combla de politesses et de soins.

Samarinda est le port commercial de Koutei, l'endroit le plus misérable qu'on puisse imaginer, au point de vue tant des indigènes que de leurs habitations. La population, forte de 10 000 âmes, comprend principalement des Boughis de Célèbes, qui occupent surtout la rive droite du fleuve, la rive gauche étant habitée plutôt par des Malais et une centaine de Chinois.

A l'exception de quelques rares sentiers bourbeux, les routes font complètement défaut à Samarinda. Les maisons sont en bambou, couvertes d'*atap*; quelques-

1. D'après le rapport officiel publié par l'*Institut royal des Indes néerlandaises*, à la Haye.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

unes sont en bois, exhaussées sur pilotis de huit à dix pieds d'élévation. Il y a aussi des constructions flottantes amarrées au bord du fleuve, qui communiquent entre elles au moyen de prahos.

La maison la mieux construite est celle du sultan; elle est peinte en blanc et a deux étages, couverts d'un toit de zinc. Elle est gardée par une douzaine de canons rouillés, datant du siècle dernier. Mais le sultan vient rarement à Samarinda. Une autre maison importante est celle de Pangeran Bandahara, qui cumule les fonctions de ministre des affaires étrangères, de gouverneur de la place, directeur de la police, etc. Il y a eu aussi un chef du port (*sjahbandar*), qui fait très bien ses affaires en même temps que celles de son auguste maître, dans la perception des droits d'entrée et de sortie.

Tout le monde est marchand ici. Les principaux articles d'exportation sont le rotang, la gutta-percha, la cire, les nids comestibles, l'écaille et le tripang. On importe du riz, du sel, de l'opium, du gingembre, du café, des noix et de l'huile de coco, du pétrole et des cotonnades blanches et imprimées.

De Samarinda je remontai le fleuve plus haut pour gagner Tengaroung. Je louai dans ce but deux prahos, un grand pour mes bagages et mes hommes, un petit pour moi-même. Nous mîmes six heures à faire ce trajet. Les bords du fleuve sont déserts ici. Aucune culture, et de temps à autre quelques rares habitations, la plupart du temps des forêts vierges inextricables avec quelques collines au fond. La houille y est abondante.

Le 20 juillet, dans l'après-midi, j'atteignis la capitale et la résidence du sultan. Je me rendis immédiatement aux dépendances de son palais, où je rencontrai une bande de Malais, plus laids les uns que les autres. A ma question : « Où est le palais ? » ils me montrèrent une vaste halle ouverte, en face de moi. J'entrai, suivi de quelques-uns d'entre eux, et, ne rencontrant personne sur mon passage, je me mis à étudier l'architecture de cet étrange édifice, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une chapelle wesleyenne avec des galeries latérales. En face de l'entrée se trouvent de petits cabinets que l'on prendrait pour d'anciens bancs d'église; au centre le sol est un peu plus élevé, et le toit y est soutenu par des colonnes de bois de fer massives. Une paire de lampes étaient suspendues au plafond. Dans les galeries latérales j'aperçus quelques moutons à queue graisseuse, et dans le coin à gauche de l'entrée une grande idole de bois. J'attendis là une demi-heure.



Le prince héritier de Koutei. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Puis vint l'héritier présomptif du sultan, Pangeran Prabou, pour me dire que Sa Majesté était en prière, mais ne tarderait pas à me recevoir.

En effet, quelques minutes plus tard, le prince s'avança vers moi. Je vis un homme bien bâti, de moyenne grandeur, le visage soigneusement rasé et ayant une tournure et une apparence très respectables. Ses yeux jetaient des flammes, en même temps qu'un sourire agréable planait sur ses lèvres, laissant entrevoir deux rangées de dents noires comme jais. Il était vêtu d'une longue redingote de drap noir et d'un pantalon de coton de la même couleur. Une écharpe tournée autour de sa tête lui servait de coiffure.

Après une poignée de main il fit venir une table et des chaises, et, m'étant assis, je lui remis mes lettres d'introduction, qu'il parcourut avec beaucoup d'attention.

Sa Majesté paraissait très satisfaite du contenu de ces lettres et me dit en anglais : « *All right* », en me donnant une autre poignée de main.

« *Me do all, me do every thing for you; what you like to drink?* » ajouta-t-il, en citant les noms d'une infinité de vins et finissant par de l'eau de Seltz.

Sachant qu'il suivait rigoureusement les préceptes de Mahomet, je m'arrêtai à l'eau de Seltz, afin de pouvoir trinquer avec lui.

Entra ensuite un boy portant un énorme crachoir, qu'il posa à côté du sultan. J'étais assis de l'autre côté,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et en réfléchissant je me demandai si par hasard l'eau de Seltz lui donnerait mal au cœur. Mais je m'aperçus bientôt que cette eau passait chaque fois directement de sa bouche dans le crachoir. Puis Sa Majesté remplissait sa bouche de *sirih*.

Nous continuâmes la conversation en malais. Le sultan me raconta que les oiseaux et les insectes sont très abondants dans ces contrées, mais qu'il avait en ce moment *banja sousa*, venant de perdre un de ses fils.

« Si vous voulez attendre un peu, ajouta-t-il, je vous accompagnerai dans l'intérieur : j'ai peur de vous laisser voyager seul au milieu des Dayaks. »

Quoique l'on m'eût déjà prévenu que c'était un homme qui voyait toujours des difficultés partout et en tout, je me décidai cependant à patienter un peu.

Mohammed Adiel Kalifat avait alors quarante-trois ans. C'est un homme intelligent, qui désire le progrès; il est généreux, mais, ayant peu de confiance en lui-même, il se laisse malheureusement trop mener par ses *pangeran*.

Il aime les objets européens de toute sorte et possède des collections si importantes qu'elles suffiraient pour monter un bazar dans une de nos grandes capitales. Sa vie se passe à marchander et à faire des acquisitions. Les diamants et les pierres précieuses sont une de ses grandes passions. Il en possède une série des plus variées, sans aucun doute la plus belle que j'aie vue de ma vie. Tous ses diamants proviennent de Bornéo. Sept ou huit Chinois sont constamment occupés dans le palais à fabriquer des bijoux en or et en argent.

Les droits de douane constituent la principale source de recettes du sultan; viennent ensuite les fermages, les concessions de mines. Les droits d'entrée et de sortie sont payés la plupart du temps en nature. Comme ils sont généralement fixés à 10 pour 100 de la valeur, les fonctionnaires prennent tout simplement la dixième part de tout ce qui entre ou sort du pays. Pour le commerce du sel et de l'opium, il existe des monopoles. Les maisons de jeu sont affermées également. Le sultan ne se gêne pas pour rompre les contrats lorsque bon lui semble. Le revenu provenant du produit des charbonnages est assez important; les mines de Palarang et de Batou-Pangal comptent plus de cent ouvriers, presque tous des convicts. On estime que la part revenant au sultan sur ces recettes s'élève à environ 125 000 francs par mois.

Ajoutons à ceci que Sa Majesté est banquier et prête de l'argent avec usure, 24 pour 100 d'intérêt par an.



Le sultan de Koutei. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Le sultan passe une grande partie de son temps dans son harem, occupé par 42 femmes, dont 4 légitimes. Il a 83 enfants.

Il aime d'ailleurs à voir la population s'accroître. « *Me want Koutei made big country, me want plenty people* », me disait-il.

L'observation scrupuleuse de son culte lui prend aussi beaucoup de temps.

De même que Santa Anna, le fameux président du Mexique, le sultan de Koutei aime passionnément les combats de coqs.

On coupe immédiatement la tête aux vaincus et les coqs ainsi tués sont servis à table.

Les jeux de hasard durent généralement toute la nuit jusqu'au matin, dans la ville comme au palais du sultan. Pendant ce temps le gamelan javanais fait entendre ses sons harmonieux, et les danseuses de la cour, richement vêtues et couvertes de diamants, exécutent des pas variés.

J'étais l'hôte de Sosro, l'un des fils du sultan, mais Sa Majesté venait me voir tous les jours, me posant mille questions relatives aux divers pays d'Europe, leurs industries, etc. Il aimait beaucoup à causer des hommes du jour, tels que Bismarck, de Moltke, Garibaldi, Napoléon, Mac-Mahon, etc. Il a les portraits photographiés de tous ces personnages ainsi que des têtes couronnées d'Europe. Parmi ces derniers le roi de Hollande, son protecteur, occupe la première place.

La forme gouvernementale de Koutei n'est guère constitutionnelle. A l'exception du sjahbandar, aucun

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des pangerans ou mantries n'est payé par le sultan, et comme ils doivent vivre et représenter, ils sont obligés d'employer leur intelligence à voler leur chef le plus adroitement possible. Il en résulte une destitution et une dégradation continuelles de fonctionnaires. Les nombreux domestiques ne sont pas payés non plus; on les habille, on les nourrit, et on leur donne un peu d'argent les jours de grandes fêtes seulement.

Le peuple de Koutei obéit aveuglément au sultan, mais aussi chacun peut parler à Sa Majesté, sans demander audience. L'indigène s'approche tout simplement du chef de l'État, en s'inclinant, s'assied, et salue en portant ses mains jointes à son front. Seuls les chefs et les hadjis jouissent du privilège de pouvoir baiser la main du sultan. La justice est rendue à Koutei d'une façon des plus arbitraires.

La nuit, les sentinelles du palais ont leurs fusils chargés, et si elles ont le malheur de s'endormir, on leur inflige quatre jours de prison. Je n'ai jamais pu découvrir où était cette prison.

Il faut dire cependant que le sultan est désireux d'introduire des réformes dans son pays. Il a donné une preuve éclatante d'humanité en abolissant le commerce des esclaves[1].

De temps à autre les Boughis réussissent encore à introduire un praho chargé de cette espèce de marchandise, et les personnes de rang possèdent toutes des esclaves pour se faire servir, mais ce sont plutôt des otages devenus esclaves de leurs créanciers, et leur existence n'est pas malheureuse.

Tengaroung ressemble à Samarinda en plus petit. La ville compte 5 000 habitants. Ses cases sont situées sur la rive droite du fleuve et l'on y trouve une route, quoique en fort mauvais état. Les maisons sont sales à l'intérieur et à l'extérieur; la plupart sont des bazars où l'on vend du poisson sec, des œufs, des fruits, du sirih, toutes sortes de *kwee-kwee* (pâtisseries), etc. D'autres, les plus importants, débitent des objets de fabrication européenne.

Les enfants sont entièrement nus, jouent au cerf-volant ou à pile ou face avec des sous hollandais.

Beaucoup de cases sont exhaussées sur pilotis à cause des inondations. Lorque les eaux sont basses, les détritus tombés sous les habitations produisent des miasmes pestilentiels.

II

Voyage et séjour à Longwai.

Le 10 août au matin je quittai Tengaroung.

« *Selamat djalan!* (Bon voyage) », me dit le sultan, qui me conduisit jusque sur le ponton.

Il eut la politesse de me prêter son meilleur praho pour cette excursion. L'équipage se composait de vingt rameurs et de deux mantries pour me servir de guides. Le sultan avait promis de m'accompagner, mais il ne se hâtait point de mettre sa promesse à exécution. Le praho était pourvu d'une petite cabine de 11 pieds de long; je m'y installai aussi bien que possible.

Les rives du fleuve sont ici couvertes d'épaisses forêts; au loin on aperçoit des collines. Les couches de houille sont visibles sur les bords.

Vers le coucher du soleil nous arrivâmes à Poulou-Djoubou, où se trouve un sjahbandar, chargé de la visite des bateaux qui descendent ou remontent le fleuve.

Le lendemain matin à cinq heures nous quittâmes cet endroit. Je m'aperçus en partant que mon équipage ne se composait plus que de douze rameurs et d'un mantrie, qui, sans doute pour m'en imposer, portait à sa veste des boutons d'argent aux initiales du sultan.

Ki-Patti, c'était son nom, était un naïf d'une soixantaine d'années. Il n'avait que la peau sur les os et était très bavard.

Le paysage devenait monotone. D'immenses forêts d'arbres morts par suite de la sécheresse extraordinaire de l'année précédente produisaient un effet désagréable. On eût dit un monde de spectres. Presque aucune trace de vie animale; seuls les singes venaient de temps en temps à la dérobée jeter un coup d'œil curieux sur notre embarcation. Le pays est pour ainsi dire inhabité. Par-ci par-là l'œil découvre quelque rare cabane. Cependant le sol est très fertile.

Le 12 août nous côtoyâmes les rives pendant dix heures sans rencontrer une seule habitation. Vers le soir seulement nous découvrîmes deux misérables cabanes, où mes hommes passèrent la nuit après avoir fait cuire le riz. Le lendemain à quatre heures nous poursuivîmes notre voyage après avoir lutté toute la nuit contre les moustiques.

Mon *mandour*, très occupé à nettoyer son revolver, me demanda si le mien était prêt. Il était étonné d'apprendre que je l'avais laissé dans une de mes malles.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes Mouara-Kaman. Comme la rivière Kaman tombe ici dans le fleuve, le choc des eaux forme une espèce de tournant qui rend la navigation très difficile.

Mouara-Kaman est un petit village de onze maisons, dont cinq flottantes. Un tiers des arbres des forêts qui l'entourent étaient morts.

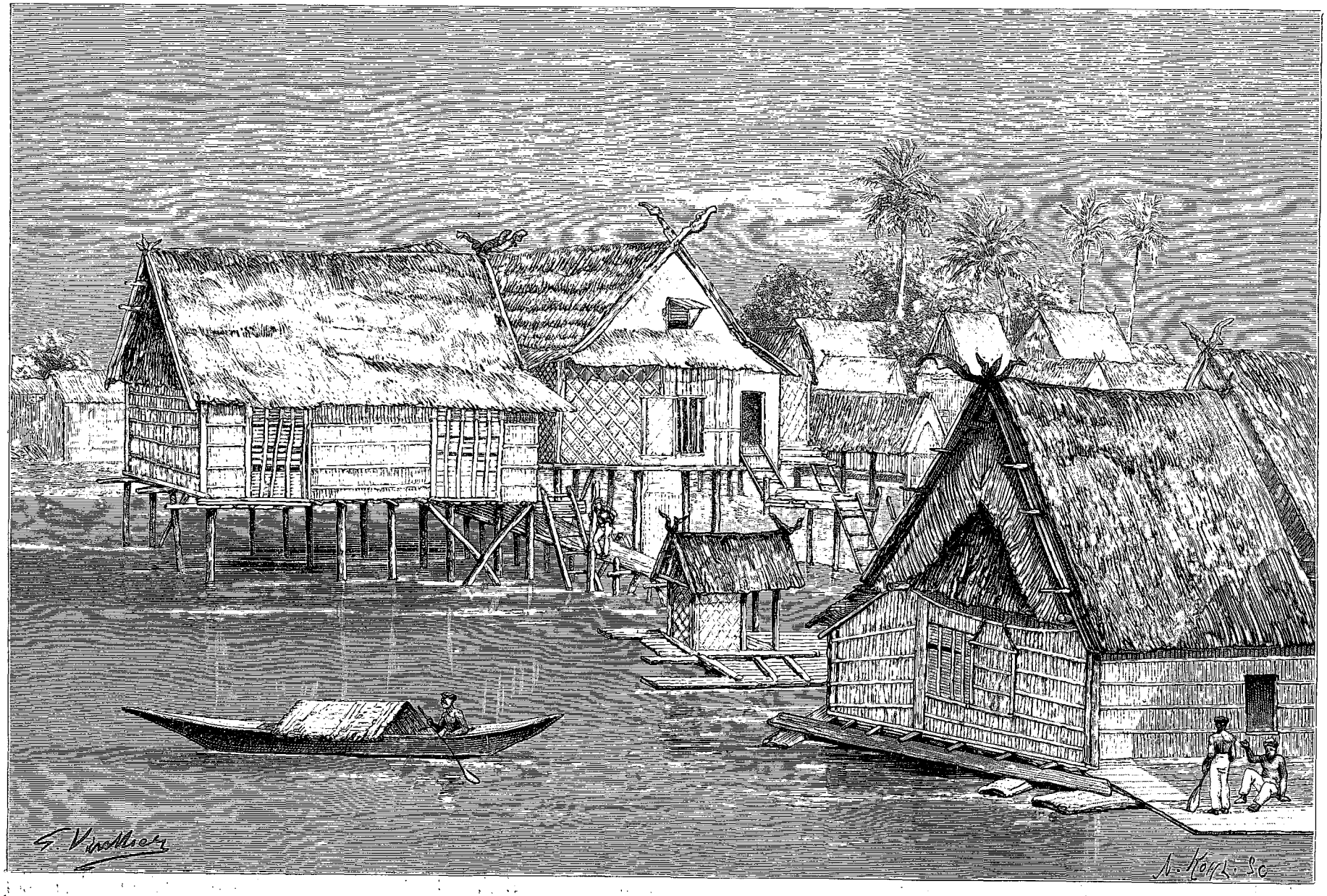
Je trouvai ici un mantri qui me procura une nouvelle équipe de rameurs, avec lesquels je partis le 14 au matin. En montant plus haut, le fleuve devient de plus en plus étroit et forme de nombreux méandres[1].

Le 16 août, le soir à dix heures seulement, nous rencontrâmes une maison de bambou, où nous prîmes un repas. Nous vîmes passer ici plusieurs radeaux de rotang, qui descendaient le courant, l'équipage ayant soin seulement de rester au milieu de la rivière. Chacun de ces radeaux avait au moins 50 pieds de long.

1. Il est bon d'ajouter ici que cette abolition a eu lieu sur les instances du gouvernement néerlandais.

1. L'explorateur oublie ici de faire remarquer qu'il quitta le Mahakkam à Mouara-Kaman pour continuer sa route en remontant un affluent, le Telen. Cette grande rivière tombe avec deux bras, le Kaman et le Kedang Kapala, un peu plus haut dans le fleuve Mahakkam. La jonction des deux bras de cet affluent est à Marantjaloung, où le Klindjau se jette dans le Telen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Tengaroung. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 17 août, mes hommes, fatigués de ramer, attachent deux longues cordes au praho, auquel s'attellent trois d'entre eux marchant sur la rive [1].

Vers le coucher du soleil nous arrivâmes à Mouara-Klintjau ou Mouara-Tjalong [2]. C'est un petit village situé dans un endroit bien cultivé. Je n'en avais pas encore vu d'aussi soigné. La population malaise cultive le cocotier, le pisang et le maïs. Elle commence même à établir des rizières. Le praho fut amarré en face de la case du mantri; Ki-Patti et ses gens entrèrent chez lui et je les suivis avec mon mandour. Le débarquement n'était guère facile : il fallait passer d'abord sur un tronc d'arbre d'à peine un pied de large et dans lequel on avait pratiqué une trentaine d'incisions qui servaient de marches, pour traverser ainsi les terres d'alluvion qui bordent la rivière. Le reste du chemin conduisant à la case du mantri était fait tout simplement de deux gros arbres, couchés l'un à la suite de l'autre, et qu'il fallait parcourir dans toute leur longueur pour atteindre enfin une échelle par laquelle on montait à la case.

J'entrai dans une vaste pièce, où je ne vis absolument rien qu'un tas de maïs déposé dans un coin. Tout le monde était assis sur des nattes, et Ki-Patti dit au mantri et à ses gens qu'il avait l'ordre du sultan de me prêter toute espèce d'appui, que j'étais un ami du sultan, etc. Il donna des ordres pour qu'on me procurât pour le mardi suivant dix nouveaux rameurs.

Sachant qu'il est difficile de se procurer de quoi manger dans l'intérieur du pays, je voulais faire ici des achats de poules, d'œufs, de poisson, etc. Mon mandour alla de porte en porte dans ce but, mais il fut impossible de rien trouver; les indigènes n'ont jamais de provisions d'aucune sorte.

Voyant un petit praho de Longwahau monté par trois Dayaks descendre la rivière, je leur demandai par gestes s'ils voulaient me vendre leur poisson.

« *N'da, n'da* (Non, non) », répondirent-ils en secouant la tête négativement.

Mais quand je leur montrai du tabac, ils eurent bientôt changé d'avis et me cédèrent leur pêche.

Le 19 août au matin, je partis avec dix-huit rameurs. Sur divers points des rives j'eus l'occasion d'observer très clairement le commencement de la formation houillère, des feuilles pourries, de l'herbe, des branches d'arbres pressées entre des couches de sable et de terre. Quelques arbres de la forêt ont une altitude colossale; plusieurs, aux troncs droits perpendiculaires, atteignent une hauteur variant de 60 à 80 pieds du sol, jusqu'aux premières branches. Beaucoup de ces arbres sont entourés d'orchidées, et, comme généralement dans les forêts vierges, plus ou moins liés entre eux par des lianes. Le paysage n'a rien d'attrayant ici. Le premier plan est toujours peu en rapport avec le fond, qui souvent est d'une beauté remarquable.

Le 20 août, nous pénétrâmes enfin dans le pays des Dayaks. A huit heures du matin, nous touchâmes à Milan, le premier village dayak, où le grand radjah Dinda possède une maison [1].

Je descendis immédiatement à terre, accompagné de Ki-Patti et de mon mandour, pour faire une visite à la femme de ce chef. Le chemin pour y aller était plutôt fait pour un danseur de corde que pour un voyageur ordinaire. Nous trouvâmes enfin une échelle assez bien établie, qui nous conduisit à une sorte de rez-de-chaussée de la maison.

« *Sini djalan* (Par ici) », dit ici le mantri en nous montrant une autre échelle qui nous permit enfin d'entrer dans la demeure de Radjah Dinda.

La princesse était assise dans l'angle gauche au fond de la pièce. Elle était vêtue d'une petite camisole bleue à raies rouges, d'un sarong bleu, et se distinguait par ce qui, chez les Dayaks, passe pour la plus grande beauté : des trous énormes dans les oreilles, auxquels est suspendue une paire de gros anneaux d'argent qui allongent les lobes au point qu'ils baissent au-dessous du menton. D'autres trous moins grands sont percés dans le haut des oreilles, afin de pouvoir y passer de petits glands de coton rouge. Les mains, les doigts, les bras et les chevilles étaient tous tatoués. Elle avait sorti sa plus belle natte — un morceau de carpette anglaise — et me pria de vouloir bien m'asseoir là-dessus. Les autres prirent place sur des nattes ordinaires tissées avec de longues herbes. Elle plaça à côté de moi une belle boîte de sirih avec ses accessoires en or massif, de fabrication malaise; mais j'allumai une cigarette et la remerciai pour le sirih.

Peu à peu la pièce s'emplit de femmes, d'enfants et de vieillards. Les jeunes Dayaks étaient sans doute occupés à quelque travail. Les hommes portaient seulement la ceinture ordinaire, les femmes s'étaient enveloppé les reins dans un morceau d'étoffe étroitement serré autour du corps.

« Nous venons voir l'homme blanc », dirent-ils.

J'offris à la *raden ajou* un petit châle de soie brodée et un collier de corail; aux enfants je fis don de quelques ballons.

Deux heures plus tard, je partis pour Longna, où j'arrivai à quatre heures de l'après-midi. C'est un autre village dayak, situé sur la rive droite, la résidence d'un frère de Radjah Dinda.

Comme je lui faisais une visite, il fit exécuter une danse de guerre par deux Dayaks avec accompagnement de musique, un violon à deux cordes sur lequel un troisième Dayak raclait de tout son cœur. Vers neuf heures du soir nous atteignîmes un autre village, Longdingin, où nous passâmes la nuit.

Dans la matinée du 21 août nous arrivâmes à Longdessa. Pendant ce trajet nous eûmes l'occasion de voir

1. Cette mesure était probablement nécessaire pour lutter contre le courant, qui doit devenir assez fort à cette hauteur.

2. *Mouara* signifie en malais « confluent de rivières », de sorte que les villages précédés de ce mot sont toujours situés à l'angle de jonction de deux cours d'eau.

1. Ce village dayak est indiqué sur certaines cartes sous le nom de Melat, mais c'est une erreur : il s'appelle bien Milan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plusieurs tombes dayaks, ressemblant à des habitations en miniature construites sur pilotis. Les Dayaks y déposent les cadavres de leurs morts et les y laissent pourrir.

Un autre coup de rames de deux heures me conduisit enfin à Longwai, le but de mon excursion, où réside Radjah Dinda. Le praho fut amarré à l'endroit menant à son habitation, mais on me pria de ne pas débarquer avant que Ki-Patti eût obtenu la permission de séjourner à Longwai. Il s'agissait aussi de trouver pour moi une case, quoiqu'il m'eût dit auparavant qu'il y possédait une bonne maison. Ki-Patti descendit donc à terre, et j'attendis pendant plusieurs heures avant d'avoir la satisfaction de le revoir.

Toutes les ouvertures représentant des fenêtres dans les maisons dayaks se meublaient peu à peu de figures humaines, principalement d'enfants, dont les regards curieux cherchaient l'homme blanc.

On battait les gongs et le tambour pour appeler les Dayaks des environs, qui arrivèrent bientôt dans de nombreuses embarcations. Ils se réunirent tous dans la maison du radjah, pour s'enquérir auprès de Ki-Patti sur ce que je venais faire dans le pays.

Voyant que Ki-Patti ne revenait pas, je me décidai enfin à le faire chercher.

« Les femmes ont peur de vous, me dit-il; vous ne pouvez pas être logé avec vos gens dans la maison de Radjah Dinda avant l'arrivée de son frère, qui ne sera ici que dans quelques jours. »

A quatre heures de l'après-midi, la mère de Radjah Dinda vint me faire une visite. Elle était accompagnée de deux chefs et d'une douzaine de femmes, tous tatoués. Ma cabine étant fort étroite, je n'y pus recevoir que cette respectable dame et les deux hommes; les femmes formant sa suite restèrent assises dans des prahos à côté du mien, et elles purent chacune à son tour visiter ma modeste demeure flottante.

La mère de Radjah Dinda est une vieille femme solidement bâtie. Elle a dû être jolie autrefois; il reste encore des traces de son ancienne beauté. Son fils, le radjah actuel, est l'image de sa mère. Elle tourna ses regards autour d'elle, passant l'inspection de tous les objets, de tous mes ustensiles de voyage, de mes fusils, de mes montres en nickel, de ma chaise pliante, de ma batterie de cuisine, etc.; cependant elle ne touchait à rien sans en avoir préalablement demandé la permission.

Elle s'attendait probablement à recevoir aussi des présents, car un morne silence fort désagréable et gênant succéda bientôt à la conversation très animée du début.

J'ouvris donc une de mes caisses et je lui offris deux fichus de soie et un grand nombre de perles. J'avais en effet deviné ses désirs, car je vis sa physionomie s'épanouir à la vue de ces dons.

« *Hm, Hm!* » me répondit-elle en souriant gracieusement et en inclinant la tête.

Et, vive comme l'éclair, elle avait disparu.

Quant à moi, j'attendais toujours la permission de descendre de mon bateau.

Ne la voyant pas venir, cette permission, je me décidai enfin à passer outre. Accompagné de mes deux Chinois, je mis pied à terre.

Le sol sur lequel s'élèvent les maisons est de 15 à 20 pieds au-dessus des eaux de la rivière. On arrive sur cette hauteur au moyen d'échelles très primitives, des troncs d'arbres dans lesquels on a fait des entailles pour servir de marches. Deux de ces échelles conduisaient à la demeure du radjah; celles-ci étaient pourvues de rampes en bambou, ce qui en rendait l'accès plus facile.



Dayak de Longwai en costume de guerre. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

J'entrai dans la maison habitée par le personnel masculin de sa suite, auquel j'exprimai mon désir de rester là. Ne pouvant obtenir une petite maison pour moi tout seul, il fallait bien se résigner à partager avec les domestiques du radjah. Je priai les Dayaks d'aller chercher mes bagages dans le praho. Pour un peu de tabac ils se mirent immédiatement à l'œuvre.

La maison n'avait qu'une seule pièce, de 64 pieds de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

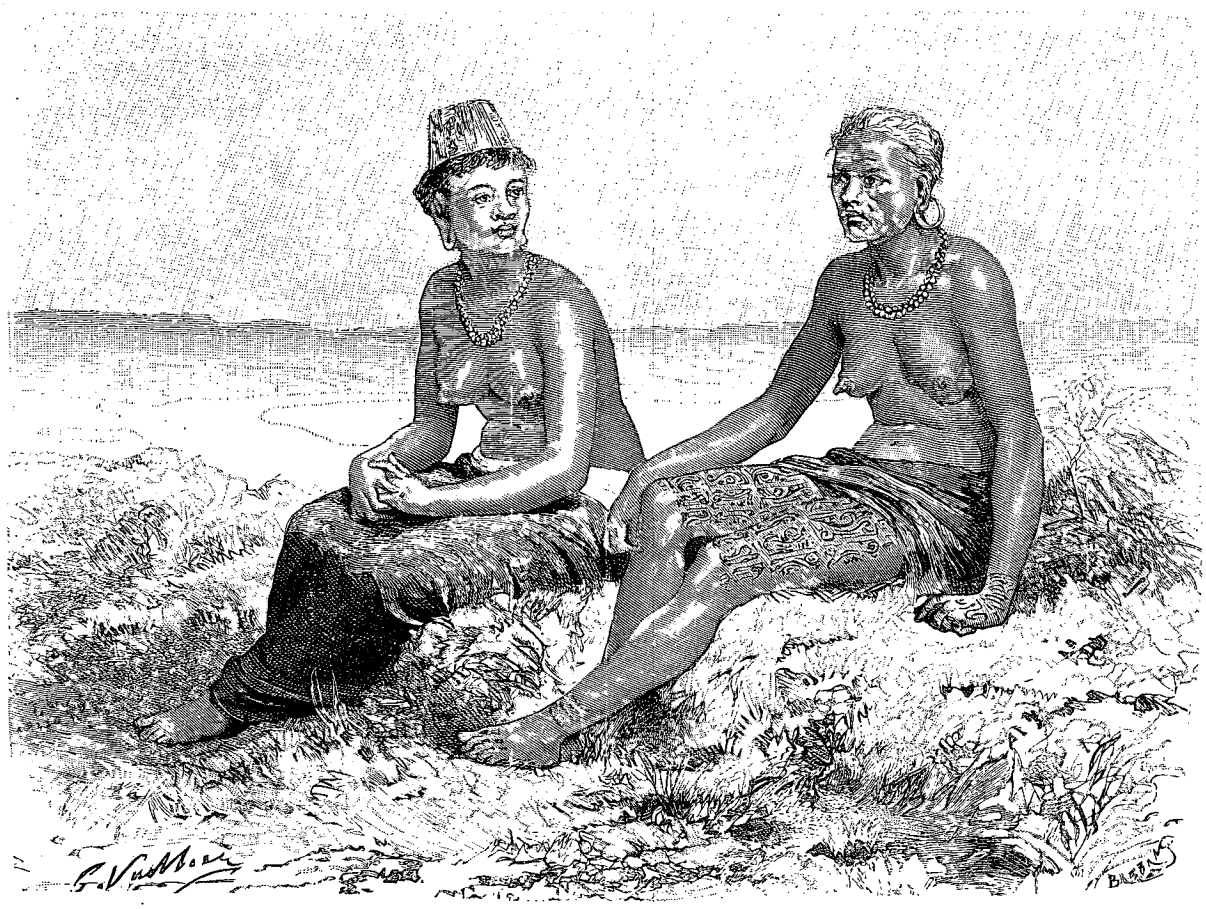
long, un plancher de bambous, écartés les uns des autres de 1 à 3 pouces; en outre, quelques grands trous pour faire descendre les balayures, lesquelles, s'amoncelant au-dessous, produisaient des émanations insupportables.

Il y avait dans la maison une quinzaine d'Orangs-Pounans, habitants des forêts, qui n'ont pas de demeures fixes. C'étaient des amis de Radjah Dinda.

A gauche de l'entrée se trouvait une espèce de cheminée et aux murs étaient suspendus des *mandaus*, des piques, des tubes à vent et des boucliers, ainsi que les rames, qu'on ne laisse jamais dans les barques. Quelques Dayaks s'occupaient activement à fabriquer une cloison pour séparer la pièce en deux. J'occuperais alors avec mes gens la partie donnant sur la rivière, tandis que l'autre serait réservée aux Orangs-Pounans.

L'impression produite par le voisinage de ces coupeurs de têtes, beaucoup plus sauvages que les Dayaks, nous empêchait souvent de dormir. Peu à peu nous eûmes cependant de très bons rapports avec eux et ils me rendirent d'excellents services, là où mes gens ne m'étaient d'aucune utilité.

Il fut convenu avec eux qu'ils feraient tous les jours la chasse pour moi dans la forêt et me rapporteraient



Jeune fille et femme de Longwai. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

tous les animaux, oiseaux et insectes morts ou vivants qu'ils rencontreraient.

Les Pounans et les Dayaks se mettaient en route le matin de bonne heure, le sac au dos, le carquois à flèches au côté, la pique à la main, munis aussi d'une pagaie pour manœuvrer leurs prahos. Six hommes montaient dans une barque, sans compter les chiens qui les suivaient.

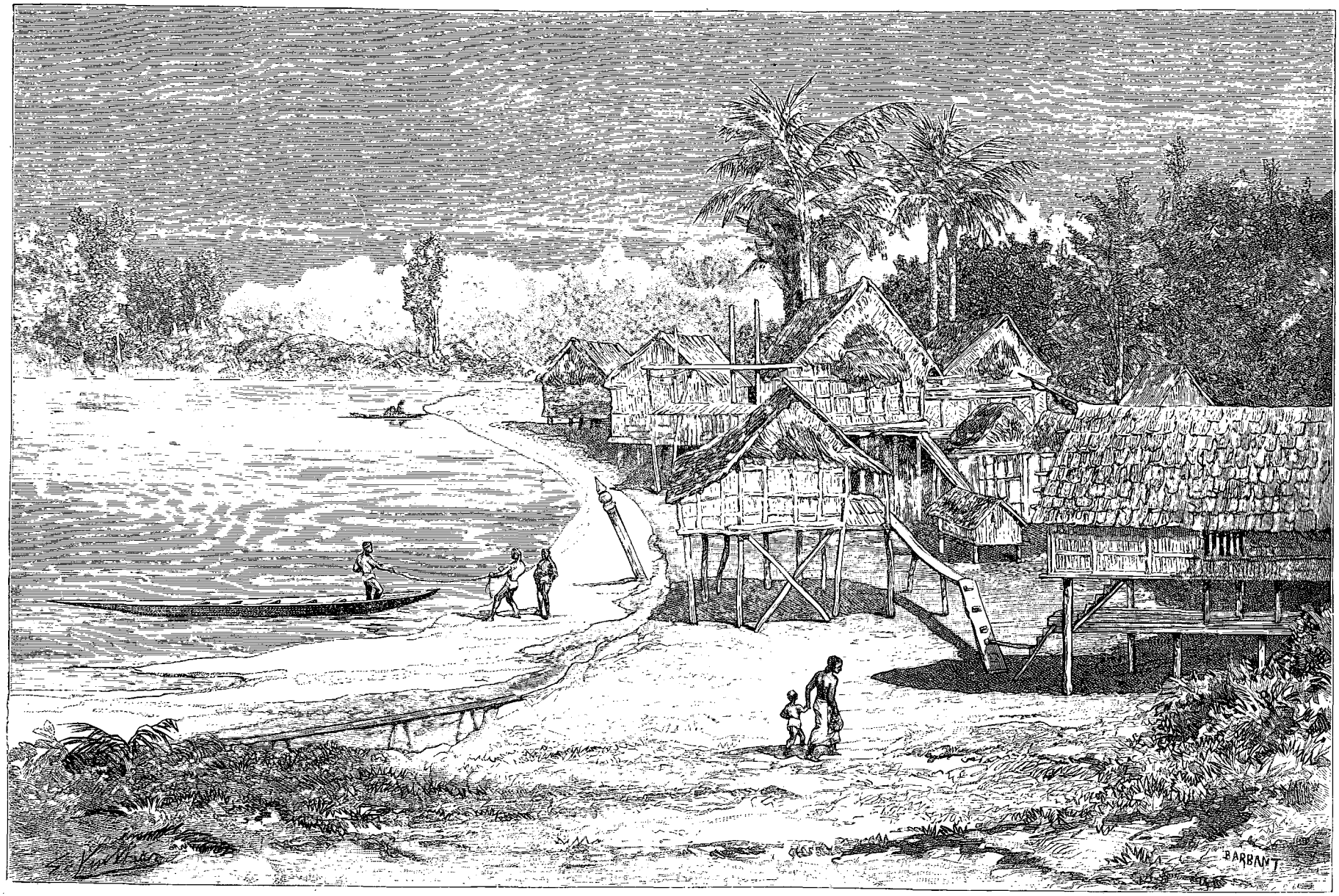
Pendant les quatre premiers jours ils ne rapportaient que six oiseaux, tandis que mes deux chasseurs rentraient bredouilles. Moi-même je fis plusieurs excursions dans les criques, accompagné de quelques Dayaks, mais je ne réussis pas à prendre beaucoup d'oiseaux.

Peu à peu je reçus aussi les visites des femmes et des jeunes filles, celles-ci surtout pour me demander des cadeaux, des perles, des cotonnades, m'offrant en échange des poules, du poisson et des fruits, mais à des prix si exorbitants que je cherchais le plus possible à m'en passer.

Je voyais partir régulièrement tous les jours de 15 à 20 prahos emmenant des Dayaks, hommes et femmes, aux rizières des environs, où les appelaient des travaux. Seuls les vieillards et les femmes ayant de petits enfants à soigner restent au village. Il y a aussi des hommes qui s'occupent à construire des *halok*, nom qu'on donne ici aux prahos.

Le sol convient très bien pour le riz, la canne à sucre, le maïs et le pisang, mais les Dayaks ne cultivent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Longwai. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que pour leurs propres besoins. Vers le coucher du soleil ils rentrent chez eux, apportant du bois à brûler, des fruits et autres provisions. Les femmes s'occupent alors du repas, elles pilent le riz et remplissent d'eau potable des tubes de bambou.

C'est ainsi que la journée se passe, et malgré cette monotonie ils ont l'air content et heureux. Les seules distractions pour eux sont les expéditions en vue de couper des têtes à des Dayaks de tribus ennemies, dont les crânes servent ensuite pour orner leurs cases.

Le soir ils organisent généralement une petite fête. Un Pounan joue de la flûte de bambou avec la narine gauche, ou bien un groupe de Dayaks se donne la jouissance de la pipe ou de la cigarette autour d'une lumière fumante de résine *damar*.

Quelquefois, à ma demande, ils exécutaient une danse de guerre dans la maison de Radjah Dinda. Deux Dayaks armés de boucliers et de mandaus se mettaient alors en face l'un de l'autre et exécutaient une foule de mouvements avec une dextérité et une habileté étonnantes, accompagnés d'une musique singulière sur un violon à deux cordes ou sur un *kleddi*, espèce de flûte de Pan produisant des sons d'orgue assez agréables à entendre, même pour une oreille européenne.

Un soir, au moment où je me préparais au repos, mes oreilles furent frappées par un bruit insolite mêlé de chants, de musique et de cris sauvages. Mes hommes dormaient, à l'exception de Sariman.

« Les Dayaks sont en train de danser », me dit-il.

Je sortis pour voir cette représentation, et j'aperçus sous la demeure de Radjah Dinda, à l'endroit où les femmes avaient l'habitude de piler le riz, treize Dayaks occupés à faire des évolutions, des sauts et des gestes incroyables; ils couraient, chantaient, dansaient, tournaient sur leurs jambes, tapaient du pied et recommençaient. De temps en temps un nouveau danseur venait grossir la bande et était reçu par des acclamations générales.

« Pourquoi ce tintamarre? » demandai-je.

— Une femme vient d'accoucher, me répondit-on; et puis la récolte de riz a été bonne. »

Cela dura ainsi la moitié de la nuit.

Pendant mon séjour à Longwai, le 12 septembre était encore une journée très animée. On attendait l'arrivée de Dayaks d'autres *kampong* (villages). Toute la journée se passa en conseil sous la maison de Radjah Dinda. Ce rez-de-chaussée servait à toutes sortes de réunions. Le grand homme était assis au milieu de ses conseillers avec sa boîte de sirih à côté de lui. Il était non seulement entouré d'hommes, mais de femmes, qui avaient voix délibérative. Deux confidentes, épouses du sultan de Koutei, étaient venues de Tengaroung expressément pour la circonstance.

Impossible de savoir de quoi il s'agissait. Le radjah Dinda me dit qu'il avait beaucoup d'ennuis. Toute la journée un Dayak fut occupé, dans la pièce que j'habitais, à couler des balles. Dans chaque balle il mettait une pierre; était-ce pour économiser du plomb ou pour produire plus d'effet? Il nettoyait aussi les fusils du radjah. Mes gens n'étaient pas à leur aise, et j'étais très désireux de savoir ce qui se passait. Dans ce but, j'envoyai mon mandour pour se renseigner auprès de quelques Dayaks parlant malais. A son retour il me raconta que plusieurs Dayaks avaient quitté Longwai pour émigrer vers une autre contrée située hors du territoire de Koutei. Le sultan, ayant appris ce fait, avait envoyé deux de ses femmes et quelques hommes auprès de Radjah Dinda avec la mission de l'informer qu'aucun Dayak ne devait quitter Longwai, attendu qu'il voulait faire de ce village une grande ville. Il fallait faire rentrer les émigrés, au besoin par la force.

Jusqu'à présent je n'avais pas encore vu de femmes pounans, et comme on m'avait dit qu'elles étaient blanches (*poutih*), c'est-à-dire moins brunes que les hommes, j'étais très désireux d'en voir un spécimen. Après beaucoup de démarches, l'un des chefs pounans, mes voisins, me promit de me conduire dans la contrée où les femmes errent dans la forêt; mais il était obligé d'y aller d'abord seul afin de les prévenir de l'arrivée d'un blanc : sinon elles se sauveraient, disait-il, ne se montrant même pas aux Malais. Afin de les bien disposer, je lui donnai du riz et des perles pour ces dames et je lui dis que j'aurais grand plaisir à les voir et que je leur ferais bien d'autres cadeaux si elles voulaient me recevoir.

« Nous pouvons aller faire une visite aux femmes pounans demain, si vous voulez », me dit-il en revenant d'un air satisfait.

A la pointe du jour, le chef pounan avec quelques-uns des siens et moi-même, nous partîmes dans un petit praho pour cette destination inconnue.

Après avoir remonté un peu la rivière, nous entrâmes à gauche dans une étroite crique, que nous remontâmes pendant deux heures. Puis nous débarquâmes pour entrer dans la forêt.

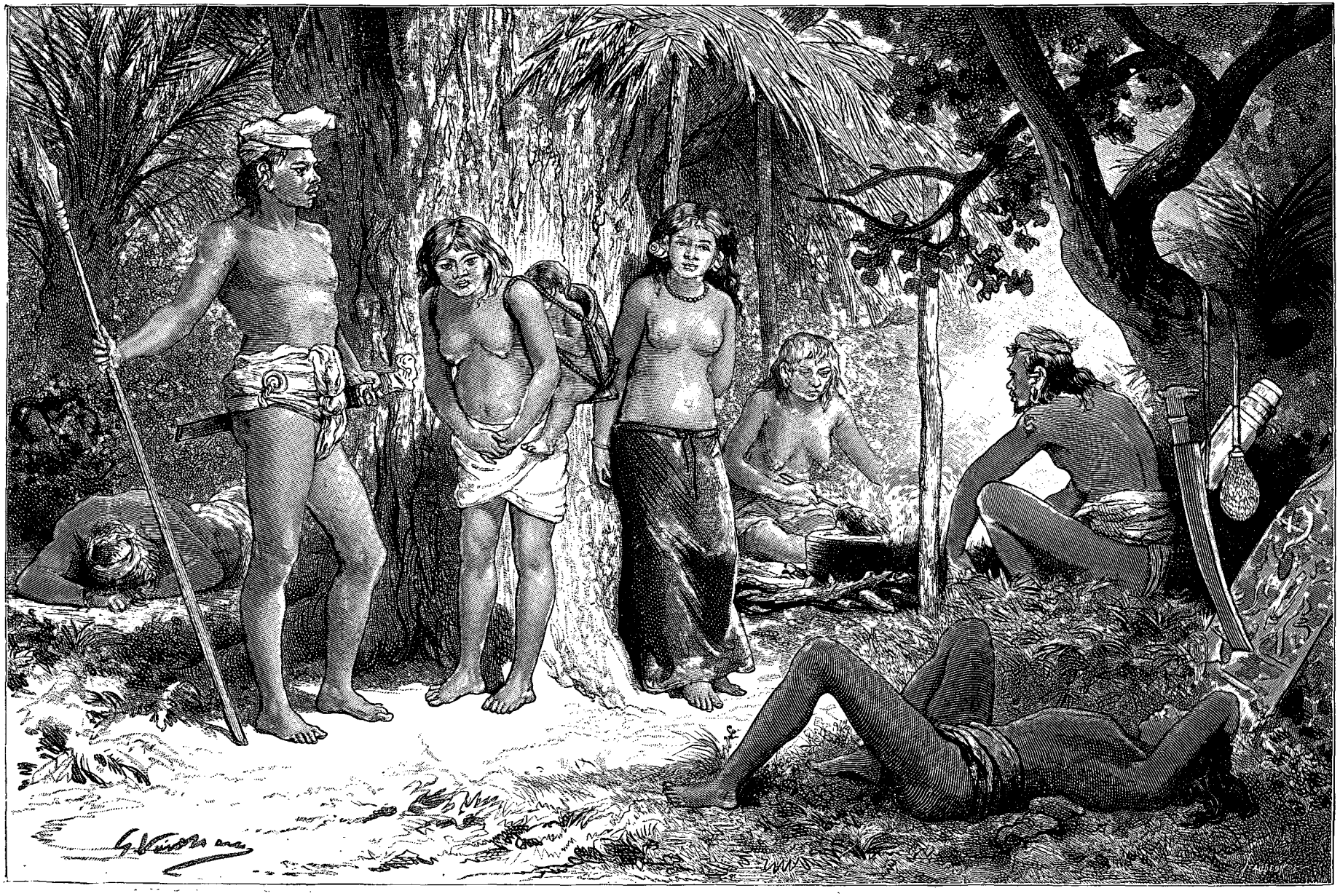
« *Heiou! Heiou!* » cria le chef à la lisière d'un petit bois de bambous, et une autre voix au loin répondit de la même manière.

Nous continuâmes notre chemin à travers la brousse et arrivâmes bientôt à un arbre près duquel on avait dressé un toit d'*atap* (espèce d'herbe) sur quatre bâtons enfoncés dans la terre. Sous ce toit se tenaient trois jeunes petites femmes, l'une d'elles portant sur le dos son nourrisson dans une espèce de berceau. Une petite vieille était occupée à entretenir le feu sur lequel elle faisait cuire la peau épaisse du singe à long nez (*Nasalis larvatus*).

Quelques Pounans hommes complétaient la société. Les dames étaient sales et avaient toutes des maladies de peau et des éruptions. Leur malpropreté était d'autant plus visible que leur teint était jaune clair. Pour tout vêtement elles portaient un morceau d'étoffe cachant le bas-ventre. L'une d'elles avait un sarong comme les femmes dayaks.

Je ne leur inspirai pas la moindre inquiétude, car elles ne tardaient pas à me demander du tabac et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bivouac et types de Pounans dans la forêt. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perles. Je proposai de faire leur portrait moyennant un cadeau à chacune d'elles. Cela fut accepté, et elles posèrent tour à tour, fort tranquillement.

Ayant demandé à deux reprises à Radjah Dinda la permission de visiter les sépulcres des radjahs afin d'en faire le dessin, cette faveur me fut refusée, sous prétexte, je pense, que cela porterait malheur aux Dayaks et que je pourrais bien avoir l'idée d'enlever un des corps des défunts.

« Vous pourrez m'accompagner, lui dis-je; je vous assure que je n'ai d'autre idée que de voir les tombeaux et d'en faire des croquis. »

Enfin il céda et je partis avec cinq Pounans et l'un de mes boys. Nous descendîmes la rivière pendant une bonne demi-heure, pour remonter ensuite pendant vingt minutes un petit affluent à gauche. Les rives étaient couvertes de bambous, à travers lesquels un étroit sentier nous conduisit à une petite jungle où reposaient les parents de Radjah Dinda. Je fis le dessin du monument et nous rentrâmes à Longwai.

Dans l'après-midi un orage terrible éclata au-dessus du village et la pluie tomba à torrents. Il n'en fallait pas davantage pour réveiller les idées superstitieuses de ces gens. Les femmes reprochèrent amèrement au radjah de m'avoir laissé visiter les tombes.

Les dessins de ces tombes étaient fort longs à faire à cause des sculptures. N'ayant pu les terminer dans une matinée, j'étais obligé d'y retourner trois jours plus tard. Et quelle fatalité! ce jour-là, ainsi que les femmes l'avaient prédit, un autre orage non moins violent que le précédent vint troubler la tranquillité des habitants de Longwai.

Radjah Dinda organisa un jour avec quelques Pounans une chasse en mon honneur, à une trentaine de milles de Longwai. Nous avions l'intention de chasser le cerf, mais, à défaut de ces nobles bêtes, nous étions sûrs de rencontrer des sangliers. Un praho n'était pas assez; au dire du radjah, cette excursion n'était pas sans danger : nous pouvions rencontrer des tribus sauvages ennemies des nôtres.

Nous partîmes donc avec trois barques, y compris la mienne, qui était la plus grande, et dix-huit Pounans.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, nous débarquâmes. Radjah Dinda, le plus grand de tous, la lance à la main gauche, ses jambes entourées d'anneaux d'or massif, donna ses ordres d'un air digne et calme. Il divisa les chasseurs en trois groupes, dont le premier, qui était composé de lui-même et de 15 hommes, irait en avant avec les chiens pour chasser le gibier dans la direction du deuxième. Si les animaux échappaient à ce deuxième groupe, ils ne pouvaient manquer d'être tués par le troisième, qui se tenait plus loin à une distance de 30 mètres.

Je fis partie de ce dernier groupe, qui s'étendait sur une ligne de 8 à 10 mètres de longueur. Nous attendîmes une heure au moins. Enfin les chiens attaquèrent et leurs aboiements furent suivis des cris des Pounans.

A partir de ce moment, plus d'ordre : les uns s'enfoncèrent dans la forêt, les autres se dirigèrent vers la rive. Moi-même je quittai mon poste pour courir vers la rivière afin de voir ce qui s'y passait.

Tout à coup j'aperçus un sanglier traversant le courant en toute hâte, mais il n'eut pas le temps d'atteindre l'autre rive : une balle le tua net.

Retournés à notre poste dans la forêt, nous vîmes bientôt arriver vers nous, poursuivis par les chiens, quelques autres animaux qui venaient de franchir la première ligne des chasseurs. Parmi ceux-ci un gros sanglier s'avançait vers moi au triple galop. Je n'avais pas de temps à perdre, et, ne voyant pas que l'animal était pris par derrière par un chien, je lâchai la détente. Ma balle traversa la bête et pénétra dans la mâchoire inférieure du pauvre chien, qui n'a plus jamais pu fermer sa gueule depuis cet accident.

Nous tuâmes six sangliers pendant cette chasse. Le soir ce gibier fut partagé entre tous les chasseurs.

Radjah Dinda s'était distingué comme un vrai chevalier du moyen âge. Il avait donné des preuves de son origine, car, au dire des Malais, il appartient à l'ancienne famille des radjahs de Longwai, qui, de *tempo doulo* (de temps immémoriaux), a régné sur le pays. Il est le chef le plus influent du nord de Koutei. C'est un homme fort, robuste, d'une taille de près de six pieds, aux membres d'hercule. Par contre, son visage est petit, imberbe, aux traits un peu féminins. Sa conversation est toujours calme et il réfléchit pendant quelques secondes avant de répondre. Jamais, durant mon séjour à Longwai, je ne l'ai vu en colère. Le sultan me disait qu'il l'avait converti à l'islamisme, mais cette conversion avait été acceptée par le radjah uniquement pour pouvoir épouser plusieurs femmes. Il en avait cinq, dont quatre grandes et fortes. Deux de celles-ci lui étaient échues à l'occasion d'une expédition de coupeurs de têtes à Longwahau. Il avait tué, à lui seul, cinq Dayaks en leur tranchant la tête d'un coup de mandau, et il ramena deux jeunes filles, qui devinrent ses femmes, enthousiasmées de sa bravoure et de son habileté.

Radjah Dinda, à ce qu'il paraît, est fort riche, en propriétés et en argent. Il est joueur dans l'âme, grâce au sultan, qui lui a donné ce goût. Il adore ses enfants. Pendant mon séjour à Longwai une de ses femmes lui donna un fils. A cette occasion j'appris qu'on allait faire des préparatifs pour une chasse aux têtes, afin de pouvoir fêter dignement la naissance de ce jeune prince.

Longwai est le plus grand village que j'aie vu dans le Koutei. Il compte plus de mille habitants. Les maisons communiquent toutes entre elles au moyen de planches qui conduisent de l'une à l'autre et forment un véritable labyrinthe. Je suis resté sept semaines dans cette contrée malsaine, malgré les instances de ma suite. Mon cuisinier — un Boughi fort ennuyeux — avait une peur affreuse. Pendant tout notre séjour dans ce pays, il n'a pas osé une seule fois aller couper du bois à brûler, de sorte que j'étais obligé de me faire servir par les Dayaks.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je voulais aller à Longwahau en quittant Longwai, mais il fut impossible de trouver ni prahos, ni rameurs. Les Dayaks mêmes m'en faisaient un tablean terrifiant et dépeignaient leurs voisins de Longwahau comme des êtres de la pire espèce.

Je revins de cette excursion par le même chemin, et comme cette fois nous descendions le courant, nous n'avions guère besoin d'employer les rames. Le voyage ne dura que six jours, y compris une journée d'arrêt à Mouara-Tjalong.

III

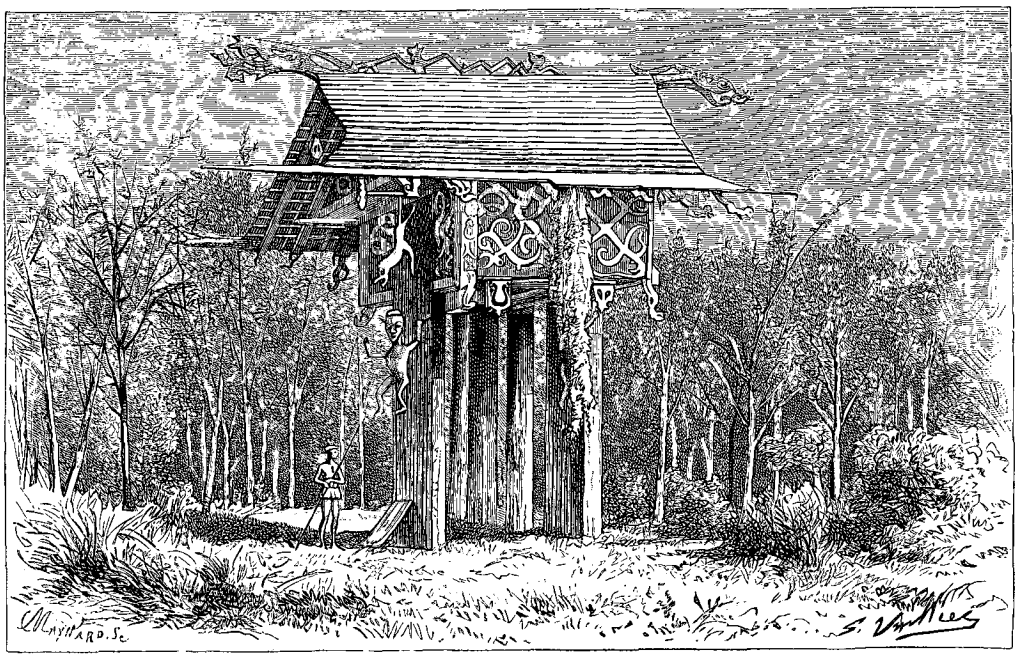
Excursion sur le Mahakkam jusqu'à Mouara-Pahou.

Le 2 novembre, je reçus de l'assistant-résident l'avis qu'on m'avait ouvert le crédit que j'avais demandé pour faire mon grand voyage à travers Bornéo vers Bandjirmasin. J'écrivis immédiatement au sultan, afin de le prévenir que je comptais me mettre en route dans huit jours. Il m'avait promis qu'il serait prêt à m'accompagner le jour où je voudrais partir. Au lieu de me répondre par lettre, il m'expédia le pangeran Bandahara, son ministre des affaires étrangères, pour me faire dire qu'il était prêt et qu'il m'envoyait son grand praho pour me prendre.

Je m'arrêtai à Samarinda pour faire de grandes provisions de bouche. J'achetai du riz en quantité suffisante pour pouvoir nourrir au besoin vingt-cinq hommes pendant trois mois.

Le 9 novembre, un peu avant minuit, j'arrivai à Tengaroung et je passai la nuit dans le praho.

A mon entrevue avec le sultan, celui-ci me dit qu'il n'était pas encore sûr de pouvoir m'accompagner, mais que je pourrais partir le 18 novembre.



Tombeau de la famille du radjah Dinda. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

Le jour fixé pour le départ étant passé, je prévins le sultan que je ne pouvais pas attendre plus longtemps. Il usa de toute son éloquence pour me faire abandonner mon projet, me décrivant toutes sortes de dangers.

« Je veux en tous cas essayer, lui répondis-je; si la traversée est absolument impossible, nous reviendrons sur nos pas. »

Je quittai Tengaroung le 21 novembre. Le grand praho n'étant pas prêt, j'en pris un autre un peu plus petit que le sultan me prêta. Il avait 45 pieds de long avec une cabine de 9 pieds, assez large pour mon matelas et une malle.

« Je vous suis dans une couple de jours », me dit le sultan en me conduisant à bord.

Un deuxième praho, chargé de mes provisions, suivait le premier, et un troisième, le praho du pangeran Sokmawiro, portait mon escorte. L'expédition se composait de 41 individus.

Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à Poulou-Joubo, où nous passâmes la nuit en bivouac. Mais nous étions dévorés par les moustiques, qui nous empêchaient de dormir. Le lendemain matin de bonne heure il pleuvait à verse.

Le 22, à huit heures, nous nous mîmes de nouveau en route en remontant le courant avec une vitesse vertigineuse; mais ces embarcations sont de vraies périssoires : on ne peut se permettre le moindre mouvement sans s'exposer à chavirer.

Durant la nuit du 23 novembre il plut constamment; nous étions entrés dans la mousson pluvieuse; le matin à sept heures l'eau tombait à torrents, ce qui nous empêcha de faire du feu pour cuire le riz. A dix heures, nous nous arrêtâmes à une habitation construite sur un radeau, où il fut permis à mes gens de faire le repas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A une heure de l'après-midi nous atteignîmes Mouara-Kaman, où nous restâmes jusqu'au lendemain matin cinq heures. Les rives du Mahakkam sont complètement inhabitées jusqu'au village Kotta-Bangoun, qui compte plus de mille habitants, tous Malais, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup de Bandjirmasin, qui sont très laborieux. Les maisons sont presque toutes sur la rive droite du fleuve et très espacées. Je ne vis que trois habitations flottantes. Celles-ci sont très commodes lorsqu'on veut déménager, à la condition toutefois qu'on descende le courant, car pour le remonter il ne faut pas y songer.

La principale occupation des Malais de Kotta-Bangoun est de recueillir la gutta-percha, qu'ils appellent *mallau*. Dans ce but, ils sont souvent obligés de pénétrer profondément dans l'intérieur du pays, et, pour ne pas s'exposer à être assassinés par les Dayaks, ils partent en bandes de vingt à trente individus, accompagnés souvent de Dayaks amis. Pendant ces expéditions les femmes font le soir de petits lampions avec la moitié d'une noix de coco qu'elles remplissent d'huile, allument et laissent flotter sur le fleuve. Je pris ces petits lampions flottants pour des jouets d'enfants, mais il paraît qu'ils sont destinés à porter bonheur aux chercheurs de gutta-percha.

A mon grand étonnement, je fus rejoint le 28 par le sultan et sa nombreuse suite montée sur sept prahos. Il y avait en tout 150 personnes. Six de ses femmes l'accompagnaient, et rien ne manquait à la caravane pour rendre le voyage aussi agréable que possible.

Son Altesse vint me trouver immédiatement à la maison que j'habitais.

Le 1er décembre arrivèrent deux autres prahos, montés par des Boughis au service militaire du sultan.



Femmes Tring Dayaks (voy. p. 352). — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

Le 2 décembre au matin, le sultan et Pangeran Prabou se rendirent en deux prahos chez les indigènes des environs afin de les engager à nous suivre vers la frontière. Mais lorsqu'ils apprirent qu'on avait besoin d'eux, tous se sauvèrent dans la forêt.

Le 3 décembre je quittai Kotta-Bangoun ; le sultan restait quelques jours de plus. Il était très occupé de ses dames, de ses coqs, de son jeu d'échecs, de ses conseils, etc. Les pangerans Sokmawiro, Tomongoung et Bandahara suivirent mon praho.

Afin d'abréger le chemin de Mouara-Montai, au lieu de suivre les éternels méandres du Mahakkam et de lutter contre un fort courant, nous enfilâmes un affluent, l'Ajobounga, qui nous mena au lac Semajang. Ce lac est d'une longueur telle que je ne pus découvrir la rive opposée. Je me figurais être aux bords de l'Océan. Les rives, plates, sont couvertes de forêts inextricables, inhabitées. Il y faisait une chaleur insupportable.

Nous entrâmes ensuite dans un autre cours d'eau, le Mallintang, qui relie le lac à un autre lac portant également le nom de Mallintang et qui a environ 5 milles de long.

C'était l'endroit le plus pittoresque de notre voyage. Nous remontâmes l'étroite rivière Sambillong, qui, remplie d'herbes et de roseaux, traverse, en décrivant de nombreuses sinuosités, une forêt sombre. En certains endroits elle n'a guère plus d'un pied et demi de profondeur. Mon praho avait un tirant d'un pied. Deux fois nous touchâmes au fond en voulant éviter les troncs d'arbres couchés dans la rivière. Chaque fois mes hommes furent obligés de sauter à l'eau pour remettre l'embarcation à flot.

J'entendis beaucoup d'oiseaux dans cette forêt, mais je ne pus en découvrir un seul. C'était un chœur de chanteurs invisibles. Les arbres des deux rives formaient comme une voûte au-dessus de nos têtes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux heures à la rame nous mènent du Sambilioung de nouveau dans le Mahakkam, non loin de Mouara-Montai. Laissant de côté cette localité, nous nous dirigeons vers le lac Tambatoung pour remonter de là la petite rivière Allo, où se trouve un village de même nom, que nous abordâmes à cinq heures de l'après-midi. Pangeran Tomongoung me chercha une bonne case et choisit la plus grande. En y entrant je m'aperçus qu'elle était habitée par trois ou quatre familles avec un nombre considérable d'enfants, dont deux nourrissons. On ne nous attendait pas, mais les femmes et les enfants furent immédiatement logés dans une pièce latérale, pendant que les hommes se mettaient à nettoyer la mienne et à accrocher une moustiquaire



Sibou Mobang, chef des cannibales (voy. p. 352). — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

derrière laquelle je pourrais dormir. Je laissai, comme d'ordinaire, mes gens dans les prahos.

En quittant le kampong Allo vers huit heures du matin, le 14 décembre, je rencontrai le sultan sur le lac Tambatoung. Il perdit cette nuit même un de ses chiens, qui fut enlevé par un caïman.

Le lac Tambatoung et le lac Djembang, qui formaient, il n'y a pas longtemps probablement, une petite mer intérieure, sont aujourd'hui reliés entre eux par un petit chenal.

Nous côtoyâmes, le sultan avec sa suite et moi, les bords du lac Tambatoung, pendant plus de trois heures. A onze heures, après avoir pris chez le sultan le café avec des gâteaux, je me rendis à Mouara-Pabou. Son Atlesse rentra à Allo, me promettant de me suivre dans deux ou trois jours. Vers deux heures et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demie j'étais arrivé à l'autre extrémité du lac Djembang, d'où la rivière Barou conduit dans le Mahakkam.

A cet endroit les rives commençaient à être habitées par quelques familles dayaks, qui se livrent à la culture du riz et de l'ananas. Ce fruit était exquis. Je n'en ai jamais nulle part mangé d'aussi bons.

Entre quatre et six heures, nous arrivâmes à Mouara-Pahou, le village malais situé le plus à l'intérieur de Koutei, sur la rive droite du cours d'eau du même nom, qui rejoint ici le Mahakkam et le Barou; plus loin tout le pays est dayak. Les maisons de Mouara-Pahou, en bambou tressé, sont généralement construites sur des radeaux.

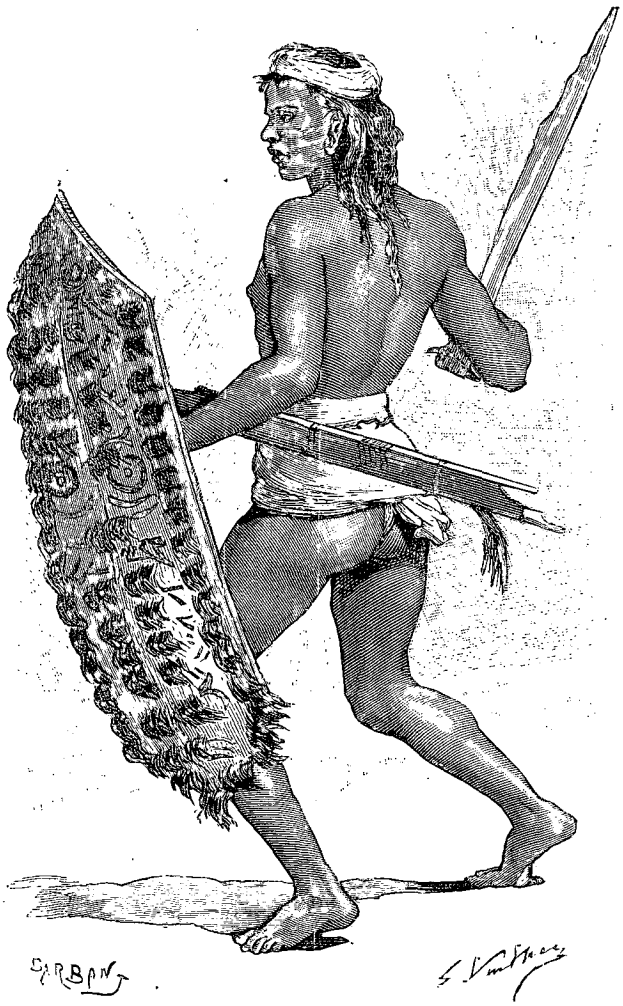
Les Malais de ce village font beaucoup de commerce avec les Dayaks, qui viennent ici porter leurs produits pour les vendre ou les échanger.

Pendant les onze jours que je restai ici, j'étudiai les nombreuses tribus dayaks des environs, parmi lesquelles les Tring Dayaks, les cannibales de Koutei si redoutés. Ayant beaucoup entendu parler d'eux, j'étais très désireux de les voir et d'apprendre quelques détails particuliers sur leurs mœurs et leurs coutumes. De Kotta-Bangoun j'avais déjà envoyé un praho en avant avec prière au radjah de vouloir bien venir à ma rencontre accompagné de quelques hommes et femmes afin que je pusse les dessiner. Je promettais de bien les récompenser pour la peine et j'envoyais un *picol* de riz avec le praho. Mais en arrivant à Mouaro-Pabou je ne vis pas trace de radjah et j'appris que les Dayaks avaient peur de se montrer parce que le sultan était là avec des soldats.

Je priai alors le sultan d'envoyer une personne de confiance chercher quelques Tring Dayaks. Il acquiesça à ma demande, et, après quelques jours, le kapitan qu'il avait expédié revint avec une quarantaine de Tring Dayaks, dont quatre femmes. Aucun d'eux ne parlait malais.

Non sans crainte je vis Radjah Sibou Mobang entrer avec sa suite — deux femmes et trois hommes — dans ma demeure flottante. Il ne risqua aucun geste, ne proféra pas une seule parole, me fixa un moment attentivement et s'assit ensuite tranquillement par terre.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, au teint jaunâtre, à la mine un peu souffrante. Ses yeux ont une expression sauvage, animale même, et sont profondément encaissés dans leurs orbites. Ils se remuent toujours, et sa conscience ne lui permet pas de regarder quelqu'un ouvertement en face. Il a l'air maladif. Sa physionomie est ridée, ses joues sont creuses et ses dents presque toutes tombées. Son visage est imberbe, et ses longues oreilles pendantes sont percées de trous énormes. Son bras droit étant paralysé, et ne pouvant même pas ouvrir la main, il porte son mandau au côté droit afin de pouvoir le saisir de la main gauche lorsqu'il fait la chasse à quelque tête humaine. La vue de cet être produit un effet qu'on n'oublie jamais. Pendant mon séjour à Koutei, sa tribu avait tué et mangé dans une semaine jusqu'à 70 hommes, femmes et enfants.



Tring Dayak en costume de guerre. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

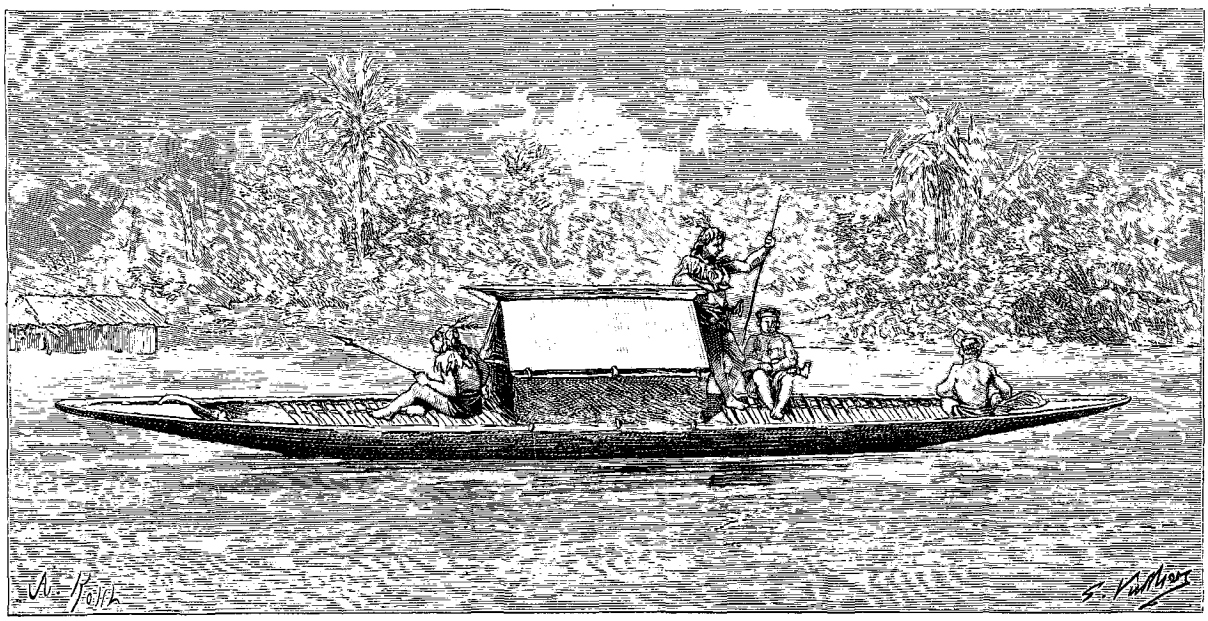
Je croyais qu'il serait impossible de faire venir le moindre sourire sur les lèvres de ce monstre. Je m'étais trompé. Quand je lui montrai son portrait que je venais de faire, il me regarda d'une manière aimable, remuant la tête en signe d'approbation. Je lui fis plusieurs cadeaux; et un picol de riz lui plut beaucoup, ainsi que les étoffes et les perles. En échange il me fit don de deux crânes humains et d'un bouclier (*kliau*) orné de mèches de cheveux.

CARL BOCK.

Traduit et abrégé par le COMTE MEYNERS D'ESTREY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le praho et les Dayaks de l'expédition. — Dessin de G. Vuillier, d'après des photographies.

DE KOUTEI A BANDJIRMASIN.

VOYAGE A TRAVERS BORNÉO [1],

PAR CARL BOCK.

IV

Voyage par terre de Mouara-Pahou à Teweh.

Lundi 15 décembre, pendant une pluie rafraîchissante, je quittai Mouara-Pahou. Il était six heures du matin. Le sultan avait été, comme d'habitude, très serviable et prévenant. Il s'était occupé de mes bagages et de tout ce qu'il fallait pour mon départ. On me donna un nouveau praho, et je partis suivi de quatre autres prahos. Les autres voyageurs devaient également quitter Mouara-Pahou le même jour.

Vers deux heures de l'après-midi nous arrivâmes au village dayak de Dassa, composé de trois grandes maisons, fort longues et bâties sur pilotis. Devant le village j'aperçus le poteau sculpté habituel, indiquant que le village possède des crânes et que ses habitants ont déjà fait leurs preuves comme coupeurs de têtes. Les femmes et les enfants me guettaient en regardant par les lucarnes ou ouvertures dans les murs.

J'entrai dans une des maisons. Elle était divisée dans sa longueur. Au fond il y avait de petites pièces pour les couples mariés et leurs enfants. Les célibataires logeaient dans la grande salle. Pendant que je montais l'échelle, les femmes et les enfants se retirèrent dans leurs appartements. Le chef et les femmes restèrent dans la grande salle, qui avait plus de cent pieds de long.

Aux murs étaient suspendues des images bizarres en bois sculpté. J'y remarquai aussi une petite cabane, qui ressemblait beaucoup à une arche de Noé pour les enfants. De la porte sortait un serpent coupé, qui, au dire du chef, constituait un excellent remède contre les maux d'estomac. Je visitai aussi les petites pièces dans lesquelles se tenaient les femmes et les enfants. Les femmes portaient toutes des anneaux d'oreilles en bois cylindriques, ayant d'un pouce à un pouce et demi de diamètre. Pour la première fois je vis ici, dans le Koutei, des *karbaux* (bœufs) qui paissaient dans les champs ainsi que des troupeaux de porcs qui erraient partout.

Après un léger repas nous partîmes pour remonter, en suivant les rives inhabitées, la rivière jusqu'à une maison dayak isolée, où nous arrivâmes un peu avant le coucher du soleil.

Elle était occupée par une vingtaine d'habitants, y

1. Suite et fin. — Voyez p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compris les enfants [1]. Nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit. Les Dayaks nous donnèrent du riz et des œufs. Les arbres étaient remplis en cet endroit de nids d'abeilles, et un fait digne de remarque est que ces insectes choisissent les arbres à écorce presque blanche, de sorte qu'on les aperçoit immédiatement.

Le 10 décembre nous nous mîmes de nouveau en route à la pointe du jour. De temps en temps les prahos joutaient ensemble, mais cette ardeur ne durait jamais longtemps. A midi nous fîmes un repas, et à une heure de l'après-midi mon praho enfila la Lawa, sur le parcours de laquelle nous devions arriver au partage des eaux entre Koutei et le Donsoun. Le Pangeran Sokmawiro resta en arrière afin de se procurer un praho mieux approprié à la navigation sur cette rivière qui compte beaucoup de rapides. Tomongoung était resté avec moi, mais je craignais beaucoup de voir ce bon vieillard mourir en route. Il était phtisique et crachait le sang. Un des capitaines du sultan avec un détachement de douze soldats me faisait escorte.

Pendant quatre heures nous ne découvrîmes pas la moindre habitation. Vers cinq heures nous vîmes un Dayak monté sur une échelle et quelques embarcations amarrées à la rive.

Je descendis à terre pour me dégourdir les jambes. On ne se figure pas comme c'est fatigant de passer des journées entières dans ces petites barques. Je trouvai la maison entièrement cachée dans un bosquet de maïs. Ses habitants me dirent qu'ils étaient établis ici depuis peu et qu'ils comptaient quatre familles avec neuf enfants. Les hommes étaient tous tatoués avec une figure ressemblant à deux S couchés, sur le front, le bras ou la jambe. En retournant à mon praho, je fus suivi par trois hommes avec leurs femmes et six enfants. Il était six heures passées, le moment de se baigner et de remplir d'eau les bambous. J'eus l'occasion de constater leur innocente simplicité. Les femmes ôtèrent le seul vêtement qu'elles portaient, un morceau de cotonnade bleue tourné autour des hanches. Les deux jeunes femmes sautèrent les premières à l'eau, tout près de mon praho; suivit ensuite la dame plus âgée avec son enfant de deux ans sur le dos. Après celles-ci vinrent les hommes et les autres enfants. Mon équipage de rameurs malais, non habitués à un semblable spectacle, se mit à rire; mais les indigènes n'y firent pas la moindre attention. Au bout de quelques instants ils sortirent de l'eau et rentrèrent chez eux.

1. M. Bock oublie de dire ici qu'en quittant Mouara-Pahou, il remonta la rivière Pahou. Le kampong, composé d'une seule maison, s'appelle Njaving. Il est indiqué sur la carte du docteur Schwaner dont *le Tour du Monde* a publié le voyage en 1862.



Radjah couronné. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

Le 17 décembre nous continuâmes notre voyage avant le lever du soleil. La Lawa devient ici plus étroite et n'a plus que 70 pieds de large. En route nous vîmes quelques carcasses de toits que nos avant-coureurs avaient établis pour passer la nuit. Vers huit heures nous pûmes rejoindre trois petits prahos montés par quelques Dayaks de notre escorte. C'étaient des hommes de Tjoudjoung Mondjout. Il y en avait quatre dans chaque praho, en costume de guerre et coiffés de chapeaux de rotang ornés de plumes de *Buceros rhinoceros* ou de l'*Argus giganteus*, espèce d'oiseau avec une corne sur le nez. Ils portaient une veste sans manches, en peau d'ours, et des colliers de perles autour du cou. Ils chantaient ou plutôt ils criaient; au milieu de chaque praho étaient posés leurs boucliers et leurs lances.

Vers midi nous touchâmes à une petite commune appelée Mallar, où je pris un bain et un lunch. En échange de quelques perles je réussis à obtenir ici une paire d'anneaux d'oreilles en bois cylindriques.

De Mallar nous nous dirigeâmes sur Keham-Tring (*Keham* signifie cataracte ou rapide), où nous arrivâmes un peu avant cinq heures. La rivière forme ici un rapide se terminant par une petite chute semblable à celle d'Ajar-Mantjour à Sumatra.

Nous commençâmes par attacher provisoirement nos quatre prahos à un grand arbre, sur la rive droite. Mes hommes se mirent ensuite à faire cuire du riz et tâchèrent de pêcher quelques poissons. Sur un grand arbre deux singes à long nez (*Nasalis larvatus*) nous regardaient tranquillement faire notre ménage.

Le 18 décembre nous essayâmes de faire passer les prahos par le keham. Il fallait les décharger complètement. On commença par le praho de Tomongoung. Quelques indigènes se mirent à l'eau, d'autres de la rive tiraient les embarcations au moyen d'une longue corde de rotang. Les Dayaks poussaient des cris épouvantables pendant cette opération. Je n'entendais que des *ja, ja* et des *aaioo, aaioo*. Après ce keham il en vint bientôt un autre, où il fallut recommencer le même jeu. Celui-ci était même plus difficile à franchir que le premier et il était suivi de plusieurs autres, mais de bien moindre importance.

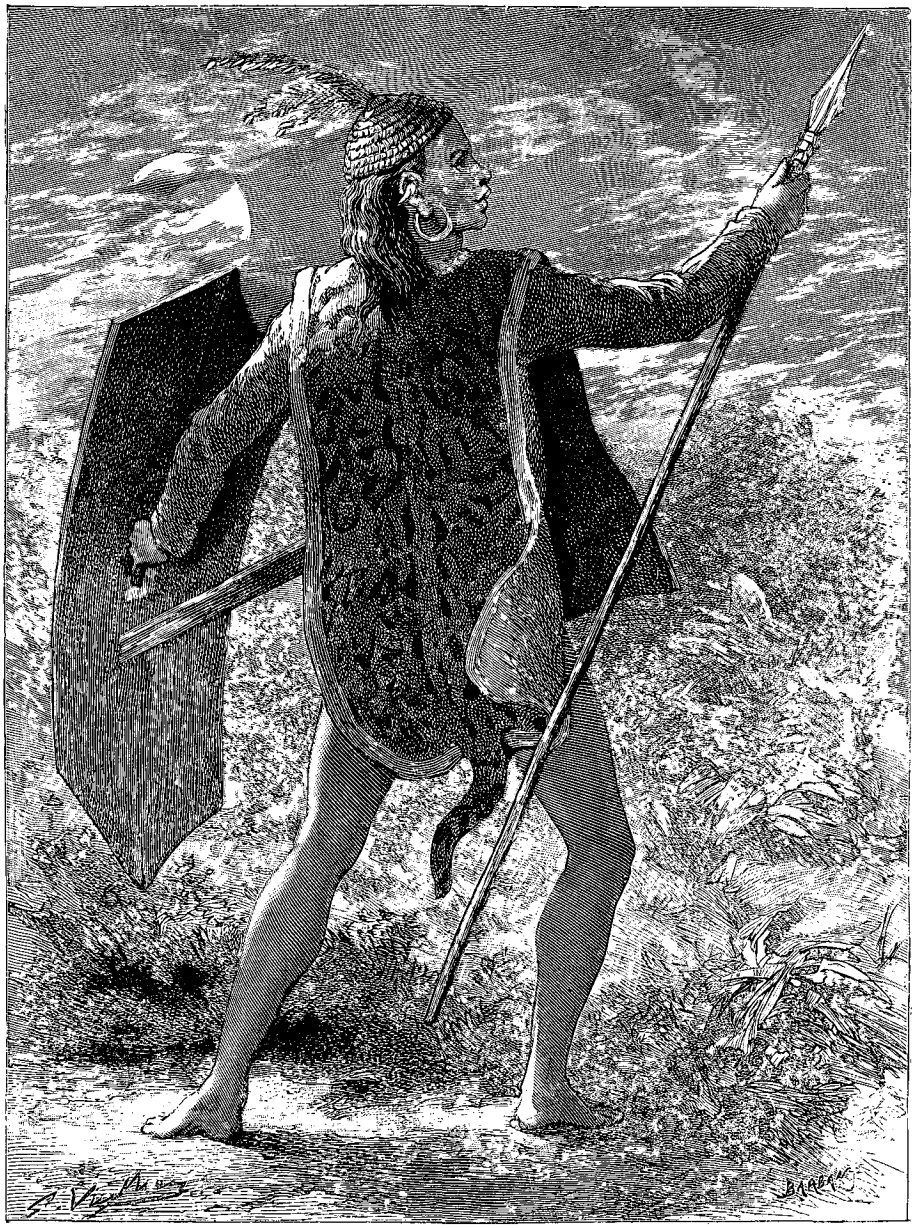
Vers neuf heures nous touchâmes au village de Longla, situé sur la rive droite, sur une petite colline, entouré de plantations de *nanka*, de cocotiers et de canne à sucre.

A midi nous arrivâmes à une autre colonie dayak, Longpoutih; elle compte 1 800 âmes et forme le kampong le plus grand et le plus coquet que j'aie rencontré dans les pays dayaks. En me promenant sur la rive,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon œil fut frappé par une image sculptée représentant un radjah ayant une couronne sur la tête. C'était là encore un signe que le village possède des crânes; J'errai ensuite entre les tombes qui se trouvaient devant les maisons; chacune avait un ornement de bois. Des buffles se reposaient dans la boue, et des porcs rôdaient partout. Je visitai successivement trois grandes maisons, toutes construites sur le même modèle et arrangées à l'intérieur comme les autres habitations dayaks. Dans l'une d'elles je vis pour la première fois un mantri dayak couché sur son lit de mort. Partout où je passais, je m'informais s'il y avait un mort, désireux de voir le cercueil et la cérémonie funèbre.

Au milieu de la salle, longue de 120 pieds, qui divi-



Un des hommes de Tjoudjoung-Mondjout. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

sait la maison dans sa longueur, un cercueil était suspendu à une sorte de charpente entre quatre piliers; il avait la forme d'un navire et les côtés en étaient peints en lignes ondulées rouges, blanches et noires. Sur le couvercle était déposé un *tjawat*, la ceinture que le défunt avait portée tous les jours; à l'une des extrémités était suspendu un animal en bois sculpté, destiné à préserver le mort de tous les dangers sur sa route vers le ciel des Dayaks. Devant le cercueil deux tiges de bambou portaient des lampions à l'huile damar qui brûlaient nuit et jour. Le corps était surveillé constamment par un gardien et l'on déposait régulièrement des aliments et de l'eau sur la bière, afin de préserver le mantri, ainsi que disaient les Dayaks, contre la faim ou la soif. Il était mort depuis quinze jours et le corps ne répandait pas la moinder odeur; le cercueil était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fermé hermétiquement au moyen d'une sorte de mastic que les Dayaks fabriquent avec de la gutta-percha mêlée aux fibres d'un certain arbre.

Ayant interrogé les Dayaks au sujet de l'époque des funérailles, ils me répondirent qu'ils l'ignoraient. Il fallait attendre pour cela un jour de bonheur, soit une bonne récolte de riz, ou une bonne prise de têtes.

« Vous comprenez, ajoutaient-ils : il s'agit ici des funérailles d'un chef. »

A la porte d'entrée de la salle j'aperçus la veuve du défunt et ses deux enfants vêtus de deuil; la femme et les enfants avaient la tête complètement rasée.

En retournant à mon praho, je vis le sultan arriver avec toute sa flottille. Les Dayaks amarrèrent leurs barques à la rive opposée et se séparèrent des Malais. Le praho du sultan fut placé à côté du mien, et le soir nous dînâmes ensemble sur un radeau où l'on établit à la hâte une table et des bancs.

A Longpoutih je goûtai pour la première fois le *dourian*, dont on avait offert au sultan un énorme panier. Son Altesse choisit un de ces fruits, y goûta et me le présenta ensuite comme bien mûr et d'une saveur délicieuse. L'odeur de ce fruit est très désagréable, et le goût... je ne puis mieux le définir qu'en le comparant à celui d'oignons pourris dans de la crème.

Le sultan fit payer aux Dayaks de Longpoutih un impôt assez lourd : 8 paniers de riz, 1 buffle et 1 chèvre. Ce fut une fête générale lorsque les animaux eurent été abattus. Chaque Malais en reçut un morceau; les chiens du village rongeaient les os. Le soir la colline était très animée. On avait allumé des feux sur lesquels les indigènes faisaient cuire leur poisson et leur viande. D'autres jouaient aux dés et même aux cartes, ou causaient par groupes.

Le sultan est toujours obligé de se faire accompagner d'une forte escorte, parce qu'il rançonne beaucoup les pauvres Dayaks sans jamais rien leur donner en échange. Il me raconta qu'il était accompagné de plus de 2000 indigènes : mais, comme toujours, il exagérait; je comptai environ 500 têtes.

Avant de quitter Longpoutih, j'envoyai 15 hommes pour explorer le Passir[1] et se renseigner au sujet des hommes à queue dont on parle dans cette contrée. Ils étaient munis de lettres pour le sultan de ce pays, le priant de me prêter son concours; mais après une absence de 33 jours ils me rejoignirent à Bandjirmasin, en me disant que c'était tout bonnement un conte et qu'il n'existait point de ces hommes. Le plus joli de l'affaire était l'affirmation du chef de cette petite expédition, qui prétendait les avoir vus lui-même dans le Passir et auquel j'avais fait une avance de 100 florins. Je suis presque certain que ces gens n'ont pas été dans le Passir, ce pays ayant la plus mauvaise réputation de tout Bornéo.

Le 20 décembre, à six heures du matin, nous partîmes pour traverser de nouveau vers midi quelques kehams qui nécessitaient le déchargement de nos embarcations. J'étais malade ce jour-là. Quatre Dayaks me portèrent dans mon hamac, à travers la forêt, pour reprendre le praho au delà des chutes. Le sultan et notre nombreuse suite de Dayaks et de Boughis, toujours disposés à se révolter, arrivèrent à la nuit à Mouara-Anan. Nous étions aux frontières du Koutei, et à partir de ce point le voyage devait se faire par terre. On alluma des torches pour éclairer le débarquement, qui était assez difficile, les échelles étant mauvaises et les bords de la rivière défoncés et glissants par suite des pluies continues.

Nous pénétrâmes dans la forêt pour gagner la rivière Benangan, affluent du Teweh qui se jette dans le Barito. La route, un simple sentier, était frayée par notre avant-garde, le Pangeran Sikamandri et ses Dayaks. L'un de ceux-ci venait d'être assassiné, mais ils n'avaient eu jusqu'à ce moment aucune rencontre avec des tribus ennemies. Sikamandri avait fait construire à la hâte sur ce chemin une série de cabanes pour nous loger convenablement. Il y avait trois habitations, une pour le sultan, une deuxième pour moi et une troisième pour les pangerans, de plus un nombre de hangars assez grand pour loger 500 hommes. Nous étions gardés par quatre postes d'observation ou corps de garde avec des sentinelles, les fusils chargés à l'épaule, afin de prévenir quelque surprise de la part des Dayaks sauvages des environs.

Les maisons construites en si peu de temps par les Dayaks de Sikamandri étaient vraiment merveilleuses. Elles étaient toutes en bambou tressé et en écorce, pourvues d'excellents bois de lit de bambou; chaque pièce était meublée d'une table ronde. Son Altesse était satisfaite comme moi du travail de son pangeran et l'en remercia. Nos gens, porteurs des bagages, firent de leur mieux dans l'obscurité pour déposer et ranger leurs charges dans nos habitations respectives.

« Nous devons poursuivre notre route demain matin, dis-je au sultan qui vint s'asseoir à côté de moi sur mon matelas.

— Vous êtes toujours pressé, me répondit-il; je suis fatigué, je voudrais me reposer ici pendant quelques jours.

— Nous n'avons pas assez de riz pour rester longtemps en route, et que pourrons-nous trouver au milieu de ce désert? Nos gens mourront de faim.

— Les miens ne reçoivent déjà depuis une semaine qu'une seule portion de riz par jour. Ils savent bien comment s'y prendre pour se procurer des fruits et du poisson, c'est leur affaire. »

Malgré les observations de Son Altesse, je quittai Mouara-Anan le lendemain matin de bonne heure pour traverser la forêt. 52 coulis portaient mes bagages et mes provisions et j'étais accompagné d'une escorte de 18 hommes armés, sous les ordres de 2 kapitans. Notre petite caravane se composait en tout de 77 personnes. Aucun de nous ne connaissant le chemin,

1. Le Passir a été visité il y a une trentaine d'années par von Dewall et von Gaffron. Dans la relation de ce voyage on indique l'origine de ce conte des hommes à queue.

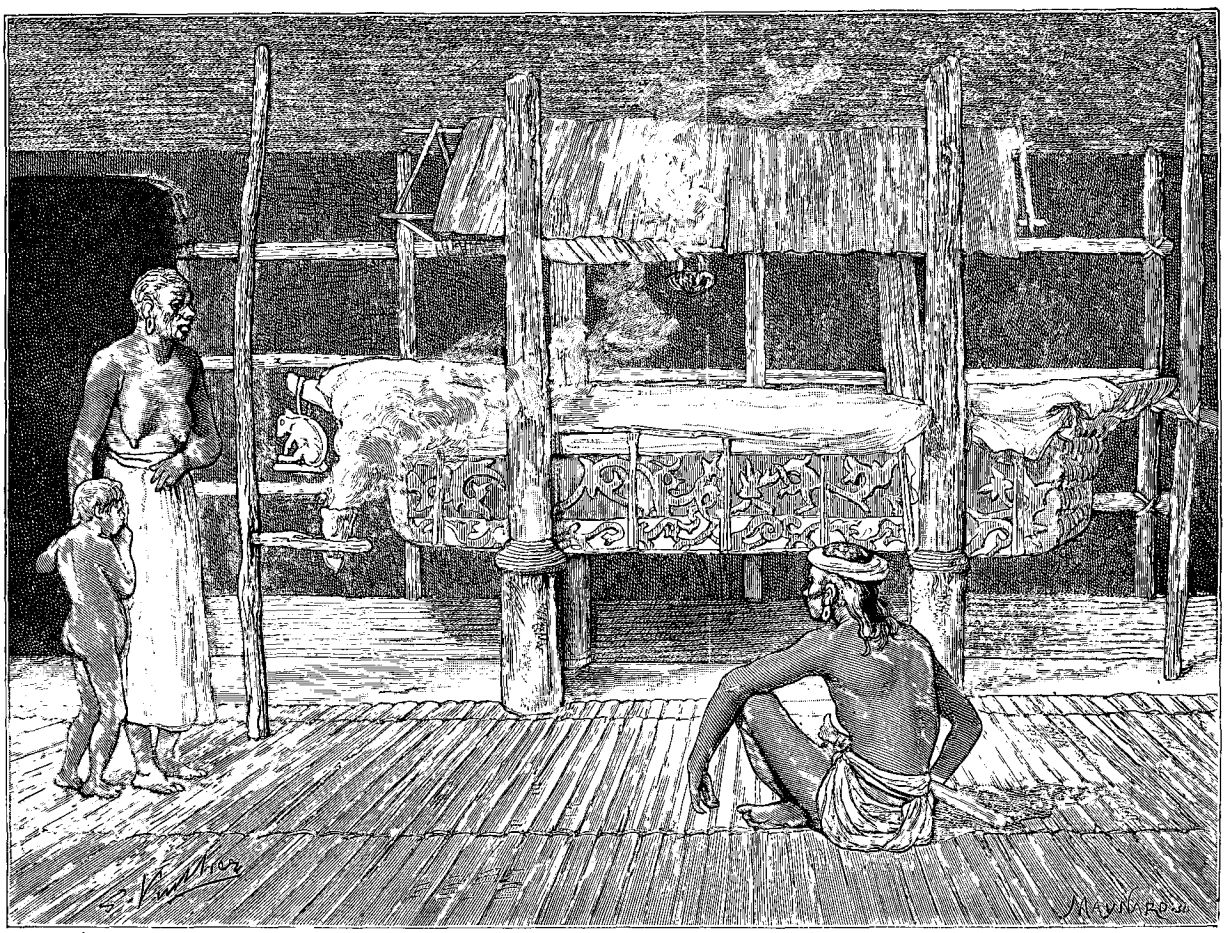
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous suivîmes un sentier à la grâce de Dieu. Chacun des Dayaks avait une charge de 40 à 60 livres à porter. Ils devaient traverser la forêt à marches forcées, sans s'arrêter depuis l'aube jusqu'à la nuit, et ne prendre qu'une heure pour le repas au milieu de la journée.

Le temps était superbe ce jour-là et tout le monde était de bonne humeur.

Nous avions toujours de l'ombre et de la fraîcheur, mais la route était détestable, sans compter l'énorme quantité de collines que nous avions à franchir. Le premier jour je comptai plus de vingt ruisseaux, rivières et précipices qu'il fallait traverser. Les Dayaks improvisèrent alors des ponts avec des troncs d'arbres ou de longs bambous. J'étais souvent obligé de me faire conduire par la main par un Dayak, afin de ne pas tomber dans le précipice. Je souffrais de la soif et mes gens avaient bu toute notre provision d'eau filtrée.

Vers la fin de la journée nous arrivâmes à un grand hangar, que l'avant-garde avait établi pour passer la nuit. Lorsque je voulus faire préparer un repas par mon cuisinier, je m'aperçus que les porteurs de provisions n'étaient pas encore là; et l'on me disait qu'ils étaient si loin en arrière qu'il ne fallait pas s'attendre à les voir arriver le soir même. Les Dayaks de ma



Catafalque d'un chef dayak. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

suite m'offrirent du riz, mais, me souvenant des avertissements du sultan, je refusai poliment.

Voyant un Dayak cueillir des fruits ressemblant beaucoup à des prunes, qu'ils appellent *rawa-rawa*, j'en acceptai quelques-uns. Ils avaient un goût de groseilles un peu acides.

Les hommes firent des feux, et pendant que quelques-uns s'occupaient à faire cuire le riz, d'autres se couchaient par terre et formaient un véritable bivouac. Après avoir fait poser mon matelas par terre, je m'enveloppai dans une couverture de voyage, me couchai dessus et fermai bientôt les yeux jusqu'au lendemain.

Le 22 décembre à six heures du matin, nous nous remîmes en route, mais le chemin était presque impraticable. Les Dayaks me montraient beaucoup d'arbres à gutta-percha; d'un coup de mandau ils en firent couler le suc laiteux. Vers cinq heures de l'après-midi nous arrivâmes à un camp de Dayaks, qui nous attendaient, très désireux de voir le sultan et le blanc. Je tombais de fatigue, n'ayant rien mangé de substantiel depuis deux jours. Je mangeai ce soir-là quelques autres fruits sauvages, appelés *tjoo*; ce sont de petites pommes, ayant le goût de groseilles. Pendant la nuit arrivèrent enfin mes porteurs de provisions et je me fis préparer immédiatement un repas pendant qu'il pleuvait à verse.

Le 23 décembre la route n'était plus qu'une mare

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boueuse. Mes bottes étaient usées, je n'avais pour chaussures qu'un seul soulier au pied droit et un torchon au pied gauche. Après une marche assez longue et fort ennuyeuse nous arrivâmes enfin à la rivière Benangan, et nous la passâmes sur un gros arbre tombé en travers.

Vers trois heures de l'après-midi nous touchâmes à une plaine remplie de pierres au milieu de la forêt. Le sultan m'avait déjà parlé de ce Djan batou. Il m'avait dit qu'il existe même des routes souterraines en pierres, formées par les eaux. Les pierres que je voyais ici variaient de grandeur à l'infini; il y en avait depuis la grosseur d'une noix de coco jusqu'à celle d'une maison. Quelques-unes étaient couvertes d'une végétation touffue, et il fallait traverser cette plaine avec de grandes précautions afin de ne pas glisser dans les fentes. Beaucoup de mes gens tombaient.

Vers cinq heures du soir nous abordâmes le Boumboungan, affluent du Benangan, où nous trouvâmes un grand nombre de cabanes dayaks abandonnées. Nous nous y arrêtâmes pour nous restaurer.

Mercredi 24 décembre nous quittâmes le Boumboungan. Il avait plu à verse toute la nuit, de sorte que le sol était de plus en plus détrempé. Fort heureusement le voyage à pied devait prendre fin ce jour-là. La route était couverte d'un à deux pieds d'eau et toujours remplie de pierres; les ponts dayaks étaient submergés. C'était une journée affreuse. Nous rencontrâmes des Dayaks qui voulaient absolument m'offrir du riz et des fruits et furent très étonnés de mon refus.

Nous passâmes aussi devant les ruines d'un fort dayak que Sourapatti avait habité[1]. Le terrain commençait à devenir de plus en plus accidenté; les plus hautes collines avaient de 400 à 420 pieds. Nous avions aussi beaucoup de ruisseaux et de rivières à traverser. Près de Teko je rencontrai Pangeran Kartasari avec ses Dayaks, qui revenait sur ses pas pour aller au-devant du sultan. A midi et demi nous étions à Teko, ou Takko, sur le Kali Benangan, où nous trouvâmes des prahos pour nous conduire au Teweh. C'était Raden Kasouma, de Teweh, qui nous avait procuré ces embarcations; il était également parti à la rencontre du sultan.

A une heure de l'après-midi je quittai Teko. Nous allâmes bon train en descendant le courant. L'équipe avait beaucoup de peine à éviter les troncs d'arbres flottants et les rapides et tournants fort nombreux dans ce cours d'eau qui coule constamment sous une voûte de verdure. De temps en temps nous remarquâmes quelques rizières cultivées par les Dayaks. Vers trois heures nous arrivâmes à un rapide que nous descendîmes avec une vitesse vertigineuse. Nous passâmes devant plusieurs colonies dayaks, parmi lesquelles l'habitation de Radjah Temoungoung, entourée de fortifications dayaks, c'est-à-dire de palissades très élevées et pointues[1]. A cinq heures nous atteignîmes le kampong Benangan, où la rivière de ce nom se jette dans le Teweh. Ici nous nous reposâmes pendant une heure, et en prenant un praho plus grand et plus commode je me dirigeai vers le village de Teweh; mes gens ramèrent toute la nuit afin d'atteindre le village le lendemain, jour de Noël.

Dans la matinée du 25 décembre nous rencontrâmes deux prahos montés par des Dayaks armés. Ils nous dirent qu'ils venaient d'apprendre que les Dayaks de Koutei étaient en guerre avec les Dayaks du Dousoun. Ils étaient en route pour aider les leurs. Quoique Sahadan, mon guide, leur dît que c'était un faux bruit et qu'ils feraient mieux de rentrer chez eux, ils n'en continuèrent pas moins leur chemin. A midi j'arrivai au fort hollandais de Teweh[2], où la rivière de ce nom mêle ses eaux à celles du grand Barito ou Dousoun.

Un grand nombre de Dayaks et de Malais, hommes, femmes et enfants, étaient réunis devant la maison de Raden Kasouma, attendant l'arrivée du praho de la commission : c'est ainsi qu'ils nous désignaient.

J'acceptai l'hospitalité de Raden Kasouma, et comme c'était jour de Noël, je me régalai de plum-pudding et de champagne.

Quel changement en mettant pied à terre sur le sol sous la domination directe du gouvernement néerlandais! A Koutei on ne connaît ni ordre ni justice : les administrateurs tirent chacun de leur côté, autant qu'ils peuvent; la population est démoralisée, le vol est à l'ordre du jour, les gens ont peur les uns des autres. Ici, au contraire, on voit éclore la civilisation, le commerce; il y a un tribunal indigène, le travail est payé, les otages et l'esclavage n'existent plus. Les Dayaks et les Malais vivent ensemble en bonne intelligence.

Samedi 28 le sultan et sa suite nous rejoignaient à Teweh, et le même jour dans l'après-midi je quittais cette localité pour descendre vers Bandjirmasin. J'avais une excellente équipe qui ramait nuit et jour, ce qui me permit d'atteindre en très peu de temps la capitale de la résidence sud-est de Bornéo. J'y arrivai la veille du Jour de l'An au soir, mais j'étais très malade.

Le 2 janvier 1880, le sultan de Koutei fit également son entrée à Bandjirmasin. Il fut salué par onze coups de canon tirés par le bâtiment de guerre hollandais *Ounarang*, qui remonta le fleuve à sa rencontre.

V

Séjour à Bandjirmasin et voyage à Amountai.

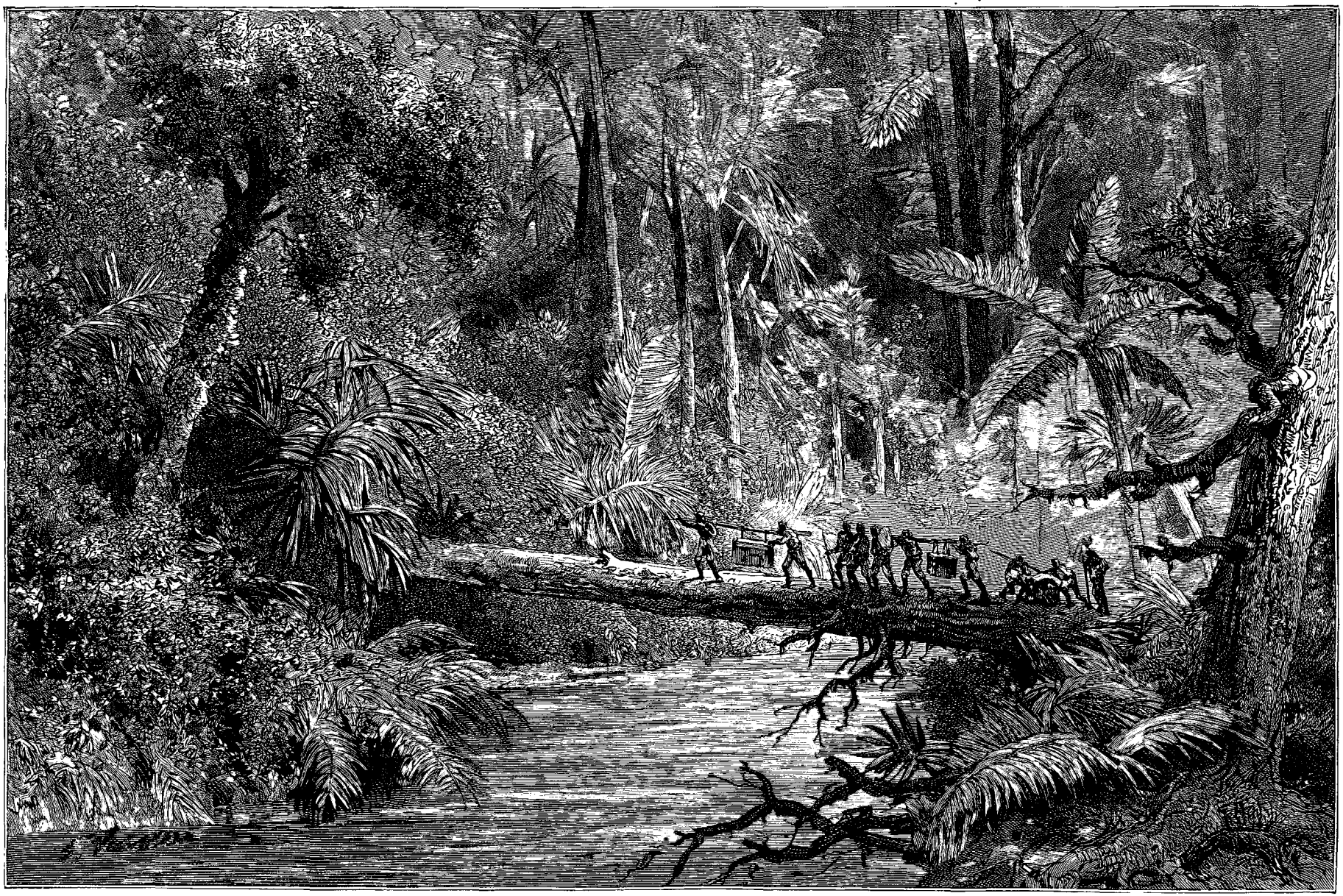
Bandjirmasin, la capitale du sud de Bornéo, a une population de 38 000 âmes, qui habitent des maisons flottantes ou des kampongs de l'île Tatas et des deux rives du Kween et du Kayou-Tangi. La ville a un aspect très original; à cause des inondations journa-

1. Probablement l'ancienne Kotta-Bemounen, signalée par Van Rees dans son ouvrage sur la guerre de Bandjirmasin.

1. Probablement Kampong ou Kotta-Pangin, détruit par les troupes hollandaises pendant la guerre de Bandjirmasin.

2. Ce fort a été construit en mars 1863, après que les Hollandais eurent chassé Sourapatti de cette contrée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la rivière de Benangan. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lières, les maisons sont exhaussées sur pilotis de trois à quatre pieds de haut. Il y a peu de routes, les communications se font généralement par eau.

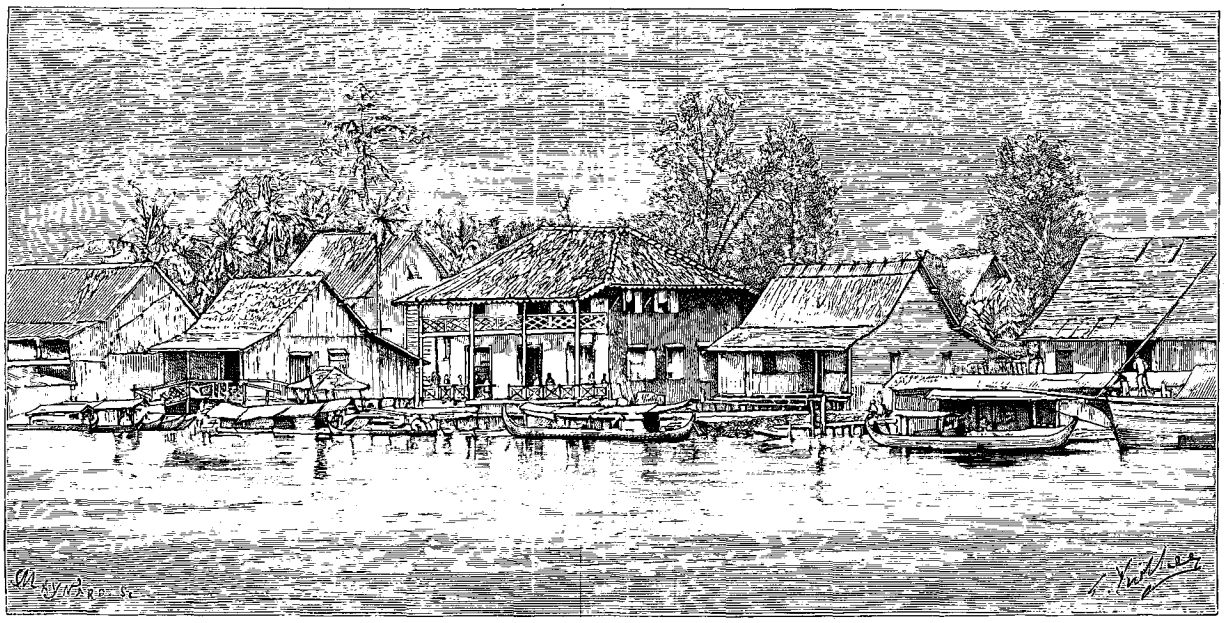
Les quartiers de la ville qui m'intéressaient le plus étaient les kampongs indigènes. Le matin surtout les rivières offraient un spectacle très animé. Des centaines de petites barques (*tembangan*), chargées de toutes sortes de légumes, de fruits et de fleurs, se croisent, vont et viennent en tous sens. Elles ont la proue et la poupe très pointues et très élevées et un toit au milieu, qui abrite une femme coiffée d'un grand chapeau de feuilles de palmiers, que portent aussi les femmes dayaks et qui couvre entièrement la partie supérieure du visage.

Me promenant dans ma barque au milieu de tous ces tembangans, qui formaient en quelque sorte un marché flottant, je jouissais des parfums des fleurs qu'achètent les Malaises et les Chinoises pour s'en parer les cheveux. De temps en temps ces parfums étaient remplacés par une odeur détestable provenant d'une barque chargée de dourians ou de poissons secs.

Le long des rives sont amarrés de nombreux *sampang*, de grandes embarcations couvertes, construites en bois de fer par les habitants de Bandjirmasin, et qui servent surtout pour les voyages au loin. Beaucoup de ces sampangs étaient chargés de poteries ou de noix de coco, de pisangs et de canne à sucre, produits qui arrivent ici en masses d'Amountai, l'Éden des cultivateurs.

Vers midi l'animation cesse et les marchandes conduisent leurs barques chez elles.

Je visitai plusieurs fois le kampong chinois, situé sur la rive droite du fleuve, juste en face du quartier européen. Le lieutenant chinois Li-Boun-Kim me reçut



Quartier chinois à Bandjirmasin. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

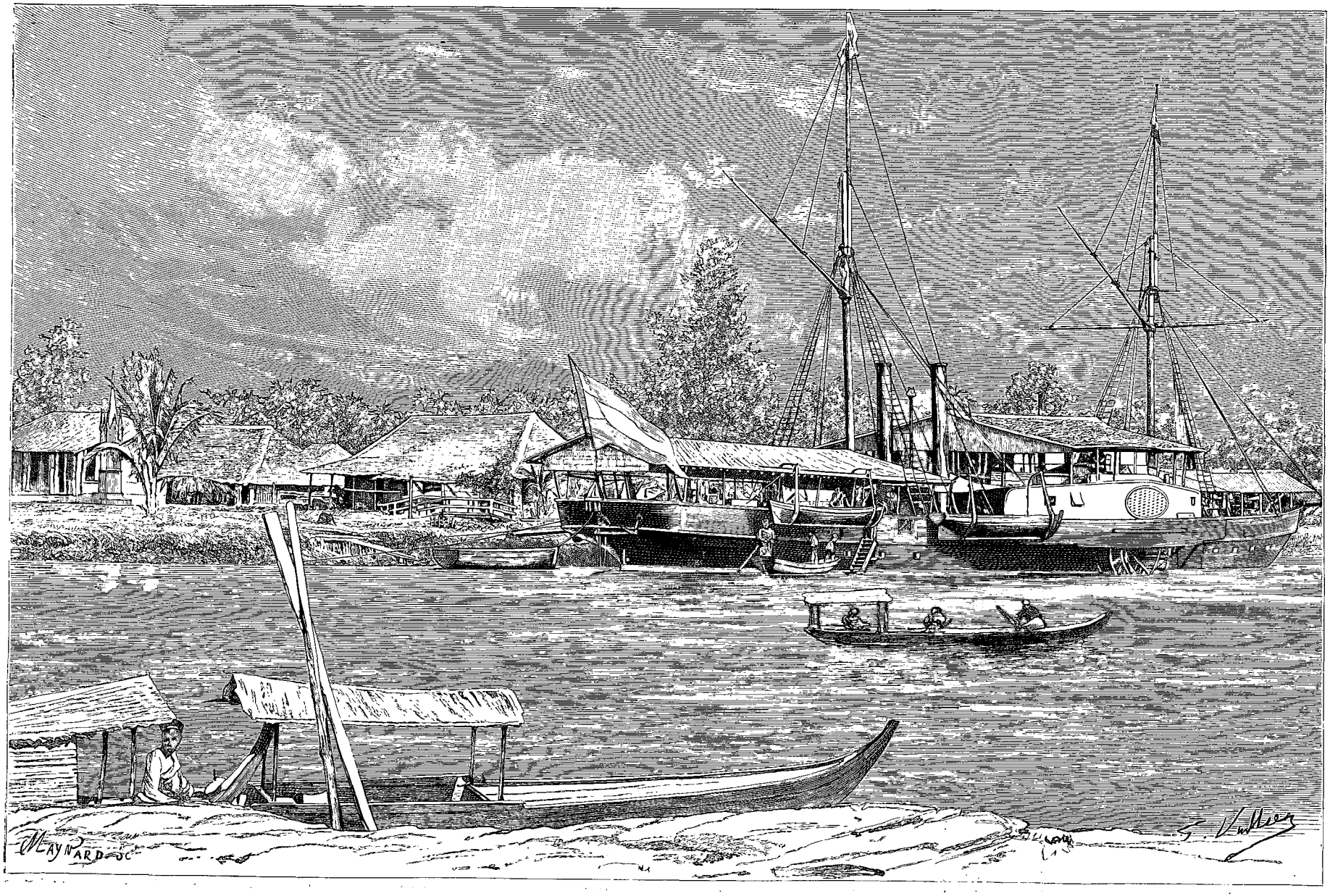
très cordialement et me rendit plusieurs services. Il habite une belle maison installée à l'européenne et très confortable.

Son thé était excellent : j'en acceptai une tasse à chacune de mes visites. Comme les fonctions honorifiques de chef du kampong chinois sont toujours confiées aux personnes les plus influentes, Li-Boun-Kim est un des principaux négociants de Bandjirmasin. Il possède plusieurs grands navires, au moyen desquels il trafique avec Singapour, Bali et Java ; il est aussi entrepreneur des fournitures militaires, tant de la capitale que des diverses stations de l'intérieur. C'est un homme très poli, très bon et réputé pour son honnêteté, sa probité et ses capacités commerciales. Le quartier chinois est composé presque exclusivement de boutiques ou de prêteurs sur gages. Le propriétaire est ordinairement assis sur le seuil de la porte ou sous la véranda avec une longue pipe d'opium à la bouche, très correctement vêtu d'une *kabaye* blanche à boutons d'or ou d'argent, et d'un large pantalon de coton noir, le tout complété par l'éternelle queue.

Les prêteurs sur gages avancent de l'argent au taux de 24 pour 100 d'intérêt par an, et il faut que la garantie soit bonne. Ils ont tous l'air bien portant et prospère.

Dans les boutiques chinoises, tout est à bien meilleur marché qu'au quartier européen : le principe des Chinois est de gagner peu, mais de vendre beaucoup. Le marchand chinois est toujours poli. J'entrais souvent pour examiner les marchandises sans rien acheter, ce qui n'empêchait jamais le marchand de m'offrir un siège, un cigare et une tasse de thé ou un verre de bière. Les Chinois exercent ici également les métiers de jardiniers, charpentiers, tailleurs, bottiers, bijoutiers, etc. Le soir ils se trouvent devant leurs portes, éclairées par une lanterne, causant et jouant aux cartes avec des amis, car ils sont tous joueurs dans l'âme. Lorsqu'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rivière à Bandjirmasin. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chinois s'est ruiné au jeu et qu'il a perdu jusqu'aux boutons d'or de son habit, il s'en va aux mines d'or de Martapoura pour tâcher de réparer ses pertes.

La partie de la ville habitée par les fonctionnaires hollandais se trouve dans l'île de Tatas, sur les rives du Kayou Tangi. Ce quartier est traversé par un grand nombre de petits canaux, sur lesquels les indigènes naviguent dans de petits tambangans pendant la marée haute; lorsque les eaux sont basses, ces canaux ne sont guère que des mares de boue d'où émanent des miasmes pestilentiels qui rendent la ville très malsaine. Les maisons sont toutes en bois et n'ont rien d'extraordinaire; celle du résident est la plus grande. Il y a à Bandjirmasin environ cent fonctionnaires européens civils et militaires. Les casernes pour les troupes sont très spacieuses. Il y a aussi un hôpital, un cercle où l'on trouve les journaux européens, un hôtel ou *pasangrahan*, subventionné par le gouvernement colonial, car les voyageurs qui visitent Bandjirmasin ne sont pas nombreux. J'étais descendu à cet hôtel et je n'ai eu qu'à m'en louer; la table y est très bonne.

Les Arabes, les Chinois et les Boughis de Bandjirmasin sont administrés et gouvernés par leurs propres chefs, nommés par le résident hollandais. Les indigènes de la ville et du district ont également leur chef à eux, qui porte le titre de *ronggo*; il est nommé et salarié par le gouvernement colonial, tandis que les fonctions des autres chefs sont purement honorifiques.

Bandjirmasin est un des ports commerçants les plus anciens de Bornéo; il est fréquenté régulièrement par un grand nombre de navires, qui viennent y prendre du rotang, de la gutta-percha, des nids d'oiseaux comestibles, de la résine, de la cire et de fort jolies nattes de rotang fabriquées par les Dayaks du Kapouas et du Kahayan. Elles valent de 12 à 16 francs, selon la grandeur. On exporte aussi beaucoup de poissons secs, du bois de construction, de la poudre d'or et des diamants, mais ces derniers diminuent graduellement. Par contre, on importe des cotonnades blanches, noires et imprimées, du tabac, du sel, de l'opium, des poteries chinoises, du fil de laiton et des perles.

Autrefois Bandjirmasin était célèbre pour ses diamants et fournissait presque exclusivement les tailleurs d'Amsterdam avec les produits des mines de Martapoura: mais depuis la découverte des diamants du Cap on a presque abandonné les mines de Bornéo[1]. D'ailleurs les pierres précieuses sont ici presque aussi chères qu'en Europe.

Quoique les mines de Martapoura ne soient plus exploitées depuis quelques années, quelques rusés Chinois, pour soutenir la réputation de Bandjirmasin, y font venir tous les ans pour plus de 250 000 francs de diamants du Cap, qui d'ici sont réexportés en Chine et vendus aux nombreux princes, sultans, radjahs et nobles seigneurs de l'archipel malaisien comme diamants de Martapoura.

1. Les diamants de Bornéo ont été de tout temps vendus principalement en Asie, aux grands seigneurs et aux radjahs. Il n'en est venu que rarement en Europe. Avant la découverte des mines du Cap, les tailleurs de diamants d'Amsterdam travaillaient principalement des diamants du Brésil.

Aussitôt que ma santé fut suffisamment remise, je quittai Bandjirmasin. Je partis donc le 26 janvier pour me rendre à Amountai. Le résident hollandais, Meyer, mit à ma disposition le petit vapeur de l'État *Sailoos*, qui m'était très utile pour atteindre promptement ma destination. On voyage ici ordinairement en *djoukong* ou sampang, grandes barques manœuvrées par 8 ou 12 rameurs indigènes. Au milieu de ces barques se trouve une petite place couverte réservée pour le passager et les bagages; mais ce moyen de locomotion est extrêmement fatigant : il faut rester des journées entières dans la même position, sans pouvoir même s'étirer les jambes de temps en temps[1].

Nous partîmes à sept heures, moi et deux de mes domestiques, Tan-Hi-Wat, qui était déjà très habile à préparer des oiseaux, et Kitjiel. Tous deux étaient de fidèles et honnêtes serviteurs.

Vers cinq heures de l'après-midi nous arrivâmes à Mouara-Bahan, appelé aussi Marabahan ou Bekompei. Cet endroit se trouve sur la rive droite du Barito, juste en face de l'embouchure du Nagara; c'est le siège des autorités civiles et militaires. L'assistant-résident est surtout chargé de surveiller la douane, la perception des contributions directes et toute sorte d'affaires de police. Les Hollandais occupent sur ce point stratégique un fort qui domine le confluent du Nagara et du Barito et barre ainsi le passage qui donne accès à l'intérieur du pays. C'est une place très animée; pendant plus d'une demi-heure nous longeâmes une rangée de maisons construites sur le bord du fleuve, toutes très coquettes et entourées de jolis jardins et de plantations de bananes et de cocotiers. Quelques mosquées pour les croyants complétaient ce petit paysage. Devant chaque maison se trouve un radeau sur lequel on a établi les *djambang* (cabinets de bains). Des centaines d'embarcations de diverses grandeurs sont amarrées sur la rive.

Mon bateau fit ici du charbon, et, par un clair de lune splendide, le capitaine continua sa route toute la nuit, afin de pouvoir atteindre Amountai le lendemain vers midi. La soirée n'était pas fraîche et la machine du bateau augmentait considérablement la chaleur.

Aussi les moustiques nous empêchaient-ils de dormir. Par contre, je ne regrettai point cette insomnie, car les sites varient ici à l'infini et tiennent le voyageur constamment éveillé.

Vers quatre heures et demie du matin, nous commençâmes à longer la grande ville de Nagara. Cela dura plus de deux heures. Hommes, femmes et enfants étaient sur pied pour nous voir passer.

Nagara est une ville très industrielle. Les armes à

1. Comme les indigènes passent une grande partie de leur existence dans ces petites barques, il est probable que c'est pour cette raison qu'ils ont généralement le buste et les bras plus développés que les jambes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

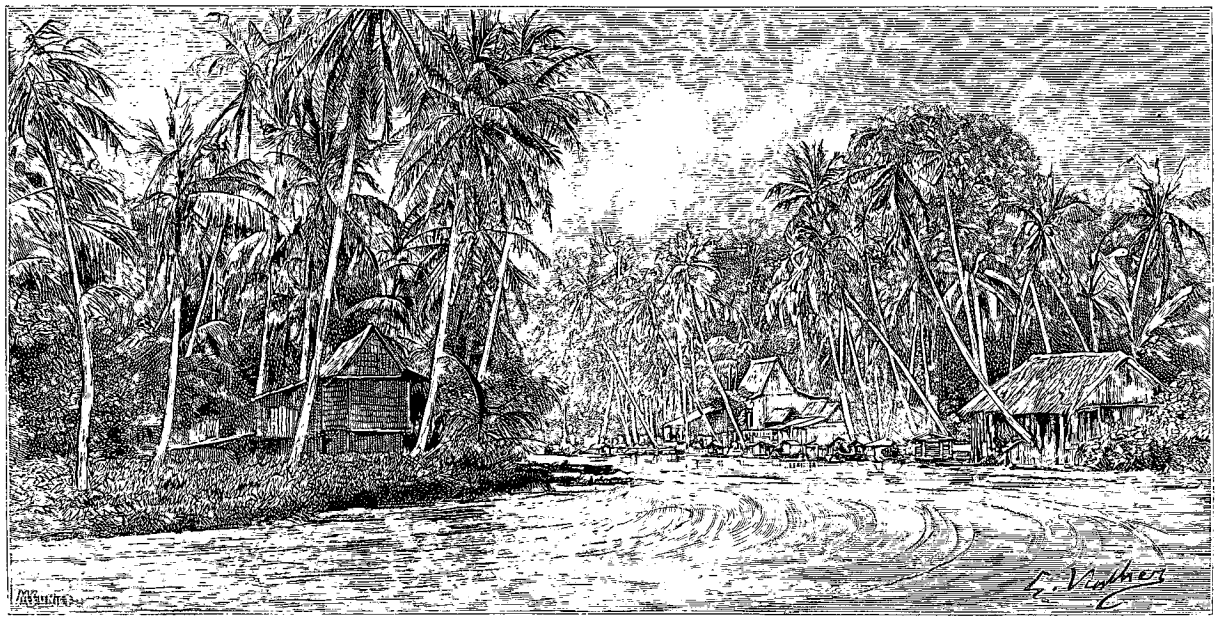
feu et les *klewang* qu'on y fabrique sont réputés dans tout l'archipel indien; le fer vient du Dousoun, mais depuis quelque temps les Hollandais interdisent la fabrication d'armes. On y voit aussi de grandes poteries, mais les produits qu'ils fabriquent sont extrêmement fragiles. Cependant la terre est très bonne. Les constructeurs de bateaux sont nombreux à Nagara; ils fabriquent de grandes barques en bois de fer. Les femmes tressent des nattes et des toits d'atap ou de feuilles de sagoutier, dont les Malais ont ici de grandes plantations. Tous ces articles se vendent à Bandjirmasin. Les rivières et les lacs, qui sont très nombreux, abondent en poissons et en crevettes, d'excellente qualité. Une espèce de petit canard sauvage (*belibit*) est expédié d'ici à Bandjirmasin et même à Java. Ces canards ont un goût exquis et ne coûtent que 50 centimes pièce. La contrée est très fertile. On s'y occupe aussi de l'élevage des buffles.

Nulle part dans Bornéo je n'ai vu une population aussi dense qu'à Nagara et Amountai; les habitations se suivent sans interruption. D'après l'assistant-résident on compte dans le district d'Amountai plus de 300 000 âmes. J'estime qu'il y en a bien plus. Le pays a prospéré étonnamment depuis qu'il est gouverné par la Hollande.

Il était midi lorsque, le 27, nous arrivâmes à Amountai. L'assistant-résident, M. Clausz, m'offrit l'hospitalité. Mes gens furent logés dans le village.

On trouve à Amountai beaucoup de fruits, que l'on transporte à Bandjirmasin pour y être vendus. Les sagoutiers y sont très abondants.

Au-dessous de l'assistant-résident se trouve le régent



Nagara, la rivière. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

ou *raden*, fonctionnaire indigène, qui est immédiatement sous ses ordres et que l'on paye bien afin qu'il maintienne le calme et l'ordre dans le pays.

M. Clausz est très chargé de besogne, mais il aime le travail et c'est un homme de beaucoup de tact, calme et ferme, qualités indispensables dans cet important district de Bornéo. Il est aidé par deux contrôleurs, l'un à Barabei, l'autre à Tandjong, et une demi-douzaine de clercs indigènes; la garnison compte environ deux cents hommes.

VI

Voyage à Barabei et séjour à Mindai.

Tout le pays autour d'Amountai est plat et marécageux et offre peu de ressources au naturaliste. Je partis donc le 29 janvier 1880, à sept heures du matin, pour Barabei. A cette fin je louai deux barques, un grand praho pour mes bagages et un plus petit pour moi et mon fidèle serviteur Kitjiel; Tan-Hi-Wat prit place dans le grand praho pour avoir soin de mes bagages.

Nous naviguâmes d'abord sur le Balangan, dont les rives sont très peuplées, et ensuite sur le Krias ou Karias. Cette dernière rivière est si étroite que deux prahos de trois pieds de largeur peuvent à peine s'y croiser; nous en rencontrâmes plusieurs qui allaient à Amountai pour vendre des fruits et du sagou. Le cours d'eau traversait une forêt de roseaux, habitée par des hérons, des bécasses et surtout des moustiques. Au loin s'étendait la chaîne de montagnes qui sépare le territoire hollandais du sultanat de Passir. Du Krias nous entrâmes dans le Soungei Kambat, qui est beaucoup plus large, mais dont le courant, que nous avions à remonter, est très fort. Près du village de Batou-Tanga le voyage par eau prit fin, et je fus agréablement surpris en rencontrant ici un compatriote, le docteur Michel Cohen, qui me reçut chez lui. C'est un des nombreux officiers de santé étrangers au service

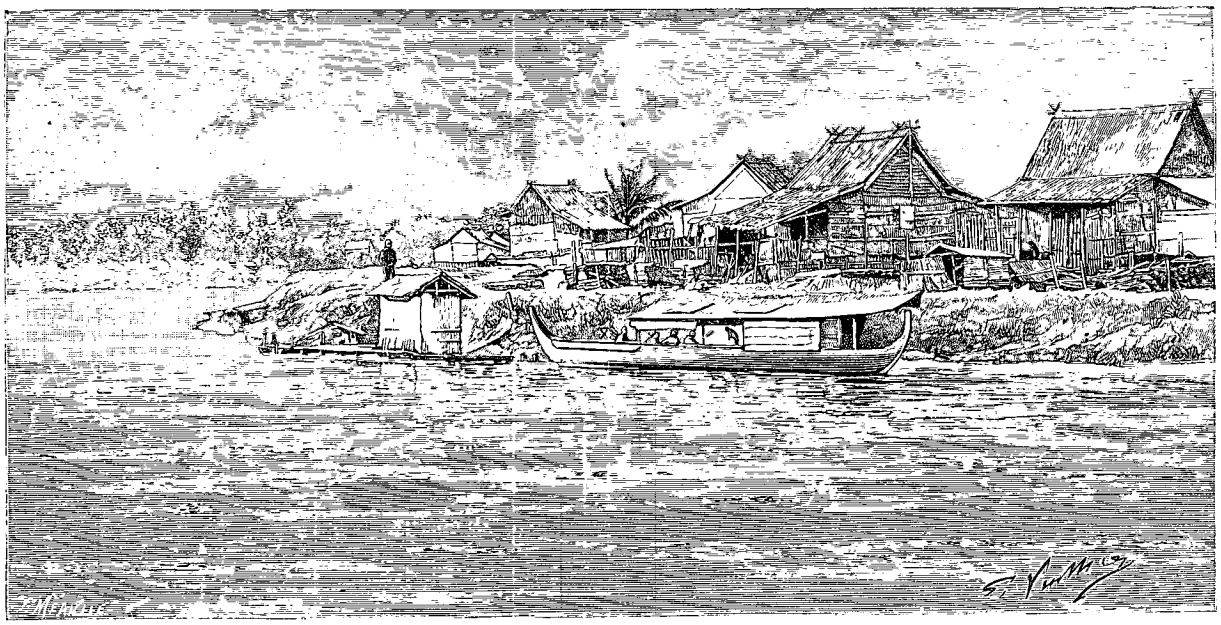
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

militaire des Indes néerlandaises. Le contrôleur de Barabei, M. Dannenborgh, que j'avais informé de mon arrivée, avait eu la gracieuseté de m'envoyer un cheval afin de m'épargner une promenade à pied d'une couple d'heures. Après avoir pris des arrangements pour l'envoi de mes bagages, le docteur Cohen et moi, nous partîmes à cheval pour Barabei. Tout le chemin est bordé d'habitations entourées de superbes cocotiers et autres arbres fruitiers. Nous arrivâmes à destination un peu après deux heures et fûmes reçus par le contrôleur, qui nous attendait avec une excellente table de riz toute servie, à laquelle nous fîmes grand honneur.

Barabei est un grand village avec une garnison. Outre le contrôleur il y a un capitaine, deux lieutenants et un médecin, tous mariés, de sorte qu'ils sont assez nombreux pour la partie de whist qui forme une de leurs grandes distractions. Pour augmenter mes collections le contrôleur m'engagea à aller à Mindai, où, au dire des indigènes, je trouverais beaucoup d'oiseaux et de mammifères. J'engageai donc immédiatement 24 coulis pour le samedi 31 janvier. J'envoyai mes hommes en avant avec les coulis et je pris congé de mon hôte le 1er février.

La route vers Birayan est très peuplée d'artisans malais et de planteurs. On cultive ici deux sortes de palmiers : le sagoutier et le cocotier. Du sagoutier on trouve dans le sud de Bornéo des plantations très importantes, quoique les indigènes ne mangent que les racines et non le sagou, qu'ils ne savent pas préparer. Les feuilles servent pour couvrir les toits et pour tresser des nattes.

Vers midi nous arrivâmes à Birayan ou Greian, où



Amountai (voy. p. 363). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

mon domestique chinois, Tan-Hi-Wat, avait logé soigneusement mes bagages dans la maison de mon guide, espérant que je ne pénétrerais pas plus avant dans l'intérieur du pays. Ce guide, qui m'avait été recommandé par le contrôleur de Barabei, s'appelait Lora; il connaissait très bien le pays, avait beaucoup d'énergie et était un excellent chasseur. Dans une discussion qu'il avait eue quelques années auparavant avec un Dayak, celui-ci lui avait coupé l'oreille d'un coup de mandau : mais Lora avait tranché la tête au Dayak. Lora était brutal, intelligent et rusé. M. Dannenborgh me conseilla d'être circonspect dans mes rapports avec lui, et l'expérience m'a prouvé qu'il avait raison. Cependant, je le répète, Lora était un excellent guide, qui connaissait la valeur des services qu'il vous rendait. Tous les habitants de Birayan le détestaient, tout en ayant peur de lui. Il avait rempli ici les fonctions de *kapala kampong*, chef de village, et il prétendait qu'il avait été relevé de ces fonctions sur sa demande : mais le véritable motif de cette démission était un déficit dans sa caisse après la perception des impôts.

Birayan est un village assez pittoresque et animé, situé en grande partie sur la rive gauche du Batou Kijan et habité par 2 000 Malais. Les bords de la rivière ont ici une hauteur variant entre 30 et 50 pieds. Le village ressemble à un nid au milieu d'une forêt de cocotiers, qui poussent à merveille et atteignent une hauteur extraordinaire. Dans les environs je vis un grand nombre de *ladang* (rizières). Comme partout ailleurs à Bornéo, les maisons sont exhaussées sur pilotis et de forme très allongée, étroites sur le devant, mais profondes. Les frontons sont ornés de sculptures. Lora avait la meilleure habitation du village, avec une véranda devant la porte et un lit européen dans l'antichambre, une pendule suisse, un fauteuil, deux chaises et une table. Un portrait du roi de Hollande était suspendu au mur.

Après une petite promenade d'une demi-heure dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Barabei, vue sur la rivière. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le village, je trouvai la table servie chez Lora. La nappe même n'y manquait pas et le dîner me surprit. Je fis un véritable repas de Lucullus, qui me restaura complètement pour continuer le voyage.

Je priai le nouveau chef du kampong de me procurer une trentaine de coulis pour porter mes bagages à Labouan, village situé quatre lieues plus loin, où la population se compose d'un mélange de Dayaks et de Malais. Le chemin très étroit qui y conduit traverse des plantations d'arbres fruitiers et est généralement bordé d'habitations. De temps en temps on rencontre des forêts. J'arrivai le soir à Labouan, où Lora fit nettoyer une maison qui me servit de logement pour la nuit. Le lendemain il devait me procurer de nouveaux coulis, qui conduiraient mes bagages à Mindai. Sur quelques arbres dourians je vis plusieurs *loutong* (*Semnopithecus prurinosus*); Lora en tua deux pour moi, mais la peau était perdue, le plomb ayant traversé la tête.

On rencontre ici surtout quatre espèces d'animaux, dont Lora disait aux gens que j'étais très désireux d'avoir un exemplaire : le *tangiling* (mangeur de fourmis), le *saât* (animal qui pue), le chat sauvage (*Felis planiceps*) et le rat à café (*Paradoxurus musanga*).

Je quittai Labouan le 2 février à la pointe du jour.

La route traversait d'abord de petits bois de bambou, alternant avec des rizières. Le premier village s'appelait Batou Kijan, sur la rivière de ce nom, navigable jusqu'à Amountai. Les cultures sont les mêmes que celles de Barabei et de Birayan. Une promenade d'une demi-heure nous mena dans les montagnes. Nous traversâmes une vallée entourée de rochers à pic d'un très bel aspect. Parmi ceux-ci le Balou a la forme d'un cône presque perpendiculaire couvert d'arbres, avec des rizières à sa base.



Idole tampatong. — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition hollandaise.

Il nous fallait de nouveau traverser la rivière Batou Kijan ainsi qu'un autre petit cours d'eau, le Loman : mais, les eaux n'étant pas profondes, nous passâmes facilement à gué.

A cet endroit commence la région des forêts. Le sentier que nous suivions était presque impraticable; nous enfoncions jusqu'aux genoux dans la vase, mêlée de pierres qui nous déchiraient les pieds.

A deux heures nous arrivâmes à Mindai, situé à trois lieues et demie de Labouan. Nous n'y trouvâmes que deux misérables cabanes ; mais sur les montagnes, à peu de distance de Mindai, demeurent des Dayaks, qui portent le nom d'Orang-Boukit (Hommes des Montagnes).

Je n'avais guère l'embarras du choix pour mon logis, je m'installai dans celle des huttes la plus rapprochée de la rivière. Elle avait 16 pieds de long sur 8 de large et était construite en bambou à un pied au-dessus du sol. Elle était si humide que j'avais toutes les peines du monde à préserver mes peaux d'oiseaux. C'était la demeure d'un Malais avec sa femme et un petit enfant, qui n'avaient pas l'air enchantés d'avoir cinq personnes à loger, quoique j'estime que le prix que je leur payai dépassât de beaucoup la valeur de leur masure. On n'y était même pas à l'abri de la pluie, mais Lora et le propriétaire se mirent immédiatement à l'œuvre pour boucher les trous avec des feuilles de palmier. Le mobilier était complètement en rapport avec l'immeuble : deux nattes, une demi-douzaine de tiges de bambou pour loger l'eau potable, quelques pots de terre cuite dans une partie séparée de la hutte à laquelle on donnait le nom de cuisine et où trois pierres sur un énorme tas de cendre formaient le fourneau. Comme articles de luxe ils avaient un petit panier de tabac et de sirih et un joli violon à deux cordes suspendu au mur. Désireux d'acheter cet instrument, j'en offris jusqu'à 25 francs, mais la femme ne voulait s'en défaire à aucun prix.

Le lendemain matin je pénétrai dans la forêt, pour chercher des insectes et des coquillages. Je trouvai un grand nombre d'exemplaires d'une petite *Cyclostoma* (le *Pterocyclus Loweanus*); quelques jours après mon arrivée, des jeunes gars des environs vinrent s'offrir pour me chercher des animaux : mais pendant toute la durée de mon séjour ils ne m'apportèrent que quatre exemplaires vivants de l'*Helix Brookei*, ce qui prouve la rareté de cette espèce dans l'est de Bornéo, tandis qu'elle est très abondante à Sarawak, dans l'ouest.

A 100 mètres de ma hutte se trouvait une source thermale sulfureuse. Les Orang-Boukit et les Malais boivent ces eaux lorsqu'ils sont malades et y ont grande confiance.

Tomongoung, le chef des Orang-Boukit, me fit une visite le 8 février, accompagné de six hommes. Il avait l'air de me craindre, et sa bouche toujours ouverte lui donnait l'aspect d'un idiot. Il pouvait avoir cinquante ans. Il me demanda un cigare, qu'il alluma du mauvais côté; après deux bouffées il le passa à son frère cadet, qui, après avoir tiré à son tour deux bouffées, le rendit au Tomongoung, qui le serra dans sa boîte à tabac.

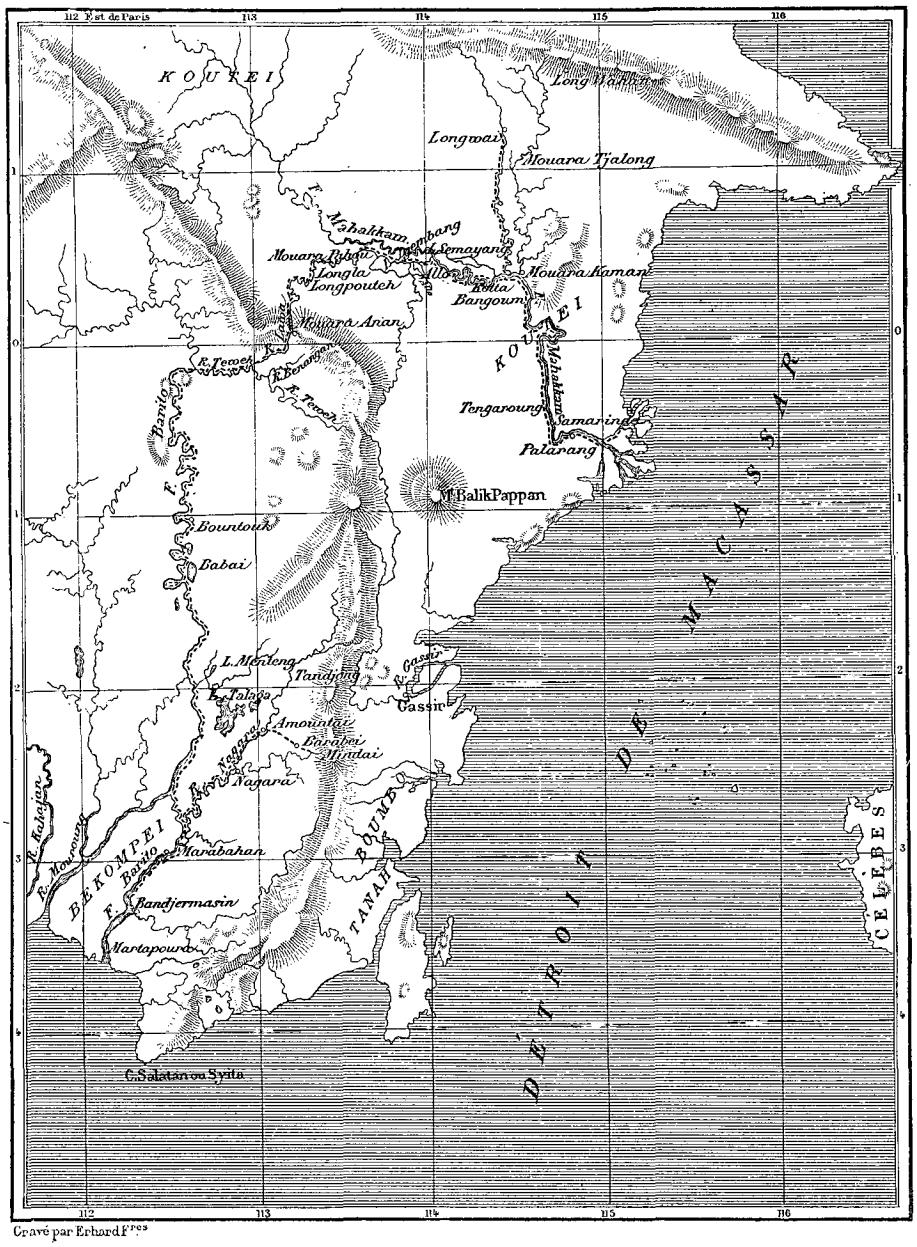
Les Orang-Boukit sont une race croisée de Dayaks et de Malais; ils ressemblent cependant davantage à ces derniers. C'est un vilain peuple. Hommes et femmes ont toujours sur le dos un panier contenant tous leurs biens, c'est-à-dire un peu de tabac et de la nourriture pour un jour.

Ils sont répandus sur toute la chaîne de montagnes qui se dirige vers le sud et qui sépare les pays soumis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux Hollandais de ceux plus ou moins indépendants de la côte est : le Passir, Taneh Boumbou et Pagattan. Ils sont païens, très superstitieux et curieux ; ils possèdent un très grand nombre de *tampatong*, idoles de bois grossièrement sculptées. Tomongoung me fit cadeau d'une de ces idoles, longue de quatre pieds, représentant un caïman, dont les dents et les yeux étaient peints en noir. Trop embarrassant pour être emporté, mon cuisinier se servit un beau jour de ce monstre pour faire cuire le riz, à la grande hilarité de mes gens.

Lora me disait que ces Orang-Boukit payent un impôt direct, mais qu'il est souvent difficile de le faire rentrer. Ils sont pauvres, paresseux, indolents, peu soucieux de leur prospérité. Ce ne sont pas des cou-



Gravé par Erhard fres

Carte de la partie sud-est de Bornéo.

peurs de têtes et ils constituent, je crois, la seule tribu dayak qui n'ait pas cette abominable coutume traditionnelle et religieuse [1].

Pour mon voyage de retour, Lora me proposa de descendre le Batou Kijan sur des radeaux, jusqu'à Birayan, ce que j'acceptai avec empressement. Tomongoung nous procura huit radeaux de bambou au prix d'un florin chacun.

1. Il faut probablement expliquer ce fait comme suit : d'après la tradition, Amountai est la première localité de l'empire de Bandjirmasin, où les colons hindous se fussent établis, plusieurs siècles auparavant. Grâce à leur influence, les aborigènes de ces contrées se civilisèrent suffisamment pour abandonner la chasse à la tête. Les Orang-Boukit, au sang mélangé, suivant Carl Bock, sont les descendants de cette ancienne race, qui n'est pas devenue musulmane.

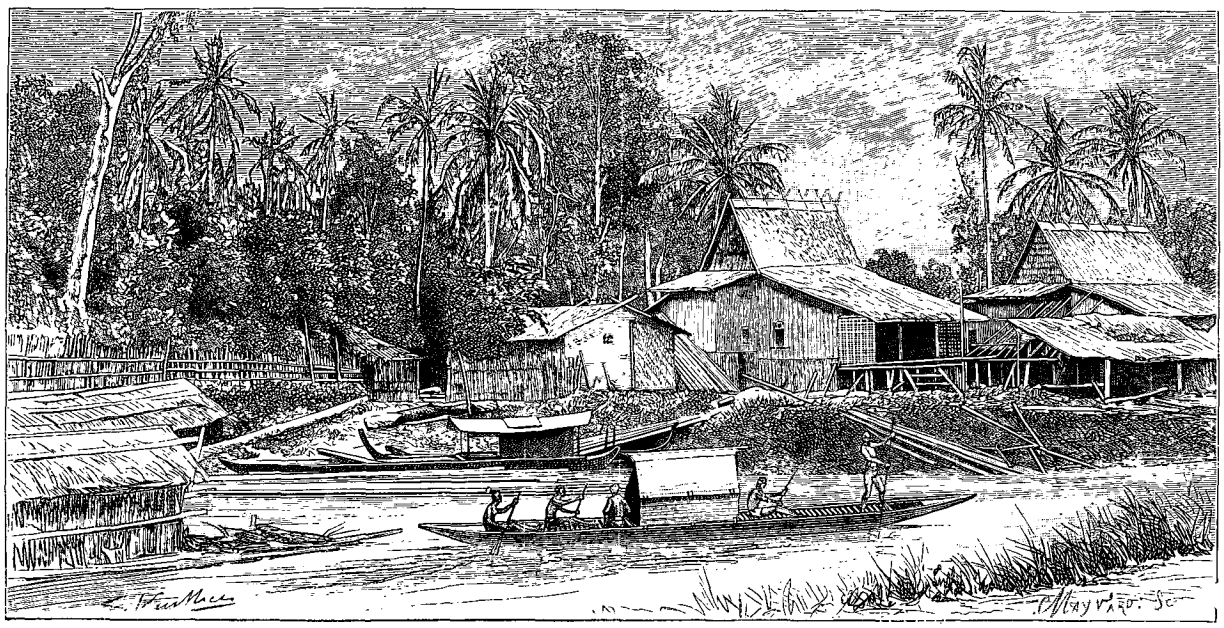
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous partîmes le 15 février. Sur chaque radeau j'avais placé deux coulis avec de longues tiges de bambou pour les diriger. Nous avions un grand nombre de rapides à passer. Cependant nous arrivâmes dans l'après-midi sains et saufs à Birayan, où je me reposai une semaine dans la maison de Lora.

Le 21, je repartis pour Barabei, où je fus reçu, comme avant, par le docteur Cohen, qui était au comble du bonheur. Quelques semaines avant, sa fiancée était arrivée ici du Danemark, belle et fraîche comme un bouton de rose. Ils allaient bientôt se marier.

Le 25 février au matin, je fis mes adieux à Barabei. J'avais loué un praho qui devait me conduire à Bandjirmasin. A quelques lieues de Barabei commence le terrain marécageux qui forme la plus grande partie de la contrée. Presque tout l'ancien empire de Bandjirmasin, surtout le pays arrosé par le Nagara, est inondé pendant la saison des pluies. Il en résulte des lacs et de nombreux cours d'eau qui disparaissent pendant la mousson sèche.

Mes gens me proposaient de prendre un chemin plus court pour aller à Nagara, en descendant un des petits cours d'eau qui se jettent dans le Nagara. Un seul d'entre eux avait déjà fait ce voyage; mais, après avoir perdu quatre heures à tournoyer à droite et à gauche dans des criques et des lagunes, il avoua naïvement qu'il ne connaissait pas le chemin. Nous étions dans un véritable labyrinthe de cours d'eau, coulant en tous sens, à travers une masse infinie de hautes herbes. Les prahos que nous rencontrâmes ne pouvaient nous



Le bateau arrivant à Nagara. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

donner aucune indication. Quoique nous fussions au milieu de la journée, l'atmosphère grouillait de moustiques qui nous tourmentaient d'une façon horrible. Enfin nous arrivâmes à une rivière d'une certaine largeur, et je pus découvrir au loin le village de Nagara. En descendant cette rivière, nous atteignîmes le 26 au matin Mouara-Bahan et arrivâmes le même soir à Bandjirmasin.

Un peu avant d'entrer dans la rivière Kween, le temps devint si mauvais que nous avions de la peine à tenir notre embarcation en équilibre; le fleuve Barito était fouetté par la tempête, les vagues battaient les côtes. Mes gens ne voulaient pas aller plus loin : mais en les encourageant constamment nous arrivâmes le soir à bon port.

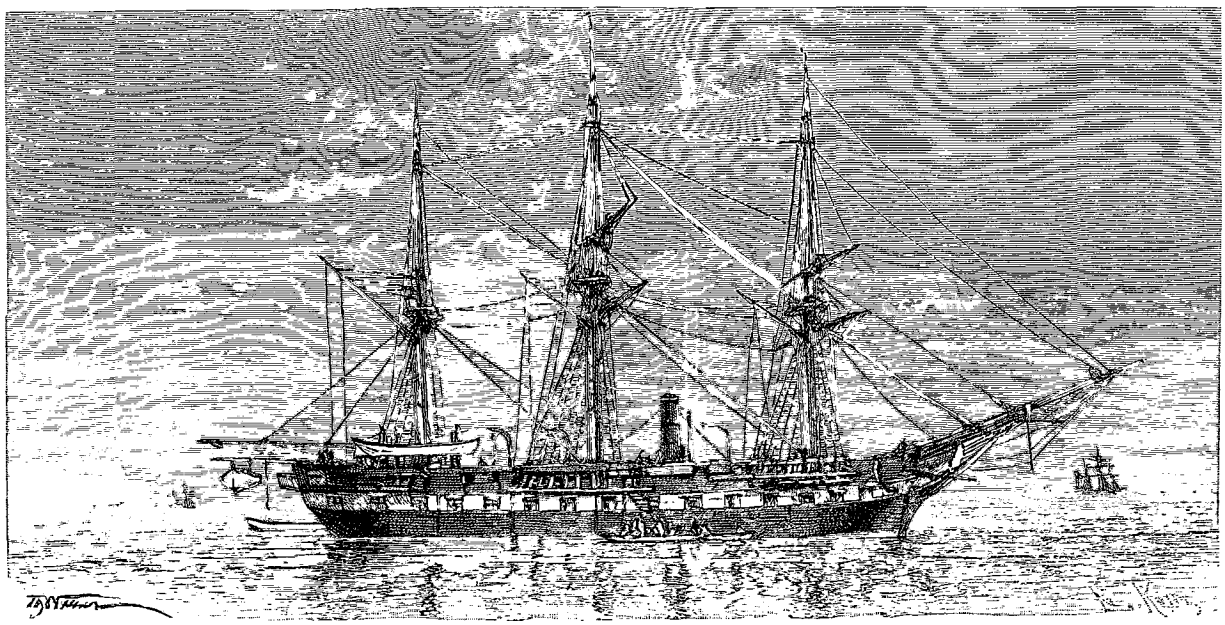
Après avoir emballé mes collections, je quittait Bandjirmasin le 3 mars pour retourner en Europe[1].

CARL BOCK.

1. En accomplissant cette traversée de Borneo, Carl Bock a fait preuve d'une grande hardiesse, quoique le sultan de Koutei ait beaucoup facilité le voyage. Mais d'autres l'ont tenté bien avant lui et ils ont échoué. Nous citerons entre autres une mission en mars 1861 et une autre d'octobre 1861 à janvier 1862. Le sultan de Koutei prit part à cette expédition, qui était composée de 3 officiers. 100 soldats, 1 mortier avec ses servants et 1 chirurgien avec quelques infirmiers. Elle ne réussit pas plus que la première et dut bientôt revenir sur ses pas, par suite du manque de vivres et des maladies qui sévirent dans ses rangs. La troisième expédition fut entreprise en 1864, par l'assistant-résident Dahmen et le sultan. Dahmen mourut en route et l'on prétend qu'il fut empoisonné. Il était arrivé jusqu'aux rives du Tewch. Depuis cette tentative on n'avait plus essayé de faire le voyage par terre de Koutei à Bandjirmasin. Enfin Carl Bock l'a entrepris et l'a entièrement mené à bonne fin.

Traduit et abrégé par le COMTE MEYNERS D'ESTREY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Clorinde*. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

LE « FRENCH SHORE »

(SOUVENIRS DE CAMPAGNE A TERRE-NEUVE)

PAR L. KOENIG, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

I

Atterrissages de Terre-Neuve. — Les bancs. — La pêche sur les bancs. — Ses dangers. — Les brumes, leurs causes, leurs effets. La morue, sa fécondité. — Appâts employés. — Différence entre la pêche des bancs et la pêche sur la côte de Terre-Neuve.

Est-il rien de plus charmant que d'évoquer des souvenirs de campagnes lointaines quand on est commodément installé, le soir, dans un bon fauteuil, au milieu de ses livres, de ses bibelots, des mille choses qui vous sont chères ?

Aux touristes ordinaires, les voyages procurent trois plaisirs très vifs : celui de les concevoir, celui de les exécuter et enfin celui d'y penser plus tard.

Les campagnes de la marine de guerre ne se présentent pas absolument de la même façon : le soin de les préparer ne regarde en rien les officiers, qui reçoivent, à ce sujet, des instructions ministérielles; puis, le côté austère du service de l'État s'accommode mal de la fantaisie, et le devoir prime les distractions.

Reste le troisième plaisir, celui du souvenir; c'est le plus charmant : il estompe les détails, ne s'attache que superficiellement aux petites misères, délaisse les côtés insignifiants et fait, à votre insu, une sorte de synthèse qui met en relief les caractéristiques principales des pays parcourus.

C'est ce qui se passe en ce moment pour moi. Terre-Neuve m'apparaît avec un charme très grand, rendu plus vif encore par l'intérêt qui s'y attache actuellement, et je veux essayer de vous dépeindre cette grande île avec ses pêcheries, ses brumes, ses montagnes, les grands blocs de glace se balançant mollement dans la mer, et aussi les moustiques altérés de sang, pour lesquels nous fûmes une si bonne aubaine.

En 1885, la division navale se composait, outre la frégate la *Clorinde* portant le guidon du capitaine de vaisseau chef de division, de la canonnière le *Crocodile* et de l'*Ibis*, un petit bijou, vrai yacht de plaisance; ce dernier, grâce à son faible tirant d'eau, nous permit d'entrer dans tous les petits ports et de visiter tous les points du littoral connu sous le nom de *French Shore*, où les Français ont droit de pêche.

En 1886, l'effectif de la station était un peu modifié; la *Clorinde* continuait à battre le guidon du chef de division, mais le *Crocodile* était remplacé par le transport le *Drac*, et l'*Ibis* par la goélette à voiles la *Perle*, joli navire tenant admirablement la mer, qualité que l'*Ibis* ne possédait qu'à un moindre degré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Durant cette dernière campagne nous possédions avec nous un professeur de sciences naturelles, M. Thoulet, qui fut pour nous un compagnon charmant et précieux. Curieux d'étudier sur place la genèse des bancs de Terre-Neuve et, en général, tout le régime géologique de l'île, M. Thoulet avait obtenu l'autorisation de faire la campagne.

Le départ eut lieu de Lorient le 1er mai 1886, et la vie de bord fut ce qu'elle est généralement : les quarts succédaient aux quarts; chaque jour, à midi, l'officier chargé des montres portait sur la carte le point observé, et tous, penchés autour de lui, nous mesurions la distance à parcourir. Quelquefois, lorsque les vents avaient été contraires, le point de midi était bien près de celui de la veille : mais bast! la mer a son charme, et l'immensité de l'océan a parfois plus d'attraits que certaines côtes !

Au lieu de suivre la ligne droite qui, de France, nous aurait menés à Terre-Neuve, nous étions descendus très sud, plus bas qne les Açores, afin d'éviter les gros mauvais temps si fréquents dans l'Atlantique septentrional; puis, au bout de vingt jours de traversée environ, nous revînmes vers le nord afin de couper le Gulf-Stream, ce grand charrieur de tourmentes. Nous y eûmes notre part de grains et de mauvais temps : la vieille frégate roulait, tanguait, et l'air, saturé d'humidité et d'électricité, était difficile à respirer; tous, nous souffrions d'un malaise et d'un énervement indéfinissables. Nous entrions dans la région des brumes, si fréquentes dans ces parages, qui sont les plus terribles ennemis des navigateurs et dont la formation presque incessante est due à la rencontre du courant froid polaire avec les eaux chaudes du Gulf-Stream.

Nous voici enfin sur les bancs de Terre-Neuve, dont l'approche nous était signalée, depuis plusieurs heures déjà, par la présence des *godes*, sorte de goélands affectionnant particulièrement ces parages. Mais, aussitôt rentrés dans les eaux plus froides, une brume intense nous enveloppe de nouveau; c'est à peine si de l'arrière on distingue l'avant du navire, et la mâture se perd en s'estompant, puis disparaît complètement dans le brouillard.

Le plus grand silence règne à bord; les hommes de veille sont multipliés à l'avant, à l'arrière, dans les hunes, avec la consigne d'ouvrir, non l'œil, ce serait superflu, mais l'oreille. Tous sont aux écoutes, tâchant de percevoir un son révélant la proximité d'un navire. Seul le sifflet de la machine rompt, toutes les deux minutes, ce silence de mort en déchirant l'air de son râle lugubre, et la frégate continue lentement sa route en s'enfonçant dans ces impalpables blancheurs d'opale, toute ruisselante de leur humide contact.

Ces sons plaintifs, retentissant à intervalles réguliers, et se répercutant en mille échos fantastiques, donnent une impression poignante. Au début, il semble que l'on est entouré d'un grand nombre de navires sifflant de la même manière; mais, peu à peu, l'oreille s'habitue et l'on devine que toutes ces voix lointaines ne sont que l'écho de votre propre signal.

Parfois une éclaircie se produit; il est rare alors que l'on n'aperçoive pas devant soi un brick mouillé sur un gros câble, se maintenant debout à la houle au moyen de son artimon bordé au centre; la frégate continue sa route et le brick ne tarde pas à disparaître à l'arrière, tandis qu'à l'avant, un autre navire, également mouillé, également orienté, fait son apparition, puis disparaît comme le premier.

La brume redevient intense, on ne voit plus rien, mais on entend à droite, à gauche, le tintement d'une cloche, le bruit d'une corne; ce sont d'autres bateaux, alarmés par nos coups de sifflet, signalant leur présence.

La frégate ralentit son allure, marche très, très doucement, jusqu'à ce que le son de la cloche s'évanouisse dans le lointain.

Tous ces bricks pratiquant la pêche sur les bancs de Terre-Neuve se nomment *banquiers*; la France en arme chaque année une centaine, et la colonie de Saint-Pierre envoie, de son côté, un nombre à peu près semblable de goélettes ou de sloops [1]. Les Français, les Américains et quelques Anglais sont à peu près les seuls à exploiter les bancs, qui, pourtant, sont situés dans la mer libre, par suite de la distance qui les sépare de la terre.

Mais avant de décrire ce genre de pêche et les dangers qu'il présente, il serait utile de dire quelques mots de ces bancs, immenses territoires sous-marins situés au sud de Terre-Neuve.

Pendant longtemps on a attribué leur formation à la fonte des icebergs arrivant dans les eaux chaudes du Gulf-Stream, mais cette opinion paraît erronée. Les grands glaciers du Grœnland descendent directement jusqu'à la mer, dont les vagues en détachent de grands fragments qui forment les icebergs. Ces belles montagnes de glace, ballottées par les tempêtes, entraînées par le courant polaire, exposées aux ardeurs du soleil, subissent mille transformations qui changent constamment leur aspect. Puis elles viennent se fondre dans les eaux chaudes du Gulf-Stream, et comme elles sont d'une pureté admirable, elles ne peuvent produire de dépôts. Il n'en est pas de même des glaces côtières, qui sont formées tout à fait différemment.

Le grand courant polaire descend des zones arctiques, atteint le nord de l'île de Terre-Neuve, qui le divise en deux tronçons, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et, continuant leur marche jusqu'au sud de l'île, ne tardent pas à rencontrer le Gulf-Stream, qu'ils obligent à infléchir vers l'est.

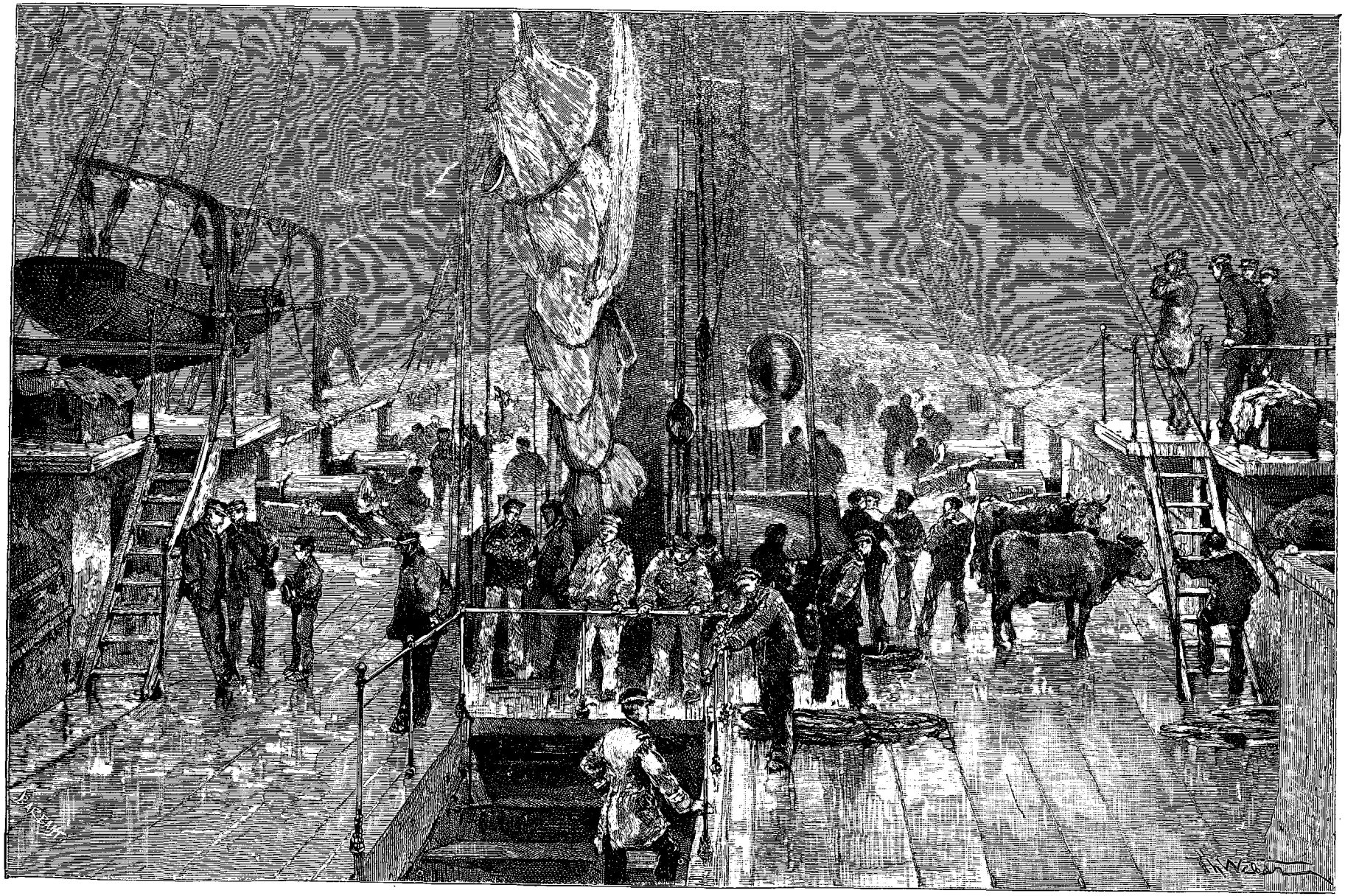
Or ces courants polaires sont chargés de grandes quantités de détritus entraînés par les glaces côtières qui enserrent Terre-Neuve et le Labrador pendant

1. En 1885, Saint-Pierre a armé, tant pour la pêche des bancs que pour la pêche sur les côtes de Terre-Neuve :

1 brick de 180 tonneaux;
4 sloops;
180 goélettes.

Ces 185 navires étaient montés par 2 538 marins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Clorinde* dans la brume. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plusieurs mois de l'année ou qui proviennent du fleuve Saint-Laurent. A la rencontre du Gulf-Stream, ces détritus s'arrêtent et se déposent au fond de la mer. D'un autre côté ce dernier courant, vrai fleuve d'eau salée, amène des mers chaudes d'innombrables mollusques et animalcules marins; le contact des eaux froides les fait périr, et leurs débris amoncelés concourent à la formation de ces plateaux sous-marins.

Tout ce travail de dépôts divers fonctionne depuis des centaines de siècles et l'on peut dire que les bancs se reconstruisent incessamment avec les débris de Terre-Neuve et du continent voisin.

Le plus grand, nommé du reste *grand banc de Terre-Neuve*, affecte la forme d'un triangle équilatéral ayant son sommet tourné vers l'Amérique et sa base vers l'Europe et dont les côtés ont environ 270 milles de long, soit 500 kilomètres. Sa surface est à peu près celle de l'île de Terre-Neuve ou, pour prendre une comparaison en Europe, celle de l'Irlande.

Cette île sous-marine repose sur les parties les plus profondes de l'Atlantique, et si l'on admettait la pensée que la mer puisse s'assécher, on trouverait un immense plateau très escarpé, plus élevé que les hautes montagnes de l'Europe au-dessus de leurs vallées et dont les roches *Virgin* constitueraient la cime.

Ce plateau est recouvert de 60 à 100 mètres d'eau, et les roches de 7 à 8 à peine. Ces dernières forment un écueil dangereux, la mer y brise avec furie, et malheur au navire qui s'en approcherait de trop près! Il serait anéanti instantanément. Aussi les capitaines morutiers ont-ils une grande terreur des *Vergeins*, comme ils les appellent, et s'en écartent le plus possible.

A l'ouest du grand banc il s'en trouve d'autres moins importants. Le *banc à Vert*, le *banc de Saint-Pierre*, le *Banquereau*, la *Misaine*, l'*Artimon*; tous offrent un vaste champ d'exploitation aux marins intrépides et courageux, car c'est un métier pénible et dangereux que celui de *banquier*!

Voici un navire qui part de France vers le 1er mars; sa traversée est généralement fort mauvaise à cette époque de l'année; il relâche à Saint-Pierre, y fait sa provision de hareng pour servir d'appât (de *boëtte*, en termes du pays), puis se rend sur les lieux de pêche, mouille par 50 ou 60 mètres de fond. Un câble en chanvre a été substitué aux chaînes ordinaires des ancres, beaucoup trop pesantes pour de pareilles profondeurs. Mais ce câble exige une surveillance constante, il faut l'embraquer, le filer suivant l'état de la mer, pénible besogne!

Vienne la tempête, le navire, alourdi à l'avant, se soulève difficilement à la lame : la tempête redouble, il serait urgent de mettre à la cape et de couper le câble, gros sacrifice, car il coûte fort cher. On s'y résigne pourtant, mais parfois trop tard.

L'avant du navire, balayé par la mer, plongeant à tout coup de tangage dans les lames énormes, n'est plus accessible; une vague plus grosse que les autres surgit et le bateau est englouti avec tout son équipage : aucun témoin ne viendra attester la catastrophe, et, quelques mois plus tard, on lira dans les relevés du bureau *Veritas* : « Tel navire, disparu! »

Mais la tempête n'est pas le seul danger pour les bateaux; le plus grand est certainement l'abordage : la partie la plus fructueuse des bancs est située dans le sud, juste sur la route des transatlantiques; c'est là que mouillent préférablement les banquiers, c'est là que pendant de longs jours ils roulent sur leurs ancres. Voici la brume; le pauvre navire n'a, pour signaler sa présence, qu'une petite cloche ou un cornet à bouquin dont le son n'est perceptible qu'à 300 ou 400 mètres; il possède parfois, mais rarement, un pierrier lui permettant de tirer un coup de feu, bien petite sauvegarde, en vérité, contre des navires de 150 mètres lancés à une vitesse de 16 à 17 milles : avant de s'être douté de sa présence, le géant aura passé sur le brick, dont la perte ne lui sera révélée que par les cris de détresse des naufragés.

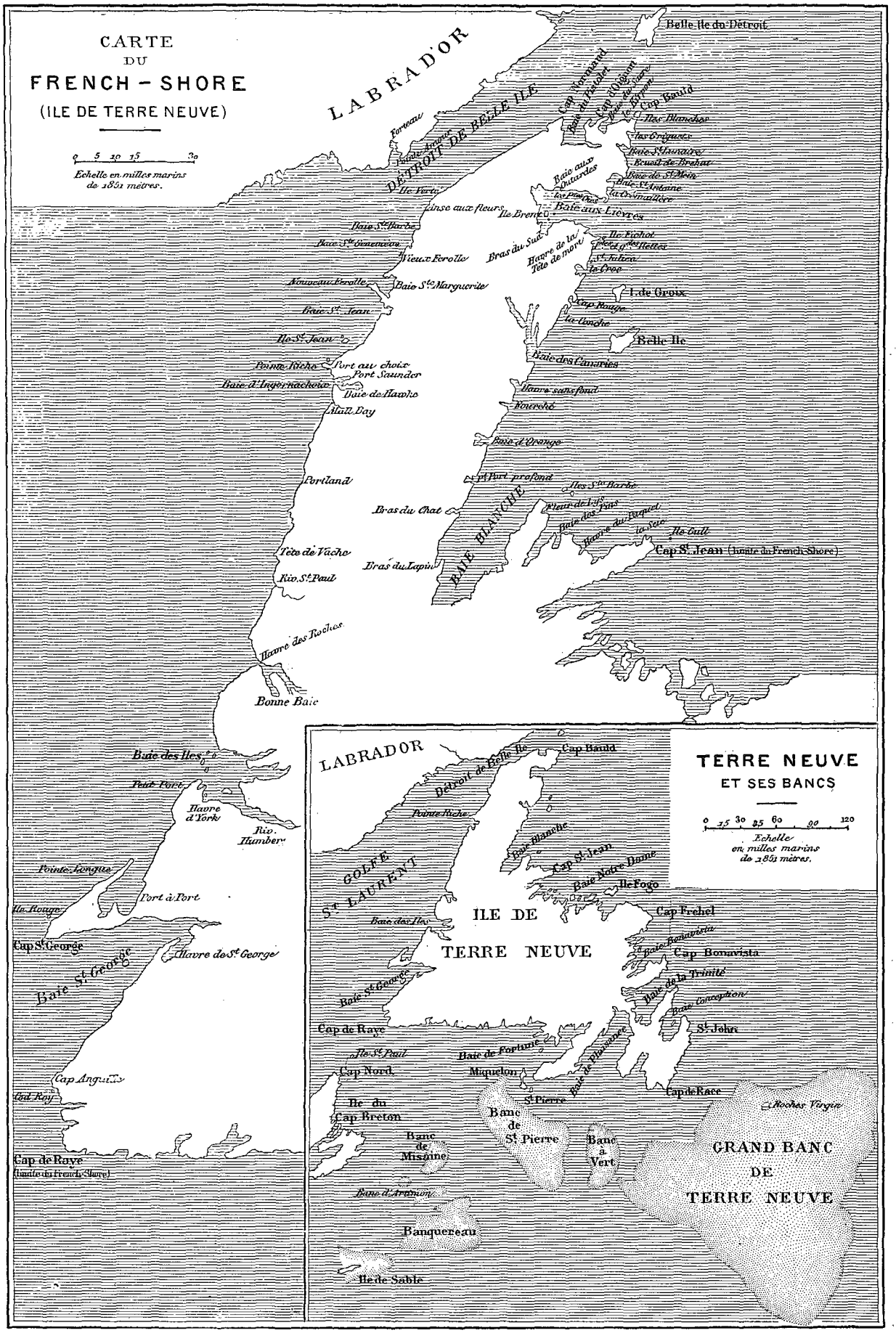
Outre les dangers menaçant le navire, il en est d'autres, non moins terribles et aussi fréquents, courus par l'équipage, malgré les perfectionnements apportés à l'armement. On se servait jadis de grosses chaloupes de 8 à 9 mètres de long, lourdes et difficilement manœuvrables; on y a renoncé depuis quelques années, et, à l'exemple des Américains, on emploie maintenant les *doris*, embarcations très légères et tenant bien la mer, s'emboîtant les unes dans les autres sur le pont du navire. Quand vient le moment de pêcher, deux hommes prennent place dans chacune d'elles et vont mouiller au loin les lignes de fond[1] nommées *palangres* ou *harouelles*. Ce travail se fait ordinairement le soir, et le lendemain de grand matin on vient les relever et ramasser le poisson. Si le temps se gâte, si un coup de vent s'élève subitement ou si la brume étend son voile humide, les embarcations se trouvent bien compromises; incapables de rallier leur bord, errant à l'aventure au caprice des vents et des lames, elles ont quelquefois la chance d'être recueillies par un pêcheur, mais parfois aussi, égarées, sans vivres, sans abri, au milieu des éléments déchaînés, la perte des hommes qui les montent est presque fatale.

Combien de pauvres marins ont péri de la sorte, et bien des navires traversant l'océan ont rencontré sur leur route une doris flottant au gré des vagues, deux cadavres à bord couchés au fond, ayant encore, empreinte sur leur figure, la crispation des souffrances endurées!

Mais si tout va bien à bord, que la brise n'ait que des sourires pour le banquier, que la tempête et la

1. Les lignes de fond consistent en cordes minces dont chaque extrémité est munie d'une *chatte* ou grappin et que l'on élonge sur le fond. Une bouée indique la place où elles sont immergées. Il y a quelques années, quand on se servait de chaloupes, ces lignes avaient jusqu'à 10 kilomètres de longueur; mais aujourd'hui, par suite de l'emploi des doris, elles sont beaucoup moins longues. Des bouts de lignes sont attachés de mètre en mètre à la ligne principale, et chacun porte un hameçon amorcé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brume fassent trêve, la vie des pêcheurs est encore pleine de fatigues et de labeurs.

Au milieu des horribles émanations des morues et des foies pourris destinés à produire l'huile, ils travaillent tout le jour à préparer les lignes, les boëtter, à pêcher le long du bord tout en étant trempés par les embruns ou par la pluie, à retirer le lourd poisson, l'éventrer, le saler, l'arrimer dans la cale.

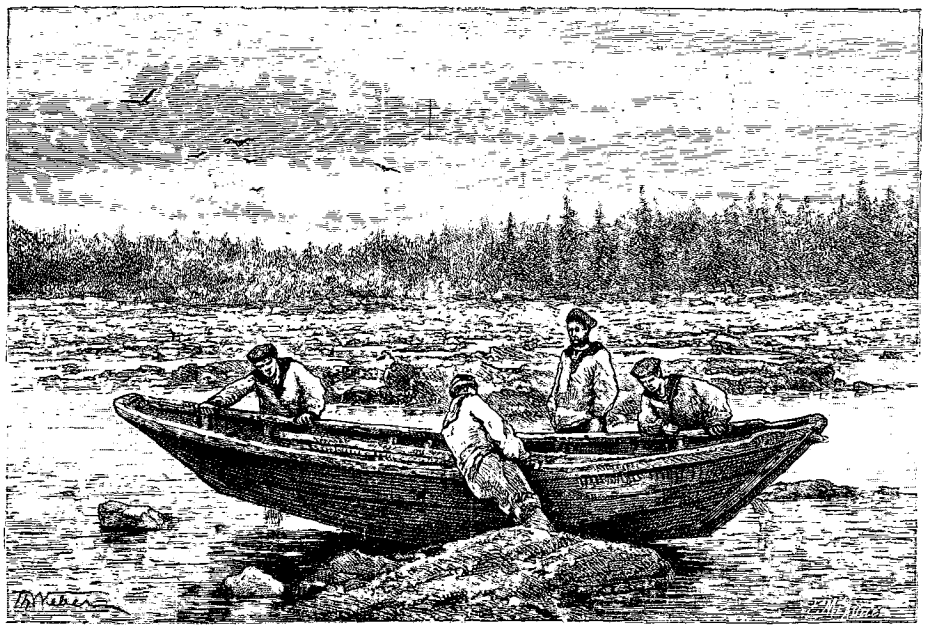
Ils n'ont pour ordinaire qu'une maigre soupe et du biscuit, et ils reposent sur une couchette dans une atmosphère empestée, avec l'impossibilité presque absolue de quitter les vêtements cirés et les bottes de mer.

Voilà l'existence des banquiers, qui, je vous assure, ne font aucune fortune comparable à celles de leurs homonymes de France! Aussi est-on bien étonné de les voir à terre, dans leurs courts séjours à Saint-Pierre, se pavaner, fiers et huileux, ayant l'air de dire : « Regardez-moi, je suis un banquier! » Ils se considèrent comme bien supérieurs à tous les autres humains, et, ma foi, je n'aurai pas le courage d'attaquer la conviction de ces vaillants.

Dans le courant de juin, les navires faisant la pêche du banc, ayant épuisé leur boëtte, s'en retournent à Saint-Pierre, où ils se fournissent alors de *capelans*.

Quand vient la fin de l'été, les banquiers désarment à Saint-Pierre ou rentrent en France, les uns avec ce qu'ils ont pris de poisson, les autres sur lest, après avoir cédé leur pêche à des vapeurs rapides partant pour les colonies des Antilles ou de Bourbon.

On est étonné qu'avec une pareille exploitation depuis déjà plusieurs siècles, il puisse encore exister des morues, et pourtant le nombre de ces poissons ne paraît pas diminuer d'une manière appréciable. Cela tient à la fécondité extraordinaire des femelles; un savant a compté, paraît-il, 9 344 000 œufs dans un seul sujet[1].



Une *doris* (voy. p. 372). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Les morues affectionnent les courants d'eau froide, éminemment favorables à leur développement et à leur reproduction; elles descendent avec eux dans les profondeurs inaccessibles de l'océan, puis reparaissent le long de la côte d'Afrique, dans les environs du cap Blanc; d'après de récentes études, on sait maintenant que les courants froids remontent, dans ces parages, à la surface de la mer[2].

Les naturalistes classent la morue dans l'ordre des *Malacoptérygiens subbrachiens*, ce qui veut dire que les rayons des nageoires sont mous et que les nageoires ventrales sont attachées sous les pectoraux; et comme sous-classification, la morue se range parmi les *Gadoïdes*, se différenciant des autres membres de cette famille par trois nageoires anales et deux dorsales.

Mais la morue aurait certainement occupé le premier rang si l'on avait choisi, comme base de classification, la voracité relative des poissons; ses facultés digestives dépassent toute expression, et, en quelques heures, l'aliment absorbé est complètement annihilé. Ainsi, quand les pêcheurs mouillent leurs palangres, il arrive parfois qu'une petite morue, de l'espèce nommée *égrefin*, se prend à un appât : survient une grosse morue, elle avale son petit camarade, et, quelques heures après, lorsqu'on retire les lignes de fond, l'égrefin a complètement disparu : il a été totalement digéré par le gros poisson. Aussi la nature a prévu les désordres que pouvait occasionner un appétit si déréglé; elle a pourvu la morue d'une faculté précieuse, celle de pouvoir sortir son estomac, le nettoyer dans

1. Leuwenhoeck, d'après Victor Meunier, *les Grandes Pêches*, librairie Hachette, 1868.

2. A. Hautreux, *Pêche de la morue au Sénégal* (Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux; 5 mars 1888).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'eau de mer et le remettre en place, prêt à de nouvelles fonctions.

Ce n'est pourtant pas toujours en obéissant à ses passions gastronomiques que la morue se laisse prendre; les pêcheurs ont à leur disposition plusieurs manières de s'en emparer, et celle appelée *pêcher en fauchant* est assez fructueuse. Quand un navire se trouve au milieu de masses compactes de morues, on emploie souvent, au lieu de lignes amorcées, un petit grappin armé de dents acérées; on le lance dans la mer, et, imprimant à la corde qui le retient une sorte de balancement, on accroche presque à tout coup un ou plusieurs poissons.

Disons, pour terminer ce qui concerne la pêche sur



Banquiers. — Dessin de Barbotin, d'après un croquis de l'auteur.

les bancs, qu'il ne faut pas la confondre avec celle sur la côte, ainsi qu'on a souvent tendance à le faire. Les bancs étant situés au large de toute côte, la pêche en est absolument libre et ouverte à toutes les nations. Nul ne peut élever des prétentions sur cette propriété.

Tout autre chose est la pêche sur la côte, où les Français possèdent, à l'exclusion des autres nations, des droits consacrés par des traités sur lesquels nous reviendrons plus tard.

II

Arrivée à Saint-Pierre. — Aspect de la ville. — Les graves. — La campagne. — Le poudrin. — Activité extrême à l'époque de la pêche. — Langlade et Miquelon. — Une hécatombe de navires.

A notre arrivée sur les bancs, nous avions trouvé la brume et elle persistait d'une façon désespérante; nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

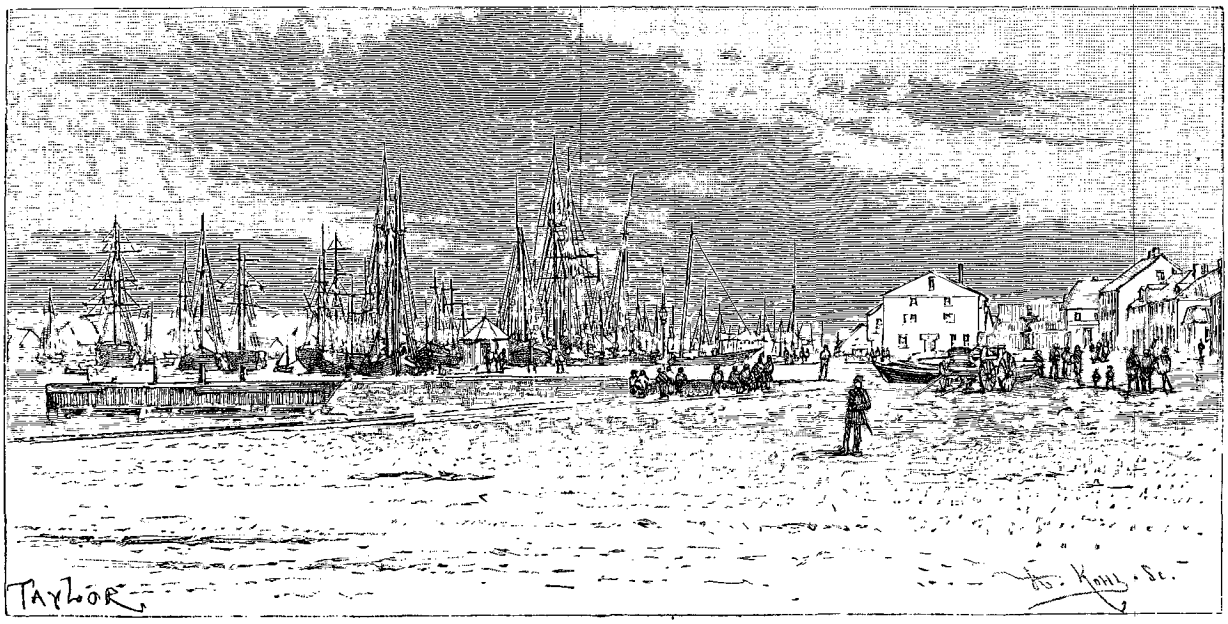
nous servions constamment de la sonde, comme l'aveugle de son bâton, tâtant notre terrain, rectifiant notre position selon les profondeurs. Nous fûmes finalement obligés de mouiller sur le banc de Saint-Pierre pour attendre une embellie, sentant bien le but tout près de nous, mais ne pouvant chercher à l'atteindre sans encourir le reproche de folle témérité.

Déjà, malgré la brume, l'austère *cap Fayol*[1] se dressait terrible devant nous et nous lui aurions préféré la vue de toute autre terre; car, après un long mois de mer, Saint-Pierre nous faisait l'effet d'une vraie terre promise. Heureusement tout a un terme : la brise du sud tourna à l'ouest, puis au nord, et, subitement, la brume se leva pendant la nuit comme un rideau de théâtre.

De très bonne heure, le matin, on vire au cabestan, et avec entrain, je vous assure : la machine est mise en avant à toute vitesse et l'on fait route le plus rapidement possible, dans la crainte d'être pris par de nouvelles brumes. Les hauteurs de Saint-Pierre se colorent des teintes de l'aurore; quelques plaques de neige, semées çà et là, apparaissent tout en rose; la frégate passe entre la côte et le grand rocher du Colombier, d'où quelques *calculots* s'envolent effarés à son aspect.

On entre en rade, la machine ralentit sa marche, stoppe, puis on laisse tomber l'ancre : nous sommes arrivés !

La voilà donc, cette île de Saint-Pierre après laquelle nous soupirons depuis plusieurs jours; mais, hélas, quelle désillusion !... A droite se montre le rocher effrité, crevassé, parfois recouvert d'un maigre feutrage d'herbe chétive; à gauche, et fermant la rade, s'étend l'île aux Chiens, caillouteuse et misérable, sur laquelle les pêcheurs ont élevé quelques baraques autour d'une église ressemblant à un hangar; au fond, la ville de



Le Barachois, à Saint-Pierre. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Saint-Pierre, construite toute en bois et dont l'aspect gris et triste ne semble pas devoir réaliser les espérances de distractions que nous avions caressées pendant la traversée. Dans son port, nommé le *Barachois*, sont entassées de nombreuses goélettes dont les sveltes mâtures se profilent sur le ciel, semblables à une forêt ébranchée.

Le long de la côte, on ne voit que des *graves* garnis de morues, dont les amoncellements rappellent la forme de nos meules de foin. De distance en distance se trouvent des appontements, construits sur pilotis, où viennent s'amarrer les goélettes de pêche.

Voilà ce que révèle un premier coup d'œil !

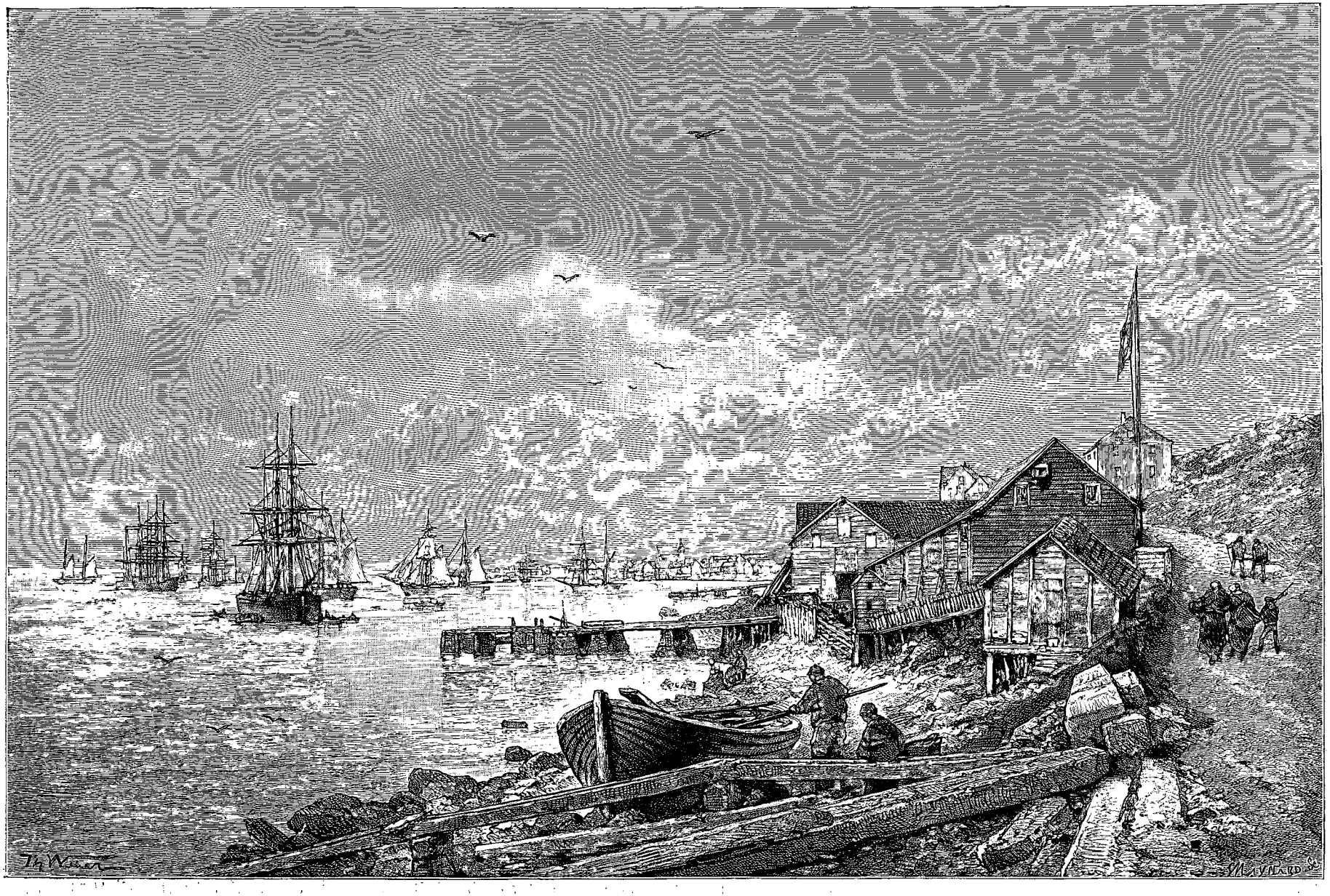
La rade est très animée; les navires retardés comme nous par la brume entrent en louvoyant; d'autres, désireux de profiter du beau temps, appareillent toutes voiles dehors; l'air retentit du chant cadencé des matelots virant au guindeau ou du bruit des chaînes glissant avec fracas dans les écubiers. Les embarcations, les doris, circulent en tous sens, les unes à la voile, les autres vigoureusement nagées par de solides gaillards. Cette vie, cette activité témoignent bien de l'importance du port de Saint-Pierre, où se centralisent à peu près complètement les opérations de la pêche sur les bancs.

La frégate, elle aussi, est fatiguée du voyage et a bon besoin de procéder à sa toilette; les matelots courent sur les tangons ou grimpent aux enfléchures; les sonneries de clairon rappellent les hommes au lavage, l'eau circule partout et la peinture fait son apparition. C'est le moment, pour ceux qui le peuvent, de se sauver et de descendre à terre.

En débarquant, nous nous dirigeons vers la ville par la route de Gueydon, qui longe la côte depuis le cap à l'Aigle, extrémité nord de la rade.

1: En termes marins familiers, *doubler le cap Fayol* signifie qu'on est réduit aux plats de fayols et de lard salé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade de Saint-Pierre. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'absence absolue d'arbres donne à Saint-Pierre un aspect particulièrement triste ; partout où le regard se porte, on n'aperçoit que des cailloux et des roches surplombant les habitations construites sur le bord de la route. Pourtant on trouve çà et là une note plus gaie ; de modestes petits jardins, semblables à ceux de nos cités ouvrières, sont remplis de fleurs et de légumes pendant les quatre beaux mois de l'année. Les armateurs, relativement riches, désireux d'égayer leurs demeures, se donnent le luxe de faire venir, à grands frais, comme lest sur leurs navires, de la terre végétale de France.

La ville, par suite des incendies qui l'ont détruite en 1865 et 1867, est presque entièrement neuve; les maisons n'ont qu'un étage et sont construites en bois, dans le genre de nos baleinières à clain, les planches chevauchant horizontalement les unes sur les autres. Peu d'entre elles sont peintes, et les intempéries des saisons leur donnent une couleur terne et grise dont la tristesse est atténuée par les fleurs cultivées entre les doubles fenêtres ; ces dernières offrent au regard des géraniums, des fuchsias, des œillets, etc. Devant les portes d'entrée se trouve un porche destiné à garantir du poudrin de l'hiver. On appelle ainsi une neige fine et sèche qui, sous l'effet des rafales, s'introduit dans toutes les fissures. C'est la plaie de Saint-Pierre en hiver; on peut se garantir du froid, on ne se défend pas contre le poudrin, et souvent il rend la circulation sinon impossible, du moins dangereuse.

Il n'y a dans la ville aucun monument méritant l'attention ; l'église est en bois, l'hôtel du gouverneur n'est qu'une maison ordinaire plus vaste que les autres; on trouve aussi un hôpital, quelques casernes et une grande construction en pierre de taille, à deux ailes, formant contraste avec ses chétives voisines : c'est le palais de justice.

Un fort à moitié démantelé et garni de quelques pièces de canon défend l'entrée du Barachois, port peu profond où viennent s'accoster à quai les goélettes dont le tirant d'eau ne dépasse pas 2 mètres.

En sortant de la ville, vers l'ouest, on trouve aussi la pyramide de l'*Iphigénie*. Ce modeste monument a été élevé par les marins de ce navire en souvenir d'un chemin fait par eux et conduisant de la ville vers l'anse du Savoyard.

Saint-Pierre possède de 5 à 6 000 habitants, mais cette population s'accroît considérablement en été, car, non seulement il faut des marins pour armer les navires, mais la pêche exige encore l'aide de divers corps d'état, tonneliers, graviers, charpentiers, etc. : tout un monde enfin, venant de France, et qui vit de la morue.

Ce poisson règne en maître dans l'île; aux abords de la ville on ne trouve que morues séchant au soleil: morues étendues sur des graves ou couchées sur des claies nommées *rances*; morues s'élevant en meules ou suspendues aux *bordelaises*, sorte de châssis verticaux. Dans les rues on marche sur des têtes de morues; dans les magasins on vend des engins pour prendre la morue, des gants pour la manier, des couteaux pour la trancher. Aux appontements on embarque et débarque de la morue, et partout on est poursuivi par la nauséabonde odeur de la morue ; on se croirait dans un carême perpétuel !

Nous avons déjà dit que Saint-Pierre armait une centaine de goélettes pour la pêche des bancs ; elle en arme à peu près autant pour le golfe Saint-Laurent ou le French Shore, où elles exploitent la côte ouest. Rien que ces armements suffiraient à donner à Saint-Pierre une grande activité commerciale ; mais bien d'autres navires encore concourent à cette animation.

Des vapeurs fins marcheurs viennent y charger la morue pour la porter directement aux Antilles ou à Bourbon, les nègres de ces colonies en faisant, sous le nom de *bacalan*, une grande consommation. Puis, à l'époque où nous nous y trouvions, il y venait aussi les *galopeurs*, goélettes montées par les riverains anglais et qui apportaient la boëtte destinée à alimenter la pêche. Cet appât provenait des côtes anglaises de Terre-Neuve et il s'en faisait un important commerce à Saint-Pierre; les pêcheurs français laissaient ainsi chaque année 5 à 600 000 francs aux Anglais.

Le parlement de Terre-Neuve a changé cet état de choses, ainsi que nous le dirons plus tard, en faisant interdire l'exportation de la boëtte.

L'île de Saint-Pierre, dont la superficie atteint à peine la moitié de celle de Paris, se compose de deux parties d'aspects tout différents : la terre haute, dont l'altitude atteint 204 mètres, se prolongeant depuis le nord jusqu'à la ville bâtie à ses pieds, et la terre basse, commençant à la ville et se continuant jusqu'à la tête de *Galantry*. Cette dernière se termine par un mamelon sur lequel on a construit un phare et installé une sirène de brume. A l'est, quelques îlots, sorte de digue naturelle, forment avec la côte une rade accessible par de nombreuses passes. Au nord, un haut rocher escarpé, nommé le Colombier, donne asile à des myriades de calculots dont la chasse constitue une grande distraction pour les habitants.

Rien n'est triste comme une promenade sur les plateaux supérieurs : au milieu des roches et des cailloux, quelques conifères minuscules de 50 centimètres de haut disputent péniblement la place aux lichens et aux mousses. On trouve aussi çà et là quelques petits lacs d'aspect lugubre, provenant de la fonte des neiges ou de l'incessante humidité des brouillards dont ces hauteurs sont presque toujours couvertes.

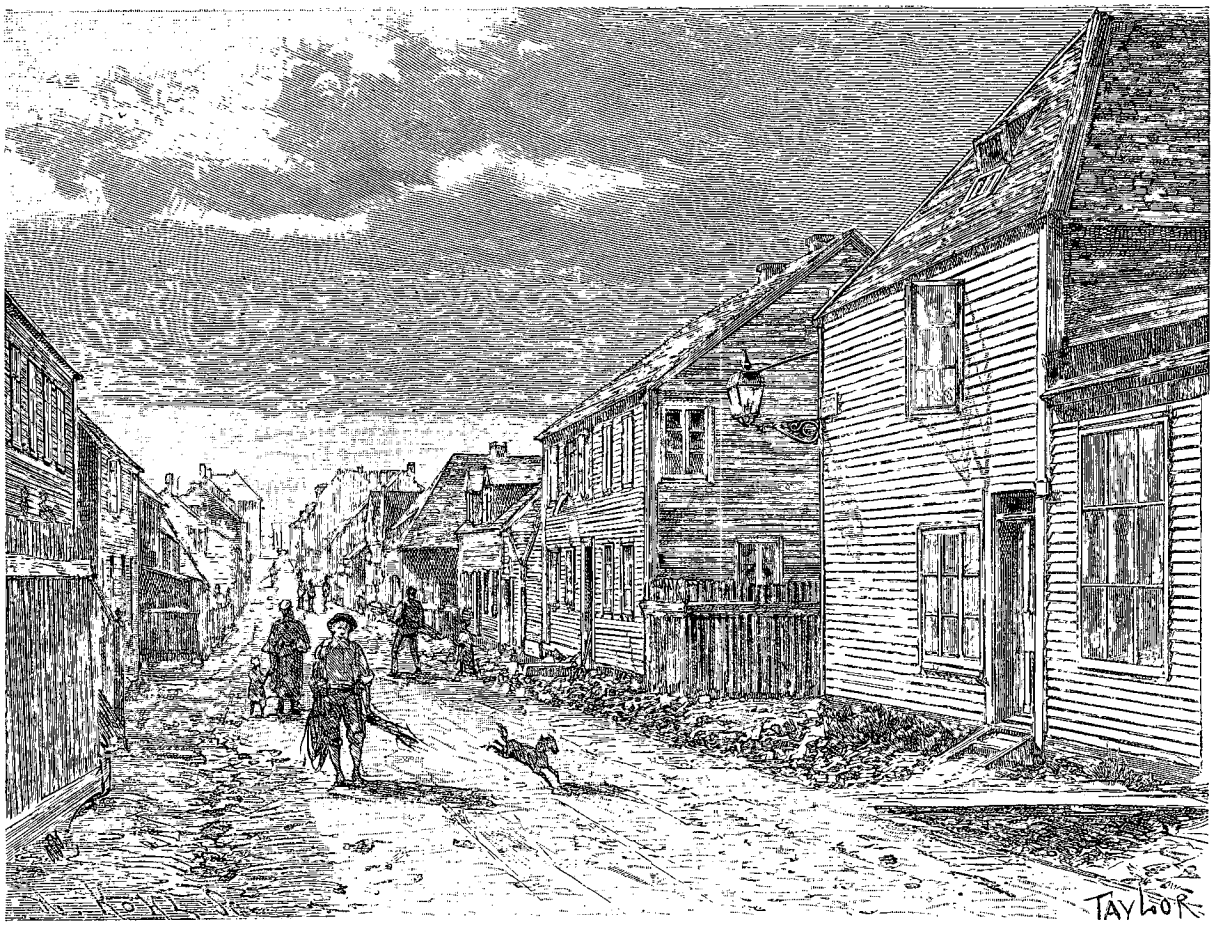
Quand vient la fin de septembre, les navires étrangers quittent la rade, ceux de la colonie sont désarmés et relégués dans le Barachois. Saint-Pierre prend son aspect d'hiver. Malgré les grands froids qui y règnent, il est assez rare pourtant que la mer y soit gelée complètement, de sorte que quelques paquebots continuent de temps à autre à y venir relâcher. Chacun se calfeutre chez soi, où, grâce aux immenses poêles, la vie matérielle est supportable. La neige couvre entièrement le sol, mais les brumes sont assez rares dans les mois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hiver, et les nombreuses tempêtes sont coupées par de belles journées ensoleillées dont les habitants profitent pour se livrer au patinage, soit sur les petits lacs avoisinant la ville, soit sur des terrains plats qu'ils inondent à cet effet.

Non loin de Saint-Pierre, dans l'ouest, se trouve une île composée de deux parties nommées Grande et Petite Miquelon; l'occasion s'étant présentée d'aller voir cette dernière, appelée aussi Langlade, nous partîmes sur un petit vapeur de commerce mis à notre disposition. Le temps était superbe et d'une merveilleuse clarté; les côtes de Lameline, situées à la partie la plus méridionale de Terre-Neuve, apparaissaient nettement à une dizaine de milles de nous. Nous arrivâmes à destination au bout de deux heures de traversée, et le contraste avec ce que nous venions de quitter nous réjouit les yeux. A la bonne heure, voici de vrais arbres, de la vraie verdure! Langlade est un plateau de 160 mètres d'élévation, bordé de hautes falaises complètement à pic sur la mer. La villa d'été du gouverneur est construite sur la hauteur, dans un site très pittoresque, et une jolie rivière coule à ses pieds dans une riante vallée.

Il y a peu de choses à dire sur cette île; on n'y



Une rue de Saint-Pierre. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

trouve que quelques fermes où l'on élève du bétail.

Langlade a environ 12 kilomètres sur 7 et est reliée à la Grande Miquelon par un long isthme de sable de 300 mètres dans sa partie étroite. Au siècle dernier, ainsi qu'on peut s'en assurer par les cartes de l'époque, il existait entre la Grande et la Petite Miquelon une passe, profonde de 3 à 4 mètres à marée basse; les archives de la colonie mentionnent que ce chenal, formé en 1757, a été comblé en 1781, à la suite de terribles tempêtes.

A notre arrivée en cet endroit, nous fûmes péniblement impressionnés par la vue de nombreuses carcasses de navires à demi enfouies dans le sable, montrant leurs couples blanchis semblables à des squelettes d'énormes cétacés; faut-il supposer que certains marins ignorent encore que le passage n'existe plus, ou faut-il attribuer tous ces naufrages à la brume et à l'influence des courants portant au nord? Je ne sais. Mais, en tout cas, rien n'était poignant comme la vue de ces tristes débris, véritable ossuaire de bateaux, et l'on ne pouvait s'empêcher de songer au sort des pauvres équipages vraisemblablement engloutis dans cette mer alors si calme, mais parfois si terrible dans ses colères.

Au bout de deux jours nous revînmes à bord de la *Clorinde*; l'équipage était reposé, les rechanges embar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quées, il ne nous restait qu'à faire route vers la côte de Terre-Neuve.

III

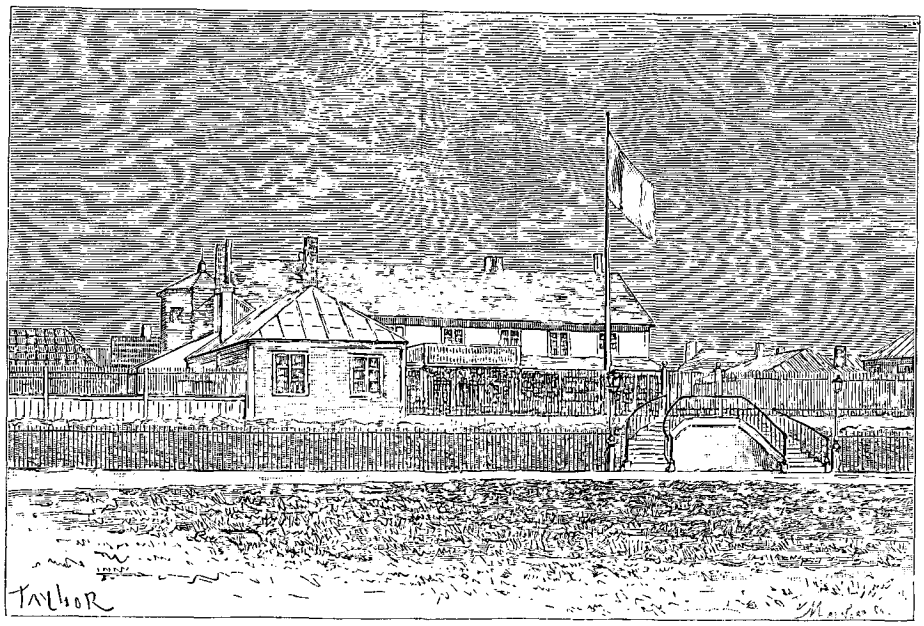
Considérations générales sur Terre-Neuve. — Situation géographique. — Climat. — Travail des glaces et de la gelée. — Aspect général. — La faune de l'île. — Les moustiques. — Les traités. — Difficultés avec les riverains anglais. — Entraves au libre exercice de nos droits. — Les homarderies. — Attitude du parlement de Terre-Neuve.

L'île de Terre-Neuve, située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, affecte, comme le grand banc, la forme d'un triangle dont le sommet serait situé au nord et dont les côtés auraient à peu près la même longueur, 500 kilomètres environ. On trouve cette île entre 47° et 52° de latitude nord, 55° et 62° de longitude ouest.

Les courants polaires l'enserrent à droite et à gauche et longent ses bords; l'un, à l'ouest, pénètre par le détroit de Belle-Ile, large de 17 à 18 kilomètres, refoule les eaux du Saint-Laurent qu'il oblige à s'écouler vers le sud, entre le cap de Raye et l'île du Cap-Breton; l'autre, à l'est, descend jusqu'au Gulf-Stream.

Les côtes, sans cesse travaillées par les gelées de l'hiver, l'humidité des brumes et usées par le choc des icebergs, subissent une lente dégradation. La partie orientale est plus particulièrement creusée de fiords profonds, vestiges d'anciens glaciers. Ils forment d'admirables baies, des rades splendides presque complètement fermées et où l'on trouve un abri sûr contre les tempêtes et les brumes qui désolent ce pays.

L'hiver y est très rigoureux; les courants polaires maintiennent, surtout dans la partie est, une température très basse, et les riverains abandonnent généralement, dans cette saison, les bords de la mer pour se



Hôtel du gouverneur à Saint-Pierre (voy. p. 378). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

retirer un peu plus dans l'intérieur, où le climat est relativement moins rude.

Un manteau de neige recouvre l'île entière durant les mois d'hiver; de grands icebergs viennent, dès novembre, obstruer le détroit de Belle-Ile, qu'ils ne dégagent que vers juillet; d'autres s'échouent sur la côte est, et vers le mois de janvier les grandes baies sont gelées et les glaces entourent l'île d'une barrière infranchissable.

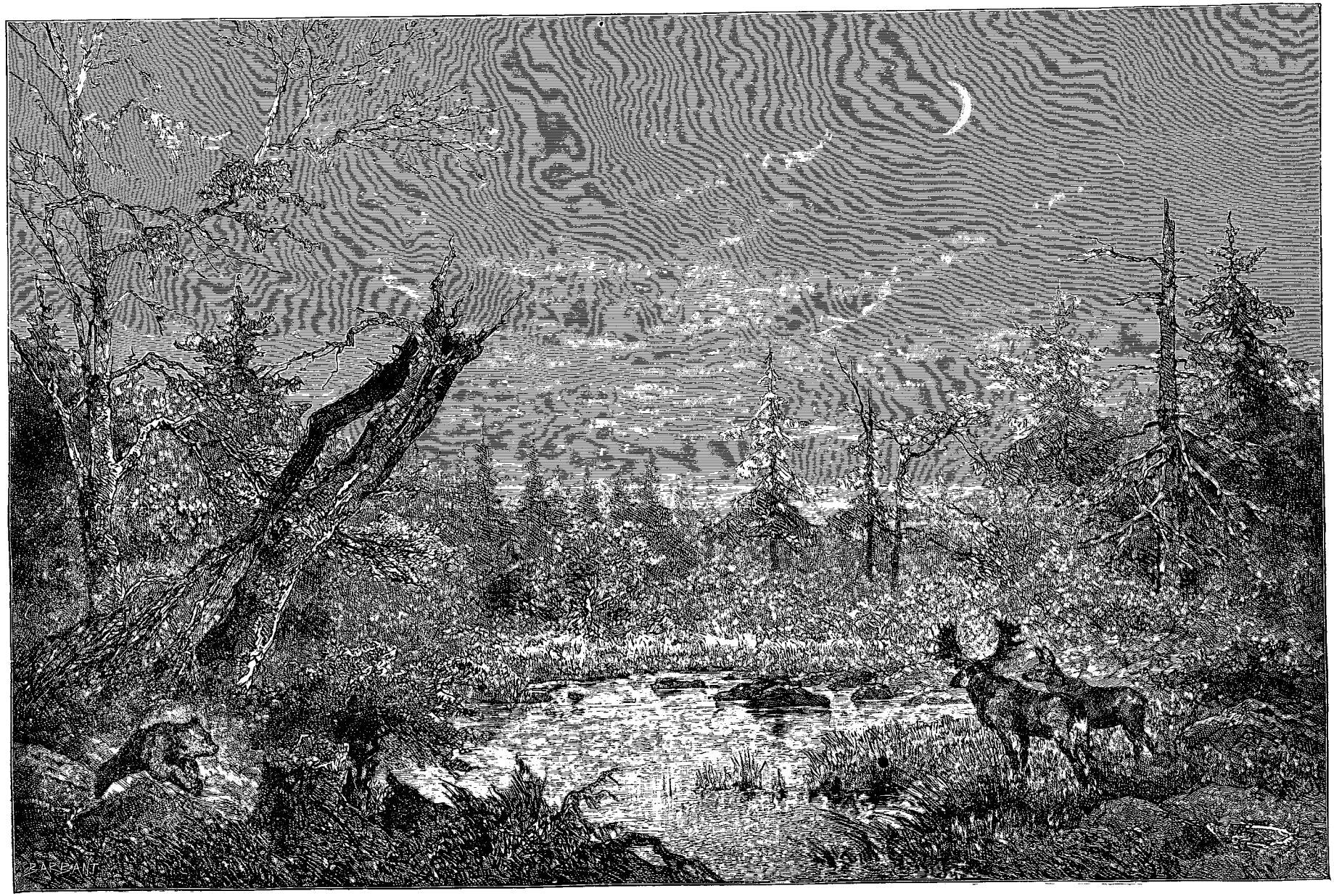
Il est difficile de se faire une idée de la puissance de désagrégation que possède la gelée; vers l'automne, lorsque la glace ne s'étend pas encore autour de l'île et que les froids sont pourtant déjà rigoureux, les marées viennent, deux fois par jour, imprégner d'eau le bas des falaises et les roches des plages. Cette eau, en gelant, les fendille et les fait éclater. Il arrive un moment où la falaise, creusée à sa base, n'ayant plus de point d'appui, s'écroule. La glace enserre les débris et, quand vient la débâcle, les entraîne au gré des courants, en leur servant de véhicule. Le glaçon s'échoue parfois sur un haut fond quelconque, ou bien, à force de diminuer, il coule à pic, entraîné par le poids du roc qu'il transportait.

Nous avons eu maintes fois l'occasion, notamment dans les parages du détroit de Belle-Ile, de constater *de visu* le résultat du travail de ces glaces côtières.

On trouve dans le fond des baies exposées à l'influence des courants un grand nombre de blocs erratiques échoués sur les grèves; l'hiver suivant, la glace les ressaisit et la débâcle les transporte un peu plus loin. Nous appelions ces endroits des *gares de départ*, et, de fait, toutes ces roches avaient l'air de gros colis attendant les camionneurs!

Par contre, nous avons aussi observé, surtout dans l'ouest de l'île, des parages où les glaces avaient accumulé des roches, les unes sur les autres, en un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forêt à Terre-Neuve voy. p. 382). — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrai chaos; nous avions baptisé ces points du nom de *gares d'arrivée*.

Parfois aussi, on entre, tout confiants, dans une baie dont l'hydrographie a été soigneusement faite quelques années auparavant. Un choc se produit subitement, le navire a touché. On envoie des embarcations sonder et elles trouvent bien les fonds portés sur la carte, mais tout à coup on découvre une roche isolée.

Il ne faut pas accuser de négligence ceux qui ont fait l'hydrographie de la baie : cette roche n'existait pas à cette époque, elle a été apportée là par une glace côtière poussée par les courants. Heureux les navires qui sortent de pareilles aventures sans avaries sérieuses!

Aux premiers beaux jours et bien avant la débâcle, l'île entière se dégage du blanc manteau de neige qui la recouvrait. Alors apparaissent, dans toute leur splendeur, de vastes forêts de sapins et de bouleaux s'élevant d'un sol tourbeux, formé par des accumulations séculaires de détritus végétaux. La terre s'émaille de fleurs de toutes couleurs, qui forment contraste avec les mousses spongieuses et les marécages provenant de la fonte des neiges, entretenus par l'humidité des brumes et que l'été parvient rarement à assécher.

Le paysage, très beau et très montagneux dans la partie sud de l'île, prend un aspect de plus en plus sévère en remontant vers le nord. On y trouve encore quelques forêts dans l'intérieur, mais les côtes sont dénudées et la coloration froide et bleuâtre des schistes et des ardoises donne à cette partie de l'île une teinte générale de tristesse.

Les richesses minières sont assez nombreuses dans l'île, mais pourtant elles sont peu exploitées. Non seulement on trouve du nickel, du cuivre, de la galène, mais aussi du charbon et quelques carrières de marbre. Jusqu'à présent les habitants, absorbés par les soins de la chasse et de la pêche, ont négligé ces produits de l'intérieur du sol qui pourraient cependant devenir pour eux une grande ressource.

La faune est très variée; les forêts, impénétrables sauf pour de hardis trappeurs, servent d'asile aux ours noirs, aux caribous, cerfs d'Amérique à la superbe ramure, aux renards jaunes, aux lièvres et à une quantité d'espèces différentes d'oiseaux, canards sauvages, courlieux, outardes, etc. Les eaux douces abondent en truites et en saumons, et la mer donne la morue, le hareng, la plie, le capelan, etc. Les homards sont innombrables sur certains points de la côte; ils affectionnent particulièrement les baies dont les eaux, chargées de calcaire, servent à renouveler leur carapace. On voit aussi fréquemment des baleines; elles apparaissent, pendant la saison d'été, au nord du Saint-Laurent, et les goélettes canadiennes leur donnent la chasse.

Telles sont les richesses du pays; pourtant l'intérieur de l'île est à peu près inhabité; la population, assez dense dans le sud, est clairsemée au nord. La presqu'île d'Avallon, située au sud-est, possède à elle seule plus de 100 000 habitants, représentant à peu près la moitié de la population de Terre-Neuve.

Le roulement de l'argent est chose rare dans l'île : et tout le commerce se fait généralement par voie d'échange; dans la belle saison, des goélettes nommées *troqueurs*, venant ordinairement d'Amérique, mouillent de baie en baie et livrent leur cargaison de farine, fromage, salaisons, vêtements, ustensiles, etc., contre les peaux de bêtes à fourrures, principalement ours et caribous, dont la chasse constitue une des plus grandes occupations des habitants pendant l'hiver.

La ressource principale des Terre-Neuviens pendant les grands froids est la pêche du phoque, et la vaillante jeunesse de l'île s'y livre avec ardeur.

Le séjour de l'île est rendu extrêmement désagréable aux étrangers non acclimatés par les moustiques et leurs inséparables compagnons les *simulies*, petites mouches noires, dont l'extrémité des pattes est blanche et que les Américains nomment, je crois, *black flies*. Leur développement est certainement favorisé par la perpétuelle humidité du sol et la décomposition végétale qui s'y opère sans cesse. L'île semble leur appartenir, et ils en défendent l'entrée mieux que les forteresses les plus redoutables.

En 1497, le roi d'Angleterre Henri VIII envoya à la recherche du passage du Nord-Ouest, permettant de se rendre aux Indes, le Vénitien Sébastien Cabot, qui débarqua sur l'île de Terre-Neuve et en prit possession au nom de ce souverain. En 1525 Verazzani, Florentin d'origine, en prit possession au nom de François Ier, roi de France.

A cette époque, l'île était absolument déserte; mais, depuis longtemps déjà, des marins basques, bretons, normands, venaient, chaque année, se livrer à la pêche sur les bancs, et il est probable qu'ils avaient eu connaissance de Terre-Neuve.

Peu à peu quelques constructions, dont la forêt voisine faisait tous les frais, furent bâties sur la côte pour faciliter la préparation du poisson; les Français s'établirent à Plaisance, dans l'ouest de la presqu'île d'Avallon, et les Anglais à Saint-John, à l'est de la même presqu'île. Le traité d'Utrecht, qui mit fin en 1713 à la guerre de succession d'Espagne, régla la situation respective des pêcheurs de Terre-Neuve en accordant la possession de l'île à l'Angleterre et en donnant à la France le droit exclusif de pêche et de séchage, pendant l'été, sur tout le nord de l'île depuis le cap Bonavista jusqu'à la pointe Riche.

Les traités ultérieurs d'Aix-la-Chapelle (1748) et de Paris (1763) consacrèrent ce droit. Puis vint le traité de Versailles (1783), qui, tout en maintenant le droit de pêche pour les Français, modifia quelque peu la désignation des territoires sur lesquels ce droit pouvait être exercé. Au lieu du cap Bonavista, la limite ne commençait plus qu'au cap Saint-Jean; en revanche, elle était reportée à l'ouest jusqu'au cap de Raye, au lieu de s'arrêter, comme précédemment, à la pointe Riche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est le traité d'Utrecht, modifié par le traité de Versailles, qui règle encore aujourd'hui nos droits respectifs; et l'on donne le nom de *French Shore* au territoire sur lequel nous avons droit de pêche.

En 1859 on découvrit dans l'île des mines de plomb et de cuivre dont l'exploitation nécessitait l'accès sur le littoral qui nous est réservé : de là, nouvelles et nombreuses contestations des droits respectifs.

Après d'infructueux essais de conciliation on prit le parti de s'en rapporter, pour régler les différends, aux commandants des deux stations navales envoyées chaque année par la France et l'Angleterre sur les lieux de pêche, pour veiller à la stricte observation des traités. En 1884 ces deux nations signèrent une convention qui sauvegardait et reconnaissait comme fait acquis le droit des Anglais exploitant les mines ou ayant construit des habitations sur le French Shore.

Le parlement colonial, fidèle à son opposition systématique, refusa de l'accueillir.

La pêche française était très prospère jadis sur la côte de Terre-Neuve; tous les cinq ans, on procédait, à Saint-Servan (et cela continue encore maintenant), au tirage au sort des places entre tous les navires désirant concourir à la pêche. Partout, à proximité des baies



Les filets enlevés *manu militari* (voy. p. 384). — Dessin de l'auteur, d'apres nature.

poissonneuses, et quand la nature du terrain s'y prêtait, nos nationaux avaient élevé des *chauffauds* (corruption du mot échafaud) et des hangars, le tout d'un caractère *non permanent*, ainsi que l'exigent les termes mêmes du traité d'Utrecht.

Chaque chauffaud constituait une place de pêche; en 1830 on en comptait 49 sur la côte ouest, dont 9 communes à tous les pêcheurs français, et 40 occupées en majeure partie par 28 navires. Sur la côte est, beaucoup plus propice à la pêche sédentaire à cause de ses nombreux fiords, il existait, en 1830, 182 places de pêche, occupées par 162 navires.

Pendant de longues années, l'entente cordiale régna, sauf dans le sud-ouest de l'île, entre les rares Terre-Neuviens habitant près de nos établissements et nos pêcheurs; on se rendait mille petits services de bon voisinage. Les gardiens des chauffauds, ainsi que le veulent les traités, étaient toujours sujets britanniques, et malgré cela vivaient en très bonne harmonie avec nos nationaux; notre industrie les faisait vivre, ils y trouvaient des avantages qu'ils n'auraient pu se procurer ailleurs, et, bien souvent, l'habitation d'un de ces gardiens devenait le point de départ d'un village.

Peu à peu, le nombre des armements faits en France diminua considérablement; en 1886, 9 navires seulement étaient inscrits pour la pêche de la côte ouest, et

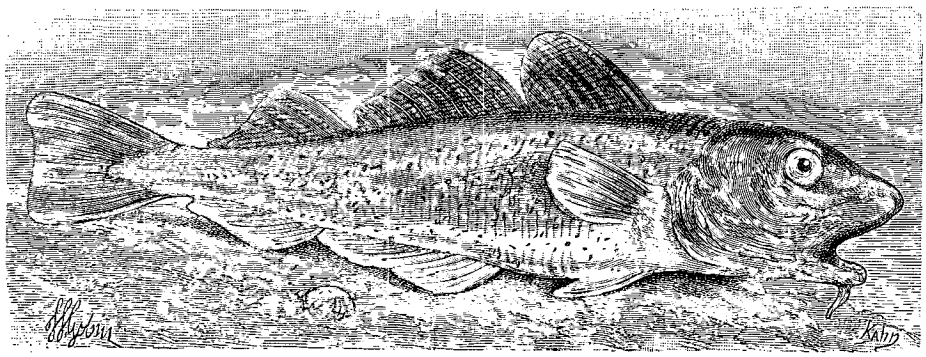
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

15 pour la côte est, sans compter, bien entendu, les goélettes armées à Saint-Pierre et Miquelon. Ce résultat est dû à l'émigration de la morue, qui paraît s'être retirée de la côte pour se porter sur les bancs. Les dépenses restent toujours les mêmes, les bénéfices deviennent aléatoires, de sorte que les armateurs se montrent de moins en moins disposés à hasarder leurs capitaux. Des havres entiers sont délaissés, et, chaque fois que nous en abandonnons quelques-uns, des riverains anglais viennent s'y établir presque aussitôt et se livrent à la pêche dans des conditions bien moins onéreuses puisqu'ils exercent leur industrie pour ainsi dire à leur porte. Ils entravent fréquemment le travail des marins français qui occupent les havres voisins. Bien souvent, les navires de guerre, tant anglais que français, leur enjoignent de relever leurs filets qu'on nomme *trapps*, et quand ces injonctions restent sans effet, ils les relèvent eux-mêmes *manu militari* et les déposent sur la grève voisine, ainsi qu'il est prescrit, par la convention de 1884, d'agir en pareille occurrence.

Nous devons reconnaître que les officiers anglais exercent la police de la pêche avec une impartialité absolue, et que, maintes fois, ils ont empêché leurs nationaux de gêner nos pêcheurs dans l'exercice de leur industrie.

Mais il est, sur la côte ouest, un autre cas très fréquent dans lequel les croiseurs se trouvent fort embarrassés pour protéger les droits de chacun. La grande quantité de homards existant dans certaines baies a déterminé les Anglais à exploiter cette richesse, et dans ce but ils ont construit de grands établissements nommés *homarderies*. Pour se livrer à cette pêche, ils encombrent les eaux de nasses, qui rendent impossible le travail de nos pêcheurs. Lorsque ces derniers réclament et invoquent leurs droits, on leur répond que le homard n'est pas un poisson, mais bien un crustacé, et qu'il n'est pas mentionné dans le traité d'Utrecht comme pouvant être exploité par les Français, lesquels n'ont droit de pêcher que du poisson.

Il y a deux ou trois ans, le parlement de Terre-



Une morue. — Dessin de Gobin, d'après un dessin de l'auteur.

Neuve, parvint à faire interdire l'exportation de la boëtte, espérant ainsi paralyser notre pêche; ce résultat ne fut pas atteint : des flottilles françaises partirent au printemps de Saint-Pierre et se rendirent à la baie de Saint-George, où nous avons droit de pêche, pour y prendre elles-mêmes les appâts nécessaires. Ce fut, comme nous l'avons dit, une perte annuelle de 500 000 à 600 000 francs pour les Terre-Neuviens, qui n'eurent même pas la compensation de la pêche du homard, exploitée généralement par des Anglais, possédant de plus gros capitaux et venant du golfe Saint-Laurent.

En résumé, d'un côté, diminution sensible des navires que la France envoie sur la côte, de l'autre, augmentation de la population indigène; les petits villages sont devenus de grosses bourgades et il en surgit d'autres de tous côtés. Leurs habitants, peu à même de comprendre les traités qui lient l'Angleterre à la France, sont mécontents de voir des étrangers venir exploiter dans leur pays des richesses qu'ils considèrent volontiers comme leur appartenant.

Mais ce n'est pas chez les pêcheurs anglais qu'il faut chercher la plus vive opposition contre nos droits, c'est dans le parlement et la presse de Terre-Neuve, qui ont pris ce prétexte pour entamer une campagne d'un ordre essentiellement politique. Terre-Neuve, comme bien d'autres colonies anglaises, aspire à son autonomie et saisit tous les moyens lui permettant de converger vers ce but. Ainsi, au commencement de l'année, la presse locale a fait grand bruit de prétendues rixes entre pêcheurs français et anglais; en réalité il n'y a rien eu de grave, et les relations ont été ce qu'elles étaient les années précédentes.

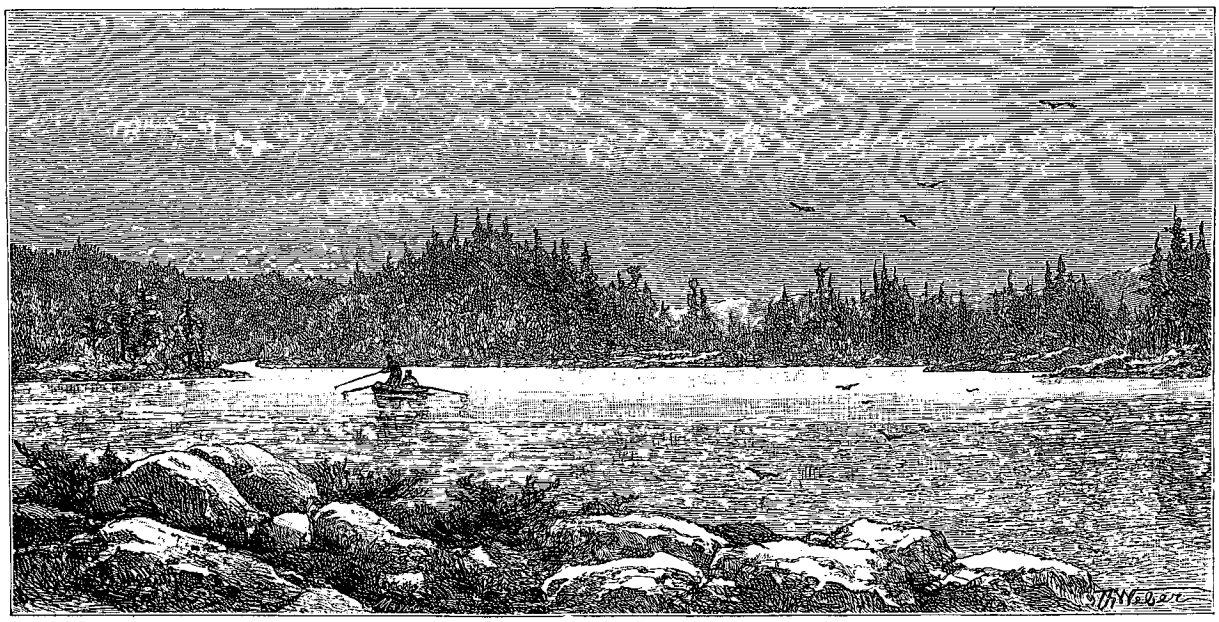
Le rôle de l'Angleterre est fort délicat en cette affaire : il lui est difficile de répondre par des fins de non-recevoir aux réclamations du parlement de sa colonie, et pourtant elle reconnaît absolument les droits qui nous sont concédés par les traités.

Des négociations se poursuivent en ce moment, et il est à souhaiter qu'elles aboutissent enfin à un résultat.

L. Kœnig.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Croc. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

LE « FRENCH SHORE »

(SOUVENIRS DE CAMPAGNE A TERRE-NEUVE)

PAR L. KOENIG, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Le Croc, centre de la station navale. — Marins bergers. — Notre gardien Patrice. — La route du lac. — Le *Saracenia*. — Cimetière de l'Épine Cadoret. — Chauffauds et cageots. — La pêche sur la côte est. — Préparation et séchage de la morue. — La pêche en dégrat.

Il serait fastidieux d'imposer au lecteur l'itinéraire de la *Clorinde* en 1885 et 1886 et de la suivre au jour le jour dans ses pérégrinations sur le French Shore. La frégate était obligée, par la nature même de son service, de se rendre d'une baie à une autre fort éloignée, puis, de là, de revenir sur ses pas et de relâcher souvent aux mêmes endroits. Une telle description jetterait le désarroi, au point de vue géographique, dans l'esprit du lecteur. Aussi, s'il veut bien m'accepter pour guide, préférerais-je commencer par lui faire connaître le centre de la station, le *Croc*, seul point de tout le French Shore où nous ayons un magasin appartenant à l'État; puis nous descendrons ensemble vers le sud jusqu'au cap Saint-Jean, et, revenant sur nos pas, nous visiterons toute la côte jusqu'au cap de Raye en passant par le détroit de Belle-Isle.

Le Croc, situé sur la côte nord-est de Terre-Neuve, n'est pas une ville, ni même un hameau. C'est un fiord bien abrité des vents du large et dont les bords peu élevés sont couverts d'une épaisse forêt de sapins. L'établissement officiel de la station française, construit au fond de la baie, se compose de deux cabanes en bois, l'une servant de magasin pour les rechanges, l'autre pouvant offrir quelques logements.

Au printemps, dès que la frégate arrive, on débarque les bœufs, les vaches et les moutons apportés de France ou achetés lors de la relâche à Saint-Pierre, et on les place sous la surveillance d'un quartier-maître et de quelques marins qui s'installent à terre, où ils resteront pendant toute la belle saison, menant la vie pastorale. Leurs occupations consistent à soigner les bêtes, à défricher les alentours afin de créer quelques pâturages, et à cultiver le petit jardin qui doit procurer des légumes frais aux équipages. La joie de ces braves gens échappant aux exigences et à la monotonie du service à bord n'est comparable qu'à celle des pauvres bêtes à cornes ou à laine se retrouvant sur la terre ferme; ces animaux, peu faits pour la navigation, dépérissent à vue d'œil pendant la traversée et reprennent dès qu'on les remet au vert. Chose curieuse,

1. Suite et fin. — Voy. p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au bout de trois jours de ce régime normal, nous avons vu une vache donner du lait!

En hiver, notre établissement est soigné par notre gardien attitré, le vieux père Patrice, Irlandais d'origine, aux cheveux filasse et aux dents proéminentes. Patrice a son habitation tout à fait à l'entrée de la baie, dans quelques cabanes abandonnées d'une ancienne place de pêche nommée la *Genille*, qu'il exploite en été, avec ses enfants, ce qui ne l'empêche pas d'être très dévoué à nos intérêts. Ah! si nos droits sont contestés, ce n'est certes pas par Patrice! Il retire de ses fonctions quasi-officielles de sérieux avantages qui lui feraient singulièrement défaut si nous abandonnions l'île.

Sitôt la frégate mouillée, Patrice vint à bord se mettre à notre disposition et nous raconter, à la fois, les affaires de l'établissement et les siennes propres; il nous parla de notre toiture, enlevée par le dernier ouragan, et de sa bru qui désirait bien une vache pour nourrir son dernier-né, mélangea les palissades vermoulues aux boucaux de farine et les serrures rouillées aux barils de lard salé qui lui sont concédés chaque année.

Le lendemain, nous lui rendîmes sa visite; il était confortablement installé, au milieu de ses enfants et petits-enfants, dans une grande cabane en bois fort proprette et abondamment garnie de tous les ustensiles nécessaires à une existence aisée. Un grand poêle américain, permettant à la fois de chauffer le logis, de faire la cuisine et le pain, garnissait le fond de la pièce. On parla de la pêche, de l'hiver qui venait de finir, et la conversation tomba sur un récent sinistre de mer; et comme nous relations les péripéties de ce naufrage et les circonstances où ces marins avaient trouvé la mort, une jeune femme nous demanda avec inquiétude : « Étaient-ils catholiques? » Sur notre réponse négative, l'auditoire sembla ne plus prendre aucun intérêt au sort de ces malheureux.

Je cite ce fait parce qu'il caractérise bien l'esprit de la plus grande partie des Terre-Neuviens, dont l'origine est ordinairement irlandaise ou canadienne. Partout j'ai trouvé chez eux une foi robuste, une conviction extrême poussée souvent jusqu'à l'intolérance. Les prêtres missionnaires, ayant leur résidence au sud, dans les parties habitées de l'île, visitent rarement les bourgades du nord, trois ou quatre fois l'an tout au plus; aussi la venue de l'un d'eux est une vraie fête, l'heureuse nouvelle s'en répand au loin et l'on accourt de toutes parts, par mer et même par terre — moyen de communication bien difficile à Terre-Neuve — afin d'entendre une messe qui est dite dans la cabane du plus notable habitant.

Ces pêcheurs du nord tiennent tellement aux cérémonies du culte, qu'ils conservent leurs morts dans de la glace, l'hiver, et dans du sel l'été, jusqu'à la venue d'un prêtre, afin de les faire enterrer suivant le rite catholique.

Nos équipages ont doté le Croc d'un avantage précieux pour ceux qui aiment la promenade : à coups de hache et de pioche, ils ont tracé une petite route s'enfonçant dans l'intérieur de l'île, et les marins la réparent soigneusement chaque année. Ce sentier, presque unique dans les parties nord du French Shore, longe les rives d'un joli ruisseau formant parfois cascade, selon les caprices du terrain. On traverse un petit pont de bois nommé pont Marie-Louise, en souvenir de la fille d'un des commandants de la station navale, et l'on arrive, peu après, à un lac pittoresque situé sur la hauteur et reflétant mystérieusement la sombre végétation qui l'entoure. Là, malheureusement, il faut s'arrêter : la forêt inextricable reprend ses droits; partout des fleurs, l'air est embaumé de parfums balsamiques, mais, hélas, partout aussi des moustiques qui troublent complètement la délicieuse quiétude dont on se proposait de jouir au bord de ces eaux calmes et silencieuses.

A l'entrée du fiord se trouvent des falaises dont le sommet n'est recouvert que d'une végétation herbacée; les arbres ne peuvent pas prospérer dans ces régions exposées aux vents froids du large. Dans une de nos excursions sur ces plateaux, nous fûmes surpris de trouver des champs immenses d'une plante rougeâtre dont la feuille est enroulée sur elle-même comme un cornet d'épicier. Le médecin du bord reconnut le *Saracenia purpurea*, auquel on attribue des vertus souveraines pour combattre les rhumatismes et la goutte. Le lendemain, accompagnés d'une corvée de marins munis de sacs, nous cueillîmes tout ce qu'il nous fut possible de cette précieuse plante. On fit sécher le tout, et, pendant le reste de la campagne, officiers et matelots furent exclusivement traités par la tisane de *Saracenia*, quelle que fût du reste leur indisposition; la santé générale ne cessa d'ailleurs d'être excellente, et le docteur ne manqua pas d'attribuer ce résultat à l'efficacité de son remède.

Au sud de notre établissement, la mer s'enfonce et forme un golfe étroit nommé l'*Épine Cadoret*; sur les hauteurs qui le dominent, dans un site poétique et triste, quelques tombes se sont groupées autour d'une croix de bois. Là reposent plusieurs marins français et anglais ; là deux *midshipmen*, victimes d'un accident de mer, dorment d'un éternel sommeil auprès d'un de leurs camarades retrouvé mort dans la forêt, où il s'était égaré, affolé par les moustiques.

On est ému en pensant à la fin prématurée de ces tout jeunes gens qui, heureux et confiants dans l'avenir, ont péri si tristement loin de ceux qui les aimaient.

A l'entrée de la baie, dans la partie sud et juste en face de la Genille, habitée par Patrice, se trouvent deux emplacements de pêche nommés l'Amirauté et la Plaine et exploités d'ordinaire par deux navires français.

Sur la côte est, la manière de pêcher est très différente de celle que l'on emploie sur les bancs; le brick qui doit occuper une place de pêche part généralement de France vers la fin de mars, emportant une forte cargaison de sel. Il emmène, outre son équipage, et à titre de passagers, une trentaine de travailleurs nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

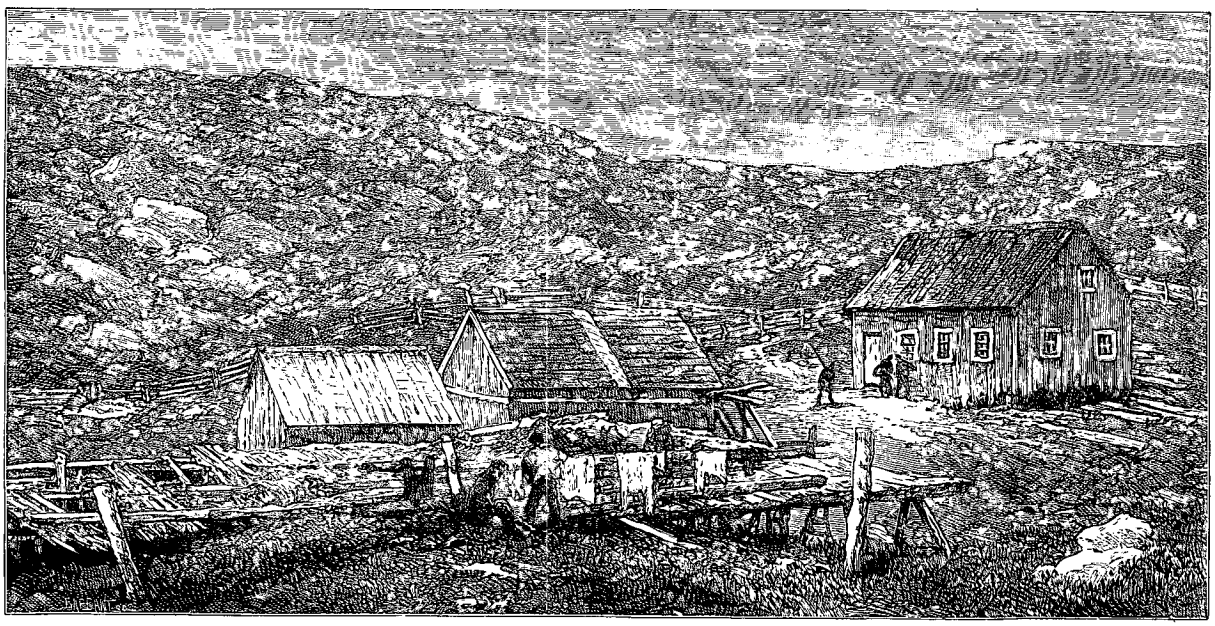
més saleurs, graviers, seineurs. Quand le capitaine est expert en matière de pêche, c'est lui qui dirige toute l'expédition, sinon il ne s'occupe que de la conduite du navire et on lui adjoint un maître-pêcheur, dont les fonctions ne commencent qu'une fois rendu à destination.

La règle oblige à avoir encore à bord un officier de santé; j'en ai connu qui, embarqués sous le règne de Louis-Philippe, alors qu'ils étaient étudiants, avaient pris goût à la vie aventureuse et, depuis plus de quarante ans, ont recommencé chaque année la même campagne.

Ne dépensant rien, ils amassent un petit pécule qui leur permet de vivre modestement, durant l'hiver, dans quelque village de Bretagne.

Quand les glaces, en s'écartant de la côte, permettent au navire d'arriver à destination, on le désarme et on l'embosse à quatre amarres à l'abri des coups de vent et du choc des icebergs. Les voiles sont déverguées, souvent les mâts sont calés, et, tout le travail se faisant à terre, le bateau est complètement délaissé. Il ne redeviendra utile que pour y embarquer tous les produits de la pêche et faire route vers la France à la fin du mois de septembre.

Toutes les places de pêche de la côte sont pareilles; quand on en a visité une, on les connaît toutes. Elles se composent de quelques masures en bois pour le logement des hommes et la resserre des vivres, et surtout d'un chauffaud dans lequel se centralise tout le travail de préparation de la morue. Ce chauffaud est un vaste hangar, construit au-dessus de l'eau, sur pilotis, en troncs de sapins espacés les uns des autres; il est recouvert, chaque printemps, d'un grand taud en toile, et l'on entasse au centre tout le sel apporté de



L'habitation de Patrice. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

France. Autour du chauffaud, on fait sécher la morue, soit sur des graves garnis de cailloux, soit sur des rances à bascule, sortes de claies s'orientant à volonté pour le vent et le soleil, soit enfin sur des plates-formes nommées *vigneaux*, élevées sur des pieux et recouvertes de branchages.

Il y a, non loin de chaque chauffaud, une grande cuve d'environ 2 mètres de côté, munie à l'intérieur d'une toile tamis. Une échelle se dressant contre cette cuve permet d'y jeter les foies de morues.

L'ensemble de cet appareil forme le *cageot*. Les foies, en pourrissant, laissent échapper l'huile, que l'on extrait de temps à autre au moyen d'un robinet placé à la partie inférieure de la cuve.

Mais la plume ne saurait rendre l'odeur horrible qui émane de ces chauffauds et de ces cageots; le sol environnant est jonché de têtes de morues et de détritus sanguinolents; les entrailles, jetées à la mer, séjournent indéfiniment dans l'eau et se putréfient; les habitations sont sales et enfumées, il n'y existe ni la plus petite recherche du bien-être ni même le luxe du pauvre, la propreté. Pourtant il y a, à côté de la plupart de ces établissements, un petit jardin où poussent légumes et salades, et souvent on a construit un four en briques pour cuire le pain.

Chaque place possède aussi un certain nombre d'embarcations que l'on ne ramène jamais en France. Au commencement de l'hiver elles sont halées à terre et recouvertes de branchages; au retour, l'année suivante, on les répare et on les remet à l'eau.

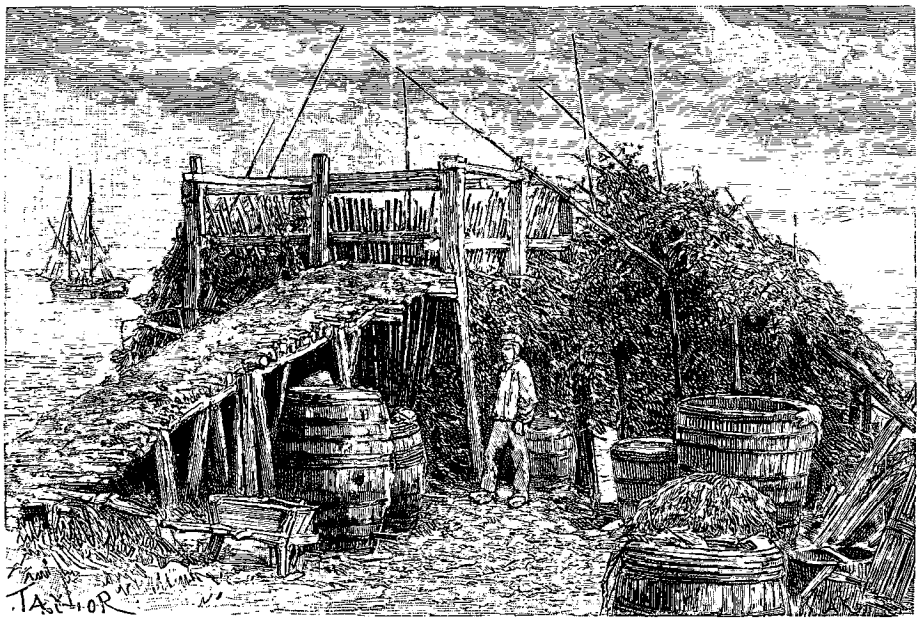
La pêche se pratique de deux manières différentes sur la côte est. Quand les morues ne sont pas très nombreuses, les pêcheurs partent dans de petites barques et se servent de lignes à main. Mais il est un autre genre de pêche, que l'on emploie de la fin de mai au milieu d'août.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La morue est extrêmement friande du capelan, et l'on est certain que les bandes de ces derniers, qui apparaissent à cette époque, sont pourchassées et serrées de près par des hordes profondes de morues qui se précipitent sur leur proie pour assouvir leur voracité; aussi la présence du capelan implique-t-elle celle de la morue, tout comme la présence d'un bon dîner cuit à point implique celle des convives.

Dès que ce petit poisson est signalé, les seines sont armées. Cet engin consiste en un grand filet de 350 mètres de long sur 30 de large environ, garni de plombs à sa partie inférieure et, à sa ralingue supérieure, de flotteurs en liège.

On l'embarque sur une chaloupe légère, où prennent place six à huit hommes, laquelle est suivie d'une autre qui doit recueillir le poisson : celle-ci est le *serreur*. Le maître de seine, debout à l'avant de la première embarcation, scrute l'eau d'un regard attentif, tâchant de deviner la présence de la morue; toutes ses facultés sont en éveil, et soudain, sur mille indices invisibles aux yeux des autres pêcheurs, il déclare que le poisson est là. Vite on mouille un grappin auquel est fixée une des extrémités du filet, et à cet endroit vient se mettre le serreur. La chaloupe, faisant force de rames, file au fur et à mesure la seine en décrivant un grand cercle qu'elle vient fermer à son point de départ. Le grappin est relevé, les plombs soulagés et fixés le long des lisses du serreur, et le poisson se trouve enfermé dans une vaste poche que l'on rétrécit de plus en plus en paumoyant le filet. A mesure que le cercle des flotteurs devient plus petit, l'eau y clapote comme fouettée par la grêle; ce sont les poissons qui se débattent, protestant à leur manière contre le sort qui les attend. Quelques-uns bondissent en l'air et retombent lourdement; l'amoncellement visqueux de toutes ces morues se révèle à la surface de l'eau; on les pique avec des harpons et on les lance dans le serreur, où elles tombent pêle-mêle à fond de cale. Puis la chaloupe reprend la seine et va chercher fortune ailleurs.



Un cageot. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

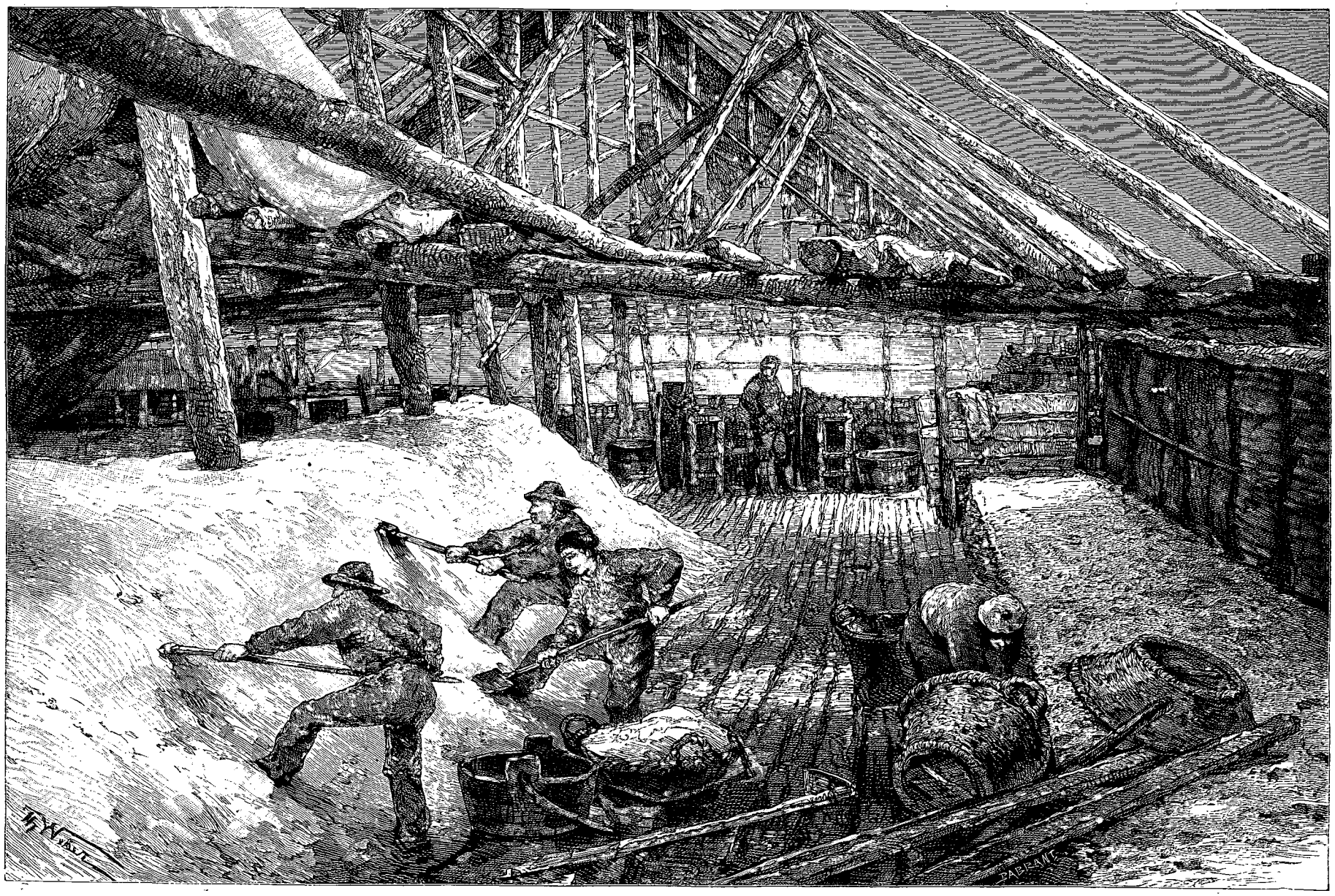
Parfois le flair du maître de seine s'est trouvé en défaut, la capture a été insignifiante; il est curieux d'entendre alors les jurons de ce patron, blessé dans son amour-propre et lésé dans ses intérêts!

Ces maîtres seineurs ont presque toujours une double vue merveilleuse, résultat d'une grande expérience; quelques-uns jouissent d'une réputation méritée et sont généralement suivis, quand ils vont en pêche, par nombre d'embarcations venant étendre leurs filets, dans l'espoir d'une belle prise, à proximité des points choisis par eux.

Quand le serreur est chargé de poisson, il revient accoster le chauffaud, soulage ses panneaux, et à grands coups de pique on transperce trois ou quatre bêtes à la fois et on les lance de l'embarcation sur l'appontement, où le personnel de l'établissement, prêt au travail, les reçoit toutes palpitantes. Chacun, muni d'un couteau pointu, saisit une morue, pratique une fente sur la tête et le long du ventre et laisse tomber les entrailles dans la mer par les interstices du plancher. On recueille les œufs (la rogue), qui serviront d'appât aux pêcheurs de sardines, les langues, dont on fait d'excellentes conserves, et les foies, qui sont portés tout de suite dans les cageots. Cette opération terminée, l'animal est remis à d'autres travailleurs, qui, gantés de la main gauche, pour éviter les piqûres des arêtes, munis d'un solide couteau à lame courbe, arrachent la tête, la jettent à l'eau et, d'un seul coup, fendent la morue de bas en haut et enlèvent la moitié supérieure de l'arête dorsale.

Ainsi préparée, la bête est recouverte de sel et mise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un chauffaud (voy. p. 387). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en monceaux dans le chauffaud. A cet état elle se nomme *morue verte*. Reste encore la partie la plus délicate de l'opération, le séchage. Dès qu'elles sont bien imprégnées de sel, on étend les morues sur les graves, les vigneaux ou les rances, et on les surveille avec grand soin. Si le soleil est trop vif, il faut varier l'inclinaison des claies; si la brise change de direction, l'orientation doit en être modifiée; si la pluie survient, on ramasse la morue en meules. Sans ces précautions, la chair pourrait se gâter ou devenir molle et l'on perdrait ainsi tout le fruit d'un pénible travail.

Il y a quelques années encore, chaque coup de seine ramenait de 15 à 20 000 morues; douze heureux coups de seine étaient suffisants pour assurer le chargement d'un brick de moyenne taille. Mais, la morue abandonnant la côte, comme nous l'avons déjà dit, il arrive que tel navire, qui recueillait 200 000 morues dans les bonnes années, en remporte à grand'peine 20 000 ou 25 000 et quelquefois moins.

Aussi, mécontents des résultats obtenus aux alentours du chauffaud qui leur est assigné par le sort, les pêcheurs vont souvent tenter fortune ailleurs, chose très facile actuellement, presque toutes les places étant inoccupées.

Ils emportent alors avec eux ce qui est nécessaire pour la préparation du poisson, à laquelle ils se livrent à proximité de leurs lieux de pêche. C'est ce qu'on appelle *pêcher en dégrat*.

En septembre, les navires de la station, après avoir parcouru tous les points de pêche où nous allons mener le lecteur, reviennent au Croc, réembarquent les marins et le matériel qu'on y avait laissés en arrivant, et prennent leurs dispositions de retour. Les pêcheurs arment leurs bricks, y arriment les morues préparées et séchées par eux, et tout le monde rentre en France, laissant jusqu'à l'année suivante les divers établissements du Croc sous la surveillance du vieux gardien Patrice.

V

Les havres de la côte est. — Effet de mirage. — Excursion au cœur de l'île. — Relevés hydrographiques. — Le cap Saint-Jean, limite sud du French Shore. — Légende du havre de la Tête de Mort. — Ours et chiens. — La banquise. — Aurores boréales — Les icebergs du détroit de Belle-Isle.

La baie du Croc étant située sur la côte est, non point à une des extrémités du French Shore, mais à peu près au milieu, nous allons, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, longer la côte vers le sud jusqu'au cap Saint-Jean, puis, revenant d'une traite jusqu'au Croc, nous continuerons notre exploration vers le nord.

La température, assez élevée dans le fond du fiord, s'abaisse à mesure que nous sortons, et, en pleine mer, le thermomètre n'indique plus que 10 à 12 degrés centigrades, sous l'influence des nombreux icebergs qui nous entourent; on en voit de tous les côtés, de formes et de tailles diverses, les plus élevés mesurant parfois 50 mètres de hauteur. Quelques-uns sont échoués le long de la côte et se désagrègent lentement, d'autres continuent majestueusement leur route vers le sud.

En sortant de la baie du Croc, sur l'*Ibis*, nous sommes témoins d'un effet de mirage assez fréquent sur cette côte : le refroidissement continuel, résultat du rayonnement de ces immenses glaces, produit une inégale densité des couches d'air et altère les formes réelles des objets et des pays.

L'île de Groix, assez plate et d'aspect banal, se profile au large en mille dentelures fantastiques; les arbres s'allongent démesurément, et un navire qui passe à l'horizon nous apparaît immense, semblable à un vaisseau-fantôme.

En descendant au sud, nous trouvons le point de pêche le plus important de la côte : le cap Rouge et son havre. Les nombreux chauffauds qui garnissent ses bords y sont tout pareils à ceux du Croc. Au fond de la baie, une superbe cascade tombe des mamelons couverts de pins et forme un tableau sauvage; plus loin, le havre de la Conche, exploité, et, en face de Belle-Isle, nous entrons dans la baie des Canaries qui s'enfonce profondément dans les terres, à plus d'un tiers de la largeur de l'île. A l'entrée, une ancienne carrière de marbre blanc se détache en clair sur la côte; au fond, une montagne rocheuse de 300 mètres, nommée *les Cheminées*, domine la contrée.

Nous profitâmes d'une de nos relâches dans ce golfe pour remonter, en embarcation, le bras des Cheminées; la brume qui, depuis plusieurs jours, ne cessait de nous envelopper, s'était subitement dissipée et l'atmosphère était absolument pure. Nous pûmes arriver ainsi presque au cœur de l'île; autour de nous, des collines couvertes de sapins s'étageaient toujours semblables; de temps en temps, la tête luisante d'un veau marin apparaissait à la surface de l'eau. A l'extrémité, nous trouvâmes un lac parsemé de pittoresques îlots boisés; il nous fut impossible de pousser plus loin et nous fûmes obligés de revenir en arrière et de rentrer à bord, ravis de notre excursion, mais défigurés par les moustiques.

Au sud de la baie des Canaries, la côte s'élève progressivement et devient une gigantesque muraille; justement une petite goélette défile le long de la terre et nous permet d'apprécier sa hauteur vertigineuse; des cascades se précipitent de ces escarpements et tombent dans la mer en pluie fine. Quelques fiords nous sont révélés par une fente étroite, ce sont : la baie d'Orange, le Petit Port, profond, et enfin le Bras du Chat, dans lequel nous pénétrons.

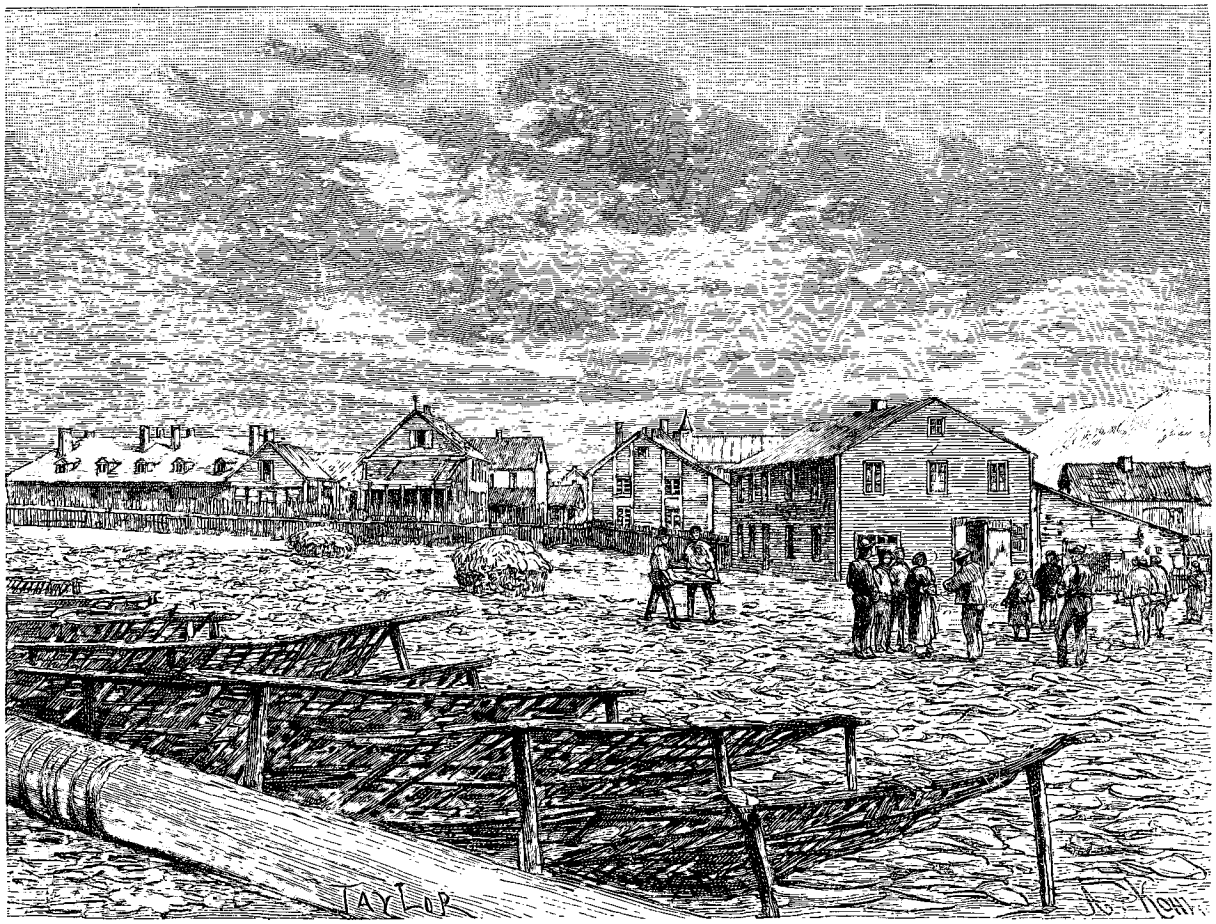
Subitement la brise tombe et le thermomètre monte rapidement; nous défilons entre deux parois abruptes, couvertes de verdure, et nous mouillons au fond. Le paysage qui nous entoure est sévère et grandiose : à droite, une forêt récemment incendiée montre des troncs calcinés et des roches effritées; à gauche, des arbres, toujours des arbres! Au fond, deux cascades descendent des sombres hauteurs qui nous dominent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous séjournâmes pendant cinq jours dans le Bras du Chat pour en faire l'hydrographie : c'est un travail auquel se livrent les officiers chaque fois que la surveillance de la pêche leur laisse quelques loisirs. On parviendra ainsi à posséder le relevé complet et en détail de toute la côte du French Shore.

Souvent déjà d'importants travaux ont été faits, principalement par l'amiral Cloué, qui est retourné pendant onze années consécutives à Terre-Neuve, et dont le nom est lié à celui de cette île qu'il a si puissamment contribué à faire connaître. Tous les chefs de station qui se succèdent ont à cœur de continuer l'œuvre à laquelle il s'est tant attaché durant sa vie.

Ces travaux hydrographiques apportent une agréable diversion dans le service de la station navale : visiter des chauffauds, enregistrer le produit de la pêche, et inspecter des cageots est un ouvrage qui manque parfois d'intérêt ! Commandants et officiers sont ravis de se livrer pendant quelques jours à des occupations plus actives ; le service de bord est chaviré, tout converge vers le but à atteindre. Le matin, de très bonne heure, les embarcations poussent du bord et sillonnent la baie ; les unes transportent à terre des escouades de marins qui, la hache à la main, vont dégager le terrain



Un grave. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sur lequel on mesurera les bases, ou qui, munis de seaux remplis de chaux, badigeonnent les points principaux de la côte; d'autres vont en tous sens sonder la baie.

Pour ménager le temps, on a emporté son déjeuner avec soi; toute la journée se passe au grand air, les heures fuient sans qu'on s'en aperçoive, et quand le soir arrive, chacun rallie le bord, harassé de fatigue, mais satisfait d'une journée si bien remplie et désireux de recommencer le lendemain.

En dépassant le Bras du Chat, la côte se dirige encore vers le sud, puis remonte brusquement au nord et forme une baie très large nommée la *Baie Blanche*, qui possède plusieurs fiords semblables au Bras du Chat et aussi peu habités que ce dernier.

En suivant, on trouve encore plusieurs points exploités par nos pêcheurs : la Fleur de Lis, le havre de Paquet, la Scie, et l'on arrive enfin aux falaises escarpées du cap Saint-Jean, extrémité sud du French Shore. Tout près du cap, une énorme pyramide naturelle, nommée *Mother Burke*, s'élance vers le ciel à une hauteur de plus de 100 mètres et semble mise là tout exprès pour indiquer la limite des territoires concédés.

Revenons vers le Croc et jetons un simple coup d'œil sur les Saints-Juliens, les Ilettes, l'île dénudée de

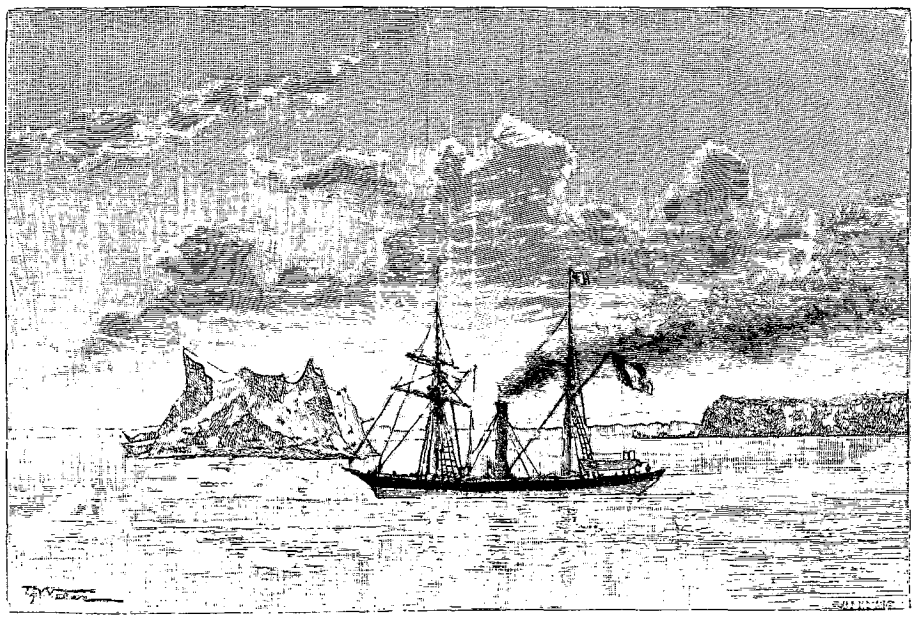
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fichot. Au large, la mer est parsemée de petites barques appartenant aux places de pêche voisines; les unes élongent des seines, les autres se servent de la ligne à main ou de la *faulx*. Nous voici à l'entrée de la baie aux Lièvres, qui creuse profondément la côte, transformant tout le nord de l'île en une sorte de presqu'île, et à l'entrée de laquelle se trouve le havre de la Tête de Mort, nommé aussi par les Anglais *Maiden Bay* (havre de la Jeune Fille).

Ce contraste de noms est dû à une légende qui repose sur un fait probablement exact. On raconte que jadis ce havre était habité par un trappeur, ancien émigré écossais, intrépide marin qui, poussé par le chagrin de la mort de sa femme, avait quitté la côte sud et était venu, avec sa fille unique, s'établir en cet endroit désert et rocailleux. Tous deux vivaient de la pêche et de la chasse. L'enfant grandit et devint une belle jeune fille. Les rares marins anglais qui s'étaient approchés de ce havre, charmés à la vue de ce souriant et joli visage, avaient donné au pays le nom de *Maiden Bay*.

Hélas ! la jeune fille mourut ; le père, inconsolable, la déposa pieusement dans le creux d'un roc, la recouvrit de sable, disparut dans les bois, et nul n'en entendit plus jamais parler. Les années s'écoulèrent ; un jour, des pêcheurs français ayant abordé en cet endroit trouvèrent sur la grève un crâne blanchi. *Maiden Bay* s'appela désormais le havre de la Tête de Mort !

La partie nord de la baie aux Lièvres possède quelques havres intéressants; on y trouve la baie aux Outardes, où nous fîmes la connaissance de pêcheurs terre-neuviens, nous étant réfugiés dans leur cabane un certain jour de pluie. Autour de l'habitation quelques



L'*Ibis* et l'île de Groix (voy. p. 390). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

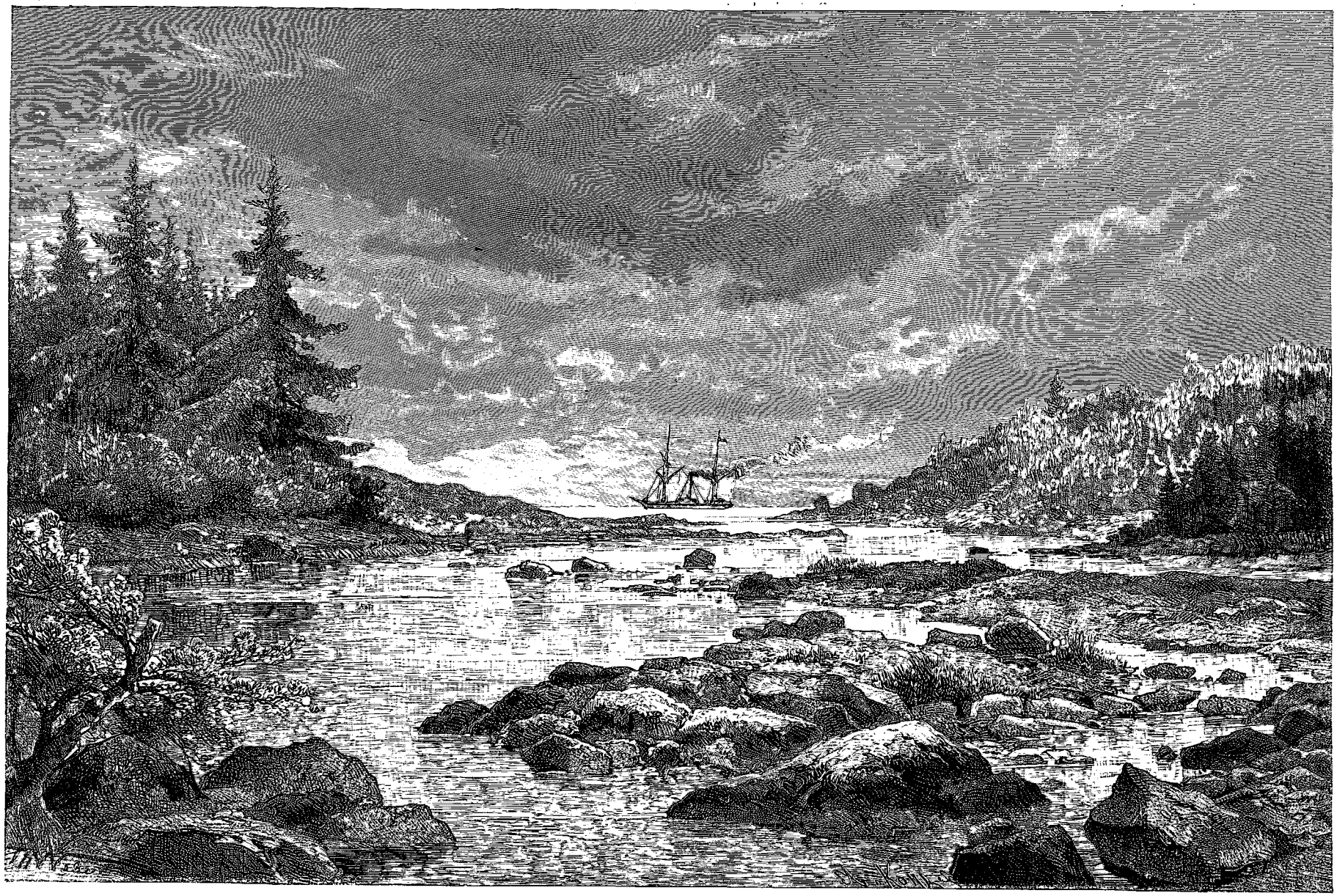
poules picoraient des têtes de morues et une dizaine de chiens aboyaient à tout venant. Ce modeste intérieur était soigneusement entretenu par la femme du pêcheur; un jeune garçon de onze à douze ans, tout réjoui sous son gros bonnet de fourrure, tenta notre crayon, et nous fîmes son portrait. L'homme nous raconta leur existence, bien remplie par les occupations de la pêche en été et de la chasse en hiver. Quand vient cette saison, ils quittent les bords de la mer, où il fait trop froid, et vont s'établir un peu plus loin dans la forêt. Des traîneaux, auxquels ils attellent leurs chiens, assurent leurs communications. Mais les temps sont durs et il est souvent difficile d'assurer la vie journalière !

Le lendemain, nous envoyâmes à cette intéressante famille du biscuit, du linge, divers vêtements, et ils vinrent nous remercier à bord en nous apportant des peaux de phoques.

Dans la crique des Petites Oies nous trouvons un vrai village indigène; les maisons y sont propres et coquettes et font contraste avec les masures enfumées des établissements français de pêche des *Trois Montagnes*, situés à un kilomètre plus loin. C'est là que nous vîmes les plus beaux spécimens de chiens de Terre-Neuve, aux pattes palmées, et dont le poil noir et frisé rappelle la fourrure de l'astracan.

Au milieu de ces animaux presque amphibies étaient élevés deux jeunes ours qui avaient pris complètement les allures de leurs camarades et vivaient en pleine liberté. Il était vraiment drôle de les voir gambader lourdement et venir près de nous, quêter gauchement des caresses ! Ces oursons firent notre conquête ; désirant les acheter, nous entrâmes en pourparlers avec le propriétaire, mais il voulait les vendre trop cher, et ce fut bien heureux. Qu'eussions-nous fait de ces animaux sur notre frégate? Sans compter qu'ils auraient grandi et qu'à notre arrivée en France nous en aurions été

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Saint-Lunaire (voy. p. 394). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien embarrassés à Toulon ou à Brest, ne pouvant pourtant aller les montrer à la foire!

Tout près de la baie aux Lièvres se trouve la *Crémaillère*, autre havre bordé de très belles falaises dans lesquelles s'enfonce une grotte profonde. Là encore, quelques Français se livrent à la pêche, et l'on voit au fond de la baie la mâture du brick désarmé à côté du chauffaud. Un peu plus loin au nord, la baie de Saint-Antoine, où sont quelques établissements français et un village terre-neuvien, a pour nous un intérêt majeur, parce qu'elle possède un bureau de poste. En effet, un petit vapeur part tous les quinze jours de Saint John, dès l'arrivée du paquebot d'Angleterre, et longe la côte jusqu'à Forteau, au Labrador, en s'arrêtant fréquemment sur la partie anglaise, et rarement sur le French Shore. C'est là que nous allons périodiquement chercher les nouvelles de ceux qui nous sont chers et que nous avons laissés là-bas, bien loin, en France.

De Saint-Antoine au Kirpon, la côte n'offre pas grand intérêt; on y trouve les baies de Saint-Mein, de Saint-Lunaire et les Griguets, dominés par la montagne du Chameau. Entre cette partie de la côte et les îles Blanches nous trouvâmes la banquise à la fin du mois de juin. La *Clorinde* eut beaucoup de peine à trouver un chenal au milieu des glaces amoncelées dans ces parages.



Jeune garçon de la baie aux Outardes (voy. p. 392). — Dessin de Barbotin, d'après un croquis de l'auteur.

L'île du Kirpon, terminée au nord par le cap Bauld, est séparée de Terre-Neuve par une passe très étroite, accessible seulement aux petits navires, et forme avec l'îlot de Jacques-Cartier le mouillage du Kirpon. C'est sur cet îlot que sont situés nos établissements de pêche, dont plusieurs sont inoccupés; l'un d'eux porte le nom éloquent de *Coupe-Soulier*, qui indique bien la nature du sol. En effet, on ne trouve plus là que des roches schisteuses, parsemées de petits cubes de pyrite de fer, semblables à des têtes de clous, et parmi lesquelles une maigre végétation a peine à se faire jour. Encore des chauffauds, des cageots et leurs odeurs nauséabondes! Les capitaines des navires qui exploitent la baie sont fort mécontents depuis quelques années et parlent sérieusement de ne plus revenir; car chaque saison se traduit par des pertes d'argent, malgré les primes accordées par l'État pour encourager la pêche à Terre-Neuve[1]. Non seulement la morue est rare, mais les pêcheurs sont constamment gênés par des goélettes anglaises, venant mouiller des trappes (filets à mailles étroites), qui empêchent la morue d'accéder dans les passes, et la détruisent en prenant indistinctement les petites et les grosses.

L'île de Jacques-Cartier possède quelques habitations d'indigènes, entre autres celles du gardien de nos chauffauds, que nous photographions, lui et toute sa famille. Ce robuste gaillard, solidement charpenté, coiffé d'un bonnet de fourrure, chaussé de mocassins en peau de phoque, représente bien le type de ces habitants du Nord, moitié chasseurs, moitié pêcheurs.

Pendant notre relâche au Kirpon, un vol de courlieux passe dans le ciel et s'abat à l'*Anse-à-Bois*, petite crique voisine. Voilà qui met en émoi tous les chasseurs du bord; ils se précipitent à terre, le fusil à la main, et, le soir, notre table est garnie de quelques-uns de ces oiseaux, plus jolis du reste à voir voler que bons à manger.

Au nord du cap Bauld apparaît Belle-Isle du détroit, enserrée d'icebergs et de banquises et dont les falaises escarpées prennent, dans le lointain, une teinte bleuâtre.

Au nord de Terre-Neuve, lorsque le temps est clair, on jouit presque chaque soir de la vue de belles aurores boréales; elles n'ont pas la splendeur de celles de la mer Glaciale, néanmoins le spectacle en est encore saisissant. Des gerbes électriques sillonnent le ciel; leur couleur, blanche et laiteuse au début, s'irise de reflets rouges, puis toutes se réunissent en un gigantesque faisceau de rayons qui s'ondulent comme des roseaux sous le souffle de

1. La loi du 22 juillet 1851 et le décret du 29 décembre 1851 accordent des primes d'armement, une fois par saison, proportionnées à l'importance du navire et de son équipage. Elles atteignent 50 francs par homme pour la pêche de Terre-Neuve avec sécherie et 30 francs pour la pêche sans sécherie. La législation des primes a été prorogée jusqu'au 30 juin 1891 par la loi du 15 décembre 1880 et le décret du 17 septembre 1881.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la brise. Cette apothéose dure un quart d'heure environ : le météore pâlit, disparaît, et les étoiles, un moment éclipsées, brillent de nouveau de tout leur éclat.

Dans l'ouest du Kirpon, les côtes s'abaissent, le paysage devient triste et presque lugubre; la baie du Sacre s'enfonce entre des caps rongés à leur base et dont les sommets font saillie en bec d'aigle. On sent que l'on est ici dans le domaine des frimas et qu'ils ne font trêve, comme à regret, que pendant quelques semaines de l'année. Des roches erratiques bordent toutes les rives, et le sol est jonché de pyrites agglomérées, dépassant quelquefois la grosseur du poing.

En descendant à terre, dans la partie sud de la baie, on trouve une série de petits lacs qui se prolongent vers l'intérieur et communiquent entre eux; il ne serait pas impossible qu'une embarcation légère pût, en allant de lac en lac, de marécage en marécage, atteindre la baie de Saint-Lunaire, située de l'autre côté de Terre-Neuve, sur la côte est.

Il n'y aurait du reste qu'un intérêt médiocre et sans utilité pratique à vérifier ce fait.

Toute cette partie est du French Shore que nous allons quitter porte l'empreinte de l'exploitation plus que séculaire exercée sur cette côte par nos marins bretons; non seulement tous les noms sont français, mais beaucoup sont pareils à ceux des rives de la Bretagne : les deux Belle-Isle, Groix, Saint-Lunaire, les



Indigènes de Kirpon. — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

récifs de Bréhat, etc., ont été baptisés ainsi parce qu'ils rappelaient aux pêcheurs quelque vague ressemblance, quelque parenté lointaine de formes, avec les îles et les récifs de leur pays natal.

Après la baie du Sacre, la côte se creuse de nouveau pour former la vaste baie du Pistolet, et nous atteignons enfin le cap Normand, où commencent les parties resserrées du détroit de Belle-Isle, obstrué par les glaces, pendant la plus grande partie de l'année, de novembre à fin juin environ.

Autour de nous, de nombreux icebergs, poussés par le courant polaire, découpent leur blanche silhouette sur le bleu pâle du ciel. Rien n'est grandiose comme ces montagnes de glace d'une pureté immaculée ! Dans la brume du matin, elles prennent des allures fantastiques, et, le soir, caressées par les rayons du soleil couchant, elles s'irisent de reflets de feu d'un merveilleux effet.

Pendant que nous traversions le détroit de Belle-Isle, nous fûmes témoins d'un spectacle imposant : un énorme iceberg chavira au moment où nous passions près de lui; une de ses aiguilles se détacha subitement et tomba avec fracas, en faisant jaillir de hautes gerbes d'eau : sous l'effet de cette rupture, il s'inclina fortement sur le côté, cherchant un nouvel équilibre, découvrant des parties immergées jusqu'alors et d'une superbe coloration bleue et vert tendre.

Quand la brume le permet, on voit distinctement, à gauche, les rives abruptes de Terre-Neuve, ravagées par les glaces, et, à droite, les côtes rocheuses et rougeâtres du Labrador, où se trouve la petite baie de Forteau, offrant une relâche très utile aux navires qui traversent le détroit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI

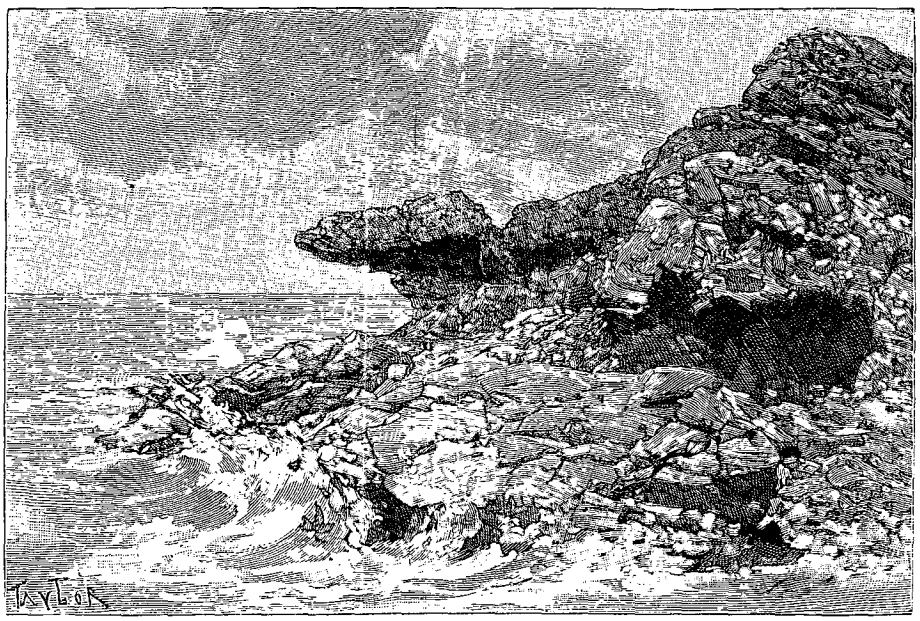
La pêche sur la côte ouest. — Les établissements de Port-au-Choix. — Une homarderie à Port-Saunder. — Danger des forêts. — Une pêche miraculeuse. — Incendie spontané. — Bonne baie. — La Baie des Iles. — L'île Rouge. — La baie de Saint-George. Cod-Roy. — Le cap de Raye, limite sud-ouest du French Shore.

A la sortie du détroit de Belle-Isle, la côte se mamelonne et la forêt redescend jusqu'au bord de l'eau, ne laissant qu'une petite bande de sable le long de la mer. Dans l'intérieur des terres, se profilent les montagnes de Saint-Jean, tachetées de neige; nous dépassons l'Anse-aux-Fleurs, et nous arrivons à la baie Sainte-Marguerite, près du Nouveau-Férolle, où tous les pêcheurs de la partie ouest affluent dans le courant de juin; car leur manière de procéder diffère de celle des pêcheurs de l'est, en ce qu'elle ne présente pas le même caractère sédentaire, sauf de rares exceptions, à Port-au-Choix ou à l'île Rouge.

Les navires de France ou de Saint-Pierre arrivent, vers la fin d'avril, le long de la côte ouest; bien souvent les glaces ne leur permettent pas de remonter très au nord, ils attendent alors le moment de pouvoir franchir les obstacles, et, pour ne pas perdre de temps, ils pêchent dans la baie de Saint-George ou à Port-au-Port.

Bientôt les glaces, désagrégées, fondent ou sont entraînées par les courants, et la côte devient accessible. Les bandes de capelans font leur apparition, chassées vers le nord par la morue; les pêcheurs les suivent et, de proche en proche, arrivent vers le mois de juin dans le nord de l'île, au Nouveau-Férolle et à l'Anse-aux-Fleurs, où le poisson abonde.

Les morues sont tranchées et salées à bord, comme



Roches érodées. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sur les bancs. Dans le courant de juillet, le capelan disparaît, les navires rallient alors les divers établissements français qui sont disséminés sur la côte, et y font sécher leurs poissons, tout en continuant à pêcher à la ligne de main, soit du bord, soit au moyen de leurs doris. Cela s'appelle *pêcher en défilant le golfe*.

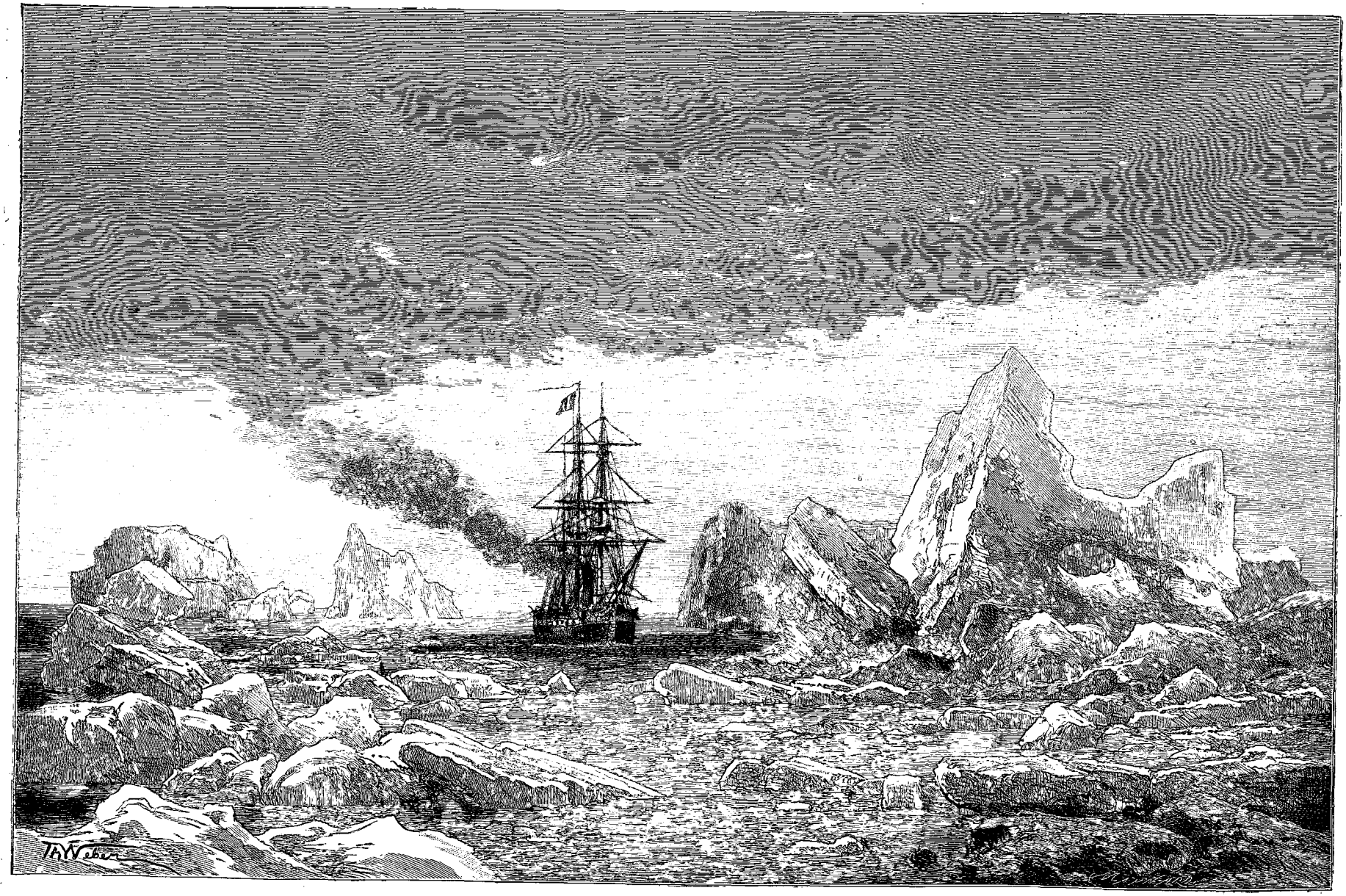
Au sud de la baie Sainte-Marguerite, et après avoir doublé l'île de Saint-Jean, nous passons devant Port-au-Choix, où nous retrouvons les classiques places de pêche avec leurs chauffauds, leurs cageots et leurs bricks désarmés; chacune a un nom différent, mais ici l'influence basque se fait sentir : *Blancharia*, *Guérata*; une autre se nomme *l'Enfer*, sans doute par suite du dépit de quelque pêcheur malheureux!

Les Français de Port-au-Choix sont vraiment mal partagés au point de vue des relations avec le reste du monde, car le courrier desservant la côte est s'arrête à Forteau, et celui faisant le service du sud et de l'ouest ne remonte pas au delà de Bonne-Baie; de sorte que, durant toute la saison de pêche, ces abandonnés ne reçoivent de lettres ou de nouvelles que tout à fait par hasard. Aussi, chaque fois que nous passions auprès de ces établissements, nous laissions aux capitaines tous nos vieux journaux, heureux d'apporter un peu de diversion à leur dure et triste existence, regrettant de ne pouvoir, en même temps, leur remettre une lettre de leur épouse, de leur fiancée ou de leurs vieux parents.

Un peu plus loin, s'avance la Pointe-Riche, sur laquelle on a construit un phare en 1871, et qui formait l'ancienne limite du French Shore, avant le traité de Versailles.

Plus au sud se trouve, dans la baie d'Ingornachoix, le joli bras de mer nommé Port-Saunder, fermé vers le large par l'île de Keppel. Les côtes déchiquetées, les plages rongées de ces parages offrent de curieux exemples du travail de la gelée et de la glace; effrités

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Clorinde* dans es glaces voy. p. 395). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à leur base, les caps, comme ceux de la baie du Sacre, prennent la forme de becs d'aigle. Sur la grève, non loin de Port-Saunder, un plateau rocheux, formé de grès arrondis, présente l'aspect d'une mer houleuse qui se serait subitement pétrifiée. Ces grès sont formés d'une agglomération compacte de fossiles de l'époque cambrienne où dominent les Orthocères et les Bellérophons. Vers l'intérieur, la forêt s'étend à perte de vue, détachant sur le ciel, en lignes finement dentelées, les profils des replis de terrain qui s'étagent au lointain.

Sur la plage de Port-Saunder est construite une homarderie en pleine exploitation qui, comme toutes ses pareilles, est une cause de gêne pour nos pêcheurs.

Une vingtaine d'hommes et une dizaine de femmes environ, originaires de l'île du Prince-Édouard ou d'Anticosti, arrivent chaque année au printemps et retournent chez eux sitôt la pêche terminée. Tout ce personnel est logé dans des habitations en bois de sapin situées non loin de la grève. Les hommes occupent le rez-de-chaussée, les femmes, le premier étage, dans de vastes dortoirs où les couchettes rappellent celles des cabines de bord. Ils travaillent à la préparation du homard dans des constructions proches de la plage; un appontement permet aux embarcations d'accoster, et l'eau douce nécessaire à la cuisson est amenée de la colline voisine par une série de petits tuyaux rapprochés sommairement les uns des autres et attachés, sur tout leur parcours, par une ficelle aux sapins de la forêt.

On se sert, pour capturer les homards, de casiers ou nasses en osier dont les côtés sont disposés en forme d'entonnoir. Dans l'intérieur on introduit des têtes de morues ou de harengs; douze barques constamment en mouvement les mouillent entre deux eaux, indiquant leur place par un flotteur : le homard arrive sans méfiance et pénètre dans la cage, d'où il ne peut plus sortir. Lorsqu'une barque a déposé son dernier casier, elle revient vers le premier, le remonte, prend les homards qui s'y trouvent, renouvelle l'amorce, remet le casier à l'eau et continue sa tournée sans interruption.

L'embarcation remplie vient déposer sur l'appontement le produit de sa pêche, qui s'amoncelle en une masse grouillante, chaque bête brandissant ses pinces, mordant ses voisines, jusqu'au moment où elles sont toutes précipitées pêle-mêle dans de vastes chaudières d'eau bouillante. Lorsqu'elles sont cuites, on les égoutte et on les range sur des tables qui font le tour de la pièce, où on les laisse refroidir; un homme les dépèce, rejette les carapaces rouges sur la plage et remet la chair aux ouvrières qui en remplissent des boîtes de fer-blanc. On soude les boîtes en ménageant un petit trou qu'on ne bouche qu'après une deuxième cuisson, servant à chasser l'air; on les met en caisse et elles sont prêtes à être embarquées sur le voilier qui vient d'Halifax tous les quinze jours.

Ces conserves sont bien inférieures à celles que l'on trouve en Europe : à la baie du Port-Saunder, la pêche journalière moyenne se chiffre par 8 à 9 000 homards, produisant environ 25 caisses de 48 boîtes chacune. La boîte prise sur place coûte 1 franc, chaque homard revient donc à 15 centimes environ.

Les carapaces rejetées bordent la grève d'une longue frange rouge; les besoins de l'exploitation ont nécessité de grandes coupes de bois, qui forment, autour de l'établissement, de nombreuses clairières; mais, sitôt que l'on s'éloigne de quelques centaines de pas vers l'intérieur, on retrouve la forêt impénétrable. Le sol, tapissé il est vrai de fleurs délicieuses, n'en est pas moins rempli de fondrières, couvert de troncs vermoulus, de mousses traîtresses cachant des trous profonds, comme, du reste, partout dans le nord de Terre-Neuve, chaque fois que l'on cherche à quitter la plage.

Il est extrêmement imprudent, quand on n'a pas la grande habitude des forêts, de s'éloigner seul des endroits habités; il ne faut s'y hasarder que bien accompagnés, armés contre les rencontres possibles d'ours noirs, munis de haches pour tailler au besoin un passage, et même de vivres pour le cas où l'on s'égarerait.

Les trappeurs ont une expérience spéciale qui leur permet de s'orienter à coup sûr; le soleil, qui les guide, est un danger pour les gens novices : les rayons se jouant dans les branches font croire à une clairière ou à une partie moins touffue qui n'existe pas et vers laquelle on se dirige instinctivement.

Un de nos marins s'étant un jour éloigné de ses camarades, qui donnaient un coup de seine sur la plage de Port-Saunder, se perdit dans la forêt. Le soir, il n'avait pas reparu à bord : la frégate tira quelques coups de canon pour lui indiquer sa direction et il nous revint dans la nuit, harassé, affolé et défiguré par les moustiques.

Les coups de seine sont souvent très fructueux, mais ils offrent parfois quelques surprises; nous avons vu, à Port-Saunder, nos matelots, partis pour pêcher la morue, revenir de la plage avec un chargement de plus de trois tonnes de harengs; les canots en étaient pleins à couler bas, et quand tout l'équipage s'en fut rassasié, il semblait en rester toujours autant.

Le lendemain de cette pêche miraculeuse, nous prenions la mer; nous pûmes distribuer tout ce poisson aux pêcheurs français que nous rencontrâmes le long de la côte et qui, précisément, manquaient de boëtte.

Ces harengs étaient du reste infiniment moins bons que ceux pêchés par nos Boulonais sur les côtes d'Écosse et d'Angleterre.

D'Ingornachoix à Bonne-Baie, les rives ne présentent plus d'échancrures importantes; pourtant quelques vallées, aux parois complètement accores, s'ouvrent sur la mer pour donner passage à de petits cours d'eau. Depuis la pointe de Portland, la côte s'élève progressivement et prend un aspect de plus en plus pittoresque. Nous retrouvons à Bonne-Baie une civilisation relative; au milieu d'un imposant paysage s'élèvent de coquettes maisons entourées de champs et de prairies. Un village possédant une église et un bureau

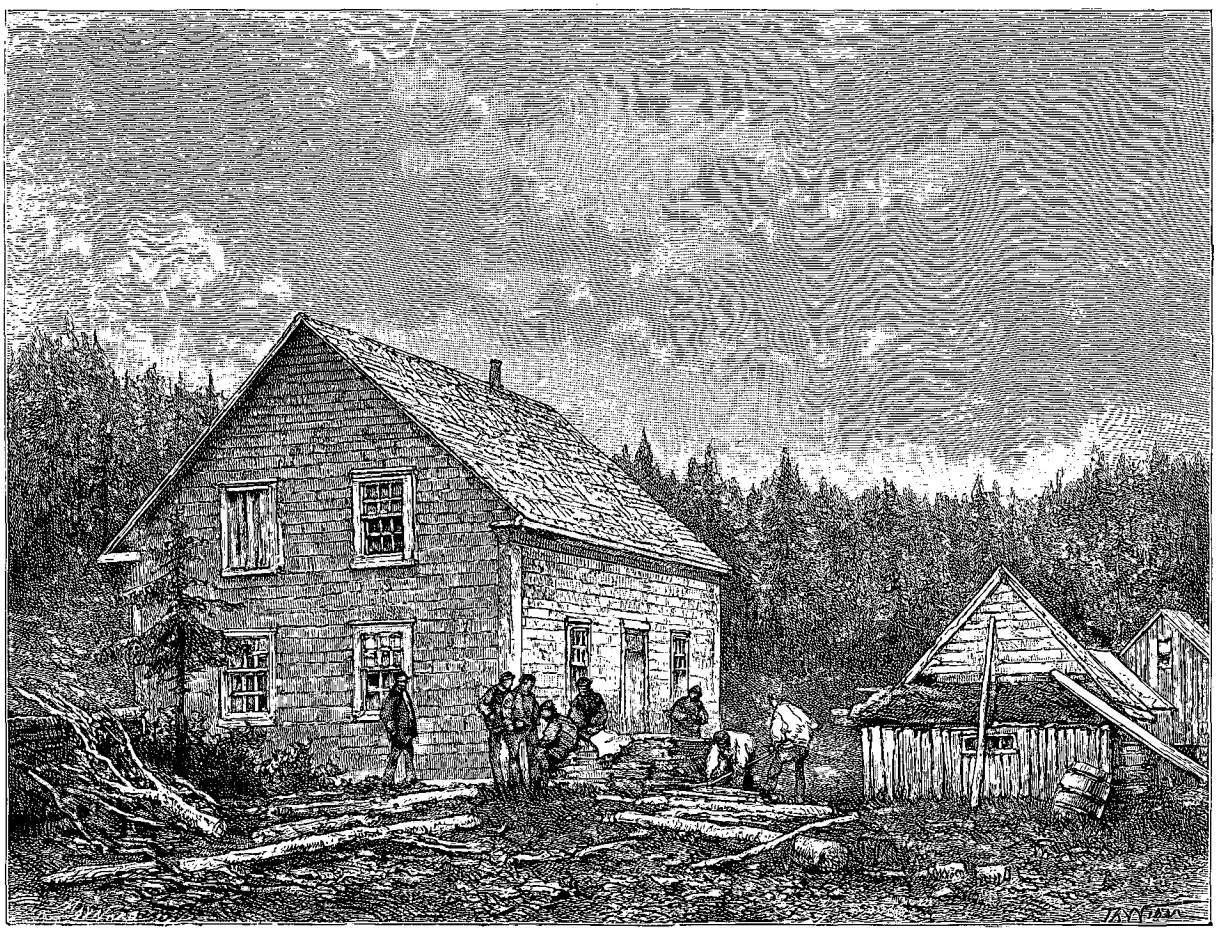
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de poste communique par une ligne télégraphique avec Saint John, capitale de l'île, reliée au monde entier par ses câbles sous-marins.

Un jour que nous entrions à Bonne-Baie pour aller mouiller dans le fond du Bras du Sud, nous fûmes témoins d'un spectacle splendide. Toutes les forêts situées au nord étaient en feu, nous entendions du bord le crépitement des arbres qui brûlaient. Ces incendies spontanés sont assez fréquents à Terre-Neuve ; celui-ci dura plusieurs semaines ; l'année suivante, en revenant dans ces parages, nous vîmes du large une grande tache roussâtre indiquant l'endroit où il avait eu lieu.

Un chemin bien entretenu permet de se rendre du Bras du Sud au village de Bonne-Baie ; il passe près de jolies cascades, sur des ponts rustiques élevés sur des piles quadrangulaires en troncs de sapins superposés, et à chaque instant s'ouvrent de belles échappées de vue sur les montagnes de l'intérieur.

Plus loin, nous arrivons à la partie la plus pittoresque du French Shore ; de nombreuses îles, hautes de 3 ou 400 mètres, entourent l'entrée d'une baie appelée du reste Baie des Iles et qui s'enfonce dans les terres par trois bras de mer. Le plus remarquable, celui du sud, est nommé *Rivière Humber* ; avant de



Homarderie à Port-Saunder. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

l'atteindre, on trouve les baies de *Lark* et d'*York*, séparées par une petite colline de la rade de *Petit-Port* donnant sur le large.

Les pêcheurs français qui défilent le golfe y séjournent pendant quelques semaines au commencement de la saison, avant de continuer leur tournée vers le nord.

Les rafales qui soufflent de la côte sont parfois terribles et justifient le nom de *Blow-me-down* donné à une montagne située à l'entrée de la Baie des Iles.

Un certain jour, nous eûmes toutes les peines du monde, malgré notre machine lancée à toute vitesse, à atteindre le mouillage de la baie d'York.

Comme tous les bras de mer de ce pays, la rivière Humber est très profonde et l'on est obligé d'aller jusqu'au bout, près de l'église Sainte-Mary, pour trouver un mouillage. Il y a deux groupes de population ; le plus important est près de cette église et possède une centaine d'habitations ; on a tracé des routes, construit une école, aux frais du pasteur anglican, ancien officier anglais. En face se trouve un petit village où réside le curé catholique romain chargé de la côte ouest ; le village est pauvre, le terrain est rocailleux, et les habitants ont été obligés de faire leur cimetière à Sainte-Mary.

La rivière Humber est formée par trois cours d'eau ; le principal et le plus méridional est la rivière Humber

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proprement dite, qui sert d'écoulement à un lac situé à une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur et nommé *Étang du Daim*. De grands trains de bois, provenant des exploitations voisines, descendent ce cours d'eau.

Quelques gisements de houille non exploités ont été découverts près de la *rivière du Charbon*, entre la Baie des Iles et la presqu'île de *Port-au-Port*. Cette dernière est reliée à la terre ferme par un isthme de sable sur lequel existent les ruines d'une usine construite jadis pour travailler le minerai de cuivre et de nickel que l'on trouve abondamment et à fleur de sol sur cette côte.

L'île Rouge[1], située le long de la presqu'île de Port-à-Port, est une des plus importantes places de pêche du French Shore; lors du tirage au sort, les marins la convoitent ardemment, car elle est très productive, le poisson y abonde, et pourtant les mauvais temps y sont très fréquents; il est parfois bien difficile aux croiseurs de communiquer avec les pêcheurs de l'île.

La pointe basse où l'on prépare le poisson est souvent envahie par la mer : aussi, à la fin de la saison, les embarcations sont-elles hissées au sommet de l'île au moyen de cabestans.

L'importante rivière de Saint-George, qui arrose l'île de Terre-Neuve dans sa partie la plus large, forme, en se jetant à la mer, la vaste baie de Saint-George, dont le fond, assez plat, se compose soit de langues de sable, soit de terrains d'alluvion; mais la côte s'élève de nouveau en belles montagnes : au nord, du côté de la pointe des Sauvages, et au sud, vers le cap Anguille,



La baie de Saint-George. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de l'auteur.

La ville de Saint-George, construite sur une presqu'île de sable, prend chaque jour un développement de plus en plus grand. C'est actuellement une vraie ville avec de vraies rues; toute la plage est garnie d'établissements propres à la pêche. On y prépare principalement le hareng, qui arrive vers la fin d'avril ou au commencement de mai, reste une quinzaine de jours et remonte ensuite vers le nord. Cette baie est très fréquentée par les goélettes de Saint-Pierre, qui ont établi leur centre de pêche dans la petite île de Cod-Roy, près du cap Anguille.

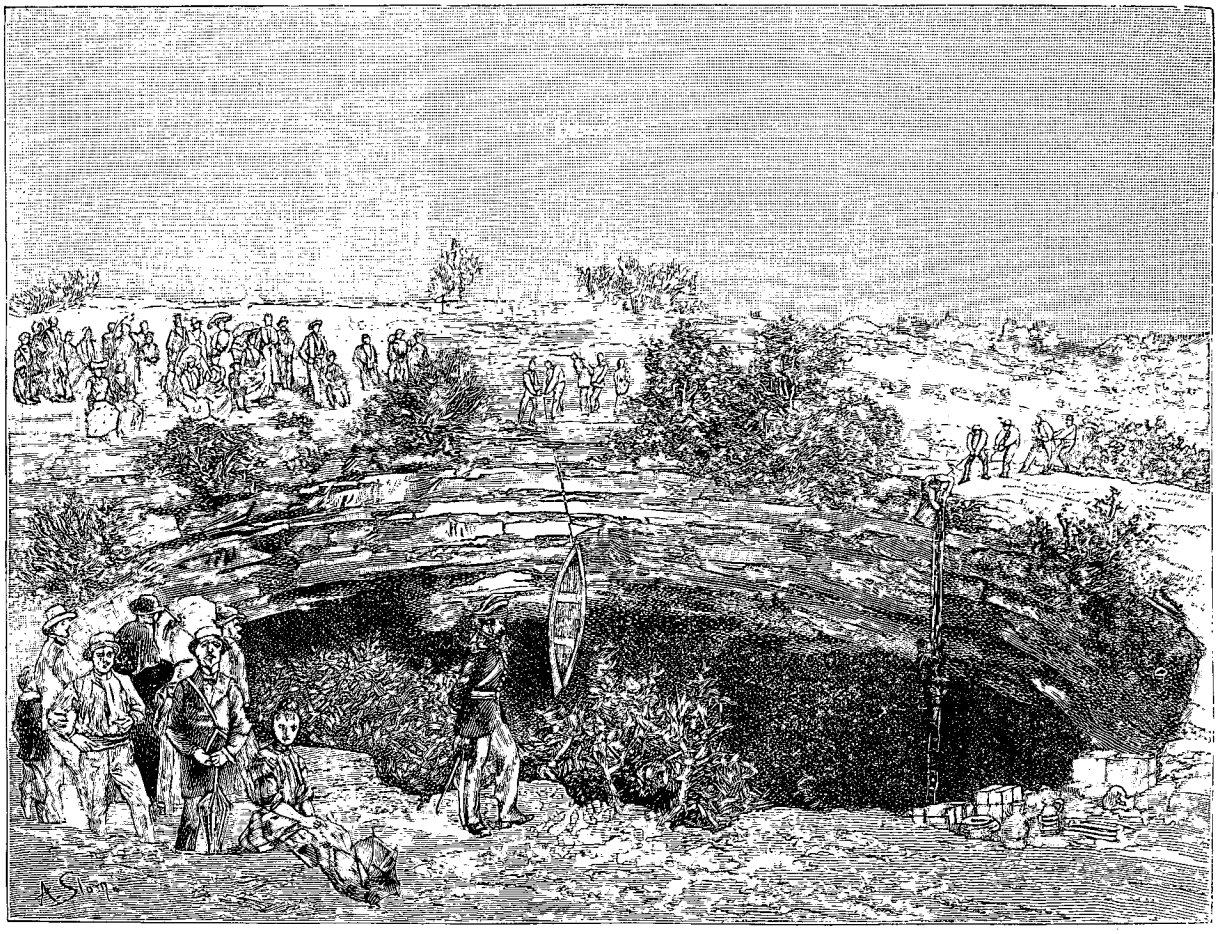
1. Le *Tour du Monde* a fait paraître dans sa 182e livraison (1863, 1er semestre, 7e vol.) un travail intéressant et détaillé sur l'île Rouge, Cod-Roy, la baie de Saint-George, etc., dû à la plume de M. le comte A. de Gobineau.

Au sud de Cod-Roy se trouve le cap de Raye, limite actuelle du French Shore sur la côte ouest de l'île de Terre-Neuve.

Là se termine notre voyage le long de ces contrées austères dont les beautés de premier ordre, les poétiques solitudes, les phénomènes naturels, laissent des souvenirs si vivaces. Nous avons essayé de faire partager au lecteur les impressions profondes que nous y avons ressenties et nous serions heureux si nous avions réussi à faire naître en lui la sympathie que nous éprouvons pour nos vaillants pêcheurs, constamment en lutte contre les éléments, et qui déploient tant d'audace et de courage dans le combat pour l'existence.

L. Kœnig.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Orifice du puits de Padirac. — Dessin de Slom, d'après une photographie de M. Rupin.

LE GOUFFRE DU PUITS DE PADIRAC,

PAR M. E.-A. MARTEL.

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

« Puisque vous avez entrepris l'étude souterraine des Causses et de leurs abîmes, allez donc au puits de Padirac : c'est un fameux trou dont les bergers ont grand'peur. Je suis sûr que vous trouverez au fond une rivière souterraine. »

Ainsi m'alléchait, en janvier 1889, mon excellent ami G. Vuillier, l'attrayant auteur et illustrateur des voyages en Andorre et aux Baléares, justement appréciés des lecteurs du *Tour du Monde*.

Et en réponse à mes questions il me donnait les détails suivants :

Le *Gouffre du puits de Padirac*, ainsi nommé sur la carte de l'état-major [1], est situé dans le Causse de Gramat (Lot), non loin de Rocamadour (village connu pour son célèbre pèlerinage) et de la Dordogne.

Il s'ouvre tout rond dans un champ plat, sans que rien en signale l'approche. On ne l'aperçoit que quand on est au bord, et alors on recule instinctivement : le trou mesure 35 mètres de diamètre, 110 mètres de circonférence et plus de 50 de profondeur. Comme cela arrive souvent aux bestiaux, un homme y est tombé il y a environ vingt-cinq ans. La justice, indécise entre le crime, le suicide ou l'accident, ordonna une enquête; il fallut querir le cadavre, à grands renforts de cordages, poulies, chèvres et treuils; ce fut toute une expédition, dont les héros, fort peu rassurés et pressés d'achever leur sinistre et périlleuse besogne, n'osèrent pas explorer une grande arcade ou porte naturelle béante au fond du puits et parfaitement visible d'en haut. On prétend qu'après les hivers très pluvieux, un

1. Feuille de Brive, portion sud-est, à l'est des bains de Miers, au sud du village de Gintrac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisseau jaillit quelquefois de cette arcade, traverse un coin du gouffre et se perd à nouveau dans une fente!

Cette description, comme on le pense, m'avait fort intrigué; et six mois après, à la fin de ma deuxième campagne souterraine dans les grands Causses[1], j'arrivais le 9 juillet 1889, à midi, au bord du puits de Padirac. Le tableau qui m'avait si heureusement tenté était de tous points exact et aucun des abîmes jusqu'alors visités ne se présentait aussi grandiose.

Avec mon cousin et collaborateur G. Gaupillat et mes deux fidèles guides, compagnons plutôt, Émile Foulquier, de Peyreleau, qui a déjà eu son portrait dans ce recueil (1886, 2e sem., p. 320), et Louis Armand, d'Aguessac (Aveyron), nous étions bien résolus à pénétrer le mystère du gouffre. Il ne s'agissait que de descendre, ce dont doutaient ouvertement le cocher du grand omnibus pris à la station de chemin de fer de Rocamadour (12 kilom. au S.-O.) pour amener nos 400 kilogrammes de matériel, et les six hommes de manœuvre choisis au village d'Alvignac.

Nous jetons la sonde, qui accuse 54 mètres de profondeur. Armand amarre solidement l'échelle de cordes à un gros rocher, ce qui est toujours un long et minutieux travail.

A deux heures nous sommes parés : l'échelle se balance dans le vide, car la margelle rocheuse de l'orifice surplombe partout : le puits a la forme d'un cône tronqué et sa largeur est bien plus grande en bas; nous voyons distinctement les deux derniers échelons reposer sur les cailloux du fond. Tout est prêt, en route!

Je descends le premier, soutenu par une corde que l'on tient en haut pour me garantir d'une chute en cas de défaillance : il y a 180 échelons. Armand et Foulquier conduisent la manœuvre, Gaupillat regarde, muet et anxieux. En huit minutes je suis en bas de l'échelle, qui a tourné plusieurs fois sur elle-même, m'étourdissant quelque peu : cela m'a paru long; je me détache avec plaisir de la corde, qui remonte sur un signal donné, me laissant seul dans la profondeur.

Et je lève la tête. L'impression est fantastique : on se croirait au fond d'un télescope ayant pour objectif un morceau circulaire de ciel bleu; la lumière verticale, étrangement tamisée, presque violette, éclaire de reflets que je n'ai encore perçus nulle part les parois du puits, taillées en falaises ou en encorbellements, et formées par des strates calcaires superposées; au bord du trou émergent les têtes toutes petites de mes compagnons couchés à plat ventre pour me regarder : comme ils semblent loin et haut! A l'orifice et aux moindres saillies du colossal entonnoir pendent gracieusement de longues touffes de plantes amies de l'ombre et de l'humidité, clématites, fougères, scolopendres, etc. Un botaniste ferait de précieuses récoltes parmi ce fouillis de verdure.

1. Pour tout ce qui concerne les *Causses*, voir : *Tour du Monde*, 1886, 2e sem., p. 273 et suiv. — *Annuaires du Club Alpin* depuis 1879. — L. de Malafosse, *les Gorges du Tarn*, in-8, Toulouse, 1883 et 1889. — E.-A. Martel, *les Cévennes*, in-8, Paris, 1890.

L'échelle m'a déposé presque au sommet d'un talus de pierres en forme de cône, que nous allons descendre tout à l'heure sans peine et même sans corde pour atteindre le fond du gouffre, à une vingtaine de mètres plus bas. Le creusement est dû à un puissant phénomène d'effondrement, à quelque grande voûte de caverne crevée.

A 3 heures 15, mes compagnons m'ont rejoint sans accident. Foulquier m'aide à lever le plan topographique du fond du puits; Gaupillat prend des vues photographiques; Armand se fait expédier, au bout d'une cordelette, le matériel nécessaire, et il arrime le câble de nos téléphones[1]; car ici, comme dans tous les avens, on a grand'peine à s'entendre dès 30 mètres de profondeur, la voix se perdant toute par résonance; la parole électrique peut seule transmettre des ordres assez compréhensibles pour qu'aucune fausse manœuvre ne provoque de grave accident. Le mince cordon qui nous rattache ainsi aux vivants semble un fil d'araignée tendu en travers de l'abîme.

Nous mesurons pour le fond du puits, plutôt triangulaire que rond, 65 mètres de diamètre et 210 mètres de pourtour; la corde de sonde, attachée en haut, nous donne les profondeurs suivantes depuis le point le plus élevé de l'orifice (qui domine de 4 mètres celui où est fixée l'échelle) : 54 mètres pour le sommet du talus, 58 pour le pied de l'échelle, 62 pour l'angle ouest, 72 pour l'angle sud et 75 (le maximum) pour l'angle nord (voir le plan et la coupe p. 413).

L'arcade, colossale de près, n'a pas moins de 25 à 30 mètres de hauteur sur 10 de largeur. Un murmure en sort venant de bien bas!... « Il y a de l'eau! » crie Armand : voilà donc la rivière cherchée! Mais pourrons-nous la suivre? Dans l'obscure galerie dont ce portail constitue l'entrée, un amas d'argile glissante, fendillée et inclinée à 35 degrés, semble continuer la pente du talus de pierre. Nous y sommes incommodés par de nombreuses carcasses d'animaux en décomposition tombés ou jetés au gouffre; car, outre que les bêtes y périssent par accident, les abîmes tiennent lieu de voirie aux Caussenards. C'est un vrai charnier! quelle horrible odeur!

A cinq heures on allume les bougies, et la descente en pleine caverne commence sous l'arcade; la galerie, large et haute, se coude à angle droit; après 60 mètres environ de parcours aisé, nous rencontrons à 98 mètres sous terre un ruisseau. Immédiatement à main gauche, il se perd dans une impénétrable fissure de rocher pour passer sans doute sous le talus de pierres; c'est l'effondrement de la grande caverne originaire qui paraît avoir barré son cours. A main droite, une autre galerie s'ouvre, perpendiculaire à celle par laquelle nous venons de descendre, mais plus basse; nous pouvons y remonter le cours du ruisseau, rampant à plat ventre et à moitié dans l'eau en deux endroits. Cette *galerie du Ruisseau* se recourbe en forme d'S; après 160 mètres seulement de longueur, sa voûte

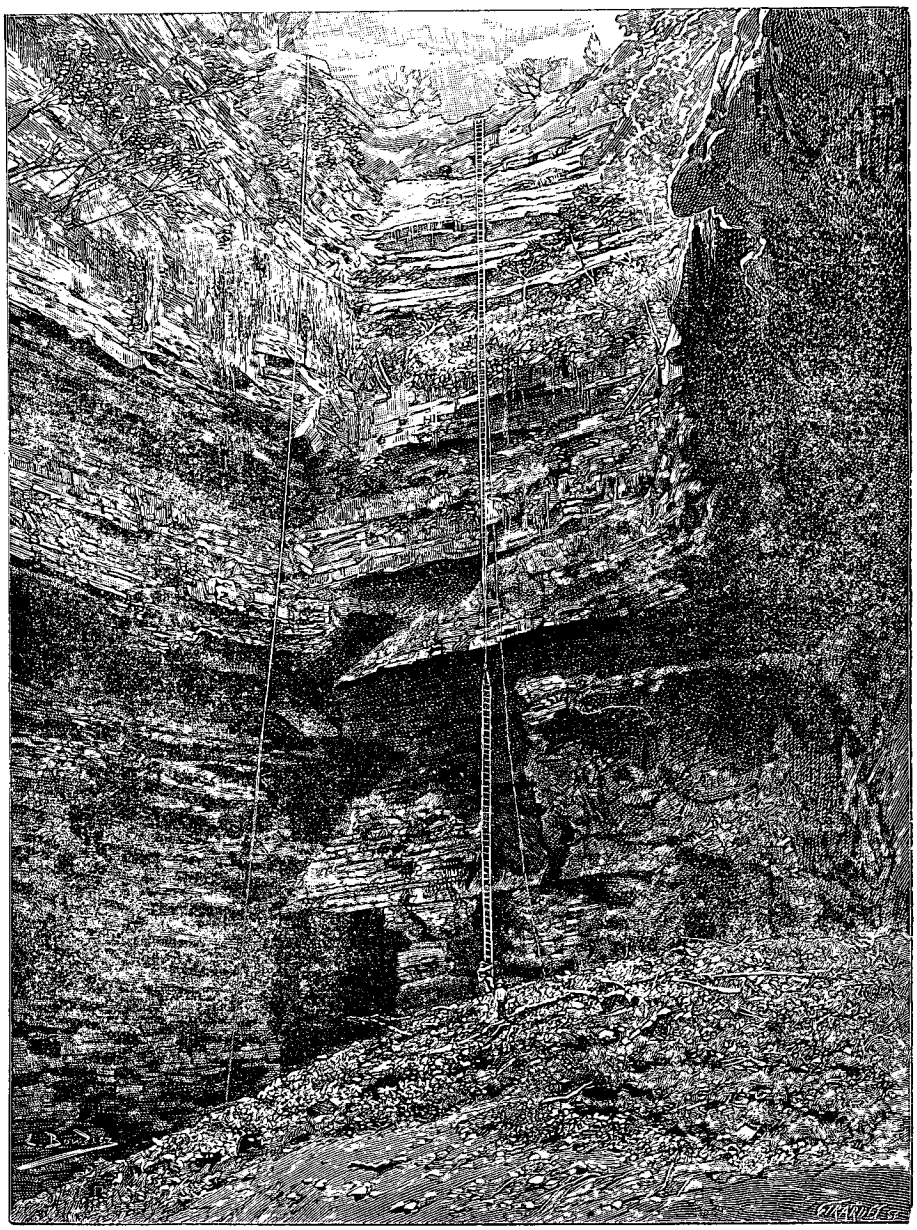
1. Système Aubry-de Branville; téléphone magnétique sans pile, pesant 450 grammes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'abaisse et tout se ferme au niveau d'une petite nappe d'eau où naît le courant. Ainsi nous avons enfin trouvé sous terre l'origine des fontaines qui sourdent à l'air libre, la *source des sources*, constituée dans une vasque d'argile par l'eau de pluie qui suinte des voûtes d'une caverne. C'est la solution du problème scientifique que nous nous sommes posé : *de la transformation des pluies en sources dans l'intérieur des terrains calcaires.*

Reste à savoir ce que devient le ruisseau.

Nous regagnons la grande arcade et la lumière du jour. Juste en face, dans l'angle nord et le plus creux du fond du gouffre, à la cote 75, nous avons aperçu, en faisant le plan, une autre ouverture, horizontale



Intérieur du gouffre. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat.

celle-ci, et de 1 à 2 mètres de diamètre; la sonde a donné 11 mètres; c'est quelque puits, au fond duquel nous espérons retrouver notre cours d'eau. — Armand y a déjà disposé une échelle de corde. Rapidement nous descendons tous les quatre, bougies rallumées, et nous débouchons dans une jolie petite grotte; son plancher stalagmitique, très fortement incliné, s'abaisse jusqu'à un troisième puits, en bas duquel nous entendons couler l'eau; la différence totale de niveau est de 28 mètres entre le haut du deuxième puits et le ruisseau que nous allons revoir ainsi à 103 mètres sous terre. Nous n'avons plus d'échelle pour le troisième puits; par bonheur il n'est ni large, ni absolument à pic : c'est presque une cheminée; avec un peu de gymnastique, une simple corde nous servira de rampe; pour échelons, nos coudes et nos genoux.

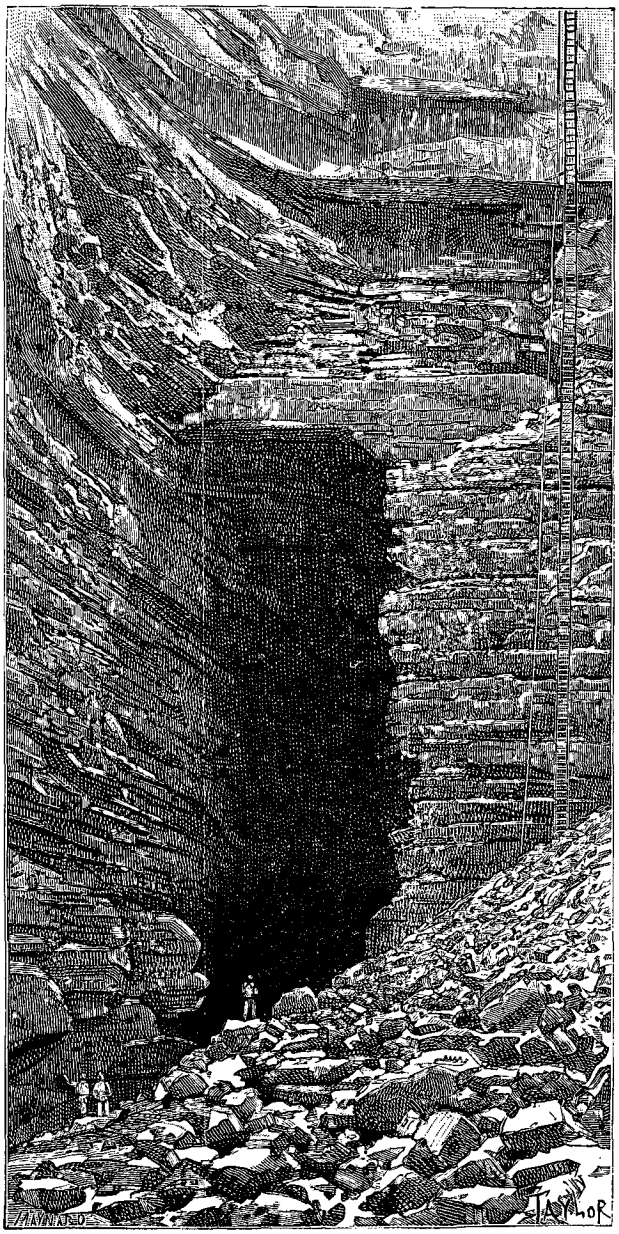
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au milieu de la petite grotte, une grande cuvette de stalagmite, vide d'eau et en partie remplie de pierres, nous rappelle les *gours*, ces creux en forme de marmites produits par l'érosion des cascades dans le lit des torrents, et nous baptisons le puits de 11 mètres et la grotte qui le prolonge *puits et salle du Gour*. Le dernier puits se nomme *puits de la Fontaine*, car le courant au bord duquel il nous jette est le produit d'une fontaine qui jaillit d'un trou du roc : là réapparaît le ruisseau perdu dans la galerie d'amont, déjà très grossi, car il vient de drainer toute l'eau qui suinte des parois du gouffre de Padirac et qui s'infiltre dans le talus.

Il est constant qu'il y a parfois communication directe, par-dessus le talus de pierres, entre la galerie du ruisseau et les puits du Gour et de la Fontaine : gonflé en amont, barré en aval, ne trouvant pas un écoulement suffisant sous le talus, le courant s'élève par l'arcade transformée en siphon et vient s'engloutir dans la deuxième ouverture. Les traces du passage de l'eau sont nettement visibles sur les pierres. Et les paysans disent bien qu'après les pluies d'hiver on voit quelquefois d'en haut un ruisseau « se promener au fond de Padirac[1] ».

Six heures et demie du soir! La scène change complètement : la fontaine remplit d'abord un petit bassin de 5 à 6 mètres de diamètre. Au delà s'offre à nos regards étonnés une monumentale avenue, haute de 10 à 40 mètres, large de 5 à 10, dirigée droit vers le nord, voûtée en ogive sombre et où s'engage le ruisseau sorti du bassin.

Surpris et anxieux, nous pénétrons dans ce nouvel inconnu, côtoyant le courant que grossit à chaque pas la pluie des voûtes, peu épaisse mais continue : c'est la distillation des eaux infiltrées à la surface du sol. Il y a des coudes nombreux, dont chacun nous donne l'émotion d'un arrêt brusque, d'une impasse! Derrière tous cependant l'espace noir se prolonge, aisé à parcourir. Des légions de chauves-souris s'effarouchent à notre approche. Leurs déjections couvrent le sol ; pour franchir une vasque d'eau, expansion du ruisseau qui occupe là toute la largeur de la galerie (environ 5 mètres), il faut se cramponner au rocher en enfonçant bravement les poings dans un épais amas de ce fumier : c'est le *pas du Guano*.



Grande arcade d'amont (voy. p. 402 et 403). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. G. Gaupillat.

Si loin que porte la lumière presque solaire de notre lampe réflecteur à magnésium, nous ne voyons pas cette fois la fin du grandiose couloir. Le ruisseau s'enfle de plus en plus et remplit soudain toute la section de la galerie, entre deux murailles perpendiculaires ; c'est une rivière profonde de plusieurs mètres ; quelque dépression de terrain provoque assurément ce brusque changement. Nous sommes à 370 mètres de la fontaine et la route est complètement barrée pour des piétons. Or nous avons là-haut, sur terre, dans ses deux sacs, notre fidèle *Crocodile*, l'excellent bateau démontable en toile imperméable d'*Osgood*[1], qui nous a déjà permis en 1888 de traverser toute la rivière souterraine de Bramabiau, et de réussir il y a quinze jours l'aventureuse descente des rapides de l'Hérault, entre Ganges et Saint-Guilhem-le-Désert.

Nous tenons conseil : sept heures et demie du soir ; j'ai pour principe absolu de ne jamais coucher sous terre ; il faut près de deux heures pour regagner l'orifice du gouffre : volte-face, nous redescendrons demain.

1. Entre l'arcade et le puits du Gour, nous avons retrouvé un petit four en pierres sèches, établi pour faire du feu par ceux qui ont jadis retiré le cadavre sans pénétrer plus bas.

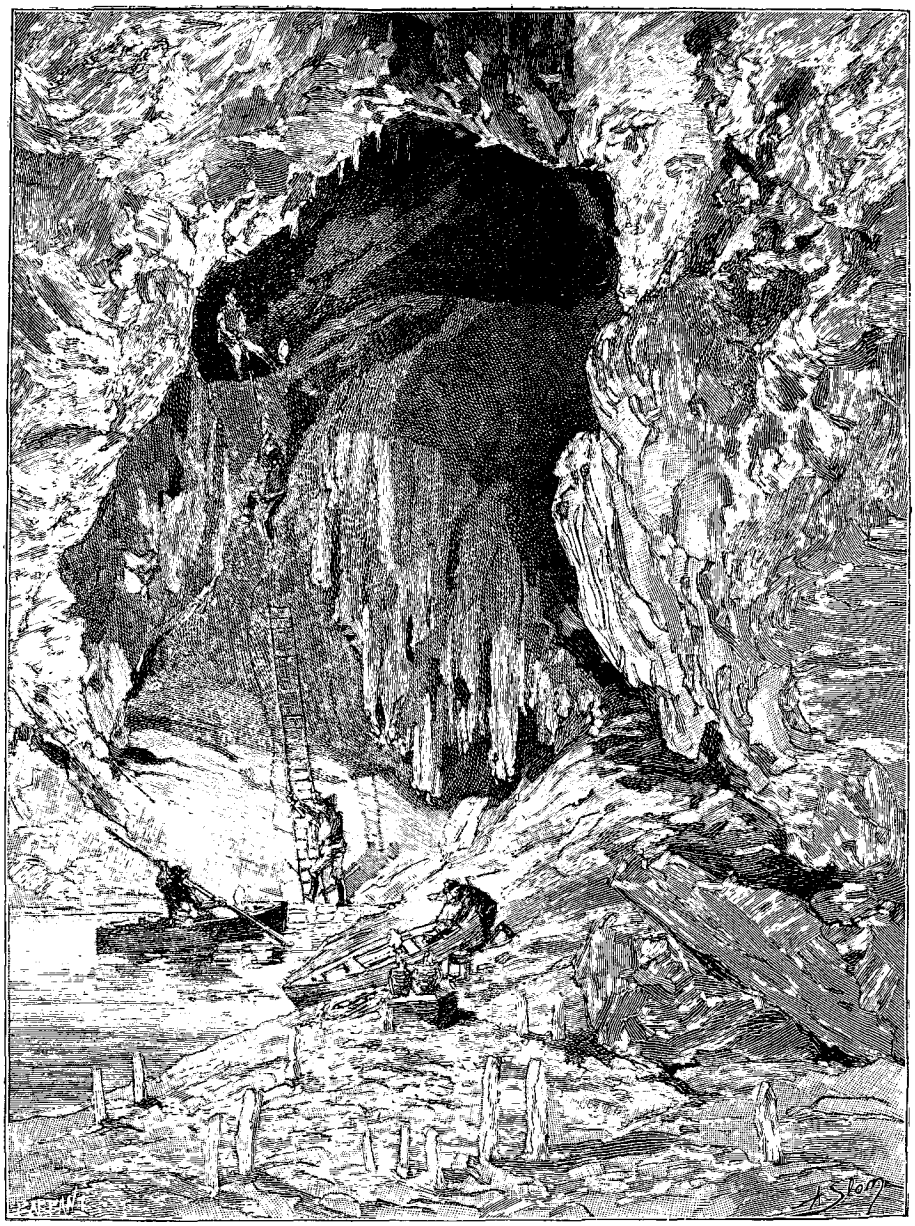
1. Voir *la Nature* n° 813, 29 décembre 1888.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Armand se montre sceptique et ne croit pas que la nappe liquide se prolonge au delà d'un coude, éloigné de 15 mètres, qu'il considère comme un cul-de-sac! La voûte s'abaisse en effet!... Qui reviendra verra!

A huit heures un quart nous sommes en haut du puits du Gour. Il pleut: l'orage est venu avec la nuit; et c'est à la lueur des éclairs que nous gravissons le talus de pierres et l'échelle de corde; au fond du gouffre c'est chose bien saisissante que leurs traînées de feu illuminant notre rond de ciel noir. Terriblement rauque, le grondement du tonnerre se répercute entre les parois du grand puits. Un orage à deux cents pieds sous terre! Imposant spectacle en vérité.

A neuf heures l'ascension est finie pour tous quatre



Puits de la Fontaine. — Dessin de Slom, d'après un fusain de M. de Launay.

sains et saufs: la pluie cesse; on soupe dehors, affamés, contents de la journée, les conjectures allant leur train sur les probabilités de demain.

Coucher dans l'omnibus. Sommeil inquiet tout hanté de cauchemars. Le 10 juillet, réveil à quatre heures du matin; à six heures la descente recommence, les sacs du bateau en avant; à dix heures le *Crocodile* flotte au bout de la grande galerie de la Fontaine, portant Gaupillat et moi; Armand et Foulquier demeurent sur la grève argileuse de l'embarquement; et deux minutes après retentit ce cri de triomphe changé en clameur par les échos de l'immense caverne: « Cela continue, Armand. Ce n'est pas la fin: la voûte remonte, c'est bien un coude, une rivière superbe et calme; nous allons à la découverte, attendez-nous! Hourrah! — Entendu! Tout va bien. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et ils vont nous attendre en effet... pendant six heures et demie.

Le magnésium éclaire notre route mystérieuse; dans l'eau profonde, presque sans courant, on pagaie tout à l'aise; le défilé sinueux a 6 mètres de largeur; les rives à pic sont formées de deux falaises droites qui se rejoignent à 20, 30, 40 mètres au-dessus de nos têtes. Presque tout de suite nous perdons de vue et nous cessons d'entendre nos deux compagnons; le silence et l'obscurité nous font seuls cortège. C'est singulièrement imposant! Où allons-nous donc?

Et cela se prolonge ainsi pendant 425 mètres: il n'y a pas de stalactites ni de scintillements, mais les proportions sont colossales, le charme de l'inconnu nous fascine, la surprise nous ferme la bouche.

Bientôt la muette rivière (que nous baptisons la *Rivière Plane*) se met à bruire faiblement. Attention! C'est peut-être une cascade toute proche, où le courant va nous entraîner et nous briser.... Retenons-nous aux saillies d'une paroi.... Précaution superflue: il n'y a là qu'un barrage, une petite cascatelle formée sous l'eau par la stalagmite. L'obstacle confine à une grève argileuse: en deux tours de mains nous avons débarqué, porté le bateau de l'autre côté et repris notre navigation.

Maintenant commence la vraie merveille, et ce que nous allons découvrir ne saurait se décrire. Quatre expansions successives de la galerie forment autant de petits lacs ovales de 10 à 20 mètres de diamètre où nous subissons un véritable éblouissement: comme dans les plus belles grottes connues, le brillant revêtement des stalactites lambrisse leurs parois; là s'étalent en saillies et s'allongent en rangées les ornements les plus gracieux, bas-reliefs bizarres sculptés par la nature en étincelant carbonate de chaux: bouquets de fleurs, bénitiers d'églises, feuilles d'acanthe, statuettes, dais, consoles et clochetons de cristal blanc et rose scintillent jusqu'aux voûtes, qui mesurent de 20 à 30 mètres de hauteur; comme richesse de décoration, nul artiste n'a rien imaginé ni créé de semblable. Le magnésium fait de tout cela l'intérieur d'un pur diamant; sur l'onde unie comme un miroir, le reflet double la splendeur; d'un encorbellement de la rive droite descend une immense pendeloque rouge et jaune, longue de 15 mètres, épaisse de 4, effilée en pointe jusqu'au niveau de l'eau. Nous en faisons le tour, émerveillés, ne trouvant plus un mot à dire.

Nous avons presque peur, sans savoir pourquoi. Aucun bruit ne trouble le majestueux silence de cette magnificence inconnue; le flot même ne chante pas. Seules les gouttes d'eau tombant des voûtes sonnent aiguës ou graves, argentines ou sourdes selon la distance, mates sur la rivière, sonores sur la stalagmite, et l'écho, qui discrètement les répercute, combine toutes ces notes en un chant mélodieux, en une musique douce, plus harmonieuse et pénétrante que les plus suaves timbres terrestres. Nul être humain ne nous a précédés dans ces profondeurs; nul ne sait où nous allons ni ce que nous voyons; nous sommes isolés, deux dans la barque, loin de tout contact avec la vie, rien d'aussi étrangement beau ne s'est jamais présenté à nos yeux; ensemble et spontanément nous nous posons la même question réciproque: « Est-ce que nous ne rêvons pas? » Ces sensations-là sont inoubliables!

Le passage des lacs n'a guère que 60 à 80 mètres de longueur et 15 mètres de largeur maxima.

Jusqu'ici la navigation est très aisée, mais les difficultés vont commencer et grandir à chaque pas; les nombreux barrages naturels surtout seront un pénible labeur. Ces barrages, très curieux, sont constitués par une digue demi-circulaire de stalagmite, concave en arrière, convexe en avant; ils forment de vrais bassins de retenue et ressemblent à des gours. C'est le nom que nous leur donnons, faute de plus caractéristique.

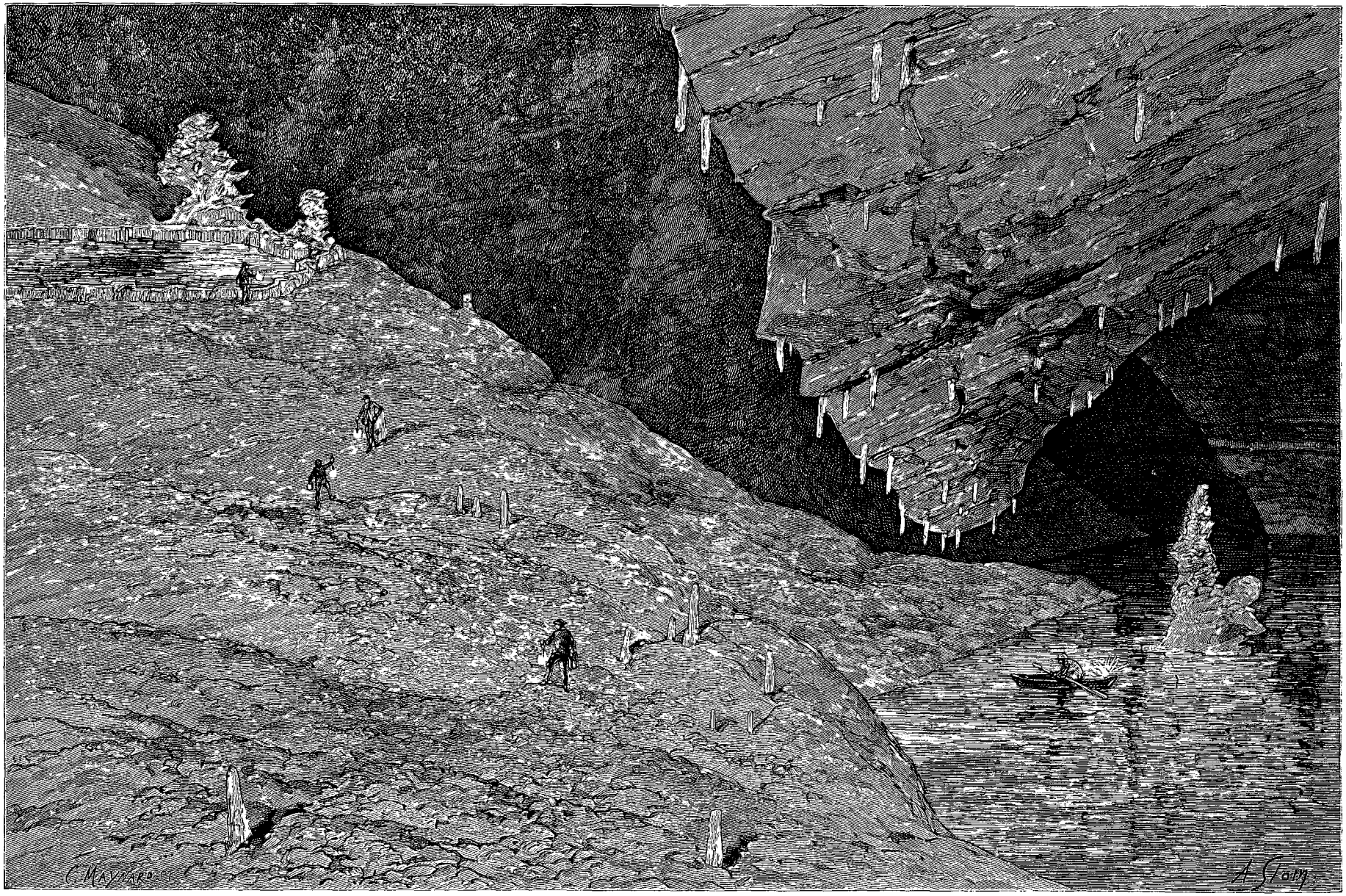
Leur rebord cristallin, délicatement ciselé et frangé comme du corail blanc, est à fleur d'eau et large de 3 à 4 centimètres à peine; vers l'amont il se creuse en encorbellement sous l'eau, et vers l'avail se bombe en surface sphérique inclinée à 30 degrés environ, sur laquelle la rivière, trop-plein du bassin, glisse en nappe liquide. A chaque gour, il nous va falloir débarquer sur la fragile crête stalagmitique, sortir le bateau, et le descendre par-dessus le barrage dans le bassin suivant. Trente-quatre fois à l'aller et autant au retour, la *bougie entre les dents*, nous aurons à répéter cette dangereuse manœuvre, et souvent une glissade impossible à éviter nous fera prendre un bain complet. Les gours ont de $0^m,20$ à 6 mètres de hauteur; le plus grand mesure de 12 à 15 mètres de longueur.

Celui qui nous a arrêtés tout à l'heure au bout de la Rivière Plane a donné son nom au *lac du Premier Gour*, que prolonge le *lac de la Pluie*, où nous sommes littéralement trempés par l'eau suintant du plafond; derrière la *Grande Pendeloque* s'étend le *lac des Bouquets*, qui se continue dans celui des *Bénitiers*, tous deux féeriques d'aspect et baptisés ainsi à cause de la forme des concrétions calcaires qui tapissent leurs murailles à pic.

A grand'peine nous sortons de notre contemplation, car il y a une issue au lac des Bénitiers et le courant nous y porte; continuons! La notion du temps nous quitte tout à fait, et nous oublions sincèrement les deux hommes qui s'inquiètent de notre absence à la grève d'embarquement.

Il faut avoir entrepris de ces explorations souterraines, émouvantes, surexcitantes au plus haut degré, pour se rendre compte de leur attrait; pour savoir combien la soif d'inconnu est ici abstractive de tout autre sentiment; pour comprendre l'influence irrésistible, hypnotisante, qu'exercent la fièvre de la découverte, l'excès d'admiration, l'obscurité profonde, le mystère et le calme du milieu, l'oubli du soleil et du ciel même, en un mot l'absence de toute manifestation du monde extérieur. Et de ces impressions si vives, si insolites, on ne se lasse jamais; après nos trois campagnes souterraines, après la descente de vingt-cinq pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



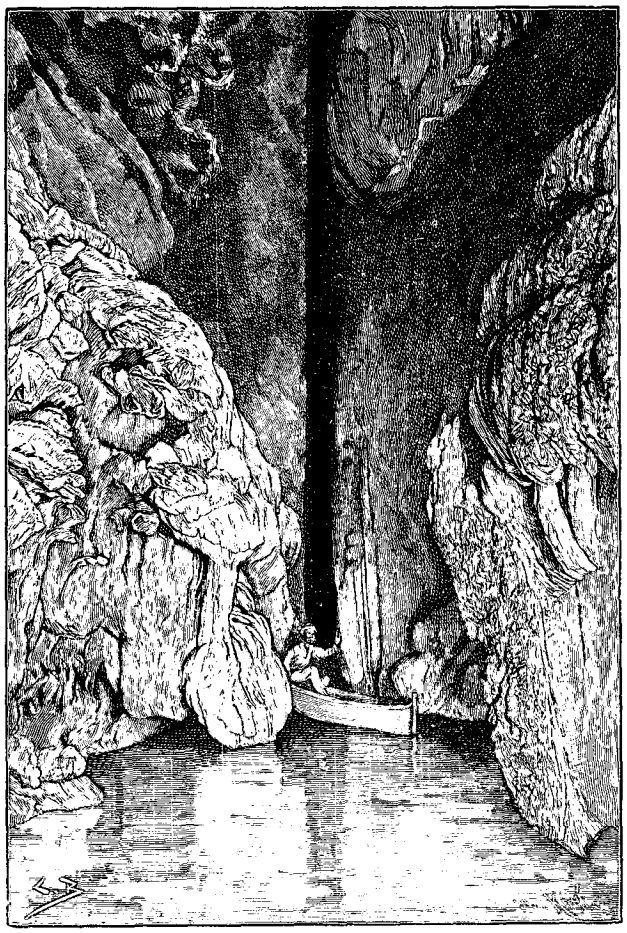
Lac des Bouquets. — Dessin de Slom, d'après une photographie de M. G. Gaupillat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonds abîmes, après la découverte de 14 kilomètres de cavernes inconnues, chaque nouvelle grotte abordée est toujours pour nous une vraie émotion,... proportionnée à la longueur du souterrain! Chercher, trouver, découvrir, connaître, apprendre, n'est-ce point belle chose et bonne œuvre ici-bas?

Elle n'est point large la sortie du lac des Bénitiers. Entre deux colonnes stalagmitiques rectilignes, hautes de 20 mètres, toute la rivière s'enfuit dans le noir; pourrons-nous la suivre?

Le *Crocodile* est quelque peu compressible : de nos deux mains nous poussons chacun sur une paroi, les membrures crient, la toile des côtés frotte rudement, le bateau cède pourtant! S'il allait casser! Il y a plusieurs mètres d'eau! Nous sommes pris dans un étau, sans avancer ni reculer : encore un effort de poignet, nous passerons!... Nous sommes passés. C'est le *pas du Crocodile*; il a environ 91 centimètres de large, puisque notre esquif en mesure 90!



Le pas du Crocodile. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat.

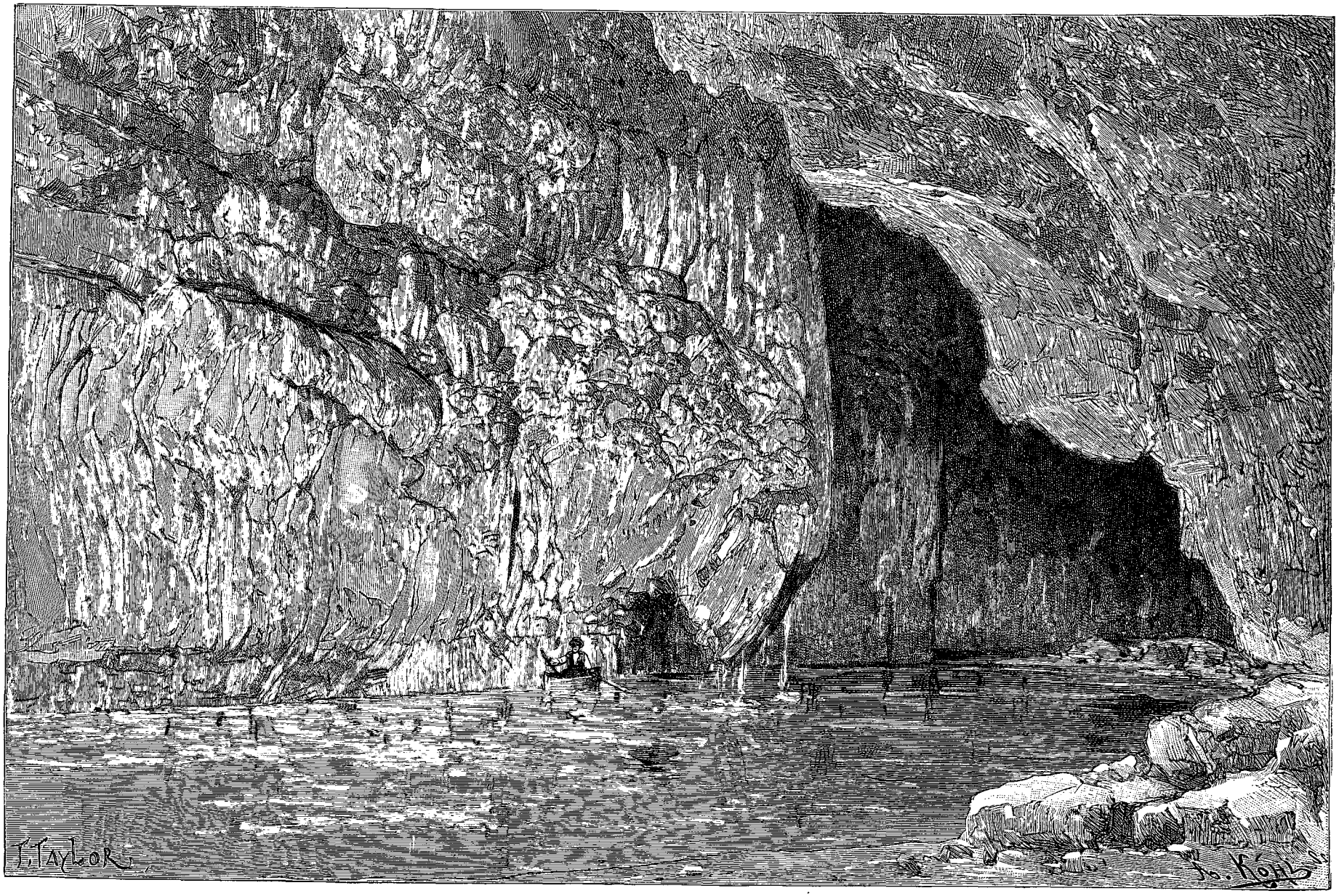
La fente est haute et étroite comme les couloirs internes de la grande Pyramide d'Égypte; ajoutez-y les girandoles de stalactites, les arabesques de calcite, fouillées et enguirlandées comme celles de l'Alhambra, l'eau sombre, les reflets chatoyants... et la nouveauté. A main droite, une grosse protubérance de stalactite, inclinée, plate, mince, de 1 m. 50 de diamètre, semble la patte menaçante d'un monstre marin nous défendant d'aller plus loin; contournons-la en attendant que d'autres visiteurs aient la barbarie de la briser. Toujours les murailles lisses, sans plages ni corniches pour débarquer; en arrière, et sous une projection de magnésium, nous entrevoyons, dans l'embrasure de l'étroit pylône du Crocodile, la silhouette indécise et vague de la Grande Pendeloque au delà des Bénitiers et des Bouquets tout miroitants.

Nous voudrions un peu de répit, étant las d'admirer; la rivière va nous servir à souhait et nous procurer d'autres fatigues.

Un léger bruit nous signale le deuxième gour; enlevons le bateau: après quelques coups de rames, troisième gour; cela devient plus accidenté que sur la Rivière Plane! La voûte s'abaisse, les parois se rapprochent; à gauche, une mince fissure oblique, où je débarque et me faufile à grand'peine sur l'argile gluante; à droite, la roche s'avance en surplomb à 30 centimètres au-dessus de l'eau; au risque de chavirer, Gaupillat préfère tenter le passage par là. La fente où je me débats est trop compliquée à franchir, il se couche donc sur le ventre au fond du bateau, qui n'a que 30 centimètres de profondeur et 20 centimètres de saillie, puis, cassant avec sa tête de petites stalactites qui l'arrêteraient et le déchireraient, il pousse du dos pour avancer et réussit à sortir de ce *pas du Tiroir*, long de 5 à 6 mètres, sous lequel le *Crocodile* a glissé comme dans une rainure. Je le rejoins difficilement en rampant sur le dos. Nous avons perdu là plus d'une demi-heure. L'espace s'élargit, mais au bout de 10 mètres à peine tout semble se fermer. Cette fois, la rivière disparaît sous le rocher; une fissure pourtant s'élève à droite en s'évasant, nous devons débarquer dans l'eau jusqu'à la ceinture, dévisser les palettes des avirons, les poser en travers de la fente en un point où elle a à peu près 1 mètre de largeur, c'est-à-dire bien au-dessus de nos têtes, élever le bateau à bras tendus, puis le faire glisser sur les palettes jusqu'à ce que la fin du rétrécissement lui permette de reprendre flottaison, car la rivière redevient libre 4 mètres plus loin.

Enfin, après un quatrième barrage, nous nous reposons (il est grand temps) au bord d'un lac circulaire de 60 mètres de diamètre coupé de plusieurs gours et d'îlots de stalagmites; la voûte ne mesure guère plus de 15 mètres de hauteur. Tandis que Gaupillat m'éclaire avec le réflecteur, j'explore le lac à pied, en équilibre sur la crête des gours, et je trouve encore une issue; la rivière tourne à gauche et se poursuit; je rétrograde par l'autre bord de la nappe d'eau; là il y a moins de gours, ce sera plus commode pour le bateau, mais la rive est argileuse, glissante, abrupte, une saillie de pierre se rompt dans ma main et... je rejoins mon compagnon à la nage; ce bain frais à 14 degrés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Salle des sources du Mammouth (voir p. 412). — Dessin de Taylor, d'après un fusain de M. de Launay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

centigrades m'a pas paru trop désagréable. L'ennui, c'est que mes allumettes et briquets se trouvent mis hors de service. Aussi nous procédons à une véritable illumination : six bougies sont adaptées aux bordages, de crainte que l'éclairage ne vienne à manquer : géniale précaution, car, au retour, une fausse manœuvre en soufflera quatre à la fois!

Sur notre droite, un trou à la voûte, une pente raide, montant assurément vers quelque immense caverne; nous en délaissons l'escalade, car elle paraît difficile et la rivière continue à nous magnétiser. Nous sommes à 1 kilomètre du gouffre. Allons toujours!

Il y a six gours en travers du lac, puis le onzième est le plus grand de tous : 6 mètres de haut, 12 à 15 mètres de longueur : quels bains de pieds! Le bateau se remplit de l'eau que nos bottes y déversent chaque fois que nous y rentrons; en effet, pour mieux voir devant nous et nous relever plus rapidement, nous nous tenons à genoux et non assis au fond. Douzième et treizième gours; la voûte se relève beaucoup; nous commençons à être harassés et voilà que la rivière n'a plus que 70 centimètres de largeur. De précaires corniches nous permettent de nous équilibrer à 1 m. 50 de hauteur à peu près, bras et jambes en croix en travers du courant; puis, à l'aide de nos cannes à crochets, nous faisons passer le bateau en l'inclinant sur le côté, presque de champ; la toile s'érafle sur le rocher, les membrures gémissent, rien ne casse toutefois et le *passage des Étroits* (ainsi nommé en souvenir des gorges du Tarn) se franchit plus difficilement même que ceux du Tiroir et des Palettes.

Trois nouveaux gours, la galerie n'a plus de stalactites; ce n'est plus beau comme aux quatre petits lacs, mais c'est toujours étrange et du plus grand intérêt géologique; le dix-septième barrage débouche dans un sixième lac, de 35 mètres de diamètre, celui des Étroits; nulle part on ne peut atterrir, les parois plongent sous l'eau et la profondeur dépasse 5 mètres. — Malgré quelques coudes rectangulaires, la direction générale est toujours droit au nord, vers la Dordogne. Les gours se succèdent presque sans interruption, plusieurs sont multiples; nous entrons dans un septième lac, sous un dôme de 20 mètres de hauteur et de diamètre. C'est la fin, tout paraît clos autour de nous, la rivière s'enfuit par-dessous sans doute! Erreur : dans un angle s'est percé un tunnel, large, mais haut seulement de 50 centimètres à 1 mètre: au-dessus, point de fissure! Cependant l'écho nous envoie par le tunnel la lointaine et douce harmonie des gouttes qui chantent en tombant; la merveille se continuerait-elle donc? Nous délibérons : il a plu hier, le temps était orageux ce matin, et depuis sept heures que nous sommes enterrés, peut-être le ciel s'est-il ouvert, peut-être la rivière va-t-elle gonfler! Pourrons-nous repasser? Eh! qu'importe! L'inconnu se prolonge, attirant, irrésistible; en avant, encore en avant, à la découverte!... Hourrah! le tunnel a 20 mètres de long et débouche dans une nouvelle fissure, dont le plafond se relève à 30 mètres; jusqu'où irons-nous ainsi? Les trois gours 24 à 26 coupent le plus grand lac (75 mètres sur 20), celui de la *Chapelle*, ainsi nommé d'une jolie petite baie en forme d'absidiole. Là aussi il y a une issue continuant cette galerie, qui nous entraîne toujours et toujours. Cela devient terrifiant! Encore huit gours, très rapprochés les uns des autres; nous sommes ruisselants; l'eau commence à engourdir nos membres; la provision de bougies s'épuise; alors nous nous souvenons que nous avons des montres : il est deux heures; depuis quatre heures nous naviguons et portons le bateau seuls tous deux; 1 700 mètres nous séparent d'Armand et de Foulquier et plus de 2 kilomètres de l'orifice de Padirac; à quelques mètres devant nous murmure un trente-quatrième gour, puis la galerie tourne à gauche. Où va-t-elle? Nous ne le saurons pas cette fois, car le retour s'impose : la fatigue nous envahit et les obstacles seront peut-être plus pénibles à remonter qu'à descendre. En retraite, hélas! et la suite à l'année prochaine, car nos vacances sont finies.

En deux heures et demie nous retournons sans trop de difficultés, connaissant maintenant le chemin; mais il faut bien soigneusement revoir notre croquis topographique et apprécier aussi exactement que possible les distances, pour dresser un plan sommaire sans lequel nos futurs comptes rendus risqueraient de passer pour un roman; au *Grand Gour* (le onzième) nos bras refusent tout service, et, sur le lit rugueux de la cascade stalagmitique, nous traînons notre malheureuse embarcation, que nous n'avons plus la force de soulever : la coque se déchire; voilà une voie d'eau que nous bouchons tant bien que mal; il faut éponger constamment. Enfin nous trouvons avec joie la fin de nos peines aux quatre petits lacs. En quelques minutes nous remontons les 425 mètres de la Rivière Plane, et après six heures et demie d'absence nous rejoignons nos deux compagnons, fort inquiets sur notre sort, et stupéfaits de notre récit. Déjà Armand s'occupait d'organiser le sauvetage. A sept heures nous étions tous quatre rendus à la surface de la terre avec armes et bagages, bien heureux, Gaupillat et moi, d'échanger nos vêtements trempés contre des secs, aux chauds rayons d'un magnifique soleil couchant, et de nous restaurer copieusement; depuis treize heures nous n'avions rien bu ni mangé....

Et pendant plus d'un an ensuite, il ne s'est guère passé de jour où nous ne nous soyons demandé, un instant rêveurs : « Et Padirac? Où cela finit-il? »

Le 9 septembre 1890, quatorze mois jour pour jour après notre première descente, nous nous retrouvions tous quatre au bord du gouffre de Padirac à deux heures de l'après-midi, renforcés de mon beau-frère, L. de Launay, professeur à l'École des Mines; la presse locale ayant beaucoup parlé de notre découverte et annoncé même la nouvelle expédition, il y avait plus de mille personnes massées en spectateurs au bord du gouffre; la gendarmerie du pays avait grand'peine à faire la police et à contenir les imprudents pour empê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher les accidents que nous eûmes fort à redouter.

Transport de 700 kilos de bagages, vivres préparés, équipe d'hommes mise à notre disposition, tout avait été admirablement organisé d'avance par les soins de plusieurs propriétaires de la région devenus maintenant nos amis : E. Rupin, B. de Materre, Ph. Lalande, Salvagnac, etc.

Temps splendide, eaux très basses partout après une longue sécheresse : l'entreprise s'annonçait et devait en effet marcher très bien.

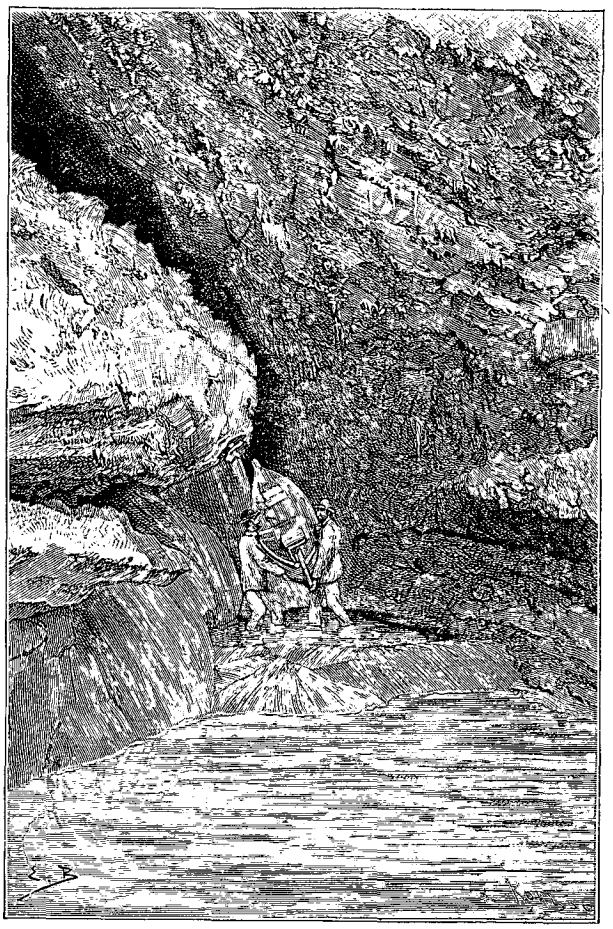
Nous avions cette fois trois bateaux au lieu d'un, deux appareils photographiques et une lampe électrique perfectionnée. Le programme était de passer la nuit sous terre, puisqu'il nous fallait au moins douze heures pour aller jusqu'au trente-quatrième gour et en revenir, et de ne remonter que quand nous aurions fini : il fut exécuté à la lettre.

Il eût été fort amusant d'observer et d'analyser les étonnements du public qui nous attendait de puis le matin. Mais son affluence nous impatientait fort, entravant nos manœuvres et nous jetant en de continuelles transes de peur de chutes dans le gouffre béant. A trois heures seulement l'échelle est disposée. Le bruit des conversations gêne beaucoup la transmission des ordres; avec tout notre attirail, il y a plus de vingt gros paquets à descendre, et il faut quatre heures pour les amener à l'orifice du puits du Gour; à cinq heures nous sommes tous en bas : je lance du fond du gouffre, pour saluer le public, une des montgolfières de papier qui doivent nous servir à mesurer la hauteur des voûtes dans les galeries; des applaudissements nous répondent et l'orifice se garnit entièrement de têtes penchées sur le bord de l'abîme pour mieux nous voir. Je frémis encore en me demandant comment personne n'est tombé : la moindre poussée eût déterminé une catastrophe! Tandis qu'Armand et Foulquier s'occupent du transport des colis, nous partons d'abord avec deux jeunes gens, MM. Pons et de Jaubert (qui m'ont supplié de les mener au moins jusqu'à la rivière) dans la galerie d'amont, où le ruisseau coule à peine. Rien n'est changé depuis l'an dernier : seulement la vasque argileuse du fond ne débite plus qu'un imperceptible filet d'eau.

A sept heures et demie, après avoir visité la salle du Gour et la galerie de la Fontaine jusqu'à la grève d'embarquement, MM. Pons et de Jaubert regagnent la surface du sol, à la lueur du magnésium, manœuvre rendue très compliquée par l'embrouillement des cordes autour de l'échelle.

A huit heures, enfin, nous commençons le vrai travail, loin des curieux.

Un regard levé vers le ciel étoilé nous le montre comme un plafond tout cloué d'or. Quatre veilleurs vont passer la nuit au bord du trou, près du téléphone que je viens de dérouler jusqu'au delà du pas du Guano (300 mètres de câble développé).



Pas des Palettes (voy. p. 408). — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat.

Le dernier paquet n'arrive à la Fontaine qu'à neuf heures et demie du soir : notre *impedimentum* n'en finit pas ; nous faisons un solide et joyeux dîner, avec une heure de repos devenue nécessaire. Il faut encore plusieurs voyages de la Fontaine à la grève d'embarquement pour « tout le bibelot », comme dit Armand.

Enfin, à minuit trois quarts, les trois bateaux quittent la berge.

Les péripéties sont les mêmes que la première fois ; l'enthousiasme plus grand encore. Bien que le niveau de l'eau se trouve un peu plus bas cette année, les pas du Tiroir et des Palettes restent aussi pénibles.

Au lac des Gours, nous gravissons la pente obscure délaissée l'an dernier et nous découvrons une nouvelle merveille : cette pente est un gour géant haut de 30 mètres; incliné à 35 degrés, il descend d'un lac de 15 à 20 mètres de diamètre, retenu dans sa vasque de cristal par une ravissante digue serpentiforme de stalagmite, qui paraît tout en corail blanc et sur la crête de laquelle on peut marcher. D'ici le coup d'œil est féerique. Le gour et le lac constituent en somme le sol de la plus vaste salle de Padirac, longue de 60 mètres, large de 40; la voûte s'élève en dôme à 40 ou 50 mètres au-dessus de nos têtes, soit à 70 ou 80 au-dessus du lac des Gours, sur lequel nous apercevons bien bas,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au pied de la longue déclivité, nos trois bateaux et les reflets de la lampe électrique. C'est sublime, cette superposition de deux lacs dans l'immensité d'une coupole où les stalactites étincellent de toutes parts. La fumée légère du magnésium monte en spirale et se dissipe avant de toucher aux voûtes, tant elles sont hautes. La délicatesse et les circonvolutions de la margelle du lac supérieur excitent surtout notre étonnement.

Cette charmante concrétion rappelle les terrasses calcaires des *Mammoth Springs* dans le Parc National du Yellowstone, et la grande salle où nous sommes reçoit incontinent le nom de *Salle des sources du Mammouth*. Dans l'angle sud-ouest bâille une fissure verticale qui descend au pas des Palettes. Quand le suintement des voûtes remplit le lac supérieur, il déborde par-dessus sa digue, et la grande pente forme alors cascade jusqu'au lac des Gours.

Quel dommage de ne pouvoir demeurer longtemps ici : mais il est déjà deux heures et demie du matin et il faut avancer, car savons-nous quand nous sortirons du souterrain?

Aucun incident notable jusqu'au tunnel; les gours deviennent de plus en plus pénibles à franchir.

Nous nous rendons compte, — ce qui nous avait échappé lors de notre premier passage, — que le tunnel est double, composé de deux parties perpendiculaires l'une à l'autre et séparées par un joli petit lac tout rond, à la voûte sphérique, ayant 10 mètres de diamètre et de hauteur; le second tunnel est un peu plus élevé que le premier (2 mètres environ; voir la gravure, p. 414).

Ainsi le lac de la Chapelle est le dixième, et non le huitième, puisqu'il faut ajouter celui des sources du Mammouth et le Lac Rond. Nous y trouvons 6 mètres de profondeur.

C'est un moment presque solennel que celui où, le trente-quatrième gour franchi, nous arrivons enfin, à cinq heures, au coude où l'inconnu va commencer.

Cela continue-t-il? Oui, mais droit vers l'ouest, avec un changement de direction complet.

Trente-cinquième gour; puis une petite grève, où nous prenons quelques instants de repos. La lassitude nous accable; Gaupillat prétend qu'il vient de s'endormir tout debout depuis cinq minutes; l'humidité raidit nos membres; nous sommes à 2 kilomètres du point d'embarquement; comme il est tard! Bateaux et bagages sont horriblement lourds; si cela se poursuit longtemps, nous abandonnerons une deuxième fois la partie, quitte à la recommencer; que devenir en effet si l'un de nous tombait épuisé?

On veut changer le liquide chromique de la pile électrique; la bonbonne qui renferme la provision ne se trouve dans aucune des trois barques : on l'a oubliée! Amère déconvenue! Le bidon à huile est resté aussi : quelle étourderie! Les lampes de mineurs ne dureront plus guère. Le sac aux bougies a été emporté heureusement; il contient plus de seize heures d'éclairage pour chaque bateau et plus de 1 kilomètre de fil de magnésium : alors tout va bien! Nos forces ne se maintiendront pas si longtemps, mais c'est égal, il y a eu un moment d'angoisse : 2 kilomètres de rivière souterraine et de lacs profonds sans lumière! voilà une perspective bien propre à donner le frisson. La retraite eût été impossible!

Décidément nous n'en pouvons plus. Nous irons jusqu'à sept heures et puis nous ferons demi-tour quoi qu'il arrive. Il ne faut pas que les muscles nous trahissent au retour.

En route : à quelques mètres le trente-sixième gour est en argile, en dos d'âne; j'y pose le pied, et, en levant l'autre pour débarquer, je glisse et je tombe dans l'eau jusqu'au cou; mes pieds ne sentent pas le fond, je me cramponne à l'argile qui cède; mon beau-frère me tend la main et me tire d'affaire. Je ne suis guère plus mouillé qu'avant, car les voûtes pleurent assez pour nous avoir tous trempés depuis longtemps.

La flottille passe à grand'peine : le travail devient surhumain; soudain la rivière nous quitte, disparaît sans doute par une fissure du fond; la galerie continue pourtant, ayant 20 mètres d'élévation, mais sèche et toute en graviers. Nous débarquons dans ce beau couloir qui paraît se prolonger; au bout de 200 mètres, revoici l'eau, un onzième lac; nous nous laissons choir sur le sol, épuisés : c'est le *lac du Découragement*, large et s'étendant loin.

Mais il n'est que six heures un quart; nous nous sommes donné encore trois quarts d'heure; un peu de courage, un dernier effort, il faut les employer. L'aspect différent du terrain nous fait espérer que nous touchons au but... peut-être!... Et nous hochons la tête, tous assez décontenancés.

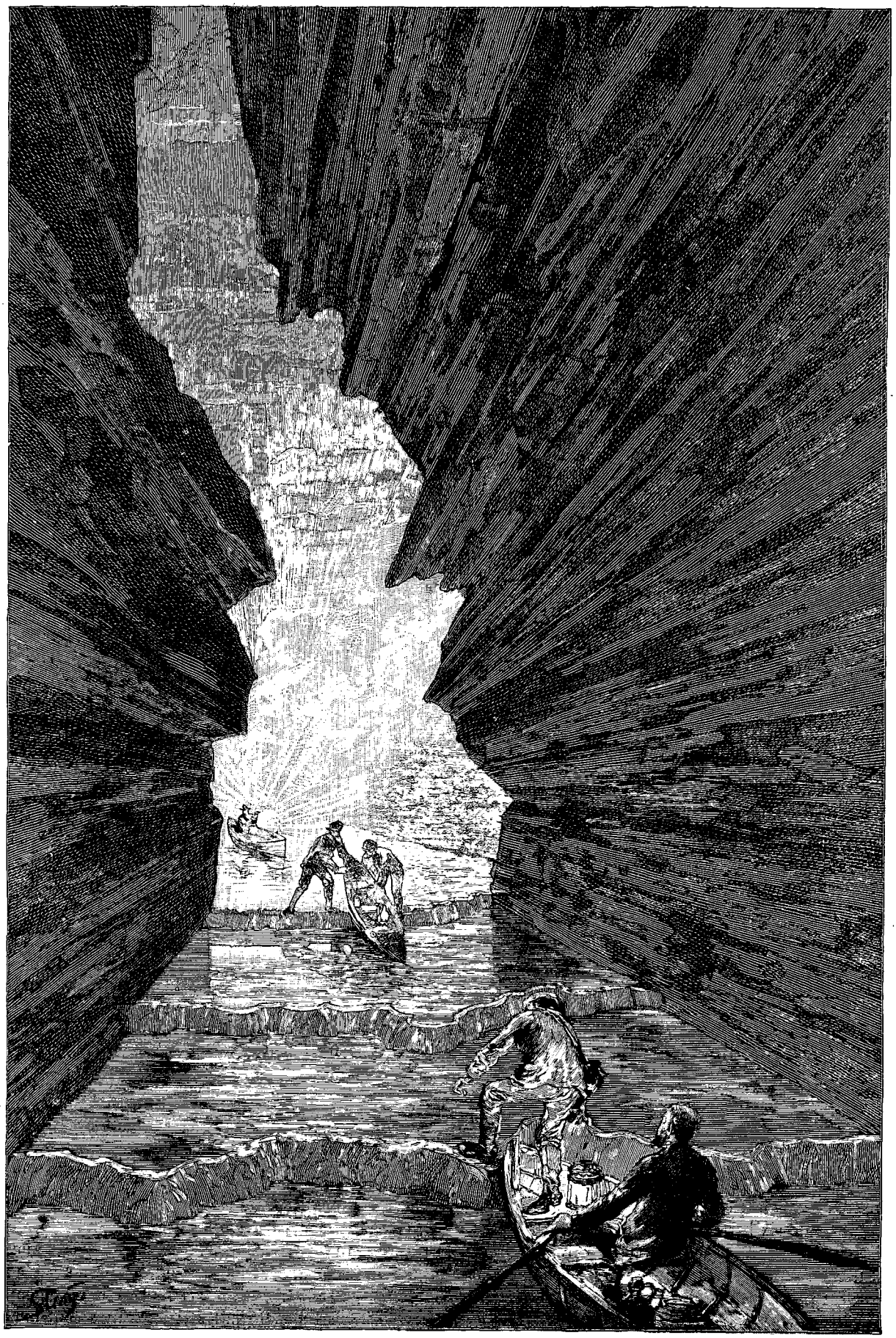
Armand et Foulquier vont chercher un des bateaux; c'est bien pénible! J'y monte avec Armand. Le lac a près de 100 mètres de long, et de belles stalactites pendent de la voûte à 20 mètres de hauteur environ. Plus de gours. Dieu merci, un petit rétrécissement, puis un douzième lac de 60 mètres de longueur; au bout, une grève de sable, 10 mètres d'étroite galerie, abaissement des voûtes, cul-de-sac complet, partout la muraille! serait-ce tout? Cherchons bien : pas un trou, pas une fente, pas une fissure. C'est le fond, Padirac est fini! Six heures trois quarts, il était temps!

Nous rejoignons nos trois compagnons : de Launay et Gaupillat nous remplacent dans la barque et s'en vont constater à leur tour que le *lac de la Fin* mérite bien son nom. Ils en reviennent convaincus comme nous, et sur l'instant toute fatigue disparaît!

Nous avons poussé 600 mètres plus loin que l'an dernier! — A sept heures et demie nous rétrogradons pour regagner la grève d'embarquement en trois heures, sans le moindre accident, désolés seulement de ne pouvoir admirer plus en détail.

De dix heures et demie à une heure et demie, Armand et Foulquier vont au téléphone annoncer l'heureux résultat et opèrent le transport des bagages jusqu'à la Fontaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gours successifs. — Dessin de Slom, d'après un fusain de M. L. de Launay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

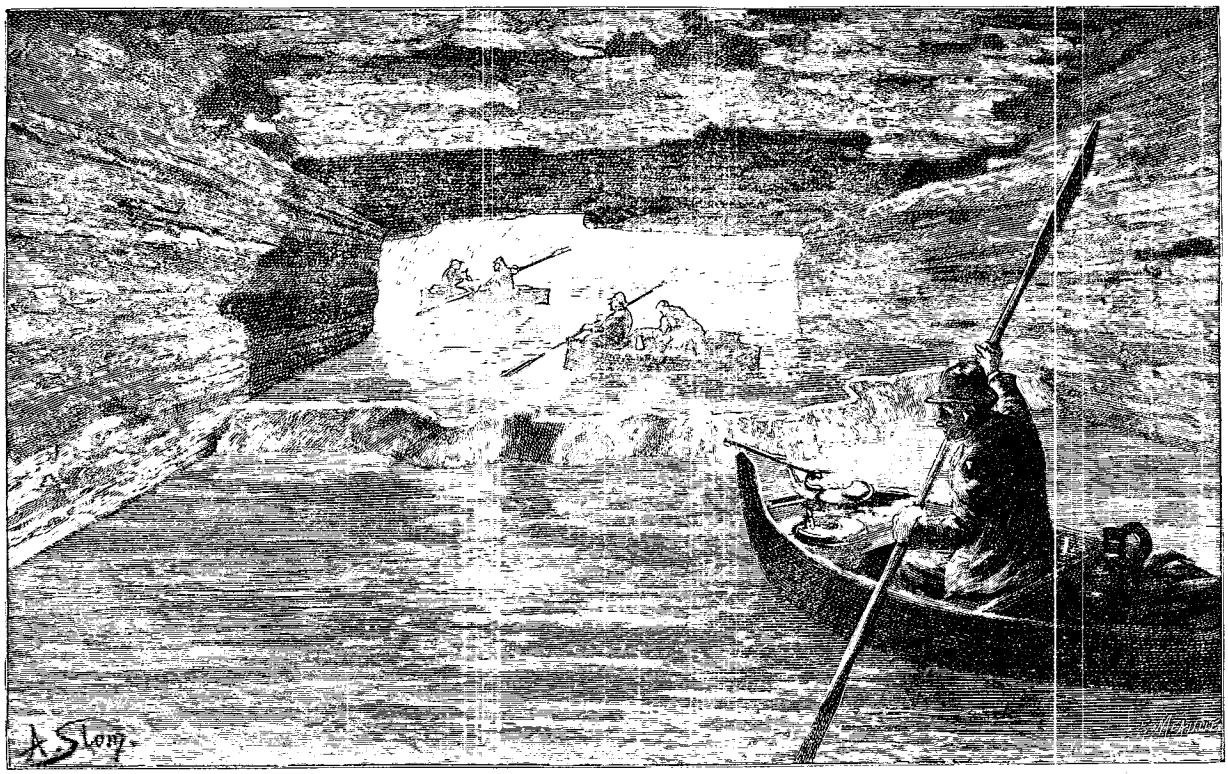
Gardant deux bateaux, Gaupillat, de Launay et moi, nous consacrons ces trois heures à faire de la photographie au magnesium, des dessins et de la topographie jusqu'au deuxième gour.

A deux heures enfin, déjeuner à la Fontaine; nous n'avions pas mangé depuis seize heures, depuis la veille à dix heures du soir. Mais nous souffrions plus de l'humidité et de la courbature que de la faim.

Nos bras, après les soixante-douze portages de bateaux (trente-six gours aller et retour) étaient ankylosés à la jointure et ne pouvaient s'allonger sans douleur.

Nous décidons de laisser tout le matériel à la Fontaine, sauf le téléphone et la photographie. On reviendra le chercher demain. « Ç'a été trop dur! » déclare Gaupillat; et Armand, qui jamais ne fait d'objection, même dans les plus pénibles manœuvres, ajoute cette fois avec conviction : « Oui! tout de même un peu! » Je ne suis pas sans appréhension sur les 80 mètres d'échelles qui nous restent encore à gravir : l'escalade du puits du Gour achève de nous briser les membres, mais la vue du ciel bleu si beau à retrouver après vingt-trois heures d'obscures cavernes, les voix qui nous hèlent d'en haut, le retour à la vie enfin, nous donnent le dernier souffle nécessaire, et à quatre heures nous sommes tous sur terre.

Nos amis nous accueillent avec joie, mais ils nous trouvent anéantis. Notre mine est piteuse et risible, paraît-il : vêtements déchirés, couverts d'une couche



Second tunnel (voy. p. 412). — Dessin de Slom, d'après un fusain de M. L. de Launay.

d'argile et de taches de bougie, chapeaux défoncés, mains tout écorchées : on dirait une équipe d'égoutiers, et Rupin tient absolument à braquer son objectif et à nous instantanéiser dans ce bel état.

Le soleil, un cordial et des vêtements secs ont vite fait de nous remettre.

A six heures, il n'y a plus au bord du trou que les tréteaux des buvettes installées la veille.

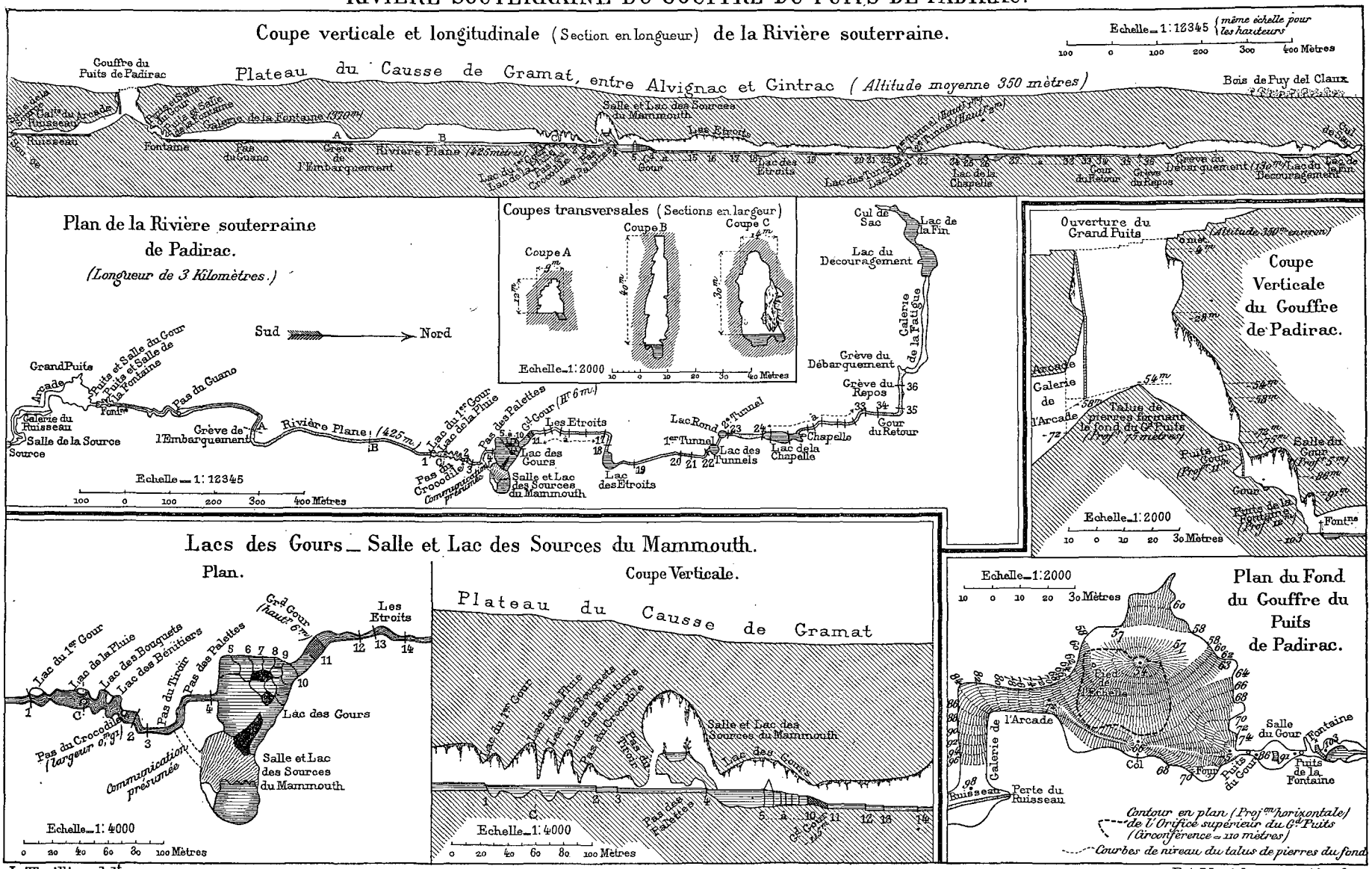
La rivière souterraine du puits de Padirac mesure 3 kilomètres de longueur totale, y compris la galerie du ruisseau en amont; elle forme douze lacs et saute par-dessus trente-six barrages ou gours; la fontaine est à 103 mètres sous terre et l'extrémité à 130 environ. Il est très probable que les eaux des pluies emmagasinées dans cet immense réservoir ressortent par infiltration aux diverses sources de Gintrac, à 2 kilomètres au nord-ouest du point extrême que nous avons atteint, tout près et à 100 mètres au-dessus du niveau de la Dordogne, soit à 140 mètres environ en dessous du niveau de l'orifice du gouffre. Ces sources sont impénétrables et glissent sur une couche d'argile imperméable.

Quoique sans issue, Padirac est une merveille unique en son genre; seules les cavernes de la Recca à Saint-Canzian, près de Trieste, en Autriche, dont le cours souterrain n'a encore été reconnu que sur 2 kilomètres de longueur, lui sont comparables.

Quand M. de Materre, qui a « acheté le trou », aura réalisé son projet d'aménagement, les touristes ne manqueront pas d'affluer; ils pourront aller sans peine au moins jusqu'au Grand Gour et ils se rendront compte alors que si les stalagmites et stalactites sont moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

RIVIERE SOUTERRAINE DU GOUFFRE DU PUITS DE PADIRAC.



L. Thuillier, del.

E.A. Martel, strux. 1889-1890.

Plan et coupes dressés par M. E.-A. Martel. — Dessin de Thuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondantes et moins variées peut-être qu'aux grottes d'Adelsberg, de Han-sur-Lesse, de Dargilan, etc., les effets de descente dans l'abîme, de navigation souterraine et du lac suspendu sont absolument extraordinaires et font de Padirac une des grandes curiosités pittoresques de la France[1].

Et puis il y aura toute une série d'études à entreprendre sur la flore du gouffre, sur la faune (aveugle sans doute) des eaux intérieures (poissons, reptiles, crustacés, insectes), sur les ossements fossiles des animaux qui, tombés dans le trou aux anciennes époques géologiques (car l'effondrement doit être bien vieux), gisent aujourd'hui sous le talus de pierres. Padirac n'est fini qu'au point de vue de l'exploration géographique : les recherches scientifiques pourront y durer longtemps avant que le sujet soit épuisé.

Ce gouffre était un trop sérieux objet de terreur à bien des lieues à la ronde pour ne pas avoir ses légendes, que voici. Un soir le démon, emportant une âme, fuyait devant saint Martin à cheval, qui voulait lui arracher sa proie; près d'être atteint, le malin esprit s'écrie en blasphémant : « Saint de malheur, tu ne sauteras point mon fossé », et d'un coup de talon il ouvre dans la terre le gouffre de Padirac. Imprimant



Les explorateurs à la sortie du puits. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de M. Rupin.

sur le roc la trace de ses fers, la monture du saint franchit l'abîme d'un saut miraculeux : l'âme était sauvée et le diable englouti dans le trou qu'il avait creusé lui-même.

D'après une autre version, ce serait le cheval de Satan qui aurait fait le bond formidable au moment où l'ange Gabriel allait le précipiter.

On nous a fait voir, naturellement, l'empreinte très nette (?) des deux sabots!

On raconte aussi que pendant l'occupation anglaise, sous Charles VII, les envahisseurs, après plusieurs revers, cachèrent le riche butin par eux précédemment conquis dans une peau de veau et l'enfouirent au fond de Padirac. Le trésor n'aurait jamais été retiré, paraît-il, et nous avons su qu'en nous voyant arriver avec nos caisses de bateaux, de cordages et d'outils, les paysans nous avaient accusés de venir chercher la fameuse peau de veau!!! Rassurez-vous, braves Caussenards, nos bagages seuls sont repartis dans nos malles, et le trésor, s'il a jamais existé, gît encore au fond du gouffre!

E.-A. MARTEL.

1. Quelques jours après notre deuxième expédition, Gaupillat est encore redescendu deux fois dans Padirac, les 22 et 23 septembre, pour prendre de nouvelles photographies aux quatre petits lacs et au Mammouth.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1890

(SECOND SEMESTRE),

PAR M. HENRI JACOTTET.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Le traité anglo-français et la convention anglo-portugaise en Afrique. — II. Expéditions de M. Crampel dans la région du lac Tchad et de M. Mizon dans le bas Niger. — III. M. Cholet dans le Congo français. — Voyage sur la Sanga. — IV. Explorations dans le Congo belge. — V. M. Baumann dans l'Afrique orientale allemande. — VI. Explorations diverses en Afrique. — VII. MM. Cattat et Maistre à Madagascar. — VIII. Mort de sir Richard Burton. — IX. Voyage de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans dans l'Asie centrale. — X. Les frères Grum-Grijmailo dans le Thian-chan. — Expéditions Pievtzoff et Grombtchevsky dans le Tibet. — XI. Expédition Pavie au Mékong. — Voyage commercial de M. Macey. — XII. M. Chaillé-Long dans l'île de Quelpaërt. — XIII. Un voyage dans l'île de Flores. — XIV. Le chemin de fer sud-australien. — M. Brown dans le Musgrave Range. — XV. M. Zöller dans les monts Finisterre de la Nouvelle-Guinée. — XVI. Expéditions dans l'Alaska et le Dominion. — XVII. Voyages de M. Coudreau en Guyane. — XVIII. Expéditions diverses dans le bassin de l'Amazone. — XIX. Projet de voyage au pôle nord de M. Nansen. — Expédition au Spitzberg de MM. Klinkowström et Gustave Nordenskiöld. — XX. Voyage de M. Rabot dans le bassin de la Petchora, l'Oural et la Sibérie.

I

Le grand événement du dernier semestre avait été le traité entre l'Angleterre et l'Allemagne, réglant les limites des possessions africaines de ces deux puissances. Pour achever le partage de l'Afrique, tel du moins qu'il est possible de le faire aujourd'hui, il restait à fixer les frontières des « sphères d'influence » de la France et de l'Angleterre dans le nord, et à délimiter les possessions de l'Angleterre et du Portugal dans le sud. Comme on pouvait s'y attendre, le premier de ces États, très coulant vis-à-vis de l'Allemagne, au point de lui donner, après de grandes concessions en Afrique, l'île d'Helgoland par-dessus le marché, s'est montré fort dur pour le Portugal. Le sentiment national, qui s'est réveillé dans ce petit pays avec une intensité extraordinaire, a fait échouer le projet de traité du 20 août dernier. On lui a substitué provisoirement un *modus vivendi* de six mois, après lesquels la question se posera comme auparavant, sans qu'on puisse prévoir une solution plus favorable pour le Portugal.

Le *modus vivendi* stipule la liberté de navigation sur le Zambèze et le Chiré. Le Portugal s'engage à faciliter le transit sur ces deux cours d'eau, et sur un troisième, le Poungoué. Il facilitera de même les communications entre les ports qu'il possède sur la côte et les territoires soumis à l'influence anglaise. Moyennant ces conditions, les frontières actuelles resteront les mêmes pendant six mois.

Quant au traité anglo-français, il a donné satisfaction à la France sur la question de l'*Hinterland* algérien; mais, en arrêtant la limite méridionale de la sphère d'influence française à une ligne tirée de Say sur le Niger à Barroua sur le lac Tchad, l'Angleterre s'est encore réservé la part du lion. A elle les pays populeux et fertiles du Sokoto et du Haoussa; à la France le désert. Il est vrai qu'en laissant une compagnie anglaise s'emparer des bouches du Niger, on pouvait prévoir qu'elle chercherait à s'assurer le bassin du Tchad, dont elle détenait le débouché naturel.

Cet arrangement, qu'on regrettera, mais qui peut devenir moins désavantageux qu'il ne semble aujourd'hui par la fixation de la ligne de Say à Barrona, aura certainement son contre-coup sur les projets de chemin de fer transsaharien; l'embranchement projeté sur le lac Tchad perd son utilité, puisque les produits qu'il était destiné à transporter prendront dorénavant le chemin du golfe de Guinée.

II

Ces régions mêmes du lac Tchad, qui viennent ainsi d'échapper à la France, vont être visitées par deux expéditions françaises. L'une est celle de M. Crampel, le jeune et entreprenant voyageur dont nous avions déjà parlé il y a six mois; elle a pour premier but l'exploration du Chari, dont le bassin supérieur est encore inconnu, et celle du lac Tchad; puis elle doit tenter la traversée du Sahara, du Soudan en Algérie. Aux dernières nouvelles, l'exploration avait quitté Brazzaville, en route pour l'Oubanghi.

L'autre expédition est commandée par M. Mizon, lieutenant de vaisseau, déjà connu par ses voyages dans le Congo français. Son but est spécialement commercial. Elle doit explorer le bassin du bas Niger et du Bénoué, et en étudier les produits susceptibles d'échange. Dès ses premières marches elle a été arrêtée par une attaque des indigènes, et a dû revenir à la côte, le chef lui-même ayant reçu des blessures heureusement sans gravité. A l'heure qu'il est, elle a déjà repris sa route, qui la mènera, tout permet de l'espérer,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'au lac Tchad, où elle pourra rejoindre l'expédition de M. Crampel.

III

Dans le Congo français. M. Cholet, déjà connu par d'importants travaux exécutés pendant un séjour de huit années, entre autres sur le Niari et sur la route de Loango à Brazzaville, vient de parcourir la Sanga, affluent considérable de la rive droite du Congo, qu'il rejoint vers 1 degré latitude sud, et qui n'avait jamais été exploré, bien qu'un poste, Bonga, eût été construit à son confluent. Ayant quitté Brazzaville le 19 février sur le bateau *Ballay*, M. Cholet et son compagnon M. Philippe Pottier ne purent entrer dans la Sanga que le 30 mars. Le cours de la rivière, large au minimum de 800 mètres, mais souvent de près de 3 kilomètres, est couverte, dans sa partie inférieure, d'îles basses et marécageuses; ses rives, souvent noyées, sont habitées par les Afourous. La partie moyenne, aux rives élevées, a pour tribu dominante les Bousendés. La partie supérieure a des îles où s'élèvent les huttes des Bassangas; cette tribu sert d'intermédiaire, pour le commerce de l'ivoire, entre les populations voisines et les Afourous.

En amont de Ouoso, où elle reçoit comme affluent le N'goko, la Sanga prend de nom de Masa. Arrêté par des bancs de sable dans la rivière principale, M. Cholet s'engagea dans le N'goko, qui coule plus profond dans un lit plus resserré, entre des rives plus hautes. En amont du confluent du Momba, il porte le nom de Mangango; M. Cholet le remonta encore sur une certaine distance, au delà des lieux habités, dans une région où vivent en maîtres les éléphants, les hippopotames, les bœufs sauvages.

Le 15 mai, arrivé non loin du territoire allemand, par 4 degrés latitude nord environ, il rebroussa chemin, et le 15 juin il était de retour à Brazzaville. Ce voyage, qui conquiert à la science un grand morceau d'inconnu, n'a pas seulement un intérêt géographique: M. Cholet, que les populations ont partout bien accueilli, a signé des traités avec les chefs principaux; il a également étudié les ressources commerciales du pays, qui est particulièrement riche en ivoire et qui produit aussi du caoutchouc.

IV

Par décret du 10 juin 1890, l'État libre du Congo s'est annexé tout le vaste pays du Lounda, l'ancien royaume de Mouta-Yanvo, sur lequel le Portugal élevait aussi des prétentions. La frontière ouest de ce nouveau district, auquel on a donné le nom de Congo oriental, est formée par le Couango et le Loui; ainsi Kassange, jusqu'ici possession portugaise, se trouve annexé à l'État libre.

Au point de vue de l'exploration, les maîtres de ce dernier État ne restent pas non plus inactifs. Chaque semestre ajoute quelque chose à nos connaissances sur les affluents du grand fleuve. Les voyages récents des capitaines Roger et Becker ont eu pour but les pays compris entre le Congo, l'Arouhouimi et le Ouellé-Oubanghi. Le premier, partant de l'Itimbiri, a atteint le Ouellé un peu en amont du point auquel Junker était parvenu à la descente de la rivière. Le second, partant du village de Yambouya, devenu si célèbre par le séjour de l'arrière-garde de Stanley, a traversé le Loulou, affluent nord du bas Arouhouimi, et le Loika ou Itimbiri. Un peu en amont des rapides de cette rivière, il s'est engagé dans son affluent de droite le Riketti, qui n'avait plus, à l'endroit où il le quitta, qu'une cinquantaine de mètres de largeur; de là il parvint au Ouellé.

V

Le voyage du docteur Baumann dans l'Ousambara nous fait connaître d'une manière précise tout le coin nord-est de l'Afrique orientale allemande, le *Hinterland* de Tanga et de Pangani jusqu'au massif du Kilima-N'djaro. Le voyageur a étudié spécialement les trois pays montagneux qui portent l'appellation commune de Paré. Le Paré du sud, le plus fertile des trois, formé de roches cristallines, dirigées du nord au sud, est à son centre un plateau onduleux couvert d'épaisses forêts; sur les pentes s'étendent de grands pâturages, qui nourrissent un très beau bétail, et dans lesquels sont dispersées les huttes des Ouaparé. Des cours d'eau qui traversent le pays, les habitants ont dérivé de nombreux canaux d'irrigation.

Poursuivant sa route, le voyageur découvrit, entre le Rouvou et les monts Kibaïa, le lac Kiniaroko, qui lui parut être d'une grande étendue. Puis, partant de l'extrémité méridionale du Paré, il suivit la rive droite du Pangani et se rendit à Ousegouha et à Mgera dans le Nguru du nord. Il eut à repousser sur son chemin une attaque des Ouasegoua. De Mghera il revint par Panghai et Kiloua, rejoignant ainsi ses levés à ceux de M. Last. Avant de regagner la côte, il se proposait d'explorer l'Ousegouha; ses levés seront reportés sur une carte, qui promet d'être des plus intéressantes.

VI

Nous réunissons en un même paragraphe une série de petites explorations faites sur divers points du continent africain par des explorateurs allemands, anglais, italiens. Plusieurs mériteront sans doute, plus tard, une mention moins sommaire; mais les résultats n'en sont pas encore publiés.

Les voyageurs allemands continuent à montrer beaucoup de zèle dans l'exploration des divers domaines assignés à leur patrie en Afrique. Dans le Togoland, nous pouvons mentionner le voyage du capitaine Kling à Salaga, par la Volta, et son retour à Bismarckburg par Bimbilla. Ses itinéraires, qui contiennent de nombreuses déterminations de latitudes et d'altitudes, ont été reportés sur une carte par M. de Vecht. En dehors de ces résultats topographiques, M. Kling a donné aussi d'intéressants détails sur la valeur commerciale du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans le Cameroun, le docteur Zintgraff a repris le cours de ses explorations dans l'intérieur, après avoir publié les résultats de son récent voyage au Bénoué. Le lieutenant Morgen se proposait aussi de faire une nouvelle campagne en partant de la station de Jaunde.

La Compagnie du Niger vient d'envoyer un bateau à vapeur dans le Bénoué, aux fins de vérifier l'assertion de Barth relative à la réunion du bassin du Bénoué et de celui du Chari au moyen du marais de Toubouri. Le bateau remonta aussi loin qu'il le put un affluent oriental du Bénoué, le Mayo-Kebbi, qui rejoint la rivière à Ribago. Au point où la navigation dut s'arrêter, on pouvait présumer être tout près de la source. Il semblerait donc, comme les marais de Toubouri sont encore à une certaine distance, qu'il n'y ait pas communication.

Les rives du Mayo-Kebbi sont inhabitées jusqu'à une trentaine de kilomètres en amont du confluent. Plus haut la population prit une attitude assez hostile, présumant sans doute que ces nouveaux venus étaient musulmans. Le pays traversé par le Mayo-Kebbi est montagneux et rappellerait, paraît-il, la Suisse.

On peut beaucoup attendre, au point de vue géographique, des expéditions anglaises envoyées dans l'Afrique occidentale pour la fixation des limites entre territoires français, allemands et anglais. L'une est partie en octobre pour la Côte de l'Or, sous le commandement du docteur Freeman; deux autres, en novembre, pour Sierra Leone et la Gambie, commandées respectivement par le major Peacock et le capitaine Kenney. Elles se réuniront à des commissions des autres États, et leurs travaux s'étendront à des territoires intérieurs restés jusqu'ici inconnus.

Dans l'Afrique orientale, nous trouvons un voyageur italien, L. Bricchetti-Robecchi, qui vient d'explorer la presqu'île des Somalis, d'Obia, sur la côte est, jusqu'à Haloule, près du cap Guardafui. Ce voyage, sur lequel les détails nous manquent encore, offrira certainement beaucoup d'intérêt lorsqu'il sera publié, car il s'est fait à travers un pays demeuré jusqu'à présent tout à fait inconnu.

Enfin, dans le Machonaland, auquel le conflit anglo-portugais a donné récemment de l'actualité, nous mentionnerons le voyage de l'évêque de Bloemfontein, le Rév. C.-W.-H. Knight Bruce. Une partie s'en est faite sur un terrain nouveau : ainsi la route qui mène à Zumbo le long de la rive droite du Hanyani, et celle de Perizengi, ville située en aval de Zumbo, au Hanyani.

VII

MM. Cattat et Maistre, dont nous avons résumé les voyages dans le nord de Madagascar, viennent de parcourir la région méridionale de cette grande île. Ce sont les premiers Européens qui pénètrent dans le pays des Bares. Cette région, qu'on croyait dépourvue d'eau, et presque un désert, est au contraire un pays fertile, bien arrosé, nourrissant une population très dense; les villages comptant plus de cinq cents cases s'y rencontrent fréquemment. Chose remarquable, les voyageurs ont trouvé chez les Antanosy les souvenirs, vivant depuis plusieurs générations, des établissements français au XVIe siècle. Même des indigènes comprendraient encore notre langue. Le retour s'effectua par Fort-Dauphin et la côte orientale jusqu'à Manangary, d'où les deux compagnons s'enfoncèrent de nouveau dans l'intérieur, pour arriver le 8 septembre à Fianarantsoa.

VIII

L'histoire des explorations africaines peut revendiquer en partie sir Richard Burton, qui vient de mourir consul à Trieste, le 20 octobre dernier. C'est à lui en effet, et à son compagnon Speke, dont il devait se séparer bruyamment, que nous devons la découverte du Tanganyika. Plus tard il fit sur la Côte de l'Or, et dans les colonies portugaises de l'Afrique occidentale, des explorations, qu'il a décrites dans des livres pleins de verve et d'originalité. Mais sa curiosité l'a encore promené dans tous les pays du monde. Il a débuté dans l'Inde; il est un des rares chrétiens qui aient pénétré à la Mecque, et fait autour de la Kaaba les cérémonies prescrites aux *hadjis*; il a exploré la Syrie inconnue, l'Islande, le Brésil, le pays des Saints des derniers jours. A la fois homme d'action énergique, même violent, savant versé dans les langues les plus diverses, et pour lequel l'arabe littéraire n'avait pas de secret, preuve en soit sa belle traduction des *Mille et Une Nuits*, Burton est une des figures les plus brillantes et les plus originales dans la pléiade des explorateurs anglais de notre siècle.

IX

M. Bonvalot, le prince Henri d'Orléans et le père de Decken sont arrivés le 29 septembre à Hanoï, ayant achevé, du nord-ouest au sud-est, la traversée du continent d'Asie presque tout entier. C'est la plus importante des explorations françaises que nous ayons à mentionner cette année; les voyageurs viennent d'arriver à Paris, et peut-être, à l'heure où paraîtront ces lignes, le public aura-t-il déjà entendu de leur bouche le récit de leur aventureuse traversée. Avec les renseignements que nous possédons, nous ne pouvons en donner encore qu'une esquisse très brève.

Partis de Tcharkalik, où les avait laissés notre dernière revue, les voyageurs franchirent avec de grandes difficultés l'Altyn-tagh et les chaînes parallèles qui lui succèdent dans la direction du sud. Le col par lequel ils traversèrent le Tach-davan n'a pas moins de 5200 mètres d'altitude. Ils entrèrent ensuite dans le désert, qu'ils traversèrent sur une longueur de 1400 kil., dont les trois quarts sont inexplorés. Les géographes leur devront de pouvoir reporter des lacs et des montagnes dans un espace laissé en blanc sur toutes les cartes. Ayant rencontré la piste d'une caravane de chameaux venant du sud, ils conjecturèrent que c'était celle du « roi des Tangoutes » à son retour de Lhassa; ils la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivirent longtemps dans la direction du sud, pour se rapprocher de la fameuse Rome tibétaine; mais le 16 février, à l'ouest du lac Tengri, ils furent arrêtés par une ambassade envoyée à leur rencontre. Prévoyant des obstacles et des retards, plutôt que des dangers, qui ne les eussent d'ailleurs pas effrayés, ils renoncèrent à visiter Lhassa.

Le 4 avril ils prirent la direction de l'est à travers un pays tout différent. Au lieu d'un plateau désert, ils parcouraient maintenant un pays montagneux coupé de vallées, habité par une population assez dense, demeurée sauvage, et de fait aussi indépendante du grand lama que de l'empereur de Chine. Ayant renvoyé la plus grande partie de leur personnel, les voyageurs n'étaient plus que six avec leur escorte; leurs chameaux étant partis, ils faisaient la route à cheval, et leurs bagages étaient portés à dos de yaks, mode de transport assez désagréable, car ces animaux sont des plus difficiles à conduire.

A Tchang-ka ou Kiang-ka, M. Bonvalot et le prince d'Orléans rejoignirent la route impériale de Pékin à Lhassa, la même qu'avaient parcourue il y a cinquante ans les missionnaires Huc et Gabet. Le 5 juin ils traversaient le Kin-cha-kiang, ou haut Yang-tsé-kiang, qui coule ici dans une vallée profonde. Peu après ils arrivaient à Batang, où ils étaient reçus avec une bienveillance qui les étonna. Ils l'attribuent maintenant à ce que, la mission française ayant été récemment détruite et brûlée, on cherchait à ménager ces Français pour atténuer la fâcheuse impression produite.

De Batang, les voyageurs se rendirent à Ta-tsien-lou par une route sans grand intérêt. Le col le plus élevé qu'ils eurent à franchir atteignait 4778 mètres. A Ta-tsien-lou ils se trouvèrent au milieu de compatriotes, des missionnaires, établis là depuis deux ans et attendant avec impatience le moment de pouvoir repartir pour Batang.

La dernière partie de l'expédition, de Ta-tsien-lou à Hanoï, ne nous est pas connue dans ses détails. Nous savons seulement que les voyageurs rapportent l'impression la plus favorable des richesses du Tonkin. Ils avaient eu tout d'abord l'idée de descendre le Yang-tsé-kiang, ils en furent détournés par suite des difficultés que la crue du fleuve opposait à la navigation.

A partir de Tcharkalik ce beau voyage comprend une part notable de régions inconnues; bien que n'ayant pas assez d'instruments pour pouvoir faire autre chose que des levés à la boussole, les voyageurs rapportent assez d'informations nouvelles pour transformer la carte du Tibet du Nord. A d'autres points de vue encore, leur expédition sera fructueuse : ils ont collectionné de nombreux spécimens de mammifères et d'oiseaux, de plantes, d'objets d'ethnographie, et ils n'ont pas pris moins de 600 photographies.

Comme effort accompli, ce voyage est étonnant. C'est un tour de force semblable à celui qu'exécuta il y a quatre ans M. Bonvalot avec MM Capus et Pepin, en franchissant le Pamir au cœur de l'hiver. Ici encore les voyageurs ont eu à lutter contre le froid, le manque d'eau, les privations de toute espèce. Ils ont dû laisser en chemin beaucoup de leurs bêtes de somme, et deux de leurs hommes sont tombés sur le plateau du Tibet. Même en faisant abstraction de tout résultat scientifique, il est beau de voir un tel déploiement de volonté persévérante. M. Bonvalot avait déjà fait ses preuves, et le jeune prince qui l'accompagnait est entré glorieusement dans la carrière de l'exploration.

X

Le voyage des frères Grum-Grijmailo dans le Thian-chan oriental rectifiera sur bien des points les cartes actuelles de cette chaîne, qui sont pleines d'erreurs. Partis de Kouldja le 3 juillet 1889, les voyageurs passèrent l'Atchal, puis rejoignirent à travers les montagnes la route impériale, par laquelle ils arrivèrent à Ouroumtsi. C'est au nord de cette route que s'élève le magnifique massif du Deuss-Meghene-Ora, Montagne à Six Pics, dont la hauteur peut être évaluée à 6 000 mètres, et qui nous est signalée pour la première fois. Elle est recouverte de grandes masses de neige, mais ses parois perpendiculaires ont empêché la formation de glaciers étendus. D'Atchal à Ouroumtsi, le Thian-chan forme une muraille inaccessible. Presque toutes les rivières qui en descendent roulent de l'or, contenu dans des dépôts alluviaux, mais non, paraît-il, dans des roches stratifiées ou dans des veines de quartz.

L'expédition Pievtzoff, continuation de celle de Prjevalski, a quitté le 24 avril dernier ses quartiers d'hiver à Nia, Turkestan oriental, pour franchir la passe d'Idjelik-Khanoum et pénétrer dans le Tibet. Dans l'intervalle, le lieutenant Roborovsky s'était, comme nous l'avons dit précédemment, rendu à Tchertchen en suivant, non la base des montagnes, mais la lisière du désert, marquée par une rangée de peupliers. Puis il avait suivi le cours de la rivière de Tchertchen jusqu'au même point qu'il avait déjà atteint avec Prjevalski en venant de l'est.

A Nia, l'expédition avait été rejointe par M. Grombtchevsky, lequel, ayant interrompu son voyage dans le Pamir, s'était tourné vers l'est pour faire des levés dans le Tibet occidental. De Nia il se rendit à Kiria, et prit pour point de départ de son voyage au Tibet le col de Polou. A peine entré sur le territoire tibétain, il fut arrêté par les autorités chinoises, mais réussit à passer outre.

XI

Dans l'Indo-Chine française, la mission Pavie s'est rendue directement de Vinh au Mékong; elle a aussi exploré la rivière Noire, le tributaire le plus important du Song-Koï; un voyageur français, M. Macey, s'y était adjoint; il se proposait de fonder des comptoirs sur le grand fleuve, et de nouer des relations commerciales avec le Laos. Ce voyage, qui peut avoir une grande importance sur le développement économique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la colonie, a été couronné d'un plein succès. Des comptoirs sont déjà établis à Louang-Prabang et à Nong-Kay; un autre doit l'être à Xieng-Hong, et, si l'on sait s'y prendre, le courant commercial qui existe déjà dans le bassin du Mékong pourra fort bien être dirigé sur la Cochinchine et le Tonkin.

Pour le Tonkin, la route de terre qui va de Vinh à Louang-Prabang paraît facilement praticable, et quant à la Cochinchine, elle a dans le Mékong même une magnifique voie de navigation, depuis que les passes découvertes au printemps dernier par MM. Pelletier et Mougeot permettent de franchir les rapides de Khône. Une chaloupe à vapeur doit être envoyée prochainement pour reconnaître et tenter ce passage. Ainsi Louang-Prabang va se trouver en facile communication avec la mer.

Dans l'Indo-Chine anglaise, nous avons à mentionner la tentative, faite en mai 1890 par MM. Barwick, Shaw et Fenton, de remonter les deux branches qui forment l'Irâvadî. Celle de l'ouest, le Ma-Lika ou Nam-Kiou, a été remontée sur une dizaine de kilomètres; celle de l'est, le N'maika ou Nam-Doumai, sur cinq kilomètres. Dans chacune d'elles, des rapides mirent un terme, assez prompt comme on le voit, à la navigation. On se rappelle qu'en 1884, MM. Mac Gregor et Woodthorpe avaient rencontré le Nam-Kiou à environ 190 kilomètres en amont du confluent, dont la position astronomique est 25° 56′ latitude sud et 95° 18′ longitude est. La rivière n'avait là que 90 kilomètres environ de largeur, et nulle part plus de 1 m. 50 de profondeur. Ces deux faits prouvent d'une façon définitive que les origines de l'Irâvadî ne sont point à chercher, comme quelques-uns le prétendent encore, dans un des grands cours d'eau du Tibet.

XII

Depuis que la Corée n'est plus le royaume fermé, elle a déjà été parcourue par un certain nombre de voyageurs, parmi lesquels nous comptons un Français, M. Varat. Mais l'île de Quelpaërt, qui en dépend, n'avait été visitée depuis le XVIIe siècle par aucun Européen; et les seuls visiteurs qu'elle eût jamais eus étaient les naufragés du bateau hollandais *Épervier*. M. Chaillé-Long a rompu le charme. Il a abordé au port de Pelto et visité Tjyou-Song, la capitale de l'île; mais comme l'interdit qui pèse sur les voyageurs n'est pas levé, il n'a pu aller plus loin.

Le voyage de M. Chaillé-Long remonte déjà à deux ans; mais nous n'en possédons la relation que depuis une année à peu près : aussi n'est-il pas hors de propos, vu son intérêt, de lui consacrer quelques lignes.

Le port de Pelto est bâti sur les flancs d'une colline qui va rejoindre par des gradins successifs la chaîne centrale de l'île, le Halla-san, qui a 2 000 mètres de hauteur. Débarqué avec un équipage japonais, M. Chaillé-Long fut accueilli par les clameurs hostiles de la foule; mais comme il était muni d'une permission en règle du roi de Corée, il fallut bien, cette fois, déroger à la loi qui interdit sévèrement à tout étranger de fouler le sol de l'île. Il fut conduit, sous bonne escorte, à la capitale, Tjyou-Song ou Tjiei-Tjyou, défendue par des murs garnis de tourelles. Le gouverneur lui interdit de visiter le Halla-san, disant qu'une infraction à cette défense nécessiterait des sacrifices d'une centaine de jours pour purifier les esprits de la montagne. Mais on lui permit de visiter la ville et d'y prendre quelques photographies. Dès le lendemain de son arrivée, il dut reprendre le chemin de Pelto et se rembarquer au plus vite.

Les murailles et les maisons de Tjyou-Song sont construites en roches noires volcaniques. La population peut être évaluée à 25 000 habitants, et l'on peut conjecturer qu'elle forme la moitié de celle de l'île entière. Les habitants de Tjyou-Song sont certainement les descendants des Mongols qui s'installèrent dans l'île il y a 600 ans. La campagne qui environne la capitale est bien cultivée; les haricots, les pois, l'orge, le millet, le sarrasin, le froment en sont les principaux produits. Le froment est la base de l'alimentation.

Le bouddhisme, qui fut autrefois la religion de l'île, comme de toute la Corée, a entièrement disparu; on ne reconnaît plus son existence qu'à quelques grandes statues, usées et défigurées par le temps. Il ne subsiste plus comme religion qu'une sorte de chamanisme.

De Quelpaërt, M. Chaillé-Long se rendit à Fousan, un des ports les plus importants de la Corée; puis, après avoir passé à Vladivostok, il traversa la péninsule, de Wônsan ou Port Lazareff à Séoul. Cette excursion ne semble pas lui avoir laissé de très bons souvenirs, car il déclare qu'il rentra dans la capitale fermement résolu à ne plus jamais entreprendre de voyage à travers la Corée.

XIII

Dans l'archipel asiatique, nous pouvons signaler une expédition néerlandaise à l'île peu connue de Flores, dans le but d'en explorer des mines d'étain. L'expédition, commandée par M. de Schelle, débarqua à l'embouchure de l'Aimere; mais elle n'avait pas fait deux jours de marche dans l'intérieur, qu'elle fut attaquée par les indigènes et dut battre en retraite. Cette petite excursion a pourtant suffi pour nous montrer de graves erreurs dans le tracé des côtes de l'île, sur nos cartes actuelles. Le cours de l'Aimere, la baie dans laquelle il se jette, entre les chaînes de Rokka et de Soui, devront être corrigés. M. Van Schelle se propose d'ailleurs de débarquer de nouveau dans l'île, cette fois avec une escorte plus nombreuse, et de parvenir aux mines d'étain.

XIV

La construction du chemin de fer sud-australien, qui doit traverser le continent du sud au nord, parallèlement à la ligne du télégraphe, se poursuit à ses deux extrémités. Actuellement la ligne du sud compte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjà 1108 kilomètres en exploitation d'Adélaïde à Angle Pool ; au nord un tronçon beaucoup plus court (235 kilomètres) s'avance à sa rencontre de Port Darwin à Pine Creek ; la distance à franchir entre les deux points terminaux est encore de 1743 kilomètres. Des crédits votés cette année, malgré l'état peu prospère des finances de la colonie d'Australie du sud, vont permettre de la raccourcir encore de 450 kilomètres d'Angle Pool, qui se trouve par 27° 31′ de latitude, aux monts Mac Donnell, et de 209 kilomètres de Pine Creek à la rivière Catherine. Les monts Mac Donnell une fois atteints, la construction de la ligne ne rencontrera plus, au moins sur un certain espace, les mêmes difficultés, car cette région est fertile et bien arrosée, comparée aux affreuses solitudes qu'il faut traverser pour y parvenir.

A mesure que la ligne pénètre ainsi dans le désert, le besoin augmente de connaître, mieux qu'on ne les connaissait jusqu'ici, les districts montagneux qui l'avoisinent, et qui peuvent offrir quelque perspective à la colonisation. C'est ainsi que M. Brown vient d'explorer le Musgrave Range, chaîne qui s'étend sur 160 kilomètres dans le sens des parallèles, à l'ouest de la station télégraphique de Charlotte-Water, et qui a été découverte par M. Gosse en 1873. C'est moins une chaîne qu'une succession de petits massifs, séparés par de profondes dépressions, et dont le sommet le plus élevé, le mont Woodroffe, atteint 1 594 mètres. Les roches qui les composent sont granitiques et métamorphiques, avec quelques affleurements de diorite et de dolérite. Les torrents qui en descendent n'ont d'eau courante que dans des circonstances exceptionnelles ; mais des bassins d'eau stagnante se rencontrent çà et là dans les sables, où l'humidité souterraine entretient quelques arbres et quelques herbes. Les montagnes elles-mêmes portent sur leurs pentes quelques fourrés de spinifex, et à leurs sommets des groupes d'eucalyptus. Les indigènes, assez nombreux, qui habitent cette région ne sont pas encore entrés en contact avec les blancs, ce qui explique leurs dispositions bienveillantes.

Une expédition s'organise pour explorer les régions situées au nord et au nord-ouest du lac Amédée, vaste bassin salé dont la forme et l'étendue ne sont encore représentées sur les cartes que d'une façon approximative.

XV

Le semestre actuel ne nous apporte le récit d'aucune nouvelle exploration en Nouvelle-Guinée. Mais nous trouvons dans les recueils géographiques un aperçu des résultats de l'expédition Mac Gregor à l'Owen Stanley, et un résumé succinct du voyage de M. Zöller aux monts Finisterre, voyage dont la *Gazette de Cologne* ne nous avait donné jusqu'ici qu'un récit écrit au courant de la plume.

A en juger par les spécimens rapportés, la végétation de l'Owen Stanley offre un certain nombre d'espèces qui lui sont exclusivement propres ; la moitié en est de type himalayen. On rencontre aussi beaucoup de plantes appartenant à des flores plus méridionales, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, même des régions sub-antarctiques. L'existence de ces plantes, qu'on retrouve dans les montagnes de Bornéo, pourra, d'après M. von Müller, faire renaître l'hypothèse d'un grand continent austral, auquel aurait appartenu la Papouasie, et qui serait presque entièrement submergé. Sur les quatre-vingt-deux espèces d'oiseaux dont des spécimens ont été rapportés, treize sont entièrement nouvelles. On peut juger ainsi que ce voyage, si important pour la géographie de l'île, offre également un grand intérêt au point de vue de l'histoire naturelle.

Le voyage de M. Zöller s'est fait dans les monts Finisterre, belle chaîne qu'on voit s'élever, à une certaine distance à l'intérieur, quand on navigue entre Finsch Hafen et la baie de l'Astrolabe. Parti le 21 octobre 1888 avec quelques compagnons blancs, et vingt et un insulaires de l'archipel Bismarck, et recrutant çà et là des porteurs, M. Zöller atteignit au bout de quinze jours d'une marche très fatigante la crête des monts Finisterre, qui mesure 2 660 mètres.

Ce massif, séparé de la côte par une chaîne côtière, dont la hauteur moyenne est de 400 à 500 mètres, est d'origine volcanique. Ce qui le caractérise, comme d'ailleurs toutes les chaînes de la Nouvelle-Guinée allemande, est l'extraordinaire étroitesse de ses crêtes. Nulle part elles ne s'élargissent en plateaux ; les dépressions qui les séparent ne sont que des gorges resserrées. Du point qu'ils atteignirent, les voyageurs virent à leur midi s'étendre la grande chaîne de Bismarck, au delà d'une chaîne moindre, à laquelle ils donnèrent le nom de monts Krætké. L'intérieur de cette partie du Kaiser Wilhelms Land présente ainsi quatre rangées parallèles. Le sommet culminant des monts Bismarck, le mont Otto, est sans doute aussi le point le plus élevé de tout le territoire allemand. Les voyageurs crurent y reconnaître une grande tache de neige.

Les collections botaniques rassemblées par le Dr Helwig, un compagnon de M. Zöller, qui mourut peu après, ont été perdues, en grande partie, pendant la marche de retour. Les monts Finisterre paraissent couverts presque uniquement d'une seule espèce d'arbre, à l'écorce blanchâtre, aux feuilles vert clair, qui rappelle nos hêtres et qu'il est encore impossible de classer. Tout autour s'enroule une épaisse végétation de lianes. Si la flore diffère de celle de la côte, la faune est à peu près la même. Presque pas de mammifères, mais une foule innombrable d'oiseaux aux plumages les plus variés et les plus éclatants.

Quant aux indigènes rencontrés, ils reçurent les voyageurs à coups de flèche. Ce sont, selon toute apparence, des nomades, vivant de la chasse, de la pêche, des fruits de la forêt. Ils ne dépassent pas, dans leurs pérégrinations, la hauteur de 1 800 mètres. La basse température de ces régions suffirait à les en empêcher ; au point le plus élevé que l'expédition ait atteint, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

température, qui sur la côte est de 35 degrés, n'est plus que de 8 degrés centigrades.

XVI

A l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du Nord, sur le territoire d'Alaska, le lieutenant Seton Karr vient de parcourir l'Altsehk, rivière aux dangereux rapides, dont on faisait un affluent du Yukon, mais qui est en réalité un fleuve indépendant, gagnant la mer à Dry Bay.

Dans la même région se trouve l'important massif du Saint-Elie, dont on a disputé longtemps s'il appartenait à l'Alaska, par conséquent aux Etats-Unis, ou au Dominion, c'est-à-dire à l'Angleterre. La question vient d'être tranchée à l'avantage des premiers, par M. Kerr, qui a visité ces régions en juillet, accompagné de M. J. C. Russell. Mais en même temps le Saint-Elie est déchu du rang qu'il occupait comme sommet culminant de l'Amérique du Nord ; il n'a plus, d'après les mesures de M. Kerr, que 4120 mètres, et le cède par conséquent au mont Wrangel dans l'Alaska. D'ailleurs tous les sommets du massif ont vu réduire la hauteur qui leur était attribuée jusqu'ici. Les voyageurs, ayant voulu faire l'ascension du Saint-Elie, ne purent arriver qu'à 2740 mètres ; une chute abondante de neige les empêcha de monter plus haut.

Mentionnons enfin une carte de l'Alaska que vient de publier le service géodésique des Etats-Unis ; elle est au 3 600 000e et résume d'une façon très complète l'état de nos connaissances sur ce vaste territoire. Tous les récents itinéraires, même ceux qui n'ont pas encore été livrés à la publicité, y ont été reportés.

XVII

A la fin du dernier semestre, nous apprenions que M. Coudreau, arrivé au « Dégrad des Emerillons » le 15 janvier, s'apprêtait à commencer une campagne d'hiver dans le haut bassin de l'Oyapock. Mais, quatre jours après, il était abandonné par toute son escorte, et il lui fallait en organiser une nouvelle. Il y réussit, malgré la saison des pluies, qui battait son plein, et il put lever au 100 000e sept des affluents de l'Oyapock, sur une longueur totale de 690 kilomètres, sans parler de 380 kilomètres levés dans le fleuve lui-même. Sauf le Camoupi, ces sept affluents sont levés pour la première fois, et cette région inconnue de la Guyane va pouvoir se fixer avec précision sur nos cartes.

Les Indiens qui l'habitent diminuent avec une rapidité effrayante ; le voyageur estime que depuis soixante ans la population a décru de près de 6000 personnes. La variole et la dysenterie sont les grands agents de destruction. On peut prévoir que les quelques centaines d'indigènes qui subsistent encore iront peu à peu se grouper autour de la puissante tribu des Roucouyennes, dont le domaine s'étend au sud-ouest. Ce pays dépeuplé pourrait reprendre quelque prospérité ; il paraît riche en or ; mais les chutes et rapides qui coupent les rivières opposent de grands obstacles aux communications.

Ayant terminé sa campagne, M. Coudreau revint, le 11 juillet, à Cayenne, où il se ravitailla, pour repartir bientôt après vers l'Oyapock. Il se propose maintenant de longer de l'est à l'ouest, la chaîne des Tumuc-Humac jusqu'aux Indiens des sources du Tapanahoury ; de là il gagnera l'Itani, descendra l'Aoua, remontera l'Inini et parviendra enfin à la mer en descendant l'Approuagne.

XVIII

Au Pérou nous avons à signaler l'entreprise intéressante d'une carte du pays à l'échelle de 1 500 000e, par M. Raimondi. Les cinq cartes qui en ont été publiées représentent les parties septentrionales de la république, sur les frontières de l'Ecuador et de la Colombie.

M. Ehrenreich vient de publier le récit de ses voyages dans l'Amazone et le Purus. Le bassin de l'Amazone est encore, dans sa plus grande partie, plus inconnu que l'Afrique centrale. Seuls les affluents du grand fleuve navigables en bateau à vapeur ont été en partie levés ; beaucoup d'autres ne sont connus qu'à leur confluent ; et les pays qui s'étendent entre ces rivières sont totalement ignorés, et dans la possession indiscutée de ses sauvages habitants. M. Ehrenreich n'aura pas ajouté beaucoup à nos connaissances ; il n'a remonté le Purus que jusqu'à Hyuatanaham ; la maladie, le manque de provisions l'empêchèrent de pousser, comme il en avait l'intention, jusqu'au rio Acre.

Au sud du continent sud-américain, nous avons à signaler l'envoi, par le ministre de l'instruction publique, de deux Français, MM. Rousson et Willems, dans la Terre de Feu. Ils se proposent de compléter les travaux exécutés par MM. Ramon Lista et Popper, et de pénétrer plus avant qu'eux dans l'intérieur.

XIX

Le projet d'expédition polaire de M. Nansen, que nous avons exposé il y a six mois, vient d'entrer dans la première phase de son exécution. Le Storthing norvégien a voté à l'explorateur une subvention de 275 000 francs. S'il parvient bientôt à réunir la somme supplémentaire dont il a encore besoin, M. Nansen compte se mettre en route dès le commencement de 1892.

Le projet de M. Nansen peut paraître un peu chimérique, mais nous trouvons au moins de sérieuses garanties dans les connaissances approfondies de cet explorateur et dans l'expérience qu'il a acquise en traversant le Grœnland. En dirons-nous autant de ce projet d'atteindre le pôle en ballon qui a fait le tour de la presse? Si l'on pense aux faibles progrès qu'on a réalisés jusqu'ici dans la direction des ballons, il est permis de douter du succès de ce voyage aérien, qui doit conduire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en quatre jours du Spitzberg au détroit de Béring.

Le gouvernement danois continue, avec une persévérance infatigable, l'exploration du Grœnland. Il se propose d'envoyer l'an prochain, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Carl Ryder, une expédition qui doit visiter la côte orientale entre 66° et 73° latitude nord, espace demeuré à peu près blanc sur nos cartes.

En Islande, M. Thoroddsen a exploré les rives nord-est et nord du Faxa Fjördr, notamment la péninsule allongée qui se termine par le volcan de Snæfellsnesjökull. Ce voyage, dont les résultats géologiques ont de l'intérêt, a été subventionné par M. Oskar Dickson.

Mentionnons enfin, dans les hautes latitudes, l'expédition au Spitzberg de MM. le baron Klinkowström et Gustave Nordenskiöld, le fils de l'illustre voyageur polaire. Elle avait comme but l'étude géologique des terrains tertiaires et triasiques de l'Eisfjord et du Bel Sund, le complément des reconnaissances déjà faites en 1861 et 1864 pour une mesure de degré, et des travaux hydrographiques des expéditions suédoises. Les voyageurs, ayant vainement tenté d'aborder à l'île aux Ours, atteignirent le Horn Sund, d'où M. Nordenskiöld se rendit en patins au Bel Sund. L'expédition séjourna sur les bords de l'Eisfjord du 18 juillet au 10 août; puis elle parvint assez haut dans le nord, sur la rive occidentale du détroit de Hinlopen, qu'elle trouva pris par la glace; en conséquence il lui était assez difficile d'atteindre les Sept-Iles, et elle dut retourner au sud, pour se livrer à quelques nouvelles études et explorations.

XX

M. Charles Rabot, l'infatigable explorateur des régions circumpolaires, vient, après avoir parcouru la Laponie suédoise et la Laponie russe, d'étendre ses recherches vers l'est. Il a consacré l'été de 1890 à l'exploration du bassin de la Petchora, de l'Oural du nord, et du bassin occidental de l'Obi jusqu'à Bérézof.

Dans la première partie de son voyage, qui l'a mené par le Volga et la Kama à Tcherdine, dans le gouvernement de Perm, il a pu étudier trois des tribus finnoises de la Russie, les Tchérémisses et les Tchouvaches, qui ne sont pas encore fondus dans la nation dominante, ont gardé leur langue, leur costume, même leur religion païenne, et les Permiaks, qui sont au contraire très russifiés.

M. Rabot remonta ensuite le réseau de rivières qui s'écoulent dans la Kama par la Vichéra. Elles sont, comme certains cours d'eau d'Amérique, encombrées par d'énormes amas de bois. Puis le voyageur atteignit la Petchora à Jakcha, et la descendit jusqu'au confluent de la Chougor, à travers une région couverte de magnifiques forêts de conifères, et peuplée de Zyrianes, qui sont peut-être des Finnois modifiés par un croisement de Normands.

Remontant la Chougor, M. Rabot traversa ensuite l'Oural, par la route dite de Sibiriakof, simple abatis, au milieu de fondrières, qui, en été, est rendu presque impraticable par des marécages où traîneaux et chevaux disparaissent presque complètement. Puis, descendant la Sygva et la Sosva, dont cette rivière est un affluent, il arriva à Bérézof, sur l'Obi; c'est ici que les géographes ont jusqu'à présent placé les Vogoules; mais, d'après M. Rabot, ce nom, inconnu dans la région, ne représente pas une race distincte. De l'Oural à Samarova, au confluent de l'Obi et de l'Irtich, on ne trouve qu'une seule race, celle des Ostiaks, dont les prétendus Vogoules ne seraient ainsi qu'une variété.

Bérézof marquait le terme de l'exploration proprement dite de M. Rabot. Il se rendit de là par l'Obi à Samarova, d'où il rejoignit la grande route de Sibérie. Les résultats géographiques de cet intéressant voyage sont les levés à la boussole de la haute Petchora, de la Sygva, de la Sosva, sur une longueur totale de 1 400 à 1 500 kilomètres, plus un certain nombre de déterminations barométriques d'altitudes dans la chaîne de l'Oural, dont l'explorateur n'a pu, par suite du mauvais temps, atteindre le sommet le plus élevé, le Tell Pos Is (1656 mètres). En outre M. Rabot rapporte des collections importantes d'histoire naturelle et d'ethnographie.

On ne saurait trop louer l'esprit de méthode et la persévérance que M. Rabot apporte à l'étude de ces pays, où les voyages semblent présenter si peu d'attrait en dehors de leur intérêt scientifique. Dans quelques années, s'il continue, M. Rabot aura étudié toute la région circumpolaire de l'ancien monde, et sans doute son voyage au Grœnland n'est qu'une pierre d'attente pour ses explorations futures dans l'Amérique boréale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE. — Banana	Th. Weber. . .	1
Emin Pacha	. . . . .	2
Stanley	G. Vuillier. . .	3
Mitrailleuse Maxim	. . . . .	4
Le bateau « Avance »	. . . . .	5
Le lieutenant W.-G. Stairs	. . . . .	6
M. William Bonny	. . . . .	7
Tippou-Tib	. . . . .	8
Porteurs indigènes	Slom.	9
Le capitaine R.-H. Nelson	. . . . .	10
M. J.-A. Mounteney Jephson	. . . . .	11
Stanley-Pool	. . . . .	12
Lancement de la « Floride »	G. Vuillier. . .	13
Le docteur T.-H. Parke, chirurgien de l'expédition	. . . . .	15
Barouti retrouve son frère	. . . . .	16
Type de village sur le bas Arouhouimi	Th. Weber. . .	17
Débarquement à Yambouya	Id.	19
Notre guide kirangozi	. . . . .	20
Marche dans la forêt	. . . . .	21
L'orage dans la forêt	. . . . .	23
Combat avec les Avissibba	Riou.	24
La baleinière rencontre des canots indigènes	Th. Weber. . .	25
Coiffure de guerrier avissibba	. . . . .	26
Autre coiffure des Avissibba	. . . . .	26
Ile près des chutes de Panga	. . . . .	27
Chutes de Panga	. . . . .	27
Notre flottille sur l'Arouhouimi	. . . . .	28
Le village d'Outiri	G. Vuillier. . .	29
« Le pacha est arrivé! »	. . . . .	30
Cascade du Nepoko	. . . . .	32
Arrivée d'un canot contenant trois déserteurs	Riou.	33
Un éléphant manqué	. . . . .	34
Le terrier Randy prend un oiseau	. . . . .	35
Arrivée de la colonne à Ipoto, station de Kilonga Longa	Riou.	37
M. Jephson retrouve le capitaine Nelson au camp de la Famine	. . . . .	39
Gymnastique dans la forêt	. . . . .	40
Un majestueux colosse tombe foudroyé	Riou.	41
Allégresse en sortant de la forêt	. . . . .	43
Le mont Pisgah	. . . . .	44
Village de Bakourou	Riou.	45
Village à la base du mont Pisgah	. . . . .	46

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS	
Notre première rencontre avec les sujets de Mazamboni	Riou.	47
Pont suspendu sur l'Itouri oriental		48
Bruits de guerre		49
Extrémité sud du lac Albert		50
Saat Tato abandonne à un lion le buffle qu'il a blessé	Riou.	53
Les Européens ravaudant leurs effets		54
Grand rocher près d'Inde-tongo		55
Vue extérieure du fort Bodo		56
Palissades du fort Bodo		56
Intérieur du fort Bodo	Riou.	57
Une reine des pygmées		60
Bol à lait des Ouahouma		61
« Ah! vous êtes Emin Pacha? »		63
Kavalli		64
Les vapeurs « Khédive » et « Nyanza »	Th. Weber	65
Désertion des Madi	Riou.	67
Grenier des indigènes		68
Guerrier de Mazamboni		69
La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni		71
Appel aux volontaires pour aller à la recherche du major Barttelot	Riou.	72
Départ de la colonne de secours	Id.	73
Cataracte de Bafiado		74
Un indigène zagaie l'un de nos hommes	Riou.	75
Courbe du fleuve à Banalya		76
Nous retrouvons l'arrière-colonne à Banalya		77
Le major Barttelot		78
Les horreurs de la citadelle de la Peste	Riou.	79
M. Jameson		80
Combat dans la clairière d'Andi-koumou		81
Antilope chassée à la nage		82
Épées et couteaux : armes diverses; cor d'ivoire		83
Pygmée pris à Avatiko		84
Mort d'une jeune femme manyouema	Riou.	85
Pont jeté sur le Doui		86
Nains emportant une caisse de munitions		87
Le camp de la Famine		88
Ce sont eux!	Riou.	89
Les pygmées comparés avec les officiers anglais, les Soudanais et les Zanzibari		91
Pointes de flèches des nains		94
Les pygmées chez eux	Riou.	95
Piège à éléphant		96
Entrevue avec les rebelles à Kavalli		97
Fête au camp de Kavalli	Riou.	99
Transport des bagages sur le plateau		101
Choukri Agha, commandant de Msoua		102
Séli, mon ordonnance		103
Les Égyptiens d'Emin avec leurs familles		104
La condamnation de Rehan : « Qu'il meure! »	Riou.	105
Attaque des Ouanyoro au passage de la Semliki		107
Hutte sur la lisière de la forêt		108
Femmes et enfants égyptiens		109
Pic sud-ouest du Rouvenzori		110
Le Rouvenzori, vu de Kavalli		111
Le Rouvenzori, vu de Mtsora		111
Le Rouvenzori, vue prise de la forêt d'Aouamba		112
Le Rouvenzori, vu de Karimi		113
Petit lac salé de Katoué		114

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue à vol d'oiseau du Rouvenzori, du lac Albert-Édouard et du lac Albert	Riou.	115
Hutte près de l'Albert-Nyanza		116
Dans les rochers de l'Ankori		117
Village de l'Ankori		119
Le petit rhinocéros dans le camp		120
Stanley et ses officiers	(Photographie sur bois).	121
Notre rencontre avec les Ouassoukouma		123
Village dans les rochers		124
Banquet à Msoua		125
A Bagamoyo, sous les palmiers		126
La maison et le balcon d'où est tombé Emin	Riou.	127
L'expédition retournant à Zanzibar		128
TROIS MOIS EN IRLANDE. — Le château du roi Jean à Limerick	D. Lancelot.	129
Cathédrale de Sainte-Marie, à Limerick	Id.	131
Les rapides de Doonass	De Champeaux.	133
Pont naturel sur la côte de Clare	Id.	135
L'amphithéâtre de Kilkee	Id.	136
Un « curach »	Id.	137
Rochers sur la côte de Clare	Id.	139
Les falaises de Moher	Id.	141
Un hameau du comté de Clare et la tour de Muckinish	Id.	142
L'abbaye de Corcomroe	D. Lancelot	143
Les cours de justice à Ballyvaughan	De Champeaux.	144
Baie de Galway	Id.	145
La fenêtre de justice	D. Lancelot	146
La maison Lynch	Id.	147
Le marché aux poissons à Galway	De Champeaux.	149
Vue du Claddagh à Galway	Id.	152
La « malle royale »	Reichan.	153
Lac de Ballynahinch	De Champeaux.	155
Cascade de Clifden	Th. Weber	156
Pont de Clifden	De Champeaux.	157
Letterfrack	Id.	159
Les massifs des Douze-Aiguilles et le lac	Id.	160
Baie de Clew	Id.	161
Baie de Molhrany	Id.	163
La colonie de Doogort	Barclay.	165
Le Slievemore	De Champeaux.	166
Insulaires allant à la messe	Id.	167
Le cap d'Achill	Id.	168
Village de Dooagh	Id.	169
Le Croghan	Id.	171
Falaises du Croghan	Id.	172
Arcade naturelle sur la côte	Id.	173
Les Cathédrales de Meenane	Id.	175
Grotte à phoques	Id.	176
Rathmullan	Id.	177
Porte du Ferry Quay	G. Vuillier.	179
Quai de Londonderry	De Champeaux.	181
Le Lough Swilly	Id.	183
Le mont Errigal	Id.	184
Baie de Murlroy	Id.	185
Le Lough Veagh et le château	Id.	187
Le Val Empoisonné	Id.	189
Hameau de Bunbeg	Id.	190
Arrestations	P. Renouard	191

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le père Mac-Fadden	(Photographie sur bois).	192
Ruines du château de Fingall	De Champeaux.	193
Château de Dunluce	Id.	195
Les Tuyaux de Cheminée	Id.	197
Vue latérale de la Grande Chaussée	(Photographie sur bois).	198
Les colonnes basaltiques de la Chaussée des Géants	Id.	199
Chaussée des Géants : le Portail	Id.	200
Chaussée des Géants	Slom	201
Pont volant de Carrick-a-Rede	De Champeaux.	203
Pierre-d'autel à Cushendall	P. Sellier	204
Cascade de Glenariffe	De Champeaux.	205
Le Pont Sanglant	Id.	206
Château de Carrick Fergus	G. Vuillier.	207
Garron Tower	De Champeaux.	208
VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — Les monts Remarquables	Taylor	209
Queenstown	Id.	211
Le lac Wakatipu	P. Langlois.	212
Le mont Earnslaw	Taylor	213
Monts Humboldt	P. Langlois.	214
Lac Diamant	Taylor.	215
Lac Wanaka	Id.	216
Le mont Aspiring	Id.	217
Dunedin	Slom.	221
Mont Cook	Taylor	223
Dunedin, le collège	H. Clerget.	224
Gorge d'Ottira	Taylor.	225
Route de Christchurch à la côte ouest	Id.	227
Hôtel Bealey	Id.	231
Région alpestre	P. Langlois.	232
Glacier François-Joseph	Taylor.	233
Étape en sortant de la gorge d'Ottira	Slom.	234
Passage de la rivière Teremakau	Id.	235
Le lin (« Phormium tenax »)	P. Langlois.	236
Une rue de Wellington	H. Clerget.	237
Couple maori	Barbotin	239
Femme maorie tatouée	Id.	240
Napier	Barclay.	241
Divinités des Maoris	P. Sellier	242
Maoris	Barbotin.	243
Wairakei	P. Langlois.	246
Dans les chaudières, à Wairakei	(Photographie sur bois).	247
« Whare-puni » à Ohinemutu	Taylor	248
Volcan Ruapehu	Id.	249
Maison maorie	(Photographie sur bois).	250
Mont Tarawera	Slom.	251
Chefs maoris	Barbotin	253
Débarcadère à Auckland	Barclay.	255
Geyser à Wakarewarewa	Taylor	256
TRENTE MOIS AU TONKIN. — Camp de Chu	Th. Weber	257
Port de Trai-dam	Id.	259
Marchandes indigènes	E. Ronjat.	260
La messe au camp	Id.	261
Col du Déo-van	Taylor	263
L'artillerie escalade les crêtes	Gérardin	264
Arrivée des coulis	Id.	265
Les forts chinois	Taylor	267

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEUR	
Environs de Dong-son et camp retranché chinois	Taylor	269
Col de Pho-bou	Id.	271
Revue des appareils de télégraphie optique	E. Ronjat.	272
Entrée de Lang-son	Barclay.	273
Champ de bataille de Bac-viaï	Tofani	275
Vue de Ky-lua	Taylor.	276
Installation de l'ambulance à Ky-lua	Barclay.	277
Jeu du dan-ho	E. Ronjat.	279
Vallée et village de Dong-dang	Taylor	280
Les Chinois refoulés de crête en crête	Tofani.	281
Mirador de la porte de Cau-hiaï	Barclay.	282
Défilé et porte de Chine	Taylor	283
Sous-bois : repos des coulis	P. Langlois.	285
Halte au camp des coulis	Taylor.	287
Les quatre commissaires chinois	E. Ronjat.	288
Carrières de marbre	P. Langlois.	289
Lances annamites	(Photographie sur bois).	290
Pirates chinois	Id.	291
Un doc-hoc	Id.	295
Élève de l'école française	Id.	296
Village de Dong-thôn	Barclay.	297
Dans la haute Rivière	P. Langlois	299
Case muong	Slom.	301
Rapides de Hao-trang	(Photographie sur bois).	302
Poste de zouaves en amont de Hao-trang	Id.	303
Accoutrement des zouaves à Hao-trang	E. Ronjat.	304
UNE EXCURSION AU GRÖNLAND. LE GLACIER DE JAKOBSHAVN. — Le « Hvidbjörn »	Th. Weber	305
Bancs d' « isbergs » échoués à l'entrée du fjord de Jakobshavn	Id.	307
« Isbergs » dérivant à l'entrée du fjord de Jakobshavn	Id.	309
Déballage des marchandises européennes à Jakobshavn	Taylor.	311
L'église de Jakobshavn	Id.	312
Kristianshaab	Id.	313
Le presbytère de Jakobshavn	Id.	314
Maison grönlandaise à Jakobshavn	Id.	315
La caravane traversant une zone de polis glaciaires	Id.	316
Vue prise sur le plateau séparant Jakobshavn de l'Inlandsis	Id.	317
Le glacier de Jakobshavn et l'Inlandsis	Id.	319
Notre campement aux environs de Jakobshavn	Id.	320
AU PAYS DES M'FANS. — La mission de M. Crampel	Paule Crampel.	321
Un tam-tam chez les Adoumas	Id.	323
La flottille de la mission sur l'Ivindo	Id.	325
Case d'un chef bakota et femme bakota	Id.	326
Village bakota	Id.	327
Les marais	Id.	328
Village et types m'fans	Id.	329
Niarinzhe	Id.	330
Case et famille d'Eyegueh	Id.	331
Source de la Komm	Id.	333
M. Crampel blessé	Id.	335
M. Paul Crampel	Id.	336
DE KOUTEI A BANDJIRMASIN. — Habitation malaise à Samarinda	G. Vuillier.	337
Le prince héritier de Koutei	Id.	338
Le sultan de Koutei	Id.	339
Une rue de Tengaroung	Id.	341

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Dayak de Longwai en costume de guerre	G. Vuillier. . .	343
Jeune fille et femme de Longwai	Id.	344
Vue de Longwai	Id.	345
Bivouac et types de Pounans dans la forêt	Id.	347
Tombeau de la famille du radjah Dinda	Id.	349
Femmes Tring Dayaks	Id.	350
Sibou-Mobang, chef des cannibales	Id.	351
Tring Dayak en costume de guerre	Id.	352
Le praho et les Dayaks de l'expédition	Id.	353
Radjah couronné	Id.	354
Les hommes de Tjoudjoung Mondjout	Id.	355
Catafalque d'un chef dayak	Id.	357
Passage de la rivière de Benangan	Id.	359
Quartier chinois à Bandjirmasin	Id.	360
La rivière à Bandjirmasin	Id.	361
Nagara, la rivière	Id.	363
Amountai	Id.	364
Barabei, vue sur la rivière	Id.	365
Idole tampatong	Id.	366
Le bateau arrivant à Nagara	Id.	368
LE « FRENCH SHORE ». — La « Clorinde »	Th. Weber. . .	369
La « Clorinde » dans la brume	Id.	371
Une « doris »	Id.	374
Banquiers	Barbotin	375
Le Barachois à Saint-Pierre	Taylor.	376
Rade de Saint-Pierre	Th. Weber. . .	377
Une rue de Saint-Pierre	Taylor.	379
Hôtel du gouverneur à Saint-Pierre	Id.	380
La forêt à Terre-Neuve	Th. Weber. . .	381
Les filets enlevés « manu militari »	L. Kœnig. . . .	383
Une morue	Gobin	384
Le « Croc »	Th. Weber. . .	385
L'habitation de Patrice	Id.	387
Un cageot	Taylor.	388
Un chauffaud	Th. Weber. . .	389
Un grave	Taylor.	391
L'Ibis et l'île de Groix	Th. Weber. . .	392
Baie de Saint-Lunaire	Id.	393
Jeune garçon de la baie aux Outardes	Barbotin	394
Indigènes de Kirpon	Tofani	395
Roches érodées	Taylor	396
La « Clorinde » dans les glaces	Th. Weber. . .	397
Homarderie à Port-Saunder	Id.	399
La baie de Saint-George	Id.	400
LE GOUFFRE DU PUITS DE PADIRAC. — Orifice du puits de Padirac.	Slom.	401
Intérieur du gouffre	Boudier.	403
Grande arcade d'amont	Taylor	404
Puits de la Fontaine	Slom	405
Lac des Bouquets	Id.	407
Le pas du Crocodile	Boudier.	408
Salle des sources du Mammouth	Taylor	409
Pas des Palettes	Boudier.	411
Gours successifs	Slom	413
Second tunnel	Id.	414
Les explorateurs à la sortie des puits	Tofani.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte pour suivre l'itinéraire général du voyage de M. Henry M. Stanley 31
Itinéraire du voyage de H. M. Stanley, du confluent de l'Arouhouimi au lac Victoria Nyanza . 51
Plan du fort Bodo 58
Itinéraire de Stairs à son retour de chez Ougarrououé 59
Itinéraire du voyage de H. M. Stanley des Lacs à Zanzibar 93
Carte de la Nouvelle-Zélande 219
Route de Lang-son, d'après les officiers topographes du corps expéditionnaire 262
Région de Than-mai et de la rivière Noire, d'après les officiers topographes du corps expéditionnaire 293
Carte du Congo français 334
Carte de la partie sud-ouest de Bornéo 367
Carte du French-Shore (île de Terre-Neuve). — Terre-Neuve et ses bancs 373
Rivière souterraine du gouffre du puits de Padirac 415

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE (RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA), par M. HENRY M. STANLEY. — 1887-1889.

I. La perte du Soudan égyptien et la prise de Khartoum. — Emin Pacha resté seul dans la Province Equatoriale. — M. Stanley désigné pour lui porter secours. — L'intervention du roi des Belges fait adopter la route du Congo. — Préparatifs de départ. — Personnel européen. — Arrivée en Égypte. — Firman du Khédive, destiné à Emin. — Arrivée à Zanzibar. — Contrat avec Tippou-Tib 1

II. En mer. — Bataille entre Zanzibari et Soudanais. — Notes sur mes officiers. — Arrivée à l'embouchure du Congo et à Matadi. — Premières marches de la caravane. — Arrivée à Léopoldville. — Départ en bateaux pour le haut Congo. — Lenteur de la navigation. — Le major Barttelot désigné comme chef de la seconde colonne. — Barouti retrouve son frère. — Arrivée à Yambouya 8

III. A Yambouya. — Retour du major Barttelot de Stanley-Falls. — Instructions données au major. — Ordre de marche de la colonne. — Départ de Yambouya. — Marche en forêt. — Attaque des Yankondé. — Mise à flot de l'*Avance*. — Nombreux villages. — Un guide indigène. — Transactions commerciales. — Les rapides des Guêpes. — Les chutes de Panga 17

IV. Une attaque; Stairs blessé. — Arcs et flèches des indigènes. — Mort de plusieurs de nos hommes. — Rencontre de Manyouema. — Déserteurs. — Visite d'Ougarrououé. — Je lui laisse mes malades. — Une jeune pygmée 26

V. Départ de la station d'Ougarrououé. — Vols et désertions. — Justice et clémence. — Le capitaine Nelson laissé en arrière avec les malades. — Famine croissante. — Au camp de Kilonga Longa à Ipoto. — Méfaits des Arabes dans le bassin supérieur du Congo. — Vols commis par nos hommes. — Une nouvelle exécution. — Mon départ pour le lac Albert. — Nelson, ramené à Ipoto, y reste en compagnie de Parke . . 33

VI. Départ d'Ipoto. — En forêt. — Repos à Ibouiri. — Départ du guide manyouema. — Un suicide. — Départ d'Ibouiri. — Village de nains. — Sortie de la grande forêt. — Inde-soura. — Le Pays des Herbes. — Batailles avec les indigènes 39

VII. Nouvelles escarmouches. — Première vue de l'Albert-Nyanza. — Pas de nouvelles d'Emin. — Retraite nécessaire. — Attaque des indigènes à la montée du plateau. — Retour à Ibouiri. — Construction du fort Bodo. — Envoi de Stairs à Ipoto. — Retour de Parke et de Nelson. — Envoi de courriers à l'arrière-garde et nouveau départ pour l'Albert-Nyanza 49

VIII. Départ du fort Bodo. — Des nains. — Premières nouvelles d'Emin. — Échange des sangs avec Mazamboni. — Une lettre d'Emin. — Jephson est député vers Emin. — Arrivée d'Emin. — Conversations avec le Pacha 59

IX. Nouveau départ du Nyanza. — Jephson laissé à Nsabé avec Emin. — Découverte du Rouvenzori. — Lutte avortée contre Moussiri. — La danse de la phalange. — L'Albert-Nyanza et la vallée de la Semliki. — Retour au fort Bodo. — Incertitude sur le sort de l'arrière-garde. — Formation de la colonne de secours 65

X. Départ de la colonne de secours. — De nouveau en forêt. — Souffrances et morts nombreuses. — Au camp d'Ougarrououé. — Nous retrouvons nos messagers. — Rencontre des restes de la colonne Barttelot à Banalya. — Tristes nouvelles. — Assassinat du major. — Fatales erreurs. 72

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XI. Les misères de l'arrière-colonne. — Départ de Banalya. — Sélim bin Mohammed. — Nouvelle marche en forêt. — Famine et variole. — Deux pygmées. — Terribles angoisses au camp de la Famine. — Arrivée au fort Bodo 81

XII. La forêt équatoriale. — Sa faune. — Les tribus sylvaines. — Les nains 90

XIII. Départ du fort Bodo. — Nouvelles d'Emin. — Le Pacha fait prisonnier avec Jephson. — Emin, relâché, arrive à Kavalli avec les officiers rebelles. — Grand divan. — Message aux rebelles restés à Ouadelaï. — — Transport des bagages. — Colis encombrants. — Révolte des Zanzibari. — Notre départ fixé au 10 avril. — Tergiversations d'Emin et de Casati. — Menées dans le camp. — Mesures d'ordre décisives 97

XIV. Départ. — Je tombe malade. — Complots dans le camp. — Condamnation et exécution de Rehan. — Maladie de Parke et de Jephson. — Arrivée de Choukri Agha. — Lettres de Sélim Bey; ses mésaventures. — Marche vers le sud. — Traversée de la Semliki sous le feu des Ouara-Soura. — Récriminations des Égyptiens et d'Emin. — Rencontre des Manyouema. — Ascension du Rouvenzori par Stairs. — Alliance avec les Ouakondjou. — Première vue de l'Albert-Édouard Nyanza 104

XV. Les sources du Nil et les Montagnes de la Lune. — Opinion des anciens et des Arabes. — Découverte du Rouvenzori. — La vallée de la Semliki 110

XVI. Retrait graduel du lac Albert-Édouard. — Katoué et son lac salé. — Les Ouassongara. — Attaques des Ouara-Soura. — Entrée dans l'Ankori. — Choix d'une route. — Celle de l'Ankori adoptée. — Présents du roi d'Ankori et de la reine mère. — Députation de deux chrétiens ouaganda. — Échange du sang avec Outchounkou. — Seconde députation des chrétiens. — Ma réponse. — Le Nil Alexandra 114

XVII. Le Karagoué. — Un petit rhinocéros. — Nos derniers pygmées. — Le lac d'Ourigui. — Le lac Victoria. — Mission française abandonnée. — Le missionnaire anglais Mackay. — Luttes contre les Ouassoukouma. — A Mpouapoua. — Chez les Allemands. — Arrivée à Bagamoyo. — Le banquet. — L'accident d'Emin à Zanzibar. — Arrivée au Caire 120

TROIS MOIS EN IRLANDE, par Mlle MARIE ANNE DE BOVET. — 1889. — Texte et dessins inédits.

Limerick et la côte de Clare. 129
Galway et les hautes terres de Connemara 145
L'île d'Achill 161
Londonderry et les Highlands du Donegal 177
La Chaussée des Géants et la côte d'Antrim 193

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE, par M. G. VERSCHUUR. — 1889. — Texte et dessins inédits 209

TRENTE MOIS AU TONKIN, par M. le docteur HOCQUARD, médecin-major de 1re classe. — 1885. — Texte et dessins inédits.

XXVII. En route pour Lang-son. — Le Loch-nam. — Le camp de Chu; une armée de coulis. — Les défilés du Déo-van; à l'assaut des forts chinois 257

XXVIII. Dong-song. — Les têtes coupées; un triste cadeau. — Déroute de l'armée ennemie. — Le service des ambulances chez les Chinois 267

XXIX. Bataille de Bac-viaï; une ambulance dans un champ de riz. — Lang-son; la plaine; la citadelle; le marché de Ky-lua. — Une fabrique de chandelles. — Le jeu du *dan-ho*. — Les Thos. 273

XXX. Départ pour la frontière. — Combat dans la montagne. — Dong-Dang. — La Porte de Chine; l'herbe qui bifurque. — La route de Tat-Khé. — Retour par le col de Déo-quan; les cycas et les chamærops. — Retraite de Lang-son; les récits des blessés. — Signature des préliminaires de la paix : la commission chinoise. — Arrivée du général de Courcy : organisation du pays 279

XXXI. La piraterie au Tonkin; organisation des bandes; leur tactique, leur recrutement, leurs armes. — Vente des prisonniers en Chine; origine et histoire de ce trafic; moyens employés pour dépister la police. — Inertie coupable et complicité des mandarins. — Nécessité de répandre la langue française dans le pays. — L'enseignement annamite; les écoles 289

XXXII. Le guet-apens de Hué; fuite du roi Ham Nghi. — Couronnement de Dong Khan. — Voyage d'exploration dans la rivière Noire; le mont Ba-vi; la légende des aérolithes. — Deux courageux Français. — Les Muongs; leur histoire et leurs mœurs. — Le barrage de Hao-trang 296

UNE EXCURSION AU GRÖNLAND. LE GLACIER DE JAKOBSHAVN, par M. CHARLES RABOT, chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'instruction publique. — 1888. — Texte et dessins inédits 305

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au pays des M'Fans. Voyage d'exploration de M. Paul Crampel dans le nord du Congo français, rédigé par M. Harry Alis, sur les notes de M. Paul Crampel. — 1888. — Texte et dessins inédits. 321

De Koutei a Bandjirmasin. Voyage a travers Bornéo, par Carl Bock.

I. Samarinda et Tengaroung 337

II. Voyage et séjour à Longwai 340

III. Excursion sur le Mahakkam jusqu'à Mouara Pahou 349

IV. Voyage par terre de Mouara Pahou à Teweh 353

V. Séjour à Bandjirmasin et voyage à Amountai 358

VI. Voyage à Barabei et séjour à Mindai 363

Le « French Shore ». Souvenirs de campagne a Terre-Neuve, par L. Kœnig, lieutenant de vaisseau. — 1886. — Texte et dessins inédits.

I. Atterrissages de Terre-Neuve. — Les bancs. — La pêche sur les bancs. — Ses dangers. — Les brumes, leurs causes, leurs effets. — La morue, sa fécondité. — Appâts employés. — Différence entre la pêche des bancs et la pêche sur la côte de Terre-Neuve 369

II. Arrivée à Saint-Pierre. — Aspect de la ville. — Les graves. — La campagne. — Le poudrin. — Activité extrême à l'époque de la pêche. — Langlade et Miquelon. — Une hécatombe de navires. 375

III. Considérations générales sur Terre-Neuve. — Situation géographique. — Climat. — Travail des glaces et de la gelée. — Aspect général. — La faune de l'île. — Les moustiques. — Les traités. — Difficultés avec les riverains anglais. — Entraves au libre exercice de nos droits. — Les homarderies. — Attitude du parlement de Terre-Neuve 380

IV. Le Croc, centre de la station navale. — Marins bergers. — Notre gardien Patrice. — La route du lac. — Le *Saracenia*. — Cimetière de l'Épine Cadoret. — Chauffauds et cageots. — La pêche sur la côte est. — Préparation et séchage de la morue. — La pêche en dégrat. 385

V. Les havres de la côte est. — Effet du mirage. — Excursion au cœur de l'île. — Relevés hydrographiques. — Le cap Saint-Jean, limite du French Shore. — Légende du havre de la Tête de Mort. — Ours et chiens. — La banquise. — Aurores boréales. — Les icebergs du détroit de Belle-Ile 390

VI. La pêche sur la côte ouest. — Les établissements de Port-au-Choix. — Une homarderie à Port-Saunder. — Danger des forêts. — Une pêche miraculeuse. — Incendie spontané. — Bonne baie. — La Baie des Iles. — L'île Rouge. — La baie de Saint-George. — Cod-Roy. — Le cap de Raye, limite sud-ouest du French Shore. 396

Le Gouffre du Puits de Padirac, par E.-A. Martel. — 1889-1890. — Texte et dessins inédits. 401

Revue géographique 417

Table des gravures 425

Cartes et plans 431

20907. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1890

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

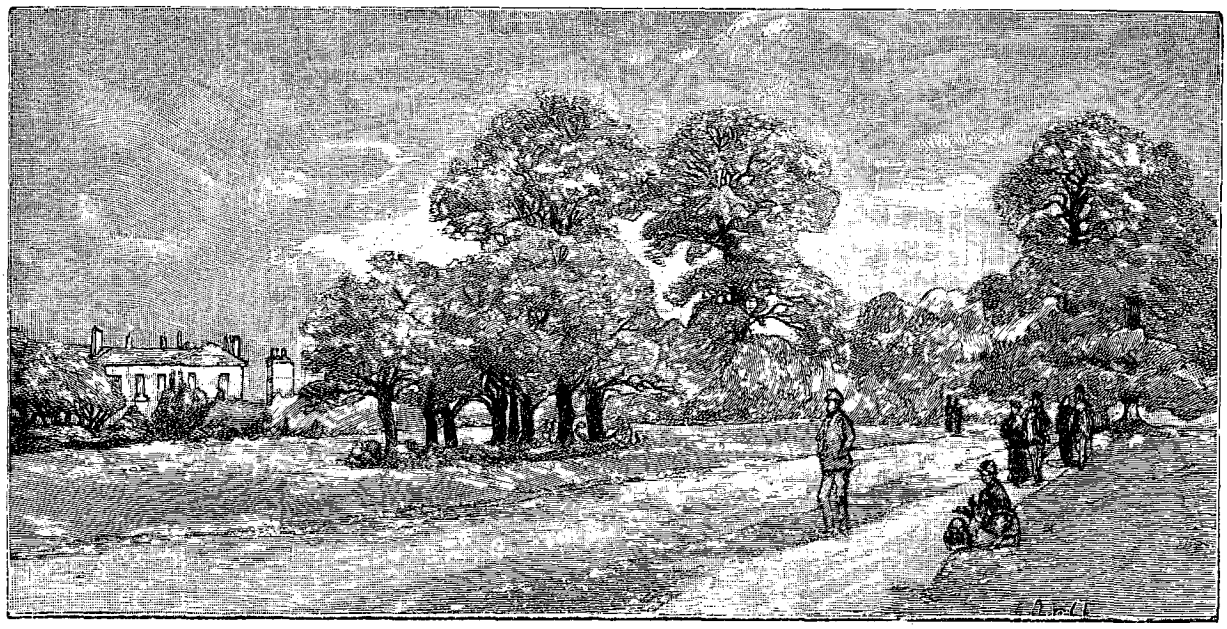
1890

Droits de traduction et de reproduction réservés.

2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Phœnix-park, lieu de l'attentat des Invincibles (voy. p. 4). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET.

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DUBLIN

I

L'arrivée dans les pays où l'on n'a accès que par mer offre un charme singulier. Lorsqu'on s'est embarqué à Holyhead pour Kingstown — *via Royal Mail* — et qu'après trois heures d'une traversée généralement houleuse, l'île que Diodore appelait Hyperboréenne commence à profiler sa masse sombre sur l'horizon empourpré par le couchant, l'attrait d'une terre inconnue se double du mystère dont l'enveloppe, comme de voiles de gaze, son éternelle brume blonde où le soleil qui s'abaisse jette des flambées d'or. On prend un plaisir d'enfant à voir à chaque tour de roue du bateau se préciser les détails de la côte, et à s'efforcer de distinguer la configuration de l'immense baie de Dublin, traditionnellement assimilée par les Irlandais à celle de Naples. Quand la nature ne fait pas seulement deux feuilles pareilles sur le même arbre, pourquoi cette fureur de comparaison entre des sites et des climats divers? La vérité est qu'une baie ressemble à une autre baie comme un homme à un autre homme. Celle de Dublin ne le cède en beauté à aucune des plus réputées : qu'elle se contente de ses mérites, qui sont considérables, et qu'elle laisse Naples tranquille. Malheureusement ses charmes sont discrets et ne se révèlent pas tout d'abord. Trop souvent les contours de la chaîne de montagnes dont elle est enserrée se trouvent noyés de nuages qui donnent à ses eaux une teinte plombée contrastant mélancoliquement avec l'immensité glauque du large, sabrée de longues bandes violettes. Il en résulte une impression grise et vague, quoique non sans douceur.

Le premier objet qu'on aperçoit en débarquant est un obélisque trapu et fort laid, surmonté d'une couronne qui repose sur un coussin. L'emblème n'est pas mal choisi pour rappeler la mémoire du monarque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fainéant et voluptueux en l'honneur de qui a été érigé ce monument commémoratif de sa visite en Irlande en 1821. Dès lors ce petit port cesse de s'appeler Dunleary — fort de Leary au Loeghaire, fils de Nial, un des derniers princes celtes païens — pour prendre le nom de Kingstown, « Ville du Roi ». Il serait rationnel de penser que c'est le lieu où aborda George IV quand il fit cette grâce à ses sujets irlandais; mais pas du tout : c'est au contraire celui où il s'est embarqué pour les quitter. Était-ce pour lui ou pour eux que ce jour fut si beau, qu'il en fallut immortaliser le souvenir en granit? Touchant symbole de l'attachement qui unit la couronne britannique au peuple de l'île dite sœur par une ironique antiphrase!

Rien n'est irritant pour la curiosité surexcitée du voyageur comme d'arriver à la fin du jour en un lieu inconnu. Si rapidement que se fasse le transbordement des bagages dans le train qui en vingt minutes conduit de Kingstown à Dublin, l'attente paraît interminable. A la gare de Westland-Row on bénit une fois de plus la merveilleuse organisation des chemins de fer anglais. Pas de bulletin de bagages à présenter, pas de visite d'octroi, pas de course affolée après une voiture, rien de cette agitation qui chez nous fait ressembler la descente d'un convoi de voyageurs à l'exode d'une maison d'aliénés. Avec l'assistance d'un facteur poli et obligeant à miracle, on pêche soi-même son butin directement dans le fourgon, et l'on saute dans un des nombreux véhicules alignés le long de la plateforme. Cependant, avant qu'on ait gagné son gîte, cahoté à travers des rues où s'épaississent les ténèbres, rendant indécises formes et lumières, la nuit est tout à fait venue. On sort pourtant pour essayer de voir quelque chose.

De grandes voies très larges, bordées de maisons à trois étages qui ont assez bon air, fourmillent de promeneurs flânant le long des devantures fermées des magasins, qui font des trous noirs. Pas de cafés, peu de lumière. Des gamins déguenillés et pieds nus crient en fausset suraigu l'« extra-spécial » des journaux du soir. En allant toujours droit devant soi, on gagne des rues absolument désertes, silencieuses, mal éclairées, toujours très larges, allongeant à perte de vue une perspective de façades basses et sombres : on se croirait dans une ville pétrifiée. Apercevant à un tournant de grandes flambées de gaz dans un lointain d'où arrivent quelques rumeurs, on se dirige de ce côté. A la bonne heure, au moins, on voit clair ici. Il est vrai que ce qu'on y voit n'est guère réjouissant. Ces feux de fête illuminent des *public-houses* pareils à ceux d'Angleterre, établissements éclairés avec autant de luxe que les estaminets du boulevard, et qui ne sont autre chose que le « mastroquet » du coin. Pressés comme les moutons d'un troupeau, les clients de ces tristes lieux boivent debout, accoudés au comptoir ou accotés à la muraille, dans une atmosphère empestée de vapeurs alcooliques, épaissie de fumée de tabac, empuantie de relents humains. Ils causent assez tranquillement d'abord. Puis l'ivresse monte, le ton s'élève, des chants sont entonnés par des voix rauques mêlées de hurlements sauvages, et c'est un sabbat infernal jusqu'au moment où, pour faire place à d'autres, le patron, aidé de quelques buveurs restés à peu près sobres, expulse à coups de poing les ivrognes, qui s'en vont en titubant cuver leur whisky dans leur bouge, à moins qu'avant d'y parvenir ils ne roulent dans quelque coin pour y ronfler jusqu'au matin. Les deux sexes sont à peu près également représentés dans ces agapes, et en vérité, si un homme ivre est déjà bien repoussant, ce n'est rien à côté du haut-le-cœur qu'on éprouve à voir une femme en cet état. En voilà une justement qu'on jette à la rue; c'est une vision effroyable, cette misérable créature hâve, hagarde, ses membres décharnés, à peine couverts de haillons sordides, agités d'un tremblement convulsif, l'œil fixe et le regard fou d'une bête furieuse, qui, brutalement bousculée au milieu des ricanements de la foule, vient s'abattre comme une masse sur le pavé fangeux, où elle devrait se briser le crâne, si la providence des ivrognes n'étendait sa grâce sur elle.

Le spectacle de cette abjection est fort vilain, et il ne doit pas être prudent de s'attarder dans ces quartiers à physionomie de coupe-gorge. On demande son chemin au policeman, surveillant impassible et débonnaire de l'orgie, et l'on est fort surpris de se retrouver aussitôt devant la porte de son hôtel, jusqu'où parviennent les échos affaiblis de la hideuse bacchanale. Il paraît que nous avons simplement tourné sur nous-même. On rit de notre émoi. C'est un samedi soir, jour de repos et de liesse. Ces ivrognes sont de fort braves gens, qui demain iront tranquillement à la messe, et les alentours des tavernes ne voient pas couler d'autre sang que celui des buveurs battant les murs de leur tête alourdie. On profite de l'occasion pour nous assurer que, défalcation faite des crimes agraires, l'Irlande est le pays du monde où les cours d'assises ont le moins de besogne. Bonne parole pour s'endormir en paix, autant que le permet cette attente impatiente du lendemain dont nous sommes sans cesse hantés, alors que pourtant la fuite des heures est une plaie toujours ouverte par laquelle s'écoule lentement notre vie.

II

J'admire les sages qui partent de chez eux avec un programme de voyage soigneusement pointé sur leur *Bædeker*. Je les admire, mais je ne les envie point, car ils se privent de cette délicieuse incertitude des premiers pas sur une terre étrangère, de ce charmant imprévu d'une journée de vagabondage sans but, au hasard de la fantaisie, les yeux et l'esprit ouverts à des impressions toutes neuves. C'est dans la fraîcheur et le déshabillé du matin que cette première connaissance est le plus agréable à faire; mais à Dublin il ne faut pas se lever trop tôt : on risquerait de trouver la ville encore endormie. A huit heures du matin, en plein été, les fenêtres sont closes et les rues désertes. Vers neuf

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures on commence à s'éveiller; les servantes balayent paresseusement le devant des portes, les magasins s'ouvrent sans hâte, et ce n'est guère avant dix heures qu'on peut espérer y trouver un commis pour vous servir. Entre six et sept ils fermeront. On vend si peu : pourquoi se fatiguer?

A ces heures matinales les *trams* sont vides. De nombreuses lignes rayonnent dans tous les sens, partant presque toutes de la poste centrale, vaste édifice de style grec dont le fronton est surmonté des statues de l'Hibernie, de Mercure et de la Fidélité. On raconte qu'un étranger ayant demandé à son cocher ce que représentent ces trois figures, dont les attributs sont assez vagues, celui-ci répondit sans hésiter : « Les douze Apôtres ». Et sur cette observation qu'il n'y avait pas concordance entre les nombres, il répliqua : « Je vais expliquer à Votre Honneur : ils ne sortent que trois à la fois, chacun à son tour ». C'est un assez bon échantillon de l'humour populaire irlandais. Un de ces trams, longues voitures très propres et très confortables, conduit à Phœnix-park en moins d'une demi-heure. Je ne crois pas qu'il y ait au monde d'autre ville possédant à ses portes un parc public d'une telle étendue et d'une si rare magnificence. Sur une surface de plus



Le samedi soir à Dublin. — Dessin de Tofani, d'après les croquis de l'auteur.

de 1700 acres (environ 850 hectares), légèrement vallonnée, des futaies d'ormes superbes et des taillis d'épines roses ou blanches dont le tronc noueux atteint des proportions inusitées, des prés fleuris de marguerites à cœur d'or que broutent de belles vaches brunes, de gros moutons gris à face noire et de jolis petits daims mouchetés quasi apprivoisés — jardin zoologique, parterres très soignés, avec les rochers de rigueur et le petit lac artificiel peuplé de canards de Barbarie, champ de manœuvres et de revues, terrains de polo et de *foot-ball*, résidence d'été du lord-lieutenant, École militaire, hospice militaire, quartier d'artillerie et casernes de police, il y a de tout à Phœnix-park, excepté des promeneurs. C'est à ses vastes dimensions sans doute qu'il doit de paraître désert. Jadis domaine des Templiers, passé ensuite aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, confisqué sous Henri VIII, le parc a été donné aux Dublinois en 1745. Ils n'y vont guère, ce qui ne le rend que plus agréable. Dans certaines occasions pourtant, la foule s'y presse si serrée qu'une épingle ne tomberait pas à terre. C'est les jours de ces grands meetings nationalistes où quelque orateur populaire comme William O'Brien, le bouillant tribun, remue les masses des accents sonores et enflammés de sa virulente éloquence.

Ces assises formidables du peuple éternellement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rebelle se tiennent au lieu dit « les Quinze Acres », sous les yeux du Wellington couronné de lauriers, fondu dans le bronze de canons français, qui figure au pied du monument élevé à sa mémoire « en témoignage d'admiration de ses concitoyens ». Le « duc de fer », en effet, était natif de Dublin, et les titres de sa famille, baron Mornington et vicomte Wellesley, appartenaient à la pairie d'Irlande. Il n'en était pas plus fier que ne sont glorieux de lui ses prétendus compatriotes. Les Celtes d'Erin ne considèrent pas comme étant des leurs les descendants de colons anglo-saxons, et lui-même, un jour qu'on le plaisantait sur son origine irlandaise, répondit avec humeur : « Est-on cheval pour être né dans une écurie? » Un enthousiasme officiel qui coûta cinq cent mille francs à la ville de Dublin n'en provoqua pas moins en 1817 l'érection de ce monument, massif obélisque tronqué de soixante mètres de haut, décoré de bas-reliefs de bronze.

A peine a-t-on mis le pied sur la poétique terre d'Émeraude que l'on se heurte au fantôme d'un souvenir tragique. Juste en face de la villa vice-royale, au revers du fossé qui borde la grande allée centrale, deux entailles en vague forme de croix, légèrement creusées dans le sol, arrêtent les rares passants. C'est la place où, le 6 mai 1882, M. Burke et lord Frederik Cavendish, respectivement secrétaire et sous-secrétaire d'État pour l'Irlande, sont tombés sous le couteau des Invincibles. Il était environ dix heures du matin, quand deux vélocipédistes les croisèrent sur la route qu'ils suivaient à pied. Quelques instants après, ceux-ci, revenant vers la ville, aperçurent deux corps étendus dans la contre-allée ; c'étaient les cadavres encore chauds. Au même instant, des constables et des gens du château arrivaient sur le théâtre du crime. L'alarme avait été donnée par le vice-roi lui-même, lord Spencer, qui d'une fenêtre avait vu une lutte entre des gens qu'il n'avait pu reconnaître à distance, puis la fuite précipitée d'une voiture stationnée à quelques pas. C'était au secrétaire d'État qu'en voulaient les assassins ; lord Frederik Cavendish fut tué en voulant le défendre. Ce malheureux jeune homme était arrivé l'avant-veille d'Angleterre pour prendre possession de son poste.

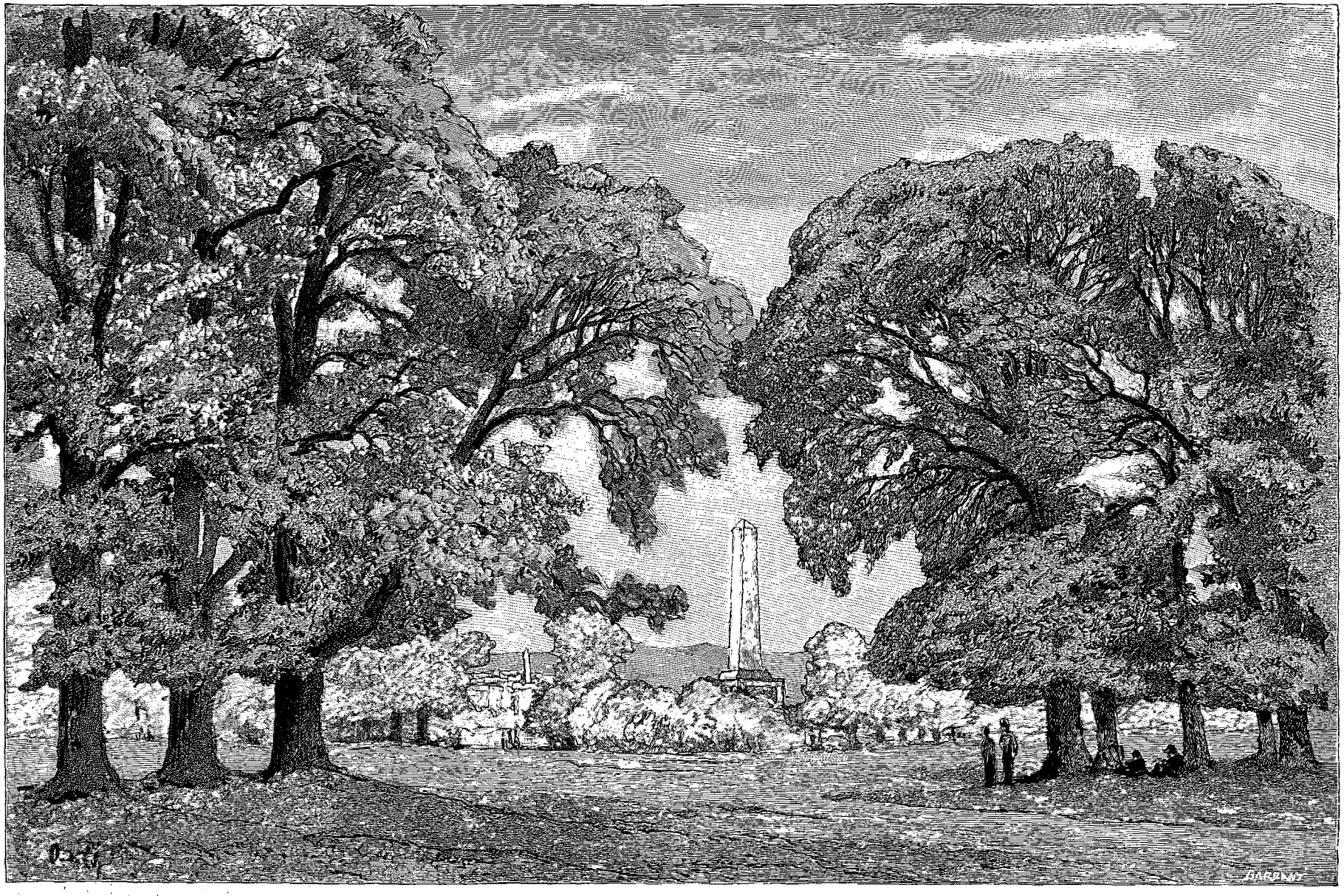
Je dois ajouter qu'accuser M. Parnell de complicité, même tacite, dans ce détestable attentat, semble absurde à qui connaît l'histoire parlementaire britannique de ces dernières années. A peine venait-il de conclure avec M. Gladstone, alors premier ministre, l'accord dit « paix de Kilmainham », du nom de la prison de Dublin où il était détenu pour faits politiques — le *grand Old Man* a sur la conscience ses péchés de coercition — et l'indignation universelle provoquée par cette sanglante tragédie a porté à son triomphe un coup terrible, dont il lui a fallu toute sa prodigieuse habileté pour atténuer le désastreux effet. Justice fut faite des meurtriers. Dénoncés par celui de leurs complices qui les avait emmenés au triple galop d'une jument dont le nom de Peggy est devenu historique, ils furent pendus au nombre de cinq; quatre autres Invincibles furent transportés. On se rappelle que d'ailleurs, malgré la protection de la police, et quoiqu'il se fût expatrié sous un nom d'emprunt, le délateur a payé de la vie sa trahison.

Pour comprendre ce qu'était l'audace de ces conspirateurs, il faut savoir avec quel soin sont gardés jour et nuit les abords de la villa vice-royale, par de nombreux policemen, revolver à la ceinture, contrairement à l'usage anglais qui défend aux gens de police de porter des armes apparentes. En cet endroit même j'ai causé avec l'un d'eux, pacifique géant blond et rouge, le torse d'athlète moulé dans une tunique gros bleu à larges boutons argentés, le casque de cuir orné d'une gourmette d'acier bien reluisante. Il était de ronde à l'heure du crime, et devait se trouver sur un point peu éloigné : il n'a rien entendu. « Mais il y avait dans le parc bien des gens qui ont certainement vu ce qui se passait, me dit-il, et qui n'ont pas osé intervenir. » Le dimanche la population dublinoise vient ici en pèlerinage, dans un sentiment mélangé de curiosité et d'indifférence, et une bonne femme en châle rouge, tablier blanc, chapeau de paille orné d'un plumeau indescriptible, y stationne avec un panier de prunes vertes, d'acides groseilles à maquereau et de gâteaux antédiluviens. La place est favorable à son petit commerce. J'ai entendu des Irlandais qui sont les meilleurs gens du monde et ne feraient pas de mal à une mouche, dire d'un ton dégagé que l'attentat des Invincibles était « une maladresse ». Il n'est pas de pays où la passion politique aveugle à ce point sur les principes d'humanité les plus élémentaires. On est en droit de s'étonner que le gouvernement n'ait pas songé à marquer l'endroit d'une pierre; l'Angleterre pourtant n'est pas avare de témoignages d'estime pour ceux qui meurent à son service. Sans doute on craint des manifestations outrageantes pour leur mémoire. Ce fait peut donner une idée de la solidité de la domination britannique en Irlande.

III

Une des principales artères de Dublin, d'une largeur extraordinaire et fort belle vraiment, est celle qui s'étend du quai de la Liffey, sur la rive gauche, jusqu'à Rutland-square. A la tête du pont qui porte son nom, se dresse le très imposant monument érigé à la mémoire d'O'Connell en 1882, lequel, outre une statue colossale en bronze du « Libérateur », comprend cinquante figures allégoriques de moindre dimension, dont la plus importante représente Erin brisant ses fers. En face de la poste, un mélancolique Nelson se perd dans les nuées, au sommet d'une trop haute colonne d'ordre dorique en pierre. Sur les marches du piédestal sont groupés du matin jusqu'au soir une légion de loqueteux qui passent leur temps à fumer des pipes, à parler politique et à regarder les passants en se croisant les bras. Ils prétendent qu'ils ne font rien parce qu'ils n'ont rien à faire. Voilà plus de cent cinquante ans que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Phœnix-park : l'obélisque de Wellington. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Swift a trouvé la même excuse à l'oisiveté habituelle de ses compatriotes. Peut-être est-ce vrai; mais depuis si longtemps ils en ont sans doute pris le goût, car elle n'a pas l'air de leur peser.

L'histoire de cette rue est curieuse. Officiellement elle s'appelle Sackville-street, comme en font foi les plaques indicatrices. Mais depuis l'érection du monument d'O'Connell, jugeant sans doute qu'un pont ne suffit pas à sa gloire, les Dublinois ont décidé que sa grande ombre planerait sur la rue tout entière. Ne vous avisez pas de la désigner à un cocher autrement que sous le nom d'O'Connell-street : il feindrait de ne pas vous comprendre. Je gagerais que celui de Son Excellence le lord-lieutenant lui-même trempe dans cet accord tacite. Elle possède tous les droits d'ailleurs à avoir pour parrain le grand agitateur. C'est au numéro 43, en effet, qu'est installé le comité central de la Ligue nationale, impudemment désigné aux passants par une enseigne en lettres d'or. Comme le juste, il loge dans une maison de verre, au rez-de-chaussée; si bien qu'en faisant sa ronde sur le large trottoir, le policeman de service peut apercevoir à travers les vitres les commis de ce ministère de l'insurrection s'activant, à son nez et à sa barbe, à une besogne dont le but avoué est, selon la formule chez nous traditionnelle, « d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement ».

Les patriotes dublinois ne se tiennent pas pour satisfaits d'avoir imposé dans la pratique un nom national à la principale de leurs rues : ils rêvent d'en faire autant pour toutes celles que les conquérants ont affublées de noms saxons, telles que Nassau-street, Brunswick-street, Grafton-street, Northumberland-road et bien d'autres. On ne peut que les en louer, à condition pourtant qu'ils ne reviennent pas à certaines dénominations par trop barbares, telles que celle de Macgillamocholmog-street, que je lis sur un ancien plan. Dans ce but, lord-maire, aldermen et shériffs étudient diligemment les souvenirs historiques de leur ville, dont la plupart malheureusement sont de nature tragique, comme partout dans ce pays perpétuellement déchiré par la guerre civile et étrangère. Il en résulte que, si l'histoire du vieux Dublin est fort intéressante, les vestiges matériels en sont rares. Pour conserver ses ruines mêmes, il faut jouir d'une paix et d'une prospérité qui jamais ne sont échues en partage à l'Irlande.

Dès le IIe siècle avant Jésus-Christ, Ptolémée mentionnait comme située sous le parallèle de Dublin la ville d'*Eblana*, dont il vante la magnificence, devenue plus tard *Duibh-luinn*, en celte « Marais Noir », appellation qu'aujourd'hui encore justifient pleinement l'état de la Liffey à marée basse et les odeurs nauséabondes qu'elle exhale à cette heure-là. On aurait pu se dispenser de baliser aussi soigneusement son cours jusqu'à une assez grande distance dans la baie; la nature fangeuse de ses eaux marquerait suffisamment le chenal pour les navires qui la remontent. Ce n'est pas avant l'invasion des Danois, à la fin du VIIIe siècle, que Dublin acquit une certaine importance. Dans une charte datée de 904 elle est qualifiée de « très noble cité ». Entre autres princes scandinaves qui y régnèrent, la tradition nomme le géant Mac-Torcall, qui d'un coup de sa hache de bataille fauchait les cuisses des cavaliers comme du blé mûr. Lorsque la domination des rois de la mer eut pris fin en 1014, les colons qui voulurent embrasser le christianisme furent autorisés à y rester, en payant tribut aux rois celtes. En 1172 la trahison qui livra l'Irlande aux Anglo-Normands leur ouvrit les portes de la ville, dont le roi Henry II fit présent à « ses bons citoyens de la cité de Bristol ». Dès lors Dublin fut la capitale du *pale* — marche ou enceinte, — territoire occupé par les officiers de la couronne britannique. Au commencement du XIIIe siècle y fut édifiée une formidable forteresse, appropriée depuis le règne d'Elisabeth à la résidence du lord-lieutenant et au siège du gouvernement civil et militaire. Il n'en reste guère que les fondations. Le château actuel est un ensemble irrégulier de lourds et sombres bâtiments de style bâtard, en briques enfumées, formant deux vastes cours quadrangulaires, sans caractère et sans grandeur. C'est froid, laid et lugubre. Deux constructions seulement présentent quelque intérêt. D'abord, une chapelle d'un gothique très flamboyant, mais entièrement dépourvue de valeur historique, car elle date du commencement de ce siècle. L'autre est une massive tour ronde, crénelée et couronnée de mâchicoulis, si bien restaurée qu'il ne reste pas une pierre de l'ancienne construction. Autrefois prison d'Etat, elle a été rendue célèbre en Irlande par l'évasion dramatique de Hugues O'Donnell le Rouge, révolté contre la reine Élisabeth après avoir joui de sa faveur, et qui, au bout de cinq ans de captivité, parvint à regagner sa principauté du Donegal.

Non loin de ce triste château, objet de la haine des patriotes irlandais, deux édifices considérables dressent en face l'un de l'autre leurs façades déplorablement grecques, l'une d'ordre ionique, l'autre d'ordre corinthien. La première est l'ancien palais du Parlement, transformé en banque depuis l'union des deux royaumes. Chaque fois que Daniel O'Connell passait devant ce temple des libertés perdues, il se découvrait en signe de respect et de deuil. Les Irlandais n'ont pourtant guère sujet de regretter une Chambre des Communes qui les a vendus, et où un siège s'obtenait à prix d'or, comme celui de lord Castlereagh, qui payait son élection la bagatelle de dix mille livres sterling. Aussi les nationalistes d'aujourd'hui disent-ils que, quand ils auront de nouveau leur Parlement, ce n'est pas là qu'ils l'installeront; ils lui construiront une autre demeure, bien plus belle encore. Dans ce pays si pauvre on est hanté de la manie de faire grand.

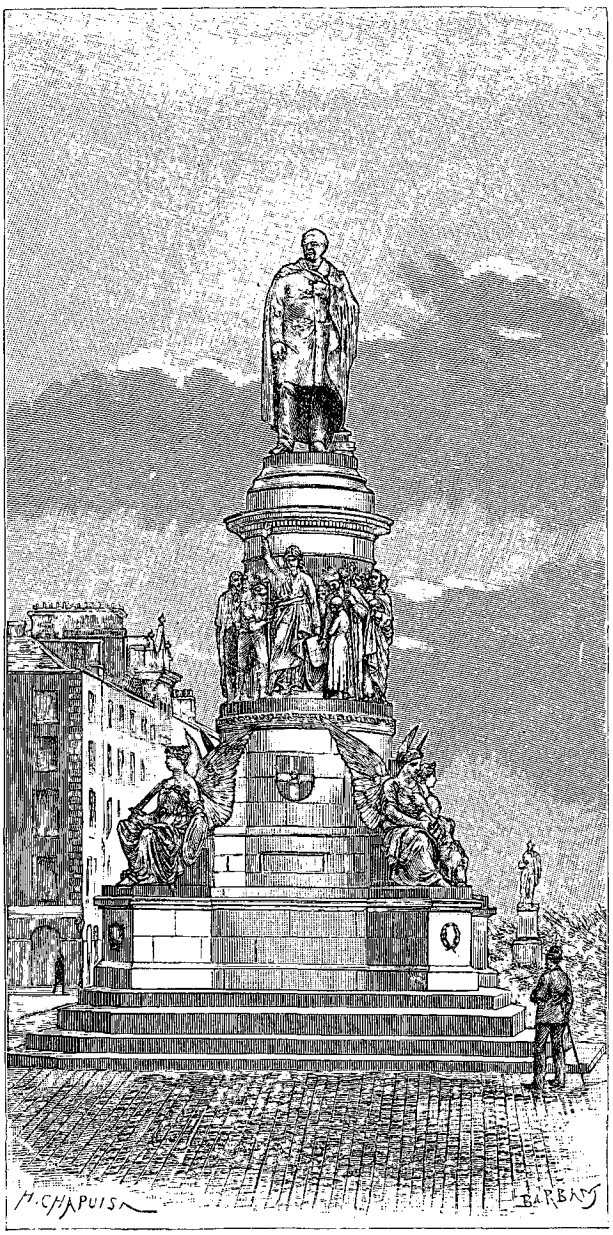
De l'autre côté de College-Green, c'est l'Université, désignée sous le nom de Trinity-College, « la sœur silencieuse », comme la surnomment ironiquement les Oxonians et les Cantabs. Ce dédain est cruel. Si l'université de Dublin ne fait pas autant de bruit dans le monde que ses illustres aînées d'Oxford et de Cambridge, c'est en partie sans doute parce qu'elle n'a jamais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eu autant de part aux encouragements et aux libéralités du gouvernement. Fondée sous le règne d'Élisabeth et établie sur l'emplacement du monastère de Tous-les-Saints, elle fut affectée aux seuls protestants. Ce n'est qu'en 1792 que des étudiants catholiques y furent admis, mais en demeurant exclus des privilèges mis au concours ; les distinctions religieuses n'ont été totalement abolies qu'en 1873.

Ils mettent peu d'empressement à profiter de cette mesure libérale, si l'on en croit le dernier relevé des sous-gradués, qui porte 915 protestants de diverses sectes et seulement 61 catholiques romains. Telle est encore en Angleterre la force du préjugé antipapiste, que la proposition, récemment faite par le ministère de lord Salisbury, de créer une université exclusivement catholique, rencontre chez les libéraux comme chez les conservateurs une opposition irritée. Quant aux catholiques irlandais, que le gouvernement espère désarmer par cette concession, ils se méfient des présents d'Artaxerxès, et acceptent d'assez mauvaise grâce l'os qu'on leur jette à ronger pour tromper leur faim d'indépendance nationale.

Trinity-College est organisé sur le modèle des deux grandes universités anglaises, c'est-à-dire que les étudiants y vivent en commun, sous une discipline large et intelligente qui leur laisse la liberté réclamée par leur âge. Toutes les installations intérieures sont fort belles : les salles de cours et de conférences, laboratoires, collections de géologie et de zoologie, amphithéâtre des examens, logements des maîtres et des élèves, réfectoire, chapelle, la bibliothèque — qui contient plus de 200 000 volumes et quelques antiquités nationales, notamment de beaux manuscrits enluminés, — sont séparés par des cours spacieuses, plantées de beaux arbres et semées de gazon. Un vaste parc sert de théâtre aux sports athlétiques de cette robuste jeunesse, qui remplit l'immense enceinte d'une saine et joyeuse turbulence. C'est un aspect plus réconfortant que celui des tristes cours de collège où nos jeunes gens languissent jusqu'à vingt ans, et plus édifiant que celui des abords de nos facultés, où ils se vengent de la dépendance trop étroite dont ils viennent d'être affranchis. J'ai le regret de dire que la jeune Irlande marque peu de reconnaissance à la bonne reine Bess qui l'a si bien logée ; son portrait est accroché parmi d'autres dans le grand *hall* où se font les compositions de concours, et le hasard qui donne à un des concurrents la place située au-dessous est tenu pour un fâcheux présage.



Statue d'O'Connell (voy. p. 4). — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

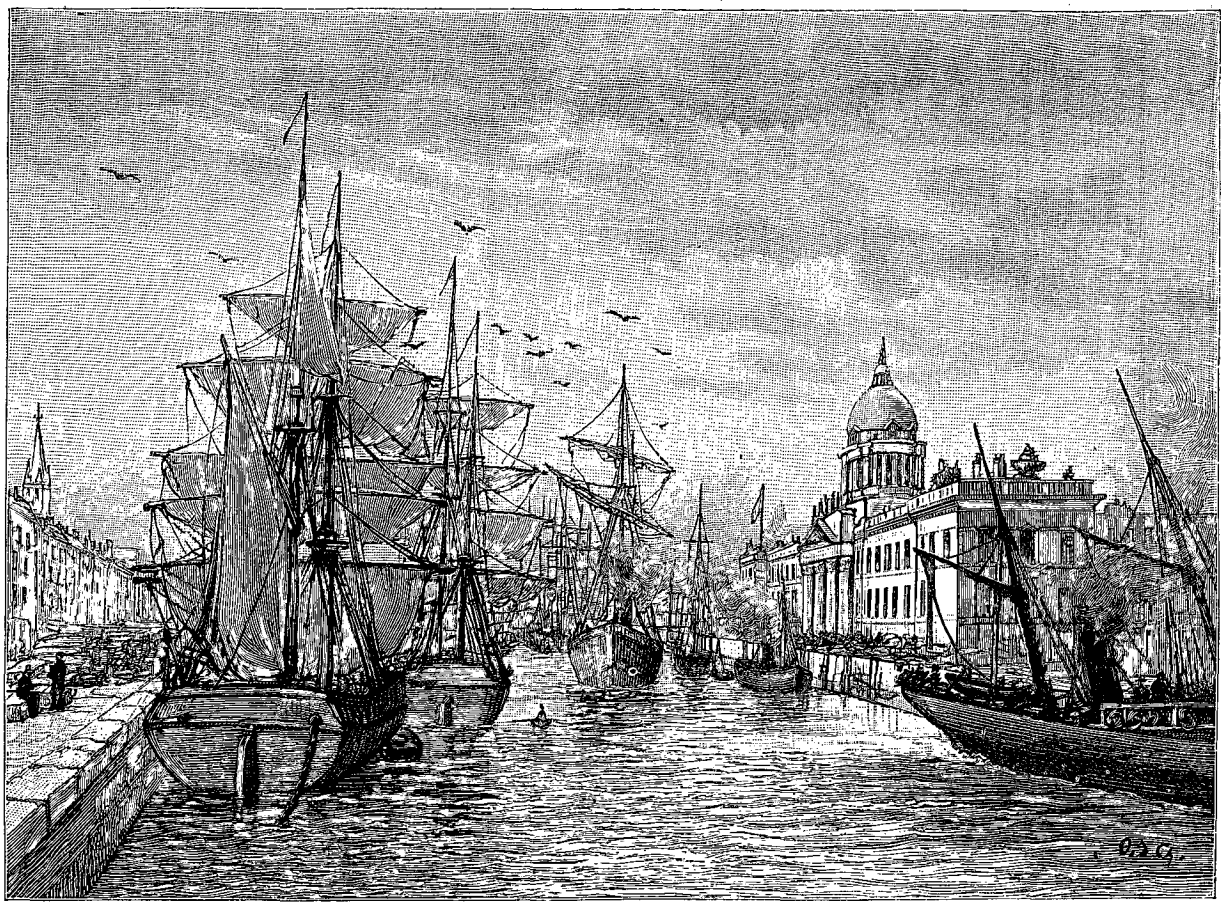
Erin, en revanche, ne se montre pas ingrate pour ses gloires nationales. Dublin est peuplé de statues. Sir John Gray, ancien lord-maire, était à peine mort que déjà son effigie en bronze s'élevait en face de celle d'O'Connell, dans des dimensions plus modestes. Officiellement, la gratitude de ses concitoyens s'adresse à l'administrateur intelligent qui les a dotés de bonne eau de source ; en réalité elle va au propriétaire-directeur du *Freeman's Journal*, le tout-puissant organe du parti nationaliste et catholique. De l'autre côté de la rivière c'est, en marbre blanc, le conspirateur William Smith O'Brien, dont en 1848 la tête avait été mise à prix. Las de se cacher dans la campagne, où des centaines de paysans qui connaissaient sa retraite seraient morts de faim à côté des cinq cents guinées promises, plutôt que de le trahir, il revint à Dublin. Un employé du chemin de fer le reconnut et le livra à la police. Condamné à être pendu, puis écartelé, O'Brien vit la sentence commuée en transportation à perpétuité. Au bout de quelques années la reine le gracia et il vint finir ses jours dans sa ville natale. Quand ils racontent son histoire, les Irlandais ajoutent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le délateur était un Anglais, et que, n'ayant pas trouvé un meilleur emploi à faire du prix du sang que de le boire, il mourut peu de temps après du *delirium tremens*.

A la porte de Trinity-College, le grand orateur Edmond Burke et Olivier Goldsmith, l'auteur universellement populaire du *Vicaire de Wakefield*, se font vis-à-vis. En face d'eux l'illustre Henry Grattan, le grand patriote de la fin du dernier siècle, et la plus pure des gloires politiques de l'Irlande, occupe le centre de la place. Ces statues ne manquent pas de mérite, quoique la culotte courte et l'habit carré ne présentent point un caractère sculptural qui les rende dignes des honneurs du bronze. Non loin de là le poète Thomas Moore, gros et courtaud dans les plis fantastiques d'un pantalon de zinc et les draperies non moins extraordinaires d'un manteau dont le métal a pris une teinte chocolat clair, semble, de son doigt relevé au bout du bras étendu, faire signe à un fiacre de la station voisine. D'un goût bien remarquable aussi est le monument du chirurgien Crampton, un buste émergeant d'un énorme artichaut en feuilles de lotus dans lequel tous les moineaux de la ville ont fait leur nid.

Mais la palme du grotesque appartient à la statue

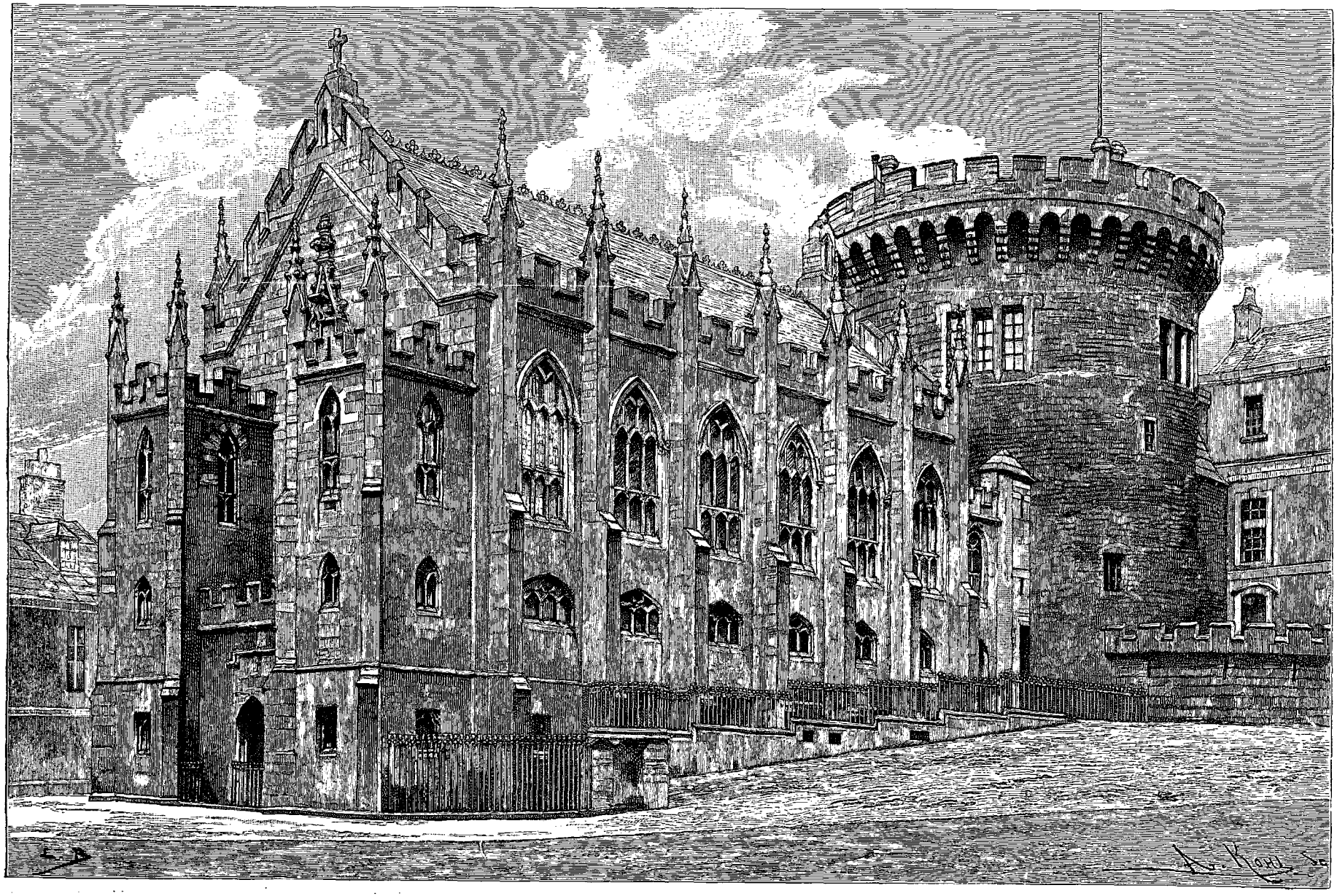


La Liffey et la Douane (voy. p. 4 et 14). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

équestre de Guillaume d'Orange, qui tourne le dos à Trinity-College et regarde dans la direction du château, hasard dont les Irlandais triomphent en faisant remarquer que le vainqueur de la Boyne dédaigne la culture de l'esprit pour ne s'appuyer que sur la force des armes. Que le dernier des tailleurs d'images ait pu exécuter pareille abomination est une chose qui ne se conçoit point. La matière en est singulièrement choisie : du plomb d'un demi-centimètre d'épaisseur — sauf la tête et les extrémités, qui sont massives — appliqué sur une armature intérieure en fer, et recouvert d'une couche de peinture gris verdâtre, avec les accessoires dorés. Accoutré en empereur romain, ses grosses jambes nues paraissant atteintes d'éléphantiasis, le roi chevauche tout de travers une monture en baudruche qui n'est pas d'aplomb sur ses jambes : on dirait un de ces jouets de caoutchouc auquel les enfants impriment, en les pressant dans leurs mains, de burlesques déformations. Les Dublinois n'en tiennent pas moins à leur Guillaume III, non par tendresse pour le prince « juste, pieux et de glorieuse mémoire », qui a violé le traité de Limerick, mais à cause de l'histoire de la statue, qui est amusante.

C'est en 1702 qu'elle fut inaugurée par une municipalité asservie, avec un cérémonial analogue à celui qu'avait imaginé La Feuillade pour le Louis XIV de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



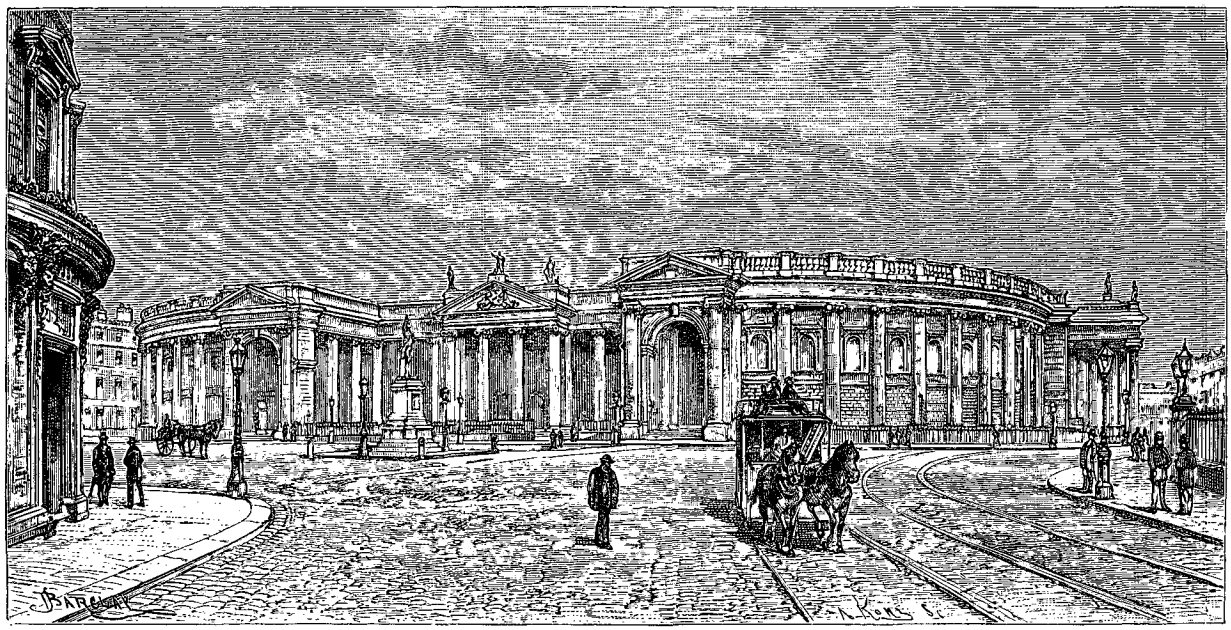
La chapelle royale (voy. p. 6). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place des Victoires, et qu'on renouvela tous les ans le 1er juillet, anniversaire de la bataille de la Boyne. Mais bientôt certains magistrats refusent de figurer dans le cortège. Puis les étudiants, froissés de ce que le roi eût tourné la queue de son cheval vers l'*Alma Mater*, prennent l'habitude de l'insulter, lui jetant de la boue, lui mettant en croupe une botte de foin ou un bonhomme de paille. Une nuit ils lui enlèvent son épée et son bâton de commandement. Les autorités offrent une récompense à qui découvrira les coupables; ils sont dénoncés, et condamnés à cinq shillings d'amende. Encouragés par cette approbation tacite, ils recommencent, cette fois impunément, si bien qu'on prend le parti de surélever la statue et de la protéger par des chevaux de frise et une balustrade, badigeonnée, ainsi que le piédestal, en orange et bleu. Un armurier trouve cependant moyen de limer le bout du nez du roi. Puis, un matin de l'année 1805, on voit l'infortuné souverain enduit de graisse et de goudron, avec une corde au cou. Toutes les fois qu'il se produit des troubles à Dublin, protestants et catholiques se gourment autour du monument, qui reçoit sa part des horions. En 1836 une explosion ébranle toute cette partie de la ville : c'est la tête du roi qui a sauté et le cheval en reste tout déjeté. Enfin, pendant l'exercice de ses fonctions de lord-maire, O'Connell fit restaurer, consolider et nettoyer la statue, que depuis lors on veut bien laisser tranquille, un peu par respect pour la volonté du Libérateur, beaucoup parce que les haines religieuses se sont apaisées, sans que la situation politique en soit moins tendue.

IV

Dès la première visite aux monuments de Dublin l'étranger est frappé d'une apparente bizarrerie com-



La Banque (voy. p. 6). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

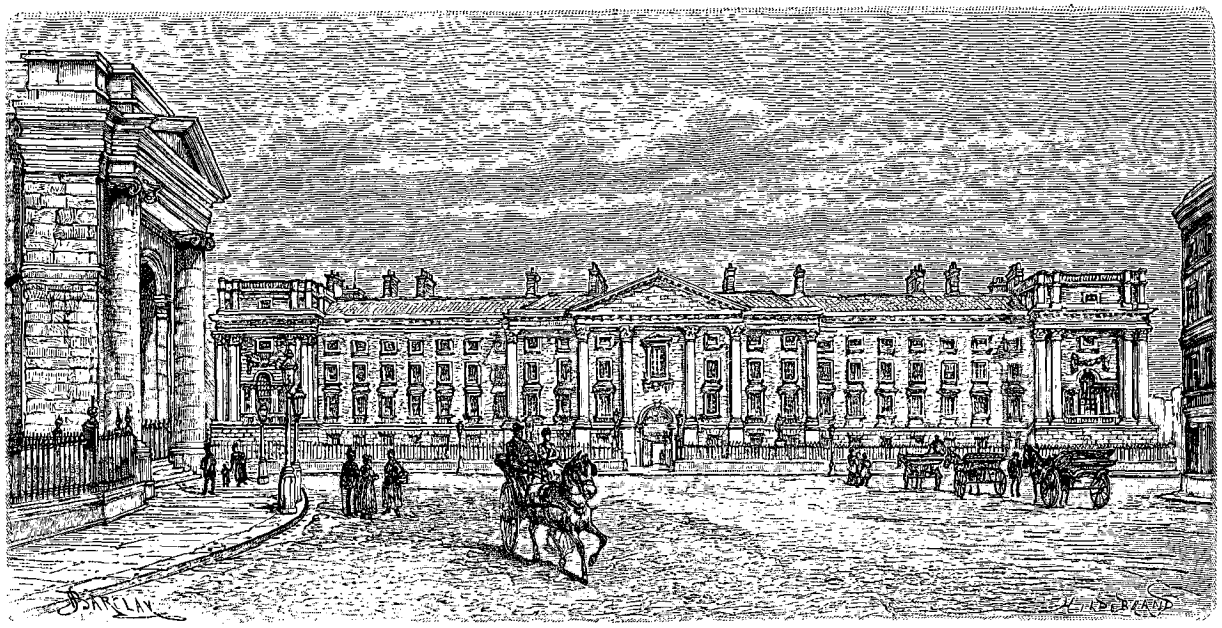
mune à toute l'Irlande : c'est que, dans ce pays profondément catholique, presque toutes les églises de quelque antiquité et d'une certaine valeur historique et artistique appartiennent aux protestants épiscopaux, qui représentent à peine douze pour cent de la population. L'explication en est simple et peu à l'honneur des Anglais. Jusqu'à la fin du siècle dernier, époque à laquelle des idées d'équité ont commencé à avoir part au gouvernement de l'île conquise, ceux-ci ont eu pour pratique constante de dépouiller les vaincus de ce qui leur plaisait et de se l'attribuer. Lorsque le culte réformé devint leur religion d'État, la caste qui possédait en Irlande le rang, la fortune, le pouvoir, appropria à son usage les plus belles églises, et force fut aux catholiques, pauvres, déchus, opprimés, de se contenter du rebut. Depuis l'abrogation des lois qui en faisaient des parias, ils ont relevé la tête. Appel a été fait à la piété des fidèles, d'autant plus attachés ici à leur religion qu'ils ont été persécutés pour elle, et, comme la confession romaine compte aujourd'hui dans son sein un assez grand nombre de membres riches, de très somptueux édifices lui ont été consacrés. Mais ils sont modernes, sans intérêt par conséquent ni pour l'archéologue, ni pour le voyageur purement sensationnel en quête des émotions que l'on éprouve à marcher dans la poussière des âges. Aussi ne songe-t-il pas à entrer dans l'église toute flambant neuve des jésuites, décorée avec une extrême richesse, moins encore dans celles de la Conception et de Saint-André, l'une imitée de l'Acropole, l'autre de Sainte-Marie-Majeure, qui témoignent plus en faveur des sentiments religieux du pays que de son goût artistique. C'est sou par sou à la lettre que se récoltent les sommes nécessaires à la construction de ces églises. Dans le quartier populaire de Thomas-street s'élève en ce moment une basilique monumentale, en briques brunes encadrées de pierre grise — fort laide,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'ailleurs — qui est encore inachevée. Sur la porte close est placardé un avis ainsi conçu : « Pour terminer cette église il faut récolter un million de pence pendant deux ans. Qui ne peut donner un penny? » Ingénieux euphémisme pour demander deux cent mille francs.

Dublin a le rare privilège de posséder deux cathédrales métropolitaines, appartenant toutes deux au siège archiépiscopal protestant. C'est à une date antérieure à la Réforme que remonte le singulier arrangement conférant le même rang à Saint-Patrick et à Christ-Church, cette dernière distinguée par le titre de cathédrale nationale. Ce procédé ingénieux pour mettre fin aux querelles entre les deux chapitres a servi de précédent au Saint-Siège, qui, assailli des réclamations de l'archevêque d'Armagh contre la dignité de primat d'Irlande accordée à celui de Dublin, lui octroya en 1552 le titre de primat de *toute* l'Irlande. La distinction est encore en usage actuellement.

Plus qu'aucun autre édifice, ceux qui étaient consacrés au culte ont naturellement eu à souffrir des dissensions religieuses qui ont dévasté l'Irlande. Aussi les deux cathédrales ne seraient-elles aujourd'hui que des ruines, si elles n'avaient été complètement restaurées il y a une vingtaine d'années aux frais des deux seuls grands industriels de la ville, M. Roe, distillateur de whisky, et feu sir Benjamin Guinness, alors propriétaire de la brasserie monstre dont les produits sont connus dans le monde entier. Il en a coûté à chacun, pour sa paroisse respective, la bagatelle d'environ quatre millions de francs. Voilà qui est pour faire réfléchir les promoteurs des sociétés de tempérance, gens fort religieux d'habitude. Comment Dieu serait-il si bien logé s'il n'y avait pas tant d'ivrognes?



Trinity-College (voy. p. 6). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Saint-Patrick est une église doublement vénérable, par son grand âge et par le nom du saint patron d'Erin à qui elle est consacrée. Peu d'apôtres ont eu une carrière aussi glorieuse que celui-ci. Les anciens Irlandais étaient d'aventureux pillards qui se risquaient fort loin en quête de butin. Leurs annales narrent les gestes héroïques de plusieurs de leurs princes, depuis Crinnthan, qui dans les premières années de notre ère rapporta de Gaule et de Grande-Bretagne des joyaux magnifiques, un chariot d'or et un échiquier dont les cases étaient faites de cent gemmes transparentes, jusqu'au dernier roi païen Dathi, qui quatre siècles plus tard fut tué par la foudre au pied des Alpes. L'un d'eux, nommé Nial, ramena comme esclave, d'une expédition sur les bords de la Loire, un jeune noble gallo-romain, nommé Patricius. Celui-ci s'enfuit et alla en pèlerinage à Rome, sans doute en accomplissement d'un vœu. Là des voix se firent entendre, lui ordonnant de retourner dans cette île lointaine pour y enseigner la parole du Christ. Il ne se pressa guère d'obéir, car, si l'on en croit la tradition, c'est dans sa soixantième année seulement qu'il commença sa mission évangélisatrice. Elle n'en fut pas moins couronnée de succès, et il eut le temps avant sa mort, à l'âge avancé de cent vingt ans, de fonder trois cent soixante-cinq églises — on retrouve souvent ce chiffre dans les légendes irlandaises, — de sacrer autant d'évêques, d'ordonner trois mille peêtres et de convertir tout un peuple.

Tel était le saint personnage qui vers l'an 430 fut mandé à Dublin par le roi Alphinus, dont les deux enfants venaient de se noyer dans la rivière, et qui le sollicitait d'exercer sur eux la puissance miraculeuse que lui attribuait le bruit public. Patrick y consentit, à condition que s'il rendait à la vie le jeune prince Eochadh et sa sœur, tout le peuple embrasserait la foi chrétienne. Ce fut une conversion en masse, et il posa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la première pierre d'une église à côté du puits où il avait baptisé les néophytes. Inutile de dire qu'il ne reste pas trace de cet antique édifice. C'est en 1190 que l'archevêque Comyn commença la construction de l'église actuelle, continuée par son successeur Henry de Loundres, restaurée et agrandie par l'archevêque Minot en 1370. Sa façade de granit bleu est fort imposante, et sa tour, haute de 40 mètres, serait un beau morceau d'architecture de la fin du XIVe siècle si elle n'était écrasée par une flèche en éteignoir d'une hauteur presque égale, dans le gothique de fantaisie de ce barbare XVIIIe siècle qui a déshonoré tant de monuments par ses embellissements maladroits. Intérieurement la froideur du culte protestant sied assez bien à la sévérité du style ogival de la bonne époque. A défaut des chemins de croix, des ex-voto et des statues enluminées, décoration d'un goût contestable des églises catholiques, la cathédrale de Dublin a dans le chœur les stalles armoriées en vieux chêne massif, garnies de velours cramoisi, du chapitre de l'ordre royal de Saint-Patrick, surmontées du casque empenné, de la lourde épée et de la bannière de soie de chaque chevalier.

De nombreux monuments funéraires et une foule de souvenirs historiques y retiennent le visiteur. C'est d'abord la célèbre épitaphe, composée par lui-même, de Swift, doyen de cette église, qui depuis 1745 repose « *ubi sæva indignatio ulterius cor lacerare nequit* ». Celui qui a été le plus rude pamphlétaire d'un siècle fertile en ce genre n'est guère connu hors de son pays que par les *Voyages de Gulliver*, dont on méconnaît singulièrement la portée philosophique en en faisant un conte pour les enfants. Ici, ce qu'on honore en lui, c'est l'auteur de ces virulentes *Lettres d'un drapier*, qui vers 1725 ont réveillé chez ses compatriotes le sentiment national, noyé dans le sang répandu depuis des siècles. Soit dit en passant, on a des raisons de croire que le patriotisme du doyen de Saint-Patrick, protestant et d'origine anglaise, était d'essence purement littéraire, canal par lequel s'épanchait à grands flots le fiel dont il étranglait. N'empêche que cette plume trempée dans le venin ait fait plus pour ébranler la domination britannique en Irlande que l'épée victorieuse de Guillaume d'Orange n'avait contribué à la consolider. « Va, passant, et imite, si tu le peux, ce vaillant défenseur de la liberté », ajoute modestement l'épitaphe. Un buste de marbre blanc perpétue les traits peu séduisants de cet homme extraordinaire, esprit d'une vigueur peu commune dans un corps morbide où il semblait que l'âme ulcérée infiltrât sa bile et ses humeurs malsaines. L'artiste l'a pris au bon moment, avant qu'une imbécillité sénile eût fait de ce masque puissant ce que nous montre le moulage qui se trouve à Trinity-College : une hideuse grimace, œil vague, lèvre pendante avec un rictus d'idiot malfaisant.

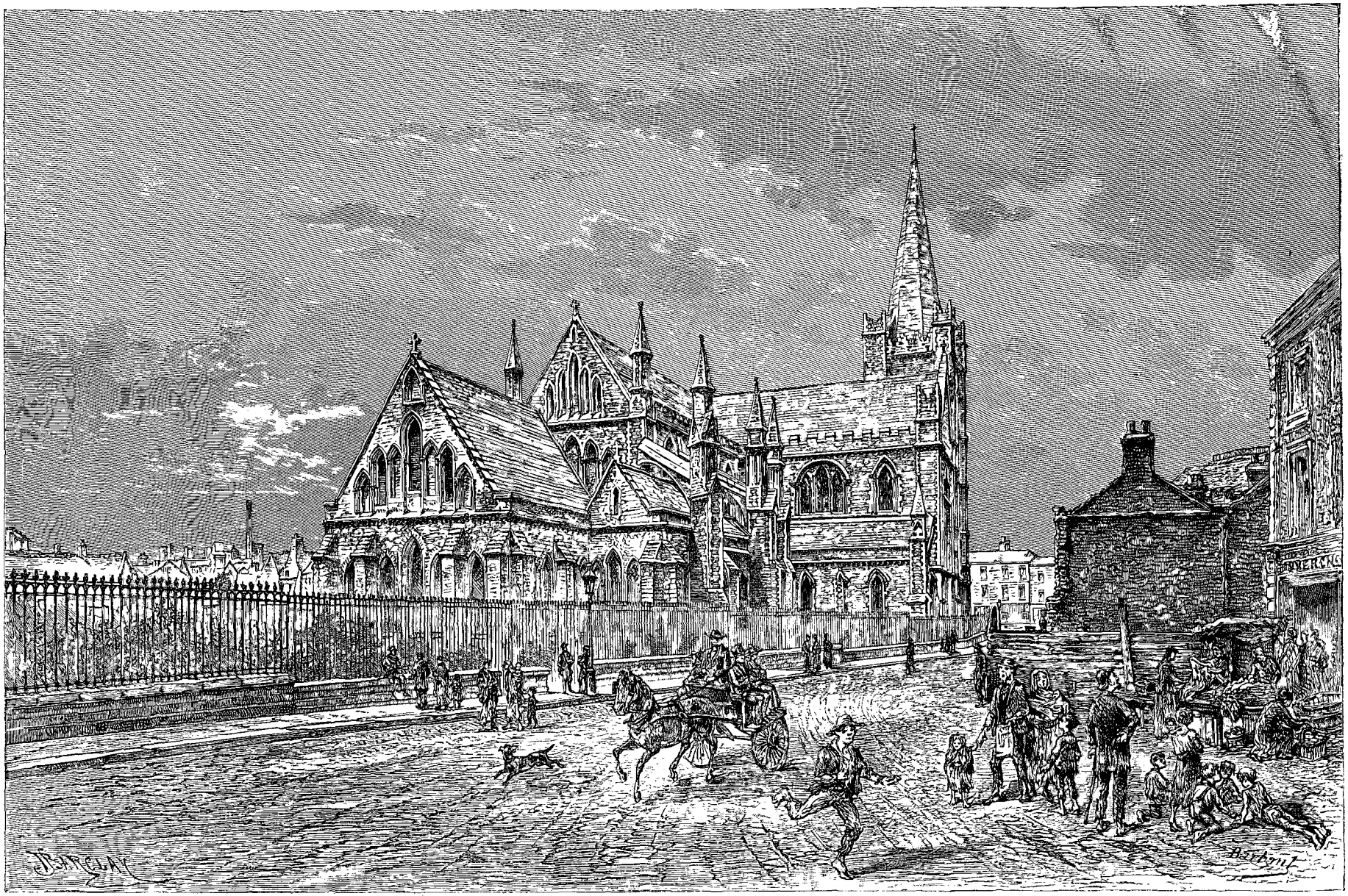
A côté du monument de Swift est scellée au mur une autre tablette de marbre, en mémoire de la femme qu'il appelle Stella dans ses écrits, en son nom Hester Johnson. La véritable part qu'elle a eue à la vie du grand homme demeurera éternellement mystérieuse. On en sait assez toutefois pour que l'attitude plus qu'équivoque de Swift à son égard rende un peu étrange sa présence dans le saint lieu. Mais les Dublinois n'y entendent pas malice, et le bedeau montre aux visiteurs sa plaque gravée d'une longue épitaphe latine avec autant de componction que la vieille chaire pieusement conservée où prêchait ce prêtre singulier.

Un autre personnage illustre dont Saint-Patrick abrite les cendres est le maréchal de Schomberg, qui eut la gloire insigne de mourir sur le champ de bataille, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Après la bataille de la Boyne, où il commandait les huguenots français, son cadavre fut transporté à Dublin et enseveli dans la cathédrale, mais sans que le maître qu'il avait si bien servi songeât à ériger à sa vaillante mémoire un monument quelconque. Ses héritiers ne montrèrent pas moins d'indifférence que Guillaume III, et demeurèrent sourds aux sollicitations de Swift, qui les pressait de faire quelque chose pour honorer le héros. Le doyen était vindicatif et enfant terrible. De guerre lasse, il marqua la sépulture de Schomberg d'une inscription dans laquelle il immortalise en belle latinité la conduite d'enfants ingrats, et qui se termine par ces mots : « *Plus potuit fama virtutis apud alienos quam sanguinis proximitas apud suos* ».

Quelques vieilles tombes seulement ont survécu aux dévastations successives de l'église : celle d'un pèlerin romain du XIIe siècle enseveli dans un cercueil de pierre ; celle de la dame Saint-Léger, morte à trente-sept ans, veuve de son quatrième mari, lord-député du roi d'Angleterre ; celle d'un citoyen de Mantoue et de sa femme, native de Parme, échoués on ne sait comment dans l'Irlande du moyen âge. Les gens de cette époque d'ailleurs voyageaient beaucoup plus que nous ne l'imaginons ; ils y mettaient le temps, voilà tout.

Auprès d'un vieux coffre sculpté, de style scandinave, qui servait autrefois à enfermer les vases sacrés, on conserve à Saint-Patrick une curieuse relique. C'est une massive porte bâtarde en chêne garnie de ferrures et que les rats n'ont guère respectée ; au milieu est une espèce de judas grossièrement taillé. Voici l'histoire. Pendant la guerre des Deux-Roses, deux des plus puissants feudataires anglo-normands d'Irlande, les comtes de Kildare et d'Ormond, se faisaient une guerre acharnée, l'un tenant pour York, l'autre pour Lancastre. L'année 1492, ils eurent dans l'église Saint-Patrick une entrevue en conciliation qui tourna si bien à l'orage que leurs gens en vinrent aux mains sur les marches mêmes de l'autel. Ormond était le moins fort ; il se réfugia dans la maison du chapitre, qui communiquait avec la cathédrale, et il fallut que Kildare s'engageât sur son honneur, à travers la porte, à le garantir contre toute félonie. Mais leur confiance réciproque était telle, que, pour se serrer la main en gage de paix, ils firent tailler à coups de hache d'armes une ouverture qui leur permettait de se réconcilier sans se voir. A la suite de cette échauffourée, le toit resta criblé de flèches pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Patrick. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant plusieurs années. En réparation du sacrilège, le pape imposa comme pénitence au maire de Dublin de traverser la ville pieds nus chaque année le jour de la Fête-Dieu. La pauvre cathédrale en devait voir bien d'autres. Jacques Ier la transforma en palais de justice. Cromwell en fit une écurie, et les fonts baptismaux servirent d'abreuvoir à ses chevaux — les puritains professaient autant de mépris pour le culte épiscopal que pour la « superstition papiste », comme disent encore beaucoup de protestants en parlant des dogmes catholiques. On en fit ensuite une prison, puis une caserne, et elle ne recouvra son caractère sacré qu'à partir du jour où Guillaume d'Orange y rendit des actions de grâces solennelles à la suite de sa victoire de la Boyne.

De l'une des cathédrales à l'autre il n'y a que la longueur de la rue Saint-Patrick. Le sentiment de jalousie entre les deux sœurs ennemies est encore si vivant, qu'un jeune clergyman aux joues roses, qui m'avait très obligeamment fait l'historique de celle à laquelle il appartient, a eu soin, en me voyant me diriger vers Christ-Church, de me prémunir contre les prétentions de la « concurrence », m'assurant qu'elle ne doit rien qu'à l'intrigue. L'église est assise sur des cryptes d'une très haute antiquité, que l'on croit avoir été des dépôts de marchandises, ou plutôt de butin, car les anciens Irlandais étaient plus pillards que commerçants. Saint-Patrick aurait célébré la messe dans l'une d'elles, ce qui dès lors lui donnait un caractère sacré. En 1038 Sygtrig Mac Amlave, chef des Danois de Dublin et gendre du roi irlandais Murdach, concéda ce terrain à son compatriote l'évêque Donogh — appelé Donatus dans les chroniques du temps — pour y bâtir une église, qu'il dota d'un domaine considérable, avec ses vilains et son bétail. En réparant le chœur il y a quelques années, on a retrouvé le cercueil authentique du prélat et le corps fort bien conservé, coiffé d'une mitre en beau travail d'orfèvrerie. La cathédrale était riche en précieuses reliques, notamment la châsse de saint Cubie, volée par les gens de Dublin à ceux du pays de Galles, ainsi que le bâton de Jésus, dont un ermite de la mer toscane avait fait présent à saint Patrick. Elle passait alors pour plus magnifique que sa rivale. Nous n'en pouvons juger, car elle fut complètement détruite en 1552 par l'effondrement de la tour, et les reconstructions successives n'en ont guère laissé subsister que le transept nord, une section de la nef de ce côté et le porche d'entrée, ainsi que quelques chapiteaux et fûts de colonne d'un beau style. La dernière restauration a été faite avec assez d'intelligence pour lui conserver son caractère d'époque de transition, des pleins cintres fraternisant avec des ogives très pures.

Christ-Church a subi autant de vicissitudes que Saint-Patrick. En 1487 Lambert Simnel, le faux « enfant d'Édouard », y fut couronné avec un diadème emprunté à une statue de la Vierge. Cette irrévérence n'a pas porté chance à l'imposteur, qui, on le sait, finit ses jours comme marmiton dans les cuisines du roi Henri VII, dont la clémence en cette occasion était un acte de sage politique. Il semble que le ciel courroucé ait voulu en punir aussi l'église, car le premier archevêque réformé de Dublin la dépouilla de ses saintes reliques, qui furent brûlées publiquement, y compris le vénéré *baculum Jesu*. Si ce bâton, dans lequel étaient enchâssées des gemmes de prix, n'a jamais appartenu au Christ, comme il est permis de le croire, du moins pouvait-on penser qu'il avait servi à saint Patrick dans ses interminables voyages, et cela suffisait à le rendre cher aux Irlandais, chez qui cet acte de vandalisme sacrilège provoqua une juste indignation. En 1551 la liturgie nouvelle fut lue à Christ-Church pour la première fois. Marie Tudor y rétablit la messe, Élisabeth y réinstalla le prêche. Sous le roi Charles Ier elle était envahie de tavernes, établies dans les cryptes, les chapelles et les bâtiments de la fabrique. On buvait sec à Dublin en ce temps-là. Peuplée de 4000 familles, la ville ne comptait pas moins de 1180 *ale-houses*, et était familièrement designée sous le nom de « Cité des outres ». Le lord-lieutenant Wentworth chassa les vendeurs du temple. Lorsqu'en 1647 Dublin tomba au pouvoir des armées parlementaires, la liturgie épiscopale y fut solennellement supprimée, et Christ-Church fut livrée aux ministres puritains. La Restauration réorganisa le chapitre. Pendant l'année où il régna en Irlande, Jacques II la rendit au culte catholique. L'Église épiscopale en reprit possession après la défaite des jacobites, et dès lors elle n'a pas été délogée.

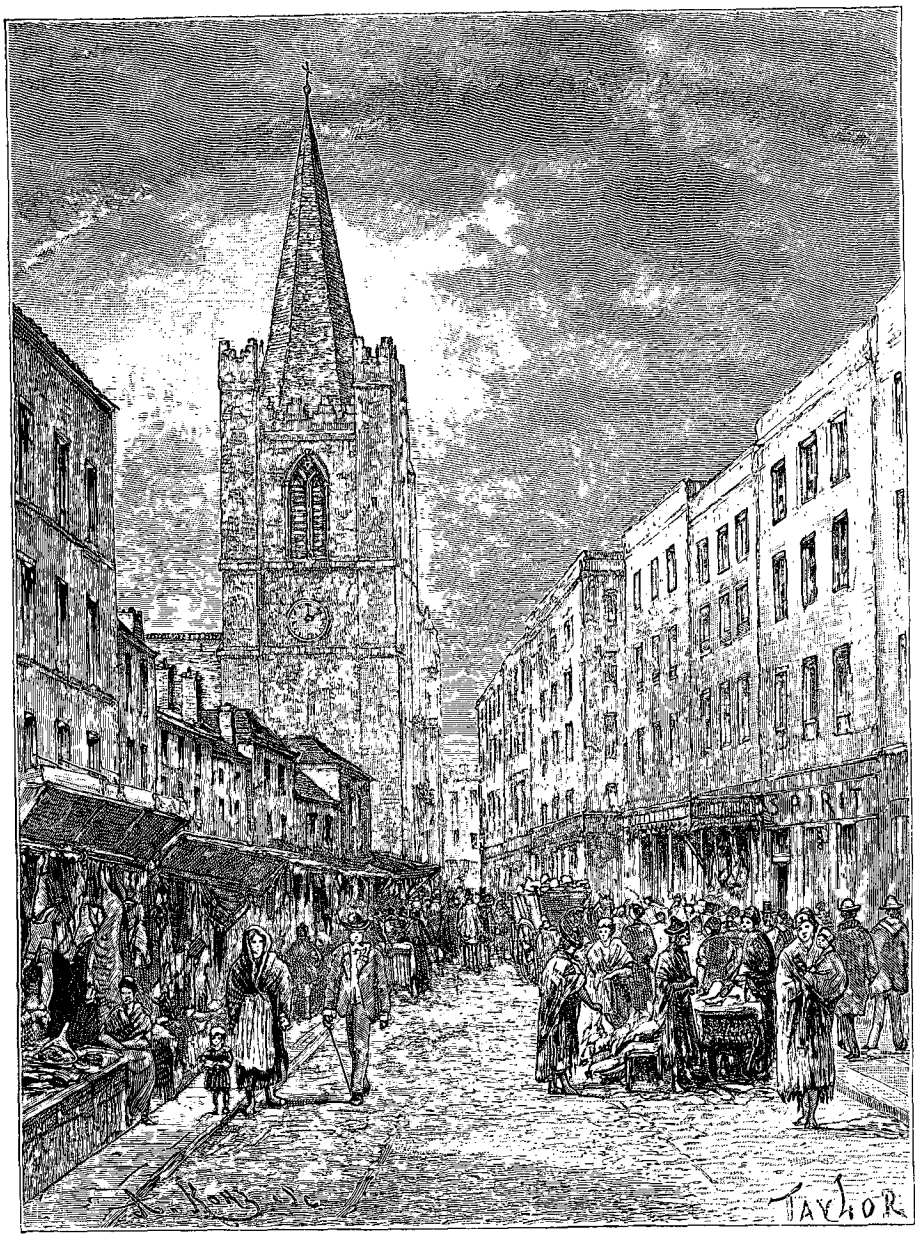
Presque toutes les anciennes sépultures que renfermait Christ-Church ont été ou profanées pendant les guerres de religion, ou détruites par des réparations maladroites. Son sous-sol est une vaste fosse commune où pourrissent pêle-mêle des monceaux d'ossements de seigneurs et de prélats, et l'on n'y soulève pas une dalle sans découvrir quelque cercueil aux planches disjointes. Le seul monument funéraire qui ait toujours été respecté est celui d'un des bienfaiteurs de l'église, Richard de Clare, comte de Pembroke, dit Strongbow, le conquérant de l'Irlande. C'est un cénotaphe en marbre noir, sur lequel est sculptée une rude effigie du redoutable condottiere casqué, en cotte de mailles, l'épée au côté, les mains croisées sur la poitrine. A côté, une tombe de même forme, en marbre gris, représente la figure à mi-corps d'un adolescent. La tradition veut que ce soit le fils unique de Strongbow, que dans un accès de colère son père aurait coupé en deux d'un revers de lame, pour avoir fui devant l'ennemi. Des archéologues d'esprit rassis croient tout simplement que le monument a été brisé lors de l'effondrement de 1562.

Dans l'ancien palais épiscopal contigu à la cathédrale avaient été installées au XVIe siècle les cours de justice, transportées en 1796 sur le quai d'Ormond dans un fastueux édifice aussi grec que la Douane. Le pan de mur noir et massif qui reste du vieux bâtiment, dans un recoin fort sale d'une rue étroite, justifie l'observation du voyageur français Latocnaye, qui au siècle dernier écrivait : « La résidence de Thémis est un antre sombre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et lugubre. » Bien des malheureux en sont sortis pour aller « danser leur dernière gigue » ou « le menuet de Kilmainham », comme on dit par allusion au lieu où se dressait la potence. Le palais de justice était séparé de l'église par un passage tortueux et sombre qu'on appelait l'Enfer, à propos duquel cet étrange avis avait paru dans une ancienne gazette : « Logement meublé à louer en Enfer, — conviendrait à un homme de loi ».

Il est dans l'histoire du vieux Dublin quantité de noms qui donnent à penser : le pont Sanglant, transformé en pont des Casernes; l'allée Écarlate, disparue; la prairie Sanglante, où en 1209 quinze cents colons danois de Dublin furent égorgés par des Irlandais du voisinage, le lundi de Pâques, appelé depuis lors



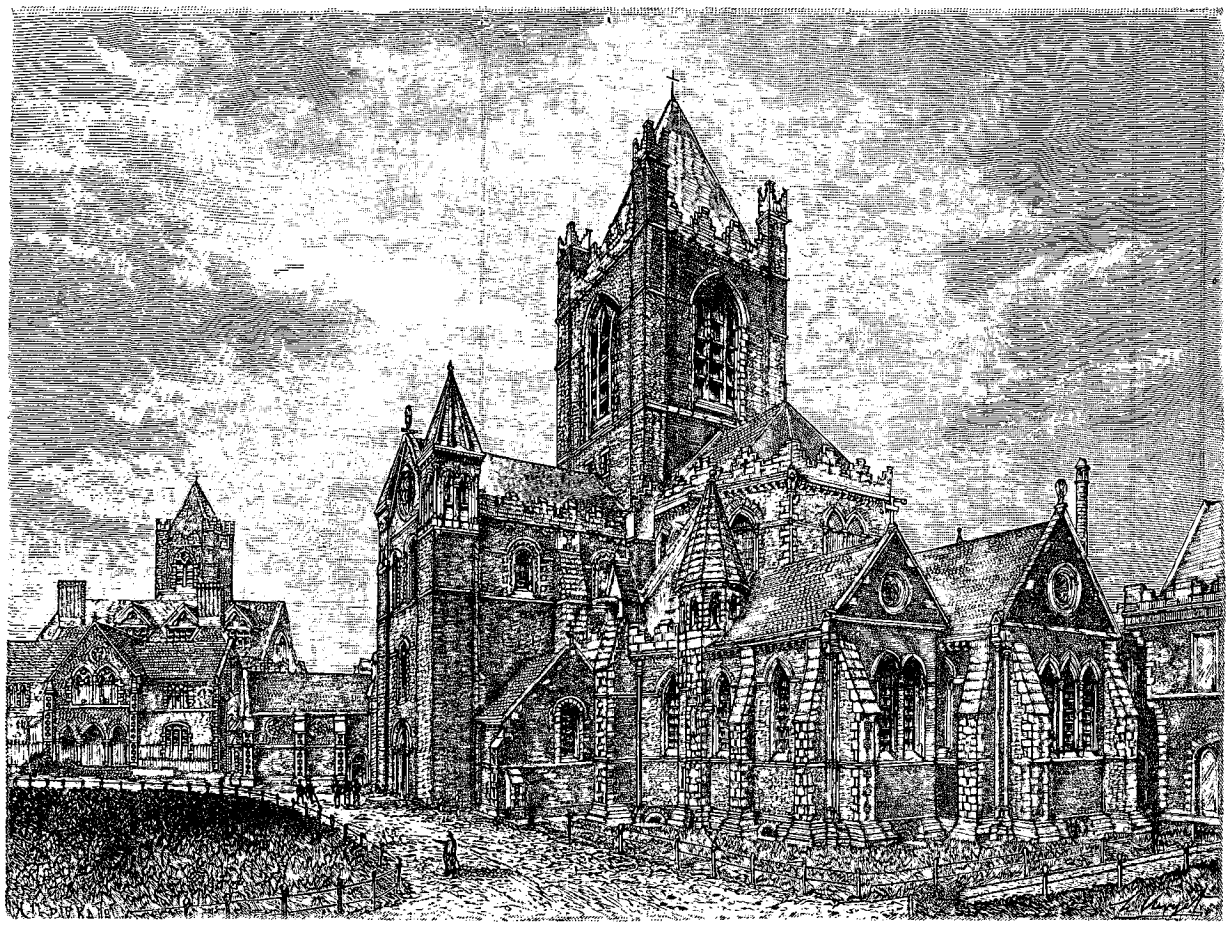
Rue Saint-Patrick. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle d'O. de Champeaux.

« Lundi Noir ». Mais rien que sur le pavé de Cook-street, qu'il a coulé de sang! En 1629 la vieille chapelle assez laide dite d'Adam et Ève, qui appartient à un couvent de franciscains, est envahie pendant la grand'messe par une compagnie de mousquetaires. Les fidèles sont dispersés, l'autel est profané, les Pères sont emmenés à la prison voisine du Chien Noir. Le peuple s'ameute, les délivre, et l'archevêque protestant Lancelot Bulkeley, qui surveillait l'opération, échappe non sans peine aux fureurs de la foule. Cette petite Saint-Barthélemy à rebours était le signal de l'expulsion des congrégations d'Irlande, dont la plupart se réinstallèrent après la restauration de 1660. Devant l'église Sainte-Catherine fut pendu en 1803 le patriote Robert Emmett, idole du peuple irlandais; quelques semaines plus tard, celui qui l'avait condamné, lord Kilwarden,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passant par là dans son carrosse, fut écharpé par une foule furieuse. Un peu plus loin, on montre la maison où l'un des chefs de la société des « Irlandais Unis », lord Édouard Fitzgerald, mari de la célèbre Paméla, reçut une blessure mortelle de la main de l'officier chargé de l'arrêter.

La même année 1798 mourait ici près un autre martyr de la cause nationale. Devançant l'exécution de la sentence qui le condamnait à mort, Theobald Wolfe Tone s'était coupé la gorge dans sa prison. Transporté agonisant chez sa mère, il y expira au bout d'une semaine. Pendant deux jours et deux nuits la ville entière prit part à la veillée funèbre, et l'émeute commençait à gronder autour du cadavre, quand le château envoya l'ordre de procéder aux funérailles, de nuit et sans apparat. Un des conspirateurs épargna au tribunal la peine de le juger : il mourut à l'audience du poison qu'il avait pris. D'autres furent décapités, et leurs restes sont conservés dans les caveaux de l'église Saint-Michan, dont le sous-sol calcaire extrêmement sec possède les mêmes propriétés pétrifiantes que celui du palais Galien à Bordeaux. Cette vieille structure cruciforme,



Christ-Church (voy. p. 14). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

en pierre nue, noircie par l'âge, dont la rébarbative tour carrée s'élève au-dessus d'un porche en plein cintre, n'offre pas d'autre intérêt que la visite de l'ossuaire. Parmi les nombreux cercueils découverts qu'il renferme, on reconnaît aisément ceux des suppliciés à leur tête placée sur l'estomac. D'autres sont très anciens, et l'on croit même avoir retrouvé celui du saint danois patron de l'église. C'est une vue médiocrement réjouissante que celle de ces corps momifiés dont la peau, sèche comme de l'amadou, a pris une couleur de vieux cuir, les ongles restés adhérents aux doigts, les cheveux au crâne, et dont, à la lueur fumeuse de la bougie que tient la femme du sacristain, les bouches garnies de leurs dents déchaussées et jaunies semblent vous narguer d'un rictus sinistre. Le monologue d'Hamlet vient aux lèvres, et, quoique ce lieu macabre que fuient les rats eux-mêmes n'exhale aucune senteur méphitique, on est soulagé de respirer en en sortant l'atmosphère pourtant peu balsamique d'un des quartiers pauvres de Dublin.

MARIE ANNE DE BOVET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur les quais. — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DUBLIN (suite).

V

Dear dirty Dublin! C'est en ces termes familiers que lady Morgan dans ses écrits apostrophait sa ville natale, et ils sont passés en proverbe. Le « cher sale Dublin » n'est autre chose qu'une agglomération de quartiers pauvres dont la misère déborde jusqu'au seuil des riches, semblable en cela aux cités d'autrefois, où les classes se coudoyaient beaucoup plus que dans les villes de notre époque démocratique. J'ai parlé des lazzaroni qui hantent O'Connell-street. On les voit partout, sur les ponts, sur les quais, autour des squares, accoudés aux parapets ou accotés aux grilles, regardant couler l'eau et circuler les passants, un feutre gras sur l'oreille, les mains dans les poches de leur pantalon effrangé du bas, percé aux genoux, et dont le haut se trouve fort heureusement dissimulé par une jaquette crasseuse où il y a plus de trous que de pièces, laissant transparaître une doublure assez sale pour pouvoir se confondre avec la nuance du drap. Plus nombreux qu'ailleurs dans la prolifique Irlande, les gamins s'en vont par bandes, vêtus d'un gilet veuf de boutons et d'une culotte habituellement sans fond, lacune d'autant plus déplorable que souvent des simplifications successives ont réduit la chemise, quand il y en a une, à l'état de brassière. Bas, souliers et coiffure sont des superfluités inconnues; il en coûte moins d'user sa propre peau que le cuir des cordonniers, et les abondantes tignasses emmêlées, qui voient quelquefois le peigne le dimanche, sont un couvre-chef donné par

1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la nature aussi bien contre la pluie que contre le soleil.

Les filles sont plus majestueuses, dans des robes princesse en velours jadis grenat ou bleu, anciennes mises-bas d'enfants plus fortunées qui sont grand'-mères aujourd'hui, généralement trop longues ou trop courtes, deux défauts dont on peut également s'accommoder, car dans ce dernier cas on est plus à l'aise pour courir, et dans l'autre les jambes nues ne grelottent pas sous la bise. Ces somptueux ajustements sont invariablement recouverts d'un tablier qui n'a jamais été blanc, et si criblé de trous qu'on s'explique les nombreuses taches dont est émaillée la robe. Ce petit monde fréquente de préférence les belles rues, et s'y colle le nez aux devantures des magasins, spécialement de ceux où se vendent le sucre candi, les amandes brûlées et ces abominables choses en amidon colorié que les confiseurs dublinois nous font l'injure d'appeler « bonbons français ». Le matin et le soir ils vendent des journaux; entre temps ils ont chance d'attraper quelque aubaine. A Dublin la mendicité est interdite et ne s'exerce que sous une forme déguisée. Ainsi de grandes belles filles chaussées de souliers ferrés et coiffées d'un chapeau de paille à plumes offrent aux passants de petits bouquets de pâles géraniums, d'asters anémiques et de rachitiques dahlias. Naturellement on reste sourd à leurs avances; mais, ne se tenant pas pour battues, elles vous prient de leur offrir une tasse de thé. L'idée de vous attabler en leur compagnie dans le *tea-house* voisin vous paraissant assez saugrenue, vous leur mettez un *copper* dans la main, et si, après avoir fait quelques pas, vous retournez la tête, vous avez la satisfaction de les voir se réconforter d'un verre de *porter* dans la taverne d'en face.

Le costume des pauvresses dublinoises défie la description. Il n'en est pas une qui ait jamais porté des vêtements faits pour elle, et de fait il n'existe pas ici, dans les quartiers les plus populaires, de ces magasins de confection à bon marché où chez nous les femmes d'humble condition achètent une jupe et un caraco de laine ou de cotonnade. On s'habille au décrochez-moi-ça, et il faut que les défroques de tous les pays du monde soient importées en Irlande pour suffire à une telle consommation de guenilles. Rien de hideux comme ces loques sordides. Jupes de soie à volants, luisantes de graisse et plus trouées qu'une écumoire; manteaux de velours d'une nuance indéfinissable, encore brodés de jais d'un côté et garnis d'un effilé de l'autre, tondus, roussis, raides de crasse et rongés de vermine; chapeaux de peluche jadis vert-mousse, ornés de quelque chose qui a dû, aux âges préhistoriques, être un panache de plumes ou peut-être une guirlande de roses — cela se voit couramment à Dublin, — avec les pieds nus dans des savates éculées et pas de chemise. Ne croyez pas que j'exagère. Quant aux ouvrières, petites marchandes, ménagères à leur aise, si c'est un peu moins sale, ce n'est guère moins déchiré. Les Irlandaises ont pour les falbalas une passion qui n'a d'égale que leur horreur ou leur ignorance de l'usage du fil et de l'aiguille. Vous voyez d'ici le résultat. Pendant des heures elles traînent dans la boue un volant décousu; à leur premier instant de loisir elles le rajusteront avec une épingle, si un heureux hasard leur en a fait trouver une sur le trottoir, et cela ira ainsi jusqu'au jour où, alourdi par toute la crotte ramassée, il s'arrachera complètement. Du reste elles se croiraient aussi déshonorées de sortir nu-tête qu'il leur est indifférent de rester jambes nues. Et comme le bonnet et la capeline sont inconnus ici, c'est une petite capote crasseuse à brides fripées nouées sous le menton, ou un grand cabriolet de paille sur lequel danse un plumeau défrisé et décoloré, qui est pour elles cet insigne de *respectability*.

Mais qui veut voir la misère dublinoise dans toute son abjection n'a qu'à aller se promener du côté de Saint-Patrick, particulièrement le long de la rue qui unit les deux cathédrales. Deux rangées de masures gibbeuses, galeuses, lépreuses, suant la crasse et suintant le relent nauséabond de la malpropreté accumulée de plusieurs générations, avec de vieux jupons accrochés en guise de rideaux et parfois de carreaux aux fenêtres borgnes. A chaque rez-de-chaussée, des boutiques à auvent surplombant, sortes de caves fangeuses à l'étalage desquelles figurent des quartiers de lard rance, des paquets de chandelle et des pots de mélasse, — friandise aussi recherchée ici que l'est peu cet article de luxe vaguement connu sous le nom de savon, — des choux verts, des navets moisis, des pommes de terre pourries. Toutes les trois portes, une taverne qui semble un palais au milieu de ces baraques. De deux maisons, l'une, un fripier, qui avec le trafic des guenilles que nous savons cumule l'état de prêteur à la petite semaine. C'est là qu'on retire le samedi soir, pour paraître décemment à la messe du lendemain, les souliers que l'on y remet en gage le lundi matin. Les transactions d'ailleurs y sont aussi actives le dimanche qu'en semaine, la plupart de ces négociants en vieux étant juifs. Suivant l'habitude des enfants d'Israël, ils s'entendent à faire marcher leur petit commerce, et sont les seuls habitants gras et fleuris de la rue Saint-Patrick. Leurs boutiques, très fréquentées, semblent les clubs de l'endroit; l'achat ou l'engagement d'un pantalon, d'une jupe ou d'une chemise n'est qu'un prétexte à bavarder avec cette pétulante intempérance, cette surabondance d'exclamations éjaculatoires et d'explétifs parasites que le peuple irlandais a de commun avec les races du Midi.

Sur les trottoirs garnis d'une litière d'épluchures de légumes et d'ordures variées, se tient un marché permanent: tonneaux dans lesquels s'empilent des harengs rouges saupoudrés de saumure, éventaires où s'étale tout ce que l'imagination peut concevoir de plus repoussant en fait de bas morceaux de boucherie : pieds de bœuf défraîchis, têtes de mouton faisandées, lambeaux de mou de veau flasque et sanguinolent, tripes, abatis, peaux, graisses et couennes de tous les animaux comestibles et autres : des rebuts dont ne voudrait pas un chien bien élevé. L'odeur qui s'exhale de ces nourritures immondes, se mêlant aux âcres et nau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séabonds parfums de choux, de tabac et de pétrole qui sortent par bouffées des taudis entr'ouverts, prend à la gorge le passant, que tourmentent aussi des démangeaisons suspectes. Et pourtant on s'oublie à flâner dans cette cour des Miracles, dont maints aspects donnent de bien amusants sujets d'aquarelle à l'artiste assez intrépide pour y faire un séjour prolongé. Il lui faut d'autant plus d'endurance, que l'intérêt qu'il inspire à la population désœuvrée rassemble bientôt autour de lui une foule dont le proche voisinage met son sens olfactif à une cruelle épreuve. Tous ces pouilleux sont d'ailleurs de fort aimable commerce. Point de ces mines farouches, de ces regards chargés de haine, par lesquels en d'autres pays les misérables accueillent « les *riches* » *fourvoyés* parmi eux. Ils sont tout heureux au contraire que des *ladies* et des *gentlemen* se dérangent pour les venir visiter ; ils les regardent avec une curiosité qui n'est ni basse ni insolente, engagent la conversation pour peu qu'ils s'y sentent encouragés, et échangent volontiers une poignée de main avec l'étranger bon enfant qui a fait le sacrifice de ses gants. Loin d'avoir honte de leurs guenilles, ils sont fiers qu'on les regarde. De jolies filles blondes ou rousses, dont la fraîcheur n'est pas encore altérée par le mauvais air, l'insuffisance de nourriture et les excès de boisson, se poussent le coude en riant et en rougissant. D'effrontées gamines vous viennent dévisager sous le nez, pour s'enfuir comme une volée de moineaux si vous faites mine de vous fâcher ; les mères vous sourient avec reconnaissance quand vous jetez un regard bienveillant sur leur nourrisson. C'est une question malaisée à résoudre, de savoir jusqu'à quel point ces pauvres gens sont responsables de l'abjecte misère dans laquelle ils croupissent ; mais on est touché de voir de la bonne humeur, de la sociabilité, de la politesse même, survivre à pareille dégradation.



Une bouquetière. — Dessin de Taylor, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

Saint-Patrick's-street est en quelque sorte le boulevard des Italiens du quartier qu'on appelle les Libertés de Dublin, où grouillent cinq à six mille des habitants que je viens de décrire. Situé dans la partie la plus élevée, la plus aérée, par conséquent la plus saine de la ville, il en était autrefois le centre aristocratique et monastique. Par une inexplicable anomalie, il a été délaissé pour les parties basses et humides, le *Black Pool* (Marais Noir) de l'estuaire de la Liffey. Les jardins ont disparu, les belles maisons sont tombées en ruines ; celles qui subsistent sont transformées en ruches populaires qui vont croulant sous les injures du temps. Les rues sont réunies par des réseaux de venelles puantes et de cours infectes, où des poules chétives picorent les ordures, en compagnie de maigres chèvres. Ce qu'on voit dans les intérieurs serre le cœur et le soulève à la fois. Un jour, des inspecteurs du service de salubrité publique ont trouvé, dans une grande pièce nue, 108 êtres humains couchés pêle-mêle sur le plancher garni de leurs hardes et de quelques brins de paille pourrie ; dans la chambre voisine il en logeait 12, dont sept typhiques. Que fait-il donc, ce service de salubrité ? demande avec indignation l'étranger ; que font les autorités municipales ? Et que veut-on qu'elles fassent ? A supposer qu'un jour on nettoie de fond en comble ces écuries d'Augias, cela recommencera dès le lendemain. Quand on raserait le quartier, la belle avance ! Ces pauvres diables transporteraient ailleurs, on ne saurait dire leurs pénates, mais leur carcasse, et c'est une autre partie de la ville qu'ils empoisonneraient de leur vermine. Ils ne peuvent pourtant pas coucher sous les ponts ! C'est à la racine qu'il faudrait couper le mal, en faisant disparaître cette effroyable misère dont l'Irlande est rongée comme d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cancer hideux. Mais le moyen? Voilà des siècles qu'on le cherche. Il est à remarquer d'ailleurs qu'au rebours des apparences, Dublin n'est nullement une ville malsaine; le choléra y est inconnu, les autres épidémies y sont rares, et la mortalité n'y excède pas une proportion normale. Pas n'est besoin d'ajouter que la natalité y est considérable : l'intempérance irlandaise sur ce chapitre est universellement connue. Quant à la criminalité, j'ai dit combien sont rassurantes les statistiques qui la concernent.

Au temps de leur splendeur, les Libertés de Dublin jouissaient, comme leur nom l'indique, de certains privilèges, notamment d'une juridiction particulière exercée par les sénéchaux du comte de Meath, qui en était le suzerain. A la fin du XVIIe siècle, toute une colonie de huguenots français, exilés par la révocation de l'édit de Nantes, y prospérait. Il paraît singulier tout d'abord qu'ils aient choisi un pays catholique pour y adorer en paix le Dieu de Calvin; on ne s'étonne plus quand on réfléchit que le pouvoir y appartenait exclusivement aux protestants, dont ils étaient accueillis avec des grâces spéciales. Ils se trouvaient du côté du manche, et, pour si bons chrétiens qu'ils fussent, ils éprouvaient peut-être quelque satisfaction secrète à persécuter à leur tour. La plupart s'étaient établis en Irlande après avoir servi sous le maréchal de Schomberg dans l'armée de Guillaume d'Orange. Nombre d'entre eux exerçaient la profession de tisserand, et ils ont considérablement perfectionné l'industrie de la toile dans leur patrie d'adoption. A Belfast elle s'est développée au point de donner l'aisance à toute la province d'Ulster. A Dublin elle a périclité, comme tout y périclite dans cette atmosphère de torpeur, de mollesse, de stagnation morale, qui faisait dire à Swift que « c'est une ville bonne pour y mourir ». Toutefois il est au moins une famille huguenote qui a su faire fortune au pays de la misère. Un gentilhomme du Blaisois, David de la Touche, officier au régiment des protestants français de Caillemotte, après s'être distingué à la Boyne, fonda une maison de banque à Dublin, et y fit souche d'une lignée de financiers lettrés et philanthropes, qui depuis deux siècles y tiennent le haut du pavé. Le crédit du pays a longtemps été absolument entre leurs mains, et en 1778 la banque La Touche tirait de peine le château aux abois, en prêtant sans garantie un demi-million au lord-lieutenant, duc de Buckingham.

Dans une assez large rue proche de Saint-Patrick s'élèvent de vastes bâtiments de pierre grise, qui ont l'aspect rébarbatif d'une prison. C'est un établissement de bienfaisance et d'éducation à la fois, connu sous le nom significatif de *ragged school* (école en guenilles), dont il faut dire un mot qui jettera une lumière sur les difficultés religieuses dans lesquelles se débat encore l'Irlande, bien que l'âpreté des luttes politiques et sociales en ait atténué l'importance. Cet asile appartient à la société de propagande protestante dite *Mission de l'Église d'Irlande*, dont le but avoué est de convertir les papistes, en faisant des bonnes œuvres par la même occasion. A Dieu ne plaise que, mettant mon doigt entre l'arbre et l'écorce, je m'ingère de juger entre l'Église de Rome et celle de Luther! Qu'on me permette toutefois de dire que l'immixtion des œuvres du prosélytisme dans celles de la charité risque de nuire fort à celles-ci. Peut-être n'importe-t-il guère que les petits gueux élevés dans l'école de Coombe-street aillent à la messe ou au prêche; il est au contraire très fâcheux que des enfants qui pourraient recevoir le bienfait d'une excellente instruction restent à pourrir dans le ruisseau parce que leurs parents se refusent à leur faire renier la foi nationale. Il est plus regrettable encore que d'autres parents, bien intentionnés sans doute, donnent leurs enfants à une religion qui n'est pas la leur, en échange d'une écuelle de soupe. Les *ragged schools* en effet n'admettent d'élèves qu'à la condition qu'ils seront instruits dans la religion protestante. Bien entendu on ne prend pas de force les petits néophytes, et l'on se munit d'une autorisation en règle de qui de droit. Mais il est peut-être plus habile que loyal d'abuser de la misère de pauvres diables pour semer dans les familles la division religieuse. Au surplus, j'ai entendu dire qu'au sortir de l'école bon nombre de ces convertis retournent à la foi de leurs pères, de sorte qu'on doute si la Mission fait une spéculation bien entendue.

A part cette réserve, l'organisation des *ragged schools* est digne de tout éloge. Celle des Libertés reçoit 60 garçons comme pensionnaires, plus 180 enfants des deux sexes qui suivent les classes; une autre maison, à Kingstown, appelée *the Birds's Nest* (le Nid d'Oiseaux), en réunit 300, et l'œuvre comporte encore une sorte de crèche où 100 petits enfants sont gardés pendant la journée. La sortie des écoles justifie bien leur nom : c'est œuvre pie que faire la classe à ces petits loqueteux. Quant aux pensionnaires, ils sont habillés, aux frais de la maison d'un jersey de marin en laine bleue, d'un pantalon de gros drap gris, chaussés de bons souliers et coiffés d'un béret écossais. Enfants d'ivrognes pour la plupart, ils ont le masque blême et grêlé du voyou parisien, la physionomie infiniment moins vicieuse toutefois et le corps plus robuste. Quelques-uns appartiennent à des familles d'ouvriers respectables, qui ne se grisent guère que le samedi soir; leur mère est morte, et on les a mis là parce qu'il n'y a personne au logis pour s'occuper d'eux. Dans les classes populaires irlandaises, c'est la mère qui est considérée comme le plus utile à la famille : elle travaille plus que l'homme, gagne davantage et boit moins. Ces gamins sont généralement fort intelligents et très avides d'apprendre; on en fait des domestiques, des soldats, des marins, des employés de commerce, des instituteurs. La femme du maître principal, bonne figure fraîche et paisible, encadrée de bandeaux plats, rondelette sous la bavette de son tablier blanc garni de guipure, m'a dit avec orgueil que quelques-uns de leurs élèves ont été poussés jusqu'à Trinity-College. Ce n'est peut-être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

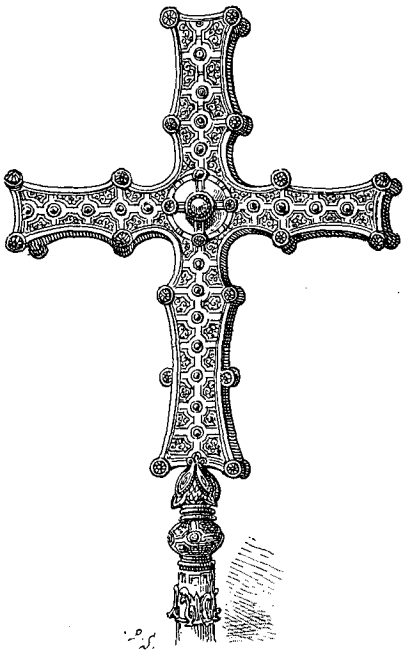


Un coin des « Libertés » de Dublin. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas ce qu'on a fait de mieux. La maison, montée sur un pied très simple, mais parfaitement tenue, coûte de 35 000 à 40 000 francs d'entretien par an. Les enfants sont traités avec infiniment de bonté ; ils ont un vaste terrain pour leurs jeux athlétiques, et les jours de congé on les mène faire leur *cricket* à Phœnix-park.

Tout à côté de l'école en guenilles de Coombe-street s'en trouve une autre, non moins en guenilles, tenue par des religieuses. Chaque fois qu'une institution protestante est fondée quelque part, une concurrence catholique s'établit aussitôt pour retenir les petits fidèles dans le giron de l'Église romaine. Il est permis de croire que de cette émulation naît le bien général ; mais comme jamais les bons protestants n'admettront que le papisme dans lequel s'endurcit l'Irlande soit la source de tous ses maux, c'est avec le plus profond dédain qu'ils parlent des écoles congréganistes. Je ne sais ce qu'il en faut penser, ayant rencontré chez la bonne sœur de Coombe-street autant de résistance à me laisser visiter sa maison que chez ses voisins on m'avait montré d'obligeance.



Croix pastorale de Cong (musee de Dublin) [voy. p. 24]. Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

On ne saurait quitter les Libertés sans faire une visite à l'immense établissement industriel qui, aux confins de ce quartier misérable, représente la fortune de Dublin. Je veux parler de la brasserie Guinness, où se fabrique à peu près exclusivement cette bière noire dite *stout* ou *porter*, qui semble du cirage en bouteilles. Fondée en 1750, elle a vu son importance se développer dans de telles proportions pendant ces cinquante dernières années, qu'en 1887 son chiffre d'affaires était trente fois supérieur à celui de 1837. On aura une idée de ce qu'est ce chiffre quand on saura qu'il y a deux ans, le fonds a été vendu six millions sterling — cent cinquante millions de francs — à une société d'actionnaires, sir Edward Cecil Guinness, baronnet, demeurant président du conseil d'administration.

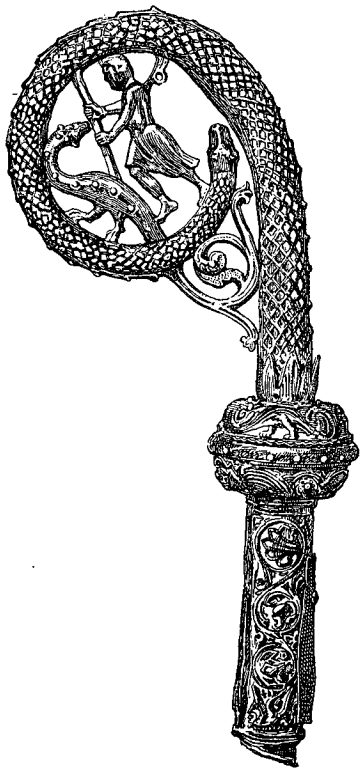
De mauvais plaisants prétendent que la bière de Dublin est noire parce qu'elle est faite avec l'eau de la Liffey. La vérité est que sa coloration ainsi que sa saveur spéciale sont dues à la torréfaction préalable du malt. La production annuelle de l'orge en Irlande serait insuffisante pour fournir la matière première ; aussi une forte proportion du grain est-elle importée d'Angleterre et d'Ecosse. Pour le réduire en malt, on le trempe dans des citernes où il séjourne deux ou trois jours ; puis on le laisse germer à l'air, après quoi il est séché et grillé au four. Le malt est alors emmagasiné dans des chambres à air comprimé, pour en être extrait au moment du besoin. Le bâtiment de briques construit pour cet usage est le plus considérable de Dublin, et peut contenir un million de boisseaux. Après avoir été soigneusement vanné, le malt est concassé par des rouleaux métalliques, puis transporté dans des tonnes en fer où on l'asperge d'eau chaude, manipulation qui a pour but la transformation en saccharine de l'amidon qu'il contient. De cette sorte de bouillie se dégage un moût fade et incolore, emmené par des pompes aspirantes dans des chaudières de cuivre d'une contenance de près de mille hectolitres, où il est mis à bouillir avec le houblon, qui donne à la liqueur de malt sa saveur amère. Le sol tourbeux du pays ne convenant pas à la culture de cette plante, on la fait venir d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique. Le mélange passe alors par des tuyaux dans des réfrigérateurs, d'où, ramené à une température convenable, il est de nouveau transvasé dans les cuves où il se trouve en contact avec la levure.

C'est alors que se produit la fermentation d'où résulte la décomposition de la saccharine en alcool. Cette opération, qui dure de trois à quatre jours, est surveillée par des employés de l'accise — les « rats de cave » — et le montant des droits perçus de ce chef par le fisc s'élève à une moyenne quotidienne de 35 000 francs. Les cuves sont au nombre de 27 et peuvent contenir ensemble environ 52 000 hectolitres. Le visiteur qui a la curiosité de mettre le nez à l'une des lucarnes pratiquées dans la paroi prend une idée assez juste des sensations qu'a dû éprouver le duc de Clarence en se noyant dans un tonneau de malvoisie — à cette différence près que s'il se laissait choir la tête la première dans le mélange bouillonnant et écumeux comme la mer en furie, il serait asphyxié par le dégagement d'acide carbonique avant même d'en avoir atteint la surface. Ce serait un mode de suicide très doux. On a beau être prévenu et avoir l'expérience des manipulations de vendange, on ne s'imagine pas, avant de les avoir respirées, ce que sont violentes les vapeurs toxiques du *stout* en fermentation, et combien est délicieux le parfum qui s'en dégage, absolument différent de celui de la bière, du vin et d'aucun spiritueux. Après qu'une cuve est vidée, il faut attendre vingt-quatre heures pour que les ouvriers chargés du lavage y puissent pénétrer. Une seconde suffit pour donner le vertige ; il n'en faudrait pas le double pour foudroyer, et si l'on n'a pas renoncé à la vie, il est prudent de se faire maintenir par les pans de sa jaquette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand la fermentation est à peu près complète, le liquide est déversé dans des auges, où il se débarrasse de l'écume produite par la levure, qui remonte d'elle-même à la surface sous la poussée des gaz, encore assez vigoureuse pour la projeter dans une gouttière ménagée à cet effet. Une fois qu'elle est bien purifiée, la fabrication est terminée. Il n'y a plus qu'à pomper la bière dans les foudres, où elle achève de se clarifier pendant un temps plus ou moins long, selon sa qualité et le marché auquel elle est destinée, celle qui est exportée dans l'Inde y séjournant le plus longtemps. Les souterrains sont une des curiosités de la brasserie : d'interminables galeries où, à la lueur bleue de la lumière électrique, on a une vision indéfiniment multipliée du tonneau de Heidelberg. 150 foudres en chêne, fortement cerclés de fer, et assis sur des socles en maçonnerie, contiennent chacun de 200 à 1 700 *hogsheads* — mesure qui équivaut à 238 litres. C'est quelque chose comme 500 000 à 600 000 hectolitres qui peuvent être emmagasinés à la fois dans ces celliers gigantesques. La tête tourne d'y seulement penser.

Un réseau de branchements souterrains fait communiquer les foudres avec le dock du quai Victoria, où les barils se remplissent par un procédé ingénieux qui empêche tout coulage. Dix grandes gabares à vapeur appartenant à la compagnie transportent ensuite les tonneaux au port de la Liffey, où ils sont embarqués à destination des deux mondes. Ceux qui demeurent sur le marché irlandais sont transités par voie ferrée à la gare voisine. Enfin les livraisons en ville sont faites par des camions, et ce seul service nécessite 150 chevaux, logés dans des écuries qui sont des palais. La brasserie Guinness ne livre sa bière qu'en fûts ; elle est mise en bouteilles par les détaillants, à qui l'on envoie avec chaque fût une quantité d'étiquettes correspondant à la contenance. Un vaste bâtiment isolé dans la cour principale renferme l'imprimerie spéciale, qui n'en tire pas moins de cent millions par an. Il est peu d'établissements industriels aussi considérables et administrés avec autant d'ordre et d'intelligence que celui-ci. Deux moteurs verticaux de 120 chevaux chacun y donnent l'impulsion à une foule de machines perfectionnées. Les appareils à fabriquer la glace en pourraient produire soixante tonnes par vingt-quatre heures ; mais on a trouvé plus économique d'employer comme réfrigérant une solution de chlorure de calcium refroidie par l'évaporation de l'éther. Il est curieux de voir les conduites par lesquelles elle passe recouvertes d'une croûte glacée au milieu de la chaleur des machines. Les résidus de malt sont utilisés en tourteaux à l'usage du bétail, et il s'en vend chaque année pour une forte somme ; de même ceux de la levure, employés par les distillateurs et les boulangers. La tonnellerie est fabriquée dans la maison, à raison d'un millier de fûts par semaine, sans parler des réparations et du lavage de ceux qui reviennent de chez les clients. Une forge, des ateliers de plomberie et d'ajustage, d'immenses bureaux où travaille une armée de commis, deux cités ouvrières où logent 180 familles, dispensaire, magasins coopératifs, bains, bibliothèque et casino, couvrent avec les autres bâtiments et hangars une superficie d'environ 40 acres. Le total des ouvriers et employés s'élève à près de 3000, et j'ajoute que les grèves sont inconnues parmi eux.



Crosse celtique (musée de Dublin) [voy. p. 24]. Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

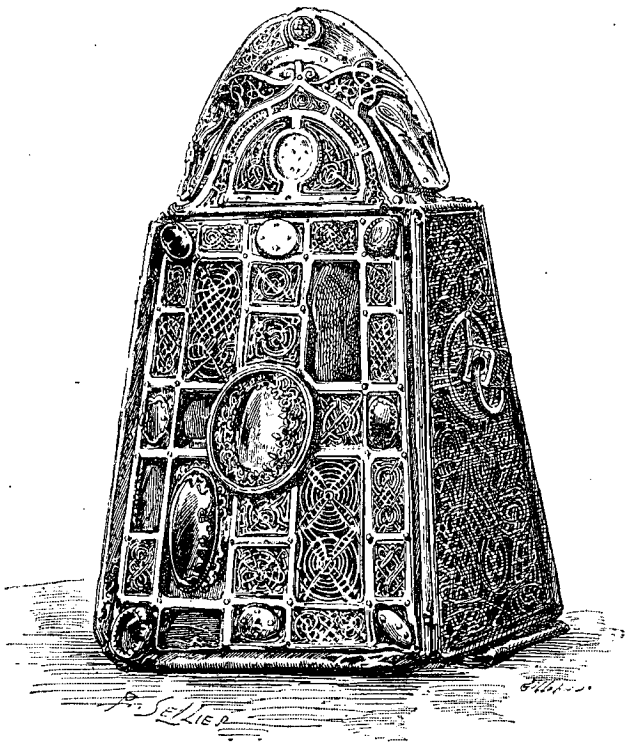
VI

Il n'y a pas absolument que des guenilles à Dublin ; mais il n'y a que les guenilles qui aient du caractère. Les rues marchandes ressemblent à toutes celles des grandes villes anglaises et sont bordées de magasins à l'instar de Londres. Dans la partie sud, sur la rive droite, s'étend le quartier du beau monde. Saint-Stephen's-Green est plus qu'un square : c'est un véritable parc anglais, dessiné sur l'emplacement d'un ancien lieu d'exécution capitale, et au milieu duquel galope d'un air martial un George Ier en bronze qui semble vouloir charger la pacifique armée de nourrices et de bonnes d'enfants. C'est lord Ardilaun — un brasseur élevé à la pairie — qui a fait présent de ce jardin à la ville, au temps où la noblesse irlandaise l'habitait encore et y tenait ce grand état auquel elle doit le commencement de la ruine achevée par l'agitation agraire.

En dépit des beaux ombrages du jardin, cette immense place carrée absolument déserte est fort mélancolique. Parmi les vastes maisons qui l'encadrent de leur symétrie monotone, se trouve le palais de l'archevêque protestant, qui ne se distingue par aucune marque extérieure. Son collègue catholique loge à bonne distance, de l'autre côté de l'eau. Non loin d'ici se trouve l'Académie irlandaise, société savante absolument privée, malgré son titre pompeux de « royale », dont la bibliothèque renferme de vénérables manuscrits enluminés, notamment une copie des Évangiles qui remonte au ve siècle et a appartenu à saint Patrick. On y voit aussi une version latine des psaumes, écrite par saint Columba, l'apôtre des Pictes d'Écosse, enfermée dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une gaine d'argent ciselée, et qui jadis était le *cathach* (livre de bataille) du puissant clan des O'Donnell, porté en guerre comme un étendard. Saint Patrick y est encore représenté par un reliquaire qui a contenu une de ses dents, perdue depuis, et par une cloche lui ayant apartenu, dont la châsse en or est d'un beau travail. Les patriotes irlandais, qui veulent démontrer à quel point leur pays était civilisé avant que les pillards anglo-normands fussent venus le plonger dans la barbarie, montrent avec orgueil des crosses celtiques, la fameuse croix pastorale de Cong et le calice d'Ardagh, en filigrane d'or et plaques émaillées, ouvrages du XIIe siècle, récemment découverts dans des fouilles. Une très riche collection d'armes et ustensiles de l'âge de bronze et de débris de cités lacustres réjouit l'âme des antiquaires. Je confesse n'y avoir jeté qu'un regard distrait. Mon plus grand tort a été d'entrer en face, dans un musée de peinture et de sculpture qui n'a de commun avec celui de Londres que le nom de Galerie nationale. Des moulages d'après l'antique, pudiquement affublés d'énormes feuilles de vigne en zinc, et une collection de tableaux douteux aux attributions les plus fantaisistes, en constituent toute la richesse. Le visiteur néanmoins n'y perd pas absolument son temps s'il y trouve deux très curieuses vues de Dresde du Canaletto. Mais si Dublin n'est pas riche en œuvres d'art, les établissements d'éducation y sont nombreux. Saint-Stephen's-Green et le voisinage en sont pavés : université catholique libre, collège royal de médecine, collège royal de science, collège royal des beaux-arts, collège ecclésiastique des méthodistes wesleyens, collège Alexandra où sont élevées les filles de bonnes familles catholiques, dont les frères font leurs études au magnifique collège Saint-Vincent de Castleknock, tout à l'extrémité de Phœnix-park.

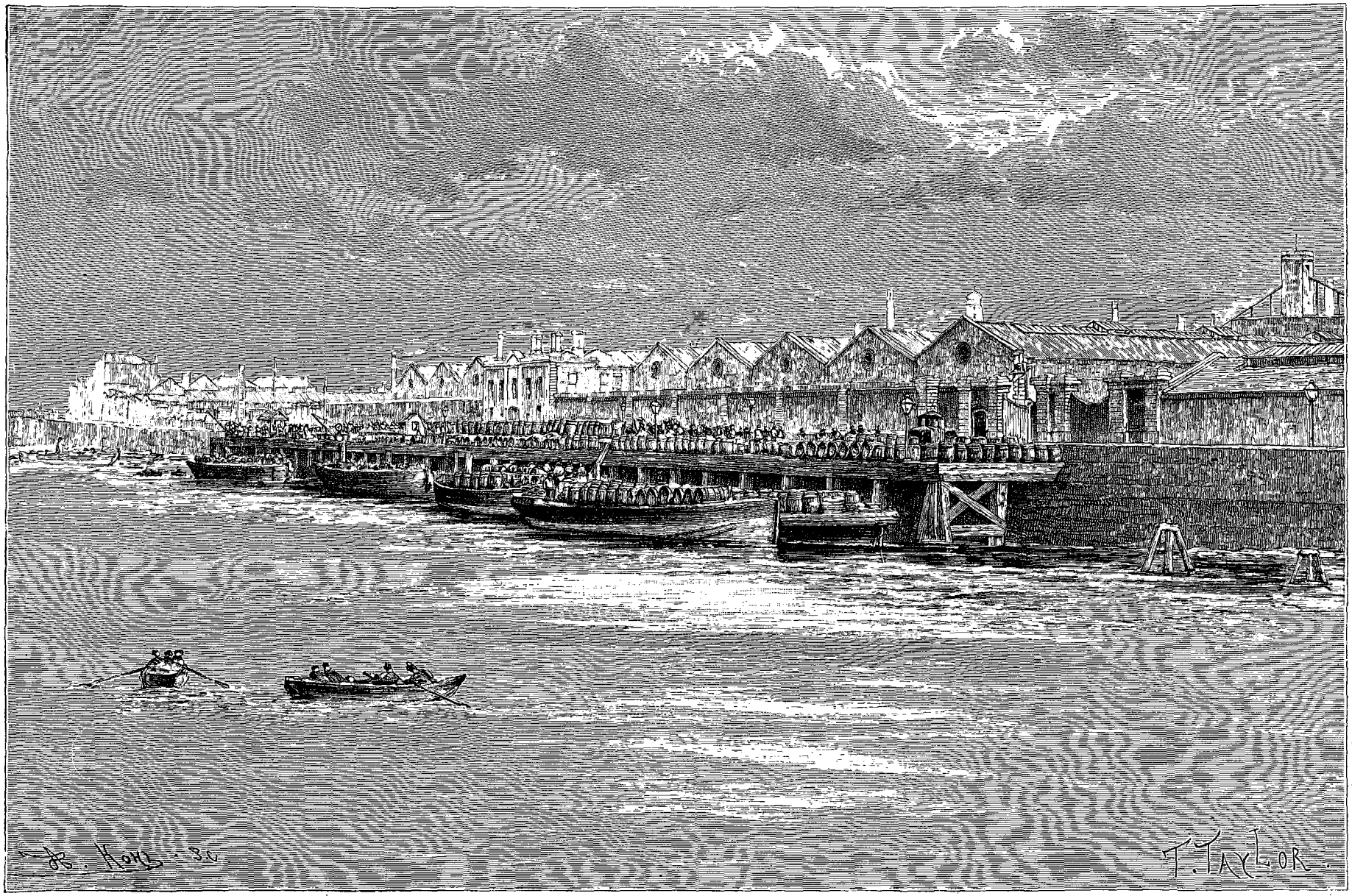


Châsse de la cloche de Saint-Patrick (musée de Dublin). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Cependant Dublin est une ville morte, — endormie tout au moins. Pendant la seconde moitié du siècle dernier elle a traversé une période brillante. Le parlement national y retenait alors l'aristocratie et la *gentry*, et les mémoires du temps rapportent qu'on y menait joyeusement l'existence. Les théâtres étaient fort courus. Il y en avait deux dont la rivalité enflammait la haute société dublinoise. L'un avait été inauguré en 1661 par la traduction en vers du *Pompée* de Corneille, perpétrée par une aimable femme connue sous le nom de l « incomparable Orinda », avec prologue et épilogue de circonstance à allusions politiques, et intermèdes de musique et de danse. Plus tard y a joué le tragédien Thomas Sheridan, père du célèbre auteur dramatique et homme politique, et ses démêlés avec le public provoquaient non moins d'émotion qu'aujourd'hui les questions Coquelin et Sarah Bernhardt. Précédent encourageant pour les comédiens qui ne peuvent se résoudre à quitter les planches quand l'âge le commande, l'acteur Macklin fut engagé à ce théâtre dans sa quatre-vingt-quinzième année, au prix fort élevé pour l'époque de 50 livres sterling par représentation. C'était dans l'espoir sans doute de le voir mourir sur la scène, accident qui faillit arriver. La concurrence triomphait avec le beau Barry, jeune premier tragique adoré des femmes, rival de Garrick dans Othello et Roméo, et qui enlevait tous les cœurs quand il paraissait en Alexandre le Grand faisant à cheval son entrée à Babylone. En dehors de Shakespeare, les pièces de ce temps-là s'appelaient *Barberousse*, *l'Orphelin de la Chine*, *le Mari outragé*, *l'Officier recruteur*, *le Chien de Montargis*, *la Forêt de Bondy*, et les recettes moyennes montaient à 1 800 francs par soirée. S'il faut en croire les moralistes, qui font marcher de pair la passion pour le théâtre et le relâchement des mœurs, la capitale de l'Irlande devait être alors assez folâtre. L'immoral art français s'en mêlait aussi. Une de nos compatriotes, mime et danseuse de corde, répondant au nom expressif de Madame Volante, y dirigeait une troupe de ballet dans le style italien, avec le concours du bouffe Moreau, et d'un autre nommé Lalauze, qui ravissait d'aise le public par ses pastorales comiques dansées en sabots. Mais la pudeur du lord-maire s'offusqua de ces divertissements, et elle dut plier bagage après avoir gagné beaucoup d'argent en quelques années.

Ce temps est loin. Plus de théâtre permanent : rien que des troupes de passage, doublures de l'Opéra italien de Londres ou étoiles européennes en représentations, telles que Sarah Bernhardt, dont on y a dételé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Brasserie Guinness : quai d'exportation (voy. p. 23). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

1910 LEGS FERRÉ COLLECTION

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les chevaux. Plus d'autres fêtes que les froides réceptions officielles de la cour vice-royale. Plus de beau monde. Pas un membre de la pairie irlandaise n'a d'établissement à Dublin ; les grands propriétaires fonciers qui ne sont pas tout à fait ruinés viennent en automne chasser le *grouse* sur leurs terres, en tant que le permet le boycottage, et ils ne font que traverser la capitale à l'arrivée et au départ du paquebot. Les hauts fonctionnaires qu'y envoie la couronne envisagent leur séjour comme un acompte sur leurs années de purgatoire. Le hasard m'a fait assister au départ du lord-lieutenant, parvenu au terme de son office. Ces cérémonies se font en grande pompe. Très digne, de belle tournure, le marquis de Londonderry, pâle et visiblement ému, a traversé les rues à cheval, entre deux haies de soldats, entouré de son état-major et escorté d'un escadron de dragons. Dans une voiture à quatre chevaux conduite en daumont, lady Londonderry suivait avec ses enfants, dont l'aîné, beau garçon d'une douzaine d'années, porte le titre historique de vicomte Castlercagh. Attirée comme partout par le déploiement des forces militaires, la population se pressait sur leur passage, et comme il faut bien qu'une foule assemblée crie quelque chose, en Irlande surtout, où l'on est excitable et bruyant, Leurs Excellences ont été acclamées avec un enthousiasme suffisant. Un groupe de voyous débouchant de Sackville-Street ayant fait mine de siffler, la générosité naturelle aux foules — qui n'a d'égale que leur férocité, selon le pied dont elles partent — a accentué la manifestation sympathique. Ils y ont répondu comme il convenait, lui par des coups de chapeau, elle par le sourire figé des personnes officielles. Bref tout s'est passé le plus correctement du monde, et il n'aurait tenu qu'à lord Londonderry de se croire très populaire et de considérer la population dublinoise comme parfaitement « loyale ». Mais il sait ce qui en est. Personnellement il n'était ni aimé, ni haï : indifférent et plutôt respecté. Comme représentant de Sa Majesté britannique, il était l'ennemi héréditaire, ainsi que l'ont été tous ses prédécesseurs et que tous ses successeurs le seront. Les derniers adieux échangés, sans douleur de part ni d'autre, c'est avec un profond soupir de soulagement qu'il a déposé le fardeau vice-royal en mettant le pied sur le paquebot. Qui serait assez fou pour rechercher un poste dont les honneurs n'ajoutent guère à la dignité du grand seigneur qui en accepte le fardeau, où l'on ne peut faire aucun bien et où l'on est exposé à commettre beaucoup de fautes, où l'on n'a sous les yeux que de tristes spectacles et où l'on est contraint à de cruelles sévérités ? C'est bien vraiment par patriotisme que l'on accepte d'aller s'enfermer dans ce lugubre château de Dublin pour s'y ruiner au service de l'État.

La société dublinoise est exclusivement faite de haute bourgeoisie, souvent riche, toujours cultivée et intelligente, et dont on ne saurait trop vanter l'aimable sociabilité, l'hospitalité cordiale. Malheureusement elle se trouve si bien divisée par la haïssable politique, qu'elle n'existe pas au point de vue mondain. Il y a les protestants et les catholiques qui vivent en paix, mais non en confiance, les uns avec les autres : le passé de sang qui est entre eux ne saurait s'effacer en un jour. Plus grave encore est la scission entre sujets loyaux et rebelles. Ici la question se complique de la superposition de deux races qui se sont fondues dans une large mesure. L'Irlande n'est pas aussi unanime qu'on pourrait le croire sur la question patriotique. Elle est peuplée d'Irlandais et d'Anglo-Irlandais ; si ces premiers sont à peu près unanimement nationalistes, les seconds sont très partagés. Généralement les catholiques penchent vers la séparation, et les protestants tiennent pour l'union ; mais la règle est loin d'être absolue. L'égoïsme naturel aux heureux de la terre rend les riches catholiques assez indifférents en la matière ; d'autre part il est des protestants chez qui le patriotisme l'emporte sur la tradition religieuse. Pour ne citer que trois illustres agitateurs, Swift était ministre du culte épiscopal ; Grattan appartenait à la même Église ; M. Parnell est également protestant. Faut-il dire qu'il est aussi des ambitieux dont, en dehors des considérations de religion et de nationalité, l'intérêt est de s'attacher au parti qui brouille les cartes, afin d'y mieux faire leur jeu ? Et puis il y a les catholiques conservateurs et les catholiques libéraux, les non-conformistes à tendances républicaines et les épiscopaux à principes autoritaires, le groupe socialiste politiquement allié au parti nationaliste, mais qui, le cas échéant, ferait autant d'opposition au *home-rule* de M. Parnell qu'aujourd'hui au gouvernement de lord Salisbury. La politique irlandaise est une *olla podrida* des éléments les plus divers, qui mijotent dans la même marmite en donnant autant de bouillons différents. Une même famille compte des membres aussi résolument unionistes que d'autres sont nationalistes passionnés. Le moyen de constituer avec tout cela une société homogène ? Pas une tentative de conciliation ne peut aboutir. J'en citerai comme exemple une jeune femme absolument indépendante par sa fortune et sa situation, jouant un peu à Dublin le rôle de *professional beauty*, qui, quoique lancée dans le parti *home-ruler*, était reçue sur un pied d'assez grande intimité au château et chez le commandant en chef des troupes, prince Édouard de Saxe-Weimar. Un jour elle se retire d'une fête de charité à laquelle elle avait promis son concours, parce que l'orchestre avait ouvert la séance en jouant le *God save the Queen*. Jubilation des nationalistes, scandale dans les cercles officiels, si bien qu'en présence de la froideur de certains accueils elle a cru devoir transporter ses pénates à Paris pour quelque temps.

Le moyen le plus sûr de s'épargner ces ennuis est de rester chez soi. Il n'y a pas ici de mondanité : c'est une grande ville de province où l'on vit comme dans une petite. Les élégances sont inconnues, le train des gens riches même est des plus simples. On ne s'y ennuie pas davantage pour cela. L'Irlandais de toutes les classes porte en soi un fonds inépuisable de gaieté et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sackville-street. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de vie; il n'est ni blasé ni sceptique, et s'amuse de rien, comme un enfant. Les Dublinois ont une solennité annuelle qui est chez eux ce que sont à Rome les « fonctions » de la semaine sainte : je veux parler du concours hippique qui s'y tient à la fin d'août. La chance que j'ai eue de m'y trouver à ce moment aurait pu se transformer en un désastre : j'arrivais à l'improviste, très innocemment, d'un voyage dans l'intérieur, et j'ai pensé coucher à la belle étoile. Plus un lit d'hôtel vacant, les cuisines flambant du matin au soir, un cliquetis général de verres et de fourchettes, une mousqueterie continue de bouchons de champagne qui sautent, les garçons abrutis ou affolés, à moins qu'ils ne fussent gris. Dans les rues en fête les types les plus divers accourus de tous les coins du pays : marchands de chevaux et gros fermiers aisés, gentilshommes campagnards à la physionomie bien nationale : les vieux, replets et fleuris, le nez rubicond, la barbe longue, sanglés dans un gilet blanc et une redingote noire ; les jeunes, blancs et roses comme des filles, en culottes bouffantes et houseaux de cuir, jaquette de *tweed* couleur de moutarde avec une cravate bleu de ciel ou écarlate. La ville était remplie des éclats de leur joie exubérante. Les femmes avaient sorti leurs plus fraîches toilettes, d'un goût d'ailleurs déplorable, dans lesquelles elles trouvent souvent moyen d'être jolies. Le concours se passe en plein air, sur de beaux *paddocks* gazonnés où l'on galope les bêtes, deux mille six cents échantillons de la race irlandaise, pour la plupart fort beaux : étalons de pur sang dont la généalogie remonte aux croisades, superbes poulinières, *hacks* et *cobs* de chasse qui sont de merveilleux sauteurs, poneys dressés pour le jeu de polo, affectueux et intelligents comme des chiens de Terre-Neuve et souvent à peine plus gros. Les enfants d'Érin se piquent d'être plus *sportsmen* encore que ceux d'Albion et d'avoir inventé les *steeple-chases*. Le plus difficile obstacle des champs de course, un mur de terre entre deux fossés, ne s'appelle-t-il pas « banquette irlandaise »? Ils sont nés cavaliers et montent avec un aplomb, une énergie, une solidité d'assiette, qu'ils doivent sans doute à l'absence de manèges et de professeurs d'équitation.



Cimetière de Glasnevin (voy. p. 30 et 31). — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle d'O. de Champeaux.

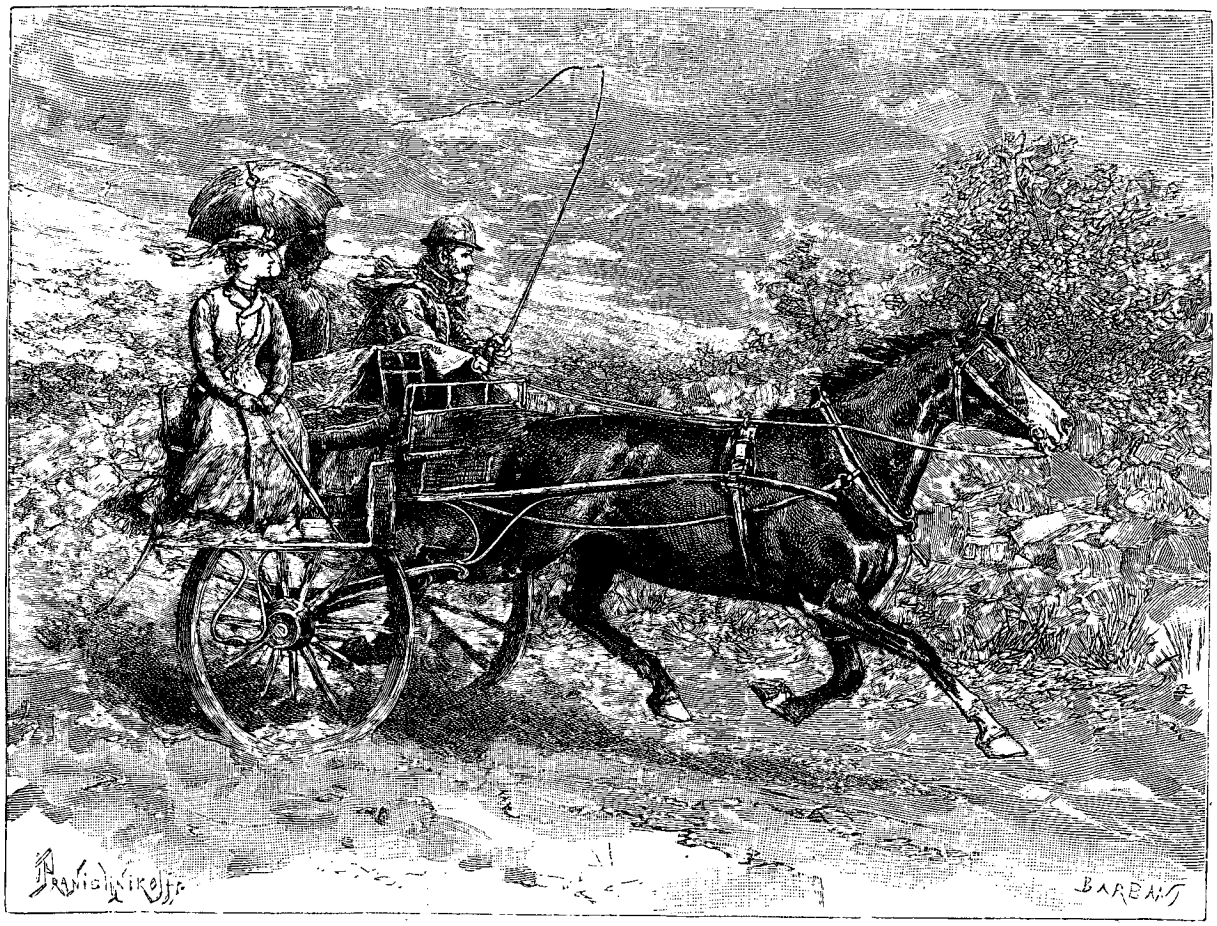
VII

Parlant de chevaux, il n'est pas hors de propos de dire un mot des voitures. La rage qui nous tient d'introduire dans notre langue des mots empruntés aux langues étrangères n'a d'égale que notre ignorance de leur sens véritable; il est juste d'ajouter qu'il en est tout à fait de même des mots français que s'approprient les étrangers. Ainsi nous appelons *cab* l'étrange véhicule britannique que l'Exposition de 1889 a acclimaté dans Paris; or ce mot est la désignation générique de tous les fiacres. En Irlande on dit *car*, qui, à en croire les dictionnaires, voudrait dire *char*; mais il ne faut jamais croire les dictionnaires. *Car* signifie fiacre en irlandais, comme *cab* en anglais, — ne pas confondre avec *cart*, qui des deux côtés du canal Saint-Georges a le sens très précis de « charrette ». Ajoutez le qualificatif *jaunting*, « léger, pimpant », et vous aurez le nom complet de la voiture nationale irlandaise, véhicule extravagant qui est le premier sujet d'étonnement du nouveau débarqué. Imaginez deux cacolets ajustés à une sorte de coffre étroit et long reposant très haut sur deux roues, chaque cacolet fait d'une banquette à deux places, avec une étroite plan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chette mobile pour les pieds, et sur laquelle vous êtes assis perpendiculairement aux brancards. Si vous êtes seul, le cocher se place dos à dos avec vous, et il conduit de biais, dans une posture qui serait absolument gauche s'il n'en avait une telle habitude qu'il trouve moyen de s'en tirer avec grâce. Il l'affectionne même tellement que lorsque vous êtes deux il met une résistance caractérisée à céder sa place. Si l'on insiste pourtant, à plus forte raison si l'on est trois ou quatre, force lui est de s'asseoir sur un étroit petit siège placé à l'avant du coffre, un pied posé sur chaque brancard, comme les *vetturini* napolitains conduisant leur *corricolo*. De la sorte vous pouvez tenir cinq dans cette sorte de brouette ; parfois s'y met-on sept, trois dans chaque cacolet, non sans peine, il est vrai, plus au besoin des sacs et des valises sur le coffre qui en fait l'axe. Ajoutez que, ce coffre étant creux, l'intérieur, qu'ils appellent « le puits », peut encore contenir un certain nombre de colis. C'est une plaisanterie traditionnelle, chez les cochers qui offrent leur voiture, de dire : « Quatre belles places, Votre Honneur, et deux autres dans le puits ».

Raille qui voudra le *jaunting-car* ; mais est-il un autre véhicule à deux roues susceptible d'en porter autant? Extrêmement léger, parfaitement suspendu, d'une telle



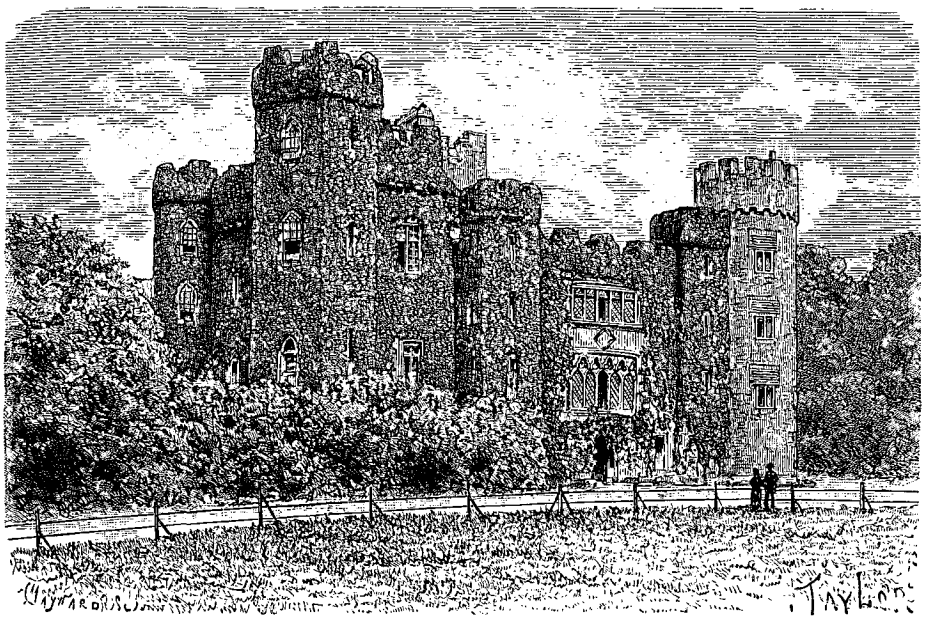
Jaunting-car. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

stabilité que le conducteur ne s'inquiète même pas d'équilibrer son chargement, tenu avec un soin qui détonne en ce pays dont la propreté n'est pas la vertu dominante, et attelé d'un de ces enragés petits chevaux irlandais, sans apparence au repos, mais doués de rares qualités de fonds et de vitesse, il file d'un train d'enfer, sans jamais verser ni accrocher. Observez que le client est assis face au vide, sans rien pour le retenir, et vous comprendrez que les premières fois il redoute à chaque tournant d'être projeté tête la première sur le pavé. Il a bien la ressource de se cramponner à la mince rampe de fer qui fait comme un bras à son fauteuil suspendu, mais cela est aussi mal porté que pour un cavalier se tenir au pommeau de sa selle. Aller en *jaunting-car* est un art pour lequel sont requises certaines aptitudes physiques. Les personnes de forte corpulence, par exemple, ont quelque peine à s'y hisser au moyen d'un marchepied à peine plus large qu'un étrier, qui se trouve à une hauteur de deux bons pieds au-dessus du sol. Il est plus difficile encore d'en descendre, opération qui ne peut se faire qu'à reculons et en tâtonnant pour trouver ce maudit marchepied. Il ne faut pas non plus être pusillanime, mais se confier à sa bonne étoile, en se disant que puisque l'Irlande entière fait usage de ce singulier véhicule, c'est qu'il n'offre pas plus de danger qu'un autre. On se sent un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu là-dedans comme à cheval, et si l'on a l'expérience de l'équitation ou des qualités naturelles d'assiette, on s'y fait très vite. Pour s'y trouver bien, il n'y a qu'à tirer un peu le coussin par un bout, de façon à se faire comme un dossier à une des extrémités de la banquette, puis de s'asseoir de biais, un coude appuyé sur le coffre, un pied ballant, l'autre posé sur la planchette, et de s'abandonner aux mouvements du cheval. Cette posture est bien un peu indiscrète pour les femmes, dont les jupes se trouvent fouettées en coup de vent, à la hauteur des yeux des piétons; mais on y est habitué et personne n'y entend malice.

Et puis le *car* offre tant d'attraits, ne fût-ce que celui de la conversation du cocher, avec qui on se trouve bec à bec! Quand il fait de la boue, on serait, il est vrai, éclaboussé à chaque tour de roue s'il n'y était pourvu au moyen de couvertures dont votre automédon vous enveloppe les jambes avec autant de soin que s'il bordait un enfant. S'il pleut — ce qui arrive souvent dans l'île d'Émeraude, — ah! par exemple, s'il pleut, on est bien mouillé; mais ici cela ne tire pas à conséquence. On ne se sépare guère de son mackintosh ni de son parapluie; les eût-on oubliés, on a un fonds d'imperturbable philosophie en ce qui concerne les averses. Bref, le *car* pourrait être comparé à ces gens remplis de défauts, voire de vices, qui se font aimer de tout le monde. Un bon Irlandais le préfère à toute autre voiture; il y a des cars de maître, comme ailleurs des victorias, conduits par un cocher très correct, en bottes à revers et culotte de panne. On en fait une affaire de patriotisme, et lorsque l'été dernier lord Dufferin est venu célébrer le mariage de sa fille au milieu de ses vassaux de Clandeboye en Ulster, la presse locale a constaté avec satisfaction que le noble marquis



Château de Malahide. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et sa famille ont fait en *jaunting-car* leur entrée dans le domaine. Dublin possède bien un certain nombre de voitures fermées à quatre roues, à l'usage des valétudinaires, des douairières pusillanimes et des voyageurs encombrés de gros bagages; mais en dehors de ces cas particuliers on tient pour une calamité de ne trouver sur la place qu'un *growler* — équivalent de « guimbarde », — comme on les appelle dédaigneusement.

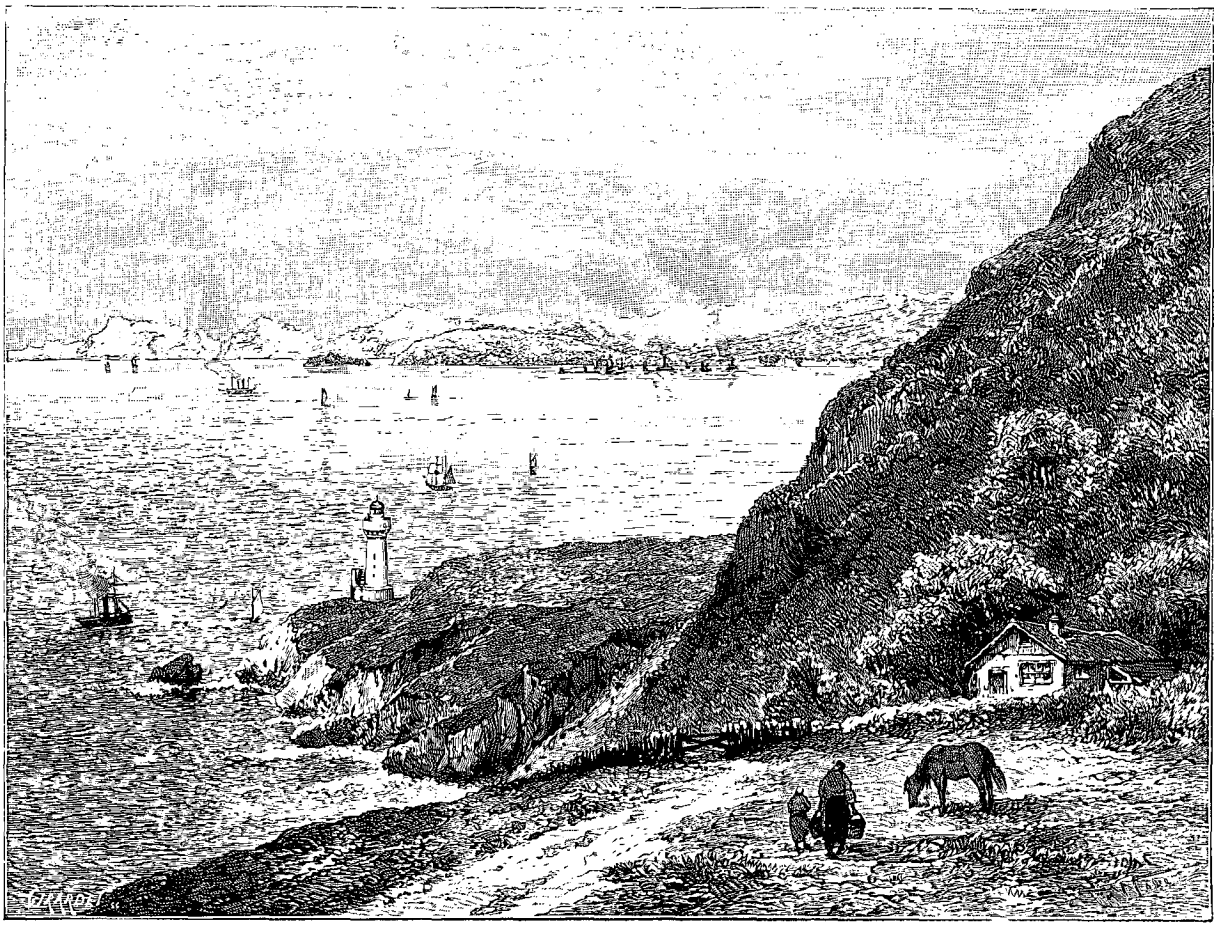
A deux ou à quatre roues, la course coûte six pence, modicité de prix qui permet aux Dublinois d'en faire un fréquent usage. Comme tous leurs compatriotes, ils aiment le mouvement et sont en déplacement continuel. Dès qu'ils ont quelques jours devant les mains, ils bouclent leur valise : aussi leurs plus beaux magasins sont-ils ceux d'articles de voyage. S'ils n'ont pas de loisirs ou pas d'argent, ils s'en vont passer le dimanche aux environs, et une de leurs promenades favorites est le cimetière suburbain de Glasnevin. L'endroit est d'ailleurs fort gai : sablé, gazonné, planté de beaux arbres et de jolis bosquets, avec de nombreux bancs au croisement des allées, un vrai jardin de plaisance. Au temps des fameuses « lois pénales », les plus oppressives qui aient jamais été en vigueur dans un pays civilisé, il était aussi difficile aux catholiques d'Irlande de mourir que de vivre, — et en 1832 encore, après l'abolition de toute tyrannie religieuse, il était interdit au clergé romain de dire les dernières prières dans un cimetière sans l'autorisation spéciale de l'évêque protestant qui en avait la garde. Aussi ces lieux funèbres étaient-ils souvent le théâtre de véritables batailles livrées sur les cadavres. L'Association catholique mit un terme à ces scandales en installant à l'usage de ses coreligionnaires le cimetière de Glasnevin, dont, par une coquetterie de tolérance à l'égard de l'Église épiscopale, l'accès est ouvert aux protestants. Mais ceux-ci ne profitent guère de la latitude qui leur est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laissée; morts comme vivants ils aiment mieux faire bande à part, et on les inhume habituellement dans leur cimetière particulier de Mont-Jérôme, non moins riant et fleuri. Au milieu de celui de Glasnevin s'élève une tour ronde en granit, haute de 60 mètres, copie de cet antique monument national que nous retrouverons partout en Irlande, et sur l'origine duquel les archéologues disputent éternellement sans parvenir à se mettre d'accord. Elle marque la tombe de Daniel O'Connell.

Pour bien juger de la beauté de la baie de Dublin, il faut aller jusqu'au petit port de Howth, situé au bout de la presqu'île escarpée qui la ferme du côté du nord. On y arrive en chemin de fer, en traversant la plaine de Clontarf, où, le vendredi saint de l'an 1014, le pieux et brave ard-reigh Brian Boru, fils de Kennedy, livra aux Danois la bataille qui mit fin à leur domination en Irlande, victoire payée de la vie du vieux monarque, tombé avec son fils Murdach et son petit-fils Conan. Transportés dans la cathédrale d'Armagh, les glorieux cadavres furent veillés pendant douze nuits, au milieu des larmes et des prières d'un immense concours de clergé et de peuple. Il ne reste plus trace de leurs sépultures, l'église ayant été depuis brûlée dix-sept fois.

L'Irlande est un monceau de ruines ecclésiastiques.



La baie de Dublin (voy. p. 32). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

A peine a-t-on mis le pied dans le village de Howth, on tombe sur les restes d'une abbaye du XIIIe siècle : partout nous en rencontrerons. Les seigneurs du château voisin y sont ensevelis. C'étaient, disent les chroniques, de preux chevaliers, courtois, sages et vaillants. Leur maison est issue d'un baron de la Table-Ronde, nommé sire Amaury Tristram de Valence, et a pris le nom de Saint-Lawrence à la suite d'un vœu fait par l'un d'eux à son saint patron sur un champ de bataille. Depuis sept cents ans qu'elle a reçu l'investiture de ce fief, il n'y a pas eu dans la famille d'interruption de succession directe, jamais de confiscation, et le domaine est demeuré intact. Une telle stabilité n'a d'autre exemple dans l'histoire irlandaise que celle des lords de Malahide, dont le vieux manoir couvert de lierre est situé non loin de là. Les Talbot étaient pourtant de grands batailleurs; lady Maud Plunket, qui avait épousé l'un d'eux, sir Richard, en pourrait porter témoignage, car son épitaphe nous dit qu'elle fut en un même jour fille, femme et veuve.

L'histoire du port de Howth est un exemple frappant de l'incurie brouillonne qui de tout temps a présidé à l'administration de l'Irlande. On s'était mis en tête d'en faire ce qu'est aujourd'hui Kingstown, à l'extrémité opposée de la baie : la tête de ligne maritime pour les communications avec l'Angleterre. De grands

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaux y furent exécutés, et à peine étaient-ils terminés qu'on s'apercevait de l'impossibilité où étaient les bâtiments de fort tonnage d'entrer au port. Si bien qu'un demi-million de livres sterling a été dépensé pour assurer un abri à quelques méchants bateaux de pêche. La légèreté des gouvernants, au surplus, n'a d'égale que la mollesse des gouvernés. Les habitants de la presqu'île de Howth laissent les pêcheurs écossais et anglais prendre les harengs, dont des bancs immenses traversent leurs eaux. Des centaines de barques étrangères mouillent dans le port pour saler leur poisson, et pendant quelques jours une grande animation y règne. Puis elles mettent à la voile, et Howth demeure désert jusqu'à l'été suivant.

Elle est bien belle, la baie de Dublin, vue du plateau couvert de bruyères qui s'étend au sommet du Ben-Edar. A ses pieds on a la tour blanche du phare, qui se dresse sur un rocher isolé, à la pointe extrême du « nez de Howth », emplacement d'une vieille forteresse celtique d'où jadis des princes pilleurs d'épaves attiraient les navires par des signaux trompeurs. En face, tout près de la côte, c'est la petite île dite l'Œil-de-l'Irlande, qui semble monter sa garde de sentinelle avancée. Elle est déserte depuis que le prince Nessan, fils d'un roi de Leinster, y est mort en odeur de sainteté, dans un ermitage dont il reste de curieuses ruines remontant au VIe siècle, épaisses murailles de galets roulés et de silex. A droite s'arrondit la baie ourlée de sables blancs sur lesquels vient doucement mourir la mer, et que barre tout au fond le long brise-



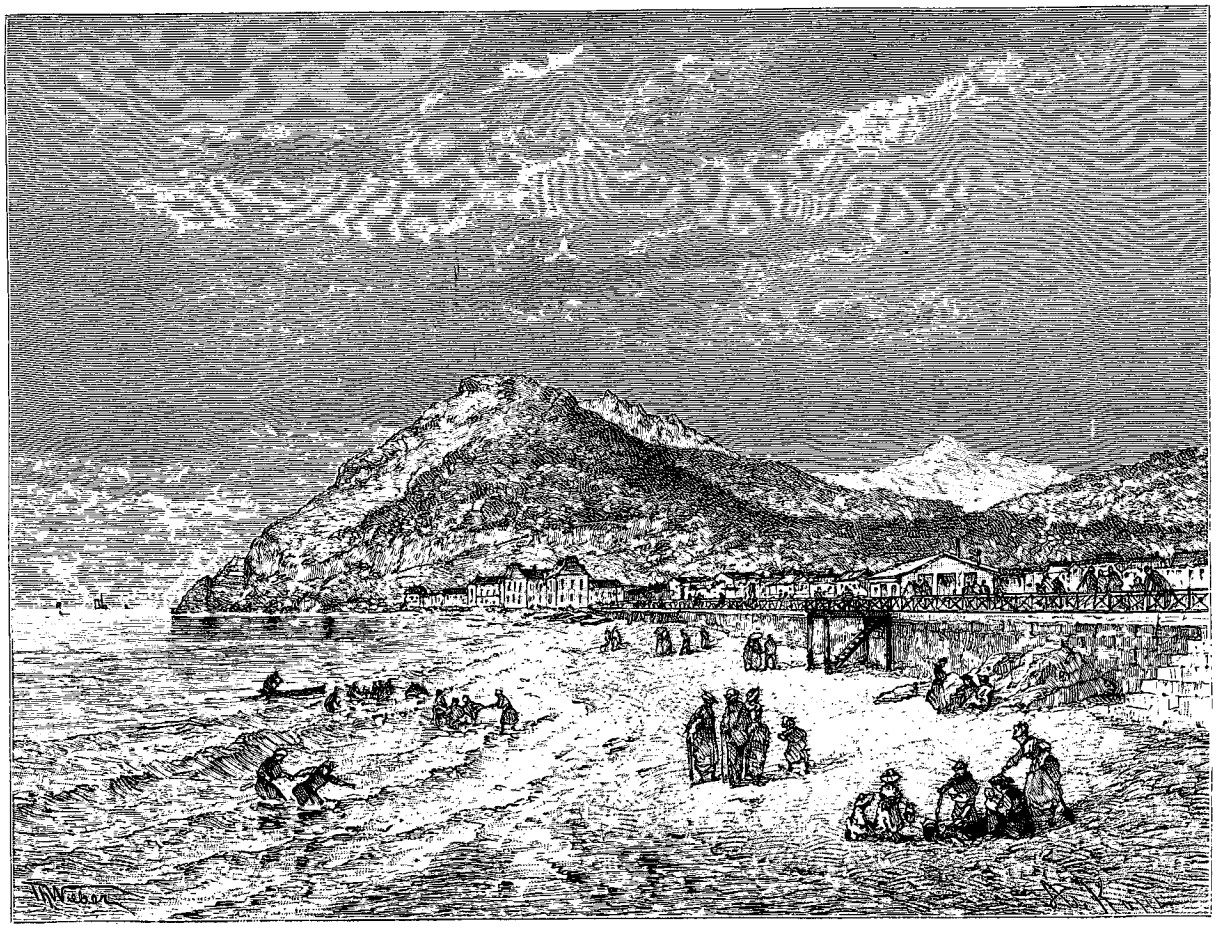
L'Œil-de-l'Irlande. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle d'O. de Champeaux.

lames du port. La silhouette de la ville, avec ses clochers innombrables, s'estompe dans une légère brume sur la verdure sombre des arbres de Phœnix-park, et une succession de villas étagées de terrasse en terrasse la prolonge jusqu'à Kingstown, dont les grandes maisons blanches frappées par le soleil font une tache éclatante. Placée en vigie à cette extrémité de la baie, l'île de Dalkey est comme un autre œil de l'Irlande surveillant l'horizon. Au delà s'étend la côte, à perte de vue vers le sud, coupée par la masse sombre du cap de Bray. Descendant presque à pic jusque sur la grève, les falaises rocheuses de Killiney dressent leur muraille de granit blanchi par l'écume, plaquées par places de mousses grisâtres et de jaunes saxifrages. Au-dessus, faisant une ceinture à la baie, se dessine la ligne harmonieusement brisée des montagnes de Wiklow, dominée par les Pains de Sucre, à la pointe desquels flottent de petits nuages fouettés de blanc. En face, le large roule à l'infini ses vagues bleues, traversées de grandes ombres fugitives qui semblent projetées par des vols invisibles d'oiseaux fantastiques. Les baies sont vues bien plus à leur avantage de la terre que de la mer; la raison en est sans doute que dans ce dernier cas on tourne le dos au trait principal de leur beauté, cet horizon fuyant et subtil, jamais immobile, jamais semblable à lui-même, que fait une ligne basse de ciel se noyant dans une ligne d'eau.

MARIE ANNE DE BOVET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plage de Bray. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES MONTAGNES DE WICKLOW

I

Bray, « le Brighton de l'Irlande », disent les Dublinois, mordus par ce féroce amour-propre des pays pauvres et inconnus désireux de se hausser au niveau des renommées établies ; « la reine des plages », ajoutent-ils avec leur habituelle emphase de langage. C'est le traditionnel compliment de vaudeville : « Votre fille est la reine du bal ». Quoi qu'il en soit de sa royauté, Bray est un endroit charmant, beaucoup plus joli comme site que Brighton et Trouville. En bons insulaires, les Irlandais adorent la mer, et dès qu'il y a quelque part un bout de plage grand comme la main, ils y courent en foule. Ils ont raison, car peu de côtes sont aussi belles que les leurs, à cause de cette particularité rare que, l'île affectant une forme de cuvette, les montagnes se trouvent suivre le rivage d'une façon presque continue. Elles y gagnent en apparence d'élévation, d'abord parce que l'œil en embrasse plus facilement la ligne verticale, ensuite parce que leur base se trouve exactement au niveau d'une surface absolument plane, et elles font un arrière-plan vigoureux aux baies et aux criques dont la côte est dentelée. Les vagues déferlent avec plus de violence sur cet obstacle qui leur barre la route, et les nuages dont se couronnent les sommets, se mêlant à ceux qui montent des embruns de la mer, font ces beaux ciels brouillés et tumultueux qui réjouissent le cœur des peintres de marine. C'est mer-

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veille que les effets résultant de la combinaison de ces trois jeux de lignes, de ces trois harmonies de couleur : la montagne, le ciel et l'eau !

La ligne de Dublin à Bray est extrêmement fréquentée pendant la saison balnéaire. Tout le long de la voie, dont à marée haute les lames viennent battre l'épaisse muraille de clôture, c'est une succession de villas où les maris viennent retrouver leurs femmes après l'heure des affaires. L'œil, si fâcheusement blessé par la misère, la vétusté, la malpropreté de Dublin, se repose avec délices sur ces blanches maisons de plaisance, entourées de coquets jardins qui dominent la grande baie bleue. Un peu plus loin que Kingstown, on entre dans la baie de Killiney, fermée au sud par le cap de Bray, au nord par l'îlot rocheux de Dalkey. L'importance stratégique de cette sorte de fort détaché naturel saute aux yeux du plus innocent en ces matières; aussi l'histoire en fait-elle de fréquentes mentions, depuis l'époque païenne où le chef milésien Seadhgha y a construit un bastion dont il reste quelques vestiges, à côté des ruines de l'oratoire de Saint-Bénédict, datant des premiers âges chrétiens, de la batterie rasante et d'une de ces tours de garde qu'on appelle ici *martello*, telles qu'il en a été élevé sur toute la côte d'Irlande à la fin du siècle dernier, en prévision de l'invasion française, dont le spectre hantait les nuits du château.

A partir de Shanganagh, pittoresquement niché au flanc d'un de ses contreforts, la chaîne de Wicklow se rapproche de la mer, dans laquelle par endroits elle descend presque à pic. Bray est composé exclusivement d'hôtels et de pavillons pour les baigneurs, groupés au pied d'un promontoire de granit semblable à un éléphant gigantesque et bonasse, qui abrite de sa lourde masse la « parade », long môle dont est barrée la plage. C'est la foire aux vanités de Dublin. Les femmes y étalent leurs toilettes claires : fourreau de calicot blanc traversé d'une écharpe safran ou orange, avec une jaquette de drap cannelle, un chapeau canotier en paille, bas noirs et souliers de veau jaune — ou bien robe de mousseline avec une palatine de fourrure. Le goût pour les costumes frais que l'on a dans tous les pays où il ne fait jamais chaud, et d'autre part la nécessité de se prémunir contre les brusques sautes de temps d'un climat extrêmement variable, aboutissent à ces étranges combinaisons. Les filles d'Érin sont volontiers jolies, et elles ont pour les différencier de leurs sœurs d'Albion une indolence de démarche, un laisser-aller de tenue tout à fait antibritanniques. Les enfants sont charmants, pétris de fraises et de crème, avec de grands yeux de myosotis ou de velours, et d'abondantes toisons frisées blondes ou brunes, mollets au vent, robustes, sains et frais comme la rosée, le regard vif, le geste hardi. Ce doit être vrai que le ciel bénit les nombreuses familles, car il n'est nulle part d'aussi beaux enfants que dans la prolifique Irlande, aussi bien les gamins en culottes sans fond qui ramassent du varech sur la grève, que les petits riches en jersey de marin brodé d'ancres d'or, et que ces bébés dont la tête d'angelot joufflu se perd dans les profondeurs d'une immense capote Greenaway en mousseline chiffonnée.

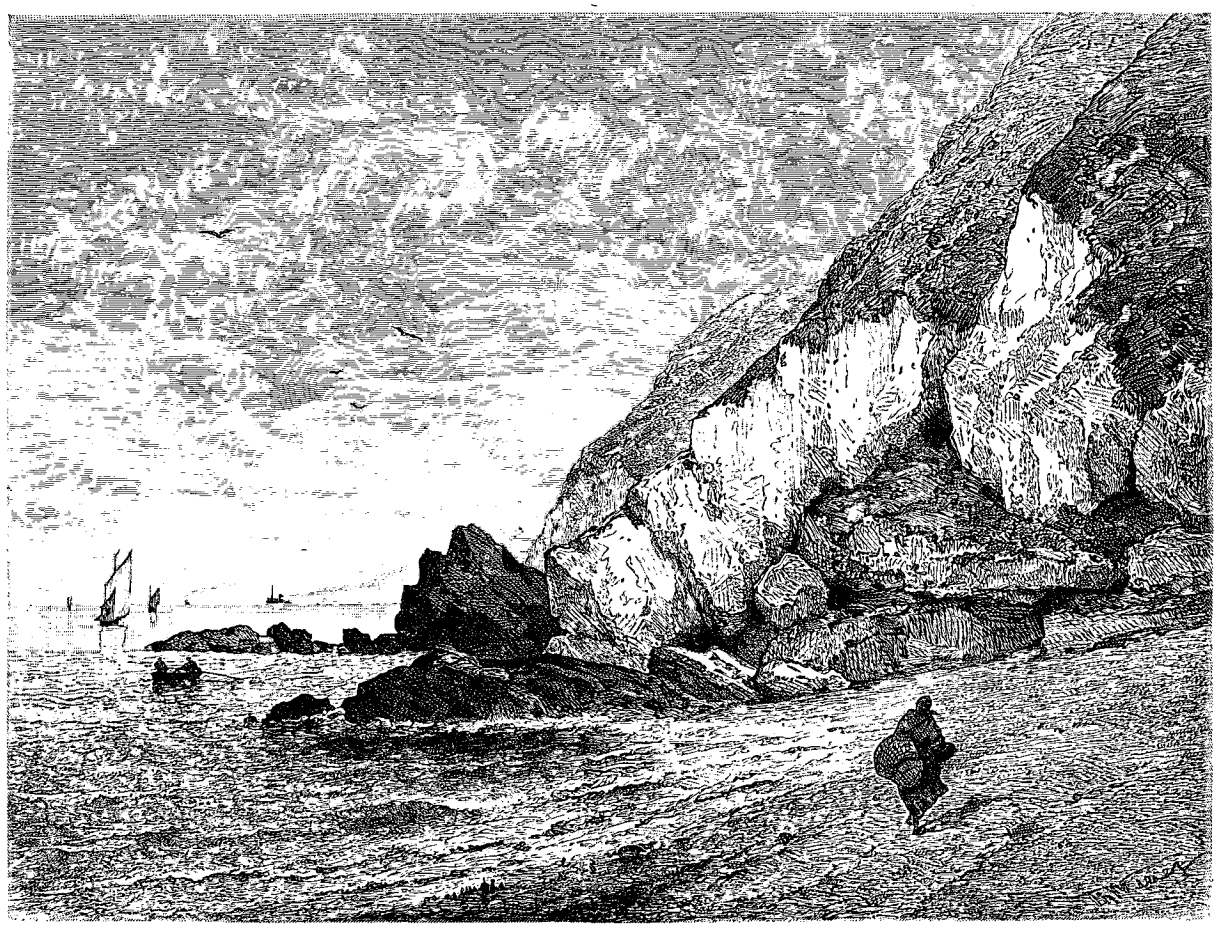
Le touriste paresseux qui n'a pas la vocation alpiniste, et qui savoure d'autant mieux les beautés de la nature qu'il a moins de peine pour s'en procurer la vue, trouve ici de quoi se satisfaire. De la route en corniche qui escalade le cap de Bray et va toujours montant au flanc d'une muraille de roc entaillée de place en place par des éboulements, on a des vues d'ensemble pareilles à des décors de théâtre. Ce massif est un des plus considérables de l'Irlande, et son sommet principal, le Lugnaquilla, atteint une hauteur de 1 000 mètres. Quoique d'une élévation moindre, les deux cônes inégaux dits les Pains de Sucre paraissent le dominer. Les indigènes ne manquent pas de vous dire, au sujet de ces deux pics, que leur nom celte signifie « Lances d'Argent », et que ce sont les conquérants qui à cette élégante image ont substitué l'appellation actuelle, bien digne d'une nation d'épiciers. N'en déplaise au patriotisme des Irlandais et à leur imagination poétique, je la trouve infiniment mieux appropriée que l'autre. Il en est qui disent « Lances d'Or », contradiction explicable par ce fait qu'elles sont dorées aux flamboiements du soleil couchant et argentées dans la brume légère du matin. On s'oublie volontiers sur cette route dont les brusques tournants mènent fort loin — ces tournants taquins qui à chaque pas irritent la curiosité de voir ce qui est derrière. Si l'on était en humeur de philosopher, on pourrait assez justement comparer un chemin de ce genre à l'existence humaine, faite aussi de replis et de détours qu'on a la fièvre de sonder les uns après les autres, comme si l'on ne savait pas ce qui vous attend au dernier. Mais quand la fatigue vous prend enfin, ou que votre curiosité s'émousse, vous n'avez qu'à vous laisser choir sur une pierre, où, le menton dans la main, vous vous hypnotisez dans la contemplation de la mer infiniment bleue. Et si vous êtes de ceux à qui ne suffit pas la sensation délicieusement enveloppante d'une vision aux lignes vagues comme celles d'un rêve, mais à qui il faut la perspective d'un objet défini, regardez fixement l'horizon : par le temps clair, vous apercevrez à travers le canal Saint-Georges les montagnes du pays de Galles — du moins l'affirme-t-on. Vous avez même la chance, vers la fin du jour, de voir le paquebot-poste arriver d'Angleterre sous sa longue traînée de fumée noire. Il est des gens qui préfèrent cette vue à celle des mouettes rasant la vague du bout de leurs ailes blanches.

II

Pénétrer dans les montagnes de Wicklow ne présente ni difficulté ni fatigue, les routes y sont belles et les voitures ne manquent pas — il y en a même trop. Toute médaille a son revers. S'il est agréable au voyageur de trouver à commandement des moyens de locomotion — et il en est ainsi dans les coins les plus reculés de l'Irlande, — la tyrannie de la promenade forcée est vrai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment intolérable. Les cochers irlandais ne peuvent souffrir vous voir à pied : il semble que vous leur fassiez une injure personnelle. A peine avez-vous franchi la porte de la gare, ils s'empressent autour de vous. Nulle résistance ne les désarme. Marchez-vous, ils vous suivent au pas ; courez-vous, ils se lancent au trot; si vous vous asseyez, ils s'arrêtent; quand vous vous levez, ils repartent, ne vous perdant pas des yeux et vous agaçant du bout de leur fouet. L'imprudence d'un regard jeté dans leur direction les amène à vos côtés, et ils commencent à vous étourdir de leurs discours insinuants. « Un *car* bien élégant, monsieur. Un beau petit cheval tranquille comme un agneau, mylady, et qui va comme le tonnerre, Votre Honneur. Je vous conduirai à une belle cascade que toute la « qualité » va voir et qui n'a pas sa pareille dans la douce vieille Irlande, pour sûr ; et à une élégante vieille ruine que des *ladies* et des *gentlemen* viennent de bien loin pour en faire le dessin, Votre Honneur — et je vous expliquerai toutes les curiosités de l'endroit, plaise à Dieu oui ! — et j'ai de bonnes couvertures pour que mylady ne prenne pas froid, gloire à Dieu là-haut ! Sûr, des personnes comme vous ne voudraient pas être venues dans notre endroit sans avoir vu le ravin où l'amoureux s'est précipité —



Le cap de Bray. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

que la Sainte Mère du ciel bénisse son âme ! — quand il a trouvé sa belle au rendez-vous avec un autre, la vilaine, — que la malédiction de l'enfer soit sur elle ! » Cela peut durer ainsi des heures, sans point ni virgule. Perdre patience et dire des gros mots ne servent de rien : le cocher se met à rire. « Oh bien ! j'attendrai. Avant ce soir bien sûr que Vos Honneurs voudront faire la promenade. » Le meilleur moyen de mettre un terme à ces importunités est en effet de dire : « C'est bien, nous verrons.... tout à l'heure, après déjeuner. — *All right*, Votre Honneur, je serai là tout prêt. » Ah ! certes oui, il y est. Il y est si bien, que force vous est de sortir subrepticement par une porte de derrière, car devant l'hôtel non pas un cocher, mais dix à qui vous avez eu l'imprudence de donner la même parole d'espoir, stationnent en vous attendant, prêts à vous saisir au passage de force ou de gré.

La locomotion est plus coûteuse dans les provinces que dans la capitale, les cochers y vivant presque exclusivement du touriste pendant la belle saison. Il n'y a pas de tarif et les voitures se louent à prix débattu, au taux moyen de quatre pence par mille pour un voyageur, six pour deux, huit pour trois ou quatre — 40, 60 et 80 centimes. La difficulté est de s'entendre sur la distance que l'on a à parcourir. Pour le mille comme pour l'acre, la mesure diffère selon qu'elle est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

anglaise, c'est-à-dire statutaire, ou irlandaise. Le mille anglais est de 1609 mètres ; personne n'a jamais su au juste de combien est le mille irlandais. Le premier seul a valeur légale, mais c'est le second qui est d'usage courant chez les indigènes. Question d'amour-propre national : « On nous prend tout ce qui est irlandais, disent-ils ; on ne nous laisse que notre tourbe et notre misère. » Approximativement parlant, 11 milles irlandais valent 14 milles anglais. Mais savoir cela n'avance pas à grand'chose, les cochers avec qui vous faites marché exagérant toujours la distance ; puis, l'arrangement conclu, comme ils aiment à aller vite et que leurs chevaux sont excellents, vous êtes stupéfaits de voir qu'à les en croire vous auriez parcouru 15 milles en une heure. Autre complication. Parvenu au terme de la course, vous payez la somme convenue en y ajoutant un léger pourboire. « Ce n'est pas le compte, Votre Honneur », dit l'homme d'un air digne en vous tendant le shilling supplémentaire. Et il vous explique que son salaire n'était pas compris dans l'arrangement et qu'il est d'usage de lui donner deux pence par mille. J'ai parcouru toute l'Irlande sans pouvoir faire comprendre aux indigènes que la location d'une voiture et d'un cheval implique celle d'un cocher. Après s'être laissé intimider une fois ou deux, on résiste énergiquement à cette prétention, et, en les priant poliment de restituer le pourboire s'ils ne le jugent pas suffisant, on finit par s'en débarrasser. Inutile de dire qu'ils ne poussent pas le souci de leur dignité jusqu'à refuser les modestes présents d'Artaxerxès. Une fois éclairé par l'expérience, on a soin en faisant un marché de stipuler expressément qu'on ne devra rien au conducteur, « excepté sa générosité » ; le prix est forcé proportionnellement, mais on s'épargne l'ennui d'une discussion à l'arrivée. Pourquoi d'ailleurs cette préoccupation, louable chez un économiste, mais oiseuse et encombrante pour le touriste, de savoir ce qu'on paye au temps ou à la distance, combien le cheval, combien la voiture et combien le cocher? La question est de faire un prix, en bloc, pour une course déterminée, et, après un marchandage raisonnable, de sonder ses poches. Au bout du voyage on n'en aura pas déboursé un sou de plus, et on n'aura pas perdu de temps à ratiociner.

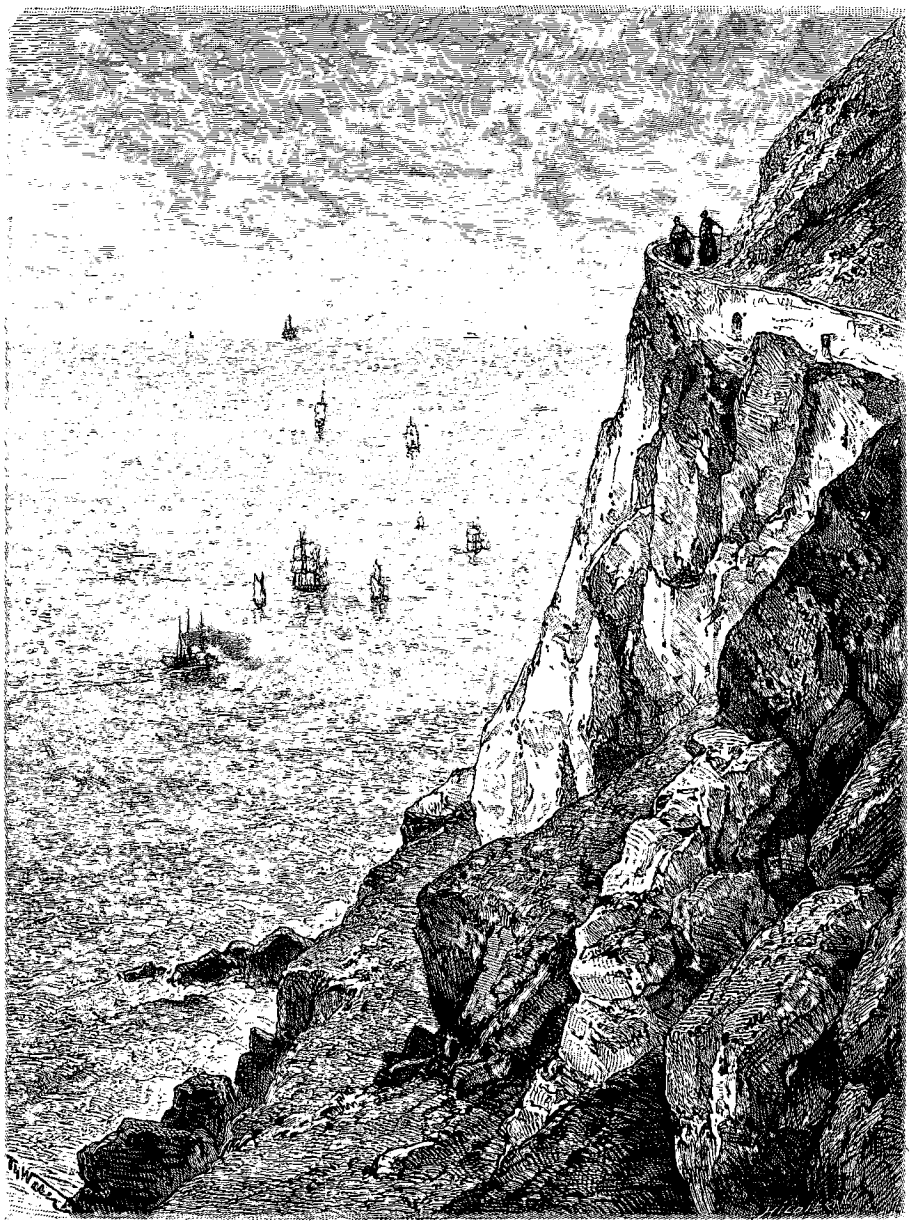
Après avoir fait la part des défauts du cocher irlandais, rendons honneur à ses qualités. D'abord il conduit fort bien, ce qui est la plus précieuse de toutes. En trois mois, pendant lesquels j'ai confié ma fortune à un nombre incalculable de véhicules, en ville, en plaine et en montagne, je n'ai été témoin que d'un seul accident. Encore, tant de tués que de blessés, n'y a-t-il eu qu'une malle fracassée, laquelle par malheur se trouvait être la mienne ; mais cette mésaventure personnelle n'altère pas l'équité de mon jugement. Les cochers irlandais joignent la hardiesse à la prudence et, quand la charge est lourde, pratiquent l'excellent système de monter à fond de train les côtes très rapides et de les descendre au trot relevé, mettant de préférence les chevaux au pas en plat, où ils soufflent mieux et où il est sans inconvénient qu'ils s'endorment. A peu près sans exception on les trouve sobres, polis, obligeants, très soigneux du confort de leurs clients et de la sécurité des bagages. Comme en ce pays de flâne le temps, contrairement à l'axiome anglo-saxon, n'a guère de valeur, ils s'arrêtent en route à votre caprice pour vous laisser admirer le paysage. Si vous manifestez le désir de prendre un bout de croquis, ils se permettent même de vous indiquer le meilleur point de vue, « dont un gentleman de Londres a fait un grand tableau ». Cela leur fait plaisir qu'on s'intéresse à leur pays. Enclins à la familiarité, mais en demeurant parfaitement respectueux, ils causent volontiers, sans excès de loquacité ; leur faconde leur sert à entortiller le client, et, une fois le but atteint, ils n'en font que ce que vous voulez. Si vous leur permettez de fumer leur pipe et que vous leur offriez une goutte de whisky à l'auberge où vous faites halte, ils sont parfaitement satisfaits. Avec cela, les voies de communication étant partout en excellent état, ce qui s'explique assez par le fait que la circulation y est peu considérable et presque uniquement de voitures légères, le touriste amoureux de liberté et de grand air ne peut rien faire de mieux que d'employer le plus souvent possible ce mode de locomotion.

Le district montagneux de Wicklow était au temps de l'indépendance le territoire des O'Byrne, des O'Toole et des Kavanagh, qui pendant longtemps, retranchés dans ces gorges étroites, ont donné du fil à retordre aux conquérants saxons. On sait que le peuple irlandais était divisé en tribus pastorales et guerrières analogues aux clans d'Écosse, nommées ici *septs*, vivant sur une terre commune laissée en vaine pâture, chaque membre de la « famille » — véritable sens du mot — possédant en propre un lot de superficie variable. Aussi chaque O'Byrne et chaque O'Toole, fût-il le plus pauvre des paysans, se considère-t-il comme le légitime propriétaire de la glèbe qui appartenait jadis à la tribu dont il porte le nom, dépossédé par des tyrans étrangers tels que lord Monck et lord Powerscourt, les deux grands landlords des environs de Bray. Quelques-uns ont échappé aux mailles du filet, et l'on cite, dans le comté limitrophe de Carlow, les Kavanagh de Boris-o-Kane, qui vivent encore sur le domaine de leurs pères. On vous dira même, comme la chose la plus certaine du monde, qu'ils descendent en droiture du Celte espagnol Bratha, bisaïeul de Milésius qui a colonisé Erin l'an 1400 avant J.-C. Après tout, on descend toujours de quelqu'un, dirait Brid'oison.

Des gens d'aussi ancienne lignée sont en droit de dédaigner le vicomte Powerscourt actuel, dont la pairie ne date que de 1743 ; mais il a sur eux l'avantage solide de posséder 26 000 acres de terre, quelque chose comme 14 000 hectares. Ce seigneur fait payer un shilling pour traverser la pittoresque gorge du Dargle qui lui appartient. Cette apparente cupidité a pour excuse qu'entretenant soigneusement le ravin, le chemin, les arbres, les bancs placés aux points de vue intéressants,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il lui faut les défendre contre une populace vagabonde et mendiante, qui ne tarderait pas à l'envahir. Ce serait dommage, car l'endroit est charmant. La « Vallée des Chênes » — *Daur-glin* en idiome gaélique — est une étroite coupure qui, sur une longueur d'environ un mille, sabre la montagne à une profondeur d'une centaine de mètres; un torrent rapide bouillonne au fond sur un lit de roches blanches, et la double muraille de granit est tapissée de lichen argenté, ainsi que de fougères rares, tandis que, au-dessus, des taillis de chênes et des hêtres de haute futaie font comme une toiture de feuillage qui maintient une fraîcheur perpétuelle. La poésie sauvage de ce ravin est gâtée par les nombreux pique-niques qu'y font les Dublinois. Trop civilisée



Route en corniche près de Bray (voy. p. 34). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

aussi, la belle cascade de Powerscourt, qui, 4 milles plus loin, descend presque perpendiculairement de la montagne, d'une hauteur de 300 pieds. Comme toutes les cascades, elle a ses caprices, et parfois en été ne se montre pas égale à sa réputation. Lors du voyage en Irlande de George IV, lord Powerscourt, honoré de la visite de Sa Majesté, avait pris ses précautions pour lui épargner un désappointement : un vaste réservoir avait été ménagé au-dessus de la chute pour y être vidé à un signal donné. Cette attention délicate, qui rappelait les villages artificiels semés par Potemkin sur les pas de sa souveraine en Crimée, demeura inutile. Le « premier gentilhomme d'Europe » professait peu de goût pour les beautés de la nature et une aversion marquée pour l'eau; il dîna si bien chez son fidèle sujet, dans la grande salle du château, longue de 26 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur 18 de large, qu'il ne lui resta ni le désir, ni la force de se transporter jusque-là.

III

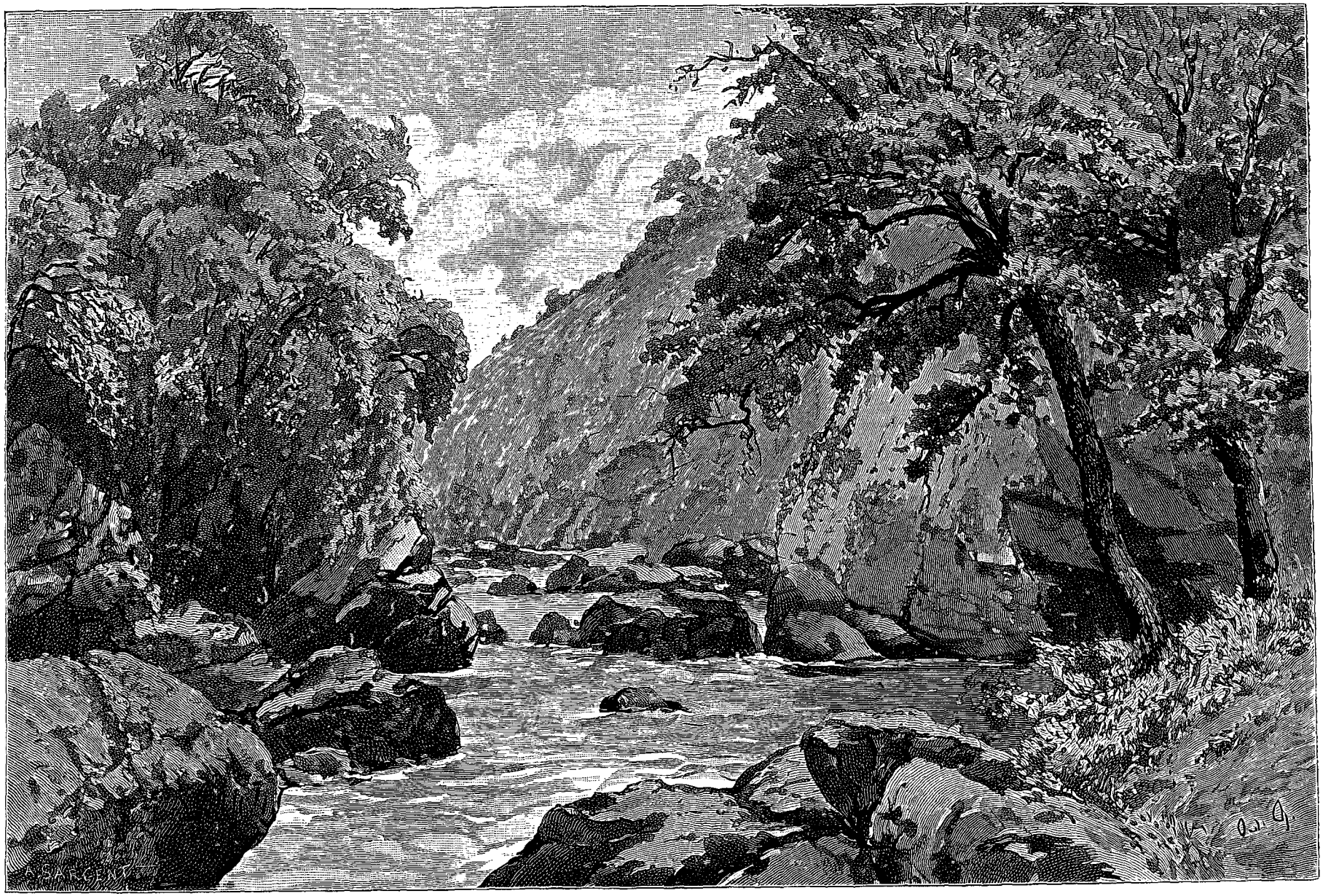
Le diamant des montagnes de Wicklow, c'est la vallée de Glendalough, le val sacré des Sept-Églises de Saint-Kevin, la Jérusalem du royaume de Leinster, but de pèlerinage des dévots du pittoresque après l'avoir été de ceux de la religion. Il est en Irlande bien des sites plus grandioses : je n'en connais point d'aussi rempli de majesté sauvage, adoucie par une poésie mystique singulièrement pénétrante. Le touriste en quête d'impressions vives fera bien d'y arriver à la chute du jour. Deux heures de voiture y mènent de la petite station de Rathdrum, par une route qui monte à travers les futaies de chênes du domaine de lord Meath à gauche et à droite de celui de lord Fitzwilliam, au fond desquelles coule dans une profonde ravine la torrentueuse Avonmore. Au milieu de cette solitude où s'épaissit l'ombre, le misérable petit village de Laragh groupe autour d'une église, d'une école, d'un moulin et d'un poste de constables ses cabanes basses en pierre grise, dont le toit de chaume est fleuri de joubarbes et de sédums. Puis les arbres s'éclaircissent, la vallée se rétrécit, les parois de granit se dénudent, et, après un coude brusque, on se trouve à l'entrée d'une gorge sombre, désolée, farouche, dont les escarpements, semblables à des murailles de prison, profilent en noir leur crête découpée sur le gris blême du crépuscule. A l'extrémité de ce ravin, auquel une montagne sourcilleuse qui borne l'horizon donne l'aspect d'un cul-de-sac, deux petits lacs d'où monte une vapeur argentée reflètent dans la surface, pareille à un miroir d'étain, de leurs eaux immobiles le ciel pâlissant où frissonne la première étoile. De fantastiques silhouettes de pierre se dressent comme des fantômes au fond de la vallée sinistre ainsi qu'une tombe, dont le silence n'est troublé que par le vague bruissement du chétif ruisseau qui s'épanche des lacs, et au loin le chant mélancolique d'une grenouille tapie dans les roseaux.

C'est bien une tombe, en effet, que Glendalough, une des nombreuses tombes où sont ensevelis les souvenirs d'Érin, l'Ile Sainte. Nous sommes sur l'emplacement d'une de ces cités monastiques fondées par les saints celtes et enrichies par leurs pieux princes, dont les écoles, disent les chroniqueurs du moyen âge — Bede, Alcuin, Éric d'Auxerre, — étaient fréquentées par des clercs gaulois et saxons, et qui envoyaient des missionnaires à toute l'Europe, particulièrement à la Germanie et à la Gaule. On sait que la plupart de nos saints bretons sont arrivés d'Irlande par des moyens de locomotion plus ou moins miraculeux, et on se rappelle Jean Scot, dit Érigène, « fils d'Érin », philosophe et théologien à la cour de Charles le Chauve. Saint Kevin était né à peu près à l'époque où mourait saint Patrick; après avoir prêché la parole du Christ dans diverses provinces de son pays natal, il se retira en ce lieu sauvage et y mourut plus que centenaire, dans le monastère qu'il y avait fondé. Attiré par son renom de sainteté, le Breton Mochorog était venu se fixer auprès de lui, et après sa mort, avec l'assistance de Dymneach, *thanist* de ce territoire, y construisit sous son invocation une école, un séminaire, un hôpital, un hospice, un sanctuaire d'asile et plusieurs églises, qui devinrent le noyau d'une ville saccagée à plusieurs reprises par les païens danois au commencement du IXe siècle, réduite en cendres en 1020, détruite de nouveau en 1177 par une inondation. Elle appartenait aux archevêques de Dublin, et l'illustre prélat Laurent O'Toole, natif de ces parages, qui la tenait en vénération particulière, s'y retirait souvent pour y vivre dans la méditation et la pénitence. En 1395 un nouvel incendie, allumé par les Anglais, consomma sa déchéance, dont elle ne se releva plus. Dès lors, témoins impuissants du triomphe des hérétiques et de l'oppression étrangère, les ruines vénérables sont allées s'effondrant dans la solitude de cette gorge sauvage, repaire de loups et de bandits.

Avec les progrès de la civilisation, fauves à deux et à quatre pattes ont disparu, en même temps que l'épaisse forêt qui couvrait la vallée. Aujourd'hui on n'y trouve plus que quelques arbres chétifs, une herbe rude et courte que paissent des moutons et des chèvres sur les flancs de la montagne, toute rose de bruyère en fleur, et, suivant le cours du Gleneolo, des morceaux de prés dont la verdure se marbre du gris des rochers venant affleurer le sol, tandis que, dans la partie marécageuse qui avoisine les lacs, des touffes d'iris bleus et jaunes poussent au milieu des joncs où nichent en paix les courlis. Un hôtel assez bien aménagé et une demi-douzaine de chaumières misérables, dont les habitants trouvent plus de ressources dans la charité des touristes que dans leurs maigres pâturages, constituent uniquement le hameau de Glendalough, groupé autour du cimetière, qui en constitue le principal attrait. Ce sont ici les morts qui font vivre les vivants.

En Irlande toutes les ruines ecclésiastiques sont transformées en lieux de sépulture. Contrairement à ce qui se passe dans les campagnes d'autres pays, où chaque paroisse possède son cimetière, généralement situé autour de l'église, c'est fort loin souvent que l'on va enterrer ses morts, en quelque terre doublement consacrée par la présence des os des saints personnages qui y reposent dans l'enceinte des monastères où ils ont vécu. Le cimetière de Glendalough n'est autre chose que l'emplacement de l'abbaye, du mur fortifié de laquelle il reste encore des vestiges, notamment une porte réparée par les soins du *Board of Works*, qui commence à prendre quelque souci de la conservation des antiquités celtiques. Ce qu'on appelle les Sept-Églises constituait une sorte de chartreuse dont saint Kevin était le saint Bruno; il en existe plusieurs autres en Irlande. Trois de ces églises sont situées dans l'enceinte du cimetière : la cathédrale, qui est la plus considérable, l'oratoire de saint Kevin, qui est la mieux conservée, et le Saint-Sépulcre. A peu de distance se trouve Notre-Dame, plus loin la Trinité, le prieuré du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

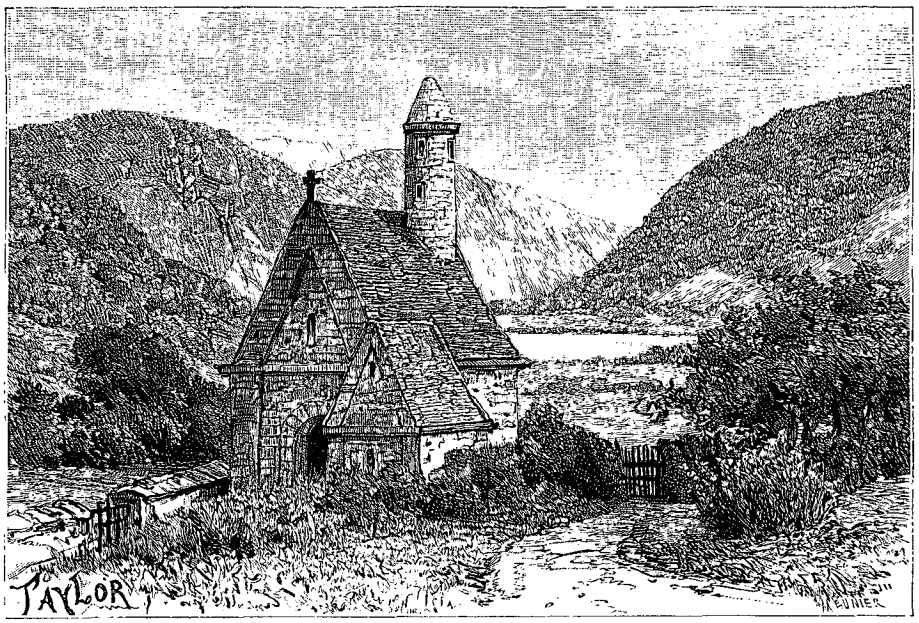


Le Dargle (voy. p. 36 et 37). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon — © Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Saint-Sauveur, enfin une autre, que l'on appelle *Ivy church*, l' « église du Lierre ». Chaque coup de pioche donné dans cette terre sacrée découvre de nouveaux vestiges de l'antique cité ecclésiastique.

Cette maçonnerie primitive qui a défié les âges, résisté au feu, survécu aux fureurs destructrices de guerres sans merci, est faite de blocs de granit, dont quelques-uns énormes, jointoyés avec très peu de mortier. Les murailles, épaisses d'un mètre, sont percées de portes basses, qui vont en se rétrécissant de la base au sommet, comme dans les constructions égyptiennes, et surmontées d'une rude architrave ; les fenêtres, en plein cintre ou triangulaires, hautes et étroites, dont l'entablement et le couronnement sont en pierre d'un seul morceau, remarquablement bien taillée, affectent la forme de meurtrières renversées, c'est-à-dire qu'elles s'évasent vers l'intérieur. L'oratoire seul possède encore son haut toit à pignon en dalles de pierre schisteuse, taillées de façon à s'emboîter exactement les unes dans les autres, sans ciment, à l'instar des anciennes voûtes romaines, et a conservé intact son clocher rond, coiffé d'un chapeau conique et percé de quatre lucarnes. Une bizarre erreur populaire a vu des trous pour la fumée dans les ouvertures ménagées à l'intérieur pour les cordes des cloches, et, faisant du clocher une cheminée, a donné à cette petite chapelle le nom de « Cuisine de saint Kevin », par lequel elle est généralement désignée. Le fossoyeur, qui a bien voulu me tenir compagnie pendant que je visitais « ses ruines », m'a fait observer avec beaucoup de raison que cette appellation est absurde, « car enfin tous les chrétiens voient bien que c'est une église et non pas une cuisine, et d'ailleurs quelle apparence qu'un si saint homme, qui vivait de mortifications, ait eu pour son usage une cuisine pareille

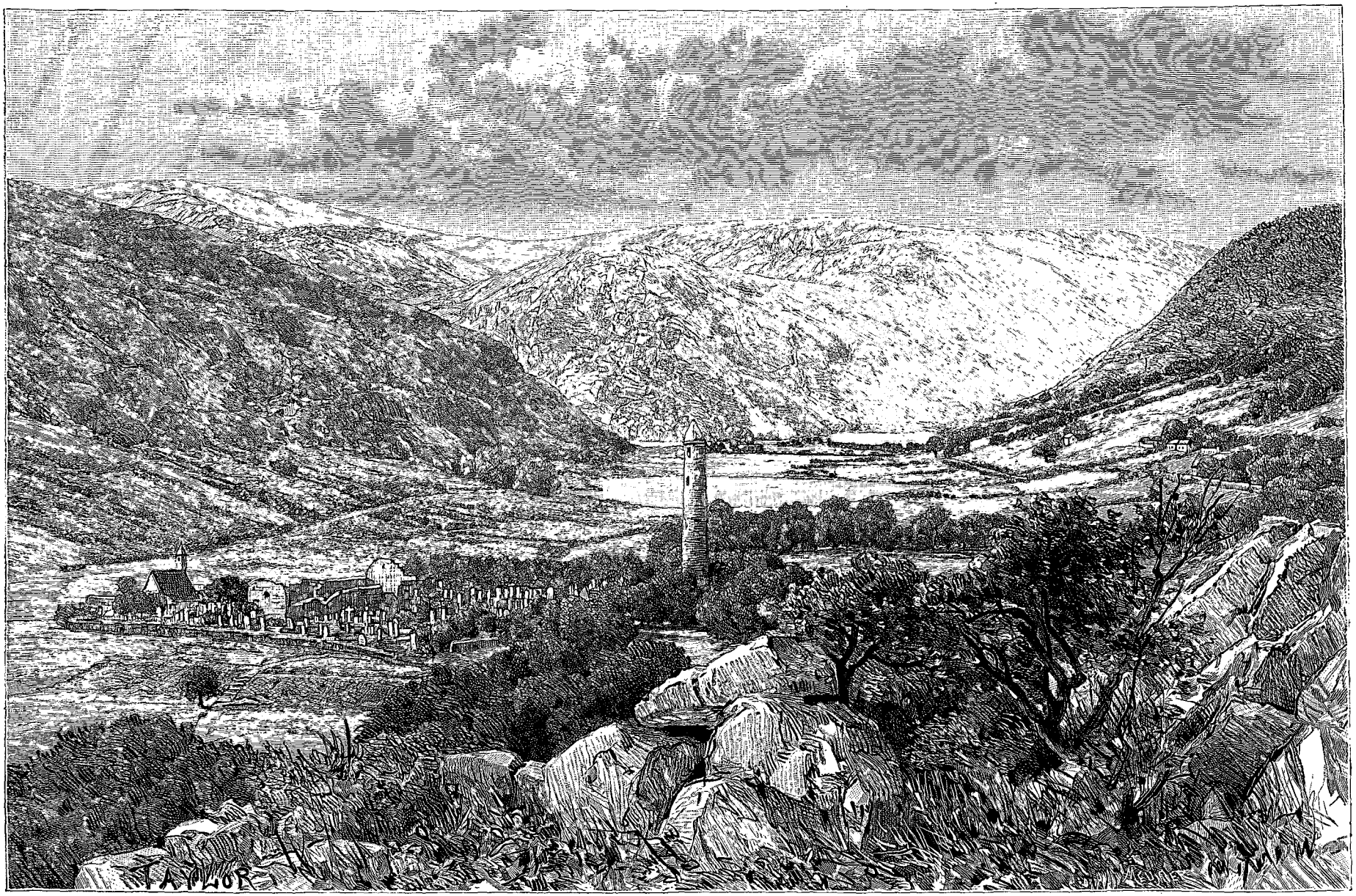


L'oratoire de saint Kevin. — Dessin de Taylor, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

à une église ? Votre Seigneurie a tout de suite compris cela, avec l'aide de Dieu. » Il est certain que si c'est petit pour une église — 7 mètres de long sur 5 de large, — c'est grand pour la cuisine d'un anachorète. Le fossoyeur a bien voulu m'expliquer aussi que l'édicule accolé à la façade était la sacristie, ou peut-être un porche à l'usage des catéchumènes — à ce que lui ont dit de révérends *gentlemen* très savants.

Les autres églises sont construites sur un plan uniforme : une croix latine, l'abside percé d'une haute fenêtre, le chœur séparé de la nef par un mur aussi épais que les murs extérieurs, et qui supportait une arcade en plein cintre dont les points d'attache sont encore visibles, ainsi que les trous dans les chambranles des portes et les entablements des fenêtres pour les gonds et les verrous des battants et des vantaux. Hormis quelques sculptures assez grossières, des linteaux de portes représentant une sorte de roue, des traces d'ornementation sur la massive pierre du maître-autel de Notre-Dame, et, dans le prieuré, deux colonnes dont les chapiteaux décorés de moulures en forme de chevrons entrelacés doivent dater du xe siècle, les églises sont nues. Leurs dimensions n'excèdent pas une longueur totale de 20 à 22 mètres sur une largeur de 7 à 8. Elles sont pavées de tombes entre lesquelles pousse drue et verte l'herbe engraissée par les morts. Plus un Irlandais est enseveli à proximité de l'autel, plus il se croit près du paradis : aussi les abords d'une église ne lui suffisent pas : il pénètre dans toutes celles qui sont abandonnées. Il y a là des sépultures de tous les âges, depuis celle de saint Kevin, que l'on croit avoir retrouvée dans une crypte de l'église du Saint-Sauveur. Ces pierres levées en granit gris, lavées par les pluies de traînées vertes, et dont les plus anicennes, rongées de lichens, chancellent sur leur base, sont d'un autre effet funèbre que les prétentieux monuments d'un goût

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La vallée de Glendalough. — Dessin de Taylor, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douteux qui ornent généralement les cimetières. Une seule dalle de marbre blanc dépare cet ensemble austère : où le luxe va-t-il se nicher?

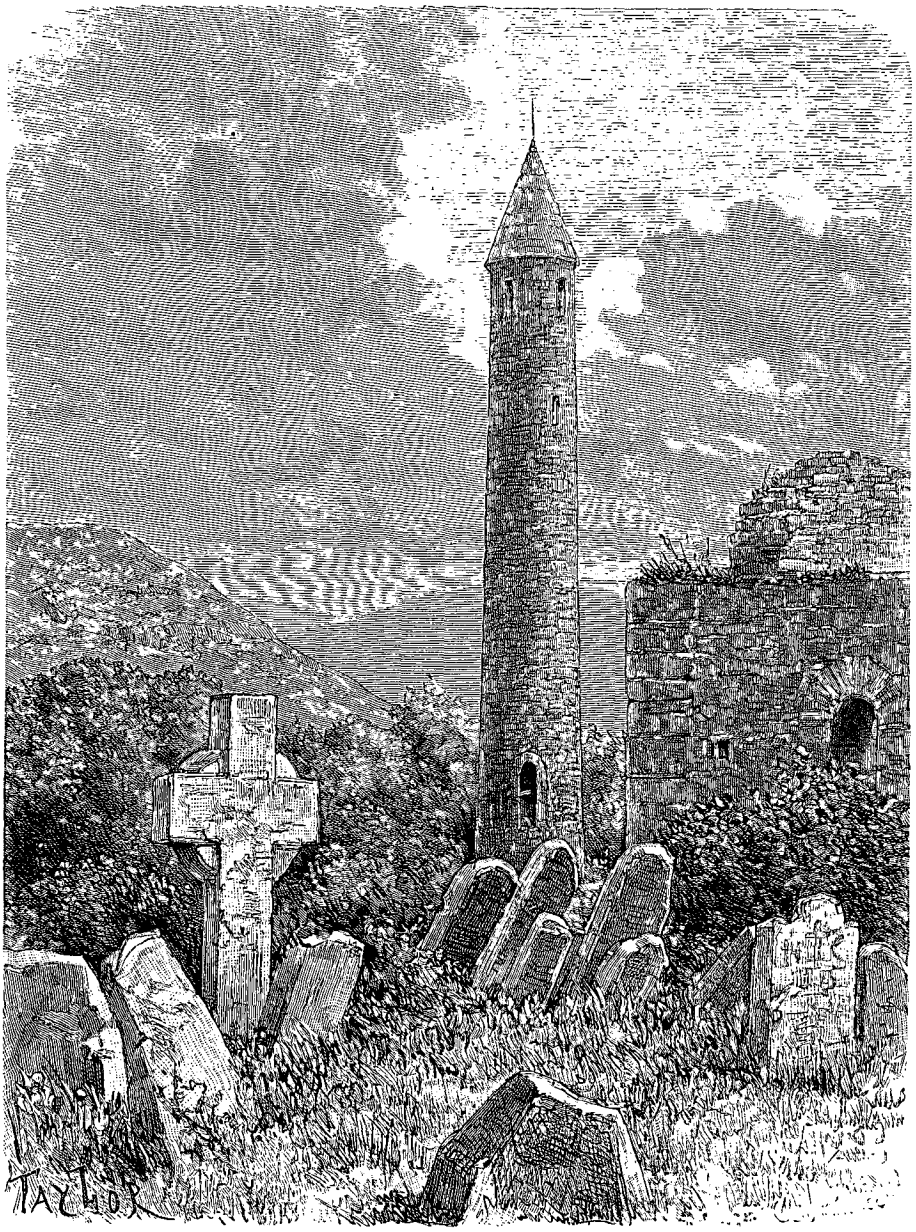
Tout contre, et accentuant l'anachronisme, se dresse une de ces rudes et massives croix celtiques de forme grecque, dans les bras égaux desquelles est inséré un cercle, qui sont de la plus haute antiquité, et dont on trouve en Irlande de nombreux spécimens. Celle-ci est faite d'un seul morceau de granit de 3 mètres de haut et 30 centimètres d'épaisseur, absolument dépourvu d'ornementation. Dans l'oratoire de saint Kevin, qu'on a fermé d'une grille et où l'on a transporté divers débris provenant de fouilles, est une autre croix, de moindre dimension, plus légère, en pierre polie, décorée d'une barbare Crucifixion et de ces élégants entrelacs qui se retrouvent dans tous les produits de l'art celtique, sculptés ou ciselés. Parmi les vieilles pierres rassemblées là, il en est de curieuses, notamment des pendentifs représentant soit une tête de bélier, soit des masques humains qui étaient certainement des portraits, soit enfin le *shamrock* national, la feuille de trèfle diversement modifiée dans le sens ornemental, et dont les artistes irlandais tiraient un excellent parti. On y trouve aussi quelques fragments, épargnés par la rapine iconoclaste des touristes, de la pierre tombale du roi O'Toole, mort *anno Domini* 1010, disait l'épitaphe encore lisible il y a une dizaine d'années. A la fin du siècle dernier, un paysan du voisinage était considéré comme le dernier descendant des princes du Wicklow. Il ne souffrait pas qu'on accolât à son nom illustre le titre moderne et saxon de Mr, mais prétendait être appelé *l'O'*Toole. Ce simple article, qui autrefois désignait le chef du *sept*, équivaut pour l'Irlandais pur sang à un monceau de parchemins. Aujourd'hui encore ceux qui s'y croient quelque droit tiennent à honneur de le porter : ainsi *l'O'*Gorman Mahon, ancien ami d'O'Connell et survivant des luttes d'un autre âge, doyen de la Chambre des Communes, qu'il dépasse de toute sa belle tête de lion ravagée, couronnée d'une crinière blanche en coup de vent. On raconte du rejeton déchu du vieux roi enseveli à Glendalough que, rencontrant lord Arne, un pair du royaume, dans les rues de Dublin, où il était allé vendre une vache, il l'accosta avec ces paroles : « O'Toole salue Arne ».

Mais la plus intéressante, au point de vue archéologique, des antiquités de Glendalough, comme elle est aussi pour l'artiste le trait principal du paysage, c'est la tour ronde, une des mieux conservées d'Irlande. J'ai déjà fait allusion à ces singuliers monuments, tout à fait spéciaux à l'Ile Sainte, sur lesquels s'exerce en vain l'ingéniosité des érudits. Dans son remarquable et luxueux ouvrage *Notes sur l'architecture irlandaise*, lord Dunraven dit avoir retrouvé les traces de 118 tours rondes : mais il n'en existe que 74, en plus ou moins bon état, dont une vingtaine à peu près intactes. Sauf quelques différences de détail, la structure en est uniforme, et analogue à celle de nos phares modernes. Leur hauteur varie entre 24 et 45 mètres, leur circonférence entre 9 et 15 mètres à la base, allant en diminuant légèrement vers le sommet, coiffé d'un toit conique. Elles sont partagées en plusieurs étages, éclairés chacun par une ouverture quadrangulaire ou cintrée, généralement disposée sans égard pour la symétrie, l'étage supérieur en possédant quatre, orientées aux quatre points cardinaux. A trois exceptions près, la porte est placée à une hauteur de 2 à 5 mètres au-dessus du sol. La maçonnerie, extrêmement solide, est en pierres parfaitement taillées, de dimensions à peu près égales, assemblées par une faible quantité d'excellent ciment. Voilà la tour ronde d'Irlande, assez semblable à un énorme cierge, qui se dresse, élégante et majestueuse, dans tant de vallées sauvages et d'îles solitaires, narguant les archéologues à qui elle dérobe obstinément son secret. Les nombreuses hypothèses mises en avant à leur sujet peuvent se classer en deux catégories, selon qu'elles les attribuent aux âges païens ou à l'époque chrétienne. Le concours ouvert par l'Académie royale irlandaise en 1830 eut pour résultat le partage du prix entre deux champions des thèses opposées, M. O'Brien, qui soutenait la première, et le Dr Petrie, partisan de la seconde. Je renvoie à leurs travaux, et à nombre d'autres volumineuses dissertations écrites sur la matière, ceux qui souhaiteraient en connaître le fonds et le tréfonds. Il suffira ici de résumer les principaux arguments émis des deux parts.

Les tours rondes se trouvant le plus souvent à proximité de ruines ecclésiastiques, on en a d'abord tout naturellement conclu qu'elles servaient de beffroi aux abbayes primitives. Une foule d'objections s'élèvent contre cette manière de voir. D'abord, il est à remarquer que, si elles sont fréquemment voisines d'édifices consacrés au culte, elles en sont toujours séparées, ce qui serait contraire à l'usage, d'accord pour une fois avec la logique. A Cashel, où la même église possède deux clochers, une tour ronde se trouve à peu de distance : il y aurait superfétation. De plus, tous les anciens clochers affectent la forme quadrangulaire. Pourquoi d'ailleurs ce luxe de maçonnerie et cette hauteur considérable pour loger de simples cloches, quand le Seigneur recevait asile dans des constructions basses et souvent en bois? Ne se tenant pas pour battue, l'école chrétienne déclare que les tours rondes servaient de dépôt aux vases sacrés et aux vêtements sacerdotaux, mis ainsi à l'abri des pillards païens. Comment se fait-il alors, réplique la partie adverse, que les innombrables missionnaires irlandais qui ont évangélisé l'Europe et ont construit des églises en cent lieux divers, non moins infestés de bandits et d'infidèles, n'y aient pas adjoint cette annexe? Ni saint Alban en Thuringe, ni saint Kilian en Franconie, ni saint Rupert en Bavière, ni saint Fingen à Metz, ni saint Disibode à Trèves, ni saint Fridolin à Poitiers et à Strasbourg, ni saint Gall chez les Souabes, ni saint Ehrard chez les Alsaciens, ni Gérard à Toul, ni Marianus à Ratisbonne, ni Colomba à Iona, au pays des Pictes, ni Dunstan, Cuthbert et Gildas en Grande-Bretagne, ni saint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Edern, saint Guirec, saint Guénolé en Armorique, n'en ont laissé derrière eux aucun vestige. Que les tours rondes aient été utilisées comme beffroi, c'est possible, et peut-être est-ce dans ce but qu'ont été pratiquées les quatre ouvertures du sommet, que les gens compétents prétendent postérieures à la construction de l'édifice; mais elles n'étaient certainement pas primitivement destinées à cet usage. Rien de pareil n'a jamais existé dans le reste de la chrétienté, et l'on sait que les rites de l'Église sont uniformes autant qu'immuables. C'est de Rome que saint Patrick a importé le christianisme en Irlande, avec les cloches et les objets nécessaires à la célébration de la messe; il a même fait route depuis le rivage d'Italie jusqu'à celui d'Érin avec un



Cimetière et tour ronde de Glendalough. — Dessin de Taylor, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

cierge allumé à la proue de sa barque. D'où lui serait venue l'étrange fantaisie d'un édifice de structure inconnue au berceau de la religion ? On a encore imaginé que les tours servaient de retraites à de pieux anachorètes. D'habitude ces saints personnages faisaient choix de plus humbles demeures, telles que la cellule de saint Déclan à Ardmore, qui lui sert de tombeau, haute de 5 pieds sur 12 de long et 8 de large, à Aramagh celle de l'archevêque saint Malachy, ami de saint Bernard et réformateur des ordres monastiques d'Irlande, ou encore les ruches de pierre des ermites de la côte occidentale. Quant aux emblèmes chrétiens qui se trouvent sculptés sur trois seulement de ces monuments, il est évident qu'ils ont été ajoutés après coup. Enfin les *Acta Sanctorum* irlandais, qui décrivent les édifices religieux fondés par les saints des pre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miers âges chrétiens, sont absolument muets à l'endroit des tours rondes. C'est donc qu'elles existaient déjà.

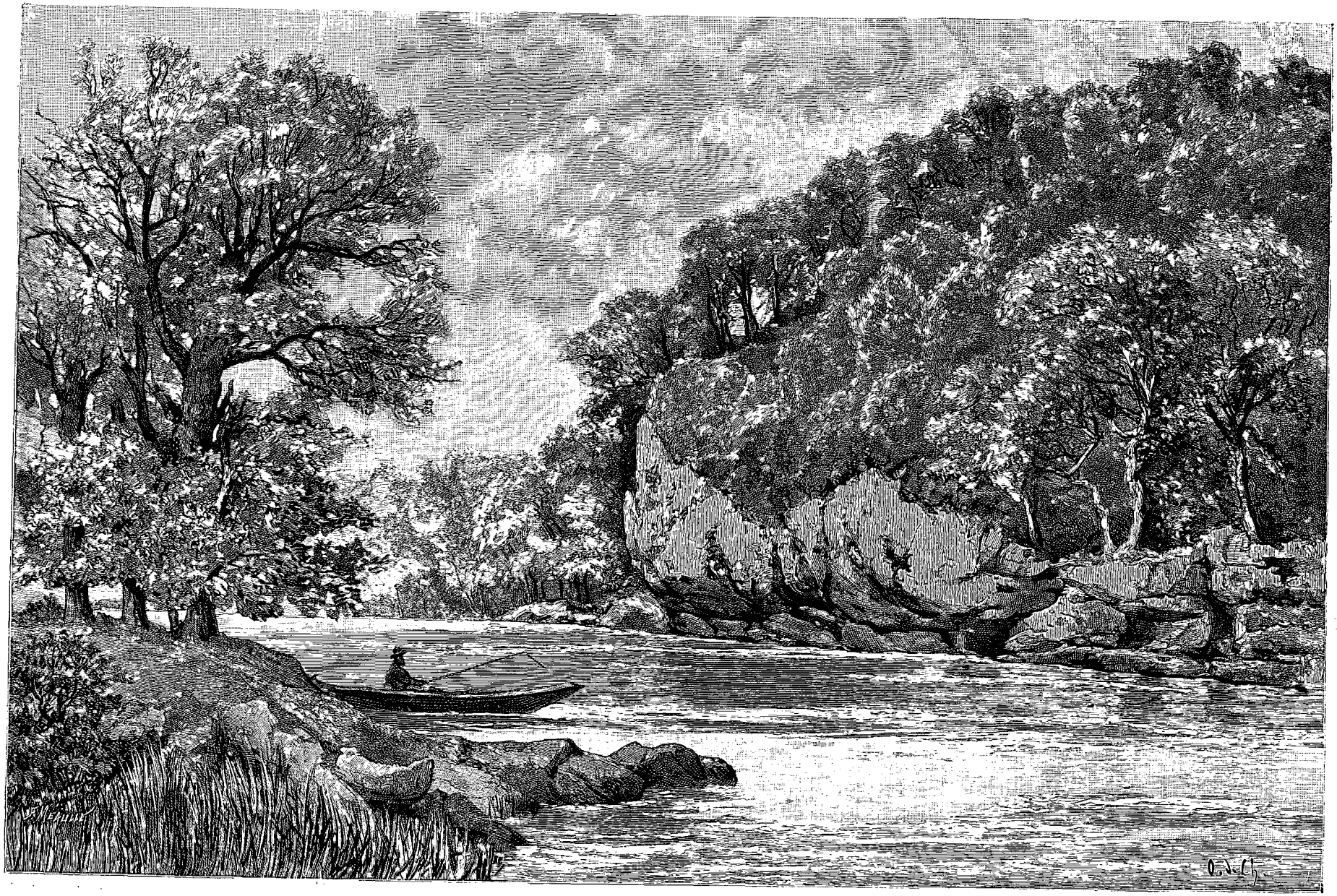
Mais, après avoir ainsi pulvérisé la doctrine de leurs adversaires, les archéologues de l'école païenne s'entre-déchirent à leur tour. Ce sont des sortes de sémaphores élevés par les Danois, disent les uns, pour communiquer de poste en poste et signaler l'ennemi. Pas du tout, ripostent les autres; comment expliquer alors qu'ils n'en aient point laissé trace en Angleterre, où ils étaient établis à la même époque? D'ailleurs on trouve des tours rondes dans des districts de l'intérieur où jamais ils n'ont pénétré. Enfin, il est remarquable que, sauf quelques exceptions, elles ne sont pas situées sur des hauteurs, mais dans des fonds, ce qui détruit complètement la théorie des signaux. Non, ce sont des constructions indigènes de la plus haute antiquité, comme l'indique leur caractère pélasgique, analogue à celui des *cairns*, des *raths*, des *cahers* et autres constructions fortifiées de l'époque païenne irlandaise: même procédé de taille et de jointoiement, même forme oblongue de portes et de fenêtres, même coupe de linteaux, d'entablements et de cintres. C'est le style des ruines égyptiennes, étrusques, aztèques, les plus anciennes du monde; elles remontent aux Chaldéens et aux Phéniciens. Les vieilles chroniques celtiques font mention des tours rondes. Les *Annales des Quatre Maîtres* disent que le renversement par les Danaans du pouvoir des Firbolgs, à une époque préhistorique, a été la conséquence d'une bataille livrée dans « la plaine de la tour Fémorienne ». Dans les *Annales d'Ulster* il est question de *Tor Inis*, « l'île de la Tour », aujourd'hui Tory Island, sur la côte du Donegal. Une tradition qui remonte à la nuit des temps veut qu'au fond du Lough Neagh, près de Belfast, une ville soit ensevelie, comme l'Ys bretonne, et parle des tours rondes que l'on distingue de la surface quand les eaux sont claires. La tour ronde est essentiellement irlandaise et absolument vénérable.

Interloqué par cet éblouissant déploiement d'érudition, on se rend sans résistance. Mais alors une autre question se pose. A moins de supposer qu'en ces âges lointains, des centaines de maçons avaient prévu et exécuté autant de tours Eiffel, ces monuments avaient certainement une destination pratique : quelle était-elle? Et la controverse repart sur de nouveaux frais. Donjons servant de prison, ou plutôt d'oubliettes? A quoi bon entasser Pélion sur Ossa pour loger des captifs, alors que les forteresses de l'époque cyclopéenne étaient presque enfouies sous terre? Monuments commémoratifs élevés sur des champs de bataille par le vainqueur? Cette opinion a son prix, et le fait que la plupart se trouvent dans des plaines ou des vallées semblerait la corroborer, sans parler de l'avis conforme de mon ami le fossoyeur de Glendalough, qui en raisonne fort judicieusement, quoique avec quelque prolixité. Mais de ces esprits chagrins qui cherchent toujours la petite bête objectent que plusieurs, et non des moins importantes, sont situées dans des îlots où n'a pu avoir lieu de combat sérieux, et l'on retombe dans de nouvelles perplexités. Campanile indicateur des résidences princières, quelque chose comme le pavillon national hissé sur les palais de nos rois, suggèrent des imaginations inventives, et ainsi serait expliquée la présence de nombreux vestiges d'antiques cités que l'on retrouve souvent aux abords des tours. C'est ingénieux, mais bien fantaisiste. On s'attache plutôt à l'hypothèse qui en fait des sépultures de grands chefs ou de héros illustres, analogues aux pyramides d'Égypte, et qui s'appuie assez fortement sur la découverte d'ossements humains au pied de quelques-unes d'entre elles. Elles offrent d'ailleurs une analogie frappante avec les tours funéraires des Étrusques et les *nuraggi* sardes.

Mon érudit fossoyeur m'a aussi parlé d'une théorie qu'il ne serait pas éloigné d'admettre, c'est qu'il faut y voir des temples « où les païens du vieux temps adoraient le feu ». Au témoignage des annales et des *Vies des saints* irlandaises, le culte du feu en effet était pratiqué en Érin; or les temples du feu ont toujours été circulaires, comme celui de Vesta à Rome. Toutefois il ne faut pas se hâter de conclure, car à côté de la preuve se dresse l'objection. Il serait étrange, disent les partisans de l'idée chrétienne, que les apôtres d'Érin eussent précisément choisi l'étroite proximité de monuments d'idolâtrie pour y édifier leurs églises et leurs monastères. Ils s'en fussent au contraire éloignés, comme ils l'ont fait des autels druidiques, aussi très communs en Irlande, et les eussent plutôt détruites pour en bannir jusqu'au souvenir de l'esprit des peuples. C'est donc eux qui les ont bâties. Et voilà comment, semblable à un serpent qui se mord la queue, cette promenade à travers l'archéologie revient à son point de départ.

Comme bien on pense, Glendalough a ses légendes dont le héros est saint Kevin. Il en est une qui fait plus honneur à sa vertu qu'à sa mansuétude. Une jeune fille du pays, la douce Kathleen, ayant conçu pour lui un amour fatal, lui avait demandé pour faveur unique « de marcher dans son ombre et de se nourrir de l'écho de sa voix », comme dit l'amoureuse expression irlandaise. Moins miséricordieux que le Christ, peut-être parce qu'il ne se sentait pas aussi sûr de lui, Kevin repoussa cette autre Madeleine, et, afin d'échapper à une persécution aussi intolérable pour sa patience que périlleuse pour sa vertu, il finit par se retirer dans une grotte de la montagne. Mais la passion ne connaît pas d'obstacle. Bravant les aspérités du sentier et le froid de la nuit, Kathleen marcha sur ses pas, si bien qu'à l'aube, en se levant de sa couche de pierre, le saint se trouva en présence de « deux beaux yeux d'un bleu coupable » dans lesquels se congelaient les larmes. Il y avait là de quoi damner un saint, au double sens du terme. Kevin inclina du côté de la colère, et du haut du rocher surplombant il précipita la pauvrette dans le lac. Le poète Thomas Moore, qui a raconté en vers charmants cette lamentable histoire, ajoute qu'à peine l'acte cruel accompli le saint en eut repentir, et que, « touché trop tard par son amour, il pleura sur son sort. « Dieu ait son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords de l'Ovoca (voy. p. 47). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« âme ! » s'écria-t-il ; une suave musique s'élevant du lac lui répondit, et il vit glisser sur la surface humide le doux fantôme qui lui souriait. » Assurément Kathleen était bien indiscrète ; mais le procédé est un peu vif de la part du saint personnage dont on rapporte le trait suivant. Un jour qu'il s'était endormi pendant ses prières, la main ouverte, il vit à son réveil qu'une colombe était en train d'y faire son nid ; pour ne pas la déranger, il demeura dans la même posture jusqu'à ce que les œufs fussent pondus et les petits éclos et envolés. Une très ancienne fresque de l'église de Pleyben en Bretagne, près de Châteaulin, raconte cette légende, que n'ont pas dédaigné de rapporter Ozanam, Montalembert et M. Renan. Il est désolant qu'un saint animé de sentiments si charitables vis-à-vis des animaux montrât aux femmes tant de brutalité. Sa rigueur était sans doute en proportion de la frayeur qu'il avait de succomber à leurs charmes. « Et puis l'histoire n'est peut-être pas bien vraie, me disait un paysan ; vous savez, mylady, nous ne croyons pas beaucoup à ça, nous autres. » Et ce sceptique de village ajouta d'un air fin : « Il y a trois choses qu'un Irlandais ne refuse jamais, Dieu le bénisse ! une goutte de « rosée de mon- « tagne » (prononcez whisky), une bonne bataille et une jolie fille ».

La drôlerie de ce propos, qui m'a rappelé certaine chanson au sujet de notre roi Henri, ne me désarme pas à l'égard des habitants de Glendalough. Ici comme dans toute l'Irlande, hélas ! ces demi-guides-demi-mendiants sont le fléau de leur pays. Afin d'amadouer le touriste naïf, ils conservent de l'ancien costume national la culotte de velours gris à côtes et les bas de laine noire grossièrement brodés de vert et de jaune, plus un feutre mou vaguement tyrolien, orné d'une plume de héron. Ainsi accoutrés, ils s'attachent à vos pas, vous persécutant d'offres de service, vous assassinant de discours saugrenus. Ils sont embusqués à tous les coins et, le nez collé aux vitres de l'hôtel, vous épient jusque dans le mystère de votre vie privée. C'est pis encore que les cochers, car ceux-ci du moins ont quelque chose de solide à vous offrir en échange de votre argent ; mais des guides pour les Sept-Églises, à quoi bon, grand Dieu ? Les femmes s'en mêlent aussi, et une belle fille vous accoste d'un air riant : « Je suis Kathleen, Votre Honneur, la vraie Kathleen de saint Kevin.... Sans moi vous ne pourrez pas comprendre les ruines.... Je vous montrerai comment je suis montée à la grotte du saint et le traitement que j'ai reçu, Dieu m'assiste ! » Ah ! pauvre anachorète, je conçois maintenant que vous soyez à ce point sorti de votre caractère, et combien je regrette de ne pouvoir obtenir la paix par un moyen aussi radical ! Encouragés pourtant par certains idiots qui sont incapables de demeurer solitaires et silencieux pendant une heure en face d'un aspect de la nature ou d'un débris du passé, ces braves gens croient leurs plaisanteries excessivement spirituelles et seraient stupéfaits d'apprendre qu'ils vous donnent envie de leur tordre le cou. Mais à obstiné, obstiné et demi : ils sont cause que je ne suis pas montée au « lit de saint Kevin », comme on appelle la fameuse grotte. Je ne le regrette point. Il paraît que cette promenade d'agrément consiste, après avoir gravi la montagne par une pente très raide, à ramper le long d'une coulée de roc, en s'accrochant aux aspérités, pour parvenir dans une excavation assez semblable à un four de boulanger, où l'on voit creusés dans la pierre trois trous qui servaient au saint pour reposer sa tête et ses talons, et cela suspendu à une vingtaine de pieds au-dessus des eaux sournoises du lac, de telle façon que le plus léger faux pas vous ferait partager le sort de l'infortunée Kathleen. Grand merci !... Quoique plus ingambe que Walter Scott vieillissant, qui a gravé son nom sur une des parois de la grotte, je me suis contentée de considérer d'en bas ce lieu vénérable.

Au surplus, je ne suis pas de ces touristes dont la grande joie et le suprême orgueil sont d'être allés partout, et qui mesurent le plaisir du voyage à la quantité de sommets escaladés et de kilomètres mis les uns au bout des autres, y compris les souliers déchirés, les vêtements arrachés, les trous à la peau et les entorses. Aussi ai-je préféré passer le peu de temps que je pouvais demeurer à Glendalough à rêver dans le cimetière, entre les tombes où, sous des pierres dont les inscriptions sont effacées par les intempéries comme leurs noms le sont par le temps de la mémoire des hommes, saints et ermites, abbés et prélats, moines et clercs, bardes, *brehons* et *thanists* dorment leur éternel sommeil dans la paix des mondes évanouis. De grands vols de corbeaux passant à tire-d'aile apportent à cette harmonie mélancolique l'accent funèbre de leur cri rauque. On se sent loin, bien loin du monde et de la vie, et un apaisement recueilli vous pénètre. N'étaient-ils pas plus philosophes encore que pieux, les anachorètes qui se retiraient en ce lieu sauvage pour s'y spiritualiser dans la contemplation et l'anéantissement, attendant la mort comme l'unique but de la vie, et faisant de cette solitude une salle d'attente pour le grand voyage mystérieux à travers l'infini ? Voilà à quoi je songeais dans le cimetière de Glendalough, assise sur une tombe écroulée, au milieu des lauriers et des yeuses, sous un ciel gris de lin troué de bleu de place en place, par une calme et tiède journée de juillet qui semblait être septembre. Cela valait toujours bien la conversation des Pat O'Byrne, des Mick O'Toole et des Kathleen Kavanagh, embusqués derrière quelque ruine à l'affût de la demi-couronne qu'ils attendent pour payer leur whisky et leur tabac de demain.

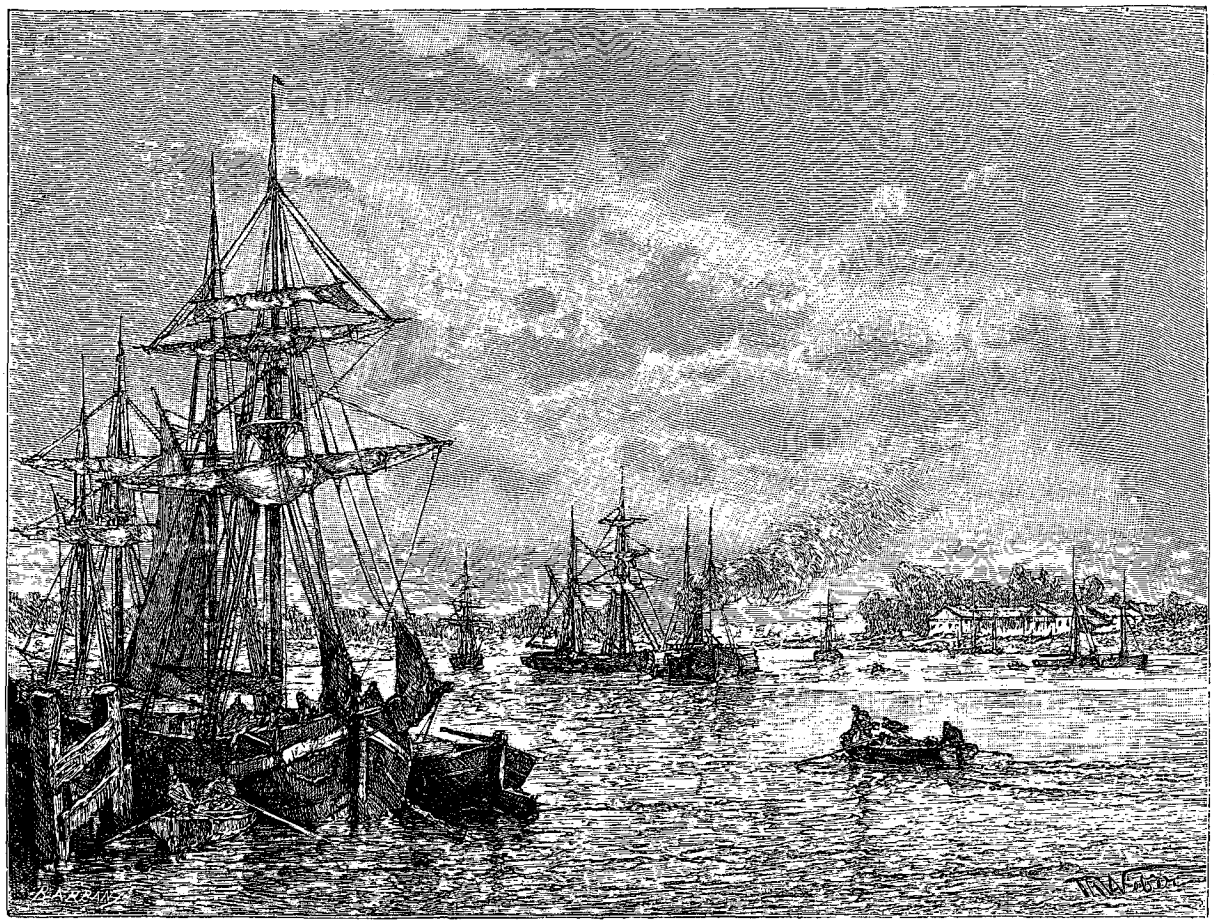
IV

Pour regagner le chemin de fer en quittant Glendalough on traverse un pays délicieusement boisé. Un éminent écrivain français qui a visité l'île Verte a écrit que son nom lui vient de l'herbe fraîche dont elle est partout revêtue, car on n'y voit pour ainsi dire pas d'arbres. Il faut qu'absorbé par la haïssable politique, but principal de son voyage, il n'ait accordé au pay-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sage qu'une médiocre attention, ou bien qu'il n'ait traversé ni le comté de Wicklow, ni nombre d'autres où j'espère que voudra bien me suivre le lecteur. Non seulement les hêtres et les chênes se trouvent ici en futaies serrées, mais encore ils sont de toute beauté, ces derniers surtout, les chênes noirs d'Irlande, dont le bois est aussi apprécié des charpentiers que le sont des peintres leur sombre feuillage et leur structure en forme de cèdre. Des ingénieurs malheureusement sont venus gâter par l'exploitation de mines de soufre et de cuivre la vallée d'Ovoca, dont la rivière roule des eaux toutes rouges des minerais qu'elle charrie. On trouve aussi de l'or dans quelques-uns de ses affluents, rapides et clairs torrents de montagnes.

Les souvenirs de la terrible guerre civile de 1798 sont encore vivants tout le long de la ligne. La large vallée paisible où coule la Slaney encadrée de grasses prairies, entre une chaîne basse de collines boisées et une plaine sablonneuse qui descend en pente douce vers la mer, a été le théâtre de nombreuses tueries sans gloire. A Arklow, petit port ensablé où l'on pêche des huîtres, 31 000 rebelles furent battus par 1 500 soldats du roi George III, revanche de la surprise par les Irlandais, un siècle et demi auparavant, de la même



Port de Wexford (voy. p. 48). — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle d'O. de Champeaux.

ville dont ils avaient passé toute la garnison au fil de l'épée. Plus loin vers le sud-ouest, à New-Ross, le général Johnson infligea une autre défaite aux insurgés, commandés par Bagenal Harvey. Le combat dura dix heures et ce fut un effroyable carnage : on ne faisait pas de quartier, on achevait les blessés, la moitié de la ville fut réduite en cendres. Quoique exclusivement composée de protestants, la milice de Dublin hésitait à marcher contre ses compatriotes. « Laisserez-vous donc mourir votre colonel sans le venger ? » cria lord Mountjoy en poussant son cheval au milieu de la mêlée. Il tomba blessé et ses hommes chargèrent à sa suite, tandis qu'un jeune garçon lui coupait la gorge. Un simple rapprochement de chiffres donnera une idée de la fureur des combattants : les troupes royales, qui comptaient à peine 1 400 hommes, donnèrent la mort à plus de 2 000 ennemis.

Les représailles des rebelles ne se firent pas attendre et elles furent atroces. Ils avaient en leur pouvoir 200 prisonniers protestants, y compris des femmes et des enfants, enfermés à Scullabogue dans une grange. Un ordre venu on ne sait de qui fut donné de les fusiller, afin de ne pas en embarrasser la retraite; on trouva plus expéditif de les brûler vifs dans leur prison. Il est juste d'ajouter que, dans son horreur de cet exécrable crime, Harvey abandonna le commandement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux Pères Roche et Murphy. La lutte n'en prit pas un caractère plus évangélique. Près de la pittoresque petite ville d'Enniscorthy, dont le massif donjon carré domine le cours de la rivière, on montre au voyageur un mamelon verdoyant, fleuri de grandes marguerites à cœur d'or : c'est Vinegar-hill, de sanglante mémoire. Les rebelles s'y étaient retranchés, et un jour, au milieu des hurlements sauvages d'une foule fanatique jusqu'au délire, 400 protestants y furent égorgés. Cependant des renforts arrivèrent d'Angleterre, et bientôt le parti de l'insurrection fut perdu sans espoir, mais non sans une dernière vengeance. La populace de Wexford s'empara des protestants demeurés dans la ville et, les ayant traînés sur le grand pont qui traverse la partie la plus resserrée de la baie, commença à les embrocher sur des piques pour les précipiter encore pantelants par-dessus le parapet. 97 malheureux périrent ainsi; les autres ne durent leur salut qu'à l'arrivée des troupes royales. En expiation de ce massacre, Wexford fut mise à sac, les principaux rebelles furent pendus sur le même pont; enfin le fer et le feu semèrent la terreur dans tout le comté. N'accusons pas la sauvagerie irlandaise, car peu d'années auparavant se perpétraient en France les massacres de septembre et les noyades de Nantes. La morale de l'histoire est que l'homme est une vilaine bête.



Un paysan de Glendalough (voy. p. 46). — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

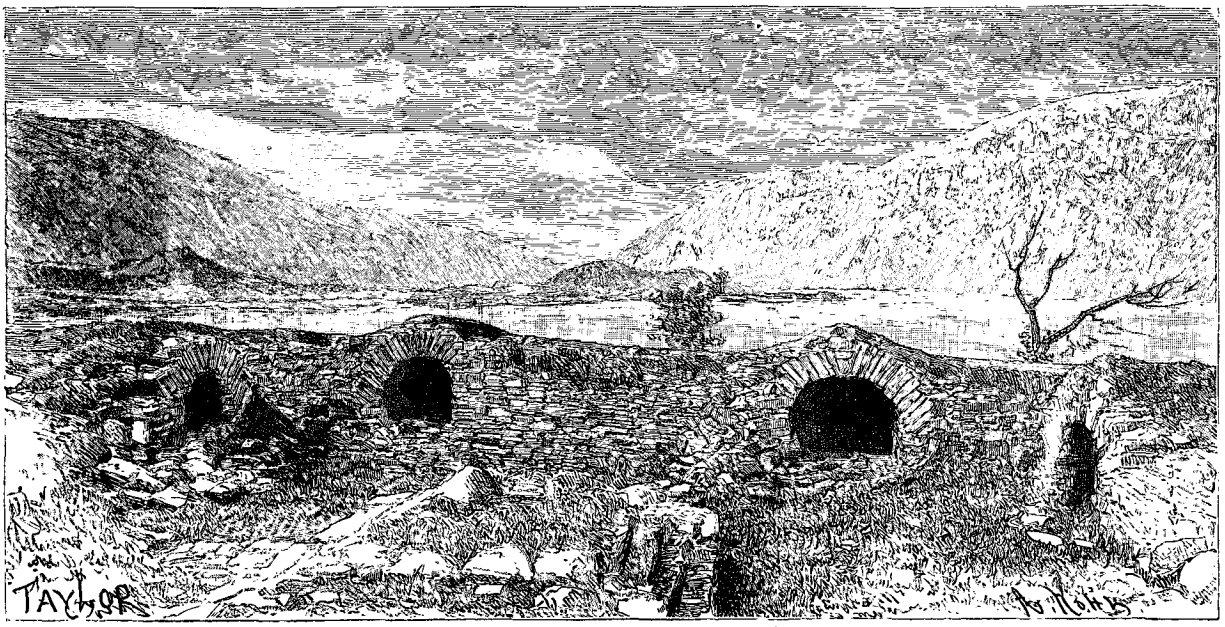
Wexford se trouve sur une lagune et n'a que cela de commun avec Venise. Toute cette partie de la côte est faite d'alluvions. Là se trouvait jadis l'île de Beg Erin, « la petite Irlande », où les vieilles chroniques disent qu'une église chrétienne fut fondée dès le ve siècle ; aujourd'hui elle fait partie du continent. Les sables du canal Saint-George rendent à l'est de l'Irlande ce que les fureurs de l'Atlantique lui enlèvent à l'ouest. Ici comme partout, des travaux considérables ont été exécutés afin de faciliter l'entrée de la rade très vaste et très sûre que fait cette mer intérieure. Comme partout aussi, cela a été fait pour l'amour de l'art : une barre empêche les bâtiments de plus de 200 tonneaux d'y pénétrer, et ceux qui sont au-dessous de ce tonnage n'abusent pas de leurs facilités. Que viendraient-ils faire ici? Wexford est une petite ville sans industrie ni commerce, paresseusement accroupie sur la grève déserte. Avec ses rues étroites et escarpées, ses maisons de chétive apparence en briques sales, ses venelles tortueuses enfilées d'un rayon de soleil qui fait éclater la blancheur brutale des façades barbouillées de chaux fraîche, toute ville de comté qu'elle est, on dirait un misérable chef-lieu de canton du Languedoc. Aux rares fenêtres, des têtes ébouriffées paraissent et regardent avec curiosité le passant étranger; les femmes traînent sur le pas des portes basses leur indolence et leurs guenilles; des poules picorent les épluchures dont est couvert le pavé disjoint, des oies barbotent dans les flaques stagnantes qui pourrissent aux coins des ruelles, et dans des détours remplis d'ombre on entend un cochon grogner sourdement. Les anciens remparts s'effondrent lentement au milieu des masures crasseuses qui les rongent. A côté d'une vieille porte voûtée et crénelée, d'aspect fort pittoresque, les ruines de l'abbaye du Selsker — corruption de Saint-Sépulcre — font encore bonne figure dans le coin d'une vaste cour triangulaire où est installé un maître de poste.

Les environs de Wexford ne sont pas dénués d'intérêt pour ceux qui ne craignent point la mélancolie des grèves plates et arides, et qui se plaisent à marcher dans la poussière des âges écoulés. Mais il faudrait un chapitre entier pour énumérer les souvenirs qui se rattachent à ce coin de terre, où pour la première fois résonnèrent au XIIe siècle les éperons d'or des aventuriers normands par qui « l'Émeraude de l'Occident fut sertie dans la couronne d'un étranger ».

MARIE ANNE DE BOVET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cellules de Gougane Barra (voy. p. 50). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES LACS DE KILLARNEY.

I

Le style pittoresque, coloré, redondant, des Irlandais, qui mâtinent de gascon l'idiome britannique, comporte une abondante consommation de qualificatifs emphatiques, parmi lesquels *sweet*, « doux », dont ils font une selle à tous chevaux. *Sweet* une jolie fille et une bonne vache laitière, *sweet* une rose épanouie et un jambon fumé à point, *sweet* un morceau de musique ou de fromage, *sweet* un verre de whisky qui racle le gosier à arracher des larmes, *sweet* un site célèbre. *Sweet* entre les *sweet* est le district des lacs de Killarney : Killarney, l'orgueil de l'Irlande, le joyau de la *sweet* Erin, qui est elle-même la Perle de l'Europe, la *sweet* Émeraude de l'Occident. Partout des majuscules : ils en mettraient volontiers jusqu'au milieu des mots. C'est en prose aussi poétique que les vers de Thomas Moore qu'ils parlent de Killarney, comme un amoureux de sa belle. Le premier devoir du voyageur est donc d'aller à Killarney, et il est en proie à un vague malaise tant qu'il ne s'est pas mis en route pour la région bénie. Bien qu'un train relativement rapide y mène de Dublin, en traversant l'île de part en part, c'est habituellement par Cork que s'y rend le touriste désireux de s'épargner le plus possible l'odieuse locomotion en chemin de fer. Il a le choix entre deux voies. C'est la plus longue qui est la plus fréquentée, non qu'elle présente un intérêt supérieur, mais parce que c'est celle qu'a suivie le prince de Galles en 1884. Tout rebelles obstinés qu'ils sont, ses futurs sujets celtes sont comme partout enclins au snobisme, et, des intéressés ayant eu le trait de génie d'appeler « route du prince de Galles » l'itinéraire *via* Bandon et Bantry, la gent voyageuse, volontiers moutonnière, l'adopte sans discuter. Par esprit de contradiction quelques-uns choisissent l'autre ; ce ne sont pas les plus mal inspirés.

Jusqu'à Macroom, terminus de la ligne, le paysage est celui de toute la région centrale de l'Irlande. Sur un terrain profondément ondulé, des marais de tourbe habillés de bruyère, sabrés çà et là de profondes entailles qui luisent au soleil avec des reflets métalliques ; de maigres prairies naturelles semées de buissons d'ajoncs épineux et de touffes de flèches d'eau révélant la pauvreté du sol ; de petits champs enclos de murs en pierres sèches ou d'un talus doublé d'un fossé : chétive avoine, orge grêle et seigle clairsemé, pommes

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de terre toutes poussées en feuilles, choux monstres et navets abondants, pauvres cultures étouffées par des parasites fleuris; — et si les rouges coquelicots, les marguerites blanches, les asters jaunes, de longues quenouilles violettes sur lesquelles est en défaut ma courte science botanique, réjouissent l'œil par l'éclat de leur note vive, ils ne laissent pas d'inquiéter l'esprit quant aux résultats de la récolte. De loin en loin, un hameau fait d'une demi-douzaine de maisons basses, en pierres brutes, parfois blanchies à la chaux, avec un toit de chaume souvent sans cheminée, d'où la fumée bleue de la tourbe s'échappe par un trou; une petite église au clocher pointu, isolée dans la campagne; une vieille abbaye qui croule au milieu de fourrés de genêts à fleurs d'or. Personne aux champs : quand le paysan irlandais a retourné la terre de sa bêche et fait les semailles, il se croise les bras et regarde pousser l'ivraie avec le bon grain. Rien qui ressemble à un troupeau : quelques petites vaches noires ou brunes, de gros moutons à longue laine errant par toutes petites bandes, un cheval maigre qui broute mélancoliquement la fougère, un âne s'ébattant au milieu des trop nombreux chardons, des chèvres grises cherchant pâture dans les broussailles, enfin, aux alentours des lieux habités, deux ou trois de ces beaux cochons noirs marbrés de blanc, pour lesquels Paddy rivalise de tendresse avec saint Antoine. Dans d'étroits ravins pierreux dégringolent de petits ruisseaux, dont l'eau est toute jaunie par son passage sur la tourbe. Entrevues dans les trouées de leurs grands parcs, les imposantes silhouettes crénelées de résidences seigneuriales. Sur des hauteurs, les tours et les courtines éventrées d'innombrables châteaux forts : celui de Ballincollig qui remonte à Édouard III, celui de Cloghdha, où jadis Diarmid Oge Mac Carthy de Clancarty rendait haute et basse justice, le donjon carré de Macroom, tout couvert de lierre, qui date du roi Jean.

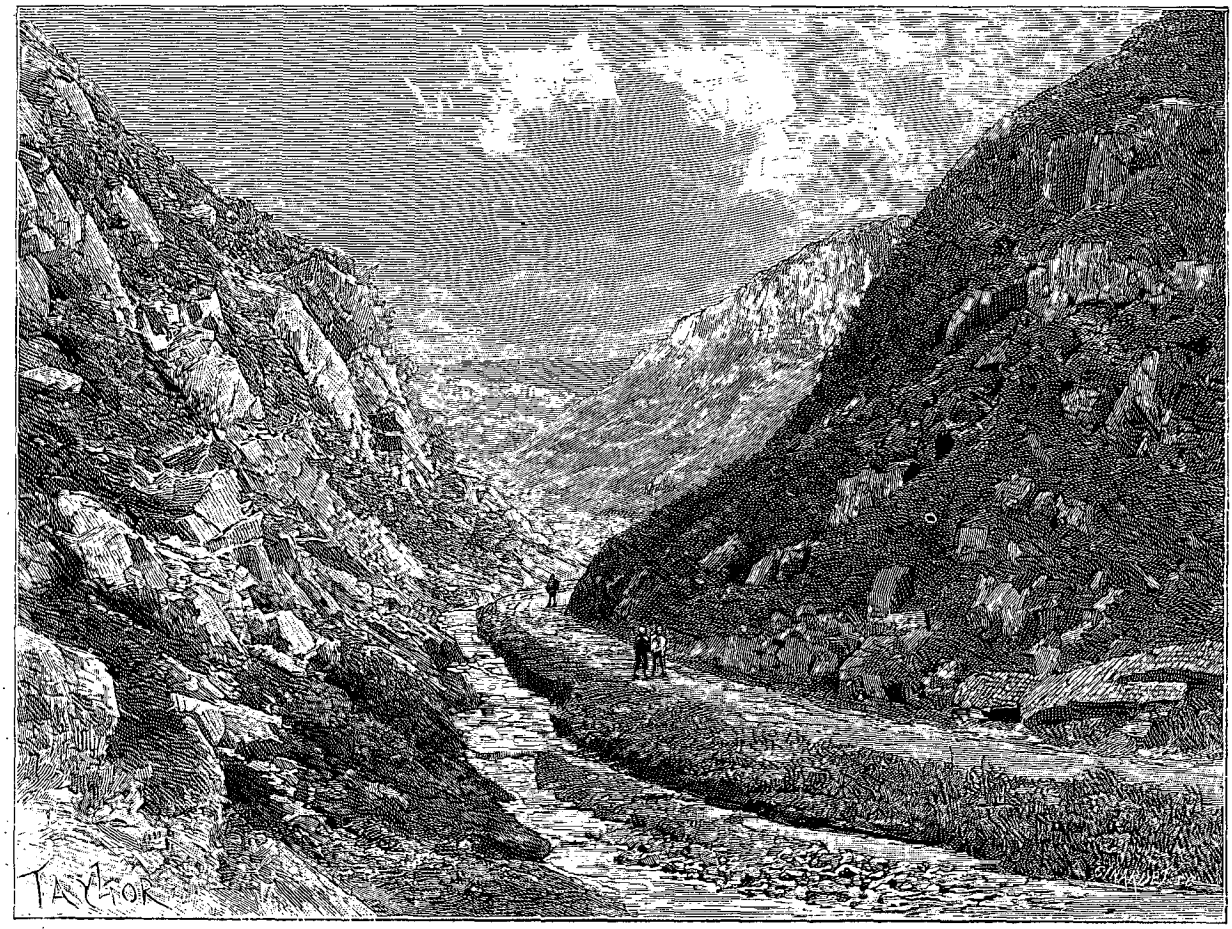
Ici le terrain se relève brusquement contre le flanc d'une montagne. On monte en *car* et l'on commence à escalader des côtes fort raides, pour dégringoler ensuite des pentes non moins abruptes, à travers des vallées étroites et sauvages, les unes marécageuses, peuplées de grenouilles et de poules d'eau au milieu des joncs et des iris, les autres arides, où le grouse niche dans des buissons de genévriers. Et toujours, perchés au sommet de rocs quasi inaccessibles, semblables à des sentinelles pétrifiées, les donjons des Mac Carthy, jadis princes de ces terres, notamment Carrig-a-Drohid, sur les remparts duquel fut pendu en 1650 par les soldats de Cromwell un évêque catholique pris les armes à la main à la tête de ses troupes. A Ballingeary, une église ruinée, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et un fort circulaire, plus antique encore, avec des cryptes et des galeries souterraines. Un détour mène au petit lac de Gougane Barra, profondément encaissé dans une impasse de pierre, ancien cratère d'un volcan refroidi, et réservoir des nombreuses cascades qui ruissellent le long des parois de granit. Au centre est une île jonchée de ruines, un des lieux les plus saints de Ierné, l'île Sainte. Au VIe siècle saint Finn Bar l'Albinos, patron de la ville de Cork, dont il a été le premier évêque, s'était retiré là et y avait construit une chapelle à laquelle attenait un cloître primitif fait de huit cellules voûtées, pour lui et ses compagnons de pénitence. Aujourd'hui encore les pèlerins y affluent le 12 juin et viennent s'abreuver à la source miraculeuse qui guérit plusieurs maladies. Au commencement du siècle dernier un prêtre s'était constitué le gardien des ruines, et il a passé dans l'île les trente dernières années de sa vie. Nul endroit ne pouvait être mieux choisi pour s'anéantir dans l'unique pensée du salut éternel.

Un peu plus loin, après avoir rejoint la route, on entre dans le défilé de Keim-an-Eigh (Sentier du Daim), la plus grandiose des passes de montagne en Irlande. C'est une profonde crevasse, qui semble avoir été pratiquée au moyen d'un coin gigantesque au cœur de l'énorme masse de granit. A peine le soleil y pénètre-t-il que les animaux la fuient, sauf les aigles dorés qui ont bâti leur aire au sommet. Les parois presque perpendiculaires, sillonnées de filets d'eau, sont tapissées de mousses et de lichens grisâtres, de fougères, de pâles saxifrages jaunes et roses et de violettes sauvages, avec des bouquets d'arbousiers et de sorbiers couverts de leurs fruits rouges, d'ifs en deuil et de houx au feuillage lustré, où s'accrochent les lianes robustes d'un chèvrefeuille blanc à larges fleurs. La couleur toute spéciale aux paysages irlandais, très riche, mais sans éclat, dont les tons à la fois fins et vigoureux sont fondus dans une harmonie singulièrement subtile et pénétrante, donne à cette gorge d'une sauvagerie puissante un accent profondément personnel qui ne permet la comparaison ni avec les Pyrénées, ni avec les Alpes. Désert aujourd'hui, le défilé de Keim-an-Eigh était, il n'y a pas bien longtemps encore, un refuge pour les *outlaws* que faisaient, dans ce pays cruellement tyrannisé, de féroces lois d'exception. Les derniers rejetons des grands O'Sullivan y ont des années durant bravé les conquérants saxons. A la fin du siècle dernier encore, les lois pénales interdisaient à un catholique de posséder un cheval d'une valeur supérieure à cinq guinées. Un membre de l'ancienne famille O'Leary était revenu d'Autriche, où il avait servi dans l'armée, avec un bel étalon hongrois qui un jour gagna une course importante. Le propriétaire du cheval battu, un protestant de Cork, jeta insolemment cinq pièces d'or à l'heureux vainqueur en lui disant : « Papiste, voilà pour votre cheval ». Arthur O'Leary répondit en lui brûlant la cervelle, puis, enfourchant l'objet de la querelle, galopa d'une traite jusqu'à Keim-an-Eigh. Il « prit la montagne », comme les bandits corses « prennent le maquis », et y déjoua longtemps les efforts de la justice. Cependant il finit par être tué, et fut enseveli dans le monastère abandonné de Kilcrea, à côté de Cormac Mac Carthy, seigneur de Muskery, qui l'avait fondé au XVe siècle. Ce n'est qu'en 1822 que la montagne fut nettoyée des brigands du capitaine Rock. Les replis et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les cavernes de Keim-an-Eigh, inaccessibles aux agents du fisc, sont encore utilisés pour la distillation illicite du whisky appelé *potheen*, que, nonobstant sa saveur mélangée d'alcool à brûler et de fumée de tourbe, les Irlandais pur sang déclarent supérieur au whisky « impérial », qui a payé des droits, parce qu'en leur grattant le palais il chatouille agréablement leur fibre taquine à l'endroit du gouvernement.

A la sortie du défilé, la route descend par une pente rapide sur la baie de Bantry, où elle rejoint celle « du prince de Galles ». Les voyageurs qui ont passé par cette voie ont suivi en chemin de fer depuis Cork la vallée de la Bandon, boisée et fertile, ancien domaine des O'Leary, des O'Mahony et des O'Driscoll, confisqué par la reine Élisabeth, puis par Cromwell, et concédé par lots aux soldats qui l'avaient conquis. Ce système romain de colonisation militaire a été largement pratiqué en Irlande : on appelait cela de l'euphémisme agricole « faire des plantations ». La ville de Bandon, presque entièrement protestante, et comptée parmi les rares « bourgs loyaux » d'Irlande, est mieux bâtie, plus propre, plus prospère que la plupart de celles peuplées d'indigènes catholiques. Dans ce fait, qui n'est pas isolé, les Anglais trouvent une démonstration de



Défilé de Keim-an-Eigh. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'inaptitude de la race celtique, amollie par les « superstitions papistes » — style de sermon, — à ces vertus de labeur, d'industrie, de frugalité, indispensables pour échapper à la misère. Ils oublient que la persécution et le mépris dont le peuple irlandais a toujours été l'objet pourraient bien être responsables de la torpeur physique et morale dans laquelle il s'endort. Ce n'est pas moins un grand malheur pour une population aussi indolente et insouciante que celle des riches contrées méridionales, d'avoir été jetée par le hasard des grandes migrations humaines sur une terre ingrate, contre les désavantages de laquelle elle n'a pas assez d'énergie pour lutter.

L'antique prospérité de Bandon, au surplus due particulièrement au tissage de la toile et du velours de coton, est aujourd'hui fort déchue. On n'y fabrique plus guère que du whisky : cette industrie-là survit à toutes les ruines, car, le poison qu'elle distille étant un remède à tous maux, la consommation en augmente à mesure que diminue celle du pain. La famille comtale de Bandon, issue du lord grand-juge Bernard, possède aux environs de la ville un superbe domaine. On a beau ne pas être révolutionnaire, ce contraste sans cesse répété ici des plus grands raffinements du luxe avec la dernière dégradation de la misère finit par inspirer des pensées vaguement socialistes. Et pourtant ce serait péché de supprimer, sous prétexte de justice et d'égalité, ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

somptueuses demeures de pierre blanche ou de briques rouges, souvent modernes en dépit de leur aspect féodal, ces immenses parcs de haute futaie, ces pelouses de peluche verte bariolées de parterres fleuris. Que faire d'ailleurs? En tant que classe, plutôt qu'individuellement, les landlords sont assurément comptables, dans une large mesure, de la lamentable situation économique de l'Irlande; mais connaître la source du mal ne sert de rien pour y trouver le remède. Faire l'aumône n'est qu'encourager la mendicité; donner du travail est mieux, mais c'est limité : on ne peut pas faire ratisser ses allées six fois par jour. Donner la terre aux paysans serait une solution dont le résultat est fort discuté, et qu'il est d'ailleurs malaisé d'obtenir des plus philanthropes. Peu jaloux d'avoir sous les yeux le spectacle affligeant d'une détresse générale, les grands propriétaires prennent le parti d'habiter leurs terres le moins possible, et ce n'est pas cette absence de contact entre eux et leurs tenanciers qui met de l'huile dans les rouages. De sorte que la machine va chaque jour se détraquant davantage, et les plus éminents hommes d'État d'un pays réputé entre tous pour son génie politique y perdent successivement leur latin.

La ligne de côte profondément découpée qui s'étend depuis la rade de Cork jusqu'à la baie de Bantry, à l'extrême sud de l'Irlande, et qu'une chaîne de montagnes médiocrement hautes, mais très escarpées, sépare de la ligne du chemin de fer, est non moins remarquable par la beauté sauvage de ses sites maritimes que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Kinsale, dont le port naturel, siège de pêcheries assez importantes, est fait par l'estuaire de la Bandon et protégé par un long promontoire très étroit en forme de langue sablonneuse, a été le théâtre de plusieurs engagements sur terre et sur mer entre les Anglais et les alliés français ou espagnols des Irlandais. C'est là que, le 12 mars 1689, Jacques II débarqua avec les troupes que lui avait prêtées Louis XIV, pour commencer la campagne terminée seize mois plus tard par la bataille de la Boyne. Kinsale donne son nom au premier baron d'Irlande, titre conféré par le roi Jean à Milo de Courcy, avec le privilège, emprunté à la grandesse espagnole, de demeurer couvert en la présence royale. Cette innovation ne réussit guère à la cour des Plantagenets : lorsque ce seigneur essaya de se prévaloir de son droit, on lui déclara que s'il convenait au roi de tolérer pareille liberté, elle était déplacée en ce qui concerne les dames, dont le voluptueux monarque se montrait volontiers entouré. Voilà qui porte atteinte à la réputation de grossièreté faite aux Anglais en opposition avec la politesse française. Il est vrai que la noblesse du XIIIe siècle était plus normande que saxonne. Bref l'usage ne s'acclimata point. Néanmoins, lors de la visite de George IV en Irlande, le titulaire de la pairie de Kinsale renoua la chaîne interrompue de la tradition, en gardant pendant quelques minutes son chapeau sur sa tête devant le roi.

La tour ronde de Kinneigh, petite ville déchue qui a été le siège d'un des premiers évêchés irlandais, mérite une mention spéciale pour un détail de construction qui la différencie des autres monuments de cette espèce : jusqu'à une hauteur de six mètres au-dessus du sol, elle affecte la forme hexagonale. On a remarqué aussi que sa circonférence à la base équivaut exactement à sa hauteur : soixante-douze pieds. Enfin elle a conservé intacte une de ses séparations d'étages, en pierres plates, percée d'une ouverture juste suffisante pour donner passage à un homme.

De Drimoleague, où l'aspect du pays devient plus sauvage à cause de la proximité de la montagne, un embranchement mène à Skibbereen, chef-lieu de la baronnie de Carbery et siège d'un évêché catholique. Cette petite ville avait été absolument dépeuplée par la famine de 1848; grâce à l'intelligente initiative de la baronne Burdett-Coutts — de la grande maison de banque anglaise, — elle renaît de ses cendres avec une rapidité sans exemple dans ce pays indolent. C'est à la pêche du saumon qu'est dû le miracle. Des barques et des filets ont été fournis aux habitants de la côte, et une école de pêche pour cent garçons fonctionne à Baltimore, humble village qui a donné son nom à la grande cité américaine, fondée par quelques-uns de ses enfants émigrés au delà des mers. En face, deux îles pittoresques : celle du cap Clear, le point le plus septentrional de l'Irlande, et celle de Sherkin, dont les habitants, endormis dans leurs anciennes coutumes, mènent une vie pastorale et patriarcale, autour des ruines d'un ancien monastère franciscain. Il y a peu de temps que les démarches de leur curé les ont dotés d'un service postal, dont ils ne font guère usage, fréquemment interrompu d'ailleurs par les caprices de la mer.

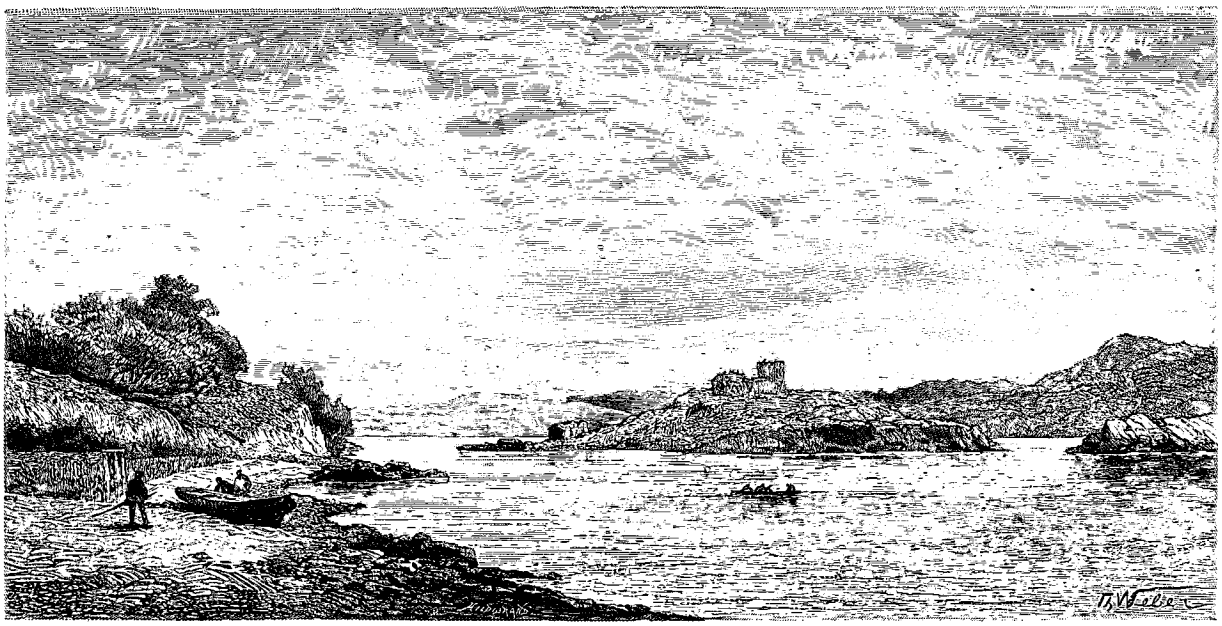
Skibbereen et Bantry sont séparés par un promontoire d'une sauvagerie extraordinaire, dentelé des entailles profondes de la baie de Dun Manus et de celle de Roaringwater (Eau furieuse) et au milieu duquel se dresse le pic isolé dit mont Gabriel. On y trouve plusieurs petits lacs délicieusement romantiques, rappelant les descriptions de Walter Scott et qui sont hantés par les *banshees*, les korrigans irlandais. Le Lough Drine est peuplé d'îles-fées qui, chaque été, une certaine nuit magique, dansent une sarabande folle, et, surprises par le soleil au milieu de leurs ébats, ne se retrouvent jamais à la même place. Ballinlough recèle dans ses abîmes le Thier-na-Oge, terre de l'éternelle jeunesse, paradis païen analogue à la Walhalla de la mythologie scandinave.

Bantry, misérable petit port que vient seul galvaniser chaque jour d'été le départ du coche de Killarney, est merveilleusement situé au fond d'une baie profonde et calme, semée d'îles de toutes dimensions, encadrée dans un cirque de montagnes aux lignes harmonieuses, auxquelles l'épaisse bruyère violette dont leurs flancs sont revêtus donne un ton chaud et puissant, colorant de ses reflets la surface argentée de la mer endormie comme un lac. Dans l'île Whiddy trois redoutes modernes font mince figure à côté des murailles hautaines jusque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans leur décadence d'une ancienne bastille des O'Sullivan, au pied de laquelle un navire de guerre français a sombré voilà tantôt cent ans. Les pêcheurs accrochent souvent leurs filets à l'épave submergée, souvenir de la malechanceuse expédition de Hoche en 1796. Autour de la baie on trébuche à chaque pas sur des vestiges de civilisation druidique : cairns, pierres levées, cromlechs et autres monuments mégalithiques, généralement édifiés au-dessus de curieux souterrains. Près de la cascade de Dunamarc on montre l'empreinte du premier pied humain qui se soit posé sur le sol irlandais, quarante jours avant le déluge. Cet intrépide voyageur avait nom Ladra; c'était vraiment bien la peine de venir si loin pour périr, à peine débarqué, dans un cataclysme général.

Les *cars* qui font le service des touristes de Bantry à Killarney sont, par une exception unique en Irlande, de grands breaks à banquettes parallèles, très haut perchés sur roues, qui contiennent vingt-trois places, en se serrant, et sont toujours complets — les indigènes en majorité, car il n'est pas de peuple plus excursionnant, des Américains et quelques Anglais; de Français on n'en voit pas quatre chaque année, d'où il résulte que ceux qui s'y risquent font sensation. Dessous et derrière sont arrimés les bagages, et quatre chevaux, traînent la lourde machine, qui grimpe lestement les côtes et les dévale d'un train d'enfer. Ajoutez-y quand la pluie tombe ou menace — c'est-à-dire six jours sur sept — une botte de paille sous chaque banquette pour tenir les pieds au sec, et, pour préserver les jambes, un tablier de cuir. On s'étonne d'abord que dans ce climat pluvieux par excellence il n'existe pas une seule voiture publique couverte, et même fort peu de voitures particulières. A cela les Irlandais répondent : pourquoi se



Baie de Glengariff. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

déplace-t-on, sinon pour voir du pays? Au fait, c'est juste. Qui a des affaires? Non pas nous assurément, qui sommes ici pour notre plaisir. Or, si les voitures étaient closes, le but serait manqué. On s'installe donc, prêt à admirer les beautés de la nature, et il ne reste qu'à implorer la clémence du ciel.

Il m'a prodigué ses faveurs pour la première étape, et c'eût été grand dommage qu'il en fût autrement. Les côtes d'Irlande, dans les parties septentrionale et occidentale, doivent principalement leur caractère pittoresque à l'inextricable enchevêtrement des baies qui les ébrèchent, rendant fort malaisé d'en comprendre la configuration sans avoir la carte sous les yeux. Au nord-ouest de la baie de Bantry, une profonde découpure fait ce que les Irlandais appellent hyperboliquement la rade de Glengariff, au fond de laquelle se dressent des pentes abruptes qui semblent être descendues sur la grève pour barrer la route aux envahissements de la mer. C'est en contournant la baie par un chemin qui serpente au milieu de mamelons étagés, qu'on se rend à Glengariff. Rien que des rochers d'un gris rougeâtre comme s'ils étaient cuits au soleil; sur la grève de sable très blanc, où brillent des paillettes de mica, des pierres plates verdâtres lavées par les marées, et des plaques de varechs glauques, luisants et transparents comme du caoutchouc mouillé, dont les tons varient du vert-pousse légèrement jauni au brun velouté. Par places, des bouquets de pins maritimes, à l'écorce couleur de bois de santal, et de petits chênes rabougris, tordus par le vent de mer qui les incline vers la terre en échevèlements fantastiques. A droite, les croupes arides de la montagne, où quelques moutons agiles comme des chèvres cherchent dans les creux des touffes d'herbe desséchée; à gauche, les flots indolents de la baie bleue s'étendant jusqu'à la ligne du large, verte, striée d'écume blanche; en face, la ligne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

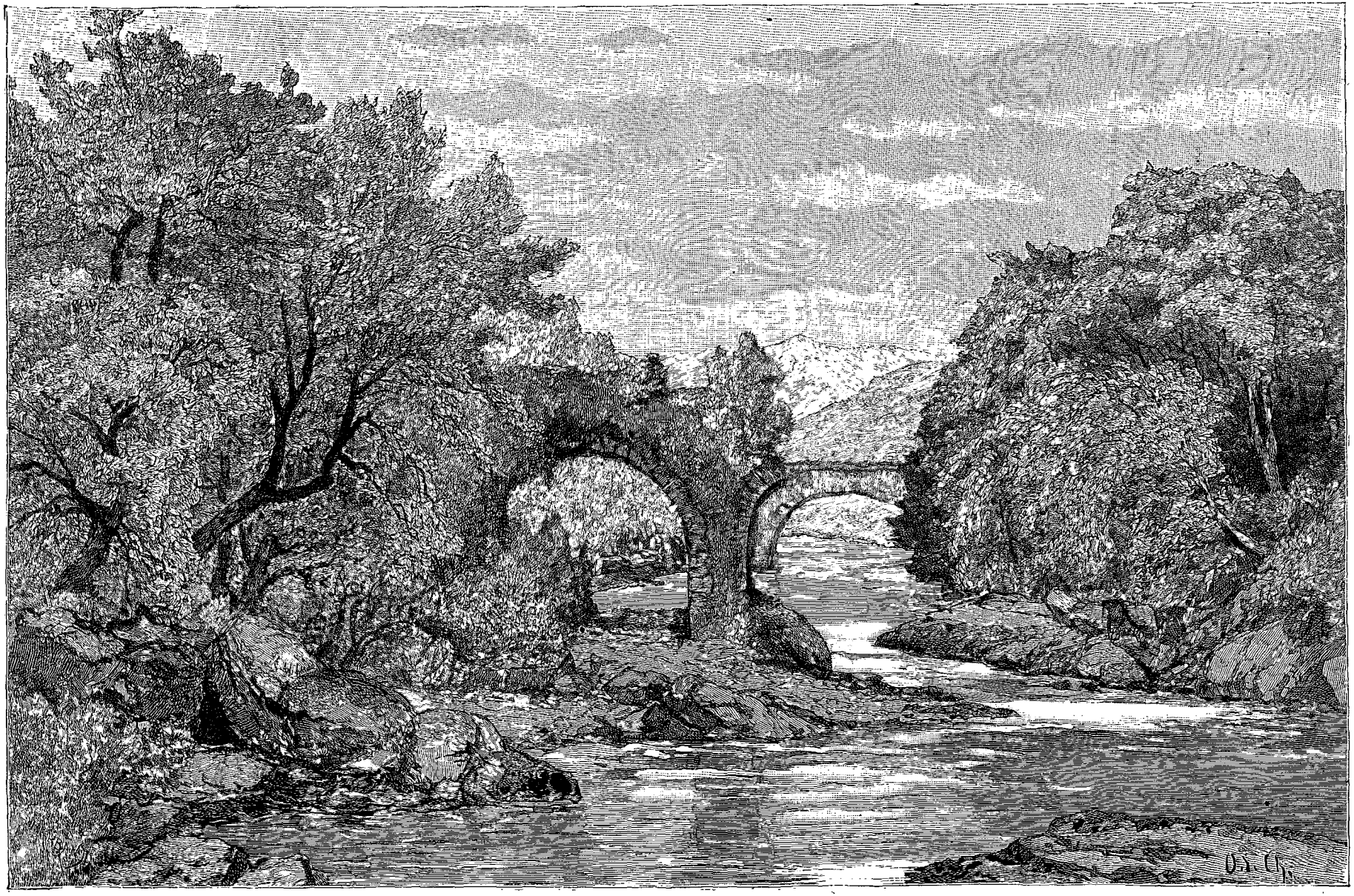
harmonieusement brisée de la chaîne de Caha, toute violette : on se croirait sur les bords de la Méditerranée. C'est une chose surprenante et délicieuse que la puissance de couleur des paysages maritimes irlandais.

Glengariff n'est pas un village, mais un site. Le nom, qui signifie « vallon escarpé », vient du ravin à travers lequel un torrent très rapide descend impétueusement pour se jeter dans la baie, non sans avoir franchi quelques barrières de roc, parmi lesquelles il se précipite en bruyantes et bouillonnantes cascades. Son vieux pont ruiné est un souvenir de Cromwell. Lorsqu'il passa par ici, au cours de la terrible campagne de 1649, il éprouva une telle difficulté à le traverser, qu'il enjoignit aux habitants de lui construire un pont pour son retour, à peine d'un d'eux d'être pendu pour chaque heure de retard. On obéit, car, disent les gens du pays, « on savait le vieux coquin bon pour tenir sa parole ». Dans un petit cirque formé par les derniers ressauts de montagne, au pied du Cob Dhuv, resserré entre les rochers et la grève, une oasis de verdure luxuriante s'épanouit à l'abri des tempêtes. Deux hôtels rivaux, deux églises également rivales, une catholique et une protestante, quelques maisons de bateliers, deux ou trois modestes habitations particulières ont été édifiés sous ses ombrages. Il semble qu'on passerait ici sa vie à laisser fuir le temps dans l'oubli du reste du monde. L'extrême douceur de température de ce lieu abrité en fait une véritable serre; les haies y sont de fuchsias tout rouges de fleurs, de véroniques, de myrtes et de troènes, au milieu desquels se tordent des traînées de chèvrefeuilles. Des fougères arborescentes poussent dans toutes les anfractuosités de roc; les houx, les lauriers sont des arbres; les azalées et les rhododendrons viennent à l'état sauvage; les magnolias, les camélias, les grenadiers prospèrent au pied des chênes verts, dont les rameaux argentés suggèrent de vagues idées d'oliviers qui ajoutent à l'illusion méditerranéenne. La baie, semée de récifs de corail et d'îlots en miniature, que l'île Garnish domine de sa tour trapue, est toute déchiquetée de criques s'engrenant les unes dans les autres, formées par de longues langues de terre qui portent jusqu'au milieu de l'eau les retombées de branches de grands frênes de toute beauté. De petits replis tortueux cachent des cascades dignes de servir de demeure à des naïades. Mais c'est une tâche sans espoir de décrire un lieu dont la grâce pittoresque, le charme pénétrant enveloppent comme d'une caresse, alanguissant l'esprit dans une torpeur délicieuse où s'évanouit la faculté de penser. Glengariff a de quoi attirer bien des êtres divers. Les botanistes y collectionnent les variétés de fougères rares; les amateurs de pêche à la ligne y prennent la truite; les paysagistes y trouvent des modèles sans nombre pour des études d'arbres et d'eau; les poitrinaires y devraient venir chercher la santé, ou tout au moins le soulagement : ce coin abrité, exposé en plein midi, où l'on aspire les brises salines sans être éprouvé par le vent, semble fait exprès pour eux. Tout le monde y trouve, avec d'infinies jouissances artistiques, une paix bienfaisante et très douce. Pourquoi partir sous prétexte que nous avons le tour de l'Irlande à faire? Nous ne verrons rien de plus beau : autant demeurer ici. Nous pensions cela le soir, sur le perron de l'hôtel Roche — dont le propriétaire est un gentleman en costume de touriste alpin, qui enfle sa note du lustre qu'il jette sur son établissement, — en regardant la baie s'argenter sous les longues traînées phosphorescentes des rayons de lune. Et nous disions, pour adoucir nos regrets : « Nous reviendrons ». Mais la vie est une chose d'un moment : le bonheur passe et jamais ne revient. Aussi pourrait-on soutenir paradoxalement que les mauvais moments sont préférables aux bons, car on sait qu'ils passeront, tandis que les heures de joie sont empoisonnées par cette idée amère qu'elles passeront aussi.

Précisément comme nous nous livrons à ces divagations philosophiques, un nuage obscurcit le ciel; le vent fraîchit, une nuée vient du large, et bientôt les premières gouttes nous forcent à rentrer. Voilà qui confirme notre thèse pessimiste. Ici, quand il pleut, on épie le retour du bleu et l'on vit soutenu par cet espoir; quand le soleil brille au contraire, ou que la lune éclaire, on se dit tristement : cela ne durera pas. Il ne pleut pas continuellement en Irlande, mais il ne se passe guère de jour sans quelque ondée, ou à tout le moins une heure ou deux de bruine, particularité commune avec notre Bretagne. Sur la côte surtout, principalement sur celle de l'ouest, qui reçoit de première main les dépressions venues d'Amérique, le temps est incroyablement variable. Septembre est le mois le plus sec, et si les jours alors n'étaient déjà si courts, ce serait la saison à conseiller pour un voyage en Irlande.

Au réveil, pluie battante : part-on ou ne part-on pas? En voyant les gens du pays se disposer à se mettre en route sans une minute d'hésitation, on pense qu'ils ont des raisons d'espérer une éclaircie, et l'on prend place à côté d'eux sur le car, lequel s'emplit si bien qu'il faut en atteler un second. Emmitouflés dans leurs mackintoshs et leurs couvertures de voyage, bien serrés les uns contre les autres et fraternisant sous la bâche généreusement fournie avec la paille par le Cook local, les vingt-trois touristes déploient leurs vingt-trois parapluies, et attendent patiemment que le cocher ait fini ses opérations de la dernière heure. Un colis oublié à ajouter au chargement, un nœud à vérifier par ici, un bout de corde à ajuster par là, divers conciliabules avec les portefaix et les palefreniers qui, après s'être donné plus de mouvement qu'ils n'ont fait de besogne, flânent autour de la voiture en quête de quelques pièces blanches; puis un paquet à remettre en route, qu'apporte au galop de ses longues jambes nues une gamine essoufflée; encore un dernier coup d'œil au harnachement et à la ferrure — et l'on démarre enfin, en retard d'une petite heure. Pourquoi se hâter, puisqu'on est là pour son agrément? Le plaisir n'en durera que plus longtemps. « *Take your time, ladies and gentlemen* (Prenez votre temps) », disent doucement les indigènes à

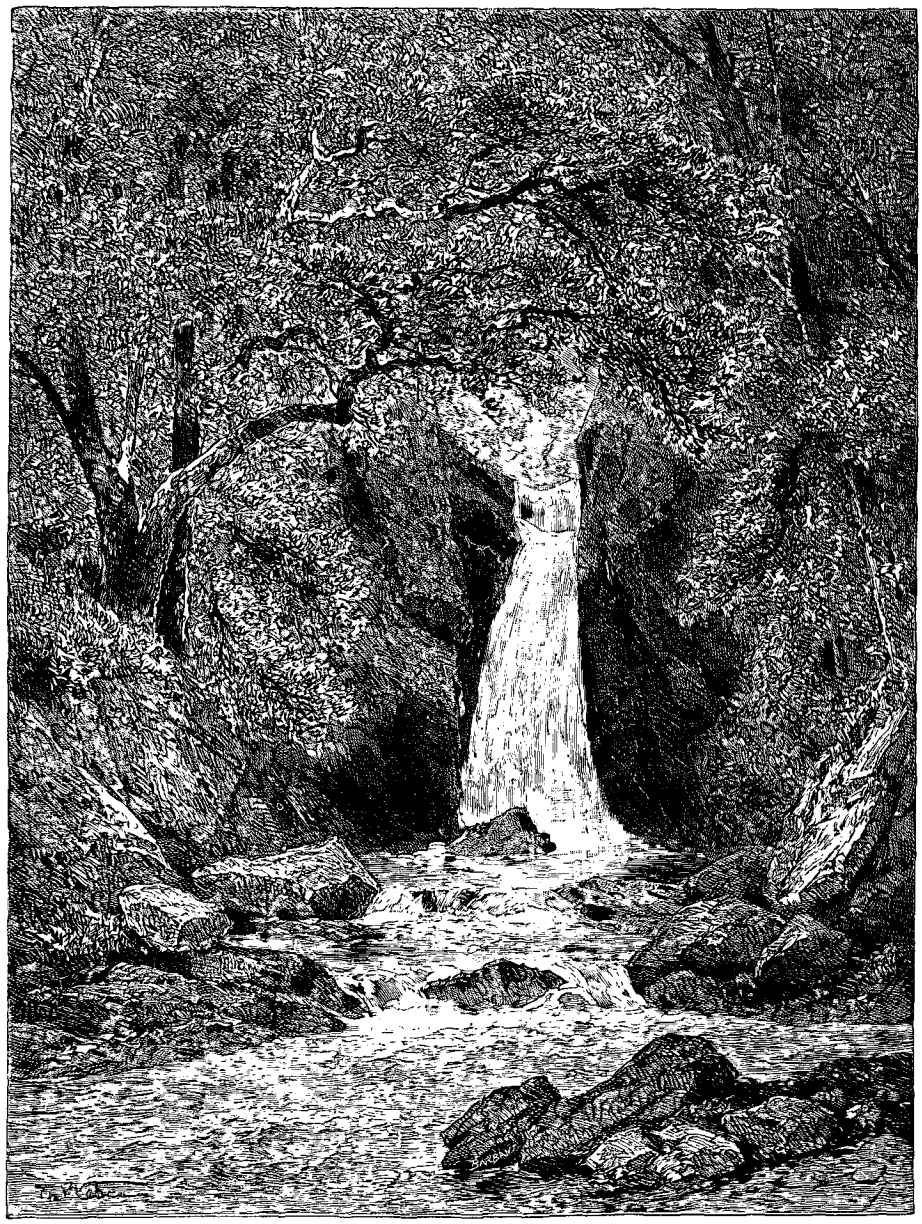
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de Cromwell à Glengariff. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon. Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces voyageurs nerveux, comme j'en connais, toujours dévorés de la fièvre du départ, qui piétinent sous eux quand ils n'avancent pas. C'est une habitude qu'il faut se hâter de perdre en Irlande, si l'on veut survivre à l'épreuve de trois mois de voyage. Les premiers temps on s'inquiète, on se ronge, on se fâche, on tempête, on houspille et on gourmande à droite et à gauche ; les gens vous laissent dire et faire sans y prendre garde, comme des maniaques inoffensifs qu'il est inutile de contrarier. Puis, quand votre colère s'est évaporée, et que vous vous apercevez qu'ils n'en remuent pas plus vite le bout du doigt, la résignation s'empare de vous, et vous êtes tout surpris de vous découvrir des trésors de patience que vous ne vous soupçonniez pas. Alors il

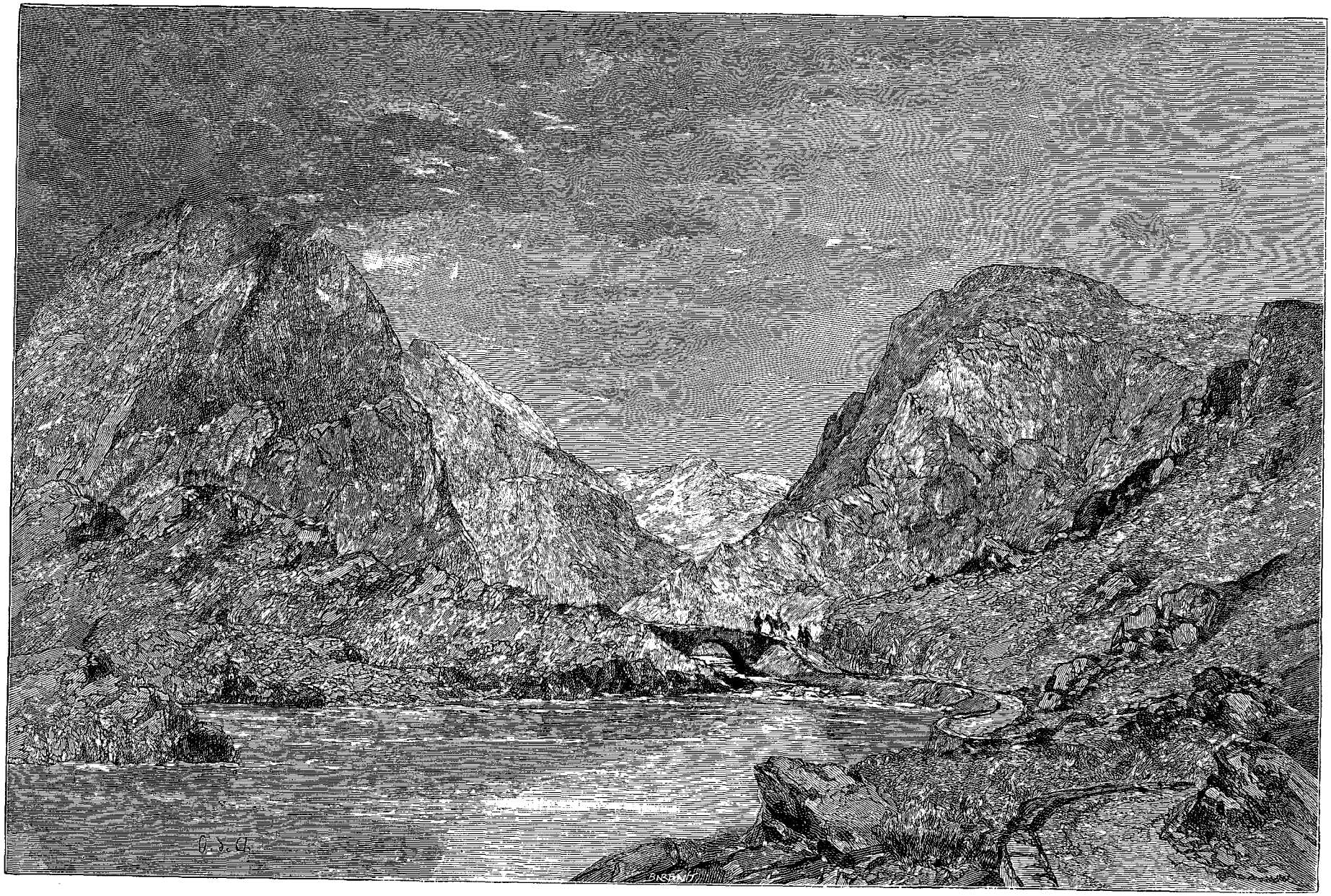


Une cascade de Glengariff (voy. p. 54). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

est plus simple de commencer par là : après tout, on finit toujours par partir et par arriver.

Pour aller de Glengariff à Kenmare, situé au fond de la baie de ce nom, long fjord qui fouille les terres très avant, on a à traverser les montagnes de Caha. Cette chaîne, dont les sommets varient de 900 à 2 200 pieds, et portent des noms barbares, tels que Knocknageraveelagh, Derrynacaheragh, Cloghfanaglibbaun, contient, au dire des indigènes, 365 lacs. Il se pourrait que l'imagination irlandaise, encline à amplifier, comprît dans le nombre quelques modestes flaques d'eau, afin d'arriver à ce chiffre fatidique des jours de l'année. Les Caha étaient autrefois le royaume des O'Sullivan et des O'Donovan, maigre royaume qui justifie bien le nom de *Slcevena-Goil*, « Montagne des Gens sauvages », donné à l'un des pics les plus élevés. Non moins mérité est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de la brèche de Dunloe (voy. p. 62). — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celui de « Mont Affamé » que porte un cône de granit nu, haut de 700 mètres, dont le sommet en forme de cratère renferme un lac qui sert de réservoir aux eaux de la cascade d'Adrigole, réputée la plus belle du Royaume-Uni. Le Nid d'Aigle, tenu pour inaccessible — il est vrai que les Irlandais sont de médiocres alpinistes, — a sa légende. Traqué par les Anglais, l'O'Donovan, prince de Bantry, avait dû fuir, laissant derrière lui sa femme et ses enfants aux soins d'un serviteur fidèle, qui les cacha dans une caverne de la montagne. Mais il fallait manger. Ayant découvert le nid des aigles au flanc d'un précipice, Shemus — qui veut dire James — épiait le moment où les parents venaient apporter la nourriture aux petits, pour repartir ensuite en chasse. Alors il y descendait au bout d'une corde de paille son petit garçon, qui arrachait aux aiglons leur proie — un lapin, un saumon, un coq de bruyère — et remontait par le même procédé. Cet expédient permit aux fugitifs de subsister jusqu'au jour où ils purent quitter leur retraite.

De quoi vivaient en ces lieux farouches et stériles les chefs qui y tenaient leur cour barbare dans les forteresses encore imposantes de Dunkerron, de Dunboy, de Cappanacuss? Pour si funeste à leur prospérité que les Irlandais tiennent la conquête anglaise, ils ne peuvent pourtant prétendre que jamais ces montagnes aient produit autre chose que la fougère et la bruyère broutées par un maigre bétail. Aussi ne rencontre-t-on pas vingt habitations sur le parcours de vingt et un milles entre Glengariff et Kenmare, misérables chaumières abritées dans quelque anfractuosité, à l'ombre d'un buisson d'ajoncs ou d'un chétif mélèze. D'où ces malheureux tirent-ils leur subsistance? Le stratagème de Shemus n'est pas à la portée de tout le monde. Pendant la saison des touristes ils ont la mendicité, qu'ils font exercer par leurs enfants. Ici on ne fait pas un demi-mille sans une escorte de gamins des deux sexes et de tout âge, plus dépenaillés qu'il n'est possible de le décrire, trottant pieds nus dans la boue et sur les cailloux autour de la voiture, en vous offrant des bouquets de bruyère, des touffes de mousse, des branches de myrtilles. Ces pauvres petits affamés sont incroyablement frais, sains, robustes, et presque toujours jolis. Je vois encore une mignonne petite blonde, pas plus haute que cela, presque nue dans une informe souquenille aussi trouée qu'une écumoire, qui courait de toute la vitesse de ses petites jambes roses, ne demandant rien, et nous dévorant de ses grands yeux de pervenche. Naturellement c'est à elle qu'allaient les sympathics et les *coppers*; et sa grande sœur la prenait dans ses bras pour la hausser jusqu'aux voyageurs, de crainte que les autres ne lui arrachassent la pièce si on la jetait à terre. Il est évident que c'est une petite comédie organisée; mais on s'y laisse prendre tout de même. Il y avait aussi un intrépide bambin de cinq à six ans, joufflu, trapu, vêtu sans plus d'un vieux gilet en lambeaux lui tombant jusqu'aux genoux, qui tenait la tête de la bande et continuait de suivre après que les plus grands avaient lâché pied, répétant sans discontinuer son refrain entrecoupé par l'essoufflement : « *Copper, sir! Penny, lady!* » Quand les chevaux prenaient le trot, il perdait du terrain; aux montées il se rattrapait. Enfin il renonça. Quelqu'un eut l'imprudence de se retourner : il reprit son élan et en un temps de galop fut de nouveau sur nos talons, reprenant d'une voix qui se brisait dans sa poitrine et qu'il voulait encore rendre vaillante : « *Copper, sir! Penny, lady!* » Pauvre petit diable! On retourna ses poches et il s'y trouva encore une pièce de six *pence* : il avait fait une bonne journée.

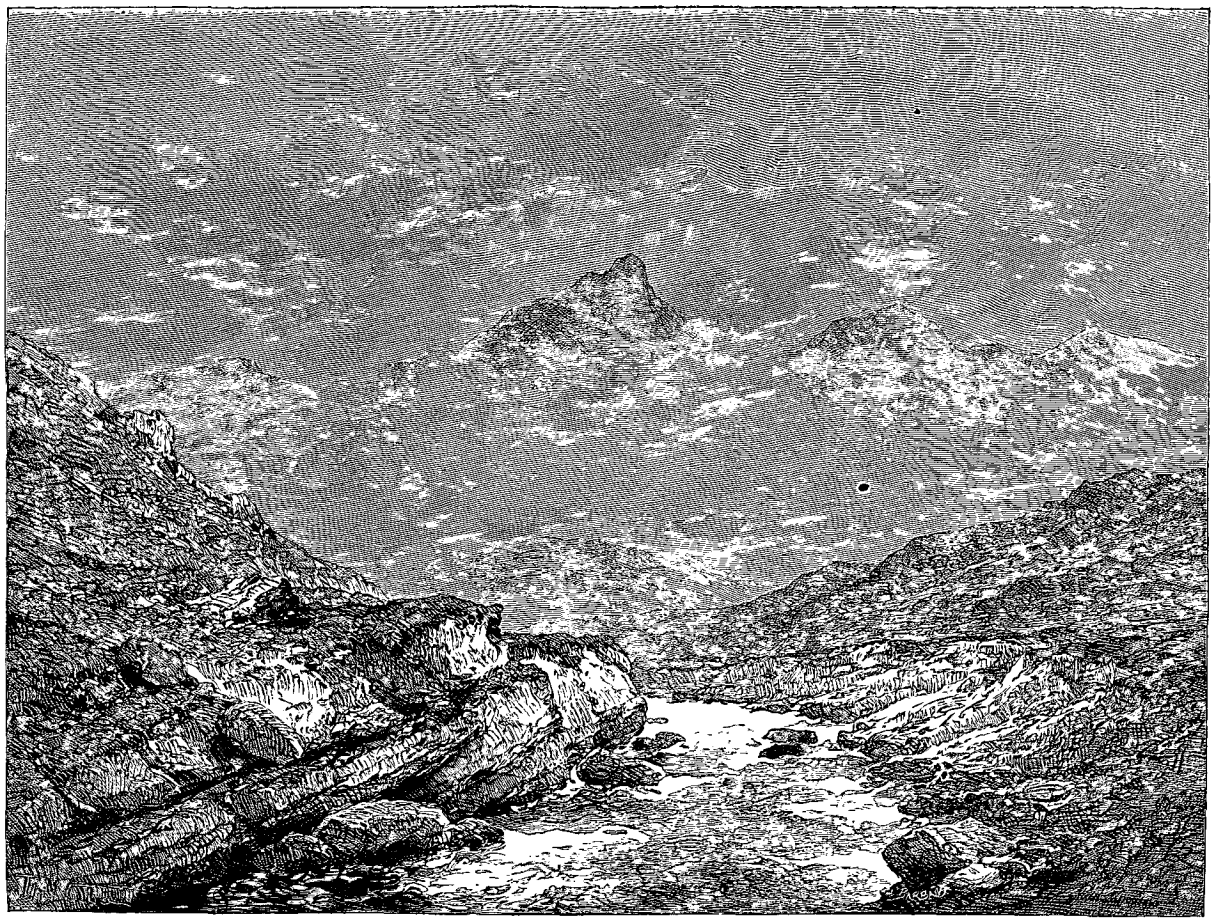
C'est ainsi tout le long du chemin. Pendant un quart d'heure on a du répit; puis une nouvelle bande surgit d'un fossé, et l'on est ainsi reconduit de brigade en brigade jusqu'à destination. Je laisse à penser si cette persécution gâte le plaisir du voyage : rien n'est importun comme l'attendrissement. Mais comment s'y soustraire? Donner les encourage, refuser ne les décourage point, et l'on aurait conscience de les brutaliser. Force est donc de les supporter comme on laisse tomber la pluie. Le pire, c'est qu'il est impossible, à un moment donné, de ne pas rire, et alors on est désarmé. Encore consent-on à le prendre en gaieté quand on a affaire à des enfants. Mais on a beau se cuirasser le cœur d'un triple airain, c'est quelque chose de voir une vieille femme ridée et ratatinée comme une pomme à Pâques, blême, hâve, presque aveugle, couverte de haillons dont un chiffonnier ne voudrait pas pour sa hotte, courir derrière une voiture en blessant aux pierres du chemin ses pieds enflés et sanglants enveloppés de linges sordides. Que peuvent quelques pièces de cuivre contre pareille abjection? Et à ce propos, dans toute l'Irlande le *penny* est l'étalon monétaire de la gent mendiante. On accepte un demi-*penny*, mais en faisant la grimace, et jamais vous ne passerez pour une *great lady* ou un *real gentleman* si vous êtes ladre à ce point. N'était que ce serait bien encombrant, j'engagerais les voyageurs en Irlande à se munir de vêtements hors d'usage pour les distribuer sur leur route : ce serait l'aumône la plus judicieuse à faire à ces malheureux. D'autre part on m'affirme que les nippes seraient, le jour même, vendues au fripier voisin pour acheter du *potheen*, et que la chasse aux *coppers* recommencerait de plus belle. Je ne sais ce qu'il en faut croire ni qui doit être rendu responsable de cet état de choses; mais qu'en pleine civilisation pareilles abominations puissent exister, voilà qui fait singulièrement douter du progrès.

Les Irlandais ont bien raison de se mettre en route sans s'inquiéter de l'état du ciel. Je ne crois pas que ce soit un paradoxe trop fort de dire qu'en voyage il est infiniment moins désagréable de recevoir la pluie sur le chemin, que de la regarder tomber derrière une fenêtre d'auberge. Du moins est-on distrait par les beautés du paysage, encore qu'elles ne se montrent pas à leur avantage; et même, quand on est porté à envisager les choses par le bon côté, les aspects de la montagne et de la mer ne manquent pas d'intérêt sous ces déplacements constants de nuages et de brume, que produit l'alternance de grosses averses et de brusques éclaircies. Dès

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la pluie se calme, les vingt-trois parapluies se ferment et l'on se congratule sur le retour du beau temps; les cataractes se rouvrent : les parapluies les imitent; nouvelle embellie : ils se referment — jusqu'au moment où l'on prend le parti de rabattre les bords de son chapeau pour qu'ils ne fassent pas gouttière, et de recevoir philosophiquement la douche. Le parapluie est une invention barbare; quand on est caoutchouté de la tête aux pieds, le besoin ne s'en fait nullement sentir et il n'est qu'un embarras. C'est ici qu'on apprend à apprécier la casquette écossaise à oreillettes dite *tam-o-shanter*, d'un usage général chez les Anglais des deux sexes, maîtres en l'art du touriste. Je ne dis pas que ce couvre-chef embellisse positivement un visage féminin, bien que la princesse de Galles trouve moyen d'être charmante ainsi coiffée, mais une femme qui n'est pas décidée à laisser sa coquetterie au logis fera mieux d'y rester également. Tout au plus peut-elle la mettre au fond de sa malle pour l'exhiber dans les grandes villes ; en courses de montagnes, jamais.

Le climat d'Irlande est plutôt taquin que méchant, et il tient en réserve des aubaines d'autant plus douces qu'elles sont inattendues. C'est ainsi qu'en arrivant au col, où un tunnel de 200 mètres perce le roc de Turner



Crêtes des Macgillycuddies (voy. p. 60). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

à la limite des comtés de Cork et de Kerry, une saute de vent nettoie soudain le ciel, et une vue merveilleuse arrache un cri d'admiration aux moins enthousiastes. De là l'œil embrasse toute la chaîne des Caha, qui va se perdre dans la mer, avec ses lacs qui, frappés d'aplomb par le soleil, semblent des flots d'argent en fusion. Partout des cascades grandes et petites, gonflées par la pluie, ruissellent au flanc de granit des montagnes, et dans les ravins, à nos pieds, serpentent profondément encaissés des ruisseaux fouettés d'écume. La végétation rafraîchie égaye cette sauvagerie de l'infinie variété de ses tons, se nuançant du vert-de-gris des lichens hérissés au vert noir des maigres pins qui accrochent leurs racines dans les fissures du roc, et que réchauffe la note pourpre de la bruyère en fleur. A droite et à gauche les baies de Bantry et de Kenmare se découpent dans le sable blanc, et, en face, l'Atlantique roule ses vagues bleues oscillant sous l'action de la marée entre l'Irlande, sentinelle avancée de l'Europe du côté du couchant, et la lointaine Amérique, dont aucune terre ne la sépare.

Après avoir resserré et arrosé les essieux des roues, si échauffés que le bois des jantes fume, puis bu une goutte à la misérable petite auberge du col, notre automédon reprend les rênes, et nous dégringolons sur Kenmare avec une rapidité vertigineuse qui fait grin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cer le frein de façon inquiétante. Mais on peut se fier en toute sécurité à ces chevaux merveilleux, qui retiennent de l'arrière-train avec autant de solidité qu'ils tirent des épaules avec vigueur, dont jamais le jarret ne fléchit ni le pied ne bronche, et que l'on conduit presque sans le secours du fouet, les excitant ou les retenant par des exclamations gutturales et de sonores appels de langue. De pente en pente, de tournant en tournant, et d'ondée en ondée, nous arrivons à Kenmare en traversant sur un pont suspendu la rivière dont l'estuaire fait le fond de la baie. La ville est en fête; qu'on ne se trompe pas à ce mot : il s'agit d'un bourg de 1200 âmes; ici tout ce qui peut prétendre au nom de ville est qualifié de « cité ». Nous tombons sur un jour de régates, et toute la population de dix milles à la ronde est massée sur le môle, en habits du dimanche, pour suivre les évolutions d'une demi-douzaine de yoles; les rues, pavoisées aux couleurs nationales — harpe d'or sur champ de sinople, — débordent de monde, les tavernes regorgent. Les Irlandais jugent que, n'ayant rien à faire, autant vaut employer leur temps à s'amuser. On change les chevaux pendant que nous déjeunons, et nous voilà repartis avec une escorte toute fraîche de gamins. Nous perdons de vue la mer, nous dirigeant droit au nord, tandis que le large promontoire, que nous coupons à sa base, et qui sépare la baie de Kenmare de celle de Dingle, s'étend vers l'ouest. D'abord la route traverse, sur une étendue de plusieurs milles, des terres basses et marécageuses où s'abattent d'immenses vols de corbeaux. On ne doit pas être superstitieux ici, autrement on vivrait dans des angoisses perpétuelles; il est vrai que ces messagers de mauvaises nouvelles pullulent tellement, qu'on ne sait jamais s'ils partent à droite ou à gauche, en nombre pair ou impair, points capitaux comme on sait. Enclins aux rapprochements poétiques, les Irlandais voient un lien entre les calamités auxquelles leur pays est en proie à l'état chronique, et cette affluence d'oiseaux funèbres qu'attirent la poussière des ruines et l'odeur des cadavres. Toujours est-il que je n'en ai jamais autant vu. Ils affectionnent de préférence les plaines de tourbe.

Bientôt la route recommence à monter en lacets pour escalader les pentes escarpées du Derrygariff jusqu'au « Col Eventé », dont le nom dit assez qu'il faut bien enfoncer son chapeau sur ses oreilles pendant la courte halte qu'on y fait pour laisser souffler les chevaux. De là on découvre tout le massif de Killarney, qui se compose de plusieurs groupes distincts : à l'ouest, les crêtes bizarrement découpées des Macgillycuddies, sur lesquels traînent des vapeurs grises, dominées par le Carran Tual, le pic le plus élevé d'Irlande, haut de 1200 mètres; à l'est, le Mangerton sourcilleux, dont la cime conique est coiffée d'un nuage semblable à un point sur un *i* gigantesque, et plus loin les Paps, série de sommets en forme de ballon; au nord, les Tomies, la montagne Pourpre et le mont Torc, dont les croupes arrondies masquent les lacs qui sont notre destination. La vieille route passe entre le Torc et le Mangerton, le long d'une vallée étroite qui renferme des mines de cuivre et de plomb argentifère naguère exploitées, mais abandonnées depuis longtemps, sort habituel de la plupart des entreprises dans la malechanceuse Irlande. Une nouvelle route, plus longue et beaucoup plus belle, a été faite sur le revers opposé de la montagne, à travers une forêt magnifique qui appartient au marquis de Lansdowne. A un coude on se trouve brusquement au-dessus des lacs, que l'on contourne désormais en descendant toujours jusqu'à Killarney. Par une belle journée, ou quand le soleil paresseux fait aux voyageurs la politesse de dissiper les nuages et de se montrer dans sa gloire avant de disparaître derrière les montagnes, cette descente est une merveille; on est grisé de beauté et les yeux font mal à force de regarder. La plume ne saurait prétendre décrire ce que sont impuissants à rendre le crayon et le pinceau. Le plus sage est de se taire, comme le font sur le *car* les plus exubérants des vingt-trois touristes à bout d'exclamations admiratives; on se sent plus envie de pleurer que de parler. Pour ma part, arrivée en cet endroit j'ai cru avoir franchi la porte du paradis, et en songeant que Killarney est à trente heures de Paris, je ne puis mieux faire qu'engager le lecteur à y aller voir lui-même.

II

Les lacs de Killarney sont au nombre de trois. Le lac Supérieur, long de deux milles et demi sur un et demi de large, est le réservoir des eaux de la montagne, qui y arrivent par plusieurs petites rivières. A son extrémité orientale il se contracte brusquement en un bras étroit, long de deux milles, nommé le Long Range, qui coule vers le nord-est, pour s'épancher dans deux directions opposées. A l'est c'est le lac Torc ou Mukross, du nom de la montagne au pied de laquelle il est situé, ou de celui du domaine qui en borde les rives. De superficie à peu près égale à celle du lac Supérieur, mais de forme plus régulière, et grossi par les eaux de l'Owengariff, sans parler de plusieurs moindres torrents, il est presque fermé par deux grandes îles et un promontoire boisé, et ne communique que par deux détroits très resserrés avec le lac Inférieur ou Lough Leane, qui va s'étendant vers l'ouest. Celui-ci mesure cinq milles et demi de long sur trois dans sa plus grande largeur; il reçoit les eaux de nombreux ruisseaux, et se déverse dans la rivière Laune, qui va se jeter dans la baie de Dingle. La ville de Killarney est située à un mille de la rive septentrionale du Lough Leane. Ces lacs doivent leur rare beauté tant aux aspects des montagnes qui les entourent, qu'à la végétation prodigieusement luxuriante qui en encadre les rives et qui couvre les nombreuses îles dont est semée leur surface. Pour les voir à leur avantage, il faut les prendre par leur extrémité supérieure, ce qui double le plaisir d'une promenade sur l'eau de celui d'une magnifique course de montagnes. On doit en effet revenir sur ses pas de la veille, et parcourir en sens inverse, à l'ouest des lacs, le trajet qu'on a fait à l'est en venant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Glengariff. Ce serait encore un enchantement que cette route, si elle n'était déshonorée par une mendicité déguisée qui ne laisse pas de trêve à l'infortuné voyageur. Dès la sortie de Killarney, à travers les ombrages du parc de lord Kenmare, on traîne à sa suite l'escorte obligée de gamins; mais on y est habitué, et ce n'est rien. Au pont de Beaufort, sur la Laune, on trouve embusqué un escadron de cavaliers d'assez mauvaise mine et fort déguenillés, qui se lancent à votre poursuite. Ce ne sont pas des brigands, mais des loueurs de chevaux qui vous offrent leurs bêtes pour la partie de la route impraticable aux voitures. Une fois que chacun a fait son choix, les autres se retirent sans mot dire, et retournent à leur poste pour attendre de nouvelles victimes. Mais tant qu'un touriste qui aime les ascensions pédestres s'entête dans son refus, toute la bande persiste à lui faire la conduite, lui affirmant que le défilé est long, très mauvais, qu'il ne pourra pas arriver jusqu'au bout, qu'il est sûr de « prendre un chaud et froid, Dieu bénisse son âme! » et autres paroles insinuantes. Ensuite ce sont des marchands qui prétendent, *nolens volens*, vous faire acheter des gobelets en corne, des objets en *bog-oak* sculpté — chêne de marais, bois noir et lisse, d'un grain très fin, que l'on trouve dans la



La Vallée Noire (voy. p. 62). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

tourbe — ou en mosaïque faite avec diverses essences de montagne. Puis ce sont des gens armés d'une corne ou d'un petit canon pour vous faire entendre les échos; un vieux ménétrier aveugle qui joue à un détour du sentier des airs nationaux à faire grincer des dents, répercutés dans les rochers d'alentour d'une façon qui amuserait, si à ce moment on n'était déjà prodigieusement énervé.

Les femmes se mettent aussi de la partie, proprement vêtues d'une jupe de cotonnade et d'un fichu rouge, tête et jambes nues, les traits fins, le teint frais, la mine riante et les plus beaux cheveux du monde. Pendant deux heures elles vous suivent en vous offrant des bas et des chaussettes de laine, ou bien du lait de chèvre mélangé de quelques gouttes de whisky. Les hommes sont particulièrement en butte à leurs persécutions; elles leur tiennent les propos les plus flatteurs, avec cette langue de miel qui, aux yeux des optimistes, est une marque de la bonne grâce des Irlandais, et, à en croire les sceptiques, ne prouve que leur perfidie. « Ma parole, Mary O'Sullivan, *avourneen* (chérie), dit l'une d'elles, jamais je n'ai vu dans nos montagnes un gentleman aussi joli et aussi aimable, la bénédiction de Dieu soit sur lui! » — « C'est ma foi vrai, Kitty O'Flanagan, *acushla machree* (délice de mon cœur), répond sa complice; sûr que c'est un gentleman bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

né et libéral, et qu'il voudra assister deux honnêtes filles, la très sainte Vierge le maintienne! » — « Une goutte de rosée de montagne, *sweet* gentleman, juste pour vous faire descendre le soleil dans le cœur, du *potheen* de la bonne sorte, sur le salut de mon âme c'est la vérité. » — « Une paire de bonnes chaussettes bien moelleuses, une jolie nuance bien *sweet*, *darling gentleman*, et que le ciel vous assiste! » Ou bien encore l'une dit : « Donnez-moi un shilling, mon joli monsieur, et vous aurez quelque chose en échange. » On s'exécute; elle vous tend une pièce de six pence et se tord de rire : le tour est joué. La première fois on sourit, la seconde fois le sel de cette aimable plaisanterie s'est évaporé; à la récidive suivante on a envie de crier. Elles ont quelquefois d'heureuses saillies. Ainsi l'une d'elles, avisant un touriste dont les cheveux et la barbe d'un rouge flamboyant disaient la nationalité écossaise, lui pose en travers de la selle un bambin qui trottait sur ses talons : « Ne donnerez-vous pas un penny à ce petit garçon, *dear sweet gentleman*? Sûr, il appartient à votre famille. — ??? — Mais oui : il est presque aussi *carotty* que Votre Honneur. » Cette fois tout le monde a ri, excepté le principal intéressé.

Ce serait bien beau, cette brèche de Dunloe, si l'on pouvait s'y trouver en tête-à-tête avec la nature. C'est une longue et profonde coupure qui sabre le roc entre les Macgillycuddies à l'ouest, à l'est les Tomies et la montagne Pourpre, dont le nom a son origine dans le manteau de bruyères qui l'habille du haut en bas. Le chemin, qui est très bon pour les chevaux, eussent-ils même le pied moins sûr que les excellents poneys irlandais, suit, en le dominant en corniche, le lit de la Loe, affluent de la Laune, torrent alimenté par de nombreuses cascades, et qui traverse successivement cinq petits lacs noirs. Le premier a sa légende : c'est là que saint Patrick a noyé le dernier serpent d'Irlande. Parvenu au point culminant, on a une vue étendue sur les montagnes, et à droite s'étend la Vallée Noire, aride, désolée, sinistre, au fond de laquelle brille le miroir du *Lough-an-bric-dearg* (lac de la Truite rouge), d'où sort la Gearhameen. Cette vallée est le creuset infernal où se brassent, dit-on, tous les orages d'Irlande, tous les nôtres par conséquent, puisque c'est de l'Ile Verte qu'à en croire les bulletins météorologiques nous arrivent toutes les dépressions. A partir de ce point on descend sur le lac Supérieur, le long de la jolie rivière argentine qui vient s'y perdre en courant gaiement au milieu des prairies.

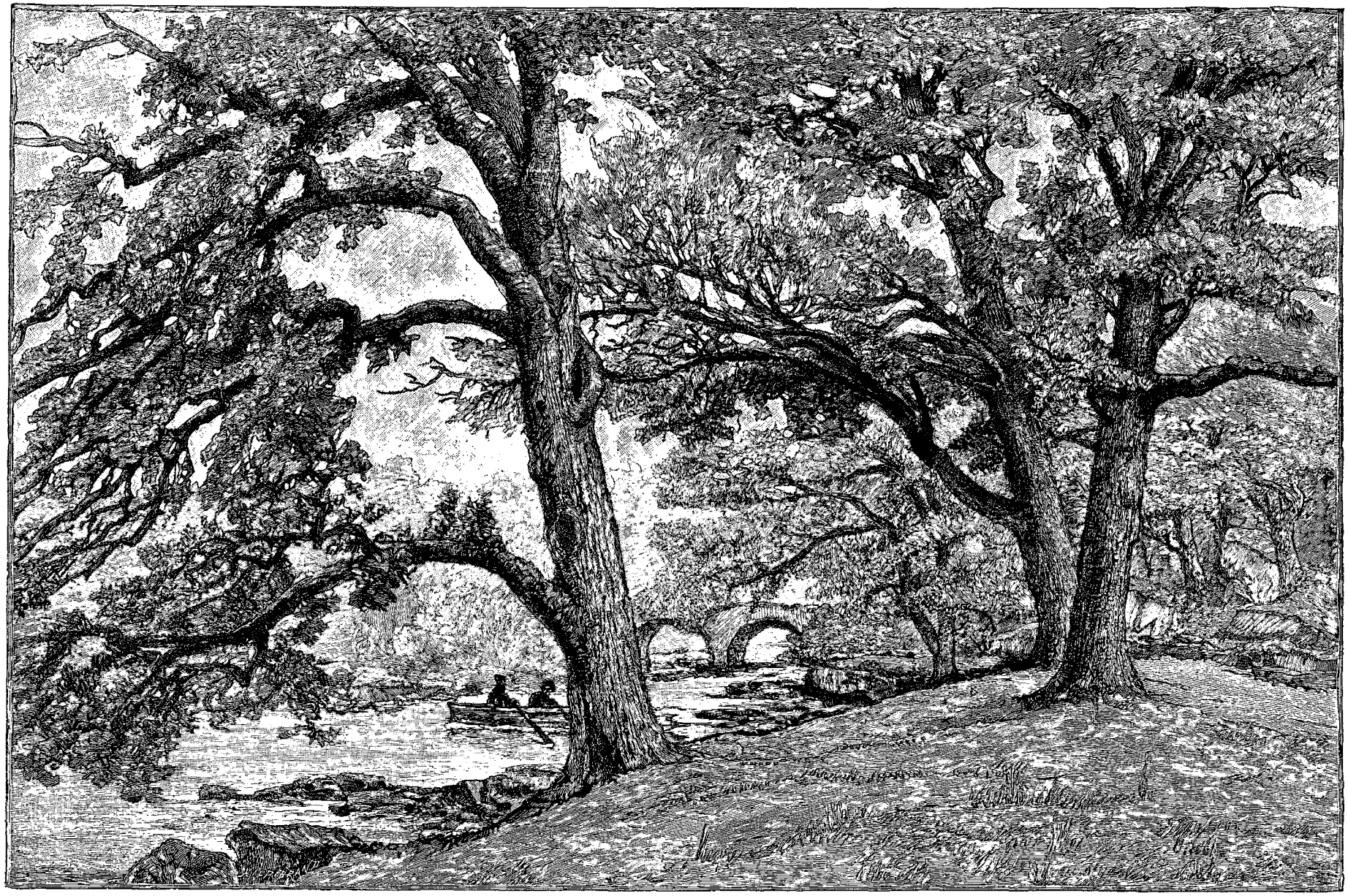
Là on trouve son bateau, et l'on s'embarque pour une croisière qu'on voudrait voir durer toujours. Profondément encaissé entre le Cromaglan et le revers oriental de la montagne Pourpre, le lac Supérieur est sans conteste le plus pittoresque des trois. Il est déchiqueté de façon si singulière, que, parvenu au fond d'une crique dite ambitieusement la baie de Terre-Neuve, on ne voit pas d'issue pour en sortir. C'est une fumisterie des bateliers qui vous conduisent là afin de faire avec vous le pari, invariablement gagné par eux, que vous ne trouverez pas la passe. Il vous en coûte une bouteille de whisky, mais on ne la regrette pas, ces braves gens joignant à leurs qualités de vigueur et d'adresse celle, infiniment plus rare dans ce pays, de la discrétion. Arrivés à peu près au milieu du Long Range, qui coule paresseusement entre des rives basses fleuries de nénuphars, ils s'arrêtent au pied d'une montagne de forme pyramidale, plongeant à pic dans l'eau qu'elle domine, isolée et majestueuse, de sa masse puissante, tapissée d'arbres verts — houx, genévriers, arbousiers — jusqu'aux deux tiers de sa hauteur de 600 mètres. Le sommet est absolument nu, et dans les crevasses du granit gris les aigles dorés bâtissent leur aire, d'où le nom d'Eagle's Nest qui lui est donné. Cette montagne possède un écho remarquable, dont les bateliers jouent avec une amusante virtuosité. L'un d'eux fait entendre sur un cornet à bouquin quelques notes, que répètent une dizaine de fois, à intervalles irréguliers, des échos successifs qui semblent venir de toutes les directions, modifiant et déformant diversement la mélodie primitive, et s'affaiblissant graduellement jusqu'à n'être plus qu'un vague murmure pareil aux soupirs des fées et des génies, hôtes de ces cavernes.

Moins fantastique mais fort drôle est la conversation du patron de la barque avec l'écho. « *Well, Pat?* (*Well, Pat!* répond la montagne). — *How do?* (*How do?*). — *All right?* (*All right!*) » Et il continue par deux syllabes : « *Do you — get on — and have — all joy — that we — can have — before — we get — liberty*[1]? » ce dernier mot crié d'une force à faire tressaillir dans Westminster tout le gouvernement de Sa Majesté Britannique. Les réponses sont si distinctes qu'un jour, racontent les mauvais plaisants, quelqu'un qui nourrissait des doutes, ajouta d'une voix tonnante : « Voulez-vous — (Voulez-vous, répète l'écho) — prendre un verre (prendre un verre) — de whisky? (de whisky?) » Et, changeant de ton, la montagne continua : « Bien volontiers, Votre Honneur, car cela dessèche joliment le gosier, de faire l'écho. »

J'ai dit que les lacs sont criblés d'îles. Inutile d'en demander le compte aux gens du pays; ils répondraient qu'on ne peut pas le savoir : il y en a trop. Beaucoup ne sont que des îlots, de simples rochers, généralement habillés d'une abondante végétation. Leurs noms sont tirés de formes plus ou moins caractéristiques : l'Aigle, le Cerf, le Canard, les Quatre-Amis, le Vaisseau de guerre, le Canon, le Lapin, la Loutre, la Souris, l'Agneau, le Héron, la Vache, l'Éléphant, la Cerise, ou de quelque légende : l'île du Diable, l'île Brûlée, l'île de la Jolie Fille. Quelques-unes sont de grande dimension, notamment Brickeen et Dinis, qui ferment l'entrée du lac Mukross. C'est à la pointe sud de cette dernière que se fait le partage des eaux entre ce lac et la baie de Glena où commence le Lough Leane, et, comme il existe une différence de niveau sensible entre

1. « Eh bien, Pat? (abréviation de Patrick), comment cela a-t-il? Bien? Les affaires marchent-elles, et avez-vous toute la joie dont vous pouvez jouir tant que nous n'aurons pas conquis la liberté? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

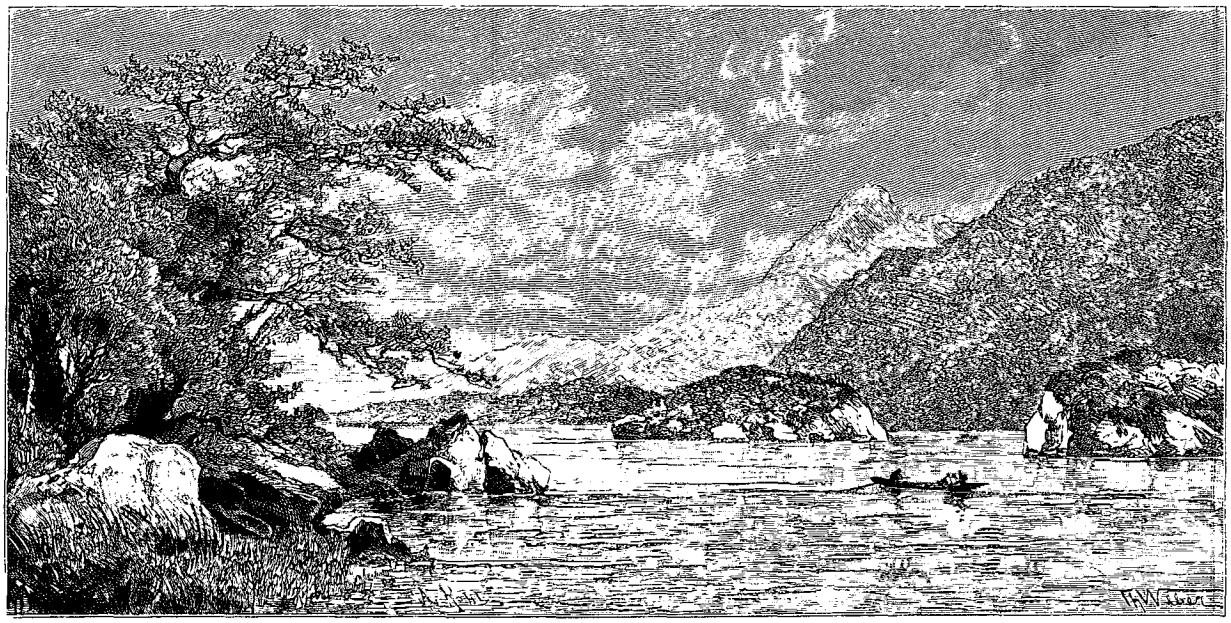


Le partage des eaux entre le lac Mukross et la baie de Glena. — Dessin d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le lac Supérieur et les autres, le Long Range prend des allures torrentueuses pour filer sous les deux arches d'inégale hauteur du vieux pont de pierre grise rongée de lierre qui joint l'île à la terre ferme. Les bateliers passent très habilement ces rapides en bordant les avirons et en s'abandonnant au courant, se contentant de maintenir au moyen d'une gaffe l'embarcation à distance suffisante des rochers, où elle pourrait se briser. Au moment des hautes eaux il arrive parfois des accidents ; aussi fait-on sagement de prier de descendre les gens nerveux, qui commencent précisément à s'agiter au moment où le patron recommande de se tenir bien tranquille. C'est pourtant une sensation délicieuse que celle de ce demi-danger et de cet entraînement dans un tourbillon dont on n'est pas maître.

Sollicité de donner un avis sur les mérites respectifs des lacs de Killarney, Thackeray — le seul voyageur anglais qui ait compris l'Irlande, parce que c'était un homme d'esprit doublé d'un artiste — répondit : « Le plus beau est celui où l'on se trouve ». Et il ajoutait : « Quant à prétendre voir les lacs en un jour, comme le fait l'excursionniste en rupture de bureau ou de comptoir, celui-là est un âne — c'est comme un enfant qui après avoir lu une fois la table de multiplication croirait la savoir par cœur. » Hélas ! on est bien forcé d'être âne, quoique à son corps défendant, quand on vient à Killarney et qu'on est pressé par le temps. Vous direz qu'il ne faut pas l'être — mais on l'est, et le grand satirique l'a été comme les autres. Car ce n'est pas une semaine qu'il faudrait pour approfondir les beautés de ce merveilleux pays : on passerait tout un été à y découvrir chaque jour des charmes nouveaux,



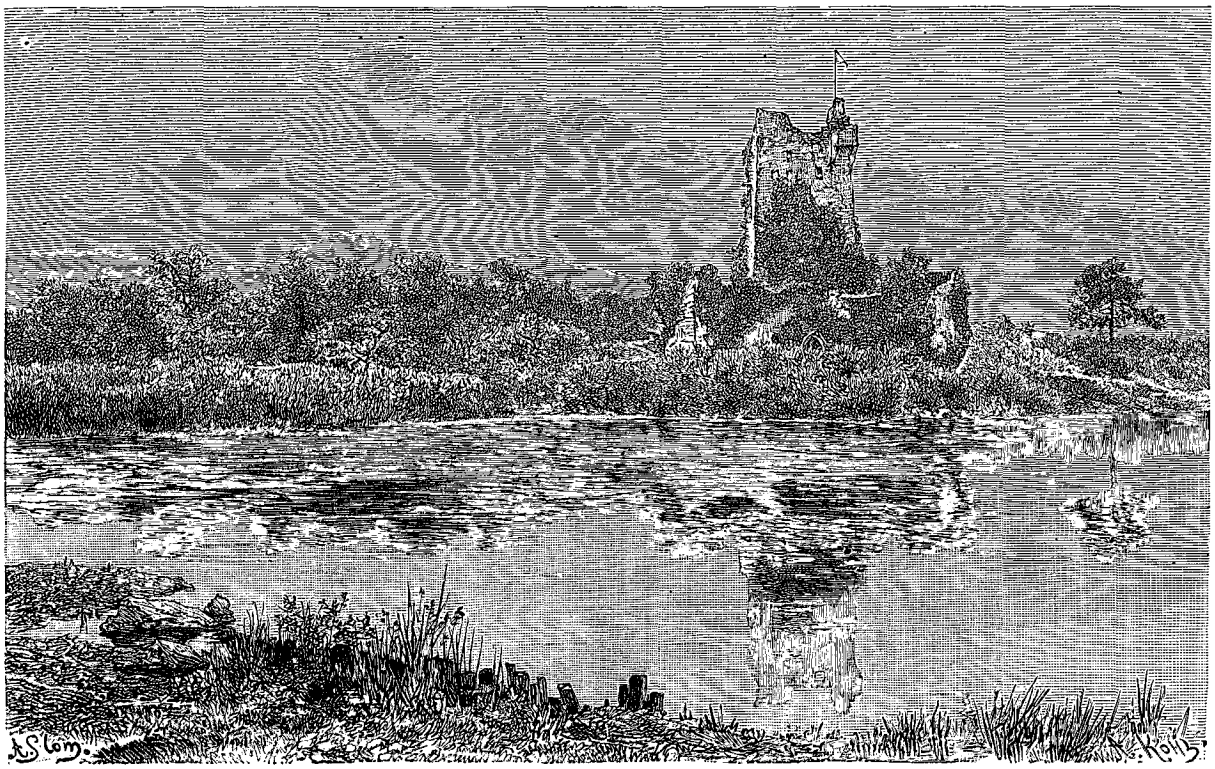
Le Lough Leane (voy. p. 60 et 62). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

ne fût-ce que dans les changements d'aspect. Le temps est quelquefois gros sur les lacs, et je m'y suis trouvée un jour par une bonne petite tempête qui aurait bel et bien donné le « mal de lac » aux gens sujets à cette incommodité. Le ciel chargé de nuées assombrissait la surface des eaux en courroux ; des vapeurs se tordaient sur les flancs des montagnes et tout semblait noir. C'était comme un voile de deuil jeté sur la nature ; on s'imaginait les sorcières de Macbeth chevauchant sur les crêtes aux fantastiques silhouettes des Macgillycuddies, et faisant leur cuisine infâme dans les abîmes du sinistre Mangerton, où tournoient les hiboux et les vautours. Le lendemain, nouveau décor : c'est le bleu, la lumière, la paix, la douceur. Dans certaines criques abritées, formées par des promontoires de rochers noirs sur lesquels se dresse le tronc svelte d'un pin maritime, avec une petite plage de sable blanc où l'eau clapote doucement en un léger remous, ceinturée de verdure aux tons riches, harmonieusement nuancés, au-dessus, la montagne se dégradant par plans successifs du violet intense au lilas plein de lumière, enfin le ciel d'un bleu fin, fouetté de petits nuages blancs, tout cela enveloppé de la chaude caresse dorée du soleil, on se croirait sur un lac d'Italie, une Italie atténuée, adoucie, comme si elle était vue à travers un voile de gaze. Puisque j'entre dans la voie déplorable des comparaisons géographiques, j'ajoute que le fond du Lough Leane n'est pas sans quelque analogie avec le lac de Côme.... Pardon, je ne le ferai plus.

MARIE ANNE DE BOVET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Castle-Ross (voy. p. 68). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

TROIS MOIS EN IRLANDE,

PAR Mlle MARIE ANNE DE BOVET [1].

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES LACS DE KILLARNEY (suite).

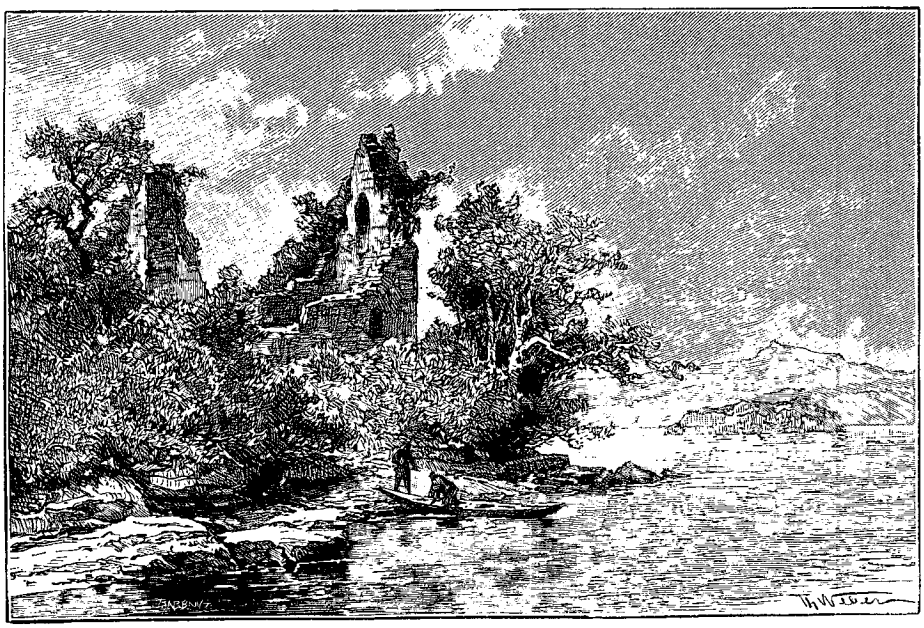
III

Bien que les rives du lac Inférieur soient assez plates dans sa partie occidentale, ses attraits n'en sont pas moins considérables. Parmi ses innombrables îles il en est une qui a droit à une mention particulière. L'Irlande est le joyau de l'Occident, Killarney est le joyau de l'Irlande, Innisfallen, « l'île des Saints », est le joyau de Killarney. *Sweet*, trois fois *sweet* Innisfallen! Il n'est pas d'endroit plus charmant et plus vénérable à la fois; à elle seule elle vaudrait le voyage. Un moine du VIe siècle, saint Finian Lobhar (le Lépreux), fils d'un roi de Munster, avait fait choix de cette retraite pour y fonder un monastère, devenu célèbre dans les fastes irlandais. C'est là qu'ont été écrites, moitié en celte, moitié en latin barbare, ces *Annales* dont le manuscrit, 57 feuilles de parchemin in-quarto, existe à la bibliothèque Bodléienne, et qui a la prétention d'être rien moins qu'une histoire générale du monde jusqu'au temps de saint Patrick, suivie de l'histoire particulière de l'Irlande jusqu'au commencement du XIVe siècle. La première partie est aussi extravagante qu'inintelligible; mais la seconde, sèche énumération de faits, pour la plupart batailles, meurtres, pillages et massacres, constitue un document précieux. La réputation de science et de sainteté de l'abbaye d'Innisfallen ne la fit pas toujours respecter de ce turbulent moyen âge irlandais, dont l'histoire est plus sombre et plus sanglante que celle d'aucun autre. Les *Annales* rapportent ceci à la date de 1180 : « Le monastère étant estimé un paradis et un sanctuaire vénéré, les trésors et tous les objets de prix du pays y avaient été mis en dépôt. Cette année-là il fut pillé par Maolduin, fils de Daniel O'Donoghue. Beaucoup de prêtres, de moines et de clercs furent tués jusque dans leur cimetière par les Mac-Carthy. Mais bientôt Dieu punit les impies pour cet acte sacrilège, en frappant beaucoup d'entre eux d'une mort prématurée. »

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aujourd'hui l'abbaye n'est plus guère qu'un amas de décombres envahis par la végétation, et au milieu desquels je laisse aux archéologues le soin de se débrouiller. On distingue encore quatre édifices, qui doivent remonter à une très haute antiquité. Le mieux conservé est une chapelle isolée à la pointe d'un petit promontoire, sans doute l'oratoire particulier du saint, avec une porte romane très intéressante, dont le cintre porte encore des sculptures curieuses, têtes d'animaux assez finement fouillées. Il est regrettable qu'une restauration intelligente n'ait pas préservé d'un effondrement quasi total ces monuments d'un âge primitif. Si l'on en juge par le peu de hauteur des portes qui subsistent, les murailles doivent être enfouies à une assez grande profondeur, et il est à croire que des fouilles mettraient au jour de précieuses découvertes. Mais en Irlande on ne contrarie guère l'action du temps ni de la nature. Lord Kenmare, propriétaire de l'île, laisse reposer en paix sous ces décombres les cendres des pieux et savants solitaires, et peut-être a-t-il raison. L'archéologie est une belle chose, mais je ne sais si Innisfallen gagnerait à ce qu'elle vînt y exercer ses ravages. Telle quelle, l'île est un bijou; la contagion de l'emphase poétique irlandaise me gagne, et j'ai envie de dire : un diamant serti dans des émeraudes. La merveilleuse végétation de Killarney paraît ici dans toute sa splendeur. Il est un arbre à la réputation duquel portent grand dommage certaines fantaisies extravagantes de jardiniers en délire : je veux parler de l'if. Qui ne connaît que les ifs mutilés, torturés, difformes, du parc de Versailles, doit venir ici pour faire réparation d'honneur à cette triste victime. Il y verra des arbres archiséculaires, robustes, tortus, fantastiques, solidement agrafés au roc, avec



Ruines dans l'île Innisfallen. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

lequel se confondent presque leurs troncs noueux et rudes, rampant comme des lianes gigantesques, ou se dressant côte à côte comme les colonnes couplées d'une église gothique, inclinant sur la grève leurs rameaux biscornus dont le feuillage noir, piqué de baies rouges, s'abreuve dans la mer, ou se mêlant aux frondaisons légères, claires, élégantes, de frênes énormes. Des houx dont on peut à peine embrasser le tronc se plaisent dans leur voisinage, et des lierres d'une prodigieuse vigueur, semblables à de gros serpents enlacés, courent des uns aux autres en les enchevêtrant si bien qu'ils en font des fourrés impénétrables, où nichent en paix des faisans sauvages, seuls habitants d'Innisfallen avec un troupeau de gros moutons gris à face noire, et de gauches cormorans qui se perchent sur les pointes des rochers.

L'arbousier — appelé par les indigènes « arbre à fraises », — qui n'est généralement qu'un arbuste, atteint aussi des proportions inaccoutumées dans cette terre de bruyère légère et humide dont est fait le sol de l'Irlande. L'île de Dinis en contient un qui a sept pieds de circonférence, et celui de l'île Escarpée, en face de la grande cascade d'O'Sullivan, en mesure près de dix. Pris isolément, l'arbousier est un arbre plus curieux que joli, avec ses branches dénudées du bas et sa forme saugrenue d'arbrisseau japonais; mais, mélangé à d'autres essences, la note intense, violente, de son parasol de feuillage éclate comme une fanfare dans la symphonie verte qui justifie si bien l'épithète traditionnellement accolée au nom d'Érin. J'ai noté plusieurs fois la beauté des frênes d'Irlande : c'est l'arbre le plus luxuriant de ces luxuriantes futaies. Le hêtre pourpre n'y vient pas moins bien, et le rouge sombre de son dôme de feuillage y est d'une intensité qui prouve que la coloration des végétaux n'est pas due à l'action solaire. Un poète a dit du soleil d'Érin que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« ses rayons douteux pleurent chaque jour en se levant » — et parfois en se couchant aussi. Le pays n'y perd rien en couleur et y gagne en fraîcheur, lavé qu'il est matin et soir comme le pont d'un navire.

Les lacs de Killarney ont leur légende. Dans les temps anciens ce bassin était une vallée fertile et riante, où une tribu prospère florissait sous la loi juste et sage des O'Donoghue. Dans la montagne existait une source enchantée, fermée par une pierre qu'on écartait chaque jour afin de laisser couler la quantité d'eau nécessaire pour arroser la vallée, après quoi on la remettait en place. C'est toujours par les femmes que les malheurs arrivent. On avait eu l'imprudence de confier à une jeune et jolie fille le service de cette vanne primitive; elle s'oublia un soir dans la compagnie de son galant, et l'aurore suivante éclaira une plaine d'eau sous laquelle tout était englouti. Mais les habitants de la vallée n'ont pas perdu au change. Ils vivent au fond du lac, et à certains jours le pêcheur de truites ou d'anguilles entend la rumeur de leurs fêtes, car ils ne s'ennuient pas dans leur humide demeure, et l'O'Donoghue est demeuré fidèle aux traditions hospitalières de sa race. Cependant il regrette ses domaines, et, une fois tous les sept ans, avant que soit dissipée la brume matinale, il émerge du sein des eaux, enfourche son coursier blanc — dont avec beaucoup de bonne volonté on peut reconnaître la forme pétrifiée dans un rocher qui ressemble vaguement à un cheval de bois — et va jeter partout l'œil du maître. Une série de petits îlots représentent son chenil, son pigeonnier, sa salle des banquets, ses oubliettes; sa bibliothèque est figurée par un groupe de roches plates et feuilletées, où l'imagination populaire a vu très ingénieusement des in-folio un peu avariés, comme si l'humidité les avait moisis, après que le feu



Oratoire de saint Finian le Lépreux. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

en eut dentelé et noirci les tranches. Puis, quand le premier rayon de soleil vient effleurer la surface des eaux, le vieux *thanist* réintègre les abîmes. Quiconque a la chance de le rencontrer au cours de sa promenade matinale est à jamais assuré de la fortune et du bonheur; mais il est malaisé à surprendre. En dépit de la bonne réputation dont il jouit dans la postérité, le grand O'Donoghue était en commerce familier avec le démon. C'est à l'occasion d'une visite à Sa Majesté satanique, que celui-ci remplit en son honneur de « rosée de montagne » — c'est-à-dire de whisky — le lac situé au sommet du Mangerton, à une altitude de 800 mètres, et appelé à cause de cela le Bol à Punch du Diable, profond bassin ovale, entouré de trois côtés de parois de granit à pic, et qui couvre une superficie de 28 acres. Quel punch!... Aujourd'hui au contraire l'eau en est presque glacée et les poissons n'y vivent pas; il présente de plus cette particularité d'être toujours agité comme s'il était en ébullition, ce qui ajoute à son aspect diabolique. En 1772 Fox, qui n'était pas moins fier de ses prouesses natatoires que de ses triomphes d'orateur, en fit le tour à la nage. On en parle encore dans le pays, en ajoutant que le soir il se grisa à fond pour se réchauffer.

Ces O'Donoghue — de qui naturellement descendent plus ou moins directement la plupart des habitants de Killarney — portaient le titre de roi du Lough Leane, « lac de la Science », allusion aux abbayes d'Innisfallen, de Mukross et d'Aghadoe, située sur ses rives, et, comme la plupart des établissements monastiques d'Irlande, centres de culture intellectuelle renommés au moyen âge, c'était une race guerrière; de 1024 à 1238, disent les *Annales d'Innisfallen*, dix-neuf princes de ce nom sur vingt qui se sont succédé à la tête du *sept* ont péri de mort violente. L'un d'eux notamment, Jeoffroy, livré par la trahison d'un de ses forestiers à son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

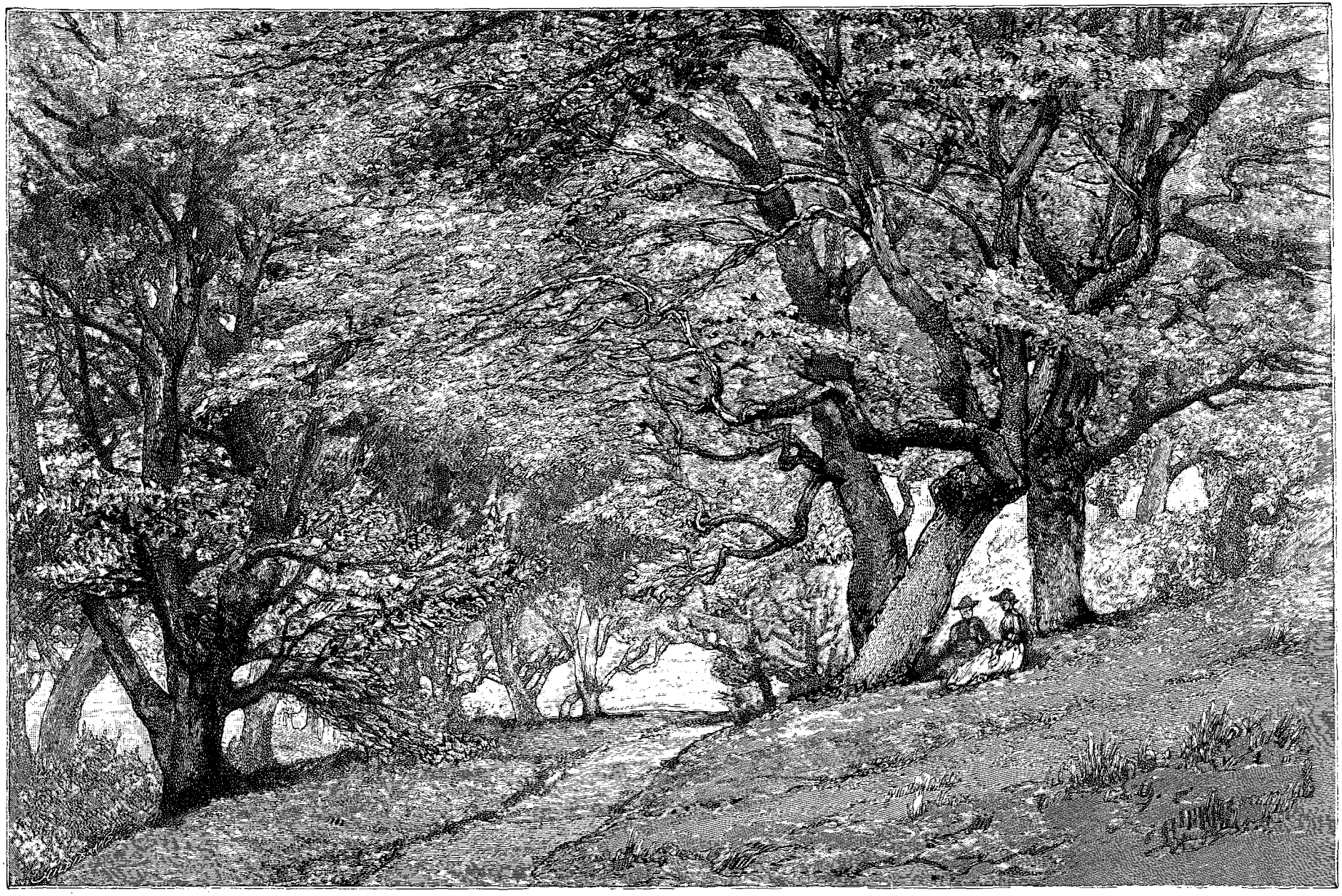
ennemi Finin Mac Donnell Gud, fut brûlé vif dans la maison où il avait été surpris, avec son frère, ses trois fils et sa femme Saova, fille de Douchad Cairbreach O'Brien. Les vieilles chroniques irlandaises sont remplies de jolies historiettes de ce genre-là : c'était l'âge d'or d'Érin. Encore les O'Donoghue Mor — « grand » ou « aîné » — de Lough Leane étaient-ils réputés pour leur justice et leur hospitalité, en quoi ils différaient de la branche de Glynn, pillarde, cruelle et tyrannique. Le nom de celle-ci s'est éteint avec la confiscation de ses domaines sous la reine Élisabeth. Mais son sang a survécu à sa déchéance, et le Libérateur se piquait d'en être issu. Le neveu du grand Daniel, sir Maurice O'Connell, possède une belle propriété sur le lac, au pied des ruines d'Aghadoe; c'est une partie des domaines de ses pères qui, soustraite à ceux-ci par les armes, lui a été restituée par la politique.

Mais ce cas est exceptionnel; pour le reste, les terres des tribus spoliées sont demeurées aux mains des *Sacsannachs*, comme le Celte d'Irlande appelle ses conquérants saxons, en mettant dans ce mot toute la force de sa haine et de son mépris. Un simple cornette de cavalerie, nommé Brown, reçut en fief de la reine Élisabeth une part considérable des dépouilles; c'est de cet émule et homonyme du héros de *la Dame Blanche* que descend le comte de Kenmare, seigneur de ce canton, qui possède autour de Killarney un lopin d'environ 90 000 acres. Voilà une origine moins noble que celle de l'antique maison celte issue du cyclope Eochy, lequel, éprouvant le besoin de s'adjoindre le concours d'un second œil, s'appropria celui du druide Lebhain, d'où le nom de Suillebhain, « l'œil de Lebhain », devenu, avec la platitude des temps, Sullivan. Lord Kenmare est un des rares pairs catholiques d'Irlande; mais la communauté de religion du landlord avec ses tenanciers ne les fait pas vivre en meilleurs termes. Qu'il aille à la messe ou au prêche, l'ennemi de Paddy, c'est son maître, et il ne trouve grâce devant lui que s'il se montre coulant sur l'article des fermages. Le résultat de cette mésintelligence est que le fastueux château neuf en grès rouge, bâti par lord Kenmare sur la rive septentrionale du lac, reste inhabité les trois quarts de l'année. L'absentéisme des grands propriétaires est un des griefs les plus exploités par le parti nationaliste; il est juste de dire que la vie sur leurs domaines ne leur est pas douce. C'est un cercle vicieux dans lequel on tourne indéfiniment. Au surplus, une fois la construction achevée, lord Kenmare s'est aperçu que ses revenus, diminués par la grève agraire qui sévit en Irlande, ne lui permettaient pas d'y tenir son rang, et il a mis la clef sous la porte. Voyez comme il est malaisé de se faire une juste idée des choses! On reproche aux landlords irlandais de drainer tout le capital national en dépensant au dehors l'argent qu'ils tirent du pays — et quand l'un d'eux fait en quelques années sur ses terres une dépense équivalente à six fois son revenu, on lui jette à la tête sa prodigalité, lui imputant à crime le luxe de la demeure princière qui se dresse insolemment au milieu des misérables cabanes de ses paysans. De pareils contrastes sont une mine d'effets oratoires si absolument sûrs qu'on ne résiste pas au désir d'y puiser.

Cependant lord Kenmare vient quelquefois à Killarney, et il peut s'y livrer en toute sécurité à la chasse du grouse. Adoucissement des mœurs ou surveillance plus efficace de la police, les crimes agraires sont rares en ce moment, et nulle émotion ne règne dans le pays quand on voit flotter son pavillon au sommet de ses tours et du donjon de Castle-Ross. Encore un souvenir des O'Donoghue, cette majestueuse bastille du XIVe siècle, carrée, crénelée, appuyée d'ouvrages extérieurs et de contreforts à mâchicoulis, aux épaisses murailles de laquelle s'accroche un énorme lierre. En 1652 lord Muskerry la tenait au nom du roi contre l'armée parlementaire, commandée par le général Ludlow, de sanguinaire mémoire. Située dans une île séparée de la terre ferme par un bras marécageux du lac, la forteresse était, au dire d'une ancienne prophétie, inexpugnable autrement que par eau. L'ingénieur Thomas Chudleigh ayant réussi à construire et à lancer une flottille, les gens de Munster comprirent que les temps étaient accomplis et mirent bas les armes, au nombre de 5 000. L'Irlandais est profondément fataliste : cela convient à son indolence. Cette île Ross — ou plutôt cette presqu'île, car une chaussée traverse la passe — fait partie du parc que lord Kenmare ouvre généreusement au public. Il y a là 80 acres de plantations, avec des fourrés où l'on peut se perdre et des bouquets de rhododendrons et d'azalées redevenus sauvages, qui poussent hauts comme des arbres; les gazons, tout fleuris de menthe et d'asphodèle, ignorent la honte de la tondeuse, et l'on y erre dans une solitude délicieuse, en descendant sur des coins de plage en miniature d'où l'on découvre des vues toujours renouvelées de la baie qui forme l'extrémité orientale du lac. Au commencement du siècle un spéculateur barbare avait repris dans l'île Ross l'exploitation des mines de cuivre connues naguère des indigènes, car on a trouvé dans des embryons de galeries de très primitifs marteaux de fer. Heureusement le guignon qui s'attache à toutes les entreprises en Irlande n'a pas épargné le colonel Hall, et au bout de quatre ans la mine, inondée, a dû être abandonnée, pour la plus grande satisfaction des touristes.

Les ombrages dont est couverte la rive du lac Inférieur en face de l'île Ross appartiennent au domaine de Mukross, qui contourne le lac intermédiaire au pied du mont Torc. Torc signifie « sanglier », et Mukross « bois des cochons sauvages ». Aujourd'hui on n'y chasse plus que ce grand daim rouge, dont l'espèce est tout à fait perdue en Angleterre et n'a plus en Écosse que quelques rares représentants. Pour mieux dire, on ne chasse pas du tout. Naguère le père du capitaine Herbert, propriétaire de ce domaine inhabité, remplissait la charge onéreuse de « maître des chiens » du comté, qui en pays britannique correspond à peu près à celle de capitaine de louveterie chez nous; mais voilà longtemps que les meutes à quatre pattes ont été

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dessous de bois à Innisfallen (voy. p. 66). — Dessin de d'O. de Champeaux, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dévorées par celle à deux pattes des créanciers. C'est le sort de toutes choses en Erin, où un landlord peut tirer le diable par la queue en possédant des terres qui feraient l'apanage d'un prince du sang.

Les lacs sont très poissonneux, et l'on n'y pêche guère. Le petit port de l'île Ross, au pied du château, n'abrite que des embarcations de promenade; c'est à peine si les riverains tendent quelques verveux dans les criques, et obtenir une truite pour son déjeuner à Killarney est une ambition à peu près sans espoir. Dans ce pays où l'inaction est un état normal et un mal chronique, il faut vivre au milieu des ruines qui en sont le symbole. Mukross possède les siennes, une abbaye de Franciscains fondée en 1240 par un Mac-Carthy, prince de Desmond, de la branche aînée des Mac-Carthy Mor. Il en reste l'église, longue de 30 mètres sur 8 de large, avec une tour à la jonction de la nef et du transept, reposant sur quatre élégantes ogives qui avancent de cent cinquante ans sur la date donnée par les *Annales des Quatre Maîtres*, car le plein cintre a régné en Irlande jusqu'au XVe siècle. Des bâtiments du monastère on retrouve les cellules, le réfectoire, l'infirmerie, la cuisine, les celliers; dans quelques-uns l'étage subsiste, et comme la toiture est effondrée, une prairie émaillée de fleurs sauvages y a poussé, voire des arbres, faisant un étrange jardin suspendu. La partie la mieux conservée est un cloître de 50 pieds carrés, fait de vingt-deux arches, dont dix de style roman et douze de style ogival. Au milieu, un if qui mesure près de cinq mètres de circonférence recouvre entièrement la surface du cloître comme d'un toit. Quiconque arrache un rameau de l'arbre vénérable est voué à mourir dans l'année. Je n'ai pas craint de braver le destin et ne sais ce qu'il en adviendra, car six mois seulement se sont écoulés; il est vrai que la branche était bien petite.

L'abbaye de Mukross a ses revenants, comme toute ruine qui se respecte; elle a eu aussi son mystère, au sujet duquel travaille encore l'imagination des paysans. Au milieu du siècle dernier, un étranger dans la force de l'âge, les mains blanches, la mine haute, le parler noble, y arriva un jour, avec le bâton de pèlerin pour tout bagage, et élut domicile dans la grande cheminée du réfectoire, où pendant dix ans il coucha sur de la paille, enveloppé d'une couverture, au milieu des ossements épars. Il se faisait appeler John Drake. Ne demandant jamais, il acceptait les aumônes, mais pas plus d'un penny à la fois, achetait des pommes de terre et du poisson, mangeait les légumes du jardin qu'il cultivait dans un coin du cimetière, et donnait parfois un demi-penny à un pauvre. Doux, patient, généralement taciturne, quelquefois très gai, il se montrait particulièrement bon pour les enfants. Jamais il n'entrait à l'église, mais on le voyait prier dans les ruines. Il passait pour un pénitent volontaire expiant quelque crime, et souvent on disait un rosaire pour les péchés du pauvre John Drake. Pensant qu'un pécheur si repenti devait être en odeur de sainteté, un vieillard aux portes du tombeau lui demanda ses prières. « Dieu vous assiste! répondit-il. Quant à moi, toutes les prières que je puis dire de l'aurore à la nuit ne suffiront pas au salut de mon âme. » Un jour il disparut comme il était venu. Quelques années plus tard, une dame qui parlait avec un accent étranger, suivie de deux serviteurs qui n'entendaient pas l'anglais, arriva à Mukross. Elle fit beaucoup de questions sur l'ermite, passa plusieurs semaines à prier et à pleurer dans son jardin et sur son lit de pierre, puis, après avoir distribué d'abondantes aumônes, partit pour ne plus revenir. Belle matière à un roman pour le vicomte d'Arlincourt.

Killarney a connu une période florissante à l'époque où fonctionnaient dans les environs de nombreuses forges au bois, depuis longtemps disparues, faute de matière première, de combustible ou de capital. Quoique résidence de l'évêque catholique de Kerry — nom du comté, — ce n'est qu'un grand village, presque exclusivement habité par de pauvres gens. Comme à peu près partout en Irlande, la population y suit une marche décroissante, bien que les naissances n'y chôment point. En cinquante ans l'émigration l'a diminuée d'un quart; si les touristes oubliaient le chemin des lacs, elle serait réduite à néant d'ici à un autre demi-siècle. Dans ce pays une ville est la propriété d'un homme, comme chez nous un immeuble; elle fait partie de « l'état » de Kenmare, dénomination bien appropriée à ces immenses domaines inaliénables qui sont de petits royaumes. Le lord Kenmare régnant il y a une centaine d'années l'avait rebâtie de fond en comble, en ayant soin de ménager derrière chacune des maisons l'espace nécessaire à un jardin. Mais, son agent ayant négligé d'introduire dans les baux une clause prohibitive à cet égard, les locataires s'empressèrent de sous-louer ces terrains à leurs parents et amis, qui y construisirent des masures. C'est en vain que les landlords s'efforcent de lutter contre la division à l'infini des terres et des immeubles qu'ils donnent à bail. Une histoire passée à l'état de légende ici est celle de la ferme de lord Palmerston, 200 acres loués d'un seul tenant; à l'expiration du bail on y a trouvé installées 150 familles qui y crevaient de misère. Quand il s'agit de maisons, l'incurie et la malpropreté aidant, cette funeste pratique ne tarde pas à transformer le plus coquet village en une cour des miracles. C'est ce qui est arrivé à Killarney : une rue d'aspect assez misérable, ourlée de venelles fangeuses, d'impasses crasseuses, de cloaques infects. Comme il est de règle dans les petites villes irlandaises, la banque et la poste sont les seuls bâtiments de quelque apparence, plus un asile d'aliénés qui a coûté un million de francs, un imposant *workhouse* en pierres de taille, à peu près vide, — les Irlandais nourrissant à l'endroit de la maison des pauvres une invincible répulsion — deux vastes couvents, l'un de Franciscains, l'autre de religieuses, qui est le pensionnat de toute la jeunesse féminine du comté. Killarney possède en outre une très belle cathédrale gothique moderne, un palais épiscopal de même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

style y attenant et un vaste séminaire. Enfin sa situation particulière lui vaut deux ou trois hôtels fort somptueux, situés sur les rives du lac, et dans la ville quelques autres de moindre importance, bien que suffisamment confortables.

L'été les touristes y apportent un peu d'animation et quelque argent. Il ne paraît pas que personne y travaille, sauf les cochers et les bateliers, beaucoup plus nombreux qu'il n'est nécessaire, qui tout le jour flânent aux portes des hôtels en quête de clients. Le reste de la population se promène. Devant la maison de ville, un étalage de fruits verts et de légumes peu appétissants représente le marché; un club en plein air s'y tient en permanence, les hommes fumant la pipe, les mains dans leurs poches ou dans les trous qui en tiennent lieu, les femmes en jupon de laine souvent rouge et toujours sale, jambes nues, le châle de tartan marron à fleurs jaunes ramené sur la tête, faisant office de chapeau et de parapluie, un enfant dans les bras. On ne mendie pas en ville : les règlements de police le défendent. Les boutiques sont pleines de monde, ce qui ne veut pas dire qu'elles fassent de brillantes affaires; mais ce sont des centres de réunion. Le dimanche, la sortie de la messe et des vêpres est un Longchamp.



Abbaye de Mukross. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

En Irlande le temple de Dieu n'est pas celui de l'égalité. Les fidèles, ayant à subvenir aux frais du culte — et ils le font largement, — sont placés à l'église selon le prix qu'ils payent pour leur chaise. Devant le chœur et dans les deux bras du transept, le beau monde : les landlords catholiques s'il s'en trouve dans le pays, les marchands, hôteliers, huissiers, employés, petits fonctionnaires; dans la nef, le populaire; dans les bas-côtés, et débordant jusque dans les confessionnaux, agenouillés sur la dalle, où les femmes s'assoient à l'espagnole, les pauvres diables qui n'ont pas un demi-penny à mettre en entrant dans le plat du sacristain. De plus les Irlandais sont respectueux de la hiérarchie sociale : ils ne souffrent pas que « la qualité » soit mélangée avec « des gens comme nous », disent-ils, et, toute question d'argent à part, ils cèdent volontairement le pas à « leurs meilleurs »; quant aux voyageurs, ils les traitent avec une courtoisie parfaite, et c'est à bon compte qu'on joue ici le rôle d'étrangers de distinction. J'ajoute que leur tenue à l'office est parfaite; ces braves gens prient avec une ferveur touchante, les hommes disant leur chapelet tout comme les femmes, et il faut chez nous aller dans des coins perdus de la Basse-Bretagne pour assister à des spectacles aussi édifiants.

Serait-ce donc que les enfants d'Érin s'aident bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu, que le ciel ne les aide pas davantage? car leur piété ne trouve guère sa récompense dans les choses temporelles. Le comté de Kerry est un de ceux où l'on peut voir de près dans toute sa tristesse la misère rurale qui ronge l'Irlande comme un cancer dont elle agonise. Quand elle donne à un pays la beauté, la nature, qui n'est pas prodigue, ne le gâte habituellement point quant aux biens plus solides. Ici elle se montre particulièrement avare, et le comté est, avec ceux de Clare et de Galway, les hautes terres du Connemara et du Donegal, un des plus pauvres de l'île. On raconte qu'en 1815 un agent de lord Lansdowne récolta toutes les rentes en monnaie de billon, car il n'y avait pas une seule pièce d'or ni d'argent chez les paysans, si bien qu'il dut interrompre sa tournée et envoyer chercher des chariots pour transporter ce numéraire encombrant. Les temps n'ont guère changé. Qu'au lendemain d'une promenade sur les lacs ou dans la montagne on s'en aille parcourir la région agricole des environs de Killarney, l'enchantement sera tristement dissipé. Voici sur le bord du chemin — dirai-je une maison? Le mot usité est « cabine ». C'est une construction en pierres sèches, recouverte de chaume; entrons-y: la porte en est grande ouverte de nuit comme de jour, par la raison qu'il n'y a pas de fenêtre, et, comme le plus enragé voleur n'y trouverait rien à dérober, cela est sans inconvénient. Dans un foyer surmonté d'un grand auvent conique, qui n'active qu'imparfaitement le tirage, à en juger par la fumée dont est épaissie l'atmosphère, brûle en permanence un maigre feu de tourbe, sur lequel quelques pommes de terre mijotent dans une marmite. Il faut dire que la fumée bleue de la tourbe n'a pas l'âcreté de celle du bois, ni la senteur méphitique de celle du charbon, et cela est fort heureux dans des ha-

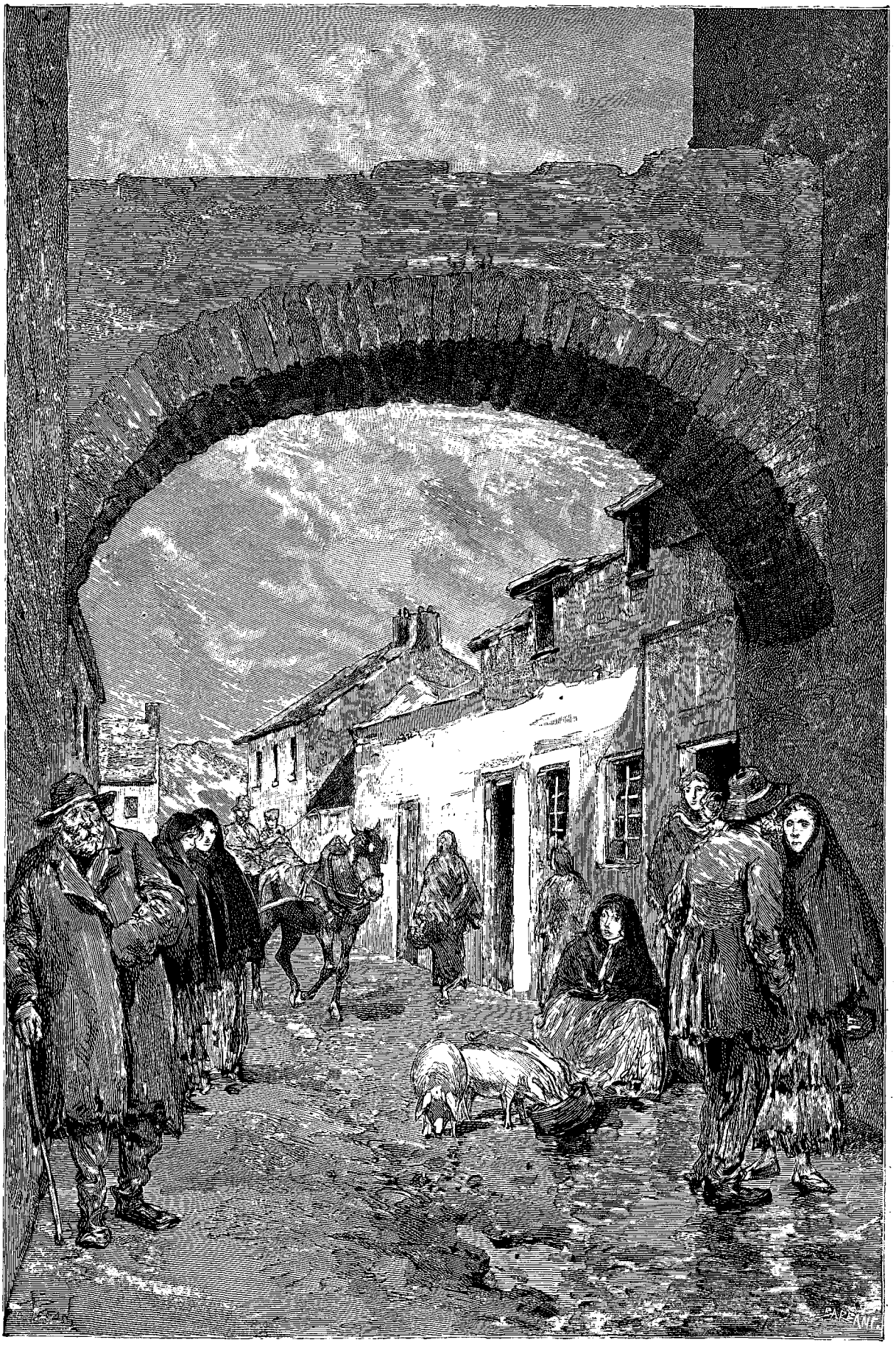


Une rue à Killarney (voy. p. 70). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

bitations dépourvues de cheminée. Un coffre grossier remplissant le double office de banc et de huche; une caisse en bois garnie d'une paillasse de jonc et de mousse sèche, d'une couverture trouée et de draps qui voient rarement le savon; une table bancale, une chaise défoncée, une cruche, une demi-douzaine de pots et d'écuelles, quelques loques invraisemblables pendues à la muraille : voilà tout le mobilier. Pour plancher, la terre battue, où les allants et venants mettent la boue du dehors; pour plafond, les poutres encrassées de suie, auxquelles pas n'est besoin de dire que ne pend aucun quartier de lard.

Ce bouge est la demeure d'une vieille femme qui nous accueille par de pieuses éjaculations, des exclamations de bienvenue et des souhaits de longue vie exprimés avec une extrême volubilité, en un anglais fantaisiste panaché de *brogue* indigène, dont on ne comprend que la moitié. Elle est veuve, ses enfants sont dispersés aux quatre coins du globe. De quoi vit-elle? Mystère. Il est vrai que son budget des dépenses n'est pas lourd. Des pommes de terre, de la bouillie d'avoine, le lait de sa chèvre et l'eau du ruisseau voisin pourvoient à sa table. Sur l'article toilette, représenté par trois ou quatre cotillons sordides superposés, un châle en guenilles, un soulier éculé à un pied, à l'autre une pantoufle avachie, elle ne doit pas non plus faire de grandes folies. Quant aux recettes, le plus clair en provient des modiques allocations du *Poor Board*, quelque chose comme l'Assistance publique de chez nous. Encore ces sortes de bureaux de bienfaisance, alimentés par une taxe proportionnelle sur le revenu, sont-ils fréquemment endettés, comme on peut croire, leurs ressources se trouvant en proportion inverse de leurs charges. Mais on nous affirme que la vieille sur le sort de qui nous nous attendrissons fait d'excellentes affaires avec la charité des passants, du moins pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un coin de rue à Killarney (voy. p. 70). — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la saison des touristes, sur le passage de qui sa masure se trouve avantageusement située. Donc nous lui mettons dans la main notre modeste aumône, dont elle profite pour nous donner un vigoureux *shake-hand*, en nous comblant de bénédictions.

Parvenu en rase campagne, on est frappé par cette particularité que la moitié des maisons sont à demi ruinées; à voir ces toits effondrés et ces murailles en ruines, il semble que le feu y ait passé. Mais un examen plus attentif montre que les portes et les fenêtres sont soigneusement murées ou closes avec des planches. Nous avons devant les yeux des fermes évictées, c'est-à-dire dont les locataires ont été expulsés par autorité de justice, faute de payement du fermage pendant une ou plusieurs années; on les a barricadées ou démolies pour empêcher les fermiers d'y rentrer une fois les gens de police partis. Tout autour, la terre en friche ne porte que des chardons et de folles avoines. Maigre terre assurément, mais ce n'en est pas moins pitié de la voir improductive. De loin en loin, un poste de police en plein champ, baraque à toiture de zinc, où sont cantonnés une demi-douzaine de constables chargés non pas, comme le voudrait la logique, de protéger les biens de la terre contre les malfaiteurs, mais, au contraire, d'empêcher de paisibles citoyens de cultiver cette terre. Et pendant des milles et des milles carrés, la campagne offre cet aspect lamentable. Nous sommes sur les domaines de lord Kenmare, dépeuplés par la grève agraire que, dans un but présenté diversement par les partisans et les adversaires du parti irlandais, la Ligue nationale fomente et entretient de son mieux. Sur les terres voisines de M. Herbert de Mukross, il en va de même, de même sur celles du marquis de Lansdowne, trois landlords qui possèdent ensemble plus du tiers de la superficie totale du comté. Et les moyens ou petits propriétaires ne sont pas mieux partagés que les grands.

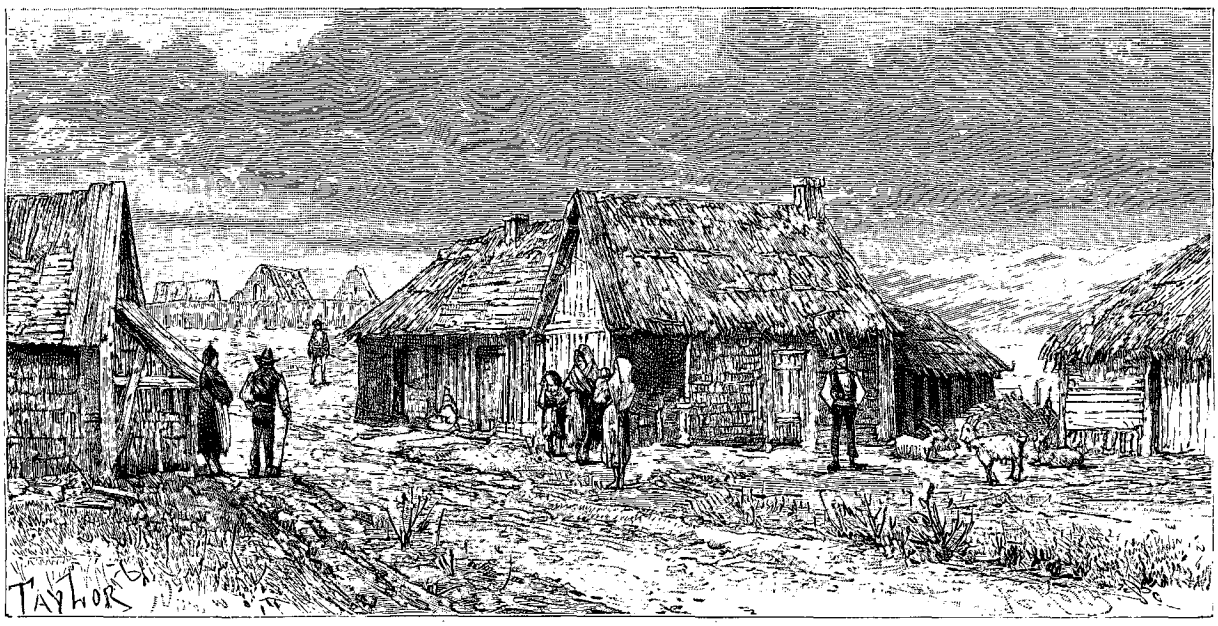
Qu'est devenue la population? Les plus robustes et les plus énergiques ont émigré; les autres sont allés dans les villes grossir l'armée de la misère; quelques-uns sont restés, sortes de garnisaires entretenus par la Ligue nationale. Il y a là une hauteur appelée *Coercion Hill*, en souvenir des scènes violentes et lugubres qui s'y sont passées au nom de cette coercition peut-être justifiable, bien cruelle à coup sûr, dont le gouvernement britannique fait de temps en temps l'expérience, jusqu'à présent peu couronnée de succès. A côté de fermes en ruines s'élèvent plusieurs groupes de ces cahutes où les ressources considérables de la Ligue — dont le revenu annuel atteint une moyenne de deux millions de francs, pour les deux tiers fournis par des Irlandais émigrés — lui permettent de loger les tenanciers évincés. La grosse difficulté est de trouver un emplacement. Il ne saurait être question de s'établir sur les terres dont le landlord a repris possession; quant aux rares fermiers voisins, en tolérant sur les leurs ces blockhaus de l'ennemi, ils s'exposent à la malveillance du maître. Quelques-uns néanmoins bravent le péril; et puis il y a des terrains appartenant à la paroisse — équivalent de notre commune, — des chemins abandonnés, les revers des routes. Ces baraques de bois sont relativement confortables, divisées en deux chambres, les parois extérieures revêtues de feutre ou de nattes de jonc, excellents préservatifs contre l'humidité. Un certain luxe grossier y règne : le mobilier est en bon état, la faïence à fleurs proprement rangée : c'est dans l'éclat de sa vaisselle que met son orgueil la ménagère irlandaise; les cloisons sont décorées, à côté d'images pieuses, de caricatures de M. Balfour (le secrétaire d'État pour l'Irlande et la bête noire de tous les fils d'Érin) et de portraits enluminés des membres du parti nationaliste, empruntés à des journaux populaires, M. Gladstone *primus et princeps*.

Nous sommes loin du taudis de tout à l'heure; on m'affirme d'ailleurs que nombre de ces « évictés » vivent beaucoup mieux aux dépens de la Ligue que quand ils subsistaient de leur travail. Aux allocations hebdomadaires qu'ils en reçoivent s'ajoute le produit de quelques journées faites de loin en loin et d'un peu de bétail qui pâture l'herbe des fossés. J'émets timidement un doute, quant à la possibilité pour des animaux qui présentent une fort belle apparence, de trouver par les chemins assez de nourriture; il m'est répondu qu'on achète aux voisins des plantes fourragères. Mais je ne parais pas convaincue, et comme le bruit s'est répandu dans le pays que j'écris « pour des journaux français », ce qui leur inspire confiance, les gens m'expliquent le mystère sans trop se faire prier. Ici le bétail erre en liberté, et de plus la douceur du climat permet de le laisser passer la nuit en plein air; alors, que voulez-vous? ces bêtes, naturellement, s'égarent volontiers du côté des bonnes prairies du landlord, où il n'y a personne pour les en chasser. C'est vrai que le poste de police n'est pas loin; mais les constables ont autre chose à faire que de courir après les vaches. Et en me racontant cela, les Patrick Murphy, les Daniel O'Sullivan, les Michael O'Riordan, les Brian Mac-Carthy, les Owen O'Shaughnessy, les Maurice O'Connor, les Phelim Fitzpatrick, et les Brennan, et les Doran, et les Reillaghan, rient aux larmes du bon tour qu'ils jouent au landlord et à l'autorité. Est-ce que d'ailleurs ces prés ne sont pas à eux, les héritiers des clans dont ils portent les noms, dépossédés par les pillards *sacsannachs*? Ils consentent bien à payer une rente aux maîtres étrangers qui se sont glissés dans les souliers de leurs anciens thanists, comme jadis leurs pères payaient tribut aux O'Donoghue et aux Mac-Carthy Mor, aux Mac-Murdh'ach et aux O'Melachlin; mais ils prétendent au droit imprescriptible de cultiver « leurs terres ». Comme il faut vivre, de si peu que ce soit, leurs enfants s'éparpillent : un en Australie, deux au Transvaal, trois en Amérique, quelques filles en condition à la ville, les derniers auprès d'eux : total, douze à quinze, une bonne moyenne de famille chez les paysans irlandais. Eux restent cramponnés à la glèbe, avec leur femme, robuste commère qui lors de l'éviction s'est battue comme un diable, opposant aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

shériffs, aux huissiers, aux constables, une résistance demeurée légendaire, pour laquelle elle est allée en prison, dont elle se fait gloire; — excellente personne au demeurant, pleine de bonne humeur et de politesse. Et ils regardent tranquillement les chardons pousser dans « leurs champs », lisant assidûment les journaux, fréquentant les meetings, et attendant, non sans un peu d'impatience contenue par les paroles d'espérance que leur apportent chaque jour les échos de Westminster, le jour béni où ils rentreront triomphants dans « leurs maisons », dont ils voient là-bas les toits s'effondrer peu à peu.

Visiter des évictés est déjà quelque chose; assister à une éviction est mieux. C'est un divertissement qui devient aussi recherché des Anglais que le carnaval de Rome, et il ne faudra pas s'étonner de voir bientôt la maison Cook organiser des excursions en Irlande à prix réduit, quand sera annoncée une campagne d'évictions en masse comme celles qui ont eu lieu ces dernières années sur les terres du marquis de Clanricarde dans la région du haut Shannon, sur celles du marquis de Lansdowne dans le comté de la reine, du colonel Ponsonby et de M. Smith-Barry dans celui de Cork, du capitaine Vandeleure dans celui de Clare, de bien d'autres encore. On a même fait cette plaisanterie macabre, qu'en payant un supplément les touristes auraient droit à un meurtre agraire. Il faut distinguer entre les évictions dramatiques et celles qui ne le sont pas. Ces dernières ressemblent fort à une vulgaire saisie par ministère d'huissier, sauf qu'au lieu d'en vouloir au mobilier, c'est à l'immeuble qu'on en a. Les gens de justice arrivent avec leurs grimoires et somment le tenancier insolvable de vider les lieux; celui-ci déménage ses hardes, l'agent du propriétaire reprend possession de



Huttes de la Ligue nationale. — Dessin de Taylor, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

la maison, et c'est une affaire faite. Pourquoi le fermier évincé ne s'en va-t-il pas de son plein gré, quand il a reçu « l'avis d'avoir à quitter »? Un peu pour le plaisir de taquiner le landlord et de lui faire des frais, beaucoup pour affirmer son droit sur la terre, et pour qu'il soit dûment constaté qu'il ne cède qu'à la force. Mais s'il n'y a pas résistance, ce n'est pas amusant du tout. Les évictions qui valent la peine de se déranger sont celles qui ne s'accomplissent qu'au prix d'une bataille. Tout l'appareil de la justice est mis en branle, la troupe prête main-forte, et pour expulser de leur misérable baraque une demi-douzaine de paysans déguenillés, c'est un déploiement d'habits rouges comme pour enlever une redoute, sans compter les hussards prêts à charger la foule, ouvertement hostile à la loi. De fait il s'agit d'un véritable siège. Les habitants se barricadent dans la maison, jetant par les fenêtres des pierres, des pots cassés et des tessons de bouteilles sur les assaillants, les aspergeant d'huile chaude ou d'eau bouillante, ce qui les oblige à se protéger le visage par un bouclier de bois. Pour enfoncer les portes on emploie un bélier spécialement inventé à cet usage; on démolit les murailles pierre à pierre; il faut arracher par la force hommes, femmes et enfants, qui se cramponnent à leur foyer; on jette les meubles dehors, on clôt les issues avec des planches ou des fagots d'épines, donnant aux fermes évictées l'apparence des lieux maudits naguère frappés d'interdit par l'Église; on enlève la toiture pour rendre la maison inhabitable, crainte que les gens n'y rentrent par ruse. Tout cela se passe au milieu des vociférations de la foule, qu'excitent sous couleur de la contenir un agitateur nationaliste et le prêtre de la paroisse. Il pleut des injures et des horions, quelques arrestations sont opérées, les reporters prennent des notes, les greffiers verbalisent, un photographe braque son objectif sur la scène, les amateurs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

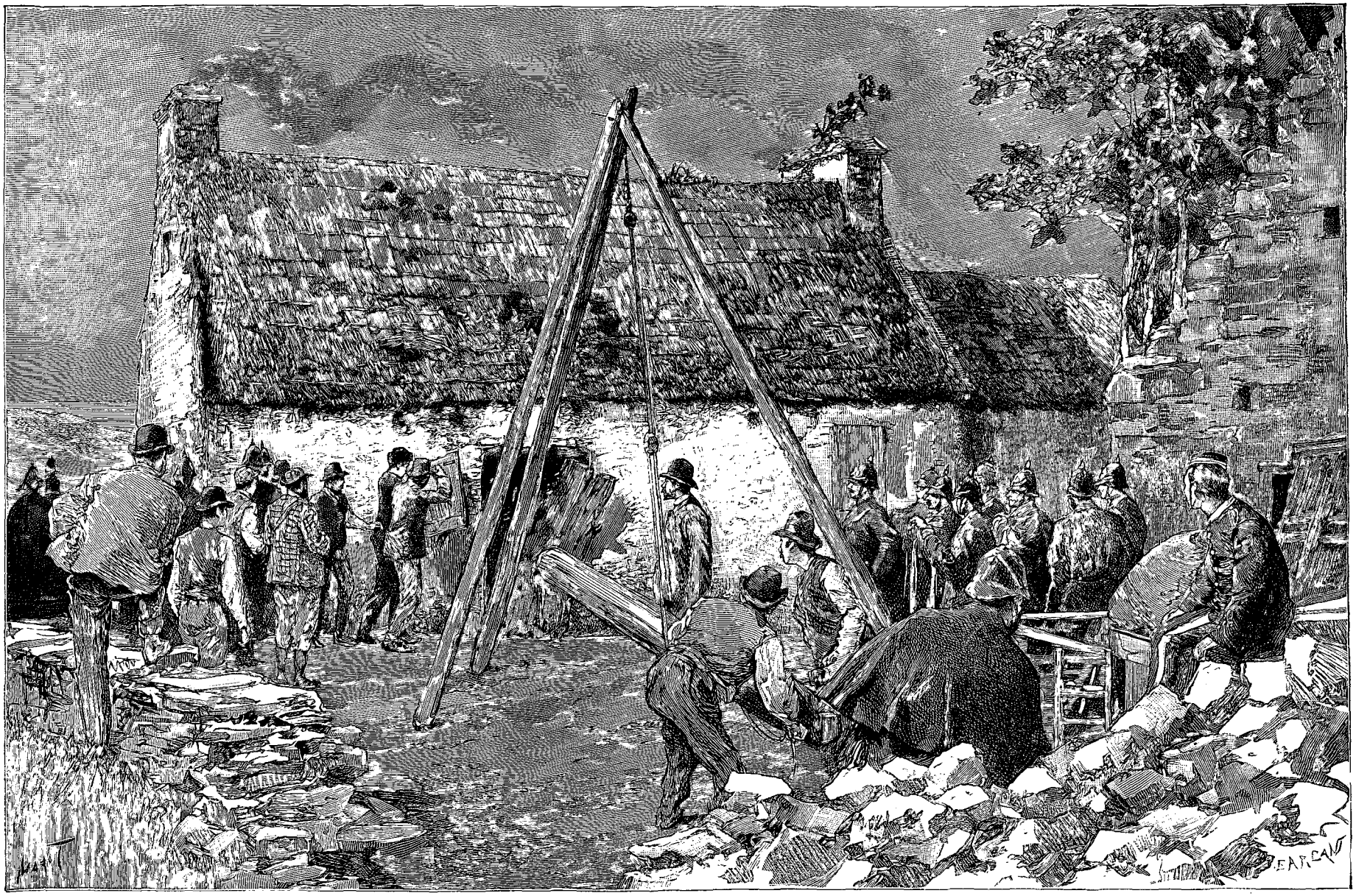
retirés à distance, crainte des éclaboussures, suivent avec leurs lorgnettes. Il n'y a qu'ici qu'on peut voir spectacle pareil : c'est encore plus *exciting*, comme disent les Anglais, qu'un handicap bien mené, un match serré de *foot-ball* ou une belle lutte d'athlètes.

J'ai tort de plaisanter. Rien n'est plus douloureux que ces exécutions qui ont pour conséquence de jeter des familles entières à la belle étoile, sans compter les mois de prison ou de servitude pénale dont aux prochaines assises seront gratifiés quelques perturbateurs d'ailleurs fort honnêtes gens — et, comme il est passablement injuste de toujours faire de l'humanité sur le dos du gendarme, j'ajoute qu'une partie de ma compassion va aux malheureux constables et soldats qui reçoivent de mauvais coups au service de la loi. Les huissiers mêmes sont des hommes, après tout, et des pères de famille, qu'il est regrettable de voir assommer par ceux à qui ils servent des contraintes légales, comme cela arrive assez souvent. Quant aux évictés, sans vouloir examiner jusqu'à quel point ils sont justifiés dans leur résistance, qui pourrait rester insensible à l'aspect d'une telle détresse? On m'a conté que le hasard mit un jour lord Kenmare en présence des suites d'une éviction opérée sur son domaine. A la vue de ces malheureux sans abri, sous la pluie, dans la boue, par une froide journée d'hiver, un aïeul agonisant, une femme sur le point d'accoucher, des enfants en larmes, il fut remué d'une émotion si vive qu'elle prit la forme de la colère. Avisant une hachette qui gisait sur le chemin parmi les pauvres meubles, d'un coup violent il fit sauter les planches dont on avait barré la porte. « Rentrez là », dit-il en leur jetant quelque argent; puis il partit sans retourner la tête. Oui, mais après? Lord Kenmare est un fort galant homme; il ne peut pourtant pas laisser la jouissance de son bien à des tenanciers qui ne lui payent pas de rente : autant leur en faire présent. Seulement, comme le spectacle de la misère d'autrui blesse la vue et le cœur, surtout lorsqu'on en est l'auteur plus ou moins indirect, c'est pour s'y dérober que la plupart des grands propriétaires, d'Irlande se désintéressent de plus en plus de leurs domaines.

Pourquoi ces malheureux se laissent-ils acculer à des extrémités pareilles? Parce que le taux des fermages est excessif en proportion du maigre rendement de la terre, qu'il suffit d'une mauvaise récolte pour détraquer le laborieux équilibre du budget d'un fermier, et qu'une fois embourbé dans l'arriéré il n'en peut plus sortir. Soit, mais qui oblige les paysans irlandais à louer à si haut prix? C'est que l'offre est inférieure à la demande, qu'une concurrence effrénée se rue sur chaque ferme vacante, et qu'on ne peut raisonnablement demander aux propriétaires d'affermer au-dessous du cours. Alors pourquoi cette rage qui tient Paddy de cultiver la terre dans des conditions qu'il sait ne pas être rémunératrices, avec les horreurs de l'éviction en perspective? Il répondra que le sol d'Érin est à lui, sinon comme fonds, du moins comme jouissance, et qu'il a le droit d'en vivre. Ne discutez pas, c'est inutile; — et si vous voulez voir à quel point il est buté à cette idée, écoutez l'histoire que voici, en la multipliant par des centaines de mille, avec quelques variantes insignifiantes.

Dan, Pat, ou Mick O' ou Mac quelque chose possède un petit capital de 25 guinées par exemple : 525 francs. Il prend une ferme de douze acres (à peu près 6 hectares), rente 14 livres sterling : 350 francs. Pendant quelques années il joint les deux bouts; survient un été anormalement pluvieux, et la dette prend pied chez lui. Au bout de deux ans on l'évicte sans violence, c'est-à-dire qu'on dénonce le bail, en l'autorisant à demeurer dans la maison comme *caretaker*, gardien. Cela se fait ici lorsqu'on ne veut pas user de rigueur. Son capital a été enfoui dans la terre dont il est dépossédé : il ne lui reste rien. Il sème deux acres de pommes de terre et vit de cette maigre pitance, ou, pour mieux dire, il ne meurt pas; deux nouvelles années se passent. Alors entre en scène le personnage flétri du nom de *landgrabber* — littéralement « empoigneur de la terre », — le faux frère qui prend une ferme dont le titulaire a été évincé, et qui en est plus haï que le landlord ou même que l'agent. Pour le coup, notre homme est sommé de déguerpir. Six enfants sur huit ont la rougeole : on les met dehors avec leurs lits — deux pour les six, dont une paillasse de fougère sèche. Un d'eux meurt du transport; la mère apporte une table dans l'écurie et y dépose le petit cadavre. Elle s'éloigne un instant, et quand elle revient, le nouveau fermier a tout jeté sur la route. C'est dans un fossé que les malheureux passent la nuit, les cinq malades pêle-mêle avec le mort. Quelques jours après, le père et la mère sont condamnés à une semaine de prison pour avoir arraché des pommes de terre dans leur ancien champ. Ces choses sont navrantes, n'est-ce pas? Eh bien, une fois leur peine faite — leurs enfants pendant ce temps-là recueillis au *workhouse*, — ils reçoivent de l'agence un petit secours qui leur permet de vivre quelque temps chez des voisins. Ils se refont tant bien que mal — et dès qu'ils en trouvent l'occasion, sans même un sou d'avance cette fois, ils reprennent dans le voisinage une autre ferme à des conditions analogues. Quant au nouveau tenancier, non seulement il a accepté la rente qui a écrasé son prédécesseur, mais il s'est engagé à acquitter les quatre années d'arriérés, et il a encore payé une forte prime pour obtenir la préférence. C'est de la folie. Dans peu de temps il sera réduit à la même détresse et passera par les mêmes épreuves; il le sait, car vingt fois il a vu le même fait se produire : son père, son frère, lui-même, ont succombé sous le même fardeau — n'importe! Et c'est ainsi qu'une misère noire, lugubre, lamentable, se perpétue en Irlande. Est-ce donc inintelligence chez le paysan? Qui a vu de près cette population à l'esprit alerte et compréhensif sait que non. Imprévoyance, alors? Plutôt; entêtement surtout. Comptant sur la Providence, car il est bon chrétien, sur l'imprévu, sur la lassitude du landlord, sur la puis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène d'éviction. — Dessin de Tofani, d'après une photographie et un croquis d'O. de Champeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sance de la force d'inertie, sur les promesses enfin de ceux qui combattent pour sa cause, il s'obstine à l'impossible. Les *home-rulers* ont-ils tort ou raison d'entretenir Paddy dans ses espérances? Je me garderais bien de le dire : ceci est de la politique, et je n'y ai déjà que trop touché.

Instructive, mais pas gaie, cette excursion dans la campagne. A chaque pas un souvenir tragique. Ici, en pleine grande route, un *landgrabber* a été assommé à coups de bâton au sortir de la messe. Là c'est un huissier qui a été tué d'un coup de fusil au tournant d'une haie; son fils, qui a pris une assez grande ferme, a dû aller chercher femme dans un comté du nord, car pas une du pays n'aurait voulu de lui, et un poste de police est accolé à sa maison, pour le protéger contre des agressions chaque jour redoutées. Le vieux paysan qui m'accompagne me raconte cela avec sérénité, comme les choses les plus naturelles du monde. C'est un fort brave homme, bonne figure placide encadrée d'un collier de barbe grise, avec un clignement matois dans l'œil. Il porte l'antique habit à queue de pie et larges boutons de métal, en gros drap gris dont on bâtirait des maisons, et qu'il me fait tâter avec orgueil, m'affirmant que nulle part on n'en saurait tisser de pareil. En échange des explications qu'il me donne avec beaucoup d'intelligence, il me questionne sur mon pays et m'oblige à entrer dans des détails sur la culture de la vigne et la fabrication du vin. La France, « la belle France », comme on dit ici, c'est pour eux l'Eden, le *Hy Brisail* des païens celtes, l'Eldorado, l'Arcadie, le pays béni où il n'y a pas de propriétaires, pas de gendarmes, pas d'huissiers, où l'on ne paye pas son terme, où les impôts ne pèsent pas une once. Inutile de les détromper, n'est-ce pas? C'est toujours comme cela : on ne connaît pas son bonheur.



Vieux paysan irlandais. — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

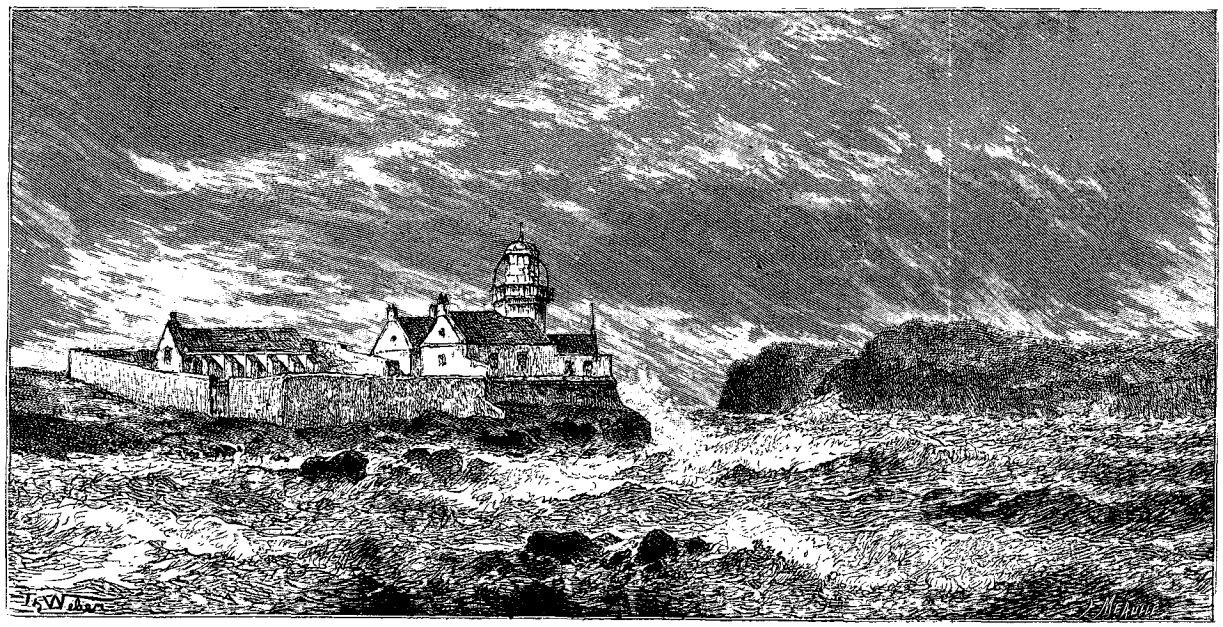
Mon guide a été évicté plusieurs fois. Récemment il est rentré en possession de son ancienne ferme, et il m'a montré au bord d'un chemin écarté la cahute abandonnée où pendant deux ans ont vécu sa famille et celle d'un voisin, dix-sept personnes, plus quelques cochons : dans un fond marécageux, une mauvaise baraque en planches disjointes recouverte de joncs tressés, large de dix pieds sur quinze de long, quelque chose comme une bergerie mal conditionnée. Non loin j'aperçois, acculée à un remblai, une sorte de taupinière qui fume; je m'informe, il m'y conduit. Imaginez un wigwam tel qu'en peuvent habiter les naturels de la Terre de Feu : des branches d'arbre fichées en terre et se rejoignant par en haut, formant une armature revêtue d'une couche de terre glaise desséchée, la muraille du fond faite par le talus du fossé recouvert de vieux bardeaux à demi pourris; le toit en toile à sacs où s'aperçoivent quelques traces de goudronnage; un couvercle de caisse en guise de porte; comme foyer, deux pierres plates sur lesquelles brûlent des mottes de tourbe, la fumée trouvant issue dans les nombreuses fissures de cette construction primitive; deux pavés de granit représentent les sièges, une planche posée sur deux fourches de bois sert de table; un tas de paille et de joncs sur lequel sont amoncelées d'immondes guenilles constitue le lit. En se serrant il y a place pour trois, et un homme de haute taille aurait peine à s'y tenir debout. Je n'exagère pas. C'est le domicile d'un vieillard qui vit là « avec la vieille »; les enfants sont en Amérique et envoient de temps en temps quelques sous. Je n'ai pas cherché à savoir ce qui peut faire que des êtres humains habitent des tanières pareilles. Que servent les raisonnements en présence de certaines réalités? J'ai glissé un shilling dans la main du malheureux, qui depuis longtemps sans doute n'avait vu semblable somme, car il en demeura muet de saisissement. Mais quand je fus sortie, recouvrant la parole, il courut après la voiture aussi vite que le lui permettaient ses jambes rhumatisantes, pour me souhaiter « bonne chance, bon retour, plus de gloire et de puissance, et que mon lit soit fait dans le ciel! »

La nuit tombait quand je suis rentrée à Killarney, et une grande tristesse me descendait dans le cœur, en même temps que les ténèbres sur la campagne, où s'endormait tant de souffrance. Mieux vaut au pays d'Erin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivre en commerce avec la nature et les débris du passé.

Il est heureux pour le lecteur que l'espace me soit mesuré par des limites inflexibles, car je l'aurais fatigué à errer avec moi sur les sables déserts de la sauvage baie de Dingle. Je lui aurais montré les écroulements de vieilles pierres à affoler un antiquaire, uniques documents qui restent sur les âges évanouis dans les ténèbres d'un passé fabuleux. Au sud de la baie, qu'elle ferme de ce côté, est l'île de Valentia, rendue célèbre par les bulletins météorologiques, et connue comme un des endroits du monde où il tombe le plus de pluie. Cela n'empêche pas la température de s'y maintenir à une moyenne fort élevée; ces parages ne connaissent guère la gelée, encore moins la neige. L'an passé, à Killarney il a plu tous les jours sans exception, avec une heure ou deux de répit sur vingt-quatre, du 1er janvier au 12 mars. On aborde à Valentia par un *ferry-boat* que l'on prend à Cahirciven, pauvre et mélancolique petite ville qui a la gloire d'avoir vu naître le Libérateur, Daniel O'Connell. L'île possède, outre une auberge fort convenable et quelques hameaux de pêcheurs, son phare, situé à côté des ruines du fort bâti par Cromwell, où quelques pièces de canon du temps sont encore en batterie dans leurs embrasures, menaçant bêtement l'océan de leurs gueules rouillées, et la station du câble sous-marin transatlantique dont, après bien des peines, la pose a été terminée en 1866 par le *Great-Eastern*. Des carrières d'ardoise y donnent du travail et une prospérité relative à la population; on en extrait des plaques si grandes que les habitants en construisent leurs maisons — quatre pour les murs et une pour le toit. On emporte ces ardoises en Angleterre, où elles sont fort recherchées pour les laiteries, les éventaires à poisson et les tables de billard.



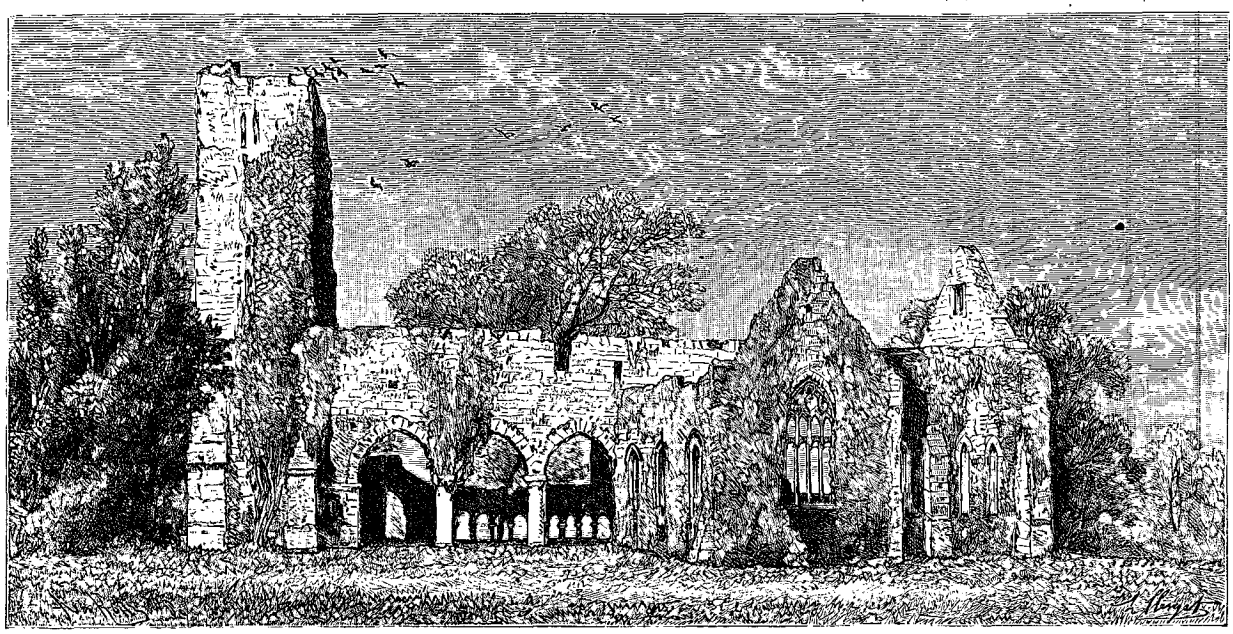
L'île de Valentia. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

De l'île on distingue nettement les Skelligs, deux rocs de forme pyramidale plantés comme des sentinelles avancées à quinze milles au large, par le travers du cap Bolus. Le plus petit, fait de marbre rouge poli par les vagues, est couvert de nids de butors et de ces singuliers oiseaux dits « fous de mer »; les pêcheurs de la côte prennent les petits pour leurs plumes, dont ils font des édredons, et ne dédaignent pas de les manger, nonobstant leur goût nauséabond de graisse rance. Le grand Skellig, qui se dresse à plus de 200 mètres au-dessus de la surface, est séparé en deux pics inégaux par une profonde crevasse, entre les pentes gazonnées de laquelle s'abritent contre les fureurs du vent et de la mer quatre maisons, habitées par les gardiens des deux phares. Etrange existence que celle de ces gens isolés au large, ravitaillés pour plusieurs mois, car souvent l'état de la mer ne permet pas d'aborder dans la crique minuscule découpée à la base du roc, et qui vivent là, presque sans communication avec le reste du monde, en compagnie des mouettes, des goélands, de quelques chèvres sauvages, perdus dans les embruns de l'océan, face à face avec l'infini du ciel et l'insondable de l'eau. Imaginez un drame de haine ou d'amour se déroulant sur ce récif! Dès les premiers âges chrétiens, le Skellig était habité par des moines augustins, dont les cellules et les chapelles en pierres sèches subsistent encore dans les anfractuosités. Les deux sources d'eau douce qui sortent du rocher possèdent certaines vertus miraculeuses, et attiraient naguère nombre de pèlerins qui bravaient les plus redoutables périls pour aller embrasser une vieille croix de pierre érigée à l'extrémité d'une étroite crête de rocher surplombant la mer à une hauteur vertigineuse. Par un effet sans doute de la décadence de la foi, cette manifestation de piété est tombée en désuétude. Quelques touristes enragés visitent encore le lieu saint, mais ceux-là seulement qui ont du temps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à perdre, car même pendant la belle saison ils risquent de s'y trouver bloqués plusieurs semaines. Les sages se bornent à contempler de la côte les Skelligs, qui à distance semblent les clochers d'une fantastique cathédrale gothique. Tout porte à croire qu'à une époque plus ou moins reculée ils faisaient partie du continent, que grignote lentement la mer sur toute la côte ouest, pourtant solidement blindée par de formidables remparts de granit; mais l'Atlantique ne s'ébrèche pas les dents pour si peu.

Une fois lancée dans cette voie, l'imagination en délire peut se figurer un temps où l'Irlande joignait le continent américain, ce qui eût rendu Christophe Colomb inutile. Mais j'insulte à la gloire d'Érin en faisant à un marin génois l'honneur de la découverte, et je dois à la vérité de dire qu'il est un intrigant jouissant d'une réputation usurpée. Dès le VIe siècle, le saint irlandais Brandon l'avait devancé sur le sol vierge du Nouveau Monde. Inutile de nier et même de douter : la tradition le dit, et si en Irlande on ne s'en rapportait pas à la tradition, il n'y aurait rien; — or il est bien évident qu'il s'y est passé quelque chose. Retour de ses voyages, l'intrépide navigateur se consacra au service de Dieu, qui l'avait protégé contre les dangers, et il édifia à Ardfert, près de Tralee, chef-lieu du comté de Kerry, un monastère, dont il reste des ruines considérables. Les archéologues déclarent que les substructions remontent jusqu'à cette époque lointaine; quant au reste, ainsi que la plupart des anciens édifices religieux d'Irlande, c'est un mélange de roman pur du XIe siècle et d'ogival timide. La cathédrale de Saint-Brandon, crénelée à l'extérieur, avec une belle fenêtre trilobée au



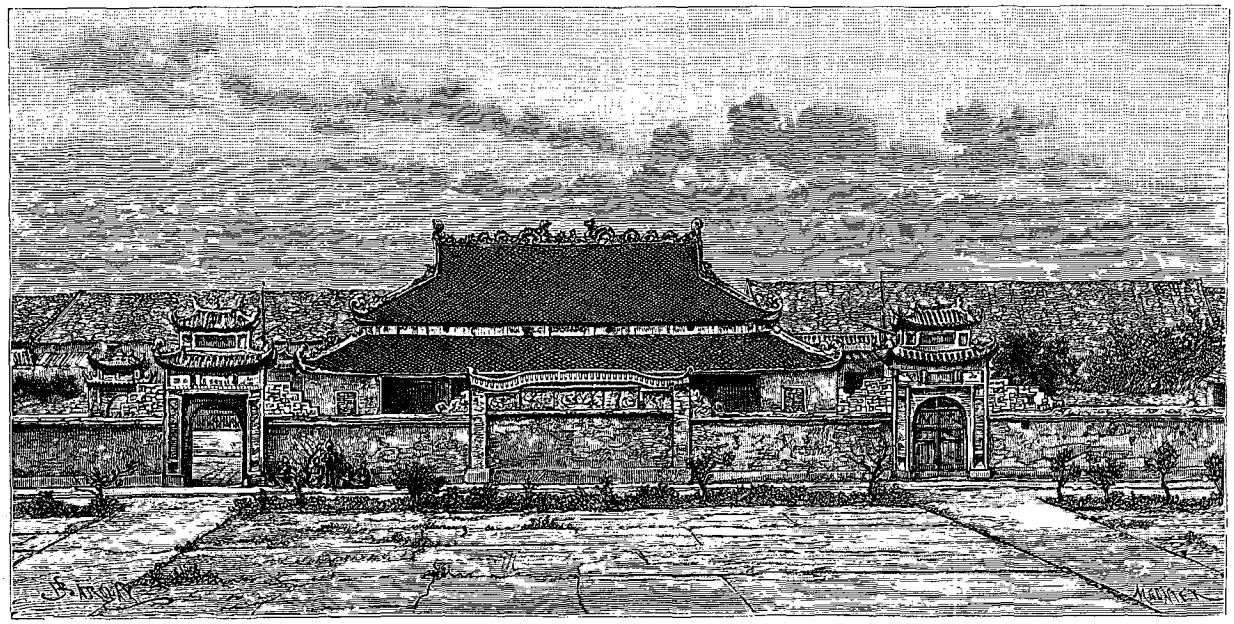
L'abbaye d'Ardfert. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis d'O. de Champeaux.

fond de l'abside, est convertie, comme d'usage, en un cimetière où ne reposent pas moins de dix évêques, dont les effigies mitrées et crossées sont encore visibles sur les dalles funéraires. Située sur un plateau stérile, au milieu d'un misérable petit village, elle est réunie, dit-on, par une galerie souterraine à l'abbaye, enclavée quelque cinq cents mètres plus loin dans une propriété particulière. N'est-ce pas délicieux d'avoir sous ses fenêtres, au milieu d'épais ombrages et de pelouses fleuries, une belle ruine d'église avec une haute tour carrée dont les fenêtres géminées rient à travers le lierre, et un cloître au centre duquel pousse un grand frêne inclinant ses branches sur les tombes vénérables de pieux personnages? M. Crossby mérite ce bonheur par le soin et le goût qu'il apporte à l'entretien de ses ruines, ainsi que son obligeance à les montrer aux passants. Détail qui ouvre un jour instructif sur les mœurs irlandaises : au premier étage de la tour, un escalier en spirale est coupé par une porte de fer absolument moderne, scellée là lors des derniers mouvements insurrectionnels provoqués par les fenians. Des précautions analogues avaient été prises dans toutes les maisons protestantes isolées au milieu de la campagne, afin de ménager une retraite sûre en cas d'attaque. Cela se passait aux environs de 1848 et cela recommença en 1867. Quand on pense que cela dure ainsi depuis le temps du Scythe Partholan et du cyclope Balor jusqu'à celui de la reine Victoria, on ne s'étonne pas que l'Irlande soit un monceau de ruines.

MARIE ANNE DE BOVET.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode du général Brière à Nam-dinh (voy. p. 84). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XVIII

Départ pour Nam-dinh. — Le poste des Bambous. — Madame Ti-Sau professeur d'annamite. — La moisson et le battage du riz. — Nam-dinh. — Les commis chinois. — La citadelle, les casernes, l'ambulance. — Considérations sur le climat du Tonkin. — Un coup de typhon.

Le 30 juin 1884, à midi, pendant le moment de la sieste, je dormais profondément, étendu sur mon fauteuil, portes et fenêtres closes, quand un coup de poing vigoureusement appliqué contre mes volets me réveille en sursaut : c'est un planton de l'état-major qui vient m'annoncer que je suis désigné pour partir le jour même à Nam-dinh, où le service de santé se propose d'installer une ambulance. Je n'ai pas de temps à perdre : le bateau chauffe en ce moment dans le port. J'entasse vêtements sur vêtements; une nuée de coulis s'abat sur mes bagages et les emporte au pas gymnastique jusqu'au quai.

Un coup de sifflet retentit; la machine ronfle : en route!

Je suis dans un tout petit canot à vapeur conduit par un pilote annamite et par un quartier-maître de la marine. Je me suis réfugié dans l'étroite cabine de l'avant, d'où j'ai vue sur les deux rives. Sous le double effort du courant et de la machine, le bateau file rapidement en traçant un profond sillage dans les eaux couleur d'ocre du fleuve Rouge.

Les rives qui se déroulent à droite et à gauche ont un aspect monotone : ce sont d'interminables champs de riz, des villages bordés de bambous et d'aréquiers. Le sol, argileux et absolument plat, est occupé tout entier par les cultures.

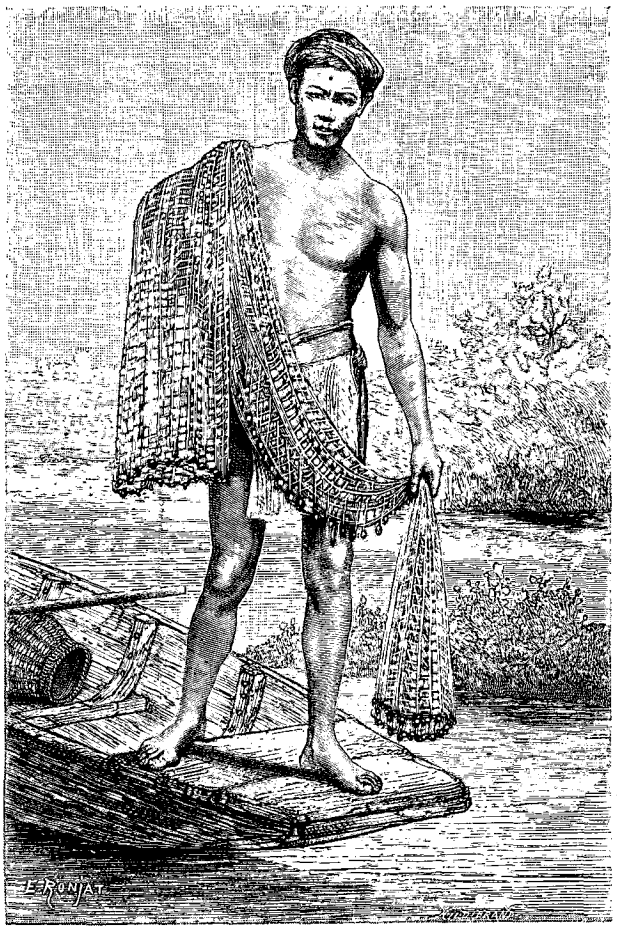
En revanche les eaux du fleuve sont sillonnées par une multitude d'embarcations de toutes sortes qui offrent un spectacle toujours nouveau et toujours pittoresque. De grosses jonques remplies de sel remontent péniblement, remorquées à la cordelle par des coulis à demi nus. D'énormes radeaux chargés de paillotes et de bambous descendent le courant, conduits tantôt à la perche, tantôt à la pagaie, par des équipes nombreuses de bateliers qui déploient une adresse et une vigueur remarquables pour manœuvrer dans les sinuosités du fleuve. Ces radeaux ont jusqu'à dix mètres de long; ils sont munis à l'avant et à l'arrière d'une sorte de gouvernail. Le patron se tient à la barre et commande la manœuvre; ses commandements sont exécutés avec

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un ensemble admirable par les bateliers, qui, placés à droite et à gauche sur le radeau, au nombre de huit ou dix, rament avec de courtes pagaies dont l'extrémité très large est faite souvent d'un vieux fond de tonneau.

Des bancs de sable se montrent de distance en distance et forment quelquefois de véritables îlots, fréquentés par les pêcheurs, qui viennent y préparer la pose de leurs filets. Le poisson est la base de la nourriture des Annamites : aussi les pêcheurs sont-ils nombreux sur le fleuve, comme du reste dans tous les arroyos du Delta. Ils usent de différents procédés pour prendre le poisson; j'en vois qui se servent de grands filets semblables à celui qu'on connaît en France sous le nom d'épervier; ils les rassemblent sur l'épaule gauche, comme nos pêcheurs, et les jettent en se tenant debout sur l'avant de leurs sampans. Souvent ils réunissent plusieurs barques pour cette pêche et les disposent en rond de façon à circonscrire une partie de la rivière. A un signal donné, les barques s'avancent et le cercle se resserre peu à peu; pendant ce mouvement on fait le plus de bruit possible dans chaque bateau, en frappant des morceaux de bois les uns contre les autres, pour effrayer le poisson et le chasser devant soi. Quand les embarcations sont tellement rapprochées qu'elles se touchent presque, les filets sont lancés tous à la fois, de façon à couvrir la plus grande surface possible et à englober la masse des poissons ainsi réunis sur un petit espace.



Pêcheur annamite. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

J'aperçois de pauvres diables qui, tête et corps nus sous le soleil, traînent le long de la rive, dans la vase, où ils enfoncent jusqu'aux cuisses, de grandes poches en treillis de bambous attachées à de longs manches : chacun d'eux porte une petite corbeille ovoïde fixée à sa ceinture par une corde et dans laquelle il place le produit de sa pêche. Ils draguent devant eux le lit de la rivière avec un gros bambou qu'ils manient à l'aide d'une anse de rotin. Des femmes se livrent également à cette pêche fatigante; leur costume est presque aussi primitif que celui des hommes, mais elles ont la précaution d'étendre sur leurs épaules et sur leur poitrine de grandes feuilles de bananier qui les protègent contre les ardeurs du soleil.

Nous arrivons à cinq heures du soir devant le poste des Bambous, établi au confluent du canal de ce nom et du fleuve Rouge. Nous jetons l'ancre en face de la maison du chef de poste, une petite paillote très basse au-dessus de laquelle flotte le drapeau français. Cinq autres maisonnettes, d'aspect misérable, sont bâties le long du bord de l'eau; elles servent de casernes à 20 ou 30 tirailleurs tonkinois qui gardent en ce point la ligne télégraphique reliant Hanoï à Haï-phong et au cap Saint-Jacques. Un appareil de télégraphie optique, installé au sommet d'une tour en bois haute de six ou sept mètres, établit la communication entre Nam-dinh et Hanoï.

Le lieutenant d'infanterie de marine qui commande le poste accourt sur la berge et me reçoit à bras ouverts : « Soyez le bienvenu, docteur; voilà plus de deux heures qu'on m'a télégraphié votre arrivée de Hanoï. Venez, le dîner est prêt et votre couvert est mis. »

Nous pénétrons dans la petite maison en soulevant le store qui en masque l'entrée. Le sol est battu comme l'aire d'une grange; les quatre murs, faits en terre gâchée, sont recouverts de nattes grossières. Mon hôte y a suspendu son sabre d'ordonnance, son fusil de chasse et d'assez jolies panoplies d'armes indigènes. Dans un coin, le lit, formé d'un simple cadre en bambou, d'un matelas cambodgien et d'une moustiquaire rouge; au milieu de la chambre, une table chargée de livres, des bancs de bois à peine rabotés; voilà tout le mobilier de la maison.

« Vous regardez mon installation, me dit mon camarade; dame! elle n'est pas brillante encore. Je suis ici depuis huit jours à peine; mes *linhs* (soldats indigènes) ont fait de leur mieux. En une demi-journée ils m'ont construit cette case sans un clou, sans une corde, rien qu'avec des bambous et avec leurs coupe-coupe.

— Vous devez vous ennuyer ici?

— Assez; mais je me suis créé de l'occupation : j'apprends l'annamite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Au commencement, ça n'allait pas tout seul; mais j'ai pris le bon moyen : j'ai acheté une congaie qui me rabâche les mots et qui finit par me faire entrer leur intonation dans la tête. Au fait, je ne vous l'ai pas encore présentée. Allons, *Ti-Sau*, viens saluer le capitaine. »

Ti-Sau (la Sixième) est une grande fille de seize à dix-huit ans, proprement vêtue d'un *ké-ao* (robe) de soie violette et d'un *ké-kouan* (pantalon) de calicot blanc. Elle est chaussée de petites mules et porte aux doigts de jolies bagues d'or.

« Nous sommes mariés à l'annamite, me dit mon hôte en riant, c'est-à-dire que je l'ai achetée 10 piastres (45 francs) à ses parents. En retour ceux-ci m'ont signé devant les notables de leur village un contrat par lequel ils m'abandonnent tous leurs droits sur elle. Je puis en faire ce que je veux et même la renvoyer à sa famille, si tel est mon bon plaisir; ses parents sont obligés de la reprendre, et c'est bien plus commode que le divorce. En revanche elle ne peut pas me quitter sans ma permission, et si elle s'enfuyait, son père serait responsable : il lui faudrait ou me la ramener ou me rembourser la somme versée : telle est la loi annamite.

— C'est très pratique et très économique.

— Pas autant que vous le pensez. Je donne quinze piastres par mois à Ti-Sau pour sa toilette, sans compter les cadeaux que je lui fais de temps en temps et les surprises désagréables qu'elle m'occasionne. Ainsi, tenez, pas plus tard que l'autre jour, elle était sortie avec une robe magnifique en soie brochée que je venais de lui acheter. Elle entre chez une de ses amies dont la maison se trouvait sur la route et voit une partie de cartes organisée. Elle est passionnée pour le jeu, comme toutes ses pareilles; elle s'assied, perd successivement son argent, ses bijoux et jusqu'aux vêtements qu'elle porte, et elle me revient le lendemain matin avec des loques rapiécées qu'on lui avait données par charité pour se vêtir. Ce n'est pas tout : le contrat que nous avons passé stipule que je dois la nourrir. Elle n'était pas ici depuis deux jours que toute sa famille (et vous savez si elles sont nombreuses dans ce pays) venait s'installer dans mon voisinage. Chaque fois que j'entre dans ma cuisine, je trouve mon boy en train de préparer le riz pour tous ces affamés. J'ai beau leur faire mille avanies, ils tendent le dos sans broncher, mais ne bougent pas d'une semelle et ne sortent que bien repus. »



Ti-Sau. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Le lendemain, dès l'aube, après avoir pris congé de mon nouvel ami, nous levons l'ancre et nous continuons à descendre le fleuve. Plus nous approchons de la mer, et plus les cultures paraissent abondantes et prospères. Le pays est d'une richesse et d'une fertilité inouïes; c'est avec juste raison qu'on a appelé cette province de Nam dinh le Grenier du Tonkin. Le sol disparaît sous les touffes de riz déjà mûres que les paysans commencent à moissonner. Des troupes nombreuses de femmes, rangées sur de longues files dans les champs, coupent les épis à ras du sol avec de petites faucilles recourbées dont la forme rappelle celles qui nous servent en France pour moissonner les blés. Déjà, dans les villages du bord de l'eau, les paysans sont occupés à faire fouler les gerbes par leurs buffles pour en retirer le grain. Les Tonkinois ne se préoccupent pas de recueillir la paille de leur riz, qu'on n'utilise guère que dans les pauvres villages pour couvrir les toits des maisons.

Les femmes qui moissonnent dans les rizières ont de l'eau jusqu'aux genoux : elles travaillent le corps courbé, sous un soleil de plomb, dont elles se protègent comme elles peuvent à l'aide de leurs grands chapeaux. Il faut se hâter de rentrer le grain pour avoir le temps de repiquer le riz de la prochaine moisson : dans ces riches contrées on fait deux récoltes par an et la terre ne chôme jamais.

Nous entrons vers neuf heures dans le canal de Namdinh. La ville s'allonge le long des bords de ce canal sur une étendue de plus de 4 kilomètres; une seule grande rue la traverse dans toute sa longueur, coupée de distance en distance par de petites ruelles qui ont une direction perpendiculaire. Lorsqu'on arrive en plein jour par le fleuve, l'aspect général est fort joli; les maisons, bâties en briques et recouvertes de tuiles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouges, feraient croire à une ville de France. Les embarcations du pays sillonnent par centaines le canal ou sont amarrées le long de ses bords : c'est un fouillis de mâts, de voiles, de bateaux de formes curieuses et de toutes dimensions, depuis la vieille jonque de mer échouée sur le sable pour n'en plus bouger jamais, jusqu'à l'alerte et coquet sampan annamite conduit à la perche par de jolies congaies à la longue robe flottante, au nez retroussé, à l'œil fripon. Toutes ces barques sont ornées de flammes et de drapeaux multicolores. Sur le pont de chacune d'elles, des indigènes à demi nus, couchés sur des nattes, lézardent au soleil. Une population dense et affairée encombre les quais. Nam-dinh, qui compte environ 40 000 habitants, entretient avec l'Annam et la Chine méridionale un commerce très important de soieries et de riz. Ce commerce est ici, comme à Haïphong et à Hanoï, tout entier entre les mains des Chinois, qui ont à Nam-dinh une confrérie nombreuse et prospère. Une armée de coulis, dont la peau tannée par le soleil a pris la couleur de la brique, décharge pour eux, sur les quais, les marchandises apportées de la frontière chinoise, et remplit de sacs de riz et de balles de coton les lourdes jonques de mer qui remonteront ensuite à Hong-kong en louvoyant le long des côtes.



Commis chinois à Nam-dinh. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Tous ces travailleurs sont surveillés par d'élégants commis chinois qui tiennent d'une main leur ombrelle et manœuvrent de l'autre leur éventail. Ces commis sont vêtus avec une propreté et même avec une recherche remarquables : ils ont un pantalon de soie brochée gris-perle ou lilas clair fortement serré au-dessus des chevilles afin de découvrir les chaussettes en soie blanche et les souliers de satin à épaisse semelle dont la pointe est ornée d'arabesques de velours. Ils portent la courte tunique d'été en soie bleue ou vert d'eau boutonnée sur le côté droit, dont les manches très longues vont en s'élargissant vers le bas et se replient sur le poignet de façon à montrer le satin crème qui les double. Beaucoup sont coiffés d'une petite calotte noire ornée au sommet d'un pompon rouge. Leurs cheveux sont soigneusement tressés en une épaisse natte qui pend dans le dos. La mode veut que cette natte descende jusqu'aux talons, et ceux d'entre eux qui n'ont pas les cheveux assez longs y remédient en ajoutant une tresse faite en cordonnet de soie noire ou bleue.

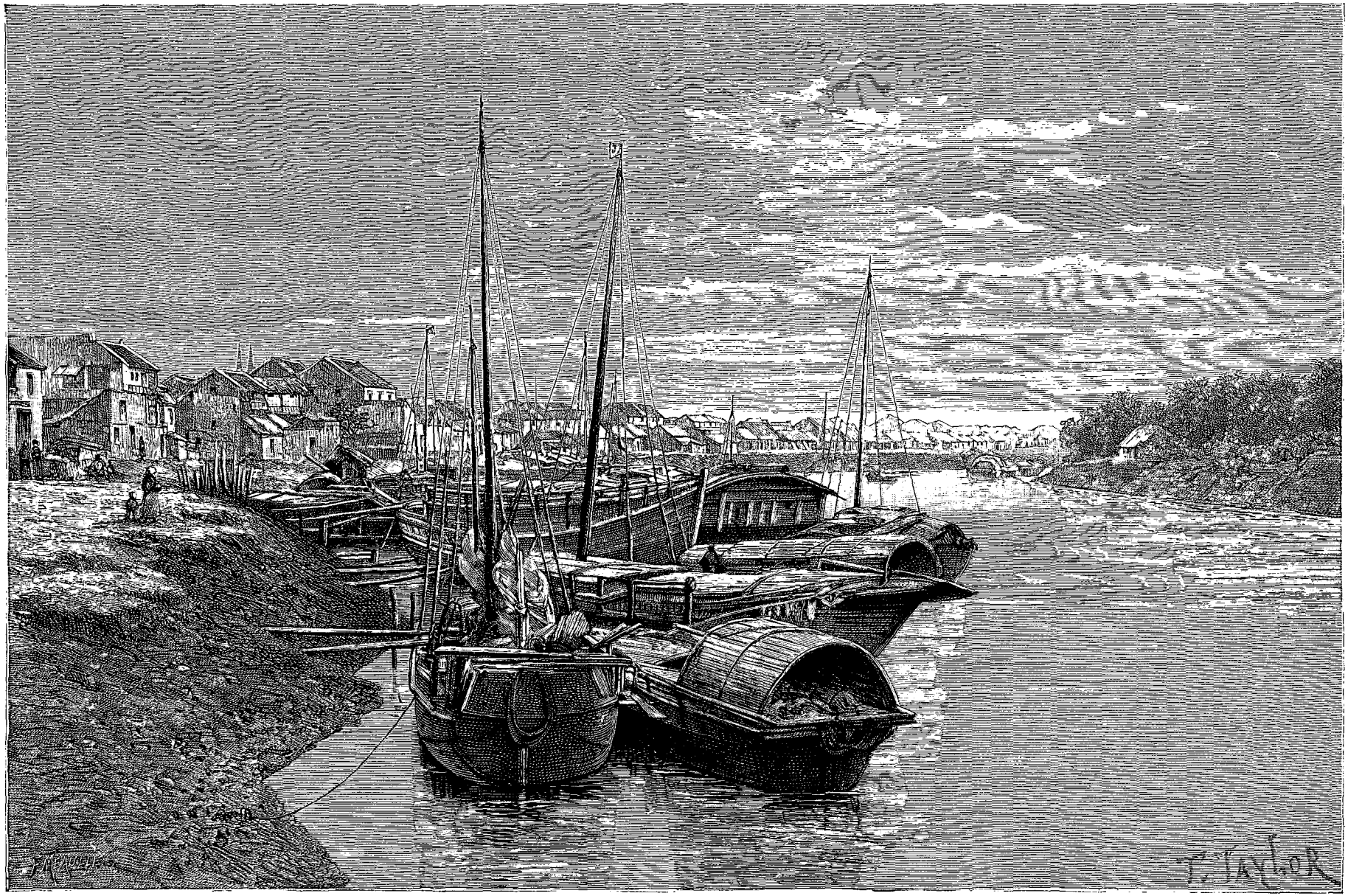
Le premier Européen que je rencontre en sautant du bateau sur le quai est un jeune Lyonnais, M. T..., chargé des intérêts d'une grande maison française de soieries et, en ce moment, le seul représentant du commerce européen à Nam-dinh. Il se met gracieusement à ma disposition pour me conduire jusqu'à la citadelle, au logement du général Brière de l'Isle, qui commande la province.

Nous passons devant la douane française, installée dans une vaste et confortable maison chinoise, et, après avoir suivi pendant dix minutes une rue habitée presque exclusivement par des brodeurs et par des marchands de soie, nous arrivons à l'entrée de la citadelle. Cette citadelle, dont l'enceinte mesure plusieurs kilomètres de côté, a été autrefois une des plus importantes du Tonkin : c'est aujourd'hui une sorte de grand terrain vague coupé de flaques d'eau et de fondrières, entouré de murailles qui s'écroulent et de portes à demi démolies.

On y a construit de grandes cases en bambous où logent les hommes de la section d'infanterie de marine qui tient garnison à Nam-dinh. On y a bâti également pour les officiers de petits pavillons isolés entourés de jardins bien cultivés.

Toutes ces constructions, d'aspect riant et confortable, sont récentes; elles s'élèvent le long d'une route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Nam-dinh. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

large et bien entretenue qui conduit du rempart à la pagode royale.

La pagode royale, habitée par le général Brière de l'Isle, occupe le centre d'une grande cour carrée, pavée de larges dalles et entourée d'un mur haut de deux mètres. Du côté de l'entrée, le mur est percé de deux petites portes à clochetons qui ne donnent pas sur le bâtiment de la pagode, mais de chaque côté. La portion du mur qui fait face à ce bâtiment est exhaussée de façon à représenter une sorte de paravent orné de peintures et de sculptures assez fines. Cette disposition bizarre, qu'on remarque souvent dans les monuments annamites, répond à une croyance populaire : les esprits malfaisants qui habitent les airs se font, disent les Tonkinois, un malin plaisir de pénétrer dans les habitations pour tourmenter leurs propriétaires; mais comme ils ne peuvent s'avancer qu'en ligne droite, il suffit de placer devant la porte d'entrée une barrière élevée : ils s'y heurtent sans pouvoir y pénétrer et l'on se trouve à l'abri de leurs maléfices.

Mon ambulance est située tout près de la pagode du général; elle occupe trois bâtiments en briques disposés en fer à cheval sur les trois côtés d'une petite cour au milieu de laquelle est planté un massif de beaux palmiers. Les salles destinées aux malades sont convenables; les lits en fer, pourvus de draps blancs, sont tous garnis de moustiquaires; d'immenses pankas suspendus au plafond sont mus de l'extérieur par des domestiques annamites qui se relayent pendant les heures chaudes du jour. Les larges fenêtres, munies de stores, donnent sous une véranda qui fait le tour de la maison et qui protège les murs contre la grande chaleur.

Pendant ce mois de juin si pénible à passer au Tonkin et surtout à Nam-dinh, où la chaleur est étouffante, toutes les salles de l'ambulance sont envahies par les malades atteints de dysenterie et de fièvre. Nos pauvres petits troupiers sont épuisés par les fatigues de toutes sortes endurées pendant les longues colonnes et dans les marches forcées à travers les rizières inondées. La maladie une fois greffée sur ces constitutions délabrées ne veut plus lâcher prise. Le plus léger accès de fièvre est chose grave; le moindre frottement, la petite piqûre causée par un moustique, tout est prétexte à l'éclosion de cet ulcère rongeur si difficile à guérir auquel on a donné le nom de *plaie annamite*. Les grosses pertes subies par le corps expéditionnaire dans le premier été qui a suivi les expéditions de Sontay, de Bac-ninh et de Hong-hoa ne doivent être attribuées que pour une part minime au climat de notre colonie; ce qu'il faut incriminer surtout, c'est l'état de surmenage dans lequel se trouvaient nos soldats à cette époque. Pendant plusieurs mois ils avaient couru dans les rizières avec de l'eau jusqu'au ventre à la poursuite des Chinois et des pirates, qui, à peine dispersés sur un point, se reformaient sur un autre; ils couchaient où ils pouvaient : dans les pagodes humides, dans les cases annamites au sol fangeux, au toit crevé par les pluies, et quelquefois à la belle étoile. Il fallait avec un effectif des plus restreints garder un pays conquis grand comme la moitié de la France et l'organiser de façon à avoir le moins possible à marcher pendant l'été. Mais quand cet été est arrivé avec son cortège habituel de maladies, les organismes usés de nos soldats n'ont plus eu assez de force pour résister, et les effectifs ont fondu peu à peu malgré le dévouement des médecins, qui, en trop petit nombre, se multipliaient pour soigner les malades, malgré les efforts du commandement, qui s'ingéniait à améliorer la situation matérielle des troupes qui lui étaient confiées.

Quoi qu'on ait dit, le Tonkin est une de nos colonies les moins malsaines : la période des chaleurs est rude à passer, mais on a entre deux étés une saison d'hiver qui dure près de six mois et pendant laquelle l'Européen placé dans de bonnes conditions hygiéniques a le temps de se remettre des fatigues de la saison chaude. Du mois de novembre au mois d'avril, le climat est celui de nos automnes de France : le thermomètre oscille entre 8 et 19 degrés centigrades; bien rarement il dépasse 20 ou 22. On se sent renaître alors; on reprend de nouvelles forces : c'est à cette bienfaisante saison d'hiver que certains de nos résidents et plusieurs de nos missionnaires ont dû de garder une santé excellente malgré un séjour de dix ou quinze années au Tonkin.

L'été, malgré tout, est rude à supporter. Ce n'est pas que la température se montre très élevée : en juin, le mois le plus chaud de l'année, le thermomètre atteint bien rarement 35 ou 36 degrés et ne dépasse pas en tous cas cette limite; mais il règne dans cette saison une humidité persistante qui place l'organisme dans des conditions extrêmement défavorables. L'air surchauffé est en même temps sursaturé d'humidité, si bien que l'évaporation cutanée ne se fait plus : on ressent constamment une impression de pesanteur et d'angoisse analogue à celle qu'on éprouve dans un bain de vapeur; la peau est couverte d'une transpiration continuelle et tellement abondante que des gouttes de sueur perlent au bout des doigts et qu'il est impossible d'écrire, parce que la main placée sur le papier le mouille au fur et à mesure. Non seulement on ne peut guère se livrer à un travail intellectuel, mais le moindre effort musculaire est pénible; on hésite à étendre le bras pour prendre un livre : il semble qu'on va soulever une montagne. On est réduit à passer une partie de la journée étendu sur un hamac au-dessous du grand panka suspendu au plafond, qu'un couli agite de l'extérieur pour renouveler les couches d'air.

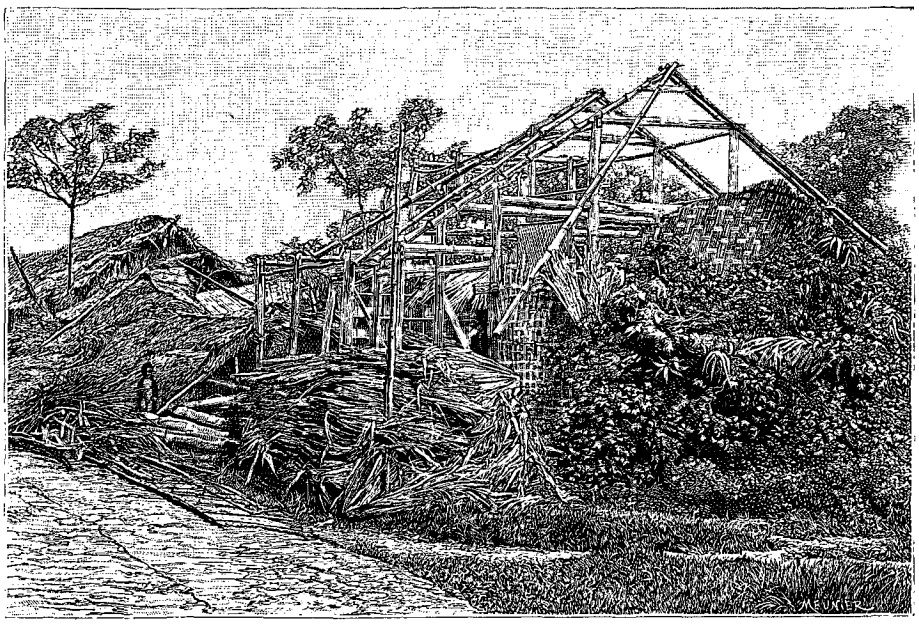
Dans cette atmosphère humide et surchauffée, les champignons et les moisissures se développent avec une rapidité qui tient du prodige; du jour au lendemain, sur les murs des cases, qui suintent l'eau de toutes parts, naissent de petites plaques de moisissures qui s'étendent à vue d'œil comme des taches d'huile. Il n'est pas jusqu'à nos bottes qui, abandonnées dans un coin pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant vingt-quatre heures, ne disparaissent sous une verte couche de mousses et de champignons.

Les viandes se corrompent avec une facilité extrême : au marché, un poulet qui a été tué le matin même diminue de prix au fur et à mesure que la journée s'avance. A sept heures du matin il vaut quatre-vingts centimes ; vers onze heures, le marchand le laisse pour cinquante, et il l'offre pour vingt ou trente à la fin du marché, vers une heure de l'après-midi.

Juin est le mois des orages : je suis à Nam-dinh depuis huit jours à peine et déjà j'ai assisté à un de ces violents ouragans qu'on connaît sous le nom de typhon au Tonkin et sur les côtes de Chine. Il était environ dix heures du soir et il faisait ce calme de plomb qui précède les grandes tempêtes. Les mille petites bêtes (grillons, grenouilles, oiseaux de nuit) qui troublent les nuits du Tonkin par leurs cris continuels s'étaient tues brusquement. Tout à coup, un gros nuage sombre s'étend sur le ciel comme un vaste rideau noir ; une rafale d'une violence inouïe arrive du point extrême de l'horizon en soulevant des tourbillons de poussière ; le vent courbe les plantes, tord les arbres, arrache les toits des maisons, déplace les pierres de la route. Une pluie de sable et de cailloux tombe sur mon toit de paille, tandis que les poutrelles de ma case gémissent comme si elles voulaient se briser. Les sautes de vent qu'on voit en France semblent des orages d'opéra-comique à côté de ces vraies tempêtes ; je me souviendrai toujours de l'impression pénible que celle-ci m'a procurée. Le lendemain, les toits effondrés, les gros arbres rompus, les maisons éboulées et les plantations bouleversées de fond en comble, témoignaient de la violence inouïe de cette trombe qui a fini par se résoudre en une pluie diluvienne.



Effet d'un typhon à Nam-dinh. — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

XIX

Les fêtes du 14 Juillet au Tonkin. — Guignol, chanteurs bouffes et comédiens. — Course à la chèvre. — Les régates. — Le cortège officiel. — Les jeux du tarot et de la sapèque. — Dîner de gala à la pagode des Mandarins militaires. — Deux plats renommés. — Les danseuses. — La poésie et la musique. — Troubadours tonkinois. — Difficulté de la langue annamite. — Un bizarre quiproquo.

Aujourd'hui, 14 juillet et jour de fête nationale, Nam-dinh offre un coup d'œil féerique : toutes les rues sont traversées par des guirlandes de lanternes aux couleurs françaises, et devant chaque maison un drapeau tricolore flotte à l'extrémité d'un long bambou. Le tong-doc, sur l'invitation du résident de France, a ordonné à chaque habitant d'avoir à arborer devant sa case un drapeau tricolore, et personne n'y a manqué. Il ne faudrait pas croire cependant que les gens de Nam-dinh sont devenus tout à coup Français et républicains de cœur : sans doute les cinquante ligatures d'amende dont le tong-doc a menacé ceux qui n'exécuteraient pas ses ordres sont pour beaucoup dans l'empressement qu'ils ont tous mis à pavoiser leurs rues. Quoi qu'il en soit, la ville tout entière offre depuis hier un spectacle à la fois joyeux et original : sous ce clair soleil, les gaies et vives couleurs françaises réjouissent les yeux. Dans la rue des Chinois, qui se déroule en ligne droite sur une étendue de quatre kilomètres, les drapeaux flottent, serrés sur deux lignes, à perte de vue, et finissent par se rejoindre. Dans le port, sur le canal, toutes les jonques, toutes les petites barques, ont arboré des pavillons.

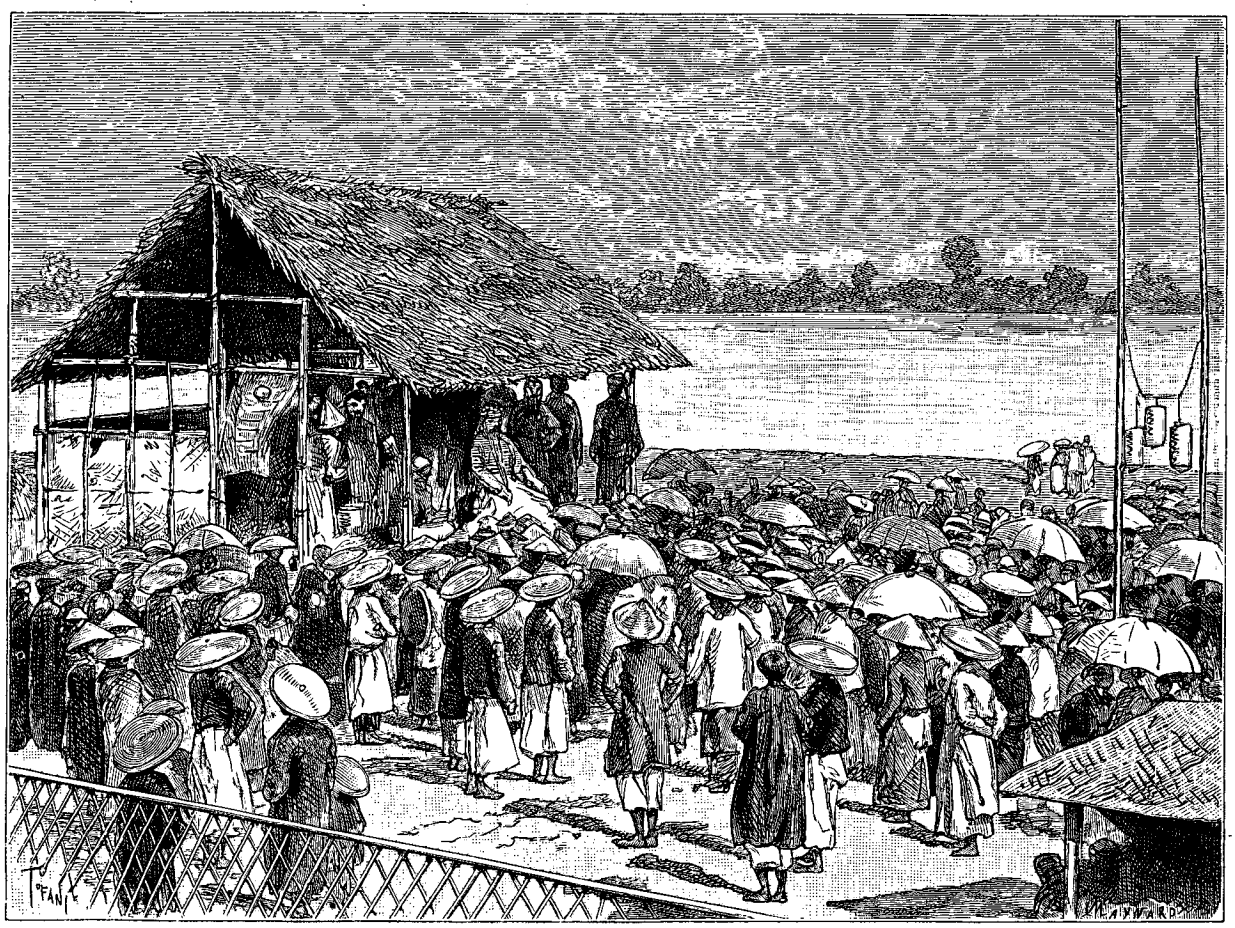
A sept heures du matin, vingt et un coups de canon tirés de la citadelle annoncent l'ouverture de la fête. Nous sortons en bande malgré la chaleur. A chaque pas, nous sommes accueillis par des salves de pétards chinois partant dans toutes les directions ; ces pétards,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très petits et reliés les uns aux autres par séries comme dans une brochette, dégagent une épaisse fumée et font un bruit de toile qu'on déchire. Les rues sont encombrées par la foule, à tel point qu'on peut à peine circuler. Les Annamites, tout joyeux et la figure épanouie, ont revêtu leurs plus beaux costumes : les robes vert ardent, rouge feu, violet pensée, produisent en se rapprochant les unes des autres des effets criards et inattendus. Les riches pagodes ont étalé sous leurs portiques de belles étoffes de soie couvertes de broderies; devant la maison du tong-doc, le grand étendard d'Annam flotte entre deux drapeaux tricolores.

On a installé sur les bords du fleuve une estrade en bambous ornée de tentures et abritée sous un immense vélum; elle est destinée aux officiers de la garnison et aux autorités annamites, qui pourront assister de là aux jeux populaires organisés par les soins du tong-doc. Devant cette tribune s'étend un terrain bien battu et bien aplani sur lequel ont été dressés des mâts de cocagne, des balançoires et des théâtres en plein vent.

Dans un coin de la place, un théâtre de marionnettes, agencé comme nos guignols du Luxembourg ou des Tuileries, attire un nombreux public qui applaudit à tout rompre et qui rit à gorge déployée. A

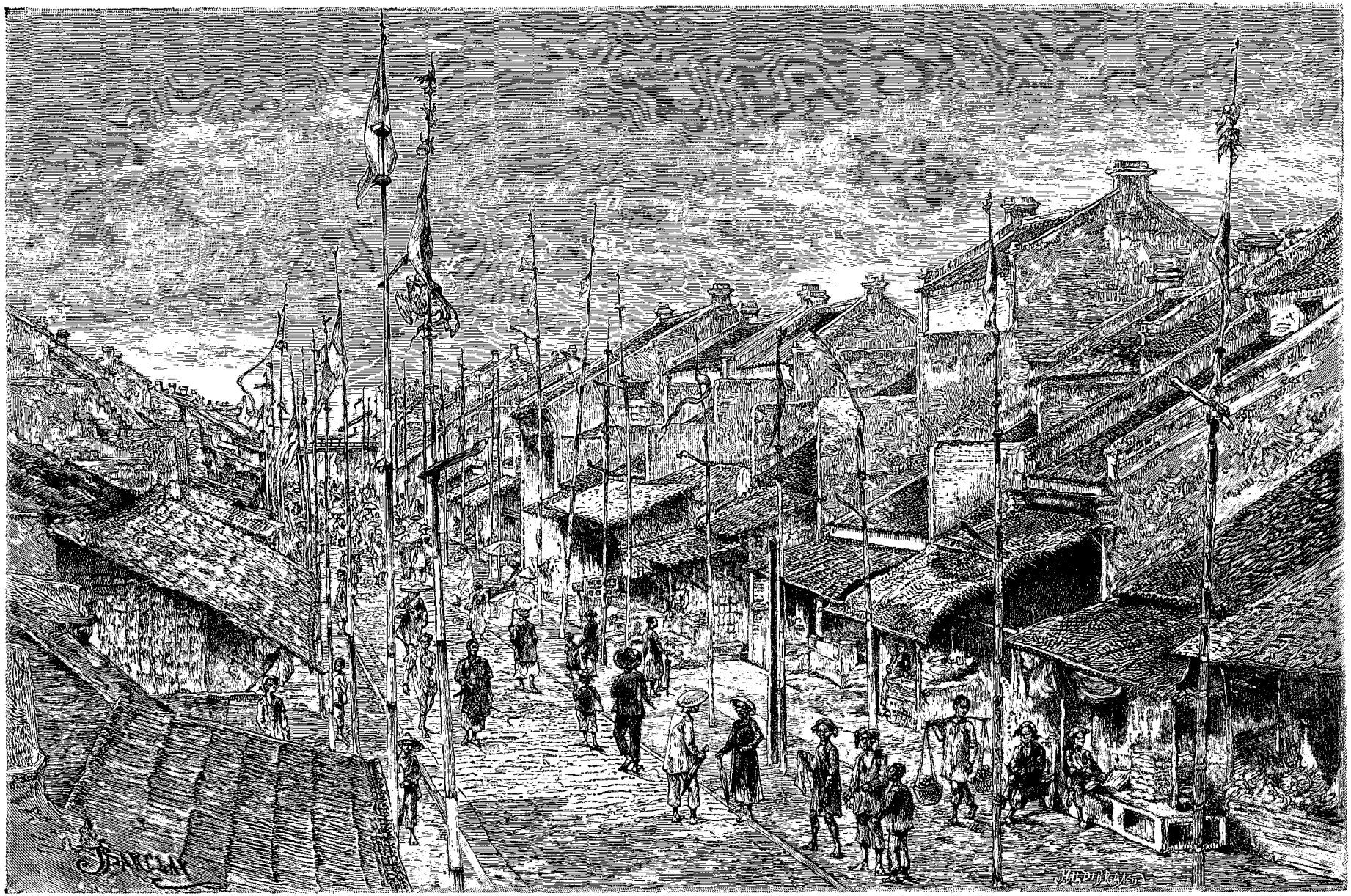


Théâtre en plein vent. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

côté, un *phuong-chéo*, sorte de chanteur bouffe, a étendu sur le sol sa natte de deux mètres carrés. Autour de cette natte, une grande corde reliée à des pieux fichés dans le sol sert de barrière aux spectateurs, qui sont nombreux, car le menu peuple est très friand de ces représentations. Le phuong-chéo est revêtu d'un long habit rouge, fendu latéralement comme une étole et orné dans le dos et sur la poitrine d'un dragon grimaçant; il représente des scènes burlesques mi-partie chantées ou déclamées, mi-partie mimées, et dont les passages principaux sont scandés de grands coups d'éventail, de ronds de bras et de pirouettes. Un gamin assis les jambes croisées sur un coin de la natte, devant un gros tambour, souligne d'un coup de son instrument les mots à double sens et les tirades à effet. Les monologues comiques du bouffon sont entremêlés de quiproquos, de calembours et même d'allusions érotiques et grossières. A en juger par ce qu'il débite, on pourrait croire le peuple annamite beaucoup plus dépravé qu'il ne l'est en réalité : ce peuple, qui, au fond, est très décent dans ses actes, admet dans le langage courant des locutions et des propos qui feraient rougir un portefaix.

Le phuong-chéo exerce souvent sa verve aux dépens de ses auditeurs; il interpelle celui d'entre eux qui paraît le plus prêter au ridicule; il l'arrange de la belle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Nam-dinh le 14 Juillet (voy. p. 87). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manière, à la grande joie des autres spectateurs. On se le montre du doigt, si bien que le malheureux, moitié rougissant et moitié riant, est obligé de se dérober par la fuite aux malices du bouffon, qui hausse la voix au fur et à mesure qu'il s'éloigne et qui le poursuit longtemps de ses lazzi.

Devant la grande estrade sur laquelle nous sommes postés, on en a dressé une autre, un peu moins élevée, qui sert de scène de théâtre; celle-ci est recouverte d'un toit en paille supporté par quatre bambous. Les spectateurs indigènes sont debout et se protègent comme ils peuvent contre le soleil à l'aide de leurs grands chapeaux et de leurs ombrelles. On représente sur ce théâtre de véritables drames historiques dans le goût chinois et des comédies en prose ou en vers. Les *phuong-nha-tro* ou comédiens qui y jouent sont de vrais artistes, très connus et ayant acquis une réputation méritée dans toute la province. Les Annamites établissent entre eux et le phuong-chéo, dont il vient d'être question, une différence aussi grande que celle que nous faisons entre les artistes de la Comédie-Française et les baladins des foires. Ces phuong-nha-tro appartiennent à un village dont les habitants s'exercent de père en fils à la déclamation et à la comédie. Le village est exempté par le roi de tout impôt, à la condition qu'il fournira chaque année un certain nombre de sujets capables et bien stylés, pour le recrutement des troupes de théâtre qu'on entretient à la cour et aux chefs-lieux de certaines provinces importantes.

Les troupes des provinces figurent dans les fêtes populaires organisées par les soins du gouvernement au premier jour de chaque année, à l'anniversaire de la naissance du roi ou à l'occasion de tout autre événement national. Dans l'intervalle de ces fêtes, elles parcourent le pays; elles s'arrêtent dans les villages populeux, où souvent une représentation est donnée dans la maison commune et même dans la pagode, transformée pour la circonstance en salle de spectacle. Les frais de ces représentations sont faits soit par les habitants, qui se cotisent entre eux, soit par un des principaux notables, qui choisit le prétexte d'un anniversaire de famille pour offrir à ses concitoyens ce spectacle toujours fort goûté. D'autres fois, les comédiens sont appelés par les mandarins à l'occasion d'une réception de fonctionnaire ou des dîners qu'ils s'offrent entre eux. Même dans ces cas, le public est presque toujours de la fête : le théâtre se dresse dans une cour; les invités du mandarin assistent à la représentation depuis la salle du festin; le public, toujours très nombreux, envahit la cour, et ceux qui ne peuvent y trouver place montent sur les murs ou sur le toit de la maison.

La troupe que nous avons sous les yeux a pour chef un vieux comédien à barbe grise qui a joué autrefois à la cour de Hué devant le feu roi Thieu-Tri. Sa face glabre et comme tannée par l'usage du fard, ses sourcils constamment rapprochés par une sorte de plissement du front, ses gestes étudiés et prétentieux lui donnent je ne sais quel air de ressemblance avec les vieux cabotins qu'on voit courir de ville en ville dans les troupes de province. Quant aux acteurs, ils sont vêtus de longues robes en soie brochée, recouvertes de riches broderies de diverses couleurs. Ces robes, aux grandes manches pendantes, sont semblables à celles que revêtent les mandarins de rang supérieur quand ils prennent le costume de cour. Les comédiens sont coiffés de diadèmes en papier doré ornés de pompons, de petites glaces et de verroterie; tous ces ornements sont placés à l'extrémité de fils de laiton et s'agitent à chaque mouvement de la tête. Les principaux acteurs portent de longues barbes en crin blanc retenues par des cordons qui passent sous le menton et qui s'ajustent derrière les oreilles; ils sont chaussés de bottes de cérémonie dont la pointe très longue se recourbe en avant. Tous sont grimés de la plus étrange manière : ceux qui représentent les princes et les mandarins ont des plaques de vermillon appliquées sur chaque joue; d'autres, qui figurent des génies ou des personnages fantastiques, ont le visage complètement peint en rouge avec de grands traits blancs dessinant les moustaches ou l'arc des sourcils. Un de ces derniers, qui apparaît avec un air terrible à chaque scène importante du drame, a la face très régulièrement partagée en triangles égaux alternativement blancs et rouges qui se rejoignent tous sous le nez et sur la partie moyenne de la lèvre supérieure, et qui vont s'élargissant comme les rayons d'une roue vers les oreilles, le menton et le front.

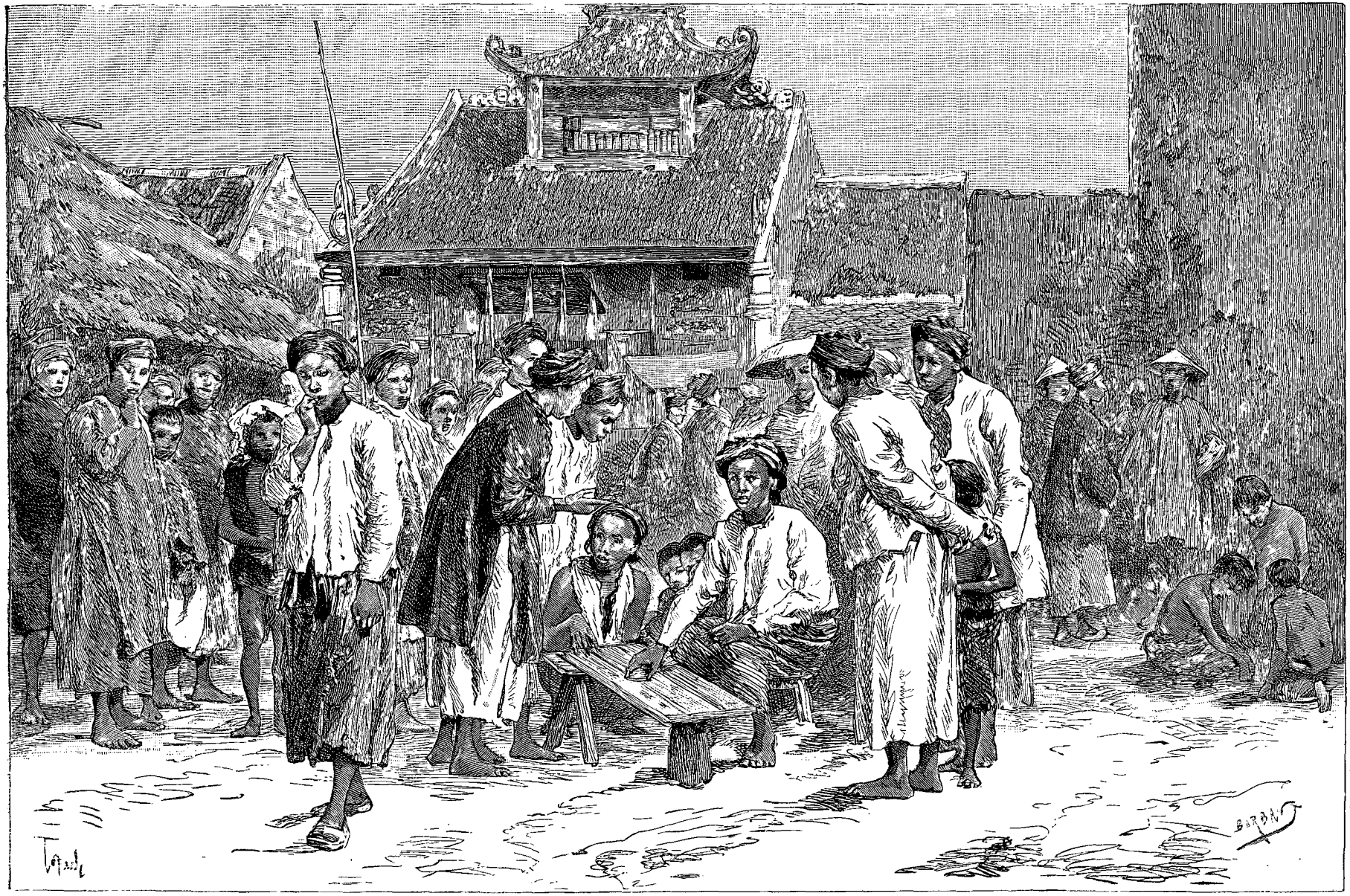
Le théâtre annamite ressemble beaucoup au théâtre chinois : il ne comporte pas de décors. L'orchestre, composé d'instruments bruyants, couvre souvent la voix des acteurs; il est placé sur la scène même, qui, dans la représentation à laquelle nous assistons, est encore envahie par des spectateurs privilégiés et par les domestiques chargés de disposer les accessoires. Ces accessoires sont des plus rudimentaires : des chaises, une ou deux petites tables hautes et étroites, une natte et des tabourets constituent tout le mobilier de la scène.

Les comédiens récitent leurs rôles en chantant de la gorge et du nez, ce qui est le comble de l'élégance annamite. Les emplois de femmes sont, comme dans le théâtre chinois, tenus par des jeunes gens; mais les acteurs tonkinois m'ont paru crier moins fort et chanter sur un mode moins aigu que les acteurs chinois.

Le spectacle, commencé à dix heures du matin, doit durer toute la journée et même une partie de la nuit. Nous abandonnons la place pour aller sur le bord du fleuve voir courir les régates annamites. Tous les préparatifs nécessités par ces régates ne sont pas encore terminés. En attendant qu'ils s'achèvent, on organise sur le rivage plusieurs divertissements populaires : combats de coqs, de buffles, de poissons; courses au cochon et à la chèvre. Ce dernier divertissement est des plus originaux; voici en quoi il consiste :

Dans une sorte de piste circulaire, de sept ou huit mètres de diamètre, fermée de toutes parts par une palissade en bambous, on a fait entrer un homme dont les yeux sont couverts d'un bandeau et une chèvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeu de la sapèque (voy. p. 92). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour gagner le prix, composé de quatre ligatures qu'on a accrochées au sommet d'une perche plantée debout au centre de la piste, il faut que l'homme cherche à tâtons, sans déranger son bandeau, à s'approcher de la chèvre et à s'en emparer en la saisissant par les cornes. Mais la piste est semée d'obstacles, pieux, flaques d'eau, petits talus, contre lesquels le chasseur se heurte tandis que l'animal les franchit ou les tourne. Quand l'homme est parvenu à saisir la bête par une touffe de ses poils et qu'il cherche à remonter jusqu'à la tête, la chèvre, par un brusque saut de côté, le fait trébucher contre un des obstacles et le jette à terre, à la grande joie des assistants.

Tout à coup ces jeux cessent comme par enchantement; le chef de quartier qui préside à la fête vient d'emboucher son grand porte-voix et d'annoncer le départ des régates. Un grand remous se produit dans la foule, qui se porte tout entière sur le bord de l'eau, contenue à grand'peine par les gens de la police; ceux-ci, armés d'un solide rotin, frappent à droite et à gauche à tour de bras.

Les embarcations qui doivent prendre part à la course sont rangées, au nombre de huit ou dix, sur une même ligne, à la station de départ, marquée par un grand mât de pavillon. Très longues et très étroites, elles sont montées par des équipes de dix-huit ou vingt rameurs qui portent un costume dont la couleur diffère pour chacune d'elles. Le patron se tient debout à l'arrière, appuyé sur le gouvernail et dominant tout son personnel.

Chaque barque appartient à un village distinct; elle est montée par l'élite des rameurs et par le patron le plus renommé de ce village. Il y a une grande émulation entre les différentes communes à propos de ces joutes nautiques, et de gros paris y sont toujours engagés entre les principaux notables des villages rivaux.

Les grands bateaux de course sont faits en très beau bois et coûtent cher; ils sont construits à frais communs et ne servent qu'une ou deux fois l'an à l'occasion des régates. Pendant tout le reste de l'année, ils sont remisés sur une des places du village, à l'abri d'un petit hangar bien couvert.

Au signal du départ, donné par le tong-doc en personne, les barques filent avec une vitesse surprenante. Chaque patron dirige ses rameurs à l'aide d'une sorte de claque-bois qu'il tient d'une main et grâce auquel il arrive à faire exécuter des manœuvres d'ensemble d'une perfection remarquable: on voit de la rive les vingt paires de rames s'élever et s'abaisser le long de chaque barque avec une précision automatique. L'arrivée au but du vainqueur nous est signalée par de bruyantes acclamations.

Pour rentrer, je prends place dans le cortège officiel du résident et du tong-doc. Une section de tirailleurs annamites ouvre la marche; nous suivons, flanqués à droite et à gauche par des soldats d'infanterie de marine, le fusil sur l'épaule. Derrière nous viennent les mandarins de la suite du gouverneur.

Le peuple se découvre et s'écarte sur notre passage; des milliers de pétards chinois éclatent sous nos pas. Ces pièces d'artifice sont les accessoires obligés de toutes les fêtes annamites; sans elles la cérémonie ne serait pas complète.

Ainsi escortés, nous avançons lentement à travers les rues, dont les guirlandes de lanternes s'allument les unes après les autres, car la nuit est presque venue. A chaque carrefour sont installés des jeux de hasard où les Annamites sont en train d'exposer leurs économies de plusieurs semaines. Je ne connais pas de peuple chez qui la passion du jeu soit plus invétérée et plus répandue que chez celui-là: des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants se pressent autour des petites tables disposées le long de la chaussée et sur lesquelles on joue au toton ou à la sapèque à la lueur douteuse d'une lanterne de papier.

Pour le jeu du toton, la table est divisée en autant de compartiments que le dé a de faces, à l'aide de grands traits noirs tracés à la peinture. On mise dans ces compartiments, qui sont marqués chacun d'un caractère chinois reproduit sur une des faces du toton. Le dé, monté sur pivot, est ensuite mis en mouvement dans une petite soucoupe, et quand il s'arrête, c'est le caractère qui se présente sur la face tournée en haut qui gagne la partie.

Le jeu de la sapèque ou *xuc-dia* repose à peu près sur les mêmes principes; la table est alors divisée en deux cases seulement; le banquier fait pivoter une sapèque de cuivre sur sa tranche dans une petite soucoupe, qu'il recouvre immédiatement avec une tasse retournée; quand la pièce a cessé de s'agiter, on la découvre et la face de cette pièce qui se présente alors indique le gagnant.

Des tas de sapèques sont alignés sur chaque casier des tables de jeu. Pour ne pas perdre de temps à compter la monnaie, le banquier a près de lui une vergette de bois creusée de deux rainures parallèles, disposées comme le double canon d'un fusil à deux coups. Il ramasse le tas de sapèques du gagnant, en fait une pile qu'il place de champ dans une des rainures, et forme rapidement dans l'autre une pile de la même hauteur qui paye la partie.

Parmi les Européens qui figurent dans le cortège officiel se trouve un employé des postes accompagné de sa jeune femme. Celle-ci vient de débarquer et c'est la première fois que les habitants de Nam-dinh voient une Française: aussi la foule est-elle grande autour de nous. Les femmes surtout la dévorent des yeux et se montrent du doigt les unes aux autres toutes les parties de sa toilette en faisant les réflexions les plus extraordinaires. C'est un bonheur que notre élégante compatriote ne connaisse pas encore la langue du pays: d'abord elle a les yeux bleus, ce qui pour les Annamites est le comble de la laideur; ensuite elle porte une tournure de dimension respectable, et cet accessoire de toilette a le don d'intriguer au plus haut point les indigènes, qui croient à une difformité naturelle et qui ne ménagent pas les plaisanteries. C'est bien pis encore quand ils voient la jeune femme prendre le bras de son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mari : cette façon de se tenir en public les choque extrêmement. On entend partout dans la foule des *tia*, des *ia*, interjections qui, dans ce cas, ont une signification identique au *shocking* des Anglais.

Je suis invité par le résident de France à un dîner de gala qu'il offre au gouverneur et aux principaux mandarins de la province à l'occasion de la fête nationale. Ce dîner a lieu dans une des salles de la grande pagode des Mandarins militaires, la plus vaste et la plus riche de Nam-dinh.

Deux longues tables sont disposées dans la salle du banquet, parallèlement à ses grands côtés; les fonctionnaires annamites s'assoient devant elles sur des bancs de bois, à la place qui leur est assignée d'après le rang qu'ils occupent dans l'administration de la province; les officiers et les fonctionnaires européens sont installés, avec le résident et le tong-doc, à la table d'honneur, qui est dressée à part.

Le repas annamite ne comprend pas, comme chez nous, plusieurs services : les mets sont apportés tous à la fois et à l'avance sur de petites soucoupes; les viandes sont toutes découpées en menus morceaux. Le couvert est des plus simples : chaque convive a devant soi une paire de baguettes, un bol plein de riz cuit à



Grande pagode des Mandarins militaires. – Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'eau, qui pour les Annamites remplace le pain, et une cuiller en porcelaine pour puiser les sauces ou le bouillon. Ni couteau, ni verre; on ne boit qu'à la fin du repas. Chaque convive prend avec ses baguettes dans les plats disposés devant lui le morceau qui convient à son goût ou à son appétit; il le trempe à droite ou à gauche, dans les soucoupes contenant les sauces ou le *nuoc-mam* et il le porte ensuite à sa bouche. Le menu a été confectionné par un cuisinier annamite des plus renommés, qui s'est, paraît-il, surpassé pour la circonstance. Je goûte sans grande conviction à deux de ses plats qui jouissent d'une grande réputation parmi les gourmets indigènes : c'est d'une part une sorte de pâté aux vessies de poissons qui m'a paru d'un goût assez délicat et d'autre part une friture de *con-ruoi*. Ces con-ruoi sont de petits vers qu'on ne récolte guère au Tonkin que dans quelques cantons des provinces de Nam-dinh et de Nin-binh. A une certaine époque de l'année, ils sortent par milliers des bancs de vase et de sable qui forment le bord des arroyos.

A la fin du banquet l'interprète de la résidence se lève et s'avance un papier à la main pour lire la traduction annamite d'une allocution adressée aux mandarins par le résident de France. Le tong-doc répond dans la même langue; puis nous sortons tous ensemble dans la cour de la pagode, où nous attendent des danseuses indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le gouverneur a mandées pour nous divertir.

Ces danseuses, au nombre de huit ou dix, ont de seize à vingt ans, tout au plus; quelques-unes d'entre elles sont très jolies. Comme les comédiens dont j'ai parlé plus haut, elles sont soumises dès l'enfance à une éducation spéciale dont le but est de les préparer à la pratique de leur art; elles paraissent très intelligentes et elles sont pour la plupart lettrées. Elles se déchaussent pour leurs exercices et elles dansent toujours nu-pieds. La partie la plus originale de leur costume consiste en deux lanternes quadrangulaires en papier transparent qu'elles portent tout allumées au-dessus de chaque épaule. Ces lanternes, ornées aux angles de touffes de fleurs, sont attachées sur le dos par une sorte de T en bois.

Les danseuses forment à Nam-dinh une nombreuse colonie; elles occupent toute une longue rue, située au nord-ouest de la ville, dans un des quartiers les plus reculés. Dans la journée, cette rue est silencieuse et déserte : les maisons en sont si hermétiquement closes qu'on ne les croirait pas habitées; mais dès que vient la nuit, les cases commencent à s'illuminer à l'intérieur. Des chants et des sons d'instruments de musique se font entendre de toutes parts à travers les murs en torchis; on voit des ombres raser les maisons et s'introduire subrepticement dans l'entre-bâillement des portes, qui s'entr'ouvrent prudemment à un signal particulier et qui ne laissent passer que des visages bien connus; ce sont de riches bourgeois de la ville qui viennent fumer l'opium, ou de gros commerçants chinois qui se sont donné rendez-vous pour sabler le vin de riz et pour souper en compagnie joyeuse.

Je ne sais si c'est parce qu'elles se produisent devant un public auquel elles ne sont pas habituées, mais les danseuses qui sont réunies dans la cour de la pagode me semblent assez embarrassées et même, je dois l'avouer, un peu maussades. Elles se sont placées debout sur deux rangs, au milieu de la natte large et fine qu'on a étendue pour elles sur le sol. Nous nous sommes assis pêle-mêle sur la triple rangée de bancs qui a été disposée autour de cette natte. La cour n'est éclairée que par les petites lanternes que les ballerines portent sur les épaules.

Les musiciens, accroupis dans un coin, préludent avec leurs instruments. L'un d'eux tire d'une grande guitare à long manche des sons assez harmonieux; les autres accompagnent avec le tambour et les castagnettes. Les danseuses entonnent une sorte de récitatif lent et monotone qu'elles chantent du nez et en chevrotant; en même temps elles commencent leur danse, si l'on peut appeler ainsi une sorte de marche posée et solennelle, faite de pas rythmés et glissés assez semblables à ceux de l'ancienne pavane. La danse comprend une succession de figures d'ensemble qui rappellent notre quadrille, et dans lesquelles les lanternes vertes s'enchevêtrent avec les rouges pendant que chaque danseuse se livre à des mouvements compliqués des mains et des avant-bras.

Pour les Annamites, une ballerine atteint le comble de l'habileté et de l'élégance chorégraphiques lorsque, en dansant, elle parvient à faire exécuter aux doigts de ses mains et de ses pieds des mouvements successifs et suffisamment étendus. Plusieurs des femmes qui dansent devant nous sont arrivées, à force d'exercice, à dissocier si complètement les mouvements de leurs orteils, qu'ils s'agitent séparément et en divers sens. Cette manœuvre singulière fait pousser aux indigènes des exclamations admiratives. Nous en rions, mais avec cette arrière-pensée que les Tonkinois nous rendraient la pareille s'ils nous voyaient prodiguer nos applaudissements et nos bravos à un premier sujet qui fait des effets de pointes.

Le ballet est dirigé par une vieille femme qui se tient debout près des danseuses et qui ne se fait aucun scrupule de stimuler d'un coup d'éventail vigoureusement appliqué les maladroites, reléguées comme chez nous au dernier rang.

Un domestique vient, pendant les repos qui succèdent à chaque figure, inspecter les lanternes de ces dames et moucher les bougies qui brûlent mal.

Les ballerines chantent ou plutôt psalmodient en dansant une sorte d'épopée du genre que les Annamites désignent sous le nom de *van*. Ces van sont de grands poèmes épiques composés dans le goût de l'*Iliade* ou de l'*Énéide* pour célébrer les hauts faits des héros de l'ancien temps. Je me sers de cette comparaison d'autant plus volontiers que dans la poésie appelée *van* les Tonkinois se préoccupent beaucoup moins de la rime et du nombre de pieds que de la césure et de la cadence du vers, pour la formation duquel ils distinguent, comme les Grecs et les Latins, des syllabes longues et des syllabes brèves. Ils connaissent la rime cependant; ils l'appliquent même fréquemment dans un autre genre de poésie moins sérieux et qu'ils appellent *tho*. Les tho sont des poèmes lyriques qui tiennent en Annam la place qu'occupent chez nous l'ode et la chanson. Ils sont composés de strophes de trois vers dont les deux premiers ont de six à huit pieds chacun et riment entre eux, tandis que le troisième n'a que deux pieds et ne rime avec rien. Voici, dans ce genre de poésie, un exemple déjà cité par L. Villard :

Cang cao thi gio cang lay
Cang cao danh vong cang day
Lang Van,

ce qui signifie : « Plus l'arbre est élevé, plus il est exposé aux injures du vent : plus la réputation est grande, plus elle est exposée à la calomnie. »

Outre leurs comédiens et leurs danseuses, les Annamites ont leurs chanteurs populaires qui vont de ville en ville, leur instrument sous le bras, comme nos troubadours d'autrefois. Ces chanteurs abordent tous les genres, la ballade, la poésie sentimentale, mais surtout l'épigramme, car l'Annamite est moqueur par tempérament et par tournure d'esprit. Quand ils sont à court, ils inventent au besoin, et ils font usage, dans ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cas, d'un troisième mode de poésie, appelé *phu*, qui se prête tout à fait à l'improvisation : le chanteur n'a pas alors à s'occuper de la longueur du vers ou de la césure; il n'est astreint qu'à une seule règle, qui consiste à faire revenir de temps en temps une même rime dans le débit. L'artiste scande sa phrase comme il l'entend, de façon à lui donner une apparence de cadence.

Ces chanteurs ambulants s'installent n'importe où, dans un coin de la rue ou sous l'auvent d'une case. Outre leur guitare, ils n'ont pour tout bagage qu'une natte de jonc, dont ils se couvrent le dos quand il pleut et qu'ils étalent sur le sol pour s'accroupir lorsqu'ils veulent donner un concert.

Les Tonkinois ne comprennent pas la musique de la



Salle du banquet dans la pagode des Mandarins militaires (voy. p. 93). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

même façon que nous : pour eux, le comble de l'art consiste à chanter du nez et à traîner en chevrotant sur certaines notes. Leurs airs sont très peu variés; ils ressemblent un peu à notre plain-chant. La phrase est attaquée sur un mode aigu, en intercalant souvent une appoggiature; elle se termine sur une note grave, qui, à la fin de chaque strophe, est prolongée à bouche fermée.

J'ai voulu essayer une fois l'effet que produirait sur mes boys un morceau de musique française bien chanté. J'ai fait venir pour cette expérience un soldat d'artillerie qui possède une voix superbe et qui autrefois a suivi les cours du Conservatoire : à peine eut-il ouvert la bouche et lancé quelques notes, que mes Annamites se mirent à rire aux éclats, à la grande mortification de l'artiste, qui les aurait volontiers battus.

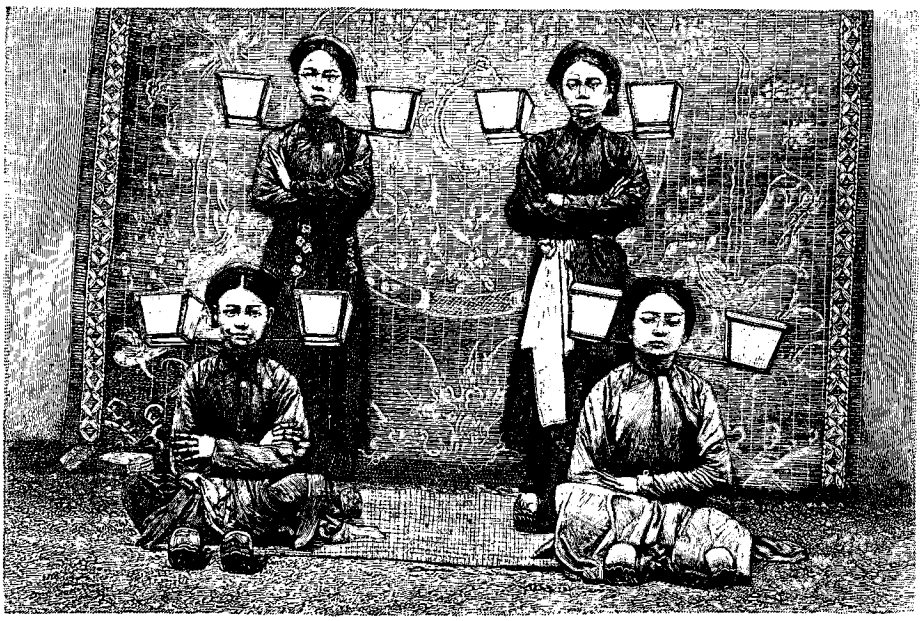
Les Tonkinois ont cependant l'oreille extrêmement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juste, et cette qualité leur est indispensable pour se faire comprendre dans leur langue. Cette langue est composée de mots monosyllabiques ; elle ne comprend qu'un petit nombre de ces mots, et pourtant les indigènes arrivent à exprimer complètement leur pensée, parce que chaque syllabe a une signification variable suivant le ton dont on la prononce. La syllabe *moi*, par exemple, peut signifier tout à la fois « lèvres, fourmi, tromper, obscur, appât, extrémité, nourriture, butin », suivant qu'elle est prononcée sur un ton aigu ou sur un ton grave, en accentuant ou en glissant, en haussant la voix ou en la laissant tomber. Il en résulte que, pour se faire bien comprendre, l'Annamite est obligé d'insister sur le ton de chaque mot, si bien que les phrases sont prononcées plutôt en chantant qu'en parlant. La voix des indigènes, quand elle n'est pas forcée, est très douce, et, dans la conversation, leur langue, modulée et chantante, est très agréable à entendre, surtout lorsque ce sont des femmes qui la parlent. Déjà en 1623, le père Alexandre de Rhodes avait fait cette remarque : « J'avoue, dit-il, que quand je fus arrivé à la Cochinchine et que j'entendis parler les naturels du pays, particulièrement les femmes, il me sembla entendre gazouiller des oiseaux. »

Cette voix très douce, aux inflexions câlines que, possèdent les femmes annamites, devient perçante et désagréable quand elles se mettent en colère. Il n'est pas rare de voir, dans la rue, des femmes du peuple qui se disputent; elles s'invectivent alors sur un ton suraigu qui s'entend de très loin.

Quand ils lisent ou quand ils prononcent une harangue, les Tonkinois accentuent encore les intonations



Danseuses de Nam-dinh (voy. p. 94). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

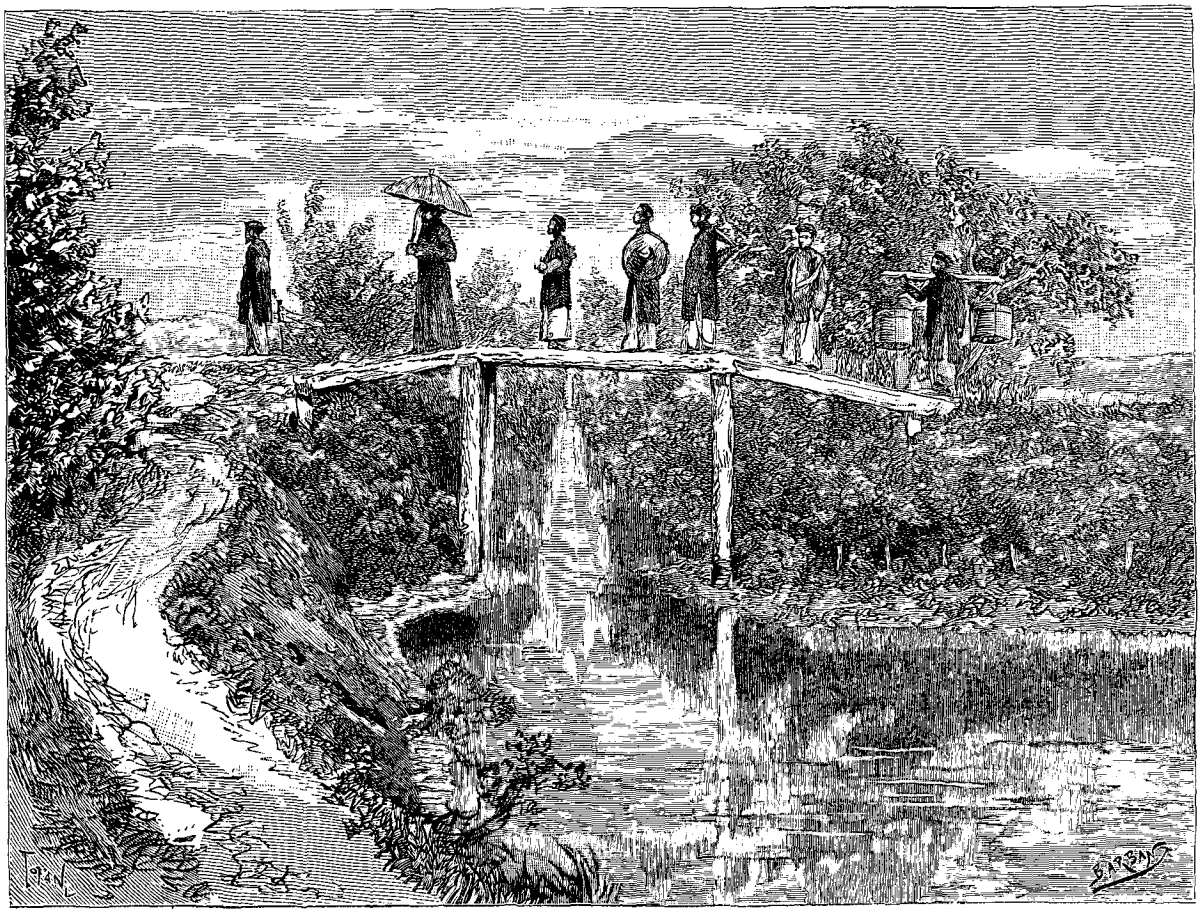
chantantes de leur langue et leur donnent des inflexions nasillardes, en traînant les sons à bouche fermée à la fin des mots. Cette façon de prononcer constitue à leur avis le comble de l'élégance dans la déclamation.

La prononciation est le grand écueil contre lequel se heurtent les Européens lorsqu'ils cherchent à apprendre la langue annamite; ce n'est qu'à la longue et à force de pratique qu'ils arrivent à se faire comprendre des indigènes. Il faut même s'attendre, dans les commencements, aux quiproquos les plus bouffons et les plus inattendus. Voici un exemple qui m'est personnel : je venais de prendre à mon service un jeune boy récemment arrivé d'un village perdu du fond de la province et qui ne connaissait pas un seul mot de français. J'avais la prétention de parler très suffisamment l'annamite, parce que mon ancien serviteur indigène, depuis longtemps habitué à mon accent, n'hésitait jamais quand je lui donnais un ordre dans sa langue. Le jour de l'arrivée de mon nouveau domestique, je lui commande d'aller me chercher mon cheval; il me répond par un *ia* (oui) énergique et part comme un trait. J'attends dix minutes, vingt minutes, et, ne le revoyant pas revenir, je sors impatienté sous ma véranda : plus de boy! Ce n'est qu'au bout d'une grande heure que je l'aperçois à l'extrémité de l'avenue, accourant tout essoufflé, suivi de deux coulis portant un beau cercueil. La syllabe *ma* peut en effet signifier cercueil ou bien cheval, suivant le ton qu'on lui donne. J'avais prononcé légèrement au lieu d'appuyer, voilà tout.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un missionnaire en tournée (voy. p. 98). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

. 1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XX

L'église de la mission catholique; curieuse façon de prier. — Missions françaises et espagnoles. — Genre de vie et occupations des missionnaires. — Le clergé indigène, son recrutement. — La question des religions.

La mission catholique, où loge en ce moment un prêtre français, le Père Girod, est située dans un des quartiers les plus retirés et les plus silencieux de Nam-dinh. On y pénètre par une petite porte surmontée d'une croix de pierre et qui donne dans une cour étroite, entourée de trois côtés par une sorte de promenoir couvert. De cette cour on a vue sur l'église. Celle-ci est grande et bien bâtie; elle a été construite tout entière par les Annamites avec des briques, qu'ils savent fabriquer en abondance; ses murs sont recouverts à l'extérieur d'un enduit de chaux qui, sous le soleil de midi, est d'une blancheur aveuglante; son clocher à triple étage, dont les quatre faces sont couvertes d'inscriptions en gros caractères chinois, est orné aux angles de quatre piliers surmontés chacun d'une grenade de pierre. En Annam, la grenade est le symbole de la fécondité et, en même temps, de la félicité parfaite, puisqu'il n'est pas pour les Annamites de bonheur plus complet que celui de posséder une nombreuse famille. Cet emblème, placé au sommet de la maison de Dieu, a pour but d'indiquer aux indigènes que l'église catholique est une mère féconde dont l'heureuse postérité se multiplie à l'infini.

Le Père Girod lit son bréviaire sous le promenoir

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvert de la petite cour. Il est vêtu d'une longue soutane noire en étoffe légère, boutonnée sur le côté, comme la robe des Annamites; sa figure pâle est encadrée par une barbe blonde et clairsemée, qu'il porte longue, comme tous les missionnaires. Il a vingt-cinq ans tout au plus, mais ses traits amaigris et ses joues creusées par les fatigues et les privations lui font paraître deux fois son âge. Aussitôt qu'il m'aperçoit, il vient à moi la main tendue; la présentation est vite faite dans ces pays lointains : deux compatriotes deviennent deux amis dès la première entrevue.

Le Père m'emmène visiter l'église. Un grand nombre d'indigènes y sont réunis; agenouillés sur les nattes qui couvrent le sol, ils récitent leur chapelet en criant du nez et de la gorge avec des intonations tellement bizarres que j'ai peine à retenir une folle envie de rire. C'est leur façon à eux de montrer leur ferveur : on les gênerait beaucoup, paraît-il, en les obligeant à prier à voix basse.

L'autel est une simple table de bois, qui n'est pas même fixée au sol. « Nous ne pouvons pas avoir d'autel fixe, me dit le Père Girod, parce qu'au Tonkin on n'est jamais sûr du lendemain. Qui sait si dans quelques jours les pirates ne viendront pas nous attaquer et nous piller ? Cette table est facile à enlever et à cacher à la moindre alerte. C'est pour la même raison que nous ne consacrons jamais nos églises, comme on le fait en pays civilisé. Il est même très rare qu'elles soient construites en briques. Dans la plupart des chrétientés, ce sont de grands hangars en bois recouverts de paille de riz ou de feuilles de palmier; ils sont disposés de telle façon que toutes les pièces de la charpente peuvent s'enlever avec une extrême facilité. En temps de persécution, ou quand le pays est troublé par la guerre, les chrétiens les démontent et en cachent les matériaux; les païens sont bien attrapés quand ils se présentent pour brûler ou pour profaner le temple : ils trouvent à la place qu'il occupait un champ labouré et tout ensemencé; on appelle cela *plier l'église*. L'opération est conduite avec une rapidité incroyable; quand l'alerte est passée, on rebâtit en aussi peu de temps qu'on a mis à défaire.

Le Père me fait ensuite visiter la petite chambre qu'il occupe au premier étage d'un bâtiment en briques construit à l'ombre du temple. On monte à cette chambre par une espèce d'échelle; elle a pour unique mobilier un cadre en bambous recouvert d'une mince natte; c'est le lit, qui ne diffère pas de celui des plus pauvres paysans. Le Père Girod n'a pas même un escabeau pour s'asseoir : il travaille devant une petite table basse, les jambes croisées à la façon des tailleurs, sur la natte qui recouvre le plancher. Cette natte est d'une blancheur immaculée; les missionnaires vont et viennent nu-pieds chez eux, comme les indigènes; ici, comme au Japon, la politesse veut qu'on laisse ses sandales à la porte.

Dans un coin, un costume complet d'Annamite est accroché à la muraille. Tout y est : le *ké ao* et le *ké-kouan* en calicot blanc, le grand chapeau conique, la pièce de crêpon dont on fait un turban pour la tête, et jusqu'aux sandales en peau de buffle qui ressemblent si bien à celles des capucins. C'est le costume de voyage du missionnaire. Les prêtres français sont constamment par monts et par chemins. Ils parcourent sans cesse les villages et les chrétientés, et pour ne pas attirer l'attention ils portent dans leurs tournées les vêtements du pays.

Deux grandes congrégations, l'une française, l'autre espagnole, propagent depuis plus de deux siècles la religion catholique au Tonkin. Pour éviter toute contestation entre elles, elles se sont partagé le pays suivant une ligne de démarcation très nette qui répond au tracé du fleuve Rouge et de la rivière Claire. Toutes les provinces situées entre la rive gauche de ces deux cours d'eau et la Chine, c'est-à-dire Lang-son, Cao-bang, Tuyen-quan, Thai-n'guyen, Bac-ninh, Hai-d'zuong, Quang-yen, Hong-yen et la plus grande partie du Nam-dinh, sont sous la juridiction spirituelle des Pères Dominicains espagnols. Toutes les provinces qui correspondent à la rive droite des mêmes fleuves, savoir : Hong-hoa, Son-tay, Ha-noï, une partie du Nam-dinh, Ninh-binh et Thanh-hoa, sont administrées, sous la dénomination générale de *Mission du Tonkin occidental*, par des prêtres de la Société des Missions étrangères de Paris. Ces derniers, au nombre de 43 seulement, ont à diriger environ 200 000 chrétiens, groupés autour de 400 églises sur une étendue de 12 000 kilomètres carrés.

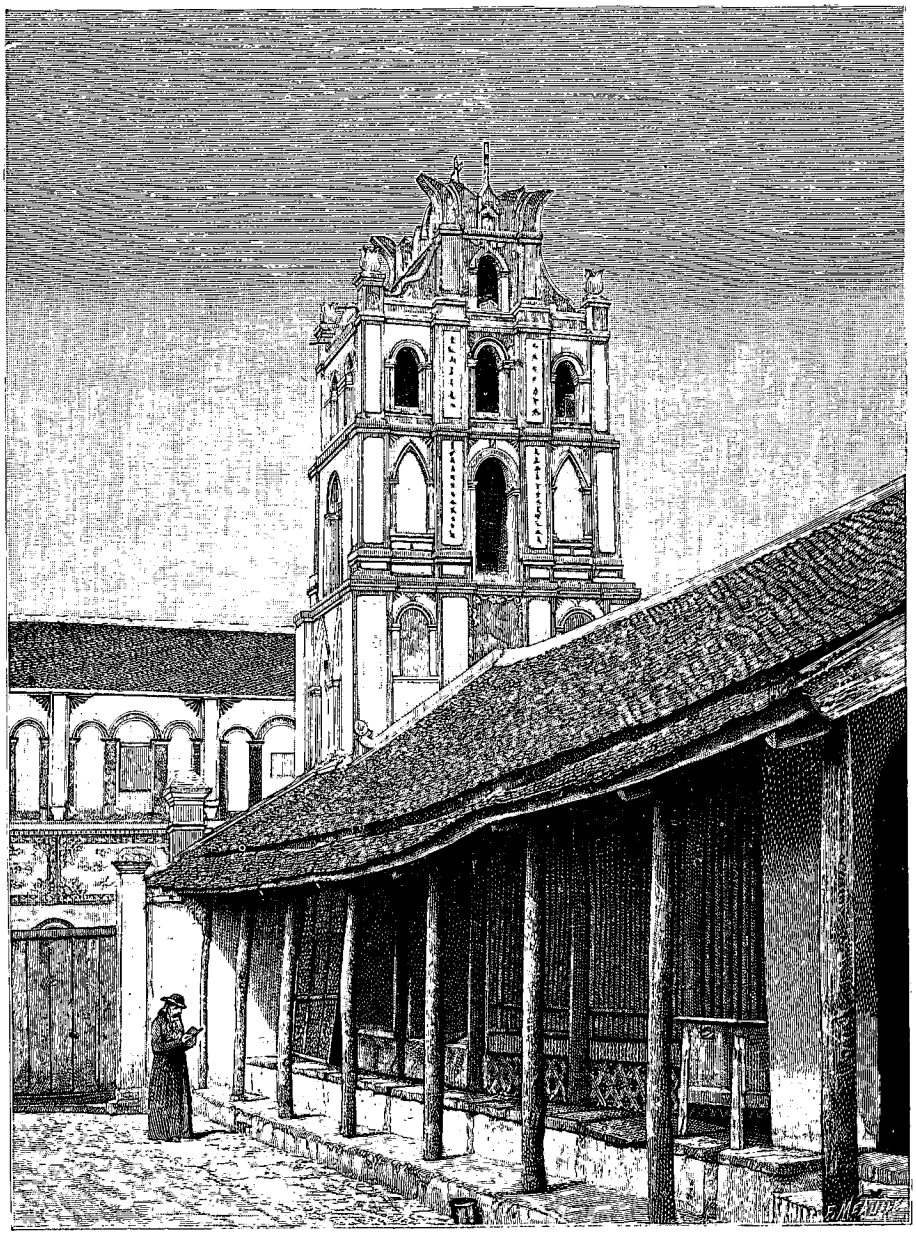
Pour mener à bonne fin cette tâche écrasante, ils ont dû former un nombreux clergé indigène. Ce clergé, pour la seule Mission du Tonkin occidental, ne comprend pas moins de 97 prêtres et de 350 catéchistes.

Une agglomération de chrétiens habitant des villages rapprochés et groupés autour d'une église prend le nom de *chrétienté*; 20 ou 30 de ces chrétientés réunies constituent une *paroisse*, administrée par un prêtre indigène qui demeure à poste fixe dans la chrétienté la plus importante, où il remplit à peu près les fonctions d'un curé de campagne. La réunion de cinq à six de ces paroisses constitue un *district*, qui est placé sous la surveillance d'un missionnaire européen. Tous les chefs de district sont à leur tour sous les ordres de l'évêque, chef suprême de la mission, qui les utilise comme il l'entend suivant leurs aptitudes et les besoins du moment.

Le missionnaire n'a pas, comme le prêtre indigène, de domicile fixe; il parcourt constamment les paroisses placées sous sa juridiction, logeant chez les fidèles, s'arrêtant aussi longtemps que sa présence est nécessaire, et ne repartant que lorsqu'il a reconnu que tout est en ordre. Il fait ordinairement ses tournées à pied, accompagné de ses catéchistes, qui l'aident pour les cérémonies du culte, et suivi d'un couli qui porte les ornements et les vases consacrés dans deux grandes boîtes rondes laquées en noir et suspendues aux extrémités d'un bambou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Père vit pauvrement, à la façon du pays, aux frais de la chrétienté qu'il visite. Comme il ne possède presque rien en propre, puisque toutes les aumônes venues d'Europe sont employées à l'entretien des collèges et des séminaires de la Mission, chaque famille de la paroisse le nourrit à tour de rôle ainsi que ses catéchistes. Bien que les chrétiens soient pauvres pour la plupart, chacun tient à honneur de le traiter de son mieux; mais il doit se contenter de la cuisine annamite et manger avec les petites baguettes le riz, le poisson salé, les herbes au vinaigre, auxquels on ajoute, dans les grandes circonstances et pour lui faire fête, quelques morceaux de porc. Depuis qu'il a mis le pied sur la terre tonkinoise, il a abandonné l'usage du pain; il



Église catholique de Nam-dinh. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

ne boit à ses repas que de l'eau et une infusion de ce thé vert récolté dans le pays, qui a une saveur astringente et un peu métallique. Tous les ans il reçoit bien de Hong-kong quelques bouteilles de vin qu'envoie le Père procureur, mais il les garde précieusement pour dire sa messe. On ne récolte pas de vin au Tonkin; la vigne y pousse à l'état sauvage, et le raisin qu'elle produit donne un vin acide et désagréable au goût.

Dès que l'arrivée du missionnaire est signalée dans une chrétienté, tous les habitants se réunissent et viennent en corps à l'entrée du village pour le saluer. On l'accompagne ensuite jusqu'à la maison qui lui a été préparée pour le temps de son séjour.

Tous les jours, dès quatre heures du matin, les chrétiens se réunissent à l'église. Après une heure ou deux d'exercices de piété faits en commun, on se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sépare et chacun va s'occuper de ses affaires ou de son champ.

Pendant toute la journée, le prêtre se tient dans sa maison, où il reçoit tous ceux qui ont quelque communication à lui faire, ou quelque conseil à lui demander. Il juge tous les procès qu'on lui soumet, statue sur les mariages, réconcilie les ennemis, tranche les questions en litige : il est juge et arbitre en même temps que prêtre. « Il faut bien, dit le Père Girod, empêcher les chrétiens d'aller plaider devant le mandarin, qui ne les aime guère et chez qui on ne peut jamais se présenter les mains vides. La fable de l'Huître et les Plaideurs semble faite pour les juges annamites. »

Pendant que le missionnaire s'occupe de toutes ces

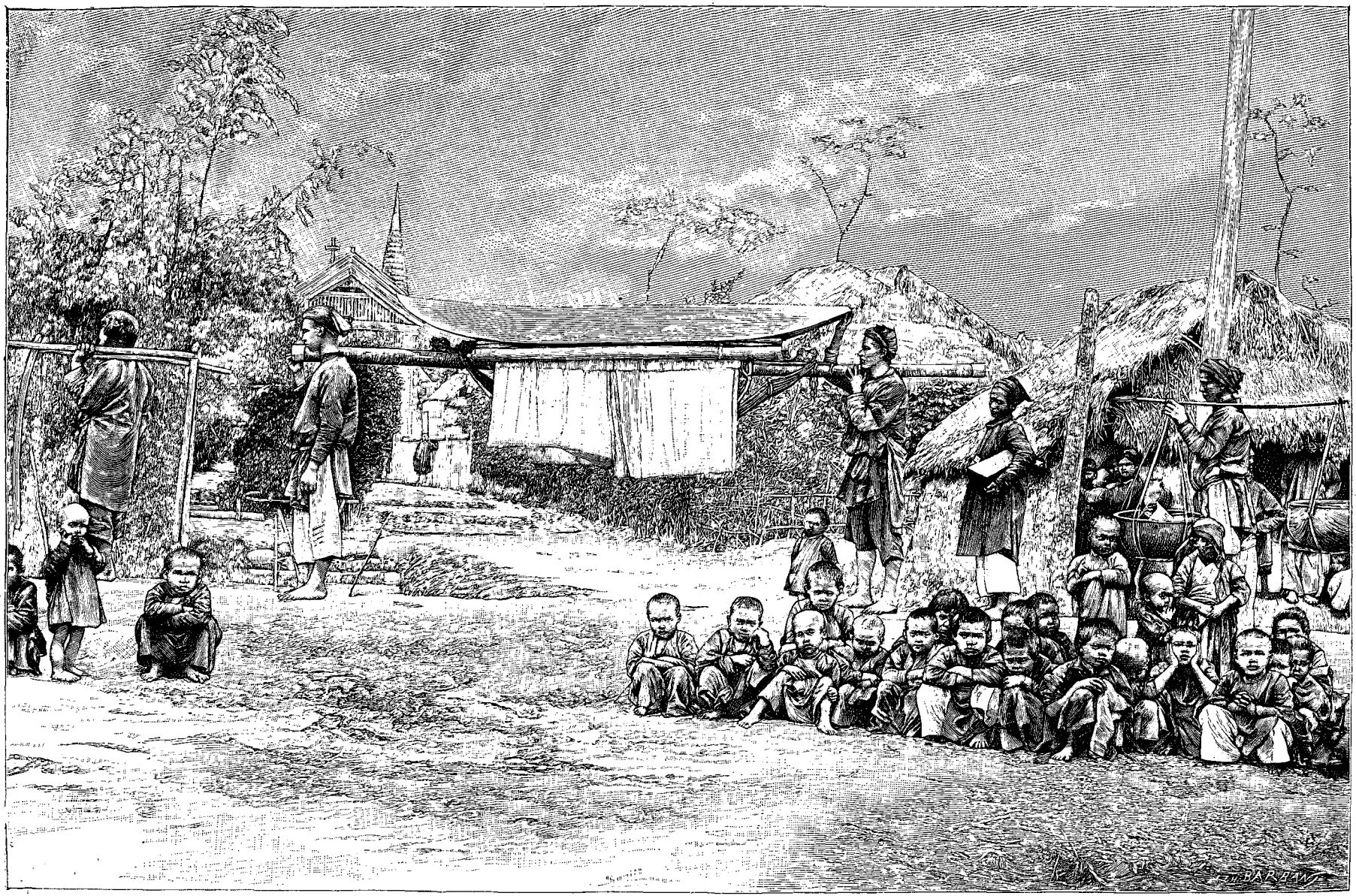


Élèves du collège de Hoang-n'guyen (voy. p. 102). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie du Père Lepage.

affaires, les catéchistes courent de divers côtés pour instruire les néophytes, réchauffer le zèle des négligents et préparer ceux qui désirent se confesser au prêtre. Ces confessions sont reçues avec une simplicité touchante qui rappelle les mœurs de l'Église primitive : dans les villages annamites, les maisons sont généralement construites en torchis; elles présentent toujours dans une de leurs parois une petite ouverture carrée en forme de fenêtre, qu'on recouvre souvent d'un treillis de bambous à mailles extrêmement lâches. Le Père s'assied dans l'intérieur de la maison à côté de cette fenêtre, et le pénitent vient s'agenouiller en dehors contre le treillage en bambous.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer montrent que, pour remplir leur ministère, les prêtres européens doivent connaître à fond la langue et les mœurs des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enfants de la maîtrise (voy. p. 102). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indigènes. Ils acquièrent ces notions si précieuses pour eux en un temps relativement court, grâce à l'excellence de la méthode suivie. Dès qu'il a débarqué au Tonkin, le jeune prêtre français est installé au collège de la mission devant une grammaire annamite. Cette grammaire a été composée par les premiers missionnaires portugais venus au Tonkin, il y a deux siècles; la prononciation et le ton de chaque syllabe y sont indiqués à l'aide d'un système ingénieux de signes et d'accents, aussi exactement qu'un air peut être noté sur un cahier de musique. Un catéchiste intelligent sachant parler latin, et pouvant par conséquent être facilement compris du Père, est attaché à sa personne pour lui chanter l'intonation et pour l'aider dans ses débuts. Au bout de six ou huit mois, le jeune missionnaire est déjà capable de prêcher. Après douze ou quinze mois, il peut commencer son premier voyage à travers le district.

Pour être à même de remplir le rôle important qui leur est dévolu dans la mission, les membres du clergé indigène doivent être intelligents, instruits et dévoués; aussi leur admission est-elle l'objet d'une réglementation minutieuse. Voici l'excellente méthode suivie pour assurer leur recrutement :

Il y a dans chaque paroisse une maîtrise où l'on reçoit les enfants qui paraissent montrer des aptitudes pour l'état ecclésiastique. Les élèves y sont admis dès l'âge de dix à treize ans; ils y apprennent les caractères et la littérature chinois, les premiers principes du latin et le plain-chant; on leur enseigne aussi à servir au chœur pour les cérémonies du culte. Au bout de six ou sept ans de séjour à la maîtrise, les jeunes Annamites sont classés en deux catégories, suivant leur intelligence et les progrès qu'ils ont accomplis.

Ceux dont les talents, le caractère et la vertu sont reconnus suffisants sont envoyés au collège de Hoang-n'guyen, près Hanoï ou à celui de Phuc-nhac, près Ninh-binh, pour y achever leur cours de latin et de littérature. Ils y demeurent ordinairement six ou sept ans, puis ils sont placés comme catéchistes auprès des missionnaires et des prêtres indigènes chefs des chrétientés importantes; ils font dans cette situation un stage plus ou moins long, mais qui ne dure guère moins de six ans. Leurs fonctions principales consistent alors à enseigner le catéchisme aux enfants, à présider aux réunions des fidèles, à visiter les chrétientés éloignées, en un mot à seconder le prêtre et quelquefois à le suppléer dans son ministère. Après leur stage et sur un rapport favorable établi par le supérieur auprès duquel ils sont placés, les catéchistes sont admis au grand séminaire. Ils n'arrivent guère dans ce dernier établissement avant l'âge de vingt-sept ou de trente ans; ils y passent trois années, pendant lesquelles ils étudient la théologie, la liturgie et les autres sciences ecclésiastiques : c'est alors seulement qu'ils sont promus au sacerdoce. Il ne serait pas possible d'ailleurs de leur conférer la dignité de prêtre avant une trentaine d'années. L'Annamite se développe lentement au moral comme au physique : à vingt ans, c'est encore un véritable enfant au point de vue du caractère.

Les élèves des maîtrises classés dans la deuxième catégorie au bout de leur sixième année d'étude ne sont pas envoyés au collège, comme ceux de la première catégorie; on les garde dans le district en qualité de postulants, et vers l'âge de vingt ou de vingt-cinq ans on les fait entrer dans la classe des aspirants au diplôme de catéchiste. Au bout de deux ou trois ans de séjour dans cette classe, on leur délivre le diplôme; mais ils ne vont pas plus loin et ils ne peuvent aspirer à aucune fonction supérieure.

Les catéchistes de la classe supérieure sont en général admirablement doués au point de vue intellectuel; la plupart d'entre eux montrent une facilité d'assimilation et une vivacité d'esprit absolument remarquables. Ces jeunes gens apprennent comme en se jouant la langue latine, qui n'offre pas le moindre rapport avec la leur. Ils arrivent à la parler fort bien, en prononçant très distinctement à la manière italienne et avec un léger accent qui ne manque pas de grâce. Leur mémoire surtout est prodigieuse : pour obtenir le diplôme de catéchiste, ils sont obligés de réciter par cœur, et *sans en changer un mot*, une instruction sur la façon de réfuter les superstitions des idolâtres qui ne comprend pas moins de deux gros volumes.

Le clergé indigène et les chrétiens eux-mêmes sont extrêmement dévoués aux missionnaires. Il en résulte que ces derniers disposent au Tonkin d'une force considérable et d'une influence dont nous avons intérêt à tenir compte. Les Dominicains espagnols établis au nord de notre colonie n'ont pas toujours très bien servi notre cause; mais les Pères des Missions étrangères se sont constamment montrés d'excellents patriotes et de bons Français; jamais ils n'ont refusé à nos généraux l'aide de leurs conseils et de leur expérience du pays, et, dans différentes occasions, leurs émissaires nous ont fourni, sur les agissements de nos ennemis, des renseignements précieux qu'il nous eût été impossible d'obtenir autrement.

Les Missions n'ont fait que s'accroître au Tonkin depuis le Père de Rhodes; les prêtres catholiques rencontrent cependant, dans leur propagande, des difficultés, des résistances, qu'il leur serait impossible de vaincre sans leur patience à toute épreuve et sans leur ténacité.

En débarquant au Tonkin, les missionnaires ont trouvé un peuple indifférent en matière de religion, mais très superstitieux et en même temps très fortement attaché à ses anciens usages. Ce peuple suivait trois doctrines religieuses différentes : le bouddhisme, le taoïsme et le confucisme.

Le bouddhisme, importé au Tonkin vers le 1er siècle de notre ère et qui y était devenu très florissant, a perdu peu à peu le terrain conquis. Le peuple ne le suit plus guère aujourd'hui que par habitude; ses temples tombent en ruines; ses bonzes ont presque tous disparu, et ceux qui restent ne jouissent pas d'une considération bien grande. Quand un Annamite montre dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagode une statue du Bouddha, c'est en riant, sans aucun respect, comme nous montrerions une statue de Jupiter.

Le taoïsme, venu de Chine, est tombé dans un discrédit encore plus complet. Son fondateur, Lao-Tseu, une des plus grandes figures de l'antiquité chinoise, est devenu, chez les Annamites, sous le sobriquet de *Lao-Papa* (le père Lao), le patron des devins, des sorciers et des charlatans de bas étage qui exploitent la crédulité publique.

Si les Tonkinois font assez bon marché des doctrines de Bouddha et de Lao-Tseu, ils sont au contraire très attachés à celle de Confucius. Le confucisme est la religion officielle; c'est celle du roi et du corps des lettrés tout entier. Le terme *religion* appliqué au cas particulier n'est peut-être pas très exact. Bien que Confucius ait admis sous le nom de Am (Yn des Chinois) un principe immatériel, auquel le roi et les mandarins offrent chaque année des sacrifices, sa doctrine est moins une religion qu'un ensemble de préceptes ayant pour but d'assurer le respect et la conservation des anciens usages. Quoi qu'il en soit, cette doctrine et le culte des ancêtres qui en découle forment la base et comme le point de départ des lois organiques qui régissent le royaume. Battre le confucisme en brèche comme le fait le christianisme, c'est s'attaquer aux lois du pays; c'est encourir en même temps les soupçons et la haine des princes et des mandarins, qui ne se maintiennent que par ces lois et qui leur doivent toute leur puissance. Voilà pourquoi les hauts fonctionnaires indigènes ne tolèrent les catholiques qu'avec une certaine impatience; c'est aussi pour la même raison que les missionnaires ont à différentes reprises arrosé de leur sang la croix qu'ils ont plantée.



N'go-Daï. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

XXI

Médecine et médecins indigènes. — Le froid et le chaud. — Les pharmaciens et les droguistes. — Remèdes tonkinois. — Comment on se forme une clientèle. — Une exécution capitale. — Les bourreaux annamites.

Un matin, au moment où je m'apprête à sortir pour faire ma visite quotidienne à l'ambulance, mon boy introduit dans ma chambre un Annamite très confortablement vêtu et tenant à la main le parapluie de provenance européenne, qui indique l'homme de qualité. Après les saluts d'usage, faits avec une lenteur calculée, le visiteur tire solennellement de sa ceinture une feuille de papier grand format, couverte de caractères chinois et sur laquelle s'étalent une douzaine de larges cachets rouges. Très intrigué, je tourne et je retourne le papier entre mes mains, aussi embarrassé que je l'aurais été devant une page d'hiéroglyphes. L'inconnu fouille alors de nouveau dans son inépuisable ceinture et en retire une large enveloppe dont la suscription à mon adresse est cette fois écrite en bon français; c'est une lettre du directeur des Affaires Civiles de Hanoï qui contient la traduction du grimoire et des renseignements complémentaires sur le personnage qui l'apporte. Voici d'abord cette traduction :

« Moi, N'guyen-Hu-Do, tong-doc de Hanoï et de Ninh-binh, conformément aux instructions du directeur des Affaires Civiles et Politiques, prescrivant de choisir des médecins annamites jeunes, intelligents et studieux, pour être présentés au docteur français qui leur apprendra à vacciner les enfants, à faire certaines opérations faciles et surtout à soigner les maladies d'yeux qui sont très fréquentes, j'ai choisi le sieur N'go-Daï, qui est admis au nombre des médecins employés par l'État. C'est pourquoi je lui délivre ce *bang-cap* (brevet). Il lui permettra de se présenter à la Concession devant le directeur des Affaires Civiles, qui l'expédiera au docteur chargé de lui donner les leçons nécessaires.

« Fait le 13 du 6e mois de la 1re année de Kien-Phuoc (25 juillet 1884). »

Le directeur m'écrit en outre qu'ayant été informé de mon départ de Hanoï, il m'envoie par jonque le médecin annamite; celui-ci demeurera près de moi tout le temps nécessaire, et il s'installera, avec sa famille qu'il a amenée, dans une des maisons du tong-doc de Nam-dinh.

Tout en prenant connaissance de ce document, je jette de temps à autre un coup d'œil curieux sur mon confrère, qui attend avec une impassibilité apparente que j'aie terminé ma lecture. Rien, ni dans son costume, ni dans son allure, ne le distingue d'un indigène quelconque de la classe aisée. Il peut avoir une trentaine d'années; son front bombé et large, ses yeux noirs et très vifs lui donnent un air intelligent qui me le rend tout de suite sympathique.

Je l'emmène immédiatement avec moi à l'ambulance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chemin faisant, il me raconte avec un certain orgueil qu'il est le fils adoptif et l'élève de Phong-Nan-Trach, célèbre médecin autrefois au service du tong-doc de Hanoï.

Ce Phong-Nan-Trach est sans doute un chef d'école. Au Tonkin il n'y a aucune institution qui rappelle nos facultés de médecine; les jeunes gens qui veulent étudier cette science s'attachent à la personne d'un médecin renommé qui consent à les initier dans la pratique de son art; quand ils jugent qu'ils sont assez habiles, ils quittent leur maître pour chercher une clientèle. S'ils parviennent à se créer une réputation, ils tâchent de se faire attacher à la personne d'un fonctionnaire de haut rang qui leur confère le titre de médecin de l'État et qui quelquefois demande pour eux au roi un grade dans le mandarinat.

Les médecins annamites ont pour les guider dans l'exercice de leur art les livres chinois qui traitent de la médecine : c'est d'abord le *Y-hoc*, qui indique les signes des maladies et les différences des tempéraments; c'est encore le *Ban-thao* ou Table des Herbes, qui est célèbre dans tout l'Extrême Orient; il contient une foule de recettes sur les vertus et la préparation des plantes.

Les documents puisés dans ces livres constituent ce



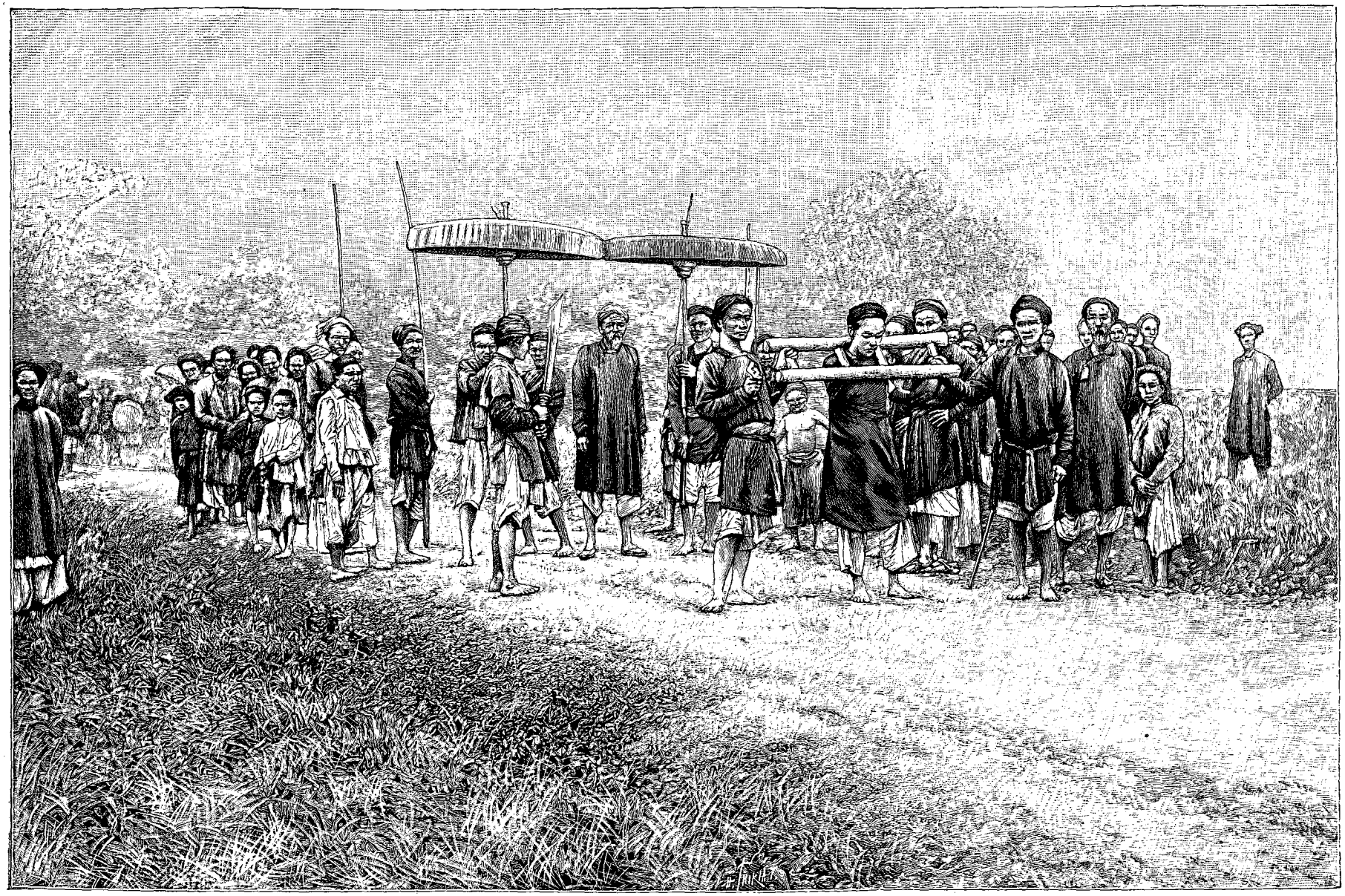
Étalage de droguistes (voy. p. 106). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

qu'on pourrait appeler la médecine classique; elle repose sur la connaissance de deux principes, le *froid* et le *chaud*, qui jouent un rôle capital dans les théories médicales chinoises. De la combinaison de ces deux principes résulte un équilibre parfait qui constitue l'état de santé; la rupture de l'équilibre produit la maladie. Le rôle du médecin consiste à ramener la bonne harmonie entre les deux.

Au dire des Annamites, l'alimentation joue un grand rôle dans l'évolution des maladies : certains aliments renforcent le principe chaud; d'autres, le principe froid; et, mal choisis, ils peuvent détruire la bonne harmonie nécessaire au maintien de la santé. « Si tant de Français tombent malades chez nous, me disait mon confrère tonkinois, c'est parce qu'ils abusent de la viande de bœuf, qui est une nourriture *trop échauffante* pour eux dans ce pays. »

Les médecins tonkinois admettent deux méthodes pour soigner les malades : la méthode chinoise ou *Thuoc-Bac*, reposant sur des théories écrites dans les livres dont j'ai parlé plus haut, et la méthode annamite ou *Thuoc-Nam*. Celle-ci est ordinairement beaucoup moins en faveur que l'autre; elle est tout empirique et elle se compose d'une foule de recettes dont l'efficacité a été plus ou moins consacrée par le temps. Les maîtres enseignent comme ils l'entendent ces recettes à leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cortège d'un pirate condamné à mort (voy. p. 108). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie instantanee.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élèves; quelques-unes sont tenues secrètes; le monopole en est exploité par certaines familles, qui se les transmettent de génération en génération, comme un héritage. Les médecins en vogue ne parlent du Thuoc-Nam qu'avec dédain; on croirait entendre nos professeurs de faculté se moquer agréablement des remèdes de bonnes femmes.

La plupart des médicaments en usage dans la médecine chinoise arrivent tout préparés du Céleste Empire; la médecine annamite au contraire n'emploie que les plantes et les produits récoltés dans le pays.

Les drogues chinoises font l'objet d'un négoce important; elles sont fortement taxées en douane; la Chine en exporte chaque année pour plusieurs centaines de mille francs dans le pays d'Annam; elles sont connues dans le commerce sous le nom générique de *médecines chinoises*. Quelques-unes ont une composition des plus bizarres, qui ne le cède en rien à notre fameuse thériaque.

Les indigènes font une telle consommation de ces drogues, qu'il y a dans chaque ville un peu importante du Tonkin un quartier spécialement affecté aux marchands qui les vendent. Ces marchands occupent à Nam-dinh, comme à Hanoï, de grandes boutiques remplies de bocaux de toutes formes et de toutes grandeurs, soigneusement étiquetés et rangés avec ordre sur des étagères, comme dans nos pharmacies d'Europe. Ces officines sont généralement tenues par des Chinois, qui y débitent des pilules, des pommades, des onguents de toutes sortes et de toutes couleurs, dont il est bien difficile de connaître au juste la composition.

Un des coins de la boutique est toujours réservé pour y installer l'autel du *patron de la médecine* : c'est une sorte d'Hippocrate chinois qui, il y a bon nombre de siècles, s'est acquis une réputation immense par son savoir et par les découvertes qu'il a faites dans l'art de guérir. Sa mémoire est l'objet d'un culte très suivi de la part des médecins et des pharmaciens, qui lui offrent des sacrifices à certaines époques de l'année, et qui l'honorent comme le fondateur de la thérapeutique chinoise.

A côté de ces grandes boutiques on trouve généralement les étalages plus modestes des droguistes annamites. Les plantes conservées sont réunies en petites bottes; les racines sont coupées en minces rondelles; les minéraux, les graines, les fruits desséchés, sont placés dans de grands paniers ronds qui encombrent la chaussée.

Quand les médicaments ne se trouvent pas tout préparés chez les pharmaciens chinois, les médecins annamites les confectionnent eux-mêmes avec des herbes ou des plantes qu'ils achètent chez les droguistes : ce sont, la plupart du temps, d'abondantes infusions d'une couleur noirâtre, d'une odeur fade; les médecins en gorgent leurs malades à toute heure du jour et de la nuit, jusqu'à ce que l'estomac se révolte. Il faut vraiment avoir bonne envie de guérir pour absorber ces brouets peu engageants. Les missionnaires, qui sont souvent, faute de mieux, obligés de se confier aux praticiens indigènes, ne parlent qu'avec dégoût de leurs drogues. Le Père Marette disait d'un de ses collègues malades : « On peut évaluer à cent écuelles toutes les potions médicales qu'il a prises : c'est là un grand courage ».

Pendant tout le temps de mon séjour à Nam-dinh, mon confrère N'go-Daï fut très assidu aux visites de l'ambulance. Chaque matin il m'attendait à l'entrée des salles et nous examinions ensemble les entrants. On lui avait donné un grand tablier blanc qu'il attachait par-dessus sa longue robe. Il m'aidait dans tous mes pansements, retenant très exactement ce qu'il me voyait faire et réglant sur les miens ses gestes et son allure. Une fois la visite finie, il s'asseyait dans un coin et il rédigeait consciencieusement les notes qu'il devait présenter chaque semaine au mandarin comme preuve des progrès accomplis.

Chaque fois qu'un nouveau malade arrivait, je ne manquais jamais de demander à N'go-Daï comment il le traiterait suivant la méthode annamite; c'est ainsi que j'ai appris une foule de recettes absolument analogues à celles que prônent en Europe les vieilles commères qui s'occupent de médecine; pour la colique, N'go-Daï applique sur le ventre un large cataplasme fait d'oignons cuits hachés; dans les cas d'entorse et de foulure, il entoure l'articulation malade d'un emplâtre composé d'os de canard crus et broyés; une espèce de poule qu'on rencontre dans le pays a des os noirs dont on fait un bouillon excellent pour les convalescents. Ceux-ci se rétablissent plus vite encore si on leur fait avaler chaque jour un petit paquet de poudre obtenue en triturant la carapace d'une sorte de crabe de mer.

Les Annamites connaissent différents procédés pour amener la révulsion sur la peau : dans les cas de migraine, ils appliquent sur les tempes de petits vésicatoires faits avec une couche de chaux vive étendue sur une feuille de bétel. Ils posent des ventouses, et ils pratiquent la saignée en plaçant sur la veine un os de poisson très dur, taillé à son extrémité en forme de lancette et qu'ils frappent sur l'autre bout d'un coup de doigt pour le faire pénétrer.

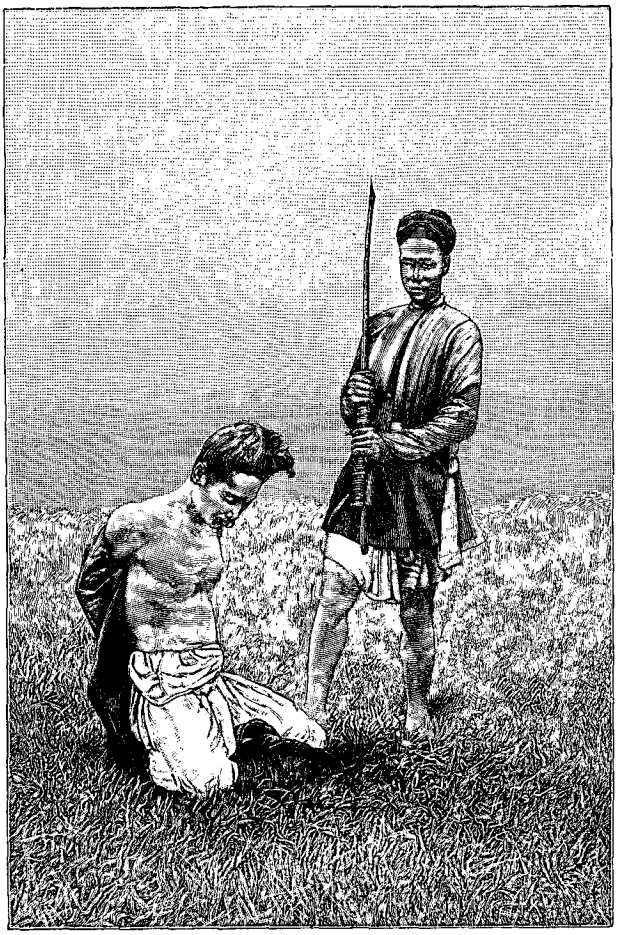
Ils utilisent aussi les moxas et ils emploient alors deux procédés différents : tantôt ils enflamment au contact de la peau une feuille d'arbre séchée qu'ils ont enduite d'encre de Chine et battue dans un mortier; tantôt ils touchent la partie à cautériser avec un jonc bien sec auquel ils ont mis le feu après l'avoir trempé dans l'huile.

Les médecins indigènes font un usage fréquent de ces moxas dans les maladies chroniques des articulations. Ils prennent alors des mesures sur la jointure malade avec un soin minutieux pour déterminer le point exact où doit porter la brûlure. La plus mince erreur commise en mesurant pourrait avoir, prétendent-ils, les plus fâcheuses conséquences.

Nous avions, dans une des annexes de l'ambulance,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une petite salle où étaient installés une douzaine de coulis tombés malades à notre service. Je me donnais souvent le spectacle de les faire examiner par mon médecin annamite suivant la méthode indigène. Il prenait alors un air sérieux et considérait longuement le patient sans rien dire, inspectant la langue, promenant le dos de sa main sur les joues, sur les bras, pour se rendre compte du degré de chaleur de la peau; il s'asseyait ensuite et prenait le pouls, qu'il tâtait gravement pendant un temps infini, avec une attention recueillie et minutieuse, en alternant entre le côté droit et le côté gauche. Il avait bien soin d'explorer le pouls droit avec la main droite et le pouls gauche avec la main gauche; l'examen eût été défectueux en ne procédant pas ainsi. Il appliquait à chaque fois trois doigts sur l'artère, et cela successivement en commençant à poser l'index, puis le médius, enfin l'annulaire. En agissant de la sorte il voulait se rendre compte successivement de l'état de chaque organe. D'après les livres chinois, les battements ressentis par l'index permettent de juger de l'état de la tête; les pulsations communiquées à l'annulaire indiquent comment se porte le ventre; quant au médius, celui du côté droit explore le foie, et celui du côté gauche le cœur.



L'exécution (voy. p. 108). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie instantanée.

Les médecins annamites n'ont aucune notion certaine sur la situation des organes internes. Quand je demandais à N'go-Daï de me désigner l'endroit où est placé le cœur, il me montrait invariablement la base du cou. Ils ignorent complètement l'anatomie et il leur est impossible de l'étudier, à cause du respect que les indigènes professent à l'égard des morts; la pratique des dissections serait considérée par eux comme un crime horrible. Je me souviens toujours de l'impression pénible que ressentit mon médecin annamite la première fois que je le fis entrer dans la salle des autopsies de l'ambulance pour lui faire voir au moins la place des principaux viscères du corps humain; à peine eut-il jeté les yeux sur les pièces que je lui présentais, qu'il devint pâle et se mit à trembler. Je suis sûr que ce jour-là il ne vit absolument rien de ce que je voulais lui montrer. Il s'aguerrit cependant; au bout de sept ou huit jours il prit goût à ces travaux, et il se mit à écouter toutes mes explications avec une avidité incroyable; mais là où son enthousiasme ne connut plus de bornes, ce fut quand je lui fis appliquer son oreille contre la poitrine d'un malade pour écouter les bruits de la respiration : alors les cahiers de notes prirent des proportions fantastiques.

Au fur et à mesure qu'il avançait dans ses études, N'go-Daï prenait de plus en plus confiance dans la médecine française; il me comblait de prévenances et m'entourait de tous les témoignages de respect que les élèves indigènes apportent dans leurs rapports avec leurs maîtres; chaque semaine il arrivait avec un cadeau composé de fruits de la saison, qu'il fallait accepter pour ne pas le mortifier.

Ses récits enthousiastes m'avaient procuré une véritable clientèle annamite : les habitants des villages environnants, les lettrés et jusqu'aux grands mandarins affluaient à nos consultations; deux ou trois cures inespérées mirent le comble à notre renommée. Je suis convaincu qu'on pourrait obtenir par ce procédé une véritable influence sur les indigènes, qui servirait mieux la cause française que les gros bataillons.

N'go-Daï n'était pas du tout jaloux de ma réputation croissante; il y aidait même de toutes ses forces. Je m'en étonnai au début; mais je m'aperçus bientôt qu'il y trouvait son profit. Les médecins annamites ne fixent pas, comme nous, leurs honoraires d'après le nombre de visites qu'ils font à leurs clients : ils débattent, une fois pour toutes, avec la famille la somme qui leur sera versée à la fin de la cure. Cette somme n'est exigible que si le malade guérit; s'il meurt, le médecin en est pour ses frais. N'go-Daï, qui faisait si bien la propagande, s'occupait à mon insu de tous ces détails, et, quand je croyais donner des conseils gratuits, je travaillais au contraire pour mon avisé confrère, qui s'enrichissait aux dépens de mes malades tonkinois.

Un jour que, après la visite du matin à l'ambulance,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous sortions de la citadelle, N'go-Daï et moi, pour aller faire des emplettes dans la ville annamite, nous fûmes arrêtés dans une petite rue étroite par un singulier cortège : en tête marchait un indigène portant un faisceau de verges dans un grand étui rouge; puis venait un homme d'une trentaine d'années, ayant le cou emprisonné dans une cangue de bois vert, tenue de chaque côté par deux soldats; derrière lui s'avançait le bourreau, portant un sabre nu dont la large lame étincelait au soleil. Un vieux mandarin placé entre deux parasols ouverts terminait le cortège.

De chaque côté de la route une haie de soldats armés de longues lances écartait la foule qui suivait à distance et qui allait en augmentant de minute en minute. Tous ces gens montraient une figure sérieuse et triste qui contrastait avec l'air rieur qu'ont ordinairement les Annamites.

« C'est un pirate qu'on va exécuter, me dit N'go-Daï; il a été saisi les armes à la main par les satellites du mandarin dans un village des environs qu'il venait de piller avec sa bande. Il a été jugé il y a deux mois; la sentence a été approuvée et il va payer sa dette. Les gens qui forment ce petit groupe derrière les soldats sont des parents; ils vont assister à l'exécution pour recueillir le corps et lui rendre les honneurs funèbres. Dans un quart d'heure, le condamné aura la tête tranchée, à deux pas d'ici, en dehors de l'enceinte de la ville. »

Nous suivons de loin le lugubre cortège, qui s'avance lentement dans la rue étroite, pendant que les passants se rangent de chaque côté en enlevant leurs grands chapeaux pour saluer celui qui va mourir. Lui, marche tranquillement, sans émotion apparente, la tête baissée, les yeux fixés à terre. Il a les poignets liés derrière le dos avec un brin de rotin; son large front, son teint mat, ses mains soignées et ses ongles longs indiquent qu'il n'appartient pas au bas peuple.

Après avoir dépassé les dernières maisons de la ville, les soldats s'engagent en pleine campagne dans un chemin bordé de chaque côté par des champs de riz. Bientôt ils font halte à l'entrée d'un terrain vague couvert d'une herbe épaisse et courte : c'est le lieu de l'exécution.

Les satellites écartent les curieux avec le bois de leurs lances et les maintiennent à distance en formant autour du terrain réservé un grand cercle, dans lequel ils ne laissent pénétrer que les gens du cortège. Grâce à un pourboire adroitement glissé, nous pouvons franchir la ligne des soldats et nous placer à dix pas environ du condamné.

Celui-ci a été débarrassé de sa cangue; il est debout, les mains liées, la figure impassible, les yeux toujours fixés à terre. Ses parents se sont groupés au milieu du chemin; ils regardent d'un air farouche tous les préparatifs, sans un cri, sans un geste, sans une larme dans les yeux; il y a pourtant des femmes dans le nombre et aussi deux petits enfants, qui peut-être viennent voir mourir leur père.

Un frêle piquet de bambou, haut de 80 centimètres au plus, a été fiché dans le sol; sur un ordre bref du mandarin aux parasols, le condamné s'agenouille devant ce piquet, auquel on l'attache par l'anse de rotin qui lie ses mains. Le piquet est peu solide, le moindre effort suffirait pour l'arracher; mais le pirate ne fait aucun mouvement.

A quelques pas de lui on a posé sur le sol le cercueil qui doit recevoir son corps, de sorte qu'en jetant un coup d'œil de côté il peut voir la funèbre boîte toute béante.

Le bourreau s'approche, son sabre à la main; d'un geste rapide il déboutonne la tunique du condamné, en rabat le col et en rejette les pans en arrière, de façon à mettre à nu le torse et les épaules. Il relève les longs cheveux sur le sommet de la tête, pour bien dégager la nuque. L'homme se laisse faire sans opposer la moindre résistance : il obéit, avec une docilité qui me serre le cœur, à la pression des mains du bourreau, qui tranquillement, sans se presser, le dispose pour recevoir le coup, comme un sculpteur placerait son modèle, lui faisant baisser la tête, saillir la poitrine, écarter les genoux.

Je ne suis pas sensible et j'ai passé par bien des émotions poignantes, eh bien, jamais, je dois le dire, je n'ai eu les nerfs aussi fortement tendus que pendant ces interminables préparatifs auxquels le condamné se prête comme s'il ne savait pas à quoi ils doivent aboutir.

L'exécuteur relève son large pantalon au-dessus des genoux pour ne pas être gêné dans ses mouvements; puis, lançant dans sa main ouverte un jet de salive colorée en rouge par la chique de bétel qu'il mâche entre ses dents, il marque sur la nuque du patient avec un doigt imprégné de cette salive la place où devra porter le coup. Alors le mandarin fait un signe; le bourreau saisit son sabre à deux mains; la large lame décrit dans l'air un demi-cercle lumineux, la tête vole et roule sur le sol en avant du tronc, qui s'affaisse, tandis qu'un jet de sang rouge s'échappe des artères ouvertes.

Pendant que le bourreau essuie son sabre sur l'herbe, un soldat s'avance, plante dans le sol une petite planchette sur laquelle la sentence est écrite en caractères chinois, puis il prend la tête coupée par ses longs cheveux et il la place dans un grand panier rond. Le jugement porte que cette tête sera envoyée au village pillé et incendié par les pirates; elle sera suspendue aux branches d'un arbre à l'entrée de ce village et elle y restera exposée pour l'exemple.

Après le départ des soldats, la famille du défunt s'approche pour recueillir le corps, qu'ils ont laissé sur le sol à la place même où il est tombé.

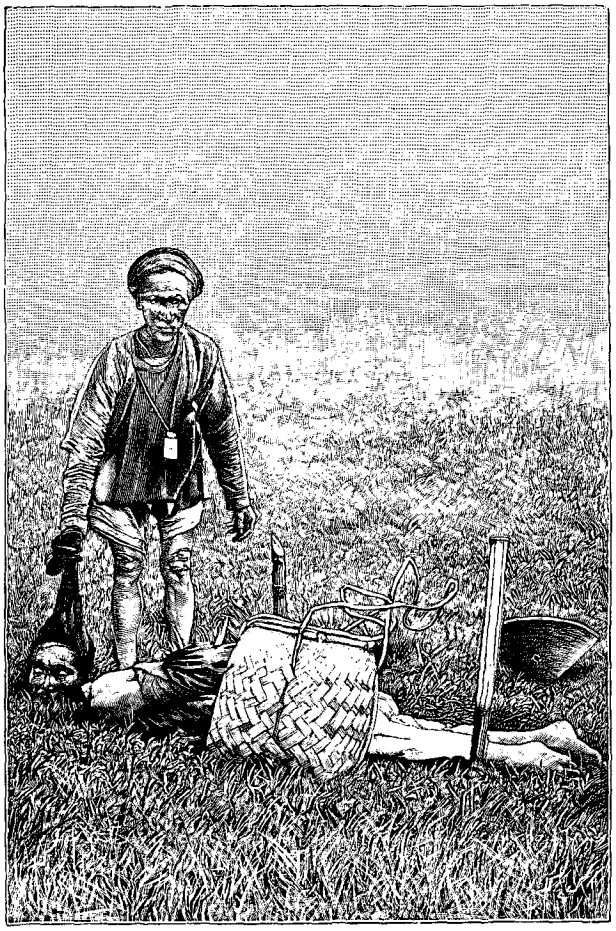
Je m'éloigne fortement ému; le spectacle auquel je viens d'assister me fait considérer les Annamites tout autrement que je l'avais fait jusqu'à ce jour. Des hommes capables de recevoir la mort avec une pareille tranquillité, j'oserai même dire avec une indifférence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si prodigieuse, ne peuvent pas être taxés de poltronnerie. D'où vient alors que sur le champ de bataille, lorsqu'ils se présentent en nombre contre une poignée de nos soldats, ils fuient comme des lâches, presque sans attendre le choc, à tel point que Garnier avec ses trois cents marins a pu conquérir le Delta, habité par plusieurs millions d'individus? Cette contradiction dans leur conduite s'explique probablement par ce fait qu'avec notre haute stature, notre figure et nos vêtements différents des leurs, nous leur apparaissons comme des êtres d'une essence particulière, contre lesquels il n'y a pas à résister parce qu'ils doivent nécessairement remporter la victoire. La preuve en est qu'une fois encadrés dans nos rangs, les Tonkinois se montrent au contraire très résolus et presque aussi braves des Français.

En rentrant en ville, nous rejoignons le bourreau, qui revient tranquillement, son sabre sous le bras. J'ai une envie folle d'acheter l'arme en souvenir de l'émotion qu'elle m'a procurée; N'go-Daï, auquel je fais part de mon désir, entre immédiatement en pourparlers avec l'homme; le marché est conclu moyennant une piastre.

Ce sabre mesure 80 centimètres de longueur totale; la poignée, qui est droite et terminée par un anneau, a été garnie de petites cordes pour empêcher la main de glisser; la lame est en fer, elle a 8 centimètres dans sa plus grande largeur, vers la pointe. Le tranchant n'est presque pas affilé, mais l'arme est très lourde et elle doit surtout agir par son poids.



La tête du supplicié mise dans un panier. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie instantanée.

N'go-Daï m'explique, chemin faisant, le mode de recrutement des bourreaux annamites. Il y a dans tout l'empire d'Annam plusieurs écoles où l'on forme ces bourreaux; les jeunes gens qui y entrent s'exercent d'abord à manœuvrer leurs sabres contre de jeunes bananiers qu'ils essayent de couper à la volée. Quand ils sont devenus assez adroits, on les répartit dans les provinces. Les gouverneurs et même les préfets ont chacun leur exécuteur des hautes œuvres. Dans les chefs-lieux, ces bourreaux sont d'habiles hommes; mais dans les préfectures moins importantes ce sont, la plupart du temps, des élèves à peine stylés qui s'y reprennent à deux ou trois fois pour abattre une tête.

XXII

La vie de famille au Tonkin. — Les femmes de premier et de second rang. — Les mariages.

La campagne aux environs de Nam-dinh est d'une monotonie désespérante: la ville est bâtie en plein Delta tonkinois, c'est-à-dire dans le pays le plus plat et le plus inondé du monde. De quelque côté qu'on se dirige, on aboutit fatalement à une immense plaine entrecoupée de flaques d'eau stagnante qui scintillent au milieu des champs de riz. Les hautes digues qui courent à travers cette plaine sont inégales et mal entretenues. Elles ne sont pas ombragées par le plus petit arbuste, et il ne serait pas prudent de les parcourir dans la journée lorsque le soleil, qui y tombe d'aplomb, échauffe le sol fangeux des rizières et produit des vapeurs toutes chargées de miasmes et de fièvre.

Le soir, au contraire, quand la chaleur est un peu tombée, je m'y engage volontiers sur mon petit cheval tonkinois, dont le pied très sûr sait tourner tous les obstacles. La digue que je suis le plus souvent court en droite ligne vers un village caché au milieu des bambous; c'est là que N'go-Daï habite avec sa famille. J'arrive ordinairement au moment où les hommes se délassent des travaux de la journée en causant entre eux et en fumant, pendant que les femmes vaquent aux diverses occupations du ménage. Tout le monde se lève immédiatement et vient me faire fête; puis on se serre pour me donner la place d'honneur sur le plus beau des lits en bambous, à côté du vieux chef de la famille. On m'offre le thé et le bétel, je caresse les enfants, je prends des nouvelles de tous et je me fais présenter les amis de la maison que je ne connais pas encore. Ces devoirs une fois remplis, je m'étends comme les autres sur le cadre en bambous, avec un petit oreiller d'osier sous ma tête, et je me laisse vivre à l'annamite, pendant de longues heures, en compagnie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tous ces braves gens qui me considèrent comme un des leurs.

Pendant l'été, les panneaux en treillis de bambous qui ferment la maison du côté de la cour sont tous enlevés pour laisser passer l'air frais du soir. A travers mes paupières demi-closes je vois circuler les ménagères, qui marchent sans bruit grâce à leurs pieds nus ; la brise qui arrive de la mer m'apporte, en même temps que l'odeur capiteuse des fleurs d'aréquier, tous les bruits du village : les vibrations du gong de la pagode voisine, où l'on célèbre un sacrifice ; les mugissements des buffles qui rentrent du travail ; les coassements des grenouilles de la mare, auxquels se mêlent l'appel du margouillat en quête d'insectes, et les cris stridents des cigales.

C'est pendant ces longues heures passées chez mon ami N'go-Daï, dans l'intimité de sa maison, que j'ai pu étudier tout à mon aise la vie de famille, telle qu'elle se pratique chez les Annamites. C'était pour moi une occasion bien rare et dont j'ai profité tant que j'ai pu.

En général l'indigène n'accueille pas volontiers les étrangers ; il les considère comme des intrus et un peu comme des ennemis. Toujours en garde, et pour cause, contre l'avidité des mandarins, il se figure volontiers que nos visites n'ont d'autre but que de l'espionner et de chercher un procédé pour le rançonner ; c'est ce qui fait que lorsque nous entrons dans une maison tonkinoise, nous y sommes reçus avec politesse, mais avec une extrême réserve ; chacun des membres de la famille pèse scrupuleusement ses paroles et ne répond qu'avec prudence à nos questions ; tous les yeux sont braqués sur notre visage pour en étudier l'expression ; on surveille avec anxiété chacun de nos gestes, et tout le monde pousse un soupir de soulagement quand nous sommes partis. Il faut bien dire aussi que souvent nos actes justifient cette conduite ; notre ignorance des coutumes des Annamites nous expose, à chaque visite, à les choquer et même à les blesser profondément.

Mon confrère N'go-Daï a deux femmes : une *vo-chiûh* ou *femme de premier rang* et une *vo-bé* ou *femme secondaire*. La polygamie est autorisée en Annam ; mais la loi, qui permet aux indigènes de prendre autant de femmes secondaires qu'ils peuvent en nourrir, ne leur tolère par contre qu'une seule femme de premier rang. Celle-ci jouit de prérogatives presque identiques à celles que nous attachons au titre d'épouse ; le code la considère comme une égale du mari. Les vo-bés, au contraire, ne sont que de simples servantes, tolérées dans la maison tant qu'elles plaisent au maître, renvoyées quand bon lui semble, sans autre forme de procès.

Quelques riches indigènes et certains mandarins ont un nombreux sérail par ostentation, pour faire parade de leur fortune ; mais ce n'est pas le cas ordinaire : quand un Annamite se résout à prendre une femme secondaire, c'est presque toujours parce que l'épouse de premier rang est restée stérile et qu'il a peur de mourir sans enfant. Dans ces conditions, c'est quelquefois sa première femme qui lui en choisit une seconde ; elle trouve la chose toute naturelle et ne s'en formalise en aucune façon.

Beaucoup de colons européens et officiers français ont contracté de ces mariages secondaires avec des femmes du pays. Ces liaisons éphémères n'engagent en aucune façon l'avenir : prendre une femme de second rang se dit en annamite *mai-thiep*, expression qui signifie littéralement acheter une concubine.

Bien autrement sérieux est le mariage de premier rang : il ne peut se rompre sans des motifs graves énumérés soigneusement dans le code ; il est précédé d'une période de fiançailles qui est toujours longue et qui entraîne toutes sortes de formalités ; il s'accompagne de cérémonies civiles et religieuses que les coutumes et les lois règlent minutieusement.

Un jeune homme aime-t-il une jeune fille et veut-il en faire sa première femme, il faut d'abord qu'il formule sa demande à son propre père ou, s'il est orphelin, à celui de ses parents qui lui en tient lieu. Si, après informations prises, le père consent, il s'adresse pour régler le mariage à un intermédiaire ou *lam-moi*, chargé de pressentir les parents de la jeune fille et de régler avec eux les questions d'intérêts. En Annam, c'est le mari qui dote sa femme ; le lam-moi discute la quotité de cette dot, qui est réversible sur la tête des enfants en cas de séparation des époux.

Une fois la question d'argent tranchée, le futur va faire sa visite à la famille de sa fiancée ; il est suivi d'un domestique qui apporte les cadeaux. Ces présents varient suivant la fortune de celui qui les donne ; chez les gens riches ils consistent en bijoux et en étoffes de prix ; les parents de la fiancée offrent en retour une boîte à bétel richement incrustée, un pot à tabac ou quelques autres ustensiles à l'usage des hommes. Mais un ingrédient qu'on n'oublie jamais dans ces sortes de cérémonies, c'est la chique de bétel. L'offre du bétel est l'acte capital des fiançailles : en le présentant à la jeune fille, le jeune homme indique qu'il la désire comme épouse ; en l'acceptant, celle-ci le choisit comme fiancé. Cette cérémonie a lieu devant les deux familles assemblées ; elle se termine par un sacrifice aux ancêtres de la jeune fille et souvent par un festin, auxquels sont conviés les notables du village. A partir de ce moment, le futur est admis dans la maison de la jeune fille ; il fait sa cour aux parents de celle-ci en les aidant dans leurs travaux. Quand un visiteur lui demande qui il est, il répond aussitôt : *an trâu cau*, c'est-à-dire j'ai mangé le bétel.

Le temps des fiançailles peut être fort long ; souvent il survient des empêchements majeurs qui retardent le mariage pendant des mois et même pendant des années. Un de ces empêchements le plus fréquent et le plus grave, c'est le deuil de famille ou le deuil du roi. Aucun Annamite ne peut légalement se marier pendant qu'il est en deuil d'un de ses parents, et ce deuil est plus ou moins long suivant que le parent défunt est plus ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

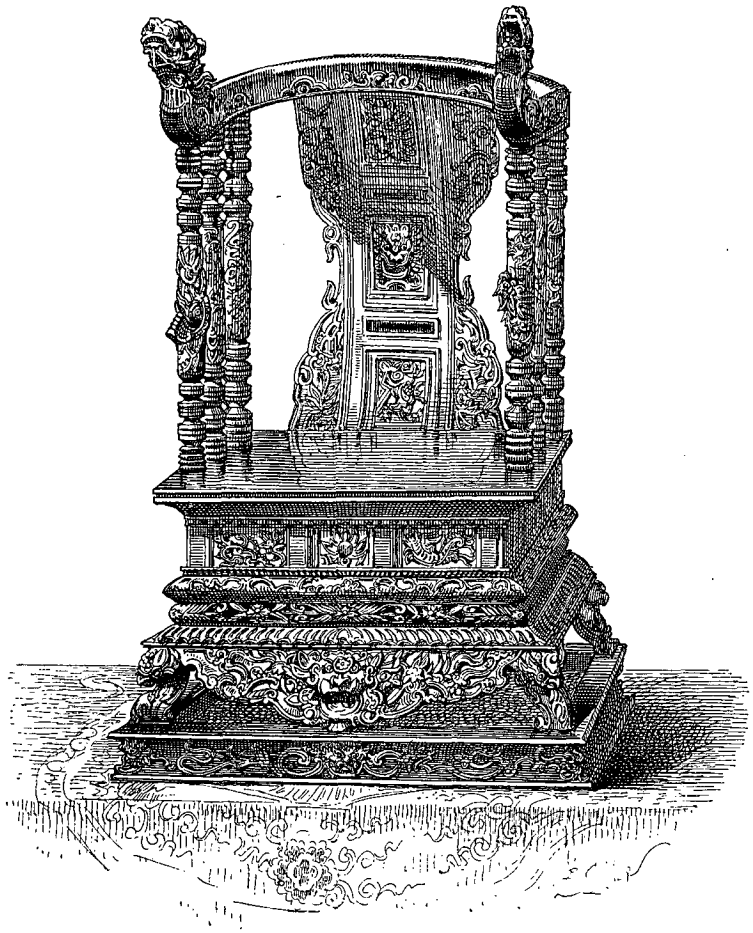


Une cerémonie de mariage au Tonkin. — Dessin de Tofani, d'apres des photographies et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins proche : une femme porte pendant trois ans le deuil de son mari; la loi fixe le même laps de temps pour le deuil du père; en revanche, le mari ne porte que pendant un an le deuil de sa femme. Les lois du pays n'admettent aucune dispense pour ces sortes d'empêchements, et si quelqu'un était accusé de n'en avoir pas tenu compte, il serait puni d'une amende considérable, il recevrait un certain nombre de coups de rotin, et son mariage serait rompu.

Un jeune homme sur le point de se marier peut tomber tout à coup en deuil et se voir obligé de différer la cérémonie. Si avant que le temps de ce deuil soit écoulé il en arrive un autre, soit dans la famille de sa fiancée, soit dans la sienne propre (et le fait se produit fréquemment, attendu que les familles annamites sont généralement très nombreuses), il lui faudra attendre un nouveau laps de temps pour contracter mariage. On conçoit fort bien que, dans ces conditions, il ne soit pas rare de rencontrer des Annamites qui ne se sont jamais mariés pour cause de deuil. Cependant ces cas ne se produisent guère que chez les pauvres gens, parce qu'avec les mandarins tonkinois il est toujours facile d'éluder la loi pourvu qu'on paye bien.



Autel des ancêtres. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Lorsque le temps fixé pour la durée des fiançailles est écoulé et qu'aucun empêchement ne s'est produit, on procède au *nop-chéo*, cérémonie qui rend, disent les Annamites, le mariage ferme et durable. Les deux familles se réunissent, on convie les notables du village de la jeune fille, qui dressent l'acte et qui perçoivent le tribut. Ce tribut est très minime et ne dépasse guère un ou deux francs quand la jeune fille ne doit pas changer de résidence; il devient plus élevé (cinq, dix et même vingt francs) quand le nouveau ménage doit aller s'établir ailleurs.

Lorsque la cérémonie de l'enregistrement de l'acte est terminée, le nouvel époux offre aux assistants un abondant festin; après quoi il se lève, va saluer respectueusement les parents de la jeune fille et se prosterner devant l'autel de leurs ancêtres; il offre un sacrifice aux divinités protectrices du mariage, envoie quelques présents à la pagode, et tout est terminé.

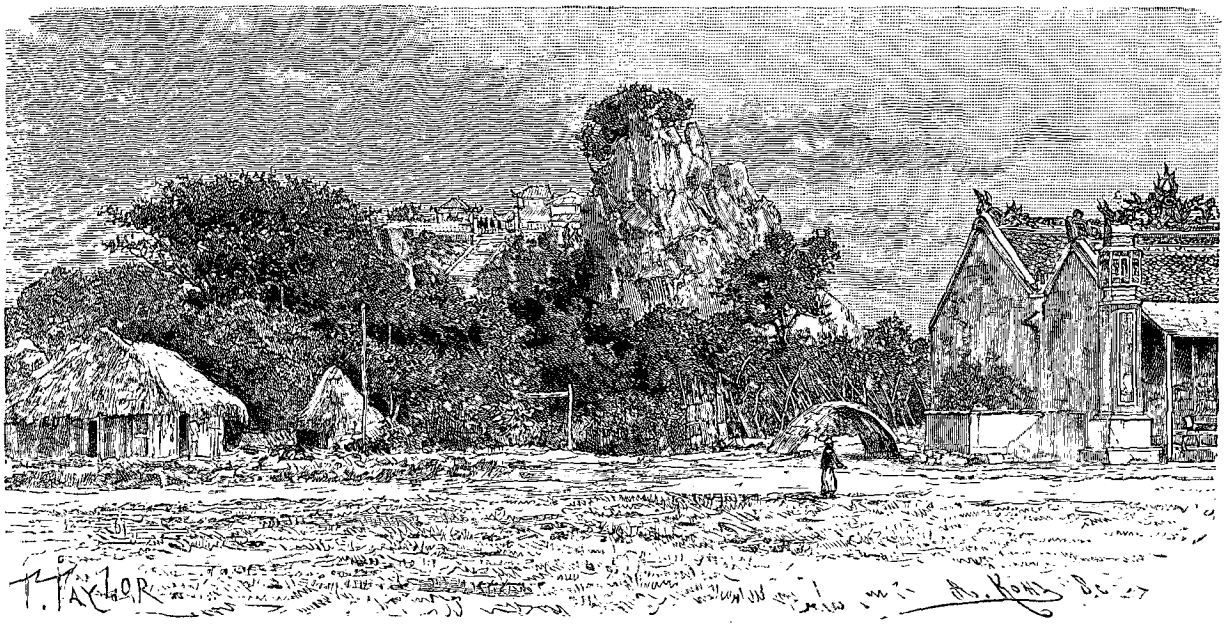
Chez les gens de condition, les visites de noce ont lieu trois jours après le mariage; les invités offrent alors des présents au jeune couple en échange de l'honneur qu'ils en ont reçu.

Les enfants viennent vite, en général; les femmes annamites considèrent la stérilité comme un déshonneur. Une singulière habitude qu'elles ont, c'est de donner un an d'âge à leur enfant à partir du moment de sa naissance et de tenir compte, pour le dénombrement de ses années, non pas du jour où il est venu au monde, mais du premier de l'an du calendrier chinois. Voici un exemple : un enfant naît le 31 janvier; si ce jour-là même vous demandez à sa mère l'âge qu'il a, elle vous répondra un an. Le jour de l'an annamite tombant dans les environs du 15 février, retournez après cette date (vers le 17 par exemple) dans la même famille et demandez de nouveau l'âge de l'enfant : on vous répondra cette fois qu'il a deux ans, tandis qu'en réalité il ne compte guère plus de quinze jours. C'est pourquoi il ne faut tenir qu'un compte approximatif des renseignements que fournit un Annamite sur son âge ou sur celui de ses enfants.

Édouard Hocquard.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Citadelle de Ninh-binh (voy. p. 114). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXIII

Bruits de guerre. — L'auteur quitte Nam-dinh. — Ninh-binh et son rocher. — Le Day et les grands filets de pêche. — Ké-so et sa cathédrale. — Le Phu-ly. — Pavillons-Noirs au service de la France. — Une alerte.

Je me croyais oublié à Nam-dinh jusqu'au jour du retour en France : la paix était signée avec la Chine; le départ était annoncé pour un temps prochain, le désarmement des troupes à rapatrier avait déjà commencé, quand, tout à coup, la malheureuse affaire de Bac-lé est venue suspendre les préparatifs d'embarquement et tout remettre en question. Bien plus, les Chinois, qui, au moment de la signature du traité de paix, commençaient à évacuer nos frontières, sont revenus sur leurs pas plus nombreux que jamais; les rebelles indigènes, excités par les lettrés, s'agitent de tous côtés dans les provinces : tous ces signes indiquent que la lutte va recommencer à brève échéance. Le général Millot, très fatigué par le climat, s'est embarqué pour la France; il a remis le commandement en chef au général Brière de L'Isle, qui a quitté Nam-dinh pour Hanoï.

C'est donc sans aucune surprise que je reçois, à la fin du mois de septembre 1884, une dépêche du général en chef qui me rappelle à Hanoï pour prendre part aux colonnes actives. A cette époque les médecins de la marine s'étaient réservé le service exclusif des hôpitaux sédentaires du Tonkin; les médecins militaires avaient le périlleux honneur (qu'ils ont gardé jusqu'à la fin de la guerre) d'accompagner les troupes dans les marches contre l'ennemi, de ramasser les blessés pendant la marche des colonnes et d'en assurer le transport jusqu'aux hôpitaux sédentaires établis à l'intérieur du territoire.

L'ordre qui m'arrive est très pressant, je dois me mettre en route aussitôt que possible en profitant de la première occasion qui se présentera. Justement une petite chaloupe à vapeur, le *Fi-Yen*, affrétée par des Chinois qui font le commerce entre Nam-dinh et Hanoï, repart le soir même par la voie du Day. J'y retiens passage avec d'autant plus d'empressement qu'elle doit s'arrêter en route à Ninh-binh, Phu-ly et Ké-so, trois petites villes que je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de visiter.

J'embarque à dix heures du soir; mon ordonnance m'a installé mon lit de voyage sur le pont du *Fi-Yen*, encombré par les marchandises et par les Chinois qui sommeillent déjà, roulés dans leurs couvertures. A peine étendu sur ma couchette je m'endors, bercé par les mouvements du bateau, qui s'est mis en marche;

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LXIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une jolie brise me caresse le visage et rafraîchit l'atmosphère autour de moi.

A cinq heures du matin je suis brusquement réveillé par deux vigoureux coups de sifflet de la machine; nous entrons dans le canal de Ninh-binh; il fait nuit encore, je distingue vaguement les bords de l'arroyo dont les contours indécis se perdent dans la brume du matin. J'ai un Chinois à droite de mon lit, un autre à gauche; un Annamite, pelotonné à mon chevet sous sa natte, pousse des ronflements sonores. Il me faut sauter par-dessus tous ces obstacles avant d'arriver à la proue du navire, où je m'installe, résolu à attendre le jour pour voir le paysage.

Peu à peu le ciel s'éclaire de teintes jaunes et orange. Les grands rochers à pic qui bordent l'horizon sortent de la brume; ils sont noir bleu, nus, arides. Près de l'arroyo, très étroit, apparaissent de nombreuses petites cases séparées de distance en distance par des bouquets de bambous : c'est Ninh-binh. Un grand pont couvert, construit sur pilotis, relie les deux bords de la petite rivière de Van-san qui passe au milieu de la ville.

En disant la ville, j'exagère; Ninh-binh n'est qu'un ramassis de huttes en paillotes, coupé par des rues étroites qu'on a pavées de grosses pierres bleuâtres et mal taillées; elle possède cependant une citadelle entourée de murailles en briques et de fossés; c'est là qu'est logée la petite garnison, comprenant deux compagnies d'infanterie de marine, une section d'artillerie, deux cents tirailleurs tonkinois. Les officiers habitent des cases assez confortables bâties autour de la demeure du mandarin annamite. Ce mandarin est un des rares fonctionnaires indigènes dont on ait toléré la présence dans une citadelle occupée par les troupes françaises.

Ninh-binh est le chef-lieu d'une sous-province ou *tinh-xep*, et le mandarin qui la gouverne porte le titre de *tuan-phu*. Je ne sais pas si j'ai dit quelque part que le territoire tonkinois est divisé en un certain nombre de grandes circonscriptions administratives, qui portent le nom de *tinh-chinh* ou grandes provinces et qui ont à leur tête trois mandarins supérieurs : un *tong-doc* ou gouverneur, assisté d'un mandarin des finances (*bo-chinh* ou *quan-bo*) et d'un mandarin de la justice (*an-sat* ou *quan-an*). Certaines de ces provinces sont extrêmement étendues; pour en faciliter l'administration, le gouvernement annamite a groupé, sous le nom de sous-province (*tinh-xep*), la portion de leur territoire la plus éloignée du chef-lieu où réside le tong-doc. Ce dernier garde l'autorité nominale sur la sous-province créée aux dépens de son gouvernement; mais en fait elle est administrée par un gouverneur spécial nommé par la cour de Hué et qui porte le nom de *tuan-phu*. C'est ainsi que le gouverneur de Hanoï a bien le titre nominal de tong-doc de Hanoï et de Ninh-binh, mais qu'il n'entre dans aucun des détails administratifs de cette dernière province, qui s'administre séparément sous l'autorité effective de son tuan-phu.

Au beau milieu de la citadelle de Ninh-binh se dresse un grand rocher tout dénudé dont la forme rappelle vaguement celle d'un éléphant couché et dont le sommet est surmonté d'une pagode; c'est dans cette pagode que s'étaient refugiés, après la mort de Garnier, les quelques soldats européens qui gardaient la citadelle depuis la prise de Ninh-binh par le lieutenant de vaisseau Hautefeuille. Complètement bloquée sur son rocher par les nombreuses bandes de Chinois et d'Annamites qui tenaient la campagne, cette poignée de braves, presque sans vivres et à peu près sans eau, attendit pendant plus d'un mois qu'on vînt la délivrer.

Ninh-binh, malgré sa piètre apparence, est un centre de commerce important; ses marchés regorgent de riz, d'indigo, de coton égrené et d'une espèce de jonc marin qu'on emploie pour l'ameublement.

Le coton, qui se sème en février pour être récolté au mois de juin, est de bonne qualité malgré le peu de longueur de sa fibre. On l'égrène sur place à l'aide d'une machine assez simple; c'est une sorte de laminoir construit avec deux rouleaux de bois dont l'un est manœuvré à la manivelle et dont l'autre, relié avec le premier par un engrenage, en reçoit un mouvement en sens inverse. Pendant que le coton est pris et attiré entre les deux cylindres, l'ouvrier retient la graine, qui finit par se séparer de son contenu, mais en en gardant toujours une petite partie, ce qui occasionne un déchet assez considérable. Les paysans recueillent avec soin les graines vides; ils en tirent de l'huile qui sert pour l'éclairage.

Les indigènes vendent leur coton brut aux Chinois, qui l'envoient en Chine pour le faire ouvrer; il en revient sous forme de filés, qu'on revend ensuite aux Annamites. Malgré le prix du fret aller et retour, les commerçants chinois trouvent dans cette opération un assez joli bénéfice. Le coton filé dans le pays est mal travaillé; il est beaucoup moins estimé que l'autre parce qu'il donne une étoffe plus grossière et bien inférieure à celle qu'on obtient avec le filé de Chine. Une filature de coton installée au Tonkin même, avec l'outillage européen, ferait fortune; d'autant mieux que la main-d'œuvre indigène est peu coûteuse et que l'ouvrier annamite, très docile et très adroit, arriverait rapidement à se mettre au courant de nos procédés de fabrication. Les tissus de coton se font dans les villages des environs de Ninh-binh; beaucoup de maisons de paysans possèdent un métier à tisser. Ces métiers, de petite dimension, sont pour la plupart manœuvrés par les femmes. Les pièces d'étoffe qu'elles font ont de 7 à 8 mètres de longueur et une largeur qui ne dépasse presque jamais 50 centimètres; le tissu en est assez grossier mais très résistant. Ces cotonnades, teintes dans le pays même, soit avec du bleu d'indigo, soit surtout avec une couleur végétale brune et très solide, servent à confectionner les vêtements des gens du peuple et des coulis.

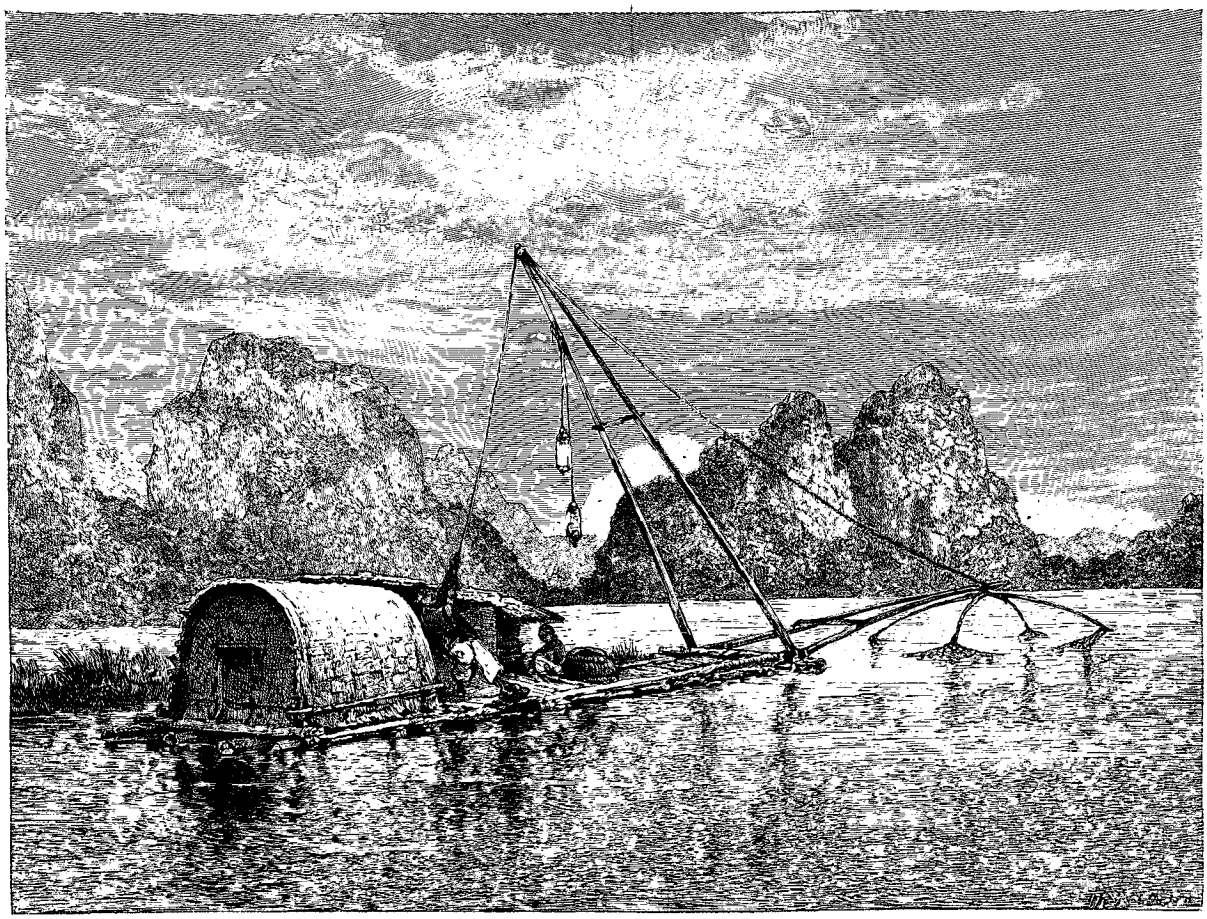
La grande route mandarine qui relie Hué à la frontière chinoise passe par Ninh-binh; cette place a donc une importance stratégique considérable dans l'hypothèse d'une invasion du Tonkin par les armées anna-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mites du roi de Hué : « *Si Hanoï est la tête du Tonkin*, dit un proverbe indigène, *Ninh-binh en est le cou.* » Cette grande route, très bien entretenue, traverse également la province de Than-hoa dans toute sa longueur. Les innombrables troupeaux de bœufs qu'on élève en Than-hoa et les superbes échantillons de cannelle qu'on y récolte arrivent facilement par la voie mandarine sur les marchés de Ninh-binh, où ils trouvent un débouché assuré. La cannelle de Than-hoa est tellement estimée qu'elle se vend au poids de l'or et que le roi s'en est réservé le monopole ; la destruction d'un pied de cannelier est punie de mort par les lois annamites.

Ninh-binh est aussi un des principaux centres d'approvisionnement des Muongs du Lac-Tho. Ces montagnards y viennent échanger contre les produits de la plaine les beaux bois de construction qu'ils abattent dans leurs forêts. Ils forment avec ces bois de grands radeaux qu'ils amènent par la rivière de Phu-no ; au retour, ils emportent des charges de sel provenant des grandes salines du littoral dont Ninh-binh a l'entrepôt.

Nous ne nous sommes arrêtés que juste le temps nécessaire pour débarquer les marchandises que le *Fi-Yen* apporte à une maison de commerce chinoise ; à dix heures du matin nous reprenons notre route. En passant, nous



Montagnes du Day et engins de pêche (voy. p. 116). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

saluons le vieil aviso *la Surprise* qui fait la police des arroyos dans ces parages infestés de pirates, et qui est à l'ancre devant les rochers situés en amont de la ville.

Le paysage est illuminé par un radieux soleil, mais la température est supportable grâce à un vent frais qui glisse de l'avant à l'arrière du bateau. Le *Fi-Yen* est d'ailleurs couvert sur toute sa longueur par un petit toit formé avec plusieurs doubles de nattes de bambous et de feuilles de palmier.

Nous sommes en plein Day ; le bateau file rapidement et sans secousses sur ces eaux profondes ; les Chinois qui le dirigent ont une grande habitude de la rivière, ils ne s'arrêtent pas une seule fois pour sonder.

A tribord je vois se dérouler de belles rizières, coupées de nombreux ruisseaux et parsemées de bouquets d'aréquiers qui abritent les villages. A bâbord se dresse une chaîne de montagnes dont les flancs sont pelés et arides et dont les hauts sommets limitent l'horizon, comme un mur, en se découpant nettement sur un fond de nuages blanc gris. C'est la chaîne du Day, qui sépare le bassin du Mékong de celui du fleuve Rouge et qui forme la frontière ouest du Tonkin. La région qu'elle occupe est célèbre dans l'histoire annamite : c'est l'ancien royaume d'*Ai-lao*, habité jadis par des clans de fiers montagnards qui, pendant de nombreux siècles, guerroyèrent pour résister à la civi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lisation chinoise et pour conserver leurs anciennes coutumes féodales. Ces gens d'*Ai-lao* avaient déclaré une guerre à mort aux peuplades de la plaine, et pendant dix siècles ils revinrent à la charge, toujours écrasés par le nombre, jamais vaincus, profitant, pour reprendre l'offensive, des troubles amenés par chaque changement de dynastie. Il fallut, pour en venir à bout, que Than-Tong, le petit-fils du fondateur de la race royale des Lés, dépeuplât ces montagnes et fît transporter dans la plaine la majeure partie de leurs habitants.

Les montagnes, d'abord très éloignées de la rivière, se sont rapprochées peu à peu; elles arrivent maintenant jusqu'à la berge; l'eau passe avec effort entre leurs digues de granit; le Day modifie à chaque instant son cours pour pouvoir les tourner; il devient très sinueux, et le bateau ralentit sa marche. Nous longeons une ligne de rochers à pic dont les sommets sont couverts d'une végétation courte et drue de couleur vert sombre. A leurs pieds sont amarrés de grands radeaux formés avec des bambous rangés côte à côte et rattachés entre eux par des lanières transversales en rotin. A l'avant du radeau est installée une immense machine qui sert pour la pêche. Figurez-vous deux triangles isocèles en bambous, mesurant environ 2 mètres et demi de hauteur et réunis l'un à l'autre à angle aigu par leur petit côté, de façon à former comme un V gigantesque. L'arête de ce V est fixée transversalement sur l'avant du radeau, de sorte que les deux branches peuvent se mouvoir autour d'elle comme autour d'une charnière; au sommet du triangle antérieur est fixée une grande trubie, capable de couvrir une surface considérable; au sommet du triangle postérieur est attachée une corde dont l'extrémité pend à l'entrée d'une petite hutte basse, construite à l'arrière du radeau, et dans laquelle se tient le pêcheur. Il suffit de tendre ou de lâcher cette corde pour manœuvrer facilement le filet, le triangle postérieur faisant l'office de contrepoids.

Au moment où notre bateau change de direction pour contourner une des sinuosités que décrit le fleuve, le Chinois qui tient la barre à l'avant se tourne vers moi, et, étendant son bras droit, dont le poignet est orné d'un beau bracelet de jade, il me montre un point éloigné de l'horizon. Je fouille avec ma lunette la rangée de grands arbres qui, à bâbord, s'étend dans le lointain comme un immense rideau vert, et j'aperçois au-dessus les deux hautes tours de la cathédrale de Ké-so. Bientôt je distingue les petites maisons recouvertes en paille qui forment le village et, un peu à l'écart, les bâtiments plus grands et mieux construits de la mission catholique.

L'église, bâtie sur un tertre, a des proportions monumentales. On est surpris quand on pense qu'une pareille cathédrale a été construite tout entière par les Annamites avec des matériaux du pays et sur des plans fournis par Monseigneur Puginier, l'évêque actuel du Tonkin, qui n'a fait aucune étude d'architecture. Les petites huttes basses qui se pressent autour d'elle comme des poussins autour de leur mère, semblent de misérables taupinières à côté de ce colosse.



Mgr Puginier. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par les missionnaires.

Sur mes instances, le patron chinois consent à s'arrêter pendant une heure pour me permettre de faire visite au prélat français.

La Mission est à quelques pas de l'église; elle comprend une série de grands bâtiments situés au milieu de jardins fort beaux.

L'évêque, entouré des quelques missionnaires qui se trouvent en ce moment à Ké-so, me reçoit avec beaucoup d'affabilité dans une grande salle toute tapissée de livres. Monseigneur Puginier, évêque du Tonkin occidental, est de taille moyenne et de belle prestance; une longue barbe blanche, qui descend jusqu'au milieu de sa poitrine, encadre son visage aux traits distingués et bienveillants tout à la fois; deux petits yeux gris, toujours en mouvement sous d'épais sourcils en broussailles, donnent à sa figure une singulière expression de finesse. Un étroit ruban rouge, passé à la boutonnière de son camail violet, se dissimule modestement sous la croix pastorale; le prélat a été décoré sur la proposition du général Millot pour les services qu'il a rendus à la cause française. Jamais croix n'a été mieux portée, ni mieux méritée.

Monseigneur veut bien me guider lui-même à tra-

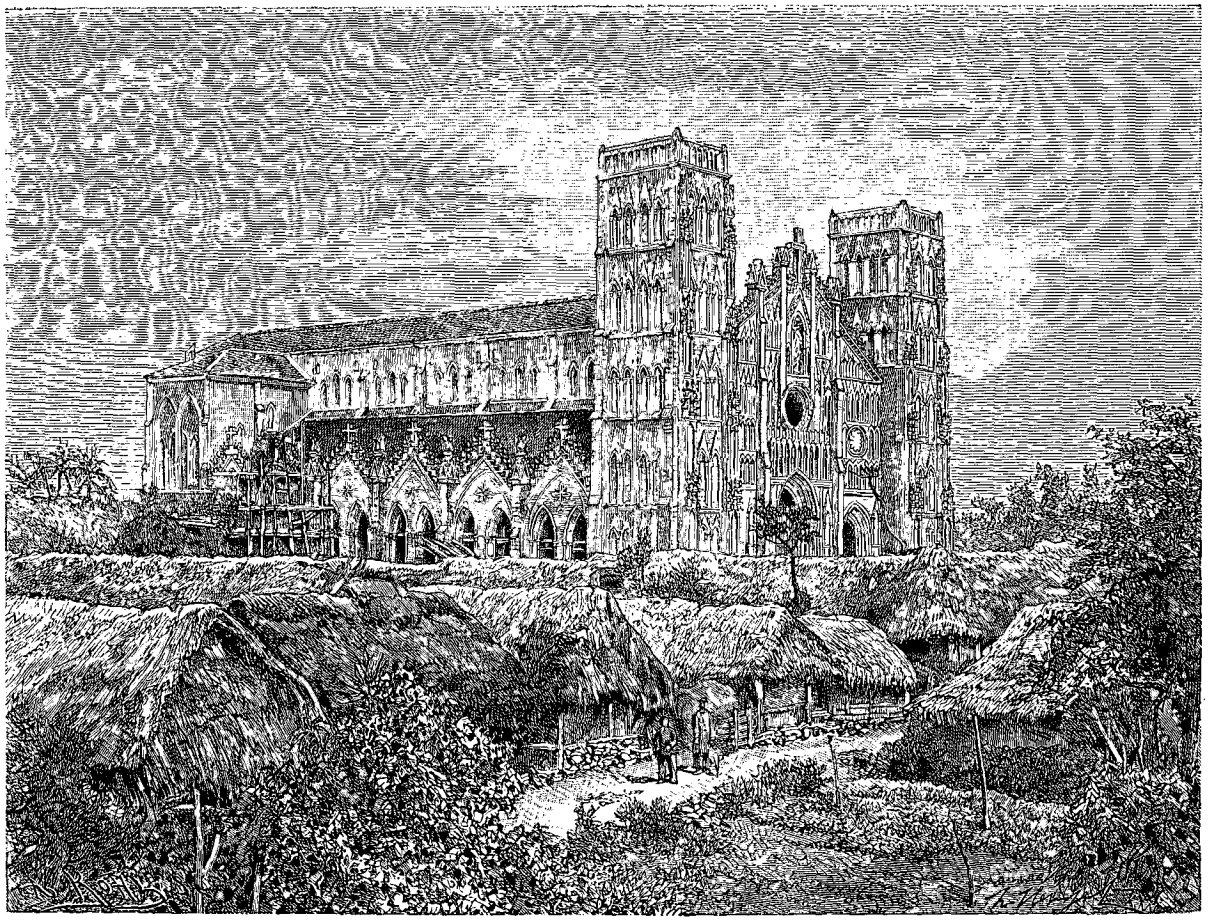
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers les bâtiments de la Mission. Nous visitons successivement l'imprimerie, d'où sortent des livres en langue annamite et en langue française, imprimés avec des caractères latins[1], et les jardins, qui renferment des échantillons de la plupart des fleurs et des fruits du pays, où l'on essaye également d'acclimater certaines plantes d'origine européenne, comme le blé et la vigne; le blé y pousse assez bien, il n'en est malheureusement pas de même de la vigne, qui, jusqu'ici, n'a donné que des fruits de mauvaise qualité.

On me montre aussi un magnifique herbier qui renferme des échantillons de toutes les plantes du Tonkin, admirablement conservés et très bien classés. Cette œuvre considérable, commencée il y a une dizaine d'années, a été menée à bonne fin par un prêtre de la Mission, auquel elle fait le plus grand honneur.

Les missionnaires s'occupent également de topographie. On me fait voir à Ké-so des cartes et des plans très réussis. Je connaissais d'ailleurs ces travaux; au début de la campagne, nos généraux les ont utilisés pour rectifier certaines de leurs cartes dressées d'après les renseignements fournis par les Annamites et qui contenaient de graves erreurs.

Je prends congé de Monseigneur Puginier en lui



Cathédrale de Ké-so. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du Père Lepage.

promettant d'aller le voir dans sa résidence de Hanoï. Maintenant que les hostilités sont sur le point de recommencer, l'évêque va quitter Ké-so pour se rapprocher du général en chef afin de se tenir à sa disposition dans le cas où il aurait besoin de renseignements sur le pays. Monseigneur a du reste à Hanoï une fort jolie habitation, construite dans le voisinage de la citadelle, sur un terrain appartenant à la Mission.

Nous levons l'ancre et nous nous mettons en route avec assez de difficulté; une foule de sampans et de jonques, qui sont venus s'accoler au *Fi-Yen* pendant notre arrêt, ont formé tout autour de lui comme un grand village flottant, dont nous avons mille peines à nous dépêtrer. La machine a beau lancer trois ou quatre coups de sifflet, pas une embarcation ne bouge; tous les patrons font la sieste dans le fond de leurs barques. De guerre lasse, le mécanicien renverse la vapeur, ce qui produit un ronflement épouvantable et un remous qui soulève comme des coques de noix tous les petits bateaux. Les bateliers, réveillés en sursaut et se voyant entraînés dans notre sillage, poussent des cris de paon et s'empressent de couper les cordes en rotin qui les retiennent à nous.

1. Les missionnaires ont à Phuc-nhac, près de Ninh-binh, une autre imprimerie, tenue par des religieuses indigènes, d'où sortent des livres édités en caractères chinois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les commerçants chinois fument l'opium quatre fois par jour au moins dans la cabine d'arrière; il m'arrive à chaque instant une odeur de caramel indiquant que l'un d'entre eux se livre à son passe-temps favori. De temps à autre un domestique vient nettoyer sur le pont les pipes de ces sybarites; il démonte le fourneau et il passe dans la cheminée un petit crochet emmanché dans un morceau de bois. Il ramène ainsi des scories noirâtres et poisseuses d'opium mal brûlé, qu'il divise en petits paquets en les enveloppant dans du papier chinois. Il vend ces paquets aux coulis de l'équipage moyennant une dizaine de sapèques. Ceux-ci en broient le contenu avec un peu d'huile, de façon à en faire une sorte de pâte; ils fument cette pâte dans une pipe d'un genre particulier, qu'ils viennent de fabriquer de toutes pièces avec un bambou creux et une petite bouteille en terre haute d'un doigt. Le bambou a été coupé de façon à avoir une de ses extrémités fermée par un nœud, tandis que l'autre reste ouverte. La bouteille, dont le fond plat a été percé d'un petit pertuis, est fixée par son goulot dans un trou pratiqué latéralement dans le bambou un peu au-dessus du nœud. Les coulis, couchés à demi nus sur les planches du pont avec un paquet de cordes sous la tête, passent des heures entières à s'enivrer avec leur affreuse drogue; la fumée qu'elle dégage est tellement nauséabonde qu'elle me force à abandonner la place.

A quatre heures du soir nous jetons l'ancre devant Phu-ly-nhon; c'est une misérable bourgade construite au milieu de rizières basses et marécageuses, à l'entrée du canal de Phu-ly, qui fait communiquer le Day avec le fleuve Rouge. Elle ne comprend qu'une seule rue, bordée de chaque côté par une rangée de huttes en torchis. Cette rue, qui n'est pas pavée, est d'une malpropreté dont ceux-là seuls qui ont voyagé en Extrême Orient peuvent se faire une idée; on y jette toutes les immondices, et à certaines places elle est transformée en cloaques infects remplis d'une boue noire et gluante dans laquelle on enfonce jusqu'aux mollets.

Phu-ly-nhon, malgré son aspect misérable, est siège d'une préfecture annamite et possède une garnison, composée d'une demi-compagnie d'infanterie de marine. Les soldats sont logés dans de grands bâtiments à demi ruinés, situés près de la demeure du phu (préfet) et qui servaient autrefois de magasins à riz. Ce poste est dangereux pour les Européens à cause des plaines marécageuses qui l'entourent; pendant mon séjour à Namdinh, c'est de là que j'ai reçu presque tous mes malades graves; aussi relève-t-on fréquemment la garnison.

En parcourant l'unique rue de Phu-ly, je ne suis pas peu étonné d'y rencontrer un grand nombre de soldats chinois, vêtus d'un uniforme très propre et coiffés d'un petit chapeau conique; ils entrent dans les misérables boutiques du lieu pour y faire leurs provisions. La plupart de ces Célestes, qui tranchent au milieu des Annamites grâce à leur haute stature et à leur corps vigoureusement charpenté, ont des physionomies peu engageantes; quelques-uns ont même l'air de véritables bandits. Ce sont en effet d'anciens Pavillons-Noirs des contingents de Luu-Vinh-Phuoc. Ils formaient une compagnie forte d'environ deux cents hommes, qui, un beau jour, s'est présentée tout entière, officiers en tête, aux avant-postes de Tuyen-Quan, demandant à passer au service de la France. Sur l'ordre qu'il reçut du général en chef, le commandant de Tuyen-Quan les expédia sur Hanoï. Arrivés là, ils furent examinés en détail; on renvoya un certain nombre d'entre eux, qui furent trouvés trop vieux ou trop épuisés par les excès d'opium pour pouvoir rendre des services; on en garda cent cinquante environ, qui reçurent un uniforme dans le goût chinois, composé d'un pantalon court et d'un justaucorps à larges manches, sur le devant duquel s'étalait un grand rond en calicot blanc avec une inscription chinoise signifiant : *Soldat de la France.* On les arma de fusils à piston et on leur donna des cadres composés d'officiers et de sous-officiers d'infanterie de marine; après quinze jours environ de manœuvres on les envoya sur le Day occuper un poste à proximité de Phu-ly[1].

Les hommes du bateau ont activé tant qu'ils ont pu le déchargement de leurs marchandises; ils ont hâte de reprendre leur route et ils voudraient profiter des dernières heures du jour pour franchir le canal de Phu-ly et pour gagner le fleuve Rouge. Ils ont compté sans les difficultés de la navigation; l'arroyo de Phu-ly est sinueux, il offre beaucoup de passages difficiles, qui nous retardent d'autant. La nuit, qui vient tout à coup et qui est très noire, nous force à jeter l'ancre au beau milieu du canal.

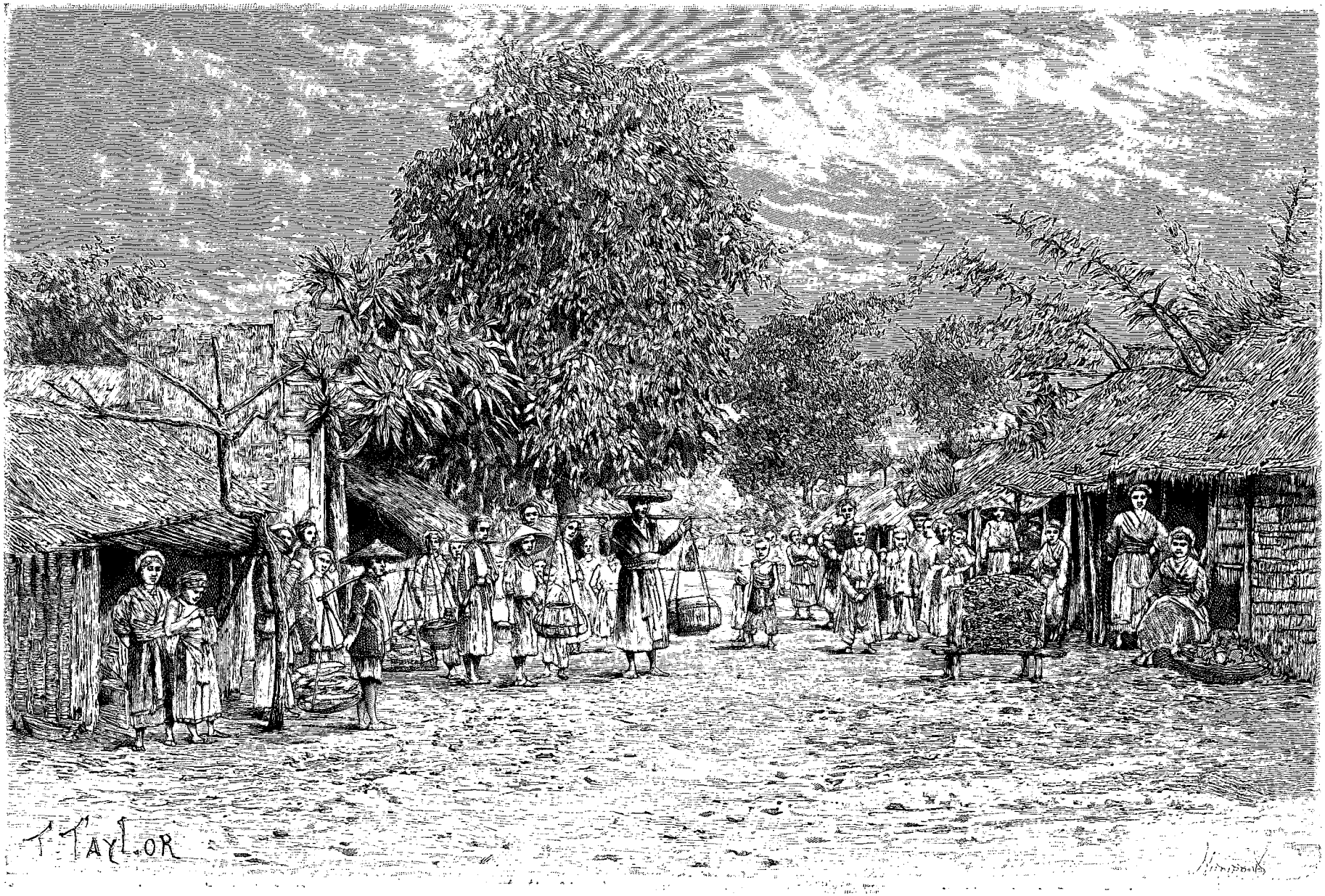
Les Chinois ont ancré leur bateau à égale distance des deux rives et je leur vois prendre des précautions inusitées. Ils tiennent entre eux un long conciliabule, suivi d'une discussion animée, puis ils placent des sentinelles à chaque bord du bateau. Ces sentinelles sont armées d'un morceau de bois creux dont elles frappent un coup à intervalles égaux et éloignés, tant pour se tenir éveillées que pour indiquer qu'elles n'aperçoivent rien de suspect. J'ai toutes les peines du monde à m'endormir à cause de ce vacarme.

Vers deux heures du matin je me réveille furieux : tous les Célestes sont sur le pont; ils piétinent autour de moi et ils s'entretiennent à mi-voix; impossible de dormir. A bâbord, à 300 ou 400 mètres du fleuve, j'aperçois une lueur rougeâtre, sinistre, d'abord limitée à un point, mais qui s'étend peu à peu de proche en proche et qui finit par illuminer tout l'horizon. A 100 mètres en amont de la rivière je distingue, malgré la nuit assez profonde, des ombres qui s'agitent sur le rivage; ce sont des Annamites qui se précipitent dans des barques amarrées le long du bord de l'eau et qui coupent les cordes pour s'enfuir plus vite.

Sans aucun doute, une bande de pirates tient la campagne aux environs; ces bandes sont quelquefois

1. Un mois plus tard et sans qu'on sût pourquoi, ces Chinois abandonnèrent leur poste tous à la fois, et depuis on n'en entendit plus parler.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue principale de Phu-ly-nhon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fortes de trois ou quatre cents hommes déterminés et bien armés; leur voisinage peut être très dangereux pour nous, dont le bateau contient un riche butin. Le patron chinois est dévoré d'inquiétude; penché sur le bordage, il sonde les ténèbres avec anxiété.

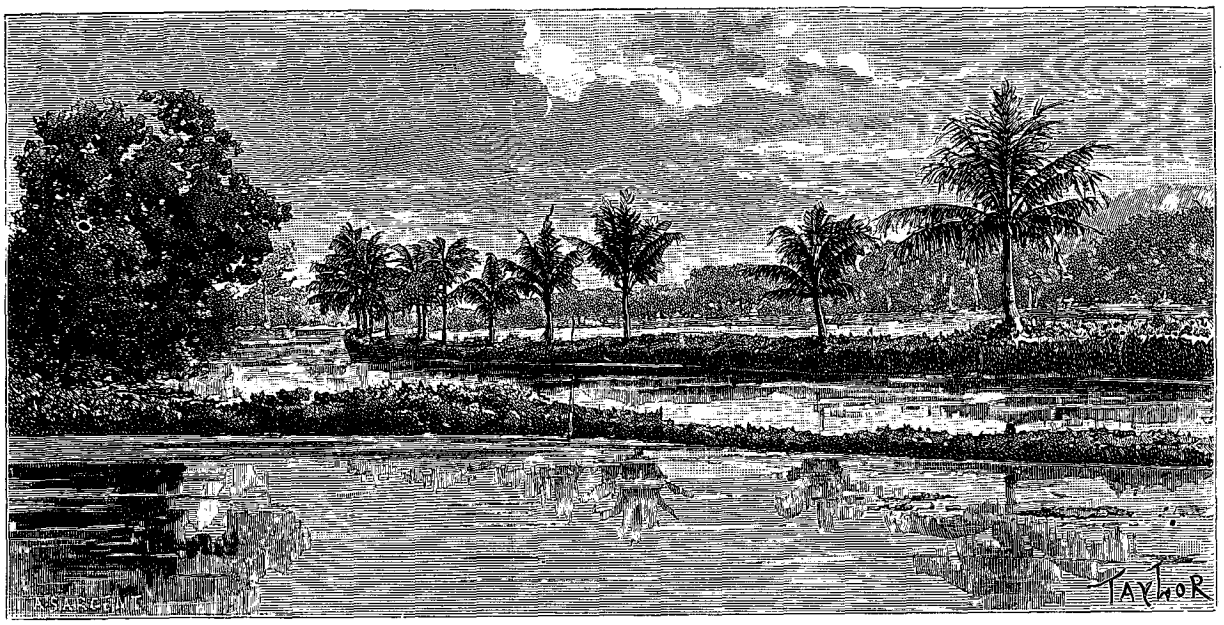
Voilà que deux nouveaux foyers viennent de s'allumer à quelque distance du premier; l'incendie s'étend maintenant sur toute la rive gauche; il y a au moins quatre villages qui brûlent. Décidément le danger est encore plus grand que je ne l'avais cru. Les pirates doivent être très nombreux pour opérer sur une pareille étendue de pays. Que faire s'ils arrivent sur nous? Je suis le seul Européen et je n'ai qu'un revolver. Les Chinois et les Annamites sont affolés.

Les villages de la rive droite ont pris l'alarme; les tam-tams retentissent partout dans la nuit, alternant avec le gros tambour qui a la forme et la dimension d'un tonneau et qui sert à appeler aux armes les hommes valides en cas de danger pressant. Au Tonkin, c'est ainsi qu'on sonne le tocsin. Ces sons bizarres font dans la nuit un effet lugubre.

Les Chinois ont dressé un petit autel à l'arrière du bateau; ils l'ont garni de bougies roses et de baguettes d'encens. Ils se prosternent le front dans la poussière, invoquant je ne sais quelle divinité, en l'honneur de laquelle ils brûlent des papiers dorés qu'ils jettent tout enflammés dans le fleuve.

Heureusement voici le jour, le danger cesse. Aussitôt qu'il fait suffisamment clair pour se conduire, les Chinois lèvent l'ancre et s'empressent de s'éloigner en faisant force vapeur.

Je cherche partout mon boy, qui a disparu dans la bagarre avec le sac aux provisions, et je finis par le découvrir dans un trou à fond de cale, à genoux, la



Une digue dans les rizières (voy. p. 122). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tête plongée dans une caisse et murmurant entre ses dents qui s'entre-choquent de terreur : « *An cap! an cap!* (Les pirates! les pirates) ».

Les pirates sont loin, Dieu merci! nous naviguons maintenant en plein fleuve Rouge et nous venons de dépasser Hong-Yen qui, au XVIIe siècle, était le siège d'un important comptoir espagnol et portugais et qui aujourd'hui n'est plus qu'une pauvre bourgade annamite. A cinq heures du soir nous sommes en rade de Hanoï.

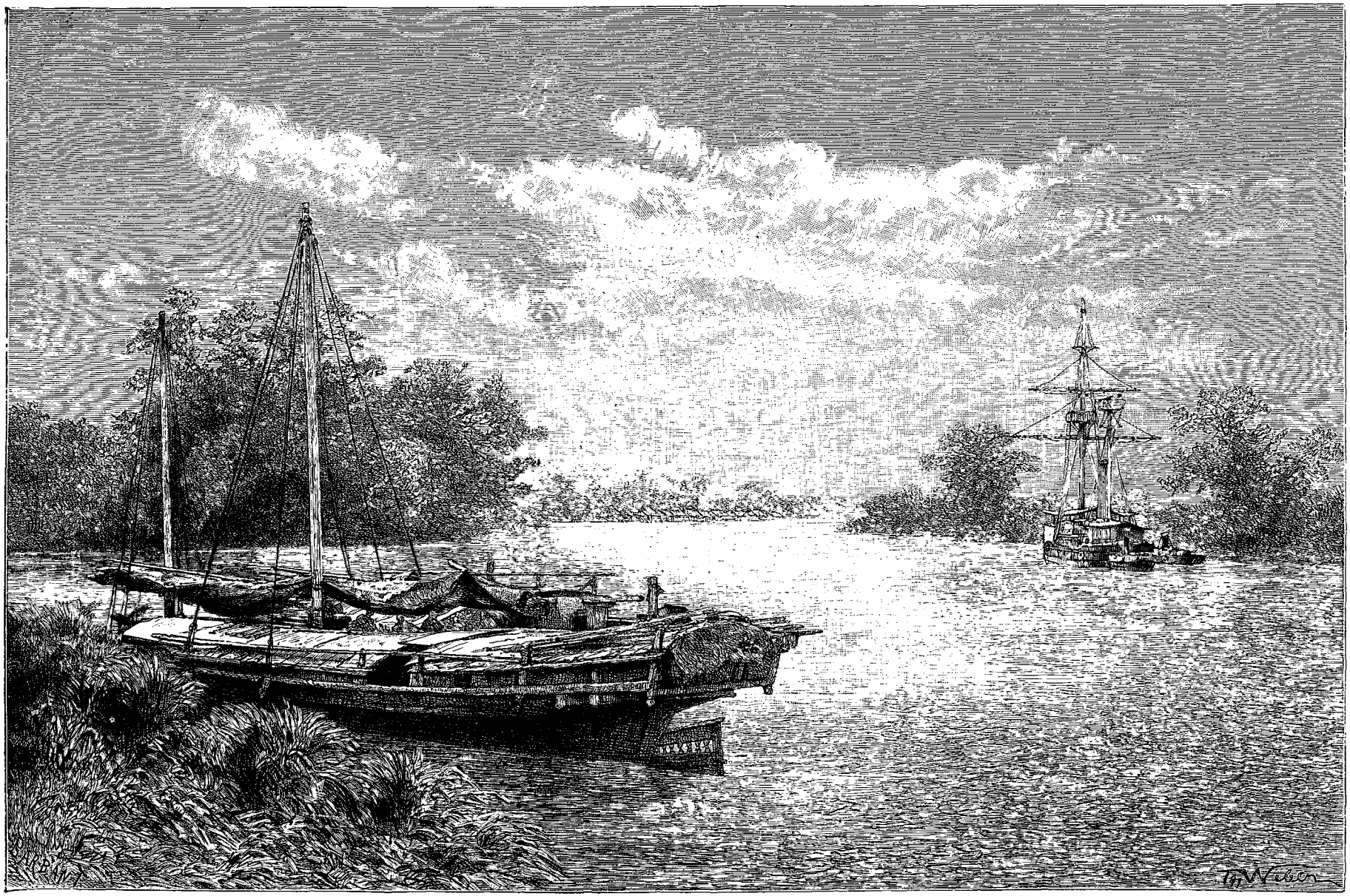
XXIV

Invasion chinoise. — Le plan du général en chef. — Route de Phu-lang-thuong. — Le Song-thuong. — Les vers à soie et le dévidage des cocons. — De Yen-lé à Bao-loc : marche pénible sous le soleil. — Bataille de Kep. — Une nuit à l'ambulance. — Le convoi des blessés.

Les nouvelles que je recueille en arrivant à Hanoï sont des plus graves : depuis l'affaire de Bac-lé, les Chinois ont rassemblé de nombreux corps de troupes dans le Yunnan et surtout dans la province du Kouang-si. Des effectifs considérables, équipés et armés à Lang-chéou, ville frontière de cette dernière province, ont déjà envahi le Tonkin par Lang-son, That-khé et Cao-bang. Leurs éclaireurs sont descendus le long du cours du Thai-binh ; on les a vus à Phu-lang-thuong sur le Song-thuong, à Lam sur le Loch-nam ; ils débouchent par toutes les routes des montagnes ; si nous n'y mettons bon ordre, ils envahiront le Delta, et tout sera à recommencer.

Pour faire face à cette nouvelle invasion, le général en chef a formé deux colonnes. L'une, placée sous les ordres du colonel Donnier, partira des Sept-Pagodes, remontera en bateaux le cours du Thaï-binh, puis celui de son affluent, le Loch-nam, et viendra débarquer vers le village de Lam. L'autre, sous les ordres du général Négrier, suivra la route mandarine qui va

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rivière Song-thuong (voy. p. 122). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Bac-ninh à Lang-son et se concentrera à Phu-lang-thuong. Ces colonnes opéreront parallèlement de façon à refouler les Chinois dans les montagnes. Pendant ce mouvement en avant, et pour éviter toute surprise, une troisième troupe, sous les ordres du commandant Mibielle, marchera à égale distance des deux colonnes, en combinant son action de façon à pouvoir se porter immédiatement au secours de celle des deux qui sera le plus menacée.

Il faut en effet procéder avec la plus grande prudence; les renseignements fournis par les espions sont très vagues; les troupes vont opérer dans un pays à peu près inconnu et contre un ennemi dont on ne connaît à l'avance ni la situation, ni l'importance.

Je dois suivre la colonne Négrier. Arrivé à Hanoï le 2 octobre, j'en pars le lendemain matin avec le bataillon du 23e de ligne qui se dirige sur Phu-lang-thuong. Le même jour nous couchons à Dap-cau, où nous recevons, des artilleurs qui tiennent garnison dans ce poste, une cordiale hospitalité. Depuis l'expédition de Bah-ninh, Dap-cau est devenu un centre stratégique important : c'est là que se forment tous les convois de jonques employées au ravitaillement des troupes qui opèrent vers Phu-lang-thuong ou sur le Loch-nam. Les artilleurs ont construit sur le bord de la rivière Song-cau un quai d'embarquement commode; ils ont même fondé un cercle militaire, tenu par un ancien éditeur parisien très connu dans le monde scientifique et qui, à la suite de je ne sais plus quel revers de fortune, est venu échouer dans ce petit poste.

Le 4 octobre au matin, après avoir traversé le Song-cau sur des jonques du pays remorquées par un canot à vapeur, la colonne se remet en marche. Pendant une heure ou deux nous suivons une digue étroite qui s'avance presque en ligne droite à travers des rizières basses et marécageuses. Malgré la saison avancée, il fait un soleil de plomb; l'ardeur de ses rayons est encore augmentée par la réverbération produite sur les nappes d'eau qui nous entourent. Pas un arbre, pas même un buisson pour nous donner un peu d'ombre. Les soldats ploient sous leurs sacs, et de grosses gouttes de sueur ruissellent sur leurs joues bronzées.

Dans l'eau verdâtre et croupissante des mares près desquelles nous passons, poussent de beaux lotus roses dont les fleurs ont 10 centimètres de diamètre et dont les feuilles atteignent jusqu'à 50 centimètres de largeur. Les coulis et les boys cueillent de ces grandes feuilles, et, les tenant par l'extrémité de leurs tiges, ils s'en servent comme de parasols pour s'abriter. Quelques-uns les replient par les bords et se confectionnent ainsi des espèces de bonnets d'une forme gracieuse. Nos hommes ne tardent pas à les imiter; ces larges feuilles charnues placées sous le casque donnent une sensation de fraîcheur délicieuse.

Les Annamites ne laissent pas improductives ces grandes flaques d'eau; à la bonne saison ils y repiquent du riz, qui y pousse fort bien. On voit déjà les paysans qui préparent les prochaines semailles; ils labourent sous une nappe d'eau qui atteint jusqu'à 60 centimètres de hauteur. La charrue y disparaît tout entière : les grands buffles qui la traînent s'enfoncent jusqu'au poitrail dans la vase; dans certains endroits leur tête, ornée de longues cornes, émerge seule à la surface. Le laboureur lui-même a de l'eau jusqu'aux aisselles; c'est pour ainsi dire à tâtons qu'il dirige son attelage.

Il est huit heures du soir quand nous atteignons le bord du Song-thuong en face de Phu-lang-thuong; il est trop tard pour franchir la rivière et nous couchons sur la berge. Le paysage, doucement éclairé par un rayon de lune, est ravissant. Le Song-thuong, qui semble charrier des paillettes d'argent, décrit les courbes les plus gracieuses entre deux rives très boisées sur lesquelles se profile de distance en distance la silhouette de quelques grands arbres. Devant les faisceaux de fusils rangés en ligne, les hommes, éreintés par la marche, dorment étendus de tout leur long dans l'herbe, la tête sur leur sac. Les chevaux sont groupés en avant du camp sous l'œil des sentinelles, qui se promènent baïonnette au canon en inspectant le fleuve.

Le lendemain, aussitôt que le jour paraît, nous traversons le Song-thuong pour aller nous installer à Phu-lang-thuong, où nous devons demeurer un jour. Les deux colonnes du général Négrier et du commandant Mibielle sont réunies dans cette petite bourgade; les rues sont encombrées de troupes et nous avons toutes les peines du monde à nous caser dans les maisons.

Chaque habitation est entourée d'un jardin planté de mûriers, protégé par une haie vive en bambous épineux. Les habitants de cette province pratiquent tous l'élevage des vers à soie; dans la maison où je loge, les indigènes ont abandonné sur le sol une grande quantité de ces vers. Ils sont amassés dans un coin de la chambre en un tas qui mesure 10 centimètres de hauteur; on leur a jeté quelques feuilles de mûrier pour les empêcher de mourir de faim ; ils font en les mangeant un bruit qui s'entend à cinq pas de distance. Ils paraissent très vigoureux et extrêmement voraces.

Dans une autre pièce de la maison, deux petits indigènes sont occupés à dévider des cocons à l'aide d'un système qui m'a paru assez primitif : les cocons sont jetés dans une grande marmite en fonte placée sur trois briques et remplie d'eau bouillante. Un des jeunes ouvriers tourne un dévidoir sur lequel les fils de soie s'enroulent, tandis que l'autre, armé de deux baguettes semblables à celles qui servent aux Annamites pour prendre leur repas, maintient séparés, pendant qu'ils se dévident, les cocons toujours immergés dans l'eau chaude, et empêche qu'ils ne s'embrouillent. A l'aide de ce procédé les indigènes peuvent dévider trois ou quatre cocons à la fois sur le même métier. Les chrysalides débarrassées de leur soie sont soigneusement conservées. Les Tonkinois les mangent frites à l'huile; c'est pour eux un mets de haut goût, qui est très recherché.

Le général Négrier est venu nous rejoindre; le 6 au matin nous quittons Phu-lang-thuong. Notre

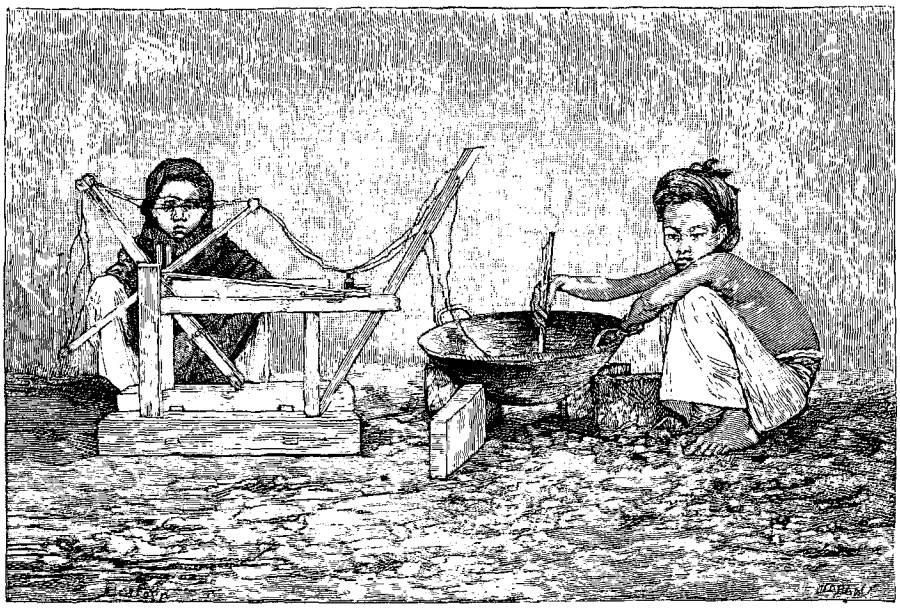
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonne se compose de neuf compagnies d'infanterie de ligne, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois, de deux batteries d'artillerie et de quelques chasseurs d'Afrique, en tout 1 500 hommes environ.

Nous prenons la route mandarine qui conduit vers Lang-son. De Phu-lang-thuong à Kep, cette route est large et facile; mais nous n'avançons qu'avec prudence, car l'ennemi est signalé par les éclaireurs. Cependant la journée se passe sans que nous ayons rien aperçu de suspect, et le soir nous bivouaquons à l'embranchement d'un chemin de montagne qui se dirige vers Bao-loc, à l'est de la route mandarine.

A l'endroit même où la colonne est arrêtée, se trouve un marché comme on en rencontre souvent dans la campagne annamite. Au Tonkin une commune comprend la plupart du temps plusieurs hameaux, qui sont quelquefois assez éloignés les uns des autres; le marché de la commune peut être construit sur un point situé à égale distance des hameaux et par conséquent en pleine campagne; dans ce cas on ne fait pas grande dépense pour le bâtir : les constructions se réduisent à une douzaine de petits toits en paille reposant chacun sur quatre pieux; mais pour être primitifs ces abris n'en sont pas moins très appréciables, et nous nous entassons pêle-mêle sous les paillotes, qui nous protégeront au moins contre la rosée de la nuit.

Le lendemain 7, laissant à la bifurcation des deux routes les bagages et le convoi, qui pourraient embarrasser les mouvements des troupes, nous nous engageons à la file indienne sur une série de petites digues qui courent au milieu des rizières dans la direction de Bao-loc. Je monte un grand cheval blanc venu de France qui ne se meut que difficilement sur ce terrain nouveau pour lui. A chaque instant je suis obligé de



Petits indigènes dévidant des cocons. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

descendre et de prendre ma monture par la bride. Après toutes sortes d'efforts et après avoir pataugé pendant deux grandes heures, nous finissons par sortir des mares et des champs de riz et par atteindre un terrain sec mais accidenté et couvert de grandes herbes au milieu desquelles nous disparaissons jusqu'au cou et où nous avons peine à nous frayer un passage. Le soleil est plus ardent que jamais; des soldats empêtrés dans les broussailles, au milieu desquelles ils ont mille peines à se mouvoir, sont haletants et couverts de sueur. Malgré leur énergie, ils commencent à ralentir le pas et à fléchir sous le poids de leurs sacs et de leurs cartouches.

Tout à coup des coups de feu retentissent à l'avant-garde; c'est l'ennemi qui a pris le contact; on crie de toutes parts : « En avant! » Les officiers augmentent encore l'allure, et les soldats, comme galvanisés par l'approche de la lutte, font un suprême effort pour arriver plus vite.

Heureusement ce n'était qu'une fausse alerte; l'ennemi, après avoir reçu nos premiers coups de fusil, a pris la fuite dans la direction de Kep; mais quand les compagnies, enfin arrivées sur un terrain découvert, se mettent à se compter, beaucoup d'hommes manquent à l'appel. Épuisés par la chaleur et par les fatigues de la route, ils se sont affaissés au milieu des hautes herbes, où ils sont restés comme ensevelis. Il faut se hâter de voler à leur secours : étendus sur ce sol surchauffé, au milieu de ces broussailles où l'air ne circule pas, ils sont voués à une mort certaine si l'on ne se hâte de les enlever.

Pendant que les troupes font halte à l'ombre, je retourne en arrière avec un certain nombre de coulis portant des brancards ouverts. Toute la route suivie par la colonne à travers cette plaine funeste est comme jalonnée par les corps inertes des malheureux soldats frappés par le soleil. Nous en relevons quarante ou

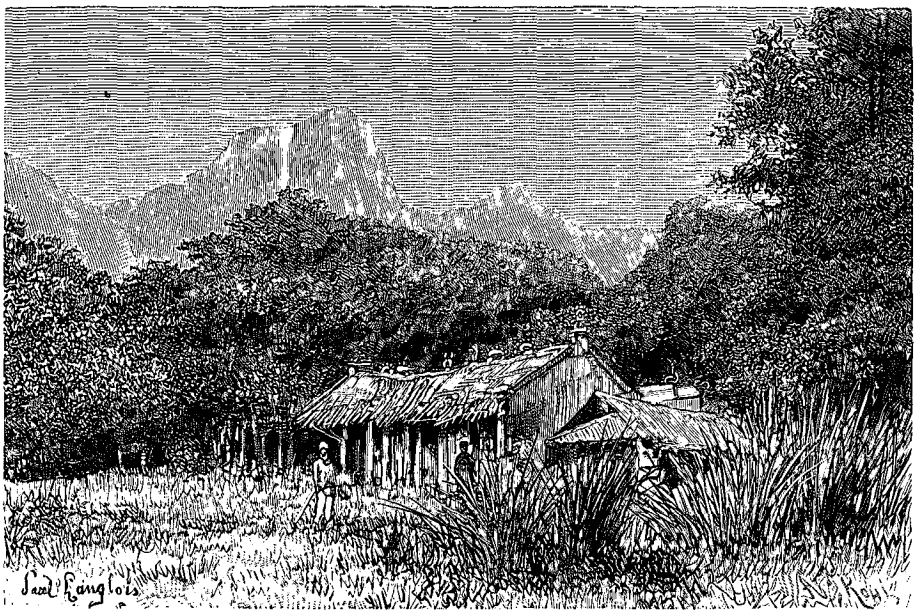
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinquante, respirant à peine, que je fais transporter aussi rapidement que possible dans une petite pagode bâtie sur une hauteur. Nous éventrons à coups de pioche les murs de la pagode pour faciliter l'arrivée de l'air; les malades sont étendus sur des lits annamites en bambous, où des soins leur sont prodigués. Peu à peu ils reviennent à eux; nous n'en aurons laissé aucun dans la broussaille; mais il était temps d'en sortir.

Vers le soir nos malades sont suffisamment rétablis pour pouvoir suivre à pied la colonne, à l'exception de cinq ou six d'entre eux que nous ramenons en civière. Nous revenons sur nos pas pour regagner la route mandarine et retrouver notre convoi, que nous avons laissé au marché de Yen-lé; mais la nuit nous surprend dans les rizières, et le général Négrier, redoutant les inconvénients d'une marche dans l'obscurité à travers ces fondrières, nous fait faire halte au milieu d'un champ de riz, où nous bivouaquons en attendant le jour.

Dès l'aube nous nous remettons en route : les hommes ont à peine le temps de boucler leur sac; ils mangent en marchant un morceau de biscuit arrosé d'un peu de café. L'ennemi est tout près, dans le village de Kep; il s'agit d'aller vite et de tomber sur lui sans qu'il s'en doute.

Dès qu'elles sont engagées sur la route mandarine, les troupes prennent la formation de combat : deux compagnies du 111e de ligne partent en avant, précédées par quelques chasseurs d'Afrique. A peine ont-elles dépassé deux petits mamelons qui bordent le chemin à droite et à gauche et qui jusque-là leur avaient masqué la vue, qu'elles aperçoivent tout à coup, à moins de 500 mètres, les positions ennemies; c'est d'abord le village de Kep, entouré d'un mur en terre percé de créneaux, flanqué à l'est par une redoute fortifiée et à l'ouest par un petit enclos couvert de bouquets de bambous et de hautes herbes. La route passe au milieu de cet enclos, devant lequel les Chinois ont dressé une forte barricade en terre. En arrière du village et à un kilomètre environ de cette première ligne de défense, l'ennemi en a établi une seconde, appuyée à droite sur le village de Cham, et comprenant une série de fortins et de pagodes fortifiées au-dessus desquelles flottent de nombreux étendards.

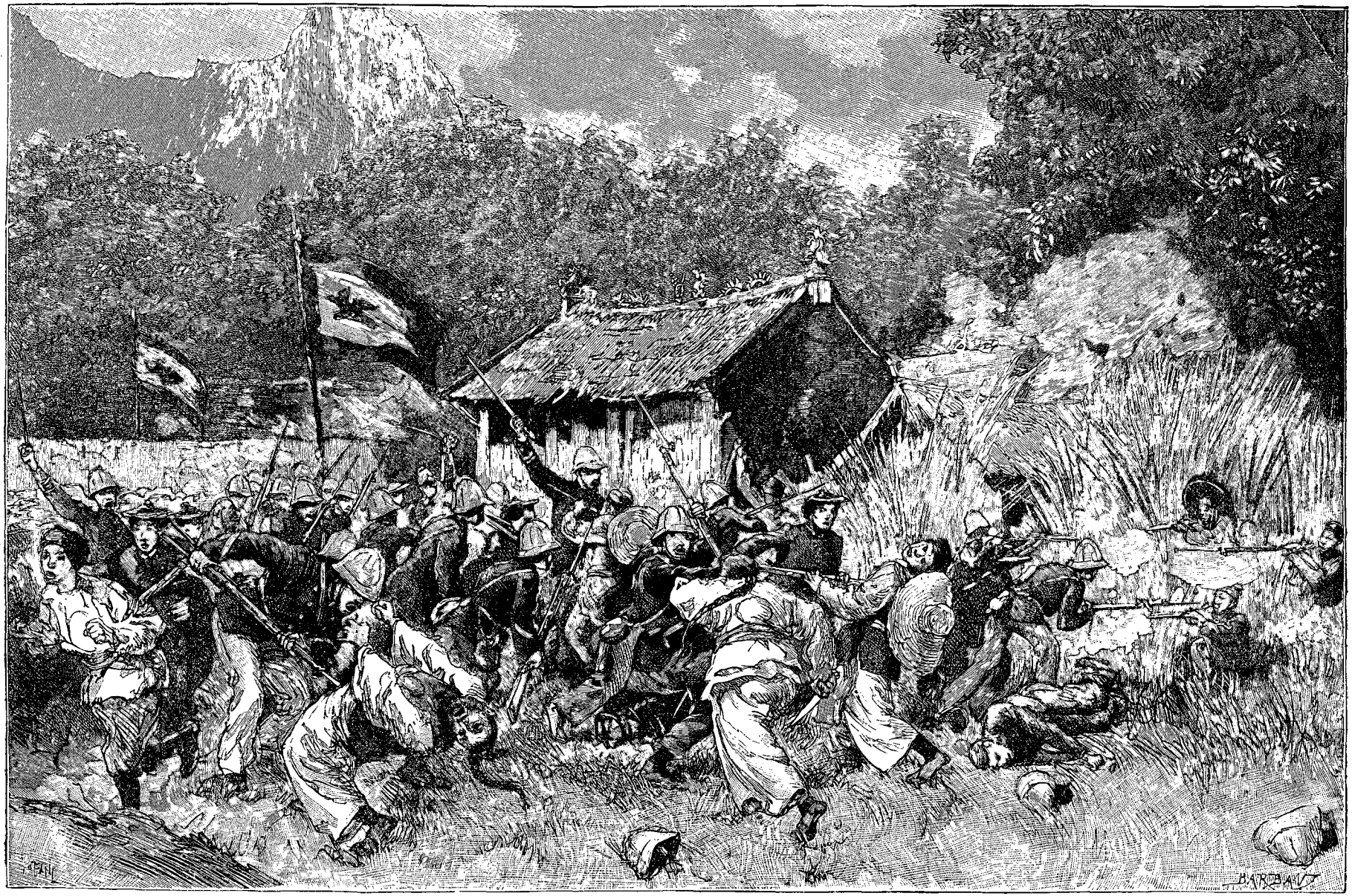


Petite pagode où les malades ont été recueillis. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Au moment où nos troupes d'avant-garde débouchent entre les mamelons qui les masquaient, quelques soldats chinois sont occupés à garder des mulets dans le petit enclos qui avoisine le village. Surpris à l'improviste, ils fuient en chassant leurs animaux devant eux et en nous saluant de coups de fusil, dont l'un atteint à la jambe le lieutenant Berge, officier d'ordonnance du général. Les compagnies du 111e s'élancent alors au pas de charge; culbutant les Chinois qui occupent l'enclos de bambous et passant à gauche du village, elles balayent la route mandarine jusqu'à une petite pagode située au nord de Kep. Grâce à cette pointe hardie, le village est entouré de trois côtés par nos troupes, au nord, à l'ouest et au sud.

Pendant ce temps, le gros de la colonne arrive au niveau des monticules, d'où l'on a vue sur les positions ennemies. L'artillerie s'installe rapidement sur le mamelon de gauche et foudroie le village; on voit les obus tomber au milieu des maisons; tous les coups portent; l'incendie éclate de toutes parts, toutes les cases sont en feu; leurs parois de bambous éclatent et crépitent comme des pièces d'artifice. Rapidement le général Négrier porte les deux dernières compagnies du 111e au secours de leurs camarades engagés sur la route mandarine, puis il envoie, pour achever de cerner le village, deux compagnies du 23e chargées de con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat corps à corps dans le village de Kep (voy. p. 126). — Composition de Tofani, d'après des photographies et les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tourner Kep par le côté est. Il était temps : pendant que l'effort de nos soldats se portait tout entier sur le village, les troupes chinoises de deuxième ligne qui occupaient la série de redoutes et de pagodes situées à 1000 mètres en arrière de Kep se formaient en deux fortes colonnes qui essayaient de tourner le village et nos positions, l'une par le côté est et l'autre par le côté ouest. La première de ces colonnes vient se heurter contre le 23e, qui exécute le même mouvement en sens inverse; après un engagement court mais meurtrier dans un terrain coupé par les bois et les hautes herbes, les Chinois, refoulés, se débandent et prennent la fuite; mais la deuxième colonne ennemie, beaucoup mieux conduite, réalise presque son mouvement tournant. Profitant habilement de tous les accidents de terrain, se masquant derrière chaque bouquet de bambous, marchant à demi courbés dans les hautes herbes, rampant au milieu des touffes de riz sans presque les déplacer, les Chinois arrivent, sans être aperçus, jusqu'au pied du mamelon occupé par l'artillerie. Tout à coup nous les voyons se dresser à moins de 150 mètres des pièces et escalader la rampe en poussant des hurlements de bêtes fauves. Les artilleurs n'ont que le temps de tourner leurs canons; ils tirent dans le tas à mitraille pendant que deux compagnies du 143e postées dans le voisinage exécutent des feux rapides sur les assaillants.

Fauchés par une grêle de projectiles tirés presque à bout portant, les Chinois tiennent bon pendant dix minutes; on les voit bondir dans les hautes herbes, essayer de gravir la pente, puis tomber foudroyés. Écrasés par la mitraille, ils finissent par se replier, laissant sur le terrain les trois quarts de leurs hommes, dont les cadavres disparaissent entre les touffes de riz. Un de leurs derniers coups de feu frappe à la jambe le général Négrier, qui, debout sur le mamelon de l'artillerie, surveillait le combat.

Le mouvement offensif des deux colonnes ennemies venues de la seconde ligne a donc échoué, mais Kep tient toujours, malgré les flammes qui dévorent ses maisons, malgré la grêle d'obus qui tombe au milieu de ses défenseurs : on entend dans le village l'appel répété des grandes trompes chinoises dont les sons rauques et prolongés, se succédant à intervalles très courts, font un effet lugubre au milieu des crépitements de l'incendie et du fracas de la fusillade. Deux fois les compagnies du 111e tentent d'escalader le mur d'enceinte qui avoisine la porte sud: deux fois elles sont fusillées à bout portant par les défenseurs du village. Nos soldats, excités par un soleil brûlant et par l'ardeur de la lutte, répondent par des cris de rage aux hurlements des Chinois; nos blessés jonchent le petit enclos entrecoupé de bouquets de bambous qui avoisine le rempart du côté de l'attaque; mais la chaleur étouffante qui règne dans le chemin creux transformé en fournaise par le soleil de midi fait encore plus de victimes que les balles chinoises parmi nos hommes épuisés, qui combattent à jeun depuis bientôt trois heures.

La digue qui va du mamelon de l'artillerie au village passe entre deux larges mares qu'il est impossible de tourner. J'ai mille peines à entraîner les coulis qui portent les brancards d'ambulance sur ce chemin découvert balayé constamment par les feux de l'ennemi. Ces poltrons font trois pas en avant en rasant le sol, puis, jetant leurs brancards, ils reviennent vivement en arrière pour se terrer dans la rizière en tremblant de tous leurs membres. C'est une misère d'être obligé d'employer de pareils auxiliaires; je mets plus de 20 minutes pour leur faire parcourir les 100 mètres qui nous séparent des fossés du village. Une fois à l'abri derrière le rideau de bambous, ils se tranquillisent un peu; mais comment les faire sortir de là pour retourner en arrière? Les quatre premiers que je renvoie portant un blessé sur leur civière ne font pas dix pas sans recevoir des coups de fusil; les deux brancardiers de tête sont foudroyés; les deux autres se sauvent en hurlant, abandonnant leur blessé sur le bord de la route; mon grand cheval blanc sert de cible aux Chinois; il vient de s'abattre avec une balle en plein poitrail. Impossible de continuer ainsi : il vaut mieux coucher les blessés avec leur sac sous la tête dans le petit enclos de bambous, où ils resteront tout au moins invisibles à l'ennemi.

Mais cet enclos est en contre-bas; le soleil y tombe d'aplomb; les blessés y sont comme dans une fournaise; quelques-uns, pris de délire furieux, se dressent debout sur leurs jambes brisées. Le commandant Chapuis du 23e vient d'être frappé d'insolation. Moi-même je sens ma tête prête à éclater sous ce soleil de feu.

L'artillerie a fait une brèche énorme à la porte sud du village; les clairons sonnent de toutes parts l'assaut; nos soldats sont dans la place. Pour comble de bonheur le ciel se couvre et une petite pluie fine vient nous apporter un peu de fraîcheur.

Les Chinois, cernés de toutes parts, font une résistance désespérée : se sentant perdus, ils veulent vendre chèrement leur vie. Maintenant Français et Pavillons-Noirs se sont rejoints; ils luttent corps à corps entre les maisons en feu, au milieu des grandes broussailles, plus hautes que les hommes, qui poussent à l'entour du village. Le capitaine Kerdrain a la tête fendue par trois coups de lance; un soldat a le cou scié par un Chinois; le commandant Godard, qui a déchargé son revolver, est aux prises avec un Pavillon-Noir qu'il crible de coups de canne. Enfin la redoute, dernier centre de résistance de l'ennemi, est emportée d'assaut; les Chinois, vaincus, fuient en hurlant, salués par les derniers coups de fusil. A trois heures du soir tout est fini; les troupes, à jeun depuis le matin, se sont battues sans interruption pendant cinq heures; les Chinois ont laissé sur le terrain plus de 600 cadavres; dans certains endroits où la lutte a été vive, ils sont entassés en si grand nombre qu'ils obstruent le chemin.

Kep était un des centres de concentration de l'armée chinoise du Kouang-si; les Célestes y avaient accu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mulé des munitions et des approvisionnements de toutes sortes. Nous trouvons dans les pagodes du village, qui servaient d'habitations aux chefs ennemis, de riches costumes chinois, de l'argent, des étoffes précieuses, des uniformes de mandarin et aussi des tentes, des vêtements ayant appartenu aux officiers français qui, le mois précédent, ont fait partie de la malheureuse colonne de Lang-son commandée par le colonel Dugenne. Grâce au général Négrier, nos morts de Bac-lé sont bien vengés.

Nous payons nous-mêmes notre victoire assez cher; la vigoureuse résistance des Chinois nous coûte 32 Français tués et 61 blessés, sans compter ceux qui, pendant la lutte, ont succombé aux coups de chaleur. Nous venons de retrouver le corps du capitaine Planté, frappé d'une balle en plein front en escaladant une barricade à la tête de sa compagnie; nous l'avons placé sur l'herbe à côté du brave colonel Chappuis, foudroyé par le soleil au moment où il commandait l'assaut. Le soir nous nous réunissons tous pour rendre les derniers devoirs à ces deux héros morts pour la patrie. On leur a construit à grand'peine des cercueils avec des planches de caisses vides prises au convoi; on les y a couchés dans un linceul aux trois couleurs de France, fait en cousant ensemble trois drapeaux pris aux Chinois.

L'ambulance a été établie dans une pagode bâtie sur une hauteur, au sud-est du champ de bataille. Au fur et à mesure que les blessés y arrivent, ils sont couchés côte à côte, sur de la paille de riz, dans une immense salle qui occupe toute la longueur du bâtiment. Les pansements sont soigneusement visités; les médecins extraient les balles et placent les premiers appareils à la lueur de deux bougies. Il est près de



Halte près d'une pagode. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

minuit quand toutes ces opérations sont terminées; comme il faut que chacun de nous prenne un peu de repos, nous nous relayerons à tour de rôle pour veiller le reste de la nuit.

Quand je prends mon tour de garde, l'immense salle n'est plus éclairée que par la lueur douteuse de deux lanternes de marine fixées au plafond par des cordes; presque tous les blessés dorment d'un sommeil lourd; je distingue à peine dans la pénombre les contours de leurs corps dissimulés sous des couvertures grises; de temps en temps, l'un d'eux se dresse sur le coude pour me crier : « A boire! » sur un ton bas et monotone qui ressemble à une plainte. Tout est calme au dehors; sur l'immense étendue de ce champ de bataille jonché de cadavres, on n'entend que le bruit strident et monotone des cigales ou le qui-vive des hommes de garde qui va se répercutant le long du cordon des sentinelles, diminuant d'intensité au fur et à mesure qu'il s'éloigne dans la nuit. Quelle chose triste que la guerre quand on la voit ainsi! J'aurai toute ma vie présente à la mémoire l'impression lugubre de ma nuit de veille dans cette grande salle de pagode encombrée de blessés.

Le lendemain au jour, nous faisons nos préparatifs de départ. Tous les malades doivent être ramenés à à Phu-lang-thuong, où ils seront mieux placés pour recevoir les soins que réclame leur état. Les moyens de transport dont nous disposons sont absolument insuffisants. Nous n'avons apporté qu'un petit nombre de brancards, et presque tous nos coulis ont pris la fuite pendant la nuit. Le général a envoyé un exprès à Phu-lang-thuong pour avoir d'autres porteurs. En attendant, les infirmiers fabriquent avec des bambous et des toiles de tente une cinquantaine de civières improvisées.

La matinée se passe à attendre nos coulis. Vers midi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous voyons arriver une troupe nombreuse de jeunes femmes encadrées par des soldats du bataillon d'Afrique qui les escortent d'un air joyeux.

Le médecin en chef interpelle du plus loin qu'il l'aperçoit l'officier qui commande l'escorte : « Eh ! grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse de pareils auxiliaires ?

— Ne vous fachez pas, docteur, dit le lieutenant en riant ; nous avons fait ce que nous avons pu : mes hommes ont battu tous les villages aux environs de Phu-lang-thuong sans pouvoir mettre la main sur un seul couli. Heureusement les femmes étaient restées sans méfiance pour garder les maisons ; vous savez qu'elles sont habituées à porter des charges aussi lourdes que les hommes ; j'ai pensé qu'elles feraient tout aussi bien notre affaire et je les ai amenées faute de mieux. »

Quand on se met en route, l'ambulance, avec ses cinquante brancards rangés à la file indienne, s'étend sur une longueur de plus d'un kilomètre. En tête, le général Négrier, dont la jambe blessée est entourée de bandelettes, est porté par quatre vigoureuses congaies sur une espèce de chaise où il se tient assis. Les officiers et les soldats blessés viennent ensuite ; ils ont chacun pour se préserver du soleil un petit parasol chinois en papier huilé pris à Kep sur les Pavillons-Noirs, qui en étaient tous pourvus. Les Célestes ne voyagent jamais sans cela : le parapluie comme l'éventail fait partie intégrante de l'équipement du soldat chinois.

Toutes ces femmes qui transportent les blessés, tous ces parasols ouverts au-dessus des brancards, donnent



Les boys prenant le thé. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

à notre ambulance en marche un aspect original et pittoresque.

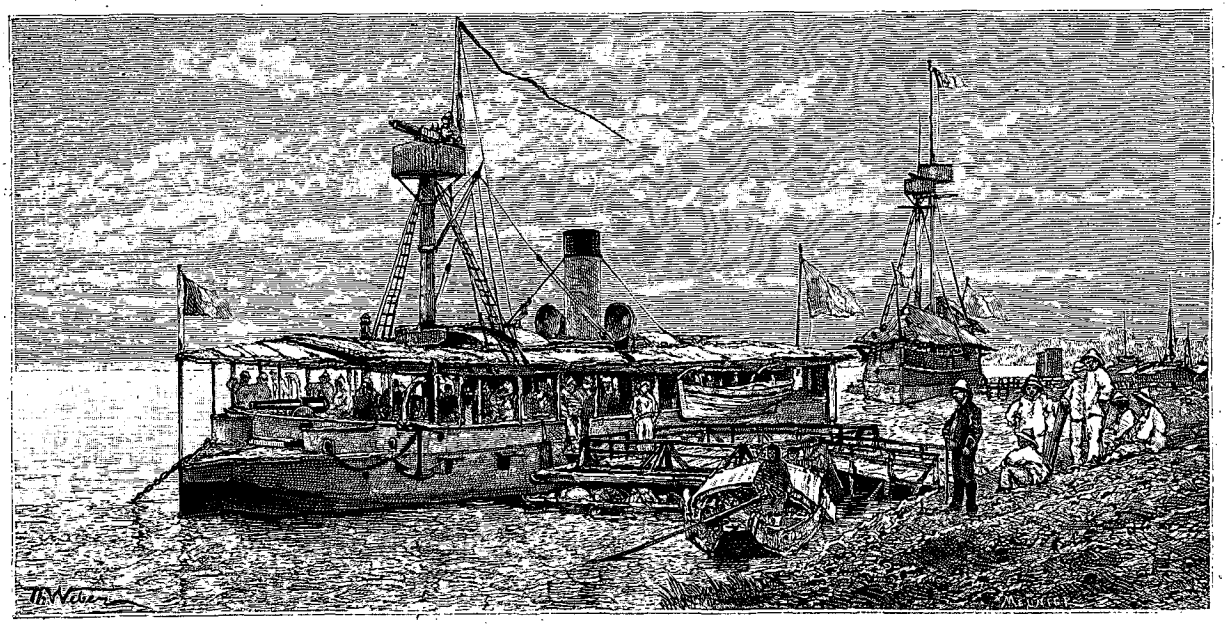
Nous faisons halte vers midi à côté d'une jolie pagode située sur le bord de la route ; nos blessés pourront y passer à l'ombre les heures chaudes du jour. Je m'installe sur l'herbe pour faire la sieste, mais il m'est impossible de dormir ; derrière moi, de l'autre côté du mur, j'entends une conversation joyeuse entremêlée d'éclats de rire qui n'en finissent plus : quatre petits vagabonds à demi nus, qui nous suivent depuis Hanoï et que nous avons commis à la garde de nos chevaux, se sont installés pour festiner sous le toit de la pagode ; ils ont étalé devant eux de belles pipes, une théière et des tasses en fine porcelaine qu'ils ont pillées à Kep dans les bagages de l'ennemi ; ils sont en train de faire bombance avec le tabac et le thé dérobés aux Chinois. Ils ne m'ont pas aperçu et ils font les mines les plus drôles du monde en prenant leur thé et en tirant des bouffées de leurs grandes pipes. Un *quos ego* énergique que je leur lance depuis mon mur met fin à cette belle fête et les fait détaler à travers les hautes herbes comme une volée de pierrots.

Le temps, si beau tout à l'heure, s'assombrit tout à coup : le soleil se cache sous d'épais nuages noirs, et au moment où nous nous remettons en marche il tombe une petite pluie fine qui dégénère rapidement en un véritable déluge. Nous sommes complètement inondés quand nous rentrons à Phu-lang-thuong à la nuit tombante et à la lueur des torches.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Embarquement sur la rivière Claire. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXV

Brusque départ pour la rivière Claire. — Sinistres épaves. — Une léproserie. — Les villages flottants. — Navigation difficile. — Échoués. — Duplicité des interprètes. — Un atelier de forgeron. — Singulier remède contre les piqûres de guêpes. — Un courrier et son bateau. — Le marché de Lang-sao. — Magiciens et sorciers. — Cham. — Le serpent-ver. — L'aréquier. — Giom. — La variole.

« Tiens! c'est vous, docteur! D'où venez-vous?

— De Phu-lang-thuong, mon général.

— Et vous êtes arrivé...?

— A l'instant même, par le bateau qui vient d'accoster.

— Vous tombez bien : j'ai besoin d'un médecin pour accompagner une colonne qui va remonter la rivière Claire.

— A vos ordres, mon général. Quand faut-il que je parte?

— Dans un quart d'heure, sur cette canonnière qui est sur le point d'appareiller. »

C'est ainsi que, arrivé à Hanoï avec l'espoir d'y demeurer un bon mois pour me refaire de mes fatigues dans les délices de la Capoue tonkinoise, j'en repars aujourd'hui, 2 décembre, un quart d'heure après mon arrivée, pour une destination à peu près inconnue.

Pendant que le bateau remonte à toute vapeur le fleuve Rouge, je regarde vaguement les villages succéder aux villages sur ces rives plates et monotones que je connais déjà; je songe à tout le chemin que j'ai parcouru depuis que je suis en pays tonkinois, et mes courses ininterrompues du nord au sud, de l'est à l'ouest, me font l'effet des allées et venues d'une balle que deux joueurs se lancent l'un à l'autre sans s'arrêter.

Je suis tiré de mes réflexions par une exclamation du capitaine du bateau, qui, depuis un instant, se promène de long en large devant sa cabine. Il me montre du doigt trois petits points noirs qui flottent sur l'eau. Ces points augmentent de dimension au fur et à mesure qu'ils se rapprochent; on dirait maintenant trois paquets entraînés par le courant. Je me penche, pour mieux voir, au-dessus du bordage quand nous passons près d'eux. Horreur! ce sont des cadavres atrocement mutilés. Il y a deux hommes et une femme; les hommes, empalés dans un pieu qui leur sort par la bouche, ont leurs mains et leurs pieds coupés et attachés sur la poitrine par une corde qui fait le tour de leur cou comme un collier. Les bourreaux ont tailladé les seins de la femme et, par dérision sans doute, en ont fixé un morceau dans

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa bouche. Les corps, ballonnés par l'eau, sont horribles à voir; les longs cheveux, détachés et épars, flottent autour d'eux à la surface. Les remous des vagues communiquent à ces cadavres des mouvements de va-et-vient grotesques; une troupe de corbeaux perchés sur ces sinistres épaves s'acharnent du bec et des ongles sur les orbites déjà vides.

« Voilà encore trois malheureuses victimes des pirates et des Pavillons-Noirs, me dit le capitaine : ce qu'on rencontre de cadavres depuis quelque temps en naviguant dans les arroyos est inimaginable; il ne se passe guère de jour où mes yeux ne soient attristés par un pareil spectacle. Avant-hier j'ai vu quatre corps qu'un même pieu traversait par le milieu comme une brochette d'alouettes. Ceux que nous venons de rencontrer descendent probablement de la rivière Claire, où nous allons. Il n'y a pas longtemps que le colonel Duchesne a infligé une sanglante défaite aux bandits chinois venus du Yunnan pour tenter d'enlever notre petite garnison de Tuyen-quan. Mais leurs bandes, toutes dispersées qu'elles sont, tiennent encore la campagne le long de la rivière Claire. On ne peut envoyer à Tuyen-quan un seul convoi de vivres sans le faire accompagner par une forte escorte, de peur qu'il ne soit pillé. La colonne dont vous faites partie a précisément pour but d'escorter un de ces convois. »

Nous arrivons à Sontay à trois heures du soir. Nous devons y embarquer la compagnie de tirailleurs algériens et la section d'artillerie de marine qui forment l'effectif de notre colonne. En attendant que cet embarquement s'effectue, le résident de Sontay, qui est venu nous visiter à bord, me propose de l'accompagner à un village de lépreux, situé tout près de là. J'accepte avec d'autant plus d'empressement que j'ai souvent entendu parler depuis mon arrivée au Tonkin des léproseries indigènes sans avoir eu jamais l'occasion d'en visiter une seule.

« Ma visite a été annoncée, me dit le résident; vous allez voir les principaux notables venir à notre rencontre; regardez-les bien, c'est un véritable musée pathologique, et vous en serez étonné, malgré l'habitude que vous avez de ces sortes de spectacles. »

En effet, par une ouverture de la grande haie de bambous qui s'étend comme un rideau vert devant les petites cases du village, je vois surgir la plus étrange collection de difformités et d'horreurs qu'il m'ait encore été donné de contempler. Des êtres hideux et comme rabougris s'avancent, les uns en boitant, les autres en rampant sur les mains et sur les genoux; leur visage est boursouflé, rempli de plaques livides, d'ulcérations saignantes, de grosses élevures rougeâtres; la peau qui le recouvre, devenue épaisse et comme durcie, a perdu sa souplesse, si bien que les traits se sont immobilisés en une sorte de masque rigide, effrayant et grotesque tout à la fois et qui n'a plus rien d'humain. Les membres amaigris sont convulsés, tordus; les doigts des mains, dont la lèpre a rongé les extrémités, se sont recourbés comme des griffes.

Accompagnés de ce cortège, digne du pinceau de Jacques Callot, nous entrons dans le village. Le cadre répond au tableau : de chaque côté des rues malpropres, boueuses, encombrées de détritus de toutes sortes, sont rangées de petites cases basses comme des chenils, où l'on ne peut pénétrer qu'en se courbant en deux; des enfants demi-nus, à la peau livide, aux yeux noirs cerclés par la misère, se vautrent sur le sol, en compagnie de hideux petits porcs. Un peu de paille de riz jetée dans un coin représente le grabat sur lequel couchent pêle-mêle tous les membres de la famille. Malgré cette promiscuité, aucun des enfants que j'ai examinés ne m'a montré trace de l'affreuse maladie. J'ai trouvé également dans les cabanes des jeunes femmes qui allaitaient leurs nourrissons et qui ne m'ont pas non plus semblé malades. La lèpre ne se communique donc pas aussi facilement qu'on pourrait le supposer. Pourtant les Annamites la considèrent comme contagieuse, et c'est pour cette raison qu'ils isolent les lépreux dans certains villages déterminés qu'il leur est défendu de quitter. Ces villages sont dégrevés de tout impôt, et comme les malheureux qui les occupent ne peuvent travailler pour vivre, le gouvernement leur alloue à différentes époques une quantité de riz tout juste nécessaire pour les empêcher de mourir de faim.

La lèpre est une maladie assez commune au Tonkin; les provinces où elle se montre le plus fréquemment ont chacune une léproserie, qui presque toujours est établie dans le voisinage du chef-lieu, pour faciliter la surveillance. Depuis la guerre, les malheureux lépreux ont été un peu délaissés. Les fonctionnaires indigènes, préoccupés par des affaires plus pressantes, ont oublié souvent de leur faire parvenir les maigres subsides qui les aidaient à prolonger leur misérable vie. Il y eut alors dans les léproseries une mortalité effrayante, et comme les mandarins s'étaient relâchés dans leur surveillance, les lépreux qui ont survécu se sont répandus dans les villages environnants pour mendier.

Il en est résulté des abus, contre lesquels il a bien fallu sévir : exploitant la répugnance qu'ils inspiraient, les lépreux parcouraient en bandes les marchés et les rues, s'arrêtant pour tendre la main devant chaque boutique. Quand on leur refusait l'aumône, ou même lorsqu'ils jugeaient cette aumône insuffisante, ils se vengeaient en plongeant la main dans un panier de légumes ou de fruits. Ces fruits et ces légumes étaient alors perdus pour le marchand, qui n'avait d'autre ressource que de les jeter ou de les leur abandonner. Personne n'aurait voulu acheter des provisions souillées par le contact impur d'un lépreux.

Un de nos boys m'a raconté à ce sujet une histoire curieuse : Un mandarin de haut rang devait, pour célébrer un anniversaire, offrir à ses ancêtres un grand sacrifice, suivi, comme c'est l'habitude, d'un plantureux festin auquel tous les membres de sa famille avaient été conviés. Ayant eu connaissance de la cérémonie, le chef de la léproserie voisine se présenta au fonction-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naire et lui demanda de faire à cette occasion une aumône à son village. Sur le refus brutal du mandarin, le lépreux se retira sans insister; mais pendant que les convives étaient à la pagode, il revint suivi d'une foule de ses administrés, s'installa avec eux dans la salle du festin, goûta à tous les plats, qui, suivant l'usage, étaient déjà tout préparés et dressés sur les tables. Lorsque les invités revinrent et qu'ils virent tous ces mendiants assis à leur place, ils s'enfuirent pour ne pas être touchés par eux et abandonnèrent le repas, qui fut entièrement consommé par les lépreux.

Le lendemain, dès qu'il fait jour, nous levons l'ancre et nous continuons à remonter le fleuve Rouge; vers les huit heures du matin nous sommes en vue de Bac-hat, au confluent de la rivière Claire. Aussitôt engagés dans cette rivière, nous voyons l'eau changer brusquement d'aspect : de rouge et de limoneuse qu'elle était, elle devient extrêmement limpide et si transparente qu'on distingue le fond, composé de galets et de gravier. Le nom de rivière Claire est donc tout à fait justifié; les Annamites appellent ce cours d'eau le *Song-ca*.

Le Song-ca atteint à son embouchure une largeur de 350 mètres; au moment des hautes eaux, les canonnières peuvent le remonter à la rigueur jusqu'à Tuyen-quan; mais, à l'époque où nous sommes, la navigation est beaucoup plus difficile. A deux ou trois milles de l'embouchure, le bateau commence à ralentir son allure; il n'avance plus qu'avec prudence, en sondant à chaque instant les fonds. De temps en temps on stoppe pour chercher la passe. Le commandant du bateau a l'ordre de nous mener le plus loin possible et, dès qu'il ne pourra plus avancer, de nous laisser sur la berge, pour retourner à Hanoï pendant que nous gagnerons



Embouchure de la rivière Claire. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Phu-doan par terre en suivant la rive du Song-ca.

Avant de s'engager dans la rivière Claire, le cuisinier chinois a eu soin de puiser au fleuve Rouge une grande jarre d'eau pour la table. L'eau de la rivière Claire jouit d'une réputation détestable parmi les Tonkinois : ils prétendent qu'elle donne la colique et qu'elle peut occasionner des empoisonnements. Je me demande si cette opinion n'a pas pour point de départ ce fait que le Song-ca passe, dans la première partie de son trajet, au milieu d'une contrée qu'on dit fort riche en minerais de toutes espèces et principalement en filons de cuivre arsenical. J'ai remarqué d'ailleurs que plus une eau est boueuse et plus elle est estimée des Annamites. Ils préféreront de beaucoup l'eau limoneuse de leur fleuve Rouge à celle qu'ils pourraient puiser dans une source plus limpide. Ils apportent aussi une très grande attention à la température de leur boisson : ils ne peuvent pas sentir l'eau fraîche, qui pour eux est la source de beaucoup de maladies; ils ne boivent que de l'eau tiède, par hygiène et par goût, et ils s'étonnent de nous voir mettre de la glace dans nos verres.

Si l'eau de la rivière Claire était mauvaise, ses poissons ne jouiraient pas parmi les Annamites d'une réputation aussi justifiée; on y pêche entre autres une variété de carpe dont le goût fin et délicat se rapproche de celui de la truite; elle est si prisée des Tonkinois qu'ils l'achètent fort cher, de sorte qu'elle ne peut guère figurer que sur la table des mandarins ou du roi.

Dans la région du Song-ca, les pêcheurs habitent sur l'eau, dans des maisons en bambous construites sur des radeaux. A chaque instant notre bateau croise des agglomérations de ces petites maisons réunies au nombre d'une vingtaine sur un point du fleuve pour former un véritable village flottant. Ces villages, dont l'aspect est des plus pittoresques, sont administrés, comme ceux bâtis en terre ferme, par un maire et par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un conseil des notables; leurs habitants payent l'impôt. Chaque famille a son radeau, long de 5 mètres environ et large de 3; sur ce radeau s'élève une case rectangulaire haute de 2 mètres, dont les parois sont faites avec un grossier treillis de bambous et dont le toit est recouvert d'une couche imperméable de feuilles de palmiers. La surface du radeau est plus grande que celle de la maison, si bien qu'il existe tout autour de cette dernière un petit parapet sur lequel on peut circuler facilement. C'est là que la famille du pêcheur s'installe pour prendre le frais après le travail de la journée.

Dans chacune des parois de la case est ménagée une ouverture qui sert à la fois de porte et de fenêtre et qui peut être fermée à volonté par un volet qu'on maintient relevé à l'aide de deux piquets. A l'intérieur, l'habitation est ordinairement divisée par une cloison transversale en deux compartiments inégaux, dont le plus grand sert de logement pour la famille et dont le plus petit est aménagé pour y faire la cuisine. Le foyer, placé au milieu de la chambre, y repose sur une épaisse couche de terre gâchée. Ces pauvres demeures n'ont d'autres ornements que les grands filets de pêche accrochés à la muraille, la marmite en cuivre qui sert à cuire le riz, et les deux ou trois tasses en porcelaine commune dans lesquelles la famille prend son repas de chaque jour; quatre ou cinq marmots crasseux grouillent dans chacune d'elles; plus l'Annamite est pauvre et plus il a d'enfants; il soigne sa progéniture comme un capital: ces enfants fourniront plus tard par leur travail une source de revenus.

Tous les radeaux sont réunis les uns aux autres par des liens de rotin sur lesquels sont jetés de petits ponts en bambous; on peut ainsi aller d'une maison à l'autre. Quand le village flottant est très important, les maisons sont rangées sur deux ou trois lignes parallèles qui constituent de véritables rues. En général, il y a dans chaque agglomération une case plus spacieuse et mieux construite que les autres : c'est la maison commune.

Les villages flottants s'établissent dans les endroits de la rivière les plus favorables pour la pêche. Quand le poisson commence à se faire rare dans la région qu'ils exploitent, les notables se réunissent et décident qu'ils changeront d'emplacement. Au jour dit, on détache les radeaux, après avoir enlevé les petits ponts de bambous qui les réunissent les uns aux autres. La maison du chef du village prend la tête; toutes les autres suivent en descendant le cours de l'eau jusqu'à ce qu'on ait trouvé un emplacement convenable. Alors le chef fait faire halte et fixe la place de chacun; on arrête les radeaux en enfonçant dans le lit de la rivière de grands bambous auxquels on les attache.

Notre canonnière est flanquée à droite et à gauche par deux grosses jonques chargées jusqu'aux bords des bagages de la colonne, qu'elle remorque péniblement en remontant le courant. Les tirailleurs ont élu domicile sur le toit de ces jonques; ils y ont installé avec eux l'armée de boys et de coulis qu'ils traînent partout à leur suite. Les grosses barques annamites accolées au bateau l'alourdissent singulièrement et lui donnent une largeur considérable qui le gêne beaucoup pour évoluer dans les méandres du fleuve. De temps en temps nous rencontrons de petits îlots boisés qui occupent le milieu de la rivière Claire. Le passage est très étroit au niveau de ces îlots, que nous rasons à les toucher; l'eau s'y engouffre avec d'autant plus de force que le lit du fleuve est plus rétréci; le pont du bateau vibre à chaque coup de piston de la machine, dont la pression atteint le maximum et dont l'hélice a de la peine à vaincre le courant. Dans certains endroits nous sommes obligés de larguer une de nos jonques et de l'attendre de l'autre côté de la passe.

Le cours de la rivière devient de plus en plus sinueux au fur et à mesure que nous nous éloignons de l'embouchure; le sol est plus inégal, il commence à changer d'aspect; les alluvions du Delta font place au sable et au gravier; des mamelons s'élèvent à droite et à gauche sur les deux rives, et tout au bout de l'horizon je commence à voir surgir les grandes montagnes bleues du pays muong. Le fleuve s'encaisse davantage; dans certains endroits, les rives, taillées à pic, forment une tranche profonde sur laquelle il est facile de reconnaître un sous-sol composé de roches stratifiées.

Le tam-tam, manœuvré par un matelot indigène, venait de nous appeler à la table du commandant, et nous étions déjà installés dans la petite cabine du bord, devant le potage fumant, quand tout à coup nous recevons une secousse épouvantable qui fait sauter toute la vaisselle; le pilote entre comme un coup de vent, la figure toute décomposée.

« Commandant, le bateau est allé à la dérive; il vient de toucher contre un banc et de s'ensabler! La machine ne fonctionne plus. »

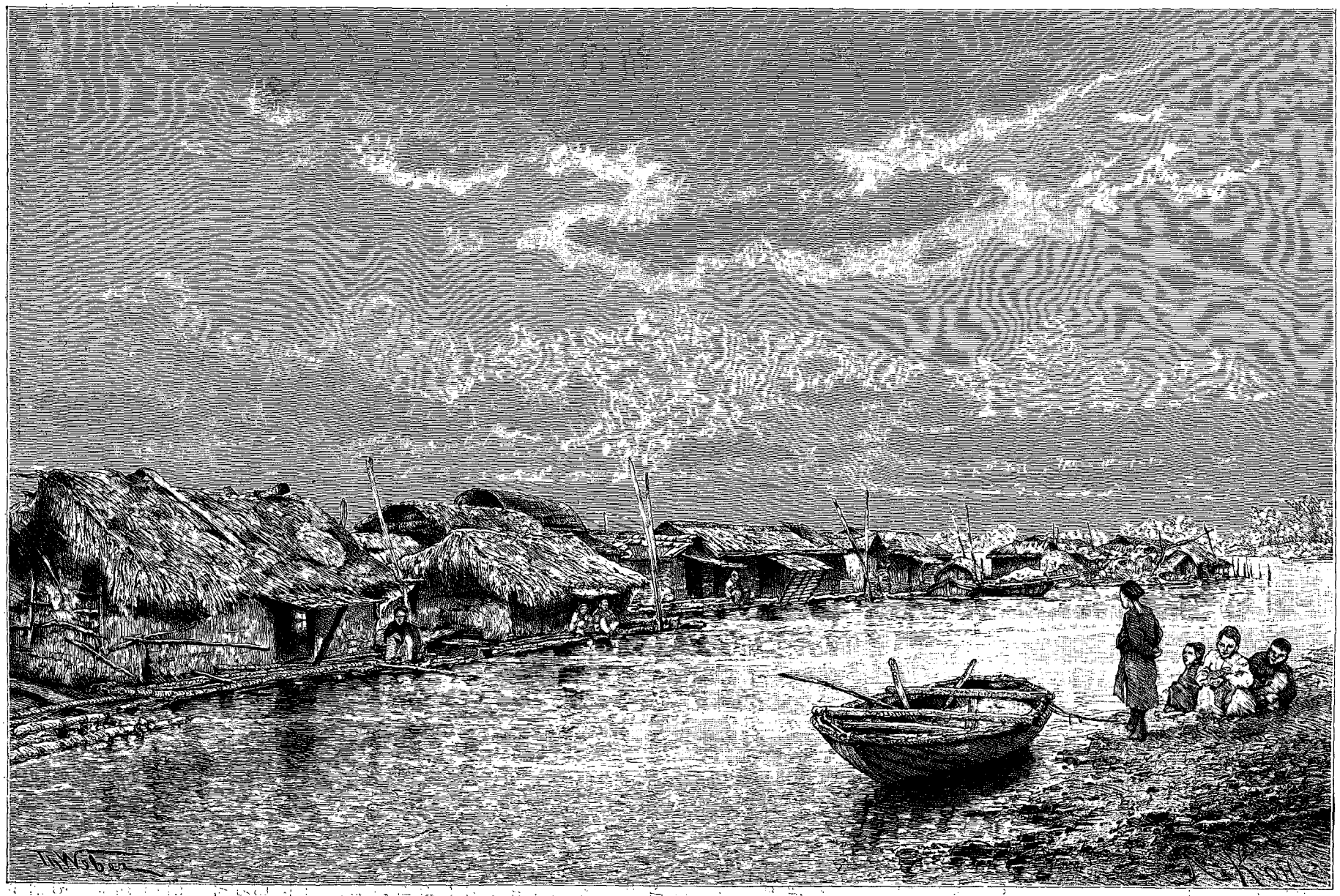
Nous abandonnons le dîner commencé pour courir sur le pont; la canonnière est immobile, échouée sur un banc de sable qui touche à la rive. Une de nos jonques s'est ouverte en deux; les bagages ont coulé à fond, et les soldats ont pris un bain forcé, pendant lequel heureusement il n'y a eu aucun accident à déplorer. Devant nous, le long du bord de l'eau, s'étend un rideau de bambous qui masque un grand village.

Le commandant descend immédiatement à terre pour s'aboucher avec le chef de ce village; dix minutes après on entend retentir le gros tambour qui appelle les notables dans la maison commune.

La délibération dure longtemps : le commandant demande cent cinquante hommes avec des sampans et des buffles pour relever son bateau. Les notables voudraient gagner du temps pour pouvoir en référer au mandarin : « Des coulis, nous n'en avons pas. Les buffles ont été enlevés par les pirates; les sampans sont partis pour la pêche », etc., etc. En attendant, on nous offre des chiques de bétel, du thé et des citrons doux.

La conversation est des plus laborieuses; l'interprète du bateau, comme beaucoup de ses pareils, sait à peine le français. Il traduit avec la plus grande difficulté, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



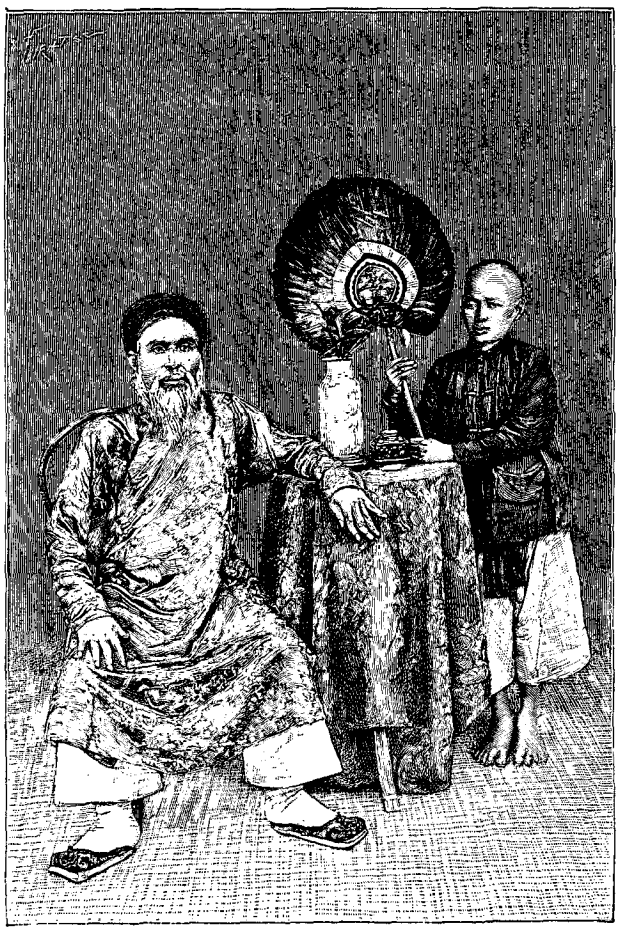
Village flottant. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ânonnant et en s'aidant des circonlocutions les plus amusantes, les réponses du vieux chef indigène. Celui-ci a bien la mine d'Annamite la plus drôle que j'aie vue jusqu'ici. Il porte un collier de barbe blanche, formé de poils rares et longs qui sont durs et rigides comme des soies de sanglier; deux maigres touffes de ces poils implantées de chaque côté de la lèvre supérieure au-dessus de la commissure lui donnent un air de vieux chat en colère.

Après toutes sortes de tergiversations et de réticences, il finit par nous promettre pour le lendemain les coulis demandés. Nous lui assurons que nous indemniserons largement les travailleurs, et, en prenant congé de nous, le vieux malin insiste pour que cet argent lui soit remis, afin, dit-il, de le répartir équitablement et proportionnellement à la besogne faite par chacun. J'ai idée que si l'on procède ainsi, une bonne partie de la somme restera entre ses mains, suivant le proverbe annamite qui dit : « Le peuple plante, le mandarin moissonne ». Je fais part de mes réflexions au commandant en rentrant à bord.

« N'ayez crainte, me répond-il, nous serons plus fins que lui. Je sais bien qu'il va réquisitionner, pour nous tirer d'affaire, les hommes de corvée que tout village annamite est obligé par la loi de tenir prêts pour les travaux d'utilité publique, et qu'il a l'intention d'empocher tout l'argent promis en leur faisant croire qu'ils travaillent par réquisition du mandarin; mais je m'arrangerai de telle manière que mes piastres parviendront à leur adresse. Je connais trop la façon d'agir des Annamites pour me laisser duper par eux. »



Un vieux chef annamite. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Dès l'aube les coulis promis sont rangés sur la berge; ils ont amené avec eux quelques buffles et une dizaine de sampans. Le niveau de la rivière a encore baissé pendant la nuit et la coque du bateau est presque tout entière à découvert.

Les coulis se mettent à l'eau après s'être dépouillés de leurs vêtements; avec les buffles et des charrues, ils ont vite fait de creuser un chenal, que d'autres travailleurs déblayent rapidement à la pelle et à la pioche. Aussitôt que le chenal est assez profond, on jette les amarres aux sampans, qui font force de rames pour entraîner le bateau. Après une journée de travail acharné, pendant laquelle les indigènes et les buffles sont restés, sans prendre de repos, dans l'eau jusqu'aux épaules, la canonnière est remise à flot.

Le vieux notable vient tout empressé pour toucher l'argent : il a mis sa plus belle robe de cérémonie et il apporte au commandant quatre poules vivantes et des mandarines. Le commandant a fait ranger sur la berge tous les coulis qui ont pris part à la manœuvre, et, sans rien remettre au chef du village, il leur distribue par parts égales la totalité de la somme promise.

Je me faisais une fête de voir la mine déconfite du vieux fonctionnaire frustré dans ses espérances; mais il est trop fin pour rien laisser paraître et il reçoit avec le sourire aux lèvres la bouteille de *peppermint* qu'on lui offre en échange de ses cadeaux. Notre interprète, qui s'était arrangé pour toucher sa part de l'aubaine, n'est pas aussi parfaitement maître de lui. Il regarde d'un air furieux les coulis qui serrent joyeusement leur pécule dans leur ceinture.

Quand donc connaîtrons-nous suffisamment la langue du pays pour nous débarrasser de ces auxiliaires peu scrupuleux qui volent sous notre nom et qui nous compromettent vis-à-vis des populations du Tonkin? Les serviteurs d'un mandarin, qui touchent une solde dérisoire, ont l'habitude d'exploiter l'influence de leur maître pour augmenter leurs émoluments; les Annamites à notre solde, bien que grassement payés, cherchent à notre insu à agir de même. Lorsqu'un indigène a une affaire à traiter avec un fonctionnaire français, il faut bon gré mal gré qu'il passe par l'intermédiaire de son interprète; s'il ne s'est pas rendu au préalable cet interprète favorable par un cadeau, celui-ci s'arrange pour mal présenter la requête, qui n'aboutit pas. Voilà pourquoi les interprètes et les lettrés que nous employons font si vite fortune; j'en connais qui, pauvres et déguenillés en entrant à notre service, se sont retirés au bout d'un an ou deux avec une maison et de belles rizières. L'exemple sui-

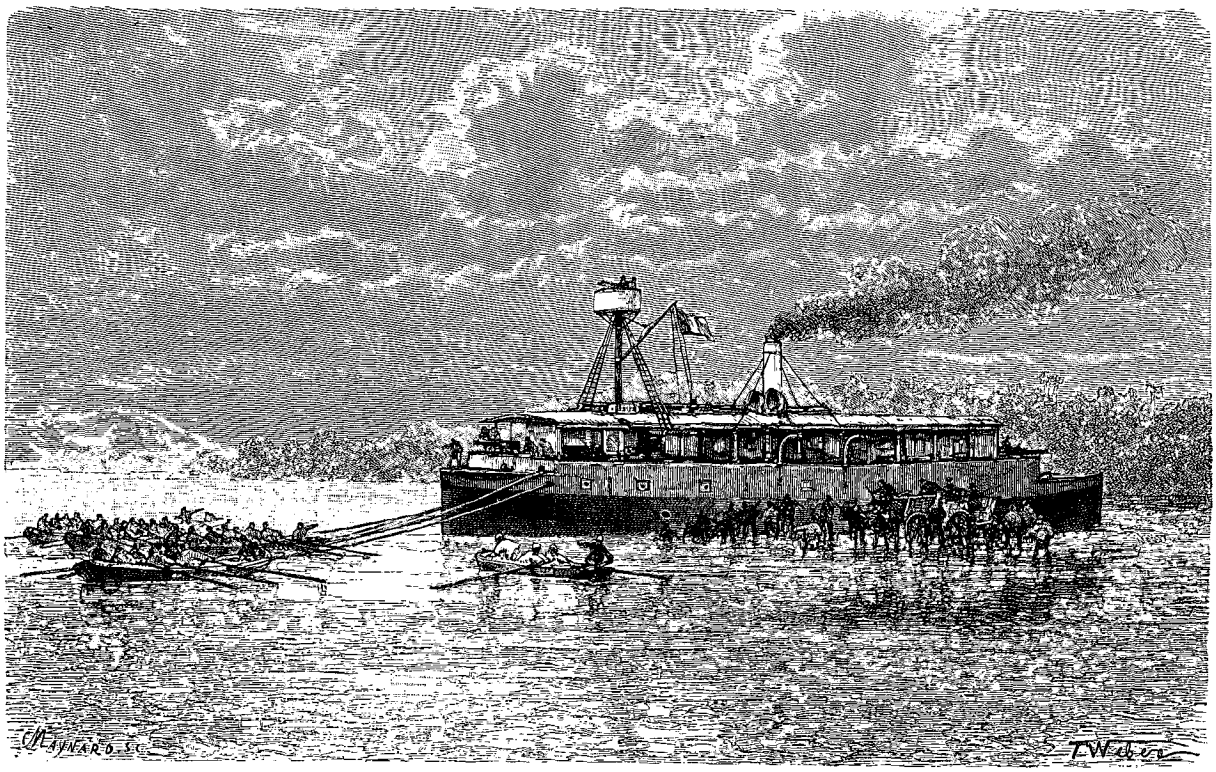
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant est bien fait pour montrer avec quelle incroyable impudence ils trafiquent de notre nom pour s'enrichir. Un interprète demeurant à Hanoï avait, pour pénétrer dans la Concession, un laissez-passer signé du général et timbré du cachet de la place. Il se rendit un jour dans un village situé à une assez grande distance de la ville, loin des routes les plus fréquentées, et là, exhibant sa pièce officielle, il annonça aux notables qu'il était envoyé par les Français pour percevoir l'impôt. Il se fit ainsi donner un certain nombre de barres d'argent, qu'il se garda bien de porter à son maître.

Les mandarins annamites ne se formalisent pas outre mesure de ces procédés. L'un d'eux, auquel je racontais le trait qu'on vient de lire, me répondit en riant : « *Tang qui quai!* (C'était un fin matois!) ».

L'ardeur du commandant de la canonnière s'est refroidie depuis son échouage ; il ne veut pas s'aventurer plus avant et il nous invite à descendre sur la berge. Nous allons continuer notre route à pied en suivant le chemin de halage que les remorqueurs de jonques ont tracé tout le long de la rive gauche. Nos bagages sont chargés sur des sampans que des coulis loués dans le village remonteront jusqu'à Phu-doan à la cordelle ou à la perche. Une fois rangée en ordre de route, notre petite colonne a fort bon air. En tête marchent les tirailleurs ; puis vient l'artillerie avec ses deux canons de 4 de campagne, traînés par les coulis.

Le chemin de halage est étroit et sinueux ; tantôt il



Renflouement de la canonnière. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

est bordé par d'épaisses touffes de bambous épineux, tantôt il passe au milieu d'immenses roseaux qui atteignent deux ou trois fois la hauteur d'un homme et qui balayent l'air de leurs panaches. Autour de nous l'herbe pousse tellement longue que notre colonne y disparaît tout entière. Le terrain est très inégal ; le sentier longe des collines abruptes auxquelles les lataniers et les palmiers-éventails forment comme une auréole de verdure, ou bien il descend dans de grands ravins au fond desquels écument des torrents qui vont se précipiter dans la rivière. Nous passons ces torrents sur de frêles ponts de bois jetés par les indigènes ; ces ponts, formés souvent d'une simple planche ou d'un gros tronc d'arbre reposant sur une série de bambous croisés en X, ont, au moment où l'on s'y engage, des oscillations qui me donnent le vertige. Je ferme les yeux pendant que le petit cheval tonkinois que je monte et auquel je me cramponne, les traverse d'un pied sûr avec la bride sur le cou.

Comme la chaleur est encore forte au milieu du jour malgré la saison avancée, nous faisons halte vers midi. La colonne bivouaque en plein air ; on déjeune n'importe où, sur une nappe de verdure, à l'ombre d'un gros banian tout couvert de lianes. Tout près de nous, la forêt vierge et inextricable étale sa végétation splendide. Quelle fête pour nos yeux, habitués aux plaines de riz du bas Tonkin ! Voici des camélias hauts de 3 mètres dont le tronc est plus gros qu'un bras d'homme. Leurs superbes fleurs rouges, que becquettent de jolis oiseaux pas plus gros que le pouce, tracent au milieu du feuillage vert sombre comme autant de taches de sang. Des orangers couverts d'excellentes

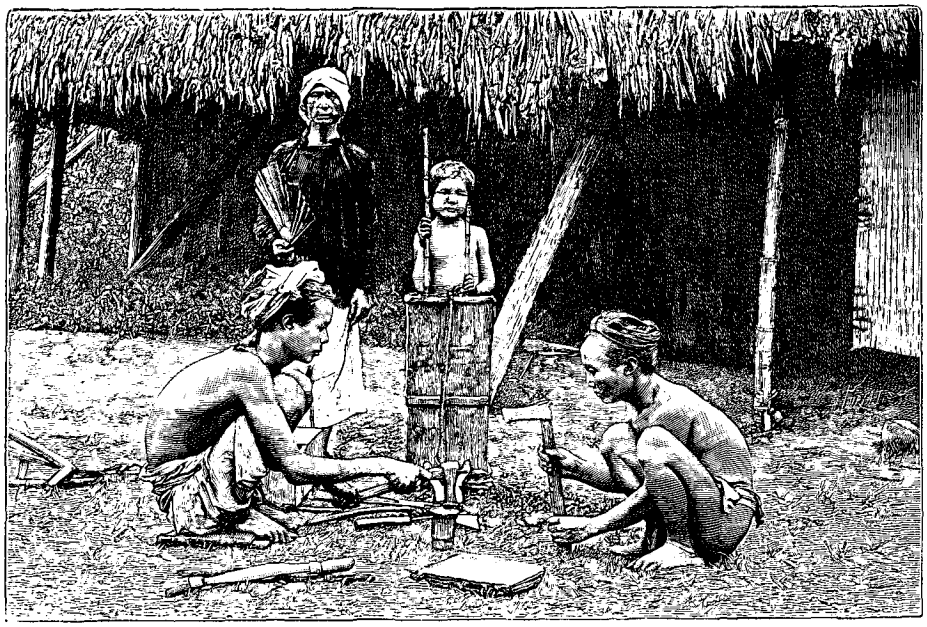
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandarines, et des pamplemousses auxquels pendent des fruits énormes, nous fournissent un dessert quasi royal. Nous faisons la sieste bercés par le murmure de la rivière, qui coule à nos pieds entre deux rives verdoyantes; et pendant que nous dormons sous la garde des sentinelles, les longues graminées, secouées par la brise, s'agitent autour de nous comme de grands éventails.

A deux heures, les clairons nous réveillent par une éclatante fanfare que renvoient les échos de la forêt; les aigrettes blanches, dérangées de leur sommeil, fuient à tire-d'aile vers l'autre rive, et les petites perruches vertes qui nichent en famille dans les fourrés voisins jettent leur note criarde au milieu du bruit.

« Sac au dos! » On rompt les faisceaux et la colonne s'ébranle. Les habits bleus des turcos et leurs ceintures rouges tranchent sur la verdure; les rayons du soleil font étinceler les baïonnettes; les troupiers entonnent gaiement le vieux refrain qui délasse.

Toutes les heures nous faisons halte pendant dix minutes pour laisser reposer les soldats; nous nous arrêtons tantôt en pleine campagne, tantôt au milieu d'un grand et populeux village. J'ouvre à chaque fois mon cahier de notes, car j'ai toujours un détail curieux à y inscrire. Tout à l'heure, à l'entrée du village de Ticoun, je m'étais arrêté pendant un de ces repos horaires devant la case d'un forgeron : deux ouvriers presque entièrement nus étaient accroupis sur leurs talons de chaque côté d'une petite enclume enfoncée dans le sol. Ils martelaient une tige de fer rougie au feu, pendant que le maître, debout derrière eux, surveillait le travail en agitant son éventail. Un petit apprenti entretenait un feu de charbons à la forge avec un appareil des plus primitifs qui rappelait en tout



Une forge annamite. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

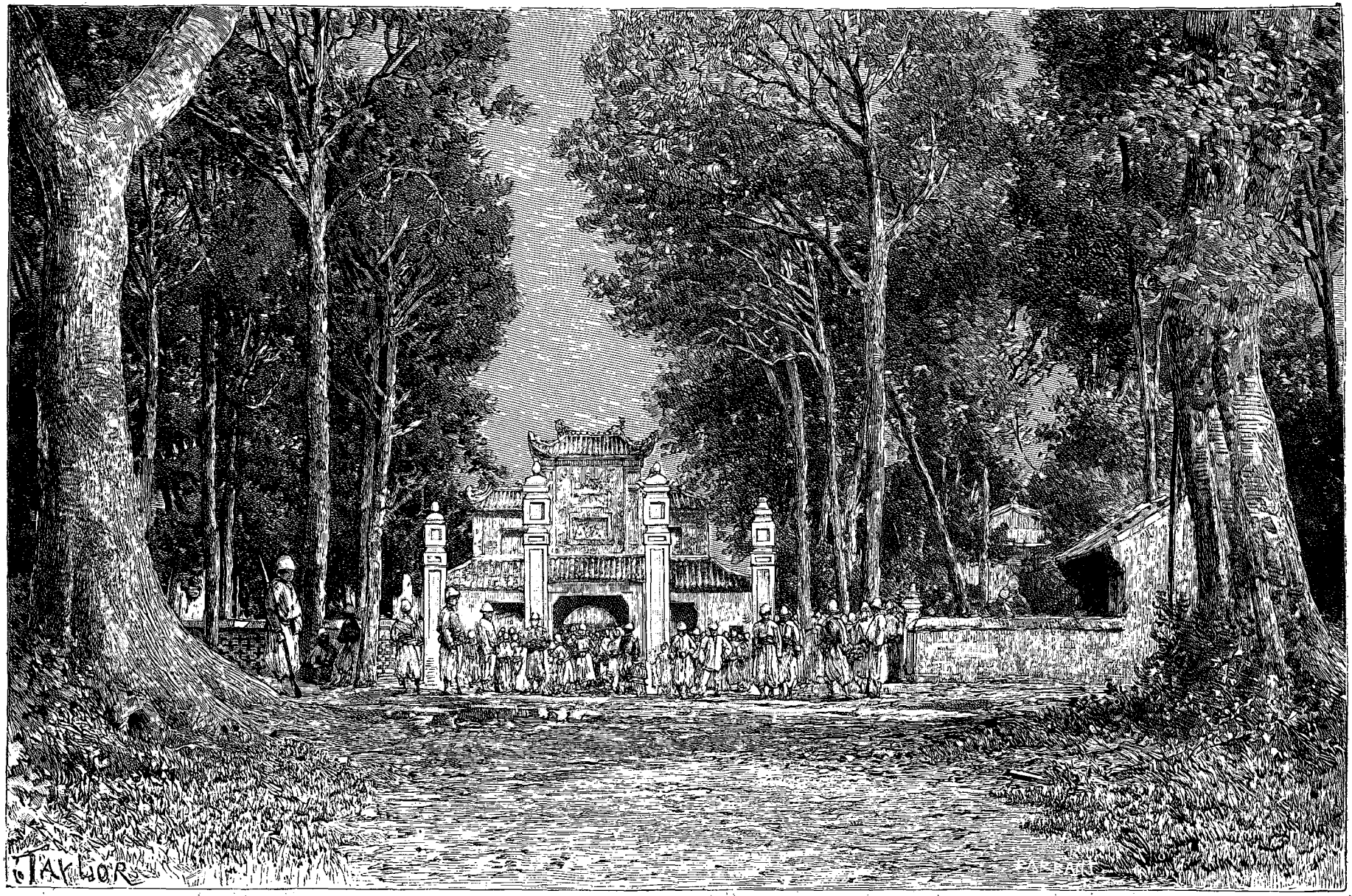
point la soufflerie en usage chez nos aïeux de l'âge du bronze. Cet appareil se composait d'une boîte rectangulaire placée debout sur son petit côté, au bas de laquelle étaient fixés deux tubes recourbés plongeant dans le foyer. La boîte était divisée en deux compartiments, renfermant chacun un piston, que l'apprenti, debout derrière la soufflerie, manœuvrait à la main à l'aide d'une tige en bambou.

Le chemin décrit mille courbes capricieuses pour contourner les petits monticules qui se dressent de tous côtés au fur et à mesure que nous avançons. Ces monticules sont couverts de bouquets de lataniers, dont quelques-uns atteignent jusqu'à 4 mètres de hauteur. Le latanier, appelé vulgairement arbre à paillotes, est une source de richesse pour les habitants de cette contrée : ils en expédient par énormes paquets les feuilles séchées au soleil, dans les provinces du Delta, où elles sont employées à recouvrir les toitures des maisons.

Rien de plus joli que ces bosquets de palmiers dont le feuillage élégant s'agite sous la brise et miroite au soleil; les lataniers y sont tellement serrés les uns contre les autres que la lumière ne peut les traverser. Sous leur couvert un peu humide croissent de belles fougères qui tapissent complètement le sol et parmi lesquelles on voit voltiger de magnifiques papillons larges comme la main.

En passant près d'un de ces petits bois, je quitte un instant la colonne avec un de mes boys pour m'aventurer entre les palmiers à la poursuite d'un de ces papillons. Tout occupé de ma chasse, je viens donner comme un étourdi contre un gros nid de guêpes cartonnières. Les insectes, irrités, nous entourent aussitôt et nous criblent de leurs piqûres; attirés par les cris du boy, les coulis viennent à notre secours. Ils s'empressent de sortir de leur ceinture l'étui contenant de la chaux éteinte, qu'ils portent constamment sur eux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement dans une grande pagode (voy. p. 138). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour la préparation de leur chique de bétel. Avec l'aiguille imprégnée de chaux, ils touchent chacune des petites piqûres, dont, grâce à ce traitement, la cuisson cesse comme par enchantement au bout de dix minutes.

Les dards de ces maudites guêpes m'ont causé une telle fièvre que je suis obligé de me faire porter en civière à la suite de la colonne. Heureusement notre avant-garde nous a trouvé pour la nuit un logement princier dans une superbe pagode, à laquelle nous arrivons par une grande allée plantée de pins maritimes. J'ai donné une consigne sévère pour qu'on me laisse reposer tranquille; mais je n'étais pas couché depuis dix minutes qu'une députation de nos coulis fait irruption dans ma chambre. L'un d'eux, qui marche en tête, tient à la main une soucoupe remplie de petits morceaux de graisse qui nagent dans une sauce huileuse. Il m'offre son plat en m'adressant en annamite un grand discours auquel je ne comprends rien. Pour me débarrasser de ces fâcheux, je fais venir l'interprète : celui-ci m'explique que les coulis veulent me guérir avec un remède de leur pays. Ils ont enfumé le nid des guêpes cartonnières et ils l'ont emporté dans un sac. En arrivant au cantonnement, ils l'ont jeté dans l'eau bouillante et en ont retiré les larves qu'il contenait : ce sont ces larves, frites à l'huile, qu'ils m'offrent en m'assurant que la fièvre sera calmée dès que j'en aurai mangé. Merci bien! le remède est pire que le mal. J'aime mieux garder mon malaise que de m'exposer aux nausées que produirait sur moi une pareille médication.

Le lendemain matin, complètement remis de mon indisposition par une bonne nuit de sommeil, je reprends ma route à la suite de la colonne : nous nous dirigeons vers Giom, ancien nid de pirates, bombardé à différentes reprises par nos canonnières. A l'endroit où nous sommes, le chemin de halage n'existe plus; il est remplacé par un sentier étroit qui traverse une série de collines et de vallons très boisés, sans toutefois s'écarter beaucoup de la rivière Claire.

Nous rencontrons de distance en distance des traces de cultures abandonnées et des monceaux de cendres qui marquent l'emplacement d'anciens villages incendiés par les Chinois. Ceux-ci, d'un pays riche et prospère, ont fait presque partout un désert : depuis que je voyage sur la rivière Claire, je n'ai pas encore vu descendre une seule barque de commerce. Le trafic qui se faisait autrefois par cette voie était cependant considérable : de nombreuses jonques venant du Songgam suivaient la rivière Claire pour apporter dans le Delta du Tonkin les tubercules de cunao qui se cultivent dans les régions montagneuses de la frontière, les saumons de cuivre, les feuilles d'or et les lingots d'argent provenant des pays miniers qui avoisinent Caobang. Les tubercules de cunao fournissent cette couleur brun marron si solide avec laquelle les Annamites du Delta teignent leurs vêtements; le cuivre servait à alimenter la fabrique de monnaie de Hanoï; il était tellement commun que tous les ustensiles de cuisine en usage au Tonkin en sont faits.

C'est à partir de 1867, à la suite de la fameuse insurrection du Kouang-si, que le trafic de la rivière Claire a commencé à diminuer. A cette époque, les insurgés chinois, rejetés par le général Fung de l'autre côté des frontières du Céleste Empire, envahirent le Tonkin sous la conduite de leur chef Ou-Tsong et se divisèrent en deux bandes, dont l'une, composée de *Hékis* ou *Pavillons-Noirs*, établit son quartier général à Lao-kai sur le fleuve Rouge, et dont l'autre, formée par les *Hoang-Kis* ou *Pavillons-Jaunes*, s'installa à Ha-giang, dans le point où la rivière Claire passe sur le territoire tonkinois. Tant que les Pavillons-Noirs et les Jaunes restèrent sous l'unique commandement de Ou-Tsong, le commerce ne souffrit pas beaucoup : les Chinois avaient établi à Ha-giang et à Lao-kai des postes de douane où les barques qui faisaient le trajet entre la Chine et le Tonkin payaient un droit de passage; le général chinois se serait bien gardé d'entraver ce trafic, puisqu'il en tirait toutes ses richesses. Mais Ou-Tsong mourut et les Bannières-Jaunes et Noires ne purent s'entendre pour lui trouver un successeur. Chacune d'elles se choisit un chef : les Hoang-Kis prirent pour général Hoang-Anh, qui demeura à Ha-giang, et les Hékis installèrent à Lao-kai Luu-Vinh-Phuoc, dont le nom devait bientôt devenir atrocement célèbre dans tout le Tonkin. De pareils auxiliaires, opérant dans un voisinage aussi rapproché, ne pouvaient longtemps s'entendre : les anciens amis devinrent bientôt des adversaires acharnés. Pour faire pièce aux Pavillons-Noirs, les Hoang-Kis vinrent s'installer sur le fleuve Rouge, en aval de Lao-kai; ils fusillaient toutes les jonques qui remontaient le fleuve et les forçaient à faire demi-tour, de sorte que la douane des Pavillons-Noirs ne faisait plus aucune recette. Ceux-ci, pour se venger, incendiaient les villages de la rivière Claire et coulaient les barques qui s'y montraient. Cette lutte dura jusqu'au jour où les Pavillons-Jaunes furent décidément vaincus dans un combat sanglant. Les Hékis, devenus maîtres de tout le haut Tonkin, s'établirent à la fois sur les deux fleuves, mais le commerce qui s'y faisait avait été presque complètement anéanti. La guerre avec la France vint lui porter le dernier coup; les Pavillons-Noirs, appelés par la cour de Hué, s'avancèrent jusqu'à Sontay et finirent même par envahir le Delta. Les riverains de la rivière Claire, dépouillés par eux et ruinés de fond en comble, se firent pirates à leur tour. Ils relevèrent leurs villages incendiés, et, les entourant de toutes parts de haies de bambous épineux et de parapets en terre, ils en firent des forteresses imprenables. Chacun de ces villages fortifiés avait un poste sur la rivière; ce poste percevait pour le compte des habitants un droit de douane sur toutes les barques qui passaient à sa portée. On comprend qu'avec de pareils procédés les commerçants aient oublié le chemin de ces régions.

Nous venons d'atteindre le sommet d'un monticule

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'où l'on a vue sur une grande étendue du Song-ca. L'officier qui commande la colonne braque depuis quelques instants sa lorgnette sur un petit bateau plat qui descend rapidement le cours de l'eau. Ce bateau est monté par deux Annamites, dont l'un fait force de rames pour s'approcher de nous et dont l'autre, se sentant en vue, agite dans notre direction un grand bâton fendu, à l'extrémité duquel il a enfourché une lettre. C'est sans doute un courrier qu'on nous expédie; la colonne fait halte et nous descendons sur la berge pour le recevoir.

La lettre vient de Tuyen-quan : elle nous annonce que la canonnière *Éclair* nous attendra à quelques kilomètres de Lang-sao pour nous transporter par eau jusqu'à Phu-doan.

L'embarcation dans laquelle le courrier est venu est extrêmement curieuse : elle porte au Tonkin le nom tout à fait justifié de *bateau-panier* : c'est en effet une sorte de panier ovale, fait en treillis de bambous et monté sur une carcasse de même bois. Ce bateau est enduit à l'intérieur d'une couche de terre, à grains très fins, qui constitue un mastic imperméable. Deux bambous placés transversalement forment les sièges peu confortables sur lesquels se tiennent les rameurs et les passagers.

Le bateau-panier est très commode pour naviguer sur les ruisseaux et même sur les rizières au moment des inondations; il peut, grâce à son faible tirant d'eau, accoster partout sans toucher le fond. Il est si léger, que les Annamites le transportent au besoin sur leur dos; en revanche, il faut une grande habitude pour s'y tenir sans chavirer. Les indigènes tirent de cette espèce de barque un parti remarquable; les porteurs de dépêches parcourent avec elle et très rapidement des distances incroyables. Ils la manœuvrent avec des avirons à manches courts, qu'ils plongent complètement dans l'eau, et ils lui impriment ainsi une vitesse prodigieuse.



Pavillons-Noirs. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Lang-sao, où nous nous arrêtons pour déjeuner, est un grand village composé d'une cinquantaine de maisons, qui sont placées les unes à la suite des autres sur le bord de l'eau. Nous y entrons un jour de marché, et le village présente une animation inaccoutumée. Tout le long de la rive sont rangés les sampans et les bateaux-paniers qui ont amené les indigènes; la circulation est difficile sur la grande place où sont établies les cases du marché. En amont, à l'ombre de deux grands banians qui projettent au-dessus de l'eau leurs branches feuillues, tout un peuple de baigneurs prend ses ébats dans la rivière; hommes, femmes et enfants se baignent pêle-mêle, sans que personne s'en effarouche : c'est l'habitude ici, et les Européens eux-mêmes finissent par n'y plus prendre garde.

Deux ou trois heures avant l'arrivée de la colonne, un de nos boys avait été dépêché en avant pour prévenir les notables et les charger de rassurer les habitants. Sans cette précaution l'arrivée des soldats aurait produit une panique épouvantable; les maisons auraient été barricadées et les habitants des villages voisins se seraient rembarqués en toute hâte avec les marchandises qu'ils ont apportées. La vue de nos tirailleurs algériens, qui parcourent les rangées des étalages pour renouveler leurs provisions, produit bien quelques mouvements de recul parmi les vieilles paysannes, toujours promptes à s'effrayer, mais les *truongs*, ou gardes champêtres, qui surveillent le marché, les calment instantanément avec un coup de rotin sur leur grand chapeau et une admonestation bien sentie.

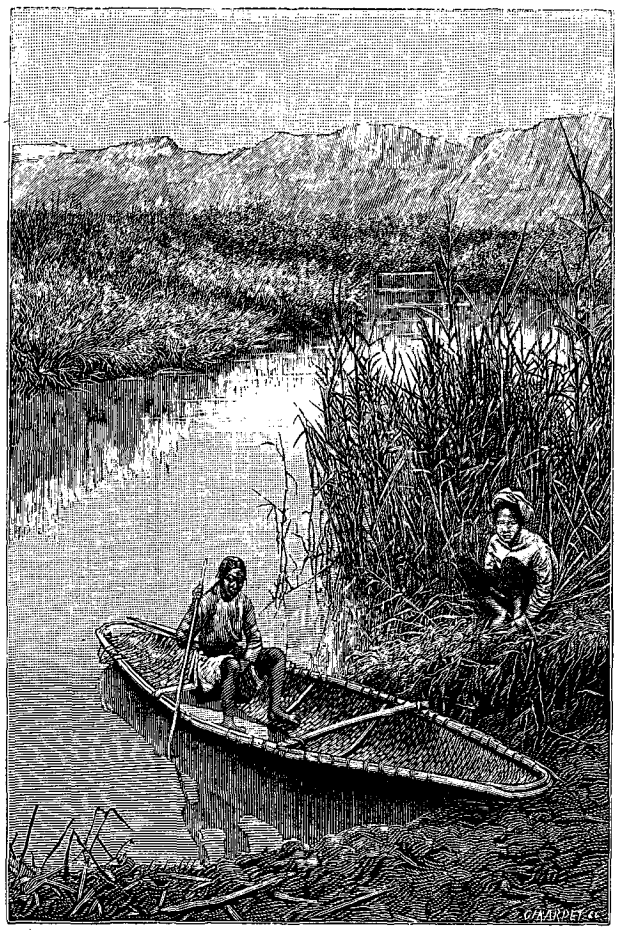
Le marché de Lang-sao est abondamment pourvu de fruits et de légumes de toutes sortes : on y trouve, outre le tabac, de l'indigo, vendu sous forme de boules

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosses comme des billes de billard, de la fleur de soufre, qu'on récolte, dit-on, dans la province de Tuyen-quan, des rotins, de la laque et toutes sortes d'herbes à médecine. Parmi ces drogues, qui presque toutes me sont inconnues, je remarque de la poudre de bois d'aigle qui dégage en brûlant un parfum suave et qui sert pour les cérémonies du culte, du gingembre et de la réglisse, qui entrent dans la composition de toutes les potions indigènes, et aussi des feuilles de *Datura stramonium*, que les Annamites emploient en infusion contre la rage. Des marchands de fretin parcourent en tous sens les rues du marché, portant sur l'épaule au bout d'un bambou les seaux pleins d'eau qui contiennent leurs poissons. Les Annamites achètent pour deux ou trois sous à ces industriels la semence nécessaire pour repeupler les étangs que chaque ménage entretient auprès de sa maison.

J'aperçois au bord de la rivière un grand attroupement de gens qui se pressent autour d'un homme accroupi sur une natte devant une petite boîte carrée vernie à la laque noire. L'homme a la figure sérieuse et presque impassible; il s'évente lentement avec un de ces éventails communs en papier violet qu'on voit entre les mains de tous les Annamites; il est complètement aveugle et il a près de lui, pour le renseigner et sans doute pour le guider quand il se déplace, un petit boy à la mine intelligente et futée. De temps en temps un indigène, prenant un air mystérieux, ou bien une jeune fille toute rougissante, s'approchent de l'aveugle et lui murmurent quelques mots à l'oreille; celui-ci, après avoir fermé son éventail, qu'il plante dans son turban, tire de sa boîte trois sapèques, et les jette à trois reprises différentes sur le sol, en les tâtant du doigt chaque fois qu'elles sont par terre, pour savoir sur quelle face elles sont tombées; il marmotte ensuite plusieurs patenôtres entre ses lèvres, puis il rend son oracle. C'est un sorcier ambulant qui court les marchés pour dire la bonne aventure : on le consulte, moyennant finance, sur toutes les affaires importantes et sur l'avenir.

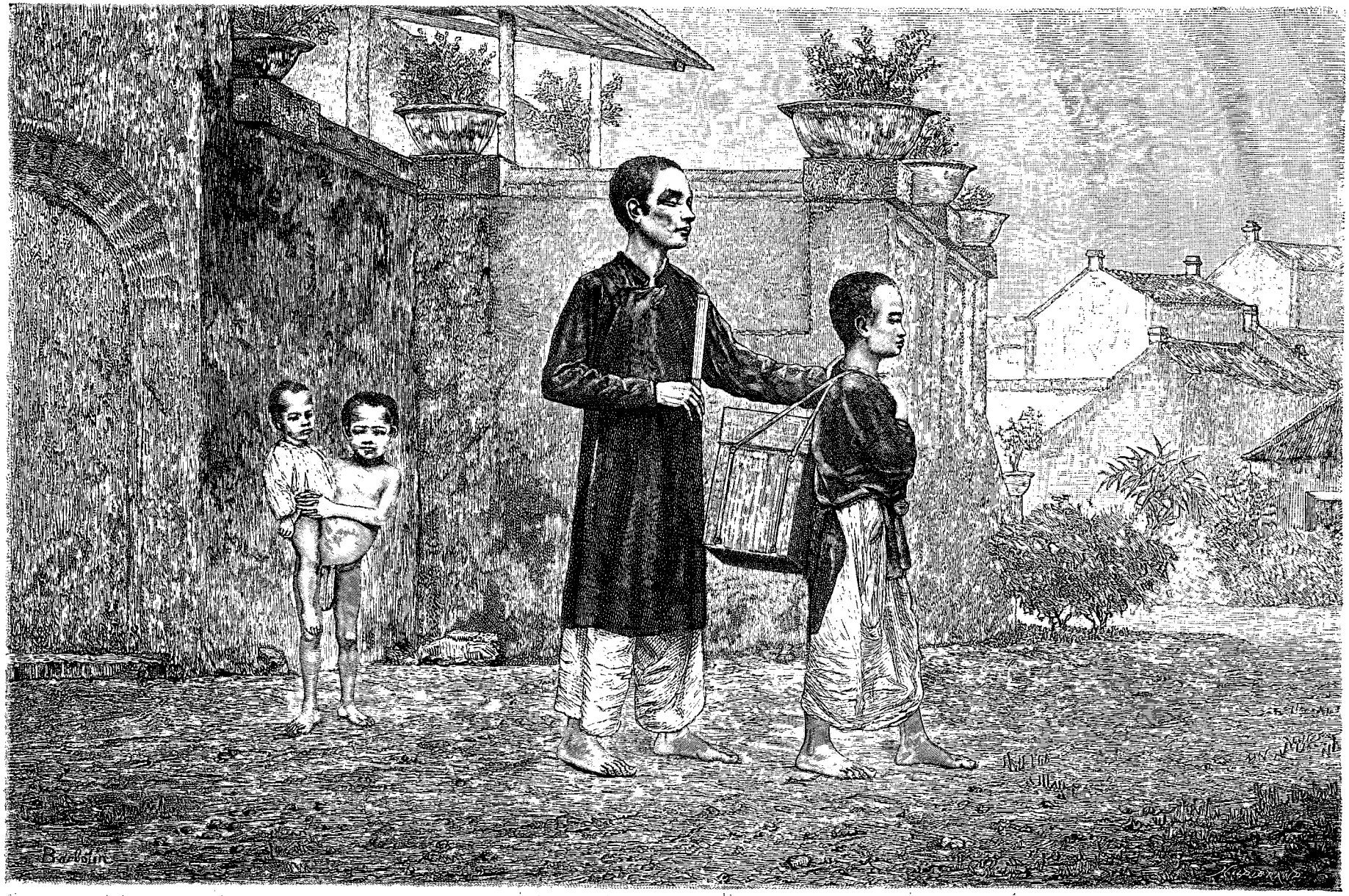
Le boy, m'ayant aperçu, dit quelques mots à l'oreille de son maître, qui s'empresse de lever la séance : ils rentrent dans la boîte les sapèques et l'éventail et ils s'en vont, le petit domestique guidant l'aveugle, et celui-ci marchant derrière, une main appuyée sur l'épaule du boy pour ne pas le perdre en chemin. Les aveugles annamites n'ont jamais de chien pour les conduire; ils prennent ordinairement un petit enfant, qui marche devant eux en écartant les obstacles; mais cet auxiliaire, qu'il faut rétribuer et nourrir, coûte cher; aussi les pauvres diables se réunissent-ils quelquefois à trois ou quatre pour économiser le guide : ils marchent les uns derrière les autres, à la file, ayant chacun une main appuyée sur l'épaule de celui qui précède; la troupe est conduite par un borgne ou par un perclus qui s'appuie sur un grand bâton : c'est un tableau original et bien digne de tenter un peintre.



Bateau-panier (voy. p. 139). — Gravure de Th. Girardet, d'après une photographie.

Les Annamites, crédules et superstitieux à l'excès, ont chez eux tout un peuple de sorciers et de charlatans qui les exploitent. Ces industriels appartiennent à plusieurs castes, dont chacune a sa spécialité. Les uns prédisent l'avenir en jetant en l'air des sapèques, en regardant dans un miroir ou même en inspectant les pattes d'une poule. D'autres sont consultés pour des malades gravement atteints ou incurables que le médecin a abandonnés; ces derniers procèdent de la façon la plus curieuse : partant de cette idée que la maladie est produite par un *than* ou génie malfaisant dont le patient est possédé, ils cherchent d'abord à faire sortir le than du corps de sa victime par des procédés de douceur; pour cela ils se prosternent devant lui; ils lui prodiguent les épithètes les plus flatteuses; ils l'invitent avec les formules les plus respectueuses à s'asseoir devant un splendide festin qu'ils ont fait préparer aux frais de la famille pour lui faire honneur; ils mangent même la meilleure part de ce festin pour lui donner l'exemple. Puis, comme la maladie continue de plus belle, ils injurient le than qui ne veut pas céder; ils font faire autour du patient un charivari épouvantable avec toutes sortes d'instruments bruyants pour effrayer le génie; quelques-uns font même préparer une grande jarre, dans laquelle ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un sorceir ambulant. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie du Père Lepage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétendent l'enfermer par une conjuration puissante; puis, après avoir fermé et scellé cette jarre de leur sceau, ils la font jeter à la rivière.

Il y a une classe importante de magiciens que les hommes du peuple et même les lettrés consultent chaque fois qu'il s'agit de bâtir une maison ou de fixer le lieu d'une sépulture. Ces magiciens voyagent toujours avec une boussole chinoise et un grimoire, qui leur servent à rendre leurs oracles. Le grimoire, traite du *am-duong* ou science du froid et du chaud; il contient quelques bons principes d'hygiène noyés au milieu d'un fatras de sentences incompréhensibles, même pour le magicien chargé de les expliquer. La boussole sert à reconnaître la *route du Dragon*, conformément à la légende suivante, dans laquelle tous les indigènes ont une foi absolue : « Dans les temps les plus reculés, le grand Dragon (Long), source du bonheur, descendit du ciel pour se cacher au sein de la terre. Il s'y creusa différentes routes tortueuses allant d'un pôle à l'autre, et il ramassa, chemin faisant, toutes les richesses enfouies dans l'intérieur du globe, déclarant qu'il en ferait part aux enfants de tous ceux qui seraient enterrés sur son passage. »

Quand le malheur vient fondre sur une famille, les magiciens consultés accusent souvent la maison d'être placée dans le voisinage d'influences néfastes, et son crédule propriétaire fait abattre un pan de mur ou la maison tout entière pour conjurer le sort. Quelquefois le remède est moins radical : on se contente de placer, dans les endroits les plus apparents de la muraille ou de la toiture, des papiers sur lesquels sont figurés des têtes d'animaux fantastiques ou des signes cabalistiques, ayant pour but d'effrayer les méchants génies. D'autres fois encore, c'est le mauvais emplacement d'une sépulture qui cause tout le mal; il faut déterrer le corps et l'enfouir ailleurs. Les magiciens vont jusqu'à faire changer trois fois la place d'une tombe, et ces imposteurs ont tellement d'influence qu'ils sont toujours écoutés, malgré les grosses dépenses que nécessitent de pareilles transformations.

De Lang-sao à Cham et à Giom, le chemin s'écarte peu de la rivière Claire, mais la végétation devient tellement puissante et serrée qu'elle masque complètement le cours du Song-ca derrière un rideau impénétrable formé de bambous épineux et de hautes herbes. Nous foulons un sol composé d'argile ferrugineuse, et à gauche de la route nous venons de croiser une fabrique de briques et de poterie qui semble abandonnée. Les Annamites modèlent à la main leurs ustensiles en terre commune en s'aidant d'un tour à pivot dont le plateau est établi au ras du sol au-dessus d'un trou creusé à cet effet. Aussitôt qu'elles sortent des mains du mouleur, les pièces sont mises à sécher pendant quelques heures au soleil pour leur donner un peu de consistance, puis elles sont cuites dans un four en briques chauffé au bois.

On arrive au village de Cham par une belle allée bordée d'aréquiers. Les habitants, sachant que nous n'avons fait aucun mal à ceux de Lang-sao, sont restés à nous attendre sans prendre la peine de barricader leurs maisons. Pendant la halte ils nous examinent en silence, accroupis derrière les touffes d'herbe. Je ne me lasse pas d'admirer la souplesse des articulations des indigènes : ils peuvent demeurer des heures entières, sans se fatiguer, dans la position accroupie, si pénible pour nous et qui est pour eux l'attitude du repos. Ils ne font presque jamais usage de sièges, et s'ils en ont dans leurs maisons, c'est plutôt comme ornements que comme objets d'utilité : au lieu de s'asseoir sur son banc, l'Annamite préfère monter dessus et s'y accroupir dans la posture d'un singe perché.

Mes boys ont lié connaissance avec une troupe d'enfants demi-nus qui nous observaient de loin : le cadeau que je leur fais d'une bouteille de verre les apprivoise complètement. Me voyant chercher des insectes au milieu des aréquiers, ils se mettent immédiatement en chasse et ils me rapportent en un clin d'œil une riche moisson. Mon flacon d'alcool se remplit de superbes coléoptères, parmi lesquels un *Melanauster punctata*, plusieurs *Aristothiæ* et deux beaux échantillons de *Batocera maculata*. Ils me découvrent aussi, sur les arbres à thé voisins, des *Hotorrhinæ* aux vives couleurs, et, parmi les bambous qui forment les haies du village, des coccinelles et de nombreux spécimens de cette étrange *Deloyala* qui ressemble si bien à une goutte d'or.

Pendant que je suis occupé à admirer toutes mes richesses, j'entends soudain un de mes petits pourvoyeurs pousser un cri déchirant : au moment où il se lançait à la poursuite d'un hérisson au milieu des broussailles, il s'est senti tout à coup piqué par un minuscule serpent noir, long comme le petit doigt et gros comme une forte ficelle : c'est le *rau-giun* ou *serpent-ver*, dont on connaît au Tonkin trois espèces des plus dangereuses. En dix minutes le pied, puis la jambe de l'enfant, se gonflent et prennent une teinte bleuâtre. Malgré les soins que je lui prodigue immédiatement, le pauvre petit, dont j'ai fait prendre des nouvelles après coup, est resté malade pendant une huitaine de jours des suites de cette morsure.

Notre cuisinier annamite a acheté aux indigènes deux cœurs d'aréquiers, avec lesquels il nous prépare une salade délicieuse. Ce mets jouit d'une réputation méritée dans tout le corps expéditionnaire : officiers et soldats l'apprécient infiniment.

L'aréquier pousse une tige droite très grêle et très haute qui se termine par un bouquet de feuilles formant panache. A la jonction de la tige et des feuilles se trouve une portion renflée en fuseau qui, dépouillée de son enveloppe verte, se présente sous l'aspect d'un gros cône blanc mat : c'est le cœur de l'aréquier. Ce cœur, découpé en petites rondelles et accommodé avec du vinaigre, a un goût exquis qui rappelle à la fois les cerneaux et les fonds d'artichauts. Les indigènes le mangent mêlé à de jeunes pousses de bambous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous passons la nuit à Cham, et, le lendemain, la colonne, continuant sa route, se dirige, toujours en remontant la rivière, vers le village de Giom.

Giom ne comprend guère qu'une vingtaine de pauvres maisons en paillotes. Les rues sont désertes; presque toutes les cases sont fermées; au-dessus de chaque porte close se voit un pot suspendu par des cordes et dans lequel on a planté un pied de taro. Ce taro, d'après la coutume annamite, indique que les habitants de la maison sont atteints de maladie épidémique et qu'il ne faut pas y pénétrer, de peur de contagion. L'officier qui commande la colonne envoie trois de ses cavaliers en éclaireurs pour avoir des renseignements. Ils reviennent au bout de dix minutes, ramenant deux



Allée d'aréquiers du village de Cham. — Dessin de Langlois, d'après une photographie.

petits indigènes qu'ils ont trouvés en dehors du village, conduisant des buffles à l'abreuvoir.

Ces enfants montent leurs animaux d'une façon singulière : ils sont couchés à plat ventre sur leur dos et ils les dirigent avec une longue corde dont l'extrémité est fixée dans un des naseaux. Ils nous apprennent que le village de Giom est décimé par la petite vérole. La colonne se hâte de le traverser pour aller camper à deux kilomètres plus loin, en pleine campagne, dans un lieu où les soldats seront hors d'atteinte.

Chaque année, la variole fait au Tonkin des ravages épouvantables : presque aucun Annamite n'y échappe; le tiers environ des enfants succombent au redoutable fléau. La maladie atteint très souvent les yeux, et je ne crois pas qu'en aucun pays elle ait fait autant de borgnes et d'aveugles. La fréquence et la gravité de ses

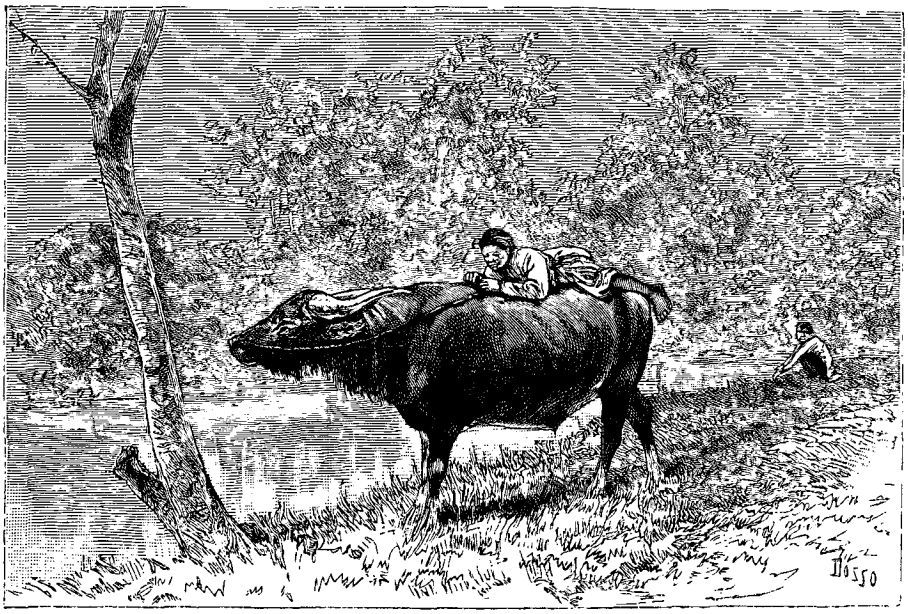
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

atteintes viennent de ce que les Annamites vivent confinés en grand nombre dans une étroite case, au sein d'une malpropreté sordide et dans l'ignorance complète des règles les plus élémentaires de l'hygiène.

Les autorités françaises se sont préoccupées de ce déplorable état de choses : la vaccination obligatoire a été décrétée en principe; déjà tous les villages des environs de Hanoï sont obligés, sous peine d'une forte amende, de venir faire vacciner leurs enfants au dispensaire créé dans cette ville. Les vaccinations y sont faites par des médecins français et par les praticiens indigènes qu'ils ont instruits.

Bien avant notre arrivée dans le pays, il y a près de quarante ans, des missionnaires français, sous l'impulsion de Mgr Retord, avaient cherché à créer au Tonkin un centre vaccinogène, destiné à préserver les chrétiens annamites de la variole qui les décimait. Ils réussirent admirablement d'abord, et Mgr Retord écrivait en 1846 : « La vaccine est maintenant propagée dans presque toute ma Mission. Je ne saurais vous dire à combien de milliers d'enfants nous l'avons déjà inoculée. Chaque jour il nous en vient de grosses troupes. Nous avons exercé beaucoup de médecins qui vaccinent aussi, ainsi que nos catéchistes et nos prêtres indigènes. J'espère que l'introduction de la vaccine dans cette Mission augmentera de plus de mille par an le nombre de nos chrétiens, car les ravages que fait ici la petite vérole sont effrayants : il y a des époques où presque la moitié des enfants en meurent. »

Malheureusement survint un bel édit de persécution contre les chrétiens, comme le roi les savait faire à cette époque. Les missionnaires, obligés de se cacher, ne



Buffle à l'abreuvoir (voy. p. 143). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

purent continuer leurs inoculations, et la source du vaccin se trouva tarie.

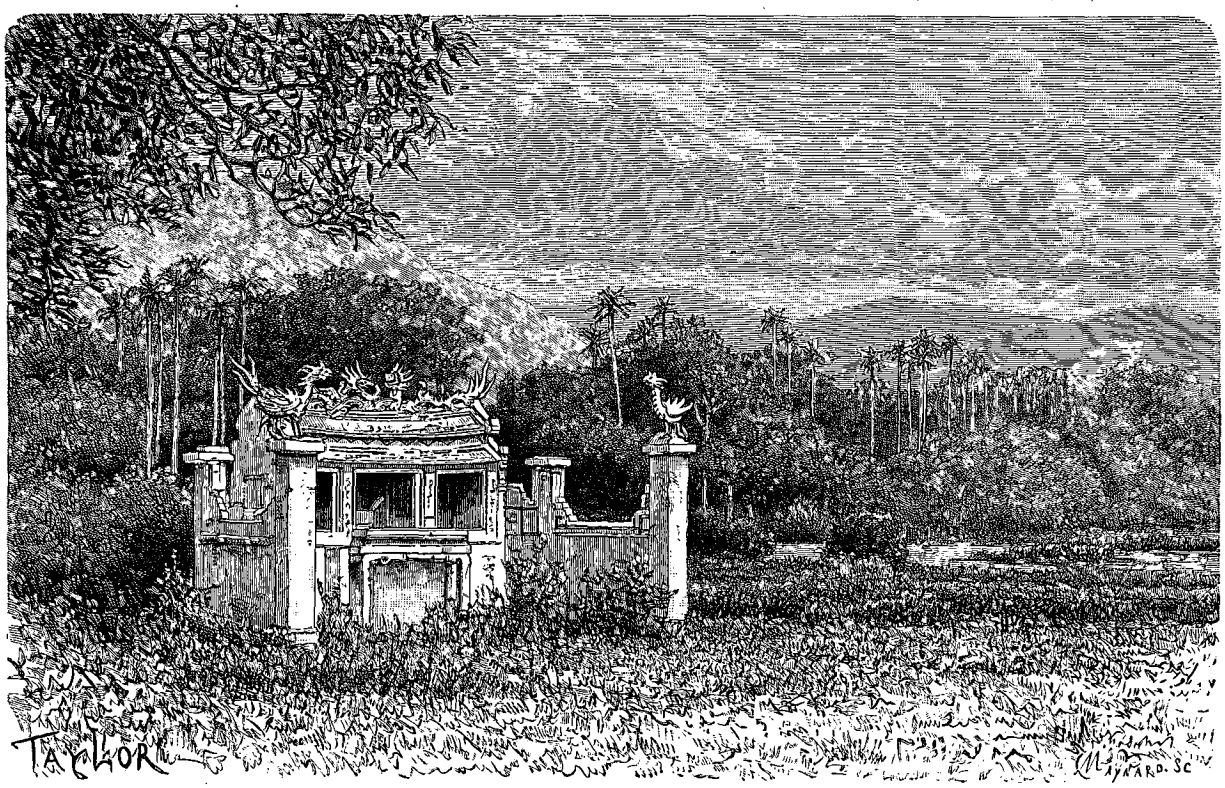
Le petit village de Giom, perdu au fond de la rivière Claire, est bien trop éloigné des grandes villes pour avoir été visité par les médecins vaccinateurs : aussi presque toutes les maisons contiennent-elles deux ou trois malades. Dans l'une d'elles je trouve quatre enfants couchés côte à côte sur une mauvaise natte, n'ayant chacun qu'un vêtement troué pour couvrir leur corps en pleine éruption. Le traitement qu'on leur fait suivre est des plus étranges : sous le cadre en bambous où ils se tiennent pelotonnés, tout frissonnants de fièvre, on a placé une espèce d'anguille. Ce poisson sans écailles, déjà tout décomposé, doit, dans l'esprit des indigènes, attirer à lui et pomper peu à peu le poison de la variole, dont les malades seront débarrassés au fur et à mesure. Ceux-ci, qui sont frottés deux fois par jour avec de l'urine, dégagent une odeur épouvantable.

Les indigènes de Giom expliquent d'une façon curieuse le développement de leur épidémie : le premier frappé a été le mandarin de la région; nouvellement arrivé dans le pays, il s'était fait construire aussitôt et sans bourse délier une belle et spacieuse habitation en réquisitionnant pour son usage personnel, comme tout bon mandarin sait le faire, les gens de corvée du village. « Hélas ! disent les pauvres paysans, le mandarin aimait tant le luxe, qu'il veut être bien logé dans le royaume des esprits : chaque jour il revient chercher des travailleurs qu'il emmène dans l'autre monde pour construire sa maison. »

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode du génie protecteur. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXVI

Campement aux environs de Giom. — Les prières publiques. — A bord de l'*Éclair*; les cartes annamites. — Phu-doan. — Portrait du préfet. — Un deuil. — Les cérémonies des funérailles. — L'âme en soie. — Le repas du mort. — L'ensevelissement et les habits de deuil. — Les palanquins. — Le convoi funèbre. — Enterrements simulés. — En route pour Tuyen-quan. — Les anguilles. — Joyeux retour en jonques; les rameurs annamites.

Nous bivouaquons depuis deux jours en plein air, sur le bord de la rivière Claire, à quelques kilomètres en amont de Giom, attendant l'*Éclair* qui n'arrive pas. La variole sévit avec une intensité toujours croissante sur les villages voisins, et la colonne campe à la belle étoile pour éviter la contagion. Les jonques pleines de vivres, que nous sommes chargés d'escorter jusqu'à Tuyen-quan, sont amarrées côte à côte le long du bord de l'eau. Les tirailleurs ont dressé sur la rive leurs petites tentes basses en toile blanche; ils passent leur temps à cuisiner ou à dormir, étendus sur l'herbe, pendant que les officiers chassent dans les fourrés voisins pour remplacer les conserves par un peu de viande fraîche.

Le gibier est très abondant dans ces parages : au milieu des touffes de bambous s'agitent de petits écureuils gris dont la chair est très savoureuse; des pigeons verts nichent sur les grands flamboyants qui poussent au bord de l'eau, et les boys, que nous employons comme rabatteurs, font lever dans les broussailles de beaux coqs sauvages dont les pattes sont armées de formidables ergots; ces ergots, extrêmement durs et aigus, mesurent jusqu'à quatre centimètres de longueur; ils constituent une arme redoutable dont il faut se garer quand l'oiseau est blessé.

Les haies qui entourent les villages sont remplies de ces jolis oiseaux à longue queue, qu'on appelle coqs de pagode; des tourterelles grises à collier blanc y nichent également en grand nombre, en compagnie de petites perruches vertes, qui chaque soir, avant de se percher, font un vacarme infernal.

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Soir et matin, depuis deux jours que nous sommes campés dans ces parages, les habitants des villages environnants se rendent en procession à une petite pagode située sur un monticule qui domine la rivière.

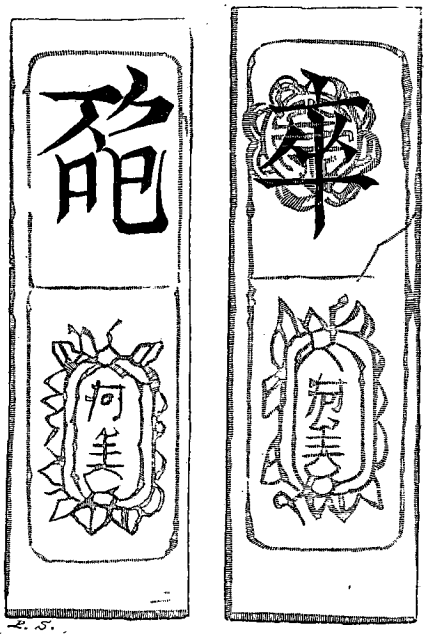
Cette pagode a été élevée en l'honneur d'un *than* ou génie protecteur célèbre dans toute la contrée; elle ne contient aucune statue, mais seulement une de ces petites tablettes rectangulaires dont j'ai déjà parlé, qui en lettres d'or sur fond rouge porte le nom du génie et dans laquelle les crédules Tonkinois se figurent qu'il réside.

Les notables, précédés du chef de canton et suivis d'habitants en costume de cérémonie, apportent deux fois par jour au génie des présents destinés à le rendre favorable et à obtenir de lui qu'il s'emploie à faire cesser l'épidémie qui décime la contrée. Ces présents sont disposés sur une belle civière toute dorée, à l'abri de deux grands parasols; on offre au génie du thé, du vin de riz, des poulets, de la viande de porc et aussi des pyramides énormes d'un beau riz blanc, cuit à l'eau, dans lesquelles on a piqué des grains de nénuphar ou des semences d'arachides. Pendant la cérémonie on brûle devant la tablette force baguettes d'encens et papiers dorés, tandis que les aides de l'officiant font retentir l'air des sons du gong ou du tam-tam.

L'offrande faite et les prosternations terminées, tout le monde s'attable dans une des salles de la pagode, et l'on dévore en un clin d'œil les provisions apportées au génie. C'est ainsi qu'au Tonkin se terminent presque toutes les fêtes religieuses; chaque séance à la pagode est toujours suivie d'un bon repas.

Ce matin on a varié le cérémonial : la tablette du than, que les habitants sont venus chercher en grande pompe, a été revêtue d'une belle robe de soie brochée offerte par les villages réunis; puis elle a été promenée en procession dans la campagne avec des drapeaux, des oriflammes, des insignes de toute sorte prêtés par les bonzes. Si l'épidémie vient à cesser, les indigènes en rapporteront tout le mérite à leurs pratiques superstitieuses et à la puissance de leur génie; une pétition sera adressée au roi par le mandarin de la contrée pour lui rendre compte de ce miracle, et le roi récompensera le génie en lui conférant, comme à un vulgaire mortel, un grade supérieur dans la hiérarchie officielle. Si, au contraire, malgré les processions, les promenades de la tablette et les sacrifices solennels, l'épidémie continue à sévir, le than sera dégradé par le roi, sa tablette sera fouettée à coups de verges, chargée de chaînes, puis jetée au beau milieu de la rivière.

Nous ne saurons sans doute jamais quel sort heureux ou malheureux l'avenir réserve au génie de Giom, car l'*Éclair* est venu enfin nous rejoindre et nous nous embarquons après quatre longs jours d'attente. Le commandant du bateau nous raconte son odyssée, la même pour toutes les canonnières qui se hasardent dans ces parages à l'époque des basses eaux. En descendant de Tuyen-quan, il est allé donner, en amont de Phu-doan, contre un banc de sable, et il y est resté échoué pendant huit heures avec une branche de son hélice faussée. Le bateau (la *Bourrasque*) qui l'accompagnait est demeuré complètement à sec sur ce malencontreux banc; on ne pourra le remettre à flot qu'à la saison prochaine. A cause du voisinage des Pavillons-Noirs, on construira en attendant, pour le garder, un petit fortin sur le bord de la rivière. On armera ce fortin avec un ou deux canons-revolvers empruntés à la canonnière, et, une fois le ravitaillement du Tuyen-quan opéré, la colonne que j'accompagne viendra tenir garnison dans ce fortin, qu'elle gardera jusqu'aux beaux jours.

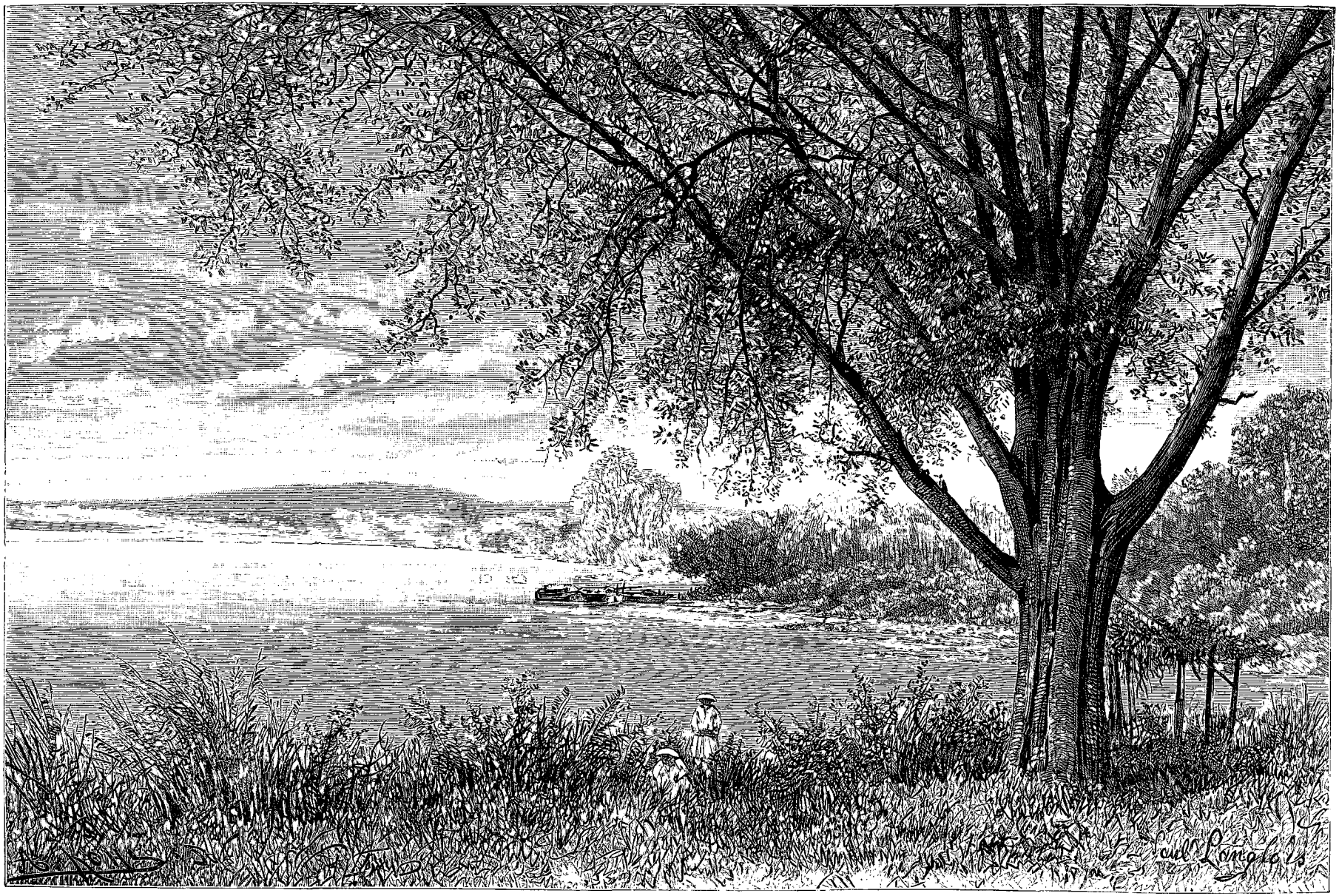


Cartes à jouer annamites (voy. p. 148). — Dessin de P. Sellier, d'après l'original.

Décidément la rivière Claire n'est guère navigable pour nos bateaux : ceux de l'ancien type qui calent 1m,50 ne peuvent la remonter qu'à l'époque des hautes eaux; il leur faut par conséquent rester à l'ancre à l'embouchure pendant dix mois de l'année; ceux du type Claparède, comme l'*Eclair* et la *Trombe*, qui calent 75 centimètres seulement, gouvernent mal et, dans ce cours d'eau sinueux, risquent à chaque instant, en tournant un coude, de donner contre un banc de sable ou contre la berge; seules les barques du pays peuvent aller jusqu'à Ha-gian et atteindre la frontière chinoise.

Entre Giom et Phu-doan, le pays prend un aspect sauvage; les rives sont couvertes de forêts et de hautes herbes, au milieu desquelles les villages se font rares. En revanche on rencontre à chaque instant, amarrés au bord de l'eau, des radeaux en bambous supportant les petites maisons de paille occupées par les indigènes. Les pauvres habitants de ces régions vivent dans des transes continuelles à cause du voisinage des Pavillons-Noirs; ils ont renoncé à se bâtir des maisons en terre ferme; ils se sont construit des abris flottants qui leur permettent de se déplacer rapidement, eux et leurs familles, à la moindre alerte. On n'en voit aucun occupé aux travaux des champs : tous se nourrissent de poissons, laissant en friches leurs anciennes cultures. Ici, comme aux environs de Hong-hoa, le raisonnement est le même : à quoi bon semer et labourer, quand on est à peu près sûr de ne pas récolter? Les irréguliers chinois, qui depuis dix ans sont les maîtres incontestés de tout le haut pays, en ont chassé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

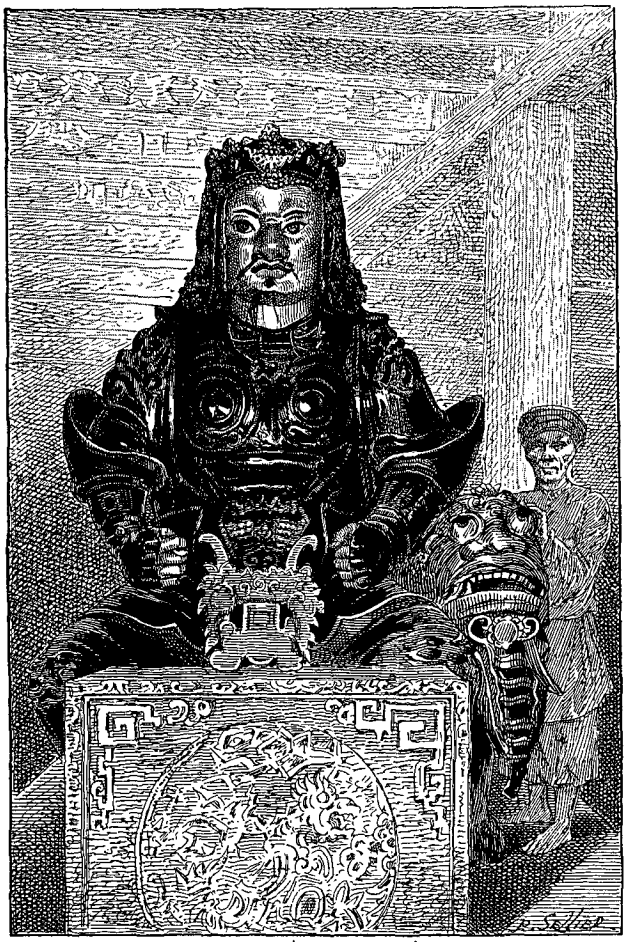


La rivière Claire, vue de la pointe de Phu-doan. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Annamites à force de mauvais traitements et de rapines. A l'heure actuelle toutes ces populations continuent à émigrer vers le Delta, qui regorge d'habitants, pendant que la région des montagnes est presque complètement déserte. Quand la tranquillité sera revenue et que nous serons partout les maîtres, il nous faudra déterminer une répartition plus uniforme de la population annamite sur toute l'étendue de son sol, et favoriser, par tous les moyens en notre pouvoir, une nouvelle émigration vers les hauts plateaux.

Les tirailleurs algériens ont complètement envahi le pont de l'*Éclair*; assis par groupes sur leurs sacs, avec leurs fusils entre les jambes, et leurs paquets rangés en tas, ils lézardent au soleil dans un débraillé des plus pittoresques; leurs coulis, relégués dans un coin du bateau, jouent avec ardeur aux cartes annamites. Ces cartes sont absolument semblables à celles des Chinois : elles sont faites avec des morceaux de carton longs de 8 centimètres et larges de 2; chaque carte est doublée à l'envers comme les nôtres avec un papier de couleur; à l'endroit, elle est divisée en deux cases par un trait transversal. La case supérieure est occupée par un grand caractère chinois tracé à l'encre noire; ce caractère diffère pour chaque carte et en indique la valeur; sur les cartes principales, il est accompagné d'un cachet rouge reproduisant le signe du bonheur; la case inférieure est tout entière remplie par un médaillon au milieu duquel sont imprimés deux caractères de petite dimension; ces caractères, ainsi que le médaillon qui les contient, sont tracés à l'encre rouge; ils sont les mêmes pour toutes les cartes d'un même jeu.



Statue d'un génie gardien du temple à Phu-doan. — Dessin de P. Seller, d'après une photographie.

Nous jetons l'ancre vers cinq heures du soir devant Phu-doan. Les deux compagnies d'infanterie de marine que le colonel Duchesne a laissées pour garder ce poste sont réunies tout entières sur la berge pour nous voir débarquer.

Phu-doan, qui, comme son nom l'indique, est le siège d'une préfecture, a été entièrement détruit par les Chinois. La bourgade, composée exclusivement de cases en paillotes, a été si bien anéantie par l'incendie, qu'il n'en reste plus aucune trace. La citadelle du préfet couronnait un mamelon escarpé qui surplombe la rivière; le tracé de l'enceinte est encore indiqué par un mur en terre, un fossé plein d'eau croupissante et deux belles portes en pierres taillées; tout le reste est démoli. Les habitants ont fui au loin ou se sont dispersés dans les villages voisins. Deux pagodes sont seules restées à peu près intactes au milieu de ces ruines : l'une, construite au pied de la colline qu'occupait autrefois la citadelle, est assez vaste pour loger facilement les deux compagnies d'infanterie de marine; l'autre, toute petite, située au sommet même du mamelon, est habitée par le préfet annamite, qui, seul de tous ses administrés, est revenu après le départ des Chinois.

La vieille pagode où les troupes sont logées est précédée de deux statues gigantesques artistement faites avec des briques, du ciment et de la chaux. Ces statues, qui mesurent 3 mètres de hauteur, représentent les *phis* ou génies gardiens du temple; elles sont recouvertes d'une couche de peinture aux tons criards. Ces phis, qui sont revêtus du casque et de la cuirasse, ont un air terrible avec leurs gros yeux noirs à fleur de tête et leurs sourcils fortement accusés. L'artiste leur a fait une barbe et des moustaches avec des crins de cheval; ils sont assis, les deux poings sur les genoux, devant un petit autel, sur des tigres fantastiques qui ouvrent des gueules énormes et dont les globes saillants louchent affreusement.

Nous devons demeurer plusieurs jours à Phu-doan, en attendant l'organisation du convoi de vivres et le retour des espions que nous avons envoyés pour explorer le pays sur la route de Tuyen-quan. Les tirailleurs algériens ont pu, en se serrant un peu, s'installer dans la pagode, près de leurs camarades de la marine; les officiers organisent leur logement dans des sampans loués aux indigènes; ces barques ont toutes à l'arrière une petite cabine fermée avec des planches et recouverte d'un toit en nattes; ce compartiment, qui ne mesure pas plus de 3 mètres de long sur 2 et demi de large, et dans lequel on ne peut se tenir que couché ou accroupi, loge habituellement toute la famille du pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

priétaire du sampan, c'est à-dire au moins deux grandes personnes et plusieurs petits enfants; convenablement aménagé avec des nattes, il peut offrir à la rigueur, après un nettoyage indispensable, un abri sinon confortable, du moins suffisant pour passer la nuit.

Une fois à terre, nous ne tardons pas à recevoir la visite officielle du préfet de Phu-doan, qui, du haut de son monticule, a surveillé notre débarquement; il a voulu sans doute se présenter à nous dans toute sa splendeur; il nous arrive précédé d'un domestique marchant à pas comptés et portant un tam-tam dont il frappe à intervalles égaux; un autre serviteur tient ouvert au-dessus de sa tête un grand parasol de commandement, orné de bouffettes et de pompons; derrière lui marchent trois petits boys qui tiennent respectueusement sur leurs deux mains ouvertes, l'un le crachoir en laiton, l'autre la boîte à chiques, et le troisième la pipe en porcelaine dú mandarin. Il a campé sur son nez (sans doute pour produire plus d'effet sur nous) une vieille paire de lunettes chinoises; leurs verres ronds et épais, sertis dans une grosse monture de buffle, lui obscurcissent tellement la vue, que, lorsqu'il ne regarde pas au-dessus, il trébuche à chaque pas; l'étui brodé de ces lunettes est attaché, bien en évidence, sur le devant de sa tunique neuve, par un petit cordonnet de soie orné de deux glands.

Après les salutations d'usage, le mandarin prend à part le commandant de la colonne et entame avec lui et l'interprète un colloque des plus animés : « Le mandarin a besoin de vous, docteur, me dit le commandant; son père, qui habite avec lui, est au plus mal. L'interprète, qui vous a connu à Nam-dinh, prétend que vous pouvez le guérir, et le *phu* vous prie de venir le visiter en toute hâte; il assure qu'il y a place pour vous dans



Sampan loué aux indigènes. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

sa pagode. Je vous conseille de vous laisser faire : vous serez toujours mieux là-haut que dans un sampan. »

J'accepte avec empressement l'offre du fonctionnaire indigène, et, cinq minutes après, accompagné de mon ordonnance qui porte mon lit de campagne, je grimpe à la suite du mandarin les soixante et quelques marches, taillées de main d'homme dans le flanc de la colline, qui conduisent à la pagode où il a établi sa demeure. Cette pagode est formée de deux corps de logis séparés par une étroite cour; les serviteurs se tiennent dans le premier; le second, qui est occupé par le mandarin et par sa famille, est divisé en trois chambres par deux cloisons de grosses nattes. Le phu m'a réservé une des chambres de côté, il occupe l'autre avec sa famille; la pièce du milieu est une sorte de parloir qui sert pour les audiences et pour les visites.

Le malade est couché dans un coin obscur, le corps enroulé dans une natte et la tête reposant sur un petit billot en bambous; son état est tel qu'il n'y a plus rien à tenter et qu'il mourra probablement cette nuit.

Très fatigué de ma journée, je me retire de bonne heure dans le compartiment qui m'est réservé; j'ai gardé près de moi par précaution un de mes boys, ancien tirailleur annamite, qui parle un peu le français. Vers quatre heures du matin je suis réveillé par des allées et venues, des gémissements et un remue-ménage dont le bruit m'arrive de la chambre à côté, à travers la cloison de nattes contre laquelle mon lit est adossé. Poussé par la curiosité, je fais avec mon couteau un trou à cette cloison et j'y applique mon œil.

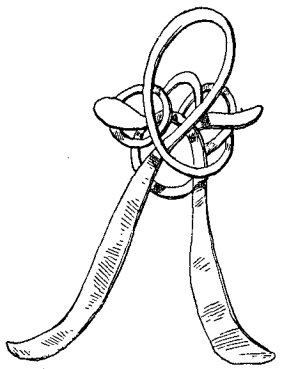
Le parloir est éclairé par une lampe fumeuse construite avec un godet d'étain monté sur un grand pied; le moribond y a été transporté; il est couché sur un lit recouvert de nattes fines et dressé au milieu de la pièce; son fils, le mandarin, est accroupi près de lui, surveillant ses moindres mouvements et plaçant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps en temps près de ses narines un petit flocon de coton, afin de s'assurer s'il respire encore. La famille est réunie tout entière autour du lit, attendant le dernier moment.

Une des femmes apporte une pièce de soie blanche qu'on place sur l'épigastre du moribond : dans l'esprit des Annamites, cette soie a pour but d'arrêter l'âme quand elle s'échappera du corps et de la retenir dans ses plis jusqu'au jour de l'inhumation définitive; c'est pour cette raison qu'ils désignent ce morceau d'étoffe sous le nom de *hon-bach*, littéralement *l'âme en soie*: ils la placent sur l'épigastre parce qu'ils s'imaginent que c'est par cette région que l'âme quittera le corps.

Le vieillard vient de rendre le dernier soupir; aussitôt un des serviteurs monte sur le toit de la maison et se place exactement au-dessus du lit sur lequel le corps a été étendu. Il tient entre ses mains un des habits du défunt, et, se tournant vers l'orient, le nord et l'occident, il interpelle à haute voix et à trois reprises différentes l'âme du mort, l'adjurant de revenir au milieu de sa famille : « *O vous, les trois âmes et les neuf Esprits vitaux du grand mandarin Lé-Van-Tong*, s'écrie-t-il, *revenez vite au milieu de vos enfants désolés.* » Pendant qu'il répète cette phrase trois fois de suite, d'autres domestiques, qui se sont répandus dans les environs, poussent des clameurs et frappent sur des instruments bruyants, comme des gongs et des tam-tams, pour effrayer l'âme et la forcer à rentrer dans la maison.



L'âme en soie. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis.

Après cette invocation, le serviteur descend du toit et vient remettre l'habit à une des femmes, qui le place sur la poitrine du mort; elle en retire ensuite le hon-bach, et avec cette pièce de soie blanche, qui mesure plusieurs mètres de longueur, elle confectionne en la pliant et la repliant une sorte de figure grossière qui ressemble de loin à un corps d'homme : les jambes sont indiquées par deux grands pans d'étoffe, les bras par deux pans plus petits placés de chaque côté d'un gros nœud qui représente le corps et qui est surmonté d'une anse d'étoffe figurant la tête. Pour les Annamites cette pièce ainsi disposée est la représentation matérielle de l'âme du mort; c'est en elle que cette âme chassée du corps est venue se réfugier pour y résider. Pendant tout le temps que dureront les cérémonies compliquées des funérailles, on lui rendra les mêmes honneurs qu'au défunt lui-même : on lui construira près du cercueil un lit de parade recouvert de grands rideaux, derrière lesquels elle sera enfermée chaque soir. Tous les matins, on l'en sortira respectueusement pour l'installer sur un siège à la place d'honneur, et, deux fois par jour, au moment des repas, le chef de la famille fera devant elle des libations de vin de riz.

Le fils du défunt a voilé la face du cadavre avec un morceau d'étoffe après lui avoir mis dans la bouche un petit bâton destiné à la lui maintenir ouverte. Puis tous les membres de la famille se sont prosternés devant le corps, et, après avoir poussé des gémissements bruyants pour marquer leur douleur, ils se sont retirés dans la pièce voisine afin de permettre à l'aîné de procéder à la dernière toilette de son père. Les rites veulent que le corps du défunt soit lavé avant la mise en bière; le fils aîné peut seul procéder à cette besogne en s'aidant d'un serviteur; les étrangers et les autres parents se tiennent à l'écart, par respect.

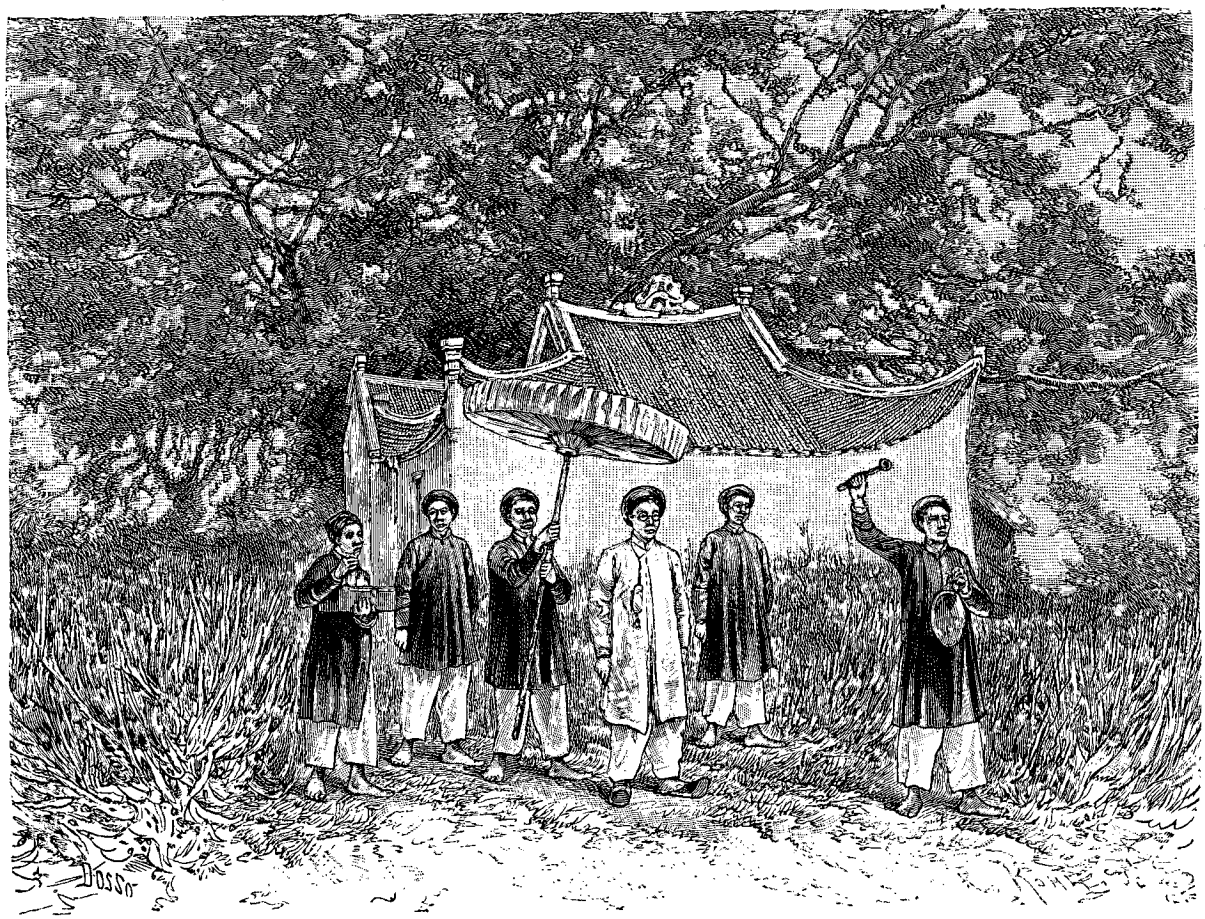
L'aide apporte de l'eau bouillante qu'il a parfumée avec du bois d'aigle, de l'encens, de l'anis étoilé, de la cannelle et du santal; le mandarin s'est prosterné. « Qu'il soit permis, dit-il, de laver la tête et le corps pour le purifier de la poussière ancienne. » Cette prière faite, il se redresse, et trempant un linge dans l'eau parfumée, il le passe sur la figure du cadavre; il peigne ses longs cheveux, qu'il enroule ensuite dans un morceau d'étoffe; il lave les mains et les pieds avec un nouveau linge; puis, s'aidant d'un petit couteau que lui tend le serviteur, il taille les ongles des doigts et des orteils. Il met soigneusement à part les rognures d'ongles de chaque membre, dont il fait un paquet séparé, en les enveloppant de papier chinois. Chacun des quatre paquets sera déposé à côté du membre correspondant dans le cercueil. Il recueille également avec un soin méticuleux tous les cheveux tombés pendant la toilette, afin de les placer dans la bière sans en oublier un seul. Tous les ustensiles qui ont servi pour l'opération des ablutions, le linge, le peigne, le reste de l'eau parfumée, le couteau pour les ongles, sont placés dans un vase neuf que l'aide va enterrer immédiatement dans un endroit fixé à l'avance.

Après les ablutions il reste à procéder au dernier repas du mort. La famille et les amis sont revenus dans la chambre mortuaire; ils ont apporté une soucoupe remplie de riz cuit, une petite cuiller en porcelaine et trois pièces d'argent. Le mandarin, en sa qualité de fils aîné du défunt, procède à la cérémonie; il s'agenouille, s'incline jusqu'à terre et, interpellant le mort, il lui demande la permission de lui offrir à manger pour la dernière fois. S'étant relevé, il s'approche du lit de parade et, soulevant un des coins du voile qui recouvre la face du défunt, il lui enlève le petit bâton qui maintient les mâchoires ouvertes; il saisit alors la cuiller pleine de riz que lui tend un aide, y dépose une pièce d'argent, et verse le tout dans la bouche du mort; il recommence à trois reprises cette opération, en soulevant légèrement chaque fois un coin du voile et en prenant bien garde de laisser voir la figure du cadavre, ce qui serait considéré comme un manque de respect. Une fois le repas terminé, tous les assistants se mettent à pousser des gémissements et à se répandre en lamentations sur la perte qu'ils viennent de faire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les enfants du défunt accomplissent ce long et minutieux cérémonial prescrit par les rites avec un grand respect, mais aussi avec un sang-froid étonnant. Je ne vois pas chez eux cette émotion profonde, cet anéantissement moral que nous éprouvons nous-mêmes en pareil cas : le fils du défunt officie comme le ferait un prêtre; ses autres parents attendent pour gémir le moment prescrit par l'usage; ils se taisent dans l'intervalle comme s'ils étaient des pleureurs à gage. Chez les Tonkinois cependant les liens de famille sont plus puissants que chez nous; la piété filiale y est au moins aussi grande. Sans doute ces gens de l'Extrême Orient sont organisés autrement que nous au point de vue des sensations nerveuses; chez eux les impressions sont peut-être moins vives; en tous cas, ils peuvent plus facilement commander à leurs nerfs. Il n'est guère d'Européens en effet qui aient assez de courage pour donner au cadavre d'un de leurs proches les soins compliqués que je viens de décrire et qui ont duré tout un jour.

Le lendemain, au matin, un serviteur introduit près du mandarin un vieil Annamite auquel la famille fait mille prévenances; c'est un notable très au courant des rites funéraires qu'on est allé querir dans un village des environs pour surveiller l'ensevelissement du corps



Le préfet de Phu-doan (voy. p. 149). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

et sa mise en bière. Cet homme apporte avec lui les différents matériaux nécessaires pour cette opération délicate et compliquée : le vernis pour calfater le cercueil, les coussins qu'on mettra autour du mort et les nombreuses pièces d'étoffe qui serviront à l'envelopper. La forme, les dimensions, la composition même de tous ces objets sont minutieusement indiquées dans le *Van Cong Gia Lè* ou Rituel des funérailles, volumineux ouvrage en quatre volumes qui fait loi en Annam pour le cas particulier. On les trouve tout préparés dans les boutiques d'ornements pour le culte des ancêtres, qui existent, non seulement dans toutes les villes, mais même dans les bourgades un peu importantes du royaume.

Le cercueil est depuis longtemps dans la maison; c'est un meuble familier que tout bon Tonkinois s'empresse d'acheter dès qu'il en a le moyen. Le vieil Annamite le fait apporter dans la chambre mortuaire. Après en avoir luté tous les joints avec un mélange de sciure de bois et de goudron, il place au fond une couche de cendres, une feuille de papier blanc, puis une planche mince percée de sept trous. Cette planche couvre complètement le fond du cercueil, de sorte que les cendres ne peuvent pas passer au-dessus et venir souiller le corps; les sept trous dont elle est percée sont disposés exactement comme les sept étoiles de la constellation de la Grande Ourse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une fois le cercueil préparé, le vieux maître des funérailles s'occupe d'ensevelir le corps. Il s'agenouille devant le lit de parade, en même temps que les enfants du défunt, qui ont assisté à tous ces préparatifs. « Qu'il soit permis, dit-il, d'ensevelir le corps. » Cette prière faite, il met un turban sur la tête du mort, remplit les oreilles avec de petits bourrelets de coton, pose sur les yeux un bandeau muni de deux cordons qu'il noue derrière la tête, bourre la paume des mains et la plante des pieds avec des tampons de papier qu'il maintient en place à l'aide d'une bande d'étoffe nouée par-dessus, en prenant bien garde de replier les doigts et les orteils. Il s'assure que les habits portés par le mort sont bien en nombre impair (le nombre pair serait funeste), il arrange minutieusement les pans de ses habits, de façon à éviter le moindre pli, puis il attache solidement les bras le long du corps avec un morceau de soie qui passe sur le ventre comme une ceinture.

Ces préliminaires terminés, il fait transporter le défunt sur les deux linceuls qu'il a étendus l'un au-dessus de l'autre au beau milieu du lit de parade; puis il dispose autour du cadavre les coussins qu'il a apportés et qui doivent lui donner la forme prescrite par les rites. Ces coussins sont au nombre de onze; ils sont rectangulaires ou pyramidaux, suivant la région du corps qu'ils sont destinés à recouvrir; leurs dimensions et leur épaisseur sont exactement indiquées dans le Livre des funérailles, d'après la place qu'ils doivent occuper; deux se posent le long des jambes, deux autres le long des cuisses; il y en a deux également qui s'appliquent sur les oreilles, un autre sur la bouche, un troisième qui se met derrière la tête comme un oreiller. Quand ils sont tous en place, maintenus par les deux linceuls qu'on replie et qu'on noue par-dessus à l'aide de



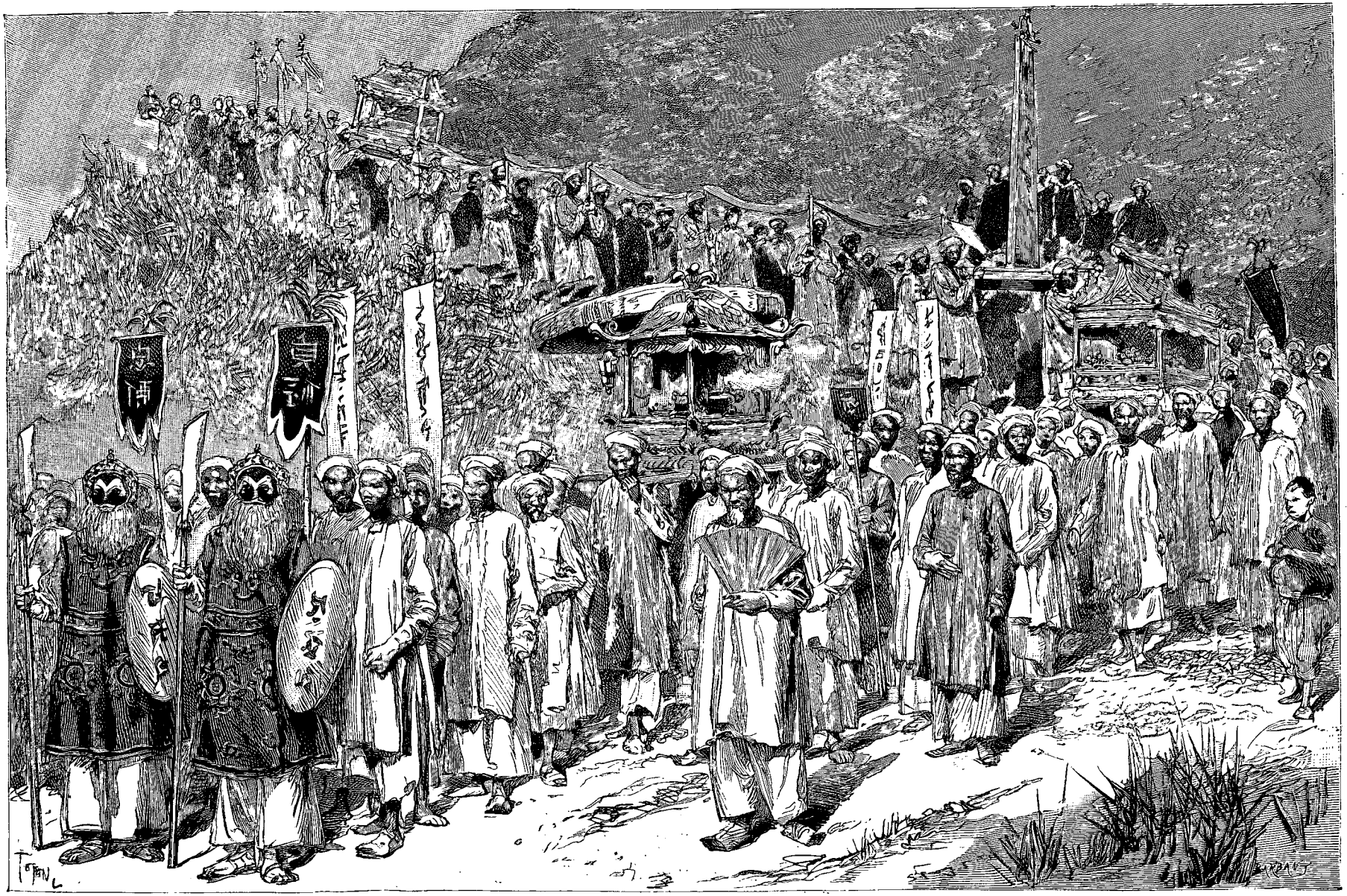
Arrivée d'un visiteur en palanquin (voy. p 154). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

longues bandes d'étoffe, le corps du défunt a la forme d'un grand paquet rectangulaire dont les dimensions sont calculées de telle sorte qu'il remplit à peu près exactement l'intérieur du cercueil.

Le vieux notable s'agenouille de nouveau, ayant autour de lui les parents du défunt, qui se sont également mis à genoux et qui poussent des gémissements. « *L'heure est venue*, dit-il, *qu'il soit permis de mettre le corps dans le cercueil.* » Tous les assistants, après s'être inclinés jusqu'à terre, se relèvent, et les aides, ayant placé le cadavre sur le *ta-quan* ou drap mortuaire, saisissent ce drap par les quatre coins et descendent doucement le corps dans la bière. Après avoir soigneusement rempli tous les vides avec du papier roulé en tampon, et replié le drap par-dessus le cadavre, ils clouent le cercueil, pendant que tous les assistants se remettent à pleurer.

Les Annamites prennent le deuil quatre jours après l'ensevelissement du défunt. Les vêtements qu'ils portent alors sont de couleur blanche; ils sont confectionnés d'autant plus grossièrement et avec des étoffes d'autant plus communes que celui qui les revêt est plus proche parent du mort. La première fois que j'aperçus le mandarin de Phu-doan en habit de deuil, je le pris pour un mendiant, tant son costume avait l'air misérable : il portait une sorte de jupon court par-dessus lequel il avait passé une longue chemise dont le bas était effiloqué comme une guenille, et dont l'étoffe était tellement grossière qu'elle ressemblait à la toile d'emballage. Il avait les reins ceints d'une corde; ses longs cheveux dénoués pendaient épars sur son cou; il était coiffé d'une couronne en grosse paille tressée et il marchait courbé en deux, s'appuyant sur un bâton de bambou. Ce bambou, que les Annamites appellent bâton de pleurs, est pour eux un emblème : il indique la constance dans la douleur. « *Le bambou*, dit le Livre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

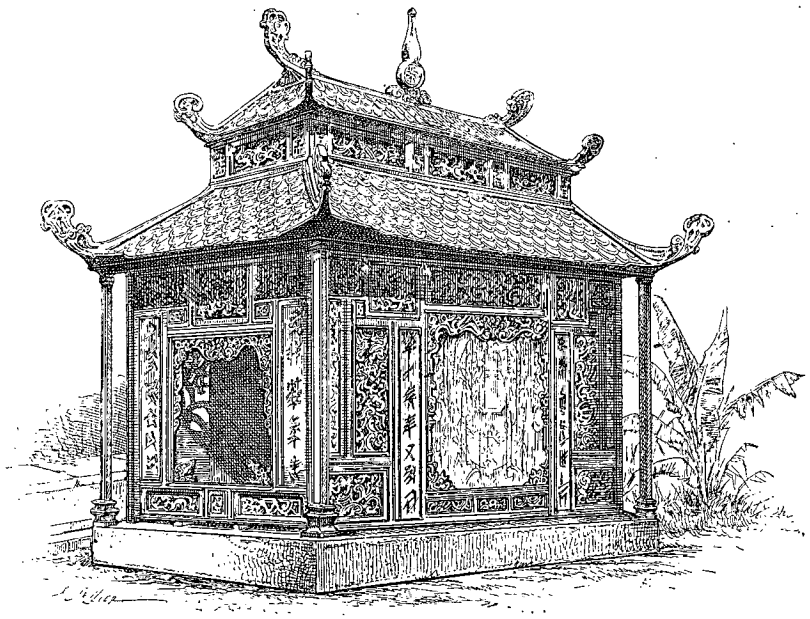


Le cortège funéraire (voy. p. 156). — Dessin de Tofani, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des rites, *ne change pas pendant les quatre saisons de l'année; la douleur du fils qui pleure son père doit de même traverser le froid et le chaud sans en être influencée.* » La longueur du bâton de pleurs est exactement calculée, car elle a par elle-même une signification symbolique. « *Ses dimensions*, dit le code, *doivent être telles qu'il arrive à la hauteur du cœur* », et il ajoute : « *Les pleurs d'un fils pieux n'ont pas de nombre; son corps en est malade, le bâton est l'aide des malades; la maladie lui vient du cœur, c'est pourquoi la longueur du bâton est déterminée par la hauteur du cœur*[1]. »

Il serait trop long de décrire en détail les différentes cérémonies qui ont été célébrées trois ou quatre fois par jour pendant la semaine tout entière où le cercueil est resté exposé dans la chambre mortuaire, ayant à droite le lit de l'âme en soie recouvert de ses rideaux et devant lui une table sur laquelle les parents et les visiteurs brûlaient des baguettes d'encens.



Le catafalque (voy. p. 156). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Les visites se succédaient nombreuses à la pagode du mandarin; les notables et les vieux chefs des villages placés sous sa juridiction s'empressaient de venir lui apporter leurs compliments de condoléance. Tous, par honneur pour le mort, arrivaient en vêtements de deuil, c'est-à-dire habillés complètement de blanc. A chaque visite, un serviteur placé à l'entrée de la salle des réceptions annonçait respectueusement au défunt les noms et qualités de chacun des personnages; le mandarin, vêtu de ses habits de deuil, s'avançait pour les recevoir, courbé en deux sur son bâton de bambou et comme écrasé par la douleur. Presque tous apportaient des présents pour le mort : les uns du riz, de l'eau-de-vie, des baguettes d'encens, des chiques de bétel; d'autres des objets plus extraordinaires: c'était ou bien un grand cheval en carton avec une belle selle peinte sur le dos, ou bien une poupée magnifiquement vêtue, ou encore des chapeaux, des vêtements en papier de riz. Un grand nombre arrivaient portant des paquets de petites boîtes dorées ou argentées ayant la forme et les dimensions des barres d'argent et d'or dont on se sert comme monnaie dans le pays d'Annam.

Tous ces objets étaient brûlés solennellement devant le cercueil. Les Tonkinois se figurent que ces offrandes, une fois réduites en fumée, accompagneront le défunt dans le royaume des Esprits, et que chacune d'elles se changera pour son service en l'objet dont elle avait la forme. La fumée du cheval en carton qu'on brûle dans le monde réel se transformera, chez les Esprits, en un coursier fougueux à l'usage du mort; la poupée deviendra pour lui une compagne charmante; les vêtements en papier formeront un costume somptueux, et les petites boîtes dorées se changeront en autant de lingots d'or qui garniront son escarcelle.

Un certain nombre de visiteurs sont venus à cheval ou en palanquin; c'est la façon de voyager des gens de marque. Le palanquin, en usage au Tonkin, n'est autre chose qu'un grand hamac suspendu à un bambou et recouvert d'un petit toit; deux stores qui peuvent être relevés à volonté descendent de chaque côté et permettent à la personne transportée couchée de se dissimuler aux yeux des passants. Le palanquin est porté par deux coulis qui vont ordinairement à une allure assez rapide, et qui sont assez habiles pour n'imprimer aucune secousse au hamac. Le voyageur est toujours suivi d'un ou deux domestiques qui courent derrière les porteurs, tenant l'un la boîte à chique qui accompagne partout l'homme de qualité en voyage, et l'autre les petites fourches sur lesquelles on pose le palanquin quand on s'arrête.

Si j'étais mieux au courant des lois somptuaires d'Annam, je pourrais, par la simple inspection des palanquins arrêtés devant le seuil de la maison mortuaire, connaître le rang qu'occupent leurs propriétaires dans la hiérarchie officielle. Les dorures, la couleur du hamac et jusqu'à la forme des ornements indiquent le grade du fonctionnaire indigène, comme les couronnes héraldiques peintes sur les panneaux d'une voiture indiquent, chez nous, le rang de son propriétaire dans la hiérarchie nobiliaire.

Le mandarin a fait venir à grands frais de Phuninh un fameux *tay-dia-ly* ou sorcier ayant pour spé-

1. *Le Code annamite.* Traduction Philastre, t. I, p. 75.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cialité de reconnaître les emplacements favorables pour les tombes. Ce sorcier, s'aidant d'une boussole chinoise et de différentes incantations, a indiqué pour y creuser une fosse un petit monticule situé à deux kilomètres environ de la pagode.

Les Annamites n'ont pas de cimetières : ils enterrent leurs morts en plein champ dans l'endroit que le tay-dia-ly a fixé. Ordinairement la place d'un tombeau est simplement indiquée par un petit tertre, sans aucune fleur ni aucun ornement. Il n'y a d'exception que pour les mandarins d'un rang élevé, pour les riches Chinois qui font les frais d'un monument, ou bien encore pour les bonzes, qu'on enterre au voisinage des temples bouddhiques et sur les tombeaux desquels



Tombeaux de bonzes. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

on élève de petites tourelles d'un aspect pittoresque.

Les sépultures annamites, dispersées un peu partout aux environs des villes et des bourgades, ne peuvent être déplacées sans infliger aux familles un grave affront. Elles seront certainement pour nous une source d'embarras quand il s'agira de tracer les routes et d'exécuter les différents travaux d'utilité publique que nous projetons de faire au Tonkin, aux environs des villages populeux.

Le jour des funérailles est arrivé : des équipes nombreuses de porteurs vêtus de blanc ont été envoyées par les villages voisins pour figurer au cortège. Ils ont amené les brancards funéraires laqués en rouge, avec les châsses dorées qui servent pour les enterrements et que chaque village annamite garde dans la maison commune pour les mettre, toutes les fois qu'ils en ont besoin, à la disposition des habitants.

La famille a fait préparer de son côté toutes sortes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'accessoires qui doivent servir à rehausser la pompe du cortège : grandes lanternes emblématiques, oriflammes, chasse-mouches, éventails montés sur tiges, etc.

Les Tonkinois mettent leur amour-propre à enterrer leurs parents avec le plus d'éclat possible ; il en est qui se ruinent en frais de funérailles. Le convoi d'un riche Annamite comprend quelquefois plus de cent personnes et occupe une longueur d'un kilomètre.

Le mandarin, fils aîné du défunt, conduit le deuil ; il a près de lui un maître des cérémonies, chargé de mettre l'ordre dans le cortège et d'en régler la marche ; celui-ci, tout affairé, court à droite et à gauche, devant la maison, pour ranger les figurants, leur assigner leur rôle et leur indiquer la place qu'ils doivent occuper. C'est lui qui fait l'office de héraut et qui, lorsque le convoi est prêt à partir, s'agenouille devant le cercueil pour demander au mort la permission de l'emporter en terre. « *Le moment est venu*, lui dit-il à voix haute, *veuillez partir! Quand l'heure est favorable, on ne doit pas demeurer davantage ; qu'il soit donc permis de transporter le cercueil sur les traces qu'ont suivies les ancêtres.* »

Une fois développé dans la campagne, le cortège funéraire offre un spectacle extrêmement original, mais qui n'inspire nullement la tristesse ; on croirait plutôt à une mascarade qu'à un enterrement. En tête s'avancent deux figurants armés de boucliers et de lances en bois peint, et vêtus de robes rouges sur lesquelles sont brodés des dragons grimaçants ; ils portent de formidables moustaches en crins de cheval, et leur figure est zébrée de grandes raies rouges et vertes. Ils représentent les *phuong-tuong* ou guerriers chargés d'écarter du chemin suivi par le défunt les mauvais Esprits qui seraient tentés de venir le tourmenter ; ils sont suivis d'une douzaine d'hommes habillés de blanc et placés sur deux rangs, qui tiennent des oriflammes en calicot suspendues à des branches de bambou dont l'extrémité supérieure est garnie d'un bouquet de feuilles.

Ces oriflammes sont couvertes d'inscriptions en gros caractères qui célèbrent les louanges du défunt : il y est traité de grand, de magnifique, de superbe, de fidèle, de vertueux. Après les bannières viennent quatre coulis portant la châsse de l'encens (*huong-an*), dans laquelle se trouvent un brûle-parfum de cuivre, un vase de même métal contenant une petite pelle, deux chandeliers et différents objets précieux qui sont là pour la parade : des plateaux, une branche de corail montée sur pied, un miroir taoïste en marbre blanc, des fleurs artificielles, etc. Cette châsse est abritée sous un parasol de mandarin porté par un serviteur qui marche à côté d'elle. Une autre châsse toute semblable, mais couverte de fruits, de riz et de gâteaux, lui succède, séparée de la première par une nouvelle équipe de porteurs de bannières. Viennent ensuite les notables, amis de la famille, qui marchent à pied, en habits de deuil, puis le *minh-sinh*, immense colonne quadrangulaire haute de 2 mètres et demi, large de 50 centimètres, formée d'un cadre en bois sur lequel sont collées des bandes de calicot. Cette colonne représente la tablette qu'habitera l'Esprit du défunt dès qu'il aura sa place marquée sur l'autel des ancêtres. Son nom, son âge, ses titres y sont inscrits en caractères gigantesques.

Le minh-sinh est relié au *char de l'âme*, qui vient après, par une longue bande de calicot que des femmes, vêtues de blanc et rangées deux à deux, soutiennent avec des arceaux en bambous au-dessus de leur tête. Le *linh-toa* ou char de l'âme, dans lequel l'âme en soie est enfermée, est une petite châsse en bois de forme très gracieuse, portée par quatre coulis ; elle est peinte en rouge et enjolivée de dorures. La bande de calicot qui la relie au minh-sinh représente le chemin que suivra l'esprit du défunt après le sacrifice qui terminera les funérailles, lorsqu'il quittera l'âme en soie pour passer dans la tablette qu'il habitera désormais.

Le plus jeune des petits-fils du mort se tient sous le char de l'âme ; cette disposition, prescrite par les rites funéraires, a pour but d'indiquer que l'âme de l'aïeul doit planer sur ses descendants jusqu'à la génération la plus reculée. Le fils aîné, appuyé sur le bâton de pleurs, ses cheveux épars sur le cou et sur les épaules, marche à reculons devant le cercueil. Il est accompagné du maître des cérémonies, qui frappe à intervalles égaux sur un tam-tam pour régler la marche du convoi. Le cercueil est recouvert d'un catafalque superbe en laque rouge ornée de dorures, qui a été prêté par un des villages. Les Annamites appellent ce catafalque *nha-thang*, c'est-à-dire *maison funéraire* : il a en effet la forme d'une maison, dont les quatre parois seraient très finement sculptées, et dont le double toit, surmonté d'un emblème en forme de bouteille, se terminerait à chaque angle par des faîtières recourbées. Sur chacune des faces du nha-thang s'étalent de grandes inscriptions en lettres d'or, tirées des sentences de Confucius et exaltant le culte de la famille. On y lit : « La tendresse filiale est immense comme le ciel et la terre ; on ne l'oublie pas après cent ans » ; ou bien : « Les trois liens [1] sont aussi grands et aussi durables que l'univers éternel ».

Des stores décorés, de belles peintures, ferment les ouvertures ménagées de chaque côté du catafalque, pour masquer aux curieux la vue du cercueil. Quatre domestiques le flanquent à droite et à gauche, tenant à la main un plateau rempli de chiques de bétel toutes préparées, qu'ils offrent aux passants ; quatre autres serviteurs suivent à quelques pas, répandant, de distance en distance, des poignées de petits papiers dorés : c'est une manœuvre dirigée contre les mauvais génies : si, par aventure, il s'en trouvait en train de folâtrer dans le voisinage, ils s'arrêteraient à ramasser ces objets brillants éparpillés sur le sol, et le défunt pourrait passer inaperçu au milieu d'eux, esquivant ainsi les méchants tours que ces Esprits taquins ne sont que trop disposés à jouer aux morts.

1. 1° Lien du roi avec ses sujets ; 2° lien des enfants avec leur père ; 3° lien de l'épouse avec l'époux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La flottille de sampans redescendant la rivière Claire (voy. p. 159). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le cortège s'avance lentement, avec des pauses fréquentes, pendant lesquelles les femmes, qui suivent le corps sous un dais de soie blanche, poussent des gémissements bruyants. A deux reprises différentes, le convoi fait une longue pause pour permettre à des groupes d'amis du défunt, rencontrés en route, de lui offrir leurs derniers hommages. Le cérémoniaire les annonce ainsi au mort pendant qu'ils s'agenouillent devant le cercueil arrêté au milieu des champs :

« *Voici qu'il y a des présents à recevoir; des amis que nous avons rencontrés en chemin demandent à vous les offrir.* »

On arrive enfin devant la fosse ouverte. Les phuong-tuong qui marchent en tête la frappent aux quatre coins avec leurs boucliers, pendant que le sorcier fait des incantations pour conjurer le mauvais sort. Le cérémoniaire brûle devant le cercueil, qu'on a placé sur deux rouleaux de bois disposés au-dessus de la fosse, des pièces de soie et la grande bannière sur laquelle sont inscrits les noms et qualités du défunt. La bière, enveloppée d'un drap noir et d'un drap violet, est ensuite descendue lentement, et recouverte de terre jusqu'à ce que la fosse soit comblée à moitié. Alors s'avance un notable tenant à la main un papier, sur lequel est écrit une invocation à la *Reine des Génies de la Terre*; il récite cette invocation à genoux, priant la reine des Esprits de protéger le sépulcre, afin que le défunt puisse y reposer en paix. On achève ensuite de recouvrir le cercueil, et après que les parents et les amis ont brûlé encore quelques papiers et versé sur la terre fraîchement remuée quelques coupes de vin de riz, tout le monde se retire.

Tel est, dans ses grandes lignes, le cérémonial usité en Annam pour rendre les derniers devoirs aux défunts. Les Tonkinois ne manquent jamais de l'accomplir dans tous ses détails; ne pas y procéder serait pour eux un crime horrible et inouï. L'âme d'un défunt ne peut, d'après leur croyance, être tranquille et heureuse que lorsque le corps qu'elle habitait a reçu une sépulture convenable. C'est à tel point que quand un indigène a péri dans des circonstances qui ne permettent pas de retrouver son corps (lorsqu'il est tombé dans la mer ou qu'il a été dévoré par un tigre), la coutume est de lui faire un enterrement simulé. Les parents ont alors recours à une cérémonie appelée *chien-hon-dap-nan*, ce qui veut dire qu'ils évoquent son âme pour lui construire un tombeau. La famille du défunt fait fabriquer un mannequin qu'on revêt de vêtements ayant appartenu au mort, et qu'on place dans un cercueil. Après avoir conjuré l'âme de quitter sa vie errante et de venir habiter le corps qu'on a reconstitué, on enterre ce mannequin selon le rituel que je viens de décrire.

Les Annamites poussent encore plus loin leurs scrupules. Convaincus que les âmes des morts qui n'ont pas reçu une sépulture convenable s'irritent, s'inquiètent et finissent par devenir de méchants Esprits prêts à tourmenter les vivants, ils offrent tous les ans, vers la cinquième lune, un sacrifice solennel aux suppliciés, aux soldats tués pendant la guerre et même à tous ceux dont les tombeaux ont été violés ou détruits par une cause indépendante des hommes, comme un tremblement de terre ou une inondation. Ils espèrent ainsi calmer l'irritation de ces Esprits privés de sépulture qui, d'après leurs croyances, sont condamnés à errer pendant toute l'éternité sans avoir jamais de repos.

Les environs de Phu-doan se sont repeuplés depuis notre arrivée; les habitants reviennent en foule se mettre sous la protection du drapeau français; ils savent que partout où ils le voient apparaître il n'y a plus rien à redouter des Chinois ni des pirates. Les villages flottants qui descendent le cours de l'eau fuyant les Pavillons-Noirs s'arrêtent tous aux environs de notre campement. Des centaines de petits radeaux sont amarrés le long des deux bords; tous les jours leur nombre augmente; ils finiront bientôt par obstruer toute la rivière.

Phu-doan occupe une situation stratégique des plus importantes, à la jonction d'un grand nombre de routes, dont les unes descendent jusqu'au Delta, et dont les autres au contraire remontent vers Tuyen-quan, Phu-an-binh et gagnent même Tan-quan sur le fleuve Rouge. Le Song-chai, petit cours d'eau sinueux, aux rives très boisées, qui, à l'époque des hautes eaux, est navigable jusqu'à Vinh-khé, se jette dans la rivière Claire immédiatement au-dessus du poste. Pour toutes ces raisons, le général en chef laissera très probablement une garnison en permanence à Phu-doan, et la présence de cette garnison suffira pour amener le repeuplement de toute cette riche contrée. Une fois qu'ils nous auront vus procéder à une installation définitive, les indigènes auront vite fait d'abandonner leurs maisons flottantes pour en construire d'autres en terre ferme. Déjà le petit fortin armé de canons que les tirailleurs viennent de bâtir à 2 kilomètres en amont pour protéger la *Bourrasque*, a produit l'effet que je signale : quatre villages annamites se sont élevés comme par enchantement juste en face de ce fortin, sur la rive gauche du Song-ca.

Les émissaires envoyés pour explorer la route de Tuyen-quan sont revenus avec des rapports favorables; la voie de la rivière Claire est à peu près libre pour l'instant; le gros des forces chinoises s'est reporté un peu plus à l'ouest, vers Vinh-khé et Phu-an-binh.

Nous nous mettons en route sans perdre de temps le lendemain du retour des espions; les vivres que nous escortons sont chargés dans des sampans qui remonteront la rivière à la voile et à la rame, pendant que la compagnie de tirailleurs algériens suivra le bord de l'eau pour être prête à porter secours à la flottille en cas d'attaque.

De Phu-doan à Hoa-moc la route, qui est excellente, suit exactement le tracé de la rivière Claire; celle-ci, profondément encaissée entre deux rives couvertes de hautes futaies, est souvent complètement masquée par des taillis tellement serrés qu'on ne peut y pénétrer sans s'aider de la hache. Le pays, très accidenté, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plus sauvages. Figurez-vous une série de mamelons, les uns dénudés et caillouteux, les autres couverts de forêts au feuillage sombre et épais; entre ces mamelons, des vallées étroites pleines de grands roseaux qui atteignent une hauteur de près de 2 mètres; pas de traces de culture, plus de villages, ni de pagodes.

Le soir, pour éviter toute surprise, nous bivouaquons près de nos sampans amarrés à des pieux fichés dans le lit de la rivière. Nous nous arrêtons de préférence pour camper sur les grands bancs de sable qu'on rencontre fréquemment au bord de l'eau; nos soldats y sont bien mieux qu'au milieu des roseaux qui bordent la route : ces herbes, toutes chargées de rosée, dégagent pendant la nuit des miasmes qui donnent la fièvre.

Un peu avant d'arriver à Hoa-moc, la route traverse un grand ravin au fond duquel coule un beau ruisseau d'eau vive. Ce ruisseau contient une grande quantité d'excellentes anguilles, que nos coulis pêchent très adroitement à l'aide de pièges faits avec des bambous creux. Sur les flancs du ravin se voient encore les profondes tranchées que les Chinois avaient creusées pour arrêter les troupes du colonel Duchesne. Plus loin, les traces de la bataille qui a été livrée en cet endroit deviennent plus nombreuses et mieux visibles. A droite de la route, le tronc d'un gros flamboyant, sous lequel l'ambulance s'était installée, est criblé de balles; le chemin étroit et sinueux serpente à travers d'épaisses broussailles derrière lesquelles se tenaient les Chinois; nous ramassons, de distance en distance, des morceaux de papier gris qui servaient à envelopper leurs cartouches et qui portent encore la marque d'une maison allemande. Au détour du sentier, nous nous trouvons brusquement en face des deux cadavres déjà dévorés aux trois



Campement des tirailleurs algériens (voy. p. 160). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

quarts par les fourmis : c'était un poste de sentinelle double. Les Célestes ne laissent jamais un de leurs hommes seul en grand'garde : deux sentinelles accouplées se surveillent mieux et se soutiennent mutuellement; celles-ci ont été surprises à leur poste et fusillées à bout portant sans avoir eu le temps de donner l'alarme.

Le principal centre de résistance des Chinois se trouvait sur une colline complètement boisée, entourée de tous côtés par d'inextricables fourrés dans lesquels il est impossible de se frayer un chemin sans la hache; d'énormes lianes s'y enchevêtrent avec les arbres, les broussailles et les hautes herbes. C'est dans ces fourrés épais que nos troupes s'étaient engagées pour tourner l'ennemi, retranché dans le fort qui couronne encore la colline. Nos soldats s'avançaient à tâtons, sous ces couverts où jamais le soleil ne pénètre; les premiers, une hache à la main, traçaient la route aux autres, qui faisaient le coup de feu par-dessus leurs têtes, tirant au jugé dans la direction présumée de l'ennemi. Tout blessé qui ne pouvait suivre était irrévocablement perdu; impossible de le trouver au milieu de ces futaies où le chemin frayé à grand'peine en écartant les branches, s'effaçait au fur et à mesure que l'on avançait. Les corbeaux à col blanc qui planent en grand nombre au-dessus de cette funeste forêt connaissent seuls l'emplacement des cadavres qui y sont restés ensevelis comme dans un tombeau.

Un peu au-dessus de Hoa-moc, la route se dirige vers l'ouest pour contourner une série de collines boisées qui la séparent de la rivière Claire. Ces collines forment une chaîne continue et de plus en plus élevée qui se prolonge jusqu'à Tuyen-quan, de sorte qu'à partir de cet endroit la colonne ne peut plus surveiller de la route la flottille de sampans qui remonte le courant; les officiers décident que les embarcations achè-

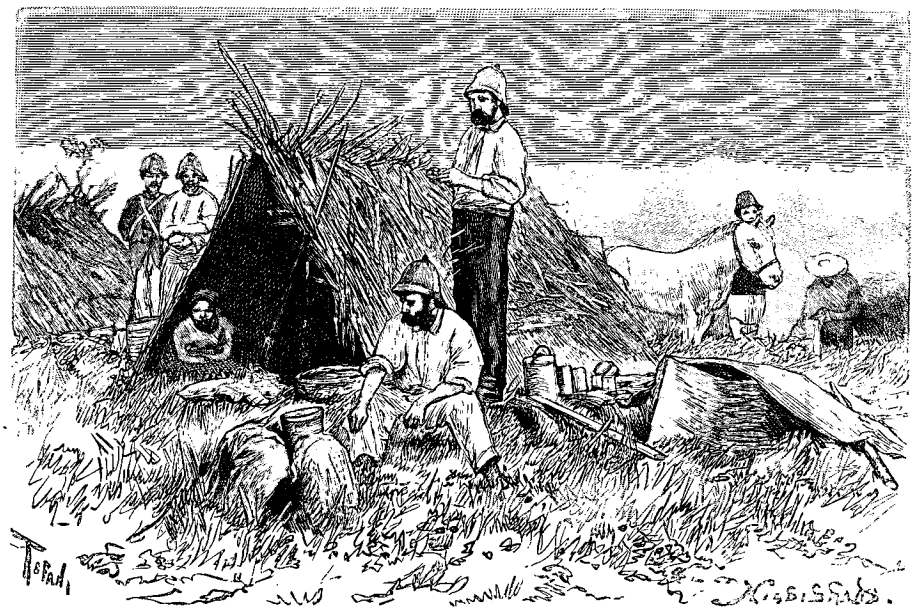
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veront seules les trois ou quatre kilomètres qui les séparent encore de leur destination ; chacune d'elles aura à bord une petite escorte de soldats qui suffira pour la garder pendant ce court trajet; le reste de la troupe campera à l'endroit où nous sommes, en attendant le retour des barques.

Nous établissons notre bivouac sur la rive même du Song-ca, à quelque distance de l'ancien camp chinois, dans une petite clairière entourée de grands bouleaux. Les tirailleurs qui ont laissé leurs tentes à Phu-doan, se construisent, avec l'aide des coulis, des abris de roseaux et de branches d'arbres. Mes boys ont vite fait de m'installer une petite hutte basse dans laquelle je puis à peine tenir couché et où je ne m'introduis qu'en rampant; mes bagages sont éparpillés tout autour.

Mon installation une fois prête, je m'assieds sur une caisse et je donne en plein air des consultations aux malades qui m'arrivent en assez grand nombre. Nos tirailleurs, qui viennent d'Algérie, ont déjà eu presque tous des accès de fièvre; les haltes sous bois, au milieu des grandes herbes, leur ont ramené ces accès.

Pendant les deux jours de repos forcé que nous passons à attendre nos sampans, j'emploie mes loisirs à parcourir les environs de notre campement. Tout près de nous s'étend une grande forêt dont les taillis abritent trois ou quatre variétés de singes et de jolis daims au poil fauve tacheté de blanc. On y rencontre également des pies, des faisans bleus, l'argus, le toucan, plusieurs variétés de merles et quantité de petits oiseaux dont le plumage offre les couleurs les plus riches et les plus variées. Les Tonkinois les chassent, non pas pour en manger la chair, mais pour en vendre les



Ma petite hutte sur la rive du Song-ca. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

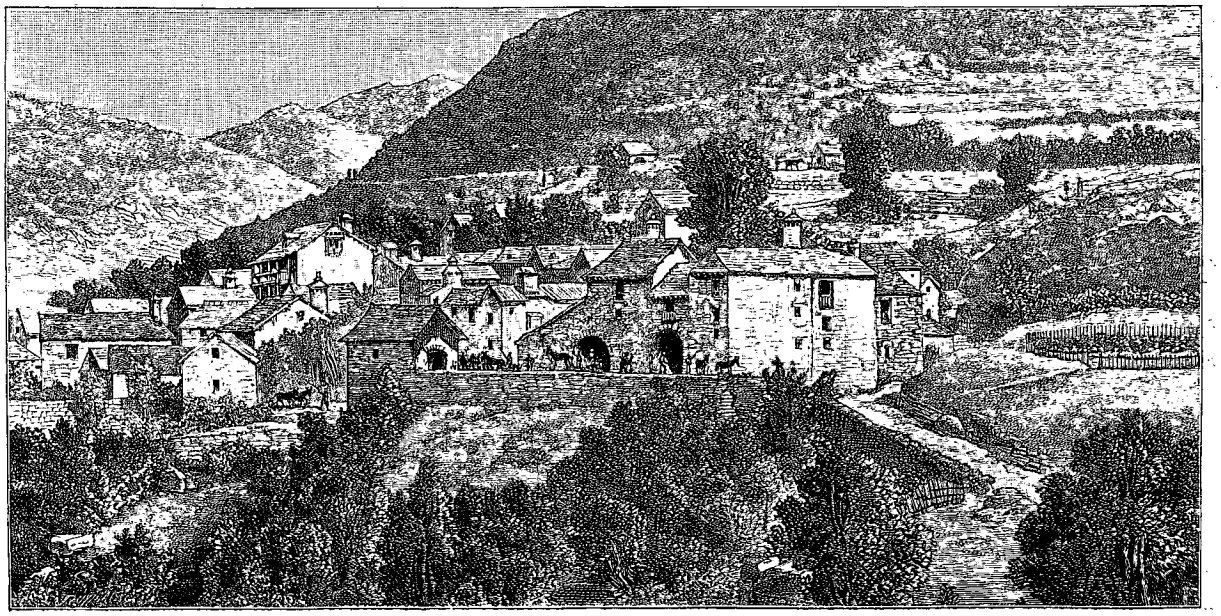
plumes à des marchands spéciaux qui les exportent en Chine et même en Europe. La première année de l'ouverture du pays au commerce européen, on a exporté en France plus de dix mille dépouilles de ces oiseaux. Les chasseurs indigènes utilisent rarement les armes à feu; ils emploient l'arc, l'arbalète, la sarbacane ; la plupart du temps, ils se servent de pièges extrêmement ingénieux qui permettent de prendre les oiseaux vivants. Certains de ces oiseaux, comme le merle mandarin, qui siffle fort bien, sont vendus en cage aux riches Annamites pour orner leurs maisons.

Nos sampans sont revenus le matin du troisième jour, complètement débarrassés de leur chargement, mais ramenant une trentaine de malades que le médecin de Tuyen-quan envoie se refaire dans les hôpitaux du Delta. Toute la colonne s'embarque aussitôt et nous voilà descendant rapidement le courant de la rivière qui nous entraîne vers Phu-doan. Les soldats, heureux de voyager sans fatigue, s'interpellent en riant d'un bateau à l'autre, pendant que les coulis, qui ont hissé leurs voiles de nattes pour profiter de la brise, poussent l'aviron en comptant d'une voix nasillarde pour marquer la cadence : *Mot hai, ba boun, nam sau* (un deux, trois quatre, cinq six). Elle est bien curieuse la façon de ramer de ces indigènes! Ils ont de grands avirons qu'ils manœuvrent depuis le toit de leurs jonques en les attachant à de petits pieux fixés dans le bordage ; à chaque coup de rame ils se redressent, cambrent les reins et, projetant leur pied droit en avant de leur jambe gauche, ils décrivent, avec un ensemble parfait, une sorte d'entrechat qui ferait l'admiration d'un maître de danse.

Édouard Hocquard.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Buesa (voy. p. 162). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES DE L'ARAGON ET DE LA CATALOGNE,

PAR M. ALBERT TISSANDIER.

JUIN 1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les touristes vont chercher souvent bien loin des pays encore ignorés: il s'en trouve cependant tout près de nos frontières qui peuvent compter parmi les plus curieux qu'on puisse voir et qui restent actuellement presque inconnus. Le haut Aragon et les montagnes de Catalogne sont de ce nombre : ces régions méritent certainement l'admiration de tous.

Le voyageur n'a point jusqu'à présent de cartes suffisantes qui puissent l'aider dans ses pérégrinations. La carte dite de *Capitaine*, prolongement de la carte de France dressée par cet ingénieur géographe, est remplie d'inexactitudes si nombreuses qu'on doit la considérer comme inutilisable. La seule carte chorographique de l'Espagne est celle que publie le colonel don Francisco Coello. Mais les deux provinces de Huesca et de Lérida, qui à elles deux forment la majeure partie des Pyrénées espagnoles dans l'Aragon et la Catalogne, ne sont pas encore publiées. MM. Schrader et Éd. Wallon, membres du Club Alpin Français, ont dressé séparément des cartes du versant espagnol des Pyrénées. La carte de M. Wallon comprend les régions qui vont du pays basque aux limites de la vallée d'Aure. Celle de M. Schrader, plus étendue et plus détaillée, embrasse environ les trois quarts de la longueur et de l'épaisseur des montagnes espagnoles. La publication n'en est pas encore achevée. Le levé en a été fait, d'après une méthode nouvelle, avec le concours du Ministère de l'instruction publique. A l'exemple de M. Schrader, M. le comte de Saint-Saud, également membre du Club Alpin, a entrepris une série d'itinéraires et de tours d'horizon qui, mis en œuvre par M. le lieutenant-colonel du génie Prudent, ont permis à cet officier de dresser une esquisse de la région qui confine au sud-ouest avec les parties levées par les explorateurs précédents. C'est la région dite des Sierras d'Aragon avec leur prolongement en Catalogne; il en a fait une mise au net au 200 000e qui n'existe qu'en manuscrit.

Le commandant Prudent a mis à profit les divers documents précités, même les parties inédites des levés de M. Schrader, que celui-ci lui a communiquées, pour la construction de la carte de France au 500 000e entreprise au Dépôt des fortifications et qui fait maintenant partie du fonds du Service géographique de l'armée. Les feuilles de cette carte, sur lesquelles se trouve indiqué le versant espagnol des Pyrénées, sont en voie d'achèvement.

Ces mêmes documents ont été mis à profit par le Service géographique de l'armée pour la carte de France au 320 000e.

Le printemps dernier, je pouvais disposer de cinq semaines pour faire l'exploration de ces intéressantes et pittoresques régions. A défaut de cartes, j'eus recours à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'obligeance de M. le comte de Saint-Saud et à sa profonde connaissance du pays. Il fut assez obligeant pour me tracer un itinéraire, et grâce à ce document et à ses bons avis, dont je dois le remercier ici, j'ai pu mettre mon projet à exécution.

Dès mon arrivée, le 4 juin 1889, à Gavarnie, je demande à mon fidèle guide, Pierre Pujo, de disposer toutes choses pour nos longues excursions dans la montagne, et bientôt nous montons avec les porteurs de nos bagages le col de Boucharo, encore couvert à cette époque d'une épaisse couche de neige.

Au bout de huit heures de marche, nous arrivons dans la vallée d'Arrazas, pour passer la nuit dans la grange qui depuis deux années est à la disposition des touristes. Située dans un des endroits les plus grandioses, tout près du torrent d'Ordesa, elle offre actuellement assez de confort pour permettre de séjourner quelques jours dans cette vallée, l'une des plus belles du haut Aragon.

L'ancien alcade de Torla, Gregorio Pascual, que j'avais prévenu à l'avance, arrive dès l'aurore avec le mulet qui devait porter nos bagages.

Mon programme était de traverser les régions les plus sauvages du haut Aragon et de parcourir de même la haute Catalogne jusqu'à la Seo d'Urgel.

Je quitte à regret la vallée d'Arrazas; ceux qui ont pu la visiter auraient certainement la même impression, car il serait difficile de voir de plus splendides paysages. Nous gagnons, au travers de la forêt, l'extrémité de la vallée de Broto, non loin du pont des Navarrais.

Les anciennes villes de Torla et de Broto, qu'il faut traverser, sont remarquables et paraissent d'autant plus originales que ce sont les premières de la frontière.

Torla (1021 mètres d'altitude), embellie par ses prés verdoyants, semble défendre l'entrée de la vallée d'Arrazas. Elle est située au pied du mont Arruego, immense roche calcaire (2849 mètres) que l'on voit au loin.

Broto, avec son pont et ses murailles antiques, encadré par de belles montagnes, n'est pas moins intéressant. Tout auprès se trouve le village de Sarvisé (876 mètres d'altitude). Nous nous arrêtons chez don Blas Ballarin, qui veut bien nous accueillir dans son antique demeure. C'est un des riches cultivateurs de la vallée; sa maison, spacieuse et bien tenue, est ouverte aux touristes; ils sont heureux en effet d'y trouver mieux que dans toute hôtellerie un bon abri et de quoi satisfaire leur appétit.

Comme toujours en ces pays, les préparatifs des repas sont interminables; il faut deux heures là où quinze minutes à peine suffiraient dans une auberge de France; aussi nous employons notre temps à monter jusqu'au petit village de Buesa (1122 mètres d'altitude), très voisin de Sarvisé.

Dans ces montagnes, les Espagnols sont restés primitifs; ils ne sauraient connaître nos machines agricoles que par ouï-dire. Les campagnes de ces régions, si fleuries et si calmes au printemps, ont au moment des récoltes un aspect tout autre. Il y règne un mouvement extraordinaire.

Dans les rues de Buesa, comme dans celles de beaucoup d'autres petits hameaux aragonais, on voit devant un grand nombre de maisons une vaste plate-forme dallée de longues pierres plates semblables à celles des voies antiques, ou bien encore soigneusement nivelées et damées, sur lesquelles les cultivateurs étalent leur blé. Deux et souvent trois mulets sont attelés à une épaisse planche de sapin, toute garnie en dessous de débris coupants de silex ou d'éclats de granit. Un homme se place debout sur cette sorte de traîneau et conduit les mulets en chantant, pour les exciter. Il tourne sur la plate-forme en écrasant et dépiquant les épis de blé. La manœuvre n'est pas aussi aisée qu'on pourrait le croire, mais les hommes employés à cette besogne savent garder leur centre de gravité aussi bien que les meilleurs écuyers de nos cirques de Paris. Les Aragonaises se chargent souvent de ce travail, pour remplacer leur mari occupé aux champs.

Après plusieurs tours faits sur la plate-forme par les mulets, le blé est suffisamment sorti des épis pour être recueilli par les femmes et les autres ouvriers. La planche de sapin, garnie de ses coupants de pierre, est d'ailleurs d'un poids assez considérable, et celui du conducteur de mules venant encore s'y ajouter facilite toute l'opération.

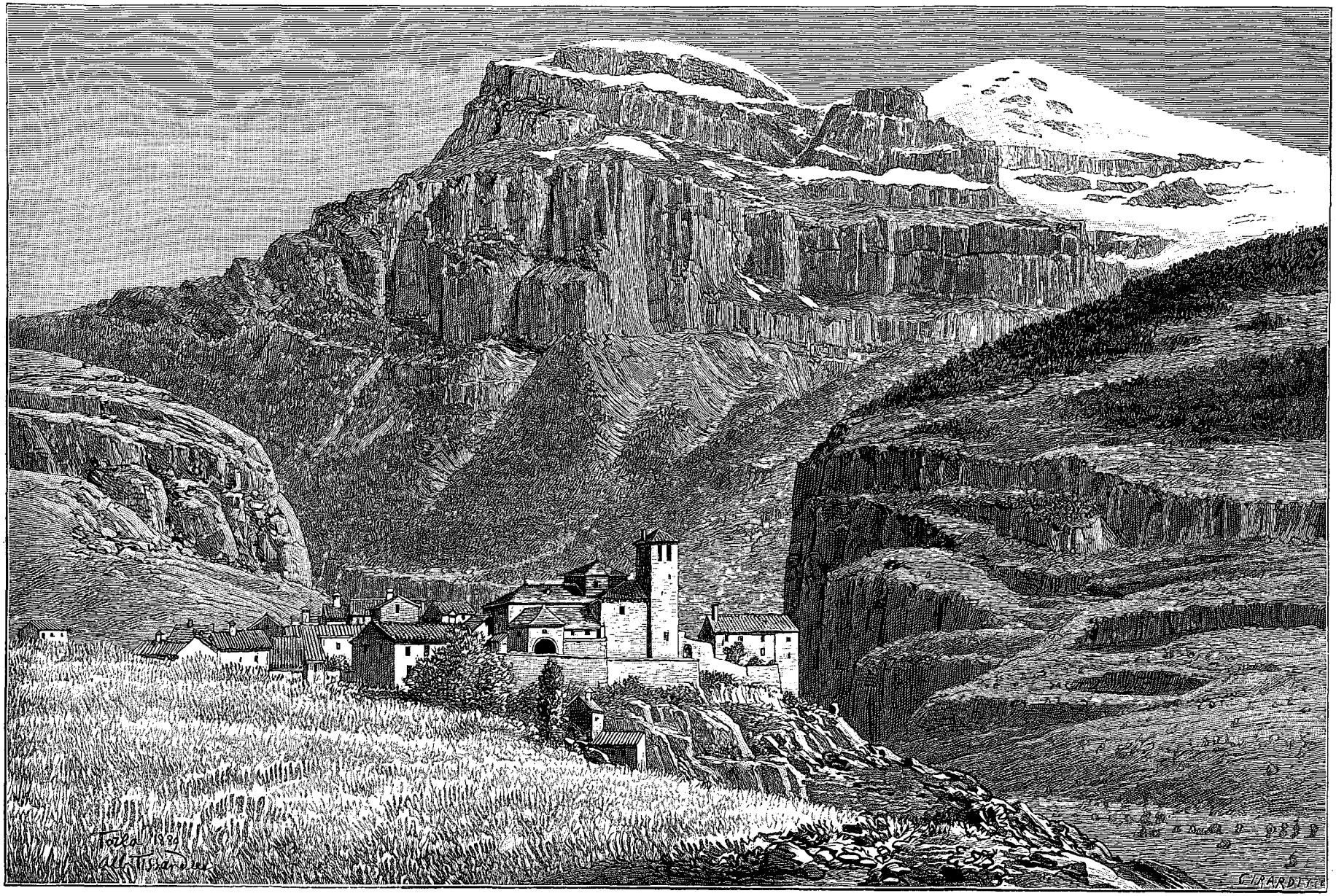
Il est curieux de remarquer ce genre de travail; je ne pensais pas qu'il fût possible de le voir en un pays si rapproché du nôtre.

Dans l'antiquité cette manœuvre était journellement employée durant les moissons. La plate-forme de sapin s'appelait un *tribulum*, et, d'après les dessins trouvés sur des tombeaux égyptiens ou les descriptions des auteurs latins, elle ressemblait presque en tous points à celle que les montagnards du haut Aragon emploient encore en 1889. Les Orientaux, les Égyptiens, paraît-il, ainsi que les cultivateurs de la Tunisie, ne connaissent point d'autres appareils pour le dépiquage de leur blé.

Nous quittons don Blas Ballarin pour nous rendre jusqu'à Fiscal, notre deuxième étape.

La route que l'on construit depuis bien des années dans la fertile vallée de Broto est loin d'être terminée, et les cultivateurs attendent avec résignation la fin de cette œuvre qui leur serait si nécessaire. On ne se presse guère pour ces travaux utiles. Que de fois ai-je entendu les Aragonais et les Catalans se plaindre de cet état de choses! « Vous êtes bien heureux en France, me disaient-ils : vous avez des routes praticables, nous les connaissons d'autant mieux que nous contribuons journellement à leur entretien en allant dans votre pays faire vos travaux de terrassement. Nous rapportons chez nous l'argent que nous avons gagné, il nous sert à payer nos impôts. Avec nos sentiers muletiers souvent à peine tracés dans la montagne, les richesses que produisent nos vignes et nos oliviers doivent rester presque improductives, faute de moyens de transport. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



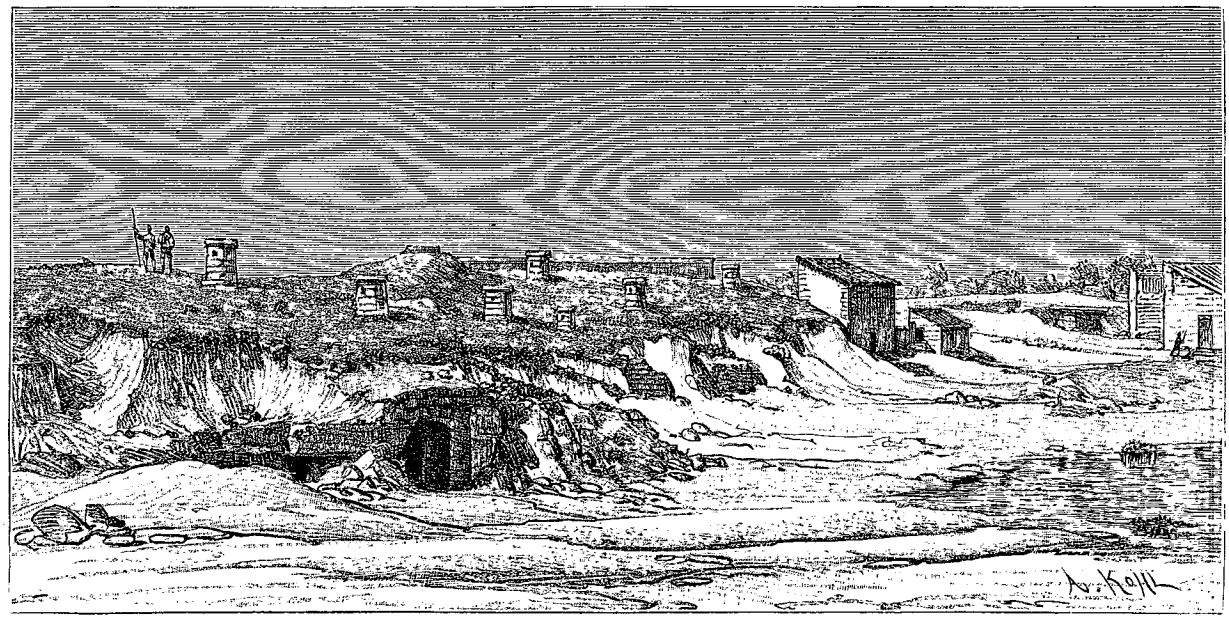
Le mont Arruego et Torla. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Fiscal pour se rendre à Apiès on n'a qu'un sentier qui se perd bientôt dans les bois sur les sommets des monts Sarrablo. Dans la saison printanière, où nous étions, les bergers ne sont pas encore installés avec leurs troupeaux sur les hautes prairies; on ne trouve personne à qui parler, c'est l'isolement absolu; aussi Gregorio Pascual, quoique étant du pays, hésita plusieurs fois avant de nous faire parvenir sur le col, d'où il fut aisé de retrouver notre route.

Nous descendons au petit hameau de la Guarta, et Gregorio, en sa qualité d'ancien alcade, me mena dans la maison de don José Villacampa Torrent. Tous deux mariés, ces messieurs Torrent vivent en famille avec leur père; ce sont les nobles seigneurs du pays. Ils s'occupent d'agriculture, possèdent des vignes au pied des montagnes, élèvent des mules, etc. Don José avait reçu souvent chez lui M. le comte de Saint-Saud et était devenu son ami; je n'eus qu'à prononcer son nom pour être aussitôt bien accueilli.

Dans ce village éloigné, composé de quelques pauvres cabanes construites en pierres, la grande maison de mon hôte semble être un luxueux hôtel. Une loggia ornée de quelques fresques décore la façade, et une belle porte de bois de cèdre aux pentures de fer donne accès au vestibule dallé de pierres. Une grande écurie, bien organisée pour recevoir les mulets, s'ouvre sur la droite de cette salle; une autre pièce lui fait pendant; elle sert de réserve; c'est le dépôt des instruments aratoires, etc. Un large escalier de pierre orné d'une colonne de marbre et de pilastres vous mène au premier étage, où se trouvent la salle à manger et les cuisines. Les salles de réception et les appartements privés, confortablement décorés à la manière espagnole, sont au deuxième. De toutes ces pièces, on a la vue sévère de la



Les caves d'Apiès. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

sierra Guara avec ses cimes dorées par le soleil. Cette maison ancienne, originale d'aspect et usée par le temps, a grand air. Mes aimables hôtes contribuèrent à compléter mon impression. Je pouvais me figurer aisément vivre en ces lieux de la vie des siècles derniers où l'on pratiquait l'hospitalité d'une façon si grande et si simple à la fois. Je ne pouvais rester longtemps avec mes nouveaux amis, mais j'emportai avec moi un bien charmant souvenir de leur grande cordialité.

Le soir de cette journée, j'étais au petit village d'Aineto, où l'on peut trouver un gîte chez le señor Escartin, qui possède, comme le cultivateur de Sarvissé, une assez grande maison. Nous arrivions à temps pour éviter un violent orage. Le lendemain la pluie tombait encore d'une façon tellement diluvienne que nous fûmes obligés d'attendre une partie de la matinée chez nos hôtes. Le départ cependant est décidé, et nous passons dans les villages de Solanilla et d'Ibirqué, situés dans des montagnes dénudées et monotones qui en été doivent être effrayantes de sécheresse. Tout est brûlé à cette époque par un soleil ardent; le voyage doit alors être souvent pénible.

Le beau temps semble revenir heureusement lorsque nous descendons vers Lusera et nous assistons au curieux spectacle des nuages orageux qui s'élèvent dans le ciel en dégageant graduellement tous les points pittoresques de la montagne.

A partir de Lusera, le paysage devient grandiose; le défilé du fameux *Salto de Roland* commence près de ce petit village. La montagne forme d'abord une gorge assez ouverte, avec des pentes boisées et des précipices au fond desquels coule le Flumen. Tout se resserre de plus en plus à mesure que le sentier monte en faisant de nombreux lacets, et deux rochers colossaux aux silhouettes imposantes apparaissent tout d'un coup. Ils sont séparés par une étroite fissure qui sert de passage

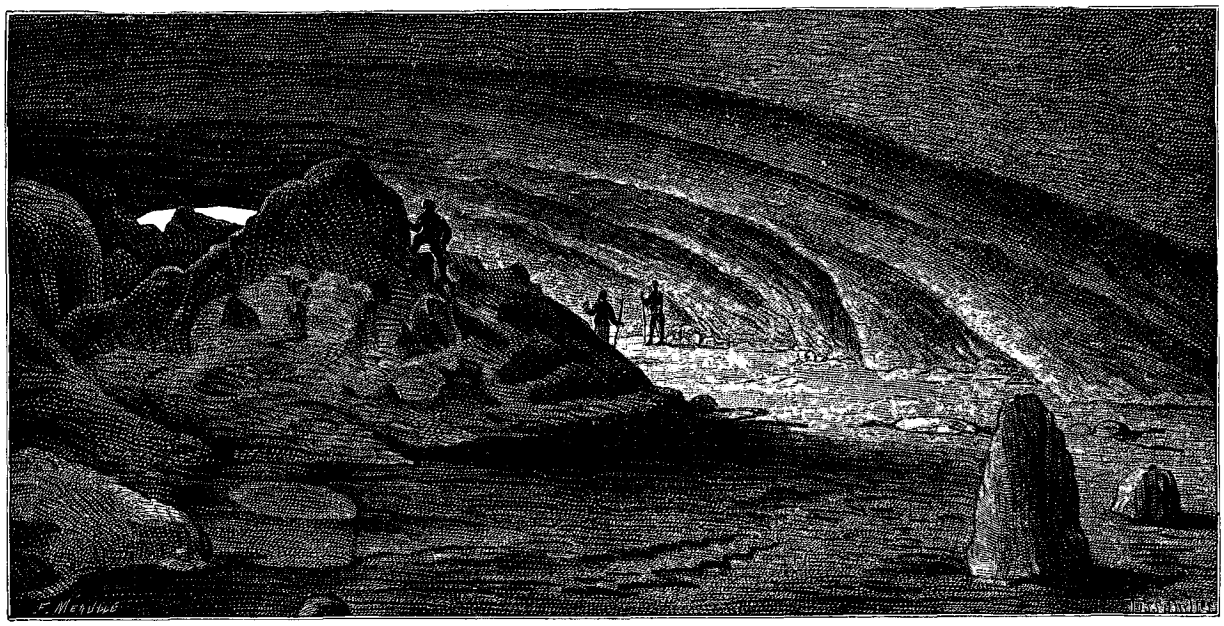
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au torrent et ils interrompent brusquement la montagne, qui semble coupée dans toute sa hauteur.

Cet immense massif calcaire (1140 mètres) reste ainsi à découvert d'un seul côté et forme des murailles verticales grandioses de plus de 300 mètres de hauteur, du sommet desquelles on aperçoit toutes les plaines de Huesca et de Saragosse, s'étendant au loin jusqu'à l'horizon. J'admire ce tableau merveilleux sous les lueurs éclatantes du coucher du soleil, et c'est à Apiès (700 mètres), petite ville située au pied du Salto de Roland, que nous faisons notre quatrième étape.

Les environs de cette localité sont riches en vignobles. Ils fournissent un vin renommé dans le pays; aussi les cultivateurs prennent-ils grand soin de leurs récoltes. La manière dont ils les conservent est assez curieuse. Aux portes d'Apiès je remarquai les caves creusées sous d'assez hauts talus recouverts de gazon et aérées par des cheminées construites en pierre qui donnent tout à la fois du jour et une aération suffisante. La température reste presque toujours la même dans ces excavations artificielles.

Nous abandonnons pour quelques heures la haute montagne, et cette fois le voyage se continue dans des sentiers fleuris, embaumés par les églantiers blancs et roses et les chèvrefeuilles, au milieu des oliviers et des vignes. On passe souvent à gué des ruisseaux, et, toujours montant ou descendant, nous traversons de pittoresques petits villages. Le sentier laisse sur les hauteurs Castilsabas et Santa Olaria pour nous mener bientôt à Aguas et Panzano, où la contrée reprend un aspect plus sauvage; auprès de Yaso surtout, le paysage est des plus tourmentés. C'est un lieu découvert, à 880 mètres d'altitude environ, d'où l'on peut contempler toutes les grandes plaines de la province de Huesca et une



Deuxième grotte de Solentia. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

partie de la sierra Guara. Le panorama est grandiose.

Dans les environs du village nous visitons les deux grottes de Solentia, situées près du village de Bastaras. Ces grottes, creusées par les eaux depuis les premiers âges, sont formées dans des montagnes de rochers de poudingues. Au commencement du printemps elles sont remplies d'eau; elles deviennent de véritables réservoirs, et quelquefois des crues terribles font tout déborder. Les eaux s'échappent alors avec fureur par l'entrée unique et fort étroite, formant un courant impétueux qui creuse toujours les passages laissés au dehors par les rochers. On pénètre tout d'abord en rampant dans une excavation remplie de galets roulés; puis un passage à ciel ouvert, dont les parois sont garnies de fougères et de plantes grimpantes, vous conduit dans les véritables cavernes, assez spacieuses et garnies de nombreuses stalactites, brisées malheureusement par les hommes. La visite de ces grottes n'est pas de longue durée, le touriste étant arrêté bientôt dans sa marche par un gouffre qui semble assez profond. La deuxième grotte n'est pas moins intéressante; mais, située plus haut dans la montagne, elle ne paraît pas avoir actuellement de sources souterraines. Une grande arcade naturelle encombrée de grosses pierres et recouverte en partie par des mousses verdoyantes en forme l'entrée. Cette grande grotte est connue dans le pays depuis des siècles; son histoire mystérieuse remonte aux VIIe et VIIIe siècles de notre ère. Dans cette région ignorée, la légende doit faire foi à cause des souvenirs cruels qu'elle évoque même encore aujourd'hui. Les Arabes et les Maures connaissaient jadis les grottes de Solentia, et, avant d'avoir pu s'assurer de tout le pays, ils s'y réfugiaient. Ils y trouvaient un abri sûr et secret; ils pouvaient commettre sans crainte de surprise toutes sortes d'exactions dans les pays environnants.

A l'intérieur de cette deuxième grotte on se trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une salle qui semble immense à cause de la lumière discrète qui l'éclaire. Elle pouvait contenir autrefois un grand nombre d'hommes; elle ne sert aujourd'hui qu'à abriter quelques bergers avec leurs troupeaux. Ses parois et sa voûte ont été évidemment creusées et usées par les eaux. Il est impossible de marcher debout jusqu'au fond de cette large salle naturelle; elle se divise ensuite en deux longs couloirs où sont des chambres de stalactites, mais il faut se baisser ou même souvent ramper pour arriver jusqu'au bout. Les Aragonais qui vous accompagnent dans ces grottes ne semblent pas très désireux de les connaître entièrement : une crainte superstitieuse les retient. Nous allions, armés de nos bougies, Pujo et moi, jusqu'aux endroits inaccessibles, mais eux restaient à l'entrée, craignant les précipices. Pour qu'un examen sérieux puisse se faire dans ces cavernes, il faudrait rester plusieurs journées à Yaso et se munir de cordes et d'échelles. Dans la première grotte, une barque serait nécessaire sans doute pour pénétrer dans des réservoirs souterrains inconnus; dans la deuxième, quelques fouilles bien conduites feraient certainement découvrir des galeries nouvelles et des trésors de stalactites.

Après ces sombres visites, nous quittons Yaso par un chemin détestable tout encombré de pierres, mais dont les vues panoramiques sont splendides. Les lacets se multiplient devant les belles murailles et les forêts de Morrano. Nous traversons le village de Pedruel; puis voici les bords du rio Alcanadre qui nous mènent à Rodellar.

Je n'ai parlé jusqu'ici que du beau côté de ces excursions, mais pour admirer les monts, les rochers et les villages des hautes régions espagnoles il faut se résoudre à supporter quelquefois de légers ennuis. Si les chemins n'existent guère en ces beaux pays, une nourriture à peu près convenable y est également inconnue; il en va de même pour la propreté. Que de fois n'ai-je eu que des œufs durs à mes repas! Souvent aussi j'aimais mieux coucher à la belle étoile dans une place bien choisie sous les arbres plutôt que d'être dévoré dans l'alcôve d'une posada par des insectes dont l'espèce ne pourra jamais être bien définie.



Village et grottes de Rodellar. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

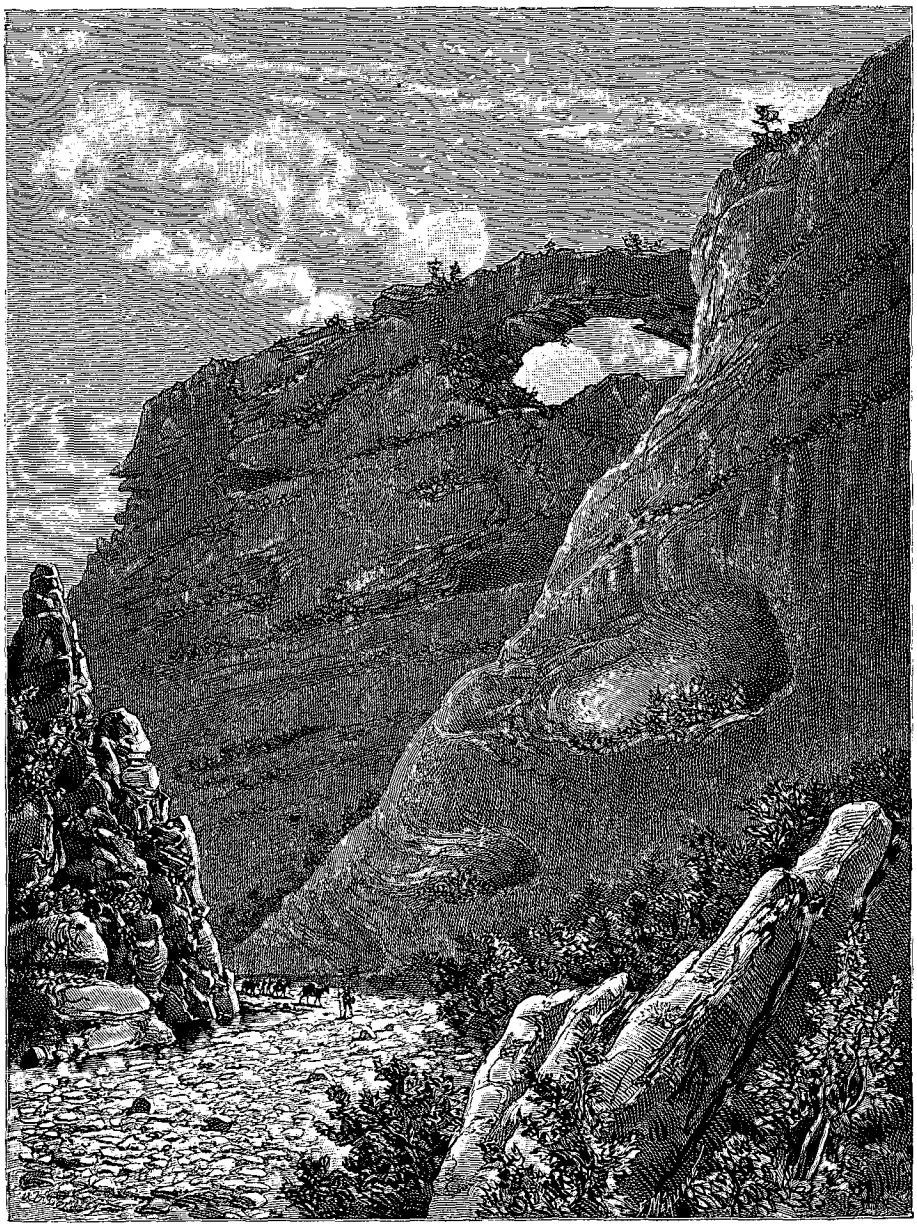
Les Aragonais et les Catalans des montagnes vous reçoivent aussi bien qu'ils peuvent et avec bienveillance; ils sont aimables pour les étrangers qui passent, et le mauvais repas est équilibré par un bon verre de vin d'Espagne, le vilain lit est oublié grâce à la poignée de main finale et au *bon voyage!* traditionnel.

A Rodellar (1785 mètres), la maison où on loge est fort peu confortable, comme presque toujours d'ailleurs, mais de véritables merveilles naturelles nous y attendent. Ce sont les gorges de Rodellar ou de Mascun qui enferment le rio Alcanadre. On doit le remonter en le traversant bien souvent à gué en cette saison pour gagner Otin et le village de Bagueste. J'avais déjà visité, au mois de juillet 1882, ces gorges; le rio était presque desséché et servait de route aux Aragonais. On pouvait alors pénétrer dans l'intérieur d'une grande grotte située presque au pied du village. Une petite source en sort, et toutes les femmes s'en servent pour y laver leur linge; elles l'utilisent également pour faire leur provision d'eau, qu'elles montent ensuite péniblement par un sentier abrupt jusqu'à Rodellar. J'ai pu voir de même, à cette époque, la jolie source de Mascun qui ne tarit jamais et qui s'échappe du fond d'un rocher au milieu des fleurs et du cresson. Cette fois elle était entièrement recouverte par les eaux du torrent; un léger bouillonnement l'indiquait seul à sa surface. La grotte des femmes de Rodellar était complètement inondée. Les paysages du Colorado et de l'Arizona sont partout vantés parmi les lieux les plus remarquables

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du monde; nous pouvons affirmer que les gorges ou *gargantas* de Rodellar et les *cuevas* de Otin qui en font partie peuvent être mises en parallèle avec ce qu'on admire le plus aux États-Unis.

Le rio Alcanadre, avec ses eaux d'émeraude, coule entre deux murailles fort resserrées, dont les couleurs étranges sont peintes par le temps lui-même. Les rochers calcaires ont des teintes bleu de ciel contrastant avec d'autres nuances orangées dont l'aspect est invraisemblable; ils montent dans l'espace quelquefois jusqu'à plus de deux cents mètres de hauteur, se découpant en silhouettes fantastiques. Ils forment des tours et des châteaux ruinés, des pinacles ajourés comme ceux des cathédrales et des ponts aériens; des obélis-



Gorges de Rodellar. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

ques à peine en équilibre semblent servir de contre-fort à cette masse colossale de la montagne. Les eaux ont usé pendant une longue suite de siècles ces murailles calcaires; on y remarque, à différentes hauteurs, des excavations profondes, dont les parois ont été creusées et presque polies par le frottement des galets roulés. Elles témoignent des changements divers par lesquels a passé le rio Alcanadre. Aujourd'hui ces grottes aériennes servent d'abri à de belles plantes; la *Ramondia Pyrenaica* et l'*Adiantum* au feuillage délicat en sont le plus bel ornement.

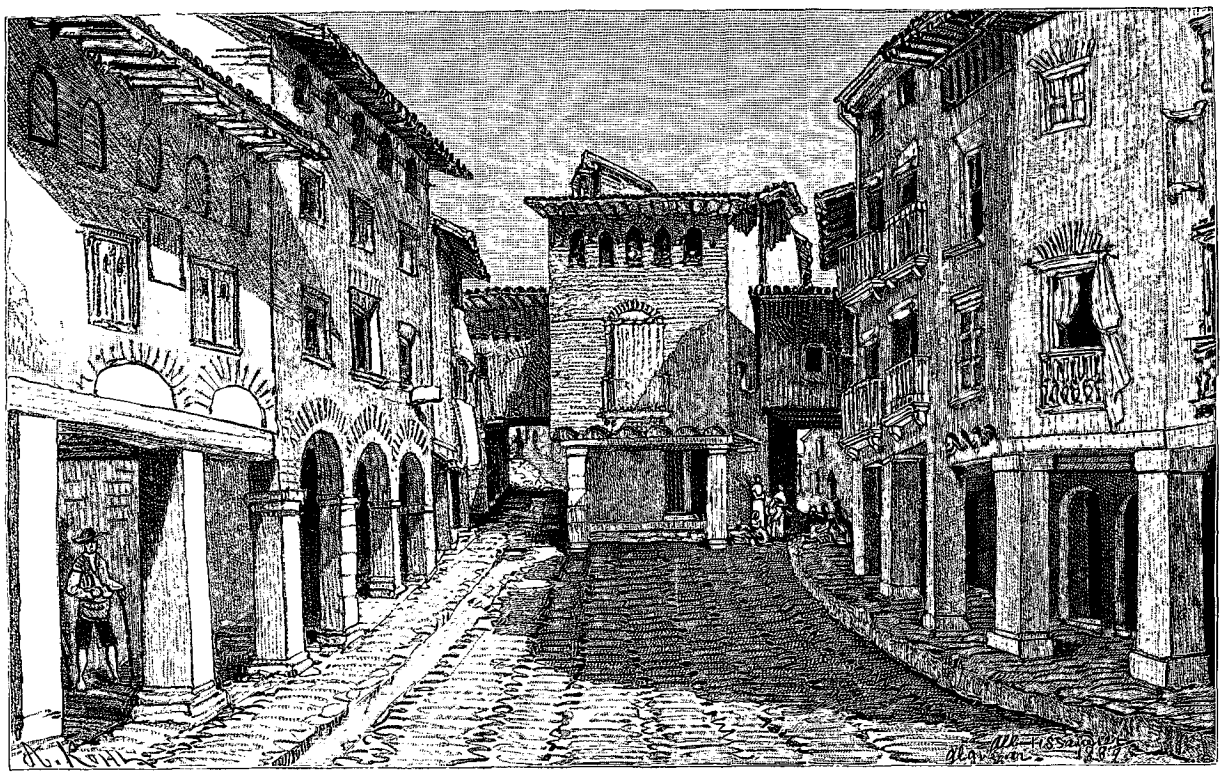
A Bagueste (1240 mètres) et tout auprès, à la petite chapelle de Santa Marina (1500 mètres), lieu de pèlerinage annuel des localités environnantes, les vues des hauts sommets réjouissent de nouveau les regards. Nous contemplons le superbe panorama des cimes des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frontières françaises : le Taillon et la Brèche de Roland, le Cylindre et le mont Perdu dominent les nuages avec leur neige éternelle resplendissant dans le ciel bleu. Le soir quelques jeunes femmes de Bagueste sont venues nous faire visite à l'auberge où nous étions descendus. On ne voit pour ainsi dire jamais d'étrangers dans ces parages, et, la curiosité aidant, on fait gracieusement fête à ceux qui y viennent. Ces dames ont assisté à mon repas; elles regardaient avec étonnement les boîtes de conserve que Pujo faisait chauffer pour notre souper; mais, ne voulant pas perdre leur temps, elles ne cessaient de filer de la laine couleur bleu de ciel destinée à tricoter les bas de leurs maris. Je ne comprenais guère le patois qu'elles parlaient entre elles, avec une volubilité toute méridionale, et je prenais plaisir à ce gracieux spectacle, terminé à huit heures du soir, aux dernières lueurs du jour.

Le lendemain dès l'aube il fallait quitter ces hautes régions pour reprendre les sentiers tortueux tracés au travers des précipices qui constituent la gorge de Barcez.

Le rio Barcez, qu'on distingue à peine au milieu de la verdure, apparaissant par moments dans un détour formé par les rochers tout au fond des gorges, offre des aperçus admirables et d'un genre tout différent de celui du défilé de Rodellar. Après avoir passé au pied des splendides rochers de Sasa Ourta, d'où l'on a une belle vue du mont Posets, la crête de la sierra Sevil vient ensuite, et au bout de quelques heures

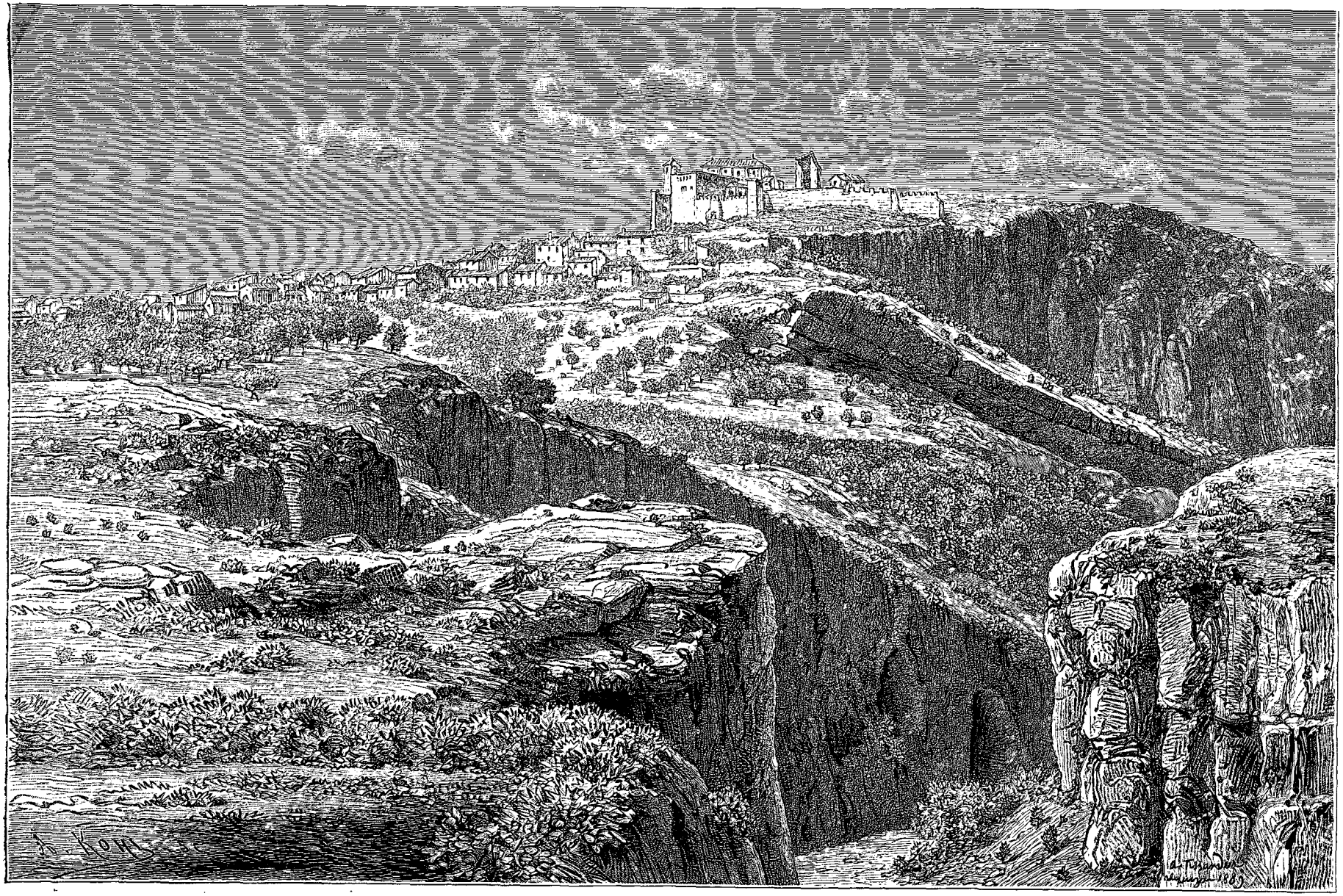


Alquezar : la *plaza Mayor* (voy. p. 170). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

de marche nous nous arrêtons à la *Meson Sevil*, sorte d'auberge d'un aspect si désolant sous tous les rapports que nous n'osons guère y entrer. La vue grandiose que je pouvais contempler du dehors me fit oublier cependant ce léger désagrément, et nous nous reposons quelques moments sur le point le plus élevé. Les porcs qui paissent l'herbe autour de nous, ainsi que les poules de l'affreuse auberge, viennent bientôt nous demander une part du pain que nous mangeons. Pendant ce temps un aigle superbe plane à une centaine de mètres au-dessus de nos têtes; il semble épier le moment où il pourra tomber sur notre maigre repas. C'était un déjeuner sauvage que le nôtre, mais il ne manquait pas d'originalité. Deux heures après, nous étions arrivés à Alquezar (700 mètres d'altitude), l'antique séjour des Arabes. Il ne s'agit plus ici seulement de souvenirs légendaires, comme à Yaso : nous avons devant les yeux de véritables preuves de la puissance des anciens tyrans de l'Espagne.

La forteresse d'Alquezar, déjà construite au IXe siècle, se composait de trois tours rectangulaires, dont l'une est aujourd'hui ruinée complètement. Le grand corps de bâtiment central, qu'on voit encore aujourd'hui, était le château, mais les Espagnols ont fait pendant le XVe et le XVIe siècle des changements qui lui ont enlevé tout son caractère. Toutefois, à l'intérieur, l'ancien atrium arabe reste presque complet. Les jolies colonnettes de son portique, dont les chapiteaux se voient par places, sont malheureusement murées pour la plupart, et l'antique jardin central est encombré de pierres. On remarque encore sous le portique une belle arcade aux sculptures ajourées et finement ciselées; elle donne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Alquezar. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accès à une grande niche de belles proportions; c'est tout ce qui reste des anciens souvenirs. Le portique de l'atrium sert actuellement d'église.

Du côté nord, les tours du château, plantées au-dessus d'effrayants précipices de roches calcaires d'environ 200 mètres de hauteur, dominent la petite ville. Du côté sud, le seul point accessible de la forteresse est habilement défendu par des murailles crénelées, et une quatrième tour, complètement isolée, mais placée près de l'enceinte, en garantit l'entrée unique. La ville est construite sur le côté ouest de la forteresse. Sa grande place, la *plaza Mayor*, est fort originale avec ses galeries irrégulières et ses deux ruisseaux d'eau vive où les femmes viennent laver leur linge et malheureusement bien des fois jeter les détritus de leurs ménages. Les rues étroites d'Alquezar, avec leurs vieilles maisons de pierre et leurs jardinets en terrasses remplis de fleurs, sont également pittoresques. On ne se lasserait pas de se promener hors de la ville au milieu des oliviers plantés partout où la terre végétale a pu être retenue parmi les immenses rochers qui forment les fossés naturels de la forteresse. Du côté de l'est, au fond des précipices, coule le rio Vero, au milieu des rochers effondrés et des arbres brisés.

Lorsqu'on quitte Alquezar pour entrer plus avant dans les montagnes et gagner les rives du rio Cinca, les ouvrages arabes se multiplient. Sur presque toutes les hauteurs qui dominent le fleuve on aperçoit une tour rectangulaire destinée à abriter une petite troupe d'hommes. Les gorges et défilés au pied des montagnes étaient comme aujourd'hui pour la plupart inaccessibles à toute circulation; le haut des plateaux pouvait seul servir aux conquérants pour la marche de leurs troupes, et ils avaient su bien garder le pays avec ces ouvrages militaires. Tout mouvement sérieux d'un ennemi était signalé par une tour voisine au moyen de feux, et les renforts pouvaient arriver en peu de temps. A Mediano, situé au-dessus de l'étroit défilé de El Tremon, où passe le rio Cinca, à Abizanda et Artasona, à Estadillia, qui domine la vallée d'El Grado, puis à Olvena, Benabarre et Alsamora, près du rio Noguera Ribagorzana, enfin à Mur, Tremp et Talarn sur le Noguera Pallaresa, etc., on admire ces curieux ouvrages qui ont défié les siècles.

Le voyage se poursuit ainsi, offrant à tout moment des sujets d'études archéologiques de plus en plus intéressants.

Parmi les points les plus curieux des localités nommées précédemment, il faut citer surtout la tour de Mediano et celle d'Abizanda. De la ville de Naval il est facile de gagner Liguerré, et, tout auprès, le rio Cinca est traversé à l'aide d'un bac.

Le défilé d'El Tremon apparaît alors dans toute sa grandeur, dominé par la belle tour de Mediano. Abizanda peut être visité lorsqu'on revient à Naval. C'est un village coquettement entouré de vignes et de cultures diverses. Situées sur la hauteur, sa belle tour arabe et l'église plus moderne qui l'accompagne forment un tableau vraiment enchanteur. Une journée suffit pour cette excursion intéressante.

Naval (615 mètres) vaut aussi un court arrêt. Cette petite ville commerçante est admirablement située : elle domine les vallées sur trois côtés. Au plus haut point de la ville il existe encore quelques ruines d'un ancien château fort construit par les Aragonais au VIIIe siècle, dit-on, et qui leur servait à se défendre contre les Maures. Naval possède des salines importantes, et pendant la saison elle exporte à la frontière de France des raisins cultivés sur ses coteaux.

De Naval, que nous quittons dès l'aube, nous passons à El Grado, puis à Artasona, pour gagner Olvena (600 mètres), localité aussi curieuse peut-être dans un autre genre que celle d'Alquezar. Sur le point le plus élevé de la ville quelques murailles ruinées témoignent de l'existence d'un ancien château. Elles n'ont plus d'intérêt par elles-mêmes, cependant il faut y monter pour jouir de la vue des précipices extraordinaires qui sont au pied de la ville.

Le rio Esera s'en échappe pour se jeter dans le Cinca. Un sentier, sorte d'escalier tracé dans le rocher même, conduit à ce lieu sauvage. On remarque tout d'abord, au loin, le spectacle étrange d'énormes rochers aux tranches feuilletées et déchirées par le temps : ce sont les cimes apparentes des couches calcaires qui constituent la montagne; elles se détachent au-dessus de la verdure et semblent tenir à peine sur leur base. La vue s'arrête ensuite sur les premiers plans : ce sont des murailles verticales de près de trois cents mètres de hauteur accompagnées de quelques contreforts couverts par les éboulis et d'une maigre végétation. Si les regards se dirigent plus bas encore, les gorges se resserrent tellement qu'elles ne forment plus qu'un étroit couloir de 12 mètres à peine dans sa plus grande largeur et au fond duquel l'Esera précipite ses eaux avec fracas. Au-dessus du torrent, à 50 mètres environ dans l'endroit le plus sauvage, un léger pont de pierre a été jeté; un autre, plus large, a été construit, paraît-il, en 1728 par les Français. Il est plus en amont sur l'Esera; on le passe pour se rendre à Benabarre et en Catalogne.

Olvena ne connaît point les touristes; il faut loger chez un habitant ou bien aller ailleurs pour trouver un gîte. J'avais un mot de recommandation pour M. Naval et son aimable famille. Je fus reçu et traité avec une hospitalité tout à fait généreuse. La maison est une des plus considérables d'Olvena. Elle a pour un touriste un intérêt d'autant plus grand qu'elle lui montre la vie intérieure des Aragonais de la montagne. Dans le grand vestibule d'entrée se trouve immédiatement l'écurie où Gregorio Pascual va débarrasser son mulet des bagages qu'il porte; puis nous montons par un large escalier de pierre à la grande cuisine qui sert en même temps de salle à manger. On y remarque tout d'abord une vaste niche carrée placée dans l'une des encognures de la pièce; la cheminée de la cuisine y est installée. Le foyer est au centre et de larges

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abizanda. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

banquettes de chêne garnissent les parois de la muraille. La hotte de la cheminée prend toute la largeur du plafond de cette niche, puis, se rétrécissant, elle monte verticalement pendant une dizaine de mètres, ne formant plus qu'un tuyau assez étroit qui s'élève au-dessus de la toiture. Du foyer même de la cheminée, pour peu qu'on lève les yeux, on peut voir par l'ouverture laissée pour le passage de la fumée un coin de ciel bleu. Les serviteurs de M. Naval, couchés sur les banquettes, se chauffaient en fumant la cigarette et en jouant de la guitare en attendant l'heure du dîner. Ils me firent place auprès d'eux pendant que mon hôte m'offrait un verre d'eau fraîche mélangé d'anis et me présentait à toute sa famille.

Le verre à boire est peu employé en Aragon et en Catalogne, on ne l'offre guère qu'aux étrangers. Les habitants savent se servir d'un vase de cristal assez commun de couleur blanche ou vert foncé. On le nomme un *pourroun*. Ce vase, dont la base est assez large pour éviter sa chute, est muni du goulot habituel par lequel on peut le remplir de vin, mais il en possède un autre sur le côté qui se termine en une pointe assez effilée. Posé sur la table pendant les repas, il circule de main en main. Chaque convive approche de sa bouche le goulot aminci et boit *à la régalade*, ne jetant ainsi dans son gosier qu'un léger filet de vin. Après les premières formalités de politesse, on me fait visiter au premier étage une grande salle garnie de trois alcôves spacieuses, fermées simplement par un rideau; elles contiennent un grand lit, un fauteuil et une toilette en forme de trépied. C'est le mobilier complet de la chambre à coucher. M. Ramon Naval me fit choisir l'une des alcôves, s'en réservant une autre pour passer la nuit auprès de moi. Au deuxième, les appartements privés de la famille sont installés avec un certain luxe; l'étage des greniers vient ensuite; il est complètement à l'air et préservé seulement de la pluie par les grandes saillies de la toiture. On y met le fourrage et les provisions de toutes sortes pour l'hiver; c'est en même temps un séchoir pour le linge.

Je remarquai dans ces greniers la manière dont le foin était arrangé. Les Aragonais ne le mettent pas en bottes, comme on fait en France. Ils préparent leur foin sur le sol en ayant soin d'en enchevêtrer suffisamment les brindilles sur une longueur de 4 à 5 mètres environ. Deux hommes les enroulent ensuite à contre-sens en les tenant à chaque extrémité. Le foin ainsi mis en corde est ramené de façon à être plié en huit, formant alors une sorte de natte, qu'on accroche dans les combles de la maison.

On nous appelle bientôt pour le dîner, qui se passe fort gaiement. Les serviteurs de M. Naval sont installés dans l'un des coins de la salle, et dînent en même temps que nous. Grâce à mon guide Pujo, qui me servait d'interprète, je pouvais prendre part à la conversation générale et répondre aux questions nombreuses de toute la famille. Dans cette salle à manger si éloignée sur les montagnes je n'aurais pas supposé qu'on m'interrogerait autant sur l'Exposition de Paris et sur la tour Eiffel. Toute la société voulait en connaître les moindres détails.



Le rio Esera à Olvena (voy. p. 170). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

Notre copieux dîner me faisait oublier ceux si maigres et si mauvais des jours précédents, puis mon hôte tenait à me faire goûter les vins exquis de ses récoltes. Plusieurs bouteilles dataient de plus de vingt années; on croira facilement que nous bûmes tous à la prospérité de l'Espagne et de la France. La soirée joyeuse se termina enfin par un peu de musique; Gregorio Pascual possède une assez jolie voix de ténor; il nous chanta des *seguidillas* et d'autres romances aragonaises avec les accompagnements des guitares, dont presque tous savaient jouer habilement.

Le lendemain, malgré les aimables instances de MM. Naval, je pris congé d'eux, ne sachant comment reconnaître leur généreuse hospitalité. Ils voulurent m'accompagner longtemps pour me mettre dans le bon chemin et me souhaitèrent un heureux voyage à Benabarre et dans la province de Catalogne, que nous allions bientôt gagner.

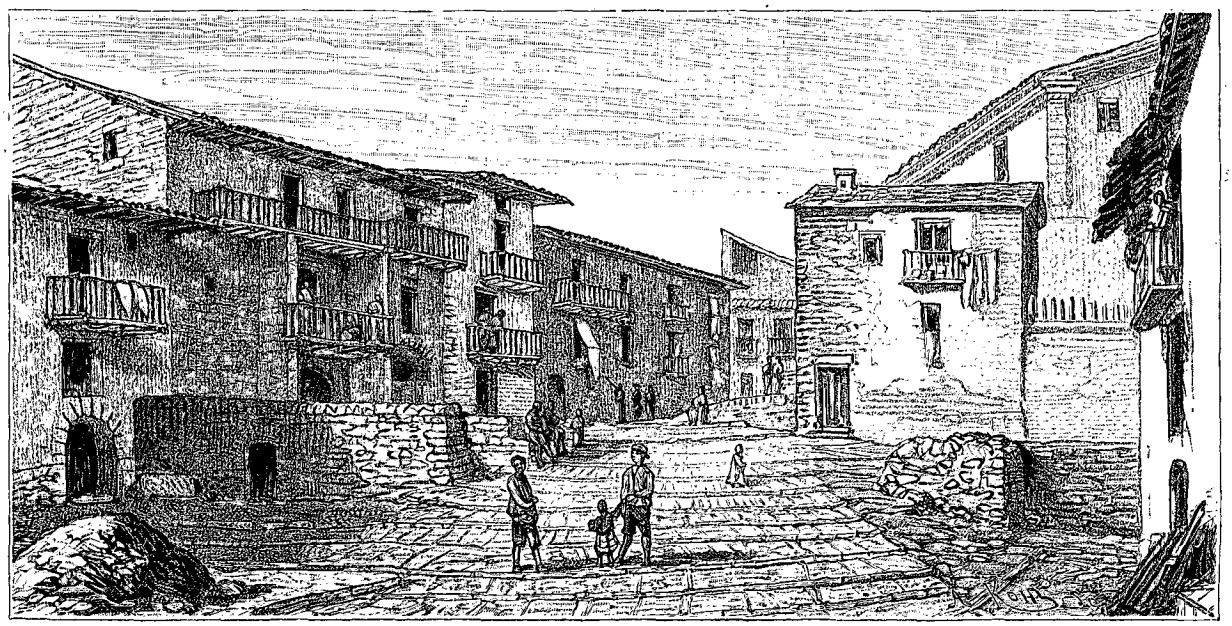
Benabarre est plein de souvenirs antiques et glorieux; son nom seul en témoignerait; elle fut fondée par un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chef maure des plus redoutés, Ben Aware. Cette ville, perdue et souvent reconquise par les chrétiens, a gardé jusqu'à nos jours le caractère qu'elle devait avoir encore pendant le XIe ou le XIIe siècle.

Les Aragonais me disaient que je constaterais une grande différence entre eux et les Catalans leurs voisins ; j'avoue que je n'ai pu faire aucune remarque de ce genre et que partout j'ai trouvé la même bienveillance. Ces dernières régions sont peut-être encore plus sauvages d'aspect, mais les voyageurs n'y sont inquiétés en aucune façon. Il y a déjà plusieurs années, pendant les guerres carlistes, il en était autrement, paraît-il, et l'on pouvait même courir quelques dangers dans les villages isolés de la montagne, mais ce temps n'est plus, et la population est sympathique aux touristes qui viennent les visiter.

J'en fis l'épreuve dès mon arrivée à Puenta Montanana, la première localité de la frontière catalane. Aussitôt que nous eûmes passé le pont suspendu jeté sur le Noguera Ribagorzana et donné les quelques sous réclamés comme droit de passage, une troupe de petits enfants vint à ma rencontre et me suivit jusqu'à l'auberge où il fallait m'arrêter. Il y avait longtemps sans doute qu'on n'avait vu d'étranger dans le pays. Lorsqu'on me vit prendre le croquis de la rue principale, intéressante par les nombreux degrés de pierre qu'on doit monter, les enfants et les femmes s'approchèrent tellement de moi pour me regarder, que, par suite de cette curiosité indiscrète mais inconsciente, ils m'auraient bientôt étouffé. J'eus l'idée de faire acheter par Pujo quelques petits paquets de bonbons, que je distribuai à tous ces enfants pour m'en délivrer. Les cris de joie, les gambades joyeuses de ce petit monde et les sourires reconnaissants des mamans furent ma récompense ; puis on me laissa terminer à l'aise le travail commencé.



Grande rue à Montanana. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

Un gendarme vint aussi et demanda à Pujo si j'avais des papiers en règle ; je n'en avais aucun, bien entendu ; il n'osa pas heureusement insister longtemps sur cette question. Depuis quelques mois cependant il paraît que le gouvernement espagnol a donné de nouveaux ordres et il serait impossible actuellement, me dit-on, de dessiner ou de faire des photographies dans le pays.

Je n'avais plus ici à espérer d'aimables réceptions comme celles qui m'avaient été faites à la Guarta ou à Olvena : c'est la misère qui recommençait.

Après avoir admiré la vue des gorges impénétrables de Montsech, nous voici à Alsamora, l'un des villages les plus sauvages qu'on puisse voir. On y remarque une tour arabe de forme cylindrique, construite sur un rocher placé dans le milieu même de la rue principale. C'est la seule que j'aie vue ainsi, ces tours étant partout rectangulaires. A l'auberge misérable du pays on ne pouvait rien nous donner à manger. Il en fut de même le soir à Alsina, petit village situé sur les bords du rio Noguera Pallaresa, à l'entrée même du célèbre défilé des Terradets (446 mètres).

En remontant cette belle rivière, les scènes de la nature, fréquemment embellies par l'aspect des petites villes où l'on passe, ne cessent de se dérouler sous vos yeux.

Tremp, avec ses rues étroites, étouffe dans ses vieux murs. Son antique château a été détruit en partie pour faire place à une église d'époque relativement moderne ; malgré cela cette ville offre un grand intérêt. Elle s'étend aujourd'hui de plus en plus au dehors des murailles et se joindra bientôt à Talarn, autre petite localité étonnante d'aspect.

Il faudrait citer chaque village sur notre parcours ; tous sont curieux à visiter. Pablo de Segur et ses ponts,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aramunt, plus rapproché des montagnes, semblent placés dans le paysage pour le plaisir des yeux.

On ne voit guère de route en Catalogne; s'il en existe quelque part un tronçon terminé, c'est avec joie que les voyageurs le remarquent. Entre les villes de Pablo de Segur et de Gerri la route est achevée. Elle passe en un endroit sans égal qu'on nomme dans le pays le *coll de Gats* ou défilé des Chats.

Ce sont premièrement des masses de rochers poudingues qui s'élèvent au-dessus du chemin. Dans les quelques intervalles laissés par eux sur le bord du rio Noguera se voient de temps à autre des bois de pins. Plusieurs détours se font ainsi, puis les rochers s'élèvent de plus en plus, formant des masses incomparables, et bientôt ils changent d'aspect. De hautes murailles calcaires verticales de plus de 200 mètres les remplacent brusquement. Une étroite fissure sépare ces rochers merveilleux, et laisse à peine l'espace nécessaire au passage de la route et à celui du torrent. Lorsqu'on se trouve dans le fond de ce gouffre, où les rayons du soleil peuvent à peine pénétrer, il semble que cette route vous conduira dans quelques-uns des lieux terribles dont parlent les légendes de l'ancien temps.

La ville de Gerri (700 mètres d'altitude) domine le rio Noguera. Elle est célèbre dans le pays à cause de ses salines, qui constituent sa principale richesse. Les Catalans ne connaissent pas dans leurs montagnes les dépôts de sel gemme au travers desquels l'eau peut s'infiltrer, mais ils savent la recueillir et l'amener par des tuyaux dans les bassins nécessaires à la récolte du sel. On s'intéresse à la vue de cette exploitation, placée malheureusement si près du bord du torrent que quelquefois, au moment d'une crue subite, tout le sel obtenu se trouve emporté par la violence du courant.

Outre ses salines, Gerri possède encore quelques curiosités. Ses rues tortueuses sont amusantes à parcourir; sa vieille église et son ancien pont offrent aussi quelque intérêt. J'étais descendu dans une auberge située sur la grande place de la ville; à peine installé avec mes deux compagnons, je vis venir tout un troupeau composé de plus de deux cents chèvres, agitant en marchant leurs nombreuses clochettes et menées par des bergers de la montagne, qui prirent possession de la place. Voici bientôt que toutes les femmes accourent, tenant dans leurs mains un grand bol de faïence décoré de fleurs aux brillantes couleurs et accompagnées d'un véritable essaim d'enfants; elles viennent traire les chèvres pour acheter du lait. Tous ces gentils bambins des deux sexes ne perdent pas leurs instants : ils se glissent en riant et se poussant entre les pattes des chèvres les moins farouches, ils se mettent à les teter à qui mieux mieux, prélevant ainsi sans permission leur part de lait pur et parfumé.

La dernière partie du voyage en Catalogne n'est pas moins attrayante que la première : elle est féconde en vues admirables, mais elle a aussi le mérite d'en différer en bien des points. Nous laissons Gerri poursuivre quelques instants le rio Mayor et monter sur le haut de la montagne, à la casa Pentina, la dernière maison où il soit possible de s'arrêter avant les longues heures que nous avons à passer dans les bois et les prés solitaires. Le minuscule hameau de Bresca, construit contre un haut rocher, nous apparaît au travers des nuages; nous le voyons du jardinet de la casa; sa silhouette se détache sur les vapeurs et semble par moments entourée d'une auréole. Ce hameau est pittoresque au suprême degré, mais pour ses habitants c'est un détail auquel ils ne pensent guère. Comment peuvent-ils se résigner à vivre dans des lieux si éloignés de tout, n'ayant rien autour d'eux pour les besoins les plus importants de l'existence? Quelques maigres oliviers sont épars sur les pentes de la montagne; c'est à peine si la récolte des fruits peut leur suffire. Pour fumer leurs champs, les montagnards se servent d'un procédé bien rustique. Ils forment dans les emplacements réservés à la culture de petites enceintes de terre de 30 centimètres de hauteur et d'un diamètre de 1 mètre environ. Ils les garnissent de branches de buis, en ayant soin de poser dessus quelques pierres afin que le vent ne puisse les emporter. Quand ces branches sont séchées, ils y mettent le feu : les cendres ainsi obtenues leur fournissent l'engrais qui leur est nécessaire.

Pujo ni Gregorio ne connaissaient les régions d'alentour où nous allions passer pour la première fois. La pauvre señora de la casa Pentina, à qui ils purent expliquer l'embarras où nous étions, prie tout aussitôt un petit pâtre qui gardait ses vaches de nous montrer les sentiers souvent interrompus qui vont dans la direction de la sierra de Bou-Mort. Cette brave femme ne voulut pas nous laisser partir sans nous offrir un verre d'anis et quelques fruits mûrs du cerisier qui poussait auprès de sa cabane à près de 800 mètres d'altitude. Jamais sans notre jeune guide nous n'aurions été capables de nous diriger dans les fréquents détours de la montagne. Partout où nous passions, les nombreuses fleurs épanouies faisaient mon admiration; je remarquai surtout des pivoines sauvages de couleur rose, plus belles cent fois et plus éclatantes que celles de nos jardins. Arrivés au sommet d'un plateau assez élevé, le jeune pâtre nous indiqua la direction que nous devions suivre et nous laissa pour aller retrouver ses vaches.

Au crépuscule, après être redescendus des pentes interminables de gazon, nous arrivions dans le cirque de Bou-Mort. Nous pensions déjà à nous installer pour passer la nuit à la belle étoile, lorsqu'un homme armé d'un fusil vint à nous. Il cherchait à tuer quelque oiseau pour son souper, et nous mena à sa cabane, située à une petite distance et si bien cachée par des replis de terrain que nous n'avions pas pu l'apercevoir. La femme de notre chasseur vint à notre rencontre tout en peignant ses longs cheveux noirs avec ses doigts, comme une véritable bohémienne de la montagne. Elle paraissait fort effarouchée à notre approche, mais bientôt, nous avouant sa surprise extrême de voir dans ces parages des étrangers, elle nous fit bon accueil. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

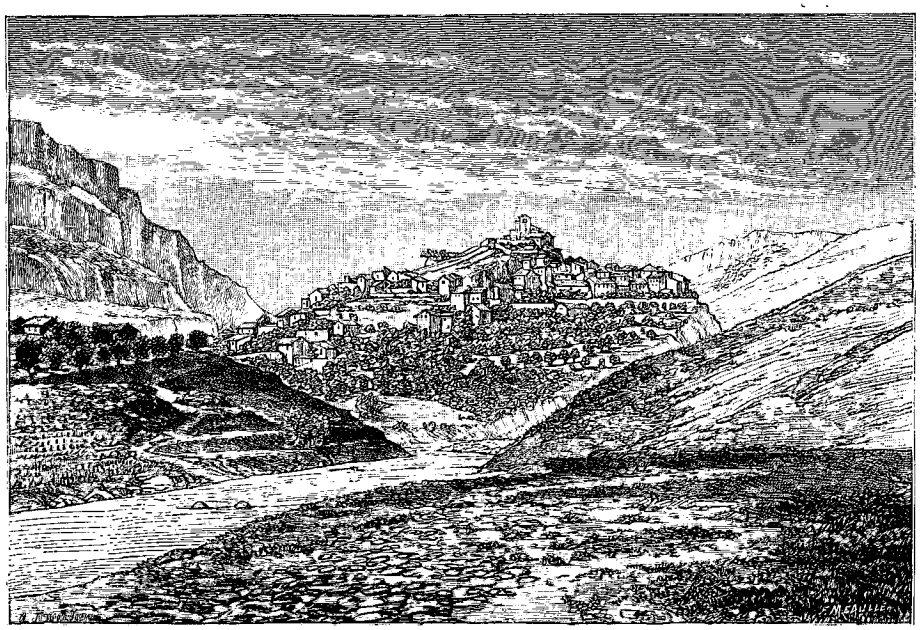
demeure de ces pauvres gens était, à vrai dire, d'un aspect sordide et des plus misérables. Nous montâmes dans une cuisine noire presque épouvantable, pour nous réchauffer au coin du feu. La femme alluma quelques minces branches de bois résineux pour nous éclairer et les plaça dans une petite niche dans le mur de la cheminée. C'est le moyen qu'emploient généralement les montagnards de Catalogne pour passer l'heure de la veillée.

On ne pouvait espérer le moindre souper dans un réduit semblable; cependant cette femme pauvre avait quelques œufs et du pain noir. Heureusement notre sac contenait encore une boîte de conserve.

Près de cette cuisine je vis un galetas presque aussi répugnant par sa malpropreté que tout le reste de la cabane; c'était la chambre à coucher de notre hôtesse. Elle me l'offrit, observant en cela fort gracieusement les règles de la meilleure hospitalité, mais je m'excusai de mon mieux : j'avais la perspective certaine d'être dévoré et supplicié par toutes sortes d'insectes nocturnes. Pujo lui expliqua que nous préférions coucher au dehors pour dormir sur les prés, enveloppés dans nos couvertures. On nous montre une espèce de hangar à la toiture ruinée, qui contient quelques bottes de foin; nous nous y arrangeons pour nous reposer pendant les quelques heures que nous avons encore à passer avant de voir le jour.

Notre chasseur de la veille, notre hôte, nous réveille dès l'aurore, pour nous accompagner au travers des forêts de sapins de la sierra, et nous arrivons enfin sur le col de Bou-Mort (Bœuf-Mort), d'où l'on découvre toute la vallée de Cabo. Cette vue panoramique est réellement merveilleuse.

A partir du hameau de Senios (à 1185 mètres d'altitude) cesse la grande montagne; le pays devient aride et presque lugubre à cause de sa sécheresse à mesure que nous redescendons les pentes. La contrée ne reprend son air riant et agréable que tout auprès d'Organya, bourgade assez importante, construite sur les bords du rio Segre.



Aramunt, près de Pablo de Segur. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

Dans les rues principales on remarque un certain mouvement, et quelques muletiers excitent, avec toutes sortes de jurons, leurs nombreux mulets chargés de lourds et volumineux bagages. Ils se suivent en formant une longue file et nous barrent fréquemment le passage.

Les petites bourgeoises, coiffées de leur mantille et traînant de longues robes à queue sur les dalles poussiéreuses des rues étroites, n'en circulent pas moins fièrement au milieu des poules qui picotent dans les ruisseaux. Elles semblent se considérer autant que si elles étaient les grandes dames de la cour de Madrid.

Les porcs paraissent fort indépendants à Organya; il en est de même d'ailleurs dans les autres petites villes catalanes; en liberté complète, ils rôdent partout, cherchant les immondices de la rue. Leur vue n'est pas agréable, il est vrai, mais il faut leur rendre justice : aidés par de nombreux chiens errants, ils font l'office de nettoyeurs généraux de la voie publique.

De tous les balcons, mystérieusement voilés par de longues draperies blanches souvent rapiécées, sortent les sons vagues d'une guitare pincée par une main invisible. C'est une musique douce et discrète qui nous suit partout où la curiosité nous guide.

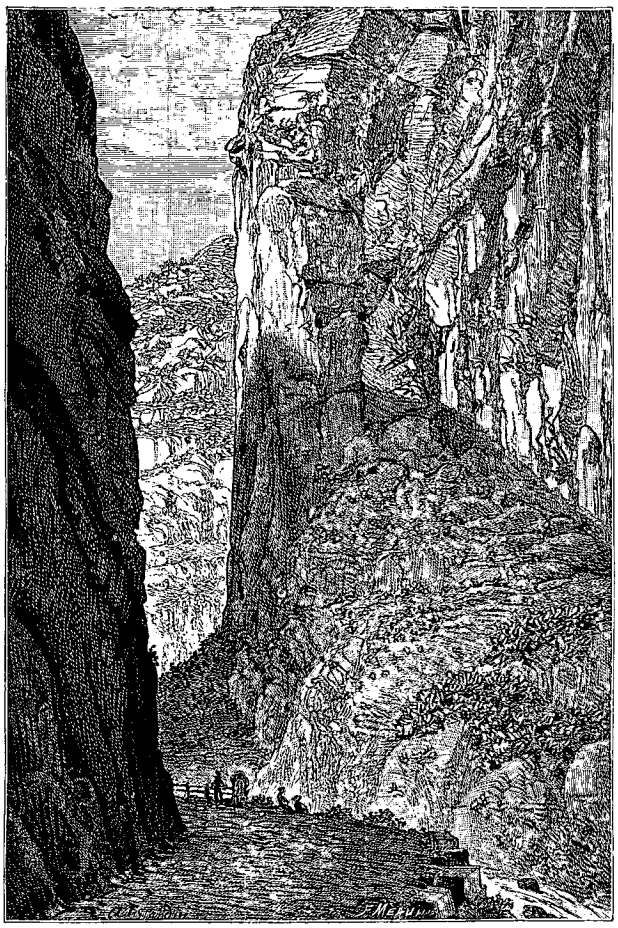
D'après mon itinéraire, je devais descendre le rio Segre pour aller visiter les gorges magnifiques qui ne sont pas éloignées de la ville d'Oliana, et m'arrêter en chemin à Coll de Nargo.

Le village de Coll de Nargo est fort étrange. Du côté du nord, ses petites maisons plantées sur de hauts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rochers se découpent sur le ciel, et, construites avec les pierres de la montagne, il semblerait qu'elles font corps avec le sombre roc qui les porte, les teintes étant absolument semblables. De loin on croit voir tout d'abord une immense forteresse aux créneaux fantastiques. Du côté du midi, Coll de Nargo s'étend en gradins; il est égayé par quelques jardins en terrasses, et les rues sont tellement étroites qu'un seul mulet avec ses bagages peut y passer à peine en frôlant les murailles des maisons. C'est un véritable labyrinthe, dont les détours, heureusement de courte durée, nous conduisent jusqu'au bord du rio Segre, qui cerne le village sur trois côtés. La principale curiosité de l'endroit est le vieux clocher byzantin, bien délabré, d'une ancienne église située dans les champs.

La posada de Coll de Nargo ressemble à toutes celles de Catalogne : même abandon et même oubli de la propreté la plus élémentaire; mais l'argent doit être plus rare à voir qu'ailleurs dans cette localité aux mœurs primitives. C'est par des échanges sans doute ou des arrangements entre voisins que se traitent les affaires. Pour payer la señora, patronne de l'auberge, je lui donnai une pièce d'or. Elle la regarda si longtemps sans y toucher que je craignis d'abord qu'elle ne fût fausse, mais bientôt je fus détrompé. Cette femme la prit dans ses mains avec une sorte de respect, puis regarda l'effigie espagnole avec admiration, tout en faisant respectueusement un grand signe de croix. Elle tourna enfin ses yeux vers moi en souriant.



Coll de Gats, ou défilé des Chats. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

Le terme de mes excursions en Catalogne approche; il ne faut plus que quelques heures pour gagner la vieille et curieuse ville d'Urgel. La route qui y conduit est magnifique au point de vue pittoresque, surtout à l'endroit connu sous le nom de passage de la Cadira, situé presque à la sortie d'Organya. Ce sont des défilés sauvages dans le genre de ceux du *Coll de Gats*, près de Gerri. Ses murailles calcaires s'élèvent à près de 300 mètres au-dessus du rio Segre, ne laissant de même qu'un étroit passage pour le chemin et le torrent. Dans les détours formés par ces rochers, le défilé de *las Tres Pons* est certainement le plus extraordinaire. On travaille en ce moment à une route carrossable nouvelle qui aboutira, Dieu sait quand, à Urgel. Les ponts de bois vermoulus et abandonnés de l'ancien chemin dominent encore le Segre et produisent un effet pittoresque, mais ils ne tarderont pas à être complètement détruits; de nouveaux ponts de pierre les remplacent.

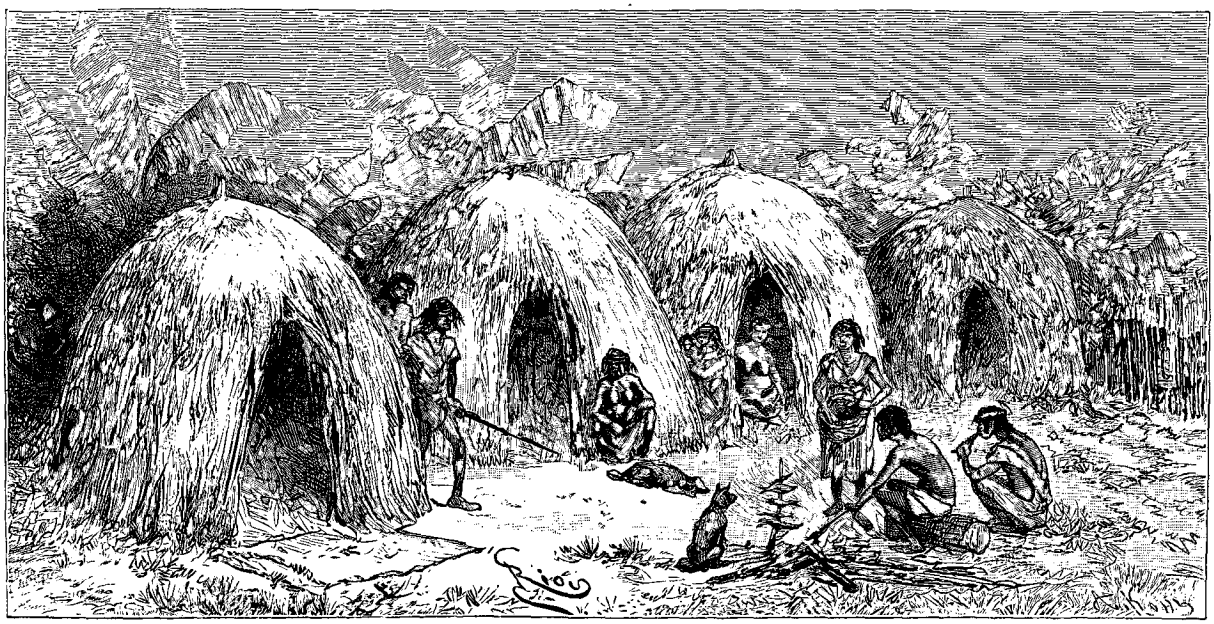
Au sortir de ces défilés, ce ne sont que paysages riants et campagnes cultivées alternant avec des localités plus sauvages. On parvient ainsi à la Seo d'Urgel, avec peine, il est vrai, car les chemins sont souvent impossibles. On a peine à comprendre qu'une ville frontière de plus de 3000 âmes, importante comme l'est Urgel, qui possède une garnison, avec un château fort considérable, ait pu jusqu'ici exister sans avoir de routes de communication autres que des sentiers muletiers qui ne sont point entretenus et qui sont quelquefois même dangereusement effondrés.

Urgel est délicieusement située dans une vallée luxuriante encadrée de hautes montagnes; ses rues, comme celles d'Organya, sont très pittoresques; elle possède une église ancienne avec un cloître roman du plus haut intérêt.

Mon voyage en Catalogne était achevé. Gregorio Pascual prit congé de moi pour regagner sa ville de Torla par petites étapes. Je n'ai qu'un regret : c'est de ne pas avoir eu le temps et l'espace nécessaires pour décrire, comme je l'aurais désiré, les scènes agréables de toutes sortes dont j'ai joui pendant la durée de ces belles excursions; je serais heureux cependant si par mon récit je pouvais inspirer à mes lecteurs le désir de visiter ces pays peu connus; ils en reviendraient charmés.

ALBERT TISSANDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ranchos des Indiens (voy. p. 178). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL,

PAR M. A. THOUAR[1].

1886-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Départ de Machareti. — La Pampa. — La forêt. — Malveillance des Indiens. — Les Tobas et le Père Doroteo.

3 juin. — Je réunis immédiatement les Tobas, et il est convenu que la paix ne sera point troublée, les Indiens s'engageant à ne pas rouvrir les hostilités.

Un des chefs de la colonne m'avise que cinq ou six expéditionnaires nationaux de la frontière se disposent à déserter et qu'une révolte est sur le point d'éclater. L'auteur de cette délation qui n'a rien de fondé est aussitôt séparé de la colonne et je lui ordonne de se rendre à Sucre;... mais, se jetant à mes pieds, il me supplie de lui pardonner; je cède et je lui fais grâce, mais depuis il me fit payer chèrement le prix de ma générosité!

4 juin. — Le départ est fixé pour midi; la colonne est sous les armes et le défilé s'effectue au son de la *Bolivienne*; quelques heures après, nous campons à la lagune de Camatindi.

Un cas d'insubordination nouvelle commis par un jeune expéditionnaire étranger m'oblige à prononcer son expulsion, qui est formelle et définitive.

Je lui fais remettre la somme de vingt piastres et une mule de la brigade, puis il retourne à Machareti.

5 juin. — La marche d'aujourd'hui est bonne; nous traversons de magnifiques plaines couvertes de pâturages exubérants alimentant de nombreux troupeaux d'animaux, appartenant en partie à la Mission, en partie aux nationaux de la frontière. Nous campons à Carandaiti, poste avancé dans le désert.

6 juin. — Je laisse la colonne au repos, et pars en reconnaissance avec quelques hommes; nous perdons de vue la pampa et nous entrons sous bois.

7 juin. — Notre marche se poursuit sans incident. A onze heures nous trouvons un puits d'eau excellente; nous poussons plus avant et couchons sous bois.

8 juin. — La plaine s'ouvre de nouveau : devant nous ce sont les campos de Samurenda. Le vol d'un canard nous fait découvrir une aguada.

9 juin. — Nous atteignons l'extrémité de la pampa, et rencontrons une autre aguada; je juge suffisante la reconnaissance pratiquée et nous nous replions sur notre campement, établi à quatre jours d'ici.

10 juin. — Le sentier que nous avons suivi, tracé et ouvert par les Tobas, présente cette particularité qu'aux abords du poste de Camatindi il paraît abandonné depuis longtemps, alors qu'un peu plus avant il montre des traces de passages nombreux et récents.

Ce *carril* (sentier) était autrefois et est encore la grande artère par laquelle les Tobas conduisent les troupeaux

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 145, 161, 177 et 193; t. LVIII, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'animaux qu'ils viennent voler à la frontière. Il se bifurque dans le sud-est pour se rapprocher des rives du Pilcomayo en face de Bella Esperanza, point de suture des collines du Chuero et de celles du sud-est.

11 et 12 juin. — Sans incident.

13 juin. — Le thermomètre tombe à 2 degrés centigrades au-dessus de zéro. Le départ de la colonne s'effectue pour le fortin de Ñapua. Une mule mordue par un crotale expire en route. Ce point est le dernier établissement agricole de la Bolivie dans le Chaco.

14 juin. — La température continue à être très fraîche le matin; un des officiers supérieurs me remet sa démission et demande à rentrer à Potosi; je la lui retourne avec un refus.

A neuf heures et demie du soir nous partons pour la *laguna de los Zurris* (lac des Autruches); une vache s'égare dans la forêt et deux hommes passent la nuit à sa recherche.

15 juin. — Par suite de ce contretemps, nous restons aujourd'hui au campement.

16 juin. — Le départ est toujours très laborieux, et nous ne nous mettons en marche que très tard le matin, par suite du nombre de nos muletiers malades.

A six heures une alerte se produit, les cris : « Aux Tobas! » se font entendre. Mais après reconnaissance nous ne découvrons rien d'insolite; j'envoie un détachement en avant pour ouvrir le sentier, le nettoyer et faciliter ainsi la marche du convoi.

17 juin. — Treize de nos bœufs ont pris la fuite pendant la nuit; nous sommes assez heureux pour les retrouver vers neuf heures du matin. Nous nous rencontrons avec le détachement, qui revenait sur ses pas par suite du manque d'eau; les fantassins viennent très en arrière; en conséquence, je donne contre-ordre et nous revenons au campement du matin.

18 juin. — Je laisse la colonne campée et vais avec onze hommes ouvrir et reconnaître le sentier en avant, prenant toutes dispositions pour que la colonne suive nos traces à un jour de distance. Un des hommes se perd dans la forêt et ce n'est qu'au bout de deux heures que nous sommes assez heureux pour le retrouver.

19 juin. — En arrivant à la forêt nous nous apercevons que le passage que nous nous proposions d'ouvrir a été tout récemment nettoyé par les Tobas; ce sentier large, très ouvert, nous facilite la marche; un peu plus loin, le sentier bifurque : une branche va droit sur la Mission de San Francisco, et l'autre continue dans l'ouest. Au dire des nationaux de la frontière, tous propriétaires de bestiaux, les Tobas préparent une nouvelle razzia de leurs animaux, et n'attendent qu'un passage pour la mettre à exécution. Le pronostic était exact : le vol s'effectua quelque temps après, et plus de deux cents têtes d'animaux disparurent des pâturages. Ce qui exaspère les Boliviens de la frontière contre les Pères, c'est que pour rentrer en possession de leurs biens ils sont tenus de leur payer 50 pour 100 de la valeur, comme droit de *rescate* (rachat).

Cette taxe, sans laquelle le propriétaire lésé ne peu obtenir les bons offices des Pères qui s'emploient auprès des Tobas ou autres Indiens à la restitution des animaux volés, engendre les récréminations les plus vives contre les Missions, qu'on accuse alors publiquement de trafiquer du produit des vols.

Au fur et à mesure que nous avançons, nous notons les traces du passage de nombreux Indiens. Je fais presser le pas en recommandant le silence. En débouquant d'une belle forêt de palmiers, nous apercevons tout à coup des Indiennes assises qui nous tournent le dos. Je fais arrêter le détachement, pendant que d'un mouvement de galop j'entre dans la *rancheria* au milieu des cris et des aboiements.

Ces pauvres diables tremblent de tous leurs membres; en une minute je les rassure, et, distribuant à tous tabac et verroterie, nous formons notre campement à côté de leurs ranchos; mais notre présence les inquiète et les trouble; prétextant qu'ils doivent aller auprès des Pères, ils partent pour Tarairi. Nous sommes au pied même du Pilcomayo, à l'endroit dit Tapiranguiti, en face de Bella Esperanza.

A la nuit, trois Tobas descendent le Pilcomayo, venant de San Francisco; nous les hélons, mais ils se bornent à camper en face de nous sur la rive gauche.

A six heures du soir, un feu à éclat constant, fixé au sommet d'une des collines qui dominent le Pilcomayo, à San Francisco, ne nous laisse aucun doute sur l'empressement apporté par les Tobas à signaler entre eux notre présence sur le Pilcomayo.

20 juin. — La nuit se passe sans incident; nous attendons ici l'arrivée de la colonne, occupant nos loisirs à la pêche, et en un instant nous nous emparons de dix gros bagres et dorades.

A trois heures du soir cinq Tobas descendant encore de San Francisco passent en vue de notre campement, mais ne répondent pas à notre appel.

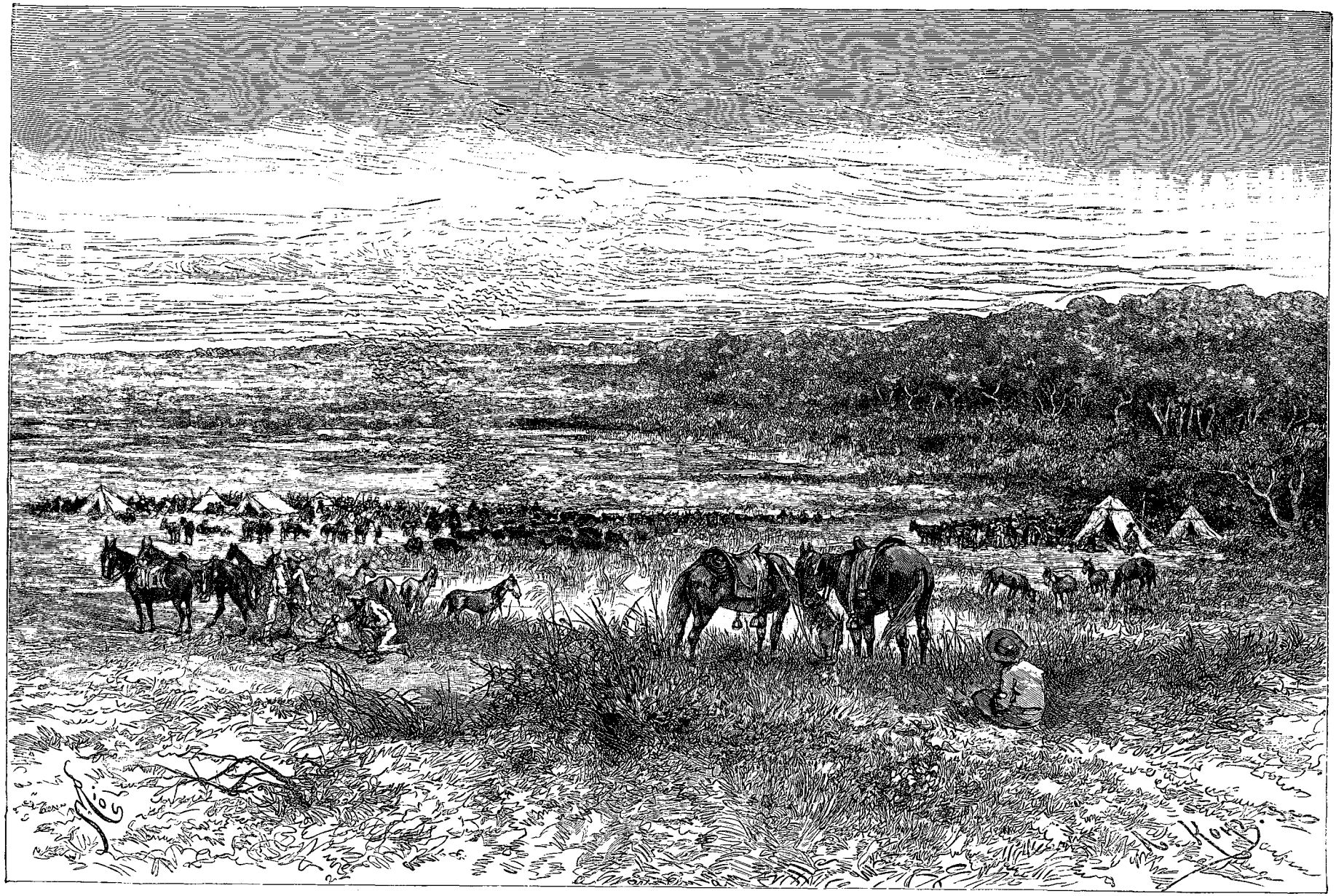
J'envoie devant un convoi de deux hommes avec une charge d'eau pour la colonne.

21 juin. — Les moustiques nous tiennent éveillés toute la nuit; un coup de vent du sud nous menace; fort heureusement, la colonne nous rejoint vers les trois heures, avant qu'il n'éclate; sa marche n'a été troublée par aucun incident sérieux : un seul homme a été blessé à l'œil par une épine.

22 juin. — Je décide que nous irons à la colonie Crevaux compléter nos provisions et augmenter nos munitions, car j'ai le pressentiment que nous aurons maille à partir avec les Tobas.

Je prends la tête de la colonne avec six hommes, ouvrant la marche. Nous avançons sans effort, car les sentiers tracés par les Indiens sont larges et bien ouverts, puisqu'ils y passent eux-mêmes à cheval. A mi-route, au milieu d'un fourré, dix Tobas se présentent inopinément à nous; nous entrons en pourparlers et ils me demandent des nouvelles du Père Doroteo. Ils nous précèdent et nous conduisent au bord d'une petite lagune qui nous offre un bon campement. Je fais distribuer à ces Indiens du tabac et du charqui. J'obtiens de quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lagune de los Zurris. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

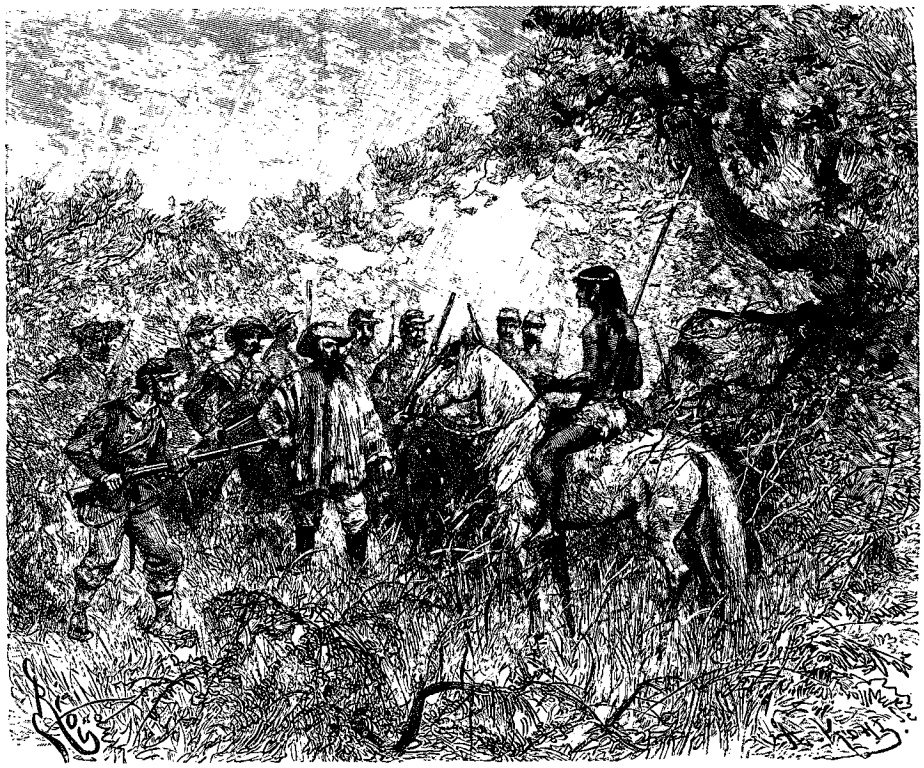
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques-uns des déclarations confirmant ce que la Toba m'avait, déjà appris, à savoir que quelques-uns des assassins de Crevaux étaient bien effectivement les capitaines cités plus haut; quant aux objets de la Mission, en particulier les papiers, ils me font signe que tout cela a été porté par eux à la frontière.

Je prie le Père Doroteo de vouloir bien demander à ces Tobas si à l'étape de demain nous trouverons de l'eau pour camper, et si quatre d'entre eux veulent nous servir de guides. Il accepte de bonne grâce et me répond que les Indiens lui disent oui sur le premier point, et acceptent de nous guider.

23 juin. — Nous partons à sept heures; un cheval s'échappe du campement tout harnaché et disparaît. Les quatre Tobas me précèdent, ouvrant le sentier à coups de machete : tout à coup ils disparaissent.... Examinant le sable du sentier, je vois qu'un Indien à cheval est venu en sens inverse; cette fuite me fait craindre que les Indiens ne nous aient trompés et qu'un espion ne les ait engagés à nous abandonner. Effectivement, en arrivant à l'aguada, nous la trouvons presque à sec. C'est à peine s'il reste un fond vaseux desséché!... La trace d'espions à cheval filant devant nous ne me laisse aucun doute sur les dispositions des Tobas à notre égard. Nous nous lançons à leur poursuite et campons à trois heures et demie. Ce campement prend le nom de *Engaño* (Tromperie, Trahison).

24 juin. — Quelques heures après le départ, nous découvrons en avant-garde un petit puits dont l'eau, quoique saumâtre, nous paraît excellente. Nous attendons ici l'arrivée du convoi; les Tobas fuient devant nous au galop; de nombreux sentiers se croisent en tous sens. Couchés sur l'herbe, nous commentions leur attitude, lorsque les reniflements d'une de nos mules, qui dressait à chaque instant les oreilles dans une même direction, attira notre attention. Battant le bois, nous découvrons un Toba à cheval, ayant le corps tout meurtri des déchirures faites par les épines et les ronces. Nous l'entourons et l'engageons à descendre.... Il s'y refuse.... Lui demandant d'où il vient, ce qu'il fait, où il va, il se tait.... « Si tu tiens à le savoir, répond-il, suis mes traces! » Nous avons une furieuse envie de l'abattre d'un coup de feu, mais j'ai promis de ne pas ouvrir le premier les hostilités.... Il part au galop....



Un Toba dans les épines. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

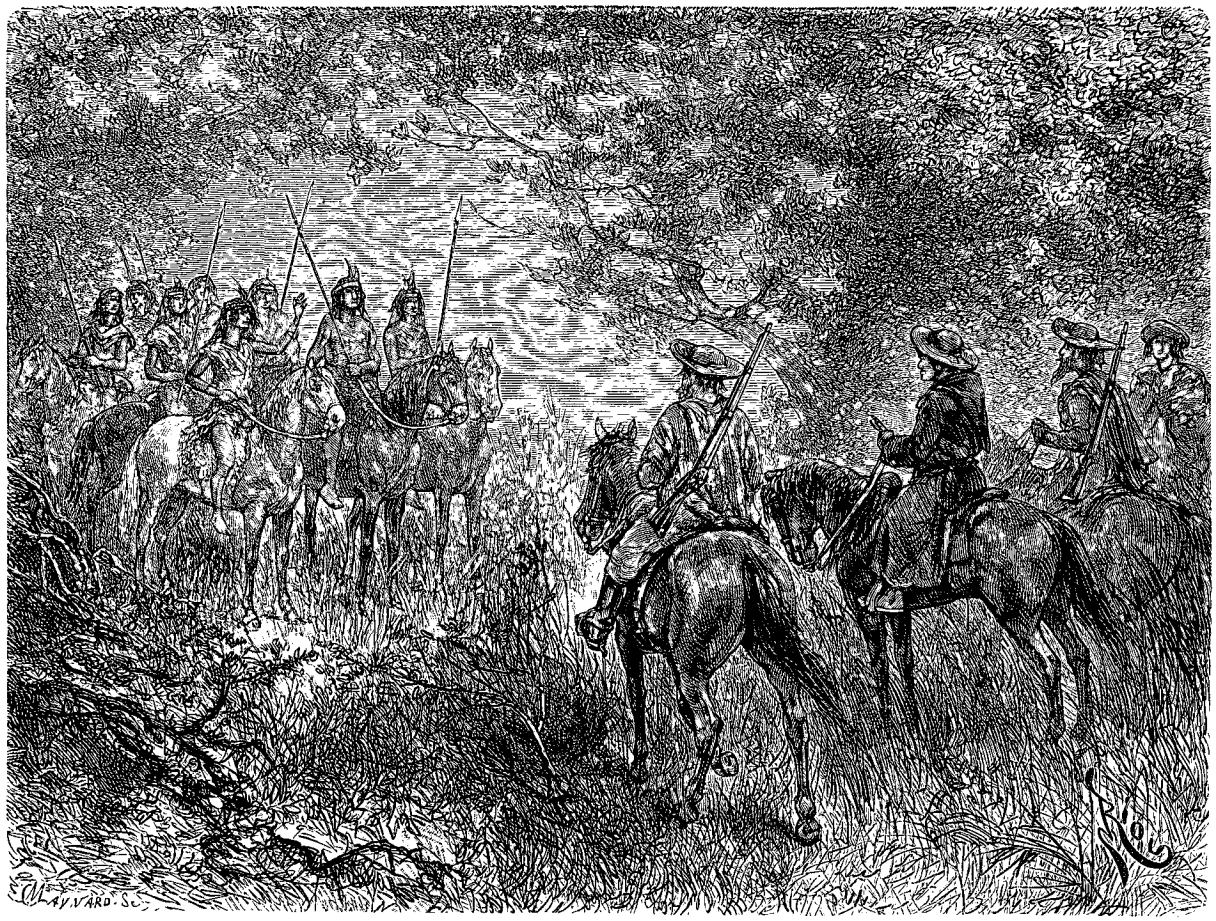
Quelques instants après, la colonne nous rejoint.... Aussitôt le camp établi, je dicte un ordre général prescrivant aux hommes la plus grande vigilance et j'engage les expéditionnaires à faire feu (la nuit seulement) sur tout ce qui leur paraîtra suspect.... Le soir deux espions s'approchent, mais des coups de feu les mettent en fuite. La nuit se passe ainsi au milieu des allées et venues des espions, qui sont repoussés.

25 juin. — Reconnaissant que les Tobas opèrent entre nous à l'avant-garde et le convoi qui vient derrière à quelques kilomètres, nous restreignons la distance, car nous nous apercevons que les Indiens transposent les piquets que je faisais ficher en terre pour indiquer à une bifurcation le sens de notre oblique, ce qui pouvait entraîner la marche du convoi dans un sens et celle de l'avant-garde dans un autre. Nous atteignons bientôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Pilcomayo à la hauteur de Teyu et nous cherchons un gué, mais vainement, pour passer sur la rive gauche.

Les abords sont fangeux et la rivière profonde. A notre arrivée, des colonnes de fumée s'élèvent de tous côtés, notamment dans le sud, dans la direction de Cavayu Repoti.... Les Indiens sont en fuite; nous trouvons leurs ranchos abandonnés, et ils déguerpissent en courant.... C'est en vain que je les appelle et m'efforce de les calmer.... Je parviens à en décider un, au bout d'une demi-heure de tergiversations, à s'approcher de nous. Je m'avance vers lui sans armes, et l'engage à en faire autant.... C'est un Tapihete du bas Pilcomayo. Trois autres Tobas se rapprochent. Je leur demande de me porter un billet à la colonie Crevaux, à quinze minutes sur la rive gauche, pour annoncer au commandant militaire notre présence dans ces parages.... Deux des Tobas acceptent et ils s'éloignent de nous. Tout à coup le capitaine Castillo, qui était avec moi, appelle mon attention sur le mouvement oblique qu'il voit exécuter par ces deux Indiens Tobas, qui se rapprochent du campement.... Paraissant ne pas nous en apercevoir, nous voyons le Père Doroteo, au mépris des ordres communiqués, leur faire un signe, abandonner le campement et se précipiter dans les



Les Tobas demandent des nouvelles du Père Doroteo (voy. p. 178). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

bras de l'un d'eux!... Il me sembla que le cadavre de Crevaux se dressait à ce moment entre ces deux hommes, dont l'un était peut-être un des assassins, car sur cette même plage avaient été lâchement massacrés Crevaux et ses compagnons, il y avait cinq ans. Je ne pus réprimer mon émotion devant cette impudence et l'infraction aux règlements commise par le Père, qui ne pouvait avouer d'une façon plus claire aux yeux de tous les expéditionnaires que ces Tobas qui fuyaient devant nous, qui nous espionnaient, qui nous volaient nos animaux et qui désertaient en nous trahissant, étaient des Indiens connus de lui et sur lesquels pesait son influence!... L'effervescence fut grande parmi les expéditionnaires, qui professaient à l'endroit du Père Doroteo des sentiments de méfiance que rien, je dois le dire, n'avait jusqu'alors justifiés....

Je me vis donc dans l'obligation de rappeler à l'ordre le Père en l'engageant à ne pas renouveler semblable infraction.... Il me répondit que dorénavant je n'aurais plus à lui adresser de tels reproches.

Entre la colonne, qui manifestait ouvertement sa méfiance, et le Père Doroteo, qui nourrissait à l'égard des nationaux de la frontière et plus particulièrement de ceux de Caiza les sentiments les moins bienveillants, un conflit était à redouter dont les conséquences pouvaient être très graves, car l'opinion publique en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bolivie avait accusé et accusait encore, à ce moment même, le Père Doroteo d'avoir joué un rôle néfaste dans le massacre de la mission Crevaux. Je continuais à me faire son défenseur, et mes hommes m'accusaient d'être aussi aveugle que Crevaux, qui ne voulut écouter les avertissements de personne. La vérité est que je tins compte des avertissements de tout le monde, au contraire; mais je ne pouvais révéler mon sentiment sur d'aussi graves accusations, dont il m'appartenait de mesurer la portée et de fixer les limites en recueillant des preuves.

Dans la soirée du même jour, le Père, franchissant à nouveau les lignes du campement, s'avance, en lisant son bréviaire, du côté des Indiens établis auprès de la colonne.... Cette nouvelle infraction au règlement est punie d'un rappel à l'ordre que lui inflige vertement l'officier de garde.

26 juin. — Nous partons pour la colonie Crevaux; les Indiens Tobas et Chorotis nous guident, ouvrant le sentier à la hache et au machete. Aux approches de la rive située en face de la colonie, un bourbier nous arrête et provoque la chute de quelques-uns de nos animaux. Nous reconnaissons alors qu'il nous est impossible de passer sur l'autre rive, car la rivière n'est pas guéable, et une tentative pourrait être dangereuse.

Nous campons sur les bords d'une petite forêt et nous constatons non sans surprise les traces d'un grand nombre d'Indiens à cheval, que l'on nous dit être des Tapihetes, qui, par extraordinaire, sont venus du bas Pilcomayo pour se rendre à Machareit.

J'adresse une note au colonel Martinez, chef supérieur des colonies de la frontière, et lui demande d'augmenter mon effectif de dix hommes et de 8 000 cartouches.

28 juin. — J'envoie en mission deux officiers nationaux de l'escadron à Caiza, car mes forces se composent d'un détachement d'infanterie et d'un escadron de cavalerie, formé des gens de la frontière : le tout donnant un total d'environ soixante hommes, dont quelques-uns sont malades.

Le Père correspond secrètement, en dehors de la voie officielle permise, ce qui a pour conséquence d'exaspérer les expéditionnaires, qui le surveillent et l'épient. Un des expéditionnaires, à son retour de Caiza, m'apprend que personne dans ce dernier village ne veut prendre part à l'expédition, à cause de la présence du Père. Le commandant Castillo, qui est un de mes anciens compagnons d'expédition de 1883, m'engage à la plus grande prudence, et me fait un reproche de placer toute ma confiance dans le Père Doroteo.

Dans la nuit, un conciliabule secret a lieu entre les principaux chefs, et je donne ordre à mes espions d'intercepter toute communication transmise en dehors de la voie régulière et officielle....

29 juin. — La nouvelle de la révolte des Indiens l'Ytiyuru nous est annoncée et confirme les mauvaises dispositions des Tobas.

30 juin-1er juillet. — Journées sans incident.

2 juillet. — Une commission part pour Caiza avec ordre d'accélérer le retour des hommes chargés du ravitaillement.

3 juillet. — Je passe la journée à la colonie.

4, 5 et 6 juillet. — Journées sans incident.

7 juillet. — Le colonel Martinez me remet les 8 000 cartouches, en m'exprimant ses regrets de ne pouvoir augmenter mon effectif des dix hommes que je lui ai demandés.

XI

Entrevue avec l'Indienne Yalla. — En route pour le centre du Chaco boréal. — Conférence avec les Tobas. — Les Tapuis.

Un des Indiens Chorotis m'aide à rechercher l'Indienne Yalla qui m'a donné de si grandes preuves de dévouement; il me ménage avec elle une entrevue pour la nuit. Je pars à dix heures du soir du campement, pendant que tous sont endormis; à quelques pas de là, l'Indienne m'attendait....

Mes premiers pas à la recherche des restes de la mission Crevaux avaient été guidés depuis longtemps déjà par cette pauvre femme, qui connaissait toutes les circonstances du massacre. Nous nous retrouvions là sur ces bords silencieux du Pilcomayo où le murmure des eaux avait emporté cinq ans auparavant les derniers cris des victimes!... Elle me recommanda de prendre garde aux Tobas, qui étaient *bravos* (méchants) et se préparaient à nous attaquer plus bas.... Elle m'apprit que Cototo, un capitaine toba, était venu de Machareti et qu'il avait conseillé aux Indiens de nous résister; que ces derniers cherchaient à me faire tomber dans une embuscade pour me tuer; elle me promit enfin de surveiller tous leurs mouvements pour m'en informer.

Pauvre Toba! c'est à elle que mes trois fidèles compagnons Novis, Prat, Valverde et moi devons la vie, car c'est elle qui fit mettre le colonel Martinez sur nos traces au moment où nous allions infailliblement succomber!...

8 juillet. — Le Père Doroteo est outré contre les gens de Caiza, qu'il traite à tout instant en particulier Castillo, de *coquins* et de *canailles*, disant « que plus tard ils verront bien »... Je l'engage à rester calme.

9 juillet. — Des hommes de la colonie Crevaux ayant l'intention de s'incorporer à la colonne, j'avise le commandant de ce fait.

10 juillet. — Un service funèbre est célébré à la mémoire du docteur Crevaux et de ses compagnons. A midi le camp est levé et nous nous mettons en route pour la nouvelle exploration du centre du Chaco Boréal. Un officier s'égare, et des coups de feu se font entendre à l'arrière-garde. Les Tobas fuient dans la direction du nord-ouest; nous trouvons, en arrivant à l'étape, leurs foyers allumés.... La poussière que soulève un fort vent du sud nous aveugle et nous enveloppe en un nuage épais. Pendant la nuit nos animaux prennent plusieurs fois la fuite....

11 juillet. — Je fais le service d'avant-garde avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre hommes, et en arrivant à la lagune nous trouvons de nombreuses traces du passage des Indiens. Beaucoup semblent se réfugier vers Machareti, car la direction nord-ouest est générale. Ce sont probablement les femmes et les enfants que les Indiens éloignent ainsi de notre passage. Nous apercevons un Toba qui fuit à notre appel. Il se perd dans la forêt en faisant signe qu'il va revenir. Nous attendons. Des cris se font entendre, les Indiens sortent du fourré. A notre vue ils rebroussent chemin; un seul, le Choroti que je connais, s'approche, et je l'engage à rappeler les Tobas. Ceux-ci reviennent. En attendant la colonne, un conciliabule est tenu entre eux et nous sur la rareté de l'eau, les pâturages, etc. Mes hommes sont à cheval, revêtus de leur *guarda monte*, sorte de cuir qui s'adapte sur le devant de la selle pour préserver les jambes du choc des branches.

La conversation s'engage ainsi entre les Tobas et nous, assis sur le sol. Un de ces Indiens porte une grosse chemise de bure, l'autre un gilet de flanelle, tous objets provenant des Missions. Ils nous apprennent que Cototo a passé hier par ici. Enfin la colonne arrive, après un retard causé par la fuite d'une jument qui a disparu toute sellée avec la carabine de l'officier qui la montait! L'animal n'a pu être retrouvé.

12 juillet. — Dans la matinée quelques Indiens Tobas et Chorotis se présentent au campement; je leur fais distribuer une ration de viande. Le Choroti nous



Entrevue avec l'Indienne Yalla. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

guide. En passant près du rancho où se trouve sa famille, nous attendons qu'il prenne quelques provisions pour continuer sa route. Nous assistons au repas de ces malheureux, qui se compose des fruits du *mistol*. Le tout est déposé dans une écuelle en bois autour de laquelle sont réunis grands et petits, mâles et femelles; chacun saisit avec les doigts ce qu'il porte à la bouche, le suce et le rejette ainsi dans la même écuelle trois ou quatre fois de suite.

A midi un de nos chevaux, effrayé, prend la fuite et disparaît; la fumée des ranchos incendiés s'élève de tous côtés. En arrivant au campement, nos guides nous informent que nous allons atteindre demain le territoire des Tapihetes.

13 juillet. — Toute la nuit le froid a été très intense; il a gelé fortement. Le nom du grand capitaine des Tapihetes est *Mborebi-Resa* (Œil de Tapir).

Tous les papiers... intimes du campement sont recueillis soigneusement par notre Choroti, qui les fixe à sa *yapicuana*, les taches bien en évidence, en attendant qu'il s'en serve pour rouler des cigarettes!

Je décide deux Indiens à nous devancer auprès de Mborebi-Resa pour lui annoncer mon arrivée, et lui faire part de notre désir d'entrer en relations d'amitié avec lui : ils acceptent et nous distribuons à tous ces Indiens une grande quantité d'objets. Je leur fais donner en récompense de leurs services une pelle et une pioche, avec lesquelles, me disent-ils, ils vont travailler la terre, et à notre retour ils pourront nous offrir du maïs et des *zapallos* (courges).

A dix heures nous trouvons un Indien Tapihete tout barbouillé de noir et armé de pied en cap; il nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déclare qu'il s'était ainsi préparé à la guerre parce qu'il avait entendu ce matin le son des tambours et des clairons; les femmes, qui sont cachées dans la forêt, se présentent au moment où je procède à une répartition de verroterie et d'étoffes. Nos guides nous apprennent que le lieu des grandes eaux s'appelle *Lotequinijiji*. Ce campement porte le nom de *Kausokai de Lechiguana*.

14 juillet. — A l'aube, Novis et Prat me souhaitent mon anniversaire; nous pensons à la patrie absente, pendant que nos autres compagnons boliviens nous apportent l'expression de leurs vœux.

Vers onze heures, les Indiens Chorotis qui nous accompagnaient comme guides me demandent la permission d'aller chercher de l'eau; je la leur accorde : ils partent et ne reparaissent plus. Les Tapuis, impressionnés, ne veulent plus suivre; mais je parviens à les faire changer de résolution. Quelques pas plus loin, un Indien, en coupant un cactus, reçoit tout le poids du tronc sur le corps et est affreusement blessé par les épines. Les autres Tapuis s'enhardissent et rejoignent la colonne, qu'ils accompagnent en travaillant avec ardeur à ouvrir et nettoyer le sentier.

15 juillet. — Nos Indiens n'avancent qu'avec peu d'enthousiasme; à chaque instant ils s'arrêtent et demandent à retourner; sur la promesse d'une bonne ration de viande fraîche de bœuf, de sel, de tabac et de farine de maïs, ils se décident à nous guider encore aujourd'hui; mais il est facile de voir qu'ils redoutent le contact des autres tribus; nous trouvons d'ailleurs les traces récentes du passage des Indiens. Aussitôt j'envoie dans toutes les directions pour essayer de les rejoindre.



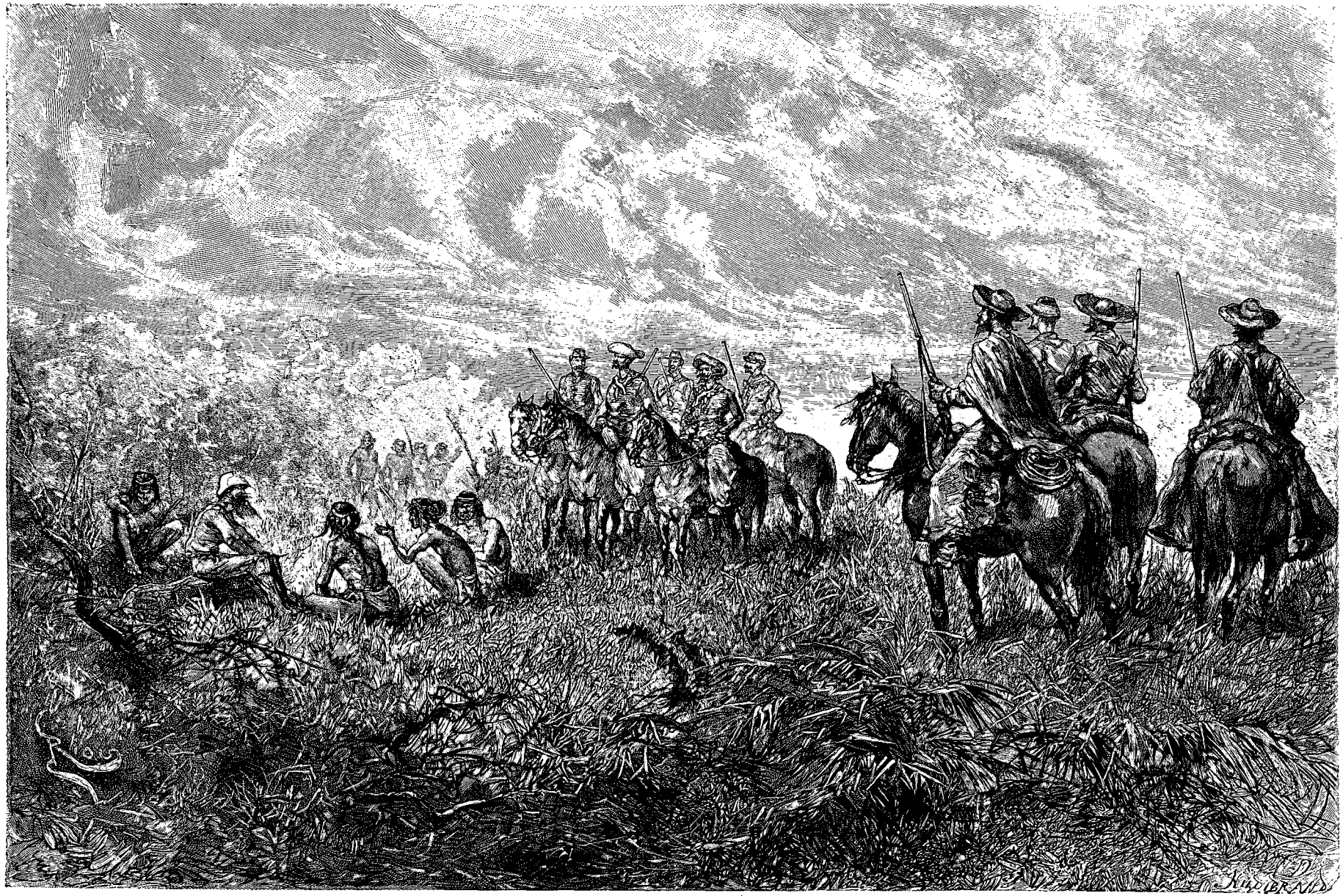
L'aguada envahie par les animaux (voy. p. 186). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Les ranchos que nous trouvons sont abandonnés depuis peu : on voit que des émissaires nous ont précédés.

Un de nos guides me demande mon cheval pour se lancer plus vite sur les traces des Indiens : je le lui donne et il part au galop, au grand étonnement de mes hommes, qui croient que mon cheval est perdu et que l'Indien ne reviendra plus. Je suis persuadé du contraire, et nous voyons en effet le Tapui revenir au bout d'une heure, montant le cheval tout ruisselant de sueur.

Il est défendu, par ordre général, depuis longtemps d'adresser la parole aux Indiens en service dans la colonne; moi seul ai le droit de les interroger : les expéditionnaires me font constater que le Père Doroteo profite toujours de mon absence du campement ou de mon éloignement pour leur parler en guarani, et qu'ensuite le lendemain les Indiens disparaissent. Je l'engage doucement à se conformer à la règle établie, en lui faisant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Conférence avec les Tobas (voy. p. 183). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part des soupçons qui pèsent sur lui; mais mes conseils ne sont malheureusement pas suivis.

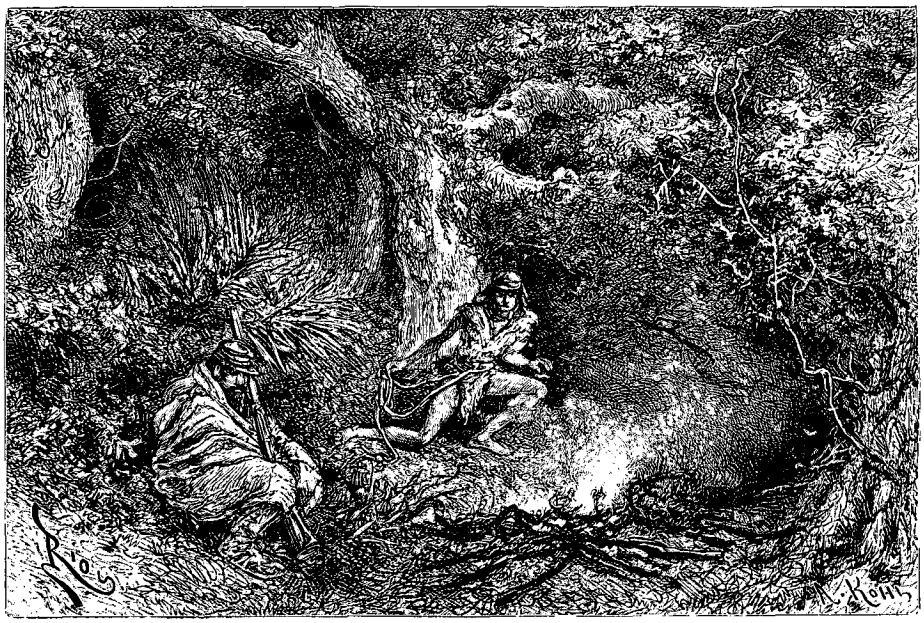
Au campement, nos Tapuis recueillent avec empressement le sang du bœuf que nous égorgeons, et en font une bouillie avec de la farine de maïs, qu'ils mangent goulûment; ils se disputent les tripes et les boyaux.

16 juillet. — Au moment du départ de la colonne, quatre de nos Indiens nous abandonnent et reviennent sur leurs pas; cinq autres suivent encore avec nous parce que nous les tenons à l'œil et que je les ai menacés, en cas de désertion, de faire feu sur eux.

De nombreuses volutes de fumée se détachent dans le nord-nord-est; l'eau se fait rare et je presse la marche le plus possible. Un de nos guides, ayant observé les traces du passage d'Indiens à pied et à cheval, demande à se lancer à leur recherche afin de les assurer de nos intentions pacifiques : je lui accorde la permission.

Au bout d'un instant, notre Indien revient. Je l'interroge sur ce qu'il a vu, il ne me répond pas et parle très vite à mi-voix à ses autres compagnons. Les pressant de questions, ils finissent par nous avouer alors que les Indiens Tapuis sont près de nous, qu'ils sont *bravos*, qu'ils ont mis le feu aux champs et se réunissent en masse pour nous attaquer, qu'au surplus il n'y a pas d'eau, et qu'eux-mêmes ne connaissent plus ces régions!

Si la nouvelle de la concentration des Indiens était exacte, il fallait bien admettre qu'il y avait de l'eau pour leur permettre ce mouvement : donc la preuve que nos Indiens nous mentaient était évidente; leur but était certainement de nous faire battre en retraite. J'ordonne en conséquence de continuer la marche, et les



Le prisonnier s'échappe. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

menace de les faire prisonniers, avec suppression de la ration d'eau, s'ils tentent de s'enfuir; puis nous nous dirigeons vers l'endroit où se cachent les Tapuis, dans la forêt. Nous trouvons leurs cahutes abandonnées. Nous les hélons : un d'entre eux se présente, nous lui donnons aussitôt du tabac, un collier et un poncho, et nous l'engageons à aviser les autres de nos intentions pacifiques; au bout d'une heure, la plus grande partie se présentent.

Nous trouvons une petite aguada presque desséchée; nos animaux, qui n'ont pas bu depuis déjà l'avant-veille, se précipitent et partent au galop. Je fais former la troupe en cordon pour protéger le peu d'eau qui s'y trouve et éviter qu'elle ne soit troublée. Mais les rangs sont forcés, les mules chargent au galop, et s'ouvrent passage en bousculant et renversant les hommes; en un instant, tout est envahi et ce n'est plus qu'un épais bourbier.

A l'interrogatoire, nos Tapuis me disent que les champs continuent à se développer dans l'est et dans le nord, suivis d'une grande forêt; que, vers le centre, nous trouverons de l'eau à l'endroit dit *Cumbarurenda*, et qu'à l'extrémité de la forêt de grandes plaines dont ils ne connaissent pas la fin, se détachent dans le nord et dans le sud.

Nous sommes actuellement par le travers de Macharéti, et les guides nous indiquent la position du campement de Mborebi-Resa dans le nord-est quart ouest.

17 juillet. — Sept guides nous accompagnent; en raison de la distance que nous avons à franchir aujourd'hui, je leur fais donner à chacun une mule.

Les deux Tapuis qui se sont incorporés hier nous conseillent de ne pas entrer sous bois; mais, ne pouvant camper, puisque le petit puits est à sec, nous poursuivons la marche.

Les Indiens nous restituent nos mules, prétextant qu'ils vont plus commodément à pied. Nous entrons dans la forêt. Au bout de quelques instants ils dispa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raissent; les autres, sous prétexte d'aller les rechercher, prennent la fuite à leur tour. J'en arrête un en le menaçant du revolver : il crie aux guides de revenir en les implorant, mais tous ses appels sont inutiles.

Je le fais désarmer et attacher solidement, puis nous continuons la marche en suivant ses traces; cet Indien captif est justement un des neveux de Mborebi-Resa. Ne trouvant pas d'eau, nous campons sous bois à cinq heures du soir.

Notre prisonnier nous dit que demain nous devons trouver de l'eau à Cumbarurenda, que son oncle Mborebi-Resa se réjouira de notre arrivée, et qu'il nous donnera des hommes qui savent aller au Paraguay.

J'avertis le Tapui que s'il dit vrai, je lui rendrai la liberté, mais que s'il nous a trompés, il sera fusillé. En attendant je lui fais donner sa ration de maïs et d'eau, et on l'attache au tronc d'un gros arbre auprès de moi; une sentinelle est chargée de le surveiller. Vers minuit je me réveille à la lueur du brasier; je constate avec stupéfaction que l'Indien a disparu, emportant un sac et le paletot de Novis. La sentinelle s'est endormie et il en a profité pour traverser les groupes, rampant et glissant sans bruit.

Cette fuite me rend perplexe, car je crains que ces



Deux Indiens remettent un pli au Père Doroteo (voy. p. 188). — Dessin de Riou, d'après des croquis de M. Novis

Indiens ne nous aient trompés et que la rareté de l'eau ne soit la cause de leur disparition.

XII

Les puits de Cumbarurenda. — Reconnaissance dans la forêt. — Autodafé des bagages. — Cinq jours de marche sans eau. — Insubrodination.

18 juillet. — Pressé de savoir si effectivement les puits de Cumbarurenda contiennent encore de l'eau, je pars en avant-garde au grand trot. Le sentier que nous suivons est large et bien tracé; si l'eau nous fait défaut, nous allons nous trouver dans une situation critique, car notre ration est épuisée et nos animaux, qui n'ont pas bu depuis quatre jours, embarrasseront la retraite.

Au sortir de la forêt, la plaine s'étend devant nous; six chevaux appartenant à des Indiens sont au pacage; les ranchos qui bordent la lisière du bois sont nombreux et bien construits, à l'ombre d'un gros algarrobo. Les Indiens ont disparu, emmenant leurs nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de mules et de chevaux.

Le nombre des sentiers augmente à chaque instant, et par une *senda* bien ouverte nous arrivons enfin aux puits de Cumbarurenda. Quatre sont desséchés, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre autres contiennent assez d'eau pour nos besoins.

Les chevaux des Indiens se mêlent à notre convoi, mais je donne ordre de les en chasser afin que les Tapuis ne nous accusent point de les avoir volés.

Nous établissons le campement au milieu d'une belle plaine couverte d'exubérants pâturages.

Dans l'après-midi de ce jour deux Indiens entrent à cheval dans le campement : ce sont deux Chiriguanos envoyés par le Père préfet des Missions au Père Doroteo. Ils sont porteurs d'un pli, qu'ils lui remettent et duquel ce dernier extrait les quelques notes du gouvernement de Sucre qui m'étaient destinées et qui m'avisent qu'une enquête est prescrite, sur l'ordre du Président de la République, contre les gens de Santa Cruz coupables de calomnies ou de vexations à l'égard de la colonne pendant son séjour dans l'Izozog.

La présence de ces deux Indiens excita de nouveaux soupçons dans l'esprit des expéditionnaires, contre le Père Doroteo et les missionnaires, car tous en déduisaient qu'il fallait que la communication adressée au Père Doroteo en plein désert fût urgente. Alors on connaissait les mouvements de la colonne dans les Missions! De quel talisman étaient donc porteurs ces deux Indiens qui traversaient ainsi, seuls, sans armes, des tribus dont les dispositions ne nous étaient pas bienveillantes, puisque ces Indiens avaient brûlé les champs sur notre passage et avaient fui devant nous!

Tels furent les sujets de conversation pendant toute la nuit, et les commentaires d'aller leur train!

Ces deux Chiriguanos me disent qu'ils sont venus de la Mission de San Francisco en huit jours, d'une allure rapide du lever au coucher du soleil, que les Indiens leur ont fait bon accueil, que beaucoup d'entre eux suivent la colonne à pied.

19 juillet. — La colonne passe la journée au repos, car notre cavalerie est quelque peu fatiguée de la marche forcée, sans eau, des derniers jours. J'en profite pour aller reconnaître les parages avec six hommes. Un grand sentier bien tracé et bien ouvert sous bois nous conduit dans l'est-nord-est. Nous parcourons environ trois lieues sans incident, bien que les nombreuses et récentes traces du passage des Indiens nous indiquent que ces Indiens ne sont pas éloignés. Toute cette région paraît constituer le dépôt central des animaux des Tapuis. En grimpant sur un arbre, je note une dépression assez forte de terrain dans l'est et l'est-nord-est.

Les deux Chiriguanos de San Francisco répandent l'avis parmi les hommes que la route que nous suivons n'est pas celle qu'il nous faudrait prendre pour aller à Porto Pacheco, qu'en suivant les bords du Pilcomayo nous serions assurés de ne pas manquer d'eau et de pâturages.

20 juillet. — Les deux Indiens repartent, emportant pour Sucre un pli que je leur confie.

La marche d'aujourd'hui est lente à cause de la forêt, bien que le sentier soit large et bien ouvert; nous campons sous bois sans avoir vu un seul Indien.

Les *kirkinchus*, petits tatous, sont ici très abondants, les garrapatas également, grandes et petites. Ces dernières nous couvrent le corps et nous occasionnent des démangeaisons continuelles.

21 juillet. — La marche est bonne. Une mule s'est fatiguée et nous l'abandonnons. La troupe souffre de la soif : nous campons à cinq heures du soir sans avoir trouvé une goutte d'eau. Trois barils sur les cinq qui nous restent sont répartis; toute la plaine est sillonnée d'un grand nombre de sentiers.

Il semble que les Indiens ne viennent dans ces parages que pour chasser. Une grande plaine, découverte, longitudinale, du nord au sud, abrite le guanaco, l'avestruz ou zurri ou autruche, le sanglier, le tojo, le cerf, le tigre ou le jaguar. Les ranchos que nous rencontrons sont tous abandonnés de longue date; de nombreux trous indiquent l'extraction du cipoi, dont s'alimentent les Indiens et leurs chevaux. Des traces d'Indiens à cheval paraissant remonter à quinze ou vingt jours se remarquent dans le nord-nord-est.

Toute cette région est sablonneuse, et l'eau se fait très rare.

22 juillet. — Je pars en avant avec quatre ou cinq hommes reconnaître le sentier et les aguadas ; la plaine s'étend, immense, du nord au sud, limitée du côté de l'est par une ligne, qui reprend épaisse et compacte.

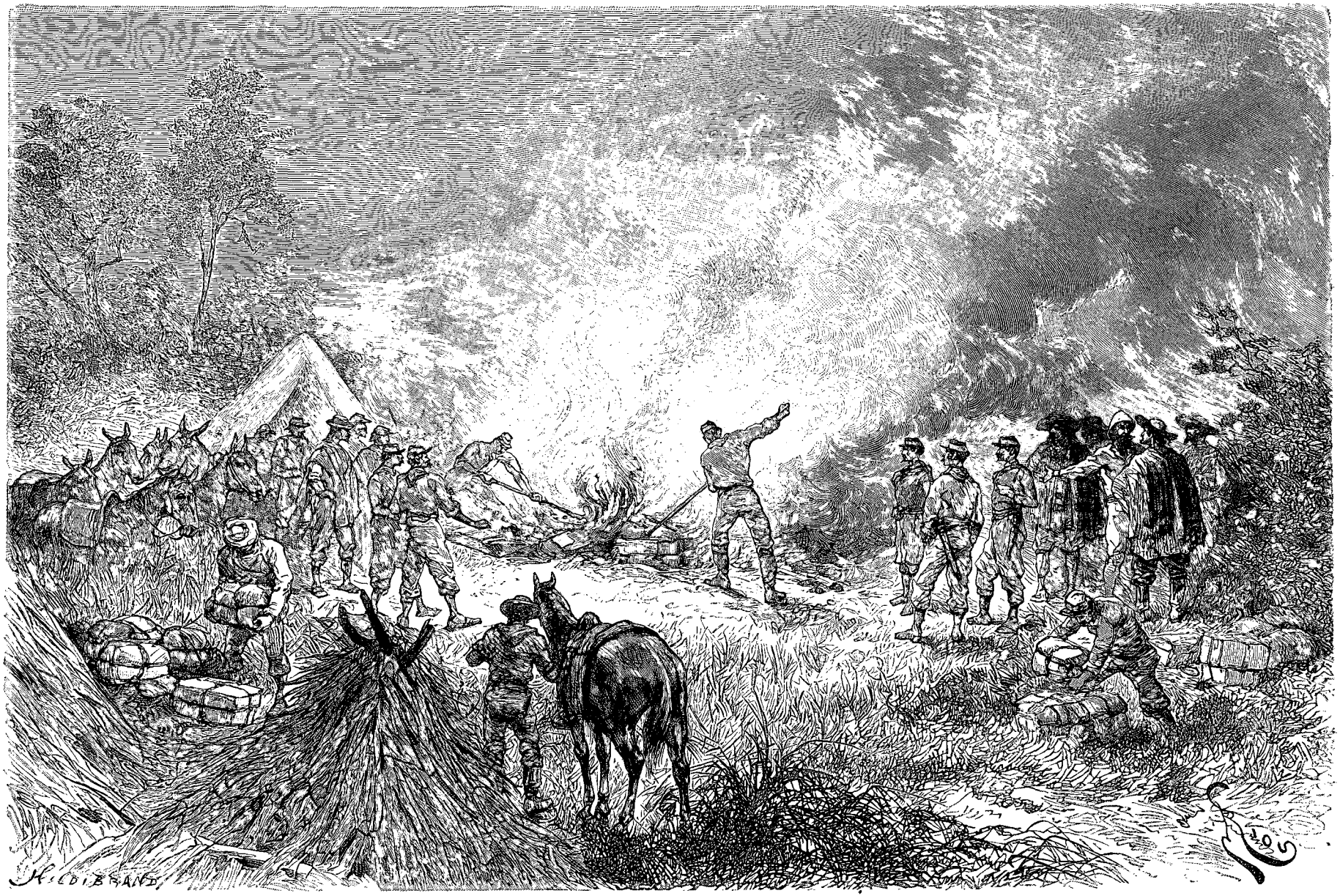
Le sentier que nous suivons va dans le nord-nord-est. Cette persistance de direction me désespère, car elle me fait pressentir une impossibilité de faire de l'est, qui est le rhumb dont nous avons besoin. L'extraction du cipoi est de plus en plus manifeste, de sorte que tout espoir de trouver de l'eau doit être abandonné.

A dix heures, toutes nos recherches ayant été inutiles, j'arrête la marche, afin de prendre des nouvelles de la colonne. Entre temps, trois hommes de l'avant-garde poussent la reconnaissance à une demi-lieue plus dans le nord sans être mieux favorisés. L'absence de l'eau se fait sentir partout. Les sentiers se dirigent invariablement dans le nord, et les ranchos que nous apercevons sont tous abandonnés de longue date.

La chaleur est suffocante; les fantassins n'avancent qu'au prix des plus grandes difficultés, souffrant d'une température de 42 degrés centigrades à l'ombre et mourant de soif. Il me paraît dangereux de pousser plus avant, car il nous reste juste assez de force pour battre en retraite sur l'aguada de Cumbarurenda, éloignée de près de 80 kilomètres.

Je donne l'ordre du retour, à la satisfaction générale, afin de construire, pendant notre arrêt à Cumbarurenda, des outres avec nos hamacs de grosse toile, puis de reprendre le même itinéraire au point où nous le laissons, avec une garde d'une dizaine d'hommes. L'orage semble devoir éclater sous peu ; quelques gouttes de pluie humectent la terre, nous secouons les feuilles des arbres pour en recueillir. Vers le soir il nous semble qu'une averse est probable; nous campons et disposons aussitôt nos hamacs, couvertures, tentes, etc., de façon à pouvoir recueillir cette eau dont nous avons si grand besoin. La pluie tombe, mais peu abondante, et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'autodafé des bagages voy. p. 190). — Dessin de Rioù, d'après un croquis de M. Novis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons toutes les peines du monde à recueillir les petites quantités qui se déposent dans nos hamacs, car nos animaux envahissent le campement, errent en tous sens, nous disputant les moindres dépôts qui se forment; nous passons ainsi toute la nuit.

23 juillet. — Nos animaux étant très fatigués j'ordonne la destruction de tous les objets qui ne sont point de première nécessité, afin d'alléger leurs charges.

Chacun passe en revue ses bagages, et nous faisons un autodafé de tout ce qui ne nous paraît point utile.

Je profite de cet arrêt pour tenter une dernière reconnaissance; j'envoie dans le sud trois hommes pendant que j'opère moi-même dans le nord.

Le premier détachement, suivant un grand sentier, atteint ainsi à deux lieues et demie environ un rancho abandonné; un petit puits, mais à sec depuis longtemps, a été creusé à côté; les traces de cavalerie disparaissent peu à peu; l'aspect du rancho ressemble assez à celui des Missions. Un tronc de samuhu taillé et creusé indique que l'eau est rare et absente des environs.

Dans le nord, le sentier traverse également cette immense plaine sablonneuse déserte; quelques autres nouvelles traces de passage d'Indiens à cheval semblent indiquer, par la multiplicité des directions, la course d'un chasseur poursuivant le gibier. Le terrain est quelque peu ondulé, des plis sont orientés du nord au sud. Après quatre lieues d'une marche rapide, ne trouvant pas le moindre puits, nous décidons, aux approches de la nuit, de revenir sur nos pas.

24 juillet. — Pendant que la colonne se prépare à battre en retraite sur les lagunes de Cumbarurenda, je pars avec six hommes afin de tenter un dernier effort dans l'est. Nous traversons quelques façades de forêts, peu épaisses, sans noter la moindre trace de sentier; puis à neuf heures nous arrivons en face du bois, qui devient épais et compact. Nous nous y engageons quelque peu jusqu'à atteindre un arbre élevé, un quebracho, qui me permit de dominer la région.

J'y grimpe, mais partout dans l'est s'étend la forêt sans aucune solution de continuité. Le même terrain sablonneux se perd dans le nord et dans le sud sans offrir aucun changement à l'aspect uniformément constant, désert et désespérant de ces grandes plaines qui constituent la partie centrale du Chaco Boréal. Nous revenons donc vers la colonne, que nous rejoignons à trois lieues de là. Un cheval se fatigue et est abattu à coups de fusil. Nous campons à l'extrémité de la plaine pour être prêts demain à entrer sous bois.

25 juillet. — Je pars en avant-garde, emmenant les femmes des muletiers, nos animaux de boucherie, afin de retarder le moins possible la marche du convoi.

Au fur et à mesure que nous avançons, les animaux sentent l'eau et allongent le pas; plus près, ils partent au trop et au galop. Vers quatre heures nous atteignons Cumbarurenda sans incident. Quelques heures après, le convoi nous rejoint et le campement est établi à proximité des puits, au milieu de beaux pâturages. J'ordonne ici un repos de cinq jours : l'avant-garde repartira ensuite en reconnaissance dans la région d'où nous avons dû nous retirer.

Pendant ces cinq jours de marche où l'eau nous fit défaut, la distance parcourue en allées et venues était de 235 kilomètres, à travers une région extraordinairement sablonneuse, aride, déserte, sans que nous ayons aperçu le moindre animal. Cette région correspondait à celle observée du haut du San Miguel de Chiquitos, limitée à l'est par une forêt impénétrable qui s'étend ainsi jusqu'au Paraguay, formant, dans sa partie orientale la plus voisine de Puerto Pacheco, une dépression où se déposent les eaux du versant de Chiquitos et celles de Xarayes. Cette dépression porte le nom de Ninaquiguda sur la carte d'Azara et constitue une des difficultés les plus sérieuses du tracé de la route de Puerto Pacheco vers le centre.

27 juillet. — Les hamacs sont passés en revue, et j'ordonne la fabrication de quarante outres destinées au transport de l'eau. Je me heurte contre des résistances et des hésitations; finalement le commandant militaire vient m'informer que les hommes sont résolus à ne pas tenter une nouvelle marche dans le nord, qu'ils refusent de continuer l'itinéraire sur Puerto Pacheco. A part deux ou trois compagnons, tous les autres sont du même avis.

28 juillet. — La reconnaissance que je pousse aujourd'hui dans les environs me permet d'observer, par une inspection minutieuse du terrain, que les puits de Cumbarurenda ne sont pas naturels, qu'ils ont dû être creusés de main d'homme. La disposition des pentes, la combinaison des canaux d'irrigation nous paraissent constituer un ensemble de travaux au-dessus de l'intelligence des Indiens. Quelques autres observations des lieux nous permettent de constater que des chrétiens, peut-être des missionnaires de San Ignacio de Samucos, ont été les premiers à habiter cette région.

Le nombre des puits s'élève à 27, dont quatre contiennent actuellement un assez grand dépôt d'eau.

Le nombre des canaux d'irrigation est de 12, dont un grand, un moyen à double pente et dix petits.

29 juillet. — La journée se passe sans incident.

30 juillet. — Il m'est difficile d'arriver à faire coudre les outres; Novis et Prat, fort heureusement, parviennent à en fabriquer quelques-unes!... Des dissensions éclatent entre les officiers de la ligne et ceux des nationaux : ces derniers sont en majorité.

31 juillet. — Je fixe la position astronomique du lieu que nous occupons.

1er août. — Le refus de poursuivre la marche dans le nord et le nord-est m'oblige à prendre une autre détermination. Impuissant à contenir le mouvement avec les compagnons qui me sont restés fidèles, j'ordonne à la colonne de battre en retraite, jusqu'à rencontrer ou couper un sentier dont la direction dans l'est me permettra de faire route sur Puerto Pacheco.

2 août. — Le même expéditionnaire dont j'avais prononcé l'expulsion à Machareti, à la suite de délations, et à qui j'avais pardonné, provoque à la révolte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La chaleur est excessive, et à deux heures nous atteignons l'extrémité de la forêt. Un sentier se présente dans l'est, je le reconnais sur une extension d'environ trois lieues, mais nous constatons qu'il est abandonné depuis longtemps et que l'eau fait également défaut. Un bœuf abandonne le convoi et se perd dans la forêt; un homme est envoyé à sa recherche; lorsque nous arrivons au campement, une commission part au secours de cet homme, mais elle revient vers les trois heures du matin sans l'avoir rencontré! Un nouveau détachement de quatre hommes repart avec ordre de poursuivre jusqu'à Cumbarurenda, s'il est nécessaire, car cet expéditionnaire est un des plus vaillants.

3 août. — L'officier des nationaux qui venait à l'arrière-garde, coupable d'abandon de cet homme, cherche pour sa défense à insinuer que ce dernier a volontairement déserté. Il m'est impossible de le croire, étant donné le caractère et l'esprit de décision de cet expéditionnaire.

Un des chefs expéditionnaires m'informe de sa résolution de se retirer de la colonne.

4 août. — La commission est assez heureuse pour ramener le national absent, qui a été rencontré par elle dans les parages de Cumbarurenda.

Le capitaine commandant, Cl. Castillo, chef des nationaux, formule contre le vieux et brave capitaine Torrès, de la ligne, les accusations les plus graves, sans les justifier, et me fait part qu'un conflit est sur le point d'éclater entre la troupe et les nationaux.

5 août. — Nous venons établir le campement à Kausokai, point d'où je prépare une nouvelle entrée dans le désert, résolu cette fois à me dégager des entraves qui embarrassent la marche.

6 août. — Une petite aguada que nous découvrons



Les animaux sentent l'eau. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

dans l'est nous permet d'y établir la colonne. Je remarque parmi les nationaux des dispositions qui ne révèlent rien de favorable à mes projets. Il se forme des groupes qui délibèrent secrètement.

Les provocations ne tardent pas à éclater; pour l'exécution de mon plan il me faudrait une aguada qui me permît de prendre certaines dispositions; en conséquence, je pars en reconnaissance dans l'est. Les champs sont incendiés par les Indiens qui fuient; nous parvenons à nous emparer de sept d'entre eux qui nous guident jusqu'à un grand lac, où nous trouvons de l'eau en abondance.

A la nuit je retourne au campement, que je trouve très silencieux. Je fais appeler le capitaine commandant, qui se présente à moitié ivre; il me parle avec insolence en me déclarant qu'il ne peut plus répondre des nationaux, que onze d'entre eux ont pris la détermination de déserter, qu'au surplus je les mène tous à une mort certaine, que les vivres sont insuffisants pour continuer la marche, etc., etc.

Regardant bien en face cet ancien compagnon de 1883, qui avait jusque-là fait preuve de sang-froid et d'un certain courage, je lui déclare que, porteur du pavillon de sa patrie, il serait nécessaire de marcher sur mon cadavre avant de me l'arracher. Il se met à pleurer! En un instant ma résolution fut prise et je passai toute la nuit à rédiger les notes nécessaires à son exécution.

7 août. — Par ordre général, je décide qu'une commission partira immédiatement pour la colonie Crevaux, sous le prétexte de se procurer des vivres, et je compose le détachement de tous ceux des nationaux dont l'intention de déserter était manifeste. J'en donne le commandement au capitaine des nationaux, qui fait ce matin triste figure et sent que cet éloignement est gros de conséquences. Il me prie de le relever de ses fonc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

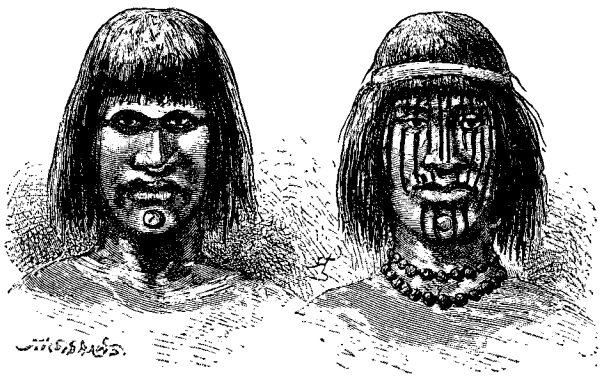
tions; je m'y refuse. Je nomme un délégué à qui je donne pouvoir de me représenter à la colonie auprès des autorités militaires, puis à onze heures le départ s'effectue.

En même temps je lève le camp et le transporte au bord de la grande lagune. La première partie de mon programme est réalisée, il ne me reste plus qu'à remplir la seconde. Je me mets aussitôt à l'œuvre.

8 août. — En opérant la reconnaissance de la région, je note que les sentiers se croisent en tous sens, que les aguadas sont fréquentes et abondent en eau de qualité. Cette circonstance me fait entrevoir la possibilité de tenter un dernier effort.

9 et 10 août. — Ces deux jours se passent en préparatifs de départ. J'ai projeté un mouvement de reconnaissance en avant et je me hâte de l'exécuter.

11 août. — Je fais connaître par un ordre du jour la marche de l'avant-garde en laissant le commandement de la colonne au plus jeune capitaine avec ordre de se replier sur la colonie Crevaux en attendant mon retour, puis nous partons; en établissant le campement à cinq heures du soir, je rédige mes dernières instructions, que deux expéditionnaires sont chargés de transmettre à la colonne.



Indiens Chorotis. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M Novis.

Dans une lettre que j'adressai au Ministre des affaires étrangères, j'expliquai que, par suite de la rareté de l'eau, de l'état des hommes, fatigués par une lutte de huit mois, nous attaquions pour la troisième fois cette zone dangereuse en appuyant notre droite sur le versant du Pilcomayo, afin de réaliser par un mouvement tournant la traversée de cette région; que je n'emmenais avec moi que vingt hommes, laissant les autres campés en face de la colonie Crevaux; je terminais enfin par ces mots : « Ou nous passons, ou nous restons; mais, dans les deux cas, l'honneur du pavillon et la dignité de l'expédition restent saufs ! »

. . . . . .

Nous nous mettons en route à six heures et demie, et à neuf heures nous trouvons des ranchos abandonnés. Un sentier nous conduit, droit dans le nord, à l'aguada que nous trouvons à sec. Nous obliquons dans l'est-sud-est, et nous relevons les traces des Indiens qui fuient devant nous. Nous entrons sous bois, et découvrons une petite aguada, au bord de laquelle nous nous reposons quelques instants, car la chaleur est violente. A deux heures nous reprenons la marche, qui devient de plus en plus difficile, par suite de l'épaisseur de la forêt et de l'étroitesse du sentier.

Le sol est argileux et les champs que nous traversons sont couverts de pâturages exubérants. Nous campons à cinq heures et nous passons la nuit sans incident.

13 août. — A dix heures nous surprenons quatre Indiens Tobas qui prennent la fuite dans la forêt. Un peu plus loin, d'autres se dérobent également. Le sentier sur lequel nous sommes engagés nous conduit dans l'est-sud-est. Il est large et bien tracé, ce qui indique que c'est une grande voie de communication, à laquelle viennent aboutir de nombreux sentiers de moindre importance. Toute cette région paraît très habitée, car nous trouvons de l'eau en abondance. A onze heures nous apercevons quatre beaux chevaux qui paissent dans la prairie; je donne ordre de passer sans les toucher et de les éloigner au besoin s'ils venaient à s'incorporer au convoi. Un Toba nous avise que nous trouverons vers le soir une grande lagune.

Tous les ranchos sont abandonnés, et les troupeaux de mules, chevaux, moutons paraissent fuir devant nous. La nuit se passe sans incident.

14 août. — La marche est aujourd'hui excellente, car les sentiers continuent à se multiplier de plus en plus. Vers deux heures nous trouvons des ranchos habités. Les Indiens ne paraissent pas s'effrayer de notre présence, ce sont des Chorotis. Ils nous échangent quelques moutons contre du tabac et des étoffes.

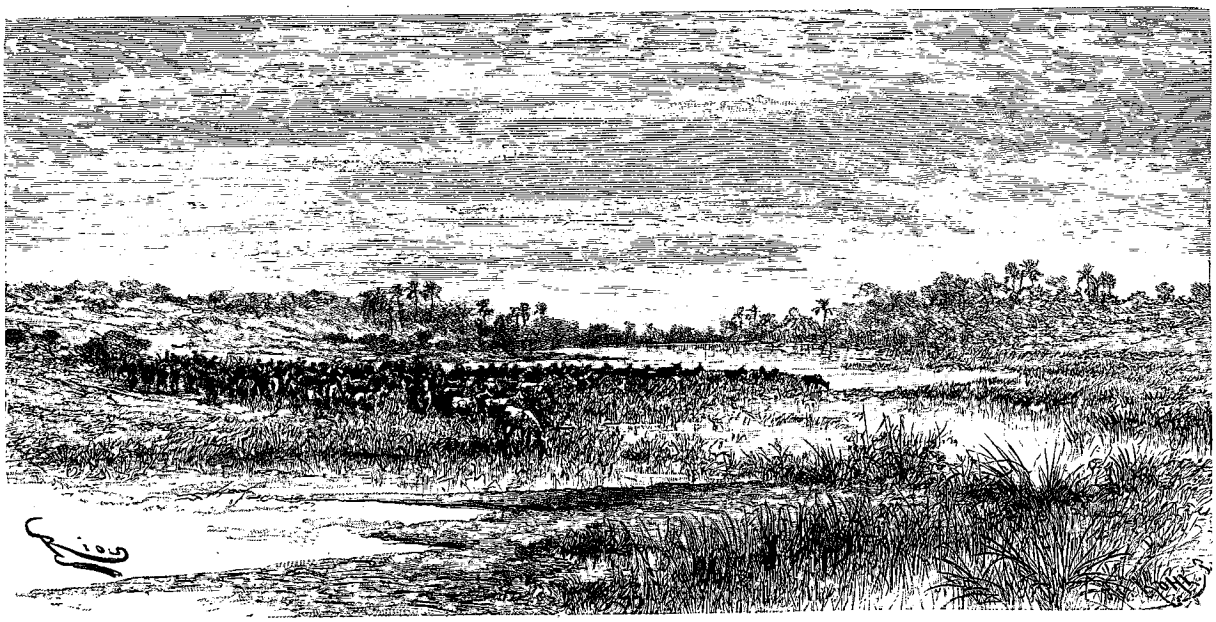
Nous établissons le campement au bord d'un petit ruisseau. Les Indiens s'empressent autour de nous et je leur fais une ample distribution de verroterie. Ils parlent un idiome que j'entends pour la première fois et qui n'a rien de commun avec celui des autres tribus du Chaco. La race est grande et forte. Les hommes et les femmes ont les oreilles percées, et ces dernières ont presque toutes les cheveux coupés ras. Quelques-uns ont la figure et le corps en partie tatoués.

Plusieurs de nos animaux prennent la fuite, effrayés par les jaguars qui abondent dans cette région. Aussitôt les Indiens se lancent sur leurs traces et nous les ramènent en un instant.

A. Thouar.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La colonne arrivant à la lagune. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL,

PAR M. A. THOUAR[1].

1886-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Affluence des Indiens. — Leur dessein. — Nous leur échappons. — Ils nous suivent, nous attaquent et sont repoussés.

15 août. — De très bonne heure ce matin, le campement est envahi par une grande quantité d'Indiens et d'Indiennes qui viennent nous visiter.

La marche est bonne, les Indiens nous guident. A une heure nous trouvons une grande lagune et arrivons bientôt dans les parages d'un grand lac. Le territoire paraît très habité, à en juger par le nombre des ranchos et celui des Indiens qui débouchent de tous côtés.

Ces Indiens se présentent sans armes, mais nous remarquons qu'ils les dissimulent dans les fourrés avant de venir à notre campement. A chaque instant il s'en présente de nouveaux. Ils nous entourent et nous envahissent. C'est en vain que j'essaye de les faire sortir du campement. Ils nous témoignent des marques d'intérêt qui nous paraissent exagérées. Les femmes, jeunes et vieilles, dansent autour de nous, sautent, gambadent en nous frappant la poitrine, pendant que les hommes ont l'air de passer en revue nos bagages.

Le plus grand nombre suit avec intérêt les notes que je prends sur mon journal. Presque tous ces Indiens sont Tobas, j'en reconnais une grande partie que j'ai vus dans les Missions.

L'un d'eux, s'agitant au milieu des autres, paraît très surexcité; il me semble, à son intonation et à ses gestes, qu'il leur explique que notre présence aura pour conséquence l'arrivée de nouveaux *Carayes* qui viendront s'emparer de leurs terres; puis, me montrant la plante de ses pieds durcie, il frappe avec véhémence le sol, en me disant que cette terre est à lui, qu'elle lui vient de ses aïeux et que c'est enfin là qu'il est né et qu'il a vécu!...

Les Indiens ne veulent point quitter le campement; leur nombre est d'environ cinq cents. Nous sommes noyés au milieu d'eux. Ils tiennent beaucoup à nous servir de guides demain matin. C'est en leur promettant de compter sur eux et en les invitant à une distribution de tabac que je parviens à les décider à nous laisser en paix. Ils se retirent pour camper à deux pas de nous.

Nous passons toute la nuit sur pied, pendant que le bruit des chants et des conversations animées indique que de leur côté ils sont en éveil.

La présence de ma Toba parmi les visiteurs me rend quelque confiance dans notre situation, qui paraît risquée à plus d'un expéditionnaire.

Elle m'a fait signe dans l'après-midi de me rendre -

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 145, 161, 177 et 193; t. LVIII, p. 161, 177 et 193; t. LIX, p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au bord de la lagune, côté est, lorsque la lune serait au méridien. Je me trouve au rendez-vous.

Elle m'apprend que les Tobas, les Tapihetes et les Noctenes sont réunis en grand nombre à une journée d'ici environ; qu'ils nous attendent pour nous tomber dessus, et que c'est pour cela qu'ils nous ont adressé quelques-uns des leurs chargés de nous guider et de nous conduire auprès d'eux; que des Indiens des Missions sont venus leur dire de ne pas être plus longtemps *sonsos* (des imbéciles), parce que nous venions pour nous emparer de leur territoire, et qu'ils devaient nous faire la guerre par tous les moyens possibles. Elle m'apprend que les cris et les chants que j'entends sont les prémices de l'allégresse des Tobas, qui se réjouissent du massacre de demain; que tous sont armés, mais qu'ils ont dissimulé leurs flèches, lances, massues, dans les herbes et dans les bois. En nous séparant, je lui dis que je partirai demain dans l'est à la hauteur de notre dernière étape et que j'éviterai ainsi le guêpier dans lequel nous étions sur le point de tomber.

La concentration des Indiens était donc une chose certaine, et, en dépit de toutes leurs promesses, l'attaque était imminente, puisque des émissaires venus des Missions parcouraient leurs tribus en les excitant au combat!...

16 août. — Vers trois heures du matin j'ordonne qu'on selle et charge nos animaux, sans bruit, et que chacun se tienne prêt à défiler en bon ordre aux premières lueurs du jour. Les Indiens, qui nous surveillent s'aperçoivent de nos préparatifs. Aussitôt ils s'avancent vers nous. Pendant la nuit leur nombre a encore augmenté, car il en sort de tous les côtés. Je m'efforce de ne pas trop leur laisser entrevoir la nécessité de la mesure que nous allons prendre et qui contrarie leurs projets. Jusqu'au dernier moment je leur fais croire que nous allons suivre la direction dans laquelle ils veulent absolument nous entraîner. Je donne ordre à mes hommes de monter à cheval, en poussant la marche rapidement sans tenir compte des jérémiades des Indiens. Je guide dans le nord-nord-est. Mais les Indiens entourent mon cheval, le saisissent par la bride, et veulent me faire changer de direction. C'est le moment critique, car un refus formel peut provoquer l'attaque.

Je leur déclare alors que nous allons ainsi au-devant de nos compagnons qui viennent nombreux derrière nous, dirigés par le Père Doroteo. A ce mot leur désappointement paraît grand. Nous voyons que cette nouvelle paraît les déconcerter. J'insiste davantage en accentuant sur l'arrivée d'un grand nombre des autres, au fur et à mesure que leurs hésitations augmentent.

Cette nouvelle était absolument inexacte, mais elle avait pour but de semer le trouble parmi eux en leur faisant sentir les dangers d'une attaque de leur part au moment de l'arrivée probable de nos compagnons.

La position que nous occupions était loin d'être favorable, car cette région, toute couverte de petits bouquets de bois, abritait des Indiens dont le nombre grossissait à chaque minute. En conséquence je leur promis de revenir à midi, pour suivre alors le sentier par lequel ils s'intéressaient tant à vouloir nous guider.

Cette conversation ne dure pas plus de deux minutes; d'un bond je fais sauter mon cheval, et les Indiens lâchent la bride, puis nous défilons, escortés par quelques-uns en avant, suivis par les autres, qui reviennent et se forment en groupes serrés. L'officier de l'arrière-garde me fait prévenir que quelques-uns sont porteurs de très volumineux paquets de flèches, qu'ils dissimulent soigneusement et se répartissent entre eux dans les jungles. Nous pressons la marche jusqu'à ce que je trouve une plaine. En passant près des ranchos, un des Tobas m'appelle *compadre* (compère), m'engage à faire halte auprès de lui et essaye de vaincre notre résistance en nous déclarant que plus loin il n'y a pas d'eau. Mais nous hâtons le pas de plus en plus, car le nombre des Tobas augmente à tout instant.

Je donne ordre aux hommes de ne pas tirer sans commandement, sauf dans le cas d'une attaque. Nous arrivons ainsi, nous attendant à toute minute à être attaqués, jusqu'au point où la plaine des *symbolares* sorte de graminée, s'ouvre devant nous. Notre position est meilleure, et à la halte je fais signifier aux Indiens de se retirer, et que s'ils persistent à nous escorter ainsi armés je fais ouvrir le feu sur eux. Cette menace les fait hésiter à nouveau et nous profitons de la circonstance pour traverser la plaine et entrer sous bois.

Ils disparaissent en maugréant. Nous sommes enfin débarrassés de leur présence, trop intéressée pour ne pas être dangereuse, car en dernier lieu leur nombre pouvait être de près de deux mille.

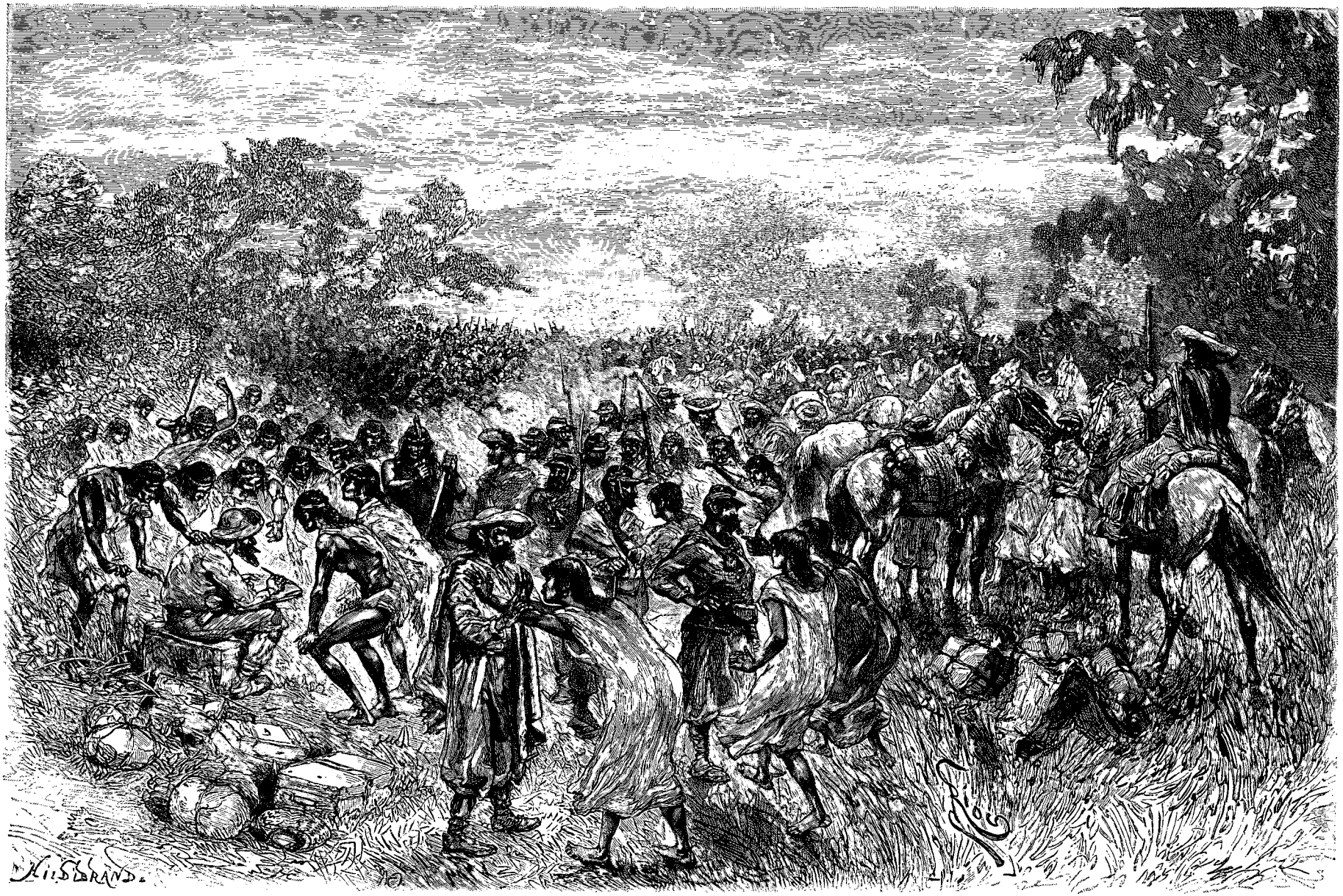
Notre stratagème a réussi, et plus que jamais nous avons constaté qu'en plein Chaco l'autorité des Pères n'est pas sans influence. Nous campons sous bois vers trois heures. Toute crainte d'une attaque nous paraît écartée; toutefois nous faisons tous bonne garde pendant la nuit.

17 août. — Nous marchons à l'est en plein, à la hauteur du vingt-deuxième parallèle, limite provisoire des territoires bolivien et paraguayen. A dix heures nous trouvons un puits d'excellente eau douce. Nous faisons halte pendant quelques instants avant de reprendre notre route sous bois; le sentier que nous reconnaissons est large et bien ouvert. A deux heures une branche d'un duraznillo crève le ventre d'une mule de charge, qui s'affaisse expirante; une balle dans l'oreille met fin à son agonie.

Les traces des Indiens à cheval reparaissent à proximité des ranchos, que nous trouvons abandonnés récemment. Le nombre des chevaux que possèdent ces Indiens paraît considérable. Deux grands sentiers se détachent de leur village, l'un qui va dans le nord-nord-est et l'autre dans l'ouest-sud-ouest.

Nous avons coupé aujourd'hui sept ou huit petites quebradas dépourvues d'eau; mais nous trouvons une aguada, auprès de laquelle nous campons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le campement envahi par les Indiens (voy. p. 193). — Dessin de Riou, d'après des croquis de M Novis.

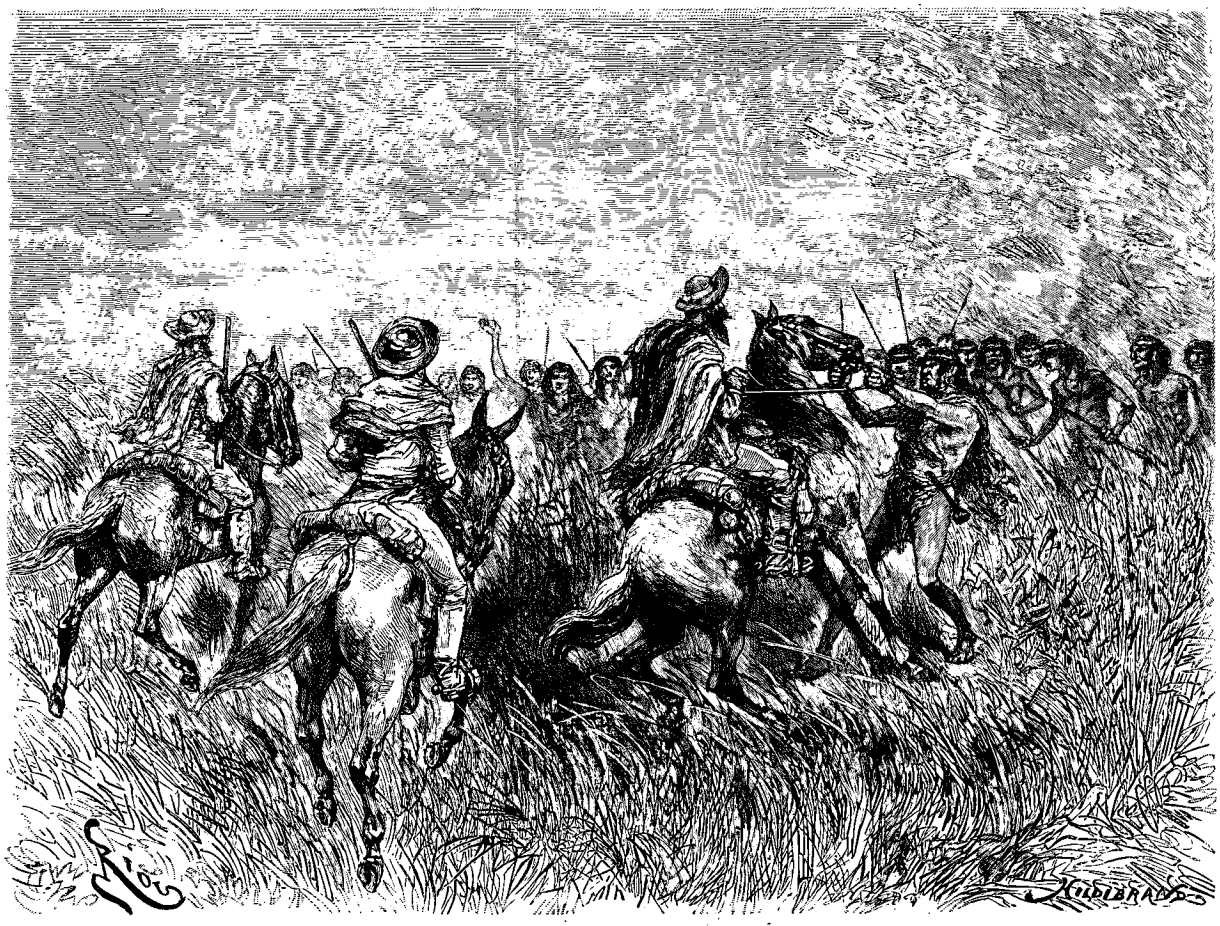
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nuit se passe sans incident; nous continuons l'ouverture du sentier à pied, à l'aide de la hache et du machete; les hommes travaillent avec énergie. Vers deux heures nous découvrons une quebradita où l'eau et les pâturages abondent; nous campons pendant qu'une équipe continue l'ouverture du sentier pour accélérer la marche de demain. Nous trouvons une assez grande quantité de cahutes, dans lesquelles les Tobas et les Tapihetes se mettent à l'affût pour surprendre le gibier, qui paraît abonder : *urinas* (tapirs), sangliers, pécaris, cerfs, etc.

Un des expéditionnaires, revenant d'explorer le sud de la quebrada, surprend sept Indiens, qui disparaissent à sa vue. La nuit se passe sans incident. Trois hommes sont malades de la fièvre.

19 août. — Avant d'abandonner le campement, j'attache aux branches des arbres quelques verroteries, et dépose quelques paquets de tabac, pour que les Tapihetes qui suivent nos traces se rendent compte de nos intentions pacifiques.

Mais vers les neuf heures nous entendons des cris à l'arrière-garde; le clairon sonne : c'est l'attaque! Engagés les uns derrière les autres, sous bois, à la queue leu leu, je me reporte difficilement de l'avant-garde en



Un Indien saisit la bride de mon cheval (voy. p. 194). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

arrière, accompagné de Novis. Chacun défend son poste, les numéros pairs tirant à droite, et les impairs sur la gauche; une branche renverse à terre Novis; nous n'apercevons les Indiens qu'à travers les branches, qui gênent leurs mouvements d'attaque; leurs cris et leurs *japapeos* se font entendre de tous côtés.

Les malheureux se font tuer bêtement à vingt ou trente pas sans pouvoir nous décocher leurs flèches, dans l'impossibilité absolue où ils se trouvent de bander leurs arcs.

Au bout d'un instant ils s'enfuient, laissant leurs morts entre nos mains. Nous les dépouillons de leurs ponchos et de leurs armes, que nous ajoutons à nos collections. Ce sont des Indiens de grande taille, d'une forte musculature; les cheveux sont coupés ras, la peau des genoux est cornée, rugueuse et épaisse, les oreilles sont percées d'un petit trou.

Leur attaque a été ratée par le fait seul de l'arrivée de trois hommes qui venaient à l'arrière-garde à une assez grande distance du détachement, ramenant une mule qui s'était échappée. Les Indiens, croyant avoir le temps de leur couper la retraite avant que nous nous soyons portés à leur secours, fondirent sur eux au moment où ils allaient entrer sous bois au débouché d'une petite plaine : de là l'attaque précipitée dans laquelle périrent une demi-douzaine de ces Indiens. De notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

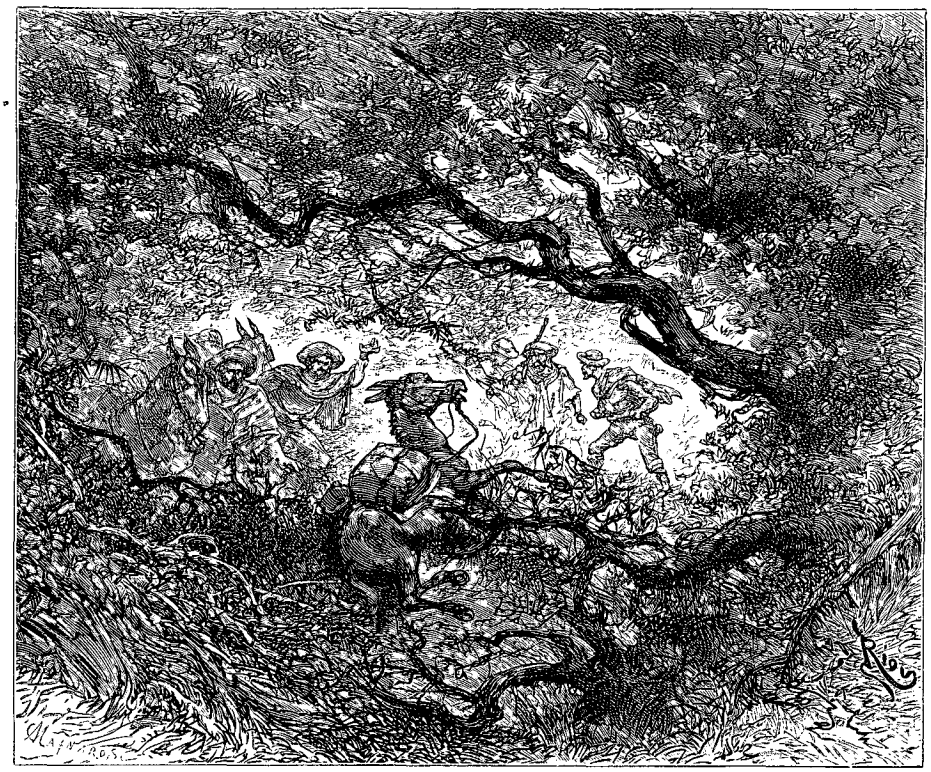
côté, deux mules seules furent blessées sans gravité.

A quatre heures nous établissons le camp dans une clairière au milieu de la forêt. Tous nos animaux sont attachés, en cas d'attaque, probable cette nuit.

20 août. — Les sifflements des Indiens se font entendre toute la nuit : ils paraissent opérer un mouvement de concentration sur notre gauche. Ils n'osent pas s'aventurer dans une nouvelle attaque et se bornent à nous donner des preuves de leur présence. Je pousse sur eux une reconnaissance, mais ils s'éloignent sous bois au fur et à mesure que nous avançons et que nous leur envoyons quelques balles.

La marche est lente, car la forêt de duraznillos nous oblige à nous ouvrir passage à coups de hache et de machete. Vers neuf heures nous apercevons un petit bouquet de palmiers dans l'est-sud-est; nous nous y dirigeons. Vers trois heures les hommes, fatigués des efforts faits contre la résistance des branches et des ronces, se couchent épuisés. Nous établissons le campement et, pour faire diversion à la viande de charqui dont nous nous alimentons, j'ordonne de tuer un cheval. L'examen de l'horizon auquel je me livre du haut d'un arbre ne me révèle que la même uniformité de la forêt, avec quelques bouquets de palmiers dans l'est.

Plusieurs sentinelles sont prises en flagrant délit de sommeil, mais le petit nombre des hommes ne permet pas de les remplacer. Nous tuons un crotale qui



Une mule blessée s'affaisse expirante (voy. p. 194). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

mesure 1 m. 50. Nuit sans autre incident; les Indiens nous laissent en repos.

XIV

L'eau devient rare. — Découragement de mes hommes. — Séparation. — Les souffrances de la soif. — Retraite. — Sauvés par le capitaine Torrès.

21 août. — L'eau commence à se faire rare; l'ouverture du sentier à la hache nous coûte les plus énergiques efforts; les bouquets de palmiers se succèdent plus fréquents, mais l'eau fait de plus en plus défaut.

Nous campons de très bonne heure aujourd'hui, afin de donner quelque repos aux hommes et aux animaux.

Des expéditionnaires de bonne volonté continuent à déblayer le sentier.

Nos animaux, effrayés par la présence de jaguars, prennent la fuite pendant la nuit en brisant leurs attaches.

22 août. — Avant de pousser plus avant, par suite de la rareté de l'eau, je renvoie au dernier puits, à une distance d'environ une lieue, toute la cavalerie, avec ordre de remplir tous les récipients dont nous disposons, six barils de trente litres environ, quatre outres et des gourdes.

Nous partons au retour du convoi et nous allons camper tout près d'ici, car l'heure avancée ne nous permet pas de pousser plus loin. Cinq hommes continuent à nettoyer en avant, car nous sommes toujours sous bois, ce qui nécessite des efforts inouïs pour avancer d'une à deux lieues par jour. Nous découvrons un petit sentier d'Indiens qui nous mène dans l'est à une quebradita ou plutôt à un pli de terrain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous y trouvons une petite quantité d'eau boueuse dans laquelle se vautrent des sangliers, que notre approche met en fuite; un peu plus loin nous découvrons les ranchos abandonnés des Indiens.

La forêt est en certains endroits moins épaisse. Le tonnerre gronde : nous nous réjouissons à la pensée de voir tomber la pluie, mais notre attente est vaine, le vent du nord refoule dans l'est-sud-est la bourrasque qui montait du sud.

23 août. — Nous profitons aujourd'hui du peu d'épaisseur de la forêt pour nous engager en nous ouvrant passage par le seul effort des poussées de nos animaux, qui tordent et brisent les branches. Dans l'ouest-nord-ouest j'aperçois à une grande distance la cime d'un cerro, qui me paraît être, suivant l'angle sous lequel je le relève, le cerro du San Miguel de Chiquitos. Aussi loin que la vue peut s'étendre, nous nous sentons entourés de la même couche uniforme de cette végétation rachitique, rabougrie, dure, épineuse, que seuls les quebrachos dominent de leur taille élevée.

Le pâturage fait défaut et nos animaux, souffrant de la soif, en sont réduits à s'alimenter des feuilles de certains arbustes. Dix hommes, sur vingt-deux que nous sommes, sont blessés assez grièvement; nos vêtements sont en lambeaux depuis déjà quelques jours; nos provisions s'épuisent et nous rationnons avec parcimonie le peu de vivres qui nous reste.

Novis est pris de la fièvre, et dans son délire il rêve qu'un de ses amis, peintre, le conduit à travers une galerie de tableaux ne représentant que des saucissons de toute taille!

24 août. — Vers dix heures nous trouvons un puits, mais à sec; la marche est lourde et pesante, car les mêmes obstacles se présentent avec une uniformité qui nous désespère.

La dépression du terrain semble indiquer que nous pourrions trouver de l'eau si la saison sèche n'était aussi persistante.

Des Indiens paraissent avoir séjourné ici pour recueillir le miel des quebrachos et faire ample moisson de caraoatta; nous remarquons leurs traces déjà anciennes par les foyers éteints sous lesquels ils ont fait cuire les racines dont ils s'alimentent.

Les quelques graminées que nous trouvons sont brûlées par le soleil, car la sécheresse, à en juger par l'état de dureté de la couche argileuse, qui est fendillée, nous indique une période de persistance considérable. Cette observation nous désespère; nous conservons cependant l'espoir que la saison des pluies ne saurait tarder longtemps à se produire. Les hommes n'avancent qu'avec peine; notre ration se réduit à quatre tasses d'eau et à une tasse de café par jour.

25 août. — La chaleur est très forte et ne contribue pas peu à épuiser nos forces, en excitant notre soif.

A l'arrière-garde, le clairon se fait entendre; on sonne l'arrêt : c'est un homme qui vient de tomber presque inanimé. Nous nous arrêtons, on le ranime et je fais distribuer à chacun une tasse d'eau. Nous continuons la marche une heure après; mais à quelques kilomètres de là nous campons épuisés.

Les hommes viennent me demander leur ration du lendemain; je la leur refuse, car d'un seul trait ils la boiraient, et les privations seraient bien plus grandes demain. Un plat de soupe de farine de maïs est distribué à chacun; il ne nous reste plus que deux barils d'eau. Le capitaine me fait part de la résolution des hommes de ne pas avancer demain.

Le fait est que, si nous ne trouvons pas d'eau, la situation deviendra critique. C'est en vain que je m'efforce de les convaincre et de les encourager. La nuit se passe ainsi dans une perplexité terrible. Nos animaux, désespérés, brisent leurs lazos et se dispersent dans la forêt à la recherche d'eau, qu'ils ne trouvent pas.

26 août. — Je propose aux hommes qui ne se sentent pas la force d'aller plus loin, de revenir à l'aguada pour chercher de l'eau : personne ne se présente. En conséquence j'ordonne la marche; cinq veulent rester ici, attendant la soirée pour nous rejoindre; ils me demandent leur ration, je la leur donne et ils s'incorporent aussitôt; nous partons. Nous laissons ici une première portion de nos bagages.

A huit heures et demie le cheval portant la sonnette qui oriente le convoi tombe pour ne plus se relever.

A neuf heures, les animaux de charge se couchent ou s'affaissent. Nous abandonnons le reste de nos bagages et continuons à avancer péniblement. Vers midi la chaleur nous suffoque et les abeilles nous torturent. Elles s'introduisent dans le nez, les oreilles, la bouche, les yeux, et nous rendent fous. Deux hommes ne peuvent plus suivre. Nous faisons halte. Je tombe moi-même presque inanimé! Je fais répartir aussitôt une demi-ration d'eau et un plat de soupe.

Les hommes m'entourent et me supplient d'abandonner la marche en avant, en présence de cette chaleur atroce, de la sécheresse extrême et de l'aridité de cette région. Toutes leurs supplications ne font que me fortifier dans ma résolution. Je leur rappelle le double engagement que nous avons pris de vaincre ou de périr, que nous savions avant de venir jusqu'ici que l'eau faisait défaut, et que par conséquent il fallait nous attendre à une série de privations, auxquelles nous ne tarderons pas à mettre fin en rompant les derniers obstacles qui nous séparent des bañados du rio Paraguay.

Toutefois, ne pouvant plus contraindre personne, puisque l'eau nous manque, je laisse le choix à ceux qui le voudront de revenir en arrière sur l'aguada pour remplir nos six barils et nos quatre outres, et pour appuyer aussi nos derrières en cas de retraite, pendant que je suivrai avec les autres l'ouverture du sentier.

La découverte d'une aguada mettra fin à cette situation en même temps qu'elle nous permettra de conserver le terrain conquis au prix des efforts les plus énergiques.

Tous les fantassins se rallient à cette proposition; huit hommes, des nationaux de la frontière, Novis et Prat persistent à m'accompagner en avant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

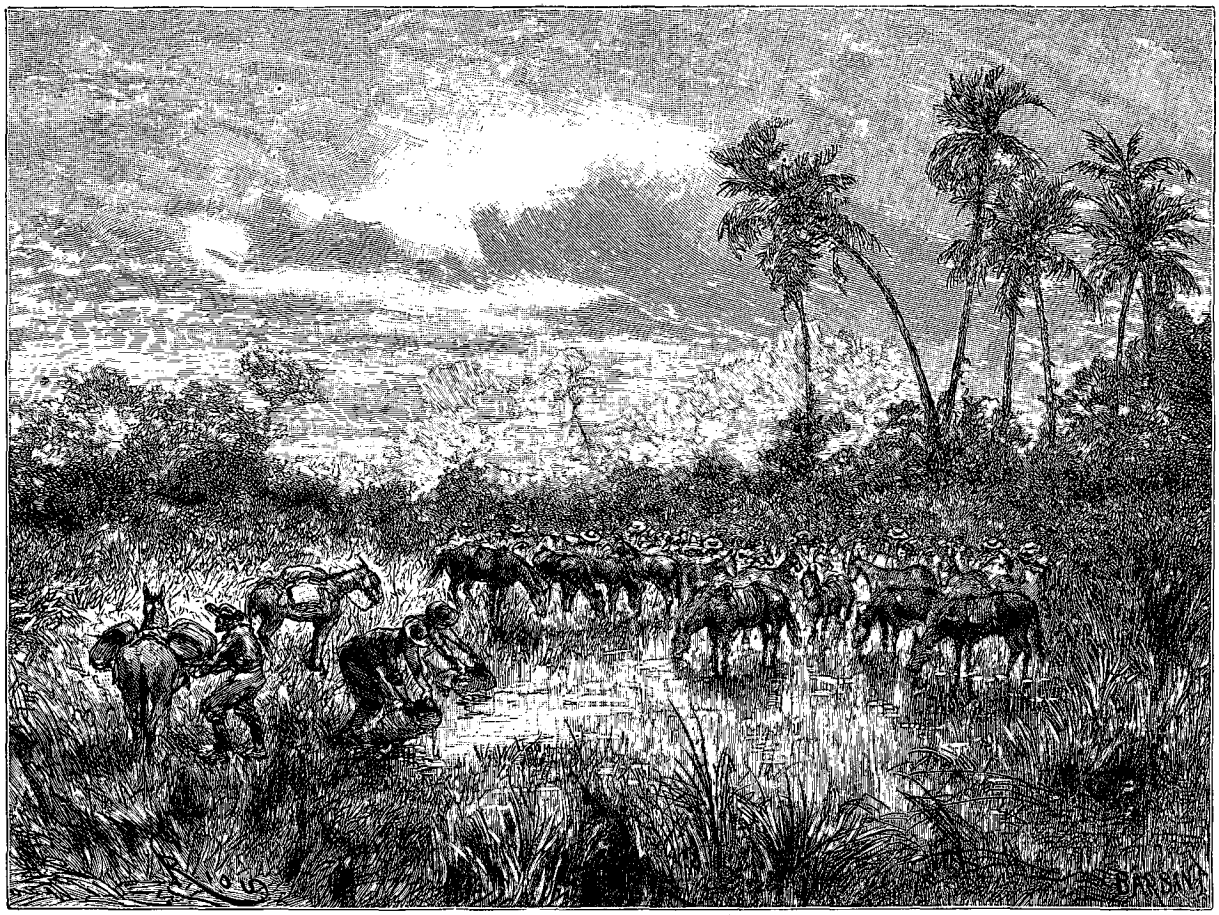
Nos compagnons s'apprêtent; nous leur confions les quelques vivres qui nous restent : une douzaine de livres de farine, deux ou trois livres de haricots et quelques morceaux de charqui, avec tous nos récipients, barils, outres et gourdes.

Mais ils ne savent pas charger les animaux. J'ordonne aux muletiers de les accompagner. Ceux-ci s'y refusent, protestant en pleurant qu'ils aiment mieux mourir en allant en avant que de revenir en arrière.

Du dernier baril d'eau qui nous reste je fais distribuer une ration à tout le monde. Il est convenu que, le soir, en arrivant à l'étape, si nous avons découvert une aguada, nous ferons un grand incendie pour leur signaler notre succès et leur intimer l'ordre de se replier sur nous immédiatement.

Nous nous séparons. Chacun de ceux qui s'en vont nous jure de revenir aussitôt de l'aguada avec tous les récipients pleins d'eau. La distance qui nous sépare du dernier puits est de 72 kilomètres.

Lorsque nos compagnons sont partis, nous nous mettons nous-mêmes en route à pied. Mon cheval, que j'ai confié aux fantassins pour l'emmener avec tous les animaux dont nous n'avons pas besoin ici pour le transport de nos munitions et de mes papiers, nous



La cavalerie fait provision d'eau (voy. p. 197). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

rejoint au bout de quelques heures : la pauvre bête n'a point voulu battre en retraite!

Après deux heures de marche nous trouvons un petit bouquet de *pinos* plantés en oasis, dont la présence semble nous indiquer un puits; nous en découvrons un, mais il est encore à sec. Nous tombons de fatigue et d'épuisement, nos dernières gouttes d'eau y passent. C'est fini, plus rien, et nous restons enserrés dans cette masse uniforme de forêt rabougrie, épineuse, sans horizon. La fraîcheur de la nuit nous procure quelque soulagement.

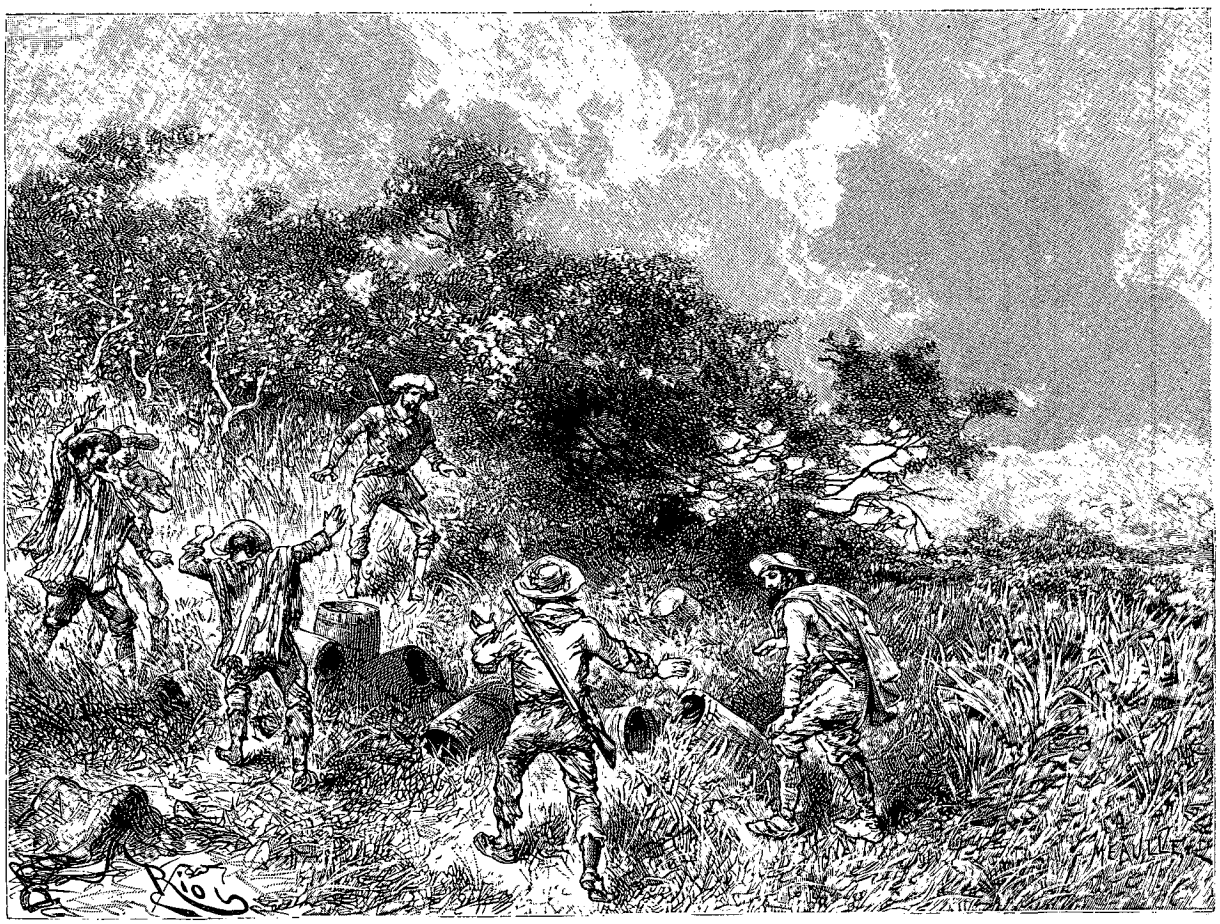
27 août. — Aux premières lueurs du jour nous commençons à nous agiter. Quelques-uns ont le délire, la gorge se serre; la vue se trouble et les yeux sont hagards, fixés dans une direction où du doigt ces malheureux étendus sur le sol semblent indiquer l'eau qu tombe d'une cascade fantastique! La voix s'échappe rauque, étouffée; tout à coup mes yeux se portent vers mon cheval. Une pensée envahit mon esprit. Tous semblent avoir éprouvé la même impression : la pauvre bête est ligotée en un instant, couchée sur le flanc, tendant le cou d'elle-même au bourreau, pendant que tous, debout ou accroupis, nous recueillons dans nos tasses le sang chaud qui s'échappe de la plaie béante. Il m'est impossible de boire! Mes compagnons étanchent pour un instant la soif qui les dévore; les plus faibles sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi ranimés. Encore un coup de collier, peut-être sera-ce le dernier! et, tout couverts de sang, les mains, les bras, la barbe tout ruisselants des caillots qui y sont attachés, nous entrons de nouveau sous bois aux cris de : « Viva Bolivia! » Nous nous frayons un passage pendant une lieue environ, sans être plus heureux. Partout l'aridité, la sécheresse et la même uniformité de la forêt!

Cette fois nous revenons en arrière, car nous sommes à bout de forces. Nous abandonnons tout ce que nous possédons, montures, munitions, papiers, le dissimulant dans les ronces le mieux que nous pouvons. C'est la retraite, une retraite de 83 kilomètres sans eau, et cela après la lutte que nous soutenons depuis huit jours!

Pourvu que nos compagnons n'oublient pas de venir nous secourir! Mais, en traversant le premier campement, d'où nous nous étions séparés, nous trouvons les barils vides, abandonnés: les liens qui les retenaient aux mules avaient été coupés ; plus loin c'est le clairon du trompette que nous ramassons au pied d'un arbre, puis nos malles, nos bagages gisent épars, pillés, éventrés. Qu'est-il donc arrivé? L'horreur de cette situation nous paralyse en nous clouant sur place.



Nous rencontrons les barils vides et abandonnés. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Les Indiens ont-ils mis le détachement en déroute? Nous aimons mieux tout croire que penser un seul instant que nous sommes abandonnés par nos compagnons, qui, pour atteindre plus vite l'aguada, se seraient débarrassés de tout ce qui pouvait retarder leur marche.

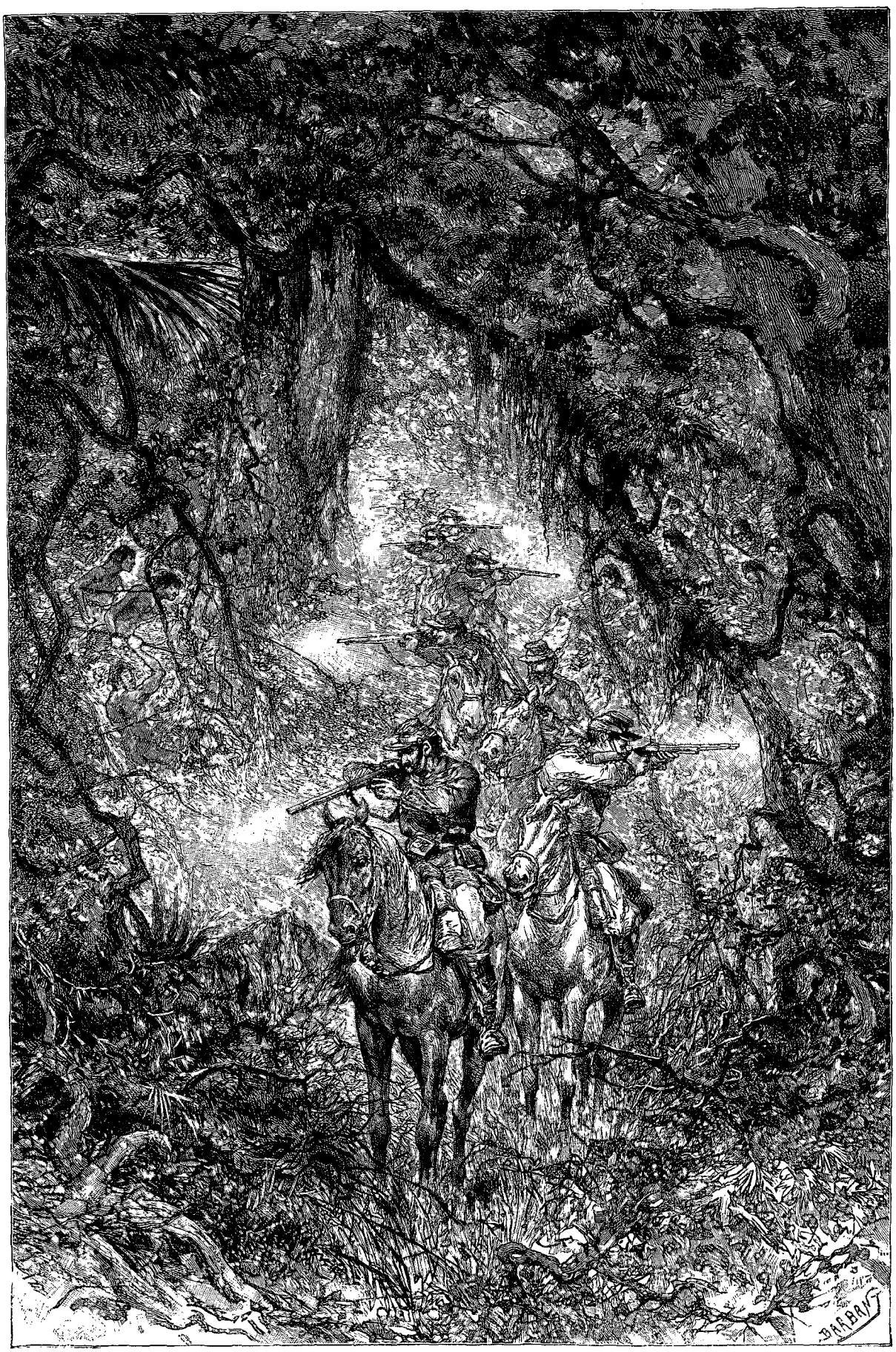
Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus qu'à compter sur nous-mêmes; j'ordonne en conséquence de pousser la marche sur l'aguada jusqu'à extinction, jusqu'à ce que tous nous gisions sur le sol, ou que l'un de nous arrive au but, d'où il devra revenir aussitôt avec de l'eau pour nous porter secours.

Pendant les premières heures de marche, six de nos compagnons restent en arrière et tombent un par un presque inanimés sur le sentier. Nous nous éloignons la mort dans l'âme en entendant leurs cris désespérés. Mais que faire? Notre tour ne viendra-t-il pas bientôt?

Le temps est à l'orage, le tonnerre gronde dans le sud. Ah! s'il pouvait tomber une bonne averse! Mais vainement nous suivons avec anxiété la marche des cumulus qui s'effrangent et se noircissent; les maudits vents du nord les rejettent invariablement dans le sud!

Vers cinq heures mes compagnons se couchent et tombent inertes; plus loin c'est mon tour. De nous tous il ne reste plus qu'un seul qui soit encore debout. C'est un originaire de Santa Cruz; ses forces ne l'ont point encore abandonné, et il me fait le serment de pousser

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Indiens nous attaquent (voy. p. 196-197). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la marche jusqu'à ce qu'il arrive ou qu'il succombe. C'est la nuit : nous recueillons nos urines, que nous absorbons mélangées avec un peu de poudre de café, puis nous nous laissons aller au sommeil qui s'est emparé de nous, et nous attendons résignés ce que Dieu décidera.

La fraîcheur de la nuit nous est salutaire; dès l'aube nous reprenons notre marche. Encore un dernier effort et nous pourrons boire à discrétion de cette eau dans laquelle il nous semblait en rêvant que nous nous précipitions. Tout à coup, vers dix heures du matin, nous entendons un cri, et au détour d'un bouquet de cactus nous voyons apparaître notre brave compagnon suivi du vieux capitaine Torrès qui poussent en avant une mule chargée de deux outres pleines.

Ah! que cette eau boueuse nous parut bonne!

Notre compagnon nous apprit que sa marche la nuit dans la forêt avait presque complètement épuisé ses forces lorsqu'il atteignit enfin l'aguada, et que, par suite de l'absence du capitaine Torrès, qui était parti seul le soir à notre secours, il dut attendre le jour avant de songer à venir nous rejoindre; mais le capitaine se perdit dans la forêt, car la nuit fut très obscure, et, désespéré, il revenait sur ses pas, lorsqu'il rencontra Avila, le même que nous avions sauvé dans les champs de Cumbarurenda!

Sans retard je dépêchai nos deux vaillants compagnons vers le reste de mes hommes, couchés sur le sentier, attendant la mort, avec ordre de secourir jusqu'au plus éloigné, pendant que nous autres poursuivions la marche sur l'aguada. Nous y arrivâmes quelques heures après, au milieu de nos compagnons, qui nous accueillirent avec la réserve glaciale d'une conscience troublée.

De notre côté je fis défense de leur adresser la parole. Le soir du même jour, les derniers compagnons de notre détachement étaient ramenés parmi nous. Nous étions au complet, personne ne manquait à l'appel, mais notre dénuement était extrême.

XV

Au campement de l'*Overo degollado*. — Ouverture du sentier. Mourant de soif.

29 août. — Nos onze compagnons, qui devaient protéger la marche, retournent à la colonie Crevaux. Puis nous décidons de prendre quelque repos avant de songer à pousser plus avant l'ouverture du sentier.

Tout se passe sans bruit. Enfin nous sommes seuls! L'un de nous cherche à surprendre un *urina* à la chasse...; bientôt ses coups de fusil nous indiquent qu'il a découvert une nouvelle aguada.

Effectivement il revient en nous faisant part de son exploration. A quelques pas, un peu plus avant dans la quebradita, deux puits de l'eau la plus claire s'étalent au milieu d'un bouquet de verdure qui charme nos yeux. En un instant nous nous y transportons, mais nous constatons la disparition de treize de nos animaux. Quant aux vivres, nous n'en avons plus, il ne nous reste qu'un peu de coca et du tabac. Nous tuons un cheval et nous mangeons et buvons à discrétion.

Nos espérances renaissent, nous décidons de prendre ainsi quelques jours de repos, nous et nos animaux, avant de revenir au point extrême continuer l'ouverture du sentier.

30 août. — Nous nous réveillons transis de froid : l'humidité a été très forte. Nous taillons des vêtements dans les cuirs qui servaient à protéger nos charges, et nous passons la journée à manger à tout instant des rôtis de cheval qui dépassent toute proportion.

31 août. — Inquiet sur les risques que courent nos bagages et les papiers de la colonne abandonnés dans la forêt exposés à être pillés par les Indiens, je décide de partir aujourd'hui même.

Nous notons le passage de trois Indiens à pied; mais nous retrouvons intacts les débris de nos charges. A cinq heures et demie nous campons sans incident.

1er septembre. — La poche qui contenait les quelques haricots confiés à nos compagnons partis pour la colonie Crevaux a été ouverte à coups de couteau, nous en ramassons quelques-uns sur le sable du sentier.

Les manches du gilet de laine de Novis ont été coupées et les fragments gisent épars. En arrivant au campement, nous constatons qu'aucun Indien n'est encore venu passer en revue ce que nous avions abandonné; mes papiers sont au complet. Nous tuons un autre cheval et j'envoie en avant recueillir les barils vides, dont nous avons si grand besoin pour le transport de l'eau. Le matin les hommes reviennent avec les charges complètes; nous perdons dans la marche d'aujourd'hui quatre animaux, qui disparaissent dans la forêt.

2 septembre. — Nous continuons la marche sur le campement dit de l'*Overo degollado*, où nous avons tué mon cheval, pendant que je renvoie six de mes compagnons à l'aguada pour remplir les six barils et les quatre outres.

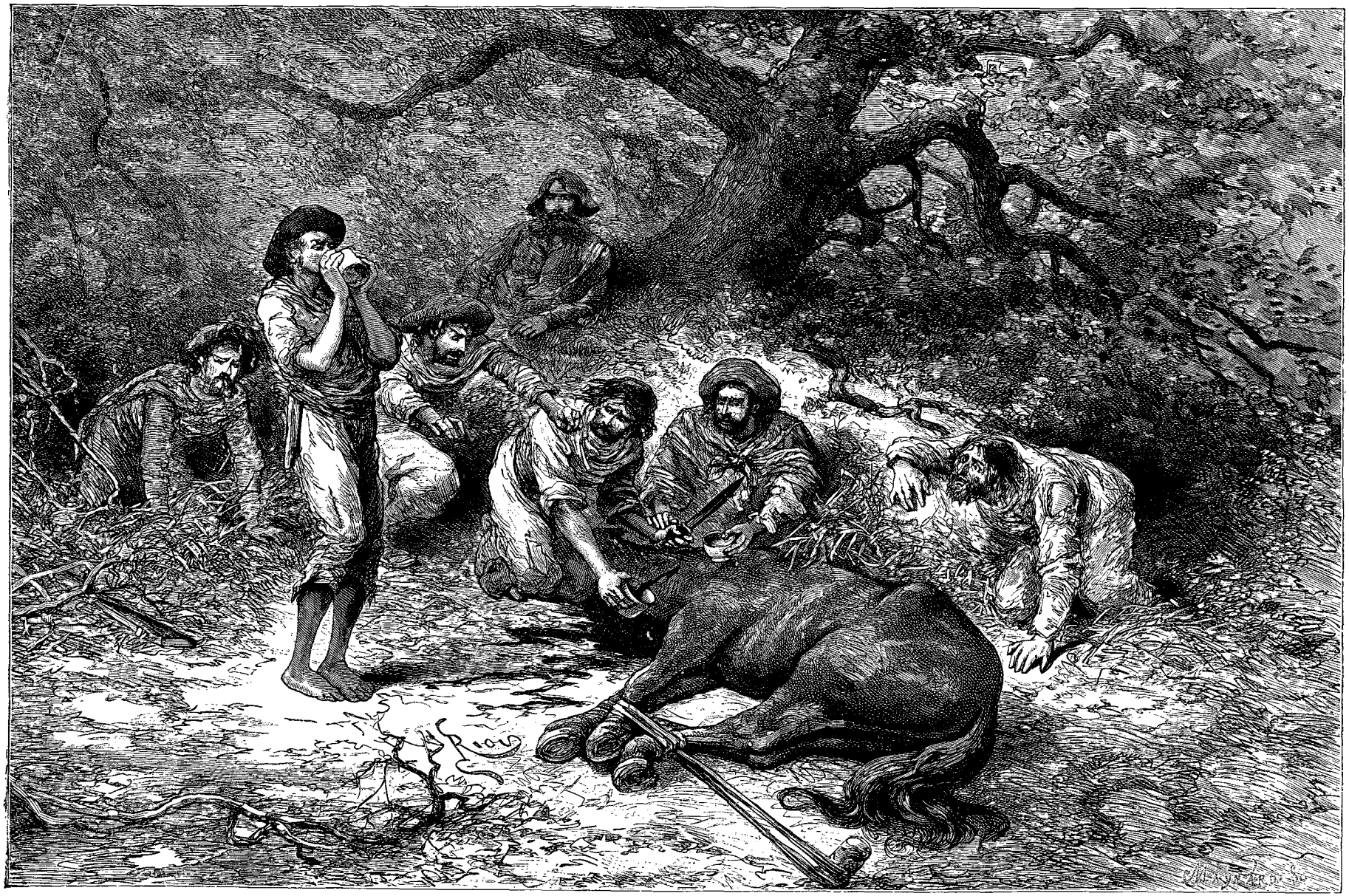
Vers sept heures du soir nous sommes campés à l'Overo et nous avons auprès de nous une partie des charges les plus importantes.

3 septembre. — En attendant le retour de nos compagnons de l'aguada, trois des nôtres abattent deux troncs de samuhus, qu'ils creusent et vident pour en faire des récipients destinés au dépôt de l'eau qu'on nous apporte, pendant qu'avec l'autre expéditionnaire je vais pratiquer une reconnaissance des lieux, à la découverte d'une nouvelle aguada.

Nous trouvons un sentier abandonné de longue date, nous le suivons et nous arrivons à des ranchos d'Indiens qui depuis longtemps ne sont pas habités; le puits est à sec. Nous poussons dans l'est, mais la forêt nous empêche de pénétrer bien avant, et les quebrachos, les cactus, les duraznillos nous ferment tout passage.

Sans forces, n'ayant ni bu ni mangé depuis quarante-deux heures, nous revenons au campement de l'Overo, rejoindre nos trois compagnons, qui ont fait pendant la journée d'hier une auge pouvant contenir une cinquantaine de litres. Nous mettons en charqui le reste de notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous recueillons le sang dans nos tasses (voy. p. 199). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

viande de cheval et nous trompons la soif en suçant les tiges des cactus; l'attente nous paraît longue.

4 septembre. — Pourvu qu'il ne soit pas arrivé d'accidents à nos compagnons qui sont allés au puits! Ne pouvant plus tenir debout nous restons couchés sur le sol ou dans nos hamacs. Enfin, vers dix heures, des coups de machete se font entendre : c'est la petite équipe qui revient avec un chargement d'eau complet.

Les animaux ont supporté avec difficulté cette marche de 72 kilomètres. Sous bois, deux ont pris la fuite; nos compagnons nous apprennent que les Indiens les ont suivis, épiant leurs mouvements, mais qu'ils ne se sont point montrés.

N'ayant pas assez d'une auge, nous nous mettons à la recherche d'un nouveau tronc de samuhu.

5 septembre. — Bien que nous ne soyons plus que onze expéditionnaires, je divise l'équipe de la façon suivante : Quatre hommes retourneront à l'aguada avec tous les animaux pour leur faire prendre quelques forces et quelque repos. Ils resteront là jusqu'à jeudi soir, 8 septembre, et le vendredi matin ils se mettront en route avec un chargement d'eau pour se diriger sur l'Overo, éloigné de 72 kilomètres. Cinq autres poursuivront l'ouverture du sentier dans l'est, pendant que les deux derniers, restant pour protéger le dépôt de l'eau recueillie dans les samuhus, feront bonne garde à l'Overo.

L'orage menace toute la journée; si enfin une bonne averse pouvait tomber dans la région, comme nos travaux se trouveraient simplifiés et comme nous arriverions vite à rompre cette muraille de bois de fer qui nous enserre de toutes parts! C'est là notre plus grand espoir : avec une seule averse, la victoire est à nous et nous arriverons quand même au Paraguay. Mais les mêmes phénomènes se produisent : les vents du nord chassent toute la masse nuageuse, et nous en sommes encore pour une nouvelle déception.



Les hommes reviennent avec des charges complètes (voy. p. 202). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

Cette dissémination de nos forces en groupes de quatre, cinq et deux, ne laisse pas de me préoccuper dans le cas d'une attaque des Indiens; mais nous n'avons pas le choix dans nos combinaisons; d'ailleurs, les munitions ne nous manquent pas.

La nuit se passe sans incident.

6 septembre. — L'un des hommes préposés à l'ouverture du sentier vient chercher la ration d'eau et de charqui de cheval pour lui et ses compagnons. Il me dit que la forêt suit toujours, épaisse et compacte, et qu'ils n'ont trouvé qu'un puits à sec. J'offre vingt-cinq francs au premier qui découvrira une aguada avec quelque peu d'eau.

L'atmosphère est lourde et chargée; je suis avec anxiété les oscillations du baromètre. A la nuit la lueur des éclairs diffus se reflète dans l'ouest, mais l'orage passe au sud, puis à l'est, et le vent du nord ne mollit encore pas. Un instant nous avons cru que l'averse allait tomber et nous disposons en conséquence nos hamacs et nos couvertures pour recueillir le plus possible de cette eau dont nous sommes privés depuis si longtemps : mais à deux heures du matin le ciel se nettoie; tout espoir cette fois encore doit être abandonné.

Le chef de l'équipe chargé de l'ouverture du sentier est secoué par la fièvre. La chaleur est intolérable pendant le jour, et la ration de huit tasses d'eau par jour ne suffit pas aux travailleurs.

7 septembre. — Je me rends auprès de ceux qui ouvrent le sentier. Novis, qui retourne au dépôt à l'Overo, perd sa mule, qui tombe épuisée. A pied, pouvant à peine se diriger, il nous signale sa détresse en tirant quelques coups de fusil. A la tête de l'équipe, nous ouvrons quelques kilomètres, mais à onze heures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raguay; mais actuellement nous ne pouvons pousser plus loin, et l'état d'épuisement des hommes nous fait une obligation de revenir à l'Overo pour attendre une nouvelle quantité d'eau nécessaire à nos travaux.

9 septembre. — La chaleur a été très forte la nuit, nous couchons tout nus, roulés dans le sable. Avant de revenir sur nos pas je pratique une petite reconnaissance dans le nord. Grimpé sur un quebracho, j'aperçois deux tourbillons de fumée, l'un dans l'est-nord-est, l'autre dans l'ouest-sud-ouest; la forêt continue épaisse et compacte : en conséquence je donne ordre de revenir à l'Overo. Je me perds dans la forêt, et pendant près d'une demi-heure j'erre, anxieux et effrayé; je parviens enfin à retrouver la piste, et en arrivant au campement je trouve Novis et Prat couchés à terre. La provision d'eau est complètement épuisée, mais nous estimons que, suivant mes instructions, nos compagnons qui sont à l'aguada reviendront ici demain soir.

10 septembre. — Nous n'avons pas la force de nous lever; tous les sept nous gisons inanimés sur le sol, attendant l'arrivée de nos compagnons. A deux pas de nous le cadavre de mon cheval est là qui se dessèche, servant de pâture aux urubus qui surveillent notre agonie; à l'ombre d'un pin nous attendons en silence, sans prononcer une parole, que le moindre bruit nous signale la présence de nos compagnons.

A la tombée de la nuit, notre perplexité augmente; sans nous interroger, nous éprouvons individuellement les mêmes craintes! Si les Indiens avaient attaqué nos quatre compagnons, qu'arriverait-il de nous ici, mourant de soif à 82 kilomètres de l'aguada? Nous ne pouvons un seul instant fermer l'œil, tant notre soif est grande et tant notre appréhension augmente. Nous buvons nos urines, et nous suçons des cactus.

XVI

De l'eau, enfin de l'eau! — Nous enterrons les papiers de l'expédition. — Généreuses paroles.

11 septembre. — Au lever du jour, nos compagnons n'apparaissant pas, nous décidons de revenir sur nos pas à l'aguada, plutôt que de rester inertes, sous les ardeurs de la soif qui nous dévore. Sûrement un accident doit être la cause de ce retard inexplicable. Abandonnant tous nos bagages, instruments et papiers, nous ne nous chargeons que de nos fusils et de quelques munitions. Nous nous traînons avec peine, nous affaissant à chaque pas. La poussière du sentier porte des traces du passage d'Indiens à pied. Cette observation nous met la mort dans l'âme; si les Indiens suivent notre piste, il est très probable que nos compagnons sont bloqués, s'ils ne sont pas morts. A neuf heures nous trouvons un cipoi : nous nous mettons en mesure de l'extraire, et à tour de rôle nous creusons le sol pour nous en emparer. Là encore, tous nos efforts s'épuisent, car il nous faut atteindre près de 1 m. 50 de profondeur. Enfin nous l'extrayons et nous suçons avec avidité la tranche qui constitue notre ration. Tout à coup un de nos compagnons s'écrie qu'il entend la clochette (*sensero*) de nos animaux revenant de l'aguada; nous le croyons dupe de la fièvre ou du délire; mais non, le tintement cadencé se répercute à nos oreilles; il n'y a plus de doute, ce sont bien les nôtres. En un instant nous tombons dans les bras les uns des autres : de l'eau, enfin de l'eau, depuis cinquante-cinq heures que nous en sommes privés!

Nous revenons aussitôt à l'Overo, car, maintenant que sommes au complet, il n'est que temps de sauver les papiers que nous avons dû laisser au campement.

Le retard du convoi avait été motivé par la fuite d'une mule. Les Indiens sont bien venus rôder dans les environs de l'aguada, mais ils ne se sont point présentés. Nous trouvons notre campement intact, et nous dévorons à belles dents un morceau de viande de mule crevée. A la nuit les jaguars, que la présence de nos animaux attire, rôdent autour du campement : deux hommes se mettent à l'affût, mais leur attente est vaine.

12 septembre. — Comme nous ne pouvons plus, en présence des nombreuses traces d'Indiens, exposer sans danger une nouvelle équipe de quatre hommes à retourner seule à l'aguada, nous décidons que nous y reviendrons tous, afin de prendre quelques forces avant de continuer l'ouverture du sentier. Toutefois, avant de partir, nous passons cette journée au repos, et j'en profite pour aller reconnaître dans les parages un petit sentier qui peut-être conduirait à un puits. Nous trouvons les ranchos abandonnés; le puits est profond, mais à sec; nous parcourons tous les abords, mais tout est desséché.

Il ne nous reste plus que douze animaux sur les cinquante que nous avions amenés.

Quatre hommes creusent sur mes ordres un trou assez profond pour enterrer les papiers de l'expédition, car il nous est impossible de songer à les transporter avec nous. Nous ne prenons que ce qui nous est urgent et déposons ici tout le reste.

L'esprit de nos braves compagnons est excellent. Tous sont décidés plus que jamais à ne pas reculer d'une semelle et à revenir à la charge sous peu. Ils supportent d'ailleurs avec courage et résignation les dures épreuves par lesquelles nous passons. Cette admirable résolution, commune à tous, m'encourage à ne pas abandonner la lutte, et me permet de faire face à la situation avec calme et sang-froid.

La fosse est profondément creusée et j'ordonne de mettre le feu aux arbres des environs.

13 septembre. — Nous procédons à l'enterrement de tout ce qui nous reste, dans un cuir qui servait d'abri pour les charges. Nous déposons dans la fosse un paquet appartenant au capitaine Torrès, un à Novis, un à Prat et quatre à moi, renfermant copies de lettres, livres, sextants, horizon, une petite *petaca*, sorte de sac en cuir, avec les quelques bibelots de verroterie qui nous restaient. Nous recouvrons le tout de terre, et nous abattons sur la fosse des troncs d'arbres, dont les cendres dissimulent bientôt les traces de la terre fraîchement remuée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos forces sont épuisées; une halte de plusieurs heures nous repose un peu; montant sur un quebracho, je n'observe que la même surface de forêt qui s'étend, en plus grande partie formée de quebrachos, de samuhus, de cactus et de duraznillos, à perte de vue, de tous les côtés; aucune apparence de dépression ne se remarque; nous trouvons un petit puits, mais il est encore à sec; les épines de cactus et de caraoatta qui couvrent le sol nous déchirent les pieds et les mains.

Toute notre alimentation se compose de nos huit tasses d'eau par jour, que nous buvons moitié à la distribution, moitié bouillie avec de la coca. Un morceau de charqui de viande de cheval constitue pendant le jour notre unique repas; la soif empêche la faim.

Nous apercevons aujourd'hui une grande quantité de martinets qui prennent leurs ébats au-dessus de nous, et à l'aurore un grand ruban de nuages compacts semblant s'élever de terre apparaît dans l'est orienté du nord au sud. Cette remarque nous donne quelque espoir, et nous nous rendons compte par là que nous ne sommes pas loin d'un cours d'eau ou d'un bañado.

A deux heures nous reprenons la marche, mais à quatre heures nous ne pouvons aller plus loin. En montant sur un quebracho, je remarque dans le nord la même apparence de forêt, mais dans l'est un bouquet de bois de pinos se dessine devant nous; je l'envoie reconnaître. Nous découvrons un petit sentier d'Indiens, qui nous mène à des ranchos abandonnés, mais tout est



Nous ne pouvons plus nous tenir debout. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

encore à sec. Depuis l'Overo jusqu'ici, nous avons ouvert quinze kilomètres de forêt. Dans le sud, le temps est encore à l'orage; peut-être cette fois serons-nous plus favorisés. Comme toujours, nous nous préparons à recevoir l'averse; quelques-uns même escomptent déjà la pluie et vident d'un trait leur ration. Les éclairs brillent de tous côtés, mais pas une goutte ne tombe. Nous passons ainsi toute la nuit dans cette attente, qui nous énerve et nous irrite.

8 septembre. — A six heures, la hache et le machete à la main, nous sommes au travail et nous trouvons un petit sentier et un puits encore à sec; une petite pampa, large d'environ 150 mètres, s'ouvre devant nous. Ah! si cette maudite forêt ne nous tenait pas emprisonnés, comme nous atteindrions vite le versant du Paraguay! Mais il faut nous résigner; des pigeons ramiers passent rapides au-dessus de nous; l'eau n'est certainement pas loin, car du haut d'un quebracho je suis le vol du matin et du soir, qui nous révèle ainsi la direction suivant laquelle ces oiseaux vont à l'eau. Cette direction est l'est; deux grues même viennent à passer à portée, puis ce sont les traces fraîches d'un tapir. Nous ouvrons ainsi douze cents mètres, mais nous n'avons plus d'eau, et, du dépôt, Novis me signale que l'eau est épuisée. C'est aujourd'hui jeudi, et l'arrivée seule de Torrès pourra nous en procurer.

Un des compagnons est pris d'un violent accès de fièvre. Je m'avance dans l'est, parcourant encore cinq à six cents mètres, mais nous ne trouvons rien; seule la dépression s'accuse, et dans une journée de travail nous pourrons peut-être l'atteindre et y trouver un dépôt qui nous permettra d'arriver ainsi jusqu'au Pa-

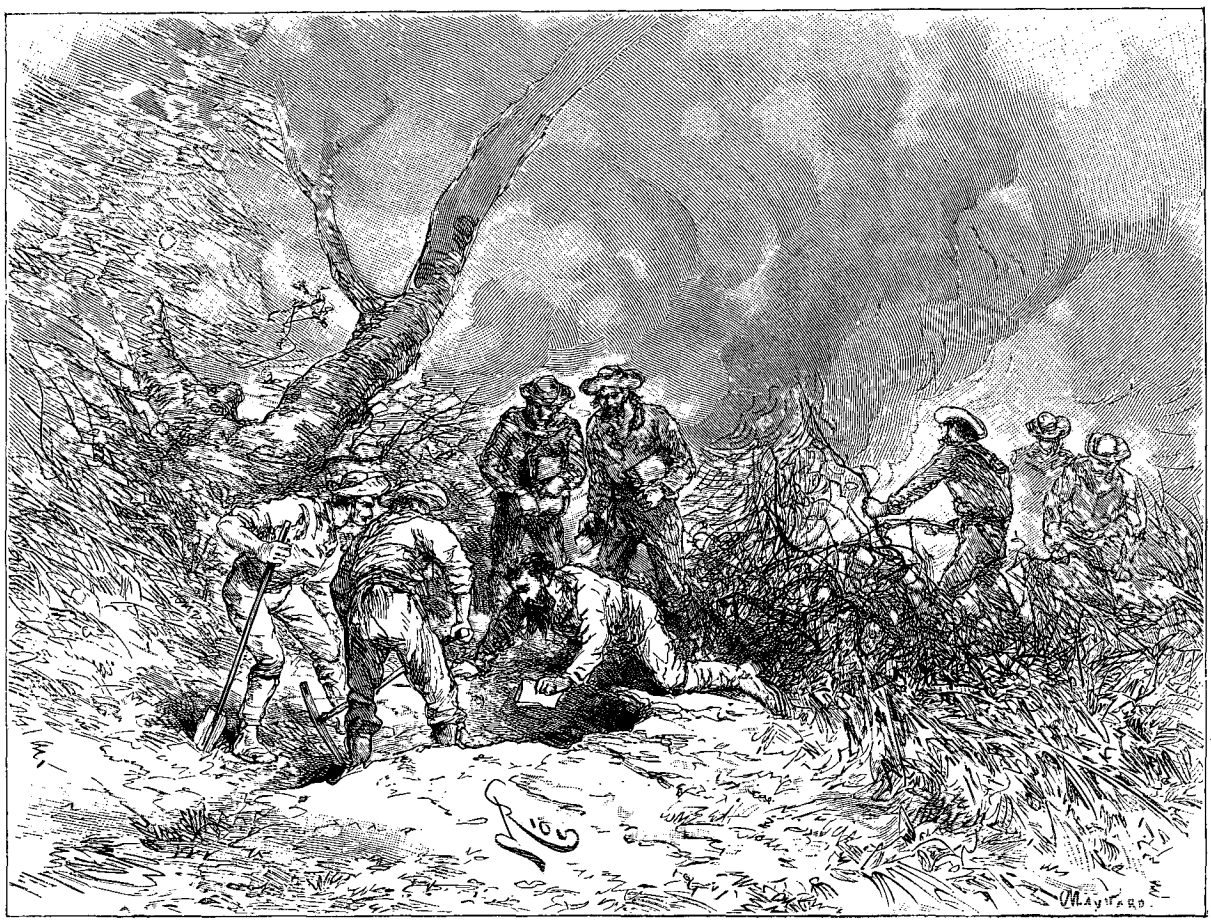
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous allumons ainsi plusieurs foyers d'incendie; cette précaution n'était pas inutile, comme on le verra plus loin, pour dépister les Indiens, en quête de ce que nous avions ainsi dissimulé.

L'aspect de notre campement est lugubre, dans le bruit des flammes qui pétillent, des arbres qui se tordent et s'abattent. Ici ce sont des os à moitié calcinés et rongés; là, des lambeaux de vêtements; plus loin, les cadavres de nos animaux tombés à la peine. Les volutes de fumée s'échappent en tourbillons que le vent balaye; des bouffées d'air chaud répandent une odeur nauséabonde.

Nous portons sur le dos tout ce qui constitue maintenant notre bagage et nous nous mettons en route pour l'aguada. Une mule s'abat pour ne plus se relever. Les traces des Indiens augmentent au fur et à mesure que nous avançons : nous redoublons de vigilance. Plus loin, nous sommes obligés d'abandonner les barils vides, pour permettre à nos animaux de franchir la distance qui nous sépare du puits; nous dissimulons le tout dans un champ de symbolares. Nous campons vers trois heures, car la chaleur est suffocante.

Nous perdons une autre mule, qui crève en route; la diarrhée ruine nos forces; trois de nos compagnons sont plus gravement atteints; quelques parcelles de



Enterrement des papiers de l'expédition. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

guarana apportent une légère amélioration. Nous ne pouvons fermer l'œil, car la présence des Indiens nous oblige à faire bonne garde.

14 septembre. — Nous nous mettons en marche à quatre heures du matin pour éviter la chaleur du jour, et enfin le soir, à la tombée de la nuit, nous arrivons à l'aguada. Nous tombons épuisés; nos jambes sont enflées par suite des coups occasionnés par les branches, qui nous ont meurtri le corps et la figure; quelques-uns de nos compagnons sont restés en arrière; je renvoie vers minuit deux hommes avec trois mules pour transporter les blessés ou les affaiblis.

15 septembre. — Nous nous trouvons une fois de plus campés au bord de l'unique puits, où quelque peu d'eau nous permet encore de lutter. Nous séjournerons ici quelques jours, jusqu'à ce que nous soyons en état de revenir à l'extrémité du sentier, poursuivre son ouverture dans l'est et rompre les derniers obstacles qui nous séparent du Paraguay. Une grande faiblesse s'empare de nous, que ne parvient pas à combattre le bouillon de charqui de viande de mule. La diarrhée nous mine : il m'est absolument impossible de faire un pas.

Tous nos animaux sont attachés pendant la nuit, mais l'un d'eux parvient à rompre son lazo et il bat l'eau jusqu'au matin.

16 septembre. — Un mulet mal attaché sur les bords

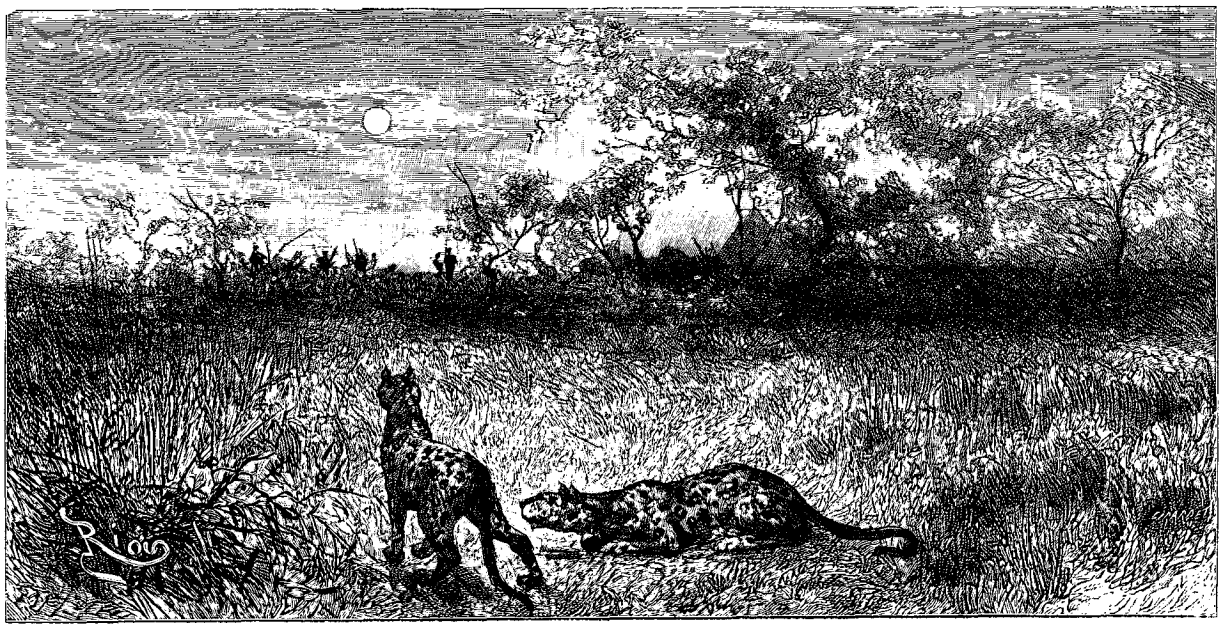
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du puits s'embourbe et se noie : je le fais dépecer. Il ne nous reste plus que dix animaux, et c'est avec un soin jaloux que nous les envoyons tous les jours sous bonne garde au pacage, dans le sud de la quebradita.

17 septembre. — Nous nous soutiendrons ici en économisant le plus possible nos rations de mule, car j'estime qu'en mangeant encore deux animaux, les huit qui nous resteront suffiront à nous aider au transport de l'eau et des munitions. Une chance favorable que nous n'osons pas escompter est celle d'une averse probable qui nous dispenserait du transport de l'eau et nous permettrait de destiner nos mules à l'usage non moins urgent des blessés et des malades; quoi qu'il en soit, nous attendrons.

18 septembre. — Un des hommes vient me supplier de l'envoyer à la colonie Crevaux pour demander des vivres. J'avais déjà pensé à faire part de notre situation au colonel Martinez, commandant des colonies, mais la route nous est coupée par les Tobas et les Tapihetes, qui errent sur nos derrières et qui massacreraient sans pitié celui ou ceux qui seraient envoyés en détachement. Il me semble qu'une moindre somme d'efforts nous est nécessaire pour rompre les 50 ou 60 kilomètres de forêt qui nous séparent des bañados du Paraguay, que pour parcourir (en dehors de tous les dangers que comporterait un pareil mouvement) les 296 kilomètres qui nous séparent de la colonie Crevaux.

Quoi qu'il en soit, dans le cas présent je tiens compte de la demande qui m'est faite, et je décide de réunir tous mes compagnons pour examiner en commun les meilleures résolutions que nous pourrions prendre, hormis celle de revenir sur la colonie Crevaux,



Les jaguars rôdent autour du campement (voy. p. 206). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

qui serait une tentative désespérée dangereuse et contraire aux engagements de ne pas reculer que nous avons contractés.

19 septembre. — Tous mes compagnons étant réunis, je prends la parole et leur expose le plus clairement possible notre situation, qui est l'objet de mes préoccupations constantes, afin de mettre le plus vite possible un terme à nos privations et à nos souffrances; je leur démontre que toute retraite sur la colonie Crevaux est impossible, et qu'une circonstance heureuse, une averse par exemple, ou la découverte d'une aguada, favorisera considérablement notre arrivée au Paraguay. Je les engage à réfléchir mûrement et à me faire connaître leurs opinions.

Le vieux capitaine Torrès et le lieutenant Canazana prennent tour à tour la parole : « Nous avons fait, disent-ils, le sacrifice de notre vie à la patrie : un soldat n'a qu'une parole, nous sommes ici pour vous obéir, disposez de nous comme vous l'entendrez. » Ces paroles me vont au cœur, et produisent une excellente impression sur ceux que l'idée du retour avait un moment fait hésiter.

La chasse des palomes, des totachi, des urinas, des perroquets, qui viennent de temps en temps du côté de l'aguada, pourrait nous alimenter quelque peu; mais, ne disposant pas de fusil de chasse, nous sommes réduits à tirer à balle.

L'examen de la flore ne nous renseigne que sur sa pauvreté. Nous découvrons toutefois une feuille d'un arbuste nommé *tala*, à laquelle nous reconnaissons quelques propriétés alimentaires. Nous en sommes réduits à une demi-livre de viande de charqui par jour.

La nuit se passe sans incident.

A. Thouar.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La séparation (voy. p. 212). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL,

PAR M. A. THOUAR[1].

1886-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

Notre état s'améliore un peu. — Nous pouvons continuer à ouvrir le sentier. — Nos chances de succès. — Elles sont anéanties par l'enlèvement de nos animaux.

20 septembre. — Bien que notre viande de charqui soit pourrie et pleine de vers, je réduis la distribution à demi-ration. L'horreur de notre situation s'accentue de plus en plus. Nos jambes sont enflées et c'est à peine si nous pouvons nous tenir debout : les coliques et la diarrhée nous affaiblissent à l'extrême.

J'envoie le capitaine Torrès avec deux hommes chercher les barils que nous avons dû abandonner en revenant du campement de l'Overo Une de nos mules est sur le point de crever : nous l'abattrons demain.

21 septembre. — Deux hommes se postent à l'affût, mais aucun gibier ne se présente; nous dépeçons la mule, et nous répartissons le sang, que nous faisons bouillir avec quelques feuilles de *tala*.

A quatre heures et demie le capitaine Torrès rapporte les barils. Sa marche n'a été troublée par aucun incident; il n'a vu aucun Indien. Les animaux toutefois, me dit-il, auraient encore besoin d'un repos de quelques jours avant d'être en état de faire la marche forcée que nous attendons d'eux; des moustiques noirs bigarrés commencent à s'abattre sur nous à l'aguadua, alors que jusqu'ici ils avaient été très rares.

22 septembre. — Toutes les apparences d'une bourrasque se dessinent, mais notre attente est encore trompée.

Novis, Prat, Valverde et moi sommes couchés au pied d'un pin, sous les lambeaux d'une tente qui nous sert d'abri. Nos autres compagnons sont échelonnés sur notre droite entre la lisière de la forêt et les bords de l'étang. Au lever du jour on fait du feu, puis on va puiser quelque peu d'eau boueuse, troublée par les animaux, et chacun reçoit sa ration de viande de mule pour la journée; nous faisons bouillir un peu de coca, car fort heureusement il nous en reste. Nous grillons plusieurs cigarettes, le tabac ne nous manquant pas non plus; toutes les feuilles blanches de mon copie de lettres sont ainsi découpées et détachées pour cet usage. Pendant ce temps je suis avec anxiété tous les mouvements du baromètre, rédigeant mon journal chaque jour, le dos appuyé sur un bât de mulet. Puis, pour occuper nos loisirs, nous faisons entre Novis, Prat et moi une partie de piquet, dont l'enjeu naturellement représente tout ce que nous désirerions manger. Les

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 145, 161, 177 et 193; t. LVIII, p. 161, 177 et 193; t. LIX, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uns ont une envie folle de chocolat, les autres de grandes platées de haricots et de pommes de terre. Autour de nous, les compagnons s'intéressent aux enjeux, payables au Paraguay, escomptant les chances d'arrivée qui nous restent.

23 septembre. — La journée se passe sans incident. L'espoir d'une averse est encore aujourd'hui déçu.

24 septembre. — De grosses mouches vertes se disputent ma ration de mule; les vers blancs forment une couche épaisse. Novis et Prat m'assurent que le pot au feu n'en sera que meilleur. L'aji et le poivre que nous y mettons ne nous permettent pas tout au moins d'en sentir le goût : la dose est plus qu'ordinaire et nous emporte la bouche; quelques-uns de nos compagnons y ajoutent des feuilles de *tusca* en fleur ou de tala. L'état sanitaire n'est pas trop mauvais : nos jambes ont désenflé, la fièvre a disparu; seulement quelques accès de diarrhée se manifestent.

25 septembre. — Nous tuons aujourd'hui une jument; notre cavalerie se trouve donc réduite à six mules et deux chevaux. Je fais prendre tous les jours les plus grandes précautions pour mettre le reste de nos animaux à l'abri d'un coup de main : des hommes sont chargés de veiller sur eux jour et nuit.

26 septembre. — La journée se passe à formuler, comme presque toujours, l'assaisonnement et la préparation de plats monstrueux; pendant ce temps nos mules reprennent des forces.

Je tue un perroquet; Novis en abat un autre, qui reste accroché à une haute branche. Nous nous réjouissons du bon bouillon que nous allons faire des restes du mien épargnés par la balle; mais notre ami Prat oublie de vider l'estomac de l'oiseau, qui avait mangé des feuilles tendres de palmier, et nous retirons du feu une eau chaude extrêmement amère.

27 septembre. — L'ordre du départ est fixé pour demain; nous nous proposons de continuer l'ouverture du sentier, et nous comptons cette fois sur une plus forte dose de résistance de la part de nos animaux, qui pendant ces quelques jours se sont reposés et ont engraissé.

Avec cinq hommes, les mieux reposés, je songeais à attaquer pour la troisième fois l'épaisse forêt dans laquelle nous nous débattions, et nos chances de succès résultaient du calcul suivant : dans l'hypothèse que la largeur de la zone aride et boisée pouvait être au maximum de 22 lieues sans qu'on y trouvât une goutte d'eau, je comptais la franchir en emportant trois charges d'eau, représentant un total de 558 tasses; la provision que nous avions dans nos bouteilles et gourdes suffisait à nos besoins pendant les deux premiers jours de marche, sans que nous soyons dans la nécessité de toucher à notre réserve. Or, à la fin de la deuxième journée, nous aurons atteint l'extrémité du sentier ouvert. La ration quotidienne par homme étant de six tasses d'eau, notre réserve nous assurait donc une lutte de quinze jours.

En ce qui concernait nos animaux, nous les réservions pour ouvrir eux-mêmes en rompant les branches le sentier peu large d'ailleurs qui nous était nécessaire pour la trouée, car à certains endroits la forêt était beaucoup moins épaisse.

Donc une marche de 7 à 8 heures pouvait, à raison de 4 000 pas de 78 centimètres à l'heure, nous fournir une étape de près de 24 kilomètres au moins les deux premiers jours.

A la troisième journée, soutenant les forces de nos animaux au moyen d'une ration d'eau de chacun dix tasses, il nous était permis d'espérer qu'en sept jours nous aurions franchi la distance qui nous séparait des bañados du Paraguay, sans tenir compte des éventualités heureuses de la chute d'une averse ou de la découverte d'une aguada.

La perspective même d'être à pied à ce moment-là n'offrait donc rien de bien dangereux, puisque nous nous trouverions à une distance maximum du rio Paraguay de 19 lieues, dans une région où l'abondance de l'eau nous assurait une chasse fructueuse.

La réussite de notre mouvement dépendait donc de la rapidité de notre marche et de l'ordre mathématique dans lequel elle devait s'exécuter.

28 septembre. — Nous sommes prêts à partir et nous n'attendons plus que l'arrivée des animaux pour seller et charger.

Tout à coup l'officier de garde accourt essoufflé, tremblant, et me prévient que six sur huit de nos animaux confiés à ses soins ont disparu, et qu'il ne sait comment m'expliquer ce fait. Un instant je n'en pus croire mes yeux et mes oreilles. Le coup imprévu qui nous frappait me fit douter de la bonne foi de mes compagnons dans la pensée qu'eux-mêmes, désireux de revenir sur la colonie Crevaux, avaient dissimulé les animaux pour les monter au retour. Je prends mon fusil et me lance sous bois à leur recherche; mais au bout d'une heure j'acquiers la conviction que les voleurs sont bien les Indiens, car nous relevons les traces de leur passage sur la poussière; ils fuient avec nos mules dans la direction de l'ouest.

L'officier chargé de surveiller le campement pendant la nuit n'est donc coupable que de négligence, et ce fait nous révèle tout à la fois l'incroyable audace des Indiens et leur intention évidente de nous couper toute retraite avant de nous donner l'assaut.

Quoi qu'il en soit, le coup était presque mortel. Mes compagnons me supplient alors de revenir avec eux sur la colonie Crevaux : mais tous leurs efforts sont inutiles, car ma résolution est inébranlable; je dicte l'ordre suivant :

« 28 septembre 1887. — Commandement en chef de l'expédition du haut Paraguay.

« La perte de six de nos animaux sur huit nous place dans une situation des plus critiques. Résolu plus que jamais à ne pas abandonner la lutte, je la soutiendrai jusqu'au dernier moment, accompagné des expéditionnaires Novis, Prat et Valverde.

« En conséquence les sept autres membres du déta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Indiens se précipitent sur notre tente (voy. p. 212). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chement retourneront à la colonie Crevaux dans le but de nous amener de nouveaux éléments.

« Le retour devra s'effectuer dans les vingt-cinq jours à partir de cette date. »

Dans la soirée du même jour une mule échappée revient près des deux dernières qui nous restent; cette fois je fais attacher nos trois animaux à côté de nous, afin d'éviter une nouvelle surprise.

Pour la première fois depuis que nous sommes dans cette région, l'orage éclate suivi d'une averse, qui diminue l'ardeur de la température.

XVIII

Départ de nos compagnons. — Nouvelle attaque des Indiens. — Ma brave Toba! — Une lettre du colonel. — Terrible anxiété : la délivrance ou la mort. — Arrivée du colonel Martinez. — Nous sommes sauvés!

Nous passons la nuit les uns et les autres dans une anxiété terrible, attendant à chaque instant l'assaut des Indiens, qui ne saurait tarder. Mais il n'en est rien, et le jour enfin se lève.

29 septembre. — A sept heures du matin nos compagnons nous embrassent, puis défilent silencieusement à pied, s'appuyant sur leurs fusils. Une dernière fois, en pleurant, ils s'efforcent de me faire revenir sur ma résolution. La séparation est pénible, douloureuse, car nous avons vécu et souffert ensemble, mais le sort l'a ainsi voulu. Nos compagnons, nous jetant un dernier regard, ne tardent pas à disparaître dans le bois.

A peine sommes-nous seuls que Novis, Prat et Valverde m'entourent : nous jurons de mourir ou d'arriver ensemble. L'émotion nous a brisés, nos jambes nous soutiennent à peine. Nous nous arrachons aux impressions violentes de la situation, et nous décidons de nous transporter à l'extrémité du sentier. Prat, malade, montera une des mules. Les deux autres porteront nos barils d'eau, soit 400 tasses environ, plus une pelle, deux haches et quatre machetes.

Novis fait un paquet de ses albums de croquis, j'en fais autant de mes carnets de voyage, et nous les consolidons sur notre dos. Nous adressons un dernier adieu au monde civilisé.

Chacun de nous continuera d'avancer sans se préoccuper de celui qui tombera; à l'endroit où ses forces l'abandonneront il grattera de son couteau l'écorce d'un arbre pour y tailler, si possible, ses initiales!

Nous partons; mais dès les premiers pas les chutes sont fréquentes, nous avons trop présumé de nos forces, qui nous abandonnent. Peut-être demain serons-nous plus en état; nous revenons au campement.

Les Indiens, qui nous épient et surveillent tous nos mouvements, estimeront sans doute que cette nuit ils auront facilement raison de nous quatre; en prévision d'une attaque, nous prenons position en face du lambeau de toile qui nous sert d'abri.

Vers les huit heures du soir, les Tobas et Tapihetes, nous croyant endormis, se précipitent tête baissée sur notre tente; mais nos coups de feu d'en face les surprennent et jettent le trouble parmi eux. Le reste de la nuit se passe sans incident.

30 septembre. — Au moment de nous mettre au travail pour organiser le départ, Valverde me fait remarquer qu'aujourd'hui vendredi est un mauvais jour, et que mieux vaudrait partir demain. Le temps, qui est à la pluie, me laisse quelque espoir d'une averse prochaine (cette circonstance décide de notre sort, comme on va le voir) : en conséquence nous restons au campement encore aujourd'hui. Novis se poste à l'affût, mais aucun gibier ne se présente. Nos provisions sont épuisées complètement : nous faisons calciner les os, que nous pulvérisons pour les mélanger avec des feuilles de tala; nous mangeons un morceau de cuir bouilli. Aucun Indien ne se présente dans le jour. A la tombée de la nuit, vers sept heures, j'entends de légers craquements dans les branches du taillis : saisissant mon fusil, je me dirige en rampant du côté d'où vient le bruit; est-ce un animal ou un Indien? J'attends, pressant à demi la gâchette. C'est une Indienne, le doigt sur la bouche, qui s'avance près de moi, c'est ma brave Toba, qui m'apprend que les Indiens nous entourent; qu'ils ont volé nos cinq derniers animaux; qu'ils sont allés piller nos bagages au campement de l'Overo; qu'ils attendent ce soir ou demain des renforts, pour nous attaquer cette fois en grand nombre; mais, d'un autre côté, elle sait que le *buruhicha* (grand) — elle voulait ainsi désigner le commandant des colonies, colonel Martinez — venait à notre secours avec beaucoup de *cuicos*, soldats boliviens.

Elle me laissa et disparut dans le bois, après m'avoir bien engagé à ne pas nous dessaisir surtout de nos fusils. Je revins auprès de mes compagnons, que la faiblesse tenait endormis, et passai toute la nuit dans la plus grande anxiété!

1er octobre. — Au lever du jour nous nous préparons à partir. Valverde est au bord de l'aguada, remplissant les barils, lorsque tout à coup je l'entends pousser des cris. Je me précipite vers lui. « Caiza! Caiza! » dit-il, et il me montre du doigt des Indiens qui défilent et s'avancent vers nous. L'un d'eux porte au bout d'un roseau un papier plié en quatre. Je n'en puis croire mes yeux! Prat et Novis s'avancent; j'ouvre le petit mot; il est du colonel Martinez et est ainsi conçu :

« *Sr. Thouar.*

« *Señor* •

« *Mañana estaremos en esa con 40 hombres, dos vacas y harina, en protección de los que sacrifican su existencia por el bien de Bolivia, y todos nosotros estamos conformes por hacer otro tanto.*

« *Su afectísimo seguro servidor,*

« *Agustín Martinez* [1]. »

J'interroge les Indiens, qui me déclarent que c'est

1. « Monsieur, demain nous serons auprès de vous avec quarante hommes, deux vaches et de la farine, pour protéger ceux qui sacrifient leur existence pour le bien de la Bolivie, et tous nous sommes résolus au même sacrifice. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

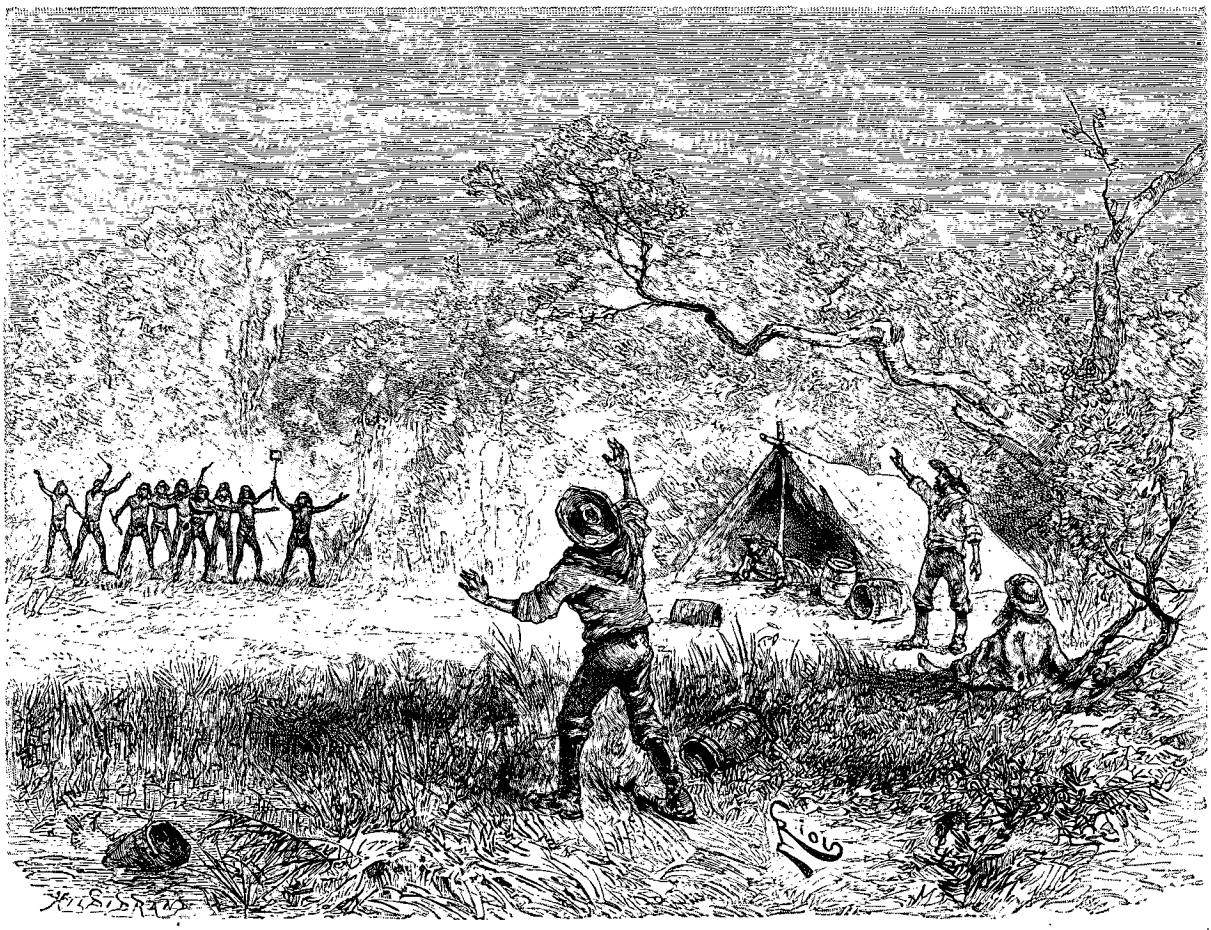
bien le *buruhicha* (grand) qui leur a remis ce papier, et recommandé de venir me l'apporter. Ces Indiens, au nombre de neuf, sont des Chorotis; ils voudraient nous ramener avec eux, je m'y refuse et me borne à leur confier un mot que j'adresse au colonel Martinez pour lui signaler l'endroit où nous nous trouvons.

Les Chorotis nous font comprendre que les Tapihetes et Tobas nous entourent, et qu'il est bon que nous ne négligions pas d'avoir nos fusils à la main.

Ils repartent au bout d'une demi-heure. L'arrivée du colonel Martinez nous sauvera sûrement; mais sa présence dans ces parages peut être le signal d'une nouvelle attaque des Indiens qui nous entourent et qui, craignant de nous voir leur échapper, tenteront un dernier assaut. Nous réunissons toutes les cartouches dont nous disposons; je les fais compter : il nous en reste sept cents.

Nous attendons couchés sous la tente les événements qui peuvent se produire.

En relisant le mot de Martinez, un doute a envahi mon esprit : « Demain m'écrit-il, nous serons avec vous », or la date du billet est du 28 septembre et nous sommes au 1er octobre. Le colonel ignorait donc notre position, il ne connaissait point la distance qui nous sépare de



Les Indiens annonçant le secours. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

lui : les Indiens pouvaient le tromper, l'égarer et nous anéantir avant son arrivée. Où se trouvait-il, depuis déjà deux jours qu'il aurait dû être auprès de nous?

Toutes ces pensées m'agitaient anxieusement; je ne voulus point en faire part à mes compagnons, afin de leur épargner des émotions que nous ne sommes presque plus en état de supporter. Chaque minute qui s'écoule nous rapproche donc de notre délivrance ou de la mort. Cette espérance de délivrance prochaine se transformant tout à coup en une déception brutale nous enlèverait du même coup tout ce qui nous reste de forces physiques.

J'en suis à désirer, à souhaiter l'assaut des Indiens. Si c'est la dernière heure, qu'elle vienne! elle mettra au moins un terme aux tortures d'une attente indéfinie!

Vers quatre heures, Valverde et Novis se traînent dans le taillis pour recueillir quelques feuilles de tala, pendant que je reste auprès de Prat malade. Deux cris se font entendre; Novis et Valverde nous hèlent, croyant qu'ils viennent de nous. Qui donc les a poussés? Nous nous apprêtions à résister à l'assaut. Tout à coup un Indien se présente suivi d'un soldat bolivien, qui tombe aussitôt dans nos bras, exténué, essoufflé! C'est la colonne du colonel Martinez! En un moment, tous sont auprès de nous!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIX

Comment le colonel Martinez était venu à notre secours.

Des bruits alarmants circulaient sur notre compte à la frontière. Tous les jours des émissaires envoyés par les Indiens assuraient que nous étions morts et massacrés par les Tobas. Un jour un Indien se présenta avec des fragments de vêtements qui m'avaient appartenu, affirmant que nos cadavres gisaient dans les environs de Cavayu-Répoti.

Le colonel Martinez, chef supérieur des colonies, obéissant tout à la fois aux instructions du gouvernement, qui lui avait prescrit de protéger en tout temps les derrières de la colonne expéditionnaire, et aux impulsions d'un caractère généreux et énergique, résolut d'aller à la recherche de l'expédition.

Il organisa tant bien que mal une colonne en réquisitionnant les chevaux qui lui manquaient. Après bien des difficultés il se vit en mesure de partir. Mais il ne disposait ni d'un guide, ni d'un interprète; toutefois, estimant que l'endroit indiqué par l'Indien où gisaient nos cadavres n'était pas à plus d'un jour de la colonie, il n'hésita pas à se lancer en avant.

Avant lui, deux détachements avaient essayé de suivre nos traces, mais avaient dû se retirer au bout des premiers kilomètres.



Le colonel Martinez. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Une circonstance heureuse lui fit trouver à la colonie deux nationaux de Caiza, qui connaissaient l'idiome guarani et qui se décidèrent à l'accompagner.

Entre temps arriva le P. Fr. Sebastian Pifferi, préfet des Missions, accompagné de quelques capitaines tobas qui lui servaient d'escorte. Sa présence était motivée par la recherche, à laquelle il se livrait, des deux Indiens Chiriguanos qui, on s'en souvient, étaient venus apporter au campement de Cumbarurenda le pli adressé au P. Doroteo. Depuis plus de deux mois ces Indiens n'avaient pas reparu. Le P. Pifferi s'efforça de faire entrevoir au colonel Martinez tout ce que sa marche dans le Chaco avait de dangereux pour la tranquillité de la colonie Crevaux, qui allait être ainsi exposée aux assauts des Indiens, en compromettant sa responsabilité.

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il s'ingénia à établir que son mouvement dans le Chaco était sans utilité, puisque « morts nous étions »; morts ils ne nous ressusciteraient pas; qu'au surplus Novis et Prat, qui, disait-il, avaient échappé au massacre, fuyaient dans la direction de San Francisco, et que lui-même enfin croyait les avoir rencontrés se cachant dans une forêt.

Ce langage parut plus qu'étrange au colonel, qui répondit au Père que les soldats qu'il laissait à la colonie Crevaux étaient habitués à manier le fusil et ne redoutaient point l'assaut des Tobas; et, pressentant un malheur, il se décidait à partir non plus seulement le lendemain, mais le jour même; et de fait il fit sonner sur-le-champ le boute-selle.

Il partit, et là où quelques jours auparavant les Indiens retirés dans leurs ranchos renseignaient les détachements, il ne trouva plus que des ruines. Les ranchos avaient été incendiés par les Tobas Chorotis, qui fuyaient devant lui. Cette nouvelle circonstance attira son attention, et au bout de vingt-quatre heures de marche, ayant fureté jusqu'aux moindres taillis pour essayer de découvrir sans succès quelques traces qui lui révélassent notre présence, morts ou vivants, il allait donner ordre de revenir à la colonie Crevaux, car sans guide, et ne pouvant entrer en contact avec un seul Indien, il désespérait de nous retrouver. Heureusement un Indien se présente, qui lui déclare qu'on lui a menti et qu'on le trompe en lui disant que nous sommes morts, que cela est faux, qu'il sait, lui, où nous nous trouvons, et qu'il se fait fort de l'y conduire :

« Si, dit-il, en arrivant à l'endroit où j'ai vu les *Carayes* (chrétiens), tu ne trouves pas le *buruhichal* (chef qui les commande) — et faisant de la main un signe pour indiquer ma barbe), — tu me feras fusiller. »

L'accent de sincérité de cet Indien convainquit le colonel, qui lui ordonna aussitôt de se mettre à la tête de la colonne et de la guider.

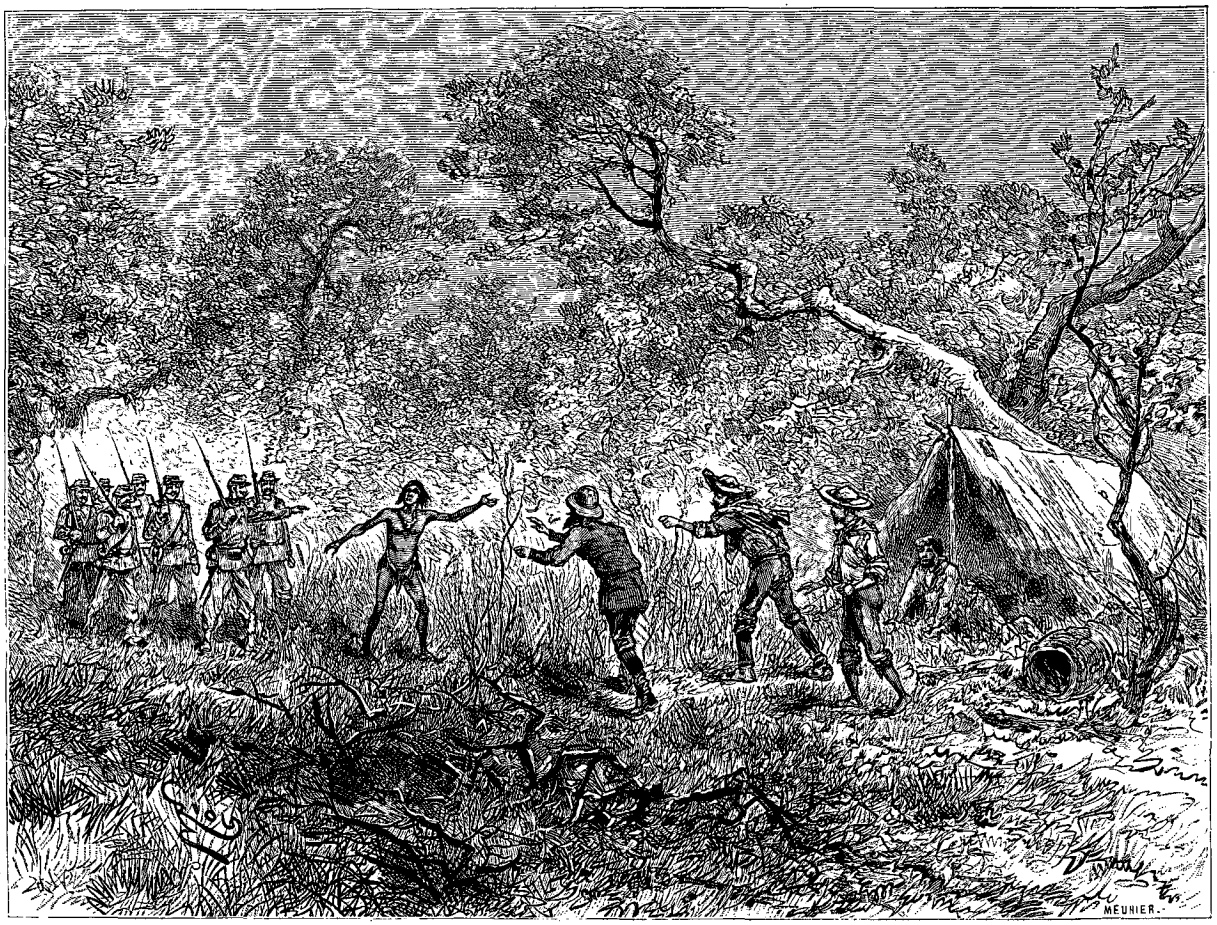
C'est ici que se manifestent encore le dévouement et la vigilance de ma Toba, qui poussa cet Indien Choroti à venir se présenter pour guide, alors que tous les autres Chorotis et Tobas fuyaient devant la colonne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On marcha ainsi du lever au coucher du soleil, doublant les étapes, depuis le 25 septembre jusqu'au 1er octobre. Une partie des vivres avait été entraînée par le courant en passant le Pilcomayo; une mule s'était abattue : toutes les provisions furent sacrifiées. Chacun n'en supporta pas moins vaillamment les fatigues d'une marche forcée, à demi-ration, sous les ardeurs d'un soleil brûlant. Mais le jour même du 1er octobre, vers midi, une circonstance imprévue faillit provoquer la retraite du colonel : en coupant le sentier il aperçut les traces laissées par le passage de nos sept compagnons qui s'étaient repliés sur la colonie Crevaux le 29 septembre. On y distinguait même l'empreinte d'un talon de botte. A cette vue, le Choroti ne voulait plus avancer, et engageait le colonel à revenir sur la colonie en suivant ces traces.

Ils retournent, disait-il, ils vont sur la colonie, et, persuadé de ne plus nous retrouver à l'aguada, craignant que le colonel ne le considérât comme menteur et le fît en conséquence fusiller, il hésitait à pousser plus avant.

Le colonel, perplexe, consulta ses officiers, qui tous étaient d'avis qu'il n'y avait plus lieu d'avancer puisqu'il était évident que nous revenions sur nos pas.



L'arrivée du colonel. (voy. p 123). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

Mais une idée traversa son esprit : « Compte les traces, dit-il à l'Indien : combien sont-ils ceux qui retournent?

— Sept, répondit ou plutôt indiqua le Choroti avec ses doigts.

— En ce cas, il en manque quatre, ajouta le colonel : il me les faut morts ou vifs. »

Il s'agissait de nous quatre.

Vers cinq heures il était avec nous : on sait le reste.

Dans la conférence qui suivit l'arrivée du colonel, je demandai qu'il voulût bien m'aider à poursuivre la marche en mettant à ma disposition quelques hommes, des animaux et des vivres. Mais il me répondit que rien de cela ne lui était possible. Que dans le cas présent, partis, lui et ses hommes, pour recueillir nos cadavres, et nous retrouvant vivants, il ne pouvait prendre sur lui de m'accorder ce que je sollicitais; qu'au surplus, l'état de notre santé l'autorisait à me déclarer que, nous jugeant dans l'impossibilité absolue de continuer une marche nouvelle dans le Chaco, non seulement il ne pouvait favoriser mes vues, mais il s'opposait même énergiquement à l'exécution de mon programme. A son refus s'ajouta celui du médecin, qui, en son nom et sous sa responsabilité, demanda notre retour à la colonie, de gré ou de force au besoin,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour des raisons que commandaient notre état physique et les dangers d'une nouvelle tentative dont on les rendrait, lui personnellement et le colonel, responsables des conséquences qui en résulteraient.

Il fut donc convenu que nous reviendrions à la colonie Crevaux goûter quelque repos, et que nous pourrions, si bon me semblait ensuite, reprendre l'exploration au point où nous l'avions laissée.

Nous en étions là de notre entretien lorsque se présentèrent les Indiens qui étaient venus le matin nous apporter le petit mot du colonel et que j'avais renvoyés près de lui. Ils nous apprirent qu'à peu de distance de mon campement ils avaient trouvé les Tapihetes, qui leur reprochèrent de prêter leurs services à des *Carayes*, les dépouillèrent des objets que nous leur avions donnés, se vantèrent de nous avoir volé nos derniers animaux afin de nous couper toute retraite, et cherchèrent à les convaincre que maintenant nous ne pouvions plus leur échapper, car ils savaient que nous n'étions plus que quatre, sans forces, sans vivres et pouvant à peine nous soutenir.

« Cette nuit, dirent-ils, nous allons les attaquer, et vous feriez mieux de nous aider que de continuer à les servir! »

Nos Chorotis refusèrent. « Il est trop tard, répondirent-ils, car ce soir ou cette nuit arrive à leur secours le *buruhicha* (colonel) avec ses hommes, et nous ne vous engageons pas à faire l'assaut du campement. » Puis ils se séparèrent et furent prévenus par d'autres Indiens, quelques lieues plus bas, que le colonel avait opéré sa jonction avec nous. Ils revinrent alors sur leurs pas.

Si le départ du colonel avait été retardé, ne fût-ce que quelques heures, nous aurions eu à supporter un



Mort de soif. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

formidable assaut dont nous ne serions assurément pas sortis vivants!

XX

Retour à Sucre. — Conclusion.

2 octobre. — La journée se passe dans le calme et le repos. Un détachement de six hommes, dont fait partie mon brave Valverde, se transporte au campement de l'Overo pour recueillir les papiers qui y sont enterrés.

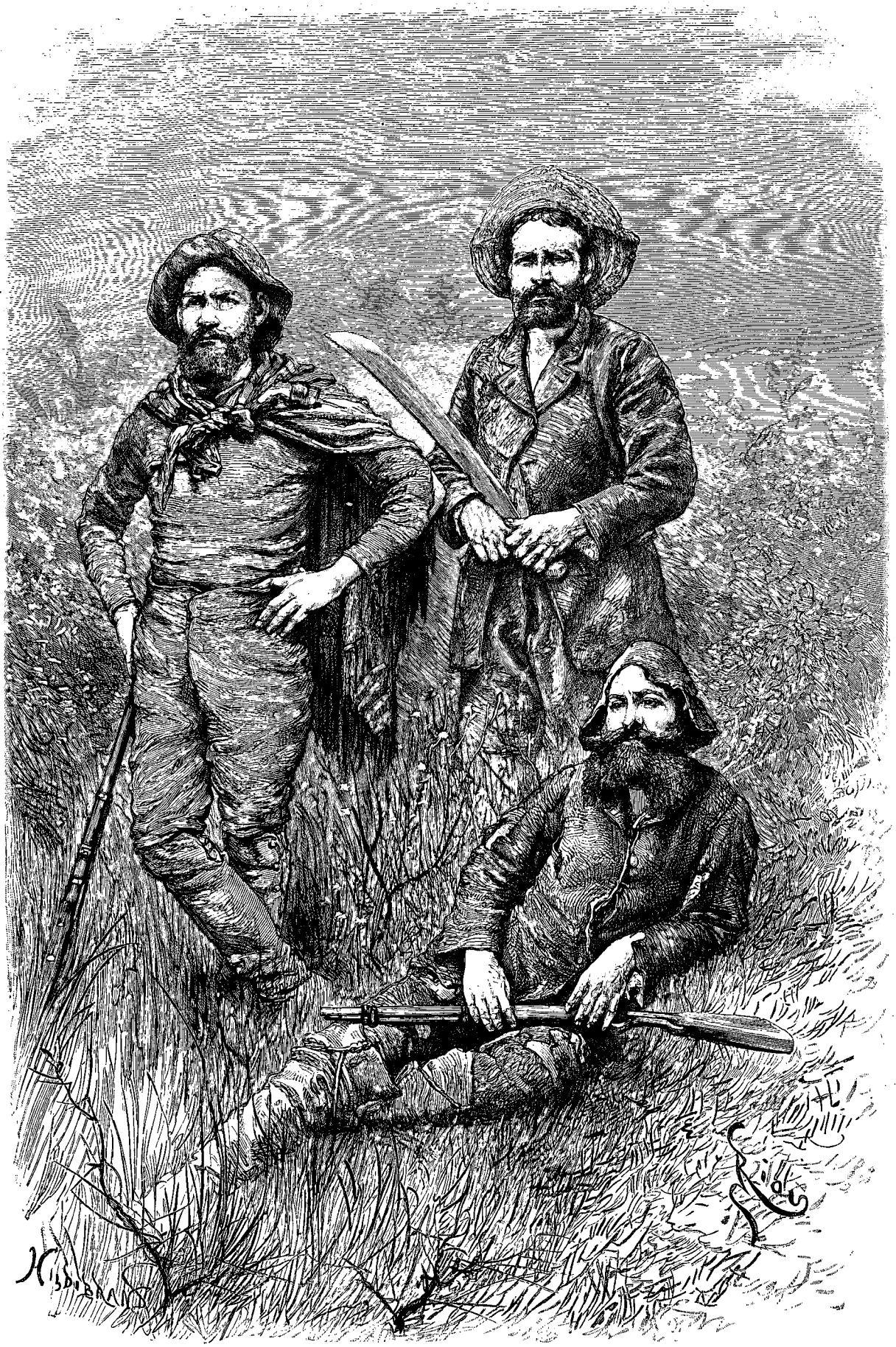
3 octobre. — On m'informe que des journaux de Buenos Aires ont annoncé l'arrivée de mon père, qui est venu à ma recherche dans l'Amérique du Sud.

4 octobre. — A six heures du matin un homme du convoi, qui est parti à la recherche de mes papiers, se présente ce matin au campement, nous faisant part qu'un des hommes se trouve dans un état alarmant; que, l'eau étant venue à manquer, il est tombé inanimé. Le colonel envoie aussitôt à son secours, mais dans l'après-midi l'officier du détachement annonce que tout espoir est perdu, que le malheureux est mort de soif.

En partant, l'une des outres s'était rompue, et, sous l'ardeur d'un soleil brûlant, le malheureux était tombé asphyxié. Il ajoute qu'en arrivant au campement de l'Overo, Valverde, aidé des autres hommes, a déterré les papiers, qu'il a trouvés intacts, tout en observant que les Indiens avaient fouillé partout pour découvrir ce que nous avions dû dissimuler; mais que, grâce aux cendres qui dissimulaient notre cachette, ils n'avaient pas eu l'idée de fureter sous le brasier, autour duquel ils s'étaient réunis pour faire cuire, à en juger par les débris, les caraoattas dont ils avaient fait ample provision.

Le 5 octobre eut lieu notre départ pour la colonie Crevaux. En arrivant à la frontière, on me rendit mes malles : forcées, éventrées, pillées : tout avait été fouillé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MM. Thouar, Novis et Valverde. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais on n'y trouva point ce qu'un peu plus d'habileté aurait fait découvrir sous les cendres du brasier de l'Overo.

Épuisé, rendu, ma santé ne me permettant pas d'assumer plus longtemps la responsabilité de la direction, j'adressai ma démission au gouvernement à Sucre, et après quelques jours de repos je me mis en route pour cette dernière ville, afin de rendre compte de la mission qui m'avait été confiée et de ses résultats.

Nous arrivons à la colonie Crevaux le samedi 8 octobre pour en repartir le 12 à destination de Caiza.

Le 18 nous partons pour Sucre par Sauces et Padilla, et nous arrivons à la capitale dans la nuit du 18 novembre. Nous séjournâmes dans cette dernière ville jusqu'au 22 mars, époque à laquelle, après un repos qui nous était bien nécessaire, nous revînmes, Novis et moi, à Buenos Aires en passant par Cinti, Tupiza, Jujuy, Salta et Tucuman.

Dans ce dernier voyage mon brave compagnon et ami Novis fut blessé très grièvement à l'œil. Une épine d'algarrobo lui déchira la cornée en pénétrant profondément; les souffrances qu'il endura dans des marches de douze heures à cheval dans la Cordillère furent horribles. La chaleur et la poussière le fatiguaient à l'excès; au bout d'un mois seulement quelques soulagements lui furent procurés, mais l'œil gauche était complètement perdu.

Pendant tout le temps de notre séjour à Sucre nous fûmes de la part du gouvernement et des habitants l'objet des attentions les plus délicates, et nous emportâmes en nous retirant des titres précieux de sympathie et de reconnaissance.



Entre Tupiza et Salta. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

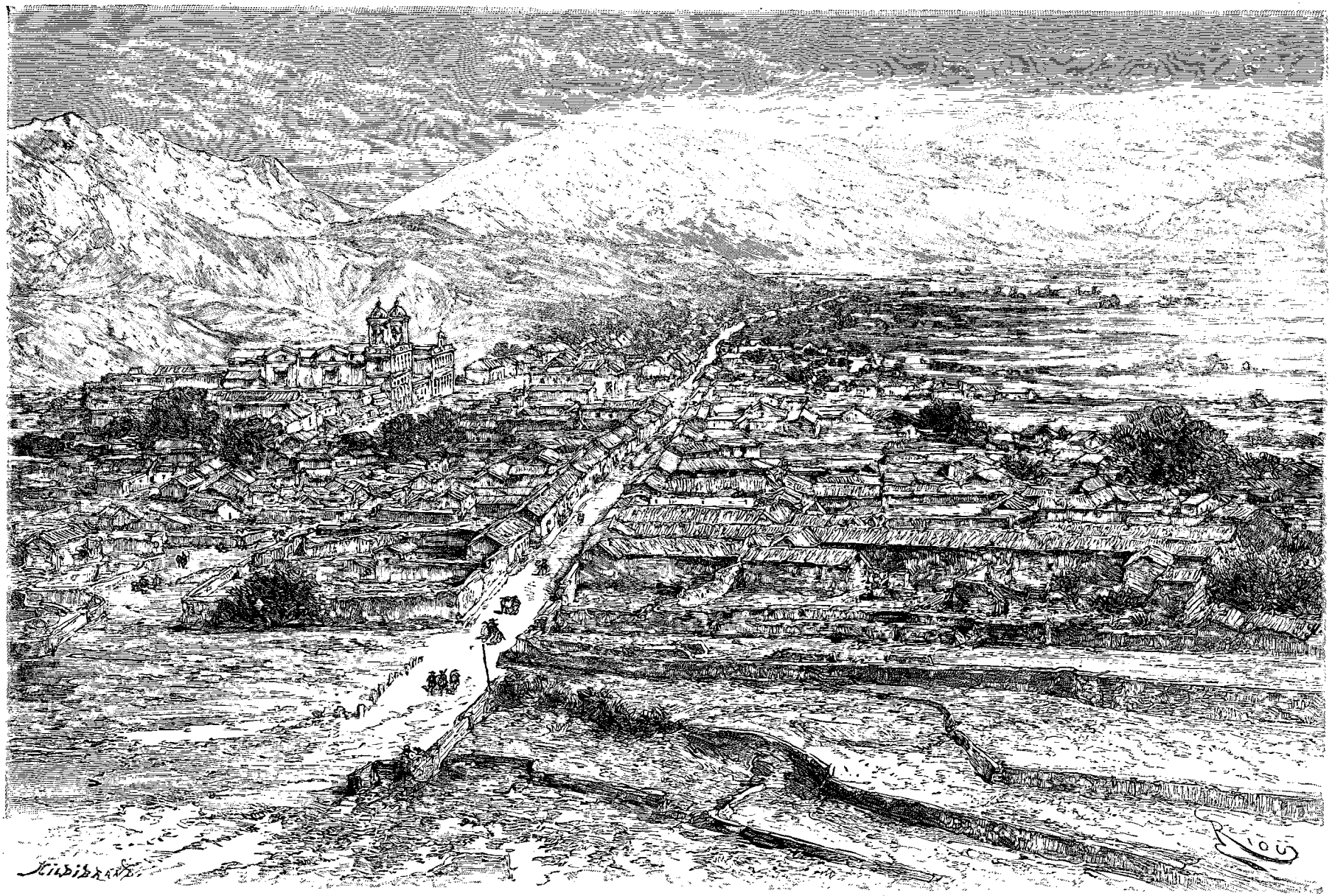
Les résultats de notre expédition ne répondirent malheureusement point aux espérances qu'on en avait conçues, puisque tous nos efforts, par suite de la rareté de l'eau, avaient échoué dans les trois tentatives successives de traverser la partie nord et centrale du Chaco boréal pour atteindre Puerto Pacheco. Mais il restait établi, démontré, que la construction d'une route carrossable de Sucre à ce dernier point n'offrait aucune des conditions requises; que seulement une voie ferrée pouvait traverser ces déserts inhospitaliers.

D'un autre côté, la base d'opérations de la Bolivie lui échappait à nouveau, car actuellement ses droits sur Puerto Pacheco sont contestés par le Paraguay. Il ne reste donc plus qu'à revenir aux projets dont on n'aurait jamais dû s'écarter depuis 1883, en poursuivant, d'accord avec la République Argentine et le Paraguay, dans le sens des intérêts commerciaux communs, l'ouverture du Pilcomayo à la navigation, ou le tracé d'un chemin de fer sur l'une de ses rives. Je n'hésite pas à déclarer, après cinq années de pérégrinations dans le Chaco, que la Bolivie n'a pas d'issue plus pratique et plus économique pour opérer son rapprochement avec le Plata.

Les sentiments de haute justice qui ont jusqu'ici présidé aux destinées des trois républiques sœurs amèneront sans aucun doute la solution favorable au grand problème centre-américain, à la satisfaction des intérêts communs et des sacrifices accomplis.

A. Thouar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tupiza. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. ÉDOUARD CHARTON

C'est pour les lecteurs du *Tour du Monde* un ami de vingt-neuf ans qui disparaît : les éditeurs, s'associant aux sentiments de la famille de celui qui fut aussi pour eux un ami et un collaborateur devoué, ont voulu publier une notice sur sa vie et ses travaux; je les remercie de m'avoir confié cette tâche.

On a dit sur la tombe de M. Édouard Charton qu'il fut « un homme de bien » : ce mot répondait à la pensée de tous; et sans doute si cet homme modeste eût pu souhaiter d'être loué, c'est ainsi qu'il eût voulu l'être. Par son exemple comme par ses œuvres, il a fait du bien aux autres. Il a écrit, non pour acquérir un renom littéraire, mais pour être utile. Avant tout il a été un vulgarisateur, et peu d'hommes ont fait autant pour l'éducation du peuple. Il avait beaucoup lu et beaucoup vu; on était frappé, en causant avec lui, de la variété de ses connaissances. Mais il ne s'est pas contenté de vulgariser des notions d'histoire, de géographie, de littérature, de sciences : il a, si l'on peut ainsi parler, vulgarisé des idées morales. A notre époque où tant de forces s'émiettent et se dispersent, il a concentré sur une même pensée tout ce qu'il sentait en lui d'énergie. Ce vulgarisateur a été constamment un moraliste : c'est là ce qui fait l'unité de sa vie.

M. Édouard Charton était né à Sens le 11 mai 1807. Il fit ses études classiques au collège de sa ville natale, et son droit à Paris. Il eut un instant la pensée de se consacrer au barreau, mais il ne tarda pas à y renoncer. Il y avait à Paris, sous la Restauration, un groupe d'hommes éminents qui s'occupaient d'œuvres philanthropiques : M. Charton se mit en relation avec eux et fit ses débuts d'écrivain comme rédacteur du *Journal de la morale chrétienne*. Bientôt il entra dans l'école saint-simonienne : il avait été séduit par les côtés généreux de la nouvelle doctrine; il y voyait un instrument de progrès, un moyen d'améliorer la condition matérielle et morale de ceux qui souffrent. Il apporta au saint-simonisme toute l'ardeur et toute la foi de sa jeunesse : ce fut un véritable apostolat, et lui-même racontait, moitié ému, moitié souriant, comment il avait été envoyé en Bretagne en qualité de prédicateur (c'était le terme adopté dans l'école). Mais s'il avait partagé les enthousiasmes, les espérances, les utopies même de la première heure, il convient de rappeler qu'il s'éloigna à jamais quand il entendit discuter ces principes de la famille qui étaient pour lui la base de toute société. Cet homme qui avait à un si rare degré le culte du foyer domestique ne pouvait admettre que l'institution du mariage devînt matière à paradoxes. Avec quelques-uns de ses amis, il se sépara brusquement de l'école saint-simonienne. Ce fut pour lui un déchirement cruel. Il fit ce qu'il devait faire dans tous les chagrins, dans toutes les douleurs de sa vie : il se remit au travail avec une ardeur nouvelle.

C'est alors — il avait vingt-cinq ans — qu'il fonda *le Magasin pittoresque*. Il l'a dirigé du 1er janvier 1833 au 31 décembre 1888, c'est-à-dire pendant cinquante-six ans. Dès le début le succès fut très grand. Il y avait des journaux populaires illustrés en Angleterre, mais c'était la première publication de ce genre qui se faisait en France. M. Charton racontait que, le jour où le premier numéro parut, il déjeunait avec M. Cazeaux, son collaborateur, dans un restaurant du Palais-Royal; près d'eux, sur une échelle, étaient deux ouvriers peintres qui travaillaient; l'un des deux dit à son camarade : « As-tu lu *le Magasin pittoresque* ? » On peut se figurer l'attention de nos auteurs et leur joie quand ils entendirent les deux ouvriers faire l'éloge du nouveau recueil. Ils avaient donc réussi; car ce qu'ils avaient voulu faire, c'était un journal populaire, un journal pour tous. Et tous, en effet, artisans et bourgeois, pauvres et riches, achetèrent *le Magasin pittoresque* : à la fin de l'année, dans une revue jouée sur un petit théâtre, il eut les honneurs d'un couplet de vaudeville. Tandis que le succès était de jour en jour plus vif auprès du grand public, les artistes et les amateurs voyaient dans *le Magasin pittoresque* une tentative pour remettre en honneur l'art éminemment français de la gravure sur bois. Si l'on veut se rendre compte de l'état de décadence où cet art était arrivé en 1833, on n'a qu'à feuilleter les premiers volumes du recueil dans l'édition originale; je dis édition originale, parce qu'il a été fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portrait de M. Charton. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie d'Adam Salomon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des réimpressions pour lesquelles d'habiles artistes ont retouché les anciens bois. Prenez une collection sans retouches, et vous verrez le progrès qui s'accentue d'année en année. Cette collection, c'est toute l'histoire de la gravure sur bois pendant un demi-siècle. *Le Magasin pittoresque* a été une grande école de dessinateurs et de graveurs : il faut rendre aux collaborateurs de M. Charton à tous les degrés la justice qui leur est due, mais il faut se souvenir qu'il a été, en même temps que le fondateur du recueil, l'initiateur de ce renouveau dans l'art de la gravure sur bois. C'est là un titre incontestable aux yeux des juges compétents.

Et que dire du texte, qui n'ait été dit et redit par tous ceux qui ont lu *le Magasin pittoresque*? Les hommes de ma génération, ceux qui nous ont précédés, se rappellent tout ce qu'ils lui ont dû ; j'ai entendu dire à plus d'un : « J'ai été élevé en partie par *le Magasin pittoresque* ». Ce n'était pas un journal comme un autre : c'était le journal de la famille. Chacun, de l'enfant au vieillard, y trouvait quelque chose à lire. Le père savait qu'il pouvait, les yeux fermés, le donner à ses enfants; car c'était un père aussi qui avait revu chaque page, chaque phrase, chaque mot, avec l'attention la plus scrupuleuse. Réfléchissez un instant à ce qu'il a fallu de travail, d'efforts, de recherches, de patience, et il faut bien dire de dévouement, pour continuer une telle œuvre pendant cinquante-six ans. C'est, en effet, toute la vie d'un homme. M. Charton pensait au *Magasin pittoresque* en lisant, en voyageant, en causant avec ses amis : il copiait ou quelquefois arrachait la page d'un livre, pour la reproduire dans son journal; il prenait des notes jusqu'en chemin de fer; il s'emparait d'une pensée émise dans la conversation ; il eût pu dire comme le poète : « Je prends mon bien où je le trouve ». Lui si réservé d'ordinaire, il n'hésitait pas à se faire solliciteur pour *le Magasin pittoresque*. Il s'adressait à quiconque pouvait dire quelque chose d'utile et de juste. Il était sûr d'être partout bien accueilli; car les hommes les plus éminents avaient compris bientôt qu'il s'agissait ici d'une œuvre non seulement de vulgarisation, mais d'éducation morale : un Geoffroy Saint-Hilaire et un Jean Reynaud n'ont pas dédaigné d'écrire dans ce recueil populaire.

Artistes, littérateurs, hommes du monde, professeurs, membres de l'Institut, celui-là a mis dans *le Magasin pittoresque* son talent, celui-ci sa science : M. Charton, lui, y a mis son âme. Il répétait volontiers : « *Le Magasin pittoresque* est une encyclopédie en désordre ». Encyclopédie, en effet, où l'on trouve tout, histoire, littérature, voyages, beaux-arts, astronomie, sciences naturelles; mais, encyclopédie en désordre, le mot est-il bien juste? Quand je feuillette ces cinquante-six volumes, il me semble au contraire que chaque chose est à sa place, que rien n'a été livré au hasard, que chaque numéro est un modèle de composition, que tout s'enchaîne et se tient; et pourquoi? parce que, de la première page à la dernière, de l'avant-propos qu'avait écrit le jeune homme aux adieux qu'a écrits le vieillard de quatre-vingts ans, je reconnais la même idée morale, et que c'est elle qui met l'ordre, l'harmonie et la clarté dans cette œuvre unique. Oui, œuvre unique; car elle a charmé, amusé, instruit, fortifié plusieurs générations. Elle n'a été d'aucune école, que de l'école de la sincérité; d'aucun parti, que du parti des honnêtes gens. Si, voulant juger la carrière littéraire de M. Charton, on demandait : A-t-il laissé un livre? — je répondrais : « Il a fait mieux qu'un livre, il a fait *le Magasin pittoresque* ».

M. Charton était convaincu que, pour éveiller la curiosité de l'esprit et faire naître le goût de la lecture, il n'est pas de meilleur moyen que de mettre des ouvrages illustrés entre les mains de l'enfance et de la jeunesse. C'est là, aujourd'hui, une vérité presque banale : elle était neuve et hardie il y a cinquante ans. On peut dire que M. Charton a été le créateur en France de la littérature illustrée, qui tient une si grande place dans la librairie contemporaine. Il a débuté par *le Magasin pittoresque* : plus tard il a été un des fondateurs de l'*Illustration*; il a publié *les Voyageurs anciens et modernes*, ouvrage orné de nombreuses et curieuses gravures, que l'Académie française a jugé digne d'une de ses récompenses; il a écrit, en collaboration avec M. Bordier, une *Histoire de France* où le récit des faits est illustré d'après les anciennes estampes, les tableaux, les portraits, les médailles, les monuments de chaque époque.

Ces différents travaux décidèrent MM. Hachette et Cie à confier à M. Charton la direction de deux grandes publications illustrées, aussi universellement connues et estimées à l'étranger qu'en France : *le Tour du Monde* et la *Bibliothèque des Merveilles* : ce fut l'origine d'une collaboration qui a duré jusqu'au dernier jour, également honorable pour les éditeurs et pour l'écrivain, et qui a assuré à celui-ci une vie libre et indépendante. On éprouverait quelque embarras, dans une notice qui paraît dans *le Tour du Monde*, à louer comme elles le méritent ces deux publications qui sont et resteront populaires dans le meilleur sens du mot : l'une qui a contribué dans une si large mesure à développer en France le goût des voyages et l'étude de la géographie; l'autre qui, par la variété et l'intérêt des sujets traités, est à sa place dans la bibliothèque de l'homme instruit aussi bien que de l'ignorant. Il convient de dire, tout au moins, que M. Charton considérait comme un des bonheurs de sa vie d'être entré dans cette grande maison où il était reçu en ami. Lorsque l'affaiblissement de ses forces physiques l'obligea à garder la chambre, il s'établit une correspondance presque quotidienne entre un des chefs de la librairie et lui. Cette correspondance a été non seulement l'occupation, mais le charme des derniers mois de sa vie : qu'il soit permis à quelqu'un qui le touchait de près de rappeler ce souvenir avec un sentiment de sincère gratitude.

Nous n'avons pas énuméré toutes les œuvres de M. Charton; il faut citer encore *l'Ami de la maison*, le *Dictionnaire des professions*, l'*Histoire de trois*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants pauvres, le *Tableau de Cébès*, etc. Dans tous ces écrits, M. Charton nous apparaît avec le double caractère de vulgarisateur et de moraliste qu'on indiquait au début de cette notice. Le rôle de l'écrivain, à ses yeux, était de répandre dans le public des connaissances utiles et des idées justes: c'est ce qu'il a voulu faire, et c'est ce qu'il a fait. Il ne demandait pas d'un livre : « Est-il bien écrit? » mais : « Est-il bien pensé? » Il était moins sensible aux qualités de composition, de style, de mise en œuvre, qu'à la pensée morale ; et quoiqu'il eût au cœur la passion du beau, il n'y avait en lui rien du dilettante. Tous ceux qui l'ont connu ont pu lui entendre dire : « Quand je veux juger un livre, je me demande: Eût-il mieux valu que ce livre, tel qu'il est, n'existât pas, ou est-il bon, malgré ses imperfections, qu'il ait été écrit? » Eh bien, cette règle qu'il appliquait aux œuvres d'autrui, appliquons-la à son œuvre à lui, et la réponse ne sera pas douteuse : oui, il est bon que celui qui n'est plus ait fait *le Magasin pittoresque*, et *le Tour du Monde*, et *l'Histoire de France*, et la *Bibliothèque des Merveilles*, et toutes ces œuvres saines et fortifiantes que nous savons; oui, celui qui a fait tout cela a été un homme de bien, car en soixante ans il n'a pas écrit une seule page qui ait pu troubler la conscience la plus timide, et il a instruit des ignorants, il a encouragé des faibles, il a soutenu des hésitants, il a prêché à tous une vie simple et laborieuse. Aussi, entre l'écrivain et ses lecteurs, s'était-il formé des liens de sympathie et de confiance : il recevait de nombreuses lettres d'inconnus, qui tantôt l'encourageaient dans ses efforts, tantôt lui demandaient des conseils; il avait, en France et hors de France, une sorte de clientèle morale. Il y a quelques jours, me trouvant en pays étranger, je parlais de M. Charton avec des hommes qui ne l'avaient jamais vu, mais qui avaient *le Tour du Monde* et *le Magasin pittoresque* dans leur bibliothèque : ils me disaient qu'à la nouvelle de la mort de M. Charton il leur avait paru, ce sont leurs propres paroles, qu'ils perdaient un ami.

Voilà, à grands traits, la carrière de l'écrivain : on rappellera en peu de mots celle de l'homme public. En 1848, son ami M. Carnot, ministre de l'instruction publique, lui confia les fonctions de secrétaire général, et le département de l'Yonne l'envoya à l'Assemblée constituante. M. Charton estimait qu'instruire le peuple est un des premiers principes de la démocratie : aussi, lors de la discussion de la loi électorale, fut-il conséquent avec lui-même en demandant que le droit de suffrage ne fût accordé qu'aux citoyens sachant lire et écrire. A la réorganisation du Conseil d'État, il fut désigné pour faire partie de ce grand corps : il avait gardé un affectueux souvenir de ses collègues, et il se rappelait toujours avec plaisir cette époque de sa vie. Il donna sa démission au coup d'État et resta étranger à la politique pendant toute la durée du second Empire. En septembre 1870 il fut nommé préfet de Seine-et-Oise; en 1871, lors des élections pour l'Assemblée nationale, il passa en tête de liste dans le département de l'Yonne; il fut élu sénateur du même département en 1876, et réélu en 1882. M. Charton n'a jamais varié dans ses convictions républicaines, mais ici comme en toute chose il a été un modéré. Il était d'un parti, mais il ne fut jamais un homme de parti. Il était de ceux qui croient qu'être divisés sur la politique ne doit pas empêcher d'honnêtes gens de s'estimer et même de s'aimer.

Correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, il fut élu membre libre en remplacement de M. Casimir Perier. Il aimait l'Académie; il assistait régulièrement aux séances. Souvent, dans les réunions de famille du dimanche, il parlait de la séance de la veille; il racontait une discussion, il résumait une communication qu'il avait écoutée avec intérêt.

M. Édouard Charton s'est éteint à quatre-vingt-deux ans. Sa vie a été longue : elle paraîtra courte si l'on songe à tous les travaux, à tous les devoirs qui l'ont remplie. Comment a-t-il suffi à tout? Par la méthode, par la suite, par la règle de sa vie. Il était économe de son temps : ainsi, il a pu travailler beaucoup, en évitant l'excès dans le travail même. Chaque soir il écrivait sur un feuillet tout ce qu'il devait faire le lendemain ; il donnait un coup de crayon au fur et à mesure qu'une chose était faite, et ne se laissait distraire par rien jusqu'à ce que le feuillet tout entier fût effacé. Il réglait jusqu'à ses lectures : trouvait-il, en feuilletant les journaux du matin, un article intéressant, il le mettait à part, pour le lire quand la besogne du jour serait achevée. Il s'était fait une sorte d'hygiène morale, à côté de l'hygiène physique. Je voudrais en donner un exemple. Lorsqu'il recevait par le courrier du soir une lettre qui pouvait le troubler, il attendait au lendemain matin pour l'ouvrir. Était-ce faiblesse? Non certes; mais il savait qu'une nuit sans sommeil, ce serait une journée sans travail, et il ne voulait pas qu'une seule journée fût perdue. Il avait le sentiment que sa tâche serait longue, et qu'il ne pourrait aller jusqu'au bout qu'en étant ménager de toutes ses forces. Les maximes, les conseils qu'il donnait aux autres, il les mettait en pratique dans sa vie. Il recommandait la simplicité de mœurs, le travail assidu : nul n'a eu une existence plus laborieuse et plus simple. Dans sa maison de Versailles, qu'il aimait tant, il s'était réservé une seule chambre : un lit, une table, un secrétaire, quelques livres sur des rayons ; on eût dit la chambre d'un étudiant. Parfois les siens, dans leur tendresse inquiète, le suppliaient de changer ses habitudes : ils eussent voulu pour lui, non le luxe sans doute, mais une installation plus confortable. Il les repoussait doucement : « Non, disait-il, je me trouve bien ainsi ». Et il avait raison ; car cette simplicité, ce dédain du bien-être, cet oubli de soi-même, c'est l'honneur de sa vie, et c'en est aussi la vérité. Il laisse des petits-fils qui demain seront des hommes : je souhaite, quoi que la vie doive leur réserver, qu'elle leur soit dure ou clémente, je souhaite qu'ils n'oublient pas cette modeste chambre de leur aïeul, où ils n'entraient jamais sans une impression de respect.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

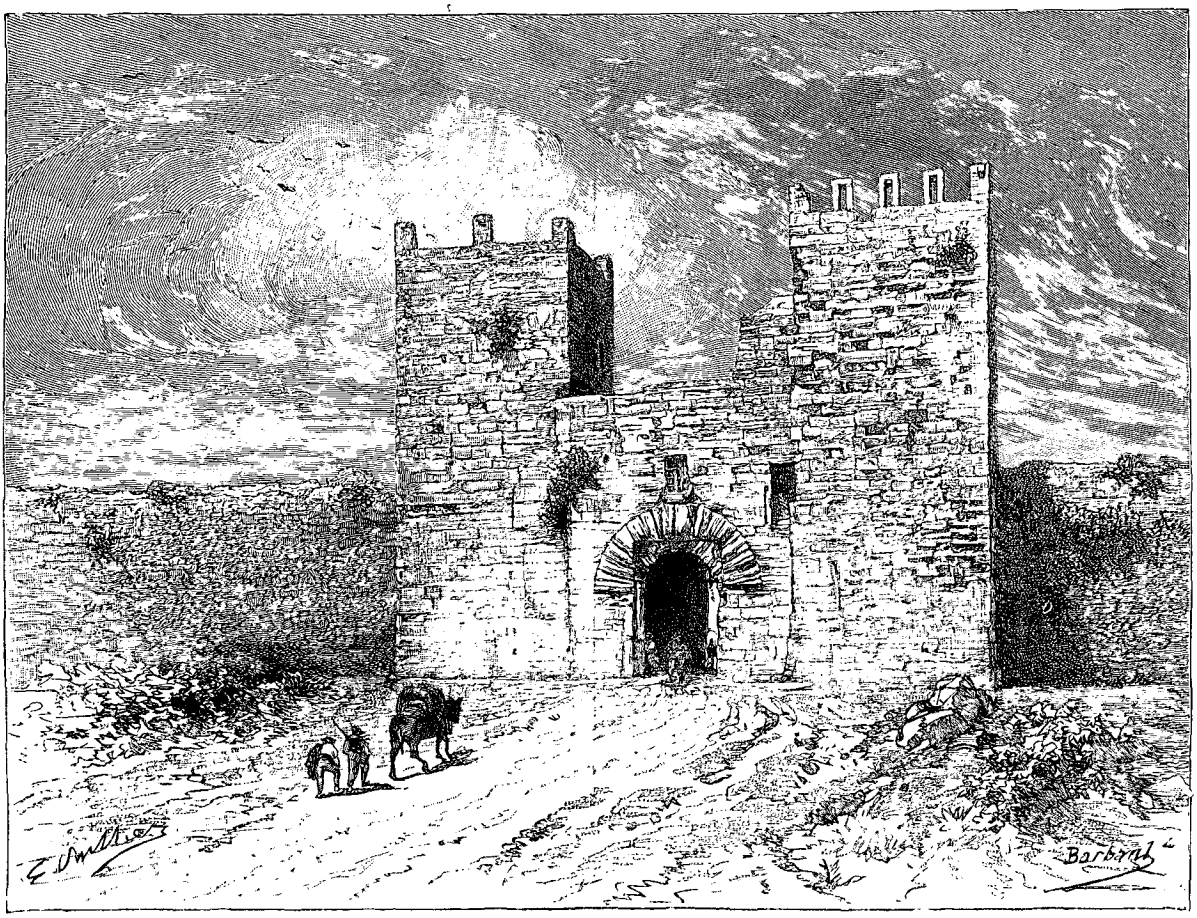
Ce grand travailleur n'a connu d'autres joies que les joies de la famille. Il était heureux quand tous les siens étaient réunis pour le repas du dimanche. Le culte du foyer domestique était chez lui une tradition. Ses parents appartenaient à cette classe moyenne qui a été et sera longtemps encore une des forces de notre pays : bourgeois modestes, ne sortant pas volontiers de leur petite ville de Sens, de peu de fortune, de peu de besoins, qui avaient des loisirs et savaient les employer, lisaient quelques bons livres, collectionnaient de vieilles gravures, goûtaient les plaisirs de l'esprit, s'entouraient d'amis choisis, et dont toute la vie était une école de modération et de bon sens. Près d'eux, l'enfance de M. Charton fut paisible, heureuse. Il a écrit quelque part : « Mes chers parents, mes chers maîtres, avec quel respect, avec quel attendrissement je recueille aujourd'hui tout ce que je peux ressaisir du souvenir de vos sages et douces leçons! » Il parlait de sa mère avec une vénération touchante; il aurait voulu la faire aimer de ceux qui ne l'avaient point connue; il disait tout ce qu'elle avait été pour lui, l'élévation de son esprit, et surtout sa bonté. On a dit de lui à son tour que c'est par la bonté qu'il gouvernait sa famille, et le mot est vrai.

Il y avait chez M. Charton un ami des bonnes lettres, un artiste, un poète à ses heures; mais il y avait surtout un homme d'action. Pour lui, écrire, penser, c'était agir; la vie, c'était l'action utile et bienfaisante. Il n'aimait pas la critique; il disait volontiers d'un livre ou d'un homme : « A quoi bon me parler de ses défauts? Montrez-moi ses qualités. » C'était bienveillance, sans doute; mais c'était aussi le sentiment de l'impuissance de toute critique et de toute négation. Esprit clairvoyant, observateur très fin, il jugeait les choses et les gens à leur vraie valeur; mais, avec son ferme bon sens et sa science de la vie, il comprenait et il s'efforçait de faire comprendre autour de lui qu'il ne sert à rien de s'appesantir sur le mal. Il disait, à propos de certaines œuvres de la littérature contemporaine : « Vous me montrez des hommes vicieux ou méchants; je ne voudrais pas les connaître dans la vie réelle : pourquoi voulez-vous que je m'intéresse à eux dans le roman ou au théâtre? » Il cherchait à détourner les jeunes gens du rêve stérile, leur répétant sans cesse : « Travaillez, produisez »; il leur disait aussi : « Aimez, admirez! » Il faisait appel aux sentiments qui nous élèvent en nous arrachant à nous-même. Son imagination était toujours en mouvement; il a fait beaucoup et aurait voulu faire plus encore; ses cartons étaient pleins de notes, de projets : on ne connaît que les ouvrages signés de son nom, on ne sait pas tous ceux dont il a donné aux autres l'idée et même le plan. Il a poussé plus d'un homme à faire l'effort décisif, à donner tout ce qui était en lui; il a dirigé plus d'une vocation hésitante, et tel qui a aujourd'hui un nom dans les arts ou dans les lettres nous dirait que c'est M. Charton qui lui a mis la plume ou le crayon en main. Il condamnait sévèrement le scepticisme : pour lui, le sceptique n'était pas seulement un homme qui se trompe, c'était un homme qui n'agit pas. Moraliste ingénieux et pratique, il savait faire tenir la leçon dans un mot, parfois dans un sourire. La douceur, chez lui, s'alliait à une grande fermeté : pour peu qu'on entrât dans son intimité, on avait le sentiment d'une vie qui se tient et d'une pensée toujours fidèle à elle-même.

Très ferme dans ses convictions spiritualistes, il a vu venir la mort avec résignation et avec calme. Il avait été lié d'une fraternelle affection avec Jean Reynaud, et ce génie original et puissant l'avait marqué de son empreinte profonde : souvent, dans des conversations où il parlait volontiers du problème de la destinée humaine, M. Charton rappelait les idées de son ami sur l'immortalité. Dans les derniers temps il entretenait sa famille, ses amis, de sa fin prochaine, cherchant à les préparer à une douleur dont il mesurait d'avance toute l'étendue. Il a travaillé jusqu'à la dernière heure : sur la table, près de son lit, était une épreuve d'imprimerie qu'il corrigeait quand la plume est tombée de ses mains. Il est mort comme il avait vécu, entouré des siens : nul chef de famille n'a été plus aimé et plus vénéré; et à cet instant suprême où un voile s'étend entre celui qui va disparaître et ceux qui restent, il a pu voir une dernière fois ses enfants et ses petits-enfants inclinés sur son lit. Il avait souffert sans doute, étant homme, mais il savait le remède à toute souffrance : s'oublier soi-même, et travailler pour les autres. On peut dire qu'Édouard Charton a été heureux si le bonheur consiste dans la rectitude de la vie et dans le devoir accompli : une compagne, digne entre toutes, a partagé jusqu'au bout ses joies et ses peines; il s'est éteint doucement, dans cette vieille maison de Versailles dont il avait fait la maison commune et qui restera sacrée à ses enfants; il a fondé une famille, ce qui était à ses yeux le premier devoir de tout homme, et une famille qui gardera pieusement son souvenir; il a développé tout ce qu'il y avait en lui de bon, de juste, de noble, d'élevé; écrivain, il n'a fait de mal à personne, et il a fait du bien à beaucoup; homme public, il a eu des adversaires, mais il n'a pas connu un seul ennemi; enfin, il laisse aux siens le plus précieux des héritages : un nom honoré et la mémoire d'une vie bien remplie.

PAUL LAFFITTE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'antique porte romaine d'Alcudia (voy. p. 226).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

MINORQUE ET CABRERA,

PAR M. GASTON VUILLIER.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis et des photographies de MM. Sellares, de Palma, Femenias, photographe à Mahon, et Seguy Rodriguez, avocat.

Je faisais, l'an dernier, la traversée de Barcelone à Majorque par une belle nuit de lune, rêvant sous les étoiles, murmurant des poésies dont le rythme semblait accompagner la marche du navire. Aujourd'hui, c'est à la lueur des éclairs, au fracas du tonnerre, que je reprends la mer sur le vapeur *Nuevo Mahonés*, pour me rendre à Mahon, capitale de Minorque, la seconde île du groupe des Baléares.

La mer est faiblement agitée, mais cet orage, qui s'étend jusqu'à l'horizon, assombri de quelque côté que se tournent les regards, semble être le prélude d'un ouragan. Dans les cabines, une atmosphère lourde suffoque; sur le pont, où se tiennent les passagers, les chaudes bouffées du vent d'orage passent avec des effluves d'électricité énervante.

Une troupe d'acteurs italiens qui va donner des représentations à Mahon est là tout entière, insoucieuse, vivante, apportant un peu de gaieté, sous le ciel tragique, à ce paquebot qui s'en va par la nuit orageuse.

Plus occupés de leurs prochains débuts que du spectacle grandiose offert par la nature, les artistes, réunis à l'arrière, répètent leurs rôles avec ardeur.

Par instants, un chant plein de fraîcheur, de pureté, s'élève pour s'éteindre aussitôt dans les grondements de la foudre. Tel, dans les bois, surpris par un orage, j'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entendu un clair chant d'oiseau traversant l'accalmie. Puis c'est un duo passionné, une voix plaintive de femme qui pleure dans la nuit des notes de douleur.

Parfois, à la lueur aveuglante des éclairs, je vois leurs silhouettes se dresser sur le ciel en feu, étranges, immatérielles comme des visions, tandis qu'un lambeau de *la Mascotte* arrive à mes oreilles, déchiré par le vent.

Ces chants et cette gaieté doivent être éphémères; le roulis et le tangage succéderont bientôt aux sons mélodieux; les actrices d'abord, les acteurs ensuite disparaîtront peu à peu dans les cabines, et les airs de *la Mascotte* seront remplacés par les plaintes des passagers, les hurlements du vent dans la mâture et les craquements de la membrure du navire.

La foudre ne cessa de gronder toute la nuit dans l'épaisseur des nuages, tandis que les éclairs sillonnaient les nuées livides.

Vers le matin, le temps devint affreux, et lorsque nous arrivâmes en vue du cap Formentor, que nous devions doubler pour gagner la baie d'Alcudia, où le vapeur fait escale, une effroyable tempête était déchaînée.

Accroché au hublot de ma cabine, l'œil vers la mer, où par instants je voyais s'élever le front sinistre des falaises abruptes, farouches, crevassées, déchirant les brumes, j'entendais les lourds paquets de mer s'écrouler sur le pont.

Dans une des dernières traversées, un vapeur de cette compagnie est allé, par un brouillard intense, à angle droit sur ces roches. Le beaupré s'est brisé, et l'avant s'est écrasé contre la paroi. La marche était extrêmement lente; avec un peu plus de vitesse ou une mer agitée, c'en était fait de lui. Les pêcheurs rapportent que des ferrures du navire ont pénétré dans la falaise, où l'on peut les voir encore, scellées en quelque sorte dans la muraille rocheuse.

Nous doublons bientôt ce cap sinistre tant de fois témoin de tempêtes et de naufrages; nous voici abrités, et la mer est calme lorsque nous jetons l'ancre dans la vaste baie d'Alcudia.

L'antique cité, située à deux kilomètres environ du rivage, sur la pente d'une colline, a eu des destins divers : elle a connu la grandeur et la décadence. Après avoir joué souvent les premiers rôles dans l'histoire de Majorque, disputant même à Palma le titre de capitale, elle est devenue pauvre par la suite et presque abandonnée.

Fondée par les Romains et certainement fortifiée par eux, comme en témoignent l'antique porte ornée d'arabesques produites par les morsures du vent et du soleil, et les restes de ses premiers remparts, son état fut florissant sous le régne de *don Jayme II*. Une partie de la noblesse de Majorque s'y réfugia plus tard pour résister aux *pagès* révoltés, et l'empereur Charles-Quint lui donna à la suite le titre de « cité très fidèle ».

Avant les travaux de canalisation et d'assainissement de l'*albufera*, marais du voisinage, la cité d'Alcudia était si malsaine que ses habitants l'avaient désertée. M. Grasset de Saint-Sauveur, qui l'a visitée au commencement de ce siècle, dit : « En entrant dans cette ville infortunée, on se croit transporté dans le séjour des morts; les maisons offrent le spectacle effrayant d'une masse de tombeaux, et les citoyens l'image douloureuse de spectres ».

La situation d'Alcudia, entre les deux plus beaux et les plus vastes mouillages de l'île, si avantageuse pour le commerce et pour la navigation, fit naître l'idée de la repeupler. Le gouverneur de Majorque, pour atteindre ce but, promit une somme d'argent, une certaine quantité de terrain et la propriété des maisons restées sans habitants, à quiconque irait s'établir à Alcudia.

Mais la cité repeuplée est demeurée pauvre; on n'y boit que de l'eau de citerne, et les cultures de son territoire paraissent languissantes.

D'Alcudia à Mahon nous avons encore à effectuer une traversée de sept ou huit heures. Les vents du nord et d'ouest soufflent et hurlent dans le canal formé par les deux îles, bouleversant les flots. C'est souvent une rude traversée; il arrive même parfois aux navires sortis de la baie de se hâter de rentrer au refuge, ne pouvant tenir la mer. Dans ces parages les trombes marines se forment fréquemment. J'ai vu moi-même, des hauteurs de la côte du nord de Majorque, un mois environ après cette traversée, le ciel s'abaisser et allonger ses nuages jusqu'à la mer en immenses trompes noires. Le spectacle était grandiose, terrible, je compris qu'un vaisseau pouvait être broyé comme un grain de poussière et disparaître dans cet effroyable et puissant météore.

La tempête un peu apaisée nous accompagna pourtant jusqu'à Mahon. Je considérai longtemps les côtes déchiquetées de Minorque que nous suivions à distance, toutes frangées d'écume, perdues dans l'embrun, et le *monte Toro*, la plus haute montagne de l'île, qui s'élève tout arrondie comme les puys de notre Auvergne.

A la *isla del Ayre* (l'île du Vent), située à la pointe sud-ouest de la côte, la mer déferlait furieusement, et c'est, pour ainsi dire, en traversant l'écume des vagues, que nous arrivâmes à doubler le cap.

Le calme se fit tout à coup : nous entrions dans le port de Mahon. A droite s'élève un haut promontoire dont les précipices s'écroulent tout rouges dans la mer comme si la montagne saignait d'anciennes blessures. Une ancienne tour de guet (*atalaya*) se dresse à son sommet. Ce promontoire, nommé *la Mola*, est le dragon qui garde l'entrée du port. De toutes parts s'alignent des travaux fortifiés, hérissés de batteries. Les canons, la gueule ouverte dans les embrasures, ont l'air de monstres qui vous guettent. L'aspect de la Mola est grandiose, surprenant.

Le port de Mahon s'enfonce dans les terres, vaste, tortueux, plein d'autres bassins secondaires dans les replis de son rivage. Les Mahonais prétendent que toutes les escadres du monde pourraient s'y tenir abri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tées sans être aperçues l'une de l'autre. Les marins des mers latines répètent avec quelque raison ce dicton attribué au fameux André Doria : « *Junio, julio, agosto y Puerto Mahon, los mejores puertos del Mediterráneo son* (Juin, juillet, août et Port-Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée) ».

En face de la puissante Mola l'entrée du port est bordée par les anciennes fortifications ruinées du *castillo de San Felipe*, si renommées autrefois.

Nous voyons tour à tour : le lazaret, immense, commencé sous Charles IV, inachevé encore; l'île *del Rey* (du Roi), où est bâti l'hôpital militaire : les Anglais la nommaient *the Bloody island* (l'île du Sang); Villacarlos et ses maisons claires; l'îlot de *los Ajusticiados* (des Condamnés à mort), dit du Golgotha, *illa Redona* (île Ronde) parmi les gens de mer, ou *illa de ses Rates* (des Rats) chez les gens du peuple. C'est dans cet îlot qu'étaient exécutés et enfouis les condamnés durant la domination anglaise.

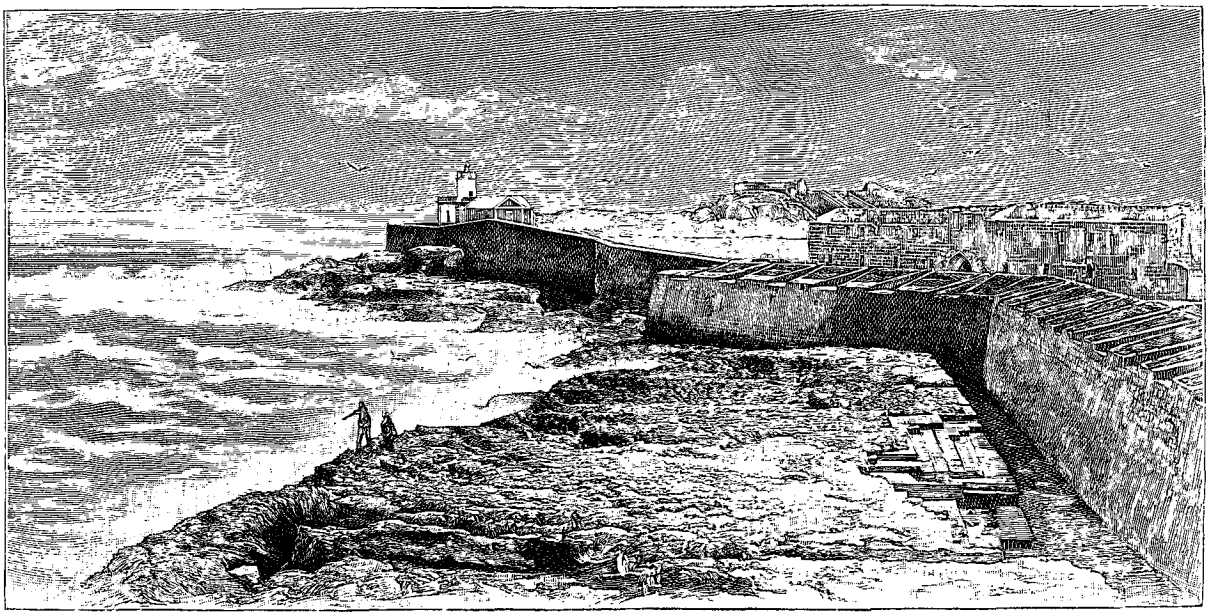
Bientôt le *Nuevo Mahonés* s'arrête, tout frémissant encore des rudes assauts qu'il a supportés, la cheminée toute blanchie par les éclaboussures des vagues, devant la ville de Mahon.

Elle s'élève en amphithéâtre, cette ville, pleine de lumière, de blancheur, avec des ombres aux pâleurs de marbre.

Des assises de roches rouges supportent les maisons, qui ont l'air suspendues au-dessus des flots.

Les nuages mouvants passent là-haut sur son front d'albâtre tout moiré de rayons d'or, et ses pieds trempent dans l'azur. L'azur au front, l'azur à la base, cette ville diaphane, sorte de lumineuse apparition, semble voguer toute blanche par les airs.

Du port on ne soupçonnerait pas son importance : le



Entrée du port de Mahon : le *castillo de San Felipe.*

quartier de la Marine seul se dresse devant les yeux; mais sur des pentes qu'on ne voit pas et jusque tout au loin, elle étale sous le ciel le charme étrange de sa blancheur, on pourrait presque dire de sa pureté.

Ce qui vous frappera en pénétrant dans cette ville, c'est la lucidité de l'ombre, sa transparence, l'éblouissement du soleil sur les murs. Les passants piquent d'une note intense la sérénité des ombres d'opale; le prêtre au grand manteau flottant que vous rencontrerez paraîtra s'avancer dans des lueurs immatérielles.

Allez droit devant vous en quittant le vapeur, évitez la voiture qui fait un grand détour, gravissez les rues de la Marine à pente raide et demandez l'hôtel *Bustamante*. Là les serviteurs s'empresseront, le maître de la maison rôdera autour de vous, cherchant à deviner vos goûts, et si vous manquez d'appétit, il vous grondera doucement. On ne peut être plus patriarcal et plus complaisant.

Mahon est d'une propreté extraordinaire; le pavé des rues lui-même semble lavé et brossé chaque jour.

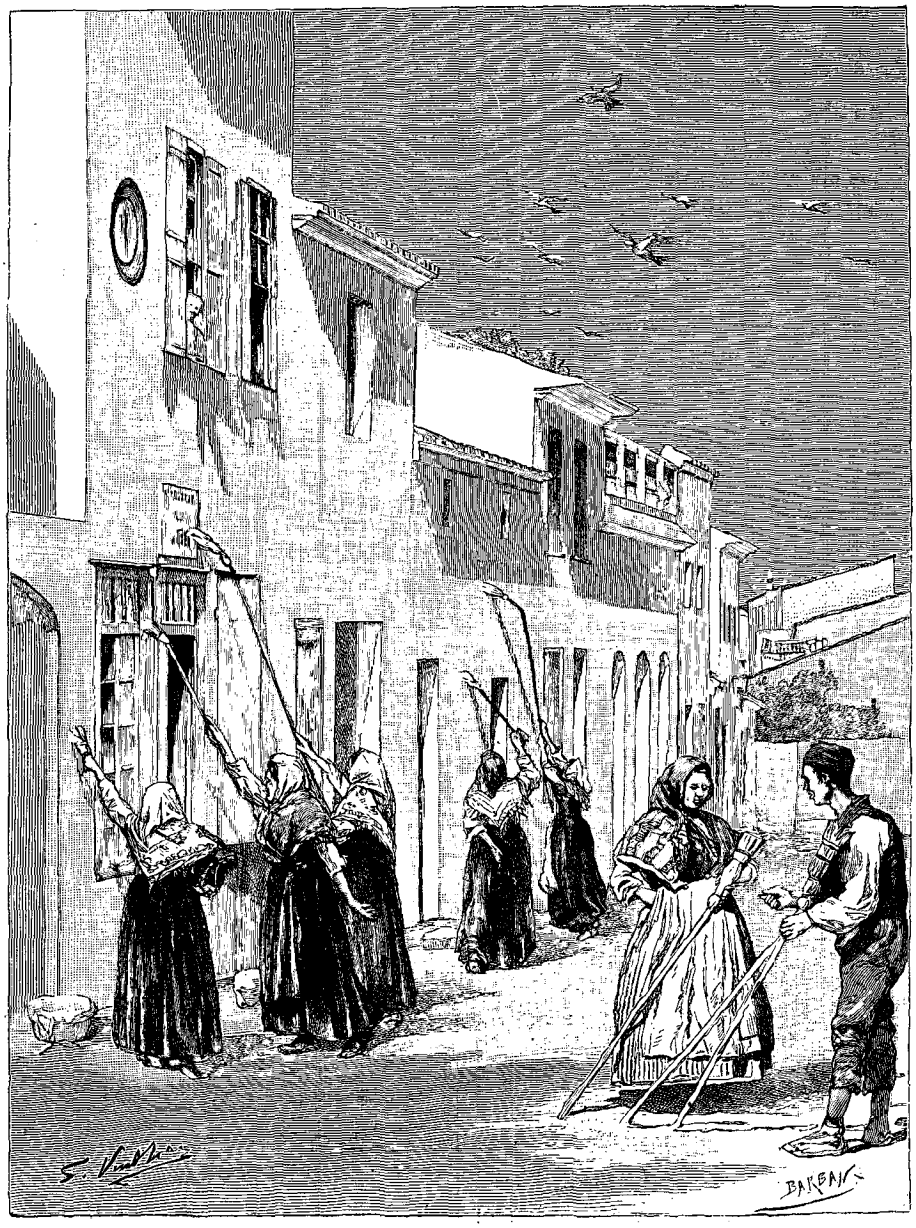
Tous les samedis, dans cette ville de même qu'à Ciudadella et dans les villages de l'île, les ménagères procèdent au blanchissage extérieur de la maison à l'aide du lait de chaux et au lavage des escaliers et des planchers. Si une fête religieuse a lieu dans le courant de la semaine, on procède la veille au même nettoyage. C'est un spectacle bien amusant que celui de ces femmes armées de petits balais en palmier nain, munies d'un vase plein de lait de chaux, s'escrimant dès le matin après les murs, lavant, brossant, peignant, emmanchant parfois leur pinceau au bout d'un grand bâton pour arriver plus haut. Cet amour de la blancheur et de la propreté tant intérieure qu'extérieure est poussé si loin que j'ai vu plusieurs maisons à Mahon dont le toit de tuiles lui-même disparaissait sous une couche blanche comme neige.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais si un deuil frappe la demeure, les murs ne seront pas blanchis d'une semaine, d'une quinzaine, d'un mois, selon le degré de parenté ou les regrets laissés par le défunt. On a vu parfois cet abandon durer six mois : c'était alors une douleur inconsolable; le cas est assez rare, même à Mahon.

Ce qui prouverait que la propreté de ce pays n'est pas superficielle, c'est que les punaises y sont inconnues même de nom. Les demeures que je visitai, — et j'eus occasion de pénétrer dans plusieurs, — sont d'une propreté surprenante; je ne crois pas qu'il y ait au monde, en exceptant quelques villes de Hollande, un pays où l'on puisse se piquer d'un tel soin.

Dans les greniers des paysans tout est classé avec un



Le samedi à *San Clemente*, faubourg de Mahon.

ordre méticuleux, et du plancher aux poutres on ne pourrait découvrir un grain de poussière.

Je devais à mes amis de Majorque d'être bien accueilli à Mahon par quelques personnes au nombre desquelles se trouvait M. Valls, vice-consul de France, qui apporta la plus grande obligeance à m'accompagner dans mes excursions aux environs de la ville.

Je pus ainsi voir, en société aimable, *Villacarlos*, habité presque exclusivement par des marins, où se trouvent de vastes casernes abandonnées qui pouvaient contenir jusqu'à trois mille hommes d'infanterie, et *San Luis*, où les Mahonais vont en promenade, dont le vin est renommé; ses habitants aiment, dit-on, la propreté jusqu'à en devenir maniaques.

Ce village de San Luis, blanc de neige sous le ciel bleu, aux moulins à vent agitant dans les airs leurs voiles éclatantes, aux pigeons qui flottent dans ce rêve avec la queue seule étalée comme un éventail noir dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Mahon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rues marmoréennes, me frappa vivement. Imaginez des maisons d'une blancheur immaculée sur lesquelles le soleil brille dans un air doux. Au couchant elles deviennent toutes d'un bleu pâle, tandis que des rayons d'or ou roses flambent sur des pans de mur comme des plaques de métal en fusion. Tout cela semble immatériel, surnaturel, impalpable.

C'est une symphonie de blanc et de bleu tendre. Les toits des maisons sont complètement blanchis parfois, et souvent des raies claires divisent la toiture en compartiments égaux. L'extrême bord des trottoirs est également marqué par une ligne blanche.



La porte de Barberousse.

En dehors de M. Valls j'eus le plaisir de connaître un savant ecclésiastique, descendant du grand chimiste Orfila. La famille Orfila est originaire de Collioure, en Roussillon, ainsi que mon ami Pierre Vidal, l'érudit bibliothécaire de Perpignan, et M. Alart ont pu l'établir. L'abbé Cardona y Orfila, qui ignore peut-être cette origine, est un homme d'étude, très estimé à Mahon, tant pour son érudition que pour l'affabilité de son caractère et l'intérêt particulièrement dévoué qu'il porte à tout ce qui touche à sa chère île de Minorque.

Il possède une collection de coquillages et de coléoptères, qu'il a formée après bien des années de recherches et de labeurs, qui est une chose merveilleuse à voir.

Là sont venus s'étaler les richesses des mers tropicales, les mollusques gigantesques de la Polynésie, les grands tritons, les argonautes légers en forme de bonnet phrygien, les *nautilus* opalins, les larges et épaisses valves de l'*aronde* ou avicule perlière aux précieuses concrétions, le casque de Madagascar, le rocher fine épine si délicat, la *Voluta*, le *Trochus niloticus*, la volute impériale, etc., etc.

En tout, neuf mille espèces environ. L'œil est réjoui, l'intelligence est confondue : partout de charmants ouvrages d'une délicatesse de détails infinie, des bijoux microscopiques, des formes élégantes, gracieuses, singulières, hautaines, des travaux défiant le plus habile lapidaire; des couleurs merveilleuses, les unes éclatant comme des fanfares, les autres adoucies, harmonieuses : des pâleurs d'aube, des reflets de soleil ardent, des clartés lunaires, des agates, des topazes, des rubis, des émeraudes.



Porteur de vin (voy. p. 232).

Ce monde de splendeurs est venu de tous les points du globe, ayant vécu au fond des mers dans le prodigieux mystère du monde sousmarin, à travers une flore vivante. Ces merveilles de forme et de couleur ont frôlé des monstres à la démarche oblique, une infernale légion de hideux animaux armés de tenailles, de scies, d'épées, de casques, de boucliers, de cuirasses, de poignards, munis de pattes crochues, de carapaces épaisses, peuple de combat commettant des forfaits, luttant pour la vie, sans cesse, dans le mystère des entrailles crépusculaires de l'océan.

En dehors de cette superbe collection et de celle de M. Pons y Soler, consistant en majoliques, armures, etc., épaves des anciens dominateurs de Minorque, on peut citer la création récente d'un musée, due à l'initiative de M. Seguy Rodriguez, avocat. Mais Mahon, qui possède trois théâtres, dont un opéra, une scène de comédie et un casino, a des églises insignifiantes au point de vue architectural et un seul monument un peu intéressant : l'*Ayuntamiento*, à peine centenaire.

On peut mentionner cependant l'église paroissiale de *Santa Maria*, dans laquelle se trouve un orgue fameux, et l'ancien couvent des Franciscains et des Carmélites.

L'ancienne porte fortifiée de Barberousse a l'avantage de rappeler un souvenir historique : En 1536 on attendait à Mahon la flotte de Charles-Quint.

Elle fut un jour signalée par les vigies, et les navires s'avancèrent dans le port, tandis que la population descendait sur le rivage pour les recevoir. Mais bientôt on put constater une erreur singulière : ce n'était point la flotte attendue, mais celle du corsaire Barberousse. Les habitants rentrèrent en hâte dans la ville et se préparèrent à la défense.

Barberousse envoya aussitôt des parlementaires; la porte qui a pris son nom depuis fut ouverte pour les laisser pénétrer; mais les hommes d'armes, profitant de cette circonstance, entrèrent dans la ville, qui fut de la sorte envahie par surprise, disent les Mahonais.

L'histoire rapporte que, les conditions de la capitulation n'ayant pas été observées, la ville fut mise à sac

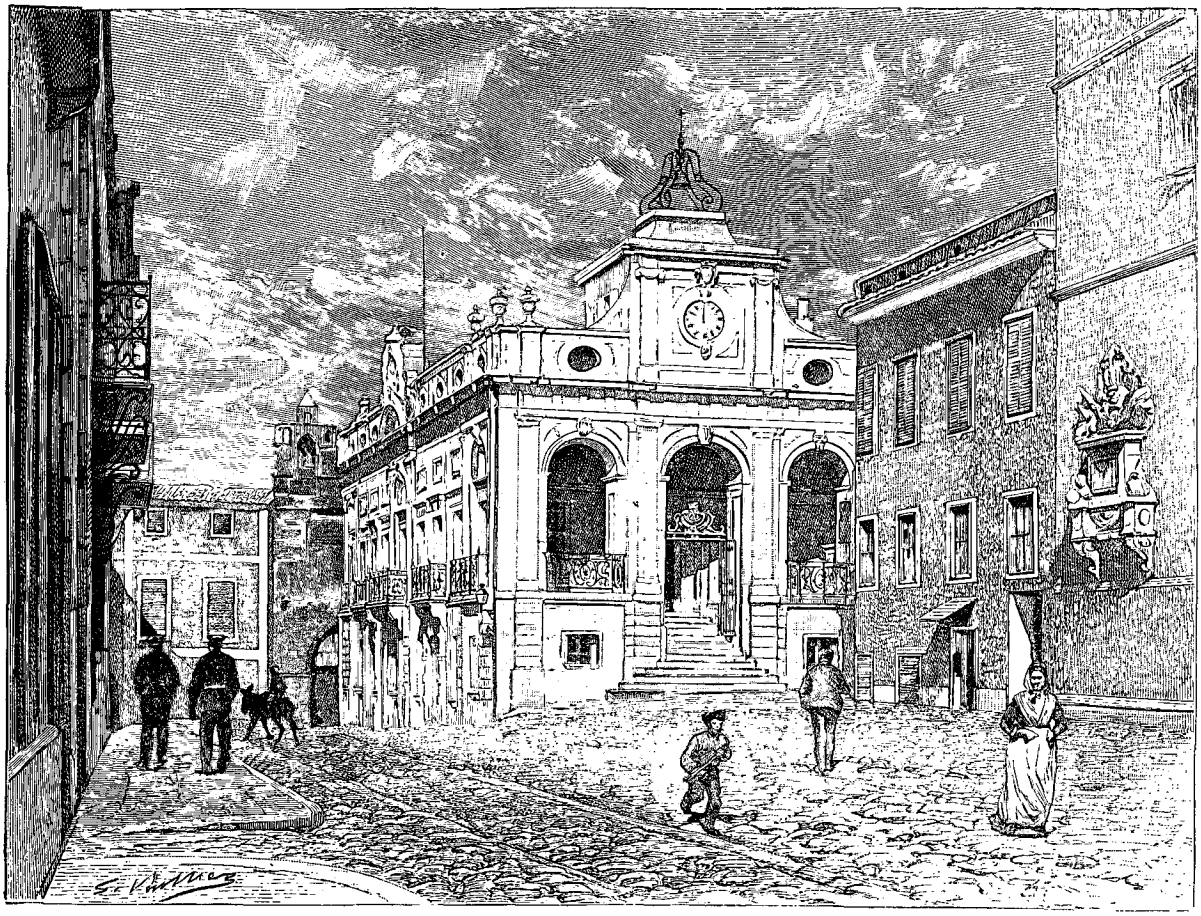
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ses habitants réduits en esclavage. Six d'entre eux, qui avaient conseillé la reddition, furent écartelés par les ordres du gouverneur de l'île à Ciudadella, où ils s'étaient réfugiés.

Minorque a été longtemps une proie convoitée et a dû subir, par suite, bien des vicissitudes. Les armements à outrance du continent ont-ils aujourd'hui un retentissement dans ce pays où l'on travaille sans cesse à fortifier la Mola, ou bien le souvenir des épreuves passées hante-t-il la mémoire des populations? Ce dernier motif suffirait pour justifier les travaux qui vont rendre l'entrée du port de Mahon périlleuse en cas d'attaque.

En 1536, comme nous avons vu plus haut, la ville fut mise à sac. Deux ans plus tard les Turcs envahissent Minorque; mais en 1708 les Anglais s'en emparent. Une quarantaine d'années plus tard les Français enlèvent aux Anglais cette île, que leur rend le traité de Fontainebleau (1762). Vingt ans après, les Espagnols, commandés par le duc de Crillon, s'en rendent maîtres, mais les Anglais la reprennent bientôt, et après une possession éphémère le traité d'Amiens en fait recouvrer la possession aux Espagnols.

L'occupation française avait été acceptée avec empressement dans ce pays religieux parce qu'elle délivrait



L'Ayuntamiento.

l'île du protestantisme des Anglais; mais comme cette occupation a été de peu de durée, elle n'a laissé d'autres traces matérielles que la belle église de San Luis, qui porte cette inscription sur sa façade :

Divo Ludovico sacrum dedicavere Galli. An. MDCCLXI.

J'ai eu la joie de constater à Minorque une sympathie profonde pour la France, qu'expliquent des affinités de race et d'éducation.

Quant à l'occupation anglaise, elle est pour les Minorquins un douloureux souvenir, et ils ne peuvent oublier le despotisme égoïste de ces dominateurs.

Ce que les Mahonais ont retenu des Anglais consiste seulement en quatre ou cinq cents mots qui se prononcent encore dans le dialecte du pays, en quelques jeux d'enfants, et l'usage des fenêtres à coulisse. De plus les menuisiers, les maçons, ont perfectionné avec eux leurs outils, leurs travaux, et ont appris à donner aux habitations une apparence plus froide, plus rigide et plus *confortable*. Ils ont cependant abandonné à ce contact la forme simple et caractéristique de leur costume.

Mahon est une ville plus importante par son étendue que par sa population, approchant de 17 000 âmes seulement. Les maisons sont presque toutes pourvues d'une cour et d'un jardin, fort vaste quelque-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois, et généralement occupées par une seule famille.

Les habitants de Minorque pratiquent encore dans toute sa rigueur la méthode thérapeutique de Broussais, dans la campagne surtout.

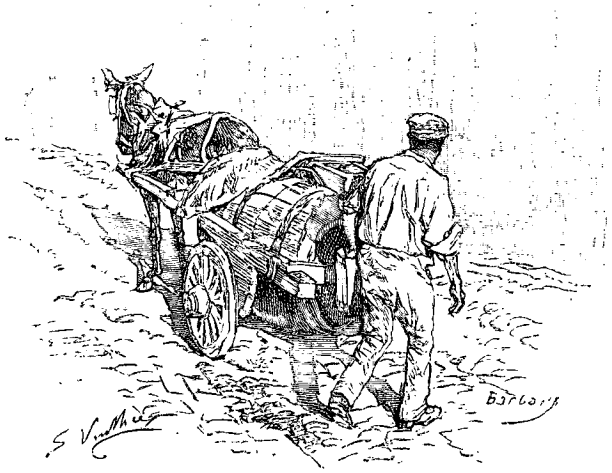
Le docteur Colorado, de Mahon, ami du progrès, suivant d'un œil attentif les grandes découvertes modernes, fervent adepte de l'homéopathie, me disait qu'il était impuissant à réagir contre ces coutumes et ce parti pris des médications surannées.

Lorsqu'il est appelé auprès d'un malade dans l'intérieur de l'île, il trouve toujours sur une table, auprès du lit, une cuvette et des bandelettes, que le patient lui désigne en tendant aussitôt son bras pour qu'il y pratique une saignée.

La famille tient autant que lui à cette opération, et si le malade succombe, il s'en va du moins l'esprit tranquille, disent-ils, s'il a été saigné.

En parcourant les rues de Mahon, on voit fréquemment les enseignes des *Praticantes sangradors*.

Le matin les rues offrent un spectacle très animé : les campagnards arrivent, portant le vin dans des cruches recouvertes de sparterie, petites, moyennes, grandes, les unes allongeant un maigre goulot, les autres montrant le ventre, pittoresquement échafaudées en pyramide sur le dos de quelque mule, attachées au hasard d'une corde.



El carro dels xuchs.

Les eaux ménagères ne vont pas au ruisseau, car il est expressément défendu de les répandre au dehors : on les conserve dans des récipients pour les donner au *carro dels xuchs*.

Ce sont des charrettes basses, formées d'une sorte de tonneau, traînées par des ânes minables, étiques, au long poil sec, pendant ou hérissé par endroits, qui vont, la tête basse, en philosophes, la misère en personne ; certaines, traînées par des mules, n'ont pas cet aspect pitoyable. Le conducteur passe dans chaque maison et prend les eaux sales, qu'il vide dans le tonneau.

J'ai toujours aimé à m'égarer le soir dans les rues des villes que je ne connaissais pas : les silhouettes des monuments, les maisons, prennent un caractère grandiose; le mystère de l'ombre, des choses entrevues, attire et fait penser. A Mahon, par les nuits de lune, j'allais à travers les rues, au hasard, appelé par le bourdonnement lointain d'une guitare, surprenant une sérénade sous quelque balcon. Un jeune homme, appuyé contre un mur, soupire un ancien chant d'amour en frôlant doucement les cordes, tandis que sur un balcon baigné de pâles clartés je devine sous une tenture une forme féminine. Je me garde de troubler cette scène, que j'épie d'un coin obscur.

D'autres fois des conversations s'engagent de la rue au premier ou au deuxième étage.

Les jeunes gens, dans ce pays, ont une singulière façon de faire la cour aux jeunes filles. Ils ne sont pas admis immédiatement dans la maison, mais les familles autorisent les longs dialogues, les longs regards, de la rue à la fenêtre, et réciproquement. Celle-ci est quelquefois haute et grillée. Lorsqu'il survient des suites fâcheuses, les parents se creusent la tête sans pouvoir comprendre comment un tel accident a pu se produire dans de pareilles conditions.

J'avoue qu'il y a lieu d'être surpris et intrigué.

Mais ces cas sont rares : Minorque est la terre chrétienne, le pays des coutumes patriarcales, où les traditions se sont conservées intactes.

Les fêtes de famille y ont gardé une importance singulière et une attachante naïveté.

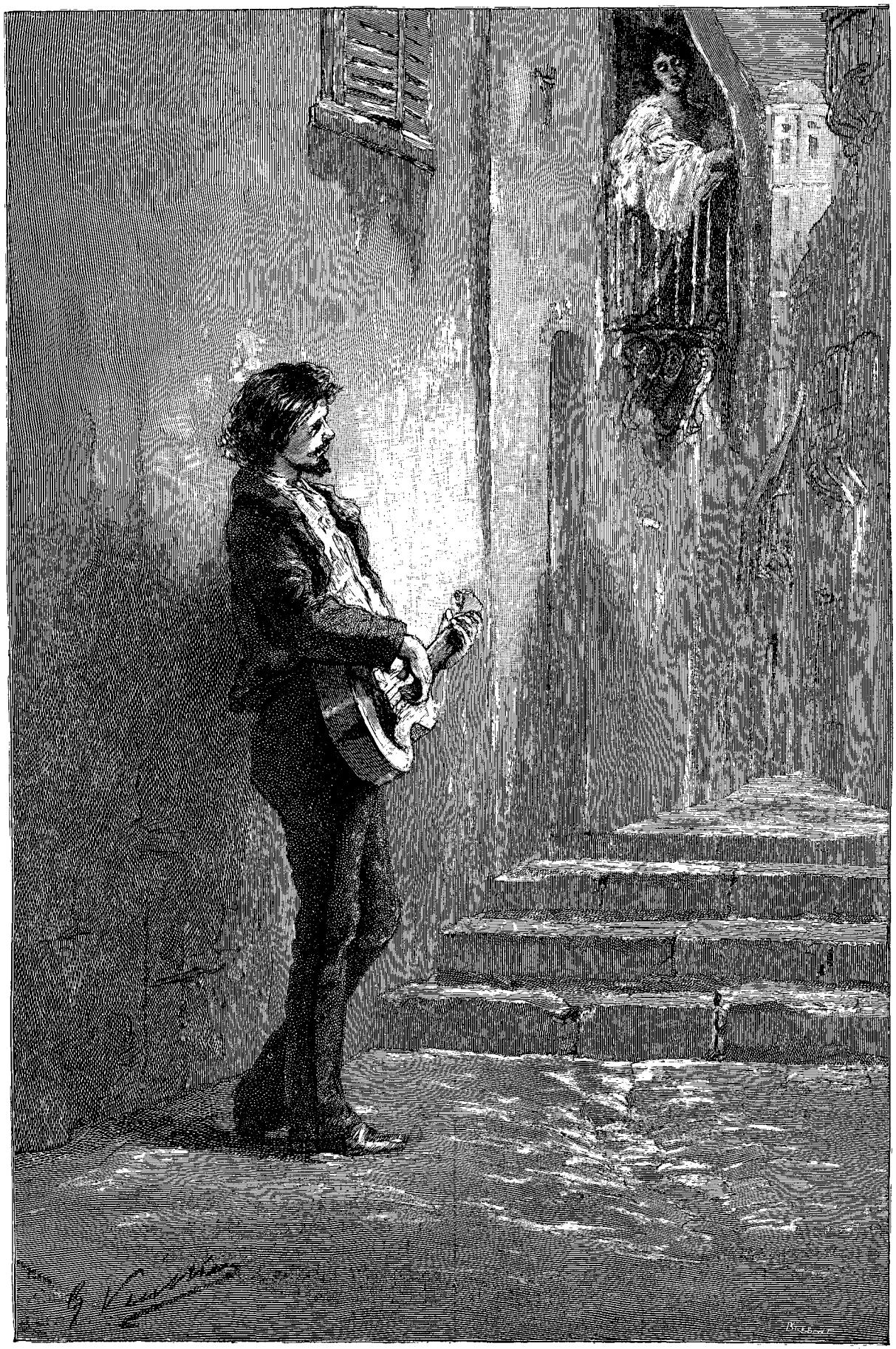
A Mahon et dans toute l'île de Minorque, la population est très affairée aux approches de Noël par la fabrication de crèches, dont quelques-unes sont vraiment des œuvres importantes, puisqu'elles remplissent de vastes salles. Le mouvement en est parfois très compliqué. Le plafond devient le firmament plein d'étoiles, la scène est occupée par les rois mages chargés de présents, par des chameaux, des nègres, des serviteurs qui marchent dans le désert guidés par l'étoile biblique.

On exécute d'abord ces œuvres pour intéresser les petits enfants, puis les parents et les voisins s'y complaisent, ne cessant d'y ajouter quelque nouvelle invention. L'eau est imitée par des fragments de miroirs entourés de mousse verte, qu'on va tout exprès chercher dans la campagne.

Quelquefois toute la vie du Christ passe sous les yeux jusqu'aux heures lugubres du Golgotha lorsque la nuit se fit et que le voile du temple se déchira. Souvent on voit la mer sillonnée par des bateaux à vapeur, des canots de plaisance; les anachronismes les plus insensés y sont de mode : les navires, armés de canons, tirent des bordées, par exemple. D'autre part des chasseurs parcourent la campagne en temps prohibé, le gibier s'envole ou fuit, on entend des coups de fusil : le gibier tombe, les gendarmes arrivent pour s'emparer du chasseur, qui s'échappe, son chien sur les talons.

Puis des scènes originales qui n'ont rien de commun

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une sérénade à Mahon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

non plus avec Noël : un homme est assis devant un petit lac, la bouche grande ouverte, les poissons sautent hors de l'eau et se jettent dans le gosier de l'individu, qui les rend, et ainsi de suite tout le temps.

Puis c'est la quête; un bonhomme passe, une écuelle à la main, tapant fortement pour attirer l'attention. On s'empresse de lui faire l'aumône. Si la pièce de monnaie est bonne, il court la mettre dans un tronc *ad hoc*; si elle est fausse, il la rejette au contraire furieusement hors de la crèche.

D'autres fois, tous les corps de métier sont représentés; tout un petit monde de cordonniers, de charpentiers, de menuisiers, de vanniers, etc., travaille avec ardeur; saint Joseph occupe une place d'honneur, où il ne cesse de scier du bois.

Tous les soirs, la population va de l'une à l'autre de ces crèches (*Bethléems de pastous*, comme on les nomme), depuis la Noël jusqu'à la fin de janvier, et ce sont toujours de nouvelles surprises et de grands cris d'admiration.

Il y a aussi, à cette même époque de l'année, les crèches à manger ou bethléems de confitures. Mais celles-ci ne durent que les trois ou quatre jours des fêtes de Noël, chez tous les pâtissiers.

La boutique est garnie de fleurs, de tentures, étincelante de lumière, tandis que sur une grande table s'étalent une infinité de plats, portant chacun une qualité spéciale de pâtisserie.

Les pâtissiers rivalisent entre eux, et c'est à qui offrira le coup d'œil le plus tentant. On les voit présider en grande toilette, avec le personnel de leur établissement, tandis que les enfants, accompagnés par leurs parents, tournent autour de la table, éblouis et les yeux pleins de convoitise.



Fillette mahonaise

Dans les églises il existe une pratique spéciale à Minorque. La veille de Noël, au matin, on chante solennellement, avec accompagnement d'orgue et de musique, la *calenda*, en liturgie le martyrologe du jour. On y parle de la vie de Jésus. Douze enfants vêtus de blanc, nommés *sibylles*, ayant des cierges énormes à la main, se tiennent debout de chaque côté du chanteur.

Entre temps, dans la sacristie se prépare une boisson composée d'eau-de-vie, de sucre et d'anis, qu'on boit tout en mangeant des dragées : on l'appelle *la calente* (la chaude). Elle est payée par celui qui s'est offert pour chanter gratuitement le martyrologe.

La cérémonie terminée, le prêtre, le chanteur, les sibylles et toute la famille de l'église boivent la *calente*.

Dans certaines maisons, en dehors du dindon traditionnel des fêtes de Noël, on fait cuire des petits cochons au four.

Une coutume patriarcale est celle qui amène les garçons et les filles, jusqu'à la seizième année même, rendre visite à leurs parrains. Les enfants s'avancent les bras croisés sur la poitrine et saluent de la tête et de la voix; les parrains et marraines donnent alors leurs mains à baiser à leurs filleuls. Puis ils leur offrent des gâteaux de forme conique, spéciaux et toujours de cette forme, du *touron* et autres friandises. Les plus âgés sont gratifiés de pièces de monnaie.

A Minorque, chaque famille tue toujours, de novembre à la fin de janvier, un ou plusieurs cochons.

Ces *matansas de porcs*, comme on les appelle, donnent lieu à d'intéressantes fêtes de famille. A cette occasion se réunissent tous les parents, sous la présidence des aïeuls. Une centaine de personnes se trouvent ainsi quelquefois ensemble, enfants, petits-enfants, oncles, tantes, pères, mères, cousins, etc.

Tout d'abord on met aux enfants, même les plus petits, un tablier blanc et des manches jusqu'au coude également blanches; tandis que tout le monde est occupé soit à tuer le cochon, soit à le transformer en toutes sortes de charcuterie, les enfants courent par la rue, les garçons et les filles formant des groupes et chantant :

Faldaret defora,
Faldaret dedins,
Tanca sa porta,
Y fiquet en dins.

On suppose que cette coutume est pratiquée dans le but de se débarrasser ce jour-là des enfants, qui seraient une gêne dans la maison.

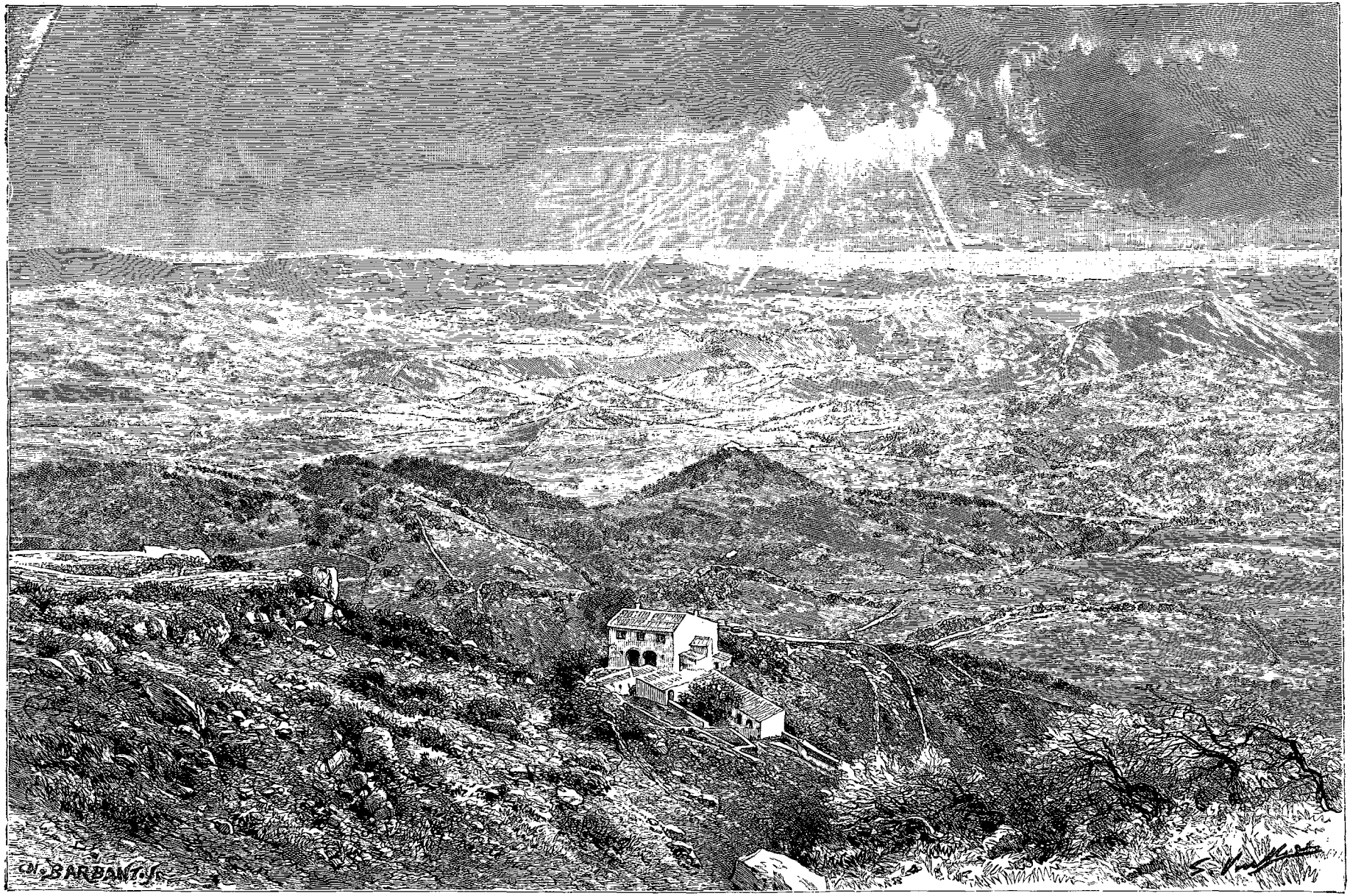
Les tout petits, qui ne peuvent courir les rues, attendent avec impatience qu'on leur délivre la mâchoire inférieure de l'animal, qu'ils attachent avec des cordes à l'angle, et, l'ayant ainsi transformée en brouette, la traînent dans les cours et les jardins du logis, chargée de petits objets, rameaux, pierres, etc.

Ainsi tout le monde est occupé, les enfants se trouvent distraits et n'encombrent pas.

Cette mort du cochon est une grande fête pour la famille. Le premier jour on travaille avec ardeur jusqu'à la nuit, laquelle se passe ensuite en jeux innombrables, rares et anciens.

Un de ces jeux consiste à attacher avec une épingle sur le derrière d'un homme un ruban de papier qu'on nomme *el tio* (le tison). Ainsi orné, l'individu s'en va faisant lentement le tour de la société, la tête baissée, les mains sur les genoux, le dos arrondi, tout en remuant son derrière, tandis qu'un autre le suit avec une lumière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coup d'œil sur Minorque, des hauteurs du *monte Toro* (voy. p. 236-238).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le premier chante sans trêve (mélange d'espagnol et de mahonais) :

« *No me lo encendras*
Le tio de detras. »
(Tu ne m'allumeras pas
le tison de derrière.)

Le second répond :

« *Si te lo encendré*
Lo tio de paper. »
(Je te l'allumerai
le tison de papier.)

Il est très difficile d'allumer ce papier, et l'on va longtemps tout autour de la salle sans résultat, mais toujours en chantant, tandis que les spectateurs se tiennent les côtes et rient aux larmes.

Le curé de la paroisse est invité à toutes ces agapes et partage les jeux des familles; il froisserait beaucoup ses ouailles s'il se dérobait.

Le lendemain, vers midi, tout est fini. On fait alors un grand dîner composé de poisson et de viande de porc.

Le mets saillant est cuit sur le brasier, c'est le *poultroú*, le plus gros boudin de l'année d'avant, qu'on a conservé. Il est énorme et pèse deux ou trois kilogrammes. On le découpe sur la table tout brûlant et on le mange en l'arrosant de miel.

On nomme le découpage « tuer le *poultroú* ».

On n'en finirait pas s'il fallait relater toutes les coutumes de Minorque. Il en est encore une que je ne puis pourtant passer sous silence, car elle garde un parfum primitif bien rare. Au printemps, les travailleurs parcourent la nuit les fermes en chantant des chansons catalanes, qu'ils accompagnent avec des guitares, des *guitarons* (petites guitares) et des *mandourrias* (sortes de petites guitares aplaties). Ils s'en vont par les nuits de printemps, dans les sentiers odorants, tandis que tout sommeille, jusque devant les fermes perdues dont la façade blanchit vaguement sur quelque coteau, à travers les feuilles nouvelles. Ils se rangent, silencieux, devant l'antique portail et préludent en sourdine.

La guitare bourdonne peu à peu davantage, les voix s'élèvent, tantôt à l'unisson, tantôt se séparant en tierces harmonieuses.

Le rossignol qui, caché dans les branches, jetait par intervalles, à travers la nuit, la fraîcheur mélodieuse de son chant, s'est tu, pour écouter peut-être.

Les voix humaines vont grandissant, le son des guitares s'accentue, les fenêtres s'ouvrent discrètement.

Et lorsque ces chants religieusement écoutés ont cessé, des flambeaux s'allument çà et là, la grande porte de la ferme s'ouvre, et ces musiciens du printemps sont invités à pénétrer dans la demeure. Après les avoir restaurés et rafraîchis, on va remplir leurs besaces, leurs paniers, d'œufs, de saucisses, de ce pain de Minorque d'une si merveilleuse blancheur, de quelque bouteille d'un vin semblable à un flot de rubis.

Ils vont ainsi de ferme en ferme jusqu'aux premières lueurs de l'aube, et, par des sentiers baignés de rosée, à travers des champs d'asphodèle, de romarin, de cytise, ils gagnent le bord de la mer.

Puis ils demeureront toute la journée devant les flots azurés, redisant encore pour eux-mêmes les naïves musiques du passé, sommeillant dans le creux d'une roche, mangeant ensemble joyeusement le produit de la tournée nocturne.

Cette coutume du temps pascal fut apportée par les Catalans et les Aragonais venus avec Alphonse III pour conquérir l'île de Minorque en 1286.

Les chants sont fort anciens; je les avais entendus dans la Catalogne française, où les vieilles coutumes vont se perdant de jour en jour.

Les Minorquins me paraissent, du reste, avoir conservé la plupart des coutumes catalanes dans toute leur intégrité. Il est curieux de penser que ce petit peuple qui fut à la solde des Carthaginois, se signalant même dans les luttes qu'ils eurent à soutenir, a gardé précieusement, à travers les vicissitudes qui l'ont assailli plus tard, les traditions apportées par les troupes du roi Alphonse.

Les médailles nombreuses fournies par Minorque attestent, en quelque sorte, les dominations successives, les invasions passagères et peut-être l'établissement de comptoirs. Il s'en est trouvé beaucoup des Phéniciens, des Carthaginois, des rois de Macédoine, des celtibériennes, de quelques villes grecques comme Athènes, Éphèse, Samos, également de Nîmes, de Marseille, des municipes et colonies espagnoles sous la domination romaine, enfin de presque tous les empereurs.

Les environs de Mahon, arides, rocailleux, ne m'intéressaient guère, et je ne fis qu'une seule excursion, à *San Antoni*, avec l'abbé Cardona.

Le docteur Colorado, que je voyais souvent, insistait beaucoup pour me faire passer une journée dans une maison de campagne qu'il possède vers les contreforts du monte Toro. Je me décide enfin, et nous partons un soir pour aller coucher à *San Carlos*, nom de sa propriété.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient vaguement le ciel, le lendemain, tandis que nous gravissions le monte Toro par un sentier tortueux, rude, pierreux. Du côté de l'abîme, une muraille en pierres sèches, à demi éboulée, garantit un peu contre les chutes. Mais ce n'est pas sans un sentiment de terreur que l'œil mesure la profondeur des précipices qui bordent le chemin.

C'est la montagne la plus élevée de l'île (357 mètres); elle est située à peu près au centre de Minorque, qu'elle domine de tous côtés.

Les navigateurs connaissent ce cône, surmonté d'un monastère en ruines, qu'ils aperçoivent de loin et dont ils se hâtent de fuir les parages par les gros temps, tandis que par les belles journées il leur assure un point de repère précieux parfois.

On faisait jadis au monte Toro des pèlerinages fort pénibles. Des hommes, des femmes même, à la suite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quelque vœu, le gravissaient pieds nus; certains même ont poussé la dévotion jusqu'à effectuer cette montée à genoux, en récitant lentement le rosaire.

Au commencement du siècle encore on montrait dans le monastère, qui était un couvent d'Augustins, une sculpture grossière représentant un taureau découvrant à coups de cornes une image de la Vierge. D'après une antique croyance, le nom donné à la montagne datait de ce miracle. On aurait plutôt lieu d'attribuer l'origine du mot *Toro* à celui de *Tor*, qui, en langue arabe, signifie élévation. Cette étymologie paraît plus naturelle.

Arrivés sur le plateau, la scène a une telle grandeur que le spectateur demeure stupéfait. On se trouve comme au-dessus d'une immense carte géographique en haut relief. L'île s'étale à vos pieds jusqu'à la mer lointaine. « Ici, me disait Colorado, à nos pieds est la ferme de *San Nicolau*, plus loin celles de *Bini Homaya*, *Bella Mirada*, *Bini Mellá*, et puis la plaine dite *es Martinell*, ensuite une dépression voisine du port de *Fornells* et tout au loin la mer du nord de Minorque. »

Il dirigea ensuite mes regards d'un autre côté, vers Mercadal, sur un amoncellement de roches nues, escarpées et désertes. « Voilà le mont *Santa Agueda* (Sainte-Agathe), me dit-il. La roche est pelée, les entrailles de la montagne sont comme entr'ouvertes; quelque secousse de tremblement de terre, les vents, les pluies ou les météores ont accéléré l'éboulement des terrains. La montée en est rude; un escalier taillé dans le roc, dont les marches sont gigantesques, y donne seulement accès.



Un *talayot* (voy. p. 238).

« Sur le sommet voyez une chapelle dédiée à la sainte; c'était un lieu de pèlerinage, fréquenté autrefois par les femmes atteintes de maladies des seins.

« Ce mont a été un des postes militaires les plus anciens de l'île. Les Romains avaient profité d'une situation si avantageuse, et les Maures, maîtres de Minorque, le fortifièrent et s'y défendirent longtemps.

« Quand en 1287 Alphonse III, roi d'Aragon et de Majorque, débarqua dans cette île, il infligea aussitôt deux défaites aux Maures; vers Alhayor, dans un col que nous apercevons d'ici, nommé *es coll d'es Vent*, il les mit en déroute. Les débris de l'armée mahométane se réfugièrent alors dans le *castillo de Santa Agueda*, où, après une résistance héroïque, ils furent obligés de se rendre.

« Cette forteresse, dont la tour de l'*homenage*, haute de 18 mètres, existait encore au commencement du siècle, a été peu à peu détruite.

« La base existe encore, transformée en bâtiment de ferme, et les vieilles murailles s'effritent de jour en jour. »

Je suivis longtemps des yeux toutes les ondulations de cette terre décharnée, balayée par tous les vents, par le vent du nord surtout, qui souffle avec rage, sanglotant sur la mer, hurlant dans les ravines, grondant à travers la rocaille, formant d'affreux concerts de rugissements sauvages, de râles, de lamentations et d'aigres sifflements, fouettant les arbres affolés, éperdus, qui se courbent, s'écrasent et rampent sur le sol; de cette terre de Minorque aux rivages battus par une mer terrible qui les ronge et dont les vagues furieuses frappent les côtes déchirées, creusant des cavernes, sapant les falaises qui s'écroulent dans les flots écumants.

De ces hauteurs le regard plane jusqu'à l'infini sur une immensité de montagnes pareilles à des vagues qui, ayant été immobilisées tout à coup, se seraient figées et seraient devenues de pierre.

Sur ces vagues, une végétation âpre, déchiquetée, épineuse, rabougrie, torturée, tremblante, a l'air de s'être mise comme à ramper, toute craintive, par endroits.

Les vents de mer, chargés de vapeurs amères qu'ils ont ramassées dans le ciel du golfe ou arrachées en passant à la crinière des vagues, pénètrent sa roche poreuse d'une humidité persistante; mais ces embruns salins, auxquels s'ajoutent les chaudes buées charriées par les orages, semées par les nuits, jetées par les nuages qui crèvent en passant, ne peuvent féconder ce sol ingrat.

La température est changeante à Minorque : un instant le ciel bleu s'étale, d'une pureté incomparable, puis des nuages surgissent tout à coup, inattendus, rapides, déchirés, et fouettent les rochers d'une ondée passagère. Puis le vent aigre s'apaise, le soleil darde ses rayons, fait étinceler les demeures blanchissantes, met des perles diamantées à chaque feuille, au bord de la corolle des fleurs, absorbe les vapeurs de l'eau tombée naguère, et la surface du sol redevient en un instant âcre, brûlante.

Tandis que Majorque, toute voisine, abritée des vents impétueux par les côtes de Catalogne et par sa sierra du nord, jouit d'un tiède climat, s'étale en espalier vers l'Afrique, souriante au soleil du sud, recevant les dernières haleines d'un siroco rafraîchi au frisson des flots, Minorque, au contraire, située plus au large, vient barrer en quelque sorte le golfe du Lion et s'imposer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un obstacle aux flots et aux vents qui s'irritent et l'atteignent.

Il est difficile de parler de Minorque sans signaler les monuments archéologiques, *talayots*, *navetas*, *taulas*, habitations mégalithiques, menhirs, cromlechs, *antigots*, etc., qui s'y trouvent en nombre considérable. Mon insuffisance étant complète en ces matières, j'ai eu recours aux lumières d'un savant de Mahon, M. Juan Pons y Soler, et voici ce qu'il m'écrit à ce sujet :

« En considérant les monuments archéologiques de Minorque au point de vue de leur origine, on s'aperçoit qu'ils forment deux catégories bien distinctes :

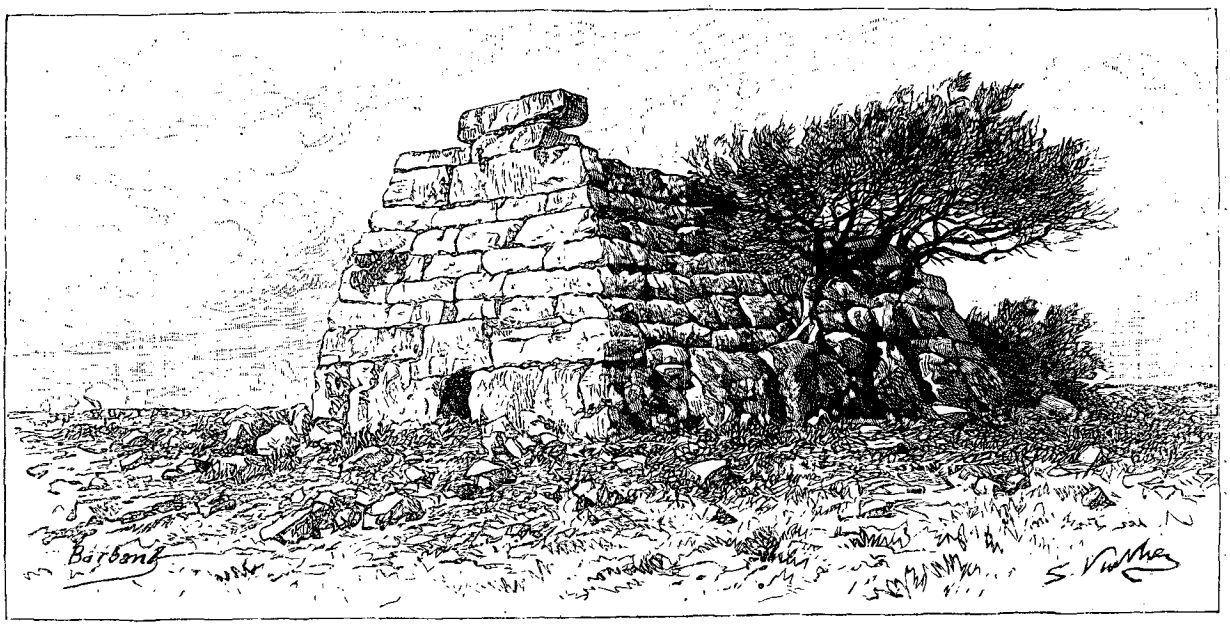
« 1° Ceux qui ne se rencontrent qu'aux Baléares et particulièrement à Minorque et qui sont les *talayots*, les *navetas*, les *taulas*;

« 2° Les monuments connus dans d'autres pays, tels que : grottes ayant servi d'habitations ou de sépultures, habitations mégalithiques, menhirs, alignements de menhirs, cromlechs, enceintes, murs, etc.

« Diodore de Sicile est le seul écrivain de l'antiquité qui en fasse mention, mais d'une façon un peu vague d'ailleurs.

« Parmi les modernes MM. John Armstrong et le docteur Juan Ramis s'en occupent dans leurs histoires respectives de Minorque. Ils leur donnent une origine celtique, et cependant il n'est nullement prouvé que les Celtes aient occupé l'île.

« D'autres écrivains plus tard les ont copiés en augmentant leurs erreurs. Ils ont, par exemple, donné le nom de dolmens aux *taulas*, qui n'ont aucun rapport avec eux. M. Émile Cartailhac, qui a séjourné quelque temps aux Baléares, se propose de publier un ouvrage



Navcta des Tudons.

qui certainement aidera à éclaircir l'origine de ces monuments mystérieux.

« Le type des *talayots* est un cône tronqué à peu de distance de sa base et formé par de grands blocs de pierre dont les faces internes sont grossièrement aplanies en vue d'une plus grande stabilité. Ces pierres sont disposées en assises parallèles; chacune de ces assises est constituée par une seule rangée de pierres.

« Tous les talayots un peu conservés, tous ceux que nous avons vu démolir, sont ou étaient terminés par une plate-forme horizontale, sans aucun parapet pour la défendre ni aucune couche de terre pour la niveler.

« Ces constructions, comme on le voit, n'ont aucune ressemblance avec les constructions cyclopéennes.

« Elles ont seulement quelque analogie avec les *nuraghes* de la Sardaigne, mais il est possible que ceux-ci soient plus modernes ou que leurs constructeurs aient eu de plus grandes connaissances architectoniques.

« Les nuraghes pourraient être un perfectionnement des talayots, et M. Sampere, dans son ouvrage, rappelle avec une grande opportunité que Minorque s'appelait *Nura* dans les anciens temps.

« Certains talayots sont plus soignés dans leur construction que les autres; je ne crois pas qu'on doive pour cela leur assigner une date plus moderne; le talent personnel des constructeurs peut expliquer ces différences, et ce sont les types, non les détails, qui caractérisent les époques.

« Les talayots se rencontrent isolés ou par groupes, indistinctement; ils sont situés sur les hauteurs, dans les vallées, loin ou près de la mer, partout où se rencontrent les matériaux nécessaires à leur construction. Il existe plusieurs variétés de ces monuments, ce qui prouve que leurs destinations étaient différentes. Parfois le talayot est entièrement occupé par une chambre; il pouvait dans ce cas servir d'habitation ou de temple; l'intérieur de certains d'entre eux n'a qu'un escalier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montant à la plate-forme, celle-ci doit être nécessairement l'objet de la construction. Les plus simples d'entre eux sont entièrement remplis de pierres : quelques-uns ont été démolis récemment, et l'on assure qu'ils renfermaient des urnes cinéraires.

« Dans l'une de mes propriétés se trouve un talayot ruiné avec des silos funéraires dans le fond. Plusieurs ont des cellules extérieures placées à diverses hauteurs sans symétrie.

« Certains sont traversés par des galeries simples ou bifurquées avec des cellules et par des galeries montant sur la plate-forme. Deux ou trois talayots ont la figure d'un segment de cercle ou d'ellipse.

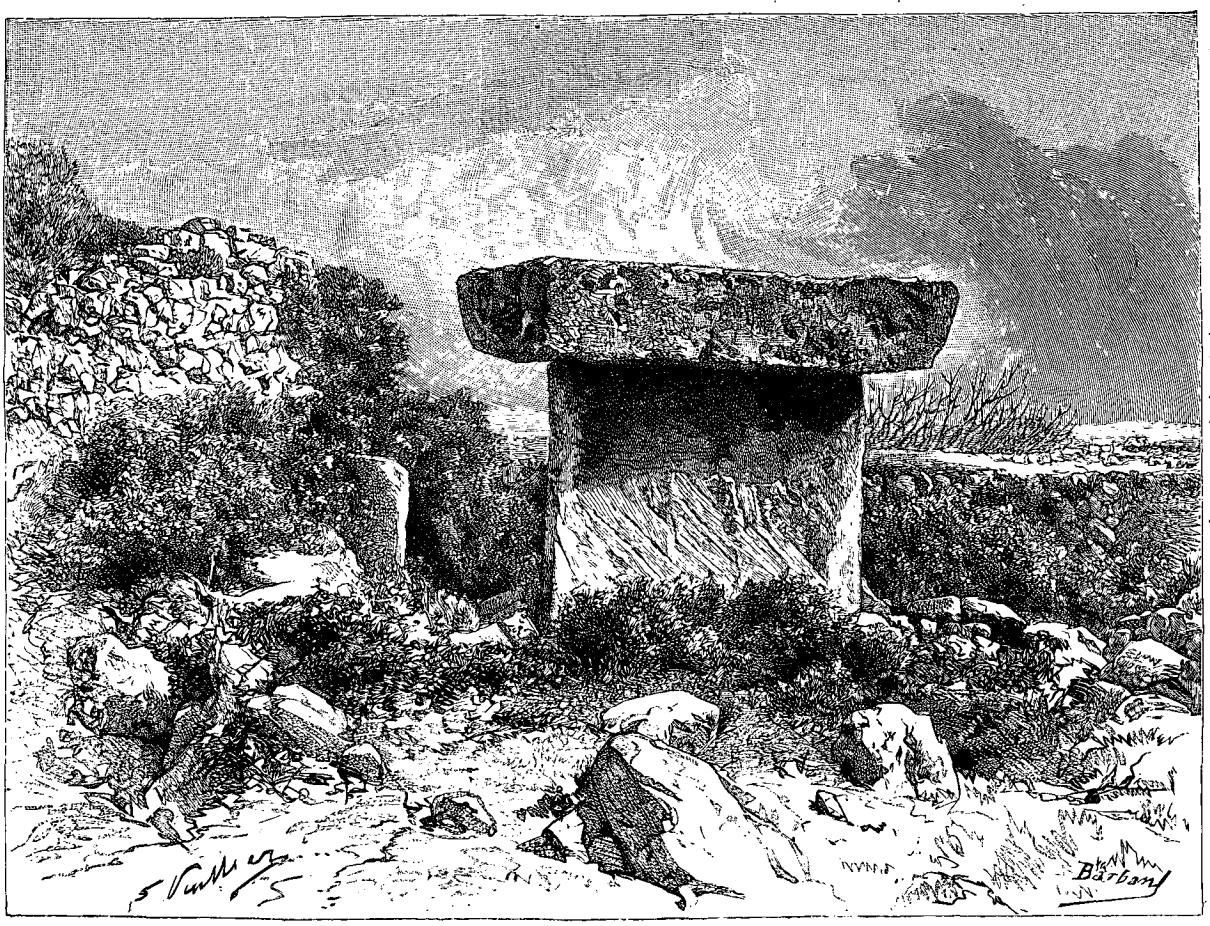
« On verra l'importance de ces formes anormales à propos des *navetas*.

« Quant à l'époque de la construction des talayots, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut faire que des conjectures.

« Les *navetas*, diminutif de *nau*, vaisseau, ont la forme d'un navire renversé, la quille en haut.

« Elles offrent le même système de construction que les talayots.

« La *naveta des Tudons* passait pour unique au monde lorsque j'eus le bonheur d'en découvrir cinq



Taula en Trayúco (voy. p. 240).

autres; depuis, ce nombre s'est beaucoup augmenté encore.

« Il y a peu d'années, elle était presque entièrement couverte par de longues dalles de pierre dont les extrémités reposaient sur les deux murs latéraux. Sur le faîte un alignement de pierres taillées figurait parfaitement la carène, mais ce toit n'existe plus.

« Toutes les *navetas* ont ou avaient une porte d'entrée très visible, et cette condition ne convenait pas à un tombeau. Les ossements qui ont été trouvés dans quelques-uns de ces monuments peuvent y avoir été déposés par la suite. La destination des anciens monuments de l'île Minorque peut avoir changé avec les coutumes de chacun des peuples qui l'ont occupée pendant une longue suite de siècles.

« Les anciens, ayant un véritable culte pour les morts, surveillaient le choix des tombeaux; les modernes, moins rigoureux, pouvaient s'accommoder des édifices qui étaient à leur portée et les utiliser.

« Les sépultures peuvent même avoir servi plusieurs fois. Il est ainsi possible qu'un Vandale occupe la place d'un citoyen romain et qu'un pirate barbaresque gise dans une naveta qui peut avoir été un temple consacré à Neptune ou à Isis, protectrice de la navigation. Ses petites dimensions ne sont pas un obstacle : le temple de Jupiter Feretius érigé par Romulus était encore plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

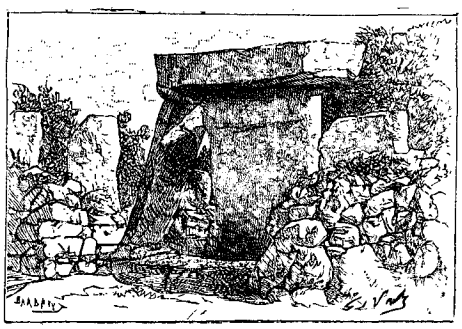
petit. Les anciens temples avaient la forme des maisons de leur voisinage.

« Les proues des navetas dirigées vers le nord désignaient-elles la route suivie par les constructeurs en abordant à Minorque? Cette idée m'a été suggérée par un texte de Salluste qui dit qu'après la mort d'Hercule, les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui l'avaient accompagné en Espagne passèrent en Afrique, occupèrent les bords de la Méditerranée, et, manquant de pierres et de bois de construction, changèrent leurs vaisseaux en maisons, les plaçant la carène en haut.

« Il ajoute que de son temps les habitants de la campagne avaient des maisons semblables, ce qui prouve qu'un siècle avant Jésus-Christ il y avait des maisons en forme de vaisseau. Homère raconte que le bâtiment qui porta Ulysse à Ithaque fut changé en rocher sans perdre sa forme. Tout cela peut se rattacher aux navetas et exciter l'attention des archéologues.

« On peut supposer aussi que les navetas sont des transformations de talayots, dont le point de transition serait un talayot de la figure d'un segment d'ellipse.

« Les taulas n'ont aucune affinité avec les monuments connus. Ce sont des bilithes formés d'une grande pierre presque aussi large que haute et de très peu d'épaisseur, dressée verticalement sur le sol, dans lequel elle paraît peu enfoncée; certains reposent sur le roc même. Sur ce frêle appui est placée horizontalement une autre pierre aussi grande et plus épaisse, qui se soutient par un prodige d'équilibre.



Taula de talati di Dalt.

« Cet équilibre n'était pas toujours possible sans le secours d'un support, que l'on voit encore à quelques taulas, à celle de *Talati di Dalt*, par exemple.

« La plupart des pierres verticales des taulas sont bien taillées, mais celles qui sont placées horizontalement au-dessus d'elles sont à l'état naturel. A la *taula* de *trapúco*, près de Mahon, cette différence est bien marquée.

« Cette circonstance semble obéir à une prescription du rite qui ne permettait pas de sacrifier sur des autels profanés par la main de l'homme.

« Autour de quelques taulas on voit un vaste cercle de piliers ou menhirs qui forment le monument complet, connu sous le nom de cromlech.

« Je me rallie à l'opinion de ceux qui pensent que les taulas sont des autels, mais s'ils servaient aux sacrifices, ce ne pouvaient être, vu leurs dimensions, des sacrifices humains ni d'animaux de grande taille.

« Les grottes qui ont servi d'habitation ou de sépulture sont très répandues à Minorque; elles forment un village considérable à *Calas Covas*, sur le bord de la mer. Elles ont des portes, des fenêtres et même des sièges taillés dans le roc. Au *barranco d'Algendar* la façade d'une grotte porte des ornements semblables à ceux usités chez les Phéniciens.

« Les habitations mégalithiques se rencontrent à Minorque à la surface du sol et sous le sol même. Les murs sont souvent formés en partie par des rochers naturels et toute la construction est en pierre brute.

« Certaines ont un petit pilier central monolithique ou formé de plusieurs pierres. D'autres ont une ou deux rangées de piliers à base presque carrée ou circulaire.

« Quoique ces constructions soient mégalithiques dans le vrai sens du mot, il ne s'ensuit pas qu'elles appartiennent à l'âge de la pierre. Plusieurs sont adossées aux talayots, ce qui prouve la plus grande ancienneté de ceux-ci.

« Les monuments de Minorque, par leurs conditions spéciales, ne peuvent entrer dans les classifications établies pour ceux des autres pays.

« Il existe dans notre île des murs semblables aux constructions cyclopéennes. D'autres sont formés par une seule rangée de pierres dressées sur le sol.

« Il y a aussi d'autres murs d'une grande épaisseur, grossièrement construits en pierres brutes, qui ne ressemblent pas à ceux qui précèdent; on les nomme *antigols*.

« Du temps du docteur Juan Ramis un amphithéâtre, conservant quelques degrés, se voyait à *Albranca Vell*.

« Ces degrés ont disparu, mais il reste encore les fondements, composés de quatre cercles concentriques élevés d'un mètre l'un au-dessus de l'autre. L'aire restreinte de l'arène était insuffisante pour les combats et les représentations dramatiques.

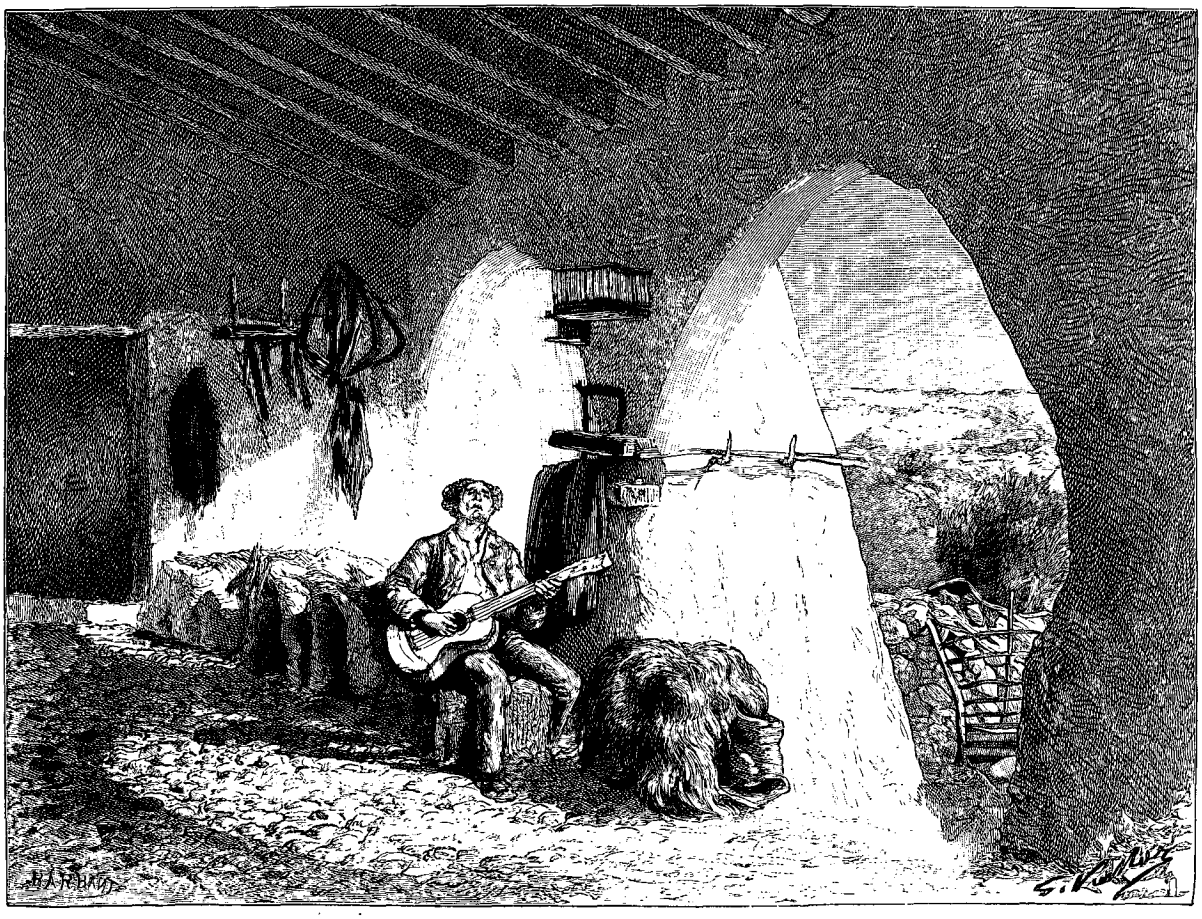
« On peut supposer que c'était une agora pouvant contenir près de trois cents personnes et qu'il existait en ce lieu un village important. »

Tels sont les renseignements archéologiques et les considérations spéciales que je dois à l'érudition de M. Pons y Soler, de Mahon. Je me plais à le remercier ici pour l'obligeant empressement qu'il a apporté à me secourir dans cette question si particulièrement intéressante pour beaucoup de lecteurs.

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur du *patio* de Subervei (voy. p. 246-247).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

MINORQUE ET CABRERA,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis et des photographies de MM. Femenias, photographe à Mahon, et Seguy Rodriguez, avocat.

Lorsque, retenu par ses occupations, le digne et très estimé prêtre Cardona y Orfila ne pouvait m'accompagner, soit dans l'intérieur de la ville de Mahon, soit aux environs, il m'adressait son neveu Pio, aimable jeune homme qui vit avec lui et dont il surveille paternellement l'éducation.

Pio me fit visiter un jour le cimetière catholique.

La Toussaint, quoique proche, n'était pas encore venue et déjà l'on procédait au nettoyage des tombes. Les grilles étaient remises en couleur, les murs blanchis, les larmes noires repeintes, les mauvaises herbes qui avaient poussé entre les dalles arrachées soigneusement.

« Pour la Toussaint, me disait Pio, toutes ces tombes, tous ces grillages seront ornés de guirlandes fleuries, le cimetière prendra un air joyeux; car ce jour-là, ajoutait-il, est la fête des pauvres morts, qui tressaillent peut-être d'un bonheur particulier en ne se sentant pas oubliés par ceux qu'ils ont aimés sur la terre. »

Quelle différence avec la tristesse et l'âpre simplicité du *Campo Santo* de Pollensa! pensai-je.

Après cette visite funéraire nous arrivons à *Trapúco*, dont nous étions peu éloignés, et où je me plais à revoir la *taula* et les antiques *talayots* autour desquels s'écroulent les murailles où le duc de Crillon établit ses batteries pour bombarder la ville.

1. Suite. — Voyez p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au retour le soleil se couche, éclairant de lueurs roses les maisons blanchissantes qui parsèment les champs. Des coléoptères passent et dans leur vol capricieux se heurtent contre nous.

« Ce sont, me dit le jeune homme, les escarbots de l'*Ave Maria*. On les nomme ainsi en raison de l'heure crépusculaire où ils se plaisent à voleter, tandis que tinte doucement l'Angélus et que dans ce pays chrétien on se signe en murmurant tout bas une prière. »

Je ne pouvais me laisser retenir par le charme de cette heure du soir où, dans l'air attiédi, des murmures s'élèvent doucement de la nature, vagues mélodies, cantilènes confuses, bruissement des insectes et des choses qui vont s'assoupir dans les ténèbres jusqu'au premier rayon du lendemain : il fallait se hâter de rentrer à Mahon, le docteur Colorado m'ayant offert pour le soir même une place au théâtre. On donnait le *Juramente*.

L'œuvre musicale, belle dans son ensemble, me sembla pourtant pleine de réminiscences des maîtres, très ingénieusement intercalées toutefois. Les acteurs, ceux-là mêmes qui nous avaient charmés sous l'orage à bord du *Nuevo Mahonés*, furent supérieurs à tout ce que j'avais pu concevoir de leur talent. Mais je fus très intrigué, au début, par plusieurs d'entre eux qui, pleins de zèle, agités, recherchaient trop clairement les suffrages du public et saisissaient toutes les occasions pour se mettre en évidence devant la rampe.

Le docteur m'apprit que ces acteurs légèrement épileptiques étaient des cordonniers de Mahon.

Les directeurs des troupes en représentation n'amènent que les artistes tenant les premiers rôles, la corporation des cordonniers se chargeant de compléter largement le personnel.

Les cordonniers de Minorque semblent avoir le monopole de la musique, car presque tous sont chanteurs ou musiciens, et leur nombre est de cinq mille environ, en y comprenant les apprentis! Ce chiffre relativement considérable ne doit point surprendre, car l'île exporte pour une valeur de cinq millions de francs de chaussures. Les envois se font principalement à la Havane, à Montevideo, Buenos Aires, Panama, Manille, Madrid et Bilbao. C'est l'industrie de beaucoup la plus importante de ce pays.

Nos directeurs de théâtre en quête de ténors feraient peut-être avec fruit une tournée à Minorque dans les ateliers des cordonniers chanteurs.

Dans ce pays où se fabriquent tant de chaussures, les pêcheurs vont nu-pieds, comme ailleurs. Les gens du peuple, laboureurs, bergers, etc., portent fréquemment aux pieds des sortes d'espadrilles rudimentaires nommées *avárcas*. Ils les confectionnent eux-mêmes avec des morceaux de cuir de bœuf, non tanné, couvert de poil. De minces lanières retiennent cette chaussure absolument primitive.

Mais, en général, les habitants de Mahon mettent une certaine coquetterie à être élégamment chaussés.

Une petite industrie à signaler à Minorque est la confection en coquillages de tableaux, de fleurs, de coffrets et de toute espèce de nombreux et menus objets. On est surpris de l'habileté et de l'ingéniosité dont les Mahonais font preuve en utilisant ces coquilles que la mer apporte en nombre considérable sur les côtes de l'île. C'est un article d'exportation qui, s'il n'enrichit pas le pays, lui procure du moins quelques bénéfices.

Ces travaux sont fort goûtés en Espagne; à Paris même les gens du peuple ornent leur intérieur avec des objets analogues qu'on peut acheter dans les bazars.

Les distractions sont rares à Mahon en dehors du spectacle, d'un beau cercle, lieu de réunion des personnes notables et où je pus feuilleter les journaux illustrés français. Cette circonstance sauvegarde sans doute l'existence des fêtes de famille, qui continuent, ainsi que nous avons pu voir, à s'y perpétuer religieusement d'âge en âge.

La langue française est parlée couramment dans cette ville, elle est même l'objet d'un enseignement spécial dans les écoles.

A l'époque de la reprise de Toulon par les troupes républicaines de Dugommier et de Bonaparte, plusieurs habitants de cette ville, obligés de chercher leur salut dans la fuite, se réfugièrent à Mahon, où quelques riches particuliers choisirent parmi ces émigrés des instituteurs auxquels ils confièrent l'éducation de leurs enfants.

C'est là, peut-être, en dehors de notre occupation lointaine de Minorque, qu'il faut chercher la cause de cette prédilection pour notre langue.

Au physique, les Minorquins n'ont, à vrai dire, aucun type propre, ou plutôt ils en ont plusieurs.

Dans les rues j'ai souvent rencontré des visages anglais, fillettes blondes aux yeux bleus, jeunes hommes roux, colorés, puis des Français, des Catalans, des Provençaux, etc. La race est extrêmement mêlée. Le type espagnol est moins fréquent : quelquefois des employés des administrations civiles ou militaires, originaires pour la plupart de la Péninsule, se marient et se fixent à Mahon au moment de leur libération ou à leur retraite.

Quant au costume de Minorque, il n'a plus aucun caractère, le *rebosillo* même a été abandonné par les femmes. Cette coiffure, qu'on peut retrouver encore, modifiée dans certains couvents de religieuses, fut en usage en France depuis les Mérovingiens jusqu'au règne de Charles VIII. Elle se maintint en Espagne jusqu'à Charles-Quint, et, après avoir disparu de Minorque sous l'influence anglaise, elle ne se retrouve plus aujourd'hui, dans sa beauté primitive, que chez les montagnards de Majorque.

On ne connaît plus que par l'histoire le laticlave, dont Strabon attribue l'invention aux insulaires des Baléares; rien ne rappelle la robe prétexte que les Romains, d'après Tite Live, leur empruntèrent aussi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'avais été frappé, dans certaines rues de Mahon, par la couleur et la forme particulière de certaines dalles qui avaient été utilisées pour remplacer les pavés usés.

Plus larges que les autres et plus sombres, elles se détachaient vivement et rompaient l'harmonie. Je questionnai à ce sujet des passants, qui ne purent me renseigner sur leur provenance et leur qualité.

Quelque temps après, à Miramar, au cours d'une conversation avec l'archiduc Salvator, je lui signalai cette particularité :

« Ces pierres, me dit-il, ont causé le tourment de nombreux géologues. Ils ne pouvaient s'expliquer comment d'importants fragments de roches primitives se trouvaient dans ce pays tout de calcaire.

« J'appris, un jour, qu'on allait les prendre en plusieurs points voisins de Mahon où avaient existé des cimetières anglais abandonnés depuis l'occupation, au *castillo de San Felipe*, par exemple.

« J'eus alors la curiosité de faire soulever quelques dalles : elles portaient toutes, sur la face appliquée contre le sol, des inscriptions funéraires en langue anglaise.

« Les Mahonais avaient eu, en utilisant ces pierres, le soin pieux de retourner les inscriptions vers la terre.

« Durant l'occupation anglaise, beaucoup de familles expédiaient d'Angleterre des mausolées et même de simples pierres tombales pour ceux de leurs membres qui succombaient à Minorque.

« Ainsi s'explique la présence de cette quantité de dalles de terrains primitifs étrangères au sol de ce pays.

— Je n'aurais jamais soupçonné, lui dis-je, alors que je cheminais dans ces rues blondes, joyeuses, dont



La route à *Béni Duénis* (voy. p. 244)

l'ombre légère, diaphane, aérienne, charme comme une douce vision que je foulais aux pieds des pierres funéraires !... »

Une diligence assure chaque jour le service de Mahon à Ciudadella, qu'on pourrait appeler la deuxième capitale de Minorque ; le trajet dure environ cinq heures, permettant de traverser l'île dans toute sa longueur. J'avais suivi une partie de la route en allant au *monte Toro*, chez le docteur Colorado, mais il était nuit noire, je n'avais rien vu.

Du reste, les beautés naturelles, fort nombreuses à Minorque relativement à son étendue, se trouvent vers les rivages, et la route ne quitte guère le centre de l'île.

Un matin, je presse les mains aux amis charmants qui étaient venus m'accompagner à la diligence. « *Adios! adios!* » me disaient Colorado, don Cardona, Valls et Rodriguez, la voix un peu tremblante.

J'étais ému moi-même ; ces amitiés fugitives, nées en voyage, spontanées, que la sympathie seule amène, laissent quand même des traces au cœur, pareilles à ces belles choses entrevues dont l'image lointaine hante toujours le souvenir.

La diligence s'en va cahotant sur les pavés, faisant un bruit d'enfer : les grelots sonnent, le fouet claque réveillant les échos ; des persiennes s'ouvrent, des têtes se montrent vivement, blondes, brunes, gracieuses, renfrognées ; les âniers se garent en toute hâte ; vite défilent des maisons blanches, des rues claires, des portes rouges, des volets verts, des balcons, des dentelles, des haillons, des magasins crépusculaires.

Nous passons sous l'antique porte de Barberousse, nous dévalons ensuite.

Voici le port, où dorment quelques navires, puis les champs ; un obélisque se montre, élevé à la mémoire du brigadier Kane, gouverneur anglais de Minorque, créateur de la route que nous suivons. A droite et à

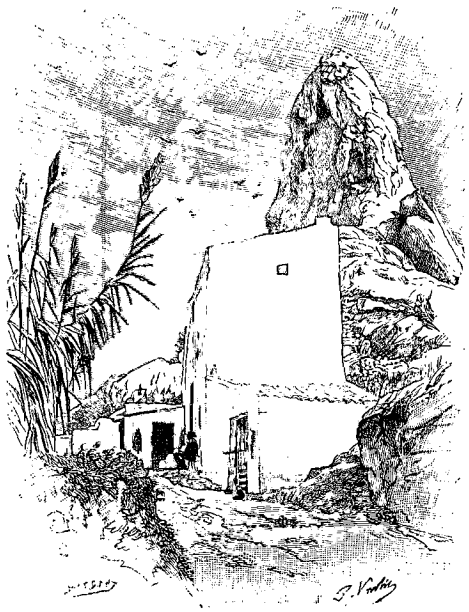
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gauche s'étalent des champs pierreux où des vaches maigres cherchent l'herbe qui verdoie vaguement par endroits; derrière les collines, le monte Toro dresse sa tête chauve coiffée d'un monastère. Les montées du chemin se font au triple galop; à la descente, par exemple, le postillon est plus prudent. Voici la plaine bordée de collines ondoyantes courant de chaque côté et bornant l'horizon. Une petite ville toute blanche scintille sur une hauteur; des moulins à vent, tournant furieusement dans les airs, semblent brasser des nuages qui roulent dans l'azur.

C'est Alhayor, le bourg le plus considérable de Minorque après les villes de Mahon et de Ciudadella. Ses rues sont étroites, tortueuses. Que sont devenus les portraits des comtes de Cifuentes et de Lannion qui se trouvaient autrefois dans une salle de l'*Ayuntamiento*? Le comte de Lannion, lieutenant général des armées de France, mourut dans l'île Minorque, dont il était gouverneur, en 1762.

L'unique auberge d'Alhayor se nommait autrefois *casa del Rey* (maison du Roi); elle était détestable. Celle où je me suis arrêté, la seule qui existe aujourd'hui, n'est guère meilleure, et sa propreté est douteuse, chose exceptionnelle en ce pays.

Après un arrêt de vingt minutes, pendant lequel le postillon et plusieurs voyageurs s'ingurgitent un certain nombre de petits verres d'*anisado* dont l'odeur seule me fait éternuer, nous reprenons la route, qui contourne les collines formant les contreforts du monte Toro; j'aperçois *San Carlos*, où j'avais passé une nuit, et la montagne gravie naguère.



Une roche au *barranco* d'Algendar (voy. p. 247).

Nous arrivons à Mercadal, village pittoresque, avec un moulin à vent parmi les maisons, dont il émerge, ce qui est d'un effet singulier; un ruisselet court au milieu du hameau; l'eau est rouge, les demeures blanches, c'est charmant et étrange à la fois. Il semble qu'on passerait volontiers quelques jours agréables à Mercadal. Mais non, on me dit que des fièvres opiniâtres y règnent habituellement en été. Le visage des habitants porte les marques de l'insalubrité de l'air; ils sont jaunes et taciturnes.

Nous reprenons le chemin; une troupe d'enfants armés de roseaux mène grand bruit au bord d'un champ. « Ils écartent les oiseaux », me dit un voyageur. « C'est au moment de la moisson qu'il faut les voir », ajoute le postillon.

Lorsque le blé est sur le point de mûrir, les petits garçons et les fillettes se tiennent par les champs, où ils ne cessent de pousser des cris perçants, tout en faisant claquer un roseau fendu qu'ils frappent sur leurs mains afin d'épouvanter les petits oiseaux et les empêcher de manger les épis.

Cet usage existait chez les Romains : *et sonitu terrebis aves*, dit Virgile dans le premier livre des *Géorgiques*.

Nous laissons bientôt à notre gauche l'ancienne route des Anglais, qui traverse le bois de chênes épais, sauvage et charmant de *Béni Duenis*. Cette contrée, abritée des vents impétueux, est accidentée, giboyeuse.

De toutes parts s'élèvent des hauteurs boisées; des champs fertiles couvrent les parties inférieures des pentes et la petite vallée que nous traversons.

La diligence s'arrête tout au haut d'une côte, c'est une simple halte devant une posada au bord du chemin. Mes paquets sont vivement déposés sur le talus, le soleil décline et je demeure seul tandis que le véhicule repart escaladant la montée au triple galop des chevaux, pour disparaître bientôt au tournant de la colline.

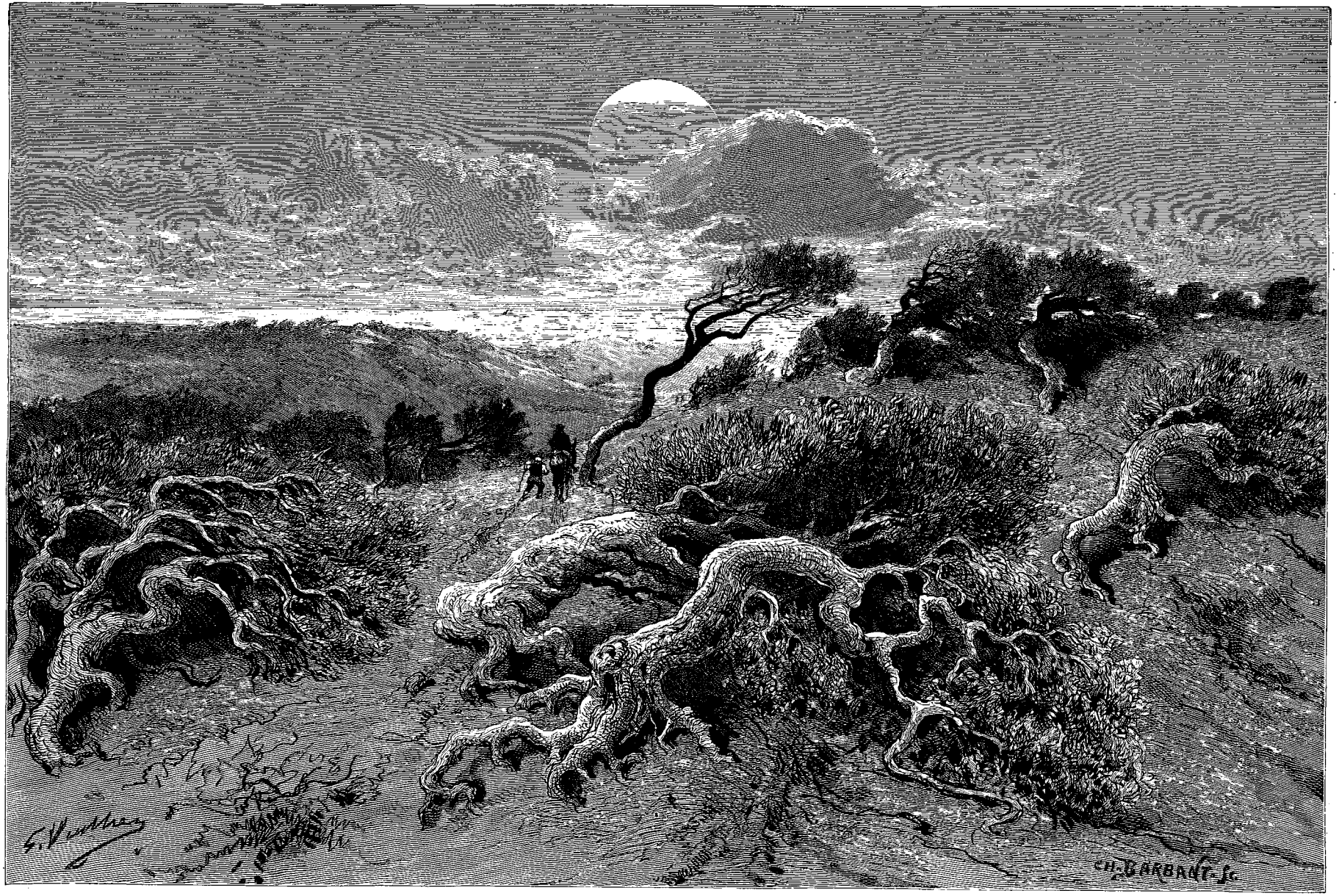
Tandis que, ahuri encore, je considère le ciel pâlissant, l'auberge misérable, le village dont je vois les maisons blanchir vaguement dans l'ombre, tout en bas, dans le vallon, deux jeunes gens apparaissent : l'un tient une mule par la bride; ils s'approchent de moi et me demandent si je suis le Français venant de Mahon. Sur ma réponse affirmative, ils me font savoir qu'ils m'attendent, l'un de la part de l'alcade de Ferrarias, dont il est le fils, tandis que l'autre est venu avec une monture pour me transporter à *Subervei, predio* voisin du *barranco* d'Algendar. Ce predio appartient à don Rodriguez, directeur de la banque de Mahon; il a donné des instructions pour qu'on vienne à ma rencontre.

Avant de me diriger vers Subervei, je descends à Ferrarias pour remettre à l'alcade une lettre que m'avait confiée don Cardona. Il est bien rare qu'un étranger s'arrête dans cette bourgade : c'est le chef-lieu de district le plus pauvre de Minorque. Il est situé dans un bas-fond et cette circonstance le rend insalubre.

Les enfants du village, pour lesquels je suis un événement, me suivent en grand nombre, faisant un vacarme d'enfer.

L'alcade prend la lettre d'un air grave, pose ses lunettes sur son nez et lit la missive de don Cardona, ne s'interrompant que pour courir vers la porte avec un bâton afin de chasser les gamins, qui me paraissent avoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les arbres de Minorque (voy. p. 246).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un respect médiocre pour l'autorité officielle. Il me fait ses offres de service et m'assure que sa maison est à moi; je le remercie de tant de générosité et remonte jusqu'à la posada, où m'attend le jeune homme à la mule.

Nous partons à la tombée du jour par un sentier pierreux; bientôt nous arrivons sur les hauteurs. La mer se montre au loin, doucement scintillante; le disque énorme de la lune s'élève dans l'espace, tout jaune, démesuré, comme un vieil astre moribond.

Nous sommes sur une table de pierre vaguement ondulée, dans la rocaille, où le soleil darde et brûle en été, où le froid sévit en hiver, où le vent souffle toujours, que la fin d'un jour d'automne enveloppe à cette heure de tristesse et de grandeur.

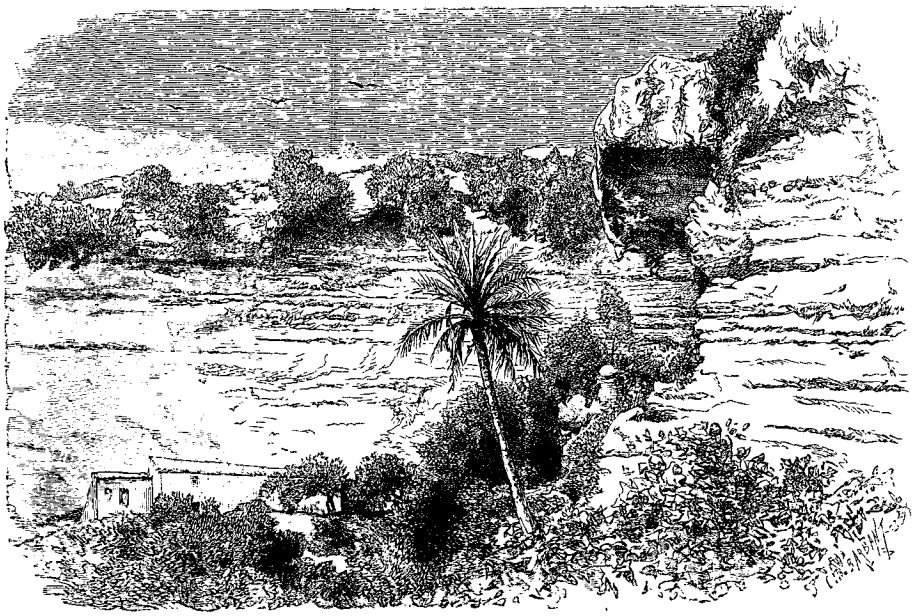
Les arbres, exposés à toutes les violences du ciel, se sont inclinés sous la poussée des âpres souffles du nord. Leurs branches convulsées, couleur de la pierre qui les entoure, traînent sur le sol, tandis que les racines à demi arrachées se tordent et rampent au loin.

Les feuilles sont déchiquetées, broutées en quelque sorte par les morsures des éléments, brûlées par les météores.

Et jusque tout au loin sur les pentes, cette végétation souffrante et rageuse lutte, se tord, se cramponne, gémit, grince contre le sol ingrat où elle trouve à peine un suc nourricier, cherchant à s'élever vers le ciel, vers la lumière, dans un effort éternellement vain.

A ces luttes, à ces souffrances, elle s'est hérissée, son feuillage est devenu semblable au poil sec et cassant des animaux malades; il est épineux, emmêlé, aigu.

Quelques moutons maigres, étiques, vaguent à travers ce sol caillouteux, en quête de subsistance. Beaucoup meurent de faim en été. Vers l'automne, alors que des nuages ont passé, jetant un peu de pluie, les pentes se recouvrent d'un duvet verdoyant, et les malheureuses bêtes qui n'ont pas succombé d'inanition retrouvent quelque pâture; mais elles font pitié pourtant, solitaires, chétives, pareilles à des spectres, errantes dans les enclos, où elles vont d'un pas chancelant à travers les cailloux.



La falaise du *barranco* d'Algendar (voy. p. 248).

Bientôt le spectacle a changé, la lune est devenue très pâle; elle est montée, s'amoindrissant dans le ciel pour disparaître dans les nuages.

Je n'oublierai jamais ce sentier de Subervei où j'allai par la nuit noire, au pas de cette mule, avec ce guide silencieux que j'entrevoyais à peine devant moi.

Je discernais vaguement dans l'ombre des lignes de montagnes farouches, des arbres tordus sur la pierre, étendant leurs bras comme des fantômes qui souffrent et implorent, tandis que le vent passait dans les landes avec des grincements métalliques, des soupirs étouffés, des gémissements confus. Ces formes attristées, dramatiques, surhumaines, qui m'entouraient, ces bruissements pareils à des plaintes obscures, l'aboi de quelque chien errant autour d'un *predio* abandonné, des lueurs s'allumant par intervalles dans le pli d'une montagne lointaine, toutes ces choses m'enveloppaient de sensations presque douloureuses. Par instants, la bonne bête qui me portait et qui connaissait ce chemin que je ne voyais pas, dont elle suivait un peu par instinct la trace indécise, s'arrêtait subitement. Le guide alors, sans mot dire, ouvrait une barrière et nous passions par l'étroite ouverture, où je meurtrissais mes genoux contre la muraille de pierres sèches.

Le chemin, de mauvais qu'il était, devient affreux; la mule trébuche à chaque instant, mais des lumières rapprochées scintillent joyeusement dans la nuit, des aboiements se font entendre : « Voici Subervei », me dit le jeune guide.

Une dernière barrière s'ouvre puis se referme, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénétrons dans la cour du *predio*, et je mets pied à terre, tandis que des mains se tendent vers les miennes. « *Bona nit, aqui ten vosté la seua casa* (Bonne nuit, cette maison est à vous) », s'écrie-t-on.

Les molosses hurlent et s'en vont boitant, une chaîne de fer tenant rapprochées deux de leurs pattes. Ils ne peuvent ainsi courir sus aux passants, qu'ils dévoreraient, ni sauter par-dessus les murs.

Ces chiens font un affreux vacarme. Les cris d'appel, les aboiements, les salutations, les sabots de la mule frappant le pavé, tout cela forme un brouhaha au milieu duquel on ne peut s'entendre.

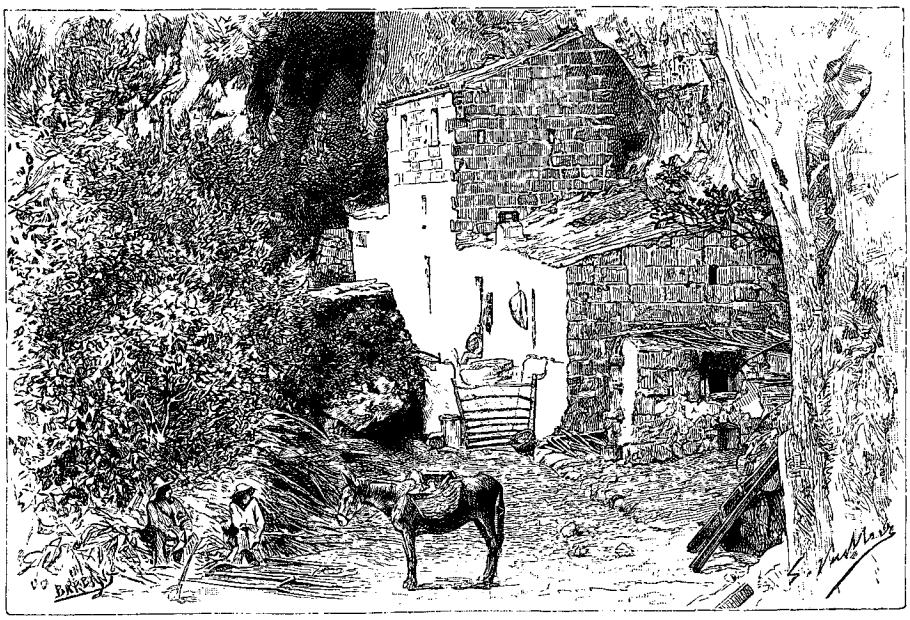
Je suis les femmes qui me précèdent portant des lampes de cuivre à grands becs fumeux. Une nappe blanche recouvre une table. Voici du pain et de l'eau fraîche; on apportera des œufs; c'est tout ce qu'on possède. On s'excuse, je m'exclame : « C'est bien, merci, c'est excellent ». Je dévore ce repas frugal servi sous la pâleur mystérieuse des grands arceaux du *patio*.

Un jeune homme gratte une guitare et nasille un chant ancien. J'ai entendu cela en Roussillon, dans mon enfance, et ce vieux souvenir me va au cœur. « Dites-moi encore cet air, lui dis-je : je revois en l'écoutant ma patrie et le passé, j'oublie le sentier infernal que je suivais tout à l'heure. »

Le vent du soir apporte par bouffées des senteurs d'aromates; on brûle des fagots de myrte quelque part. Le ciel est criblé d'étoiles, des oiseaux nocturnes passent silencieux comme des ombres indécises et fuyantes.

Quelle douce nuit de novembre! quel mystère dans les espaces voilés!

Et quel bon sommeil ensuite, dans le calme de cette



Habitations du *barranco* d'Algendar (voy. p. 248).

demeure perdue, jusqu'aux heures où les oiseaux vont s'éveiller!

Dès l'aube j'entends leur fraîche voix, j'écoute ravi les chants joyeux de l'alouette. Un rayon d'or filtre bientôt à travers un volet disjoint et vient éclabousser le sol d'une tache lumineuse. Dans le rayon poudreux des atomes vibrent poussières, molécules ou insectes infiniment petits, je ne sais. Le jeune homme de la veille gratte encore la guitare et nasille toujours son vieil air.

La mule, attachée à un anneau de fer devant la porte, heurte le pavé de ses sabots, elle s'impatiente; je la délivre, et un des fils de la maison, comme il était convenu, m'accompagne au *barranco* d'Algendar.

Sur une suite de plateaux mamelonnés, bossués, pierreux, arides, où mes yeux s'égarent à cette heure matinale, s'entr'ouvre une fissure béante, c'est le barranco.

Nous avons en France les effroyables déchirures des causses qui forment le *cañons* du Tarn et de la Jonte, dans les Cévennes. Ce barranco est une réduction charmante de ces énormités. Tandis que sur le plateau le soleil darde et le vent mugit, en bas c'est le calme dans l'air tiède, l'ombre transparente qui flotte sous les orangers, parmi les roseaux, dans les herbes fleuries.

Nous arrivons subitement au bord de la crevasse; je ne croyais pas en être si près, et je me dispose à quitter ma monture, lorsque mon guide la saisit par la bride. Les lèvres rougeâtres du barranco, coupées perpendiculairement, s'enfoncent dans les profondeurs du sol, tandis que ses lignes capricieuses, indécises, vont se perdant tout au loin vers la mer. Mon guide s'engage dans une étroite fissure dissimulée entre deux roches, puis nous dévalons par un sentier étroit, scabreux, obscur, sorte de couloir contournant des blocs éboulés, sous des arceaux de verdure.

Par instants nous n'apercevons plus le ciel, nous allons par une nuit verte, à travers une atmosphère d'émeraude qu'un rayon d'or traverse parfois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un ruissseau circule gracieusement au fond du barranco, qui se resserre, se contracte, s'étrangle, s'assombrit, s'illumine entre les roches éblouissantes.

Ce rio remplit la gorge d'un joli gazouillement; il s'enfonce, disparaît, fait tourner un moulin, puis un autre, reparaît ensuite en nappe scintillante où tremblent les reflets des orangers et des roseaux de la rive.

C'est un paradis terrestre : les oiseaux aquatiques y vivent en grand nombre et les oiseaux chanteurs ne cessent de s'y faire entendre. La végétation, qui, là-haut, sur les croupes montagneuses de Minorque, s'incline toute meurtrie, côté caractéristique de cette île, s'élève ici droite, touffue, opulente. Les grenades entr'ouvertes font ployer les branches, se balancent au



Le *barranco* d'Algendar.

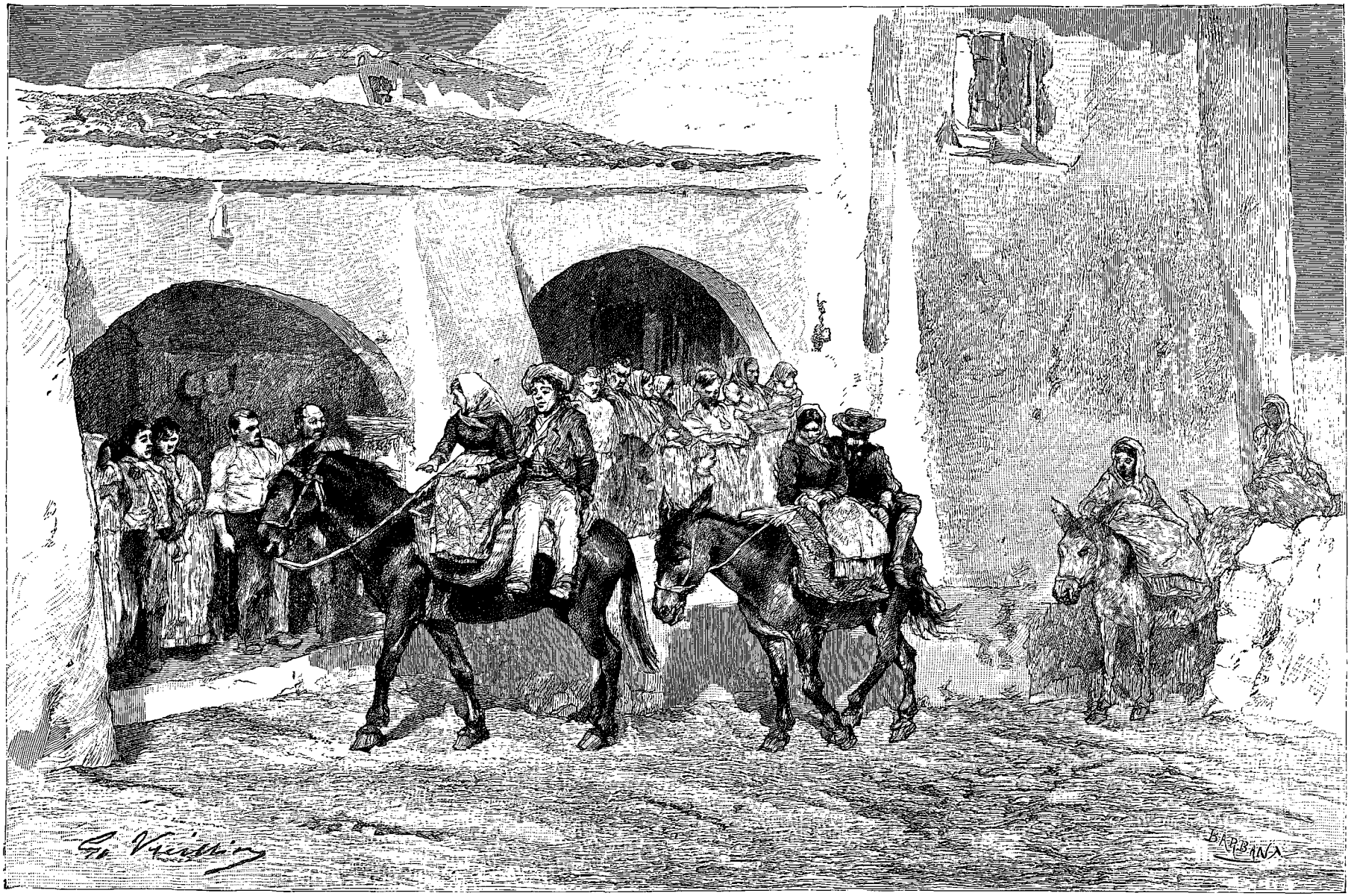
souffle d'une brise tiède, laissant échapper leurs grains de rubis, qui roulent, égrenés, dans ce sentier, dont la trace semble jonchée de pierreries.

Partout des bois d'orangers, de citronniers, des fleurs, des parfums, des battements d'ailes, des concerts d'oiseaux joyeux, des palmiers élevant leurs panaches frémissants contre la falaise qui monte rigide, étincelante, pour se découper en vive arête sur le firmament.

Par instants, contre cette falaise se rencontrent des maisons blotties comme des nids d'hirondelles; puis un roc s'élève, comme une flèche de cathédrale, en un point où le ravin élargi se bifurque.

Je demeurai toute une journée dans ce barranco d'Algendar; je suivis longtemps des sentiers embaumés, m'égarant dans les bois mystiques, écoutant longuement des chants de pâtre, venus de tout en haut, vers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour de la noce au *predio* de Subervei (voy. p. 250).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'azur, des chants de jeunes filles, des chants d'oiseaux s'exhalant des bosquets, et je remontai vers Subervei tout ébloui de cette vision.

Le sentier s'était transformé depuis le matin; par endroits, un mur de pierres grossier et tout nouvellement construit le barrait entièrement. D'autres fois, des troncs d'arbres étaient posés en travers, puis des tas de ronces, d'herbes sèches, de branchages, s'amoncelaient de loin en loin. Au-dessus de nos têtes, des arceaux de feuillage ornés de rubans multicolores, des fleurs pourpres de géranium, d'aubergines violettes, de tomates ardentes, de patates jaunies, nous faisaient un chemin triomphal.

Tout en aidant mon jeune guide à nous frayer un passage à travers ces obstacles, je lui demandai quels étaient les motifs qui avaient fait ainsi entraver le sentier en même temps que, par une contradiction que je ne pouvais comprendre, il se trouvait orné de si singulières guirlandes.

« C'est, me dit-il, un usage pratiqué à Minorque depuis un temps immémorial sur le chemin des nouveaux époux. Demain matin nous attendons à Subervei un de mes frères qui s'est marié aujourd'hui même aux environs. Des jeunes hommes postés aux alentours, épiant leur arrivée, vont faire tous leurs efforts pour rendre le passage difficile; à leur approche, on mettra le feu à ces tas de broussailles, on élèvera de nouveaux murs dans l'ombre, on les arrêtera par tous les moyens. On veut ainsi leur apprendre que le chemin du bonheur est âpre, douloureux, en même temps que la venue au foyer sera célébrée par ces guirlandes fleuries. Les fruits suspendus sur nos têtes symbolisent l'abondance souhaitée aux nouveaux époux. »

Une autre coutume est pratiquée plus rarement et tend même à disparaître.

Pendant la nuit, des jeunes gens du voisinage ont la constance, après avoir transporté des pierres et du mortier, d'édifier une muraille contre la porte des nouveaux époux. Ceux-ci, qui n'ont rien entendu, sont fort désagréablement surpris le lendemain en se trouvant emmurés. On les délivre dans la journée, mais ils ont eu des moments d'angoisse, et longtemps leurs supplications et leurs prières se sont fait entendre derrière les murailles.

Le lendemain donc, dès le matin, toute la noce attendue arriva en joyeuse cavalcade devant les blancs arceaux du predio de Subervei, après avoir surmonté tous les obstacles, et j'assistai au simple et patriarcal repas, où l'on but un peu de vin, que j'avais envoyé chercher à Ferrarias. Sans cette munificence, on s'abreuvait d'eau pure en ce jour d'allégresse.

La vieille mule compagne de mon excursion au barranco d'Algendar me ramena ensuite à la posada de Ferrarias, où je pris la diligence, qui m'emporta vers Ciudadella.

Rien de saillant sur la route: la plaine, osseuse, aride, s'étale vers cette partie de l'île, et l'arrivée dans cette ville se fit à la nuit tombante.

Sous la domination anglaise, Ciudadella, alors capitale de Minorque, se vit privée de ce titre, dont fut dotée Mahon. Mais Ciudadella est la résidence de l'évêque; elle est demeurée la ville du clergé, de la noblesse, des grands propriétaires. Une certaine rivalité existe même entre les deux villes, au préjudice, bien entendu, de l'intérêt général.

On attribue la fondation de Ciudadella à un général carthaginois. Il est avéré que sous l'empereur Honorius elle fut le siège de saint Sévère, évêque de Minorque.

Ciudadella possède d'assez belles maisons, mais les rues sont étroites, mal pavées.

La *calle Mayor*, bordée d'arcades, rappelle vaguement la rue de la Marine à Alger.

Mahon, ville de commerce, de garnison, a été peuplé un peu par les hasards des occupations successives, par les employés de l'administration représentant des éléments de toute l'Espagne. La race y est donc très mêlée; les idées y sont plus avancées, plus libérales; les habitants sont d'une grande politesse, d'une extrême obligeance, aimables, vivants; les théâtres sont suivis.

A Ciudadella ils sont plus froids, plus contenus, plus corrects, à la façon britannique, on sent même une certaine morgue dans leur attitude.

Le maître d'hôtel aura des airs froids de grand seigneur en vous apportant la soupe; le pharmacien semblera pontifier en vous remettant un purgatif, et prendra gravement, comme pour condescendre à vous obliger, le prix fort élevé de quelque médicament avarié.

Quelques antiques coutumes se sont conservées dans cette ville. La veille de la Saint-Jean, par exemple, un individu monté sur un âne parcourt les rues en jouant du flageolet (*fabiol*) et du tambourin. Il annonce de cette manière la *colcada* (cavalcade) qui aura lieu le lendemain. Cette cavalcade est un souvenir des anciens tournois; elle est fort intéressante, m'a-t-on dit, par l'étrangeté et l'originalité des costumes : le sacré s'y mêle au profane.

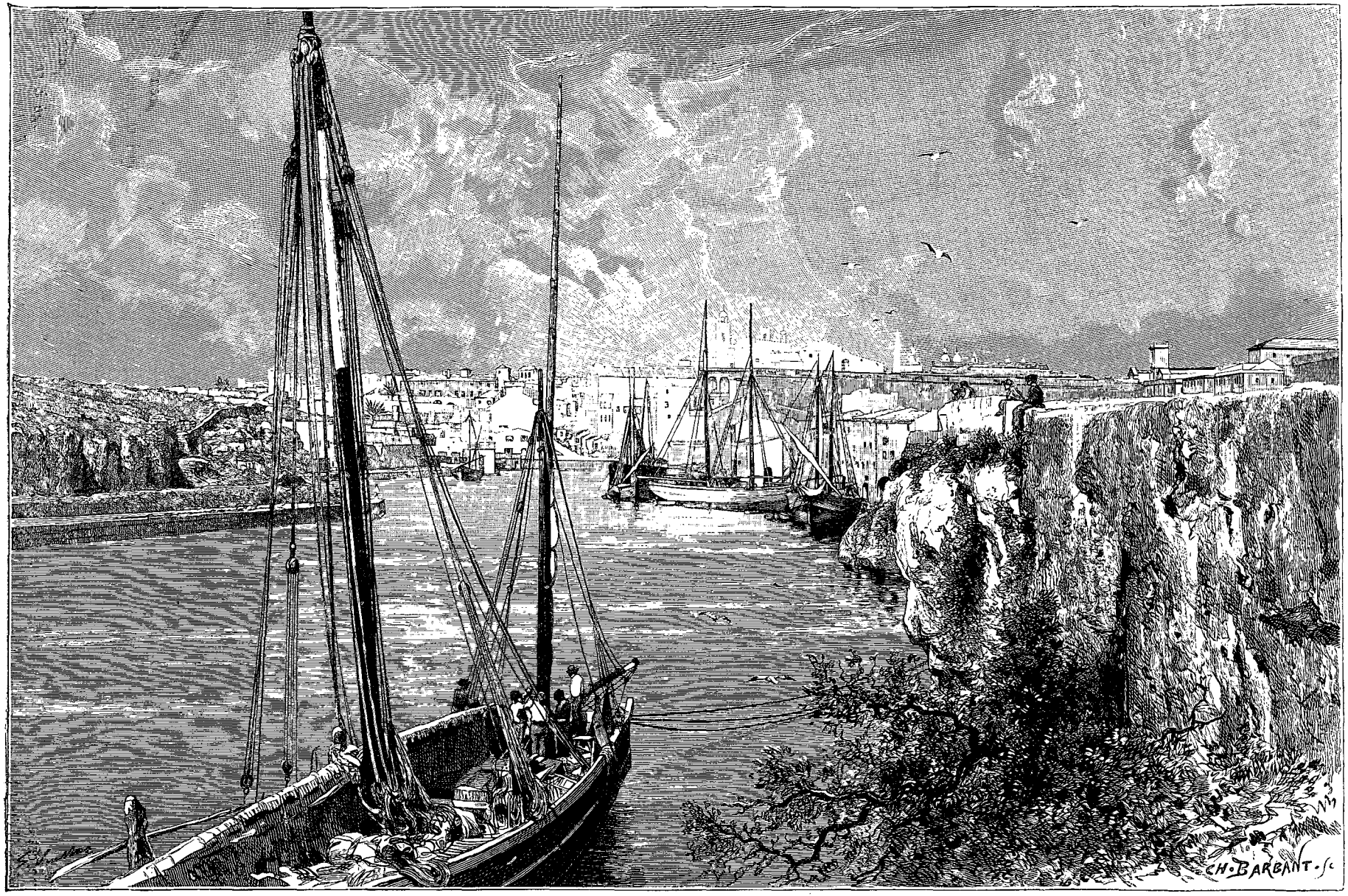
A Ciudadella, comme à Mahon, les familles qui ont perdu un de leurs membres dans l'année s'abstiennent de faire de la pâtisserie le jour de Pâques, en signe d'affliction. Mais la privation n'est qu'apparente, attendu que les parents et les amis ne manquent pas de leur envoyer de la pâtisserie.

Les beaux monuments y font défaut; sur la place du *Borne* s'élève un obélisque destiné à rappeler le souvenir de la résistance héroïque que les habitants opposèrent à une incursion de pirates barbaresques en 1558.

Le port est petit; c'est une espèce de canal étroit, bordé de rochers, dont l'entrée est assez difficile. Il ne peut recevoir que des bâtiments d'un faible tonnage. Mais la ville est charmante, vue de ce port où elle mire ses édifices éclatants de lumière, ses maisons neigeuses, ses remparts construits par les Maures, dans les eaux bleues qui sommeillent, souriantes, à ses pieds.

J'avais pris un guide en le priant de m'accompagner au *Buffador* ou Soufflet du diable, une curiosité naturelle des environs de la ville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le port de Ciudadella.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivés à l'entrée du port, près d'une forteresse démantelée, le castillo de Saint-Nicolas, nous obliquons à gauche. La houle, ce jour-là, venait battre la falaise, toute déchiquetée, caverneuse, rude, et les flots se brisaient en écume sur ses fauves parois. Le guide m'entraîna à environ 20 mètres en arrière du bord, et, me montrant un orifice naturel, étroit, arrondi, ouvert sous nos pieds dans la table de pierre qui forme le rivage, il me fit prêter l'oreille.

J'entendis alors un souffle puissant qui, par intervalles rapprochés, montait des profondeurs de ce sombre couloir.

Ce souffle était inégal; il s'élevait, tantôt formidable comme un vent de tempête, tantôt faible, éteint, comme une lente expiration d'agonisant. Mon guide en écoutant paraissait vivement inquiet.

L'ouverture étant obstruée par quelques blocs, je le priai de la dégager, et comme il se prêtait mollement à mon désir, je lui donnai l'exemple.

Un violent souffle de vent soulevait la terre et le sable de l'intérieur, nous les envoyait au visage. Le bruit souterrain devenait plus intense et ressemblait, par instants, à un hurlement de douleur. Est-ce la vague qui pénètre dans les entrailles de la roche et en frappe éternellement dans l'ombre les parois?

Je repris le chemin.

Le guide s'empressa de rouler à l'orifice les quartiers de roche et boucha ensuite les interstices avec des cailloux. Je songeai à la croyance populaire qui attribue « au soufflet du diable » ce bruit qui frappe de terreur les enfants de Ciudadella.



Rue à Ciudadella (voy. p. 250).

A une petite distance il existe une église dédiée à saint Nicolas, en grande vénération chez les gens de mer, qui s'y rendent en pèlerinage. Ses murs sont couverts, à l'intérieur, d'ex-voto représentant des naufrages, des apparitions du saint à travers la tempête, peintures étranges, fantastiques, mais inspirées par une foi ardente.

Cet usage remonte à l'antiquité; les Grecs et les Romains accrochaient déjà des ex-voto dans les temples (Horace, 5e ode), et souvent même ceux qui avaient échappé à un grand danger portaient, suspendu à leur cou, un tableau représentant cet événement, qu'ils exposaient ainsi aux yeux de leurs concitoyens.

En me dirigeant vers le midi, tout en continuant à suivre la côte, je serais arrivé à un endroit où la roche crevassée donne accès à un labyrinthe de cavernes, dont l'une est en communication avec la mer.

Mais il était tard déjà, je n'étais pas muni pour une excursion souterraine et, d'autre part, je savais que ces grottes sont inférieures à celles du Drack et d'Arta.

Je me contentai d'admirer un instant les petites plages couvertes d'une infinité de fragments de corail rouge. Il n'est pas rare que les pêcheurs amènent des coraux blancs entiers dans leurs filets; les rouges sont plus rares.

Au moment où je me disposais à rentrer dans la ville, le jour baissait et le phare de l'entrée du port s'alluma comme une étoile. Je songeais à l'époque où ces côtes déchirées n'étaient pas encore pourvues de phares et où les navires venaient s'y briser en grand nombre.

L'abbé Cardona y Orfila m'avait dit, à Mahon, se souvenir d'être demeuré trois mois sans nouvelles de la Péninsule et des autres parties du globe, les voiliers n'ayant pu accoster l'île. A cette époque les vapeurs ne desservaient pas les Baléares.

Le lendemain le bateau partait. Je pris quelques instants pour visiter l'église du *Rosario*, dont la façade, blanchie à la chaux, est assez curieuse, puis je montai à bord du tout petit vapeur qui mène à Majorque. Quatre heures nous suffirent pour traverser le canal et arriver à la baie de Pollensa. Je revis de loin le village, le sanctuaire béni du Puig, et je songeai aux choses charmantes de l'an dernier, tandis que la voiture allait vivement vers la Puebla, où j'étais une heure et demie après. Je repris le train minuscule; je retrouvai Palma, l'ami Sellarès, le peintre Ribas, au talent si délicat et si brillant à la fois, et je courus à Miramar, où j'étais attendu.

Huit jours s'écoulèrent bien vite sur cette côte enchantée, dans l'intimité d'un prince artiste, et ces jours me resteront comme un des beaux souvenirs de ma vie.

Mais après la lumière voici l'ombre, et cette ombre est Cabrera, la troisième Baléare.

J'avais aperçu quelquefois, des côtes ou des cimes élevées de Majorque, l'île de Cabrera, comme une vision bleuâtre sur l'horizon de la mer, et, toujours, j'avais détourné d'elle mes yeux attristés.

De lugubres souvenirs se rattachent à ce rocher.

Ces tragédies, quoique lointaines déjà et remplacées depuis par de bien plus douloureuses épreuves pour notre France, par des blessures qui saignent encore, n'en demeurent pas moins amères.

Le peuple espagnol, notre ami naturel, vers lequel nous attire une sympathie particulière pour son caractère noble et chevaleresque, a dérogé à ses traditions généreuses à l'égard des captifs de Baylen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

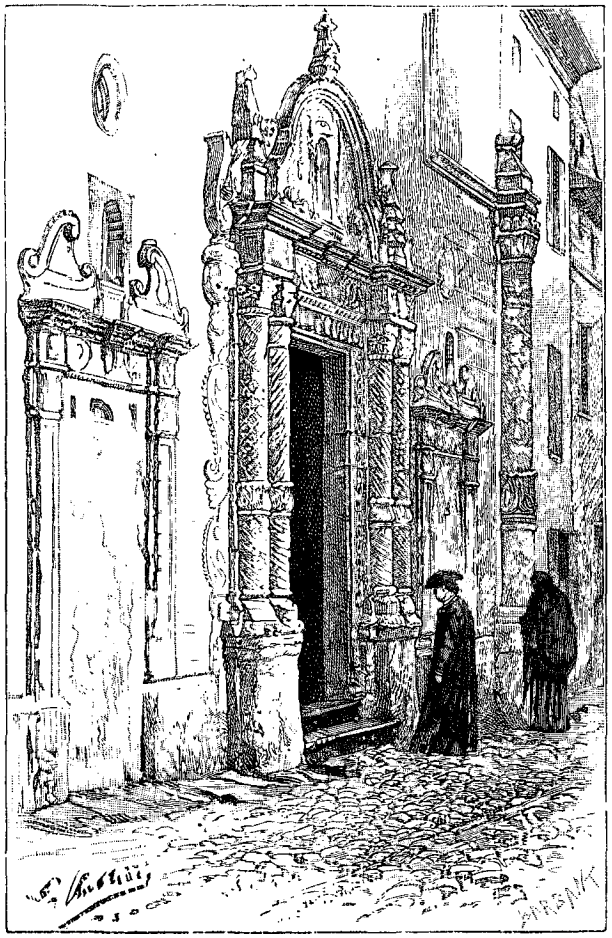
Il est vrai que nous avions envahi la Péninsule et que tous les forfaits sont excusables à ses yeux en pareille circonstance.

Si l'éventualité redoutable que nous attendons, j'espère, avec le calme d'un devoir inéluctable à remplir se réalise, si surtout la France est appelée à lutter contre la coalition qui l'entoure à cette heure, eh bien! que les guerres d'Espagne revivent dans nos souvenirs, et, songeant à ces luttes passées, sachons y puiser les exemples d'un farouche patriotisme, d'une lutte sans merci, sans nous laisser entraîner toutefois aux égarements des Espagnols, qui ne surent respecter ni un traité ni des captifs.

La traversée de Palma au port de Cabrera est une promenade que l'on peut faire de temps à autre sur un petit vapeur, dont le service n'est pas régulier. L'aspect en est triste; de toutes parts s'élèvent des collines rocheuses brûlées par le soleil, et l'antique forteresse dressée sur une cime, au-dessus du port, ajoute encore à son caractère sauvage et désolé.

Le 3 avril 1809, cinq mille cinq cents prisonniers français furent jetés sur ce rocher, sans abri, sans vêtements, presque sans vivres.

Mais pour expliquer cette dernière station du long calvaire de nos soldats il faut remonter à la capitulation de Baylen, où le général Dupont, par des considérations inexplicables, livra ses trois divisions, formant un effectif total de dix-neuf mille hommes.



Église de *Rosario* à Ciudadella.

On ne vit plus alors sur les routes poudreuses, sous un ciel embrasé, que les longues files de nos régiments déguenillés, qui s'en allaient tristement, sans armes et à peu près sans pain.

Malheur à celui qui s'écartait! il était assassiné par les paysans qui rôdaient alentour. Ces victimes poussaient des cris à fendre l'âme tandis que les bourreaux les égorgeaient lentement, entourant leur agonie de danses barbares, de mutilations affreuses auxquelles assistaient les femmes et les enfants. Et alors, aux appels déchirants, aux cris de détresse, personne n'osait détourner la tête, et les longues files des régiments continuaient leur marche désolée, silencieuse, interrompue seulement de temps à autre par les plaintes de ceux qui tombaient dans des guets-apens de chaque côté du chemin, ou que la faiblesse faisait asseoir un instant sur le bord d'un talus.

Ils arrivèrent ainsi, réduits à quatorze mille, exténués de fatigue, minés par les privations, à Cadix, où ils furent jetés sur les pontons. Là, dans un entassement effroyable de malades, de morts et de vivants, ils demeurèrent suffoqués, abattus, dans la torpeur, en proie aux fièvres, à la dysenterie, au typhus, au scorbut. Leur nourriture consistait en quelques fèves sèches, en poisson cru, dont la saumure corrosive ensanglantait leur bouche. L'eau saumâtre, décomposée, nauséabonde, qu'on leur offrait à boire et sur laquelle ils se précipitaient, leur donnait le frisson, provoquait les vomissements, les convulsions, et amenait la mort.

On jetait les cadavres à la mer. Puis il fallut les garder, une semaine quelquefois, en pleine décomposition, car le reflux les amenait sur le rivage de Cadix. Alors le typhus exerçait ses ravages, une folie particulière sévissait. On n'entendait que des cris de douleur, des hurlements, d'épouvantables blasphèmes, des malédictions, tandis que d'autres, enfants de quelque obscur village, ne cessaient d'appeler leurs mères d'une voix plaintive.

Sur ces quatorze mille prisonniers, huit mille étaient malades.

Chaque matin ces malheureux voyaient arriver l'aurore avec effroi, l'aurore aimée des laboureurs et des oiseaux, car avec le jour venait le soleil ardent qui, frappant sur les pontons des rayons de feu, en transformait l'intérieur en étuves et rendait l'air irrespirable. Ils aimaient les ténèbres, qui apportaient quelque soulagement à leurs souffrances.

Lorsque l'armée française s'avança menaçant Cadix, les autorités espagnoles s'aperçurent enfin de la détresse des captifs. Mais beaucoup, qui s'étaient couchés pour mourir, cachaient leur visage et paraissaient mécontents qu'on s'occupât d'eux, qu'on troublât le silence morne de leurs derniers moments.

C'est le prologue de Cabrera.... Les quatorze mille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prisonniers entassés dans les pontons se trouvèrent réduits à cinq mille cinq cents, qui furent transportés sur ce rocher le 3 avril 1809, ainsi que je l'ai dit.

Il faut lire les relations des captifs de Baylen, que M. Lorédan-Larchey a pris le soin pieux de recueillir dans des mémoires patriotiques, et que je résume ici, pour se faire une idée des horreurs de ce long exil de nos soldats.

La torture de la soif qu'ils avaient subie sur les pontons de Cadix se renouvela encore à Cabrera. Il n'existe dans l'île qu'une source d'eau douce, assez peu abondante. Au début, les captifs se pressaient en cohue devant ce filet d'eau et se battirent jusqu'au moment où l'un d'eux fut préposé à la garde de cette fontaine. Elle fut assiégée jour et nuit, et l'on voyait sans cesse une procession d'hommes en proie aux tortures de la soif, attendant leur tour pour humecter leurs lèvres desséchées. Pour supporter ce tourment horrible ils se mettaient dans la bouche de petites pierres ou des fragments de coquillages. La natation seule tempérait pour un moment cette cuisante ardeur; mais tout en se baignant, la soif les tuait. Des barques envoyées de Majorque apportaient des vivres, mais tout juste de quoi les empêcher de mourir de faim : 24 onces d'un pain détestable pour quatre journées et par personne, et quelques fèves sèches qu'ils ne pouvaient arriver à ramollir, même par une longue cuisson.

Beaucoup mangeaient leur provision de pain dans la journée et, se trouvant affamés les jours suivants, ne cessaient de rôder autour des autres dans l'espoir de leur dérober leur part.

On surprit même, chose horrible, un captif préparant pour les dévorer le cœur et le foie d'un de ses camarades.

En arrivant dans l'île, ils avaient trouvé un âne abandonné, triste et misérable, errant dans les rochers. Cet animal leur rendit de grands services en transportant l'eau et le bois pour les malades. Elle fut bien récompensée aussi, cette douce bête, par les soins qui lui furent prodigués. Chacun cherchait, pour le lui apporter, quelque brin d'herbe dans la rocaille. C'était l'enfant gâté des exilés; on s'occupait de sa toilette, on le flattait de la main; son poil, exactement peigné, était devenu luisant.

Il fallut se résoudre un jour à tuer Martin, comme on l'appelait. La barque aux vivres n'était pas venue depuis plusieurs jours. La situation des captifs était affreuse, ils avaient dévoré tout ce qui avait pu fournir un aliment à leur faim, rats, lézards, reptiles. Péniblement, les malheureux, exténués, sans forces, se traînaient jusqu'au sommet des rochers pour tâcher d'apercevoir quelque voile à l'horizon. Les journées se passaient sans rien voir venir. Beaucoup tombaient d'inanition et ne se relevaient plus, tandis que d'autres expiraient dans des convulsions affreuses. Certains cherchaient à dévorer la pierre, le bois, et succombaient en proie à des accès de rage. L'âne fut sacrifié; on fit quatre mille cinq cents morceaux de son corps. La barque aux vivres arriva le lendemain, mais beaucoup alors engloutirent leur part de pain d'un seul coup et moururent victimes de leur avidité.

Quelques évasions se produisirent qui indiquaient chez les captifs une volonté et une persévérance extraordinaires. Certains gagnèrent Barcelone sur de mauvais canots qu'ils avaient construits eux-mêmes. D'autres, ayant observé que les pêcheurs majorquins s'étaient aventurés parfois la nuit jusque près des côtes de Cabrera, forgèrent un grappin, firent une provision de vivres sur leurs chétives rations et cachèrent le tout dans les rochers. Ils veillèrent pendant trois semaines, épuisés déjà par les privations antérieures, et, par une nuit sombre, aperçurent enfin les barques tant désirées.

Au moment où l'une d'elles passe à portée, le grappin est lancé, on tire sur la corde, et quatorze captifs sautent à bord. Les Majorquins, effrayés, se cachent le long du plat bord; on les ligotte, on s'empare de leurs vêtements, et la barque prend le large. Après quelques péripéties ils débarquèrent à Tarragone, occupée alors par les Français.

Cependant les captifs, au milieu de leur misère, avaient fait des essais de police et d'organisation, édicté des pénalités, fondé un misérable hôpital, pourvu aux sépultures. Ils avaient même établi un théâtre dans une citerne desséchée et ils avaient écrit au fond de la scène : *castigat ridendo mores*. On y débuta par le *Philoctète* de Laharpe. Trois cents personnes emplissaient la citerne, à laquelle on descendait par une échelle; le prix des places avait été fixé à deux sous. Les soirs de représentation, la salle, éclairée par des branches de pin allumées, était comble.

Plus tard on institua une loge maçonnique et l'on fonda deux ou trois établissements où l'on tenait des galettes, du biscuit, du vin, des oignons, de la poterie, des piments et des caroubes.

Ce marché, amas de baraques, avec des auvents invraisemblables garantissant les étalages, prit le nom de *Palais-Royal*. On y trouvait en outre un peu de pain desséché, des poissons salés, des lambeaux d'étoffes, du fil, des aiguilles, du poivre, etc. On pouvait acheter une aiguillée de fil et une prise de tabac, dont les trois coûtaient un sou.

On y vendait des souris et des rats que certains avaient eu la patience d'apprivoiser pour les faire multiplier afin d'en faire un objet de commerce. Une souris se vendait cinq fèves et un rat vingt-cinq, selon sa grosseur.

Aucun prisonnier ne demeurait inoccupé; il y avait des tailleurs, des cordonniers, des crieurs publics, des ouvriers en cheveux, en os, en écaille. Deux cents Auvergnats, restes d'un régiment de dragons, s'étaient logés dans une grotte où ils faisaient des cuillers en racine de buis qui se vendaient, pour un prix modique, soit à Palma, soit au Palais-Royal de Cabrera.

Ces dragons ne possédaient, entre tous, qu'un pantalon et un uniforme en mauvais état, qu'ils faisaient

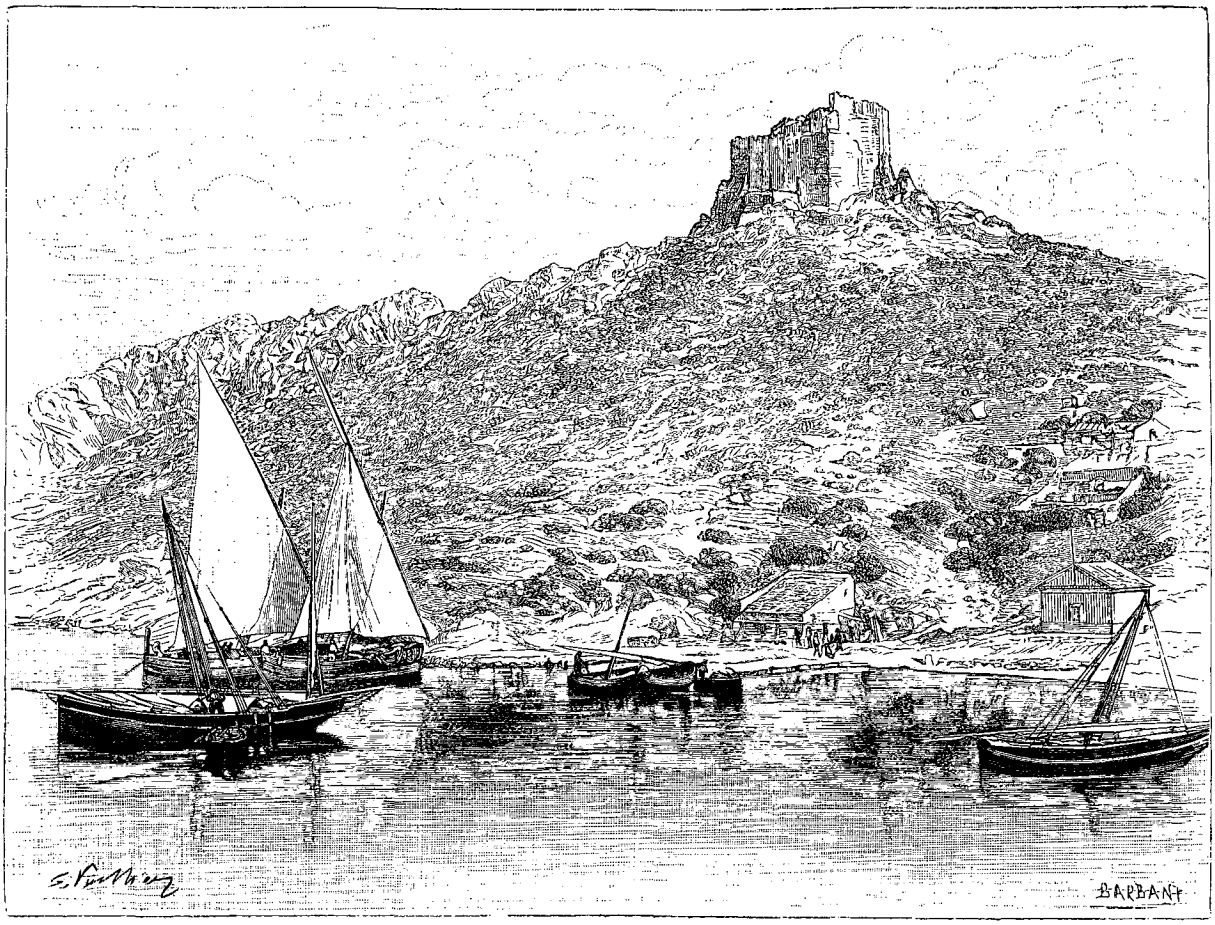
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

endosser à celui d'entre eux qui allait recevoir les vivres.

Mais ce qui abondait surtout à Cabrera, porte la relation de Lardier, c'étaient les professeurs en tout genre. La moitié des prisonniers donnait des leçons à l'autre moitié. Partout on voyait des maîtres de musique, de mathématiques, de langues, de dessin, et surtout d'escrime, de danse et de bâton. Quand il faisait beau, tous ces professeurs donnaient leurs leçons au Palais-Royal, à des distances assez rapprochées les unes des autres. Il n'était pas rare de voir un pauvre diable à moitié nu, et qui souvent n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, chanter un air de contredanse fort gai, et l'interrompre de temps en temps, pour dire, avec beaucoup de sérieux, à son élève vêtu d'un soupçon de caleçon : « Allons, balancez vos dames ! rond de jambe ! donnez-vous de la grâce ! »

Un peu plus loin, un bâtonniste enseignait le moulinet à quatre faces, et cherchait à flatter l'amour-propre et à exciter l'émulation d'un élève en lui disant : « C'est bien, je suis content de vous ; si vous continuez avec le même succès, en moins de quinze jours vous pourrez vous présenter en société. »

Un chiffon de papier, grand comme la main, et



Port et forteresse de Cabrera.

placé en écriteau, servait d'enseigne aux plus huppés de ces professeurs.

Si les captifs avaient conservé, dans leur misère, un peu de cette insouciance et de cette gaieté qui rendent si amusants les campements de nos soldats, ils avaient gardé aussi une grande susceptibilité quant au point d'honneur. Les duels étaient fréquents. Comme ils étaient privés d'épées de combat, ils se battaient avec des ciseaux, des rasoirs, des lames de couteau, des alênes et au besoin avec des aiguilles à voile. Ils fixaient ces objets à l'extrémité de bâtons et se rendaient au cimetière. C'était l'endroit choisi habituellement pour les combats.

Cependant un peu d'aisance était venue, car, malgré la mort de près de trois mille captifs, que les Espagnols ignoraient, on avait continué à envoyer le même nombre de rations. Mais un nouveau recensement eut lieu, et la situation des prisonniers devint de nouveau très précaire ; leurs forces s'affaiblirent au point que plusieurs perdirent toute intelligence.

Enfin, le 16 mai 1814, après cinq années d'abandon et de souffrances sur ce rocher, des bâtiments de transport français, commandés par un capitaine de frégate, arrivèrent à Cabrera. La nouvelle se répandit vite, et les captifs accoururent, les uns comme des fous, les autres en pleurs ; d'autres, affaiblis, poussaient des cris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et se traînaient sur les genoux. A la vue de cette multitude de spectres demi-nus, en haillons, pâles, émaciés, la chevelure hérissée, les yeux hagards, le capitaine et les hommes d'équipage fondirent en pleurs et détournèrent les yeux de cette cohue lamentable.

Puis l'embarquement eut lieu; les malades, les exténués, et leur nombre était grand, furent chargés sur les épaules de leurs camarades et transportés à bord.

Un peu plus de deux mille captifs, sur cinq mille cinq cents qui avaient été jetés sur le rocher de Cabrera, revirent leur patrie.

Extrait du *Moniteur universel* (12 juin 1847).

« On écrit de Palma, le 3 juin :

« L'escadre d'évolutions, commandée par M. le Prince de Joinville, vient de faire une courte apparition sur notre rade, et le peu d'heures qu'elle y a passées a été consacré à une simple et touchante cérémonie.

« Le prince de Joinville avait entendu dire l'année dernière que l'îlot de Cabrera, prison et tombeau des Français tombés aux mains des Espagnols à Baylen, était couvert des ossements de ces infortunés restés sans sépulture. Le temps lui avait manqué alors pour s'assurer de ce fait; à peine mouillé hier sur la rade de Palma, le prince envoya à Cabrera la corvette à vapeur le *Pluton* pour reconnaître la vérité de ce qui avait été porté l'an dernier à sa connaissance. Au retour de ce navire l'ordre du jour suivant fut publié :

« Le commandant en chef a été informé que l'on « voyait sur plusieurs points de l'île de Cabrera des « ossements sans sépulture, tristes restes de nos mal- « heureux compatriotes faits prisonniers à Baylen et « morts de misère sur ce rocher.

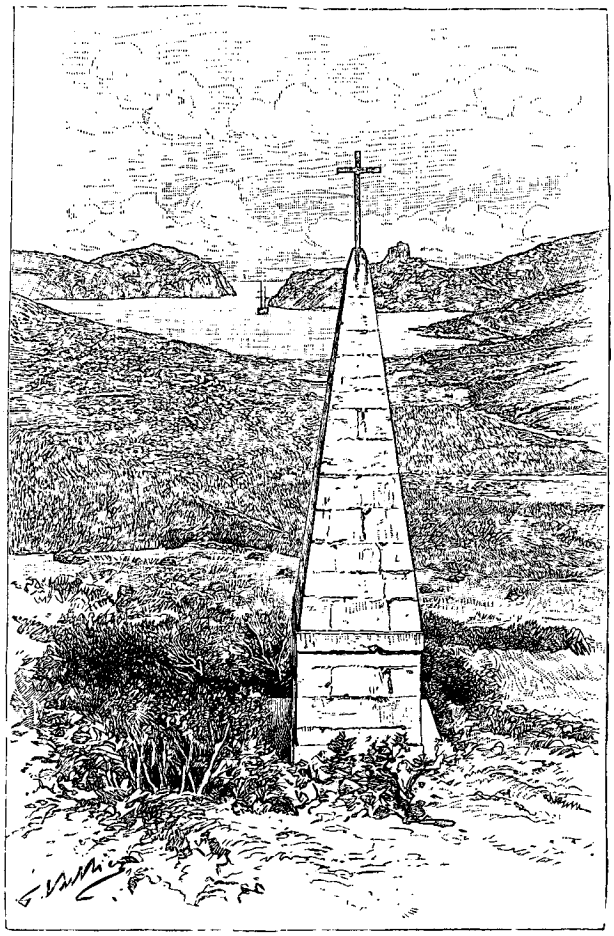
« Le *Pluton* s'est rendu par ses ordres au mouillage « de l'île. Les officiers et l'équipage, guidés par un « Espagnol qui a assisté à la lente agonie de nos sol- « dats, ont recueilli une grande quantité d'ossements « qui gisaient sur le sol, exposés à toutes les insultes.

« Demain le *Pluton* retournera à Cabrera avec l'abbé « Coquereau pour déposer ces tristes débris dans une « sépulture chrétienne.

« L'amiral propose à l'escadre de faire placer sur le « lieu de la sépulture une pierre avec cette inscription :

« *A la mémoire des Français morts à Cabrera.*
« *L'escadre d'évolutions de* 1847. »

« En conséquence de cet ordre, le *Pluton* est retourné « ce matin à l'île de Ca- « brera, et le comman- « dant de ce navire est « descendu à terre avec « M. l'abbé Coquereau, « aumônier de l'escadre, « pour accomplir la reli- « gieuse mission qui leur « avait été confiée. »



Sépulture des captifs.

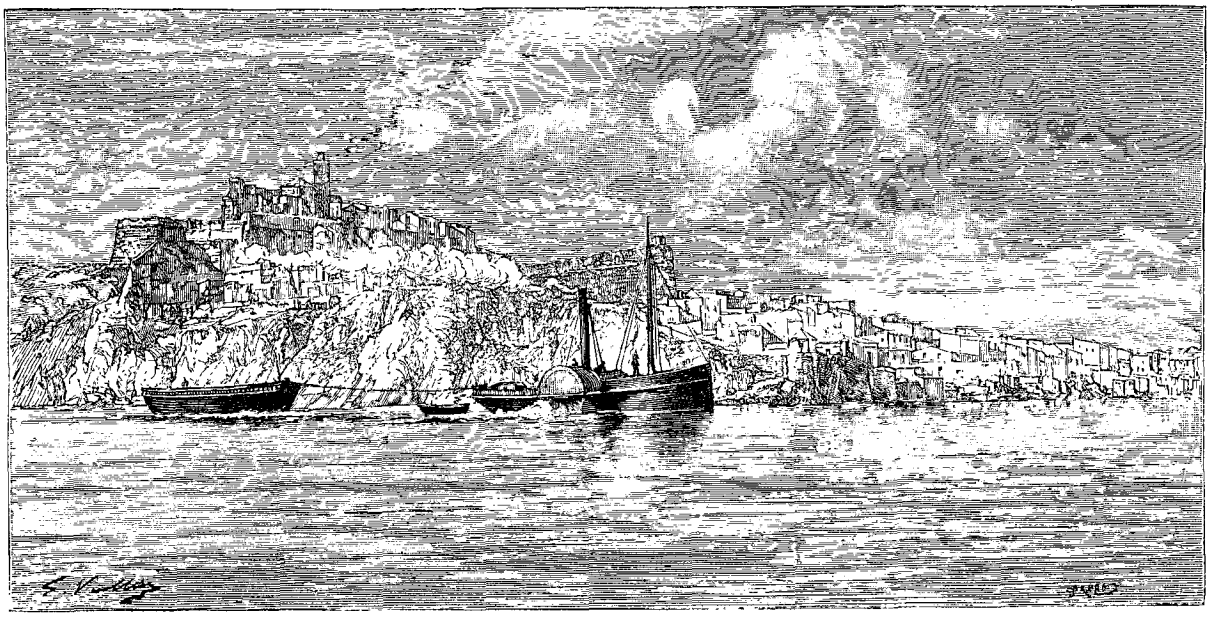
« Nulle pompe, nul appareil militaire n'a été déployé pour donner à cette cérémonie funèbre un éclat qu'elle ne devait point avoir; seulement le *Pluton* a eu son pavillon à mi-mât et ses vergues en croix tout le temps qu'a duré le service divin et les prières pour les morts. Rien de plus touchant que de voir les quinze ou vingt cultivateurs qui forment toute la population de cet îlot sauvage, agenouillés à côté de nos matelots et s'unissant à leur pieux recueillement. La messe finie et les dépouilles de nos malheureux soldats rendues à la terre, une croix de bois a été placée sur la fosse qui les a reçues, en attendant la pierre qui doit la recouvrir.

« Les officiers et les matelots n'ont pas voulu laisser à la générosité du prince l'honneur de faire les frais de cette sépulture. Une souscription, à laquelle tous ont pris part et qui s'est élevée à 2 000 francs environ, en acquittera le prix. »

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du port d'Ibiza (voy. p. 258).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

LES PITYUSES. — IBIZA ET FORMENTERA,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis et des photographies communiquées par S. A. l'archiduc Salvator.

Et maintenant que nous avons parcouru ensemble Majorque, Minorque et Cabrera, nous irons, si vous voulez me suivre, visiter le groupe des Pityuses, que, par les pures journées, on distingue, je crois, comme un mince filet d'azur à l'horizon, des hauteurs de la sierra de Majorque.

Les Pityuses, moins connues encore que les Baléares, dont elles font cependant partie, et au sujet desquelles on raconte des choses farouches, dont nous pourrons vérifier l'authenticité. Allons vers ces terres dont les habitants sont des Maures, dit-on. Le vapeur va partir, un vieux petit vapeur à grandes roues, portant le nom d'un roi, et qui, tout cassé qu'il est, s'en va comme un vieillard gémissant, tremblotant, toussant, crachant, sans se presser. Il arrive à Alicante après bien des heures de traversée et un repos à l'escale d'Ibiza.

Nous aurons une belle journée : Comme l'eau est calme dans le port! Comme le ciel est pur, la brise légère! on dirait les caresses du soleil et du vent!

La cloche sonne le départ, la machine souffle trois cris enroués. Le *capitan* est là-haut sur la passerelle. Il commande, et ses commandements sont transmis par un matelot juché sur une échelle. « En avant! » crie le capitaine. « En avant! » répète le matelot penché vers la sombre ouverture de la machine. Les roues lentement se meuvent. « A gauche! — A gauche! » puis : « Tout droit! — Tout droit! » C'est original.

Le soleil matinal semble verser de la poussière d'or sur l'île que nous quittons, le ciel rayonne, et quelques jolis nuages roses voguent lentement, s'effilochent et se fondent dans l'éther bleu.

Le *Jayme Segundo* s'en va bravement; ses roues énormes font un tel bruit, jettent de chaque côté du navire tant d'écume neigeuse dans la mer de saphir, qu'on ne s'aperçoit pas qu'il est vieux et voûté. Le soleil radieux qui flambe sur ses cuivres, sur ses canots de couleur vermeille, sur ses mâts aux tons d'or, sur ses cordages vibrants, lui refait une jeunesse. Des railleurs disent qu'il est de complexion délicate, que par égard pour son âge et ses longs services on ne va plus l'exposer aux intempéries hivernales; ce serait, à les entendre, son dernier voyage.

1. Suite. — Voyez p. 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'autres, plus méchants, rapportent que les ingénieurs d'Alger, après l'avoir visité, il y a trente ans bientôt, ne lui donnaient pas six mois d'existence. Moi j'ai confiance dans ce navire qui a vu tant de choses, surtout lorsqu'il fait si beau temps. Voyez, les énormes pistons de la machine logée dans ses entrailles se soulèvent alternativement au-dessus du bord comme des battements énergiques et réguliers d'un vieux cœur de monstre marin!

Le pont est très animé, les matelots chantent, des passagers se promènent considérant le ciel et la mer d'un œil satisfait, des enfants piaillent, des poules attachées par la patte gloussent, des mouettes blanches suivent le navire, un mousse les regarde tout en mangeant une grenade. Le jus vermeil du fruit ruisselle de chaque côté de sa bouche, à travers ses dents blanches. Un voilier passe, puis un vapeur. Vers l'arrière on voit les montagnes de Majorque s'estomper peu à peu en s'abaissant, devenir fluides comme une vision, tandis que vers l'avant apparaissent les collines d'Ibiza et la côte, bardée de précipices, de l'île Tagomago.

Un moment nous longeons une falaise écroulée; le flanc de la montagne est à nu et comme ensanglanté.

Bientôt se dresse, sur une roche ardue, la ville d'Ibiza, avec ses maisons blanches, aux toits plats, étagées et en amphithéâtre comme la Casbah d'Alger, dominée par une cathédrale et une sombre forteresse, enserrée de remparts cuivrés.

Le *Jayme Segundo* paraît redoubler d'ardeur; il a mis neuf heures à nous amener de Palma, mais il pose sa fumée comme un panache sur sa cheminée de fer, contourne à grand bruit le phare de *Botafoch* et, fièrement, entre dans le port, tandis que la population réunie sur le môle lui fait une ovation bien sentie.

Le soleil va se coucher, entourant la ville d'une gloire de flammes; la foule aux costumes bariolés se meut dans l'ombre, houleuse, criarde, agitée; des mariniers arrivent avec leurs barques et bientôt font irruption sur le pont du navire. L'un d'eux prend ma valise, un autre mon parasol, un troisième ma couverture de voyage. Puis de nouveaux venus se précipitent sur ma malle et l'embarquent après de grands efforts. Arrivé sur le quai, la même scène se reproduit et je ne suis en paix que dans une chambre de la *fonda* où je me suis réfugié.

Je les ai congédiés tandis qu'ils ne cessaient de s'éponger le front pour me témoigner combien mes bagages étaient lourds.

La chambre, blanchie à la chaux, n'a pour tout ornement que quelques lithographies accrochées aux murs. Ma surprise est grande, c'est l'affranchissement de l'Italie, les batailles de Marignan, de Montebello, les combats de Palestro, de Varèze, etc., dessinés par Gustave Doré. Une vue de Bayonne et des chasses de Victor Adam complètent cette décoration.



La vieille *Vicenta* (voy. p. 260).

Je songeais, en considérant ces lithographies françaises, à une aventure singulière qui m'est arrivée il y a quelques années déjà, dans le Sud Oranais.

Je voyageais à cheval dans un pays solitaire, criblé de crevasses, sans arbres, sans cultures, sans fleurs, où passait silencieusement une rivière salée, l'oued Malah, aux rives couvertes de tortues à l'odeur nauséabonde, lorsque nous aperçûmes une blanche coupole.

« C'est Mohammed ben Aouda, le pays des fanatiques, me dit mon ami et compagnon de voyage Godelier, alors capitaine d'état-major; c'est un lieu de pèlerinage renommé. Peu de chrétiens ont foulé cette terre de tristesse et de désolation. »

A notre approche, les cigognes sacrées, dont ce pays est peuplé, s'envolaient de toutes parts. Bientôt le minaret voisin de la *koubba* sainte se dressa près de nous tandis qu'un chant arrivait à nos oreilles.

C'est la voix du muezzin, pensai-je, que par intervalles le vent apporte jusqu'à nous. Mais, la voix étant devenue distincte, nous demeurâmes stupéfaits :

J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va guère, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville d'Ibiza.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chantait joyeusement un ouvrier français, suspendu aux cordages, en train de réparer des ornements extérieurs de la mosquée.

Le seul objet de luxe de cette chambre de la fonda d'Ibiza est un couvre-lit orné d'un grand dessin représentant la Vierge soutenue par des anges, et sur laquelle je lus cette inscription : *Nuestra Señora de la Aurora, venerada en la villa de Benejama* (Notre-Dame de l'Aurore, vénérée dans la ville de Benejama). J'allais donc passer mes nuits à Ibiza sous la protection immédiate de la Vierge et des anges du Paradis.

La ville d'Ibiza, avec sa population de sept mille âmes, ne possède qu'un seul hôtel, absolument dépourvu de tout confortable.

L'aubergiste porte un nom sonore : *José Roigt y Torres*. Dans le monde on l'appelle *el Cojo* (le Boiteux), à cause de cette infirmité qui le caractérise. Je vois encore cet affreux *Cojo* avec son énorme tête et ses yeux aux regards mauvais, clignotant sous des sourcils épais semblables à des buissons épineux, balançant son tronc lourd sur ses jambes difformes, tournant autour de la table avec des allures d'ours à la chaîne, crachant sans cesse à mes pieds, me soufflant avec son haleine de fauve les bouffées d'un tabac empesté.

Et ces sauces inouïes où flottaient je ne sais quels mets barbares qu'il me mettait sous le nez répétant à chaque fois : « Ceci, *señor*, est une chose exquise ! »

Je crois bien qu'il grimaçait un sourire devant mon effroi en présence des aliments et des breuvages qu'il m'offrait ou qu'il m'adressait par une sorte de sorcière déguisée en servante, la vieille *Vicenta*.

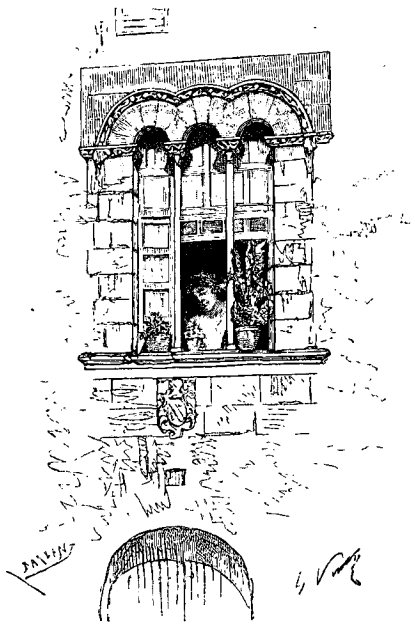
Lorsque j'avais pénétré dans l'escalier de la fonda, une odeur immonde m'avait saisi à la gorge et j'avais été obligé de fermer la porte du *comedor* pour y échapper un peu. La nuit était venue et je pouvais voir, à travers les vitres de la grande fenêtre donnant sur le port, la lune toute sanglante se lever sur la mer. Pour mieux contempler ce beau spectacle je priai le *Cojo* d'ouvrir largement la croisée, mais j'eus à m'en repentir bientôt : la même odeur nauséabonde, venant du port cette fois, pénétra dans la pièce et me souleva le cœur.

On m'avait bien prévenu à Majorque qu'Ibiza est sale, mais je ne croyais pas à une telle infection.

Après dîner je vais errer à l'aventure par les rues de la ville ; un beau clair de lune favorise ma promenade solitaire. Ici, comme à Palma, les lanternes ne sont pas allumées lorsque les rayons de la lune sont suffisants pour éclairer les rues ; il paraît même qu'on oublie habituellement d'en faire usage par les nuits sombres.

Les maisons, toutes blanches, argentées par instants de clartés lunaires, sont d'un effet très saisissant ; les rares passants qu'on rencontre dans cette ombre translucide ont l'air de sombres fantômes. Je monte dans le haut quartier par des pentes raides, je traverse une porte fortifiée avec pont-levis et je m'égare dans un dédale de ruelles.

Une vieille femme, autant que je puis en juger, accroupie sur le seuil de sa porte, mange je ne sais quoi dans une écuelle, sous la pâleur de l'astre des nuits. Plus loin, sur un bâton planté dans le mur au-dessus d'une porte, j'aperçois une masse noire. Je m'approche. La chose remue, c'est une poule qui dort sur ce perchoir inusité.



Ventana comasema.

Toutes les fenêtres et tous les balcons sont munis de chaque côté d'une hampe ; je suppose que ce sont des préparatifs de fête pour le lendemain : mais, au jour, je m'aperçus que ces hampes étaient reliées par des ficelles et servaient à étendre du linge, qu'on met ainsi à sécher devant la façade des maisons. J'arrive, cheminant par des rues, des ruelles, des pentes, des escaliers, presque au haut de la ville.

Je redescends ensuite, sans rencontrer âme qui vive, comme si j'avais été errant dans une ville abandonnée.

Pourtant une vague lueur filtre à travers une porte entr'ouverte ; c'est une église ; des femmes sont agenouillées sur la pierre, silencieuses, recueillies. Elles prient, des cierges brûlent lentement devant les retables d'or.

Tout impressionné par le silence funèbre des rues inextricables, par la vision dernière des chapelles mystiques, je regagne ma chambre de la fonda, où les moustiques vont, par de cuisantes piqûres, me ramener au sentiment de la réalité.

L'excellent et vénérable don Francisco de los Herreros ne m'a pas laissé quitter Palma sans me bourrer les poches de lettres de recommandation. J'en ai une pour l'alcade, une pour *don Manuel Palau, vicario capitular, dean de la catedral*, pour *don Juan Torres y Ribas, canónigo*, etc., etc.

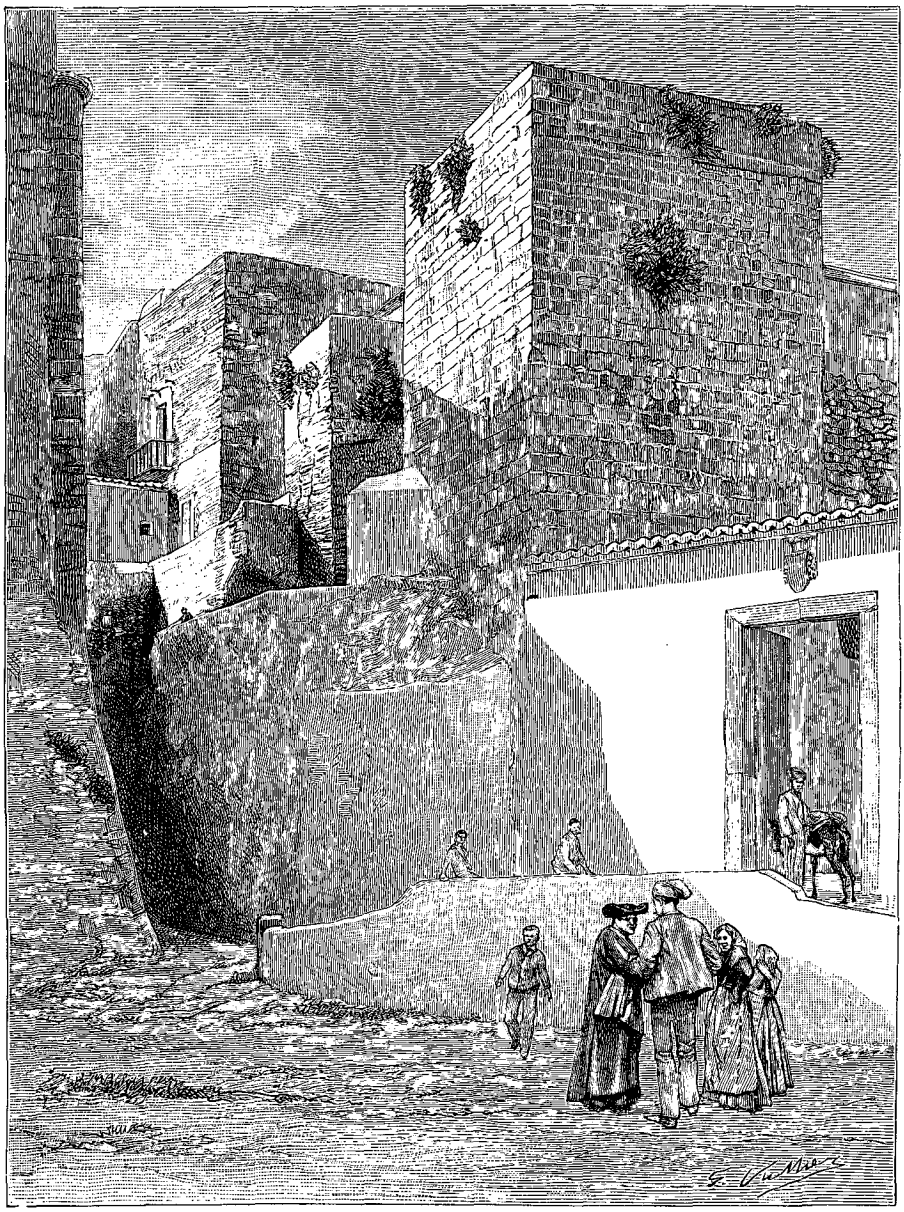
Dans ce pays, où les étrangers débarquent rarement, il est difficile de pénétrer dans les mœurs et le cœur même des coutumes. La capitale seule est pourvue d'un hôtel, dont j'ai essayé de donner une idée ; mais, dans l'intérieur de l'île, les communications sont à peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près impossibles; un inconnu pourrait, il est vrai, s'y aventurer en toute sécurité pour sa personne et son argent, mais il ne saurait à qui demander le gîte et le manger. Ma première visite doit être pour l'autorité officielle, l'alcade : le lendemain, de bonne heure, je grimpe les rues, qui ressemblent à une série d'escaliers, pour le trouver. Son accueil ne laisse rien à désirer : « Demandez, me dit-il, et je serai heureux de vous servir en tout ce qu'il vous plaira ».

Comme je n'avais pas songé aux services que je pourrais recevoir de lui, je me contentai de l'assurer que je profiterais, à l'occasion, de ses bonnes dispositions et de son pouvoir.

Don Francisco de los Herreros, en me remettant ces



L'antique *almudaina* et le palais épiscopal (voy. p. 262).

lettres, vous aviez poussé l'obligeance, l'amitié même, jusqu'à écrire en même temps par le courrier aux personnes chez lesquelles vous m'accréditiez, et tandis que je pensais à m'enquérir de la demeure du *señor* Juan Torres y Ribas, *canónigo* d'Ibiza, ce prêtre me faisait une visite à la fonda, où il ne me rencontrait pas.

J'errais à ce moment par les rues, considérant une fenêtre d'architecture mauresque festonnée de verdure et de fleurs, à travers lesquelles un visage aux grands yeux noirs se montre curieusement pour disparaître aussitôt; cette fenêtre est encadrée par trois arcs qui viennent s'appuyer sur les chapiteaux, filigranés en quelque sorte, de deux colonnettes en marbre, sveltes et délicates : c'est la *ventana comasema*. J'étais arrêté ensuite devant un écusson ombragé par le cimier d'un casque, incrusté dans la façade d'une maison rose qu'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rayon frangeait d'or, lorsqu'un ecclésiastique m'aborde : c'est le canónigo. Il est jeune, d'un beau visage pâle avec un grand œil doux et contemplatif dont la paupière supérieure, épaisse et allongée, voile à demi le regard ; un sourire attristé semble errer sur ses lèvres. Nous remontons ensemble vers sa demeure, située tout au haut de la ville, près de la cathédrale et du palais épiscopal. Nous jetons, en passant, un coup d'œil sur ces deux monuments. Le *castillo*, habité par le gouverneur militaire d'Ibiza, antique *almudaina*, vieille forteresse qui élève son farouche donjon rongé par les années, émietté par les vents, mais fier encore d'allure lorsqu'on l'aperçoit du large. Il supporte, comme sans sourciller, les outrages du temps et la tristesse de l'abandon. — Le front perdu, en quelque sorte, dans les souvenirs d'un passé glorieux, il offre, indifférent, dans ses flancs crevassés, un asile aux oiseaux nocturnes qui font tressaillir dans leurs couches les campagnards superstitieux, lorsque leurs cris lugubres traversent les ténèbres.

Un factionnaire, sorte d'anachronisme vivant, passe par intervalles, d'un pas grave, sur ces vieilles murailles.

Le dernier évêque étant mort et son corps étant déposé pieusement dans le chœur de la cathédrale, l'épiscopat d'Ibiza est demeuré sans titulaire.

Le palais épiscopal est habité, à l'heure actuelle, par don Manuel Palau, *vicario capitular, dean de la catedral.*

La demeure, simple, solitaire, appuyée aux sombres murailles du castillo, sommeille dans sa blancheur comme une pâle sainte sous la protection d'un vieil homme d'armes.



L'antique *curia*.

En face se trouve, à demi ruiné aussi, l'édifice de la *curia*, ancien tribunal. L'ornementation de la porte offre une belle combinaison des styles gothique et mauresque. Un écusson, aux armes d'Aragon, la surmonte ; à sa base la pierre émiettée ne laisse plus lire entièrement une longue inscription qui s'y trouvait gravée.

Devant la curia s'étend une petite terrasse d'où l'on aperçoit distinctement l'île de Formentera, la Pityuse *menor* des anciens. Les balancelles vont et viennent journellement entre cette île et Ibiza. Je fis part au canónigo du projet que j'avais formé de visiter Formentera, mais il m'en dissuada vivement. « C'est un rocher aride, me dit-il, où vous ne trouverez que deux lacs amers et trois églises fortifiées semblables à celles que vous verrez ces jours prochains dans les environs d'Ibiza. Et, pour ces choses vraiment sans intérêt, vous risquez de passer quelques semaines abandonné sur ce rocher, dans l'ennui et la misère. Si le vent, favorable ces jours-ci, vient à tourner, il vous sera impossible de revenir. » Je me rendis à la justesse de cette observation et renonçai au projet que j'avais formé de visiter ce rocher.

Quelques instants après cette conversation, nous étions dans la demeure du canónigo. Il vit là avec sa mère, toute pâle aussi, toute pensive, et une jeune nièce douce et charmante, nommée Pepita.

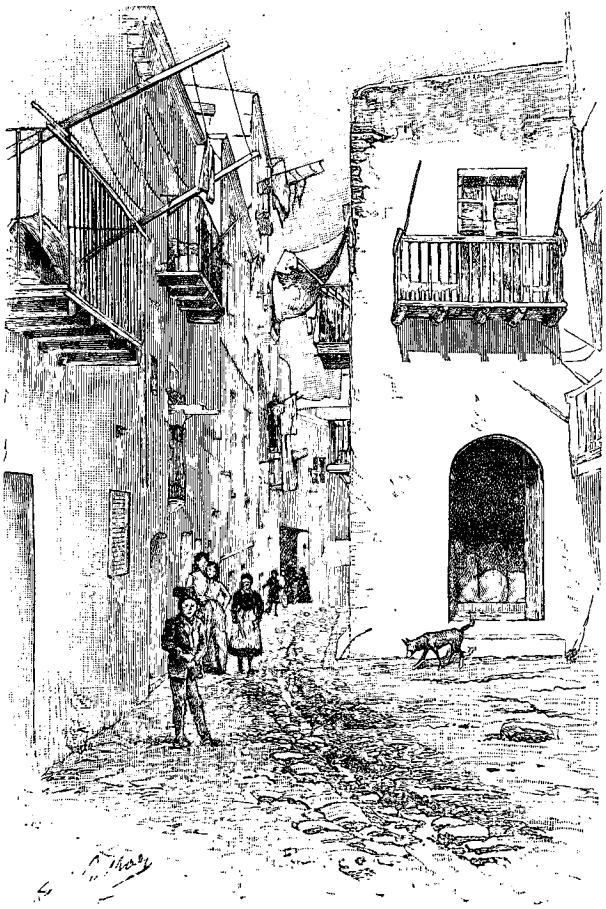
Le deuil est entré dans cette maison comme dans la plupart des autres de ce pays. Depuis deux années la diphtérie exerce des ravages sur les jeunes enfants, n'épargnant même pas les adultes. Des familles qui avaient sept enfants n'en ont plus un seul. L'épidémie semblait diminuer d'intensité, lorsque depuis quinze jours une recrudescence subite s'est manifestée. Deux petites nièces du canónigo et leur mère sont mortes en quelques jours. Le prêtre devient plus pâle encore en me confiant ces douleurs, et des larmes coulent silencieusement le long des joues amaigries de sa mère.

Le canónigo, qui remplit les fonctions de secrétaire du gouvernement ecclésiastique, a pris ses dispositions pour être libre. Nous quittons sa maison, où, dans le crépuscule des salles, flottent de si lugubres douleurs, pour retrouver dans la rue claire la lumière et la gaieté du ciel. Par exception la *señorita Pepita* nous accompagne. Les femmes à Ibiza sortent rarement. Elles vivent d'une existence morne, alanguie, dans des demeures silencieuses où ne filtrent que de pâles reflets. C'est, je pense, un reste des coutumes maures. Il n'est pas séant à Ibiza de voir une femme souvent dehors. Du reste, sauf quelques rares visites que les dames se font entre elles ou les grandes sorties vers les propriétés de la campagne, on peut se demander quel serait le but de leurs promenades. Il n'y a pas de place publique proprement dite, pas de grande allée ombreuse où le soir, comme dans la plupart des pays chauds, on puisse respirer la fraîcheur. En été la chaleur est accablante dans ces rues toutes blanches, pierreuses, et c'est un véritable voyage pour une population indolente que de grimper les hauteurs où se dressent le vieux donjon de la forteresse et le haut clocher de la cathédrale. Aux heures du soir, où, après une journée ardente, les souffles de la mer apportent un peu de fraîcheur dans les rues embrasées, aux heures où dans les pays de France, d'Espagne, d'Italie, les femmes passent joyeuses dans les promenades, les *señoras* d'Ibiza entr'ouvrent alors les persiennes et, accoudées aux bal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cons, regardent, alanguies, dans l'espace, les yeux vers cette mer qu'elles n'ont cessé de voir depuis leur enfance et où les ombres crépusculaires descendent lentement.

Là-haut, dans ce quartier élevé, ceint d'épaisses murailles rouges où les canons qui autrefois faisaient trembler la mer gisent çà et là, rongés de rouille, la bouche sanglante, mordant la terre comme dans une agonie, devant des embrasures ruinées, les señoras vivent dans le silence et dans la nuit des vieilles demeures mortes. Les rues que le soleil ne baigne pas ont des clartés lunaires, des lueurs de phosphore; on y perçoit seulement de temps à autre, sur les pavés polis, le pas fatigué des *aguadors*, des prêtres mystérieux et furtifs ou de quelque servante. Cette ville est une ville arabe en quelque sorte; les *serenos* même, qui animent Palma et Mahon, chantant les heures nocturnes, n'existent pas à Ibiza. Leur voix ne s'élève pas dans le silence des nuits, apportant une note étrange, mais vivante, dans ces murs où semblent errer des souffles de moribonds. Jamais sous des balcons ou dans les profondeurs des cours mystérieuses ne résonne le grincement d'une guitare. Seuls le grondement de la mer ou les sifflements du vent aux jours de tempête réveillent les échos endormis de la vieille cité ensevelie sous des préjugés et des coutumes d'un autre âge et d'une autre race, tandis qu'un climat merveilleux l'enveloppe de chaudes caresses et qu'un flot idéal baigne doucement ses pieds.



Une rue du quartier de la Marina, à Ibiza.

La cathédrale *Santa Maria la Mayor*, que le canónigo me fait visiter, n'offre aucun intérêt, tant au point de vue architectural que dans sa décoration intérieure. Dans un angle seulement qui touche à la sacristie, une porte gothique basse et un retable orné d'intéressantes peintures primitives se perdent dans l'ombre.

C'est là sans doute tout ce qui reste de l'œuvre de don Jayme Ier *el Conquistador* qui concéda les Pityuses à l'archevêque de Tarragone *don Guillermo Mongriu* sous condition de délivrer les îles de la domination des Maures et d'ériger ensuite dans la forteresse d'Ibiza un temple chrétien dans lequel, chaque jour, serait célébrée une messe pour le repos des âmes de ceux qui trouveraient la mort dans cette entreprise.

Le vaillant archevêque devint maître des îles avec l'aide de l'infant *don Pedro* de Portugal, seigneur de Majorque, du comte *del Rossellon*, *don Nuño Sanz*, et fit construire une basilique.

Si cette église actuelle est d'un aspect banal, ce qui tient sans doute à des remaniements postérieurs qui ont laissé subsister de rares vestiges de l'édifice primitif, la sacristie et les objets du culte témoignent d'une grande pauvreté. Dans la *Sala capitular*, où traînent quelques vieux fauteuils en cuir couverts de poussière, rongés par les rats, le canónigo me montre les portraits des évêques du diocèse d'un mauvais presque réjouissant, et celui du roi Charles III, lequel en 1782 octroya le titre de *ciudad* (cité) à l'ancienne *villa ó real fuerza de Ibiza* (ville ou royale place forte d'Ibiza).

Une restauration complète a rendu ce portrait grotesque: la face du roi, toute rouge, avec des yeux effarés sortant de la tête, se détache sur un fond noir et fait l'effet des diables sortant d'une boîte qui font tant peur aux petits enfants.

Du haut du clocher se déroule sous les yeux un panorama magnifique. Vers le nord, des plaines parsemées de blanches maisons s'étalent, et, au loin, à perte de vue, jusque dans l'azur du ciel, les collines boisées ondulent en douces vagues. A l'ouest, la plaine encore, des salines reflétant le ciel, la mer dessinant les contours des moindres accidents de la côte, qui va mourir vers le sud, où se dresse, sur l'horizon, la silhouette allongée du rocher de Formentera et de l'îlot *del Espalmador*. A l'est enfin, les jardins, la baie, le port, la ville, qui s'écroule à vos pieds toute rose et toute blanche comme un rêve de ville orientale.

Je me suis engagé un jour dans la plaine cultivée qui borde le port d'Ibiza. Je voyais des bouquets de palmiers, des fleurs, des verdures inconnues, des végétations grasses, des demeures scintillant sous un ciel joyeux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ces fleurs sont empoisonnées: les fruits savoureux viennent dans un sol où dorment des ruisseaux d'eau croupie, et les émanations des végétaux décomposés, jointes à celles des eaux stagnantes du port, engendrent des malarias redoutables. La fièvre y est endémique. A voir de loin la ville d'Ibiza toute blanche avec quelques maisons roses ou azurées, baignée de clarté, à voir ce beau et vaste port où les édifices miroitent dans les eaux frissonnantes, où passent des voiles rapides comme des ailes d'oiseaux, où s'abritent des balancelles aux noms tendres et poétiques (*Flor del mar*, *Estrella*, *Paloma de Ciudadella*), à voir enfin cette ville d'un aspect idéal comme Alger, et où les flamants roses dorment perchés sur une patte, avec cette gaieté de couleur, cet éclat, ce pittoresque, ce mélange de romantique et d'oriental produit par les forteresses ruinées et par la lumière et les constructions, on ne penserait jamais que c'est un asile de misère, de tristesse, de douleurs. Ce n'est pas la musique que j'entendais habituellement vibrer dans les airs, mais le glas funèbre des cloches traversant l'espace et le bruit de sanglots étouffés et lointains.

En dehors de ces causes extérieures qui font naître ou alimentent les épidémies, telles que la putréfaction des végétaux, la stagnation des eaux, la malpropreté des rues où coulent des ruisseaux d'ordures et d'eaux immondes, la nourriture précaire, l'existence passée dans des demeures humides, tristes, sans lueurs, une coutume pratiquée depuis les âges reculés y contribue singulièrement. Quelqu'un vient de mourir, les cloches tintent lugubrement; aussitôt on réunit les enfants du voisinage qui arrivent pour donner le baiser d'adieu éternel au cadavre et appuyer leurs lèvres sur sa face glacée. La contagion se propage ainsi, et les habitants



Le vieil *aguador* (voy. p. 266).

d'Ibiza, qui créent autour d'eux des foyers d'infection, s'étonnent de la persistance des fléaux.

Il faut avoir parcouru le labyrinthe de ruelles du vieux quartier de la Marine, où des maisons étroites, humides, sombres, s'entassent sans lumière, sans air, infectées par des odeurs nauséabondes, ruisselantes d'ordures, suantes, mouillées, livides, pour bien voir les causes premières de l'insalubrité d'Ibiza.

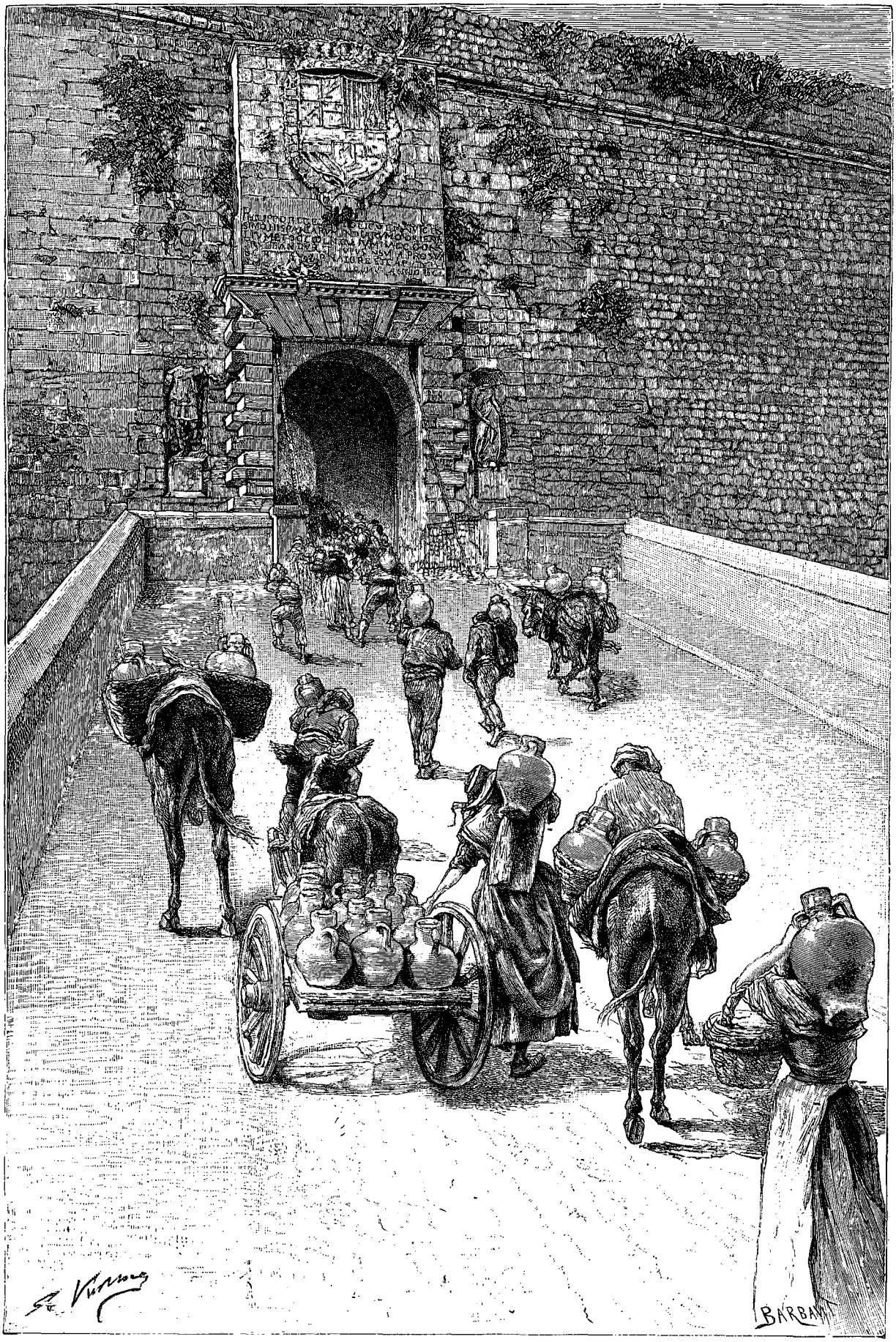
Dans certaines rues de la haute ville, qui est en quelque sorte le quartier aristocratique, il n'est pas rare de voir devant quelques maisons modestes des poules attachées par la patte, des cochons et même des moutons qu'on élève ainsi avec des détritus de légumes, quelques herbes et des pelures de fruits. Je dois dire cependant que cette partie de la ville se distingue en général par une propreté relative, tandis que vers la Marine l'aspect des rues est habituellement repoussant.

La misère, la malpropreté et la mort, dans cette vision blanche qui est Ibiza, me serraient le cœur et me faisaient voir toutes choses sous un aspect tragique, aux premiers jours, lorsque j'allais cheminant par les sentiers caillouteux des collines du nord ou que je m'égarais dans le dédale des petites rues et des carrefours.

Mais comme on s'habitue à tout et que d'autre part je me sentais prisonnier dans cette île où le vapeur allant à Palma ne passe que tous les dix jours et lorsque le temps est beau, je m'étais fait à la perspective de demeurer dans ce milieu plein de désolation et de danger.

Et alors, oubliant les agonisants sur leurs couches, les maisons aux pâleurs de tombeaux, les réalités sinistres, les silences équivoques ou lugubres, les émanations horribles, les souffles fiévreux, les infections constantes, la tristesse des longs jours dans le crépuscule des grandes demeures, je ne vis plus que les manifestations extérieures de la vie dont le spectacle bizarre m'amusait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les *aguadors* (voy. p. 266).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ne cessait de m'intéresser. Le ciel bleu, la mer laiteuse, les costumes éclatants, tout le rayonnement de la lumière et de la gaieté des choses étaient bien faits pour voiler l'existence des êtres qui vivent comme des larves mystérieuses dans des asiles sombres et glacés.

Le quartier de la Marine, du reste, contraste singulièrement avec l'ancienne ville emmurée. *La Marina*, habitée par les pêcheurs, les mariniers et la population commerçante d'Ibiza, s'est développée seulement à partir de l'époque où les Baléares ne vécurent plus sous l'impression de terreur que les corsaires causaient, avec juste raison, à leurs habitants. Avant la prise d'Alger par les troupes françaises, quelques maisons seulement venaient se hasarder hors des remparts. Aujourd'hui c'est un quartier populeux, vivant, agité et de mœurs particulières, bien distinctes de la ville haute. Les maisons du quartier emmuré se dressent en amphithéâtre; elles sont baignées par les brises de la mer. Celles de la Marina, au contraire, sont construites sur une surface plane généralement.

Les escaliers qui y donnent accès sont à tel point étroits, qu'ils ne peuvent livrer passage qu'à une seule personne à la fois. La Marina est pourvue d'un marché couvert et d'un autre marché spécial pour le poisson et la viande, auquel quelques orangers et des citronniers donnent un aspect fort agréable.

Les deux quartiers sont donc bien distincts, et n'ont même aucun rapport entre eux. Là-haut, c'est la mort apparente; ici, c'est la vie.

Dès le matin, aux premières lueurs du jour, les paysans arrivent en bandes nombreuses, hommes, femmes, enfants, fillettes, à âne, à mulet, en carriole, à pied, certains fièrement campés sur des tas de légumes, la cigarette aux lèvres, les fillettes rieuses, les femmes causant. Les hommes s'interpellent, d'autres chantent sur un rythme monotone, se laissant aller au balancement de la bête qui les porte.

C'est une confusion charmante de visages humains, de têtes d'animaux, de légumes, de fruits éclatants; tout cela arrive par la route blanche de *San Rafael* principalement, sous le ciel bleu par des fonds estompés encore de vapeurs matinales, tandis que le soleil pétille sur les oliviers qui bordent le chemin, flambe sur les maisons blanches ou se joue dans les capricieuses constructions d'une noria qui tourne sous l'effort d'une mule, et que les fouets claquent partout, cinglant les airs.

A la même heure, les *aguadors* commencent à exercer leur rude industrie. Je les ai souvent regardés et observés à ces heures matinales, assis sur le parapet de l'antique porte fortifiée de *las Tablas*, seul passage direct entre la Marine et le haut quartier.

Cette porte s'ouvre dans le rempart; elle est pourvue d'un pont-levis et ornée d'un écusson énorme aux armes d'Espagne. Une inscription gravée dans la pierre apprend que le portail de las Tablas a été construit en 1585, sous le règne de Philippe II, catholique et très invincible roi d'Espagne et des Indes Orientales et Occidentales.

Deux statues en marbre de grandes dimensions, restes de l'occupation romaine, ont été utilisées pour sa décoration et placées dans des niches de chaque côté du portail.

Toutes les deux sont mutilées; l'une représente un sénateur romain et l'autre une prêtresse.

Le quartier emmuré est privé de fontaine, la ville d'Ibiza n'en possédant qu'une, située près du port. Là-haut, certaines maisons ont des citernes; mais, outre leur petit nombre, elles ne sont pas même suffisantes pour la consommation de la maison dont elles dépendent.

Chaque matin donc les aguadors se pressent autour de cette fontaine, les uns avec une petite charrette chargée de jarres à remplir, d'autres mettant ces jarres à même sur un âne, les autres enfin, hommes ou femmes, portant le fardeau sur les épaules. Le spectacle est très animé; on se presse, on crie, on gesticule; souvent même des disputes surviennent, mais il y a généralement plus de bruit que de mal.

Les aguadors ne sont pas seuls; des ménagères d'Ibiza, servantes ou femmes du peuple, sont là en grand nombre avec leurs cruches. Puis l'ascension commence; tout ce monde de gens et de bêtes monte crânement d'un pas délibéré. Mais, vers le milieu du jour, les pauvres ânes, à moitié fourbus, s'en vont la tête basse, le poil mouillé, l'échine endolorie; les hommes et les femmes se courbent davantage sous le fardeau, traînant les jambes, s'arrêtant parfois.

C'est un métier rude par les journées de chaleur sur ces pavés glissants, dans les rapides pentes, et il faut monter longtemps pour atteindre les dernières maisons. Un vieil aguador surtout était infatigable. Il allait sans trêve, montant ou descendant les hauts quartiers, la cigarette aux lèvres, égayant la monotonie du chemin par quelque couplet d'une antique *malagueña* ou par un bout de conversation avec son âne lorsque celui-ci, comme il arrive souvent à ses congénères, s'arrêtait sans motif plausible.

J'ai fréquemment remarqué dans le midi de la France cette habitude qu'ont les gens du peuple de parler aux animaux comme si ces derniers entendaient et allaient répondre.

Le vieil aguador se plantait en face de son âne, l'apostrophait ou lui tenait un long discours. J'étais trop éloigné pour comprendre ses paroles, mais je voyais la bête remuer de temps à autre sa tête, comme pour répondre négativement, ou dresser ses oreilles, afin, me semblait-il, de ne pas perdre un mot des choses intéressantes que lui racontait son maître.

Je soupçonnai un instant le vieil aguador d'avoir lu l'*Iliade*, où les héros parlent à leurs chevaux, les caressant du geste et de la voix, leur tenant des discours tendres ou pathétiques.

Mais je ne pus conserver longtemps cette illusion.

Cet aguador, que j'avais fini par connaître, s'arrêtait volontiers pour causer avec moi et il me parut même très flatté un jour lorsque je lui demandai de poser pour son portrait. Un étranger, me raconta-t-il, était venu à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ pour la campagne (voy. p. 268).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ibiza et l'avait dessiné en même temps que son âne sans les faire arrêter, tandis qu'ils gravissaient une rue escarpée. Ce *señor*, ajoutait-il, avait une machine dans laquelle un esprit diabolique devait passer, car il n'est point au pouvoir des hommes seuls de faire des choses aussi extraordinaires.

Cette ville d'Ibiza est, en bien des points, curieuse à étudier, et les scènes du dehors y sont toujours fort intéressantes. Tous les vendredis matin, de dix à onze heures, dans le quartier haut, et tous les samedis dans celui de la Marine, on donne aux pauvres. Ce sont les jours de la *limosna* (l'aumône).

Jamais je n'ai vu réunis une telle quantité de pouilleux, estropiés, vieilles à la face jaune, jeunes filles toutes pâles, émaciées, avec des yeux tout grands, vieillards aux mains crochues, aux doigts de squelettes, tas de haillons, de pendeloques, se poussant, querelleurs, hâves, dépenaillés, d'autres enveloppés ne montrant que deux yeux clignotants et mauvais. Tout cela se meut, grouille, rampe, bave, tousse, crache, grogne, mais ne rit jamais.

Je passais un matin dans une rue toute blanche, solitaire d'habitude, lorsque je tombai sur cette bande de guenilles. Ils se tenaient tous pressés devant une porte, sur la haute marche de laquelle une jeune fille aux bras nus, pleine de santé, prenait des centimes dans une petite bourse et les mettait un à un et au fur et à mesure dans les mains tendues vers elle. Puis chacun de ces mendiants s'éloignait, l'un comptant le nombre des petits centimes déjà reçus dans la matinée, l'autre s'enveloppant de ses haillons et disparaissant ensuite comme une ombre dans la lueur diaphane du carrefour voisin.



Matanza du porc.

Le canónigo, auquel je raconte le soir même cette étrange vision de pauvres, me dit qu'aux jours désignés chaque semaine pour l'aumône ils se réunissent, vers neuf heures et demie du matin, sur la place de la cathédrale, où ils attendent ensemble le moment de commencer leur tournée, la plupart bavardent et plusieurs se querellent.

Un jour je donne une pièce de cinq centimes à un mendiant qui se tenait accroupi devant le portail de las Tablas. Surpris d'une telle libéralité, il se dresse et me dit avec un grand geste : « *Señor*, que Dieu vous mette dans sa gloire!... »

Au marché d'Ibiza, comme à celui du Ponte Rialto de Venise, on peut acheter pour un, deux ou trois centimes, du pain, des fruits ou des légumes.

Autrefois, en France, les pauvres étaient habitués à recevoir un liard. Alphonse Karr raconte, dans une récente causerie, qu'il a connu un homme qui était très généreux, mais très pauvre. Il s'était fait une loi de ne jamais repousser un mendiant; mais il avait trouvé un moyen ingénieux de donner quelque chose à huit pauvres avec un sou. Il changeait ses sous en liards; à chaque pauvre il donnait un liard, quatrième partie du sou, et il se faisait rendre un centime, cinquième partie du sou. Les quatre premiers recevaient la différence du liard au centime, très peu de chose en effet, mais qui, répété par tous les passants, eût produit une recette satisfaisante. Ses quatre liards placés, il lui restait quatre centimes, qu'il distribuait à quatre autres pauvres, moins magnifiquement partagés que les premiers. *Si non è vero....*

Le haut quartier, avec ses maisons closes, sa tristesse habituelle, m'intéresse peu et je n'y vais plus guère que dans le but de rendre visite au canónigo; c'est le silence, la solitude et l'abandon. On n'y voit aucun magasin, il n'y existe même pas de fonda.

En revanche il est pourvu d'églises nombreuses. Une petite chapelle nommée *Santo Cristo del cementerio* est l'objet d'une vénération particulière chez les gens d'Ibiza depuis une époque très reculée. Il n'y a pas longtemps encore, toutes les embarcations du pays avaient coutume de saluer *el Santo Cristo* avec leur pavillon. Autrefois et au commencement de ce siècle encore, les navires armés qui veillaient dans les parages des Pityuses pour combattre les corsaires ne passaient jamais en vue de la chapelle vénérée sans la saluer par un coup de canon.

Un matin, j'arrive chez le canónigo. Pepita et sa cousine partent pour la campagne : elles descendent, rieuses, charmantes, agitant l'éventail, les marches d'un haut escalier. La joie brille sur leurs visages : quitter ces sombres demeures, se baigner de lumière, s'inonder de soleil, voir des fleurs, des arbustes, des coteaux, des horizons tendres veloutés de verdure, quelle fête!.... Fleur de ces pâles demeures, charmante Pepita, combien vous êtes joyeuse! Elle me salue de son éventail et monte lestement sur la mule. Quel bon fauteuil dressé sur la bête! quelle jolie draperie jetée négligemment dessus et comme la petite cavalcade fait sonner le pavé du bruit des sabots des montures et réveille les échos par ses rires argentins! Quelques fenêtres s'ouvrent, puis se referment vivement. Que va-t-on dire de vous voir aller respirer le grand air et prendre l'innocente joie de quelques heures dans les champs? Vous êtes encore en deuil et vous savez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il n'est pas d'usage de recevoir à dîner ou même de sortir avant trois mois après les funérailles. Ces fenêtres qui viennent de se refermer brusquement sans que j'aie pu apercevoir les visages de celles qui les avaient ouvertes me prouvent qu'on n'est pas content. Les jeunes filles tournent le coin de la rue, tandis que le vent soulève leurs mantilles; les servantes les suivent en courant. Une señorita ne sort pas sans être escortée de la servante, à Ibiza, et jamais un domestique mâle ne les accompagne, c'est la coutume.

Mais les fauteuils mis sur les mulets et les ânes, variés de forme et très anciens, sont bien jolis à voir, vous avez aussi de bien charmantes attitudes sur ces bêtes, jeunes filles d'Ibiza aux grands yeux noirs où passent les lueurs d'une race ardente, des Maures vos ancêtres, et la mantille espagnole vous sied particulièrement.

Le quartier de la Marine m'attirait beaucoup; le soir je pouvais y errer à mon gré sans être persécuté comme dans la journée par les gamins qui ne cessaient de me suivre en foule et de m'incommoder par leur nombre et leurs cris. Il n'était pas rare alors de voir un garde municipal venir à mon secours et me débarrasser de cette marmaille, qui fuyait de tous côtés devant ses menaces. Quelquefois même des personnes de la ville les chassaient en vue de m'obliger. On me disait : « Ce n'est point pour vous ennuyer qu'ils vous suivent ainsi, mais ils sont désœuvrés et voient si rarement des étrangers ! »



Flambage.

L'archiduc Salvator, qui a séjourné longtemps à Ibiza, où il recueillait des matériaux pour le beau livre qu'il a écrit sur cette île, leur distribuait des sous pour les éloigner, mais ils ne cessaient de venir en plus grand nombre pour se faire renvoyer et je suis convaincu que par certains jours aucun enfant de la ville ne manqua de rôder autour de lui. Au moment où j'y étais, tous ces enfants, sans excepter les tout petits, avaient la cigarette aux lèvres et fumaient sans discontinuer. Comme je paraissais extrêmement surpris de cet usage, j'appris que les médecins de la ville avaient recommandé aux familles de faire contracter cette habitude aux enfants dans le but de les préserver de la contagion de la diphtérie. Cette recommandation faite par les médecins de faire usage du tabac en temps d'épidémie a été renouvelée en Europe récemment par les célébrités médicales. A Berne, les médecins ont remarqué que pendant que toute la population de la ville de Vevey souffrait de l'*influenza*, aucun des six cents ouvriers de la manufacture des tabacs n'était atteint.

Le docteur Velpeau avait observé déjà que les jeunes gens du département du Lot se portaient mieux que la plupart de ceux de leur âge dans les autres départements et il attribuait leur résistance à la maladie à l'habitude qu'ils ont contractée de fumer de bonne heure.

Une expérience de M. Tessinari, soumise en janvier dernier à l'Académie des sciences, confirme et corrobore cette manière de voir. Cet expérimentateur a prouvé que la fumée des cigares diminue la vitalité des microbes et même la détruit complètement. La fumée des cigarettes est beaucoup moins active et ne fait que ralentir un peu leur développement ultérieur.

Je me demande ce que doit penser de ces observations, faites par des hommes éminents dans la science, la Société contre l'abus du tabac.

Mais revenons à Ibiza. Des spectacles nouveaux se présentaient sans cesse à mes yeux dans ce quartier populeux de la Marine. Souvent, dans la journée et le soir même, j'ai vu, en pleine rue, tuer les cochons, les flamber, les découper, en faire des boudins et toutes sortes de charcuteries. La rue appartient à tout le monde, chacun s'y installe, exerce son industrie sans s'occuper des passants.

Un soir, comme la lune brille, je fais une promenade sur les quais. J'entends quelques chants, des frôlements de guitare qui s'échappent des tavernes où se réunissent les marins; partout des portes basses où, à travers une épaisse fumée, vaguent des formes humaines.

J'aperçois des boutiques entre-bâillées où pénètrent de rares acheteurs. Les balancelles amarées au quai gémissent de temps à autre tandis que l'eau clapote et semble chuchoter sur le bord. La lune se reflète dans les eaux frissonnantes, une buée légère flotte à leur surface, estompant l'espace et les silhouettes des navires éloignés.

Quelles belles nuits que celles d'Ibiza ! J'ai passé parfois de longues heures à les contempler de ma fenêtre de la fonda, les yeux vers le port, vers la mer, vers l'infini. J'oubliais alors le *Cojo*, les odeurs nauséabondes, les moustiques et d'autres piqûres plus cuisantes de la vie, ainsi que bien des tristesses. Je n'éprouvais aucunement le désir de voir quelque barque glisser à la surface de l'eau, d'entendre un chant de pêcheur. Les frissons de la mer elle-même étaient mélodieux, et le passage lent, dans le ciel, de quelque brume légère, frangée d'un rayon de lune, animait suffisamment l'espace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ce soir-là je courais les rues, et le spectacle de la mer et des choses mystérieuses du port m'arrête quelques instants seulement. Je m'égare bientôt dans un dédale de ruelles sombres, étroites, heurtant les passants, enfonçant mes pieds dans des flaques sinistres, fétides, et je débouche sur une place. Un homme, une femme, je n'ai pu le savoir tout d'abord, s'est installé tout au milieu.

Ce personnage plonge une énorme fourchette dans un grand chaudron où bouillonne un liquide. La fumée l'enveloppe et lui donne une apparence de sorcière de Macbeth. De temps à autre les flammes s'élèvent et viennent lécher les bords noircis de la marmite infernale.

La fourchette remonte avec un grand chapelet de boudins jaunes, arrosés de safran. Un moment leur propre poids les fait rompre, la moitié tombe à terre. L'homme, car c'en est un, allume une lanterne avec une braise qu'il prend au foyer, et sur laquelle il souffle, ramasse les morceaux tombés, les remet vivement dans la marmite sans les avoir essuyés. Il éternue bruyamment dans le chaudron, bâille, s'étire, prend une cuiller gigantesque, examine le liquide jaunâtre, qu'il fait retomber en cascatelle fumante. Un chien s'approche,



Fabrication des boudins.

attiré par le fumet de cette charcuterie, il l'arrose d'un peu de liquide bouillant, le chien s'enfuit en hurlant. L'homme rit alors; il est content et fredonne un couplet. Un instant après, il nasille un chant lugubre, sorte de plainte d'un amant délaissé :

Perdone si s'planyagut
Est tems qu'has parlat amb jo;
Yo no crech qu'hajas perdut
De modos ni de való,
Si no de sa juventud;
Y en tu n'ets coneixedó.

Pardonne si tu as regretté
Le temps de nos amours;
Je ne crois pas que tu y aies perdu
De tes qualités et de tes charmes
Si ce n'est un peu de ta jeunesse;
Tu ne peux ignorer ce que tu vaux.

J'avais assez de son étrange musique, de ses réjouissances, de sa charcuterie, et je quittai l'endroit tandis qu'il continuait à jeter aux sombres échos sa sauvage élégie.

La seule industrie que j'aie vu exercer à Ibiza est la fabrication de jarres. Sous la domination romaine, et bien longtemps après encore, les vases fabriqués à Ibiza avaient la réputation de ne pouvoir renfermer des poisons. L'origine de cette croyance peut être attribuée à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la renommée qu'avait ce pays de n'avoir aucun animal venimeux. On était persuadé, à ces époques lointaines, que la terre qui servait à la fabrication de ces vases avait le privilège de neutraliser les poisons et qu'on pouvait par suite boire sans crainte les liquides les plus dangereux qu'ils pouvaient contenir.

Cette croyance donna une grande impulsion à la fabrication et au commerce de ces vases, qui, dit-on, devinrent l'objet d'un article d'exportation important et furent extrêmement recherchés.

L'histoire d'Ibiza est peu connue et des documents certains manquent pour l'établir. Plusieurs attribuent sa fondation aux Phéniciens, d'autres aux Carthaginois et en fixent l'époque à environ cent soixante-dix ans après la fondation de Carthage. La stérilité du lieu lui avait fait donner le nom d'*Ebusus*, qui en langue punique signifie « Infructueux ». On peut toutefois supposer qu'elle a eu le même sort que les autres îles de cet archipel et qu'elle aura été la proie des mêmes envahisseurs : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Goths, Vandales, Arabes, Catalans. Pourtant on est frappé à Ibiza par le caractère arabe de la plupart des visages. J'aurai même occasion, dans la suite de ce récit, de signaler des chants et des mœurs qui témoignent combien les Africains ont laissé de traces vivantes dans cette île perdue.



Un *pescador*.

Dans la ville d'Ibiza ce caractère facial est moins frappant que dans l'intérieur de l'île. Du reste les mœurs des habitants de la ville et ceux de la campagne diffèrent totalement. Les premiers parlent des autres avec mépris, les traitant de sauvages et de barbares. Un certain antagonisme existe, même dans la ville, entre la Marine et le haut quartier. Les pêcheurs forment une classe distincte; ils se considèrent comme bien supérieurs aux campagnards, qu'ils regardent d'un air presque dédaigneux. Ils passent la plupart de leurs journées en mer sur des barques nommées *faluchos*, suivant les côtes des Pityuses et le nord du rocher de Formentera. La plupart sont rasés, mais certains laissent croître leur barbe. Je dessinai le portrait de l'un d'eux, vieil écumeur de mer, hâlé par le vent, tanné par le soleil, coiffé de sa *gorra*. — Les pêcheurs d'Ibiza vont rarement en mer la nuit.



Pescador raccommodant un filet.

Ils habituent leurs enfants, dès le plus jeune âge, à vivre avec eux, n'aimant pas les voir aller à l'école. Lorsque l'heure du repas arrive, ils font leur cuisine dans la barque même, dans une pièce de bois garnie de pierres qui leur sert de fourneau. Ils font cuire ainsi une soupe composée de poisson, de tranches de pain, largement assaisonnée d'huile. Un autre plat qu'ils estiment encore se compose de riz, de poisson, de piments doux et de safran, le tout également arrosé avec de l'huile. Ils boivent très rarement du vin. Ils se plaisent quelquefois à danser le fandango au son de la guitare et souvent en s'accompagnant de chants en langue castillane qu'ils soupirent sur un mode mélancolique.

Les côtes des Pityuses fourmillent de poissons; on en compte, à ce que l'on dit, cent quarante espèces, et, sauf les cas de très mauvais temps, la pêche est fructueuse. Mais la vente est si précaire que les pêcheurs sont condamnés à la pauvreté. Les poissons les plus recherchés coûtent 1 franc le kilo, la seconde qualité se donne à 50 centimes, et la troisième à 25 centimes.

El notario (le notaire) d'Ibiza a une tout autre façon de pratiquer la pêche. C'est un habitué de la mer, et ses actes de sauvetage ne peuvent plus se compter. Il se plaît quelquefois à plonger et peu après on le voit remonter à la surface tenant un poisson dans sa bouche, entre ses dents, et un autre dans chacune de ses mains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque je le voyais se promener sur les quais, haut en couleur, avec sa barbe blanchissante et sauvage, suivi d'un grand lévrier, je n'aurais jamais songé à voir en lui un notaire, mais plutôt quelque dieu des tempêtes.

Les tabellions de France n'ont pas cette envergure.

Le chien du *notario* était superbe aussi, maigre, allongé, famélique, invraisemblable.



El notario.

Ces lévriers, qu'on attribue aux Baléares et qui pourtant n'appartiennent qu'à Ibiza, semblent des chiens héraldiques détachés de quelque vieux blason. Les rues d'Ibiza en sont pleines, on les dit peu fidèles. Ils dorment au soleil, contre les masures, frileux et maigres.

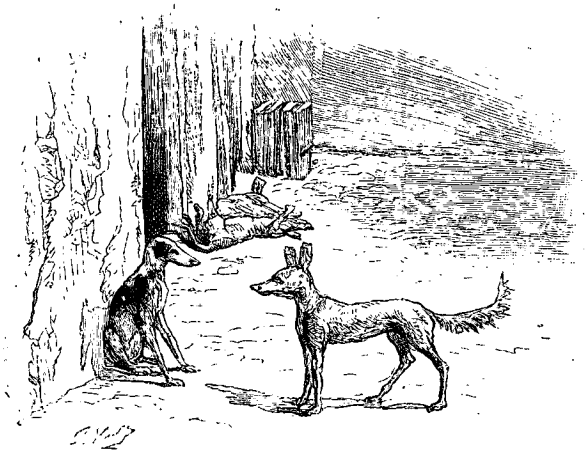
Les habitants d'Ibiza ont une grande vénération pour la mémoire d'un ingénieur distingué, *don Emilio Pou*. Une rue du quartier de la Marine porte son nom. Cet ingénieur s'occupa très activement, de son vivant, d'améliorer le port et de le rendre, en le creusant, plus accessible aux grands navires. En même temps il fit ouvrir des routes qui ont rendu les communications faciles entre deux ou trois villages de l'île.

Les salines d'Ibiza fournissent une grande quantité de sel pour l'exportation.

Durant mon séjour, un grand vapeur suédois et divers petits navires chargeaient du sel.

Depuis l'impulsion donnée par l'ingénieur Pou aux travaux du port, les dragues ne cessent de fonctionner, et, dans quelques années, les vapeurs pourront s'approcher des quais.

En attendant, ceux qui ont même un faible tonnage, comme le *Jayme Segundo*, sont obligés de se tenir au large, sous peine de toucher le fond.



Lévriers d'Ibiza.

Le climat de l'île d'Ibiza est encore plus doux que celui de Majorque. Dans les années les plus froides, le thermomètre s'est maintenu à 12 degrés, et par les fortes chaleurs de l'été il dépasse rarement 32. Les pluies y sont aussi moins fréquentes.

Les îles qui composent l'archipel des Baléares n'ont aucun rapport entre elles, soit comme climat, soit comme habitants. Nous avons vu Majorque douce comme un rêve, Minorque venteuse, décharnée, nous sommes à Ibiza, climat chaud, terre fertile. A Majorque la population est patriarcale, à Minorque elle est policée cosmopolite; à Ibiza nous la trouvons fière, hautaine, dans la ville; nous la verrons rude et sauvage, mais très hospitalière, dans la campagne.

Les campagnards sont superstitieux. Un jour je demandai à l'un d'eux comment se nommaient de grands oiseaux que j'apercevais dans le port perchés sur leurs pattes.

« Ce sont des *garces*, me dit-il. C'est un oiseau qui possède de grandes vertus médicales. Nous employons leur graisse pour faire des onguents, et le duvet qui se trouve entre les plumes de la queue et certaines autres parties de leur corps, appliqué sur la peau d'un homme atteint d'une maladie du sang, le guérit radicalement. » Cet oiseau est, je pense, le butor, dont on entend les sifflements à la tombée de la nuit.

Pour guérir les rhumatismes, les campagnards appliquent aussi sur leur peau, après les avoir fait chauffer un peu, des branches d'un arbre résineux nommé *sabina*.

On pourrait presque dire que les citadins ont l'horreur des paysans ou *pagesos*. A chaque instant les bruits de crimes commis par ces derniers arrivent dans la ville. Je me demande si ce n'est point une exagération et s'ils sont aussi sanguinaires que leur réputation les fait. Pourtant l'alcade m'affirme que cette semaine encore un jeune homme a eu le ventre ouvert d'un coup de navaja et qu'un autre vient d'être apporté mourant à l'hôpital, criblé par les balles d'un tromblon.

Je vais ces jours prochains vivre avec ces farouches insulaires et les observer de près.

GASTON VUILLIER.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église fortifiée de San Antonio (voy. p. 274)

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

LES PITYUSES. — IBIZA ET FORMENTERA,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis.

En route pour San Antonio; le canónigo m'emmène, une tartane nous attend à l'angle d'un vieux rempart. On dirait qu'une belle journée se prépare....

Hier, au couchant, de grands nuages montaient lentement sur la mer, majestueux, cuivrés. Lorsque le soleil eut disparu, ils devinrent d'un gris d'acier, puis livides, et la lune se leva tremblante et voilée. Un orage paraissait imminent; tout faisait présager qu'il éclaterait dans la nuit.

Pourtant, ce matin, aux premiers rayons, les derniers flocons des nuages amoncelés la veille se sont évanouis, un arc-en-ciel immense composé de deux arcs concentriques s'est posé en brillant diadème sur l'île entière, phénomène très fréquent à Ibiza et d'un bon augure si l'on en croit les gens du pays.

En route donc pour San Antonio. Le ciel semble sourire; je vais d'un pas rapide au rendez-vous, et de loin j'aperçois, sous le vieux rempart, la soutane noire du canónigo.

Nous montons joyeusement dans une antique tartane dont la toile déchirée par endroits nous permet de voir le paysage.

Le chemin, un peu montueux, passe sur la croupe des collines comme un sillage blanchâtre, filant tout

1. Suite et fin. — Voyez p. 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droit vers San Rafael, dont l'église blanchissante se dresse au loin sur une hauteur.

Nous apercevons, épars dans les champs, des hommes occupés à cultiver la terre; ils relèvent la tête pour nous voir passer et se remettent ensuite à leur besogne. Une sorte de long tablier, en peau de chèvre, garantit leurs jambes des chardons et autres plantes épineuses dont le sol est hérissé.

Nous traversons un ravin profond. « C'est un torrent », me dit le canónigo. Je ne vois qu'un fond de roches propres, luisantes, des amas de graviers, mais sans la moindre goutte d'eau.

Par les grandes pluies d'hiver, et aussi lorsque de violents orages éclatent en été, un flot considérable, sinistre, descend tout à coup par cette fissure profonde, charriant des arbres, des animaux et même des gens. Deux femmes qui s'étaient abritées un jour, avec leurs montures, sous le pont que nous venons de traverser, furent surprises par une irruption soudaine et entraînées dans la mer, où elles disparurent.

Ce torrent s'est nommé depuis *el torrente de ses Donas*, « le torrent des Femmes ». Il sert de route la plupart du temps.

Les *pagesos* d'Ibiza donnent aux torrents, en général, le nom de *torrentes roigs*, « torrents rouges », à cause de la couleur sanglante qu'ils prennent dans les crues. Ces flots impurs, vagabonds, se précipitent comme affolés dans la mer, où l'on peut suivre des yeux, jusqu'à l'horizon, leur longue trace de pourpre.

Les bords du chemin que nous suivons et les champs d'alentour sont parsemés de petites fleurettes blanches dont le parfum est très odorant; l'air en est embaumé. Par endroits, on dirait une douce neige répandue sur la terre. Ce sont les *ramallets de la mare de Déu* ou *flores de la Virgen*.

En ce pays, les mamans disent aux petits enfants cette simple légende :

Aqui la mare de Déu va stendre es drapets del petit Jesus, y tot va sorti plé de ramallets. « Là, la mère de Dieu étendit les langes du petit Jésus, et le sol se couvrit de fleurettes. »

Après une heure de chemin environ, au bon trot de la mule, nous arrivons à cette église de San Rafael que j'avais aperçue des portes d'Ibiza. Comme je cherche des yeux le village, le canónigo m'explique que dans l'île où nous sommes un village se compose parfois d'une simple église. Les maisons sont disséminées partout, dans les bas-fonds, sur les hauteurs, contre les pentes, sous des massifs verdoyants. Le dimanche seulement les habitants de la paroisse se retrouvent : l'église les réunit. Sans l'église certains d'entre eux ne se verraient presque jamais, car les habitations sont parfois séparées par de grandes distances.

Depuis le départ nous avons frôlé en passant des fermes fortifiées, des maisons d'aspect arabe ombragées de palmiers, des terrains cultivés, des champs d'avoine et de lin, des pacages où paissent quelques troupeaux de moutons silencieux et noirs, des lisières de bois étoilées de bruyères. Nous avons vu des oliviers magnifiques, non plus, comme à Majorque, difformes, étranges, mais droits, puissants, épais; et, en grand nombre, l'arbre résineux nommé dans le pays *sabina*, dont les branches chauffées guérissent si bien les rhumatismes, selon la croyance populaire; puis, des caroubiers, des amandiers, des figuiers. Ces derniers arbres sont à tel point chargés de fruits à la saison, que les branches de la plupart d'entre eux sont soutenues par des pieux plantés dans le sol, formant une sorte d'enceinte circulaire. Chaque arbre devient ainsi une charmille où passants et travailleurs peuvent s'abriter des rayons du soleil.

Les hochequeues nous ont constamment précédés, sautillant sur la route, tout près de nous, familiers et charmants. Des deux côtés de la vallée, des collines boisées, d'un vert tendre, velouté, ont fermé l'horizon; nous n'avons cessé de monter.

A partir de l'angle très obtus que le chemin forme à San Rafael, nous descendons vivement et nous allons droit vers San Antonio, que nous apercevons tout au loin, scintillant sur les bords du beau et vaste golfe que les Anciens appelaient *Portus Magnus*.

Bientôt nous distinguons davantage les maisons blanches du village, groupées autour d'une sorte de forteresse; plus loin s'élève, merveilleux décor, l'île Cunillera, avec son phare, planté sur une cime, et ses falaises rouges dont les ombres incisives, violettes, précisent les effroyables ravins. Et auprès de toutes ces couleurs brillantes, de ces formes douces ou sauvages, de cette symphonie de vert tendre, de rose, de blanc et de lilas, la mer s'étale jusqu'à l'infini.

Plus avant, des bois moutonnent, des figuiers tordent leurs branches grises, des maisons neigeuses éclatent, un ruisselet bordé de lauriers-roses murmure joyeusement. Le canónigo est heureux de mon ravissement, sa figure alanguie s'éclaire d'un bon et doux sourire.

Nous arrivons au presbytère, adossé à la vieille église, autour de laquelle se sont élevées depuis peu d'années quelques blanches maisonnettes, habitées par des pêcheurs.

Le curé de San Antonio est agréablement surpris par notre visite inopinée, mais il perd la tête un peu à l'idée que notre déjeuner va être insuffisant. Il ne cesse d'aller à droite, à gauche, multipliant les conciliabules avec sa servante, envoyant des serviteurs de tous côtés.

Nous étions arrivés à onze heures du matin : à trois heures du soir seulement nous prenions place à table; il est vrai de dire qu'on nous servit un véritable festin.

Dans l'intervalle nous avions visité l'église et les environs. Cette église, construite au XIIIe siècle, est une forteresse : deux tours massives la flanquent de chaque côté, et l'abside est soutenue par un rempart en mode de contrefort. Auprès des créneaux des hautes tours gisent encore les anciens canons, dont la gueule était dirigée vers la *cala de los Moros*, où débarquaient habituellement les corsaires. Aussitôt que les guetteurs signalaient leur approche, les habitants des maisons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

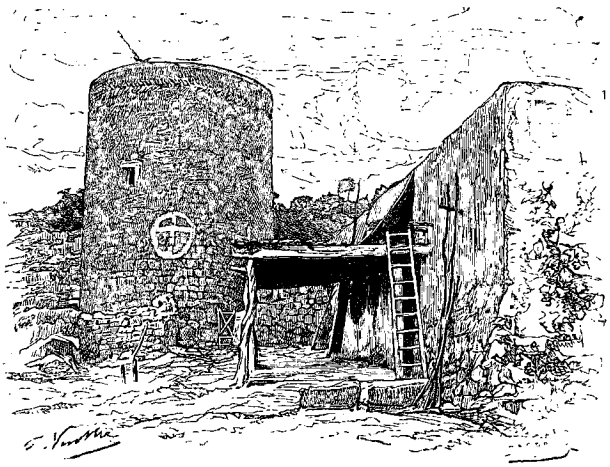
éparses dans la montagne accouraient se réfugier dans la nef sacrée.

Là, ayant mis en sûreté les objets les plus précieux, munis de provisions, alimentés d'eau par un puits qui existe encore recouvert de dalles sur lesquelles on s'agenouille, ils se défendaient. Les murailles ont plus de 3 mètres d'épaisseur, et le mâchicoulis placé au-dessus du portail permettait de cribler les assaillants de projectiles.

Le soir nous ramène à cette église, où le curé, après nous avoir promenés jusqu'au crépuscule sur la côte déchirée, doit nous faire entendre les antiques chants de la Nativité : *es caramelles de Natividad.*

Lorsque nous pénétrons dans l'église, quelques cierges sont allumés, une clarté douteuse éclaire vaguement la vaste nef froide, aux murailles nues, tandis que dans les chapelles les ors anciens des retables ciselés reluisent de fauves lueurs.

Nous prenons place dans le chœur. Des hommes, des femmes, des enfants même, que cette cérémonie avait attirés, s'agenouillent dans les angles ténébreux.



Ferme fortifiée.

Les musiciens arrivent et se rangent devant l'autel. On prélude : pauvre musique bien naïve, musique des peuples pasteurs qu'une étoile guida aux premiers âges du christianisme, je vous retrouve telle que je vous ai rêvée, dans toute la naïveté de votre foi! Ces chants légendaires sont accompagnés par un *flaútin*, flûte assez longue, par un *tambó*, tambourin, et par un instrument de métal qui ressemble au triangle.

Les chants religieux, les chants d'amour, les premiers avec la fraîcheur d'une aube nouvelle, les autres que j'entendrai ensuite, tristes, farouches, sanglotés presque, donnent bien le caractère de cette population aux croyances naïves, aux passions sauvages.

Le tambó prélude seul et accompagne toujours ensuite avec les autres instruments.

Les chanteurs disent sur une musique simple et charmante une légende composée d'un nombre infini de couplets. A la fin de chacun de ces couplets la ritournelle, dont le flaútin forme la dominante, est la chose la plus charmante de fraîcheur et d'originalité qu'on puisse entendre.

Je pouvais me former une idée de ces vieilles coutumes de Noël, mais la mise en scène manquait. Il aurait fallu voir la messe de minuit, avec l'église illuminée, lorsque le prêtre s'est assis, tournant le dos à l'autel, et que les notables, en grand costume de gala, d'énormes castagnettes aux doigts, chantent au peuple la naissance du Christ, avec cet accompagnement de galoubets et de tambourins.

A l'occasion de ces fêtes, les *pagesos* composent une soupe qui est un plat classique et, à certains égards, un mets africain. C'est un mélange de poulet, de mouton, de porc, d'amandes pilées, d'œufs et de miel en forte proportion. Le tout, assaisonné de poivre, de cannelle, de clous de girofle, est filtré et transformé en une sorte de mayonnaise qu'on fait cuire lentement en la remuant toujours dans le même sens.

A Majorque, Minorque et Ibiza, on retrouve la musique simple du moyen âge dans les chants religieux. Mais, dans les manifestations postérieures et profanes de cet art, les différences sont bien tranchées.

A Majorque, population douce, policée, les chants, comme on a pu le voir, ont une grande mélodie en même temps que beaucoup de simplicité; plus de sentiment, à vrai dire, que de science musicale. A Minorque, île cosmopolite, ayant subi longtemps des conquérants civilisés, les compositions sont plus savantes, leur caractère est moins particulier, la mélodie a des affinités avec la musique sacrée de certains maîtres italiens. A Ibiza, population rude, barbare, ayant échappé à toute influence extérieure depuis les Maures, les chants ont une étrangeté caractéristique. Les poètes improvisateurs connus sous le nom de *cansonés* (chansonniers) sont nombreux à Ibiza. Les *cantados*, ou chanteurs qui ne composent pas, disent sur un rythme monotone, en s'accompagnant du tambó, soit des légendes mélancoliques ayant quelques rapports avec les ballades des temps passés, soit des romances sentimentales. Ces dernières exhalent habituellement, en strophes interminables, les plaintes et les douleurs d'un amant délaissé. Ces strophes, nasillées, interrompues par de gros soupirs, se terminent par une espèce de trille du plus singulier effet.

La musique notée ne peut donner qu'une faible idée de ces chants bizarres, monotones, sauvages, lugubres même parfois.

Il y a peu d'années encore, les jours de fête, dans les villages et principalement à San Antonio, les hommes de la paroisse se réunissaient devant l'église, avant la messe, au nombre de trois cents quelquefois, en grand costume de gala, armés de tromblons, de pistoles chargées jusqu'à la gueule.

Ce costume, qui tend à se perdre et que j'ai vu porter encore par des anciens, et plus rarement par les jeunes gens, se compose d'un bonnet rouge, généra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment bordé de noir, dont la pointe retombe sur le côté. Les jours de fête, les jeunes gens l'ornent parfois d'un petit bouquet artificiel. La chemise est à col haut et très raide avec de grandes manchettes retroussées; quelquefois le devant en est très plissé. Comme cravate, ils mettent au cou un foulard aux couleurs vives. Le gilet de soie noire est habituellement orné de deux rangées de gros boutons pendants en forme de grelots, et d'argent ciselé. Par-dessus ils endossent une veste fort courte, noire ou bleue, et également ornée de deux rangées de boutons en pendeloque. Le pantalon blanc, large dans le haut, va se rétrécissant de plus en plus jusqu'aux chevilles. Beaucoup ceignent leurs reins d'une large ceinture noire ou pourprée, et enfoncent dans ses plis une *navaja* ou une pistole dont ils ont la coquetterie de laisser voir le manche ou la crosse. Par les jours de fraîcheur, ils se couvrent d'un grand manteau brun sans manches.

Ce costume donne aux habitants d'Ibiza une grâce singulière et beaucoup d'originalité.

Les femmes en costume de gala ont un aspect moins théâtral. Elles sont vêtues d'un corsage généralement noir, dont les manches étroites sont garnies de petits boutons dorés. Sur leurs épaules elles jettent un châle semé de fleurs aux couleurs vives. La jupe est si longue, si étroite, qu'elles sont obligées de la relever lorsqu'elles veulent marcher un peu vite. Cette jupe est faite d'une étoffe grossière dont la trame est très serrée; elle forme, dans le sens vertical, une infinité de plis, qu'elles obtiennent en humectant l'étoffe et en la mettant sécher à l'air, sous des pierres, lorsqu'elles l'ont plissée. Un tablier brodé d'arabesques polychromes et un large foulard à la tête complètent ce costume.

Elles aiment les bijoux et portent habituellement sur la poitrine des croix d'or, des colliers et des médailles.

Mais la chose la plus singulière de leur toilette consiste dans l'habitude qu'elles ont de tordre leurs cheveux, qui retombent le long du dos, serrés fortement dans des rubans, ficelés en quelque sorte, ce qui leur donne l'aspect d'une queue, laquelle se termine par un crépon roux retenu par un ruban jaune!



Un *cantado* (voy. p. 275).

Mais revenons à la cérémonie de la fête patronale.

L'image du saint de la paroisse est exposée au dehors devant le portail de l'église.

Précédés de l'alcade portant à la main un bâton de commandement, les hommes armés du tromblon marchent en rang, suivant un ordre déterminé, et, chaque fois qu'ils passent devant l'image vénérée ils déchargent leur arme, en dirigeant le canon vers le sol.

L'excavation produite par ces décharges formidables a été quelquefois si profonde qu'une personne eût pu s'y tenir cachée.

Il n'était pas rare de voir l'arme, ainsi chargée jusqu'à la gueule et fortement bourrée, éclater dans leurs mains. Aussi rencontre-t-on dans toutes les paroisses d'Ibiza des hommes mutilés; mais ces tristes accidents n'ont pu les guérir de l'amour des armes à feu et de l'habitude de les charger outre mesure.

D'autres fois, souvent même le contre-coup les soulevait du sol, et, tandis que le sable et les pierres volaient en éclats, l'arme, s'échappant de leurs mains, était projetée à d'assez grandes distances et blessait les assistants.

Le curé était obligé de préluder à ces exercices en tirant le premier un coup de tromblon devant le saint; toutefois et par déférence, son arme ne contenait qu'une légère charge de poudre.

L'autorité a prohibé ces exercices dangereux, qui se pratiquent pourtant encore, mais qui sont dépourvus de la pompe et du cérémonial d'autrefois.

Devant l'église de San Antonio j'ai vu une large pierre creusée par les détonations des escopettes, des tromblons et des pistoles.

C'est dimanche : le canónigo ne peut m'accompagner à Santa Eulalia, il me dit : « Allez, on vous attend ». Comme j'ai l'air surpris, il ajoute : « Ne soyez point en peine, c'est un ami qui vous recevra ».

Je pars donc sans lettres de recommandation, sans connaître même le nom des personnes chez lesquelles je vais être reçu. Mais j'ai appris à connaître le dévoue-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, et le cœur du prêtre et cela me suffit. Je suis tranquille : quoiqu'il n'y ait point, à vrai dire, de *fonda* à Santa Eulalia, je n'aurai point le désagrément de coucher à la belle étoile et de chercher ma nourriture dans les anfractuosités du rivage.

Don José Roigt y Torres, dit *el Cojo*, est venu dans ma chambre me confier, d'un air important, qu'une belle voiture attelée d'un magnifique cheval est devant la porte et qu'avec un tel équipage on arrive vite.

Je descends et me trouve en présence d'une petite carriole sans capote, recouverte intérieurement de sparteries, flanquée de deux énormes roues. Le conducteur s'assied sur le devant, je m'enfouis dans une



Pagesos en costume de gala.

sorte de panier où je puis à peine me mouvoir. « *Vamonos!* » On traverse alors doucement quelques rues, on côtoie une sorte de promenade, et nous voilà sur la grande route, qui suit le port.

Pour me prouver alors que nous avons un cheval à l'allure rapide, l'homme le tape à tour de bras avec le manche de son fouet, et l'animal s'en va de son mieux, tout efflanqué, plein de misère.

Les coups ne cessent de pleuvoir sur sa maigre échine, dont le poil est tout hérissé et où le manche du fouet se dessine en sillons luisants.

Après une grande heure de supplice, secoué, ballotté comme un corps inerte, on oblique à droite pour prendre un chemin ou plutôt un sentier plein d'ornières, de cailloux aigus, fait de montées âpres et de descentes rapides. Je risque avec prudence ma tête hors des sparteries et je regarde : nous côtoyons la lisière d'un bois; les bruyères toutes fleuries couvrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sol; sur les hauteurs, et aussi loin que mes regards peuvent porter, des maisons blanches scintillent au milieu de collines mamelonnées, tapissées de verdure. Les villageois passent en foule, se rendant à la ville, les uns apportant des provisions pour le marché, les autres dans le but d'entendre la messe.

Les costumes sont charmants, les plus brillantes couleurs étincellent :

« Que Dieu vous donne une bonne journée, *señor* », disent-ils. Je réponds :

« *Buen Dia tenguen* (Bonjour). »

Pauvre cheval qui nous mène! c'est le calvaire pour lui. Par instants, ne pouvant plus aller, il s'arrête essoufflé.

Je supplie le conducteur, je le tire par sa veste, il frappe toujours. Je parviens enfin à le retenir, je m'échappe du véhicule. La marche, quelque pénible qu'elle soit dans cet affreux sentier, est encore mille fois préférable au supplice que me font endurer les cahots.

Quelle délivrance! Je puis voir la mer, les monts verdoyants, me repaître de lumière, suivre de l'œil les sinuosités de la *cala longa* à travers l'ombre mystérieuse des profonds ravins.

Le joli village que j'aperçois tout à coup là-bas! A travers les oliviers il se dresse blanchissant dans l'azur, sur une colline isolée dont les flots baignent la base.

Je vais par la route éclatante, heureux de vivre sous ce gai soleil, émerveillé de cette vision, de l'aspect singulier de cette église pareille à une mosquée, de ces champs qui poudroient, de ces hauteurs veloutées entre lesquelles s'étend la mer, la vaste mer dont le murmure des flots alanguis caresse mon oreille.

Au milieu de cet éblouissement nous voyons descendre et comme couler sur les flancs de la colline une foule aux brillantes couleurs. Par instants, et venant de points divers, des détonations traversent l'espace : on célèbre sans doute quelque fête dans le pays.

Bientôt, au tournant du chemin, débouche une bande joyeuse. C'est le retour de la messe de Santa Eulalia.

Quel charmant spectacle, sous la lumière ardente, offrent ces paysannes, la poitrine constellée de croix d'or, de colliers, la tête couverte de foulards jaunes, blancs et rouges, les lèvres vermeilles, la jupe retroussée afin de pouvoir marcher plus vite! Et tandis qu'elles passent, les oliviers au léger feuillage frissonnent au soleil, versant sur le chemin des flaques d'ombre légère; la lumière ruisselle arrachant des étincelles aveuglantes aux bijoux, aux visages, aux feuilles, aux pierres même du chemin, et le lointain se noie dans une poussière lumineuse, vibrante sous le ciel incandescent.

Nous arrivons bientôt au pied du coteau dominé par l'église et la cure de Santa Eulalia, autour desquelles se groupent quelques maisons. Le village, assez important, s'étale sur la plage un peu plus loin, au bas du versant opposé.

Après avoir traversé tant de torrents desséchés, je ne pouvais m'attendre à rencontrer une sorte de gave dont l'eau bruyante se brise en écumant à travers les roches. Le plus joli pont qui se puisse voir permet de le traverser; il date des Arabes, et, selon l'usage du pays, il est passé au lait de chaux. Cette blancheur le fait paraître tout nouvellement construit.

Ce pont est à peine franchi que des appels venus du sommet du coteau nous font relever la tête. Peu d'instants après, quelques personnes dévalent par un étroit sentier. Un ecclésiastique les précède. C'est le curé de Santa Eulalia, averti de mon arrivée par le canónigo d'Ibiza. Il vient en hâte, suivi des notables du pays, pour m'offrir l'hospitalité dans sa demeure. Quelles cordiales poignées de mains nous échangeons bientôt! Les souhaits de bienvenue, les protestations de dévouement, tout ce qu'un langage enfin peut avoir d'aimable, de gracieux, de séduisant, me fut adressé.

C'était un spectacle touchant de voir ce prêtre, ces hommes dont plusieurs étaient presque centenaires, se presser, attentifs, autour d'un étranger qu'ils ne devaient jamais revoir sans doute, et le combler de tout ce que peuvent imaginer de prévenances et de politesses, des hôtes hospitaliers.

Nous étions assis dans le patio de la cure, où je me délectais d'un sorbet, lorsque la cloche de l'église tinta au-dessus de nos têtes. On allait célébrer la deuxième messe; le curé disparut alors, appelé par les devoirs de son ministère.

Je me reposai dans ce patio, entouré de ces braves gens, en face de la mer égayée de quelques voiles blanches, jusqu'au moment où l'on vint me prévenir que la sortie de l'église avait lieu.

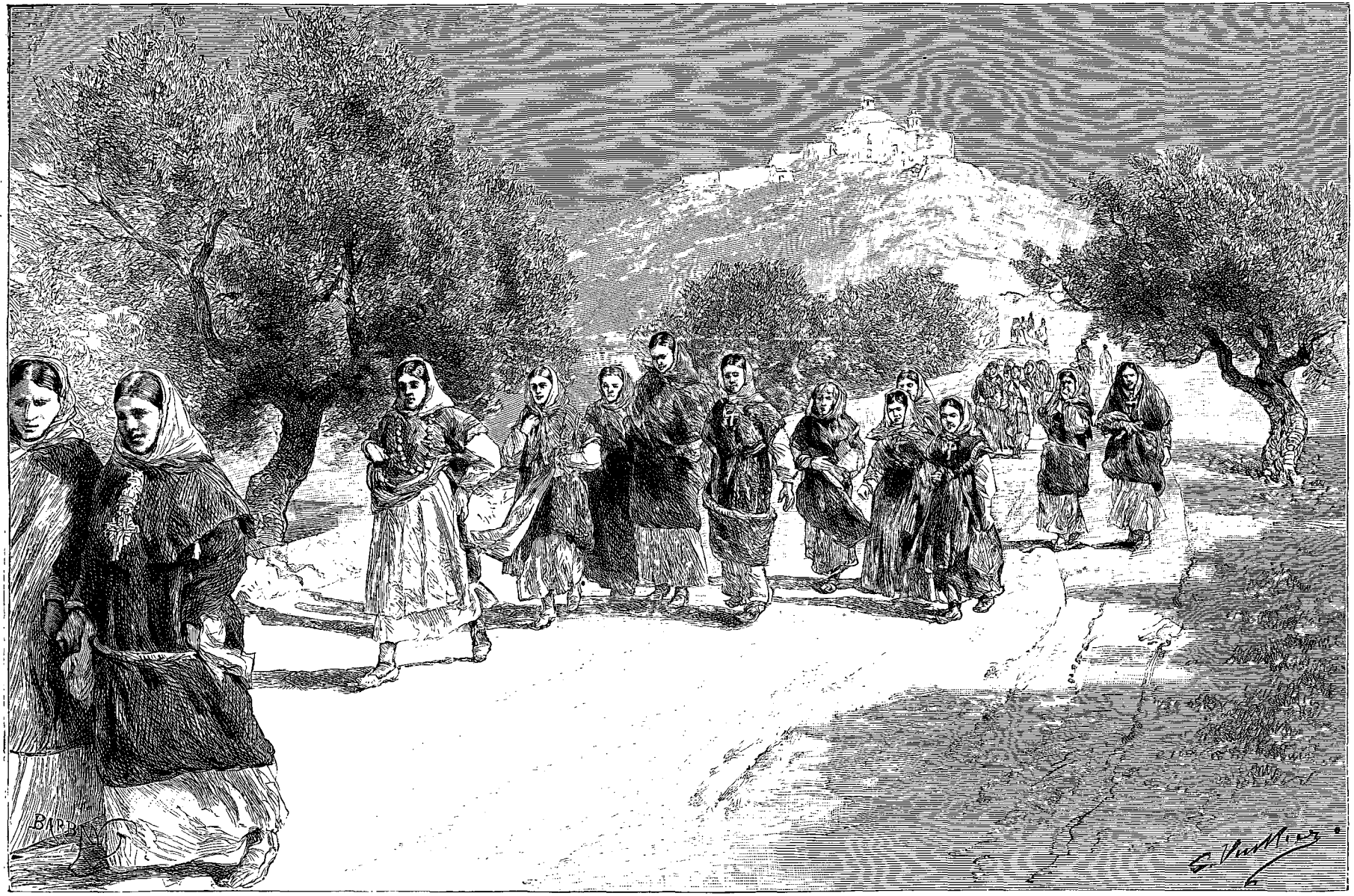
Le porche est très vaste; c'est une sorte de galerie mauresque dont la voûte est soutenue par des rangées de colonnades. Les jeunes gens qui ont quitté l'église avant la fin de la cérémonie s'y trouvent réunis. Les femmes et les jeunes filles défilent lentement sous leurs yeux, et cette foule s'écoule par les petits sentiers bordés de cactus qui serpentent sur les flancs de la colline. Les jeunes hommes sont partis à leur suite, un peu en arrière, isolés ou par petits groupes.

Quelques instants après, et alors que nous étions demeurés, le curé et moi, sur la hauteur, devant les blanches murailles de l'église, les mêmes détonations qui m'avaient surpris sur la route se faisaient entendre.

Comme je lui demandais des explications à ce sujet, le curé m'entraîna vivement dans un sentier jusqu'au pied du coteau. Tandis que nous contournions sa base, j'aperçus une jeune fille qui s'avançait, regagnant sa demeure; un jeune homme se montra bientôt à sa suite, pressant le pas. Au moment où il rejoignait la jeune fille, il tira vivement à ses pieds un coup du tromblon dont il était armé. Sous la détonation formidable la terre vola en éclats et la jeune personne disparut jusqu'à la taille dans un tourbillon de poussière.

Mais, sans sourciller, elle continua de s'avancer len-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour de la messe à Santa Eulalia.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tement, impassible, sereine, comme si rien d'insolite ne s'était produit.

Le jeune *pagès* se mit aussitôt à ses côtés, et tous deux poursuivirent leur route, devisant joyeusement.

Le curé me fit assister à plusieurs scènes semblables dans les sentiers de la petite plaine qui s'étale autour de Santa Eulalia. C'est une coutume originale, une sorte de bruyante salutation qui se pratique dans toute l'île, et les jeunes filles d'Ibiza mettent une sorte de point d'honneur à ne pas être émues par les formidables détonations qui les surprennent certainement à l'improviste, car les amoureux, chaussés d'*espardenyas* légères, s'avancent sans bruit derrière elles.

Le soir, à la veillée, lorsqu'un jeune homme quitte la maison, il tire en partant un coup de pistolet au milieu de la salle et ajoute ensuite : « *Buenas noches*



Le coup de tromblon.

(Bonne nuit). C'est un adieu bizarre, qui indique des intentions pacifiques à l'égard de tous les membres de la réunion.

Mais si ce jeune homme salue tout d'abord en partant et fait entendre, aussitôt après, la détonation de son arme, s'il fait parler la poudre, selon l'expression arabe, c'est un défi qu'il porte à celui qui est l'adorateur du moment. Dans ce cas, il quitte aussitôt la salle et va se placer au dehors, devant la porte. Celui auquel s'adresse le défi l'accepte toujours, se hâte de sortir, et il est rare qu'un combat sanglant ou un meurtre ne s'ensuive.

Le curé de Santa Eulalia me racontait ces coutumes tandis que, assis sous un olivier, nous nous reposions un peu à l'ombre avant d'entreprendre l'ascension inévitable pour rejoindre la cure.

Un soleil de plomb, écrasant, livide, tombait sur la campagne, calcinant les pierres, desséchant les arbustes. Un silence sépulcral régnait. Les quelques rares insectes, sauterelles ou escarbots qui existent dans cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danses sur la place de *Santa Eulalia* (voy. p. 282).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

île demeuraient cachés sous les cailloux, à l'abri des rayons implacables.

Ce morne silence d'Ibiza, par les jours de chaleur, est la chose la plus effroyable qu'on puisse imaginer.

Ailleurs, au cœur de l'été, dans les moments les plus calmes de la nature, mille bruissements font vibrer l'atmosphère, peuplent la solitude, réjouissent l'oreille de sons mystérieux, inexpliqués, confus. Les genêts pétillent, les oiseaux froissent les branches en sautillant, les mouches bourdonnent, les insectes esquissent un son musical, les infiniment petits se meuvent.

A Ibiza, rien.... Un silence mortel, lugubre, sous un ciel aveuglant, blanc comme du métal en fusion, sur une terre fendillée, haletante, que ne frôle ni un souffle d'air ni une vague haleine, où brillent par places, comme des miroirs ardents, des flaques d'eau stagnante.

L'ascension de la petite colline fut un véritable supplice et nous arrivâmes à la cure baignés de sueur.

Vers le soir, lorsque la brise de la mer s'éleva et vint raser les murailles, que l'ardeur du soleil se fut apaisée, nous descendîmes au village, où l'on dansait.

Sur le chemin, une maison de pagés arrêta mes regards par sa blancheur et l'originalité de sa construction. L'intérieur n'offrait rien de particulier: des murs passés au lait de chaux, quelques meubles frustes. Des enfants, accroupis dans un coin, grelottaient la fièvre : « *Tenen las tercianas* », me disait-on, comme je remarquais la couleur jaune caractéristique de leur visage.

Hélas! à Santa Eulalia, comme à Ibiza et dans toute l'île, les fièvres sont endémiques. La nourriture insuffisante de ces pauvres gens ne leur permet pas de réagir contre les exhalaisons des eaux croupies, et la *mal'aria* s'empare d'eux dès le berceau. Rares sont les visages qui ne portent pas à un degré quelconque les stigmates de l'infection! Et pourtant, il n'existe pas aux environs de marais proprement dits, mais la terre n'absorbe pas les eaux qui séjournent à la surface.

On dansait donc sur la place de Santa Eulalia.

Aux sons du tambó et du flaûtin, des jeunes gens se démenaient furieusement, tandis que les jeunes filles avec leur costume aux vives couleurs, les yeux modestement baissés, allaient, ondoyantes, les coudes aux hanches, les mains à demi relevées.

Cette danse n'a pas le caractère voluptueux de certaines danses arabes ; la jeune fille n'a aucun rapport avec les almées langoureuses; elle tournoie doucement dans une sorte de valse lente, modeste, étrange par le maintien.

Le danseur, au contraire, un foulard roulé autour du cou, un mouchoir ou des castagnettes énormes (*castagnolas*) à la main, en costume de gala ou vêtu simplement d'une veste courte, se démène, se trémousse, fait des bonds de toutes ses forces et, par intervalles, jette ses pieds furieusement de chaque côté.

Ai-je bien compris la signification de cette danse ?

La jeune fille se balance, douce et chaste; le danseur, toujours en face d'elle, la protège, la suit, comme s'il écartait à grands coups de pied les prétendants, puis un bond joyeux indiquerait sa victoire.

Cet exercice est très fatigant pour les hommes : ils ne quittent la danse que couverts de sueur et sans haleine.

Le crépuscule tombe, les divertissements ont cessé, nous remontons vers la cure. Le doux et poétique tintement de l'angélus nous arrive de l'église, qui est proche.

Nos compagnons, qui marchaient en avant, tandis que je cheminais aux côtés du *profesor* de Santa Eulalia, dont j'avais fait la connaissance, se découvrent et courbent la tête.

Le prêtre récite la prière : « Angelus Domini », etc.

Les paysans répondent et se signent.

Puis, lentement, on se remet à gravir l'âpre sentier, tandis que les dernières lueurs du crépuscule de novembre rougissent vaguement le ciel à l'horizon, sur lequel se découpe la ligne assombrie de la mer.

Ma curiosité était vivement excitée par ce que j'avais entendu dire à Ibiza sur les *pagesos* et ce que j'en avais entrevu moi-même; mais je sentais bien qu'une grande partie de leurs mœurs m'échappait et que les personnes qui me recevaient dans cette île avec tant de bienveillance et de cordialité évitaient, par un sentiment que je comprenais et que je trouvais légitime, de me livrer complètement le côté barbare des coutumes et de la vie mystérieuse de leurs compatriotes.

La nuit est arrivée lorsque nous apercevons la cure blanchissante sous le ciel étoilé, à l'extrémité du sentier raboteux. Dans l'atmosphère assoupie on n'entend que le bruit régulier du ressac sur la plage, les souffles légers de la brise dans les hauts palmiers ou le froissement des roseaux qui, par instants, semblent chuchoter dans les ténèbres.

Tout à coup, un cri lugubre traverse l'obscurité : « *hou... hou... hou...* ». A travers une gorge un même appel répond, sorte de cri de guerre, semblable au rugissement de quelque bête fauve.

Dans le lointain, perdus dans l'espace, d'autres appels se font entendre, entremêlés des sourdes détonations des tromblons et des pistoles.

Puis, tout retombe un instant dans le silence, et le bruit charmant de la mer, les souffles mélodieux de la brise se mettent à remonter des profondeurs obscures.

Le profesor frissonne; son bras appuyé sur le mien ne cesse de trembler.

« Vous souffrez ? lui dis-je. — Non, señor, mais je ne puis entendre ces affreux hurlements sans être impressionné jusqu'au fond de mon être. » Et il continue à voix basse : « Avez-vous jamais entendu rien de plus farouche ? » Parfois, trop souvent même, dans le silence de la nuit, au sortir des fatales veillées qui se prolongent quelquefois jusqu'aux premières heures du matin, dans le doux mystère et la paix nocturnes, sous le ciel étoilé, un cri, un cri aigu, un cri de détresse

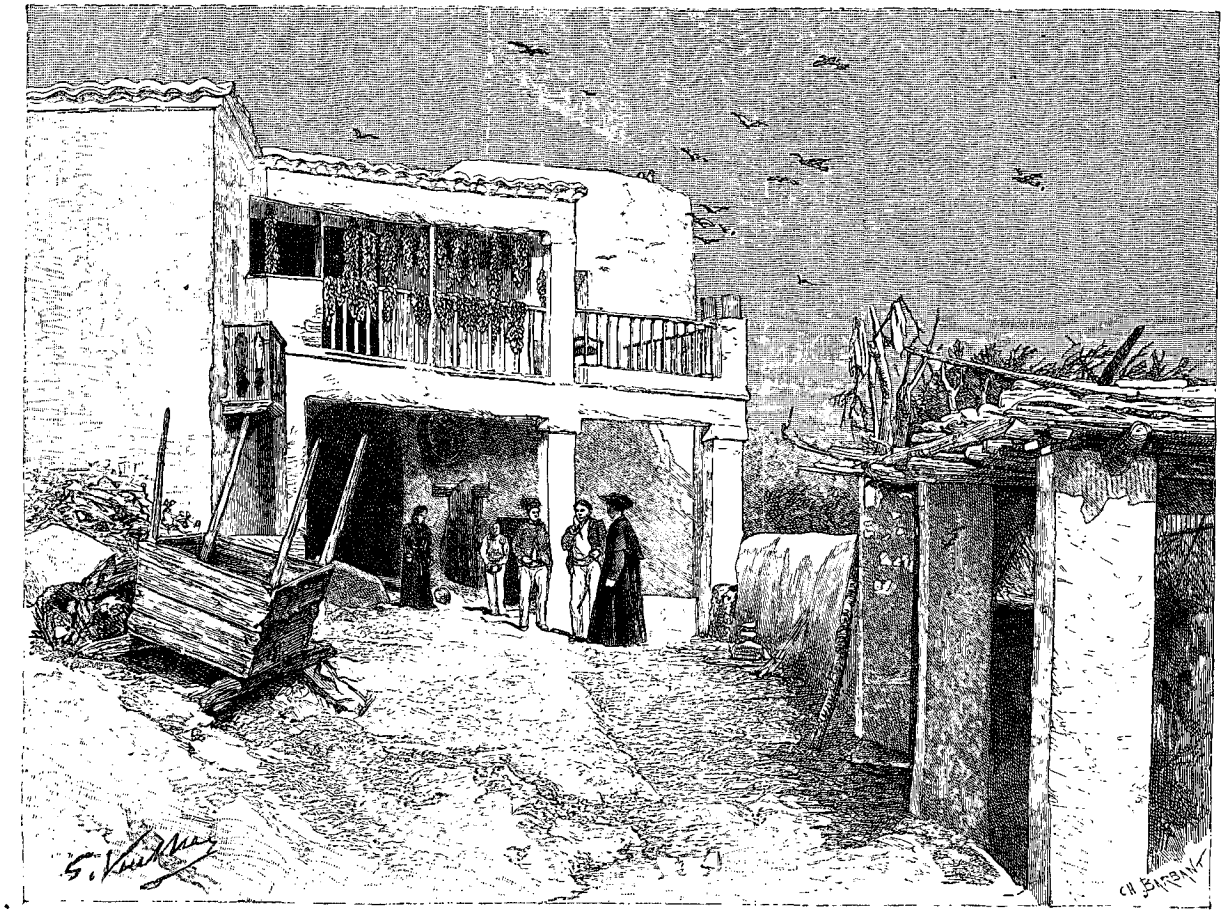
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retentit, puis une plainte douloureuse déchire l'air. C'est tout; le silence se fait, rien ne vient plus troubler le calme de l'obscurité profonde. C'est un cadavre de plus, un corps inerte jeté dans quelque ornière et qu'on retrouvera demain.

Le meurtrier invisible, après son forfait, est parti haletant, errant à travers les bois quelques heures peut-être, puis il a regagné avant l'aube sa demeure, perdue dans quelque ravin.

Qui donc connaîtra l'assassin? La justice se transportera bien sur les lieux, mais les moyens d'enquête lui manqueront. L'arme sera cachée dans une broussaille ou dans une fissure au milieu des bois.

La justice est impuissante; les personnes qu'elle consultera l'égareront au lieu de la servir. — Les parents de la victime eux-mêmes ne livreront pas le nom du meurtrier s'ils le connaissent; chose plus étrange encore, et qui prouve combien ces forfaits sont dans les mœurs et quelle horreur ces gens ont de toute ingérence étrangère, la victime à son lit de mort, si elle n'a pas succombé immédiatement, ne révélera jamais le nom de son assassin. — L'an dernier, dans une sorte de duel farouche, deux jeunes gens se sont couverts d'affreuses blessures. On les a trouvés gisants



Maison de *pagès*.

dans les bois, tout ensanglantés, presque mourants, mais serrant encore dans leurs mains crispées les terribles navajas. Transportés à l'hôpital d'Ibiza, ils y sont morts tous deux sans avoir voulu déclarer comment ils avaient reçu ces blessures mortelles, niant même dans leur dernier souffle, avec leurs dernières forces de moribonds, leur farouche combat.

Les parents et les amis n'ont jamais voulu confier à âme qui vive les causes de ce duel sans merci.

Depuis peu on a institué les assises; c'est pis encore. Les coupables, lorsque la justice a réussi à les saisir, sont presque toujours acquittés faute de preuves suffisantes.

Un juge d'instruction vient d'être nommé à Ibiza; il est venu de Palma en même temps que moi sur le *Jayme Segundo*. Sa mission sera aussi ardue que délicate, et je m'explique maintenant l'attitude un peu attristée que j'avais remarquée en lui. Il songeait, sans doute, aux difficultés sans nombre que de pareilles mœurs allaient lui susciter.

« Tenez, reprend le profesor, la nuit est venue, entendez leurs voix. » J'écoute. Des jeunes gens passent, et les quelques paroles qu'ils prononcent sont dites d'une voix de tête. Ils changent leur voix comme font les masques en carnaval. Ils ont une telle habitude de ce changement, qu'il est impossible de reconnaître le timbre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordinaire de la voix de l'un d'eux. D'autre part ils portent le même costume, ils connaissent mieux que personne le pays, ils sont très agiles, et c'est en vain qu'on chercherait à les atteindre pendant la nuit.

Ce parti pris de changer leur voix dès qu'arrive le soir a non seulement pour but de leur éviter d'être reconnus, mais même d'être interrogés sur les personnes qu'ils ont pu voir à travers les ténèbres.

Du reste, lorsqu'ils se rencontrent après le coucher du soleil, ils ne se saluent jamais ; à ces heures un salut est considéré comme une grave injure.

On m'a affirmé que cette même particularité existe dans la Cerdagne espagnole ; à partir du coucher du soleil, on ne salue plus personne en chemin, et deux voyageurs, en se croisant, ont bien soin de prendre chacun le côté opposé de la route.

Quant aux pagesos d'Ibiza, ils ont une telle habitude d'employer la voix de tête, qu'en temps de carnaval ils vont tout masqués à la porte des jeunes filles dont le fiancé est absent, cherchant par de fallacieux propos à l'éloigner de son amoureux. Une jeune fille n'a jamais pu savoir, dans ces conditions, le nom de celui qui l'avait ainsi longuement intriguée, et pourtant elle connaît tout le monde.

Voilà ce que m'apprit le profesor. Je le revis le soir après dîner, et, tandis que le prêtre était retenu par des paroissiens, je causai encore avec lui.

Bien des jugements qu'il porta sur les Ibizins corroboraient ce que j'avais déjà lu dans les ouvrages de l'archiduc Salvator et ce que je savais de certains traits de leur caractère, que je résume.

Les Ibizins suivent religieusement les pratiques extérieures du culte, ils ne manquent jamais la messe du dimanche et des jours de fête ; souvent même on peut les voir dans les églises dévotement agenouillés dans un coin solitaire, implorant avec ferveur la Vierge et tous les saints du paradis.

Cela ne les empêchera pas d'avoir la conscience très large lorsqu'il s'agira de tromper leur prochain.

Leur religion se teinte d'une sorte de fatalisme : s'il survient un grand malheur dans leur maison, ils disent : « *Dios lo ha dispuesto* (Dieu l'a voulu ainsi) », et ils se résignent.

D'autre part, ils sont extrêmement superstitieux : le taon apporte de bonnes nouvelles, la rencontre de certains animaux est funeste, la vue de certains autres est d'un bon augure. Les chats jouissent d'une considération particulière ; les Ibizins croient fermement qu'un malheur s'abattra dans le courant de l'année sur celui qui tue un de ces animaux. Le chant du hibou les frappe de terreur, le mardi est un jour néfaste, ils n'entreprennent rien ce jour-là.

L'archiduc Salvator rapporte une pratique à laquelle les pagesos d'Ibiza ont recours pour guérir une mule prise de maux de ventre. Deux d'entre eux placés de chaque côté de l'animal se passent alternativement une poule blanche en troquant leurs noms. De sorte que lorsque Pedro la donne à Pablo il lui dit : « Prends, Pedro » ; et Pablo la rendant à Pedro dit : « Prends, Pablo ». Après cette réjouissante et inoffensive opération, ils sont convaincus de la guérison de la mule.

Ils attribuent aussi à la peau du phoque la vertu de faciliter les accouchements.

Les pagesos sont d'une politesse exagérée. Je demandais au curé de Santa Eulalia en lui montrant une maison tout au loin : « Quelle est cette demeure là-bas ? — C'est, me répondit-il, une maison de campagne qui m'est venue d'un héritage, elle m'appartient, mais elle est à vous aussi, señor. »

Lorsque nous rentrions, après quelque course, il s'écriait : « Nous voici arrivés à la maison ; je me trompe : à votre maison, señor ».

Mais je n'ai jamais pu obtenir d'aucun d'eux une réponse formelle et catégorique. Ils ont une sainte horreur de l'affirmation.

Je disais à un pagès : « Viendrez-vous à la veillée avec nous, ce soir ?

— Cela pourrait être, répondait-il, señor, ce serait pour vous accompagner. »

A Santa Eulalia j'assistai au spectacle nommé *joch del gall*, « jeu du coq ». C'est un divertissement cher aux pagesos. Ce jeu se pratique de diverses façons. Quelquefois l'animal est mis simplement à terre, les pattes liées, et les jeunes gens lui lancent des pierres, tirant dessus comme sur une cible. Chaque coup de pierre se paye cinq centimes, qu'on donne au propriétaire de l'animal ; celui-ci peut, si la chance le favorise, réaliser ainsi un bon prix de son coq, mais il risque aussi de perdre l'animal dès le début ; néanmoins, comme la distance est mesurée de façon à rendre le but difficile à atteindre, toutes les chances sont généralement pour lui.

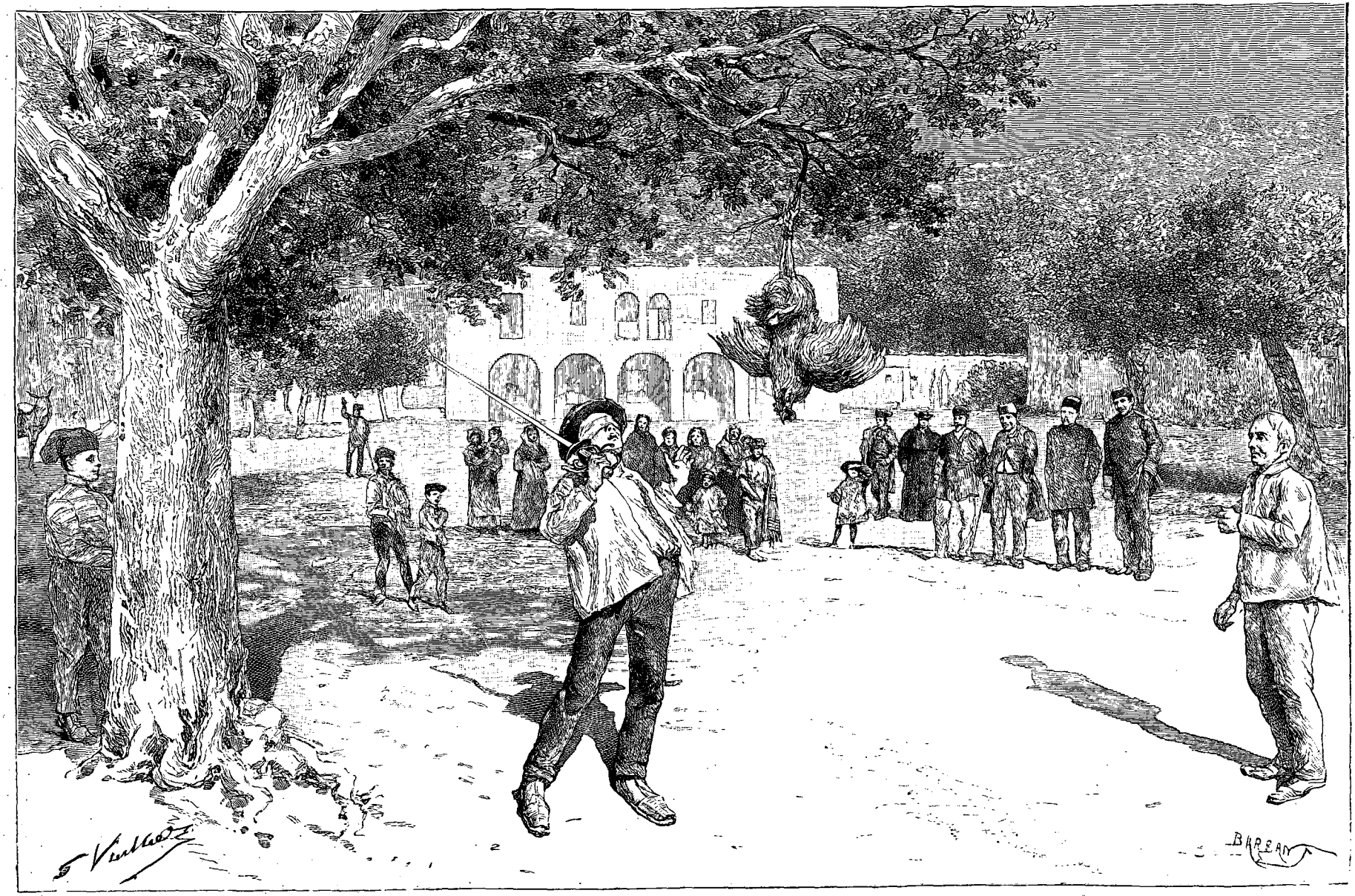
Dans la scène à laquelle j'assistai, le coq fut suspendu par les pattes à une branche d'arbre. Les jeunes gens qui prenaient une part active à ce divertissement furent amenés à tour de rôle, les yeux bandés, et le bras armé d'une vieille rapière. Le premier s'escrima longuement dans le vide, se butant aux troncs d'arbres, frappant les feuilles, s'éloignant de plus en plus du but. A la fin, couvert de sueur et sans haleine, il renonça à continuer. Un autre, plus heureux, atteignit bientôt la pauvre bête et la fit tomber, lardée de coups.

Un soir nous devons aller à une *vetllada*, veillée.

Nous descendons de la cure par un sentier cahoteux, la rosée rend les pierres glissantes, elles sont toutes mouillées et reluisent aux clartés de la lune. Le curé était accompagné de quelques personnes. De temps à autre l'un de ces hommes dit d'une voix sourde : « *Corazon ! corazon !* » un autre répond : « *Corazon ! corazon !* (Du cœur ! du cœur !) » et le prêtre ajoute d'un timbre grave : « *Vamos con Dios ! vamos con Dios !* (Allons avec Dieu ! allons avec Dieu !) »

On est tellement habitué aux embûches dans ce pays, que les gens ne vont jamais par la nuit sans s'encourager entre eux par ces paroles, qui justifient d'une crainte instinctive.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



El joch del gall (le jeu du coq).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous allons toujours descendant l'âpre chemin vers cette demeure dont nous distinguons vaguement la blancheur sur le flanc d'une colline lointaine. Vers la mer, les silhouettes se dessinent très pures, et je reconnais bien l'île de Tagomago, accroupie sur les flots comme un monstre aux aguets.

Le ciel étincelle, la mer est toute frissonnante sous les rayons de l'astre des nuits.

Bientôt nous percevons les sons du tambó et du flaútin. A travers les troncs des oliviers et les branches tremblantes une lueur semble se jouer. Les aboiements d'un chien nous annoncent bientôt. Nous arrivons. « *Deu los guard* (Dieu vous garde) », nous dit un homme en nous introduisant dans sa demeure.

La salle est pleine de monde, jeunes gens pour la plupart. On se lève à notre entrée, le prêtre et l'étranger sont accueillis avec beaucoup d'égards.

Le curé avait déjà fait entendre que je venais pour étudier les antiques coutumes du pays, que mon voyage n'avait pas d'autre objet.

Nous étions assis aux côtés du maître de la maison dans un angle de la salle avec les hommes qui nous avaient accompagnés. Les jeunes gens causaient à voix basse, réunis par groupes, et, de temps à autre, s'élevait une phrase étrange, chantée d'une voix nasillarde sur un mode lugubre par un des assistants ; puis le flaútin se remettait à égrener quelques fraîches notes que le tambó accompagnait sourdement. La *vetllada*, que notre arrivée avait interrompue, recommençait.

Dans un coin se tenait une jeune fille à la poitrine ornée de croix et de bijoux, la tête couverte d'un foulard, un fichu aux vives couleurs sur les épaules, un mouchoir à la main. Un jeune homme était assis à ses côtés, tournant le dos à l'assistance, penché fort amoureusement vers elle. De temps à autre, la jeune fille trillait un rire perçant. Puis on n'entendait que le bourdonnement des conversations à voix basse, les coups sourds du tambó et les reprises du flaútin qui montaient avec la fraîcheur d'un chant d'oiseau dans cette rumeur confuse.

Après un certain temps le jeune homme se leva et alla sans mot dire retrouver ses compagnons, tandis qu'un autre venait s'asseoir à la place laissée vide auprès de la jeune fille, qui recommençait avec le nouveau venu les mêmes causeries à voix basse, les mêmes coquetteries, qu'elle entremêlait par intervalles de son rire aigu.

Je ne sais combien de jeunes gens passèrent ainsi, à tour de rôle, auprès d'elle.

Il y eut cependant des intermèdes, occupés par la danse. Je revis cette même danse qui m'avait frappé sur la place publique, mais plus étrange cette fois sous la lueur jaunissante d'une mèche fumeuse qui ajoutait encore au caractère farouche des visages.

Ces réunions du soir où l'on peut entendre les chants nasillés qu'ils formulent avec beaucoup d'expression, pleurant presque, dont certains finales sont formés d'un trille sangloté, où l'on peut voir les danses et surtout *lou fasteig*, « le flirtage », ont lieu les dimanches et jours de fête et quelquefois dans la semaine, le jeudi.

La jeune fille s'assied sur un des bancs de pierre de la maison, ou sur une chaise basse, en ayant soin d'étendre sur le siège qu'elle doit occuper avec ses prétendants une sorte de fichu en laine appelé *abrigay*, le même dont elle se sert en hiver pour abriter sa poitrine et ses épaules.

Lorsqu'un galant s'attarde trop auprès de la jeune fille et que celle-ci semble lui témoigner une préférence marquée, les autres appellent son attention soit en toussant, soit en manifestant des mouvements d'impatience, jusqu'à ce qu'il cède la place.

Si le galant persiste, il n'est point rare que celui qui doit le remplacer ne lui fasse payer sa trop longue assiduité par un coup de pistolet ou de navaja au sortir de la veillée.

Quelquefois même il est arraché brutalement d'auprès de la jeune fille et jeté au milieu de la salle. Cette querelle se vide ensuite au dehors d'une façon sanglante.

D'autres fois encore, mais plus rarement, les jeunes gens se divisent en deux camps, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, et une collision générale s'engage, dont les conséquences sont toujours funestes pour plusieurs d'entre eux.

Lorsque enfin la jeune fille a fixé son choix, qu'elle est fiancée, un enlèvement est pratiqué avec le consentement et l'appui effectif des parents, qui l'amènent eux-mêmes chez son amoureux.

Le profesor m'a affirmé que parfois la jeune fille se fait enlever sans que cet enlèvement soit toujours consacré par un mariage final. Certaines, après plusieurs fugues semblables, rentrent au domicile de leurs parents, qui n'y voient rien à redire ; et ceci ne les empêche pas de retrouver par la suite de nouveaux adorateurs et de se marier.

Après la messe de mariage, les nouveaux époux se rendent auprès de leurs parents et de leurs proches, se mettent à leurs genoux et, après leur avoir demandé pardon, obtiennent leur bénédiction. Puis ils regagnent chacun leur demeure respective et vivent séparés jusqu'au grand repas de gala qui réunit les deux familles sous la présidence du curé qui a consacré leur union.

A la suite de ce dîner quiconque passe devant la maison a le droit d'y entrer pour manger, boire, danser, chanter, prendre part enfin à toutes les réjouissances auxquelles on se livre.

Pour étudier à fond ces coutumes si particulières, si intéressantes même, un long séjour aurait été nécessaire, et le moment était venu de quitter Santa Eulalia. Monté sur un âne, comme on allait aux temps primitifs, accompagné par le curé, si hospitalier et si prévenant, je repris le chemin d'Ibiza. Au détour du sentier je m'arrêtai pour donner un dernier regard à ce village, à cette cure mystique et blanche, à cette vieille église flanquée d'antiques remparts.

La nature, immortelle, indifférente aux passions des hommes, versait toujours les rayons de son soleil d'or.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A voir cette sérénité des choses, je ne pouvais croire à la réalité des spectacles étranges auxquels j'avais assisté, des coutumes barbares que j'avais entrevues; je me figurais être le jouet d'une hallucination. Cette nature semblait dire : « Voyez comme vous êtes petits, vous qui vous croyez grands : je vous donne le bonheur et la joie par mes jours de brillant soleil, par le calme de mes ciels voilés, par mes nuits constellées d'étoiles, par les balancements mélodieux de la mer, par le frémissement des feuilles, par la grandeur même de mes convulsions qui ne sont que les manifestations de ma vie universelle : et vous ne savez pas regarder, vous ne savez pas sentir. Vous ne voyez ni le ciel, ni la terre, ni la ramée, ni les fleurs, vous passez indifférents sans



Lou fasteig (le flirtage).

écouter ma musique si douce qui traverse les nuits, les pâleurs de l'aube et les rêveries du crépuscule : et vous ne devenez que poussière après vous être usés à des luttes stériles, alors que vous auriez pu garder en vous une parcelle de mes rayons lumineux vivifiants et immortels! »

Je revis en chemin des fermes fortifiées et tout un appareil de défense et de lutte.

Un instant, cheminant dans cette île perdue, avec ce prêtre grave, sur ce chemin caillouteux bordé par des terres incultes et des maisons crénelées, je me crus reporté à l'époque où ce pays vivait dans la terreur des corsaires.

Ah! quel service la France a rendu à ces îles, et quelle fierté j'éprouvais en y songeant! Ce n'est point leur population seule qui devrait se souvenir, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi la Hollande, le Portugal, la Suède, la Norvège même, et des peuples devenus puissants comme les États-Unis. Ces nations payaient un tribut annuel aux corsaires d'Alger. L'Angleterre, l'Espagne, la Sardaigne, la Toscane et certaines villes donnaient des présents en numéraire.

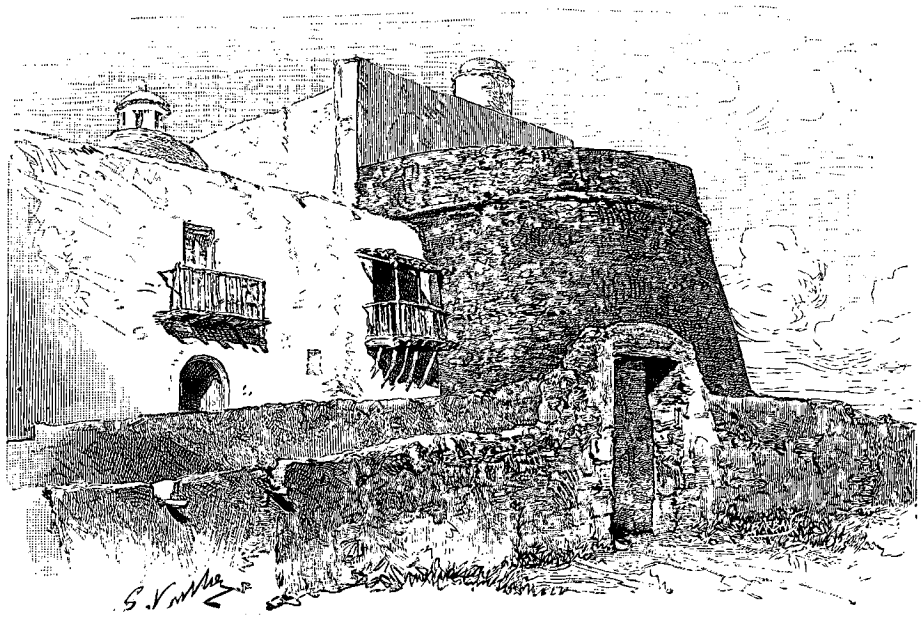
En quelques années nous avons fait du repaire de vautours, du foyer de pirates où, depuis le XVIe siècle, un million de captifs s'étaient succédé dans les bagnes, une ville charmante, aux environs de laquelle les ennuyés vont guérir leur spleen et les malades rétablir leur santé chancelante.

Je retrouve Ibiza.

Le vapeur venant d'Alicante doit passer dans la nuit même. Le canónigo n'a pas voulu me laisser seul le soir de ce départ. Devant la fenêtre ouverte sur le port nous sommes restés de longues heures, causant à voix basse, ou perdus dans des rêveries devant le ciel constellé d'étoiles et la mer murmurante.

A trois heures du matin seulement le vapeur arrive dans le port. Je quitte le canónigo, je le vois disparaître lentement dans l'obscurité, et bientôt je suis rendu à bord.

Le *Jayme Segundo* s'en va doucement sur la mer calme, dans les souffles tièdes de la nuit. Son sillage étincelle comme si toutes les étoiles du ciel étaient tombées derrière lui dans les flots. Sous l'étambot les roues se meuvent dans un feu d'artifice de flammèches



Église fortifiée de Santa Eulalia (voy. p. 286).

bleuâtres, de gouttes lumineuses, de pétillements. C'est la mer phosphorescente, magique illumination des eaux, phénomène très fréquent à Ibiza par les temps de chaleur. Des torrents de pierreries passent; des lueurs s'allument, s'éteignent, montent, descendent, ondoient, scintillent dans le remous des flots. Les barques qui s'éloignent semblent flotter sur des flammes de punch. C'est un spectacle merveilleux!

Je dis adieu à Ibiza dont la silhouette sévère, à cette heure, s'élève déchiquetée dans le ciel obscurci. Je distingue çà et là quelques pâles lueurs, des chambres de malades sans doute, de fiévreux consumés par un feu dévorant ou grelottants et glacés, de pauvres enfants peut-être qui, dressés sur leurs couches, en proie à une angoisse horrible, les yeux hagards, leurs petites mains à la gorge, cherchent dans un effort désespéré l'air qui manque à leur poitrine.

Et dans les collines lointaines de l'île qui vont se perdant dans la nuit, il me semble entendre encore ce cri lugubre qui faisait tant frissonner le profesor, puis une détonation sourde suivie d'un cri de détresse.

Le doux et pâle visage du canónigo passe alors dans mon esprit, il me regarde tristement tandis qu'une larme s'échappe de sa paupière; et je lui dis dans mon âme: vous reverrai-je jamais, ami que le hasard m'a fait rencontrer sur cette terre farouche, retrouverai-je un jour, cher exilé, votre âme tendre, élevée, faite pour le dévouement, le sacrifice et la souffrance? *Quien sabe!*

GASTON VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



École des otages à Kayes. – Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Départ de Kayes. — Les écoles d'otages dans le Soudan. — Incident d'un voyage en chemin de fer. — Le camp du Galougo. — Travaux du chemin de fer. — Départ de la colonne. — Les ponts du Laoussa. — Séjour à Niagassola. — Le pont suspendu sur le Kokoro. — Marche à travers un pays inconnu. — Difficultés pour se procurer des vivres. — L'ossuaire de Sétiguia. — La brigade télégraphique.

Je quittai Kayes le 20 décembre. Avant mon départ j'avais passé une inspection sérieuse de notre école des otages, fondée, on se le rappelle, durant la campagne précédente, d'après les principes adoptés par M. le général Faidherbe pendant son gouvernement du Sénégal. L'école de Kayes renfermait les fils de chefs des villages des bords du Sénégal, depuis la Falémé jusqu'au Galougo, et de ceux de l'intérieur, dans le Bambouk et les contrées environnantes. Il pouvait y avoir alors à Kayes une cinquantaine d'enfants, de dix à dix-sept ans.

Ils étaient logés dans une sorte de grand tata, ayant servi autrefois de demeure à Sidi, le chef du village. L'intérieur contenait un certain nombre de cases en pisé, où l'on avait installé les logements des enfants et de leurs surveillants, la cuisine et les dépendances diverses. Les élèves s'étaient confectionné eux-mêmes leur petit mobilier, au moyen de vieilles caisses à biscuit et de bois hors d'usage, qu'on leur avait abandonnés. Ils possédaient, en outre, chacun, un petit terrain, où ils faisaient du jardinage.

Leur habillement consistait en un pantalon arabe bleu, un boubou de couleur jaune et un petit fez rouge.

On leur faisait la classe, deux fois par jour, dans une vieille baraque en bois qui avait été disposée pour cet usage. C'est là qu'ils se réunissaient pour recevoir les leçons des gradés européens chargés de leur faire les cours de français, de lecture, d'écriture, de calcul, etc. En dehors des cours ils restaient sous la surveillance de l'un de nos interprètes, qui leur interdisait toute conversation dans une autre langue que la langue française.

Ces enfants avaient déjà fait de très grands progrès. Ils se distinguaient surtout par un désir extrême de s'instruire et une excessive bonne volonté. Parmi les plus zélés on remarquait les deux fils du marabout Mahmadou-Lamine, faits prisonniers dans l'une des campagnes précédentes, et que j'avais placés dans notre école.

En somme, les résultats obtenus jusqu'à ce jour étaient excellents, et, grâce à un important subside que venait de nous allouer l'Alliance pour la propagation de la langue française, nous pouvions espérer de voir, sous peu d'années, notre influence se répandre ainsi, tout

1. Suite. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401.

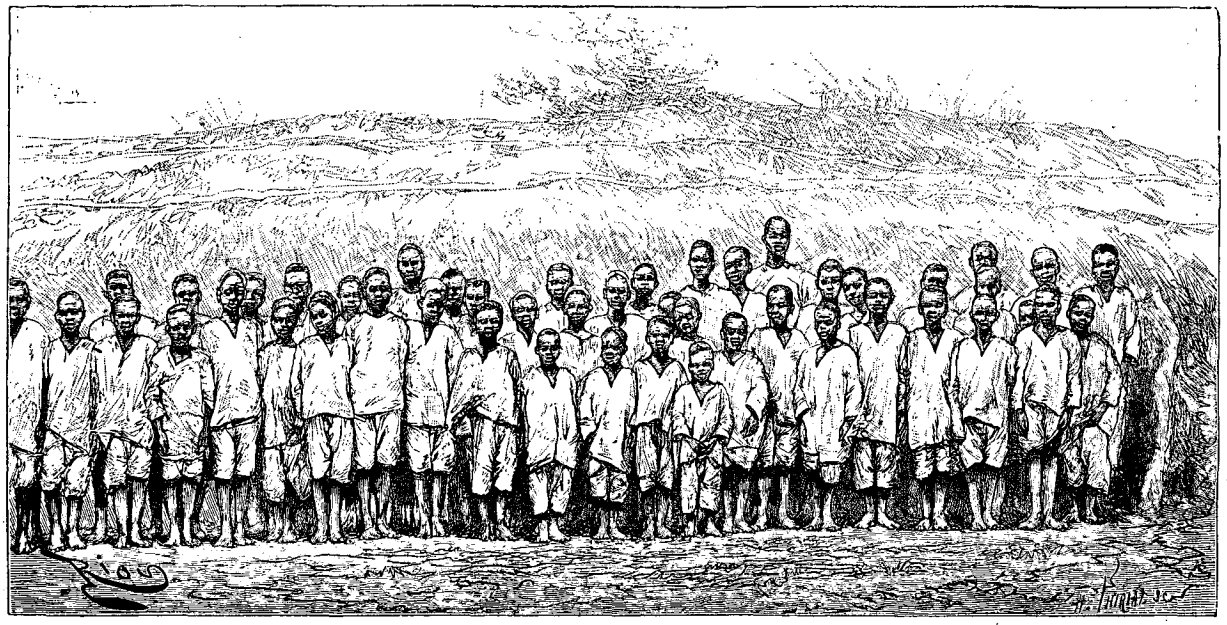
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autour de nous, par l'intermédiaire de ces jeunes agents de notre civilisation.

Une école semblable avait été fondée dans chacun de nos postes, et l'on me signalait de tous côtés les excellents résultats obtenus. L'école de Kita était surtout importante par le nombre de ses élèves et par les grands progrès qu'ils avaient accomplis.

Je m'étais donc embarqué à Kayes le 20, à six heures du matin, sur un train du chemin de fer, dont les mécaniciens indigènes avaient tenu à orner la locomotive et les wagons de drapeaux et de branchages. Notre voyage s'accomplit fort bien jusqu'à Diamou, où je m'arrêtai pour rendre visite à une dame européenne, Mme Rives, qui avait eu le courage d'accompagner dans le Haut-Fleuve son mari, conducteur du chemin de fer, qu'elle aidait même, en l'absence de tout autre agent européen à Diamou, dans les divers détails du service de cette station.

Nous quittions Diamou à deux heures de l'après-midi. Notre locomotive, qui venait d'arriver de France, pratiquait pour la première fois la voie ferrée qui avait été faite pour une machine de bien plus faible tonnage. Aussi fallait-il s'arrêter à tout moment, pour enlever les branches d'arbre et les pierres, et pour écarter le fil télégraphique, qui gênaient notre marche. Au kilomètre 78, le wagon dans lequel j'étais monté avec M. Portier et plusieurs officiers se souleva tout d'un coup avec des soubresauts d'un effet des plus désagréables. Nous étions ballottés comme par un tremblement de terre. Tous les objets qui étaient dans le wagon avaient roulé sur le plancher, et nous-mêmes nous n'avions pu garder notre équilibre. Notre voiture avait déraillé et sautait sur les traverses. M. Portier put, heureusement, faire arrêter la locomotive, ce qui nous remit de notre émotion. Mais je me souviendrai tou-



École des otages à Kita. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

jours de la vilaine impression que nous avons tous ressentie en ce moment.

Nous reprenons la marche. Vers le kilomètre 82 nous rencontrons, sous la garde de deux tirailleurs et d'un indigène du service des vivres, un dépôt de caisses et colis, destinés au ravitaillement de la colonne du Galougo. Un peu plus loin, la route nous est barrée par deux plates-formes chargées de matériel pour les travaux du pont du Galougo. Ce petit train est conduit par M. Couteau, conducteur des ponts et chaussées, qui dirige en ce moment la construction de ce viaduc et qui est venu en arrière avec ses ouvriers pour prendre la chaux et les fers qui lui sont indispensables. Notre locomotive pousse les plates-formes jusqu'à une voie de garage, toute proche, d'où elles rejoindront le Galougo, poussées à bras par les manœuvres. M. Couteau monte avec nous dans le train.

Au kilomètre 86, vers sept heures du soir, nous sommes encore arrêtés, et, cette fois, l'accident pouvait être des plus graves. La machine *Kayes* avait effondré l'un des chevalets d'un petit pont, et le tender qui suivait était encore déraillé. Par un hasard véritablement miraculeux, la locomotive s'était arrêtée à temps. Un indigène seul, juché sur l'un des wagons, avait été projeté en avant; mais le docteur Laffont, qui, pendant cette campagne, avait pris la direction du service médical dans le Soudan, avait vite reconnu que le pauvre diable en était quitte pour la peur.

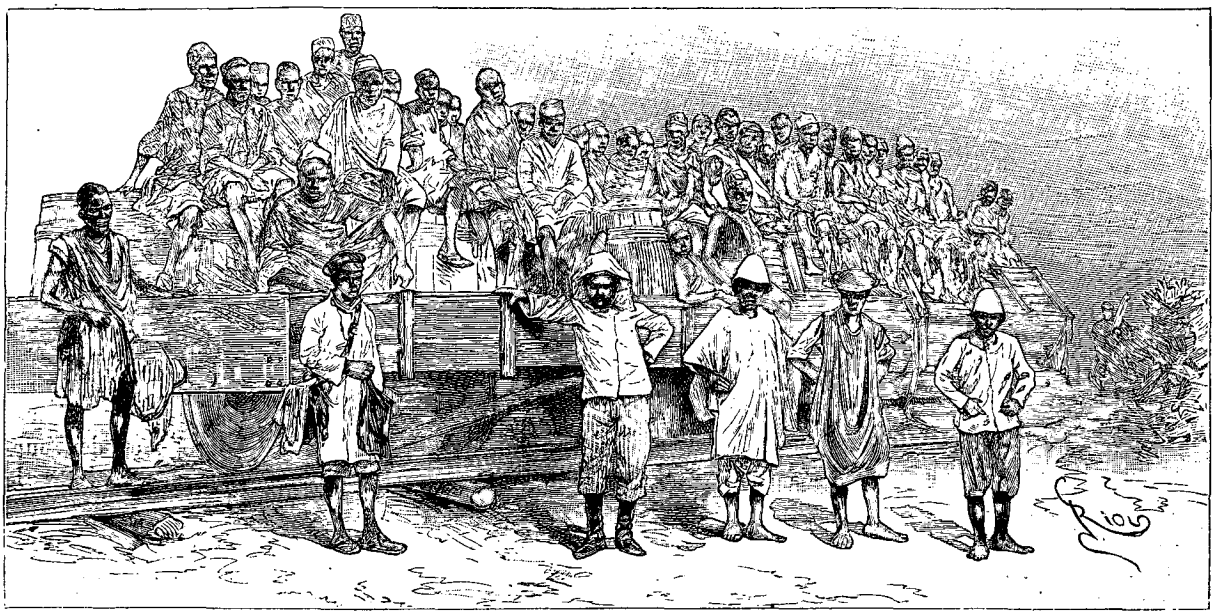
Nous ne sommes plus qu'à 8 kilomètres du camp du Galougo. Nous en prenons la route à pied, par un clair de lune splendide, en songeant aux péripéties de notre voyage et aux perfectionnements que doit encore subir ce tronçon de la voie ferrée avant que les trains puissent y fonctionner d'une manière bien régulière.

Nous arrivons au Galougo, au point terminus du chemin de fer (kil. 95), vers neuf heures du soir. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

émotions de la journée nous ont donné un furieux appétit, et nous faisons honneur au dîner improvisé que M. Couteau nous fait servir sous son gourbi, où nous passons également la nuit.

Le Galougo n'était plus cette solitude pittoresque, animée seulement aux passages périodiques de nos colonnes et convois en route pour Bafoulabé. Depuis la dernière campagne, notre chemin de fer s'était avancé d'une bonne étape, et ce point avait remplacé Diamou. Maintenant il y régnait, au contraire, un grand mouvement d'hommes et d'animaux, car c'était là que tout était concentré pour prendre ensuite la route des postes de l'intérieur. La colonne qui devait m'accompagner jusqu'au Niger, et qui était toute formée et prête à marcher, était campée sur la rive droite du torrent. Là aussi se trouvaient les gourbis du commandant Davoust, qui s'occupait avec les marins de son équipage à préparer la mise en route du matériel de la nouvelle canonnière. Ce n'était pas une petite affaire : il s'agissait de transporter près de 1000 colis jusqu'au Niger. Le chemin de fer les avait amenés jusqu'à la rive gauche du Galougo, d'où un tronçon de petite voie Decauville, jetée par-dessus le torrent et à travers les gros obstacles du terrain, les avait portés sur la rive droite au campement actuel de la canonnière. Plusieurs équipes de manœuvres indigènes, dirigées par un officier, étaient justement occupées en ce moment à poser ce chemin de fer Decauville jusqu'à Bafoulabé. C'est par cette voie que le commandant Davoust devait gagner ce poste. Puis le voyage continuerait par de petites voitures, attelées de mulets, jusqu'au Niger. Cette opération était grosse de difficultés, et il fallait toute l'énergie de cet officier de vaisseau et de ses marins pour être certain qu'elle serait menée à bonne fin.



M. Couteau et son équipe. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

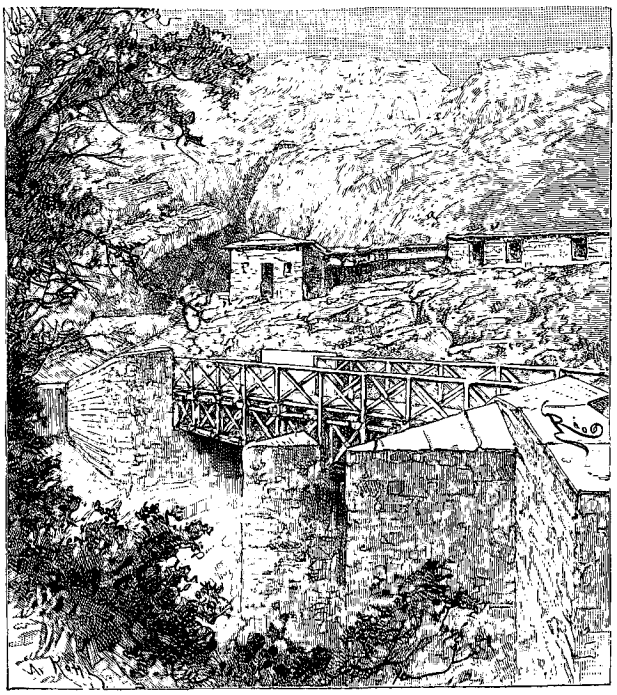
Les chantiers du chemin de fer étaient établis sur la rive gauche du Galougo. M. Couteau n'avait pas perdu son temps, depuis un mois que les travaux étaient commencés. Il s'agissait de franchir par un viaduc le torrent, qui avait sur ce point 75 mètres de large. De plus, les berges étant très élevées, on avait dû prévoir pour les piles une hauteur de 18 mètres. C'était un travail gigantesque, surtout si l'on songe aux faibles moyens avec lesquels il était entrepris. Cet ouvrage d'art avait été commencé non loin de l'embouchure du torrent, et les culées avaient été assises sur les berges rocheuses qui limitaient le Galougo. Déjà, au moment de mon passage, la culée de la rive gauche était terminée et la première pile commençait à s'élever au milieu du cours d'eau. Plus de 400 manœuvres indigènes étaient employés à ces travaux, les plus considérables qui eussent été encore entrepris dans nos possessions sénégambiennes. Le défilé qui faisait suite au viaduc exigeait aussi l'emploi de la mine et de la dynamite, pour se frayer un passage à travers les amoncellements de roches greyeuses qui barraient complètement la vallée. Notre chemin de fer du Soudan n'avait pas encore rencontré d'aussi grandes difficultés qu'au passage du Galougo, mais l'habileté de M. Couteau m'était un sûr garant qu'elles seraient heureusement surmontées et que bientôt nos locomotives pourraient, à leur tour, franchir les obstacles que la nature avait, comme à plaisir, accumulés sur ce point.

La colonne levait le camp le 28 décembre. Elle comprenait un peloton de spahis, un peloton d'infanterie de marine monté à mulets, une forte compagnie de tirailleurs, une section d'artillerie et tous les services accessoires, parmi lesquels un convoi de 150 voitures en tôle qui transportaient nos vivres, nos munitions, un canon-revolver Hotchkiss de 37 millimètres destiné à garnir les murailles de notre futur fort de Siguiri,

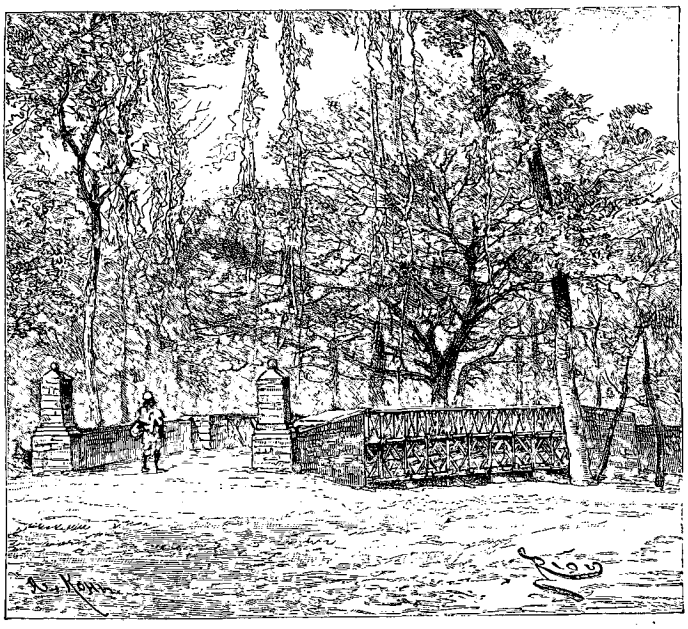
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi que les outils des ouvriers chargés de la construction. C'était un lourd convoi, et la route m'était signalée comme très mauvaise à partir de Niagassola, mais je comptais bien qu'avec l'entrain que tout le monde montrait nous arriverions à destination.

Le 31 décembre nous franchissions le Bafing à Bafoulabé, et nous passions notre 1er janvier au Balou. Cette fois, nous en avions bien fini avec les horribles passages de cette partie de la route, car M. Oswald, garde d'artillerie, avait complètement transformé cette région par ses beaux travaux. Les marigots du Laoussa, qui étaient autrefois la terreur de nos canonniers et conducteurs, ne présentaient plus maintenant la moindre difficulté. Sur le premier de ces marigots avait été construit un pont, système Eiffel, long de 30 mètres : c'était le pont Gallieni. Les deux autres ponts, plus importants, avaient reçu les noms de ponts Faidherbe et Desbordes. Une large route avait été tracée au milieu de la forêt, et la grande et difficile rampe qui se trouvait anciennement au delà de ces marigots, et que les indigènes avaient surnommée le « cimetière des voitures », avait été parfaitement arrangée et rendue praticable à tous nos véhicules. M. Oswald avait, de plus, montré sa grande ingéniosité en construisant dans les rochers, non loin du pont qui portait mon nom, une sorte de petite maison maçonnée dans l'enfoncement des énormes blocs de grès qui, là, bordaient la route. On avait ainsi une habitation remarquable par sa fraîcheur et pittoresquement placée au milieu de ce site sauvage.



Le pont Gallieni. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.



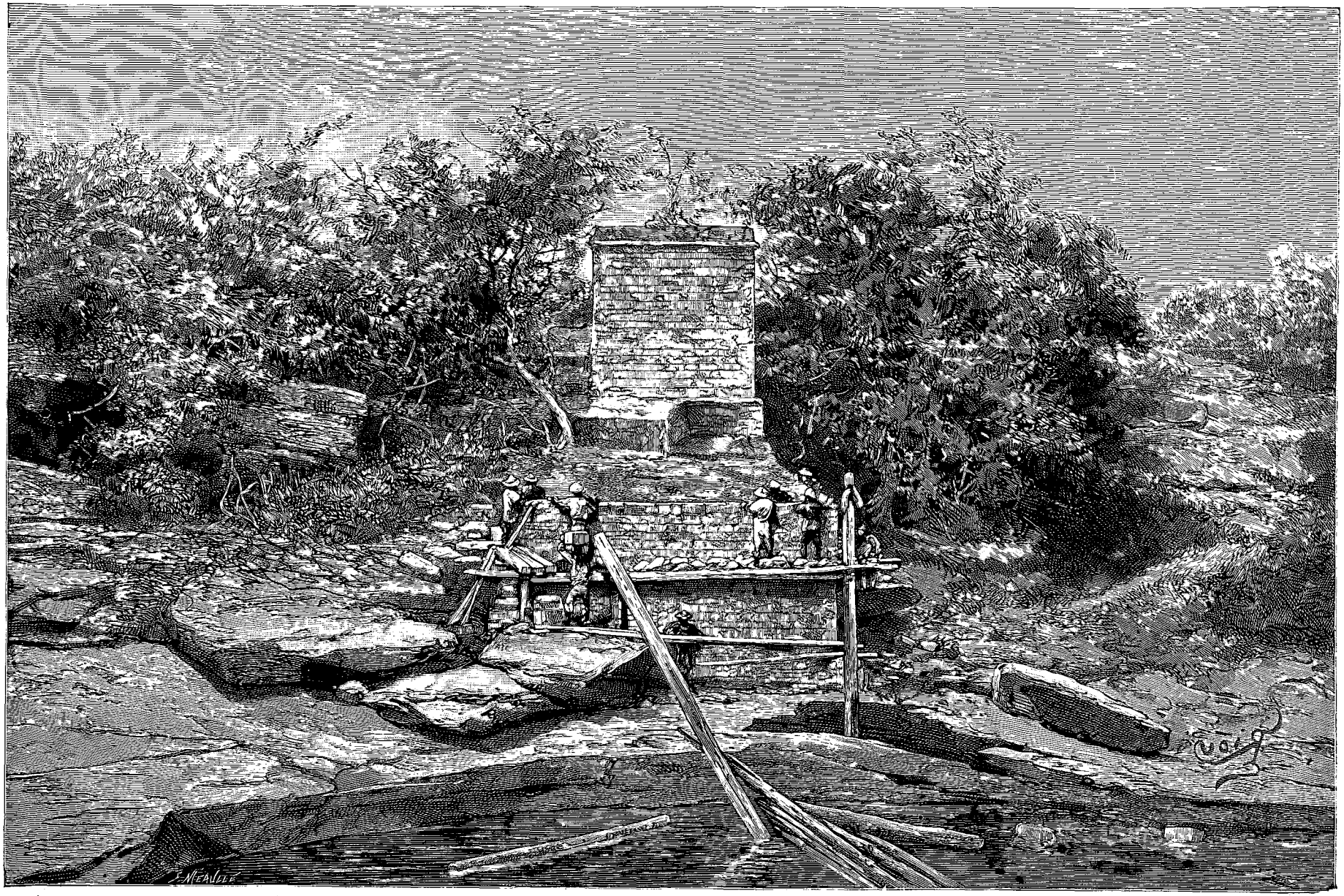
Le pont Desbordes. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

Nous étions à Niagassola le 15 janvier. Je m'y rencontrais avec M. Carnavant, inspecteur de la marine, que le département avait chargé d'une mission dans le Soudan pendant cette campagne.

Nous avions marché rapidement pour rattraper le temps perdu à Kayes. De Kita j'avais expédié Mademba, avec une section de tirailleurs, dans les pays situés au sud du Bakhoy, pour faire refluer vers Siguiri les céréales, telles que riz, mil et maïs, nécessaires à notre subsistance pendant notre séjour sur ce point.

Nous nous arrêtions deux jours à Niagassola pour préparer notre marche vers le Niger. Nous allions nous engager sur une route encore inexplorée, et il fallait assurer, avant tout, l'échelonnement de nos vivres, aux divers gîtes d'étapes. J'étais informé que Samory, avec sa mauvaise foi habituelle, avait déjà envoyé des émissaires dans tout le pays pour essayer de troubler notre installation à Siguiri et de soulever contre nous les populations du Bouré et des contrées voisines. Puis la région, couverte d'épaisses forêts et sillonnée de nombreux cours d'eau, était des plus difficiles et nécessitait certains travaux préparatoires pour le passage de la colonne et de son nombreux convoi. J'avais donc envoyé en avant les spahis et une partie de la compagnie de tirailleurs, pour occuper les gués du Niger, aux abords de Siguiri, et interdire leur accès aux bandes armées que Samory aurait peut-être tenté de pousser contre nous. La compagnie d'ouvriers suivait, avec le capitaine Sornein, pour aménager la route et construire les ponts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

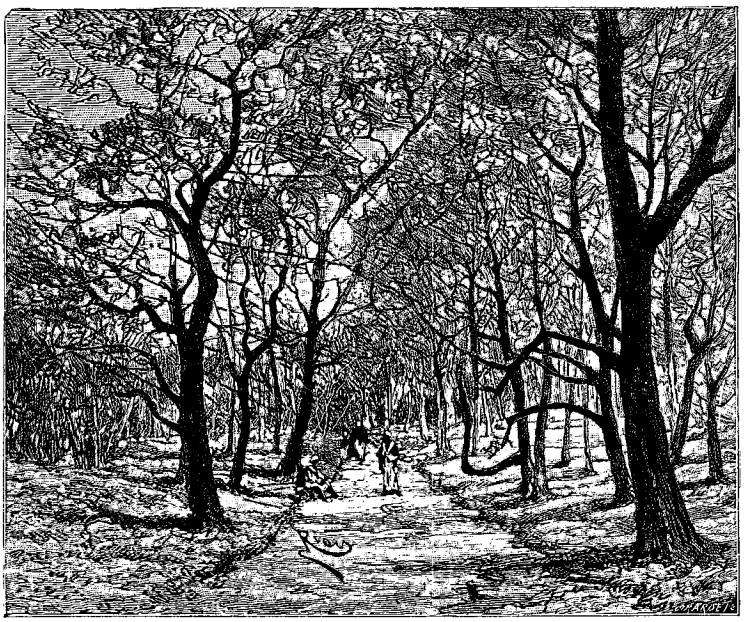


La première pile du viaduc du Galougo (voy. p. 291). — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour le franchissement des rivières. Moi-même, à Niagassola, je passais mon temps à palabrer avec les chefs des petits États voisins pour la fourniture des denrées, qui nous seraient indispensables à Siguiri, dans le cas où le souverain du Ouassoulou nous couperait les relations avec les riches pays de la rive droite du Niger. Mon gourbi était le rendez-vous de toutes les délégations des villages voisins, qu'il me fallait entretenir longuement, pour leur démontrer la nécessité de nous aider dans nos travaux, qui avaient pour objet essentiel de les protéger contre les pillages de leur ancien ennemi. Les noirs ont la tête dure, surtout lorsqu'il s'agit de leur demander des fournitures de céréales ou de manœuvres, et j'avais besoin de toute mon éloquence pour obtenir leur concours.

Je reçus à Niagassola une bien triste nouvelle qui impressionna profondément tous les officiers de la colonne : c'était la mort du capitaine Oberdorf, chef de la mission du Fouta-Djalon, qui venait de succomber, à Tombé, aux suites d'une fièvre bilieuse hématurique. Ce brave officier, qui était très aimé de tous ses camarades, avait insisté pour participer encore à cette nouvelle campagne, malgré les fatigues qu'il avait déjà subies l'année précédente dans son voyage à Dinguiray. Je télégraphiai à Bafoulabé d'envoyer un courrier rapide porter l'ordre au lieutenant Plat de prendre le commandement de la mission, qui devait se continuer d'après les instructions données au malheureux capitaine Oberdorf.



La nouvelle route à travers la forêt du Laoussa (voy. p. 292). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

Nous pouvons enfin quitter Niagassola le 18 janvier, à quatre heures du matin. Mais, après deux heures de marche à peine, nous sommes arrêtés par le Kokoro. C'était un important affluent de droite du Bakhoy, qui présentait une largeur d'une trentaine de mètres et qui constituait un gros obstacle à cause de la hauteur et de la verticalité parfaite de ses berges, s'élevant de 12 mètres au-dessus du niveau de l'eau. Il avait été, par suite, impossible d'établir un pont en chevalets; toutefois le lieutenant Vittu de Kerraoul, qui, comme tous les officiers de la colonne, admettait en principe qu'aucun obstacle ne devait être infranchissable au Soudan, avait résolu le problème du passage du Kokoro d'une manière aussi ingénieuse que hardie. Il avait emprunté plusieurs couronnes de fil au service télégraphique et avait lancé sur la rivière un pont suspendu sur des câbles formés avec ces fils enroulés et fixés à des corps morts, profondément enterrés et recouverts de pierres sur les bords du cours d'eau. Des rondins en bois avaient été posés jointifs sur ces câbles, formant ainsi le tablier du pont, à 12 mètres au-dessus du fond.

On prit certaines précautions pour le passage des canons et des voitures, que je craignais à chaque instant de voir chavirer dans la rivière; ils franchirent le pont l'un après l'autre. Les mulets et chevaux firent aussi quelques difficultés pour s'engager sur ce plancher mouvant. Cependant, à quatre heures, tout le monde était de l'autre côté du Kokoro, et la colonne reprenait sa marche pour aller coucher au Kégnékrou, petit village distant d'une douzaine de kilomètres.

Nous repartions à cinq heures du matin en piquant droit au sud. Nous ne faisions ce jour-là que 15 kilomètres, car, peu après le départ du village, nous entrions en pleine brousse et nous éprouvions de telles difficultés au passage des marigots dont la contrée était sillonnée, qu'il fallait s'arrêter au Kourako, où nous passions la journée à construire un nouveau pont.

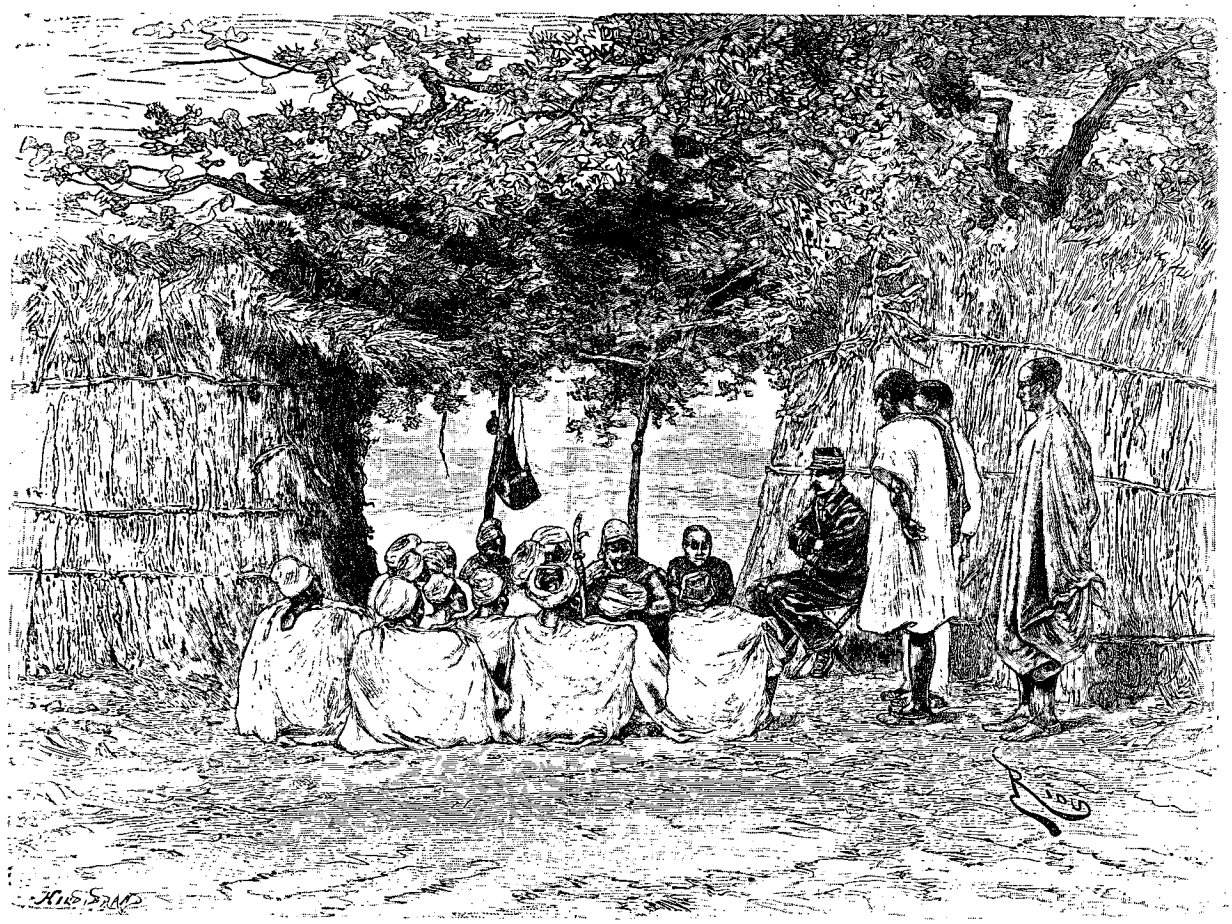
Au Kourako je faillis être piqué par une sorte de serpent-minute, très dangereux dans cette partie du Soudan; il s'était glissé sous mon gourbi et j'avais dérangé son sommeil en remuant mon pliant. Je le tuai d'un coup de canne.

Nous passions la journée du 20 au bord du Kofilani. Autant de marigots à franchir, autant de ponts à construire; or le pays, remarquable par sa belle végétation, était parcouru en tous sens par de nombreux cours d'eau. Aussi eûmes-nous à peiner beaucoup pendant la route. Après avoir traversé les deux premiers marigots, le Tougako et le Kéko, j'avais voulu, pour éviter un terrain rocheux coupé en plein milieu par le sentier des indigènes, appuyer vers l'est, en dehors de tout chemin. Nous avions alors erré en pleine brousse, coupant les arbres qui nous gênaient et brûlant les hautes herbes, pour livrer passage à l'artillerie et aux voitures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21 nous arrivons de bon matin au village de Bougourou. Mais là quelle déception! Le commandant de Niagassola m'avait affirmé que nous y trouverions de trente à quarante tonnes de mil ou de riz, nécessaires pour la nourriture de nos manœuvres et animaux pendant les premiers jours de notre arrivée à Siguiri. Au lieu de cela, les greniers du village ne contenaient que 700 à 800 kilos à peine de ces céréales, alors que nos chevaux et mulets en consommaient, à eux seuls, 1 000 kilos par jour.

Cependant il fallait vivre.... Je fais comparaître le chef de Bougourou devant moi. Ce malheureux portait sur le visage les cicatrices de profondes blessures. C'était l'almamy qui, l'année précédente, pour le punir d'avoir correspondu avec notre poste de Niagassola, lui avait fait taillader la figure à coups de poignard. Je n'ai donc pas de peine à lui faire comprendre qu'il y va de son intérêt, de sa sûreté personnelle même, de nous aider de tout son pouvoir. Il me fait remettre environ 5 000 kilos de mil, à peu près tout ce qu'il y a dans son village en ce moment, et, comme presque tous les hommes se sont cachés dans la brousse, où ils ont également dissimulé leurs greniers de mil, il ramasse toutes les femmes, une centaine environ, qui



Palabre à Niagassola. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

emportent avec elles leurs mortiers et leurs pilons, pour pouvoir parer aux premiers besoins et préparer le couscous des premiers jours dès l'arrivée à Siguiri.

Quant à la colonne, après un repas des plus sommaires, et sans même attendre le convoi de voitures, resté en arrière, elle repart à trois heures de l'après-midi afin d'arriver aussitôt que possible sur les bords du Niger, où, sans doute, nous trouverons à nous approvisionner plus facilement. Nous étions d'assez bonne heure au village de Sétiguia, où s'établissait le bivouac.

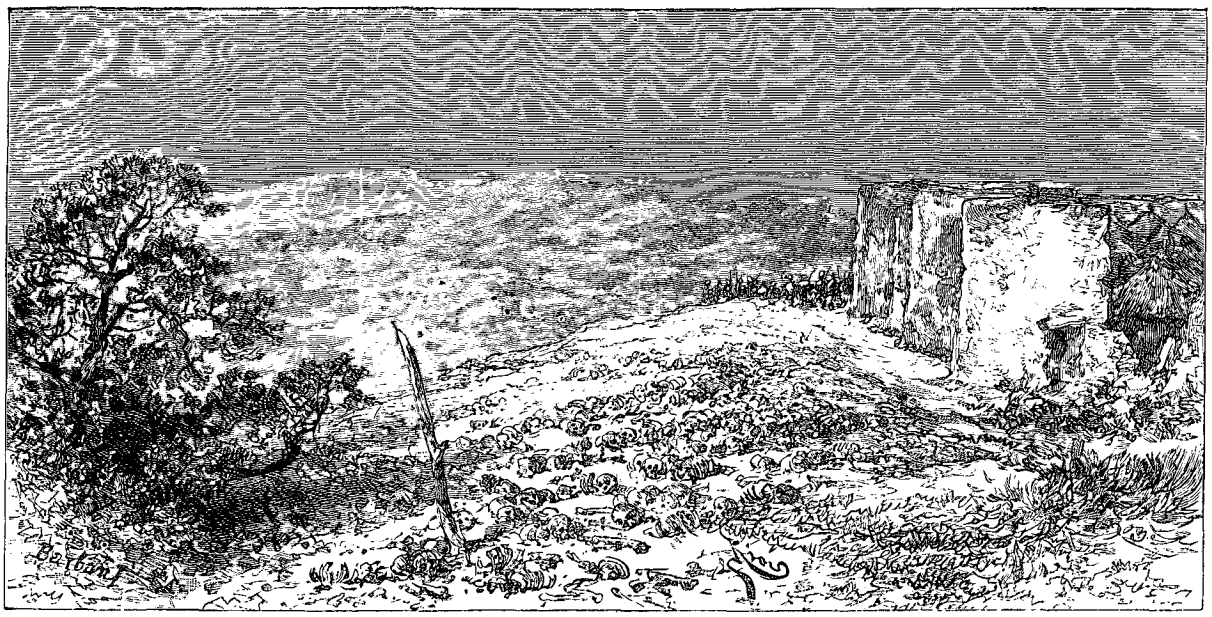
Nous eûmes à Sétiguia un témoignage irrécusable de la barbarie que l'almamy Samory avait montrée vis-à-vis des malheureuses populations du Bouré lorsqu'il en avait pris possession, quatre ans auparavant. Les habitants de ce village, après avoir été une première fois, en 1884, visités par les sofas malinkés, avaient imploré l'aide des Français, qui construisaient alors le fort de Niagassola. Ceux-ci n'avaient pu se rendre à leur appel. Samory, informé du fait, était accouru avec ses soldats et, après une courte lutte, avait réussi à s'emparer de Sétiguia et de ceux de ses habitants qui n'avaient pu trouver un refuge dans la fuite. Ces infortunés, hommes, femmes et enfants, au nombre de deux cents environ, avaient été rassemblés dans la plaine, au sud du village, et furent tous mis à mort. Le massacre fut complet, et personne n'échappa au sabre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des sofas. Du reste, nous pouvions contrôler la véracité du récit fait par le chef, car, en nous rendant avec lui sur l'emplacement qu'il nous avait désigné, nous vîmes la plaine toute couverte d'ossements. L'almamy, lorsque quelques mois après il avait accordé le pardon aux fuyards, las d'errer sans abris et sans ressources dans les montagnes, avait défendu d'enterrer les restes des victimes. Nous avions donc devant nous un véritable ossuaire dans lequel les squelettes, les crânes, occupaient encore les places où étaient tombés les habitants du village. Je donnai à l'un de mes interprètes l'ordre de faire rassembler ces ossements et de les faire enterrer dans un emplacement convenable. J'assurai le chef de Sétiguia qu'une nouvelle ère de paix et de prospérité allait maintenant s'ouvrir pour son pays, placé sous notre protection directe, et qu'il ne devait plus craindre de semblables atrocités.

Le 22 janvier, nous étions au village de Balato. C'était aussi un point important, mais je remarquai dans le tata de nombreux vides, dus, comme toujours, aux pillages et aux exécutions de Samory. Nous étions campés au milieu des puits servant à l'extraction de l'or; dans le Bouré, tous les habitants, sans exception, sont employés à ce travail et ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. Encore est-ce, presque toujours, avec l'or qu'ils se procurent les céréales nécessaires à leur subsistance.

La brigade télégraphique venait d'arriver à Balato et ses ouvriers posaient en ce moment le fil entre ce point et Siguiri. M. Sallot avait parfaitement et rapidement dirigé la construction de la ligne, puisqu'il parvenait presque en même temps que moi sur les bords du Niger, d'où il me serait possible dès le jour de mon arrivée d'entrer en communication télégra-



L'ossuaire de Sétiguia (voy. p. 295). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

phique avec Saint-Louis et même avec la France. La ligne mesurait environ cent trente kilomètres de longueur. Le fil reposait sur les isolateurs simplement fixés aux arbres de la forêt, que l'on avait étêtés et ébranchés, de manière à ne pas gêner la circulation du courant électrique. Nos poseurs indigènes en étaient arrivés à accomplir ce travail avec la plus grande rapidité et dans les meilleures conditions possibles.

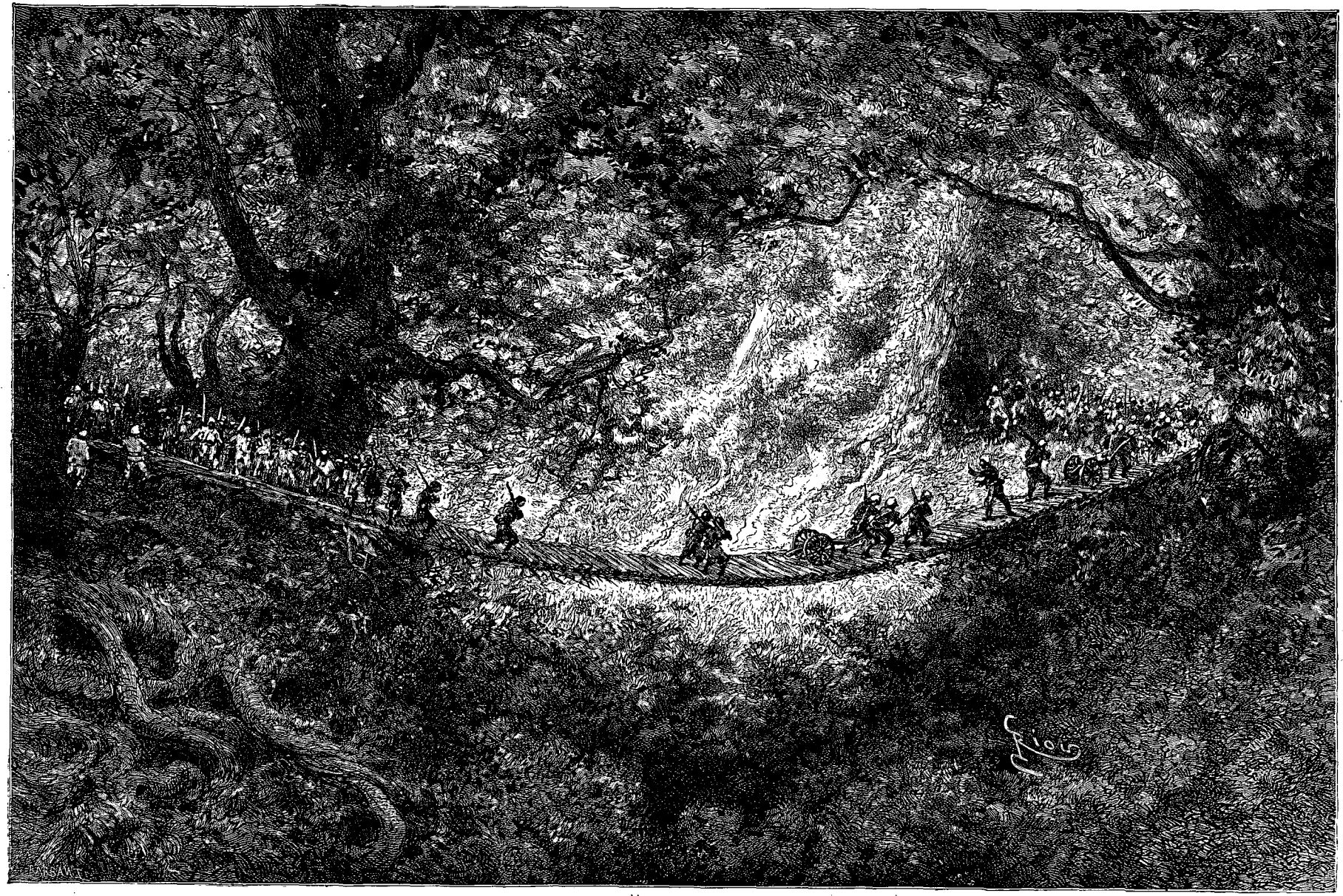
Nous quittions Balato le 23 janvier et parvenions enfin à Siguiri le même jour, à dix heures du matin.

XV

Siguiri et ses environs. — La plaine du Niger. — Le Tankisso. — Mauvaise foi de l'almamy Samory. — Disette de vivres au camp. — Reconnaissance de Tiguibiri et de l'emplacement du fort. — Premiers travaux. — Installation de la colonne dans le tata de Siguiri.

Nous étions en route depuis le 28 décembre. Aussi est-ce avec une véritable satisfaction que nous parvenions, après avoir cheminé toute la matinée à travers les belles forêts du Bouré, au sommet du plateau, d'où nous pouvions dominer la plaine du Niger. Nous avions devant nous d'immenses rizières, au milieu desquelles on distinguait les tatas, aux tours ruinées, de plusieurs villages: Tiguibiri, perché sur un monticule isolé et caché dans la verdure, non loin du confluent du Niger et du Tankisso; Danka, sur notre gauche, à peine visible derrière une épaisse ligne d'arbres, qui bordaient un ruisseau voisin; à nos pieds, Siguiri, avec son épaisse muraille de pierres et ses cases en pisé. Le Niger coulait à 1800 mètres de nous, toujours large et majestueux, parsemé en son milieu de bancs de sable et d'îles boisées. Il se dirigeait vers le nord-est, et s'enfonçait à partir de Danka derrière la chaîne de hauteurs qui, sur la rive gauche, limitait sa vallée de très près. Vers Tiguibiri on apercevait nettement au milieu des eaux les terres élevées et fortement boisées qui coupaient son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont suspendu sur le Kokoro (voy. p. 294). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours en deux. D'un côté, le fleuve se continuait vers le sud, toujours large et couvert d'îles, à travers la grande plaine du Diuma; de l'autre, son affluent le Tankisso courait vers l'est, moins large et moins important, avec ses rives élevées et verdoyantes. Le Tankisso était bientôt caché à nos yeux par les collines qui limitaient la plaine vers le sud, et qui se rattachaient au plateau sur lequel nous venions d'aboutir. En le suivant on serait parvenu au Fouta-Djalon et, de là, à nos établissements des rivières du sud. C'était l'itinéraire que j'avais fixé à la mission du regretté capitaine Oberdorf. Au contraire, en prenant le bras principal, on aurait atteint les sources du grand fleuve et, de là, pu donner la main à nos établissements du golfe de Guinée. Rivières du sud et golfe de Guinée, ne sont-ce pas les débouchés naturels du Soudan français vers la mer, depuis que nous avons laissé prendre les bouches du Niger?

Un ruisseau bordé d'une épaisse végétation débouchait par une dépression du plateau à peu de distance du point où nous nous trouvions, traversait la plaine et allait se jeter presque en face de nous dans le fleuve. De l'autre côté de ce ruisseau, le plateau allait, en obliquant, rejoindre la rive gauche du Niger, où il aboutissait aux abords de Danka.

Ce qui nous frappa tout d'abord, quand nous parvînmes à l'extrémité du plateau, ce fut la solitude de la plaine. Les villages étaient vides d'habitants. Aucune pirogue ne s'apercevait sur les eaux du fleuve. Du reste, le capitaine Sornein et le lieutenant commandant les spahis ne tardèrent pas à me rejoindre et à me mettre au courant de la situation. Les spahis, qui avaient établi leur bivouac en dehors du village de Siguiri, sur sa face sud, avaient déjà exploré la plaine et les environs; leurs vedettes, échelonnées le long du Niger et renforcées par de petits détachements de tirailleurs, surveillaient et gardaient les gués du fleuve. Mais ils n'avaient aperçu personne, ni dans les villages ni dans les lougans voisins. Seuls deux piroguiers, surpris du côté de Tiguibiri, avaient pu donner quelques renseignements : Samory, que le traité de Bissandougou obligeait à nous céder tous les pays de la rive gauche du Niger, voulait bien nous abandonner ces territoires, mais non leurs habitants. Aussi avait-il fait évacuer les nombreux villages qui se trouvaient le long de la rive gauche du fleuve jusqu'au delà de Kangaba, et forcé les populations à se retirer sur la rive droite. On disait même qu'il les obligeait à se retirer vers l'intérieur, mais celles-ci opposaient la plus grande force d'inertie aux ordres de l'almamy, alors engagé au loin dans une guerre longue et ruineuse avec un roi voisin, et se tenaient cachées sur les bords du Niger, prêtes à repasser sur notre rive à la première occasion favorable et dès que les gués seraient devenus accessibles. En attendant, toute communication était interdite, sous peine de mort, entre l'une et l'autre rive du fleuve. C'est ainsi que le chef du Ouassoulou entendait se conformer aux clauses du traité que nous venions de signer avec lui peu de mois auparavant.

Nos lorgnettes nous permettaient de distinguer, sur la rive droite, de nombreux villages, qui semblaient habités, à en juger par la fumée s'échappant au-dessus des groupes de cases. De plus, en examinant attentivement la rive, on pouvait apercevoir des pirogues qui circulaient tout le long du bord, mais sans s'en éloigner.

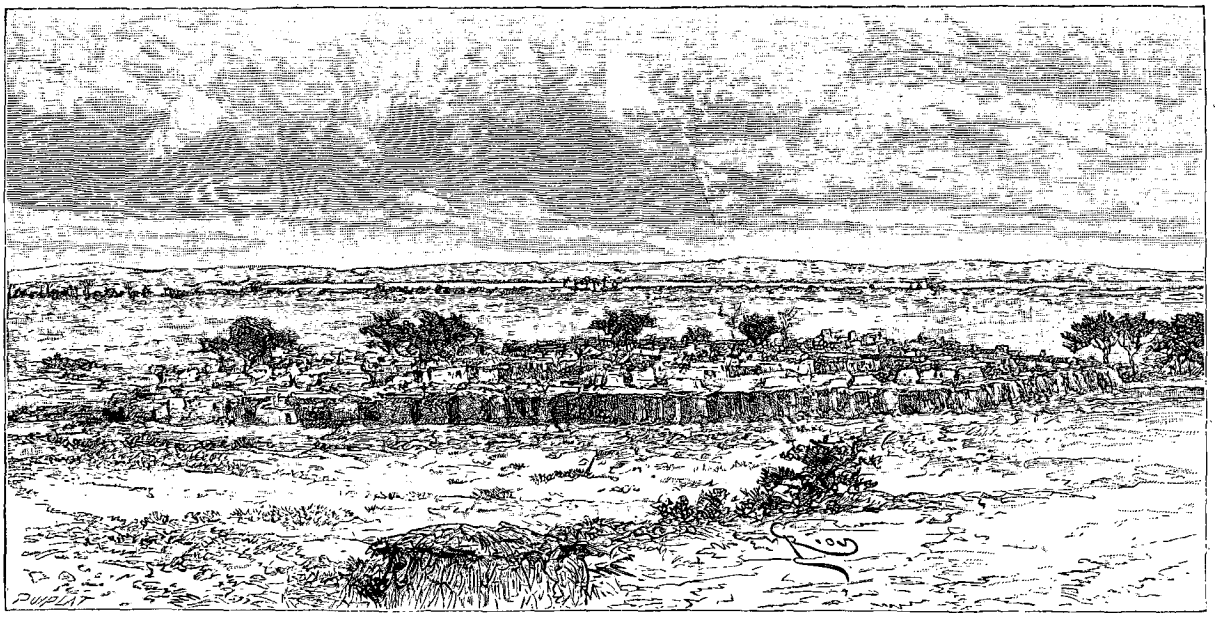
Maintenant que nous savions à quoi nous en tenir sur les intentions peu bienveillantes de notre voisin du Ouassoulou, le mieux était de nous installer tant bien que mal à Siguiri, de commencer nos travaux et surtout de nous procurer des vivres. Pour le moment, en dehors de la ration du jour, transportée avec nous sur nos montures, nous ne possédions que le maigre approvisionnement de mil pris à notre passage à Bougourou. Pour comble de malheur, le convoi de voitures, arrêté par les difficultés du chemin, n'était pas encore arrivé. On établit donc provisoirement le bivouac au pied du plateau, en dehors du village inhabité de Siguiri et tout près du campement des spahis. Nos soldats d'infanterie de marine abandonnent leurs mulets qui, malgré leur fatigue, repartent en arrière pour aller se charger au convoi, resté entre Sétiguia et Balato. Des hommes de ces villages sont envoyés dans la brousse pour essayer de joindre quelques-uns des habitants de Siguiri ou de Tiguibiri. Il doit y en avoir, car les spahis, dans leurs reconnaissances, ont découvert des lougans qui semblaient tout fraîchement récoltés, et même deux ou trois greniers remplis de mil. Du reste, le chef de Bougourou, dont j'ai décidément capté les bonnes grâces, me donne un bon conseil : c'est d'observer, dès que la nuit sera venue, les feux qui s'allumeront au loin, dans la plaine, ou au milieu des bois qui couvrent le plateau. « Là, me dit-il, tu trouveras du mil et du riz. » En effet, des détachements envoyés vers les points ainsi repérés reviennent le lendemain avec des indigènes, portant sur leur tête des charges de grains. Ce sont des habitants des villages du Bouré, qui craignent tellement d'être pillés par les sofas de Samory, qu'ils ont à peu près évacué leurs cases, pour mettre tous leurs biens à l'abri, dans les coins les plus reculés du pays. Nous parvenons à les rassurer et à leur prouver que notre installation définitive au milieu d'eux aura pour effet certain de les protéger désormais contre tous les pillages. Quelques-uns d'entre eux repartent, pour aller informer leurs parents de nos projets, et pour s'entendre au sujet des fournitures de vivres et de manœuvres à nous faire pour activer les travaux du fort. Les ouvriers du capitaine Sornein avaient déjà commencé sur les bords du Niger la construction d'un four destiné à cuire les huîtres du fleuve, qui devaient nous fournir la chaux nécessaire pour les ouvrages de maçonnerie.

Pour ne pas perdre de temps, nous faisons dès le 24 janvier la reconnaissance de la plaine et de tout le terrain environnant, afin de déterminer l'emplacement de notre futur établissement. Dans la matinée, accompagné d'une forte escorte de spahis, je me rends à Tiguibiri. C'est un très beau village, situé à 150 mètres à peine du Niger et de son confluent avec le Tan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kisso. Bien entendu, il est complètement vide de ses habitants, qui, sur l'ordre de Samory et sous peine de mort, ont dû quitter leurs cases pour se transporter sur la rive droite. Cependant quelques-uns de ceux-ci ont violé la consigne et sont encore dans le village, mais ils s'enfuient à la vue des vestes rouges des spahis, et, malgré nos cris d'appel, ils disparaissent dans les hautes herbes. Ces malheureux ont été tellement traqués, depuis quelque temps, que leur premier mouvement, dès qu'ils aperçoivent du monde, est de prendre leurs jambes à leur cou et de se sauver. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on pourra parvenir à les tranquilliser et à les décider à se livrer en toute sécurité à leurs travaux de culture et de mines.

Nous pouvons donc faire en toute liberté la reconnaissance du village, reconnaissance peu aisée d'ailleurs, car les cases de pisé à moitié ruinées, les arbustes qui avaient crû partout, les hautes herbes, avaient converti en un véritable dédale le petit monticule où Tiguibiri a été construit, à l'abri des inondations. Nous montons sur une tour, restée encore intacte, pour examiner la plaine et la rive droite du fleuve. Comme la veille, nous voyons un mouvement, assez actif, de pirogues le long du bord opposé, mais rien de notre côté. Ces pirogues paraissent chargées de mil et de riz et se dirigent vers le nord. Sans aucun doute, elles transportent dans les magasins de l'almamy les céréales réquisitionnées dans les villages du Niger. Il n'est pas admissible que l'on reste dans l'abondance sur la rive droite tandis que l'on crève de faim sur la rive gauche. Aussi vais-je attendre quelques jours, et si la situation ne se modifie pas, je m'emparerai par force de quelques-unes de ces pirogues, pour acheter également *par force* à leurs conducteurs les denrées qu'elles transportent.



Vue du village de Siguiri. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

Nous trouvons à Tiguibiri, dans les cases, de belles cornes d'antilopes, des crânes d'hippopotames, des vases en terre et... des serpents vivants. Nous ramassons les premiers objets, et prenons les plus grandes précautions pour éviter les autres.

Tiguibiri, malgré sa proximité du Niger et du Tankisso, ne peut convenir pour notre poste, car le monticule émerge, seul au milieu de la plaine marécageuse qui l'entoure de tous côtés et qui, dans la saison d'hivernage, doit être complètement inondée; puis il est éloigné des routes des caravanes, qui se croisent plus au nord, au village de Siguiri; enfin, les matériaux nécessaires à la construction, tels que le bois et la pierre, y manquent absolument et devraient être amenés d'assez loin.

Nous rentrons au camp à dix heures, après avoir failli nous égarer plusieurs fois au milieu des hautes herbes qui couvrent toute la plaine.

Tout l'après-midi est employé à faire l'exploration détaillée du plateau de Siguiri. Le village est construit au pied de ce plateau, qui s'élève brusquement à une vingtaine de mètres au-dessus de la plaine, et fait partie des derniers contreforts des monts du Bouré. La crête, orientée est-ouest, est déterminée par une érosion qui, s'échancrant profondément devant le village, forme deux éperons; ceux-ci viennent, par une pente très raide, se terminer à 100 mètres à peine du tata et le dominent d'une douzaine de mètres. Le plateau, parfaitement horizontal, est fait d'un tuf ferrugineux, très dur, constituant une excellente pierre à bâtir. De la crête, la vue s'étend au loin, sur les deux rives du Niger, et les canons qui y seraient placés pourraient envoyer leurs obus, non seulement vers les gués du fleuve et de son affluent, le Tankisso, mais bien au delà sur l'autre rive.

Une jolie gorge, où se pressent les arbres de haut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jet, au milieu d'une épaisse végétation de bambous et d'orangers sauvages, sépare les deux éperons. L'éperon oriental est l'emplacement tout désigné pour le fort. Il se prête admirablement à un tracé pentagonal irrégulier, et il suffira, pour le fermer vers le sud, l'est et l'ouest, d'entailler les pentes du plateau, rendues ainsi inaccessibles à l'escalade, et de surmonter les bords d'un mur peu élevé, qui en suivra tous les contours. Quant à la face nord, qui sera la plus longue et reliera les bords de l'éperon, elle aura en avant d'elle une belle esplanade, où l'on construira le village des tirailleurs et les dépendances du fort. Deux mamelons, dominant le plateau, l'un d'environ 60 mètres, l'autre de 30 mètres, sont situés en avant, à 1200 mètres du futur mur de gorge. Ils limitent l'esplanade que je viens d'indiquer, et le dernier pourra recevoir à son sommet une sorte de sanatorium qui, organisé défensivement, permettra de commander tous les mouvements de terrain voisins et de surveiller au loin les routes du Bouré et du Manding.

Ces dispositions générales adoptées, il s'agissait de se mettre de suite au travail, car il fallait que notre nouvel établissement fût à peu près terminé et prêt à recevoir sa garnison pour la saison des pluies, c'est-à-dire pour le mois d'avril. Nos ressources étaient maigres : quelques caisses d'outils, quelques boîtes de clous, et c'était tout.... Nouveaux Robinsons, nous devions nous procurer les matériaux sur place : les forêts du Bouré nous fourniraient le bois nécessaire; les huîtres du Niger nous donneraient les quelques tonnes de chaux indispensables pour rejointoyer les murailles, construites au mortier d'argile; la terre du ruisseau voisin semblait excellente pour la fabrication des briques, dont il fallait un certain approvisionnement pour les créneaux du mur d'enceinte, pour le four, etc.; avec les boîtes en zinc qui contiennent la farine, le biscuit, le café et autres denrées, on élèvera les toitures des bâtiments et des magasins; la forge de la section d'artillerie servira pour les ateliers à fer, et un soufflet sera fabriqué au moyen de vieux canons de fusils indigènes et de peaux de chèvres; les avant-trains qui ont servi à transporter les caissons de munitions seront utilisés pour constituer des triqueballes qui iront dans la forêt chercher les bois abattus; etc.

Bref, il fallait s'ingénier de toute manière. Nous avions à notre disposition des pierres, des arbres, quelques outils et, comme personnel, une cinquantaine d'ouvriers européens et indigènes, maçons, charpentiers, forgerons, etc., ainsi que les manœuvres que nous pouvions nous procurer dans le pays, sans compter les hommes des différents corps de la colonne, fantassins, tirailleurs et autres, que je comptais bien employer aux travaux suivant leurs aptitudes spéciales. C'est avec ces faibles moyens que l'on commença, le 25 janvier, la construction du fort de Siguiri. Un immense bambou fut fixé au sommet d'un cail-cédrat situé vers le bord du plateau; et, dans la matinée, en présence de toute la colonne, les couleurs françaises, hissées au sommet de cette hampe gigantesque et appuyées d'une salve de sept coups de canon, annoncèrent dans toute cette partie de la vallée du grand fleuve soudanien que nous prenions définitivement possession de ce nouveau point du Niger, et donnèrent le signal de l'ouverture des travaux.

Le plateau, sur l'emplacement du fort, était débroussaillé. Le capitaine Sornein et ses officiers organisaient leurs chantiers et choisissaient, le long du ruisseau et dans la forêt, les points où seraient installés la briqueterie et les ateliers des charpentiers. Dès le 25 janvier, la plus grande animation régnait partout, et chacun s'était mis de tout cœur à l'ouvrage.

Pour moi, j'avais toujours à m'occuper de cette obsédante question des vivres. Le convoi de voitures nous avait rejoints. Il s'était aussitôt déchargé et avait repris la route de Kita pour participer au service général du ravitaillement. Les convois de céréales arrivaient petit à petit. A partir du jour où les travaux commencèrent, on vit se succéder, débouchant sur le plateau, de longues files d'indigènes portant sur la tête des paniers de mil, riz ou maïs, suivis d'un certain nombre de femmes, chargées de leurs mortiers et de leurs pilons. Les hommes allaient déverser leurs charges sous l'arbre qui servait de magasin provisoire, puis se mettaient à la disposition du capitaine Sornein pour les travaux du fort. Les femmes se joignaient à celles qui se trouvaient déjà dans le camp et, sous la haute direction de M. Soulié, notre magasinier distributeur, étaient aussitôt employées à piler le grain nécessaire à la préparation du couscous qui servait d'aliment aux nombreux indigènes de la colonne.

Les derniers jours du mois de février furent employés à nous installer dans l'ancien village de Siguiri. Comme nous devions faire un assez long séjour sur ce point, je tenais à ce que nos soldats fussent établis dans les meilleures conditions hygiéniques possible et à l'abri des pluies, qui, sous ces latitudes, sont très hâtives et pouvaient nous surprendre d'un moment à l'autre. Siguiri, qui avait été détruit et incendié à la suite de l'apparition de Samory dans le pays, quatre ans auparavant, présentait un fouillis inextricable de huttes, de murs en ruines et de végétation. Cependant, il y avait encore, dans ce chaos, des cases en excellent état, construites en pisé, avec le soin et l'habileté que savent y mettre les Malinkés de cette partie du Soudan, et qui pouvaient nous offrir des logements relativement confortables, bien supérieurs assurément aux fragiles gourbis de paille sèche que nous avions élevés tout d'abord en dehors du tata. De plus, en cas d'alerte ou d'attaque, la défense pouvait être parfaitement et rapidement organisée.

Je donnai huit jours à tout mon monde pour être complètement installé dans le village. Le service des travaux et l'artillerie devaient seuls rester sur le plateau. On commença par tracer à travers les ruines une grande percée centrale, puis plusieurs autres percées, perpendiculaires à celle-là. Les lots ainsi formés furent

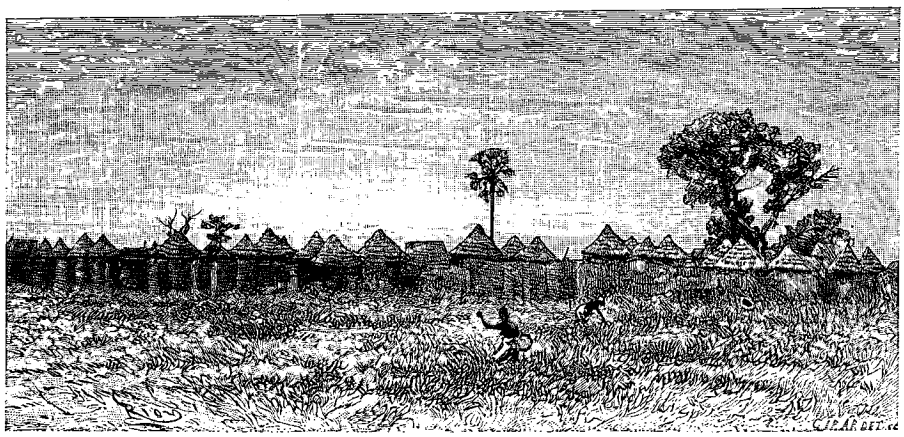
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distribués à chaque corps ou service. On eut fort à faire pendant plusieurs jours, car l'intérieur du tata présentait un véritable dédale de vieux murs, de vieilles cases en terre, perdues dans les hautes herbes, parmi les arbustes feuillus. Ce qu'on trouva d'ordures là dedans est inimaginable : serpents, rats, iguanes, bêtes mortes de toute sorte. On jeta par terre la plupart des anciennes cases, ne conservant que celles dans le meilleur état, de manière à donner partout de l'air et de la lumière. Des corvées d'indigènes fabriquaient, pour couvrir les huttes, de grands chapeaux coniques avec des bambous et des paquets d'herbes ; ils étaient à forte pente, de manière à abriter non seulement du soleil, mais aussi des pluies. Les rues furent alignées, et dans les enclos on organisa de petits jardins qui furent aussitôt ensemencés avec les graines de radis, de salade, de choux, etc., que nous avions emportées avec nous.

La case qui m'avait été destinée pour mon logement était très haute et très aérée. Les murs avaient été badigeonnés avec un mélange de cendre et d'eau. Tout autour, les tirailleurs avaient construit une grande véranda en paille et ils avaient planté, à l'extérieur, des papayers, des cotonniers, des orangers sauvages, pris dans les environs. Ils avaient porté, dans ce jardin improvisé, de véritables arbres, qui, fréquemment arrosés, ne tardèrent pas à reprendre avec vigueur. J'avais semé autour de leurs pieds des graines de plantes grimpantes, de sorte que ma véranda fut bientôt transformée en une véritable salle de verdure.

L'intérieur de la case n'était pas moins confortable,... relativement, s'entend. D'une porte qui fermait l'une des entrées du tata, on m'avait fait une grande table pour écrire. Dans un coin, un *tara*[1] en bambous recouvert d'un *dampé*[2] de Ségou me servait de lit. Le sol était recouvert de nattes de paille, et, aux murailles, des cornes d'antilopes enchâssées dans la maçonnerie servaient de portemanteaux.

Les officiers de l'état-major s'étaient également organisé des logements commodes et spacieux, dans le carré qui leur avait été assigné. Ils avaient fait con-



Vue du village de Tiguibiri (voy. p. 298-299). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

struire, en outre, un kiosque surélevé, très élégant, surmonté d'une longue flamme tricolore, où nous prenions nos repas. Chaque corps rivalisait, du reste, pour les aménagements de son cantonnement spécial. L'infanterie de marine, les tirailleurs, les spahis, le service médical, le service vétérinaire, s'étaient créé de jolies installations et avaient tiré le meilleur parti possible des ressources de la situation.

Ces travaux, outre qu'ils occupaient nos hommes et les tenaient en haleine, eurent le meilleur effet au point de vue hygiénique. La santé fut excellente pendant tout notre séjour à Siguiri, où, malgré le terrible climat du Soudan, nous n'eûmes à enregistrer qu'un seul décès. Du reste, le docteur Laffont s'occupait de tout son monde avec une remarquable entente des conditions spéciales au pays et à l'hygiène des climats chauds. Comme on le sait, sous ces latitudes, la fièvre est le plus mortel ennemi de l'Européen. Presque toutes les maladies dérivent de celle-là. Aussi, chaque matin, canonniers et fantassins étaient-ils conduits au gourbi du docteur, où chacun devait avaler un verre de vin quininé. Puis, comme à l'origine surtout, ce breuvage avait semblé passablement amer à nos soldats, on leur faisait passer le goût de la quinine avec un petit verre de vin de Banyuls, puisé dans l'approvisionnement que nous devions encore, pendant cette campagne, à la générosité des sociétés de secours. J'attribue à toutes ces précautions et aux intelligentes mesures prophylactiques prises par le docteur Laffont, le bon état sanitaire de toute la colonne pendant la campagne.

Le 2 février je réunissais autour de moi les principaux chefs du Bouré. Ce malheureux pays, célèbre par ses mines d'or, avait été jusqu'à ces derniers temps occupé par les sofas de Samory. Le traité de Bissandougou et la construction du nouveau fort le mettaient désormais à l'abri des tentatives du souverain du Ouassoulou, cantonné sur la rive droite du Niger. Tous ces chefs étaient vêtus avec une grande richesse. On voyait en somme que, malgré leurs plaintes, ils étaient encore dans une certaine abondance. Ils se montraient satis-

1. Sorte de lit bas et large.
2. Étoffe de coton fabriquée à Ségou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faits de nous voir enfin nous installer parmi eux et s'engageaient à nous payer, en compensation des frais de construction du fort, un certain impôt annuel en or.

XVI

Retour sur la rive gauche des anciens habitants de Siguiri et des villages voisins. — Excursion le long du Niger. — Les envoyés de Samory. — La fête des charpentiers. — Lancement du *Siguiri*. — Rencontre avec un hippopotame. — Visite à la briqueterie. — Les manœuvres des travaux. — Troubles dans les villages de la rive gauche du Niger.

Les travaux du fort furent poussés activement pendant le mois de février. Déjà toute la plaine de Siguiri avait changé d'aspect. L'ingénieuse activité de nos officiers et soldats avait su transformer, en fort peu de temps, cette partie de la vallée, naguère si abandonnée. La vie et le mouvement étaient partout, sur les bords du fleuve et du ruisseau comme sur le plateau et dans la forêt. Tout au bord du Niger, non loin de l'embouchure du ruisseau, on avait construit le four à chaux. Les calcaires manquent dans le Soudan français, ou du moins il n'a pas été fait encore de tentatives suffisantes pour exploiter les gisements coraillers trouvés aux environs de Bakel, Médine et Badumbé. Par suite, on prend de l'argile pour mortier, mais il était indispensable d'opérer, avec un soin méticuleux, un rejointoiement des murs, destiné à empêcher les pluies de l'hiver nage de déchausser les pierres des parements extérieurs et d'amener, par suite, des accidents.

Il fallait donc quelques tonnes de chaux. On se la procurait au moyen des huîtres, dont il existait de nombreux bancs dans le lit du Niger.

Les anciens habitants de Siguiri et Tiguibiri étaient revenus sur la rive gauche, et avaient réussi à fuir les États de Samory. Mes émissaires les avaient renseignés sur mes intentions. Ils avaient envoyé quelques-uns des leurs pour bien voir, de leurs propres yeux, si réellement on construisait le fort. Ils n'avaient pas hésité alors à franchir le Niger pour rentrer chez eux. Ne voulant pas encore faire acte d'hostilité contre l'almamy, je m'étais borné, pour protéger leur passage et pour intimider les quelques sofas qui rôdaient de l'autre côté, à faire occuper la rive gauche par un détachement de tirailleurs et de spahis. Ces passages étaient du reste fort curieux. Les *somonos* ou piroguiers refusant de prêter leurs pirogues, pour se conformer aux ordres de Samory, ces pauvres gens passaient le fleuve à gué. Or le gué le plus accessible avait encore 70 à 80 centimètres d'eau, et le courant y était très violent. On voyait donc ce troupeau humain se jeter dans le fleuve et le traverser moitié à gué, moitié à la nage : les jeunes gens soutenaient les vieillards; une femme portait son petit enfant dans une calebasse qu'elle élevait au-dessus de sa tête. Le spectacle était des plus pittoresques, avec toutes ces têtes crépues qui émergeaient au-dessus de l'eau, supportant toutes sortes d'objets : calebasses, paniers remplis de mil, de coton, d'épis de maïs, de gerbes de riz, taras, nattes. Et, au milieu de cette foule, des bœufs, des moutons, des chèvres nageant, poussés par leurs propriétaires. Tout ce monde arrivait sur la berge nu comme la main. Mais quelle joie quand ces malheureux indigènes se voyaient de l'autre côté du fleuve! Femmes et hommes se précipitaient vers nos soldats, leur serrant les mains, leur exprimant bruyamment leur satisfaction d'avoir échappé à Samory.

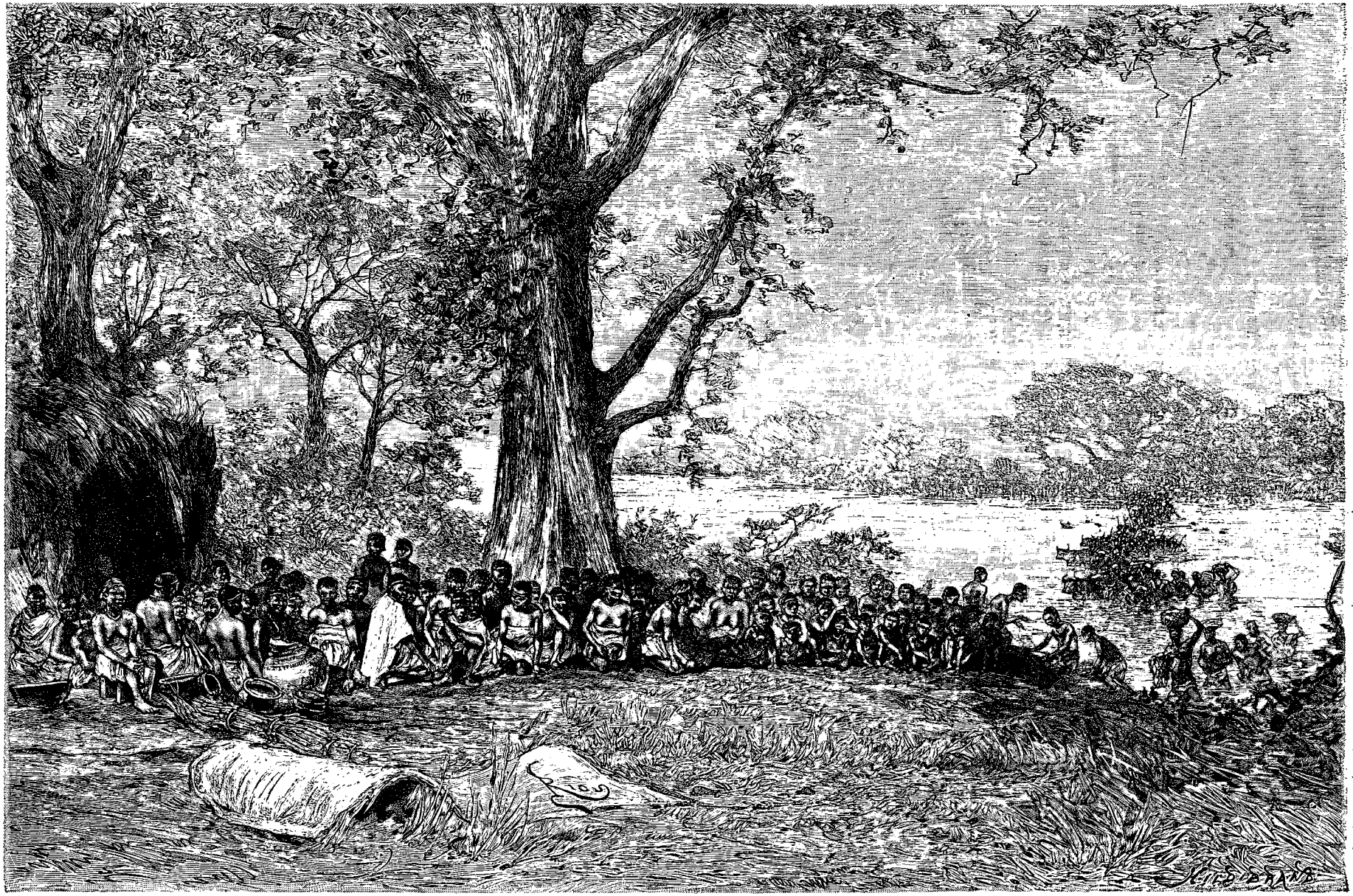
Cette haine du souverain nègre ne saurait étonner quand on connaît les procédés sauvages qu'il n'a cessé de mettre en œuvre pour établir sa domination dans toutes ces régions.

Les gens de Tiguibiri réintégrèrent leur ancien village. Quant aux habitants de Siguiri, ils s'installèrent dans des abris provisoires, au sud du tata, en attendant que nous ayons pu leur rendre leurs cases, où la colonne s'était établie pendant la construction du fort. Il y avait parmi eux un très grand nombre de femmes et d'enfants, la majeure partie des hommes faits ayant été entraînés vers l'intérieur et ne devant rallier Siguiri que plus tard.

J'extrais maintenant de mon journal de notes quotidiennes les principaux faits intéressants qui ont marqué notre séjour à Siguiri, et qui montreront bien les progrès successifs de notre établissement sur ce point, si important au point de vue commercial :

8 février. — Les chaleurs ont recommencé, et, avec elles, les terres, détrempées ces derniers jours par la pluie, nous envoient leurs miasmes paludéens. Aussi la fièvre a-t-elle fait de nouveau son apparition. Tout le monde est plus ou moins atteint. Les animaux eux-mêmes, surtout les chevaux arabes, payent tribut au paludisme. On absorbe force quinine. Cependant les travaux continuent toujours avec activité. Une surveillance sévère est en même temps exercée sur la rive droite du Niger, car des espions m'informent que Samory a envoyé du côté de Kéniéra un fort parti de sofas pour une mission dont on ignore le but. Dans la matinée, escorté par les spahis, je vais moi-même en reconnaissance le long du fleuve. Nous partons du four à chaux, et nous suivons vers le confluent du Tankisso. La marche est peu facile, en raison de la végétation inextricable qui couvre les bords du Niger, sur une profondeur de plus de 50 mètres, et des hautes herbes, dans lesquelles nous disparaissons complètement, nous et nos chevaux. Je fais marcher quatre spahis de front, en avant, pour refouler les herbes et nous livrer passage, mais nous avons les jambes fatiguées, tellement ces herbes épaisses les rejetaient en arrière. Vers huit heures nous parvenons en face du confluent du Tankisso, où nous nous arrêtons quelque temps. Le Niger coule du sud, large et majestueux; le Tankisso vient de l'ouest, formant une rivière profonde, rapide, à l'eau transparente, bien encadrée entre ses deux rives, dont les arbres projettent leurs branches au-dessus de son lit. Au milieu on distingue la pointe toute verdoyante qui sépare les deux fleuves. Nous longeons quelque temps le Tankisso, dont la vue nous est cachée par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

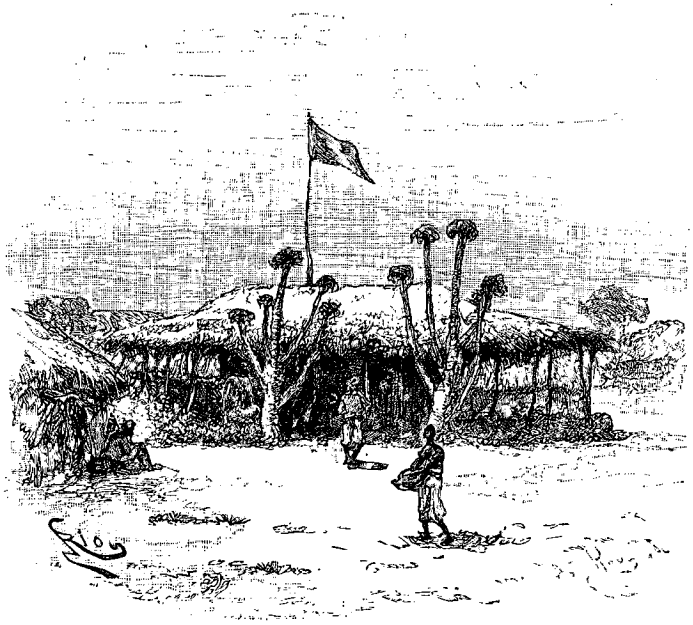


Passage du Niger par les populations de la rive droite. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arbres de haute futaie, entremêlés de lianes caoutchouc, qui bordent la rive. Nous descendons parfois de cheval pour suivre les sentes tracées au milieu de ce fouillis par les hippopotames, les « conducteurs des ponts et chaussées du Soudan », comme les appellent nos soldats, et accéder au bord. La rive est peuplée de caïmans, qui, au bruit que nous faisons, se jettent à l'eau. Il y a aussi sous ces voûtes ombreuses tout un monde d'oiseaux : merles métalliques, martins-pêcheurs, aigrettes, cormorans, aigles d'eau, etc. Mais nous n'apercevons rien de suspect sur la rive opposée. Nous rentrons au cantonnement pour déjeuner.

Le soir, les vedettes de spahis m'amènent quatre sofas de Samory qui ont traversé le fleuve et ont demandé à venir me saluer. Ces individus cherchent évidemment à voir ce que nous faisons à Siguiri. Je leur fais visiter nos travaux pour bien les convaincre que nous nous installons maintenant ici d'une manière permanente. Il paraît que leur chef n'est pas dans une situation très favorable : il a voulu porter la guerre chez son puissant voisin Thiéba, le roi du Canadougou, et les hasards de la lutte ne l'ont pas favorisé jusqu'à ce jour. Ce chef voudrait obtenir un secours de nous pour l'aider contre son ennemi, et les sofas m'annoncent que je recevrai très prochainement, dans ce but, un message de leur maître. Ces sofas n'avaient pas une trop mauvaise mine. Comme tous les guerriers de Samory, ils portaient de grands chapeaux coniques, des boubous couleur de rouille, sur lesquels étaient cousues des amulettes sans nombre, des pantalons courts, terminés au sommet des jambes. Ils étaient armés de fusils à pierre, de marque anglaise, également ornés de gris-gris, de sabres et de poignards renfermés dans des gaines de cuir rouge.



Le logement du colonel à Siguiri (voy. p. 301). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Le Châtellier.

9 février. — Dans la matinée je donne en grande pompe l'investiture au chef du village de Siguiri. Je lui remets un sabre et un manteau vert, comme insignes de son commandement.

Les envoyés de Samory sont conduits au bureau télégraphique et au parc d'artillerie. On leur montre l'usage de l'appareil téléphonique installé dans ma case et qui me met en relations avec les chantiers du capitaine Sornein, sur le plateau. Ils ne peuvent, malgré leur impassibilité ordinaire, cacher leur étonnement. Mais ce qui les frappe le plus, ce sont les travaux de mine que l'on exécute sur le plateau pour entailler les bords de l'éperon où se construit le fort. Le feu est communiqué électriquement, au moyen d'un coup de poing Bréguet. J'ai toutes les peines du monde à décider l'un des sofas à pousser le bouton pour mettre le feu à la mine. Ils ne peuvent comprendre la relation qui existe entre la pression exercée sur ce petit appareil et l'explosion qui a lieu à une centaine de mètres plus loin. Ils sont encore bien plus surpris quand, les ayant menés au bord du Niger, le capitaine Sornein fait sauter leur pirogue, qui a été amarrée au-dessus d'une batterie de cartouches de dynamite.

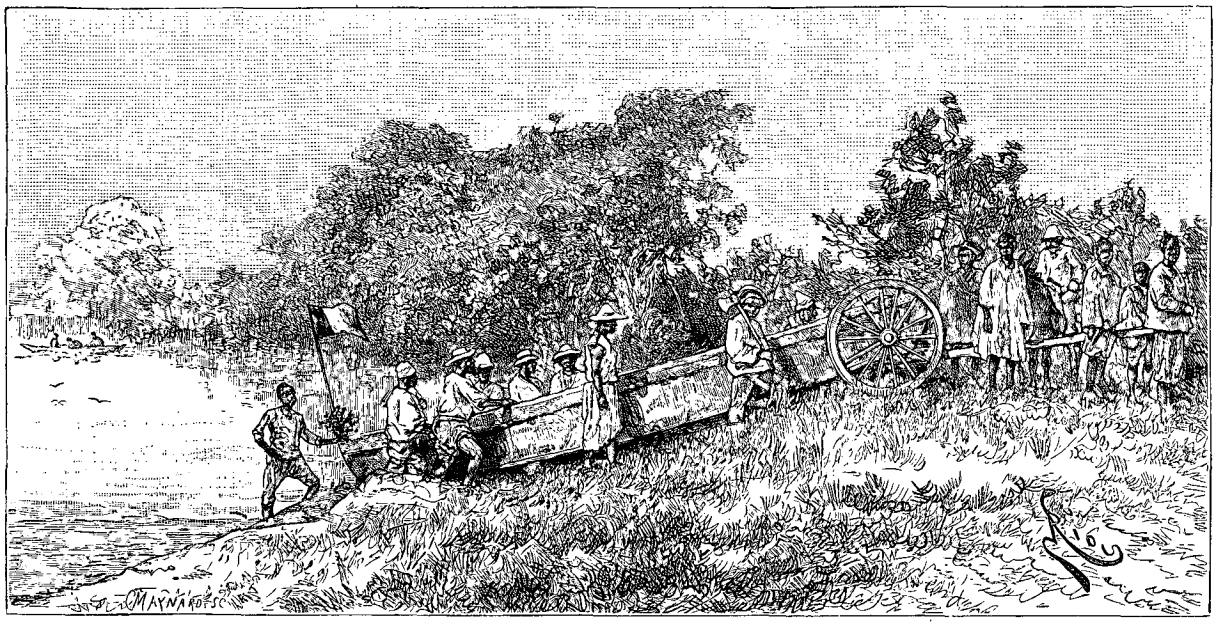
30 février. — Les convois de vivres arrivent bien régulièrement, non seulement du Bouré, mais aussi des pays que Mademba est en train de parcourir au sud de la route Kita-Siguiri. Nous commençons même à être dans l'abondance, car les villages du Niger, profitant de l'éloignement de Samory, se sont enhardis et, au lieu d'envoyer leur mil et leur riz à leur tyran, nous l'apportent et nous le vendent, à assez bon marché, du reste. Cette vallée du fleuve soudanien est très riche en céréales de toute espèce, mais les dévastations et les réquisitions de l'almamy ont fini par épuiser le pays. Seulement quelques mois de paix et de sécurité, et l'ancienne prospérité du Ouassoulou régnera de nouveau.

Pour la première fois j'envoie, ce jour-là, un convoi de 50 mulets et 200 porteurs chercher du riz à Kangaba, le long du Niger, à moitié route entre Siguiri et Bammako. Je confie le commandement de ce convoi à un officier, car cette région n'est pas encore très sûre et il faut prendre des précautions. De plus, le lieutenant Briquelot pourra, en même temps, prendre des renseignements sur cette route, par laquelle j'attends prochainement le commandant Vallière.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lancement du *Siguiri*. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIÉNI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI (suite).

12 février. — Nous avons eu aujourd'hui la fête des charpentiers. Le matin, de bonne heure, accompagné des officiers du service des travaux, je me suis rendu au chantier, qui avait été établi dans la forêt, à 3 kilomètres environ du fort. Une large route avait été percée dans le bois et conduisait au campement des ouvriers. Elle s'engageait, dès la sortie du fort, entre la hauteur qui bornait l'esplanade et le ruisseau de Siguiri. On cheminait alors, en suivant la rive droite de ce cours d'eau, au milieu de beaux arbres dont les troncs nous étaient cachés jusqu'à plusieurs mètres de hauteur par l'épaisse végétation de bambous et d'arbustes parfumés qui couvraient tout le terrain. Le passage des manœuvres et des triqueballes n'avait pu encore effaroucher toute la gent animale de ces bois, qui étaient remplis d'antilopes, de singes et d'oiseaux de toute espèce. Bientôt on franchissait le ruisseau sur un gracieux pont de bambous, aux extrémités duquel les charpentiers avaient, pour la circonstance, fixé des banderoles de diverses couleurs. Puis de nombreuses éclaircies, des troncs jetés à terre et déjà tout équarris, montraient que l'on approchait des chantiers. Ceux-ci se trouvaient sur la rive gauche du ruisseau, où nos ouvriers avaient élevé trois jolies cabanes pour s'y loger. Tout autour, de grossiers établis servaient aux menuisiers pour préparer les cadres destinés aux portes et aux fenêtres des bâtiments du fort, ainsi que les escaliers et la porte massive qui devait fermer l'entrée de notre nouvel établissement. Nos ouvriers européens et indigènes avaient réellement montré une grande ingéniosité dans tous leurs travaux. Ils avaient déjà commencé la fabrication des tables, sièges, commodes, qui devaient former le mobilier rudimentaire des officiers et soldats de la garnison. Ils avaient construit jusqu'à un tonneau pour le transport de l'eau depuis le ruisseau jusqu'au chantier des maçons, sur le plateau. Mais l'objet de la fête était surtout le lancement au Niger du *Siguiri*, beau chaland de 5 tonneaux qu'on venait d'achever et qui était destiné à la pêche des huîtres. L'embarcation était hissée sur un triqueballe, orné de branchages et de drapeaux. Les charpentiers, conduits par Bakary, leur patron, avaient revêtu leurs plus beaux habits de fête. Tout le monde se dirigea ainsi vers le Niger, où le *Siguiri* fut lancé aussitôt. Les charpentiers voulurent me montrer qu'ils étaient aussi bons laptots qu'intelligents ouvriers, et ils défièrent quelques piroguiers de

1. Suite. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401; t. LIX, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Siguiri, qui se trouvaient présents avec leur pirogue, à une course sur le fleuve. Mais ils furent battus, et, malgré l'enthousiasme régnant parmi nos Ouolofs, ils se laissèrent distancer par les piroguiers, qui, au moyen de leurs longues perches, manient leurs fragiles embarcations avec une dextérité extraordinaire.

19 février. — Les bords du Niger et la plaine herbeuse qui le longe sont infestés d'hippopotames, et j'ai eu aujourd'hui une assez curieuse rencontre avec l'un de ces énormes pachydermes.

Dans la matinée je m'étais rendu à Tiguibiri pour y donner l'investiture au chef, Fara Moussa. Celui-ci m'avait reçu en grand costume, au milieu de tous ses sujets, qui avaient complètement vidé la rive droite et étaient rentrés dans leurs cases. On m'avait fait cadeau d'un beau bœuf et de plusieurs paniers de riz. Le village avait déjà repris l'aspect riant que lui donnait sa belle situation sur un monticule verdoyant, élevé d'une douzaine de mètres au-dessus de la plaine. Guidé par un des griots de Fara Moussa, et accompagné simplement de mon interprète et de deux spahis, j'avais voulu ensuite me rendre sur les bords du Niger, en un point où m'était signalée la présence d'un groupe d'arbres remarquables par leurs gigantesques dimensions. Le terrain que nous suivions, inondé en hivernage, est couvert d'herbes, au milieu desquelles nous avions peine à nous frayer un passage. On n'y voyait pas à quelques pas devant soi. Tout à coup le guide s'arrête, mon cheval fait un écart si violent que je manque être désarçonné, et les chevaux des spahis se mettent à renifler avec force et à se cabrer. Nous ne savions trop ce que c'était, quand, tout près de nous, un grognement sonore se fait entendre. Au même moment une masse énorme paraît devant moi, en soufflant violemment et en écrasant les hautes herbes sur son passage. C'était un hippopotame, du plus bel échantillon, qui nous regardait d'un air étonné et s'avançait vers nous, sans se presser. Je n'avais pas d'armes sur moi, mais l'un des spahis, étant parvenu à maîtriser son cheval, déchargea son mousqueton sur cette grosse masse, qui se présentait un peu obliquement devant nous. La balle ne fit que rebondir sur son épaisse carapace, et l'animal, qui, ce jour-là, devait être d'une humeur fort débonnaire, fit demi-tour dans la direction du fleuve. J'aperçus quelque temps son énorme croupe, toute ruisselante de boue, et j'entendis ses grognements, qui semblaient sortir des profondeurs de quelque bizarre instrument, puis il se perdit dans les herbes.

L'homme de Tiguibiri m'apprit que ces hippopotames, dès la nuit arrivée, venaient paître à terre et ravageaient tous leurs lougans, bien que l'on fît constamment retentir le tam-tam, pour les éloigner des récoltes sur pied.

22 février. — Tout le monde est malade, depuis deux jours. Le vent souffle du nord-ouest nous apportant un air étouffant et humide.

Je suis allé visiter la briqueterie, installée par le capitaine Sornein au bord du ruisseau de Siguiri, non loin du pied du plateau. Le four à cuire les briques est tout proche de ce petit cours d'eau, sur lequel on a jeté deux jolis ponts de branchages, pour mettre les rives en communication. L'une des berges fournit une excellente terre argileuse, servant à la confection des briques; sur l'autre rive on a fait dériver l'eau du ruisseau, pour se procurer le sable fin qui en garnit le fond. Des séchoirs sont établis dans une petite clairière. L'un des ouvriers employés à la briqueterie était un Chinois, Tuyen-Kong, qui seul restait des 200 que l'on avait amenés dans le Haut-Fleuve en 1883. Les autres, ou étaient morts de maladie, ou s'étaient fait rapatrier. Tuyen-Kong a voulu séjourner encore quelque temps dans le Soudan, pour réaliser quelques économies avant de rentrer en Chine. Il réussit d'ailleurs, car à sa solde d'ouvrier il joint les bénéfices que lui procure un commerce assez actif d'étoffes, de verroteries, de liqueurs, d'allumettes, de tabac, etc., qu'il fait avec les indigènes et avec nos soldats. Il porte sa queue soigneusement enroulée autour de la tête, et se montre l'un de nos meilleurs ouvriers.

Nous gagnons ensuite les bords du Niger. Puis nous longeons la rive jusqu'au village de Danka, qui, comme les autres villages de la contrée, est maintenant complètement réoccupé et rebâti. Nous faisons l'ascension du plateau, qui, sur ce point, présente une hauteur de 150 mètres environ au-dessus de la plaine. Du sommet nous avons une vue superbe sur toute la vallée, surtout du côté de la rive droite, où nous apercevons de nombreux villages qui paraissent bondés d'habitants. Plusieurs hippopotames se jouent dans les eaux du fleuve et vont ensuite se reposer sur un banc de sable voisin. Nous leur envoyons quelques balles de mousqueton Gras, qui du reste ne leur font aucun mal.

Nous revenons par le même chemin, mais, à partir du four à chaux, nous prenons la grande avenue, de 12 mètres de large, que j'ai fait tracer entre le fort et le Niger. Elle a 1500 mètres de longueur. On y creuse en ce moment les trous destinés à recevoir des palmiers d'eau, que l'on va chercher au bord du ruisseau, non loin de la briqueterie. Cette allée sera très belle quand les arbres auront bien repris, et surtout si l'on parvient à la remblayer un peu pour la mettre à l'abri des inondations. Elle se dirige vers le pied du plateau, qu'elle contourne par une pente douce, en laissant sur sa gauche la jolie gorge que j'ai mentionnée, et où l'on a déjà pratiqué un beau parc au moyen d'allées sinueuses, tracées au milieu des arbres, des bambous et des lianes. Il constituera plus tard un charmant lieu de promenade pour les officiers et soldats de la garnison du fort.

26 février. — Nous avons eu toute la nuit un violent orage, mêlé d'éclairs, de tonnerre et surtout de pluie. Celle-ci, poussée par la rafale, a vite envahi nos cases et transpercé les toits de paille qui recouvrent la plupart d'entre elles. Quelques-uns de ces abris ont même été complètement découverts, et nous avons tous passé une vilaine nuit. Nos feux, éteints par l'eau, ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouvaient se rallumer, et nous sommes restés pendant plusieurs heures sous nos couvertures trempées, attendant avec une vive impatience le lever du soleil. Cet orage a aggravé l'état des quelques malades que nous avions à l'ambulance, et l'un d'eux, un sergent d'infanterie de marine, est mort ce matin. C'était un excellent sous-officier, qui avait demandé lui-même à faire la campagne et qui, depuis notre départ de Kayes, s'était distingué par son entrain. Ses camarades l'aimaient beaucoup. Il fallut inaugurer le cimetière de Siguiri, dont nous choisîmes l'emplacement à 1 kilomètre au sud du village, au pied du plateau. Tous les officiers et soldats non de service assistèrent aux obsèques du malheureux sergent, dont le corps, couché sur une civière et enveloppé du pavillon national, était porté par des soldats de son arme. Un piquet en armes escortait le corps. Arrivés au bord de la fosse, l'un des camarades du défunt lut les prières des morts, et les maçons s'occupèrent à bâtir une sorte de tombeau massif, dans lequel on enchâssa une croix de bois, portant les noms et âge du sous-officier. Une plantation de cactus acheva de mettre ses restes à l'abri des injures des hyènes, si communes dans cette région. Tout le monde s'en revint profondément attristé par cette simple mais touchante cérémonie.

Aujourd'hui un manœuvre indigène a été piqué par un serpent-minute de l'espèce la plus venimeuse, au moment où il soulevait une pierre. La piqûre de ce reptile, au ventre rouge tacheté de noir, passe pour être presque toujours mortelle. Aussi le pauvre diable s'était-il couché à terre, attendant la mort avec cette impassibilité spéciale aux Soudaniens. Le docteur Laffont était accouru immédiatement, mais le patient ne voulut pas qu'on le touchât avant la venue du marabout-panseur du village, qui, dès son arrivée, affirma qu'il n'y avait rien à faire. « Eh bien, moi, je vais le guérir... », dit le docteur. Aussitôt il incisa profondément la plaie, qu'il brûla et pansa ensuite, suivant nos méthodes chirurgicales en usage. Tous les indigènes qui assistaient à l'opération se montraient parfaitement incrédules, mais le docteur Laffont répond maintenant de la vie du blessé, qu'il a fait transporter auprès de lui à l'ambulance, pour le soustraire aux manipulations du marabout.

2 mars. — L'homme piqué par le serpent est maintenant sur pied et a repris son travail. Le docteur Laffont jouit désormais d'une considération extraordinaire auprès des noirs. Il a détrôné son « collègue » le marabout et se voit consulter à tout moment par ses nouveaux clients. Si, au moins, cette guérison pouvait avoir l'heureux résultat de montrer aux indigènes la honteuse exploitation dont ils sont l'objet de la part de leurs sorciers !

Nous avons eu hier une nouvelle fête : cette fois, ce sont les maçons, qui ont voulu me faire présider la pose de la première pierre de la porte du fort. Nos Ouolofs de Saint-Louis ont, dans leurs professions spéciales, un grand esprit de corps, et les maçons ne voulaient pas rester en arrière des charpentiers. Conduits par leurs officiers et par leur doyen, maître Biratal, ils sont donc venus me chercher, en grande cérémonie, pour m'escorter jusqu'au plateau, où se trouvaient déjà réunis tous les manœuvres et tous les habitants du village de Siguiri. Là, avec une truelle toute brillante à force d'avoir été frottée, et avec un marteau tout neuf, j'ai scellé dans son mortier la pierre formant la base de la porte. Au même moment, des feux de mine ont été allumés partout, la section d'artillerie a tiré une salve de sept coups de canon, et un énorme bouquet de fleurs sauvages, cueillies dans la forêt, a été hissé au sommet d'un grand mât. J'ai fait une brève allocution aux ouvriers, pour les remercier du dévouement et de l'entrain qu'ils avaient apportés dans leurs travaux depuis notre arrivée à Siguiri, et j'ai distribué des gratifications aux plus méritants.



Fara Moussa, le chef de Tiguibiri. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

Nos 600 manœuvres avaient repos ce jour-là. Je leur avais aussi fait cadeau de quelques bœufs et de quelques pièces d'étoffes. Ils n'ont cessé de danser toute la journée. Tous les griots des villages voisins avaient été convoqués, avec leurs instruments de musique : tam-tams, guitares, balaphons, flûtes, cornes, etc. Les femmes les accompagnaient, en chantant et en frappant en cadence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans leurs mains. Bref, la fête se prolongea fort avant dans la nuit, d'autant plus que pour la compléter j'avais permis de brûler sur le plateau un certain nombre de fusées et de feux Coston de différentes couleurs.

Ces manœuvres étaient bien les gens les plus dociles du monde. Ils étaient employés à tous les travaux du fort : les uns apportaient la pierre, le sable et l'eau nécessaires aux maçons ; les autres aidaient les charpentiers dans la forêt, ou bien travaillaient à débroussailler les environs, afin de ménager à notre artillerie un champ de tir libre ; un certain nombre étaient attachés à la briqueterie, au four à chaux, au travail des routes, etc. Dès que le tam-tam se faisait entendre, le matin, tout le monde se mettait en mouvement. La plaine, le plateau, le chemin de la forêt étaient sillonnés par de longues files d'indigènes se rendant, dans le plus grand ordre, à leurs chantiers respectifs, conduits par leurs surveillants. Le travail commençait à six heures du matin, pour cesser à midi.

3 mars. — Reçu de bonnes nouvelles du commandant Vallière, qui, après avoir ramené l'ordre dans toute la région du Bélédougou et nettoyé la vallée du Baoulé des bandes de pillards maures, est rentré à Bammako, rapportant de précieux renseignements géographiques sur toutes ces contrées, encore imparfaitement connues. Il vient de quitter Bammako et va me rejoindre avec sa colonne, en suivant la route qui longe le Niger sur une étendue de 250 kilomètres environ. Dans cette région tout ne va pas comme je le désirerais. Les populeux villages qui bordaient la rive gauche du fleuve se sont vidés de leurs habitants. Ceux-ci, obéissant au mot d'ordre reçu de quelques agents de Samory, se sont réfugiés, avec leurs biens et leurs troupeaux, dans les montagnes du Manding. On veut faire le vide devant nous, et quelques actes d'hostilité ont même été commis contre plusieurs de nos hommes. Ainsi, il y a peu de jours, l'un de nos tirailleurs, envoyé en courrier, a été trouvé assassiné non loin de Kangaba. C'est Mambi, le chef de ce grand village, qui est l'instigateur de tous ces troubles. Ce vieux chef a établi son quartier général sur la rive droite, à Minamba-Farba, fort tata aux murailles épaisses, et de ce point, où il se juge à l'abri de nos coups, il dirige tout le mouvement. Deux fois déjà, je l'ai fait prévenir que je lui accorderais le pardon complet de sa conduite passée s'il voulait rentrer sur la rive gauche ; mais, poussé par Samory, il s'y est refusé, cherchant à soulever contre nous toutes les populations de cette partie de la vallée du Niger. Celles-ci, composées de Malinkés cultivateurs, sont lasses d'errer en dehors de leurs villages, et voudraient bien rentrer chez elles ; quelques-uns de leurs gens, qui sont venus s'engager parmi les travailleurs du fort, me l'ont avoué. Mais ils craignent les représailles de leur vieux chef, renommé par sa cruauté. Peu de mois auparavant, pour se venger d'un village dont le chef s'était adressé au commandant de Bammako, il avait incendié ce village et fait mettre à mort ses habitants.

Vallière va quitter Bammako. Je lui donne mes instructions pour mettre un terme à cette fâcheuse situation, et pour ramener toutes les populations dans leurs villages.

XVII

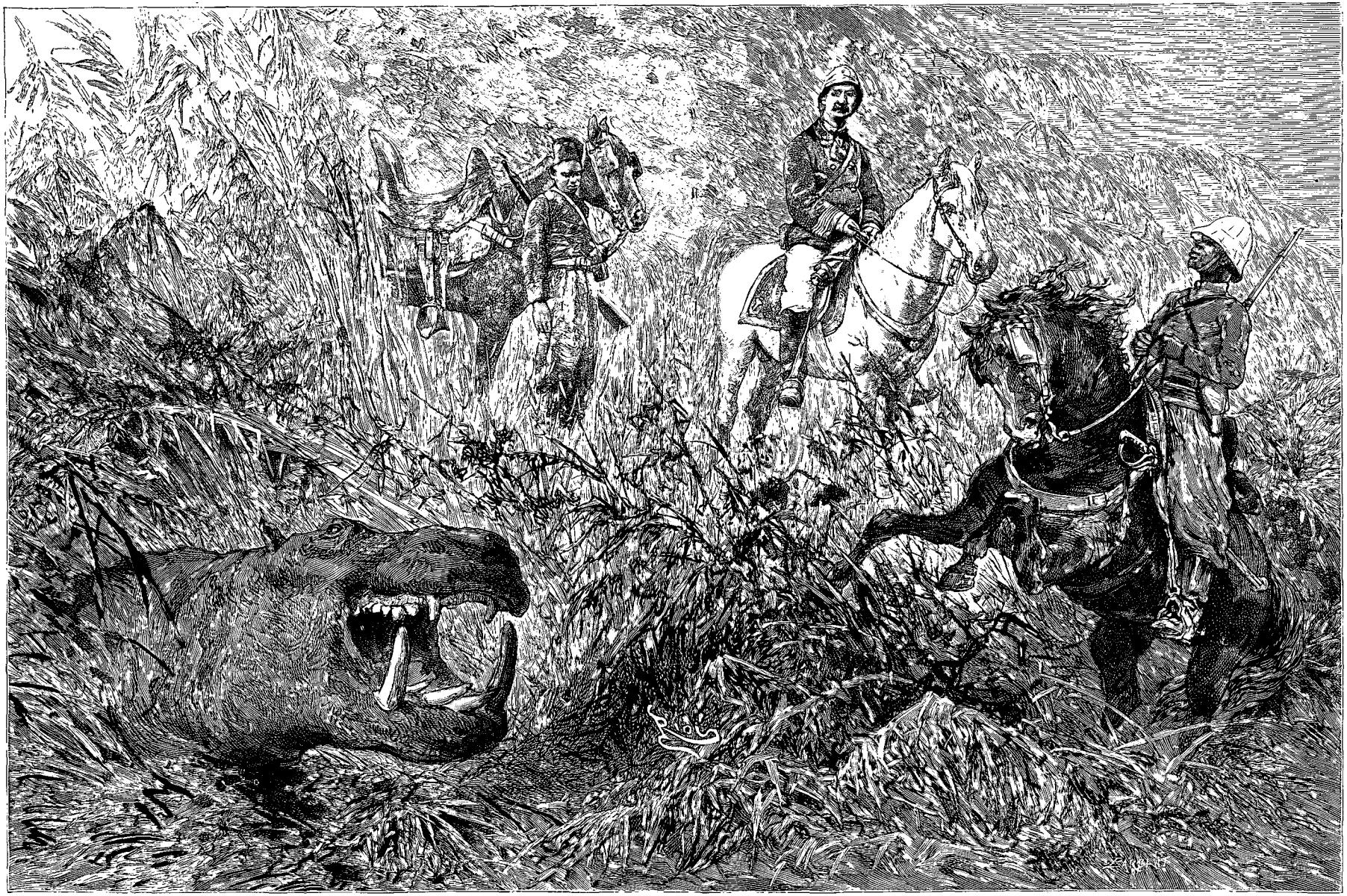
Les *somonos* du Niger. — La prise du tata de Minamba-Farba. — Excursion au confluent du Tankisso. — La noix de kola. — Mission pour rejoindre le Fouta-Djalon et les rivières du sud. — L'esclavage sur les bords du Niger. — Un drame dans le camp.

Nous nageons maintenant dans l'abondance. D'abord des convois nous arrivent régulièrement du Bouré et des pays de la vallée du Bakhoy ; puis je suis entré en relations suivies avec les populations de la rive droite du Niger. Celles-ci, profitant de l'éloignement de Samory, et absolument dégoûtées par les exactions et les cruautés des agents de ce dernier, m'envoient chaque jour des représentants pour me prier de les prendre sous ma protection. Ils amènent avec eux des bœufs et des pirogues remplies de riz, dont ils refusent expressément le payement. Le troupeau de la colonne comprend déjà plus de 300 têtes de gros bétail. Les moutons sont plus rares dans le pays, mais j'ai pu m'en procurer un certain nombre, par des marchands maures venus de Mourdia, et qui n'ont pas craint de faire plus de 500 kilomètres pour venir vendre leur marchandise. Ces Maures sont de hardis trafiquants, et rien ne les arrête, quand il s'agit de faire quelques bénéfices. Ils sont d'ailleurs remarquables par leur finesse et leur intelligence. Il est fâcheux qu'ils joignent à ces qualités des habitudes de pillage et de cruauté, qui les rendent la terreur des populations nègres au milieu desquelles ils s'établissent. Ceux qui étaient venus nous visiter à Siguiri racontaient qu'en moins d'un an ils avaient effectué le voyage de l'Adrar (sud du Maroc) à Tombouctou, et de là à Mourdia et à Siguiri. Ils se rendaient maintenant à Médine, pour acheter des étoffes, et comptaient passer l'hivernage dans leur tribu, dans le Sahara.

On ne m'avait donc pas trompé sur les avantages de la position de Siguiri au point de vue commercial. Les États de la rive droite du Niger sont particulièrement riches en céréales et bestiaux, mais le produit de transaction par excellence y est le caoutchouc, dont il existe d'immenses forêts dans les plaines du Ouassoulou, notamment aux bords des cours d'eau. Il s'y trouve aussi de l'or et de l'ivoire en assez grande quantité, mais ces objets prennent tous la route des comptoirs anglais de Sierra-Leone, où, paraît-il, on les achète plus cher que dans nos factoreries françaises. J'ai été frappé de la beauté et de la grosseur des défenses d'éléphants, dont deux suffisaient souvent pour faire le chargement d'un âne.

Je me trouve aussi, maintenant, à la tête d'une importante flottille, car, outre le *Siguiri*, j'ai à ma disposition toutes les pirogues des *somonos* (pêcheurs) du Niger, depuis Siguiri jusqu'à Bammako. Ces somonos forment, sur tout le cours du Djoliba, une caste à part. Vivant presque exclusivement sur leurs longues pirogues, qu'ils manient à l'aide de grandes perches, avec une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'un hippopotame (voy. p. 306). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

adresse étonnante, et qu'ils remisent dans les villages, construits au fond des criques ou sur les îlots du fleuve, ils dépendent des chefs des États riverains, envers lesquels ils ont comme principales obligations : l'approvisionnement en poissons, le transport de leurs gens ou de leurs récoltes à titre gratuit, etc. Pendant tout le mois de février, les somonos, qui naviguaient constamment sur le Niger en face de Siguiri, s'étaient refusés à entrer en relations avec moi, parce qu'ils ne reconnaissaient comme maître que Samory; mais, dans les premiers jours de mars, poussés par les habitants des villages de la rive gauche, et voyant aussi qu'un grand nombre des États de la rive opposée étaient venus se soumettre à l'influence française, ils m'avaient délégué leurs principaux chefs, vieux pêcheurs à barbe blanche, qui étaient arrivés en s'appuyant sur leurs harpons à manche de bambou. Ils avaient déclaré que, puisque j'étais maintenant le chef le plus puissant du pays, ils me reconnaissaient comme le *guitigui*, le roi du fleuve, et que je n'avais qu'à leur donner mes ordres. Avec les noirs il faut toujours une marque quelconque de sujétion : autrement, ils se figurent qu'on refuse leur obéissance et, par habitude, vont porter leur tribut ailleurs. J'avais donc astreint les somonos à fournir, chaque semaine, une certaine provision de poisson frais aux Européens de la colonne, et de poisson sec aux indigènes. Cet impôt serait continué ensuite pour la garnison du fort. De plus, ils devaient aller pêcher les coquilles d'huîtres nécessaires pour notre four à chaux.

15 mars. — Hier, un courrier du commandant Vallière nous annonçait son arrivée. Aussi suis-je allé au-devant de lui avec les officiers qui n'étaient pas de service. Nous avons rencontré la colonne à quelques kilomètres de Siguiri, et nous sommes rentrés ensemble au camp. En débouchant dans la plaine au pied du fort, une salve de sept coups de canon et des détonations de mine ont salué l'arrivée de la colonne, et tout le monde s'est rendu aux cantonnements qui avaient été préparés pour les divers détachements. Les troupes du commandant Vallière étaient en marche depuis les premiers jours du mois de décembre.

Tout avait fort bien marché du côté de Kangaba, et j'avais la satisfaction d'apprendre que toute la rive gauche du Niger était maintenant réoccupée. Mais le vieux Mambi avait encore refusé de se rendre à nos sommations, et malgré tout il avait fallu donner du canon contre son tata de Minamba-Farba. La colonne, en arrivant à Kangaba, n'avait pas trouvé un chat dans la ville : tout le monde était dans les montagnes. Les reconnaissances de spahis avaient ramené un certain nombre de prisonniers, qui n'avaient pas fait trop de difficultés pour se laisser prendre et qui avaient confirmé les renseignements que l'on possédait déjà sur la situation, à savoir que le vieux Mambi, de son repaire de Minamba, avait prescrit à tous ses gens d'évacuer leurs villages et même de tendre des embuscades aux courriers ou hommes isolés traversant le pays entre Bammako et Siguiri. Vallière avait aussitôt prévenu ce chef que si dans vingt-quatre heures il n'était pas rentré à Kangaba, on le considérerait comme déchu de son commandement et qu'il serait attaqué dans son tata de la rive droite. Il faisait dire en même temps aux habitants de la contrée que tous leurs villages seraient attribués à des Bambaras du Bélédougou, qui cherchaient à s'établir dans cette région. Mambi répondit par de nouvelles menaces à notre adresse : réfugié sur la rive droite, à 1500 mètres environ du Niger, il se considérait comme hors de portée. Il fut vite détrompé. Au matin du jour suivant, les spahis, une compagnie de tirailleurs et quelques auxiliaires de Bammako franchirent le Niger, tandis que les deux pièces de 80 millimètres de montagne, mises en batterie sur un petit monticule de la rive gauche, ouvraient le feu, et, au grand étonnement des indigènes, ménageaient aux habitants de Minamba-Farba un réveil des plus désagréables. Ces obus, qui portaient ainsi presque au delà de la vue, suffirent pour chasser les défenseurs du tata, enlevé sans coup férir par les tirailleurs. Sauf le vieux Mambi, qui s'esquiva par derrière avec quelques-uns de ses notables, on prit tout : bœufs, moutons, armes, etc. Dans la soirée, tout le monde rentrait dans les villages. Une redoute provisoire était élevée à Kangaba et occupée par une petite garnison de tirailleurs. La paix et la tranquillité étaient assurées pour longtemps dans cette partie de la vallée du Niger, et nos communications étaient rétablies avec Bammako.

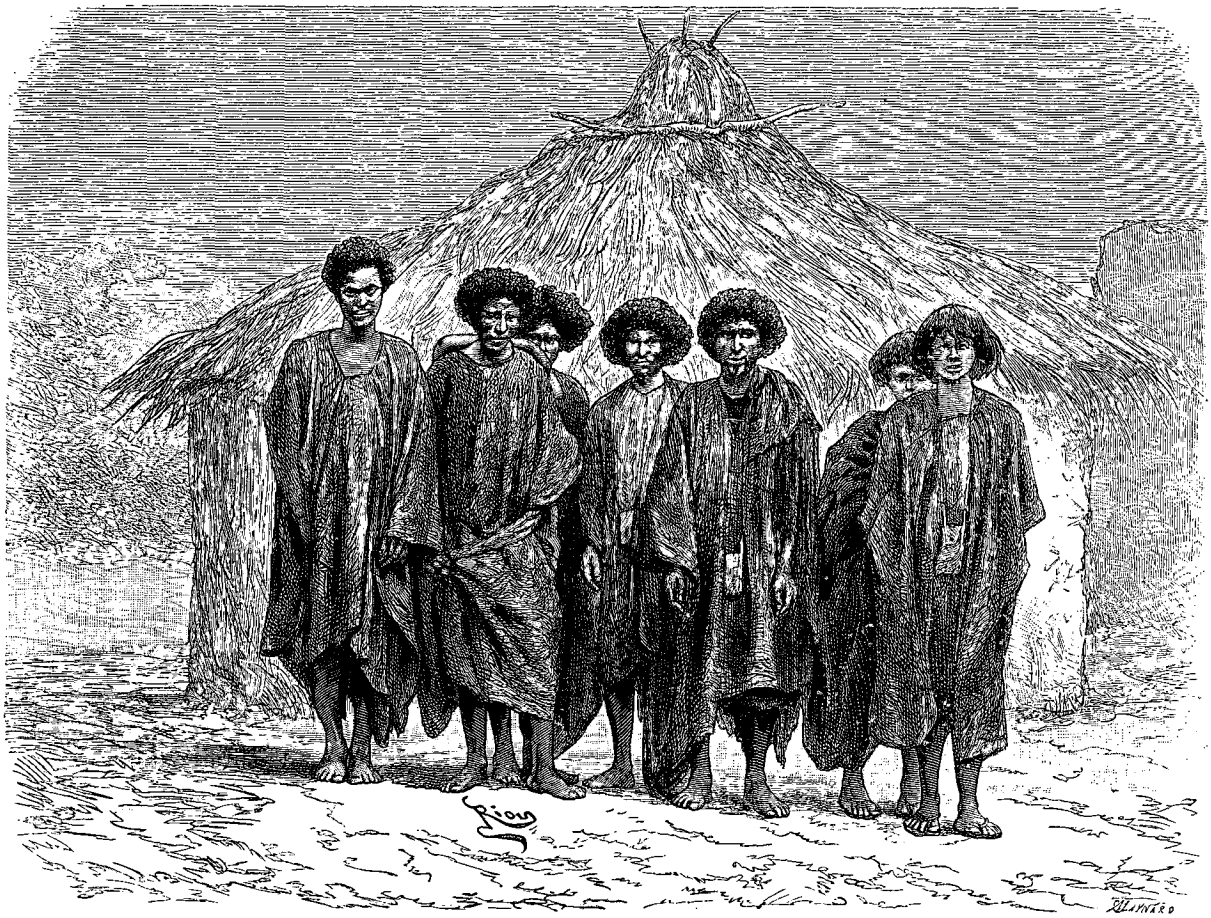
17 mars. — La colonne du commandant Vallière n'est restée ici que quelques jours. J'ai laissé officiers et soldats souffler un peu, puis j'ai renvoyé tout le monde vers Kita, afin de ne pas épuiser inutilement nos vivres. Les spahis sont partis pour le Manding, où quelques villages ont montré des signes d'hostilité vis-à-vis de nos convois.

Outre la garnison de Siguiri, je garde avec moi une forte compagnie de tirailleurs, commandée par le capitaine Audéoud, et que je destine à une mission grosse d'aléas. On se rappelle que j'ai déjà envoyé plusieurs officiers pour ouvrir les communications entre nos possessions du Niger et nos établissements des rivières du sud, par le Fouta-Djalon. Selon moi, cette route, qui est la plus fréquentée par les caravanes, et qui présente sur notre voie du Sénégal l'avantage de ne mesurer que 600 kilomètres au lieu de 1800, est le meilleur chemin existant entre la vallée du grand fleuve du Soudan et la mer. Si les différentes affaires que j'ai encore à régler dans le haut Sénégal n'avaient pas exigé mon retour par Kayes, j'aurais pris moi-même la route du Fouta-Djalon et des rivières du sud avec une partie de la colonne; mais, n'y pouvant songer, je compte envoyer dans cette direction le capitaine Audéoud avec sa compagnie de tirailleurs, c'est-à-dire 120 fusils. Cette petite colonne aboutira à Benty, notre poste extrême du sud. Elle exécutera son voyage pacifiquement, à moins qu'on ne l'attaque en route, ce qui est fort possible, le pays, aux abords de nos factoreries, passant pour être infesté de pillards. De Benty, un aviso

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la ramènera par mer jusqu'à Saint-Louis, de sorte que cette petite troupe, partie du chef-lieu de notre colonie par le fleuve Sénégal, y sera revenue après avoir touché au Niger et au Fouta-Djalon. Elle complétera l'œuvre de la mission du lieutenant Plat et ouvrira pratiquement les communications entre le Soudan français et la mer.

22 mars. — Ce matin je me suis embarqué avec deux officiers de l'état-major sur le *Siguiri*, et nous sommes allés visiter le confluent du Niger et du Tankisso. Nous avons suivi la rive gauche du fleuve, où les arbres, qui se penchaient sur la surface des eaux, nous faisaient un abri contre les rayons du soleil. L'Afrique est réellement le pays des oiseaux au beau plumage, aux formes les plus diverses, depuis le mignon colibri, pas plus gros qu'une cerise, jusqu'aux aigles royaux et aux énormes vautours. Ainsi, sous les arbres on voyait tout ce monde ailé s'agitant et voletant au milieu des branches : merles métalliques, geais aux couleurs pourpres, martins-pêcheurs aux ailes dorées, perruches, youyous, perroquets gris à queue rouge, oiseaux d'eau de toute espèce. Les bancs de sable qui émergent au milieu des eaux du Niger étaient couverts de canards sauvages, d'échassiers, tels que marabouts, aigrettes,



Les Maures à Siguiri (voy. p. 308). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

grues couronnées, flamants, pélicans aux mille couleurs, tous pressés les uns contre les autres, cachant entièrement le banc sablonneux, et ne s'envolant, en épais nuages, que lorsque nous étions tout à fait sur eux. De nombreuses bandes de singes verts s'ébattaient aussi parmi les arbres, se laissant glisser le long des branches pour atteindre la surface de l'eau, puis grimpaient rapidement au sommet dès qu'ils nous entendaient approcher. Sur la rive droite, plus basse et moins touffue, nous pûmes, avec nos lorgnettes, distinguer plusieurs grands fauves qui venaient boire au fleuve : d'abord, une lionne dont les petits bondissaient au sommet de la berge; puis, plus loin, une panthère, qui ne fit qu'un saut jusqu'au haut de la rive, quand elle entendit siffler à ses oreilles la balle de l'un de nos kropatschecks tirée à 700 mètres de distance; enfin, plus loin encore, une bande de sangliers qui se vautraient dans l'eau bourbeuse du bord. Des reniflements sonores nous annonçaient souvent la présence d'hippopotames, tandis que des caïmans, semblables à des troncs d'arbres oubliés par quelque débordement sur la rive, sommeillaient paresseusement au pied des berges. Il est possible que le continent africain ne remplisse pas les espérances de ceux qui croient y trouver un nouvel Eldorado, mais ce qui est certain, c'est qu'il sera encore longtemps le pays le plus giboyeux du monde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec ses énormes mammifères comme l'éléphant et l'hippopotame; ses fauves d'espèces si diverses : le lion, la panthère, le léopard, le guépard et la hideuse hyène; son monde d'antilopes, depuis le dumsah aux formes massives et aux longs poils pendants, jusqu'à la mignonne petite biche souris, pas plus grosse qu'un chat; son peuple de sauriens, de reptiles de toute espèce, et ses grandes variétés d'oiseaux. Pendant le dernier hivernage on avait, d'après mes instructions, commencé une collection de cornes d'antilopes, destinée à l'Exposition de 1889. Or, à mon retour à Kayes, en novembre, j'avais déjà trouvé 200 paires de cornes, toutes différentes de formes et correspondant, par suite, à autant d'espèces d'antilopes diverses.

Nous abordons et débarquons à la pointe même qui sépare le Niger du Tankisso. Ce site, très beau, est remarquable par la dimension des arbres qui couvrent le terrain. Là nous voyons pour la première fois un *kola* (Cola acuminata). C'est un bel arbre, mesurant plus de 15 mètres de hauteur et qui, par son aspect général, rappelle beaucoup notre châtaignier. L'écorce est presque lisse; les feuilles sont oblongues, recourbées à leur extrémité. Les graines fournissent la noix de kola, de couleur blanche ou rose, si appréciée de tous les indigènes du Soudan. Pendant mon séjour à Nango j'ai vu ces noix de kola atteindre jusqu'à 200 et 250 cauris (50 centimes). Les cavaliers toucouleurs, quand ils partaient en expédition, en emportaient toujours une certaine provision. Nous-mêmes, nous avions fini par y prendre goût, et nous avons pu nous convaincre, par expérience, que ces fruits ont de réelles propriétés excitantes. Pendant nos longues marches de retour, alors que nous trouvions à grand'peine notre nourriture dans les villages indigènes, ces noix, que nous mâchions longuement, tout comme les noirs du pays, nous donnaient une sorte de suractivité très appréciable et nous aidaient à surmonter les fatigues exceptionnelles du voyage. Je crois savoir que M. le docteur Hæckel, l'un de nos chimistes les plus distingués de France, a réussi à composer, avec la substance active de ces noix, des biscuits destinés à être distribués à nos soldats en cas de marches forcées. Je pense, d'après les résultats obtenus en Afrique, que cette invention pourra être des plus utiles pour nos armées en campagne, si ces biscuits ne présentent pas un goût trop amer pour nos hommes. Peut-être aura-t-on réussi à masquer l'amertume de ce produit, amertume à laquelle on se fait d'ailleurs très rapidement.



La belle Siraïa (voy. p. 314). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

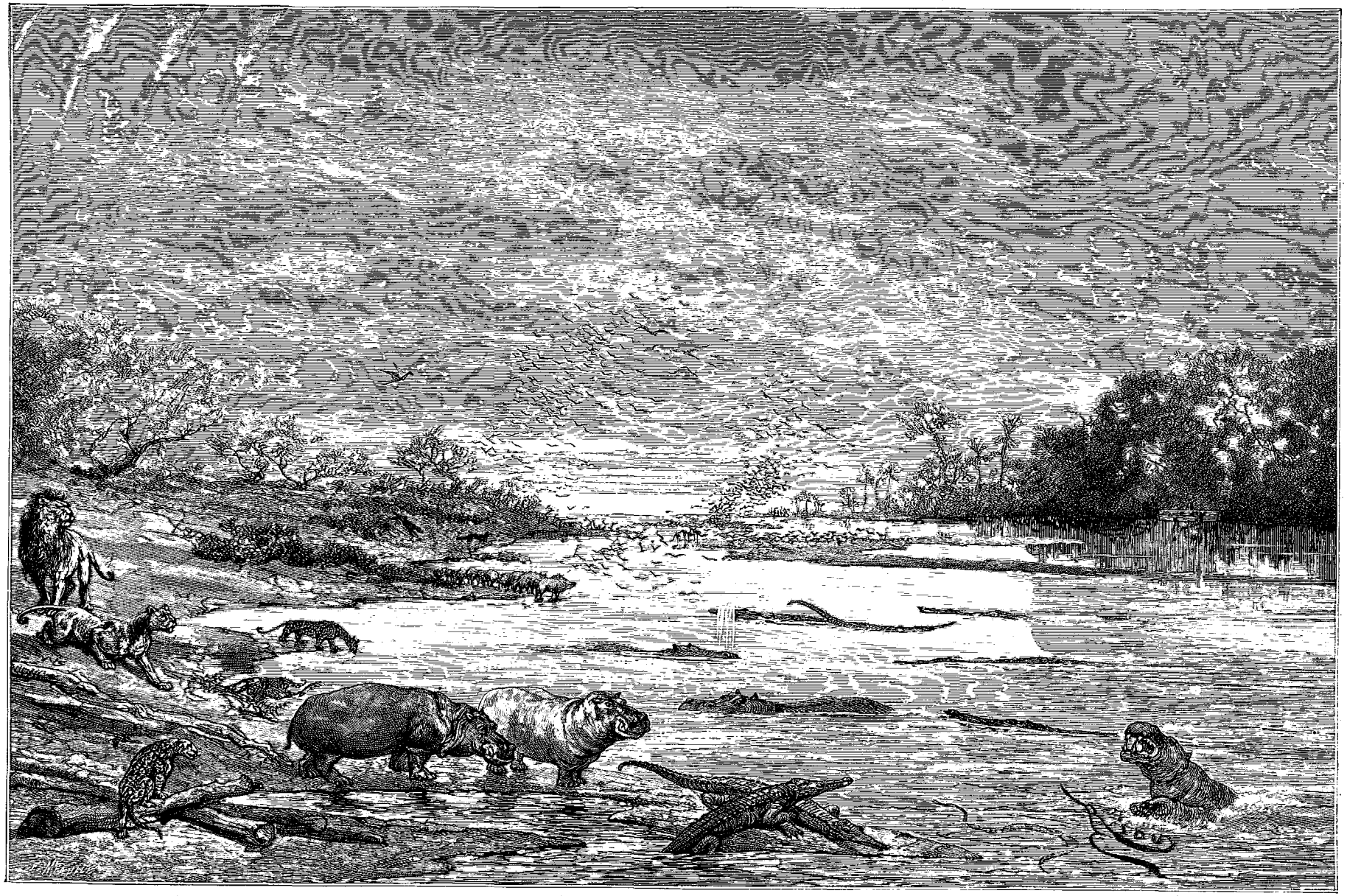
Nous suivons quelque temps le Tankisso, puis nous revenons, hâtant notre marche, car un orage menace de nous mouiller avant notre arrivée à Siguiri.

24 mars. — La compagnie Audéoud est partie aujourd'hui. Les piroguiers de Tiguibiri lui ont fait franchir le Tankisso. Elle va suivre la rive droite de cette rivière, pour explorer le pays inconnu qui nous sépare du Fouta-Djalon et reconnaître si ce cours d'eau pourra servir de voie commerciale à nos traitants. C'est un long et périlleux voyage, et je serai souvent inquiet sur le sort de cette petite troupe, mais l'opération est à tenter, et j'espère qu'elle réussira.

Les émissaires que j'ai envoyés sur la rive droite du Niger me rapportent que Samory est dans une situation de plus en plus mauvaise. Thiéba, son adversaire, l'a battu dans plusieurs rencontres, et les populations que l'almamy avait forcées à l'accompagner à la guerre commencent à l'abandonner, malgré les exécutions sommaires auxquelles sont exposés les déserteurs. Le siège de Sikaso, qui met les deux rois en présence, donne lieu, paraît-il, à des épisodes bizarres et bien propres à faire ressortir les habitudes militaires de ces peuplades nègres, sur lesquelles le capitaine Piétri a déjà donné les plus intéressants renseignements. Ainsi on raconte que les contingents du Ouassoulou, n'osant quitter ouvertement le camp de Samory, mais ne voulant pas non plus laisser croire à Thiéba qu'ils combattraient contre lui, l'avaient fait informer secrètement qu'il pouvait attaquer les *diassas* (enceintes fortifiées en troncs d'arbres) de l'almamy occupés par leurs gens, car leurs fusils étaient simplement chargés de poudre. Thiéba avait profité du conseil, et l'on disait qu'il avait réussi à enlever ainsi plusieurs des diassas de Samory, et à lui tuer un grand nombre de ses guerriers.

Pour combattre, autant qu'il était en mon pouvoir, la plaie de l'esclavage, j'avais, dès mon arrivée à Siguiri, agi comme à Kayes et dans tous nos autres postes du Soudan français : j'avais créé un village de liberté. Il avait été établi, non loin du fort, sur la rive droite du ruisseau, entre ce cours d'eau et la route de Niagassola. Chaque jour il nous arrivait de nombreux émigrés, fugitifs de la rive droite du Niger, qui venaient chercher auprès de nous une protection contre leurs maîtres. Les hommes étaient employés comme manœuvres; les femmes choisissaient, séance tenante, un mari, et j'accordais au nouveau ménage quelques secours en grains et bestiaux. Les uns et les autres recevaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les animaux sauvages sur le Niger (voy. p. 311). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un certificat de libération. Ces libérations donnaient lieu souvent à des incidents étranges. Ainsi, peu de jours auparavant, j'avais eu à régler l'affaire d'une femme que se disputaient trois maris, ou plutôt trois maîtres. Prise dans un village du Baté, alors qu'elle allait chercher de l'eau au marigot voisin, la belle Siraïa Aminata avait été mariée, de force, à son ravisseur. Celui-ci avait été capturé, à son tour, par un sofa de l'armée de Samory, qui, bien entendu, avait pris la place du premier mari, qu'il avait aussitôt vendu. Ce premier mari, acheté dans le Kaarta par un Toucouleur de Kouniakary, avait réussi à se sauver et était venu s'engager aux tirailleurs. Il appartenait ainsi à la 7e compagnie, précisément celle qui était avec moi à Siguiri. Le deuxième mari, toujours suivi de Siraïa, avait participé aux campagnes de Samory contre nous, du côté de Bammako; mais, comme il trouvait que les balles françaises faisaient trop de victimes parmi les gens de l'almamy, il s'était retiré dans un petit village du Ouassoulou, en face de Tiguibiri, et, craignant d'être racolé une autre fois pour aller combattre Thiéba, il avait suivi les habitants de Siguiri et s'était installé dans ce village, toujours avec Siraïa. Le tirailleur, qui venait de rentrer d'un détachement envoyé dans le Manding, s'était donc rencontré ici avec la femme, dont il avait été le premier mari. Puis, voilà que le premier maître de Siraïa, fuyant lui aussi les réquisitions d'hommes que Samory exerçait partout sur la rive droite, arrive à son tour à Siguiri, venant me demander à se fixer dans le village de liberté. En entrant dans l'une des cases qu'occupaient en ce moment les habitants du village, il voit son ancienne captive. Il veut s'en emparer. Elle crie. Le mari arrive, le deuxième! Bref, mon interprète conduit devant mon tribunal Siraïa et ses trois maîtres successifs. Ne pouvant la partager en trois et ayant déclaré, de plus, qu'elle était libre par le seul fait de sa présence à Siguiri, je la consulte et lui demande quel est, de ces trois hommes, celui qu'elle choisit pour son mari. Son choix s'arrête sur le tirailleur, qui nous fait bien rire lorsqu'il nous dit, en partant avec sa femme : « Femmes, toujours préférer beaux tirailleurs aux civils... ».

28 mars. —Nous avons eu aujourd'hui un vrai drame au camp. La situation a même menacé, un moment, de devenir très grave. Après le déjeuner je m'étais assoupi sur mon tara, lorsque je suis tout à coup réveillé par un grand bruit de voix. Je me lève, et au moment où j'arrivais sur le seuil de ma véranda, je me trouve vis-à-vis d'un groupe nombreux de nos indigènes, muletiers, ouvriers de Saint-Louis, portant le corps de l'un des leurs, qu'ils déposent à mes pieds. Je reconnais Mody, l'un des muletiers de l'état-major; il avait une blessure qui, ouverte sous l'aisselle, reparaissait derrière le dos. Il était mort.... En même temps, un grand tumulte s'élevait du côté du marché.

J'ai toutes les peines du monde à apprendre de mon interprète, Samba Ibrahima, les causes de ce fatal événement : c'est une rixe qui s'est élevée, au marché, entre nos tirailleurs et les autres indigènes. Un muletier a frappé un tirailleur; celui-ci a riposté. D'autres tirailleurs sont venus au secours de leur camarade, tandis que muletiers et ouvriers accouraient auprès des leurs. Ces derniers s'arment de bâtons; les tirailleurs, quelques-uns au moins, s'emparent de leurs fusils, et l'un d'eux, de son épée-baïonnette, frappe et tue le malheureux Mody. Au moment où j'arrivais sur la place du marché, les tirailleurs, excités par les femmes, qui poussaient de petits cris aigus, sorte de chant de guerre qui précède ordinairement les rixes sanglantes, s'étaient précipités aux faisceaux, et allaient faire un mauvais parti à leurs adversaires.

Ces tirailleurs sont d'excellents soldats, mais ils ont un esprit de corps extraordinaire. Dès que l'on touche à l'un d'eux, ils font aussitôt cause commune avec leur frère d'armes.

J'avise un clairon qui, heureusement, se trouvait près de moi, et à la sonnerie de la compagnie que je fais exécuter, ils se rassemblent tous en ordre et en silence. Je les confie à leur capitaine, avec ordre de ne pas leur laisser rompre les rangs et de les consigner dans leurs cantonnements.

Mais, pendant ce temps, les autres criaient vengeance, entourant toujours le cadavre de leur camarade. J'ai toutes les peines du monde à les calmer. Les muletiers voulaient déserter; les ouvriers de Saint-Louis voulaient se ruer sur les tirailleurs. Enfin, je réussis à les apaiser. Je promets de livrer le meurtrier au conseil de guerre, de punir les tirailleurs et de payer une indemnité à la famille.

29 mars. — J'ai eu ce matin un écho de la scène d'hier. Ce sont les femmes des muletiers qui, habillées de guinée sombre et la tête couverte de poussière, sont venues, en corps et en poussant de grands cris, me demander vengeance de la mort du mari de l'une d'elles. Il m'a fallu encore palabrer longtemps pour calmer toute cette effervescence.

Il commence à faire une chaleur insupportable : 43 degrés à l'ombre vers une heure de l'après-midi. De plus, les orages sont fréquents : c'est l'hivernage qui approche. Il faut nous en aller, si nous ne voulons pas être surpris ici par les pluies. Je commence donc à prononcer le mot de départ, et j'annonce que dans une dizaine de jours nous reprendrons la route de Kayes.

XVIII

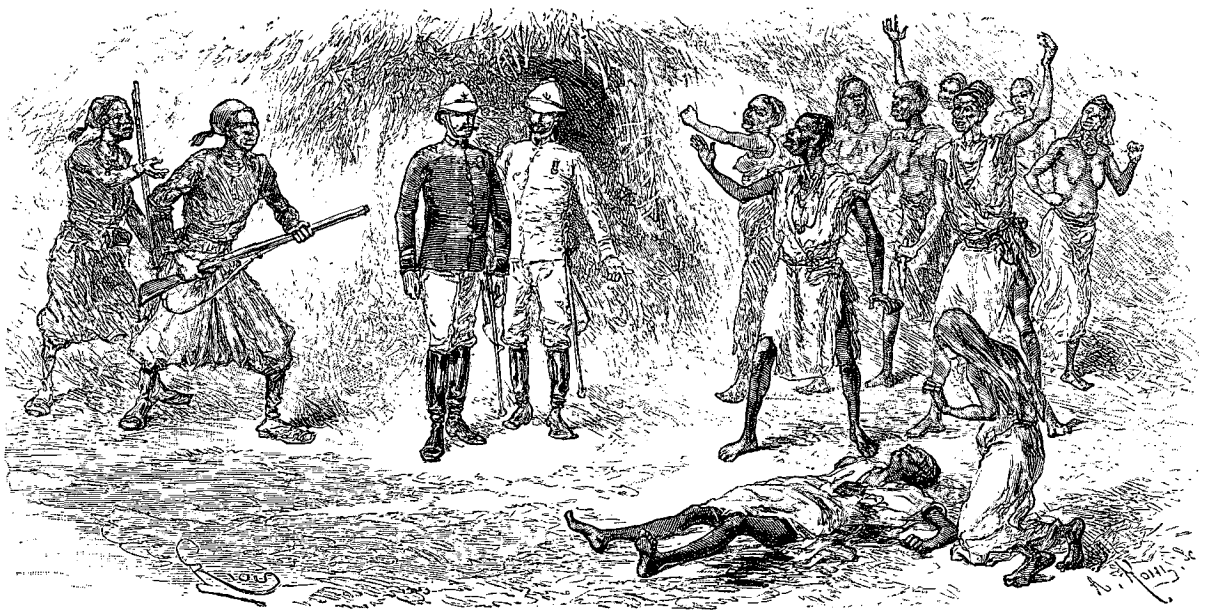
Description du fort de Siguiri et de ses dépendances. — Le jardin potager. — Grand palabre avec les chefs de la région. — Départ de la colonne. — Le viaduc du Galougo. — Retour à Saint-Louis.

Nous étions aux premiers jours d'avril et, déjà, le fort de Siguiri commençait à faire bonne figure. Il y avait maintenant sur le plateau une véritable ville, pleine de bruit et de mouvement. Quand on prenait la route qui, par la gorge déjà décrite, arrive sur l'esplanade, on se trouvait en face de l'entrée principale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du fort. Une muraille longue de 200 mètres et haute de 4 mètres joignait les bords de l'éperon et formait l'enceinte de notre nouvel établissement dans la direction du nord et de la route de Niagassola. Un mur qui suivait les contours extérieurs du plateau, et qui était plus ou moins élevé suivant le degré d'escarpement du terrain, achevait de fermer le terre-plein du fort du côté du Niger, du ruisseau et de la gorge. L'ouvrage entier présentait ainsi la forme d'un pentagone irrégulier; l'enceinte avait 600 mètres de pourtour. Quatre pavillons, avec étages et combles, devant servir de logements aux officiers et aux soldats européens, avaient été élevés à cheval sur la muraille, de manière à flanquer les faces de l'ouvrage et à permettre, en cas de besoin, aux défenseurs d'interdire aux assaillants l'approche du fort. L'artillerie, qui comprenait quatre canons et un canon-revolver Hotchkiss, était disposée dans les quatre bastions surélevés qui se trouvaient aux saillants de l'enceinte; les deux pièces de 80 millimètres de montagne tournées vers le Niger permettaient de balayer toute la plaine ainsi que les gués du fleuve et de menacer même les villages qui se trouvaient de l'autre côté du Djoliba. Enfin, les murailles étaient percées de créneaux, placés de mètre en mètre et qui, en cas d'attaque, devaient être garnis d'autant de fusils.

Le vaste espace intérieur compris dans l'enceinte et qui offrait une grande et belle place d'armes aux troupes de la garnison avait été débarrassé des broussailles et des arbustes qui le couvraient à l'origine. On n'avait conservé que les grands arbres et quelques bouquets d'orangers sauvages et de bambous, destinés à fournir de l'ombrage aux habitants du fort. Tout contre la muraille, pour ne pas encombrer la place d'armes, on avait



La mort de Mody. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

construit les dépendances : magasins, cuisines, ambulance, four et boulangerie, ateliers des ouvriers charpentiers et forgerons, etc.

Si l'on franchissait maintenant la porte massive qui fermait l'entrée du fort, on se trouvait au centre d'un rond-point d'où partaient trois routes, l'une conduisant vers Niagassola, l'autre par la gorge vers le Niger, la troisième vers le village des tirailleurs. Celui-ci avait été construit entre la gorge et les hauteurs qui, vers le nord, limitaient le plateau. Un mur d'enceinte semi-circulaire le défendait contre les surprises; d'ailleurs, quatre tourelles, placées de distance en distance, permettaient aux sentinelles de surveiller tout le terrain extérieur et d'annoncer longtemps à l'avance l'approche de tout étranger. Le plateau s'étendait au loin, en avant de ce mur, et formait un splendide champ de manœuvre pour nos soldats indigènes. Les cases des tirailleurs étaient rangées en longues avenues, venant aboutir à un magnifique bombax placé au centre de la place du village. Toutes ces cases, bâties sur le même type et surmontées de leurs toits coniques, sur lesquels flottaient de petits guidons vert et rouge, faisaient le plus bel effet.

Plus loin, en bordure le long de la route de Niagassola, s'élevaient l'école des otages et les logements de l'interprète. Notre école était en plein fonctionnement depuis un mois. Elle avait reçu les enfants des chefs des villages du Bouré; comme dans nos autres écoles du Soudan, ils étaient instruits sur la langue française par les gradés européens de la compagnie de tirailleurs. Enfin, de l'autre côté de la route, non loin du ruisseau, le village de liberté comptait déjà de nombreux habitants, qui avaient commencé leurs travaux de défrichement pour les cultures de l'hivernage.

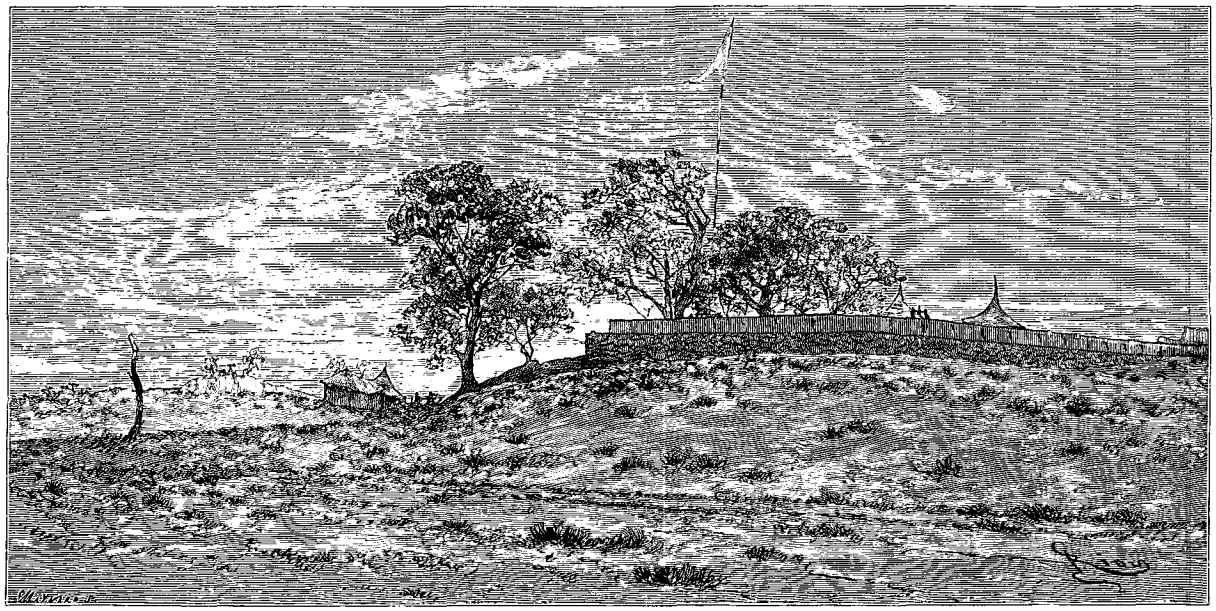
Les parcs aux bestiaux se trouvaient au pied du mamelon de droite, sur lequel on devait élever, dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

campagne suivante, un sanatorium pour y recevoir nos malades et convalescents. On aurait là, aussi, un excellent poste d'observation qui permettrait de surveiller très au loin, tous les abords du fort.

Les puits avaient été creusés au pied du plateau. On y accédait par un petit sentier à flanc de coteau, qui aboutissait à une poterne ouverte dans la face sud du fort. A peu de distance des puits, sur les dernières ondulations du plateau, et à la limite des inondations du Niger, était le grand jardin potager, dont l'installation avait été confiée au peloton d'infanterie de marine. Nos soldats, qui aiment toujours ce genre de travail, y avaient déployé leur ingéniosité ordinaire. Un énorme ficus croissait au milieu de l'emplacement du jardin. Ils avaient, fort adroitement, utilisé les renflements et cavités de son gros tronc pour y installer un magasin aux instruments de jardinage, un parc à biches, un vaste poulailler où fraternisaient ensemble poules, pintades, canards, mélangés à des marabouts et à des oiseaux-trompettes, enfin un enclos où avaient été enfermés un couple de sangliers et leurs petits. Au-dessus il y avait un grand pigeonnier, où étaient rassemblés pigeons, tourterelles, pigeons verts, perdrix, poules de Pharaon, etc. Enfin, plus haut encore, une sorte de treillis, courant à travers les branches, formait une vaste cage, où bondissaient de nombreux singes, appartenant aux espèces communes dans cette partie du Soudan. La voûte épaisse formée par le feuillage du ficus était, en outre, peuplée par tout un monde d'oiseaux au ramage incessant. Bref, cet arbre constituait à lui seul, avec ses nombreux habitants, une véritable ménagerie.

Un joli kiosque avait été également dressé à l'ombre de ce ficus, parmi les lianes qui, semblables à des cordages, tombent des branches supérieures pour prendre,



Vue extérieure du fort de Siguiri. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

à leur tour, racines en terre et former ainsi de véritables arbres. La terrasse du kiosque était garnie d'une gracieuse balustrade, formée de bois recourbés et enlacés.

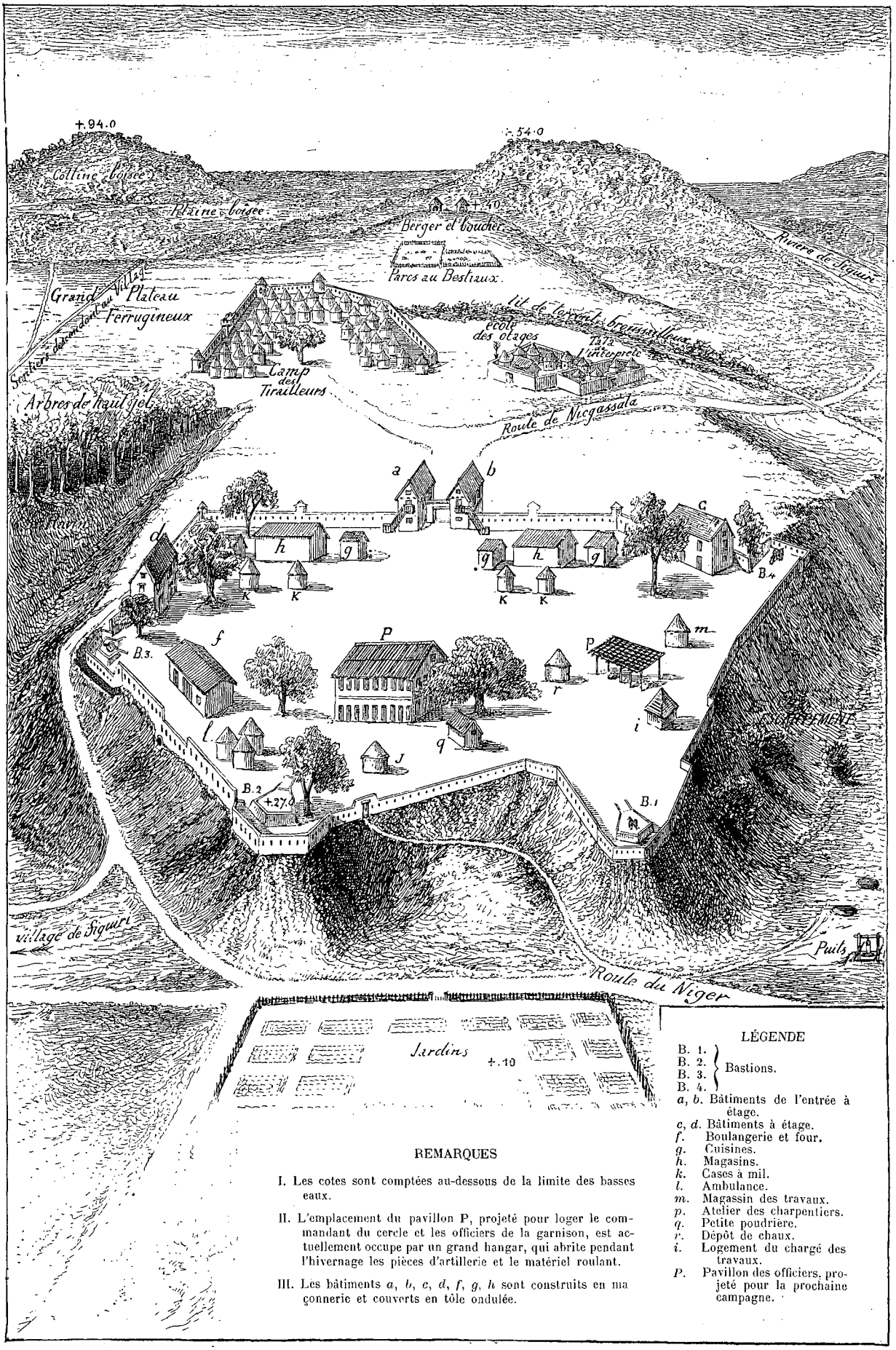
Un puits large et profond était creusé au milieu du jardin. Il était muni d'un treuil pour hisser les seaux et recouvert d'un toit de paille pour abriter les jardiniers.

Une haie de pourguères avait été plantée tout autour du jardin, formé de nombreux carrés, où l'on avait semé tous nos légumes d'Europe. Déjà nous avions pu manger des radis, des salades et des petits oignons; les autres légumes, haricots, petits pois, choux, carottes, navets, etc., s'annonçaient très bien et devaient fournir de précieuses ressources à la garnison du fort. Des orangers, goyaviers, papayers, avaient été aussi plantés pour constituer les allées du jardin. Les bananiers étaient plantés sur les bords du ruisseau, tout près de la briqueterie, ces plantes préférant les terrains humides.

J'en aurai fini avec notre nouvel établissement de Siguiri quand j'aurai cité le grand marché couvert qui avait été construit, à l'ouest du village, pour servir de rendez-vous aux diulas et traitants venant commercer à Siguiri et y troquer leur sel, leurs étoffes et leurs armes contre les céréales et surtout l'or de la région. Ce marché présentait une grande animation, notamment de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi.

J'avais fixé le jour du départ au 10 avril, car l'hivernage allait bientôt commencer. Il pleuvait presque tous les jours et de gros nuages sombres couvraient le ciel. Les manœuvres me demandaient à s'en retourner chez eux, pour commencer leurs travaux de culture. Aussi tout le monde redoubla-t-il d'activité pendant les quelques jours qui précédèrent le départ. La garnison de Siguiri, qui comprenait une forte compagnie de tirailleurs et une quinzaine de canonniers ou ouvriers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



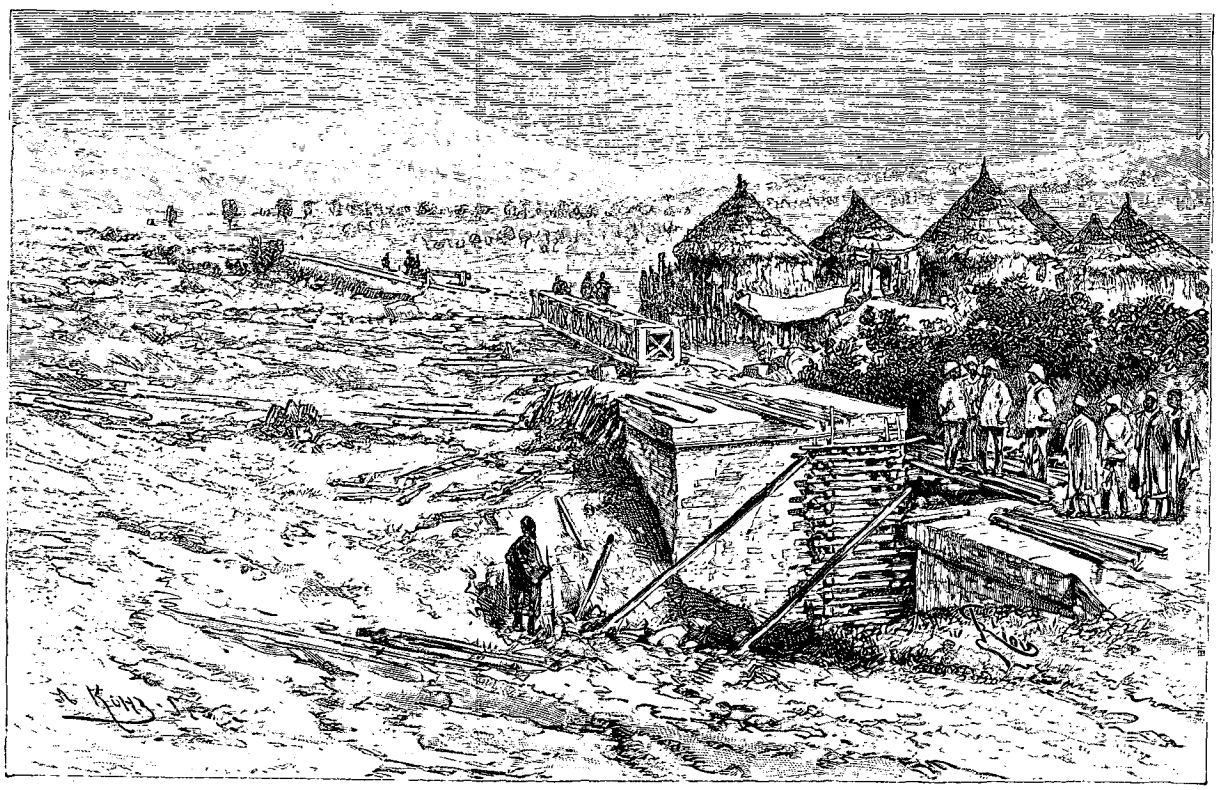
Vue intérieure du fort de Siguiri. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis du capitaine Sornein.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'artillerie, s'était déjà installée sur le plateau, dans le fort et ses dépendances. Les magasins renfermaient des approvisionnements pour un an, arrivés de Kayes, ou trouvés en partie sur place, surtout pour ce qui concernait les céréales et les bestiaux. Le troupeau comprenait 300 bœufs, plus 15 vaches laitières pour les besoins de l'ambulance et l'alimentation des soldats européens. Enfin, les munitions étaient au grand complet : 1200 coups de canon et 100 000 cartouches. Il y avait là de quoi défier toutes les armées noires de l'Afrique centrale, et Samory aurait été, je crois, bien mal inspiré s'il était venu s'attaquer à notre nouveau fort.

Le pays étant parfaitement tranquille jusqu'à Kayes, je ne conservai avec moi que peu de monde, et avec tous les officiers disponibles je formai une série de missions topographiques qui devaient battre toute la région comprise entre Siguiri et les sources de la Falémé, et rejoindre, par des itinéraires différents, nos établissements de Bakel, Kayes et Bafoulabé. Nous aurions ainsi la carte complète de toute cette partie du Soudan français, encore mal connue au point de vue géographique et commercial.

Le dimanche qui précéda notre départ fut un jour de fête. Je donnai repos à tout le monde. Avant de me séparer de nos camarades, laissés à Siguiri, et des populations indigènes, qui nous avaient si bien secondés pour la construction du fort, je voulus orga-



Construction de l'embranchement du chemin de fer sur Médine (voy. p. 320). — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

niser quelques réjouissances destinées en même temps à inaugurer, en quelque sorte, notre nouvel établissement. Tous les chefs indigènes du Bouré et des États de la rive gauche du Niger avaient été convoqués. Il en vint même de la rive droite, de ceux qui, pour fuir la tyrannie de Samory, avaient demandé notre protectorat. Ils étaient bien une soixantaine et formaient un ensemble bizarre par la variété de leurs costumes. Quelques-uns, venus des bords du Mayel Balével, avaient un aspect des plus sauvages, avec leurs vêtements de peaux et leurs cheveux tressés surmontés de dépouilles d'animaux. Ils contrastaient avec les chefs du Bouré, majestueusement drapés dans leurs grands boubous de calicot blanc brodés de soie.

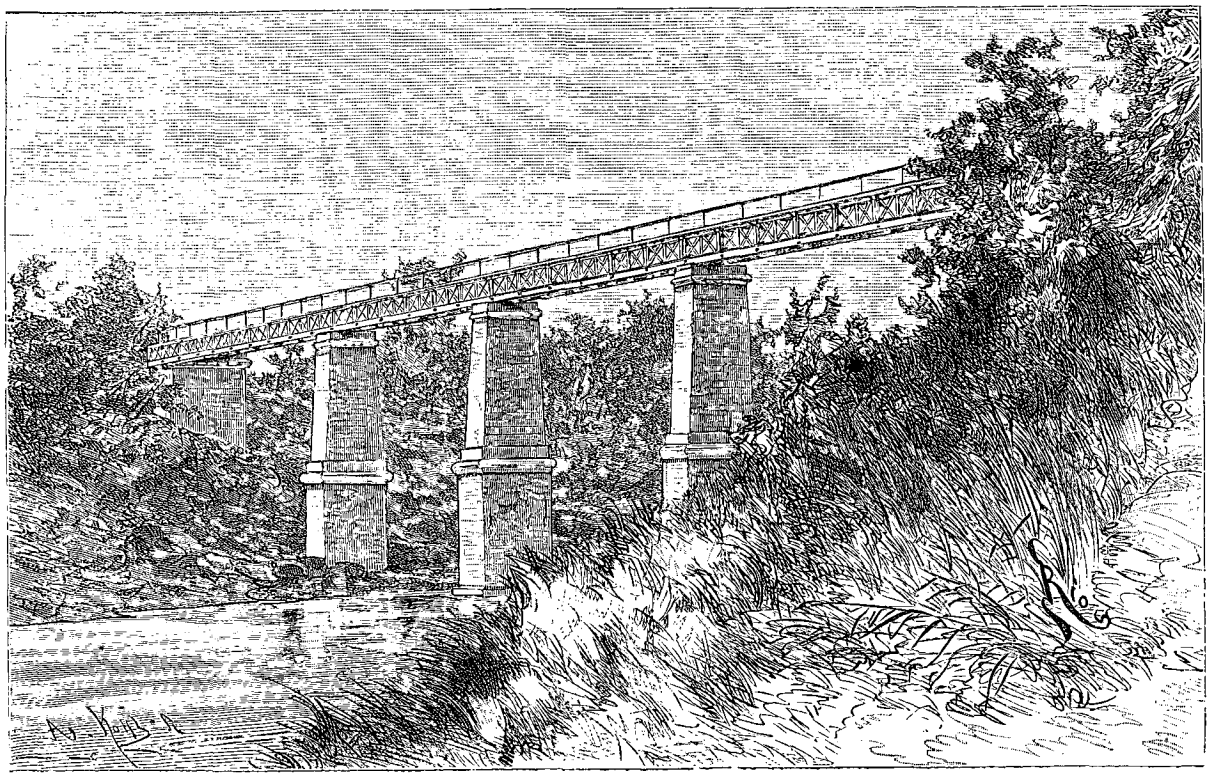
Le matin je fis donc mes adieux à la garnison, réunie sur la place d'armes du fort, et en sa présence je remis au maître maçon Séga Diallo une médaille que le gouvernement venait de lui accorder pour le courage qu'il avait déployé, en plusieurs circonstances de guerre, dans nos campagnes précédentes.

Puis on se rendit au grand palabre qui devait avoir lieu sur la place voisine de mon logement. Le palabre, c'est l'institution la plus chère aux Soudaniens. Il n'y a pas de grande fête sans palabre. Je n'eus donc garde de supprimer cette partie du programme. On m'avait préparé un siège sous un grand trophée de drapeaux; tous les officiers de la colonne s'assirent autour de moi. Les tirailleurs formaient la haie, et les spahis en grande tenue, le mousqueton haut, formèrent le carré lorsque les chefs eurent pénétré entre les deux lignes de tirailleurs et se furent assis sur les nattes préparées pour eux. Je leur présentai le capitaine Roiffé, que je lais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sais à Siguiri comme commandant du cercle. Mes paroles étaient répétées, à très haute voix, par mon interprète, puis elles étaient ensuite communiquées à toute l'assemblée par un griot. C'était long et incommode, mais ainsi le voulait l'usage, et mon interprète Samba Ibrahima était trop formaliste pour se soustraire à la coutume. Bref, les chefs partirent enchantés et très sincèrement reconnaissants de la nouvelle ère de paix et de sécurité qui allait maintenant s'ouvrir pour toutes ces régions, si riches en dons naturels de toute sorte.

La fête se continua l'après-midi sur l'esplanade qui s'étendait en avant du village des tirailleurs. Quand je m'y rendis, vers trois heures, on avait réellement sous les yeux un spectacle des plus pittoresques. D'abord, le village de nos soldats indigènes, avec les cases aux toits coniques surmontés de petits guidons vert et rouge, dépassant le mur d'enceinte, puis, la gorge avec ses grands et beaux arbres, formaient vers l'ouest un joli cadre au tableau, tandis qu'au loin on distinguait la grande ligne argentée du Niger allant se perdre vers le nord. L'esplanade était très animée; on se serait cru, avec la différence des types et des costumes en plus, dans l'une de nos fêtes de petite ville de France. On avait dressé sur l'un des côtés une véritable tribune, flanquée de poteaux avec pavillons tricolores pour marquer les points de départ et d'arrivée des coureurs. Vers le milieu, un mât de cocagne, graissé avec



Le viaduc Gallieni (voy. p. 320). — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

du beurre de karité, et surmonté d'un cerceau supportant des pièces d'étoffes diverses, des objets de parfumerie et des poulets vivants; puis, un tourniquet, très entouré par les manœuvres cherchant à gagner les prix promis aux vainqueurs; non loin de la tribune, un orchestre formé par tous les griots des villages environnants et faisant un bruit assourdissant avec les tam-tams, les balaphons, guitares, trompes, etc.; enfin une grande table où étaient rangés les objets qui devaient être distribués en prix à la fin des jeux, et, tout à côté, les bœufs, moutons, ornés de rubans de diverses couleurs et destinés également à ceux que le sort ou leur adresse aurait favorisés. Parmi tout ce bruit, nos tirailleurs, nos ouvriers, les manœuvres du Bouré, avec leur éternel boubou jaune, les enfants de l'école des otages, habillés d'une manière uniforme et tous coiffés de la chéchia rouge, nos soldats européens, mettaient leur grosse gaieté sous le brillant soleil de l'Afrique qui donnait à tous les détails de cette scène les couleurs les plus vives. Je pensais qu'il y avait trois mois à peine, nous avions trouvé toute cette région dans la plus complète solitude et que, lorsque notre avant-garde avait paru à Siguiri, pas un habitant n'avait été rencontré dans les villages des bords du Niger, qui maintenant regorgeaient de monde.

Les divertissements eurent lieu conformément au programme : courses de différents genres, d'abord sans conditions, puis les coureurs ayant les pieds attachés, et les femmes portant des calebasses pleines d'eau sur leurs têtes, enfin les enfants de l'école.... La cérémonie se termina par la distribution des récompenses.

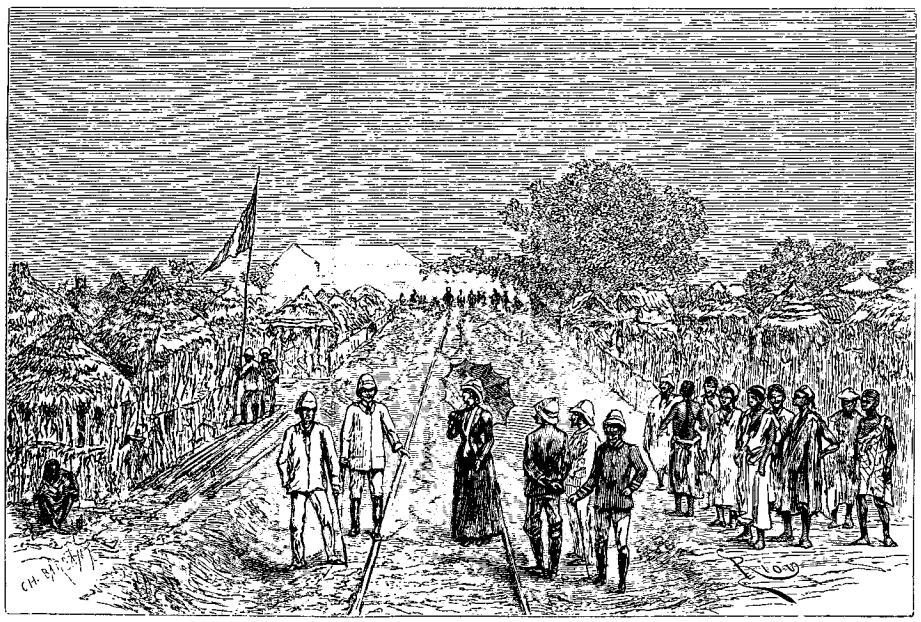
Le soir, il y eut grand dîner. La table était dressée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au milieu de la place d'armes du fort. Nos cuisiniers nègres s'étaient surpassés, et la grande variété de viandes diverses, de poissons, de légumes du pays, qui couvraient la table, montrait que nos camarades ne mourraient pas de faim pendant leur séjour à Siguiri. Les noirs sont souvent fort habiles cuisiniers, et le mien mérita tous les éloges des convives lorsqu'il apporta un énorme nougat, fait avec des amandes d'arachides et qui représentait l'entrée du fort de Siguiri, surmontée d'un pavillon tricolore.

Le lendemain, 10 avril, après avoir serré une dernière fois la main à nos camarades, la colonne reprit la route de Kayes, où elle parvint le 5 mai. Je m'étais arrêté quelques jours à Bafoulabé, au Galougo et à Médine, pour visiter les travaux du chemin de fer. La ligne ferrée était sur le point d'atteindre le confluent du Bafing et du Bakhoy ; elle y parvint en effet peu de jours après, et c'est le 2 juin que le dernier rail fut posé à une centaine de mètres du fort, en présence du commandant du cercle et de tout le personnel du service du chemin de fer.

Le viaduc du Galougo, auquel MM. Portier et Couteau avaient tenu à donner le nom de « viaduc Gallieni », était également terminé. Cet ouvrage d'art, le plus remarquable assurément de toute la côte occidentale d'Afrique, faisait le plus grand honneur à M. Couteau, son constructeur. Long de 75 mètres et haut de 18 mètres, il franchissait audacieusement le torrent, et l'on était réellement saisi d'étonnement à sa vue, d'autant plus qu'il s'élevait au milieu d'un site très pitto-



Pose du dernier rail du chemin de fer à Bafoulabé. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

resque et parcouru par de nombreux fauves. Du reste, les indigènes du Natiaga avaient créé là un nouveau village, auquel je fis donner le nom de Faidherbe.

Enfin, on avait construit l'embranchement qui devait mettre Médine en communication directe avec Kayes. La première de ces deux escales avait pris une grande importance depuis deux ans ; elle ne comptait pas moins de 7000 habitants et s'était considérablement agrandie. Il m'avait donc paru utile, pour éviter les dangereux passages de Kayes et de Kippes, qui rendaient la navigation si difficile à nos chalands du commerce, de faire exécuter le tronçon de 3 kilomètres rattachant Médine à la ligne principale. Pendant ma visite des travaux j'avais assisté à la pose du pont Descemet, sur un marigot situé à 500 mètres environ du fort.

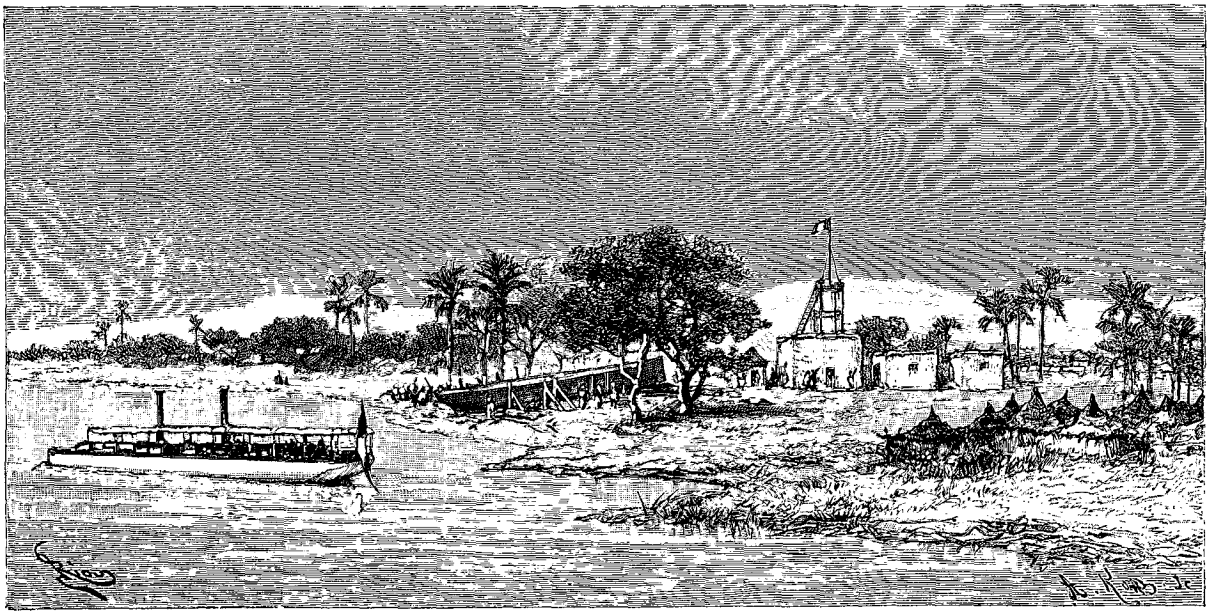
Le 3 juin j'étais de retour à Saint-Louis, où je retrouvais MM. Plat et Levasseur, qui venaient d'accomplir heureusement les missions dont je les avais chargés du côté de nos rivières du sud. Le lieutenant Levasseur, parti de Toubakouta, était parvenu à Sedhiou, sur la Casamance. En même temps j'étais informé que le capitaine Audéoud, en dépit des obstacles de toute sorte semés sur sa route, venait aussi d'atteindre Benty, notre poste extrême du sud.

La campagne 1887-88 était donc terminée tout aussi heureusement que la précédente, et, à la suite des succès de nos colonnes et de nos missions d'officiers, le Soudan français prenait une extension inattendue et des plus favorables à notre commerce.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mouillage de Manambougou (voy. p. 322). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX[2]

La canonnière *Niger*. — Le mouillage de Manambougou. — Le commandant Caron et ses officiers. — Le chaland *Manambougou*. — Départ de l'expédition. — Séjour à Mopti. — Tidiani, le roi du Macina. — Voyage à Bandiagara. — Le lac Dhéboé. — Navigation dans l'Issa Ber. — Arrivée à Koriumé, port de Tombouctou. — Situation politique du pays. — Hostilité des Touaregs et des Maures.

Depuis 1884 nous avions une canonnière sur le Niger. M. Froger, enseigne de vaisseau, avait été chargé de transporter ce bâtiment démontable jusqu'à Bammako. Au prix des plus grands efforts, cet officier réussit à reconstruire la canonnière, mais, au cours des essais, sa santé surmenée le forçait à rentrer en France.

L'année suivante, M. le lieutenant de vaisseau Davoust recevait le commandement de la canonnière *Niger*, prenait la route de Tombouctou, mais devait s'arrêter dans les environs de Djenné. En 1886 la canonnière était restée immobile à son mouillage de Manambougou, et M. le lieutenant de vaisseau Caron montait avec moi dans le fleuve, au mois de novembre, pour aller remplacer M. Davoust, que la maladie avait obligé de rentrer en France. Nous avions, tous deux, la ferme volonté de voir le voyage de Tombouctou s'exécuter dès que la hausse des eaux le permettrait : moi, en fournissant au commandant Caron tous les moyens nécessaires pour réussir; lui, en déployant, dans l'accomplissement de ce voyage, toute l'énergie qu'il faudrait, sans se laisser rebuter, ni par les obstacles de la route, ni par l'insuccès de la tentative précédente. Une canonnière française flottait depuis deux ans déjà sur les eaux du grand Djoliba, et nous comprenions, l'un et l'autre, que notre amour-propre national exigeait que ce petit bâtiment montrât enfin nos couleurs devant Tombouctou.

Pendant ma présence à Bammako, dans les premiers jours du mois d'avril 1887, j'avais préparé les lettres arabes que j'adressais aux chefs des États riverains du Niger. J'avais, de plus, obtenu le concours de deux frères d'Ahmadou, qui s'étaient réfugiés sur notre territoire pour fuir la colère du souverain toucouleur, contre lequel ils s'étaient insurgés. Je les avais décidés à se rendre auprès de leur parent, Tidiani, roi du Macina, puissant État situé sur les rives du fleuve, entre Ségou et Tombouctou. Enfin, moyennant une forte récompense, qui lui serait remise à son retour, j'avais pu

1. Suite. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401; t. LIX, p. 289 et 305.

2. Tous les détails qui suivent et qui sont relatifs à nos canonnières du Niger sont tirés des rapports de MM. Caron et Davoust.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déterminer le Maure Abd el-Kader à accompagner le commandant Caron ; c'était lui que les commerçants du grand marché avaient envoyé à Saint-Louis, en 1885, et qui était ensuite venu jusqu'à Paris. Certainement c'était un homme sujet à caution, mais qui, néanmoins, pouvait rendre de sérieux services pendant le voyage.

Le commandant de la canonnière n'ayant pas d'officiers de vaisseau pour le seconder, je lui adjoignis un jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine, M. Lefort, dont j'avais pu apprécier les qualités d'intelligence et d'énergie pendant la campagne contre le marabout Mahmadou Lamine, ainsi qu'un médecin, M. le docteur Jouenne, qui, outre ses fonctions médicales, serait chargé des études d'histoire naturelle sur les régions visitées. M. Caron, avec ces deux officiers d'élite, pouvait venir à bout bien plus aisément de sa difficile mission. Le programme qu'il emportait dans mes instructions écrites, et que je lui donnai avant son départ, était vaste et avait trait aux résultats politiques, hydrographiques, topographiques, scientifiques et commerciaux qu'il devait poursuivre. Je lui recommandai surtout la plus grande circonspection, afin d'éviter le retour d'un événement comme celui qui avait amené le massacre de la mission Flatters. L'œuvre du Soudan ne pouvait s'accomplir en un jour. Il fallait marcher prudemment, mais sûrement, et ne pas compromettre, par une trop grande précipitation, les résultats déjà obtenus. Je tenais d'ailleurs, pour supprimer les inconvénients qui s'étaient produits au premier voyage de M. Davoust, à laisser l'entière direction de la mission au commandant de la canonnière. Dans ces sortes d'expéditions, entreprises à si grandes distances, l'initiative du chef comme, du reste, sa responsabilité, ne doivent jamais être partagées.



Le sous-lieutenant Lefort. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

L'expédition se forma définitivement à Manambougou, où la canonnière avait son mouillage. C'était un petit poste, élevé par le commandant Davoust à une cinquantaine de kilomètres en aval de Bammako, pour couvrir les chantiers du bâtiment, celui-ci, en raison du barrage, à peu près infranchissable, de Sotuba, ne pouvant stationner auprès de notre fort du Niger.

Notre canonnière ne convenait nullement pour la navigation du grand fleuve africain. Elle était élégante de forme, et mesurait 18 mètres de longueur sur 3 de largeur. Les logements faisaient défaut pour l'équipage, et les soutes étaient absolument insuffisantes pour les trois mois de vivres nécessaires à la durée du voyage. Enfin, et c'était là son principal inconvénient, sa vitesse maxima n'était que de 5 milles, alors que les courants du Niger présentent souvent une rapidité presque égale.

Le commandant Caron avait remédié, en partie, à l'absence de logements et de soutes, en faisant construire un chaland, avec les ressources qu'il avait trouvées sur place. Ce chaland, baptisé *Manambougou*, jaugeait 12 tonneaux, et mesurait 10 mètres sur 2 m. 80. Il était surmonté de deux kiosques, pouvant servir, sinon de logements, tout au moins d'abris, à MM. Lefort et Jouenne et à l'équipage européen de la canonnière, qui ne pouvaient, comme les laptots indigènes, rester sur le *Niger*, exposés aux rayons ardents du soleil.

En plus du *Manambougou*, une embarcation légère, dite *scharpee*, devait servir à aller à terre, pour couper le bois nécessaire à la machine, car, cette dernière marchant au bois, chaque jour il fallait descendre sur la rive pour se procurer le combustible indispensable. C'est à grand'peine qu'avant son départ j'avais pu expédier au commandant Caron 8 tonnes de charbon, transportées de Kayes à Manambougou à dos de mulet. Ces précieuses briquettes ne devaient servir que dans le cas d'extrême urgence.

Le personnel européen, en dehors des officiers, comprenait un quartier-maître de timonerie, un fourrier et deux mécaniciens. L'équipage indigène se composait de 7 laptots et de 3 mécaniciens. L'interprète était l'indigène Sory, qui faisait partie de ma mission de Ségou en 1880, et qui avait suivi le commandant Vallière, alors lieutenant, dans son exploration de la vallée du Bakhoy.

Le *Niger* quittait Manambougou le 1er juillet. On navigua tout d'abord avec de grandes précautions, car on était parti un peu tôt, et souvent la canonnière avait à peine quelques centimètres d'eau sous sa quille. Dès Nyamina il fallut s'arrêter pour faire du bois. La machine consommait un stère de combustible par heure. C'était énorme, et cette obligation de pourvoir con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stamment au chauffage de la machine fut l'une des plus grandes difficultés du voyage. C'était une véritable obsession pour nos officiers !

Les Bambaras de Nyamina et ceux des villages du Niger jusqu'à Sansandig, firent le meilleur accueil à nos compatriotes. Par contre, lorsqu'ils défilèrent devant Ségou, il se produisit dans la ville un mouvement inaccoutumé, qui n'avait rien de bien amical, et les Toucouleurs qui se trouvaient sur la rive se refusèrent à se rendre aux appels de Sory.

Le 9 juillet, la canonnière mouillait à Sansandig, et quatre jours après, à Diafarabé, au confluent du marigot de Diakha. Les somonos bambaras, montés sur leurs longues pirogues, venaient autour de la canonnière, et prodiguaient aux voyageurs de nombreuses marques d'amitié. Plusieurs chefs de villages se montraient même fâchés de voir que le commandant Caron ne s'arrêtât point parmi eux. Décidément ces Bambaras sont nos véritables alliés dans le Soudan, et c'est sur eux que nous devons nous appuyer pour consolider notre influence dans cette partie du continent africain. On ne peut guère faire fond sur les musulmans, pour lesquels tout Européen est un *keffir*, un ennemi !



Le commandant Caron. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A partir de Diafarabé, la canonnière entrait en pays inconnu et, en même temps, dans les États de Tidiani, le roi du Macina. Ce neveu d'El-Hadj Oumar partage, à notre endroit, les méfiances de tous les Toucouleurs. Le commandant Caron savait très bien à quoi s'en tenir sur son compte. De Diafarabé il lui adressa une lettre pour l'informer qu'il prenait la route de Mopti. Il laissa aussi reposer ses hommes pendant deux jours. On célébra la fête du 14 juillet et l'on se prépara, par les réjouissances que pouvaient permettre les circonstances, aux épreuves qui attendaient encore les voyageurs, puisqu'ils n'avaient accompli que la partie la plus facile de leur mission. M. Caron, pour motiver son arrivée à Mopti, disait qu'il se trouverait ainsi plus près de Bandiagara, la capitale du Macina; mais en réalité il voulait se donner les moyens de prendre la route de Tombouctou, même si Tidiani se montrait hostile.

Le 15, le *Niger* doubla l'embouchure du marigot où M. Davoust s'était engagé en 1885. Le 17 il jeta l'ancre devant Mopti, composé de deux villages habités par des Peuls du Macina. Ceux-ci vinrent le long du bord, mais les Toucouleurs de Tidiani les empêchèrent bientôt de se rapprocher de la canonnière, attendant, pour nouer des relations amicales, que le roi eût répondu à la lettre qui lui avait été adressée. La réponse de Tidiani se fit attendre quatre jours, mais elle invitait le commandant Caron à se rendre à Bandiagara. Le chef de la mission n'hésita pas, malgré les dangers de toute sorte qu'il fallait prévoir, et, laissant le commandement de la canonnière au sous-lieutenant Lefort, il prit, avec le docteur Jouenne et une petite escorte, la route de la résidence du souverain toucouleur. Il y parvint le 24 juillet, après plusieurs étapes très pénibles, faites entièrement au soleil, et en dehors des villages habités.

L'accueil de Tidiani fut, en tout, semblable à celui que son parent Ahmadou m'avait fait sept ans auparavant à Ségou. Il pourvut abondamment à la subsistance de nos compatriotes, mais il les fit surveiller de près, et les tint, pour ainsi dire, au secret, dans les cases qui leur servaient d'habitations. A peine étaient-ils libres de sortir, et, la nuit, ils étaient enfermés.

La fièvre ayant saisi le commandant Caron, il fut forcé de s'aliter et ne put, à son grand regret, ouvrir de suite les négociations qui étaient le but de son voyage. Pendant ce temps, le docteur Jouenne avait une nombreuse clientèle d'indigènes, qu'il écoutait d'ailleurs avec une patience digne d'éloges.

Le premier palabre eut lieu le 27 juillet, après le salam de 2 heures. Tidiani était assis sur un coussin, complètement vêtu de blanc, la tête enveloppée dans un turban ne laissant voir que les yeux. Il était entouré de deux cents chefs ou notables, qu'il présenta comme venus des pays les plus lointains, du Doventsa, de Djenné, etc. L'assemblée, avec l'impassibilité propre aux disciples de l'Islam, écouta longuement le commandant Caron, mais aucune réponse ne lui fut donnée à cette séance. Il fallut palabrer plusieurs fois encore, et sans aucun résultat favorable; le chef du Macina

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

émit bientôt de telles prétentions sur les entraves à apporter aux opérations de nos commerçants, que, par le fait, toutes transactions devenaient absolument impossibles. En tout cela, Tidiani était guidé sans cesse par la plus grande méfiance envers nous. Il craignait que, du jour où nos chalands de commerce paraîtraient dans le pays, protégés par nos canonnières, ses sujets peuls, bambaras et autres ne se rangeassent aussitôt sous notre influence, pour chasser leurs oppresseurs. Le chef de la mission n'insista pas davantage pour la conclusion du traité, mais il se heurta alors à la mauvaise volonté, à l'hostilité même des Toucouleurs, qui voulaient l'empêcher de continuer sa route sur Tombouctou. Il vit le moment où, comme moi à Nango, il allait être arrêté pendant de longs mois à Bandiagara. Son attitude énergique en imposa enfin à Tidiani, et, le 31 juillet, il put reprendre la route de Mopti, plein d'appréhensions sur les suites de son voyage.

Bandiagara est, dans le Macina, le centre le plus important du fanatisme musulman. Le commandant Caron et le docteur Jouenne auraient pu se croire dans un vaste couvent, où toutes les journées se passent en prières. On y suit exactement les sévères lois de l'Islam, et l'on n'entendait que le cri du muezzin appelant les fidèles à la mosquée. Pure hypocrisie, d'ailleurs, car les Toucouleurs, sous ces dehors austères, ne sont rien moins que rigides dans leurs mœurs.

L'autorité de Tidiani s'étend, le long du Niger, jusqu'à Safaï, à 150 kilomètres de Tombouctou. On peut dire que ce chef tient les clefs de la route de ce grand marché. Son royaume, le Macina, est très riche en céréales et bestiaux. Pour montrer l'importance de sa situation, Tidiani employait une expression très imagée : « Je suis le porteur dont les outres sont Tombouctou et Djenné. Prenez le porteur, et vous aurez les outres. »

Le Macina, auquel le commandant Caron attribue une population d'un million d'habitants, produit en abondance le riz, le mil, le coton et le tabac. Il est peuplé par des Bobos, des Tombos, des Moshis, des Peuls, des Toucouleurs, des Sonhrays, des Maures et des Bambaras. Les premiers formaient la population autochtone du pays, conquis bientôt par les Peuls, qui ont dû, à leur tour, céder l'autorité aux Toucouleurs conduits par le prophète El-Hadj Oumar. Les Toucouleurs et les Maures sont seuls opposés à notre arrivée dans le pays, les premiers par crainte de se voir dépossédés de leur suprématie sur les populations conquises, les autres parce qu'ils ont le monopole des transactions commerciales, qu'ils redoutent de se voir enlever.

Nos compatriotes mirent trois jours pour parcourir de nouveau les 60 kilomètres qui séparent Bandiagara de Mopti. Le pays est accidenté, rocheux et coupé de nombreux marigots qu'il fallut franchir à la nage. Ils rencontrèrent en route un ancien indigène de Bammako, qui leur apprit une chose qu'on leur avait laissé ignorer : l'arrivée à Bandiagara, six mois avant eux, d'un Européen venu du Haoussa, et se dirigeant sur Tombouctou. Les renseignements recueillis par la suite à Koriumé permettent de penser que ce voyageur fut assassiné avant d'atteindre l'objectif de son voyage. Il venait, sans doute, des établissements anglais du bas Niger, et essayait, comme tant d'autres, de parvenir à Tombouctou.

La canonnière et le chaland avaient été rudement secoués par les tornades qui, presque journellement, éclatent pendant cette saison. Toutefois le sous-lieutenant Lefort, improvisé commandant de la flottille, avait parfaitement su parer aux dangers de la situation. Il avait eu à sévir contre l'un des laptots indigènes, mauvais sujet qui, depuis le commencement de l'expédition, s'était plusieurs fois insurgé contre ses officiers. M. Lefort ayant dû le faire amarrer à l'avant du chaland, le laptot, emporté par la colère, avait essayé de se débarrasser de ses liens, et, glissant sur le pont, était tombé à l'eau. Malgré toutes les recherches faites, on n'avait pu le retrouver. S'était-il noyé, ou avait-il gagné la terre en fuyant vers l'intérieur?

On se remit en route le 6 août, avec l'intention de regagner Diafarabé et de redescendre ensuite sur Tombouctou par le marigot de Diakha. On sait en effet que le grand fleuve du Soudan, arrivé à Diafarabé, se sépare en deux branches qui, un moment confondues pour former le lac Dhéboé, se séparent de nouveau en courant presque parallèlement, pour se rejoindre, à peu de distance, au-dessous de Koriumé, le port de Tombouctou.

Mais la canonnière rencontra un courant si violent qu'il fallut, sous peine de perdre un bon mois et d'endommager la machine, revenir sur ses pas. On repassa devant Mopti, et le *Niger* s'engagea sur la route suivie déjà, en pirogue, par notre compatriote René Caillé, en 1828.

Jusqu'au lac Dhéboé on ne rencontra aucun village. Tous les centres d'habitations, sur l'ordre de Tidiani, s'étaient, depuis quelques années, reculés vers l'intérieur. Cette circonstance enlevait au chef de l'expédition toute préoccupation au sujet de l'hostilité des habitants, mais le gênait considérablement pour les approvisionnements de combustible. L'énergie du commandant Caron surmonta tous ces obstacles; mais quelles angoisses venaient souvent le saisir au sujet de ce bois! On descendait à terre quand on le pouvait et quand les inondations n'avaient pas noyé les arbres et arbustes se trouvant sur les rives. On s'approvisionnait pour un jour : mais le lendemain trouverait-on le combustible indispensable pour continuer le voyage? Les indigènes hostiles, cachés sur les bords, ne s'opposeraient-ils pas à la descente à terre des laptots et n'essayeraient-ils pas de leur tendre une embuscade?

La navigation fut facile jusqu'au lac. Les rives étaient couvertes d'eau, mais elles fournissaient cependant, en grande quantité, des acacias faciles à couper et qui donnaient un excellent combustible.

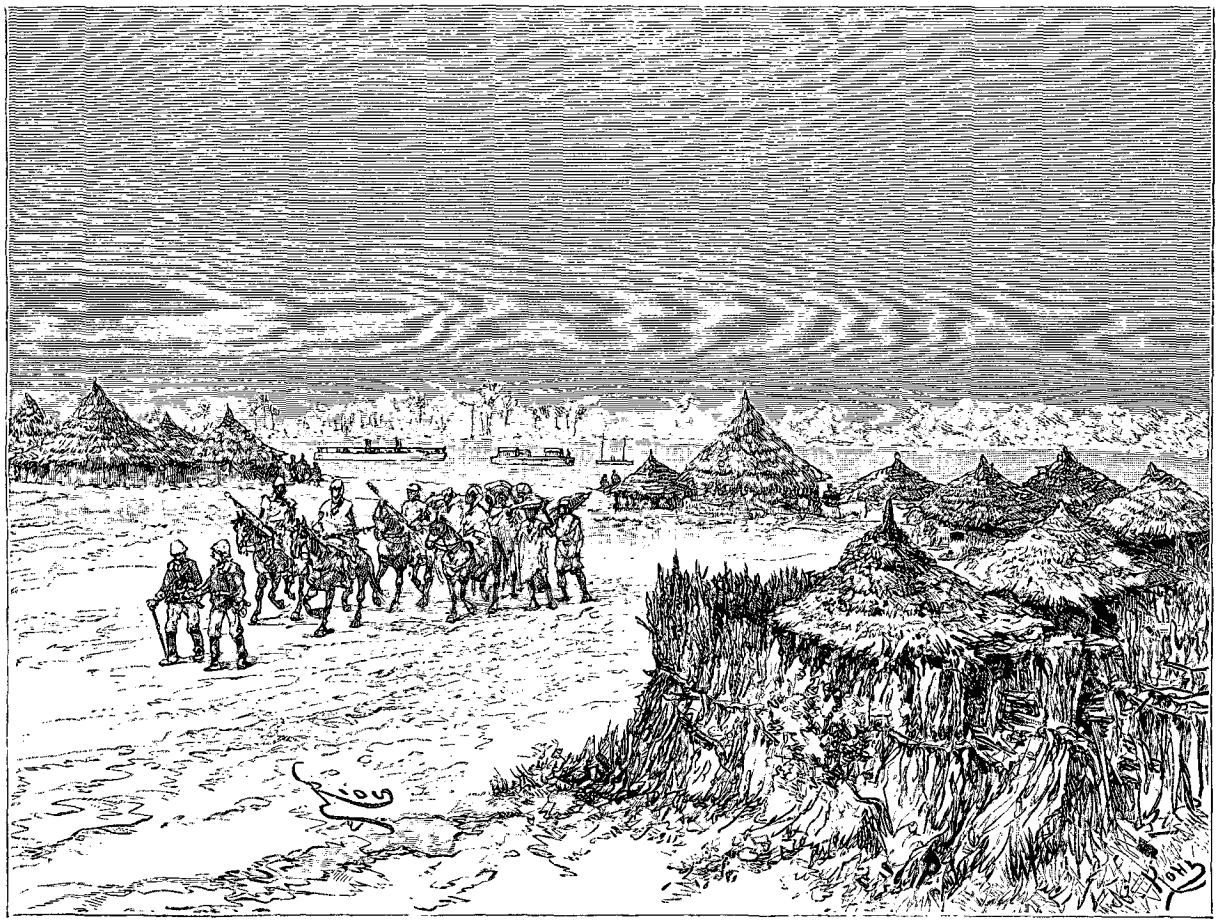
Le 9 août, la canonnière franchissait le lac Dhéboé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette magnifique nappe d'eau déjà décrite par Caillé. Seulement, il a omis de mentionner le marigot de Koli-Koli, qui vient déboucher dans le lac près de Faranguéla, et qui baigne la province du Fermagha. Cette région, habitée par des Bambaras soumis à Tidiani, est renommée pour son commerce avec le Macina et le pays de Tombouctou. Elle renferme plusieurs marchés importants : Ouérégué, Kourandiéla et Faranguéla.

Le Niger, en aval du lac Dhéboé, prend le nom de Bara Issa. Ses rives sont couvertes de villages populeux, surtout sur la rive droite. Il ne présente pas une largeur égale. Tantôt ses eaux forment une vaste nappe, de 3 à 4 kilomètres d'étendue; tantôt son cours se resserre et ne présente plus qu'une largeur de 50 à 100 mètres. Dans ce cas, les berges sont hautes et presque à pic; on trouve jusqu'à 12 mètres de fond. Le cours en est encore plus tortueux que celui du Sénégal.

La canonnière, pour éviter tout acte d'hostilité, mouillait toujours le soir, à l'écart des centres habités. Tidiani avait d'ailleurs donné partout le mot d'ordre, et nulle part les Toucouleurs ne souffrirent que les Peuls et Bambaras, écoutant les paroles de paix et d'amitié que leur adressaient les Français, se rendis-



En route pour Bandiagara. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

sent à bord. Ces indigènes semblaient avoir le plus grand désir d'entrer en relations, mais ils n'osaient désobéir à leurs chefs, qui voulaient nous faire passer pour des gens animés des plus mauvaises intentions à leur égard.

Le 15 août, la canonnière était à Safaï, point de rencontre des deux branches du Niger. Elle avait quitté les États de Tidiani et entrait dans l'Issa Ber. Le fleuve présentait alors une largeur moyenne d'environ 2 kilomètres. Le pays s'étendait, au loin, en plaines légèrement boisées.

On arriva à Koiretago, d'où le commandant de la canonnière voulut écrire une lettre à Rhiaïa, le chef de Tombouctou, pour lui annoncer son approche. Il ne fut pas aisé d'entrer en relations avec les habitants de ce village, et il fallut de longs pourparlers avant que le courrier demandé partît. Le 18, le *Niger* s'engagea dans le petit marigot qui conduit vers Kabara, le port de Tombouctou : mais le manque d'eau le força à s'arrêter à Koriumé, où les somonos remisent ordinairement leurs pirogues. On n'était qu'à peu de distance de la célèbre cité africaine.

Le marigot qui passe devant Koriumé n'est pas, comme l'a cru Caillé, un bras du Niger : c'est une sorte de canal creusé artificiellement, par les habitants du pays, pour relier Tombouctou au fleuve. Mais ce n'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'au moment des grandes crues que les pirogues peuvent remonter jusque devant la ville.

L'anarchie était grande alors au pays de Tombouctou. L'ancienne *Djmaa*, ou assemblée des marchands, n'existait plus depuis deux ans. Rhiaïa, le chef actuel de Tombouctou, soutenu par les Touaregs, l'avait dissoute pour gouverner seul. Mais, du coup, il s'était placé dans la dépendance complète de ses turbulents voisins, et particulièrement des Touaregs Tademeket, habitant le Haoussa, de Kabara à Niafunké, et reconnaissant Liouarlish pour chef.

On peut s'étonner, aujourd'hui, que Tombouctou ait été, autrefois, conquis par une armée marocaine, et cependant au XVIIe siècle, Almanzor, empereur du Maroc, envoya une nombreuse armée que l'on évalue à 100 000 hommes, pour s'emparer de tout le Soudan et de Tombouctou, qui possédait alors un prestige beaucoup plus considérable que de nos jours. La garnison marocaine de cette ville, peu à peu abandonnée à elle-même, et séparée du reste de l'armée qui reculait devant les Touaregs, se trouva isolée dans Tombouctou. Elle se mélangea aux Arma, indigènes habitant primitivement le pays et forma, avec eux, la population de la ville et des environs.

Depuis le siècle dernier, les Touaregs sont devenus les maîtres incontestés de toute la région. On connaît le type de ces habitants du désert. Montés sur leurs chameaux rapides, ils parcourent en peu de temps de vastes espaces. La tête voilée d'un large turban qui ne laisse à découvert que les yeux, ils se servent très habilement de leurs armes, la lance et une sorte de poignard suspendu au bras. Leur langage guttural produit un effet encore plus désagréable que celui de nos Maures du Sénégal. Le triste sort de la mission Flatters a donné un sinistre renom à ces pirates du Sahara. Aussi avais-je prescrit au commandant Caron d'avoir la plus grande méfiance vis-à-vis des populations touaregs qu'il rencontrerait aux abords de Tombouctou, et de ne descendre à terre, lui et ses compagnons, que s'il était parfaitement sûr des guides qui lui seraient donnés. Je savais quels étaient l'énergie et le courage de nos officiers, mais je ne voulais pas qu'une nouvelle catastrophe vînt attrister l'opinion publique en France et reculer le succès de notre œuvre du Soudan.

Le véritable maître de Tombouctou est donc Liouarlish, le chef des Tademeket, qui ne cesse de prélever, sur ce marché, des droits de toute espèce, couverts surtout par la taxe d'un dixième mise sur toutes les marchandises, à l'entrée et à la sortie. Autrefois la Djmaa votait elle-même la répartition des droits à payer à Liouarlish, mais, depuis que Rhiaïa s'était mis complètement entre les mains de ce chef, aucune autre autorité n'existait dans Tombouctou que celle des Tademeket, et tous les revenus de la ville étaient pour lui.

Tidiani, par sa réputation de dévotion, exerçait aussi une grande influence à Tombouctou. Il avait d'ailleurs eu soin d'écrire à Liouarlish pour le prévenir que la canonnière arrivait avec de mauvaises intentions, et que nos officiers avaient pour mission de faire la conquête du pays. Cette allégation était absurde, mais le prestige des blancs est tellement grand, dans cette partie du Soudan, que les sauvages habitants de ces contrées éloignées n'y regardent pas de si près et croient tout ce qu'on leur raconte. Tidiani allait jusqu'à dire que la canonnière renfermait, dans ses soutes, des briques et de la chaux pour construire un fort à Tombouctou.

Il était aisé de prévoir que, dans ces conditions, l'accueil fait à la canonnière serait peu favorable. Son arrivée excita d'abord la plus grande surprise chez tous. La petite flottille était mouillée tout près de Koriumé. Le premier jour, vers midi, quelques captifs de Rhiaïa vinrent à bord. Ils étaient simplement chargés de s'assurer de la présence de la canonnière. Le soir, plusieurs hommes de Salsabil, frère de Liouarlish, qui commandait alors quelques campements touaregs dans les environs, s'approchèrent également du bâtiment, mais refusèrent de monter à bord. Le commandant Caron les chargea de transmettre à leur chef des paroles d'amitié et son désir d'entrer en relations avec lui.

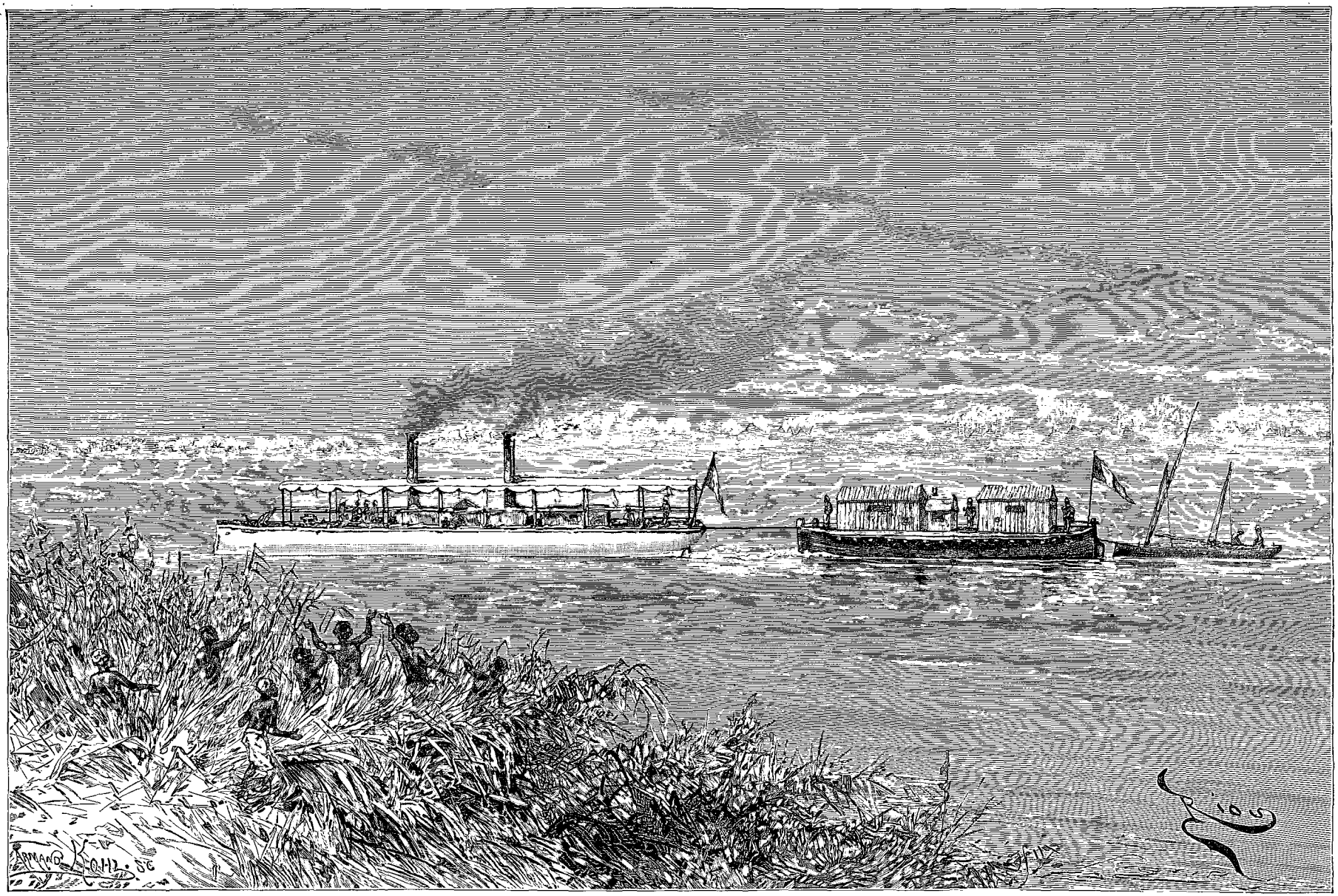
La journée se termina par une violente tornade qui jeta le chaland à la berge, mais heureusement sans accident. La méfiance qu'ils voyaient autour d'eux n'était pas faite pour dissiper les appréhensions des voyageurs.

Dans la matinée du 19, les campements touaregs qui étaient établis au bord du fleuve s'éloignèrent. En peu d'instants, les tentes en peau servant à abriter hommes, femmes et enfants furent chargées sur les chameaux, et tout le monde disparut vers l'intérieur. En même temps, les somonos qui circulaient avec leurs pirogues tout autour de la canonnière se retirèrent vers Kabara, et on ne les vit plus. L'isolement se faisait complet autour du *Niger*. C'est à peine si l'on vit arriver quelques individus, se disant envoyés par Rhiaïa ou par les chefs touaregs, mais qui, en réalité, venaient pour espionner ou pour mendier quelque cadeau. Cependant, vers onze heures, il arriva un tout jeune homme qui s'annonça comme le frère de Rhiaïa, et qui, n'osant lui-même monter à bord, envoya un captif pour prendre la lettre que j'adressais à la Djmaa, et dans laquelle je témoignais aux habitants de Tombouctou tous mes sentiments d'amitié et mon désir d'entrer en relations commerciales avec eux. On chercha à tirer quelques renseignements de ce captif, mais il était impossible d'ajouter foi aux protestations de paix qu'il donnait, car elles étaient en désaccord avec l'attitude réservée et même hostile des Touaregs que l'on voyait apparaître, par intervalles, sur la berge.

Ceux-ci se montraient, en effet, par petites troupes, montés sur leurs chameaux, la lance haute, la tête complètement voilée. Quelques-uns étaient à cheval. Ils s'arrêtaient pour regarder la canonnière, puis, tout d'un coup, tournaient bride et galopaient vers l'intérieur.

Toutefois il survint un fait qui prouvait bien qu'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



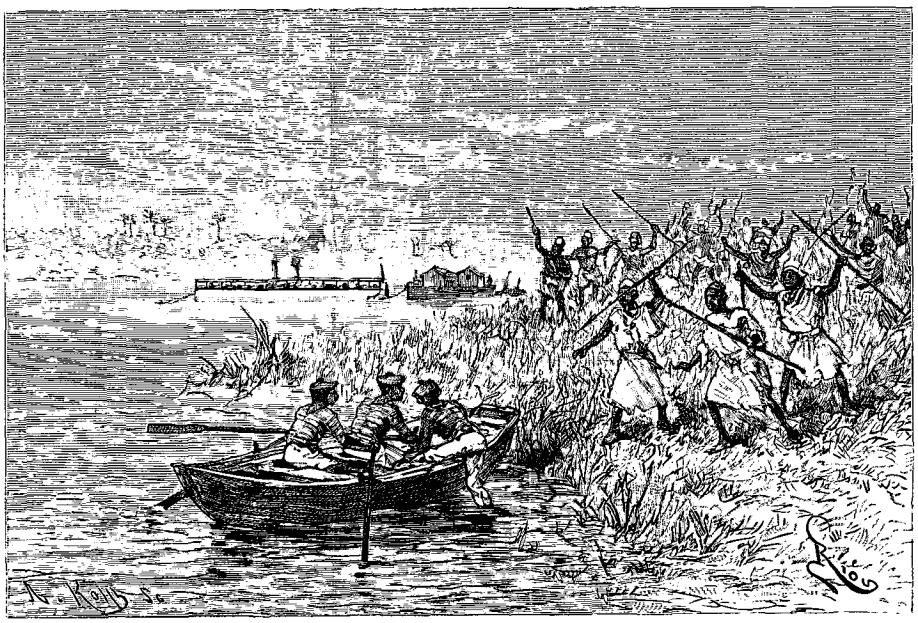
Notre flottille sur le Niger. — Dessin de Riou, d'après un croquis du commandant Caron.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entente parfaite ne régnait pas alors à Tombouctou entre les Arma et les Touaregs. Un individu, entièrement voilé, parut sur la rive. Il vint le long du bord, dans une pirogue, et lança à la dérobée quelques mots à un captif de Rhiaïa qui se trouvait sur la canonnière. Ce chef faisait savoir au commandant Caron que l'on avait de mauvaises intentions à son sujet, et l'engageait à ne communiquer avec personne à terre.

Voici du reste ce qui s'était passé à Tombouctou après la lecture de la lettre. On avait tout d'abord envoyé prévenir Liouarlish, campé à peu de distance de la ville. Celui-ci, comme nous le savons, était excité contre les blancs par Tidiani, dont les calomnies avaient réussi à convertir en hostilité l'indifférence que le chef des Tademeket nourrissait primitivement à notre endroit. Liouarlish avait donc proposé de s'emparer des officiers de la canonnière pour pouvoir ensuite piller les bateaux à son aise. On devait amener Abd el-Kader à terre, puis, par son intermédiaire, entraîner nos compatriotes à descendre sur le rivage et les mettre aussitôt à mort.

Liouarlish était secondé dans son projet par les Maures marchands qui forment un parti considérable à Tombouctou. Car, si les Arma, possesseurs du sol, étaient désireux d'entrer en relations avec nous, comme l'étaient dans tout le Soudan les populations bambaras et malinkés, opprimées par les musulmans, il n'en était pas de même des Maures, qui, outre qu'ils sont des fanatiques disciples de l'Islam, détiennent le monopole des transactions avec le Maroc, la Tripolitaine et le bas Sénégal. Ils craignaient de se voir dépouillés de leurs privilèges. Ils avaient donc agi sur l'esprit des Touaregs, qui, d'abord, ne nous étaient nullement hostiles, pensant bien que le développement du mouvement commercial de Tombouctou ne pourrait qu'augmenter les bénéfices qu'ils tiraient du passage des caravanes. Les Maures auraient peut-être échoué dans leurs tentatives, mais ils avaient beau jeu avec les défiances que Tidiani avait jetées dans le cœur de Liouarlish. Bref, celui-ci avait pris la résolution que nous connaissons.



Dispute sur le rivage (voy. p. 330). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

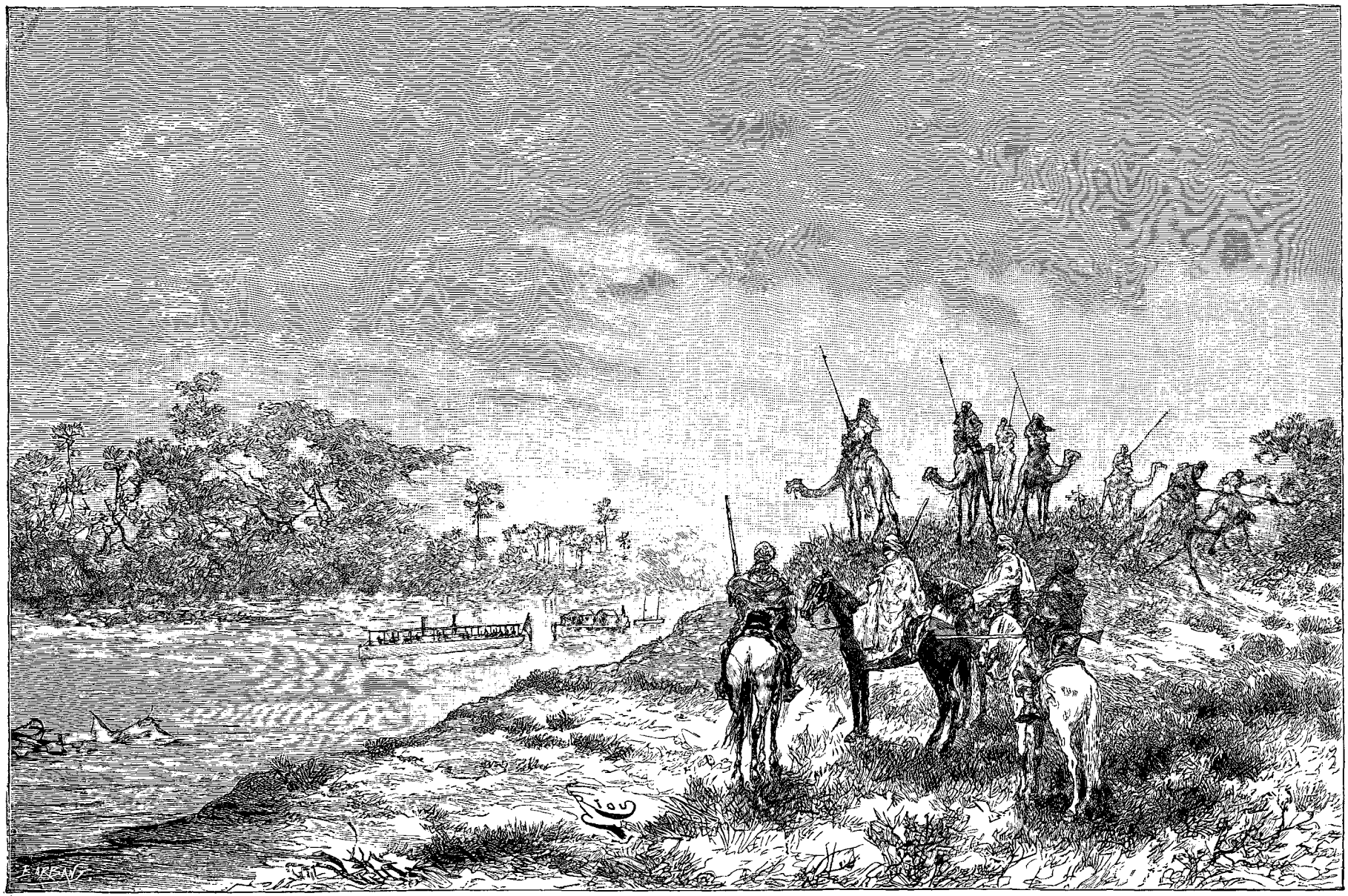
Le commandant Caron fit preuve, dans ces circonstances critiques, du plus grand sang-froid. De nombreux indigènes, envoyés par les Maures ou les Touaregs, vinrent à bord avec mission d'entraîner nos officiers à terre, mais le chef de l'expédition refusa désormais de recevoir personne, prévenant qu'il n'admettrait plus sur le pont du *Niger* que les gens ayant quelque importance et qui apporteraient une réponse à la lettre du commandant supérieur. En même temps il prit toutes les précautions nécessaires pour éviter les guets-apens. Il se savait au milieu des gens les plus rusés du monde et il voulait déjouer leurs sinistres projets.

La canonnière n'eut plus, avec la terre, que les communications indispensables. Tout le monde veillait à bord. Le canon-revolver Hotchkiss, débarrassé de son étui, avait été mis en état de faire feu au premier signal, et les laptots tenaient toujours leurs fusils disposés auprès d'eux.

Du reste, les sentiments hostiles que l'on avait vis-à-vis de nos compatriotes n'étaient plus cachés maintenant. La plaine était couverte de gens armés, courant çà et là, et exécutant des manœuvres, dont on ne pouvait saisir le but. Des individus rassemblés au bord du marigot conduisaient des ânes qui n'avaient aucun chargement. On semblait attendre quelque événement.

Cependant il vint à bord un Maure Tajaconta, appelé Al-Kounti, qui donna au commandant Caron les renseignements les plus précis sur la situation. Il était envoyé en secret par le père d'Abd el-Kader, qui re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Touaregs en observation à Koriumé (voy. p. 329). — *Dessin* de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commandait bien à son fils de ne pas laisser les Européens descendre à terre, car on voulait les tuer, puis piller leurs bateaux. Les ânes que l'on voyait devaient emporter le butin. Quelle prévoyance! Cet Al-Kounti était l'associé du père d'Abd el-Kader, et l'on pouvait ajouter foi à ce qu'il disait. Du reste, au même moment, une altercation s'élevait entre les indigènes que l'on voyait sur la berge, et les laptots du youyou, qui venait de reconduire quelqu'un à la rive. Deux ou trois des gens armés menacèrent les laptots de leurs sabres, et nos hommes eurent à peine le temps de démarrer, car ils avaient ordre de ne se servir de leurs fusils qu'à la dernière extrémité. Dès ce moment, le commandant Caron interrompit toute communication avec la terre. Le chaland fut rapproché de la canonnière, et l'on redoubla de surveillance.

Au soir, Salsabil lui-même s'avança sur le rivage avec une cinquantaine de cavaliers. Il cria à Abd el-Kader de descendre à terre, ayant à l'entretenir de choses importantes. Bien entendu, ce dernier n'en fit rien et se contenta de répondre qu'il n'irait au rivage que si Salsabil envoyait son jeune frère, en otage, à bord de la canonnière.

Avant la tombée de la nuit, Al-Kounti revenait encore. Il rapportait la réponse de Rhiaïa à la lettre qui lui avait été adressée de ma part. Rhiaïa, à l'instigation des Maures commerçants, prétendait que *son pays n'était pas libre et que nous n'avions rien à y faire.* Fait curieux, sa lettre ne portait aucun cachet, ce qui est bien rare pour les plis envoyés par les chefs indigènes.

Il était maintenant certain que les gens de Tombouctou ne voulaient pas faire bon accueil à nos ambassadeurs. Aussi le commandant Caron, qui se sentait mal à l'aise dans le marigot étroit où il avait primitivement jeté l'ancre, alla mouiller à quelques milles plus bas. Il chercha alors à entrer directement en pourparlers avec Liouarlish, et le chef de Koiretago, qui avait déjà servi d'intermédiaire, se chargea d'aller porter au chef des Tademeket une lettre dans laquelle le commandant de l'expédition lui demandait si les paroles qui lui avaient été transmises à Koriumé avaient son approbation. C'est à Safaï, au confluent de l'Issa Ber, que la canonnière attendrait la réponse.

XX

Départ de la canonnière de Koriumé. — Les rapides de Toundouforma. — Yowarou. — Terrible ouragan dans le lac Dhéboé. — Inquiétudes au sujet de l'absence du combustible. — Séjour à Dia. — Accueil enthousiaste des habitants du Monimpé. — Sansandig. — Méfiances des Toucouleurs de Ségou. — Le *Manambougou* est brûlé. — Retour à Manambougou. — Résultats de l'expédition.

Le *Niger* jetait l'ancre à Hamtaga le 23 août. Il n'aurait pu séjourner plus longtemps à Koriumé, la plaine nue ne présentant la moindre trace de combustible. Puis, l'hostilités des habitants ne permettait pas de descendre à terre, et le commandant Caron dut avoir recours à sa réserve de charbon pour quitter Koriumé et atteindre Hamtaga, petit village de captifs, dépendant des Touaregs. L'un de ces captifs se chargea d'aller porter une nouvelle lettre à Liouarlish.

La canonnière s'arrêtait, le lendemain, à Safaï, où les laptots commencèrent par faire une bonne provision de bois. Ce fut une opération longue et laborieuse, car il n'y avait aux environs du rivage que quelques bouquets d'arbres isolés.

Les réponses de Liouarlish arrivaient le 26 août. Elles étaient en tout conformes à celles déjà faites à Koriumé : les Touaregs et les gens de Tombouctou ne voulaient avoir aucunes relations avec les Européens, car Tidiani les avait éclairés sur leurs mauvais desseins. La dernière lettre, celle envoyée de Hamtaga, n'avait même pas été ouverte. Le chef de ce village ajoutait que le mieux était de quitter les États des Touaregs, ceux-ci ayant échelonné des cavaliers tout le long du fleuve, pour essayer de surprendre les laptots. Tout espoir de s'entendre était donc perdu, et il n'y avait plus qu'à reprendre la route du retour pour laisser tomber, jusqu'à une meilleure occasion, les méfiances si calomnieusement répandues partout sur notre compte par Tidiani.

Le commandant Caron rapportait de son voyage une ample moisson de renseignements sur le pays de Tombouctou, et des données certaines sur la politique à suivre désormais pour nous ouvrir ces régions nouvelles. Il s'était conformé à mes instructions, et avait su ne se départir jamais de la ligne de conduite pacifique que je lui avais tracée, et qui était la meilleure réponse aux provocations des Maures et des agents toucouleurs. Certes il lui eût été facile de répondre aux bravades des cavaliers touaregs par les décharges de son hotchkiss et de ses kropatschecks. Il n'en fit rien, et il faut l'en féliciter hautement. L'impression produite n'en a pas été moins forte. Les résultats cherchés ont été obtenus : une canonnière aux couleurs françaises, méprisant les obstacles semés sur sa route, portant des paroles de paix et d'amitié aux populations, a sillonné le Niger. Elle a mouillé à peu de kilomètres de Tombouctou, elle a affirmé sa présence, elle a vu ce qu'elle désirait voir, puis elle est rentrée tranquillement à son point de départ. L'avenir nous appartient maintenant, et nos amis les Peuls et les Bambaras savent bien qu'ils nous reverront.

Le retour du *Niger* s'effectua avec de grandes difficultés. Les bords du fleuve, qui servaient depuis longtemps de théâtre aux luttes du chef peul Abiddin contre Tidiani, étaient déserts et avaient été abandonnés de leurs habitants, réfugiés vers l'intérieur.

Le 28 au matin, la canonnière se trouvait devant le rapide de Toundouforma. Or il n'y avait pas de pilote à bord. Abd el-Kader, seul, connaissait ce dangereux passage, mais il était incapable d'indiquer le chenal. Déjà on avait franchi la plus grande partie du barrage, quand une fausse manœuvre de barre jeta le bâtiment sur un rocher. Il toucha trois fois. Cependant Caron n'avait pas perdu sa présence d'esprit : il avait stoppé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tornade à la sortie du lac Dhéboé (voy. p. 332). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la machine, tout en réfléchissant avec angoisse aux périls qui attendaient l'expédition si la canonnière venait à s'échouer. C'était une proie assurée pour les pillards du désert et une mort certaine pour nos malheureux compatriotes ! Heureusement cet accident n'eut aucune suite grave. Pas la plus petite voie d'eau, pas la moindre éraflure à la coque du navire, qui put se dégager et reprendre sa marche. Du reste, ces rapides de Toundouforma sont redoutés de tous les somonos du Niger, et c'est un miracle que la canonnière n'y soit pas restée.

Les officiers et l'équipage, éprouvés par les fièvres que leur occasionnaient les tornades presque journalières de cette saison, n'ayant pu, depuis Mopti, se procurer de vivres frais, exténués par les fatigues qu'entraînait une surveillance de tous les instants, étaient complètement rendus.

Le pays s'étendait au loin, nu, monotone et presque désert. Pas de villages. Quelques rares indigènes seulement, qui s'arrêtaient effarés sur la berge quand ils voyaient passer la canonnière, glissant silencieusement et sans cause apparente, sur les eaux du majestueux Djoliba.

Le 3 septembre on était à Yowarou, à l'entrée nord du lac Dhéboé. Nos voyageurs éprouvaient un véritable plaisir à revoir le lac. Yowarou était tout à fait solitaire. On ne voyait que ses ruines, couvrant une grande étendue de terrain, et cachées parmi les gommiers, qui avaient envahi l'emplacement des rues. Partout où ont passé El-Hadj Oumar et ses successeurs, on ne rencontre ainsi que des décombres. Dans tout le Soudan, des bords du Sénégal aux rives du Niger, on peut suivre pas à pas les traces de leur marche dévastatrice. Une troupe d'indigènes était campée aux abords de Yowarou. C'étaient, sans doute, des gens d'Abiddin, qui se dispersèrent en apercevant la canonnière. Le commandant Caron aurait cependant bien désiré entrer en relations avec ce chef, qui habitait Gardio, à un jour de marche environ vers l'ouest. Il est réputé pour sa grande bravoure et peut être considéré comme notre allié naturel contre Tidiani et les Touaregs.

Le sous-lieutenant Lefort fit l'ascension de la colline de Tougoumarou, située à peu de distance de Yowarou. Il put, de ce lieu qui dominait tous les environs, examiner à loisir le pays et relever les points principaux en vue. Pendant ce temps, l'équipage chargeait les bateaux de bois de chauffage. On ne laissa aucun espace vide sur les ponts, où l'on ne pouvait plus remuer. Le chef de l'expédition avait résolu de s'engager dans le marigot de Diakha; les renseignements connus annonçaient que les rives étaient fort peu boisées, mais cette route n'avait pas été encore explorée, et M. Caron tenait à en rapporter le levé exact.

Le 5 septembre on entra dans le lac. Vers onze heures du matin, alors que l'on commençait à peine à distinguer au loin l'embouchure du marigot de Diakha, le ciel se couvrit tout à coup de nuages épais, d'abord de couleur jaunâtre, puis noirâtre, qui indiquent toujours l'approche d'une tornade. On connaît la violence de ces orages, qui sont heureusement de courte durée, car autrement ils causeraient la ruine totale des lieux sur lesquels ils s'abattent. Le vent souffle alors avec une rage dont rien ne saurait donner l'idée, et une pluie diluvienne vient bientôt compléter l'horreur de l'ouragan.

L'inquiétude croissait chez nos voyageurs. Le laptot qui servait de pilote ne pouvait plus distinguer sa route. On parvint enfin à pénétrer dans le marigot de Diakha. Au même moment, la tornade éclata. En un clin d'œil, le chaland fut poussé à la côte; puis ce fut le tour de la canonnière elle-même. On se jeta à l'eau pour garantir l'arrière du bateau et surtout l'hélice, dont la perte eût été irréparable. Pendant plus d'une heure, le vent souffla avec une extrême violence, soulevant d'énormes vagues qui remplissaient la canonnière et le chaland, les secouant comme de simples épaves, et menaçant à tout instant de les broyer sur la berge. Le *Manambougou* faillit sombrer à plusieurs reprises. Le lac était blanc d'écume; il ressemblait à une mer démontée. Enfin, la tornade s'apaisa ; l'eau redevint calme, et, grâce à l'énergie et au dévouement de tous, on put renflouer les bateaux et reprendre la marche. Quelques minutes plus tôt, la rafale surprenait nos voyageurs dans les eaux du lac et le naufrage était certain. Que seraient-ils devenus, jetés seuls et sans ressources sur ces rivages inhospitaliers, en admettant que les flots ne les eussent pas engloutis?

Long, triste et monotone fut le voyage jusqu'à Dia. L'inondation couvrait tout le pays, et quelques bouquets de bois, émergeant çà et là, fournissaient à peine, et au prix de fatigues inouïes, le combustible nécessaire à la marche. Les laptots, montés sur le scharpee, gagnaient les points où l'on apercevait les branches des arbres. Le plus souvent il fallait se mettre à l'eau, pour couper avec les haches les bois qui étaient accessibles. D'autres fois on travaillait sous l'eau pour arracher les racines des jujubiers. Quel labeur incessant! Quelle tâche décevante! Que de fois le commandant Caron fut sur le point de donner l'ordre de détruire le chaland pour alimenter la machine! Mais, comme tout commandant de navire, il tenait d'instinct à son *Manambougou*, qu'il avait construit lui-même et qui avait été jusqu'à ce jour le fidèle suivant du *Niger*. Jamais on ne saura ce qu'il fallut de courage et d'énergie à nos officiers et à leurs hommes pour venir à bout de leur rude mission.

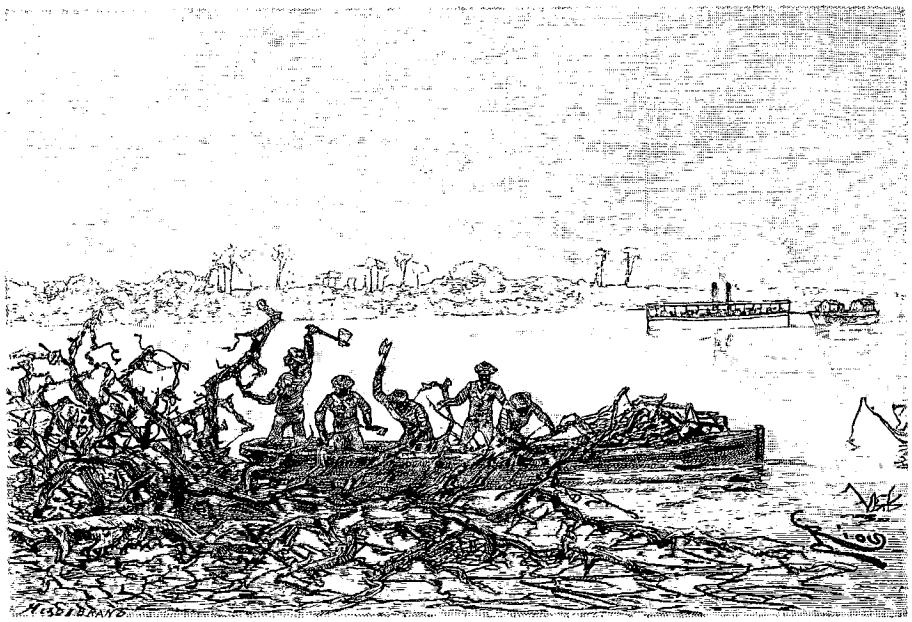
Les barreaux de grille de la machine avaient disparu l'un après l'autre. Ceux qui restaient se courbaient et tombaient dans le feu. On ne savait si l'on parviendrait au terme du voyage. Et puis, cette pluie continuelle transperçait les malheureux, les rendait malades, les couchait sous les atteintes de la fièvre. Les vivres frais manquaient. Les caisses de biscuit et de conserves avaient été gâtées par l'eau. Beaucoup de bouteilles de vin avaient été cassées; enfin on en était réduit à la portion congrue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 13 septembre on crut un moment ne plus pouvoir avancer. Il n'y avait plus de combustible que pour quelques heures, et pas un arbre à l'horizon, pas un arbuste sur le rivage. Mais on arriva le lendemain à Penhé, qui était un village ruiné. On devait y trouver du bois, au milieu des murs effondrés, sur l'emplacement des anciennes places à palabres. En effet, on put faire là une provision de combustible.

Entre le lac Dhéboé et Dia on ne rencontra pas un seul village. Tous les Peuls qui, anciennement, habitaient les bords du fleuve, s'étaient retirés vers l'intérieur, par crainte de Tidiani. Il faut marcher un ou deux jours dans l'ouest pour trouver les premiers campements de ces peuplades nomades, toujours accompagnées de leurs immenses troupeaux.

Le 16 la canonnière mouilla devant Dia. Le chef, Mohamadou, gouverne ce pays au nom de Tidiani, tout en conservant une sorte d'indépendance. Il reçut nos compatriotes avec de nombreuses marques d amitié, leur fit apporter des vivres frais, des poulets, du beurre, du lait, du tabac. Ce fut une véritable fête à bord, où depuis si longtemps on était réduit au biscuit gâté et au lard salé. Les Français étaient aimés dans le pays de Mohamadou, et ses gens racontaient que, peu de temps auparavant, lorsqu'on avait appris que la canonnière continuait sa route sur Tombouctou, malgré la défense de Tidiani, le vieux chef avait réuni ses notables en leur expliquant que des livres anciens disaient qu'un jour, les Français seraient les maîtres de tout le pays. Mohamadou ne demande donc qu'à entrer en relations suivies avec nous. Déjà il avait décidé plusieurs de ses sujets à aller faire du commerce à Mé-



Laptots coupant du bois. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

dine. Les Bozos, qui forment la population de cette contrée, nous sont très sympathiques, et il y a lieu de se les attacher définitivement.

Le 17 septembre, la canonnière revoyait Diafarabé. Elle avait donc parcouru dans leur longueur totale les branches du Niger formant la boucle s'étendant entre ce point et le bec de Safaï. Le commandant Caron et le sous-lieutenant Lefort avaient constamment fait le levé de leur route, et tous deux commençaient à être très fatigués par ce travail incessant. On entrait maintenant dans le Monimpé, État bambara, qui avait pour chef le vieux Boroba. On arriva au premier village, à Mérou. L'accueil fait à nos compatriotes fut réellement enthousiaste. Hommes, femmes, enfants, tout le monde se précipitait à bord pour serrer la main des voyageurs que l'on avait crus si longtemps perdus. On apportait des vivres frais; partout du bois était préparé dans les villages pour la machine. Le Monimpé sert de point de passage aux nombreuses caravanes qui vont commercer dans le Sarrau, le Djenné et le Soala.

Il y eut un grand palabre à Kokri, où les principaux chefs du Monimpé étaient réunis pour recevoir le commandant Caron et lui offrir de placer leur pays sous le protectorat français. Boroba, trop vieux, n'avait pu quitter sa capitale, située à quelque distance dans l'intérieur. On visita la canonnière; on montra aux chefs les effets du hotchkiss, des fusils à répétition, des revolvers. Les expériences faites devant eux les plongèrent dans le plus grand étonnement.

L'État de Monimpé, qui venait de se placer ainsi sous notre protectorat, comprend une quarantaine de gros villages, peuplés de Bozos. Il est voisin du Sarrau, pays dont les envoyés annoncés au commandant de la canonnière venaient aussi lui apporter la déclaration de leur soumission à la France. On voit que notre influence s'étend peu à peu dans le bassin du Niger, gagnant chaque jour vers Tombouctou, d'où ne nous séparent plus que les États de Tidiani.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 25 septembre, la canonnière jetait l'ancre devant Sansandig, grand centre sarracolet réputé pour l'habileté de ses tisserands. On y fait un grand commerce avec les pays environnants, et l'on rencontre les diulas de Sansandig jusque sur les bords du Sénégal. La canonnière y reçut le meilleur accueil, comme partout où se trouvaient des populations hostiles aux Toucouleurs. C'est à Sansandig que le chef de l'expédition avait pu se procurer un pilote, l'indigène Oumarou, pour naviguer sur le Niger. Il serait à désirer, dans l'intérêt de notre flottille, que le gouvernement prît désormais à son service des gens, comme cet Oumarou, qui ont appris à connaître la navigation du fleuve, afin de pouvoir guider nos canonnières dans leurs voyages futurs.

Deux jours après, la flottille arriva dans les eaux de Ségou. On s'aperçut de suite que l'on entrait en pays toucouleur. Dès Somonobougou, le premier village dépendant de Ségou, les piroguiers qui naviguaient sur le Niger se dispersèrent. Le chenal suit alors la rive droite, où se pressent de nombreux villages, tous rangés sous l'autorité du sultan. Le mot d'ordre devait être donné, car dès que l'on apercevait la fumée du steamer, il se produisait un grand mouvement dans tous ces villages. Les femmes et les enfants rentraient dans les cases. Les hommes couraient sur la berge, sourds aux paroles d'amitié qui leur étaient adressées du pont de la canonnière, et des cavaliers partaient au grand galop dans la direction de Ségou. Cependant, peu de mois auparavant, Ahmadou m'avait prévenu que l'accueil le plus amical serait fait à la canonnière et que des ordres avaient été donnés pour tenir du bois tout préparé dans les villages riverains. Le sultan se montra même, au moins en apparence, très mécontent contre son fils Madani, qui commandait alors à Ségou, lorsqu'à mon retour à Kayes, en novembre 1887, je lui adressai mes plaintes les plus vives au sujet de cette attitude de ses gens, en opposition si formelle avec les termes du traité que je venais de conclure avec lui.

Le commandant Caron se trouvait dans la situation la plus critique. Il avait fait à Sansandig un gros approvisionnement de bois, qui était à peu près épuisé. Il ne fallait pas songer à aborder sur la rive gauche, complètement inondée, et qui, même au prix des plus grands efforts, n'aurait pu fournir le moindre combustible. Descendre à terre, sur la rive droite, au milieu des Toucouleurs, qui paraissaient excités au plus haut point, eût été une imprudence. Aussi le commandant Caron, le cœur gros de chagrin, mais pensant qu'il fallait, avant tout, arriver au terme du voyage, donna-t-il l'ordre de démolir le chaland. Du reste, cette embarcation n'avait plus d'utilité, maintenant que l'on était presque arrivé. Elle gênait même la marche. Les laptots eurent bientôt détruit le malheureux *Manambougou*, dont les débris vinrent alimenter la machine. Cette destruction se fit sous les yeux des Toucouleurs, toujours sourds aux appels de l'interprète Sory. Les bagages et les vivres du chaland furent transportés à bord du *Niger*, où montèrent aussi les deux officiers qui avaient jusqu'alors logé sous l'un des kiosques. La canonnière était bondée et l'on ne pouvait plus y bouger. Heureusement que cette situation ne devait pas durer longtemps! On arriva ainsi jusqu'aux premières cases de Ségou-Sikoro, où l'obscurité força de mouiller. Un griot de Madani vint à bord porter les paroles d'amitié de son maître, mais il voulait surtout voir ce qui se passait sur la canonnière. Le commandant Caron le reçut assez froidement et lui dit que son maître ne s'était guère montré fidèle au traité que le commandant supérieur venait de signer avec le sultan.

Le lendemain, la canonnière défila devant Ségou, dont le sous-lieutenant Lefort fit un croquis rapide, destiné à trouver son usage plus tard si nous voulions nous emparer de cette place toucouleur. C'était toujours la même ville, déjà décrite par Mage, mais qui, depuis cette époque, avait augmenté considérablement ses fortifications. Comme on le sait, Ahmadou se trouvait alors absent, puisqu'il opérait vers Nioro, où il venait de me prêter son aide pour réduire Soybou, le fils du marabout Mahmadou Lamine.

Dès l'arrivée à Sama, on se retrouva en pays bambara, c'est-à-dire en pays ami. Les pirogues des omonos apportent à bord le bois nécessaire. Les habitants s'empressent de tous côtés, les mains pleines de cadeaux de vivres. Karamoko Diara, le chef de la contrée, dirigeait alors la guerre contre Ségou, qu'il cherchait à affamer en pillant tous les villages environnants. Il est certain que Ségou se trouvera dans une situation dangereuse si Ahmadou persiste à rester plus longtemps dans l'ouest et ne se décide pas à venir secourir son fils Madani. Karamoko Diara envoya ses gens auprès du commandant Caron, l'informer qu'il était complètement à la dévotion des Français et qu'il ne ferait jamais que ce qu'ils lui ordonneraient. Il est fâcheux que les dissensions continuelles de ces Bambaras viennent entraver leur action commune contre l'ennemi commun, les musulmans.

Le 2 octobre, la canonnière mouillait devant Nyamina, où les habitants avaient préparé une bonne provision de bois.

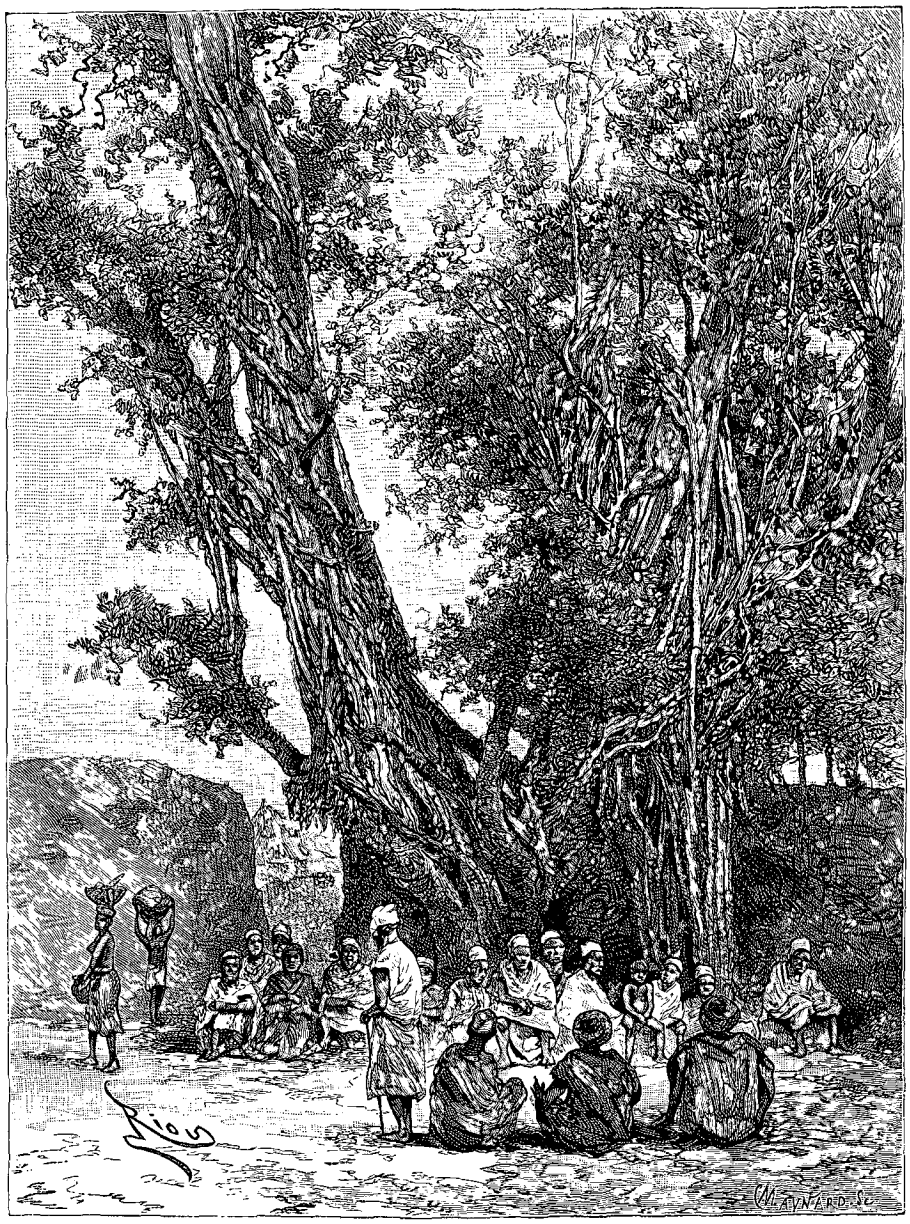
Le 6 octobre, elle reprenait son mouillage de Manambougou. Il était temps d'arriver : les barreaux de grille étaient tombés les uns après les autres dans le feu, et le bois brûlait sur les cendriers. Les mécaniciens noirs étaient hors d'état de continuer leur service, et les voyageurs, européens comme indigènes, étaient à bout de forces.

Cette expédition fait le plus grand honneur au commandant Caron et aux officiers qui l'accompagnaient. Ceux-ci ont rapporté les plus intéressants documents sur la géographie politique, l'ethnographie, le commerce, les productions naturelles des pays traversés, sans compter un lever complet et détaillé du cours du Niger, depuis Manambougou jusqu'à Koriumé.

On eut longtemps en France les plus grandes inquié-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tudes sur le sort de l'expédition. L'énergie du commandant Caron et de ses compagnons a eu raison des obstacles accumulés sur leur route; leur sang-froid a déjoué tous les dangers. Aujourd'hui la reconnaissance du mystérieux Niger est faite, depuis ses sources jusqu'à Tombouctou. L'impression de ce voyage, auquel les populations indigènes avaient fini par ne plus croire, a été profonde dans toute la région. L'attitude, pleine de modération et de fermeté, du chef de l'expédition, a frappé tout le monde. Elle a éveillé chez les Bambaras et les Peuls des idées d'indépendance vis-à-vis de leurs oppresseurs, et le désir de secouer leur joug détesté pour se livrer en paix à leurs habitudes de commerce et d'agriculture. Chez les Toucouleurs elle



Palabre sous le ficus de Sama Markhala (voy. p. 336). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

a montré que nous restions fidèles à nos principes d'humanité, mais que nous voulions persévérer dans l'œuvre entreprise.

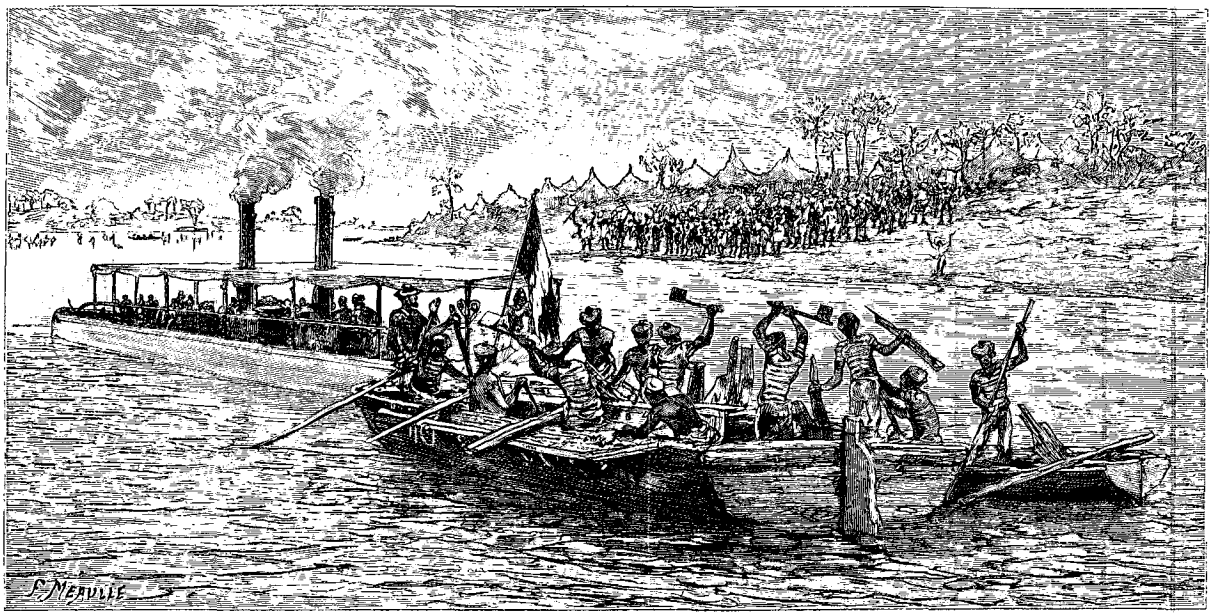
J'ajouterai que les résultats de l'apparition de la canonnière à Tombouctou n'ont pas tardé à se montrer, car dès mon retour à Kayes, au mois de novembre 1887, je recevais une lettre de Rhiaïa, le chef de la ville. Celui-ci me disait que ses parents, les Arma, avaient réfléchi et que maintenant ils étaient décidés à nous recevoir parmi eux et à nous ouvrir complètement leur pays. Un événement heureux est venu encore faciliter nos projets d'extension commerciale vers ces régions. C'est la mort de Tidiani, survenue peu de temps après le passage du commandant Caron. Il vient justement d'être remplacé par Mounirou, l'un des deux frères d'Ahmadou, que j'avais aidés à rejoindre Ban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diagara, et qui paraît animé des meilleures intentions vis-à-vis de nous.

La route de Tombouctou nous est donc ouverte maintenant. On sait, du reste, qu'une deuxième canonnière, *Mage*[1], a été transportée à Manambougou pendant la campagne de 1887-88. Les 945 colis qui composaient l'équipage de ce petit bâtiment sont parvenus sur les bords du Niger dans les premiers mois de l'année 1888. Il fallut huit mois pour que la nouvelle canonnière pût être remontée et lancée sur le grand fleuve, et ce n'est qu'en octobre que le commandant Davoust, qui avait succédé à M. Caron, put prendre à son tour la route du nord. Mais la saison était avancée, et nos officiers durent s'arrêter à Sama Markhala, non loin de Nyamina. Ils avaient, d'ailleurs à remplir là une mission politique de grande importance, consistant à ramener la paix entre les deux chefs du grand Bélédougou, N'To et Karamoko Diara. Les luttes continuelles de ces deux princes nègres étaient, pour ces régions, une cause de ruine et de dépopulation. Les cultures avaient notablement diminué et les caravanes qui cherchaient à gagner nos escales de commerce n'osaient plus s'engager dans ces pays, livrés à la guerre et au pillage.

Les guerriers de Karamoko Diara, prévenus contre nous par des bruits mensongers, hésitèrent à s'aboucher avec le commandant Davoust, mais celui-ci fut plus heureux avec N'To. Ce chef bambara lui fit le meilleur accueil dans son camp, où nos compatriotes passèrent plusieurs jours. Ils eurent ainsi l'occasion d'assister à un combat qui se livra entre les deux chefs



Destruction du chaland devant Ségou (voy. p. 334). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

rivaux. Le gourbi de paille qu'ils avaient construit sur les bords du Niger était le rendez-vous journalier des principaux conseillers de N'To, qui, en dehors de ces visites, se tenaient le plus souvent sur la place à palabres du village, autour d'un ficus aux formes les plus étranges.

Le commandant Davoust et ses compagnons firent à Sama Markhala une bien curieuse découverte. C'était une poterie d'origine européenne, fixée sur le sommet de la mosquée, et qui, d'après les habitants du village, leur avait été donnée, au commencement du siècle, par un voyageur blanc venu dans le pays. D'après les renseignements qu'ils recueillirent à ce sujet, nos compatriotes n'hésitent pas à penser que le donateur de ce vase n'est autre que le célèbre Mungo Park, qui parut à Sama Markhala en 1805; il en partit pour redescendre le Niger vers Tombouctou. On sait que le courageux explorateur trouva la mort dans ce voyage.

Le commandant Davoust, arrêté par la baisse des eaux, dut rentrer à Manambougou.

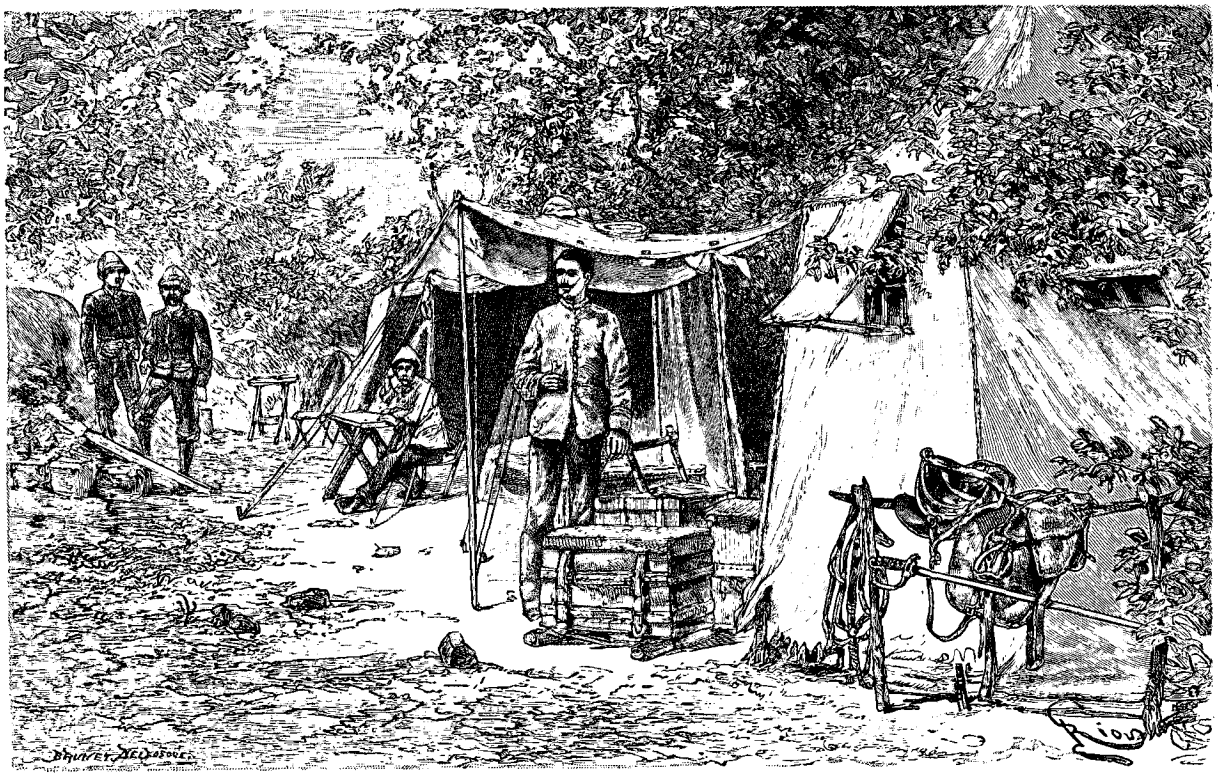
Quoi qu'il en soit, la France possède actuellement deux canonnières sur le Niger. Le fleuve nous appartient désormais, et il nous reste à pousser nos explorations au delà de Tombouctou, vers les chutes de Boussa, pour chercher à implanter l'influence française dans le Sokoto et dans les riches et vastes contrées qui s'étendent entre le grand fleuve soudanien et le lac Tchad.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. La canonnière en bois construite par M. Caron et primitivement appelée *Mage* a été débaptisée et appelée *Faidherbe*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de la mission. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE [1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MISSION DU CAPITAINE PÉROZ DANS LE OUASSOULOU.

XXI

Départ de Kayes. — Diamou. — Le roi Mamby. — Réception à Niagassola. — Mes compagnons de route. — Personnel de la mission. — Séjour à Danka.

Je laisse maintenant la parole au capitaine Péroz pour nous raconter les incidents de son intéressant voyage dans le Ouassoulou, chez l'almamy Samory.

La mission du Ouassoulou montait en chemin de fer et quittait Kayes, la capitale du Soudan français, le 1er décembre. Depuis vingt jours, le personnel de la mission s'était complété, les vivres et les cadeaux étaient arrivés, dans de solides caisses, à Diamou, où se trouvait toute la cavalerie de la colonne, qui devait encore recevoir ses animaux de selle et de bât.

A midi le train s'arrêtait en avant de Diamou, sur un plateau ombreux qui précède le camp, et débarquait en pleine voie hommes et bagages. Nos tirailleurs, nos convoyeurs et nos domestiques, qui, tous, avaient servi sous mes ordres les années précédentes, eurent vite fait de dresser nos tentes et d'installer nos cantines.

Nous avions choisi comme arbre de campement un énorme bambou dont l'épais dôme de verdure nous protégeait contre les ardeurs du soleil.

Le 5 au matin, notre personnel et notre cavalerie étant au complet, nous levions le camp et nous nous engagions sur la route de Bafoulabé.

Le récit du voyage de la mission depuis Diamou jusqu'au Niger serait sans grand intérêt pour le lecteur, qui a pu déjà parcourir les régions que nous allions traverser. Nous arrivions le 9 janvier à Niagassola, où le vieux Mamby nous avait préparé une véritable ovation. L'excellent homme se rappelait que pendant l'année 1885 j'avais lutté pied à pied pour défendre son pays contre les hordes sauvages de Samory, et lui et les siens m'en témoignaient leur reconnaissance.

1. Suite. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401; t. LIX, p. 289. 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En approchant du village, nous entendîmes, de toutes parts, retentir les tam-tams, aux sons graves desquels se mêlaient les accents harmonieux des guitares, des flûtes et des balafons. Au détour du chemin, nous vîmes bientôt émerger de la verdure qui les masquait, les habitants de Niagassola, vêtus de leurs habits de fête, le roi Mamby en tête, venant à nous dans une danse échevelée; car tous, pour se donner de la voix et fêter dignement ce jour heureux, avaient bu, depuis le matin, d'innombrables rasades de dolo.

Nous lançâmes aussitôt nos chevaux, énervés par tout ce tapage, à bride abattue vers cette foule, les arrêtant net devant le bon Mamby, qui parut très flatté de cette marque de haute courtoisie. Le soir, une distribution de menus cadeaux portait au paroxysme l'enthousiasme de nos admirateurs, et un tam-tam affolé, prolongé bien avant dans la nuit, nous exprimait encore leur bruyante reconnaissance.

La route de Niagassola au Niger a été parcourue par le colonel Gallieni : je n'en dirai donc rien.

Pendant que la mission franchit les 160 kilomètres qui la séparent de Siguiri, je vais présenter ici mes collaborateurs et le personnel qui la compose.

Le sous-lieutenant Plat était sorti de Saint-Cyr depuis un an à peine; d'un organisme délicat, mais d'une grande énergie, il mit au service de la mission un dévouement et un zèle qui restèrent inaltérables dans toutes les épreuves que nous eûmes à traverser. Il était chargé des travaux topographiques et statistiques, ainsi que de la conduite de l'escorte et du convoi. Son excellente carte, que la marine a publiée sous la direction du commandant Vallière, indique suffisamment de quelle façon il s'acquitta de cette première tâche; quant à la seconde, il s'en tira d'une manière également supérieure. Et il n'est pas inutile d'ajouter à ce sujet que, de tous les services que peut rendre un officier en sous-ordre dans une mission au Soudan, il n'en est pas de plus directement appréciable que celui de la conduite du convoi. Faire arriver à l'heure fixée et au gîte indiqué l'escorte et le convoi, quelle que soit la nature de la contrée à traverser, quelles que soient les difficultés du chemin ou la longueur de l'étape, est un résultat qui ne s'obtient pas sans peine. Sans une énergie de tous les instants, une volonté de fer et des fatigues sans nombre, le convoi s'essaime sur la route, les animaux de bât roulent dans les rivières fangeuses ou culbutent et se déchargent dans les mauvais passages. Pendant ce temps, la mission se morfond au soleil, à jeun, sans abri, et le soir arrive qu'elle peut à grand'peine mettre la main à ses travaux.

Le docteur Fras, médecin de 2e classe de la marine, avait reçu les palmes académiques pour la façon savante dont il avait classé des collections indiennes destinées à l'exposition d'Anvers. Très robuste, il ne devait jamais être arrêté sérieusement par la maladie dans le cours de notre mission. Au retour, il a fourni un très bon rapport sur la faune et la flore, l'anthropologie et la climatologie des régions traversées.

Notre interprète avait, comme tout le personnel subalterne, longuement servi sous mes ordres pendant les campagnes précédentes. Samba Ibrahima, marabout convaincu, traduisait convenablement l'arabe, le peul, le sarracolet et le malinké. Son dévouement est resté à toute épreuve comme par le passé.

Quant au personnel subalterne, qui se composait de 8 tirailleurs, 5 spahis et 4 chefs de convoi, il m'était profondément attaché, comme je lui étais entièrement dévoué. Cette affection réciproque était née pendant les campagnes contre Samory; tous ces hommes avaient combattu sous mes ordres, et plusieurs, même, avaient été blessés.

Des domestiques, un cuisinier, des palefreniers, des muletiers et des ânier, au nombre d'une soixantaine, complétaient la mission. Il faut ajouter la cavalerie, composée des chevaux destinés aux officiers et aux spahis, des mulets de bât pour les chefs de convoi, et 45 ânes pour le transport de tout notre matériel.

Le 19 nous étions tous réunis à Danka et campés devant les ruines du village, sous le baobab et le figuier qui ombragent la partie nord de ses remparts écroulés.

Devant nous miroitait dans un vif scintillement argenté le majestueux Niger, aux rives incultes, désertes et silencieuses.

Au loin, sur sa rive droite, se déroulaient à perte de vue les plaines mollement ondulées du Ouassoulou, notre terre promise, et dont la porte nous paraissait, en ce jour, soigneusement fermée.

Dès notre arrivée sur les rives du fleuve, j'avais adressé un messager à Samory, porteur, comme cadeau de bienvenue, d'un magnifique fauteuil-pliant doré et brodé en soie. Dans une lettre je l'informais de mon arrivée sur les confins de ses États; je lui annonçais que je désirais me rendre à sa cour pour lui porter la parole du chef des Français, et enfin je lui demandais l'autorisation et les moyens de franchir le fleuve.

En attendant une réponse, que nous pensions recevoir aussi favorable que rapide, grâce aux indiscrétions des messagers nous précédant chez Samory, et aux cadeaux importants que nous apportions à l'almamy-émir, nous étions donc campés devant les ruines de Danka, qui me rappelaient une foule de souvenirs émouvants. J'avais vu, du haut des crêtes qui dominent la plaine, l'incendie dévorant ce village prospère; les femmes, les enfants, les vieillards fuyant affolés dans les hautes herbes; les hommes tomber sous les balles ou les coups de sabre des sofas et disparaître sous un vert linceul. Cet affreux spectacle, je l'avais revu en amont jusqu'à Kangaba, en aval jusqu'à Tiguibiri et sur toutes les routes qui vont à Kita. Aussi, témoin d'abord de tant d'atrocités, de cette guerre sans merci rendant meurtre pour meurtre, et plus tard justicier de toutes ces horreurs, je me demandais si toute idée de vengeance serait bien éteinte chez Samory, après les dures représailles que je lui avais infligées. Connaissant la fourberie de nos adversaires d'hier, auxquels nous allions nous livrer en toute confiance, je jugeai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutefois prudent de nous tenir sur nos gardes dans la grande solitude où nous nous trouvions. Deux caisses de cartouches apportées de Niagassola furent ouvertes et distribuées à tout notre monde.

A la tête de 30 fusils ou carabines Gras, maniés par des gens d'un courage éprouvé, approvisionnés de 150 cartouches, nous pouvions en toute circonstance faire bonne contenance, à l'occasion même vendre si chèrement notre vie qu'après nous, tout Européen inspirerait un respect suffisant à sa sauvegarde.

XXII

Séjour à Danka. — Visite d'Animata Diara. — Départ pour Tiguibiri. — Ambassade de l'almamy. — Passage du Tankisso. — Arrivée à Togui.

Notre installation à Danka est relativement confortable; le charme du paysage qui nous entoure est certainement pour beaucoup dans l'opinion que nous avons de notre campement. Pendant trois jours, nous vivons ainsi d'admiration contemplative et de repos entremêlés de promenades scientifiques. Mais cette impression finit par s'émousser, et la lassitude nous arrive, pénible et énervante.

La chaleur, pendant le jour, est accablante; la nuit nous sommes dévorés par les moustiques. De plus, nos chevaux arabes sont atteints de fièvre paludéenne; l'un d'eux est mort, et un autre ne va pas tarder à le suivre dans la mare où l'on a traîné le premier.



Le capitaine Péroz. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Trois jours s'écoulent encore dans l'énervement de l'attente du courrier de Samory. La solitude autour de nous est complète. Parfois, sur la rive opposée du Niger, se profile la silhouette d'un pêcheur relevant ses filets, et disparaissant bientôt. Pas de pirogue sur le fleuve, pas de caravanes sur les sentiers. Le vide de nos journées nous est d'un lourd accablant.

Cependant, le 25 au matin, les sentinelles placées sur les hauteurs signalent trois grandes pirogues chargées de monde, remontant le fleuve le long de la rive droite. Elles sont remplies de sofas, le fusil haut. Nos appels n'ont pas le don de les émouvoir, et leurs avirons continuent à battre l'eau et à les éloigner de nous. Dans la journée, nouvelle apparition de guerriers, et nouvel insuccès de notre part dans nos tentatives de relations. Nous rentrons fort intrigués dans notre campement, et, dans le conseil que nous tenons, les idées les plus diverses sont émises sur cet exode militaire où l'on évite tout contact avec nous, jusqu'à nous cacher les évolutions des pirogues, derrière les îles du fleuve.

Au lever du jour suivant, une vive fusillade se fait entendre au loin. Tout le campement est en émoi. Un de nos guetteurs dégringole à toutes jambes la colline d'où il surveille la plaine. « Une pirogue vient de notre côté; », nous crie-t-il. Elle ne contient que trois hommes, dont un griot, que je reconnais à son turban rouge et à son beau boubou.

J'envoie sur la berge l'interprète et deux spahis reconnaître les nouveaux venus, et, peu après, Samba nous revient flanqué d'un splendide griot hurlant comme un possédé les gloires d'Animata Diara, son maître, et suivi de deux sofas armés seulement du sabre. Dès qu'il m'aperçoit, il se couche par terre le front dans la poussière; puis, se relevant et venant à nous, il s'incline encore profondément. Son maître, nous dit-il, est Animata Diara, le général fameux qui commande pour « notre Père [1] » les rives du grand fleuve jusqu'au pays de Ségou. Il vient de Bissandougou, et, les hommes de son escorte nous ayant reconnus, il ne veut pas passer devant notre campement sans venir saluer l'ami de « son Père », le capitaine Péroz, que tout le monde connaît et attend avec impatience dans le Ouassoulou. Le général n'attend donc plus que mon autorisation pour débarquer sur la rive gauche.

J'assure le griot d'Animata Diara que je verrai son maître avec le plus grand plaisir et que je l'attendrai dès l'heure du *salifana* (trois heures). Après nous avoir manifesté de nouveau les marques du plus profond respect, le héraut noir nous quitte et regagne son embarcation, en faisant retentir l'air de nos louanges.

A trois heures, nous voyons la rive droite du Niger se couvrir de guerriers; bientôt quatre grandes pirogues s'en détachent. Dans la première, une escouade de musiciens qui soufflent de toute la force de leurs poumons dans des défenses d'éléphant creusées en trompettes, et produisent un bruit assourdissant; l'embarcation d'Animata Diara les suit, et deux pirogues remplies de sofas ferment la marche.

Le lieutenant Plat, l'interprète et quatre spahis vont

1. « Notre Père » désigne l'almamy Samory.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à leur rencontre au moment du débarquement. Le général samorien est fort richement vêtu, et sa tête disparaît sous un volumineux turban qui, après de nombreuses circonvolutions autour du front, descend jusqu'au menton en cachant tout le bas du visage.

Il me salue d'une gracieuse inclinaison de corps, me donne la main et s'assoit le plus correctement du monde. A Kéniébakouta j'avais déjà observé chez des personnages de la cour de Samory ces façons aisées, qui étonnent toujours chez ces chefs de bandits.

Après un échange de compliments mutuels et de souhaits de santé interminables, comme le veut la politesse ouassouloukaise, j'offre à mon hôte des rafraîchissements très sucrés, car ils ne sont appréciés qu'à cette condition; puis je le questionne sur les intentions de l'almamy à notre égard.

Nous apprenons alors, avec une joie sans mélange, que Samory est extrêmement heureux de notre arrivée; sans un retard de notre courrier, qui s'est foulé le pied en route, il nous aurait déjà envoyé chercher. Toute la cour se réjouissait de notre venue, qui, pour tous, est un gage de paix ; puis, détail à noter, Karamoko aurait dit à son père, en plein conseil, que c'était folie de vouloir lutter contre nous, qu'il y avait tout à gagner à être nos amis, tout à perdre en restant nos ennemis. Enfin, Samory se disait personnellement très heureux qu'on m'eût choisi comme chef de mission, et il priait Animata Diara de me le dire. Nous devions donc prendre patience, car très prochainement l'ambassade envoyée par Samory à notre rencontre débarquerait à Danka.

Je remercie Animata de ces bonnes nouvelles, et vers le soir il nous quitte, aussi charmé de notre accueil que nous le sommes de sa visite.

Dans la matinée du lendemain, une importante caravane de diulas passe devant le camp, à côté duquel elle s'établit. Nous profitons de ce voisinage pour sortir les cadeaux et les mettre à l'air; les diulas accourent et restent émerveillés. Ils doivent passer le Niger aujourd'hui : le bruit de nos richesses passera le fleuve avec eux et parviendra ainsi rapidement à Samory, le rendant plus impatient de nous voir et de les posséder. Or, comme elles ne doivent lui être livrées qu'*après* la signature du traité, peut-être ce désir en activera-t-il la conclusion.

J'avais envoyé dès l'aurore un de mes hommes sur la rive droite du Tankisso pour prendre langue et avoir quelques nouvelles; les pêcheurs, qui font le service de bateliers, lui ont refusé le passage. Escorté de deux spahis et accompagné de Samba-Ibrahima, je me rends au gué pour avoir l'explication de ce refus ; je fais héler les piroguiers qui se tiennent sur la rive opposée; mais ils refusent d'accoster de mon côté, alléguant les ordres formels de l'almamy : ils ne doivent laisser passer aucun de nos hommes. Enfin, après de nombreux pourparlers, une pirogue se détache de la rive et s'approche jusqu'à 50 mètres de nous. Mais à peine ai-je demandé aux hommes qui la montent si nous sommes en guerre, pour se tenir ainsi à l'écart, qu'ils disparaissent sous les palétuviers. Je fais alors crier par un de mes spahis à voix de stentor que si le chef de Togui n'est pas venu, au plus tard à trois heures, s'entretenir avec moi je ferai l'almamy juge de sa conduite. A l'heure dite, personne ne vient, et je dois m'en retourner bredouille à Danka.

En rentrant, nous rencontrons trois caravanes qui viennent du Bouré et se rendent dans le Ouassoulou par le gué de Tiguibiri. De toutes les routes autrefois fréquentées sur cette rive, celle-ci est la seule encore suivie. Cette constatation m'invite à transporter notre bivouac à Tiguibiri même : là nous serons plus facilement renseignés, auprès des allants et venants.

Le 29 au matin, nous décampons et venons, après une marche de deux heures, nous installer sous de gigantesques ficus qui s'élèvent entre le village et l'angle formé à ce point par le confluent du Niger et du Tankisso.

A peine les tentes sont-elles dressées, que nous apercevons, à travers le rideau de verdure bordant le fleuve, huit pirogues qui se dirigent vers nous, chargées de Malinkés brillamment vêtus. C'est l'ambassade de Samory qui vient se mettre à nos ordres pour nous conduire à Bissandougou.

Notre joie est grande; mais, comme dans ce pays ce genre de sentiment doit être soigneusement caché, pour ne pas démériter aux yeux du vulgaire, nous nous préparons à recevoir nos sauveurs d'un air impassible.

Déjà leur chef m'adresse la parole sans que j'aie daigné jeter les yeux sur lui, lorsque le son de sa voix me fait relever vivement la tête. Ce haut personnage n'est autre que Nassikha Mahdi, mon *finanké* et ambassadeur attitré de Niagassola, auquel je dois mes premières relations avec Samory.

Je l'avais envoyé avec Karamoko à Bissandougou, sous prétexte de me représenter auprès de lui, mais en réalité pour se rendre compte de l'impression produite par le récit du voyage du jeune prince, ainsi que par l'annonce de mon arrivée. A Paris je l'avais attaché à la mission ouassouloukaise, où, jour par jour, il m'informait des moindres paroles de Karamoko, dont il avait su se faire le confident intime.

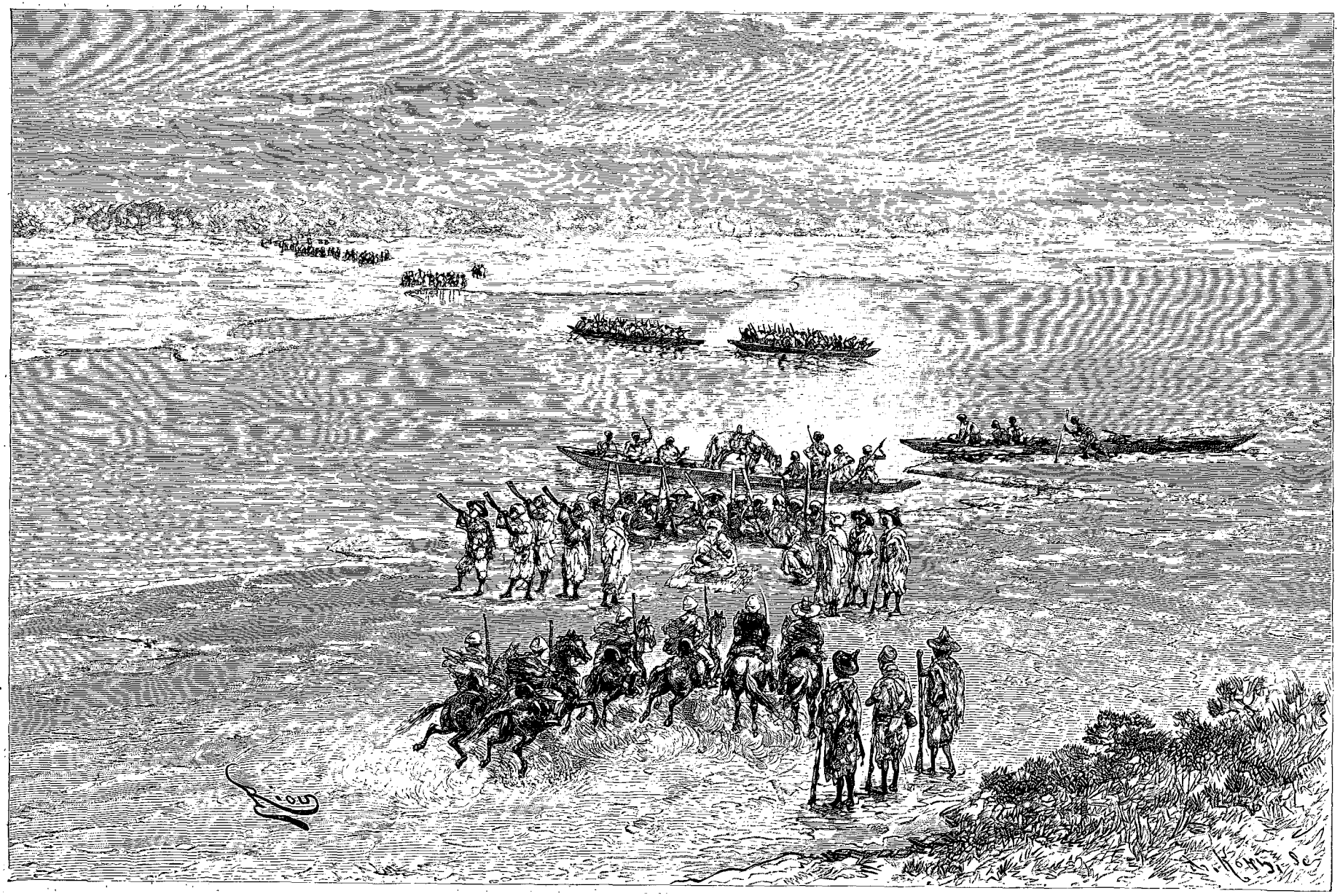
L'escorte envoyée par l'almamy comprenait une dizaine de sofas et un marabout, nommé Lamine, m'apportant les bénédictions de son maître.

Nassikha me remet une lettre charmante de Samory, qui chante notre amitié en termes bibliques et qui me prie de me hâter de venir le rejoindre. La missive est accompagnée de cent colas entièrement blancs, signe d'une franche amitié; le marabout m'en remet encore dix, don particulier de Karamoko; leur blancheur égale celle des premiers, mais leur grosseur est monstrueuse.

Samory a donné des ordres à tous les chefs des villages où je dois passer, pour que rien ne nous manque en route. Autant de pirogues que nous pouvons désirer sont mises à notre disposition pour le transport des bagages.

J'expédie aussitôt un courrier à l'almamy, le re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée du Niger par Animata Diara. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

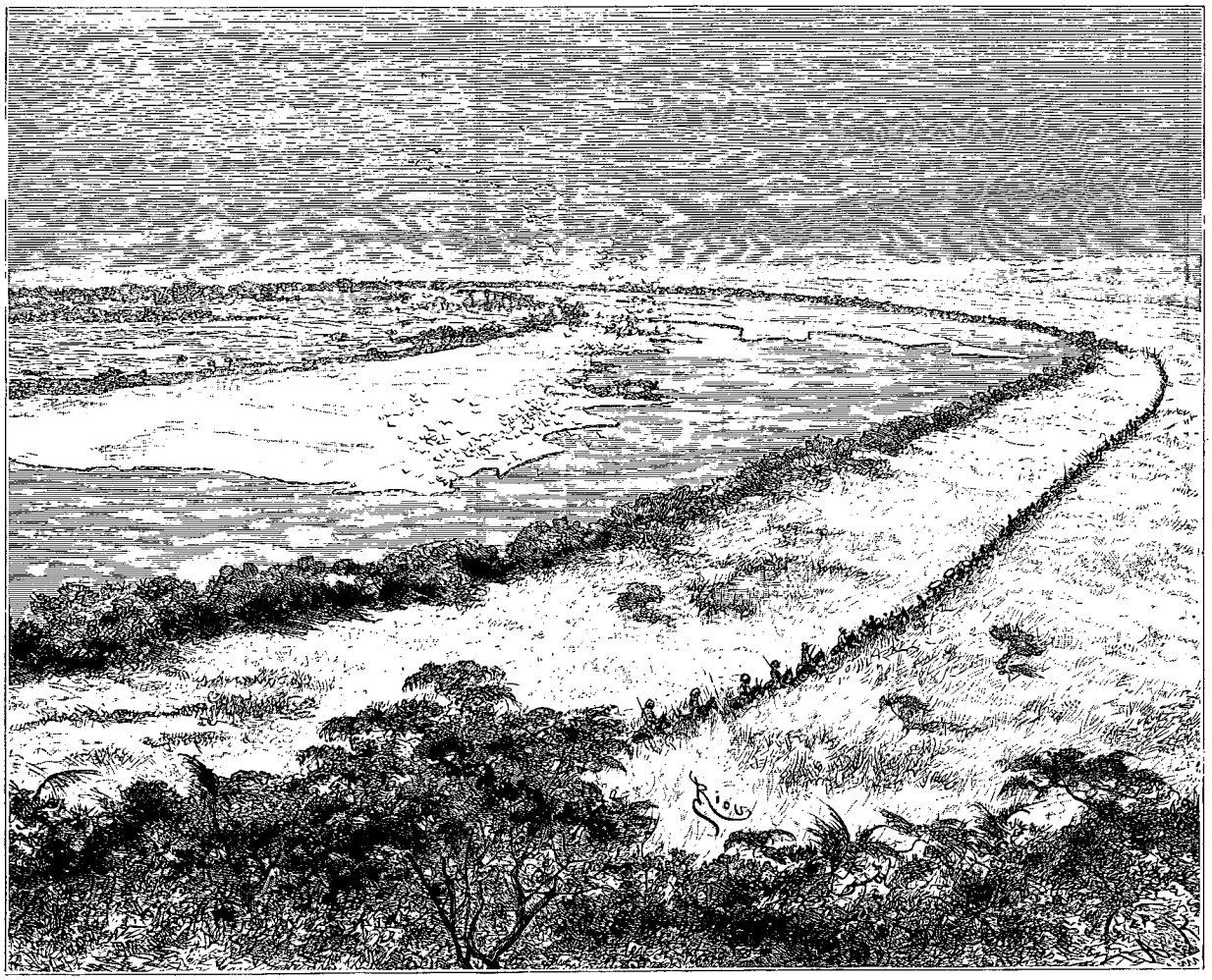
merciant de sa lettre de bienvenue, en termes aussi dithyrambiques que les siens; puis nous décidons pour le lendemain matin le passage du Tankisso.

Je ne garde que dix ânes et je renvoie les autres à Kita. Nos bagages, divisés en cinq groupes, occupent cinq pirogues, qui nous suivront pas à pas et feront halte aux mêmes villages que nous.

Karamoko, auprès de son père, s'est toujours montré fidèle à l'amitié fougueuse qu'il nous a vouée. Il lui a dit, en plein conseil, qu'il ne fallait plus songer à nous combattre; car, son père réunirait-il les colonnes d'Ahmadou, d'Aguibou, de Thiéba, de l'almamy du Fouta-Djalon et les siennes, que jamais il n'arriverait à en former une qui soit le dixième de notre armée.

Un concert de louanges, des plus flatteurs pour moi, ne cesse d'être chanté à Bissandougou; Mahdi traduit cette idée en me disant : « Autour de l'almamy, et lui compris, tous sont devenus tes griots ! »

Le 30, à la pointe du jour, nous abattons nos tentes, et mes hommes, aidés des sofas, commencent à passer nos bagages sur les pirogues royales. Ces embarcations mesurent environ 12 mètres de longueur sur une lar-



Le Niger, vu d'un des contreforts de Danka. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

geur de 1 mètre seulement; taillées de toutes pièces dans quelque énorme fromager, elles sont très stables, très maniables et suffisamment rapides, montées par d'habiles pagayeurs.

Le Tankisso, à ce point de notre embarquement, c'est-à-dire à quelques centaines de mètres de son embouchure, a une largeur de plus de 500 mètres sur 3 de profondeur.

C'est une magnifique rivière, dont les eaux calmes reflètent les hautes futaies qui garnissent ses rives.

Sur la berge opposée, une foule d'importants personnages nous attendent pour nous souhaiter la bienvenue. Le frère de Samory, roi du Diuma, sur les terres duquel nous débarquons; le chef de Togui, une ancienne connaissance dont j'ai été l'hôte l'année passée, et nombre de sofas d'importance nous accueillent avec de grandes marques de respect et des signes de joie visibles. Ils savent que nous leur apportons la paix, et saluent en nous des libérateurs.

Nous nous rendons en belle ordonnance au village, qui est éloigné de 4 à 5 kilomètres; de nombreux griots nous escortent et nous assourdissent de leurs chants et du bruit de leurs instruments.

Une partie de la journée se passe en réceptions dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le camp, que nous avons choisi en dehors du village. De toutes parts, les gens accourent, curieux. Ma tente surtout, qui est bien appropriée au climat, excite leur envie. Avant de prendre congé, chacun de mes visiteurs la palpe, en soulève les rideaux, le tapis, et ne part enfin qu'après l'examen le plus approfondi. Et, ce sont des exclamations d'étonnement à chaque nouvelle découverte! Même en s'en allant, ils se retournent sans cesse pour la voir encore une fois.

Outre les cadeaux de bienvenue apportés par le chef du village et consistant en riz, miel, maïs, patates, poulets et jusqu'à un jeune bœuf qui mugit derrière nos tentes, chaque nouvel arrivant a pensé de son devoir de ne point se présenter les mains vides ; nos gens sont ravis de cette aubaine.

Rien n'aurait gâté cette journée, d'heureux présage pour la suite de notre voyage, sans une indisposition subite du docteur. Ce fut heureusement la seule un peu sérieuse dont il eut à souffrir pendant notre mission. Il n'en fut de même ni pour Plat ni pour moi; Plat, surtout, fut durement éprouvé; nos travaux cependant ne subirent pas trop de retard, malgré les accès de fièvre qui nous tourmentèrent à différentes reprises.

XXIII

Ordre de marche de la mission. — Kéniébakouta et sa mosquée. — Diuma-Abanta; fertilité du pays. — Frayeur des indigènes. — Gué de Kassama. — Arrivée à Sansando et réception de Kamori, roi du Diuma. — Trait de fourberie. — Séjour à Sansando.

Le 31 au lever du soleil, nous prenons la direction de Kéniébakouta, où nous passerons la journée. Ce village n'est qu'à 6 kilomètres de Togui. Nous nous y arrêterons cependant, pour ne pas froisser nos hôtes de l'année précédente. C'est en effet à Kéniébakouta que



Sofas de Samory. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

fut négocié, par le capitaine Tournier et moi, le premier traité passé avec Samory.

L'ordre dans lequel nous marchons est celui que nous observerons pendant tout notre voyage. En tête, Nassikha Mahdi, la tête couverte d'un turban énorme, surmonté d'un chapeau de paille, aussi grand qu'un parapluie, et portant au sommet une abondante touffe de cuir ; la poitrine écartelée par un large baudrier rouge, indiquant la livrée de l'almamy. Il chevauche sur un petit cheval du pays, ardent, toujours en querelle avec son pacifique voisin, la monture paisible du marabout Lamine. L'air rêveur et solennel de ce dernier, ses vêtements noirs et blancs, le signalent à l'attention des passants comme un saint homme.

Derrière les deux envoyés extraordinaires de Samory marchent, pêle-mêle, douze à quinze sofas à cheval, vêtus de jaune, le fusil sur l'épaule, la crosse en arrière; leur sabre est soutenu au côté par une écharpe de laine rouge dont l'éclat égaye l'uniformité de leur costume.

A vingt ou trente pas plus loin, nos spahis jettent la note brillante de leurs manteaux pourpres flottant sur leurs épaules.

Samba Ibrahima suit à quelques pas, raide et grave sur son bidet, comme il convient à un personnage de pareille importance.

Le docteur Fras et moi, nous venons ensuite, suivis l'un et l'autre par nos palefreniers et nos domestiques.

Les tirailleurs ferment la marche. Puis, à une distance variable, selon les difficultés du chemin, vient le convoi, divisé en quatre sections; chacune d'elles est commandée par un chef convoyeur à cheval, en costume national, armé de la carabine de cavalerie et du sabre indigène. Enfin, tout à l'arrière du convoi, le lieutenant Plat chemine, un œil sur sa boussole, l'autre sur nos gens, qu'il surveille. Derrière lui deux tirailleurs ferment la marche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ces régions où la végétation est si puissante et l'herbe souvent d'une hauteur fantastique, le sentier, décoré pompeusement du nom de route, disparaît entièrement aux regards du topographe; aussi Plat n'aurait-il pu en faire que très difficilement le lever, s'il n'avait eu devant lui le long ruban que la colonne déroulait par monts et par vaux.

Les vêtements de couleur tranchante de Mahdi et des spahis étaient pour lui des repères très nets, lui permettant de faire de longues visées.

Kéniébakouta est un joli village, situé sur les pentes d'une éminence sablonneuse, dont le sommet est couvert par un des campements de l'almamy. Ce campement se compose d'un groupe de vastes cases, très confortables et bien entretenues, au milieu desquelles se dresse une mosquée malinkaise.

En l'espèce, le mot de mosquée semble prétentieux ; c'est cependant le nom et l'affectation de cette construction, qui se compose d'une enceinte en pisé, haute d'un mètre, renfermant un terre-plein parfaitement nivelé et fait d'argile durcie. Des piliers, espacés d'un mètre environ, soutiennent un immense toit en cône très ouvert dont les rebords descendent très bas sur le pourtour, de façon à y créer une sorte de galerie couverte.

L'année dernière, pendant notre séjour à Kéniébakouta, l'almamy faisait le grand salam dans ce lieu et y rendait la justice.



Nassikha Mahdi (voy. p. 343). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Tous les villages de l'empire du Ouassoulou sont tenus d'entretenir, auprès de leurs murs et sur une position dominante, un campement de cette sorte; la cour peut ainsi, dans ses déplacements, n'apporter aucun attirail de voyage.

Nous avions l'autorisation de nous installer dans ces mosquées, ouvertes à tous les vents, mais bien abritées du soleil par une toiture épaisse. C'est avec une véritable satisfaction que nous avons, dans tout le cours de notre mission, usé de cette gracieuseté, au grand scandale des bons musulmans, indignés de voir des infidèles planter leur tente dans ces lieux sacrés.

De même qu'à Togui, il nous faut subir pendant tout le jour les importunes salutations et les compliments interminables de la population, corrigés, il est vrai, par l'apport de nombreuses denrées qui nous sont envoyées par ordre de Samory.

Notre étape du lendemain nous amène à Diuma-Abanta, village peuplé par des habitants de la même famille que celle qui règne dans le Manding et à Niagassola, les Kéitas. Aussi la réception est très chaleureuse et nous avons grand'peine à nous garer du zèle de ces nouveaux amis, qui veulent absolument donner la main à nos préparatifs d'installation, auxquels ils n'entendent rien.

La route que nous suivons depuis Togui longe à quelque distance la rive gauche du Niger. Le pays est peu accidenté : à peine quelques douces ondulations qui viennent mourir près des berges. Dans le lointain, au nord, une ligne bleue, d'un relief peu accentué, indique les monts du Bouré.

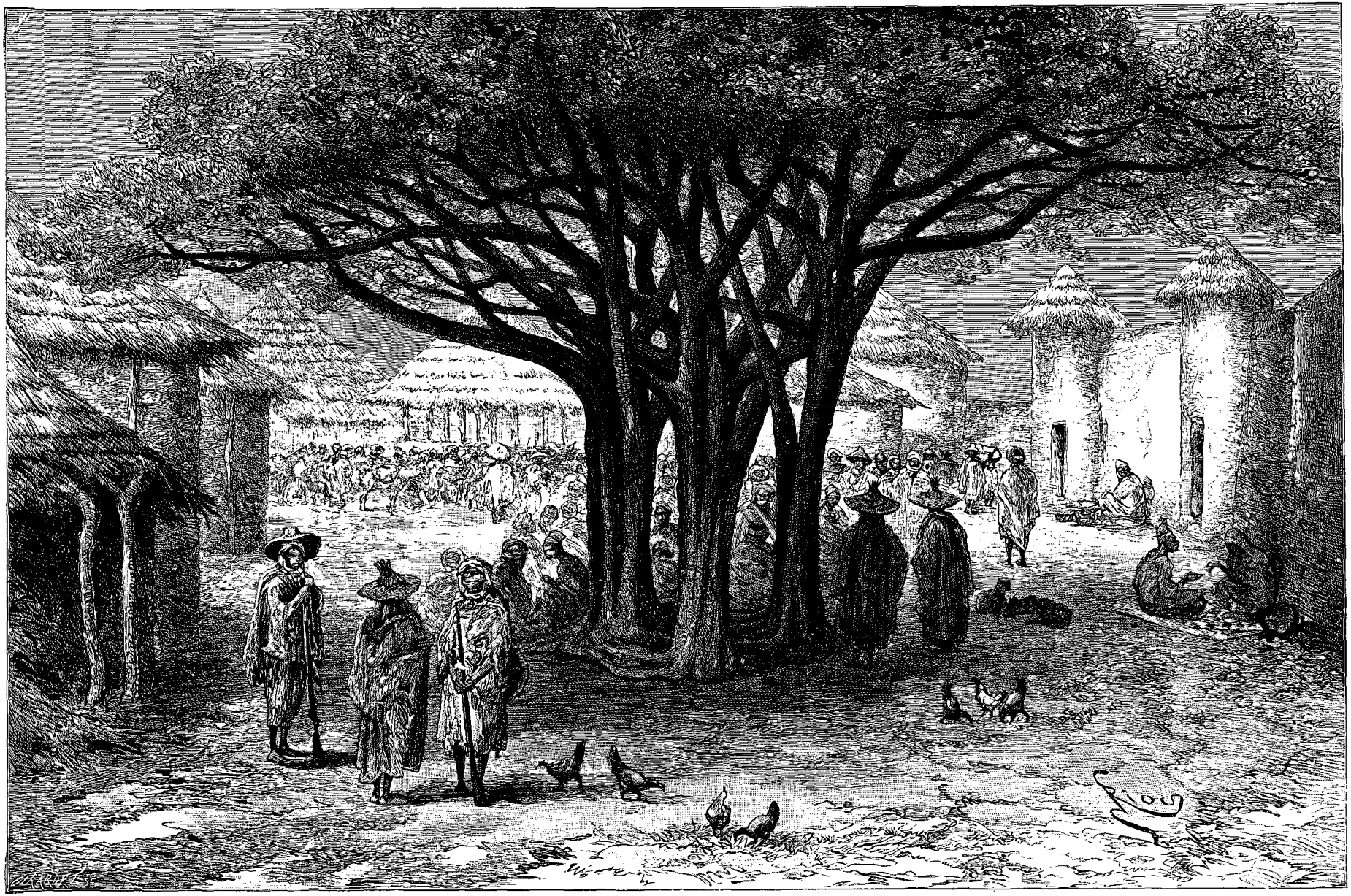
Le sol est extrêmement fertile; à perte de vue s'étendent de plantureuses rizières qui produisent en telle abondance, qu'en maints endroits les cultivateurs négligent de faire une récolte complète, ne sachant que faire d'un pareil excédent de richesse, ni où l'emmagasiner.

La route traverse une suite interminable de champs parfaitement entretenus et plantés de manioc, d'arachides, de taros, d'ignames, de patates, de coton, de mil, de maïs et de légumes variés. Néanmoins de grandes étendues de terre, bien supérieures, restent en friche, faute de bras et parfois aussi faute d'emploi à donner à la récolte, malgré la densité relative de la population.

Le 2 janvier, nous devons atteindre Kassama, sur la rive droite du Niger, et passer le fleuve au gué de ce nom. C'est une opération qui sera certainement longue et difficile : aussi quittons-nous notre campement de très bonne heure et nous nous mettons en marche par un clair de lune splendide qui donne aux moindres objets un relief saisissant.

Le chemin sort, sous bois, des plateaux, devant le village même. Au moment où nous débouchions, plusieurs habitants étaient occupés à des travaux de culture, près de la route. A notre vue, ils poussent des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ficus sur la place de Sansando (voy. p. 347). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hurlements de terreur et se sauvent à toutes jambes. En un clin d'œil, l'alarme est jetée et tout le monde, pêle-mêle, se précipite vers le fleuve en criant : « Toubaboulé ! Toubaboulé ! (Voilà les blancs !) » Ils n'ont point été prévenus de notre arrivée et ils croient à une colonne envahissante de blancs.

Mahdi galope à leur poursuite, à travers champs, pour les rassurer, et cette chasse ne fait qu'aiguillonner leur peur. Il les rejoint enfin, leur explique notre venue, et bientôt ces braves gens, aussi mobiles que bruyants, changent leurs hurlements de désespoir en cris d'allégresse.

Nous atteignons bientôt le village de Dialola, dont le doux nom répond parfaitement au site charmant qu'il occupe, un vrai décor de féerie. Palmiers, cactus, arbres à l'épais et sombre feuillage, arbustes à fleurs, tapis d'une fine verdure, rien n'y manque. Mais ces beautés cachent un amas de ruines.

Il y a quelques années, ce village, qui était extrêmement riche et peuplé, a refusé d'obéir aux ordres de l'almamy. Peu de jours après il était incendié, et ses habitants étaient passés au fil de l'épée ou emmenés en esclavage.

Le gué de Kassama débouche à ce point. Il est huit heures du matin lorsque nous commençons à débâter nos animaux; un soleil de plomb tombe verticalement sur nos têtes pendant l'installation du campement sur l'autre rive, sous les murs de Kassama.

Le Niger mesure ici 800 mètres de largeur. Son cours est obstrué par de nombreux îlots et bancs de sable, qui y rendraient en cette saison la navigation de nos canonnières particulièrement délicate; plusieurs chenaux cependant n'ont pas moins de 1 m. 30 à 1 m. 50 de profondeur.

Sur la rive droite le courant est assez violent; néanmoins, grâce aux précautions minutieuses que nous avons prises et au secours des pirogues de Kassama, nous n'avons aucun accident à déplorer.

Le village est entouré de belles cultures. Le riz prédomine; cependant la culture pourrait facilement en être décuplée, tant les terrains propices abondent.

Les habitants nous reçoivent bien, mais se font quelque peu tirer l'oreille pour nous fournir les approvisionnements, le bœuf surtout, dont nous avons besoin.

Kassama est la dernière étape avant d'arriver à Sansando, capitale du royaume du Diuma, tributaire de l'almamy-émir.

Le roi actuel, Kamori, est riche et puissant, quoique humble et dévoué serviteur de Samory. Aussi, pour faire honneur à son hospitalité, prenons-nous à mi-chemin notre plus belle tenue.

A 2 kilomètres du village, les deux fils de Kamori, suivis d'un peloton de cavaliers, fondent sur nous au détour du chemin, dans un galop effréné, qu'ils arrêtent net devant nous. Après de rapides salutations, ils repartent, à la même allure, annoncer notre arrivée à leur père.

Bientôt nous découvrons, dans le lointain, les tours des remparts de la ville de Sansando, que Samory, pour témoigner sa confiance à Kamori, a bien voulu laisser debout. De la porte principale sort une foule compacte, précédée d'une bande de griots hurlant et brandissant, entre deux accords d'accompagnement, leurs instruments de musique. Derrière, un bonhomme rondelet, l'air épanoui, une figure de Gambrinus noir, un bambou brillant à la main pour toute arme, est vêtu d'une ample robe jaune immaculée. Il est coiffé d'un chapeau immense et s'agite d'une façon demi-convulsive, ce qui, chez les noirs du Soudan, est le signe d'une joie débordante. Une épaisse haie de guerriers le suit, conduits par un général dont la robe disparaît sous un caparaçon compact d'amulettes. Puis viennent pêle-mêle, dans une cohue grandissante, un millier de curieux, vociférant, se bousculant et se hâtant pour mieux voir les blancs.

Il est inutile d'ajouter que nous avons sous les yeux Kamori, son armée, sa cour et son peuple.

Dès l'abord, l'excellent homme est tellement ému de se trouver en face de nous, qu'il ne trouve pas une parole à nous dire; mais bientôt, se remettant de cette émotion, où se mêle quelque frayeur, il laisse déborder le torrent de son éloquence imagée et débonnaire qui en fait l'idole de son peuple. Il nous dit, en les accentuant des gestes du plus haut comique, les choses les plus gracieuses et les plus amusantes à la fois. Tous ceux qui l'entourent se tordent dans un fou rire qui finit par nous gagner nous-même, au grand effarement de notre digne interprète; il ne comprend pas que nous nous départions d'une noble dignité et il craint que cela ne nuise à notre prestige. Mais il n'en est rien : on est très gai à la cour de Kamori, et les gens gourmés y ont peu de succès. On doit également y jouir d'un vigoureux appétit, si nous en jugeons par la profusion de victuailles diverses qu'on entasse devant nos tentes pendant le discours royal. Kamori a mesuré aux siennes nos facultés d'absorption; mais, hélas! quelle différence entre nos corps émaciés, trop à l'aise dans nos vêtements, et le puissant abdomen qui gonfle la soie jaune de la robe du bon roi et la soulève si fort que, trop longue par derrière, elle est trop courte d'un pied sur le devant!

Nous ne savons comment reconnaître le bienveillant accueil de Kamori, car nous n'osons pas, de peur de le compromettre aux yeux de Samory, lui donner un trop beau cadeau.

Cependant je me décide à lui offrir un magnifique couteau de chasse orné d'incrustations et tout brillant d'argent, ainsi qu'une ceinture pour le fixer, tissée en soie et or. Nous y joignons une robe en bon drap noir, très épais, qui garantira de la fraîcheur du soir les copieuses digestions royales.

Le brave homme, à la vue de si belles choses, reste quelques instants suffoqué par la surprise et le plaisir; puis, se levant tout à coup, il nous remercie précipitamment et nous annonce en bredouillant — tellement il est pressé de s'en aller — qu'il va se montrer à ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes dans ses nouveaux atours. Et il part, courant presque, suivi par tous ses gens, avides d'admirer aussi leur chef dans tout son éclat.

A peine sommes-nous débarrassés des gens de Sansando, et au moment de nous mettre à table, qu'une nouvelle députation survient, mais plus recueillie que la première.

Un jeune sofa richement vêtu et la tête ceinte d'un large turban écarlate précède deux marabouts vêtus de blanc, que suivent, à pas comptés, plusieurs captifs porteurs d'énormes paniers.

Nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur, et nous nous réinstallons sous l'arbre touffu du palabre pour donner audience aux nouveaux venus. Ce sont des envoyés de Massiré Mahmadi, frère puîné de Samory et gouverneur des provinces de l'ouest, qui nous apportent les cadeaux de bienvenue de leur maître. Celui-ci, très souffrant, nous prie de l'excuser de n'être pas venu nous saluer lui-même. Nous remercions les ambassadeurs et les chargeons d'exprimer au frère de l'almamy toute notre reconnaissance pour sa gracieuse attention. Puis nous leur confions, pour être remis à leur maître, de notre part, une épée d'officier, nickelée, une ceinture dorée et quelques pièces de belles étoffes. Ils acceptent gravement le tout et se retirent, toujours solennels, pour s'acquitter de ce message.



Kamori, roi du Diuma. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Or, à quelque temps de là, nous apprîmes que Massiré Mahmadi était mort deux jours avant notre arrivée à Sansando! Appelé par son frère à Bissandougou, il avait succombé en route, des suites d'une blessure reçue deux ans auparavant, en combattant contre nous à Dougounkoto.

Cette indigne supercherie aurait été bien faite pour ébranler ma confiance en Samory, si je n'avais déjà été sur mes gardes contre la bonne foi des noirs.

Après la sieste, nous nous rendons en grande pompe dans le palais de Kamori, pour le remercier de son excellent accueil.

Ce palais est une haute enceinte en pisé, dans laquelle une double ceinture de cases, également en pisé, vastes et confortables, se serrent les unes contre les autres, laissant au milieu une grande cour d'honneur. C'est là que Kamori nous reçoit, entouré de tous les notables de son royaume. Les portes qui donnent sur la cour d'honneur s'entre-bâillent souvent pendant l'entrevue, pour laisser entrevoir la mine curieuse de quelques-unes des femmes de notre hôte. Elles sont toutes jeunes et jolies, autant qu'elles peuvent l'être. Décidément, Kamori entend bien la vie, et si l'almamy ne vient pas jeter brutalement dans son existence si bien ordonnée entre la table et les femmes quelque volonté désastreuse pour sa tranquillité, il ne gagnera pas grand'chose à passer dans le séjour des houris de Mahomet.

Nous passons encore la journée du lendemain chez le bon Kamori, tout débordant d'affection pour nous. Les vivres s'entassent devant le camp; il y a de quoi nourrir une colonne de 600 hommes pendant plusieurs jours. Nous en expédions une grande partie à Niagassola, où la misère est extrême.

XXIV

Chevaux malades. — Mosquée de Bakoukokouta. — Une danse guerrière. — Premières oranges. — Arrivée à Kankan. — Karamoko se joint à nous. — Entrée triomphale à Kankan. — Restitution solennelle d'une prétendue dette de René Caillé.

Le 5 nous levons le camp de bonne heure, car nous aurons à traverser le Milo, affluent de gauche du Niger; nous suivrons dorénavant le cours de cette rivière jusqu'à Kankan. Là elle s'infléchit vers l'ouest et nous la traversons de nouveau au gué même où, cinquante ans plus tôt, Caillé la passait pour atteindre le grand marché ouassoulouké.

Le Milo, au point où nous le passons, a environ 300 mètres de largeur et une profondeur maximum de 80 centimètres; mais nous sommes à l'époque des basses eaux. Son lit est embarrassé de nombreux bancs de sable qui affleurent à la surface. Les rives sont hautes et très boisées. En hivernage, pendant plus de quatre mois de l'année, les eaux ont une profondeur qui varie entre 2 m. 50 et 3 mètres.

Kéniéro, où nous faisons étape, est un très beau village de deux cents cases environ. Nous y recevons un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accueil des plus sympathiques. Son chef ainsi que celui de Dalaba, village voisin, ne se lassent pas de nous palper les mains et de se frotter ensuite la figure et le front, pour s'inoculer, par ce moyen, toutes nos qualités.

Un sofa de Karamoko vient nous trouver ici et nous annonce que le jeune prince arrivera à notre rencontre à Kankan, pour nous escorter lui-même jusqu'à Bissandougou.

Le cheval d'un de mes spahis, Mahmadou M'Bodj, qui était si fort, si vigoureux et surtout si méchant ces temps derniers, est transformé par la fièvre en un véritable squelette et peut à peine se traîner. Celui d'un autre spahis, Ali Gaye, a été pris de coliques ce matin et nous n'avons pu le faire suivre qu'à grands coups de corde; enfin, celui d'Ahmadou Si a le farcin. Si cela continue, nous ferons à pied notre entrée solennelle à Bissandougou, et notre prestige n'y gagnera guère.

Le lendemain et les jours suivants, notre voyage se continue sans incidents notables. A chaque village que nous traversons, nous sommes l'objet d'un chaleureux accueil, qui montre combien le vent est à la paix dans ces pays, et quelle grande autorité Samory a dans tout son empire. Les cultures se succèdent sans interruption, et il n'est pas d'étape où nous ne traversions trois ou quatre villages. Dans plusieurs d'entre eux, en particulier à Bakoukokouta, nous admirons des mosquées en pisé, dénotant une certaine recherche d'architecture; évidemment les grandes lignes ont dû en être inspirées par l'étude du Koran. Celle de Bakoukokouta est un vaste cube en maçonnerie, aux murs dentelés, surmonté de deux hauts minarets que couronnent, à leur tour, de petites pyramides au sommet desquelles sont juchés des œufs d'autruche. Les poutres qui soutiennent la toiture traversent intérieurement les murs et lui donnent, de loin, un aspect hérissé et menaçant. La porte d'entrée est basse et carrée et ornée de ferrures originales.

A Fodékaria, où nous avons campé à notre départ de Kéniéro, les habitants nous ont donné le spectacle d'une danse guerrière, sans armes, de l'effet le plus burlesque. Vieux et jeunes, chacun y a pris part. Les femmes des griots ont continué leur divertissement par des danses ultra-légères, d'autant plus horribles à voir que les danseuses étaient de vieilles mégères à cheveux gris dont les seins ridés ballottaient, lamentables, au cours de leurs contorsions, et faisaient peine à voir.

Quelques jeunes filles, placées sur deux rangs, leurs donnaient le rythme en chantant cette phrase, toujours répétée : « Toubabou ounara! Coubemba! (Par les têtes de nos aïeux, voilà les blancs qui sont venus!) »

La phrase musicale est agréable, mais elle devient agaçante par son éternelle monotonie; des triangles, des tambourins, des balafons et des guitares servent d'orchestre.

Nous avions souvent entendu parler d'oranges dans le Soudan, mais nous pensions que c'était un mythe, n'ayant jamais vu, en fait de ces fruits, que quelques citrons, horriblement amers, qui croissent dans plusieurs villages au sud de Bammako. Cependant, à Soïla, nous avons pu en cueillir, nous-mêmes, de délicieuses. Les orangers poussent vivaces dans ce village et dans toute la région du Baté. C'est une des cultures abondantes et favorites du pays et particulièrement à Niafadié.



Une femme de Kamori (voy. p. 347). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Cette petite ville ne doit pas seulement son nom à l'exportation des oranges, qu'elle fait sur une grande échelle, dans tout le Ouassoulou, mais surtout aux souvenirs historiques qui se rattachent à sa mosquée en ruines. Elle avait été fondée par le fameux roi Kankan-Mahmadou, pour devenir la cité sainte de l'empire musulman noir. La fortune de Samory a fait crouler, après une vigoureuse résistance, murailles et mosquée; mais son renom de cité sainte a survécu.

Enfin, le 10 au matin, la mission atteint le sommet d'un plateau élevé d'où le regard embrasse toute la plaine de Kankan. La ville s'étend, immense, le long du Milo, ceinte d'une haute et épaisse muraille de cactus. De toutes parts, sur les deux rives de la rivière, de grands villages forment de larges taches noirâtres.

Karamoko a été prévenu de notre arrivée le matin même. Il nous a promis de venir à notre rencontre, car il tient absolument à faire avec nous une entrée triomphale dans la ville.

Après une heure d'attente, nous voyons s'élever du côté de Kankan un épais nuage de poussière; des dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tonations résonnent. Aussitôt nous distinguons un peloton de cavalerie venant sur nous à bride abattue, suivi de très près par une cohorte de fantassins.

C'est Karamoko et son escorte.

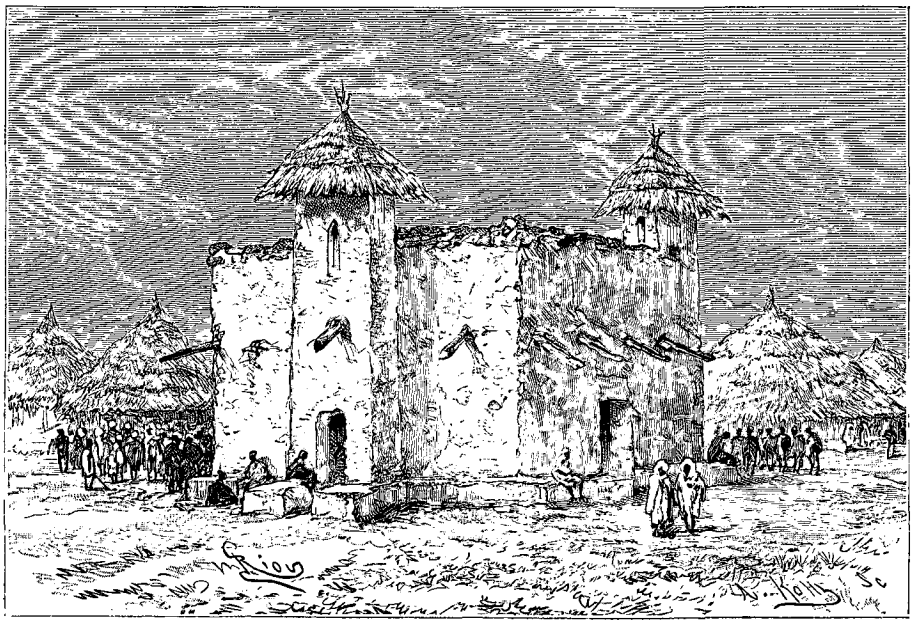
Il est vêtu d'une gandoura de soie rose tendre, toute chamarrée de broderies d'or; coiffé d'une chéchia également brodée, et chaussé de bottes vernies; une épée d'officier de cavalerie au côté et un revolver, dont il décharge les six coups en arrêtant brusquement son cheval devant nous, complètent sa tenue. Sa suite n'est pas moins brillamment ornée.

Comme depuis son voyage en France il se pique de belles manières, il me demande, après les premières effusions du revoir, à passer en revue ma troupe. Mais le soleil montant rapidement, nous lui faisons remarquer le danger qu'il y a pour les Européens dans ces stations sous un soleil brûlant, et nous nous remettons en marche.

Karamoko, qui monte un cheval très batailleur et ardent, se tient à mes côtés; en avant et en arrière, la mission est encadrée par son escorte. C'est dans cet ordre que nous entrons à Kankan. Si la ville est grande, les rues y sont fort étroites, et au milieu de l'affluence de curieux qui se presse sur nos pas, nos deux chevaux peuvent à peine marcher de front, très serrés l'un contre l'autre.

Je descends de cheval et salue Batourbalabé, le chef des marabouts de Kankan.

C'est un homme fort intelligent et d'aspect majestueux malgré son visage noir encadré d'une magnifique barbe blanche. Il est vêtu de longs vêtements flottants, noirs et blancs, la tête couverte d'un fez rouge. Il nous



Mosquée de Kéniéro. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

souhaite la bienvenue en fort bons termes et nous fait un discours pétillant de malice et d'esprit sur nos négociations avec l'almamy. Puis, prenant en pitié notre fatigue, il nous fait signe de remonter à cheval et nous conduit lui-même au campement qui nous avait été préparé.

Des vivres en abondance nous y attendaient, ainsi qu'un troupeau de 12 bœufs et 12 moutons, don de la ville et des villages voisins, qui est à notre disposition dans un parc voisin.

Des tamariniers, des flamboyants et des fromagers séculaires ombragent ce lieu et les cases en pisé qui y dessinent une vaste cour circulaire. C'est sous ces arbres que René Caillé, en 1829, se reposa avant d'entrer à Kankan, en attendant l'autorisation de s'installer chez Lamfia. C'est également de la même place que Samory dirigea pendant sept mois le siège de la ville, il y a une dizaine d'années.

Avant de prendre congé de Batourbalabé, je lui avais annoncé que j'aurais une importante communication à lui faire, ainsi qu'aux notables de la ville. Je l'avais donc prié de vouloir bien se rendre avec eux, dans la soirée, à notre campement, en amenant à cette réunion le descendant du nommé Lamfia, chef des cases de Kankan il y a cinquante ans environ, ainsi que le fils de Mahmadou Sanousi, chef de la ville vers la même époque.

A l'heure du *salifana*, à trois heures, tous étaient réunis à l'ombre du grand tamarinier qui couvrait nos tentes.

Comme je l'ai dit plus haut, Caillé, dans son mémorable et hardi voyage dans l'Ouest africain, avait séjourné deux mois entiers à Kankan, déguisé en Arabe, dont il parlait fort bien la langue. Il fut hébergé par ce même Lamfia, qui le vola et fut son bienfaiteur en même temps, en ce sens qu'il le guérit du scorbut dont notre compatriote souffrait horriblement. Mahmadou Sanousi, chef de Kankan, avait fait rendre à Caillé les objets détournés, trait de justice indigène bien re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

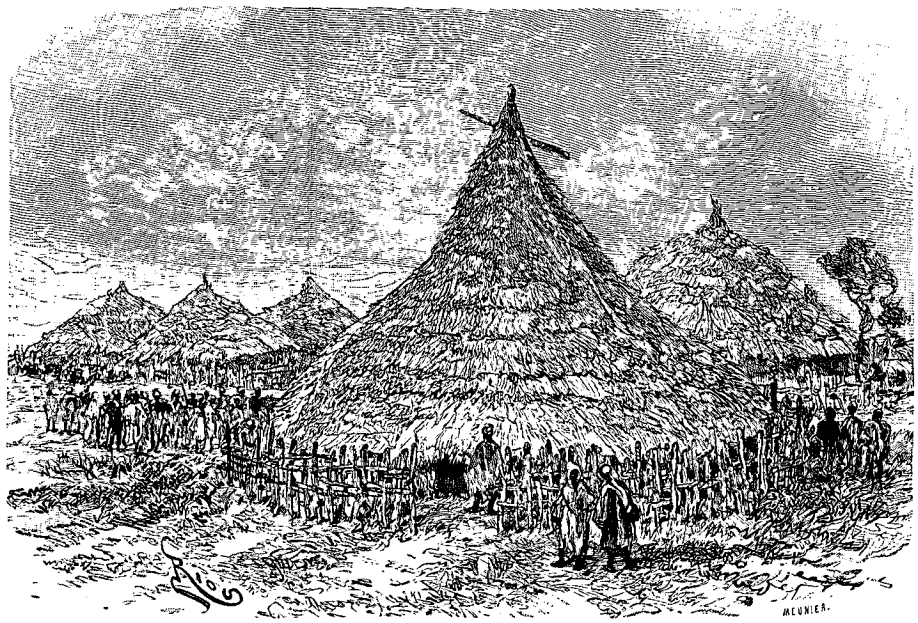
marquable, puisque le pseudo-Arabe volé était pauvre et sans appui. D'autre part, Caillé, reconnaissant, malgré tout, des soins de Lamfia, aurait voulu, en le quittant, reconnaître son hospitalité par quelques beaux cadeaux; mais sa pacotille était presque épuisée et il y manquait précisément la seule chose que son hôte désirait ardemment : un collier d'ambre.

C'est sur ce récit, lu dans les mémoires mêmes du célèbre voyageur, que je bâtis l'histoire qui va suivre. J'attachais un grand intérêt à ce qu'elle fût prise pour réelle, car, dans ce grand marché où viennent s'approvisionner tous les diulas du Soudan occidental, nous avions une détestable réputation de déloyauté; il importait grandement, pour le succès de nos négociations, de la réduire à néant.

Donc, lorsque tous les notables de Kankan furent réunis, assis sur leur fauteuil bas en bois ouvragé, je me plaçai au milieu du cercle, avec mes deux compagnons de voyage et Samba Ibrahima à mes côtés, et je pris la parole en ces termes :

« Il y a bien longtemps déjà, cinquante années, avant le règne du grand Kankan Mahmadou, un étranger est venu dans cette ville. Il était habillé en Arabe et faisait le salam. C'était un savant, mais c'était aussi un Français, qui voulait connaître les pays qui bordent le grand fleuve et avait pris le costume et les allures des disciples du Prophète, pour pouvoir le traverser. Il venait de l'ouest, par Couroussa, et, lorsqu'il quitta Kankan, il se dirigea vers l'est. A cette époque, Mahmadou Sanousi commandait la ville. Quelqu'un de vous, parmi les plus anciens, se le rappelle-t-il?»

Quatre ou cinq vieillards se regardaient étonnés et



Mosquée de Bakoukokouta (voy. p. 349). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

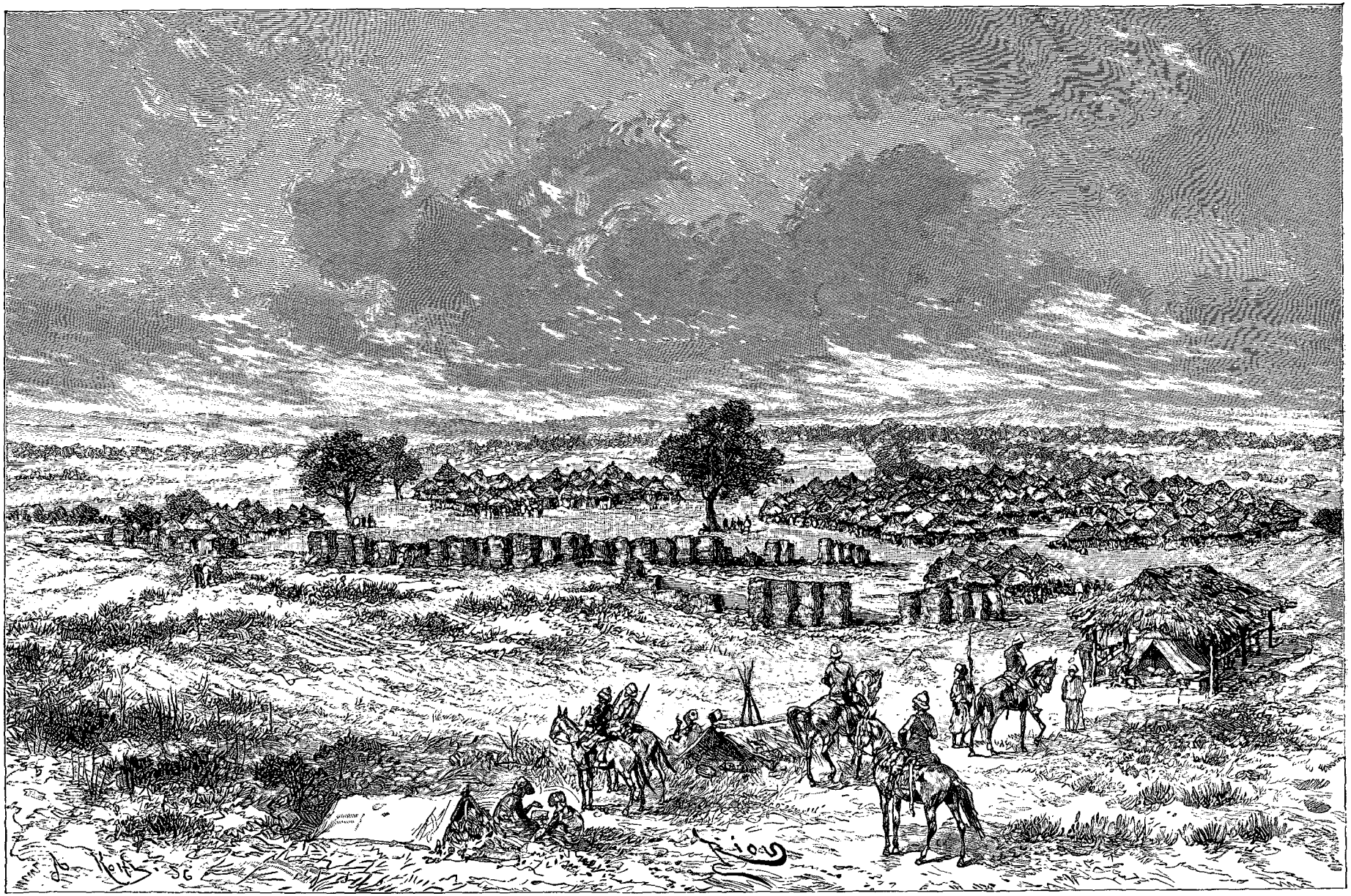
hochaient la tête en suivant mes paroles. Après s'être consultés, ils dirent l'un après l'autre :

« C'est vrai; c'est exact. »

Fort de leur approbation, je repris: « Ce Français, en arrivant à Kankan, fut logé pendant deux mois chez Lamfia, alors chef de cases, et fut guéri par lui d'une douloureuse maladie. De plus, pendant son séjour, il avait été volé, par quelques mauvais hommes, de toute sa pacotille. Mahmadou Sanousi la lui fit rendre et punit le coupable, quoique le Français, qui se faisait appeler Abdallah, fût seul et sans appui. A son départ de la ville, il aurait voulu récompenser Lamfia de son hospitalité, mais celui-ci voulait de l'ambre et Abdallah n'en avait plus. Avant de le quitter, il dit à son hôte : « Ne crains rien pour ton ambre; je ne puis te le « donner, mais tu ne perdras rien pour attendre, car le « premier de mes compatriotes qui viendra ici te l'ap- « portera ». Lamfia n'attacha aucune importance à ces paroles et les oublia vite. Cependant Dieu donna la vie à Abdallah, qui rentra en France et écrivit, dans le récit de son voyage, la dette qu'il avait contractée. Aujourd'hui le Gouvernement français m'a ordonné de passer par votre ville et de régler la dette de Caillé. Il m'a chargé également de récompenser l'acte de justice de Mahmadou Sanousi dans la personne de son fils. C'est pour cela que je vous ai réunis et ai voulu que le petit-fils de Lamfia et le fils de votre ancien chef vous accompagnent. Vous serez tous témoins du payement de la dette et vous verrez, en même temps, que les Français n'oublient rien, ni les services rendus, ni la parole donnée, même après plusieurs générations. »

Et pendant que mon auditoire, ahuri d'un pareil acte de probité et de reconnaissance, restait bouche bée, le menton dans la main, posture qui, ici, est le signe d'un profond étonnement ou d'une grande admiration, j'appelai le descendant de Lamfia, à qui je remis un superbe collier d'ambre dont la boule du milieu seule avait la valeur d'un captif. Ce brave homme, en rece-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Fodékaria (voy. p. 348). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant en quelque sorte du ciel ce don royal, tremblait de tous ses membres et s'inclina jusqu'à terre. Il me remerciait en balbutiant : « Ce n'est pas moi, lui dis-je, qu'il faut remercier, mais le grand chef des Français, à qui rien n'échappe et qui n'oublie rien. »

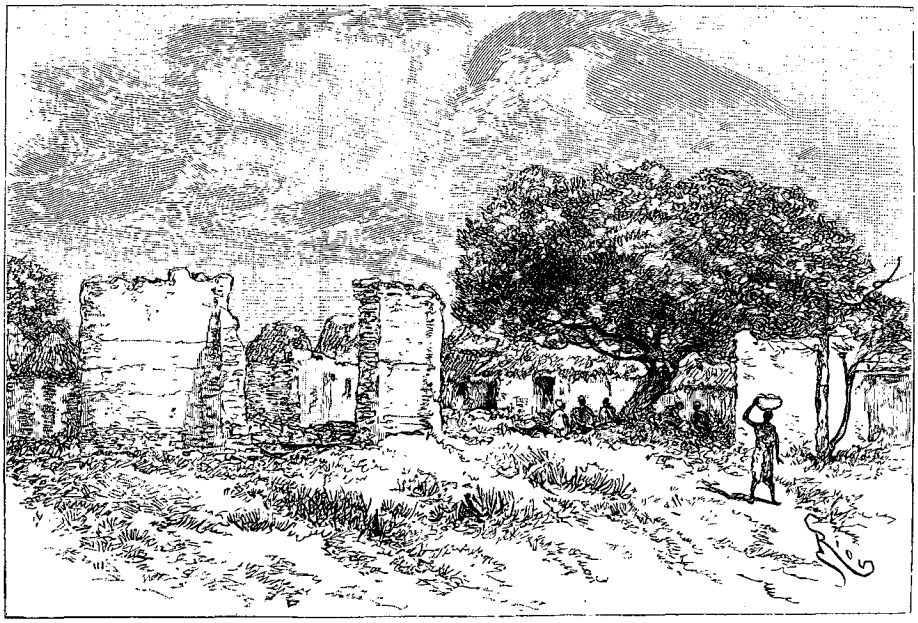
Quant au fils de l'ancien chef de Kankan, vieillard tout cassé et que l'on m'avait dit être dans une extrême misère, je lui donnai une magnifique vache laitière, grâce à laquelle il allait pouvoir revenir à la santé.

Un murmure d'admiration courait dans toute l'assistance; mes deux compagnons eux-mêmes, le docteur et Plat, étaient stupéfaits, car je ne les avais pas mis au courant de la fable que je venais de débiter. Tous les gens de Kankan, Batourbalahé en tête, vinrent s'incliner profondément devant moi avec toutes les marques de la reconnaissance la plus sincère, puis se retirèrent dans la ville pour méditer et causer ensemble d'un acte si merveilleux.

Le soir même j'apprenais que des courriers avaient été envoyés à Bissandougou d'abord, puis dans toutes les directions, pour annoncer par tout l'empire la loyauté des Français.

Le lendemain nous rendîmes à Batourbalahé sa visite de la veille. Il était encore sous le coup de ma petite comédie et il nous reçut à bras ouverts. Après de mutuels épanchements et un échange de compliments flatteurs, nous parcourûmes la ville, dont les habitants obstruaient littéralement les rues, ne pouvant se rassasier de voir les blancs.

La ville de Kankan est bien déchue de son ancienne



Mosquée de Soïla (voy. p. 348). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

splendeur ; des quartiers entiers sont en ruines et témoignent de la vigoureuse résistance qu'elle fit aux troupes de l'almamy. Néanmoins, elle compte encore 6 000 habitants environ. Les villages de cultures qui l'entourent (appelés *ouroundés*) renferment une population à peu près égale : c'est donc une agglomération de 12 000 âmes dans cette vallée.

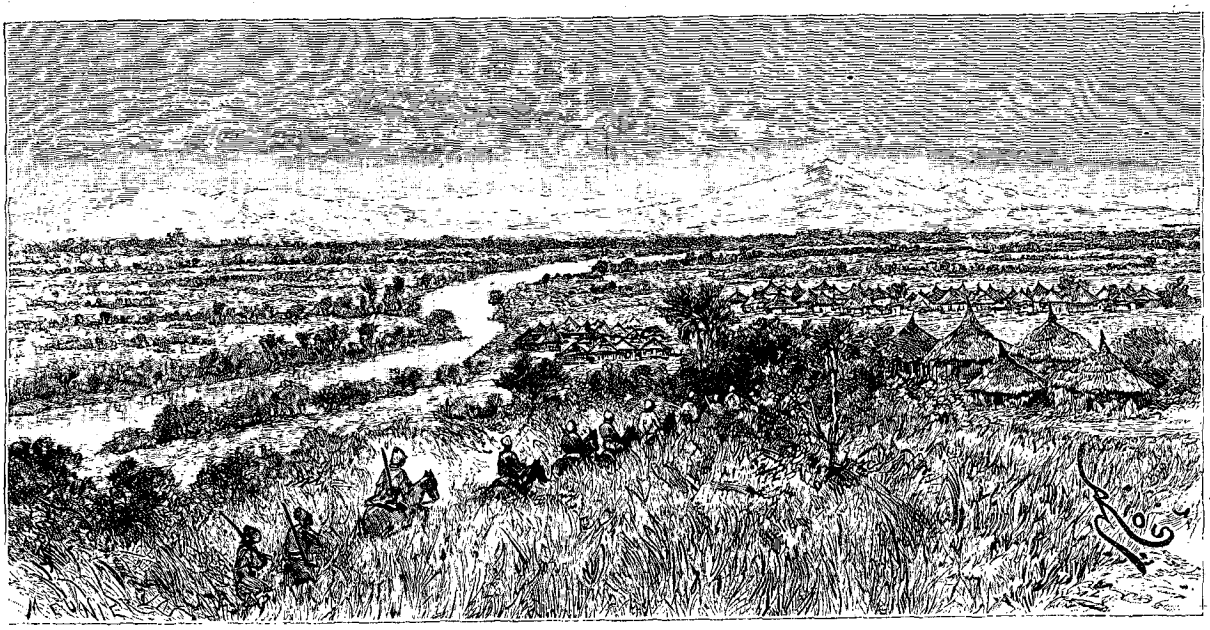
L'aspect intérieur de la ville est peu séduisant; les rues sont sales, étroites et tortueuses, les maisons généralement basses et mal tenues. Seule la mosquée a un certain caractère architectural ; mais, comme elle a servi de dernier retranchement aux défenseurs de la place, une partie des murs se sont écroulés sous les coups de béliers des assiégeants. La place qui s'étend devant est extrêmement propre et plantée de figuiers plusieurs fois séculaires, dont l'épais feuillage ne laisse filtrer que quelques rares rayons de soleil.

Le marché est situé au centre de la ville; il est couvert de nattes. Les produits les plus divers y sont étalés, et une foule bigarrée, venue de tous les points du Soudan, s'y coudoie. La plupart des marchandises sont anglaises et proviennent de Sierra-Leone. Les habitants sont de race mandingue, fortement mélangée de sang peul : aussi leur teint n'est-il pas noir, mais plutôt couleur chocolat. Les traits du haut du visage sont de la race caucasique, tandis que la bouche et le menton gardent généralement tous les signes distinctifs de la race noire. Les vêtements sont plus élégants et plus soignés que dans toutes les régions que nous venons de traverser jusqu'à ce jour.

PÉROZ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée à Kankan (voy. p. 349). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MISSION DU CAPITAINE PÉROZ DANS LE OUASSOULOU.

XXV

Second passage du Milo. — Un tumulus. — Tintioulé, capitale du roi du Torong. — Métairies de Samory. — Un taureau échappé.

Le 12, nous décampons de grand matin et faisons partir nos bagages sur la rive du Milo, dont il faut passer le gué pour prendre la route de Bissandougou. La berge de la rive gauche est douce; elle va mourant dans l'eau, dont la profondeur ne dépasse pas 1 mètre; mais la berge de droite est à pic, sauf une étroite bande de terre qui la longe et qui sert à prendre pied. Un sentier est taillé dans la terre marneuse et grimpe en lacets jusqu'au sommet. Dès qu'on a commencé à le gravir, les pieds mouillés par l'eau du gué, il devient extrêmement glissant.

Un de nos mulets manque des quatre fers à moitié chemin, et dégringole dans le Milo, d'une hauteur de quinze pieds. Nous le repêchons à grand'peine, mais n'avons, en somme, à déplorer que le détrempage complet des cantines qu'il porte.

Pendant ce temps le soleil s'est levé. Karamoko, en bon musulman, ne veut pas se mettre en marche avant d'avoir fait son salam; son escorte l'imite, et bientôt, du haut de la falaise, nous n'apercevons plus que des têtes, ou des parties moins nobles, alignées le long de la berge, s'abaissant et se relevant en cadence. Enfin, nous sommes à cheval et nous nous engageons dans le sentier semé de gravois rouge, qui, franchissant monts et vallées, nous amènera à midi à Tintioulé.

Sur la rive gauche du Milo, la nature change complètement d'aspect. Aux plaines basses et unies succède un enchevêtrement de collines arrondies, bossuant le sol, et paraissant de prime abord sans aucunes relations topographiques.

Leur surface est couverte d'un gravois ferrugineux mélangé à une terre noire, extrêmement fertile, que les indigènes emploient tout particulièrement pour leurs cultures. Elles sont généralement boisées à leur sommet et séparées les unes des autres par de frais vallons où coulent de clairs ruisseaux sous une voûte de feuillage.

Le terrain se relève insensiblement depuis la vallée du Niger; à Tintioulé nous serons à 400 mètres d'altitude et à Bissandougou à 410, étant partis de Sansando, sur le fleuve, à la cote 350.

Aucun des ruisseaux que nous traversons n'est à sec; cependant nous sommes à la fin de la saison sèche.

1. Suite. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401; t. LIX, p. 289, 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous faisons halte au delà du village de Dabadougou, sur un plateau ferrugineux fort étendu et absolument plat, au milieu duquel s'élève une large trémie de cailloux d'une longueur de 8 mètres, sur 4 de largeur et 2 de hauteur. Ce tumulus est historique, et toute une légende se rattache à sa formation.

Il y a une quarantaine d'années, le puissant roi de Kankan, Mahmadou, était en guerre avec le roi des Bambaras de l'est, Diéri, qui passait pour avoir fait un pacte avec le diable. Celui-ci, en échange de son âme, lui aurait donné un tapis merveilleux grâce auquel il pouvait s'élever dans les nues et planer sur les armées ennemies. La sienne était tellement nombreuse qu'ayant voulu la recenser avant de mettre le siège devant Kankan, alors qu'il était campé sur le plateau de Dabadougou, il dut ordonner à chacun des chefs des groupes de guerriers de déposer un caillou à ses pieds, plus ou moins gros, selon l'importance de son commandement. De là naquit le tumulus qui existe encore et près duquel nous sommes arrêtés. Si la légende est vraie, son armée comprenait une centaine de mille hommes.

Arrivé devant Kankan, il s'empara de la ville sans coup férir; mais, ayant violé la mosquée pour y mettre ses chevaux, Dieu l'en punit en déchirant le tapis qui le soutenait tandis qu'il planait au-dessus du réduit de la place qui tenait encore; dans sa chute, il alla s'écraser sur les remparts. Son armée vit dans cette mort un présage funeste et s'enfuit dans toutes les directions, poursuivie par les gens de Kankan-Mahmadou, qui en firent un grand carnage à Tintioulé. De ce massacre vient le nom de la ville, Tintioulé, qui veut dire « Colline rouge ».



Batourbalabé (voy. p. 349). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous reprenons la marche après un repos d'un quart d'heure, lorsque Karamoko a terminé son salam de neuf heures, pour lequel ses serviteurs étendent un tapis devant lui.

Impatienté, probablement par notre marche régulière, Karamoko donne continuellement de l'éperon à son cheval, qui danse une sarabande effrénée, que toute notre cavalerie imite à plaisir; il s'ensuit une cohue épouvantable dans ce sentier étroit et encaissé. Les sofas, mis en joie par ce mouvement et les cris des cavaliers, rompent leurs rangs et se mêlent à nos hommes.

Le chef de cette petite ville, formée de trois villages contigus, est Bitiki Sanané, roi du Torong, dont Tintioulé est la capitale. Il est, en partie, l'auteur de la fortune de Samory; c'est lui en effet qui le premier en fit un généralissime. Il eut peu à se louer de ce choix, car, petit à petit, l'almamy actuel le réduisit au rôle de roi fainéant et guerroya, avec ses contingents, pour son propre compte. C'est ainsi que, par son habileté à la guerre, et la politique aidant, Samory devint empereur d'un État dont le Torong n'est plus qu'une des provinces les moins importantes.

Malgré le coup de bâton que Bitiki lui assena un jour sur le front, en voyant usurper trop ouvertement ses fonctions royales, Samory, devenu un roi puissant, l'a maintenu dans le commandement de son minuscule royaume; mais il fait surveiller ses actes par un de ses griots.

Notre entrée dans le village principal où réside Bitiki est un véritable défilé d'opérette.

Le roi du Torong est assis sur une estrade juchée entre deux figuiers touffus; autour de lui, couverts de costumes aux couleurs tranchantes, s'étalent les notables du village, tandis qu'au premier plan des femmes vêtues de blanc et enveloppées d'un voile qu'elles agitent sur leur tête, esquissent un pas de ballet. Une double rangée de griots chantant des chœurs avec un certain ensemble, en s'accompagnant de leurs instruments, leur donnent la cadence.

Mais ces honneurs, sous le soleil de onze heures, ne font qu'augmenter l'énervement produit par la marche du matin, et nous quittons le village bien vite, pour nous installer au campement.

A trois heures, le roi du Torong, suivi de toute sa cour, se dirige vers nous. Il est précédé du griot dont Samory l'a flanqué. Cet homme, diplomate et espion achevé, joue continuellement un rôle de bouffon, auquel il excelle, sans perdre de vue un seul instant toutefois la charge secrète qui lui incombe. Son armement se compose d'un arc dont le bois est recouvert d'une peau de léopard plaquée d'argent ouvragé. Son carquois est du même travail, et les bandes, du même métal, qui s'enroulent autour, sont des merveilles de ciselure. Son costume est en drap rouge, zébré par de larges rubans de peau de fauve; enfin sa coiffure est une haute mitre en fourrure de panthère, agrémentée de rangées de cauris et de sequins d'argent.

Bitiki le suit, tout vêtu de blanc; l'étoffe est fine et brodée, et les robes aux larges manches ouvertes qui se superposent sont d'une blancheur immaculée; il est coiffé d'un turban également couleur de neige, dont un des pans lui couvre la partie inférieure du visage. Une lance en argent, sur laquelle il s'appuie pesamment pour marcher, lui sert de sceptre.

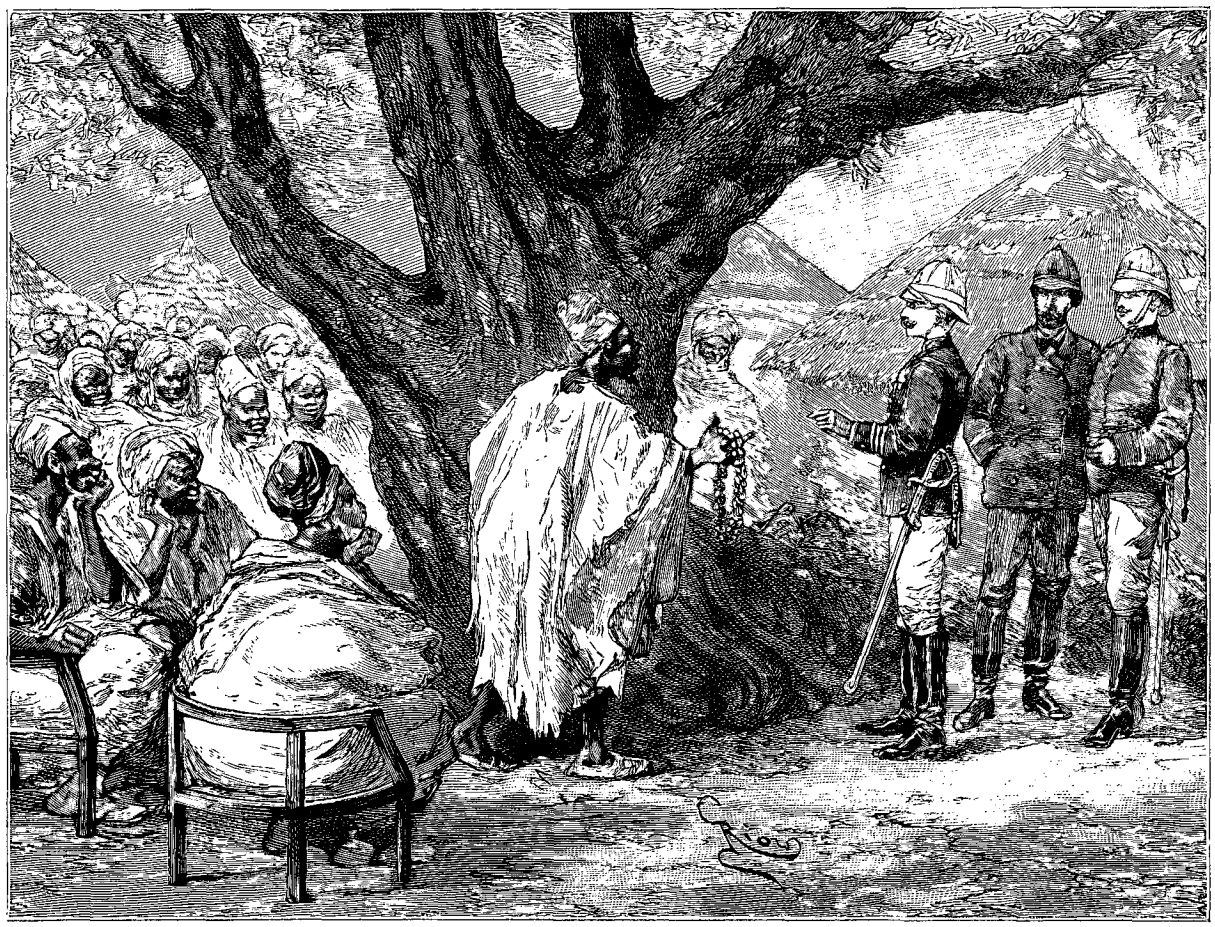
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Derrière lui se pressent les gens de sa suite.

Arrivé devant nous, il s'assoit sur un léger fauteuil en bois ouvragé, apporté par un esclave, boit une gorgée d'eau fraîche contenue dans une aiguière de métal que porte un autre captif, nous salue avec courtoisie et attend. Il pense évidemment qu'avant toute chose, je vais m'excuser de ma fuite précipitée du matin, ce que je fais, en effet : nous étions harassés de fatigue, de faim, de soif, et exténués par la chaleur; les Européens, lorsque le soleil est haut, en supportent mal les rayons ardents : c'est pourquoi nous n'avons pu attendre ses souhaits de bienvenue et la fin du *borabo*[1].

Ces explications lui suffisent; dès lors, la glace est rompue et nous devenons bons amis. Il nous comble de cadeaux et de souhaits; puis, en partant, il nous regarde avec pitié, comme si nous allions bientôt être exposés à un grand danger. Il a donc une bien mauvaise opinion de son ancien sofa!

Le type des habitants du pays est très beau; ce sont des Peuls de race presque pure; ils sont vigoureux, avec l'air noble et intelligent. Contrairement à ce qu'en écrit Caillé, qui, du reste, n'en parle que par ouï-dire, ils sont extrêmement propres sur eux comme dans leurs maisons. Celles-ci sont hautes, spacieuses, bien éclairées, aérées et ornées, à l'intérieur, de peintures originales.



La dette de Caillé (voy. p. 350-352). — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

A partir de Tintioulé, que nous quittons le 13 au matin, la route, bien entretenue, a une largeur de 4 mètres. Tous les deux kilomètres environ, sous un groupe de beaux arbres, des piquets fourchus sont plantés pour permettre au voyageur d'accrocher son hamac et de se reposer. Au fur et à mesure que nous avançons, la campagne se déboise pour faire place aux cultures; mais on a épargné les arbres bordant le chemin.

De loin en loin, un groupe de cases émerge coquettement d'un bouquet de bois; elles sont occupées par des captifs métayers de l'almamy.

Bientôt, à partir de Sana, où nous campons, les cultures ne cessent plus et la route traverse des champs où nul brin d'herbe ne gêne la croissance des cultures. Il en est ainsi jusqu'à Bissandougou, c'est-à-dire sur un parcours de plus de 20 kilomètres.

La profondeur de ces cultures est, paraît-il, à peu près égale, et elles se continuent jusqu'à 22 kilomètres au delà de la capitale.

On peut juger par là du nombre de captifs nécessaire à cette immense exploitation agricole, sur laquelle sont encore entretenues 40 000 têtes de bétail. On

1. Réjouissance équestre, accompagnée de chants et de danses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voit que l'almamy, n'eût-il que cette seule source de revenus, serait encore fort à l'aise, grâce au rapport de ses 80 000 hectares de terres cultivées.

A Sana, quelques sofas de Samory étaient venus, en secret, se mêler à ceux de Karamoko; ils étaient envoyés par l'almamy pour connaître d'avance la tournure de notre mission. Nous avions vite reconnu ces figures étrangères à notre escorte habituelle, et nous ne nous en étions pas préoccupés autrement, lorsqu'un petit incident nous fit nous applaudir de leur présence.

Les métayers de Sana nous avaient offert un taureau magnifique, comme cadeau de bienvenue. Étant d'un caractère ombrageux et difficile, nous l'avions livré au boucher, séance tenante, pour le faire abattre; mais, soit négligence ou maladresse, cet homme le laissa échapper après lui avoir fait, au cou, une large entaille. Rendu furieux par la douleur, l'animal se précipita sur le groupe des hommes de l'escorte de Karamoko et, en un clin d'œil, fit voler en l'air un ou deux sofas, menaçant de tout détruire dans notre campement. Les gens de Karamoko, éperdus, déchargeaient leurs armes au hasard sans l'atteindre, et ne faisaient que l'irriter davantage. Le jeune prince lui-même, quoique muni



Le taureau échappé. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

d'une excellente carabine Gras, avait dû, après un insuccès semblable, se réfugier sur un pan de mur voisin.

Nous accourûmes aux cris des sofas, et, voyant la bête prête à charger l'un d'eux et à le mettre en pièces, j'arrachai un fusil des mains d'un tirailleur et l'arrêtai net d'une balle en plein front, tirée à cent pas à travers les fuyards.

En voyant le taureau se mâter sur ses pieds de derrière, puis retomber lourdement à terre inanimé, tous s'étaient tus, portant alternativement leurs regards sur la victime et sur moi. Comprenant enfin ce qui venait de se passer, les sofas se mirent à crier:

« Les blancs sont des chasseurs; eux seuls sont des chasseurs. (Toubabou dansouké! Dansouké toubabou!) »

Cette admiration s'explique en ce sens qu'au Soudan un chasseur armé d'un fusil à pierre ou à piston est réputé bon tireur lorsqu'à vingt ou trente pas il arrive à blesser un animal; il le suit ensuite à toutes jambes, jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang, il tombe pour ne plus se relever.

Aussi l'événement du taureau fut rapporté à Samory, qui, en entendant le récit qu'on lui en fit, se prit à dire: « Comment lutter contre les blancs, eux qui savent se servir avec une habileté si grande d'armes si rapides et de si longue portée! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXVI

Malinkamory et les fils de l'almamy viennent au-devant de nous. Entrée solennelle à Bissandougou. — Samory. — Notre logement.

Le 14 février, nous atteignons le dernier campement, avant de faire à Bissandougou notre entrée solennelle. Nous ne sommes plus qu'à 6 kilomètres de la capitale.

Nous plantons nos tentes sous d'immenses vérandas, couvertes de nattes, à l'ombre de beaux arbres, sur un sol finement sablé; Samory aime à s'y reposer lorsqu'il visite ses domaines.

A peine avions-nous déchargé nos bagages, qu'une dizaine de cavaliers fondent, bride abattue, vers le bivouac. Ils sont superbement vêtus de boubous rouges, qui flottent au vent. En avant d'eux est un homme de taille élevée, disparaissant littéralement sous un assortiment inénarrable de gris-gris et d'amulettes.

A quelques pas de nous, il saute à terre, jette la bride à l'un de ses cavaliers et s'incline profondément. Tandis qu'il se relève, je reconnais avec plaisir Oumar Diali, un des conseillers de Samory, mon ancien hôte de Niagassola lorsqu'il était à la tête de la mission ouassoulounkée envoyée dans ce poste.

Il vient auprès de moi, dit-il, de la part de Malinka-



Les fils de l'almamy. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

mory, frère de l'almamy-émir, qui demande la permission de venir nous saluer, lui, son frère et tous ses royaux neveux actuellement à Bissandougou.

La permission accordée, il repart, dans un tourbillon de poussière.

Bientôt les sons rauques des cornes d'ivoire nous annoncent l'approche des frères de l'almamy. Au sommet du chemin apparaît à l'instant une épaisse phalange de cavaliers, marchant lentement, et resplendissante de l'éclat des armes, des ornements métalliques des vêtements et des harnachements.

Un peloton d'une trentaine de délicieux bambins, dont le plus âgé n'a pas douze ans, vient à quelque distance. Tous sont vêtus de robes de soie aux couleurs claires, et chaussés de bottes en maroquin rouge. Ce sont les fils de l'almamy, non encore circoncis. Ce sont déjà des écuyers consommés et ils font caracoler leurs chevaux avec une légèreté de main et une hardiesse surprenantes. Le plus jeune, un bébé de trois à quatre ans peut-être, cherche déjà à s'émanciper; un sofa tient la bride du cheval, qu'excite le véritable orchestre qui gronde derrière ce curieux peloton, et le petit diable veut absolument qu'on lui lâche la bride, pour imiter ses grands frères.

Plus de cent griots musiciens jouent une sorte de marche très bien rythmée qui donne le pas à la pha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lange d'infanterie, pleine et carrée, devant laquelle chevauchent Malinkamory et son frère Kimé Ibrahima.

Tous les sofas ont le même costume : veste et pantalon jaune terreux, écharpe rouge soutenant le sabre, bonnet jaune et sandales. Les chefs se distinguent par un turban rouge s'ils commandent 20 hommes ; s'ils ont 100 hommes, par un turban et une robe rouges, dont les manches sortent à grands plis du court boubou de guerre constellé de gris-gris, et par des bottes en cuir fauve.

Malinkamory et son frère sont brillamment vêtus, mais ils ont l'air profondément triste. Le premier, cependant, sourit en m'apercevant, saute vivement à bas de son cheval et vient à moi en courant, les deux mains tendues. Nous nous donnons l'accolade et nous nous retirons à l'écart, pendant que les fils de l'almamy regardent curieusement mes compagnons, tout en faisant montre de leur science équestre.

Malinkamory, dont j'avais gagné l'estime et l'amitié dévouée l'année précédente, m'explique alors que son frère le tient à l'écart. Samory le soupçonne de conspirer contre lui et lui a retiré ses hautes fonctions ; il est perpétuellement sous le coup de quelque événement sinistre, car son frère est capable de tout. Mais il est résigné et il espère en Dieu, qui montrera tôt ou tard la fausseté des accusations portées contre lui.

Je lui promets de faire tous mes efforts auprès de l'almamy pour qu'il rentre en grâce, et, après une présentation générale de tous les hauts personnages qui l'ont suivi, nous nous séparons jusqu'au lendemain.

Dans la soirée une longue procession de captives entre dans notre campement. Elles portent sur la tête de grands bassins en cuivre dans lesquels nagent, au milieu de sauces variées, les viandes et les poissons les plus divers.

Dès le milieu de la nuit, Karamoko et son escorte nous ont quittés pour aller passer leurs vêtements de grand gala avec lesquels ils viendront nous prendre à l'entrée de la ville pour nous conduire devant l'émir.

Au petit jour, nous nous habillons également avec toute la splendeur possible, et nous nous mettons en marche.

Au passage d'une petite rivière boisée qui dérobe la ville au regard, nous trouvons Karamoko qui nous attend impatiemment. Il est vraiment très beau sous son costume oriental, que serre au corps une splendide cuirasse argentée, au milieu de laquelle s'épanouit un soleil d'or. Deux robes de soie, l'une rouge et l'autre blanche, s'échappent en plis gracieux de sa ceinture et couvrent à demi une culotte arabe vert pâle qui se perd dans des bottes de maroquin rouge. Un diadème en argent lui ceint le front et maintient sur sa tête un turban de mousseline qui lui cache le nez et le bas de la figure. Il tient de la main droite une hachette d'argent, et de la gauche la bride en velours vert, rehaussé d'argent, semblable au caparaçon de la selle.

Deux cavaliers de haute taille le suivent, casqués et cuirassés, sabre au poing, et une quadrille de griots, brillamment attifés, voltige autour de lui.

Il prend, avec son escorte, la tête de la mission, et nous nous avançons à pas comptés — car ainsi le veut le cérémonial pour un grand chef — vers la grande esplanade qui précède la mosquée devant laquelle Samory nous attend.

Sur cette grande place, sablée d'un fin cailloutis, plusieurs milliers d'hommes accroupis sont disposés sur trois faces, en épaisses phalanges, les armes hautes, immobiles ; aux deux angles, un escadron de cavaliers, le fusil sur la cuisse ; enfin, face à l'entrée, une haute marquise, couverte de nattes multicolores, abrite l'almamy, ses courtisans, ses femmes et sa garde.

Le fond du tableau est formé par les hautes murailles du palais de l'almamy, par la masse carrée et crénelée de son donjon.

Le coup d'œil est splendide et nous éblouit tout d'abord. Certes le hasard seul n'a pu disposer ainsi cet assemblage d'hommes et de choses, pour leur donner un aspect si frappant, si typique et si grandiose. A défaut d'autres preuves, cette ordonnance dénoterait chez son auteur un goût du beau que l'on ne retrouve qu'à l'état de ridicule copie chez les autres peuples noirs du Soudan occidental.

Sur un divan élevé, Samory est étendu, vêtu d'une robe blanche ; à ses côtés et devant lui, sur des sièges bas, ses conseillers, dont les vêtements sombres ou voyants isolent la masse blanche du divan royal. Derrière, affaissées sous le poids des ornements d'or massif qui les chargent, ses femmes préférées.

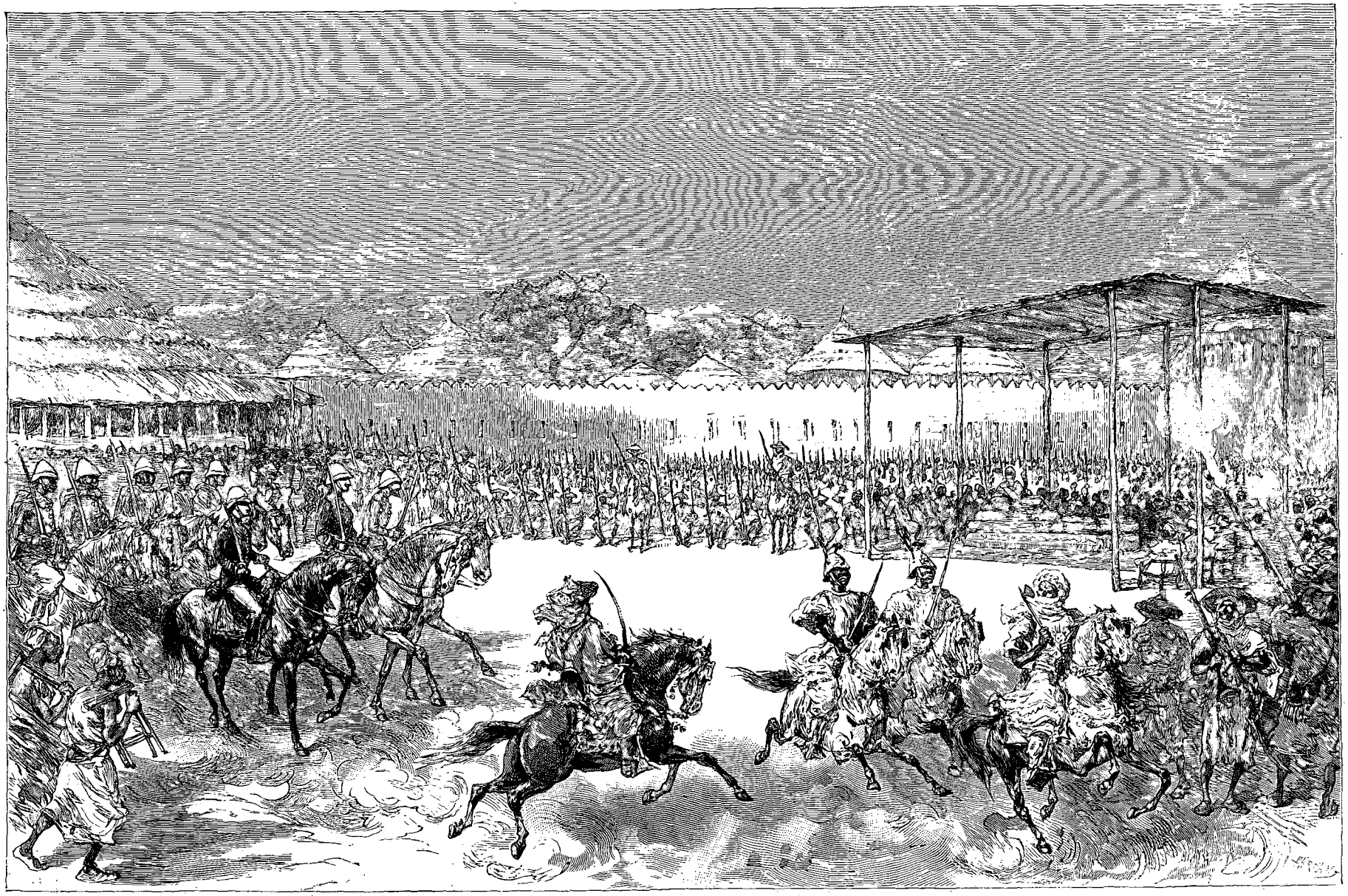
Et enfin, encadrant le tout, un amphithéâtre de gardes du corps échelonnés, dans le sens de la profondeur, des petits aux grands.

Lorsque nous mettons pied à terre pour le saluer, l'almamy se soulève sur son sofa et me serre la main avec une effusion marquée, ainsi qu'au docteur et à Plat. Il nous fait signe de nous asseoir ; mais je le remercie, et, déployant les lettres que je suis chargé de lui remettre, j'en commence la lecture à haute voix et lentement pour que mon interprète puisse traduire fidèlement mes paroles.

Pendant cette lecture, Samory reste souriant ; pas un muscle de sa figure ne remue à l'énoncé de nos prétentions. Lorsque j'ai terminé : « Pérozi, me dit-il, je te remercie, j'ai compris ; mais à plus tard les affaires sérieuses. Asseyez-vous et regardons. » Et de la main il nous indique un coin de son divan, où nous prenons place en le saluant.

Le spectacle auquel il nous convie est, en effet, curieux. Tour à tour, chaque phalange s'ébranle et parcourt, à différentes allures, aux commandements de ses chefs et au bruit de la musique, le large rectangle que dessine l'esplanade. En passant devant l'almamy, tous les hommes s'arrêtent et lui font face en poussant d'assourdissants « hou ! hou ! » et en brandissant leur fusil. Les chefs descendent de cheval et viennent se prosterner devant lui en déposant leur fusil à ses pieds. Samory étend la main sur leur tête en disant : « Allah ikim (Dieu te garde) ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de la mission à Bissandougou. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque ses frères, à la tête de leurs gardes, viennent le saluer, au lieu de se prosterner devant lui, ils se couchent humblement à ses pieds, et l'almamy leur pose le pied sur la tête, en prononçant la formule sacramentelle.

Il est à remarquer que, dans ce cérémonial, plus les chefs sont haut placés, plus ils s'inclinent bas; les chefs d'armée se couchent à ses pieds, tandis que les simples sofas se contentent d'agiter leur fusil en l'air. Et lorsque j'en demandai l'explication à l'almamy-émir, il me répondit par ces paroles bibliques : « Plus tu auras été élevé, plus tu seras abaissé ». Je restai étonné de trouver cette pensée dans la cervelle de ce noir illettré.

Cette sorte de revue finit par une série d'exercices équestres qu'ouvrirent les fils de Samory. Décidément, ces bambins sont de très bons écuyers, et les aînés firent exécuter à leurs chevaux le pas espagnol ou le passage, comme de vrais maîtres de manège.

J'avais pu, pendant ce temps, examiner l'almamy tout à loisir, car il était fort occupé à surveiller les mouvements de ses troupes.

Depuis l'année précédente, sa figure n'avait pas changé : ensemble ascétique, regard vif par moments, mais généralement voilé, air fin et doux. Le menton, fort et carré, indique, chez lui, une volonté peu commune aux noirs, dont le bas du visage est presque toujours fuyant. Son turban de mousseline blanche est serré à la tête par un diadème en or, fait d'écussons reliés par des chaînettes de même métal. Un collier d'or tranche sur la blancheur mate de sa robe et retombe derrière les épaules en deux pendeloques terminées par de lourds médaillons. Il tient à la main un chasse-mouches, à poignée d'argent ciselée, fait d'une queue de jeune éléphant.

Derrière lui se tiennent immobiles deux hommes entièrement vêtus de rouge et portant sur l'épaule, l'un une masse d'armes, l'autre une hachette en argent, insignes de la royauté; ce sont ses deux hérauts d'armes, ses deux griots familiers.

Parmi les femmes qui sont étendues derrière lui, je remarque entre toutes Sarou-gué Kegni (Sarah blanche la Belle), une Peule aux yeux de gazelle, la préférée du maître. Les anneaux d'or qu'elle a aux pieds pèsent plusieurs kilos chacun, et lorsqu'elle en est ornée, elle ne marche qu'avec peine.

A notre arrivée, sur un signe de l'almamy, elle est venue plier un genou devant nous, et nous offrir dans cette posture l'eau de l'hospitalité dans un vase d'argent.

L'année dernière, sachant qu'elle avait une certaine influence occulte sur son maître, je lui avais fait maints cadeaux; la brave fille, reconnaissante, nous a rendu, en échange, de nombreux services pendant notre séjour à Bissandougou.

L'heure s'avance cependant, au milieu des divertissements que nous offre l'almamy-émir, et une chaleur lourde rend la place intenable. Samory comprend que nous souffrons sur cette esplanade brûlante, et, après nous avoir remerciés et souhaité bon repos, il nous donne une escorte de cavaliers pour nous conduire au logement qui nous a été préparé. Déjà nos domestiques et nos bagages y sont rendus; nous nous jetons sur nos lits de camp sans songer même à déjeuner, car nous sommes littéralement suffoqués par la chaleur et la poussière.



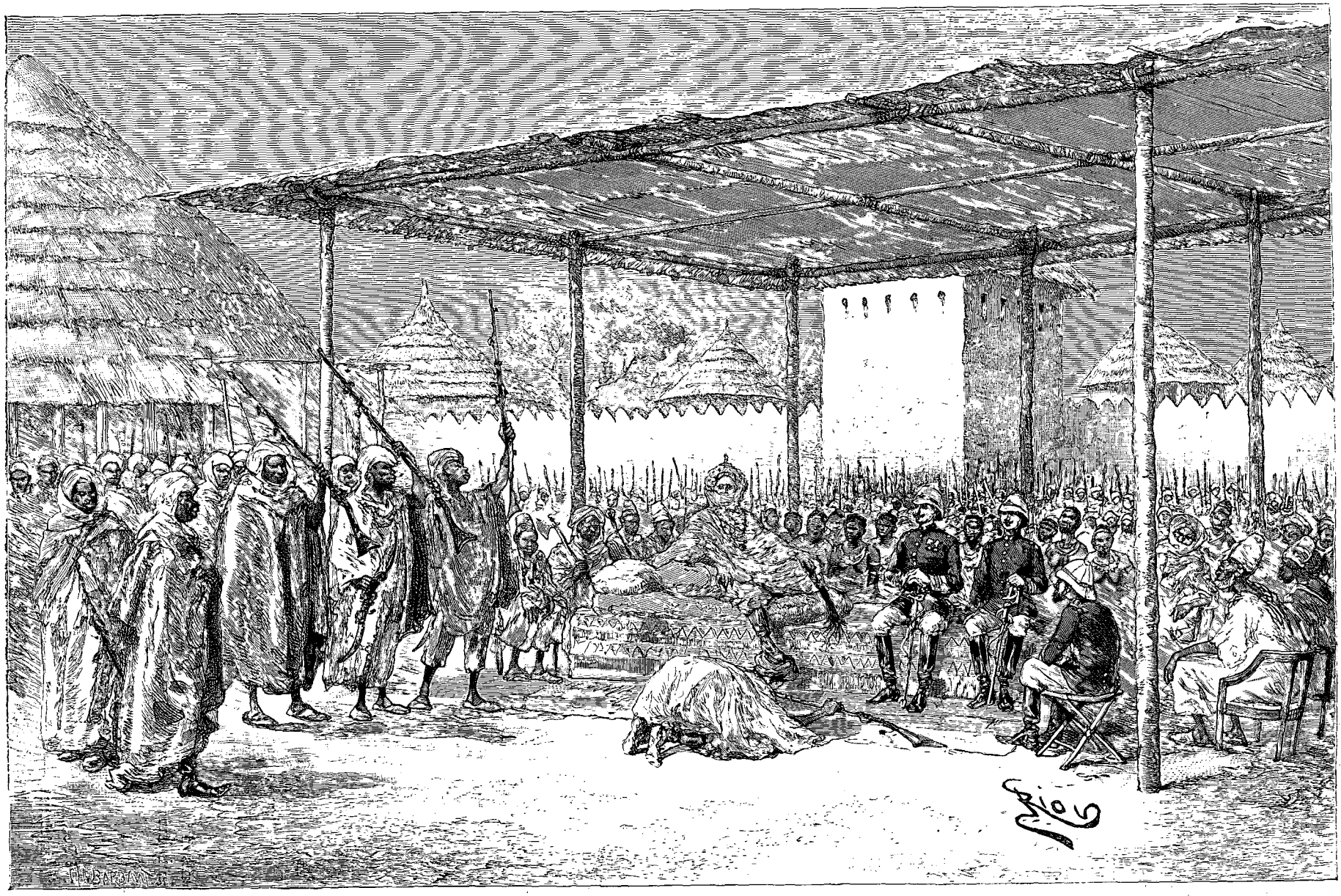
L'almamy Samory. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

Notre campement est relativement très confortable. Il se compose d'une vaste enceinte quadrangulaire; à chaque angle, un groupe de cases, séparées par un mur de la grande cour intérieure, forme le logement de chacun de nous. Une toiture plate, en nattes, court d'un groupe à l'autre et couvre tout l'intérieur de l'enceinte, pour que nous puissions y circuler à l'abri du soleil.

Les cases sont en pisé, surmontées d'un épais chaume conique; le sol est partout en argile damée et durcie, ce qui permet de le tenir dans un état de parfaite propreté.

Somme toute, nous sommes beaucoup mieux installés que nous ne l'avons jamais été; nous possédons même un certain *buen retiro* d'un confortable étonnant. C'est un puits, profond de vingt pieds, et terminé par un puisard de rocaille; au sommet, un siège en argile, cuit au feu, ferme l'orifice, et le tout est recouvert d'un toit épais qui abrite des regards indiscrets et du soleil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La réception de la mission : « Allah ikim » (voy. p. 359). — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque matin, des captives viendront mettre une cruche d'eau fraîche dans chaque case, balayer notre logement et vider de grands seaux d'eau bouillante dans le local que je viens de décrire.

XXVII

Négociations. — Péripéties diverses. — Signature du traité. — Tata de l'almamy. — Grande place et mosquée — La ville de Bissandougou. — Exécutions capitales. — Retour de la mission.

Notre séjour s'est prolongé à Bissandougou près de deux mois. Le docteur et Plat m'ont avoué, depuis, que ce temps passé dans la capitale de l'émir avait été pour eux le plus agréable de la mission. Je n'en dirai certes pas autant et je ne pense pas qu'on puisse avoir une existence plus énervante, plus fatigante que la mienne dans ce même temps.

Chaque jour, je me rendais au palais de l'almamy, qui me recevait au milieu de son conseil, pour discuter les clauses du traité. Avec une rouerie incroyable, tout en me comblant de témoignages d'amitié et de bonne volonté, il me lançait dans les jambes les arguments pleins de fourberie de ses conseillers, qui criaient comme des possédés dès que je réfutais leur dire. Je sortais de ses séances absolument étourdi et sans avoir fait un pas en avant. Puis j'expédiais mes plus fins limiers dans la demeure de chacun des fidèles de Samory, pour tâcher de recueillir l'impression de ces discussions journalières. Le soir leurs rapports me revenaient, mais tellement contradictoires que je me résolus enfin à employer un tout autre moyen.

Par une belle nuit entièrement sombre, je m'habillai en Malinké, et, cachant ma figure dans un épais turban, je me rendis seul au palais; j'avais, à tout hasard, glissé sous ma robe un revolver de faible calibre, mais suffisant pour brûler à l'occasion la cervelle à quelque malintentionné.

Lorsque je me présentai, dans cet accoutrement, aux sofas qui défendent l'entrée principale, je fus d'abord repoussé brutalement par leur chef; mais, étonné de mon accent, il approcha vivement de ma figure un des tisons qui flambaient au milieu du poste, et me reconnut.

Je laisse le lecteur juge de sa stupéfaction en me voyant ainsi vêtu. S'inclinant profondément devant moi, il s'effaça pour me laisser passer et me suivit jusqu'à la deuxième enceinte, où il me remit au chef des gardes qui y veillaient. Celui-ci, non moins étonné que son camarade, partit en courant dans l'intérieur du palais, me laissant au milieu de ses hommes, étendus, somnolents et indifférents, autour du feu.

Un instant après il revenait et m'annonçait que l'almamy m'attendait.

En effet, Samory se berçait dans son hamac amarré sous la marquise de la cour d'honneur. Lorsqu'il me vit : « Pérozi, les blancs ne craignent donc rien? me dit-il lentement. — Que craindrais-je? lui répondis-je. Je t'ai confié la vie des deux chefs qui m'accompagnent et celle de mes hommes : pourquoi ne te confierais-je pas la mienne? »

Il n'ajouta rien sur le moment et il parut réfléchir; puis il me demanda ce qui m'amenait à pareille heure et d'une façon si insolite dans son palais.

Je lui expliquai que mon opinion était que nos longues discussions avec ses conseillers n'avançaient en rien nos affaires; trop d'idées contraires se heurtaient dans ces réunions, où personne que lui n'avait le droit absolu d'en exprimer une et de la mettre à exécution. Mon temps était très limité : si cela continuait, je me verrais obligé de retourner auprès de mes chefs, qui considéreraient ma rentrée en France les mains vides comme une déclaration de guerre. C'était là un résultat qu'il fallait éviter : lui par intérêt, moi parce qu'ayant été le premier instrument de paix entre les Français et lui, je mettais tout mon amour-propre à la sceller d'une façon indestructible. Qu'avions-nous besoin d'intermédiaires pour régler des intérêts qui ne regardaient que nous? Nous pouvions sacrifier aux usages en nous réunissant officiellement de temps à autre; mais, en réalité, nous ferions à nous deux toute la besogne dans nos entrevues secrètes. Et je continuai longtemps ainsi.

L'almamy ne m'avait pas interrompu une seule fois. Lorsque j'eus terminé, il réfléchit longuement, puis il me dit : « Je t'accorde ce que tu me demandes. Aie confiance; tout ira à ton gré; mais pas d'impatience. En toutes choses, la hâte des Européens est trop grande. » Et je me retirai avec l'autorisation de venir le trouver la nuit, à l'heure que je jugerais opportune; les chefs de ses gardes seraient prévenus, et dorénavant nul ne mettrait obstacle à mes allées et venues.

C'est ainsi que continuèrent nos négociations.

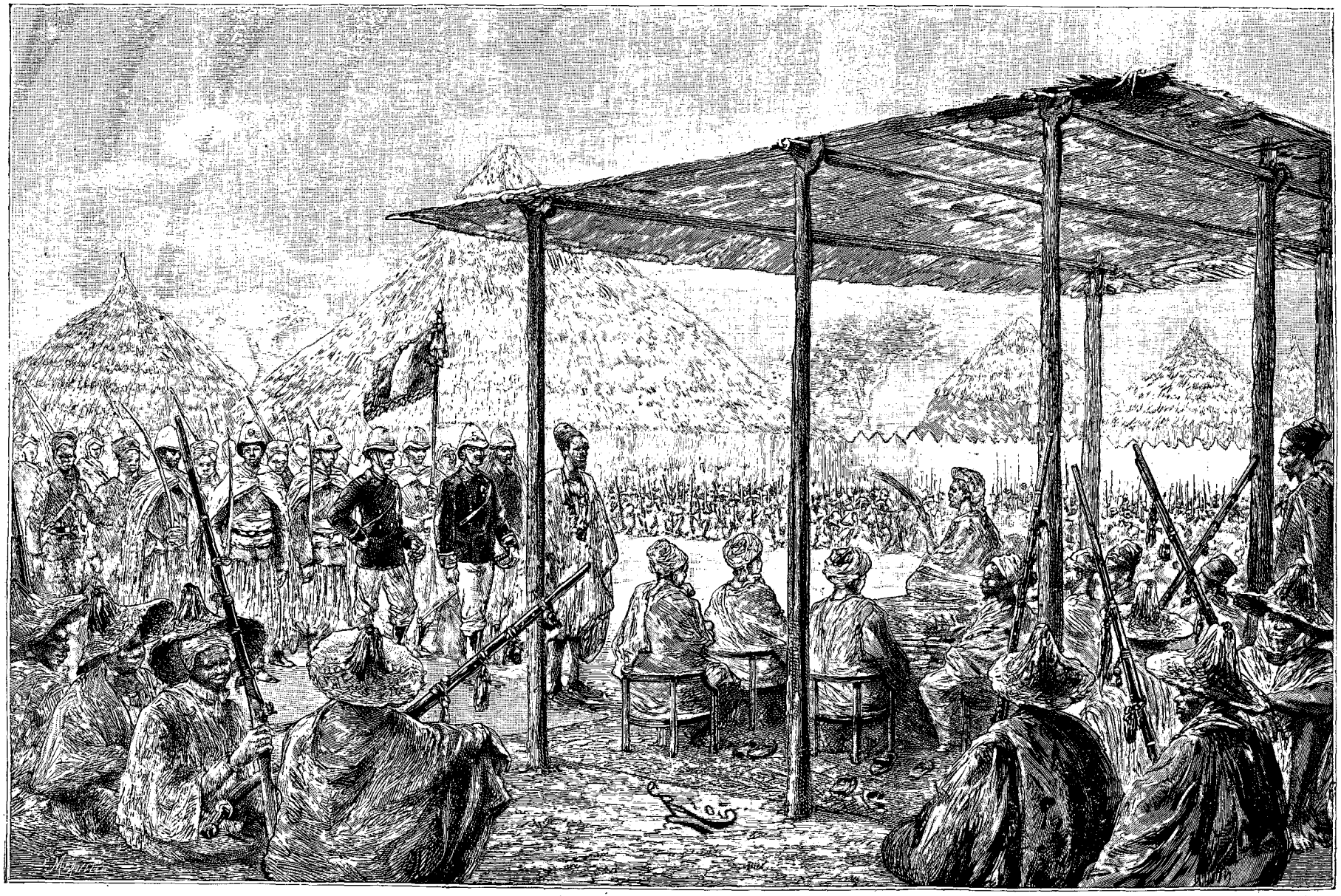
Un jour, néanmoins, elles furent arrêtées net. L'almamy exigeait, pour nous abandonner la rive gauche du Niger, que nous prissions l'engagement de n'y construire aucun fort. De mon côté, je ne voulais, à aucun prix, consentir à une concession de cette nature qui eût pu entraver considérablement notre action sur les populations riveraines.

Samory, buté à cette idée fixe, ne voulait pas en démordre; nos entrevues finirent ainsi par s'aigrir au point qu'un jour, en plein conseil, il accusa très nettement le colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, et moi de n'être que deux intrigants cherchant à obtenir quelque importante récompense en lui arrachant ses provinces.

Son fils s'était entretenu, en France, avec le chef de l'État, avec tous les ministres, dont nous n'étions que les humbles serviteurs; aucun d'eux ne lui avait laissé pressentir qu'en échange de la paix on lui prendrait ses deux plus belles provinces. Nous mentions donc, et toutes nos réclamations, formulées au nom de la France, n'étaient que des inventions.

L'apostrophe avait été violente et publique. Au point où en étaient les négociations, il importait de réagir contre la situation fâcheuse où elle nous mettait, et de relever notre prestige gravement atteint aux yeux de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La lecture du traité (voy. p. 334). — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous et aux yeux même de l'almamy. La moindre faiblesse nous perdait à jamais. Voici ce que j'imaginai.

Le soir même, toute la mission, en grande tenue et en armes, se présentait au palais de l'almamy et réclamait de lui une audience solennelle. Je marchais en tête, ayant à mes côtés le docteur Fras et le lieutenant Plat. Derrière nous, un spahis portait le guidon tricolore de la mission, tout frangé d'argent; quatre autres spahis l'escortaient, sabre au poing.

Enfin mes huit tirailleurs fermaient le cortège.

C'est dans cet apparat que nous arrivâmes devant l'almamy, étendu sur son divan. Il était entouré de ses courtisans, de 200 hommes de sa garde, le fusil haut.

Derrière nous, toutes les portes s'étaient fermées, et, entre les deux enceintes, 500 sofas gardaient la cour d'honneur.

Samba marchait gravement devant moi, d'un pas spectral.

Arrivés à quelques pas de l'almamy, nous saluons militairement et nous nous arrêtons. Samba lui crie alors de toute la force de ses poumons, comme c'est la coutume dans les circonstances solennelles :

« Almamy-émir Samory ben Lathanfia, écoute! Le capitaine va parler, par ma bouche, au nom de la France, qu'il représente ici! Il va te lire le traité que le chef des Français lui a ordonné de te faire signer! Tu en écouteras tous les articles; ensuite tu réfléchiras! Puis, si, comme ce matin, tu adresses au représentant de la France des paroles injurieuses, il brisera et déchirera la hampe et le drapeau qui sont derrière lui, insignes de sa mission, et en jettera les débris à tes pieds! Ce sera alors, entre les Français et toi, une guerre sans merci, et Dieu décidera! »

Tant est grande la puissance de la volonté chez Samory que, pendant ce violent exorde, pas un mouvement, pas un geste, ne vint trahir sa colère; il s'éventait froidement avec son chasse-mouches d'argent, tandis que mon pauvre Samba criait, tremblant comme la feuille, et que l'auditoire malinké, stupéfait, était plongé dans un silence profond.

Lorsqu'il eut fini, l'almamy étendit le bras vers nous : « Asseyez-vous, nous dit-il. — On reste debout lorsqu'on parle au nom de la France », lui fis-je répondre par l'interprète.

Il fit un geste de suprême indifférence. « J'écoute », ajouta-t-il.

Samba commença alors la lecture du traité, toujours sur un ton très élevé, mais la voix chevrotante d'émotion, car il pensait qu'on allait nous couper le cou sur l'heure.

D'autre part, je l'avais prévenu que s'il altérait, en quoi que ce soit, la dureté de mes paroles en les traduisant, j'aurais le regret de lui brûler la cervelle, et il me connaissait homme à tenir parole. Entre ces deux mortels dangers, il était devenu, en quelque sorte, un véritable automate.

Lorsque ce fut fini, je lui fis dire encore :

« Almamy-émir Samory, tu as entendu la volonté du chef des Français; voici une copie du traité; médite-la! Pour moi, je retourne à mon campement. J'y attendrai ta réponse jusqu'au huitième jour, au *salifana*. Si à ce moment tu ne nous as pas exprimé les regrets que tu dois éprouver d'avoir offensé la France en ma personne, si tu n'as pas cherché un terrain de conciliation pour que nous reprenions nos négociations sur les bases de ce traité, je quitterai ton empire, et malheur aux hommes de ton pays qui passeront les gués du Niger derrière nous! Almamy, moi, les deux chefs blancs et mes hommes, nous te saluons! »

Samory était toujours impassible; mais ses gardes et ses conseillers s'étaient levés et apprêtaient leurs armes, pensant recevoir l'ordre de nous massacrer incontinent. « Partez », nous dit-il, et il donna l'ordre d'ouvrir toutes grandes les portes de son tata.

Lorsque, arrivés au dehors, nous respirâmes à pleins poumons, à l'abri des regards menaçants des fanatiques qui nous entouraient naguère, j'avoue que nous ne pûmes retenir un cri de suprême soulagement. Nous venions de jouer une bien grosse partie, car notre tête en était l'enjeu; mais je la pensais gagnée et Samory dompté.

En effet, le lendemain même, ses conseillers venaient nous exprimer tous ses regrets des incidents de la veille et nous offraient de reprendre les négociations interrompues. Je répondis que c'était impossible, car j'avais rendu compte, la nuit même, au commandant supérieur, et j'étais obligé d'attendre sa réponse pour les renouer. Mais, pour montrer à l'almamy que, personnellement, je ne lui gardais pas rancune, je les priai de lui annoncer ma visite.

Nos relations officieuses se rétablirent de cette façon. Huit jours après, une lettre, très ferme et très habile à la fois, du colonel Gallieni chassait ses dernières hésitations, et, le 25 mars, le traité était signé. L'acte d'abandon des provinces de la rive gauche et de la mise sous notre protectorat de l'empire du Ouassoulou et de ses dépendances était expédié, par courriers, à tous les chefs de région.

En attendant la réponse du colonel Gallieni, j'eus quelques loisirs, dont je profitai pour recueillir des renseignements de toutes sortes sur l'empire, et visiter sa capitale. En effet, je ne la connaissais guère, sauf le chemin qui menait de notre campement au palais de l'almamy.

L'empire actuel du Ouassoulou est fort étendu. Il se compose de cent soixante anciens petits États, dont les plus éloignés, formant la ceinture extérieure, confinent à l'empire de Ségou, aux possessions françaises du haut Sénégal et du haut Niger et à la république de Liberia.

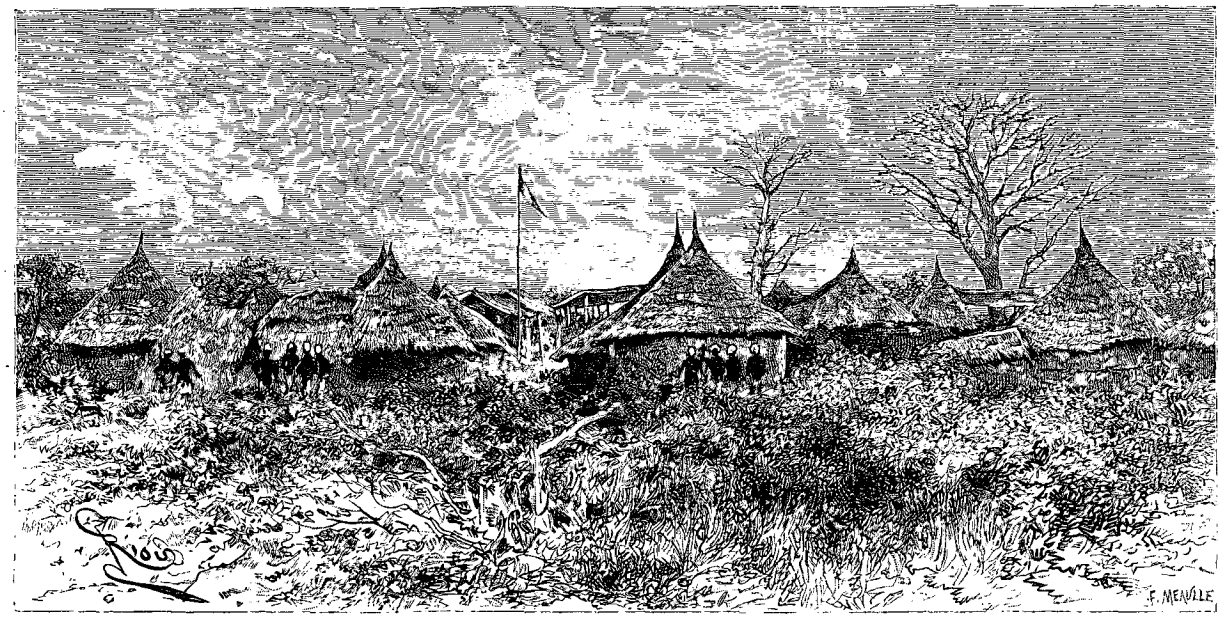
Cet immense territoire ne suffit pas à l'ambitieux almamy, qui convoite tout le Soudan occidental. Cependant, il lui est difficile désormais de s'étendre. A l'ouest, il ne peut songer à déposséder les Européens de la côte ou de la rive gauche du Niger, ni l'almamy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Timbo; à l'est, il est en contact avec Thiéba, le puissant roi du Canodougou, qui ne livrera pas ses États sans de rudes combats. L'intention de Samory était justement de partir en guerre contre son voisin dès que la mission aurait quitté Bissandougou.

La surface de l'empire tout entier est d'environ 360 000 kilomètres carrés, et sa population totale peut être estimée à 150 000 habitants, soit 4 à 5 habitants par kilomètre carré; ce chiffre constitue une population relativement dense pour un pays africain. Dans le Soudan on rencontre, il est vrai, des centres très populeux, mais ils sont toujours séparés par de grandes solitudes. Certaines régions, comme la vallée du Milo, suivie par la mission, sont très peuplées, puisque nous y avons trouvé 27 villages avec 21 000 habitants. Si le reste du pays était à l'avenant, la population serait énorme. Malheureusement, il faut supposer de grands vides sur les flancs de cette vallée. Il y a tout lieu de croire aussi que les abords de la capitale du conquérant ont dû recevoir un fort contingent de captifs de guerre, et que, par suite, d'autres contrées sont dépeuplées au profit de la vallée du Milo.

Les peuples de cet immense empire sont généralement de race mandingue. Les Peuls y ont des groupes importants; rarement conservés purs, le plus souvent, ils sont composés de leurs métis. Les Sumikés, assez nombreux, sont établis dans les marchés et sur les routes parcourues par les caravanes. La religion dominante, et la plus ancienne, est le fétichisme; mais l'islamisme y fait de grands progrès. Samory entreprend volontiers ses guerres sous le prétexte peu sincère de convertir les infidèles à la religion de Mahomet; il a pris le titre pompeux et peu justifié *d'almamy emir el-moumenin*. Sa cour devient de plus en



Campement de la mission (voy. p. 360). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

plus musulmane. Le peuple des villages reculés garde ses sorciers et reste attaché aux grossières pratiques du fétichisme. D'ailleurs, il faut reconnaître que l'islamisme suivi par les chefs et même par les marabouts est fortement imprégné des anciennes superstitions. Les ardents disciples de Mahomet de l'Afrique du nord reconnaîtraient difficilement des croyants dans les sauvages Soudaniens.

Les États de Samory couvrent toute la partie supérieure du bassin du Niger, par-dessus les monts Loma, et viennent déborder dans les vallées des fleuves de l'Atlantique. Au point de vue physique, ce vaste territoire comprend donc trois régions : les montagnes, les plateaux et les plaines. Du côté du Niger, le terrain affecte la forme générale d'un vaste amphithéâtre concave, dont l'arête supérieure est constituée par les monts Loma et du Fouta-Djalon, les gradins par les plateaux qui vont en diminuant d'altitude, et le pied par les faibles collines qui viennent se terminer à Bissandougou. La plaine qui suit se prolonge vers le nord en ondulations variables, jusqu'aux immenses surfaces herbeuses du Masina. De loin en loin cependant, quelque massif à falaises verticales dresse ses assises de grès à quelques centaines de mètres au-dessus des villages et sert de citadelle naturelle aux populations des environs, traquées par les conquérants noirs. Les deux premières régions situées plus au sud, bien arrosées par de nombreux ruisseaux et les grands affluents du Niger, possèdent la belle et puissante végétation des pays équatoriaux. Les plaines présentent au contraire une grande analogie avec nos possessions sénégambiennes; toutefois la fertilité y est plus grande et les produits plus abondants. C'est d'ailleurs une remarque à faire : plus on monte vers le nord, moins la terre est bonne ; elle finit par n'être plus que du sable dans le Sahara.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans un pays où les peuples semblent aimer la vie par petits groupes, où les confédérations même restreintes sont difficiles à se former, où l'isolement semble l'idéal politique, on se demande comment un empire comme celui de Samory a pu naître. Aussi me suis-je attaché à recueillir, malgré de grandes difficultés, des indications historiques sur les régions dont Bissandougou était alors la capitale.

Avant 1840, le Niger supérieur ne comprenait que des États épars, sans cohésion ; le Ouassoulou seul était une assez grande confédération. Vers cette époque, un jeune marabout, né à Kankan, ville musulmane, vint changer la face des choses; il se nommait Mahmadou. Ayant quitté son pays pour rejoindre El-Hadj Oumar, il était devenu un de ses plus remarquables disciples, puis l'avait quitté pour songer à sa fortune personnelle. Bon chef de guerre, marabout instruit, il ne tarda pas, par ses prédications enflammées, à entraîner ses compatriotes à la guerre sainte. Il conquit le Ouassoulou et tous les petits États environnants; mais son armée vint se briser contre les forces d'un roi bambara, nommé Diéri. Ce dernier le battit et vint assiéger Kankan ; mais, heureusement pour Mahmadou, Diéri fut tué dans un assaut et ses soldats se dispersèrent. Mahmadou, assagi par ses revers, régna ensuite paisiblement pendant dix ans, se bornant à répandre l'islamisme parmi ses sujets. Il fut ainsi le premier souverain important du haut Niger.

A sa mort, ses fils ne surent pas maintenir l'unité de l'empire. Battus par le Ouassoulou soulevé, ils virent successivement les anciennes provinces en faire autant et leur échapper. Pendant ces guerres, un disciple de Mahmadou, le marabout Sory Ibrahima, s'était taillé une principauté aux dépens des fils de son maître: il possédait le Konia, le Goukouma, le Toronkoto et le Kabadougou. C'était le seul chef un peu puissant de la région. Il avait été aidé dans ses conquêtes par un jeune guerrier, doué de facultés exceptionnelles : rare intelligence, bravoure brillante, esprit d'intrigue, rien ne manquait au jeune Samory. Sory Ibrahima admirait ses qualités et voulait se l'attacher pour toujours, mais l'ambitieux chef de troupes avait compris que, dans le désordre général de la succession du grand Mahmadou, il pouvait se créer une belle situation personnelle. Il n'avait, pour contrarier ses projets, que l'obscurité de sa naissance, ce qui, à vrai dire, parmi ces populations peu civilisées, était un obstacle important. Or Samory était fils d'un pauvre diula de Sanankoro et il appartenait à Sory Ibrahima, qui l'avait accepté comme rançon de sa mère, faite captive dans une expédition du marabout. Devenu un guerrier renommé, adoré des sofas, auxquels il distribuait généreusement tout le butin, l'almamy actuel résolut de mettre à profit sa réputation naissante. Il quitta son maître et alla offrir ses services à Bitiki, roi du Torong, qui s'empressa de les accepter. Ce dernier chef n'eut pas à se réjouir de son acquisition : l'intrigant Samory l'annihila complètement, le fit enfermer et lui ravit le pouvoir. En possession d'une armée, le futur almamy commença aussitôt ses conquêtes : le Konadougou fut pris et le roi tué; le Konia se donna volontairement au vainqueur. Dès lors, sa troupe grossit par la désertion des meilleurs sofas des rois voisins. Il entreprit le siège de Sanankoro, sa ville natale; à la suite d'assauts brillants, la forteresse se rendit à discrétion. Ce coup d'éclat accompli, il marcha sur le Ouassoulou : cet important royaume se soumit sans coup férir. Enfin, une alliance qu'il contracta avec les Mamby du Manding fit de lui le chef le plus redoutable du haut Niger.

Pendant ce temps, les pâles successeurs du grand Mahmadou de Kankan voyaient leur capitale isolée et ruinée. Modi, le roi actuel, désespéré de sa triste situation, fit appel aux forces de Samory, en lui envoyant les dernières ressources de son trésor. Samory accepta; les deux alliés débloquèrent l'armée de Kankan assiégé dans le Bagué, et s'emparèrent ensemble du Diama et du Baté. Au partage, Samory garda le Diuma.

Pendant cette expédition, Sory Ibrahima, l'ancien maître de Samory, profitant de l'absence de son ex-favori, prit les armes dans le but de lui ravir le Konia et de lui couper la retraite. Le jeune conquérant demanda à son allié Modi de l'aider dans cette nouvelle guerre, mais le roi de Kankan refusa, disant que sa foi religieuse lui interdisait de combattre un saint marabout comme Sory Ibrahima. Samory se tut et, dans une vigoureuse campagne, battit complètement son ennemi, qui fut fait prisonnier et succomba rapidement dans les douleurs de la captivité. Ces événements poussèrent à l'extrême la puissance et le prestige militaire de Samory; c'est alors que, se retournant vers Kankan, il exigea du roi qu'il vînt à Bissandougou lui demander pardon et se proclamer son vassal pour avoir violé leur traité d'alliance en lui refusant des contingents contre Sory Ibrahima. Devant son refus Samory investit Kankan. Après un siège de dix mois, la malheureuse cité se rendit à discrétion. L'empire du Ouassoulou était fait et l'heureux aventurier en devenait le souverain incontesté.

Bissandougou se compose de deux villes : Bissandougou proprement dit, et la résidence de l'almamy émir.

La première n'offre rien de remarquable et ne diffère des autres villes malinkées que par des rues plus propres, des maisons mieux tenues et un grand air d'aisance.

Elle est reliée au palais par deux des grandes avenues bordées d'arbres qui partent, en forme d'étoile, de la place de la mosquée.

Cette place est sablée d'un gravois ferrugineux soigneusement trié et nivelé ; elle est fermée, à l'est, par la mosquée, et à l'ouest par le donjon du tata royal; les dimensions du temple d'Allah sont colossales; mais rien, à première vue, ne rappelle dans ses lignes une destination pieuse. C'est simplement une vaste enceinte en pisé, rectangulaire, surmontée de piliers énormes en bois sculpté, qui supportent un toit dans la construc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion duquel toute une forêt a dû passer. Divers ornements symboliques sont fixés à la toiture, ou peints sur les murailles. Trois grandes marquises sont construites devant la porte d'entrée et abritent des rayons du soleil les fidèles qui attendent l'heure de la prière.

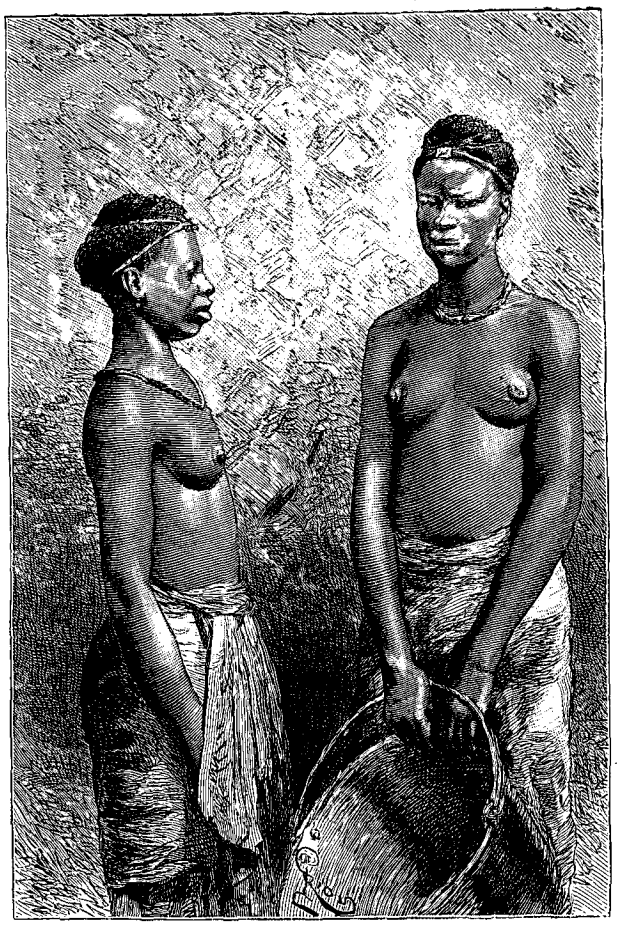
Le palais de Samory, qui, somme toute, n'est qu'un tata plus confortable, de dimensions plus vastes et mieux comprises que ceux des Mandingues, est fait de deux enceintes concentriques, flanquées de hautes et lourdes tours. Il a la forme ovale presque parfaite.

Le rempart est régulièrement dentelé; à son extrémité Est se dresse un haut et fort donjon, assez semblable à la tour de Saldé. Il est armé de quatre couleuvrines: c'est le réduit de la place.

On y pénètre, en franchissant trois enceintes successives, par des portes basses ouvertes dans des tours massives flanquées elles-mêmes d'autres tours. Les cours particulières qu'elles forment sont entourées de vérandas légères. Elles sont absolument réservées au logement de l'almamy.

Ses deux femmes préférées habitent, avec leurs suivantes, les tours de l'enceinte intérieure; ses gardes occupent celles de l'enceinte extérieure, une tour de chaque face servant de corps de garde.

La cour d'honneur est circulaire; une immense marquise en occupe le centre. C'est là que l'almamy rend habituellement la justice ou reçoit les chefs de ses provinces ou des villages.



Les captives de l'almamy (voy. p. 362). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Dans ces deux cas, les portes en sont ouvertes à tout venant.

La salle du conseil donne sur cette cour. Elle occupe tout le rez-de-chaussée d'une tour basse, ayant plus de 50 pieds de diamètre, couverte d'un toit de chaume masqué par plusieurs rangées de nattes extrêmement fines et brillantes. Des piliers curieusement ouvragés en colonnes torses le soutiennent extérieurement et forment ainsi une galerie couverte tout autour du bâtiment, sur laquelle s'ouvre une épaisse porte en bois de fer, ornée de ferrures remarquables.

L'intérieur est absolument nu: rien sur le sol, rien au mur, sauf une corniche peinte en bleu d'azur qui court à une hauteur de 2 mètres, et une banquette circulaire adossée à la muraille.

La toiture est garnie, à l'intérieur, de branches de palmier parfaitement polies et passées au feu; elles sont clouées très symétriquement et soigneusement juxtaposées; grâce à leur couleur lustrée rouge sombre, elles donnent l'illusion complète d'un plafonnage de lamelles d'acajou.

Le donjon a deux étages, réunis par des escaliers en briques. Personne n'y pénètre habituellement, si ce n'est l'intendant du royaume, Kissi; c'est dire qu'il contient tous les objets précieux de la couronne. Les tours dont il est flanqué sont remplies de fusils et de munitions de toute nature.

Au dehors, le palais est séparé du reste de la résidence par une large avenue sablée qui l'entoure et sur laquelle aboutissent les différentes rues.

Chaque femme de Samory, et il en a vingt-quatre légitimes, chaque conseiller, possède une habitation qui est la réduction de la résidence du maître; l'ensemble de ces constructions est entouré par les cases des sofas qui tiennent garnison à Bissandougou.

La situation de la ville est charmante. Coquettement posée sur un mamelon aux pentes douces où serpentent de nombreux et limpides ruisseaux, recouverte par la frondaison épaisse des arbres qui émergent au-dessus de ses maisons, elle ne fait guère songer aux terribles mystères qu'elle cache. De prime abord, et à quelque distance, elle paraît être une vaste exploitation agricole.

Cependant, des drames horribles ont lieu journellement sous ces frais ombrages, non que Samory soit cruel par tempérament, comme on s'est plu à l'affirmer souvent, car peut-être serait-il plutôt porté à l'indulgence, dans les circonstances difficiles où il se trouve constamment. Son génie a créé un vaste empire; mais seule sa main, d'une fermeté inébranlable, en maintient les morceaux assemblés, les empêchant de se disjoindre. Une heure de faiblesse amènerait infailliblement sa perte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Mandingues du haut Niger ne peuvent être gouvernés et domptés que par la terreur de la mort, de la mort ignominieuse surtout.

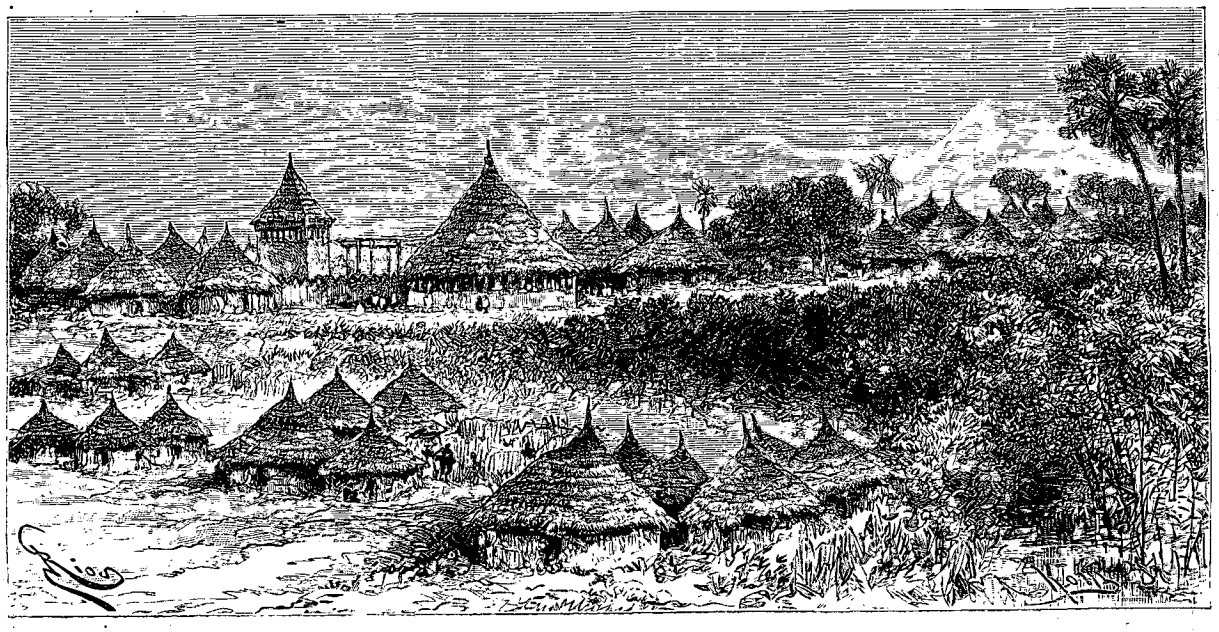
Combien de fois la nuit, alors que, tourmenté par l'insomnie, j'errais autour du camp, ou que je me rendais chez l'almamy, n'ai-je pas entendu les cris d'angoisse des malheureux condamnés de la journée que quelques gardes assommaient misérablement dans un coin reculé !

Mais il est nécessaire d'ajouter que toutes les exécutions capitales se font à Bissandougou. Les coupables, des confins même les plus éloignés de l'empire, viennent s'y entendre confirmer leur sentence.

Le 26 mars, nous prenons congé de Samory, et, le 10 avril, nous sommes de retour à Siguiri. Là nous nous séparons momentanément : Plat va à Niagassola remettre au commandant supérieur l'original du traité de Bissandougou, tandis que le docteur Fras et moi nous nous enfonçons dans le Bouré, le Ménien, où nous découvrons les sources du Bakhoy, puis dans le Bidiga. A Nabou nous retrouvons mon lieutenant, plein d'ardeur pour affronter, malgré une extrême fatigue, les montagnes du Goro que nous allions traverser.

C'est par une série de tours de force incroyables que nous parvenons à franchir ce chaos de monts qui semblent avoir été torturés par quelque terrible convulsion du sol. Ils ne sont habités que par des éléphants, qui, chaque année, viennent ravager les cultures des riverains du Bakhoy.

Dans le Kolou, Plat fut atteint d'une fièvre bilieuse



Village de Bissandougou (voy. p. 367). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

hématurique, très violente, malgré laquelle il eut le courage, soutenu en selle par deux spahis, d'achever un itinéraire important dont je lui avais confié le levé. De mon côté, je déterminais, à 40 kilomètres de là, la cartographie de la région voisine.

A partir de ce moment, la santé de mon lieutenant était si ébranlée que je n'osai prolonger plus longtemps notre séjour dans la vallée du Bafing, malgré les nombreux travaux que nous pouvions encore y entreprendre. Du reste, un ordre du commandant supérieur nous rappelait à Kayes pour nous y embarquer avec lui et descendre le fleuve. Ce fut donc à grandes étapes que nous parcourûmes le pays de Makhana, celui du Soulou, du Bafing et du Bambouk.

Nous ne faisions pas moins de quarante à cinquante kilomètres par étape, mi-partie le jour et mi-partie la nuit. Plat, dont la faiblesse extrême ne lui permettait pas tout d'abord de supporter de si longues marches, était porté sur un cadre par huit noirs vigoureux, qu'on relayait à chaque village. Mais bientôt, grâce à son énergie et à sa jeunesse, il put remonter à cheval, et toute la mission atteignait enfin, exténuée mais valide encore, le camp de Diamou.

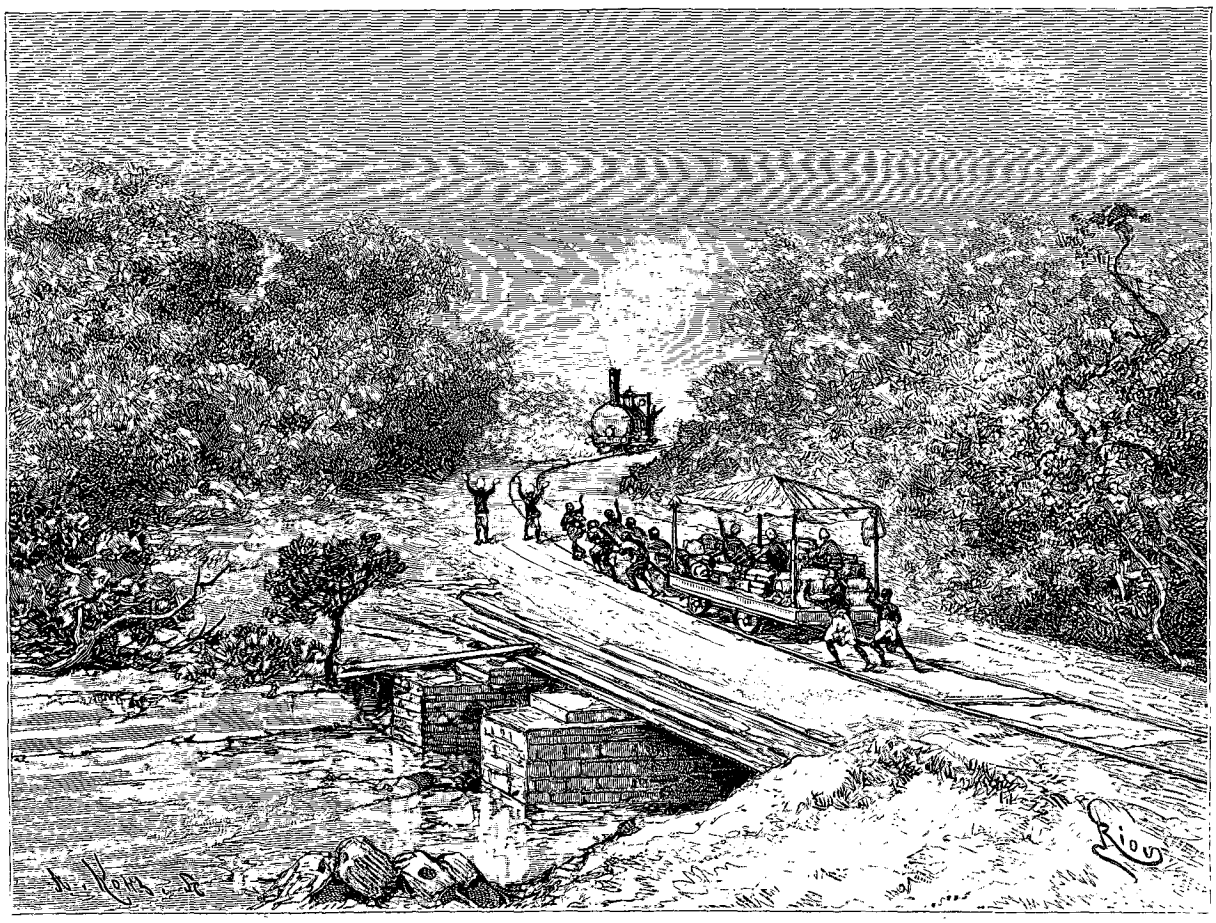
Le soir même, le train nous ramenait à Kayes, où, le 16 mai, nous nous embarquions dans les chalands qui devaient nous descendre à Saint-Louis.

PÉROZ [1].

1. Le capitaine Péroz a publié la relation complète de sa mission dans le Ouassoulou en un volume in-8°, édité par la librairie Calmann Lévy, qui a bien voulu nous autoriser à en donner un récit abrégé.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur la route de Diamou à Tambacoumbafara (voy. p. 370-371). — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MISSION DU LIEUTENANT PLAT DANS LE FOUTA-DJALON[2].

XXVIII

Organisation de la mission. — Sa composition. — Séjour à Diamou. — En chemin de fer. — Bafoulabé. — Un village récalcitrant. Mort du capitaine Oberdorf.

Dès notre débarquement de la *Salamandre* sur les berges de Kayes, le capitaine Oberdorf et moi, nous nous étions mis à l'organisation si complexe d'une mission destinée à perdre le contact des postes à Bafoulabé, c'est-à-dire dès les premiers pas, et à se suffire à elle-même dans toutes les circonstances d'un voyage de six mois à travers des régions mal connues, parmi des races guerrières et hostiles à toute pénétration européenne.

Tout à l'extrémité du poste de Kayes, sur la route de Médine, large en cet endroit comme un boulevard, et ombragée par deux magnifiques fromagers, nous nous étions installés dans une cabane abandonnée. Construite à l'époque de la première occupation, par un traitant, qui y débitait, à deux pas du fleuve, des verro-

1. Suite. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401; t. LIX, p. 289, 305, 321, 337 et 353.

2. La mission du Fouta-Djalon, dirigée par le capitaine Oberdorf et composée du sous-lieutenant Plat, du docteur Fras, de l'interprète Amadi Gobi, de 8 tirailleurs d'escorte et de 23 conducteurs indigènes avec 5 chevaux, 5 mulets et 30 ânes, avait pour but de tracer la route menant de nos nouvelles possessions du haut Niger à nos comptoirs des Rivières du Sud, de préparer notre installation sur les fertiles plateaux du Fouta-Djalon, et de placer autant que possible dans la sphère de notre action directe et réelle tous les États situés entre le Bouré et la mer.

Nous laissons, dans cette partie de la publication, la parole au lieutenant Plat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teries, des tissus et des alcools, elle s'était trouvée, dans le grand plan de transformation de Kayes qu'achevait en ce moment le commandant Monségur, juste au milieu d'une des avenues débouchant au centre du poste et condamnée par suite à disparaître. Elle avait pour nous le grand avantage de nous donner l'espace et l'isolement nécessaires à la concentration du personnel et du matériel et à l'organisation du convoi. Le recrutement d'indigènes auxiliaires vigoureux et à mine intelligente fut facile. Ils abondent à cette époque sur le marché de Kayes. Chaque jour partaient, vers les quais de débarquement ou les magasins, un certain nombre d'entre eux, munis d'un « bon », sous la conduite d'Aldiouma[1]; ils nous rapportaient caisses de conserves, ballots d'étoffes, cantines à bagages, bâts de mulets et d'ânes, selles, rouleaux de cordes de campement, entraves, caisses de farine, de vin, de tafia et de sel, outils de toute sorte, fusils à deux coups et fusils Gras, caisses de munitions et de cadeaux, cantine pharmaceutique, instruments de topographie, etc. Tout ce matériel était disposé soit dans la cabane, soit sous nos tentes dressées dehors, et immédiatement mis en mains pour sa répartition entre les indigènes ou les animaux. Et ce n'était pas une mince besogne! Chaque mulet porte 100 kilogrammes, et chaque âne 50, non compris le bât. C'étaient donc 35 doubles charges à constituer avec tous les objets disparates, à placer sur les bâts préalablement ajustés, à confier à un conducteur, dont il fallait faire une laborieuse éducation.



Le lieutenant Plat. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Entre temps, j'allai acheter à Médine pour le compte de la mission les 30 ânes du convoi. Médine est le rendez-vous de tous les diulas du Soudan occidental : Maures et Sarrakollets y abondent. Grâce au capitaine Roiffé, le commandant du poste, je parvins rapidement à réunir mon petit monde à quatre pattes, moyennant 10 ou 12 pièces de guinée l'un. Tous étaient marqués de la croix brune sur le dos, indice de leur valeur. Parqués en avant de nos tentes, ils étaient conduits le jour aux pâturages, et rentraient au coucher du soleil pour le repas de mil, mettant dans notre campement la grosse gaieté de leurs braiements et de leurs galopades parmi les ballots, les ustensiles de notre cuisine, installée derrière un fromager, presque dans les brancards d'une voiture du service téléphonique, dont le capitaine Oberdorf était directeur, cumulant ces fonctions avec le titre de chef de la mission du Fouta.

Pendant ce temps, sous le toit en tuiles de la cabane, dont la température étouffante était à peine rafraîchie par l'agitation d'un panka, le capitaine étudiait le programme de sa mission, tandis que le docteur Fras, de son côté, s'armait de tous les instruments scientifiques nécessaires à une étude approfondie du Fouta au point de vue de sa faune, sa flore, son climat, ses habitants, ses productions, etc. Dans la cantine pharmaceutique il enfermait des médicaments variés, tant pour le personnel de la mission que pour les indigènes de qualité des pays que nous traverserions, car ceux-ci voient en tout Européen, en tout *toubab*, un médecin, un *tebib*, dont le mot toubab n'est, d'après une opinion généralement admise, que l'altération. La science du docteur augmenterait ainsi les chances de succès, et nous ferait en tout cas une popularité de bonne sorcellerie. Sulfates de quinine, de soude et de magnésie, et ipéca, gardaient cependant la grosse place et le premier rang, ainsi qu'il sied à ces inséparables compagnons d'un voyageur sénégalais.

Les étapes sont bien connues de Kayes à Bafoulabé : chemin de fer jusqu'à Diamou, puis voie de terre. Diamou, qui reçoit à cette époque le trop-plein de la garnison de Kayes, retient généralement quelques jours les passagers. C'est là que l'on complète les approvisionnements, là aussi que les missions font les premiers essais de marche du convoi : spectacle exhilarant que dirigeait pour nous le grand Aldiouma, coiffé de son large chapeau malinké. Avec une imperturbable gravité, il se livre à l'éducation des 30 bourriquots de son convoi, qui déploient la plus brillante imagination à se débarrasser de leurs charges et à semer leurs bâts sur tous les sentiers des environs. L'ordre se fait cependant peu à peu dans la troupe indisciplinée.

Afin de gagner du temps, nous acceptons l'offre d'un *lorry* ou wagonnet à plate-forme, que nous fait le directeur de la voie pour nous transporter au Galougo :

1. Aldiouma était le nom du chef du convoi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mauvaise idée. Tandis que notre cavalerie et nos ânes suivent le sentier le long du fleuve, nous, juchés sur nos bagages, amoncelés à une hauteur inquiétante, sommes péniblement halés par une équipe d'indigènes, qui nous fait parcourir un petit kilomètre à l'heure. Une locomotive arrive de l'avancée, ralliant le garage de Diamou : nous descendons de notre hauteur, déchargeons le lorry, le renversons sur le côté de la voie, puis, la locomotive passée, réattelons nos noirs à ce travail dont Hercule ne se serait pas tiré, car le deuxième jour nous constatons avec stupeur que l'essieu a rongé la boîte en fonte sur laquelle repose la plate-forme, et que le roulement se fait sur du bois.

Depuis deux jours nous étouffons sous la toile tendue tout en haut, énervés par la lenteur de cette marche et l'éreintement de l'équipe; la nuit dernière, nous avons campé, au tout petit bonheur, près de la voie, dans un marécage. Nous sommes presque au haut de la grande montée de Tambacoumbafara; sur l'horizon se profilent des wagons vides ou chargés de rails, qui attendent leurs équipes. N'importe, ce genre de locomotion est trop sujet à incidents : nous redescendons la pente, et de Tamba, où nous nous installons, faisons revenir notre convoi, déjà arrivé au Galougo.

A Bafoulabé, la mission se complète enfin par l'arrivée de trois tirailleurs de la compagnie de Kita, vieux troupiers chevronnés et noircis dans les campagnes soudaniennes depuis Borgnis-Desbordes, connus et appréciés par le docteur Fras et moi dans la mission du Ouassoulou, l'année précédente. Avec eux est notre interprète, Amadi Gobi, jeune et intelligent Peul du Fouta-Djalon, du village de Gobiré dans le Kolladé, venu dans le haut Sénégal par une série d'aventures : tour à tour laptot, tirailleur, infirmier, diula, parlant sarracollet, bambara, peul, toucouleur, baragouinant le français et connaissant assez l'arabe littéraire de Saint-Louis pour lire une lettre et en écrire une à l'occasion. Sa smala l'accompagne, à savoir sa femme, son cheval, un palefrenier et un gamin attaché spécialement au service de sa femme, mignonne Peule de Goubanko, que nous verrons marcher chaque matin devant nous à la suite des porteurs, torse et jambes nus, sur la tête une calebasse, maintenue par les bras arrondis, dans un joli mouvement de bronze antique.



Le capitaine Oberdorf. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les agréments du poste de Bafoulabé, et la paresse de se mettre pour un long temps à la vie superactive et tracassée des colonnes, nous font séjourner quatre jours sous les gourbis construits le long du fleuve, pour le passage des colonnes à l'abri de gigantesques et cail-cédrats. Du haut du fort, où les officiers du poste nous ont fait le plus aimable accueil, notre regard se plaît à parcourir vers le sud les lointains horizons, où font des taches claires de paillotte, des villages de « libérés » récemment installés, et où nous allons nous enfoncer, abandonnant ce joli village aux avenues rayonnantes et aux rues concentriques, et dotées de noms qui en font un long compliment.

Le 14 décembre 1887, la mission quittait Bafoulabé. Notre premier objectif est Nanifara, la capitale du Bambougou, à 90 kilomètres environ, et le sentier qui nous y conduit longe, presque jusqu'au bout, le Bafing sur la rive gauche. Chaque matinée nous faisons une moyenne de 12 kilomètres, et c'est le plus que nous pouvons, à cause de l'inexpérience et du lourd chargement du convoi. Notre colonne s'égrène sur une profondeur de plus d'un kilomètre en file indienne, et séparée en deux groupes : le premier groupe comprend les porteurs, les officiers, les domestiques, les mulets et les chevaux haut le pied; le second, dont Aldiouma est le chef, les ânes et le troupeau. Il est généralement bien près de onze heures lorsque nous atteignons le campement, et depuis six heures du matin nous sommes en route. Il faut ajouter que nous coupons les rivières et les torrents, les *balé* et les *koba*, près de leur confluent avec le Bafing, et c'est chaque fois une opération délicate, sur le fond vaseux et enlisant, ou sur le lit de dalles polies par les eaux et glissantes. Bien souvent le convoi d'Aldiouma n'arrive que dans l'après-midi.

Nous installons le campement près des villages, sous les grands arbres, ficus, cail-cédrats, fromagers ou bombax, généralement respectés pour servir d'abri aux caravanes. Le sol est rapidement sarclé et nettoyé par les porteurs. Les mulets sont déchargés; les tentes se dressent dans la zone ombragée; celle du chef de la mission est indiquée par un pavillon au bout d'une hampe très haute. Les cantines sont ouvertes, la cuisine dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posée à quelque distance, les mulets et les chevaux entravés; les tirailleurs et les conducteurs se confectionnent des gourbis à la hâte, tandis que, de la porte du tata du village, débouche une théorie de vieillards, de guerriers et de femmes avec leurs inévitables calebasses.

Aldiouma arrive bientôt; les caisses et les ballots sont alignés en muraille devant nos tentes, ainsi que la ligne des faisceaux d'armes où font bon ménage fusils Gras, mousquetons, kropatscheks, fusils à piston de l'ancien armement, revolvers et le faucheux. Puis succède le calme le plus complet; c'est l'heure de la sieste. Mais, vers deux ou trois heures, la vie reprend peu à peu. Le capitaine palabre avec les chefs du village, pour des achats ou le guide du lendemain; le docteur fait des mensurations ou des observations scientifiques; le topographe développe des distances et des azimuts, d'après un carnet griffonné le matin à cheval. Dans le cercle du camp, fermé par les animaux entravés, monte la gaie animation d'un marché, où ne manquera même pas l'idylle connue qu'entame avec une femme debout devant lui, et souriant de ses dents blanches et de ses grands yeux noirs, un tirailleur fumant à plat ventre sur l'herbe et la tête relevée sur les coudes.

A Nanifara, où nous sommes le 22 décembre, nous arrive la très inattendue nouvelle de la capture du marabout Mahmadou-Lamine et de sa décapitation immédiate. Amadi Gobi l'annonce aussitôt aux indigènes de la mission et au chef du village, Garan. L'émotion, la joie, sont grandes. Le village se réunit au son du tam-tam, et dans un cercle devant nos tentes s'élancent les femmes aux déhanchements gracieux, les guerriers gesticulant la danse du sabre, le chef exécutant des voltes et des sauts, nos hommes simulant la guerre avec leurs longs fusils, notre interprète même faisant avec un long coutelas des pirouettes effrénées, un sourire figé sur ses lèvres ouvertes et sur ses dents blanches. Un griot nous hurle à l'oreille la grandeur, l'invincibilité des blancs; les femmes chantent nos louanges, et les tam-tams rythment ce charivari assourdissant avec l'accompagnement continu et métallique de petites clochettes.

Nous atteignons Tombé le 31 décembre. Nous avons franchi presque en ligne droite la partie blanche de la carte, rayée d'imaginaires ruisseaux en pointillé bleu.

De grandes brousses séparent le Konkadougou des pays du sud. Un ravitaillement sérieux en mil, en riz et en bétail était nécessaire. Le capitaine Oberdorf décida que la mission s'arrêterait là, et envoya dans les villages voisins, Sekoto, Kasso, Diokéba, Komboréa, des tirailleurs et l'interprète pour y chercher des provisions.

A Komboréa, l'interprète trouve une résistance que motivent peut-être des malentendus. Les gens de ce village lui répondent sur un ton arrogant, et font mine de diriger sur nos tirailleurs leurs longs fusils à pierre. Naturellement, un ordre de mobilisation met l'arme sur l'épaule à tout notre monde. Nous prenons des mulets, car leur pied sûr passera plus facilement par une gorge de montagne très mauvaise qui nous sépare du village. Il est quatre heures du matin; la petite colonne se met en marche, avec ses trente fusils chargés, par une belle clarté de lune. Nous arrivons au point du jour. L'interprète et moi, escortés de deux hommes, nous nous dirigeons vers le village, tandis que le capitaine se porte sur une masse rocheuse qui le domine. Amadi Gobi me dit :

« Lieutenant, attention! Des hommes se cachent derrière le tata avec leurs fusils. »

Nous entendons en effet le craquement de chiens que l'on arme. En un bond nous pénétrons dans l'intérieur du village, dont le tata est ouvert de larges brèches. Notre rapidité déconcerte les quelques guerriers éveillés à cette heure, que mon aspect d'ailleurs refroidit singulièrement, et nous allons cueillir le chef, assis paisiblement devant sa case, et stupéfait. Je fais arracher un fusil aux mains d'un homme qui ne s'était pas caché assez prestement... et tout est fini.

Palabre du chef avec le capitaine : le village nous donnera, en plus des deux bœufs demandés, dix moutons. Quelques scènes réjouissantes se passent au retour du chef rapportant cet ordre aux notables rassemblés. Il a beau étaler le désespoir le plus comique, personne ne veut se décider à donner l'ombre d'un mouton avant d'avoir ouvert un long palabre où tout le monde donnera son avis. Ce régime parlementaire n'est pas de notre goût, et nous laissons en place ces discoureurs quand même, emmenant avec nous le chef et deux notables, que nous ne relâcherons à Tombé qu'en échange des moutons exigés.

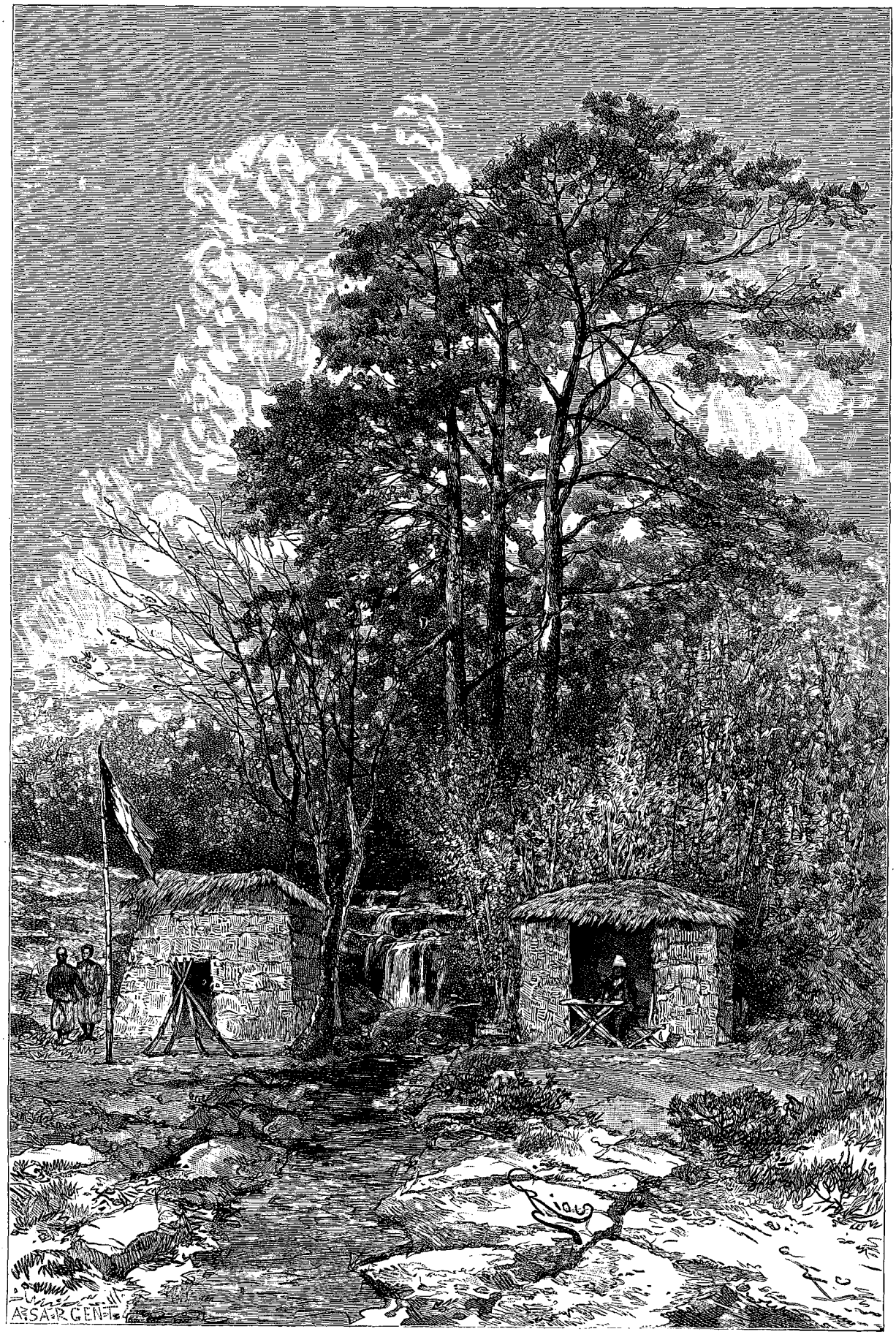
Le lendemain 2 janvier, je partais pour le Bouré et le Tankisso, que je devais remonter jusqu'à Dinguiray, où je rallierais la mission vers la fin du mois. Un détachement assez important m'était donné. Le jour même, à mon campement du Tambaoura, le docteur m'envoyait un mot pour m'apprendre que le capitaine avait eu, quelques instants après mon départ, un accès de fièvre grave. Mais le soir il avait pu se mettre à table. Aucune inquiétude par suite.

J'eus à ce moment le pressentiment d'un malheur possible, et si cette nouvelle, qui ne m'arrivait qu'à trois heures de la nuit, par suite d'une erreur de direction du courrier, me fût parvenue à temps dans la journée, je serais revenu sur mes pas. Mais j'étais pressé; la route par le Bouré est longue. Je refoulai des appréhensions que je jugeai puériles, et continuai ma route.

L'événement me donna raison.

Le 3 janvier, les vomissements bilieux de la veille recommencent; bientôt après, une bilieuse hématurie se déclare, le quatrième jour. Sous l'influence d'un traitement énergique du docteur Fras, la maladie évolue assez régulièrement, si bien que le 6 janvier le mieux est très sensible; la fièvre est tombée. « Cependant l'estomac, écrit le docteur Fras dans une lettre au commandant supérieur, l'estomac se montrait toujours irrité, supportait très difficilement le bouillon dégraissé avec un peu de jus de viande, et refusait abso-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement où est mort le capitaine Oberdorf. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lument le lait. Malgré tout, j'avais confiance, et cependant tout le courage, toute l'énergie de mon malade, tous mes efforts devaient rester impuissants. Le 9 janvier, après une nuit relativement plus calme, tout à coup, vers 10 h. 1/2 du matin, le capitaine éprouve une première syncope, dont je puis le faire revenir. « C'est tout de même bête, mon pauvre docteur, dit-il, « penser que j'aurais pu y rester! »

« Et il se mit à sourire. Un quart d'heure ou vingt minutes après, continuant de m'adresser de temps à autre quelques paroles, il est pris d'une nouvelle faiblesse et perd connaissance pour ne plus la retrouver. C'était la fin. Après vingt minutes environ d'agonie, le capitaine rendait à midi son dernier soupir. »

Pendant sa maladie il avait fait transporter le campement à 1 kilomètre dans l'ouest de Tombé, dans un frais vallon, resserré par une cascatelle. Ame d'artiste, éprise de poésie et de musique, où les rêves d'ambition se mêlaient, hélas! à des rêves d'amour, il berçait l'ennui de sa maladie au bruit de la petite chute d'eau chantante.

Enveloppé dans les plis du drapeau pour la gloire duquel il est mort, on l'emporte, au milieu d'une affluence énorme d'indigènes, sous l'ombrage d'un cail-cédrat à 200 mètres au sud du village, où la tombe avait été creusée. Devant son cadavre, le docteur Fras, avant d'adresser l'adieu suprême au chef que sa science et son dévouement n'avaient pu arracher à la fatalité, dit à toute la foule, par l'intermédiaire de l'interprète, que ce lieu où reposaient les restes d'un chef français devait être désormais sacré pour eux, et que le commandant supérieur, par sa bouche, leur ordonnait de veiller sur lui, pour qu'il fût à jamais respecté. Puis, dans un silence solennel — les vieux tirailleurs de la mission rendant les honneurs à leur chef, — le cadavre fut descendu dans le trou béant, le corps tourné vers la France, suivant l'habitude coloniale. Sur le tertre on amoncela les cailloux et les buissons épineux pour le protéger contre la voracité des hyènes.

Les chefs de villages présents demandèrent alors l'autorisation de célébrer autour de la tombe les danses des funérailles, et le tam-tam résonna lugubre, accompagné par les battements de mains, les cris gutturaux des guerriers et la mélopée plaintive des femmes.

Une croix de fer a été plantée sur sa tombe par les soins de M. Estrabou, administrateur de Bafoulabé, et son nom, à ajouter au long et douloureux martyrologe africain, fut donné à une place ou à une rue du village d'un poste.

Quelques jours après, nous trouvions, le docteur et moi, en rangeant dans des cantines les effets de notre pauvre Oberdorf, deux petits livres de la *Bibliothèque nationale*, dont l'usure accusait une possession ancienne et de fréquentes lectures. L'un contenait la deuxième partie des *Caractères* de La Bruyère, l'autre, quelques oraisons funèbres de Bossuet. Le capitaine a raconté dans un journal de voyage comment il les avait achetés et conservés.

« Pendant mon commandement à Kita, dit-il, on vendit un matin les résidus de ce pauvre Sarciron, vétérinaire de la colonne, à qui l'on avait accordé une concession à perpétuité à Niagassola. On meurt quelquefois dans ce pays-ci; cela dépend un peu de l'époque de l'année, et beaucoup de la bonne ou de la mauvaise étoile des individus; mais c'est comme à l'écarté, on voit d'étonnantes séries.

« On est d'ailleurs très habitué à ces caprices du hasard, on dit d'un voisin : « Il est mort », comme en France : « Il est allé à la campagne ». Or tout ce qu'on ne met pas en terre est vendu au plus offrant et dernier enchérisseur. On vendait donc Sarciron. Il y avait foule, car à Kita les produits alimentaires ou industriels des pays civilisés n'arrivaient pas toujours sur le marché. Au milieu de la vente, que je regardais en spectateur un peu désintéressé (les commandants de poste ont encore quelques approvisionnements), j'entendis annoncer, par le commissaire chargé de l'opération, mes deux auteurs favoris, faisant partie inséparable d'un lot de boîtes de conserves. Je poussai l'enchère un peu pour les boîtes, mais surtout et en premier lieu pour les livres. Survint un brigadier du train qui surenchérit, non pour les livres, mais pour les boîtes. Il y mit tant d'acharnement que je dus céder pour ne pas être ridicule aux yeux de la galerie. Trois mois après, un accès bilieux hématurique emportait en trente-six heures le brigadier. Nouvelle vente, après laquelle Bossuet et La Bruyère devinrent sans conteste ma légitime propriété. Les deux petits livres contiennent à presque toutes les pages de sages conseils sur la façon de se préparer à mourir. C'est ce qui a sans doute engagé les précédents propriétaires à en essayer. Comme je suis décidé à faire le récalcitrant, mon acquisition me servira de fétiche... »

XXIX

Le Meretambaïa. — Pluie et tornades. — Toucouleurs et palabres. — Oberdorf à Tamba. — Marches pénibles. — Misira. — A Dinguiray. — Fantasia. — Devant Aguibou. — Un peu d'histoire. — Séjour à Dinguiray.

La nouvelle de la mort du capitaine Oberdorf m'était parvenue sur les bords de la jolie rivière Nanguili, dans le Barga, à une journée de marche du Ménien. Revenu aussitôt sur mes pas, je faisais presser à Tombé le ravitaillement de la mission, dont un télégramme du colonel me donnait le commandement, et le 18 janvier nous levions ce campement qui nous avait été si fatal.

Notre route s'enfonce dans le sud avec Dinguiray pour direction. Après avoir traversé la vallée de la grande rivière Guibourouia, qui coule dans une solitude peuplée d'éléphants, et va mêler, près de Koundian, ses eaux à celles du Bafing, nous rentrons dans le petit pays du Meretambaïa. Ce sont des montagnes affreuses, pleines de cailloux ferrugineux et qui ne sont même bien souvent qu'une immense lave ferrugineuse, coulée gigantesque de quelque haut fourneau dont le foyer serait au centre de la terre. Entre ces montagnes, des ravins encaissés, où coulent de frais torrents pittoresques, ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grandes rivières aux ombrages épais, sur la berge desquelles se pressent bambous, pandanus, bans (sorte d'aréquier) et de grands arbres dont les branches s'entrecroisent au-dessus de l'eau. Le lit est une grande dalle de grès rongée, coupée, disséquée, formant des chutes, des réservoirs. Au soleil, l'effet est saisissant.

Le Meretambaïa se compose de neuf villages, presque tous portés sur la carte par le capitaine Oberdorf, qui, dans sa belle mission de l'année précédente, l'avait effleuré vers le sud-est. Les chefs du pays signent avec enthousiasme le traité de protectorat que je leur offre. A chaque parole que mon interprète leur traduit, ce sont des *yôo*, des *badé*, des *m'ba*, des *abarka*, qui me rappellent les joyeux palabres de chez Samory.

Le 29 janvier, notre campement est établi sur la rive gauche du Bafing, à quelque distance de Fandanda, le premier village du Dinguiray. C'est avec une vraie joie que nous retrouvons le grand fleuve de Bafoulabé et de Saint-Louis, dont le cours sera, jusqu'au sortir du Fouta, comme l'axe de notre marche. Mais le temps devient bien mauvais : hier toute la journée une brume intense; la lune ne réussit pas à se dégager des nuages et apparaît parfois entourée d'un halo de mauvais augure. La nuit, en effet, le bruit d'une pluie fine et continue me réveille, en même temps que le remue-ménage de nos gens mettant la guinée à l'abri sous ma tente. La pluie persiste jusqu'au jour. Désormais une tornade marquera presque chaque étape de notre voyage, et aux mille préoccupations, aux mille soucis des négociations difficiles, des défiances invincibles, des ravitaillements pénibles, s'ajouteront les misères des campements mouillés.

Notre convoi a déjà payé son tribut aux fatigues et aux fièvres. Deux ânes sont morts, un mulet va mourir,



Tombeau du capitaine Oberdorf. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

et deux chevaux, à leur tour, vont tomber au revers d'une côte escarpée.

Nous entrons à Fandanda, en pays toucouleur. Une marche nous conduit à Tamba, le village djalonké où El-Hadj Oumar commença sa prodigieuse fortune.

Quelle race que cette race toucouleur! Elle a élevé le palabre à la hauteur d'une institution sociale. Le vénérable conseil des anciens n'a, dans chaque village, d'autre occupation, et c'est son plus cher privilège, que de s'asseoir sur son derrière devant la mosquée, et de palabrer à propos de tout et de rien.

Dans la soirée on apporte à l'interprète du mil, du riz par poignées, en demandant 5 coudées, 10 coudées de guinée, cinq fois la valeur de la chose. Un achat est impossible dans ces conditions, et pourtant pas de vivres pour le lendemain. Nous devions aller avec le docteur au village par curiosité, nous irons pour palabrer.

Le conseil des anciens est bien vite sur la place. Un tas de gens accroupis nous entourent. J'expose que je viens ici comme ambassadeur, et qu'à Kayes les envoyés d'Ahmadou ont, quelques mois auparavant, trouvé des vivres en abondance.

« C'est vrai. Mais Aguibou seul peut nous donner l'ordre de fournir des vivres. Nous ne te connaissons pas.

— Cependant, en route, des musulmans de ce pays que j'ai rencontrés m'ont dit que dans tous les villages on faisait des approvisionnements pour nous recevoir. Ils m'ont donc menti.

— C'est possible. Mais pour nous, l'habitude — et la nécessité nous y oblige — est de vendre. Nous sommes de pauvres gens.

— Si pauvres que vous soyez, vous m'avez dit ce matin que j'étais pour vous un chef et un ami, et l'hospitalité que vous me faites est celle d'un ennemi.

— Mais le capitaine, l'année dernière, payait au prix qu'on lui demandait.... »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le capitaine Oberdorf, cloué par une fièvre bilieuse hématurique sur le *tara* d'une case où Aguibou l'avait reçu, avait en effet séjourné pendant deux ou trois semaines à Tamba. Parti de la colonne de Bani avec de maigres ressources, il avait poussé une pointe hardie vers les confins du Fouta-Djalon, à travers des peuplades sauvages, et, réduit à une extrême misère, il était venu s'échouer ici, atteint une troisième fois par cette terrible maladie qui devait l'enlever dix mois plus tard. Aguibou vint au-devant de lui, le soigna, l'entoura de mille prévenances, accepta de signer un traité de protectorat qu'Oberdorf lui offrit, et pour lui éviter, dans sa convalescence, les fatigues de la marche, le fit transporter en litière jusqu'à Fandanda, d'où le capitaine rejoignit Kita.

Là se terminait l'itinéraire le plus audacieux, le plus aventureux qui ait jamais été fait dans ce pays pendant la campagne précédente, si féconde cependant en découvertes géographiques. La détresse de l'explorateur à son arrivée dans le Dinguiray fut si grande qu'Aguibou — fait inouï — lui donna une paire de chaussures, en même temps qu'un cheval. Les cadeaux que la mission emportait étaient le remerciement que le commandant supérieur envoyait à ce chef.



Rivière du Meretambaïa (voy. p. 375). — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

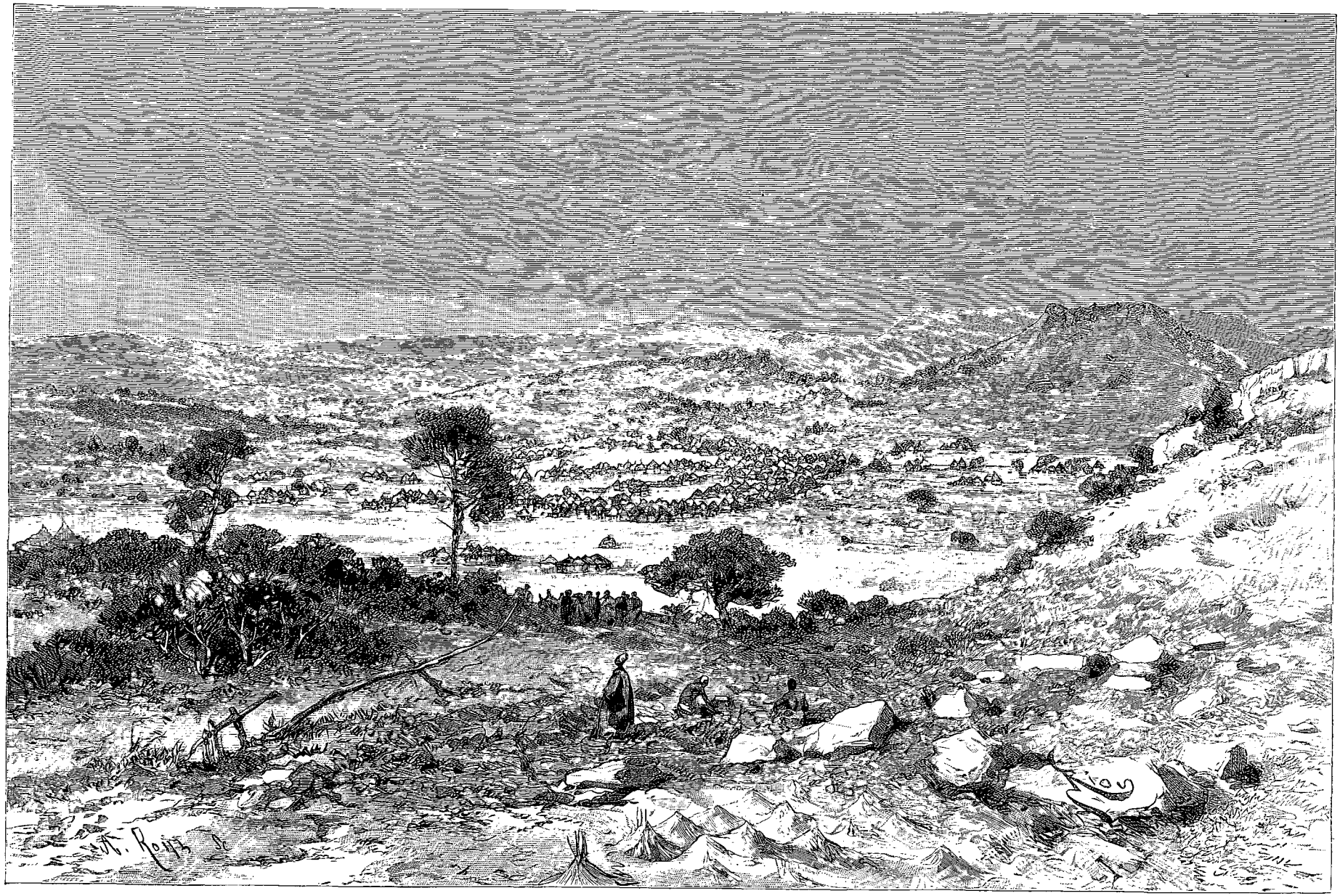
Le lendemain matin, le guide promis n'arrive pas, et l'interprète me rapporte du village que les anciens ont décidé que je ne partirais pas, mais que cependant, sur mon désir formel, une fois leur salam du matin accompli, ils voudraient bien ouvrir un palabre.

La prétention était un peu forte. Un indigène qui nous accompagne depuis quelque temps prend habilement des renseignements sur la route, et nous partons, étudiant aux carrefours les foulées de chevaux, qu'une caravane passée la veille conduisait à Dinguiray.

Le 1er février, nous devons atteindre Misira, village riche, placé au delà de Bilikiti, qui n'est qu'une réunion de quelques cases. Il est onze heures, et nous ne sommes encore qu'à Bilikiti. On nous montre une colline à l'extrémité ouest de laquelle se trouve Misira, avec l'indication : « *A ma dian, a ma dian!* (Près, près). » La fatigue est générale. 25 kilomètres sont déjà derrière nous, et le passage des torrents, du dernier surtout, a exigé chez tous, hommes et animaux, une dépense excessive de force.

Nous longeons longtemps un mamelon très aplati en avant duquel coule une rivière. Le village semble fuir devant nous. Pourtant des gamins qui nous escortent répètent l'avis fatidique et, à la longue, d'une ironie exaspérante : « *A ma dian, a ma dian* ». Encore une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dinguiray (voy. p. 379). — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

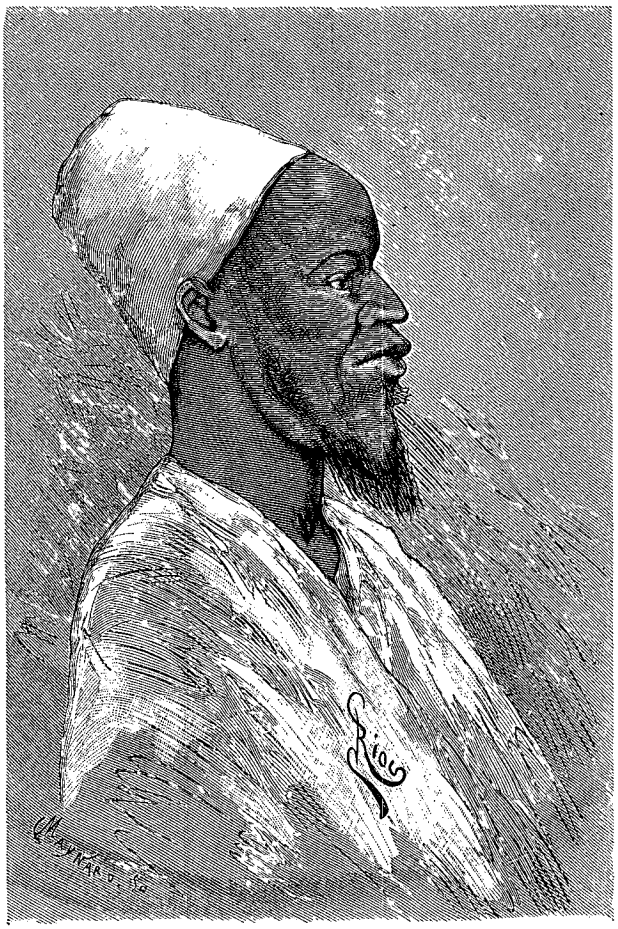
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grimpette, puis une autre. Enfin une nouvelle vallée se montre à nous. Misira est là.

Des groupes de cases partout, disséminés sur un espace assez considérable. Des figures curieuses sortent des palissades, de belles têtes aux couleurs pâles. Nous allons enfin trouver un campement sur les bords d'un torrent.

Misira est habité par des Peuls pasteurs et agriculteurs, l'accueil est un peu moins défiant. A Koubi, le chef nous offre, sans demander de la guinée ou de l'argent, quelques oranges et trois œufs. Sur la route, une foule nous accompagne. Deux joueurs de flûte serinent dans les oreilles de nos chevaux une ritournelle, toujours la même, tandis qu'autour de nous gambadent les gamins tout nus. Des jeunes filles, cachant leurs jeunes seins avec une candeur rieuse, et de jeunes gars marchant cérémonieusement la main dans la main, deux par deux. Les vieux sont sur le chemin et nous précèdent. C'est un tohubohu dont le docteur s'amuse tout à l'aise, tandis que les exigences de la topographie rivent mes yeux sur l'aiguille aimantée de la boussole.

Enfin voici Dinguiray! Au milieu d'un cirque de mamelons, la grande cité toucouleur s'étale avec ses trois tatas, dont le centre est un peu à gauche d'une énorme mosquée. L'enceinte est très grande, débordée par les groupes de cases compacts que séparent des jardins. Elle doit contenir environ trois mille habitants.



Le chef Aguibou. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Piat.

Derrière des ondulations légères du terrain et devant nous, dans une direction sud-est, la vallée du Tankisso a 10 ou 12 kilomètres au plus. A droite, des montagnes trapézoïdales indiquent la vallée du Bafing.

Au bas de la colline qui domine au nord le village, et sur laquelle passe la route de Tamba, nous assistons à la fantasia qu'Aguibou nous offre pour nous faire « honneur et plaisir ». Des guerriers divisés par groupes font les évolutions d'un combat; ils s'avancent, dispersés, poussent des cris, tirent des coups de fusil, puis vont se reformer en arrière et recommencent. Une soixantaine de sofas, mieux habillés et mieux armés, composent la garde d'Aguibou. Ils se livrent à ces exercices avec une véritable furie. Les chefs, en avant, poussent des hou-hou terribles et font avec leur sabre le simulacre de couper des têtes autour d'eux.

Un intermède comique se produit : la brousse prend feu, des gamins dépouillent l'arbre qui nous protège contre les rayons du soleil, mais isolent bien vite le feu et l'éteignent.

Puis des cavaliers apparaissent superbes avec leurs longs fusils damasquinés, piquant devant nous des charges effrénées. Un cheval noir aux balzanes blanches, monté par un cavalier tout habillé de noir, passe, comme dans quelque féerie démoniaque, dans la fumée noire, pleine de vacarme.

Les griots dans la plaine mettent dans le bruit la note continue et chantante de leurs *koras* à 20 cordes, au tremblement métallique des plaques de fer-blanc que la longue queue de l'instrument courbe au-dessus de leurs têtes. Complètement masqués, la figure couverte d'une étoffe noire terminée en pointe, et où des yeux sont dessinés en rouge et souvent remplacés par une glace ronde, ils se promènent dans la plaine avec leur démarche ondulée et comédienne que rythment leurs instruments.

Enfin, la fête est terminée et l'on nous conduit vers Aguibou par un chemin encaissé qui serpente dans l'intérieur de l'enceinte. Sur la place de la mosquée, il est assis au pied d'un arbre; il a pour siège une peau de mouton placée sur une natte; très simplement habillé, il nous fait signe de nous asseoir d'un geste d'une grande douceur. La foule est massée de côté et d'autre, on y voit çà et là des guerriers l'arme droite. Après avoir salué le chef et l'assemblée, raconté le but de notre voyage, et remis la lettre du commandant supérieur, je présente les cadeaux, qu'Aguibou reçoit avec une joie sans mélange, bien qu'avec beaucoup de dignité. Il ordonne de mettre en place la pendule, dont il se fait expliquer le mécanisme, et seller un de ses chevaux avec les selles arabe et anglaise que nous lui apportons; un griot fait admirer à la foule le velours vert aux broderies d'or.

La figure d'Aguibou attire dès l'abord. Le visage est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

long, allongé encore par une barbiche inculte et un peu en collier. Le teint est noir, le nez épaté, les lèvres très grosses, le front bombé. Mais les yeux sont beaux : une curiosité sans cesse en éveil s'y mêle à une finesse grande et à une douceur caressante, presque féminine. Le cou est fort, le derrière de la tête, si souvent dégarni chez le noir, grand et large, le crâne régulier.

Il se tient debout, position rare chez lui, car ce chef, avec sa tête de magistrat paisible et lettré, a l'indolence et la mollesse d'un Oriental. Sa stature est belle, au-dessus de la moyenne. Ses mains fines indiquent la race.

Il parle quelquefois avec volubilité, puis s'arrête, embarrassé, bégayant un peu, zézayant même, cherchant son expression, les yeux clignotants, puis repart, mais toujours avec la même douceur, dont est empreint son ton de commandement même. « Or les langues gazouillent en s'approchant du soleil. »

Logée en dehors de l'enceinte dans un groupe de cases qu'Aguibou a mises à notre disposition, la mission, arrivée le 4 février, n'en repartira que le 18. Des palabres presque journaliers dans le tata d'El-Hadj, qu'habite Aguibou, lourde construction d'une hauteur de mur de 6 mètres, à la triple enceinte et aux six corps de garde en enfilade, nous mettent en relations d'une amitié à cours changeant avec le fils d'Oumar. Il avait succédé dans le commandement de Dinguiray à deux de ses frères. Le premier, Abibou, placé par Oumar, s'était trouvé en désaccord avec Ahmadou, le frère aîné, qui avait hérité de l'autorité paternelle; celui-ci le fit appeler à Nioro et le condamna à mort avec Moktar, autre frère récalcitrant. Ceci se passait vers 1868. Seïdou



Musique d'Aguibou. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

lui succéda, vécut en fort mauvais termes avec le Fouta, dont il pillait les caravanes, et mourut en guerre à Nora, sur le Niger.

Aguibou vint donc ici en 1877, avec des goûts plus pacifiques, qui ne l'empêchèrent pas de rentrer dans l'alliance de Samory, le conquérant malinké, dont l'étoile montait au ciel du Soudan. Mais une brouille ne tarda pas à survenir entre les deux chefs, et Aguibou perpétra même le dessein de faire assassiner Samory, ce dont le dissuadaient ses conseillers. A la mort d'Ahmadou, c'est lui qui doit le remplacer à Ségou, où son caractère lui a fait de nombreux partisans.

Le docteur fait quelques mensurations de Toucouleurs, soigne les malades, qui affluent à la case, fait aussi de belles opérations de chirurgie; il recoud le ventre d'un enfant ouvert d'un coup de corne de bœuf. Pendant ce temps je parcours le village et ses environs, prenant à la dérobée des azimuts et des distances, et rapportant les éléments d'un plan au $\frac{1}{20000}$.

Du haut d'un des mamelons dominant au sud la ville, j'ai contemplé bien souvent la cité que le génie d'Oumar a fait sortir de terre, et sur laquelle semble flotter encore l'ombre altière de l'étendard du prophète; cette mosquée énorme et lourde, gigantesque champignon sans tige, évoque un passé sanglant et fait naître l'antithèse séduisante de l'un de nos grands comptoirs commerciaux des Rivières du Sud.

XXX

Dans le Fouta-Djalon. — Palabre à Sokotala. — Rencontre d'un chef de diwal. — Organisation de l'État : *alfayas* et *soryas*. — Visite du chef de Fodé-Hadji. — Arrivée à Timbo. — *Baowal*. — Mahmadou Paté.

Le musulman noir est très formaliste. Cette particularité lui vient-elle de sa puérilité habituelle, ou bien les chefs, peu confiants en leur valeur, assurent-ils leur prestige grâce à ce cérémonial? Le refus de s'y conformer, et souvent l'ignorance, ont causé bien des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ennuis aux explorateurs. Sans s'y astreindre en tous ses détails, ce qui serait une faiblesse et une faute — et elle a été commise, — dans son attitude, le blanc doit toujours exprimer, en ce pays de castes, la fierté et l'incontestable supériorité de notre race. A mon entrée dans le Dinguiray, je m'étais conformé à l'usage de demander au chef l'autorisation de rentrer dans ses États, mais la lenteur de marche de mon courrier me trompait, et me valait, à Tamba, des répliques inattendues. Aussi, dès le 4 février, j'expédie au chef du Fouta-Djalon, Ibrahima Sory, un courrier porteur d'une lettre arabe. Dans sa réponse, qui nous parvient le 21 février, la veille de notre entrée dans le Fouta, Ibrahima manifeste le plaisir de nous voir, et termine sur la formule sacramentelle que nous entendrons dans dans tous les villages : « *Toli*, *Toli*, *Soli* (Entre, ton plaisir est le plaisir d'Allah) ».

Le 22 février, après huit jours de marche, nous sommes sur la frontière du Dinguiray et du Fouta, indiquée par la rivière Ninguira et la montagne Mokhonin; la première province ou *diwal* que nous allons traverser est le Kolen, pays complètement blanc sur les cartes. Sans discontinuer, nous reprendrons chaque matin le sentier qui nous conduit à Timbo par Donholfella, et notre première halte de la durée d'un jour, nous la ferons le 4 mars à Sokotoro, sur le Sénégal, qui prend en pays toucouleur ou peul le nouveau nom de Baleyo ou Baléo (le Fleuve).

Le premier village que nous rencontrons, et où la mission s'arrête, est Sokotala. Les gens viennent nous saluer dans la soirée, ayant à leur tête un vénérable marabout, à collier de barbe blanche, culotte rouge et turban blanc. Ils s'intéressent vivement à mes paroles, reconnaissent que Siguiri et Bafoulabé sont plus prêts et plus sûrs que Sierra Leone, et me demandent qu'on leur envoie de l'ambre, de beaux fusils, de la belle guinée, du beau calicot, contre leurs bœufs, leur caoutchouc, leurs peaux, leur or et leur ivoire. Que doivent-ils conduire à Siguiri? « Rien que des bœufs pour le moment », leur dis-je.

Des curieux et surtout des curieuses n'ont cessé d'entourer le campement, et de bien jolies curieuses, à l'ovale italien, sur une nudité de bronze vivant. Elles ne sont pas trop timides, juste assez pour que, sous le regard, elles détournent la tête en minaudant, et en se croisant les bras sur les seins.

A Madella, où nous campons le lendemain, un chef vient nous saluer de la part de son frère, récemment nommé chef du diwal de Kolen. Tout d'abord, dans un verbiage solennel et biblique, bien différent du bavardage enfantin de nos noirs du Soudan, où se complaît la paresseuse et simple intelligence de ces races, il se plaint de notre arrivée brusque. Mais nos explications l'ont bien vite satisfait, et il me prie alors de rester ici demain, *diango*, pour ne repartir qu'après-demain, *fabé diango*. Tous les explorateurs connaissent ces deux termes : on les leur répète à chaque village. Ma réponse est prête : « Je viens ici pour voir le chef du pays, l'almamy, et je ne puis m'arrêter nulle part avant de m'être présenté à lui. Mon chef, le grand chef qui commande les soldats du Soudan français, m'a confié des cadeaux pour lui, et mon devoir est de les porter sans retard. »

L'annonce de l'arrivée du chef du diwal, venu, assure-t-il avec un imperturbable sérieux, exprès pour me voir, ne change en rien ma détermination, et le lendemain nous reprenons notre route.

A mi-chemin, une longue caravane vient au-devant de nous. Ce sont d'abord des porteurs, beaucoup ayant sur leur tête des calebasses en bois, puis, un captif avec un petit récipient en cuivre. C'est le porte-crachoir, et ces gens sont les gens de l'escorte d'un chef.

Parmi les groupes qui se succèdent à la file, prenant à côté pour nous laisser le sentier, beaucoup de femmes. Leur habillement consiste en longs voiles blancs remontés sur la tête et tombant sur les pieds, dont on voit les anneaux d'argent. Elles sont coiffées en casque, avec des colliers de gros grains d'ambre, disposés en couronne sur la tête et autour du cou, et avec toutes sortes d'ornements d'un joli effet. Ce sont des femmes du chef, car jeunes filles et esclaves ne portent qu'un pagne serré à la ceinture et tombant à mi-jambe.

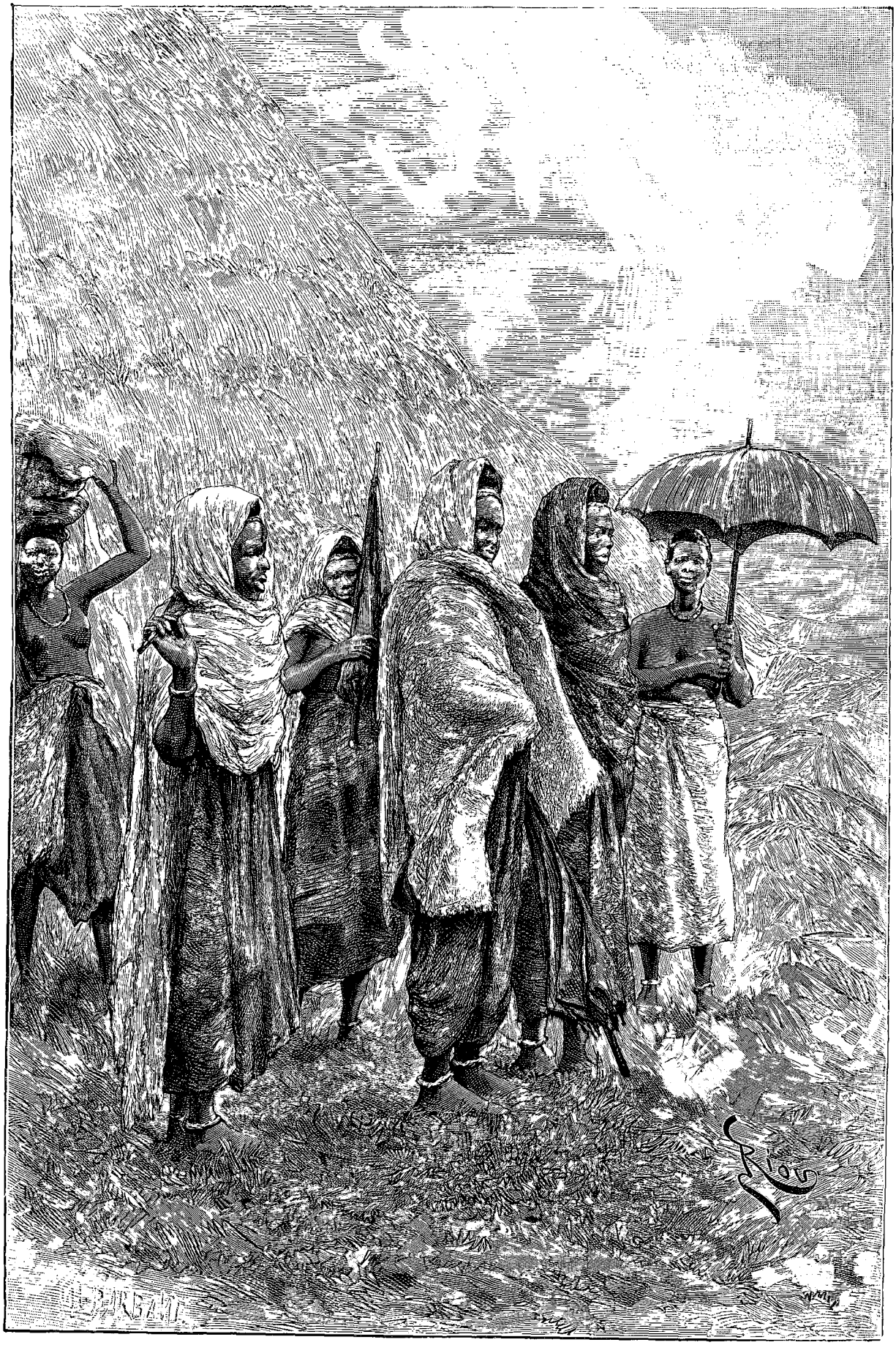
Cependant le *tchierno* Ismaïla, un beau vieillard à figure biblique, se plaint de ne pouvoir palabrer avec nous tout à l'aise, et assure qu'il allait nous trouver à Madella, alors qu'il ne fait que visiter pédestrement ses bons villages, et continuer une tournée qui lui rapporte de beaux bénéfices. Nous l'abandonnons à ses regrets, et continuons notre route que croisent encore en sens inverse des gens de sa suite et des femmes du harem, dont la beauté et la jeunesse contrastent singulièrement avec la barbe blanche de leur seigneur.

A Fodé-Hadji, mon itinéraire rencontre la route que René Caillé suivit dans son beau voyage à Djenné, soixante ans auparavant. Nous prenons pied en sol exploré; les incertitudes de la marche vont disparaître en partie, bien qu'aucun explorateur de ce pays n'ait eu, comme nous, la préoccupation unique de la géographie, et qu'on ait à remarquer partout une grande indécision, et des erreurs nombreuses.

Ce village est le chef-lieu du canton de Fodé-Hadji, dont le chef, l'*alfa* Mahamadou, vient nous voir dans la soirée.

Une longue procession, précédée de griots qui crient, s'avance vers nous dans les longs plis des boubous noirs et blancs. Tous s'assoient devant le campement. Le chef du diwal est au milieu du cercle de ses gens : de son boubou bleu foncé émergent une tête aux traits réguliers et fins, immobile et sévèrement coiffée d'un turban blanc, et deux pieds, dont les doigts, agités par moments, semblent la seule partie vivante de cette statue accroupie sur une peau de bête. Le palabre terminé, palabre où les « *Aguéliké? guélam* (As-tu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre du tchierno Ismaïla et de sa suite. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compris? J'ai compris) », passent dans l'assemblée comme un mot de conspiration, et où le chef a seulement laissé tomber quelques paroles de bienvenue, toute l'assemblée se tourne vers l'orient, le marabout en avant, et se courbe, cassant la ligne rigide des étoffes surmontées de têtes noires, s'agenouille, se prosterne, se relève, et les profils les plus bizarres se découpent sur le fond d'or jaune du couchant, avec une régularité de marionnettes ou une grave harmonie de chœur antique.

Le surlendemain, nous atteignons Donholfella, *foulasso* d'Ibrahima.

Nos prédécesseurs ont décrit la beauté exceptionnelle de la vallée de Donholfella. Le Kolen et le Fodé Hadji, sauf dans quelques zones montagneuses à peu près arides, ont presque une aussi grande fécondité. Les villages, construits généralement sur un promontoire, ont un aspect enchanteur, avec leurs enclos verdoyants, où les pourguères et les bananiers enserrent les ruelles, et où, sur l'horizon, les papayers découpent la dentelure de leurs feuilles, réunies en panaches, et les orangers leur bouquet vert piqué d'or.

Chaque village cherchait à nous retenir. Au passage, des femmes nous offrent des monceaux d'oranges. Elles reprennent, chez les Peuls, leur dignité d'épouses et de mères, bien que tenues toujours à l'écart des affaires, suivant la grande idée de l'islamisme. Le Malinké a le même terme pour désigner la femme et la femelle : *moussou*. Le Peul donne un nom particulier à une femme de sa race, et réserve pour les Djalonkaises celui de moussou.

L'approche des grands centres se manifeste par la largeur du sentier, beaucoup plus battu. Les difficultés de la marche ont été grandes jusqu'à ce jour : collines, montagnes à gravir et à descendre, pentes obstruées de blocs, ravins et torrents, rivières profondes à lit dangereux. Les chevaux sont rares dans ce pays; c'est du luxe que se permettent seuls les almamy, les alfa et quelques tchierno, et dont ils n'usent que dans les cérémonies. Aussi le Peul ne se préoccupe-t-il pas d'améliorer les chemins.

Bientôt un nouvel obstacle va s'ajouter aux précédents; nous entrons dans la zone des *baowal*, qui ne cessera que très loin, près de la côte; le baowal est un plateau ferrugineux dont la surface noirâtre a l'apparence d'une nappe de scories.

Le Fouta-Djalon est loin d'être un État, suivant l'idée que nous nous en faisons en Europe. Pas de nation, mais des éléments dissemblables, associés brutalement. L'élément peul est naturellement prépondérant; il va, en densité décroissante, de Timbo, la *missida* sacrée, cœur de l'empire, aux confins.

Le Peul est de race caucasique, d'un teint allant du brun rouge au café au lait; le Djalonké est noir avec des traits forts, sans la laideur du nez camus et des lèvres grosses et retroussées. Le Peul est d'une intelligence assez vive; celle du Djalonké l'est beaucoup moins. Le Peul a imposé sa religion, l'islamisme, dans toute son intolérance et avec une grande hypocrisie de pratiques.

Les langues parlées dans le pays procèdent de cette variété de types. C'est d'abord le langage djalonké aux sons rauques, puis, en se rapprochant du centre, le peul, aux inflexions gutturales et aspirées, dont la douceur rappelle beaucoup l'arabe et a un grand charme dans la bouche des femmes, enfin le toucouleur, tenant des deux précédents, et très employé même par les Peuls.

En ce moment les Peuls sont presque tous — je ne parle que des sorya, car les alfaya existent à l'état d'ombres — à Fougoumba, la première missida construite dans le pays, et qui a gardé le privilège de la consécration des almamy. C'est là aussi que doivent se faire les élections des chefs de diwal. Pour le Kolen et le Fodé-Hadji, la chose est terminée, mais restent les grands diwal, Labé, Timbi, Kolladé et Koïn, qui font s'agiter d'ardentes compétitions. En outre, il est question de guerre. Labé et Koïn demandaient chacun des guerriers à l'almamy; car chacun a sa tribu à saccager, l'un les Djalonkés du N'Gabou, l'autre les Sangalas; le prétexte est la protection des caravanes. Aussi chaque chef de diwal a-t-il amené son contingent de guerriers, et l'almamy, en se rendant de Timbo à Fougoumba, a pu faire une marche triomphale en tête d'une belle colonne, qui a tout dévoré dans le pays, sur lequel elle s'est abattue comme une nuée de sauterelles. Les semailles sont proches ; la provision de grains pour la saison est donc épuisée, et les réserves de semences sont attaquées. La famine est partout, dans le diwal d'Akolémadji, dont le centre est Fougoumba, et où les guerriers n'ont rien à manger, et c'est une de mes grosses préoccupations que de savoir comment je vais nourrir mon monde.

Le 3 mars, la mission arrive à Sokotoro, foulasso de l'alfa Mamadou Paté, fils de l'almamy Omar et neveu de l'almamy actuel, Ibrahima Sory. C'est un chef puissant; je l'ai envoyé prévenir de notre arrivée, et prié de nous donner l'hospitalité. Un courrier est venu de sa part au-devant de nous.

Nous nous arrêtons à 500 mètres du village, vers six heures du soir, et voyons bientôt des gens déboucher d'un petit col, puis d'autres plus nombreux, puis un cavalier, puis des fusils encadrant un second cavalier haut de taille, tout de noir habillé. Des cris s'élèvent autour de lui; c'est l'alfa, à n'en pas douter. Il vient vers nous, et, avant de serrer sa main, paraît-il, il faut subir cent frictions avec les gens qui le précèdent. Quelle solide, forte poignée de main, et quelle différence avec la molle étreinte d'Aguibou ! Le chef qui est devant nous est grand : dans l'obscurité tombante, une figure de brigand calabrais sur une stature d'hercule. Il parle haut et ferme, la tête rejetée en arrière, et nous répète le mot : « *Soli* (Entre) ».

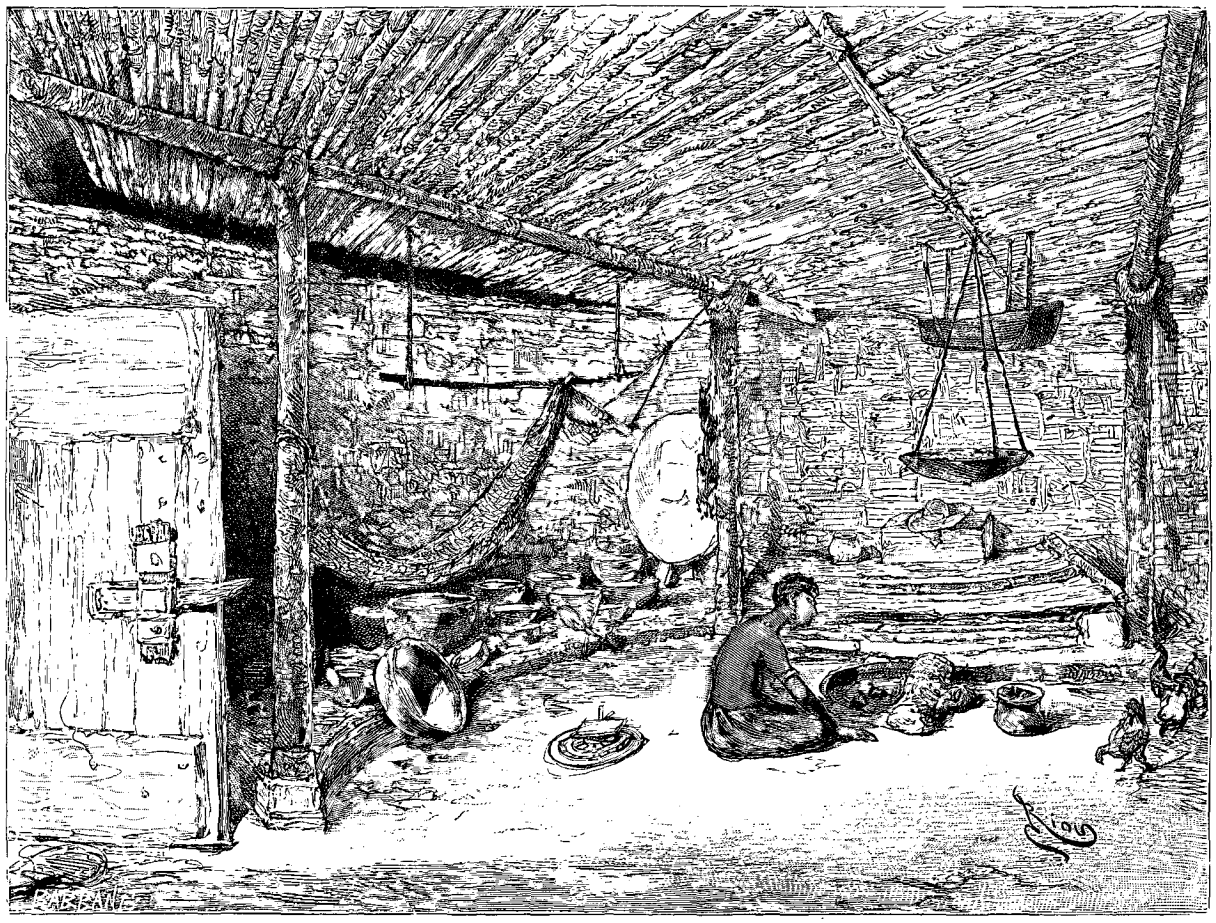
Nous quittons les pliants où nous sommes assis, et montons à cheval. Il nous cède le passage, et nous rentrons perdus dans une escorte considérable. Les sofas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serrent de près Paté suivant l'habitude, et lui font une ceinture vivante d'armes brillantes. Il monte un beau cheval plein d'ardeur.

Dans le village, après nous avoir offert des cases que nous refusons, il nous donne la place de la mosquée, où nos tentes ne tardent pas à se dresser, tandis que le premier palabre commence. Après lui avoir sommairement exposé le but de notre voyage, qui est le resserrement des liens d'amitié entre le Fouta et la France, nous l'entendons raconter sa jeunesse. Le lieutenant Lambert l'avait pris, paraît-il, en affection, et lui apprenait mille choses. L'entretien se prolonge longtemps, interrompu par un salam dans la mosquée, une mosquée de foulasso, c'est-à-dire un carré de troncs d'arbres plantés en terre l'un à côté de l'autre, et coupés à 30 centimètres environ du sol, empierré avec soin de cailloux ferrugineux; un petit carré, accoté du côté de l'orient, est destiné au marabout; sur les trois autres côtés, et au milieu, sont des ouvertures, dont le seuil est planchéié. Enfin des orangers sont disposés en cercle à quelque distance. C'est joli, propre et même coquet.

L'accueil du chef est si cordial, si chaleureux même, que nous acceptons de rester encore le lendemain. Il nous offre un bœuf, du mil, du riz en grande quantité,



Intérieur peul. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

et, chose étonnante, ne nous demande rien. Mais c'est un terrible bavard, qui nous tient presque toute la journée. Un moment, il parle médecine, montre ses jambes et ses mains, dont la peau se dessèche et s'en va en écailles. Les maladies vénériennes sont, nous dit-il, très fréquentes dans sa famille et dans tout le pays, et il ne sait comment les soigner. Il est facile de voir sur sa figure assez bestiale quels rudes appétits a ce gaillard de quarante ans et quelle continence il est capable de garder.

Le lendemain, 6 mars, la mission passe le Baleyo pour la deuxième fois. Le gué du Sénégal est à près de 2 kilomètres de Sokotoro. Sa largeur est d'environ 40 mètres, et sa profondeur de 2 ou 3 mètres à quelques mètres du bord; le passage s'opère en pirogues; cependant les animaux pourraient passer à quelque distance en amont, mais difficilement.

Voilà encore une barrière franchie, la dernière qui nous sépare du cœur du Fouta. C'est toujours le même pays accidenté, au sous-sol granitique, aux eaux abondantes, aux perspectives changeantes, imprévues. On retrouve partout, dans leur cadre de verdure, sur les coteaux et sur les mamelons, des paysages dont l'œil a la souvenance, et l'on se prend à s'étonner d'y voir le toit pointu en chaume au lieu de la maison blanche aux contrevents verts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous campons à Nénéya, *roundé* appartenant à Néné Oumou, Maman Oumou, dont Mahmadou Paté est le fils. Celui-ci nous a accompagnés. Dans la soirée nous allons rendre visite à la veuve, une des veuves de l'almamy Oumar. Elle habite, dans un enclos où poussent de magnifiques orangers, une case très bien faite, très soignée, avec un plafond de gros madriers vernis par la fumée et soutenus par quatre gros piliers noirs. Le jour tombe ; la case est obscure, si bien que nous ne voyons point la mère de l'alfa, qui est étendue sur un lit en terre, ou tara. Au bout de quelque temps, les yeux se faisant à l'obscurité, nous la distinguons allongée sur des étoffes sombres. Elle parle lentement, et ses paroles sont pleines de mesure. Un autre lit à rebord en bois dur, poli et fait de tiges de bambous, est, derrière nous, accoté au mur et recouvert de nattes ; puis, tout autour, ce sont d'énormes calebasses en bois : des calebasses ordinaires de toute grandeur, des *canaris*, récipients en terre pour l'eau, des bahuts, de la vaisselle en porcelaine, des coffrets, des boîtes, des clefs, bref, tout un attirail bien rangé et cossu de maîtresse de bonne maison. Elle est malade. Le docteur lui offre ses soins. Elle se dresse alors, et sort avec son fils et l'interprète, à qui elle explique son mal. Ce sont des douleurs névralgiques à la tête. Elle laisse le docteur la voir, disant que la souffrance ne l'effraye pas. Puis elle rentre, s'assoit sur le lit, et la causerie reprend, coupée à un moment par le repas de l'alfa, qui invite deux hommes de sa suite et l'interprète. Paté se sert seul d'une cuiller en bois faite dans le pays. C'est du riz au lait qui est dans la calebasse, où les invités trempent les doigts. Du lait est à côté dans une autre calebasse, et ils en humectent leur riz de temps en temps. Ils boivent soit du lait, soit de l'eau, avec de petites calebasses à poignée. Paté nous offre du vin de *sungala* ou *sumbala*, sorte de vigne arborescente, dont on l'extrait ; il a la couleur du malaga, mais est beaucoup trop suret, ce qui doit provenir de son peu de fermentation. On nous montre le résidu de la compression des raisins. Il est hors de doute que des Européens sauraient obtenir un résultat bien supérieur. D'ailleurs l'expérience a été faite à Boké, par le lieutenant Polliart, en 1877, je crois, et est concluante.



L'alfa Mahmadou Paté (voy. p. 382 et 383). — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

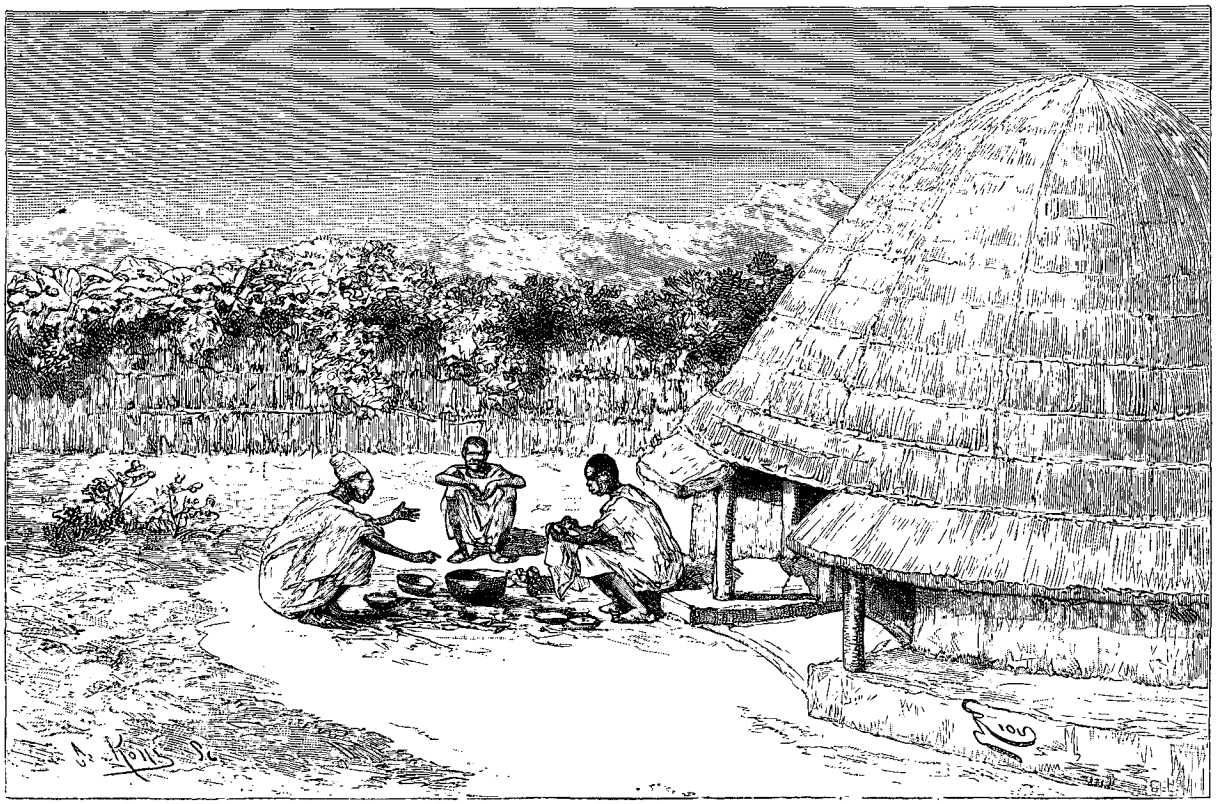
De notre campement, nous voyons les deux montagnes, en forme de mamelles, appelées Élaya, du nom d'un chef malinké, Éla, qui y résista longtemps. C'est dans leur gorge que passe le sentier, et la route est faite à plus de moitié quand on est parvenu dans le col. Aussi nous levons-nous fort tard, à sept heures. Le brouillard, moins intense que les jours précédents, ne se dissipe guère qu'à ce moment, et me permet enfin d'étudier, pour ma topographie, les accidents du sol de côté et d'autre du chemin. Nous gravissons la pente, le long d'un capricieux torrent qui bondit de roche en roche. Au sommet nous apercevons Timbo, ville qui n'a plus rien de mystérieux, rien de saisissant que ce que lui donnent l'attente, la fièvre d'arriver, l'impatience d'atteindre le but. L'emplacement est bien choisi : Timbo occupe la tête d'une grande vallée, ainsi que l'indique son nom djalonké de Konko (Tête de Ruisseau), au pied de la colline, dite Montagne Sevrée.

La ville est déserte : quelques vieux seulement viennent au-devant de nous, et, suivant nos désirs, nous conduisent près d'un grand arbre, sur la route de Fougoumba. Nous y installons le campement. Le palabre habituel de l'arrivée réunit autour de nous des têtes bien curieuses, ou ratatinées (race pure), ou mâles, fortes et puissantes, avec de la barbe (Peuls fortement mêlés de Djalonkés). Nous les quittons le lendemain, et, trois jours après, nous sommes devant Fougoumba.

PLAT.

(*La suite à la prochaine livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le logement de la mission à Fougoumba. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA MISSION DU LIEUTENANT PLAT AU FOUTA-DJALON.

XXXI

Réception à Fougoumba. — L'almamy Ibrahima. — Palabre d'arrivée. — Remise de cadeaux. — Le sous-lieutenant Levasseur à Labé. Négociations. — Maladie. — Traité avec l'almamy.

Nous arrivons le 9 mars devant Fougoumba; l'accueil de l'almamy est très mesquin. Il a simplement envoyé au-devant de nous un de ses fils et quelques chefs, et nous propose un logement à 4 kilomètres de la ville. Il y a certainement dans cet accueil l'intention de nous tâter. Nous protestons hautement, et faisons dire à l'almamy que s'il ne nous fait pas une réception plus digne le lendemain, et s'il ne nous loge pas dans Fougoumba même, nous partirons sans l'avoir salué. « Je reconnais que le village est bondé de guerriers et de chefs, mais il y a toujours et partout place pour des envoyés d'un grand chef français. »

Notre protestation produit le résultat attendu. Le soir même, dans notre campement de Digui, où nous nous sommes laissé conduire, l'almamy nous envoie ses excuses, et nous demande de venir le voir le lendemain, l'usage l'empêchant d'aller au-devant de qui que ce soit; un logement spacieux et bien compris nous est réservé, tout proche de son habitation.

Nous partons à 7 heures du matin pour notre visite officielle. Des cavaliers sont venus au-devant de nous, différents chefs de diwals, le frère de Mahmadou Paté, le fils de l'almamy avec ses sofas. Les tirailleurs et les auxiliaires sont devant nous, armés de leurs fusils, baïonnette au canon, et nous marchons au milieu d'une foule considérable, qui s'augmente encore, en s'approchant du village. Nous y pénétrons par la route de Timbo, par une rue relativement large qui débouche devant l'énorme mosquée, la première construite dans le Fouta. Dans son aire sont assis les anciens, personnages importants, venus de toutes les parties de l'empire. Notre guide, Mahamadou Saïdou, homme de

1. Suite et fin. — Voyez t. LVIII, p. 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401; t. LIX, p. 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confiance de l'almamy et Toucouleur faisant partie de l'ambassade peule emmenée à Paris en 1883 par la mission Bayol et Noirot, nous prie de saluer d'abord ces gens à barbe vénérable.

Nous pénétrons enfin dans l'habitation de l'almamy. Il n'a pas de cases à Fougoumba, et loge, pendant son séjour, dans l'habitation ordinaire du chef de la ville, l'alfa Ibrahima, qui s'est installé en face. Notre escorte reste en dehors d'une case pleine de gens et obscure. Une main est tendue vers nous. Nous la serrons à tout hasard. C'est celle de l'alfa Ibrahima Sory, almamy, émir el-moumenin du Fouta-Djalon.

Après les souhaits de bienvenue, où le mot *toli* supplée à l'imagination paresseuse du discoureur, et allonge, ainsi qu'il convient, ses compliments, je développe, au milieu d'un grand silence, mon texte habituel des grands palabres : Salutation à tous; présentation, but de notre visite, notre santé; faits et gestes de celui qui m'envoie; mort de Mahmadou Lamine; prise de Koumi; construction du fort de Siguiri; premières nouvelles de Samory.

Je remets la lettre que le colonel envoie, pour accréditer la mission, auprès du chef du Fouta-Djalon. L'arabe en est très difficile à déchiffrer; cela provient, me dit-on, de ce qu'il est d'un interprète ouoloff. Cependant un vieux armé de lunettes, sous la surveillance de l'almamy, le marmotte une première fois entre ses dents, puis le chantonne, en susurrant les mots, modulant les phrases : *Bismi'llah errahman errahim*... sur un ton bas d'office d'église.



L'almamy Ibrahima Sory. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

L'almamy nous répète encore : *toli*. Mais il est tard, et nous prenons congé de lui, sur l'autorisation, qu'il donne au docteur, de faire des mensurations anthropologiques sur les personnes de bonne volonté. Le soir, nous venons prendre possession du logement qu'il nous a choisi.

Une foule énorme se presse à l'unique issue de notre logement, contenue par une sentinelle placée un peu contre le gré de l'almamy. Ses chefs importants, seuls, pourront pénétrer, après s'être adressés à l'interprète, dont la tente se dresse tout près. Mahamadou Saïdou est désigné par l'almamy, comme intermédiaire officiel de nos relations; de même, Sadi Aliou, porte-étendard du Fouta, sera le délégué habituel du chef de Fougoumba, personnage très important, que nous essayons de gagner à notre cause, dans une visite de remerciements.

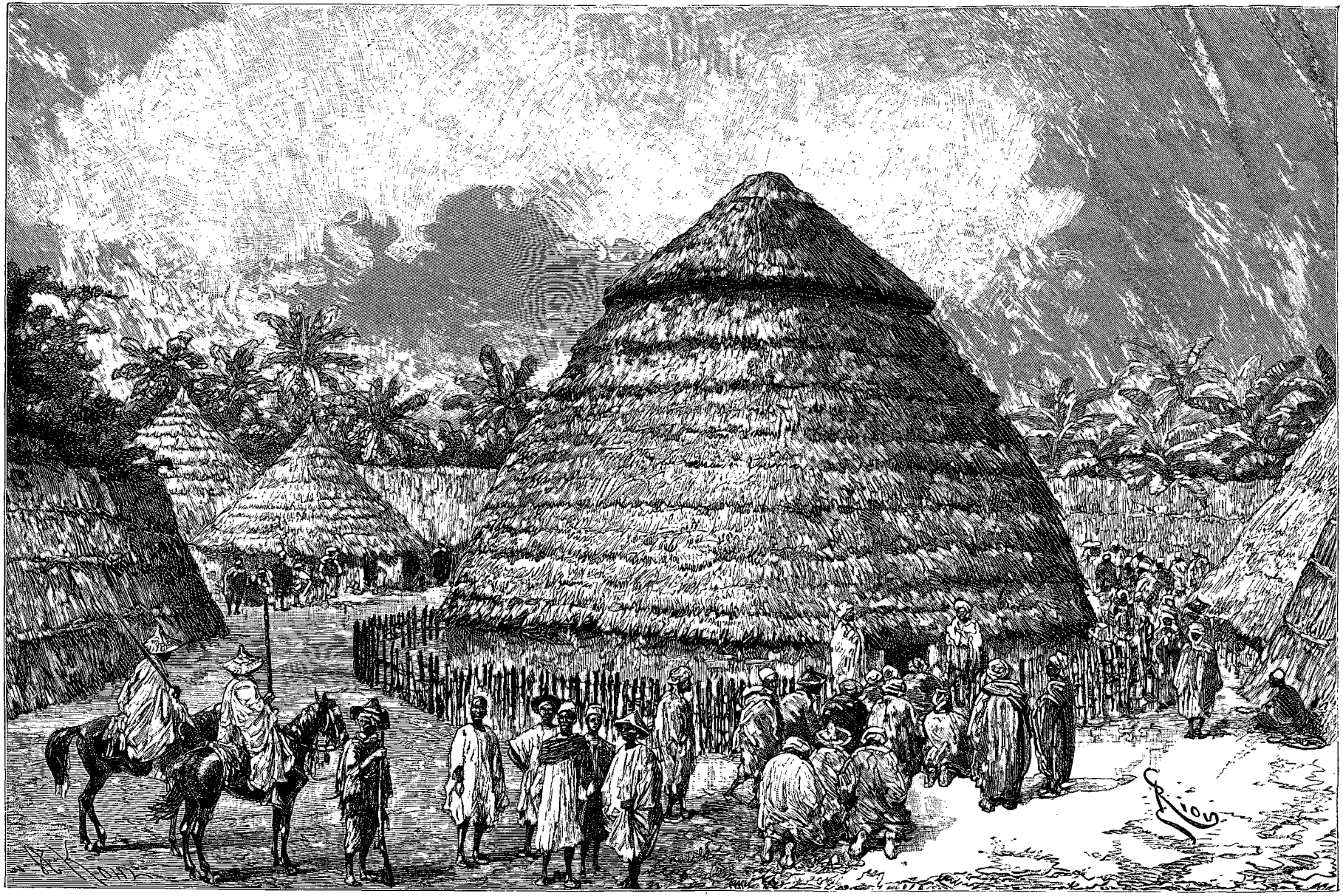
Le 11 mars, nous avons la visite de Boubakar Biro, frère de même père de Mahmadou Paté, mais plus jeune que lui. Ses premières paroles sont : « Puisque vous ne voulez pas venir à moi, eh bien, c'est moi qui viens à vous ».

Le 11 mars, je fais, parmi les menus cadeaux tirés du magasin de Kayes, un choix, pour me conformer à l'habitude d'offrir un présent à son hôte dès le premier jour, et, la nuit, suivant l'usage, le docteur et moi, accompagnés de l'interprète seul, les emportons dans la case de l'almamy. Ibrahima s'y barricade avec Saïdou, Biro et deux captifs. L'insignifiance de notre cadeau nous oblige à démasquer immédiatement nos batteries.

« Le colonel, dis-je, ne nous a rien donné. Il veut affirmer par là son désir de changer les habitudes prises. Il ne veut pas que la France soit traitée en vassale par les chefs noirs. La France n'est pas un diwal. »

Le 13 mars, l'almamy ne nous reçoit pas, nous annonce son départ en guerre pour le surlendemain, et commence avec nous le système d'écarter tout palabre. Le soir même, un tirailleur venant de Labé nous apprend l'étonnante nouvelle de l'arrivée près de ce village de mon camarade de Saint-Cyr Levasseur, sous-lieutenant d'infanterie de marine, détaché de la colonne du Bondou en exploration vers Sédhiou. A travers mille dangers il a pu atteindre Labé, dans la détresse la plus complète. Nous le ravitaillons, autant qu'il nous est possible, sans oser cependant lui demander de nous rejoindre, bien que quatre jours de marche seulement nous séparent; nous craignons de compromettre nos négociations, péniblement engagées. Je demande d'ailleurs à l'almamy de laisser venir mon camarade; il refuse par trois fois, avec emportement. Nous resterons cependant en relations constantes, et il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception de la mission à Fougoumba (voy. p. 388). — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous apprenait son départ pour Sédhiou, au moment même où nous nous préparions à quitter Fougoumba.

Le 15 mars au soir, l'almamy veut bien enfin nous accorder un palabre. D'abord dans la case obscure. Beaucoup de gens sont là, ils entrent, se courbant, tant ils sont hauts de taille, et les salutations : *Kori dian ouali*, *Diamtou*, *Diamoudellein*, se croisent; puis, de temps en temps, l'un se détache, s'agenouille devant l'almamy, tend ses lèvres, qui marmottent des mots à l'oreille paterne d'Ibrahima. Parfois les deux compères y vont d'un bon rire plein de gaieté, très intrigant. L'almamy, somme toute, magistrat et justicier avant tout, passe le plus clair de son temps, à Fougoumba, à faire restituer des poules volées.

Mais la nuit tombe. Nous sortons dans la cour, et nous nous asseyons sous trois orangers, dont un splendide. La cour est empierrée de fins cailloux ferrugineux, très propre, et a bel air, avec la bordure de ses grandes cases, au nombre de six, et de ses palissades en chaume.

L'almamy a expédié sa besogne journalière. C'est notre tour. Les atermoiements ne sont plus de mise maintenant. Je m'engage à fond, et, brûlant mes vaisseaux, je lui expose nettement l'objet de mon voyage. Cette manœuvre, mûrement réfléchie, devient nécessaire, devant son désir évident de profiter de la moindre hésitation pour esquiver la discussion.

Mais l'heure du salam est arrivée. Ibrahima quitte son arbre, et fait les prières d'Allah, debout, assis ou agenouillé, sur sa peau de mouton épilée. Ses gens sont derrière lui, en rangs inégaux, et imitent ses exercices avec régularité.

Il reprend ensuite sa position accroupie au pied de l'oranger, et commence sa réponse. Il proclame que les Peuls n'auront en aucune occasion le besoin de l'aide des blancs, et termine en demandant à réfléchir, à consulter les gens du Fouta. Cette solution nous satisfait d'autant mieux que la chose la plus à craindre pour nous serait de la précipitation.

Les jours suivants se passent dans l'incertitude. Des gens, probablement soudoyés, se répandent en attaques amères contre les Français. Rares sont nos amis. On raconte que les blancs se montrent de tous côtés, sur les confins du Fouta, surnaturelles apparitions aux desseins bizarres. Notre provision de riz, due en partie à la générosité de Mahmadou Paté, est épuisée; l'almamy prétexte, pour nous en refuser, que ses greniers sont trop loin. Nos animaux n'ont que les pâturages des alentours de la ville; le mil manque depuis longtemps pour eux, de même que le riz maintenant pour le personnel, dure privation. En vain j'envoie des gens avec des étoffes dans les villages voisins : on ne veut rien vendre aux « captifs des blancs ». Il est vrai que la disette est profonde partout.

Les soucis continuels causés par nos palabres incertains, les poignantes préoccupations de la nourriture de mon personnel, le manque complet de nouvelles depuis près de deux mois, la privation d'exercices imposée par la fatigue extrême de nos chevaux, agissaient peu à peu d'une façon débilitante sur notre santé. Depuis quelques jours, le docteur ne quitte plus sa case, et est pris, le 17 mars, d'un fort accès bilieux. Je passe mes journées, étendu sur un tara, en proie à un malaise général, ne me levant que pour les visites, ne sortant que pour les palabres. La nuit, ce sont des insomnies où me remonte le dégoût du contact avec cette race de quémandeurs, dont je relis des éloges admirateurs avec un étonnement profond. Bons, sociables, intelligents, hospitaliers, généreux, honnêtes, ces chefs aux instincts bas et cupides, logeant nos prédécesseurs dans les plus misérables cases, les soumettant à mille indignes curiosités, mendiants du haut en bas de l'échelle, et dont l'honnêteté est telle que l'almamy lui-même nous met en garde contre la rapacité de ses gens! Fainéants et menteurs, ayant fait du mensonge la grande occupation de leur existence.

Le 20 mars, une fièvre bilieuse hématurique se déclare chez moi, et me cloue sur le tara de ma case.

L'almamy sort de son mutisme, et précise ses objections. Le docteur Fras et l'interprète les réfutent victorieusement. Saïdou est gagné à notre cause, tandis que s'agitent toujours dans Fougoumba les menées des concurrents au commandement des diwals, les âpres compétitions des candidats, essayant par des cadeaux princiers de fixer le choix d'Ibrahima. C'est ainsi que l'alfa Salifou, candidat au diwal de Labé, donne, m'assure-t-on, 500 captifs, et 100 pièces d'étoffes, et se voit préférer l'ancien chef, Modi Abdoulaye.

Le 27 mars le docteur va lire à l'almamy le texte définitivement arrêté de notre traité de protectorat, et s'abstient de tout commentaire, ainsi qu'il est convenu. Le lendemain, mercredi, Saïdou m'apprend que la réponse définitive sera pour demain. Un acompte de la récompense que je lui ai promise si le traité est signé lui ouvre la bouche, et il nous déclare qu'il a, dans un long entretien seul à seul avec son maître, fait partager sa conviction à Ibrahima : son maître est prêt à signer le nouveau traité avec une nation aussi puissante que la France. Il ajoute même : aussi généreuse. Car journellement nous lui avons envoyé de menus cadeaux, d'une grande valeur à leurs yeux, et dernièrement, sur un simple désir, un ballot de 6 pièces de calicot enveloppé dans de l'indienne.

Jeudi matin, l'almamy nous prie de renvoyer au soir notre visite. Le *tabala* (tambour de guerre) a annoncé hier l'élection du chef de Timbi-Touni, et les gens de ce diwal vont prendre ce matin congé de lui. Ma convalescence est assez avancée pour me permettre de vaquer, à l'intérieur de ma case, à différents soins. Le texte du traité, en français et en arabe, soigneusement relu, nous nous apprêtions à partir, lorsque deux hommes du Dinguiray nous apportent soudain un courrier,... le courrier du colonel à Siguiri, attendu depuis si longtemps.

Avec une émotion profonde, une joie fébrile, nous décachetons, dévorons les lettres. Cette coïncidence nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semble d'un bon augure. On me hisse sur un cheval, et nous partons pour le dernier palabre.

Cependant, après la lecture du traité, dont chaque article est longuement expliqué et commenté, tout ne se passe pas sans encombre. L'almamy croit de son devoir de résister devant le public, et pendant une grande heure c'est une lutte énervante contre de misérables objections; puis il renvoie la signature au lendemain matin : les esprits malins volent dans l'air la nuit, et viennent souffler et ternir les lunettes, objecte-t-il.

A 4 heures du matin, une reprise d'hématurie me replongeait dans les misères d'une fièvre assez violente pour inspirer des inquiétudes au docteur. Mais le traité de protectorat de la France sur le Fouta-Djalon était signé en séance publique ce vendredi 30 mars 1888.

Le 2 avril au soir nous allons prendre congé de l'almamy Ibrahima. Il nous reçoit de la façon la plus cordiale, nous donne des guides, chargés en outre de nous assurer un logement dans les villages que nous traverserons. L'état de santé est trop ébranlé chez le docteur, trop mauvais chez moi, et la saison des pluies trop avancée, pour que nous songions à faire un usage continuel de la tente. Nous lui demandons d'aller maintenant porter le traité à la signature de l'almamy Hamadou et de Mahmadou Paté. Il est très heureux de la chose, et nous assure de sa satisfaction de se séparer de nous en termes amicaux. Il nous remet une lettre pour le chef des Français, où il renouvelle ses protestations d'amitié et de complet assentiment au traité. Pour l'en remercier, nous lui promettons de demander pour lui des cadeaux dignes d'un almamy, et lui offrons un de nos chevaux et une de nos tentes, qu'il fera prendre à notre arrivée à Benty. Le chef de Fougoumba est à ses côtés, et nous escorte, sur un cheval richement caparaçonné, à quelque distance de la ville.

La pluie et la disette de riz et de mil nous accompagnent jusqu'à Dara, foulasso de l'almamy Hamadou, à 8 kilomètres de Timbo, sur la route de Benty. Au moment de notre arrivée, l'alfa est absent, et le logement qu'on nous destine est à 2 kilomètres de son habitation. Il y a chez ses gens qui nous reçoivent un air de suffisance qui fait bientôt place à la plus basse obséquiosité. Hamadou signe le traité le lendemain matin. Le surlendemain, à Nénéya, où Mahmadou Paté venait nous trouver, accouru au galop de Sokotoro, l'alfa y appose son nom avec une satisfaction sincère.

Hamadou est jeune, porte de 35 à 40 ans sur sa figure pouparde aux mines apeurées; ses allures sont gauches; de la race très pure, il a l'appauvrissement intellectuel des Peuls qui ne se sont pas régénérés dans le sang djallonké, qui coule en forte proportion dans les veines des alfas soryas. Il est très pauvre. C'est le motif de sa nomination. Les soryas n'ont pas permis le choix de son frère aîné, plus riche et plus intelligent. L'histoire des premières années de son règne est pleine de fuites devant Ibrahima; et de ces luttes, qui se produisirent vers 1883, est sorti l'abaissement définitif des alfayas.



L'almamy Hamadou. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

La signature de Hamadou n'a pas une grande signification. En revanche, celle de Mahmadou Paté, successeur désigné de l'almamy Ibrahima, a une réelle valeur. S'est-il donné à nous par sympathie pour les Français, que le lieutenant Lambert lui a fait aimer? Peut-être. En tout cas, son ardente ambition d'être almamy souverain, sa haine des alfayas, extrême, comme tout est en lui, intelligence et stature, le goût de notre civilisation, le désignent tout naturellement pour un premier rôle le jour de notre pénétration dans le Fouta.

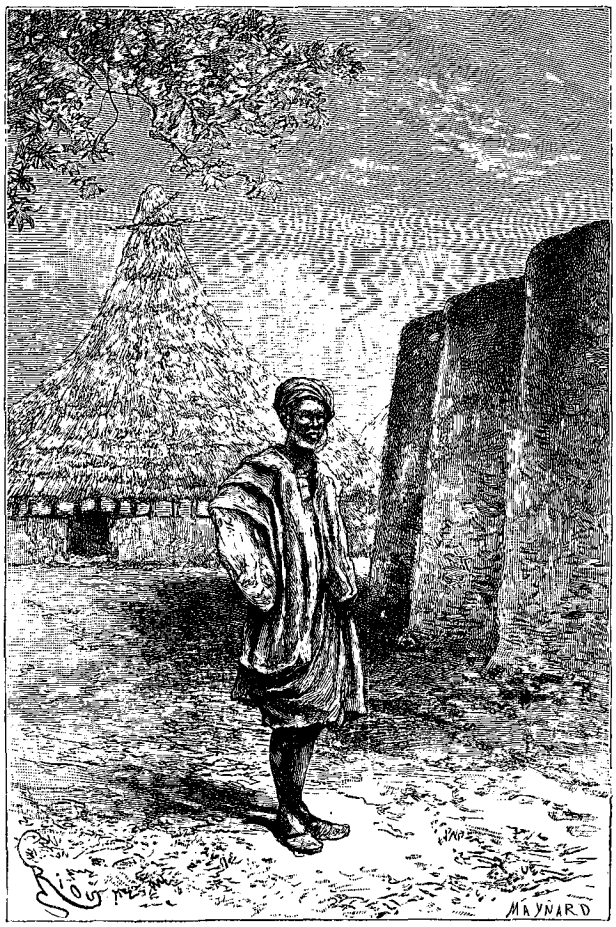
XXXII

L'expédition Audéoud. — Kouloukalan. — Baleya. — A Nono, dans le Oulouda. — Samory et les Houbous. — Koumansan. — Fassa-Salla. — Fodé-Hadji. — Donholfella. — Palabre avec l'almamy.

Dans la lettre du commandant supérieur, que le docteur et moi recevions à Fougoumba la veille de la signature du traité, le colonel Gallieni nous annonçait son intention de faire traverser le Fouta-Djalon par une compagnie, qui rentrerait à Saint-Louis par Benty. Notre première pensée fut que cette compagnie aurait peu de chances de remplir sa mission : disette de grains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'abord, à peu près égale partout, en cette époque de semailles, puis hardiesse extrême de cette entreprise, en présence de l'orgueil de cette race peule, craignant que le passage de nos soldats n'encourage à l'insoumission les sujets djallonkés, qui ne supportent qu'avec peine leur lourd joug. Cependant, et réflexion faite, quelle belle réponse aux paroles de jactance et aux bruits qui couraient sur le sort qui nous était réservé! La conclusion du traité, le passage d'une compagnie alléguant, sans bravade, le prétexte de prendre le plus court chemin pour rentrer à Saint-Louis, quelle magistrale affirmation de la toute-puissance de la France! Aussi, quand, à Fodéa, le 24 avril, à quelques jours de marche de Benty, mon guide, un Djalonké de Téliko, m'apprend que trois hommes de la *missida*, partis après nous, venaient de lui raconter que 300 ou 400 soldats avec beaucoup de blancs étaient arrivés à Donholfella, le docteur et moi nous éprouvions une grande satisfacion, à laquelle se mêlait un sentiment de gratitude pour le chef qui, sans nouvelles de notre mission et de la mission Levasseur, envoyait une compagnie pour les protéger, le cas échéant. Demandant à mon Djalonké ce qu'il pensait de cette colonne : « Personne ne peut savoir, me dit-il sentencieusement, ce qu'il y a dans le ventre du chef des blancs. »



Chef du village de Nora. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Le Châtelier.

La compagnie désignée pour traverser le Fouta-Djalon est la 1re compagnie de tirailleurs sénégalais, commandée par le capitaine Audéoud. Cet officier est secondé par le lieutenant Radisson, qui est en outre chargé de la topographie. La compagnie comprend un sous-lieutenant indigène, Toumané Aïssa, et 100 hommes de troupe, tous indigènes. Pour compléter la colonne, l'interprète Demba, 4 palefreniers pour 3 mulets de selle et un cheval, 3 muletiers et leurs mulets, des porteurs et des femmes de tirailleurs. Elle emporte un approvisionnement de vivres pour les officiers, et de sel pour tout le monde.

Cette compagnie vient de faire colonne dans le haut Bélédougou, et a poussé une pointe hardie dans les États d'Ahmadou, jusqu'à Dianghirté, et par Kita a rejoint les troupes du commandant supérieur à Siguiri Elle est en marche, depuis le mois de novembre, commencement de la campagne.

Le capitaine Le Châtelier, du 67e de ligne, en mission scientifique dans le Soudan, associe sa petite troupe d'indigènes à la fortune de la compagnie, et se joint à l'état-major.

La compagnie quitte Siguiri le 25 mars, et passe le Tankisso en pirogues à Tiguibiri. Elle doit aborder le Fouta-Djalon par sa frontière est, à hauteur de Donholfella. La première partie de sa marche consistera donc à explorer cette partie des États de Samory, qui borde au sud notre frontière du Tankisso.

La carte est bien pauvre en renseignements : un itinéraire, celui de René Caillé, allant de Fodé-Hadji à Kouroussa, sur le Niger, puis quelques villages ajoutés par le capitaine Péroz, pendant ses loisirs de Bissandougou, en mars 1887. L'itinéraire de la compagnie, compris généralement entre le Tankisso et l'itinéraire Caillé, aura cependant avec celui-ci des parties communes, dans le Baleya, de Siraleya à Sareya, et le village de Fodé-Hadji.

Après le passage du Tankisso, la compagnie tourne à droite, et remonte cette rivière sur sa rive droite. Arrivée à hauteur de Didi, elle change encore de direction, et marche en plein sud vers le Niger, qu'elle atteint à Nora, résidence du chef du Kouloukalan, dont le nom signifie en malinké pilon à mortier. Ce pays, habité par des Malinkés et quelques Soninkés, est riche. Les villages sont grands, bien tenus, mais pas peuplés, Samory ayant emmené beaucoup de monde à la guerre, et les dernières guerres ayant diminué la population. Les habitants ont de beaux troupeaux, ne cultivent que du riz et négligent presque le mil. On n'y fait pas de dolo, par ordre de l'almamy.

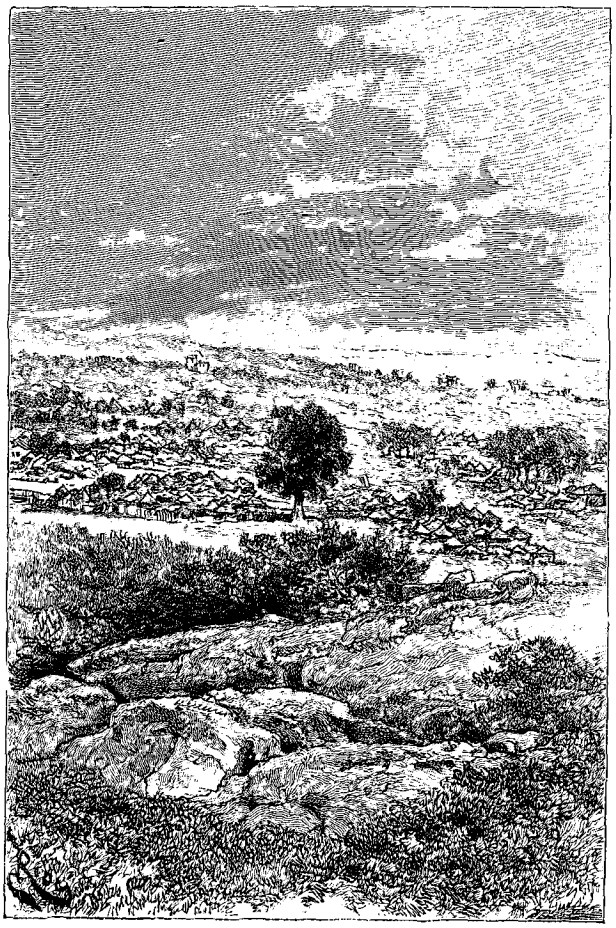
Nora est un grand village dont le tata est très étendu, mais pas en très bon état. Il contient beaucoup d'espaces vides, et n'a que 1 100 ou 1 200 habitants, quoiqu'il puisse en contenir deux fois autant. Ils reçoivent très bien la compagnie, et fournissent, avant la demande, des œufs, du riz, du mil. Ils ont eu grand'peur à son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrivée, ne connaissant pas ses intentions. Après le Kouloukalan, entrée dans la province du Baleya par le village de Bokoro. Cette province de Samory comprend douze villages, dont le plus important, Sanguiana, est la résidence du chef, Laï Kamara.

Le 5 avril, la compagnie Audéoud atteint Nono, le premier village et en même temps la capitale de la province de Oulouda ou Oulada. Il comprend 3 500 ou 4 000 habitants, et se compose de deux parties : l'une entourée d'un tata bien entretenu, assez bas, et construit d'une autre façon que les autres; 3 500 habitants environ sont à l'intérieur; l'autre partie est en dehors du tata, avec 400 habitants. Il y a dans ce village un troupeau de 150 bœufs et beaucoup de moutons.

Les indigènes du Oulada, Malinkés et Djallonkés, sont musulmans. Aussi leur accueil est-il froid. Le chef de village ne vient au camp que dans la soirée, et amène au capitaine des hommes qu'il lui a demandés pour lui donner des renseignements. Il est impossible d'en rien tirer. Quelques paroles de menace rendent ce chef plus complaisant, et il revient le lendemain matin, avec des hommes moins réservés. D'ailleurs ce chef, appelé Ousou Silla (comme tous les chefs malinkés), est incapable de se faire obéir par ses administrés. Il n'est que le président responsable et sans autorité d'une république dans laquelle chacun agit complètement à sa guise, tout en empêchant le chef d'agir. Pour avoir des porteurs, il est nécessaire d'envoyer le sous-lieutenant indigène avec des tirailleurs en armes. Du reste, à la première apparition des hommes, on a fourni les porteurs.



Sanguiana. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

Le 8 avril, la compagnie rentre dans un pays qui a été ravagé par les Houbous, Peuls qui se sont rendus indépendants de l'almamy du Fouta, et dangereux pour leurs voisins.

La compagnie Audéoud atteint le 8 avril le village de Toumania, situé sur la rive gauche du Tankisso, sur un mamelon à environ 800 mètres. La position serait superbe pour un établissement européen. Placé à la frontière du Fouta et des États de Samory, il commanderait plusieurs grandes routes et un des bons passages du Tankisso.

Le pays change d'aspect : ce ne sont plus les longues plaines argileuses, souvent noyées, aux ondulations peu importantes, des pays compris entre le Tankisso et le Niger, et dont les routes ne présentent que la difficulté de passage des cours d'eau. Le Tankisso, que la route côtoie pendant quelque temps, coule entre deux montagnes d'une hauteur variant de 200 à 300 mètres, et aux flancs souvent escarpés. Les mamelons succèdent aux mamelons dans ce désert qui sépare le Fouta des États de Samory, et dont les forêts n'ont pas l'aspect désolé et rabougri des pays déjà traversés; le sol est sillonné de ravins, se dirigeant vers la grande vallée du Boga ou Bouka, gros affluent du Tankisso, qu'il rejoint à hauteur de Dinguiray, et où la compagnie établit ses gourbis le 11 avril.

Le campement a été jusqu'ici traversé par de nombreuses caravanes, mais toutes allant du Fouta vers le Ouassoulou. Les Malinkés de ces pays voyagent peu; en tous cas, ils ne vont chez leurs voisins les Peuls qu'avec la plus grande répugnance. Rien n'a donc pu prévenir de l'arrivée de nos tirailleurs, et le capitaine n'aurait pu trouver un courrier pour informer l'almamy de son approche.

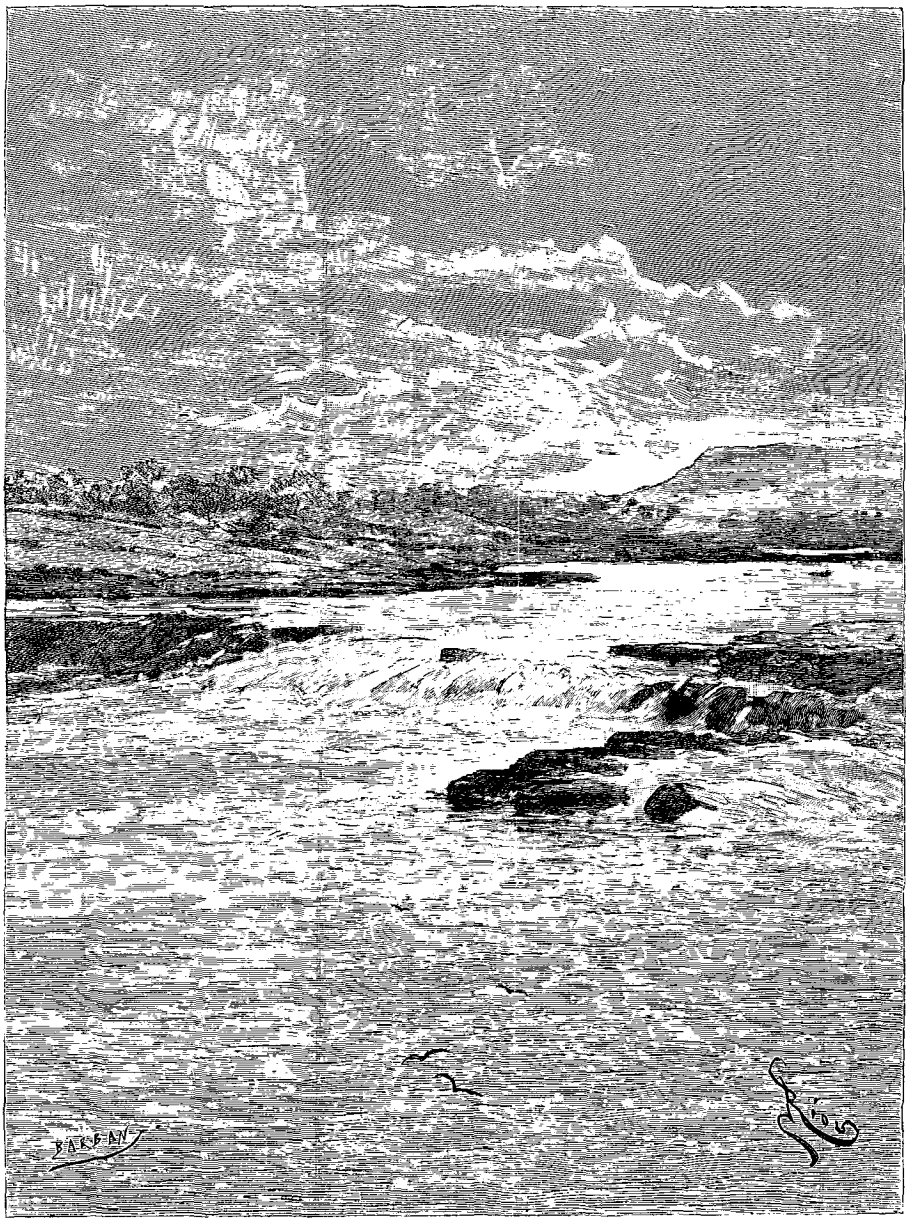
Le 12 avril au matin, la compagnie quitte le campement sur les bords du Boga, pour gravir les pentes abruptes, qui font au Fouta une muraille et une frontière d'une valeur défensive considérable. Rien de plus pittoresque que cette étape, au milieu de ces montagnes à pic, où l'on est par moments obligé de hisser, pour ainsi dire, les mulets à bras d'homme, après les avoir déchargés. Une pluie battante vient par malheur enlever à cette ascension une grande partie de son charme.

« Et ce n'est pas la première, car les diarrhéiques sont nombreux dans la colonne, qui a été si souvent obligée de camper au bord de marigots, au sol spongieux humide. Arrivés enfin sur le plateau, nous nous dirigeons vers Koumansan, petit village où nous devions aller passer la journée. Un des porteurs a été,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant la marche, pris d'une indisposition subite, dont la gravité ne lui permettait pas de continuer à porter son fardeau. Le convoi réduit au strict nécessaire, force nous est, sous peine d'abandonner une des caisses de provisions, d'envoyer demander le chef du village de Hérico, dont on aperçoit les cases. Et nous faisons halte. Le chef arrive, le capitaine le prie de lui donner un porteur jusqu'à Koumansan. Refus catégorique, insolent dans sa forme, auquel nous ont peu habitués les Malinkés précédents. Le capitaine n'hésite pas à prendre un homme de l'escorte.

« Mais quelle n'est pas notre stupéfaction lorsque, nous remettant en marche, nous voyons tous les notables du village nous emboîter le pas et nous suivre jusqu'à

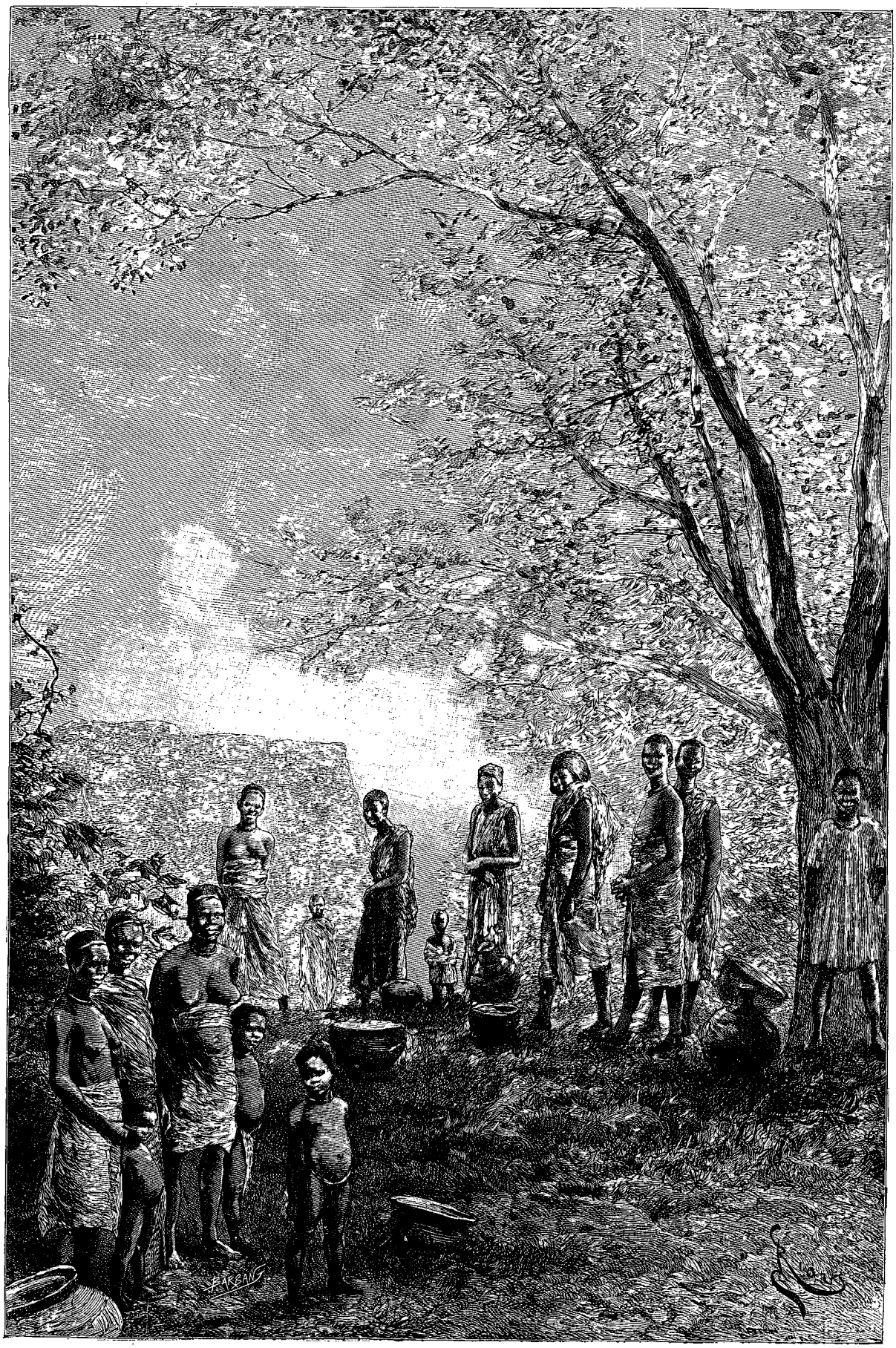


Chute du Boga (voy. p. 291). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Le Châtelier.

Koumansan, où nous arrivons vers onze heures du matin! A peine sommes-nous descendus de cheval, les notables s'approchent et le chef entame un long discours pour protester contre cet acte autoritaire, disant que nous ne sommes plus chez nous, mais dans le Fouta, chez l'almamy, chez les Peuls, dont la colère est redoutable. Nous n'attachons pas grande importance à cette rodomontade; mais les événements suivants pendant la journée nous démontrent la nécessité de ménager la susceptibilité de ces gens.

« Le chef de Koumansan habite, dit-on, Fassa-Silla, petit village rapproché. Le capitaine envoie l'interprète avec quelques tirailleurs pour demander qu'on vende des bœufs, du riz. Demba ne rentre qu'à la nuit. Il a vu le chef, l'alfa Ahmadou ou Mahmadou, qui n'est pas celui du village, mais du pays de Kanemyo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Oulada (voy. p. 291). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Le Châtelier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'alfa promet tout ce qu'on lui demande, disant que cela va arriver tout de suite; enfin, à la nuit, Demba, ne voyant rien arriver, rentre au camp, sur une dernière promesse que les fournitures demandées suivraient. Les habitants l'ont reçu froidement; il a même surpris des signes d'une grande irritation. La colonne a heureusement des vivres de réserve, et elle augmente les mesures de défense : les hommes se groupent auprès des faisceaux, que garde un factionnaire; un autre est dans la grande rue du village qui longe le camp; les sentinelles poussent de quart d'heure en quart d'heure le cri : « Sentinelles, veillez! »

« N'ayant rien vu arriver la veille, le capitaine Audéoud s'arrête à Fassa-Silla, qui est sur la route de Fodé-Hadji, où doit camper la colonne. Il tient à demander des explications à ce chef, dont les cases sont tout près. Mais Demba fait des recherches infructueuses. Enfin des femmes disent qu'il s'était couché la veille dans sa case, mais qu'on ne l'a plus revu.

« On campe à Fodé-Hadji près de la mosquée (c'est le village où la mission du Fouta-Djallon a passé près de deux mois auparavant). Un vieux marabout, gardien de la mosquée, nous fait un accueil grincheux et refuse absolument de laisser prendre, pour la construction des gourbis, de la paille amassée en grande quantité aux environs, puis il se retire furieux de voir passer outre. L'interprète, envoyé aux provisions, revient bredouille, comme la veille, et assez inquiet des intentions de la population. La situation devient embarrassante. La colonne comprend près de 300 personnes, qu'il faut nourrir. La tentation est grande de prendre de force ce qu'on refuse. Mais l'almamy peut avoir entre ses mains les missions Plat et Levasseur. Cependant le capitaine envoie plusieurs tirailleurs de race peule, munis d'argent, et surveillés par les caporaux, dans les cases des indigènes. Ils reviennent à la tombée de la nuit, rapportant du riz et du *fonio*, obtenus après maints pourparlers.

« Pendant la route, le porteur réquisitionné de force hier est rendu au chef, qui nous en amène trois autres. — Départ le lendemain 14 avril. Vers le milieu du chemin, le capitaine apprend qu'un fils de l'almamy se trouve tout près. Il fait un léger détour pour le voir, lui raconte l'accueil de Koumansan, et lui demande des vivres et un homme de confiance pour l'accompagner et donner des ordres dans les villages. Le fils de l'almamy répond qu'il est à sa disposition, et accorde l'homme en question. Modi Sarou, car tel est son nom, le prie de s'arrêter. Le lendemain il l'accompagnera à Donholfella, puis à Sokotoro, chez Mahmadou Paté, neveu de l'almamy. Mais le capitaine refuse. Cependant Sarou monte à cheval, l'escorte un bout de chemin, et le quitte en lui promettant des vivres.

« A Donholfella, où la colonne campe, Sarou envoie un courrier pour prier d'y passer la journée du lendemain..., et pas de vivres! Ce n'était pas le moyen de nous retenir, la disette approchant. Sarou commande au Kanemayo, pays comprenant le Fodé-Hadji et la vallée du Sahim, où sont les deux foulassos importants de Donholfella, à l'almamy actuel, et de Sokotoro, à l'alfa Mahmadou Paté, chez qui nous nous trouvons le lendemain 15 avril [1]. »

Accueil très aimable. Il donne à la compagnie Audéoud des cases et des vivres.

Dans l'après-midi un palabre réunissait les officiers blancs et l'alfa. Le capitaine Audéoud lui donne les raisons du passage de sa troupe, ce que lui et les autres ont l'air de trouver extraordinaire. « Ils s'étonnent surtout et se froissent de n'avoir pas été prévenus. L'almamy n'a pas été prévenu parce que personne n'a voulu se charger de le prévenir. La conduite des deux chefs précédents est incompréhensible. » Paté cherche à les excuser en disant qu'ils ne connaissent pas les Français, et que si sa réception est telle, c'est qu'il nous connaît bien, étant le fils de l'almamy Omar, qui les aimait beaucoup. Puis il demande à voir les fusils à répétition de la compagnie, et fait un tir assez brillant sur une cible placée à 400 mètres.

Dans la soirée, l'alfa dit au capitaine que des gens sont venus des points traversés, et ont raconté qu'il avait volé, pillé et amarré le chef de Fassa-Silla, mais qu'il ne le croit pas. Néanmoins il tient à le lui entendre dire. Le capitaine Audéoud raconte alors son entrée dans le Fouta. Tous les ennuis sont venus de ce que personne n'a voulu se charger d'aller prévenir l'almamy. L'alfa lui propose de lui donner un courrier.

Le capitaine accepte, et prépare la lettre pour l'almamy. Elle est remise au courrier devant Mahmadou Paté, qui lui recommande de dire à l'almamy que ce qu'on a pu lui raconter sur le passage des blancs dans le Fouta est faux.

La situation n'en est pas moins grave. L'accueil de Paté, quoique bienveillant, est au fond très réservé, et la surexcitation est loin de se calmer. Un point est acquis : les missions Levasseur et Plat sont hors de danger, la compagnie à son tour serait bien vite à l'abri d'une attaque par une marche rapide sur Téliko, alors que les guerriers du Fouta seraient à peine rassemblés. Cependant, dans un conseil où le capitaine Audéoud réunit le capitaine Le Châtelier et Radisson, et où ces diverses questions sont agitées, les idées de conciliation reprennent le dessus sur le séduisant projet de braver en face ces Peuls pleins de morgue, et dont la suffisance avec des officiers français dépasse toute borne, va jusqu'à l'insolence : l'almamy est à Fougoumba. La compagnie ira l'y trouver, pour faire acte de déférence.

Au dernier moment, Mahmadou Paté leur apprend qu'Ibrahima a quitté cette missida et est parti avec sa colonne vers le nord. Il doit atteindre Dentaba dans deux jours. C'est vers ce point que la compagnie se dirige, à marches forcées.

1. Journal de route du lieutenant Radisson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Nous campons le 17 à Kountoya. Les gens se familiarisent assez vite, et vendent même des bœufs. La grosse question est, comme toujours, la question des porteurs, que l'on change à chaque village. Quelle diplomatie à déployer! Le 18, la compagnie campe à Gongoré, et le 19 au matin s'arrête au village de Kollaporé. Il se trouve là une sœur de l'almamy qui vient nous voir. Grande perplexité! Quel cadeau lui faire? Je propose trois tablettes de chocolat. Le capitaine hésite, mais finit par accepter. Grande joie de la princesse! On ne s'attendait pas à un si beau résultat.

« Le soir, la compagnie va coucher au Petigui, petit cours d'eau. Les inquiétudes du capitaine augmentent au sujet de la réception qui nous sera faite le lendemain. Nous craignons d'être reçus à coups de fusil, ou pris par la famine. Toute la soirée a été occupée aux préparatifs de l'arrivée devant l'almamy. Les tirailleurs nettoient leurs effets et leurs armes.

« A cinq heures du matin, départ du Petigui. L'interprète a été envoyé la veille au-devant de l'almamy. Deux heures après, nous le retrouvons accompagné de quelques guerriers. Dentaba est à 2 kilomètres. Nous devons nous arrêter à cet endroit, d'après les instructions de l'almamy, qui nous prépare un accueil amical, malgré l'avis unanime du conseil des anciens. Tous les chefs présents à Dantaba doivent venir chercher la colonne ici; et l'escorter jusqu'au campement qui lui est destiné. L'almamy doit partir le lendemain.



Le capitaine Audéoud. —Dessin de Riou, d'après une photographie.

« Bientôt arrivent des cavaliers, caracolant, brandissant leurs armes. Ils montent de petits chevaux laids de forme, mais aux membres très forts, et qui proviennent du N'Gabou. Ce sont des chefs, suivis par deux ou trois cents personnes. Les tirailleurs, en grande tenue, font vraiment bon effet, et une grande impression sur les Peuls. Nous montons à cheval et, perdus dans la foule, nous nous dirigeons sur Dentaba. Le coup d'œil est magnifique. Les chefs, en boubous de toutes couleurs, papillonnent tout autour de nous. De temps à autre, un chef à pied emprunte le cheval d'un collègue plus fortuné, et vient parader. Les tirailleurs manœuvrent avec la correction de vieilles troupes, et ont le plus grand succès.

« Le campement est à 1 500 mètres du village. Tous les chefs et tous les habitants nous y accompagnent. Les rangs rompus, le capitaine m'envoie avec l'interprète saluer l'almamy, et lui demander l'heure de la réception. Ibrahima dort. On lui transmettra les salutations et la demande.

« Pendant le repas, une telle foule se presse autour de nous, que, pour assurer notre tranquillité, des factionnaires sont placés auprès des tentes.

« A trois heures de l'après-midi, l'almamy nous envoie un chef pour nous prévenir qu'il attend. Le capitaine Audéoud, le capitaine Le Châtelier, l'interprète et moi, nous partons aussitôt. Tout le village, tous les guerriers sont sur pied pour nous voir passer. Nous arrivons chez l'almamy, que nous attendons quelques instants dans une jolie case en paille. Nous pénétrons ensuite dans une cour de *sécos* immaculés, au centre de laquelle sont deux orangers couverts de fruits. Sous ces orangers est une peau de koba destinée à l'almamy; et en face quatre petits tabourets à trois pieds, élevés de 20 centimètres à peine. Ce sont nos sièges. L'almamy arrive, au bout de dix minutes, suivi de plusieurs chefs et de plusieurs marabouts. Il s'accroupit. Après les premières paroles, auxquelles Ibrahima répond très aimablement, le capitaine Audéoud remet la lettre du colonel Gallieni, qui, des mains de l'almamy, va dans celles d'un marabout. Sa lecture produit beaucoup d'impression : le colonel espère que nous serons reçus comme des amis, et il tient beaucoup à ce que, dès notre arrivée auprès de lui, l'almamy lui envoie un courrier pour lui porter de nos nouvelles; que, si ce courrier n'arrivait pas, il se verrait obligé de venir nous chercher lui-même avec sa colonne.

« Le palabre tourne à une conversation amicale. Enfin l'almamy dit qu'il nous reverra le lendemain, après avoir commenté cette lettre avec les chefs, et s'être concerté avec eux pour les choses afférentes au départ.

« Nous retournons au campement, heureux de la tournure prise par les événements. Trois bœufs, du mil, du riz et du fonio nous suivent. Visites de chefs, de parents de l'almamy.

« Le lendemain, à trois heures, nouvelle entrevue. L'almamy remet une lettre pour le colonel, promet un homme de confiance pour guide, et des porteurs, et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

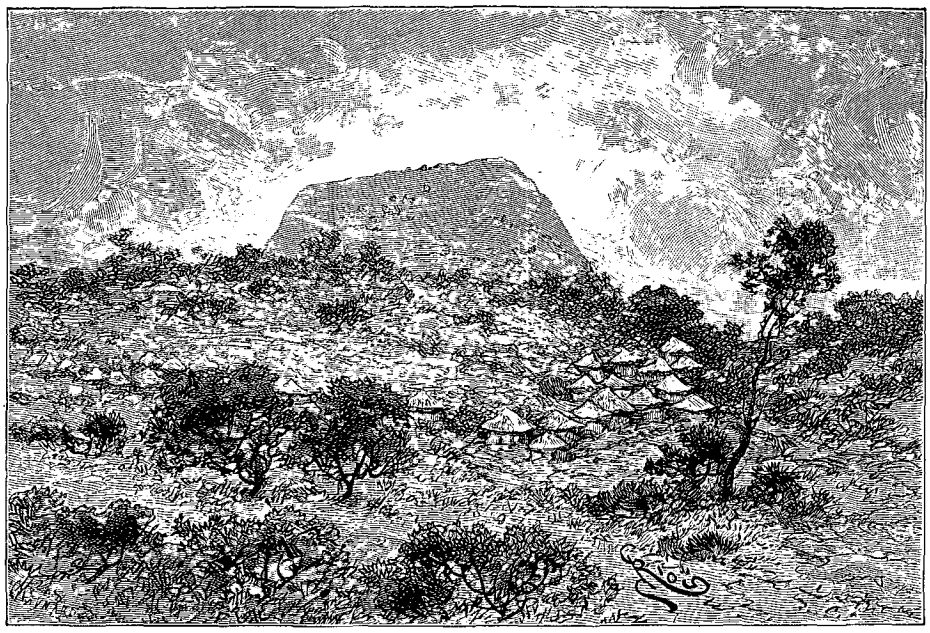
quitte sur l'assurance qu'il donne de ses bons sentiments envers la France.

« Un retard de porteurs nous retient encore au campement pour la matinée. Cela nous vaut le coup d'œil curieux du défilé de la colonne de l'almamy.

« Auparavant Demba est venu trouver mystérieusement le capitaine et, l'obligeant à s'écarter, lui a, plus mystérieusement encore, donné une espèce de plaque en or! C'est le remerciement du cadeau d'hier : 300 francs en gourdes (pièces de 5 francs), renfermés dans un petit coffret en orfèvrerie, et deux boubous en soie brodée d'or, remis à l'almamy par ordre du colonel.

« Un détachement d'esclaves est parti avant-hier, et a préparé la route que l'almamy doit suivre, faisant des ponts sur les torrents, pratiquant des tranchées dans les forêts.

« Il est neuf heures. Voici d'abord les deux fils d'Ibrahima, précédés d'une espèce de bannière et d'un chœur de griots. Cent mètres plus loin, et à cent mètres les uns des autres, les groupes de chaque chef, à cheval, entouré de guerriers et de captifs, et précédé de griots chantant ses louanges. Les armées françaises devaient marcher comme cela du temps de la féodalité, lorsque le roy convoquait ses vassaux. Les chefs sont par ordre d'importance. Enfin voici l'almamy, ayant devant lui ses bannières, ses griots, ses marabouts, les gens de sa suite; derrière, une troupe compacte de guerriers. Il marche à pied, suivi de son cheval. Nous allons au-devant de lui pour le saluer. Il s'arrête. Mais les paroles ne s'entendent pas, parmi les vociférations de ses griots, faisant un portevoix de leurs mains. Puis il continue sa route, et dans le bruit qui décroît on n'aperçoit bientôt plus que les longues draperies de ses femmes, ondulant dans une perspective décroissante.



La Dent de Sére (voy. p. 398). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Le Châtelier.

« Le mot de la fin sera donné par un fils de l'almamy : un des officiers lui annonçant le départ de la compagnie pour le lendemain : « Vous partirez si mon père veut », ou bien encore par ce Peul disant à un de nos porteurs : « N'as-tu pas honte de faire le « captif des blancs? » ou enfin par ce vieillard défendant à un marchand de vendre des oranges à ces « fils du « diable[1] ».

XXXIII

Retour à Benty de la mission du Fouta-Djallon. — Visite aux sources du Sénégal. — Jeune fille peule. — Hospitalité. — Tamisso. — Tambaka. — *Bounia*. — A Benty.

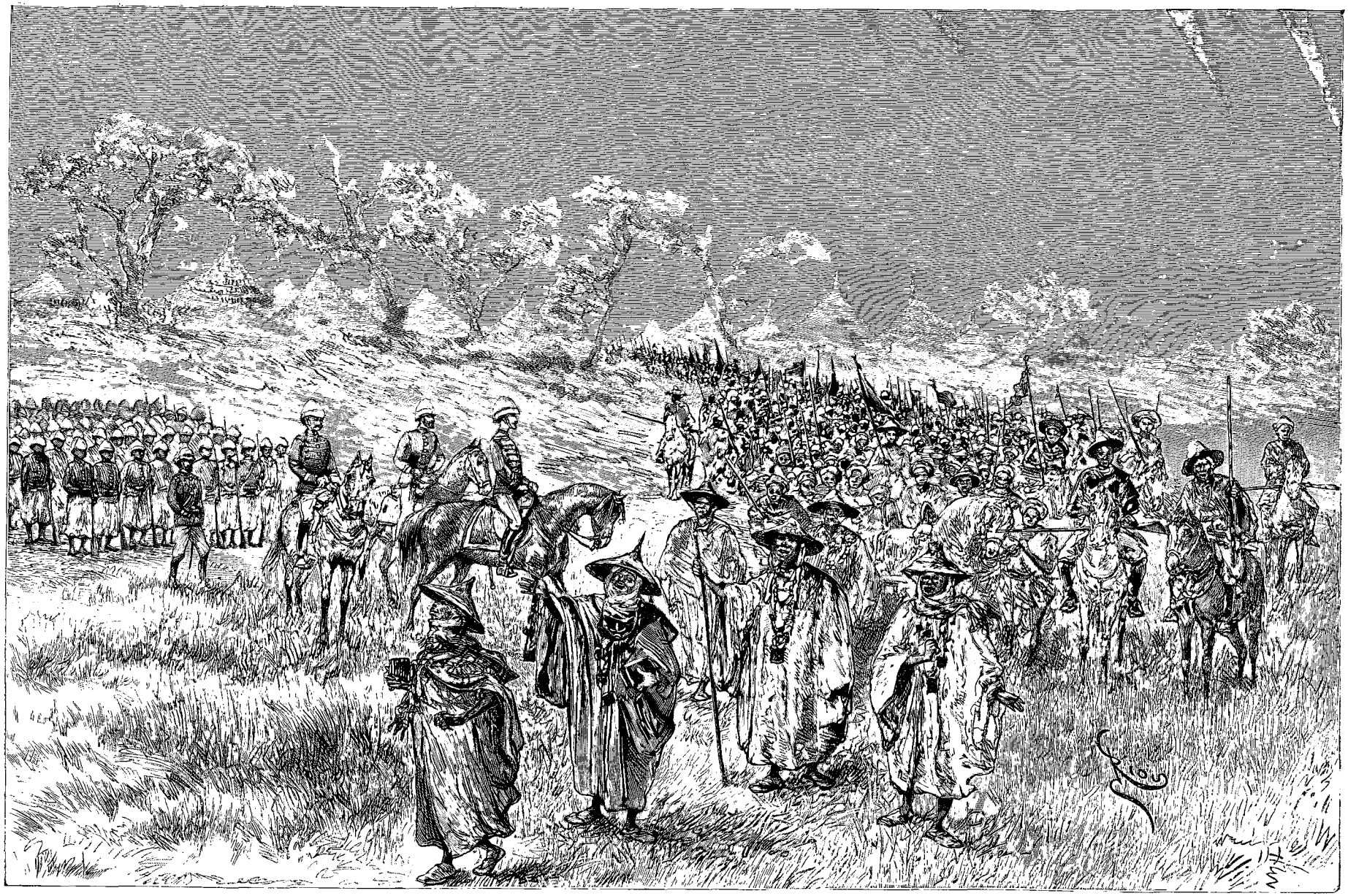
Le jour de l'arrivée de la compagnie Audéoud à Koumansan, la mission dite du Fouta-Djalon se trouvait à 20 kilomètres au sud de Timbo, près du Sénégal, qu'elle venait de franchir pour la troisième fois.

Les retours de mission se passent très vite et sans incident. L'idée fixe de l'arrivée prochaine au poste français soutient les forces, bien compromises, presque anéanties. Les fièvres vous harcèlent; on marche quand même. Quant aux chevaux, aux mulets et aux ânes, n'en pouvant plus, ils vont tous, jusqu'au jour où, s'effondrant à l'arrivée à l'étape, ils ne se relèvent plus le lendemain. De Timbo à Pharmoréa, village extrême de la Mellacorée, bras de mer et non pas rivière, remonté jusqu'à sa tête par les chalands, la distance est de près de 300 kilomètres. Nous la parcourrons en dix-sept jours, et dans quel pays!

Cependant un intérêt puissant nous tient encore, celui de percer le mystère dont les indigènes entourent la source de notre grande rivière, le Sénégal. Nos prédécesseurs Mollien et Hecquart disent l'avoir visitée. Mais les indigènes interrogés nient qu'aucun blanc l'ait vue, puis, pleins de réticences, indi-

1. Journal de route du lieutenant Radisson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défilé des guerriers de l'almamy Ibrahima. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Le Châtelier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quent vaguement sa position, refusent d'y conduire.

J'ai recours à la grande amitié que nous témoigne Mahmadou Paté; l'alfa me donne un guide. Je m'entoure néanmoins de tous les renseignements, pour éviter une duperie possible. La méfiance des gens est toujours grande autour de nous! A Séré, notre hôte le diatigui raconte à notre interprète que la chose est parfaitement impossible. Il y est allé, lui, et il s'en souvient encore avec des frissons. Ils étaient deux. D'abord ils traversèrent pendant longtemps de mauvais marécages, puis trouvèrent enfin le ruisseau de la source mère. Des bois épais y faisaient une nuit profonde. Ils se traînaient à plat ventre, avançant avec de grandes difficultés. Soudain ils aperçoivent un chien blanc. L'un d'eux, de saisissement, laisse tomber son sabre, qui s'enfonce en un clin d'œil dans la vase. Ils avancent cependant toujours : un bœuf blanc se dresse encore devant eux et disparaît. Ils approchent : un fantôme essaye de leur inspirer un suprême effroi. Ils passent outre et arrivent devant la source mère, marquée par une pierre noire. Depuis, ils n'y sont plus retournés, et sauf eux deux, dit-il sans sourciller, personne ne la connaît.

Ce récit me rend perplexe, et ma perplexité augmente encore quand le guide m'avoue qu'il n'y est jamais allé. La promesse d'un beau cadeau et mes menaces de me plaindre de sa conduite à son maître produisent l'effet que je désire : cessant d'écouter les conseils des indigènes, qui essayent de le détourner de nous y conduire, il envoie chercher, à Foungou, un captif que l'alfa de Sokotoro a chargé spécialement de rechercher les sentiers de la source. Et il arrive que ce captif est précisément le compagnon d'excursion de notre diatigui de Séré.

De Foungou, roundé de Mahmadou Paté, on voit les deux mamelons qui indiquent la source mère. Le 15 avril, le docteur et moi, accompagnés de cinq porteurs, avec nos tentes et notre table, de l'interprète et de quatre tirailleurs, nous nous mettons en route. Au bout d'une demi-heure nous sommes sur une colline qui domine à l'est les sources du Sénégal, et d'où l'on découvre l'admirable vallée des premiers affluents du Konkoré (Kounkouray, sur les cartes). Un néré nous ombrage; de beaux arbres tout autour, et une brise qui balaye le promontoire. Nos porteurs y installent nos tentes.

Nous descendons ensuite par une pente raide dans la vallée du Baleyo. Le majestueux Bafing de Bafoulabé, le gigantesque bras de mer de Saint-Louis n'est ici qu'un ruisseau marécageux, coulant sur une terre rougeâtre. Cependant, rien de banal dans la profonde vallée aux vertes perspectives encaissées. Des arbres magnifiques s'élancent d'un jet superbe, semblant vouloir atteindre le haut de la vallée; c'est ici que les almamy, les alfa, les tchierno envoient chercher de l'eau pour en faire des fétiches. Car bien peu osent pénétrer dans le fourré où nous nous engageons et où se trouve la source, cachée dans une colossale végétation, jaillissant dans une sorte de cirque, et précédée d'un marais aux herbes très serrées. Nous nous glissons entre les hautes herbes, sous les lianes, sur un lit de feuilles sèches et de plantes qui cèdent sous nos pas. Nous traversons un petit ruisseau aux dépôts d'oxyde de fer, suivons le tronc gisant d'un arbre à demi pourri, dans une obscurité de forêt vierge. Un moment, nous nous arrêtons : le guide cherche, et nous montre, triomphant, un endroit fangeux : « C'est là! » Et il découvre un bloc de grès noir, arrondi en dos de tortue.

L'eau suinte; un trou fait avec un bâton est bien vite rempli d'un liquide boueux. Le baromètre indique 695. Il est huit heures du matin environ.

Une végétation folle entoure la source du Sénégal. Les lianes sortent d'un jet, s'enlacent aux troncs puissants, coupent de hachures entre-croisées la sombre verdure humide. Amadi Gobi, dans son grand caftan rouge, s'agenouille devant la source. Les tirailleurs, les deux guides, et le bon vieux qui nous a accompagnés s'accroupissent autour. L'interprète marmotte un long verset du Coran, après avoir appliqué ses mains sur la terre fangeuse et s'en être frotté le front, et tend, au-dessus, les mains ouvertes comme pour une offrande divine : tous imitent son geste, et ce tableau biblique ne manque pas de grandeur. La prière finie, un tirailleur plonge deux kolas dans la terre; l'interprète se frotte le visage de plus belle; les autres enfoncent leurs grigris, leurs poignets, qu'ils retirent gluants. Cependant, avec une hache, je grave sur le grès mis à nu :

AN 1888

avec de grandes difficultés, mais suffisamment pour que les touristes futurs y trouvent la marque indélébile de notre passage, puis je fais un rapide croquis des lieux, et nous partons. A ce moment notre vieux guide lâche sur la source un poulet blanc sans tache.

Cette visite aux sources du Sénégal, qui nous a donné une joie si profonde, joie d'explorateurs devant le berceau d'un grand fleuve, nous a détournés de notre chemin direct. La marche du 16 mai nous y ramène, en nous conduisant à Téliko, la plus importante missida de la région. Dans les vallées fertiles de ce pays accidenté habitent beaucoup de Peuls agriculteurs aux longs cheveux noirs encadrant leur visage. Avant-hier, en route, un de ces Peuls est venu nous saluer, accompagné de sa fille, chargée de nous offrir du lait et du miel. Nue jusqu'à la ceinture, un simple pagne la recouvrait plus bas, sévère dans ses plis tombant droit. De jolis traits, de grands yeux de gazelle, et cette coiffure originale, en cimier, parée de boules d'ambre et de pièces d'argent. Un gros collier de corail s'arrondit autour du cou long, et descend sur la jeune gorge ferme de cette fillette, dont le docteur et moi avons admiré quelque temps l'indiscutable beauté.

On a beaucoup trop vanté l'hospitalité des Peuls. Ce sont, à chaque arrivée dans un village, des haltes d'un quart d'heure, d'une demi-heure sous le soleil ou sous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

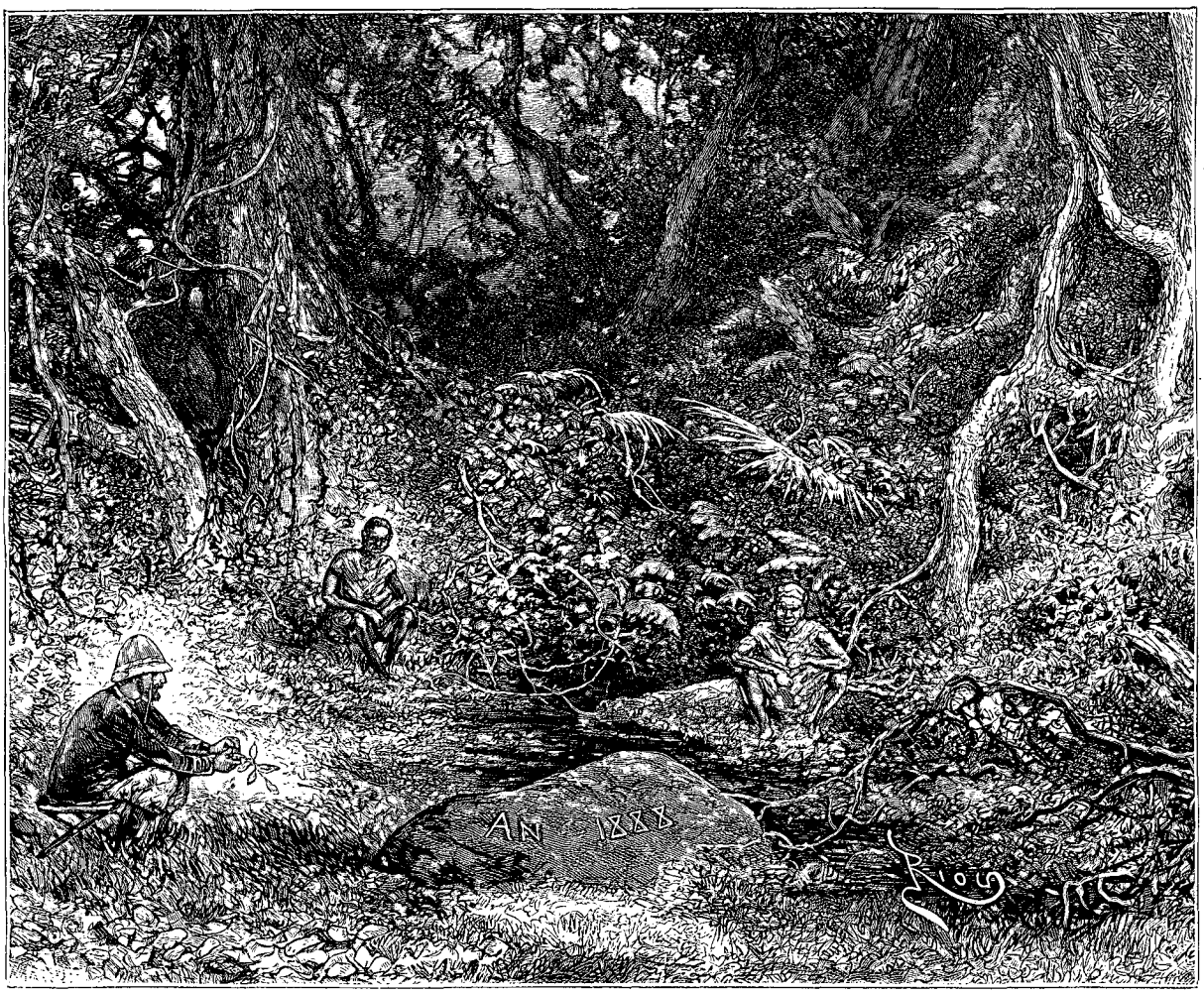
la pluie, dans l'attente que le chef veuille bien apprendre notre arrivée, prévenir les vieux, ouvrir un petit palabre, et, après d'interminables salamalecs, décider qu'il peut nous dire trois fois : « *Toli* (Entre) », et nous indiquer un logement.

Le dernier village du Fouta-Djalon est Nounkolo, où la mission campe le 18 avril.

Nous entrons ensuite dans le Tamisso, État djalonké vassal du Fouta, situé partie dans la vallée de Kolenten (Grande Scarcies), partie en montagnes.

Ces montagnes tombent à pic dans la vallée. En un itinéraire contourné de 8 kilomètres, nous descendons, le 22 avril, de l'altitude de 485 mètres à celle de 178 mètres, de gradin en gradin, par des pentes raides où les blocs font comme des escaliers.

Du Tamisso, nous passons dans le Tambaka. Tout ce pays a été saccagé par Samory, que les indigènes appellent ici Samoudou. Ce sont de longues plaines aux ondulations ferrugineuses. Nous le quittons à son tour à Toureya, où M. Forichon, administrateur de Benty, nous fait l'agréable surprise de nous rejoindre. Le 27 avril, nous passons le Kolenten. Nous étions



La source du Sénégal. — Dessin de Riou, d'après un croquis du lieutenant Plat.

désormais en pays connu, et M. Forichon nous fait, avec une amabilité parfaite, les honneurs de son cercle.

Enfin, le 30 avril, la mission arrive sur la Mellacorée, au village de Pharmoréa, qui tire en notre honneur plusieurs coups de canon.

Dans la soirée, la baleinière de l'administrateur nous emportait au poste de Benty, tandis que trois chalands nous suivaient avec matériel et personnel. Le 30 avril au soir, la mission du Fouta-Djalon prenait pied sur une terre française. Partie le 1er décembre de Kayes, elle terminait au poste extrême des Rivières du Sud son voyage d'exploration, qui avait duré cinq mois entiers.

XXXIV

La compagnie Audéoud. — Sandou, Salou et Soulouma. — Kamia. Arrivée le 12 avril à Pharmoréa et à Benty.

Douze jours après, sur le wharf du poste de Benty, débarquaient les capitaines Audéoud et Le Châtelier et le lieutenant Radisson, et bientôt après, la 1re compagnie de tirailleurs sénégalais, avec sa longue suite de porteurs, de conducteurs, de femmes.

Après le départ de l'almamy à Dentaba, le capitaine prenait immédiatement la direction de Benty par Poré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

daka et Téliko, où l'itinéraire Radisson retrouvait encore le mien. Choisissant vers l'ouest une route à peu près parallèle à celle que j'ai suivie, et meilleure, il longe quelque temps le haut Konkoré, puis, par une descente à pic d'environ 350 mètres, descend dans la vallée du Kolenten, ou Grande Scarcies, dont on aperçoit du haut du plateau la dépression mamelonnée, et atteint le village de Doubaya, le premier du pays de Sandou. Ce pays est depuis deux mois en guerre avec son voisin, le pays de Salou, que la compagnie traversera ensuite. Ce sont les Toucouleurs du Fouta qui ont entraîné les gens du Sandou, dont le chef est nommé par l'almamy, à attaquer ceux du Salou, qui n'en relèvent pas. Les Toucouleurs, conduits par l'alfa Mahmadou, frère de l'almamy, sont allés attaquer les gens du Sandou; on s'est battu deux fois, puis ils sont revenus. Les Djalonkés du Sandou se réunissent alors pour assiéger Jafigué, tuent quatre Toucouleurs, ont des hommes tués, et se retirent. Mais cette guerre fratricide, faite à l'instigation des Toucouleurs, ne profite qu'à ceux-ci : aussi les petits pays sont-ils en train de palabrer pour la conclusion d'un traité de paix; celle-ci sera définitive dans trois jours. La vallée du Kolenten est ferrugineuse et argileuse. Ce sont de grandes plaines avec des bouquets de bois et des forêts d'arbres peu élevés. A un moment, la colonne traverse une centaine de mètres plantés presque exclusivement de karités. On voit dans les villages des dattiers, des orangers, des bananiers, des papayers, des mangotiers.

Après le Salou, on trouve le Soulouma, qui fait au capitaine Audéoud un accueil craintif. Le chef du village de Kalo, prié de venir saluer le capitaine, envoie un joueur de balafon qui donne une petite aubade, mais n'ose se montrer lui-même, et se plaint de n'avoir pas été prévenu de l'arrivée des blancs. Le lendemain, après avoir fait de nouveau tâter le terrain par un marabout révéré, il se décide à venir, entouré de tous ses guerriers. L'accueil sans façon du capitaine, qui le plaisante sur sa pusillanimité, lui rend son courage, et il renvoie ses guerriers, tout honteux de les avoir dérangés.

Le pays du Kamia commence au village de Kalina, Saniacoulou. A l'arrivée du capitaine Audéoud à Tanéné, le chef du pays, qui y habite, lui fait dire de l'attendre, qu'il va venir. Mais la compagnie est d'abord conduite à son campement, puis Demba lui porte les salutations du chef de la colonne. Remerciements de Sankorou Modou, qui, en fin de compte, vient dans la soirée rendre visite au capitaine, à cheval et entouré de beaucoup de monde.



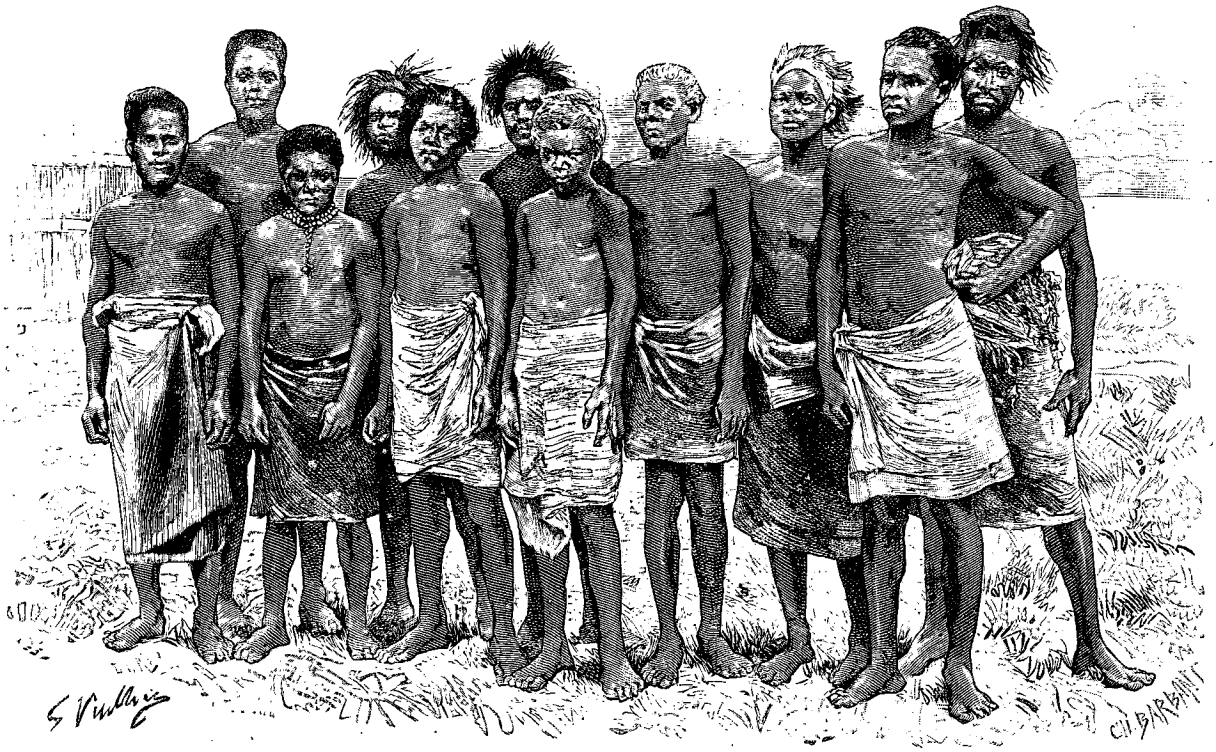
Le lieutenant-colonel Gallieni. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Panajou.

Le commandant du cercle de Benty est venu le voir dernièrement, et a obtenu de lui de laisser passer les caravanes destinées à Benty.

Deux jours de marche encore, et la compagnie rentre dans le Benna, dont l'almamy peut être considéré comme un sujet de la France. Encore deux étapes, et elle atteint le 12 mai Pharmoréa, terme de son voyage, voyage qui indiquait la route à suivre pour le ravitaillement de nos postes du Soudan Français, et qui, avec une hardiesse heureuse, démontrait, en bravant l'orgueil le plus tenace et le fanatisme le plus aveugle, la toute-puissance du prestige de nos armes, et couronnait enfin l'édifice des deux dernières campagnes dans le Soudan Français.

PLAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un groupe de Fidjiens. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

VOYAGE AUX ILES FIDJI,

PAR M. G. VERSCHUUR.

1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le voyageur qui débarque dans l'archipel des Fidji est saisi, sinon d'admiration, du moins d'étonnement, en voyant s'approcher du steamer des hommes à chevelure abondante et d'un type différent de ceux qu'il a été à même d'étudier dans les autres groupes d'îles vers lesquels l'ont conduit le hasard de sa destinée ou le programme de ses pérégrinations. Ce n'est plus le teint plus ou moins noirâtre des Canaques, ou la couleur bronzée des habitants de plusieurs îles placées sous les tropiques, mais une nuance toute particulière, et le peintre qui aurait à faire le portrait d'un Fidjien devrait composer son mélange de rouge, de jaune et de gris, afin d'obtenir ce teint spécial qui distingue ces naturels de tant d'autres.

Généralement parlant, la race est forte et bien développée; la taille moyenne des Fidjiens dépasse celle des Canaques et des habitants des îles avoisinantes. A l'instar de ce qui se voit aux îles Salomon, ils ont l'habitude de s'enduire les cheveux, noirs d'origine, d'une épaisse couche de chaux. Cette chaux en altère complètement la couleur et rend la chevelure crépue et dure. Peignée en brosse avec un soin méticuleux, cette chevelure abondante, dont ils sont extrêmement fiers, fait l'effet d'une énorme éponge placée en travers sur le sommet de la tête; et le Fidjien, affublé de ce couvre-chef naturel, qui le met à l'abri de toute insolation, un bâton à la main, se dandine avec des airs de petit-maître sur les promenades peu étendues des villes ou des villages. Quelquefois, à défaut de canne, il se sert d'un vieux manche de parapluie, s'il a des prétentions à l'élégance ou au chic; si au contraire il a des principes conservateurs, le casse-tête de ses ancêtres remplace le bâton.

Malheureusement, et surtout s'il s'agit d'un groupe, sa présence produit sur vos organes une impression des plus désagréables, à moins que vous ne soyez amateur des émanations produites par l'huile de coco, dont il s'enduit à outrance le corps tout entier. Certes il n'est pas le seul peuple ayant une préférence marquée pour ce parfum, que les caprices de la mode ne feront jamais entrer dans nos mœurs, mais il dépasse la mesure en comparaison de ses frères de l'Inde et de l'archipel de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Sonde, et empoisonne son entourage, même tout objet qu'il touche.

Cannibales dans toute la force du terme avant l'occupation anglaise, les habitants des Fidji sont, à l'heure qu'il est, une race douce et docile. Les missions qui se sont établies dans l'archipel depuis le commencement de ce siècle ont adouci leurs mœurs féroces et barbares ; la poigne solide des gouvernants a fait le reste.

Quoique aujourd'hui le cannibalisme y soit complètement éteint, on n'a qu'à remonter à une douzaine d'années pour retrouver les traces des instincts sauvages des habitants. C'est à cette époque que les derniers blancs y furent tués et mangés, et les amateurs de curiosités qui ont visité les Fidji après cet acte de barbarie ont eu l'occasion de se procurer les fourchettes en bois — toujours renouvelées du reste — qui ont servi à manger les malheureuses victimes.

C'est l'histoire du clou dans la chaumière de Waterloo, auquel Napoléon Ier a accroché son chapeau!

Le groupe des Fidji forme une colonie de la Couronne (*Crown colony*), ce qui veut dire qu'elle est gouvernée directement par le Bureau des Colonies à Londres (*Colonial Office*), suivant un système se rapprochant plus ou moins de celui qui est adopté en France pour ses possessions d'outre-mer. Cette situation cependant n'est que transitoire : dès que la colonie aura acquis plus d'importance, elle sera déclarée colonie indépendante, comme le sont la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et toutes les provinces australiennes, à l'exception de l'Australie Occidentale, qui est restée colonie de la Couronne jusqu'aujourd'hui, à cause de son manque de développement. Les colonies nommées indépendantes se gouvernent à leur gré. Elles ne reçoivent aucun subside de l'Angleterre et, en revanche, ne lui sont redevables d'aucun impôt. Ce sont elles qui fournissent sur leur propre budget les appointements du gouverneur, nommé par la Reine; qui édictent des lois et suivent une politique complètement différente d'un pays à l'autre; et le jour ne sera pas bien éloigné peut-être où ces colonies, désirant s'affranchir du joug de l'envahisseur — quelque peu dur qu'il soit, — se déclareront pays entièrement indépendants. Dans les provinces de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud, cet esprit d'émancipation tend à se propager de plus en plus; un système d'opposition et d'antagonisme contre la mère patrie se manifeste d'une façon générale, et les jeunes gens surtout ne manquent jamais de vous faire remarquer qu'ils sont *Australiens* et non pas *Anglais*, comme vous seriez peut-être porté à le croire.

Dans certains milieux cet esprit prend des proportions de véritable hostilité, et l'exemple des États-Unis d'Amérique hante tant de cerveaux, que le siècle prochain pourrait bien assister au spectacle de la fondation d'une grande république australe : les États-Unis d'Australie.

Les Fidji se composent de 255 îles et îlots, dont un peu plus d'un tiers sont habités. Parmi ces îlots il y en a de tout petits, simples fragments d'atoll, ou monticules émergeant de la mer. L'île principale, Viti-Levu, dont la superficie est à peu près égale à celle de la Corse, a pour capitale Suva; tandis que la ville de Levuka — la seconde en importance — se trouve sur la côte est de l'île d'Ovalou, à soixante milles de Suva. Vanua-Levu vient après Viti-Levu; et à droite nous trouvons Taviuni, de formation volcanique, et contenant un grand cratère éteint. Fidji est le nom adopté aujourd'hui. On écrivait autrefois Viti, d'après la prononciation indigène. Néanmoins le nom de Viti-Levu a été conservé; Levu signifie « Grande ».

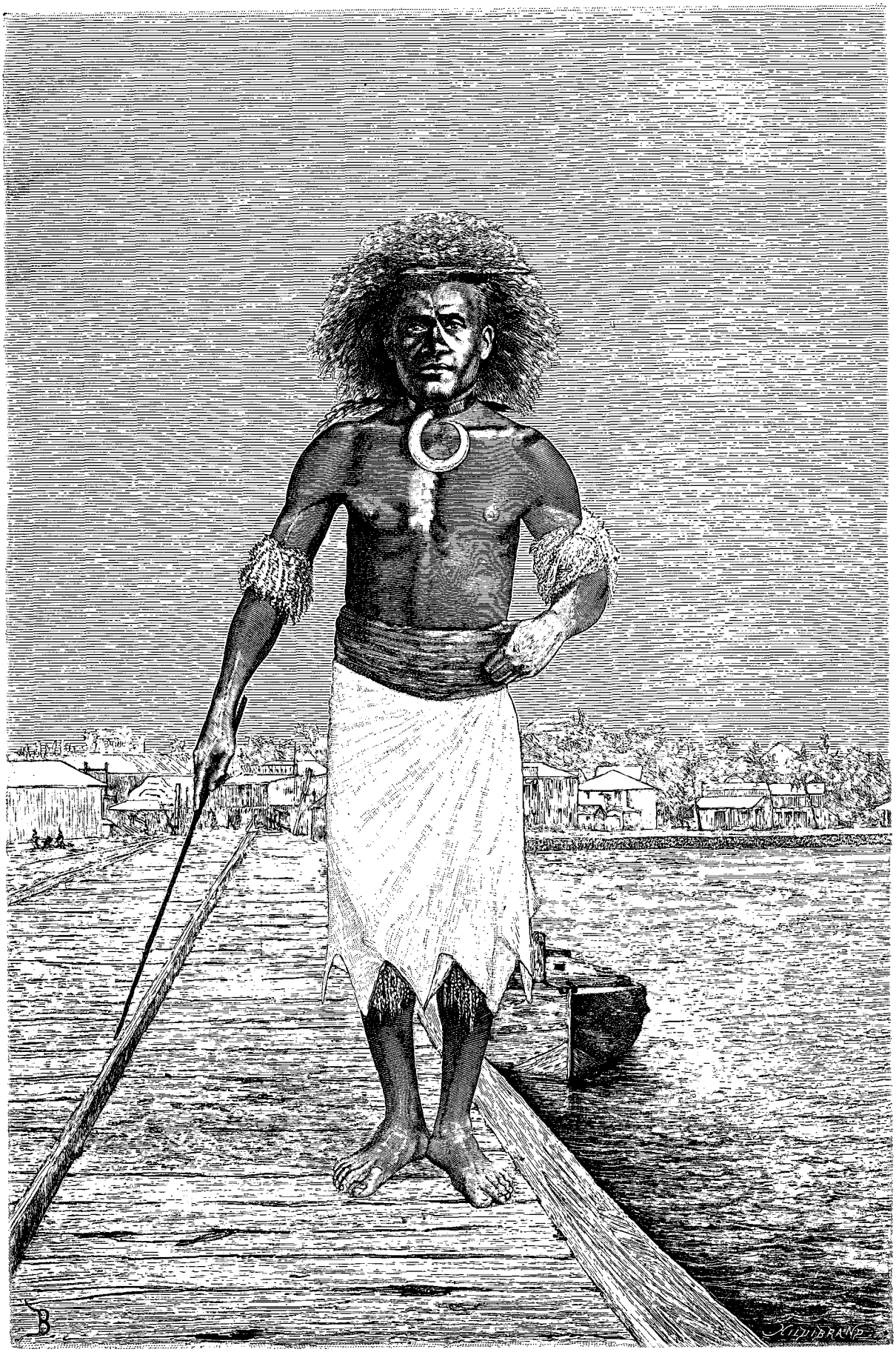
On se rend difficilement compte du nombre considérable de terres habitables éparpillées dans cette immense étendue du Pacifique, et sur lesquelles plusieurs pays d'Europe ont jeté leur dévolu dans ces derniers temps, inspirés par ce besoin de colonisation qui est le signe caractéristique de notre époque. Malheureusement des centaines d'îles perdues dans cette nappe d'eau gigantesque ne se développent guère; leur sol fertile n'est l'objet d'aucune culture sérieuse, et la terre qui pourrait nourrir sous un climat délicieux des milliers de malheureux luttant contre la misère dans nos grandes villes d'Europe reste ce qu'elle a été pendant des siècles : un territoire étendu, abritant des peuplades plus ou moins sauvages, et perdu pour le monde civilisé.

Et il y en a des centaines d'îles, dans ce qu'un écrivain distingué appelle : la Voie lactée des Eaux : les unes montueuses, les autres à peine en saillie au-dessus de la mer. Comme nous venons de le dire, les Fidji en contiennent 255, les Pomotou 78; les Salomon une trentaine, les Tonga ou îles des Amis à peu près 100; les Samoa ou îles des Navigateurs 9; les Loyalty 8; les Nouvelles-Hébrides une douzaine; l'archipel de Santa-Cruz sept grandes et plusieurs petites. Viennent ensuite les Marshall, les Gilbert, les Ellis, les Phœnix, les Kermandec, et où en finirions-nous si nous devions faire l'énumération exacte de tous ces groupes, produit du travail infatigable de milliards de zoophytes, ou simples élévations de terrain, dues à l'éruption de volcans sous-marins ?

En 1859 le dernier roi des Fidji, Cakobau (ou Thakombau suivant la prononciation du pays), mort il y a quelques années, offrit la souveraineté des îles, sous certaines conditions, à la reine d'Angleterre. Cette offre ne fut pas acceptée, mais, par une cession régulière, passée en 1874, l'Angleterre devint maîtresse du groupe. Sir Arthur Gordon y fut envoyé comme gouverneur dans le courant de l'année suivante; sir W. des Vœux le remplaça en 1880, et depuis à peu près cinq ans l'administration se trouve dans les mains de sir John Thurston, un des gouverneurs les plus capables et les plus expérimentés que le Royaume-Uni compte parmi ses représentants.

Habitant les Fidji depuis l'époque de l'occupation anglaise, ayant su par son zèle et sa capacité monter d'un rang subalterne jusqu'à la haute position de gou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un petit-maître fidjien à Suva (voy. p. 401). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verneur, connaissant à fond le peuple et la langue, travailleur infatigable, sir John Thurston, qui à sa fonction ajoute la qualité de consul général d'Angleterre dans l'océan Pacifique, se trouve entouré de fonctionnaires de grand mérite, établis comme lui dans le pays depuis nombre d'années, parlant la langue des indigènes comme leur langue propre et jouissant comme leur chef de l'estime générale.

Les naturels n'ont aucune tradition qui puisse jeter quelque lumière sur leur origine. Par ce fait on arrive forcément à la conclusion qu'ils ont occupé le pays depuis une époque fort reculée. La croyance populaire confirme cette supposition. A l'inverse de ce qui se passe en d'autres îles, en Nouvelle-Zélande par exemple, où toutes les traditions maories établissent la même origine, c'est-à-dire l'immigration d'un archipel voisin, les Fidjiens ont la ferme croyance que tous leurs ancêtres ont vécu sur le même sol depuis la création du monde.

Dans d'autres pays, où les occupants n'ont pas d'histoire, les ruines de monuments anciens, les armes ou ustensiles dont ils se servent, peuvent guider le monde savant dans la recherche de leur origine. A Java et dans d'autres îles de la Sonde les vestiges de temples démontrent jusqu'à l'évidence que ces insulaires ont été devancés par les Hindous, quoiqu'on n'arrive pas à la découverte de la façon dont la race malaise s'y est introduite ultérieurement. Ce qui semble probable pour les Fidji, comme pour plusieurs groupes du Pacifique, c'est que le hasard a été pour beaucoup dans le peuplement de ces terres. Les sauvages, affrontant dans leurs simples pirogues les dangers de la navigation, ont pu facilement débarquer dans des îles inhabitées et s'y multiplier entre eux ou bien se croiser avec des occupants antérieurs, sauvages comme eux, venant également de n'importe où, à la suite d'une navigation pareillement aventureuse.

Dès les premières lueurs de l'aube le steamer qui me porta dans cet archipel et qui était resté ancré à quelque distance de Suva, se mit en marche et fut bientôt amarré à quai. Voilà un avantage que j'apprécie dans la plupart des ports appartenant aux Anglais! Au lieu du débarquement en canot, si fréquent dans les pays où la construction d'une jetée est remise d'année en année pour raisons d'économie, vous sautez à terre d'un seul bond et vous échappez aux extorsions d'une nuée de bateliers rapaces.

Me trouvant sur le pont au moment du lever du soleil, j'avais eu l'occasion déjà de constater que j'arrivais dans un pays couvert de cette belle végétation des tropiques que l'on ne se lasse jamais de contempler. Sur les flancs arrondis des collines une verdure abondante se présente à mes regards, et la petite ville de Suva, éclairée par les premiers rayons de l'astre levant, s'étale coquettement le long du rivage. Les maisons sont bâties en bois et n'ont qu'un seul ou deux étages. Un trottoir, également en bois, facilite la circulation dans les mois de pluie. Il y a deux saisons aux Fidji, la saison chaude et la saison tempérée. La première, qui dure d'octobre à mai, est en même temps la saison des pluies, tandis que la seconde, de mai à octobre, est l'époque de la sécheresse.

Le climat en général est sain et agréable; la chaleur, grâce aux brises marines, n'est pas aussi accablante que dans d'autres pays situés dans la ligne des tropiques.

Cependant il y a le terrible cyclone, qui, entre les mois de décembre et d'avril, fait de temps en temps son apparition dans ces latitudes, dévastant les habitations et les récoltes, broyant les navires contre les récifs, engloutissant les pirogues dans ses sinistres tourbillons, semant sur son parcours l'épouvante et la mort. Pendant mon voyage dans le Pacifique, trois cyclones avaient jeté la terreur au milieu des populations paisibles. Il y en avait eu un en février aux Fidji; peu après, un second avait son centre près de l'île de Tanna, aux Nouvelles-Hébrides, et le dernier, le plus terrible, occasionna la perte de plusieurs navires de guerre aux Samoa.

Comme violence, le cyclone du Pacifique — ainsi que celui qui se produit de temps à autre dans les Antilles — égale le typhon des mers de Chine et le pampero de l'Amérique du Sud.

Je m'étais informé auprès d'un compagnon de voyage à bord de mon bateau si Suva contenait un hôtel plus ou moins confortable, et j'avais été même fort étonné d'apprendre qu'il y en avait trois! Je me décide pour celui que mon interlocuteur m'avait désigné comme le meilleur, et, en réalité, je n'ai pas eu à m'en plaindre. Beaucoup d'établissements de ce genre dans mainte colonie ne pourraient soutenir la comparaison avec la maison gérée par Mme Mac Donald et ses filles. La cuisine y laisse beaucoup à désirer, comme dans toutes les colonies anglaises, mais depuis plusieurs mois j'avais eu l'occasion de m'habituer à un menu invariablement composé des mêmes plats, aux légumes cuits à l'eau, aux sauces de farine délayée, et au poisson accommodé sans sel. Heureusement j'ai des lettres pour quelques-uns des principaux habitants, entre autres pour le docteur, qui, élevé en France, sait en apprécier la cuisine, et — *last not least* — pour le gouverneur, dont la table me fait oublier les épouvantables dîners de mon dernier bateau.

Les communications entre les différentes îles des Fidji ne sont ni nombreuses ni régulières; il n'y a que le steamer mensuel d'Auckland, par lequel je suis arrivé, qui continue sur Levuka, après deux jours de séjour dans le port de Suva. Je profite donc de cette occasion, et, en partant au déclin du jour, j'arrive le lendemain à la première heure en vue de la ville de Levuka.

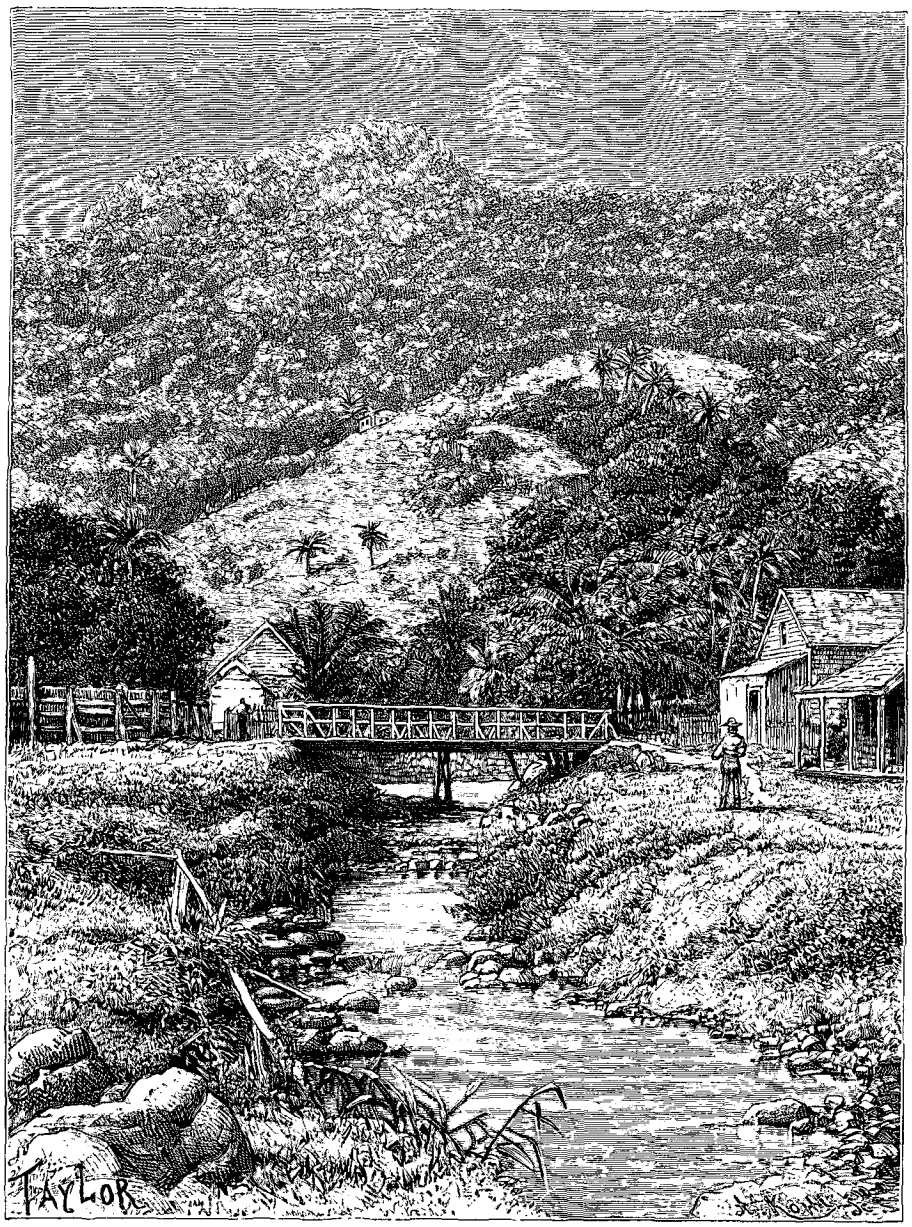
Il faut y attendre également l'aurore avant de pouvoir approcher de l'embarcadère. Un récif de corail encadre l'entrée de la baie, et l'ouverture par laquelle le navire peut passer est très étroite.

Le jour on les distingue fort bien; les lames déferlant sur cette ceinture traîtresse en signalent le danger;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais la nuit la navigation exige un œil exercé et commande la plus grande prudence.

Levuka est plus étendue que Suva; la ville fut jusque dans ces dernières années le siège du gouvernement et possède des maisons de commerce plus importantes que sa rivale. Contrairement aux habitudes de tout pays anglais, l'étiquette baisse son pavillon devant la chaleur qui règne pendant six mois de l'année, et, à mon grand étonnement, je vois les notables de l'endroit se promener en manches de chemise. Il est vrai que ce costume, fort approprié au climat, n'est toléré que pendant la journée; le soir, quand vous êtes invité à dîner quelque part, fût-ce dans la plus stricte intimité, l'habit noir est de rigueur.



Route de la montagne. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Lorsque notre bateau arrive à quai, le négociant pour qui j'étais porteur d'une lettre de recommandation monte à bord pour parler au commandant. C'est un monsieur fort aimable, qui me conduit à son bureau, et se met entièrement à ma disposition.

Il n'est que six heures et demie et toute la population est déjà sur pied à cette heure matinale.

C'est le moment du bain dans la montagne, me dit mon négociant, en m'enageant à l'y accompagner. Je manifeste un certain mouvement de surprise à l'invitation qui m'est faite; la montagne me paraît peu appropriée à ce mode de rafraîchissement, que j'aurais plutôt cherché sur la plage : mais je ne tarde pas à avoir le mot de l'énigme. La mer, fourmillant de requins, ne pourrait servir de baignoire. Par contre, une belle eau claire, découlant des montagnes, a été utilisée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux frais des résidents européens pour former un petit lac auquel on arrive après une montée peu pénible. Un entassement de rochers et de gazons barre les eaux, tout en laissant une légère ouverture, par laquelle elles continuent leur marche descendante, et l'eau fraîche, se précipitant des hauteurs, maintient la piscine à un niveau convenable, et en renouvelle constamment le contenu. Tous ces gentlemen qui se dirigent vers cette école de natation nouveau modèle, la serviette sur le bras et en manches de chemise, forment une véritable procession. La fatigue de la montée est largement récompensée, tant par la fraîcheur de ce lac limpide que par le superbe coup d'œil qu'offre l'élévation du terrain. Une guirlande de collines verdoyantes m'entoure de tous côtés; les bananiers, les cocotiers décorent les vallées à l'humus riche et profond; la végétation abondante des tropiques s'étale jusque sur la cime des montagnes.

Ils sont heureux, ces indigènes indolents que les perturbations de notre monde civilisé ne touchent guère; les côtes sont poissonneuses; le sol fertile produit en abondance des légumes et des fruits; ils se nourrissent et récoltent sans efforts. Tout semble avoir concouru pour offrir une existence paisible aux populations de ces pays favorisés par un climat délicieux, ne connaissant ni privations ni convoitises, et pouvant s'adonner à la contemplation de leur bien-être sans souci du lendemain. Et cependant il est curieux de constater que c'est justement dans les nombreuses îles de ce grand océan que se sont passés les plus horribles drames, et que, sans l'occupation par les différents États européens, l'état de barbarie, les vices et les tortures qui l'accompagnent, y régneraient encore comme autrefois. Les scènes de cannibalisme dont les Fidji ont été le théâtre dépassent en horreur tout ce que l'histoire des groupes environnants peut nous raconter; et si les efforts des missionnaires ont obtenu un résultat relatif, c'est surtout grâce aux fusils anglais que les mœurs de ces naturels se sont adoucies. La crainte du châtiment a été pour beaucoup dans la disparition graduelle des cruautés du temps passé.

Quant à l'œuvre des missionnaires, quelque louable qu'elle soit, elle produit fréquemment un résultat bizarre. Le sauvage d'hier auquel on enseigne l'histoire sainte et les préceptes de l'Évangile devient souvent une sorte d'halluciné. Son intelligence peu développée ne lui permet pas de comprendre, et il passe d'une ignorance complète à un état de fanatisme, se manifestant par un visage qu'il se compose pour la circonstance, et par un besoin incessant d'approfondir des mystères qu'il n'arrivera jamais à saisir et dans lesquels il s'embrouille constamment. J'en ai rencontré, tant aux Fidji que dans d'autres îles du Pacifique, qui étaient devenus fanatiques à l'excès; pour un peu, leur état de surexcitation religieuse aurait dégénéré en démence.

Un jour, étant à dîner dans une famille à Suva, la maîtresse de la maison me fit des excuses au sujet du repas, et me déclara que les bons serviteurs devenaient pour ainsi dire introuvables. Elle avait dû renvoyer, après avoir épuisé toutes les ressources de sa patience, trois domestiques à son service depuis des années, et ne lui ayant jamais fourni le moindre sujet de plainte. Devenus chrétiens, ils se cachaient dans tous les coins du jardin, la Bible à la main et chantant des cantiques; celui qui remplissait les fonctions de cuisinier refusait obstinément de faire la cuisine le dimanche. En dehors de ces manifestations outrées, le désaccord s'était mis dans le trio, le cuisinier ayant été baptisé par un missionnaire protestant anglais, et les deux autres par les frères français établis dans l'île.

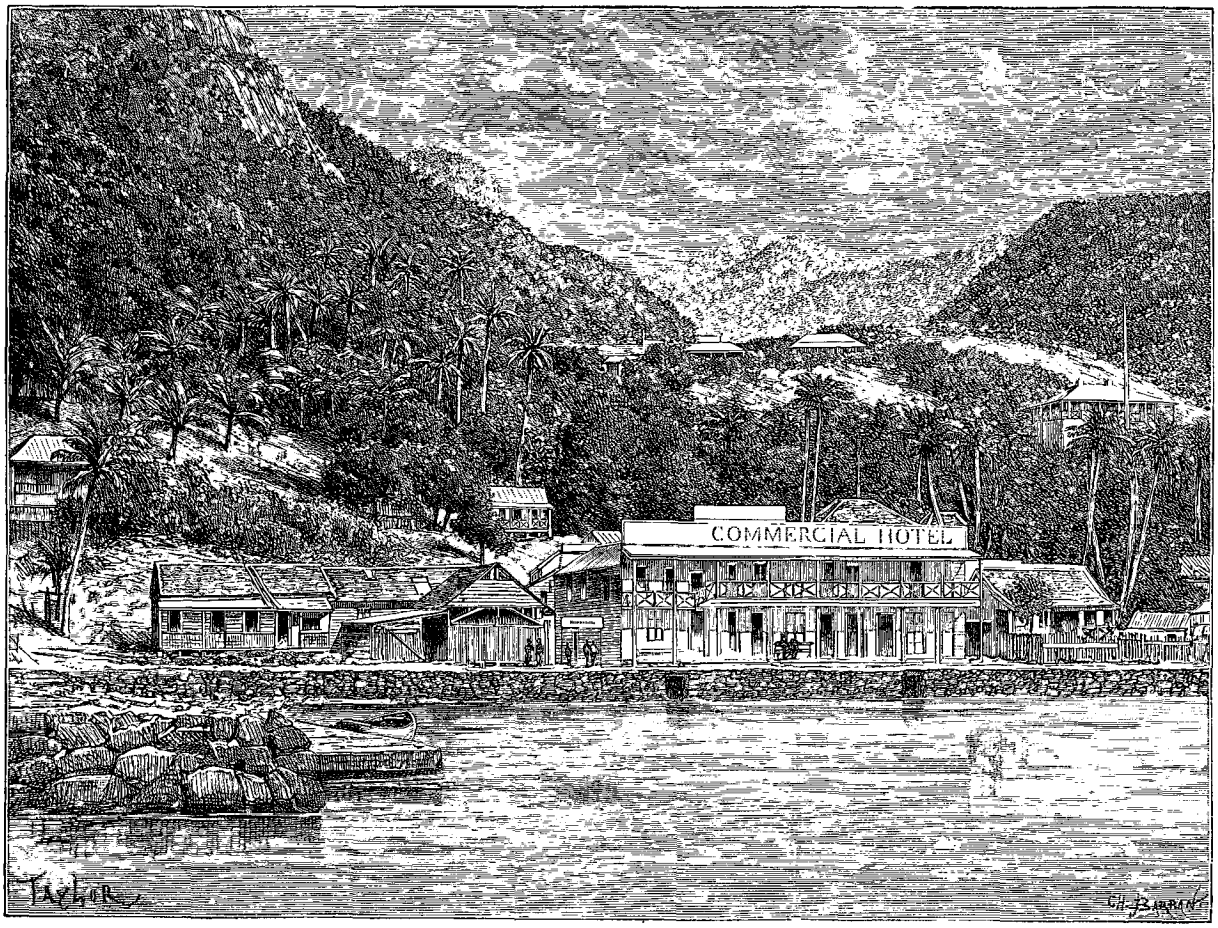
Une promenade dans le village indigène à l'extrémité de Levuka m'intéresse beaucoup. C'est une agglomération de pauvres paillotes, dans lesquelles on ne peut entrer qu'en rampant. Les hommes brillent par leur absence; ils travaillent probablement chez les Européens ou au débarquement de la cargaison que notre steamer a apportée. Les femmes sont assises sur les talons et éclatent de rire quand je tâche de me faire comprendre en anglais, ou que j'interroge tous les coins de la hutte pour découvrir une arme indigène ou une curiosité quelconque. Toutes, sans exception, me prennent la main et admirent une bague que je porte au doigt, en me faisant des signes pour que je leur en fasse cadeau. Les enfants sont tout nus et se divisent en deux catégories : la première, me donnant gaiement une poignée de main; la seconde, poussant des hurlements exaspérés et se sauvant à mon approche. Les moustiques et les mouches ne manquent pas dans ces demeures primitives, où la chaleur et l'odeur d'huile de coco rendent le séjour peu attrayant. Le mobilier est tout ce qu'il y a de plus élémentaire : une espèce de grabat s'élevant à quelques centimètres du sol dans les cases les plus aristocratiques, et une couche de paille dans les paillotes plus modestes. L'oreiller est un morceau de bambou, reposant sur un petit pied en bois aux deux extrémités. Quelques-unes de ces femmes montrent des velléités de coquetterie et s'affublent de fichus aux couleurs voyantes; le costume de quelques autres se réduit au strict nécessaire pour sauvegarder la pudeur.

Je passe trois jours à Levuka et dans les environs. Un seul habitant y possède une voiture, mais l'usage qu'il peut en faire ne le conduira pas bien loin, car il n'y a pas de routes en dehors de l'accès des deux côtés de la ville. Le même inconvénient existe à Suva; presque pas de routes, et rien qu'un modeste buggy, qu'on fait bien d'arrêter un jour à l'avance si l'on est invité à dîner et que la pluie ait détrempé le sol. Comme je suis bon marcheur, je brave les rayons d'un soleil tropical, et je grimpe sur les collines ou m'enfonce dans la brousse pour satisfaire ma curiosité légitime de voyageur. Il y a bon nombre de serpents dans les Fidji, mais comme ils ne sont pas venimeux, leur présence ne m'inspire aucune inquiétude. Les indigènes en sont très friands, et quand ils peuvent en attraper un, ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invitent leurs amis pour partager ce repas de gala. La seule bête venimeuse qu'on trouve dans ces îles est un mille-pieds. Sa morsure nécessite une médication immédiate. Cet insecte est blanchâtre et atteint souvent une longueur de 10 à 15 centimètres.

Les moustiques et les mouches se rencontrent dans des proportions fabuleuses. Heureusement la Providence a créé à côté de ces insectes insupportables un chasseur émérite qui leur fait une chasse à outrance. C'est une araignée de la grosseur d'une petite grenouille, qu'on se garde bien de détruire, car elle en fait une consommation considérable. Comme lézards, nul pays n'en possède une telle variété ni un aussi grand nombre. Le plus beau est un grand lézard vert, qui atteint la dimension d'un caméléon, et lui ressemble beaucoup. De même que dans certains pays de l'Inde la fourmi blanche détruit le bois, la fourmi des Fidji est le désespoir du bibliothécaire. Elle s'attaque à la colle qui a servi à la reliure, et détruit l'extrémité des pages. Le livre neuf devient en peu de temps un vieux bouquin, ayant l'apparence de provenir d'un étalage de nos quais. Le cancrelat, peu bibliophile aussi, s'attaque à la reliure même, et ne dédaigne pas vos chaussures ou tout autre objet en cuir.



Levuka. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les perruches et un certain nombre d'autres oiseaux habitent les collines et la brousse ; le serin, qu'on a récemment importé, semble se plaire dans sa nouvelle patrie. Au reste la faune se distingue par une pauvreté à peu près égale à celle de la Nouvelle-Zélande ; cependant la plupart des animaux domestiques d'Europe y ont été introduits avec succès.

Le consul d'Allemagne, M. Hennings, pour qui un banquier d'Auckland m'avait donné une lettre d'introduction, me reçoit d'une façon charmante. C'est un des premiers Européens qui se sont établis dans l'île, et sa maison de commerce est la plus importante de la ville. Dans les premières années de son séjour au milieu de ce peuple sauvage, le cannibalisme était encore assez fréquent, même parmi des indigènes, avec lesquels il était en rapports journaliers. Lui-même avait été attaqué à plusieurs reprises, mais grâce à son fusil il avait toujours pu se tirer d'embarras, jusqu'à ce qu'un soir il fut assailli, et laissé pour mort dans un ravin. Un coup de casse-tête fut l'origine de l'énorme cicatrice qu'il me montra sur son front.

Un jour, sa femme étant accouchée d'une fille, un chef lui envoya comme cadeau un bras de femme tout frais, et à une autre occasion ce même chef manifesta son amitié par l'envoi d'une cuisse.

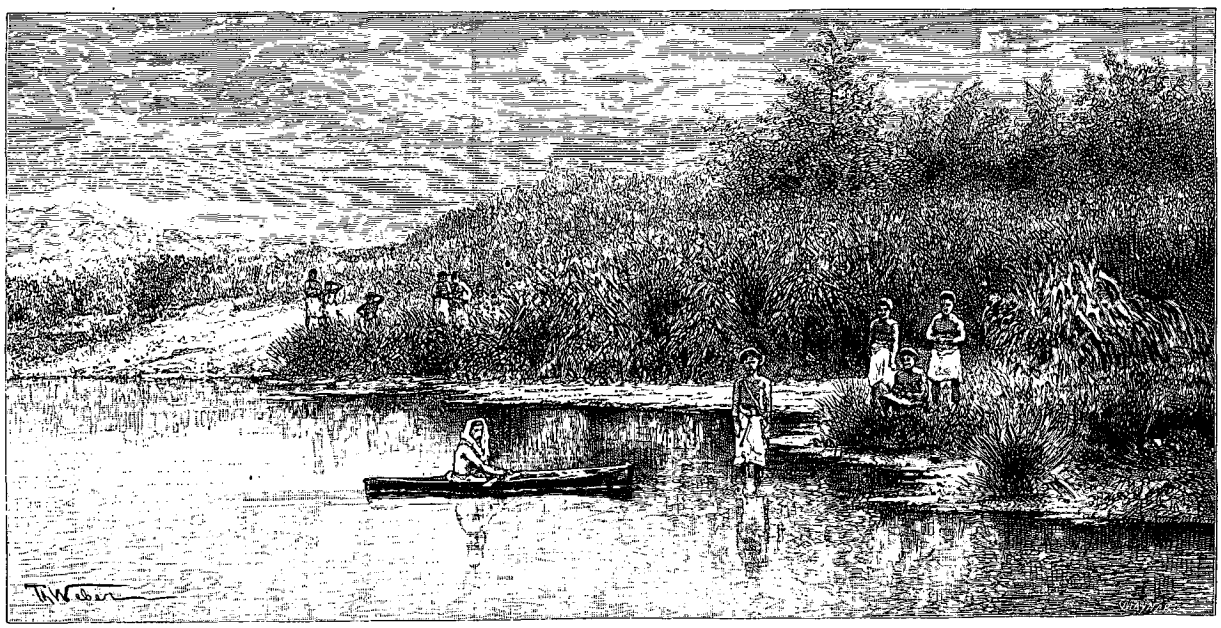
Mon steamer a embarqué un millier de régimes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bananes, et doit prendre une certaine quantité de sucre sur la rade de Navoa (île de Viti-Levu). Nous partons dans la soirée et sommes ancrés le lendemain matin devant une terre basse qui nous envoie une multitude de moustiques. Il n'y a pas grand'chose à voir sur cette côte; une fabrique de sucre et des cocotiers, élevant leurs troncs au milieu d'une terre entièrement inculte. Les opérations se terminent en quelques heures, et nous retournons à Suva.

L'aimable gouverneur me propose une excursion intéressante. Deux fonctionnaires doivent se rendre dans l'intérieur de l'île pour régler certaines affaires avec un chef, et faire un voyage d'inspection. Si l'expédition me tente, il me présentera à ces messieurs et je serai leur compagnon. Bien certainement qu'elle me tente, cette occasion fortuite, pour étudier la vie intime d'un peuple qui ne vient que de sortir d'une des dernières citadelles de la barbarie, d'autant plus que mes compagnons parlent couramment la langue des indigènes et qu'ils pourront m'instruire sur tout ce qui m'intéressera.

MM. Cox et Lanford viennent me prendre le lendemain matin. Le caïque du gouverneur nous attend au bout de la jetée; six rameurs robustes tiennent les avirons, et les caisses arrimées à la proue de l'embarcation contiennent une ample variété de provisions, car les aliments et les boissons qu'on pourrait nous offrir dans les villages que nous visiterons ne s'accorderaient pas avec les exigences d'estomacs européens. Les matelas, les moustiquaires et les draps sont emmagasinés dans un ballot; une toile à voile disposée horizontalement sur des perches mobiles nous abritera contre les



Rivière à Viti-Levu. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

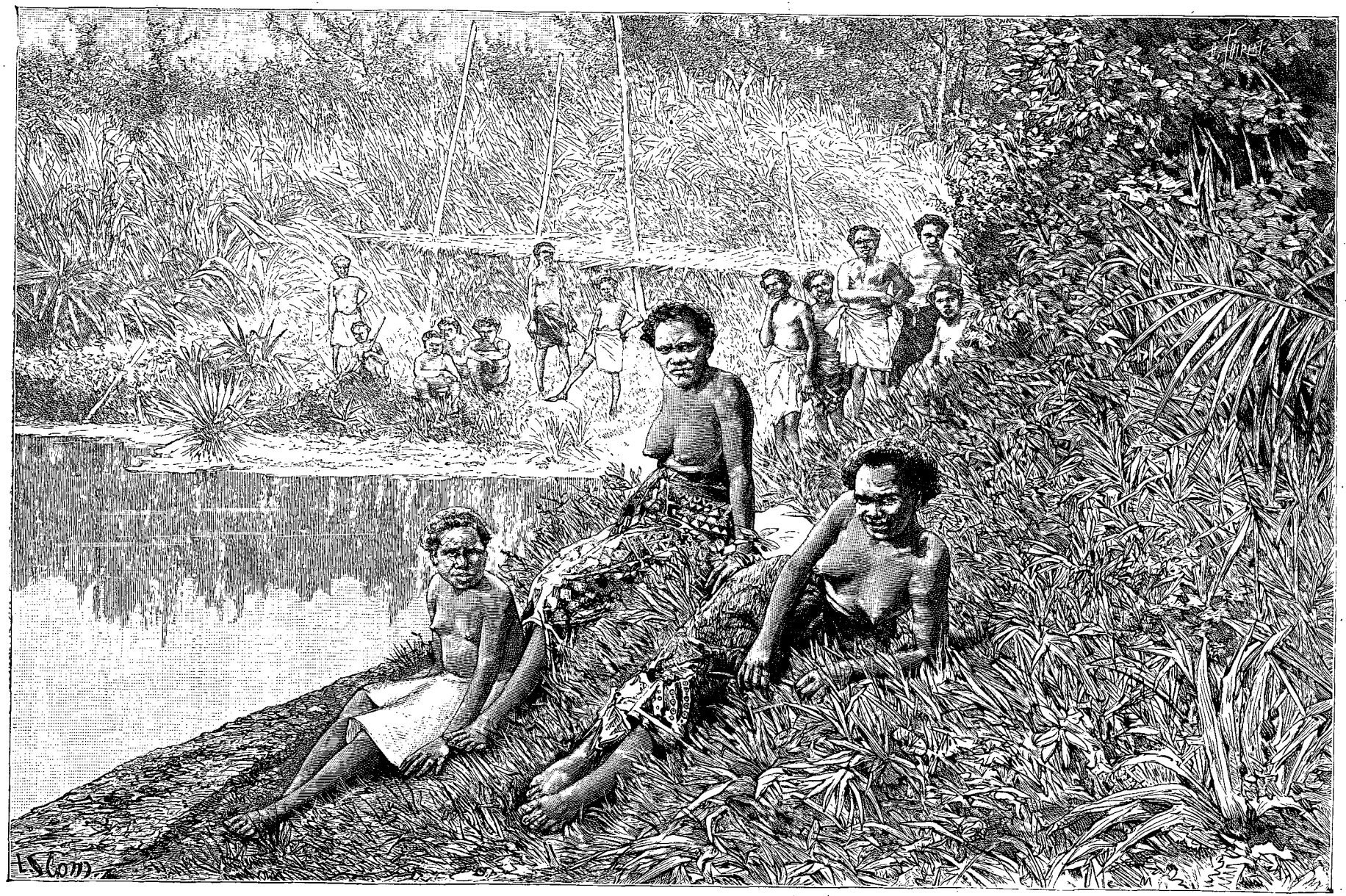
rayons du soleil; nous ne manquerons de rien, conformément aux principes anglais de confort et de bien-être.

Aussitôt que nous avons dépassé à force de rames les récifs de la baie, nous mettons la voile, et notre caïque glisse rapidement sur une mer d'huile. Nous entrons dans la Rivière Rewa, navigable jusqu'à une distance de 45 milles, et large d'environ 200 mètres jusqu'à 20 milles de son embouchure. Les côtes sont basses et couvertes d'une végétation touffue; les bananiers et les cocotiers abondent sur les rives sablonneuses.

Voici la station de Nailili; au milieu de quelques cases s'élève une habitation en bois, qui sert de demeure à un missionnaire français; un peu plus loin nous arrivons à une autre mission. Celle-là est wesleyenne; les Anglais l'appellent *the opposition Church* (Église de la concurrence). Cette proximité engendre une rivalité, qui dans certains cas a produit des résultats déplorables au point de vue des rapports entre indigènes convertis. Le zèle religieux se développant bien plus facilement chez les peuples sauvages que dans le monde civilisé, la différence de religion a fait naître des haines, dépassant de beaucoup le frottement d'opinion qui sépare les convictions dans nos pays d'Europe, où le protestantisme et le catholicisme se coudoient dans les rapports quotidiens.

L'après-midi nous entrons dans une crique, où la chaloupe est attachée à un tronc d'arbre. Nous grimpons à terre et sommes reçus par le chef et les notables des environs, tous accourus pour l'assemblée solennelle qui va avoir lieu. C'est d'un règlement de comptes qu'il s'agit. Les impôts dus par les indigènes sont payés en produits du sol, principalement en bananes. Toute la récolte ayant été transportée à Suva, il en résulte que pour chacun des contribuables il y aura un solde à toucher, et c'est dans les mains du chef et des gros bonnets de la localité, comme représentants des cultivateurs, que M. Cox aura à verser l'excédent dû à chacun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fidjiennes. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques sacs de monnaie sont déposés sur la natte qui remplace l'estrade de nos réunions officielles, et toute l'assistance s'accroupit en cercle autour du représentant du gouverneur. Aucune chaise n'existe dans le village; on s'asseoit tant bien que mal sur ses talons, ou l'on s'allonge sur les nattes qui couvrent la surface entière de la case. Je commets une infraction grave à l'étiquette en m'asseyant sur la planchette qui forme l'entrée de l'habitation, dans le but de remplacer, par l'air embaumé du dehors, la température désagréable de l'intérieur. M. Cox me fait une observation sur la faute commise, et je m'empresse de prendre place entre deux vieillards presque nus.

La séance est ouverte, mais, à la place d'un discours, elle commence par un dîner. Un jeune indigène dépose devant le chef un énorme plateau, fabriqué de feuilles de bananier, et contenant des ignames, tandis qu'un de nos rameurs fait le déballage d'une de nos caisses, et débouche des bouteilles de vin. Un autre plateau qu'on vient d'apporter contient un plat du pays; ce sont des crevettes accommodées en guise de pâté et enveloppées d'une feuille quelconque, qui a participé à la cuisson.

Je ne déteste pas l'igname, qui se rapproche de notre pomme de terre, mais dont la substance est plus sèche, et les crevettes sont d'un très bon goût. Nous offrons des sardines au chef, et du fromage à un des notables, mais tous les deux font la grimace, et déclarent ne pas comprendre comment nous pouvons manger pareille nourriture. Un reste de poulet au contraire a beaucoup de succès.

Le règlement des comptes exigera au moins deux heures et ne m'intéresse pas. Je profite de l'occasion pour faire un tour d'exploration dans le village, se composant d'une quarantaine de huttes, construites de rotin, de paille et de feuilles sèches, et dispersées dans la brousse. Quelques-unes sont d'un accès assez difficile, n'étant pas bâties sur le niveau du sol, mais reposant sur des poteaux de plus d'un mètre d'élévation. Les enfants, les cochons, les poules et les chiens grouillent pêle-mêle sur la terre argileuse; les feuilles énormes des bananiers leur servent de parasol naturel. Les femmes, dont le costume se réduit à une simple bandelette d'étoffe coloriée serrée autour des reins, se sauvent dans leurs paillotes, mais je brusque les convenances et pénètre partout à travers l'étroite entrée qui remplace nos portes. C'est que j'ai un but que je poursuis dans toutes mes pérégrinations à travers ces archipels : la recherche de curiosités et d'anciennes armes indigènes. Je ne trouve pas grand'chose, mais ma collection s'augmente tout de même de deux vieux casse-tête et d'une massue, échangés contre les shillings que je mets sous les yeux de ces dames.

Le collectionneur se trouve fort désappointé en général; à son départ, il s'imagine qu'à des prix dérisoires il se formera une superbe panoplie et trouvera des curiosités qui exciteront la convoitise à son retour. Pour peu qu'il ait parcouru un certain nombre d'îles de l'hémisphère austral, son éducation est bien vite faite. Beaucoup de collectionneurs les ont visitées avant lui; il y a aussi les navires marchands qui ont fait de nombreux trafics avec les aborigènes avant même que les Européens y fussent établis; enfin les musées envoient des délégués dans tous ces pays, avec mission d'accaparer tout ce qu'ils peuvent trouver. Et le voyageur de nos jours, tout en s'apercevant qu'il arrive trop tard, ne fait qu'une pauvre moisson, et se heurte en outre à l'expérience qu'ont acquise ces peuplades. Les temps sont loin, où ces populations s'étonnaient de l'entêtement d'un blanc attachant de l'importance à une massue ou à un casse-tête, à des arcs et des zagaies provenant de leurs ancêtres, et les échangeaient avec empressement contre de la verroterie et des bibelots d'une valeur minime.

Le chef ira coucher dans une autre hutte qui lui appartient, et nous aurons l'usage exclusif de celle où nous avons été reçus; c'est le palais du village pour ainsi dire, et la perche qui se dresse sur le toit, ornée de coquillages blancs, démontre suffisamment que c'est la case du grand chef. Avant de nous jeter dans les bras de Morphée, une soirée musicale nous attend. C'est le Meke-Meke des Fidjiens, complément forcé de toute fête et de toute réception.

Les notables de l'après-midi, nus jusqu'à la ceinture, et reluisant de l'huile de coco qui couvre leur corps, font leur entrée et s'étendent sur les nattes. Cette position ne me convenant pas, je m'assois sur une de nos caisses; M. Cox prétend que cette dérogation aux habitudes m'est permise comme étranger. Un vieil édenté à la voix larmoyante exécute un solo, et la bande tout entière entame un chant, dont les tons tragiques ne me passionnent que médiocrement. Les voix s'animent, le bruit devient assourdissant, les yeux tournent dans leurs orbites, un battement de mains vient renforcer le vacarme général. On se serait figuré en pleine fête de cannibales, et de ce côté la soirée ne manquait pas d'originalité.

La température élevée me fit commettre une nouvelle inconvenance. Décidément le touriste qui visite les Fidji est forcé de s'acheter un manuel de politesse et de l'étudier sérieusement avant de se présenter dans le monde. Le fils du chef m'avait fait cadeau d'un éventail, et comme je l'avais déposé dans un coin de la case, je fis signe à l'un de nos rameurs, accroupi derrière moi, de me le passer. Il hoche la tête et fait un geste d'étonnement que je n'arrive pas à comprendre. M. Lanford m'explique qu'un indigène n'a pas le droit de toucher à un objet venant d'un personnage aussi haut placé, à moins qu'on ne lui en donne la permission.

Le fils du chef, qui parle anglais, intervient en ma faveur. Ce personnage a reçu son éducation dans un collège de Sydney, mais, malgré une instruction assez complète, il n'a pu se faire aux mœurs de la race blanche, et, de retour dans son village, il a repris les habitudes de ses pères, et remisé dans un coin de sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hutte les vêtements européens, qu'en fin de compte il trouvait trop embarrassants.

Nulle fête ne se termine dans ce pays curieux sans l'apparition d'un bol immense, qui sert à la préparation d'un breuvage aussi désagréable au goût que répugnant dans sa fabrication. Tous les invités, se reposant de leurs chants fatigants, braquent les yeux sur le récipient qu'on dépose devant le personnage important chargé de la fabrication de la fameuse boisson. Ce nectar des antipodes s'appelle le kava; c'est la racine desséchée d'un poivrier. On le moud dans certaines autres îles du Pacifique, mais aux Fidji on le mâche avant de le mettre dans l'eau que contient le bol. Il est vrai que le mâcheur se rince préalablement la bouche et qu'il se lave les mains devant l'assistance, mais ces précautions hygiéniques n'arrivent pas à faire disparaître le dégoût qui s'empare forcément de l'Européen témoin, pour la première fois de sa vie, de la confection du breuvage. Le voilà à l'œuvre ; il broie entre ses dents cette racine passablement dure, sa bouche se gonfle de plus en plus, et ses doigts en retirent au bout d'un certain temps une masse compacte, qu'il fait glisser dans un paquet de fibres de noix de coco.

Il plonge l'ensemble dans la cuvette, le tord à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la masse ait rendu tout le jus qu'elle peut contenir, et, remplissant d'un geste cérémonieux la coupe en bois qui se trouve placée devant lui, il la passe au personnage le plus haut placé



Village près de Suva. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

de la société, qui la vide tandis que l'assistance bat des mains. Les autres invités reçoivent ensuite leur part du butin, selon le rang qu'ils occupent.

L'étiquette ne perd pas ses droits dans la dégustation de la divine liqueur. Il est de bon ton que l'invité qui vient de vider la coupe la lance dans la direction de l'échanson. A force d'expérience il y en a qui savent la projeter en véritables artistes, de façon qu'en tournoyant comme une toupie, elle vienne s'arrêter juste devant le président de la fête.

Pas de réception, pas de festival chez un chef ou même chez une notabilité indigène sans l'éternel kava, et le gouverneur lui-même à certaines occasions ne peut pas se soustraire à cet usage répugnant; il est *forcé* d'accepter le bol d'honneur qu'on lui présente. Si encore le goût de cette boisson avait un charme quelconque, mais sous ce rapport-là une dernière illusion, qui aurait pu rester, s'évanouit. Prenez de l'eau de savon avec du poivre, et vous aurez une idée exacte de ce qu'est le kava.

Je me trouve bien embarrassé quand le chef, entonnant un chant mélancolique, me fait présenter la première coupe. M. Cox me tire d'affaire en expliquant à notre hôte que cette boisson m'est formellement défendue.

Tous les Fidjiens en raffolent, et j'ai rencontré même des Européens qui en appréciaient le goût. L'effet produit sur l'organisme des naturels, qui en font un usage immodéré, est en général pernicieux. A l'inverse de ce qui se passe dans l'abus des boissons alcooliques, les idées restent parfaitement claires, mais une paralysie des jambes et un ébranlement du système nerveux sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les conséquences ordinaires de l'excès. Il arrive souvent qu'un amateur, après avoir vidé deux ou trois coupes, ne peut plus se lever.

Un bain dans la rivière nous procure le lendemain matin un rafraîchissement délicieux. Nous l'échappons belle, car nous apprenons, peu après, que le fleuve reçoit la visite de nombreux requins, s'accommodant tout aussi bien de l'eau douce que de l'eau salée de la mer. Huit jours auparavant, une femme avait été saisie par un des ces monstres à 40 milles de distance de l'embouchure, et la veille un homme avait subi le même sort.

Nous faisons nos préparatifs de départ. C'est dimanche ; la cloche de la mission catholique sonne à distance pour l'appel des fidèles, et au moment où nous nous éloignons du village, le gong du pasteur wesleyen résonne sur la rive opposée.

Notre itinéraire comprend une seconde visite à une dizaine de milles plus loin ; les détails de notre réception dans cette localité ne sont que la répétition de notre séjour à la première étape. Au fur et à mesure que nous remontons la rivière, notre regard embrasse plus d'animation et d'activité, plus de cultures et de plantations. Les cocotiers et les bananiers deviennent plus nombreux; la canne à sucre s'étend comme un immense tapis vert le long du fleuve, que les pirogues à balancier sillonnent dans toutes les directions. Ces pirogues, que nous retrouvons dans d'autres archipels, notamment dans les Moluques, sont ici d'une construction plus pratique. Une sorte de plate-forme composée de planches ou de bambous entre-croisés est maintenue en équilibre sur la surface du canot et le support qui repose sur l'eau, suppléant ainsi au manque de place qu'offre l'embarcation, simple tronc d'arbre creux. Les indigènes y amoncellent leurs fruits, leurs ignames et leurs taros.

La partie de l'île où nous nous trouvons a été le théâtre de scènes révoltantes de cannibalisme qui ne remontent qu'à l'année 1876. Le missionnaire Baker et quelques autres Européens y furent tués et mangés (*kiki* dans la langue des indigènes).

Pour faire un exemple, le gouverneur fit fusiller ou pendre deux douzaines de ces barbares, afin de leur ôter le désir de se régaler à l'avenir du *bukalo* (chair humaine). A l'heure actuelle bien des habitants ne se rendent pas encore compte de l'horreur qu'inspire à un blanc l'idée de manger ses ennemis; ils se voient bien forcés de respecter les lois édictées, mais ils ne les regardent pas comme logiques. Dans le second village un vieillard affirme à M. Lanford que le goût de la chair humaine dépasse en saveur celle du bœuf. Un chef, décédé aujourd'hui, Raki-Raki, avait l'habitude de déposer une pierre en mémoire de chaque ennemi tué et mangé par ses ordres. En 1849 le monceau de pierres accusait un chiffre de 872!

L'histoire du cannibalisme est curieuse à étudier. Ces insulaires, dont la religion enseignait l'existence de plusieurs dieux, étaient convaincus que le sang versé était agréable à leurs divinités. Ceux qui n'avaient jamais tué un de leurs semblables étaient jetés en pâture aux requins. C'était rendre hommage à un ennemi que de le manger après l'avoir assommé.

Cakobau, ayant envie de chair humaine pour son repas, désignait du doigt la victime qu'il fallait immoler.

Nous continuons notre tournée et visitons deux fonctionnaires et un planteur, dont l'existence s'écoule dans un isolement complet. A peine assis, la bouteille de whisky est placée sur la table; c'est l'usage dans les colonies et en même temps la cause des fréquentes maladies de foie qui règnent dans ces pays chauds.

Les paysages sont devenus admirables, et la chaleur n'est pas trop intense. Une brise du sud-est nous permet de mettre la voile et d'avancer rapidement. De temps en temps nous échouons sur les bas-fonds, mais les bras musclés de nos rameurs, qui descendent dans l'eau et poussent l'embarcation vers un endroit plus profond, ont toujours raison de cet inconvénient.

La nuit se passe dans un hôtel, modeste mais propre, situé en face d'une grande fabrique de sucre que nous visiterons le lendemain. La lune est dans son plein, et de notre balcon nous jouissons d'un panorama splendide sur les champs de canne et l'abondante verdure qui s'étend à perte de vue sur la rive opposée de la rivière, dont les eaux clapotantes sont illuminées d'un reflet argenté.

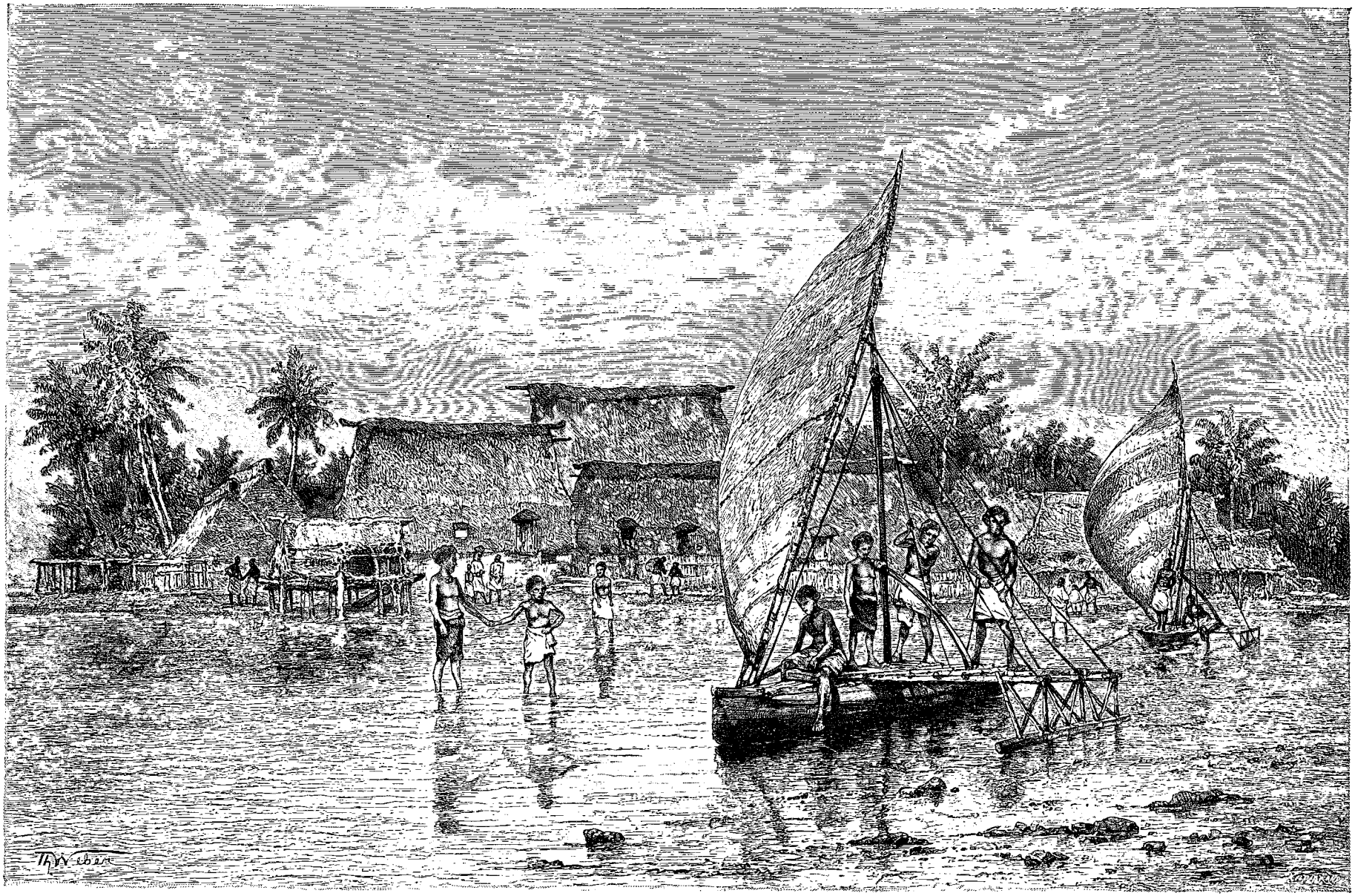
Il y a une douzaine de fabriques de sucre dans l'archipel, et leur produit peut soutenir avantageusement la comparaison avec les sucres des Antilles et d'autres colonies. Celle que nous avons devant nous est la plus grande fabrique du monde entier, m'assure-t-on; ses dimensions sont supérieures à la grande fabrique de l'île Maurice. En effet je n'en ai jamais vu d'aussi colossale, et le sous-directeur, qui nous fait les honneurs de l'usine, me montre avec fierté les puissantes machines servant à la fabrication.

L'habitation du directeur est située sur une colline. C'est une villa bien emménagée, entourée d'un jardin magnifique. Les acacias, les orangers et les citronniers, les cactus et les crotons forment un assemblage de couleurs flattant l'œil, et rappelant les jardins encadrant les villas de la Corniche.

Vers la tombée de la nuit, en naviguant sur la rivière, M. Lanford, qui est chasseur passionné, tue quelques chauves-souris. Une de ces bêtes, tombée dans l'eau tout près de notre bord, est ramassée par l'un de nos rameurs. Elle est de plus fortes proportions que nos chauves-souris, et s'en distingue par la forme de sa tête, qui ressemble à celle d'un petit chien terrier. Ce n'est pas comme zoologue que notre homme en a pris possession : il prétend que l'animal, préalablement cuit, constitue un régal délicieux, et se le réserve pour son repas du soir.

Partout où nous passons, pousse le bananier. Son fruit forme l'objet d'un grand commerce avec les ports de Sydney et d'Auckland. Chaque bateau charge de 15 à 20 000 régimes, qui sont payés au prix régulier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pirogues à balancier. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un shilling par régime livré le long du bord. Le fret est du même prix, de sorte que le régime, comptant de 60 à 100 bananes, revient à 2 shillings, soit 2 fr. 50, au port de destination.

Lorsque, le jour suivant, nous nous décidons au retour, et que nous arrivons à l'embouchure de la Rewa, nous apercevons devant nous une mer fortement agitée. A l'aide de la voile nous marchons avec la vitesse d'un bateau à vapeur, mais la navigation offre peu de charme. Les embruns nous aveuglent et nous embarquons des paquets de mer qui menacent de nous faire chavirer. Une averse torrentielle se met de la partie; nos hommes sont forcés de puiser constamment de la cale l'eau qui nous envahit d'une façon inquiétante. Heureusement que la vitesse avec laquelle nous filons nous rapproche rapidement de Suva. L'apparition des lumières de la petite ville est saluée avec joie.

Les lois auxquelles sont assujettis les Fidjiens sont des lois sévères à beaucoup de points de vue, mais parfaitement en harmonie avec celles qui existaient dans le pays avant l'occupation britannique. Le gouvernement anglais a voulu conserver le caractère de délit à plusieurs fautes ou faiblesses qui passeraient à peu près inaperçues ailleurs. Il n'a pas voulu, et avec infiniment de raison, que les habitants admissent qu'un délit reconnu comme tel par eux fût toléré par les blancs. C'est ainsi que l'adultère et dans certains cas la prostitution, sont punis par un emprisonnement quelquefois de longue durée.

La vente du whisky et de toute boisson alcoolisée par un Européen à un indigène est sévèrement punie.

Le Fidjien se console facilement de l'ordonnance gouvernementale, car il a le kava, qu'à ses yeux rien ne surpasse. Ce dont il se priverait avec bien plus de regret, c'est du tabac, car il est fumeur enragé. A l'instar de l'employé de bureau qui tient sa plume entre l'oreille et le crâne, il se promène avec la cigarette, intacte ou fumée à moitié, placée au même endroit. Sa peau et sa chevelure huileuses ne peuvent manquer de communiquer à la cigarette un goût de graisse peu agréable à l'odorat, mais c'est un détail dont il ne paraît pas se préoccuper. Les femmes, qui fument autant que les hommes, serrent leur cigarette ou la feuille de tabac qui servira à la rouler, dans le lobe de l'oreille, percé suffisamment pour donner passage à l'objet de leur passion.

Lorsque les habitants de l'île Taviuni virent le premier Européen fumer un cigare, une émotion générale s'empara d'eux et ils s'empressèrent d'engager tous les leurs à accourir, afin d'assister à ce spectacle extraordinaire. Ils prenaient le blanc pour un Dieu, brûlant intérieurement. La preuve était là : la fumée lui sortait de la bouche!

Comme la plupart des groupes du Pacifique, la population indigène est en décroissance, en vertu des lois de la nature qui veulent que le noir disparaisse graduellement au fur et à mesure que la civilisation s'infiltre chez eux et que le blanc s'y multiplie. Pour les Fidji, le dépérissement de la race se manifeste dans une proportion plus considérable que partout ailleurs ; d'après le dernier recensement, la totalité de ces îles ne contient pas plus de 120 000 habitants. En 1859 cette population était estimée à 200 000, et en 1874 on l'évaluait encore à 140 000. Une raison qui contribue beaucoup à cette diminution est l'infériorité numérique des femmes. Quant aux Européens, leur nombre n'atteint encore qu'un chiffre restreint, et a varié depuis 1880 de 2 000 à 3 000.

Le chien marche sur les traces de l'indigène, et meurt en grand nombre à la suite d'une maladie assez bizarre. Tous les ans on est obligé d'en faire venir un certain nombre d'Australie. La maladie consiste dans la formation d'un nombre plus ou moins considérable de vers, qui élisent domicile autour du cœur. On a fait devant moi l'autopsie d'un chien mort de cette maladie. Le nombre des vers pouvait s'élever à une centaine, enchevêtrés autour du cœur comme une pelote de fil.

Les établissements publics méritent la visite du touriste. Un hôpital bien aéré et dirigé par un médecin distingué s'élève sur une colline; il peut abriter largement les malades de la ville et des environs. Après l'avoir visité, je continue ma promenade sur la rangée de monticules qui font suite à l'hospice, et le docteur, qui a bien voulu m'accompagner, me montre les premières installations du jardin botanique, qui s'étendra en amphithéâtre derrière Suva. Ce jardin, quoique n'étant encore qu'à l'état embryonnaire, promet d'offrir un jour le plus grand intérêt. Malheureusement l'argent manque pour en activer les travaux, ce qui est d'autant plus regrettable que le gouverneur et l'un des principaux fonctionnaires sont des botanistes passionnés. Grâce à leur initiative et à leurs essais de culture, je suis à même d'admirer une belle collection de plantes et d'arbres, venant de tous les coins du monde tropical.

La prison contient, le jour de ma visite, une centaine d'indigènes et deux Européens, un Anglais et un Allemand. Ces derniers sont forcés de travailler dans la journée en compagnie de la population de couleur, mais le soir on les met en cellule, tandis que les premiers ont des dortoirs communs La discipline est rigoureuse, comme dans toute prison anglaise, et le travail des condamnés profite à la colonie sous plusieurs rapports. Les uns sont occupés à la construction d'une route devant conduire à l'embouchure de la rivière Rewa; d'autres sont utilisés pour les travaux du po t.

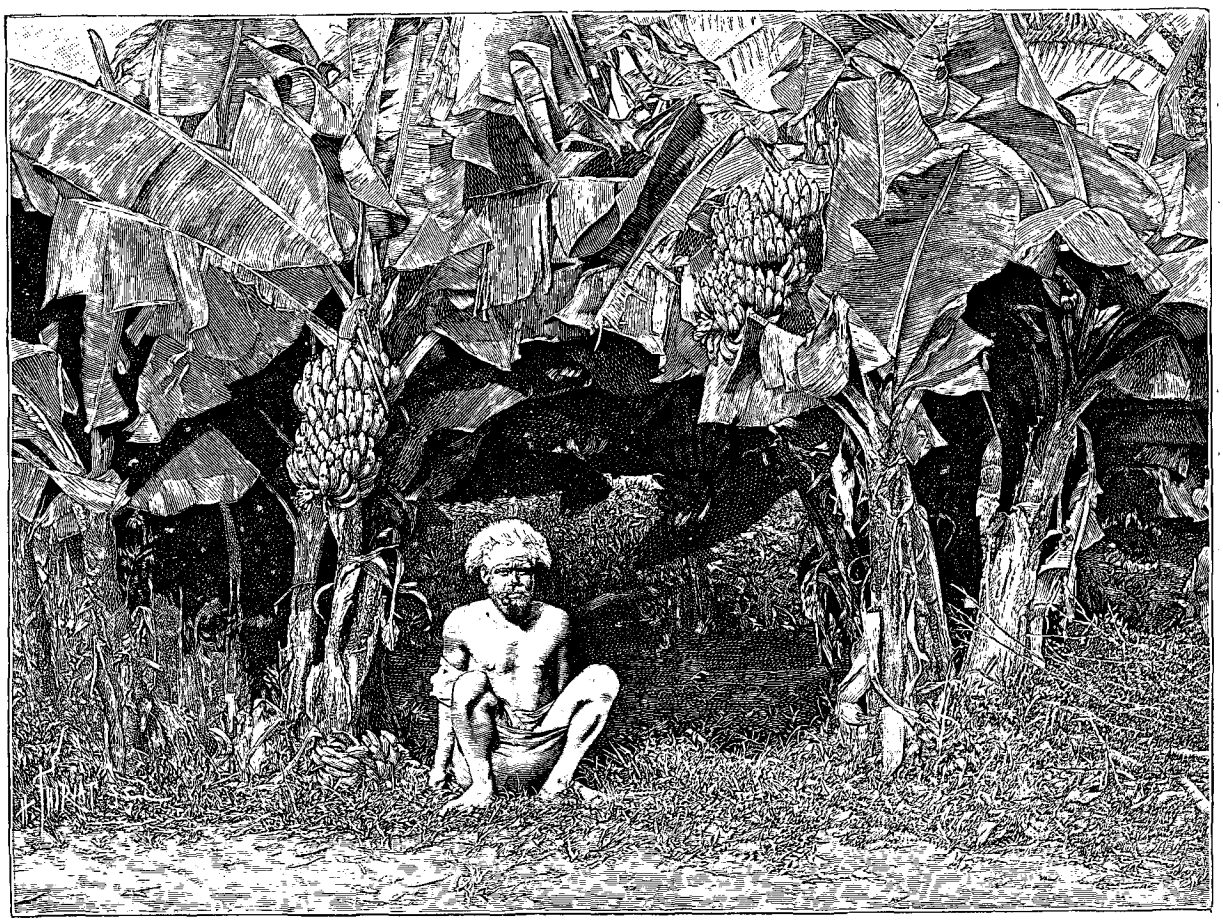
Après avoir assisté à une séance du tribunal, où les juges et les avocats se présentent dans la même tenue — robes et perruques blanches — que dans les tribunaux anglais, un de ces messieurs me propose de l'accompagner le lendemain dans un village indigène situé de l'autre côté de la baie. On y jugera un cas d'adultère, et la mise en scène m'intéressera autant que les détails de la cause. J'accepte avec empressement, et dans l'embarcation qui nous transporte je me trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout à fait en pays de connaissance. Mon compagnon de voyage dans l'excursion sur la Rewa, M. Cox, représentera dans cette affaire le ministère public ; le président m'avait invité à sa table la veille, et un autre fonctionnaire m'a déjà servi de cicérone à une occasion antérieure. Nos rameurs sont encore des condamnés, et comme nous traversons la baie à marée basse, nous échouons à plusieurs reprises sur le banc de sable ou sur le récif de corail. Tout l'équipage se précipite à l'eau chaque fois que nous nous trouvons en détresse, et nous finissons par accoster la rive opposée.

La cour siège dans la case du chef, qui parle un peu d'anglais, et offre le type d'un homme plus civilisé que mon hôte de la semaine dernière. Cette case est ornée de quelques meubles et bibelots européens, et les nattes sont d'une propreté irréprochable, mais, conformément aux habitudes du pays, tout le monde — tribunal, public et témoins — s'assoit par terre. Le président s'empare d'une caisse qui lui servira de table pour écrire, et s'allonge tant bien que mal devant ce bureau d'un nouveau genre.

Le coupable entre dans la hutte, non pas escorté de deux gendarmes, mais en se traînant sur les genoux. Il est accusé d'adultère et s'assoit sur ses talons à côté de



Plantation de bananes (voy. p. 412). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

sa complice, dont les beaux traits pourront peut-être servir de circonstances atténuantes dans le crime imputé au mari volage. La femme légitime prend place à côté de sa rivale ; elle lance des regards furibonds à l'accusé et à la destructrice de son bonheur conjugal. A côté du chef se rangent les aristocrates du village, ainsi qu'un personnage faisant fonctions de magistrat indigène.

L'interrogatoire commence, et comme tout se passe dans la langue du pays, l'intérêt m'en échapperait si, conformément à la loi, les paroles prononcées n'étaient pas séance tenante traduites en anglais. C'est M. Cox qui est chargé de cette besogne et il a l'obligeance de déposer devant moi chaque feuille de papier remplie.

Le procès prête à rire. Le coupable prétend que sa complice est venue le rejoindre de plein gré dans sa pirogue ; et celle-ci affirme qu'elle n'a cédé que devant la menace du couteau. C'est une victime d'après sa déposition ; elle ne rougit pas, car la couleur de sa figure s'y oppose. La femme légitime a le don de la parole ; sa volubilité ne connaît pas de bornes. Résultat : trois mois de prison pour l'époux infidèle, et la liberté pour sa complice.

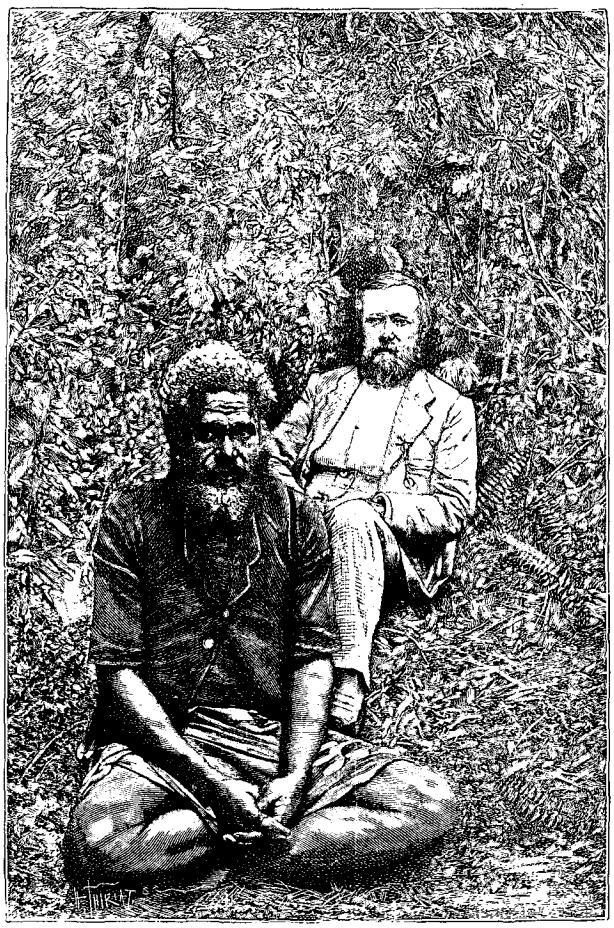
Mais un procès en pays fidjien ne finit pas comme chez nous ! L'hospitalité a ses droits, et le chef présume que les fatigues de la séance ont aiguisé notre appétit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les ignames, toujours servies sur d'énormes plateaux, font leur apparition, et tous les accessoires nécessaires pour la fabrication du kava sont introduits. Le président donne l'ordre de déballer une valise qu'il a emportée; elle contient une bouteille de whisky et des sandwichs pour nous. Le repas terminé suivant les goûts et les besoins de chacun, le chef me présente à sa femme et à ses filles; puis il me fait cadeau d'une natte et d'un beau casse-tête.

La marée a baissé encore et notre chaloupe ne peut accoster. Un à un nous sommes transportés à bord à dos d'homme; je ne puis m'empêcher de rire en contemplant le spectacle de cet embarquement étrange d'une cour judiciaire. Le retour à Suva ne s'accomplit pas sans une série d'échouements sur les bas-fonds.

Une des dernières soirées de mon séjour dans l'île se passe dans une famille de Samoens; j'ai l'occasion de remarquer la différence qui existe entre les habitants de cet archipel et la population du pays où je me trouve. Les femmes de Samoa sont généralement belles, quoique fréquemment elles atteignent un embonpoint qui n'augmente pas leurs charmes. Elles sont coquettes et aiment à se parer de costumes dont le rouge, le blanc et le vert forment les principales nuances. La danse et le chant sont les accessoires obligés de chaque réception; le corps se plie dans les mêmes contorsions que celui des danseuses *nautch* dans l'Inde.



Le gouverneur des Fidji et un chef indigène (voy. p. 404).
Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Il y a parmi les invitées une métisse d'une beauté remarquable. Elle a épousé un Anglais de Levuka et parle couramment l'anglais, ce qui me procure le plaisir de m'entretenir avec elle et de lui demander des renseignements sur son pays. Une fillette de sept à huit ans vient se placer sur mes genoux et s'exprime également en anglais avec une facilité qui m'étonne. C'est la fille de l'ex-roi Malietoa, fait prisonnier par les Allemands; ses beaux yeux noirs indiquent la douceur, et ses longs cheveux de jais encadrent une figure charmante. Une de ses parentes est sensible à l'attention que je porte à l'enfant, et m'offre une cigarette composée de tabac fidjien, roulé dans une enveloppe de paille. Le goût en est peu agréable, et se rapproche de celui du foin brûlé, mais « à cheval donné on ne regarde pas la bouche ».

Quand on sort le soir à Suva ou à Levuka, on se munit d'une lanterne. La plupart des villes et maisons sont dispersées dans les collines, et pour y arriver ou pour en revenir, il n'est pas facile sans lumière de reconnaître l'étroit sentier qui descend en ville par des zigzags infinis. La veille de mon départ je revenais d'un dîner dans la montagne, armé de ma lanterne qui éclairait en même temps mon costume de soirée et les herbages de la route, lorsqu'un serpent blanc à anneaux noirs me passe en sifflant devant les jambes. Si je m'étais trouvé dans tout autre pays, j'aurais certes éprouvé un sentiment plus accentué de frayeur, mais je savais qu'aux Fidji ce reptile est inoffensif. Toutefois, sa longueur étant de presque deux mètres, je ne pouvais me soustraire à cette impression involontaire de répulsion qu'on éprouve à la rencontre de l'animal qui a perdu l'homme longtemps peut-être avant que le travail des madrépores ait fait surgir de l'océan ce bel archipel fidjien.

Voilà un panache de fumée qui se dessine à l'horizon : c'est le *Rockton*, courrier de Sydney, qui m'apportera, je l'espère, des nouvelles d'Europe.

C'est ce même bateau que je prendrai pour me rendre dans un archipel voisin, et je me plais à constater qu'il est infiniment supérieur au steamer qui m'a débarqué sur ces plages. Je quitte les Fidji avec les meilleurs souvenirs et avec un sentiment de sincère reconnaissance envers ses habitants hospitaliers.

G. Verschuur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1890

(PREMIER SEMESTRE),

PAR M. HENRI JACOTTET.

TEXTE INÉDIT.

—

L'Afrique et son partage politique. — Le traité anglo-allemand. — Carte du commandant Lannoy de Bissy. — II. L'expédition de Stanley à la recherche d'Émin-Pacha; ses résultats géographiques. — III. Ascension du Kilima N'djaro par MM. Hans Meyer et Purtscheller. — IV. Mort de M. Mackay, missionnaire, dans l'Ouganda. — Luttes intestines dans l'Ouganda. Victoire du compétiteur soutenu par les Européens. — L'expédition du docteur Peters. — V. Voyage de M. H.-H. Johnston au lac Rikoua ou Léopold. — VI. Ascension du Clarence-Pic de l'île Fernando Po par M. de Rogozinski. — VII. Voyage de M. Fourneau dans le Congo français. — Départ de M. Crampel pour son expédition du Congo au lac Tchad, et du lac Tchad en Algérie à travers le Sahara. — VIII. Reprise de la question du chemin de fer transsaharien. Projet du général Philebert et de M. Rolland. Projet de M. Édouard Blanc. — IX. Voyage de M. Foureau dans le Sahara algérien. — X. M. Maistre et M. le docteur Catat à Madagascar. — XI. L'ouvrage de M. Dutreuil de Rhins sur l'Asie centrale. — Le dictionnaire tibétain de l'abbé Desgodins. — XII. Expédition Pievtzoff dans le Turkestan oriental et le Tibet. — XIII. M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans dans la région du Lob-Nor. — XIV. Voyages de M. Grombtchevsky et de M. Dauvergne dans les régions du Pamir et du Karakoram. — XV. M. Paul Venukoff dans les monts Mougodjar. — XVI. M. Deflers dans le sud de l'Arabie. — XVII. Découverte d'une passe navigable aux chutes du Khône dans le Mékong. — XVIII. M. Coudreau en Guyane. — XIX. Expédition de M. Mac Gregor sur le Fly, en Nouvelle-Guinée. — Études de M. Zöller sur les langues de la Nouvelle-Guinée allemande. — XX. Voyage au lac Amédée en Australie. — Visite à l'île Falcon dans l'archipel Tonga. — XXI. Projet de voyage au Pôle Nord de M. Nansen. — Expédition antarctique de M. Nordenskiöld.

I

La précieuse collaboration de MM. Maunoir et Duveyrier manquera désormais au *Tour du Monde*. Pour des motifs de convenance purement personnelle, ils abandonnent la rédaction de cette revue, à laquelle leur nom est attaché depuis tant d'années. La succession d'écrivains aussi compétents est lourde à porter, même pour des épaules plus fortes que les nôtres. Le mieux que nous ayons à faire est de suivre leurs traces pas à pas, et de nous inspirer de leurs excellentes méthodes.

C'est d'Afrique que nous viennent, comme toujours, les nouvelles les plus intéressantes à recueillir. Mais tous les faits qui se passent sur le continent ne relèvent pas de la géographie. Ainsi nous n'avons qu'à mentionner les événements du Dahomey et la petite expédition qui aura pour effet de maintenir et d'affermir notre position dans le golfe de Guinée.

Mais nous devons consacrer plus qu'une mention au traité anglo-allemand, qui vient seulement d'être publié, et qui est un des derniers actes du partage politique de l'Afrique. D'après les termes de ce traité, la sphère d'influence anglaise est bornée, dans la partie non encore délimitée par le 1° lat. S., de la rive occidentale du lac Victoria jusqu'à la frontière de l'État du Congo. L'Angleterre obtient ainsi l'Ouganda, en dépit des traités conclus, au nom de l'Allemagne, par le docteur Peters, avec les chefs de ce pays. Elle acquiert en outre le protectorat sur Vitou et une partie du Somaliland. Le territoire anglais, qui de cette façon est nettement limité vers le sud, est sans bornes précises au nord; il s'ouvre pour ainsi dire sur le Soudan égyptien, dont la reconquête est sans doute dans la pensée du gouvernement britannique.

Mais les concessions faites à l'Allemagne sont, d'autre part, un obstacle insurmontable à la réunion de la Zambézia aux territoires des Grands Lacs. Le rêve d'une domination anglaise allant du Cap au delta du Nil sur toute la longueur du continent doit être définitivement abandonné.

En effet, la sphère d'influence allemande s'étend maintenant jusqu'au Tanganyka, et par là touche au Congo belge. Sa limite sud, déjà tracée auparavant de l'embouchure du Rovouma au Nyassa, se prolonge par une ligne dirigée vers le nord-ouest, et qui rejoint le Tanganyka. La limite occidentale est fermée par ce lac, puis par une ligne qui, se dirigeant au nord, et tournant le mont Mfoumbiro, aboutit au 1° lat. S. L'Allemagne annonce en outre l'intention d'annexer purement et simplement le littoral de ce territoire, qu'elle tenait jusqu'ici à bail du sultan de Zanzibar. En revanche l'Angleterre va établir son protectorat sur l'île même de Zanzibar.

Dans le bassin du Zambèze, une ligne suivant le 21° longit. E. jusqu'au 18° lat. S., et se prolongeant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ensuite vers l'est jusqu'au confluent du Tchobé, formera la limite orientale des pays allemands. L'Angleterre se voit ainsi confirmer la majeure partie des territoires qu'elle convoitait; mais, d'autre part, l'Allemagne s'étend aujourd'hui jusqu'au Zambèze.

En ce qui concerne les régions en litige sur la côte de Guinée, on est arrivé à l'arrangement suivant : la limite entre le Togoland allemand et la Côte d'Or britannique sera formée par une ligne coupant le territoire de Krepi, de telle façon que la partie nord, avec Kpandu, reviendra à l'Allemagne, et la partie sud, avec Peki, à l'Angleterre. Celle-ci a donc le littoral, et l'Allemagne a l'intérieur.

Un article inattendu du traité cède à l'Allemagne la petite île de Helgoland, ou Heligoland, qui s'élève dans les eaux allemandes, à environ 70 kilomètres nord-ouest de Cuxhaven. Ce rocher, démoli peu à peu par la mer, et n'ayant pas 2000 habitants, avait été pris par l'Angleterre au Danemark en 1807, et lui avait servi d'entrepôt pendant le blocus continental. Cette cession, pénible à l'orgueil britannique, est soumise à la ratification du Parlement.

Tandis qu'Anglais et Allemands se partagent l'Afrique de l'est, et que la France consolide et étend sa puissance dans celle de l'ouest, ce sont des mains françaises qui viennent d'achever la plus belle œuvre cartographique consacrée jusqu'ici au continent tout entier; nous voulons parler de la carte au 2/000000e du commandant Lannoy de Bissy, dont les dernières feuilles viennent de paraître. Cette carte, à laquelle la Société de géographie vient d'attribuer une médaille d'or, est destinée à rester longtemps indispensable pour tous ceux qui s'occuperont de la géographie africaine.

En même temps qu'à son auteur, il convient de rendre hommage au Service géographique de l'armée, qui lui a prêté un large concours. Ce service vient de faire paraître deux notices sur les travaux exécutés en 1888 et 1889. Il est à souhaiter que ces utiles publications se continuent.

II

Au moment où Stanley, rompant un silence de deux ans, arrivait avec Émin-Pacha à Bagamoyo, le public était mis, très sommairement, au courant des résultats de son voyage. Mais le célèbre explorateur n'entendait pas déflorer, au delà du strict nécessaire, l'histoire de sa terrible campagne. A peine arrivé au Caire, il s'enfermait pour l'écrire lui-même, avec cette verve d'improvisation qu'il doit à son ancienne profession de reporter ; elle est maintenant sous les yeux du monde.

Les sentiments qu'inspirera cette lecture seront sans doute très mélangés. Il n'y a qu'une voix pour admirer cette incroyable énergie, cette persévérance sans exemple, qui a permis à Stanley de faire trois fois, à travers la forêt équatoriale, une marche dont toutes les étapes étaient marquées par des cadavres. Mais on peut se demander si les résultats acquis sont en proportion des efforts dépensés, des vies humaines sacrifiées. On doit craindre surtout que ce vaste Soudan égyptien, reconquis par la barbarie, ne se soit fermé pour longtemps sur Stanley et sur le pacha qui y conservait encore une ombre de pouvoir.

Mais ces résultats étaient sans doute inévitables. C'est l'entreprise sur laquelle on peut faire des réserves ; l'exécution en a été un prodige d'audace.

Quant au profit que la science géographique retirera de ce voyage, il est considérable. L'expédition a suivi presque jusqu'à son origine le cours inconnu de l'Arouhouimi; elle a déterminé les contours du lac mystérieux qui s'étend au sud de l'Albert Nyanza, avec lequel il communique par la Semliki, et auquel Stanley a donné le nom d'Albert-Edouard. Les dimensions qu'on lui attribuait sur les cartes doivent être réduites; elles le seront toujours davantage, car les alluvions le comblent rapidement, et le Nil, en rongeant son seuil de sortie, en abaisse chaque année le niveau. Le temps n'est pas très éloigné, au dire du voyageur, où les deux nappes d'eau ne seront plus que des plaines basses, à travers lesquelles se déroulera la « branche albertine du Nil ».

Une autre découverte, non moins importante, est celle du Rouvenzori, grand massif, couvert de neiges persistantes, dont les sommets ont de 5500 à 5800 mètres de hauteur. Stanley y voit ces célèbres Montagnes de la Lune que les anciens disaient justement s'élever aux sources du Nil, et qu'ont déplacées les spéculations erronées des géographes modernes.

Parmi les autres modifications que nos cartes devront encore à ce grand voyage, on peut citer le tracé du Victoria Nyanza; ce bassin s'étend beaucoup plus loin vers le sud-ouest qu'on ne le supposait jusqu'ici.

On trouve enfin dans le livre de Stanley de vivantes descriptions de cette forêt équatoriale dont on ne soupçonnait pas l'étendue, et des curieuses colonies de pygmées qui en habitent les clairières. Ces nains ne sont d'ailleurs que des membres d'une race bien connue qui existe dispersée dans toute l'Afrique. Quant aux intéressants aperçus d'ethnographie auxquels le voyageur consacre un chapitre de son ouvrage, il est possible que sur plus d'un point la science ait à les reviser.

III

Le fameux massif du Kilima N'djaro fait partie aujourd'hui de la « sphère d'influence allemande ». C'est un Allemand, Rebmann, qui l'avait découvert; c'est à un autre Allemand, le docteur Hans Meyer, qu'appartiendra la gloire d'avoir escaladé son plus haut sommet.

Il en avait entrepris l'ascension il y a déjà trois ans ; mais il s'était vu arrêté, à plus de 5300 mètres, par un mur de glace infranchissable. Il n'avait pas voulu s'avouer vaincu; déjà l'année suivante, en 1888, il avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

équipé une nouvelle caravane ; mais avant d'avoir atteint la base de la montagne, ses hommes s'étaient dispersés ; lui-même étant tombé entre les mains d'un chef arabe, avait eu grand'peine à se libérer.

Le courage de M. Mayer n'était cependant point lassé. Il revint encore, en 1889, accompagné cette fois d'un alpiniste, M. Purtscheller, de Salzbourg, et l'ascension, combinée avec une méthode très sûre, réussit entièrement. Le 3 octobre, les voyageurs atteignaient le rebord du grand cratère, profond de 180 mètres, d'un diamètre de 2000 mètres, qui s'ouvre au sommet du Kibo. La cime culminante, formée de trois masses rocheuses, s'élève sur le rebord méridional. Elle fut gravie le 6 octobre, et le plus haut des trois rochers, qui atteint 6 000 mètres, fut baptisé du nom de *Kaiser Wilhelm's Peak*. Les pentes extérieures de la cime sont revêtues d'une carapace de glaces ; l'intérieur du cratère en est lui-même à demi rempli : une brèche qui le fend à l'ouest laisse échapper le plus vaste glacier du massif.

Les infatigables grimpeurs firent ensuite l'ascension du *Mawenzi*, cime orientale du Kilima N'djaro, dont les parois rocheuses, dépourvues de neige à cette saison, sont prodigieusement entaillées et ravinées. Le Mawenzi est de formation plus ancienne que le Kibo, qu'il égalait peut-être en hauteur, avant que les météores eussent commencé sur lui leur œuvre de destruction.

L'exploration que les voyageurs entreprirent sur le versant ouest du massif fut contrariée et raccourcie par l'arrivée de la saison des pluies, et le 13 décembre M. Meyer et son compagnon étaient rentrés à Mombas.

IV

D'Ousambiro, au sud du lac Victoria Nyanza, nous arrive une triste nouvelle. Le missionnaire Mackay, qui récemment encore recevait Stanley, à son voyage de retour, y est mort en février dernier. M. Mackay avait été en mission dans l'Ouganda pendant près de dix ans, de 1878 à 1887. Il y avait accompli des œuvres importantes, fixé par l'écriture la langue du pays, enseigné divers métiers aux indigènes, construit même des bateaux pour le lac Victoria. Chassé de l'Ouganda par les traitants arabes, il avait vécu dès lors dans les stations missionnaires qui se trouvent au sud du lac.

Depuis son départ de l'Ouganda, la situation n'avait pas cessé d'y être critique pour les Européens. A la fin de l'année dernière, deux compétiteurs s'y disputaient le pouvoir, Karoma et Mouanga ; d'après de récentes nouvelles, celui-ci, qui était le roi détrôné, a repris possession du pouvoir. Mouanga était soutenu par les chrétiens indigènes et les Européens : sa rentrée marque une défaite pour l'Islam. Les causes de cette révolution sont encore obscures ; quelques-uns l'attribuent à l'arrivée dans le pays de l'expédition du docteur Peters, à laquelle on a cru si longtemps qu'il était arrivé malheur. Le docteur Peters, après avoir exploré la Taua supérieure, s'est dirigé vers le Kenia, qu'il a tourné au sud, puis a atteint le lac Bahringo. De là il s'est rendu dans l'Ouganda et y a conclu, comme nous l'avons vu, avec Mouanga et d'autres chefs, des traités qui deviennent forcément caducs.

V

Près de l'extrémité sud-est du lac Tanganyka s'étend la nappe presque inconnue du lac Rikoua ou Léopold. Elle a récemment été visitée par M. H.-H. Johnston, qui l'a trouvée plus étendue vers le sud-est qu'on ne le supposait jusqu'ici ; ses rives du sud et de l'ouest sont bordées de plaines d'un niveau presque entièrement uniforme, mais de hautes montagnes plongent à l'est dans ses eaux, peuplées d'hippopotames et de crocodiles. L'altitude du Rikoua est de 884 mètres. Le district environnant, où pullulent tous les représentants de la grande faune africaine, est pour l'homme un des plus déshérités qui se puissent imaginer. L'eau manque absolument ; celle du lac est saumâtre et tout à fait imbuvable ; depuis deux ans il n'est pas tombé de pluie dans le pays. Les rares habitants, des Ou-Oungou, vivent de pillage et des chasses. Jadis les Arabes pénétraient jusque-là ; ils n'y viennent plus, depuis qu'a commencé, il y a une vingtaine d'années, le desséchement graduel de la contrée. M. Johnston est le premier blanc qui se soit montré dans ces parages.

VI

Nous pouvons mentionner l'ascension du Clarence-Pic de l'île Fernando Po, par M. Etienne de Rogozinski. Elle avait déjà été faite deux fois, en 1843 et en 1860. Elle offre de grandes difficultés, à cause des pentes abruptes de la montagne qui ne laissent, pour ainsi dire, au voyageur aucun espace où dresser sa tente. Partis le 8 janvier de Santa Isabel, chef-lieu de l'île, M. de Rogozinski et sa femme, accompagnés de porteurs Kroumen, atteignirent le sommet le 15 janvier, après avoir été abandonnés par les deux guides ou *boubis* qu'on leur avait donnés en chemin.

Sur les pentes du massif, la transition est graduelle entre la région des forêts et celle des prairies. Le plateau supérieur est ridé de gorges et de ravins. Le sommet lui-même, dont le voyageur n'indique pas encore l'altitude, est couvert d'une herbe épaisse et courte, semée de petites fleurs rappelant beaucoup les champs du nord de l'Europe, et çà et là de belles immortelles blanches.

VII

Dans le Congo français M. Fourneau, partant de Ndjolé, station de l'Ogooué, s'est élevé d'abord vers le nord ; puis, prenant la direction de l'ouest, il a abouti sur la côte, à l'embouchure du rio Pongo. L'explorateur avait avec lui soixante-cinq hommes ; plus de mille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kilomètres de son itinéraire se sont faits à travers une région couverte de forêts; dans son voyage, qui a duré soixante jours, M. Fourneau n'a pas eu la moindre difficulté avec les indigènes; au contraire il a trouvé dans tous les villages un accueil bienveillant, et une curiosité souvent des plus fatigantes.

M. Crampel, qui s'est fait récemment connaître par une exploration dans les mêmes parages, vient de partir pour le Gabon, accompagné de toute une caravane, avec les projets les plus grandioses. Remontant l'Oubanghi, le voyageur veut descendre ensuite dans le bassin du Chari, et de là gagner le lac Tchad. Puis il se propose de traverser du sud au nord tout le désert, et de passer du Soudan central en Algérie. Au cas où la seconde partie de son voyage échouerait, M. Crampel se replierait sur le Bénoué et le Niger.

Si l'énergie, l'ardeur et le talent suffisaient pour faire réussir une entreprise de cette nature, nous n'aurions aucun doute sur le succès de M. Crampel. Mais il est d'autres éléments avec lesquels il faut compter, et l'attitude des Touareg n'est pas faite, depuis quelques années, pour rendre facile la traversée du désert. Tous nos vœux accompagnent néanmoins le jeune explorateur dans son aventureuse expédition.

VIII

Dans l'Afrique du nord nous voyons renaître la question du chemin de fer transsaharien. Elle sommeillait depuis neuf ans; le massacre de l'expédition Flatters avait porté à ce projet un coup que l'on pouvait croire irrémédiable. D'après le général Philebert et M. Rolland, qui se livrent sur cette question à une active propagande, le découragement n'était cependant pas justifié. Il eût convenu au contraire d'agir vite, de tirer vengeance du massacre, et de reprendre l'œuvre interrompue ; nous y aurions gagné précisément d'être à l'abri d'attaques nouvelles des Touareg. La situation il y a dix ans était meilleure qu'elle ne l'est aujourd'hui ; dans dix ans elle sera pire, car les éléments musulmans hostiles, les Turcs à l'est, les Marocains à l'ouest, tendront à se rejoindre au sud de l'Algérie, et toute expansion vers le Soudan sera ainsi empêchée.

Or cette expansion vers le Soudan est indispensable, si la France veut conserver son rang de grande puissance africaine. Ce n'est pas tant vers Tombouctou, dont le prestige ne s'explique que par la légende, et qui peut être atteint en partant du Sénégal; c'est vers les États prospères du Soudan central, le Sokoto, le Bornou, le Baghirmi, le bassin entier du lac Tchad, qu'il faut diriger la ligne de pénétration. De cette façon Algérie, Sahara, Sénégal, Soudan et Congo ne feront plus qu'une seule France d'Afrique.

Ce sont là perspectives lointaines. Mais, disent les promoteurs de l'entreprise, il faut dès maintenant poser des jalons, il faut surtout prévenir l'intrusion des autres dans ce futur empire. Pour cela, il est nécessaire de s'assurer dans le Sahara une forte position, reliée à la côte algérienne par un chemin de fer, d'où l'on puisse dominer les Touareg, empêcher Turcs de Rhât et musulmans d'In-Salah de se tendre la main, et qui servira plus tard de point de départ au chemin de fer du Soudan.

Cette position, M. Rolland croit l'avoir trouvée à Amghid. Il faudrait y conduire un chemin de fer à voie étroite, qui partirait de Biskra, passerait à Touggourt et à Ouargla, et, de ce dernier point, suivrait la vallée de l'Igharghar. La ligne, dont le tracé a été étudié en grande partie par Flatters, n'offrirait pas de difficultés techniques; la première section, de Biskra à Ouargla, passant par la région fertile de l'oued Rir, servirait à un trafic important. Amghid pourrait être le point de bifurcation de deux embranchements de la ligne transsaharienne : l'une se dirigerait au sud-ouest, et atteindrait Bouroum, au coude du Niger; l'autre, au sud-est, aurait pour objectif Kouka ou Massenia, dans le bassin du Tchad.

L'idée de ce tracé est combattue, au nom des mêmes projets d'expansion, par M. Édouard Blanc, qui voudrait deux lignes distinctes : l'une, prolongement de celle du Sud-Oranais, qui s'arrête aujourd'hui à Aïn-Safra, passerait par In-Salah et le Touat, et gagnerait le coude du Niger; l'autre, partant de Bou-Grara, sur le golfe de Gabès, aurait pour objectif le Soudan central, en passant par Rhadamès et Rhât. Un des inconvénients de ce projet, séduisant à beaucoup d'égards, c'est qu'il se heurterait des deux côtés à des difficultés politiques. Pour construire la ligne occidentale, l'occupation d'In-Salah serait nécessaire; quant à la ligne de l'orient, elle nécessiterait, suivant l'expression de M. Blanc, une « rectification de frontières avec la Turquie », Rhadamès et Rhât étant occupées par des garnisons turques.

Nous n'avons pas à nous prononcer entre ces deux opinions, brillamment défendues par leurs deux partisans devant la Société de géographie. Mais il nous est permis de saluer avec joie la renaissance de cette grande idée, et d'espérer qu'elle se traduira bientôt en actes. L'exemple du chemin de fer transcaspien, construit avec une si foudroyante rapidité par le général Annenkof dans des régions toutes semblables au Sahara, est une preuve que l'entreprise d'un transsaharien est très réalisable.

IX

Le sud du Sahara algérien vient d'être exploré par M. Foureau, qui n'a encore envoyé sur son voyage que des notices fort brèves. Voici cependant comment il est possible de reconstruire sa route : de Ouargla il s'est rendu, au sud, à Aïn-Taïba, point bien connu par les itinéraires de trois voyageurs au moins; de là, en terrain tout à fait neuf, à Maader-Souf, sous le plateau de Tademaït, et au bord de l'El-Erg, ou région des dunes.

Puis M. Foureau a soit coupé le plateau de Tademaït, au sud-ouest, soit longé, d'abord au sud, puis au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sud-ouest, le bord de ce plateau, pour descendre enfin l'oued Masin, jusqu'à Hassi-Faras-Oumm-el-Lil, son point extrême, qui n'est qu'à 110 kilomètres dans l'est d'In-Salah. Il a visité en entier la longue dépression d'El-Maader, au sud du Tademaït, et vu la plaine d'Adjemôr, à la limite des Touaregs Kel-Ahemellen, de la confédération des Ahaggar, et il est revenu dans le Sahara algérien, par l'oued Mesegged, qui descend du nord-est du plateau de Tademaït. Le bon itinéraire de M. Foureau, appuyé sur trente-cinq déterminations de latitude et de longitude, promet un document exceptionnellement utile pour construire la carte du Sahara, à laquelle M. Foureau a déjà largement contribué. On peut d'autant plus féliciter M. Foureau de la réussite de son voyage, que le dernier explorateur qui ait tenté l'accès de ces régions dangereuses, M. Douls, y a été assassiné.

X

A Madagascar nous avons à enregistrer les voyages du docteur Catat et de M. Maistre. Les deux explorateurs ont fait ensemble le trajet de Tananarive à Tamatave par une route nouvelle, nommée « ancienne route de Radama », qui passe par les vallées du Mangoro et de l'Ivondro. Puis, de la baie d'Antongil, où ils étaient parvenus, leurs itinéraires ont bifurqué. Le docteur Catat s'est rendu par Mandritsara à Majunga, sur la côte occidentale. M. Maistre, partant de Ténérife, est arrivé le 24 novembre à Imérimandroso, dans la plaine de l'Antsihanaka, et sur la rive est du lac Alaotra. Il a fait une étude approfondie de ce bassin, dont il a levé les côtes à la boussole sur un développement de 115 kilomètres. Il résulte de ses évaluations que la position de ce lac sur nos cartes est erronée; il est trop à l'est d'une quarantaine de kilomètres. Ses rives de l'ouest et du sud sont mal délimitées; elles se prolongent par des marécages et des prairies mouillées.

M. Maistre a en outre suivi le Manangory, déversoir du lac, sur une distance de 15 kilomètres, jusqu'à l'endroit où les rapides arrêtent la navigation. D'Imérimandroso il s'est rendu à Tananarive, où il arrivait le 4 novembre, après avoir passé à Ambatondrazaka, la capitale des Sihanaka, centre assez important du commerce des peaux et des bœufs, peuplé de 3 000 habitants.

Le voyage de M. Maistre sera surtout précieux en ce qu'il complétera notre connaissance de la province d'Antsihanaka, sur laquelle l'explorateur a recueilli beaucoup de notes. Quant au docteur Catat, il était rentré de Majunga à Tananarive par Mœvatanana : il rapportait de son voyage des notes et des documents intéressants sur l'ethnologie, encore mal connue, des Sakalaves.

Ses dernières nouvelles, en date du 22 avril, viennent de Fianarantsoa, dans le pays de Betsileos. Il avait étudié les tribus des Bares, qu'il se proposait de visiter encore une fois, et d'autres peuplades analogues sur l'origine desquelles on est loin d'être fixé. M. Catat se borne pour le moment à affirmer « une race asiatique, ajoutée à une race africaine antérieure, le tout horriblement mélangé, avec addition de Juifs, d'Arabes, etc. »

XI

En Asie, nous avons tout d'abord à mentionner le magistral ouvrage de M. Dutreuil de Rhins, sur l'*Asie centrale*, monument de patient labeur et d'érudition sûre. C'est un des livres qui feront le plus honneur à la géographie française. Le but de l'auteur était de refaire une carte de l'Asie centrale en rapport avec l'état présent de la science, et qui ne fût pas, comme les cartes actuelles, une nouvelle copie des travaux, si méritoires à leur époque, mais aujourd'hui dépassés, de Danville et de Klaproth. Selon ses propres expressions, M. Dutreuil de Rhins voulait reprendre *ab ovo* « l'analyse critique de tous les documents originaux, anciens et modernes, chinois et européens, reconstituer ainsi la cartographie de l'Asie centrale et en donner une nouvelle carte ». Il a réussi à mener à bien ce travail colossal, auquel il a consacré des années. L'an prochain, il ira étudier sur le terrain même une partie des régions dont il a acquis déjà une connaissance approfondie. Un autre ouvrage important relatif aux mêmes contrées sera le dictionnaire tibétain-anglais-latin-français que le missionnaire Desgodins vient publier en France, après avoir passé trente ans de sa vie à la frontière orientale, puis à la frontière méridionale du Tibet.

XII

L'expédition Pievtzoff, qui se propose de passer du Turkestan oriental dans le Tibet, a séjourné tout l'hiver à Nia, où elle était arrivée le 13 octobre; elle doit en être partie dès le mois d'avril. Mais quelques-uns de ses membres ont utilisé la fin d'octobre pour faire dans les montagnes quelques excursions intéressantes, dans le but de poser les premiers jalons de la route à parcourir. En février, M. Roborovsky devait aller à Tcherchen, et y rejoindre un des itinéraires de Prjevalski.

On se rappelle que l'expédition, qui n'est que la continuation de celle de Prjevalski, interrompue l'an dernier par la mort de cet explorateur, était partie au mois de mai de Prjevalsk, l'ancien Karakol. Elle a passé par Yarkand, et nous communique d'intéressants détails sur l'état actuel de cette ville, double aujourd'hui, puisque les Chinois ont bâti à côté de la cité turque leur ville de Yang-i-Chari. De là elle était arrivée le 22 septembre à Khotan.

M. Pievtzoff compte passer tout l'été au Tibet; après quoi les membres qui composent son expédition se disperseront dans des directions différentes.

XIII

Les dernières nouvelles qu'on ait de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans nous apprennent que les voya-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geurs, partis le 17 novembre de Tcharkalik, au sud du Lob-Nor, ont franchi avec une nombreuse caravane musulmane les passes de l'Altyn-Tagh et du Tchaman-Tagh, qui vont les amener dans le bassin tibétain du Yang-tsé-kiang. De là ils comptent, suivant les circonstances, soit se diriger vers les sources de cette rivière, soit prendre franchement la route de l'est.

Malgré la hauteur des cols (celui de Tach-Davan a 5 200 mètres) et la température, qui était pendant le jour de — 15° et pendant la nuit de — 20° à — 29°, les voyageurs paraissent n'avoir pas rencontré dans les montagnes de difficultés exceptionnelles. Ils ont eu la bonne fortune de pouvoir suivre la piste d'une caravane kalmouke qui revenait sans doute de Lhassa; il est probable que cette route, menant droit au sud, est celle qui a été cherchée en vain par Prjevalski et par Carey, et dont le secret était soigneusement gardé par les Kalmouks. Si cette hypothèse se confirmait, il y aurait là une découverte des plus intéressantes.

Avant de s'engager dans les montagnes, les voyageurs avaient suivi de Kourla à Tcharkalik les routes de Prjevalski et de Carey. Tandis que M. Bonvalot organisait la caravane, le prince Henri d'Orléans et le Père de Decken sont allés explorer le Kara-Kourtchoun, qui est la partie orientale du Lob-Nor, tel qu'il figure sur nos cartes; mais ils n'ont trouvé que des roselières, des étangs salins, des dunes; le Tarim, dont ils suivirent le cours, se réduisait aux proportions d'un petit ruisseau facile à enjamber. Il semble qu'il n'y ait de nappe d'eau un peu étendue que dans la partie occidentale du Lob-Nor, dite Kara-Bourane.

Mais la conclusion de M. Bonvalot, c'est que « le Lob-Nor n'existe ni de nom ni de fait. Une des raisons que donnent les indigènes de sa grandeur et de sa décadence, c'est l'état politique des populations vivant en amont. Pendant les guerres, la population cultive et irrigue peu, et le lac augmente; maintenant la paix est revenue, et il diminue de tout ce qu'on emprunte aux fleuves. »

XIV.

Dans les derniers mois de 1889, M. Grombtchevsky, empêché de pénétrer dans le Chougnan, en proie à la guerre, et déjà en partie occupé par les Afghans, se détourna pour entreprendre l'exploration de régions mal connues du Pamir. Ayant franchi le difficile passage de Syr-Atchi, il marcha vers les sources de l'Aksou et le Pamir Tagh-doumbach; de là, réussissant à traverser avec ses bagages le col d'Ily-sou, il se trouva sur le Mouz, affluent encore inconnu du Raskem-daria, qui descend des fameux glaciers du Mouztagh. A partir du confluent, il suivit la vallée du Raskem-daria, en faisant quelques excursions à droite et à gauche dans les montagnes. Arrivé à Chahidoula, sur le Karakach, il entreprit une reconnaissance du col de Karakoram, mais la rigueur de la saison l'obligea à rebrousser chemin. Longeant ensuite le Karakach en amont, il atteignit de hauts plateaux sablonneux, et parvint jusque dans le voisinage des fameuses mines exploitées jadis par les Chinois; mais, ayant perdu tous ses chevaux, il revint à Chahidoula et de là descendit à Khotan. Il y retrouva M. Bogdanovitch, géologue de l'expédition Pievtzoff, avec lequel il se rendit à Nia.

Les brigands kandjoutiens, nous apprend M. Grombtchevsky, ont dévasté toute la vallée du Raskem-daria, jadis très peuplée et maintenant déserte. Les forêts qui recouvrent encore quelques rares régions sont brûlées par les Kirghiz.

Les résultats du voyage seront importants: M. Grombtchevsky n'a pas levé moins de 400 kilomètres, et a fait plusieurs déterminations de latitude. Actuellement il continue ses recherches, probablement sur le haut plateau de Linzi-Tang, c'est-à-dire sous les mêmes latitudes que le colonel Pievtzoff, mais plus à l'ouest.

Ces régions du Pamir, où les voyageurs russes se succèdent rapidement, viennent d'être visitées aussi par un Français, M. Dauvergne. Après avoir rencontré le colonel Pievtzoff dans le Kouen-loun, ce voyageur est revenu vers l'ouest en suivant d'abord le Zerafchan; il a pénétré ensuite dans la région des sources de l'Oxus, puis est arrivé à Sarhadd, dans le Ouakhan. Là, menacé d'être fait prisonnier par les Afghans, il s'est échappé hardiment à travers une passe inconnue de l'Hindou-Kouch, celle de Karambar, et est parvenu à Gilgit, d'où il s'est rendu facilement dans le Kachmir.

La passe de Karambar paraît être à peu près au nœud d'où divergent les grandes chaînes du Karakoram ou Mouztagh, de l'Hindou-Kouch, peut-être même de l'Himalaya. Le voyage de M. Dauvergne contribuera, sans doute, à résoudre une importante question de l'orographie asiatique.

XV

M. Paul Venukoff vient de faire, dans l'été de 1889, avec trois compagnons, une intéressante excursion dans les monts Mougodjar, qui se trouvent dans la province d'Ouralsk, à l'origine de l'Ilek, affluent de l'Oural. Ces montagnes étaient encore peu connues surtout au point de vue géographique. Les Mougodjar ou Aïr-taou suivent la direction du méridien entre 43° et 49° 30′ lat. N.; elles n'ont guère qu'une largeur de 11 à 16 kilomètres; elles ne forment pas précisément une chaîne continue, mais se divisent en montagnes isolées et en groupes de montagnes. Le point culminant, l'Aïrouk, à peu près au milieu de la chaîne, n'aurait, d'après M. Venukoff, que 330 mètres de hauteur, tandis que le général Tillo lui en donnait 755.

D'une façon générale, les Mougodjar se présentent comme des rangées de collines arrondies, différentes de dimensions, mais ayant toutes la même forme. Elles sont couvertes de gazons ras, presque sans affleurements de roches. Il n'y a de végétation un peu riche que dans quelques vallées, arrosées par des rivières ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisseaux, où se trouvent des campements de Kirghiz.

Géologiquement, les monts Mougodjar comprennent la série des formations qui vont de la fin de la période dévonienne à la fin de la période crétacée. A en juger d'après la nature de leurs roches, ils paraissent être le prolongement des monts Oural, bien qu'il n'existe pas de lien immédiat entre ces deux systèmes.

XVI

En Arabie, nous trouvons cette année un voyageur français, M. Deflers. Son but était d'abord de se rendre d'Aden à Kataba; mais, se trouvant dans une position dangereuse, en dehors des routes ordinaires des caravanes, il s'est replié sur Aden au commencement de février. Le 23 de ce même mois il en repartait, sur un bateau frété par lui pour suivre la côte méridionale de l'Arabie, d'Aden jusqu'à Makalla, en faisant escale au Râs Seillam, à Chougra, à Matakein, à Bir-Ali et à Boroum. Une fois à Makalla, M. Deflers compte s'avancer le plus loin possible vers le nord à travers les montagnes de l'Hadramaout, de façon à pénétrer par cette voie dans la région qu'il n'a pu atteindre en partant d'Aden.

XVII

En Indo-Chine nous avons à signaler une excursion de MM. Fontaine, Pelletier et Mougeot sur le Mékong. Ces voyageurs auraient découvert une passe qui permettrait aux bâtiments à vapeur d'éviter les chutes du Khône, et reporterait ainsi jusqu'au confluent du Moun la limite de navigabilité du fleuve. La pente du Mékong dans la passe n'est guère que d'un millimètre par mètre, et la plupart des roches du lit sont immergées, même aux plus basses eaux. Cette découverte, si elle se confirmait, serait d'une importance considérable.

XVIII

Dans l'Amérique du Sud, notre compatriote M. Henri Coudreau poursuit son exploration de la Guyane. Arrêté une première fois le 26 octobre 1889 au saut du Galibi, sur l'Oyapock, par le naufrage de son bateau et la perte de tous ses bagages, il est redescendu dans le bas fleuve, d'où il est reparti le 31 décembre. Le 15 janvier il était arrivé au lieu dit le « Dégrad des Émerillons », tête de la crique Inipi, après un trajet fort désagréable à travers des pays inondés et complètement déserts. Il se proposait de voyager tout l'hiver, et de parcourir le pays jusqu'aux Bonis, aux Tayras et aux Secuyanas.

XIX

La lumière continue à se faire lentement sur l'intérieur, demeuré si longtemps inconnu, de la Nouvelle-Guinée. C'est aujourd'hui dans la partie anglaise de la grande île que se sont faits les progrès les plus décisifs. A peine revenu du voyage dans lequel il a réussi à escalader le mont Owen Stanley, le gouverneur Mac Gregor a entrepris de remonter le Fly, ce grand fleuve resté jusqu'ici la voie qui a conduit le plus loin dans l'intérieur. Dépassant de beaucoup le point atteint par d'Albertis, M. Mac Gregor est parvenu jusqu'à la frontière allemande, à près de 1 000 kilomètres de l'embouchure; au terme de son voyage il rencontra les premières grandes montagnes, mais il n'eut pas le loisir de les explorer. C'est à 5° 54′ lat. S. que se rejoignent les deux branches maîtresses du fleuve, à peu près d'égale dimension.

Les détails manquent encore sur cette expédition, qui a duré de cinq à six semaines; nous savons cependant que les riverains du fleuve ne témoignèrent nulle part d'hostilité, et que les voyageurs n'eurent pas à tirer un coup de fusil.

M. Mac Gregor ne croit pas que les plaines du bassin inférieur du Fly offrent de brillantes perspectives à la colonisation européenne. Elles sont très basses et recouvertes d'un fouillis impénétrable de végétation, dans lequel on ne trouve pas un arbre à fruit. Les quelques terres qui s'élèvent au-dessus du niveau de la plaine sont habitées par des tribus agricoles et belliqueuses, qu'il serait difficile de déplacer.

L'expédition séjourna quelque temps dans l'île de Kivaï, l'une des terres du delta du Fly, habitée par une population assez dense, qui donne beaucoup de soins aux cultures des bananes, du palmier sagou, des ignames et des patates douces. La réputation de cannibales qu'on a faite aux habitants de Kivaï paraît n'être point méritée.

Dans la Nouvelle-Guinée allemande, M. Zöller, déjà connu par un beau voyage au mont Finisterre, a recueilli des vocabulaires indigènes. Ses recherches se sont faites, non seulement dans le Kaiser Wilhelmsland, mais encore dans l'archipel Bismarck et les îles Salomon. Il publie dans les *Mitteilungen* de Gotha une série de mots transcrits dans les vingt-cinq langues dont il a réuni des vocabulaires. On en peut conclure d'abord que ces langues sont assez semblables entre elles, contrairement aux dires des premiers voyageurs, qui n'avaient été frappés que des différences; ensuite qu'elles appartiennent toutes à la souche malayo-polynésienne.

XX

En Australie, nous avons à signaler le voyage de M. W.-H. Tietkens au lac Amédée, grande lagune salée qui s'étend entre 23° et 25° lat. S., sur la frontière commune des colonies d'Australie du Sud et d'Australie de l'Ouest. Le voyageur a réussi à déterminer les contours de ce vaste bassin, dont l'extension vers l'ouest était inconnue. Il se termine près du petit massif découvert jadis par le voyageur Giles, et nommé par lui mont Unapproachable. Nulle part dans son exploration, qui a duré plusieurs mois, à partir de jan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vier 1889, M. Tietkens n'a rencontré de territoire propre à la colonisation.

En Océanie nous pouvons mentionner la visite faite par M. de Lister, à bord de l'*Egeria*, à l'île nouvellement formée de Falcon, qui se trouve dans le sud-ouest de l'archipel Tonga. Elle a dû sa naissance, en 1885, à une éruption volcanique; au nord du cône en ruines, qui s'élève à 41 mètres de hauteur, les débris rejetés par le cratère ont formé une petite plaine, où quelques rares semences ont déjà levé çà et là. Mais les vagues rongent rapidement l'île nouvelle; dans quelques années, à moins que les forces souterraines ne se mettent à l'œuvre une seconde fois, il n'en restera plus que des débris, sur lesquels les coquilles de foraminifères et de ptéropodes édifieront peut-être un *atoll*.

XXI

Notre siècle verra-t-il enfin forcer l'accès du mystérieux Pôle Nord? Les échecs successifs de tant d'expéditions, le peu de terrain gagné depuis soixante ans sur les hautes latitudes, en faisaient presque désespérer. Voici que l'entreprise hardie projetée par M. Fritjhof Nansen, le jeune explorateur qui traversait, il y a deux ans, le Grönland, nous permet de reprendre confiance; même si l'homme ne pose point le pied sur l'extrémité de l'axe terrestre, et ne peut voir l'étoile polaire briller à son zénith, du moins est-il certain que la région inconnue qui s'étend tout autour nous livrera quelques-uns de ses secrets.

L'originalité du plan de M. Nansen est de prendre pour alliées les forces mêmes qui s'opposaient à l'exploration des mers arctiques. Il s'agit d'utiliser un courant qui des eaux sibériennes se porte vers l'Atlantique. En 1884 on a trouvé, sur la côte occidentale du Grönland, à Julianehaab, quelques épaves de la *Jeannette*, écrasée par les glaces, trois ans auparavant, près des îles de la Nouvelle-Sibérie. Quelle route avait suivie le glaçon qui les avait amenées là? Tout fait croire qu'il avait été pris par un courant qui des côtes nord de l'Asie se porte vers l'est du Grönland, en passant par les régions polaires intérieures, peut-être par le pôle lui-même, et alimente ainsi le grand courant glacial qui s'écoule dans l'Atlantique; cette hypothèse a été confirmée par des trouvailles analogues; elle est appuyée sur d'autres raisons; le grand volume de ce courant boréal, sa faible salinité, semblent prouver qu'il est formé de grandes masses douces; or où les puiserait-il, si ce n'est dans les grands fleuves sibériens?

M. Nansen veut donc se servir de ce courant. Il compte partir, en février 1892, sur un navire en bois très solide, ayant des flancs assez fortement inclinés pour que les glaces puissent le soulever sans le briser. Franchissant le détroit de Bering, et pointant vers les îles de la Nouvelle-Sibérie, il ira le plus loin possible vers le nord par la mer libre. Puis, laissant les glaces emprisonner son navire, il s'abandonnera au courant qui doit l'entraîner vers l'Atlantique. Si le navire est brisé, l'équipage s'installera sur la glace avec les bateaux et les provisions.

M. Nansen estime que le trajet durera deux ans. Il compte néanmoins s'approvisionner pour cinq ans. Une des principales fautes commises par les expéditions polaires a été, selon lui, de prendre un personnel trop nombreux. Aussi la sienne ne se composera-t-elle que de dix à douze hommes.

Il est évident que, malgré son apparente témérité, ce projet réunit les meilleures conditions actuellement possibles pour atteindre le pôle. Il offre deux sérieuses garanties de succès : l'expérience acquise par M. Nansen de la vie dans les glaces, surtout l'indomptable énergie dont il a déjà donné les preuves. Le voyageur écarte d'emblée toute idée de retraite. Son programme se résume en ces fières paroles : En avant, en ligne droite, vers la victoire ou vers la mort!

L'expédition antarctique qui sera dirigée par M. Nordenskiöld a des visées moins ambitieuses. Elle se bornera à réunir des matériaux pour l'étude de la géologie, de la flore et de la faune de ces terres peu connues et un peu négligées depuis les voyages de James Ross et de notre illustre Dumont d'Urville. L'expédition sera entreprise à frais communs par la colonie australienne de Victoria, et par M. Oscar Dickson, le généreux Mécène suédois, qui met depuis longtemps une partie de sa fortune au service des voyages scientifiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
TROIS MOIS EN IRLANDE. — Phœnix-park, lieu de l'attentat des Invincibles	De Champeaux.	1
Le samedi soir à Dublin	Tofani	3
Phœnix-park : l'obélisque de Wellington	De Champeaux.	5
Statue d'O'Connell	Chapuis	7
La Liffey et la Douane	De Champeaux.	8
La chapelle royale	Boudier	9
La Banque	Barclay	10
Trinity-college	Id.	11
Saint-Patrick	Id.	13
Rue Saint-Patrick	Taylor	15
Christ-church	H. Clerget	16
Sur les quais	De Champeaux.	17
Une bouquetière	Tofani	19
Un coin des « Libertés » de Dublin	H. Clerget	21
Croix pastorale de Cong (musée de Dublin)	P. Sellier	22
Crosse celtique (musée de Dublin)	Id.	23
Châsse de la cloche de Saint-Patrick (musée de Dublin)	Id.	24
Brasserie Guinness : quai d'exportation	Taylor	25
Sackville-street	Barclay	27
Cimetière de Glasnevin	Taylor	28
Jaunting-car	Pranishnikoff.	29
Château de Malahide	Taylor	30
La baie de Dublin	Th. Weber	31
L'Œil-de-l'Irlande	Id.	32
Plage de Bray	Id.	33
Le cap de Bray	Id.	35
Route en corniche près de Bray	Id.	37
Le Dargle	De Champeaux.	39
L'oratoire de saint Kevin	Taylor	40
La vallée de Glendalough	Id.	41
Cimetière et tour de Glendalough	Id.	43
Bords de l'Ovoca	De Champeaux.	45
Port de Wexford	Th. Weber	47
Un paysan de Glendalough	Tofani	48
Cellules de Gougane Barra	Taylor	49
Défilé de Keim-an-Eigh	Id.	51

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Baie de Glengariff	Th. Weber . . .	53
Pont de Cromwell à Glengariff	De Champeaux .	55
Une cascade de Glengariff	Th. Weber . . .	56
Entrée de la brèche de Dunloe	De Champeaux .	57
Crêtes de Macgillycudies	Th. Weber . . .	59
La Vallée Noire	Id.	61
Le partage des eaux entre le lac Mukross et la baie de Glena	De Champeaux .	63
Le Lough Leane	Th. Weber . .	64
Castle-Ross	Slom.	65
Ruines dans l'île Innisfallen	Th. Weber . . .	66
Oratoire de saint Finian le Lépreux	Id.	67
Dessous de bois à Innisfallen	De Champeaux .	69
Abbaye de Mukross	Slom	71
Une rue à Killarney	H. Clerget . . .	72
Un coin de rue à Killarney	Tofani	73
Huttes de la Ligue nationale	Taylor	75
Scène d'éviction	Tofani.	77
Vieux paysan irlandais	Id.	78
L'île de Valentia	Th. Weber . . .	79
L'abbaye d'Ardfert	H. Clerget . . .	80
TRENTE MOIS AU TONKIN. — Pagode du général Brière à Nam-dinh	Barclay. . . .	81
Pêcheur annamite	E. Ronjat. . . .	82
Ti-Sau	Id.	83
Commis chinois à Nam-dinh	Id.	84
Vue de Nam-dinh	Taylor	85
Effet d'un typhon à Nam-dinh	(Photographie sur bois).	87
Théatre en plein vent	Tofani	88
Une rue de Nam-dinh le 14 Juillet	Barclay.	89
Jeu de la sapèque	Tofani	91
Grande pagode des Mandarins militaires	Taylor.	93
Salle du banquet dans la pagode des Mandarins militaires	E. Ronjat. . . .	95
Danseuses de Nam-dinh	(Photographie sur bois).	96
Un missionnaire en tournée	Tofani	97
Église catholique de Nam-dinh	(Photographie sur bois).	99
Élèves du collège de Hoang-n'guyen	Barbotin	100
Enfants de la maîtrise	(Photographie sur bois).	101
N'go-Daï	Id.	103
Étalage de droguistes	Id.	104
Cortège d'un pirate condamné à mort	Id.	105
L'exécution	Id.	107
La tête du supplicié mise dans un panier	Id.	109
Une cérémonie de mariage au Tonkin	Tofani	111
Autel des ancêtres	P. Sellier . . .	112
Citadelle de Ninh-binh	Taylor	113
Montagnes du Day et engins de pêche	Th. Weber. . .	115
Mgr Puginier	(Photographie sur bois).	116
Cathédrale de Ké-so	H. Clerget. . .	117
Rue principale de Phu-ly-nhon	Taylor.	119
Une digue dans les rizières	Id.	120
La rivière Song-thuong	Th. Weber . . .	121
Petits indigènes dévidant des cocons	Barbotin	123
Petite pagode où les malades ont été recueillis	P. Langlois. . .	124
Combat corps à corps dans le village de Kep	Tofani	125
Halte près d'une pagode	Taylor.	127
Les boys prenant le thé	Th. Weber. . .	128
Embarquement sur la rivière Claire	Id.	129

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Embouchure de la rivière Claire	Th. Weber. . .	131
Village flottant	Id.	133
Un vieux chef annamite	(Photographie sur bois).	134
Renflouement de la canonnière	Th. Weber. . .	135
Une forge annamite	(Photographie sur bois).	136
Campement dans une grande pagode	Taylor.	137
Pavillons-Noirs	Barbotin	139
Bateau-panier	(Photographie sur bois).	140
Un sorcier ambulant	Barbotin. . . .	141
Allée d'aréquiers du village de Cham	P. Langlois. . .	143
Buffle à l'abreuvoir	Dosso	144
Pagode du génie protecteur	Taylor.	145
Cartes à jouer annamites	P. Sellier . . .	146
La rivière Claire, vue de la pointe de Phu-doan	P. Langlois. . .	147
Statue d'un génie gardien du temple à Phu-doan	P. Sellier . . .	148
Sampan loué aux indigènes	Th. Weber. . .	149
L'âme en soie	P. Sellier . . .	150
Le préfet de Phu-doan	Dosso	151
Arrivée d'un visiteur en palanquin	Id.	152
Le cortège funéraire	Tofani	153
Le catafalque	P. Sellier . . .	154
Tombeau de bonzes	H. Clerget. . .	155
La flottille de sampans redescendant la rivière Claire	Th. Weber. . .	157
Campement des tirailleurs algériens	(Photographie sur bois).	159
Ma petite hutte sur la rive du Song-ca	Tofani	160
EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES DE L'ARAGON ET DE LA CATALOGNE. — Buesa	A. Tissandier. .	161
Le mont Arruego et Torla	Id.	163
Les caves d'Apiès	Id.	164
Deuxième grotte de Solentia	Id.	165
Village et grottes de Rodellar	Id.	166
Gorges de Rodellar	Id.	167
Alquezar : la « plaza Mayor »	Id.	168
Alquezar	Id.	169
Abizanda	Id.	171
Le rio Esera à Olvena	Id.	172
Grande rue à Montanana	Id.	173
Aramunt, près de Pablo de Segur	Id.	175
« Coll de Gats », ou défilé des Chats	Id.	176
VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL. — Ranchos des Indiens	Riou.	177
Lagune de los Zurris	Id.	179
Un Toba dans les épines	Id.	180
Les Tobas demandent des nouvelles du Père Doroteo	Id.	181
Entrevue avec l'Indienne Yalla	Id.	183
L'aguada envahie par les animaux	Id.	184
Conférence avec les Tobas	Id.	185
Le prisonnier s'échappe	Id.	186
Deux Indiens remettent un pli au Père Doroteo	Id.	187
L'autodafé des bagages	Id.	189
Les animaux sentent l'eau	Id.	191
Indiens Chorotis	Id.	192
La colonne arrivant à la lagune	Id.	193
Le campement envahi par les Indiens	Id.	195
Un Indien saisit la bride de mon cheval	Id.	196

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
UNE MULE BLESSÉE S'AFFAISSE EXPIRANTE	RIOU.	197
LA CAVALERIE FAIT PROVISION D'EAU	ID.	199
NOUS RENCONTRONS LES BARILS VIDES ET ABANDONNÉS	ID.	200
LES INDIENS NOUS ATTAQUENT	ID.	201
NOUS RECUEILLONS LE SANG DANS NOS TASSES	ID.	203
LES HOMMES REVIENNENT AVEC DES CHARGES COMPLÈTES	ID.	204
NOUS NE POUVONS PLUS NOUS TENIR DEBOUT	ID.	205
ENTERREMENT DES PAPIERS DE L'EXPÉDITION	ID.	207
LES JAGUARS RÔDENT AUTOUR DU CAMPEMENT	ID.	208
LA SÉPARATION	ID.	209
LES INDIENS SE PRÉCIPITENT SUR NOTRE TENTE	ID.	211
LES INDIENS ANNONÇANT LE SECOURS	ID.	213
LE COLONEL MARTINEZ	(Photographie sur bois).	214
L'ARRIVÉE DU COLONEL	RIOU	215
MORT DE SOIF	ID.	216
MM. THOUAR, NOVIS ET VALVERDE	ID.	217
ENTRE TUPIZA ET SALTA	ID.	218
TUPIZA	ID.	219
M. ÉDOUARD CHARTON. — SON PORTRAIT	G. VUILLIER.	221
VOYAGE AUX ILES BALÉARES. — L'ANTIQUE PORTE ROMAINE D'ALCUDIA	ID.	225
ENTRÉE DU PORT DE MAHON : LE « CASTILLO DE SAN FELIPE »	ID.	227
LE SAMEDI À « SAN CLEMENTE », FAUBOURG DE MAHON	ID.	228
VUE DE MAHON	ID.	229
LA PORTE DE BARBEROUSSE	ID.	230
PORTEUR DE VIN	ID.	230
L' « AYUNTAMIENTO »	ID.	231
« EL CARRO DELS XUCHS »	ID.	232
UNE SÉRÉNADE À MAHON	ID.	233
FILLETTE MAHONAISE	ID.	234
COUP D'ŒIL SUR MINORQUE, DES HAUTEURS DU « MONTE TORO »	ID.	235
UN « TALAYOT »	ID.	237
« NAVETA DES TUDONS »	ID.	238
« TAULA EN TRAPUCO »	ID.	239
« TAULA DE TALATI DI DALT »	ID.	240
INTÉRIEUR DU « PATIO » DE SUBERVEI	ID.	241
LA ROUTE À « BÉNI DUÉNIS »	ID.	243
UNE ROCHE AU « BARRANCO » D'ALGENDAR	ID.	244
LES ARBRES DE MINORQUE	ID.	245
LA FALAISE DU « BARRANCO » D'ALGENDAR	ID.	246
HABITATIONS DU « BARRANCO » D'ALGENDAR	ID.	247
LE « BARRANCO » D'ALGENDAR	ID.	248
RETOUR DE LA NOCE AU « PREDIO » DE SUBERVEI	ID.	249
LE PORT DE CIUDADELLA	ID.	251
RUE À CIUDADELLA	ID.	252
ÉGLISE DU « ROSARIO » À CIUDADELLA	ID.	253
PORT ET FORTERESSE DE CABRERA	ID.	255
SÉPULTURE DES CAPTIFS	ID.	256
ENTRÉE DU PORT D'IBIZA	ID.	257
LA VIEILLE « VICENTA »	ID.	258
LA VILLE D'IBIZA	ID.	259
« VENTANA COMASEMA »	ID.	260
L'ANTIQUE « ALMUDAINA » ET LE PALAIS ÉPISCOPAL	ID.	261
L'ANTIQUE « CURIA »	ID.	262
UNE RUE DU QUARTIER DE LA MARINA, À IBIZA	ID.	263

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le vieil « aguador »	G. Vuillier. . .	264
Les « aguadors »	Id.	265
Départ pour la campagne	Id.	267
« Matansa » du porc	Id.	268
Flambage	Id.	269
Fabrication des boudins	Id.	270
Un « pescador »	Id.	271
« Pescador » raccommodant un filet	Id.	271
« El notario »	Id.	272
Lévriers d'Ibiza	Id.	272
Église fortifiée de San Antonio	Id.	273
Ferme fortifiée	Id.	275
Un « cantado »	Id.	276
« Pagesos » en costume de gala	Id.	277
Retour de la messe à Santa Eulalia	Id.	279
Le coup de tromblon	Id.	280
Danses sur la place de « Santa Eulalia »	Id.	281
Maison de « pagés »	Id.	283
« El joch del gall » (le jeu du coq)	Id.	285
« Lou fasteig » (le flirtage)	Id.	287
Église fortifiée de Santa Eulalia	Id.	288
DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS. — École des otages à Kayes.	Riou.	289
École des otages à Kita	Id.	290
M. Couteau et son équipe	Id.	291
Le pont Gallieni	Id.	292
Le pont Desbordes	Id.	292
La première pile du viaduc du Galougo	Id.	293
La nouvelle route à travers la forêt du Laoussa	Id.	294
Palabre à Niagassola	Id.	295
L'ossuaire de Sétiguia	Id.	296
Le pont suspendu sur le Kokoro	Id.	297
Vue du village de Siguiri	Id.	299
Vue du village de Tiguibiri	Id.	301
Passage du Niger par les populations de la rive droite	Id.	303
Le logement du colonel à Siguiri	Id.	304
Lancement du « Siguiri »	Id.	305
Fara Moussa, le chef de Tiguibiri	Id.	307
Rencontre d'un hippopotame	Id.	309
Les Maures à Siguiri	Id.	311
La belle Siraïa	Id.	312
Les animaux sauvages sur le Niger	Id.	313
La mort de Mody	Id.	315
Vue extérieure du fort de Siguiri	Id.	316
Vue intérieure du fort de Siguiri	P. Sellier . . .	317
Construction de l'embranchement du chemin de fer sur Médine	Riou.	318
Le viaduc Gallieni	Id.	319
Pose du dernier rail du chemin de fer à Bafoulabé	Id.	320
Mouillage de Manambougou	Id.	321
Le sous-lieutenant Lefort	(Photographie sur bois).	322
Le commandant Caron	Id.	323
En route pour Bandiagara	Riou.	325
Notre flottille sur le Niger	Id.	327
Dispute sur le rivage	Id.	328
Les Touaregs en observation à Koriumé	Id.	329
Tornade à la sortie du lac Dhéboé	Id.	331
Laptots coupant du bois	Id.	333

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Palabre sous le ficus de Sama Markhala	Riou.	335
Destruction du chaland devant Ségou	Id.	336
Campement de la mission	Id.	337
Le capitaine Péroz.	(Photographie sur bois).	339
Traversée du Niger par Animata Diara	Riou.	341
Le Niger, vu d'un des contreforts de Danka	Id.	342
Sofas de Samory	Id.	343
Nassikha Mahdi.	Id.	344
Ficus sur la place de Sansando	Id.	345
Kamori, roi du Diuma	Id.	347
Une femme de Kamori.	Id.	348
Mosquée de Kéniéro.	Id.	349
Mosquée de Bakoukokouta	Id.	350
Village de Fodékaria	Id.	351
Mosquée de Soïla	Id.	352
Arrivée à Kankan	Id.	353
Batourbalabé	Id.	354
La dette de Caillé	Id.	355
Le taureau échappé	Id.	356
Les fils de l'almamy.	Id.	357
Arrivée de la mission à Bissandougou	Id.	359
L'almamy Samory	Id.	360
La réception de la mission : « Allah ikim »	Id.	361
La lecture du traité	Id.	363
Campement de la mission	Id.	365
Les captives de l'almamy	Id.	367
Village de Bissandougou	Id.	368
Sur la route de Diamou à Tambacoumbafara.	Id.	369
Le lieutenant Plat	(Photographie sur bois).	370
Le capitaine Oberdorf.	Id.	371
Campement où est mort le capitaine Oberdorf	Riou.	373
Tombeau du capitaine Oberdorf	Id.	375
Rivière du Meretambaïa.	Id.	376
Dinguiray	Id.	377
Le chef Aguibou	Id.	378
Musique d'Aguibou	Id.	379
Rencontre du tchierno Ismaïla et de sa suite.	Id.	381
Intérieur peul	Id.	383
L'alfa Mahmadou Paté	Id.	384
Le logement de la mission à Fougoumba	Id.	385
L'almamy Ibrahima Sory	Id.	386
Réception de la mission à Fougoumba	Id.	387
L'almamy Hamadou	Id.	389
Chef du village de Nora	Id.	390
Sanguiana	Id.	391
Chute du Boga	Id.	392
Oulada.	Id.	393
Le capitaine Audéoud	Id.	395
La Dent de Séré.	Id.	396
Défilé des guerriers de l'almamy.	Id.	397
La source du Sénégal.	Id.	399
Le lieutenant-colonel Gallieni.	(Photographie sur bois).	400
VOYAGE AUX ILES FIDJI. — Un groupe de Fidjiens	G. Vuillier.	401
Un petit-maître Fidjien à Suva	Barbotin	403
Route de la montagne.	Taylor.	405
Levuka.	Id.	407

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Rivière à Viti Levu	Th. Weber	408
Fidjiennes	Slom	409
Village près de Suva	Id.	411
Pirogues à balancier	Th. Weber	413
Plantation de bananes	(Photographie sur bois).	415
Le gouverneur des Fidji et un chef indigène	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

TROIS MOIS EN IRLANDE, par Mlle MARIE ANNE DE BOVET. — 1889. — Texte et dessins inédits.

Dublin 1

Les montagnes de Wicklow 33

Les lacs de Killarney 49

TRENTE MOIS AU TONKIN, par M. le docteur HOCQUARD, médecin-major de 1re classe. — 1884. — Texte et dessins inédits.

XVIII. Départ pour Nam-dinh. — Le poste des Bambous. — Madame Ti-Sau, professeur d'annamite. — La moisson et le battage du riz. — Nam-dinh. — Les commis chinois. — La citadelle, les casernes, l'ambulance. — Considérations sur le climat du Tonkin. — Un coup de typhon 81

XIX. Les fêtes du 14 Juillet au Tonkin. — Guignol, chanteurs bouffes et comédiens. — Course à la chèvre. — Les régates. — Le cortège officiel. — Les jeux du tarot et de la sapèque. — Dîner de gala à la pagode des Mandarins militaires. — Deux plats renommés. — Les danseuses. — La poésie et la musique. — Troubadours tonkinois. — Difficulté de la langue annamite. — Un bizarre quiproquo 87

XX. L'église de la mission catholique; curieuse façon de prier. — Missions françaises et espagnoles. — Genre de vie et occupations des missionnaires. — Le clergé indigène, son recrutement. — La question des religions 97

XXI. Médecine et médecins indigènes. — Le froid et le chaud. — Les pharmaciens et les droguistes. — Remèdes tonkinois. — Comment on se forme une clientèle. — Une exécution capitale. — Les bourreaux annamites 103

XXII. La vie de famille au Tonkin. — Les femmes de premier et de second rang. — Les mariages. 109

XXIII. Bruits de guerre. — L'auteur quitte Nam-dinh. — Ninh-binh et son rocher. — Le Day et les grands filets de pêche. — Ké-so et sa cathédrale — Le Phu-ly. — Pavillons-Noirs au service de la France. — Une alerte 113

XXIV. Invasion chinoise. — Le plan du général en chef. — Route de Phu-lang-thuong. — Le Song-thuong. — Les vers à soie et le dévidage des cocons. — De Yen-lé à Bao-loc : marche pénible sous le soleil. — Bataille de Kep. — Une nuit à l'ambulance. — Le convoi des blessés 120

XXV. Brusque départ pour la rivière Claire. — Sinistres épaves. — Une léproserie. — Les villages flottants. — Navigation difficile. — Échoués. — Duplicité des interprètes. — Un atelier de forgeron. — Singulier remède contre les piqûres de guêpes. — Un courrier et son bateau. — Le marché de Lang-sao. — Magiciens et sorciers. — Cham. — Le serpent-ver. — L'aréquier. — Giom. — La variole 129

XXVI. Campement aux environs de Giom. — Les prières publiques. — A bord de l'*Eclair*; les cartes annamites. — Phu-doan. — Portrait du préfet. — Un deuil. — Les cérémonies des funérailles. — L'âme en soie. — Le repas du mort. — L'ensevelissement et les habits de deuil. — Les palanquins. — Le convoi funèbre. — Enterrements simulés. — En route pour Tuyen-quan. — Les anguilles. — Joyeux retour en jonques; les rameurs annamites 145

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES DE L'ARAGON ET DE LA CATALOGNE, par M. ALBERT TISSANDIER. — Juin 1889. — Texte et dessins inédits 161

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL, par M. A. THOUAR. — 1836-1887. — Texte et dessins inédits.

X. Départ de Machareti. — La Pampa. — La forêt. — Malveillance des Indiens. — Les Tobas et le Père Doroteo 177

XI. Entrevue avec l'Indienne Yalla. — En route pour le centre du Chaco boréal. — Conférence avec les Tobas. — Les Tapuis 182

XII. Les puits de Cumbarurenda. — Reconnaissance dans la forêt. — Autodafé des bagages. — Cinq jours de marche sans eau. — Insubordination 187

XIII. Affluence des Indiens. — Leur dessein. — Nous leur échappons. — Ils nous suivent, nous attaquent et sont repoussés 193

XIV. L'eau devient rare. — Découragement de mes hommes. — Séparation. — Les souffrances de la soif. — Retraite. — Sauvés par le capitaine Torrès 197

XV. Au campement de l'*Overo degollado*. — Ouverture du sentier. — Mourant de soif 202

XVI. De l'eau, enfin de l'eau! — Nous enterrons les papiers de l'expédition. — Généreuses paroles 206

XVII. Notre état s'améliore un peu. — Nous pouvons continuer à ouvrir le sentier. — Nos chances de succès. — Elles sont anéanties par l'enlèvement de nos animaux 209

XVIII. Départ de nos compagnons. — Nouvelle attaque des Indiens. — Ma brave Toba! — Une lettre du colonel. — Terrible anxiété : la délivrance ou la mort. — Arrivée du colonel Martinez. — Nous sommes sauvés! 212

XIX. Comment le colonel Martinez était venu à notre secours 214

XX. Retour à Sucre. — Conclusion 216

M. ÉDOUARD CHARTON, par M. PAUL LAFFITTE 220

VOYAGE AUX ILES BALÉARES, par M. GASTON VUILLIER. — 1888. — Texte et dessins inédits.

Minorque et Cabrera 225

Les Pityuses. — Ibiza et Formentera 257

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS, par le lieutenant-colonel GALLIENI, de l'infanterie de marine. — 1886-1887, 1887-1888. — Texte et dessins inédits.

XIV. Départ de Kayes. — Les écoles d'otages dans le Soudan. — Incident d'un voyage en chemin de fer. — Le camp du Galougo. — Travaux du chemin de fer. — Départ de la colonne. — Les ponts du Laoussa. — Séjour à Niagassola. — Le pont suspendu sur le Kokoro. — Marche à travers un pays inconnu. — Difficultés pour se procurer des vivres. — L'ossuaire de Sétiguia. — La brigade télégraphique 289

XV. Siguiri et ses environs. — La plaine du Niger. — Le Tankisso. — Mauvaise foi de l'almamy Samory. — Disette de vivres au camp. — Reconnaissance de Tiguibiri et de l'emplacement du fort. — Premiers travaux. — Installation de la colonne dans le tata de Siguiri 296

XVI. Retour sur la rive gauche des anciens habitants de Siguiri et des villages voisins. — Excursion le long du Niger. — Les envoyés de Samory. — La fête des charpentiers. — Lancement du *Siguiri*. — Rencontre d'un hippopotame. — Visite à la briqueterie. — Les manœuvres des travaux. — Troubles dans les villages de la rive gauche du Niger 302

XVII. Les *somonos* du Niger. — La prise du tata de Minamba-Farba. — Excursion au confluent du Tankisso. — La noix de kola. — Mission pour rejoindre le Fouta-Djalon et les Rivières du Sud. — L'esclavage sur les bords du Niger. — Un drame dans le camp 308

XVIII. Description du fort de Siguiri et de ses dépendances. — Le jardin potager. — Grand palabre avec les chefs de la région. — Départ de la colonne. — Le viaduc du Galougo. — Retour à Saint-Louis 314

XIX. La canonnière *Niger*. — Le mouillage de Manambougou. — Le commandant Caron et ses officiers. — Le chaland *Manambougou*. — Départ de l'expédition. — Séjour à Mopti. — Tidiani, le roi du Macina. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voyage à Bandiagara. — Le lac Dhéboé. — Navigation dans l'Issa Ber. — Arrivée à Koriumé, port de Tombouctou. — Situation politique du pays. — Hostilité des Touaregs et des Maures 321

XX. Départ de la canonnière de Koriumé. — Les rapides de Toundouforma. — Yowarou. — Terrible ouragan dans le lac Dhéboé. — Inquiétudes au sujet de l'absence de combustible. — Séjour à Dia. — Accueil enthousiaste des habitants du Monimpé. — Sansandig. — Méfiances des Toucouleurs de Ségou. — Le *Manambougou* est brûlé. — Retour à Manambougou. — Résultats de l'expédition. 330

Mission du capitaine Péroz dans le Ouassoulou :

XXI. Départ de Kayes. — Diamou. — Le roi Mamby. — Réception à Niagassola. — Nos compagnons de route. — Personnel de la mission. — Séjour à Danka 337

XXII. Séjour à Danka. — Visite d'Animata Diara. — Départ pour Tiguibiri. — Ambassade de l'almamy. — Passage du Tankisso. — Arrivée à Togui 339

XXIII. Ordre de marche de la mission. — Kéniébakouta et sa mosquée. — Diuma-Abanta; fertilité du pays. — Frayeur des indigènes. — Gué de Kassama. — Arrivée à Sansando et réception de Kamori, roi du Diuma. — Trait de fourberie. — Séjour à Sansando. 343

XXIV. Chevaux malades. — Mosquée de Bakoukokouta. — Une danse guerrière. — Premières oranges. — Arrivée à Kankan. — Karamoko se joint à nous. — Entrée triomphale à Kankan. — Restitution solennelle d'une prétendue dette de René Caillé. 347

XXV. Second passage du Milo. — Un tumulus. — Tentioulé, capitale du roi du Torong. — Métairies de Samory. — Un taureau échappé 353

XXVI. Malinkamory et les fils de l'almamy viennent au-devant de nous. — Entrée solennelle à Bissandougou. — Samory. — Notre logement 357

XXVII. Négociations. — Péripéties diverses. — Signature du traité. — Tata de l'almamy. — Grande place et mosquée. — La ville de Bissandougou. — Exécutions capitales. — Retour de la mission 362

Mission du lieutenant Plat dans le Fouta-Djalon :

XXVIII. Organisation de la mission. — Sa composition. — Séjour à Diamou. — En chemin de fer. — Bafoulabé. — Un village récalcitrant. — Mort du capitaine Oberdorf. 369

XXIX. Le Meretambaïa. — Pluie et tornades. — Toucouleurs et palabres. — Oberdorf à Tamba. — Marches pénibles. — Misira. — A Dinguiray. — Fantasia. — Devant Aguibou. — Un peu d'histoire. — Séjour à Dinguiray 374

XXX. Dans le Fouta-Djalon. — Palabre à Sokotala. — Rencontre d'un chef de diwal. — Organisation de l'État : *alfayas* et *sorias*. — Visite du chef de Fodé-Hadji. — Arrivée à Timbo. — *Baowal*. — Mahmadou Paté 379

XXXI. Réception à Fougoumba. — L'almamy Ibrahima. — Palabre d'arrivée. — Remise de cadeaux. — Le sous-lieutenant Levasseur à Labé. — Négociations. — Maladie. — Traité avec l'almamy. 385

XXXII. L'expédition Audéoud. — Kouloukalan. — Baleya. — A Nono, dans le Oulouda. — Samory et les Houbous. — Koumansan. — Fassa-Salla. — Fodé-Hadji. — Donhofella. — Palabre avec l'almamy 389

XXXIII. Retour à Benty de la mission du Fouta-Djalon. — Visite aux sources du Sénégal. — Jeune fille peule. — Hospitalité. — Tamisso. — Tambaka. — *Bounia*. — A Benty 395

XXXIV. La compagnie Audéoud. — Sandou, Soulou et Soulouma. — Kamia. — Arrivée le 12 avril à Pharmoréa et à Benty. 399

Voyage aux iles Fidji, par M. G. Verschuur. — 1889. — Texte et dessins inédits 401

Revue géographique 417

Table des gravures 425

19739. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr